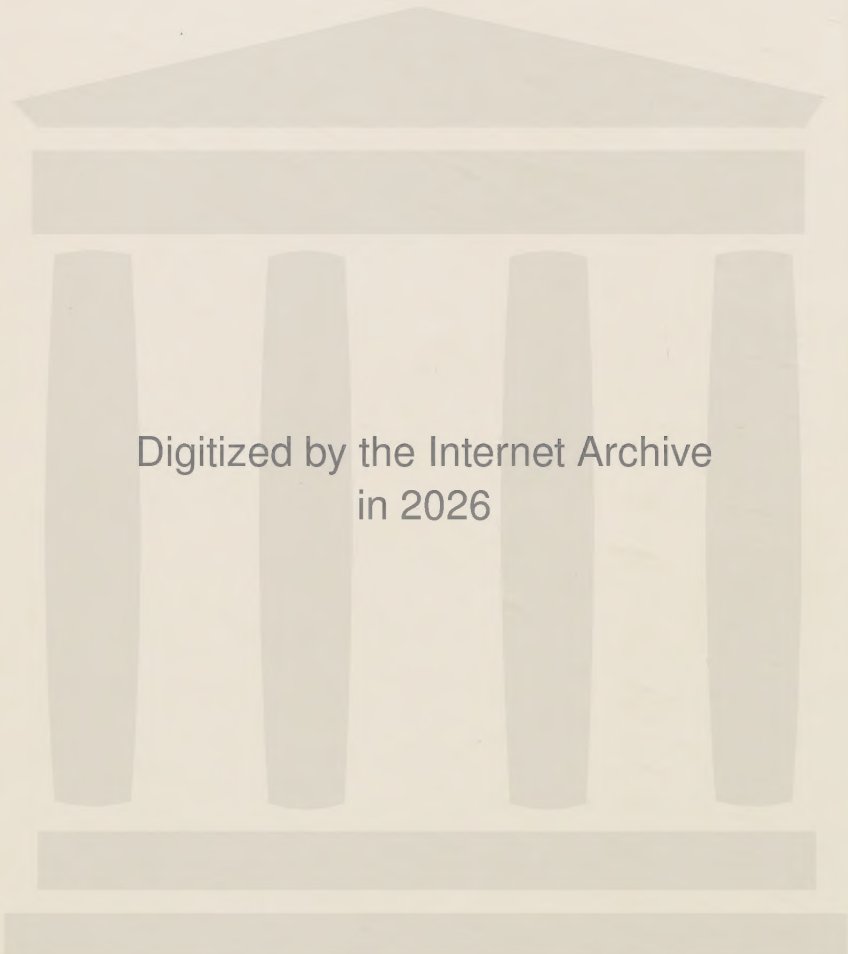


Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/dictionnairedesp0002parm

H-8

NOUVELLE ENCYCLOPÉDIE THÉOLOGIQUE,

OU NOUVELLE

SÉRIE DE DICTIONNAIRES SUR TOUTES LES PARTIES DE LA SCIENCE RELIGIEUSE,

OFFRANT, EN FRANÇAIS ET PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

LA PLUS CLAIRE, LA PLUS FACILE, LA PLUS COMMODE, LA PLUS VARIÉE ET LA PLUS COMPLÈTE DES THÉOLOGIES.

CES DICTIONNAIRES SONT CEUX :

DES LIVRES APOCRYPHES, — DES DÉCRETS DES CONGRÉGATIONS ROMAINES, — DE PATROLOGIE, — DE BIOGRAPHIE CHRÉTIENNE ET ANTI-CHRÉTIENNE, — DES CONFRÉRIES, — D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, — DES CROISADES, — DES MISSIONS, — D'ANECDOTES CHRÉTIENNES, — D'ASCÉTISME ET DES INVOCATIONS A LA VIERGE, — DES INDULGENCES, — DES PROPHÉTIES ET DES MIRACLES, — DE STATISTIQUE CHRÉTIENNE, — D'ÉCONOMIE CHARITABLE, — DES PERSÉCUTIONS, — DES ERREURS SOCIALES, — DE PHILOSOPHIE CATHOLIQUE, — DE PHYSIOLOGIE SPIRITUALISTE, — D'ANTIPHILOSOPHISME, — DES APOLOGISTES INVOLONTAIRES, — D'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE, *id.*, — DE LITTÉRATURE, *id.*, — D'ARCHÉOLOGIE, *id.*, — D'ARCHITECTURE, DE PEINTURE ET DE SCULPTURE, *id.*, — DE NUMISMATIQUE, *id.*, — D'HÉRALDIQUE, *id.*, — DE MUSIQUE, *id.*, — DE PALÉONTOLOGIE, *id.*, — DE BOTANIQUE, *id.*, — DE ZOOLOGIE, *id.*, — DE MÉDECINE-PRATIQUE, — D'AGRI-SILVI-VITI-ET HORTICULTURE, ETC.

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES **COURS COMPLETS** SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

PRIX : 6 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE, 7 FR., 8 FR., ET MÊME 10 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL DICTIONNAIRE PARTICULIER.

TOME VINGT-QUATRIÈME.

DICTIONNAIRE DES PROPHÉTIES ET DES MIRACLES.

TOME PREMIER.

ALMA COLLEGE 203 LIBRARY M588 Alma, California

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1852

38568

DICTIONNAIRE
DES PROPHÉTIES
ET DES MIRACLES,

COMPRENANT :

1° LES PROPHÉTIES ET LES MIRACLES RELATÉS DANS LES SAINTES ÉCRITURES ;
2° LES PROPHÉTIES ET LES MIRACLES VRAIS OU FAUX CONSERVÉS PAR L'HISTOIRE, SUIVANT LEUR DEGRÉ D'IMPORTANCE, ET L'INFLUENCE QU'ILS ONT EXERCÉE SUR LES ÉVÉNEMENTS CONTEMPORAINS ;
3° LA BIOGRAPHIE DES PLUS FAMEUX THAUMATURGES ANCIENS ET MODERNES ;
4° L'ART DE LA PROPHÉTIE ET DE LA THAUMATURGIE AVEC SES DIFFÉRENTES BRANCHES, TELLES QUE L'ASTROLOGIE, LA CABALE, LA DIVINATION, LA MAGIE BLANCHE ET NOIRE, L'ILLUMINATION ET SES DIVERS MOYENS ;

PRÉCÉDÉ

D'UNE INTRODUCTION EN FORME DE DISSERTATION PRÉLIMINAIRE

SUR LES VÉRITABLES PROPHÉTIES ET LES VRAIS MIRACLES, ET LA PREUVE QUI EN RESULTE POUR LA RELIGION CHRÉTIENNE ;

ET SUIVI

DU TABLEAU GÉNÉRAL DES PROPHÉTIES BIBLIQUES

ET D'UNE TABLE ANALYTIQUE ET RAISONNÉE DE TOUT L'OUVRAGE SELON UN ORDRE MÉTHODIQUE ;

PAR M. L'ABBÉ LEGANU,

Du clergé de Saint-Germain l'Auxerrois.

PUBLIÉ

PAR M. L'ABBÉ MIGNE.

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

TOME PREMIER.

7. E.

2 VOL. PRIX : 14 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1852

DÉCLARATION DE L'AUTEUR.

Fils docile et serviteur dévoué de l'Église catholique, apostolique et romaine, nous soumettons sans réserve notre personne et nos ouvrages à ses jugements, acceptant tout ce qu'elle accepte, rejetant tout ce qu'elle rejette. Si donc il se trouvait, contre notre volonté, dans notre Dictionnaire des prophéties et des miracles quelque opinion ou proposition déjà censurée par le Saint-Siége ou digne de l'être, nous la réprouvons, et sommes prêt à la corriger sitôt qu'elle nous sera signalée.

En exécution des décrets d'Urbain VIII, nous déclarons que dans la narration des miracles, des révélations et des faits de tout genre contenus dans cet ouvrage, ainsi que dans les titres de *saints* et de *bienheureux* donnés à certains personnages dont nous avons cité les noms, nous ne prétendons en rien prévenir les jugements de l'Église romaine, et encore moins infirmer ceux qui déjà seraient intervenus.

Et ainsi Dieu daigne agréer nos efforts, et puisse l'Église en recevoir accroissement !

LECANU.

Imprimerie Migne, au Petit-Montrouge.

AVANT-PROPOS.

Nous nous proposons moins, en composant cet ouvrage, de donner une collection alphabétique de toutes les prophéties et de tous les miracles enregistrés dans la mémoire des hommes, qu'un cours raisonné des prophéties et des miracles bibliques. Si nous avons cru pouvoir y adjoindre certains faits d'une grande importance, ou attestés par des monuments durables, et jeter un coup d'œil, mais un simple coup d'œil, sur les méthodes humaines d'opérer des prodiges ou d'interroger l'avenir, nous avons été sobre de ces sortes d'écarts.

Nous ne comprenons l'utilité d'une pareille collection, qu'autant qu'elle est raisonnée. Or faire la critique de toutes les prétendues merveilles opérées par les devins de l'antiquité, les oracles, les prêtres du paganisme ; examiner les vers sibyllins et établir leur authenticité ou leur fausseté ; les réponses de la Pythie ; les mille merveilles racontées par les historiens anciens ou les chroniqueurs du moyen âge, ce nous semble peine perdue. Il vaut mieux, nous le croyons du moins, laisser les fantômes dormir leur sommeil, que de les évoquer du linceul de l'oubli, pour les livrer une fois de plus aux traits du ridicule.

L'histoire réelle fournirait sans doute un grand nombre de faits miraculeux, dont le récit ne laisserait pas d'être intéressant, mais outre qu'une vie d'homme ne suffirait pas à les colliger, la critique manquerait le plus souvent des éléments nécessaires pour asseoir un jugement.

Les Bollandistes n'ont pu ni compléter la *Vie des Saints*, ni discuter la plupart des faits miraculeux qu'ils relatent ; et, même la collection terminée telle qu'ils l'ont conçue, il resterait encore au martyrologe universel des milliers de noms, et dans les archives de l'histoire des milliers d'actes à recueillir. Or qui oserait entreprendre de porter leur ouvrage à son dernier terme?

Rien que dans les vies des saints canonisés depuis le XI^e^ siècle, il y aurait la matière de volumineux recueils. C'est le travail des hagiographes plutôt que le nôtre.

Et si, à cette mine inépuisable, on voulait adjoindre l'histoire des merveilles obtenues par l'intercession de la Vierge et des saints, dans tous les lieux de pèlerinages, près des tombeaux et dans les sanctuaires consacrés par les traditions de la piété chrétienne, le champ s'élargirait dans des proportions incalculables.

Si, passant ensuite du sacré au profane, on y ajoutait les prophéties *épandues* de tous côtés, comme dit Dubelloy en pareille matière, les prédictions astrologiques, les merveilles équivoques des gnostiques et des magiciens de toutes les écoles, depuis l'école d'Alexandrie, quel voyageur, pour intrépide qu'il fût, oserait s'aventurer dans un aussi grand univers ?

Entreprenne qui voudra une *Encyclopédie* des prophéties et des miracles ; tant mieux si le travail est utile ; pour nous, nous avons cru devoir nous restreindre à un simple *Dictionnaire*, circonscrit dans un cadre moins vaste ; en nous proposant pour but d'apporter une pierre de plus, ou du moins un grain de sable, à l'édifice spirituel du christianisme. Daigne le souverain Architecte en accepter l'offrande !

INTRODUCTION.

ÉTUDE SUR LES PROPHÉTIES ET LES MIRACLES.

I.

DES PROPHÉTIES ET DES MIRACLES EN GÉNÉRAL.

Prophéties et miracles ! Il n'est pas de mots dans le langage qui aient au même degré le privilége d'éveiller l'attention ; moins peut-être à cause de la curiosité qu'ils excitent, que parce qu'ils provoquent le respect, en exprimant une manifestation de la puissance divine.

Les prophéties et les miracles sont les lettres de créance des hommes de Dieu. Quelles preuves, en effet, donneraient-ils de leur mission, s'ils n'avaient pas le pouvoir de commander à la tempête et à la mort? Or, il est nécessaire qu'il y ait des hommes de Dieu, pour dire avec autorité aux enfants d'Adam : Croyez ceci, et faites cela; autrement l'univers s'en irait, à l'abandon de tous les systèmes, droit au néant des croyances, et par suite au néant de l'être

L'homme ne vit pas seulement de pain : cette parole est profonde, comme toutes celles du maître qui l'a prononcée. S'il faut du pain au corps, il faut des doctrines à l'intelligence, par laquelle le corps vit. Or, en dehors de Dieu, il n'y a pas de doctrines, il n'y a que des opinions. Et voyez d'où partent les opinions humaines et où elles aboutissent. Parlons seulement de ces philosophies qui ont essayé de créer l'univers sans Dieu. Le monde est-il éternel selon sa forme, ou formé dans le temps d'une réunion fortuite d'atomes; ou bien est-il l'œuvre d'une intelligence souveraine? La réponse à cette question n'est pas indifférente; car, selon qu'elle est résolue, l'homme a une âme immortelle, ou n'en a pas; il a un avenir, ou n'aspire qu'au néant; il a des devoirs ou des intérêts. En morale, il arrive aux spéculations stériles de Platon, à la vertu d'apparat de Socrate, aux subtiles et futiles combinaisons de Pythagore ; au cynisme de Diogène, aux impossibilités du stoïcisme, à la dégradation de l'épicuréisme, ou au nihilisme des pyrrhoniens. Et encore, comme ces divers systèmes ne sont accessibles qu'aux intelligences d'élite, le reste des hommes, c'est-à-dire l'humanité presque entière, semblable à un océan sans rivages, à un fleuve sans lit, n'a plus rien qui la contienne ou qui la dirige. Les plus puissantes nations furent toujours et sont encore celles qu'unit une seule et même foi religieuse ; les dissentiments dans la foi furent toujours et sont encore une cause perpétuelle d'affaiblissement et de ruine. S'il n'y avait pas de foi religieuse, il n'y aurait plus de nations; mais des agglomérations fortuites ou forcées, et par conséquent temporaires, d'individus, ou tout au plus de familles.

Voyez même les diverses philosophies qui partent de la notion de Dieu comme principe, ou qui y aboutissent comme conséquence : que produisent-elles, à moins que d'interminables disputes? Et dans ces disputes, qu'y a-t-il pour les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de l'humanité? Rien ; des devoirs toujours discutables, des droits que l'intérêt rend positifs, une morale destituée de sanction, des lois qui sont l'expression du droit du plus fort ; et ensuite rien.

Tel l'édifice bâti sur le sable, dont la pluie dénude les fondations, et que la tempête incline et couche par terre.

Il faut donc que Dieu parle. Sa parole est vérité; sa volonté est sagesse et justice. Sa loi a une sanction, parce que Dieu n'est pas seulement force, il est aussi intelligence et puissance.

Etant donnée la notion d'un Dieu créateur, *il faut* qu'il se manifeste à la créature raisonnable ; il le *faut*, pour elle, il le *faut* pour lui-même : or il ne peut se manifester sans miracles.

Il le faut pour la créature. En effet, que deviendrait-elle, dans l'ignorance absolue de son origine, de ses devoirs et de sa fin ? L'homme, issu de la terre et retournant à la terre, n'est pas le même que l'homme sorti des mains de Dieu, et retournant à Dieu ; le premier n'est que le plus intelligent des animaux : il bâtit mieux son nid que l'hirondelle, mieux sa tannière que le castor ; il est plus puissant chasseur que le lion, plus rusé que le renard ; mais si les matériaux lui manquent pour bâtir, ou la proie pour se rassasier, il fera violence à son voisin plus faible que lui. La notion du juste et de l'injuste disparaît ; le mien est ce que je puis cacher ou défendre ; au reste, tout est à tous. La famille n'a plus de raison d'être, excepté dans les appétits physiques et le sentiment ; or, les appétits satisfaits et le sentiment éteint, tous les liens sont rompus. Ces conséquences sont vraies, d'une vérité si évidente, que plusieurs des philosophes du dernier siècle, après avoir rejeté du monde la notion de la Divinité, ne craignirent pas de les admettre, en posant en principe que tout droit et tout devoir découlaient uniquement de l'intérêt personnel.

Dans la seconde hypothèse, au contraire, dans celle où l'homme vient de Dieu pour retourner à Dieu, le droit et le devoir s'établissent d'une manière solide sur une autre base ; sur une base d'autant plus inébranlable, qu'elle est prise en dehors de l'humanité. Cette base, c'est Dieu lui-même. Dieu est le chef de la famille humaine ; la famille humaine se divise en peuples divers, comme en autant de branches ; chaque branche en familles particulières, dont le père et la mère sont les chefs sous les ordres de Dieu. Le juste et l'injuste ont un sens, et, qui plus est, une sanction. L'homme n'est plus seulement un animal intelligent, il devient une âme immortelle, retenue temporairement à la terre par une parcelle de matière. Tout s'agrandit, s'étend, s'élève pour lui ; mais il ne peut s'agrandir, s'élever lui-même, qu'il ne comprenne mieux encore la limite de ses droits et l'étendue de ses devoirs

De graves théologiens ont dit que Dieu aurait pu faire l'homme tel qu'il est pour une fin purement temporelle : nous ne le croyons pas. Il faudrait dire, en vertu de cette doctrine, que Dieu aurait fait les malheureux pour le malheur, les coupables pour le crime. En effet, combien de malheurs sans compensation dans ce bas monde, et combien de crimes inexpiés, ou même inexpiables ! Y a-t-on pensé ? Est-ce que Néron serait assez puni par sa mort, et l'apôtre Paul assez récompensé par la sienne ? Ainsi la mort serait la consolation du malheur, la récompense en même temps que le terme des travaux ; et la même mort serait aussi la punition du crime, et le châtiment du vice, en même temps que son terme ? Encore une fois y a-t-on pensé ?

Non, Dieu, en faisant l'homme ce qu'il est, n a pu se proposer pour unique but de créer quelque chose. Un tel dessein, sans dignité et sans grandeur, serait aussi sans justice.

Or, Dieu n'a pu vouloir que l'homme eût des destinées qu'il ignorât, puisque c'eût été le condamner à ne jamais les atteindre. Dieu n'a pu vouloir qu'il eût des droits dont il ne connût pas les limites, parce qu'il aurait été perpétuellement exposé à les dépasser par l'entraînement de ses appétits et de ses passions. Dieu n'a pu vouloir que l'homme eût des devoirs sans les lui faire connaître, puisqu'il n'aurait pu les remplir ; ou plutôt il eût été en droit de les ignorer et d'en nier la pensée. Dieu a dû, par conséquent, se manifester à l'homme, pour lui révéler ce qui lui est si important de connaître ; c'était pour l'homme une nécessité absolue.

Il l'a dû pareillement pour lui-même. En effet, si Dieu ne se révèle pas, il sera perpétuellement ignoré de sa créature. Or, dans ce cas, quel est le but de la création ? Dieu est fatalité ou aveuglement ; il est la machine qui produit, et non l'ouvrier qui dispose, car l'ouvrier a un but.

On a beau dire : La raison de l'homme lui suffira pour découvrir son auteur ! D'abord cela n'est probablement pas vrai ; mais ensuite, quand cela serait vrai, cela ne suffirait pas.

Que l'homme pût deviner Dieu par les seules lumières de sa raison, nous savons qu'on le démontre en philosophie, et nous l'avons démontré nous-même sur les bancs de l'école. Dans ce temps-là nous le croyions, maintenant nous le croyons beaucoup moins. Il est des énigmes dont le mot est plus facile à trouver que celui-ci, et qu'on ne trouve pas. Vous établissez fort bien, par le spectacle de l'univers, qu'il y a un Dieu créateur; mais le beau mérite : vous avez le mot de l'énigme ! Voyez donc ce que l'homme a trouvé par les lumières de sa raison : il a trouvé le dualisme, pour expliquer l'origine du bien et du mal ; il a trouvé le hasard, pour rendre compte des causes qu'il ignore; il a trouvé le polythéisme, pour expliquer l'invisible; il a trouvé les Champs-Élysées, le valhallah et les houris, pour exprimer ce qu'il conçoit des félicités de l'éternité; et vous croyez que, pour expliquer le monde, il trouverait Dieu, qui est le dernier mot de toutes choses ! Nous préférerions soutenir la négative.

Que parlez-vous des idées innées? Si l'idée de Dieu était innée dans l'homme, ce serait une révélation individuelle ; mais y a-t-il des idées innées? Le pour et le contre ont été défendus avec des raisons également spécieuses. L'idée est, dit-on, la représentation intellectuelle de l'objet. Si cette définition est exacte, l'idée de Dieu ne serait pas innée, ou plutôt Dieu et aucune des choses intellectuelles ne sont l'objet des idées; car on ne se représente pas Dieu ni les choses intellectuelles. Philosophes, faites donc bien votre langue, et mettez-vous d'accord ; vos doctrines ne sauraient, tant qu'elles restent individuelles, obtenir d'autorité.

En résumé, il est douteux qu'il y ait des idées innées, il est douteux que Dieu soit l'objet d'une idée ; Dieu est plus une notion qu'une idée; il est douteux que l'homme puisse s'élever jusqu'à trouver Dieu par les seules forces de son intelligence. Or, il est impossible d'établir une doctrine positive sur des doutes, puisqu'ils peuvent se résoudre en négations. Cependant il est nécessaire que l'homme ait la notion de Dieu ; donc il est nécessaire aussi que Dieu se manifeste à l'homme.

Nous disons que, quand bien même l'homme pourrait inventer Dieu par les seules forces de sa raison, cela ne suffirait pas pour lui indiquer sa fin, cela ne suffirait pas pour lui prescrire des devoirs. En effet, tout demeurerait contestable ; et Dieu même le demeurerait, comme tout ce qui est l'objet de la raison seule. Or, allez donc prescrire des devoirs, fonder des sociétés durables sur des doctrines toujours contestables et souvent contestées ! Le respect d'autorités inviolables et sacrées a déjà tant de peine à se maintenir parmi les hommes, qu'il est présumable que le respect d'autorités de convention ou de raison se maintiendrait encore moins ; et puis, au bout du compte, la raison est-elle une autorité?

La raison est une lumière; la perçoit qui peut, s'en sert qui veut.

La raison est individuelle; or, l'individualisme est précisément le dissolvant de toute société, de tout devoir.

On parle de raison publique; mais c'est un mot de convention.

La raison publique est la résultante des intérêts, des volontés, des passions, des entraînements, des préjugés ou des idées d'une majorité. Or, comme toutes ces choses sont variables, voyez donc ce que deviendraient Dieu et l'idée du devoir, si vous faisiez de Dieu un être de raison.

Mais, en outre, si vous condamnez l'homme à découvrir Dieu par les seules forces de son intelligence, qui y arrivera? Les hommes studieux, les fortes intelligences ; et tout le reste de l'humanité, qu'en ferez-vous?

Non, tout cela n'est pas admissible; et Dieu a dû se manifester, se révéler.

Il l'a dû pour lui-même, pour sa propre gloire. Supposer que le Créateur, après avoir accompli un si grand œuvre, se tienne énigmatiquement au delà des mondes, afin de se faire chercher à tout hasard, c'est supposer l'absurde. Pour qui et pour quoi aurait-il créé dans cette supposition? Eh quoi ! il aurait donné à l'homme une volonté flexible, et capable, par conséquent, de se soumettre à lui ; une intelligence capable de le connaître ; un

cœur capable de l'aimer, et il ne se serait pas révélé à cette volonté, à cette intelligence, à ce cœur ! Le suppose qui l'osera.

Simple question : Si des nuages perpetuels, interposés entre vos yeux et le firmament, vous dérobaient à toujours l'astre du jour, devineriez-vous le soleil ? Vous verriez la succession des jours et des nuits ; vous ressentiriez l'alternative du froid et de la chaleur, mais de quel nom appelleriez-vous la cause efficiente de ces changements ? Un aveugle de naissance a l'idée du soleil, parce qu'il entend dire qu'il y en a un ; mais le devinerait-il, nonobstant les alternatives de la veille et du sommeil, du froid et de la chaleur ? Nous ne le croyons pas.

Faudrait-il donc admettre que Dieu, le soleil des intelligences, qui a ordonné à l'astre du jour de dissiper les ténèbres matérielles, et d'apparaître brillant de gloire et de lumière aux yeux de notre corps, s'est tenu caché lui-même derrière les nuages de la raison humaine, sans jamais dire : Me voici, apprenez à me connaître en contemplant ma splendeur ? Nous ne le croyons pas ; et nous disons que la révélation est une des nécessités subséquentes de la création.

Or, Dieu ne peut se révéler sans miracle.

En effet, s'il se révèle directement et sans intermédiaire, c'est un miracle.

S'il se révèle par l'intermédiaire d'hommes chargés de transmettre ses volontés ou ses enseignements à leurs semblables, il est nécessaire qu'ils fassent des miracles pour obtenir créance.

Par le mot miracle, nous entendons ici toute manifestation divine, soit par le moyen de la prophétie, ou par celui des œuvres merveilleuses.

Heureusement, le temps est déjà loin où l'on disputait sur la possibilité du miracle : c'était faire bien de l'honneur à ceux qui la révoquaient en doute. Impossibilité de la part de l'homme, qui ne pourrait percevoir l'œuvre de Dieu, comme il perçoit les autres œuvres ? allons donc ! Impossibilité de la part de Dieu, qui ne pourrait se manifester à celui qui est l'œuvre de ses mains ? *Qui plantavit aurem non audiet ; aut qui finxit oculum non considerat? qui corripit gentes non arguet; qui docet hominem scientiam?* Dieu, qui a fait tous les sens de l'homme, ne pourrait parler à aucun ! Ceux qui l'ont dit ne se croyaient pas eux-mêmes.

La création admise en fait le miracle est nécessaire, comme un second fait, conséquence du premier ; nous venons de l'établir.

Mais la création admise, il en résulte pour l'homme créé des devoirs à remplir envers le Créateur. L'accomplissement de ces devoirs se traduit par le mot générique de religion. Or, il n'est pas et ne peut être de religion sans miracles.

L'homme a des devoirs à remplir envers son auteur ; mais ces devoirs, quels sont-ils ? et de quelle manière les remplira-t-il ?

Quels sont-ils ? Si nous n'avons pour répondre à cette question que les seules lumières de la raison, toute réponse est impossible ; car il n'est pas bien sûr que la reconnaissance elle-même doive en faire partie. Sans la vie future, que la raison peut entrevoir une fois qu'elle possède la notion d'un Dieu, l'existence ne serait certes pas un bienfait. Est-il bien des hommes qui n'aient pas eu, comme le juste Job, l'occasion de s'écrier au moins une fois dans le cours de leur vie : Périsse le jour où il a été dit, Un homme est né ? Non, l'existence présente, séparée de toute espérance en un monde meilleur, n'est pas un bienfait.

Mais l'amour ? dira-t-on. L'amour exige la réciprocité, et qui sait si Dieu aime sa créature ? La vie présente est tellement mêlée de biens et de maux, de maux toujours plus poignants que les biens ne sont doux, qu'il est impossible de dire si la création est l'œuvre d'un Dieu aveugle ou irrité, ou celle d'un Dieu rempli de grâce et de bonté.

Restera donc le culte d'une stérile adoration : le culte de l'esclave envers son maître, du faible envers le puissant. Et qui le réglera, qui en déterminera les formules ? Car il faut des formules à la plupart des hommes pour agir et même pour penser. Le plus grand nombre n'ont pas d'initiative, et presque tous vivent des formules dont les instituteurs de l'enfance leur meublèrent jadis la mémoire. Il leur suffit de savoir que telle chose s'ap

pelle bien et devoir, tandis que telle autre s'appelle péché; tout ce qui s'en rapproche ou s'en écarte est pour eux bien ou mal : il n'y a rien au delà.

Et c'est ici le triomphe de l'éducation sur l'instruction : la première formule des maximes, qu'elle fait passer en habitude; la seconde pose des principes qu'elle livre aux vents des passions, aux caprices des jugements, aux sophismes des interprétations.

Or, une religion sans dogmes arrêtés, sans formules précises, ne se conçoit pas et ne peut subsister; religion isolée et stérile du déiste, que le caprice dirige, que rien ne détermine; que nul espoir ne ranime, que nulle terreur et nul amour n'inspirent; religion qui n'a jamais existé que dans la pensée de ceux qui l'ont rêvée.

Il faut donc que Dieu intervienne; et l'histoire nous montre en effet l'intervention divine, réelle ou supposée, dans toutes les religions vraies ou fausses.

Le christianisme et le judaïsme sont ici hors de cause. Mais voyons le paganisme : dans le paganisme, la divinité n'était-elle pas présente partout, et tout ne s'expliquait-il pas exclusivement par elle : les épidémies, la tempête, le courroux des flots; la fécondité des champs, la lumière de l'astre du jour; la vie, la mort, tout enfin? le plus léger phénomène était une manifestation divine. Mais ce n'est pas tout : l'histoire des dieux de l'Olympe n'était-elle pas la plus miraculeuse de toutes les histoires? Que manquait-il au paganisme? il avait ses statues parlantes, agissantes; ses sibylles, ses oracles, ses augures. Quelle religion est plus pleine de miracles que le bramisme, le boudhisme, le lamisme? Le zoroastrisme n'avait-il pas ses mystères profonds, multipliés? Le druidisme n'était pas plus sage : il suffit de se rappeler ses augures, ses vierges fatidiques; ses sorts, ses sacrifices de victimes humaines, qui n'étaient, au bout du compte, que des formules consultatives envers la divinité. Nous ne parlons pas de la religion de Confucius, qui n'est pas faite pour le peuple, et qui ne saurait s'étendre, mais qui ne manque pas non plus absolument de communications directes avec le ciel. Si nous descendons jusqu'aux peuplades sauvages, là encore nous trouvons la divinité toujours présente, et se révélant à l'homme dans les moindres événements. Le chant du macauhan, le cri du martin-pêcheur, l'apparition du tourlourou au bord de sa fosse; la visite du serpent, le sifflement de la tempête, le roulement de la foudre, le bouillonnement du volcan souterrain, que sont-ils autre chose, sinon la voix de la divinité qui se manifeste?

Quoique le mahométisme fût fondé sur des révélations directes, et des entretiens bouche à bouche de son auteur avec l'ange Gabriel; quoiqu'il posât en principe la fatalité, qui n'est que l'action continue d'un Dieu toujours présent, et opérant tout ce qui arrive de bien et de mal, une grande portion de ses premiers sectateurs ne purent se contenter d'une religion si peu miraculeuse encore : ils y ajoutèrent une foule de merveilles, dont le voyage de Mahomet au ciel sur la jument el-Borack, n'est pas la moindre. Ali fut l'inventeur; de grandes nations le suivirent, et formèrent avec lui le schisme des traditionnaires.

C'est ainsi que nulle part et jamais l'homme n'a pu concevoir la religion sans les communications directes avec la divinité, c'est-à-dire sans les miracles. Et que faut-il en conclure, sinon que les miracles sont de l'essence même de la religion; qu'aucune ne peut s'en passer, ou y renoncer sans s'anéantir?

Ils savaient bien le but auquel ils marchaient, les sophistes du siècle dernier, qui prétendaient ôter au christianisme ses miracles, sous le vain prétexte que les miracles sont impossibles. Impossibles! mais l'homme ne saurait les nommer, car l'homme n'a aucune idée de l'impossible. L'impossible c'est le néant. Impossible et néant sont deux négations : l'esprit ne va pas au delà. On peut même dire que les miracles sont, puisque l'homme leur a donné un nom appellatif, représentant une idée simple.

Tout ce que l'homme conçoit par une idée simple existe, a dit quelque part saint Anselme, et cette proposition est demeurée irréfutable. En effet, mettez votre esprit à la torture autant qu'il vous plaira, pour inventer la chose qui n'est pas, et vous n'arriverez jamais qu'à des idées complexes, dont chacune exprimera des choses qui sont, et dont l'assemblage formera des êtres hybrides.

Mais nous pouvons démontrer par le fait même l'existence du miracle. Et sans entrer ici dans l'examen d'aucun en particulier, nous dirons : Voyez le judaïsme, voyez le christianisme; leur existence est la preuve vivante, la preuve irrécusable de l'existence du miracle. Ces deux religions, fondées l'une et l'autre sur l'intervention divine, c'est-à-dire sur un fait miraculeux, sont indestructibles à la main des hommes. La prolongation indéfinie de leur durée est la preuve de leur histoire. Sans doute le polythéisme, le mahométisme, ont aussi vécu de longs siècles; se sont étendus aussi sur de grandes contrées, mais quelle différence! Le mahométisme s'use de lui-même, et défaillira dans quelques siècles, faute de sectateurs. Il n'a plus l'esprit du prosélytisme, depuis que le glaive s'est émoussé aux mains de ses soldats; les pays se dépeuplent partout où il règne, témoin la Turquie, l'Egypte, les Etats barbaresques, jadis si populeux; il recule et s'amoindrit partout où la population chrétienne le pénètre. Nous ne voulons pas pronostiquer les résultats des réformes introduites depuis un quart de siècle dans l'empire ottoman; Dieu seul sait l'avenir, mais il semble le préparer sous nos yeux. Le polythéisme a cédé par toute l'Europe, ou pour mieux dire dans tous les lieux où s'étendait l'empire romain, et bien au delà, devant les efforts pacifiques du christianisme; il cède partout où le christianisme vient à luire.

Mais il n'en est pas ainsi du judaïsme, et il n'en est pas ainsi du christianisme.

Le judaïsme a triomphé des armes de l'antique et puissante nation assyrienne ; il a survécu à la dislocation de la nation pendant soixante-dix ans. Il a surmonté les efforts d'Antiochus-Epiphane et de ses successeurs ; il a même été l'obstacle contre lequel le vaste et puissant empire des Séleucides est venu se briser par des chocs répétés. Il a survécu à la puissance et aux armes de l'empire romain. Il affronte impassible, depuis dix-huit siècles, la haine de toutes les nations. En contact avec tous les dogmes et toutes les pratiques religieuses de tous les peuples de l'univers, l'élément judaïque reste toujours le même, et se dégage de partout sans altération, sans mélange. Au milieu des catholiques, des protestants, des mahométans, des idolâtres, le juif reste toujours lui-même, aussi éloigné des uns que des autres. La persécution par le fer et le feu, la persécution par la haine publique, la persécution par le mépris, rien ne l'a changé. Depuis un siècle ou deux, plusieurs des peuples au milieu desquels il campe, car il n'a de patrie nulle part, l'ont alléché par les avances les plus séduisantes; lui ont donné la liberté, lui ont conféré les droits civiques, l'ont admis en fermant les yeux au foyer domestique; il a tout accepté, et est resté le même; et quand tout a changé pour lui, lui seul n'a pas changé. Cette indestructibilité n'est pas dans la nature, puisque l'histoire n'en offre pas d'autre exemple. Si elle n'est pas un miracle permanent, elle est certainement le résultat et la continuation des miracles relatés dans l'histoire de ce peuple exceptionnel. Son état présent est la démonstration la plus irrécusable de son état antérieur. La loi de Moïse est sa seule raison d'être ; or, vous ne pouvez pas plus séparer la loi du législateur, que le législateur des miracles qui constituent sa raison d'être à lui-même. Séparés des circonstances qui les font ce qu'ils sont, hommes et choses s'évanouissent. Nos grands philosophes ont voulu faire de Moïse, qui un mythe, qui un sage, qui un jongleur, sans s'inquiéter le moins du monde de l'existence présente et passée de la nation juive : c'est comme si on voulait prouver que le terrain manque au palais du Louvre, ou bien que la race des rois de France n'a pas eu d'ancêtres.

On démontre également par les grandes persécutions que le christianisme a subies, subies pour ainsi dire avant de naître, par les crises redoutables qu'il a traversées, hérésies, schismes, guerres religieuses, attaques de toute espèce, et dont il est toujours sorti victorieux, que son établissement et sa conservation sont une œuvre divine ; par conséquent, un miracle dans le sens le plus étendu de ce mot. Mais pour établir ce raisonnement d'une manière convenable, il faudrait entrer dans de trop grands détails ; nous préférons le montrer comme un fait continué depuis dix-huit siècles, et qui ne peut avoir une autre origine que celle qui lui est assignée par l'histoire.

Evidemment le christianisme est apparu dans le monde pendant le règne de Tibère; il est impossible d'avancer ou de reculer cette date; ici doit disparaître jusqu'à la pensée d'une discussion quelconque. Il a eu pour fondateurs Jésus-Christ et une douzaine de pêcheurs du lac de Tibériade, dans la Judée; personne encore n'osera contester cette proposition. Qu'ont-ils fait pour l'établir? — Ils ont prêché, ils sont morts! — Prêcher ne suffit pas. Mourir est le terme et non la raison d'une œuvre. — Leur morale était sublime! — Sublime tant qu'il vous plaira; mais du moins n'était-elle pas séduisante. Et cette sublimité de morale est-elle donc du crû de douze hommes des classes inférieures de la société? Prêcher ne suffit pas, avons-nous dit; encore faudrait-il l'éloquence; or, lisez leurs écrits, et vous jugerez si on peut être moins éloquent. Socrate, Platon, tant d'autres, vos maîtres à vous-mêmes, ont enseigné, écrit avec beaucoup d'éloquence, de subtilité, de raison parfois : qu'ont-ils fondé? et qu'est-il resté de leurs travaux, si non des feuilles de papier méthodiquement noircies d'encre et arrangées par ordre, ce qu'on appelle des livres? Ils ont prêché! essayez donc de prêcher comme eux, pour fonder une œuvre parallèle à la leur; œuvre de mortification et de renoncement, de mystères dans la foi, de sacrifice et d'abnégation dans la morale; essayez, et commencez par donner l'exemple. Ils s'attaquaient à la plus obstinée de toutes les religions, au judaïsme; à la plus puissante, puisqu'elle régnait, à la plus indestructible, puisqu'elle flattait toutes les passions du cœur humain, sans imposer de terreurs à la conscience, au paganisme. Cependant ils ont triomphé. Et qui essayera de détruire leur ouvrage?

S'ils n'ont pas fait de miracles, leur triomphe en est un. Mais si vous séparez Pierre des œuvres merveilleuses que l'histoire lui prête, que vous reste-t-il de lui? Il vous reste le pauvre pêcheur d'un petit lac de Judée, bien ignorant, bien étranger aux choses du monde, aux usages de la vie; voyez si vous pourrez en faire un pivot pour la rénovation du monde. Et encore serez-vous obligé de dire comment une telle pensée a pu lui naître dans l'esprit; car l'entreprise n'est pas moins étonnante que le succès. Vous serez obligé de dire qui lui apprit le langage des Grecs, des Romains, des Barbares; qui le conduisit à Rome, et pourquoi il y mourut martyr.

Si vous séparez Jésus-Christ des œuvres merveilleuses que l'Evangile lui attribue, vous aurez également à expliquer de quelle manière et comment il eut des apôtres, des continuateurs de son œuvre; ou même de quelle manière et comment son œuvre se fonda; vous aurez à expliquer sa vie et les causes de sa mort sur la croix.

Le christianisme est un système complet, dans lequel tout se lie, se tient, s'enchaîne d'une manière si admirable, qu'il est impossible de rien supprimer : vous ne pouvez enlever ni les dogmes à la morale, ni les miracles à l'établissement, sans que tout ne manque à la fois : la sanction aux lois et l'autorité aux doctrines; et dès lors tout demeure inexplicable.

Ah! sans doute, les grandes vérités qu'il enseigne, telles que l'unité de Dieu et ses attributs, la création, la providence, resteront; mais elles resteront philosophiques, c'est-à-dire spéculatives. Les beaux préceptes de morale, tels que l'amour des semblables, le pardon des injures, la soumission aux lois, resteront; mais privés de ce qui les rend obligatoires. En un mot, il restera de belles et grandes ruines; ce ne sera plus une religion.

Sans leurs miracles, les apôtres ne sont que des hommes, et n'ont aucun titre à se faire croire; sans ses miracles Jésus-Christ n'a pas droit de s'imposer aux consciences.

Donc sans les miracles, rien ne serait, parce que rien n'aurait pu se fonder.

Que m'importe la distance des temps et des lieux, pour croire à l'origine d'un fait qui se continue sous mes yeux! Je n'ai pas besoin de remonter le cours de la Seine, pour savoir qu'elle a une source; il me suffit de la regarder couler. Et comme les notions que me fournit la géographie sur le lieu où cette rivière prend naissance sont positives et précises, m'arrêterai-je aux objections des géologues, qui, sans y être allés voir plus que moi, prétendraient qu'il n'y a là ni forêts, ni hautes montagnes, ni neiges éternelles, et que, par conséquent, un grand fleuve n'y saurait naître?

Il faut en convenir, ceux qui contestent l'existence des miracles évangéliques, ne mettent rien à la place; d'où il suit que l'effet reste sans cause; ou ils n'y mettent que des suppositions et des conceptions misérables. La superstition, le fanatisme, l'ignorance d'un peuple qui se laisse séduire; puis de faux miracles, des récits plus faux encore; des habiletés, des tours de mains: voilà en vérité de beaux éléments pour fonder la religion que nous voyons! Cette religion, qui a établi la justice distributive, la justice internationale, aboli l'esclavage, donné au monde la liberté civile et politique, appris à la philosophie les plus saintes, les plus sublimes notions sur Dieu, sur le monde invisible, sur l'origine et la fin de toutes choses; imprimé aux arts, aux lettres, aux sciences, un élan que rien n'arrête, et qui donne aux nations modernes une si grande supériorité sur leurs devancières, aux nations chrétiennes une si grande supériorité sur celles qui ne le sont pas; une religion qui a appris au monde le doux nom de la charité, et celui plus sublime de la sainteté. Aussi, vains efforts! elle accomplit ses destinées, sans que les clameurs de ses ennemis l'arrêtent un seul instant. Que peuvent contre le soleil les flèches que lui lancent les nègres de la Guinée, parce qu'il les brûle de ses ardeurs?

Si ma religion n'avait pas à me présenter les œuvres merveilleuses de sa fondation, je ne la regarderais pas elle-même comme l'œuvre de Dieu, et, fort peu préoccupé de ses dogmes, qui ne m'inspireraient pas le respect au même point, je discuterais avec elle sur la valeur de ses préceptes, afin de m'affranchir de ce qu'ils ont de gênant pour mes intérêts, de contrariant pour mon humeur et mes désirs, et je me ferais du peu que je conserverais une petite religion bien commode, pour mon propre usage. Et chacun ayant les mêmes droits et les mêmes motifs d'agir semblablement, il y aurait bientôt autant de religions que d'individus, ou plutôt il n'y en aurait plus du tout depuis longtemps, et mieux encore, il n'y aurait jamais eu de christianisme.

Les miracles sont le cachet divin. Ils étaient nécessaires, ils ont eu lieu.

Cependant nous n'en avons pas fini avec les objections. On a été jusqu'à demander si les miracles prouvaient quelque chose en faveur d'une doctrine.

Les miracles prouvent au moins que celui qui les opère est un homme de Dieu. Or Dieu ne peut être avec lui dans l'erreur ni dans le mensonge; donc s'il vient à se tromper ou à mentir, il n'opérera plus d'œuvres miraculeuses; cette déduction est de toute rigueur.

Etre homme de Dieu, ce titre seul confère tant de droits au respect et à l'obéissance des peuples, que Dieu, pour peu qu'il soit jaloux de sa gloire, ne doit pas permettre qu'il soit profané; pour peu qu'il aime la vérité, il ne doit pas permettre qu'il serve de passeport au mensonge; pour peu qu'il s'intéresse à sa créature, il ne doit pas permettre qu'il lui cause le moindre préjudice; et si quelqu'un l'usurpe, Dieu ne saurait être avec lui. Ah! sans doute, pour être prophète ou thaumaturge, on n'en est pas moins sujet à toutes les faiblesses et à toutes les iniquités que comporte la nature humaine; mais on ne saurait l'être en tant que prophète ou thaumaturge.

Elle est d'une grande profondeur et d'une grande vérité, cette parole si simple en apparence par laquelle se termine l'évangile de saint Matthieu : « Les apôtres s'en allèrent prêchant partout avec la coopération du Seigneur, qui confirmait leurs discours par des prodiges : *Prædicaverunt ubique, Domino cooperante et sermonem confirmante, sequentibus signis.* »

Si la vérité n'est pas avec l'homme qui opère des prodiges, l'erreur est invincible, et dans ce cas, imputable à Dieu même, qui la revêtit de son pouvoir; ou bien il faut dire que l'humanité est livrée aux hasards de tous les vents de doctrine qui peuvent souffler des quatre points de l'horizon. Et la raison pourra d'autant moins servir de boussole au milieu de pareilles tempêtes, que cette boussole, affolée d'une manière irrémédiable, sera elle-même la cause de l'égarement. Comment en effet résister en face et à visage découvert à celui qui commande à la nature? Vous chercherez des prétextes pour éluder, ou vous dispenser d'obéir; soit, mais vos excuses seront une reconnaissance de son autorité, et vous ne serez pas moins coupable. *Quasi peccatum ariolandi est, repugnare: et quasi*

scelus idololatriæ, nolle acquiescere. Pro eo ergo quod abjecisti sermonem Domini, abjecit te Dominus ne sis rex (1).

Au surplus, toute discussion sur un pareil sujet est purement spéculative, car il n'y a jamais eu parmi les hommes que des sophistes capables de la poser, et parmi les nations, que la nation juive, à la tête endurcie, *dura cervice*, pour résister à l'influence des faits miraculeux. Voyez, au contraire, comme tous les peuples s'y montrent accessibles : c'est au point qu'il faut les tenir en garde contre la jonglerie et le charlatanisme, et qu'en effet partout où n'a pas lui la lumière de l'Evangile, les charlatans et les jongleurs sont devenus les arbitres des destinées publiques. Il n'est pas nécessaire d'aller chercher bien loin ou parmi les nations sauvages des preuves matérielles de ce fait ; les nations les plus réputées pour leur sagesse, les Grecs, les Egyptiens, les Romains, en sont un exemple irrécusable. La plus légère apparence d'une merveille, le plus faible indice, un indice même grossièrement trompeur, de l'intervention divine, a toujours suffi pour trancher toutes les questions. Rome était arrivée à son siècle philosophique, c'est-à-dire au moment de sa décadence, lorsqu'un écrivain osa émettre cette maxime impie, que Caton ne partageait pas l'avis des dieux de l'Olympe.

Gardons-nous de toute surprise en fait de merveilles ; qu'une raison éclairée nous aide à discerner ce qui est de Dieu et ce qui n'en est pas, à la bonne heure ; mais entre les deux extrémités tout admettre ou tout rejeter, se trouve la sagesse. Respect aux œuvres de Dieu.

Chaque miracle spécial confirme le fait particulier auquel il vient s'adjoindre. Les miracles en général prouvent une des plus grandes et des plus consolantes vérités que la foi nous enseigne aussi bien que la raison : savoir, l'intervention divine dans les choses de ce monde ; en d'autres termes, la Providence.

Si toujours la prière des cœurs fidèles restait inexaucée, si jamais une main secourable ne venait arrêter le cours des malheurs particuliers ou des calamités publiques, si les événements suivaient impitoyablement le cours naturel et logique des effets et des causes, sans doute les déistes pourraient avoir raison, ou du moins ils le paraîtraient. On pourrait dire que le Dieu créateur, retiré au dedans de lui-même, ou élevé jusqu'aux sommets de sa gloire inaccessible, après avoir donné à la création une première et unique impulsion, qui doit suffire à tout, ne s'occupe plus de son œuvre, et assiste en simple spectateur au sort que les hommes se font à eux-mêmes. Désolante et glaciale doctrine, qu'il faudrait subir cependant, puisqu'on ne saurait suffisamment la combattre.

Mais accordez-nous un seul miracle, et tout l'édifice du déisme est renversé. Un seul miracle révèle l'attention d'un Dieu bienveillant ou vengeur, irrité ou protecteur, accessible à la prière de ceux qui l'aiment, attentif aux besoins de sa créature.

Un seul miracle bien démontré rend tous les miracles possibles, et croyables ceux sur lesquels le christianisme s'appuie.

Eh ! que me font à moi tous ces vains prodiges allégués par les religions étrangères : les miracles de Mahomet, son voyage au ciel et la lune partagée en deux, la lumière qui sortit du sein de sa mère lorsqu'il vint au monde, et que personne ne put voir, parce que les hommes, pécheurs, en étaient indignes ; l'ébranlement des murs et des tours de Jérusalem, mais dont personne n'eut connaissance, parce que c'était la nuit ; que m'importent les incarnations de Vischnou sous vingt formes diverses, ses espiègleries et ses métamorphoses ; les sept à huit déluges des brahmes, déluges d'eau, déluges de pierres, déluges de feux, déluges de fers tranchants ; que me font le premier, le second et le troisième Brama ! Quand, à quelles époques, et qui vit jamais tout cela ? Que m'importent le caillou que l'augure Navius coupa avec un rasoir, le vaisseau qu'une vestale entraîna avec sa ceinture, lorsqu'il apportait à Rome le dieu de la médecine sous la forme d'un serpent ; et l'eau du

(1) I Reg. xv, 23.

Tibre que cette autre vestale emporta dans un crible, en preuve de son innocence ? Je demande la preuve de tous ces faits, et elle n'est pas.

Oui, sans doute, toutes les religions s'étayent sur des merveilles, vraies ou fausses. Mais qu'est-ce que cela prouve, sinon la croyance universelle du genre humain à un ordre de faits merveilleux, à la possibilité des miracles, à leur existence, et même à leur nécessité pour la confirmation de tout dogme religieux ? Qu'est-ce que cela prouve, sinon l'existence réelle de quelques miracles, car les hommes n'ont jamais rien inventé, puisque inventer c'est créer ? Le mensonge suppose toujours la vérité, puisqu'il n'en est que la contrefaçon.

Le christianisme, dans ses prophéties et ses miracles, possède des merveilles plus raisonnables, plus augustes, plus nombreuses et surtout mieux prouvées que tout ceci; des merveilles opérées à la face du soleil, en présence de villes entières, de multitudes innombrables; datées d'un jour récent, à des heures précises; publiées sans réclamations et au grand déplaisir de ceux qu'elles condamnaient dans leur foi ou dans leurs œuvres; des merveilles qui ont eu dans le monde le plus grand retentissement, et dont les résultats, immenses pour les destinées de l'univers, se perpétuent à travers les siècles et les siècles.

Je n'aurais pas besoin d'une autre preuve que ces resultats eux-mêmes, pour démontrer qu'elles ont été opérées au terme précis fixé par l'histoire. Mais je n'en suis pas réduit à un seul genre de démonstration, car tout surabonde dans le christianisme, merveilles et preuves, logique et vérités.

Le témoignage des auteurs profanes, entièrement désintéressés dans la question, ou hostiles, ne me ferait pas lui-même défaut. Celui de Numatien, au premier livre de son *Itinéraire;* de Dion, au trente-huitième livre de ses *Histoires;* de Suétone, dans ses *Vies* de Claude et de Néron; de Tacite, au quinzième livre de ses *Annales*, confirment tout ce que l'histoire ecclésiastique m'enseigne du nombre toujours croissant des chrétiens à cette époque, et des supplices que les persécuteurs leur faisaient endurer, afin de noyer dans leur sang la nouvelle religion. Les lettres et les rescrits de Marc-Aurèle et d'Antonin le Pieux en faveur des persécutés confirment la même chose. Arrien, philosophe célèbre du règne d'Adrien, fait un magnifique éloge de la constance des chrétiens au milieu des tortures. Gallien la cite comme exemple de l'entêtement des médecins à soutenir leurs opinions. Minutius-Félix s'en raille comme d'une folie. Les lettres de Pline le Jeune, gouverneur de Bythinie, et de Serenius-Granianus, proconsul d'Asie, à Trajan, rendent un témoignage éclatant des vertus exemplaires et de l'innocence de la vie de ces chrétiens si cruellement persécutés. Or ces supplices, cette constance, ces vertus, cette multiplication prodigieuse d'une Église nouvelle, ne sont-ils pas la confirmation la plus irréfutable de tout ce que l'histoire raconte de la fondation de cette même Église ?

Nous ne citerons pas les témoignages de Josèphe sur Jésus-Christ et Jean-Baptiste, puisqu'on en conteste l'authenticité. Phlégon, affranchi d'Adrien, les thalmudistes juifs, Celse, Julien, Porphyre, en parlant à divers points de vue des miracles de Jésus, soit pour les expliquer d'une manière naturelle, ou par l'intervention de la magie, n'affirment-ils pas leur existence? Tacite, au quinzième livre de ses *Annales*, n'affirme-t-il pas également le supplice du Sauveur pendant le règne de Tibère ? Il faut que l'éclipse merveilleuse qui accompagna cette mort fût bien authentique pour tout l'univers, puisque les premiers apologistes du christianisme, Tertullien et saint Lucien, martyr à Antioche, renvoient les païens aux annales publiques, rédigées par ordre des empereurs, pour s'en assurer.

Mais qu'avons-nous besoin de témoignages étrangers, celui de nos saints livres ne peut-il pas suffire ? Il ne fut jamais livres plus vénérés, et par conséquent plus religieusement conservés que ceux-là ; il n'en fut jamais de plus répandus sitôt après leur apparition. Traduits dans toutes les langues, et transportés dans toutes les provinces de l'ancien monde, au delà même du monde romain, ils se retrouvent partout les mêmes, sans altération. Des siècles de barbarie, d'ignorance ou d'oubli n'ont point passé sur eux, car au temps où tous les autres livres n'existaient plus que dans la poussière des bibliothèques monacales, ceux-là, par une heureuse exception, étaient en lumière, feuilletés par toutes les mains, d'un bout

de l'Europe à l'autre, et bien au delà. Sans doute les hérétiques et les schismatiques de tous les siècles auraient eu le plus grand intérêt à les altérer dans le sens de leurs erreurs; mais les catholiques avaient le même intérêt à les conserver purs, et de là toute altération était impossible. Et cela est si vrai, que les hérétiques des premiers siècles, dans l'impossibilité de corrompre les évangiles, pour les accommoder à leurs doctrines, ont été forcés d'en composer de nouveaux pour leurs usages; ce sont ceux que nous nommons les *pseudo-évangiles*.

Nos livres saints sont donc bien tels qu'ils ont été publiés; or, ils l'ont été au lendemain des événements qu'ils relatent, en face des ennemis du nom chrétien, des bourreaux du Sauveur, des persécuteurs de ses disciples, de tous les témoins qui y sont désignés, et jamais il ne s'est élevé une seule réclamation sur leur véracité. On a porté contre les premiers chrétiens des accusations de toute nature; on les a accusés d'être les ennemis de l'empire et des lois, d'être des mangeurs de chair humaine et des buveurs de sang, des gens immoraux; mais on n'a jamais nié leurs miracles; loin de là on les attribuait à la magie, et on en faisait si publiquement l'aveu, qu'on rendait les chrétiens eux-mêmes responsables du silence des oracles, responsabilité que du reste ceux-ci ne repoussaient pas. On n'a jamais nié la mort de Jésus-Christ et les circonstances qui l'accompagnèrent; au lieu de cela, on la reprochait comme un opprobre à ses disciples. Eh bien! au milieu de tant de haines, de calomnies, de persécutions, s'il est un reproche qu'on n'a jamais adressé aux chrétiens, c'est celui d'être des faussaires.

Donc, sommes-nous en droit de conclure, nos livres saints ont pour eux tous les témoignages. Donc leur véracité et leur intégrité sont hors d'atteinte. Donc, par une dernière conséquence, les miracles qui y sont relatés se sont véritablement accomplis.

Et cette preuve est également puissante sous toutes ses faces, car on peut dire encore : Les acteurs de ce grand drame qui s'appelle la fondation du christianisme, n'avaient aucun intérêt à tromper ou à se laisser tromper. Intérêt à tromper! Et quel a donc été pour tous le salaire de leur apparition sur la scène, sinon d'immenses travaux, les supplices et la mort? Et ils le savaient, et ils s'y attendaient. Poussés par une force irrésistible, il n'eût pas été en leur pouvoir de ne pas évangéliser : *non possumus non loqui*. Or, cependant, le Maître leur avait dit : Vous serez en butte à toutes les haines à cause de mon nom; vous serez chassés des synagogues, maltraités, mis à mort, et quiconque vous fera du mal, croira rendre service à Dieu.

Les peuples avaient-ils intérêt à se laisser séduire? Leur présentait-on pour appât les plaisirs ou les richesses, une vie voluptueuse, ou seulement commode et facile, l'émancipation de toute autorité et de toute servitude; en un mot, des gloires ou des avantages mondains? On sait ce qui en est.

Nous osons dire plus, la tromperie était impossible. Qu'on se figure donc le succès que pourraient avoir, et l'attention qu'obtiendraient aujourd'hui une douzaine d'hommes du peuple, ou même de savants les plus en renom de nos académies, qui entreprendraient de nous persuader que nous avons assisté l'année dernière, cette année, le mois dernier, à des événements de pareille nature. Certes, les Juifs, les Grecs, les Egyptiens, les Gaulois, les Romains du temps de Tibère, n'étaient ni des stupides ni des barbares; et comment pourrait-on leur attribuer ce qui ne saurait convenir à aucune nation civilisée?

Au surplus, ce n'est pas avec les mesquines idées d'une critique ergoteuse qu'il faut aborder de si hautes questions, pas plus qu'on ne saurait fouiller ou démolir avec un scalpel les plus vastes monuments. Il faut considérer les faits dans leur ensemble, et comparativement aux immenses résultats qu'ils ont produits. Car, nous en revenons toujours à ce point, le christianisme existe, immense et profond comme l'océan; niez, si cela vous convient, la main qui lui creusa un lit, mais expliquez autrement son origine, ou laissez-nous contempler vos misérables chicanes.

Il était irrémédiablement fou l'homme qui a osé écrire les lignes suivantes (1) : « Quand nous aurons fait voir que l'histoire prétendue d'un Dieu qui est né d'une vierge au solstice d'hiver, qui ressuscite à Pâques, ou à l'équinoxe du printemps, après être descendu aux enfers ; d'un Dieu qui mène avec lui un cortége de douze apôtres, dont le chef a tous les attributs de Janus ; d'un Dieu vainqueur du prince des ténèbres, qui fait passer les hommes dans l'empire de la lumière, et qui répare les maux de la nature, n'est *qu'une fable solaire*, comme toutes celles que nous avons déjà analysées, il sera à peu près aussi indifférent d'examiner s'il y a eu un homme appelé Christ, qu'il l'est d'examiner si quelque prince s'est appelé Hercule, pourvu qu'il reste démontré, que l'être consacré par un culte, sous le nom de Christ, est le soleil, et que le merveilleux de la légende ou du poëme a pour objet cet astre ; car alors il paraîtra prouvé que les chrétiens ne sont que les adorateurs du soleil, et que leurs prêtres ont la même religion que ceux du Pérou, qu'ils ont fait égorger. »

Les chrétiens ne se doutaient certainement pas de toutes ces belles choses ; mais enfin il est temps de s'instruire à tout âge. L'auteur entre dans de grands développements, pour expliquer cette pensée ; nous ne le suivrons pas. Il prétend établir, par des rapprochements et des comparaisons, que *Christ*, ainsi qu'il l'appelle, est un mythe, comme Bacchus, comme Mythra, comme Osiris, comme Hercule, comme Adonis, et le même mythe, celui du dieu soleil. Ses douze apôtres sont aussi des mythes, et expriment le même symbolisme que les douze travaux d'Hercule, les douze signes du zodiaque, les douze tableaux de la légende d'Isis.

Croirait-on que notre auteur a poussé l'amour du mythisme au point de changer en mythes tous les saints du calendrier chrétien. Selon lui, saint Denis, saint Rustique et saint Eleuthère, les apôtres du diocèse de Paris, qui est devenu chrétien apparemment sans que personne l'ait converti, sont trois surnoms de Bacchus, passés du calendrier païen dans celui des chrétiens, et il donne pour preuve cette raison, que l'Eglise fait la veille, savoir au 7 octobre, la fête de saint Bacchus. *Aura placida*, ou le vent doux, s'est changé en deux saintes, sainte Aure et sainte Placidie ; les deux verbes *rogare* et *donare*, en deux saints, Rogatien et Donatien. Le souhait des Latins, *perpetua felicitas*, est devenu les saintes Perpétue et Félicité. « La belle étoile de la couronne, *Margarita*, placée sur le serpent d'Ophiochus, se changea en sainte Marguerite, sous les pieds de laquelle on peint un serpent, ou un dragon, et on célèbre sa fête peu de jours après le coucher de cette étoile. On fêta aussi saint Hippolyte traîné par ses chevaux, comme l'amant de Phèdre ou le fils de Thésée. »

L'auteur termine de la sorte cette longue tirade, qu'il prenait pour une démonstration triomphante : « Je ne pousserai pas plus loin ces réflexions, parce que mon but, dans cet ouvrage, n'est pas de relever toutes les méprises de l'ignorance et l'impudence de l'imposture ; mais de rappeler la religion chrétienne à sa véritable origine ; d'en faire voir la filiation ; de montrer le lien qui l'unit à toutes les autres, et de montrer qu'elle est aussi renfermée dans le cercle de la religion universelle, ou du culte rendu à la nature, et au soleil son principal agent. »

De pareilles allégations ne se réfutent pas. S'il prenait fantaisie à quelque cerveau malade de contester l'existence de Louis XIV ou de Napoléon, d'en faire des mythes de l'astre du jour, et il y aurait lieu, puisque le soleil était l'emblème spécial du premier, et qu'on l'a donné aussi quelquefois au second ; si, par suite de combinaisons plus ou moins habiles sur une sphère céleste, le nouveau Dupuis prétendait démontrer que les règnes brillants de ces grands princes ne sont que la fable retournée de Bacchus, d'Hercule ou d'Adonis, que les batailles de Rocroi ou de Waterloo ont eu lieu au firmament, entre les signes célestes, le Bélier et le Taureau, par exemple, démonstration qui ne serait nullement dif-

(1) Dupuis, *Abrégé de l'origine de tous les cultes*, ch. 9. Il l'était en effet : il eut de violents accès de frénésie ; il marchait souvent avec précaution, comme un homme qui redoute les agents de l'autorité ; il se jeta même dans un puits, pour échapper, disait-il, à la haine publique, qui le poursuivait, à cause des idées qui roulaient dans sa tête. Ces idées sont celles qu'il développa ensuite dans son *Origine de tous les cultes ;* œuvre de folie, qui n'a jamais eu l'honneur d'une réponse, et qui ne le mérite pas Ces détails, ignorés des biographes, nous sont fournis par les Mss. de l'abbé Hemey d'Auberive. V. *Miscellanea*, t. II, 3e cahier, à la bibliothèque du Louvre.

ficile, en suivant une certaine méthode ; s'il ajoutait qu'on a changé par pure ignorance les deux verbes latins *terrere* et *condere*, en deux noms de héros fabuleux, Turenne et Condé ; que le nom de l'impératrice Joséphine est celui d'une des plus jolies fleurs de nos jardins, dont on a fait la reine des fleurs, parce qu'elle est immortelle ; faudrait-il lui répondre, et que pourrait-on lui répondre ?

Donc passons outre, et revenons à nos livres saints. Ceux de l'Ancien Testament se démontrent de la même manière que ceux du Nouveau. Ils sont la raison d'être de la nation juive, qui sans eux n'en aurait aucune, et on ne peut rien leur substituer. Ils se retrouvent les mêmes à toutes les époques, toujours vénérés et médités parmi la nation dont ils forment le code civil, politique et religieux, et dont ils sont l'acte de naissance, d'émancipation et le sauf-conduit. Supposer qu'ils ne contiennent qu'un récit fictif et romanesque, c'est supposer l'impossible. Il y a des exemples de fictions moins étendues et parfaitement insignifiantes, acceptées temporairement comme des réalités parmi un petit nombre d'hommes, ou bien au sein des académies, mais bientôt reconnues et conspuées ; il n'est resté que le souvenir ridicule de l'erreur qu'elles avaient causée. Mais un tel livre, accepté à toujours par une nation entière, dont la civilisation avancée n'a jamais souffert la moindre éclipse, ce serait un phénomène si étrange, qu'il aurait besoin de preuves non équivoques. Et que l'on ne compare point les livres sacrés des Juifs aux *Pouranas*, aux cinq *Kings*, aux livres *Zend*, car ceux-ci, simples traités de morale ou de contemplation, ne contiennent ni les titres ni l'histoire des nations qui les ont adoptés. Les *Pouranas*, les *Kings*, les *Zend*, les *Edda*, sont de ces généralités cosmogoniques, théogoniques, mystagogiques, qui regardent tous les peuples en général, sans intéresser plus spécialement celui-ci que celui-là ; les livres sacrés des Juifs sont le titre de propriété du foyer domestique d'une seule et unique nation. La différence est immense, ou plutôt il n'existe aucun point de similitude ou de comparaison.

Mais ce n'est pas tout : il est facile de démontrer que ces titres n'ont jamais pu être altérés ou supposés. Ils n'ont pu l'être depuis la fondation du christianisme, car ils se trouvent également entre les mains des juifs et des chrétiens ; or les juifs ne les auraient pas reçus des mains des chrétiens, ni les chrétiens des mains des juifs. Ils n'ont pu l'être après ou pendant la captivité des soixante-dix ans, car ils se trouvent entre les mains des juifs et des samaritains, qui ne les auraient pas acceptés les uns des autres. Ils n'ont pu l'être après le schisme des dix tribus, car Israélites et Juifs les possédaient encore, et ne les auraient pas adoptés d'un pays à l'autre.

Vous objecteriez en vain ce passage du quatrième livre des *Rois*, où il est dit que le prêtre Helcias retrouva dans les combles du temple le livre de la Loi, qu'il en fit part à Josias, et que celui-ci rassembla le peuple, pour en faire la lecture comme d'un livre inconnu jusqu'alors ; car les Israélites, dont le royaume était alors détruit, le connaissaient, et l'avaient emporté avec eux dans leur exil. Et si le livre de la Loi avait été réellement inconnu, comment existait-il un temple, des sacrifices, un culte, une constitution civile et politique qui le suppose ? Ou bien, si le prêtre Helcias l'a altéré, comment se retrouve-t-il le même aux mains d'une nation rivale, qui déjà depuis longtemps a disparu de ces lieux, et l'a emporté dans sa captivité ? Cherchez donc une autre explication, pour rendre raison de ce passage. La supposition ou l'altération auraient-elles eu lieu dans l'intervalle compris entre le temps de Moïse et l'établissement de la royauté ? Mais lors de l'établissement de la royauté, la nation était constituée telle qu'elle l'a toujours été depuis, et non-seulement elle, mais encore les nations voisines, avec toutes leurs inimitiés, leurs rivalités, dans les conditions d'existence assignées par les livres des Juifs, et dont il est impossible de rendre compte autrement. Car, et cette remarque est d'une grande importance, les origines de la nation juive, telles que Moïse les expose, sont la seule clef à l'aide de laquelle il soit possible de pénétrer dans l'histoire des siècles subséquents relativement aux diverses populations de la Palestine et des environs. Ainsi la véracité des livres des Juifs se trouve soumise à un contrôle incessant depuis quarante siècles ; et il n'est pas un seul jour après

Moïse auquel on puisse supposer, même par la pensée, que là fut le commencement de la nation.

Or, dans une histoire où tout se tient et s'enchaîne de la sorte, il est impossible de briser un seul anneau; dans une histoire où les détails sont la raison des faits principaux, il est impossible de supprimer un seul détail; dans une histoire dont tous les développements sont la conséquence de la mise en scène, il est impossible de supprimer l'introduction. Il faut donc conserver les livres de l'Ancien Testament avec tous leurs récits, même les plus merveilleux, c'est-à-dire avec tous leurs miracles.

Et si jamais on a contesté leur valeur, c'est en haine de ces mêmes miracles, car il n'y a rien dans l'histoire profane, rien dans les plus anciens monuments et les plus anciens souvenirs, rien dans les probabilités de raison qui vienne leur donner le plus léger démenti.

Or si rien ne les infirme dans tout ce qui est spécial et relatif à l'histoire particulière de la Judée et des contrées circonvoisines, tout les confirme dans ce qui est général et relatif aux origines et aux grandes époques de l'histoire de la race humaine. Aussi leur cause est gagnée depuis longtemps devant la science et la logique. Et ce que nous venons d'écrire dans ces dernières pages, est plutôt l'histoire de grandes luttes, éteintes maintenant, qu'une véritable discussion: il n'y a plus de champions dans la lice; la cause est entendue, et le jugement prononcé.

Nous ne voulons pas dire que l'on croie davantage, de cet esprit de foi que la religion réclame, car la conviction scientifique et la foi ne sont pas la même chose; mais du moins le terrain est débarrassé des plus grands obstacles, et la foi, après avoir obtenu l'adhésion des intelligences, n'attend plus pour refleurir que la soumission des volontés.

Il entrait, sous ce rapport, dans les nécessités les plus impérieuses de la mission de Moïse et du Christ d'opérer des prodiges. Car il ne suffit pas de présenter aux hommes la vérité, même la plus saisissante d'évidence : connaître la vérité, c'est savoir; or, savoir n'oblige à rien; croire seul oblige. Croire, c'est la foi, et Dieu seul peut la donner et la prescrire.

C'est pour cela que les académies, quelque nombreuses qu'aient été les vérités qu'elles ont mises au jour, n'ont jamais eu aucune influence sur la moralité des hommes. Un croyant sera nécessairement vertueux, un savant peut bien ne pas l'être.

Ceux donc qui demandent une religion sans mystères, et par là même sans miracles, demandent la quadrature du cercle, c'est-à-dire l'impossible. Cela veut dire, en d'autres termes, une religion qui ne soit pas religion.

II.

DES MIRACLES PROPREMENT DITS.

Dans le langage biblique, le mot miracle se rend indifféremment par ceux-ci : *mirabilia*, *portenta*, *signa*, *prodigia* et *miracula;* comme aussi ces mêmes termes s'emploient pour exprimer toute œuvre admirable, soit naturelle ou surnaturelle. L'Evangile dit plus souvent *signa* et *prodigia*, quand il s'agit d'œuvres surnaturelles. Ce n'est pas que ces différentes expressions aient une valeur identique, mais c'est que les Juifs, moins avancés dans l'étude des sciences positives, et peu ou point adonnés aux discussions théologiques ou philosophiques, n'étaient pas astreints comme nous à la sévérité d'un langage nécessairement logique.

Pour nous, le miracle est toujours une œuvre surnaturelle; le mot ne comporte pas même d'autre définition; ne nous embarrassons pas dans les subtiles distinctions de la scolastique, entre ce qui est au-dessus des lois, ou ce qui est contraire aux lois de la nature; ces querelles de mots, loin de rendre les questions plus précises, les rendent plus équivoques, en faisant une plus large part aux chicanes.

Le miracle est une *œuvre surnaturelle*, c'est-à-dire que la nature n'a pas produite. Ainsi la suspension du mouvement des astres, la résurrection d'un mort, la guérison instantanée

d'un malade à la parole d'un homme, voilà de véritables miracles, parce que ces événements sortent du cours naturel des choses.

On argutierait en vain sur les *possibilités* et les *probabilités*. Il n'est point *possible* que le fleuve qui coule s'arrête en un point donné, sans qu'aucun obstacle vienne barrer son cours, et que les eaux s'amoncellent en ce lieu comme une haute montagne, de manière à être visibles à de grandes distances ; et quand bien même cela serait *possible*, il n'est point *probable* que cet événement s'accomplira à point nommé, au moment même où un homme en aura besoin, et lui commandera de s'accomplir. Et ceci est bien contre toutes les *lois* de la pesanteur et de l'effusion des liquides. Nous n'oserions affirmer qu'il est *impossible* selon les *lois* de la nature que des morts ressuscitent, car nous ne savons bien ni ce que c'est que la vie, ni ce que c'est que la mort; nous voyons bien qu'un homme qui vient de mourir n'agit plus, mais nous ne saurions dire pourquoi, sinon parce qu'il est *mort;* toutefois il n'est pas *probable* que des morts ressusciteront naturellement au commandement de certains hommes seulement, et jamais autrement. Que le soleil s'éclipse, rien de plus naturel; que ce soit par toute autre cause que par l'interposition de la lune, qui est alors dans son plein, à toute force cela peut être encore naturel, quoiqu'on ne l'ait jamais vu ; que la terre tremble, que les rochers se fendent, que le voile du temple se déchire, rien de plus naturel que tout cela encore ; si l'on y ajoute des résurrections de morts, ma surprise augmente, elle augmente davantage, si tous ces événements s'accomplissent à la fois ; et enfin s'ils coïncident avec la mort du juste condamné par d'iniques ennemis, je ne puis m'empêcher de dire : C'est un miracle.

Le miracle consiste donc moins dans la nature même de l'œuvre, que dans l'intervention de l'agent divin. L'œuvre devient surnaturelle ou miraculeuse, du moment qu'elle est immédiatement celle de Dieu, fût-elle en tout conforme aux lois de la nature. Par exemple, au printemps, des nuées de cailles passent de l'Asie dans les climats plus tempérés de l'Europe, où les appelle un indéfinissable instinct. Qu'un vent contraire ou d'une trop grande violence les fatigue dans leur vol, elles s'arrêteront de lassitude sur le premier rivage qui leur offrira un lieu de repos, même sur le pont d'un vaisseau en pleine mer. Ces événements ne sont pas rares. Or il arrive qu'un jour, un vent de cette espèce en jette une grande quantité dans le désert de Sin, près de la mer Rouge et de la Méditerranée. Les Israélites, campés en ces lieux, profitent de la lassitude de ces oiseaux pour les prendre, et s'en nourrissent. Tout ceci est tellement naturel, qu'il est difficile d'y voir du miracle. Mais la veille, le peuple mutiné avait demandé à retourner en Egypte, pour s'y rassasier de viande, et Moïse lui avait répondu : Vous en aurez demain assez pour vous rassasier durant un mois entier. Pendant la nuit, un vent violent, peut-être le sirocco de ces pays, souffle, et le lendemain la promesse s'accomplit. Quoique tous les détails de l'événement soient parfaitement dans l'ordre de la nature, cependant sa coïncidence avec une pareille promesse m'oblige de dire : C'est un miracle. Quoique tout soit naturel, il y a cependant intervention divine. Rien n'est plus naturel que la fécondité de champs qui ont été dévastés, et qui sont demeurés deux années sans culture par suite des ravages de la guerre. Cependant si, dès la première année de cette dévastation, Isaïe va dire à Ezéchias : Vivez comme vous pourrez cette année et la suivante ; mais vous serez amplement dédommagé la troisième, car tout ce qu'il restera de débris de végétation, prendra racine par un bout et portera du fruit par l'autre ; et qu'en effet la troisième année, favorisée par le concours des plus heureuses circonstances, apporte une grande fécondité, je dirai encore : Cette fécondité est miraculeuse. J'appellerai donc *miracle*, non-seulement ce qui est contraire aux lois de la nature, supérieur aux lois de la nature, ou étranger aux lois de la nature, mais même ce qui y est conforme, dès là que l'intervention divine y sera constatée. Et cette constatation se fera pour moi, non-seulement par la considération de l'œuvre en elle-même, mais encore, et aussi souvent peut-être, par la considération des circonstances. Ainsi je verrai du miracle également dans toute œuvre divine, accomplie *indépendamment* des lois de la nature, soit que Dieu seul ait pu la faire, soit qu'il ait annoncé qu'il la ferait. D'où

pour compléter ma définition, je dirai : le miracle est une œuvre divine, accomplie indépendamment des lois de la nature.

Toutefois, pour ne pas jeter d'équivoque en cette matière, nous suivrons le langage employé jusqu'à ce jour, et nous appellerons miracle uniquement les œuvres opposées ou supérieures aux lois de la nature, et nous conserverons le nom d'œuvres miraculeuses à celles qui y sont conformes, mais résultant évidemment de l'intervention spéciale de Dieu.

Il en est même une troisième espèce, que nous appellerons aussi miraculeuses, par leur similitude avec les dernières, quoique l'intervention divine n'y soit pas évidente pour la raison, mais seulement pour la foi chrétienne. Par exemple, le salut de la France par la bergère de Domremy pendant le règne de Charles VII, la cessation des pestes de Marseille et de Milan, après des prières et des vœux publics. C'est ce que les pieux fidèles appellent ordinairement du nom de grâces temporelles ; et parmi ces grâces, il en est de tellement signalées, qu'il est facile d'y reconnaître la main de Dieu.

Et nous dirons à cette occasion, que si les *miracles* ont cessé, ou du moins considérablement diminué depuis les temps apostoliques, les *grâces* n'ont rien perdu en nombre et en grandeur. Sans prétendre pénétrer les secrets du Ciel, il est pourtant de ceci une raison qui semble s'offrir d'elle-même. Quand le monde était à convertir, il lui fallait des miracles, pour le faire devenir apte à recevoir les grâces ; maintenant qu'il est converti au christianisme, il ne lui faut plus que des grâces. A chaque jour son œuvre; créer d'abord, féconder ensuite. Et si on objecte que les missionnaires, dans les pays infidèles, n'opèrent plus les miracles que les apôtres opéraient au sein de la gentilité grecque et romaine, la réponse ne sera pas difficile. D'abord il n'est pas vrai que le ministère des apôtres modernes, soit entièrement dépourvu des prodiges qui signalèrent celui des anciens; ensuite, jusqu'a ce que l'œuvrede Dieu, c'est-à-dire le christianisme, fût fondé d'une manière définitive, c'était à Dieu d'opérer, puisque lui seul pouvait le faire. Maintenant qu'il est établi, c'est à ceux qu'il a chargés de continuer son œuvre, qu'il appartient d'agir par leurs propres moyens, avec son assistance. Les premiers apôtres étaient plutôt des instruments, les modernes sont plutôt des ouvriers.

Ceux qui se plaignent de ne plus voir de miracles, et ceux qui en mettent partout, sont également retardataires. Mais, dit-on, si les miracles étaient plus nombreux, la foi serait plus vive. Sans compter que la curiosité est une mauvaise disposition pour obtenir des miracles, il peut être vrai que la foi soit plus vive, sans être aussi méritoire. *Quia vidisti me,.... credidisti; beati qui non viderunt et crediderunt.*

Vous, chrétien, qui demandez à voir ressusciter des morts, que ne demandez-vous plutôt à voir créer des mondes?

Mais revenons aux lois de la nature, sur lesquelles on a tant et si vainement discuté à l'occasion des miracles. Qu'est-ce que les lois de la nature, sinon les conditions d'existence individuelle et de mutuels rapports, faites par Dieu même à tous les êtres créés et à chacun d'eux? Or, prétendre, comme l'ont fait certains sophistes, que ces lois sont essentielles, plutôt que de relation, et que Dieu n'y peut rien changer; prétendre, par exemple, que la pierre qui tombe, parce qu'elle est plus lourde que l'air, ne s'élèvera pas, quoique plus lourde; que la flamme qui s'élance, parce qu'elle est plus légère, ne retombera pas, quoique plus légère, même lorsque Dieu le voudra, c'est en vérité une outrecuidance qui passe les bornes. Comment? l'ouvrier qui prend la lime ou le rabot de sa main droite, ne pourra pas les prendre de sa main gauche, s'il lui plaît? Le compositeur sous les yeux duquel s'exécute la symphonie qu'il a arrangée, n'aura pas la puissance d'y déplacer momentanément une note, s'il le juge convenable? De telles prétentions seraient absurdes.

Mais si Dieu, qui a arrangé par un acte éternel de sa volonté les lois de la nature, les suspend ou les change, il aura donc changé de volonté? or, Dieu est immuable. Ah! voilà le suprême argument! On n'oublie qu'une chose : c'est que, voulu de toute éternité et par un dessein immuable, l'acte de la volonté divine a été produit dans le temps; et qu'ainsi immuable dans la volonté qui l'a créé, il est muable selon la providence qui le dirige. Il n'appartient qu'à Dieu d'allier de la sorte la mutabilité sous le rapport des accidents, avec

l'immutabilité sous le rapport des desseins. Le monde, si muable, n'en est pas moins contenu dans l'immuable éternité. Et lorsque Dieu opère un nouveau changement dans ce qui de sa nature est si changeant, ce n'est pas lui qui change, puisque de toute éternité il a prévu et voulu le changement qu'il opère dans le temps.

Une telle objection, mise sous forme syllogistique, aboutirait à cette conséquence, que dans le monde tout est toujours logique, rigueur, fatalité. Il n'en est rien cependant; car si tout est fatalité, il doit pousser à cet arbre un certain nombre de feuilles; or, qu'arrivera-t-il si vous, homme, vous l'arrachez avant qu'il ne les produise? Ou bien refuserez-vous à Dieu le pouvoir de dessécher la branche que vous avez, vous, le pouvoir de couper?

Non, ceci n'est pas sérieux. Cependant un défenseur de la religion chrétienne, l'abbé Houtteville, afin de parer à une si mince difficulté, a supposé que les miracles s'accomplissaient en leur temps, par la force de certaines lois naturelles, inconnues des hommes, et établies de Dieu de toute éternité, en vue des événements futurs. Cette solution est donnée à bonne intention, mais elle n'en bouleverse pas moins la notion du miracle, et tend à affaiblir sa signification. Elle ôte à Dieu la spontanéité de ses actes et presque la liberté. Non, Dieu n'a pu se dépouiller de la liberté, en la donnant à l'homme; il s'est nécessairement réservé la faculté d'agir selon les événements qui naîtraient un jour des caprices de la liberté humaine, et qu'il prévoyait de toute éternité.

Mais n'y a-t-il donc pas dans la nature une multitude de lois que nous ne connaissons pas, qui peuvent agir à notre insu, et produire des phénomènes admirables? Sans contredit; mais elles ne peuvent être opposées les unes aux autres. Des forces contraires se détruisent mutuellement, il en est de même des lois; si donc il en existait dans la nature, au lieu de produire, elles s'annuleraient. Donc lorsque je vois un effet en contradiction avec une loi bien connue, celle de la pesanteur des corps, par exemple, je suis en droit de conclure qu'elle n'est pas le produit d'une autre loi opposée à celle-ci. Lorsque le fer de la cognée du disciple d'Elisée revient sur l'eau, en même temps que le bois s'engloutit, je dis : Voilà un miracle.

Parmi les lois de la nature qui me sont connues, il en est un grand nombre dont je puis mesurer la puissance d'une manière mathématique; ainsi Newton est arrivé à démontrer que l'attraction des corps s'exerce en raison directe des masses, et en raison inverse du carré des distances. Si donc il se produit sous mes yeux un effet supérieur à la puissance de la loi dont il paraît être le résultat, je dirai encore, c'est un miracle. Exemple : Ces paroles, Jeune fille, levez-vous, peuvent éveiller une personne endormie; mais si elles réveillent une personne livrée au sommeil de la mort, comment ne dirai-je pas, c'est un miracle? Je sais encore que l'effet participe de la nature de la cause qui le produit; cette loi est invariable. La boue appliquée sur les yeux, par exemple, loin de donner la vue à celui qui ne l'a pas, l'ôtera à celui qui la possède. Si donc un aveugle recouvre la vue après qu'il lui a été appliqué de la boue sur les yeux, je dirai de nouveau, voilà un miracle.

Et sera-t-il bien difficile de discerner le miracle, c'est-à-dire de reconnaître ce qui est miraculeux et ce qui ne l'est pas? Nullement; il suffira pour cela de la dose ordinaire d'intelligence, appliquée à l'observation attentive de la cause et de l'effet. Le charlatan qui amuse vos loisirs par des tours de gibecière, vous dissimule la main qui le seconde, la main qui place sous le gobelet l'oiseau qui doit s'en échapper, quand vous croirez y retrouver votre montre ou votre mouchoir. Il vous dissimule l'effet, lorsqu'il fait rentrer dans le manche le poignard qu'il paraît s'enfoncer dans la poitrine.

Le fait miraculeux vous saisit au premier abord par sa clarté, son évidence. Là il n'y a point d'agent dissimulé, de supercherie possible. Si un malade est guéri instantanément, dès là que la maladie est constatée et la guérison pareillement, que pouvez-vous suspecter? Voyez, touchez, appelez tous vos sens et toute votre raison au secours de vos investigations, et si vous demeurez convaincu, dites avec nous, j'ai vu un miracle. Si vous ne

l'êtes pas, suspendez votre jugement. Mais les véritables miracles, les miracles proprement dits, ne vous laisseront pas cette hésitation; vous les regarderez à pleins yeux, pour ainsi dire. Si l'infirme que vous voyez depuis trente-huit ans à la porte du temple, se lève un jour à la parole d'un étranger qui lui aura dit en passant : Levez-vous et marchez, qu'aurez-vous à objecter, et hésiterez-vous?

Les *faits* que nous avons appelés *miraculeux* et encore moins les simples *grâces*, n'emportent pas avec eux cette évidence. Ici la discussion est permise et l'hésitation possible. Il faut prendre garde toutefois de n'être pas ingrat, en déniant à Dieu la part qui lui revient. Combien cependant, sous prétexte d'une certaine force d'esprit, d'une certaine indépendance d'opinion, d'une certaine perspicacité plus qu'ordinaire, et qui n'est en réalité qu'un parti pris, se raillent de ce qui fait l'admiration, et élève la reconnaissance des hommes vers le Ciel? C'est un crime. Est-ce que *tout don parfait* ne vient pas *du Père des lumières?* Et pourquoi donc, matérialistes, refusez-vous le don de Dieu? Pourquoi abaisser vos regards, quand l'astre du jour vous illumine d'un de ses rayons? Est-ce que la lumière vous offusque? Lorsque des nautonniers, échappés contre tout espoir aux plus grands périls, iront pieusement, un cierge à la main, s'agenouiller devant l'image de celle qu'ils considèrent comme leur libératrice, ayez le courage d'articuler les mots de stupidité et de fanatisme, c'est un triste courage que nous ne vous envierons pas. Lorsque vous verrez saint Louis monter avec sa famille sur un vaisseau déclaré impropre à la navigation, lorsque vous verrez le pieux monarque faire exposer jour et nuit le saint-sacrement durant la traversée, pour demander à Dieu sa protection; lorsque vous verrez le navire rendre sains et saufs sur le rivage tous ceux qui lui ont été confiés, et s'abîmer ensuite dans les flots, dites, si cela vous convient, que le Ciel n'y est pour rien, mais n'insultez pas le monarque qui tombe à genoux pour remercier Dieu. Lorsque Clovis, vaincu, et le seul de de toute son armée qui ait encore la face tournée vers l'ennemi, invoque le Dieu de Clotilde, et devint victorieux à son tour, dites, si vous voulez, que ce sont là de ces retours de fortune et de ces chances de bataille qui ne prouvent rien; c'est votre avis, mais laissez-nous professer un avis différent.

Ce n'est pas que nous soyons disposé à trouver du miracle en toutes choses; loin de là, et nous gémissons de cette disposition originelle du peuple et des gens simples à s'émerveiller de tout, et à prendre pour miraculeux les faits les plus naturels, dès là qu'ils paraissent extraordinaires : les éclipses, les astres errants, les lumières boréales, les inondations, les épidémies; beaucoup moins que cela, l'apparition d'un loup dans le faubourg d'une ville, la naissance d'un agneau à deux têtes. Les chroniqueurs du moyen âge, depuis le bon Grégoire de Tours et après, ont rempli les pages de leurs histoires avec de semblables miracles.

Des sophistes, plus subtiles que sincères, ont demandé comment il serait possible de constater un miracle? Un miracle se constate de la même manière que tous les autres événements, et même plus facilement, car plus le fait est extraordinaire, et plus il est aisé de le constater. Le reste, c'est-à-dire l'intervention divine, est laissé à l'appréciation de la conscience. Pourquoi ne pourrait-on pas s'assurer de la résurrection d'un mort, comme on s'assure de la guérison d'un malade, en le voyant? Mais, dit-on, si c'est le démon qui est l'auteur de l'œuvre? Nous allons examiner la question sous cette nouvelle face.

Beaucoup de théologiens, de graves docteurs, des Pères de l'Eglise, ont cru que le démon pouvait opérer des miracles d'un certain ordre. Saint Thomas est de cet avis. Il dit qu'à Dieu seul appartient la puissance d'accomplir des œuvres contraires aux lois de la nature, mais que les anges et les démons, en vertu de la puissance qui leur est innée, peuvent, par le moyen de ces mêmes lois, accomplir des œuvres qui seraient au-dessus du pouvoir de l'homme; et qu'en outre le démon peut opérer, pour tromper les hommes, des prestiges qui ressemblent à de véritables miracles. Il ajoute, comme moyen de discernement entre les œuvres de Dieu et les œuvres du démon, que les premières ont toujours pour suprême résultat la gloire de Dieu ou l'avantage et le salut des hommes, tandis que les secondes sont faites en faveur de l'erreur et du crime.

Ces deux règles, telles qu'elles viennent d'être énoncées, étant susceptibles d'une trop grande extension, il est nécessaire de les limiter dans le cercle prévu par les théologiens et les docteurs eux-mêmes: d'autant plus qu'il serait impossible d'assigner le terme où s'arrête le pouvoir de l'homme et où commence celui du démon; le terme où finit celui du démon, et où commence celui de Dieu. Il est sûr que les théologiens, les philosophes et les naturalistes ne s'entendraient pas entre eux, non pas même dans un seul ordre d'idées; et alors que deviendraient les simples fidèles accoutumés à se déterminer suivant le jugement d'autrui? Et ensuite ne serait-ce pas un de ces raisonnements vicieux, qu'on appelle, dans le style de l'école, une pétition de principes, de dire: Les miracles sont la preuve de la sainteté des œuvres, suivant le témoignage de Jésus-Christ: *Opera quæ ego facio, testimonium perhibent de me;* puis, discernez par les œuvres, si les miracles sont saints? Aussi la pensée des Pères n'a pas une si grande extension.

Suivant saint Thomas, il appartient à Dieu seul d'opérer de véritables miracles; le démon ne peut faire que de faux prodiges : faux dans l'objet, ou faux dans l'apparence. Voici ses paroles : « Il est de faux miracles, tels que ceux qui trompent les hommes par une vaine apparence, tandis qu'il n'y a rien de réel dans l'œuvre; et ceux dont l'œuvre est réelle, mais naturelle, tandis que l'apparence est prodigieuse. Le démon peut faire ces sortes de choses; à la puissance divine seule il est réservé d'opérer de véritables miracles (1). »

Mais cette notion, déjà si restreinte, est encore beaucoup trop étendue, si on la prenait dans sa généralité. Saint Augustin, qui a longuement et à bien des reprises traité la question du pouvoir du démon, dans ses divers ouvrages, nous dit : « Il ne peut rien qu'avec la permission de Dieu, et la permission ne lui est donnée que quand il la demande. » C'est encore trop. « Il ne peut rien que dans un ordre infiniment petit; car il a perdu tout pouvoir sur les grandes choses; et le pouvoir qui lui est donné ne se mesure pas à la proportion de sa haine, mais à l'abaissement de sa décadence. Ah! s'il pouvait quelque chose, laisserait-il un seul homme vivant sur la terre? S'il pouvait quelque chose, ne se vengerait-il pas de ceux qui le méprisent, qui l'injurient, qui l'insultent? Il a bien le vouloir; mais il n'a ni le pouvoir, ni le moyen (2). »

Aussi « nous sommes assurés, dit Bergier, dans son *Dictionnaire théologique*, à l'article *Miracles*, nous sommes assurés que Dieu ne donnera jamais à aucun agent naturel le pouvoir de troubler et de changer l'ordre physique du monde et le cours ordinaire de la nature; que les esprits, bons ou mauvais, n'ont point ce pouvoir, encore moins les magiciens et les imposteurs, et nous prouverons que cela n'est jamais arrivé. »

« Dans tout l'Ancien Testament, dit ailleurs le même écrivain, à l'article *Magie*, nous ne voyons aucun exemple dont nous soyons forcés d'attribuer l'effet au démon. » Il aurait pu ajouter le Nouveau, car il ne s'y trouve non plus aucun effet physique qu'il faille attribuer *forcément* au démon, sauf, peut-être, celui des possessions; mais ces faits sont d'un ordre exceptionnel. (*Voy.* art. DÉMONIAQUES.)

S'il s'agit de la manifestation d'actes qui s'accomplissent à l'instant même en des lieux éloignés, comme lorsque l'oracle de Delphes annonça qu'il voyait Crésus en Lydie, occupé à faire cuire une tortue dans une chaudière d'airain; ou bien de la prévision et de la révélation des événements futurs, lorsqu'ils sont renfermés nécessairement dans les prémisses,

(1) Miraculorum aliqua quidem non sunt vera, sed fantastica facta, quibus scilicet ludificatur homo, ut videatur ei aliquid quod non est; quædam vero sunt vera facta, sed non vere habent rationem miraculi, quæ fiunt virtute aliquarum causarum naturalium : et hæc duo possunt fieri per dæmones. . . . sed vera miracula non possunt fieri nisi virtute divina. (THOM. 2-2, q. LXXVIII, a. 2.)

(2) Murus est Christus adversus omnes impetus et adversus omnes insidias inimici. Nolite timere, non tentat ille, nisi permissus fuerit : constat illum nihil facere nisi permissus fuerit aut missus. Mittitur tanquam angelus malus a potestate dominante. Permittitur quando aliquid petit : et hoc, fratres, non fit, nisi ut probentur justi, puniantur injusti. (AUG. *in Joan.*, tract. VII.)

Nihil dæmones in quemquam posse nisi permissos. (ID. *in Job*, circa finem.)

Accepit potestatem in infima, et amisit maxima et summa. . . . nec ipse ergo potest habere aliquam potestatem, nisi permissus. Et non est ista potestas irati, sed pœna damnati. (ID. *Enarr. in Psalm.* XXVI.)

Si posset aliquid, nullus nostrum remaneret. . . . . Si posset aliquid, non se vindicaret? (ID. *in Psalm.* XCVI.)

Tentandi voluntatem habet diabolus; in potestate autem nec ut faciat habet, nec quomodo faciat. (ID. *De Genes.*, lib. XI, n° 26.)

tels que la perte d'une bataille, la mort à la suite de telle ou telle maladie, convenons avec les théologiens que le démon, à cause de sa perspicacité angélique, peut voir ceux-là et prévoir ceux-ci; mais souvenons-nous du témoignage de saint Augustin, conforme, du reste, à celui de saint Chrysostome et des autres Pères en général, qu'il n'a de lui-même ni le *pouvoir* ni le *moyen* de manifester la connaissance qu'il possède, et qu'il lui faut pour cela une permission *spéciale* de Dieu. Et encore faut-il se donner de garde de croire tous les traits qu'on en cite. Celui de Crésus, par exemple, et la plupart de ceux qu'on allègue d'après les réponses des oracles, sont controuvés, ou ne sortent pas de l'ordre des faits purement naturels. Crésus envoyait des émissaires en Grèce, pour y former des alliances et y recruter des soldats; la consultation de l'oracle était le prétexte qui dissimulait le véritable motif, et la réponse avait été dictée en Lydie. Il est prouvé, d'ailleurs, que Crésus n'était point en Lydie à ce moment; c'est donc une supercherie politique. (*Voy.* l'art. Oracles.)

D'où il résulte que le démon ne peut pas même faire des miracles apparents d'un grand éclat. En effet, s'il en avait le pouvoir, il en userait, et les hommes seraient induits en des erreurs inévitables. Il en ferait pour soutenir le paganisme, autoriser le crime et les mauvaises mœurs; or l'humanité, qui compte si peu d'hommes de science et de discernement, qui assiste si rarement au spectacle de véritables miracles, serait entraînée invinciblement du côté où elle apercevrait l'apparence des miracles. N'est-ce pas toujours sur les premières apparences que la plupart des hommes jugent de la valeur des choses? Qui ne connaît les entraînements populaires, et cette disposition universelle des esprits à se laisser séduire? Le théologien et le philosophe, qui analysent lentement au fond de leur cabinet les raisonnements et les propositions, qui recherchent péniblement les erreurs et les vérités contenues sous l'écorce des choses, pour en faire le discernement, ne parviennent pas souvent à se mettre d'un même avis; que deviendra donc le peuple qui ne raisonne pas, et qui n'en a ni le temps ni les moyens?

Les mots de *prestiges du démon*, si fréquemment employés dans le langage théologique, ne sont qu'une locution proverbiale, qui veut dire tout ce qui nous entraîne à l'erreur, tels que les faux raisonnements, les fausses maximes, les mauvais exemples; tout ce qui nous séduit et nous éloigne de nos devoirs, tels que les plaisirs mondains, les gloires et les grandeurs du siècle, les avantages attachés à la richesse, les splendeurs du luxe, etc. Il ne faut pas perdre de vue qu'il est d'usage, dans le langage de l'Eglise et même de la sainte Ecriture, d'attribuer au démon toutes les tentations, tout ce qui est mal, tout ce qui est péché et tout ce qui conduit au péché. « Chacun, dit l'apôtre saint Jacques, est tenté par sa propre convoitise..... Résistez au démon, et il s'éloignera de vous (1). » Sur quoi saint Augustin enseigne, au commencement de son traité *De agone Christi*, que quand l'Ecriture nous exhorte à *résister au démon*, elle l'entend de nos passions et de nos appétits déréglés, parce que c'est par leur moyen que le démon nous subjugue.

Ici on nous objectera ses persécutions envers Job, son pouvoir sur les sept premiers maris de Sara, femme du jeune Tobie, les œuvres des magiciens de Pharaon, la pythonisse d'Endor, la tentation du Sauveur dans le désert, les possessions, les oracles, la défense que Dieu fait en plusieurs passages de l'Ancien Testament d'écouter les faux prophètes, quand même ils feraient des miracles, et enfin les paroles de Jésus-Christ relatives à l'Antechrist et aux prodiges qu'il opérera pour séduire les élus. Nous allons répondre brièvement à chacune de ces difficultés; beaucoup seront résolues plus longuement aux articles particuliers qui les concernent. 1° Nous considérons le livre de Job comme un poëme épique, mélangé du genre didactique. Ce qui ne veut pas dire qu'à nos yeux le livre n'est pas inspiré, et digne de tous les respects d'un chrétien. Car, enfin, on ne fera pas de l'enfant prodigue, du bon samaritain et des autres paraboles évangéliques, des histoires véritables; et cependant l'Evangile n'en restera pas moins un livre divin.

Que Job soit un personnage réel ou non, ce que nous n'avons pas à examiner ici, les

(1) Unusquisque vero tentatur a concupiscentia sua abstractus et illectus. . . . . Resistite autem diabolo et fugiet a vobis (*Jac.* I, 14; IV, 7).

faits qui le concernent sortent de l'ordre ordinaire des choses humaines, et par conséquent ne peuvent servir de base à une argumentation. On ne peut contester non plus que tout l'ouvrage ne soit revêtu des plus grands embellissements poétiques. D'ailleurs, en ce cas spécial, le démon fut envoyé de Dieu; *missus*, comme dit saint Augustin: or, avec une telle mission, il peut tout opérer.

Faut-il prendre à la lettre les conseils de Dieu, tenus avec la participation de Satan, et les séances de sept jours et de sept nuits de quatre amis face à face, sans échanger une parole? C'est admirable comme poésie; les prophètes abondent en images sublimes d'un genre pareil: mais histoire littérale et poésie ne sont pas la même chose.

Tout divins que sont les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, ils ont été composés par des hommes; le cachet de l'humanité s'y trouve, et surtout le cachet de chaque auteur en particulier. L'amour dont était embrasé le cœur de saint Jean déborde dans ses écrits; saint Luc a retenu toute l'élégance du style qu'on acquiert dans les écoles et les académies, et ainsi de tous les auteurs sacrés. Leurs œuvres sont marquées au cachet du temps et du lieu où elles furent composées.

« Les fléaux dont Job fut affligé furent des miracles, sans doute; mais rien ne nous force de les attribuer à l'opération immédiate du démon plutôt qu'à celle de Dieu, ni de prendre à la lettre ce qui est dit de Satan: le sentiment des Pères de l'Eglise et des commentateurs n'est pas uniforme sur ce point. (*Voy.* la *Synopse des critiques*, Job. I) (1). »

2° Nous croyons, avec tous les écrivains orthodoxes, que l'histoire de Tobie n'est point imaginaire; mais nous la considérons comme mélangée de beaucoup de moralités et d'allégories. Ainsi, le nom de Tobie veut dire *bonté de Dieu;* dans les exemplaires grecs et hébraïques, Tobie est dit fils de Tobiel: la finale *el* est aussi un nom de Dieu. Tobiel est fils de Ananiel, la *sagesse de Dieu;* Ananiel, fils de Aduel, la *gloire de Dieu;* Aduel, fils de Gabiel, la *grandeur de Dieu;* Gabiel, fils de Asiel, la *force de Dieu;* Asiel, fils de Nenathiel, le *rayon donné de Dieu.* Le démon qui tue les sept premiers maris de Sara est Asmodée, la *mesure du feu;* et ce feu paraît d'autant plus être celui de la concupiscence, que l'ange recommande au jeune époux de modérer la sienne, et le rassure contre la crainte de la mort, en lui disant que le démon Asmodée n'a de pouvoir qu'envers ceux qui se marient pour satisfaire de brutales passions. Le mot *sept* n'exprime pas toujours un nombre rigoureux dans le langage de l'Ecriture, il signifie souvent *plusieurs.* Et enfin le mot *démon* n'est nullement l'équivalent du mot diable. Dans l'Ecriture, il exprime plus souvent des passions, des maladies, des êtres allégoriques ou fantastiques. (*Voy.* l'art. Démoniaques.)

Nous considérons donc tout ce passage du livre de Tobie comme allégorique, sinon dans le fond, du moins dans la manière dont il est rendu.

3° Nous pensons, avec plusieurs Pères de l'Eglise et des théologiens recommandables (2), que les magiciens de Pharaon n'opérèrent que des tours de gibecière, comme savent en faire nos sorciers de tréteaux et nos joueurs de gobelets. (*Voy.* l'art. Pharaon.)

4° La pythonisse d'Endor était une ventriloque, suivant la signification littérale de ce mot. Pas plus qu'à ses pareils, cette faculté ne lui conférait de pouvoir sur le démon ou sur l'âme des morts; mais comme eux, elle en usa pour faire du charlatanisme auprès d'un consultant qui s'offrait de lui-même à la supercherie. Il est certain, par le récit de l'Ecriture, que Saül ne *vit* rien; et nous pensons, avec Eustache d'Antioche, saint Cyrille d'Alexandrie et quelques Pères de l'Eglise, que Samuel ne vint point. Saint Ambroise, Zénon de Vérone, saint Thomas et plusieurs autres docteurs sont du même avis; seulement ils croient que Dieu parla lui-même à Saül, pour lui donner un dernier et miséricordieux avertissement. Saint Justin, Origène, Anastase d'Antioche et saint Augustin croient à la réalité de l'apparition de Samuel, mais sans admettre au même titre et de la même manière l'intervention du démon. Ce partage d'opinions suffit seul pour qu'on ne puisse alléguer un pareil exemple en preuve du pouvoir du démon d'opérer des prestiges. (*Voy.* l'art. Pythonisse.)

(1) Bergier, *Dict. Théologique*, art. Miracles. (2) Bergier, *Dict. Théologique*, art. Magiciens.

5° Nous pensons avec saint Cyprien, dans son *Discours sur le jeûne de Jésus-Christ*, que la tentation du Sauveur par le diable n'eut lieu qu'en pensée, comme ont lieu la plupart des tentations. Le mot *assumere* ne veut pas dire nécessairement un transport corporel; on se *transporte* et on *transporte* d'un lieu à l'autre ceux auxquels on adresse la parole, plus souvent en pensée qu'en réalité. Et d'ailleurs, en quelque lieu que Satan eût transporté le Sauveur, il ne pouvait lui faire voir corporellement *tous* les royaumes du monde. S'il faut nécessairement interpréter ceci dans un sens moral, pourquoi pas le reste? (*Voy.* l'art. TENTATION.)

6° Les possessions du démon sont des phénomènes d'un ordre exceptionnel, et les merveilles des oracles furent toujours de très-petites choses, avec ou sans la participation du démon. (*Voy.* les art. DÉMONIAQUES et ORACLES.)

7° Dieu défend dans l'Ancien Testament d'écouter un faux prophète, quand bien même il opérerait des miracles. Voici ses paroles (1) : « S'il surgit au milieu de vous un prophète, ou un songeur qui vous annonce l'accomplissement d'un prodige ou d'un miracle, lors même que ce qu'il aurait prédit arriverait, s'il vous dit : Allons, suivons les dieux étrangers que vous ne connaissez pas, enrôlons-nous sous leur bannière; n'écoutez pas les paroles de ce prophète ou de ce songeur, parce que le Seigneur votre Dieu vous éprouve, pour s'assurer si vous l'aimez ou non. »

Ce passage ne prouve pas que le diable puisse opérer des prodiges, ou prophétiser l'avenir : il suppose des faux prophètes, comme il s'en est trouvé dans la suite, qui tâchent d'imiter les vrais, et qui détournent le peuple du culte du vrai Dieu ; des prédictions qui s'accomplissent par hasard ou par nécessité, comme il arrive parfois, sans qu'elles aient pour cela rien de divin ; enfin des épreuves de diverse nature auxquelles la foi des peuples est toujours soumise. Sous un autre aspect, c'est une simple formule de langage, comme lorsque saint Paul dit aux Galates : Si un ange du ciel venait vous apporter un évangile différent de celui que je vous annonce, qu'il soit anathème. C'est ce qu'on appelle, en terme de rhétorique, supposer l'impossible.

8° Jésus-Christ dit, au vingt-quatrième chapitre de saint Matthieu : « Il surgira de faux christs et de faux prophètes, qui *donneront de grands signes : dabunt signa magna*, et des prodiges, au point de séduire même les élus, s'il est possible. »

Cette prophétie du Sauveur n'indique aucunement que le démon doive être pour quelque chose dans les *signes* et les *prodiges* des faux christs et des faux prophètes. Un grand nombre de charlatans et de faux messies ont accompli depuis lors beaucoup de choses qui passaient pour prodigieuses aux yeux de la multitude. Eon de l'Etoile, personnage beaucoup moins ridicule que ne le ferait supposer le trait de sa vie par lequel il est vulgairement connu, et que suivaient constamment des milliers de disciples, était un des plus habiles prestigiateurs que le monde ait jamais vus. Les diverses sectes gnostiques cultivèrent la magie et l'art des prestiges, et le portèrent à un degré au moins égal, supérieur même à ce qu'il est aujourd'hui entre les mains de nos prestidigitateurs les plus renommés. Marc, Valentin, Basilide et quelques autres chefs du gnosticisme acquirent une grande réputation sous ce même rapport. Tertullien parle avec admiration des extases de deux ou trois femmes de la secte des marcionites, et de leurs entretiens avec Dieu et les anges. Les faux messies Barcocab et Alexandre séduisirent par de pareilles pratiques un grand nombre de Juifs. La prophétie de Jésus-Christ semble donc avoir eu son accomplissement, et il n'a pas été nécessaire que le démon intervînt; car les procédés et moyens de tous ces prodiges, tels que les historiens nous les racontent, ne demandent que de la science, de l'audace et de l'adresse.

(1) Si surrexerit in medio tui prophetes, aut qui somnium vidisse se dicat, et prædixerit signum atque portentum, et evenerit quod locutus est, et dixerit tibi : Eamus et sequamur deos alienos quos ignoras, et serviamus eis ; non audies verba prophetæ illius aut somniatoris : quia tentat vos Dominus Deus vester, ut palam fiat utrum diligatis eum an non in toto corde, et in tota anima vestra. Dominum Deum vestrum sequimini, et ipsum timete, et mandata illius custodite, et audite vocem ejus : ipsi servietis et ipsi adhærebitis. Propheta autem ille, aut fictor somniorum, interficietur (*Deut.* XIII 1-5).

La *séduction des élus* prédite par le Sauveur n'a pas été moins clairement accomplie par la chute du sage et vertueux Tertullien, et de tant d'autres âmes pures, que le rigorisme de la vertu jeta seul dans une secte sévère en apparence, et qui étalait aux yeux de ses fidèles les prophétiques, nous avons pensé dire magnétiques extases de plusieurs adeptes en réputation de sainteté. N'était-ce pas aussi par un zèle pieux que les premiers pastoureaux s'engagèrent sous les drapeaux de Jacob, cet autre grand prestigiateur dont nous avions oublié de parler? Et les vaudois, qui devinrent ensuite si infâmes et si adonnés aux pratiques des maléfices et des prestiges, n'est-ce pas aussi l'exagération de la vertu qui les porta à se faire disciples de Pierre Valdo?

Il est un passage de la seconde Epître de saint Paul aux Thessaloniciens, qui complète et explique les paroles du Sauveur, c'est celui-ci : « Déjà le mystère d'iniquité commence; que ceux qui sont fermes, demeurent fermes quand il se révélera. Car il ne tardera pas à se manifester, cet ouvrier d'iniquité que le Seigneur Jésus détruira du souffle de sa bouche, et fera disparaître par la gloire de son avénement. L'avénement de celui-là sera marqué par les œuvres de Satan, c'est-à-dire par toutes sortes de merveilles, de signes et de prodiges menteurs, *prodigiis mendacibus*, et par toutes les séductions de l'iniquité envers ceux qui doivent périr, parce qu'ils n'ont point reçu la véritable charité qui sauve. Dieu les abandonnera donc aux œuvres de l'erreur; *ils croiront à des mensonges;* ils seront tous condamnés, parce qu'ils auront délaissé la vérité, pour courir après l'iniquité (1). »

Pour trouver le sens de ce passage, il n'est pas besoin d'en faire l'application au personnage hypothétique de l'Antechrist; tous ceux qui ont étudié l'histoire de la gnose n'ont pas manqué d'y reconnaître les gnostiques. Saint Paul vit les premiers, et si c'est dans un esprit prophétique qu'il annonce leurs déplorables succès, ce n'est pas du moins dans un esprit prophétique qu'il annonce leur apparition. Mais il faut faire attention spécialement aux expressions qu'il emploie de *prodiges menteurs*, de croyance à des *mensonges* et d'*œuvres d'erreur:* si tout cela n'annonce pas de vains prestiges et des apparences illusoires, il faut refaire tout le langage. Or ces sortes de prodiges peuvent s'opérer sans la participation de l'ange des ténèbres, comme avec sa participation.

Il pourrait suffire d'avoir démontré que le démon ne peut point opérer de prodiges éclatants; cependant, pour complément de preuve, nous citerons encore le passage suivant, emprunté à un auteur universellement respecté parmi les catholiques (2).

« C'est Dieu qui, par sa toute-puissance, a réglé le cours de la nature, a établi l'ordre physique du monde tel qu'il est; lui seul a donc le pouvoir de le suspendre, d'y déroger même pour un instant, d'arrêter l'effet de la moindre des lois dont il est l'auteur. Il n'a certainement donné à aucune créature la puissance de déranger son ouvrage, de troubler la tranquillité des hommes, pour l'utilité desquels il a fait les choses telles qu'elles sont. Vu la confiance que les hommes ont eue, de tout temps, à la constance de la marche de l'univers, et l'étonnement que leur ont toujours causé les miracles, vrais ou apparents, leur sort, pour ce monde et pour l'autre, serait à la discrétion des mauvais esprits ou des imposteurs auxquels Dieu aurait donné le pouvoir d'opérer des prodiges supérieurs aux forces de la nature; sa sagesse et sa bonté s'y opposent.

« Aussi s'en est-il expliqué lui-même très-clairement; après avoir fait souvenir les Hébreux des prodiges qu'il a opérés en leur faveur, il leur dit : « Voyez par là que je suis « le seul Dieu, et qu'il n'y en a point d'autre que moi. » (*Deut.* XXXII, 39.) Le Psalmiste répète souvent que *Dieu seul* fait des *miracles* (*Ps.* LXXI, 18; CXXXV, 4, etc.). Ezéchias, en lui demandant une délivrance miraculeuse, lui dit : « Sauvez-nous, Seigneur, afin que « tous les peuples de la terre connaissent que vous êtes le seul souverain maître de l'univers. » (*Isaï.* XXXVII, 20.)

(1) Nam mysterium jam operatur iniquitatis : tantum ut qui tenet nunc, teneat, donec de medio fiat. Et tunc revelabitur ille iniquus, quem Dominus Jesus interficiet spiritu oris sui, et destruet illustratione adventus sui eum, cujus est adventus secundum operationem Satanæ, in omni virtute, et signis et prodigiis mendacibus, et in omni seductione iniquitatis iis qui pereunt : eo quod charitatem veritatis non receperunt ut salvi fierent. Ideo mittet illis Deus operationem erroris, ut credant mendacio, ut judicentur omnes, qui non crediderunt veritati, sed consenserunt iniquitati (*II Thes.* II, 7-10).

(2) Bergier, *Dict. Théol.*, art. *Miracles.*

« Lorsque Moïse lui demande comment il pourra convaincre les Hébreux de sa mission, Dieu lui donne le pouvoir d'opérer des *miracles*, et lui dit : « Va, je serai dans ta bouche, je t'enseignerai ce qu'il faudra dire. » (*Exod.* IV, 1, 12.) Moïse obéit, et c'est à la vue de ces *miracles* que les Israélites croient sa mission, et que le roi d'Égypte est forcé enfin de se rendre. Dieu donnait-il à son envoyé de fausses lettres de créance, des signes équivoques, et qui pouvaient être contrefaits par des imposteurs? Il dit qu'il exercera ses jugements sur l'Égypte, afin que les Égyptiens sachent qu'il est le Seigneur. (*Exod.* VII, 5.) Comment auraient-ils pu le savoir, si des magiciens avaient pu faire les mêmes miracles que Moïse?

« C'est aussi à la vue du premier des *miracles* de Jésus-Christ que ses disciples crurent en lui. (*Joan.* II, 11.) Lorsque Jean-Baptiste lui envoya deux de ses disciples pour lui demander : « Êtes-vous celui qui doit venir, ou faut-il en attendre un autre? Jésus opéra « plusieurs guérisons miraculeuses en leur présence, et répondit : Allez dire à Jean ce que « vous avez vu. » (*Luc.* VII, 19.) Souvent il a dit aux Juifs : « Les œuvres que je fais au « nom de mon Père rendent témoignage de moi ; si vous ne voulez pas me croire, croyez à « mes œuvres. » (*Joan.* X, 25, 38.) Et en parlant des Juifs incrédules, il dit : « Si je n'avais « pas fait parmi eux des *œuvres* qu'aucun autre n'a faites, ils ne seraient pas coupables. » (*Joan.* XV, 24.) Au moment de quitter ses apôtres, il leur donne le pouvoir d'opérer des *miracles*, pour prouver leur mission. (*Marc.* XVI, 15 *et seq.*) Devait-on s'arrêter à cette preuve, si des magiciens, des imposteurs, des faux prophètes, étaient capables d'en faire?

« Saint Pierre déclare que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, qu'il est ressuscité, qu'il faut croire en lui pour être sauvé, que lui et ses collègues en sont des témoins fidèles ; et il le prouve par le *miracle* qu'il venait d'opérer, en guérissant un homme impotent depuis sa naissance. (*Act.*, III, 13 *et seq.*) Saint Paul dit qu'il a fondé sa prédication, non sur les raisonnements de la sagesse humaine, mais sur les dons du Saint-Esprit, et sur une puissance surnaturelle: (*I Cor.* II, 4) que les signes de son apostolat ont été les *prodiges* et les *miracles* qu'il a opérés. (*II Cor.* XII, 12.) Il était donc bien sûr que ces signes ne pouvaient être opérés par de faux apôtres.

« Dès que Dieu a envoyé un homme pour annoncer de sa part une doctrine, et porter des lois, et qu'il lui a donné, pour lettres de créance, le pouvoir de faire des *miracles*, nous soutenons que la justice, la sagesse, la bonté divine, sont intéressées à ne pas permettre que cet homme se trompe, ou veuille tromper les autres, en leur enseignant une doctrine fausse, ou en leur prescrivant de mauvaises lois. Autrement, Dieu tendrait aux nations un piége d'erreur inévitable, et les mettrait dans la nécessité de se livrer à un imposteur. En quel sens pourrait-il dire qu'il est la vérité même, fidèle et ennemi de l'iniquité, juste et droit (*Deut.* XXXII, 4) ; qu'il est incapable de mentir, et de tromper comme les hommes? (*Num.* XXIII, 19) ; qu'il est vrai dans toutes ses paroles, et saint dans toutes ses œuvres? (*Psal.* CXLIV, 13.)

« Non-seulement Dieu avait promis à son peuple de lui envoyer des prophètes, mais il avait dit : « Si quelqu'un n'écoute pas un prophète qui parlera en mon nom, j'en serai le « vengeur ; mais si un prophète parle faussement de ma part, ou au nom des dieux étran- « gers, il sera mis à mort. » (*Deut.* XVIII, 19.) Continuellement il reproche aux Juifs qu'ils n'écoutent pas les prophètes, et il menace de les punir. Cette incrédulité cependant aurait été très-juste de la part des Juifs, s'il avait été possible qu'un prophète fît des *miracles* pour prouver une mission fausse. Dieu a-t-il pu menacer de les punir d'une juste défiance, et pour avoir suivi les règles de la prudence humaine? »

Ce raisonnement si lucide prouve tout à la fois contre l'attribution de vrais et de faux miracles au démon. Tant que les prestiges ou miracles apparents ne dépasseront pas la limite de l'appréciation humaine, c'est aux hommes à prendre garde, et à ne pas se laisser tromper : *mundum tradidit disputationi eorum ;* mais du moment où ils dépasseraient cette limite, l'erreur serait inévitable, parce que la plupart des hommes ne seraient ni assez savants ni assez avisés pour discerner entre le surnaturel qui viendrait de Dieu, et le surnaturel qui viendrait du démon, si le second était en tout semblable au premier. Et la règle qui con-

siste à juger de la nature des miracles par la qualité des doctrines recevrait une fausse application, puisque chacun serait porté à juger de la bonté des doctrines par l'éclat des miracles.

Donc le démon ne peut rien en matière de miracles réels, et bien peu de chose en matière de prestiges. Son action principale en ce monde consiste dans la faculté de tenter les hommes et de les porter au péché, mais par des moyens d'une nature intellectuelle, et qui dépassent notre appréciation: c'est encore la pensée de saint Augustin: sans parler du rôle que Dieu consent peut-être à lui départir quelquefois, mais par exception, dans la punition des coupables.

Alléguera-t-on sa transformation en serpent, pour séduire la mère du genre humain? Mais il faut bien reconnaître sous les paroles de Moïse l'existence d'une allégorie dont nous n'avons pas la clef. Nous disons allégorie, non dans le fait de la tentation lui-même, mais dans la manière dont il est exprimé. C'est l'opinion du savant cardinal Cajétan, et nous ne croyons pas qu'elle souffre maintenant de contradiction parmi les commentateurs (1). Enfin cette grande épreuve, qui devait décider à toujours du sort du genre humain, n'est pas destinée à se renouveler.

Un grand et immense défaut dans beaucoup d'écrivains, et notamment les démonographes, est de considérer le passé comme se perpétuant à travers les siècles. A les entendre, ce qui fut une fois dure toujours. Il n'en est rien cependant. Le monde accomplit ses destinées en marchant sans cesse, et Dieu proportionne ses moyens et son action aux nécessités nouvelles que fait naître la marche des siècles.

Nous adressons la même observation à ces esprits arriérés, incrédules ou non, sceptiques ou piétistes, qui demandent sans cesse de nouveaux miracles, les uns pour croire, les autres pour démontrer à ceux qui ne croient pas. Eh! mon Dieu, qu'en voulez-vous faire, de miracles? Et à quoi bon? Pour croire? Soyez hommes vertueux, et cherchez la vérité dans la sincérité de votre cœur, et vous croirez. Pour démontrer? Mais démontrer, quoi donc? Ce qui est? Ce qui est n'a pas besoin d'être démontré; il suffit d'ouvrir les yeux pour le voir. Vous pensez qu'en multipliant les miracles, vous convertirez les sceptiques, et ferez taire les railleurs; il n'est pas erreur plus palpable que celle-là. Comment convertir des gens qui ne veulent pas l'être, ou qui n'en sont pas dignes? Car cette réponse de saint Pothin au proconsul qui lui demandait qu'est-ce que le Christ, Vous le connaîtrez si vous en êtes digne, sera éternellement vraie.

Il faut considérer que les miracles, quelque grands et nombreux qu'ils puissent être, laissent à l'homme son libre arbitre, et par conséquent la faculté de faire ou de ne pas faire, selon qu'il lui convient. Et Dieu lui-même veut qu'il en soit ainsi, et que chacun se détermine suivant le choix de sa volonté. Or il ne faut pas s'imaginer que la conviction et la volonté soient la même chose; non, et il y a loin de l'une à l'autre.

.... Video meliora proboque;
Deteriora sequor.

Non-seulement les miracles laissent à l'homme son libre arbitre, mais ils le laissent lui-même tel qu'il est, avec ses infirmités mentales, son sot orgueil, ses défaillances, et ce contentement de lui-même, qui est le plus grand obstacle à tout progrès. Est-ce que la vue d'un miracle réprimerait les coupables passions de celui-ci, ferait oublier à celui-là ses intérêts mondains, ferait comprendre à ce troisième qu'il a le jugement faux ou perverti? Que faire d'un homme qui s'admire, se trouve à lui-même une multitude de vertus, et est content de sa sagesse? Il faudrait donc un miracle à chacun pour chaque erreur, à chacun pour chaque dogme sur lequel sa raison hésite, à chacun pour chaque défaut sur lequel sa conscience l'aveugle! Le miracle deviendrait ainsi la règle commune, au lieu d'être l'exception. Le monde en serait-il mieux? Peut-être! mais la vertu n'aurait plus cette spontanéité qui en fait la valeur, et si le crime était supprimé, l'homme n'aurait pas le mérite d'avoir surmonté la tentation. Cela revient à souhaiter que Dieu eût donné au monde d'autres conditions d'existence.

(1) Bergier l'a adoptée purement et simplement dans son *Dictionnaire théologique. Voy.* édit. encyclopédique, art. *Adam.*

Nous ne voulons pas dire que le don des miracles est remonté vers les cieux, pour n'en plus descendre, et que Dieu, après avoir fondé une Eglise, c'est-à-dire une société de saints, l'abandonne à elle-même comme une épouse délaissée. L'histoire des dix-huit derniers siècles s'éleverait contre nous, et ce serait une ingratitude envers le Tout-Puissant. Dieu n'a pas cessé d'être admirable dans ses saints, et d'opérer par eux des merveilles. Aucun siècle n'a manqué de thaumaturges; de vrais miracles, des faits miraculeux, des grâces précieuses, n'ont cessé de descendre du Ciel, pour manifester la vertu des saints, récompenser les œuvres des justes, affermir la foi et soutenir l'espérance des fidèles, consoler les nations affligées. Quiconque aime la religion, sent sur lui-même et voit sur toutes choses l'influence de cette vertu divine, et comprend à merveille la douce parole du maître : Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Quiconque étudie l'histoire de l'Eglise, rencontre à chaque instant de ces événements merveilleux, qui se sont accomplis sur différents points du globe, et dans lesquels il est impossible de ne pas reconnaître la main de Dieu.

Mais nous voulons dire seulement, que les merveilles divines n'ont plus cet éclat, cette solennité, cette fréquence dont nous parlent les livres saints; que Dieu est redevenu un Dieu caché, excepté pour les âmes fidèles. C'est l'accomplissement de cette autre parole du Sauveur : Le monde ne me verra plus, mais je serai encore visible pour vous, qui êtes mes amis : *Mundus me jam non videt; vos autem videtis me..... Vos amici mei estis* (*Joan.* XIV, 19; XV, 15).

Mais pour bien comprendre la raison de cet ordre de choses, il ne faut pas considérer isolément les miracles, ni descendre aux mesquines exigences des amours-propres individuels; ce serait rabaisser la majesté de Dieu, et diminuer l'importance de ses œuvres. Sans doute chaque miracle en particulier a sa signification et sa valeur; il emporte avec soi sa preuve spéciale, qui n'est pas à négliger; mais il est mieux compris, lorsqu'il est considéré dans l'ordre, dans la série des faits dont il dépend pour ainsi dire. Chacun des astres du firmament brille de son éclat particulier, chacun est un ouvrage admirable; tous ensemble sont plus admirables encore, et concourent à un même but. C'est ainsi, pour descendre à des objets plus rapprochés de nous, qu'un diamant détaché de la parure à laquelle il appartient, ne perd pas son prix; mais il n'obtient tout son effet, que si, remis à sa place, il communique son éclat à l'or et aux pierreries qui l'environnent, et leur emprunte le leur à eux-mêmes.

Il faut donc considérer les miracles dans l'ordre des faits dont ils dépendent, sauf à les classer ensuite par groupes, si l'on veut, comme on y classe les étoiles du firmament, pour mieux désigner la place qu'elles occupent dans la voûte des cieux.

Or deux ordres de faits divins se présentent à nos regards : c'est l'établissement sur la terre de deux religions descendues du ciel. Dieu ne peut manquer de se manifester avec éclat dans ces deux circonstances, afin que personne ne le méconnaisse.

La première religion, infirme, incomplète, limitée à un seul peuple, a besoin d'un appui plus fort et plus constant pour se soutenir. Religion d'expectative et de préparation, qui laisse dans l'obscurité les plus grandes vérités, et qui promet la grâce, sans la donner; elle ne peut vivre d'elle-même, ni se suffire. La seconde, complète enfin, puissante, définitive, n'aura besoin que de s'implanter dans le sol; mais encore faudra-t-il la planter et l'arroser, jusqu'à ce qu'elle ait poussé des racines assez vigoureuses pour se défendre seule.

L'établissement primitif, dont Moïse fut le fondateur, se divise en trois séries de faits principaux : la préparation, la fondation, le maintien. Moïse prépare, Josué établit; puis après l'établissement, une série de thaumaturges naît et se perpétue, pour étayer sans cesse cet abri provisoire, cette espèce de tente dressée dans le désert, en attendant l'édification de la véritable maison de Dieu.

Moïse a de grandes choses à faire : il doit retirer un peuple entier d'une patrie qu'il féconde de ses sueurs depuis quatre siècles, et qu'il aime, parce qu'il y trouve l'abondance; pour le conduire dans une autre qu'il ne connaît pas, dont il n'a jamais entendu

parler, et au nom d'un Dieu qu'il ignore. Ou plutôt, il faut qu'il retire ce peuple d'une patrie qu'il aime, sans lui en donner une seconde, parce qu'il n'est ni digne ni capable de celle-ci; et il faut qu'il prépare toute une génération, c'est-à-dire un nouveau peuple, pour cette seconde patrie. Les idolâtres de l'Egypte ne sont pas dignes, les âmes amollies par la servitude ne sont pas assez mâles; les pasteurs du pays aux gras pâturages ne sauraient pas cultiver, féconder les champs arides de la Palestine; ceux qui ont vu l'Egypte, la regretteraient; il faut donc que cette génération tout entière s'éteigne. Mais à mesure que celle-ci s'éteint, une autre se formera, qui n'aura pas été idolâtre, qui n'aura pas connu l'Egypte, et ne regrettera pas son abondance; qui se sera endurcie dans le désert, et qui recevra comme un immense bienfait son introduction dans la Judée. Obstacles à vaincre de la part de la puissante Egypte; obstacles à vaincre de la part du peuple d'adoption, qui ne veut pas sortir, qui regrette ce qu'il a quitté, qui ne veut pas se transformer, qui se voit périr dans un désert; qui sait ne devoir jamais atteindre le terme de ses espérances, et pour accomplir de telles œuvres, un homme seul! En serait-il jamais venu à bout, s'il n'avait eu à sa disposition la toute-puissance même de Dieu?

Les miracles de Moïse se divisent donc en quatre séries bien distinctes; les uns ont pour objet de le convaincre le premier de sa mission, et d'en convaincre ensuite le peuple qu'il doit entraîner malgré lui, hors de l'Egypte; les autres, de contraindre les Egyptiens à le laisser partir. De là les merveilles du buisson ardent, de la main lépreuse, de la baguette qui se transforme; de là les plaies de l'Egypte. La sortie de l'Egypte opérée, il faut que Moïse devienne l'homme nécessaire du peuple qu'il conduit, que ce peuple attende de lui sa nourriture, l'eau qui doit le désaltérer, les pâturages où ses troupeaux trouveront leur aliment; de là le miracle de Marath, les sources qui jaillissent de pierres arides, la manne qui tombe des cieux, les cailles qui s'abattent sur le camp. De là les batailles perdues, les tentatives inutiles, tant que Moïse n'étend pas ses bras sur la montagne. De là la colonne de nuages ou de feu qui ouvre la marche, et détermine les campements. Il faut que l'autorité du conducteur demeure incontestée; de là la lèpre de Marie, la punition de Coré, Dathan et Abiron. Il faut que le Dieu inconnu se manifeste, et qu'il imprime la terreur, puisqu'il n'a pas encore inspiré l'amour; de là les splendeurs du Sinaï. Il faut que la génération, sortie de l'Egypte avec des préjugés et des habitudes invétérées, s'éteigne promptement; de là les *Sépulcres de la concupiscence*, le massacre des adorateurs du veau d'or, l'engloutissement et la combustion des sectateurs de Coré, Dathan et Abiron, la mort des murmurateurs livrés au venin des serpents de feu.

Chaque miracle a ainsi sa raison, et se lie à un ordre de nécessités qui l'explique, et le rattache à l'économie générale. Il ne fallait pas moins que ce qui est arrivé, et au point de vue purement humain, il semble que les choses ne pouvaient se passer autrement.

Sans doute, celui qui n'eut qu'à dire que la lumière *soit*, pour que la lumière fût; celui qui créa d'une parole la terre et les cieux, aurait bien pu d'une parole aussi transporter son peuple de l'Egypte dans la Palestine, changer les cœurs et les volontés, refaire tout à nouveau en un instant; mais que serait devenue la liberté de l'homme, où aurait été le mérite de ses œuvres, puisqu'il n'aurait en rien coopéré à l'œuvre de Dieu?

Lorsque Moïse a rempli la mission spéciale pour laquelle il avait été choisi, il meurt; il meurt le dernier de tous ceux qui étaient sortis de l'Egypte; un nouveau chef est désigné pour une nouvelle mission, l'établissement du peuple dans la terre promise. Ici commence une nouvelle série de miracles; ce n'est plus Josué, c'est Dieu même qui prend sa cause en main: Josué n'élève pas son bras sur les eaux du fleuve, comme Moïse sur celles de la mer Rouge: les eaux s'arrêtent devant l'arche du Seigneur. Le peuple n'aura la peine que de recueillir le butin, c'est le Seigneur qui remportera la victoire: c'est devant l'arche et au son des trompettes sacrées, que les murs des villes s'écrouleront. Si les javelots des fils d'Israël ne peuvent atteindre les ennemis en fuite, le Seigneur les atteindra, et les écrasera sous une grêle de pierres; si le jour n'est pas assez long pour compléter la victoire, Josué n'aura qu'à faire signe aux astres de s'arrêter, et le Seigneur suspendra leur marche, *obediente Domino voci hominis.*

Ainsi, l'homme n'a rien à s'attribuer dans ces merveilles; c'est Dieu qui les opère. Dieu

agit avec une majesté digne de sa grandeur et de sa puissance ; l'établissement des Hébreux dans la terre de promission est son œuvre exclusive ; il l'aura faite en Dieu

Il ne fallait pas moins que tout cela pour le faire bien comprendre aux Juifs eux-mêmes, aux nations qu'ils devaient détruire, à celles qu'ils devaient épargner, au monde entier et à tous les siècles.

Reprochera-t-on à Dieu le luxe de merveilles qu'il déploie ? Reprochez-lui donc aussi le luxe de splendeurs dont il a semé le firmament. Mais c'était, dit-on, un si petit peuple que ce peuple juif ! Comme si c'était pour les Juifs seuls que tout cela s'est fait ! C'est comme si on disait que la mer était trop grande pour les flottes de Salomon, ou Tharsis trop loin, puisqu'elles mettaient trois années à faire le voyage.

Après la mort de Josué et l'établissement définitif de la nation dans sa nouvelle patrie, une période de trois cent cinquante ans s'accomplit, pendant laquelle, livrée à elle-même, sans autre joug que celui de ses lois, sans autre maître que Dieu, elle semble n'avoir plus rien à faire que de vivre, en attendant l'avenir. Période sans grandeur et sans gloire, mais non sans félicité, si elle n'avait été traversée par de dures servitudes, c'est-à-dire de sévères châtiments pour des écarts idolâtriques sans cesse renouvelés. A de tels temps, il ne fallait que peu de merveilles ; aussi le thaumaturge n'apparaît-il que de loin en loin, seulement lorsque l'intervention du Seigneur est devenue nécessaire ; et comme il ne s'agit plus d'accomplir de grandes choses, il n'opère aussi que de faibles merveilles, en comparaison de celles qui ont précédé.

A ce terme, un grand changement va se faire : la royauté va s'établir en Israël. Il faut que toutes les forces de la nation se concentrent dans une même main, pour pouvoir résister aux nations voisines, qui ont grandi, sont devenues menaçantes, et se sont constituées elles-mêmes en monarchie. Ici le thaumaturge va reparaître avec toute sa puissance, d'abord pour préparer l'avénement de cette nouvelle forme de gouvernement, ensuite pour se placer auprès du monarque en qualité de surveillant, de guide, et de maître au besoin ; car Dieu n'entend pas renoncer à sa royauté à lui-même.

C'est ainsi que Samuel se trouve élevé par ses vertus, par sa sagesse, par sa pénétration prophétique, par le pouvoir surhumain dont il est révêtu, à la tête de la nation. Il en est le chef ; il en est plus que le roi, car elle s'adresse à lui pour en obtenir un : donnez-nous un roi, lui dit-elle d'un accord unanime. Il le donne, il le destitue, il en donne un autre. Les deux monarques sont successivement ses pupilles. Il craint les armes perfides du premier ; mais le premier le craint lui-même : il redoute avec tout le peuple la puissance divine dont le prophète est revêtu ; peuple et roi craignent Dieu et Samuel, car ils ne les séparent point dans leur respect : *timuit nimis populus omnis Dominum et Samuelem*· Saül commande les armées, il a le titre de roi, il en exerce le pouvoir ; mais Samuel a la royauté ; c'est vers lui que le peuple tourne ses regards, et quand il meurt, le peuple entier porte spontanément son deuil.

L'établissement de la royauté parmi les fils de Jacob sera l'origine d'une grande puissance, d'une grande prospérité, de beaucoup de gloire, et en même temps, de grands scandales, de grands malheurs et d'un schisme déplorable. Mais l'homme de Dieu est toujours à côté du monarque, pour diriger ses bonnes intentions, réprimer ses écarts ; son pouvoir croît à mesure que les circonstances l'exigent, il s'amoindrit et s'efface dans les temps réguliers ou prospères. Aux côtés de David, il est le conseiller, l'ami, l'intermédiaire près de Dieu, c'est le rôle de Nathan et de Gad. Quelquefois son vol élevé l'emporte dans les cieux, et là, plongeant ses regards vers les profondeurs de l'avenir, il entrevoit les grandeurs et les gloires du Messie, et les chante avec des accents mélodieux et sublimes, comme chantent les chérubins et les anges. C'est Isaïe près d'Ezéchias ; mais qu'un événement menaçant vienne alarmer la nation ou le monarque, le divin poëte redescend des cieux, et dit : Rassurez-vous, vous vivrez ; et quel miracle en demandez-vous pour preuve ? voulez-vous que je fasse avancer ou reculer au firmament l'astre du jour, choisissez.

N'ayez pas peur de cette armée, ses flèches ne viendront pas jusqu'à Jérusalem ; votre blessure mortelle ne vous causera pas la mort ; donnez-moi cette corbeille de figues, que je la pose sur l'ulcère du roi, et qu'il soit guéri. Quelquefois la voix stridente de l'homme de

Dieu crie devant le danger : Eloignez-vous, voici le précipice ; suivez une autre voie, n'allez pas vous briser à l'écueil qui se dresse devant vous. C'est la voix de la mouette au milieu de la tempête, c'est l'écho de celle des grandes eaux qui s'avancent pour engloutir, celle du chien vigilant dont les aboiements troublent le sommeil des nuits, et donnent l'alarme contre les voleurs; celle enfin de Jérémie pendant les règnes de Joakim et de Sédécias.

Qu'un schisme déplorable sépare Israël de Jacob, et l'engage dans la voie de l'idolâtrie ; l'homme de Dieu surgit incontinent, et vient apporter la menace : votre autel idolâtrique va se briser sous vos yeux, est-il dit au premier auteur du schisme, et l'autel se brise incontinent ; votre main va se dessécher, et elle se dessèche. Vous êtes rejeté de Dieu, dit Abias au même prince; votre race sera bientôt exterminée, le fils que vous aimez mourra. Il meurt, et le reste de la prédiction s'accomplit. Jehu vient faire entendre les mêmes menaces à Baasa, et elles s'accompliront en leur temps. Si Achab et Isabel entreprennent de faire oublier Dieu en Israël, les prophètes Elie et Elisée se placent au-devant d'eux, comme un obstacle invincible à l'accomplissement de leurs mauvais desseins. Plus grands et plus puissants que les rois, ceux-ci ne commandent qu'à des hommes ; pour eux, ils commandent à la mort et aux éléments. Ils font descendre à leur volonté le feu du ciel, ils en ferment les cataractes ; les champs ne donnent leur verdure, les nuages ne donnent leur pluie, qu'autant qu'il plaît aux thaumaturges. Si le successeur d'Achab revient au culte du vrai Dieu, Elisée devient pour lui un protecteur et un père. Il ne vaincra pas les ennemis du roi, mais il les lui amènera vaincus dans ses villes assiégées ; il ne lui donnera pas de soldats, mais il fera combattre pour lui les anges du ciel; il ne fera point pousser le blé dans les champs d'Israël, mais il fera apporter d'immenses provisions par l'armée de Syrie. Il n'aidera point à Joas à vaincre plus longtemps les armées de cette puissante nation, car il va mourir ; mais du moins, avant de mourir, il lui laissera le gage de trois grandes victoires. Lorsqu'enfin les temps d'Israël seront accomplis, la suprême catastrophe n'arrivera pas sans qu'un autre voyant, Osée, l'ait annoncée et dépeinte dans ses principaux détails.

Quand Israël sera détruit sans retour, quand Juda aura à subir une dispersion et une captivité temporaires, trois prophètes puissants en œuvres et en paroles se révéleront sur trois points différents : Jérémie, avec ceux qui restent en Judée; Ezéchiel, avec ceux que le vent de la dispersion a emportés bien loin par de là l'Euphrate ; Daniel, intermédiaire entre les uns et les autres, à Babylone, à la cour des puissants monarques aux mains desquels sont la mort et la vie des enfants de Juda. Le premier, humble et modeste comme les vaincus au milieu desquels il demeure, se signale par des pleurs que son état justifie, et par des prophéties que les événements s'empressent à leur tour de justifier. Le second, n'ayant plus d'asile que l'espérance, plane avec elle dans les cieux et dans les champs de l'avenir, où il aperçoit les plus sublimes et les plus consolantes images. Le troisième, au faîte des grandeurs mondaines, mais battu par tous leurs orages et par ceux qui ont vaincu sa nation, reste, comme la parole de Dieu, dont il est le porteur, au-dessus des événements, des hommes qui l'entourent, des dangers qui le menacent, des faveurs qui l'accablent. Il dévoile les plus grands arcanes, il ferme la gueule des lions, il éteint l'ardeur des flammes.

Quand les fils de Jacob, rendus sages enfin par tant de malheurs, reviendront dans leur patrie, guéris de l'amour de l'idolâtrie et des pratiques des nations étrangères, deux hommes de Dieu, Aggée et Zacharie, surgiront encore, mais ils seront les derniers ; désormais le silence se fera dans Juda, en attendant l'arrivée du Messie; l'esprit prophétique sera éteint, le pouvoir des miracles aura disparu; l'expectative seule restera.

Ainsi la mesure de l'esprit divin qui, a animé les thaumaturges pendant les longues périodes que nous venons de parcourir, a été proportionnée aux circonstances et aux nécessités. Juda ne pouvait seul accomplir les destinées qui lui étaient propres, mais le concours divin lui a été donné dans une mesure convenable; il n'y eut rien de trop, pas une prophétie, pas un miracle. Sans Moïse, les fils de Juda seraient demeurés en Égypte, et n'auraient jamais pris rang parmi les nations ; sans Josué, ils ne se seraient jamais établis dans la Palestine. Sans un Samuel, ils n'auraient pas eu un David et un Salomon. Sans Elie et

Elisée, la loi de Dieu eût péri en Israël au temps d'Achab et de Jésabel. Sans Isaïe, le royaume de Juda se fût terminé à moitié du règne d'Ézéchias. Sans Ézéchiel, les exilés du fleuve Chobar auraient perdu l'espérance, et par suite le désir de revoir la Judée ; sans Daniel, les fils de Juda auraient peut-être été exterminés par tout l'empire. Le ministère de Jérémie, qui semble le plus infructueux, fut peut-être le plus fécond; car à force de prédire des malheurs, et de répéter à ses contemporains qu'ils n'avaient de salut que dans leur soumission au monarque d'Assyrie, il détermina sans doute un grand nombre de Juifs à émigrer de la patrie, et conserva ainsi l'étincelle qui devait rallumer, à soixante-dix ans de là, le flambeau de la nationalité. Il emporta lui-même dans sa fuite le feu sacré qui brûlait perpétuellement au temple ; il le cacha dans une citerne sans eaux, double image de la Judée et de la nation juive. Zorobabel, en ramenant celle-ci, retrouva miraculeusement celui-là.

Sans doute, au point de vue des choses humaines, de la raison humaine, du cours ordinaire des événements humains, tout cela est fort extraordinaire. Mais on cessera de le trouver incroyable, si on se souvient que la constitution de la nation juive était purement théocratique. Dieu s'étant réservé pour lui-même le gouvernement immédiat de son peuple, il ne se pouvait pas qu'il n'intervînt directement en beaucoup de circonstances ; or toute intervention directe de Dieu dans les choses humaines est un miracle. Et si on trouve les miracles souvent disproportionnés, par leur grandeur, avec les résultats qu'ils devaient produire, il faudra se souvenir encore que les plus grands ne coûtent rien à Dieu de plus que les moindres; si on les trouve trop nombreux, que Dieu peut être magnifique dans ses dons comme dans ses œuvres, puisque rien ne limite ses trésors ni sa puissance.

Une nouvelle série d'œuvres miraculeuses devait commencer avec l'établissement du christianisme, parce que cet établissement était l'œuvre spéciale et exclusive de Dieu même; l'œuvre à laquelle toutes les autres se rapportaient, et dont elles étaient la préparation et la préface

Aussi le berceau du Précurseur est entouré de merveilles, le berceau du Sauveur est entouré de merveilles; la vie de celui-ci se passe dans l'accomplissement d'œuvres merveilleuses ; il communique à ses apôtres le pouvoir d'en opérer en nombre illimité, ils l'étendent à leurs disciples, et le transmettent à leurs successeurs. Car il ne faut pas croire que le pouvoir des miracles s'éteignit en même temps que le siècle apostolique. Sans doute, il devait aller diminuant en raison de l'accroissement de l'Eglise, mais il ne s'éteignit pas subitement ; le témoignage unanime des écrivains des premiers siècles en est la preuve.

Saint Justin (*Apol.*, II, n° 6; *Dial. cum Tryph.*, n° 82) atteste que les démons sont chassés au nom de Jésus-Christ, et que l'esprit prophétique a passé des juifs aux chrétiens. Saint Irénée ajoute que plusieurs guérissent les maladies par l'imposition des mains, et que quelques-uns ont ressuscité des morts (*adv. hæres.*, l, II, c. 56 et 57). Tertullien prend à témoin les païens, du pouvoir qu'ont les chrétiens de chasser les démons (*Apol.*, c. 23; *ad Scapul.*, c. 2). Origène atteste qu'il a vu plusieurs malades guéris par l'invocation du nom de Jésus-Christ, et par le signe de la croix (*contra Cels.*, l. III, n° 24, etc.). Eusèbe (*Demonst. ev.*, l. III, p. 109 et 132); Lactance (*Divin. instit.*, l. IV, c. 27); saint Grégoire de Nazianze et Théodoret rendent le même témoignage. Saint Grégoire de Néocésarée fut nommé *thaumaturge*, à cause du grand nombre de ses *miracles*. Saint Ambroise rapporte, comme témoin oculaire, les *miracles* opérés au tombeau des saints martyrs Gervais et Protais; et saint Augustin, ceux qui se faisaient de son temps par les reliques de saint Etienne (l. XXII *de Civitate Dei*, c. 8, etc.).

La réalité de ces *miracles* est encore prouvée par l'accusation de magie, si souvent répétée par les païens contre les fidèles, et par l'affectation des philosophes du IV^e^ siècle, de vouloir opérer des *miracles* par la théurgie, afin de pouvoir les opposer à ceux des chrétiens.

Nous ne voulons pas dire qu'après les deux ou trois premiers siècles, la tradition des miracles a cessé dans l'Eglise, mais seulement que leur perpétration n'a plus été un fait

habituel et commun. Depuis lors, le christianisme a encore eu de grands thaumaturges : saint Germain d'Auxerre et saint Martin de Tours, dans les Gaules ; saint Léon de Catane et saint François de Paule, en Italie ; saint François Xavier, dans les missions, pour ne citer que les plus célèbres, en sont la preuve irrécusable. Et si on venait à recueillir dans les vies des saints, dans l'histoire des sanctuaires fameux par des pèlerinages, dans les histoires particulières des églises du monde chrétien, non pas tous les miracles que les traditions relatent, mais ceux-là seulement dont il serait possible d'établir des preuves juridiques, assurément il s'en trouverait des milliers.

Il existe entre les miracles de l'Ancien Testament et ceux du Nouveau, une sensible différence. Les premiers annoncent la majesté et la puissance, souvent ils expriment la sévérité des jugements de Dieu, et procèdent de sa justice ; les seconds procèdent de la miséricorde et de la bonté ; dans les premiers tout est pour l'esprit, dans les derniers tout est pour le cœur. Si Dieu fend la nue et laisse descendre sa voix sur la terre, c'est pour y proclamer son Fils bien-aimé ; si le feu descend du ciel, c'est la douce flamme de la charité, la pure lumière de l'Esprit saint, qui illumine tout homme venant en ce monde. Hors de là, tout le reste est œuvre de bienfaisance : ce sont des faméliques rassasiés d'un pain multiplié à l'infini, des morts rendus à la tendresse de leurs familles, des malades et des infirmes qui recouvrent la santé, des aveugles qui retrouvent la lumière, des maniaques qui sont guéris. Tout l'Evangile, sa vertu, son but et ses miracles, sont compris dans ces paroles du Sauveur : « Allez dire à Jean ce que vous avez vu et entendu ; les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés ; et bienheureux ceux qui ne prennent point de moi un sujet de scandale (1) ! » La même différence existe dans l'esprit et les tendances des deux religions.

Il est une troisième espèce de miracles, bien différents de tous ceux-ci : savoir, les faux miracles. Inutilité, petitesse ou ridicule, tel est le caractère qui les signale le plus ordinairement.

Quatre grandes écoles de miracles ont surgi depuis la naissance du christianisme. La première est celle d'Alexandrie ou des néoplatoniciens, représentée par Celse, Porphyre, Jamblique, Julien l'Apostat et le faux Apollonius de Tyane. Apollonius serait le grand, ou même le seul thaumaturge, s'il avait quelque réalité, les autres étaient plutôt des chercheurs; mais ils furent des chercheurs malheureux, parce qu'ils s'adressèrent aux sciences magiques et théurgiques. On ne pouvait s'y prendre plus mal à propos, quand même le démon aurait eu quelque puissance en vertu de sa nature surhumaine, puisque son empire venait d'être détruit par la mort du Sauveur. Ils cultivèrent assidûment, comme les magnétistes de nos jours, l'art de l'extase, mais les merveilles de cet art ne sont pas longues à épuiser.

Apollonius, si on en croyait Philostrate, son historien, aurait opéré plus d'un miracle. Ainsi, dans une circonstance, il aurait ressuscité un enfant qui paraissait mort ; dans une autre, il aurait compris des moineaux, qui se disaient qu'un âne chargé de grain venait de tomber sous le fardeau, près la porte de la ville, et qu'un sac s'était répandu; dans une troisième, son démon familier l'aurait transporté de Rome à Pouzzole en six heures, pour le soustraire à la colère de Domitien qui voulait le faire mourir. Il aurait assisté en esprit, d'Ephèse, où il faisait une leçon en public, à la mort de Domitien, arrivée dans la ville de Rome ; et tels seraient ses principaux miracles. Les auteurs ecclésiastiques des premiers siècles ont attaché trop d'importance à ces récits, et leur ont accordé trop d'honneur en les réfutant. Il ne reste aucun doute aux écrivains modernes, que la vie d'Apollonius par Philostrate ne soit un véritable roman, écrit, non point par badinage, comme l'*Ane d'or* d'Apulée, mais plus probablement en haine du christianisme. Les témoignages d'Hiéroclès, de Nicomaque, de Tuscius Victorianus et de Vopiscus, n'ajoutent rien à celu-

(1) Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur. . . . (*Matth.* xi, 4.)

de Philostrate, puisqu'ils ne parlent que d'après lui. Suivant Dion Cassius et Xiphilin, Apollonius n'aurait été qu'un magicien, qui acquit quelque célébrité par ses prestiges. Ainsi, loin d'opérer des miracles dignes d'être mis en parallèle avec ceux du Christianisme, l'école antichrétienne d'Alexandrie ne sut pas même en trouver dans le domaine de l'imagination. (*Voy.* l'art. APOLLONIUS.)

La seconde école de miracles fut celle de la Gnose. Ici encore, et toujours, les extatiques jouèrent le rôle principal, et ces extatiques, comme à peu près partout, étaient des femmes; le nom de quelques-unes est resté dans l'histoire. A l'art de l'extase, les gnostiques joignirent l'étude de la magie et la culture des secrets de la nature, particulièrement de ceux qui peuvent nuire. Quelques chefs de secte essayèrent d'opérer devant le public des prodiges plus innocents ; ainsi, on rapporte que l'un d'eux, nommé Marc, changeait en sang, aux applaudissements des spectateurs, une fiole d'eau qu'il tenait à la main, et c'est le plus grand miracle dont on ait conservé le souvenir. Ainsi faisaient nos sorciers de tréteaux il y a un siècle, c'est-à-dire dans l'enfance de l'art moderne des prestiges innocents, après que les tribunaux eurent cessé de poursuivre les prestigiateurs et les jongleurs. L'art des prestiges passa des gnostiques aux sorciers et aux diverses sectes d'illuminés ; mais sans faire de progrès, excepté peut-être dans la science de l'empoisonnement. Nous ne le suivrons point dans ses transformations, puisqu'il ne nous présenterait aucun fait digne d'être mis en lumière. (*Voy.* notre *Hist. de la magie.*)

La troisième école de miracles est d'origine protestante. Le célèbre Jurieu, auquel le grand Bossuet a créé un nom immortel en daignant lui répondre, la fit naître, et un de ses affidés la répandit dans les Cévennes et le Dauphiné. Des convulsions, ridicules quand elles étaient simulées, horribles quand elles étaient véritables, et des prédictions qui ne furent jamais justifiées, tels furent les miracles des fanatiques et des petits prophètes; nous en parlerons plus amplement en leur lieu. (*Voy.* les art. FANATIQUES DES CÉVENNES et PETITS PROPHÈTES DU DAUPHINÉ.)

La quatrième et dernière école est celle des *convulsionnaires* de Saint-Médard. Celle-ci fit un scandale énorme dans Paris et dans une grande partie de la France, pendant près d'un demi-siècle. Il y eut des *miraculantes* qui poussèrent l'extase et la convulsion jusqu'à son dernier degré de paroxysme ; jusqu'à se faire pétrir, avec une espèce de volupté, sous des talons de bottes et les coups des plus lourds instruments de fer. Il y eut des *miraculés* qui alléguèrent différentes guérisons ; telles que celles d'une surdité qui n'existait pas auparavant, d'une hydropisie feinte, l'allongement de près d'une ligne d'une jambe trop courte, ce qui n'empêcha pas de boiter. Un conseiller au parlement, le fameux Carré de Montgeron, forma un recueil, en quatre gros volumes, de pareils miracles, avec dissertations et preuves juridiques. Malheureusement les miraculés et les témoins étaient de la secte; leur témoignage pouvait être d'un certain poids auprès des gens du parti ; mais tout se fondait comme la cire devant l'examen de ceux qui n'en étaient pas, et maintenant il n'en reste rien, qu'un immense et impérissable ridicule. Nous avons oublié de dire que cette école, fondée par les *appelants* de la bulle *Unigenitus*, appartient à la dernière de toutes les hérésies, au jansénisme ; nous en parlerons aussi plus amplement en son lieu. (*Voy.* l'art. MÉDARD [SAINT]).

Voilà, en fait de miracles, ce que l'homme a essayé d'opposer au Tout-Puissant.

Nous n'osons parler d'un grand nombre de miracles douteux qui se sont produits dans tous les siècles, et, de nos jours, sous l'apparence de la piété, et dont les gens dévots se sont toujours trouvés disposés à être les prôneurs; ce serait révéler une des plus grandes plaies du Christianisme.

Partout où vous trouverez la petitesse, le ridicule, l'inutilité, ou la seule glorification personnelle de celui qui l'a fait, dites, c'est un faux miracle. Etudiez ceux des livres saints, comparez, et ensuite jugez hardiment.

Partout où vous trouverez des précautions, des secrets, des préparatifs ou du mystère, dites, c'est un faux miracle.

Le véritable miracle est abordable de tous les côtés.

Dieu ne se cache point quand il en fait; il ne les fait au contraire que pour divulguer sa gloire ou celle de ses saints.

Sunt profecto miracula divina, non curiosa...., non quæ humanos sensus demulceant, sed quæ Ecclesiam ædificent (Medina, l. II, *De recta in Deum fide*).

Miracula divina sunt valde necessaria et utilia (Bonaventur. in l. II *Sentent.*, dist. 37, q. 2).

Miraculum, si pia utilitate aut necessitate careat, eo facto suspectum est aut rejiciendum (Gerson, t. I, *De distinct. verarum visionum a falsis*).

Les véritables thaumaturges ont, au-dessus de tous les opérateurs de miracles d'un aloi mauvais ou douteux, l'immense avantage d'une vie publiquement sainte, abondamment sainte et remplie d'œuvres; d'une vie dont les moindres détails appartiennent au public et lui sont consacrés; d'une vie admirable de charité, de dévouement, de travaux, d'édification. Que me parlez-vous de miracles éclatants et de vertus ignorées? montrez-moi d'abord la vertu. Que me parlez-vous des miracles publics de celui qui ne vit que pour soi? il peut être un saint, mais de quoi serviront ses miracles, si sa sainteté ne se produit pas, et ne se traduit pas en bons exemples?

Nous ne prétendons pas fixer des règles à Dieu, et lui tracer des limites, mais seulement juger des œuvres qu'on lui attribue, par celles qui sont évidemment de lui. Voyez les François-Xavier, les Martin de Tours, les Germain d'Auxerre, les Josué, les Moïse; leurs œuvres me font comprendre leurs miracles; la sainteté se révèle en eux avant la puissance; et c'est ainsi que le soleil se manifeste par sa lumière, avant de distribuer sa chaleur.

Nous parlons ici des œuvres des thaumaturges vivants : quant aux miracles obtenus par l'intercession des saints qui règnent avec Dieu, ils sont la marque certaine de la sainteté. Mais, hélas! combien n'en font pendant leur vie, que parce qu'ils n'espèrent plus en faire après leur mort?

Il faut être sévère, très-sévère en fait de miracles; c'est la recommandation de l'apôtre saint Jean : *Nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus si ex Deo sint : quoniam multi pseudoprophetæ exierunt in mundum* (1).

III

DES PROPHÉTIES.

Dans la langue sainte, le mot *prophétiser* reçoit de nombreuses acceptions; il veut dire *porter la parole*, ou servir d'*interprète;* ou bien encore, remplir les fonctions d'*intermédiaire :* « Je vous établis le dieu de Pharaon (2), dit le Seigneur à Moïse; et Aaron, votre frère, sera votre *prophète;* vous ordonnerez tout ce que je vous dirai, et il parlera à Pharaon. » Prophétiser, veut dire chanter les louanges de Dieu avec accompagnement d'instruments de musique : « David et les chefs de son armée réservèrent pour le ministère des autels les fils d'Asaph, de Héman et d'Idithun, afin qu'ils *prophétisassent* avec les guitares, les psaltérions et les cimbales, » est-il dit au premier livre des Paralipomènes (3). Prophétiser, veut dire parler en public sous l'impression d'une inspiration divine : « Celui qui *prophétise*, parle un langage connu de ses auditeurs, et les édifie, les encourage, les console, » dit l'apôtre saint Paul, dans sa première Epître aux Corinthiens (4). Prophétiser, veut dire posséder la connaissance des choses secrètes : « Seigneur, je vois que vous êtes un *prophète*, » dit la Samaritaine à Jésus-Christ, qui vient de lui exposer les détails de sa vie, quoiqu'il ne dût pas les connaître humainement (5). Prophétiser, veut dire opérer des

(1) I Joan. IV, 1.
(2) Exod., VII, 1.
(3) I Paral. XXV, 1.
(4) I Cor. XIV, 3.
(5) Joann. IV, 19.

miracles : « Le corps d'Elisée *prophétisa* dans son tombeau, » dit le fils de Sirach, en parlant du mort qui ressuscita au contact des ossements du prophète (1). Le même auteur dit aussi que les ossements de Joseph prophétisèrent, *post mortem prophetaverunt;* mais sans nous révéler la manière ; les rabbins ont fait là-dessus une multitude de contes, qu'il est inutile de rapporter. Prophétiser, veut dire chanter les louanges de Dieu avec accompagnement d'instruments de musique, sous l'impression involontaire d'un enthousiasme divin : « Vous rencontrerez, dit Samuel à Saül après l'avoir sacré, une troupe de prophètes descendant de la montagne, précédés de psaltérions, de cimbales, de flûtes, de guitares, et *prophétisant ;* l'esprit du Seigneur vous saisira, vous serez changé en un autre homme, et vous *prophétiserez* avec eux (2). » Prophétiser, veut dire se débattre dans les accès d'une fureur frénétique : « Deux jours après, dit le prophète Samuel, au premier livre des *Rois*, le mauvais esprit de Dieu (3) s'empara de Saül, et il *prophétisait* au milieu de sa maison. David jouant de la harpe, selon son habitude de tous les jours, Saül lui lança le javelot qu'il tenait à la main, dans l'espoir de le clouer à la muraille, mais David évita le coup. »

Ces diverses acceptions des mots *prophétiser*, *prophète* et *prophétie*, sont plutôt exceptionnelles que régulières, nous en convenons ; dans la langue sainte, comme dans notre langage vulgaire, un *prophète* est le plus souvent celui qui annonce l'avenir en vertu d'une inspiration divine, avec cette différence que, dans notre langage, il n'a que cette seule acception.

L'avenir est encore le néant, comme le passé est déjà le néant. L'avenir se compose, non-seulement de ce qui *sera*, car ce serait la fatalité, mais de tout ce qui *pourra être*, selon la combinaison des diverses volontés libres des hommes, avec la volonté également libre de Dieu ; c'est ainsi que la plante contient dans ses alvéoles, non-seulement les branches, les feuilles, les fleurs et les fruits qui seront, mais tous ceux qui pourront être, suivant les divers accidents de la température, du sol et des événements.

Cette notion de l'avenir est essentielle pour bien envisager la question sous le point de vue où elle va être présentée.

Dieu seul *sait* ce qu'il *voudra* dans telle ou telle circonstance donnée; lui seul *peut savoir* de quel côté la volonté libre de l'homme penchera, également dans telle ou telle circonstance donnée : donc lui seul *sait* l'avenir.

Si l'ange ou le démon pouvaient *savoir* d'avance la détermination de la volonté de l'homme, c'est qu'elle ne serait pas libre, ou bien leur science ne serait plus de la *certitude*, mais seulement de la *probabilité*.

Si l'ange ou le démon pouvaient *savoir* d'avance et la circonstance donnée, et la détermination de la volonté divine dans cette circonstance, c'est que, d'une part l'homme ne serait pas libre de vouloir, et que, d'autre part, Dieu ne serait pas libre de faire ou de ne pas faire. Or, je *sens* que je suis libre, et je *comprends* que Dieu l'est également. Donc, ni ange ni démon ne peuvent *savoir* ce que je voudrai, ce que Dieu fera, ce qui résultera pour moi de la combinaison de nos deux actions également libres; ce qui en résultera dans la portion des événements futurs modifiée par l'action libre, mais combinée, de nos deux déterminations, et la part d'influence sur la masse de l'avenir exercée par la portion des événements sur laquelle j'aurai influé d'une manière directe.

Le résultat final se compose de toutes les sommes partielles ; chacune de celles-ci a deux coefficients ; d'où il suit que le moindre changement dans l'une des sommes ou de ses coefficients, changera le résultat.

Or, comme ni l'ange ni le démon n'ont aucune action sur les deux causes efficien-

(1) Eccli. XLVIII, 14 ; XLIX, 18.
(2) I Reg. X, 5, 6.
(3) I Reg, XVII, 10. *Invasit spiritus Dei malus Saul.* C'est une simple locution ; elle signifie que la colère de Saül était très-violente. Dans le langage biblique, cette manière de parler équivaut à un superlatif : on dit des montagnes de Dieu, pour de hautes montagnes ; des cèdres de Dieu, pour de grands cèdres, etc.

tes, qui, autrement, ne seraient pas libres, il s'ensuit qu'ils ne peuvent *savoir* d'avance ni les moyens ni le terme final.

Mais, dira-t-on peut-être, dans l'éternité il n'y a ni passé ni avenir, tout est présent : le passé est encore, l'avenir est déjà. Que tout soit présent, nous le concevons ; mais on conviendra que Dieu seul jouit de l'éternité dans sa plénitude, et non pas les êtres créés : ils en sont incapables, puisqu'ils ne sont pas éternels ; incapables, puisqu'ils ne sont pas infinis. Et, dans l'espèce, le démon n'en jouit pas, puisqu'il n'a pas prévu que sa révolte contre Dieu serait suivie d'une défaite, et sa défaite d'une irrémédiable condamnation : s'il l'avait prévu, il ne se serait pas révolté. On ne dira pas, sans doute, que depuis sa révolte et sa chute il a acquis de la pénétration, et qu'il jouit plus amplement de l'éternité que quand il était le plus beau et le plus puissant des anges.

Donc le démon ne connaît pas l'avenir.

Mais ne pourrait-il pas, quoique ne connaissant pas l'avenir, se mettre en rapport avec l'homme, et l'abuser par des communications fausses ou perfides ? Peut-être. On conviendra du moins qu'il ne le saurait d'une manière directe par l'intermédiaire des sens, car il n'a lui-même aucun sens, ni aucune portion de matière qui soit lui ou à lui.

Nous prévenons l'objection : les bons anges ont quelquefois revêtu une apparence corporelle, pour agir sur les sens de l'homme, témoin ceux qui apparurent à Abraham, à Loth, celui qui lutta avec Jacob, celui qui conduisit le jeune Tobie.

Il en est des bons anges comme des mauvais, ils n'ont rien dans leur nature qui puisse les mettre en contact avec la nature physique de l'homme. En effet, l'esprit, c'est ce qui n'est pas matière ; la matière, c'est ce qui n'est pas esprit. Or, que ce qui n'est pas puisse agir sur ce qui est, personne n'osera le dire. En d'autres termes, pour qu'on ne nous reproche pas un sophisme apparent, que ce qui est d'une manière puisse agir sur ce qui est d'une manière différente, et qui n'est pas soi ou à soi, la couleur sur l'ouïe, par exemple, et le bruit sur le sens de la vue, on ne l'admettra pas davantage.

Si donc les bons anges ont quelquefois agi sur les sens de l'homme, avec ou sans l'intermédiaire d'apparences fantastiques, ce ne peut être qu'en vertu de la puissance divine qui leur était communiquée Or, le démon a-t-il en communication la puissance divine?

Il ne l'a pas, du moins de soi ; autrement il ferait dans l'univers une besogne qu'on peut entrevoir plutôt qu'exprimer ou décrire.

Mais si le démon n'a pas le pouvoir de communiquer avec les sens de l'homme, n'aura-t-il pas, du moins, celui de communiquer avec son intelligence : d'âme à âme, comme font les bienheureux dans le ciel et les anges entre eux? Il ne le pourra pas, du moins l'homme étant constitué dans son état normal, puisqu'en cet état rien n'arrive à l'âme que par l'intermédiaire des sens.

La prétention des spiritualistes, que tout arrive aux sens par l'intermédiaire de l'âme, que l'esprit aperçoit l'objet avant que l'œil lui en ait dessiné les formes, par exemple, serait insoutenable ici.

Le pourrait-il lorsque l'homme est constitué dans un état anormal, tel que la possession, l'extase, le songe? Nous n'osons répondre de ce que le démon pourrait faire dans cette supposition; mais nous cherchons des exemples signalés et authentiques.

Que la possession soit ou non un état diabolique, il n'y a nul exemple, ni dans l'Ecriture ni ailleurs, qu'un possédé ait annoncé l'avenir. Il n'y a nul exemple, ni dans l'Ecriture ni ailleurs, qu'un extatique, pythonisse (1) ou autre, ait annoncé l'avenir, ou rendu des oracles véritables. Il n'y a nul exemple, dans l'Ecriture ni ailleurs, que le démon ait prédit l'avenir par le moyen des songes; nous disons toujours en une occasion de quelque importance. Saint Augustin a bien limité son pouvoir lorsqu'il l'a restreint aux choses intimes.

(1) *Voyez* Pythonisse d'Endor, Oracles.

De ce qui précède, nous nous croyons en droit de conclure que Dieu seul révèle l'avenir, et que, par conséquent, toute prophétie vient de Dieu.

Et cette conclusion est entièrement conforme à la sainte Ecriture. Le prophète Isaïe, dans son quarante-unième chapitre, donne pour caractère distinctif au vrai Dieu ce double privilége, que seul il a pu créer, *Quis hæc operatus est, et fecit, vocans generationes ab exordio? Ego, Dominus....*, et que seul il peut révéler l'avenir. « Amenez les maîtres que vous invoquez, » dit-il aux nations, en parlant de leurs divinités, *prope facite judicium vestrum*, amenez les maîtres que vous invoquez, dit le Seigneur, apportez tout ce que vous avez, dit le roi de Jacob. Qu'ils viennent et qu'ils annoncent ce qui est à venir. Racontez-nous ce qui précéda l'origine des choses, que nous vous écoutions, et que nous en sachions la fin, car vous nous indiquerez aussi ce qui doit advenir. Oui, annoncez-nous ce qui arrivera dans la suite, et nous reconnaîtrons que vous êtes des dieux. Faites du bien ou du mal, si vous pouvez; et discutons ensemble, et voyons. Mais quoi! vous êtes au-dessous du néant, et vos œuvres sont moins que ce qui est au-dessous du néant. C'est l'abomination qui vous a donné l'être. J'appellerai de l'Aquilon celui qui est mon Orient, et, à l'invocation de mon nom, il foulera aux pieds votre puissance comme de la boue, comme la boue que foule le potier. Qui l'a annoncé dès l'origine, que nous le sachions; qui l'a révélé le premier, et que nous lui disions, Vous avez dit vrai? Mais personne parmi vous n'annonce rien et ne prédit rien, personne ne peut même vous entendre parler. Le premier il dira à Sion : « Voici (vos libérateurs), et j'apporte à Jérusalem la bonne nouvelle. Je les ai considérés, il n'y en a pas un parmi eux qui soit capable de penser, ou de répondre à la moindre question. Ils ne sont tous que tromperie, incapables de rien, et leurs simulacres sont flasques comme les vents (1). »

Il résulte bien clairement de ce passage que jamais divinité païenne ou idole n'a prophétisé l'avenir, et que le démon, par conséquent, s'il emploie un tel intermédiaire, abuse ceux qui le consultent. S'il le pouvait, par un moyen quelconque, comment Dieu s'en attribuerait-il ici le privilége exclusif à lui-même?

Ainsi tombent du même coup et les oracles du paganisme, et tous les procédés anciens et modernes de la divination, en tant que moyens de prophétie véritable.

Ainsi tombent les suppositions relatives aux futurs nécessaires et aux événements accomplis, ou qui s'accomplissent en des lieux éloignés, sinon en tant que connus du démon, ce qu'on ne peut nier absolument, du moins en tant que révélations solennelles ou importantes par leurs résultats.

« Les sages, les magiciens, les jongleurs et les aruspices » ne pouvaient révéler à Nabuchodonosor le songe qu'il avait eu la nuit précédente. « Ils ne le peuvent pas, lui dit Daniel, car le Dieu qui révèle les mystères est au ciel (2). » Sans doute on ne peut, de ce exemple particulier, tirer une conclusion générale; mais qu'on cite donc un autre exemple authentique où quelque suppôt du démon ait été plus heureux.

Nous accorderions volontiers à l'homme plus qu'au démon sous ce dernier rapport; car nous prétendons que l'homme en état d'extase, soit naturelle, comme le somnambulisme, soit maladive, comme dans les maladies convulsives, soit artificielle, comme dans le magnétisme, peut connaître, sinon au même degré que le démon, du moins dans une cer-

(1) Prope facite judicium vestrum, dicit Dominus : afferte, si quid forte habetis, dixit rex Jacob. Accedant, et nuntient nobis quæcunque ventura sunt : priora quæ fuerunt nuntiate : et ponemus cor nostrum, et sciemus novissima eorum, et quæ ventura sunt indicate nobis. Annuntiate quæ ventura sunt in futurum, et sciemus quia dii estis vos; bene quoque aut male, si potestis, facite : et loquamur, et videamus simul. Ecce, vos estis ex nihilo, et opus vestrum ex eo quod non est : abominatio est qui elegit vos. Suscitavi ab aquilone, et veniet ab ortu solis : vocabit nomen meum, et adducet magistratus quasi lutum, et velut plastes conculcans humum. Quis annuntiavit ab exordio ut sciamus, et a principio ut dicamus : Justus es? non est neque annuntians, neque prædicens, neque audiens sermones vestros. Primus ad Sion dicet : Ecce adsum, et Jerusalem evangelistam dabo. Et vidi, et non erat neque ex istis quisquam qui iniret consilium, et interrogatus responderet verbum. Ecce omnes injusti, et vana opera eorum : ventus et inane simulacra eorum (*Isa.* XLI, 21-29).

(2) Sapientes, magi, harioli et aruspices nequeunt indicare regi. Sed est Deus in cœlo revelans mysteria . . . (*Dan.* II, 27.28).

taine mesure, des choses secrètes, présentes ou passées, et peut, de plus que lui, les révéler directement à l'homme, parce qu'il y a entre eux des organes pour intermédiaires.

Ce n'est pas la peine de parler ici des prévisions de la sagacité. Que des esprits pénétrants, de profonds penseurs, de grands politiques annoncent des événements futurs, comme déduction de principes posés, ce n'est pas là prophétiser ; et si quelquefois on emploie cette expression, c'est dans sa signification la plus large et d'une manière impropre. Il en est de même des prédictions des phrénologues, des physionomistes, des chiromanciens, et de toutes les personnes accoutumées à étudier la nature humaine dans ses moindres détails, pour en tirer des inductions. Celui qui réussit le mieux, est le plus habile, sans être prophète pour cela. Certainement nos actes importants et principalement nos habitudes laissent en notre âme un certain reflet qui se trahit dans notre extérieur ; nos organes sont en rapport avec nos facultés, nos facultés et nos organes réagissent mutuellement, les divers résultats qui en sont le produit, viennent aboutir à de certains centres, et là l'observateur habile peut les saisir. Remontant ensuite des aptitudes, des dispositions connues, aux effets probables, ou des effets manifestes aux causes cachées, il devine. Le médecin devine la maladie à ses symptômes, et le terme aux accidents qui se produisent. Le maître devine l'aptitude, les habitudes, les fautes même de son élève, à sa tenue, à sa contenance, à sa démarche, à un je ne sais quoi qui n'est saisissable que pour son œil exercé ; il dit même avec une certaine assurance ce qu'il sera un jour : mais tout cela n'est pas la prophétie.

La prophétie n'est pas une étude, un calcul, une déduction, c'est une intuition, ou une inspiration. Dans l'inspiration, ou bien l'esprit aperçoit la vérité sans aucun effort, comme naturellement, et en rend compte de même, sans effort et sans contrainte. Qu'une main divine trace sur la muraille, en caractères inintelligibles pour toute science humaine, la sentence de Balthasar, tandis qu'il profane les vases du temple ; Daniel vient et lit sans effort ce que personne ne peut lire, et en donne une interprétation précise et brève, que l'événement justifie la nuit suivante. Voilà l'inspiration. Que Nabuchodonosor, troublé d'un songe dont il a perdu les images, mais dont il a gardé le souvenir, appelle les sages et les devins pour lui en rendre compte, aucuns ne le peuvent ; mais Daniel lui dit sans hésiter : Vous avez songé que vous voyiez une grande statue composée de quatre métaux, laquelle a été brisée par une petite pierre, qui est devenue une grande montagne. Tel est le songe ; voici son explication, ce sont : à commencer par le vôtre, quatre empires qui se succéderont, et dont le dernier sera renversé par un autre, imperceptible dans ses commencements, mais qui croîtra jusqu'à occuper le monde entier, et n'aura point de fin. Que Sennachérib menace Jérusalem, Isaïe écrit à Ezéchias alarmé : Tranquillisez-vous, il n'entrera pas dans la ville, il ne l'assiégera point, et n'y jettera pas même une flèche. Voilà l'inspiration prophétique. Les exemples abondent dans les livres saints. Nous n'en emprunterons point au Sauveur, quoiqu'il ait un grand nombre de fois parlé de la sorte à l'égard d'événements plus ou ou moins éloignés, parce que, de la part de Dieu, l'énonciation de l'avenir n'est point une prophétie, à proprement parler, mais une révélation.

Quelquefois l'inspiration est accompagnée d'une pression divine, telle que l'esprit ne peut plus se contenir, s'empêcher de manifester ce qu'il aperçoit, ce qu'il éprouve. Nous ne pouvons pas ne pas parler, *non possumus non loqui*, répondent les apôtres aux magistrats qui viennent de leur infliger une punition, et qui leur commandent de garder le silence désormais. « Maintenant je suis *contraint* spirituellement de me rendre à Jérusalem, disait saint Paul aux disciples de Troade ; j'ignore ce qui doit m'y arriver, mais dans toutes les villes où je passe, le Saint-Esprit m'annonce que j'y trouverai des prisons et des chaînes ; je ne crains rien de tout cela, et je ne considère pas ma vie comme plus précieuse que moi-même : tout m'est égal, pourvu que je fournisse ma carrière, et que j'accomplisse le ministère de la parole, qui m'a été confié par le Seigneur Jésus (1). »

(1) Et nunc ecce alligatus ego spiritu, vado in Jerusalem ; quæ in ea ventura sint mihi, ignorans : nisi quod Spiritus sanctus per omnes civitates mihi protestatur, dicens : Quoniam vincula et tribulatio-

Nous n'oserions décider quelle était la nature ou la puissance de cette contrainte morale, ni jusqu'à quel point elle gênait la liberté humaine ; cette question serait d'ailleurs peu utile à résoudre.

Quoi qu'il en soit, les prédicateurs de l'Evangile ne sont pas seuls à l'avoir éprouvée. Plus d'un des prophètes de l'Ancien Testament l'a subie. « Voyant, allez-vous-en, fuyez dans la terre de Juda, vous y mangerez votre pain, et vous y prophétiserez à votre aise, disait à Amos, un prêtre de l'idole de Béthel, tout-puissant auprès de Jéroboam. Vous ne prophétiserez pas plus longtemps à Béthel, parce que c'est la basilique royale, et la capitale spirituelle du royaume.—Je ne suis ni prophète, ni fils de prophète, répondit Amos, je suis un bouvier accoutumé à secouer les sycomores ; mais le Seigneur m'a pris lorsque je paissais mon troupeau, et m'a dit : Allez, et prophétisez devant mon peuple d'Israël. Aussi, écoutez vous-même ce que dit le Seigneur ; vous me dites, Tu ne prophétiseras point contre Israël, et tu ne maudiras point le temple de l'idole ! Eh bien, puisqu'il en est ainsi, voici ce que dit le Seigneur : Votre femme se prostituera au milieu de la cité, vos fils et vos filles tomberont sous le tranchant du glaive, votre héritage sera mesuré au cordeau ; pour vous, vous mourrez dans une terre profane, et Israël quittera son pays pour aller en captivité (1). »

Jérémie était-il donc libre de parler ou de se taire, lorsque ni les menaces, ni l'approche de la mort, ni les chaînes, ni aucune considération ne pouvaient faire expirer la parole sur ses lèvres ? Lorsque, semblable à cet instrument métallique qui rend des sons plus éclatants, à mesure qu'on le frappe plus fortement, ses redoutables et prophétiques accents prenaient un essor plus irrésistible, à proportion des obstacles qu'on entassait pour les vaincre ? L'obstination humaine ne saurait aller jusque-là, surtout lorsque les tourments sont appliqués, et la mort en perspective. Ecoutons-le lui-même raconter ses douleurs, les luttes qui se passent au-dedans de lui, et maudire avec désespoir le jour qui l'a vu naître.

« Phassur fit arrêter violemment le prophète Jérémie, et le jeta dans la prison de la porte supérieure de Benjamin, à la maison du Seigneur. Le lendemain Phassur ayant fait extraire Jérémie de la prison, Jérémie lui dit : ce n'est pas Phassur que le Seigneur vous appelle, mais terreur de tous côtés ; car le Seigneur dit ceci : Je vous livrerai à la terreur vous et vos amis ; ils tomberont à vos yeux sous le glaive de leurs ennemis ; j'abandonnerai Juda tout entier aux mains du roi de Babylone, il l'emmènera à Babylone, et le frappera du glaive,... Pour vous, Phassur, vous serez emmené captif avec toute votre famille ; vous irez à Babylone, vous y mourrez, vous y recevrez la sépulture, vous et tous les amis que vous trompez par vos prophéties mensongères.

« Mon Dieu, vous m'avez séduit, et je me suis laissé séduire : vous avez été plus fort que moi, vous avez prévalu contre moi ; je suis devenu la fable du public, tout le monde m'adresse l'injure..... Aussi je me suis dit : Non je ne serai plus l'interprète du Seigneur, et je ne parlerai plus en son nom. Mais voilà qu'un feu dévorant s'est allumé dans ma poitrine et dans mes ossements, et je suis tombé en défaillance, n'en pouvant plus supporter l'ardeur..... Maudit le jour où je suis né ; que le jour où je suis sorti du sein de ma mère, ne soit jamais béni..... Pourquoi ne m'a-t-on pas donné la mort dans ses entrailles ? pourquoi son sein n'a-t-il pas été mon tombeau, ou ma naissance un enfantement sans terme (2) ? »

nes Jerosolymis me manent. Sed nihil horum vereor : nec facio animam meam pretiosiorem quam me, dummodo consummem cursum meum et ministerium verbi, quod accepi a Domino Jesu, testificari Evangelium gratiæ Dei. (*Act.* xx, 22.)

(1) Et dixit Amasias ad Amos : Qui vides, gradere, fuge in terram Juda : et comede ibi panem, et prophetabis ibi. Et in Bethel non adjicies ultra ut prophetes : quia sanctificatio regis est, et domus regni est. Responditque Amos, et dixit ad Amasiam : Non sum propheta, et non sum filius prophetæ : sed armentarius ego sum vellicans sycomoros. Et tulit me Dominus cum sequerer gregem : et dixit Dominus ad me : Vade, propheta ad populum meum Israël, et nunc audi verbum Domini : Tu dicis : Non prophetabis super Israël, et non stillabis super domum idoli. Propter hoc, hæc dicit Dominus : Uxor tua in civitate fornicabitur : et filii tui et filiæ tuæ in gladio cadent, et humus tua funiculo metietur : et tu in terra polluta morieris, et Israël captivus migrabit de terra sua. (*Amos*, vii, 12-17.)

(2) Et audivit Phassur, filius Emmer, sacerdos, qui constitutus erat princeps in domo Domini, Jeremiam prophetantem sermones istos. Et percussit Phassur

Qui donc contraignait le prophète de donner cours à ces paroles, de publier ces menaçantes prophéties qui lui attiraient tant de douleurs, sinon cette irrésistible puissance dont nous parlons, cette influence divine contre laquelle il se débattait en vain? Sanctifié dès le sein de sa mère en qualité de prophète, comme il nous l'apprend lui-même, il n'avait pas été libre du choix de sa vocation, et il ne l'était pas de ne pas la remplir.

Dans l'intuition, ou bien l'esprit aperçoit les événements futurs tels qu'ils doivent s'accomplir, ou bien il les aperçoit sous des emblèmes figuratifs. Voici un exemple de la première espèce d'intuition : Achab, prêt à livrer bataille aux troupes de Ben-Adad, roi de Syrie, et encouragé dans ce dessein par ses faux prophètes, veut cependant, sur l'avis de Josaphat, roi d'Israël, consulter un prophète du Seigneur; Michée est appelé, et lui répond ironiquement dans le même sens. Achab insiste, et demande à connaître la vérité. Alors Michée lui répond : « Je vois l'armée d'Israël dispersée sur les montagnes, comme un troupeau qui n'a plus de pasteur. Et le Seigneur dit : Ceux-ci n'ont plus de chef, que chacun s'en retourne pacifiquement en sa maison (1). » Achab fut tué le lendemain dans le combat, et l'événement s'accomplit comme le prophète l'avait vu la veille. C'est ainsi et sans emblèmes que le prophète Isaïe aperçoit la ruine de la Moabite, du royaume de Damas, de l'Egypte, de l'Idumée, de l'Arabie par les mains de Nabuchodonosor; puis celle de la Babylonie par Cyrus (2). C'est ainsi que Jérémie voit celle de Jérusalem; il assiste au sac de la malheureuse ville, il entend les cris, les gémissements, il voit les flammes, il marche sur les morts, il s'asseoit sur les ruines (3). C'est ainsi que Nahum assiste à la ruine de Ninive. Les exemples de cette vue anticipée des événements abondent dans les écrits des prophètes. Il en est une surtout qui n'a échappé presque à aucun d'eux; c'est celle de la restauration de la Judée après la grande captivité de soixante-dix ans; restauration qui devait être l'image de la prospérité de l'Eglise chrétienne, de son extension, de ses luttes et de ses triomphes.

Mais c'est le plus souvent sous des emblèmes que l'avenir se présente. Les sept années d'abondance et les sept années de stérilité apparaissent à Pharaon sous l'image de sept vaches grasses dévorées par sept vaches maigres, de sept épis pleins absorbés par sept autres épis vides. Les quatre grands empires des Mèdes, des Perses, des Grecs et des Romains, sont montrés à Nabuchodonosor sous l'emblème d'une statue composée de quatre métaux; à Daniel, sous celui de quatre animaux qui se combattent, et qui se supplantent alternativement. La restauration de la Judée, à Ezéchiel, sous celui d'une vaste plaine couverte d'ossements arides, qui se raniment sous le souffle de Dieu, se recouvrent de chair, et redeviennent des hommes vivants. La ruine de l'Egypte par les mains de Nabuchodonosor, sous celle d'un grand poisson accroché à l'hameçon, qu'une main vigoureuse entraîne sur le sable, où il se débat, se dessèche et pourrit avec la multitude des petits poissons qui s'étaient agglutinés à ses écailles. La ruine de Jérusalem, entièrement détruite dans un siége meurtrier, sous celle d'une chaudière environnée de flammes, dans laquelle une victime artistement arrangée cuit jusqu'à consomption. L'Apocalypse toute

Jeremiam prophetam, et misit eum in nervum, quod erat in porta Benjamin superiori, in domo Domini.

Cumque illuxisset in crastinum, eduxit Phassur Jeremiam de nervo; et dixit ad eum Jeremias: Non Phassur vocavit Dominus nomen tuum, sed pavorem undique.

Quia hæc dicit Dominus: Ecce ego dabo te in pavorem, te et omnes amicos tuos: et corruent gladio inimicorum suorum, et oculi tui videbunt; et omnem Judam dabo in manum regis Babylonis; et traducet eos in Babylonem, et percutiet eos gladio. Tu autem Phassur, et omnes habitatores domus tuæ ibitis in captivitatem; et in Babylonem venies, et ibi morieris, ibique sepelieris tu, et omnes amici tui, quibus prophetasti mendacium. Seduxisti me, Domine, et seductus sum: fortior me fuisti, et invaluisti: factus sum in derisum tota die, omnes subsannant me. Et dixi: Non recordabor ejus, neque loquar ultra in nomine illius: et factus est in corde meo quasi ignis exæstuans, claususque in ossibus meis, et defeci ferre non sustinens. Maledicta dies, in qua natus sum: dies in qua peperit me mater mea, non sit benedicta. Maledictus vir, qui annuntiavit patri meo, dicens: Natus est tibi puer masculus: et quasi gaudio lætificavit eum. Sit homo ille ut sunt civitates, quas subvertit Dominus, et non pœnituit eum: audiat clamorem mane, et ululatum in tempore meridiano. Qui non me interfecit a vulva, ut fieret mihi mater mea sepulcrum, et vulva ejus conceptus æternus. (*Jer.* xx.)

(1) Vidi cunctum Israël dispersum in montibus, quasi oves non habentes pastorem, et ait Dominus: Non habent isti dominum, revertatur unusquisque in domum suam in pace. (III *Reg.* xxii, 17.)

(2) *Isa.* xvii, xviii, xxi, xiii.

(3) *Jer.* ix, xix, xxv, xxxii.

entière paraît être un de ces tableaux symboliques, dans lesquels l'avenir se déroule sous de majestueux emblèmes.

Et ce n'est pas seulement l'avenir qui se présente de la sorte aux yeux des prophètes, ce sont aussi les plus sublimes mystères : les mystères mêmes de la nature divine et de l'opération toute-puissante par laquelle Dieu crée et gouverne les mondes. Isaïe, Ézéchiel, le prophète de Pathmos, s'élèvent ainsi jusqu'au sein de Dieu, et là ils voient des merveilles qu'ils peuvent à peine décrire, et que nous ne saurions comprendre. L'apôtre saint Paul, qui y est ravi comme eux, ne peut rendre dans aucun langage ce qu'il a aperçu ; il n'est pas possible, dit-il, de raconter ces choses dans la langue des hommes : *arcana verba, quæ non licet homini loqui*. Et qui pourrait comprendre la vision du chariot dans Ezéchiel, la vision des séraphins dans Isaïe, la vision du trône de Dieu dans l'Apocalypse?

Et combien, pour le dire en passant, toutes ces majestueuses images laissent loin derrière elles et les conceptions musulmanes sur Dieu, le paradis et les anges ; les rêveries de l'Indoustan sur les générations divines, le *Quos ego*, si admiré dans Virgile, la chaîne à laquelle se suspendent les dieux de l'Olympe, pour incliner le doigt de Jupiter, dans la mythologie grecque, et tout ce que le génie du paganisme a pu imaginer dans les élans les plus sublimes de son essor ! La seule comparaison suffit pour montrer de quel côté est la vérité, la divinité. Non, l'esprit humain, ni dans le calme des méditations profondes, ni dans l'ardeur brûlante de la fièvre, ni dans les extravagances et les hallucinations de la frénésie, ne saurait de lui-même inventer de tels tableaux.

Il nous paraît impossible de décider ce qu'il advient des sens du prophète pendant ces sublimes ravissements. Il semble qu'il y a aliénation complète, comme lorsque saint Paul est ravi au troisième ciel : il n'ose décider, il ne peut dire lui-même ce que devint son corps pendant l'intervalle ; il ne sait s'il fut ravi on non avec son âme.

Ordinairement le prophète oublie d'en parler ; il se contente de saisir le stylet et d'inscrire sur ses tablettes ce qu'il a vu, quand il est enfin rendu à lui-même, quand la vision est évanouie. « Moi, Jean, dit l'auteur de l'Apocalypse, j'ai été ravi en esprit un jour de dimanche, j'ai entendu derrière moi une voix éclatante comme celle de la trompette..., et je me suis retourné, et j'ai vu (1)... » « Il me semblait dans ma vision, dit Daniel, être placé sur la porte d'Ulaï, et je voyais (2)... » « Les cieux se sont ouverts devant moi, dit Ezéchiel, et j'ai eu des visions divines.... C'était la trentième année, le cinquième jour du quatrième mois, lorsque j'étais au milieu des captifs, près des bords du fleuve Chobar (3). » Ces récits paraissent bien avoir été écrits après que le prophète a été revenu de son extase.

Mais il y a cette différence essentielle entre l'extase prophétique et l'extase naturelle, que dans celle-ci l'extatique ne peut rendre compte de ce qu'il a vu. Ce n'est que pendant la durée de l'extase, que des étrangers peuvent fixer ses impressions à mesure qu'elles se manifestent. L'extase finie, tout est fini pour lui ; il n'en garde pas même le souvenir ; c'est tout au plus s'il lui semble qu'il a eu un songe, mais il ne saurait dire lequel. Il est donc impossible d'établir aucune comparaison entre ces deux états, si différents l'un de l'autre, ni de conclure de l'extase naturelle, dans laquelle il y a une aliénation complète des sens et de la sensibilité, à la même aliénation dans l'extase divine.

Ainsi, lorsque les magnétistes osent comparer la léthargie de leurs somnambules au ravissement des prophètes du Seigneur, ils disent une chose insensée, et mettent en parallèle deux états qui n'ont aucun point de similitude.

Il faut remarquer encore, que dans ces sublimes ravissements où les grands tableaux de l'avenir se déroulent devant les yeux du prophète, le voyant ne suit point l'ordre chronologique des événements ; il raconte ce qu'il voit, à mesure qu'il le voit, et selon que sa vue se porte à droite ou à gauche. Figurez-vous une immense toile représentant les divers épisodes

(1) Ego Joannes. . . fui in spiritu, in dominica die, et audivi post me vocem magnam tanquam tubæ. . . et conversus sum ut viderem... (*Apoc.*, I, 9.)

(2) Vidi in visione mea, cum essem in Susis castro... vidi autem in visione esse me super portam Ulaï. Et levavi oculos meos, et vidi... (*Dan.* VIII, 2).

(3) In trigesimo anno, in quarto, in quinta mensis, cum essem in medio captivorum juxta fluvium Chobar, aperti sunt cœli, et vidi visiones Dei... (*Ezech.* I, 1.)

d'une bataille, comme le regard ne peut saisir l'ensemble d'un seul coup, le spectateur étudie chaque groupe, chaque action en particulier, ses yeux se portent souvent sur le milieu ou sur la fin, avant de chercher le point où elle commence. Ainsi fait le prophète : l'avenir expliquera la vision, et remettra chaque chose en son ordre.

Il est une autre espèce de visions prophétiques, celles qui s'accomplissent pendant le sommeil, c'est-à-dire les songes. C'est ainsi qu'Abraham est instruit de ses pérégrinations et de celles de sa postérité ; Jacob, de la multiplication de sa race et de la communication qu'elle doit établir entre le ciel et la terre ; Joseph, de son élévation future ; l'échanson et le panetier de Pharaon, du sort opposé qui les attend ; Pharaon, de l'abondance et de la disette que son royaume doit éprouver successivement ; Laban, de la protection que Dieu accorde à Jacob ; Salomon, du succès de sa prière ; Nabuchodonosor, des destinées futures de son empire et de ceux qui doivent lui succéder ; Daniel, de la signification des soixante-dix années de la captivité ; Judas Machabée, de la protection du ciel, et de la victoire qu'il doit remporter le jour même sur Nicanor ; Joseph, des desseins d'Hérode ; Pierre, de la vocation des gentils. Quelquefois, comme dans l'extase, l'avenir est présenté sous des emblèmes, quelquefois il est révélé d'une manière claire et positive.

Il faut bien que ces communications directes entre le ciel et la terre aient été fréquentes pendant les premiers siècles de l'existence du monde, puisque dès les temps les plus anciens, l'extase et les songes ont été réduits en art, afin que tous ceux qui auraient besoin de se mettre en rapport avec Dieu, eussent toujours sous la main les moyens nécessaires. Ce n'est pas ici le lieu, ou plutôt ce n'est pas la peine de démontrer la vanité des moyens employés. Il n'y a point de procédés qui puissent contraindre la Divinité. Aussi les extases des devins et des pythies, les songes fatidiques des temples d'Hippocrate, d'Apollon, de Sérapis et de Pasiphaé, ne furent jamais qu'une immense duperie, dont nous sommes loin de dire cependant que les acteurs furent toujours de mauvaise foi.

Il est une dernière espèce de prophétie, dont nous n'avons pas encore parlé : savoir, la prophétie en action, ou figurative. La prophétie est figurative de deux manières, soit dans sa révélation de la part de Dieu, soit dans sa manifestation de la part du prophète.

L'histoire de l'Ancien Testament n'est qu'une longue prophétie du nouveau. Tout ce qui arrivait à nos pères, dit l'apôtre saint Paul, leur arrivait en figure : *omnia in figura contingebant illis.* En effet, si le premier homme s'endort d'un sommeil divin dans le paradis terrestre, après qu'il n'a pu trouver dans toute la création un être capable de son attachement et digne de lui ; ce sommeil est figuratif de celui de l'homme Dieu sur la croix, délaissé de tout l'univers quoique au milieu de l'univers. Si, pendant ce sommeil une femme trop aimée et dont la présence doit lui coûter la vie, est formée de sa propre substance, de sa chair, de ses os, de son sang ; ainsi l'Eglise, pour laquelle l'homme-Dieu donnerait un jour sa vie, sortirait de la plaie de son côté, quand il serait expiré sur la croix. Si le juste Abel est mis à mort par un frère jaloux et haineux, par le premier-né d'entre les hommes ; ainsi le peuple de la primitive alliance devait un jour mettre à mort par haine et par envie le Juste par excellence, l'homme de douceur et de bonté. Isaac, portant sur ses épaules le bois de son sacrifice, et immolé par son père, est la figure de Jésus portant sa croix, et immolé sur le Calvaire. L'agneau embarrassé par les cornes dans des épines, qui est substitué à Isaac, figure Jésus-Christ, l'Agneau de Dieu, couronné d'épines, et substitué à l'humanité tout entière, contre laquelle la sentence d'une mort éternelle a été prononcée. Le serpent d'airain, attaché à une croix, et qu'il suffit de regarder pour être guéri de la morsure des serpents de feu ; Moïse étendant les bras vers les cieux, tandis que son peuple combat, sont des images non moins expressives de la rédemption du genre humain par la croix. La manne du désert est la figure saisissante de la divine Eucharistie ; tous les sacrifices judaïques sont institués en vue de reproduire la même image : ainsi la vache rousse, dont le sang mêlé avec la cendre purifie des souillures légales ; ainsi le bouc émissaire, qui est conduit hors de la ville, chargé des iniquités et des malédictions du peuple ; ainsi l'agneau pascal, dont il ne faut pas rompre les os, et dont le sang préserve de la mort : tout est symbolique dans les rites et les cérémonies ; tout est symbolique dans la vie des princes de la nation, jusqu'à leurs iniquités, ou du moins le châtiment dont

elles sont suivies. Saül est rejeté de Dieu pour sa désobéissance et son entêtement, comme son peuple devait l'être un jour pour les mêmes fautes ; David maudit par Séméi et gravissant à pied la colline de Cédron, en présence d'un peuple en larmes, figure le Messie, qui, à mille années de là, devait gravir à pied la même colline, couvert des malédictions de ses persécuteurs, et accompagné des larmes de quelques amis. Mais il faudrait un livre entier, pour exposer tout ce qu'il y a de prophétique dans la religion des Juifs et dans leur histoire. Dans tout ceci, c'est Dieu lui-même qui révèle ; et il avait voulu laisser des ombres au tableau, afin qu'il ne fût entièrement compris, que quand le temps en serait venu.

Lorsque c'est le prophète qui recourt au langage des symboles, les tableaux deviennent saisissants d'expression et de clarté ; c'est qu'ici l'intention est différente ; le prophète ne parle de la sorte, que pour être mieux compris, et pour frapper plus vivement l'imagination. Isaïe veut-il peindre aux yeux d'Israël la captivité dont ce peuple est menacé, et dont il aura une vive image dans celle que subira l'Egypte quelques années plus tôt, quand Nabuchodonosor ira porter le dégât dans les fertiles contrées que fécondent les eaux du Nil, et parquer leurs habitants comme des troupeaux de vil bétail ? il ne se contentera pas de le dire, et de décrire ces maux dans un style pompeux ; le prophète quittera son manteau de prince, ôtera la chaussure de ses pieds, et marchera presque nu, dans le costume des esclaves. Jérémie veut-il exprimer aux yeux de la nation la longue captivité qu'elle subira dans les pays que baignent le Tigre et l'Euphrate ? il va cacher sa ceinture sous une pierre au bord de ce dernier fleuve, et l'y laisse pourrir. Veut-il exprimer la ruine de Jérusalem par Nabuchodonosor ? il achète un vase d'argile, assemble le peuple, et brise le vase à ses yeux avec une baguette ; ainsi il adviendra, dit-il, de Jérusalem. Veut-il exprimer la captivité de sa nation et des nations voisines ? il se fabrique une chaîne de bois, qu'il porte publiquement à son cou, et il envoie des jougs aux rois d'Edom, de Moab, d'Ammon, de Tyr et de Sidon. Ezéchiel trace sur une tuile le plan de la ville de Jérusalem, puis il la pose par terre, et se couche auprès, l'observant sans cesse des yeux, trois cent quatre-vingt-dix jours sur un côté et quarante sur l'autre, pour figurer le siége et la reprise du siége de cette ville pendant le même espace. Il met son pain sous des cendres immondes, partage en petites rations ses légumes et sa boisson, comme il arrivera aux habitants de la malheureuse cité.

Ce muet langage devait être bien compris, et faire une grande impression dans un pays où la parabole était d'un si fréquent usage.

Il est aussi quelques prophéties purement paraboliques, qui ne durent pas être moins saisissantes pour ceux auxquels elles furent adressées. Achab venait de vaincre dans une grande bataille Ben-Adad, roi de Syrie. Il l'avait pris, relâché, et avait contracté alliance avec lui, sans autre garantie que sa parole de vaincu. Un prophète, le visage couvert de sang et de poussière, les habits en désordre, courut au-devant d'Achab, se tint sur son passage, et lui dit : « Je reviens du combat ; il m'avait été donné un prisonnier à garder, sous peine de payer un talent d'argent ou d'être esclave à sa place. Or, il s'est enfui tandis que je courais de droite et de gauche. Que vais-je devenir ? — Vous avez prononcé vous-même votre sentence, répondit le roi. — Non, c'est la vôtre, reprit le prophète, en essuyant son visage pour se faire reconnaître. Et voici ce que dit le Seigneur : Vous avez relâché un homme digne de mort : eh bien ! votre vie payera pour la sienne, et votre peuple pour son peuple. » Achab s'en alla furieux, sans vouloir en entendre davantage ; mais la prophétie s'accomplit.

David s'était rendu coupable d'un double crime envers Urie. Le prophète Nathan alla trouver le monarque et lui dit : « Un homme riche avait pour voisin un homme pauvre ; le riche avait de nombreux troupeaux de bœufs et de brebis ; le pauvre n'avait qu'une seule petite brebis, achetée de ses épargnes, à laquelle il donnait de son pain, et qu'il faisait boire à sa coupe ; il l'aimait comme si c'eût été sa fille, et elle lui tenait lieu d'enfant. Or, le riche ayant reçu un de ses amis en hospitalité, au lieu de prendre un agneau dans ses troupeaux, il a ravi la brebis du pauvre, l'a apprêtée et l'a servie à son ami. — Vive Dieu ! s'écria le monarque indigné, c'est un méchant celui qui a fait cela ; il en rendra

quatre pour une. — Vous êtes cet homme, reprit le prophète, et voici ce que le Seigneur m'a chargé de vous dire : Je vous ai donné le trône de votre maître, une multitude d'épouses, la puissance, la gloire, les richesses, et si ce n'est pas assez, je vous donnerai encore bien davantage. Comment se fait-il donc que vous ayez ravi à Urie de Heth une épouse qu'il aimait, pour le livrer ensuite lui-même au glaive des Ammonites? Puisqu'il en est ainsi, le glaive ne sortira plus de votre maison : le fruit de votre impiété mourra, et vos épouses seront déshonorées à la face du soleil; car vous avez péché secrètement, mais moi je vous rendrai justice publiquement. » On sait que cette terrible prophétie s'accomplit dans tous ses détails.

Lorsque l'Écriture emploie cette simple expression, un prophète, comme dans l'exemple relatif à Achab qui vient d'être cité, ou bien encore celle-ci, un fils des prophètes, *filius prophetarum*, il s'agit de ces cénobites qui suivaient une règle commune sous un chef avoué, et vivaient loin du monde, exclusivement adonnés à la contemplation, à la prière et au travail des mains.

On ne saurait nier l'existence de ces sortes de communautés religieuses dans les siècles qui précédèrent la captivité, quand on voit ce qui arriva à Saül après qu'il eut reçu l'onction royale, et quand on étudie l'histoire d'Élie et d'Élisée. Saül rencontre à Bethel une grande troupe de prophètes, *gregem prophetarum*. Abdias, intendant de la maison d'Achab, soustrait cent prophètes à la fureur de Jésabel, lorsque cette princesse ordonna le massacre général des prophètes du Seigneur, et les cache dans des grottes, où il leur fournit le pain et l'eau nécessaires à la vie. Quand Élie dut être enlevé au ciel, les *fils des prophètes* qui demeuraient à Béthel, en prévinrent Élisée, son serviteur; Élie et Élisée arrivés près du Jourdain, les *fils des prophètes* qui demeuraient à Jéricho, lui donnèrent le même avis; cinquante de ceux-ci les suivirent de loin. Élisée et des *fils des prophètes* habitaient le pays de Galgala, lorsqu'arriva l'aventure de la coloquinte sauvage recueillie par l'un d'eux, et servie pour le repas commun. Les *fils des prophètes* ayant résolu de transférer leur demeure près des bords du Jourdain, Élisée les y accompagna.

On ne saurait nier davantage, que ces cénobites n'aient été plus d'une fois choisis par le Seigneur, pour aller porter aux peuples et aux rois les ordres divins, ou accomplir d'importants ministères; l'histoire sainte en fournit plusieurs exemples : ainsi c'est un *fils de prophète* qui est député pour sacrer Jéhu et Hazaël; c'est un *fils de prophète* que le Seigneur envoie au-devant d'Achab, pour lui reprocher la mollesse avec laquelle il avait agi à l'égard de Ben-Adad.

Ceux d'entre les prophètes qui vivaient en communauté, gardaient sans doute le célibat; il serait impossible de comprendre autrement la vie religieuse. Mais un grand nombre vécurent dans le monde, et ne s'astreignirent pas à la continence. Samuel eut des fils, qui ne furent point héritiers des vertus de leur père. L'Écriture nous enseigne positivement qu'Isaïe et Osée furent mariés. Le prophète de Samarie qui trompa celui venu de Juda pour réprimander Jéroboam de son idolâtrie, avait plusieurs fils. La veuve en faveur de laquelle Elisée multiplia une mesure d'huile d'olive, au point qu'elle en remplit tous les vases qui se trouvèrent disponibles dans sa maison et dans celle de ses voisins, avait été la femme d'un prophète, et elle avait plusieurs fils.

Les détails de la vie intime des uns et des autres ne sont pas connus. On croit seulement qu'ils portaient un habit de bure, qu'on appelle souvent du nom de sac, et par dessus une ceinture de cuir. C'était l'habillement d'Élie, celui d'Isaïe. « Ils ne se revêtiront plus de sacs pour mentir, » dit Zacharie parlant des faux prophètes, qui imitaient de tout point les véritables. La pauvreté des prophètes éclate dans toute leur conduite : on leur faisait des présents de pain, de fruits, de miel, comme à des pauvres. On leur offrait les prémices des fruits de la terre, comme à des gens qui ne possédaient rien. La Sunamite, hôtesse d'Élisée, ne met dans la chambre de ce prophète que des meubles simples et modestes. Ce même prophète refuse les riches présents de Naaman, et chasse de sa compagnie Giézi qui les avait reçus. Ils préparaient eux-mêmes leurs aliments, et construisaient leurs habitations. Leur frugalité paraît dans toute leur histoire : on sait ce qui est raconté des coloquintes qu'un des prophètes fit cuire pour la réfection de ses frères.

L'inspiration divine n'était pas exclusivement réservée pour ceux qui vivaient de la vie prophétique, le berger de Thécué en est un exemple; et dans les uns et les autres l'inspiration n'était que momentanée. Ainsi arriva-t-il au prophète de Samarie qui avait trompé son collègue de Juda, venu pour réprimander Jéroboam : tandis qu'ils prenaient paisiblement leur repas ensemble, il se sentit tout à coup inspiré, et annonça à son convive que puisqu'il avait désobéi aux ordres de Dieu, il serait tué par un lion en retournant dans sa patrie. Ainsi Jérémie, après que le faux prophète Hananias eut brisé la chaîne que le premier portait en signe de la captivité imminente de Juda, se retirait tranquillement, lorsque, l'esprit prophétique le saisissant subitement, il se retourna et annonça à Hananias qu'il mourrait dans l'année, et que les chaînes de Juda seraient de fer et non de bois, comme celle qu'il venait de briser. Ainsi le même prophète attendit pendant dix jours l'inspiration prophétique, avant de répondre à la consultation de ceux de ses compatriotes revenus en Judée, après le sac de Jérusalem, qui lui demandaient s'il était opportun de chercher un refuge en Égypte, à la suite du meurtre de Godolias. Ainsi le prophète Elisée, consulté par les rois d'Israël, de Juda et de l'Idumée, dans le cours de leur expédition contre les Moabites, fit venir un musicien pour s'inspirer au son des instruments : *nunc autem adducite mihi psaltem. Cumque caneret psaltes, facta est super eum manus Domini, et ait...* Ce fait démontre à lui seul que les prophètes employaient quelquefois des moyens extérieurs pour s'inspirer, et que l'inspiration ressemblait, du moins en quelque chose, à l'exaltation de l'imagination et des sens.

Il y a dans toute prophétie une partie considérable qui appartient au prophète; la vérité révélée est de Dieu, mais l'expression, la couleur, la tournure, le langage sont du prophète, ainsi que nous en avons déjà fait la remarque. Qu'un même sujet soit donné à peindre à plusieurs artistes, les tableaux seront tous dissemblables; qu'une même thèse soit donnée à traiter à plusieurs orateurs, à plusieurs moralistes, qu'un même morceau de littérature étrangère soit donné à plusieurs traducteurs, chacun l'habillera à sa manière, et dans tout cela rien ne se ressemblera que le fond. L'Ecriture sainte nous en offre un exemple irrécusable : quatre auteurs, également assistés des divines lumières du Saint-Esprit, saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean, ont traité un même sujet, la vie du Sauveur; eh bien ! leurs quatre Evangiles, identiques pour le fond, et d'une identité qui sert de démonstration, sont pourtant d'une remarquable dissemblance comme œuvres littéraires.

Or c'est ainsi et sous ce dernier rapport qu'il faut considérer les écrits des prophètes, pour se rendre compte de la dissemblance des styles, et des tournures diverses qu'on y remarque. Chaque prophétie est une pièce de poésie : une ode, un dythirambe, un poëme didactique, et leur ensemble forme la littérature nationale de la Judée. Et il en est de cette littérature comme de toutes les littératures profanes; elle suit dans son expression les divers degrés de grandeur ou d'abaissement de la nation. David, le poëte de son propre règne si rempli de grandeurs, de gloires et de puissance, chante les merveilles de Dieu dans un style mâle, élevé, plein de nombre et d'harmonie. Salomon, le roi pacifique, s'abandonne à une philosophie plus douce, moins riche d'images, mais voluptueuse dans ses formes, comme l'étaient une cour et une nation nageant au sein de l'abondance. Isaïe, témoin des grandeurs du règne d'Ezéchias, et l'un des familiers du prince, dont il est aussi le parent, élevé par conséquent à l'école de la civilisation, du goût et du beau langage, parle avec une élégance admirable, se maintient constamment dans une majestueuse dignité et dans une grande élévation de style et d'images. Il est sublime sans emphase, profond sans nuages, digne sans enflure. Le berger de Thécué parle la langue familière aux gens de son rang. Jérémie, Ezéchiel, Daniel, vivant à une époque de dépravation, de décadence et de malheurs, représentent tout cela dans leur style. Daniel, commensal des plus grands princes du monde, est poli, mais toujours humble, comme sa condition. Déjà on trouve dans ses écrits le juif persécuté, tel que nous le présente le moyen âge; souple, insinuant, poli, mais toujours humble. Jérémie est traînant et diffus. Ezéchiel, obscur, audacieux, inégal, sublime, rampant. Ainsi devaient bouillonner les colères, bondir les espérances, retomber le désespoir, murmurer les haines des pauvres proscrits au milieu desquels il passait sa vie.

Au surplus, la plupart des difficultés que nous éprouvons en lisant les écrits des prophètes, viennent de notre côté, et tiennent à la grande distance par laquelle nous sommes séparés d'eux. Ils parlent une langue que les savants eux-mêmes connaissent fort mal, puisqu'on en ignore le rhythme et la prononciation. Tous vécurent au milieu d'une civilisation entièrement différente de la nôtre, et chacun en particulier, au milieu de circonstances qui nous sont tout à fait inconnues. Ils étaient sans doute forts clairs pour leurs contemporains, en beaucoup de choses que nous trouvons obscures; et ce qui nous semble en eux trivial ou extraordinaire, dut être conforme aux goûts et aux usages de leur temps.

Beaucoup d'autres difficultés proviennent de l'usage où sont les commentateurs de scinder, de disséquer, d'analyser pour ainsi dire chimiquement chaque œuvre prophétique, au lieu de la considérer dans son ensemble; et de ce qu'ils cherchent souvent dans les mots et leur arrangement respectif, un sens indépendant de l'ensemble, sens qui n'y est pas, ou bien qui pouvait ne pas être dans l'intention et la pensée du prophète.

Quelques unes enfin viennent de nos propres préjugés. Nous trouvons la prophétie obscure, parce que nous la regardons à travers un milieu qui en change pour nous l'apparence. Les Juifs s'étaient entichés d'un Messie conquérant, d'un Messie qui ferait de tout l'univers un apanage temporel de la Judée. Comment pouvaient-ils reconnaître celui que le Ciel leur destinait? Comment pouvaient-ils comprendre des prophéties ainsi détournées de leur véritable sens? L'orgueil mondain leur mettait un prisme devant les yeux; maintenant c'est la haine du nom chrétien. Ils abondent dans un sens différent, afin de ne pas donner raison aux chrétiens. Ils ne se le dissimulent pas, leurs espérances du rétablissement de l'empire de Juda s'évanouissent; mais comment condamner la mémoire de leurs pères? Et puis, il faut bien en convenir, les chrétiens et eux se sont créé, pendant bien des siècles, plus d'un motif de haine réciproque. Or il n'est rien de plus durable que les haines de nation à nation, de religion à religion. Au sein même du christianisme, le savant ne voit dans une prophétie que le sens littéral; le linguiste, que le sens grammatical; le piétiste, que le sens mystique, quoiqu'il y ait de tout cela.

Il est aussi des obscurités qui proviennent de la prophétie elle-même; les unes y ont été laissées à dessein par Dieu, qui semble avoir voulu simplement prendre date, pour ainsi dire, et remettre l'éclaircissement à une époque plus éloignée; les autres tiennent à ce que l'œil de l'homme ne peut pas toujours pénétrer jusqu'aux profondeurs sublimes où le prophète s'est élevé; quelques unes, à ce que la prophétie s'applique à un double objet : savoir, à deux événements distincts, dont l'un est figuratif de l'autre.

1° Certaines prophéties relatives à des objets temporels étaient d'une merveilleuse clarté : La destruction du royaume d'Israël, la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, la restauration de la Judée, les quatre grandes monarchies étaient annoncées en termes qui ne laissaient lieu ni au doute ni à la moindre hésitation. Certaines prophéties relatives au Messie n'étaient pas moins claires : ainsi on savait qu'il serait de la race de David, qu'il naîtrait à Bethléem environ quatre cent quatre-vingt-dix ans après la restauration de Jérusalem. Mais déjà les esprits se partageaient sur cette date; car le livre de Daniel, qui la donne, n'avait pas l'autorité des livres canoniques; et si on voulait pénétrer plus avant, l'obscurité s'épaississait à chaque pas. On croyait comprendre ses gloires, et ce n'était qu'une fausse lumière; on ne comprenait rien à ses humiliations. On savait sa génération humaine, mais on ignorait sa génération divine. On ignorait qu'Abraham dût avoir en lui une nombreuse postérité parmi les gentils. On croyait à son royaume, mais on ignorait que ce royaume serait purement spirituel. Le plus grand nombre des prophéties étaient pour les Juifs lettre close, à peu près comme l'est pour nous l'Apocalypse. Mais, demandera-t-on peut-être, pourquoi des prophéties obscures, et à quoi peuvent-elles servir? Pourquoi! D'abord parce qu'il plaît à Dieu, et que personne n'a le droit de lui dire, pourquoi agissez-vous ainsi : *quis respondebit ei? vel quis dicere potest : cur ita facis* (1)? Ensuite, parce que la prophétie, même la plus obscure, est un fanal placé dans l'attente sur la ligne que l'humanité aura à parcourir, et qui s'allumera pour éclairer la route, lorsque le moment en sera

(1) Job. IX, 12.

venu. Il suffira ici d'une simple observation : Dieu n'a jamais révélé à l'homme ce qui ne pouvait satisfaire que sa curiosité. Il a prévu et prédisposé ce qui devait suffire aux nécessités de chaque siècle, mettant partout l'abondance, et nulle part la superfluité.

2° Lorsque le prophète s'est élevé, comme Isaïe, comme Ézéchiel, comme l'auteur de l'Apocalypse ou l'apôtre saint Paul, jusqu'aux profondeurs des cieux, il n'y a rien de surprenant à ce que nous ne puissions pas l'y suivre. Si Isaïe, si Ézéchiel, si l'apôtre saint Jean ont essayé de dépeindre en un langage humain et sous des formes empruntées au monde matériel les merveilles dont ils ont été les témoins, saint Paul a préféré n'en rien dire, et déclarer qu'aucun langage ne peut les rendre, et qu'aucun esprit ne saurait les concevoir. Et si l'on demande encore ici pourquoi des révélations que l'homme ne saurait concevoir ? nous répondrons que si Dieu n'avait révélé que ce que l'homme peut comprendre, il ne se serait pas révélé lui-même, ni aucune des choses de l'ordre immatériel. Mais, comme il est dans l'ordre de la nature que la science précède la compréhension, car nul homme ne peut comprendre que ce qu'il sait auparavant, Dieu a donné d'abord la science des biens immortels, et en a reculé pour plus tard la compréhension, afin que, cette science servant d'aiguillon au désir, l'homme se rendit plus digne de la posséder un jour.

3° Certaines prophéties s'appliquent à un double objet, dont l'un est ordinairement figuratif de l'autre : ainsi les prédictions qui regardent la désolation de la Judée pendant les soixante-dix années de la grande captivité, et celles qui concernent sa désolation finale ; celles qui sont relatives à la destruction de Jérusalem et à la fin du monde, dont cette destruction fut la figure. Ce qui est dit de l'un des deux événements, peut se dire de l'autre sous beaucoup de rapports ; mais il est aussi des différences que le Saint-Esprit n'a pas posées, afin de laisser nos esprits en suspens, et de ne pas prévenir le jour de Dieu.

Si l'on a tort de dire, à quoi bon des prophéties obscures, on aurait tort également de dire, à quoi bon des prophéties qui n'empêchent pas les malheurs d'arriver ; car, si elles ne détournent pas les malheurs, elles servent du moins d'avertissement aux croyants pour s'y soustraire, et disposent les élus à en tirer parti pour leur sanctification personnelle. Il est des prophéties qui ont réellement pour but d'arrêter les maux dont les nations sont menacées, et on en peut citer pour exemple celle de Jonas à l'égard de Ninive ; on ne saurait dire non plus quelle part d'influence les prophéties exercèrent sur le sort de la nation juive ; il en est plusieurs qui n'ont pas d'autre but, que celui qui vient d'être indiqué. Dans tous les cas, les prophéties, même les plus inutiles pour notre avantage temporel, nous apprennent au moins une chose importante, c'est que l'homme est l'arbitre de ses destinées, puisque rien n'arrive sans que Dieu l'ait prévu et ordonné. Or comme Dieu est le maître absolu de la nature, et comme il est toujours accessible aux prières du repentir et de la vertu, il s'ensuit que l'homme peut réellement tout ce qu'il veut pour sa prospérité, dans une certaine limite, et pour son salut d'une manière absolue.

Mais ici se présente une des plus hautes questions de la philosophie chrétienne : celle de l'alliance de la prescience divine avec la liberté de l'homme. On a trop rebattu cette misérable objection, qui n'est au fond qu'un sophisme de mots. Si Dieu ne prévoit pas les événements futurs, il est imparfait, et n'est plus Dieu ; s'il les prévoit, il les prévoit infailliblement, et l'homme n'est plus libre.

Toute la difficulté roule sur une équivoque ; prévoir, de la part de Dieu et de la part de l'homme n'est pas la même chose : l'homme prévoit, parce qu'il y a antériorité et postériorité par rapport à lui ; mais Dieu, pour lequel il n'existe ni passé ni avenir, ne prévoit pas, il voit. Il voit ce qui est ; et les choses sont, non point parce qu'il les voit, mais il les voit parce qu'elles sont. Il les voit d'un coup d'œil infaillible, puisqu'il ne peut se tromper. Elles naissent librement et spontanément de la volonté de l'homme, puisque l'homme veut et délibère. Il suffira d'un exemple, pour rendre ceci plus sensible : De ce que la sentinelle voit avec certitude tous les mouvements de l'ennemi qui s'approche, en choisissant et en éclairant ses voies, il ne s'ensuit pas que cet ennemi soit contraint de suivre celles que lui indiquerait un œil invisible pour lui.

L'homme ne se trompe, que parce qu'il prévoit ; et il ne prévoit, que parce que l'objet de sa pensée n'est pas encore par rapport à lui.

L'homme prévoit, parce qu'il vit dans le temps ; Dieu voit, parce qu'il vit dans l'éternité. Le temps est contenu tout entier dans l'éternité, donc Dieu le voit aussi tout entier. Un globe qui se meut dans une sphère immobile, ne donne qu'une idée bien imparfaite de ce profond mystère.

L'homme ne comprend pas l'éternité, puisqu'il ne peut comprendre l'infini. Il n'en a que des idées négatives ; il la conçoit par ce qu'elle n'est pas : elle ne commence pas et ne finit pas, elle n'est pas successive, c'est-à-dire composée d'une durée ou de plusieurs durées. Or c'est précisément parce qu'elle n'est pas successive, qu'il faut convenir qu'il n'y a, par rapport à elle, ni passé ni avenir, et qu'ainsi l'intuition de Dieu relativement aux événements futurs dans le temps, n'est point une prévision, mais une vision qui ne gêne en rien la liberté humaine. *Vocat ea quæ non sunt tanquam ea quæ sunt* (1).

Au surplus, une discussion approfondie sur ce sujet, serait tout à fait oiseuse, parce qu'elle ne jetterait que peu de lumières sur la question, et ne changerait rien aux convictions de l'homme. Il sent qu'il est libre de sa pensée, de sa volonté, de ses actes ; il le sent tellement, qu'aucun argument ne pourrait lui faire croire qu'il ne l'est pas. Les fatalistes n'ont écrit là-dessus que des démonstrations en l'air, auxquelles ils ne croyaient pas eux-mêmes ; et la preuve qu'ils n'y croyaient pas, c'est qu'ils les faisaient très-librement. D'un autre côté, l'homme, pour peu qu'il consente à raisonner, comprendra tout de suite que Dieu ne peut pas se concevoir ni être sans l'intuition des choses futures. Autrement il n'aurait pas créé ; car il eût été insensé de créer une œuvre dont il n'aurait pas connu d'avance les destinées. Il faudrait donc aussi faire remonter jusqu'à lui la nécessité d'agir ; c'est-à-dire ériger en dieu la fatalité.

Mais de ce que deux doctrines paraîtraient inconciliables, oserait-on en conclure que l'une ou l'autre est fausse, bien qu'elles soient l'une et l'autre démontrées, et nullement contradictoires ? Ce serait une bien téméraire outrecuidance ; car ce serait déclarer qu'une chose n'est point, par cela seul qu'on ne la comprend pas. Ou plutôt, ce serait nier ce que l'on comprend bien, à raison de ce que l'on comprend moins

L'homme est libre, c'est un fait d'expérience, de sentiment, de raison. Beaucoup de prophéties se sont accomplies avec une exactitude tellement précise et rigoureuse, qu'il est impossible de ne pas y reconnaître une révélation divine ; c'est un second fait acquis et démontré ; que celui qui ne saura pas les concilier, n'en accuse que lui-même.

Exemple : Jérémie s'adresse en ces termes à Sédécias : « Le Seigneur dit ceci : Je livrerai cette ville aux mains du roi de Babylone, et les Babyloniens la livreront aux flammes. Vous-même vous n'échapperez pas ; vous serez arrêté, pris et livré au roi de Babylone ; vos yeux jiront dans les siens, vous vous parlerez bouche à bouche, et vous serez emmené à Babylone. Ecoutez encore ce que le Seigneur ajoute. O Sédécias, roi de Juda ! voici ce qu'il vous dit : Vous ne mourrez point sous le glaive ; vous mourrez en paix ; vos dépouilles seront brûlées selon le rite usité pour les funérailles des rois vos prédécesseurs et vos ancêtres ; et on adressera à vos cendres les adieux accoutumés (2). » D'un autre côté, Ezéchiel dit du même prince : « Les habitants de Jérusalem seront forcés à la transmigration et réduits à la captivité ; le chef qui combat avec eux sortira au milieu des ténèbres de la nuit, emporté sur les épaules de ses gens, par une ouverture faite à la muraille, le visage couvert d'un voile, de peur qu'il ne voie la terre. Mais j'étendrai sur lui mon filet, il sera pris dans mes lacs ; je le conduirai à Babylone, au pays des Chaldéens, et il mourra dans

(1) Rom. iv, 17.

(2) Hæc dicit Dominus Deus Israël : Vade, et loquere ad Sedeciam regem Juda : et dices ad eum, hæc dicit Dominus : Ecce ego tradam civitatem hanc in manus regis Babylonis, et succendet eam igni. Et tu non effugies de manu ejus : sed comprehensione capieris, et in manu ejus traderis, et oculi tui oculos regis Babylonis videbunt, et os ejus cum ore tuo loquetur, et Babylonem introibis. Attamen audi verbum Domini, Sedecia rex Juda! hæc dicit Dominus ad te : Non morieris in gladio, sed in pace morieris, et secundum combustiones patrum tuorum regum priorum qui fuerunt ante te, sic comburent te, et væ, domine, plangent te : quia verbum ego locutus sum, dicit Dominus. (*Jer.* xxxiv, 2-5.)

cette ville, sans l'avoir vue. Je disperserai à tous les vents ses courtisans, ses défenseurs, ses soldats, et je tirerai le glaive après eux. (1) »

Or, Sédécias, réduit à l'impossibilité de défendre plus longtemps Jérusalem, est pris dans sa fuite, amené à Nabuchodonosor, qui lui reproche sa révolte, lui fait crever les yeux, et l'envoie à Babylone. Il y vit longtemps captif, et y meurt dans les chaînes.

Autre exemple : Le Messie naîtra de la famille de David, à Bethléem, quatre cent quatre-vingt-dix ans après la restauration de Jérusalem; il descendra en Egypte, portera le nom de Nazaréen; il sera doux, humble, bienfaisant; il guérira les langueurs et les infirmités : il sera méconnu, raillé, méprisé; il sera trahi par son disciple, livré à ses ennemis; sa robe sera tirée au sort, il sera attaché au bois parmi les scélérats, ceux qui le verront, branleront la tête ; ses lèvres seront arrosées de fiel ; il mourra. Son sépulcre sera glorieux, sa postérité innombrable, son empire universel et sans fin, tout l'univers se précipitera dans ses bras : telles sont les prophéties. Voici leur accomplissement : un homme naît de la race de David, au terme et au lieu indiqué; la persécution le force à se réfugier en Egypte, il revient habiter Nazareth. Il se donne lui-même pour le Messie, remplit toutes les conditions de douceur, de bonté, de mansuétude, opère une multitude de guérisons miraculeuses. Il est méconnu, raillé, persécuté, trahi par son disciple, livré à ses ennemis, attaché à la croix. Les soldats tirent sa robe au sort, les passants l'insultent en branlant la tête; on présente à ses lèvres une éponge trempée de vin et de myrrhe, il expire. Trois jours après il ressuscite, son Église se fonde, s'étend, se propage par tout l'univers, et toutes les nations viennent à lui.

Dira-t-on que tout ceci concorde par hasard ? Un tel hasard est beaucoup plus inadmissible qu'une prophétie. Doutera-t-on de l'événement ? Qu'on regarde le Christianisme, et qu'on étudie son histoire. Doutera-t-on des prophéties ? Qu'on demande aux Juifs qu'elles condamnent ; il les ont depuis plus de dix-huit siècles entre les mains.

Il y a cette différence entre la prophétie et les prédictions dans lesquelles se résume la prévision humaine, qu'on admire la sagacité du pronostiqueur, lorsque ses prévisions se réalisent à peu près ou en partie, tandis qu'on n'admire pas celle du prophète; on se contente de se tenir pour averti, quand on croit à sa parole. Nous disons à peu près ou en partie, car c'est à ce signe qu'on discerne une prophétie d'une prédiction : la prophétie est vraie dans toutes ses parties, une seule circonstance qui n'aurait pas son accomplissement, la rendrait fausse. Non pas, sans doute, que le prophète doive annoncer toutes les circonstances de l'événement qu'il prédit ; mais c'est que toutes celles qu'il annonce, doivent avoir leur plein et entier accomplissement. Il y a encore cette différence, que la prédiction est ordinairement obscure ou ambiguë, tandis que la prophétie est toujours claire et précise. Nous ne nous contredisons pas : une prophétie est obscure, en ce sens qu'elle n'est pas comprise avant l'événement; mais elle devient claire quand il s'accomplit, parce qu'elle s'y applique avec exactitude.

Le plus ou moins grand degré de clarté dans les termes n'est pas, toutefois, la véritable marque à laquelle on peut reconnaître la divinité d'une prédiction; il en est deux : avant l'événement, celui qui la fait, doit prouver sa mission divine par des miracles; après l'événement, il doit rester démontré qu'elle s'est accomplie sans ambiguité.

Qu'un homme vienne parler au nom du ciel, fût-il de la vie la plus sainte, sa doctrine présentât-elle les caractères les moins équivoques de la sainteté et de la perfection, nul autre homme n'est obligé de le croire ; parce que les dehors de sa piété peuvent être trompeurs, et parce qu'il peut être illusionné le premier. Mais que d'un mot le prophète ressuscite un mort, guérisse instantanément un malade, arrête le cours d'un fleuve, suspende le mouvement des astres : assurément il a tous les droits à être cru sur parole ; ou bien encore, lorsque déjà il a fait des prédictions que l'événement a justifiées.

(1) Dic : Ego portentum vestrum : quomodo feci, sic fiet illis, in transmigrationem, et in captivitatem ibunt. Et dux qui est in medio eorum, in humeris portabitur, in caligine egredietur : parietem perfodient ut educant eum : facies ejus operietur ut non videat oculo terram. Et extendam rete meum super eum, et capietur in sagena mea : et adducam eum in Babylonem in terram Chaldæorum : et ipsam non videbit, ibique morietur. Et omnes qui circa eum sunt, præsidium ejus, et agmina ejus, dispergam in omnem ventum : et gladium evaginabo post eos. (*Ezech.* XII, 11-14.)

Il est facile de comprendre l'aveuglement des Juifs, qui ne croyaient pas aux prédictions d'Elie, d'Elisée, d'Isaïe, de Jérémie; parce qu'ils avaient des prophètes menteurs, qui imitaient la vie, les mœurs, l'inspiration des prophètes véridiques, parlaient comme ceux-ci au nom du Seigneur, promettant des prospérités, et caressant l'orgueil de la nation, ses convoitises, son penchant à l'idolâtrie, et excusant les vices des princes et les mauvaises mœurs des particuliers. Mais il est plus difficile de l'excuser, car aucun de ces prophètes menteurs n'avait le pouvoir de fermer les cieux ou d'en faire descendre les flammes, comme Elie; d'adoucir l'amertume des eaux de Jéricho, et de féconder ses vallées, comme Elisée; de dire à Hananias, vous mourrez dans l'année, comme lui dit Jérémie, ou bien à Ezéchias, quel miracle désirez-vous que j'opère à vos yeux? voulez-vous que je fasse rétrograder la lumière? Du moment donc qu'une prophétie est reconnue pour venir d'un homme de Dieu, elle mérite une entière confiance. Il n'arrivera jamais que celui qui a prophétisé par l'esprit du Seigneur, prophétise ensuite par l'esprit du mensonge. La gloire de Dieu y est trop intéressée, nous l'avons déjà dit. Un Balaam, un Salomon, entraînés par la cupidité ou des passions plus honteuses encore, peuvent s'abandonner à des écarts déplorables; mais s'ils perdent la grâce qui fait les saints, ils ne perdront pas l'inspiration qui fait les prophètes, et s'ils prophétisent, ils diront encore vrai malgré eux ou à leur insu : *Num aliud possum loqui, nisi quod jusserit Dominus?*

Celles des prophéties qui ne sont pas appuyées par un miracle ou par une vie tout entière miraculeuse, ne peuvent plus être reconnues véritables qu'à l'événement; et s'il en est de cette espèce, elles ont été placées dans les livres saints comme autant de pierres d'attente pour l'édifice que le Seigneur se propose de construire un jour, elles serviront à y faire reconnaître sa main.

Mais il en est à peine quelques-unes dans ce cas, c'est-à-dire qui n'aient pas été appuyées par des miracles, ou affirmées par un accomplissement commencé. Car il est à remarquer que les petits prophètes, dont l'Ecriture ne cite pas de faits miraculeux, ont rappelé, ou même reproduit au temps opportun, les prophéties d'Isaïe, faites longtemps avant eux, plutôt qu'ils n'en ont émis de nouvelles. Et ils méritent à ces deux titres le nom de petits prophètes, plus encore qu'à celui de la brièveté comparative de leurs écrits.

C'est un enchaînement admirable que cette succession de prophètes, qui se suivent depuis le commencement du monde, se corroborent, s'élucident les uns les autres, tous occupés d'un seul et même objet, l'établissement de l'Eglise chrétienne, auquel se rattachent les destinées temporelles de la maison d'Abraham; car la prophétie ne sort pas de là, et elle s'arrête à ce point. C'est un fleuve majestueux qui a sa source à l'origine de l'humanité, faible d'abord, comme tout fleuve l'est à son début, puis grossissant à mesure qu'il traverse ses quarante ou quarante-neuf siècles, et s'arrêtant subitement, non point pour se perdre dans des sables stériles ou disparaître dans un gouffre, mais pour se diviser en mille rameaux, qui vont féconder la foi et les œuvres de mille nations diverses.

L'homme est à peine sorti des mains de son Créateur, qu'il l'offense; et cette offense est d'une telle gravité et d'une telle nature, que l'humanité elle-même en est bouleversée dans ses destinées et dans ses conditions d'existence; mais la faute n'est pas plus tôt commise, que le Créateur promet à l'homme un réparateur. Première promesse, ou révélation, comme on voudra l'appeler, qui forme l'origine et la source de toute prophétie : de ce moment le fleuve va commencer d'ouvrir son lit dans l'espace. Les sacrifices qui figurent l'offrande et l'immolation volontaire de celui qui se fera victime pour le genre humain, s'instituent. Le juste Abel le figure par sa mort, le juste Seth, par sa vie, le juste Hénoc, par son ravissement. Seth commence à instituer sur la terre un culte régulier, qui rappelle sans cesse son souvenir. Le juste Noé l'annonce aux hommes, et figure, par son arche surnageant au-dessus des flots du déluge et sauvant l'espérance d'une nouvelle humanité, la rédemption du genre humain, et la nouvelle Eglise qui contient elle-même le germe d'un monde nouveau.

Bientôt Abraham est choisi; Isaac est désigné après lui, puis Jacob, et ensuite Juda. Ici le fleuve prophétique creuse enfin son lit, et prend un cours plus majestueux, régulier, assuré; mais il jette à droite et à gauche des rameaux, car Abraham a eu une double

lignée, du même Isaac, et celle de Jacob doit aussi se diviser en deux branches. Toute la descendance d'Abraham a été bénie dans son auteur : une partie ne saurait, par conséquent, demeurer étrangère aux promesses prophétiques. Loth, son fils adoptif, ne saurait lui-même y demeurer étranger. Or, plusieurs nations viennent à se former de la famille abrahamique : Ammonites, Amalécites, Iduméens, Philistins, Madianites, Arabes et Hébreux. Toutes se trouveront un jour limitrophes ; la nation hébraïque sera, sous tous les rapports, sous celui de la puissance comme sous celui de la bénédiction, la principale. Elle se trouvera en contact dans le cours des siècles avec des nations étrangères : avec les Phéniciens de Tyr et de Sidon, avec les Syriens aborigènes, autre branche de la famille abrahamique, avec les Assyriens, les Perses, les Grecs, les Syro-Grecs et enfin les Romains. Tel est donc le cours que le fleuve va suivre à travers les âges. Le lit principal sera en Juda, parce que c'est la ligne qui aboutit au Messie ; diverses branches se projetteront vers ces nations diverses, à raison de leurs relations avec Juda. Rien ne s'écartera au delà, le reste du monde sera comme s'il n'était pas, sauf quelques vues à la dérobée, qui se rapportent aux temps du Messie, lorsque le fleuve quitte son lit, pour s'épanouir vers tous les peuples. Reprenons.

Dieu promet à Abraham de lui donner en Isaac une postérité innombrable, bénie et héritière de la promesse faite dès le commencement du monde ; une race puissante et forte, qui surpassera tous ses ennemis ; en Ismaël, une autre postérité également nombreuse et puissante, qui sera toujours en guerre avec ses voisins. Il lui donne la propriété de la Palestine pour sa descendance, et lui annonce qu'auparavant sa famille sera captive en Egypte pendant quatre cents ans ; mais qu'à ce terme, il la vengera des injustices de ses maîtres inhumains, et la conduira dans la terre de promission, où elle prendra la place des Chananéens.

Isaac transmet à Jacob la part principale de l'héritage divin, et lui assure la préférence sur Esaü, son frère aîné, auquel il promet pourtant aussi les richesses de la terre, et une postérité nombreuse. Dieu confirme à Jacob la promesse paternelle. Jacob, à son tour, la transfère à Juda, et accorde des bénédictions temporelles à ses autres fils.

Les prophéties s'accomplissent. Abraham devient, par Ismaël et les fils de Céthura, père de la nombreuse et puissante nation arabe. Isaac devient, par Esaü, père de la nation iduméenne. De Loth, le neveu d'Abraham, naissent les deux nations des Ammonites et des Moabites. Camuel, autre neveu d'Abraham, devient père des Syriens aborigènes. Pendant ce temps, la race bénie croît et multiplie dans l'Egypte, en attendant le moment de sa délivrance. Il sonnera lorsque, nation nombreuse et puissante, elle sera capable de venir se placer au milieu des précédentes, et de les dominer, ainsi qu'il lui a été promis.

Enfin son libérateur est né. Moïse vient, il lui ouvre les barrières de l'Egypte, frappe ce pays de dix plaies, le dépouille de grandes richesses, et engloutit son armée dans les flots de la mer Rouge. Il conduit le peuple émancipé de la servitude jusqu'aux limites de ses nouvelles possessions, et meurt.

Mais avant de mourir, il lui prédit ses destinées. Vous êtes un peuple opiniâtre, vous abandonnerez le Seigneur, et pour vous en punir il vous asservira au joug de ses ennemis ; vos champs seront dévastés, vos maisons livrées aux flammes, vos fils et vos filles au tranchant du glaive. Il est surtout une nation lointaine, nombreuse, puissante, dont vous aurez été longtemps sans savoir même le nom, dont vous ignorerez le langage, qui fondra sur vous des extrémités du Nord, vous dispersera, comme le vent disperse la paille, vous emmènera loin de votre patrie. Vous êtes sortis vainqueurs de l'Egypte, vous y reviendrez esclaves ; vous y serez vendus comme des troupeaux ; vous en êtes sortis par terre, vous y serez ramenés sur des navires. Enfin vos descendants reverront la patrie, le Seigneur leur enverra le prophète semblable à moi, puissent-ils l'écouter ! Ainsi dit Moïse avec plus de détails et dans un style plus énergique, et tel fut son testament.

Auparavant encore, et lorsque déjà Israël était en marche vers la terre de promission, Balaam avait été chargé de répandre des prophéties d'un autre genre parmi le reste des nations de race abrahamique. Israël est puissant, avait-il dit, ses tentes sont belles, ses champs sont fertiles ; il dévorera ses ennemis comme le lion et la lionne dévorent leur

proie. Ammonites, Moabites, Amalécites, Iduméens, vous serez asservis, vos possessions seront son héritage. Amalécites, son roi vaincra Agag, votre roi. Pour vous, Cinéens, vous serez donnés en pâture à l'Assyrien. Mais après cela, des peuples venus d'au delà des mers vaincront les Assyriens, désoleront les Hébreux, puis eux-mêmes ils périront à leur tour. D Israël sortira un dominateur, de Jacob une étoile qui éclairera l'univers.

Un long avenir, de grands et nombreux événements sont compris dans cette double prédiction; nous les verrons se développer un à un; et déjà elle-même donne un grand développement aux prédictions précédentes.

A peine Moïse a rendu le dernier soupir, Josué introduit le peuple élu dans la terre de promission. Alors commence à s'accomplir la promesse de Dieu envers Abraham, de le mettre en possession du pays occupé par les Cinéens, les Cénéséens, les Cedmonéens, les Héthéens, les Phéréséens, les Raphaïm, les Amorrhéens, les Chananéens, les Gergéséens et les Jébuséens. L'invasion, commencée par l'extermination et le massacre, se continuera jusqu'à Salomon par des conquêtes moins cruelles et un asservissement progressif. Alors la prophétie aura son entier accomplissement : « La race de Jacob dominera depuis le fleuve d'Egypte jusqu'à l'Euphrate. »

Nous ne raconterons pas les luttes intestines des différentes branches de la famille abrahamite, pendant la longue domination des juges en Israël. Successivement vainqueurs et vaincus, conquérants et tributaires, les forces de tous ces peuples se balancent. Mais enfin la race de Jacob va prendre le dessus, au moment qu'elle se constitue en monarchie, et dans la famille de Jacob, la tribu de Juda, conformément aux promesses divines. Saül, le premier monarque, commence à ébranler la puissance des Philistins, il dompte les Amalécites, et s'empare d'Agag, leur roi, qui est mis à mort. David achève la conquête de ces deux nations; il dompte les Jébuséens, soumet les Moabites, la Syrie tout entière, l'Ammonite, l'Idumée; enfin, il porte ses conquêtes jusqu'aux rives de l'Euphrate, comme le prouve la construction de Palmyre par Salomon, le roi pacifique. Sans doute, ces vastes possessions ne resteront pas soumises pour toujours à la maison de Jacob; il y aura des révoltes, plusieurs reprendront leur liberté; mais Ezéchias et Josias en réuniront de nouveau la plus grande partie, et s'étendront du côté des déserts jusqu'au cœur de l'Arabie; et enfin, Hérode possédera le tout une dernière fois, de manière qu'au moment où le Messie naîtra, l'apanage de Jacob se retrouvera tel que Dieu l'a promis à Abraham.

Le règne de David élargit encore, et considérablement, le fleuve prophétique. Ce prince, qui est lui-même prophète, et le plus grand personnage intermédiaire entre Moïse et le Messie, dépeint le désiré des nations à tant de traits, qu'il semble l'avoir contemplé par avance. Il le voit pauvre, humilié, plein de douceur et de bonté, de mansuétude, d'amour pour les hommes, auxquels il ne sait faire que le bien. Il le voit trahi par un de ses disciples, abandonné de tous les autres, couvert d'injures, d'opprobre, abreuvé de fiel sur le Calvaire. Il le voit descendre au sépulcre, mais non pour y endurer la corruption. Il voit tirer sa robe au sort, le disciple perfide, perdre son apostolat, qui est donné à un autre. Enfin, il voit l'Homme de douleurs ressusciter avec majesté; il ne peut compter sa nombreuse postérité, ses gloires, ses triomphes; il voit son empire s'étendre pacifiquement sur l'univers; il l'appelle son Seigneur, son Dieu; il le considère assis dans les cieux, à la droite du souverain Maître de l'univers. Il voit les luttes impuissantes des rois de la terre contre les conquêtes de l'Evangile; il appelle son avénement, et le place après le retour de la captivité : *Quis dabit ex Sion salutare Israel? cum averterit Dominus captivitatem plebis suæ, tunc exsultabit Jacob, et lætabitur Israel.* Mais il serait trop long, pour cette rapide analyse, de raconter ici toutes les prophéties du grand roi relatives au Messie (*Voy.* l'art PSAUMES).

La dernière qui vient d'être citée, en contient une seconde, non moins remarquable, relative à la *captivité* de Jacob, et dont le psaume CXXXVI^e^ serait un magnifique développement, s'il était démontré qu'il appartient à David plutôt qu'à Jérémie.

Il en est deux autres, dont une nouvelle, qui étendent encore le domaine anticipé de l'avenir : Le trône appartient désormais à la famille de David, et le Messie naîtra de sa race : La postérité de David, dit le roi prophète lui-même, demeurera éternellement, et son

trône sera brillant de gloire, comme le soleil et la lune sont brillants de lumière; *semen ejus in æternum manebit, et thronus ejus erit sicut sol in conspectu meo.* Isaïe expliquera dans la suite ce qu'il y a d'obscur en ces paroles.

La même promesse est renouvelée à Salomon, avec une extension de plus en plus grande : S'il demeure fidèle à Dieu, sa race ne défaillira pas sur le trône de David; mais s'il devient infidèle, si son peuple se livre à l'idolâtrie, Israël sera violemment arraché de la terre de promission, jeté à l'opprobre et au mépris de toutes les nations, et le temple qui vient d'être édifié, rasé jusqu'aux fondements.

Ce que le Seigneur insinue ici se réalise : Salomon devient idolâtre, et le champ de la prophétie s'élargit encore. Il ne restera que deux tribus avec la ville de Jérusalem à sa postérité, Jéroboam aura les dix autres tribus; mais qu'il fasse en sorte de rester lui-même fidèle. C'est le prophète Ahias de Silo qui parle ainsi; toutefois il ajoute que la séparation ne sera pas perpétuelle : *Affligam semen David super hoc, verumtamen non cunctis diebus.*

Jéroboam devient idolâtre; un prophète que l'Ecriture ne nomme pas, lui annonce qu'un descendant de David, qui s'appellera Josias, détruira ses autels idolâtriques, et les souillera pour toujours, en y brûlant des ossements humains. Alors la prophétie d'Ahias sera donc accomplie; la postérité de David aura recouvré les provinces qui s'étaient séparées. Mais comment cet événement sera-t-il arrivé? — Le même prophète, en ajoutant quelques détails à ces deux prédictions, le dira quelques années plus tard. D'abord la famille de Jéroboam aura été exterminée, et enfin Israël, plongé de plus en plus dans le péché par suite des mauvais exemples de Jéroboam, arraché de son pays, et emporté par-delà l'Euphrate, comme une poignée de paille que le vent disperse.

Le royaume d'Israël glissa rapidement sur la pente de l'idolâtrie où Jéroboam l'avait placé. Il eut cependant deux prophètes puissants par leurs œuvres, Elie et Elisée, qui le retinrent pour un temps sur le penchant de l'abîme; mais après la mort du dernier, l'attrait irrésistible, et pour ainsi dire fatal, qui l'emportait vers les dieux étrangers, reprit toute sa vigueur, et la prophétie s'accomplit : deux cent trente-quatre ans après la séparation d'avec Juda, Israël se vit enlever la moitié de ses provinces par Thelgatphalnasar, roi d'Assyrie, qui en transporta les habitants dans la Babylonie. Vingt ans plus tard, Salmanasar conquit celles qui restaient encore, et traita leurs habitants de la même manière. Samarie fut entièrement détruite.

Toutefois cet événement ne s'était pas accompli sans que la prophétie d'Ahias de Silo ne reçût de très-grands développements, et sans que toutes les circonstances de cet irréparable malheur n'eussent été annoncées à l'avance, c'est-à-dire sans que le Seigneur n'eût donné de graves et définitifs avertissements.

C'est d'abord le berger de Thécué, qui s'écrie dès le temps de Jéroboam II : La maison d'Israël est tombée, et elle ne sera point relevée; la fille d'Israël est gisante sur la terre, et personne n'ira l'éveiller. Dans les villes d'où il sortait mille habitants, il en restera cent; dans celles où il y en avait cent, il en restera dix. Il en sera de vous, ô fils d'Ephraïm, comme de celui qui fuyant devant le lion, se trouve face à face avec un ours, et qui se jetant de frayeur dans sa maison, pose la main sur un serpent, en croyant l'appuyer sur un meuble. Vous émigrerez au delà de Damas, dit le Seigneur, celui qui s'appelle le Dieu des armées. C'est la voix mélodieuse et puissante d'Isaïe qui fait retentir dans Juda ces menaçantes paroles : Malheur à l'orgueilleuse, à la riche Ephraïm! La vengeance du Ciel se prépare, elle arrive comme un nuage orageux, chargé de grêle et de tempêtes, comme l'ouragan impétueux qui renverse tout sur son passage. Ephraïm sera couché sur la terre. Ephraïm sera dévoré comme le fruit mûr avant le temps, sur lequel un passant jette la main aussitôt qu'il l'aperçoit. C'est le même prophète qui bientôt après, lorsque déjà Thelgatphalnasar s'apprête à la guerre, nomme un fils nouveau-né, *empressez-vous de ravir les dépouilles, accourez au butin,* et qui ajoute : Avant que cet enfant sache bégayer les noms de son père et de sa mère, le roi d'Assyrie aura détruit la puissance de Damas, et enlevé les dépouilles de Samarie. C'est Osée qui donne à une fille dont il vient d'être père le nom de *Sans miséricorde,* parce que, dit-il, le Seigneur ne fera point de miséricorde à Israël, et qui ajoute, en comparant la nation coupable à une épouse adultère : Je répudie

la mère, et je rejette les enfants, parce qu'ils sont fils de la fornication..... Ephraïm tendait les bras à l'Egyptien, et c'est l'Assyrien qui l'emmène ; *Ægyptum invocabant, ad Assyrios abierunt.* Voilà Israël qui émigre en Assyrie, je l'ai donné en présent au roi qui s'est déclaré le vengeur de ma gloire. C'est Michée, qui s'écrie de la part du Seigneur : Je vais rendre Samarie semblable au monceau de cailloux qui se trouve amassé dans le champ où la main de l'homme va planter la vigne ; ou plutôt, je ferai rouler ces pierres jusqu'au fond de la vallée, et la place des fondations restera nue.

Rien ne saurait être plus explicite et plus précis que ces menaces ; car ce ne sont que des menaces encore, puisque chacun des ambassadeurs divins s'empresse d'ajouter : Enfants d'Israël, revenez au Seigneur, votre Dieu, et il reviendra lui-même à vous. Mais non, Israël ne reviendra pas, et ses destinées auront ainsi leur entier accomplissement.

Jérusalem marchait à de semblables destinées, avec cette différence cependant qu'elle devait être rétablie, et que Samarie ne le serait jamais : aussi n'est-il question nulle part de la résurrection du royaume d'Israël, tandis que les prophètes placent toujours à côté de la menace la promesse de la restauration, quand il s'agit de celui de Juda.

Dès au sortir de l'Egypte, Moïse dit à son peuple : Après que le Seigneur t'aura dispersé parmi toutes les nations, tu reviendras à lui de tout ton cœur et de toute ton âme, et il reviendra lui-même à toi. Il te recueillera de tous les points du globe, te ramènera dans la patrie de tes ancêtres, et t'y multipliera plus qu'auparavant.

Isaïe, dès le commencement de ses prophéties, avertit Juda du sort qui l'attend : Votre pays, lui dit-il, est demeuré désert, vos villes ont été livrées aux flammes, les étrangers dévorent devant vous votre patrie, et la laissent couverte de ruines. La fille de Sion est abandonnée, comme après la vendange, l'ombrage élevé dans la vigne, comme après la récolte, la loge du champ de concombres, comme après la dévastation, la ville prise d'assaut. Mais bientôt il ajoute ces paroles pleines d'espérance : Le Seigneur des armées conservera de vous une semence, afin qu'il n'en soit pas de Sion comme il en a été de Sodome et de Gomorrhe. Vingt fois et sous vingt formes différentes, cette double prédiction revient dans ses poëmes. Mais s'il dépeint sous les plus tristes et les plus sombres couleurs la désolation prochaine de sa patrie, il se plaît davantage à chanter sa résurrection et sa prospérité futures. Rien ne surpasse le beau cantique, *Urbs fortitudinis nostræ Sion*, dans lequel il considère tout à la fois l'ancienne Jérusalem restaurée, et la Jérusalem spirituelle fondée par le Christ. Il traite de nouveau le même sujet au chapitre XLIX^e^ : *Audite insulæ, et attendite populi ;* mais nous ne saurions recueillir ici tout ce que le divin prophète a écrit sur ce double avenir. (*Voy.* l'art. ISAIE.)

C'est le sujet du poëme prophétique d'Osée, de ceux de Joël, de Michée, de Sophonie, ou plutôt ceux-ci semblent être des échos affaiblis de la voix d'Isaïe ; échos qui se répercutent d'instant en instant, à mesure que l'heure du malheur approche.

Quand enfin elle a sonné, Ezéchiel et Jérémie sont députés pour compter et indiquer à l'avance toutes les phases de la longue agonie d'une nation qui meurt pleine de vie, de sève, de force, sous les étreintes d'un ennemi plus puissant qu'elle. L'un compte les jours de la durée du siége de Jérusalem ; il dénombre les victimes qui périront dans les murs de la ville assiégée, celles qui périront dans les combats extérieurs, les fugitifs que le vent de la persécution dispersera par toute la terre ; il dépeint, sous les plus vives images, sous les figures les plus parlantes, les désastres et les calamités de ces temps à jamais malheureux. L'autre use sa voix à redire en tous les lieux, sous toutes les formes, à présenter, sous tous les emblèmes, jusqu'aux plus petits détails des événements qui vont s'accomplir. (*Voy.* les art. EZÉCHIEL et JÉRÉMIE.)

Mais, à leurs élégies lamentables, l'un et l'autre font bientôt succéder le chant de la résurrection.

Les chapitres XXXI^e^ de Jérémie, *In charitate perpetua dilexi te*, XXXVII^e^, XL^e^ et suivants d'Ezéchiel, forment avec le XLIX^e^, *Audite insulæ, et attendite populi*, le LII^e^, *Consurge, consurge, Sion*, et quelques autres de la fin du poëme d'Isaïe, le plus gracieux et le plus rassurant de tous les tableaux. Il est vrai qu'à travers les prospérités et les grandeurs de la nation restaurée, les divins poëtes aperçoivent les gloires pures et radieuses du

Messie, et c'en est le reflet qui donne à leur poésie sa suavité et ses charmes.

Et les nations voisines, et les autres branches de la famille abrahamique, que deviendront-elles au milieu des immenses désastres de la famille de Jacob? Attendez, voici leur sort: Iduméens, Moabites, Ammonites, Philistins, Arabes, Syriens, vous vous êtes réjouis des malheurs de la famille de Jacob; vous avez battu des mains à la ruine de Samarie et de Jérusalem; vous avez partagé les dépouilles de Samarie; vous avez aidé à coucher Jérusalem sur la terre, oubliant que Juifs et Israélites étaient vos frères: eh bien! voici votre arrêt: vous mourrez de la même main qui a donné la mort aux fils de Jacob; avec cette différence que vous, vous serez, comme Israël, emportés sans retour, et que, plusieurs siècles après, un fils de Jacob soumettra au joug vos misérables restes. Vous, Tyr et Sidon; vous, fils de Chus, qui habitez entre le Nil et le Sihor, vous périrez aussi. Tel est le sujet des chapitres XV, XVI, XVII, XXIII et XXXIV^e^ d'Isaïe; XXVII, XLVII, XLVIII et XLIX^e^ de Jérémie; XXI, XXV, XXVI, XXVII, XXVIII et XXXV^e^ d'Ezéchiel; du III^e^ de Joël; des deux premiers d'Amos; de la prophétie d'Abdias et du second chapitre de celle de Sophonie.

Et vous, superbe Babylone, orgueilleuse dominatrice des peuples; vous, perfide Egypte, qui conviez Jacob et Israël à la résistance, et qui vous brisez sous leur main comme un roseau fragile, écoutez, voici vos destinées: Le Seigneur montera sur un nuage léger, entrera en Egypte; tous les simulacres chancelleront sur leurs bases, le cœur de l'Egypte s'affadira dans sa poitrine; puis les Egyptiens combattront contre les Egyptiens, homme contre homme, ami contre ami, ville contre ville, province contre province. Toute sagesse périra; Pharaon n'aura plus que des conseillers affolés, insensés; les princes de Tanis et les sages de Memphis auront perdu le sens; les armées seront semblables à des troupeaux de femmes; la voie entre l'Egypte et l'Assyrie sera constamment frayée par des bandes d'Egyptiens émigrant pour la captivité. La terre de Chus, poste avancé de l'Egypte, ne lui servira plus de barrière. Ne comptez pas, ô famille de Jacob, sur le secours de l'Egypte, car vous succomberez comme elle; et comment celle-là vous sauverait-elle, qui ne pourra se sauver elle-même? En vous appuyant sur l'Egypte, vous vous appuierez sur une ombre, et la puissance de Pharaon s'évanouira en fumée. Plus il a de chevaux dans ses armées, plus grand sera le nombre des fugitifs; plus ceux-là sont légers, plus la fuite sera vive. Et vous qui aurez compté sur eux, vous resterez distancés, isolés et solitaires comme le signal érigé sur la montagne, comme le mât qui se dresse au sommet de la colline; ainsi parle Isaïe.

A son entrée dans l'Egypte, Jérémie place des pierres sous une arcade du palais de Pharaon, et dit aux émigrants qu'il accompagne: Nabuchodonosor, roi de Babylone, posera son trône au-dessus de ces pierres; il domptera l'Egypte et livrera ses habitants, qui à la mort, à la mort; qui à la captivité, à la captivité; qui au tranchant des armes, au tranchant des armes. Il brûlera les temples, emmènera les dieux captifs, et la terre d'Egypte se couvrira de son deuil comme d'un manteau. Pharaon Hophra, roi d'Egypte, sera livré aux mains du roi de Babylone, comme l'a été Sédécias, roi de Juda.

Déjà, longtemps auparavant, le même prophète avait annoncé à Néchao que son expédition de Charchamise serait cruellement compensée par les triomphes du roi d'Assyrie. Ezéchiel est beaucoup plus véhément: il représente le roi d'Egypte sous l'image d'un grand poisson, roi des fleuves, aux écailles duquel des milliers de petits poissons se tiennent agglutinés, qu'un pêcheur entraîne avec effort loin des rivages, et laisse ensuite pourrir au milieu des déserts; il peint l'Egypte comme un désert au milieu des déserts; il fait retentir les cris, les pleurs, les imprécations, les gémissements de la douleur. Il appelle le glaive des batailles contre Phaturès, Taphnis, No-Ammon, Péluse, Memphis, Héliopolis, Bubaste; il le promène d'un bout à l'autre de l'Egypte, de Péluse à la tour de Syène. Il compare de nouveau Pharaon à un grand poisson que le pêcheur dépèce, et dont il jette le sang et les intestins tout autour de lui; le peuple égyptien, à une armée qui s'engloutit dans les profondeurs d'un tombeau sans gloire, comme une pierre tombant dans les eaux d'un lac boueux et puant; à des soldats égorgés après leur défaite, que le vainqueur couche dans un même tombeau avec les eunuques et les lâches

Le tour de l'Assyrie viendra ensuite ; d'abord celui de Ninive, qui sera prise et saccagée par les Chaldéens, et perdra l'honneur d'être plus longtemps la capitale de l'empire, honneur transféré à Babylone ; les passants diront : Ce sont les ruines de Ninive, et personne n'exprimera de regrets : *Vastata est Ninive, quis commovebit super te caput?* dit le prophète Nahum. *Ninive quasi piscina aquarum aquæ ejus ; ipsi vero fugerunt : state, state ; et non est qui revertatur.* Chaldéens, pillez l'or, pillez l'argent, pillez les meubles précieux ; il y en a à l'infini. C'en est fait, tout est pillé, tout est dévasté, mis en débris ; voyez maintenant où est le lion ; car voici son fort détruit ; *ubi est habitaculum leonum?*

Mais cette Babylone, plus grande et plus puissante que Ninive, cette Babylone dont le Seigneur aura employé le bras pour se venger des injures de son peuple, et pour venger sur l'Egypte les injures faites à ce même peuple, que deviendra-t-elle? elle sera prise, saccagée, et subira à son tour le joug d'un peuple meilleur que le sien. Malheur à l'Assyrien, s'écrie Isaïe, c'est la verge dont je me suis servi, le bâton que ma main a saisi pour frapper ; mais il a l'orgueil de croire qu'il frappe de lui-même ; eh bien, il verra à quel état je le réduirai ! fardeau de Babylone ! ajoute aussitôt le prophète ; puis, aux chapitres XIII^e^ et XXI^e^, il peint avec enthousiasme le siége de cette ville par l'armée combinée des Mèdes et des Perses, le festin de Balthasar, la surprise et le sac de la ville, au milieu de la nuit : *Ascende, Elam ; obside, Mede : omnem gemitum ejus cessare feci. Pone mensam ; contemplare in specula comedentes et bibentes : surgite, principes, arripite clypeum.*

Jérémie dépeint le même siége aux chapitres L^e^ et LI^e^ de sa prophétie ; puis il trace à grands traits l'état postérieur de la Babylonie : des ruines ignorées et perdues sous le sable du désert, des lions, des serpents, une effrayante solitude, en un mot tout ce que nous voyons, et tout ce que peuvent dire les voyageurs qui explorent les rivages de l'Euphrate aux lieux où fut Babylone.

Il était impossible que le regard pénétrant d'Ezéchiel n'aperçût pas dans l'avenir ces mêmes ruines, que nous avons cherchées si longtemps et enfin retrouvées. Il les compare à celles d'un grand cèdre, abattu par la cognée du bûcheron, dont les branches se sont brisées dans sa chute, et dont les débris obstruent tous les abords de la montagne.

Habacuc couvre Babylone de ses prophétiques malédictions, Sophonie trace un rapide et poétique tableau de ses ruines : La belle Babylone deviendra une solitude, une impasse, un désert. Les troupeaux s'accoupleront sur ses débris, les bêtes de la terre pareillement ; l'onocrotale et le hérisson logeront sous le seuil de ses palais, le hibou gémira sur ses fenêtres, la corneille se réfugiera aux corniches de ses monuments.

Enfin, les premières prédictions se sont accomplies. Le royaume d'Israël n'est plus ; l'Égypte a été ravagée, ruinée, dépeuplée par Nabuchodonosor, et elle reste pour un demi-siècle dans un état de marasme voisin de l'anéantissement. Jérusalem est prise et détruite, la Judée conquise et dépeuplée ; Tyr et Sidon, rasées ; Philistins, Ammonites, Moabites, Arabes, Syriens, Chusites, Iduméens, emmenés en captivité. Il reste à accomplir une dernière prédiction, celle qui concerne la ruine de Babylone, alors reine de l'univers ; mais qui oserait entrevoir son accomplissement, et si elle s'accomplit, le terme de toute prophétie sera-t-il arrivé ?

Elle s'accomplira, puisque Dieu l'a dit, elle s'acomplira à un terme prochain, sans que le fleuve prophétique cesse de rouler ses flots majestueux à travers les tristes ruines de tant d'empires.

Car il y a à Babylone, parmi les captifs de Juda, un prophète de race royale, qui continuera la tradition prophétique, et qui dans quelques pages très-concises, mais très-claires, dira par anticipation l'histoire de l'avenir. Ecoutons sa parole.

Nabuchodonosor a vu en songe une statue dont la tête était d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer et les pieds de fer et d'argile ; une petite pierre détachée de la montagne sans aucun secours humain, frappe la statue à ses pieds d'argile et de fer ; elle tombe, se brise, se réduit en poussière, et à sa place la pierre croît, grossit comme une montagne et couvre l'univers.

Cette image est l'emblème, dit le prophète, de quatre empires successifs, qui asserviront l'univers : le premier, alors existant, est celui d'Assyrie, le second sera moindre en puis-

sance, le troisième encore moindre, mais le quatrième brisera tout ce qui lui fera obstacle; cependant, comme il sera composé de deux éléments inconciliables, sa constitution sera défectueuse. La petite pierre qui le réduira en poudre, amalgamera tous les éléments dont se composaient les quatre, se les incorporera, et croîtra au point de remplir l'univers, représente un cinquième empire, d'une autre espèce, fondé par Dieu même, qui embrassera l'univers, et durera sans fin.

Ceux qui possèdent une légère teinture d'histoire ont reconnu les quatre grandes monarchies qui devaient se succéder sur le globe, et l'Église chrétienne. Mais si tout ceci n'est pas assez clair, voici la même chose sous d'autres emblèmes. Quatre bêtes, figurant également quatre empires, apparaissent successivement sur la mer : la première est une lionne aux ailes d'aigle; elle se dresse sur ses pieds, et combat comme un homme; elle est vaincue par une seconde, semblable à un ours, dont la gueule est armée de trois rangs de dents; celle-ci, par la troisième, semblable à un léopard ailé, et celle-ci enfin par une quatrième, de forme indescriptible, qui broye tout sur son passage, et à laquelle rien ne peut résister. La dernière a ceci de remarquable, que son front est armé de dix cornes; trois tombent à la fois, une plus puissante qu'elles les remplace; celle-ci blasphème et fait la guerre aux saints pendant trois temps et demi. Puis le Tout-Puissant l'arrache, la fait rentrer dans le néant, ainsi que la bête, et établit à tout jamais le règne des saints sur la terre.

Tout le monde a pu reconnaître les quatre grandes monarchies, dont l'empire romain est la dernière; les six compétiteurs ou collègues vaincus par Constantin, le règne de ses trois fils, auxquels succède Julien l'Apostat, son règne de trois ans et demi, et enfin le règne des saints définitivement établi après la mort de ce tyran.

Voilà donc l'histoire de l'avenir tracée à grands traits jusqu'au cinquième siècle du Christianisme. Maintenant, si nous désirons des détails, ils abondent, et sont remarquables de précision et de clarté. Si nous demandons combien durera la captivité de Juda, Jérémie répond soixante-dix ans; et Daniel ajoute que ces soixante-dix ans représentent soixante-dix semaines d'années, c'est-à-dire quatre cent quatre-vingt-dix ans, qu'il faudra compter entre l'ordonnance donnée pour la reconstruction de Jérusalem et la naissance du Christ.

Tels seront les principaux événements qui rempliront l'intervalle. Un prince du nom de Cyrus mettra un terme à la captivité, dit Isaïe; Jérusalem et le temple seront rétablis dans des temps difficiles, dit Daniel; les Juifs qui auront cherché un refuge en Egypte y auront trouvé la mort, dit Jérémie. La nation, corrigée de son penchant à l'idolâtrie, ne s'y livrera plus jamais, disent tous les prophètes.

L'empire médo-perse sera remplacé par un empire grec, qui se divisera en quatre monarchies, sans qu'il en reste rien pour les descendants de celui qui l'aura fondé. Celles du Midi et du Nord seront les plus puissantes : il y aura entre elles de grandes guerres, des traités et des alliances de famille, suivies de trahisons et de perfidies. La terre sainte passera successivement de l'une à l'autre. La monarchie du Nord aura ensuite pour chef un prince impudent, qui foulera aux pieds les lois divines et humaines; il fera la guerre au roi du Midi, enlèvera de grasses dépouilles, reviendra pour piller encore, et sera chassé par les Romains. Il retombera de tout le poids de sa puissance sur la terre sainte, et y causera les plus grands maux. Il profanera le sanctuaire, et fera cesser le sacrifice perpétuel. Mais quelques serviteurs fidèles du vrai Dieu se réuniront pour lui résister; ils lui feront la guerre, et mineront peu à peu sa puissance par les plus grands efforts et les plus rudes travaux; ils y acquerront un nom fameux et une gloire immortelle, et le peuple saint sera sauvé.

Ainsi dit Daniel, avec beaucoup plus de détails, ou plutôt avec de tels détails, que les historiens n'auraient plus que les noms propres à y mettre. (*Voy.* l'art. Daniel.)

Le même prophète ajoute que les fils d'Edom, de Moab et d'Ammon seuls ne souffriraient aucun préjudice de la part du prince impie.

Si cette prophétie paraît incomplète en ce qui concerne ces derniers peuples et les

grandes luttes des Machabées, c'est que le surplus avait déjà été annnoncé auparavant par d'autres prophètes.

Et d'abord, en ce qui concerne les Iduméens, les Moabites et les Ammonites, dont la captivité devait pareillement avoir une fin, ainsi qu'il était prédit, Joël les convoque avec les Tyriens et les Sydoniens dans la vallée de Josaphat, pour y subir un redoutable jugement de la part du Seigneur, une vengeance par les armes, suivant qu'ils l'ont mérité, en insultant aux douleurs de Jérusalem, et il fixe pour cette grande et sanglante exécution le temps qui suivra le retour de la captivité : *cum convertero captivitatem Judæ et Jerusalem.* Amos, en terminant sa prophétie, prédit que Juda, de retour de sa longue captivité, possédera les restes de l'Idumée et des autres nations par lesquelles il aura lui-même été possédé, celles-là principalement qui appartiennent à la race bénie : *ut possideant reliquias Idumææ, et omnes nationes, eo quod invocatum sit nomen meum super eos.* La courte prophétie d'Abdias roule tout entière sur le même sujet. Il la termine ainsi : « La maison de Jacob possédera ceux par qui elle avait été possédée. La famille de Jacob sera le feu, la famille de Joseph la flamme, et la famille d'Esaü l'étoupe; il ne restera plus rien de la famille d'Esaü, c'est le Seigneur qui l'annonce. La montagne d'Esaü deviendra l'héritage de ses voisins du côté du midi, et de ceux qui habiteront le pays des Philistins : ils y joindront l'antique possession d'Ephraïm et les provinces de la Samarie; le pays de Galaad appartiendra à Benjamin. L'armée des fils d'Israël, après son retour de captivité, s'établira dans le pays des Chananéens jusqu'à Sarepta, et celle de Jérusalem, de retour des bords du Bosphore, occupera les villes du Midi. Et les vainqueurs monteront au mont de Sion, pour y rendre grâce de la conquête du mont d'Esaü; et tout le royaume appartiendra au Seigneur (1). »

En ce qui concerne les guerres d'Antiochus-Epiphane et ses persécutions contre la Judée, elles sont décrites aux XXXVIII et XXXIX^e^ chapitres d'Ezéchiel. Tous les événements temporels se trouvent donc ainsi déterminés d'avance, et annoncés avec leurs circonstances principales, quelquefois avec de grands détails, et l'histoire se charge de justifier la prophétie.

Mais tout ceci n'est qu'un accessoire. L'événement capital, celui auquel tous les autres se rapportent, la naissance et la divine mission du Christ, sont annoncées d'une manière beaucoup plus précise encore, et avec de bien plus grands détails. Le prophète royal, Isaïe, Jérémie, n'ont rien laissé à dire aux évangélistes. Michée révèle à l'univers que le désiré des nations doit naître à Bethléem de Juda, Daniel en fixe l'époque à une année près ; le même prophète ajoute qu'il sera rejeté et livré à la mort par son peuple, que ce peuple sera rejeté à son tour, et Jérusalem livrée à la destruction par un peuple qui viendra avec un général; que le temple sera renversé pour ne plus se relever, que le sacrifice sera aboli, et que la désolation de la nation n'aura plus de terme.

Après le retour de la captivité, Aggée encourage les Juifs à rebâtir le temple, en leur assurant qu'il n'y a plus qu'un peu de temps à attendre avant que le Messie ne soit envoyé des cieux, et qu'il remplira de sa gloire l'édifice qu'ils élèvent en ce moment; Zacharie redit également ces consolantes paroles : le Messie est sur le point de descendre des cieux; puis il ajoute des détails encore ignorés, savoir : qu'il fera son entrée royale à Jérusalem monté sur une ânesse suivie de son ânon. Qu'il sera livré pour trente pièces d'argent, que cet argent sera jeté dans le temple par celui qui l'aura reçu, et ensuite versé entre les mains d'un potier.

Il appartenait à Zacharie, l'avant-dernier des prophètes, d'ajouter une dernière main aux prophéties précédentes relativement à l'histoire de la nation juive, et d'en fixer à l'avance les dernières phases : il n'y a pas manqué. Il décrit au XII^e^ chapitre de son poëme les persécutions d'Antiochus, la désolation de la Judée, et les actions valeureuses

(1) Et erit domus Jacob ignis, et domus Joseph flamma, et domus Esau stipula : et succendentur in eis, et devorabunt eos : et non erunt reliquiæ domus Esau, quia Dominus locutus est. Et hæreditabunt hi qui ad Austrum sunt montem Esau, et qui in campestribus Philistiim : et possidebunt regionem Ephraim, et regionem Samariæ : et Benjamin possidebit Galaad. Et transmigratio exercitus hujus filiorum Israel, omnia loca Chananæorum usque ad Sareptam : et transmigratio Jerusalem, quæ in Bosphoro est, possidebit civitates Austri. Et ascendent salvatores in montem Sion judicare montem Esau : et erit Domino regnum. (*Abd.* II, 18-21.)

des fils du généreux Mathathias. Aux chapitres suivants, il décrit le bonheur et la richesse de Jérusalem restaurée par les Asmonéens, et annonce la cessation de toute prophétie. Il montre les disciples du Messie fuyant éperdus quand il est livré, il le montre fixé par les pieds sur le mont des Oliviers, la nation juive divisée à son sujet en deux camps, la prise de Jérusalem et sa destruction, le royaume du Christ qui commence à s'étendre par toute la terre, puis enfin toutes les nations qui combattirent jadis contre la ville sainte, y venant désormais d'année en année adorer pieusement le souverain Roi, le Seigneur des armées, et célébrer ses solennités.

Il ne restait plus à Malachie, le dernier des prophètes de la primitive alliance, qu'à montrer au doigt le Précurseur de la nouvelle; il le montre, puis descend dans la tombe : « Voilà, dit-il, que je vous envoie mon ange, qui préparera la voie devant ma face. Et aussitôt apparaîtra dans son temple le Dominateur que vous attendez, l'Ange du Testament, après lequel vous soupirez. Le voici, il vient, dit le Seigneur des armées (1)..... Voilà que je vous envoie le prophète Elie, avant le jour grand et solennel du Seigneur; qu'il convertisse à leurs fils le cœur des pères, et à leurs pères le cœur des fils, de crainte qu'en venant je ne sois forcé de frapper la terre d'anathème (2). » Ainsi finit Malachie

Mais si la bouche des prophètes se tait, leur voix continue de retentir, et bientôt elle va se croiser avec des voix nouvelles, inspirées, cette fois, par l'Evangile.

Nous avons laissé en arrière, uniquement pour ne pas prolonger outre mesure cette introduction, une multitude de prophéties relatives à la conversion des nations et à la propagation de la foi chrétienne sur tous les points de l'univers. C'est un sujet sur lequel David et Isaïe s'étendent avec une complaisance infinie; c'est celui de tous qui inspire aux divins poëtes leurs accents les plus sublimes et les plus mélodieux. Mais il faudrait reproduire la moitié de leurs ouvrages. Jérémie l'a traité pareillement aux chapitres XXX et XXXI[e] de son recueil.

Toute prophétie se terminait en Jésus-Christ, puisqu'il en était lui-même la fin; cependant l'accomplissement d'une seule devant être différé de quelques années, il ne pouvait manquer de la rappeler et d'y joindre d'utiles détails. Il ne pouvait manquer davantage d'en émettre lui-même de nouvelles, pour l'affermissement de ceux qui croyaient en lui et qui y croiraient dans la suite ; mais toutes devaient se résoudre à une époque très-rapprochée : car désormais, les prédictions à long terme n'avaient plus d'objet.

C'est ainsi qu'il prédit la destruction de Jérusalem et du temple, marquant les circonstances qui précéderaient cet événement, afin que ses chers disciples n'en fussent pas les victimes, et une des circonstances qui la suivrait, afin que ce fût un témoignage éternel pour les siècles à venir.

Il s'élèvera, dit-il en parlant de la destruction de Jérusalem, de faux christs et de faux prophètes; vous entendrez parler de guerres et de symptômes de guerre; mais ne vous troublez pas, car ce ne sera encore que des indices. Il y aura des guerres, des pestes, des famines, des tremblements de terre locaux, et ce sera le commencement des douleurs. Vous subirez la persécution dans tous les pays, il y aura des scandales, des défections, des faux prophètes; le zèle se refroidira, l'Evangile sera prêché par toute la terre. Mais enfin, lorsque vous verrez dans le lieu saint l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel, alors que ceux qui seront dans la Judée, s'enfuient dans les montagnes, que ceux qui seront sur le toit, ne prennent pas le temps d'enlever leurs effets, et que ceux qui seront aux champs, ne rentrent pas dans la ville pour prendre leurs vêtements.

Cet avertissement prophétique, qui n'est pas pour nous d'une clarté parfaite, parce que nous ignorons le plus grand nombre des événements accomplis entre la mort du Sauveur et le siége de Jérusalem par les Romains, l'était suffisamment pour ceux auxquels il s'a-

(1) Ecce ego mitto angelum meum, et præparabit viam ante faciem meam. Et statim veniet ad templum suum Dominator quem vos quæritis, et angelus testamenti quem vos vultis. Ecce venit, dicit Dominus exercituum. (*Mal.* III, 1.)

(2) Ecce ego mittam vobis Eliam prophetam, antequam veniat dies Domini magnus et horribilis. Et convertet cor patrum ad filios, et cor filiorum ad patres eorum : ne forte veniam et percutiam terram anathemate. (*Mal.* IV, 5.)

dressait, puisque aucun chrétien ne se laissa envelopper dans la ville par l'armée assiégeante.

Jésus-Christ dit encore que le temple serait détruit sans qu'il en restât pierre sur pierre. Les Romains l'incendièrent et Julien l'Apostat arracha la dernière pierre des fondations, trois siècles plus tard, sous prétexte et dans l'espoir de le rebâtir. Depuis lors le monde entier est témoin de la vérité de la prophétie, comme il est témoin de la désolation persévérante de la nation, selon qu'il avait été prédit par Daniel : *Usque ad consummationem et finem perseverabit desolatio.*

Tout ceci n'était pas assez : le Sauveur devait encore annoncer à ses disciples les difficultés qu'ils auraient à vaincre, les maux qu'ils auraient à endurer, les scandales dont ils seraient les témoins, le succès de leur mission, afin que rien ne pût les décourager en les faisant douter de l'entreprise. Il leur annonça donc sa mort, leur propre lâcheté, le reniement de Pierre; il leur annonça qu'il sortirait glorieux du tombeau au bout de trois jours. Il leur prédit la haine universelle qui devait les accueillir, les persécutions, les supplices, le martyre; et cependant l'extension de sa doctrine par tout l'univers, et son triomphe définitif. Puis avant de les quitter, il leur laissa pour gage cette consolante promesse : Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles.

Le Sauveur ne fut pas plus tôt monté dans les cieux que l'esprit prophétique, infus par le Paraclet, se répandit sur tous les disciples: les uns parlèrent les langues, les autres expliquèrent les Ecritures, ceux-ci prédirent l'avenir, et le don fut si abondant, que l'apôtre saint Paul se vit dans la nécessité d'en modérer l'usage ; mais il ne devait être que passager, parce qu'il n'était fait qu'en vue de l'édification.

Si on en excepte l'apôtre saint Jean, qui dressa dans son Apocalypse un ample et magnifique tableau des persécutions de l'Eglise pendant les trois premiers siècles, et ensuite de ses triomphes et de ses gloires, les apôtres ne laissèrent que peu de prédictions. Saint Paul donne des détails sur la résurrection des morts, saint Pierre sur la fin du monde. L'un et l'autre, ainsi que saint Jude, parlent amplement des gnostiques, mais déjà ils existaient.

Là se bornent à peu près les prophéties du Nouveau Testament, et la raison est facile à comprendre : le temps des espérances était fini, et celui des réalités commençait.

Dès la plus haute antiquité, la plupart des peuples imaginèrent des moyens artificiels d'interroger l'avenir ; l'histoire des premiers temps nous a conservé les noms de plusieurs devins fameux, qui jouèrent un grand rôle, mais moins, sans doute, par leur savoir que par leur savoir-faire. L'origine des devins, des sibylles, des sorts et des oracles, se perd dans la nuit des siècles. Le plus ancien de tous les livres, le Pentateuque, nous montre toutes les pratiques de la divination établies dans le pays de Chanaan dès le temps de Moïse ; en Egypte, dès le temps de Joseph. Hésiode, Homère, Hérodote, nous les montrent dans la Grèce à une époque qui précède les temps historiques. Aussi loin que nous pouvons remonter dans l'histoire de l'Italie, de la Gaule, de la Germanie, nous y trouvons les enchanteurs, les vierges fatidiques, les devins. Aucun peuple encore vierge n'a jamais été rencontré sur l'ancien et le nouveau continent, qui fût dépourvu d'oracles, soit d'une espèce ou d'une autre.

Dans les différents procédés employés pour pénétrer les secrets de l'avenir, il y a de l'imitation, de l'invention, de l'étude, de la supercherie. Il importe beaucoup de ne pas confondre ces choses en s'appliquant à l'étude de l'histoire.

Dieu se manifestait aux hommes des premiers âges du monde soit par des songes ou des visions, soit en les remplissant d'un saint enthousiasme, qui leur ôtait, pour ainsi dire, la facilité d'exprimer autre chose que ce qu'ils ressentaient, de prononcer d'autres paroles que celles qu'il leur inspirait. On en peut citer pour exemple Balaam, Saül, Elisée, Ezéchiel et Jérémie. Les temples du sommeil, où les consultants allaient dormir, apres avoir fait usage de certains aliments ou de certaines boissons narcotiques, propres à donner des visions nocturnes d'un caractère extraordinaire et violent, considérées comme plus éminemment divines, à proportion de ce qu'elles impressionnaient plus vivement l'imagination, ne furent donc que de l'imitation

A l'imitation de l'enthousiasme divin, on enivra la plupart des ministres des oracles, les pythies et même certains prêtres des dieux, par le moyen de boissons ou de fumigations aphrodisiaques, qui les jetaient dans un état extra-naturel, soit de fureur, soit d'extase. On a employé, ou même on emploie encore à un pareil usage des danses frénétiques, le tournoiement, la fixité du regard, certains genres de musique, et différents autres moyens propres à déterminer des hallucinations et le vertige. Il est très-remarquable de voir Saül user de la musique pour calmer sa frénésie, et Elisée employer également la musique pour monter son âme au diapason de l'inspiration.

L'étude de la nature fournit l'art du pronostic, et peut-être les premiers éléments du culte idolâtrique adressé aux animaux. L'étude des phénomènes célestes conduisit à l'astrologie, celle de la nature physique de l'homme, à la physiognomonie, qui se divise en plusieurs branches, telle que la métoposcopie, la chiromancie, la phrénologie. L'étude des mœurs et des habitudes des animaux conduisit à l'aruspicine et aux diverses espèces des sciences augurales.

Un fait rapporté au commencement de la Bible, et qui remonte à l'origine du monde, jette un grand jour sur une multitude de faits analogues des temps idolâtriques. Abel et Caïn offraient à Dieu des sacrifices, dit Moïse ; or Dieu agréait ceux d'Abel, et ne regardait pas ceux de Caïn. Il y avait donc des signes auxquels on pouvait reconnaître primitivement l'acceptation divine ; et il n'est plus étonnant, après cela, de voir les prêtres du paganisme interroger le foie, le cœur, les entrailles des victimes, les tourbillons de la fumée du sacrifice, les élancements de la flamme, les cendres du bûcher. Et il faut en faire la remarque, le paganisme était une religion intéressée : on voulait bien rendre aux dieux les plus grands honneurs, mais à condition d'en recevoir le prix ; rien pour rien, c'était la règle, et on n'imaginait même pas qu'il pût en être autrement.

Nous croyons que toute la science du sortilége est de pure invention. Le sortilége est l'art de consulter le sort, et d'augurer ensuite selon que le sort est favorable ou contraire. Il existe vingt espèces de rabdomancies, c'est-à-dire vingt manières de mêler et de jeter des baguettes préparées, des flèches, des osselets, des dés, et de combiner les diverses significations des figures régulières ou irrégulières qu'ils décrivent, selon la place qu'ils occupent relativement les uns aux autres. Il y eut des *sorts* très-fameux dans l'antiquité en différents lieux. Il y eut l'axinomancie, la cosquinomancie, l'aleuromancie, l'alectruomancie, l'hydromancie. Il y eut l'auspicine, ou l'art de tirer des présages de tous les événements fortuits, ou considérés comme tels. Il y eut les sorts de Virgile, d'Homère, d'Hésiode. Ou plutôt, il est peu d'objets et il n'est guère de moyens imaginables qui n'aient été employés à l'art divinatoire ; nous ne dirons pas avec quel succès : les doctes le savent, et les ignorants peuvent s'en faire une idée, pour peu qu'ils soient gens d'esprit.

Et il n'y a pas, autant qu'on pourrait le croire, lieu d'être surpris qu'un art si futile et des moyens si vains aient obtenu tant de crédit pendant de longs siècles ; car plusieurs causes ont contribué à prolonger le règne de la déception ; d'abord le désir naturel que tout homme éprouve de connaître l'avenir, et même le besoin qu'il en aurait, s'il pouvait le satisfaire ; ensuite les idées préconçues, et il n'est rien dont les peuples s'infatuent plus aisément que de l'erreur, rien dont ils reviennent plus difficilement que de leurs préjugés ; en troisième lieu, la consécration religieuse de toutes les pratiques. Or il n'est rien qu'on aime moins à discuter que ses croyances ; on croit, et on veut croire parce qu'on croit ; le Christianisme le premier a demandé une foi raisonnée, *rationabile obsequium*. En quatrième lieu, le charlatanisme de ceux qui exploitaient, à l'aide de ces moyens, la crédulité publique.

Et le charlatanisme en inventa une multitude : les statues remuantes, parlantes, les dieux buvant et mangeant, comme celui que Daniel fit mettre en pièces à Babylone ; les animaux dressés à répondre à de certaines questions, les apparitions fantasmagoriques, comme en Egypte, la pompe et l'appareil de certaines cérémonies, le secret de décacheter et de recacheter des lettres, l'extase magnétique, les correspondances par signe ou par des voix souterraines.

Ceux qui ont prétendu que tout était de pure supercherie dans les oracles se sont trom-

pés, ceux qui crurent y reconnaître l'intervention divine se trompaient, ceux qui prétendraient que tout y était science, combinaison, effets physiques, se tromperaient également. Il y eut des effets physiques, de la science, des combinaisons, de l'art, des supercheries. Nous examinerons plus tard s'il y eut du démoniaque.

Est-ce la peine de parler de tant de prophéties sur toutes sortes de sujets qui ont couru le monde même depuis les temps évangéliques? Chacune des époques marquantes dans l'histoire, chaque révolution a toujours eu le privilége de faire naître des essaims de prophètes, l'homme voulant constamment dépasser et prévenir les desseins de la Providence. Prophètes menteurs, ou trompés les premiers ! fatuité ou sottise ! et toujours déception.

Nous ne savons si l'homme mérite d'être trompé, mais certes il aime bien à l'être : c'est qu'une douce illusion en perspective le console des tristes réalités du présent, en lui donnant l'espérance.

Nous terminerons là cette étude déjà passablement longue, dans laquelle nous nous sommes moins proposé pour but de démontrer des principes, que d'éclaircir la question qui va être traitée dans cet ouvrage. En fait de démonstrations, il n'y a plus rien à dire sur les prophéties et les miracles ; et à quoi bon répéter sans cesse ce qui a été dit tant de fois et si bien? Analyser P. D. Huet, dans sa *Démonstration évangélique*, les *Dissertations* sur les *Prophéties* et sur les *Miracles* du cardinal de la Luzerne, les Traités de controverse philosophique de Lefranc de Pompignan, les *Dissertations* de Sherlock, ou tel autre ouvrage qui ne laisse pas lieu à la réplique, serait les affaiblir. Et d'ailleurs, comme il a été répondu à toutes les objections d'une manière péremptoire, la discussion semble terminée. Il n'est guère probable qu'on la rouvre, car tout paraît avoir été dit de part et d'autre, et le temps n'est plus à l'incrédulité.

DICTIONNAIRE

DES MIRACLES

ET

Des Prophéties.

A

ABD-EL-MELECH (Prophétie qui le concerne). Jérémie avait été descendu dans une des basses fosses de la prison par ordre de Sédécias. Un esclave éthiopien, du nom d'Abd-el-Melech, attaché à la maison du roi, alla trouver le prince, et en obtint la permission d'extraire le prophète de ce lieu de mort, et de le faire garder dans le vestibule de la prison. Il employa les précautions les plus délicates, dans l'accomplissement de cette œuvre périlleuse, et put rendre Jérémie sain et sauf à la lumière ; noble et touchante action qui ne devait pas rester sans récompense. Jérémie lui dit de la part du ciel : « Le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël, dit ceci : J'accomplirai envers cette ville toutes les menaces, mais non les promesses qui sont sorties de ma bouche, et vous serez témoin de leur accomplissement. Mais je serai votre sauvegarde, dit le Seigneur, et, en ce jour, vous ne tomberez point aux mains de ces hommes dont vous avez une si grande frayeur; je vous en délivrerai; vous éviterez le glaive, et vous aurez la vie sauve, parce que vous avez eu confiance en moi, dit le Seigneur (1). »

L'Ecriture ne dit pas si cette prophétie reçut son accomplissement ; mais en voyant la manière dont s'accomplirent toutes celles qui étaient sorties de la même bouche, il est impossible de le révoquer en doute.

ABDIAS. Le prophète Abdias ne nous est connu que par la prophétie qui se lit sous son nom parmi celles des petits prophètes ; on ignore absolument ce qui est relatif à sa personne. Cette ignorance a donné lieu à une multitude d'opinions diverses et de dissertations, que nous ne relaterons point ; il y aurait matière à un livre de plus, mais il serait aussi inutile que ceux qui l'auraient précédé, puisqu'il n'éclaircirait rien. Il est même impossible de déterminer, d'une manière satisfaisante, dans quel temps Abdias a dû vivre : sa prophétie ne jette à cet égard que de faibles lumières. Elle est adressée aux Iduméens, auxquels elle reproche de s'être réjouis des malheurs de Jacob, de s'être unis aux nations ennemies du sang israélite, pour opprimer leurs frères, et d'avoir applaudi à la ruine de Jérusalem. En supposant que ces événements fussent déjà accomplis, la prophétie aurait été faite pendant la durée de la grande captivité, ou postérieurement ; mais cette supposition est toute gratuite, car les événements aperçus par un prophète dans le lointain de l'avenir, sont déjà passés pour lui, et il en parle comme de faits antérieurs.

L'Idumée fut dévastée et conquise d'abord par Nabuchodonosor, cinq à six ans après la destruction de Jérusalem ; elle le fut plus tard par Judas Machabée, mais c'est au premier de ces deux événements que le prophète semble faire allusion, car ce sont les nations étrangères et non les Juifs qu'il convoque à la vengeance et au pillage.

Mais ceci ne résoudrait pas toute la question, car longtemps auparavant, les Iduméens avaient déjà donné à leurs voisins les plus graves sujets de plainte. Rasin, roi de

(1) Vade et dic Abdemelech Æthiopi, dicens : Hæc dicit Dominus exercituum Deus Israël : Ecce ego inducam sermones meos super civitatem hanc in malum, et non in bonum ; et erunt in conspectu tuo in die illa. Et liberabo te in die illa, ait Dominus ; et non traderis in manus virorum, quos tu formidas, sed eruens liberabo te ; et gladio non cades, sed erit tibi anima tua in salutem, quia in me habuisti fiduciam, ait Dominus. (*Jer.* xxxix 16.)

Syrie, et Phacée, fils de Roméliа, roi d'Israël, ayant attaqué Achaz, roi de Juda, et assiégé, quoique sans succès, la ville de Jérusalem, s'emparèrent d'Aïla, et l'abandonnèrent aux Iduméens qui les avaient aidés dans cette expédition, et avaient massacré un grand nombre d'habitants du royaume de Juda (*II Par.* XXVIII, 18; *IV Reg.* XVI, 6). Or, selon toute apparence, c'est plutôt de ceci que le Prophète veut parler, car il reproche aux Iduméens d'avoir versé abondamment le sang de Juda, *propter interfectionem*, et il désigne l'époque, en disant : « Lorsque les étrangers faisaient son armée captive, et se disputaient la possession de Jérusalem, *Quando capiebant alieni exercitum ejus... et super Jerusalem mittebant sortem.* » Phacée avait détruit en une seule bataille une armée de cent vingt mille Juifs, et à la suite de cet horrible triomphe, il emmena deux cent mille personnes en captivité.

On pourrait donc supposer qu'Abdias était contemporain de ces événements; ainsi il aurait vécu cent cinquante ans avant la captivité. Laquelle de ces dates est la meilleure, et n'en pourrait-on indiquer une troisième? Les plus savants commentateurs se partagent, et leur avis n'est plus qu'une affaire d'opinion. L'ordre dans lequel les prophéties d'Abdias sont placées dans le canon des Ecritures ne préjuge rien, car ce canon a été réglé, non pas suivant les dates de la vie des auteurs, comme le prétend Abrabanel, mais selon le rang d'inscription successive des ouvrages; autrement la prophétie de Jonas, qui vient après celle d'Abdias, serait placée avant.

La canonicité du livre d'Abdias n'a jamais été contestée. Il est impossible d'établir son authenticité. Il est intitulé simplement : Prophétie d'Abdias, *Visio Abdiæ*, sans autre éclaircissement. Or le nom même d'Abdias pourrait être allégorique, car ce mot veut dire *serviteur de Dieu*. On en trouve de longs fragments dans les prophéties de Jérémie, au chapitre XLIX^{e}; ou, pour mieux dire, il y est contenu presque tout entier; mais lequel des deux prophètes a emprunté les paroles de l'autre? la réponse dépend de l'époque à laquelle on placera la vie d'Abdias. Le docte Huet est pour la plus ancienne (Voy. *Demonst. ev.* 4^{e} propos.); dom Calmet, pour la plus rapprochée. (Voy. *Dict. de la Bible*, art. *Abdias*.)

Il est aussi des écrivains qui ont confondu le prophète Abdias avec l'intendant du palais d'Achab, du même nom, qui déroba cent prophètes à la fureur de Jézabel; mais il y a d'autant moins d'apparence, que l'Ecriture, en relatant les titres et les qualités de cet homme généreux et dévoué, ne fait pas mention de sa qualité de prophète, ce qu'elle n'aurait pas manqué d'ajouter en pareille circonstance.

La prophétie d'Abdias étant fort courte, nous en donnerons ici une traduction intégrale.

« *Prophétie d'Abdias.* Le Seigneur Dieu dit ceci à Edom : Nous l'avons entendu de sa bouche, lorsqu'il envoyait un ambassadeur aux nations pour leur dire : Levez-vous et allons ensemble lui déclarer la guerre. Je vous ai fait le plus faible de tous les peuples, et vous êtes très-méprisable. L'orgueil de votre cœur vous a séduit, parce que vous habitez dans le creux des rochers, et que vous avez placé bien haut votre demeure; vous vous êtes dit : Qui pourrait m'arracher d'ici, pour me jeter sur la terre? Mais quand vous vous seriez élevé à l'égal de l'aigle, quand même vous auriez placé votre nid parmi les étoiles, je vous en arracherai, dit le Seigneur. Si des voleurs, si des brigands avaient pénétré jusqu'à vous pendant la nuit, n'auriez vous pas crié, et en auraient-ils moins ravi ce qui leur convenait? Si des vendangeurs étaient entrés dans votre vigne, vous auraient-ils laissé une seule grappe de raisin? Comment donc a-t-on ainsi dépouillé Esaü, comment a-t-on visité jusqu'aux réduits les plus cachés? Ils vous ont chassé loin de chez vous; tous vos alliés se sont joués de vous; ceux avec qui vous entreteniez la paix vous ont accablé; ceux qui s'asseyaient à une même table avec vous, ont tendu des lacs sous vos pas. Imprudent! ne viendra-t-il pas un jour, dit le Seigneur, où je rendrai insensés les sages de l'Idumée, et où je bannirai la prudence de la montagne d'Esaü? L'effroi s'étendra sur vos guerriers depuis le nord jusqu'au midi, afin qu'il ne reste pas un seul habitant sur la montagne d'Esaü. Vous serez couvert de confusion, à cause de vos iniquités envers Jacob, votre frère, et de son sang que vous avez versé, et vous périrez à jamais. Au jour où vous vous êtes levé contre lui, quand les ennemis emmenaient son armée captive, quand les étrangers envahissaient sa patrie, quand ils tiraient Jérusalem au sort, vous étiez avec eux. Eh bien! vous ne mépriserez plus votre frère au jour de son malheur, au jour de son exil; vous ne vous réjouirez plus sur les enfants de Juda au jour de leur ruine; vous ne répéterez plus vos discours superbes au jour de leur angoisse. Vous ne franchirez pas la frontière de mon peuple au jour de sa ruine, vous n'insulterez pas à son malheur au jour de sa désolation, vous ne marcherez pas contre son armée au jour de sa défaite. Vous ne veillerez pas sur les chemins, pour égorger ceux qui fuient, et réduire le reste en esclavage au jour de la tribulation. Parce que le jour est proche où le Seigneur se vengera de toutes les nations : comme vous avez fait, il vous sera fait; votre salaire retombera sur votre tête. Vous et les nations, vous avez bu à la ruine de ma montagne sainte; eh bien! vous boirez encore, vous boirez sans relâche, vous boirez jusqu'à la défaillance. »

Cette menaçante prophétie commença de se réaliser la cinquième année après la destruction du temple de Jérusalem, vingt-troisième du règne de Nabuchodonosor. Ce prince acheva de soumettre à son empire les contrées voisines de la Judée, au nombre desquelles il faut compter l'Idumée, la Décapole, la Chaldée, les pays de Moab et

d'Ammon. Plus tard Judas Machabée y porta la dévastation, ensuite Jean Hyrcan, et enfin les Romains; depuis lors tous ces peuples n'ont plus de nom dans l'histoire. Jamais prophétie ne reçut un accomplissement plus littéral et plus éclatant; jamais enseignement plus frappant ne fut donné aux nations. La Providence réserve son éternité pour rendre la justice aux hommes, mais elle châtie dans le temps les nations, parce que les nations n'ont qu'une seule vie, celle du temps. Les crimes sociaux, les injustices collectives, appellent une vengeance, qui n'en est que plus terrible quand elle a été différée : là est toute l'histoire, là est tout l'avenir des peuples.

Le prophète, passant alors à d'autres objets, ou plutôt portant ses regards vers des objets plus lointains, aperçoit les guerres des Machabées, quatre siècles après celle de Nabuchodonosor. « Enfin, dit-il, la montagne de Sion aura un sauveur, elle sera sanctifiée. La maison de Jacob possédera qui l'avait possédée. Jacob sera le feu, Joseph sera la flamme, Esaü sera l'étoupe, et l'étoupe s'enflammera, et elle sera dévorée; il ne restera rien d'Esaü : c'est le Seigneur qui l'affirme. Ceux qui habitent vers le midi hériteront de la montagne d'Esaü; ceux qui habitent dans la plaine, hériteront du pays des Philistins; ils domineront sur les régions d'Ephraïm et de Samarie, et Benjamin possédera Galaad. Et l'armée des enfants d'Israël, qui avait été transplantée sur un sol étranger, occupera toutes les terres des Chananéens jusqu'à Sarepta; les captifs de Jérusalem, qui sont sur le Bosphore, commanderont aux villes du midi; et du mont de Sion les libérateurs gouverneront le mont d'Esaü; et le royaume appartiendra au Seigneur (1). »

(1) Visio Abdiæ. Hæc dicit Dominus Deus ad Edom: Auditum audivimus a Domino, et legatum ad gentes misit : surgite, et consurgamus adversus eum in prælium. Ecce parvulum dedi te in gentibus, contemptibilis tu es valde. Superbia cordis tui extulit te, habitantem in scissuris petrarum, exaltantem solium tuum : qui dicis in corde tuo : Quis detrahet me in terram? Si exaltatus fueris ut aquila, et si inter sidera posueris nidum tuum; inde detraham te, dicit Dominus. Si fures introissent ad te, si latrones per noctem, quomodo conticuisses? nonne furati essent sufficientia sibi? si vindemiatores introissent ad te, nunquid saltem racemum reliquissent tibi? Quomodo scrutati sunt Esaü, investigaverunt abscondita ejus? Usque ad terminum emiserunt te : omnes viri fœderis tui illuserunt tibi : invaluerunt adversum te viri pacis tuæ : qui comedunt tecum, ponent insidias subter te : non est prudentia in eo. Nunquid non in die illa, dicit Dominus, perdam sapientes de Idumæa, et prudentiam de monte Esaü? Et timebunt fortes tui a Meridie, ut intereat vir de monte Esaü? Propter interfectionem, et propter iniquitatem in fratrem tuum Jacob, operiet te confusio et peribis in æternum. In die cum stares adversus eum, quando capiebant alieni exercitum ejus, et extranei ingrediebantur portas ejus, et super Jerusalem mittebant sortem; tu quoque eras quasi unus ex eis. Et non despicies in die fratris tui, in die peregrinationis ejus; et non lætabitur super filios Juda in die perditionis eorum; et non magnificabis os tuum in die angustiæ. Neque ingredieris portam populi mei in die ruinæ eorum : neque despicies et tu in malis ejus in die vastitatis illius : et non emitteris adversus exercitum ejus in die vastitatis illius. Neque stabis in exitibus ut interficias eos qui fugerint, et non concludes reliquos ejus in die tribulationis. Quoniam juxta est dies Domini super omnes gentes : sicut fecisti, fiet tibi : retributionem tuam convertet in caput tuum. Quomodo enim bibistis super montem sanctum meum, bibent omnes gentes jugiter : et bibent, et absorbebunt, et erunt quasi non sint. Et in monte Sion erit salvatio, et erit sanctus : et possidebit domus Jacob eos qui se possederant. Et erit domus Jacob ignis, et domus Joseph flamma, et domus Esaü stipula : et succendentur in eis, et devorabunt eos : et non erunt reliquiæ domus Esaü, quia Dominus locutus est. Et hæreditabunt hi qui ad Austrum sunt, montem Esaü, et qui in campestribus Philisthiim : et possidebunt regionem Ephraim, et regionem Samariæ : et Benjamin possidebit Galaad. Et transmigratio exercitus hujus filiorum Israël, omnia loca Chananæorum usque ad Sareptam : et transmigratio Jerusalem, quæ in Bosphoro est, possidebit civitates Austri. Et ascendent salvatores in montem Sion judicare montem Esaü : et erit Domino regnum.

Pour bien juger de l'accomplissement de cette prophétie, il faut se reporter au temps où Judas Machabée, après ses luttes gigantesques contre le royaume de Syrie, purifia Jérusalem et le temple, et retomba ensuite de tout le poids de sa puissance sur les Iduméens, les Ammonites, les Arabes, les habitants du pays de Galaad; il faut se souvenir des armées détruites, des populations exterminées, des campagnes dévastées; il faut voir Bozor, Maspha, Casbon, Carnaïm, Ephron et tant d'autres villes livrées aux flammes. Il faut se souvenir des conquêtes de Jean Hyrcan dans la Galilée et l'Idumée; les villes de Madaba, Samega, Sichem, Garisim, Adora, Marissa emportées de vive force, ou réduites après des siéges longs et meurtriers, Samarie rasée jusqu'aux fondements, assurèrent enfin la possession de tout le pays situé entre la Méditerranée et les déserts de l'Arabie, la Syrie et l'Egypte, à la famille des Asmonéens, et par elle aux enfants de Jacob. Le jeune Antiochus, fils d'Alexandre Bala, l'avait cédé à Simon, frère de Judas Machabée; Hérode le Grand le possédait encore. Nous reviendrons sur tous ces points dans les articles spéciaux qui les concernent. (Voy. *I Mach.* v; xi, 59; xii, 31; *II Mach.* xii; Joseph. *Antiq.*, l. xiii, c. 17, 18.)

* ABDIAS, intendant de la maison d'Achab, roi d'Israël, Ce serait ingratitude de ne pas donner une place parmi les prophètes à ce pieux Israélite qui fut leur généreux protecteur, quoiqu'il ne fût pas prophète lui-même. L'impie Jézabel, femme d'Achab, et fille d'Ithobal, roi de Sidon, faisant périr tous les prophètes du Seigneur, afin d'abolir le culte mosaïque dans Israël, et de le remplacer par l'idolâtrie, Abdias eut le bonheur d'en soustraire cent à sa fureur, et le courage de les cacher dans des cavernes, et de les y nourrir au péril de ses jours, jusqu'à ce que le danger fût passé. Abdias ne nous est connu que par ce trait et par ses relations avec le prophète Elie.

Elie avait *fermé le ciel*, suivant l'expression de l'Evangile (*Luc.* IV, 25), de sorte qu'il n'en était pas descendu une seule goutte de pluie ni de rosée, pendant l'espace de trois ans et demi, sur le royaume d'Israël. Il en résulta une terrible famine, non-seulement pour les hommes, mais aussi à l'égard des troupeaux, qui ne trouvaient plus de pâturages. Or, un jour que le roi avait chargé son intendant de rechercher de son côté s'il ne restait point de verdure dans quelque coin, ou auprès du lit desséché des rivières, tandis qu'il irait lui-même d'un autre côté faire la même recherche, Elie se présenta inopinément devant Abdias, et lui dit d'aller prévenir Achab de sa présence. Vous voulez m'envoyer à la mort, répondit Abdias, que vous ai-je fait pour me traiter ainsi ? Oubliez-vous donc que je suis du petit nombre des Israélites qui ont conservé la crainte du Dieu dont vous êtes le prophète : ou bien dédaignez-vous de me tenir compte de mes bienfaits envers les prophètes du Seigneur, lorsque j'en ai caché cent dans deux cavernes, pour les soustraire à la fureur de Jézabel; ne les ai-je pas nourris et préservés de la mort ? Vous me chargez d'aller dire à Achab, Elie est présent, après qu'il vous a fait chercher dans tous les pays, sans pouvoir vous trouver ; et pendant que j'irai, l'esprit du Seigneur vous ravira en un lieu inconnu. Achab croira que j'aurai voulu me jouer de lui, et il me fera mourir. Non, lui répondit le prophète, il n'en sera point ainsi ; du moment que vous aurez annoncé ma présence à Achab, je paraîtrai devant lui, je vous le jure. Abdias n'hésita plus; Elie tint sa parole, et ce fut en ce jour qu'il fit mettre à mort les quatre cent cinquante prêtres de Baal, après les avoir convaincus d'imposture devant tout le peuple, et leur dieu d'impuissance. Elie rouvrit alors le ciel, et en fit descendre une grande pluie, quelques heures après l'avoir annoncée à Achab. L'Ecriture ne dit plus rien du pieux Abdias. (Voy. *III Reg.* XVIII.) Beaucoup d'interprètes l'ont confondu mal à propos avec le prophète du même nom, avec l'officier d'Ochosias qui fléchit Elie par son humble prière, lorsque déjà deux autres officiers avaient été dévorés par le feu du ciel, avec le mari de cette femme de Sunam qui accordait à Elisée une si généreuse hospitalité. Mais outre qu'on ne sait pas le nom de ces deux derniers personnages, rien ne démontre, ou plutôt rien n'indique l'identité d'aucun d'entre eux.

ABIMELECH (Prophéties qui le concernent). Gédéon gouverna le peuple juif pendant quarante années, et lui procura le repos et l'abondance. Ce juge, après avoir détruit en Israël le culte de Baal, y introduisit un autre culte presque aussi répréhensible ; car il fabriqua avec l'or et les pierreries que les Israélites lui donnèrent en signe de leur soumission à son autorité, un éphod, qu'il plaça dans la ville d'Ephra, et que le peuple s'accoutuma à vénérer à légal de l'éphod sacré du grand prêtre ; aussi le Seigneur ne continua-t-il pas à sa postérité les honneurs du premier rang dans Israël ; ou plutôt permit-il qu'elle fût exterminée de la façon la plus tragique.

Outre ses soixante dix fils, Gédéon laissait encore d'une concubine, de la ville de Sichem, un autre fils nommé Abimelech. Abimelech se fit reconnaître pour roi par ses compatriotes, exigea d'eux des offrandes et des dons, par le moyen desquels il enrôla sous ses drapeaux une armée de vagabonds et de voleurs, puis, se présentant à leur tête dans Ephra, il s'empara de ses frères, et les massacra à la réserve d'un seul, nommé Joathan, qui put se soustraire par la fuite.

Après ce cruel exploit, Abimelech se fit proclamer solennellement par les habitants de Sichem et de Mello, et régna sans contestation. Mais un jour que les Sichimites étaient rassemblés, Joathan apparut sur le rocher de Garizim, où leurs coups ne pouvaient l'atteindre, et leur adressa un apologue plein de reproches et d'amères railleries sur leur conduite envers la maison de Gédéon, et le choix qu'ils avaient fait du plus méchant de tous ses fils pour être leur roi. Il termina son apologue par cette imprécation prophétique : « Si vous avez agi selon la justice et le droit envers Jérobaal et sa maison, réjouissez-vous aujourd'hui d'avoir Abimelech pour prince, et qu'il se réjouisse de vous avoir pour sujets. Si au contraire vous avez agi d'une manière perverse, que le feu jaillisse d'Abimelech, pour consumer les Sichimites et la ville de Mello, et que le feu sorte des Sichimites et de la ville de Mello, pour consumer Abimelech. » Cela dit, Joathan prit la fuite.

Or, au bout de trois ans, les habitants de Sichem, entièrement dégoûtés de ce méchant prince, se révoltèrent contre lui. Dès qu'Abimelech en fut informé, il marcha vers Sichem, prit la ville par trahison, la rasa au point de faire passer la charrue à la place. Il y sema du sel, insultante allégorie, qui voulait dire que Sichem sortirait de ses ruines, quand ce sel germerait et produirait des rameaux. La garnison avait quitté la ville et s'était retirée dans le temple de Bérith, lieu extrêmement fortifié, s'y croyant plus en sûreté. Abimelech en effet ne put s'emparer de cette forteresse; mais il amassa à l'entour une grande quantité de branches d'arbres auxquelles il mit le feu, de sorte que tous les assiégés y périrent dans des tourbillons de flammes et de fumée. Ainsi s'accomplit la première partie de la prédiction ; la seconde eut son accomplissement de la manière suivante : Du temple de Bérith, Abimelech se dirigea avec son armée vers la ville de Thèbes, et en forma le siége. Thèbes était défendue par une citadelle très-élevée, qu'il essaya de forcer de la même manière ; mais au moment qu'il s'approchait de la porte, pour y mettre le feu, une femme lui laissa tomber sur la tête un fragment de meule, qui le renversa au pied de la muraille. Il se fit tuer par son écuyer, pour qu'il ne fût pas dit qu'Abimelech était mort de la main d'une femme (Voy. *Judic.* IX).

Telle est l'histoire d'Abimelech, dans laquelle nous avons donné le premier rang à la prophétie et à son accomplissement; mais nous ne pouvons nous refuser au désir de reproduire en entier le charmant apologue de Joathan, qui, outre son mérite littéraire, a encore celui d'être le plus ancien monument de ce genre.

« Les arbres de la forêt, ayant résolu de se choisir un roi, dirent à l'olivier : Régnez sur nous; mais l'olivier répondit : Est-ce que je puis renoncer à l'honneur de ma liqueur, dont se servent également les dieux et les hommes, pour descendre au rang du bois, et régner sur lui? Les arbres dirent alors au figuier : Venez, et soyez notre roi; mais le figuier répondit : Est-ce que je puis renoncer à mon parfum, à mes fruits si doux, me mettre au rang des arbres, et régner sur eux? Les arbres dirent ensuite à la vigne : Venez et régnez sur nous; mais elle leur répondit : Est-ce que je puis renoncer à mon vin, qui réjouit Dieu et les hommes, pour me compter au rang des arbres, et régner sur eux? Les arbres dirent alors d'un commun accord à la ronce : Venez et régnez sur nous; elle leur répondit : Si vous me choisissez véritablement pour votre roi, venez, et abritez-vous sous mon ombrage; si vous m'êtes infidèles, que le feu sorte de la ronce, et qu'il dévore les cèdres du Liban.

« Maintenant donc, avez-vous agi selon le droit et la justice, en choisissant Abimelech pour roi; est-ce ainsi que vous acquittez la dette de la reconnaissance envers Jérobaal et sa famille, et que vous payez les bienfaits de celui qui combattit pour vous, exposant sa vie à tous les dangers, afin de vous délivrer de la servitude de Madian; vous qui vous êtes armés contre la maison de mon père, qui avez massacré sur un même rocher tous ses fils, soixante-dix hommes d'élite, et qui avez constitué pour roi de Sichem Abimelech, le fils de sa servante, sous prétexte qu'il est votre frère? Si c'est là bien et convenablement agir envers Jérobaal et sa famille, réjouissez-vous aujourd'hui d'avoir Abimelech pour roi, et qu'il se réjouisse de vous avoir pour sujets; si au contraire, c'est mal, que le feu jaillisse d'Abimelech, et qu'il consume les Sichimites et la ville de Mello, et que le feu jaillisse des Sichimites et de la ville de Mello, pour consumer Abimelech (1). »

(1) Ierunt ligna, ut ungerent super se regem : dixeruntque olivæ : Impera nobis. Quæ respondit : Nunquid possum deserere pinguedinem meam, qua et dii utuntur et homines, et venire ut inter ligna promovear? Dixeruntque ligna ad arborem ficum : veni, et super nos regnum accipe. Quæ respondit eis : Nunquid possum desererè dulcedinem meam, fructusque suavissimos, et ire ut inter cætera ligna promovear? Locutaque sunt ligna ad vitem : veni, et impera nobis. Quæ respondi eis : Nunquid possum deserere vinum meum, quod lætificat Deum et homines, et inter ligna cætera promoveri? Dixeruntque omnia ligna ad rhamnum : Veni, et impera super nos. Quæ respondit eis : Si vere me regem vobis constituitis, venite, et sub umbra mea requiescite; si autem non vultis, egrediatur ignis de rhamno, et devoret cedros Libani.

Nunc igitur, si recte et absque peccato constituistis super vos regem Abimelech, et bene egistis cum Jerobaal, et cum domo ejus, et reddidistis vicem beneficiis ejus qui pugnavit pro vobis, et animam suam dedit periculis, ut erueret vos de manu Madian, qui nunc surrexistis contra domum patris mei, et interfecistis filios ejus septuaginta viros super unum lapidem, et constituistis regem Abimelech filium ancillæ ejus super habitatores Sichem, eo quod frater vester sit. Si ergo recte et absque vitio egistis cum Jerobaal, et domo ejus, hodie lætamini in Abimelech, et ille lætetur in vobis. Sin autem perverse : egrediatur ignis ex eo, et consumat habitatores Sichem, et oppidum Mello : egrediaturque ignis de viris Sichem, et de oppido Mello, et devoret Abimelech.

(1) Faciamque te in gentem magnam, et benedicam tibi, et magnificabo nomen tuum (*Gen.* XII, 2).

(2) Faciamque semen tuum sicut pulverem terræ : si quis potest hominum numerare pulverem terræ, semen quoque tuum numerare poterit (*Gen.* XIII, 16).

(3) Suspice cœlum, et numerare stellas, si potes .. sic erit semen tuum (*Gen.* XV, 5).

ABRAHAM (Sa postérité). Lorsque Dieu choisit Abraham, pour être la tige du peuple nouveau avec lequel il se proposait de contracter une première alliance, il lui promit de multiplier sa race à l'infini, et de le rendre père de grandes nations. Les paroles de cette promesse prophétique, plusieurs fois renouvelée avec serment et d'une manière solennelle, sont trop mémorables, pour que nous ne les rapportions pas en entier. « Je vous rendrai père d'un grand peuple, lui dit une première fois le Seigneur; je vous bénirai, j'environnerai votre nom de gloire, et vous serez comblé de prospérité (1). Je multiplierai votre postérité à l'égal de la poussière de la terre, ajouta-t-il dans un second entretien; et si quelqu'un peut nombrer les brins de poussière de la terre, il pourra calculer également le nombre de vos descendants (2). »

Cependant, malgré cette double promesse, Abraham et Sara avaient déjà atteint cet âge où l'homme n'attend plus de postérité, et ils n'avaient point d'enfants. Abraham s'en plaignit à Dieu, et Dieu lui répondit : « Regardez le firmament, et comptez les étoiles, si vous pouvez; voilà l'image de votre descendance (3). »

La promesse tardant encore à s'accomplir, et Sara se voyant dans sa soixante-seizième année, elle perdit entièrement l'espoir de devenir mère, et crut que la prophétie devait recevoir son accomplissement par le ministère d'une autre épouse. Elle donna donc à Abraham sa propre esclave, nommée Agar, en le priant de l'accepter pour sa seconde épouse; car il était d'usage alors qu'un mari prît plusieurs femmes, et même des femmes qui conservaient entre elles une sorte de subordination, de manière que celles du second degré portaient simplement le nom de concubines, quoiqu'elles fussent sous tous les rapports des femmes légitimes. Agar rendit Abraham père d'Ismaël, et Abraham crut en effet que ce fils serait l'héritier de la promesse; mais Dieu avait d'autres

desseins. Il renouvela pour la quatrième fois cette même promesse, en lui donnant plus d'extension encore. « Vous serez, dit-il à son serviteur, le père de grandes nations ; vous changerez votre nom d'Abram en celui d'Abraham, par cela même que je vous établis père de plusieurs peuples nombreux ; je vous donnerai un accroissement prodigieux, je vous constituerai chef de nations et père de rois. C'est de Sara que naîtra l'héritier de mes bénédictions, et il sera chef de nations et père de rois (1). » Sara devint enfin mère d'Isaac à l'âge de 90 ans, et après qu'une cinquième promesse non moins explicite (*Gen.* XVIII, 18) eut fixé l'époque de la naissance de cet enfant de bénédiction.

Lorsqu'Isaac eut atteint un âge que l'Ecriture ne détermine pas, mais au moins celui de l'adolescence, puisque son père le jugea capable de porter le bois sur lequel il allait être consumé en sacrifice, Dieu ordonna à Abraham de l'immoler. Josèphe dit qu'Isaac était alors âgé de 25 ans ; mais qui peut se fier à un tel historien ? (*Voy.* l'art. SEMAINES.) Quoi qu'il en soit, Dieu n'avait voulu que soumettre à une épreuve l'obéissance du père et du fils ; il sauva Isaac, devenu par ce fait même l'image prophétique de celui dont il venait de mériter d'être le père, et renouvela pour la sixième fois ses promesses antérieures, en se servant des mêmes expressions employées précédemment : « Votre postérité sera nombreuse comme les étoiles du firmament, et comme les sables du rivage de la mer (2). »

Cette promesse prophétique pourrait d'autant mieux s'entendre d'une manière exclusive dans le sens figuré, que c'est celui sous lequel l'apôtre saint Paul lui-même l'a considérée dans son Epître aux Romains, commentaire surabondant de ce texte : Tous les enfants de la foi sont les fils d'Abraham et les héritiers de la promesse. Il l'exprime d'une manière plus formelle encore dans son Epître aux Galates : « Sachez, dit-il, que tous ceux qui ont embrassé la foi sont enfants d'Abraham : *Cognoscite ergo, quia qui ex fide sunt, ii sunt filii Abrahæ.* » (*Galat.* III, 7.) Et sous ce rapport on peut dire en effet qu'Abraham est devenu le père d'une génération immense, et l'auteur de la plus nombreuse postérité qui ait jamais été, et qui doive jamais être sous le ciel.

Mais même dans le sens littéral, le seul sans doute qui fut pleinement compris du saint patriarche, il est vrai encore que la prophétie s'est trouvée justifiée d'une manière pleine et parfaite ; on pourrait peut-être dire qu'elle l'est ou qu'elle le sera d'une manière adéquate. En effet, si l'on vient à considérer que plusieurs nations puissantes, qui reconnaissent Abraham pour leur auteur, comptent depuis quatre mille ans déjà leurs membres par millions, on concevra facilement qu'après tant de générations, le nombre des grains de sable du rivage des mers peut être égalé, ou le sera un jour.

Ismaël, fils d'Abraham, fut père de douze tribus, dont quelques-unes sont devenues des peuples nombreux. De lui descendent en grande partie les diverses branches de la nation des Arabes. Il serait difficile maintenant de discerner avec une précision tant soit peu mathématique les familles étrangères qui se sont confondues avec celle d'Ismaël, ou les branches de celle-ci qui se sont mélangées à des familles étrangères ; mais du moins n'y a-t-il pas de doutes pour la race des Bédouins, ce type inaltérable et permanent des mœurs nomades, cette preuve toujours subsistante de l'accomplissement littéral d'une autre prophétie. (*Voy.* l'article ISMAEL.)

Les descendants d'Ismaël se rendirent fameux dans l'antiquité sous le nom d'Ismaélites.

La postérité des six fils de Céthura devait occuper également une place considérable sur le globe et dans l'histoire. Une grande partie se mélangea, il est vrai, dans l'Arabie parmi celle d'Ismaël ; mais les descendants de Madian, le quatrième, établis à l'orient de la mer Morte et de la mer Rouge, formèrent temporairement un peuple assez puissant, pour soutenir de grandes luttes contre les Hébreux, et les réduire quelquefois en servitude. (Voy. *Num.* XXII, 4 ; XXV, 15 ; XXXI, 2 ; XXXVI, 35 ; *Judic.* VI, 1 ; VII, 1.)

Il est des auteurs qui distinguent les Madianites en deux nations d'origine diverse ; mais leurs raisons nous semblent peu concluantes. Sans aucun doute, ceux qui, du vivant de Moïse, corrompirent les Israélites, et qui, plus tard, furent vaincus par Adad, fils d'un roi de l'Idumée, et plus tard encore par Gédéon, étaient descendus d'Abraham et de Céthura. Mais pourquoi faire un autre peuple des Madianites, au milieu desquels Moïse chercha un refuge après sa fuite de l'Egypte ? C'est, dit-on, que Sethura, sa femme, qui appartenait à cette dernière nation, est appelée Chusite dans l'hébreu, au douzième chapitre du livre des Nombres ; mais la difficulté est facile à lever : saint Jérôme a constamment traduit ce mot par celui d'Ethiopien (Voy. *Num.* XII, 1, et *Habac.* III, 7) ; et l'on sait en effet que l'Ethiopie porte ordinairement dans l'Ecriture le nom de terre de Chus. Mais il s'ensuit seulement que le pays de Madian était alors considéré comme faisant partie de l'Ethiopie, et que la nation des Madianites était beaucoup plus grande qu'on ne le suppose communément.

(1) Dixitque ei Deus : Ego sum, et pactum meum tecum, erisque pater multarum gentium. Nec ultra vocabitur nomen tuum Abram, sed appellaberis Abraham, quia patrem multarum gentium constitui te. Faciamque te crescere vehementissime, et ponam te in gentibus, regesque ex te egredientur. Dixit quoque Deus ad Abraham : Saraï uxorem tuam non vocabis Sarai, sed Saram. Et benedicam ei, et ex illa dabo tibi filium cui benedicturus sum, eritque in nationes, et reges populorum orientur ex eo (*Gen.* XVII, 5, 6, 15, 16).

(2) Benedicam tibi, et multiplicabo semen tuum sicut stellas cœli, et velut arenam quæ est in littore maris : possidebit semen tuum portas inimicorum suorum (*Gen.* XXII, 17).

(*Voy.* Dict. de la Bible, art. *Madian*) ; ce qui achève de justifier la prophétie.

Abraham fut encore par Esaü le père de la puissante nation des Iduméens, qui combattit tant de fois avec des succès divers contre les Israélites, les Syriens et les Assyriens. (*Voy.* l'art. Esau.)

Mais c'est principalement dans la postérité de Jacob que la prophétie devait avoir son accomplissement principal.

La famille du saint patriarche, qui se composait de soixante-dix personnes lorsqu'elle descendit en Egypte, s'élevait à près de trois millions et demi, lorsqu'elle en sortit au bout de 430 ans. En effet, le recensement qui fut fait par l'ordre de Dieu, quelques jours après cette sortie, donna un chiffre de six cent trois mille cinq cent cinquante hommes en état de porter les armes, c'est-à-dire exempts d'infirmités, âgés de plus de vingt ans et de moins de soixante. On doit supposer environ autant de femmes dans les mêmes conditions d'âge et de santé ; ce qui porte le chiffre, pour cette seule portion de la population, à un million deux cent sept mille cent personnes. Il faut au moins le doubler pour la portion âgée de moins de vingt ans, peut-être même le tripler ; car partout et toujours le nombre des personnes âgées de moins de vingt ans a surpassé celui des personnes plus âgées, et le rapide accroissement que nous voyons ici l'indique ; sans compter que, parmi le peuple juif, il y avait une puissante raison qui fait défaut partout ailleurs, savoir, le principe religieux, qui imposait comme un devoir la multiplication de la famille et l'honneur attaché à une nombreuse postérité. Mais en le doublant seulement, on arrive à un total de deux millions quatre cent quatorze mille deux cents, auquel il faut ajouter celui des infirmes et des personnes âgées de plus de soixante ans, qu'on peut sans exagération porter à un cinquième, ce qui donne deux millions huit cent quatre-vingt dix-sept mille quarante. Reste la tribu de Lévi, qui, par ordre spécial de Dieu, ne fut point soumise au recensement, et devait être d'environ deux cent quarante et un mille quatre cent vingt personnes, terme moyen; total général, trois millions cent soixante-dix-huit mille quatre cent soixante. (Voy. *Num.* I, 46, 49.)

Le second recensement, fait en vertu des ordres de David, s'éleva pour dix tribus à un million cinq cent soixante-dix mille hommes en état de faire la guerre. (Voy. *II Reg.* XXIV, 8 ; *I Par.* XXI, 5.) Le deuxième livre des Rois porte, il est vrai, une différence en moins de quatre cent soixante-dix mille ; mais il faut faire attention qu'il donne seulement le résultat obtenu par Joab, sans tenir compte des résultats partiels obtenus par d'autres censeurs, sur les points qu'il n'avait pu parcourir. La vengeance divine, annoncée par la bouche du prophète Gad, et bientôt manifestée par une terrible épidémie, arrêta là l'opération commencée.

Or, en considérant ces chiffres comme définitifs, et en suivant le calcul que nous venons d'établir, il en résulte que la population des dix tribus recensées était de sept millions cinq cent trente-six mille. En ajoutant deux douzièmes pour les tribus non recensées, on arrive à un total de huit millions sept cent quatre-vingt-douze mille, chiffre qui se tient plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité. Il semble que la population augmenta encore d'une manière considérable pendant le long et paisible règne de Salomon, et celui de ses premiers successeurs ; car on voit Roboam marcher contre Israël après la séparation des dix tribus, à la tête d'une armée de cent quatre-vingt mille hommes d'élite (Voy. *III Reg.* XII. 21) ; ensuite Asa opposer cinq cent quatre-vingt mille hommes d'élite à Zara, roi d'Ethiopie, et Josaphat enrôler, comme armée de réserve, un million soixante mille hommes, en sus de l'armée régulière qui tenait garnison dans les places fortes. (Voy. *II Par.* XIV, 8 ; XVII, 14.) On manque de données ultérieures et plus précises.

Une armée de cent quatre-vingt mille hommes d'élite, supposerait, dans nos temps modernes et avec les habitudes de notre civilisation, une population d'au moins quinze à dix-huit millions d'âmes; mais il ne faudrait pas raisonner par analogie, parce qu'alors tout homme en état de porter les armes était de droit appelé sous les drapeaux, lorsqu'il était question du salut ou de l'honneur de la patrie.

Depuis vingt-cinq siècles, le royaume d'Israël est rayé de la carte des nations, et les derniers débris de son peuple, s'il en reste encore, sont maintenant introuvables. La population de cinq à six millions de Juifs qui subsiste disséminée sur tous les points du globe, depuis bientôt dix-huit siècles, appartient tout entière au royaume de Juda. Elle reste indestructible au temps comme aux événements et aux persécutions, en preuve de l'accomplissement d'une autre prophétie, que nous exposerons en son lieu ; (*Voy.* l'art. Juifs), et dans l'attente de la réalisation d'une troisième, que nous exposerons également

Elle montre que la parole du Seigneur est plus forte que toutes les puissances du monde, ou plutôt que cette parole est la seule force et la seule puissance réelle au milieu du monde et des siècles : *Attingens a fine usque ad finem fortiter*. Car il est incroyable, il semble même impossible, qu'une nation ait pu se maintenir en nombre pareil, après une dissolution de dix-sept siècles de durée, pendant laquelle elle a toujours et partout été haïe, presque toujours persécutée, et une succession de malheurs pareille à celle qui commence à la 38e année du règne de Joas, pour ne plus s'arrêter, sauf de rares intervalles, qu'à la treizième de l'empire d'Adrien, c'est-à-dire après 988 ans, et par la plus épouvantable catastrophe.

Si l'on excepte en effet les règnes réparateurs d'Azarias, de Joathan, d'Ezéchias et de Josias, ceux d'Aristobule, d'Alexandre-Jannée, d'Alexandra et d'Hérode le Grand, l'histoire du peuple juif ne présente que

l'humiliation, la désolation, les divisions intestines, la captivité, la dispersion, la ruine, l'asservissement et le malheur dans toutes ses variétés les plus cruelles.

Or cependant, les statisticiens les plus sévères portent encore à quatre millions environ le nombre total des juifs répandus sur la surface du globe ; mais ce chiffre est loin de la réalité, car il semble facile de l'atteindre sans sortir de l'empire Ottoman, des provinces barbaresques, de la Russie, de la Pologne et de la Hollande, Etats dans lesquels ils ont toujours été si nombreux. L'Angleterre, la France, l'Espagne, et principalement l'Italie, l'Allemagne et les deux Amériques, l'Inde, et tous les pays dans lesquels la voie est ouverte au commerce et à la spéculation, en comptent un plus grand nombre peut-être. L'Egypte, la Syrie, la Palestine, en sont remplies ; Jérusalem en est à moitié peuplée.

Mais il est d'autant plus difficile d'atteindre à des résultats mathématiques, qu'ils cachent eux-mêmes soigneusement leur nombre, et qu'ainsi il ne peut-être apprécié d'une manière rigoureuse, que dans les pays où la population est recensée avec exactitude, à intervalles réglés, comme en France.

Il nous semble qu'il est impossible, même aux esprits les plus difficiles en fait de preuves, de trouver lieu à des objections contre l'accomplissement de cette prophétie.

Nous aurions pu la considérer encore sous un second rapport ; celui de la grandeur morale des deux principales nations issues d'Abraham ; de cette nation arabe, qui a asservi une partie considérable de l'univers, sans être jamais asservie que dans de faibles proportions; de cette nation juive, dépositaire de si hautes destinées, à laquelle ses malheurs et sa gloire, son rôle dans le monde et son indestructibilité ont créé un nom impérissable, qui la place au rang des nations les plus fameuses de l'univers ; et montrer ainsi que la postérité du saint patriarche s'est élevée au nombre des grains de sable du rivage des mers, selon la promesse; mais encore que son nom est à tout jamais environné d'une gloire immortelle. C'est ainsi que Dieu sait accomplir sa parole.

ACHAB (Prophéties qui le concernent). S'il était douteux pour quelqu'un, que la règle de la justice et du devoir est la meilleure de toutes les politiques, et qu'il n'est point d'adresse ni de ruse contre Dieu, ce nom à lui seul pourrait servir de preuve. Mal affermi sur un trône usurpé, et placé entre deux voisins également redoutables, les rois de Judée et de Syrie, Achab crut parer aux plus grands dangers, en s'alliant à un troisième également puissant, Ithobal, roi de Tyr, dont il épousa la fille, cette fameuse Jézabel, dont le nom est resté une injure après trente siècles écoulés. Achab, prince faible plutôt que méchant, dut tous les malheurs de son règne à la funeste influence de cette femme, qui introduisit au milieu d'Israël, déjà trop enclin à l'idolâtrie, un culte étranger. Ce fut un élément de dissolution de plus dans ce malheureux royaume, dont la seule force consistait à n'avoir rien de commun avec aucun autre, et qui n'avait de secours à attendre que de Dieu seul. Achab, de son côté, oublia qu'il n'était qu'un vice-roi, et que Dieu seul était roi.

Le premier malheur que lui attira son idolâtrie, fut une sécheresse de trois années. « Vive Dieu, le Dieu que je sers, lui fit dire le prophète Elie, je jure qu'il ne descendra plus, pendant les années qui vont suivre, ni pluie ni rosée sur la terre, jusqu'à ce que j'en ordonne autrement (1). » Après cet avertissement, il s'enfuit par l'ordre de Dieu, pour reparaître au bout de trois années, c'est-à-dire au moment où le royaume, exténué jusqu'à la consomption, allait périr. Achab lui-même envoyait de tous côtés ses serviteurs explorer le pays, afin de s'enquérir s'il restait encore quelque verdure, pour ne pas laisser mourir ses derniers troupeaux. A la voix d'Elie, le ciel rouvrit ses trésors, mais après que tous les prêtres et tous les prophètes du culte étranger, au nombre de huit cent cinquante, eurent été convaincus d'impuissance ainsi que leur Dieu, et immolés (2).

Six ou sept ans plus tard, Samarie était assiégée par Ben-Adad, roi de Syrie, à la tête d'une puissante armée, capable, comme il le disait lui-même, d'emporter dans ses mains Samarie réduite en poussière. Ne craignez pas les Syriens, vint dire à Achab un prophète que l'Ecriture ne nomme pas, car Dieu les a tous livrés entre vos mains. Qui doit engager le combat, demanda le roi d'Israël ? les valets de pied de l'armée, répondit le prophète. — Qui tirera le premier javelot? — Vous. Achab engagea la bataille à la tête des sept mille deux cent trente-deux hommes qui composaient son armée, et remporta la plus éclatante victoire.

Après une année révolue, Ben-Adad recommença la guerre avec une armée non moins nombreuse que la première fois. Achab réunit la sienne, et la divisa en deux corps, semblables, dit l'Histoire sainte, à deux petits troupeaux de chèvres au bord d'une forêt, tandis que les troupes de Syrie couvraient toute la plaine. Un prophète vint de nouveau dire à Achab de la part du Seigneur : Combattez, vous les vaincrez, et vous saurez que je suis le Seigneur. Achab engagea la bataille le septième jour; il tua cent mille hommes de l'armée ennemie, le reste prit la fuite : vingt-sept mille furent écrasés par la chute de la muraille d'Aphec, et Ben-Adad, dans sa terreur, s'enferma dans une cachette, la plus secrète qu'il put trouver à Aphec.

Achab n'exécuta pas mieux qu'à l'ordi-

(1) Et dixit Elias Thesbites de habitatoribus Galaad ad Achab : Vivit Dominus Deus Israël, in cujus conspectu sto, si erit annis his ros et pluvia, nisi juxta oris mei verba (*III Reg.* XVII, 1).

(2) III Reg. XVII, 18.

naire les volontés de Dieu, ou ne comprit pas ses desseins, car il épargna le royaume de Syrie, contracta même immédiatement une alliance avec le fugitif, et le renvoya sain et sauf.

Mais un jour ne s'était pas encore écoulé, que le Seigneur lui fit donner un nouvel et terrible avertissement par un autre prophète. Frappez-moi, dit celui-ci à l'un de ses compagnons. Ce dernier n'en ayant voulu rien faire, un lion vous frappera vous-même, reprit le premier, et l'oracle s'accomplit presque aussitôt : il fut dévoré. Frappez-moi, dit-il encore à un second. Ayant été frappé au visage selon son désir, il se couvrit la figure de poussière, pour étancher le sang qui coulait, et se rendit méconnaissable. Il se présenta en cet état devant Achab et lui dit : « J'étais au combat; un des fugitifs m'a été donné à garder par quelqu'un qui m'a dit : s'il s'échappe, vous en répondrez sur votre vie, ou bien vous payerez un talent d'argent. Or, tandis que, dans ma frayeur, je me retournais pour regarder çà et là, mon prisonnier a disparu. » Vous avez prononcé vous-même votre condamnation, lui répondit Achab. Mais le prophète, essuyant aussitôt la poussière de son visage, se laissa voir tel qu'il était, et ajouta : « Le Seigneur dit ceci : Puisque vous avez lâché de vos mains un homme digne de mort, votre vie payera pour la sienne, et votre peuple pour son peuple (1). » Achab, outré de colère, dédaigna de répondre, et rentra furieux à Samarie. L'accomplissement de cette prophétie devait être différé de plusieurs années, et une seconde devait s'accomplir en même temps; voici quelle fut l'occasion de cette dernière.

Achab avait un palais à Jezrahel ; près de ce palais était une vigne appartenant à un Israélite nommé Naboth, qui refusa de la vendre au roi, malgré les offres les plus avantageuses. Tandis qu'Achab se livrait à la douleur de cette contrariété, Jézabel fit accuser Naboth de blasphème et du crime de lèze-majesté. Des témoins subornés en déposèrent, Naboth fut lapidé. Le lendemain, Achab, rempli de joie, se mettait en route pour aller prendre possession de la vigne ; mais le prophète Elie se présenta au-devant de son char, et lui dit : « Voici ce que dit le Seigneur : Vous avez assassiné pour voler, et vous vous disposez à jouir; eh bien ! le Seigneur dit ceci : En ce lieu-ci, les chiens lècheront votre sang, comme ils ont léché celui de Naboth. » Est-ce que je vous aurais offensé en quelque chose, dit Achab à Elie? « Vous m'avez offensé, répondit le prophète, en ce que vous vous êtes livré au crime. Aussi voilà que le crime retombera sur vous; je trancherai le fil de votre postérité, et j'exterminerai la famille d'Achab jusqu'au dernier en Israël, depuis celui qui a vu la lumière jusqu'à celui qui n'est pas encore né. Je ferai de votre maison, comme de celle de Jéroboam, fils de Naboth, comme de celle de Baaza, fils d'Ahia, parce que vous avez provoqué ma colère, et induit Israël à pécher. Et quant à Jézabel, le Seigneur dit ceci : Les chiens mangeront Jézabel dans la plaine de Jezraël. Si Achab meurt à la ville, il sera mangé par les chiens; s'il meurt dans les champs, il sera mangé par les oiseaux de proie (1). »

Achab fit pénitence sous la cendre et le cilice, et le Seigneur différa les dernières vengeances jusqu'après la fin de son règne.

En ménageant Ben-Adad, Achab avait cru s'en faire un allié, mais c'était plutôt une trêve qu'il avait accordée au plus implacable de tous ses ennemis. Au bout de trois ans, la guerre recommença par le siége de Ramoth de Galaad, sujet perpétuel de contestations entre les royaumes d'Israël et de Syrie. Achab engagea Josaphat, roi de Juda, à la soutenir de concert avec lui.

Achab était retombé dans toutes les pratiques de son idolâtrie, et sans doute ses liaisons avec Ben-Adad n'y avaient pas peu contribué. Il avait quatre cents prophètes de Baal, et de tous les prophètes du Seigneur, il ne restait plus que Michée, fils de Jemla, qu'il haïssait et qu'il avait éloigné. Ses quatre cents faux prophètes lui promettaient le plus heureux succès, mais le pieux Josaphat voulut aussi consulter le prophète du Seigneur. N'allez pas prophétiser des malheurs, lui dit l'eunuque qui alla le chercher de la part des deux princes ; dites comme tous vos compagnons, qui n'annoncent que

(1) Tunc vir quidam de filiis prophetarum dixit ad socium suum in sermone Domini : Percute me. At ille noluit percutere. Cui ait : Quia noluisti audire vocem Domini, ecce recedes a me, et percutiet te leo. Cumque paululum recessisset ab eo, invenit eum leo, atque percussit. Sed et alterum inveniens virum, dixit ad eum : percute me. Qui percussit eum, et vulneravit. Abiit ergo propheta, et occurrit regi in via, et mutavit aspersione pulveris os et oculos suos. Cumque rex transisset, clamavit ad regem, et ait : Servus tuus egressus est ad prœliandum cominus ; cumque fugisset vir unus, adduxit eum quidam ad me, et ait : Custodi virum istum; qui si lapsus fuerit, erit anima tua pro anima ejus aut talentum argenti appendes. Dum autem ego turbatus huc illucque me verterem, subito non comparuit. Et ait rex Israël ad eum : Hoc est judicium tuum, quod ipse decrevisti. At ille statim abstersit pulverem de facie sua, et cognovit eum rex Israël, quod esset de prophetis. Qui ait ad eum; hæc dicit Dominus : Quia dimisisti virum dignum morte de manu tua, erit anima tua pro anima ejus et populus tuus pro populo ejus. Reversus est igitur rex Israël in domum suam, audire contemnens et furibundus venit in Samariam (*III Reg.* xx, 35-43).

(1) Et ait Achab ad Eliam : Num invenisti me inimicum tibi ? Qui dixit : Inveni eo quod venundatus sis, ut faceres malum in conspectu Domini. Ecce ego inducam super te malum, et demetam posteriora tua, et interficiam de Achab mingentem ad parietem et clausum et ultimum in Israël. Et dabo domum tuam sicut domum Jeroboam filii Nabot et sicut domum Baasa filii Ahia : quia egisti, ut me ad iracundiam provocares, et peccare fecisti Israël. Sed et de Jezabel locutus est Dominus, dicens : canes comedent Jezabel in agro Jezrahel. Si mortuus fuerit Achab in civitate, comedent eum canes : si autem mortuus fuerit in agro, comedent eum volucres cœli (*III Reg.* xxi, 20)

bien et prospérité. Vive Dieu, répondit Michée, je dirai ce que le Seigneur me mettra à la bouche.

Pendant ce temps-là, les deux rois, assis sur leurs trônes près de la porte de Samarie, considéraient les faux prophètes se livrant à leurs exercices hypocrites. L'un d'eux, Sédécias, fils de Chanaana, s'était placé des cornes de fer sur le front, avec lesquelles il luttait de tous côtés contre la poussière et les vents, en disant au roi de Samarie, c'est ainsi que vous traiterez la Syrie.

Michée dit de même à son arrivée : Marchez, ô roi, et soyez heureux, le Seigneur livrera la Syrie entre vos mains. Mais Achab aperçut ou soupçonna la raillerie cachée sous ces paroles ; car il le conjura aussitôt, par le nom de Dieu, de ne dire que la vérité. « J'ai vu tout Israël dispersé sur les montagnes, comme des brebis qui n'ont point de pasteur, reprit le prophète, et le Seigneur dit : Ceux-ci n'ont plus de maître, que chacun retourne en paix dans sa maison. » Ne vous avais-je pas dit qu'il ne me prophétisait que des malheurs, dit aussitôt Achab à Josaphat ; mais Michée continuant, ajouta : « Ecoutez donc la parole du Seigneur : J'ai vu le Seigneur assis sur son trône, et l'armée des cieux rangée autour de lui. Le Seigneur a demandé qui tromperait Achab, roi d'Israël, et le conduirait à Ramoth de Galaad, afin qu'il y périt. Divers avis ont été émis ; puis un esprit est venu, s'est présenté devant le trône du Seigneur, et a dit : C'est moi qui le tromperai. De quelle manière, lui a demandé le Seigneur ? et il a répondu : Je descendrai, et je serai un esprit de mensonge dans la bouche de tous ses prophètes. Le Seigneur lui a dit : Vous le tromperez, vous prévaudrez ; allez et faites ainsi. C'est donc ainsi que le Seigneur a mis l'esprit du mensonge dans la bouche de tous vos prophètes, et qu'il médite contre vous l'accomplissement de ses vengeances. »

Sédécias, fils de Chanaana, s'approchant aussitôt de Michée, le frappa au visage, en lui disant : Est-ce que l'esprit du Seigneur s'est retiré de moi pour passer en vous ? Vous le saurez, et vous le verrez, lui répondit Michée, lorsque vous chercherez le refuge le plus ignoré pour vous soustraire. Achab, de son côté, donna l'ordre d'enfermer le prophète dans une prison, et de l'y nourrir du pain des larmes et de l'eau d'angoisse, jusqu'à ce qu'il revînt victorieux de ses ennemis. « Si vous revenez vainqueur, dit Michée, le Seigneur n'aura point parlé par ma bouche ; peuples, je vous prends à témoins (1). »

(1) Et ille ait : Vidi cunctum Israël dispersum in montibus, quasi oves non habentes pastorem : et ait Dominus : Non habent isti Dominum : revertatur unusquisque in domum suam in pace. (Dixit ergo rex Israël ad Josaphat : Nunquid non dixi tibi, quia non prophetat mihi bonum, sed semper malum ?) Ille vero addens, ait : Propterea audi sermonem Domini : Vidi Dominum sedentem super solium suum, et omnem exercitum cœli assistentem ei a dextris et a sinistris. Et ait Dominus : Quis decipiet Achab regem Israël, ut ascendat et cadat in Ramoth Galaad ? Et dixit unus verba hujuscemodi, et alius aliter. Egressus est autem spiritus, et stetit coram Domino, et ait : Ego decipiam illum. Cui locutus est Dominus : in quo ? Et ille ait : Egrediar, et ero spiritus mendax in ore omnium prophetarum ejus. Et dixit Dominus : Decipies, et prævalebis : egredere, et fac ita. Nunc igitur, ecce dedit Dominus spiritum mendacii in ore omnium prophetarum tuorum, qui hic sunt, et Dominus locutus est contra te malum. Accessit autem Sedecias filius Chanaana, et percussit Michæam in maxillam, et dixit : Me ne ergo dimisit Spiritus Domini, et locutus est tibi ? Et ait Michæas : visurus es in die illa, quando ingredieris cubiculum, intra cubiculum ut abscondaris. Et ait rex Israël : Tollite Michæam, et maneat apud Amon, principem civitatis, et apud Joas filium Amelech, et dicite eis : Hæc dicit rex : Mittite virum istum in carcerem, et sustentate eum pane tribulationis, et aqua angustiæ, donec revertar in pace. Dixitque Michæas : Si reversus fueris in pace, non est locutus in me Dominus. Et ait : Audite populi omnes (*III Reg.* XXII, 17).

Le perfide Achab avait donné la conduite du combat au roi de Juda, et s'était déguisé, parce qu'il savait que tout l'effort de la bataille devait être dirigé contre lui-même. Aussi Josaphat pensa-t-il être la victime de cette substitution, et les soldats du roi de Syrie ne le quittèrent que quand ils l'eurent reconnu. Pour Achab, une flèche tirée au hasard le perça de part en part au-dessous du poumon. Il n'en resta pas moins dans son char, faisant face à l'ennemi ; mais, vers le soir, il succomba à sa blessure : un héraut proclama la fin du combat, et l'ordre à chacun de rentrer dans ses foyers. Achab fut rapporté et enseveli à Samarie ; son char et les harnais, tout inondés de sang, furent lavés dans la piscine de cette ville, où les chiens purent ainsi se désaltérer du sang de l'infortuné monarque.

Il se présente ici deux difficultés : le prophète Elie avait dit : Si Achab meurt dans la ville, il sera mangé des chiens ; s'il meurt dans les champs, il sera mangé par les oiseaux de proie. Or, il mourut en rase campagne, et fut enterré à Samarie : donc cette prédiction ne s'accomplit pas à la lettre. Soit ; mais il n'y a là ni prédiction ni vue de l'avenir ; il y a une formule imprécatoire, une locution proverbiale, et rien de plus ; autrement le prophète n'aurait pas posé une pareille alternative ; il aurait dit : Achab mourra hors de la ville, et ne recevra pas de sépulture. Il venait d'ailleurs de préciser une circonstance remarquable de sa mort, en disant que les chiens boiraient son sang au lieu même où il lui parlait.

Et c'est sur ce point que roule la seconde objection, mais qu'il n'est pas plus difficile de lever. Le prophète semble dire que le lieu où les chiens lécheront le sang d'Achab est le même que celui où ils ont bu le sang de Naboth. Or Naboth mourut à Jezrahel, et le sang d'Achab fut lavé dans la piscine de Samarie : *in loco hoc, in quo linxerunt canes sanguinem Naboth, lambent quoque sanguinem tuum.* Mais si on laisse subsister cette construction, il en résultera peut-être une plus grande erreur : savoir, que le lieu où

le prophète parlait était le même que celui où le sang de Naboth avait été versé; et Achab n'était pas loin de Samarie, quand Elie lui parla de la sorte : *Descende in occursum Achab, qui est in Samaria.* En rendant à la phrase sa construction grammaticale, qui est celle-ci : *Canes lambent quoque in loco hoc sanguinem tuum, in quo linxerunt sanguinem Naboth*, cela voudrait dire : Les chiens lécheront dans ce lieu-ci votre sang, comme ils ont léché, ou parce qu'ils ont léché celui de Naboth ; de cette manière, toute difficulté disparaîtrait. Mais la topographie des lieux fournit une solution précise, à laquelle il est surprenant que les interprètes n'aient pas songé. Jezrahel était dans une plaine, Samarie sur une montagne; ces deux villes étaient séparées par moins de deux lieues de distance ; la vigne de Naboth était dans la plaine, puisque le roi d'Israël *descendait* pour aller en prendre possession, selon l'expression de l'historien sacré. La piscine de Samarie ne pouvait être qu'au pied de la montagne ; et, en supposant qu'elle coulât du côté de Jezrahel, les lieux se rapprochent et se confondent tellement, que la vigne de Naboth, le lieu où le prophète adressa la parole à Achab, et celui où les chiens burent son sang, ne sont plus qu'un seul et même lieu; et de la sorte la prophétie s'accomplit de la manière la plus littérale.

Et quant à la prétendue prédiction suivant laquelle Achab aurait dû être dévoré par les chiens ou par les oiseaux de proie, c'est si bien une formule imprécatoire, qu'elle a été deux fois employée précédemment en pareil cas : savoir, à l'égard de Jéroboam et de Baasa. Elle était donc alors d'un usage populaire.

Il ne nous reste plus qu'à montrer l'accomplissement du surplus de la prophétie : c'est-à-dire Jézabel mangée des chiens, et la race d'Achab exterminée.

A treize années de là, Joram, fils d'Achab, régnait en Israël ; Ben-Adad avait mis le siége devant Samarie pour venger celui de Ramoth, et avait réduit la ville à la dernière extrémité. Samarie avait été délivrée miraculeusement par l'intervention d'Elisée, et Joram avait remis le siége devant Ramoth. Joram y avait reçu une blessure, et était revenu à Jezrahel, en attendant sa guérison ; Jéhu commandait le siége à sa place; Hazaël avait succédé à Ben-Adad sur le trône de Syrie.

Un prophète envoyé par Elisée se présenta dans la tente de Jéhu, lui répandit une fiole d'huile sur la tête, et lui dit : « Le Seigneur, Dieu d'Israël, dit ceci : Je vous oins roi du peuple du Seigneur d'Israël. Vous détruirez la maison d'Achab, votre maître, et je serai vengé du sang des prophètes, mes serviteurs, et du sang de tous les serviteurs du Seigneur versé par la main de Jézabel. Je perdrai toute la famille d'Achab. Je détruirai la postérité d'Achab jusqu'au dernier en Israël, depuis celui qui respire l'air du ciel, jusqu'à celui qui n'a pas encore vu le jour. Je traiterai la maison d'Achab comme celle de Jéroboam, fils de Nabath, et celle de Baasa, fils d'Ahia. Les chiens mangeront Jézabel sur la place de Jezrahel, sans que personne prenne soin de lui donner la sépulture (1). »

Proclamé sur-le-champ par ses troupes, Jéhu quitta aussitôt le siége, et se dirigea avec rapidité vers Jezrahel. Il tua de sa propre main Joram, roi d'Israël, et fit tuer Ochosias, roi de Juda, sortis à sa rencontre. Il donna l'ordre de précipiter par la fenêtre du palais Jézabel, qui l'insultait à son passage. Elle fut foulée aux pieds, dévorée des chiens, et lorsque le triomphateur songea à lui donner la sépulture, il ne restait plus que les sommités. Après avoir fait mourir soixante-dix princes de la maison d'Achab, qui tenaient le premier rang dans Samarie, il ordonna une recherche ultérieure et de nouveaux massacres, jusqu'à ce qu'il ne restât plus personne de ce sang maudit (2).

De pareilles tragédies nous épouvantent ; en songeant à tant de meurtres purement gratuits, nous sommes prêts à nous demander si les Juifs d'alors étaient semblables aux sauvages du Nouveau-Monde, seuls capables de nos jours de commander ainsi des meurtres inutiles, et de se complaire dans le sang. Non, sans doute; les Juifs et les peuples voisins étaient civilisés ; d'une civisation différente de la nôtre, il est vrai ; mais enfin c'était la civilisation. Mais qu'on se rappelle les crimes inouis d'une famille, ou, si l'on veut, d'un prince qui connaissait la loi, la volonté spéciale de Dieu, et ne la pratiquait pas ; d'un prince dont chaque pas était éclairé d'une lumière prophétique devant laquelle il fermait les yeux avec obstination ; qui, pour se débarrasser des prophètes du vrai Dieu, les faisait mourir en cette même qualité de prophètes du vrai Dieu, et les remplaçait par des prêtres de l'idolâtrie; qui, chaque fois qu'il opérait une bonne œuvre, un acte de pénitence, en recevait sur-le-champ la récompense céleste, et de même la punition lorsqu'il avait fait le mal; et cependant s'obstinait dans sa révolte contre Dieu, entraînant sciemment et de propos délibéré une nation entière dans sa propre révolte : c'est à ne pas croire à tant de folie. Les crimes d'Achab et de ses pareils nous semblent plus incompréhensibles que les vengeances de Dieu.

ACHAZ. (Prophéties qui le concernent.) Achaz, roi de Juda, est célèbre par ses impiétés et par ses crimes. Il suivit l'exemple des rois de Samarie : adora les dieux des na-

(1) Hæc dicit Dominus Deus Israël : Unxi te regem super populum Domini Israël, et percuties domum Achab Domini tui, et ulciscar sanguinem servorum meorum prophetarum, et sanguinem omnium servorum Domini, de manu Jezabel. Perdamque omnem domum Achab : et interficiam de Achab mingentem ad parietem, et clausum et novissimum in Israël. Et dabo domum Achab, sicut domum Jeroboam filii Nabat, et sicut domum Baasa, filii Ahia. Jezabel quoque comedent canes in agro Jezrahel, nec erit qui sepeliat eam (*IV Reg.* IX, 6).

(2) IV Reg. IX, 10.

tions voisines; consacra un de ses fils à Moloch, en le faisant passer par les flammes; éleva en tous lieux des temples idolâtriques, et fit fermer celui du Seigneur. Dieu envoya contre lui Razin, roi de Syrie, et Phacée, roi de Samarie, qui dévastèrent la Judée, et assiégèrent Jérusalem. Cependant, comme les impiétés d'Achaz n'étaient pas encore arrivées au suprême degré, et comme il y avait sans doute encore en Juda un grand nombre de serviteurs du vrai Dieu, dont les oblations et les sacrifices apaisaient la colère du Ciel, le Seigneur ne voulut pas perdre entièrement le royaume, pour punir les crimes du roi. Il lui députa donc le prophète Isaïe, et lui fit dire : « Rassurez-vous, ne craignez rien, et n'allez pas avoir peur de la colère de ces deux bouts de tisons fumants qu'on appelle Razin, roi de Syrie, et le fils de Roméliе. La Syrie, il est vrai, et le fils de Roméliе, pour le malheur d'Éphraïm, se sont concertés contre vous, et se sont dit : Allons réveiller Juda, faisons-en la conquête, et nous y établirons pour roi le fils de Tabéel. Or, le Seigneur Dieu dit ceci : Projets inutiles, cela ne s'accomplira pas; mais Damas cessera d'être capitale de la Syrie, et Razin d'être roi de Damas; encore soixante-cinq ans, Ephraïm aura cessé d'être un peuple; Samarie d'être la capitale d'Ephraïm, et le fils de Roméliе d'être roi de Samarie. Croyez-le (ou non), vous ne subsisterez pas (1). »

Au bout de soixante-cinq ans, en effet, tous ces événements étaient accomplis depuis longtemps; mais il est impossible d'assigner la raison de cette date. Le père Tirin, voulant absolument trouver le nombre de soixante-cinq années, le fait commencer à la vingt-cinquième du règne d'Ozias, au moment où ce prince fut frappé de la lèpre pour avoir usurpé les fonctions sacerdotales; mais c'est évidemment mal à propos, puisque le prophète Isaïe n'adressa la parole à Achaz, que plus de quarante-cinq ans après cette date, sans en faire aucune mention. Il faut convenir plutôt que toute cette partie de la chronologie sacrée est défectueuse; en effet, si, comme le disent les Livres saints, Achaz monta sur le trône à vingt ans, et s'il ne régna que seize ans, il était donc âgé de onze ans seulement, quand il devint père d'Ézéchias, puisque celui-ci avait vingt-cinq ans lorsqu'il lui succéda : ce qui n'est pas probable.

(1) Non stabit, et non erit istud : sed caput Syriæ Damascus, et caput Damasci Rasin : et adhuc sexaginta et quinque anni, et desinet Ephraim esse populus : et caput Ephraim Samaria, et caput Samariæ filius Romeliæ. Si non credideritis, non permanebitis (*Isa.* VII, 7).

Il nous semble que tout ce passage renferme une locution proverbiale, et qu'il faudrait traduire de la sorte, en négligeant la ponctuation : « Il n'en sera rien, aussi vrai que Damas est capitale de la Syrie, et Razin, roi de Damas. Dans soixante-cinq ans, Éphraïm aura cessé d'être au peuple; Samarie aura cessé d'être la capitale du royaume d'Éphraïm, et le fils de Roméliе d'être roi de Samarie. Veuillez-le ou non. »

(*Voyez*, pour le reste de la prophétie, l'article ISAÏE.)

ADALBERT, illuminé et cabaliste qui fit beaucoup de bruit en France au VIII^e^ siècle. Il prétendait qu'un ange lui avait apporté des reliques et des amulettes d'une sainteté prodigieuse; elles venaient des extrémités du monde, et avaient longtemps séjourné dans le ciel, Dieu même les avait bénites. Il distribuait les rognures de ses ongles et de ses cheveux en guise de talismans. Il se consacra des autels, et ne prétendait à rien moins qu'à se faire adorer. Il lisait dans la pensée, connaissait le passé, le présent et l'avenir. Il disait à ses visiteurs : « Pas n'est besoin de me déclarer vos péchés, je les connais; allez en paix, il vous sont pardonnés. » Il enseignait à ses disciples une prière commençant de cette sorte, et qui avait la vertu d'obtenir des miracles : « Seigneur, Dieu tout-puissant, père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, *Alpha* et *Oméga*, qui êtes sur le trône souverain, sur les Chérubins et les Séraphins; je vous prie et vous conjure, ange Uriel, ange Raguel, ange Cabuel, ange Michel, ange Inias, ange Tabuas, ange Sabaoth, ange Simiel, de m'accorder »... Ici on demandait la grâce qu'on désirait obtenir. Adalbert montrait une lettre qui lui avait été écrite par Jésus-Christ. On le mit en prison, et il y mourut. (*Voy.* Baluze, *Append. ad Capitul.*)

ADDO. Ce prophète vécut dans le royaume de Juda du temps de Roboam et d'Abia, dont il écrivit l'histoire, ainsi que celle de Salomon. Il avait intitulé son livre *Midrasch*, c'est-à-dire recherches; cet ouvrage n'existe plus. Il écrivit pareillement de menaçantes prophéties contre Jéroboam; elles ont eu le même sort; mais du moins nous pouvons déterminer par ce seul fait l'époque pendant laquelle dut s'accomplir la vie de l'auteur. Il ne faut cependant pas en conclure, avec l'historien Josèphe et avec quelques exégètes, que ce fut Addo qui alla de la part de Dieu porter à Jéroboam des paroles de menaces et de colère, lorsqu'il offrait de l'encens sur l'autel de Béthel, et qui fut dévoré le même jour par un lion; car il y a grande apparence que cet événement s'accomplit vers le commencement du règne de Jéroboam; or, Addo vit celui d'Abia, qui monta sur le trône de Juda quatre ans avant que Jéroboam descendît au tombeau (Voy. *II Par.* IX, 29; XII, 15; XIII, 22).

AGABUS, prophète, et l'un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ selon les Grecs, ne nous est connu que par deux traits qui se lisent au Livre des Actes. Il y apparaît la première fois pour annoncer la famine qui devait avoir lieu la cinquième année de l'empire de Claude, quarante-quatrième de Jésus-Christ; la seconde, pour déclarer à saint Paul que les Juifs le chargeraient de chaînes à Jérusalem, et le livreraient aux mains des gentils. Prenant la ceinture de l'apôtre, il s'en attacha les pieds et les mains, et s'écria : « Voici ce que dit l'Esprit-Saint : celui auquel appartient cette ceinture, sera lié de la

sorte à Jérusalem par les Juifs, et livré aux gentils (1). » Cette menaçante prophétie, accompagnée des prières et des larmes des disciples, ne put détourner Paul de son dessein; mais elle augmenta le mérite de son dévouement, car il n'ignora plus dès lors que c'était au péril de sa vie, ou du moins au prix de sa liberté, qu'il allait accomplir le nouvel apostolat. Déjà, il est vrai, de semblables prophéties l'avaient averti du sort qui l'attendait, car il disait peu de jours auparavant aux chrétiens d'Ephèse : « Je me rends à Jérusalem, sans trop savoir ce qui doit m'arriver; seulement l'Esprit-Saint m'annonce dans toutes les villes où je passe, que des tribulations et des chaînes m'attendent à Jérusalem; mais je ne crains rien de tout cela, et je ne mets pas ma vie à plus haut prix que moi-même; tout m'est égal, pourvu que j'achève ma course, et que j'accomplisse le ministère de la parole dont j'ai été chargé par le Seigneur Jésus (2). »

Saint Paul était à peine depuis quelques jours à Jérusalem, lorsqu'il fut effectivement environné dans le Temple d'une foule séditieuse qui voulait le lapider; les Romains le délivrèrent de ce pressant danger, le retinrent captif pendant deux années, et l'envoyèrent à Rome sous escorte, pour y purger son appel au tribunal de César (Voy. *Act.* XI, 28; XX, XXI).

Agabus était Juif d'origine; la première des deux prédictions dont nous venons de parler fut faite à Antioche, et la seconde à Césarée, à plusieurs années d'intervalle. La famine annoncée étant venue à se déclarer la quarante-quatrième année de l'ère vulgaire, quatrième de l'empire de Claude, les chrétiens répandus en Orient recueillirent entre eux des collectes, et les envoyèrent à Jérusalem par les mains de Paul et de Barnabé (Voy. *Act.* XI, 30). Hélène, reine de l'Adiabène, et le roi Isate, son fils, adressèrent aussi de grands secours en argent et en provisions aux habitants de la même ville, dit l'historien Josèphe (*Ant. Jud.*, l. XX, ch. 2). Suétone (*In Claud.*, c. 18), affirme qu'il y eut une si grande disette à Rome, que l'empereur lui-même fut insulté au milieu d'une émeute, et obligé de chercher un refuge dans son palais.

On ignore par quel genre de mort le prophète Agabus termina ses jours. Les Grecs, qui l'honorent comme un martyr, et qui placent à Antioche le lieu de son supplice, célèbrent sa fête le 8 mars. Dès le milieu du IX^e^ siècle, l'Eglise latine en faisait la mémoire le 9 février. (*Voy.* Bolland., 9 *febr.*)

(1) Virum, cujus est zona hæc, sic alligabunt in Jerusalem Judæi, et tradent in manus gentium (*Act.* XXI, 11).

(2) Et nunc ecce alligatus ego spiritu, vado in Jerusalem; quæ in ea ventura sunt mihi, ignorans: nisi quod Spiritus sanctus per omnes civitates mihi protestatur, dicens : quoniam vincula et tribulationes Jerosolymis me manent. Sed nihil horum vereor; nec facio animam meam pretiosiorem quam me, dummodo consummem cursum meum, et ministerium verbi, quod accepi a Domino Jesu, testificari Evangelium gratiæ Dei (*Act.* XX, 22-24).

AGGÉE, le dixième des petits prophètes, provoqua le rétablissement du temple après le retour de la captivité. On ignore tout ce qui est relatif à sa naissance et à sa mort. Les Juifs, revenus de Babylone avec Zorobabel, avaient érigé un autel sur l'emplacement du temple, et y offraient des sacrifices; mais ils ne s'empressaient nullement de relever le temple lui-même, chacun s'occupant de ses propres affaires, au préjudice des affaires de la religion; et d'ailleurs ils avaient rencontré de grands obstacles, tant de la part des populations voisines, que de celle de l'administration babylonienne; de sorte que, selon toute apparence, les fondations n'étaient pas encore jetées seize ans après la rentrée des captifs (1). Dans de telles circonstances, la seconde année du règne de Darius, le premier jour du sixième mois, l'esprit du Seigneur remplit Aggée, qui s'exprima de la sorte, en présence du grand-prêtre Jésus, et de Zorobabel, le chef civil de l'émigration : « Ce peuple dit : il n'est pas encore temps de bâtir la maison du Seigneur; voici ce que répond le Seigneur par la bouche du prophète Aggée : il est bien temps pour vous d'habiter des maisons splendides, et celle-ci ne se relèvera pas de ses ruines! Eh bien! voici ce que dit le Seigneur des armées : Voyez ce qui vous arrive : vous avez beaucoup semé et peu récolté; vous avez mangé, sans pouvoir vous rassasier; bu, sans pouvoir étancher votre soif; vous vous êtes vêtus, sans pouvoir vous réchauffer; et celui qui a amassé des richesses, les a jetées dans un sac percé. Voyez donc ce qui vous arrive, dit le Seigneur des armées. Montez sur la montagne, transportez des madriers, et bâtissez le temple; il sera agréable à mes yeux, et j'en tirerai ma gloire, dit le Seigneur. Vous avez ambitionné plus, et il en est résulté moins; vous avez meublé la maison, et moi j'ai soufflé dessus. Pourquoi cela? dit le Seigneur des armées; parce que ma maison à moi est abandonnée, tandis que vous, vous vous réfugiez chacun dans la vôtre. C'est à cause de cela que le ciel, fermé sur vos têtes, ne laisse plus descendre la rosée; que la terre ne fait plus germer sa semence, et que j'ai appelé la sécheresse sur les champs, sur les montagnes, sur le blé, sur le vin, sur l'huile, sur tous les produits du sol, sur les hommes, sur les animaux et sur tout le travail de vos mains (2). »

(1) La première année du règne de Cyrus coincide avec la 536^e^ avant Jésus-Christ, et la seconde de Darius avec la 520^e^.

(2) Et factum est verbum Domini in manu Aggæi prophetæ, dicens : Nunquid tempus vobis est ut habitetis in domibus laqueatis, et domus ista deserta? Et nunc hæc dicit Dominus exercituum : Ponite corda vestra super vias vestras. Seminastis multum, et intulistis parum; comedistis, et non estis satiati; bibistis, et non estis inebriati; operuistis vos, et non estis calefacti; qui mercedes congregavit, misit eas in sacculum pertusum. Hæc dicit Dominus exercituum : Ponite corda vestra super vias vestras. Ascendite in montem, portate ligna, et ædificate domum; et ac-

Ces paroles réchauffèrent le zèle du grand-prêtre, celui de Zorobabel et de tout le peuple. Commencez, le Seigneur est avec vous, ajouta le prophète, qui s'intitule ici messager des messagers du Seigneur, ce qui peut induire à penser qu'Aggée était chef de l'ordre prophétique alors existant.

A mesure que l'ouvrage avança, les gémissements des vieillards, qui ne pouvaient s'empêcher de verser des larmes, en comparant les splendeurs de l'ancien temple avec la pauvreté du temple nouveau, jetèrent le découragement parmi la multitude ; mais Aggée reparut une seconde fois au nom du Seigneur; c'était le 21e jour du huitième mois de la même année. « Quels sont ceux d'entre vous, dit-il, qui ont vu cette maison dans son antique gloire, et comment considèrent-ils celle-ci maintenant? c'est moins que rien à leurs yeux. Or cependant, prenez courage, Zorobabel, dit le Seigneur; prenez courage, Jésus, fils de Josedec, grand-prêtre ; prenez courage, peuple d'Israël, dit le Seigneur des armées ; travaillez, je suis avec vous, dit le Seigneur des armées. Ne vous ai-je pas dit, au sortir de la terre d'Egypte : ne craignez pas, mon esprit sera au milieu de vous. Voici ce que dit le Seigneur des armées: Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, les continents et les mers. Toutes les nations seront émues, car le Désiré de toutes les nations viendra, et je remplirai cette maison de gloire, dit le Seigneur des armées. Je n'ai que faire d'argent ni d'or, dit le Seigneur des armées. La gloire de cette maison sera grande, plus que celle de la première, dit le Seigneur des armées ; et dans ce lieu je donnerai la paix, dit le Seigneur des armées (1). »

Deux mois plus tard, le 24e jour du neuvième mois, le même prophète reparut avec un nouveau message, afin de donner de nouveaux encouragements. « Si un homme, portant dans le pan de son vêtement des viandes sanctifiées, dit-il aux prêtres, venait à toucher avec la frange, du pain, un gâteau, du vin, de l'huile ou tel autre aliment, seraient-ils sanctifiés? Non, répondirent les prêtres. Si un homme, atteint d'une souillure légale, vient à toucher quelqu'une de ces choses, sera-t-elle souillée, reprit Aggée? elle le sera, répondirent les prêtres. C'est ainsi, dit le Seigneur, ajouta Aggée, que ce peuple, que cette nation, que tout l'ouvrage de ses mains, que tout ce qu'elle a offert ici, a paru souillé à mes yeux. Aussi, reportez vos souvenirs au-delà de ce jour, à l'époque où l'on n'avait pas encore placé pierre sur pierre au temple du Seigneur. Lorsque vous veniez à un tas de blé de vingt boisseaux, qui se réduisaient à dix ; lorsque vous retiriez vingt mesures de vin du pressoir, au lieu de cinquante; lorsque je vous ai frappés vous-mêmes d'un vent brûlant, et tous les travaux de vos mains, de la rouille et de la grêle, en est-il un seul d'entre vous qui soit revenu vers moi, dit le Seigneur? Mais soyez attentifs à l'avenir, en commençant d'aujourd'hui, 24e jour du neuvième mois, maintenant que les fondations du temple du Seigneur sont jetées. Faites attention; est-ce que le blé n'a pas produit son germe? est-ce que la vigne, le figuier, le grenadier, l'olivier, n'ont pas fleuri? A dater de ce jour, je vous bénirai (1). »

ceptabilis mihi erit, et glorificabor, dicit Dominus. Respexistis ad amplius, et ecce factum est minus: et intulistis in domum, et exsufflavi illud ; quam ob causam, dicit Dominus exercituum : quia domus mea deserta est, et vos festinastis unusquique in domum suam. Propter hoc super vos prohibiti sunt cœli ne darent rorem, et terra prohibita est ne daret germen suum. Et vocavi siccitatem super terram, et super montes, et super triticum, et super vinum, et super oleum, et quæcunque profert humus, et super homines, et super jumenta, et super omnem laborem manuum (*Agg.* I, 3).

(1) Quis in vobis est derelictus, qui vidit domum istam in gloria sua prima? et quid vos videtis hanc nunc? nunquid non ita est, quasi non sit in oculis vestris? Et nunc confortare Zorobabel, dicit Dominus : et confortare Jesu, fili Josedec, sacerdos magne, et confortare omnis populus terræ, dicit Dominus exercituum : et facite (quoniam ego vobiscum sum), dicit Dominus exercituum. Verbum quod pepigi vobiscum cum egrederemini de terra Ægypti ; et Spiritus meus erit in medio vestrum, nolite timere. Quia hæc dicit Dominus exercituum : Adhuc unum modicum est, et ego commovebo cœlum, et terram et mare, et aridam. Et movebo omnes gentes; et veniet Desideratus cunctis gentibus ; et implebo domum istam gloria, dicit Dominus exercituum. Meum est argentum et meum est aurum, dicit Dominus exercituum. Magna erit gloria domus istius novissimæ, plus quam primæ, dicit Dominus exercituum ; et in loco isto dabo pacem, dicit Dominus exercituum (*Agg.* II, 4-10).

(1) Si tulerit homo carnem sanctificatam in ora vestimenti sui, et tetigerit de summitate ejus panem, aut pulmentum, aut vinum, aut oleum, aut omnem cibum : nunquid sanctificabitur? Respondentes autem sacerdotes, dixerunt : Non. Et dixit Aggæus : Si tetigerit pollutus in anima ex omnibus his, nunquid contaminabitur? Et responderunt sacerdotes et dixerunt : Contaminabitur. Et respondit Aggæus, et dixit : Sic populus iste et sic gens ista ante faciem meam, dicit Dominus, et sic omne opus manuum eorum : et omnia quæ obtulerunt ibi, contaminata erant. Et nunc ponite corda vestra a die hac et supra, antequam poneretur lapis super lapidem in templo Domini. Cum accederetis ad acervum viginti modiorum et fierent decem : et intraretis ad torcular, ut exprimeretis quinquaginta lagenas, et fiebant viginti. Percussi vos vento urente, et aurugine, et grandine omnia opera manuum vestrarum : et non fuit in vobis qui reverteretur ad me, dicit Dominus. Ponite corda vestra ex die ista, et in futurum, a die vigesima et quarta noni mensis ; a die qua fundamenta jacta sunt templi Domini, ponite super cor vestrum. Nunquid jam semen in germine est : et adhuc vinea, et ficus, et malogranatum, et lignum olivæ non floruit? ex die ista benedicam. Et factum est verbum Domini secundo ad Aggæum in vigesima et quarta mensis, dicens : Loquere ad Zorobabel ducem Juda, dicens : Ego movebo cœlum pariter et terram. Et subvertam solium regnorum, et conteram fortitudinem regni gentium ; et subvertam quadrigam, et ascensorem ejus ; et descendent equi, et ascensores eorum ; vir in gladio fratris sui. In die illa, dicit Dominus exercituum, assumam te, Zorobabel, fili Salathiel, serve meus, dicit Dominus : et ponam te quasi signaculum, quia te elegi, dicit Dominus exercituum. (*Agg.* II, 13-24.)

Le maître de Sacy nous paraît avoir fait plus d'un

Le prophète ne se contenta pas d'avoir donné au peuple de si belles espérances, il assura Zorobabel en particulier de la constante protection du Seigneur, il faudrait presque dire de la reconnaissance divine. Là paraît s'être terminée sa mission (Voy. *I Esdr.* v, 1; vi, 14; *Agg.* i, ii).

AHIAS, prophète, qui demeurait à Silo, et dont le nom se lit trois fois dans l'Ecriture: nous allons dire en quelles circonstances. La plupart des commentateurs supposent que ce fut Ahias qui vint promettre à Salomon la protection du Seigneur, dans le temps qu'il édifiait le temple de Jérusalem ; et que ce fut lui que Dieu chargea pareillement de faire entendre des reproches et des menaces à ce prince, lorsqu'il eut abandonné les voies de la sagesse; mais la seule raison qu'ils en donnent est la concordance des temps ; raison bien faible, il faut en convenir. Quoi qu'il en soit, Ahias écrivit du moins l'histoire du règne de Salomon, ainsi que nous l'apprend le second Livre des Paralipomènes, au chapitre ix (*Voy.* ŷ 29). L'ouvrage de ce prophète, n'ayant point trouvé place dans le canon des Ecritures, est perdu, de même que beaucoup d'autres cités en différents lieux des mêmes Ecritures.

Un jour que Jéroboam, préposé par Salomon au recouvrement des impôts des tribus d'Ephraïm et de Manassé, était dans la campagne, aux environs de Jérusalem, le prophète Ahias, revêtu d'un manteau neuf, marcha à sa rencontre, déchira son manteau en douze morceaux, et ajouta, s'adressant à Jéroboam : « Prenez pour vous dix morceaux ; car voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël : Je vais diviser le royaume entre les mains de Salomon, et vous donner dix tribus; parce qu'il m'a abandonné pour adorer Astarté, la déesse des Sydoniens; Chamos, dieu de Moab, et Moloch, le dieu des enfants d'Ammon ; et parce qu'il a cessé de marcher dans mes voies, de pratiquer la justice en ma présence, et de garder, comme David son père, mes préceptes et mes observances; mais je lui laisserai une tribu, à cause de mon serviteur David, et de Jérusalem, dont j'ai fait la capitale de toutes les tribus d'Israël. Je ne lui ôterai pas le royaume entier, et il continuera de régner le reste de sa vie, à cause de David, mon serviteur élu, qui a observé mes commandements et mes préceptes ; mais je le retirerai des mains de son fils, et je vous donnerai dix tribus; si j'en conserve une seule à ce fils, c'est afin que le flambeau de David, mon serviteur, ne cesse pas de briller toujours à mes yeux dans Jérusalem, la ville que j'ai choisie pour y faire honorer mon nom. Pour vous, je vous éleverai au royaume que votre âme désire, et vous serez roi d'Israël. Dès lors, si vous gardez tous mes commandements, si vous marchez dans mes voies, si vous pratiquez la justice en ma présence, par la fidélité à mes préceptes et à mes observances, semblablement à David, mon serviteur, je serai avec vous, et j'établirai votre maison d'une manière permanente sur Israël, comme j'ai fait pour David. Je châtierai en ce point la race de David, mais non pour toujours (1). »

Le prophète annonçe déjà, par ces dernières paroles, le moment où le pieux Josias recueillera tout l'héritage de David, et régnera sur Samarie aussi bien que sur Jérusalem.

Saint Epiphane, dans son Livre de la vie et de la mort des Prophètes, assure qu'Ahias avait averti Salomon de ne pas laisser pervertir son cœur par l'amour des femmes, dans la crainte que le Seigneur ne lui suscitât des adversaires; et annoncé à Jéroboam lui-même qu'il usurperait un jour le royaume par artifice, mais que deux génisses l'éloigneraient du culte du vrai Dieu. Cette méchante allusion aux veaux d'or de Jéroboam, et cette accusation d'usurpation et d'artifice qui n'est point justifiée par le récit de l'Ecriture, puisque Jéroboam ne fut pas plus un usurpateur à l'égard des descendants de David, que David lui-même ne l'avait été envers ceux de Saül, ne nous semblent dériver que des haines politiques qui divisèrent dès lors les deux familles du même peuple.

Jéroboam ne tint pas compte des avertissements d'Ahias, car il érigea bientôt des autels idolâtriques à Dan et à Béthel; il offrait même de l'encens sur le dernier, lorsqu'un autre prophète, venu tout exprès de la Judée pour le réprimander de son crime, et le porter à la pénitence, en lui annonçant les châ-

contre-sens dans la traduction de ce passage. — Le neuvième mois de l'année judaïque correspond à nos mois d'avril et de mai.

(1) Factum est igitur in tempore illo, ut Jeroboam egrederetur de Jerusalem, et inveniret eum Ahias Silonites propheta in via, opertus pallio novo : erant autem duo tantum in agro. Apprehendensque Ahias pallium suum novum, quo coopertus erat, scidit in duodecim partes. Et ait ad Jeroboam : Tolle tibi decem scissuras, hæc enim dicit Dominus Deus Israël: Ecce ego scindam regnum de manu Solomonis, et dabo tibi decem tribus. Porro una tribus remanebit ei, propter servum meum David et Jerusalem civitatem, quam elegi ex omnibus tribubus Israel : eo quod dereliquerit me, et adoraverit Astarthem, deam Sidoniorum, et Chamos deum Moab, et Moloch deum filiorum Ammon, et non ambulaverit in viis meis, ut faceret justitiam coram me, et præcepta mea, et judicia sicut David, pater ejus. Nec auferam omne regnum de manu ejus, sed ducem ponam eum cunctis diebus vitæ suæ, propter David servum meum, quem elegi, qui custodivit mandata mea et præcepta mea; auferam autem regnum de manu filii ejus, et dabo tibi decem tribus : filio autem ejus dabo tribum unam, ut remaneat lucerna David, servo meo, cunctis diebus coram me in Jerusalem civitate, quam elegi ut esset nomen meum ibi. Te autem assumam, et regnabis super omnia quæ desiderat anima tua, erisque rex super Israël. Si igitur audieris omnia quæ præcepero tibi, et ambulaveris in viis meis, et feceris quod rectum est coram me, custodiens mandata mea et præcepta mea, sicut fecit David, servus meus, ero tecum, et ædificabo tibi domum fidelem, quomodo ædificavi David domum, et tradam tibi Israël : et affligam semen David super hoc, verumtamen non cunctis diebus (*III Reg.* xi, 29-39).

timents du Seigneur, dessécha miraculeusement cette même main, qui venait de se retourner vers lui avec un geste menaçant, et ajouta qu'un jour un roi de Judée, nommé Josias, immolerait sur cet autel les prêtres qui le desserviraient, et y brûlerait des ossements humains, pour le polluer à toujours. Cette prophétie nominative n'est pas moins remarquable, que celle d'Isaïe appelant Cyrus par son nom deux siècles à l'avance. Nous y reviendrons en son lieu (*Voy.* l'art. Béthel).

Singulière nation que ce peuple qui vit au milieu des miracles, qui assiste chaque jour à l'accomplissement de prophéties faites en sa présence, et qui ne s'en livre pas moins à l'idolâtrie la plus effrénée, avec une obstination que rien ne peut vaincre! Etait-il donc stupide ou barbare? non, sans doute; mais il était cupide et superstitieux. Dans ses préjugés, il s'imaginait qu'au-dessous du Dieu, qu'il appelait le Seigneur, et qu'il plaçait dans des sphères inaccessibles, il y avait d'autres dieux, les dieux des nations, plus humains, de meilleure composition pour ainsi dire; et en les honorant, il ne perdait pas la foi au Dieu suprême. Et, d'ailleurs, ces dieux inférieurs le récompenseraient de son dévouement, d'autant plus que pour les servir, il s'exposait à la colère du Seigneur. On en vit un exemple dans ce qui se passa lorsque le feu du ciel descendit sur le sacrifice d'Elie : « Le Seigneur est Dieu, s'écriait la foule, le Seigneur est Dieu! » Il y avait donc à ses yeux un Seigneur, infini, immuable, tout puissant, et des dieux secourables, puissants, et accessibles à l'homme. Les mots *Dieu* et *Seigneur* ne comportaient donc pas le même sens dans son esprit. En outre, dans sa cupidité, ce même peuple comparait son état d'indigence et de misère avec la prospérité des nations voisines, qui adoraient les dieux, et il se disait adorons-les comme elles, afin d'avoir notre part des prospérités du monde; sans vouloir reconnaître, dans son entêtement, que sa propre ruine ne lui venait que de ce qu'il abandonnait le Seigneur, pour se livrer à l'idolâtrie. Une crainte politique poussa Jéroboam dans cette funeste voie, une pensée cupide y précipita son peuple.

Jéroboam, devenu idolâtre, n'oublia pas pour cela le Seigneur. Abia son fils, étant tombé malade, il envoya la reine sous un déguisement consulter le même prophète Ahias : « Entrez, femme de Jéroboam, lui cria du plus loin qu'il l'entendit, le prophète, devenu aveugle à cause de son grand âge, entrez; pourquoi vous déguisez-vous? J'ai à vous annoncer de tristes nouvelles. Retournez dire à Jéroboam, de la part du Seigneur, du Dieu d'Israël : Je vous ai tiré du milieu de la foule, et vous ai constitué roi de mon peuple d'Israël. J'ai divisé l'héritage de la maison de David, pour vous en donner une partie, et au lieu d'agir comme mon serviteur David, qui observa mes commandements, et se dévoua de tout son cœur à faire ce qui était agréable à mes yeux, vous avez surpassé dans l'iniquité tous ceux qui vous ont précédé; vous vous êtes fabriqué de ces dieux étrangers que l'on coule au moule, comme pour provoquer ma colère, et moi, vous m'avez jeté derrière vous. Eh! bien, je vais faire pleuvoir les maux sur la maison de Jéroboam; j'exterminerai dans la famille de Jéroboam [depuis le premier jusqu'au dernier (1)]; je nettoyerai la maison de Jéroboam, comme on nettoie une étable du fumier, jusqu'au dernier vestige. Ceux de la famille de Jéroboam qui mourront dans la ville, seront mangés par les chiens, et ceux qui mourront dans les champs, dévorés par les oiseaux du ciel : c'est le Seigneur qui l'annonce. Pour vous, partez, retournez en votre maison; l'enfant mourra au moment que vous mettrez le pied dans la ville. Tout Israël le pleurera, et fera ses funérailles; ce sera le seul de la maison de Jéroboam qui ait un sépulcre, parce que le Seigneur, le Dieu d'Israël, l'a discerné dans la maison de Jéroboam. En outre, le Seigneur s'est choisi un roi pour Israël, qui détruira la maison de Jéroboam à pareil jour et à pareille époque. Le Seigneur, le Dieu d'Israël ébranlera, comme le roseau qui branle à la surface de l'eau, et arrachera les Israélites de cette contrée féconde, qu'il avait donnée à leurs pères; le vent les emportera au-delà du fleuve, parce qu'ils ont irrité le Seigneur avec leurs bois idolâtriques. Le Seigneur rejettera Israël par suite des iniquités de Jéroboam, qui a péché, et qui l'aura entraîné dans son péché (2). »

La femme de Jéroboam, en rentrant dans son palais, trouva son fils qui venait d'expirer, ainsi que le prophète l'avait annoncé. A dix ans de

(1) Le texte contient ici une image que nous ne pouvons reproduire.

(2) Audivit Ahias sonitum pedum ejus introeuntis per ostium, et ait : Ingredere, uxor Jeroboam : quare aliam te esse simulas? ego autem missus sum ad te durus nuntius. Vade, et dic Jeroboam : Hæc dicit Dominus Deus Israël : Quia exaltavi te de medio populi, et dedi te ducem super populum meum Israël; et scidi regnum domus David, et dedi illud tibi, et non fuisti sicut servus meus David, qui custodivit mandata mea, et secutus est me in toto corde suo, faciens quod placitum esset in conspectu meo : sed operatus es mala super omnes qui fuerunt ante te, et fecisti tibi deos alienos et conflatiles, ut me ad iracundiam provocares, me autem projecisti post corpus tuum : idcirco ecce ego inducam mala super domum Jeroboam, et percutiam de Jeroboam mingentem ad parietem, et clausum, et novissimum in Israël; et mundabo reliquias domus Jeroboam, sicut mundari solet fimus usque ad purum. Qui mortui fuerint de Jeroboam in civitate, comedent eos canes; qui autem mortui fuerint in agro, vorabunt eos aves cœli : quia Dominus locutus est. Tu igitur surge, et vade in domum tuam : et in ipso introitu pedum tuorum in urbem, morietur puer. Et planget eum omnis Israël, et sepelient; iste enim solus inferetur de Jeroboam in sepulcrum, quia inventus est super eo sermo bonus, a Domino Deo Israël, in domo Jeroboam. Constituit autem sibi Dominus regem super Israël qui percutiet domum Jeroboam in hac die et in hoc tempore. Et percutiet Dominus Deus Israël, sicut moveri solet arundo in aqua; et evellet Israël de terra bona hac quam dedit patribus eorum, et ventilabit eos trans flumen : quia fecerunt sibi lucos, ut iritarent Dominum. Et tradet Dominus Israël propter peccata Jeroboam, qui peccavit, et peccare fecit Israël (*IV Reg.* XIV, 6).

là environ, Baaza, révolté contre Nadab, successeur de Jéroboam, l'assassina devant Gebbethon, et extermina toute sa famille jusqu'au dernier. Deux cent quarante ans plus tard, Salmanazar, roi d'Assyrie, s'empara du royaume d'Israël, et en transporta les habitants au-delà de l'Euphrate. Ahias avait annoncé le premier ce terrible châtiment, qui n'était encore qu'en germe dans les iniquités de Jéroboam. Ainsi la vengeance se place ordinairement à côté du délit, et les nations périssent souvent dans des temps lointains, en expiation de crimes successifs, qui ont eu pour cause un scandale, une faute individuelle.

La famille bénite de Jacob avait toujours au milieu d'elle des prophètes qui l'avertissaient de ses moindres écarts, afin de la préserver des malheurs qui devaient en être la suite; ce fut souvent en vain, nous venons d'en voir un exemple; mais aussi, il faut bien le reconnaître, leur parole ne fut pas toujours inutile. Et peut-être le Seigneur, en perdant Israël, voulait-il donner aux siècles futurs un exemple de ce qui devait arriver aux schismatiques. Leçon terrible, que la suite n'a que trop justifiée (Voy. *III Reg.* XI, 29; XIV, 2).

ALEXANDRE LE GRAND *et ses successeurs.* (Prophéties qui les concernent).

Déjà, dès le commencement de la captivité, Daniel, en interprétant le premier songe de Nabuchodonosor, avait annoncé l empire que devait fonder Alexandre à trois siècles de là: il commandera à toute la terre, avait-il dit: *imperabit universæ terræ.* Il le dépeignit, quelques années plus tard, sous l'emblème d'un léopard à quatre ailes et à quatre têtes: *Ecce alia quasi pardus, et alas habebat quasi avis quatuor super se, et quatuor capita erant in bestia.* Deux ans plus tard encore, savoir la troisième année du règne de Balthazar, sous celui d'un bouc armé d'une corne redoutable; cette corne, c'est Alexandre lui-même. Voici dans quels termes il en parle, après avoir dépeint l'empire des Perses et son dernier roi sous l'image d'un bélier à deux cornes: « Et voilà qu'un bouc accourait de l'occident, rasant la face de la terre sans la toucher; or ce bouc avait une corne remarquable entre les yeux; il arriva jusqu'au bélier cornu, et se précipita sur lui de toute la force de son impétuosité. Parvenu tout auprès, il se lança vers lui, le frappa, lui brisa les deux cornes, sans que celui-ci pût faire de résistance; quand il l'eut renversé sur la terre, il le foula aux pieds, et personne ne pouvait le délivrer. Après cela, le bouc grandit prodigieusement; mais sitôt qu'il eut atteint le terme de sa croissance, la grande corne fut brisée, et il en naquit quatre à la place, du côté des quatre vents du ciel (1). »

Telle est la vision emblématique; voici maintenant l'explication donnée par le prophète lui-même. « Le bélier cornu que vous venez de voir est le roi des Mèdes et des Perses; le bouc est le roi des Grecs, et la grande corne placée entre ses yeux, désigne le premier roi lui-même. Quant aux quatre autres qui ont poussé à la place de celle-ci, ce sont quatre rois qui surgiront de son empire, mais non avec sa puissance (1). »

Ainsi, plus les événements approchent, plus la prophétie se complète et devient claire. Daniel doit revenir une dernière fois sur le même sujet, et la compléter encore; il touchait alors au terme de sa carrière, car c'était en la troisième année du règne de Cyrus, soixante-huit ou soixante-neuf ans, par conséquent, après qu'il en avait eu parlé pour la première fois: « Trois rois passeront encore sur le trône de Perse; le quatrième surpassera tous les autres par son immense puissance; et, lorsqu'il aura suffisamment amassé de moyens, il soulèvera l'univers contre le royaume de Grèce; mais il naîtra un roi belliqueux, qui dominera avec une grande puissance, et qui accomplira tout ce qu'il aura voulu. Toutefois, après avoir existé un moment, son empire sera brisé et divisé du côté des quatre vents du ciel, non pas cependant en faveur de ses descendants, ni selon la mesure de sa première puissance. J'ai dit, son empire sera divisé entre des étrangers, à l'exclusion de ses enfants (2). »

Sans doute le prophète aurait pu ajouter des détails, mais il eût été impossible, et il le serait encore maintenant, après l'accomplissement des faits, de parler plus clairement et d'une manière plus juste.

La première des grandes monarchies existait, trois autres devaient venir ensuite et la remplacer: d'abord celle des Perses, puis celle des Grecs, et enfin celle des Romains. Daniel les place, ou pour mieux dire les

(1) Et ego intelligebam: Ecce autem hircus caprarum veniebat ab occidente super faciem totius terræ, et non tangebat terram: porro hircus habebat cornu insigne inter oculos suos. Et venit usque ad arietem illum cornutum, quem videram stantem ante portam, et cucurrit ad eum in impetu fortitudinis suæ. Cumque appropinquasset prope arietem, efferatus est in eum, et percussit arietem; et comminuit duo cornua ejus, et non poterat aries resistere ei; cumque eum misisset in terram, conculcavit, et nemo quibat liberare arietem de manu ejus. Hircus autem caprarum magnus factus est nimis: cumque crevisset, fractum est cornu magnum, et orta sunt quatuor cornua subter illud per quatuor ventos cœli (*Dan.*, VIII, 5-8).

(1) Porro hircus caprarum, rex Græcorum est, et cornu grande, quod erat inter oculos ejus, ipse est rex primus. Quod autem fracto illo surrexerunt quatuor pro eo: quatuor reges de gente ejus consurgent, sed non in fortitudine ejus (*Ibid.*, *vers.* 21, 22).

(2) Ecce adhuc tres reges stabunt in Perside, et quartus ditabitur opibus nimiis super omnes; et cum invaluerit divitiis suis, concitabit omnes adversum regnum Græciæ. Surget vero rex fortis, et dominabitur potestate multa, et faciet quod placuerit ei. Et cum steterit, conteretur regnum ejus, et dividetur in quator ventos cœli: sed non in posteros ejus, neque secundum potentiam illius, qua dominatus est. Lacerabitur enim regnum ejus etiam in externos, exceptis his (*Dan.* XI, 2).

nomme dans cet ordre, ainsi qu'on peut s'en assurer en lisant la prophétie dans tout son ensemble. Le bélier de la Perse a deux cornes, parce que l'empire est composé essentiellement de deux peuples dominateurs, les Perses et les Mèdes. Le léopard de la Grèce a quatre ailes et quatre têtes, parce que l'empire sera divisé en quatre royaumes. Le bouc qui figure le même empire n'a qu'une corne, parce que l'empire n'aura qu'un seul empereur. Alexandre, descendu dans la tombe, n'aura d'héritiers ni de son nom ni de sa gloire, ni de sa puissance ni de son génie. Ce sera toujours la Grèce dans tous les lieux où Alexandre aura étendu ses conquêtes : la Grèce en Egypte, la Grèce en Syrie, la Grèce en Asie-Mineure; les lois, les mœurs, les arts, la langue, tout sera grec; de sorte que ce sera bien l'empire des Grecs, mais un empire divisé en quatre monarchies distinctes, et le plus souvent hostiles l'une à l'autre.

Mais quoi de plus étonnant que la manière dont est représentée la célérité des conquêtes du héros macédonien, ce bouc, qui vient du côté de l'occident vers la ville de Suze, en effleurant la terre plutôt qu'en la touchant, tant sa marche est rapide? En effet, voici le chemin qu'il parcourt dans l'espace des dix années entre lesquelles s'accomplit sa mission; nous employons ce mot à dessein, car elle fut complète sous le double rapport de la destruction et de la réédification. En l'an 334 avant Jésus-Christ, il met le pied en Asie, par le passage du Granique, et bat l'armée de Darius; l'année suivante, il parcourt l'Asie Mineure, la soumet, et gagne la bataille d'Issus. En l'an 332, il parcourt la Syrie, la Palestine, l'Egypte, soumet ces pays, et détruit Tyr et Gaza. En 331, il passe l'Euphrate et le Tigre, gagne la bataille d'Arbelles, prend Babylone, Suze, Persépolis et leurs provinces. En 330, il dompte les Mèdes, les Parthes, les Hircaniens, les Ariens et plusieurs peuples voisins; l'année suivante, les Bactriens et les Sogdiens. En 328, il passe dans l'Inde et la soumet jusqu'à l'Indus; en 327, il passe l'Indus, bat Porus, et porte ses conquêtes jusqu'au fleuve Hyphasis. L'an 326, il fait embarquer son armée, et, en descendant l'Indus, fait la conquête des nations qui le bordent des deux côtés. Arrivé à l'embouchure du fleuve, il envoie la flotte par l'Océan à Babylone, et y ramène l'armée par terre. En 324, il subjugue les Cosséens, revient à Babylone, et y meurt l'année suivante.

Le prophète avait annoncé tout cela en quelques mots. Il avait également annoncé que l'empire d'Alexandre entrerait après lui dans une longue anarchie, et il l'avait peinte d'une seule expression; expression énergique qui contient une pensée multiple, *conteretur :* il sera brisé, broyé, émietté, pilé comme dans un mortier; car le mot *conteri* veut dire toutes ces choses. Puis enfin les fragments se réuniront, et il en résultera quatre empires infiniment moindres, sans toutefois qu'il reste rien aux héritiers de son sang. Voyons si l'histoire justifiera ces prédictions.

A la mort d'Alexandre, la plus grande discorde et les prétentions les plus opposées se manifestent parmi ses généraux relativement à sa succession; enfin, après bien des jours de confusion et d'anarchie, ils convinrent de l'arrangement suivant : Arrhidée, son frère, espèce d'idiot, reçut le titre de roi, simultanément avec l'enfant que Roxane, veuve d'Alexandre, devait mettre au monde un mois plus tard, en cas que ce fût un garçon; leur tutelle, à l'un et à l'autre, fut confiée à Perdiccas, qui devait demeurer au centre du gouvernement. Les généraux se partagèrent les provinces de l'empire, et se rendirent chacun dans la sienne avec le titre de gouverneur.

Dès qu'ils y furent affermis, ils commencèrent à se faire la guerre, afin de s'agrandir les uns aux dépens des autres. Mais auparavant, Roxane avait déjà retranché une des branches de la famille d'Alexandre, en faisant périr Statira, qu'elle savait être enceinte du héros macédonien. Bientôt après, elle donna le jour à un fils, qui fut nommé Alexandre, et déclaré roi avec Arrhidée.

Eumène, gouverneur de la Paphlagonie et de la Cappadoce; fut, le premier de tous, chassé de son gouvernement par Léonat, gouverneur de l'Hellespont et de la petite Phrygie. Perdiccas le rétablit; mais bientôt l'ambition trop peu déguisée de Perdiccas souleva contre lui Antigone, gouverneur de la Pamphylie, de la Syrie, de la Lycaonie et de la grande Phrygie, Antipater, gouverneur de la Macédoine, Cratérus, son collègue dans cette province, et Ptolémée, gouverneur de l'Egypte. Néoptolème, gouverneur de l'Arménie, cherchait en même temps à se rendre indépendant.

Eumène vainquit deux fois Cratérus et le tua, ainsi que Néoptolème; mais Perdiccas échoua dans ses tentatives contre Ptolémée, et y perdit la vie. Antipater fut déclaré régent et tuteur des deux rois; il refit à nouveau les partages, exclut ou prétendit exclure du gouvernement les partisans d'Eumène et de Perdiccas. Dans la nouvelle division des provinces, un simple officier de cavalerie, Séleucus, qui devait un jour devenir le plus puissant de tous, obtint le gouvernement de Babylone.

Eumène, vaincu par Antigone à Orcynium, en Cappadoce, s'enfuit, erra de retraite en retraite, puis, à force d'habileté, reparut au bout d'un an sur la scène. Pendant ce temps, Ptolémée faisait la conquête de la Syrie, de la Phénicie et de la Judée sur Laomédon, qui n'avait cessé d'en être gouverneur, nonobstant le second partage. C'était la quatrième année après la mort d'Alexandre; en cette même année, Antipater mourut de mort naturelle en Macédoine, et nomma Polysperchon régent, au préjudice de Cassandre, son propre fils. Outré de cet affront, Cassandre leva des troupes, et se lia par des traités avec Antigone et Ptolémée.

Antigone, devenu par la mort d'Antipater

le plus puissant de tous les gouverneurs de provinces, maître absolu dans toute l'Asie-Mineure, à la tête d'une armée de soixante-dix mille hommes et de trente éléphants, forma le dessein de s'emparer de tout l'empire. Mais le régent et Olympias, mère d'Alexandre, lui opposèrent Eumène, et aidèrent à celui-ci à trouver de l'argent et une armée; Eumène le tint longtemps en échec; la guerre se fit dans la Cappadoce, la Cilicie, la Syrie, la Phénicie, la Cœlésyrie, la Mésopotamie, la Babylonie. Pithon, gouverneur de la Médie, Séleucus, Ptolémée, se déclarèrent contre Eumène. Une autre ligue, formée dans les gouvernements de la Haute-Asie contre Pithon, ayant Peucestes, gouverneur de la Perse, à sa tête, chassa celui-ci de la Médie, et le força de se retirer à Babylone, où il prit les armes avec Séleucus en faveur d'Antigone.

Pendant ce temps-là, Olympias, revenue en Macédoine après la mort d'Antipater, s'était remise à la tête du gouvernement, et avait fait périr Arrhidée avec Euridice, sa femme, et cent de leurs amis les plus puissants. Cassandre vengea Arrhidée l'année suivante, en faisant mourir à son tour Olympias, qu'il avait assiégée et prise dans Pidna. Le même sort attendait Alexandre et Roxane, faits prisonniers avec Olympias.

La neuvième année depuis la mort d'Alexandre se passa tout entière en luttes d'habileté et de tactique entre Eumène et Antigone. Ces deux généraux, consommés dans l'art de la guerre, firent parcourir de grandes provinces à leurs troupes, en s'observant mutuellement pour se surprendre. Eumène, avec tous les désavantages de son côté, vainquit deux fois Antigone, mais sans résultat. Il le vainquit une troisième fois, qui aurait été la dernière, s'il ne s'était laissé enlever ses bagages; ses soldats, furieux de cette perte, le livrèrent à Antigone, qui le fit mourir. Antigone, resté maître de toute l'Asie, fit une grande réforme dans le gouvernement des provinces: Séleucus, mis sur la liste des proscrits, s'enfuit en Egypte. Il y engagea Ptolémée, Cassandre et Lysimaque dans une ligue commune contre Antigone. Celui-ci porta la guerre dans la Syrie et la Phénicie; mais alarmé des progrès de Cassandre dans l'Asie-Mineure, il fut bientôt obligé d'y conduire ses troupes pour se défendre. Ptolémée reconquit donc promptement ses avantages, passa dans la Syrie et la Cilicie, y fit un grand butin, et le ramena en Egypte. Dans une seconde expédition, il chassa définitivement de la Syrie et de la Phénicie les garnisons asiatiques, remporta une grande victoire sur Démétrius, fils d'Antigone, et ajouta la Cœlésyrie à ses conquêtes.

Après ces succès, auxquels il avait beaucoup contribué, Séleucus obtint de Ptolémée un corps de troupes de mille hommes de pied et trois cents chevaux, avec lequel il retourna tenter la fortune en Orient. Babylone lui ouvrit ses portes avec empressement; il défit Nicanor, gouverneur de la Médie pour Antigone, qui essaya de le chasser, et conquit du même coup l'armée de son ennemi, qui se rangea sous les drapeaux du vainqueur.

Là commence la fameuse ère des Séleucides, jadis adoptée dans tout l'Orient, et longtemps la seule en usage. C'était 312 ans avant Jésus-Christ, onze ans après la mort d'Alexandre.

Cependant une victoire signalée de Démétrius dans la haute Syrie, força Ptolémée d'abandonner la Phénicie, la Syrie, la Cœlésyrie et la Judée, et de rentrer en Egypte; auparavant, il démantela toutes les places fortes de ces provinces, s'empara de toutes les richesses qui s'y trouvaient, et emmena une grande partie de la population à sa suite; le plus grand nombre des habitants le suivaient volontairement, par horreur de la domination d'Antigone.

Pendant ce temps-là, Séleucus obtenait de grands succès en Orient; mais Démétrius, arrivant à l'improviste à Babylone avec l'armée qui venait de reconquérir la Syrie et la Judée, lui ravit sa capitale avec d'autant plus de facilité, qu'il s'en trouvait lui-même très-éloigné. Rappelé bientôt près de son père, Démétrius pilla la province avant de la quitter, action qui y ruina totalement son parti, et qui facilita à Séleucus les moyens de la reconquérir; il eut bientôt chassé les garnisons que Démétrius y avait laissées.

Ce jeune prince, revenu dans l'Asie-Mineure, fit lever à Ptolémée le siége d'Halicarnasse, et rétablit la supériorité des armes en faveur de son père. Il en résulta un traité, d'après lequel Cassandre devait avoir le gouvernement de Macédoine jusqu'à la majorité du fils de Roxane; Lysimaque celui de la Thrace; Ptolémée l'Egypte, partie de la Lybie et de l'Arabie; Antigone toute l'Asie; les villes grecques étaient déclarées libres; mais, en le signant, chacun se proposait de ne pas l'observer.

Lorsque le jeune Alexandre eut atteint sa quatorzième année, Cassandre, au lieu de le proclamer roi, le fit périr ainsi que sa mère. Polysperchon, gouverneur du Péloponèse, feignit une grande indignation, et opposa à l'ambition de Cassandre un dernier fils d'Alexandre, nommé Hercule, qu'il avait eu de Barsine, veuve de Memnon; mais, cédant bientôt aux suggestions de son rival, il le fit périr avec Barsine.

Ptolémée avait recommencé la guerre et reconquis la Cilicie; Démétrius la reprit avec la même facilité; toutefois l'île de Chypre resta au premier, qui se dédommagea du reste en enlevant à Antigone plusieurs provinces dans l'Asie-Mineure, et diverses places de la Grèce, telles que l'île d'Andros, Sicyone, Corinthe. Comme les membres de la famille du conquérant servaient de masque à toutes les ambitions, Ptolémée songea à attirer à sa cour une dernière sœur d'Alexandre, nommée Cléopâtre, veuve d'Alexandre, roi d'Epire, qui vivait retirée à Sardes, en Lydie. L'infortunée princesse se laissa éblouir par ses promesses, et se disposait à s'enfuir de Sardes, lorsque le gou-

verneur en fut informé, l'arrêta et la fit mourir. Ainsi s'éteignit la famille du héros macédonien, sans qu'il restât personne des siens pour recueillir son héritage, comme le prophète l'avait annoncé.

Démétrius reprit bientôt à Ptolémée l'île de Chypre, et enleva une partie de la Grèce à Cassandre. Alors l'ambition d'Antigone ne connaissant plus d'obstacles, ce prince se décora du titre de roi. Ptolémée, Séleucus, Cassandre et Lysimaque imitèrent son exemple. Séleucus possédait la Médie, l'Assyrie, la Babylonie, la Perse, la Bactriane, l'Hyrcanie et toutes les provinces en deçà de l'Indus dont Alexandre avait fait la conquête.

Cependant Antigone ne songeait à rien moins, qu'à enlever à Ptolémée le sceptre de l'Egypte; il donna à son fils le commandement de la flotte, et conduisit lui-même une grande armée par terre ; mais aucune expédition ne se termina plus malheureusement que celle-ci ; la puissance d'Antigone en reçut un coup mortel. Ptolémée, Lysimaque, Séleucus et Cassandre en profitèrent, pour se liguer de nouveau contre l'ambitieux Antigone. Cependant Démétrius put encore chasser de la Grèce les garnisons égyptiennes, et forcer Cassandre à invoquer promptement le secours de ses alliés. Aussitôt Lysimaque passa l'Hellespont, conquit la Phrygie, la Lydie, la Lycaonie et la plupart des provinces entre le Méandre et la Propontide. Antigone, informé de ces nouvelles, vola à sa rencontre; mais Lysimaque se contenta de garder la défensive, en attendant les secours de Séleucus et de Ptolémée. Enfin la bataille se donna à Ipsus, en Phrygie ; Antigone la perdit avec la vie. Démétrius s'enfuit avec neuf mille hommes, seuls débris de son armée, et seul reste de sa puissance, par le moyen desquels il reconquit quelques places, et parvint même à se faire déclarer roi de Macédoine ; mais il ne fit plus que déchoir de ruine en ruine, et mourut dix-sept ans après, prisonnier de Séleucus. Les vainqueurs s'étaient partagé les Etats de son père après la bataille d'Ipsus: Ptolémée resta maître de l'Egypte, de la Libye, de l'Arabie, de la Cœlésyrie et de la Palestine ; Cassandre, de la Macédoine et de la Grèce; Lysimaque, de la Thrace, de la Bithynie, des provinces au delà du Bosphore et de l'Hellespont ; Séleucus, de tout le reste, c'est-à-dire de la plus grande partie de l'ancien empire d'Alexandre.

Ainsi s'accomplit l'oracle du prophète ; l'empire du conquérant fut trituré, divisé en quatre royaumes, et ses héritiers naturels n'y eurent aucune part.

La bataille d'Ipsus se donna l'an 301 avant Jésus-Christ, vingt-deux ans après la mort d'Alexandre.

AMASIAS. (Prophéties qui le concernent.) Amasias, fils de Joas, monta sur le trône de Juda vers l'an 839 avant l'ère vulgaire. Il bannit en grande partie l'idolâtrie du milieu de son peuple, sans toutefois la proscrire entièrement, puisqu'il laissa subsister les hauts lieux, et ne défendit pas les sacrifices qu'il était d'usage d'y offrir. Dieu, toujours trop juste pour ne pas tenir compte aux hommes du bien qu'ils opèrent et du mal qu'ils font, répandit successivement sur lui ses faveurs et ses punitions. Non content des trois cent mille hommes en état de porter les armes, que le dénombrement de son peuple lui avait fait connaître dans la Judée, Amasias en leva encore cent mille autres en Israël, au prix de cent talents d'argent. Il se disposait à porter avec eux la guerre en Idumée, afin de la punir de sa révolte contre l'autorité des rois de Juda, lorsqu'un prophète vint lui dire de la part du Seigneur : « O roi, n'emmenez pas avec vous l'armée d'Israël, car le Seigneur n'est pas avec Israël, ni avec les fils d'Ephraïm. Et si vous croyez que le succès à la guerre est du côté des grandes armées, Dieu donnera la victoire à vos ennemis ; car c'est Dieu qui distribue le triomphe ou la défaite (1).— Mes cent talents d'argent seront donc perdus? dit Amasias. — Dieu est assez puissant pour vous les rendre et au delà, répondit le prophète. » Amasias renvoya les Israélites, qui, dans leur mécontentement, commirent en s'en retournant les plus grands excès ; et ce devait être la source d'une nouvelle guerre.

Amasias, vainqueur de l'Idumée, provoqua Joachas, roi d'Israël ; celui-ci, d'après l'usage antique, répondit par des injures à ses bravades : « Le chardon du Liban, lui fit-il dire, voulant contracter alliance avec le cèdre, lui proposa d'unir leurs enfants ; mais voilà qu'en passant, les bêtes du Liban foulèrent le chardon sous leurs pieds. » Amasias fut vaincu, Jérusalem démantelée et pillée, les trésors du temple et de la maison royale, emportés à Samarie.

L'histoire de ces temps reculés présente de tels exemples d'aberrations, qu'il semble par fois que rois et peuples aient été frappés d'accès de vertige à intervalles réguliers. La voix des prophètes, les plus grands miracles, les faveurs les plus signalées, les châtiments les plus sévères, ne pouvaient retenir ni les uns ni les autres dans le devoir. Leur intelligence semblait s'obstiner contre les démonstrations les plus claires. Qui pourrait dire, par exemple, pourquoi Amasias s'arrêta en chemin, et ne bannit l'idolâtrie qu'à moitié? Pourquoi, vainqueur des Iduméens, après une promesse aussi formelle

(1) Congregavit igitur Amasias Judam, et constituit eos per familias, tribunosque et centuriones in universo Juda et Benjamin : et recensuit a viginti annis et supra, invenitque trecenta millia juvenum qui egrederentur ad pugnam, et tenerent hastam et clypeum. Mercede quoque conduxit de Israel centum millia robustorum, centum talentis argenti. Venit autem homo Dei ad illum, et ait : O rex, ne egrediatur tecum exercitus Israel : non est enim Dominus cum Israel, et cunctis filiis Ephraim : Quod si putas in robore exercitus bella consistere, superari te faciet Deus ab hostibus : Dei quippe est adjuvare, et in fugam convertere. Dixitque Amasias ad hominem Dei : Quid ergo fiet de centum talentis, quæ dedi militibus Israel? Et respondit ei homo Dei : Habet Dominus, unde tibi dare possit multo his plura. (*II Par.* xxv, 5-9.)

de Dieu, il transporta leurs idoles en Juda, les adora et les fit adorer à son peuple ; pourquoi, vaincu par les Israélites en punition de cette idolâtrie, il ne reconnut pas la main de Dieu, ou refusa de s'y soumettre ? Amasias perdit la vie sous le fer des assassins, en punition de ses impiétés, de la même manière que son père, dont il avait vengé le meurtre, et qui, comme lui, avait commencé par la piété, pour mourir dans le crime.

AMMONITES. (Prophéties qui les concernent.) Dieu avait défendu aux Hébreux, par la bouche de Moïse, de faire la guerre aux Ammonites, et de conquérir leur territoire, parce qu'il le leur avait donné en propriété : *Accedens in vicina filiorum Ammon, cave ne pugnes contra eos, nec movearis ad prœlium : non enim dabo tibi de terra filiorum Ammon, quia filiis Lot dedi eam in possessionem.*

Fidèles à cette défense, les Israélites ne firent jamais la guerre aux Ammonites, sans avoir été mis par eux dans la nécessité d'une légitime défense, ce qui ne manqua pas d'arriver un grand nombre de fois, car les Ammonites, aussi bien que toutes les autres nations voisines, les haïssaient d'une haine irrémédiable ; et si Moïse conquit lui-même une province qui avait jadis appartenu aux Ammonites, du moins ne la conquit-il pas sur eux, mais sur les Amorrhéens, qui s'en étaient rendus maîtres depuis longtemps. Toutefois, cette conquête occasionna une nouvelle guerre pendant la judicature de Jephté; mais elle tourna à l'honneur des Juifs.

Nous ne nous proposons pas de retracer ici l'histoire de la rivalité perpétuelle des deux nations ; nous nous attacherons plus spécialement à mettre en lumière les prophéties qui concernent les Ammonites, et à en montrer l'accomplissement.

Les Ammonites, les Moabites et les Syriens s'étant ligués pour faire la guerre à Josaphat, réunirent une puissante armée, et se disposaient à envahir la Judée, lorsque le Seigneur répandit sur eux l'esprit de discorde. Ils s'exterminèrent entre eux. Ils demeurèrent pendant quelque temps soumis à Ozias, puis se révoltèrent ; car le second livre des Paralipomènes nous apprend que Joathan, son successeur, fut obligé de leur faire la guerre. C'est à cette occasion sans doute que le berger de Thécué, qui écrivit sa prophétie pendant le règne d'Ozias, lança contre eux la prophétie suivante : « Je pardonnerai trois crimes aux fils d'Ammon, mais je ne leur pardonnerai pas le quatrième ; ils ont massacré les femmes enceintes dans Galaad, pour agrandir leur territoire ; et moi j'allumerai l'incendie dans les murs de Rabba; le pétillement des flammes qui dévoreront ses édifices, se mêlera aux gémissements, aux clameurs de la guerre et au bouleversement d'un jour de commotion. Melchom ira en captivité, lui et ses princes en même temps, dit le Seigneur (1). »

La guerre et la captivité auxquelles le prophète fait ici allusion, ne nous semblent pas avoir de rapport aux événements accomplis peu après sous le règne de Joathan, mais plutôt réservées pour le temps de la ruine de Samarie, ou même de la prise de Jérusalem par Nabuchonosor.

Le prophète Sophonie fait allusion aux mêmes événements, lorsque, dans la prévision des guerres de Nabuchodonosor contre les pays voisins, et spécialement la Judée, il ajoute : « J'ai entendu les railleries de Moab et les blasphèmes des fils d'Ammon, lorsqu'ils ont insulté au malheur de mon peuple, dans l'espérance d'étendre leurs frontières à ses dépens. Puisqu'il en est ainsi, je le jure par moi-même, dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël, Moab deviendra une seconde Sodome, et les fils d'Ammon une seconde Gomorrhe; c'est-à-dire des tas d'épines desséchées, des monceaux de sel, et un désert à toujours : les restes de mon peuple raviront leur pays, les débris de ma famille possèderont leur territoire. Ce sera la punition de leur orgueil, de leurs blasphèmes et de leurs réjouissances à la vue de l'humiliation de mon peuple. Le Seigneur se montrera terrible envers eux (1). »

Cette prophétie contient deux parties, que nous verrons s'accomplir successivement: l'une par les armes de Nabuchodonosor, l'autre par celles de Judas-Machabée.

Jérémie renouvelle la prédiction d'Amos presque dans les mêmes termes, après que les Ammonites se sont emparés du territoire de la tribu de Gad, demeuré vacant par la destruction du royaume d'Israël et la translation de ses habitants dans la Babylonie. Le territoire de cette tribu étant celui que Moïse avait enlevé aux Amorrhéens, était aussi demeuré un sujet perpétuel de division entre les deux peuples, nonobstant neuf siècles d'intervalle.

« N'existe-il plus un seul fils d'Israël, dit le prophète, un seul héritier? Pourquoi donc Melchom possède-t-il Gad à titre d'héritage, et pourquoi son peuple en occupe-t-il les villes? Puisqu'il en est ainsi, dit le Seigneur, il viendra des jours où je ferai retentir le cliquetis des armes dans Rabbath des fils d'Ammon ; elle deviendra un monceau de

(1) Hæc dicit Dominus : Super tribus sceleribus filiorum Ammon, et super quatuor non convertam eum : eo quod dissecuerit prægnantes Galaad ad dilatandum terminum suum. Et succendam ignem in muro Rabba : et devorabit ædes ejus in ululatu in die belli, et in turbine in die commotionis. Et ibit Melchom in captivitatem, ipse et principes ejus simul, dicit Dominus (*Amos.* I, 13-15).

(1) Audivi opprobrium Moab, et blasphemias filiorum Ammon : quæ exprobraverunt populo meo, et magnificati sunt super terminos eorum. Propterea vivo ego, dicit Dominus exercituum, Deus Israel, quia Moab ut Sodoma erit, et filii Ammon quasi Gomorrha ; siccitas spinarum, et acervi salis, et desertum usque in æternum : reliquiæ populi mei diripient eos, et residui gentis meæ possidebunt illos. Hoc eis eveniet pro superbia sua : quia blasphemaverunt, et magnificati sunt super populum Domini exercituum. Horribilis Dominus super eos, et attenuabit omnes Deos terræ : et adorabunt eum viri de loco suo, omnes insulæ gentium (*Soph.* II, 8-11).

ruines; ses filles seront livrées aux flammes, et Israël possédera ceux qui le possèdent, dit le Seigneur. Gémissez, ô Hesebon, parce que Haï est dévastée; poussez des clameurs, filles de Rabbath, ceignez-vous de cilices; lamentez-vous en tournoyant autour des héritages (1), parce que Melchom sera emmené captif, et ses prêtres et ses princes en même temps. Ne te glorifie plus de tes fécondes vallées; ta vallée a été comblée par un éboulement, fille délicate, qui te confiais dans tes trésors, et qui demandais qui viendrait jusqu'à toi : voilà que je vais répandre sur toi la terreur, dit le Seigneur, le Dieu des armées, en commençant par ceux qui sont autour de toi; et tes enfants se disperseront chacun de son côté, de telle sorte qu'il ne sera point possible de les rassembler dans leur fuite. Mais ensuite je ferai revenir de leur captivité les fils d'Ammon, dit le Seigneur (2). »

Cette prophétie reçoit un éclaircissement complet, relativement au temps de son accomplissement, de quelques paroles placées par Jérémie dans les chapitres précédents. Il dit au xxv^e^ : Je vais prendre toutes les nations de l'aquilon, et à leur tête Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur, et les lancer contre ce pays et les peuples d'alentour.....; puis il ajoute quelques lignes plus bas : J'ai reçu le calice de la main du Seigneur et je l'ai présenté à Jérusalem et à la Judée, à Pharaon et à l'Egypte.... à l'Idumée, à Moab et aux fils d'Ammon. C'est donc bien de Nabuchodonosor qu'il est question dans la prédiction précédente, et dans celle d'Amos que nous avons rapportée, et dont elle reproduit les termes; c'est Nabuchodonosor qui sera dans cette circonstance l'exécuteur des vengeances divines. Le roi des Ammonites fut du nombre de ceux auxquels Jérémie envoya des chaînes au commencement du règne de Sédécias, en ajoutant qu'ils seraient assujétis à la servitude envers Nabuchodonosor. Il ne peut donc rester de doute à ce sujet.

L'Ecriture sainte ne dit rien des entreprises du puissant monarque de l'Assyrie contre les Ammonites et les Moabites; mais l'histoire profane supplée à son silence. « Cinq ans après la ruine de Jérusalem, dit Josèphe, au chapitre xi^e^ du x^e^ livre de ses *Antiquités*, Nabuchodonosor entra avec une grande armée dans la basse Syrie, s'en rendit le maître; vainquit les Ammonites et les Moabites; fit ensuite la guerre en Egypte, la conquit; tua le roi qui regnait alors; en établit un autre en sa place, et emmena captifs à Babylone tous les Juifs qui se rencontrèrent en ce pays. » Sur quoi le traducteur (1) fait observer que l'historien se trompe en assurant que Nabuchodonosor tua le monarque Egyptien.

Le prophète Ezéchiel avait annoncé les mêmes malheurs. « Le Seigneur m'a dit, écrivait-il au xxi^e^ chapitre de sa *Prophétie :* Fils de l'homme, tracez deux voies devant le glaive du roi de Babylone, qu'elles partent d'un même point, le roi prendra les augures, et le sort le fera entrer dans la voie qui mène à la ville; vous la dirigerez de telle sorte que le glaive arrive jusqu'à Rabbath des fils d'Ammon..... Le Seigneur Dieu dit aux fils d'Ammon, s'écrie-t-il quelques lignes après, et à leur opprobre (2), glaive, glaive, sortez du fourreau pour donner la mort, sortez brillant, aiguisez-vous pour le carnage. (3) »

Mais le même prophète est bien plus expressif au chapitre xxv^e^, et ce qu'il annonce confirme le récit de l'historien Juif; puisqu'il place la ruine de l'Ammonite après celle de la Judée, et comme punition de la part que les fils d'Ammon avaient prise aux malheurs des Juifs. « Le Seigneur m'a fait entendre cette parole, dit-il : Fils de l'homme, tournez votre visage du côté des fils d'Ammon, et prophétisez contre eux. Vous direz aux fils d'Ammon : écoutez la parole du Seigneur Dieu; le Seigneur Dieu dit ceci : Puisque vous avez dit tant mieux, tant mieux, en voyant la profanation de mon sanctuaire, la désolation de la terre d'Israël et la captivité de la maison de Juda, je vous abandonnerai en héritage aux enfants de l'Orient; ils traceront au milieu de vous les parcs de leurs troupeaux, ils y ficheront leurs tentes; ils mangeront les fruits de vos vergers, et boiront le lait de vos troupeaux. Je changerai Rabbath en une étable aux chameaux, la ville des fils d'Ammon en un pâturage, et vous saurez que je suis le Seigneur. Ah! vous avez battu des mains, dit le Seigneur Dieu, vous avez frappé du pied, vous avez fait de grandes réjouissances à la

(1) Le prophète fait ici allusion à quelque fête idolâtrique semblable aux Ambarvales, ou bien à notre fête des Brandons.

(2) Ad filios Ammon. Hæc dicit Dominus : Nunquid non filii sunt Israel? aut hæres non est ei? Cur igitur hæreditate possedit Melchom, Gad : et populus ejus in urbibus ejus habitavit? Ideo ecce dies veniunt, dicit Dominus : et auditum faciam super Rabbath filiorum Ammon fremitum prælii, et erit in tumultum dissipata, filiæque ejus igni succendentur, et possidebit Israel possessores suos, ait Dominus. Ulula Hesebon, quoniam vastata est Haï : clamate filiæ Rabbath, accingite vos ciliciis : plangite et circuite per sepes : quoniam Melchom in transmigrationem ducetur, sacerdotes ejus et principes ejus simul. Quid gloriaris in vallibus? defluxit vallis tua filia delicata, quæ confidebas in thesauris tuis, et dicebas : Quis veniet ad me? Ecce ego inducam super te terrorem, ait Dominus Deus exercituum, ab omnibus qui sunt in circuitu tuo : et dispergimini singuli a conspectu vestro, nec erit qui congreget fugientes. Et post hæc reverti faciam captivos filiorum Ammon, ait Dominus (*Jer.* xlix, 1-6).

(1) Arnauld d'Andilly.

(2) Melchom, divinité qui s'honorait par un culte infâme.

(3) Et factus est sermo Domini ad me, dicens : Et tu fili hominis, pone tibi duas vias, ut veniat gladius regis Babylonis : de terra una egredientur ambæ : et manu capiet conjecturam, in capite viæ civitatis conjiciet. Viam pones ut veniat gladius ad Rabbath filiorum Ammon, et ad Judam in Jerusalem munitissimam. Et tu, fili hominis, propheta et dic : Hæc dicit Dominus Deus ad filios Ammon, et ad opprobrium eorum, et dices : Mucro, mucro, evagina te ad occidendum, lima te ut interficias, et fulgeas (*Ezech.* xxi, 18-28).

ruine d'Israël! Eh bien, j'étendrai ma main vers vous, je vous livrerai au pillage des nations, je vous effacerai du nombre des peuples; je vous exterminerai de la terre, je vous écraserai, et vous saurez que je suis le Seigneur (1). »

Le prophète-roi avait pareillement annoncé au psaume 82 cette levée de boucliers contre la Judée de la part de toutes les nations voisines, et en avait déterminé l'issue. Afin qu'on ne pût s'y tromper, quand les événements viendraient à s'accomplir, il avait dit qu'elles s'uniraient à l'Assyrien pour dépouiller Juda: « Vos ennemis ont embouché la trompette, ceux qui vous haïssent ont levé la tête... ils se sont dit : Venez, et rayons leur mémoire d'entre les nations... Les tentes d'Edom et d'Ismaël ont formé une alliance contre vous; avec elles se sont levés Moab et les fils d'Agar; Gebal, Ammon et Amalec; les étrangers et les habitants de Tyr, et avec tous l'Assyrien; tous sont venus en aide aux fils de Lot. Traitez-les, Seigneur, comme Madian et Sisara, comme Jabin au torrent de Cisson. Qu'ils périssent à Endor, qu'ils engraissent la terre de leurs débris; qu'il en soit de leurs princes comme d'Oreb et de Zeb, de Zébée et de Salmana; de tous leurs princes qui ont dit: venez et prenons pour notre héritage le sanctuaire de Dieu... Couvrez leur visage d'ignominie, et qu'ils apprennent à connaître votre nom, Seigneur... Qu'ils sachent que vous vous appelez le Seigneur, et que vous êtes le seul Tout-puissant sur la terre (2). »

(1) Et factus est sermo Domini ad me, dicens : Fili hominis, pone faciem tuam contra filios Ammon, et prophetabis de eis. Et dices filiis Ammon : Audite verbum Domini Dei : Hæc dicit Dominus Deus : Pro eo quod dixisti : Euge, euge super Sanctuarium meum quia pollutum est, et super terram Israel, quoniam desolata est : et super domum Juda, quoniam ducti sunt in captivitatem : idcirco ego tradam te filiis Orientalibus in hæreditatem ; et collocabunt caulas suas in te, et ponent in te tentoria sua : ipsi comedent fruges tuas : et ipsi bibent lac tuum. Daboque Rabbath in habituculum camelorum, et filios Ammon in cubile pecorum : et scietis quia ego Dominus. Quia hæc dicit Dominus Deus : Pro eo quod plausisti manu, et percussisti pede, et gavisa es ex toto affectu super terram Israel : idcirco ecce ego extendam manum meam super te, et tradam te in direptionem gentium, et interficiam te de populis, et perdam de terris, et conteram : et scies quia ego Dominus (*Ezech.* xxv, 1-7).

(2) Deus, quis similis erit tibi? ne taceas, neque compescaris Deus : quoniam ecce inimici tui sonuerunt : et qui oderunt, te extulerunt caput. Super populum tuum malignaverunt consilium : et cogitaverunt adversus sanctos tuos. Dixerunt : Venite, et disperdamus eos de gente, et non memoretur nomen Israel ultra. Quoniam cogitaverunt unanimiter, simul adversum te testamentum disposuerunt, tabernacula Idumæorum et Ismaelitæ; Moab, et Agareni; Gebal, et Ammon, et Amalec; alienigenæ cum habitantibus Tyrum; etenim Assur venit cum illis; facti sunt in adjutorium filiis Lot. Fac illis sicut Madian, et Sisaræ; sicut Jabin in torrente Cisson. Disperierunt in Endor; facti sunt ut stercus terræ. Pone principes eorum sicut Oreb, et Zeb, et Zebee, et Salmana; omnes principes eorum, qui dixerunt : Hæreditate possideamus Sanctuarium Dei. Deus meus, pone illos ut rotam; et sicut stipulam ante faciem venti. Sicut ignis, qui comburit sylvam; et sicut flamma comburens montes; ita persequeris illos in tempestate tua; et in ira tua turbabis eos. Imple facies eorum ignominia; et quærent nomen tuum, Domine. Erubescant, et conturbentur in sæculum sæculi : et confundantur, et pereant. Et cognoscant quia nomen tibi Dominus; tu solus Altissimus in omni terra (*Psal.* lxxxii, 1-19).

Ne semble-t-il pas qu'Ezéchiel, dans la prophétie que nous avons citée, n'ait fait qu'une réminiscence, un emprunt, pour ainsi dire, au fils d'Isaïe? Il n'en est rien cependant : David avait vu les événements quatre siècles et demi à l'avance, et les avait annoncés; ils avaient passé de nouveau sous les yeux d'Isaïe, qui les annonça encore; puis enfin, au moment de leur accomplissement, ils furent montrés une dernière fois au fils de Buzi, chargé de pousser le cri d'alarme. Ce ne sont pas des écrivains qui se copient et se répètent, c'est le même esprit qui se perpétue de siècle en siècle, parlant par des organes successifs; parce que si les hommes meurent, si les prophètes passent, l'esprit divin survit, et l'humanité survit également.

Cette première et principale partie de la prophétie concernant les Ammonites ainsi accomplie, il en restait encore trois autres à accomplir : savoir, leur retour après la captivité, la conquête du pays par les Juifs, et enfin la suppression du nom et de la nationalité ammonite.

Jérémie avait dit : Je ferai revenir de leur captivité les fils d'Ammon. Nous ignorons l'époque de ce retour; mais soit qu'ils en aient reçu la permission de Cyrus en même temps que les Juifs, soit qu'ils l'aient opéré peu à peu, et pour ainsi dire clandestinement comme les Israélites, du moins est-il certain, qu'ils formaient un corps de nation du temps d'Antiochus le Grand; puisque ce prince, suivant le récit de Polybe, s'empara de Rabbath, leur capitale, et la démantela. Nous voyons aussi par les Livres des Machabées, qu'ils se joignirent bientôt après à Antiochus-Epiphane, pour exterminer la nation juive; et c'est ce qui devait amener le dernier accomplissement de la prophétie, savoir, leur assujétissement aux Juifs, et par suite leur extermination à eux-mêmes : car Sophonie avait dit que les *restes* du peuple juif *raviraient leur* pays; que les *débris* de la famille de Jacob *possèderaient* l'Ammonite. Jérémie avait répété que les fils d'Israël *possèderaient* un jour ceux qui les *possédaient;* Ezéchiel avait ajouté que les descendants d'Ammon seraient *effacés du nombre des peuples, exterminés de dessus la terre.* Or, voici ce qui advint : Judas Machabée, après avoir réduit l'Idumée, l'Acrabathane, le pays de Béan, dirigea ses forces vers l'Ammonite. Il y trouva, dit l'auteur du premier livre des Machabées, au chapitre v^e^, un peuple nombreux et aguerri, auquel il fut obligé de livrer une multitude de combats; mais enfin il parvint à le soumettre. De ce moment, il n'est

plus question des Ammonites dans l'histoire. Saint Justin, martyr, assure dans son dialogue avec Tryphon, qu'il existait encore de son temps un grand nombre de personnes de cette nation ; mais Origène affirme bientôt après, qu'on ne les distinguait plus des Arabes, avec lesquels ils étaient universellement confondus.

AMOS, berger de Thécué, prophétisa pendant les règnes d'Osias, roi de Juda, et de Jéroboam, fils de Joas, roi d'Israël ; c'est-à-dire entre les années 806 et 778 avant Jésus-Christ, deux ans avant le tremblement de terre, ainsi qu'il le dit lui-même. Si on pouvait ajouter quelque foi à un historien tel que Josèphe, ce grand tremblement de terre, dont parle également le prophète Zacharie (*cap.* XIV, *vers.* 5), aurait eu lieu au moment qu'Osias, monté à l'autel dans le dessein d'y offrir l'encens, étendait la main pour donner l'ordre d'arrêter et de mettre à mort les prêtres qui s'y opposaient, par conséquent l'an 781 avant Jésus-Christ environ.

Comme il prophétisait dans la ville de Béthel, centre de l'idolâtrie d'Israël, Amasias, prêtre des idoles, en prévint Jéroboam : « Amos, lui dit-il, prêche la révolte contre vous dans Israël ; le royaume ne pourra demeurer tranquille en présence de ses provocations ; car il annonce que Jéroboam périra par le glaive, et qu'Israël sera emmené captif dans une terre étrangère. » En même temps il engageait Amos à s'enfuir : « Prophète, lui disait-il, allez-vous-en, retirez-vous en Juda ; mangez-là votre pain, et y prophétisez ; mais ne prophétisez plus jamais à Béthel, parce que cette ville, consacrée par le culte du roi, est le sanctuaire du royaume. Je ne suis ni prophète, ni fils de prophète, lui répondit Amos ; je suis un berger accoutumé à paître les troupeaux, et à vivre des fruits du sycomore ; mais le Seigneur m'a appelé lorsque je suivais mon troupeau, et m'a dit : Allez prophétiser devant mon peuple d'Israël. Or, écoutez les paroles du Seigneur : Vous me dites, tu ne prophétiseras pas contre Israël, et tu ne diras pas un seul mot contre la maison de l'idole ; eh bien ! voici ce que dit le Seigneur : Votre femme se prostituera publiquement ; vos fils et vos filles périront par le glaive ; votre héritage sera partagé au cordeau ; vous mourrez dans une terre profane, et Israël, exilé de ses foyers, sera captif (1). »

(1) Et misit Amasias sacerdos Bethel ad Jeroboam regem Israel, dicens : Rebellavit contra te Amos in medio domus Israel : non poterit terra sustinere universos sermones ejus. Hæc enim dicit Amos : In gladio morietur Jeroboam, et Israel captivus migrabit de terra sua : Et dixit Amasias ad Amos : Qui vides, gradere, fuge in terram Juda : et comede ibi panem, et prophetabis ibi. Et in Bethel non adjicies ultra ut prophetes : quia sanctificatio regis est, et domus regni est. Respondit que Amos, et dixit ad Amasiam : Non sum propheta, et non sum filius prophetæ : sed armentarius ego sum vellicans sycomoros. Et tulit me Dominus cum sequerer gregem : et dixit Dominus ad me : Vade, propheta ad populum meum Israel. Et nunc audi verbum Domini : Tu dicis : Non prophetabis super Israel, et non stillabis super domum idoli. Propter hoc hæc dicit Dominus : Uxor tua in civitate fornicabitur : et filii tui et filiæ tuæ in gladio cadent : et humus tua funiculo metietur : et tu in terra polluta morieris, et Israel captivus migrabit de terra sua (*Amos.* VII, 10).

L'Ecriture ne nous apprend rien de plus sur le prophète Amos. Les détails de sa mort, racontés par les anciens biographes, ne nous présentent pas un caractère suffisant d'authenticité, pour que nous les rapportions ici.

Le style du prophète Amos est une poésie rustique comme la nature champêtre au milieu de laquelle il vivait, et qui lui fournit les comparaisons qu'il emploie ; quelquefois inélégante, mais toujours nerveuse et animée, pleine de simplicité et de grandeur, elle abonde en contrastes et en images ; saint Augustin, l'un des plus grands maîtres dans l'art de bien penser, cite en particulier le VI^e^ chapitre comme un modèle d'éloquence. (*Voy.* August. *De Doct. Christ.* l. 4. c. 7.)

La prophétie d'Amos se compose de neuf chapitres ; dans le premier, le prophète annonce au royaume de Damas, aux Philistins, à la Pentapole, à l'Idumée, aux Ammonites les calamités dont le Ciel doit les frapper en punition de leurs crimes. Le second est dirigé contre les Israélites, les Juifs et les Moabites ; tout le reste, contre Israël. Après avoir annoncé à l'infortuné royaume de Jéroboam une désolation sans terme, puisqu'il ne prononce pas même une parole d'espérance, le prophète finit son Livre par la consolante promesse de la venue du Messie ; mais encore ce dernier trait est à l'encontre d'Israël ; car si le trône de David se relève, ce sera parmi les nations que le Dieu de David choisira désormais ses serviteurs fidèles. « Alors, dit le Seigneur par la bouche de son prophète, je relèverai la maison de David, qui était écroulée ; je réparerai les brèches de ses murailles ; je restaurerai ses ruines, et je la rebâtirai comme dans les jours anciens, de sorte qu'elle règnera sur les restes de l'Idumée et sur toutes les nations autrefois soumises à mon empire, dit le Seigneur, celui-là même qui l'accomplira. »

Ces paroles du prophète rappelées par l'apôtre saint Jacques en présence du collége apostolique, à l'occasion de la conversion des nations, qui commençait à s'opérer, se lisent d'une manière différente au livre des Actes, où elles sont citées d'après la version des Septante : « Après cela je reviendrai, et je reconstruirai la maison de David, qui était écroulée ; je réparerai ses brèches, et je la relèverai, de telle sorte que les nations autrefois assujetties à mon empire et le reste de l'univers honoreront le Seigneur. »

Le prophète continue : « Le temps approche où le moissonneur s'éloignera pour faire place au laboureur, où la vendange se prolongera jusqu'au jour des semailles ; les montagnes se couvriront de miel et les collines de moissons. Je rappellerai les captifs de mon peuple d'Israël, ils rebâtiront leurs

villes désertes, et les habiteront ; ils planteront, des vignes et ils en boiront le vin ; ils cultiveront leurs vergers, et ils en mangeront les fruits. Je les planterai dans leur terre, et je ne les arracherai plus ensuite de cette terre que je leur ai donnée, dit le Seigneur leur Dieu (1). »

Sans doute ces paroles conviennnent jusqu'à un certain point à l'état des Juifs après leur retour de la captivité ; et il doit en être ainsi, puisque cet état était une figure de l'Église chrétienne ; mais elles ne sauraient leur être appliquées d'une manière absolue, puisque le trône de David n'a point été relevé, et puisqu'ils ont été arrachés une seconde fois, et pour tant de siècles de cette patrie, qui n'est demeurée la leur, que parce qu'ils n'ont pu s'en faire une autre en aucun lieu de l'univers. Elles conviennent bien, au contraire, à la nouvelle famille des enfants d'Israël ; et un chrétien ne peut hésiter de les lui appliquer, après que le Saint-Esprit, parlant par la bouche d'un apôtre, a déclaré que c'était pour elle qu'elles avaient été inspirées.

La canonicité du livre d'Amos n'a jamais été révoquée en doute ; son authenticité ne l'a jamais été, que nous sachions, par d'autres que par Hobbes ; mais c'est là une preuve de la plus insigne mauvaise foi ou de la plus complète ignorance. L'auteur ne se nomme-t-il pas lui-même en dix endroits de son récit ; n'est-il pas cité nommément dans Tobie ; le premier livre des Machabées, les prophètes Joël, Jérémie, Aggée n'en rapportent-ils pas divers passages ? Rien donc de mieux prouvé que sa haute antiquité et son authenticité. — Cf. Tob., II, 5 ; Amos, VIII, 10 ; I Mach., I, 41 ; Amos, I, 2 ; Joël, III, 16 ; Jérém. XXV, 30 ; Joël, III, 18 ; Amos, IX, 4 et 13 ; Jérém XLIV, 11 ; Amos, IV, 9 ; Agg. II, 18.

AMOUR (Madame Renaud de Saint), femme d'un officier supérieur de cavalerie, fit grand bruit à Nantes, en 1828, de ses guérisons miraculeuses. Elle touchait les malades, et le mal disparaissait à l'instant. Il y eut pendant plusieurs mois un étrange concours de malades de toute espèce à l'hôtel qu'elle occupait. Sans qu'elle se dérangeât, au milieu de toute autre occupation, pendant la conversation, à peine interrompue un instant, le malade venait se placer à genoux devant elle : — « Qu'avez-vous ? — J'éprouve un douleur au bras droit. — Croyez-vous que Dieu, qui nous envoie le mal, puisse nous l'ôter ? — Oui. — Vous savez qu'il est dit dans l'Évangile : Demandez et il vous sera accordé ? — Oui. — Demandez donc avec moi votre guérison au Seigneur ? — Je la demande. » Puis après une prière mentale de quelques secondes, et la main posée sur le membre malade : « Allez ; au nom de Jésus-Christ, il vous est accordé suivant votre foi et la sincérité de votre prière. » Et le malade s'en allait guéri.

Les gens sensés en rirent d'abord ; les gens de l'art haussèrent les épaules : mais enfin quand la rumeur eut tellement grandi, qu'il ne fut plus possible de la mépriser, on fit quelque informations plus sérieuses ; et alors il fut constaté que tout cela n'était rien : pas une guérison réelle ou permanente.

Ce n'est pas à dire que beaucoup de ceux qui se firent toucher, ne fussent sérieusement malades, ou qu'aucun d'eux n'espérât sa guérison, et n'y crût au moins momentanément. Une forte émotion peut éteindre la douleur la plus aiguë ; mais elle revient, lorsque le principe du mal n'a pas disparu. Le malheureux qu'une rage de dents a quitté à la porte du dentiste, n'est pas guéri pour cela ; il s'en aperçoit bien à son retour.

Madame Renaud de Saint-Amour appartenait au culte protestant. C'est merveille, que les gens qui ne croient pas aux miracles, veuillent en faire.

ANANIE et SAPHIRA. Il est peu de passages dans la Bible, qui se prêtent aussi bien aux rêves de nos utopistes modernes sur la communauté des biens, que celui du livre des Actes relatif à Ananie. Ils en tirent des conséquences absolues sur la constitution des premières sociétés chrétiennes, et veulent ramener par la force les sociétés modernes à un état spontanément choisi par les plus fervents d'entre les premiers néophytes, et qui ne fut ni universel ni durable. Etat embrassé spontanément aussi de nos jours par ces âmes d'élite qui ont renoncé à tous les intérêts mondains, pour atteindre au détachement parfait de toutes choses et d'elles-mêmes dans la solitude des cloîtres. Il ferait beau voir l'humanité entière réduite de par la loi à la vie des chartreux. Si des apôtres fervents du christianisme prêchaient de telles doctrines, on les prendrait à bon droit pour des fous ; pour qui doit-on prendre ceux qui les prêchent sans être ni des apôtres, ni fervents, ni même chrétiens, si non pour des gens qui se proposent de tricher au jeu, et de s'enrichir au pillage de la masse ?

Dans le passage du livre des Actes, dont nous allons tout à l'heure donner la traduction, il est question uniquement de l'Eglise de Jérusalem, et on ne voit nulle part que les autres Eglises aient imité un pareil exemple ; c'est plutôt le contraire, puisque saint

(1) In die illa suscitabo tabernaculum David, quod cecidit : et reædificabo aperturas murorum ejus, et ea quæ corruerant instaurabo : et reædificabo illud sicut in diebus antiquis. Ut possideant reliquias Idumææ, et omnes nationes, eo quod invocatum sit nomen meum super eos : dicit Dominus : Faciam hæc. Ecce dies veniunt, dicit Dominus, et comprehendet arator messorem, et calcator uvæ mittentem semen : et stillabunt montes dulcedinem, et omnes colles culti erunt. Et convertam captivitatem populi mei Israel : et ædificabunt civitates desertas, et inhabitabunt : et plantabunt vineas, et bibent vinum earum : et facient hortos, et comedent fructus eorum. Et plantabo eos super humum suam : et non evellam eos ultra de tetra sua, quam dedi eis, dicit Dominus Deus tuus (*Amos.* IX, 11).

Paul recueillait des aumônes parmi ses disciples, pour les apporter à Jérusalem; ce qui suppose que ces mêmes disciples avaient conservé la propriété et l'usage de leurs biens. On en pourrait même induire que l'église de Jérusalem s'était vue réduite à un état misérable par suite de ce zèle irréfléchi. Le commencement de la narration suppose, en outre, que tout le monde ne vendait pas toutes choses, car il porte : *et personne n'appelait sien ce qu'il possédait;* mais tout était commun entre tous : il y en avait donc parmi les disciples qui continuaient à *posséder ;* seulement si la propriété était réservée, l'usufruit était commun; et sous le bénéfice de cette observation, il ne faut pas prendre à la lettre les paroles qui suivent : *tous les propriétaires* de champs et de maisons les vendaient, et en déposaient le prix aux pieds des apôtres.

Si donc Ananie et Saphira furent frappés de mort après avoir vendu leur champ, ce n'était pas pour avoir réservé par devers eux une partie du prix qu'ils en avaient reçu, mais pour avoir menti en face de l'Eglise, et s'être attribué le mérite d'une générosité qui n'était pas la leur. Et la preuve que cette pratique n'avait rien d'obligatoire, ce sont les paroles mêmes que l'apôtre saint Pierre adressa à Ananie : Vous pouviez ne pas vendre votre champ; et après l'avoir vendu, l'argent était encore à vous. Voici le passage tout entier.

« La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme ; personne n'appelait sien ce qu'il possédait: mais tout était commun entre tous. Les apôtres rendaient avec une grande ardeur témoignage de la résurrection de Jésus-Christ notre Seigneur, et il régnait entre eux tous une grande ferveur ; tellement qu'il n'y avait point de pauvres parmi eux ; car tous ceux qui possédaient des champs ou des maisons les vendaient, et en déposaient le prix aux pieds des apôtres ; et tout était distribué à chacun selon ses besoins. Ainsi fit Joseph, lévite, natif de Chypre, surnommé par les apôtres Barnabé, c'est-à-dire le fils de la consolation : propriétaire d'un champ, il le vendit, en apporta le prix, et le déposa aux pieds des apôtres. »

Avant de passer outre, nous voulons encore faire observer que cet exemple, allégué ainsi d'une manière singulière, suffirait à lui seul pour démontrer que le fait n'était ni obligatoire ni universel.

Saint-Luc poursuit de la sorte sa narration : « Or, un homme du nom d'Ananie, qui avait épousé une femme du nom de Saphira, vendit un champ, détourna une partie du prix, du consentement de sa femme ; apporta le reste, et le déposa aux pieds des apôtres. Mais Pierre lui dit : Ananie, pourquoi Satan a-t-il tenté votre cœur, et vous a-t-il porté à mentir au Saint-Esprit, en détournant une partie du prix de votre champ? Vous étiez maître de le garder, et vendu il vous appartenait encore. Pourquoi avez-vous succombé à un pareil dessein ? Ce n'est pas aux hommes que vous avez menti, mais à Dieu. Ananie, entendant ces paroles, tomba, et expira, au grand effroi de tous ceux qui avaient été témoins de l'entretien. Les plus jeunes des assistants l'emportèrent aussitôt, et l'ensevelirent. Environ trois heures après, sa femme, ignorant encore ce qui venait de se passer, entra, et Pierre lui dit : Femme, dites-moi si c'est bien là le prix que vous avez vendu votre champ? elle répondit : Oui, c'est le prix. Pourquoi faut-il que vous ayez aussi voulu faire l'expérience de l'Esprit du Seigneur, reprit Pierre? Voici ceux qui ont enseveli votre mari, ils vont entrer, et ils vous emporteront. Aussitôt elle tomba à ses pieds, et expira. Les jeunes gens arrivèrent, et la trouvant morte, ils l'emportèrent, et l'ensevelirent auprès de son mari. L'Eglise entière fut remplie d'une grande crainte, ainsi que tous ceux qui l'entendirent raconter. »

« Il s'accomplit un grand nombre de merveilles et de prodiges au milieu du peuple par les mains des apôtres. Le portique de Salomon était le lieu des réunions ; aucun étranger n'osait se mêler parmi eux, et le peuple en parlait avec admiration. Le nombre de ceux qui croyaient au Seigneur, hommes et femmes, se multipliait de jour en jour. On en vint à déposer les malades sur les places publiques dans des lits et des grabats, afin que l'ombre de Pierre les touchât du moins en passant, pour les guérir de leurs infirmités. On voyait accourir des villes des environs de Jérusalem une multitude de personnes apportant des infirmes et des démoniaques ; tous s'en retournaient guéris. Mais le prince des prêtres et ceux de son parti, c'est-à-dire les Sadducéens, ne pouvant contenir plus longtemps leur indignation, éclatèrent; ils s'emparèrent des apôtres, et les firent jeter dans la prison publique (1). »

(1) Vir autem quidam nomine Ananias, cum Saphira uxore sua vendidit agrum. Et fraudavit de pretio agri, conscia uxore sua : et afferens partem quamdam, ad pedes Apostolorum posuit. Dixit autem Petrus : Anania, cur tentavit Satanas cor tuum, mentiri te Spiritui sancto, et fraudare de pretio agri? Nonne manens tibi manebat, et venumdatum in tua erat potestate? Quare posuisti in corde tuo hanc rem? non es mentitus hominibus, sed Deo. Audiens autem Ananias hæc verba, cecidit et exspiravit. Et factus est timor magnus super omnes qui audierunt. Surgentes autem juvenes amoverunt eum, et efferentes sepelierunt. Factum est autem quasi horarum trium spatium, et uxor ipsius, nesciens quod factum fuerat, introivit. Dixit autem ei Petrus : Dic mihi, mulier, si tanti agrum vendidistis? At illa dixit : Etiam tanti. Petrus autem ad eam : Quia utique convenit vobis tentare Spiritum Domini? Ecce pedes eorum qui sepelierunt virum tuum ad ostium, et efferent te. Confestim cecidit ante pedes ejus, et expiravit. Intrantes autem juvenes, invenerunt illam mortuam, et extulerunt, et sepelierunt ad virum suum. Et factus est timor magnus in universa Ecclesia, et in omnes qui audierunt hæc. Per manus autem apostolorum fiebant signa et prodigia multa in plebe. Et erant unanimiter omnes in porticu Salomonis. Cæterorum autem nemo audebat se conjungere illis : sed magnificabat eos populus. Magis autem augebatur cre-

C'est en cette circonstance qu'un ange ouvrit la prison, et que le lendemain, les juges, déjà sur leur siége, ayant mandé à leur tribunal les prétendus coupables, on vint leur dire : La prison est fermée et déserte, et ceux que vous cherchez, enseignent publiquement dans le temple.

Après avoir montré que le miracle n'a pas la signification que certains utopistes lui attribuent, nous ajoutons ces détails, afin de montrer aussi de quel éclat et de quelle publicité tous ces faits furent environnés; il ne leur manque rien, pas même la constatation judiciaire. Or le récit n'en a jamais été contredit, quelque public qu'il ait été lui-même dès les temps les plus voisins de ceux où ils durent s'accomplir; d'où nous sommes en droit de conclure qu'il est impossible de les révoquer en doute. Chacun d'eux, pris d'une manière isolée, n'emporte pas, sans doute, avec lui toutes ses preuves. Mais en disséquant les récits de l'histoire, en est-il qui puissent subsister isolés de ceux auxquels ils se rattachent? Le nombre en serait fort restreint assurément. Et, en outre, il ne faut pas considérer seulement les faits en eux-mêmes; il faut les voir dans cet immense et persévérant résultat, qui est la conversion de l'univers aux doctrines du christianisme. Voilà certes un effet considérable, qui commença de se produire il y a dix-huit siècles; or, s'il a une autre cause que les faits relatés dans l'Evangile et les récits qui s'y rattachent, qu'on l'assigne donc enfin. Mais, non, il est impossible; et la cause se prouve par son effet perpétuellement subsistant.

ANNE, fille de Phanuel, prophétesse, de la tribu d'Azer, avait passé sept ans dans le mariage, et depuis sa viduité elle s'était consacrée au service du Seigneur, à la prière et aux bonnes œuvres avec tant de ferveur, qu'elle ne quittait le temple ni nuit ni jour. Elle était agée de quatre-vingt-quatre ans, lorsque Joseph et Marie y présentèrent l'enfant Jésus, le jour de la Purification, quarante jours après sa naissance, suivant la loi de Moïse. Déjà le vieillard Siméon l'avait pris dans ses bras, il avait prophétisé que cet enfant causerait la ruine d'un grand nombre en Israël, en même temps qu'il serait le salut de beaucoup d'autres, il l'avait annoncé comme le Messie, lorsque la prophétesse Anne survenant, l'annonça à son tour en la même qualité. Nous ne savons rien de plus relativement à cette sainte femme. Les divers martyrologes placent sa commémoraison à des époques différentes (*Voy.* l'*Ev. selon S. Luc.* II, 36).

ANTECHRIST. Par ce mot, l'on entend communément un personnage qui doit paraître vers la fin des temps, et persécuter l'Eglise de Dieu, suivant les traditions uniformes du christianisme. On lui fait l'application de ces paroles de Jésus-Christ, dans l'Evangile selon saint Matthieu : « Il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes, qui opéreront de grandes merveilles et des prodiges, jusqu'à induire en erreur les élus même, s'il était possible (1). » Il est vrai que ces paroles prophétiques ont eu leur accomplissement littéral lors de la double révolte des Juifs, pendant les règnes de Vitellius et d'Adrien; mais l'apôtre saint Paul nous ayant avertis que tout ce qui arrivait aux Juifs était une figure dont le sens caché se rapportait à l'Eglise chrétienne, on peut en conclure sans indiscrétion que, comme la destruction de Jérusalem et la dispersion de la nation juive furent précédées de faux christs et de faux prophètes, de même la destruction de l'univers le sera par l'apparition d'un personnage qui fera ou qui causera les plus grands maux, et dont Jean de Giscala, Gioras, Bar-Kochab n'étaient que la figure. Suivant cette idée, l'Antechrist serait un précurseur de la justice avant le jugement, comme saint Jean le fut de la miséricorde avant la prédication de l'Evangile, mais dans un sens opposé.

Le mot Antechrist présente une double signification, qui n'a pas peu contribué à répandre cette opinion; car il veut dire non-seulement celui qui est opposé au Christ, mais encore celui qui précède le Christ. C'est dans le premier sens que l'apôtre saint Jean disait : « Mes petits enfants, voici la dernière heure; car, ainsi que vous l'avez entendu dire, l'Antechrist doit venir : or, il y a maintenant plusieurs antechrists. Celui-là est un antechrist, qui nie le Père et le Fils; » et encore : « Plusieurs séducteurs ont paru dans le monde, qui ne confessent pas que Jésus-Christ est venu dans la chair : c'est là le séducteur et l'Antechrist (2). » L'Apôtre entend parler ici des gnostiques, dont la doctrine faisait déjà de grands ravages au sein du christianisme, dans le temps qu'il écrivait

L'apôtre saint Paul semble parler dans le second sens, c'est-à-dire dans le sens littéral,

dentium in Domino multitudo virorum ac mulierum. Ita ut in plateas ejicerent infirmos et ponerent in lectulis ac grabatis, ut veniente Petro, saltem umbra illius obumbraret quemquam illorum, et liberarentur ab infirmitatibus suis. Concurrebat autem et multitudo vicinarum civitatum Jerusalem, afferentes ægros, et vexatos a spiritibus immundis : qui curabantur omnes. Exsurgens autem princeps sacerdotum, et omnes qui cum illo erant (quæ est hæresis Sadducæorum) repleti sunt zelo, et injecerunt manus in apostolos, et posuerunt eos in custodia publica (*Act.* v, 1-18).

(1) Surgent enim pseudochristi et pseudoprophetæ, et dabunt signa magna, et prodigia, ita ut in errorem inducantur, si fieri potest, etiam electi (*Matth.* XXIV, 24). Exsurgent enim pseudochristi et pseudoprophetæ, et dabunt signa et portenta ad seducendos, si fieri potest, etiam electos (*Marc.* XIII, 22).

(2) Filioli, novissima hora est : et sicut audistis quia Antichristus venit, et nunc antichristi multi facti sunt : unde scimus quia novissima hora est. (*I Joan.* II, 18).— Quis est mendax, nisi is qui negat quoniam Jesus est Christus? Hic est antichristus, qui negat Patrem et Filium (*Ibid.*, 22). — Quoniam multi seductores exierunt in mundum, qui non confitentur Jesum Christum venisse in carnem : hic est seductor et antichristus (*II Joan.* I, 7).

lorsqu'il dit aux Thessaloniciens dans sa seconde Epître : « Nous vous conjurons, chers frères, par l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui consommera notre réunion en lui, de ne pas vous laisser facilement ébranler dans votre foi, ni troubler par des révélations, des discours ou des lettres censées de nous, relativement à l'approche du jour du Seigneur. Que personne ne vous en impose sous aucun prétexte : parce qu'il faut que l'apostasie se manifeste auparavant, et que l'homme du péché, le fils de la perdition, celui qui se fait adversaire, qui s'élève au-dessus de tout ce qu'on appelle dieu, ou qu'on adore, au point de résider dans le temple de Dieu, en se présentant lui-même comme un dieu, se révèle. Ne vous souvient-il pas que je vous ai dit ces choses, lorsque j'étais encore avec vous? Pour le présent, vous savez ce qu'il en est; IL se manifestera dans son temps. Ce n'est pas que déjà le mystère d'iniquité ne commence à s'opérer : mais que celui qui tient maintenant tienne bon jusqu'à ce qu'IL disparaisse (1). Et lorsque cet inique se révélera, le Seigneur Jésus l'exterminera du souffle de ses lèvres, et confondra, par l'éclat de son avénement, celui dont l'avénement aura été produit par l'opération de Satan, dont les miracles, les signes et les prodiges seront mensongers, et qui séduira au profit de l'iniquité ceux qui périront, parce qu'ils n'auront pas reçu la véritable charité, qui les sauverait. C'est pourquoi Dieu leur enverra l'esprit d'erreur, pour qu'ils soient séduits par le mensonge, et que tous ceux qui auront repoussé la vérité et consenti à l'iniquité, subissent le jugement (2). »

(1) Nous traduisons le plus littéralement que nous pouvons; les traducteurs ne nous semblent pas avoir saisi le sens du passage. Saint Paul parle ici un langage enigmatique, qui peut s'entendre soit de l'Antechrist, soit d'une persécution déjà commencée; c'est dans ce dernier sens que l'ont compris saint Chrysostome, Théophilacte et quelques autres Pères. Le premier IL se rapporte à l'Antechrist; le second pourrait se rapporter à Néron; et même à part la persécution, saint Paul avait peut-être en vue quelque chef ou quelque école de gnosticisme. Il était compris de ceux auxquels il écrivait, et cela suffisait.

(2) Rogamus autem vos, fratres, per adventum Domini nostri Jesu Christi, et nostræ congregationis in ipsum, ut non cito moveamini a vestro sensu, neque terreamini, neque per spiritum, neque per sermonem, neque per Epistolam tanquam per nos missam, quasi instet dies Domini. Ne quis vos seducat ullo modo : quoniam nisi venerit discessio primum, et revelatus fuerit homo peccati, filius perditionis, qui adversatur, et extollitur supra omne quod dicitur Deus, aut quod colitur, ita ut in templo Dei sedeat, ostendens se tanquam sit Deus. Non retinetis quod cum adhuc essem apud vos, hæc dicebam vobis. Et nunc quid detineat scitis, ut reveletur in suo tempore. Nam mysterium jam operatur iniquitatis : tantum ut qui tenet nunc, teneat, donec de medio fiat. Et tunc revelabitur ille iniquus quem Dominus Jesus interficiet spiritu oris sui, et destruet illustratione adventus sui eum : cujus est adventus secundum operationem Satanæ, in omni virtute, et signis, et prodigiis mendacibus, et in omni seductione iniquitatis iis qui pereunt : eo quod charitatem veritatis non receperunt ut salvi fierent. Ideo mittet illis Deus operationem erroris, ut credant mendacio, ut judicentur omnes, qui non crediderunt veritati, sed consenserunt iniquitati. (*II Thess.* II, 1-11).

Il n'est pas de conjectures qui n'aient été formées par les écrivains sur la naissance de l'Antechrist, son origine, la durée de son règne, les actions de sa vie et la manière dont il terminera ses jours. Suivant les uns, ce sera un démon incarné; revêtu d'une forme fantastique, selon d'autres. Ceux-ci croient qu'il naîtra du commerce d'un démon et d'une femme; ceux-là, de deux apostats. Suivant Pastorini, dans son Explication de l'Apocalypse, l'Antechrist verra le jour dans la Crimée; il sera kan de la petite Tartarie; il succédera à la famille d'Othman sur le trône de la sublime Porte; il sera fils d'un juif mahométan de la tribu de Dan; subjuguera d'abord trois royaumes, puis tout l'univers, Europe, Asie, Afrique, Amérique, Océanie; rebâtira Jérusalem; régnera paisiblement trois ans six mois; réprimera une révolte à la tête d'une armée de deux cents millions d'hommes; recevra une blessure mortelle, qui sera promptement guérie par l'intermédiaire du démon; s'aidera d'un faux prophète, qui sera son ministre; verra avec dépit la conversion de cent quarante-quatre mille Juifs; commencera une sanglante persécution; se mettra à la tête d'une armée de cavalerie de deux cents millions d'hommes; détruira le tiers des habitants du globe par le moyen de la poudre à canon; fera mourir Enoch et Elie, qui ressusciteront le troisième jour; livrera une grande bataille à Jésus-Christ et aux saints du paradis sur le mont des Oliviers; sera pris avec son premier ministre, et jeté tout vivant avec lui dans le feu de l'enfer. Singulier privilége pour l'Antechrist d'éviter le sort commun des humains et de ne pas mourir! Il faut convenir, au surplus, que la plupart de ces données sont empruntées aux Pères de l'Eglise et aux interprètes de l'Ecriture. (*Voy.* D. Calmet, *Dict. de la Bible*, art. ANTECHRIST.)

Mais ce qu'il y a de plus perfide dans l'étrange collection de prédictions que Pastorini n'a pas craint d'intituler Histoire générale de l'Eglise chrétienne, tirée de l'Apocalypse, c'est le détournement à un sens étranger d'une multitude de textes des livres saints, et le rapprochement d'un grand nombre d'aperçus isolés des Pères de l'Eglise sur l'Antechrist, qu'ils ne donnaient eux-mêmes que comme de simples conjectures, et dont ils auraient désavoué l'ensemble, surtout s'ils l'avaient vu présenté comme une histoire réelle et anticipée de l'avenir.

Il est très-vrai que les Pères, même les plus respectables, n'ont rien dit qui soit entièrement satisfaisant, et rien qui ait été justifié par les événements, lorsqu'ils ont parlé de l'Antechrist; tant il est dangereux de vouloir pénétrer les secrets de l'avenir, secrets dont Dieu s'est réservé la connaissance à lui seul.

Ainsi, Tertullien, saint Jérôme, Lactance, saint Chrysostôme, saint Cyrille de Jérusalem, pour ne citer que ceux-là, se sont accordés en ce point, que l'Antechrist paraîtrait après la chute de l'empire romain, et en recueillerait l'héritage. Voici dans quels termes en parle saint Jean Chrysostome : « On peut demander ce que veut dire saint Paul, quand il dit : Vous savez ce qui retarde son avénement, afin qu'il paraisse dans son temps, et ensuite pourquoi l'Apôtre l'exprime d'une manière si obscure. C'est qu'il avait en vue l'empire romain, et qu'il avait de bonnes raisons, par conséquent, de parler en termes obscurs et énigmatiques, de peur d'irriter les Romains. L'Apôtre dit donc : Que celui qui tient maintenant, tienne jusqu'à ce qu'il soit détruit; c'est-à-dire que, quand l'empire romain aura disparu de dessus la face de la terre, alors l'Antechrist viendra. » Saint Jérôme dit de même : « L'Apôtre, par cette expression « celui qui tient maintenant » indique l'empire romain. Il le dit en termes obscurs, parce que, s'il eût parlé clairement, il aurait imprudemment allumé la fureur des persécutions contre les chrétiens et contre l'Eglise, qui ne faisait alors que de naître. » Le même Père dit dans un autre endroit, sur le même texte : « Que l'empire romain, qui tient maintenant toutes les nations asservies sous sa domination, soit une fois détruit, alors l'Antechrist apparaîtra. » Or, que l'on prenne pour l'empire romain soit celui dont le siége était à Rome, et qui fut détruit sous Augustule, soit celui dont le siége était à Constantinople, et qui succomba, le 29 mai 1453, sous les coups de Mahmoud ; soit celui que Charlemagne avait fondé en l'an 800, et dont Louis l'Enfant, mort en 912, fut le dernier titulaire, il est demeuré évident pour tout le monde, que la chute de l'empire romain et l'avénement de l'Antechrist sont deux événements qui n'ont aucune connexion. Il est vrai que certains docteurs allemands prétendent que l'empire d'Allemagne, et maintenant d'Autriche, ce qui n'est plus la même chose, est le légitime successeur et le continuateur de l'empire romain, ou plutôt le véritable empire romain, et qu'ainsi il ne faut pas trop se presser de rien conclure, tant qu'il subsistera. C'est du patriotisme, il faut leur pardonner (1).

Il est encore très-vrai que plusieurs Pères de l'Eglise ont pensé que le règne de l'Antechrist serait de trois ans et demi, entre autres saint Chrysostome et saint Jérôme. « Pendant trois ans et six mois, dit le premier, le sacrifice chrétien sera aboli par l'Antechrist, et les chrétiens s'étant enfuis dans les déserts pour éviter la persécution, il n'y aura plus personne à fréquenter les temples et à offrir le sacrifice à Dieu. » « Que le règne de l'Antechrist, dit le même Père, presque au même lieu, doive durer trois ans et six mois, c'est ce qui résulte de plusieurs passages de l'Ecriture, et principalement de l'Apocalypse. » Saint Jérôme dit de même, en expliquant la prophétie de Daniel : « Donc, depuis le moment où le sacrifice perpétuel aura cessé, et où l'Antechrist, en sa qualité de maître du monde, aura défendu le culte de Dieu, jusqu'au temps de sa destruction, il s'écoulera un espace de trois ans et demi, c'est-à-dire douze cent quatre-vingt-dix jours (1). »

Quelques chercheurs d'avenir ont essayé de déterminer au moyen du nombre 666, qui est celui de la bête de l'Apocalypse, quel pourrait être l'Antechrist. Les uns ont trouvé pour réponse le mot Mahomet, de cette sorte :

M	a	o	m	e	t	i	s
40	1	70	40	5	300	10	200

nombre égal, 666. D'autres sont arrivés au mot *Lateinos*, qui présente la même valeur numérale, et en ont conclu que c'était l'Eglise latine qui était la bête de l'Apocalypse. C'est à merveille, et il n'est pas besoin de dire à quelle école on apprend à trouver de si beaux résultats (2). Mais, mieux que cela, les protestants s'avisèrent, vers 1610, de comparer à ce nombre mystérieux le nom du pape Paul V, et trouvèrent qu'il y convenait parfaitement; ils en conclurent que ce pape était la bête apocalyptique, l'Antechrist. Le ministre Jurieu, dont l'honneur qu'il eut de se mesurer avec Bossuet a grandi le nom d'une manière démesurée, ayant commis l'imprudence de s'approprier cette ineptie, l'impétueux Richard Simon lui répondit que c'était lui-même que l'Apôtre avait voulu désigner; il le lui démontra au moyen des mêmes procédés, en ajoutant qu'il n'était en effet qu'une bête, et de plus une bête cornue. Ce dernier trait était une sanglante allusion aux honteuses et ridicules liaisons du fameux ministre avec la bergère de Cret, qui avait captivé le cœur du vieillard, et donné le sien à plusieurs autres. Tout ceci est misérable.

Voici les textes de l'Ecriture dont on fait le plus communément l'application à l'Antechrist, outre ceux que nous avons déjà signalés. Le premier, par ordre de dates, se tire de la bénédiction prophétique du patriarche Jacob : « Dan sera, dit-il, chef du peuple à son tour. Dan sera un serpent dans le chemin, un céraste dans le sentier, qui mordra le pied du cheval, pour faire tomber le cavalier en arrière (3). » On n'aperçoit pas facilement la manière dont ces paroles peuvent convenir à l'Antechrist; cependant saint Augustin les explique en ce sens, dans la 22e question sur Josué : « Lorsque Jacob donna sa dernière bénédiction à ses enfants, il parla à Dan de manière à faire penser que

(1) *V.* Tertull. *De Resurrect.*, c. 24; Hieron. *in Jerem.*, c. 25; id., *epist.* 151, *ad Algas.*, q. 11; Chrysost. *in II Thess. homil.* 4; id. ibid.; Lactant., lib. VII, c. 15; Cyril. Hierosol. I *Cateches.* 15.

(1) *V.* Chrysost., *homil.* 49 *in Matth.* XXIV; Hieron. *in Dan.* XII.

(2) Saint Irénée, arrivé au même résultat, donnait au mot *lateinos* un autre sens.

(3) Dan judicabit populum suum sicut et alia tribus in Israel. Fiat Dan coluber in via, cerastes in semita mordens ungulas equi, ut cadat ascensor ejus retro. (*Gen.* XLIX, 16, 17.)

l'Antechrist naîtrait dans cette tribu, » dit le saint docteur. Saint Jérôme, au contraire, applique la prophétie à Samson, qui l'accomplit littéralement.

Le second, toujours dans le même ordre, se tire de la vision dans laquelle le prophète Daniel dépeint, sous l'emblème de quatre animaux, les quatre grands empires des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains. « Je considérais ses cornes, dit le prophète, en parlant de la quatrième bête, et voilà qu'une autre petite corne pousse au milieu des dix premières, et en remplace trois; et bientôt je lui vois des yeux semblables aux yeux d'un homme, et une bouche qui dit de grandes choses. Et cette corne, continue-t-il, faisait la guerre aux saints, et les subjuguait, lorsque l'Ancien des jours vint, et donna la supériorité aux saints du Très-Haut; et dans un moment ils obtinrent la victoire. Les dix cornes, continue toujours le prophète, sont dix rois du quatrième empire. Après eux, il s'en élèvera un autre, qui sera plus puissant que les premiers, et qui subjuguera trois royaumes. Il s'élèvera contre le Très-Haut; il persécutera les saints du Tout-Puissant, et s'imaginera pouvoir changer les temps et les lois, et tout sera sous sa main pendant un temps, des temps et la moitié d'un temps. Et le jugement sera prononcé pour que la puissance lui soit enlevée, et qu'il soit écrasé, et qu'il périsse à tout jamais; et que la souveraineté, et la puissance, et la gloire de l'empire du monde entier soient données aux saints du Très-Haut (1). »

Cette prophétie convient parfaitement à Julien l'Apostat, dans son sens littéral, le seul probablement que Daniel ait eu en vue. En effet, après que dix persécutions générales, suscitées par autant d'empereurs, ont dix fois décimé l'Eglise, Constantin vient arrêter le glaive et donner la paix à l'univers. A Constantin succèdent ses trois fils, Constantin II, Constance et Constant. Julien, leur indigne parent, qui jusque-là s'était fait tout petit, afin de ne pas inspirer d'ombrage au redoutable Constantin, dont personne ne bravait impunément la colère, apparaît enfin en même temps que ses cousins; grandit démesurément sa puissance aux dépens de la leur, les supplante, et réunit leurs trois empires. Il jette le masque, apostasie sa foi, rouvre l'ère des persécutions, et ne se propose rien moins que d'anéantir le christianisme par des moyens moins violents, plus lents, mais beaucoup plus perfides. Sa puissance est plus grande que celle d'aucun des empereurs qui ont persécuté l'Eglise avant lui, parce que l'empire romain est plus étendu, et parce qu'il est plus absolu qu'aucun d'eux. Proclamé empereur en 360, il mourut le 26 juin 363, ce qui fait bien un temps, des temps et la moitié d'un temps, ainsi que l'avait dit le prophète; ou trois ans et demi, si l'on compte pour une année la première, qui ne fut pas complète. Après lui, l'ère des persécutions est close d'une manière définitive, et l'Eglise peut désormais s'étendre en paix dans tout l'univers. Il faut noter encore que Julien fut exterminé à tout jamais, puisqu'il ne laissa point de postérité. Jamais prophétie ne s'accomplit d'une manière plus littérale et plus évidente; si donc celle-ci peut convenir à l'Antechrist, c'est qu'il aura été figuré par Julien l'Apostat.

On lui a appliqué de la même manière, et à tort selon nous, le onzième chapitre de Daniel, dont la signification est différente, ainsi que nous l'établirons en son lieu. (*Voy.* art. ANTIOCHUS-EPIPHANE.)

Les visions apocalyptiques de l'apôtre saint Jean ouvrent un bien plus vaste champ aux conjectures des commentateurs, parce que les temps prévus par le prophète ne sont pas encore venus révéler le sens de ses paroles. Ils appliquent donc sans contestation à l'Antechrist ce qui est dit de la bête mystérieuse aux sept têtes et dix cornes

L'Apôtre commence à parler, dès le chapitre XI, vers. 7, du dragon de qui elle tiendra son pouvoir; il le montre sortant de l'abîme, et le décrit au chapitre suivant en ces termes : « Un autre prodige parut dans le ciel : car voilà qu'un grand dragon roux, ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes sept diadèmes, entraînait avec sa queue la troisième partie des étoiles du ciel; il les précipita sur la terre; et le dragon s'arrêta devant la femme qui était dans l'enfantement, afin de dévorer son fils aussitôt qu'il verrait le jour. Et il se donna une grande bataille dans le ciel : Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon et ses anges résistaient; mais ils furent vaincus, et on ne retrouva plus leur place au ciel. Et ce grand dragon, l'antique serpent, qu'on appelle le diable et Satan, qui séduit l'univers entier, fut précipité sur la terre avec ses anges (1). »

(1) Considerabam cornua, et ecce cornu aliud parvulum ortum est de medio eorum : et tria de cornibus primis evulsa sunt a facie ejus : et ecce oculi, quasi oculi hominis erant in cornu isto, et os loquens ingentia. Aspiciebam, et ecce cornu illud faciebat bellum adversus sanctos, et prævalebat eis. Donec venit antiquus dierum, et judicium dedit sanctis Excelsi, et tempus advenit, et regnum obtinuerunt sancti. Et sic ait : Bestia quarta, regnum quartum erit in terra, quod majus erit omnibus regnis, et devorabit universam terram, et conculcabit, et comminuet eam. Porro cornua decem ipsius regni decem reges erunt : et alius consurget post eos, et ipse potentior erit prioribus, et tres reges humiliabit. Et sermones contra Excelsum loquetur, et sanctos Altissimi conteret : et putabit quod possit mutare tempora et leges, et tradentur in manu ejus usque ad tempus, et tempora et dimidium temporis. Et judicium sedebit, ut auferatur potentia, et conteratur, et dispereat usque in finem. Regnum autem, et potestas, et magnitudo regni, quæ est subter omne cœlum, detur populo sanctorum Altissimi.... (*Dan.* I, VII, 8, 21-27.)

(1) Et visum est aliud signum in cœlo : et ecce draco magnus rufus, habens capita septem, et cornua decem, et in capitibus ejus diademata septem. Et cauda ejus trahebat tertiam partem stellarum cœli, et misit eas in terram; et draco stetit ante mulierem, quæ erat paritura, ut cum peperisset,

C'est le démon, l'Apôtre le nomme, et il est reconnaissable à plus d'un trait ; mais en est-il de même de l'Antechrist dans ce qui va suivre ?

« Je vis sortir de la mer une bête ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes des paroles de blasphème. Et la bête que je vis était semblable à un léopard, avec des pieds pareils à ceux d'un ours, et une gueule pareille à celle d'un lion ; et le dragon lui donna sa force et sa grande puissance : et je vis une de ses têtes comme blessée à mort, et la plaie mortelle fut guérie, et toute la terre s'éprit d'admiration pour la bête. Et tout le monde adora le dragon, qui avait donné une telle puissance à la bête, et la bête elle-même, en disant : Qui est semblable à la bête, et qui pourrait se mesurer avec elle ? Et il lui fut donné une bouche qui se glorifiait insolemment et qui blasphémait ; elle reçut aussi le pouvoir d'agir pendant quarante-deux mois. Et elle ouvrit la bouche pour blasphémer contre Dieu, contre son nom, contre son Eglise et contre ceux qui habitent les cieux. Et il lui fut donné d'agir contre les saints, et de les vaincre ; elle reçut le pouvoir sur tous les peuples, sur toutes les langues et sur toutes les nations ; tous ceux qui habitent la terre l'adorèrent, c'est-à-dire ceux dont le nom n'est pas inscrit au livre de vie de l'Agneau qui a été mis à mort dès le commencement du monde. Que celui qui a des oreilles entende. Celui qui aura réduit en captivité sera captif ; celui qui aura tué par le glaive périra par le glaive : c'est l'espoir et la foi des saints (1). »

Ce qui précède est censé regarder spécialement l'Antechrist : ce qui suit s'applique à son ministre, toujours suivant les mêmes idées : « Et je vis une autre bête sortir de la terre, et elle avait deux cornes semblables à celles de l'Agneau, mais elle parlait comme le dragon. Et elle exerça toute la puissance de la première bête en sa présence, et elle fit en sorte que la terre et ceux qui l'habitent adorèrent la première bête, dont la blessure mortelle avait été guérie. Et elle opéra de grands prodiges, jusqu'à faire descendre le feu du ciel sur la terre en présence des hommes. Et elle séduisit les habitants de la terre à cause des merveilles qu'il lui fut donné d'opérer en présence de la bête, et commanda aux habitants de la terre d'ériger une statue à la bête qui survécut à la blessure faite par le glaive. Et il lui fut donné de pouvoir animer la statue de la bête, et de la faire parler, et de mettre à mort tous ceux qui n'adoreraient pas la statue de la bête. Et elle fera en sorte que tout le monde, petits et grands, riches et pauvres, maîtres et esclaves, soient marqués d'un signe à la main droite ou au front ; de sorte que personne ne pourra acheter ou vendre, excepté ceux qui auront cette marque, ou le nom de la bête, ou le nombre de son nom. Voici le nœud de l'énigme : que celui qui possède l'intelligence compte le nombre de la bête ; car c'est un nombre d'homme, et ce nombre est six cent soixante-six (1). »

Le prophète revient encore sur la bête aux deux chapitres suivants, mais sans ajouter de nouveaux détails. Au XVI^e^, son règne devient ténébreux ; trois esprits immondes sortent de sa bouche, de la bouche de son faux prophète, et de la gueule du dragon, sous forme de grenouilles. Au XVII^e^, Babylone, la grande prostituée, ivre du sang des martyrs, apparaît sous la figure d'une femme assise sur la bête. Cette femme, c'est la ville aux sept collines ; ses sept têtes sont les sept collines sur lesquelles elle repose, et sept princes qui doivent la gouverner, desquels cinq ont déjà terminé leur règne ; ses dix cornes sont dix autres monarques,

filium ejus devoraret. Et factum est prælium magnum in cœlo : Michael et angeli ejus præliabantur cum dracone, et draco pugnabat, et angeli ejus : et non valuerunt, neque locus inventus est eorum amplius in cœlo : et projectus est draco ille magnus, serpens antiquus, qui vocatur diabolus et Satanas, qui seducit universum orbem, et projectus est in terram, et angeli ejus cum illo missi sunt (*Apoc.* XII).

(1) Et vidi de mari bestiam ascendentem, habentem capita septem et cornua decem, et super cornua ejus decem diademata, et super capita ejus nomina blasphemiæ. Et bestia, quam vidi, similis erat pardo, et pedes ejus sicut pedes ursi, et os ejus sicut os leonis. Et dedit illi draco virtutem suam, et potestatem magnam. Et vidi unum de capitibus suis quasi occisum in mortem : et plaga mortis ejus curata est. Et admirata est universa terra post bestiam. Et adoraverunt draconem, qui dedit potestatem bestiæ : et adoraverunt bestiam, dicentes : Quis similis bestiæ ? et quis poterit pugnare cum ea ? Et datum est ei os loquens magna, et blasphemias ; et data est ei potestas facere menses quadraginta duos. Et aperuit os suum in blasphemias ad Deum, blasphemare nomen ejus, et tabernaculum ejus, et eos qui in cœlo habitant. Et est datum illi bellum facere cum sanctis, et vincere eos ; et data est illi potestas in omnem tribum, et populum, et linguam, et gentem. Et adoraverunt eam omnes qui inhabitant terram, quorum non sunt scripta nomina in libro vitæ Agni, qui occisus est ab origine mundi. Si quis habet aurem, audiat. Qui in captivitatem duxerit, in captivitatem vadet : qui in gladio occiderit, oportet eum gladio occidi. Hic est patientia et fides sanctorum.

(1) Et vidi aliam bestiam ascendentem de terra, et habebat cornua duo similia Agni, et loquebatur sicut draco. Et potestatem prioris bestiæ omnem faciebat in conspectu ejus ; et fecit terram, et habitantes in ea, adorare bestiam primam, cujus curata est plaga mortis. Et fecit signa magna, ut etiam ignem faceret de cœlo descendere in terram in conspectu hominum. Et seduxit habitantes in terra, propter signa, quæ data sunt illi facere in conspectu bestiæ, dicens habitantibus in terra, ut faciant imaginem bestiæ, quæ habet plagam gladii, et vixit. Et datum est illi ut daret spiritum imagini bestiæ, et ut loquatur imago bestiæ, et faciat ut quicunque non adoraverint imaginem bestiæ occidantur. Et faciet omnes pusillos, et magnos, et divites, et pauperes, et liberos, et servos habere characterem in dextera manu suo, aut in frontibus suis, et ne quis possit emere, aut vendere, nisi qui habet characterem, aut nomen bestiæ, aut numerum nomini ejus. Hic sapientia est. Qui habet intellectum, cumputet numerum bestiæ. Numerus enim hominis est : et numerus ejus sexcenti sexaginta sex.

qui doivent régner après les sept premiers, et faire la guerre à l'Eglise ; ainsi l'explique le prophète lui-même. Au XIX^e^ chapitre, la bête est prise avec son faux prophète, et ils sont précipités l'un et l'autre dans l'étang de feu et de soufre.

Un certain nombre de Pères de l'Eglise, entre autres saint Irénée, saint Ephrem, Prudence, saint Ambroise, saint Jérôme, et des commentateurs d'une grande réputation, tels que Tirin, Corneille-Lapierre, Ribéra, Suarez, Viégas, Alcazar, et beaucoup d'autres, n'hésitent pas à faire une application directe à l'Antechrist de toute cette vision : l'avenir dira s'ils ont eu raison; mais en attendant, nous nous inscrivons en faux contre l'interprétation trop littérale que quelques-uns en ont donnée : nous ne croyons ni aux armées de quatre cents millions d'hommes, ni aux corps expéditionnaires de deux cents millions de cavaliers ; à moins que l'Antechrist n'ait aussi le secret de les faire vivre sans manger, ce que personne n'a dit. Nous ne croyons pas que l'Antechrist arrête le soleil et la lune dans leur course, qu'il transporte les montagnes, ni qu'il ressuscite les morts ; parce qu'il n'est donné qu'à Dieu de faire des miracles, et qu'il ne partagera ce pouvoir avec personne : autrement, il serait responsable des erreurs qu'il en pourrait résulter de la part des hommes. Les crimes et l'hérésie ne seraient plus imputables à qui se serait laissé convaincre par de pareilles preuves (1). Nous ne croyons pas qu'on doive interpréter littéralement le vingtième verset du XIV^e^ chapitre de l'Apocalypse, ainsi conçu : « Et la cuve fut foulée hors de la ville ; et le sang sortit de la cuve en telle abondance, que les chevaux en avaient jusqu'au mords dans l'étendue de mille six cents stades (2) ; » et encore moins établir, par des calculs reposant sur cette base, un nombre de soixante mille milliards de réprouvés. De pareils statistiques ne devraient jamais trouver place dans des livres sérieux, et ne sont propres qu'à attirer les railleries des gens peu religieux.

Il résulte de tout ceci que la croyance à un Antechrist est une doctrine traditionnelle uniforme et constante dans l'Eglise, et qui remonte jusqu'au berceau du christianisme; qu'elle s'appuie sur plusieurs textes de l'Ecriture, dont le sens apparent lui est favorable. Mais à ces deux ou trois textes, tirés de l'Evangile et des Epîtres des Apôtres, les commentateurs et les Pères en ont joint un grand nombre qui sont moins explicites, et dont l'application littérale a un objet différent. Toutes les conjectures et les opinions qui dépassent cette limite, sont purement hypothétiques, et déjà l'événement a prouvé que toutes n'étaient pas justes. La venue de l'Antechrist est un de ces événements qu'il faut attendre quand il plaira à Dieu, et de la manière qu'il lui plaira : il n'est pas permis d'en savoir davantage.

Si des écrivains protestants ont fait l'application au pape et à l'Eglise romaine, qui est, selon eux, la grande prostituée de Babylone, de tout ce que l'Ecriture, et particulièrement l'Apocalypse, contiennent de relatif à l'Antechrist, l'Eglise protestante est allée au delà, car elle en a fait un article de foi au synode national de Gap, en 1603, et la ville de Genève a consacré cette idée bizarre par une inscription sur un de ses monuments publics. Quand on est en si beau chemin, il n'en coûte rien de marcher : aussi Clément VIII étant mort peu de temps après la célébration du synode où il avait été proclamé Antechrist, les protestants s'imaginèrent qu'il en était mort de chagrin. S'ils avaient dit de pitié ! mais c'est qu'on n'en meurt pas. Toujours par suite de la même idée, ils publièrent ensuite que l'Antechrist naîtrait dans l'Eglise romaine vers l'an 1710. On sait ce qu'il en fut.

Divers auteurs ont composé de longs ouvrages sur l'Antechrist, parmi lesquels on peut citer Raban Maur, abbé de Fulde, puis archevêque de Mayence au IX^e^ siècle, et Malvenda, savant théologien espagnol, dont le traité n'est pas moins extraordinaire que celui de Pastorini.

Nous ne saurions dire combien de fois déjà les pronostiqueurs, les cabalistes et les astrologues ont prophétisé la naissance de l'Antechrist, et depuis combien de temps les gens simples s'attendent à le voir paraître de jour en jour. Pendant le règne de Charles VI, l'an 1445, un jeune touriste espagnol, qui faisait son tour d'Europe après avoir soutenu ses thèses, *De omni re scibili et quibusdam aliis*, vint à Paris, où il vainquit maîtres et élèves dans la scolastique, les sciences naturelles, la danse, l'escrime, l'équitation et la musique. Un pareil savoir étonna tout le monde : en conséquence l'Université en délibéra, et il fut reconnu à l'unanimité que c'était l'Antechrist (*Voy.* Math. de Coucy, *Hist. de Charles VII*). On dit qu'il devait commencer sa prédication à trente ans, rassembler les Juifs, rebâtir Jérusalem, et être emporté par le diable à trente-deux ans et demi. L'Antechrist était attendu depuis près d'un siècle déjà, car Arnauld de Villeneuve, dans un savant traité sur la matière, l'avait annoncé pour l'an 1355. Un astrologue allemand, du nom d'Arnauld de Lubec, refit plus tard les calculs de Jean de Villeneuve, reconnut qu'il s'était trompé, et détermina enfin d'une manière définitive l'heure et le jour auxquels il fallait l'attendre sans nulle faute, savoir le 10 mars 1504, à six heures quatre minutes du soir. En 1613, les pères Dompt et Michaélis, qui exorcisaient les prétendues possédées d'Aix et de Lille, annoncèrent au monde dévot, que ce grand événement s'était accompli l'an 1610. L'Antechrist, âgé seulement de trois ans,

(1) *Voy.* Tirin, *Explication de l'Apocalypse*, ch., 14, 15, et 16.

(2) Et calcatus est lacus extra civitatem, et exivit sanguis de lacu usque ad frenos equorum per stadia mille sexcenta.

était déjà le plus féroce des enfants terribles; il parlait toutes les langues, il avait des griffes au lieu d'ongles, etc. Encore une fois, cela fait pitié.

Pendant le règne de Charles VIII, on s'attendait communément en France et en Italie que ce prince serait le dernier des rois; qu'il réunirait tout l'univers sous son empire; qu'après sa mort l'Antechrist apparaîtrait, et qu'ensuite viendrait la fin du monde. C'était la marotte de toutes les prophéties du temps, aussi bien des prophéties écrites en prose, que de celles que leurs auteurs avaient mises en vers; le *Liber Mirabilis* ne dit pas autre chose; et le *petit roi*, comme on l'appelait, s'en arrangeait assez; il y croyait en grande partie. Charles VIII est mort depuis longtemps, sans avoir conquis l'univers, et l'Antechrist est encore à venir (1).

APOCALYPSE, la plus sublime et en même temps la plus mystérieuse de toutes les prophéties : quand nous disons la plus sublime, nous entendons parler au point de vue de la littérature, car pour le sens et l'interprétation, c'est jusqu'ici lettre close. Le temps n'est pas arrivé où les sceaux doivent être levés aux yeux des profanes.

OEuvre étincelante de beautés, admirable de grandeur et de majesté, œuvre unique dans la littérature de tous les pays et de tous les siècles, l'Apocalypse contient les plus belles images de toutes les prophéties antérieures, disposées dans un ordre merveilleux, qui captive l'admiration, la séduit, l'intéresse de plus en plus, élève l'imagination de sublimités en sublimités, jusqu'à des limites où l'on ne croirait pas qu'elle pût atteindre. Tous ses tableaux, achevés en quelques traits, sont des chefs-d'œuvre. Son langage est d'une touchante et noble simplicité, qui n'affaiblit aucun trait, et qui ne jette sur aucun le vernis de la prétention et du travail.

Quant à la signification prophétique de ce livre merveilleux, on formerait aisément une bibliothèque des commentaires qui ont été publiés pour l'éclaircir; les commentaires manuscrits ne sont pas moins nombreux; nous en avons vu une multitude des uns et des autres : aucun ne nous satisfait, pas plus celui du savant dom Calmet et du grand Bossuet, que celui de la Chétardye, amendé et complété par l'ingénieux Pastorini. Nous ne parlons pas des explications morales ou mystiques, parce que ces sortes de commentaires n'expliquent rien. Avec du talent, de la piété, un esprit tourné à la contemplation, il est toujours facile de tirer d'un sujet des moralités ou des considérations; le plus ou le moins grand bonheur dans la direction suivie, fait toute la valeur du livre.

N'adoptant aucune des interprétations littérales qui ont été données, et ne pouvant trouver une explication qui nous satisfasse nous-même, ou qui nous semble approcher seulement de la vérité, nous nous contenterons de faire l'analyse de l'ouvrage, en indiquant le sens attribué à chaque chose par le grand évêque de Meaux et le docte bénédictin; nous donnerons ensuite l'interprétation de Pastorini.

Que l'Apocalypse soit bien l'œuvre de saint Jean l'évangéliste exilé à Pathmos, c'est une question qui semble maintenant résolue, et sur laquelle nous ne croyons pas devoir insister. Elle fut écrite vers l'an 95 de l'ère chrétienne, en langue grecque.

Saint Denis d'Alexandrie, qui vivait au III^e^ siècle, disait que « ce livre n'était pas moins admirable qu'il était obscur : car encore, ajoutait-il, que je n'entende pas les paroles, je crois néanmoins qu'il n'y en a aucune qui ne renferme de grands sens sous son obscurité et sa profondeur, et que si je ne les entends pas, c'est que je ne suis pas capable de les entendre. Je ne me rends pas juge de ces vérités, et je ne les mesure point par la petitesse de mon esprit; mais donnant plus à la foi qu'à la raison, je les regarde comme si élevées au-dessus de moi, qu'il ne m'est pas possible d'y atteindre. Ainsi je ne les estime pas moins, lors même que je ne les puis comprendre; mais au contraire je les révère d'autant plus que je les comprends moins. »

Saint Jérôme en était aussi pénétré d'estime que saint Denis d'Alexandrie. « Toutes les paroles de l'Apocalypse, sont, dit-il, autant de mystères; c'est encore parler trop faiblement d'un livre si estimable. Tout ce qu'on en peut dire est au-dessous de ce qu'il mérite; et il n'y a point de mots qui ne renferment plusieurs sens, si nous sommes capables de les y trouver. *Apocalypsis Joannis tot habet sacramenta quot verba. Parum dixi, et pro merito voluminis laus inferior est. In verbis singulis multiplices latent intelligentiæ* (1). »

Saint Augustin avance, dans son livre de la *Cité de Dieu*, que l'Apocalypse est une prophétie de ce qui doit arriver à l'Eglise chrétienne, depuis l'Ascension de Jésus-Christ jusqu'à la consommation des siècles. Cette donnée, qui paraît la plus probable, a été suivie par les commentateurs qui se sont attachés au sens littéral. La difficulté unique, mais insurmontable, consiste dans l'application. Quoi qu'il en soit, essayons du moins d'analyser l'œuvre du Voyant.

L'Apocalypse se divise en deux parties, dont la première, formée des trois premiers chapitres seulement, contient des avis donnés aux sept Eglises de l'Asie-Mineure; la seconde est toute de visions prophétiques.

Le prophète ravi en esprit entend derrière lui une voix éclatante comme la trompette, qui lui ordonne d'écrire sa vision et de l'adresser aux sept Eglises d'Asie; il se retourne et aperçoit, environné de sept chandeliers d'or, un jeune homme vêtu d'une tunique, ceint d'une ceinture d'or, dont la tête et la chevelure sont blanches comme la laine ou

(1) *Voy.* l'art. Liber Mirabilis, et notre *Histoire de la Magie*, ch. 7, § 2. *Voy.* aussi les art. Enoc et Elie; Fin du Monde.

(1) D. Calmet, *Com. sur l'Apocalypse*, préface, art. 1^er^.

plutôt comme la neige, les yeux brillants comme la flamme, les pieds semblables à du métal liquéfié au feu d'une fournaise, et la voix pareille à celle des grandes eaux. Il a sept étoiles dans sa main, un glaive tranchant des deux côtés sort de sa bouche, son visage est éclatant de lumière comme le soleil le plus radieux. Ce jeune homme se désigne lui-même en un langage métaphorique, rempli de la plus belle poésie, à de tels caractères qu'il est impossible de ne pas reconnaître le Fils de Dieu fait homme. Il ordonne à son disciple d'écrire ce qu'il a vu, ce qu'il verra ensuite. Il lui explique le mystère des sept étoiles et des sept chandeliers, qui représentent les sept Eglises de l'Asie et leurs anges.

Il est impossible, après avoir lu attentivement les prophéties d'Ezéchiel, de ne pas reporter ses souvenirs à la vision décrite au premier chapitre de ce prophète.

Le nombre sept employé ici n'est ni arbitraire ni mathématique, mais mystérieux, nous dirions presque cabalistique: nous trouverons bientôt un exemple, et cette fois incontestable, de ces sortes de nombres. On ne saurait guère soutenir qu'il est mathématique, car alors il n'existait pas encore sept Eglises en Asie, celle de Thyatire n'ayant été fondée, de l'aveu de saint Epiphane, que dans un temps postérieur. Cette circonstance même a fait douter à quelques écrivains que l'Apocalypse fût de l'apôtre saint Jean, mais c'est une raison bien légère en comparaison du témoignage uniforme des auteurs catholiques et du livre lui-même. Cette Eglise ne devait pas tarder à être fondée; saint Jean prophétisait, et par conséquent l'avenir était présent à ses yeux; cette seule observation lève la difficulté. Mais il voulait conserver le nombre mystérieux et sacré de sept, qui était en rapport avec le chandelier à sept branches, les sept anges qui voient la face du Très-Haut, dont il est parlé dans l'Ecriture, les sept jours de la semaine, et tant d'autres mystères exprimés par le nombre septenaire.

Au quatrième chapitre, le prophète, transporté en esprit dans le ciel, aperçoit assis sur un trône un personnage brillant d'une lumière semblable à celle du jaspe et de la sardoine; le trône lui-même projette tout autour un arc lumineux de couleur d'émeraude; il est environné de vingt-quatre siéges, sur lesquels sont assis vingt-quatre vieillards aux vêtements blancs, portant des couronnes d'or; sept lampes, qui sont les sept esprits de Dieu, brûlent au devant; des éclairs, des foudres et des tonnerres sortent du trône. Il est posé sur une vaste mer du plus pur cristal, et formé de quatre animaux couverts d'yeux de tous les côtés, et ayant chacun six ailes; l'un est semblable à un lion, le second à un veau, le troisième à un homme, le quatrième à un aigle aux ailes éployées. Mais tout ceci n'est pas une nature morte et inanimée; les animaux chantent les louanges du Très-Haut, les vieillards se prosternent devant le trône et y déposent leurs couronnes.

Cette description rappelle les plus belles visions d'Isaïe et d'Ezéchiel; elle rappelle en même temps les plus beaux ustensiles du temple de Salomon, et les vingt-quatre anciens du sacerdoce, qui y présidaient aux cérémonies du culte.

Quoiqu'il soit très-difficile de reproduire par la pensée la grandeur et les détails de cette vision sublime, et tout à fait impossible de la rendre sensible aux yeux, elle n'en a pas moins inspiré un grand nombre d'artistes au moyen âge; mais vains efforts! Les plus belles œuvres sont infiniment misérables auprès du sujet qu'elles veulent représenter. Les artistes grecs n'ont rien produit eux-mêmes qui soit digne d'être signalé. Le tétramorphe de Vatopédi, publié par M. Didron, et expliqué par madame Félicie d'Ayzac (1), est si loin de donner la moindre idée de la vision d'Ezéchiel ou de celle de saint Jean, qu'on pourrait mettre en doute, si ce n'est quelques détails, la véritable intention de l'auteur. Un dessin peut représenter le plus vaste monument; une chute d'eau dans nos jardins, les cataractes du Nil; une sphère armillaire, le système du monde; mais représenter une gloire qui remplit les cieux, dont la beauté, la lumière et le moindre détail atteignent les limites suprêmes de l'imagination; une gloire que le langage humain ne saurait exprimer convenablement, même à l'aide des comparaisons prises dans les magnificences de la nature, un artiste du dernier rang pourrait seul l'entreprendre, et son œuvre ne sera propre qu'à manifester son idiotisme.

Les quatre animaux mentionnés ici par le prophète de Pathmos ont été pris de tout temps pour les emblèmes des quatre évangélistes; les sept lampes ardentes, pour les sept dons du Saint-Esprit: c'est un sujet sur lequel le mysticisme peut se donner un vaste champ.

Le prophète aperçut auprès du trône un livre (écrit en dedans et en dehors), fermé de sept sceaux, qui fut ouvert par le Messie, représenté sous la forme d'un agneau mis à mort, occupant le centre de la vision, et auquel se rapporte tout ce qui l'environne. Aussitôt qu'il reçoit le livre pour briser le premier sceau, les animaux, les vieillards se prosternent et adorent; le ciel se remplit de la fumée de l'encens, et retentit de la voix de mille milliers d'anges, qui chantent un sublime cantique.

Il n'est pas besoin de faire remarquer que ce nombre de mille milliers est indéfini. Mais nous devons dire que ce livre fermé de sept sceaux et écrit en dedans et en dehors, n'a pas été compris de nos savants interprètes; et sous ce rapport les artistes les plus vulgaires ont mieux saisi la pensée de l'auteur. Il ne s'agit nullement d'un rouleau, car jamais les livres de cette forme n'étaient écrits « en dedans et en dehors, » c'est-à-

(1) Mme Félicie d'Ayzac, Explication du Tétramorphe, dans les *Annales archéologiques*, livraisons de sept. et oct. 1847 et mai 1848.

dire des deux côtés ; mais d'un livre formé de sept tablettes d'écorce de tilleul ou de bois, comme il a été d'usage de toute antiquité, et comme il est encore d'usage en Orient. De tout temps aussi l'on a scellé d'un ou de plusieurs sceaux ces sortes d'assemblages de tablettes. On appelait ce recueil du nom de *liber*, lorsqu'il était d'écorce, et de *volumen*, lorsqu'il était en rouleau.

A la rupture du premier sceau, apparaît sur un blanc coursier un cavalier orné d'une couronne et armé de flèches, qui reçoit la mission de combattre et de vaincre ; à l'ouverture du second, un cavalier monté sur un cheval rouge, armé d'un long glaive, et qui reçoit la mission de semer partout la guerre et la mort. A l'ouverture du troisième, un cheval noir, monté d'un cavalier qui tient une balance à la main, et doit répandre la famine ; l'ouverture du quatrième laisse apparaître un cheval de couleur variée, *equus pallidus*, monté d'un cavalier qui se nomme la Mort, qui est suivi de l'Enfer, et qui reçoit la puissance de répandre sur les quatre parties de la terre la guerre, la peste, la famine, et de livrer les habitants du globe aux bêtes sauvages.

Ici commence l'une des plus sérieuses difficultés : savoir quelle est, dans la pensée du prophète, la signification symbolique de ces quatre cavaliers. D'après nos doctes interprètes, le premier serait Jésus-Christ lui-même, vainqueur de l'univers ; le second marquerait la guerre que les Romains devaient faire à la religion chrétienne ; le troisième, des misères publiques, telles que la famine ; le quatrième, les derniers fléaux qui devaient accabler l'empire romain.

Il faut avouer que cette explication est bien arbitraire et bien vague ; elle ne rend pas suffisamment raison de la couleur des coursiers, et surtout du quatrième.

Les métaux et les couleurs correspondaient allégoriquement aux divers points de l'horizon : l'or et la couleur jaune, au centre ou à la tête, le vert à l'est, le rouge ou le cuivre au sud, le blanc et l'argent à l'ouest, le noir et le fer au nord. Encore actuellement, les villes du Tonkin, toutes orientées selon les quatres parties du monde, offrent à l'est une porte verte, au sud une porte rouge, à l'ouest une porte blanche, au nord une porte noire. En prenant la Judée ou l'Assyrie comme centre, on se rend ainsi raison du nom de mer Verte donné par les Arabes au golfe Persique, de mer Rouge au golfe Arabique, de mer Blanche à la Méditerranée. Les Grecs la connaissent également sous ce nom, et le Pont-Euxin est encore la mer Noire de tous les peuples de l'Europe et de l'Asie. Ces appellations ont été étendues aux mers de la Chine, des Indes, à l'Océan atlantique : les Arabes nomment la mer de la Chine mer Verte ; le nom de mer Erythrée, ou Rouge, est celui de la mer des Indes dans toute l'antiquité.

Cette remarque sert merveilleusement à expliquer le sens allégorique de la statue aux quatre métaux vue en songe par Nabuchodonosor ; les métaux et les couleurs correspondaient aux quatre empires qu'elle désignait, suivant qu'ils devaient affermir plus ou moins leur puissance vers l'un ou l'autre des points cardinaux ; ainsi les Perses, désignés par l'argent, dans l'Asie-Mineure, à l'ouest de l'Assyrie ; les Grecs, désignés par le cuivre, dans la Syrie et l'Egypte, au sud de l'Assyrie ; les Romains, désignés par le fer, en Europe, au nord de l'Assyrie.

En suivant ces données, on arriverait peut-être à une explication satisfaisante de la vision apocalyptique ; mais serait-ce assez ? En pareille matière, ce qui n'est que satisfaisant ne suffit pas ; et qui oserait se vanter d'en trouver de pareillement satisfaisantes pour tout le reste, lesquelles formassent un tout homogène comme l'œuvre du prophète ?

A l'ouverture du cinquième sceau, apparurent, sous l'autel, les âmes des martyrs, auxquelles il fut donné des vêtements d'une blancheur éclatante, en attendant que le nombre de ceux qui devaient verser leur sang pour la foi fût complet. A l'ouverture du sixième, la terre, la mer, les éléments furent ébranlés ; le soleil devint noir, la lune, couleur de sang ; les étoiles tombèrent comme une pluie sur la terre ; le pavillon des cieux se replia sur lui-même comme un parchemin qui s'enroule ; les habitants de la terre, du premier jusqu'au dernier, esclaves, princes et potentats, s'enfuirent épouvantés, et se cachèrent dans les cavernes de la terre et dans les creux des rochers.

Nous ne ferons ici qu'une seule remarque : c'est que l'usage d'ériger des autels et d'offrir le saint sacrifice sur les ossements des martyrs, remonte bien évidemment jusqu'aux premiers temps du christianisme, puisque le prophète y fait ici allusion. Quant à l'état des âmes après la mort, cette question, maintenant décidée d'une manière irrévocable, ne peut plus être mise en discussion ; et les diverses opinions auxquelles ce passage de l'Apocalypse servit jadis de prétexte, ne sont plus que la lettre morte de l'histoire. L'apôtre a voulu dire, dans son langage figuré, que les saints et les martyrs, déjà nombreux à la fin du premier siècle, demandaient à Jésus-Christ la fin des épreuves de l'Eglise, et l'établissement de son règne sur la terre ; mais qu'il leur fut répondu que le moment n'était pas arrivé, et que la terre n'avait pas encore été fécondée par assez de sang chrétien pour alimenter la nouvelle plantation.

D'après nos savants commentateurs, les calamités qui se produisent à la rupture du sixième sceau, seraient la réponse faite à la prière des martyrs, qui venait de se produire au cinquième. Elles seraient aussi la figure prophétique des divisions et des séditions qui éclatèrent dans l'empire romain à la fin du III^e^ siècle et au commencement du IV^e^. Ils y trouvent la mort du tyran Maxence, précipité dans le Tibre par la rupture du pont Milvius ; celles de Jovius, de Daza, de Licinius, de Maximin. Ils y trouvent, en

un mot, les déchirements de l'empire pendant les neuf années que Constantin mit à se débarrasser de ses sept compétiteurs. C'est cela ou autre chose.

Quatre anges, placés aux quatre coins de l'univers, sont chargés de retenir le souffle des vents; mais un cinquième, portant l'étendard du Dieu vivant, monte du côté de l'Orient, et leur ordonne de s'abstenir de faire du mal aux habitants de la terre, jusqu'à ce que les serviteurs de Dieu aient été marqués à son caractère; cent quarante-quatre mille sont marqués à ce signe dans Israël, douze mille en chaque tribu. Outre ceux-ci, une troupe innombrable, de tout pays, de toute nation, de tout langage, revêtus d'habits blancs, portant des palmes en leurs mains, environnent le trône de l'Agneau, et chantent avec les vieillards et les anges un céleste cantique. Ce sont les martyrs et les confesseurs de la foi, devenus désormais les compagnons de l'Agneau sans tache, et délivrés pour toujours des maux de l'humanité.

Ici, le sens nous paraît facile à saisir, pourvu qu'on ne prenne pas d'une manière absolue les nombres indiqués. On fait observer seulement que le prophète compte au nombre des tribus celle de Lévi, qui n'eut point de part dans le partage, et omet celle de Dan. Pourquoi cela? C'est, répondent quelques interprètes, parce que l'Antechrist naîtra de la tribu de Dan; mais qui le sait?

A l'ouverture du septième sceau, il se fait dans les cieux un silence solennel durant la moitié d'une heure. Ensuite les sept anges qui sont devant la face de Dieu reçoivent chacun une trompette. Un autre ange, s'approchant du trône de l'Eternel, place dans son encensoir les prières des saints, comme un parfum précieux. Il prend des charbons à l'autel, les met dans l'encensoir, et les répand sur la terre; aussitôt la foudre éclate, les éclairs sillonnent l'espace, la terre est ébranlée. Le premier ange sonne de la trompette : une grêle de feu et de sang descend des nuages; un tiers de l'univers est embrasé. Le second ange sonne de la trompette : une grande montagne de feux et de flammes est lancée dans la mer, la mer est changée en sang; un tiers de tout ce qu'elle contient est détruit. Le troisième ange sonne de la trompette : une grande étoile, ardente comme la flamme, et portant le nom emblématique d'absinthe, est lancée dans les fleuves et les rivières; les eaux, changées en amertume, deviennent impotables : ceux qui en boivent sont frappés de mort. Le quatrième ange sonne de la trompette : tous les astres perdent un tiers de leur lumière; un aigle volant dans les cieux par le milieu de l'espace, crie: Malheur, malheur, malheur aux habitants de la terre, de la part des trois trompettes qui n'ont pas encore sonné.

L'encensoir, les trompettes, le feu de l'autel, tout ceci est une réminiscence du culte judaïque; mais quelle explication donner de toutes ces visions figuratives?

« La chute des persécuteurs et le détail des persécutions étaient réservés pour l'ouverture du septième sceau.

« D'autres croient que ce septième sceau regarde : 1° les malheurs des Juifs sous Trajan et sous Adrien; 2° les hérésies judaïques qui s'élevèrent dans les premiers siècles, et 3° enfin les persécutions suscitées contre l'Eglise : c'est le sentiment de Bossuet. D'autres l'entendent des maux qui doivent précéder le jugement dernier; d'autres l'expliquent des malheurs de l'Eglise, depuis la mort de Constantin et de ses enfants jusqu'à la prise de Rome par Alaric, Odoacre, Totila et autres barbares. Ce sens est assez probable, et il paraît encore dans les chapitres suivants.

« Il ne faut pas prétendre trouver à la lettre les maux qui sont marqués par le son de chaque trompette, ni montrer l'exécution rigoureuse de toutes ces figures. Il suffit que cela marque les fléaux dont Dieu punit les ennemis de son Eglise, soit par la guerre ou la famine, ou la peste....., et l'histoire ne fournit que trop d'événements pour vérifier tout cela à la lettre dans les fléaux dont l'empire romain fut affligé sous les empereurs ennemis de l'Eglise.

« Lorsque le second ange sonne de la trompette, on voit une montagne de feu jetée dans la mer. Quelle est cette montagne? Les uns l'expliquent du démon, qui est nommé montagne par son orgueil, et qui est tout en feu par le supplice de l'enfer auquel il est condamné; d'autres, et c'est le sentiment de Bossuet, l'entendent de la ville de Jérusalem ou de la Judée, que les Romains désolèrent, réduisirent en servitude; dont ils ruinèrent la capitale, renversèrent le temple, dissipèrent le peuple. Si ce sentiment est vrai, il faut dire que ceci est raconté par récapitulation, et que ce n'est point une prophétie; puisque, quand saint Jean écrivit l'Apocalypse, il y avait déjà nombre d'années que la ville et le temple de Jérusalem étaient détruits par les Romains. Il est vrai que la guerre recommença sous Trajan.

« La montagne de feu..... représente, quoique assez imparfaitement, la fureur et l'opiniâtreté des Juifs. Dans les prophètes, Jérusalem est souvent représentée sous l'idée d'une montagne. Elle était située sur une hauteur, et le feu de la guerre en était souvent sorti. Cette explication nous paraît assez probable.

« Ceux qui expliquent ceci des guerres que les peuples barbares firent contre l'empire romain, entendent par cette montagne la ville de Rome, qui fut prise et pillée par ces peuples, qui portèrent la terreur, le feu et le carnage dans tout l'empire romain. Enfin on peut l'interpréter des maux dont Dieu frappa les empereurs qui avaient persécuté l'Eglise, et des secousses que souffrit l'empire romain, dans le temps que Constantin monta sur le trône et abattit ses compétiteurs. Dans le chapitre VI^e^, la quatrième partie des habitants de la terre périt; ici, c'est le tiers de ce qui était dans la mer. Je ne sais si cela ne marquerait pas la révolte des Juifs

dans l'île de Chypre. La guerre qui s'y alluma dérangea sans doute beaucoup la navigation et le commerce de la mer ; *tertia pars navium periit.* Je préfère le sens qui l'explique des guerres des Juifs contre les Romains, et de la chute de la nation juive.

« Lorsque le troisième ange sonna de la trompette, une grande étoile tomba sur les fleuves. Les uns l'entendent de Mahomet, les autres d'Arius ; d'autres des hérésiarques en général ; Bossuet de Barchochebas, dont le nom signifie le fils de l'étoile. Il se révolta, sous Adrien, dans la Judée et dans la Syrie. Il s'attaquait principalement aux chrétiens, et ils étaient les seuls contre qui il employât les plus rigoureux supplices, pour les obliger à renoncer et à blasphémer Jésus-Christ, et pour les contraindre à se joindre à lui contre les Romains..... Mais enfin Tinnius Rufus, gouverneur de la Judée, et Jules Sévère, qu'Adrien envoya contre eux, leur firent une guerre sanglante. Il y périt un nombre infini de Juifs. On en compte cinq cent quatre-vingt mille de tués dans les batailles et dans les rencontres ; car pour ceux qui périrent par la maladie, par le feu ou par la faim, le nombre en est innombrable. Il en fut vendu une très-grande quantité à la foire de Térébinthe au prix des chevaux, et ensuite à la foire de Gaza. Ceux dont on ne put se défaire furent embarqués, pour être transportés en Egypte ; mais les uns périrent par le naufrage, et les autres par la famine, ou furent tués par les païens. Ainsi la Judée demeura entièrement déserte..... Il ne mourut pas un moins grand nombre de Romains ; et Dion remarque que l'empereur Adrien écrivant au sénat le succès de cette guerre, n'osa se servir de la formule ordinaire, en disant que les armées étaient en bon état. On croit que ce fut dans cette guerre que Tinnius Rufus fit passer la charrue sur la place où avait été le temple de Salomon.

« Quant à la quatrième trompette, les interprètes continuent dans leurs variations : les uns entendent ceci en général des fléaux dont Dieu frappa les persécuteurs de son Eglise ; d'autres, des disgrâces de la nation juive ; d'autres, des hérésies qui parurent dans les premiers siècles ; l'évêque de Meaux, de l'obscurcissement des prophéties par la malice des juifs Ce fut vers le temps de Barchochebas qu'ils firent leur Talmud et les autres livres où ils rangèrent leurs traditions, qui ont presque anéanti la loi et les prophètes. Tout cela me paraît fort arbitraire (1). »

C'est la conclusion que nous nous proposions de tirer. Le savant et judicieux bénédictin nous en a évité la peine.

Le cinquième ange ayant sonné de la trompette, le prophète aperçut une étoile tombant sur la terre, et la perforant jusqu'au centre. La fumée s'éleva de l'abîme, semblable à celle d'une grande fournaise ; elle obscurcit la face du ciel, et répandit sur la terre une nuée de sauterelles, pareilles à des chevaux harnachés pour la guerre, armées de dents égales à celles des lions, et de queues de scorpions aux dards venimeux. Elles reçurent le pourvoir de torturer les infidèles, l'espace de cinq mois, et de leur infliger de tels tourments, que la mort eût été mille fois préférable. Elles étaient conduites par le roi de l'abîme, nommé l'Exterminateur.

Au son de la sixième trompette, les quatre anges liés sur les eaux de l'Euphrate, furent lâchés avec leurs légions composées de vingt mille fois dix mille combattants, pour faire mourir le tiers des habitants de la terre. Les cavaliers étaient couverts de cuirasses de feu, d'hyacinthe et de soufre. Les chevaux, avec des têtes pareilles à celles des lions, vomissaient le feu et la fumée ; leurs queues, formées de serpents venimeux, ne répandaient pas moins la terreur et la mort dans les rangs des infidèles et des idolâtres.

Aussitôt, un ange puissant vêtu d'un nuage, couronné de l'arc-en-ciel, au visage resplendissant comme le soleil, aux pieds de flammes ardentes, descendit des cieux ; posa un pied sur la mer, un autre sur la terre ; poussa un cri formidable, semblable au rugissement des lions, auquel répondit la voix des tonnerres du trône de Dieu, et jura par Celui qui vit dans les siècles que le temps allait finir ; et que le mystère de Dieu, annoncé par les prophètes, allait s'accomplir au son de la septième trompette. L'évangéliste s'étant approché de l'ange, reçut un livre que celui-ci tenait à la main, et le dévora, comme avait fait Ezéchiel dans une semblable vision.

Puis continuant le même personnage, il mesura aussi le temple et le sanctuaire, à l'exclusion du parvis extérieur, abandonné aux profanations des infidèles pour un espace de quarante-deux mois.

Alors les deux fidèles témoins de Dieu, les deux chandeliers, les deux fils de l'olive, comme les avait appelés Zacharie, descendront des cieux, prophétiseront l'espace de douze cent soixante jours, avec le pouvoir de fermer les cieux comme Elie, de changer les eaux en sang comme Moïse, et d'opérer tel prodige qu'il leur conviendra. Mais, à ce terme, la bête qui sera montée de l'abîme leur fera la guerre, les mettra à mort ; et leurs corps resteront durant trois jours et demi sans sépulture, au milieu de la grande ville où leur Seigneur a été crucifié. Alors ils ressusciteront, monteront aux cieux, et la dixième partie de la ville sera renversée par un tremblement de terre.

La septième trompette sonne enfin, et les voix des cieux, la grande voix des tonnerres, annoncent que tout est consommé : le règne de Dieu et des saints est établi ; le temple céleste s'ouvre au milieu des éclats du tonnerre, et laisse apercevoir l'arche du Testament reposant en sécurité dans le milieu du sanctuaire.

Quelle est cette étoile qui tombe ici du ciel ? serait-ce Lucifer, comme l'a cru saint

(1) D. Calmet. *Comment. sur l'Apoc.*, c. VIII.

Augustin, ou quelqu'un des premiers hérésiarques : Simon, Cérinthe, Ebion, Valentin? comme l'a cru Bossuet.

Quelles sont ces sauterelles ? les premiers hérétiques, les gnostiques, qui envahissent le champ de l'Église; ou les nuées de barbares, Alains, Suèves, Vandales, Bourguignons, Goths, Francs, Hérules, Allemands, qui couvrent les provinces de l'empire romain ? Dans tous les cas, ce passage en rappelle un semblable du prophète Joël.

Par ces quatre anges liés sur l'Euphrate, faudrait-il entendre ceux qui gardaient contre les Perses les frontières de l'empire romain, et qui furent déliés à la mort de Constantin ? Alors commença une guerre longue et malheureuse pour l'empire. Les Perses, semblables aux chevaux de l'Apocalypse, qui donnaient la mort par derrière et par devant, disent quelques interprètes, n'étaient pas moins dangereux dans leur attaque et dans leur fuite ; car ils lançaient des flèches par dessus leurs épaules. Mais ce rapprochement n'est-il pas puéril, ou, si l'on veut, trop ingénieux pour être vrai ?

Les quarante-deux mois pendant lesquels les nations doivent profaner le parvis extérieur du temple, signifieraient-ils les quarante-deux mois que devait durer la dernière persécution, commencée le 23 février 303, et terminée par édit de Constantin le 25 juillet 306 ?

Quels sont les deux témoins de Dieu qui doivent prêcher pendant le même espace, moins dix-huit jours ? ce sont Enoch et Elie, disent ceux qui entendent ce passage de la fin du monde et des persécutions de l'Antechrist : les chrétiens des deux conditions, ecclésiastique et laïque, qui souffrirent également dans la dernière persécution générale, répond don Calmet. Ce sont les martyrs des deux espèces, répondent quelques commentateurs, en suivant cette donnée de saint Cyprien qui partage les martyrs en deux classes : ceux qui ont versé leur sang, et ceux qui ont été dépouillés de leurs biens.

Quelle est la grande ville, la *Sodome spirituelle*, où les deux témoins doivent souffrir le martyre, et où leur Seigneur a été crucifié ? serait-ce Jérusalem ? Mais, outre qu'elle n'existait déjà plus, peut-on lui donner le titre de grande ville par excellence, comparativement à Rome, à Ninive, à Babylone, et surtout celui d'Egypte et de Sodome spirituelle ? Ne serait-ce pas plutôt Rome, la capitale et alors la plus grande ville de l'univers ? mais le Seigneur n'y a pas été crucifié, à moins qu'on n'entende ceci d'un crucifiement spirituel.

Nous allons entrer tout de suite avec le prophète dans un nouvel ordre de visions et de révélations; mais avant de l'aborder, nous croyons devoir donner un rapide aperçu des idées du grand Bossuet sur ce qui précède, parce que sous sa plume, non-seulement toutes choses grandissent, mais parce que tout se tient, s'enchaîne, s'encadre dans un système, et se rattache à l'unité.

Aux yeux de l'évêque de Meaux, les quatre animaux du trône de Dieu figurent les quatre évangélistes; le nombre sept est un nombre mystérieux, qui se retrouvera dans tout le livre, pour signifier une certaine universalité de perfection plutôt qu'un nombre préfix. Celui qui monte le cheval blanc est Jésus-Christ lui-même, vainqueur de la mort et de l'enfer, et qui se dispose à vaincre aussi l'univers, pour lui imposer le joug de l'Evangile. Le cheval rouge, c'est-à-dire couleur de sang, figure la guerre; le cheval noir, la famine ; le cheval pâle, la peste et la mortalité; fléaux qui devaient bientôt s'abattre sur l'univers, spécialement sur l'empire romain, plus spécialement sur la Judée, et dont l'histoire va se développer avec plus de détails, mais confusément encore, à mesure que les autres sceaux vont être brisés.

Les martyrs avaient demandé que leur sang fût vengé sur les persécuteurs et les bourreaux; mais il leur fut répondu d'attendre que leur nombre fût complété; ce nombre était de cent quarante-quatre mille; et, en attendant, les anges eurent l'ordre de retenir l'haleine des vents, c'est-à-dire de retenir les fléaux prêts à fondre sur la Judée. « C'est qu'il y avait dans Jérusalem une église sainte de cette nation, qui y avait subsisté même depuis la ruine du temple, et qui y fut conservée jusqu'au temps d'Adrien, sous quinze évêques tirés des Juifs convertis. Il y venait beaucoup de Juifs ; et lorsque tous ceux que Dieu avait élus pour y entrer furent venus, les Juifs alors furent dispersés et exterminés de la Judée. On voit donc les sceaux levés et le livre ouvert, c'est-à-dire les conseils de Dieu révélés. On voit sur qui doit tomber d'abord la colère du juste Juge, et ce sont les Juifs. On voit pourquoi on diffère de venger le sang des martyrs, et d'où se devait tirer un si grand nombre de leurs frères, qu'il fallait remplir auparavant. » Les élus tirés de la gentilité viendront ensuite, et seront beaucoup plus nombreux, puisque le nombre en demeure indéterminé ; mais en attendant, nous pouvons conclure que c'est par la nation des Juifs que commencera la vengeance, puisque c'est elle que l'auteur place en première ligne.

La grêle et le feu mêlés de sang qui tombent sur la terre au son de la première trompette, signifient le commencement de la désolation de la Judée sous l'empire de Trajan. La grande montagne brûlante qui est lancée dans la mer au son de la seconde trompette, marque la seconde et dernière désolation des Juifs sous Adrien. « Cette défaite des Juifs coûta bien du sang aux Romains. Saint Jean ne pouvait pas mieux représenter ces pertes de l'armée romaine dans ses sanglantes victoires, qu'en nous représentant toute cette guerre comme la chute d'une montagne brûlante dans la mer; parce qu'il paraît ici par ce moyen, comme entre le feu et l'eau, une action réciproque et un grand effort de part et d'autre avec une perte mutuelle : mais le poids d'une si

grande montagne l'emporte, et la mer n'y peut résister, non plus que les Juifs aux Romains. »

La grande étoile qui tombe du ciel au son de la troisième trompette est le faux Messie Cochebas, la seule cause du malheur que saint Jean vient de décrire. Le nom y convient, puisque Cochebas signifie l'étoile; mais la chose y convient encore mieux, puisque Barcochebas se vantait d'être un astre descendu du ciel pour le secours de sa nation.

L'obscurcissement des astres, au son de la quatrième trompette, signifie l'obscurcissement des prophéties par la malice des Juifs, et principalement du fameux Akiba, qui en détourna le sens, pour les appliquer au faux Messie Barcochebas. Alors aussi se forma la *Deutérose*, ou compilation talmudique.

Au son de la cinquième trompette, le démon des hérésies sort de l'enfer; l'étoile qui tombe du ciel est Théodote, l'un des premiers renégats, et dont l'apostasie causa un grand scandale dans l'Eglise. Les sauterelles engendrées par le feu de l'enfer sont un symbole des hérétiques de ce temps, c'est-à-dire des gnostiques. Le scandale commencé par Théodote de Byzance, environ l'an 196, se continua par les Melchisédéciens, par Praxéas, Noétus, Artémon, Sabellius, Paul de Samosate.

Pendant que celui-ci troublait l'Eglise, les Perses, qui jusqu'alors n'avaient jamais passé l'Euphrate impunément, le franchirent et inondèrent l'empire; c'est ce qui était marqué par le retrait des quatre anges gardiens du fleuve, au son de la sixième trompette. Les tonnerres et l'ange couronné d'un arc-en-ciel annonçent la ruine de l'empire romain et le triomphe de l'Eglise; mais auparavant les persécutions doivent s'accomplir; les témoins dont parle saint Jean sont les martyrs. Les nombres de deux témoins, de trois ans et demi de prédication, trois jours et demi en état de mort sont allégoriques ou de simples manières de parler; l'empire romain tout entier est la grande ville où le Seigneur a été crucifié dans la personne de ses martyrs. Telles sont en abrégé les interprétations données par Bossuet à cette première partie de l'Apocalypse : il en est plus d'une que nous ne trouvons nullement satisfaisante, entre autres la dernière. C'est, à notre sens, se donner une trop grande liberté, que de traiter ainsi la sainte Ecriture; avec une pareille méthode, on peut y trouver tout ce qu'on veut, et des raisons pour justifier tout ce qu'on croit y trouver. L'évêque de Meaux avait composé ce commentaire comme une œuvre de controverse contre les protestants; mais c'est le plus faible de ses ouvrages : et au lieu de prétendre expliquer l'Apocalypse, il aurait mieux fait de s'en tenir à leur montrer qu'ils l'expliquaient eux-mêmes fort mal. En agissant ainsi, il fournit des armes à ses adversaires; or, tout ennemi de la vérité se console aisément d'avoir tort sur le fond, pourvu qu'il ait raison sur la forme.

Le prophète reprend ainsi au chapitre XII^e^ : « Et un grand prodige apparut dans le ciel : c'était une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous les pieds, et autour de la tête une couronne de douze étoiles. » Tandis que cette femme était dans les douleurs de l'enfantement, un grand dragon roux, ayant sept têtes, dix cornes et sept diadèmes, et de sa queue entraînant le tiers des étoiles du ciel, qu'il fit tomber sur la terre, s'approcha d'elle pour dévorer le fils qu'elle allait mettre au monde. Ce fils était destiné à régner sur toutes les nations; Dieu le ravit au dragon. La femme s'enfuit sur la terre, se cacha dans la solitude pour douze cent soixante jours. Michel et ses anges vainquirent le dragon, qui, précipité sur la terre, poursuivit la femme. Deux ailes furent données à celle-ci pour la fuite. Le dragon, irrité de ne pouvoir l'atteindre, lança après elle un fleuve capable de la submerger; mais la terre ayant ouvert ses entrailles, en absorba les ondes, et le dragon fut obligé de se réduire à faire la guerre aux autres enfants de la femme, aux saints de Dieu et de Jésus-Christ; il se plaça à cet effet sur le bord de la mer. Ce dragon, c'est le diable, Satan, le vieux serpent, le séducteur de l'univers.

De cette fois, le sens de l'allégorie est facile à saisir : c'est l'Eglise chrétienne que saint Jean nous présente sous les traits d'une femme dans le travail de l'enfantement; le démon conspire contre elle, et veut dévorer ses enfants; elle s'enfuit, se cache dans les catacombes et dans les déserts, pour un peu moins de trois ans et demi, c'est-à-dire de trois siècles et demi; le démon essaie de la noyer dans des flots de sang; mais la terre boit le sang, et cette pluie fécondante fait germer les chrétiens, suivant la belle expression d'un apologiste de ce temps-là.

On se demande pourquoi le prophète donne au dragon sept têtes, sept diadèmes et dix cornes; et, ici, les interprètes cessent d'être d'accord. Bossuet voit dans les sept têtes du dragon les sept autres esprits plus méchants que lui, dont il est parlé dans l'Evangile, et dans les dix cornes, les dix principaux auteurs des persécutions. Dom Calmet, suivant une autre marche, croit y reconnaître les sept empereurs du temps de Constantin, auxquels ce prince eut à faire la guerre, et dix rois barbares qui se partagèrent les débris de l'empire. Tout ceci n'est guère satisfaisant. La grande bataille de saint Michel contre le dragon roux, serait la figure des combats de Constantin contre ses compétiteurs, selon dom Calmet; nous ne le croyons pas. En suivant la même idée, les trois ans et demi pendant lesquels la femme demeura cachée dans le désert, seraient les trois ans et demi de la persécution de Maximin. Dom Calmet termine donc les persécutions au moment où Bossuet les commence; ce seul rapprochement suffit pour établir la preuve qu'il est impossible d'expliquer l'Apo-

calypse, puisque deux hommes si éminents n'ont pu s'accorder, même sur les points principaux.

Nous avons laissé le dragon au bord de la mer. La mer elle-même produit aussitôt un autre monstre : savoir, une bête à sept têtes, à dix cornes, ayant sur les cornes dix diadèmes, et sur ses têtes des paroles de blasphème; elle était semblable à un léopard, avec des pieds d'ours et une gueule de lion. Le dragon lui communiqua sa force et son pouvoir. Une des têtes de la bête paraissait languissante et morte; mais le dragon lui rendit la vie, et l'univers adora la bête et le dragon, ceux-là exceptés qui étaient marqués du signe de l'agneau immolé dès l'origine du monde. La bête reçut le pouvoir de faire la guerre aux saints, et d'exercer sur eux la puissance pendant quarante-deux mois.

Que celui-là comprenne, qui a de l'intelligence ! s'écrie ici le prophète.

Le moment où Dieu donnerait cette intelligence, puisque lui seul pouvait la donner, n'était pas éloigné : le prophète allait prendre soin d'expliquer lui-même en grande partie la prophétie au chapitre XVII^e^ : la bête c'est Rome, les sept têtes sont ses sept montagnes et sept de ses princes persécuteurs, dit-il. Ces sept princes seraient, d'après l'évêque de Meaux : Dioclétien, Maximien-Hercule, Constance-Chlore, Galère, Maxence, Maximien et Licinius; le savant bénédictin met Sévère à la place de Constance-Chlore. Pour l'un et pour l'autre, les dix cornes sont les dix principaux royaumes barbares formés du démembrement de l'empire romain. Il ne peut exister de doutes à cet égard, ainsi que nous allons l'expliquer. « Quiconque aura réduit en captivité, y sera réduit; quiconque aura frappé du glaive, en sera frappé, » ajoute le prophète. Cette menace s'adresse directement à Rome; en effet, voici de quelle manière tout cela est expliqué au chapitre XVII^e^ : « Les sept têtes sont sept montagnes... et sept rois... Les dix cornes sont dix rois, qui ne règnent pas encore, mais qui recevront le pouvoir en même temps... Ils marcheront au même but; ils mettront leur force et leur puissance au service de la bête... Ils combattront contre l'Agneau, mais l'Agneau les vaincra, parce qu'il est le Seigneur des seigneurs et le Roi des rois..... Les dix cornes de la bête la haïront, la désoleront, la dépouilleront, la dévoreront, la livreront aux flammes (1). »

Il n'était pas possible, assurément, de tracer en moins de mots l'histoire de ces nations barbares, qui, sans se concerter, mais obéissant à une même impulsion, attaquèrent de tous côtés l'empire romain, se firent recevoir dans son sein; l'aidèrent comme auxiliaires, ensuite le déchirèrent, se partagèrent ses débris; marchèrent tour à tour contre Rome, la prirent, la pillèrent, ou la livrèrent aux flammes.

Revenons au XII^e^ chapitre. Les cieux et la mer avaient fourni leur monstre, la terre devait fournir le sien : « Je vis, dit le prophète, une autre bête qui sortait de la terre, qui avait deux cornes semblables à celles de l'agneau, et qui parlait comme le dragon. » Cette bête opérait les mêmes œuvres que la première; elle contraignit les habitants de la terre à adorer sa devancière, elle fit des miracles, jusqu'à appeler le feu du ciel; elle persuada aux hommes d'ériger une statue à la bête et elle l'anima, la fit adorer; elle voulut que chacun portât dans sa main droite ou sur son front le caractère ou le nombre de la bête, sous peine de ne pouvoir paraître en public. Le nombre de la bête est un nom d'homme; ce nombre est 666; que celui qui a de l'intelligence s'applique à chercher ce mystère.

Nous voici en pleine cabale. L'art de remplacer les noms propres par des chiffres en fait partie, et c'est ce que les gens du métier appellent la *gématrie*. Ce n'est pas, toutefois, un art aussi facile qu'il semblerait d'abord; car, dans l'alphabet grec comme dans l'alphabet hébraïque, chaque lettre a une valeur numérale; mais il ne suffit pas de remplacer les cinq ou six lettres d'un mot par quatre, six ou dix autres présentant la même valeur, il faut encore que le mot substitué ait un sens grammatical, et qu'il puisse, combiné avec les autres mots de la même phrase semblablement changés, concourir à former une proposition. Le mot ainsi substitué au mot prend le nom de corrélatif.

Ce serait chose curieuse d'analyser toutes les suppositions faites par les commentateurs, et tous les mots qu'ils ont forgés, pour trouver le nom propre de la mystérieuse bête à l'aide du nombre 666, ce qui n'est pas facile, on va le voir. Saint Irénée propose les trois noms de *enauthos*, *lateinos*, *teitan*; le dernier lui semble le plus heureux. Mais les protestants se sont emparés du second, pour démontrer que c'était l'Eglise latine qui était figurée par la bête de l'Apocalypse; il en est même qui ont trouvé le nombre 666 dans le nom du pape Paul V; comment douter après cela qu'il ne fût la bête et l'Antechrist ? Tichon et Primase ont mis en avant le mot *antemos*, c'est-à-dire *le contradicteur*; Rupert et Haymon, celui de *Gensericos*, Genseric; Grotius, *Oulpianos*, qui est le prénom de Trajan; César André, *benedictos*, celui qui est béni; ce serait une antiphrase. Genebrard, Euterpe, Cedrenus, s'accordent sur celui de *Mahumetis*, Mahomet. Viégas compte ainsi quatorze noms divers mis en avant par différents auteurs, et qui font tous 666; mais sa liste est incomplète, car il en oublie de ceux que nous

(1) Septem capita, septem montes sunt, super quos mulier sedet, et reges septem sunt.....Et decem cornua, quæ vidisti, decem reges sunt : qui regnum nondum acceperunt, sed potestatem tanquam reges una hora accipient... Hi unum consilium habent, et virtutem, et potestatem suam bestiæ tradent. Hi cum Agno pugnabunt, et Agnus vincet illos : quoniam Dominus dominorum est, et Rex regum... Et decem cornua, quæ vidisti in bestia, hi odient fornicariam, et desolatam facient illam, et nudam... et ipsam igni concremabunt (*Apoc.* XVII, 9).

venons de citer, et on en a trouvé bien d'autres depuis, n'y eût-il que ceux de Martin Luther, Jean Calvin, David Chitré et Bèze, indiqués par Lindanus et Bellarmin.

Bossuet et dom Calmet ont adopté les mots de *Diocles-Augustus*, dont les lettres numérales expriment le même nombre. Le grand Bossuet présente même cette solution avec l'air magistral qui lui sied si bien, et qui exclut toute idée de contradiction. Cependant, n'en déplaise à sa mémoire vénérée, ce n'est nullement cela. Si le docte bénédictin et le grand évêque de Meaux avaient su un tant soit peu de cabale, ils ne seraient pas tombés dans une pareille erreur; tant il est important pour les plus grands hommes de ne pas négliger les plus petites choses. Il ne s'agit point de lettres numérales ou de lettres arbitrairement choisies dans un mot, il s'agit de toutes les lettres d'un mot, auxquelles doivent être substituées d'autres lettres. Or, saint Jean écrivait son Apocalypse en grec, et, dans cette langue, toutes les lettres sont numérales. Il ne nous dit pas même tout son secret, car cette valeur peut être obtenue par addition et par multiplication. Elle peut même être l'expression numérale d'un corrélatif littéral; car il y a plusieurs manières de former les corrélatifs, et le corrélatif est pris pour le mot primitif. La gématrie est une science si profonde, que les plus grands cabalistes y trouvent eux-mêmes des énigmes. Laissons donc celle-ci à la révélation des événements ou de Dieu.

On se demande encore quelle est cette bête à deux cornes sortie de la terre, qui fait adorer la première bête; lui érige une statue qu'elle anime; fait descendre le feu du ciel, et oblige les habitants de la terre à s'imprimer sur la main ou sur le front le caractère de la bête? C'est Julien l'Apostat, répondent nos doctes interprètes, et, de cette fois, ils paraissent avoir rencontré juste; il est facile, en effet, de montrer que tous ces caractères lui conviennent : il ressuscite le paganisme, contraint ses sujets d'y revenir; s'applique à tromper les hommes par les prestiges de la magie; à faire rire des statues, disent les historiens; à faire se rallumer spontanément des cierges éteints, comme ferait un enfant avec un peu de phosphore et de poudre inflammable; à faire parler les oracles, etc. Il est plus difficile de déterminer quelles sont ses deux cornes. Bossuet croirait volontiers qu'il s'agit de Plotin et de Porphyre; dom Calmet dit Porphyre et Hiéroclè; mais on pourrait aussi bien supposer qu'il est question de Maxime et de tel autre enchanteur, ou même entendre ces deux cornes dans un sens allégorique et tout à fait moral.

Continuons; nous allons assister au triomphe du christianisme, et à la défaite de l'idolâtrie.

Le prophète aperçoit l'Agneau sur le sommet de la montagne de Sion, en compagnie de cent quarante-quatre mille disciples; il faut noter que ce nombre est un multiple de six, multiplié d'abord par quatre, et qu'en le divisant par 6, on trouve 666 pour dernier quotient; ces disciples fidèles, choisis parmi les âmes exemptes des souillures de la chair, chantent avec les anges une admirable symphonie, à la louange de l'Agneau. Un ange est envoyé sur la terre, y porter et y répandre l'Évangile éternel. Un second ange le suit, pour annoncer la chute de la grande Babylone, qui a enivré les peuples du vin de ses fornications; puis un troisième annonçant la vengeance du Ciel envers tous ceux qui ont adoré la bête. Apparaît ensuite sur un nuage d'une blancheur éclatante, un quatrième ange revêtu d'une apparence humaine, et armé d'une faux tranchante; un cinquième lui crie que la vendange est prête, qu'il n'a qu'à lancer sa faux sur la terre; il la lance, et amasse le raisin dans le grand pressoir de la colère de Dieu; le vin coule à flots, et les chevaux en ont jusqu'au mors dans un espace de mille six cents stades.

Tout ceci nous semble assez clair pour n'avoir pas besoin de commentaire; on sait à quelles rêveries, ou même à quelles hérésies, a donné lieu l'expression du prophète appelant la loi chrétienne du nom d'Evangile éternel, par opposition sans doute à cet autre évangile du mensonge et de l'erreur, dont il annonce ici la fin, et à la loi mosaïque, dont l'empire était également fini sans retour. Bossuet a cru voir, dans les flots de sang figurés par des flots de vin, une image prophétique des ravages d'Attila; nous pensons que cette idée est plus générale et plus allégorique; à notre sens, elle exprime la grande immolation mystique du paganisme.

Maintenant, le prophète va représenter cette immolation en détail et sous d'autres emblèmes, empruntés en majeure partie aux plaies d'Egypte.

Sept anges sortent du saint des saints, portant sept fioles remplies des fléaux de la colère de Dieu; ils vont les répandre successivement sur la terre. A l'effusion de la première fiole, les adorateurs de la bête sont affligés d'une plaie honteuse et cruelle; à l'effusion de la seconde, la mer se change en sang, et toute âme vivante y périt; à l'effusion de la troisième, il en est de même des fleuves et des rivières. C'est bien fait, Seigneur, et vos jugements sont justes, s'écrie ici l'ange des rivières et des fleuves: ils sont dignes de boire du sang, ceux qui ont versé le sang de vos saints et de vos prophètes! A l'effusion de la quatrième fiole, le soleil, répandant tout à coup des feux inusités, brûle d'une ardeur intolérable les habitants de la terre; ceux-ci murmurent et blasphèment au milieu de leurs supplices, loin de faire pénitence. A l'effusion de la cinquième, l'empire de la bête est plongé dans les plus épaisses ténèbres, mais les hommes n'en deviennent que plus blasphémateurs et plus méchants. Le sixième ange répand sa fiole sur l'Euphrate; l'Euphrate se dessèche pour livrer passage aux rois de l'Orient, qui viennent attaquer la grande Babylone. Prenez garde à vous, ô

prostituée, car le moment approche où vous serez livrée à la risée publique. Cependant trois esprits immondes, sous la forme de grenouilles, sortent de la bouche du dragon, de la bête et de son faux prophète, et vont convoquer tous les rois de la terre à la défense de Babylone ; le Seigneur assigne pour champ clos aux combattants, qui vont livrer une suprême bataille, un lieu qui s'appelle en hébreu *Armagedon*. A l'effusion de la septième fiole, une des voix puissantes du trône cria : C'est fini ; et aussitôt les éclairs, la foudre et la tempête ébranlèrent l'univers ; la terre éprouva une commotion plus violente qu'elle n'en ait jamais éprouvé : la grande ville s'écroule, et ses débris roulent de tous côtés ; toutes les villes de l'univers sont renversées ; les continents sont submergés ; les montagnes s'effacent ; une grêle du poids d'un talent descend des nuages ; mais les hommes s'endurcissent de plus en plus dans leurs blasphèmes et dans leurs iniquités.

Voici de quelle manière l'évêque de Meaux explique ces visions allégoriques. D'après lui, l'effusion des sept coupes se fit en même temps, et l'univers fut frappé de tous les fléaux qu'elles désignent à peu près simultanément. La première coupe répandit cette peste universelle qui fit tant de ravages sous l'empire de Valérien et de Gallien, et qui attaqua principalement les païens, ainsi que nous l'apprenons d'une lettre de saint Denis d'Alexandrie. La mer et les fleuves changés en sang à l'effusion de la seconde et de la troisième coupe, sont le symbole des torrents de sang qui devaient être répandus dans l'empire après la défaite si déplorable de Valérien, et par le fait des guerres civiles, principalement de la division de l'empire entre les trente tyrans. Les païens, loin de reconnaître dans ces grands fléaux la main de Dieu qui s'appesantissait sur eux, accusaient les chrétiens d'en être les auteurs, à cause de leur impiété envers les dieux protecteurs de l'empire. L'effusion de la quatrième coupe produisit ces chaleurs brûlantes dont le Nil fut presque desséché, suivant le rapport de saint Denis d'Alexandrie, et qui amenèrent de cruelles famines et de grandes mortalités. L'effusion de la cinquième coupe marque l'humiliation de la majesté impériale dans la personne de Valérien, servant de marchepied à Sapor, et l'humiliation de l'empire lui-même divisé entre trente tyrans ; gouverné en partie par des femmes, livré aux invasions des barbares ; déshonoré par la mollesse, l'insensibilité et l'incapacité de Gallien. Le prophète explique de lui-même ce qui concerne l'effusion de la sixième coupe. Les trois esprits impurs sortant de la bouche des trois bêtes seraient, toujours dans l'opinion de Bossuet, l'esprit de l'idolâtrie, de la magie et du magisme, excitant les plus furieuses persécutions contre les chrétiens, non-seulement dans l'empire, mais même en Perse. Nous n'aimons pas cette explication ; il nous semble qu'il s'agit ici de guerres et d'invasions de barbares, de la convocation des nations au banquet sanglant qui leur était offert, lorsque l'empire leur fut livré comme une proie.

Armageddo veut dire la montagne de Mageddo ; c'est un symbole de carnage et de sang, car ce nom rappelle les défaites sanglantes de Sisara et des rois de Chanaan, celle d'Ochosias et la mort de l'infortuné Josias. C'est peut-être une allusion aux malheurs de Valérien et de Julien l'Apostat.

Les tonnerres, le tremblement de terre, la ruine du monde entier, et le bouleversement de toute la nature qui accompagna l'effusion de la septième coupe, semblent indiquer la ruine définitive de l'empire romain sous les coups des barbares, qui l'envahissent de tous les côtés à la fois, à dater de la mort de Théodose.

Nous rapporterons dans son entier le XVII^e^ chapitre, parce qu'il contient la clef d'une partie des mystères qui précèdent. « L'un des sept anges qui avaient répandu les sept fioles s'approcha de moi, et me dit : Venez, et je vous ferai voir le supplice de la grande prostituée, assise sur les grandes eaux ; avec laquelle se sont prostitués les rois de la terre, et qui a enivré du vin de ses prostitutions les habitants du globe ; et il me ravit en esprit dans le désert. Là, je vis une femme assise sur une bête de couleur rouge, diaprée de paroles blasphématoires, ayant sept têtes et dix cornes. La femme était vêtue de pourpre et de fin lin, couverte d'or, de pierres précieuses et de perles ; elle tenait à la main une coupe d'or remplie de l'abomination et des souillures de sa prostitution. Elle portait écrit sur son front le nom mystérieux de la grande Babylone, mère des fornications et des abominations de la terre. Et je voyais cette femme ivre du sang des saints, du sang des martyrs de Jésus ; et la voyant, j'étais frappé d'une admiration véhémente. Mais l'ange me dit : Cessez d'admirer, je vais vous expliquer le mystère de cette femme et de la bête à sept têtes et à dix cornes, sur laquelle elle est assise. La bête que vous avez vue a été et n'est pas, elle montera de l'abîme et périra ; et les habitants de la terre, ceux dont les noms ne sont pas inscrits au livre de vie dès le commencement du monde, seront frappés d'admiration en voyant la bête qui était et n'est pas ; or, voici l'explication, que le sage comprenne : les sept têtes sont sept montagnes, sur lesquelles la femme est assise, et sept rois ; cinq sont passés, un existe, et le dernier n'est pas encore venu ; et lorsqu'il viendra, il ne subsistera que peu de temps ; et la bête, qui était et qui n'est pas, est la huitième ; elle est du nombre des sept, et tend à sa perte ; et les dix cornes que vous avez vues sont dix rois qui ne sont pas encore parvenus au trône, mais qui, en tant que rois, recevront la puissance en une même heure après la bête. Ils ont une seule pensée, ils mettront leur valeur et leur puissance au service de la bête. Ils combattront contre l'Agneau, et l'Agneau les vaincra, parce qu'il est le Seigneur des seigneurs, et

le Roi des rois; et ceux qui sont avec lui sont appelés élus et fidèles.

« Et il ajouta : Les eaux que vous avez vues, sur lesquelles trône la prostituée, sont les peuples, les nations et les langues. Quant aux dix cornes que vous avez vues à la bête, elles haïront la prostituée, elles la désoleront, la dépouilleront, la dévoreront et la livreront aux flammes ; car Dieu leur a mis au cœur de faire sa volonté, et de prolonger le règne de la bête, jusqu'à ce que les paroles de Dieu soient accomplies; et la femme que vous avez vue est la grande ville qui règne sur tous les rois de la terre (1). »

Il y a sans doute bien des mystères sous ces paroles; mais le mystère est dans les mots et non dans les choses : essayons donc de le soulever.

La grande prostituée, vêtue de pourpre et d'or, ivre du sang des saints et des martyrs, la Babylone mystique, c'est Rome. La bête à sept têtes et à dix cornes, c'est le paganisme. La femme, et la bête qui lui sert de monture, s'identifient en plusieurs choses; ce qui est propre à l'une est commun à l'autre; comme le paganisme et Rome s'identifiaient, vivant l'un par l'autre, et se prêtant un mutuel appui.

Le paganisme, vaincu par Jésus expirant sur la croix, et déjà sapé par sa base dès la fin du premier siècle, *avait été et n'était plus*, selon l'expression de l'ange. C'était la bête féroce, encore vivante, mais blessée à mort d'une manière irrémédiable, et se débattant pour arracher le trait qui lui traverse le flanc. Il devait *remonter de l'abîme* à l'appel de Julien l'Apostat, mais pour la dernière fois, et y rentrer bientôt.

Les sept têtes de la bête représentent un double objet : d'abord, les sept montagnes de Rome, et sept rois, princes ou empereurs, le titre est indifférent. Ces sept rois, princes ou empereurs, signalés ici comme autant de têtes ou de chefs du paganisme, doivent être cherchés parmi ceux qui ont contribué à son extension, ou travaillé à son affermissement, et il ne nous semble pas difficile de les trouver. Cinq sont déjà tombés, dit saint Jean, le sixième subsiste, le septième viendra et régnera peu : *Quinque ceciderunt, unus est, et alius nondum venit, et cum venerit, oportet illum breve tempus manere.* Le premier serait, à notre avis, Auguste, premier empereur, sous le règne duquel le paganisme romain brilla de toutes ses splendeurs; le second, Tibère, pendant le règne duquel le Christ fut mis à mort ; le troisième, Caligula, pendant le règne duquel fut versé, pour la première fois, le sang chrétien par le martyre de saint Etienne et de l'apôtre saint Jacques; le quatrième, Claude, qui persécuta, sinon le christianisme, du moins les religions étrangères, et notamment le druidisme, en faveur du paganisme; le cinquième, Néron, qui ouvrit la première persécution générale. Leurs successeurs, Galba, Othon, Vitellius, Vespasien et Tite, ne paraissent pas s'être mêlés des affaires de la religion; d'ailleurs les trois premiers et le dernier ne firent que passer sur le trône. On peut, si l'on veut, mettre à la place d'Auguste, Vespasien, le destructeur du temple du vrai Dieu à Jérusalem ; Tite n'était, en cette occasion, que son général. Le sixième, alors subsistant, était Domitien, auteur de la seconde persécution générale, en vertu de laquelle le prophète avait souffert le martyre à Rome, et se trouvait exilé à Pathmos. Le septième serait Julien l'Apostat. Sans doute, il y a plusieurs princes persécuteurs entre Domitien et Julien l'Apostat; mais le prophète les omet, pour ne pas sortir du nombre mystérieux auquel il ramène toute sa prophétie.

Le onzième verset ne présente que des difficultés grammaticales d'explication : *Et bestia, quæ erat, et non est : et ipsa octava est : et de septem est, et in interitum vadit.* La bête est un *huitième* être, c'est-à-dire un être différent de ses *sept* têtes ; un être qui vit de sa propre existence, indépendamment des têtes. Mais elle décline vers sa perte, aussi bien que les sept têtes, et avec elles. *Huitième* quant à l'existence, elle est au nombre des

(1) Et venit unus de septem angelis, qui habebant septem phialas, et locutus est mecum, dicens : Veni, ostendam tibi damnationem meretricis magnæ, quæ sedet super aquas multas, cum qua fornicati sunt reges terræ, et inebriati sunt qui inhabitant terram de vino prostitutionis ejus. Et abstulit me in spiritu in desertum. Et vidi mulierem sedentem super bestiam coccineam, plenam nominibus blasphemiæ, habentem capita septem et cornua decem. Et mulier erat circumdata purpura, et coccino, et inaurata auro, et lapide pretioso, et margaritis, habens poculum aureum in manu sua, plenum abominatione, et immunditia fornicationis ejus; et in fronte ejus nomen scriptum : Mysterium : Babylon magna mater fornicationum, et abominationum terræ. Et vidi mulierem ebriam de sanguine sanctorum, et de sanguine martyrum Jesu. Et miratus sum cum vidissem illam admiratione magna. Et dixit mihi angelus : Quare miraris? Ego dicam tibi sacramentum mulieris, et bestiæ quæ portat eam, quæ habet capita septem, et cornua decem. Bestia, quam vidisti, fuit, et non est, et ascensura est de abysso, et in interitum ibit : et mirabuntur inhabitantes terram (quorum non sunt scripta nomina in libro vitæ a constitutione mundi) videntes bestiam, quæ erat, et non est. Et hic est sensus, qui habet sapientiam : Septem capita, septem montes sunt, super quos mulier sedet, et reges septem sunt. Quinque ceciderunt, unus est, et alius nondum venit : et cum venerit, oportet illum breve tempus manere. Et bestia, quæ erat, et non est : et ipsa octava est : et de septem est, et in interitum vadit. Et decem cornua, quæ vidisti, decem reges sunt, qui regnum nondum acceperunt, sed potestatem tamquam reges una hora accipient post bestiam. Hi unum consilium habent, et virtutem, et potestatem suam bestiæ tradent. Hi cum Agno pugnabunt, et Agnus vincet illos : quoniam Dominus dominorum est, et rex regum, et qui cum illo sunt, vocati, electi, et fideles. Et dixit mihi : Aquæ, quas vidisti ubi meretrix sedet, populi sunt, et gentes, et linguæ. Et decem cornua, quæ vidisti in bestia : hi odient fornicariam, et desolatam facient illam, et nudam, et carnes ejus manducabunt, et ipsam igni concremabunt. Deus enim dedit in corda eorum ut faciant quod placitum est illi : ut dent regnum suum bestiæ, donec consummentur verba Dei. Et mulier, quam vidisti, est civitas magna, quæ habet regnum super reges terræ (*Apoc.* XVII).

sept pour le temps et la manière de mourir ; en d'autres termes, elle ne leur survivra pas.

Le reste du chapitre se trouve expliqué par ce qui a été dit précédemment.

Maintenant que l'arrêt est prononcé d'une manière irrévocable, et que les temps sont accomplis, nous allons assister à d'autres scènes non moins sublimes et non moins grandes que les scènes précédentes, mais d'un genre entièrement différent. D'abord, la grandeur et la majesté, le triomphe et les chants de joie ; puis le bonheur, la gloire et la sécurité dans la paix du Seigneur. La Babylone mystique va tomber aux applaudissements du ciel ; le divin Agneau va triompher et fonder son règne ; l'Eglise va se développer, croître, et s'embellir de toutes les beautés que l'imagination peut rêver.

Un ange descend des cieux, revêtu d'une grande puissance, et irradiant la terre de sa gloire; il fait retentir l'univers de l'acclamation : Elle est tombée, elle est tombée, la grande Babylone ! et elle est devenue l'habitation des fantômes, le repaire des spectres, le refuge des oiseaux de nuit. Une autre voix retentit du haut des cieux : Sortez, mon peuple, sortez de son enceinte, afin de ne point participer à sa ruine, vous qui ne fûtes pour rien dans ses crimes. Ici le prophète emprunte les plus lamentables accents d'Isaïe et de Jérémie dépeignant la chute et les malheurs de Tyr et de Babylone. Il est plus pénétrant qu'eux, car il réunit en un seul faisceau tous leurs traits les plus déchirants et les plus aiguisés par la douleur. Qui ne se rappellerait Genseric et les autres barbares pillant, saccageant Rome, et mettant tout à feu et à sang dans ses murs ; dispersant, foulant aux pieds ses débris, avec cette rage de la bête carnassière qui déchire sa proie, et écarte çà et là les lambeaux, pour le seul bonheur de plonger sa gueule béante dans du sang et de la chair qui ruisselle, lorsqu'il s'écrie : « Rendez-lui le mal qu'elle vous a fait, renchérissez sur ses œuvres ; faites-la boire dans le même calice où vous avez bu, faites-la boire une moitié davantage; autant elle s'est enorgueillie, autant elle s'est rassasiée de délices, donnez-lui des tourments et des larmes dans la même mesure. Elle avait dit dans son cœur : Je suis reine et je règne; je n'aurai jamais de viduité, je ne verserai jamais de pleurs. Eh bien ! que tous les maux l'accablent en un même jour : la mort, les pleurs, la famine et la flamme dévorante ; car Dieu est fort, et c'est lui qui la juge (1). »

Suit une peinture de la désolation et des malheurs de la ville coupable, que les pinceaux d'Isaïe et de Jérémie n'auraient pu qu'ébaucher ; le poëte la termine par l'image saisissante d'une grande pierre qu'un ange précipite avec force dans la mer. Le gouffre se referme, tout est englouti : ainsi périra la grande Babylone. *Hoc impetu, mitteturBabylon civitas illa magna, et ultra jam non invenietur.*

Après la destruction de la grande Babylone, les cieux retentissent de chants d'allégresse ; la voix des saints se marie à celle des anges, aux sons des instruments de musique, aux éclats du tonnerre, aux bénédictions des quatre animaux et des vingt-quatre vieillards. Le Messie, vainqueur du plus puissant de ses ennemis, apparaît au milieu du triomphe universel, monté sur un blanc coursier, et suivi des légions de ses saints, montés semblablement, et vêtus comme lui d'habits d'une blancheur éclatante. Cependant un ange convoque à haute voix les oiseaux du ciel et les animaux dévorants à venir se rassasier des chairs de la grande prostituée; image fidèle de ce qui devait arriver deux siècles plus tard à l'empire romain, dévoré comme une proie par tant de nations barbares : Francs, Hérules, Alains, Burgondes, Ostrogoths, Wisigoths, Saxons, Perses, Quades, Marcomans et autres, dont les noms n'avaient pas été révélés jusque-là.

Il restait une dernière victoire à remporter ; la grande prostituée, la Babylone mystique était vaincue sans doute, mais la bête, sa force et son appui, c'est-à-dire le paganisme, ne l'était pas. La bête avait appelé à son aide tous les rois de la terre ; leurs armées furent dispersées, et la bête, défaite sans retour, fut précipitée avec ses enchanteurs, ses faux prophètes et ses devins, au fond de l'abîme de soufre et de feu.

On trouverait difficilement, il faut en convenir, de plus grandes et plus nobles images, des allégories plus élevées, d'un dénouement plus rapide, et d'une application plus juste et plus frappante.

Après ces clartés éblouissantes, nous retombons dans des ténèbres profondes, au milieu desquelles aucun rayon de lumière n'a encore pénétré ; car il ne faut pas prendre pour de la lumière les timides explications qui ont été données par les plus savants interprètes. Dom Calmet et Bossuet ne parlent ici qu'en hésitant, et avouent d'eux-mêmes que ce qu'ils disent ne les satisfait pas. Nous avouons aussi que leurs interprétations ne nous satisfont pas davantage, pas plus que celles des plus grands docteurs de l'Eglise. Ce qui précède est comme un long

(1) Et post hæc vidi alium angelum descendentem de cœlo, habentem potestatem magnam : et terra illuminata est a gloria ejus. Et exclamavit in fortitudine, dicens : Cecidit, cecidit Babylon magna : et facta est habitatio dæmoniorum, et custodia omnis spiritus immundi, et custodia omnis volucris immundæ et odibilis : quia de vino iræ fornicationis ejus biberunt omnes gentes : et reges terræ cum illa fornicati sunt : et mercatores terræ de virtute deliciarum ejus divites facti sunt. Et audivi aliam vocem de cœlo, dicentem : Exite de illa populus meus, ut ne participes sitis delictorum ejus, et de plagis ejus non accipiatis. Quoniam pervenerunt peccata ejus usque ad cœlum, et recordatus est Dominus iniquitatum ejus. Reddite illi sicut et ipsa reddidit vobis : et duplicate duplicia secundum opera ejus : in poculo, quo miscuit, miscete illi duplum. Quantum glorificavit se, et in deliciis fuit; tantum date illi tormentum et luctum : quia in corde suo dicit : Sedeo regina, et vidua non sum : et luctum non videbo. Ideo in una die venient plagæ ejus : mors, et luctus, et fames, et igne comburetur : quia fortis est Deus, qui judicabit illam. (*Apoc.* XVIII, 1-9.)

et brillant éclair au milieu des ténèbres : avant l'éclair le crépuscule, après l'éclair la nuit profonde.

L'obscurité consiste ici dans les choses, et non dans les mots ; et il semble que le prophète, à la manière des grands peintres, ait voulu entremêler par des traits hardis les ombres et la lumière, de manière à produire le plus magnifique et le plus saisissant de tous les tableaux.

La véritable explication n'a pas encore été donnée ; peut-être aurons-nous été assez heureux pour l'apercevoir. Reprenons le tableau au 19e verset du chapitre XIXe.

« Et j'ai vu la bête, et les rois de la terre, et leurs armées rassemblées pour livrer le combat à celui qui était monté sur le coursier, et à son armée. Et la bête a été prise, et avec elle le faux prophète, qui opérait en sa présence les prestiges par lesquels il séduisait ceux qui avaient reçu la marque de la bête et adoré son image ; et ils ont été précipités tous deux dans l'étang de feu allumé par le soufre. Et les autres ont été tués par le glaive à deux tranchants qui sort de la bouche de celui qui monte le coursier, et tous les oiseaux se sont rassasiés de leurs chairs (1). »

Voilà, à notre avis, le combat par le glaive, mais le glaive de la parole, *qui procedit de ore ipsius*, engagé entre le Christ, ce triomphateur au blanc coursier, et le paganisme, cette bête à sept têtes et à dix cornes, qui servait de monture à la grande prostituée. Celle-ci vaincue, mise à mort, dépecée pour ainsi dire par les oiseaux du ciel et les bêtes de la terre, mais vaincue autrement que par le glaive de la parole, car le prophète n'en a pas dit un mot, il restait une dernière bataille à livrer, la bataille contre la bête, c'est-à-dire contre le paganisme, qui n'était nullement enseveli sous les débris de l'empire romain, la Babylone mystique.

Eh bien, ce combat dure encore ; et il ne faut point chercher dans l'histoire des siècles passés l'explication de ce que le prophète va ajouter ; ce qui lui reste à dire concerne les siècles qui s'écouleront après que la bête sera vaincue et enchaînée dans l'enfer, c'est à-dire après qu'il n'y aura plus une seule nation païenne dans l'univers.

En effet, Rome vaincue et l'empire romain anéanti, il n'y avait pas la dixième partie des hommes convertis à l'Evangile. Les chrétiens étaient répandus dans tout le monde romain et au-delà : ils y étaient en majorité, si l'on veut ; mais le monde romain n'était pas le monde entier ; les nations barbares le lui firent bien voir, et depuis lors on l'a vu encore mieux. Et maintenant, après dix-huit siècles de prédication évangélique, combien reste-t-il de nations plongées dans les ténèbres de l'infidélité ? au moins la moitié de l'univers, il faut bien en convenir. Qui sait le nombre des infidèles de l'Afrique et de l'Asie ? qui sait même les noms de toutes les nations de ces vastes pays, si inexplorés et si inexplorables jusqu'ici. La bête n'est donc ni défaite, ni précipitée dans l'abîme de feu et de soufre, et le règne des mille ans qui doit suivre sa défaite n'est point commencé.

On nous objecterait en vain que nous avons reconnu, dans Julien l'Apostat et les magiciens dont il s'aidait, le faux prophète qui faisait adorer la bête à l'aide d'illusions et de prestiges. Julien l'Apostat est un type ; il est mort ; mais les magiciens ne le sont point. Partout où règne le paganisme, la magie, les oracles, les prestiges de toute espèce jouent un grand rôle, le rôle principal ; à eux est dévolu l'apostolat de l'erreur. Pour contester ce fait, il faudrait ne connaître ni les nations sauvages de l'Amérique, ni la race nègre du continent et des îles, ni les races polynésiennes, ni les peuples de l'Indoustan, du Japon, de la Chine et des contrées voisines, ni les nomades des hauts plateaux de l'Asie.

La bataille engagée est donc encore dans sa ferveur. Continuons ; le prophète va nous en montrer le terme, mais sans fixer d'époque.

« Et j'ai vu un ange descendre des cieux, portant la clef de l'abîme, et ayant une longue chaîne à la main. Et il a pris le dragon, le vieux serpent, le même que le diable et Satan, et il l'a lié pour mille ans : il l'a précipité dans l'abîme, en a fermé et scellé l'entrée, afin qu'il ne séduise plus les nations, jusqu'à ce que mille ans soient révolus : à ce terme, il sera délié pour un peu de temps (1). »

A part les stupidités du système des millénaires, sur lesquelles il est inutile de revenir, car enfin il arrive un moment où il faut bien laisser dormir la mémoire des morts à côté d'eux, dans le même tombeau, il est inutile de se demander si le nombre d'années ici déterminé par le prophète est un nombre préfixe ou symbolique ; la réponse est impossible, puisqu'il s'agit d'une ère qui ne s'ouvrira que quand la plénitude des nations sera entrée dans le sein de l'Eglise.

Voici dans quels termes impénétrables et mystérieux le prophète la décrit : « Et j'ai vu des trônes, et des personnes assises dessus, dans la gloire de la royauté : c'étaient les âmes de ceux qui ont souffert la mort pour rendre témoignage à Jésus et à sa pa-

(1) Et vidi bestiam, et reges terræ, et exercitus eorum congregatos, ad faciendum prælium cum illo qui sedebat in equo, et cum exercitu ejus. Et apprehensa est bestia, et cum ea pseudopropheta : qui fecit signa coram ipso, quibus seduxit eos qui acceperunt characterem bestiæ, et qui adoraverunt imaginem ejus. Vivi missi sunt hi duo in stagnum ignis ardentis sulphure. Et cæteri occisi sunt in gladio sedentis super equum, qui procedit de ore ipsius : et omnes aves saturatæ sunt carnibus eorum. (*Apoc.* XIX, 19.)

(1) Et vidi angelum descendentem de cœlo, habentem clavem abyssi, et catenam magnam in manu sua. Et apprehendit draconem, serpentem antiquum, qui est diabolus et satanas, et ligavit eum per annos mille : et misit eum in abyssum, et clausit, et signavit super illum, ut non seducat amplius gentes, donec consummentur mille anni : et post hæc oportet illum solvi modico tempore (*Apoc.* XX, 1-3).

role; qui n'ont point adoré la bête ni son image ; qui n'ont point été marqués à son signe, ni sur leurs fronts ni dans leurs mains, et ils ont régné mille ans avec le Christ. Les autres morts sont restés morts pendant mille ans. C'est ici la première résurrection. Bienheureux et saints ceux qui auront part à la première résurrection ; la seconde mort n'aura point d'empire sur eux ; mais ils seront les prêtres de Dieu et du Christ, et régneront avec lui pendant mille ans. »

Le prophète continue d'employer le même langage métaphorique, et peint, sous le voile des mêmes images, un avenir qu'il ne faut point chercher à pénétrer, mais qui ne ressemblera à rien de ce qui s'est passé jusqu'à nous, et de ce qui se passera jusqu'à ce que le temps marqué soit arrivé.

« Et lorsque les mille ans seront accomplis, Satan (il faut remarquer qu'il ne s'agit plus de la prostituée, ni de la bête ou de ses faux prophètes, leur règne est terminé ; ils sont enfermés dans l'abîme, et la porte est scellée après eux : c'est le démon, celui que nous n'avons encore vu que figurément et dans ses suppôts, le démon lui-même qui va être délié et apparaître), lorsque les mille ans seront accomplis, Satan sera délié dans sa prison, il sortira et séduira les nations des quatre coins du monde, Gog et Magog ; il en formera une armée aussi nombreuse que celle des grains de sable du bord des mers. Cette armée a couvert la face de la terre, environné l'armée des saints et la ville d'élection; mais le feu de Dieu est descendu du ciel, et l'a dévorée, et le diable, qui la conduisait, a été précipité dans l'étang de feu et de soufre, où la bête et son faux prophète seront tourmentés jour et nuit durant les siècles des siècles (1). »

C'est donc bien, il ne faut pas s'y tromper, un troisième événement, différent de l'abolition définitive du paganisme, de la destruction de l'empire romain, et postérieur à ceux-ci. Quel sera cet événement ? La plupart des interprètes, tous peut-être, répondent avec une demi-assurance : la fin du règne de l'Antechrist et la fin du monde. Il est possible, il y a même assez d'apparence ; mais qui sait ? et, dans ce cas, Satan lui-même serait donc l'Antechrist : cela dérangerait singulièrement les idées reçues à l'égard de ce personnage mystérieux, que les traditions préconçues nous représentent comme un homme de chair et d'os, et que la foi nous permet de considérer comme un type de tous les ennemis de l'Eglise dans le passé et dans l'avenir. O mystères! profonds mystères ! Pourquoi aussi l'homme se laisse-t-il emporter au désir de pénétrer les secrets de Dieu ?

Ce qui suit s'applique assez bien à la résurrection des morts et au jugement général, tels que nous les concevons par anticipation ; mais encore, qui sait ? Ne sont-ce point des symboles sous lesquels le prophète a voilé un avenir impénétrable comme eux, mais qui les expliquera au temps de son accomplissement ?

« Et j'ai vu un trône majestueux, éclatant de blancheur ; le ciel et la terre se sont dissipés aux regards de celui qui l'occupait, sans qu'il soit resté d'eux que la place où ils étaient. Et j'ai vu les morts, grands et petits, apparaître devant le trône, et les livres ont été ouverts, et un autre livre, celui de la vie, a été ouvert pareillement ; et les morts ont été jugés selon leurs œuvres, d'après ce qui était écrit dans les livres. Et la mer a rendu les morts qui étaient dans son sein ; et la mort et l'enfer ont rendu les morts qui étaient dans leur sein, et il a été jugé de chacun d'eux selon leurs œuvres. Et l'Enfer et la Mort ont été précipités dans l'étang de feu. C'est ici la seconde mort. Et tous ceux dont les noms n'étaient pas inscrits au livre de vie ont été précipités dans l'étang de feu (1). »

Nous convenons que ces choses semblent bien être une peinture du jugement général ; mais l'allégorie y perce à chaque pas. Il suffit de citer les deux livres de vie et de mort, les noms et les œuvres écrites dans ces mêmes livres, l'Enfer et la Mort personnifiés, et précipités dans l'enfer. Or, s'il y a de l'allégorie, tout n'est-il pas allégorique? et cette allégorie ne cacherait-elle pas des événements temporels réservés dans le lointain de l'avenir, et qui correspondront par leur grandeur et leur importance à la majesté des images destinées à les annoncer? Qui oserait résoudre une telle question ?

Suit une magnifique description de la céleste Jérusalem, cité brillante de jeunesse, habitée par un peuple de saints, parée comme

(1) Et vidi sedes, et sederunt super eas, et judicium datum est illis : et animas decollatorum propter testimonium Jesu, et propter verbum Dei, et qui non adoraverunt bestiam, neque imaginem ejus, nec acceperunt characterem ejus in frontibus aut in manibus suis, et vixerunt, et regnaverunt cum Christo mille annis. Cæteri mortuorum non vixerunt, donec consummentur mille anni. Hæc est resurrectio prima. Beatus, et sanctus, qui habet partem in resurrectione prima : in his secunda mors non habet potestatem : sed erunt sacerdotes Dei et Christi, et regnabunt cum illo mille annis. Et cum consummati fuerint mille anni, solvetur Satanas de carcere suo, et exibit, et seducet gentes, quæ sunt super quatuor angulos terræ, Gog et Magog, et congregabit eos in prælium, quorum numerus est sicut arena maris Et ascenderunt super latitudinem terræ, et circuierunt castra sanctorum, et civitatem dilectam. Et descendit ignis a Deo de cœlo et devoravit eos : et Diabolus, qui seducebat eos, missus est in stagnum ignis et sulphuris, ubi et bestia et pseudopropheta cruciabuntur die ac nocte in sæcula sæculorum (*Apoc.* xx, 4-10).

(1) Et vidi thronum magnum candidum, et sedentem super eum, a cujus conspectu fugit terra et cœlum, et locus non est inventus eis. Et vidi mortuos, magnos et pusillos stantes in conspectu throni, et libri aperti sunt et alius Liber apertus est qui est vitæ : et judicati sunt mortui ex his quæ scripta erant in libris, secundum opera ipsorum. Et dedit mare mortuos, qui in eo erant : et mors et infernus dederunt mortuos suos, qui in ipsis erant : et judicatum est de singulis secundum opera ipsorum. Et infernus et mors missi sunt in stagnum ignis. Hæc est mors secunda. Et qui non inventus est in Libro vitæ scriptus, missus est in stagnum ignis (*Apoc.* xx, 11-15).

une nouvelle épouse qui attend l'époux; éclairée des splendeurs de Dieu même, arrosée du fleuve de vie, protégée par l'ombrage de l'arbre de vie; bâtie d'or et de pierres précieuses, pavée d'or et de cristal; libre de toute crainte et de tout ennemi; délivrée de tous les maux, à l'abri de toutes les douleurs; affermie désormais dans la gloire et l'abondance pour toute l'éternité. Tout ce que la nature offre de riche et de précieux concourt à former ce tableau magnifique, dont les couleurs ont été empruntées aux plus ravissantes peintures d'Ezéchiel et d'Isaïe, et dont l'imagination la plus féconde, la plus exaltée et la plus sage, a arrangé les détails : chef-d'œuvre inimitable, et qui n'a point de pareil.

Mais encore ici nous demanderons : cette admirable peinture représente-t-elle, sous l'allégorie des biens de la terre, le bonheur des élus dans le ciel, ou bien l'état de l'Eglise débarrassée de tous ses ennemis, embrassant l'univers; purgée de tous les crimes et de toutes les erreurs, marchant avec assurance dans les voies de la justice et de la paix tracées par l'Evangile? Cet état se réalisera-t-il jamais ici bas? Qui sait? et qui oserait émettre une affirmation?

Il ne nous reste plus qu'à donner un aperçu du système de Pastorini sur ce même sujet.

L'auteur commence par supposer que l'Apocalypse est l'histoire anticipée de l'Eglise chrétienne, depuis sa fondation jusqu'à la fin du monde. Il divise cette histoire en sept âges, puis chacun des âges en trois périodes, afin de se conformer aux divisions indiquées par le prophète : sept sceaux, sept trompettes, sept coupes. L'ouverture de chaque sceau indique un changement d'âge, le son de chaque trompette l'annonce, l'effusion de chaque coupe l'accomplit : ainsi tout concorde, tout se suit, tout se complète. Il est vrai que, pour arriver à ce résultat, il faut opérer de nombreuses transpositions dans le texte; mais, le système une fois trouvé, le reste n'est plus qu'une affaire d'agencement.

Pour notre auteur, les quatre animaux apocalyptiques figurent, non pas les quatre évangélistes, mais les quatre grands prophètes, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, et Daniel: Isaïe est représenté par le lion, roi des animaux, parce qu'il était lui-même de la race royale de David; Jérémie, par le bœuf, parce qu'en sa qualité de prêtre, il était chargé de l'immolation des victimes; Ezéchiel, par l'homme, parce qu'il aimait à prendre le nom de fils de l'homme; et Daniel, par l'aigle, à cause de la sublimité de ses visions.

Le premier âge de l'Eglise dure environ trois cent vingt ans : l'apparition de Jésus-Christ, vainqueur de la mort et de l'enfer, monté comme les triomphateurs sur un cheval blanc, l'ouvre avec majesté. La première trompette qui sonne est celle des trois siècles de persécutions; la première coupe répand la colère de Dieu sur l'empire romain. L'auteur retrace sous la première trompette l'historique des persécutions, et sous la première coupe, celui des calamités dont fut affligé l'empire durant cette période; il y ajoute, comme complément, l'explication des chapitres XII^e^ et XX^e^, qui contiennent l'histoire de la naissance de l'Eglise et des fureurs du démon contre les premiers fidèles, avec un encouragement à la persévérance.

Le second âge dure jusqu'en l'an 406; c'est l'âge de l'arianisme. Le cavalier qui apparaît à l'ouverture du sceau, monté sur un cheval roux, est Arius lui-même. La grande montagne embrasée, qui est lancée dans la mer au son de la deuxième trompette, est l'arianisme lancé au sein de l'Eglise. L'effusion de la seconde coupe, dont le contenu corrompt les eaux de la mer, signifie la corruption qui ne tarde pas à s'introduire au sein de l'arianisme, et le fait bientôt languir, décliner et périr. A cette occasion, l'auteur retrace en abrégé l'histoire de l'hérésie d'Arius, ce qui ne demandait guère de travail. Mais déjà l'explication est moins heureuse: trois figures pour un seul fait, dont la durée est circonscrite à moins d'un siècle, c'est de la redondance; et aussi l'auteur s'écarte de son système, qui promettait trois périodes pour chacun des âges de l'Eglise.

Le troisième nous conduit jusqu'en l'an 622. Le cavalier qui apparaît monté sur un cheval noir, est Alaric, roi des Goths. La couleur du cheval annonce la grande famine qui affligea l'empire en l'an 406, et que l'ange prédit au 6^e^ verset du chapitre VI^e^. Le grand Bossuet avait fait la famine de couleur pâle, ce qui semble plus rationnel, sans être moins arbitraire. La grande étoile, ardente comme une torche, qui tombe du ciel sur la troisième partie des fleuves et des rivières au son de la troisième trompette, figure la grande inondation des barbares, auxquels Alaric avait, pour ainsi dire, tracé la route jusqu'au cœur de l'empire. L'effusion de la troisième coupe sur les fleuves et les sources des eaux annonce les maux que cette invasion causerait aux païens des provinces occidentales de l'empire. Malheureusement elle n'en causa pas de moins grands aux chrétiens, et c'est encore deux symboles pour un même événement. L'auteur retrace ici le tableau de cette invasion et des désastres qui l'accompagnèrent; il y joint, par complément, l'explication des chapitres VI, XVIII et XIX.

Le quatrième âge de l'Eglise, commencé en 622, se prolonge jusqu'en 1520. La période est longue, et remplie d'événements fort disparates, qui cadrent très-mal sous un même sceau; et, d'ailleurs, l'auteur en oublie des plus importants. Quoi! pas un mot de l'abaissement du niveau des connaissances humaines au X^e^ siècle! pas un mot de la naissance et des grands travaux de la scholastique! pas un mot des croisades! et, par contre, une figure prophétique de l'invention de la poudre à canon! De cette fois, nous ne

pouvons souscrire aux vues de l'auteur. Voici, du reste, la manière dont il arrange son système :

Le cavalier monté sur le cheval pâle, qui apparaît à l'ouverture du quatrième sceau, est Mahomet. Il s'appelle la mort, et ce nom désigne la poudre à canon, dont ses sectateurs devaient faire plus tard un si funeste usage. Plût à Dieu que les chrétiens ne s'en fussent servis que pour leur répondre ! Les *bêtes de la terre*, dont il se sert comme d'un instrument, ne peuvent être que des armées de cavalerie. Suit l'historique de la naissance et des progrès du mahométisme.

Le son de la quatrième trompette, en amenant la suppression de la troisième partie de la lumière du soleil, de la lune et des étoiles, annonçait le schisme de l'Eglise grecque, commencé en 866; l'auteur en donne ici l'histoire en abrégé, et la conduit jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II; l'effusion de la quatrième coupe de la colère de Dieu figurait cet événement, et, en général, la décadence de l'empire grec depuis son schisme. L'ardeur et la chaleur dévorante qui brûlèrent les hommes, à l'effusion de cette coupe, sont une image des quatorze batteries de gros canon dressées par les Turcs contre la ville assiégée. L'auteur aurait dû dire plutôt l'image du feu grégeois dont les Grecs se servaient pour incendier les vaisseaux de leurs ennemis et brûler les matelots, car celui-ci brûle, et non l'autre. Mais passons ; c'est peut-être déjà trop nous arrêter.

Le cinquième âge de l'Eglise peut être appelé l'âge des martyrs, à cause de ceux dont le prophète aperçut les âmes sous l'autel, à l'ouverture du cinquième sceau. Par ces martyrs, il faut entendre ceux qui ont répandu leur sang pour la foi dans les persécutions suscitées contre l'Eglise par les protestants, et contre les nouveaux convertis dans l'Inde, à la Chine et au Japon. Suit l'historique de ces diverses persécutions. Le premier malheur annoncé par l'aigle volant au milieu du ciel, est la chûte de l'étoile qui tombe à l'ouverture du sceau, et cette étoile n'est autre que Martin Luther. Suit un abrégé de l'histoire de la réforme, et une explication, dans ce même sens, de la fumée qui monte de l'abîme ; ainsi qu'un long commentaire sur les sauterelles auxquelles elle donne naissance, et qui ne peuvent être que les réformateurs et leurs disciples.

L'auteur divisant le cinquième âge en deux périodes de cent cinquante années, à cause des deux périodes de cinq mois ou cent cinquante jours chacune, arrive de la sorte à l'an 1830, qu'il n'a pas vu. Il nous abandonne ainsi au sixième âge, sans se douter qu'un âge tout nouveau, une nouvelle série de grands événements, un nouvel ordre de choses, précédés des plus grands bouleversements, se préparaient au moment qu'il écrivait, et allait commencer avant le temps qu'il leur marquait au hasard.

L'effusion de la cinquième coupe sur le trône même de la bête, et qui rend son royaume ténébreux, marque, dit-il, les malheurs dont est menacé l'empire du protestantisme ; ces malheurs, il ne les regarde pas comme accomplis, et n'ose les désigner. S'il avait vécu jusqu'au temps présent, il n'aurait pas manqué d'en trouver l'application, en suivant toujours le fil de la même idée, dans l'obscurcissement des dernières notions du christianisme au sein des Eglises réformées. Jésus-Christ est-il Dieu ou ne l'est-il pas : question essentielle, fondamentale, de la solution de laquelle dépend pour le christianisme l'être ou le non-être, et diversement résolue par les diverses Eglises et les sectes diverses. Pour le plus grand nombre, Jésus-Christ n'est plus Dieu ; le plus grand nombre, par conséquent, ne sont plus chrétiennes, et comme elles ne sont rien autre chose, c'est-à-dire ni juives, ni mahométanes, ni païennes, elles ne sont plus rien du tout. En effet, si Jésus-Christ n'est pas Dieu, sa mort n'a rien sanctifié, et le péché reste ; si Jésus-Christ n'est pas Dieu, il n'a communiqué aucune vertu aux sacrements ; par conséquent le baptême n'est qu'une cérémonie, qu'on peut remplacer ou omettre (1), il ne fait pas le chrétien. L'ordre n'est qu'une cérémonie : la religion n'a pas de hiérarchie, pas de ministres, c'est un corps sans âme, tout le culte extérieur opéré par leurs mains est une ridicule grimace. Le mariage ne sanctifie rien, et il en est de la famille humaine comme de la portée de la louve. Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, il n'a pas fait les miracles relatés dans l'Evangile, l'Evangile est un livre fabuleux : le dogme s'écroule sur l'histoire, et la morale après le dogme. Dès lors, il n'est pas sûr qu'il y ait un ciel et un enfer après la vie, et dès lors aussi pourquoi être probe, être chaste ? Bien fou serait celui qui s'imposerait les privations de la vertu pour le seul plaisir d'être vertueux. La foi en Jésus-Christ Dieu a retiré l'ancien monde de son chaos : ôtez cette foi, il y retombe : c'est-à-dire qu'il redevient idolâtre, corrompu ; l'esclavage renaît avec les combats de gladiateurs ; la charité est un non-sens, la chasteté un ridicule ; Vénus et Mars ont seuls des temples et des autels.

Au sixième âge de l'Eglise correspondent le sixième sceau, la sixième trompette et la sixième coupe; c'est l'âge des épreuves et des signes précurseurs du dernier jugement, l'âge de l'Antechrist. Il est commencé depuis l'an 1830. L'auteur tâche de tracer, en accumulant et en comparant toutes les prédictions funèbres de l'Ecriture, soit qu'elles se rapportent à des faits accomplis depuis des milliers d'années ou à des événements futurs, l'histoire de cet avenir rempli de ténèbres et de tempêtes. Il compte les pas de l'Antechrist, depuis sa naissance dans la Crimée tartare jusqu'à sa mort ; le nombre et le genre des blessures qu'il reçoit, le nombre de ses sol-

(1) Cette question vient, en effet, d'être soulevée en Angleterre par le ministre Gorham, et y a causé un grand scandale.

dats, de ses chevaux, de ses canons ; il le suit jour par jour, heure par heure.

Il sert d'interprète à Enoch et à Elie, il les montre et les fait toucher du doigt. Nous ne croyons pas devoir le suivre dans cette espèce de steple-chasse à travers les champs de l'avenir, dont il transforme les fantômes en réalités, et où il a vu toutes choses, excepté celles que nous voyons; nous préférons citer une de ses pages, afin de donner une idée de sa manière. Il s'agit de la bête de la prophétie de Daniel, comparée à la bête de l'Apocalypse : « Cette petite corne, ou ce petit roi, doit donc sortir du milieu des dix cornes, ou naître et s'élever hors du milieu des dix provinces qui composaient l'ancien empire romain; c'est-à-dire qu'il naîtra dans un pays qui sera au delà des bornes de l'empire romain, mais qui répondra au milieu de ce même empire. Cette circonstance, jointe à l'autre marquée ci-desus, qu'il deviendra empereur des Turcs, sert à nous montrer le lieu de sa naissance. Quiconque voudra se donner la peine de jeter un coup d'œil sur la carte de l'ancien empire romain, verra que le pays appelé autrefois la Chersonèse taurique, aujourd'hui la Crimée tartare, sur le bord septentrional du Pont-Euxin ou de la mer Noire, répond à peu près au milieu de cet empire, tandis qu'il est en même temps hors de ses limites. Cette dernière observation est nécessaire, parce que la *petite corne* doit être indépendante des *dix* autres ; ce qui ne pourrait être, si elle se trouvait placée dans la sphère de leur puissance. C'est donc dans le pays de la Crimée tartare que nous pensons que doit naître l'Antechrist, héritier de ce petit royaume, qu'il possèdera par droit de succession, comme kan ou roi de la Crimée et de la petite Tartarie. D'un autre côté, nous apprenons du prince Cantemir, dans son *Histoire de l'Empire ottoman*, que la famille mahométane qui est sur le trône de la Crimée tartare descend, par une branche cadette, de la même souche que la famille ottomane qui occupe le trône de Constantinople ; et que les Turcs ont souvent déclaré que, si celle-ci vient à manquer, celle de la Crimée tartare doit succéder à leur empire. Nous croyons donc que le sceptre que tient la famille ottomane qui règne actuellement sur les Turcs lui sera enlevé de façon ou d'autre, ou que cette famille s'éteindra; après quoi, le prince antichrétien, le roi de la Crimée tartare, réclamera ses droits, et montera sur le trône impérial de la Turquie..... »

Telle est la perspicacité avec laquelle l'auteur pénètre l'avenir, telle est aussi la manière dont il explique et dont il applique les prophéties de l'Apocalypse. Que ceux-là le suivent, qui trouveront qu'une pareille méthode n'a rien d'aventureux.

APOLLONIUS DE TYANE, personnage imaginaire du roman de Philostrate. Philostrate a réussi beaucoup au-delà de ses espérances, probablement, en composant son méchant roman de la *Vie d'Apollonius*, car il ne pouvait guère se promettre qu'on le croirait sur parole ; c'est pourtant ce qui est arrivé ; mais il est temps enfin de faire rentrer le personnage dans le pays des ombres, d'où il n'aurait pas dû sortir : disons-le hardiment, il n'exista jamais d'Apollonius de Tyane.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que tous les critiques et les biographes modernes conviennent unanimement que l'ouvrage de Philostrate n'est qu'un roman, c'est-à-dire une fiction ; et cependant tous conservent le héros comme un être réel. Or, Sur quoi repose l'existence d'Apollonius ? sur la parole de Philostrate. Jamais personne avant lui n'avait prononcé le nom d'Apollonius ; car il ne faut pas tenir compte de Lucien, puisque Lucien est contemporain de Philostrate, et qu'ainsi il a pu le lui emprunter. Et quant à Apulée, qui, sans autre indication, cite dans son *Apologie* un certain Apollonius, qu'il met au même rang que Dardanus et Zoroastre, Carinondas, Damigeron, Hismoses et Joannes, il est vrai qu'il écrivit cet ouvrage environ quatorze ou quinze ans avant que Philostrate ne songeât à composer le sien; mais ce n'est pas là une preuve, car Apulée n'indique en aucune façon que le personnage qu'il cite en passant soit Apollonius de Tyane ; et d'ailleurs, accompagné, comme il l'est dans cette circonstance, de noms peu historiques pour la plupart, ou peu connus, quelle induction peut-on en tirer ? On sait le goût prononcé d'Apulée pour les fictions, et son roman de l'*Ane d'or* est d'une beaucoup plus grande valeur, sous tous les rapports, que celui de Philostrate, intitulé la *Vie d'Apollonius de Tyane*. Le roman d'Apulée a passé aussi pendant longtemps pour de l'histoire.

Mais les *Mémoires* de Damis, sur lesquels Philostrate a composé son ouvrage ? — Qui donc a jamais vu ces mémoires, et qui en a jamais entendu parler autrement que par le récit de Philostrate ? Et les quatre-vingt-quatre *Lettres* qui nous restent d'Apollonius ? — Le romancier qui composa la *Vie* a bien pu composer les *Lettres*. Les *Lettres* sont le complément de la *Vie ;* et le tout est l'exposé des doctrines philosophiques, non pas d'Apollonius, mais de Philostrate, néoplatonicien, c'est-à-dire philosophe éclectique, comme tous ses confrères de l'école d'Alexandrie. L'éclectisme de Philostrate est un amalgame de platonisme, de pythagorisme, de stoïcisme et de paganisme, assaisonné de magie, et saupoudré de cette suffisance orgueilleuse et tranchante dans laquelle les néoplatoniciens aimaient tant à se draper.

Philostrate composa la *Vie d'Apollonius*, comme Michel Cervantes l'*Histoire de l'admirable Don Quichotte*. Apollonius est l'idéal de la philosophie néoplatonicienne, comme Don Quichotte est la caricature de la chevalerie errante. La différence entre les deux auteurs est que Cervantes voulait rendre la chevalerie ridicule, pour achever de la faire disparaître, tandis que Philostrate voulait rendre la philosophie digne de respect et d'admiration, pour la faire vivre malgré le christianisme, qui lui portait de si

rudes coups ; mais comme il est plus aisé d'achever ce qui agonise que de lui rendre la vie, l'un des deux romanciers a réussi et non pas l'autre.

Il ne faudrait pas croire que tous les anciens y ont été surpris, car il y a plus d'une exception. Lactance renvoie tout uniment l'histoire d'Apollonius parmi les fictions, et la compare au roman d'Apulée. Saint Chrysostome, dans son troisième livre contre les Juifs, dit qu'on a considéré pendant quelque temps Apollonius comme un homme qui avait fait plusieurs miracles, mais qu'on avait fini par s'apercevoir que c'étaient des impostures et des fictions, et qu'il n'y avait rien de véritable. Volusien ayant proposé à saint Augustin quelques objections contre les miracles de l'Evangile, tirées des ouvrages de Philostrate et d'Apulée, ce Père répondit qu'il n'y avait d'abord aucun parallèle à faire, et qu'ensuite, tout ce qu'ont dit Philostrate et Apulée n'est digne d'aucune attention, puisque cela ne repose sur aucune autorité digne de foi.

Parmi les auteurs modernes, Vivès, Joseph Scaliger, Isaac Vossius, Casaubon, tout en conservant la réalité au héros, rejettent son histoire parmi les fables. Le Sueur, Godeau, Fleury ne sont pas éloignés d'y renvoyer l'une et l'autre. Dupin a composé un ouvrage intitulé l'*Histoire d'Apollonius de Tyane convaincue de fausseté*, pour démontrer que le héros et l'histoire n'ont rien de réel ; et il suffit de lire Philostrate pour s'en apercevoir dès les premières pages ; il n'est pas besoin d'être un grand critique pour cela.

Mais, au surplus, qu'il y ait eu ou non un philosophe appelé Apollonius, assez obscur entre tous pour que Philostrate ait pu, empruntant son nom, en faire le personnage d'une fable plus ou moins ingénieuse, la question en elle-même n'a guère d'importance, dès là qu'il est reconnu que les aventures qu'on lui prête ne sont que des fables.

Il n'est pas étonnant que Vospiscus, que Dion-Cassius, que Xiphilin aient parlé avec admiration du livre de Philostrate et de son héros ; que Nicomaque et Tuscius-Victorinus aient écrit la vie d'Apollonius d'après Philostrate ; mais il l'est peut-être que Sidoine Apollinaire ait traduit le livre de celui-ci, accordé de grands éloges au héros, sans toutefois parler de ses prétendus miracles. Il l'est moins qu'Eusèbe, en réfutant l'ouvrage de Xiphilin, ne se soit pas aperçu que Philostrate est un conteur de fables, car on connaît le peu de critique d'Eusèbe.

Hiéroclès, gouverneur d'Alexandrie et païen, composa, sous le pseudonyme de Philalète, pendant la persécution de Dioclétien, un écrit contre les chrétiens, dans lequel il inséra un parallèle de Jésus-Christ avec Apollonius ; c'est cet ouvrage qu'Eusèbe réfuta. Si la réfutation n'a pas toute la portée qu'elle aurait pu avoir, en supposant que l'auteur eût été bien pénétré de la valeur des personnages auxquels il avait affaire, il faut convenir que l'auteur de l'agression n'avait en lui-même qu'un bien faible mérite, car le parallèle existe dans l'ouvrage même de Philostrate ; on voit dès l'abord qu'il se propose de suivre pied à pied l'Evangile, en le retournant dans le sens de la philosophie païenne. Si, dans l'Evangile, un ange apparaît à Marie, pour lui annoncer la naissance du Sauveur ; dans Philostrate, c'est Protée qui remplit le même rôle auprès de la mère d'Apollonius ; Jésus, fils de Dieu, passait pour fils de Joseph ; Apollonius, fils d'Apollon, passait pour fils de Jupiter. Joseph et Marie reçoivent en songe des avis du Ciel ; les parents d'Apollonius en reçoivent également. Des anges proclament au milieu des airs la naissance du fils de Marie ; à la naissance d'Apollonius, la foudre tombe sur la terre, et remonte vers le ciel. Si les anges chantèrent à la naissance du Sauveur : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre ;* des cygnes firent répéter aux échos leur mélodieux ramage, lorsque la mère d'Apollonius mit son fils au monde.

L'Evangéliste dit de Jésus qu'il croissait en sagesse, en âge et en grâces devant Dieu et devant les hommes ; Philostrate écrit qu'Apollonius attirait tous les regards par la beauté de sa personne, les grâces et la finesse de son esprit. Selon Philostrate, Apollonius portait une longue chevelure, comme Jésus-Christ ; il fréquentait les temples, où il attirait toujours la foule, comme Jésus-Christ ; tout jeune, il savait toutes les langues et était plus docte que ses maîtres, comme Jésus-Christ. Esculape rendit témoignage de sa piété et de ses mérites ; il le reconnut pour intermédiaire, comme le Père éternel à l'égard de Jésus-Christ. Apollonius lisait dans le cœur des hommes leurs pensées les plus secrètes, comme Jésus-Christ ; Apollonius dévoile des incestes secrets, comme Jésus-Christ les fautes de la Samaritaine ; il guérit des possédés, comme Jésus-Christ ; ressuscite des morts, comme Jésus-Christ, et ainsi de tout le reste. De sorte que la vie d'Apollonius est un pseudoévangile, composé par un philosophe antichrétien, et écrit avec la plume d'un rétheur. D'après cela, quand on a si bien vu et si bien pénétré l'intention de l'auteur, il n'est plus possible de se demander si l'histoire de son héros a quelque chose de réel, et il devient inutile d'en écrire de nouveau la biographie imaginaire, ou de perdre son temps à en réfuter les miracles. Il est toutefois une chose digne de remarque, c'est que de tous les miracles mis sur le compte d'Apollonius par Philostrate, il n'en est pas un seul qui pût être démontré en tant que miracle, supposé même la réalité de l'histoire. Voilà ce que c'est de vouloir écrire sur les miracles, quand on n'y croit pas ; or c'est le cas de Philostrate, en sa qualité de philosophe néoplatonicien : il ne croyait qu'à la magie. C'est de ce côté que les défenseurs du christianisme, tant les anciens que les modernes, ont attaqué son livre, en démontrant que les prétendus miracles du Tyanite ne furent que de faux miracles. Mais c'est

donner en plein dans le piége, car l'auteur ne demandait pas mieux que de discuter, pourvu qu'on admît la vérité de ses récits.

Nous avons lu avec douleur et avec surprise la conclusion suivante de l'article APOLLONIUS dans la *Biographie* de Michaud, signé de Michaud lui-même; l'auteur nous avait accoutumé à plus de jugement et de critique, et surtout à de plus saines doctrines. « Il paraît constant, dit-il, que l'existence d'Apollonius ne peut être révoquée en doute, comme on l'a fait. On doit croire qu'il fut un pythagoricien sévère; qu'il voyagea dans plusieurs contrées, et fut un philosophe parmi les sages, et un magicien parmi le peuple. Sa célébrité est démontrée par des preuves nombreuses. De son vivant, il fut appelé dieu, et accepta cette dénomination, en disant que ce titre appartenait à tout homme de bien (Philostr., l. VIII, c. 5). Après sa mort, il fut longtemps compté parmi les divinités. Les habitants de Tyanes lui dédièrent un temple; les Ephésiens lui consacrèrent une statue, sous le titre de Hercule Alexicacus. Adrien recueillit ses lettres; Alexandre-Sévère plaça son image parmi celles d'Abraham, d'Orphée, de Jésus-Christ, etc. Caracalla lui dédia un temple, comme à une divinité venue parmi les hommes; Aurélien ne saccagea point Tyanes, par respect pour sa mémoire; Ammien-Marcellin place ce philosophe au rang des hommes éminents qui ont été assistés de quelque démon, ou génie surnaturel, tels que Socrate et Numa. Eunapius, d'ailleurs platonicien crédule et ami des fables, parle d'Apollonius comme d'un être tenant de Dieu et de l'homme, et ajoute que Philostrate aurait dû intituler son histoire : *La descente d'un dieu sur la terre.* Tout porte à croire qu'Apollonius réunissait le caractère d'un sage et celui d'un imposteur; mais on ne voit pas trop que l'on puisse ajouter avec Gibbon celui d'un fanatique. Il ne reste des écrits d'Apollonius qu'une *Apologie* à Domitien, donnée sans doute, tout au plus en substance, par Philostrate, et quatre-vingt-quatre épîtres, pour la plupart philosophiques, dont la doctrine n'est pas strictement le pythagoricisme, mais tient du système d'Héraclite sur l'unité de nature. Leur style laconique est une présomption en faveur de leur authenticité. »

Les observations naissent en foule à la lecture d'un pareil morceau, appuyé d'un nom si imposant. Des lettres *présumées authentiques*, parce qu'elles sont *laconiques!* Qui donc ouït jamais de pareilles choses? Un philosophe qui *réunit* le *caractère* d'un *sage* et celui d'un *imposteur!* Des caractères opposés se sont souvent trouvés réunis dans un même homme; mais la sagesse et l'imposture! un écolier n'oserait le dire. Apollonius a joui d'une grande célébrité; mais qu'est-ce que cela prouve? Apollon, son père, Protée, son précurseur, Esculape, son protecteur, ont été bien plus célèbres encore; sont-ce pour cela des êtres moins chimériques? Il *paraît constant;* on *doit croire!* sur la parole de qui donc? sur celle de Philostrate apparemment; car ni un seul auteur ni un seul monument ne fait mention d'Apollonius avant Philostrate, qui vivait à un siècle d'intervalle de l'époque à laquelle il place son héros.

Il nous semble inutile de parler plus longuement d'Apollonius. Quant à Philostrate, c'était un philosophe tout à la fois vain, ignorant et crédule, si on en juge par son livre. Il a voulu se glorifier lui-même, en glorifiant son héros idéal. C'est ainsi qu'il parle dans maintes digressions inutiles, mais qui peuvent mettre en relief ses connaissances, des griffons, du phénix, des satires, des pygmées, de Prométhée, de Tantale, d'Hercule, de Bacchus, de Memnon, êtres aussi imaginaires que le fond de son histoire, et qu'il donne pour des réalités; des panthères d'Arménie, des éléphants de l'Inde; du Taurus, du Caucase, de l'Indus, de l'Hyphase, du Nil, du Pactole, de la Mer-Rouge, de Porus, d'Alexandre, de Phraorte, du temple de Gadès; il se demande si le vin est plus propre à faire dormir que l'eau, si les arbres sont plus anciens que la terre; il traite de la création du monde, des éléments, de la médecine, des fables d'Ésope, de la dureté et de l'inhospitalité des Spartiates, et de vingt autres choses qui n'avaient que faire là : c'est-à-dire qu'il a fait une petite encyclopédie de ses propres connaissances. Il y a un siècle ou deux, certains auteurs donnaient ainsi au public de petits résumés de leur science, sous le titre d'*Essais*, d'*Abrégés*, d'*Histoires*, en ajoutant pour second titre, *ou ce qu'il faut savoir de chronologie, d'histoire, de géographie*, etc. Ils auraient été plus vrais en disant : *Ce que je sais de chronologie, d'histoire et de géographie;* mais une pareille modestie n'aurait pas fait le compte de leur amour-propre.

Et quant à Philostrate, ce que le pauvre homme croyait savoir, était mêlé de beaucoup de fables puériles. Écoutez-le, et il vous dira qu'en mangeant le cœur d'un dragon, on acquiert la révélation de l'avenir par l'intelligence du langage des oiseaux; qu'il y a sur le Caucase des *géants* de quatre *coudées*, ce qui ne serait guère gigantesque, si cela était vrai; aux Indes, des femmes en partie blanches et en partie noires, à commencer de la ceinture; des tonneaux renfermant l'un les pluies l'autre les vents, par le moyen desquels on se procure à volonté les phénomènes atmosphériques nécessaires pour les récoltes ou la navigation; des Brachmanes qui se rendent invisibles quoique présents; que les parjures ne peuvent boire de l'eau de la fontaine de Tyanes sans être contraints d'avouer à l'instant leur propre crime. Il vous parlera des satrapes, des mages, du roi de Babylone, visités par son héros, avec autant d'aplomb que s'il y avait eu des satrapes, des mages et un roi à Babylone dans ce temps-là; des sommets du Caucase si élevés, que le soleil se cogne

quelquefois et s'écorche à leurs rochers; des chameaux qui font mille stades, c'est-à-dire cinquante lieues par jour; des chaînes dont Prométhée fut attaché sur le Caucase, et que Damis assurait avoir vues; ainsi que des deux sommets, distants d'un stade, auxquels il était lié, un poignet à l'un et un poignet à l'autre, tant il était d'une grande taille. Il vous apprendra très-sérieusement qu'il n'est pas vrai que les lionceaux déchirent le ventre de leur mère pour en sortir, et lui mangent ensuite les entrailles pour se nourrir. C'est ce qu'il y a de plus vrai et de mieux dans tout son livre. Le reste est souverainement méprisable.

APPARITIONS. Genre de miracles par lesquels des objets extra-naturels sont rendus manifestes pour l'homme, avec ou sans l'intermédiaire des sens. C'est ainsi que Dieu lui-même, les anges, les âmes des morts, et quelquefois des représentations aériennes ont été révélées de diverses manières, soit à la vue, à l'ouïe, au toucher ou dans le sommeil; c'est ainsi que Jésus-Christ ressuscité s'est présenté à diverses reprises devant ses disciples. Nous n'examinerons pas ce qu'il peut y avoir de réel dans les apparitions, outre l'intervention de la divinité et l'effet produit sur l'intelligence de ceux qui sont favorisés de ces sortes de communications. Appréciées au point de vue de la physique, les apparitions seront déclarées impossibles, et renvoyées au pays des chimères parmi la défroque du bon vieux temps; mais la physique n'a que faire ici. Nous abandonnerons bien volontiers aux sarcasmes des naturalistes les corps d'air condensé, rêvés par les démonographes et adoptés par quelques théologiens des siècles passés; mais nous ne pouvons concéder davantage.

Ce n'est pas que nous soyons disposé à admettre tous les récits des légendes, des vies des saints, et les causeries des vieilles dans les soirées de village; nullement. Nous laissons bien volontiers pour leur propre compte à Pierre de Natalibus et à Jean de Voragine les apparitions relatées dans la *Légende dorée*, et aux auteurs des *Vies des Pères du désert* leurs merveilleux récits; nous avons mieux à faire que de discuter ces sortes de choses; mais enfin il est pourtant des apparitions tellement incontestables, qu'aucune critique ne saurait en détruire la réalité; les livres saints et l'histoire nous en présentent un grand nombre; c'est de celles-ci que nous nous occuperons.

Cependant, avant de passer outre, nous voulons dire notre pensée sur les récits merveilleux de tant de légendes antiques, si fort conspuées de nos jours, et renvoyées dédaigneusement au rang des fables. La plupart respirent un suave parfum de poésie, mais d'une poésie affectueuse et touchante, pieuse et naïve, comme nul auteur ne saurait en faire de nos jours. C'est la poésie des siècles où toutes les pensées étaient tournées vers la foi, toutes les aspirations vers les choses de la religion. La plupart de ces récits sont romanesques, si l'on veut; nous ne ferons pas l'injure aux romans de ces temps de foi de les comparer à ceux du nôtre; mais enfin on composait bien de pieux romans dès le siècle des apôtres, plusieurs faux évangiles, car tous ne sont pas l'œuvre des hérétiques : les *Pérégrinations de saint Paul et de sainte Thècle*, dont saint Jérôme parle dans son traité des *Auteurs ecclésiastiques*, sont du nombre; on en composa bien encore dans la suite : le *Martyre de saint Cyprien et de sainte Justine*, attribué au pape saint Damase, en est un exemple mémorable. Seulement l'Église condamna et réprouva tout ce qui avait été mis sur le compte des apôtres, de crainte que la foi n'en reçût quelque injure; et ne s'occupa nullement de tout le reste, laissant à chaque auteur la responsabilité de ses œuvres en bien ou en mal, et à la sagacité du lecteur à démêler ce qui était de doctrine religieuse et ce qui n'en était point; car elle ne s'est jamais ingérée de censurer ce qui s'est dit ni ce qui s'est écrit, à moins qu'elle n'y eût découvert une atteinte à ses dogmes ou à la morale.

Il y a eu des apparitions ou manifestations de Dieu lui-même, des apparitions de Jésus-Christ ressuscité; des apparitions d'anges, de saints, des apparitions de croix, et enfin des apparitions d'armées qui semblaient se livrer des combats au milieu des airs. Nous parlerons successivement de ces miracles d'ordres divers.

L'histoire fait mention d'un grand nombre d'apparitions de la dernière espèce. Paul Jove raconte que pendant un certain temps, avant l'invasion de Charles VIII en Italie, on vit dans les airs des armées qui semblaient se livrer des combats. Josèphe dit la même chose relativement à Jérusalem, avant la destruction de la ville par Titus; les récits de Grégoire de Tours et des chroniqueurs des IX^e^ et X^e^ siècles fourmillent de semblables merveilles. Les croit qui veut. Il a toujours été d'usage après les événements d'arranger des pronostics auxquels on avait fait peu d'attention quand ils avaient eu lieu, et qu'on aurait tout à fait oubliés, s'il n'était rien arrivé. Encore une fois nous n'avons pas à nos occuper de ces sortes de choses; il en faudrait faire un trop gros recueil, et à quoi pourrait-il être utile?

I. *Apparitions ou manifestations divines.*

Dieu s'est manifesté lui-même plusieurs fois, et de diverses manières. Il se manifestait fréquemment aux hommes des premiers siècles : il se manifesta à Adam avant son péché, du moins par la parole, pour lui défendre l'usage d'un des fruits du paradis, et sans doute pour lui faire connaître plusieurs autres devoirs. Il se manifesta de nouveau de la même manière, pour le réprimander de sa désobéissance, lui en infliger le châtiment, et lui promettre un Sauveur. Il se manifestait à Abel et à Caïn d'une manière qui ne nous est pas connue, mais qui n'en est pas moins certaine, puisqu'ils

savaient l'un et l'autre qu'il agréait les sacrifices de celui-là, et qu'il rejetait les offrandes de celui-ci. Il se manifesta à Caïn après son crime; à Noé avant et après le déluge; à plusieurs reprises à Abraham, soit pour l'établir chef de son peuple, soit pour lui renouveler cette promesse; à Isaac dans une circonstance analogue; en songe à Jacob, lorsqu'il fuyait la colère de son frère, ensuite à Laban, et précédemment à Abraham.

Et ce sont les songes fatidiques les plus anciens dont l'histoire nous ait conservé la mémoire; mais la manifestation est claire, et nous en connaissons les détails. (*Voy.* l'art. Songes.) De ce moment, les communications directes de la divinité avec les hommes deviennent plus rares, la communication par songe plus fréquente. Dieu s'éloigne ainsi peu à peu, soit à mesure que l'homme, complétement renseigné sur ses devoirs, devient plus à même de se diriger seul, ou peut-être à mesure que ses crimes et son idolâtrie le rendent plus indigne de commercer avec son Créateur.

Il se passe un intervalle de cinq siècles, et enfin Dieu se révèle à Moïse sous une forme encore inusitée. Il lui apparaît au milieu des flammes; d'abord dans le buisson ardent (*V.* l'art. Buisson ardent) et ensuite sur le Sinaï. Là, Moïse et Aaron, Nadab, Abiu et les soixante-dix vieillards qui les accompagnaient *virent le Dieu d'Israël*, ayant les pieds posés sur un marchepied de saphir, de la couleur d'un ciel serein. Moïse ne dit rien de plus. Depuis cette époque, Dieu devait se révéler aux hommes un grand nombre de fois encore, principalement par le moyen des songes et des visions; mais, depuis Moïse, personne ne verrait plus Dieu *face a face*, selon l'expression des livres saints. (*Voy.* l'art. Visions.)

II. *Apparitions de Jésus-Christ.*

Jésus-Christ, après sa resurrection, apparut un grand nombre de fois à ses disciples; nous allons rapporter ces diverses apparitions dans leur ordre chronologique d'après les livres saints. Quoique le Sauveur fût revêtu d'un corps, ces sortes de manifestations n'en étaient pas moins miraculeuses, puisque ce corps, purifié par la mort, était devenu inaccessible aux sens encore grossiers des hommes mortels; ou spiritualisé, comme parle l'apôtre saint Paul : *surget corpus spirituale*. Il apparut pour la première fois à Marie Madeleine au jardin des Oliviers, peu d'instants après sa résurrection. Elle ne le connut pas d'abord, mais aussitôt ses yeux furent désillés, et elle s'écria *Rabboni*, c'est-à-dire *Maître!* Jésus lui répondit: Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père; paroles mystérieuses dont le sens est resté jusqu'ici inexpliqué. Le même jour, vers le soir, il apparut à deux de ses disciples qui allaient à Emmaüs; il se mêla à leur conversation, éclaira leur foi, en leur expliquant les Ecritures; entra avec eux dans l'hôtellerie où ils avaient résolu de passer la nuit, et se fit reconnaître au moment de la fraction du pain; mais en même temps il disparut à leurs yeux. Ceux-ci s'empressèrent de revenir à Jérusalem; or, tandis qu'ils racontaient aux apôtres réunis cette heureuse nouvelle, Jésus apparut au milieu d'eux, et de cette fois reconnaissable à tous les regards. La paix soit avec vous, leur dit-il; et ensuite il se fit toucher à leurs mains, il but et mangea en leur présence, afin de mieux les convaincre qu'il n'était pas un spectre, ainsi qu'ils se l'imaginaient dans leur trouble et dans leur effroi.

L'apôtre Thomas était absent au moment de cette apparition; lorsqu'elle lui fut racontée, il n'en voulut rien croire: A moins, disait-il, que je ne mette ma main dans la plaie de son côté, et mes doigts dans les trous de ses pieds et de ses mains, je ne croirai jamais qu'il soit ressuscité. Huit jours après, les apôtres étant réunis au même lieu, et Thomas avec eux, Jésus apparut, et s'adressant à Thomas, il lui dit : Approchez, mettez votre main dans mon côté, vos doigts dans mes pieds et dans mes mains, et ne soyez plus incrédule, mais fidèle. Thomas s'écria : Mon Seigneur, et mon Dieu! Le Sauveur lui adressa alors ce doux reproche: Vous avez cru, Thomas, après que vous avez vu; il eût été mieux de croire auparavant.

La quatrième manifestation de Jésus ressuscité à ses disciples eut lieu au bord de la mer de Tibériade. Pierre, Jacques, Jean, Thomas, Nathanaël et deux autres disciples que l'Evangéliste ne désigne pas autrement, avaient pêché pendant toute la nuit sans rien prendre. Jetez le filet à la droite du navire, leur dit du rivage un personnage qu'ils ne reconnurent point. Ils obéirent, et le filet fut rempli incontinent : C'est le Maître, s'écria aussitôt le disciple bien-aimé. C'était lui en effet, Pierre le reconnut, se jeta dans les flots, pour arriver plus vite auprès de lui. Jésus les fit asseoir, il but et mangea avec eux; exigea ensuite de Pierre une triple protestation d'amour, en expiation de son triple reniement; l'institua chef de l'Eglise naissante, et lui prédit en un langage figuré, mais intelligible, qu'il scellerait sa foi de son sang.

Les saintes Ecritures ne mentionnent avec détail que ces quatre apparitions, non compris la dernière, à la suite de laquelle il s'éleva dans les cieux, pour n'en plus redescendre visiblement qu'au dernier jour; mais elles parlent de manière à indiquer qu'il y en eut un grand nombre d'autres durant les quarante jours qui suivirent la résurrection. L'apôtre saint Paul, dans sa première lettre aux Corinthiens, parle nommément d'une apparition qui s'accomplit en présence de plus de cinq cents disciples, et dont la plupart des témoins étaient encore vivants.

Les apparitions de Jésus-Christ, après sa résurrection, portent avec elles un tel caractère d'authenticité, que toute dénégation raisonnée est impossible. Elles se répètent à diverses reprises; les témoins sont si peu disposés à croire, qu'ils ne s'en rapportent

pas même à leurs yeux ; aux uns il faut toucher de leurs mains, à la plupart il faut une longue conversation, et une de ces démonstrations prolongées qui résultent de l'intimité la plus familière ; à tous une attention qui les fasse revenir d'un premier mouvement, qui est la surprise. Car, et ceci est fort remarquable, chacun ne reconnaît enfin qu'après avoir longtemps regardé.

Et on ne saurait dire qu'ils n'ont fait qu'une de ces reconnaissances douteuses, et souvent fausses, qui résultent d'une similitude mal définie ; car, aussitôt que leurs yeux sont ouverts, ils reconnaissent pleinement, sans hésiter ; et il s'établit en eux une conviction si inébranlable et si forte, si irrésistible, qu'elle les conduit tous, sans tergiversation, jusqu'au sacrifice de leur vie.

Et, d'ailleurs, des faits sont bien prouvés et bien authentiques, quand on offre d'en fournir plus de cinq cents témoins, et que personne ne s'inscrit en faux.

Il y aurait outre cela un autre genre de preuves, mais qui demanderait de grands développements : c'est que si l'homme-Dieu ne s'était pas manifesté après sa résurrection, l'on n'aurait jamais su qu'il est ressuscité. S'il n'était pas ressuscité, rien ne prouverait qu'il était Dieu. S'il n'était pas Dieu, ses disciples n'auraient point opéré de miracles par la vertu de son nom. Si ses disciples n'avaient point opéré de miracles, l'univers ne serait pas devenu chrétien, et il l'est. Et si l'on répond que c'est la beauté et la vérité du dogme chrétien qui l'a établi, ce sera remonter à la Divinité par une autre voie, et il n'importe guère laquelle, pourvu qu'on y arrive. Les faits dont nous sommes témoins prouvent l'Evangile, l'Evangile les explique ; l'Evangile fournit à l'histoire ancienne sa raison de finir, à l'histoire moderne sa raison d'être ; l'une et l'autre le rendent nécessaire comme terme ou point de départ. Or, l'Evangile est un tout, dont on ne peut rien retrancher, ni un ordre de faits ni un seul fait, sans détruire tout du même coup. Sans les miracles, où est la main de la Divinité ? sans la Divinité, où est la sanction de la morale ? sans la morale, quel est le but, la signification des faits ? sans les faits et la morale, que devient la doctrine dogmatique ? sans le dogme, à quoi bon tout le reste ? Par exemple, s'il n'y a pas un ciel et un enfer, que m'importe qu'il y ait un ou plusieurs dieux, ou qu'il n'y en ait pas du tout ? Sans le péché originel, pourquoi l'Incarnation ? sans l'Incarnation, quel est le but du sacrifice ? sans le sacrifice, que devient la religion, ou plutôt toutes les religions quelles qu'elles soient ? ce que devient une voûte quand la clef est ôtée. sans la Rédemption, quelle est la valeur de la prière ? et sans la prière que reste-t-il du sens religieux ? Mais ceci nous éloigne de notre sujet. Rien de mieux établi que la réalité des diverses manifestations de Jésus-Christ après sa résurrection, tant par les preuves intrinsèques qu'elles contiennent, que parce qu'elles sont le principe d'un ordre de faits immense par sa portée, son étendue et sa durée : la raison d'être de tout ce qui existe dans l'univers depuis dix-huit siècles.

III. *Apparitions d'Anges.*

Le mot ange est pris pour le nom générique des esprits créés avant le monde visible, mais il exprime leurs fonctions et non leur nature ; car il veut dire envoyé, et ne leur convient que quand ils remplissent auprès des hommes le rôle spécial que leur a confié la Divinité. Dans leurs manifestations, les anges ont toujours paru revêtus des formes humaines ; mais la suite a presque toujours montré que ces formes étaient purement fantastiques. La plus ancienne mention qui soit faite des apparitions d'anges, sans parler du chérubin armé d'une épée flamboyante que Dieu plaça à l'entrée du paradis terrestre après la chute de l'homme, est celle qui eut lieu en faveur d'Agar chassée une première fois par Sara. L'ange la consola, lui prédit les hautes destinées du fils qu'elle portait dans sein, et l'engagea à aller se jeter aux pieds de se maîtresse, pour lui demender grâce. Agar nomma le puits auprès duquel s'accomplit la vision *Puits-de-celui-qui-vit-et-qui-me-voit ;* elle appela l'ange du nom de *Seigneur-qui-m'avez-vue,* et ajouta, *J'ai certainement vu ici par derrière celui qui me voit.* Cette dernière circonstance peut faire supposer qu'elle ne vit point la face de celui qui conversait avec elle, mais qu'elle aperçut seulement la vision, au moment qu'elle s'évanouissait.

La seconde apparition d'anges relatée dans les livres saints est d'une beaucoup plus grande importance. C'était la veille de la destruction de Sodome, aux approches de la nuit. Abraham était assis devant sa tente, dans la vallée de Mambré ; trois voyageurs apparaissent à ses regards au moment qu'il vient à lever les yeux. Il s'avance à leur rencontre, s'adresse à l'un d'eux, et leur offre cette généreuse hospitalité qui fait le caractère le plus touchant des mœurs orientales. Ils acceptent ; après le repas, le principal interlocuteur annonce à Abraham et à Sara la naissance d'Isaac après une année révolue ; puis il lui fait connaître la destruction prochaine de Sodome et de Gomorre, résolue dans les conseils de Dieu, et tous trois prennent congé du patriarche pour aller l'accomplir. Cependant deux seulement se mettent en route vers cette destination, Abraham ayant retenu dans une longue conversation entremêlée de supplications en faveur des villes coupables, celui auquel il n'avait jamais cessé d'attribuer la priorité. L'auteur de la Genèse n'explique pas de quelle manière finit la vision de ce côté ; il dit seulement, *Le seigneur s'en alla, et Abraham revint en son lieu.* Les deux autres voyageurs se rendirent à Sodome, où ils demeurèrent pendant la nuit. On sait ce qui se passa durant cette nuit et dans la matinée du lendemain. L'écrivain sacré ne dit pas non plus de quelle manière se ter-

mina l'entrevue de Loth avec ses hôtes; mais du moins il les appelle positivement du nom d'anges : *Veneruntque duo angeli Sodomam vespere.....*

Jacob fut favorisé de la troisième manifestation angélique dans la plaine de Béthel, mais pendant le sommeil. L'Ecriture porte seulement qu'il vit les anges de Dieu montant et descendant les degrés de l'échelle mystérieuse qui faisait l'objet principal de son songe prophétique.

Le même patriarche eut encore deux visions angéliques, l'une et l'autre à son retour en Chanaan, après qu'il se fut séparé de son beau-père; la dernière est d'autant plus mémorable, qu'elle lui valut le nom d'Israël, que sa postérité devait rendre si fameux, et qui signifie *fort contre Dieu*, ou qui résiste à Dieu; prophétie d'une vérité admirable, de quelque côté qu'on l'envisage.

Un ange apparut à Josué dans la plaine de Jéricho. Voici de quelle manière Josué lui-même raconte l'entrevue : « Josué étant dans la plaine de Jéricho, aperçut, en levant les yeux, un homme qui se tenait devant lui, un glaive nu à la main; il alla à sa rencontre, et lui dit : Etes-vous pour nous ou contre nous? Celui-ci répondit : Non pas, mais je suis le chef de l'armée du Seigneur, et me voici. Josué se prosterna le visage contre terre, adora et dit : Qu'est-ce que mon Seigneur ordonne à son serviteur? Otez, répondit-il, la chaussure de vos pieds, car le lieu où vous êtes est saint. Josué fit ce ce qui lui était commandé (1). » L'ange lui transmit ensuite les ordres de Dieu relativement à la destruction de la ville frappée d'anathème, et à la manière dont elle tomberait au pouvoir des Israélites.

C'est un ange qui transmit à Gédéon la mission de sauver Israël de l'oppression des Madianites. Il prouva sa mission par plusieurs miracles successifs, et la termina en s'évanouissant subitement après un dernier miracle; aussi Gédéon s'écria-t-il : Malheur à moi, car j'ai vu un ange du Seigneur face à face; résultat du préjugé établi parmi les Juifs, que celui qui voyait un esprit devait bientôt mourir. C'est un ange qui annonça à Manué et à sa femme la naissance de Samson. Il disparut de même à leurs yeux, en s'élevant dans la flamme du sacrifice qu'ils venaient d'offrir. Manué s'écria pareillement : Nous mourrons, car nous avons vu un dieu; *morte moriemur quia vidimus deum.*

Nous ferons observer en passant, que le mot *Dieu* ne comportait pas dans le langage populaire des Juifs le sens absolu qu'il a parmi nous. Le mot *Dieu* voulait dire pour eux un esprit protecteur; il s'appliquait indifféremment aux anges et au souverain maître de toutes choses, en tant qu'il était leur esprit protecteur, et le leur à eux seuls. Il n'était nullement démontré pour eux que les dieux des nations, Baal, Melcom, Adonis, par exemple, ne fussent pas des dieux; au contraire, ils l'admettaient, et c'est ce qui explique leur penchant à l'idolâtrie, tout en conservant le souvenir et le culte du souverain maître. Quand ils parlaient de celui-ci, ils le nommaient le Seigneur, *Dominus*, ou *Jehovah*, ou bien encore *Adonaï*; c'était bien à leurs yeux le seul maître; mais il y avait beaucoup de dieux, et quand le Seigneur, leur dieu, ne leur accordait pas la protection qu'ils en attendaient, ils recouraient à d'autres, non sans négliger son culte, mais du moins sans nier ni oublier son existence. Il fut même un temps où ils doutèrent si le Seigneur était un dieu, c'est-à-dire un esprit accessible à leurs prières. On en vit un exemple, lorsque les dix tribus, égarées par l'idolâtrie de Jéroboam, couraient en foule porter leur encens aux idoles de Dan et de Béthel. Après qu'Elie eut fait descendre le feu du ciel sur son sacrifice en invoquant le nom du Seigneur, ils s'écrièrent unanimement : Le Seigneur lui-même est dieu, le Seigneur lui-même est dieu; *Dominus ipse est deus, Dominus ipse est deus.* Et c'est ce qui explique ces expressions de dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et vingt autres pareilles; le Seigneur était le dieu, c'est-à-dire l'esprit protecteur d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, de la même manière que Melchom était le dieu des fils d'Ammon, et Baal le dieu des Chananéens. Et s'il était possible de traiter ici d'une manière incidente la question de l'origine de l'idolâtrie, nous établirions facilement que le polythéisme tout entier dérive du double principe d'une superstition toute puérile et des rivalités nationales; d'une superstition fondée sur ce dogme de la révélation primitive, que chaque nation a reçu du Créateur un ange gardien; des rivalités ensuite, parce que chaque peuplade voulait se distinguer des autres par un culte à part, et opposer son dieu à leurs dieux. Mais il est douteux que ces dieux de fantaisie aient jamais fait oublier absolument le Seigneur chez aucun peuple. On en retrouve des souvenirs même parmi les Grecs et les Romains, au milieu du plus grand délire de leur culte mythologique; et qui plus est, on y retrouve son nom de Jehovah, ou Jové, comme il est plus probable qu'il faut prononcer.

Jusqu'ici il n'a été question que d'apparitions d'anges à des personnes isolées et individuellement; l'apparition de l'ange exterminateur qui répandit la mort dans Israël, après le dénombrement du peuple opéré par ordre de David, et qui coucha dans la tombe soixante-dix mille hommes en trois jours, fut manifeste aux yeux de beaucoup de personnes en même temps, et de différents côtés. David et ses conseillers le virent

(1) Cum autem esset Josue in agro urbis Jericho, levavit oculos, et vidit virum stantem contra se, evaginatum tenentem gladium, perrexitque ad eum, et ait : Noster es, an adversariorum? Qui respondit : Nequaquam, sed sum princeps exercitus Domini, et nunc venio. Cecidit Josue pronus in terram. Et adorans ait : Quid Dominus meus loquitur ad servum suum? Solve, inquit, calceamentum de pedibus tuis, locus enim, in quo stas, sanctus est. Fecitque Josue ut sibi fuerat imperatum (*Jos.* v, 13-16).

élevé entre le ciel et la terre, tournant son glaive nu vers Jérusalem, et ils tombèrent le visage contre terre. Ornan, le Jebuséen, et ses fils le virent au-dessus de l'aire où ils battaient leur blé, et s'enfuirent effrayés.

Elie, Elisée, eurent des visions d'anges; le dernier en fit voir à son serviteur une multitude, qui venaient au secours de Samarie assiégée par Benadad.

Si le livre de *Tobie* est purement historique, ainsi que l'enseignent la plupart des docteurs, principalement parmi les anciens, l'ange Raphaël, revêtu d'une forme humaine, de l'apparence d'Azarias, fils d'Ananie, l'un des captifs de Salmanazar, se fit le compagnon de route du jeune Tobie, et ne révéla sa nature céleste qu'après avoir accompli sa mission.

Dans la bataille qui se donna non loin de Gazara, les ennemis aperçurent en tête de l'armée juive cinq cavaliers célestes, aux armes étincelantes, deux desquels couvraient Judas-Machabée de leur armure, et lançaient des foudres contre eux. Cette vue les remplit d'effroi, les éclairs les frappaient de trouble et de cécité, la foudre semait la mort dans leurs rangs; Judas n'avait plus qu'à achever la défaite. Peu de temps après, lorsqu'il conduisait son armée contre Lysias, l'apparition d'un cavalier céleste qui ouvrait la marche, remplit ses soldats d'une invincible ardeur, et leur prépara la victoire.

Plusieurs prophètes, Daniel entre autres, eurent des relations avec les anges, mais dans un état de vision ou d'extase qui empêche qu'on ne puisse les appeler du nom de manifestations.

A la naissance du christianisme, l'intervention des anges se multiplie : l'ange Gabriel apparaît à Zacharie, lui annonce la naissance de Jean-Baptiste, et le frappe lui-même de mutisme, en signe de la vérité de ses paroles. A six mois de là, le même ange apparaît à Marie, et la salue comme la mère du Sauveur du genre humain. Lorsque Jésus est près de recevoir la naissance, un ange apparaît à Joseph, pour le détourner de son funeste dessein d'abandonner la mère du Sauveur. Jésus naît, des anges font part de son avénement aux bergers qui veillent à la garde des troupeaux, un chœur d'anges se joint aux premiers pour célébrer les grandeurs de Dieu. Hérode veut faire mourir l'enfant-Dieu, un ange avertit Joseph de s'enfuir en Egypte; un ange va le prévenir, quand il est temps de retourner dans la Palestine. Jésus ressuscite, des anges apparaissent aux gardes, et les dispersent, touchent le tombeau, dont les sceaux se brisent à leur contact, consolent les saintes femmes, avertissent les disciples du miracle qui vient de s'accomplir. Jésus monte au ciel, deux anges en descendent pour révéler aux apôtres, qu'il reviendra à la fin des temps juger l'univers. Le centurion Corneille est appelé, le premier de toute la gentilité, à recevoir l'admirable lumière de l'Evangile; c'est un ange qui vient de la cour céleste lui communiquer l'heureuse nouvelle; Pierre est dans les chaînes, un ange l'éveille au milieu du sommeil, ouvre devant lui les portes de la prison, et ne le quitte que quand il est rendu à la liberté. Paul est sur le point de faire naufrage en allant à Rome, un ange le rassure, lui promet la vie sauve et de même à ses compagnons de voyage.

L'histoire profane fait mention de diverses apparitions angéliques, que nous relaterons ici seulement pour ne pas les omettre. Métraphraste raconte qu'une armée d'Ariens, conduite par un général nommé Ardabur, assiégeant le monastère de Saint-Marcel, une phalange d'esprits célestes apparut dans les airs au-dessus du monastère, lançant contre les assiégeants des éclairs et des foudres, dont les uns furent tués, et les autres tellement effrayés, qu'ils s'enfuirent en jetant leurs armes, et en invoquant à grands cris la miséricorde de Dieu.

Zonare, dans la *Vie de Constantin*, rapporte que ce prince dans ses guerres contre Licinius et Maxence, et une autre fois à Andrinople, vit des cavaliers célestes qui le protégeaient, et portaient devant lui l'étendard de la croix. Pierre-Diacre, en parlant de la grande bataille que les croisés livrèrent sous la conduite de Godefroi de Bouillon après la prise de Nicée, raconte des faits semblables à ceux des livres saints relatifs aux anges qui précédaient les armées de Judas-Machabée.

IV. *Apparitions des âmes des morts.*

En fait d'apparitions des âmes des morts, l'Ecriture n'en fournit qu'un seul exemple, celui de l'apparition de l'âme de Moïse s'entretenant avec Elie et Jésus sur le Thabor, au moment où le Sauveur fut transfiguré en présence des trois apôtres saint Pierre, saint Jacques et saint Jean. L'apparition d'Onias et de Jérémie à Judas-Machabée n'eut lieu qu'en songe, et celle de Samuel à Saül n'eut pas lieu du tout, quoiqu'on le croie communément par suite d'une interprétation toute gratuite du XXVIII^e^ chapitre du premier livre des *Rois*. (*Voy.* l'art. PYTHONISSE).

Il n'existe nulle part ailleurs d'exemple authentique de l'apparition des morts, des anges ou des démons.

L'histoire, nous l'avons dit, les *Vies des Saints*, les chroniques, les légendes, présentent mille traits de ces sortes de manifestations surnaturelles. S'il en est une seule qui puisse se soutenir à l'examen d'une critique sévère, nous l'ignorons; mais toutefois ce serait un excès aussi téméraire que peu docte, de rejeter d'un seul bloc tout ce qu'on en rapporte, et de traiter tout avec un égal dédain; l'extrême scepticisme et l'extrême crédulité accusent également l'étroitesse de l'esprit. Il est un grand nombre de légendes qu'il faut laisser aux arts et à la poésie, auxquels elles fournissent d'heureuses inspirations; il en est surtout un grand nombre plus ou moins pieuses, plus ou moins poétiques, mais ordinairement touchantes et pleines de charmes, qui ont pour objet la divine Marie; il serait aussi cruel que peu nécessaire de les arracher aux aspirations de

la piété, cette suave poésie du cœur, parfumée de l'ambroisie céleste, et qui est l'aliment des âmes les plus chastes et les plus saintes. Il en est dans les *Vies des Saints* un grand nombre qui peuvent bien être vraies, car Dieu a toujours opéré des merveilles dans ses saints : *Mirabilis Deus in sanctis suis;* un grand nombre qui ont pour elles les apparences de la vérité. Mais toutefois il faut savoir que l'Eglise, en les laissant à l'édification des fidèles, n'en propose aucune à la foi, n'en emploie aucune pour appuyer ses dogmes.

V. *Apparitions diverses.*

Le peuple est accoutumé à considérer comme des avertissements divins et une révélation de l'avenir les phénomènes célestes, pour peu qu'ils soient remarquables : éclipses, feux atmosphériques, lumière polaire, comètes, autant de sujets de terreurs superstitieuses, autant de sinistres messages que le ciel adresse à la terre. Et, comme après ces diverses apparitions, les guerres ou des événements malheureux ne tardent guère à s'accomplir, car les malheurs d'un genre ou d'un autre se succèdent sur cette terre maudite à de courts intervalles, on ne manque jamais de trouver aux phénomènes antérieurs une explication plausible : *Post hoc, ergo propter hoc.* Ces superstitions remontent à des temps fort reculés, plus reculés que ceux de l'histoire; car, partout, dès son origine, l'histoire les montre déjà comme existantes. Hérodote en fournit la preuve pour l'Occident, et les récits orientaux ne contiennent presque pas autre chose. Notre moyen âge en offre une mine inépuisable.

S'il est vrai, comme le dit Paul Jove, que des armées apparurent se livrant des combats au milieu des airs, peu de temps avant l'invasion de Charles VIII en Italie, l'événement serait d'autant plus remarquable, qu'on ne saurait l'expliquer par le jeu des aurores boréales, phénomène réservé pour les contrées du nord, très-rare même en France, et tout à fait inconnu sous la latitude de l'Italie. Serait-ce, au contraire, un de ces mirages des pays chauds, assez fréquents en Italie? il est possible; mais le fait est-il vrai? Nous n'en savons rien, et les éléments manqueraient à la discussion, s'il était de quelque importance d'en établir une. Il serait plus court de nier, et c'est l'usage de beaucoup de gens, quand ils se trouvent embarrassés, principalement des esprits faibles ou paresseux; ils se dispensent ainsi de tout travail; mais nier n'est pas résoudre.

L'historien de la guerre des Juifs rapporte un fait pareil relativement à la ville de Jérusalem, avant le funeste siége qu'elle osa soutenir contre l'armée romaine commandée par Titus (1); mais ce récit perd beaucoup de sa valeur, placé, comme il est, après celui de la délivrance d'une vache, qui donna naissance à un agneau dans le temple même, auprès de l'autel des sacrifices. Ce que dit l'auteur du second livre des Machabées d'un événement antérieur et tout à fait semblable, mérite plus d'attention; voici ses paroles : « Tandis qu'Antiochus se disposait à envahir l'Egypte pour la seconde fois, on vit, durant quarante jours, de tous les points de la ville de Jérusalem, des cavaliers chevauchant çà et là au milieu des airs, armés de baudriers d'or et de lances guerrières; des escadrons de cavalerie rangés en bataille et se livrant des combats; on pouvait les voir s'abriter sous leurs boucliers, compter la multitude des casques et des épées sorties du fourreau; les traits volaient, les cuirasses de toute espèce et les armes d'or resplendissaient; chacun demandait au Ciel que le présage reçût une explication favorable (1). »

Il devait en être autrement, puisque les persécutions d'Antiochus allaient bientôt commencer, et ouvrir pour la Judée l'ère des plus immenses malheurs.

On verra, si l'on veut, dans ce phénomène un mirage reflétant les mouvements et les évolutions des troupes que deux rois préparaient au combat, celui d'Egypte, le long des rivages de la Méditerranée jusqu'à Ascalon ou Jaffa, et celui de Syrie, sur les bords du lac Asphaltite et aux passages du Jourdain. C'est ainsi que les caravanes dans les déserts et les vaisseaux en mer aperçoivent dans les cieux des rivages ou des oasis qui leur semblent rapprochés, quoique les objets qui les produisent soient à de très-grandes distances, et souvent dans des directions toutes différentes de celles qu'ils suivent pour atteindre ces ombres trompeuses. C'est ainsi que les villes des bords de l'Adriatique se mirent quelquefois en des jours de grande chaleur dans les vapeurs aériennes.

Nous ne nions pas que le fait relaté au deuxième livre des Machabées ne soit miraculeux; l'auteur sacré le rapporte sans l'apprécier, et ainsi chacun est libre d'adopter l'explication qui lui semblera la plus vraisemblable.

Et quant aux apparitions racontées par certains historiens profanes, par les démonographes en particulier et les crédules amis du merveilleux, ce qu'il y a de moins absurde en ce genre a été recueilli dans de longues compilations par Dom Calmet et l'abbé Lenglet Dufresnoy. L'ouvrage de dom Calmet est indigne de la réputation du savant bénédictin; l'abbé Lenglet, qui le critique assez sévèrement, n'est guère plus sage; mais lui, du moins, ne s'inquiétait pas de sa réputation; il ne s'en préoccupa jamais en écrivant. Quoi qu'il en soit, aucun de leurs récits ne mérite qu'on s'y arrête, parce qu'aucun n'a

(1) *V.* Josèphe, *de Bello Jud.*, lib. VI, cap. 31.

(1) Eodem tempore Antiochus secundam profectionem paravit in Ægyptum. Contigit autem per universam Jerosolymorum civitatem videri diebus quadraginta per aera equites discurrentes : auratas stolas habentes, et hastis, quasi cohortes, armatos. Et cursus equorum per ordines digestos, et congressiones fieri cominus, et scutorum motus et galeatorum multitudinem gladiis districtis, et telorum jactus et aureorum armorum splendorem, omnisque generis loricarum. Quapropter omnes rogabant in bonum monstra conversi (*II Mach.* v, 1.)

de preuves ni d'importance. Ce sont contes de vieilles, jongleries ou tours de fripons.

VI. *Apparition de la croix à Jérusalem.*

Le 7 mai 351, on aperçut dans les airs une croix lumineuse au-dessus du mont du Calvaire : toute la ville de Jérusalem en fut témoin. Saint Cyrille, évêque de cette ville, rendit compte de l'événement à l'empereur Constance dans la lettre suivante : « Le jour de la Pentecôte, qui tombe aux nones de mai (le 7 de ce mois) vers la troisième heure, (à neuf heures du matin) il est apparu dans le ciel une croix lumineuse, qui s'étendait depuis le mont du Calvaire jusqu'à la montagne des Oliviers; (l'espace d'environ 15 stades, ou trois quarts de lieue). Ce n'est pas une ou deux personnes seulement qui l'ont vue, mais la ville toute entière. Ce n'était pas, comme on pourrait le croire, un de ces phénomènes passagers qui se dissipent sur-le-champ; elle a brillé pendant plusieurs heures de suite aux yeux des spectateurs, et avec tant d'éclat, que les rayons du soleil ne pouvaient l'effacer; c'est-à-dire qu'elle était elle-même plus brillante encore, puisqu'elle ne disparaissait pas devant eux. Pénétrés tout à la fois d'une sainte frayeur et de la joie la plus vive, tous les habitants de Jérusalem sont accourus aussitôt en foule à l'église. Tout le monde, jeunes et vieux, hommes et femmes, et jusqu'aux vierges qui vivent loin du monde, citoyens et étrangers, chrétiens et infidèles, car il y a ici des hommes de toutes les nations, tous n'ont eu qu'une voix pour publier les louanges de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, véritable auteur des miracles, et reconnaître que la foi des chrétiens ne s'appuie point *sur les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais sur les preuves sensibles de l'intervention divine*, et que ce ne sont pas seulement les hommes qui l'annoncent, mais aussi le témoignage de Dieu qui la confirme par des miracles.

« Pour nous, habitants de Jérusalem, qui avons vu ce miracle de nos propres yeux, nous en avons rendu nos actions de grâce et d'adoration à Dieu, souverain maître de l'univers, et nous continuerons d'en rendre à son Fils unique, en même temps que nous lui adressons de ces saints lieux nos prières pour la prospérité de votre bienheureux règne, ce que nous ne cesserons pas de faire tous les jours. Nous avons cru qu'il ne nous était pas permis de garder le silence après un miracle si éclatant; c'est pourquoi nous nous sommes empressé dès le jour même d'en apprendre l'heureuse nouvelle à un prince d'une piété si excellente, afin qu'édifiant sur le solide fondement de la foi qui est en lui, la connaissance de ce prodige divin le confirme dans une confiance plus ferme en Notre Seigneur Jésus-Christ. »

Cette dernière phrase semble faire allusion aux opinions hétérodoxes de Constance, ennemi déclaré de l'Église catholique, et fauteur ardent de l'arianisme. Saint Cyrille ne supposait pas que l'empereur, alors en Pannonie, prêt à livrer bataille au tyran Magnence, qui, à la tête d'une armée toute païenne, voulait tenter un suprême effort en faveur de la religion des dieux de l'Olympe et du Capitole, eût été témoin du miracle. Cependant il l'avait aperçu et de même toute son armée, suivant la Chronique d'Alexandrie, qui ajoute des détails dont la lettre de saint Cyrille ne fait pas mention; savoir, que la croix était environnée d'une couronne semblable à un arc-en-ciel. Socrate en parle également dans son *Histoire ecclésiastique*. Philostorge, arien déclaré, raconte aussi ce fait dans les mêmes termes, en y joignant de nouveaux détails : « Ce signe fut clairement aperçu, dit-il, par les deux armées; il jeta une épouvante inexprimable dans le cœur de Magnence et dans celui de ses soldats, tous dévoués au culte des faux dieux, et inspira à Constance et aux siens un courage invincible. »

Le calendrier sacré de l'Eglise d'Orient, qui relate ce miracle, et semble avoir copié la lettre du patriarche de Jérusalem, fixe sa commémoraison au septième jour du mois de mai, en la faisant suivre de ce distique :

Σταυροῦ παγέντος ἡγιάσθη γῆ πάλαι
Καὶ νῦν φανέντος ἡγιάσθη καὶ πόλος.

c'est-à-dire : « Si la terre fut sanctifiée jadis par la plantation de la croix, le ciel l'a été depuis par son apparition. »

L'authenticité de la lettre de saint Cyrille n'a jamais été contestée. Un grand nombre d'auteurs relatent ce même fait, entre autres Glicas, Jean de Nicée, Théophane, Eutychius, Sozomène; et il serait superflu de multiplier les citations et les témoignages, pour démontrer la vérité d'un événement que la saine critique a toujours classé parmi les plus incontestables.

Mais, diront peut-être des critiques ombrageux, comment admettre que Dieu ait fait un miracle en faveur d'un prince hérétique? — En faveur d'un prince hérétique serait une expression malheureuse : le miracle ne fut point fait en sa seule faveur, ni peut-être même en sa faveur. Nous ne voulons pas examiner s'il y a moins loin de l'hérésie au catholicisme que de l'infidélité; mais il est bon de se souvenir que ce prince hérétique était à la tête d'une armée composée en majeure partie de soldats catholiques; et, d'ailleurs, qui oserait pénétrer les desseins de Dieu, lui demander la raison des prodiges qu'il opère, et qui pourrait assigner les limites auxquelles le résultat d'un si grand et si merveilleux événement put s'étendre (1)?

VII. *Apparitions de croix sous le règne de Constantin-Copronyme.*

Cedrenus, dans son *Compendium de l'histoire*, rapporte que la troisième année du

(1) *Voy.* OEuvres de saint Cyrille, *lettre à l'empereur Constance*, édit. de Paris 1720, page 351. Philostorge, *Hist. Eccles.*, liv. III, ch. 26. *Chronique d'Alexand.*, page 292. *Men. grec*, au 7 de mai.

règne de Constantin Copronyme, il apparut une croix dans le ciel du côté du nord. Il ajoute qu'en la sixième année du même règne, les vêtements des hommes et les ornements d'église se trouvaient tout à coup marqués de croix, qui semblaient tracées à l'huile, sans qu'on vît comment elles s'imprimaient. Ces événements furent suivis, ou plutôt le dernier fut accompagné d'une épouvantable peste, qui dévasta une partie de l'empire, et rendit déserte la ville de Constantinople.

Théodore Studite dépeint ce terrible fléau avec les couleurs les plus sombres, et parle également des croix miraculeuses. « La colère du ciel ayant, dit-il, à cette époque pesé sur le monde d'un poids formidable, je ne puis le passer sous silence : le châtiment, semblable aux plaies d'Egypte, ne se borna pas à quelques villes ou quelques provinces, il s'étendit partout, et frappa principalement la capitale de l'empire, l'infortunée Byzance.... Des croix, d'une couleur bleu de ciel, apparaissaient subitement sur les habits, mais tracées avec tant de régularité, qu'on les eût regardées comme l'ouvrage de l'artiste le plus habile, si on n'avait su qu'elles étaient imprimées par la main de Dieu même. Or les malheureux qui se trouvaient ainsi signalés aux yeux du public, souvent à leur insu, étaient atteints presque incontinent par la mort ; et tel qui, le matin, avait aidé à transporter les décédés au champ funèbre, y était le soir emporté parmi d'autres ; car un seul cercueil contenait toujours plusieurs cadavres ; les bêtes de somme y traînaient toujours un fardeau complet, et ce fardeau n'était jamais le dernier. On n'entendait partout que des cris lugubres et des voix lamentables ; il n'y avait pas assez de bras pour enlever les morts, ni pour les ensevelir. Les maisons demeuraient vides, les villes se dépeuplaient au profit du champ de la sépulture. Dans l'espace de deux mois, Constantinople, naguère encore si bruyante et si populeuse, devint inhabitée. »

Les catholiques ne manquèrent pas d'attribuer ce fléau aux impiétés des Iconoclastes, et spécialement à celles de Constantin-Copronyme, qui faisait à la croix une guerre acharnée, et dont le surnom rappelait l'odieux souvenir du jour de son baptême, où il souilla d'ordures les fonts de la régénération.

Le fait de cette épidémie est trop authentique, pour qu'il y ait lieu de le révoquer en doute ; et quant à la marque des croix imprimées sur ceux qui devaient en être les victimes, il est impossible de l'expliquer autrement que par l intervention de la Divinité. Si ces marques n'eussent affecté que l'épiderme de ceux qui devaient être atteints, on pourrait n'y voir que le symptôme précurseur d'une maladie sur le point de se déclarer, une autre forme du bubon pestilentiel ; mais les habits ! qui pourra expliquer naturellement le phénomène ? Nous savons que chez les Juifs, la lèpre attaquait parfois les vêtements et les maisons ; mais de même ici, qui pourrait démontrer, dans l'état actuel de nos connaissances, que cette particularité tenait à des causes naturelles ?

VIII. *La croix de Hung, roi des Pictes.*

Environ l'an 819, Hung, roi des Pictes, étant à la veille de livrer bataille à Athelstan, roi des Angles, se mit, ainsi que son armée, sous la protection de l'apôtre saint André. L'apôtre lui apparut en songe la nuit suivante, et lui montra au-dessus de son camp une croix semblable à celle sur laquelle il avait souffert le martyre, en lui assurant que cette croix se montrerait le lendemain à tous les yeux pendant la bataille, et lui serait un signe certain de la victoire. Le récit de cette vision suffit dans ces temps d'une foi si sincère et si simple, pour animer les soldats d'une ardeur incroyable. La croix de saint André parut en effet dans les airs au moment de l'action ; l'armée des Angles, aussi épouvantée de cette vision que celle des Pictes en était fortifiée dans son courage, se laissa tailler en pièces, le roi périt dans la mêlée, et le champ de bataille porte encore le nom de plaine d'Athelstan.

Pour témoigner sa reconnaissance au Dieu des armées et à l'apôtre saint André, Hung se rendit pieds nus avec ses troupes à l'église la plus voisine, où il offrit à son puissant protecteur de riches présents, entre autres la dixième partie des terres du domaine royal. Il ordonna par un édit que les Pictes portassent à l'avenir une croix de saint André sur leurs drapeaux en souvenir de ce miracle, et comme un encouragement à de nouvelles victoires. Boèce et Jean Lesley relatent cet événement miraculeux dans leurs histoires de l'Ecosse ; le calviniste Buchanan n'a osé le contester, ni le passer sous silence (1) ; seulement il en a retranché une partie des circonstances, celles qui pouvaient le moins s'arranger avec ses opinions religieuses : il convient toutefois que le roi des Pictes se crut sérieusement redevable de la victoire à l'apôtre saint André.

IX. *La croix d'Alphonse, premier roi de Portugal.*

Alphonse Henri, fils de Henri de Bourgogne, de la maison de France, et de Thérèse de Castille, n'étant encore que comte de Portugal, titre que son père avait reçu comme dot de sa femme, et qui eût été perpétuellement vain, s'il n'avait su le conquérir à la pointe de son épée, se trouvait sur le point de livrer bataille à cinq rois maures, dont l'armée était infiniment plus nombreuse que la sienne. Il fut averti par un vieillard, auquel sa sainteté conciliait la vénération des infidèles eux-mêmes, que le lendemain Jésus crucifié lui apparaîtrait au milieu des airs, pour lui assurer la victoire. La vision eut lieu en effet, et fut suivie du gain de la bataille.

(1) *Voy.* Boet., *Hist Scot.*, lib. x ; Leslæus, lib. v ; Buchanan, *Hist. Scot.*, lib. v.

La Harpe, dont on se plaît à proclamer la critique judicieuse, et qu'on n'accusera pas de trop de crédulité, principalement avant sa conversion, atteste lui-même ce mémorable événement dans la traduction du Camoëns. Le poëte avait dit au troisième chant de la Lusiade : « La lumière du jour faisait pâlir les étoiles, lorsque le divin Fils de Marie se montra tout à coup aux yeux d'Alphonse, sur cette croix dont l'image brillait au milieu des étendards du Portugal. Le prince, embrasé d'un feu céleste, adore l'Homme-Dieu qui lui apparaît, et s'écrie : Montrez-vous, Seigneur, montrez-vous aux infidèles; c'est à eux qu'il faut vous manifester, et non à moi, qui crois tout ce que vous pouvez. »

Sur quoi le traducteur ajoute en note : « Toutes les histoires d'Espagne attestent ce prodige; Alphonse lui-même en a fait le récit, et l'a confirmé par un serment. Voici les paroles de ce prince, fidèlement traduites du portugais : « La frayeur avait saisi mes « troupes à l'aspect de la multitude innombra- « ble des Maures; j'étais accablé de tristesse « et de mélancolie, lorsque j'aperçus tout à « coup vers l'Orient un rayon de lumière dont « la splendeur augmentait de moment en mo- « ment. Ayant fixé mes regards sur cette lu- « mière, je vis au milieu d'elle une croix plus « brillante que le soleil; Jésus-Christ y était « attaché; plusieurs enfants d'une beauté « merveilleuse l'environnaient : il me parut « que c'étaient des anges. Le Seigneur daigna « me consoler en me disant : Alonze, ras- « sure-toi, car tu remporteras la victoire, non- « seulement ici, mais encore dans toutes les « batailles que tu livreras aux ennemis de mon « culte. Tu trouveras dans mon peuple des « ressources de force et de courage que tu « n'attendais pas; il t'offrira le titre de roi : « n'hésite pas à l'accepter.» C'est depuis cette miraculeuse journée, que les comtes de Portugal ont pris le titre de roi. »

Un tel événement était trop merveilleux, pour que le Camoëns oubliât de lui donner place dans son poëme épique; il était trop important, pour que les historiens omissent d'en faire mention; mais il soutiendrait difficilement un examen juridique, puisqu'il n'a d'autre appui que la parole d'un seul homme; d'un des plus grands capitaines du moyen âge, si l'on veut, et de l'un des princes les plus respectables de son temps; de bonne foi, sans doute, mais peut-être illusionné, prédisposé qu'il devait être à des hallucinations par la tension excessive de son âme, et les justes inquiétudes qu'il éprouvait sur l'issue d'une bataille à forces inégales. Quoi qu'il en soit, la promesse réelle ou idéale qui lui fut faite, ne se trouva pas vaine : de constants succès militaires lui valurent le titre de conquérant, et la célèbre bataille d'Ourique, dont il est ici question, et qu'il gagna en 1139, fut universellement regardée comme un événement merveilleux. Elle augmenta ses Etats du Beira et de l'Estramadure.

X. *La croix de Bayonne.*

En 1451, sous le règne de Charles VII, la ville de Bayonne, défendue par une garnison de troupes anglaises, et assiégée par les comtes de Foix et de Dunois, prolongeait sa résistance d'une manière opiniâtre, même après que le château se fut rendu. Un prodige qui parut en l'air détermina enfin sa soumission.

Au moment où les troupes françaises prenaient possession de la citadelle, un peu après le lever du soleil, le temps étant fort serein, il parut au ciel, directement au-dessus de la ville, une croix d'une lumière et d'une blancheur éblouissantes; le phénomène dura une heure entière. Quelques personnes assurèrent que cette croix apparut au commencement en forme d'un crucifix, dont la couronne se changea en fleur de lis. La couleur blanche étant celle de la France, comme le rouge était celle de l'Angleterre, depuis que les deux nations avaient échangé leurs couleurs, par suite des prétentions d'Edouard III, qui s'arrogea en même temps la royauté et le drapeau de la France, on regarda le phénomène céleste comme un signe certain que Dieu se déclarait contre l'Angleterre, et la ville de Bayonne se rendit incontinent.

Un prodige si merveilleux, qui fit une impression si forte, quoique en sens opposé, sur les troupes françaises et sur les habitants de Bayonne, ne pouvait assurément se révoquer en doute. Cependant le comte de Dunois voulut en certifier la vérité par une pièce authentique, qui pût servir de monument aux siècles suivants. La cédule subsiste encore; la voici dans les termes de l'original.

« Nous, Jean comte de Dunois, lieutenant général du roi, notre sire, sur le fait de sa guerre, certifie la vérité à tous que, aujourd'hui 10 avril, à l'heure de sept du matin, à laquelle heure estoit promise la cité de Bayonne, et y entrèrent les gens du roy pour en prendre possession, au ciel qui à celle heure estoit cler et bien purifié, s'apparut dedans une nuée une croix blanche, au droit de la dicte cité devers les parties d'Espaigne, laquelle croix sans mouvoir demoura l'espace de une heure, et aucuns dient que au commencement sur icelle croix avoit une semblance de ung crucifix couronné d'une couronne d'azur sur son chief, laquelle couronne se mua en une fleur de lys, dont chacun fut moult esmerveillé, et ceux de la ville estoient fort espoenstez de veoir telles merveilles. Et incontinant leur enseigne de leurs croix rouges qu'ilz avoient sur leurs portes et tours ostèrent. Plus de mille hommes ont veu ladite croix, et dient tous ceulx qui l'ont veue, tant François, Espaignols, que Navarrois, que jamais n'avoient veu chose semblable.

« Faict en notre ville devant Bayonne, signé de notre main et scellé du scel de nos armes, le vingt-uniesme jour d'auril l'an mil quatre cent et cinquante ung.

« Ainsi signé Bastard d'Orléans. »

Nous ne discuterons pas la réalité de ce miracle; nous préférons livrer le fait purement et simplement à l'appréciation du lecteur; Jean Chartier, Mathieu de Couci, le P. Daniel l'ont consigné dans leurs ouvrages. La pièce ci-dessus se lit dans un Mémorial de la chambre des Comptes côté L, fol. 40, v°.

Nous ne ferons pas mention de toutes les apparitons de croix dont l'histoire fourmille, et surtout la Vie des saints, parce qu'il en est bien peu dont on puisse apporter la moindre preuve : ce qui ne veut pas dire que toutes soient controuvées; mais nous ne devons pas omettre les suivantes, qui semblent appuyées du témoignage de nombreux spectateurs.

Cédrenus et Théophane parlent d'une croix lumineuse qui apparut au-dessus de la ville de Jérusalem, s'étendant depuis le mont du Calvaire jusqu'au mont des Oliviers, pendant le règne de Julien l'Apostat; mais les termes qu'ils emploient peuvent aisément faire supposer une confusion avec l'apparition qui eut lieu sous celui de Constantin-Copronyme.

Suivant Sozomène, au cinquième livre de sonHistoire ecclésiastique,la vingt-cinquième année de l'empire de Constance, le même Julien, à son entrée dans l'Illyrie, fut surpris d'une pluie merveilleuse, dont chaque goutte imprima une croix sur ses vêtements et sur ceux de ses soldats, ce qui fut interprété de diverses manières. Ceux-là, toutefois qui l'interprétèrent du peu de durée de l'empire de Julien et du triomphe définitif de la croix, semblèrent avoir rencontré le plus juste.

Euthymius, au vingtième titre de la seconde partie de sa *Panoplie*, fait mention de l'apparition d'une colonne de lumière, surmontée d'une croix lumineuse, au-dessus de l'Euphrate, dans les eaux duquel Tiridate, roi d'Arménie, venait de recevoir le baptême avec une partie de ses sujets, des mains du patriarche saint Grégoire, pendant la persécution de Galère. Quinze mille néophytes entraient alors dans le giron de l'Eglise, et ce grand miracle, visible durant tout un jour, donna lieu à la conversion de quarante mille autres infidèles.

Saint Prosper, dans son livre de la *Prédestination*, seconde partie, chapitre trente-quatrième, parle ainsi d'une autre apparition de croix : « De nos jours, dit-il, dans le cours de la persécution suscitée en Perse, sous l'empire du très-religieux et très-chrétien prince Arcadius, qui aima mieux soutenir une guerre contre la Perse, que de livrer ceux des Arméniens qui avaient cherché un refuge auprès de lui, des croix merveilleuses apparurent sur les vêtements, au moment que les soldats engageaient le combat. Ce qui inspira au prince, après la victoire, la penseé de faire frapper cette monnaie d'or, empreinte du signe de la croix, qui a cours dans tout l'univers, et principalement en Asie. »

Les annalistes et les chroniqueurs du moyen âge parlent de très-nombreuses apparitions de croix au milieu des airs ; mais il semble le plus souvent que ce sont des phénomènes naturels qu'ils ont pris, l'imagination aidant, pour des visions miraculeuses. Ils parlent aussi de nombreuses impressions de croix sur les vêtements, qui pourraient recevoir peut-être une explication toute scientifique ; ainsi les annales des Francs, sous l'an 781 ; Sigebert, sous l'an 786 ; Marianus Scotus, à l'occasion du troisième voyage de Charlemagne en Italie ; les annales de Saint-Gall, sous l'an 784, et sous l'an 956 ; Vitikind, sous le règne de l'empereur Othon ; Ditmar, sous l'an 954 ; le continuateur de Palmerius, sous l'an 1501 et 1503. Or plusieurs furent suivies de pestes et de mortalités semblables à celle qui dépeupla Constantinople pendant le règne de Constantin-Copronyme

Voici quelques autres apparitions relatées comme événements publics par des auteurs contemporains.

A la mort de Baudouin, roi de Jérusalem, dit l'abbé d'Usperg dans sa Chronique, le matin du jour de Pâques, la lune étant alors pleine et dans toute sa splendeur, le ciel sembla s'ouvrir du côté méridional ; il en sortit une lumière qui éclipsa totalement celle de l'astre des nuits pendant plus d'une heure, ce dont il existe de nombreux témoins ; et l'on vit une grande croix, aussi brillante que l'or et les pierres précieuses, comme suspendue au ciel, et en sortant par l'ouverture dont nous venons de parler.

Maffei raconte une autre apparition faite à Albuquerque et à ses compagnons, pendant le cours d'une expédition dans le golfe Persique. Albuquerque et ses gens se prosternèrent à cette vue, prièrent le ciel avec une ferveur extraordinaire de leur être propice, se répandirent en larmes et en cris d'admiration. Albuquerque rendit compte de l'événement dans une lettre exprès au roi Emmanuel.

Mais ces récits sont surpassés par celui de l'auteur d'une *Vie* latine de Louis IX, roi de France. « L'an du salut 1248, dit-il, tandis qu'on prêchait la croisade dans une bourgade du diocèse de Cologne, nommée Bedonfrise, le vendredi d'avant la Pentecôte, au mois de mai, on vit en l'air trois croix, dont deux de couleur blanche au nord et au midi ; celle du milieu était de couleur foncée, et chargée de l'effigie d'un homme crucifié, les bras étendus, la tête penchée ; on apercevait les clous de ses pieds et de ses mains. Elle tenait exactement le milieu entre les deux autres. »

Roger d'Hoveden rapporte une semblable apparition en Angleterre sous le règne de Henri II. « A Dunstable, dit-il, un lundi, veille de la fête de saint Laurent, martyr, sur les trois heures d'après midi, les cieux s'ouvrirent, et des milliers de personnes, tant ecclésiastiques que laïques, virent en l'air une croix d'une grandeur admirable, sur laquelle Jésus-Christ était attaché avec des clous, les mains étendues, la tête couronnée

d'épines ; des blessures de ses pieds et de ses mains, ainsi que de son côté, ruisselait du sang, dont les gouttes ne tombaient pas cependant jusqu'à terre. Cette vision dura, ajoute-t-il, depuis trois heures d'après midi jusqu'au crépuscule. »

Nous laissons pour les recueils d'histoires édifiantes les autres apparitions de croix dont les écrivains font mention, mais sans prétendre, nous aimons à le répéter, en infirmer aucune.

Voy. l'art. MIGNÉ.

ARABES (Prophéties qui les concernent). Il est fait mention dans les saintes Ecritures de la nation des Arabes : on y lit plusieurs prophéties menaçantes à l'adresse des Arabes ; mais il ne saurait être question dans ces différents passages de la grande nation arabique tout entière, ni de tous les peuples d'origines diverses qui la composent ; il faut entendre seulement les habitants des contrées les plus voisines de la Judée, et de celles qui entretenaient quelque commerce avec elle.

La plus ancienne prophétie concernant l'Arabie se lit au psaume LXXI : « Les rois de Tharsis et des îles lui offriront des présents, les rois des Arabes et de Saba lui amèneront des offrandes.... Il vivra, et il lui sera donné de l'or de l'Arabie (1). » Ces paroles, et tout le psaume duquel elles sont tirées, s'appliquent au Messie. Elles ont eu un double accomplissement, d'abord dans l'adoration des mages, qui étaient Arabes de nation, si on en juge par la nature des présents qu'ils offrirent, et par la route qu'ils avaient suivie, *et ecce magi ab oriente venerunt Jerosolymam ;* ensuite dans la conversion de plusieurs tribus arabes au christianisme.

L'Arabie eut des évêques et des martyrs. Origène parle d'un concile qui se tint en Arabie. Les Islamites reconnaissent eux-mêmes qu'avant Mahomet il y avait dans le pays trois tribus qui professaient le christianisme : savoir, celles de Thanouk, de Bahera et de Naclab. Cette prophétie s'était accomplie pareillement d'une manière littérale envers Salomon, image typique du Messie, comme on peut le voir par les récits du neuvième chapitre du second livre des Paralipomènes, et du dixième chapitre du troisième livre des *Rois.*

On lit au vingt-unième chapitre d'Isaïe la prédiction suivante, d'une concision remarquable. « Fardeau de l'Arabie : Vous passerez la nuit dans une forêt, sur la route de Dédanim. Habitants des contrées du Midi, venez à leur rencontre, apportez de l'eau à ceux qui meurent de soif, apportez du pain aux fugitifs. Car ils fuient devant le glaive, devant le glaive qui les presse, devant l'arc tendu, ils fuient d'une bataille meurtrière. En effet, voici ce que le Seigneur me dit : Encore une année, année de mercenaire, et toute la gloire de Cédar se sera évanouie, le nombre des valeureux archers de Cédar sera considérablement réduit : c'est le Seigneur, le Dieu d'Israël qui l'annonce (1). » Suivant les commentateurs, cette prophétie dut s'accomplir un an après la prise de Jérusalem, et par le glaive des Assyriens. Nous ne le croyons pas ; d'abord parce qu'il n'est nullement question dans tout ce qui précède de la prise de Jérusalem, mais au contraire de celle de Babylone par Cyrus, ensuite parce que le prophète dit positivement que l'événement doit s'accomplir, non pas après un siècle ou un siècle et demi, mais au bout d'un an, terme précis, *in anno mercenarii,* et enfin parce que la ruine des nations voisines de la Judée n'eut point lieu un an après celle de Jerusalem. Il faut, à notre avis, en chercher l'accomplissement sous les règnes de Joathan, d'Achaz ou d'Ezéchias ; malheureusement cette prophétie n'est point datée, et se trouve encadrée parmi beaucoup d'autres, qui ne le sont pas davantage. Peut-être même remonte-t-elle jusqu'au règne d'Ozias, le Lépreux, qui triompha des Arabes du Gurbaal, suivant le récit du deuxième livre des Paralipomènes, au chapitre vingt-six.

Les rois de l'Arabie sont au nombre de ceux auxquels Jérémie présente la coupe de la colère du Seigneur, au vingt-cinquième chapitre de ses prophéties ; et cette coupe, il vient de le dire, Nabuchodonosor, roi de Babylone, est l'échanson chargé de la remplir ; *ecce ego mittam, et assumam universas cognationes aquilonis, ait Dominus, et Nabuchodonosor, regem Babylonis, servum meum ; et adducam eos super terram istam, et super habitatores ejus.*

L'histoire ne précise pas la manière dont cette dernière prophétie reçut l'accomplissement ; mais elle l'indique, en nous faisant connaître que Nabuchodonosor asservit au joug de l'Assyrie les nations voisines de la Judée, quatre ou cinq ans après la ruine de Jérusalem.

On voit encore, dans le récit du premier livre des Machabées, Judas et Jonathas remporter sur les Arabes des avantages considérables ; mais il ne paraît pas que ces événements aient été prédits d'une manière spéciale.

ARCHE D'ALLIANCE. Nous n'avons pas à décrire ici ce monument si fameux, ni à retracer son histoire ; nous voulons le considérer seulement sous trois rapports : 1° comme la figure prophétique du plus adorable de nos mystères ; 2° comme la source d'un miracle perpétuel dans les oracles de son propitiatoire ; 3° par rapport aux mi-

(1) Reges Tharsis et insulæ munera offerent : reges Arabum et Saba dona adducent... Et vivet et dabitur ei de auro Arabiæ... (*Psal.* LXXI, 10, 15).

(1) Onus in Arabia. In saltu ad vesperam dormietis, in semitis Dedanim. Occurrentes sitienti ferte aquam, qui habitatis terram Austri, cum panibus occurrite fugienti. A facie enim gladiorum fugerunt, a facie gladii imminentis, a facie arcus extenti, a facie gravis prælii : Quoniam hæc dicit Dominus ad me : Adhuc in uno anno quasi in anno mercenarii, et auferetur omnis gloria Cedar. Et reliquiæ numeri sagittariorum fortium de filiis Cedar imminuentur. Dominus enim Deus Israel locutus est (*Isa.* XXI, 13).

racles particuliers qu'il opéra pendant son court séjour au milieu des Philistins, et après son retour en Israël.

1° S'il est vrai, comme l'affirme l'apôtre saint Paul dans sa première épître aux Corinthiens, que tout était figuratif dans la religion et dans l'histoire du peuple juif, cela est vrai principalement de l'arche d'alliance, coffre mystérieux, taillé selon la forme et la grandeur du tabernacle de nos autels, mais renversé, en attendant que le Messie vînt l'ériger, pour en faire le séjour de son humanité voilée sous les espèces eucharistiques. Elle contenait trois objets différents : la verge desséchée qui refleurit aux mains d'Aaron, et qui fut le signe de son pouvoir; les tables de la loi, et un gomor de la manne tombée des cieux pendant les quarante années du pèlerinage dans le désert : ainsi, la puissance, la loi, l'aliment. Loi écrite sur la pierre, en attendant celle qui devait être écrite dans les cœurs; puissance passagère, en attendant celle qui n'aura point de fin, la première exprimée par un sceptre ou une baguette, la seconde opérée par une croix; aliment grossier descendu des nuages, en attendant l'aliment spirituel et divin descendu de la sublimité des cieux. Deux chérubins, placés aux deux extrémités d'un couvercle d'or, inclinaient leurs regards vers la place vide d'où Dieu parlait; à cette même place, nous érigeons sur nos tabernacles une croix, d'où l'image du Sauveur nous parle le plus éloquent, le plus sublime de tous les langages. A la croix viennent aboutir tous les mystères, toutes les figures, toutes les promesses et toutes les prophéties de la loi ancienne; la croix est la source de toutes les merveilles de l'Evangile.

L'arche qu'on peut comparer, si on veut, aux cistes en usage dans les mystères de toutes les religions, et nous ne sommes pas de ceux qui pensent que les religions antiques descendent de la religion juive, et que la fable n'est que l'histoire sainte retournée, l'arche perpétuellement close aux yeux des profanes, comme les cistes des mystères, était un symbole éminemment propre à résumer une religion dont tous les rites étaient mystérieux, et figuratifs de celle qui devait lui succéder un jour.

Dans la religion juive tout était lettre close, même pour ses docteurs. Suivant Apulée, et d'après le témoignage des auteurs qui ont parlé des mystères, les Isiades portaient pompeusement dans leurs cérémonies la bari, ou coffret mystérieux, qui représentait le sarcophage d'Osiris. Pausanias parle du coffre dans lequel les Troyens serraient les objets symboliques de leurs mystères, et qui échut en partage à Euripile après le sac de la malheureuse cité. Les Etrusques, les Grecs, les Romains, avaient de semblables usages, personne ne l'ignore. Ces cassettes étaient partout le symbole le plus mystérieux des mystères. Ceci soit dit sans injure pour l'arche sainte du Seigneur; mais quels que soient ses titres de similitude ou de dissemblance avec les cistes des mystères du paganisme, elle représentait comme eux un mystère, dont la manifestation était réservée à un temps déterminé. Elle était, au même titre que le voile du sanctuaire, la prophétie perpétuelle d'un ordre de choses où toutes les figures légales auraient leur accomplissement.

2° *Propitiatoire.* On appelait de ce nom le couvercle de l'arche revêtu d'une lame d'or, ou plutôt cette lame d'or elle-même. Moïse, Aaron et les grands prêtres avaient le privilége d'y consulter le Seigneur, qui y rendait ses oracles; mais nous ignorons la manière dont se faisait la consultation, et celle dont se manifestait la réponse. « De là je te donnerai mes ordres, dit Dieu à Moïse au vingt-cinquième chapitre de l'Exode; je te parlerai sur le propitiatoire, et je te communiquerai, entre les deux chérubins qui seront sur l'arche d'alliance, les choses que tu devras transmettre aux enfants d'Israël. » Nous voyons ailleurs que Dieu apparaissait quelquefois en forme de nuage au-dessus du propitiatoire : « Dis à Aaron, ton frère, est-il écrit au seizième chapitre du Lévitique, de ne pas entrer dans le sanctuaire indistinctement en tout temps,..... de crainte qu'il ne meure, car j'apparaîtrai sous la forme d'un nuage au-dessus de l'oracle. » Le livre des Nombres ajoute à la fin du septième chapitre : « Lorsque Moïse entrait dans le tabernacle de l'alliance, pour consulter l'oracle, il entendait une voix parlant du propitiatoire, qui était sur l'arche du témoignage entre les deux chérubins (1) ... » Le privilége de consulter ainsi le Seigneur ne fut pas réservé à Moïse seul et à Aaron, il se transmit aux descendants du grand prêtre, car nous voyons le roi David consulter aussi l'*Oracle du Seigneur*, à l'occasion d'une famine qui affligea Israël durant trois années consécutives (2). L'Ecriture sainte présente à toutes les époques un grand nombre d'exemples de ces sortes de consultations. Cependant il ne faudrait pas croire qu'il n'existât pas d'autre moyen de consulter le Seigneur : Dieu se manifestait aussi par l'intermédiaire des prophètes et dans les songes, comme nous pouvons l'apprendre des différents efforts tentés par Saül avant de recourir à la pythonisse d'Endor : *Consuluitque Dominum, et non respondit ei neque per somnia, neque per sacerdotes, neque per prophetas.* On employait aussi la voie des sorts, et l'élection du même

(1) Inde præcipiam et loquar ad te supra propitiatorium, ac de medio duorum cherubim, qui erunt super arcam testimonii, cuncta quæ mandabo per te filiis Israel (*Exod.* xxv, 22).— Loquere ad Aaron, fratrem tuum, ne omni tempore ingrediatur sanctuarium, quod est intra velum coram propitatorio quo tegitur arca, ut non moriatur, quia in nube apparebo super oraculum (*Levit.* xvi, 2). — Cumque ingrederetur Moyses tabernaculum fœderis, ut consuleret oraculum, audiebat vocem loquentis ad se de propiatorio quod erat super arcam testimonii inter duos cherubim, unde et loquebatur ei. (*Num.* vii, 89.)

(2) II Reg. xxi, 1.

prince par le prophète Samuel en est un exemple.

3° On sait par quel concours de circonstances l'arche d'alliance tomba aux mains des Philistins ; Dieu voulait punir tout à la fois deux nations et la famille du grand prêtre Héli : la nation des Juifs, qui avait imité les fils d'Héli dans leurs égarements, et celle des Philistins, qui s'abandonnait à une idolâtrie abominable. Prise et transférée du camp d'Israël dans le temple de Dagon à Azot, l'arche signala bientôt envers l'idole la puissance du Dieu dont elle était l'instrument. Une première fois, Dagon fut renversé la face contre terre ; une seconde fois, ses ministres l'aperçurent, à leur entrée dans le temple, mutilé, et ses débris rejetés jusque sur le seuil de l'édifice. Ce n'eût pas été assez, les habitants d'Azot furent frappés d'une plaie terrible, et en rapport peut-être avec le genre de luxure auquel ils s'abandonnaient; en outre, leurs campagnes se trouvèrent couvertes, comme autrefois celles de l'Egypte, d'une multitude d'animaux rongeurs, qui dévastèrent le pays.

Les chefs des douze satrapies, convoqués en conseil pour aviser aux moyens de se délivrer de si cruels fléaux, ouvrirent l'avis de promener l'arche de tribu en tribu : c'était propager la plaie, et la répandre sur toute la nation. A la fin, quand toute la population eut été exténuée par les plus cruelles douleurs, et ravagée par une affreuse mortalité, il fallut songer à renvoyer à son peuple un si terrible instrument des vengeances divines. On la plaça sur un chariot neuf, attelé de deux vaches dont on enferma les veaux, et qu'on livra à elles-mêmes. Les deux animaux la conduisirent directement dans les plaines de Bethsamès, où les lévites la déposèrent, et offrirent les animaux eux-mêmes en sacrifice.

Cependant les Bethsamites ne furent pas plus épargnés que ne l'avaient été les Philistins : un grand nombre furent frappés de mort, en punition d'un manque de respect, dont ils s'étaient rendus coupables, et que l'Ecriture désigne en disant simplement qu'ils avaient *vu l'arche du Seigneur*. Ici le texte porte littéralement : « Le Seigneur frappa soixante-dix hommes du peuple, et cinquante mille du menu peuple; *de populo septuaginta viros, et quinquaginta millia plebis.* » Les interprètes ont recours à différentes explications, soit pour justifier une si excessive rigueur, soit pour diminuer le nombre des victimes, en supposant une erreur de copiste, qui serait venue altérer le texte. Suivant les premiers, la rigueur du châtiment serait justifiée par le texte même de la loi, dans lequel il est défendu, sous peine de mort, de regarder l'arche à découvert (1), ou de s'en approcher de trop près (2). Suivant les autres, il faudrait lire comme s'il y avait : le Seigneur frappa soixante-dix hommes sur les cinquante mille qui formaient la population. Ni l'une ni l'autre de ces explications ne nous satisfait; d'abord il n'est pas probable que cinquante mille personnes aient manqué de respect à l'arche, ou soient allées regarder dans son intérieur, comme le supposent les rabins. Il eût fallu pour cela plusieurs semaines, et le châtiment des premiers aurait servi d'avertissement. Dans la seconde supposition, le nombre de cinquante mille n'a plus sa raison d'être, et il y a moins d'inconvénient à l'effacer qu'à le corriger.

Mais aussi, pourquoi supposer que le mot *percutere*, employé par l'historien, veut dire nécessairement frapper de mort? Il est plus de cent exemples de son emploi dans la sainte Ecriture avec une acception plus douce; on ne peut même lui donner celle-ci qu'autant qu'elle est déterminée par les circonstances; or ici rien n'indique la mort de cinquante mille soixante-dix personnes. Et si l'on veut absolument qu'il y ait eu mort, nous croirions que ce châtiment suprême ne s'étendit qu'aux soixante-dix spécialement désignés, et que les cinquante mille autres furent seulement atteints d'infirmités plus ou moins cruelles.

Cinquante mille morts dans la ville de Bethsamès et la plaine d'alentour! il ne serait demeuré personne pour aller en porter la nouvelle à Cariathiarim, et prier les habitants de cette dernière ville de venir prendre l'arche, afin de la mettre plus en assurance au cœur du pays.

Après qu'elle eut séjourné pendant longtemps dans la maison d'Aminadab à Gabaa, David songea enfin à la faire transporter à Jérusalem en un lieu plus convenable; mais la mort subite dont fut frappé, comme par la foudre, le lévite Osa, qui avait étendu la main vers elle pour la soutenir pendant la marche, répandit de nouveau l'épouvante, et le pieux monarque craignit de passer outre. L'arche resta donc dans la maison d'Obédédom, de Geth, où elle répandit des bénédictions si manifestes et si abondantes, qu'au bout de trois mois David comprit que le Seigneur était apaisé, et qu'il agréait sa démarche; il la fit transporter alors avec une pompe digne de la majesté royale et de la majesté divine, à la montagne de Sion, qu'elle ne devait plus quitter jusqu'au moment de la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor. Le prophète Jérémie put la soustraire en ce moment suprême aux profanations des infidèles; mais on ignore ce qu'il en advint dans la suite, car depuis lors il n'en est plus fait mention.

Le dernier prodige opéré à son occasion, fut la stérilité dont Michol se vit frappée, pour s'être raillée de la part que David avait cru devoir prendre en cette circonstance aux pompes et aux réjouissances de la journée; punition prophétique, qui, dans la personne de la fille de Saül, figurait la stérilité à laquelle serait condamnée pour toujours la Synagogue, après qu'elle aurait couvert de ses outrages le plus auguste et le plus saint des fils de David.

ARCHE DE NOÉ. Vaisseau dans lequel Noé

(1) Num. IV, 5, 15, 18, 20.
(2) Josue III, 4.

et sa famille, en tout huit personnes, se renfermèrent pour échapper à l'inondation diluvienne. L'arche était un coffre rectangulaire de trois cents coudées de long, sur cinquante de largeur et trente de hauteur, partagé en trois étages, selon Moïse, ou même en quatre selon les interprètes, qui ne comptent le premier étage qu'à partir du premier plancher au-dessus de la carène. Quant à la mesure de la coudée, les plus savants interprètes sont d'avis qu'il s'agit ici de la coudée hébraïque, d'environ vingt pouces et demi de France, ce qui donne 512 pieds pour la longueur de l'arche, 85 pour la largeur et 51 pour la hauteur (1).

Peu de questions ont été plus agitées que celle de l'arche entre les commentateurs, les interprètes de la sainte Ecriture, les critiques et les adversaires de la religion. Ces derniers ont soulevé une multitude de chicanes sur sa forme et sur sa grandeur, élevé difficultés sur difficultés pour démontrer que Noé n'a pu la construire, qu'elle n'a pas dû suffire pour loger toutes les espèces d'animaux existants, avec les provisions de toute sorte qui leur étaient nécessaires ; que Noé n'a pu les rassembler des quatre parties du monde, etc., etc. De savants travaux ont été entrepris pour résoudre ces difficultés, mais tous ne sont pas entièrement satisfaisants, il faut bien en convenir. Cela tient sans doute à ce que les auteurs ont traité la question au point de vue purement humain, en considérant Noé comme un navigateur qui prépare une expédition commerciale, arme un navire pour les pays lointains, et qui, ne devant s'en rapporter qu'à lui-même du soin de tout prévoir, ne peut négliger aucun détail, sous peine de se trouver réduit à échouer contre le plus faible écueil. Cependant il ne s'agit pas de cela ici : c'est Dieu même qui pourvoit à la conservation du navire et de tout ce qu'il contient, parce qu'il entre dans ses desseins de repeupler le monde. A quoi bon s'embarrasser dès lors de la griffe des lions, de la voracité des oiseaux de proie et du venin des serpents? A quoi bon multiplier les provisions et en encombrer l'arche ? Les lions dans l'arche mangeaient-ils de la chair fraîche? Moïse n'en dit rien. Il y a eu un déluge universel, les preuves en sont visibles et incontestables sur tous les points du globe ; outre cela l'univers est peuplé d'hommes et d'animaux d'une infinité d'espèces : voilà deux faits qui subsistent simultanément. Donc la race des hommes et les diverses races d'animaux ont été conservées. Si quelqu'un trouve un meilleur moyen que celui de l'Ecriture, qu'il le fasse connaître ! Mais c'est un miracle ! eh ! sans doute c'est un miracle ; aimeriez-vous donc mieux que tout le règne animal, ou plutôt le règne organique eût été créé après le déluge ? mais ce serait un autre miracle ! Or, entre un miracle de création et un miracle de conservation, choisissez. Seulement, avec le premier vous n'expliquerez pas la présence au sein de la terre de tant de débris d'êtres vivants, qui n'ont pu se trouver ensevelis à toutes les profondeurs, et mêlés à des productions marines que par un immense bouleversement, dans lequel les eaux de la mer ont joué un rôle considérable.

Le père Jean Butéo, religieux de l'ordre de Saint-Antoine de Viennois, dans son traité de l'arche de Noé, et le savant Lepelletier de Rouen, Budée, Wilkins, le P. Kircher, Montanus, le P. Lami, ont amplement démontré, même en se servant de mesures de diverses longueurs, qu'il y avait assez de place dans l'arche pour contenir plusieurs couples de tous les animaux connus ; ils en ont même trouvé pour des sentines, des réservoirs d'eau douce, des greniers à fourrages, des charniers, et des galeries pour les promenades de Noé et de sa famille. Il n'y a rien à répondre à des calculs mathématiques aussi faciles à établir et à comprendre. Il est vrai que, depuis le temps où ces savants hommes écrivaient, le nombre des espèces d'animaux s'est considérablement accru, par suite des voyages de découverte dans toutes les parties du monde ; mais comme ce nombre est loin d'avoir doublé, et comme il leur restait encore beaucoup d'espace dont ils ne savaient trop que faire, il s'ensuit qu'en rétablissant les calculs sur de nouvelles bases, on en trouverait encore de surplus pour les espèces inconnues jusqu'à ce jour, et dont le nombre doit être maintenant considérablement restreint (1).

(1) Il est facile de donner ces mesures avec une précision rigoureuse, pourvu qu'on admette, ce qui d'ailleurs ne paraît pas soulever de contestations parmi les savants, que la coudée des Hébreux était la même que celle des Egyptiens. C'était de l'Egypte, en effet, que les Juifs avaient emporté toutes les notions relatives aux arts et aux sciences, puisqu'on les voit, quelques semaines seulement après leur sortie, se livrer à des travaux d'art qui supposent une grande habileté et de la science acquise, tels que ceux du tabernacle et de l'arche d'alliance,

Or la coudée égyptienne, mesurée au nilomètre d'Eléphantine, est de 527 millimètres. L'étalon du musée de Turin, retrouvé dans les ruines de Memphis, est de 523 millimètres, $\frac{524}{1000}$; le musée égyptien du Louvre possède un second étalon, qui porte l'inscription de *mesure royale*, et qui est de 525 millimètres. (*V.* le *Mém. sur la coudée septenaire des Egyptiens* de P. S. Girard, dans les *Mém. de l'acad. des Sciences*, t. IX.)

En s'arrêtant à cette dernière indication, l'arche aurait eu 157 mètres de longueur, 26 de largeur et 15 de hauteur, ce qui ne diffère pas d'une manière considérable des mesures précédemment indiquées.

(1) En effet, les mesures qui viennent d'être indiquées donnent 2,211,000 pieds cubes, ou 2,060,000 de capacité, en déduisant la somme du 151,934 pour l'épaisseur des bords que nous supposons d'un pied, ce qui est probablement exagéré.

Le nombre total des individus renfermés dans l'arche, tant en hommes qu'en animaux, ne peut être porté à plus de 4600, et doit même être inférieur, vu celui des espèces connues.

Le chien de moyenne taille peut être pris pour terme moyen de grandeur, parce que s'il y a cinquante ou cent races d'animaux d'un volume plus considérable, tels que la brebis, le cheval, l'éléphant, il y en a infiniment plus d'un moindre volume ; or, pour le loger, il suffit d'un espace d'un mètre cube, soit 27 pieds ; ce qui donne pour les 4600

La difficulté pour Noé de rassembler des animaux des quatre parties du monde serait plus grande que celle-ci, si la main de Dieu n'eût pas été avec lui. Cependant n'est-ce pas une erreur de se figurer le monde antédiluvien tel qu'est le monde d'aujourd'hui? Les mers étaient-elles où elles sont, les climats étaient-ils ce qu'ils sont, la zone torride était-elle si brûlante, des glaces éternelles occupaient-elles les deux pôles et le sommet des montagnes? les animaux qui habitent maintenant les régions polaires ne pouvaient-ils vivre alors auprès de ceux qui ne se trouvent qu'aux régions tropicales? le long séjour que toutes les races ont fait depuis le déluge, chacune dans leur climat adoptif, n'a-t-il pas autant contribué, plus même peut-être que leur propre nature, à les réduire dans les conditions où nous les voyons maintenant? Questions insolubles, et qu'on serait tenté de résoudre dans un sens opposé aux données de la nature telle que les siècles l'ont faite, si on vient à considérer qu'il périt peut-être au déluge plus de races qu'il n'en a été conservé. Cette simple observation porterait à croire que Noé n'introduisit réellement dans l'arche qu'autant d'animaux qu'il en avait autour de lui, et pour ainsi dire sous la main.

Combien d'espèces d'animaux fossiles, en effet, dont les congénères n existent plus sur le globe, le savant Cuvier n'a-t-il pas reconnues et décrites dans ses recherches sur les ossements fossiles! il suffit de rappeler les mastodontes de quatre ou cinq espèces, les lophiodons, les palæothériums, les anoplothériums, les élasmothériums, chacun de plusieurs espèces, sans faire mention des variétés détruites de races encore existantes? Il est bon de se rappeler aussi que parmi les animaux fossiles qu'on découvre encore tous les jours, il en est un grand nombre dont l'organisation diffère de celle des animaux subsistants, au point que la même espèce qui ne peut vivre maintenant que dans un climat spécial, a pu s'étendre alors dans plusieurs; c'est ainsi que des espèces à poil ras sont laineuses vers les pôles; les éléphants, par exemple, qu'on trouve souvent en Sibérie et dans le Groenland, où nos espèces modernes ne sauraient vivre, y sont recouverts d'un poil épais.

La science, à mesure qu'elle progresse, tend à rendre raison de tout, et à lever les difficultés que le demi-savoir avait fait naître; encore quelques pas, et la Bible aura raison sur tous les points.

Les écrivains ne sont guère d'accord sur le temps employé par Noé à la construction de l'arche; cent vingt ans, selon les uns; soixante-dix-huit, selon les autres; cinquante-deux, selon d'autres encore; mais l'opinion la plus commune est qu'il y passa cent ans, et c'est celle d'Origène, de saint Augustin, de Rupert, de Salien, de Sponde et des plus savants commentateurs. Cependant ils s'appuient sur une supposition plutôt que sur le texte de la Genèse, qui ne dit rien de précis à cet égard; savoir, qu'il fut aidé par le travail de ses trois fils, qu'il eut à l'âge de cinq cents ans, et qu'il n'entra lui-même dans ce vaisseau qu'à l'âge de six cents ans; or, il faut bien, dit-on, cent ans à quatre personnes pour construire un bâtiment tel que l'arche. Mais c'est là une hypothèse purement gratuite; car il n'est dit nulle part dans l'Ecriture, que Noé l'ait construite seul avec sa famille. Cette famille n'était pas seule au monde, et de ce qu'elle a seule été sauvée, on ne peut rien conclure, sinon qu'elle était la seule que Dieu voulût réserver.

Et, quant à l'espèce du bois dont l'arche fut faite, si c'était du buis, du cèdre, du cyprès ou du peuplier, c'est une question plutôt du temps passé que du temps présent; car personne n'aime plus à disserter maintenant sur l'inconnu, et sans autre profit que de dire de savantes choses à l'occasion d'un sujet donné, insoluble ou non. L'Ecriture parle de bois *gopher* . les Septante ont tra-

individus 124,200 pieds cubes. Portons-le à 200,000, et ne marchandons par l'espace, il reste encore 1,924,886 pieds cubes, pour loger les provisions, soit environ 40,000 tonneaux d'arrimage en terme de marine.

On le voit, ce n'est pas l'espace qui manque, et encore il est facile de l'amplifier, car on pourrait déduire plus de cent races sur le nombre total; en effet, beaucoup d'insectes vivent également dans l'eau et à l'air libre, soit dans leur état d'embryon, de chrysalide ou même dans leur état normal. Les insectes pullulent en Egypte et dans les pays inondés par les fleuves à débordements périodiques, aussitôt que l'inondation cesse. On pourrait déduire encore beaucoup de reptiles, qui vivent volontiers dans l'eau, pourvu qu'ils puissent aller respirer de temps en temps à la surface; les amphibies à plumes ou quadrupèdes; toutes les espèces qui ont pu se prendre à des corps flottants; un certain nombre de rongeurs, qui ont la faculté de se conserver sous l'eau. Les milliards de rats, de souris, de loirs, qui désolent les prairies du bord du Nil un mois ou deux après le retrait des eaux, et qui dans certaines années causent un préjudice comparable en quelque sorte aux plaies décrites par Moïse, en fournissent un exemple incontestable. Et si on admettait le système de ceux qui prétendent que le déluge a eu lieu par suite de l'accélération du mouvement de rotation du globe, il serait plus facile de concevoir encore la manière dont tant d'espèces d'animaux auraient pu se conserver hors de l'arche, puisque la durée de l'inondation, tout en comptant autant de jours, serait réduite de moitié, et qu'ainsi la cime des montagnes n'aurait été submergée que pendant un temps fort restreint. L'histoire des naufrages, entre autres de celui de la Méduse et de la Nathalie, nous apprennent que l'homme lui-même peut vivre dix ou douze jours au milieu des flots, sans autre toit que le ciel, sans autre support qu'une glace flottante ou un radeau : que serace d'un grand nombre d'espèces parmi les animaux. Nous ne disons pas ceci pour rendre la conservation des êtres vivants plus facile à Dieu, mais pour montrer que les prétendues impossibilités mises en avant par les adversaires de la Bible, ne sont que des chimères. Au lieu donc que l'arche dût être trop petite, nous serions tenté de la trouver beaucoup trop grande, et porté à croire que la coudée dont parle Moïse, a été évaluée trop haut. Les paroles de Moïse qui dit *tous les animaux vivants*, ne sauraient faire objection pour qui connait le génie de la langue hébraïque.

duit par bois équarri; Onkélos et Jonathan, par bois de cèdre; saint Jérôme, par bois taillé, et ailleurs, bois goudronné, ce qui est bien différent.

Une difficulté plus sérieuse, et réellement digne d'occuper la plume des exégètes, est celle qui résulte du passage de la Bible relatif au nombre des animaux admis dans l'arche. Selon le récit de Moïse, Dieu dit à Noé : « Vous ferez entrer dans l'arche, de tous les animaux purs sept et sept, mâles et femelles; et de tous les animaux impurs deux et deux, mâles et femelles. » (*Gen.*, VII, 2.) Est-ce à dire sept couples des espèces pures et deux couples des espèces impures; ou bien sept animaux purs et deux animaux impurs de chaque espèce, dont un mâle et une femelle? Et si l'on demandait pourquoi le septième de chaque espèce d'animaux purs, qui n'aurait pas eu son pareil de la même espèce, il serait facile de répondre que c'était dans la prévision du sacrifice que Noé devait offrir après le déluge. La comparaison des divers textes ne fournit ici aucune lumière: le texte hébreu dit : « Vous prendrez des animaux purs sept, mâles et femelles, et des animaux impurs deux ; » sans répéter les mots mâle et femelle. Si on veut tenir un grand compte de cette légère différence, et se rappeler que Noé devait offrir à la sortie de l'arche un animal pur de toutes les espèces, on sera porté à conclure qu'il faut entendre sept animaux purs et non sept couples, deux animaux impurs et non deux couples; mais cette conjecture nous semble étayée sur un faible appui; c'est au surplus le sentiment de l'historien Josèphe, de saint Chrysostome, de Théodoret, de saint Jérôme, de saint Augustin et de la plupart des commentateurs.

La qualification d'animaux purs et d'animaux impurs ne présente pas de difficultés sérieuses; on sait ce que Moïse entendait par là : les animaux purs sont ceux qui jouissent de la faculté de ruminer, et qui ont la patte fourchue ; tous les autres, ainsi que les reptiles, sont impurs : parmi les oiseaux, tous ceux qui vivent de proie, ou qui sont simplement carnassiers, sont classés parmi les impurs. « Le nombre des hommes qui devaient entrer dans l'arche, dit dom Calmet, fournit même aux critiques matière à dispute. Si l'on s'en tenait au texte de Moïse et à celui de saint Pierre, il n'y aurait pas la moindre contestation ; car Moïse dit expressément que Noé entra dans l'arche, lui, sa femme, ses trois fils et leurs trois femmes; et saint Pierre dit qu'il n'y eut que huit personnes sauvées des eaux du déluge : *in qua pauci, id est octo animæ salvæ factæ sunt.* Mais l'esprit humain, fécond en imaginations, et toujours curieux et inquiet, a bien su augmenter ce nombre. Quelques-uns ont cru rendre en cela service à Dieu, s'imaginant que huit personnes ne suffisaient pas pour subvenir aux besoins de tant d'animaux. D'autres se sont imaginé que ce serait donner des bornes trop étroites à la miséricorde de Dieu, que de dire qu'il n'avait sauvé du déluge que huit personnes. Mahomet, dans l'Alcoran, dit que Noé, étant monté sur le toit de l'arche, criait aux hommes incrédules, Embarquez-vous, au nom de Dieu; et pendant qu'il leur disait ces choses, l'arche s'avançait et s'arrêtait par l'invocation du nom du Seigneur. Dieu lui avait ordonné de recevoir dans l'arche ceux qui s'y présenteraient, même les infidèles : mais il lui avait prédit qu'il y en aurait fort peu. Les interprètes mahométans croient qu'outre les huit personnes dont nous avons parlé, il y en entra encore soixante-douze, tant des enfants de Noé, que de leurs domestiques. Il n'y eut, selon l'Alcoran, de toute la famille de Noé, que le seul Chanaan, son petit-fils, qui refusa d'y entrer, et qui fut englouti par les flots.

« Quelques rabbins enseignent qu'un roi de Basan se sauva des eaux du déluge, s'étant mis à cheval sur le toit de l'arche: d'autres veulent que Philémon, prêtre égyptien, et sa famille, s'y réunirent avec Noé. La sibylle de Babylone dit qu'elle y fut préservée avec son mari : fables. »

L'arche s'arrêta, dit Moïse, sur le sommet d'une des montagnes d'Arménie (Voy. *Genes.* c. VIII, ỳ 4). C'est de là que Noé descendit, et c'est à l'orient de cette montagne qu'il établit sa première demeure.

Les traditions orientales n'ont point varié à cet égard, et les peuples de l'Arménie ont toujours montré et montrent encore le mont Ararat, comme devant recéler dans ses cimes glacées, au milieu de ses neiges perpétuelles, ce fameux vaisseau, ou du moins ses débris. Mais, quoi qu'en aient dit certains voyageurs, principalement les plus anciens, c'est un fait qui ne saurait guère être vérifié, parce que l'ascension du mont Ararat est rendue difficile par un double obstacle : d'abord celui de la température, et ensuite celui de l'escarpement (1).

Si on en croit Tavernier, le mont Ararat est couvert, dans ses régions habitables, d'un grand nombre de monastères, que les Arméniens appellent *Mesesoussar*, mot qui voudrait dire la descente de l'arche; et le nom de la ville de Nakschivan, bâtie à trois lieues de la montagne, et qui a la prétention d'être la plus ancienne ville du monde, signifierait également un vaisseau arrêté. Mais ces traditions sont combattues par d'autres traditions analogues, relatives au mont Giouda, dans le pays de Moussal, en Mésopotamie, recueillies par d'Herbelot dans sa *Bibliothèque orientale.*

Quelques auteurs, s'appuyant sur une médaille frappée en l'honneur d'Adrien, qui représente le fleuve Marsyas avec ces mots : *Médaille des habitants d'Apamée, l'arche et le fleuve Marsyas*, et sur quelques vers sibyllins, fort anciens, mais sans aucune authenticité, ont cru que le mont Ararat est aux

(1) Cependant une ascension a eu lieu, dit-on, en 1830, au milieu d'efforts et de dangers inouis. Le voyageur n'a rien trouvé sur la cime qu'il a visitée. (*V. Dict. de la Bible*, art. *Ararat.*)

sources du fleuve Marsyas, sur les confins de la Phrygie. Mais ce sentiment n'est pas soutenable, puisque Moïse parle nommément de l'Arménie.

(*Voy.* l'art. DÉLUGE.

ARDENTS (le Miracle des). (Extrait de la relation d'un moine génovéfain, publiée par les Bollandistes, à la suite de la Vie de sainte Geneviève.) Voy. *Acta Sanctorum*, 3e jour de janvier.

Sous le règne du très-puissant prince Louis (1), roi des Français, fils du roi Philippe, tandis que le pays oubliait, au sein d'une paix profonde, les fureurs de la guerre et les maux qu'elle entraîne après elle, au moment où il semblait que la justice et la piété dussent renaître comme dans les jours anciens, on vit au contraire les hommes se livrer sans frein aux plus grands désordres et à l'immoralité, semblablement au cheval et au mulet, qui n'ont point d'intelligence. Car l'esprit méchant ayant aperçu le désœuvrement d'une société dont il avait éloigné l'ardeur belliqueuse, il prit avec lui sept autres esprits plus méchants que lui, ils y firent leur demeure, et le dernier état devint pire que le premier. De nouveaux crimes s'ajoutant aux anciens, il arriva, selon la parole du Prophète, que le sang toucha le sang. Le peuple français, glissant donc rapidement sur la pente du vice jusqu'aux portes de l'enfer, le miséricordieux Jésus, qui était venu une première fois dans sa charité pour sauver le monde, revint une seconde fois armé des verges de sa justice, pour punir dans le temps ceux qu'il voulait épargner dans l'éternité, afin que les mêmes n'eussent pas à subir deux fois la tribulation, suivant l'expression du Prophète. Si donc il affligea les corps, ce n'était que pour vivifier les âmes; il frappa la chair, pour épargner l'esprit; selon ce qui est écrit, que le père flagelle les fils auxquels il veut faire miséricorde, éteignant tout à la fois les feux de la concupiscence et ceux de la géhenne éternelle..... C'est ainsi que le Seigneur flagella le royaume de France, en consumant par cette ardeur que les naturalistes ont nommée le feu sacré, suivant la manière de parler qui consiste à appeler d'un nom semblable des choses différentes, des membres que les misérables humains avaient livrés à l'injustice, et iniquement abandonnés à l'iniquité. Car si cette déplorable contagion punit grièvement des coupables, ce ne fut que pour mieux faire comprendre combien il est criminel de se révolter contre Dieu, et par quels supplices doit être expiée l'iniquité. Les médecins s'opposent en vain aux progrès de la maladie, ils emploient inutilement leur savoir et leur habileté; tout cela ne sert de rien, car le doigt de Dieu était là, et il n'y a point d'habileté contre le Seigneur. Du milieu de cette grande tribulation, les hommes élevèrent la voix vers le ciel, mais ils n'en furent point exaucés; car Jésus dormait, et leur voix ne pouvait rompre son sommeil, puisqu'ils n'étaient point de ses disciples. La main du Seigneur s'appesantissant donc sur eux de jour en jour davantage, ils apportèrent leurs malades, non pas seulement des lieux voisins, mais même des contrées éloignées, à l'église de la bienheureuse vierge Marie, Mère de Dieu, située dans la ville de Paris; et cette église s'en trouva tellement encombrée, qu'il restait à peine un petit passage pour les fidèles qui venaient à l'oblation, et les clercs qui avaient leur office à accomplir. Et il fallut bien supprimer en partie les divins offices, car les fils d'Israël, sous l'oppression de cette nouvelle captivité, furent contraints de suspendre les sons joyeux de leurs instruments de musique, et de remplacer, comme autrefois à Babylone, les cantiques du Seigneur par des lamentations. Et la vengeance divine croissait en effet de jour en jour, et rendait avec usure aux superbes le prix de leur orgueil.

En ce temps-là, Etienne, évêque de ladite ville, rehaussait de l'éclat de ses vertus l'éclat du sacerdoce; on ne vit jamais un prélat plus pieux, plus charitable, plus hospitalier. L'âme profondément troublée à la vue de ce grand fléau, rempli de sollicitude pour le salut du peuple qui lui était confié, il résolut d'établir des jours de processions et de pénitence, afin d'accomplir de solennelles expiations, et de transporter à l'église de la bienheureuse Marie les reliques des saints, pour que leurs intercessions obtinssent du Seigneur la rémission des péchés et la cessation du fléau. Les peuples s'empressèrent de faire ce que l'évêque avait ordonné, et d'accomplir les jeûnes; mais, nonobstant le jeûne, il se passa bien des jours avant qu'ils ne fussent exaucés, parce que le miracle était réservé à l'intercession de la bienheureuse vierge Geneviève. Cependant, cette humble vierge, afin que le miracle ne pût lui être personnellement attribué, refusa de l'accomplir en son nom et dans sa propre église. Elle voulut, dans son humilité, que tout l'honneur en revînt à la très-sainte Mère de Dieu, et que celle-ci en fût l'auteur, tandis qu'elle n'en serait elle-même que l'intermédiaire. Mais disons la manière dont le miracle s'opéra; peu de mots suffiront.

Lorsque tout le monde désespérait du salut public, ledit évêque se souvint que la bienheureuse vierge Geneviève avait préservé la ville de Paris de l'invasion des barbares, qu'elle avait merveilleusement arrêté l'inondation de la Seine, et fait rentrer ce fleuve dans son lit. Encouragé par l'exemple des faveurs anciennes à en espérer de nouvelles, il prit avec lui des personnes religieuses et vint à l'église de ladite vierge. Là, il réunit les frères en chapitre, leur remit sous les yeux l'imminence du danger et les ravages du fléau; il exposa tout ce qu'il espérait de la clémence et de la puissance de la bienheureuse vierge. Mais comme sa juridiction épiscopale expirait aux portes du monastère, il dut se contenter d'adresser aux religieux d'humbles prières, pour les engager à subvenir aux nécessités publiques, en consentant que les reliques de la sainte fussent

(1) Louis le Gros, en 1131.

portées au milieu des malades. Sa voix était pleine de larmes, et sa parole entrecoupée de sanglots, car sa participation aux douleurs d'autrui n'était pas seulement apparente; il supportait en lui-même la moitié des maux dont ses frères étaient frappés. La pieuse demande de l'évêque fut accueillie avec une faveur d'autant plus unanime, qu'il fit intervenir sa charité beaucoup plus que sa dignité.

L'évêque et les chanoines convinrent donc ensemble du jour auquel la bienheureuse vierge Geneviève serait portée processionnellement avec solennité, et priée d'intercéder auprès de Dieu pour le peuple; selon qu'il est écrit, Usez de toute l'influence de votre beauté, car il est dit également : le roi s'est laissé séduire à vos charmes. Ainsi, un mandement de l'évêque, promptement divulgué dans tout le diocèse, ordonna un jeûne universel à jour fixe, et détermina la solennité. Chacun se crut aussitôt sauvé, tant la réputation de la bienheureuse vierge était grande en fait de miracles. Cependant, on avait choisi dans la famille de la divine vierge les religieux de la piété la plus fervente, afin de les préparer à porter sur leurs épaules le fardeau de celle qu'ils portent habituellement dans leur cœur; on les avait sanctifiés par des jeûnes et des oraisons, purifiés par des ablutions, revêtus d'habits blancs, comme il convient à la pureté d'une vierge. Enfin, le jour désiré vint à luire; des religieux désignés pour cet office descendirent pieusement les saintes reliques, tandis que leurs frères demeuraient humblement prosternés et en oraison. Ils étaient encore dans cette posture et tout baignés de larmes, lorsque ledit évêque arriva à la tête de la procession solennelle du clergé et d'une multitude innombrable de peuple qui était accourue à la solennité. Car c'est une coutume aussi inviolable qu'elle est ancienne, de ne laisser jamais sortir les reliques de Geneviève, à moins qu'on ne vienne les chercher et les ramener avec une grande pompe. La procession ayant donc été ordonnée selon l'usage, et les hommes désignés portant sur leurs épaules le fardeau de leur bienheureuse Patronne, nous nous mîmes en route vers le but de nos espérances; mais nous marchâmes avec moins de promptitude que ne l'auraient désiré les pauvres malades dont la voie se trouvait jonchée; car l'évêque jugea à propos de différer un tant soit peu le moment si ardemment attendu de leur guérison, afin de mieux constater le miracle, en faisant compter auparavant le nombre des malades. Pieux délai, qui ne différa la guérison d'un moment, que pour mieux en maintenir à perpétuité la mémoire.

Lorsque enfin la vierge sainte entra dans la basilique de la bienheureuse Mère de Dieu, le Seigneur, se réveillant comme d'un assoupissement, se leva, commanda à la maladie, et il se fit une grande tranquillité. A l'exception de trois, tous les malades furent guéris instantanément à la présence du saint corps, par un miracle pareil à celui qui s'accomplit pour la femme hémorroïsse, lorsqu'elle toucha la frange du vêtement du Seigneur. Les malades guéris étaient au nombre de cent. Quant aux trois qui ne le furent pas, on ne peut en assigner d'autre raison, sinon que tous n'eurent pas également la foi. Le Seigneur dit en effet au centurion : Qu'il vous soit fait selon que vous avez cru. Ils servirent, du moins à leur manière, à rendre le miracle plus évident. Mais si nous voulions conduire ce récit jusqu'à ses dernières conséquences, il nous serait facile de démontrer que ce ne fut pas seulement à cent personnes que la bienheureuse vierge rendit la santé, mais à tout le royaume; car tout le monde était atteint soit par la maladie, soit par la crainte de la mort, chacun attendant d'heure en heure le moment où la terrible sentence allait lui être signifiée. Mais la charité de la pieuse vierge bannit en même temps la mort et la crainte de la mort, et ce ne fut pas un moindre miracle de tuer la maladie que de guérir les malades. Il convenait à celle qui était demeurée tout entière incorruptible, de sauver de la corruption le peuple tout entier. Les contraires se trouvèrent encore cette fois guéris par les contraires, car la présence du corps virginal bannit la corruption qui souillait des membres humains déjà consumés en partie. La rigueur du mal céda à la douceur de l'huile. Car elle offrit à Dieu, pour le salut du peuple, la fleur de la virginité et l'huile de la chasteté; d'où il advint que la rémission de nos péchés lui fût accordée, et que le diable, notre adversaire, s'enfuit, sans attendre l'effet de la puissance de la divine vierge....

L'évêque et le clergé, témoins du miracle, voulurent aussitôt entonner, selon l'usage de l'Eglise, les louanges de la vierge sainte, mais les clameurs de la multitude et l'émoi populaire ne leur en laissèrent pas la faculté, et leur voix ne put jamais dominer la voix de la foule. Ils joignirent donc leurs acclamations à celles de la multitude, et proclamèrent aussi le miracle par leurs cris et leurs larmes; la meilleure manière, en effet, de rendre à Dieu de dignes actions de grâces, consiste dans la componction du cœur et les éclats de la voix; puisqu'un prophète a dit : Servez Dieu avec crainte, et publiez hautement ses louanges dans l'agitation. Il est écrit pareillement : Vous puiserez joyeusement les ondes aux sources du salut. Or, après qu'il se fut écoulé de longues heures au milieu de ces clameurs et de ces réjouissances, nous entendîmes d'impies réclamations de la part de gens qui voulaient que la bienheureuse Geneviève ne fût plus reportée en son premier lieu, mais qu'elle restât au sein de la cité pour la protéger. Effrayés de pareilles demandes, et afin d'échapper aux menaces de ces gens inconsidérés dans leur piété, nous nous empressâmes de regagner notre monastère, sans quitter un seul instant de nos yeux et de nos mains les précieuses reliques. Mais nous fûmes obligés de pénétrer à travers des masses de peuple si compactes, que la nuit se fit très-profonde,

avant qu'il ne nous fût possible de replacer en son lieu la vierge sainte.

Le pape Innocent (1) d'heureuse mémoire, étant venu, l'année suivante, en ces mêmes lieux, et ayant entendu le récit du miracle, il en rendit grâces à la vierge, et voulut que le souvenir en fût consacré à perpétuité par des actions de grâces annuelles. Que personne ne révoque en doute le récit que nous venons de faire, car nous rapportons ce fait non pas comme simple auditeur, mais comme témoin oculaire. Que ceux-là principalement le croient, qui ont confiance dans les suffrages de la bienheureuse vierge, de crainte qu'ils ne soient rejetés parmi le nombre de ces impies qui n'ont pas voulu croire, même après avoir vu.

Tel est le récit d'un témoin occulaire, récit dont la touchante naïveté est bien faite pour obtenir une créance absolue. Cependant nous l'aurions passé sous silence, si le monument qui devait perpétuer à tout jamais le souvenir du miracle n'eût été là pour lui servir de garantie. L'Eglise de Paris n'a cessé depuis lors d'en célébrer la fête commémorative le 26 novembre de chaque année, sous le titre de Sainte-Geneviève-des-Ardents. Nous ne parlons pas des monuments matériels élevés dans les siècles postérieurs, tels que églises ou autels, parce que, n'étant point contemporains, leur autorité est d'une moindre valeur.

ARUSPICINE, art de prophétiser l'avenir par l'aspect des événements qui s'accomplissaient dans un quart déterminé de l'horizon, autant que l'œil pouvait les apercevoir. Il résulte de cette définition que les oiseaux donnaient presque d'une manière exclusive la réponse aux questions proposées, car en se plaçant sur un point élevé, et en regardant l'espace dans une seule direction, l'événement le plus ordinaire est le vol des oiseaux qui le traversent; aussi l'Aruspicine, nommée encore science des augures, consistait-elle principalement dans l'explication du vol ou du chant des oiseaux, considérés comme une prédiction de l'avenir.

Les Romains et les Etrusques, leurs ancêtres et leurs docteurs dans tous les genres de superstitions, attachèrent une grande importance et une grande valeur à ce genre de prophétie, autant qu'il est permis d'en juger par les conditions qu'ils exigeaient des augures, la solennité dont ils environnèrent l'exercice de leur ministère, les priviléges et les honneurs dont ils en comblèrent l'exercice. La fonction augurale était à la constitution religieuse du peuple romain, ce qu'est le ciment à un édifice; et au civil le *lituus* était le sceptre qui gouvernait la république.

Dès la fondation de la ville, Romulus établit autant d'augures que de centuries, c'est-à-dire trois. Plus tard on en vit quatre et même cinq, et ce nombre s'accrut encore, puisqu'il fut décidé par un sénatus-consulte que le collége des augures ne devrait jamais être composé de plus de neuf membres cela antérieurement à la première guerre Punique. Il paraît qu'il en fut ainsi jusqu'au temps de Sylla, qui le porta à vingt-quatre.

Interprètes des dieux immortels, les augures prenaient rang dans le sénat en vertu de leurs fonctions; comme les rois, ils dictaient des lois et donnaient des ordres; ou plutôt, c'était dans l'origine une fonction toute royale. Romulus se l'attribua, et ses successeurs l'imitèrent. Dès les temps les plus anciens, six jeunes hommes, choisis au sein des plus nobles familles, étaient constamment entretenus aux frais de la république dans le célèbre collége de Fésules, pour y apprendre l'art augural. Mais ce n'était pas assez; il avait été pourvu par la loi à ce que toutes les questions embarrassantes fussent soumises à la décision des savants de cette académie : *Prodigia et portenta ad Etruscos aruspices, si senatus jusserit, deferunto.* Que les princes s'instruisent dans cet art, continue la même loi; qu'on sacrifie aux dieux qu'ils auront désignés; qu'on expie, suivant leurs ordres, les foudres et les prodiges; qu'on garde leurs auspices, qu'on se soumette à leurs commandements: *Etruriæ principes disciplinam discunto; quibus divis decreverint, procuranto; iisdem fulgura et ostenta pianto; auspicia servanto; auguri parento.*

Le choix des augures se faisait dans le sein même du collége; mais il devait être ratifié par les comices; les augures absents pouvaient voter par procureur, ainsi qu'il fut établi par la loi Julia. L'augure, une fois confirmé dans sa nouvelle dignité par la ratification du peuple, était installé dans ses fonctions avec une grande solennité, et dès lors il était augure à toujours. Rien ne pouvait lui ravir ce titre, seulement il suspendait ou cessait l'exercice de ses fonctions, s'il en devenait indigne par quelque souillure légale, ou par quelque infirmité; car une condition essentielle pour pouvoir augurer, était de bien se porter, et de conserver intacte la beauté des formes corporelles. Il en était de même des animaux blessés, languissants ou malades : ils ne formaient point augure.

Les fonctions augurales ne se bornaient pas à l'observation du vol et du chant des oiseaux; l'augure devait observer également les signes, les prodiges, les événements singuliers ou extraordinaires, assister aux sacrifices, avoir l'œil à tout et à toutes choses, afin de prévoir les biens et les maux que le ciel annonçait à la patrie ou à ses membres, d'en avertir à propos, ou de détourner les malheurs par des lustrations et des expiations. La loi augurale avait prévu minutieusement tous les cas où l'intervention de l'augure était nécessaire, et où son attention devait se tenir en éveil. Un augure ne pouvait décider seul; la décision appartenait au collége, auquel toute observation était rapportée.

Les augures ratifiaient l'élection des magistrats, ou l'annulaient; ils pouvaient convoquer les comices, les dissoudre, ou invalider leurs décisions.

L'augure, revêtu de l'ample toge augurale bordée en pourpre, la tête couverte, et, après

(1) Innocent II.

avoir préalablement offert un sacrifice aux dieux, se plaçait sur une éminence, ou même au sommet du Capitole, s'il prenait les augures pour une affaire publique. Il se tournait vers l'Orient, récitait lentement et en chantant une longue prière, qu'un ministre inférieur, faisant la fonction de souffleur, lui lisait mot à mot, afin qu'il ne fût pas exposé à omettre quelque chose du rite sacré; ensuite il divisait le ciel avec le *lituus*, en traçant une ligne de sa droite à sa gauche, puis une seconde devant lui, perpendiculairement à la première; de cette sorte, l'horizon se trouvait partagé en trois grandes sections; l'augure n'avait à s'occuper ni de celle qui se trouvait en arrière, ni de celle qui était à sa droite; il fixait uniquement son attention sur celle qui se trouvait à gauche, et qui se nommait le *temple*. La cause de ce choix est facile à énoncer et à comprendre : les dieux regardant de l'Orient vers l'Occident, ce qui est à la gauche d'un homme qui regarde de l'Orient vers l'Occident, est à la droite des dieux. L'augure devait avoir gardé la continence, s'être purifié par un bain, et avoir mangé le cœur d'un corbeau ou d'un pivert. Le *lituus* était un bâton sans nœuds, retourné en forme de crosse.

Les augures solennels ne pouvaient se prendre que pendant les six premiers mois de l'année, la première moitié du jour; le grand pontife ne pouvait augurer en dehors des murs de Rome; le chef du collége augural devait seul connaître de l'état du ciel, et désigner les jours propices; les lieux propres à augurer se reconnaissaient à certains signes; on les nommait *tesqua*. Aucun spectacle funèbre ne devait attrister les yeux de l'augure pendant la durée de ses fonctions; rien de funèbre ne devait avoir souillé ses mains depuis sa sortie du bain; il devait revenir au collége sans avoir traversé aucun ruisseau ni aucune rivière, autrement la vertu augurale l'aurait abandonné là; il y avait, le cas échéant, des formalités mystérieuses à remplir.

L'augure devenait *caduque*, c'est-à-dire était révoqué, par un augure contraire d'un degré supérieur : par exemple, celui de la colombe ou de la corneille par l'aigle, et celui de l'aigle par le grondement de la foudre. Certains oiseaux faisaient augure par leur chant : on les nommait *oscines;* certains autres le formaient par leur vol : on les nommait *præpetes*. La foudre se dirigeant de gauche à droite, et l'aigle se dirigeant de droite à gauche, formaient toujours un augure favorable; ces observations étaient appuyées sur des raisons mystérieuses.

On rangeait parmi les *præpetes* l'aigle, le vautour, la buse, l'orfraie et l'épervier; l'augure était toujours favorable lorsqu'on les voyait planer immobiles au sommet des cieux, ou bien lorsqu'on pouvait entendre le sifflement de leurs ailes au milieu d'une course rapide.

Chacun des oiseaux connus en Italie était ainsi noté en bien ou en mal, suivant la partie des cieux d'où il venait, le point d'où la voix se faisait entendre, la compagnie dans laquelle il se trouvait. Mais il y en avait dont l'apparition était toujours d'un funeste augure, tels que le milan, la grue et le hibou. L'apparition de certains quadrupèdes ou l'audition de leur cri, formait aussi un augure tantôt contraire, tantôt favorable. Le lion, le renard, le chien, donnaient souvent un bon augure, l'âne, rarement, et jamais les animaux rongeurs.

Au reste, la science augurale était bien rarement arrêtée sur aucun point; car, si l'augure était obligé de donner à l'avance son avis, les événements venant souvent ensuite lui donner un démenti, il était obligé d'en tenir compte dans la suite, et de corriger ses premiers préjugés, conformément aux faits qui s'étaient produits. L'art augural était donc une science de déduction, mais avec deux vices radicaux : le premier de conclure d'un fait accidentel à un autre qui n'y avait ni liaison ni rapport; le second, de conclure du particulier au général. On en trouverait même un troisième, non moins grave, savoir : une supposition gratuite, pour parler toujours le langage de l'école; car c'en était bien une de croire qu'il tonnait ou qu'il grêlait à cause du fait civil ou politique plus ou moins important que l'augure avait dans l'esprit.

Il n'est pas difficile, toutefois, de remonter à l'origine de cet art frivole et trompeur, qui n'est qu'une exagération de données justes et précises, mais spéciales et bornées. Les animaux ont un instinct merveilleux pour pressentir les phénomènes atmosphériques; ils subissent les premiers l'influence de la température et des accidents si variés du firmament; la plupart sont doués d'une sensibilité exquise à l'endroit de la succession des saisons. Les oiseaux voyageurs sont les messagers les plus fidèles du printemps ou des frimats. La corneille, par son vol et son croassement, prédit la tempête, les oiseaux domestiques, par les heures de leur coucher, de leur lever, par leur empressement, leurs ébats, annoncent à l'homme des champs les jours sereins et les jours pluvieux. L'hirondelle, qui vole ordinairement dans les moyennes régions de l'air, s'élève parfois à la hauteur des nues, et parfois aussi rase la surface des eaux, suivant que l'insecte dont elle fait sa nourriture s'élève lui-même plus ou moins; or, cet insecte, dont une atmosphère humide est l'élément, suit dans ses ascensions les mouvements barométriques. Le crocodile s'avance dans les terres jusqu'où l'inondation doit arriver, la mouette apporte aux matelots le calme ou la tempête. Ces observations pourraient être multipliées à l'infini; mais elles ne doivent pas s'étendre au delà de l'influence matérielle que les phénomènes de la nature exercent sur les animaux, avant de se produire d'une manière sensible pour l'homme.

Mais l'homme, abandonné à sa propre sagesse, s'arrêtera-t-il dans ses voies? Non sans doute, pas plus que dans ses désirs. Son esprit a des bornes, ses désirs n'en ont point, et ils l'entraînent à leur suite dans

toutes les erreurs comme dans tous les égarements. Hirondelle volage, la poursuite d'un moucheron le fait errer sans règle dans l'espace. Il va, revient, descend, ou s'élève sans se reposer jamais ; et à la fin d'un siècle il serait aussi impossible de suivre tous les fils de la trame qu'il a ourdie, qu'il le serait à la fin du jour de reproduire la ligne que l'hirondelle a tracée dans la profondeur des cieux.

Les préjugés ridicules qui découlent de l'aruspicine sont loin encore d'être détruits parmi nous. Qui ne redoute le chant lugubre de la poule imitant la voix de son mâle, ou le cri plus lugubre encore de la chouette ? Qui n'a peur de la rencontre de certains animaux très-inoffensifs de leur nature ? Qui n'attache une signification prophétique à l'apparition des feux atmosphériques ?

L'homme a-t-il donc été fait pour l'illusion, et la sagesse est-elle un but qui fuit devant l'humanité, à mesure qu'elle le poursuit ?

(*Voy.* l'art. AUSPICINE.)

ASA (Prophéties qui le concernent). Asa, fils et successeur d'Abia, roi de Juda, renversa les autels des faux dieux, que son père avait érigés, et s'appliqua à bannir l'idolâtrie de son royaume. Dieu récompensa son zèle, en lui accordant une grande victoire contre Zara, roi d'Ethiopie, qui envahissait la Judée à la tête d'une armée d'un million d'hommes. Au retour de cette glorieuse expédition, le prophète Azarias, fils d'Obed, se présenta à sa rencontre, et lui dit : « Ecoutez-moi, Asa, et vous, Juda, et Benjamin ; le Seigneur a été pour vous, parce que vous êtes pour lui ; si vous le cherchez, vous le trouverez, mais si vous l'abandonnez, il vous abandonnera. Il s'écoulera de longs jours, pendant lesquels Israël, sans loi, sans prêtres pour le diriger, sera loin du vrai Dieu ; mais lorsque, dans leur angoisse, les Israélites reviendront vers le Dieu d'Israël, et le chercheront, ils le trouveront. Pendant l'intervalle, il n'y aura ni paix ni sécurité pour personne, les habitants de la terre seront partout dans la terreur. Il y aura des combats de nation à nation et de ville à ville, parce que le Seigneur lui-même sèmera les dissensions et la discorde. Pour vous, marchez avec courage, ne vous laissez point abattre, car vos travaux auront leur récompense (1). »

Encouragé par ce discours, Asa continua avec ardeur la restauration du culte du Seigneur, et acheva la ruine de l'idolâtrie. Il marcha pendant le reste de sa vie dans les mêmes voies ; cependant l'Ecriture lui reproche un dernier acte, qui fut frappé de la désapprobation divine, et lui attira une sévère réprimande. La trente-sixième année de son règne, voyant la ville de Rama assiégée par Baasa, roi d'Israël, il préféra acheter, au prix de tous ses trésors et de ceux de la maison de Dieu, l'intervention de Ben-Adad, roi de Syrie, plutôt que de faire lui-même la guerre. Obligé de voler au secours de ses Etats, envahis par Ben-Adad, Baasa quitta le siége de Rama. Asa convoqua aussitôt ses sujets à la démolition des travaux commencés par le roi d'Israël ; il en fit transporter les matériaux à Gabaa et à Maspha, qu'il environna de murailles, et s'applaudissait sans doute d'un succès acheté par de si faibles sacrifices, lorsque le prophète Hanani vint lui dire, de la part du Seigneur : « En mettant votre confiance dans le roi de Syrie, plutôt que dans le Seigneur votre Dieu, vous avez perdu l'occasion de détruire la puissance de la Syrie. Est-ce que les armées de l'Ethiopie et de la Libye, que le Seigneur a livrées entre vos mains, pour prix de la confiance que vous avez mise en lui, n'étaient pas beaucoup plus nombreuses et beaucoup plus puissantes en chariots de guerre et en cavalerie ? Le Seigneur est attentif à tout ce qui se passe dans l'univers, et il accorde le triomphe à ceux qui se confient en lui dans la simplicité de leur cœur. Vous avez donc agi d'une manière insensée ; et, puisqu'il en est ainsi, vous serez obligé de faire la guerre, à dater de ce jour (1). » L'auteur sacré nous renvoie, pour l'histoire de cette guerre, au *Livre des rois de Juda et d'Israël*, livre que nous n'avons plus, et se contente d'ajouter qu'Asa, irrité, fit jeter le voyant dans une prison, et persécuta en même temps un grand nombre de personnes ; il y a même lieu de croire qu'il s'endurcit dans le mal, car le même auteur nous apprend, comme une circonstance remarquable, qu'il ne recourut pas au Seigneur dans sa dernière maladie, et qu'il préféra se confier aux médecins, dont la science ne put le sauver.

ASCENSION, action de Jésus-Christ montant au ciel par sa propre vertu et puissance en présence de ses disciples, quarante jours après sa résurrection. Il n'en est pas de ce miracle comme de la plupart des autres miracles évangéliques, qui peuvent s'établir par une preuve juridique ; ici il n'y a que le témoignage intéressé des amis du Sauveur ; et peut-être les gens difficiles ne le trouveraient-ils pas suffisant. Mais la preuve

(1) Azarias autem filius Obed, facto in se spiritu Dei, egressus est in occursum Asa, et dixit ei : Audite me, Asa, et omnis Juda et Benjamin : Dominus vobiscum, quia fuistis cum eo. Si quæsieritis eum, invenietis : si autem dereliqueritis eum, derelinquet vos. Transibunt autem multi dies in Israel absque Deo vero, et absque Sacerdote et Doctore, et absque lege. Cumque reversi fuerint in angustia sua ad Dominum Deum Israel, et quæsierint eum, reperient eum. In tempore illo non erit pax egredienti, et ingredienti : sed terrores undique in cunctis habitatoribus terrarum : Pugnabit enim gens contra gentem, et civitas contra civitatem, quia Dominus conturbabit eos in omni angustia. Vos ergo confortamini, et non dissolvantur manus vestræ : erit enim merces operi vestro. (*II Par.* xv, 1-7.)

(1) In tempore illo venit Hanani propheta ad Asa regem Juda, et dixit ei : Quia habuisti fiduciam in rege Syriæ, et non in Domino Deo tuo, idcirco evasit Syriæ regis exercitus de manu tua. Nonne Æthiopes et Libyes multo plures erant quadrigis, et equitibus, et multitudine nimia : quos, cum Domino credidisses, tradidit in manu tua ? Oculi enim Domini contemplantur universam terram, et præbent fortitudinem his, qui corde perfecto credunt in eum. Stulte igitur egisti, et propter hoc ex præsenti tempore adversum te bella consurgent (*II Par.* xvi, 7).

générale par laquelle, à défaut de toute autre, on pourrait établir la divinité de la religion, conserve toute sa force. Si Jésus-Christ n'est pas monté aux cieux, ses disciples, qui l'affirment, sont donc des imposteurs; or, comment un imposteur mort, et une douzaine d'imposteurs vivants et du plus bas étage, ont-ils pu établir le christianisme dans l'univers? Car, enfin, ce n'est pas ici un fait minime, et l'imposture n'est pas une puissance, c'en est la négation.

Suivant les traditions les plus constantes, Jésus-Christ, montant au ciel, laissa sur la terre de divins vestiges, qu'on s'est plu à montrer ensuite d'âge en âge, ceux de ses pieds empreints sur le rocher d'où il bénit ses disciples, et d'où il s'éleva pour aller mettre son humanité sainte en possession de la gloire des cieux. Tous les Pères des premiers siècles en parlent de la même manière; saint Jérôme affirme qu'on les voyait encore de son temps. Le vénérable Bède, qui vivait en l'an 900, dit la même chose. Lorsque sainte Hélène entreprit, dans un intérêt de conservation et de piété, d'enfermer dans des monuments les lieux consacrés par les souvenirs encore si récents de l'Evangile, elle ne pouvait oublier celui-ci; aussi y fit-elle construire une magnifique église, sous le vocable de l'Assomption. Eusèbe, saint Jérôme, saint Paulin, Sulpice-Sévère, disent qu'on ne put jamais ni paver le lieu où les pieds du Sauveur avaient reposé, ni fermer la voûte au-dessus; mais c'est expliquer par un miracle puérile une pieuse et sainte pensée, dont le mot n'est pourtant pas difficile à trouver : était-il convenable de recouvrir d'une dalle de pierre ou de marbre, ou même d'une lame d'or, le lieu cent fois plus vénérable et plus précieux que le Dieu-homme avait sanctifié par l'attouchement de ses pieds; le lieu pour lequel seul l'église existait; c'eût été renfermer le diamant dans sa monture. Etait-il convenable d'occlure par une voûte le passage que Jésus-Christ avait tracé dans sa marche triomphante vers les cieux?

La piété des pèlerins et des croisés a toujours honoré d'un culte spécial ces sacrés vestiges. On en a enlevé par dévotion de grandes quantités de poussière et de fragments de pierre.

Les voyageurs de ces derniers temps parlent diversement de l'état présent des lieux. On croit qu'une des pierres, marquées du divin vestige, est conservée dans une mosquée de Jérusalem, sous la protection d'un grillage en fer; mais il est difficile de le savoir, puisque les chrétiens ne sont point admis à l'honneur de visiter les mosquées.

« De tout temps le mont des Oliviers a frappé l'imagination des chrétiens; dans les premiers âges de l'Eglise, on découvrait sur la montagne des feux miraculeux, et les pèlerins du IX^e^ et du X^e^ siècle croyaient y voir se renouveler la scène glorieuse de l'Ascension du Sauveur. Quelques-uns, arrivés sur la montagne des Oliviers, se prosternaient à terre, les bras en croix et versant des larmes, et demandaient à Dieu la grâce d'être délivrés de la prison du corps dans le lieu même d'où Jésus s'était élancé vers le ciel. Le chroniqueur Glaber nous parle d'un pèlerin d'Autun, nommé Lethbald, que Dieu appela dans le séjour des élus le jour même qu'il avait fait sa prière sur la montagne de l'Ascension. La procession des guerriers de la croix, avant le dernier assaut de Jérusalem, s'arrêta sur le mont des Oliviers; le seul aspect de la ville, du haut du mont sacré, dut enflammer l'enthousiasme héroïque des compagnons de Godefroi, bien plus que les discours des clercs et des évêques. Le mont des Oliviers est resté à Jérusalem comme une dernière gloire, comme un diadème radieux qui couronne encore la fille de Sion; la critique et le scepticisme, qui, en passant par la Judée, se sont complu à jeter de la confusion dans les lieux sacrés, déplaçant les uns, niant les autres, ne pourront jamais, je pense, étendre leurs ténèbres sur la montagne des Oliviers; le doute ne viendra point se mettre devant mon soleil, et je garderai sur ce mont mes illusions religieuses et poétiques. » Ainsi dit le docte Poujoulat dans la cent-cinquième lettre de sa *Correspondance d'Orient*.

Il est dans notre histoire nationale un pieux et doux souvenir, qui se rattache à cette sainte montagne. Charles VIII, envahissant l'Italie, se proposait de ne faire de Rome qu'une étape, d'où il s'élancerait vers l'Orient. Il voyait déjà dans sa pensée Jérusalem conquise, et sa tente dressée au pied du mont des Oliviers. Poëtes et prosateurs l'entretenaient dans cette brillante illusion : pronostiqueurs et prophètes la nourrissaient. Le pieux et vaillant monarque, après avoir conquis tout l'univers, rallié à la foi tous les errants, converti toutes les nations infidèles, irait faire un dernier pèlerinage au mont des Oliviers, il y déposerait sa couronne au lieu même d'où Jésus-Christ s'éleva vers les cieux, y rendrait à Dieu son âme magnanime, et avec lui le monde finirait. Brillante destinée, bien capable de faire envie à un héros chrétien; mais hélas! ce n'était qu'un songe.

ASSYRIE (Prophéties qui la concernent).

C'est Dieu qui dirige les événements de ce monde; c'est lui qui élève et qui abaisse les nations de la terre comme les flots de la mer. Chacune des révolutions qui s'accomplit entre dans l'ordre de ses desseins; toutes sont prévues, préparées; toutes arrivent en leur temps, et s'achèvent comme il plaît à Dieu. Grandeur des nations, gloire et puissance; vains mots, futiles passions, déceptions et puérilités. Aucune nation n'a de grandeur que pour accomplir de grands desseins dans les mains de Dieu, et sa gloire est comme celle de l'instrument que l'ouvrier a employé pour exécuter un bel ouvrage. Si les unes prospèrent, ce n'est point en vertu de leurs propres forces, si les autres succombent, ce n'est point le résultat de la fatalité.

Les peuples modernes semblent, toutefois, avoir des destinées différentes des peuples de l'antiquité. Ceux-ci ne grandissaient, comme les lions, que pour mieux dévorer;

les grandes nations n'étaient jamais que de grands fléaux dans les mains de Dieu. Ceux-là, au contraire, peuvent croître sans se nuire réciproquement, et leur puissance n'est que le bouclier sous lequel viennent s'abriter les faibles.

L'Assyrie fut jadis une de ces puissantes nations suscitées de Dieu pour être dans ses mains le marteau de l'univers. Son rôle providentiel envers le peuple juif est marqué dès le début : Moïse a prévu les égarements futurs de sa nation, il a vu les armées de l'Assyrie s'ébranler à la voix de Dieu pour venir les châtier, il a assisté à la dévastation de la Judée, il a pleuré sur ses enfants réduits en captivité. « Le Seigneur appellera contre vous une nation lointaine, au langage inconnu, qui accourra des extrémités de la terre avec la rapidité des aigles impétueux ; nation impitoyable, qui n'épargnera ni la vieillesse, ni l'enfance ; qui dévorera l'herbe de vos pâturages et les fruits de vos vergers jusqu'à extinction ; qui ne vous laissera ni blé, ni vin, ni huile, ni bétail, ni troupeaux ; qui vous dispersera, vous foulera aux pieds dans vos villes, renversera les hautes et fortes murailles dans lesquelles vous mettiez votre confiance... Le Seigneur vous dispersera parmi toutes les nations depuis une extrémité de la terre jusqu'à l'autre (1). »

Lorsque les temps prédits sont enfin arrivés, lorsque l'Assyrien va s'élancer, comme le lion des déserts, sur la proie que le Seigneur lui désigne, lorsqu'il ne reste plus qu'un siècle d'intervalle, la grande voix d'Isaïe retentit pour appeler tour à tour et chacun par leur nom les peuples destinés à l'holocauste.

Comparaissez, Moabites, venez entendre dire que Ar sera dévastée pendant la nuit, que Dibon versera des pleurs sur Nabo et Medaba, Nabo et Medaba sur Dibon, que les clameurs de Hésébon et d'Eléale retentiront jusqu'à Jasa ; que les eaux de Nemrim demeureront désertes, que vous arroserez de votre sang et de vos larmes les vallées de Luith et d'Oronaïm. Comparaissez, Damas, et venez entendre dire qu'il est dans vos destinées de vous changer un jour en un tas de décombres, dans les destinées des villes d'Aroër de se changer en masures, et dans celles de leurs murailles de servir de parcs aux troupeaux. Comparaissez, Ethiopie, vous serez un jour une vigne coupée par la faux, dont les sarments se jauniront au soleil comme du foin, mais un foin inutile, abandonné aux bêtes de la terre, dont les tas serviront de perchoirs aux oiseaux et de refuge aux souris. Egypte, vos fleuves seront desséchés, la sagesse des sages de Tunis sera infatuée, les princes de Memphis deviendront insensés, la population tout entière sera frappée du vertige de l'ivresse, les plus vaillants soldats pleureront comme des femmes. Tyr et Sidon, vous rentrerez sous les flots de la mer, votre engloutissement fera frémir les vagues jusqu'aux rivages les plus lointains ; les vaisseaux chercheront inutilement les ports dans lesquels ils avaient coutume de s'abriter, et les matelots, dans leur surprise et leur effroi, pousseront cette clameur, Où est Tyr, où est Tyr ? Venez, peuple d'Ephraïm, venez ramasser la couronne de votre orgueil tombée de votre front sous une ondée de la grêle des cieux ; mais non, vous ne pouvez, les flots tumultueux du torrent l'emportent. Et vous, Juda, et vous, Jérusalem ! ah ! malheur ! malheur à Ariel ! Pauvre Ariel ! tu seras environnée de tranchées ; hermétiquement enfermée de circonvallations plus hautes que tes murailles, de sorte que tes cris s'élèveront comme du fond d'un abîme. Si tu comptes dans ton enceinte de nombreux enfants, s'il y a sur tes places publiques de nombreux grains de poussière, tes ennemis sont plus nombreux encore. Sois frappée de stupeur, d'admiration ; hésite, chancelle, sois ivre sans avoir approché une coupe de tes lèvres, enivre-toi sans boire, chancelle sans être ivre. Tu seras frappée de cécité, de surdité, d'hébètement, tu ne comprendras plus la voix du prophète, l'avertissement de Dieu : il en sera de tout ce qu'on pourra te dire, comme d'une lettre close, comme d'un livre présenté à quelqu'un qui répond : Je n'ai pas appris à lire (1).

Peuples qui avez abandonné le Seigneur, qui vous êtes complu dans l'iniquité, l'idolâtrie, qui vous êtes enivrés d'orgueil, laissé corrompre par les richesses, qui avez commis l'injustice, tel est votre partage. Et tel est aussi le rôle que l'Assyrie doit remplir à l'égard des nations que le prophète embrasse dans le rayon de son regard.

Mais quoi ! le déprédateur des nations jouira-t-il donc éternellement du fruit de ses brigandages ? Oh non ! l'Assyrie est une verge dans la main de Dieu ; quand elle aura accompli son œuvre, elle sera jetée au feu, parce que, non moins coupable que les nations qu'elle aura châtiées, elle aura mérité un sort pareil. Ecoutons le même prophète : « Malheur à Assur, la verge et le bâton dont je me servirai dans ma colère, et que je

(1) Adducet Dominus super te Gentem de longinquo, et de extremis terræ finibus, in similitudinem aquilæ volantis cum impetu : cujus linguam intelligere non possis : Gentem procacissimam, quæ non deferat seni, nec misereatur parvuli, et devoret fructum jumentorum tuorum ac fruges Terræ tuæ ; donec intereas, et non relinquat tibi triticum, vinum, et oleum, armenta boum, et greges ovium : donec te disperdat, et conterat in cunctis urbibus tuis, et destruantur muri tui firmi atque sublimes, in quibus habebas fiduciam in omni Terra tua. Obsideberis intra portas tuas in omni Terra tua, quam dabit tibi Dominus Deus tuus : Et sicut ante lætatus est Dominus super vos, bene vobis faciens, vosque multiplicans : sic lætabitur disperdens vos atque subvertens, ut auferamini de Terra, ad quam ingredieris possidendam. Disperget te Dominus in omnes populos, a summitate terræ usque ad terminos ejus : et servies ibi diis alienis quos et tu ignoras et patres tui, lignis et lapidibus. (*Deut.* XXIII, 49 *et seq.*) — *Voy.* art. Prophéties de Moise.

(1) Isa. XV, XVII, XVIII, XIX, XX, XXIII, XXVIII, XXIX, XXII. — *Voy.* l'art. Isaie.

chargerai du soin de ma vengeance. Je l'enverrai contre la nation infidèle, contre le peuple qui aura provoqué ma colère, et je lui commanderai de se charger de dépouilles, de se gorger de butin, de fouler ce peuple sous ses pieds comme la boue des places publiques; mais il ne le prendra pas ainsi, ce n'est pas ainsi qu'il l'estimera dans son cœur; il se croira destiné à tout écraser, à dévorer une multitude de nations, et il dira : Est-ce que mes princes ne sont pas égaux à des rois? et pourquoi Calano aurait-il un sort différent de Charchamis, Emath un autre sort qu'Arphad, et Samarie un autre que Damas? J'ai mis la main sur les royaumes de l'idolâtrie, et je ne pourrais rien contre les idoles de Jérusalem et de Samarie? J'ai bien pu renverser Samarie et ses idoles, j'en ferai bien autant de Jérusalem et de ses simulacres.

« Mais quand, moi, le Seigneur, j'aurai accompli mes desseins envers la montagne de Sion et envers Jérusalem, je me rendrai compte des magnifiques œuvres du roi d'Assyrie, et je mesurerai la hauteur de ses regards ambitieux. Il avait dit: C'est la force de mon bras qui a exécuté ces grandes choses, c'est ma sagesse qui les avait mûries : c'est ainsi que j'ai pu déplacer les frontières des nations, enlever les peuples à leurs princes, et atteindre comme un géant ceux qui s'étaient placés le plus haut. Ma main s'est plongée dans les citadelles des nations comme dans un nid; j'ai rassemblé les peuples de la terre, comme on recueille des œufs dispersés; et personne n'a été assez hardi pour remuer une plume, ouvrir la bouche, ou se plaindre.

« La hache se glorifiera-t-elle donc aux dépens de celui qui la dirige, la scie s'enorgueillira-t-elle aux dépens de la main qui la traîne? c'est comme si quelqu'un s'élevait contre celui qui l'élève, comme si un bâton, qui n'est que du bois, s'avisait de se redresser.

« Puisqu'il en est ainsi, le Seigneur des armées, le Maître de l'univers, fera fondre la graisse d'Assur, et elle flambera sous sa gloire comme des buchettes attisées; la flamme révèlera la main du saint d'Israël, Israël le verra à la lueur. Assur s'embrasera, ses épines et ses ronces seront dévorées en un même jour; la beauté de son bois, de son carmel sera consumée de la peau jusqu'aux os; il fuira d'épouvante. On pourra compter les troncs restés debout dans sa forêt, un enfant en dira le nombre (1). »

(1) Væ Assur, virga furoris mei et baculus ipse est, in manu eorum indignatio mea. Ad gentem fallacem mittam eum, et contra populum furoris mei mandabo illi, ut auferat spolia, et diripiat prædam, et ponat illum in conculcationem quasi lutum platearum. Ipse autem non sic arbitrabitur, et cor ejus non ita existimabit : sed ad conterendum erit cor ejus, et ad internecionem gentium non paucarum. Dicet enim : Nunquid non principes mei simul reges sunt? nunquid non ut Charcamis, sic Calano; et ut Arphad, sic Emath? nunquid non ut Damascus, sic Samaria? Quomodo invenit manus mea regna idoli, sic et simulacra eorum de Jerusalem et de Samaria? Nunquid non sicut feci Samariæ et idolis ejus, sic faciam Jerusalem et simulacris ejus? Et erit : cum implevérit Dominus cuncta opera sua in monte Sion, et in Jerusalem, visitabo super fructum magnifici cordis regis Assur, et super gloriam altitudinis oculorum ejus. Dixit enim : In fortitudine manus meæ feci, et in sapientia mea intellexi : et abstuli terminos populorum, et principes eorum deprædatus sum, et detraxi quasi potens in sublimi residentes. Et invenit quasi nidum manus mea fortitudinem populorum : et sicut colliguntur ova, quæ derelicta sunt, sic universam terram ego congregavi : et non fuit qui moveret pennam, et aperiret os, et ganniret. Nunquid gloriabitur securis contra eum qui secet in ea? aut exaltabitur serra contra eum a quo trahitur? quomodo si elevetur virga contra elevantem se, et exaltetur baculus, qui utique lignum est. Propter hoc mittet dominator Dominus exercituum in pinguibus ejus tenuitatem : et subtus gloriam ejus succensa ardebit quasi combustio ignis. Et erit lumen Israel in igne, et Sanctus ejus in flamma : et succendetur, et devorabitur spina ejus, et vepres in die una. Et gloria saltus ejus, et carmeli ejus, ab anima usque ad carnem consumetur, et erit terrore profugus. Et reliquiæ ligni saltus ejus præ paucitate numerabuntur, et puer scribet eos (*Isa.* x, 5-19).

Ainsi donc il est bien entendu que l'Assyrien n'aura été qu'un instrument dans la main de Dieu, et que Dieu le brisera sitôt qu'il n'en aura plus besoin. Il le brisera, parce que cet instrument se sera révolté contre la main qui l'employait; parce que, tout en faisant l'œuvre que Dieu lui avait commandé, il aura songé à sa propre gloire : il ne faut pas que le ministre de la vengeance accomplisse sa vengeance à lui-même; il ne faut pas que le serviteur fasse ses propres œuvres. Et, d'ailleurs, l'Assyrien devenu coupable des mêmes crimes qu'il avait châtiés dans les autres peuples, aura mérité un sort pareil.

Mais à quelle époque, de quelle manière et par quelles mains s'accomplira la vengeance du Seigneur contre l'empire d'Assyrie? ce sera bientôt, par une ruine totale, infligée de la main des Mèdes; écoutez, voici l'oracle; il est sans ambiguïté. « Fardeau de Babylone prédit par Isaïe, fils d'Amos, élevez l'étendard sur les monts poudreux; que l'appel retentisse, que les généraux ouvrent la marche. J'ai appelé ma réserve, j'ai convoqué mes hommes d'élite : les ministres de ma colère, les vengeurs de ma gloire. Voix de la multitude des grands peuples sur les montagnes, voix des rois des nations qui se rassemblent : le Seigneur des armées commande lui-même l'armée des nations rassemblées des extrémités de la terre et des profondeurs des cieux; oui, le Seigneur, avec les ministres de sa colère, pour dissiper l'univers. Poussez des gémissements, car le jour du Seigneur est proche; voici la main du Seigneur qui sème au-devant de lui la dévastation : aussi les mains se disjoignent, les cœurs s'affadissent, se brisent. Quelles contorsions, quels cris déchirants! il semble que ce sont les douleurs de l'enfantement! comme chacun regarde son voisin avec stupeur! quels visages décomposés! voilà que le jour du Seigneur apparaît, cruel, rempli d'indignation, de colère, de fureur; jour qui changera la terre en une solitude, et qui en exterminera les pécheurs. Les étoiles ne brilleront plus au

firmament, leur splendeur aura pâli, elles n'auront plus de lumière ; le soleil s'enveloppera de ténèbres à son lever, la lune aura éteint son flambeau. Je demanderai compte à l'univers de ses crimes, aux impies de leurs iniquités ; je rabattrai la superbe des infidèles, j'humilierai l'arrogance des orgueilleux ; les vaillants seront plus rares que l'or, il restera moins d'hommes que de métaux précieux. Oui, j'ébranlerai les cieux : la terre chancellera sur ses bases, au jour de l'indignation du Seigneur des armées, au jour de sa colère, de sa fureur. Elle s'effraiera comme la biche fugitive, comme la timide brebis, et personne ne la rappellera ; chacun tournera son visage vers sa patrie, chacun s'enfuira vers le pays de sa naissance. Quiconque sera resté, sera mis à mort ; quiconque surviendra, tombera sous le glaive. Leurs enfants seront écrasés sous leurs yeux, leurs maisons dévastées, leurs épouses déshonorées. Voilà que je vais appeler contre eux les Mèdes, qui méprisent l'argent, et qui ne connaissent pas l'or ; mais qui savent percer de leurs flèches les petits enfants, clouer au sein de leurs mères ceux qu'on allaite, et trouver les fils que l'on cache avec précaution. Et cette Babylone, glorieuse entre tous les royaumes, ce superbe orgueil de la Chaldée ressemblera aux ruines de Sodome et de Gomorrhe. Elle ne sera plus jamais habitée ; aucune génération ne la verra se relever de ses ruines ; l'Arabe n'y fichera point sa tente, le pasteur n'y fera point paître ses troupeaux. Ce qu'on y verra, ce seront des bêtes immondes ; les maisons se rempliront de reptiles, les autruches y habiteront, les singes y feront leurs gambades ; les chouettes s'y répondront d'une masure à l'autre, les cigales s'abriteront dans les boudoirs consacrés jadis à la volupté. Son temps est proche, et son dernier jour ne sera point différé. » Nous examinerons ailleurs cette prophétie dans ses détails (*Voy.* l'art. Isaïe) ; il nous suffit de la rapporter ici sans commentaire, pour établir la thèse que nous avons posée, savoir : que tous les événements, non-seulement sont prévus de Dieu, mais ordonnés par lui, et que chacun d'eux est l'accomplissement d'un dessein prémédité.

Au chapitre suivant, qui est le XIV^e^, le prophète place dans la bouche du peuple juif délivré de la captivité (car la ruine de Babylone devait préparer un autre événement, également prévu et annoncé), un cantique d'actions de grâces, où la même ruine est peinte sous de nouvelles images et avec des couleurs non moins vives.

Cependant, cette prophétie est demeurée, pour ainsi dire, incomplète : embarrassé dans l'abondance de ses idées et dans les richesses de son style, le divin poëte a omis de précieux détails ; mais patience, il ne tardera pas à revenir sur ses pas, et à recueillir ce qu'il avait laissé en arrière. De cette fois, il ne parlera plus avec la même abondance ; le champ est moissonné, il ne reste plus que quelques épis à glaner ; il les relèvera avec empressement, et en formera un simple faisceau ; mais aussi quelle vivacité de tour et d'expression ! « Fardeau de la mer du désert. Semblable aux tourbillons de l'Afrique, un tourbillon accourt du désert, du plus affreux pays. J'ai vu une terrible vision ; la croie qui voudra. Voilà le dévastateur qui dévaste ; monte, Elamite ; Mède, forme le siége. Déjà étouffée ! on ne l'entend plus soupirer. Ah ! mes reins en sont brisés de douleur ! j'éprouve l'angoisse d'une femme qui enfante ; rien que d'ouïr, je me suis affaissé ; je n'ai pas osé regarder. Mon cœur défaille, mes yeux s'obscurcissent : Babylone ! ma belle amie ! c'est toi que j'aperçois. — Voyez la table mise, montez ici et contemplez le joyeux festin : aux armes, princes, à vos boucliers !

« Car voici ce que le Seigneur m'a dit : Allez, et placez une sentinelle, et tout ce qu'elle apercevra, qu'elle l'annonce. Et elle a vu un chariot conduit par deux cavaliers, l'un monté sur un âne, l'autre sur un chameau ; et elle a fixé sur eux ses regards les plus perçants, puis s'est écriée, avec le rugissement du lion : Sentinelle du Seigneur ! sentinelle de jour et de nuit, fidèle à mon poste, voilà que le guerrier conduisant un char à deux coursiers approche, et je l'entends répéter : Elle est tombée ! elle est tombée, Babylone ; et tous les simulacres de ses dieux sont brisés sur la terre. O ma battée ! ô les fils de mon aire, ce que j'ai entendu de la part du Seigneur des armées, Dieu d'Israël, je vous l'ai annoncé (1). »

Non content d'avoir ainsi dépeint, sous des couleurs si vives, la destruction de l'empire d'Assyrie et le sac de Babylone, le prophète y revient de nouveau au chapitre XLVII^e^, pour montrer cette superbe dominatrice des nations, humiliée, ravalée jusqu'au dernier rang. Il semble se complaire à ce spectacle, et y convie tous les peuples : c'est une reine détrônée, qui n'a plus même un escabeau pour se reposer, et qui s'asseoit sur la poussière ; une esclave, qui dépouille ses bras et ses épaules pour tourner la meule ; une fugitive, qui

(1) Onus deserti maris. Sicut turbines ab Africo veniunt, de deserto venit, de terra horribili. Visio dura nuntiata est mihi : qui incredulus est, infideliter agit : et qui depopulator est, vastat. Ascende Ælam ; obside Mede : omnem gemitum ejus cessare feci. Propterea repleti sunt lumbi mei dolore : angustia possedit me sicut angustia parturientis : corrui cum audirem, conturbatus sum cum viderem. Emarcuit cor meum, tenebræ stupefecerunt me : Babylon, dilecta mea, posita est mihi in miraculum. Pone mensam, contemplare in specula comedentes et bibentes : surgite principes, arripite clypeum. Hæc enim dixit mihi Dominus : Vade, et pone speculatorem, et quodcunque viderit annuntiet. Et vidit currum duorum equitum, ascensorem asini, et ascensorem cameli : et contemplatus est diligenter multo intuitu. Et clamavit leo : Super speculam Domini ego sum, stans jugiter per diem, et super custodiam meam ego sum, stans totis noctibus. Ecce iste venit ascensor vir bigæ equitum, et respondit, et dixit : Cecidit, cecidit Babylon : et omnia sculptilia deorum ejus contrita sunt in terram. Tritura mea, et filii areæ meæ, quæ audivi a Domino exercituum Deo Israel, annuntiavi vobis (*Isa.* XXI, 1-10).

relève honteusement ses habits pour traverser les fleuves. Le Seigneur, le rédempteur d'Israël, la poursuit un fléau à la main. Ah! tu avais dit : Je suis reine pour toujours ; tu n'avais pas prévu ce qui t'arrive ; tu n'avais pas compté sur une semblable catastrophe. Eh bien ! écoute ceci, délicate et confiante, qui disais dans ton cœur : Je suis, et après moi tout n'est plus rien ; je ne serai jamais veuve ni stérile ; ces deux plaies t'arriveront en un même jour, la stérilité et la viduité. Appelle donc à ton aide, maintenant, tes enchanteurs et tes devins, tes maléficateurs et tes augures ; qu'ils te sauvent, s'il leur est possible ; mais non, car ils ne sauraient se sauver eux-mêmes ; il n'y aura pour eux et pour toi qu'une même flamme, un même brasier.

Qui aurait songé, en contemplant les grandeurs de Babylone et la puissance de l'empire d'Assyrie pendant le règne glorieux de Nabuchodonosor, que ces terribles prédictions étaient sur le point de se réaliser, et que la ruine de Jérusalem ne précéderait que de trente-deux années la ruine de Babylone ? L'œil d'un prophète pouvait seul entrevoir un pareil avenir, et sa bouche oser seule le proclamer avec assurance. Eh bien ! écoutons Ezéchiel, dans son XXXI^e^ chapitre, écrit l'année même de la chute de Jérusalem. Après avoir représenté l'empire d'Assyrie sous l'emblème d'un cèdre magnifique, aux profondes racines, aux vastes rameaux, qui n'a point son pareil dans l'univers, il ajoute : « Puisqu'il s'est élevé si haut, et qu'il s'est formé une cime épaisse et verdoyante ; puisqu'il a élevé son cœur aussi haut que sa tête, je l'ai abandonné à la main du fort des nations, pour en faire ce qu'il voudra ; il lui sera rendu selon la mesure de son impiété. Les étrangers, les plus impitoyables d'entre les étrangers, le couperont, et il jonchera la cime des montagnes, ses rameaux couvriront toutes les vallées, et ses rejetons seront brisés sur tous leurs rochers ; et tous les peuples de la terre se retireront de son ombre et l'abandonneront ; tous les oiseaux des cieux viendront se percher sur ses débris, et les bêtes de la terre se réfugier sous ses rameaux brisés (1). »

(1) Ecce Assur quasi cedrus in Libano, pulcher ramis, et frondibus nemorosus, excelsusque altitudine, et inter condensas frondes elevatum est cacumen ejus. Aquæ nutrierunt illum, abyssus exaltavit illum : flumina ejus manabant in circuitu radicum ejus, et rivos suos emisit ad universa ligna regionis. Propterea elevata est altitudo ejus super omnia ligna regionis : et multiplicata sunt arbusta ejus, et elevati sunt rami ejus præ aquis multis. Cumque extendisset umbram suam, in ramis ejus fecerunt nidos omnia volatilia cœli, et sub frondibus ejus genuerunt omnes bestiæ saltuum, et sub umbraculo illius habitabat cœtus gentium plurimarum. Eratque pulcherrimus in magnitudine sua, et in dilatatione arbustorum suorum ; erat enim radix illius juxta aquas multas. Cedri non fuerunt altiores illo in paradiso Dei ; abietes non adæquarunt summitatem ejus, et platani non fuerunt æquæ frondibus illius : omne lignum paradisi Dei non est assimilatum illi et pulchritudini ejus. Quoniam speciosum feci eum, et multis condensisque frondibus, et æmulata sunt cum omnia ligna voluptatis quæ erant in paradiso Dei. Propterea hæc dicit Dominus Deus : Pro eo quod sublimatus est in altitudine, et dedit summitatem suam virentem atque condensam, et elevatum est cor ejus in altitudine sua, tradidi eum in manu fortissimi gentium, faciens faciet ei ; juxta impietatem ejus ejeci eum. Et succident eum alieni, et crudelissimi nationum ; et projicient eum super montes, et in cunctis convallibus corruent rami ejus ; et confringentur arbusta ejus in universis rupibus terræ ; et recedent de umbraculo ejus omnes populi terræ, et relinquent eum. In ruina ejus habitaverunt omnia volatilia cœli, et in ramis ejus fuerunt universæ bestiæ regionis (*Ezech.* IV, 3-13).

« Quant à votre voisin du côté de l'Aquilon, dit Joël aux captifs de Babylone, en leur promettant le retour dans la patrie, je l'éloignerai de vous : Je le jetterai dans une terre lointaine, déserte, inviable, la tête vers la mer d'Orient, les pieds contre la grande mer ; il y pourrira, et y répandra sa puanteur, parce qu'il n'est qu'un orgueilleux (1). » Nous expliquerons ailleurs ces prophéties avec plus de détail (*V.* les art. Ezechiel, Joel).

Habacuc dépeint la même ruine sous l'image d'un homme orgueilleux, enrichi de dépouilles, saturé de pillage, gorgé de sang, enivré de sa propre gloire, infatué de sa puissance, auquel la main du Seigneur fait enfin boire à longs traits le calice d'amertume qu'il tendait à d'autres depuis si longtemps. Sophonie dit avec plus d'énergie : « Le Seigneur étendra la main vers l'Aquilon et perdra Babylone ; oui, la belle Babylone deviendra une solitude, un désert inviable ; les troupeaux s'accoupleront dans son enceinte, et aussi les bêtes sauvages. L'onocrotale et le hérisson se dérouleront sur ses parquets, la chouette gémira sur ses fenêtres, le corbeau nichera sur ses corniches, parce que je creuserai ses boiseries en gouttières (2). Et voilà la ville de gloire qui disait dans la sécurité de son cœur : Je suis, et après moi tout le reste n'est rien ; comment donc est-elle devenue un désert, le repaire des bêtes ? Quiconque passera près de là, montrera du doigt ses ruines avec un geste dédaigneux (3). »

C'est ainsi que la voix des prophètes, re-

(1) Et eum, qui ab Aquilone est, procul faciam a vobis ; et expellam eum in terram inviam et desertam : faciem ejus contra mare Orientale, et extremum ejus ad mare novissimum ; et ascendet fetor ejus ; et ascendet putredo ejus, quia superbe egit (*Joel.* II, 20).

(2) *Attenuabo robur ejus ;* le rouvre se creuse en s'amincissant aux injures du temps.

(3) Et extendet manum suam super Aquilonem, et perdet Assur : et ponet speciosum in solitudinem et in invium, et quasi desertum. Et accubabunt in medio ejus greges, omnes bestiæ gentium : et onocrotalus et ericius in liminibus ejus morabuntur : vox cantantis in fenestra, corvus in superliminari, quoniam attenuabo robur ejus. Hæc est civitas gloriosa habitans in confidentia, quæ dicebat in corde suo : Ego sum, et extra me non est alia amplius ; quomodo facta est in desertum cubile bestiæ ? omnis qui transit per eam, sibilabit, et movebit manum suam (*Soph.* II, 13-15).

Sibilabit et movebit manum suam. L'image est un geste de dédain avec un léger sifflement : *pssst !* on ne peut traduire. Cette image revient souvent dans les écrits des prophètes (Voy. *Joel,* II, 15).

tentissant à travers les siècles depuis Moïse, est unanime pour proclamer à l'avance le grand événement qui doit anéantir le premier, le plus grand et le plus ancien de tous les empires de l'univers. Et qu'on ne dise pas que c'était la haine de l'oppression et le désir de la vengeance qui inspiraient leurs accents ; car Moïse ne pouvait pas encore haïr, car la haine n'aurait pas révélé à Isaïe le nom des Perses et des Mèdes ; elle ne lui aurait pas appris à prononcer un siècle et demi à l'avance le nom de Cyrus, le destructeur de Babylone et le restaurateur de la Judée.

Mais ce n'est pas tout, la prophétie n'exhale pas seulement des accents furtifs ou lointains, que les échos ne peuvent répéter, elle se produit dans Babylone même, à la cour de Nabuchodonosor: Prince, dit Daniel au puissant monarque de l'univers, votre empire ne subsistera pas, il sera remplacé par un autre de moindre puissance, et celui-ci successivement par deux autres. Et lorsque le terme tant prédit est enfin arrivé, Daniel reparaît encore pour dire à Baltasar : Tout est fini, votre empire est dévolu aux Perses et aux Mèdes ; *divisum est regnum tuum, et datum est Medis et Persis.* La sentence s'accomplit la nuit même. Dieu seul peut annoncer ainsi ses desseins, et les consommer; parce que lui seul peut prévoir un avenir préparé par la volonté libre et variable des hommes, et accompli par leurs mains.

ASTROLOGIE, art de prophétiser l'avenir par l'inspection des astres et la comparaison des phénomènes célestes.

Tout, dans la nature, est soumis à l'influence des corps célestes. Ils élèvent les flots de l'Océan ; ils répandent dans l'univers la lumière, la chaleur et la vie. Les êtres animés ou inanimés, l'homme lui-même, languissent ou se fortifient, se développent ou périssent, en raison de leur présence ou de leur absence. De la variété des combinaisons que forment les astres dans leurs mouvements, résultent pour le monde entier la joie ou la tristesse, la chaleur brûlante ou les frimats, l'abondance, la stérilité, l'accroissement, les mortalités. Les phases de la plupart des maladies sont en rapport direct avec les phases des corps célestes, avec celles de l'astre des nuits principalement. Qui ne serait frappé de la périodicité des fièvres intermittentes, des accès des fièvres continues, des phénomènes que présentent les maladies spasmodiques et les affections mentales, surtout en les comparant avec la périodicité des saisons et les divers aspects des grandes planètes ? Donc les corps célestes par leurs combinaisons, leurs révolutions, leurs aspects, règlent les destinées du monde, celles de l'humanité, et en particulier celles de chacun des hommes ; car l'universalité se compose des individualités, et celle-là ne peut être influencée que de la somme des influences reçues par celles-ci.

Mais ce principe d'organisation et de vie, de destruction et de mort, dont les astres sont les moteurs dans l'univers, doit-il être confondu avec eux-mêmes, avec leurs rayons, leur chaleur et leur lumière ? non : c'est un principe distinct, c'est l'âme du monde, c'est un esprit divin.

Hoc opus immensi constructum corpore mundi,
Membraque naturæ diversa condita forma,
Aëris atque ignis, terræ pelagique jacentis,
Vis animæ divina regit ; sacro que meatu
Conspirat Deus, et tacita ratione gubernat.
(Manil. *Astronomie.*)

Principio cœlum et terras, camposque liquentes,
Lucentemque globum lunæ, Titaniaque astra,
Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.
(Virgil. *Æneid.* VI.)

Cet esprit divin, un dans son principe, multiple dans ses formes, se modifie selon les sujets qui le reçoivent et les agents qui le mettent en mouvement.

Pour savoir ce qu'il en adviendra et les effets qu'il produira, il ne s'agit donc que de trouver la manière dont influent chacun de ses agents principaux, et de mesurer la force avec laquelle chacun d'eux agit dans une circonstance déterminée ; c'est-à-dire de faire, par le moyen de l'addition et de la soustraction, la résultante de plusieurs forces, dont l'action est différente, mais simultanée.

Le soleil, principal foyer de lumière et de chaleur, est le grand principe de la vie dans tous les êtres ; son action est plus ou moins puissante, selon la place qu'il occupe dans les cieux, tant par rapport à sa course annuelle qu'à sa révolution diurne. Ses feux, éteints pendant la nuit et la saison d'hiver, n'influent aucunement sur la nature ; pendant le printemps et la matinée du jour, ils se rallument pour de nouvelles et longues œuvres ; pendant l'été et au milieu du jour, ils ont acquis leur puissance, mais déjà le déclin se prépare. A l'automne et sur le déclin du jour, ils n'éclairent plus que des événements dont le terme se précipite.

La lune, vive et légère dans sa course, variable dans ses aspects, douce et mélancolique dans sa lumière, a donc une influence vive, mais peu durable, des effets diversifiés comme ses aspects, et répand sur toutes choses la douceur et le calme, mais aussi la tristesse. La nuit étant son domaine, son influence ne peut être que triste et morose.

Vénus influe comme son nom et sa lumière. Ne demandons pas si ce nom est purement conventionnel, ou s'il est inhérent à sa nature.

Saturne est lent, ennemi de sa propre descendance ; il est vieux, son aspect est triste : voilà de quelle manière il influe sur les choses qu'il éclaire. Mettons encore ici le nom à la place de l'astre, et prenons pour des réalités les légendes de la mythologie : il en sera de même des trois autres planètes, car en astrologie, il n'y en a que sept, au nombre desquels il faut compter le soleil et la lune. De même des douze signes du zodiaque : le lion influe selon la nature des lions ; il donne la force, le courage, la magnanimité, il préside aux grandes et royales destinées ; la balance répand l'esprit de justice et d'équité ; le bélier influe sur la race ovine, le taureau, sur la race

bovine; en répandant la fécondité sur les animaux soumis directement à leur influence, ils apportent la richesse et l'abondance aux possesseurs de troupeaux.

L'espèce d'influence de chacun des corps célestes étant ainsi déterminée, puis celle de chacune des constellations, et enfin celle de chacune des parties de chaque constellation, car il y a une grande différence entre l'influence de la tête, du cœur, des pieds ou de la queue d'une même constellation, il ne reste plus qu'à les combiner sur un thème donné. On sait que la force du bélier est dans sa tête, le courage du lion dans son cœur, le poison du scorpion dans sa queue.

Mais déjà, et depuis longtemps, les maîtres de la science sont divisés; comment, en effet, parvenir à s'entendre, quand tout est arbitraire: les principes, les termes et les choses? Toute cette philosophie est une philosophie d'intuition, et chacun regardant dans le vide avec ses propres yeux, y voit des fantômes différents.

Il y aurait de gros livres à faire, ou plutôt il y a de gros livres de faits sur la nature et l'espèce des influences diverses des corps célestes considérés isolément ou collectivement. Saturne, qui, pour les uns, ne répand que la tristesse et la stérilité, est pour ceux-ci le roi de la vieillesse, et l'âme des longues entreprises; pour ceux-là, le principe de la fécondité de diverses espèces d'animaux. Si, pour le plus grand nombre, la lune a aussi sa tristesse et sa mélancolie, il en est beaucoup qui lui accordent en compensation à ces désavantages une grande influence sur la politesse des manières, les charmes de la voix, les richesses de l'esprit et du cœur. Il en est ainsi de toutes choses en astrologie.

Ce n'est pas tout, de ces généralités, il faut descendre à l'application individuelle et spéciale. La science astrologique a été créée au profit de l'homme; or, il y a dans l'homme autant de facultés et de parties, et peut-être plus que d'astres au firmament. De plus, ses facultés spirituelles et ses parties matérielles se groupent par ordre et par membres, comme les astres par constellations. Et il ne faut pas douter que chacune des facultés, chacun des ordres, chacune des parties et chacun des membres ne soit sous l'influence spéciale d'un astre, d'une constellation. Comment serait-il possible d'en douter, si l'on vient à considérer que tout, astres et constellations, a été créé pour l'homme; oui pour l'homme seul, à qui tout se rapporte dans la nature? C'est donc une question progressive, mais nécessaire à résoudre, que celle de l'influence à laquelle est soumis tel ou tel membre du corps de l'homme, telle ou telle faculté de son âme. A qui la tête, le cœur, les pieds, l'oreille; à qui l'entendement, la mémoire, la volonté? On s'accorde assez généralement à donner la tête et le cœur au soleil, le cerveau et les pieds à la lune, la mémoire à Saturne, le courage à Mars; le côté droit du nez à Mercure, l'oreille gauche à Vénus, et ainsi du reste; mais il y a pourtant des dissidents, dont les raisons sont pour le moins équivalentes à celles de leurs adversaires.

Dans les pays où des colléges de prêtres étaient chargés de diriger la science, et de la formuler en articles de foi, comme en Égypte, il n'y avait pas lieu de craindre ces dissentiments. Une fois qu'un article était fixé, il n'y avait plus à y revenir; il servait de base à de nouvelles déductions, et le progrès pouvait ainsi s'accomplir; la science marchait d'un pas ferme et assuré. Heureusement ou malheureusement, comme on le voudra, il n'en était pas de même partout.

Mais les principes posés de la sorte, et les influences déterminées tant en particulier qu'en général, ce n'étaient encore que les prolégomènes de la science: il restait à s'élever jusqu'à l'application. Or, pour arriver à cette application, deux choses étaient nécessaires: une connaissance approfondie de l'astronomie véritable, pour déterminer avec précision le point de l'espace occupé à l'heure donnée par chacun des astres du firmament, et une grande habitude de l'observation, pour rassembler en un faisceau leurs mille influences, les combiner, et en donner la résultante. En effet, un seul degré d'élévation de plus ou de moins changeait considérablement l'influence des astres dominants, parce qu'au lieu de gagner de la force, ils pouvaient en perdre, et se trouver ainsi dépassés par d'autres d'une influence différente; en outre, une seule influence omise ou surajoutée changeait nécessairement la résultante; un chiffre de plus ou de moins donne au calculateur des millions ou des milliards. Une troisième chose n'était pas moins nécessaire, savoir des instruments d'une grande précision.

Et tout cela pour arriver à des résultats fantastiques! or, sur ces trois choses nécessaires, de nécessité absolue, deux manquaient complétement: les instruments d'une grande précision et la connaissance de l'état réel du firmament. Pour s'assurer de la défectuosité des instruments, il suffit d'un coup d'œil sur les sphères de l'antiquité, où les constellations sont si mal indiquées, et sur les anciens astrolabes. Et quant à l'état des cieux, deux faits sans replique démontrent que les anciens ne le connurent jamais au vrai: d'abord la réforme du calendrier par ordre de Jules-César, et ensuite la réforme semblable opérée du temps de Grégoire XIII. Lorsque Jules-César apporta enfin le remède depuis longtemps attendu, le commencement de l'année, qui devait coïncider avec le solstice d'hiver, le précédait de soixante-sept jours. Mais si la réformation put être faite, ce n'est pas à dire que les astronomes eussent eux-mêmes une connaissance exacte de l'état du firmament, car Sozigènes, le plus célèbre des professeurs de l'école d'Alexandrie, qui fut l'auteur de cette réformation, ne sut pas la faire avec justesse, puisqu'au XVI^e^ siècle, quand Grégoire XIII en fit opérer une seconde, il se trouvait une erreur de dix jours en sens contraire. Au surplus, il serait inutile d'in-

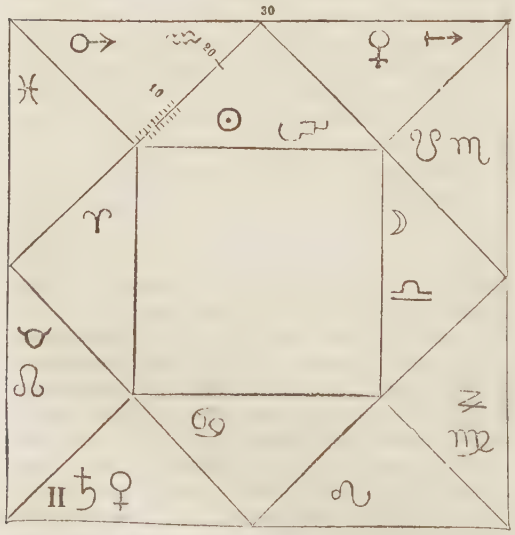
sister sur ce point; et s'arrêter maintenant à démontrer l'inanité de l'astrologie, ce serait plaider une cause gagnée depuis longtemps.

Supposons plutôt, pour aller jusqu'au bout, que cette vaine science est encore de mode, et voyons la manière dont s'y prendra l'astrologue pour dresser un thème suivant les préliminaires établis. Il s'agit de faire l'horoscope d'un enfant qui vient de naître.

L'astrologue commencera par déterminer sur son astrolabe l'état du ciel à l'heure et à la minute de cette naissance, sans s'inquiéter des observations de son confrère, qui prétend, avec une certaine apparence de raison, que ce n'est pas le moment de la naissance qu'il importe d'étudier, mais celui de la conception, parce que la naissance n'est qu'un des mille accidents d'une vie depuis longtemps commencée, et qu'une circonstance fortuite a pu déterminer à telle heure plutôt qu'à telle autre.

Ce premier point arrêté, l'astrologue dresse son thème en cette sorte : il trace deux carrés inscrits l'un à l'autre; puis, tirant des lignes des angles du plus petit aux angles et au milieu des côtés du plus grand, il partage ainsi l'espace qui les sépare en douze triangles rectangles. Cela fait, il divise les douze côtés rectangulaires en trois cent soixante degrés, trente pour chacun.

Il appelle ses triangles du nom de maisons, et il donne, soit à celui du milieu au côté gauche, soit à celui du sommet, car l'usage varie, le nom de maison de la naissance. Il suppose l'enfant naissant dans cette maison. Il y place le soleil, qui préside à la vie, et le signe du zodiaque dans lequel se trouvait alors l'astre du jour, en ayant soin de donner au signe le degré d'élévation qu'il avait alors au-dessus de l'horizon. Les onze autres signes viennent se placer ensuite naturellement et par ordre dans chacune des maisons suivantes, avec leurs degrés respectifs d'élévation. Les planètes et la lune prennent place en même temps dans le signe qu'elles occupaient, de cette manière :



En faisant rayonner toutes les influences vers la maison de la naissance, on voit du premier coup d'œil celles qui sont prochaines et celles qui sont plus éloignées.

Il faut tenir grand compte du degré de chacune, car leur force n'est pas la même dans les dix premiers degrés ou les degrés suivants : un astre dans les dix premiers degrés est dit *ascendant*, et dans sa *première face;* sa puissance tend alors à augmenter; dans les dix degrés suivants, il est dit dans *sa puissance*, et dans sa *seconde face;* son influence a atteint alors le maximum d'intensité; dans les dix derniers degrés, il est dit dans sa *troisième face*, ou *descendant*. Quand il s'agit des planètes, on dit alors qu'elles sont dans *un angle;* leur puissance baisse, mais elles *jettent* encore des *regards* bons ou mauvais, suivant leur nature.

Si deux planètes apparaissent sur l'horizon, c'est le *double aspect;* si trois, le *trin aspect;* si quatre, *l'aspect carré;* le trin aspect n'est guère bon, l'aspect carré est presque toujours funeste. Deux ou trois planètes dans un même signe sont dites en conjonction, deux planètes aux extrémités d'une corde passant par la perpendiculaire sont en opposition. L'influence des planètes en conjonction se *fortifie*, quand elles sont d'influence *pareille;* elle se *neutralise*, quand elles sont d'influence *contraire;* l'influence la plus éloignée fortifie la plus prochaine en bien ou en mal, quand elles sont d'influence *différente*. L'influence des planètes en opposition se neutralise, quand elles sont d'influence contraire ou différente; elle se double, quand elles sont d'influence pareille.

La première maison étant celle de la naissance, on y trouve tous les événements du premier âge. La seconde est dite maison de la vie; en y faisant rayonner les influences, on voit si la vie sera longue ou courte, agitée ou paisible, heureuse ou malheureuse; on y trouve le caractère du jeune homme et de l'homme fait, ses qualités, ses défauts, ses vices, ses vertus. La troisième maison est celle de la fortune; en y faisant rayonner les influences, on voit si l'homme sera riche, pauvre, misérable, d'une fortune médiocre; s'il aura des succès, des revers, s'il réussira ou non dans ses entreprises. La quatrième maison est celle des parents; on y apprend si l'homme verra vivre longtemps son père, sa mère, ses grands parents, en quels termes il vivra avec eux, quelle part il aura dans leur héritage. La cinquième est celle des frères; on y voit si le consultant aura plusieurs frères, s'il mourra plutôt qu'eux ou après eux, s'il en héritera, en quels termes il vivra avec eux. S'il aura des amis, des amis fidèles; des ennemis plus ou moins acharnés, de quelle nature seront les embûches qu'on lui dressera, s'il en sera la dupe ou la victime. La sixième maison est celle du tombeau, et là on voit de quel genre de mort mourra le consultant; si ce sera par les armes de Mars, par les maladies humides que donne le Verseau, telles que la pituite,

l'hydropisie, la submersion; quel sera son sort après le trépas, s'il sera pleuré ou maudit, si sa mémoire passera à une longue postérité, si son nom sera honoré, son souvenir éphémère ou durable.

Ces principes semblent très-simples et d'une application facile; mais si l'on vient à considérer qu'ils ont été mis en œuvre, commentés, élargis, torturés par un millier d'auteurs dans un espace de deux mille ans, on comprendra facilement que cette simplicité et cette facilité ne sont plus qu'apparentes depuis longtemps; les règles les plus arbitraires en ont pris la place. Il suffira, pour en donner tout à la fois la preuve et l'exemple, de rapporter une page de la *Géomancie astronomique* de Gérard de Crémone, l'un des plus grands maîtres en fait d'astrologie. On nous pardonnera la longueur de la citation en faveur de l'étrangeté de la légende: l'occasion est si rare maintenant de lire une page d'astrologie du xv^e^ siècle!

Questions relatives à la première maison.

« Si vous voulez savoir si la vie de quelqu'un sera longue ou courte, considérez le maître de l'ascendant; s'il est dans les angles supérieurs, il annonce une longue vie, dans les angles moyens, une vie d'une durée médiocre, dans les angles inférieurs, une vie courte. »

On le voit, ce n'est déjà plus la règle des trente degrés telle que nous venons de la poser; celle de l'ascension d'un angle vers l'autre la remplace. On appelle en style d'astrologue *le maître de l'ascendant*, la planète qui tient le rang le plus élevé dans le signe auquel est dévolue la maison de la naissance. Continuons avec notre auteur.

« Saturne départit, pour la vie la plus courte, trente ans; pour une vie de médiocre longueur, quarante-quatre; pour la vie la plus longue, cinquante-huit. Les moindres années de Jupiter sont de douze, les moyennes de quarante, les plus longues de quarante-sept. Mars donne quinze ans au moins, quarante-sept au plus, quarante en moyenne. Le Soleil est terminé à dix-neuf, quarante-cinq et quatre-vingt-deux; Vénus à huit, quarante-cinq et quatre-vingt-deux; Mercure à vingt, quarante-neuf et quatre-vingts. La Lune a quinze, trente-neuf et cent sept.

« Autrement, voyez si Mars ou Saturne ne serait point au premier et le seigneur du huitième avec eux. Si, le cas échéant, le Soleil était au huitième, le consultant mourrait très-prochainement. »

Pour comprendre ceci, il faut savoir que le premier signe est *Aries*, ou le Bélier, et que chaque planète a pour maison spéciale un signe qu'elle préfère aux autres, et dont elle est le *seigneur*: ainsi, le *seigneur* du *huitième*, c'est-à-dire du Scorpion, paraît être Jupiter, dans le système de Gérard de Crémone; pour la plupart des autres astrologues, c'est Mars lui-même.

« De même, continue notre auteur, si le maître de l'ascendant tombe dans le vide (c'est-à-dire probablement se trouve à égale distance de deux signes), et que Mars soit au huitième, le consultant ne vivra pas. Si le Soleil et la Lune sont en conjonction dans le septième, Jupiter au douzième et Vénus au second, le consultant vivra heureusement.

« Il faut déterminer, en outre, les accidents particuliers: ainsi, Saturne et Mars supposés au premier, l'enfant pour lequel on consulte sera sot et bavard; Mars et Mercure, il sera de difficile humeur, querelleur, moqueur; le Soleil et Mercure, il sera véridique. Si le Soleil est au Bélier, il apprendra tout ce qu'il voudra; ayant Vénus au septième, il sera voluptueux; le Soleil et Vénus au dixième et la Lune au premier, il sera porté à faire des largesses.

« Si Vénus, Mercure et la tête du Dragon sont au premier, il sera avare; la Lune et Mars, il sera serviable. Si Mars a présidé à sa naissance, il sera riche, médisant, et se plaira dans les contestations.

« S'il a le Soleil dans le premier, il sera pâle, beau, ni trop gras ni trop maigre; si Vénus, il sera pâle et couleur de lait; si Mercure, il sera toujours inquiet et en mouvement; si la Lune, il aura le visage, les bras et la poitrine maigres et grêles; si Saturne, il sera laid et noir; si Jupiter, il aura un visage rond, un beau front, un teint vermeil mêlé de blanc.....

« Jupiter désigne les évêques, les prélats, les nobles, les grands, les juges, les sages, les marchands, les banquiers; Mars, les guerriers, les incendiaires, les assassins, les médecins, les barbiers, les bourreaux, les orfévres, les cuistres, les boulangers, et tous ceux qui travaillent à l'aide du feu. Si Mars se trouve dans les signes forts (tels que le Lion ou le Taureau), le consultant sera pauvre, il mourra captif, à moins qu'il ne s'adjoigne à la guerre avec un compagnon plein de bravoure, ou un vassal capable de le défendre. Le Soleil désigne les empereurs, les rois, les princes, les nobles et les magistrats; Vénus, les reines, les grandes dames; elle indique les mariages, les caquetages, les amourettes; elle règne sur les empoisonneurs, les déchireurs d'habits, les jongleurs, les passementiers, les marchands de fourrures, les bateleurs, les cabaretiers, les joueurs d'échecs, les séducteurs et les voleurs.....

« Si vous voulez connaître d'avance l'intention de celui qui vient vous consulter, regardez l'ascendant et son seigneur: Si c'est le Soleil, il a une inquiétude mortelle sur l'esprit, ou une grande difficulté à surmonter; si Vénus, c'est une question scientifique ou d'amour; si Mercure, il cherche des objets perdus, ou demande la guérison d'une maladie; si la Lune, c'est une perte de biens, une maladie ou une douleur à l'œil; si Saturne, il vient vous consulter pour un malade ou de la part d'un prince dont les affai-

res sont embrouillées ou le trône en péril..... »

C'est assez de ces sortes de rêveries, nous le croyons; tout cela ne se réfute pas : il suffit de l'exposer. Et c'est là le dernier mot de la science, après deux mille ans de calcul, d'observations et d'étude. Car, on le croirait à peine, et c'est pourtant la vérité, cette vaine science, partie de principes arbitraires, avait cru se corriger, se redresser, se perfectionner elle-même par l'observation des faits. Dressons, se dirent enfin les derniers venus, le thème d'une vie illustre et connue, puis celui d'une vie plus obscure, mais également connue. Le grand homme avait à sa naissance tel et tel astre, donc ces astres président à la naissance des grands; le pauvre est né sous l'influence de telle autre constellation, donc celle-ci préside à la naissance des pauvres. Le ciel était en tel état quand s'accomplit tel événement fâcheux, donc cet état du ciel annonce des malheurs. Ces déductions et cent autres pareilles surajoutées aux principes généraux posés par l'antiquité, il en résulta le gâchis dont nous venons de donner un échantillon, que les adeptes continuèrent à prendre pour une science réelle, et qu'ils défendirent si longtemps contre les censures de l'Eglise et les anathèmes du bon sens.

L'étude de l'astrologie remonte aux temps les plus reculés dans l'antiquité. Moïse la défendit itérativement à son peuple, ce qui prouve que déjà cette vaine science régnait en souveraine. L'histoire du prophète Daniel nous montre à quel point elle était en honneur dans la Babylonie, au temps de la captivité. Il désigne les astrologues par le nom de Chaldéens, indication qui semble assigner à l'astrologie la Chaldée pour berceau, ou du moins pour point de départ, et c'est d'ailleurs l'opinion commune. En Égypte, elle prit rang parmi les sciences sacrées, également dès les temps les plus reculés; le cercle d'or de la statue d'Osymandias, sur lequel étaient gravées les signes célestes avec la désignation de leurs influences, au rapport de Diodore de Sicile, et les tables de Ramessés, qui marquent ces mêmes influences à chaque heure du jour, et que le docte Champollion a publiées, en sont des preuves irrécusables. Les peuples de la Grèce étaient trop légers pour s'imposer un si lourd et si pédantesque bagage, trop impatients et trop railleurs, pour le supporter; les Romains étaient trop infatués de l'aruspicine, pour faire grande attention à l'astrologie, cependant ils ne l'ignorèrent pas; seulement ils n'y attachèrent qu'une médiocre importance.

L'astrologie ne jouait donc qu'un rôle secondaire, et n'occupait qu'une petite place parmi les superstitions du monde romain, que le christianisme s'imposa la mission de réformer; mais son apparence scientifique lui conciliait l'estime de personnages considérables, et il n'en était pas d'elle comme des superstitions populaires qui ne se discutent pas; elle resta dans les hautes régions et s'y conserva. Au IIe siècle, l'Église fut obligée de retrancher de son sein Aquila, le célèbre traducteur de l'Écriture sainte, parce qu'il s'occupait d'astrologie. Aristote, Hippocrate, Dioclès, Galien, avaient recommandé l'étude de l'astrologie aux âges suivants, en s'en montrant eux-mêmes infatués. Ptolémée composa deux traités d'astrologie : l'*Almageste* et les *Jugements astrologiques*. Jules Firmic traita les mêmes questions au IVe siècle.

Tout cela périt pour l'Occident dans le grand naufrage qui emporta toute littérature et toute science au moyen âge. Mais les Arabes avaient recueilli soigneusement l'antique philosophie, et ils la conservèrent sans discernement avec ses erreurs et ses vérités. L'astrologie leur plut au même degré que tout le reste; ils la cultivèrent même avec un amour particulier dans la fameuse école de Tolède, où les missionnaires de l'Europe chrétienne devaient aller la recueillir au XIe siècle en même temps que les autres sciences. Car, sans plus de discernement que leurs maîtres, ils apprirent tout, erreurs et vérités; et quand ils revinrent fonder des écoles en France, en Allemagne et en Italie, à l'instar de celles de l'Espagne, l'astrologie sortit de leurs bagages en même temps que la Logique d'Aristote, la Réthorique de Quintilien et les Eléments de mathématiques d'Euclide.

Les Arabes n'avaient guère avancé la science astrologique, ils l'avaient plutôt conservée intacte. Mais quand vint, aux XIIe et au XIIIe siècles, le grand mouvement ascensionnel des intelligences, elle se plaça en première ligne parmi les sciences positives, ou plutôt à la tête de toutes les sciences. Elle s'en fit le complément nécessaire, la clef de voûte de tout le système scientifique. Alors Alphonse de Castille releva l'école de Tolède, et y convoqua les savants de l'Europe; alors l'astrologie s'exprima par la bouche des plus savants maîtres : A-ben-Ezra, al-Cabit; Blanchin, Montroyal, marchèrent sur leurs traces, puis bientôt la tourbe des savants. La cour des rois, sans en excepter celle de Louis IX, qui toutefois les écoutait sans les consulter ni les croire, se trouva encombrée d'astrologues; et, à l'exemple des rois, il n'y eut bientôt plus si petit prince, si mince baron qui n'eût un astrologue à ses gages. Duguesclin, qui ne fut jamais riche, n'en payait pas moins un astrologue; sa femme, la belle Tiphagne Raguenel, était savante dans l'astrologie. Charles VII suivit dans son enfance les leçons publiques d'un des plus célèbres astrologues du temps. Tout le monde s'en mêla : princes de la terre, princes de l'Église, moines, clercs et laïques, hommes et femmes. La France et l'Italie se signalèrent entre toutes les nations par l'ardeur qu'elles déployèrent dans l'étude de l'astrologie; ainsi se passèrent les XIVe et XVe siècles. Cependant l'Église affichait son mécontentement; elle menaça d'abord, puis interdit les livres de prédictions astrologiques, et enfin frappa la science elle-même de ses anathèmes. Non pas sans

doute à cause des erreurs matérielles sur lesquelles elle est fondée, car l'Eglise ne juge pas ces sortes de choses, sa mission est ailleurs; mais parce que cette vaine science conduit directement au fatalisme, supprime la liberté humaine, sans laquelle il n'y a plus d'œuvres ni bonnes ni mauvaises, et substitue la prétendue influence des astres au rôle de la Providence divine sur le monde.

Aussi la France, alors plus docile à la voix de l'Eglise, infaillible dans ses enseignements, qu'à la voix de maîtres trompeurs, se désabusait-elle de l'astrologie, nonobstant la résistance désespérée des astrologues, lorsque Catherine de Médicis la replongea pour longtemps dans ses anciennes erreurs. Cette princesse amena d'Italie une colonie d'astrologues, parmi lesquels elle devait passer ses moments les plus occupés. Elle remit l'astrologie à la mode. Astrologue elle-même, elle fit construire la jolie colonne qui se voit encore à la halle aux farines, et au haut de laquelle elle alla si souvent consulter les astres sur les événements du lendemain, et leur demander conseil sur les desseins auxquels elle devait s'arrêter. Elle fit dresser l'horoscope de tous ses fils; l'horoscope de Henri IV avait été fait aussi dans sa jeunesse. Ce prince, si fin pourtant et si railleur, eut toute sa vie un grand faible pour l'astrologie. Les prédictions des astrologues l'inquiétaient fort, et lui causaient par fois des insomnies. Il fit dresser le thème de la nativité de Louis XIII, qui fut surnommé le Juste dès son berceau, parce qu'il était né sous l'influence du signe de la Balance. L'horoscope de Louis XIV fut encore dressé, et il en subsiste un magnifique monument dans la grande sphère céleste de la Bibliothèque royale. Cette sphère représente l'état du firmament au moment de la naissance du jeune prince. Ce fut le chant du cygne : l'astrologie se mourait, elle mourut de ce suprême effort.

Il faut compter parmi les plus célèbres astrologues des temps modernes, Renaud de Saint-Agnan, l'introducteur de l'astrologie judiciaire en France, et qui vécut à la cour de Louis IX; Simon de Châteaudun, archidiacre de Dunois, frère du fameux Raymond Lulle; maître Gervais Chrétien, en faveur duquel Charles V fonda, à Paris, le collége de Notre-Dame de Bayeux; Simon de Pharès, père de la célèbre Christine de Pisan; Guillaume de Loury, ami particulier du roi Jean; André de Sully, très en faveur à la cour de Charles VI et auprès des princes et des grands du royaume; Michel de Saint-Mesmin, astrologue de Charles de Blois, Yves de Saint-Brandin, astrologue de Bertrand du Guesclin; Jean Laurens et Nicolas de Pagnica, qui secondèrent la maréchaussée et les juges du royaume dans la recherche des criminels; le savant cardinal Pierre Dailly, le premier auteur de la célèbre prophétie qui fixait la fin du monde à l'année 1588, et que les plaisants du XVIII^e^ siècle s'amusèrent à altérer, de manière à la rendre applicable à l'année 1788; Montan, astrologue allemand, auquel on l'attribua, et qui n'avait fait que la retourner; Jacques de Tortone, médecin de Charles le Mauvais; Louis de Langle, auteur de plusieurs ouvrages d'astrologie; Angelo Catto, prélat italien, auquel Louis XI donna l'évêché de Vienne, en Dauphiné; Jean Clopinel, continuateur du fameux roman de la *Rose;* Gui Bonati, qui joua un rôle important dans la révolution qu'inaugurèrent les Vêpres Siciliennes, et à la suite de laquelle les Français perdirent la Sicile; le savant professeur Rutilianus; Albert le Grand, Jean le Saxon, Pontanus, Joseph de Tertiis, Gaspard Peucer, Léon l'Hébreu, Gaffarel, Jérôme Cardan, Baptiste a Porta, Henri Rantzau, Jean de Indagine, auteurs de divers ouvrages. Mais nous nous trompons, il n'y a pas de choix à faire; et des milliers de noms réclament à l'envi l'honneur de se placer sur la liste : Abraham-ben-Chija, Jokaï, A-Kiba, Rambam, Abraham-ben-Dior, A-bar-Banel, Agrippa, Paracelse, Fludd, Postel, Vigillanus, Pierre d'Abano, Arbatel, Gerard de Crémone, bien d'autres encore y ont des droits incontestables. Nous oublions Luc Gauric, l'astrologue de Catherine de Médicis, l'une des plus grandes célébrités scientifiques et politiques, l'un des plus grands personnages de son temps; et celui qui les surpassa tous, Michel Nostradamus de Salon. Mais c'est trop entreprendre; il ne suffit pas d'un article sur l'astrologie; il faudrait une longue histoire, si on voulait rendre justice à tous, et tenir un compte exact des recherches et des travaux entrepris pendant une si longue période (*Voy.* l'art. NOSTRADAMUS, et notre *Hist. de la Magie*).

Il est inutile d'en faire la remarque, l'astrologie ne resta pas ce qu'elle était pour les Egyptiens et les Romains, ce que Ptolémée et Firmicus l'avaient faite; elle prit de grands accroissements par suite des efforts persévérants et de la noble émulation de tant de doctes personnages. Puis, de perfectionnements en perfectionnements, elle arriva à une simplification aussi étonnante qu'admirable, à la lecture des étoiles. La lecture des étoiles est l'art de former des lettres et des dates avec des groupes d'étoiles, de sorte qu'on peut lire au ciel comme dans un livre, et y trouver écrits en toutes lettres les événements futurs, avec leurs détails et leurs dates. Gaffarel a introduit le monde savant dans le sanctuaire de cette science admirable. Guillaume Postel assure très-sérieusement qu'il en a plus d'une fois fait usage, et deviné juste.

Mais laissons ces savants s'élever à des hauteurs où nous ne pouvons les suivre, et contentons-nous d'indiquer la division de l'astrologie en quatre branches, adoptée par le plus grand nombre des astrologues. D'abord l'astrologie *naturelle*, simple déduction de l'astronomie, qui consiste à rechercher dans la position respective des corps célestes les conséquences qui peuvent se produire par rapport à la température, la sécheresse ou l'humidité, les épidémies, la di-

sette ou l'abondance, la paix, la guerre, les calamités : c'est l'astrologie des faiseurs d'almanachs. Ensuite l'astrologie *génethliaque* qui préjuge le tempérament, les qualités de l'esprit et du cœur, la durée de la vie des hommes, suivant l'aspect des astres sous lesquels ils sont nés : c'est l'astrologie des faiseurs d'horoscopes. En troisième lieu, l'astrologie *élective*, qui apprend à diriger la conduite de chacun, en prévoyant ses actions suivant l'influence favorable ou contraire des corps célestes sur chacune d'elles : c'est la conséquence morale de l'astrologie génethliaque. Enfin l'astrologie *judiciaire*, enseignant à neutraliser l'influence des astres, ou à la fortifier, selon qu'elle est bonne ou mauvaise, à la prolonger ou à la suppléer par le moyen des talismans.

Mais quoi ! il faudrait encore traiter en particulier la longue question des talismans astrologiques, qui en soulèverait peut-être de nouvelles. Nous préférons y renoncer, et laisser cet article incomplet (*Voy.* l'art. TALISMANS).

AUSPICINE, genre de prophétie déduite des rencontres inattendues et des événements fortuits, à laquelle les anciens prêtaient une grande attention. Dans leur foi aveugle en une providence qui veut, prévoit tous les événements et les dirige, rien de ce qui arrivait n'était indifférent pour eux ; en toutes choses, ils croyaient voir la volonté des dieux, et ils s'étaient tracé à eux-mêmes des règles arbitraires pour l'interpréter. Aussi n'entreprenaient-ils aucune affaire importante, un voyage, une guerre, un mariage, une délibération publique ou privée, sans avoir pris les auspices. Et, quoiqu'il fût de règle que l'auspice n'avait de signification et de valeur que quand il avait été demandé, cependant la plupart des hommes, et même les hommes les plus sages, n'osaient passer outre, si un auspice fâcheux venait à se révéler subitement. On raconte que le rigide Caton serait rentré incontinent à la maison, s'il avait aperçu un loir ou une musaraigne traversant la route devant lui.

La foudre était un auspice d'une importance majeure, quelquefois heureux, quelquefois néfaste, suivant les circonstances. Il empêchait les comices de s'assembler, ou les dissolvait immédiatement. Il en était de même du cri d'une souris.

Il était peu d'auspices plus funestes que le chant de la poule imitant la voix du mâle. *Di, avertite omen!* Combien de fois la ville de Rome ne fut-elle pas soumise à des lustrations générales, pour être préservée de la peste ou des grands malheurs qu'annonçait un pareil événement! Ce préjugé peut avoir ses racines dans le sentiment désagréable que fait éprouver le cri aigre et informe du lascif animal ; mais un essaim d'abeilles, qui s'envole et cherche un nouveau gîte, propre à abriter ses travaux et à recueillir son nectar, en quoi peut-il donc être funeste à ceux auprès desquels il passe inoffensif? Cependant sa vue portait malheur. Un essaim d'abeilles annonça d'avance à Pompée la perte de la bataille de Pharsale. Un semblable présage alarma un jour l'armée de Brutus, et les aruspices ordonnèrent inutilement de décamper aussitôt, le sort en était jeté : Brutus devait succomber. La vue d'un essaim de guêpes était d'un présage plus funeste encore.

Nous ne savons pas de contes plus fantastiques, en fait de présages, que celui des abeilles qui déposèrent leur miel dans la bouche de Platon endormi dans son berceau, en signe de son éloquence future ; si ce n'est celui des murs d'Alexandrie formés de farine pétrie et durcie, à défaut de pierres de taille et de ciment, et ensuite mangés par des nuages d'oiseaux de tous les plumages, en signe des richesses futures de la nouvelle ville.

Car la vue d'une grande bande d'oiseaux divers était un heureux auspice. C'était un heureux auspice également pour les Lydiens, les Perses, les Ibériens et les Thraces, lorsque le vin se répandait sur leurs vêtements. La vue d'un loup portait quelquefois bonheur, quelquefois malheur, suivant les circonstances ; celle d'un lion était rarement favorable. Aucun présage n'était plus menaçant que celui d'un lion tué par un âne ; on en vit un exemple à la mort d'Alexandre le Grand. Il faut compter encore parmi les auspices les plus funestes, la chute d'un serpent par une gouttière, son passage à travers le sentier que doit parcourir un voyageur, la rencontre d'un renard femelle avec ses petits, l'entrée d'un chien étranger dans la maison. Le cri, l'apparition et les dégâts d'une souris annonçaient toujours malheur, excepté l'apparition d'une souris blanche ; de même l'apparition d'un lièvre, d'une chienne prête à mettre bas ses petits, d'une musaraigne, et d'un pivert s'envolant du côté gauche du spectateur. Broncher, heurter le seuil de la porte, s'accrocher par son vêtement, tomber, se chausser un pied avec la chaussure de l'autre pied, mettre son habit à l'envers, autant de présages plus funestes les uns que les autres. Une parole recueillie au hasard formait le plus irréfragable auspice, en bien ou en mal. Après le sac de Rome par les Gaulois, les citoyens débattaient la question du rétablissement de la ville ou de son abandon pour Véies, la voix d'un centurion retentit, *Heic manebimus*. Halte ici ! criait-il à ses soldats ; la question fut aussitôt tranchée : Rome fut rebâtie sur son ancien emplacement.

Tels étaient les auspices, et on peut juger par ce dernier trait du degré d'importance que les anciens y attachaient. De pareilles superstitions ne sont pas encore entièrement sorties de notre langage ni de nos mœurs. Les auspices favorales ou fâcheux reviennent souvent, trop souvent dans le discours. La salière renversée, le nombre treize, la rencontre de certaines choses ou de certaines personnes, le tintement des oreilles et tant d'autres superstitions aussi ridicules que misérables, forment un fonds inépuisable de terreurs ou d'espérances pour beaucoup

de gens, qui, les premiers à en rire, n'ont pas le courage de se mettre au-dessus. C'est-à-dire qu'après dix-huit siècles, le christianisme est encore tout rempli des restes du paganisme (*Voy.* l'art. ARUSPICINE).

AVEUGLES GUERIS. Ce serait un trop long dénombrement, que celui des aveugles qui ont recouvré miraculeusement la vue par l'intercession des saints, ou par l'opération des hommes de Dieu, depuis que le Sauveur a communiqué à ses disciples le pouvoir de faire des miracles. Les vies des saints, les procès de leur canonisation et l'histoire des premiers siècles de l'Eglise en contiennent de si nombreux exemples, qu'il faut renoncer, sinon à les recueillir, du moins à faire la critique de chacun en particulier. Nous ne nous occuperons ici que de ceux qui ont été rapportés par les saints livres, en faisant observer que les miracles de ce genre opérés par Jésus-Christ n'ont pas même tous été relatés en détail; car nous lisons cette simple mention au septième chapitre de l'Evangile selon saint Luc : Jésus-Christ rendit la vue à un grand nombre d'aveugles en présence des disciples de Jean-Baptiste; *cæcis multis donavit visum.* Les évangélistes se sont contentés de rapporter trois guérisons qui furent opérées avec tant d'éclat, et au milieu d'un concours de circonstances si probantes, qu'une seule d'entre elles suffirait pour établir la divinité de l'Evangile : nous voulons parler des deux aveugles de Jéricho, de celui de Bethsaïde et de celui de Jérusalem.

Jésus sortait de la ville de Jéricho, suivi, comme toujours, d'une grande foule; deux aveugles étaient assis au bord de la route, pour mendier. Au bruit qui se faisait près d'eux, ils s'enquirent de la cause, et on leur répondit que c'était Jésus de Nazareth qui passait en ce lieu. Aussitôt ils se mirent à crier de toutes leurs forces : Jésus, fils de David, ayez pitié de nous! Toute la foule les entendit, et chacun s'empressait à l'envi, par respect pour l'auguste personnage qui en était l'objet, de mettre obstacle à leurs clameurs réitérées : Fils de David, ayez pitié de nous!

Lorsque l'état et la prière des mendiants eurent été de la sorte bien constatés pour tout le monde, le Sauveur s'arrêta enfin, et s'enquit à son tour de ce qui se passait, comme pour mieux préparer la foule au double miracle qu'il allait accomplir, éveiller davantage sa curiosité, la rendre plus attentive. Ensuite, il se les fit amener, afin que chacun des assistants eût le temps de se placer de manière à mieux observer ce qui allait advenir. Puis il leur demanda ce qu'ils voulaient; enfin, toutes choses étant ainsi disposées, et sur leur réponse qu'ils désiraient que la vue leur fût donnée, Jésus les toucha, leur dit; *Voyez*, votre foi vous a sauvés; aussitôt ils virent et s'adjoignirent à la foule qui le suivait.

Votre foi vous a sauvés! Etrange demande, et aumône plus admirable! Il fallait en effet une grande foi pour faire l'une, et une grande puissance pour accorder l'autre!

Nous avons suivi le récit de saint Matthieu. Saint Marc ne parle que d'un seul aveugle, qu'il désigne par son nom patronymique de Bartimeus, ou fils de Timée; mais on voit, en comparant les deux narrations, qu'il s'agit d'un seul et même fait (1).

L'aveugle de Bethsaïde fut guéri d'une manière différente. Le miracle s'opéra avec lenteur, afin que les assistants pussent en suivre les progrès; ils priaient le Sauveur de toucher l'infirme pour le guérir; mais Jésus ne jugea pas à propos de se conformer à ce désir; afin de leur montrer, sans doute, que son pouvoir n'était point enchaîné à des formes déterminées, pas plus que circonscrit dans des limites. Il prit donc l'aveugle par la main, le conduisit hors du village, lui mit de la salive sur les yeux, lui imposa les mains, et lui demanda s'il voyait. Je vois, répondit celui-ci, des hommes semblables à des arbres qui marchent. Le Seigneur imposa une seconde fois les mains sur ses yeux, et alors, complétement guéri, l'aveugle aperçut distinctement toutes choses. Jésus-Christ, en le renvoyant à sa maison, lui recommanda de garder le silence sur ce qui venait de se passer; recommandation qui semble dire que le miracle avait été opéré d'une manière secrète, ou devant peu de témoins, et qui, dans tous les cas, enseigne à ceux qui opèrent des bonnes œuvres, la nécessité de le faire sans ostentation.

La guérison de l'aveugle de Jérusalem fut accompagnée d'un tel concours de circonstances, toutes démonstratives au plus haut degré, et la plupart tellement significatives, que nous ne devons pas en omettre une seule. D'ailleurs le récit de l'apôtre saint Jean est d'une si belle, si noble et si touchante simplicité, qu'aucune analyse ne saurait le remplacer.

C'était au sortir du temple, où le Sauveur venait de parler en public, et où ses paroles avaient causé tant de scandale parmi les pharisiens, qu'ils avaient voulu le lapider, et qu'il avait été obligé de s'enfuir avec ses disciples. Rien n'était donc plus propre à confondre de tels ennemis, à prouver la vérité de ce qu'il venait d'annoncer, et jamais le peuple n'avait été moins disposé à se laisser imposer par une supercherie ou une merveille équivoque.

Les disciples du Sauveur, imbus de cette fausse maxime, enseignée par les pharisiens, que toutes les douleurs de l'homme étaient la punition de ses fautes individuelles ou de celles de ses parents, lui demandèrent comment celui-ci, aveugle de naissance, avait pu pécher avant de sortir du sein de sa mère, ou bien quel péché avaient commis ses parents. Jésus leur répondit que si cet homme était aveugle, ce n'était point en expiation des péchés commis par lui ou par ses parents; mais par un dessein spécial de Dieu, qui voulait manifester en lui sa gloire.

(1) Matth. xx, 29; Marc. x, 49.

Puis, formant de la boue avec sa salive et de la poussière, il lui en mit sur les yeux, et lui dit d'aller se laver à la piscine de Siloë; l'Evangéliste fait remarquer que ce mot signifie le Messie : nom prophétique, qui fut pleinement justifié dans cette circonstance, car l'aveugle en ressortit guéri de sa cécité.

Ce miracle produisit plus d'étonnement, et eut un retentissement plus grand, peut-être, que s'il eût été opéré en face du public et avec un grand appareil, car tout le monde, les indifférents comme les ennemis du Sauveur, prirent soin de le constater, les uns, par la surprise qu'il leur causa; les autres, par l'effet même d'une haine qui leur inspirait des doutes. Ecoutons le récit naïf de l'Evangéliste : « Ses voisins et ceux qui l'avaient vu mendier auparavant disaient donc : Est-ce bien celui qu'on voyait assis et tendant la main? Or, les uns affirmaient que c'était lui, les autres répondaient : Non, c'est quelqu'un qui lui ressemble; mais lui, disait : C'est moi. On lui demandait donc : De quelle manière vos yeux ont-ils été ouverts? Et il répondait : Cet homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue, il en a oint mes yeux, et m'a dit : Allez à l'étang de Siloë, et vous y lavez; j'y suis allé, je m'y suis lavé, et je vois. Où est-il? lui demandait-on, et il répondait : Je ne le sais (1). »

La constatation du miracle n'aurait pas été suffisante, si elle en était restée là. Dieu la voulait plus grande, et il chargea de ce soin ses propres ennemis. Le miracle avait été opéré un jour de sabbat, et c'était là une raison ou jamais de recourir à la science des pharisiens, ces superbes et pointilleux docteurs, capables d'en remontrer à Moïse lui-même. On le conduisit devant eux. Les pharisiens lui demandèrent donc de nouveau comment ses yeux avaient été ouverts? Il leur répondit : « Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé, et je vois. Là-dessus quelques-uns des pharisiens disaient : Cet homme n'est pas de Dieu, puisqu'il ne garde pas le sabbat; et les autres répondaient : Mais comment un pécheur pourrait-il faire de pareils miracles? De sorte qu'ils ne pouvaient tomber d'accord (2). »

C'est ainsi, et d'une manière aussi ridicule, que l'impie a toujours raisonné, et raisonne encore de nos jours sur les œuvres de Dieu : je ne puis comprendre cela, donc, Dieu ne l'a pas fait; ou bien, ceci est impossible, donc le récit n'en est pas vrai. — Mais, méchants et stupides raisonneurs, aurait-on toujours dû se contenter de leur répondre, regardez donc d'abord, voyez à pleins yeux; ou, si vous ne voulez pas voir, du moins, taisez-vous, et laissez-nous regarder.

Dans l'impossibilité de se mettre d'accord, les pharisiens demandèrent, eux les docteurs de la loi, à l'aveugle, son opinion sur l'homme qui l'avait guéri; et il dit sans hésiter : C'est un prophète. Ici l'évidence prêtait à la raison son langage; mais, se rendre sans discussion à l'évidence, ne serait ni pharisaïque ni philosophique. Ils ne se tinrent donc pas pour battus, et voulurent s'assurer si cet homme avait été véritablement aveugle. C'est par là, peut-être, qu'ils auraient dû commencer, mais la haine ne raisonne pas, ou raisonne mal, ce qui est pire. Ils firent donc venir les parents de l'aveugle, et leur dirent : « Est-ce bien là votre fils, et si vous dites qu'il est né aveugle, comment voit-il maintenant? Les parents répondirent : C'est bien notre fils, il est bien aveugle de naissance; mais quant à la manière dont il a reçu la vue, et à la personne qui la lui a donnée, nous ne savons rien; demandez-le-lui à lui-même, il est en âge de répondre, et de parler pour lui.

« Les parents répondaient de la sorte, et faisaient remarquer que leur fils était en âge de répondre pour lui-même, parce qu'ils craignaient les Juifs; car ceux-ci avaient arrêté entre eux, d'excommunier de la synagogue quiconque reconnaîtrait Jésus pour le Christ.

« Les pharisiens rappelèrent donc de nouveau l'aveugle guéri, et lui dirent : Rendez gloire à Dieu; nous savons que cet homme est un pécheur. — Il leur répondit : Si c'est un pécheur, je n'en sais rien; ce que je sais, c'est que j'étais aveugle, et que je vois. — Ils insistèrent : Que vous a-t-il fait? Comment vous a-t-il ouvert les yeux? — Il leur répondit : Je vous l'ai déjà dit; vous l'avez entendu. Pourquoi désirez-vous l'entendre de nouveau; est-ce que vous voudriez aussi devenir ses disciples? »

A ce mot, leur haine ne sut plus se contenir, ils maudirent l'aveugle, et lui dirent : « Soyez-le vous-même, son disciple; pour nous, nous sommes les disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse; mais quant à celui-ci, nous ne savons d'où il vient.

« Et c'est bien ce qu'il y a de surprenant, leur répondit cet homme, que vous ne sachiez pas d'où il vient, quoiqu'il m'ait ouvert les yeux. Nous savons tous que Dieu n'exauce pas les pécheurs, mais que si quelqu'un honore Dieu, et accomplit sa volonté, c'est celui-là qu'il exauce. On n'avait jamais ouï depuis le commencement du monde, que quelqu'un eût ouvert les yeux à un

(1) Itaque vicini, et qui viderant eum prius quia mendicus erat, dicebant : Nonne hic est, qui sedebat, et mendicabat? Alii dicebant : Quia hic est. Alii autem : Nequaquam, sed similis est ei. Ille vero dicebat : Quia ego sum.

Dicebant ergo ei : Quomodo aperti sunt tibi oculi? Respondit : Ille homo, qui dicitur Jesus, lutum fecit : et unxit oculos meos, et dixit mihi : Vade ad natatoriam Siloe, et lava. Et abii, lavi, et video (*Joan.* IX, 8-11).

(2) Adducunt eum ad Pharisæos, qui cæcus fuerat. Erat autem sabbatum, quando lutum fecit Jesus, et aperuit oculos ejus. Iterum ergo interrogabant eum Pharisæi quomodo vidisset. Ille autem dixit eis : Lutum mihi posuit super oculos, et lavi, et video. Dicebant ergo ex Pharisæis quidam : Non est hic homo a Deo, qui sabbatum non custodit. Alii autem dicebant : Quomodo potest homo peccator hæc signa facere? Et schisma erat inter eos (*Joan.* IX, 15-16).

aveugle de naissance, et celui-là le pourrait-il, qui ne viendrait pas de Dieu?

« Les pharisiens lui répondirent : Vous osez nous enseigner, vous qui êtes né tout entier dans le péché! et ils le jetèrent à la porte.

« Jésus apprit qu'ils l'avaient jeté à la porte, et l'ayant rencontré, il lui dit : Croyez-vous au Fils de Dieu? — Il répondit : Quel est-il, Seigneur, et que je croie en lui? — Vous le voyez, c'est celui-là même qui vous parle, lui répondit Jésus. — Et l'aveugle s'écria : Je crois, Seigneur; et se prosternant il l'adora.

« Et Jésus ajouta : Je suis venu en ce monde pour le renverser, de sorte que ceux qui ne voyaient pas reçoivent la lumière, et que ceux qui voyaient deviennent aveugles. — Sommes-nous donc des aveugles, nous, lui demandèrent quelques pharisiens là présents? Jésus leur répondit : Si vous étiez aveugles, ce serait une excuse; mais vous n'en avez pas, du moment que vous avouez vous-mêmes que vous voyez (1). »

(1) Dicunt ergo cæco iterum : Tu quid dicis de illo qui aperuit oculos tuos? Ille autem dixit : Quia propheta est. Non crediderunt ergo Judæi de illo, quia cæcus fuisset et vidisset, donec vocaverunt parentes ejus qui viderat. Et interrogaverunt eos dicentes : Hic est filius vester, quem vos dicitis quia cæcus natus est? Quomodo ergo nunc videt? Responderunt eis parentes ejus et dixerunt : Scimus quia hic est filius noster, et quia cæcus natus est. Quomodo autem nunc videat, nescimus : aut quis ejus aperuit oculos, nos nescimus : ipsum interrogate : ætatem habet, ipse de se loquatur. Hæc dixerunt parentes ejus, quoniam timebant Judæos : jam enim conspiraverant Judæi, ut si quis eum confiteretur esse Christum, extra synagogam fieret. Propterea parentes ejus dixerunt : Quia ætatem habet, ipsum interrogate. Vocaverunt ergo rursum hominem qui fuerat cæcus, et dixerunt ei : Da gloriam Deo. Nos scimus quia hic homo peccator est. Dixit ergo eis ille : Si peccator est, nescio : unum scio, quia cæcus cum essem, modo video. Dixerunt ergo illi : Quid fecit tibi? quomodo aperuit tibi oculos? Respondit eis : Dixi vobis jam, et audistis : quid iterum vultis audire? nunquid et vos vultis discipuli ejus fieri? Maledixerunt ergo ei et dixerunt : Tu discipulus illius sis : nos autem Moysi discipuli sumus. Nos scimus quia Moysi locutus est Deus : hunc autem nescimus unde sit. Respondit ille homo et dixit eis : In hoc enim mirabile est, quia vos nescitis unde sit, et aperuit meos oculos. Scimus autem quia peccatores Deus non audit : sed si quis Dei cultor est, et voluntatem ejus facit, hunc exaudit. A sæculo non est auditum, quia quis aperuit oculos cæci nati. Nisi esset hic a Deo, non poterat facere quidquam. Responderunt et dixerunt ei : In peccatis natus es totus, et tu doces nos? Et ejecerunt eum foras. Audivit Jesus quia ejecerunt eum foras : et cum invenisset eum, dixit ei : Tu credis in Filium Dei? Respondit ille et dixit : Quis est, Domine, ut credam in eum? Et dixit ei Jesus : Et vidisti eum, et qui loquitur tecum ipse est. At ille ait : Credo, Domine. Et procidens adoravit eum. Et dixit Jesus : In judicium ego in hunc mundum veni, ut qui non vident videant, et qui vident cæci fiant. Et audierunt quidam ex Pharisæis, qui cum ipso erant, et dixerunt ei : Nunquid et nos cæci sumus? Dixit eis Jesus : Si cæci essetis, non haberetis peccatum. Nunc vero dicitis : Quia videmus. Peccatum vestrum manet (*Joan.* IX, 17-41).

Il n'y a rien à ajouter à un pareil récit : il porte en lui-même son cachet de vérité; et, quant à son authenticité, elle n'a jamais été contestée. Nous ne saurions deviner ce qu'on pourrait lui objecter, ni de quelle manière on pourrait l'entendre autrement que dans son sens littéral et naturel; à moins de le supprimer tout à fait, comme font ceux qui ne gardent plus de l'Evangile que sa morale; mais ceux-là ne sont plus chrétiens; ils ne sont pas même philosophes; ils s'appellent rationalistes : ce qui veut dire idolâtres de la raison.

AZARIAS. (Sa prière dans la fournaise ardente.) Nous ne pouvons passer sous silence cette prière merveilleuse de soi et par les circonstances au milieu desquelles elle fut prononcée. Confirmative de prophéties depuis longtemps déposées dans les saints livres, et prophétique elle-même, rien n'y manque pour en faire un monument digne d'attention. En y lisant ces paroles : *Vous nous avez livrés aux mains du plus injuste et du plus cruel de tous les tyrans qui soient sur la terre. Nous n'osons plus ouvrir la bouche, tant nous sommes devenus un objet de confusion et d'opprobre pour vos serviteurs et tous ceux qui vous craignent*, qui ne se rappellerait les prophétiques avertissements de Moïse aux XXVI^e^ et XXVIII^e^ chapitres de Lévitique et au XXXI^e^ chapitre du Deutéronome. (*Voy.* art. MOÏSE, tom. II, col. 551 à 560.) *Ne nous abandonnez pas à toujours*, continue le jeune Israélite, *souvenez-vous de l'honneur de votre nom, et n'annulez pas votre testament. Ne retirez pas de nous votre miséricorde, par considération pour Abraham, votre bien-aimé, pour Isaac, votre serviteur, pour Jacob, votre saint.* Si de telles paroles annoncent une espérance d'autant plus méritoire, qu'elle paraît d'une réalisation plus impossible, ne prophétisent-elles pas aussi le rétablissement prochain de la nation? *Nous n'avons plus maintenant ni prince, ni chef, ni prophète, ni holocauste, ni sacrifice, ni oblation, ni encens, ni autel où nous puissions vous offrir des prémices :* quelle confirmation plus précise des paroles du prophète du même nom, et cette homonymie est remarquable, qui avait dit trois siècles auparavant : « Les fils d'Israël seront de longs jours sans Dieu, sans prêtre, sans docteur et sans loi. Et lorque, dans leur détresse, ils tourneront leurs regards vers le Seigneur, le Dieu d'Israël, lorsqu'ils le chercheront, ils le trouveront. » (*Voy.* l'art. suivant.) *Maintenant donc*, continue le jeune captif, *nous vous cherchons de tout cœur, nous vous craignons, et nous sollicitons un de vos regards. Ne détournez pas de nous votre visage; traitez-nous plutôt selon votre mansuétude et suivant votre abondante miséricorde.* Telle est la prière. Maintenant la prophétie va reparaître : Israël sera délivré, mais il le devra à l'opération merveilleuse de Dieu seul, qui aura voulu glorifier son nom et sa puissance. Babylone sera confondue; confondus tous les ennemis d'Israël; leur puissance sera brisée comme un faible

roseau, et le Dieu de Jacob demeurera seul puissant sur la terre. *Et erue nos in mirabilibus tuis, et da gloriam nomini tuo, Domine : et confundantur omnes, qui ostendunt servis tuis mala, confundantur in omni potentia tua, et robur eorum conteratur : et scient quia tu es Dominus Deus solus, et gloriosus super orbem terrarum* (*).

Qui ne voit apparaître les grandes ombres de Cyrus foulant aux pieds la superbe Babylone, et dispersant ses légions; d'Esdras et de Néhémie reconduisant dans leur patrie des milliers de captifs; de Judas-Machabée vengeant l'honneur de son Dieu et de son pays, et noyant dans les flots du sang ennemi le souvenir des maux et des outrages qu'Israël avait subis de la part de voisins perfides et jaloux; et enfin qui ne reconnaît le Messie établissant par tout l'univers le culte du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, de telle sorte que Dieu seul reste grand et adoré au milieu des nations (*Voy.* art. Fournaise ardente, et Daniel, I^er^ vol., col. 507.)

AZARIAS, prophète qui vécut du temps d'Aza, roi de Jérusalem. Le pieux Aza rentrait à Jérusalem avec son armée, après avoir remporté une victoire éclatante sur Zara, roi d'Ethiopie, dans la vallée de Sephata, près de Maresa. Azarias, fils d'Obed, saisi de l'esprit du Seigneur, courut à sa rencontre et lui adressa la parole en ces termes : « Aza, et vous Juda et Benjamin, écoutez-moi. Le Seigneur a été pour vous, parce que vous avez été pour lui. Si vous le recherchez, vous le trouverez; mais si vous l'abandonnez, il vous abandonnera. Il se passera de longs jours pendant lesquels Israël sera sans dieu, sans prêtre, sans docteur et sans loi. Et lorsque, dans sa détresse, il tournera ses regards vers le Seigneur, le Dieu d'Israël, lorsqu'il le cherchera, il le retrouvera. En ce temps-là, il n'y aura plus de paix ni pour ceux qui voudront sortir, ni pour ceux qui voudront entrer; la terreur assaillira de tous côtés les habitants de la terre. Les nations combattront contre les nations, et les cités contre les cités, parce que le Seigneur les plongera dans une multitude d'angoisses. Pour vous, prenez courage, et que vos mains ne se fatiguent pas : vos œuvres auront leur récompense (1). »

Ces paroles animèrent Aza d'un nouveau zèle pour la gloire de Dieu. Il le manifesta bientôt par la destruction des derniers vestiges de l'idolâtrie dans tous les lieux de son obéissance, par la restauration des autels du Seigneur et la sanctification des jours consacrés au culte.

Ceci se passa l'an 935 avant Jésus-Christ, suivant le calcul des Bénédictins, et par conséquent 331 ans avant la grande captivité, dont le prophète avait signalé la longue durée, en même temps que les calamités qui devaient la précéder.

Quelques interprètes font l'application de cette prophétie à l'état présent du peuple juif; elle y convient en effet, mais il faut se souvenir que la captivité des 70 ans n'était qu'une figure de la dispersion beaucoup plus longue, dans laquelle la malheureuse nation devait languir, après avoir méconnu et rejeté son sauveur.

L'Ecriture ne dit rien de plus du prophète Azarias.

(*) *Dan.* III, 41 et seq.

B

BAASA; prophéties qui le concernent. Jéroboam, roi d'Israël, avait attiré sur lui la colère du Seigneur par ses crimes, et principalement par son idolâtrie. La vengeance divine tomba sur Nadab, son fils, qui combla la mesure par de nouveaux crimes. Nadab régnait depuis deux ans, et assiégeait Gebbethon, ville de la Philistie, lorsque Baasa, son général, le tua en trahison et s'empara du trône. Afin de le conserver plus sûrement, il extermina jusqu'au dernier la famille de Nadab, suivant ce qui avait été prédit à Jéroboam par le prophète Ahias, de Silo (*Voy.* les articles Jéroboam et Ahias.)

Baasa, pendant un règne de vingt-quatre années, amassa à son tour des trésors de colère contre lui-même. Le prophète Jéhu, fils de Hanani, alla lui dire de la part du Seigneur : « Je vous ai tiré de la poussière, et vous ai fait roi de mon peuple d'Israël; or vous avez marché dans les voies de Jéroboam, et vous avez fait pécher mon peuple d'Israël, au point d'exciter mon indignation contre lui; eh bien ! je trancherai la postérité de Baasa et la postérité de sa famille, et je traiterai sa maison comme j'ai traité celle de Jéroboam, fils de Nabath. Quiconque dans la famille de Baasa mourra dans les murs d'une ville, sera mangé des chiens; quiconque mourra dans les champs, sera dévoré par les oiseaux (2). »

(1) Azarias autem filius Obed, facto in se spiritu Dei, egressus est in occursum Asa, et dixit ei : Audite me, Asa, et omnis Juda, et Benjamin : Dominus vobiscum, quia fuistis cum eo. Si quæsieritis eum, invenietis : si autem dereliqueritis eum, derelinquet vos. Transibunt autem multi dies in Israel absque Deo vero, et absque sacerdote doctore, et absque lege. Cumque reversi fuerint in angustia sua ad Dominum Deum Israel, et quæsierint eum, reperient eum. In tempore illo non erit pax egredienti et ingredienti, sed terrores undique in cunctis habitatoribus terrarum. Pugnabit enim gens contra gentem, et civitas contra civitatem, quia Dominus conturbabit eos in omni angustia. Vos ergo confortamini, et non dissolvantur manus vestræ : erit enim merces operi vestro (*II Par.* XV, 1-7).

(2) Factus est autem sermo Domini ad Jehu filium Hanani contra Baasa, dicens: Pro eo quod exaltavi te de pulvere, et posui te ducem super populum meum Israel; tu autem ambulasti in via Jeroboam, et pec-

Cette locution imprécative, purement proverbiale, se trouve répétée dans l'Ecriture à l'occasion de plusieurs princes, et notamment de Jéroboam et d'Achab. Elle s'explique par les habitudes et le climat de la Palestine, dans laquelle ont toujours existé des troupes de chiens sauvages, et une grande quantité d'oiseaux de proie, vivant des cadavres qu'on a de tout temps laissés pourrir à la surface de la terre, ainsi qu'il se pratique en plusieurs contrées du Nouveau-Monde, où la même cause produit les mêmes effets. La chaleur du climat aidant à la décomposition rapide des cadavres, c'est à peine si l'air en est corrompu durant quelques jours.

La prophétie de Jéhu s'accomplit de cette sorte. Ela, fils de Baasa, régnait depuis deux années, lorsqu'il fut assassiné en trahison pendant l'ivresse, par Zambri, général d'une division de cavalerie dans son armée. Zambri, pour mieux s'assurer la paisible possession du trône, extermina, jusqu'au dernier, la famille et les serviteurs d'Ela, ainsi que Baasa l'avait fait à l'égard de Nadab.

Ces terribles tragédies, heureusement sorties de nos mœurs, présentent à l'imagination quelque chose d'effrayant et de repoussant tout à la fois. Les prophètes les annoncent, l'Ecriture les inscrit, mais elle ne contient pas une seule parole qui les justifie. Ce sont des crimes abominables, dont les victimes avaient provoqué contre eux la colère des Cieux par d'autres crimes aussi inexcusables. Dieu, permettant aux pécheurs de s'entre-détruire, n'a qu'à laisser faire pour trouver le compte de sa justice.

On conçoit à peine comment des princes, éclairés par les exemples si récents de Saül, de David et de Salomon, vivant au milieu de peuples monothéistes, avertis chaque jour par la voix des prophètes, imbus de l'histoire si instructive de la nation choisie de Dieu, emprisonnés dans les formes d'un gouvernement théocratique, accoutumés aux usages d'une législation exclusive de toute apparence idolâtrique, ministres des vengeances divines en maintes occasions, pouvaient se livrer eux-mêmes avec un pareil entêtement au culte des idoles. Etait-ce donc une folie contagieuse, ou bien un perpétuel défi lancé contre le Ciel? Il conduisit Israël à sa perte irrévocable, après avoir attiré sur la plupart de ses princes une mort sanglante. Dieu est juste dans ses vengeances et impénétrable dans ses desseins.

La preuve philosophique de ce fait et de cent autres semblables, est dans la catastrophe finale du royaume d'Israël (1).

BABEL. « Les habitants de la terre n'avaient qu'un seul langage et un seul idiome. En partant de l'Orient, ils rencontrèrent une plaine dans la terre de Sennaar, et s'y fixèrent; et chacun dit à son voisin, Venez, faisons des briques, et cuisons-les au feu; et ils se servirent de briques en place de pierres, et de bitume en place de ciment; et ils dirent, Venez, faisons-nous une ville et une tour dont le sommet atteigne jusqu'au ciel, et immortalisons notre nom, avant de nous disperser dans tous les pays. Or le Seigneur descendit pour voir la ville et la tour que les fils d'Adam bâtissaient; et il dit: Voilà qu'il n'y a qu'un seul peuple et une seule langue pour tous, et il ne se désisteront pas de ce qu'ils ont entrepris, jusqu'à ce qu'ils l'aient accompli. Venez donc, descendons et confondons ici leur langage, de sorte que personne ne comprenne plus la parole de son voisin. Le Seigneur les répandit de la sorte de ce lieu dans tous les pays, et ils cessèrent de bâtir la ville: c'est pourquoi on appela son nom Babel, parce que le langage de toute la terre fut confondu là, et que le Seigneur les dispersa de là sur la face de tous les pays (1). »

C'est par ces paroles, tout à la fois trop laconiques pour notre curiosité, et cependant redondantes, que le plus ancien de tous les historiens maintenant connus, rend compte, au chapitre XI de la Genèse, du plus important de tous les événements par rapport à la filiation des langues et des races humaines; ce morceau paraît être un de ceux qu'il a empruntés à des écritures plus anciennes. Il n'est sorte de suppositions et de systèmes qui n'aient été mis en avant par les commentateurs et les rabbins à ce sujet; il nous semble temps enfin de débarrasser la critique de toutes ces superfétations.

Il est évident que ce passage ne peut être pris à la lettre tel qu'il est conçu, car Dieu ne s'adressa pas à lui-même une invitation de *descendre;* il ne *descendit* point, il n'avait pas besoin de descendre pour *voir*. Les hommes ne songèrent point à faire une tour dont le sommet *touchât aux cieux;* cette expression veut dire une tour très-élevée.

Dieu n'a point raisonné avec lui-même, pour se déterminer à agir suivant les éven-

care fecisti populum meum Israel, ut me irritares in peccatis eorum. Ecce ego demetam posteriora Baasa, et posteriora domus ejus, et faciam domum tuam sicut domum Jeroboam filii Nabat. Qui mortuus fuerit de Baasa in civitate, comedent eum canes : et qui mortuus fuerit ex eo in regione, comedent eum volucres cœli (*III Reg.* XVI, 1-4).

(1) III Reg. XVI, 2 et 8.

(1) Erat autem terra labii unius et sermonum eorumdem. Cumque proficiscerentur de oriente, invenerunt campum in terra Sennaar, et habitaverunt in eo. Dixitque alter ad proximum suum : Venite, faciamus lateres, et coquamus eos igni. Habueruntque lateres pro saxis, et bitumen pro cæmento. Et dixerunt : Venite, faciamus nobis civitatem et turrim, cujus culmen pertingat ad cœlum : et celebremus nomen nostrum antequam dividamur in universas terras. Descendit autem Dominus, ut videret civitatem et turrim quam ædificabant filii Adam. Et dixit : Ecce unus est populus et unum labium omnibus, cœperuntque hoc facere, nec desistent a cogitationibus suis donec eas opere compleant. Venite igitur, descendamus et confundamus ibi linguam eorum, ut non audiat unusquisque vocem proximi sui. Atque ita divisit eos Dominus ex illo loco in universas terras, et cessaverunt ædificare civitatem. Et idcirco vocatum est nomen ejus Babel, quia ibi confusum est labium universæ terræ : et inde dispersit eos Dominus super faciem cunctarum regionum (*Gen.* XI, 1-9).

tualités de ce que les hommes feraient ou ne feraient pas, s'il les laissait continuer plus longtemps l'exécution de leurs desseins; tout cela est humain, rendu dans un langage humain, langage pittoresque, comme l'a toujours été le langage de l'Orient. Voir, prévoir, juger, vouloir, se déterminer, agir, n'est en Dieu qu'un seul et même acte. Sous le bénéfice de ces observations, nous croyons qu'il est nécessaire, tout en conservant le fait, d'en modifier profondément le récit, et de le restituer à l'ordre logique et sévère de notre langage occidental. Voici donc la manière dont nous rendrions le passage : « Les hommes ne formaient encore qu'une seule famille, et parlaient un même langage. En partant de l'Orient, ils s'arrêtèrent dans les plaines de Sennaar, y fondèrent une ville, et commencèrent à bâtir une tour, qui devait être très-élevée; mais la division s'étant mise entre eux, par une permission divine, ils cessèrent l'ouvrage, et se séparèrent vers tous les points du globe; de ce moment date la division de la famille humaine en plusieurs nations, et la corruption du langage primitif en plusieurs langues diverses. »

Nous placerions ainsi comme effet, ce que l'historien a établi comme cause efficiente; et nous ne croirions pas être trop hardi au point de vue du langage de l'Orient, qui comporte ces sortes d'inversions, ni au point de vue du respect dû aux saints livres, qui les admettent; comme dans le passage suivant du commencement de la Genèse, où la cause et l'effet sont totalement confondus : « Dieu dit : soit la lumière, et la lumière fut, et Dieu vit que la lumière était bonne, et il divisa la lumière des ténèbres et il appela la lumière le jour, et les ténèbres la nuit. »

Nous croyons donc qu'il faut écarter toute idée de miracle, mais non l'intervention directe de Dieu dans l'événement qui donna naissance aux diverses nations du globe, et par suite à la transformation du langage primitif en différents dialectes, puis en différentes langues. C'est l'avis précis de saint Grégoire de Nysse, dans sa douzième *oraison* contre Eunomius. Les savants critiques Simon et Leclerc ne s'en écartent guère.

Mais que devient tout le système formé sur les soixante-dix langues qu'on prétend être nées miraculeusement au pied de la tour de Babel? Ce qu'il a toujours été : rien. Et d'ailleurs on a tort d'appeler la tour du nom de Babel; Moïse dit que c'était le nom de la ville. Cette ville serait-elle la même que Babylone? Qui le sait? rien ne l'indique. Mais du moins la tour ne serait-elle pas celle qui se voyait encore à Babylone du temps d'Hérodote, à laquelle cet historien donne un stade de hauteur, et qu'il dit avoir été surmontée du temple de Belus? Il n'y a guère d'apparence; d'autant plus qu'Hérodote attribue une origine beaucoup plus récente à la tour dont il parle. Si Belus, qu'il dit en avoir été le fondateur, est un personnage historique, il ne vécut qu'après Moïse; si au contraire Belus est un mythe, ainsi que nous le croyons, toute date disparaît, car ce nom signifie *Seigneur*.

Faut-il dire avec la plupart des commentateurs que ce monument était un ouvrage insensé? Nous ne le croyons pas; avec Josèphe, que c'était un acte de révolte contre Dieu même, que les hommes voulaient aller détrôner dans les cieux, ou dont ils prétendaient défier la puissance, en se mettant à l'abri d'un nouveau déluge? Une si folle idée n'a dû germer que dans la tête d'un historien de la trempe de Flavius Josèphe. Noé vivait-il encore; Nemrod contribua-t-il à cette édification; quelle en est la date à un siècle ou deux près? Questions insolubles, sur lesquelles il ne faut pas espérer jamais de réponse. Toutes les suppositions, même les plus savantes, n'y feront rien; et pour nous, nous préférerons toujours l'ignorance absolue à une science imaginaire.

BABYLONE (Prophéties qui la concernent). Babylone, la fille aînée des nations et la reine de l'antiquité, occupe presque à elle seule l'attention des historiens pendant près de vingt siècles, et joue un rôle important dans les fastes de l'histoire sacrée. Nous n'avons à parler ici ni de sa fondation, ni de sa grandeur, ni de la diversité de sa fortune; il ne nous reste que des ruines, et telle est la part que nous ont faite les prophètes du Seigneur et les siècles écoulés.

Fille de Babylone, Babylone maudite, s'écriaient douloureusement les captifs du bord de l'Euphrate, bienheureux qui te rendra le mal que tu as fait à Jérusalem! Bienheureux qui prendra tes petits enfants par les pieds, et leur brisera la tête contre la pierre, *Beatus vir qui tenebit, et allidet parvulos tuos ad petram* (1)! Cette imprécation prophétique devait s'accomplir un jour; peut-être plus tôt que ceux qui la prononçaient n'auraient osé l'espérer.

Babylone entre en scène dans l'histoire sainte pendant le règne d'Ezéchias; Berodach-Baladan, roi des Babyloniens, envoie des ambassadeurs complimenter ce prince à la suite d'une grave maladie dont il a été miraculeusement guéri; et déjà le prophète Isaïe annonce au prince vaniteux, trop réjoui de cette visite, que les trésors de son palais et les richesses de la ville sainte seront un jour transportés à Babylone, et qu'on verra de ses petits-fils, réduits à la condition d'eunuques, servir comme captifs dans les demeures des rois de Babylone (2). Alors Babylone était tombée dans un état d'infériorité par rapport à Ninive, ou du moins elle ne faisait que redevenir sa rivale. Ninive baissait avec l'empire des Assyriens, et du point opposé de l'horizon, Babylone s'élevait avec celui des Chaldéens. A quarante années de là, cette prophétie eut un commencement d'accomplissement, car l'impie Manassès fut emmené captif à Babylone, et Jérusalem dépouillée d'une partie de ses richesses.

De ce moment, une lutte s'engage, lutte

(1) Ps. CXXXVI.
(2) IV Reg., XX, 12.

dans laquelle Jérusalem doit nécessairement succomber, parce que c'est le Seigneur lui-même qui la livre. Il la livre peu à peu, avec regret, en l'avertissant mille fois. Il la descend graduellement dans l'abîme, en lui disant à chaque degré: Revenez à moi et vous serez sauvée. Mais c'est en vain, elle s'obstine; plus il la châtie, plus elle s'endurcit; jusqu'à ce qu'enfin le terme tant prédit, et qu'il eût été si facile d'éviter, arrive; non pas comme arrive la foudre, mais comme s'écroule la maison minée successivement de tous côtés. Isaïe l'a annoncé, Jérémie l'a montré jour par jour, et on n'a pas même voulu prendre garde quand il a poussé le dernier cri d'alerte. Nous n'avons pas non plus à nous occuper ici de ce grand événement (*Voy.* l'art. JÉRUSALEM.)

Mais si la ruine de Jérusalem fut tant de fois et si clairement prédite, celle de Babylone ne le fut pas moins. La superbe dominatrice des nations devait avoir son tour.

« Fardeau de Babylone, s'écrie le prophète Isaïe. Elevez l'étendard sur la montagne; et qu'elle disparaisse sous la multitude des soldats; appelez à haute voix, levez la main, guerriers, reconnaissez vos capitaines. J'ai appelé mon bataillon sacré (1), j'ai convoqué mes soldats d'élite, les ministres de ma colère, les vengeurs enthousiastes de ma gloire. Voix des multitudes sur les montagnes, concours de peuples divers; clameurs des rois, voix des nations rassemblées; le Seigneur des armées dispose lui-même les bataillons réunis des pays les plus lointains, des limites extrêmes du ciel. C'est le Seigneur, ce sont les instruments de sa fureur, toute la terre va s'abîmer sous ses coups. Poussez des hurlements, car le jour du Seigneur arrive, voici la tempête qui le précède.... Babylone s'enfuira comme une biche légère, comme un troupeau de brebis qui se disperse. Chacun tournera le visage vers son peuple, et fuira vers sa patrie. Tout ce qui se trouvera sera immolé, tout ce qui se présentera tombera sous le glaive. Leurs enfants seront écrasés sous leurs yeux, leurs maisons livrées au pillage, leurs épouses déshonorées. Je vais appeler contre eux les Mèdes, qui méprisent l'argent, qui ne connaissent point l'or; mais qui se plaisent à percer de flèches les petits enfants, à clouer les nourrissons au sein qui les allaite. Et il en sera de cette Babylone, glorieuse entre toutes les nations, le superbe orgueil de la Chaldée, comme de Sodome et de Gomorrhe (2)..... »

(1) *Mandavi sanctificatis meis;* allusion au *bataillon sacré* des Perses. *Voy.* Isa. XIII.

(2) Onus Babylonis, quod vidit Isaias filius Amos. Super montem caliginosum levate signum, exaltate vocem, elevate manum, et ingrediantur portas duces. Ego mandavi sanctificatis meis, et vocavi fortes meos in ira mea, exsultantes in gloria mea. Vox multitudinis in montibus, quasi populorum frequentium : vox sonitus regum, gentium congregatarum : Dominus exercituum præcepit militiæ belli, venientibus de terra procul, a summitate cœli : Dominus, et vasa furoris ejus, ut disperdat omnem terram. Ululate, quia prope est dies Domini : quasi vastitas a Domino veniet. Propter hoc, omnes manus dissolventur, et omne cor hominis contabescet, et conteretur. Torsiones et dolores tenebunt : quasi parturiens, dolebunt : unusquisque ad proximum suum stupebit, facies combustæ vultus eorum. Ecce dies Domini veniet, crudelis, et indignationis plenus, et iræ furorisque, ad ponendam terram in solitudinem, et peccatores ejus conterendos de ea. Quoniam stellæ cœli, et splendor earum, non expandent lumen suum : obtenebratus est sol in ortu suo, et luna non splendebit in lumine suo. Et vivificabo super orbis mala, et contra impios iniquitatem eorum, et quiescere faciam superbiam infidelium, et arrogantiam fortium humiliabo. Pretiosior erit vir auro, et homo mundo obrizo. Super hoc cœlum turbabo : et movebitur terra de loco suo, propter indignationem Domini exercituum, et propter diem iræ furoris ejus. Et erit quasi damula fugiens, et quasi ovis : et non erit qui congreget : uniquisque ad populum suum convertetur : et singuli ad terram suam fugient; omnis, qui inventus fuerit, occidetur : et omnis, qui supervenerit, cadet in gladio. Infantes eorum allidentur in oculis eorum : diripientur domus eorum, et uxores eorum violabuntur. Ecce ego suscitabo super eos Medos, qui argentum non quærunt, nec aurum velint : sed sagittis parvulos interficient, et lactantibus uteris non miserebuntur, et super filios non parcet oculus eorum. Et erit Babylon illa gloriosa in regnis, inclyta superbia Chaldæorum, sicut subvertit Dominus Sodomam et Gomorrham. Non habitabitur usque in finem, et non fundabitur usque ad generationem et generationem : nec ponet ibi tentoria Arabs, nec pastores requiescent ibi. Sed requiescent ibi bestiæ, et replebuntur domus eorum draconibus : et habitabunt ibi struthiones et pilosi saltabunt ibi : et respondebunt ibi ululæ in ædibus ejus, et sirenes in delubris voluptatis (*Isa.* XIII, 1-22).

Mais à quelle époque ce grand événement s'accomplira-t-il? Le prophète va nous le dire, en désignant un autre événement simultané, savoir : le retour du peuple captif : « Le Seigneur aura pitié de Jacob, il fera en outre un choix dans Israël, et il leur donnera de se reposer sur le sol de leur patrie; l'étranger s'adjoindra à ceux-ci, il contractera alliance avec la maison de Jacob. Les peuples les prendront par la main, et les ramèneront dans leur patrie.... Et en ce jour, lorsque le Seigneur aura marqué la fin de vos travaux, de votre oppression, le terme de votre dure servitude; vous vous entredirez, à l'endroit du roi de Babylone : C'en est donc fait de l'exacteur, nous n'avons plus de tributs à payer! Le Seigneur a brisé le bâton des impies, la verge des dominateurs (1).....»

Comme si ce n'était pas assez, Isaïe va revenir à la charge, il va faire une peinture

(1) Prope est ut veniat tempus ejus et dies ejus non elongabuntur. Miserebitur enim Dominus Jacob, et eliget adhuc de Israel, et requiescere eos faciet super humum suam : adjungetur advena ad eos, et adhærebit domui Jacob. Et tenebunt eos populi, et adducent eos in locum suum : et possidebit eos domus Israel super terram Domini in servos et ancillas : et erunt capientes eos qui se ceperant, et subjicient exactores suos. Et erit in die illa : cum requiem dederit tibi Deus a labore tuo, et a concussione tua, et a servitute dura, qua ante servisti : sumes parabolam istam contra regem Babylonis, et dices : Quomodo cessavit exactor, quievit tributum? Contrivit Dominus baculum impiorum, virgam dominantium (*Isa.* XIV, 1-5).

anticipée, mais effrayante, de la chute de Babylone, il s'écrie, au chapitre vingt-unième : « Fardeau de la mer (1) du désert. Comme le vent brûlant de l'Afrique, de même il accourt du désert, du plus sauvage de tous les pays (2). J'ai vu une terrible vision ; tant pis pour celui qui ne le croira pas, car déjà le dévastateur est à l'œuvre. Presse tes pas, Elamite, Mède, forme le siége. Voilà que ses gémissements sont étouffés. Ah ! mes reins sont brisés de douleur, j'éprouve les angoisses de l'enfantement ; rien que d'entendre, je suis tombé de frayeur ; un seul regard m'a épouvanté ; mon cœur défaille, un voile s'étend sur mes yeux : le spectre de Babylone, ma bien-aimée, m'est apparu. — Dressez des tables. — Sentinelle, contemplez de votre observatoire la joie et l'ivresse des festins. — Alerte, aux armes, généraux (3). »

Il faudrait nous arrêter peut-être à considérer les majestueuses et sublimes beautés de cette pittoresque et poétique description. Quel est le dithyrambe, quelle est la cantate, qui l'égale dans tout ce que la poésie profane peut nous offrir de plus admiré ? Mais laissons la littérature, pour ne nous occuper que de la prophétie. Le voyant continue de la sorte : « Le Seigneur m'a dit : Va, et place une sentinelle, et qu'elle annonce tout ce qu'elle verra ; et elle a vu un char conduit par deux cavaliers, l'un monté sur un âne, l'autre sur un chameau ; et après avoir considéré avec une attention extrême, elle s'est écriée d'un rugissement de lion : Sentinelle, à mon poste pendant le jour, à mon poste pendant la nuit : voici venir un guerrier conduisant un char à deux coursiers ; il crie : Elle est tombée, elle est tombée Babylone, et tous les simulacres de ses dieux gisent en débris sur la terre (4). »

(1) *Onus deserti maris.* Ce n'est pas la seule fois que les grands peuples sont comparés à des mers dans l'Écriture.

(2) *De terra horribili :* peinture vraie de l'Yrak persique, pays de rochers abruptes et sauvages.

(3) Onus deserti maris. Sicut turbines ab Africo veniunt, de deserto venit, de terra horribili. Visio dura nuntiata est mihi : qui incredalus est, infideliter agit ; et qui depopulator est, vastat. Ascende, Ælam, obside, Mede : omnem gemitum ejus cessare feci. Propterea repleti sunt lumbi mei dolore : angustia possedit me sicut angustia parturientis : corrui cum audirem, conturbatus sum cum viderem. Emarcuit cor meum, tenebræ stupefecerunt me : Babylon dilecta mea posita est mihi in miraculum. Pone mensam, contemplare in specula comedentes et bibentes : surgite, principes, arripite clypeum (*Isa.* XXI, 1-5).

(4) Hæc enim dixit mihi Dominus : Vade, et pone speculatorem : et quodcunque viderit annuntiet. Et vidit currum duorum equitum, ascensorem asini, et ascensorem cameli : et contemplatus est diligenter multo intuitu. Et clamavit leo : Super speculam Domini ego sum, stans jugiter per diem : et super custodiam meam ego sum, stans totis noctibus. Ecce iste venit ascensor vir bigæ equitum, et respondit, et dixit : Cecidit, cecidit Babylon, et omnia sculptilia deorum ejus contrita sunt in terram. Tritura mea, et filii areæ meæ, quæ audivi a Domino exercituum Deo Israel, annuntiavi vobis (*Ibid.* 6-10).

Le prophète avait parlé d'abord de deux cavaliers. C'est qu'il y en avait deux en effet : Cyrus, désigné par sa monture, l'âne ou le mulet, dont on se sert en Perse, à cause de l'état montagneux du pays ; et Cyaxarre, le roi des Mèdes, désigné par le chameau, animal très-commun dans la Médie. Ici il ne parle plus que d'un seul, parce que l'honneur de l'entreprise et du succès revient au seul Cyrus. Il ne sera peut-être pas hors de propos de rappeler ici que l'âne désignait si bien le royaume de Perse à cette époque, que les Egyptiens eux-mêmes ne désignaient pas autrement Cambyse, fils de Cyrus, que par le sobriquet d'Ane perse ; ce qui le mit dans une étrange colère, et lui fit tuer d'un coup de poignard le bœuf Apis.

Isaïe termine par ces simples et ironiques paroles, à l'adresse des Babyloniens, sa véhémente prédiction : « Voilà, ô ma mouture, ô les fils de mon aire, ce que le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël, m'a révélé ; je vous l'ai dit. » Maintenant, afin que rien ne reste dans l'incertitude, il va nous apprendre le nom de cet heureux vainqueur, de ce triomphateur de Babylone, qui naîtra un siècle plus tard : « Moi, le Seigneur, je dis à Cyrus, mon christ, celui que je conduis par la main, devant qui je soumets les nations et je mets les rois en fuite, devant qui j'ouvre les portes, sans qu'aucune puisse rester fermée : je marcherai devant toi, j'humilierai les glorieux de la terre, je briserai les portes d'airain, je romprai les barreaux de fer, je te révèlerai les trésors cachés et les plus secrets arcanes, et tu sauras que celui qui t'a appelé par ton nom est le Seigneur, le Dieu d'Israël (1). »

Lorsque Isaïe parlait de la sorte, le royaume de Babylone commençait d'apparaître sur la scène ; Jérémie, qui assistait à ses grandeurs et à ses triomphes, qui prophétisait à Jérusalem et à toutes les nations les chaînes déjà forgées dont Babylone allait les attacher au char de ses victoires, Jérémie qu'on accusait à cause de cela d'être vendu aux Babyloniens, n'en prédit pas moins sa ruine prochaine, et d'une manière non moins précise. Nous ne le traduirons pas, de crainte que sa poésie ne paraisse trop languissante et décolorée après celle d'Isaïe ; nous nous contenterons de rapporter quelques-unes de ses paroles. « Babylone est prise, dit-il, au cinquantième chapitre ; Bel est confondu, Mérodac est vaincu... Voilà qu'une nation s'avance contre lui du côté de l'Aquilon ; elle fera de son pays une solitude, un désert inhabité. » Mais ce n'est pas une seule nation, c'est un flot de toutes les grandes nations de l'Aquilon : *congregatio gentium magnarum de terra*

(1) Hæc dicit Dominus christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram, ut subjiciam ante faciem ejus gentes, et dorsa regum vertam, et aperiam coram eo januas, et portæ non claudentur : Ego ante te ibo : et glorioso terræ humiliabo : portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam. Et dabo tibi thesauros absconditos, et arcana secretorum : ut scias quia ego Dominus, qui voco nomen tuum, Deus Israel (*Isa.* XLV, 1-3).

Aquilonis. Babylone sera prise comme dans un filet, prise sans s'en douter: *illaqueavi te, et capta es, Babylon, et nesciebas*. Elle sera livrée au pillage, au massacre, à l'incendie; ses habitants fuiront de toutes parts, et les fugitifs iront en porter la nouvelle jusqu'en Israël, ou plutôt les peuples agglomérés dans ses alentours; car, pour ses habitants, nul n'échappera au tranchant du glaive. Glaive sur son roi, sur ses princes, sur ses guerriers, sur la populace, sur tous les habitants; pillage sur ses trésors, ses richesses, ses meubles précieux. Sécheresse sur ses eaux, les rives de son fleuve n'en auront plus... Que de circonstances éminemment remarquables dans tous ces détails, et dans une multitude d'autres que nous passons sous silence! Toutes les particularités de l'histoire s'y trouvent relatées à l'avance : la surprise de la ville au milieu de la nuit, la mort de Balthasar, l'Euphrate détourné de son lit par Cyrus, le retour des Juifs après la captivité.

Fuyez, fuyez du milieu de Babylone, ô mon peuple, s'écrie le prophète au chapitre suivant; car le temps de sa ruine est arrivé. C'est maintenant; sauve qui peut : *salvet unusquisque animam suam*. Adieu les superbes palais, les grands édifices, les jardins suspendus, les merveilleux ouvrages : tout cela n'est plus qu'une ruine, une risible masure : *vana sunt opera et risu digna*.

A la voix douce et plaintive de Jérémie pleurant au milieu des ruines de Jérusalem, répond du milieu de Babylone elle-même la voix puissante d'Ezéchiel : « Glaive, dit-il, qui avez immolé Rabbat et Jérusalem, revenez à votre fourreau, à l'enclume où vous avez été forgé, au lieu de votre naissance, que je vous juge à votre tour. Je vous traiterai selon mon indignation, je vous ferai rougir au feu de ma colère, et je vous livrerai aux mains d'artisans insensés, qui fabriquent la mort. Vous alimenterez la flamme, votre sang engraissera la terre, puis vous serez abandonné à l'oubli; c'est moi, le Seigneur, qui vous l'annonce (1). »

Le prophète Habacuc fait entendre les mêmes menaces dans son style énergique. Il résume en deux chapitres toute l'histoire de Jérusalem livrée au glaive de Babylone, à cause de ses iniquités, et l'histoire de Babylone livrée à son tour au glaive des nations qu'elle a vaincues, dépouillées, ensanglantées, et qui lui rendent la pareille. De sorte que la destruction de Babylone est un fait annoncé dans tous ses détails par une succession de prophètes, dont le premier apparaît avec elle, et dont la voix du dernier retentit encore au moment où elle tombe.

Mais ce n'est pas tout : Babylone, tombée du faîte de sa gloire, prise par l'ennemi, livrée aux flammes, inondée du sang de ses enfants, sera réduite en esclavage. Elle mourra lentement, jour par jour, dans la servitude, et n'aura point d'autre tombeau que celui des plus viles esclaves, sa propre pourriture; elle n'enfantera plus, et il ne lui restera pas un fils qui pleure sur ses misérables restes. « A la meule! lui crie Isaïe : réduis le grain en farine, quitte tes habits, découvre tes épaules, relève tes vêtements pour traverser l'onde... Ah! tu disais : Je suis reine à toujours, et tu ne prévoyais pas ceci, tu ne l'avais pas fait entrer en ligne de compte. Eh bien! écoute, amante des délices, indolente, qui disais dans ton cœur : Je suis, et après moi tout n'est rien; je ne serai jamais veuve ni stérile; eh bien! ces deux douleurs, la stérilité et la viduité, t'arriveront en un même jour (1)... Les rois des nations s'ensevelissent dans leur gloire, l'homme s'endort dans sa maison, et toi tu as été exclue de la sépulture, tu t'es enfoncée dans l'abîme avec ceux qui sont tombés sous le glaive, comme un tronçon inutile et souillé, comme un cadavre pourri; tu n'auras pas même de voisin dans ton sépulcre. »

Ce n'est pas tout encore : un temps viendra où il ne restera absolument rien de Babylone, son emplacement sera changé en un marais. « Je détruirai jusqu'au nom de Babylone, jusqu'à ses restes, son germe et son arrière-germe, dit le Seigneur. Son emplacement deviendra la demeure des hérissons, un marais fangeux, après que je l'aurai balayée avec un balai (2). »

(1) Capta est Babylon, confusus est Bel, victus est Merodach, confusa sunt sculptilia ejus, superata sunt idola eorum, quoniam ascendit contra eam gens ab aquilone, quæ ponet terram ejus in solitudinem, et non erit qui habitet in ea ab homine usque ad pecus (*Jerem.* L, 2, 3). — Revertere ad vaginam tuam, in loco in quo creatus es, in terra captivitatis tuæ, judicabo te; et effundam super te indignationem meam; in igne furoris mei sufflabo in te, daboque te in manus hominum insipientium et fabricantium interitum. Igni eris cibus, sanguis tuus erit in medio terræ, oblivioni traderis : quia ego Dominus locutus sum (*Ezech.* XXI, 30-32).

(1) Descende, sede in pulvere, virgo filia Babylon, sede in terra : non est solium filiæ Chaldæorum, quia ultra non vocaberis mollis et tenera. Tolle molam, et mole farinam : denuda turpitudinem tuam, discooperi humerum, revela crura, transi flumina. Revelabitur ignominia tua, et videbitur opprobrium tuum : ultionem capiam, et non resistet mihi homo. Redemptor noster, Dominus exercituum, nomen illius sanctus Israel. Sede tacens, et intra in tenebras, filia Chaldæorum : quia non vocaberis ultra domina regnorum. Iratus sum super populum, contaminavi hæreditatem meam, et dedi eos in manu tua : non posuisti eis misericordias : super senem aggravasti jugum tuum valde. Et dixisti : In sempiternum ero domina : non posuisti hæc super cor tuum, neque recordata es novissimi tui. Et nunc audi hæc, delicata et habitans confidenter, quæ dicis in corde tuo : Ego sum, et non est præter me amplius : non sedebo vidua, et ignorabo sterilitatem. Venient tibi duo hæc subito in die una, sterilitas et viduitas. Universa venerunt super te propter multitudinem maleficiorum tuorum, et propter duritiam incantatorum tuorum vehementem (*Isa.* XLVII, 1-9).

(2) Omnes reges gentium universi dormierunt in gloria, vir in domo sua. Tu autem projectus es de sepulcro tuo, quasi stirps inutilis pollutus, et obvolutus cum his qui interfecti sunt gladio, et descenderunt ad fundamenta laci, quasi cadaver putridum. Non habebis consortium, neque cum eis in sepultura : tu enim terram tuam disperdidisti, tu populum tuum occidisti : non vocabitur in æternum semen

Voulons-nous savoir l'histoire de ces misérables ruines ? le même prophète va nous la raconter : « Il n'y aura plus d'habitants, jamais, de génération en génération ; l'Arabe n'y fichera point ses tentes, le berger ne s'y arrêtera point. Ce sera la demeure des bêtes, les lézards s'y abriteront sous les ruines, on y verra courir les autruches et gambader les singes ; les chouettes s'y répondront d'une masure à l'autre, et les sirènes s'y dérouleront dans les voluptueux boudoirs (1). »

Si maintenant nous consultons l'histoire, nous verrons toutes ces prédictions justifiées de point en point. L'an 544 avant Jésus-Christ, Cyrus, suivi des Perses, des Mèdes, des Lydiens, et de la plupart des nations de l'Asie, précédemment alliées ou tributaires de Babylone, vient assiéger cette ville. Pourvue de provisions pour longtemps et à l'abri de ses hautes murailles, Babylone repose en pleine sécurité, se livre aux réjouissances et aux festins : le roi lui-même, Balthasar, en donne l'exemple. Cyrus détourne le cours du fleuve qui traversait la ville, y pénètre au milieu de la nuit, fait main basse sur tout ce qu'il rencontre, et en demeure le maître. Formée par l'agglomération de cent peuples vaincus, il achève de l'affaiblir en permettant aux diverses nations de reprendre le chemin de leurs foyers. Les guerres perpétuelles de la fin de son règne et du règne de son successeur ne leur permettent à l'un ni à l'autre de restaurer Babylone, et peut-être ne l'auraient-ils pas voulu, dans la prévision d'une révolte d'autant plus dangereuse qu'elle aurait disposé de plus d'éléments. Loin de là, Cyrus en fit même démolir le rempart extérieur, suivant le récit de Bérose. La révolte éclata pendant le règne de Darius, fils d'Hystaspe, second successeur de Cyrus, et Babylone était encore trop puissante, car ce prince ne put y rentrer que par le moyen de la ruse : aussi rasa-t-il le reste des murailles à une hauteur de cinquante coudées, et détruisit-il les portes. Elle souffrit de nouveau, lorsqu'Alexandre le Grand s'en empara ; ce prince songea un moment à lui rendre sa première splendeur, mais la mort, qui le prévint, ne lui en laissa pas le temps. Séleucus-Nicator ayant bâti Séleucie, sur les bords du Tigre, le voisinage de cette nouvelle ville, dont Seleucus fit la capitale de son empire, acheva de dépeupler Babylone. Du temps de Strabon, c'est-à-dire sous l'empire d'Auguste, Babylone était presque déserte, dit cet historien. Diodore de Sicile en parle de la même manière. Au second siècle du christianisme, il n'y avait plus que des masures, au rapport de Pausanias. Suivant Théodoret, on y voyait pourtant encore quelques Juifs. Eusèbe raconte que de son temps elle était entièrement déserte ; saint Jérôme affirme, sur le rapport d'un témoin oculaire, que son enceinte servait de parc à un grand nombre de bêtes fauves réservées pour les chasses royales des monarques de l'Orient ; et enfin Benjamin de Tudèle, juif du XII^e^ siècle, dit qu'il trouva Babylone entièrement ruinée, et qu'on y remarquait encore les masures du palais de Nabuchodonosor, mais qu'on ne pouvait en approcher sans précautions, à cause du grand nombre de serpents qui s'y réfugiaient. Depuis lors, jusqu'à présent, c'est-à-dire pendant six siècles, on a tellement perdu de vue Babylone et ses ruines, qu'on n'a plus même su dans quel emplacement il fallait les chercher, et qu'on l'a confondue avec Bagdad, qui en est pourtant si différente.

Depuis quelques années seulement on est enfin fixé sur ce point. On a reconnu les ruines de la cité jadis reine, maintenant enfouie sous la mousse et le gazon du désert, sous les joncs et les algues de marais limoneux, aux dimensions du parallélogramme qu'elles forment sur les deux bords de l'Euphrate ; des fouilles ont achevé la démonstration. C'est le plus affreux désert qui se puisse imaginer ; le lion, le chacal, les serpents, les scorpions en ont pris la possession exclusive. Les Arabes, qui n'osent aller y fixer leurs tentes, mais qui veillent pieusement aux alentours, comme sur un dépôt dont la garde leur serait confié, comme le chien qui défend un trésor inutile pour lui, les Arabes, aussi redoutables que les lions, en éloignent les passants ; et quelques amis de la science, voués jusqu'à la mort au culte de l'antiquité, osent seuls courir les risques d'aller y déterrer sous le sable des briques vernies, des cylindres métalliques recouverts d'inscriptions à l'écriture cunéiforme, des statuettes et quelques petits meubles plus ou moins maltraités par le temps. Et voilà Babylone. Qu'on dise si les oracles des prophètes sont bien accomplis !

Comme tout intéresse dans ces ruines, nous croyons devoir en donner une description sommaire d'après le savant Raoul-Rochette.

A mesure qu'on s'en approche, on voit s'exhausser les monceaux de briques, sous la forme de collines régulièrement alignées ; des vallées étroites et profondes donnent la direction des rues, c'est un océan dont l'œil ne saurait atteindre les limites. Les remparts, élevés originairement de 365 pieds, sont fort reconnaissables à leur masse énorme et continue, la profonde excavation qui règne à leur base, et que le sable des déserts

pessimorum. Præparate filios ejus occisioni in iniquitate patrum suorum : non consurgent, nec hæreditabunt terram, neque implebunt faciem orbis civitatum. Et consurgam super eos, dicit Dominus exercituum : et perdam Babylonis nomen, et reliquias, et germen, et progeniem, dicit Dominus. Et ponam eam in possessionem ericii, et in paludes aquarum, et scopado eam in scopa terens, dicit Dominus exercituum (*Isa.* XIV, 18-23).

(1) Et erit Babylon illa gloriosa in regnis, inclyta superbia Chaldæorum, sicut subvertit Dominus Sodomam et Gomorrham. Non habitabitur usque in finem, et non fundabitur usque ad generationem et generationem : nec ponet ibi tentoria Arabs, nec pastores requiescent ibi. Sed requiescent ibi bestiæ, et replebuntur domus eorum draconibus : et habitabunt ibi struthiones, et pilosi saltabunt ibi : et respondebunt ibi ululæ in ædibus ejus, et sirenes in delubris voluptatis (*Isa.* XIII, 19-22).

et les débris des murailles continuent à combler de siècle en siècle, peut donner encore une idée de la largeur et de la profondeur du fossé qui défendait leurs abords. Sur la rive droite de l'Euphrate, un monument se fait tout d'abord remarquer : c'est ce que les Arabes appellent le *Birs-Nemrod*, ou palais de Nemrod, et les Juifs la prison de Nabuchodonosor. C'est une ruine oblongue, irrégulière, dont la base a 2082 pieds, 20 pieds de plus que la mesure assignée par Strabon au temple de Bélus, ce qui pourrait faire croire à l'identité, car la chute des décombres explique suffisamment ce surplus. Cette ruine présente une hauteur irrégulière de 200 pieds d'un côté et 190 de l'autre; sur le sommet, on voit plusieurs terrasses élevées en retraite, et formant amphithéâtre ; enfin au 3e étage on trouve des murailles solides et intactes dans leur parement intérieur, qui ont 35 pieds d'élévation. Le savant Raoul-Rochette croit que ce sont les débris de la tour de Babel ; nonobstant notre respect pour une si grande autorité, nous ne saurions l'admettre, même à titre de supposition, car rien ne prouve ni n'indique que la tour de Babel se soit conservée si longtemps, et ensuite qu'elle ait été renfermée dans l'enceinte de Babylone, ou qu'elle en ait été seulement voisine. Quoi qu'il en soit les briques sont toutes vitrifiées, ce qui montre que l'édifice a été dévoré par un feu d'une violence inouïe. Cette dernière circonstance indiquerait plutôt un temple qu'une tour, dans laquel le feu n'aurait point trouvé d'aliment. Or le temple de Bélus était couronné à son faîte, au rapport d'Hérodote, de Ctésias et des écrivains contemporains d'Alexandre.

Les rives du fleuve sont encore bordées des huit superbes quais construits contre les inondations. Le palais des rois est reconnaissable à l'emplacement qu'il occupe aux deux côtés du fleuve. Au centre de la ville, on remarque les débris des arches du pont de Sémiramis, qui mettait les deux parties de la cité en communication par dessus le fleuve, comme des passages souterrains y mettaient les deux côtés du palais par dessous son lit.

« Mais nous voici sur une place magnifique, d'où l'on aperçoit les ruines d'un vaste temple et des monceaux de briques, de bitume, de tuile et de poterie mêlés confusément comme dans tous les édifices de Babylone. On distingue quatre grandes masses; la première, aujourd'hui nommée colline d'Amram, offre une ligne immense d'édifices défigurés, où brillent encore les poteries vermissées et les verres émaillés de l'industrie babylonienne ; la seconde masse a une forme à peu près carrée, et chaque face est de 700 mètres de largeur; la construction en est parfaite, son parement intérieur est revêtu de briques cuites au four et couvertes de lettres cunéiformes (1).

« L'ensemble et la distribution des parties indique une bâtisse supérieure à toutes celles de Babylone, également remarquable par la masse, la perfection et la beauté de la matière; et ce sont là sans doute les principales causes de sa ruine et de sa dégradation actuelle; car c'est le plus vaste magasin de briques qui se trouve à Babylone; c'est une immense carrière ouverte à qui veut y prendre des matériaux de construction, et toutes les générations y sont allées puiser, sans méthode sans plan et sans direction. »

Près de ces ruines, que la plupart des savants considèrent comme le véritable temple de Bélus, ont été trouvés, en 1827, un lion de granit et une statue dorée de la même matière, haute de neuf pieds, enfouis sous les décombres, et portant tous les caractères de la plus haute antiquité.

Après le temple de Bélus, vient un troisième monument, où il est impossible de ne pas reconnaître les fameux jardins suspendus de Sémiramis. Il est construit en amphithéâtre de chaque côté, et s'élève avec des terrasses en retraite, forme de construction propre à l'Asie, et qu'on retrouve partout dans l'Inde. Ces terrasses, soutenues par des galeries, se dominaient les unes les autres, appuyées sur des pilastres creux, remplis de terre, pour nourrir les racines des arbres. Ce qui en reste, justifie pleinement les assertions de l'histoire. Une particularité digne d'attention, et garantie par tous les voyageurs, c'est l'existence d'un arbre, dont il demeure une partie du tronc, et qui conserve encore un reste de végétation à l'extrémité de ses branches. Cet arbre, le seul être survivant de tant de générations, est d'une espèce étrangère au climat de Babylone, ce qui fait aisément supposer qu'il a appartenu aux fameux jardins de Sémiramis.

Un quatrième monument, situé plus au nord, présente une masse non moins gigantesque, mais tellement informe et bouleversée, qu'il est difficile d'assigner sa destination primitive.

Tel est l'aspect général des ruines de Babylone, dont une frayeur instinctive, la solitude et les bêtes vénéneuses, dévorantes ou lugubres éloignent le voyageur et même le nomade habitant des déserts.

BAGUETTE DIVINATOIRE. La baguette divinatoire a de puissants adversaires parmi les théologiens et parmi les naturalistes; cependant la question n'est pas de la compétence des uns, et n'a pas été suffisamment étudiée par les autres. Le mouvement de la baguette n'est pas naturel, donc il est démoniaque, disent les premiers; la baguette n'a pas du tout de mouvement, disent les seconds. Qui sera juge en une question posée de la sorte? Qui sera juge! l'expérience, et elle montrera aux naturalistes que la baguette tourne, et que ses indications sont vraies, quand on ne lui demande pas plus qu'elle ne peut dire; la même expérience montrera aux théologiens qu'il n'y a aucuns rapports entre le démon et ceux qui la font tourner. Mais n'y aurait-il pas un *pacte implicite?* Non, il n'y a rien. Tout ce

(1) Voy. *Université catholique*, tome IV, analyse des leçons de M. Raoul-Rochette.

qui est inexpliqué s'explique trop communément en théologie par l'intervention du démon ; comme on expliquait autrefois en physique l'ascension de l'eau dans les pompes aspirantes par l'horreur du vide ; on explique aussi par l'intervention du démon le magnétisme animal. Que n'a-t-on donc pensé à expliquer de la même manière le mouvement de l'aiguille aimantée, la puissance de la pile galvanique, la phosphorescence de certains corps et tant d'autres phénomènes inexpliqués jusqu'à ce jour? Quand le quinquina fut introduit en France par les Jésuites, le savant docteur Blondel soutint en pleine académie de médecine, et ne changea pas d'avis depuis, que c'était un péché mortel d'en user, parce qu'il y avait intervention évidente du démon dans la manière merveilleuse dont ce médicament arrêtait les fièvres d'accès.

Les naturalistes haussent en vain les épaules au nom de baguette divinatoire ; qu'il leur en plaise ou non, la baguette triomphera de leurs railleries, les faits triomphent toujours. Mais c'est incroyable, inexplicable! Incroyable? regardez seulement. Inexplicable? et combien d'autres phénomènes non moins inexplicables n'êtes-vous pas forcé d'admettre dans la nature? Connaissez-vous donc ses secrets suprêmes et son dernier mot? Expliquez donc la reproduction des êtres, la fécondation par l'intermédiaire de deux organes, dont l'un s'appelle mâle et l'autre femelle, dans les plantes comme dans les animaux.

La baguette divinatoire est une branche de coudrier, ordinairement bifurquée, qui se tient des deux mains par les deux petites extrémités, en les écartant, et la paume en dessus. Elle tourne et se tord d'elle-même en passant au-dessus d'eaux souterraines, de matières métalliques minérales et de carrières de pierres. Peu de personnes possèdent, non pas le talent, car ce n'en est pas un, mais l'avantage naturel de la faire tourner, et on ne peut le reconnaître à aucune marque, si non par l'expérience.

Ce n'est non plus qu'en vertu d'une longue expérience que ceux qui possèdent cette faculté peuvent parvenir à expliquer avec précision les indications de la baguette, suivant la vivacité, la force de ses mouvements et les ondulations qu'elle décrit.

Elle demeure inerte quand il y a de la terre, du sable ou de l'eau à découvert à une grande profondeur au-dessous d'elle. Nous l'avons vue se briser dans des mains qui voulaient arrêter ses mouvements, lorsqu'il lui convenait de se mouvoir.

On n'avait jamais parlé de la baguette divinatoire avant le XVI^e^ siècle. Qui a découvert ses propriétés, on ne sait; mais probablement les sorciers du XIV^e^ ou du XV^e^, qui se servaient alors d'une baguette de coudrier bifurquée, et qu'ils nommaient foudroyante, lorsqu'ils voulaient empêcher le diable d'entrer dans le cercle magique au milieu duquel ils se tenaient, après l'avoir évoqué. C'est ainsi que les alchimistes trouvèrent un peu auparavant, en voulant faire de l'or, divers sublimés, diverses teintures métalliques et diverses combinaisons chimiques qui sont demeurées dans le commerce; et ceux qui cherchaient le dissolvant universel, sans songer qu'ils n'auraient pu le garder pour en faire usage, divers acides d'une grande puissance, tels que les acides sulfurique et nitrique.

Quoi qu'il en soit de son inventeur, la baguette divinatoire, dont quelques écrivains du XVI^e^ siècle prononcent enfin le nom, ne fut totalement mise en lumière devant le monde savant qu'au XVII^e^. Alors parurent un monsieur et une dame, soi-disant baron et baronne de Beausoleil, cabalistes, naturalistes, minéralogistes, possesseurs de quelques caisses de baguettes, d'instruments, de pancartes et autres grimoires, qui firent le plus de bruit qu'ils purent, afin d'attirer l'attention, et eurent des démêlés avec les magistrats, qui les prenaient pour des sorciers, ce qui ne leur déplaisait pas trop, moins l'emprisonnement. Madame de Beausoleil, qui se faisait aussi appeler de Berthereau, obtint une commission dans les mines du royaume pour son mari, dont on n'entendit plus parler ensuite, c'était en 1630; pour elle, elle continua de parcourir les provinces du royaume, afin d'y chercher des sources, des mines et des trésors, et répandit partout l'usage de la baguette. Mais comme elle y mêlait une foule de superstitions, la superstition se répandit en même temps, et s'accrut d'une manière considérable. Elle disait que ses baguettes étaient coupées avec des précautions magiques, sous l'influence de telle ou telle autre constellation, elle les marquait de signes astrologiques, et se servait de celle-ci plutôt que de celle-là, suivant l'objet qu'elle avait en vue dans sa recherche. C'était tout uniment pour se donner de l'importance. Ses disciples négligèrent la plupart de ces pratiques, d'autant plus qu'il fallait une certaine dose de science pour les comprendre, mais ils étendirent l'usage de la baguette à une multitude de nouveaux objets. L'un s'en servit pour retrouver les bornes des héritages, et en assigner les limites; l'autre, pour chercher les assassins et les voleurs; celui-ci, pour discerner les reliques fausses des véritables; celui-là, les pierres fines, les monnaies de mauvais aloi; qui, pour éprouver la vertu des femmes; tel autre pour discuter le prix des marchandises. La pauvre baguette était certainement bien innocente de tout ce qu'on lui faisait dire.

Enfin parut Jacques Aymar, qui prima tous ses prédécesseurs et ses concurrents. Jacques Aymar, habitant la paroisse de Crôle, près Grenoble, était déjà fameux dans le pays, pour avoir découvert des eaux souterraines et différents secrets par le moyen de la baguette divinatoire. Un vol ayant été commis sur ces entrefaites dans la ville de Grenoble, le juge instructeur, Basset, depuis lors président du bureau des trésoriers de France, manda Aymar, afin de s'en aider dans la recherche des coupables. La baguette, après

avoir commencé à tourner sur le lieu du vol, conduisit Aymar, par différents circuits, à la porte de la prison : quatre détenus, enfermés depuis peu de jours, sont soumis à l'expérience, elle tourne sur le second et le quatrième; celui-ci avoue être l'auteur du dernier vol, et force au même aveu son complice, qui s'en défendait énergiquement. On se dirige au lieu où ils disent avoir caché les objets volés, la baguette les retrouve, nonobstant les tergiversations des recéleurs.

En 1689, un fermier des environs, voyant mourir ses bœufs, appelle Aymar, pour faire la recherche du malfaiteur qui a empoisonné la prairie dans laquelle ils paissent. La baguette tourne sur toute la prairie, et conduit Aymar à la hutte d'un berger mal famé, qui, se voyant découvert, prend la fuite, et ne reparaît plus dans le pays. Tout ceci se passait en grande solennité, et après que le curé de la paroisse eut prononcé mal à propos sur la prairie les exorcismes du rituel. Nous disons mal à propos, car les exorcismes de l'Église n'ont pas été établis pour empêcher l'effet des toxiques naturels; mais on croyait au maléfice. Ici le maléfice consistait, comme ordinairement en pareil cas, dans les substances enfouies çà et là sous le gazon, et dont les animaux aspiraient en paissant l'émanation pestilentielle. Nous avons montré ailleurs (1) qu'on empoisonne même les hommes par l'olfaction; les diverses substances propres à cet effet sont moins connues de nos jours, parce que le nombre des sorciers diminue. Or les véritables sorciers n'ont jamais été que d'habiles empoisonneurs.

Lorsque Jacques Aymar se trouvait ainsi mis en rapport avec des personnes suspectes, il posait son pied sur le leur, comme pour s'*aimanter*. Le magnétiste qui veut agir sur un sujet, lui touche la paume ou l'extrémité des doigts, pour se *mettre en rapport*. Le langage est différent, mais le phénomène est pareil; et nous croyons que la faculté *de faire tourner la baguette*, comme on dit vulgairement, est une branche ou une forme du magnétisme animal. Comme tout le monde n'est pas susceptible de recevoir l'influence magnétique, de même peu de personnes possèdent le privilége de la baguette divinatoire.

Et qu'il nous soit permis de dire ici toute notre pensée : si l'explication ne va pas jusqu'au fond des choses, si elle laisse sans réponse le dernier pourquoi, du moins elle comblera l'intervalle. Ce n'est pas sur la baguette que l'influence de la veine d'eau, de métal ou de pierre cachée dans le sein de la terre, agit, mais sur l'organisme de celui qui la tient; et la baguette reçoit le mouvement de cette main, comme la liqueur renfermée dans le tube de verre destiné à mesurer les pulsations de l'artère, la reçoit de la main du malade. La baguette reçoit le mouvement de torsion des deux mains qui la retiennent, comme le tourniquet reçoit le mouvement de va-et-vient des deux aimants disposés pour agir alternativement sur lui. Le corps et les bras de l'homme représentent les fils conducteurs des aimants, de la pile galvanique, de la machine électrique, et le centre de la baguette est le point d'échappement d'une influence reçue par la plante des pieds dans leur contact avec le sol.

Mais de quelle nature est l'influence ainsi reçue? Sans doute un genre d'émanations, d'attractions ou de répulsions sensibles seulement pour certains organismes. De quelle nature est l'influence qui agit sur les oiseaux domestiques, lorsqu'ils ne rentrent que fort tard, ayant picoré jusqu'à la nuit, comme s'ils voulaient se précautionner d'une plus ample provision à la veille d'une matinée pluvieuse, que rien ne fait encore prévoir, et que les instruments barométriques n'annoncent pas eux-mêmes; l'influence qui fait croasser et voler d'une certaine manière la corneille, un jour avant la tempête; l'influence en vertu de laquelle certaines personnes sont atteintes d'une épidémie, tandis que d'autres, qui vivent en apparence dans les mêmes conditions, en sont préservées; l'influence, qui nous rend tantôt gais, tantôt tristes, qui donne le spleen aux Anglais, et aux Tyrintiens un rire inextinguible? On ferait aisément mille questions de cette nature, aussi insolubles l'une que l'autre.

Et si on demande encore pourquoi certaines organisations reçoivent du sol une influence que d'autres ne reçoivent pas, nous demanderons aussi à notre tour pourquoi certains estomacs s'arrangent d'une nourriture funeste à tous les autres, pourquoi certains yeux ne supportent pas la lumière, pourquoi les nerfs de certaines personnes délicates sont affectés jusqu'au malaise, jusqu'au spasme, d'un son, d'une odeur, d'un degré de chaleur qui délecte les autres, d'une émanation insensible et nulle pour un millier d'autres?

Mais peut-on admettre des émanations qui ne sont pas démontrées? Qui ne sont pas démontrées! dites qui ne sont pas accessibles à ces sens grossiers que l'homme appelle la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat et le toucher; mais ces émanations, insensibles pour l'homme dans son état normal, ne le sont ni pour les plantes, ni pour les animaux. A température égale, les mêmes insectes, les mêmes reptiles ne vivent pas dans tous les terrains; les plantes les plus délicates parmi les graminées ne se trouvent pas partout, suivant que le sous-sol est de la pierre ou du sable, sec ou humide, crayeux ou marneux. Et de quoi donc vivent les racines des plantes, si ce n'est des émanations chimiques du sol, qui ne sont accessibles à aucun des sens de l'homme? Enterrez des madriers à un mètre au-dessous du sol d'une prairie, et laissez repousser l'herbe, vos sens n'apercevront plus rien; mais vienne une forte sécheresse, l'herbe périra au-dessus dans une mesure exacte. Il aura donc manqué à sa racine des émanations humides ou de quelque autre nature, que vos sens n'apercevaient pas.

En résumé, nous croyons qu'il s'échappe

(1) Voy. notre *Histoire de la Magie*.

de la terre, jusqu'à une profondeur indéterminée, des émanations diverses, suivant la composition chimique du sol ; que ces émanations, sensibles pour un grand nombre d'êtres organisés, peuvent l'être également pour certaines organisations humaines anormales, et que le mouvement de la baguette divinatoire est le résultat, la transmission de l'effet produit par elles sur les organes.

Il nous semble beaucoup plus difficile de rendre compte des accidents que nous venons de rapporter, relativement à la confrontation d'Aymar avec des voleurs. Il est des gens qui, pour avoir plus tôt fait, les traiteront de fabuleux ; mais ce moyen trop commode de se tirer d'affaire n'est point à notre usage : nous admettons même ce qui nous embarrasse, lorsque les raisons de le tenir pour vrai nous paraissent valables. Au surplus, ceux-ci rejetés, il reste un dernier trait dont l'authenticité est incontestable. Avant d'en faire le récit, qu'il nous soit permis d'ajouter quelques réflexions.

Si le corps humain est le fil conducteur qui transmet à la baguette l'influence reçue du sol par la plante des pieds, ne pourrait-il pas également être le seul et unique agent ? Nous croyons qu'il le peut éminemment ; et alors les indications de la baguette rendent compte, non plus de ce qui est à l'intérieur du globe, mais de l'état accidentel dans lequel se trouvent les organes de l'individu qui la retient ; lequel état peut bien être le produit d'une affection imaginaire, ou d'une cause étrangère à l'objet cherché. C'est ainsi qu'une boussole affolée rend compte, non plus de la direction du courant magnétique du globe, mais de la présence du fer qui l'attire. Aussi, si nous avons une grande confiance dans les indications de la baguette relativement aux sources, aux minerais, aux carrières de pierre, nous en avons beaucoup moins lorsqu'il s'agit d'une pièce d'or ou d'argent perdue ou cachée, d'un voleur à poursuivre ou à reconnaître, et pas du tout lorsqu'il est question de trouver les bornes d'un champ, de circonscrire les limites qu'il eut autrefois, de discerner une fausse relique, etc. Si la baguette tourne ou ne tourne pas, dans ces dernières suppositions, c'est que celui qui la tient est ou n'est pas affecté de telle ou telle façon, quelle qu'en soit la cause. Le thermomètre que vous tenez serré dans la main rend compte du degré de chaleur de votre sang, mais il ne dit pas si cette chaleur est fiévreuse, ou si elle provient d'une source de calorique placée sous vos pieds.

L'assassinat, le vol, sont des actes passagers, leur qualification est purement morale ; mais il en peut résulter pour ceux qui les ont commis un état mental d'agitation, de remords, d'angoisse, lorsqu'ils savent être recherchés ; cet état se réfléchit, se répercute, pour ainsi dire, sur leurs organes, et y produit un effet physique, qui peut être perceptible à un agent naturel. Le fer caché dans l'argile devient évident sitôt qu'on emploie l'acide sulfurique ; mais si cet état est le produit d'une autre cause, les indications de la baguette, en ce cas, feront prendre un honnête homme pour un voleur, ou réciproquement.

C'est ainsi qu'un magnétisé, affecté d'une certaine manière par le rapport qui s'est établi entre le consultant et lui-même, rend compte de ce qui se passe dans son cerveau par suite de cette affection organique ; mais pour peu qu'il se trompe sur la cause, ce qui lui arrive fort souvent, il déraisonne d'une manière irrémédiable.

Revenons à Aymar. Le 5 juillet 1692, un marchand de vin de Lyon, et sa femme, furent assassinés dans leur cave, le comptoir fut dévalisé, et la police demeura plusieurs jours sans trouver aucun indice propre à éclairer ses recherches. Aymar fut officieusement présenté aux magistrats, comme pouvant les aider dans leur mission, et accepté en cette qualité. Conduit dans la cave où le meurtre avait été commis, il éprouva une émotion qui lui était encore inconnue. Sa baguette tourna sur les lieux où les cadavres avaient été trouvés. Elle le conduisit par divers circuits au pont du Rhône, et ensuite le long des bords de ce fleuve. Elle indiquait parfois deux, parfois trois pistes simultanées. Elle le mena dans la maison d'un jardinier, où elle désigna une table et une bouteille à demi-remplie de vin. Aymar soutint que les assassins s'étaient reposés là, et qu'ils avaient touché à cette bouteille ; les enfants du jardinier avouèrent qu'en effet trois personnes inconnues étaient venues en l'absence de leurs parents, s'étaient emparées de la maison et avaient bu de ce vin. Aymar reprit leur piste vers le Rhône, les suivit sur le fleuve, descendit à toutes les étapes qu'ils avaient faites, et partout les aveux des gens de la campagne se trouvèrent conformes aux indications de la merveilleuse baguette.

Arrivé au camp du Sablon, Aymar sent renaître son émotion, il est convaincu que les assassins sont là, mais il n'ose y pénétrer, de crainte d'être maltraité par les soldats, et s'en retourne à Lyon.

On le renvoie au camp avec des lettres de recommandation, les assassins n'y sont plus ; il les poursuit jusqu'à Baucaire, marquant toutes leurs étapes le long de la route. Sa baguette le conduit à la porte de la prison ; il se la fait ouvrir ; la baguette discerne, entre quatorze ou quinze détenus, un bossu enfermé depuis quelques heures pour un larcin ; le bossu hésite, puis avoue sa participation au crime commis à Lyon ; on l'y renvoie, en lui faisant suivre la route déjà parcourue ; il est partout reconnu, et finit par les aveux les plus complets.

Aymar, revenu à Baucaire en compagnie de deux archers, reprend la piste. Sa baguette le ramène encore une fois à la prison, où on lui dit que personne n'est entré de nouveau, mais que deux hommes, pareils à ceux qu'il désigne d'après les aveux du bossu, étaient venus récemment demander des nouvelles de celui-ci. Il reprend leurs traces, les suit jusqu'à Toulon, dans une hôtellerie où ils avaient dîné le jour précédent, les poursuit

sur mer, descend aux rivages où ils avaient abordé, et ainsi pendant deux jours, jusqu'aux limites du royaume. Toute recherche ultérieure devenait impossible.

On croit lire des contes de fées; et rien n'est plus vrai cependant; l'expliquera qui pourra. Ici les quelques explications que nous avons données, sont d'une complète insuffisance : le fait est récent; il eut un grand retentissement par toute la France.

Pendant ce temps, le procès du bossu s'instruisait à Lyon. Le coupable renouvela ses aveux, donna toutes les indications désirables. Il fut condamné à la roue, et subit son supplice le trentième jour du mois d'août. En y allant, il fut conduit sur le lieu du crime, y renouvela spontanément ses aveux, et demanda pardon à la société et à ses victimes.

A dater de cette époque, Aymar devint de plus en plus accessible à l'émotion en présence des meurtriers et des instruments qui avaient servi à la perpétration d'un crime, jusqu'au point d'éprouver des sueurs abondantes, des tremblements de nerfs, des défaillances.

Tel est le recto du feuillet, et la plus belle page de la vie d'Aymar; le verso n'y ressemble guère.

La baguette fut bientôt après convaincue de mensonge à Voiron, près Grenoble, où elle accusa de larcin un jeune homme dont l'innocence fut presque aussitôt mise dans tout son jour. Aymar quitta le pays, tout couvert de confusion. Mandé à Paris par le prince de Condé, qui voulait s'assurer par lui-même de la vérité des choses, il ne fit plus que des sottises. Ne sachant pas trouver de l'or et de l'argent cachés en différents lieux d'un cabinet, il dit qu'il y en avait en trop de lieux, et que cela embrouillait sa baguette. Ce serait la boussole affolée par la présence du fer, et une telle expérience ne prouverait en réalité ni pour ni contre: mais voici qui est pis : Aymar ne sut pas davantage trouver de l'argent caché dans un grand jardin : il donna comme un niais dans les lieux où il n'y avait rien, et le prince lui-même eut de la peine à retrouver ce qu'il avait enfoui. Il ne réussit pas mieux dans la recherche d'une paire de flambeaux qui avaient été dérobés, et pour lesquels une main inconnue remit plus qu'ils ne valaient; ce qui fit supposer que la restitution venait du devin lui-même, qui ne voulait pas perdre sa réputation.

Appelé à l'hôtel de Guise, il y fit plus de sottises encore : la baguette trouva fort bien l'or et l'argent qui étaient à la vue, mais nullement celui qui était renfermé dans les meubles, ou seulement recouvert d'une housse. Pour retrouver une assiette volée, il fit passer le voleur à travers des lieux qui n'étaient pas ouverts à l'époque du vol. Il accusa d'un vol de truites commis à sept années de là, dans un des bassins du parc de Chantilly, un individu qui ne demeurait dans le pays que depuis un an, mais qu'on avait malicieusement signalé à son attention. Il passa sur des rivières recouvertes par des voûtes, sans y soupçonner d'eau, poursuivit fort loin des voleurs imaginaires, refusa ensuite d'admettre la réalité d'un second vol, qui n'était nullement imaginaire, de crainte d'être encore pris pour dupe. Il passa sans le reconnaître sur un lieu où un archer du guet avait été assassiné depuis quelques jours seulement; il y eut de véritables vols commis presque en sa présence, sans qu'il pût donner aucunes indications. Enfin, ennuyé d'être le jouet de tout le monde, il s'imagina de faire des dupes à son tour, intimida deux fiancés, et leur extorqua de l'argent à l'un et à l'autre, pour les faire passer pour vertueux aux yeux l'un de l'autre; se fit donner un habit neuf et de l'argent par un marchand auquel on avait dérobé quelques pièces d'étoffe, le mena fort loin dans la campagne à la recherche de ses voleurs, se fit servir à dîner, sortit sous un prétexte, et ne reparut plus.

En voyant une fin si misérable, on ne saurait s'empêcher de soupçonner de la supercherie dans les commencements. Et puis, supposé que les voleurs laissent sur leur passage quelque chose comme la piste du lièvre ou du renard que le chien relève encore au bout de plusieurs heures, ce qui est énormément admettre, comment croire qu'il en restât des traces après des mois et des années, après un jour ou deux sur les eaux d'un fleuve ou les flots de la mer?

Nous avons rapporté cet exemple pour sa célébrité et sa singularité; mais nous ne croyons pas qu'on en puisse tirer aucune induction pour ou contre l'efficacité de la baguette dans la recherche des minerais et des eaux souterraines.

Il y a eu plusieurs ouvrages écrits *ex professo* sur cette matière, dont l'*Histoire des superstitions* du P. Lebrun, et le *Traité de Bacillogire* du comte de Tristan, sont les plus récents.

La baguette divinatoire, autrement nommée *verge* d'*Aaron*, très-connue, et conséquemment d'un usage commun dans la campagne, se coupe sans précaution et sans choix; il suffit qu'elle soit flexible. Mais il n'en est pas de même de la baguette magique, c'est-à-dire, de celle dont se servent les sorciers dans leurs opérations démoniaques. Celle-ci doit nécessairement être de coudrier, et avoir trois extrémités. Elle doit être coupée d'une main vierge, entre onze heures et minuit, le premier mercredi de la lune, avec un couteau neuf, et laissée sur place. Le lendemain, au lever du soleil, on va la ramasser, et on la relève de la main gauche en disant : « Je te ramasse au nom d'Eloïm, Muthraton, Adonaï et Semaphoras, afin que tu aies la vertu de la verge de Moïse et de Jacob, pour découvrir tout ce que je voudrai savoir. » C'est la verge magique proprement dite.

Si on la ferre à ses trois extrémités avec la lame du couteau qui a servi à la couper, et qu'on écrive au gros bout *Agla* +, aux deux petites extrémités, ωv et *Tetragrammaton*, et qu'ensuite on la bénisse, elle pren-

le nom de *grande vergé magique*. Il faut dire en se servant de la première : « Je te commande au nom d'Eloïm, Muthraton, Adonaï et Semaphoras, de me révéler »... Ici on indique le secret à pénétrer. On dit en se servant de la seconde : *Conjuro te cito mihi obedire ; venias per Deum vivum* +, *per Deum verum* +, *per Deum sanctum* +.

Mais tout ceci n'est encore que de la petite magie; les savants ne s'en tiennent pas là.

Pour obtenir la *baguette foudroyante*, à laquelle aucune puissance de l'enfer ne saurait résister, il faut se procurer une feuille de parchemin vierge, c'est-à-dire, sur laquelle rien n'ait été écrit, faite de la peau d'un animal vierge, la clouer sur la terre avec trois clous de la bierre d'un enfant mort sans le baptême, au milieu d'un triangle inscrit dans un cercle, lequel triangle porte dans ses sommets les mots *Agla*, *Alpha*, *Oméga*. Sur le parchemin on déposera la *grande verge magique*, environnée de trois cierges de cire vierge, façonnés de la main d'une personne vierge, et on prononce pendant qu'ils brûlent une conjuration qu'enseignent le *Grimoire* et le *Dragon-rouge*, mais trop longue pour être rapportée ici ; d'ailleurs, nous ne voulons pas qu'on en abuse.

Ceux qui ont inventé de telles choses ne sont certainement que de misérables farceurs, qui n'en croyaient pas un mot; mais que dire de ceux qui y croient ?

Il nous semble fort inutile de chercher les rapports de filiation qu'il peut y avoir entre la baguette magique et le *lituus* augural ; ce serait l'occasion de faire de la science, mais le sujet n'en vaut pas la peine.

BALAAM. Les Hébreux, après leur sortie d'Egypte, étaient campés dans les plaines de Moab, en deçà du Jourdain et en face de Jéricho. Balac, fils de Sephor, roi des Moabites, se ligua avec Madian pour les combattre; mais il voulut, avant d'engager l'action, les faire maudire par un prophète, afin de les vaincre plus sûrement. Il envoya donc querir Balaam, fils de Béor, qui demeurait au pays des Ammonites, mais en lui laissant ignorer quel peuple il était question de dévouer à l'anathème. Balaam, après avoir consulté le Seigneur, refusa de suivre les envoyés du roi de Moab. Cependant de nouveaux ambassadeurs, plus nombreux et plus qualifiés que les premiers, lui ayant été députés avec des présents, il se détermina à les accompagner, après en avoir obtenu la permission de Dieu, qui lui donna l'ordre en même temps de ne proférer aucune autre parole que celles qui lui seraient mises à la bouche.

Balaam suivit les envoyés; mais pendant la route, le Seigneur, irrité de la cupidité dont le prophète avait fait preuve en cette circonstance, plaça un ange sur le chemin qu'il devait parcourir. L'ânesse qui servait de monture à Balaam l'ayant aperçu, s'effraya et s'enfuit à travers les champs; le prophète la frappa, et la remit dans sa route; mais lorsqu'il fut arrivé en un lieu où le chemin était resserré entre deux enclos de vignes, l'ânesse se porta vers un des côtés de la route, et froissa contre la muraille le pied de son maître, qui s'irrita, et la frappa une seconde fois. Parvenu en un lieu plus éloigné, où le sentier se trouvait tellement resserré, qu'il n'était plus possible de passer à droite ni à gauche, l'ânesse se jeta par terre, et Balaam la frappa avec colère. Mais Dieu lui donnant la parole, elle s'écria : « Que vous ai-je donc fait, pourquoi me frappez-vous ainsi jusqu'à trois fois? — Parce que vous l'avez mérité, en vous jouant ainsi de moi, lui répondit le prophète. Que n'ai-je un glaive pour vous percer! — Ne suis-je pas votre animal, reprit l'ânesse, celui que vous avez coutume de monter, et vous ai-je jamais fait chose semblable? — Jamais, répondit-il (1). »

Mais le Seigneur lui ouvrant les yeux à lui-même, il put contempler l'ange qui se tenait au milieu de la route, l'épée à la main. Balaam se prosterna la face contre terre, s'excusa sur son ignorance, qui seule avait été cause de son emportement, et demanda s'il devait retourner sur ses pas. L'ange lui commanda de continuer, et lui rappela l'injonction de ne rien changer aux paroles que Dieu lui mettrait à la bouche.

Balac conduisit Balaam sur des hauteurs consacrées à Baal, d'où il pouvait apercevoir une partie du camp d'Israël. Le prophète offrit un sacrifice, et consulta le Seigneur, puis il s'écria dans son enthousiasme prophétique : « Balac, roi des Moabites, m'a fait venir d'Aram, des montagnes de l'Orient; Viens, m'a-t-il dit, et maudis Jacob; empresse-toi, et fais des imprécations contre Israël. Comment maudirai-je celui que Dieu n'a pas maudit? comment dévouerai-je à l'anathème celui que le Seigneur n'y dévoue pas? Je le vois du haut des rochers, je le considère du sommet des collines : ce peuple habitera seul, il ne se mélangera point parmi les nations. Qui pourrait compter la postérité de Jacob, et connaître le nombre des enfants d'Israël? Que je meure de la mort des justes, et puisse la fin de ma vie ressembler à la leur (2)! »

(1) Aperuitque Dominus os asinæ, et locuta est : Quid feci tibi? cur percutis me ecce jam tertio? Respondit Balaam : Quia commeruisti, et illusisti mihi : utinam haberem gladium, ut te percuterem ! Dixit asina : Nonne animal tuum sum cui semper sedere consuevisti usque in præsentem diem? dic quid simile unquam fecerim tibi. At ille ait : Nunquam. Protinus aperuit Dominus oculos Balaam, et vidit angelum stantem in via evaginato gladio, adoravitque eum pronus in terram (*Num.* XXII, 28-31).

(2) Assumptaque parabola sua, dixit : De Aram adduxit me Balac, rex Moabitarum, de montibus Orientis : Veni, inquit, et maledic Jacob : propera, et detestare Israel. Quomodo maledicam, cui non maledixit Deus? Qua ratione detester, quem Dominus non detestatur? De summis silicibus videbo eum, et de collibus considerabo illum. Populus solus habitabit, et inter gentes non reputabitur. Quis dinumerare possit pulverem Jacob, et nosse numerum stirpis Israel? Moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia. Dixitque Balac ad Balaam. Quid est hoc quod agis? Ut maledicerres inimicis meis vocavi te : et tu e contrario benedicis eis. Cui ille respondit : Num aliud possum loqui, nisi quod jusserit Dominus (*Num.* XXIII, 7-12)?

Je vous ai appelé pour maudire, et voilà que vous bénissez, lui dit Balac, en l'entraînant dans un autre lieu, d'où il pourrait voir Israël sous un autre aspect, afin qu'en ne découvrant qu'une moindre partie de l'armée il conçût une moins haute idée de sa force. Arrivé sur le sommet du mont Phasga, Balaam offrit un second sacrifice au Seigneur, et l'invoqua de nouveau. Mais bientôt, saisi comme la première fois d'un esprit qu'il ne pouvait maîtriser, « Arrêtez-vous, dit-il, ô Balac, et soyez attentif; écoutez, fils de Séphor : Dieu n'est pas menteur comme les hommes, il n'est pas changeant comme les enfants des hommes. Il aurait dit et ne ferait pas? il aurait parlé et n'accomplirait pas? J'ai été député pour bénir, et je ne puis retenir mes bénédictions captives. Il n'y a point d'idoles en Jacob, on ne voit pas de simulacres en Israël; le Seigneur son Dieu habite sous ses tentes, et lui est un gage royal de victoire. Dieu l'a conduit hors de l'Égypte, qui est semblable pour la force au rhinocéros. Il n'y a point d'augure en Jacob, ni de devins en Israël; on parlera longtemps de ce que Dieu aura fait pour Israël. Ce peuple se lèvera comme une lionne, il se dressera comme un lion; il ne se reposera qu'après avoir dévoré sa proie, et s'être rassasié du sang de ses victimes (1). »

Si vous ne voulez pas le maudire, reprit Balac, du moins ne le bénissez pas. Venez, que je vous conduise en un autre lieu, peut-être plaira-t-il à Dieu que vous le maudissiez de là, et il le mena sur le sommet du mont Phogor.

Après avoir offert pour la troisième fois un sacrifice au Seigneur, Balaam, tournant ses regards vers le désert, et apercevant les tentes de l'armée d'Israël, s'écria dans son divin enthousiasme : « Voici ce que dit Balaam, fils de Béor, ce que dit l'homme dont les yeux ont été obscurcis, l'auditeur des paroles de Dieu, le spectateur des visions du Tout-Puissant, celui qui est tombé les yeux ouverts : Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob, que vos tentes sont belles, ô Israël! Elles ressemblent aux vallons ombragés, aux jardins que les fleuves arrosent, aux tentes que le Seigneur a posées, aux cèdres du bord des eaux. Israël est l'onde qui jaillit d'une étroite fontaine, et qui s'épand en un grand fleuve. Son roi vaincra Agag, et le dépouillera de son royaume (1). Le Seigneur l'a conduit hors de l'Égypte, qui est semblable en force au rhinocéros. Il dévorera les nations ennemies, il brisera leurs os, il les percera de flèches. Il dormira du sommeil du lion, du sommeil de la lionne, que personne n'ose éveiller. Qui vous bénira, ô peuple, sera béni; quiconque vous maudira, sera maudit lui-même (2). »

A ces mots, Balac, frappant de fureur ses mains l'une contre l'autre, arrêta le prophète. Mais celui-ci reprit bientôt son chant dithyrambique : « Je le contemple, ajouta-t-il, dans l'avenir; mes yeux l'aperçoivent dans le lointain des âges. Une étoile sortira de Jacob, une verge naîtra d'Israël, pour châtier les princes de Moab, et porter la dévastation dans tous les lieux qu'habitent les enfants de Seth (3). L'Idumée sera sa possession; l'héritage de Séir passera à des mains ennemies; Israël révélera sa puissance. De Jacob sortira le dominateur, celui qui dispersera les débris de la cité. »

Puis se tournant vers Amalec, le prophète ajouta encore : « Amalec, chef des nations, vos derniers restes périront. Et vous Cinéens, votre asile est redoutable; mais votre aire fût-elle établie sur la cime des rochers, et fussiez-vous, race de Cin, un peuple d'élite, combien de temps pourrez-vous vous maintenir? Assur vous rendra captif. Hélas! qui survivra à ces œuvres de la main de Dieu? Les peuples d'Italie viendront dans leurs trirèmes : ils vaincront l'Assyrie, dévasteront la Judée, et enfin ils périront eux-mêmes à leur tour (4). »

(1) At ille assumpta parabola sua, ait : Sta, Balac, et ausculta : audi, fili Sephor : Non est Deus quasi homo, ut mentiatur : nec ut filius hominis, ut mutetur. Dixit ergo, et non faciet? locutus est, et non implebit? Ad benedicendum adductus sum, benedictionem prohibere non valeo. Non est idolum in Jacob, nec videtur simulacrum in Israel. Dominus Deus ejus cum eo est, et clangor victoriæ regis in illo. Deus eduxit illum de Ægypto, cujus fortitudo similis est rhinocerotis. Non est augurium in Jacob, nec divinatio in Israël. Temporibus suis dicetur Jacob et Israeli quid operatus sit Deus. Ecce populus ut lœna consurget, et quasi leo erigetur : non accubabit donec devoret prædam, et occisorum sanguinem bibat (*Num.* XXIII, 18-24).

(1) La Vulgate porte : *Tolletur propter Agag, rex ejus, et auferetur regnum illius.* Les plus savants commentateurs se sont essayés à l'envi à rétablir ce texte, évidemment altéré, mais sans pouvoir se mettre d'accord. (Voy. *Dict. de la Bible*, art. *Agag.*)

(2) Assumpta parabola ait : Dixit Balaam filius Beor : Dixit homo, cujus obturatus est oculus : Dixit auditor sermonum Dei, qui visionem Omnipotentis intuitus est, qui cadit, et sic aperiuntur oculi ejus. Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel! Ut valles nemorosæ, ut horti juxta fluvios irrigui, ut tabernacula quæ fixit Dominus, quasi cedri prope aquas. Fluet aqua de situla ejus, et semen illius erit in aquas multas. Tolletur propter Agag, rex ejus, et auferetur regnum illius. Deus eduxit illum de Ægypto, cujus fortitudo similis est rhinocerotis. Devorabunt gentes hostes illius, ossaque eorum confringent, et perforabunt sagittis. Accubans dormivit ut leo, et quasi lœna, quam suscitare nullus audebit. Qui benedixerit tibi, erit et ipse benedictus : qui maledixerit, in maledictione reputabitur (*Num.* XXVI, 3-9).

(3) Ici pareillement il y a une altération très-évidente, car on ne peut dire ni de David ni du Messie, qu'ils ont *dévasté* tout l'univers.

(4) Sumpta igitur parabola, rursum ait : Dixit Balaam filius Beor : Dixit homo, cujus obturatus est oculus : Dixit auditor sermonum Dei, qui novit doctrinam Altissimi, et visiones Omnipotentis videt, qui cadens apertos habet oculos. Videbo eum, sed non modo : intuebor illum, sed non prope. ORIETUR STELLA ex Jacob, et consurget virga de Israel, et percutiet duces Moab, vastabitque omnes filios Seth. Et erit Idumæa possessio ejus : hæreditas Seir cedet inimicis suis : Israel vero fortiter aget. De Jacob

Balaam, qui dans son enthousiasme prophétique, n'avait pu trouver une seule parole pour maudire Israël, trouva du moins dans son cœur corrompu un funeste conseil. Car ce fut, selon toute apparence, d'après ses avis (Voy. *Num.* XXIV, 14 ; et XXV) que les filles des Moabites invitèrent les Israélites aux fêtes de Beelphégor, et les entraînèrent dans le libertinage et l'idôlatrie, crime qui coûta la vie à vingt-quatre mille d'entre eux, et dont les Madianites portèrent eux-mêmes la peine, car Moïse leur déclara la guerre, suivant l'ordre formel de Dieu ; une grande partie de la nation périt par le glaive. Balaam subit le même sort (*Voy. Num.* XXII, XXIII, XXV, XXXI).

Les observations exégétiques naîtraient en foule sur ce texte ; nous nous en abstiendrons, parce qu'elles ne rentrent pas dans notre sujet.

Nous ne réprondrons pas aux plaisanteries des impies relativement à l'entretien de Balaam avec sa monture ; c'est dommage, en vérité, que le Tout-Puissant ne consulte pas les sages sur la manière la plus convenable d'opérer des prodiges.

Nous ne nous demanderons pas même, avec des savants très-considérables (*Voy.* Sam. Bochart, *Hierozoic.*, art .*Ane*), par quel mécanisme une ânesse a pu parler ; avec de doctes interprètes et des Pères de l'Eglise, si l'entretien fut réel, ou bien s'il se passa mentalement dans le cerveau du prophète ; parce que dans les deux suppositions le miracle est le même, et ne coûta pas plus à Dieu, de quelque manière qu'on l'envisage.

Et Balaam lui-même, qu'était-il ? un devin ou un prophète ? Un prophète, sans contredit, quoique l'Ecriture l'appelle *ariolus*. Ce terme de mépris s'adresse à sa personne, et non à son inspiration, évidemment divine, ainsi qu'il résulte de tout le contexte du passage, et des prophéties réelles qu'il contient.

Mais Balaam n'aurait-il pu découvrir l'avenir qu'il annonce en vertu de quelque art divinatoire, ou par l'intervention du démon ? Nous répondons : L'art divinatoire est impuissant à manifester quelque point que ce soit de l'avenir (*Voy.* l'art. Divination), et le démon lui-même ignore les desseins de Dieu. Une partie de la prophétie que nous examinons se rapporte littéralement à David, et secondairement au Messie ; or le démon ignorait si bien ce qui était relatif au Messie deux mille ans à l'avance, qu'il ne l'a pas même reconnu lorsqu'il est apparu sur la terre ; la tentation de Jésus-Christ dans le désert en est une preuve convaincante. Et d'ailleurs, c'est à cette ignorance de l'avenir que l'Ecriture attache le signe distinctif entre Dieu et le démon : *Annuntiate quæ ventura sunt, et sciemus quia dii estis vos* (*Isa.* XLI, 23).

Cependant quelques interprètes éprouvent une grande répugnance à admettre que l'esprit divin de prophétie ait pu résider dans un homme méchant et corrompu, tel que Balaam. Sans doute Balaam était le plus scélérat des hommes ; le conseil qu'il donna à Balac n'a pu sortir que d'un cœur pervers ; mais il faut faire attention que Balaam connaissait et invoquait le vrai Dieu, qu'il l'appelait son Dieu ; que c'était à lui qu'il adressait ses sacrifices, lui qu'il consultait pour connaître l'avenir ; et, en outre, que Dieu se sert des hommes tels qu'ils sont pour accomplir ses desseins, sans que la perfection ou l'imperfection de l'instrument qu'il emploie puisse hâter ou retarder leur exécution. L'esprit de prophétie est différent de l'esprit de sainteté, autrement Caïphe n'aurait pas prophétisé lors de la passion du Messie, et Jésus-Christ n'aurait pu dire sans aucune exception, que l'esprit du Seigneur inspire qui bon lui semble ; *Spiritus Domini ubi vult spirat* (*Joan*, III, 8).

Balaam, en cette circonstance, fut si bien, dans toute l'acception du mot, un prophète rempli de l'esprit divin, que Dieu s'entretint avec lui jusqu'à trois fois, pour lui commander de ne rien dire qui ne lui fût inspiré, et qu'il s'excusa lui-même à plusieurs reprises devant Balac, de ne pas proférer les malédictions que celui-ci demandait, sous le prétexte de l'impossibilité de dire autre chose que ce que le Seigneur, *son Dieu*, lui mettait à la bouche : *Dixit Deus ad Balaam : Noli ire cum eis, neque maledicas populo. — Vade cum eis, ita duntaxat ut quod tibi præcepero facias. — Vade cum istis, et cave ne aliud quam præcepero tibi loquaris. — Dominus posuit verbum in ore ejus*, etc. (*Num.* XXII, 12, 20, 35 ; XXIII, 5).

Examinons maintenant dans tous ses détails cette importante prophétie.

« Ce peuple habitera seul, dit le prophète, il ne se mélangera point parmi les nations. » Le premier trait résume en un mot ce qu'il restait encore de l'histoire de Moïse à accomplir et l'histoire entière de Josué. C'est pour *habiter seuls* dans la terre promise, que ces deux conquérants exterminèrent toutes les nations de la Palestine. Si quelques débris de la nation chananéenne purent échapper au glaive de Josué, ils se retirèrent à Tyr, à Sidon et dans la Phénicie, mais jamais ils ne revinrent inquiéter les Juifs dans le pays qu'ils leur avaient abandonné. Le second est le signe caractéristique de la famille de Jacob. Dispersée parmi tous les peuples, à diverses époques et maintenant depuis dix-huit siècles, elle ne s'est jamais mélangée à aucun peuple ; le sang de Jacob n'a pas cessé de couler pur dans les veines de ses fils. Il n'est aucune autre nation sur la terre qui

erit qui dominetur, et perdat reliquias civitatis. Cumque vidisset Amalec, assumens parabolam, ait : Principium gentium Amalec, cujus extrema perdentur. Vidit quoque Cinæum, et assumpta parabola, ait : Robustum quidem est habitaculum tuum : sed si in petra posueris nidum tuum, et fueris electus de stirpe Cin, quandiu poteris permanere? Assur enim capiet te. Assumptaque parabola iterum locutus est : Heu, quis victurus est, quando ista faciet Deus? Venient in trieribus de Italia, superabunt Assyrios, vastabuntque Hebræos, et ad extremum etiam ipsi peribunt. Surrexitque Balaam, et reversus est in locum suum. Balac quoque via, qua venerat, rediit (*Num.* XXIV, 15-25).

puisse se vanter d'un pareil privilége, et celle-ci en fait son titre de gloire : c'est pour elle une religion, ce qu'il y a de plus saint dans sa religion. Il y a donc bientôt quatre mille ans que cette prédiction s'accomplit à la lettre, d'une manière désespérante pour ceux qui ne croient pas aux prophéties. Et quand même on voudrait chicaner sur la date et sur l'auteur, il y a du moins bientôt trois mille ans, dirions-nous, car les paroles attribuées à Balaam se lisent dans les bibles samaritaines, qui ont presque cette antiquité. Ce ne serait donc ni lever ni amoindrir la difficulté.

« Qui pourrait compter la postérité de Jacob et connaître le nombre des enfants d'Israël ? » Dieu avait promis à Abraham une postérité nombreuse comme les grains de sable du bord des mers, comme la poussière de la terre. On voit que c'est toujours le même esprit qui parle, et les expressions employées par Dieu même se retrouvent dans la bouche de Balaam : *Quis dinumerare possit* pulverem *Jacob ?* Jamais prophétie ne fut mieux justifiée. (*Voy.* art. ABRAHAM, *sa postérité.*)

« Il n'y a point d'idoles en Jacob ni de simulacres en Israël ; le Seigneur, son Dieu, habite sous ses tentes, et lui est un gage royal de victoire..... Il n'y a point d'augures en Jacob ni de devins en Israël. On parlera longtemps de ce que Dieu aura fait pour Israël. »

Ce rapprochement de deux idées en apparence si disparates, de la victoire avec l'absence de l'idolâtrie, des faveurs divines avec l'absence de la divination, n'est pas moins remarquable que ce qui précède et ce qui suit, pour quiconque a seulement une légère teinture de l'histoire sacrée. Tant qu'Israël sut se garantir des devins et des idoles, il fut invincible, il marcha de prospérités en prospérités, son dieu multiplia pour lui les prodiges et les bienfaits ; mais sitôt qu'il invoqua les dieux étrangers, sitôt qu'il recourut à la science ou au pouvoir des magiciens, il devint la victime de quiconque voulut prendre la peine de lui déclarer la guerre. L'histoire de vingt siècles est tout entière dans ce peu de paroles.

Combien de fois ne s'est-il pas *levé comme un lion*, et ne s'est-il pas *rassasié du sang de ses victimes ?* Il suffit de rappeler les noms de Josué, de Saül, de David, de Judas-Machabée, pour ne parler que des plus fameux. Ne devait-il pas bientôt se lever comme une lionne altérée de carnage contre Barac lui-même, le terrasser, répandre à flots le sang de ses sujets, enlever toutes ses richesses, et livrer ses villes aux flammes ? (Voy. *Num.* XXXI.) Il s'était endormi pour un moment dans les bras de la volupté, mais son réveil fut terrible.

Au tableau que trace Balaam d'une nature luxuriante, ne semble-t-il pas que le prophète ait vu les campagnes si fécondes, les riches vallons de la Palestine ombragés de leurs moissons et de leurs fruits, pendant l'heureuse et douce administration de quelqu'un des juges d'Israël, ou pendant le régne de David, alors que partout, semblable aux champs de la Syrie, ce paradis du monde postdiluvien, la Terre Promise était encore une terre bénie du ciel ? Alors il y coulait des ruisseaux de lait et de miel ; maintenant le mahométan y campe au milieu des ruines, des déserts et du silence de la mort. Comme tout devait être merveilleux dans l'histoire de ce pays, que tant d'événements touchants signalent à l'attention du monde, il semble qu'il dut réserver pour ses maîtres légitimes les richesses d'un territoire propre à toutes les cultures et d'un climat perpétuellement heureux. Il semble que les nombreuses nations qui l'habitaient avant les enfants de Jacob, n'avaient été chargées que de le défricher pour ceux-ci. Maintenant il est désolé, comme tous les lieux où l'Arabe a fiché sa tente, mais il ne faut pas juger de son état passé par son état présent.

« C'est en étudiant l'histoire, dit un auteur célèbre, qu'on reconnaît avec une sainte joie tout le merveilleux de la prophétie : et certainement un fidèle qui, de nos jours, rapproche les faits de la prédiction, doit concevoir une grande idée de l'arbitre souverain de tous les événements du monde, et du maître absolu de tous les peuples de la terre. Balaam, malgré lui, devient l'organe du vrai Dieu. Il prophétise longtemps avant que les Hébreux aient des rois, et plus de quatorze siècles avant la destruction de leur république. Cependant, à l'entendre prédire l'avenir, et annoncer jusqu'aux noms encore inouïs des acteurs futurs de tant de révolutions, on croirait que le prophète a vécu depuis que Saül, premier roi des Hébreux, a été réprouvé pour sa fausse compassion envers Agag, roi d'Amalec ; on le jugerait contemporain de David, successeur de Saül, figuré par l'étoile de Jacob et par le rejeton d'Israël ; lorsque ce prince, tranquille possesseur de tous ses États, s'occupait à dompter les Iduméens, et à soumettre les Moabites. Balaam n'eût pas, ce semble, parlé avec plus d'assurance, s'il avait vu de ses yeux les Cinéens épargnés par Saül dans la ruine des Amalécites, perdre enfin la liberté avec les dix tribus d'Israël, et passer sous le joug des rois d'Assyrie ; ou bien s'il eût vécu dans ces derniers temps, où les Romains, venus d'Italie sur leur flotte pour subjuguer les rois de l'Asie, détruisirent la république des Hébreux, et virent ensuite leur redoutable monarchie démembrée en plusieurs royaumes. » (Le P. Berruyer, *Hist du Peuple de Dieu*, l. IV.)

Pourquoi n'ajouterions-nous pas à ces éloquentes paroles les réflexions suivantes de Lefranc de Pompignan, dans son traité intitulé : *L'Incrédulité convaincue par les prophéties ?*

« Que répondront les incrédules à la captivité des Cinéens prédite par Balaam, et attribuée dans sa prophétie aux Assyriens ? Les Cinéens, peuple associé aux Israélites, et habitant au milieu d'eux, ne furent ré-

duits en esclavage que longtemps après le schisme des dix tribus. La partie de ce peuple établie dans le territoire de la tribu de Néphtali, fut enlevée avec cette tribu par Théglatphalasar, roi d'Assyrie; et l'autre partie, qui n'avait pas abandonné la première habitation qu'on lui avait assignée parmi les enfants de Juda, subit comme eux la loi de Nabuchodonosor, et passa de la Judée dans les États de ce conquérant. Voilà une prophétie sans équivoque, dont les plus opiniâtres incrédules doivent avouer que l'accomplissement est postérieur a sa publication. »

En effet elle se lit dans le Pentateuque samaritain aussi bien que dans celui des Juifs; or l'auteur vient de démontrer que le premier est antérieur au schisme des dix tribus. Il continue de la sorte:

« Je consens qu'ils la comptent pour peu de chose: en voici une autre du même prophète, plus frappante encore par son évidence. Ce n'est plus seulement d'un peuple obscur, et qui n'est connu que par l'Écriture sainte, que je vais leur parler; c'est des événements les plus mémorables dans l'histoire, et qui concernent des nations dont tout l'univers connaît la destinée. Qui croirait que les guerres des Romains contre les rois de Syrie et contre les Juifs se trouvassent dans le Pentateuque, c'est-à-dire dans un ouvrage composé, selon nous et dans la vérité, sept cents ans avant la fondation de Rome, et près de trois cents ans au moins, suivant une date que les incrédules, s'ils n'ont pas renoncé à la raison, ne peuvent contester. Car la fondation de Rome, qu'on rapporte communément à l'année 753 avant l'ère chrétienne, est postérieure de sept siècles à l'âge de Moïse, et d'environ trois siècles au règne de Salomon. Comment Balaam, que Moïse fait parler, a-t-il pu prévoir que des armées venues d'Italie traverseraient les mers pour attaquer la Syrie, en détruiraient l'empire, subjugueraient dans la suite les Hébreux; mais qu'enfin ces formidables vainqueurs périraient eux-mêmes?

« La première prédiction s'est accomplie par degrés. Son accomplissement commença lorsque les Romains, commandés par les deux Scipion, ayant passé pour la première fois le détroit de l'Hellespont, qui sépare l'Europe de l'Asie, vainquirent Antiochus le Grand dans la bataille de Magnésie, et le forcèrent après cette victoire d'abandonner le pays qu'il possédait en deçà du mont Taurus. L'empire syrien, affaibli par ce désastre, ne fit plus que pencher et s'avancer vers sa ruine, jusqu'à ce qu'enfin Pompée l'anéantit, en réduisant la Syrie en province romaine, et en dépouillant de la couronne Antiochus l'Asiatique le dernier des princes Séleucides. Alors cette partie de l'oracle de Balaam reçut son parfait accomplissement. Sous le même Pompée, les Hébreux commencèrent à éprouver la supériorité des armes romaines. Le trône où ils avaient fait monter les Asmonéens, princes tirés de leur nation, fut ébranlé par ce général, qui venait de conquérir la Syrie. Mais bientôt après, il fut renversé par Hérode, allié des Romains, et secouru de leurs troupes. Les Juifs, déjà tributaires des Romains, et assujettis sous Hérode à une domination étrangère, virent après la mort de ce prince leur patrie réduite en province romaine. C'en était assez pour vérifier à leur égard la prophétie de Balaam; mais elle eut aux yeux de l'univers un accomplissement plus manifeste, lorsque Titus, à la tête d'une armée romaine, détruisit Jérusalem jusqu'aux fondements, fit un carnage horrible des Juifs, et chassa pour toujours de la Palestine cette malheureuse nation. Les Romains, auteurs de tant de maux, ont subi le sort que Balaam leur avait prédit, et il n'est pas nécessaire d'ajouter comment la chute de leur empire a mis le dernier sceau à l'exécution de sa prophétie.

« Je ne dissimulerai pas, ce que peu d'incrédules m'objecteraient sans doute, que si on lit dans la version vulgate que les vainqueurs des Assyriens et des Hébreux *viendront sur des galères d'Italie*, le texte hébreu dit qu'ils viendront de *Cethim*, terme que notre interprète a rendu par celui d'Italie. Un témoignage évident de sa fidélité à cet égard, est d'abord le consentement unanime des anciens *targumistes*, ou paraphrastes juifs, qui traduisent de la même manière le mot de Cethim. Quelques-uns nomment même les Romains..... Cethim, dans les versions orientales, signifie également les Romains. Il est vrai qu'en rassemblant tous les endroits de l'Écriture où se trouve le mot de Cethim, on peut croire qu'il était générique dans la langue des Hébreux, et qu'il exprimait toutes les côtes maritimes de l'Occident. Le savant Bochard, qui a recherché avec tant de soin l'origine des premiers peuples répandus dans les différentes parties de l'univers, soutient néanmoins que Cethim, dans toute l'Écriture, ne veut dire que l'Italie. »

Et il se trompe en ceci, faute d'avoir compris parmi les livres canoniques celui des *Machabées*, dans lequel on voit, au premier chapitre, Alexandre le Grand sortir de la terre de Cethim; *Alexander Philippi Macedo... egressus de terra Cethim...* Mais il paraît dès lors « inévitable de donner au mot de *Cethim* une signification générique, déterminée ensuite par les circonstances propres à certaines côtes maritimes de l'Occident plutôt qu'à d'autres. Or, il est visible que les armées qui, dans la prophétie de Balaam, traversent la mer sur des vaisseaux, sont celles de l'Italie et non celles de la Grèce. Lorsque les Macédoniens pénétrèrent d'Occident en Orient, ils ne renversèrent aucun empire qui portât le nom d'Assyrie ou de Syrie; ils rétablirent plutôt un royaume de ce nom. Ils ne firent aucun mal aux Juifs... Ainsi, ce peuple d'Occident que Balaam désigne par ces quatre caractères, d'être venu sur des vaisseaux, de dompter les Assyriens, de perdre les Hébreux, et de périr enfin lui-même, est nécessairement le peuple romain; et notre Vul-

gate a dû traduire, en cet endroit, *Cethim* par l'*Italie*. »

Sans doute on peut, avec le plus grand nombre des Pères de l'Eglise et la plupart des interprètes, appliquer directement au Messie ce qui est dit dans la prophétie de Balaam de l'*étoile de Jacob* et du *rejeton d'Israël*; mais le sens littéral est bien celui que nous avons indiqué; et il ne faut pas perdre de vue que David est un des types du Messie. Il n'est donc pas surprenant que les mêmes paroles conviennent à l'un et à l'autre, et que ce qui est dit du premier sans aucune espèce d'allégorie, doive s'entendre allégoriquement du second.

Nous ne croyons pas qu'il en soit de même des paroles suivantes : *Videbo eum, sed non modo : intuebor illum, sed non prope.* Balaam, le réprouvé, n'a pu voir le Messie, et il n'est pas possible de dire de lui comme du plus saint de tous les patriarches, qu'il a désiré voir le jour du Fils de Dieu, qu'il l'a vu, et qu'il s'en est réjoui. Prétendre qu'il l'a vu dans sa postérité, et que les mages qui vinrent adorer Jésus-Christ à Bethléem étaient ses descendants, ce serait tout à la fois une explication forcée et une supposition gratuite, sinon même chimérique. Ce que le prophète voit ici de son regard pénétrant, c'est Israël accomplissant les hautes destinées qu'il vient de lui assigner, et qu'il va marquer à de nouveaux traits. La forme *videbo* n'est qu'un hébraïsme, et s'applique à l'avenir vers lequel se porte la pensée.

Le dithyrambe de Balaam doit être classé parmi les plus beaux morceaux de la poésie des Hébreux; malgré les imperfections de la traduction de saint Jérôme, on y sent la chaleur et le mouvement, les images y sont riches, l'expression est d'une précision et d'une vigueur admirables, la pensée se soutient constamment à une grande hauteur. Il n'y a peut-être pas, dans toute la Bible, un autre morceau comparable à celui-ci dans le même genre, à moins que le livre de Job ne puisse le fournir.

BALTASAR (Son festin et sa mort). « Le roi Baltasar fit un grand festin à mille des plus grands seigneurs de son royaume, et chacun buvait en raison de son âge. Lorsqu'il commença d'être échauffé par le vin, il fit apporter, afin de s'en servir pour boire, lui, ses convives, ses femmes et ses concubines, les vases d'or et d'argent enlevés anciennement au temple de Jérusalem par Nabuchodonosor, son père..... Or, tandis qu'ils buvaient à la louange de leurs dieux d'or, d'argent, d'airain, de fer, de bois et de pierre, des doigts semblables à ceux d'une main d'homme apparurent, écrivant contre le mur de la demeure royale auprès du chandelier; et le roi suivait attentivement leurs mouvements. Mais bientôt le trouble se trahit sur son visage, l'inquiétude s'empara de son esprit, il s'affaissa sur lui-même, et ses genoux se choquèrent dans leur tremblement. Aussi il cria avec force d'appeler les magiciens, les chaldéens et les aruspices; puis il ajouta : S'il y en a un parmi les sages de Babylone qui puisse lire cette écriture, et m'en donner l'explication, il sera honoré de la pourpre, du collier d'or, et proclamé le troisième dans mon royaume. Les sages introduits en présence du roi, aucun ne se trouva capable de lire l'écriture, ni d'en donner l'explication : ce qui augmenta encore le trouble du monarque, acheva d'abattre son courage, et finit par déconcerter également les convives.

« La reine, ayant appris la cause du trouble du roi et de ses courtisans, se présenta dans la salle du festin, et dit : O roi, vivez à toujours, et ne vous troublez pas, ni ne vous laissez abattre : il y a dans votre royaume un homme animé de l'esprit des dieux saints, qui a fait preuve de science et de sagesse au temps de votre père, et que Nabuchodonosor, votre père, institua chef des magiciens, des enchanteurs, des chaldéens et des aruspices; oui, votre père lui-même, ô roi, trouva en lui un esprit supérieur, orné du don de l'intelligence et de l'explication des songes, de la pénétration des secrets et de la connaissance des mystères : c'est Daniel, auquel le roi donna le surnom de Baltassar. Faites donc appeler de suite Daniel, et il vous donnera l'explication.

« On introduisit donc Daniel en présence du roi, et le roi lui dit : Etes-vous ce juif Daniel, du nombre des captifs que mon père a tirés de la Judée, et dont j'ai entendu dire qu'il possédait l'esprit des dieux, et qu'il était doué d'une science, d'une intelligence et d'une sagesse supérieures? Voici qu'on vient de m'amener les plus sages des magiciens pour me lire cette écriture, et m'en donner l'explication; or aucun d'eux n'a pu en pénétrer le sens; mais on m'a parlé de vous comme pouvant pénétrer les choses cachées, et manifester les secrets. Si donc il est en votre pouvoir de me lire cette écriture, et de m'en donner l'explication, vous serez honoré de la pourpre, du collier d'or et du troisième rang dans mon royaume.

« Daniel répondit au roi : Prince, gardez pour vous vos présents, et distribuez à d'autres les faveurs dont vous disposez, ce qui n'empêchera pas que je ne lise l'écriture en votre présence, et que j'en donne l'explication à Votre Majesté. Le Dieu tout-puissant, ô roi, avait départi à Nabuchodonosor, votre père, l'empire, la grandeur, la gloire et les triomphes.... Mais quand son cœur s'est enflé d'orgueil, quand son esprit s'est exalté outre mesure, il l'a déposé du trône, et l'a dépouillé de sa gloire (1)..... Eh bien! son fils aussi, vous-même, ô roi Baltasar, vous avez refusé de vous humilier, quoique vous connussiez toutes ces choses; loin de là, vous vous êtes élevé contre le Maître des cieux, vous avez fait apporter les vases de son temple, et vous y avez bu le vin, vous, vos convives, vos femmes et vos concubines, à la louange de vos dieux d'or et d'argent, d'airain et de fer, de bois et de pierre, dieux

(1) *Voy.* pour ce passage l'art. DANIEL.

aveugles, sourds et insensibles, au mépris du Dieu qui tient dans ses mains votre vie et vos destinées. C'est pour cela qu'il a commandé à la main qui a écrit ce que vous voyez.

« Voici ce qu'il y a d'écrit : *Mane*, *Thecel*, *Phares ;* et voici ce que cela veut dire : *Mane*, Dieu a nombré votre règne, et en a marqué le terme; *Thecel*, vous avez été mis dans la balance, et trouvé trop léger ; *Phares*, votre royaume vous est enlevé, et passe aux Mèdes et aux Perses (1).

(1) Baltassar rex fecit grande convivium optimatibus suis mille : et unusquisque secundum suam bibebat ætatem. Præcepit ergo jam temulentus, ut afferrentur vasa aurea et argentea, quæ asportaverat Nabuchodonosor pater ejus de templo, quod fuit in Jerusalem, ut biberent in eis rex et optimates ejus, uxoresque ejus et concubinæ. Tunc allata sunt vasa, aurea et argentea, quæ asportaverat de templo, quod fuerat in Jerusalem : et biberunt in eis rex et optimates ejus, uxores et concubinæ illius. Bibebant vinum, et laudabant deos suos aureos, et argenteos, æreos, ferreos, ligneosque et lapideos.

In eadem hora apparuerunt digiti quasi manus hominis scribentis contra candelabrum in superficie parietis aulæ regiæ : et rex aspiciebat articulos manus scribentis. Tunc facies regis commutata est, et cogitationes ejus conturbabant eum : et compages renum ejus solvebantur, et genua ejus ad se invicem collidebantur. Exclamavit itaque rex fortiter, ut introducerent magos, Chaldæos, et aruspices. Et proloquens rex ait sapientibus Babylonis : Quicunque legerit scripturam hanc, et interpretationem ejus manifestam mihi fecerit, purpura vestietur, et torquem aureum habebit in collo, et tertius in regno meo erit. Tunc ingressi omnes sapientes regis, non potuerunt nec scripturam legere, nec interpretationem indicare regi. Unde rex Baltassar satis conturbatus est, et vultus illius immutatus est : sed et optimates ejus turbabantur. Regina autem, pro re quæ acciderat regi, et optimatibus ejus, domum convivii ingressa est : et proloquens ait : Rex in æternum vive : non te conturbent cogitationes tuæ, neque facies tua immutetur. Est vir in regno tuo, qui spiritum deorum sanctorum habet in se : et in diebus patris tui scientia et sapientia inventæ sunt in eo : nam et rex Nabuchodonosor pater tuus, principem magorum, incantatorum, Chaldæorum, et aruspicum constituit eum, pater, inquam tuus, o rex : quia spiritus amplior, et prudentia, intelligentiaque et interpretatio somniorum, et ostensio secretorum, ac solutio ligatorum, inventæ sunt in eo, hoc est in Daniele : Cui rex posuit nomen Baltassar ; nunc itaque Daniel vocetur, et interpretationem narrabit.

Igitur introductus est Daniel coram rege. Ad quem præfatus rex ait : Tu es Daniel de filiis captivitatis Judæ, quem adduxit pater meus rex de Juda? Audivi de te, quoniam spiritum deorum habeas : et scientia intelligenti que ac sapientia ampliores inventæ sunt in te. Et nunc introgressi sunt in conspectu meo sapientes magi, ut scripturam hanc legerent, et interpretationem ejus indicarent mihi : et nequiverunt sensum hujus sermonis edicere. Porro ego audivi de te, quod possis obscura interpretari, et ligata dissolvere : si ergo vales scripturam legere, et interpretationem ejus indicare mihi, purpura vestieris, et torquem auream circa collum tuum habebis, et tertius in regno meo princeps eris. Ad quæ respondens Daniel, ait coram rege : Munera tua sint tibi, et dona domus tuæ alteri da : scripturam autem legam tibi, rex, et interpretationem ejus ostendam tibi. O rex, Deus Altissimus, regnum et magnificentiam, gloriam et honorem dedit Nabuchodonosor patri tuo. Et propter magnificentiam quam dederat ei, universi populi, tribus, et linguæ, tremebant et metuebant eum : quos volebat, interficiebat : et quos volebat, percutiebat : et quos volebat, exaltabat : et quos volebat, humiliabat. Quando autem elevatum est cor ejus, et spiritus illius obfirmatus est ad superbiam, depositus est de solio regni sui, et gloria ejus ablata est : Et a filiis hominum ejectus est, sed et cor ejus cum bestiis positum est, et cum onagris erat habitatio ejus : fenum quoque ut bos comedebat, et rore cœli corpus ejus infectum est, donec cognosceret quod potestatem haberet Altissimus in regno hominum : et quemcunque voluerit, suscitabit super illud. Tu quoque filius ejus Baltassar, non humiliasti cor tuum, cum scires hæc omnia. Sed adversum Dominatorem cœli elevatus es : et vasa domus ejus allata sunt coram te : et tu, et optimates tui, et uxores tuæ, et concubinæ tuæ, vinum bibistis in eis : deos quoque argenteos, et aureos, et æreos, ferreos, ligneosque et lapideos, qui non vident neque audiunt, neque sentiunt, laudasti : porro Deum, qui habet statum tuum in manu sua, et omnes vias tuas, non glorificasti : idcirco ab eo missus est articulus manus quæ scripsit hoc, quod exaratum est. Hæc est autem scriptura, quæ digesta est : MANE, THECEL, PHARES. Et hæc est interpretatio sermonis : MANE : numeravit Deus regnum tuum, et complevit illud. THECEL : appensus es in statera, et inventus es minus habens. PHARES : divisum est regnum tuum, et datum est Medis et Persis.

Tunc jubente rege indutus est Daniel purpura, et circumdata est torques aurea collo ejus : et prædicatum est de eo quod haberet potestatem tertius in regno suo. Eadem nocte interfectus est Baltassar rex Chaldæus. Et Darius Medus successit in regnum annos natus sexaginta duos (*Dan.* v, 1-31).

« Alors, par ordre du roi, Daniel fut revêtu de la pourpre, du collier d'or, et proclamé le troisième du royaume. La même nuit, Baltasar, roi chaldéen, fut tué et le Mède Darius, âgé de soixante-deux ans, lui succéda à l'empire. »

Ce récit forme le v^e^ chapitre du livre de Daniel.

La prise de Babylone par Cyrus et l'avénement de Darius, ou Cyaxare, c'est-à-dire le remplacement de la dynastie chaldéenne par une dynastie médo-perse, en vertu de la conquête, sont des faits trop patents dans l'histoire, pour qu'il soit besoin d'insister sur ce sujet. Mais Daniel relate ici un détail qui ne se trouve point ailleurs. Ce n'est pas toutefois une raison suffisante d'en suspecter la vérité, puisqu'il ne sort nullement du fait principal, dont il est plutôt la confirmation, et qu'en outre il s'est passé dans l'intérieur d'un palais, où les intimes étaient seuls admis. Précédant immédiatement la catastrophe, il n'est resté qu'un seul témoin pour en rendre compte, et ce temoin, c'est Daniel.

Le récit de Xénophon confirme en grande partie celui de Daniel, car il dit que Cyrus prit Babylone par stratagème : ayant coupé le lit de l'Euphrate, et rejeté ses eaux dans des canaux creusés jadis par Sémiramis, son armée entra par le lit du fleuve; il ajoute qu'alors toute la ville était plongée dans l'ivresse de la joie et des festins, à l'occasion d'une fête qui se célébrait ce jour-là, et que le roi de Babylone fut mis à mort dans son

palais par les gens de Gadutos et de Gobrias, Babyloniens, qui entretenaient des intelligences dans l'armée de Cyrus, à cause d'une injure qu'ils avaient reçue du monarque babylonien.

Bérose et Abydène parlent d'une manière différente, mais leur récit n'est nullement inconciliable avec celui de Daniel et de Xénophon : ils disent que le dernier roi de Babylone s'appelait Nabonide, qu'il n'était point de la famille royale de Nabuchodonosor; et ils ajoutent qu'ayant été attaqué, la dix-septième année de son règne, par Cyrus, il perdit la bataille, et s'enfuit à Borsippe; Cyrus, devenu de la sorte maître de Babylone, en fit abattre la muraille extérieure, et ensuite poursuivit le monarque babylonien dans sa nouvelle retraite; mais celui ci aima mieux se soumettre que de soutenir un siége; aussi le vainqueur le traita avec humanité, et l'établit dans la Caramanie, où il passa en paix le reste de sa vie.

Un mot du récit de Daniel peut suffire pour lever la difficulté qui semble résulter de ces deux récits contradictoires. Baltasar, le seul véritable roi, petit-fils, ou, comme dit l'Ecriture, fils de Nabuchodonosor, offrit à Daniel le *troisième* rang dans l'empire, et l'institua le troisième, avec la pourpre et le collier d'or, signe distinctif de la puissance. Il y avait donc un *second :* un collègue, un grand-vizir, un lieutenant général. Eh bien! lorsque Baltasar eut été mis à mort, et qu'il ne fut plus possible de défendre Babylone, quoi de plus facile à supposer que la fuite de celui-ci avec ce qu'il put rassembler de soldats, et sa retraite dans une forteresse, en attendant les événements ultérieurs? Mais comme il n'avait pas de droits au trône, soit qu'il eût pris ou non le titre de roi, rien de plus facile à expliquer non plus qu'une abdication sans combat, et ensuite la résignation et le repos dans l'abondance.

Quoique Dieu fasse justement tout ce qu'il fait, il n'est cependant pas toujours facile de justifier sa providence aux yeux des hommes; ses décrets sont parfois impénétrables; mais ici du moins il en est autrement : Babylone, qui avait foulé toutes les nations sous ses pieds, devait à son tour être foulée sous les pieds des nations. Ce sort lui avait été prédit, et les prophètes en avaient assigné la cause (*Voy.* l'art. BABYLONE).

Action et réaction, c'est l'histoire du monde; aussi loin a été le pendule dans le sens de l'impulsion, aussi loin il doit aller dans le sens de la répulsion.

Et quant à Baltasar, il périt victime de son sacrilége, au milieu même du repas qui y avait donné lieu, et en vertu d'une injustice qu'il avait dû commettre, puisqu'il était sous le poids de la vengeance d'autrui. La vengeance suppose l'outrage, l'injustice par conséquent; et l'outrage appelle la vengeance : ici encore action et réaction.

Mais, dira-t-on peut-être, pourquoi un miracle inutile, et pourquoi un tardif avertissement dont personne ne devait profiter, vu l'état des choses au moment où il fut donné? Qui sait si personne ne devait en profiter? Mais d'ailleurs, en toutes choses, Dieu outragé se réserve le dernier mot.

Et ce n'est pas la seule fois que des princes ou des empires longtemps menacés et inattentifs, ont entendu retentir cette voix suprême venant leur dire enfin sans appel : Le moment est arrivé, *mourez !*

BAPTEME DE JESUS-CHRIST. (Miracles qui l'accompagnèrent.) — « Jésus vint alors de la Galilée au bord du Jourdain vers Jean, pour recevoir de lui le baptême; mais Jean s'excusait en disant : C'est moi qui devrais être baptisé par vous, et c'est vous qui venez à moi! Jésus lui répondit : Laissez-moi faire, car il faut que nous accomplissions tout ce qui doit être accompli; et alors il ne résista plus.

« Sitôt que Jésus fut baptisé, il sortit de l'eau, et voilà que les cieux s'ouvrirent au-dessus de lui, et il vit l'Esprit de Dieu descendre sous la forme d'une colombe, et se reposer sur lui, et en même temps une voix des cieux dit : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis mes complaisances (1). » Tel est le récit du baptême de Jésus, au troisième chapitre de l'Evangile selon saint Matthieu.

Saint Marc dit pareillement : « Il arriva qu'en ces jours Jésus vint de Nazareth en Galilée, et fut baptisé par Jean dans le Jourdain; et aussitôt, sortant de l'eau, il vit les cieux ouverts, et l'Esprit descendant en forme de colombe, et se reposant sur lui; et une voix des cieux dit : Tu es mon Fils bien-aimé, je me suis complu en toi (2). »

Voici sur ce même événement le récit de l'Evangéliste saint Luc : « Or, tandis que tout le peuple se faisait baptiser, il arriva que Jésus ayant été lui-même baptisé, et étant en prières, le ciel s'ouvrit, et l'Esprit-Saint descendit sur lui en forme corporelle, comme une colombe; et cette voix se fit entendre des cieux : Tu es mon Fils bien-aimé, je me suis complu en toi (3). »

(1) Tunc venit Jesus a Galilæa in Jordanem ad Joannem, ut baptizaretur ab eo. Joannes autem prohibebat eum, dicens : Ego a te debeo baptizari, et tu venis ad me? Respondens autem Jesus, dixit ei : Sine modo : sic enim decet nos implere omnem justitiam. Tunc dimisit eum. Baptizatus autem Jesus, confestim ascendit de aqua, et ecce aperti sunt ei cœli : et vidit Spiritum Dei descendentem sicut columbam, et venientem super se. Et ecce vox de cœlis dicens : Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi complacui (*Matth.* III, 13-17).

(2) Et factum est : in diebus illis venit Jesus a Nazareth Galilææ : et baptizatus est a Joanne in Jordane. Et statim ascendens de aqua, vidit cœlos apertos, et Spiritum tanquam columbam descendentem, et manentem in ipso.

Et vox facta est de cœlis : Tu es Filius meus dilectus, in te complacui (*Marc.* I, 9-11).

(3) Factum est autem cum baptizaretur omnis populus, et Jesu baptizato, et orante, apertum est cœlum : Et descendit Spiritus sanctus corporali specie sicut columba in ipsum : et vox de cœlis facta est : Tu es Filius meus dilectus, in te complacui mihi (*Luc.* III, 21).

« Jean rendit témoignage par ces paroles, dit le disciple bien-aimé : J'ai vu l'Esprit descendre du ciel sous la forme d'une colombe, et s'arrêter sur lui. Je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau m'a dit : Celui sur qui vous verrez descendre et demeurer l'Esprit, c'est celui qui baptise dans l'Esprit-Saint. Or je l'ai vu, et je rends témoignage que celui-ci est le Fils de Dieu (1). »

Deux des miracles opérés en cette circonstance sont donc rapportés de la même manière par trois Evangélistes; saint Jean ne parle que d'un seul : savoir, la descente du Saint-Esprit sous forme de colombe; mais il faut noter qu'il ne rend pas compte du baptême de Jésus-Christ, mais du témoignage que Jean-Baptiste en rendait quelques jours plus tard. Une différence plus sensible est celle-ci : d'après saint Matthieu, Jean-Baptiste connut le Sauveur de prime abord, et contesta avec lui pour ne pas le baptiser, s'en déclarant indigne; d'après le disciple bien-aimé, il ne le reconnut, au contraire, qu'à la descente du Saint-Esprit, c'est-à-dire après le baptême; mais cette différence, qui porte sur la forme plutôt que sur le fond, et qui résulte de quelque détail omis par les Evangélistes, n'altère en rien l'unanimité du récit, en ce qui concerne les miracles. On pourrait se demander plutôt s'ils furent patents et manifestes; il semble, d'après le récit des trois premiers Evangélistes, que Jésus-Christ vit seul le ciel s'ouvrir, et le Saint-Esprit descendre sous la forme d'une colombe; mais d'après celui du dernier, saint Jean-Baptiste en fut pareillement témoin. Il ne nous appartient pas de décider si ce miracle eut d'autres spectateurs. Quant à la voix céleste, il paraît qu'elle retentit pour toutes les personnes présentes, car les évangélistes emploient l'expression générale : *Une voix fut entendue : Ecce vox de cœlis dicens* (saint Matth.); *Vox facta est de cœlis* (saint Marc); *Vox de cœlo facta est* (saint Luc.)

L'Eglise considère cet événement comme une des trois plus grandes manifestations de la divinité du Sauveur, puisqu'elle en fait la mémoire au jour de l'Epiphanie, en même temps que de l'adoration des mages et du miracle des noces de Cana; ce qui suppose de nombreux témoins et une éclatante révélation.

La fête du baptême de Jésus-Christ paraît même antérieure à celle de l'Adoration des mages, qui tient maintenant le premier rang dans la solennité de l'Epiphanie, et remonte jusqu'aux premiers siècles de l'Eglise, c'est-à-dire au temps où des traditions si récentes n'avaient encore pu s'altérer ni s'affaiblir. Dès le temps de l'empereur Adrien, Basilide et ses sectateurs célébraient le baptême du Sauveur au 10 janvier. Les Grecs donnent indistinctement à cette fête le nom de Théophanie, ou de fête *de la lumière;* elle avait même, dans quelques églises une octave solennelle.

(1) Altera die vidit Joannes Jesum venientem ad se, et ait : Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi. Hic est, de quo dixi : Post me venit vir, qui ante me factus est : quia prior me erat. Et ego nesciebam eum, sed ut manifestetur in Israel, propterea veni ego in aqua baptizans. Et testimonium perhibuit Joannes, dicens : Quia vidi Spiritum descendentem quasi columbam de cœlo, et mansit super eum. Et ego nesciebam eum : sed qui misit me baptizare in aqua, ille mihi dixit : Super quem videris Spiritum descendentem, et manentem super eum, hic est, qui baptizat in Spiritu sancto. Et ego vidi : et testimonium perhibui quia hic est Filius Dei (*Joan.* I, 29-34).

BAR-CHOCHAB, c'est-à-dire le *fils de l'étoile.* — Faux Messie qui se faisait appeler de la sorte par allusion à ces paroles de la prophétie de Balaam : Une étoile sortira de Jacob; *orietur stella ex Jacob.* Il suscita une révolte à peu près générale dans la Judée, fortifia la ville de Bethoron, se rendit maître de cinquante forteresses et de neuf cent quatre-vingts villes et villages, pendant le règne de l'empereur Adrien. Il fit massacrer partout, sans distinction, les chrétiens et les Romains, qu'il poursuivait d'une haine également violente. Si l'énergie, ou plutôt une longue et aveugle fureur était l'élément du succès dans les entreprises difficiles, et même à la guerre, les Juifs seraient demeurés maîtres du champ de bataille; mais il en fut autrement. Rufus, gouverneur de la Judée, ne suffisant point à apaiser la sédition, Adrien y envoya Jules Sévère, qui venait de se couvrir de gloire en Angleterre. La guerre savante et méthodique qu'il fit aux révoltés finit par en avoir raison. Il y périt plus d'un million de Juifs; un nombre pareil furent réduits en captivité, et vendus à tous prix, pour esclaves, sur tous les marchés de l'empire.

Bar-Chochab fut tué, l'an 134, à la prise de Béthoron, après un siége long et opiniâtre.

On dit qu'il avait surpris la crédulité des Juifs par divers prestiges, qu'ils regardaient comme des miracles. Le célèbre rabbin A-Kiba le prônait partout comme le Messie. (*Voy.* l'art. MESSIES).

BAR-JESU, faux prophète et magicien, Juif d'origine, attaché à la personne du proconsul Sergius Paulus, gouverneur de l'île de Chypre. Il se faisait appeler Elymas, terme arabe qui veut dire magicien. Les apôtres saint Paul et saint Barnabé ayant été prêcher la foi à Paphos, le proconsul, rempli de respect et d'admiration pour la doctrine évangélique, les écoutait avec docilité; mais Elymas le détournait d'embrasser la nouvelle religion, et se faisait leur adversaire « O homme, plein de ruse et de fourberie, lui dit l'apôtre saint Paul, en jetant sur lui un regard indigné, fils du diable, ennemi de toute justice, tu ne cesses de pervertir les voies droites du Seigneur; eh bien! la main de Dieu s'appesantit sur toi : sois aveugle, et demeure privé pour un temps de la lumière du jour (1). » Aussitôt il fut frappé de

(1) Et cum perambulassent universam insulam usque Paphum, invenerunt quemdam virum magum pseudoprophetam, Judæum, cui nomen erat Barjesu,

cécité, et étendit la main pour chercher un guide au milieu des ténèbres. A la vue de ce miracle, Sergius Paulus n'hésita plus à embrasser la foi. Origène et saint Chrysostome croient que Bar-Jésu se convertit également, et que saint Paul lui rendit la vue.

BARUCH, fils de Néri et petit-fils de Maasias, était d'une naissance illustre et de la tribu de Juda. Saraias, son frère, remplissait une charge importante à la cour du roi Sédécias. Baruch s'attacha au prophète Jérémie, dont il fut toujours le disciple et l'ami, et dont il ne se sépara qu'à la mort. Jérémie, ayant été jeté en prison par l'ordre de Joakim, roi de Juda, appela près de lui Baruch, auquel il dicta le recueil des prophéties qu'il avait faites jusqu'à ce moment, et le chargea d'aller en faire la lecture dans le temple, en présence de l'assemblée du peuple et des docteurs de la loi. Michée, fils de Gamarias, l'un de ceux-ci, se crut obligé d'en donner avis aux conseillers du roi ; ils mandèrent Baruch, se firent lire à eux-mêmes le recueil, et demeurèrent frappés de crainte et d'étonnement. Allez, cachez-vous, emmenez votre maître avec vous, lui dirent-ils, et faites en sorte que personne ne puisse vous trouver. Cependant ils gardèrent le volume et le déposèrent dans la chambre d'Elisama, secrétaire du roi, afin que celui-ci le communiquât au monarque.

Joakim se le fit lire au milieu de toute sa cour, mais à la quatre ou cinquième page, il se saisit du livre, le lacéra avec un canif, le jeta au feu, et donna en même temps l'ordre d'arrêter Baruch et Jérémie ; on ne put les trouver.

Cependant les temps annoncés par le prophète étaient proches ; et déjà Nabuchodonosor, qui venait de chasser les Egyptiens de la Syrie et de la Mésopotamie, était entré en Judée ; il occupait les bords du Jourdain et menaçait Jérusalem. Jérémie, qui ne pouvait rester muet en présence de tant d'aveuglement et de si grands dangers, dicta de nouveau ses prophéties à son secrétaire, et en ajouta de nouvelles, de plus en plus menaçantes, à mesure que le danger devenait plus pressant. C'est ce second recueil qui nous est resté.

Tant de persévérance leur attira à l'un et à l'autre de nouvelles persécutions. Baruch tomba dans un profond découragement, en songeant à ses malheurs et au rôle brillant qu'il aurait pu remplir dans le monde, en suivant d'autres voies. « Eh quoi! lui dit Jérémie, le Seigneur va renverser ceux qu'il avait élevés, arracher les plantes que sa main avait cultivées, couvrir la patrie de ruines et de désolation ; et vous, vous rêvez des grandeurs? N'y songez plus ; il n'y a plus d'honneurs pour personne, mais un deuil universel. Contentez-vous d'avoir la vie sauve, en quelque lieu que les événements vous conduisent (1). » C'était la quatrième année du règne de Joachim.

En effet, Nabuchodonosor s'étant rendu maître de Jérusalem peu de temps après, dépouilla cette ville de ses richesses, et rendit la nation tributaire. Joakim se révolta, et s'attira de nouveaux malheurs, qui remplirent la fin de son règne. Nabuchodonosor reparut, enleva la ville à son fils Joachim, au bout d'un règne de trois mois, et l'emmena captif avec une partie de ses courtisans et de ses sujets, après avoir placé sur le trône Sédécias, frère de Joachim.

La quatrième année du règne de Sédécias, Baruch se rendit à Babylone avec Saraias, son frère, pour visiter les captifs et leur faire part d'une lettre de Jérémie, dans laquelle le prophète essayait de les rappeler à Dieu, tout en leur donnant des consolations. Il leur annonçait que la captivité aurait un terme, et qu'un jour, des malheurs semblables à ceux de Jérusalem tomberaient sur la superbe Babylone. Les malheureux captifs avaient fait une trop cruelle expérience de la véracité de Jérémie, pour ne pas être disposés à recevoir ses avis et à accepter ses promesses ; aussi sa lettre produisit-elle tout l'effet qu'il s'en était promis. Après qu'il l'eut suffisamment communiquée, Baruch la jeta dans le fleuve, suivant la recommandation de son maître.

Lorsque, pour échapper à la vengeance de Nabuchodonosor, après le meurtre de Godolias, nommé par lui gouverneur de la Judée, et traîtreusement assassiné, un grand nombre de Juifs parlèrent de se retirer en Egypte, Jérémie les détourna de toutes ses forces d'un dessein qui devait leur être si funeste; Baruch faillit être la victime de leur emportement; car ils attribuaient à ses conseils les avertissements et les menaces que le prophète leur adressait. Cependant, comme rien ne put les éloigner de leur entreprise, Jérémie s'exila volontairement avec eux, pour leur être encore utile, en maintenant parmi eux la connaissance et le culte du vrai Dieu. Baruch l'accompagna ; il fut témoin de son martyre, rendit les derniers devoirs à ses

Qui erat cum proconsule Sergio Paulo viro prudente. Hic accersitis Barnaba et Saulo, desiderabat audire verbum Dei. Resistebat autem illis Elymas magus (sic enim interpretatur nomen ejus), quærens avertere proconsulem a fide. Saulus autem, qui et Paulus, repletus Spiritu sancto, intuens in eum, dixit : O plene omni dolo, et omni fallacia, fili diaboli, inimice omnis justitiæ, non desinis subvertere vias Domini rectas. Et nunc ecce manus Domini super te, et eris cæcus, non videns solem usque ad tempus. Et confestim cecidit in eum caligo, et tenebræ, et circuiens quærebat qui ei manum daret. Tunc proconsul cum vidisset factum, credidit admirans super doctrina Domini (*Act.* XIII, 6).

(1) Verbum quod locutus est Jeremias propheta ad Baruch filium Neriæ, cum scripsisset verba hæc in libro ex ore Jeremiæ, anno quarto Joachim filii Josiæ regis Juda, dicens : Hæc dicit Dominus Deus Israel ad te, Baruch; dixisti : Væ misero mihi, quoniam addidit Dominus dolorem dolori meo; laboravi in gemitu meo, et requiem non inveni. Hæc dicit Dominus; sic dices ad eum; ecce quos ædificavi, ego destruo; et quos plantavi, ego evello, et universam terram hanc. Et tu quæris tibi grandia? noli quærere, quia ecce ego adducam malum super omnem carnem, ait Dominus ; et dabo tibi animam tuam in salutem, in omnibus locis, ad quæcunque perrexeris (*Jer.* XLV, 1-5).

dépouilles, et alla ensuite rejoindre les captifs de Babylone. C'est alors qu'il mit la dernière main au recueil des prophéties de son maître, en y ajoutant celles qui n'y étaient pas encore; il y joignit aussi les siennes, car il remplit, en cette ville, jusqu'à la fin de ses jours, le rôle de consolateur et de prophète, avec Ezéchiel, qui l'y avait précédé. Il y trouva Joachim et les captifs emmenés avec Sédécias, lors du dernier siége et de la ruine suprême de la ville sainte. Sédécias était mort au bout d'un an, Joachim, nommé aussi Jéchonias, était dans la seizième année de sa captivité. Baruch lut de nouveau devant l'assemblée des captifs les prophéties de Jérémie; il y lut pareillement les siennes. Tous versèrent des larmes abondantes; ils reconnurent la justice des châtiments dont le Seigneur les avait frappés, et se préparèrent par la pénitence à obtenir sa miséricorde. Ils firent entre eux une collecte, dont ils envoyèrent le produit à Jérusalem, pour contribuer aux sacrifices qu'y offraient encore, sans doute dans les ruines du temple, les malheureux restes de la nation captive. On croit que Baruch mourut à Babylone la douzième année de la captivité, en comptant la première depuis la ruine de la ville et du temple.

Pour ce qui est des prophéties de Baruch, le style dont elles sont écrites, et les fréquents hébraïsmes qu'on y rencontre, ne permettent pas de douter qu'elles n'aient été originairement écrites en hébreu; mais le texte primitif n'existe plus. Parmi les trois versions qui nous restent, dont deux sont en langue syriaque, une de celles-ci s'écarte souvent de la version grecque, mais, il est vrai, d'une manière peu importante pour le fond. Les Juifs n'ont pas inscrit le livre de Baruch dans le canon des Ecritures; Origène, saint Jérôme, saint Hilaire, saint Grégoire de Nazianze, ne le comprennent pas non plus dans leur catalogue; saint Jérôme en parle même en plusieurs endroits avec assez de dédain. (*Vide* Hieron., *in Præfat. ad Expos. Jeremiæ*, et *Præfat. ad Version Jer.*) Il n'en fallait pas tant aux protestants pour le renvoyer d'une manière absolue parmi les apocryphes. Cependant, le plus grand nombre des anciens Pères, entre autres saint Irénée, saint Cyprien, saint Clément d'Alexandrie, Eusèbe, saint Ambroise, Julius Firmicus, saint Augustin, saint Basile, saint Chrysostome, saint Epiphane, le rangent sans difficulté parmi les livres canoniques. Le concile de Laodicée, tenu au IV^e^ siècle, et les conciles de Florence et de Trente ont tranché la question dans le même sens. On peut dire aussi que si Origène, saint Hilaire et saint Grégoire de Nazianze n'ont point parlé nommément de Baruch, c'est qu'ils comprenaient ses prophéties avec celles de Jérémie, selon l'antique usage d'un grand nombre d'Eglises. En effet, saint Augustin et quelques autres Pères, en citant des passages de Baruch, les attribuent à Jérémie; il en est de même de beaucoup d'anciens bréviaires, où les leçons de Baruch sont intitulées du nom de Jérémie, ce qui prouve que, dans certains manuscrits, les œuvres des deux prophètes étaient comprises sous un même titre; et c'est dans ce sens, probablement, que la Synagogue avait négligé de faire mention de Baruch.

Il reste encore quelques difficultés à lever. D'abord on demande si l'auteur des prophéties attribuées à Baruch est le même que le secrétaire et l'ami de Jérémie. On ne saurait en douter, si l'on vient à considérer qu'ils portent le même nom patronymique. Le prophète appelle son secrétaire fils de Néri; l'auteur du livre attribué à Baruch se dit également fils de Néri. (Voy. *Jerem.*, XLV, 1; *Baruch*, I, 1.) De plus, le dernier écrivait avant Néhémie, ou même avant Daniel, c'est-à-dire à l'époque à laquelle dut vivre le secrétaire de Jérémie; la preuve s'en tire des citations que lui ont empruntées Daniel et Néhémie : il suffit pour s'en convaincre de comparer entre eux les versets 15, 16 et 17 du I^er^ chapitre des prophéties de Baruch, les versets 7, 11, 15 et 19 du II^e^ chapitre, et les versets 7, 13, 15, 18 et 19 du IX^e^ chapitre de Daniel, ainsi que les versets 10 et 32 du IX^e^ chapitre du II^e^ livre d'Esdras; ceux-ci ne sont que la reproduction des premiers. Mais, ajoute-t-on, ne serait-ce pas plutôt l'auteur des prophéties qui aurait emprunté ces passages à Daniel et à Néhémie? Non, car Daniel, au commencement de ce même chapitre, nous apprend qu'il venait de méditer profondément sur les prophéties de Jérémie; or la prière qu'il adressa ensuite au Seigneur est la même que celle de Baruch, dont les prophéties n'étaient point distinguées alors de celles de Jérémie; et cette dernière remarque est un indice de plus de la canonicité des phophéties de Baruch. — Comment se fait-il alors que Jérémie n'ait pas donné à son secrétaire le titre de prophète? La réponse est si facile, que l'objection n'aurait pas dû être faite : Baruch ne prophétisa qu'après la mort de Jérémie. Ses prophéties sont datées en effet de Babylone, la cinquième année de la captivité, non de Joachim, ou Jéchonias, mais après la prise et la destruction de la ville par Nabuchodonosor; car c'est ainsi qu'il faut traduire; autrement on ferait dire à l'auteur que la prise de Jérusalem coïncide avec la cinquième année de la captivité de Jéchonias; ce qui serait inexact.

Mais on insiste, et on dit : s'il en est ainsi, comment Baruch a-t-il pu écrire aux Juifs restés dans leur patrie : « Nous vous envoyons une collecte, dont vous achèterez des holocaustes, de l'encens et des oblations, que vous offrirez pour le péché à l'autel du Seigneur notre Dieu? » Et encore : « Vous lirez le livre que nous vous adressons dans le temple du Seigneur tel jour de solennité que vous jugerez convenable, » puisque le temple avait été incendié par Nabuchodonosor, ainsi que l'atteste le quatrième livre des Rois au dernier chapitre? (Voy. *Baruch*, I, 10 et 14; *IV Reg.* XXV, 9.) Ici la réponse est facile encore : les deux

récits ne sont nullement contradictoires, et il résulte des paroles de Baruch que les Juifs restés en Judée avaient restauré le temple d'une manière quelconque, ou du moins qu'ils avaient écarté les décombres de manière à pouvoir y ériger un autel et s'y réunir. Il ne faut pas oublier qu'en Orient principalement, et surtout à cette époque, le sanctuaire des temples n'était pas même toujours couvert, ce qui n'empêchait nullement d'y offrir des sacrifices, et que les galeries ne l'étaient jamais, ce qui n'empêchait pas davantage le peuple de s'y rassembler pour participer aux sacrifices.

Comme ce sont là les seules objections qu'on ait élevées contre le livre de Baruch, et qu'elles ne présentent aucune difficulté sérieuse, nous pouvons conclure à son authenticité et à sa canonicité.

Il contient deux prédictions remarquables, l'une concernant la fin de la captivité, et l'autre touchant la ruine future de Babylone (*Voy.* les art. CAPTIVITÉ DE 70 ANS [Retour après la] et BABYLONE), plus quelques paroles qui ne peuvent s'appliquer qu'au Messie futur, quoiqu'elles soient mises au passé. Le prophète, après avoir parlé de la création du monde et de l'alliance de Dieu avec Jacob et sa postérité, ajoute : « Et après cela il a été vu sur la terre et a conversé avec les hommes. » *Post hæc in terris visus est, et cum hominibus conversatus est.* Or on ne peut dire en aucune manière qu'après avoir contracté une alliance avec Jacob, Dieu a été vu sur la terre et a conversé avec les hommes, à moins qu'on ne l'entende du Messie. Le temps et l'espace disparaissant pour le prophète, qui, comme le Tout-Puissant, dont il partage la prescience, embrasse tous les événements par une vue d'ensemble; ce qui était encore avenir pour les hommes était déjà du passé pour lui-même.

Il n'est guère possible non plus de ne pas reconnaître dans les paroles suivantes une prophétie de l'apparition du Messie dans la Jérusalem d'Esdras et de Néhémie : « Quittez, ô Jérusalem, les habits de votre deuil et de votre affliction, et revêtez-vous des ornements éclatants de cette gloire qui vous est donnée de Dieu pour jamais. Dieu vous environnera de la robe de justice, et placera sur votre tête la mitre d'honneur à tout jamais; car Dieu révélera en vous sa splendeur à tout homme sous le ciel; et votre nom, prononcé par Dieu même, sera dorénavant la Paix de la justice et l'honneur de la Piété (1). »

Après cette magnifique promesse, le prophète montre à la seconde Jérusalem ses fils qui reviennent de tous les points de l'univers pour la repeupler; mais il parle de manière que son discours peut être interprété à la fois et du retour après la captivité et de l'entrée des nations dans le sein du christianisme. Jérusalem, restaurée par Zorobabel, était en effet une figure de la nouvelle Jérusalem fondée par le Christ.

« Levez-vous, Jérusalem, dressez la tête, regardez vers l'Orient, et voyez vos fils rassemblés de l'Orient à l'Occident, et remplis de joie dans l'accomplissement de la parole du Dieu saint (1). Car ils sont sortis pédestrement de votre sein, emmenés par l'ennemi; et le Seigneur vous les ramènera portés en triomphe comme des fils de roi. Et le Seigneur a résolu d'abaisser les hautes montagnes et les rochers éminents, et de combler les vallées au niveau de la face de la terre; afin qu'Israël marche droit dans les voies de Dieu (2). »

Ces dernières paroles sont fort reconnaissables : ce sont celles par lesquelles Isaïe avait annoncé le Messie; celles que le Précurseur faisait retentir au bord du Jourdain : *Ego vox clamantis!...*

BEAUREGARD (Prédiction du P.). Le P. Beauregard, jésuite, naquit à Pont-à-Mousson en 1731. Son éloquence impétueuse, mais désordonnée, lui fit une grande réputation d'orateur. La cour voulut l'entendre en 1789, et il y causa une certaine sensation, mais ses paroles, tombant sur des âmes blasées, ou frappées de cette cécité qui précède les grandes catastrophes dans ceux qui doivent en être les premières victimes, n'y imprimèrent que des traces fugitives. Treize ans avant la révolution, il avait laissé descendre du haut de la chaire de Notre-Dame cette redoutable menace, qu'on se rappela ensuite, et qu'on a présentée depuis comme une prophétie :

« Vos temples, Seigneur, seront dépouillés et détruits, vos fêtes abolies, votre nom blasphémé, votre culte proscrit. Mais qu'entends-je, grand Dieu! que vois-je?.... Aux saints cantiques qui faisaient retentir les voûtes sacrées en votre honneur, succèdent des chants lubriques et profanes! Et toi, divinité infâme du paganisme, impudique Vénus, tu viens ici même prendre audacieusement la place du Dieu vivant, t'asseoir sur le trône du Saint des saints, et recevoir l'encens coupable de tes nouveaux adorateurs. »

(1) Exue te, Jerusalem, stola luctus, et vexationis tuæ : et indue te decore, et honore ejus, quæ a Deo tibi est, sempiternæ gloriæ. Circumdabit te Deus diploide justitiæ, et imponet mitram capiti honoris æterni. Deus enim ostendet splendorem suum in te. omni qui sub cœlo est. Nominabitur enim tibi nomen tuum a Deo in sempiternum : Pax justitiæ, et honor pietatis. (*Jer.* v, 1-4.)

(1) *In verbo sancti gaudentes Dei memoria.* Les traducteurs et les interprètes, Vatable lui-même, ont mal rendu et mal compris ces paroles. Le prophète veut dire ceci : Ils se réjouissent parce que le Dieu saint a mémoire de sa parole, en d'autres termes, parce qu'il l'accomplit. Or quelle est cette *Parole*, ce *Verbe*, cette promesse tant attendue? Le Messie, le Messie seul, le Messie éminemment. La tournure qu'il emploie n'appartient pas à la langue latine, et est un pur hébraïsme.

(2) Exsurge, Jerusalem, et sta in excelso : et circumspice ad Orientem, et vide collectos filios tuos ab oriente sole usque ad occidentem, in verbo sancti gaudentes Dei memoria. Exierunt enim abs te pedibus ducti ab inimicis : adducet autem illos Dominus ad te portatos in honore sicut filios regni. Constituit enim Deus humiliare omnem montem excelsum, et rupes perennes et convalles replere in æqualitatem terræ : ut ambulet Israel diligenter in honorem Dei (*Baruch.* v, 5-7).

Assurément le P. Beauregard ne savait pas si bien dire. Il voulait faire une amplification d'orateur. Son imagination lui avait dépeint vivement des saturnales impies, et il les rendait en un langage enthousiaste; mais comme les saturnales qu'il était donné à tout homme de prévoir, devaient encore dépasser de beaucoup ce que les âmes les plus ardentes pouvaient imaginer de plus incroyable, dix années à l'avance, il se trouva qu'il avait dit vrai.

Au surplus, l'imagination, des hauteurs où elle plane, aperçoit beaucoup mieux l'ensemble d'un avenir donné que les froids calculs d'une pensée logique ne peuvent le déterminer. Ceux-ci se trompent moins, mais ils ne pénètrent pas si avant; l'imagination s'égare davantage, mais aussi elle voit quelquefois avec une justesse étonnante.

Le P. Beauregard termina sa carrière en 1804, à l'âge de 73 ans, au château de Groninck, en Souabe, chez la princesse Sophie de Hohenlohe, digne appréciatrice de ses talents et de ses vertus.

BÉGUINES. Deux Béguines, dont l'une de Brabant et l'autre de Flandre, eurent une part mémorable dans les événements de notre histoire nationale, à la fin du XIII^e^ siècle et au commencement du XIV^e^, le rôle d'inspirées qu'elles jouaient publiquement leur ayant acquis une célébrité qui s'étendit jusqu'à la cour de France.

I. *Béguine de Brabant.*

Pierre de la Brosse, anciennement barbier du roi saint Louis, et devenu chambellan et favori de Philippe le Hardi, craignant de perdre la faveur de ce prince, fit mourir par le poison le fils aîné du roi, avant qu'il eût atteint l'âge de la lui ravir, et peut-être aussi pour en déverser l'odieux sur la reine, Marie de Brabant, dont il redoutait l'ascendant. C'était, pour ainsi dire, un crime à deux fins. Le roi, excessivement affligé de la perte de son fils, et non moins irrité des soupçons qu'on osait faire planer sur sa jeune épouse, ne savait à qui s'en prendre; mais sa pensée s'arrêtait loin de la vérité. La reine n'était pas moins indignée, et pressait le monarque de prendre les moyens d'éclaircir cette affaire.

Or, il y avait à Nivelle, en Brabant, une Béguine fameuse par ses révélations, et à laquelle on s'adressait de tous côtés, pour pénétrer les secrets les plus cachés. Elle demeurait avec une autre fille, lépreuse, et de l'aspect le plus repoussant, qui ne la quittait point. Celle-ci remplissait, selon toute apparence, l'office de compère auprès de la thaumaturge. Le roi et la reine en ayant entendu parler, résolurent de s'adresser à elle. La Brosse, qui mettait plus d'ardeur encore que tout autre à seconder les desseins de leurs majestés, choisit la commission qui devait être chargée d'aller aux renseignements, et la composa de deux hommes parfaitement sûrs et discrets : Pierre de Benais, évêque de Bayeux, cousin-germain de sa femme, et Etienne, abbé de Saint-Denis. Pierre de Benais s'y prit de manière à voir la Béguine un jour avant son compagnon, et à écarter la fille lépreuse. Le lendemain, quand l'abbé de Saint-Denis se présenta, elle garda un silence obstiné, et Pierre de Benais s'excusait de parler, sous prétexte qu'il l'avait entendue en confession. Les deux délégués reprirent donc le chemin de la France, avec un tel résultat pour toute satisfaction à l'impatience du roi.

Celui-ci, excessivement mécontent d'une pareille mystification, dit sévèrement à l'évêque de Bayeux, qu'il ne l'avait pas envoyé à Nivelle pour confesser la Béguine, mais pour la faire parler, et renvoya de suite deux autres délégués : Thibault, évêque de Dol, et frère Arnout, templier. De cette fois la ruse de l'évêque de Bayeux tourna contre lui, car la Béguine, qui n'aurait pas su lui dire le nom de l'empoisonneur, le dit bien aux nouveaux envoyés, puisqu'il le lui avait appris.

Le roi ne pouvait croire un tel rapport; mais il fut bien forcé de l'admettre, lorsqu'il vint à découvrir bientôt que la Brosse le trahissait; les accusations ne manquèrent pas contre ce scélérat, sitôt que chacun commença à le moins redouter. On mit sous les yeux du monarque la correspondance dans laquelle il livrait aux ennemis de la France les secrets de l'Etat. La Brosse fut pendu, et il y eut des gens pour le plaindre, et pour accuser le prince de céder à des influences étrangères.

La Béguine, qui n'avait pas eu d'autre peine à pénétrer le mystère, n'en fut pas moins considérée, par ceux qui applaudirent au supplice de la Brosse, comme inspirée divinement.

Le procès fut fait à Pierre de Benais, qui prit promptement la fuite, et se sauva à Rome, où il se mit sous la protection du saint-siége; mais le souverain pontife ne put empêcher que l'affaire suivît son cour devant le parlement; le roi était trop justement irrité, et la cour trop peu favorable à tout ce qui se rattachait de près ou de loin à l'odieux favori; le prélat fut banni à perpétuité (1). Il ne revint point en France. C'était en 1276.

II. *Béguine de Flandre.*

Vingt-huit ans plus tard, en 1304, Charles de France, comte de Valois, l'un des plus grands hommes de guerre de son temps, et l'un des princes les plus éminents par les qualités du cœur et de l'esprit, avait pacifié l'Italie, et rendu à la papauté des services tellement signalés, que le pape Boniface VIII le nomma vicaire et défenseur de l'Eglise, comte de la Romagne et pacificateur de la Toscane; il avait remporté les plus grands succès en Sicile, et rendu la Pouille et la Calabre à son parent, Charles II, roi de Naples, fils et successeur de Charles d'Anjou. De retour en France depuis le 7 novembre

(1) *Voy.* Robert Gaguin, l. VII, c. 4, et les actes du procès de Pierre de Benais aux Archives du royaume.

1302, il s'occupait activement des préparatifs de la guerre contre les Flamands, sur lesquels la France avait à venger la défaite de Courtray. Une Béguine, qui simulait des extases, des entretiens avec Dieu et des miracles, et jouissait en Flandre d'une grande réputation de sainteté, excitait ses compatriotes contre la France, en même temps qu'elle amusait la cour de ses révélations mensongères, dans le but de faire échouer l'entreprise. N'y réussissant point à son gré, elle tenta de faire mourir par des maléfices Charles de Valois, qu'elle regardait comme l'instigateur de la guerre, ou, selon le langage des temps, elle voulut l'envoûter. L'envoûtement consistait à piquer à l'endroit du cœur, avec une ou plusieurs aiguilles bénites, une image de cire faite à la ressemblance de la personne dont on désirait la mort, et baptisée de son nom. L'envoûtement n'ayant obtenu aucun effet, soit parce qu'il y manquait quelque chose, ou plutôt parce qu'on ne tue pas d'intention, elle eut recours à de plus sûrs moyens : elle envoya à la cour de France, sous prétexte de ses communications divines, un affidé, chargé de donner à Charles un poison des plus violents. Il fut découvert et arrêté : Charles de Valois sut bien s'emparer de la Béguine elle-même. Elle fut mise à la torture, où elle avoua ses impostures et son crime. On la détint un peu de temps en prison, après quoi on la renvoya avec le mépris qu'elle méritait. La bataille de Mons en Puelle avait suffisamment vengé la France (1).

BELLE-MÈRE DE SAINT-PIERRE. (Sa guérison miraculeuse.) Les Evangélistes saint Matthieu, saint Marc et saint Luc nous rapportent que Jésus, dès le commencement de sa vie évangélique, étant entré un jour dans la maison de l'apôtre Pierre, prit par la main la belle-mère de cet apôtre, alitée et en proie à une très-grande maladie, *tenebatur magnis febribus*, lui dit de se lever, en commandant à la maladie de la quitter, *imperavit febri ;* et qu'aussitôt cette femme se leva parfaitement guérie, et se mit à servir Jésus et ses disciples ; *continuo ministrabat illis* (2).

C'est là le véritable et le seul caractère auquel on puisse reconnaître une guérison vraiment miraculeuse : la cessation instantanée de la maladie et le rétablissement instantané de la santé. Toute autre guérison peut être une grâce signalée ; mais la nature y a sa part, s'il reste du temps pour qu'elle accomplisse son œuvre ; ici Dieu seul agit : ce n'est plus simplement une grâce, c'est un miracle.

BEN-ADAD. (Prophéties et miracles qui le concernent). Ben-Adad II, roi de Syrie, fils d'un premier Ben-Adad, est fameux dans l'histoire sainte par ses luttes avec le royaume d'Israël. Dans une première guerre contre Achab, il perdit la bataille sous les murs de Samarie, dont il formait le siége, à la tête d'une armée qui devait être considérable, si on en juge par le nombre de trente-deux rois combattant sous ses ordres, en qualité d'auxiliaires. Il disait lui-même que Samarie réduite en poussière ne suffirait pas à remplir les mains de ses soldats. Achab n'avait que sept mille deux cent trente-deux combattants à lui opposer. Un prophète, que l'Ecriture ne nomme pas, vint lui dire : « Voici ce que dit le Seigneur : Vous voyez toute cette grande et innombrable multitude : eh ! bien, je la livre aujourd'hui-même entre vos mains, afin que vous sachiez que je suis le Seigneur. — Par l'entremise de qui? demanda Achab — Par celle des valets de pied des princes des provinces, dit le Seigneur, répondit le Prophète. — Qui commencera la bataille? — Vous, répondit-il de nouveau (1). »

Achab fit donc une sortie vers le milieu du jour. Ben-Adad se livrait au vin et à la bonne chère avec les trente-deux rois ses alliés. Voici les Israëlites qui sortent, vint-on lui dire dans la tente. — Que ce soit pour la paix ou pour la guerre, répondit-il, prenez-les vivants, et les amenez. — Il sut bientôt que c'était pour la guerre, car son armée mise subitement en désordre, l'entraîna rapidement dans sa fuite. Achab le poursuivit et acheva la déroute.

Le même prophète revint bientôt lui dire : tenez-vous sur vos gardes, et préparez vos moyens, car Ben-Adad reviendra l'an prochain vous attaquer. En effet ses conseillers lui persuadèrent de risquer de nouveau la chance des batailles, mais cette fois en rase compagne, sous prétexte que le Dieu d'Israël était le dieu des montagnes, et que delà venait leur défaite près de Samarie.

Il ne faudrait pas conclure de ce trait que les peuples de la Palestine étaient alors plongés dans un état de barbarie qui les rendait stupides, car, pendant les mille ans qui suivirent, ces Grecs et ces Romains dont on nous a accoutumés dans notre enfance à admirer la civilisation et l'intelligence, ne furent pas plus sages.

L'année suivante, Ben-Adad revint avec une armée exactement pareille à la première pour le nombre des hommes, des chevaux et des chariots ; seulement il avait remplacé par trente-deux princes les trente-deux rois qui lui avaient porté malheur. Il campa dans les plaines d'Aphec. La petite armée d'Israël, divisée en deux corps de troupes, qui ressemblaient, dit l'historien sacré, à deux troupeaux de chèvres au bord d'un bois, l'observa pendant sept jours. Un prophète vint de nouveau dire à Achab, de la part du Seigneur : « Les Syriens ayant prétendu que le Seigneur est le dieu des montagnes, je livre-

(1) *Voy.* Cont. Chronic. Guill. Nang., sub anno 1304.
(2) Matth., VIII, 14 ; Marc., I, 30 ; Luc., IV, 39.

(1) Et ecce propheta unus accedens ad Achab regem Israel, ait ei : Hæc dicit Dominus : Certe vidisti omnem multitudinem hanc ingentem? ecce, ego tradam eam in manu tua hodie, ut scias quia ego sum Dominus. Et ait Achab : Per quem? Dixitque ei : Hæc dicit Dominus : Per pedisequos principum provinciarum. Et ait : Quis incipiet prælium? Et ille dixit : Tu (*III Reg.* XX, 13, 14).

rai toute cette grande armée entre vos mains, et vous reconnaîtrez que je suis le Seigneur (1). » Le septième jour, la bataille se donna, et Ben-Adad perdit cent mille hommes. Les débris de son armée cherchant à se rallier sous les murs d'Aphec, la muraille de la ville s'écroula, et en écrasa vingt-sept mille autres. Ben-Adad, pris dans Aphec, fut livré à la merci d'Achab, qui contracta avec lui un traité d'alliance et d'amitié. Un prophète vint bientôt réprimander Achab d'une faiblesse aussi impolitique, et lui annoncer qu'il payerait de sa vie la vie qu'il avait laissée à un prince digne de mort, et d'une sanglante défaite la victoire dont il n'avait pas su profiter.

Il ne se passa que trois années entre cette prédiction et son accomplissement. Ben-Adad, ainsi qu'il fallait s'y attendre, ne tint aucune de ses promesses ; il ne rendit point au royaume d'Israël les villes qui en avaient fait partie précédemment, et entre autres Ramoth de Galaad, qui était comme la clef des deux royaumes. Achab alla donc mettre le siége devant Ramoth, en compagnie de Josaphat, roi de Juda. Il y fut tué dans une sortie, après quoi son armée se mit en retraite et se dispersa (2). La paix semble avoir régné entre Ochosias, son successeur, et Ben-Adad. Mais la guerre recommença sous le règne de Joram, successeur d'Ochosias. Ben-Adad envahit le royaume d'Israël. Elisée, qui habitait alors la ville de Dothan, révélant à Joram tous les secrets et les embûches du roi de Syrie, celui-ci fit investir subitement Dothan, afin de s'emparer de sa personne. Le prophète frappa d'hallucination ceux qui le cherchaient, et les conduisit lui-même à Samarie, où ils se reconnurent enfin, quand les portes de la ville se furent refermées après eux. Elisée voulut que le monarque israélite les traitât avec générosité, et les renvoyât à leur maître. Ben-Adad comprit qu'il prolongerait inutilement la lutte contre un prince que protégeait ainsi la puissance divine, et se retira. Mais nous ne devons point passer sous silence un autre miracle opéré par Elisée dans cette circonstance : lorsque le serviteur du prophète aperçut le détachement de l'armée syrienne qui s'était approché nuitamment de Dothan, il s'écria dans son effroi : Hélas ! hélas ! maître, qu'allons-nous devenir ? — Ne craignez rien, lui répondit le prophète, nous avons une armée plus nombreuse que la leur ; et ensuite il ajouta, en s'adressant à Dieu : Seigneur, ouvrez-lui les yeux, et qu'il voie. Le serviteur aperçut en effet aussitôt l'armée des anges qui protégeait Elisée.

Ben-Adad, que l'insuccès de ses armes ne décourageait jamais, recommença la guerre au bout de quelque temps, et vint mettre le siége devant Samarie. La famine devint si grande dans la ville assiégée, qu'on y vendit au poids de l'or les aliments les plus repoussants et défendus par la loi, une tête d'âne quatre-vingts pièces d'argent, et qu'une mère n'eut pas horreur de manger son propre fils. A ce dernier trait, Joram, dans son indignation contre Elisée, auquel il attribuait le pouvoir d'apporter remède à de si grands maux, s'il l'avait voulu, jura de faire trancher le lendemain la tête du prophète. « Demain, repondit celui-ci, vous aurez des aliments à foison ; la mesure de farine de froment se vendra un statère à la porte de Samarie, et l'on aura deux mesures d'orge pour un statère. » Un des officiers du monarque dit au prophète, en le raillant : « Et s'il pleut, par dessus le marché, que direz-vous ? — Vos yeux le verront, répondit Elisée, mais votre bouche ne s'en nourrira pas. »

En effet, le lendemain le peuple faisant irruption par cette même porte, pour aller piller le camp des Syriens ; l'officier qui s'était raillé du prophète y fut préposé, afin de maintenir l'ordre ; mais la populace, dans son empressement, l'étouffa et le foula aux pieds.

Une terreur divine s'était emparée pendant la nuit de l'armée de Ben-Adad, et elle avait fui, laissant armes et bagages ainsi que d'immenses provisions. Or, le matin étant venu, quatre lépreux qui se tenaient à la porte de la ville, en dehors des murs, se dirent entre eux : « Pourquoi resterions-nous ici plus longtemps, où nous devons nécessairement mourir de faim ; passons au camp des Syriens ; s'ils ont pitié de nous, du moins nous vivrons. » Ayant trouvé le camp abandonné, ils commencèrent par rassasier leur faim, puis rapportèrent à la ville la nouvelle de ce qu'ils avaient vu. Aussitôt qu'elle eut été confirmée par des espions, le peuple ne se contint plus.

On élève deux grandes difficultés contre tout ce récit, d'abord sur le nombre de cent mille hommes tués par Achab devant Aphec, et celui de vingt-sept mille écrasés par la chute des murs de la ville ; ensuite sur la terreur panique qui s'empara subitement de l'armée de Ben-Adad devant Samarie, et la mit en fuite jusqu'au dernier combattant, sans qu'on prît même le temps de détacher les chevaux des pieux auprès desquels ils passaient la nuit ; mais ces objections sont plus spécieuses que solides. En effet, quoique nous ayons rendu le premier passage suivant le sens apparent que la lettre présente, et d'après la manière dont on l'entend ordinairement, il nous semble qu'il faut l'entendre autrement. L'auteur sacré ne veut pas dire qu'Achab, avec ses deux petites poignées de soldats, tua cent mille hommes à l'armée des Syriens, mais que cette armée était de cent mille hommes de pied, et qu'il la dispersa. Il ne veut pas dire que le mur d'Aphec écrasa vingt-sept mille hommes dans sa chute, mais qu'un corps de fugitifs, composé de vingt-sept mille hommes de cavalerie, selon toute apparence, ayant cherché un refuge dans Aphec, fut en partie détruit et entièrement

(1) Et accedens unus vir Dei, dixit ad regem Israel : Hæc dicit Dominus : Quia dixerunt Syri : Deus montium est Dominus, et non est Deus vallium : dabo omnem multitudinem hanc grandem in manu tua, et scietis quia ego sum Dominus (*III Reg.* xx, 28).

(2) III Reg. xx, xxii.

mis en déroute par la chute des murs de la ville.

Quelques commentateurs, entre autres le continuateur des *Réponses critiques* de l'abbé Bullet, ont cru que la *Vulgate* avait mal interprété ce passage, et qu'il fallait lire : *Ceux qui étaient demeurés à Aphec prirent la fuite vers la ville, et on tomba avec fureur sur les vingt sept mille hommes qui étaient restés.* Cette explication ne nous plaît nullement; elle nous semble trop s'écarter du naturel, et nous ne croyons pas saint Jérôme capable d'avoir commis un pareil contre-sens. Il savait l'hébreu pour le moins aussi bien qu'aucun commentateur moderne, et de plus il le parlait.

Quant à la deuxième difficulté, elle est moins sérieuse encore, puisque l'auteur sacré en donne lui-même l'explication : « Le Seigneur fit retentir dans le camp des Syriens un grand bruit de chars et de chevaux, et le tumulte d'une grande armée; de sorte qu'ils se dirent entre eux : « Le roi d'Israël a engagé « à prix d'argent contre nous les rois des Hé- « théens et des Egyptiens. » C'est donc sous l'impression de cette fausse supposition que, pris au dépourvu, en pleine nuit, ils se mirent en fuite. On l'a vu par d'autres exemples, les troupes de la Syrie n'étaient pas braves, et c'est sans doute pour suppléer à la valeur par le nombre, que Ben-Adad rassemblait de si grandes armées contre un si petit royaume. D'ailleurs dans tout l'Orient, maintenant encore aussi bien que jadis, une armée prise au dépourvu est une armée vaincue. Un seul événement imprévu est le signal d'une prompte fuite : Achab blessé à mort, les trompettes sonnent la retraite; Goliath frappé au front, les Philistins s'enfuient; Holopherne décollé, son armée se débande. La seule merveille à admirer dans ce récit n'est donc pas la fuite d'une armée qui n'a pas combattu, mais le bruit surnaturel qui cause cette fuite.

Plusieurs années après ces événements, Ben-Adad étant tombé malade et Elisée se trouvant pour lors à Damas, le roi de Syrie l'envoya consulter sur le terme de sa maladie par un de ses officiers nommé Hazaël. « Allez, dit le prophète, et dites-lui, vous guérirez; cependant le Seigneur m'a revélé qu'il mourra. » Deux jours plus tard, en effet, Hazaël l'assassina de sa propre main, et occupa le trône à sa place.

Ce Ben-Adad est le même qui envoyait à Joram son serviteur lépreux avec une lettre conçue en ces termes : « Au reçu de la présente lettre, vous aurez à guérir de la lèpre Naaman, mon serviteur. » Sans attacher une grande importance à la forme de cette lettre, qui révèle des prétentions de suzeraineté dans Ben-Adad, et qui causa d'étranges inquiétudes à Joram, on en peut déduire cette conséquence, que le roi de Syrie, auquel on avait parlé des œuvres merveilleuses d'Elisée, considérait les prophètes comme les serviteurs à gages des monarques, et l'esprit prophétique comme un démon familier aux gages du prophète; il suffisait de commander pour être obéi. Et que dire du roi d'Israël, qui appelle Elisée mon père, qui doit au prophète la conservation de son trône en maintes occasions et qui ne se souvient pas de lui lorsqu'il est question de guérir un lépreux! Quand la Providence veut châtier les nations, elle les donne à des princes stupides (1).

Elisée, informé de ce qui venait de se passer, fit dire à Joram : « Pourquoi déchirez-vous vos vêtements? Envoyez-moi le lépreux, et il saura s'il y a encore un prophète en Israël. » Tous ceux auxquels l'histoire sainte est familière connaissent le touchant récit de la guérison de Naaman, et de la punition de Giézi, le serviteur infidèle du prophète; nous n'avons pas à en parler ici. (*Voy.* les articles NAAMAN et GIÉZI).

BETHEL (Prophéties et miracles qui s'y rapportent). De grands souvenirs se rattachent au lieu nommé Bethel. Nous laissons aux géographes à décider si Bethel fut une ville, un désert ou une campagne, et s'il y eut plusieurs, ou un seul lieu de ce nom. Bethel veut dire la maison du Seigneur. Lorsque Jacob fuyait la colère d'Esaü, il passa la nuit à Bethel, et plaça mit une pierre sous satête, pour servir d'oreiller. Pendant le sommeil, il eut la vision mystérieuse et prophétique de l'échelle dont la cime touchait aux cieux, et qui mettait en communication le ciel avec la terre. Dieu y renouvela avec lui la promesse faite à Abraham. Jacob consacra par une onction la pierre sur laquelle sa tête avait reposé, et donna à ce lieu le nom de Bethel. Ce souvenir rendit Bethel un lieu toujours cher et vénéré aux yeux des enfants d'Israël, et c'est ce qui détermina sans doute Jéroboam à y ériger un des veaux d'or qu'il proposa à l'adoration de son peuple, après la séparation des dix tribus.

Non content d'instituer un culte idolâtrique, il voulut lui-même donner l'exemple de l'idolâtrie, afin de la mieux autoriser. Or, le jour de la première solennité, fixée au quinze du huitième mois, étant monté à l'autel pour y offrir l'encens, un prophète de Judée, qui arrivait au même instant, s'écria : « Autel, autel, le Seigneur dit ceci : Voilà qu'un fils naîtra à la maison de David, qui se nommera Josias, qui immolera sur toi les prêtres des hauts lieux, comme ils y brûlent maintenant l'encens, et qui te couvrira de la cendre des ossements des morts. Et pour preuve, ajouta-t-il, que c'est le Seigneur qui parle, l'autel va se briser, et la cendre qui est dessus va se répandre.

« Le roi, entendant les imprécations que le prophète venait de prononcer contre l'autel de Bethel, étendit la main, sans le quitter, et cria : Saisissez-vous de cet homme; mais sa main se dessécha, et il ne lui fut plus possible de retirer à lui son bras. Et l'autel se brisa, et la cendre qui était dessus se répandit, suivant ce que le prophète venait d'annoncer au nom du Seigneur. »

(1) *Quos vult perdere Juviter dementat.*

« Or, le roi dit à l'homme de Dieu : Invoquez le nom du Seigneur, votre Dieu, et priez pour moi, afin que l'usage de ma main me soit rendu. L'homme de Dieu invoqua donc le nom du Seigneur, et la main du roi lui fut rendue en même état qu'elle était auparavant. Venez en ma maison, dit ensuite le monarque à l'homme de Dieu, afin d'y prendre de la nourriture, et je vous ferai des présents ; mais l'homme de Dieu répondit au roi : Quand vous me donneriez la moitié de votre maison, je n'irais point avec vous ; je ne mangerai point de pain, je ne boirai point d'eau en ce lieu, car le Seigneur, en m'envoyant, m'a parlé de la sorte : Vous ne mangerez point de pain, vous ne boirez point d'eau, et vous reviendrez par un chemin différent de celui par lequel vous serez allé (1). »

Conçoit-on qu'un prophète par le ministère duquel viennent de s'opérer de tels prodiges, et qui a reçu de pareils ordres, y soit infidèle ? Mais conçoit-on mieux qu'un prince, qui a été l'objet de ces mêmes merveilles, en soit assez peu touché pour persévérer dans ses voies coupables ? C'est cependant ce qui devait arriver ; tant il est vrai que les miracles ont peu d'empire sur les cœurs, et que si le miracle devenait la voie ordinaire de la Providence, les hommes, loin de valoir mieux, se rendraient peut-être plus souvent coupables, et seraient beaucoup moins excusables. A en juger par de pareils traits, et par toute l'histoire du peuple de Dieu depuis la sortie de l'Egypte, jusqu'au retour de la captivité, l'homme, livré aux seules inspirations de sa conscience, vaut mieux ; et, quelque banale que soit cette conclusion, nous répondrons par ces paroles des Juifs, en saint Marc, à ceux qui accusent la Providence de ne pas se montrer assez à découvert : *Dieu a bien fait toutes choses.*

« L'homme de Dieu s'en retourna donc par une voie différente de celle qui l'avait conduit à Bethel. Or, un certain prophète, déjà avancé en âge, et qui demeurait en ce lieu, ayant été informé par ses fils de tout ce qui s'y était passé, et de ce que l'homme de Dieu avait dit au roi, » fit préparer sa monture, courut après lui, et le contraignit presque à revenir sur ses pas et à prendre l'hospitalité dans sa demeure ; il n'épargna pas même le mensonge pour le déterminer. Mais, tandis qu'ils prenaient ensemble leur repas, le prophète de Bethel, saisi tout à coup de l'esprit de prophétie, lui dit : « Le « Seigneur dit ceci : Puisque vous avez désobéi « aux ordres du Seigneur, et transgressé le « commandement que le Seigneur votre Dieu « vous avait fait, en revenant sur vos pas, en « mangeant du pain et en buvant de l'eau dans « le lieu où il vous était défendu de manger « et de boire, votre dépouille mortelle ne sera « point portée au sépulcre de vos aïeux (1). »

Le vieillard fit préparer ensuite sa propre monture pour le prophète désobéissant ; mais celui-ci fit rencontre d'un lion qui le tua, et se coucha auprès du cadavre sans y toucher, pas plus qu'à la monture, qui resta près du mort. La nouvelle en revint bientôt à Bethel, où le vieillard fit rapporter son hôte infortuné, et l'ensevelit avec une grande pompe. Il recommanda ensuite à ses fils de l'ensevelir lui-même dans le même tombeau ; car, ajouta-t-il, les temps prédits par lui viendront certainement, et à un jour que Dieu connaît, tous les temples des hauts lieux seront renversés, autant qu'il y en a dans les villes de Samarie. — Nous allons avoir tout à l'heure la signification de cette dernière clause de la recommandation.

Il y a dans tout ceci autre chose qu'un mensonge, une désobéissance et une punition ; autre chose que les prophéties et les miracles apparents : il y a une figure prophétique de ce qui devait arriver à Jéroboam lui-même, et ensuite à la Samarie tout entière ; une de ces prédictions en action, si propre à faire impression sur les intelligences, puisqu'elles parlent aux sens. La famille du désobéissant Jéroboam devait être dévorée, dès la première génération, par un sujet révolté, et le royaume d'Israël devait l'être plus tard par ce conquérant assyrien, que les prophètes se sont plu à dépeindre sous les traits du lion de l'Aquilon. Mais Jéroboam et son peuple, ou ne comprirent pas l'allégorie, ou ne voulurent pas en profiter.

Voici maintenant la manière dont s'accomplit, à 340 années de là, la prédiction du prophète de Juda. Après que Josias eut purifié le royaume de Juda de toutes les souillures de l'idolâtrie, et détruit jusqu'à ses

(1) Altare, altare, hæc dicit Dominus : Ecce filius nascetur domui David, Josias nomine, et immolabit super te sacerdotes excelsorum, qui nunc in te thura succendunt, et ossa hominum super te incendet. Deditque in illa die signum dicens : Hoc erit signum quod locutus est Dominus : Ecce altare scindetur, et effundetur cinis qui in eo est. Cumque audisset rex sermonem hominis Dei, quem inclamaverat contra altare in Bethel, extendit manum suam de altari, dicens : Apprehendite eum. Et exaruit manus ejus, quam extenderat contra eum, nec valuit retrahere eam ad se. Altare quoque scissum est, et effusus est cinis de altari, juxta signum quod prædixerat vir Dei in sermone Domini. Et ait rex ad virum Dei : deprecare faciem Domini Dei tui, et ora pro me, ut restituatur manus mea mihi. Oravitque vir Dei faciem Domini, et reversa est manus regis ad eum, et facta est sicut prius fuerat. Locutus est autem rex ad virum Dei : Veni mecum domum ut prandeas, et dabo tibi munera. Responditque vir Dei ad regem : Si dederis mihi mediam partem domus tuæ, non veniam tecum, nec comedam panem, neque bibam aquam in loco isto : Sic enim mandatum est mihi in sermone Domini præcipientis : Non comedes panem, neque bibes aquam, nec reverteris per viam qua venisti (*III Reg.* XIII, 2-9).

(1) Cumque sederent ad mensam, factus est sermo Domini ad prophetam, qui reduxerat eum. Et exclamavit ad virum Dei, qui venerat de Juda, dicens : Hæc dicit Dominus : Quia non obediens fuisti ori Domini, et non custodisti mandatum quod præcepit tibi Dominus Deus tuus, et reversus es, et comedisti panem, et bibisti aquam, in loco in quo præcepit tibi ne comederes panem, neque biberes aquam, non inferetur cadaver tuum in sepulcrum patrum tuorum (*III Reg.* XIII, 20-22).

derniers restes, il passa en Israël, pour y accomplir la même œuvre. « Il détruisit l'autel qui était à Bethel, et le haut lieu qu'y avait fait Jéroboam, fils de Nabath, l'auteur de l'idolâtrie d'Israël ; il livra aux flammes le bois sacrilége, détruisit, brûla, réduisit tout en poussière. Ayant aperçu des sépultures sur la montagne, il en fit enlever les ossements, les brûla sur l'autel, et le pollua selon la parole du Seigneur, et suivant la prédiction de l'homme de Dieu, qui avait annoncé ces choses. — Quel est, dit-il ensuite, ce monument que j'aperçois ? et les habitants de la ville lui répondirent : C'est le sépulcre d'un homme de Dieu, qui vint de Juda et annonça les choses que vous accomplissez maintenant. — Epargnez-le, dit-il, et qu'on ne touche pas aux ossements. Ainsi ses os restèrent intacts, aussi bien que ceux du prophète de Samarie. Josias détruisit pareillement tous les temples des hauts lieux, érigés par les rois d'Israël dans les villes de la Samarie, au mépris des lois du Seigneur ; il les traita de la même manière que celui de Bethel ; il mit à mort tous les prêtres des hauts lieux, renversa leurs autels, et y brûla des ossements humains ; puis il revint à Jérusalem (1), » et convoqua tout le peuple à une pâque solennelle.

Jamais prophétie ne reçut donc un accomplissement plus littéral que celle-ci ; et ce qui n'est pas moins admirable, c'est de voir Josias appelé par son nom plus de trois siècles à l'avance.

Personne ne contestera la vérité de ces récits, en ce qui concerne les œuvres accomplies par Josias : le second livre des *Paralipomènes* et le livre de l'*Ecclésiastique* viendraient prêter ici leur autorité au quatrième livre des *Rois ;* la seule chose qui puisse donc être mise en question, c'est l'authenticité de la prédiction. Sans doute il n'en existe pas d'autre monument spécial que la relation qui se lit au troisième livre des *Rois ;* mais comme l'authenticité et la véracité de ce même livre est démontrée dans les preuves générales qui concernent les Saintes-Ecritures, une démonstration particulière pour ce fait isolé n'est pas nécessaire. Il se lie à tous ceux qui précèdent et à ceux qui suivent, et ne s'écarte en aucune façon des voies suivies pendant tant de siècles par la Providence envers le peuple de la première adoption.

(*Voy. III Reg.* XII et XIII ; *IV Reg.* XXIII ; *II Par.* XXXIV ; *Eccli.* XLIX.)

BILLETTES (Le miracle des). — *Voy.* EUCHARISTIE.

BOITEUX (Guérison miraculeuse des). — Le livre des *Actes* contient le récit de deux guérisons miraculeuses, dont chacune est la démonstration la plus irrésistible et la plus complète de la divinité de la mission des apôtres : grandeur, évidence et publicité du miracle, rien n'y manque. La première est celle du boiteux de naissance qu'on déposait chaque jour à la Belle-Porte du temple, pour y demander l'aumône : « Pierre et Jean entrant au temple, dit l'auteur sacré, pour l'oraison de la neuvième heure, voilà qu'un homme qui était boiteux dès le sein de sa mère, qu'on portait, et qu'on déposait chaque jour auprès de celle des portes du temple qu'on appelait la Belle-Porte, pour y demander l'aumône à ceux qui entraient, se mit à les regarder, au moment qu'ils mettaient le pied sur le seuil, et à solliciter leur aumône. Pierre et Jean arrêtant sur lui leurs regards, le premier lui dit : Regardez-nous ; et celui-ci les regarda avidement dans l'attente d'une aumône. Pierre ajouta : Je n'ai ni or ni argent ; mais ce que j'ai, je vous le donne : Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, levez-vous et marchez ; puis, le prenant par la main droite, il le souleva, et ses jambes et ses pieds furent aussitôt consolidés. Et celui-ci se leva allégrement et se tint debout, et il marchait ; il entra avec eux dans le temple, marchant, s'agitant avec bonheur, et louant Dieu. Et tout le peuple le vit marchant et louant Dieu. Or, tout le monde le connaissait pour être celui qu'on voyait assis mendiant sous la Belle-Porte du temple ; aussi tous étaient-ils frappés d'admiration et s'extasiaient-ils sur ce qui venait de lui arriver. Comme il ne quittait pas Pierre et Jean, il se fit un grand concours de peuple autour d'eux sous le portique appelé du nom de Salomon ; ce que voyant, Pierre adressa au peuple la parole en ces termes... (1) »

(1) Insuper et altare, quod erat in Bethel, et excelsum, quod fecerat Jeroboam filius Nabat, qui peccare fecit Israel : et altare illud, et excelsum destruxit, atque combussit, et comminuit in pulverem, succenditque etiam lucum. Et conversus Josias vidit ibi sepulcra quæ erant in monte ; misitque et tulit ossa de sepulcris, et combussit ea super altare, et polluit illud juxta verbum Domini, quod locutus est vir Dei, qui prædixerat verba hæc. Et ait : Quis est titulus ille, quem video ? Responderuntque ei cives urbis illius : Sepulcrum est hominis Dei, qui venit de Juda, et prædixit verba hæc, quæ fecisti super altare Bethel. Et ait : Dimitte eum, nemo commoveat ossa ejus. Et intacta manserunt ossa illius, cum ossibus prophetæ qui venerat de Samaria. Insuper et omnia fana excelsorum quæ erant in civitatibus Samariæ, quæ fecerant reges Israel ad irritandum Dominum, abstulit Josias : et fecit eis secundum omnia opera quæ fecerat in Bethel. Et occidit universos sacerdotes excelsorum, qui erant ibi super altaria : et combussit ossa humana super ea : reversusque est Jerusalem (*IV Reg.* XXIII, 15-20).

(1) Petrus autem et Joannes ascendebant in templum, ad horam orationis nonam. Et quidam vir, qui erat claudus ex utero matris suæ, bajulabatur : quem ponebant quotidie ad portam templi quæ dicitur Speciosa, ut peteret eleemosynam ab introeuntibus in templum. Is cum vidisset Petrum et Joannem incipientes introire in templum, rogabat ut eleemosynam acciperet. Intuens autem in eum Petrus cum Joanne dixit : Respice in nos. At ille intendebat in eos, sperans se aliquid accepturum ab eis. Petrus autem dixit : Argentum et aurum non est mihi : quod autem habeo, hoc tibi do : In nomine Jesu Christi Nazareni surge, et ambula. Et apprehensa manu ejus dextera allevavit eum, et protinus consolidatæ sunt bases ejus et plantæ. Et exsiliens stetit, et ambulabat : et intravit cum illis in templum ambulans, et exsiliens, et laudans Deum. Et vidit omnis populus eum ambulantem, et laudantem

De tels récits n'ont pas besoin de commentaire. Pour en décliner la valeur et la portée, il faudrait renverser l'autorité du livre des Actes tout entier. Or la vérité historique de ce livre n'a jamais été contestée par les contemporains, même ennemis. Et d'ailleurs, la conversion de l'univers aux doctrines prêchées par les apôtres, la conversion d'une grande partie de la nation des Juifs eux-mêmes, serait une preuve sans réplique, car le monde n'a pu se convertir autrement qu'en voyant des miracles; ou s'il se fût converti sans cela, ce serait un plus grand miracle encore, suivant la remarque de saint Augustin.

Rien n'a manqué à l'authenticité de celui que nous venons de rapporter, pas même la consécration de la persécution, car les deux apôtres furent arrêtés par ordre des magistrats, et cités devant leur tribunal; devant le tribunal de ces mêmes juges, Anne et Caïphe, qui avaient condamné le Jésus au nom duquel le prodige venait d'être opéré. Mais bientôt embarrassés eux-mêmes devant la constance, le bon sens des thaumaturges, accablés par l'évidence du fait, les juges n'osèrent ni condamner, à cause du peuple, qui les aurait lapidés, ni absoudre, à cause de leur propre haine engagée trop avant; ils se contentèrent donc d'intimer des défenses et des menaces.

« Après avoir donné l'ordre d'éloigner les apôtres, ils conférèrent entre eux, et ils disaient : Que faire à ces hommes? Le miracle qu'ils viennent d'opérer est connu de tous les habitants de Jérusalem. Il est manifeste, et nous ne pouvons le nier. Mais afin qu'il ne se divulgue pas davantage parmi le peuple, menaçons-les, et faisons-leur défense de jamais plus parler en ce nom à personne. Et les appelant ensuite, ils leur défendirent de ne plus jamais parler ni enseigner au nom de Jésus.

« Mais Pierre et Jean répondirent aux magistrats : S'il peut y avoir une excuse devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à lui, jugez-en vous-mêmes; pour nous, nous ne pouvons pas ne pas dire ce que nous avons vu et entendu.

« Mais les juges les renvoyèrent avec menaces sans oser les punir, à cause du peuple qui les glorifiait unanimement de ce qui venait de s'opérer par leurs mains; car l'homme qui avait eu le bénéfice de cette guérison miraculeuse était âgé de plus de quarante ans. Ceux-ci, renvoyés de la sorte, vinrent raconter à leurs condisciples les terribles menaces que les princes des prêtres et les anciens leur avaient fait entendre (1)... »

Deum. Cognoscebant autem illum, quod ipse erat qui ad eleemosynam sedebat ad Speciosam portam templi : et impleti sunt stupore, et extasi in eo, quod contigerat illi. Cum teneret autem Petrum et Joannem, cucurrit omnis populus ad eos ad porticum quæ appellatur Salomonis, stupentes (*Act.* III, 1-11).

(1) Jusserunt autem eos foras extra concilium secedere : et conferebant ad invicem, dicentes : Quid faciemus hominibus istis? quoniam quidem notum signum factum est per eos, omnibus habitantibus Jerusalem : manifestum est, et non possumus negare. Sed ne amplius divulgetur in populum, comminemur eis, ne ultra loquantur in nomine hoc ulli hominum. Et vocantes eos, denuntiaverunt ne omnino loquerentur, neque docerent in nomine Jesu. Petrus vero et Joannes respondentes, dixerunt ad eos : Si justum est in conspectu Dei, vos potius audire, quam Deum, judicate. Non enim possumus quæ vidimus et audivimus non loqui. At illi comminantes dimiserunt eos : non invenientes quomodo punirent eos, propter populum, quia omnes clarificabant id quod factum fuerat in eo quod acciderat. Annorum enim erat amplius quadraginta homo in quo factum fuerat signum istud sanitatis. Dimissi autem venerunt ad suos : et annuntiaverunt eis, quanta ad eos principes sacerdotum et seniores dixissent (*Act.* IV, 15-23).

Mais comment, dit-on, à la vue de pareils faits, tous ceux qui en étaient les témoins, juges, prêtres, anciens et docteurs de la loi, ne se convertissaient-ils pas eux-mêmes? Cela s'explique de la manière la plus naturelle et la plus facile, même sans recourir à cette grâce spéciale de Dieu, dont ceux-ci sont dignes et ceux-là indignes, à laquelle ceux-ci sont dociles et ceux-là rebelles, qui est donnée aux uns et refusée aux autres. Et sans rien préjuger sur le plus ou le moins de bonne foi d'Anne, de Caïphe et de leurs consorts, personne n'est plus inconvertissable à une idée qui n'est pas la leur que les gens du parti pris. Une fois que le système est fait, que la direction est donnée à l'esprit, que les idées sont arrêtées, principalement les idées religieuses et celles qu'on regarde comme des points irrévocables de doctrine, on ne revient ni devant les raisonnements ni devant les faits. Ce n'est ni de l'entêtement ni de l'obstination : l'homme est ainsi fait, c'est sa nature. Le peuple, qui ne possède ni ce qu'on est convenu d'appeler de la science, ni des idées systématisées, demeure accessible aux impressions diverses, et se laisse conduire par elles; mais allez donc dire au savant qu'il est dans l'erreur, au docteur convaincu d'un dogme religieux qu'il se trompe! Ils ne prendront pas même garde à vos démonstrations. Est-ce qu'on crut Michel Servet, quand il démontra la circulation du sang; est-ce qu'on s'en rapporta à Galilée, quand il annonça le mouvement du globe? Est-ce qu'il est dans la religion catholique un seul homme religieux, véritablement instruit, que le plus grand miracle ébranlât dans sa foi? Il nous est permis de faire cette supposition impossible, puisque saint Paul lui-même a supposé un ange venant des cieux enseigner le contraire de sa doctrine.

Il ne faut donc pas dire : comment se fait-il que les savants, que les aréopagites, que les docteurs juifs n'aient pas été les premiers à croire, à la vue de si grands miracles? Non, cela ne pouvait être : une foi bien prononcée, soit à tort ou à raison, une conviction bien arrêtée, est plus forte que tous les miracles; et à moins d'un miracle intérieur de grâce qui triomphe de celui qui ne s'appartient plus à lui-même, parce qu'il appartient à ses

opinions, la conversion ne suit pas nécessairement le miracle, même le plus éclatant, et l'acquiescement ne suit pas nécessairement la démonstration, même la plus invincible.

Examinées de ce point de vue, la foi et la conduite des hommes trouveront peut-être devant Dieu une indulgence plus grande et un jugement moins rigoureux qu'elles ne sont habituées à en trouver dans le monde.

La seconde guérison miraculeuse de ce genre est rapportée au quatorzième chapitre du même livre; celle qui précède est tirée du troisième.

Chassés d'Iconium, où ils avaient annoncé l'Evangile, saint Paul et saint Barnabé passèrent en Lycaonie; or un jour qu'ils prêchaient à Lystres, « un certain homme impotent des pieds, infirme dès le sein de sa mère, et qui n'avait jamais marché, était assis écoutant la parole de Paul. Celui-ci dirigea ses regards vers lui, et apercevant en lui une foi digne du salut, il lui cria : Levez-vous, et tenez-vous droit sur les pieds; et il se leva avec allégresse, et se mit à marcher. Aussitôt la foule, à la vue du miracle que Paul venait d'opérer, s'écria, dans son dialecte lycaonien : Des dieux sous forme humaine sont descendus parmi nous. Et elle donna à Barnabé le nom de Jupiter et à Paul celui de Mercure, parce qu'il portait la parole. Le prêtre de Jupiter, qui demeurait près de la ville, accourut à la porte, amenant des taureaux, apportant des couronnes, et voulant, ainsi que la foule, offrir un sacrifice. Mais Paul et Barnabé, informés de ce qui se passait, déchirèrent leurs vêtements, et se précipitèrent au milieu du peuple en criant : O hommes, que faites-vous? Nous sommes des mortels, des hommes semblables à vous, et nous sommes venus vous conjurer de vous convertir de ces vaines superstitions au vrai Dieu, qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment..... Et ils eurent peine, malgré toutes les protestations, à empêcher la foule de leur offrir un sacrifice (1). »

(1) Et quidam vir Lystris infirmus pedibus sedebat, claudus ex utero matris suæ, qui numquam ambulaverat. Hic audivit Paulum loquentem. Qui intuitus eum, et videns quia fidem haberet ut salvus fieret, dixit magna voce : Surge super pedes tuos rectus. Et exsilivit, et ambulabat. Turbæ autem cum vidissent quod fecerat Paulus, levaverunt vocem suam Lycaonice dicentes : Dii similes facti hominibus descenderunt ad nos. Et vocabant Barnabam Jovem, Paulum vero Mercurium, quoniam ipse erat dux verbi. Sacerdos quoque Jovis, qui erat ante civitatem, tauros et coronas ante januas afferens, cum populis volebat sacrificare. Quod ubi audierunt Apostoli, Barnabas et Paulus, conscissis tunicis suis exsilierunt in turbas, clamantes, et dicentes : Viri, quid hæc facitis? et nos mortales sumus, similes vobis homines, annuntiantes vobis ab his vanis converti ad Deum vivum qui fecit cœlum et terram, et mare, et omnia quæ in eis sunt: Qui in præteritis generationibus dimisit omnes gentes ingredi vias suas. Et quidem non sine testimonio semetipsum reliquit, benefaciens de cœlo, dans pluvias et tempora fructifera, implens cibo et lætitia corda nostra. Et hæc dicentes, vix sedaverunt turbas ne sibi immolarent (*Act.* XIV, 7-17).

Nous dirons encore ici, de tels récits n'ont pas besoin de commentaire; et tout ce qu'on pourrait y ajouter serait superflu. Jamais miracle ne fut plus évident, et jamais publicité ne fut plus grande.

Sans doute cette même foule, qui voulait tout à l'heure immoler des victimes, et qui prenait les thaumaturges pour des dieux, se rua contre eux, à la parole de quelques Juifs venus d'Antioche et d'Iconium, les accabla d'une grêle de pierres, et les laissa pour morts sur la place; mais la foi était plantée, le miracle avait porté ses fruits, des disciples étaient gagnés, une église était fondée, elle allait croître et grandir sous la protection divine. Les disciples prirent soin des lapidés, qui purent aller deux jours plus tard porter la divine semence à Derben. Puis, quelque temps après, revenant sur leurs pas, ils parcoururent en passant Lystres, Iconium et Antioche, afin de confirmer dans leur nouvelle foi les églises qu'ils y avaient fondées.

Disons-le sans détour : le miracle qui nous paraît le plus grand dans tout ceci n'est pas la guérison des infirmes, c'est le courage et la persévérance apostoliques de Paul et de Barnabé. S'appartenaient-ils donc à eux-mêmes, ces hommes qu'aucune considération ne pouvait arrêter dans l'exécution d'une entreprise toute gratuite, et qui ne leur offrait que de pareilles chances? Leur était-il plus possible de retenir la parole captive dans leur âme, qu'il ne l'est à la source de retenir l'onde qui bouillonne et qui jaillit de son sein? Et ne faut-il pas prendre à la lettre et d'une manière rigoureuse ces paroles de saint Pierre et de saint Jean : *Nous ne pouvons pas ne pas dire ce que nous avons vu et entendu.*

BOLSÈNE (Le miracle de). — Le pinceau de Raphaël a donné une célébrité immense et durable à un fait miraculeux arrivé, en l'an 1264, dans la ville de Bolsène, près d'Orviette. Un prêtre, en disant la messe, laissa tomber sur le corporal une goutte du vin consacré; dans son trouble, ou peut-être ne voulant pas que les nappes inférieures, qui ne doivent pas toucher le corps adorable du Sauveur, fussent imbibées des espèces eucharistiques, il s'empressa de replier le corporal plusieurs fois sur lui-même, afin de lui faire absorber ce qui était sorti du calice. Mais, ô merveille! ce n'est plus la couleur du vin, mais celle du sang, ce n'est plus la forme d'une goutte qui se manifeste, mais celle de l'hostie elle-même, empreinte sur tous les plis que l'humidité a pu pénétrer. Le souverain pontife, Urbain IV, alors à Orviette avec toute la cour pontificale, est bientôt informé, le corporal est précieusement conservé, et le miracle a un grand retentissement dans toute la contrée. C'est ce fait que Raphaël a rendu dans la seconde salle du Vatican, en un tableau connu de l'univers artistique sous le nom de *Messe de Bolsène*, et justement admiré, tant pour sa valeur intrinsèque qu'à cause des difficultés vaincues par le peintre, ou plutôt tournées au profit même de l'art. Ce tableau est l'un de ceux

du grand maître qui ont été le plus souvent reproduits, soit sur la toile, soit en tapisserie, dans la manufacture royale des Gobelins. Aussi, du temps que les rois de France étaient très-chrétiens, et qu'à ce titre la procession de Saint-Germain-l'Auxerrois, la royale paroisse, allait, conduite par eux-mêmes, visiter leurs somptueuses demeures du Louvre et des Tuileries, aux jours des solennités de la Fête-Dieu, les murs étaient-ils recouverts, partout où il y avait des reposoirs, de tapisseries représentant la *Messe de Bolsène*. Nul sujet n'était mieux connu du peuple, et nul autre ne pouvait être plus à propos reproduit sous les regards, puisqu'il rappelait une des causes qui firent ériger la solennité, et fournissait un argument à ceux des spectateurs qui auraient été tièdes dans la foi au mystère eucharistique.

Raphaël peignit sur ce tableau, non pas Urbain IV, mais Jules II, pour qui il fut fait: c'est un de ces anachronismes qu'un talent admirable se fait aisément pardonner, sans compter le mensonge historique, car le pape n'assistait pas à la messe de Bolsène.

Nous n'avons rien à ajouter à ce qu'en disent les Annales ecclésiastiques, d'après saint Antonin (1); nous nous contenterons donc de reproduire ici le passage, d'autant plus qu'il peut dispenser de tout commentaire.

« Dans ces temps féconds en calamités, où nous avons vu les Sarrasins, appelés par Mainfroi, et un grand nombre d'impies profaner les églises du patrimoine de saint Pierre par des sacriléges abominables, la divine Providence opéra un miracle insigne, afin de rappeler le peuple chrétien à l'adoration du très-saint sacrement de l'Eucharistie. Un prêtre célébrant les saints mystères, à Orviette, laissa tomber une goutte de sang du Seigneur sur le corporal, et, l'ayant plié sur lui-même, elle apparut sur tous les plis couleur du sang le plus pur, et même en plusieurs lieux (2) elle exprimait la forme de la sainte hostie. Saint Antonin en a conservé le récit dans les termes suivants :

« Urbain séjournait alors avec sa cour à « Orviette ; un prêtre disant la messe dans « une des églises de Bolsène, au voisinage « d'Orviette, il s'accomplit un miracle à l'é- « gard du Saint-Sacrement lui-même ; car « une légère goutte du sang étant tombée « du calice sur le linge d'autel, le prêtre, « afin de dissimuler les traces de sa mala- « dresse, couvrit la tache de plusieurs plis « successifs. Mais elle traversa tous les plis, « et le corporal se trouva empreint dans plu- « sieurs parties d'une tache couleur de sang, « qui reproduisait la forme de l'hostie. Ce « corporal est conservé, en perpétuel témoi- « gnage du miracle, dans la cathédrale d'Or- « viette, et on l'expose quelquefois avec un « grand respect à l'adoration des fidèles. »

« Ce miracle si manifeste, et plusieurs autres graves raisons, ainsi qu'il le dit lui-même, déterminèrent Urbain à instituer la solennité qui se célèbre le jeudi d'après l'octave de la Pentecôte, dans le but de réveiller la foi de plusieurs en un sacrement si adorable, de couvrir, par la pompe la plus imposante, les blasphèmes des impies, et de ranimer la piété dans le cœur des fidèles (1). »

BOURIGNON (Antoinette), née à Lille en 1616, d'une laideur peu commune, d'un esprit acariâtre, d'un cœur de glace, avare et entêtée, mais d'une imagination ardente et d'un orgueil démesuré; elle tomba dans des accès de fanatisme dès ses plus jeunes années, mais avec réflexion et délibération, dans le but de faire du bruit, si elle ne pouvait inspirer de l'amour; car elle comprit de bonne heure qu'elle ne devait conserver nul espoir de plaire. A l'âge dix-huit ans, elle s'enfuit de la maison de son père sous un habit d'ermite. Tombée entre les mains des soldats dans le diocèse de Cambrai, l'évêque la tira d'embarras, et la renvoya à son père. Elle ne tarda pas de revenir, et sollicita la permission de fonder un ermitage pour elle et pour quelques compagnes; elle l'obtint. L'évêque la lui retira bientôt après, quand il vint à connaître l'extravagance de ses idées. Elle avait des révélations qui ne tendaient à rien moins qu'à renverser tout l'édifice du christianisme; la première réforme qu'elle voulait faire était la suppression du culte extérieur.

Malgré son commerce régulier avec le Saint-Esprit et les anges, personne ne pouvait la souffrir, ni vivre sous ses lois, et elle ne pouvait souffrir personne; à grande peine pouvait-elle trouver des domestiques qui la servissent plus de quelques jours? Elle n'eut pas d'amis.

Elle se mêlait de prophétiser et d'interpréter les Ecritures à sa guise.

S'étant retirée à Liège, elle y fonda un hôpital, s'y cloîtra, et prit l'habit de saint Augustin. Mais, par une fatalité singulière, la communication de ses idées extravagantes s'étendit de l'imagination aux nerfs des orphelines qu'elle y avait réunies. Ces pauvres jeunes filles se trouvèrent atteintes de crises cataleptiques, les unes à l'imitation des autres; un grand désordre se mit dans la maison, des bruits d'ensorcellement coururent au dehors; le public s'inquiéta, s'irrita; elle fut considérée comme magicienne, les petites filles comme possédées; les magistrats s'en mêlèrent, et elle fut obligée de s'enfuir à Gand.

Elle erra pendant le reste de sa vie dans la Flandre, le Brabant, la Hollande, chassée de partout, prêchant, écrivant, imprimant (car elle avait une presse); diffamée, attaquée, répondant, controversant, inondant le public de ses productions; visionnaire, théosophe,

(1) *Voy.* S. Antonin, III^e^ partie, tit. 19, c. 13, § 1.

(2) C'est un diminutif déplacé et maladroit du récit de saint Antonin, qui ne met pas de différence entre les diverses taches.

(1) Raynaldi, *Annales eccles.*, *sub anno* 1264.

sans système et sans disciples. Elle mourut à Franeker en 1620.

Riche et d'une sordide épargne, ses revenus allaient sans cesse augmentant; et elle alléguait pour motif de son refus d'aumônes qu'elle ne connaissait pas de vrais pauvres. Elle ne se dépouilla jamais en faveur des établissements qu'elle fonda, parce que, disait-elle, elle craignait qu'on n'en fît mauvais usage dans la suite.

(*Voy.* Bayle, *Dict. critique*, art. *Bourignon.*)

BRIGITTE (Le livre des Révélations de sainte). — A en juger par le livre de ses Révélations, la célèbre sainte Brigitte aurait été une visionnaire ou une hypocrite. Mais on ne peut dire ici ni l'un ni l'autre; les grandes œuvres qu'elle accomplit prouvent aussi bien la plénitude et l'élévation de son intelligence que l'ardeur de sa piété; et les miracles qu'elle opéra pendant sa vie, comme ceux que les fidèles obtinrent de son intercession après sa mort, ne sauraient laisser de doutes sur sa sainteté, indépendamment même des décisions de l'Eglise à son égard. Nous n'avons pas à raconter ici sa vie. Brigitte, inscrite au catalogue des saints par le pape Boniface IX, en 1391, fut canonisée de nouveau en présence du concile de Constance par Jean XXIII, et ce fut le dernier acte juridique de ce souverain pontife, avant celui par lequel il annonça au monde chrétien la cession de sa dignité entre les mains du concile.

Le livre des Révélations de sainte Brigitte fut écrit par le moine Pierre, prieur d'Alvastre, et par Mathias, chanoine de Linkoping, qui avaient été successivement ses confesseurs. Il déplaisait fort au docte et pieux, mais rigide chancelier de l'Université de Paris, Jean Gerson. Il est même assez apparent que ce fut dans une pensée d'animosité contre cet étrange recueil qu'il composa son traité du *Discernement des Esprits.*

Déféré au concile de Bâle, le livre des Révélations n'évita la censure que sur un rapport favorable du cardinal Jean de Turre-Cremata. On craignit de porter atteinte à la mémoire des deux pontifes qui avaient canonisé Brigitte, et de diminuer la dévotion des fidèles envers la sainte; mais l'approbation du concile voulait dire simplement, comme l'observe Benoît XIV, que, l'ouvrage n'ayant rien de contraire à la foi ni aux mœurs, on pouvait en permettre l'impression et la lecture.

S'il y avait eu alors plus de critique littéraire, on se serait évité beaucoup de contestations oiseuses, en posant la question préjudicielle de l'authenticité et de la valeur intrinsèque de l'ouvrage, car on serait facilement parvenu à en décharger la mémoire de sainte Brigitte. Qui peut garantir la véracité des deux prétendus confesseurs? S'ils ont dit la vérité, ils ont manqué au plus essentiel des devoirs du ministre du sacrement de pénitence, en révélant au public les secrets sacrés et inviolables d'une âme qui ne s'était confiée à eux que sous le sceau de la discrétion la plus sainte et la plus rigoureuse; discrétion qui ne peut céder en présence d'aucunes considérations, devant aucunes extrémités, pour aucun motif, et dont aucune puissance humaine ne peut dispenser. S'ils n'ont pas dit la vérité, quelle est la valeur de leur ouvrage? S'ils ont pris un biais et présenté les choses sous un faux jour, afin de ménager la terrible responsabilité qu'ils encouraient devant Dieu, et même devant les tribunaux civils et ecclésiastiques, quelle est encore, dans ce cas, la valeur de l'ouvrage? Sainte Brigitte a-t-elle jamais eu des révélations de ce genre ou d'un autre genre? Qui peut le dire?

C'était le temps des faussaires en littérature. On ne saurait dire le nombre d'écrits qui ont été mis sur le compte de personnages plus ou moins célèbres, et dont ils étaient innocents; sur celui d'Albert le Grand, par exemple, de Roger Bacon, de saint Thomas d'Aquin, et même d'un pauvre scribe de la rue de la Boucherie, nommé Nicolas Flamel, qui n'écrivit jamais que des lettres d'affaires et des contrats de louage ou de vente à tant la ligne. Nous sommes porté à croire qu'il en est de même des *Révélations* de sainte Brigitte, du moins pour une grande partie.

Et ce qui nous confirme dans cette pensée, c'est la lecture du recueil de ces prétendues révélations, toutes assez peu raisonnables, du moins à peu d'exceptions près. A tout propos, pour un verre cassé, une domestique à admettre ou à renvoyer, un bavardage de novices ou de serviteurs, moins que cela, Brigitte aurait eu une révélation du Saint-Esprit, un ravissement, une extase, un entretien avec Dieu. Elle aurait tout su, tout prévu, tout deviné, et tout reglé en vertu d'un ordre divin; ordre toujours spécial et sur les choses d'une actualité présente. On y chercherait en vain de grandes vues, des vues d'avenir, la sublimité du ravissement, la pénétration prophétique, le langage de l'exaltation ou de la poésie; il n'y a rien de tout cela. C'est une terre-à-terre fastidieux, un esprit étroit et mesquin. Les grandes affaires du temps n'y tiennent pas grande place. Si sainte Brigitte n'avait pas de meilleurs titres aux respects du monde chrétien, il faudrait l'oublier.

Il est une dévotion assez peu orthodoxe, qui se rattache à la mémoire de la même sainte: c'est celle de l'*oraison des trente jours*, pour savoir le jour et l'heure de sa mort. Nous n'entendons nullement blâmer les oraisons, qui sont fort pieuses et fort belles, mais l'intention de ceux qui les récitent à une pareille fin. La saine piété ne saurait l'avouer. Et nous ne croyons pas non plus qu'il faille en rendre Brigitte responsable; ou bien ce serait le cas de rappeler l'adage si fameux : *Non est sanctum, quodcumque fecere sancti* (1); mais rien ne démontre, ou plutôt rien n'indique que Brigitte soit l'au-

(1) « Toutes les actions des saints ne sont pas saintes. »

teur d'une dévotion si éminemment superstitieuse.

Nous ne lisons pas sans regret, nous l'avouons, l'espèce de consécration donnée au recueil de Pierre d'Alvastre et de Mathias de Linköping dans la bulle de canonisation lancée par Jean XXIII. Il y est dit que la pieuse veuve mérita, en vertu de ses grandes et nombreuses austérités et de sa sainteté éminente, de pénétrer les pensées et les affections les plus intimement cachées au fond des consciences, de recevoir des visions et des révélations, ainsi que de prédire et d'annoncer dans un esprit prophétique plusieurs choses que l'événement réalisa ensuite, comme on peut le remarquer dans le *Livre de ses Révélations*.

Nous nous inclinons avec un égal respect devant la sainteté de Brigitte et devant l'autorité du chef de l'Eglise; seulement nous aurions désiré, que, usant de discernement, le pontife eût désigné d'une manière spéciale ce qui dans ce recueil est véritablement digne de vénération.

En tant que piété et ascétisme, on peut lire avec fruit le *Sermon angélique* de l'excellence de la bienheureuse Vierge Marie, les *Révélations* sur la vie, la passion de Jésus-Christ et la gloire de Marie, les *Révélations* sur les anges, les saints et le jugement particulier; mais il ne faudrait s'y fier ni comme doctrine ni comme histoire. Le récit n'est pas toujours d'une grande rigueur théologique, et souvent on y voit, dans la bouche des adorables personnes de la Trinité, de la Vierge et des anges, des paroles trop peu dignes, un langage trop peu grave. Il est bon de se souvenir que l'Eglise n'a jamais fait des révélations particulières ni la mesure de la sainteté des bienheureux, ni la règle de la foi et des mœurs des fidèles.

Si nous croyons que, dans le livre des *Révélations*, il faut décharger la mémoire de Brigitte de beaucoup de choses, on ne saurait toutefois en distraire les petits traités que nous venons de signaler; ils paraissent bien lui appartenir. Le premier fut même composé pour servir de *leçons* dans l'office quotidien récité par ses religieuses, et c'est ce qu'il y a de mieux.

Pour rendre une justice complète à sainte Brigitte, nous devons ajouter, sur la parole des auteurs de sa Vie, mais en leur laissant la responsabilité du récit, que Brigitte sut, par révélation de la sainte Vierge, que si le pape Urbain V quittait la ville de Rome pour aller fixer son séjour à Avignon, il mourrait sous peu, et n'achèverait pas même son voyage. Il l'entreprit cependant, nonobstant les avertissements de la thaumaturge, et l'acheva, mais pour mourir peu après son arrivée. L'historien Fleury, qui rapporte ce trait avec trop peu de discernement au XCVIIe livre de son Histoire, ne s'est pas aperçu qu'il y a contradiction dans le peu qu'il en dit.

BRUNO (le miracle de la conversion de saint). — C'était en 1084, on célébrait dans l'église cathédrale de Paris les funérailles d'un chanoine nommé Raimond Diocre, décédé en odeur de sainteté, après une longue vie employée avec succès à la prédication de la parole sainte. Quand on en fut à ces mots de la quatrième leçon de l'office des morts : *Responde mihi*, le mort, levant la tête hors de la bière, répondit d'une voix formidable : *Je suis accusé devant le juste jugement de Dieu.* La stupeur, et bientôt l'épouvante, gagna les assistants, et il fut impossible de continuer l'office. Le lendemain, aux mêmes paroles, le mort répondit : *Je suis jugé selon le juste jugement de Dieu.* L'office, remis de nouveau au lendemain, fut encore interrompu dans les mêmes circonstances par cette dernière réponse : *Je suis condamné au juste jugement de Dieu.* Pendant l'intervalle, le corps était resté déposé dans la *chapelle noire*, ou *chapelle du damné*, à main gauche, près de la croisée, du côté du cloître; mais alors on le jeta à la voirie; ou, suivant une autre version, un spectre apparut, et l'emporta en enfer. Bruno, qui assistait à cet événement, en fut tellement touché, qu'il fit vœu de renoncer au monde, pour consacrer le reste de ses jours à la pénitence; ce qu'il exécuta aussitôt; et telle est l'origine de la fondation de la Chartreuse.

Cette histoire, racontée par les Chartreux, paraît remonter presque à l'origine de l'Ordre. César d'Heisterbach, maître des novices au couvent d'Heisterbach, auteur d'un ouvrage dans le genre de celui du P. Rodrigues, et qui vivait moins de deux siècles après saint Bruno, la rapporte; l'auteur de la relation de la fondation de la Chartreuse, qui écrivait environ l'an 1150, c'est-à-dire un demi siècle après la mort de saint Bruno, en parle également. Depuis lors, des auteurs d'un grand nom, tels que Jean Gerson et saint Antonin, l'ont consacrée dans leurs écrits, et c'est leur autorité principalement qui l'a fait admettre par les écrivains postérieurs.

Cependant les bons esprits rejettent universellement cette histoire au nombre des fables. Le célèbre Jean de Launoy a composé une dissertation *ex professo* sur le sujet, dans laquelle il a essayé de démontrer en effet que ce n'est qu'une fable (1); mais ayant avancé que personne n'en avait parlé avant le XVe siècle, le père Jean Colombi, jésuite, le réfuta victorieusement sur ce point (2). Il n'en est pas moins vrai que l'autorité des obscurs écrivains qu'il cite est de bien peu de valeur. Celle de César d'Heisterbach ne l'est pas davantage, car cet auteur, le modèle de Rodrigues, vise comme lui à l'effet des légendes qu'il rapporte, mais nullement à leur vérité : il se propose d'édifier, et nullement d'instruire. Quant à saint Antonin, personne n'ignore qu'il n'a aucune critique; Jean Gerson rapporte le fait comme un *on dit*. C'est d'ailleurs une

(1) *De vera causâ recessus sancti Brunonis in eremum.*

(2) *Dissertatio de Carthusianorum initiis.*

chose bien connue, que les légendaires du moyen âge ont entouré le berceau de tous les ordres religieux de merveilles équivoques.

Et s'il y avait quelque ombre de vérité dans un pareil récit, comment le nom du héros de l'aventure serait il aussi ignoré dans les fastes de la chaire chrétienne que dans celles de l'église de Paris; comment un si grand événement n'eût-il laissé aucunes traces dans les lieux où il dut s'accomplir? Loin de là, les auteurs contemporains de la fondation de la Chartreuse attribuent cette fondation à des causes entièrement différentes de celle-ci. Suivant Guibert, abbé de Nogent, dans le livre de sa propre Vie, Bruno aurait éprouvé des disgrâces de la part de Manassès de Garlande, archevêque de Reims, qu'il reprenait des désordres de sa vie peu édifiante; et se serait retiré à Grenoble, où il médita le projet de quitter le monde, et commença d'en faire l'essai. Guibert, fort ami du merveilleux, n'aurait pas manqué de relater un pareil miracle, s'il avait été vrai, ou seulement publié dans ce temps-là. Pierre le Vénérable, également ami du merveilleux, comme tous les écrivains de l'époque, et contemporain de saint Bruno, se contente de dire que le père des Chartreux et quelques-uns de ses amis, ne pouvant supporter le relâchement et les désordres de certaines congrégations monastiques, entreprirent de fonder un ordre plus sévère, afin de remédier au mal par un exemple opposé. Enfin saint Bruno lui-même, dans une lettre écrite de son monastère de Calabre à Raoul, prévôt de Reims, lui rappelle le vœu qu'ils avaient fait ensemble à Reims de quitter le monde, après en avoir si bien établi la vanité dans leurs propres entretiens, et l'engage à accomplir ce vœu; mais il ne parle nullement du prétendu miracle, qui eût été cependant un motif plus déterminant que tout le reste. N'oublions pas que le dessein de Pierre le Vénérable, ainsi qu'il le dit dans la préface de son livre, était d'écrire tous les miracles dont il pourrait acquérir une connaissance certaine, et qui seraient de nature à augmenter la foi ou à régler les mœurs des chrétiens. Comment après cela aurait-il omis celui-ci? On peut donc le rejeter sans hésiter au rang des fables.

BUISSON ARDENT; première apparition de Dieu à Moïse. C'est ici l'un de ces récits qui ne portent point leurs preuves avec eux-mêmes, et sur lesquels, par conséquent, il serait impossible d'établir des raisonnements philosophiques. Le fait se prouve par les conséquences qu'il a produites; mais cette preuve est peut-être la plus triomphante, parce qu'à la vue des conséquences, il est impossible de ne pas admettre la cause d'où elles découlent. L'existence même de la nation juive et l'influence exercée par elle sur le monde depuis quatre mille ans, voilà certes un fait irrécusable, qui prouve la divine mission de Moïse; pourquoi en demander davantage? Ecoutons donc Moïse raconter lui-même la manière dont la Divinité se manifesta à lui pour la première fois (1).

« Moïse paissait les troupeaux de Jethro, son beau-père, prêtre de Madian. Or, ayant conduit son troupeau dans l'intérieur du désert, il vint près d'Horeb, la montagne de Dieu (2). Et le Seigneur lui apparut en une flamme de feu, dans un buisson, et il voyait que le buisson brûlait sans se consumer. Moïse dit donc: j'irai voir cette grande vision, pourquoi le buisson ne se consume pas. Mais Dieu voyant qu'il s'approchait pour regarder, l'appela du milieu du buisson, et dit: Moïse, Moïse. Celui-ci répondit: me voici. Et le Seigneur dit, n'approchez pas davantage; ôtez la chaussure de vos pieds, car le lieu dans lequel vous êtes, est une terre sainte. Il ajouta: Je suis le Dieu de votre père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. Moïse cacha son visage, car il n'osait pas regarder vers Dieu. Le Seigneur lui dit: J'ai vu l'affliction de mon peuple en Egypte, et j'ai entendu ses plaintes sur la dureté de ceux qui président aux travaux. Et, sachant sa douleur, je suis descendu pour le délivrer des mains des Egyptiens, et le conduire de ce lieu dans un pays bon, spacieux, dans un pays où coulent le lait et le miel, dans le pays qu'occupent le Chananéen, le Hétéen, l'Amorrhéen, le Phéréséen, le Hévéen et le Jebuséen. La clameur des fils d'Israël est donc montée jusqu'à moi, et j'ai vu l'affliction dans laquelle ils gémissent, opprimés par les Egyptiens. Or, venez, et je vous enverrai vers Pharaon, pour que vous emmeniez mon peuple, les fils d'Israël, de l'Egypte. Mais Moïse dit à Dieu: Qui suis-je pour aller vers Pharaon, et emmener les fils d'Israël de l'Egypte? Il lui répondit: Je serai avec vous, et vous reconnaîtrez que c'est moi qui vous ai envoyé à ce signe: après que vous aurez emmené mon peuple de Egypte, vous offrirez à Dieu un sacrifice sur cette montagne..... Cependant je sais que le roi d'Egypte ne vous laissera pas aller sans y être contraint; aussi étendrai-je ma main, et frapperai-je l'Egypte d'une multitude de merveilles, que j'opérerai au milieu d'elle; ce n'est qu'après cela qu'il vous laissera partir..... Moïse répondit: Ils ne voudront ni m'écouter, ni me croire; ils diront: le Seigneur ne vous est pas apparu. Dieu lui dit alors: Que tenez-vous en votre main? — C'est une baguette, répondit-il. — Le Seigneur ajouta: Jetez-la à terre. — Il la jeta, et elle se changea en une couleuvre, de sorte que Moïse s'enfuit. Mais Dieu dit: Etendez la main, et prenez-la par la queue. Il étendit la main, la prit, et elle redevint baguette. Voilà, dit le Seigneur, ce qui les fera croire que le Seigneur, le Dieu de leurs pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, vous est apparu. Et le Seigneur dit encore: Mettez votre main dans

(1) Exod. III.

(2) Cette expression veut dire simplement une haute montagne; elle est proverbiale dans le langage hébraïque.

votre sein ; après l'y avoir mise, il l'en retira couverte d'une lèpre blanche comme la neige. Remettez votre main dans votre sein, ajouta Dieu ; il l'y mit, la retira, et elle était semblable au reste de la chair. S'ils ne vous croient pas, ajouta de nouveau le Seigneur, et ne comprennent pas le langage du premier signe, ils croiront au second. Et s'ils ne croient pas aux deux premiers signes, et refusent d'entendre votre voix, prenez de l'eau du fleuve, répandez-la sur la terre, et toute celle qu'ils puiseront ensuite au fleuve, se changera en sang..... Et Moïse raconta à Aaron toutes les paroles par lesquelles le Seigneur l'avait envoyé, et les signes qu'il lui avait commandé d'opérer. Ils allèrent donc ensemble, et rassemblèrent tous les anciens d'Israël ; et Aaron leur rapporta toutes les paroles que le Seigneur avait dites à Moïse ; et il opéra les miracles devant le peuple ; et le peuple crut (1). »

Que la simplicité de ce récit va bien mieux à l'esprit et au cœur, que toutes les vaines et hypothétiques suppositions sur la science magique de Moïse, son initiation prétendue à des mystères dont rien n'indique l'existence, et les jongleries d'un sorcier de tréteaux que tant de gens, qui se disent savants, se plaisent à lui prêter ? Dans le récit de Moïse tout est logique, conséquent, tout s'enchaîne, et s'explique : c'est la première page d'une histoire dont le drame se déroule depuis quatre mille ans, toujours semblable à lui-même, merveilleux dans sa marche comme dans son principe. Le commencement indique la péripétie, la rend nécessaire ; et cette péripétie, à laquelle nous assistons, ferait retrouver la mise en scène, si jamais elle venait à se perdre ; car tout se tient ; l'œuvre est partout semblable à elle-même. Dans les suppositions, au contraire, auxquelles nous faisons allusion, le commencement n'est que charlatanisme et jonglerie ; et quatre mille ans d'histoire très-réelle et très-une dans sa marche, reposent sur une fable. Est-ce possible ? Supposez donc la France sans Clovis, l'empire romain sans Auguste, un peuple juif sans Moïse, un Moïse sans Dieu ; c'est comme si vous supposiez un édifice sans fondations, un ruisseau sans source, une pluie sans nuages ; encore une fois, est-ce possible ?

C

CABALE, art d'opérer des miracles par le moyen des lettres de l'alphabet.

Ce mot veut dire interprétation ou tradition. C'est la phisolophie mystique de la Bible. La cabale paraît avoir pris naissance en Assyrie, pendant la captivité des soixante-dix ans. Les Juifs, à leur retour, s'appliquèrent avec une ardeur sans pareille à l'étude de ces livres qu'Esdras et Néhémie avaient eu tant de peine à rassembler, et à sauver du naufrage de la nation, et qui contenaient leur histoire, leur constitution civile, politique et religieuse, et aussi leurs espérances. Instruits par un long séjour en Orient des

(1) Moyses autem pascebat oves Jethro soceri sui sacerdotis Madian : cumque minasset gregem ad interiora deserti, venit ad montem Dei Horeb. Apparuitque ei Dominus in flamma ignis de medio rubi : et videbat quod rubus arderet, et non combureretur. Dixit ergo Moyses : Vadam, et videbo visionem hanc magnam, quare non comburatur rubus. Cernens autem Dominus quod pergeret ad videndum, vocavit eum de medio rubi, et ait : Moyses, Moyses. Qui respondit : Adsum. At ille : Ne appropies, inquit, huc : solve calceamentum de pedibus tuis ; locus enim, in quo stas, terra sancta est. Et ait : Ego sum Deus patris tui, Deus Abraham, Deus Isaac, et Deus Jacob. Abscondit Moyses faciem suam : non enim audebat aspicere contra Deum. Cui ait Dominus : Vidi afflictionem populi mei in Ægypto, et clamorem ejus audivi propter duritiam eorum qui præsunt operibus : Et sciens dolorem ejus, descendi ut liberem eum de manibus Ægyptiorum, et educam de terra illa in terram bonam, et spatiosam, in terram quæ fluit lacte et melle, ad loca Chananæi, et Hethæi, et Amorrhæi, et Pheresæi, et Hevæi, et Jebuzæi. Clamor ergo filiorum Israel venit ad me ; vidique afflictionem eorum, qua ab Ægyptiis opprimuntur. Sed veni, et mittam te ad Pharaonem : ut educas populum meum, filios Israel de Ægypto.

Dixitque Moyses ad Deum : Quis sum ego ut vadam ad Pharaonem, et educam filios Israel de Ægypto ? Qui dixit ei : Ego ero tecum ; et hoc habebis signum, quod miserim te : cum eduxeris populum meum de Ægypto, immolabis Deo super montem istum..... Sed ego scio quod non dimittet vos rex Ægypti ut eatis, nisi per manum validam. Extendam enim manum meam, et percutiam Ægyptum in cunctis mirabilibus meis, quæ facturus sum in medio eorum : post hæc dimittet vos.....

Respondens Moyses, ait : Non credent mihi, neque audient vocem meam, sed dicent : Non apparuit tibi Dominus. Dixit ergo ad eum : Quid est quod tenes in manu tua ? Respondit : Virga. Dixitque Dominus : Projice eam in terram. Projecit, et versa est in colubrum, ita ut fugeret Moyses. Dixitque Dominus : Extende manum tuam, et apprehende caudam ejus. Extendit, et tenuit, versaque est in virgam. Ut credant, inquit, quod apparuerit tibi Dominus Deus patrum suorum, Deus Abraham, Deus Isaac, et Deus Jacob. Dixitque Dominus rursum : Mitte manum tuam in sinum tuum. Quam cum misisset in sinum, protulit leprosam instar nivis. Retrahe, ait, manum tuam in sinum tuum. Retraxit, et protulit iterum, et erat similis carnis reliquæ. Si non crediderint, inquit, tibi, neque audierint sermonem signi prioris, credent verbo signi sequentis. Quod si nec duobus quidem his signis crediderint, neque audierint vocem tuam : sume aquam fluminis, et effunde eam super aridam, et quidquid hauseris de fluvio, vertetur in sanguinem.....

Narravitque Moyses Aaron omnia verba Domini quibus miserat eum : et signa quæ mandaverat. Veneruntque simul, et congregaverunt cunctos seniores filiorum Israel. Locutusque est Aaron omnia verba quæ dixerat Dominus ad Moysen : et fecit signa coram populo, et credidit populus. Audieruntque quod visitasset Dominus filios Israel, et quod respexisset afflictionem illorum : et proni adoraverunt (*Exod.* III, IV).

traditions de divers peuples, plus anciens ou aussi anciens qu'eux-mêmes, sur les origines du monde, ils les trouvèrent si conformes en beaucoup de points au récit de leur divin législateur, qu'ils s'imaginèrent de chercher du mystère dans ceux où il en différait; et ce mystère, ils essayèrent de le pénétrer à l'aide de leurs propres traditions à eux-mêmes, vraies ou fausses, et, par comparaison, avec les traditions étrangères. De là naquit la cabale, c'est-à-dire une méthode interprétative de l'Ecriture. De là devait naître également, quelques siècles plus tard, le talmud, autre genre d'interprétation devenu nécessaire à tous ceux qui voulurent rester juifs, en dépit des clartés du christianisme; celui-ci, se fondant sur la lettre de leurs propres livres, prétendait leur démontrer que la loi mosaïque avait accompli sa mission, et que Jésus était le Christ annoncé par leurs prophètes.

La cabale ne se tint pas longtemps dans les hauteurs de la spéculation philosophique et des recherches vraiment scientifiques: à bout de découvertes en ce genre, et il y en avait peu à faire, elle retomba sur les observations grammaticales, trouva quelques singularités résultant de combinaisons de lettres, et se lança dans une voie nouvelle, celle de la magie à l'aide des lettres, comme les disciples de Pythagore devaient en faire à l'aide des chiffres.

La cabale donnait en plein dans ces visions au temps de Jésus-Christ; car, d'une part, le Sauveur reproche aux Juifs de défigurer la loi à l'aide de leurs prétendues *traditions*, et, de l'autre, l'évangéliste saint Jean fait une allusion bien évidente à la *cabale* par lettres et par chiffres dans l'Apocalypse, lorsqu'il parle du nom mystérieux de la bête, de son caractère et de son nombre 666, nombre équivalent à un nom d'homme.

La marche de l'esprit humain est assez facile à suivre dans la courte série de déductions qui le conduisirent de la cabale spéculative à la cabale magique, ou opérative.

Les dogmes religieux que les Juifs trouvèrent établis dans la Babylonie, la Médie, la Perse, l'Egypte et les autres contrées où le vent de la persécution les emporta, ne les entretenaient que de génies, d'esprits bons et mauvais de divers ordres; or leurs livres à eux-mêmes contenaient la mention répétée d'esprits célestes au service du Tout-Puissant, ou en révolte contre lui, c'est-à-dire d'anges également bons ou mauvais. N'était-ce pas la même chose, les mêmes êtres sous des noms divers? Ils devaient se poser cette question, ils se la posèrent, et la résolurent affirmativement. Les trois anges qu'ils connaissaient d'une manière spéciale, par leurs noms et leur emploi, Gabriel, Michel et Raphaël, portaient un nom composé à l'aide de celui de Dieu, vertu de Dieu, force de Dieu, médecine de Dieu; ils savaient, en outre, qu'il existait plusieurs ordres, une hiérarchie parmi les intelligences célestes, qu'il y avait des anges, des archanges, des chérubins et des séraphins; or Moïse n'avait rien dit sur la création de ces natures angéliques. Ils n'ignoraient pas qu'il y avait aussi des êtres surnaturels intrinsèquement méchants et ennemis de l'homme, Satan et ses anges; et Moïse ne s'était pas expliqué davantage sur la création et la dégradation de ceux-ci; n'était-il donc pas possible de suppléer à son silence?

De purs esprits ne pouvaient être que des émanations de Dieu, pur esprit lui-même, car où aurait-il pris les éléments d'une telle production? Les *sepphirot* commencent à se révéler : les sepphirot sont des émanations successives de la divinité, qui, sortant de son repos éternel, s'imprime à elle-même un mouvement, d'où résulte une ondulation, neuf fois répercutée. La première a exactement la forme de Dieu, comme l'habit a la forme du corps; les autres présentent aussi et nécessairement la même forme, mais qui va s'affaiblissant par degrés, comme les ondulations de la surface de l'eau s'affaiblissent à mesure qu'elles s'éloignent de leur centre.

Mais que peut être la première ondulation, sinon l'homme? car il n'y a que deux êtres, Dieu et l'homme. La nature angélique est un intermédiaire : or ce premier homme, cet homme immense comme Dieu, n'est certes pas l'homme choïque ou terrestre; fi donc! c'est l'homme archétype, l'Adam Kadmon, le Verbe divin, à l'image duquel l'homme terrestre devait prendre une forme au dernier rang des êtres créés ou des émanations. L'homme terrestre, le petit Adam, le microcosme, est fait à l'image de Dieu, dit la Bible, donc à l'image d'Adam Kadmon, première émanation et image parfaite de Dieu.

Tout ce système ne sera pas long à exposer. Le premier sepphirot est l'*intelligence*, par laquelle Dieu se comprend, et comprend tout ce qu'il va produire; le second est la *prudence*, qui l'empêche de s'égarer dans son œuvre; le troisième, la *sagesse*, pour le diriger; le quatrième, la *sévérité*, pour retrancher tout ce qui serait superflu; le cinquième, la *magnificence*, ou la grandeur sublime de tout l'ouvrage; le sixième, la *victoire*, remportée sur le néant; le septième, la *beauté*, qui rejaillit sur Dieu même; le huitième, le *fondement*, c'est-à-dire la solidité indestructible de l'œuvre; le neuvième, la *gloire* que l'œuvre rend à Dieu; le dixième, le *règne* universel de Dieu sur toute créature.

Cet enchaînement, ces déductions, ces appellations ne sont point arbitraires, mais fondées sur des mystères de lettres et de nombres que nous allons indiquer.

L'ensemble divin, c'est-à-dire la réunion de Dieu et de ses émanations se nomme l'Ensoph. On peut le représenter aux yeux sous diverses formes; par exemple comme un point lumineux environné de dix cercles concentriques, ou sous une forme humaine.

Nous ne sommes pas encore sortis de l'essence divine; mais voici de quelle manière la création extérieure se produit. L'Adam-Kadmon voulut aussi créer par éma-

nation, à l'exemple de son auteur ; mais il ne put aller plus loin que quatre émanations, émanations brisées, divisées, imparfaites ; ce sont quatre mondes, avec leurs multitudes d'êtres : le monde spirituel, le monde animal, le monde sensitif et le monde terrestre. Les *pasuphim*, les *cherubim* les *klippoth*, et enfin l'homme en sont les habitants. Les deux premiers mondes conservèrent la sagesse ; les klippoth, animés les uns contre les autres, suivant la diversité et l'opposition de leurs propres natures, qui ne sont autres que les passions elles-mêmes, brouillèrent tout, gâtèrent tout dans leur monde et dans le monde inférieur. On voit d'ici la nature des esprits bons et mauvais, la cause du mal physique et du mal moral, et la nécessité même de la venue d'un rédempteur, d'une nature plus élevée, pour réparer ce désordre, et terminer le règne des méchants klippoth.

Tel est en quelques mots le résumé du sytème philosophique de la cabale sur Dieu et les anges. Voyons maintenant par quels degrés et comment nous allons descendre à la cabale pratique ou magique. Nous venons de dire que les trois noms d'anges connus d'une manière certaine par la Bible sont formés du nom de Dieu, *El* ; mais il y en a de dix degrés, qui participent directement de la nature divine, et trois degrés qui en participent secondairement. Or dans ces treize dégrés d'anges, il y a place à former des catégories, par le moyen de noms divins ; principalement par le moyen des noms *El* et *Jah*, qui sont les premiers et les principaux ; de là *Zaphiel, Zakdiel, Kamaël, Hareiel, Aniel, Oriphiel, Sammael, Zachariel, Vehujah, Chalamiah, Achajah, Mahasiah*, etc. ; autant de noms d'anges cabalistiques, c'est-à-dire imaginaires.

Nous avons dit en outre que l'étude grammaticale de la Bible y fit découvrir un certain nombre de singularités, dont les cabalistes tinrent un trop grand compte. En voici un exemple entre mille : les versets 19, 20 et 21 du quatorzième chapitre de l'Exode contiennent chacun 72 lettres ; or si on écrit ces trois versets l'un au-dessous de l'autre, le premier de droite à gauche, le second de gauche à droite et le troisième de droite à gauche, et qu'on prenne les lettres trois par trois perpendiculairement, il en résulte soixante-douze mots ayant un sens précis, tels que sagesse, justice, bonté, grandeur, miséricorde, etc., tous applicables à Dieu, et qui sont autant de qualités divines, c'est-à-dire de noms divins ; ce sont les noms *explicites* de Dieu. En y ajoutant les finales *El* ou *Jah*, on a soixante-douze noms d'anges. Avec une telle méthode, il n'est pas de mystères qu'on ne découvre dans la Bible.

Or, il en est bien plus d'une ; il en est au moins trois, qui se sous-divisent : la *thémura*, la *gématrie* et la *notarique*. La thémura consiste dans le déplacement des lettres, pour former des mots différents ; la gématrie, dans la substitution des mots équivalents à la place des mots primitifs, et la notarique dans l'art de combiner les initiales des mots.

La thémura comprend trois parties ; d'abord l'art de déplacer ou de combiner les lettres, comme nous venons de le voir pour les versets 19, 20 et 21 du XIV^e^ chapitre de l'Exode. L'art de l'anagramme en est une déduction. Or, s'il n'est rien de tel que le déplacement des lettres de la Bible pour trouver des mystères, il n'est rien de tel que l'anagramme des noms propres, pour prophétiser l'avenir de ceux qui les portent. Ensuite l'art de substituer des lettres aux lettres dans un ordre convenu, comme font les stéganographes ; par exemple la seconde lettre de l'alphabet à la première, la troisième à la seconde et ainsi des autres. Enfin l'art de lire les mots en commençant par la dernière lettre ; ce qui fait souvent trouver de grands mystères ; par exemple, le mot *cherubim*, étant lu à contre-sens, signifie *bénédiction*, d'où les cabalistes concluent que ce sont les chérubins qui dispensent sur la terre les bénédictions de Dieu. Ces mots de la Bible, *il créa pour eux*, étant lus de la même manière, forment le nom d'*Abraham*, d'où il est évident que le monde a été créé pour le seul Abraham. L'art des vers recurrents fait partie de cette branche de la cabale.

La gématrie s'occupe de la valeur numérale des lettres, car toutes les lettres de l'alphabet hébraïque ont une valeur numérale ; *Aleph* vaut un, *Beth* vaut deux, *Chimel* vaut trois, *Daleth* quatre et ainsi des autres. Elle enseigne donc à remplacer un mot par un autre d'une valeur égale, et qu'on appelle sa *numération* ou son *corrélatif*. *Eheie*, premier nom de Dieu, se remplace par *Cether ; Jod*, le second nom, par *Hochma ; Elohim*, par *Gébarah ;* la numération de *sabaoth* est *nezel*. Le mot *cabale* n'est lui-même que le corrélatif de *mororah*, qui veut dire tradition. En langue hébraïque, le mot *créa* et le mot *étranger* sont corrélatifs ; d'où on conclut qu'outre les âmes créées pour les Juifs, Dieu n'en *créa* au commencement du monde, qu'autant qu'il en faudrait pour les étrangers qui se convertiraient à sa religion. Voyez le mystère ! qui l'aurait soupçonné ?

« La notarique est le grand art des cippes et des acrostiches. A quels prodigieux résultats on peut arriver par son emploi ! Sait-on pourquoi Esaü était haï de Dieu ? Les lettres dont se compose son nom, sont les initiales des quatre plus grands crimes, d'où il est probable qu'il commit ces quatre crimes en un même jour. Le nom si glorieux des Machabées est formé cabalistiquement des cippes de la phrase suivante *Mah Camoch Ba Elim Iehovah !* qui est comme vous, Seigneur, entre les forts ! Le savant Pic de la Mirandole a trouvé, par le moyen de la notarique, tout le symbole que voici dans le premier mot de la Genèse, *Breschit* : « Le Père, dans lequel est « le Fils, principe, fin et repos de tout ce qui « existe, a créé par lui et d'accord avec lui, la « tête, la lumière et le principe de l'homme ar- « chétype. » L'auteur a fait ensuite, pour l'ex-

pliquer, un chapitre qui pourrait s'expliquer à son tour par un long ouvrage. La notarique peut donc conduire loin!

« Il est dit au psaume III que *beaucoup* de nations s'élèveront contre l'Oint du Seigneur; or le mot hébreu qui signifie beaucoup étant formé des lettres initiales du nom de quatre peuples, les Romains, les Babyloniens, les Grecs et les Mèdes, ne doit-on pas en conclure que ce sont ces mêmes peuples que le prophète avait en vue? Le nom d'Adam étant formé des initiales des mots qui désignent les quatre parties du monde, n'est-il pas évident que Dieu prit de la terre aux quatre coins de l'univers pour lui former un corps?

« Mais si les mots de l'Ecriture contiennent tant de mystères, les lettres n'en contiennent pas moins. C'est Dieu qui les a créées, qui a reglé leurs combinaisons, et formé par leur moyen l'essence de toute chose vivante. Il s'agit, bien entendu, de l'alphabet hébraïque, seul divin, seul coéternel à Dieu. On a fait de gros livres sur les mystères des lettres de l'alphabet; n'y eût-il que la *Kabbala denudata*. Il suffira d'une simple indication.

« Les douze lettres simples correspondent aux douze signes du zodiaque, aux douze mois de l'année, aux douze membres du corps humain; car il y en a douze ni plus ni moins, puisqu'il n'y a que douze lettres simples. Les sept doubles correspondent aux sept extrémités de toutes choses, qui sont le dessus, le dessous, le nord, le sud, le levant, le couchant et le milieu, qui est le palais de la sagesse.

« Au surplus qu'est-ce que les lettres; ne sont-ce pas les éléments des mots? Mais qu'est-ce que les mots; ne sont-ce pas les noms des choses; et qu'est-ce que le nom de la chose, si ce n'est sa propre essence? Aussi le savant Reuchelin a-t-il pu dire avec raison que la cabale est une théologie symbolique, dans laquelle les mots et les lettres ne sont pas les signes des choses, mais l'essence même des choses; *res rerum*. Le nom, la chose, les lettres, la valeur numérique des lettres peuvent donc être pris l'un pour l'autre; la même vertu s'y trouve également. Le nom de Dieu, qui est Dieu même, ainsi qu'il est d'ailleurs révélé, est donc aussi puissant que Dieu. *Jehovah* étant l'archétype de toutes choses, son nom est l'abrégé de l'univers; celui qui le prononce met le monde entier dans sa bouche; il fait trembler le ciel et la terre, et les anges épouvantés se demandent quel est l'audacieux mortel qui a osé imprimer une telle secousse aux éléments. »

Pour obvier à ces terribles conséquences, les cabalistes ont altéré la manière de prononcer et d'écrire le nom trois fois saint de la Divinité, le nom de quatre lettres, le redoutable *tétragrammaton*, *Jehovah* enfin. Car il est à peu près certain que le mot Jehovah, tel que nous l'écrivons et le prononçons maintenant, n'est plus l'expression biblique. Cette altération remonte à des temps antérieurs à ceux du christianisme. Elle est avouée par tous les Juifs modernes, et n'est pas improbable. C'est à elle que faisaient allusion les Juifs du VIII^e^ et du IX^e^ siècle, lorsqu'ils disaient que le Sauveur avait pénétré clandestinement dans le Saint des saints, qu'il y avait lu, et qu'il en avait rapporté la véritable manière de prononcer le nom de Dieu, et que c'était à cette connaissance qu'il devait le pouvoir d'opérer des miracles.

Nous voici donc arrivés aux mots mirifiques; or, du moment que nous avons découvert le principe, il ne reste plus qu'à en faire l'application. Composons donc des formules dans lesquelles nous ferons entrer des noms redoutables, et nous opérerons tous les prodiges imaginables: à l'aide du nom de Dieu, qui est Dieu, nous dominerons sur toute la nature, sur les puissances de la terre, du ciel et des enfers; nous serons les arbitres de la vie et de la mort; tout nous sera soumis, anges et hommes.

De là ces formules magiques attribuées à Salomon dès le temps de Flavius Josèphe, et dont parle cet historien; de là ces invocations et ces évocations cabalistiques, farcies de noms bizarres, contenues dans les livres magiques, mais nullement comprises par les collecteurs (1); ces formules du *Grimoire*, de l'*Enchiridion*, de la *Clavicule*, du *Dragon rouge*, de l'*Art-notoire*, la suivante par exemple : *Ell eminator, Candones Helosi, Tephagaïn, Tecendum, Thaones, Behelos, Belhoros, Hocho phagan Corphandonos humane natus, et vos Éloy thus phugora, angeli sancti adeste et advertite et docete me utrum N. convalescat an moriatur de ista infirmitate. Amen.*

Mais celle-ci n'est ni la plus terrible ni la plus barbare, quoique le nom ineffable de Dieu s'y trouve quatre fois, *Ell*, *Eloi*, *Behel* et *Bel*, car elle ne contient presque que des noms d'anges; celles qui sont composées des noms redoutables, des tétragrammaton, c'est-à-dire des noms de quatre lettres, et il en est plusieurs, le sont bien davantage.

De là aussi ces exorcismes barbares contenus dans quelques *Exorcismaires* oubliés maintenant, et qui ont eu cours au temps où toutes les maladies extraordinaires étaient censées des possessions.

De là les formules étranges et barbares par le moyen desquelles les sorciers de village guérissent le mal des dents, remettent les os brisés, arrêtent le saignement du nez, coupent les fièvres intermittentes, soulagent les chevaux fourbus ou encloués.

Dans ce genre de magie, les mots sont tout; les maîtres les composent, les disciples les prononcent, et il en arrive ce qu'il peut; c'est-à-dire rien.

Mais si le mot prononcé possède une telle vertu, le mot écrit doit avoir une vertu pa-

(1) Les Grimoires, les Enchiridion, les Clavicules sont des livres de stéganographie et non de magie; leurs formules cachent un secret d'écriture; mais les collecteurs les ont prises pour des formules magiques et cabalistiques, parce qu'elles sont pour ainsi dire calquées sur celles-ci.

reille, ou même plus grande, puisqu'elle se prolonge tout le temps que l'écriture subsiste. Nous voici arrivés aux *tephilim*, une des parties les plus importantes de l'art cabalistique. Mais nous traiterons cette question d'une manière plus spéciale en son lieu. (*Voy.* l'art. TALISMANS).

Pas n'est besoin d'ajouter qu'on ne vit jamais miracle opéré par de tels procédés, et cependant ils se sont conservés depuis deux mille ans jusqu'à nos jours !

(Voy. notre *Hist. de la Magie*, Introduction, ch. 3, n° 1er).

CADÈS-BARNÉ (La pierre de).

La colonne de nuages qui marquait les campements des Israélites dans le désert, s'étant arrêtée à Cadès-Barné, lieu de la trente-troisième station, il ne s'y trouva point d'eau, et le peuple éclata aussitôt en des murmures violents contre Moïse et Aaron. Le murmure tourna vite à la sédition : Que n'avons-nous reçu la mort en même temps que nos frères, qui ont été tués par la colère du Seigneur ! disait le peuple irrité. Pourquoi avoir conduit le peuple de Dieu dans ce désert, où nous mourons de soif ainsi que nos troupeaux ? Pourquoi nous avoir fait quitter l'Egypte, et nous avoir amenés dans ce détestable lieu, qui, loin de produire des moissons, n'a pas seulement un figuier, une vigne, un grenadier, qui n'offre pas même de l'eau à boire ?

Moïse et Aaron coururent au tabernacle du Seigneur, se prosternèrent et prièrent. La nuée miraculeuse descendit sur eux aux yeux de tout le peuple ; Dieu leur ordonna de s'armer de la verge miraculeuse, qui déjà avait produit tant de merveilles entre leurs mains, et de frapper l'aride rocher, qui était là devant eux. « Prenez la verge, rassemblez le peuple, vous et Aaron, votre frère, commandez à la pierre en leur présence, et elle donnera des ondes ; elle en donnera de telle sorte que tout le peuple se désaltérera ainsi que ses troupeaux. Moïse, comme il lui avait été commandé, prit la verge qui était déposée en présence du Seigneur, et après avoir rassemblé la multitude autour du rocher, il s'écria : Écoutez, peuple rebelle et incrédule, et voyez si nous pourrons vous faire jaillir de l'eau de ce rocher ; puis il leva la main, et frappa deux fois le rocher avec la verge ; de larges eaux jaillirent à l'instant, de sorte que peuple et troupeaux eurent à se désaltérer. Mais le Seigneur dit à Moïse et à Aaron : Puisque vous n'avez pas eu assez de confiance en moi, pour me glorifier devant les fils d'Israël, vous n'introduirez pas ce peuple dans la terre que je leur donnerai. Cette eau sera appelée l'eau de contradiction, parce que les fils d'Israël s'y sont révoltés contre le Seigneur, et qu'il leur a manifesté sa puissance (1). »

(1) Locutusque est Dominus ad Moysen, dicens : Tolle virgam, et congrega populum, tu et Aaron frater tuus, et loquimini ad petram coram eis, et illa dabit aquas. Cumque eduxeris aquam de petra, bibet omnis multitudo et jumenta ejus. Tulit igitur Moyses virgam, quæ erat in conspectu Domini, sicut præceperat eis. Congregata multidine ante petram, dixitque eis : Audite rebelles et increduli : Num de petra hac vobis aquam poterimus ejicere ? Cumque elevasset Moyses manum, pecutiens virga bis silicem, egressæ sunt aquæ largissimæ, ita ut populus biberet et jumenta.

Dixitque Dominus ad Moysen et Aaron : Quia non credidistis mihi, ut sanctificaretis me coram filiis Israel, non introducetis hos populos in terram, quam dabo eis. Hæc est aqua contradictionis, ubi jurgati sunt filii Israel contra Dominuum, et sanctificatus est in eis (*Num.* xx, 7-13).

CAGLIOSTRO. La célébrité de Joseph Balsamo, si connu sous le nom de comte Alexandre Cagliostro, est moins due peut-être à sa charlatanerie et à ses nombreuses impostures, qu'au rang éminent de l'un des hommes crédules (1) qu'il a eu l'art de séduire, et au fameux procès (2) dans lequel il a été impliqué, et qui attira quelque temps sur lui tous les regards. Dans une période de quarante-sept ans, sa vie a été presque toujours enveloppée d'énigmes et de mystères. Il a été considéré des uns comme un modèle d'héroïsme, de religion et de doctrine, et regardé par les autres comme le plus infâme des imposteurs. Durant le cours des bruyantes vicissitudes de ses fortunes si diverses, il a rempli le monde entier de sa renommée ; sa dernière crise a attiré les regards de l'univers, et sa condamnation à la suite du procès qui lui a été intenté par la cour de Rome, a été applaudie des uns comme un acte de justice, réputée des autres comme le plus grand des malheurs.

Nous allons essayer, en quelques pages, de donner ici un récit succinct de cette vie si curieuse.

En général, les abrégés sont les bien-venus dans le public, à notre époque surtout où le temps est si précieux et les journées toujours trop courtes ; où il s'agit de faire, de connaître et d'apprendre beaucoup en peu d'heures : or, les abrégés ont cela de bon, qu'on y trouve les parties essentielles de l'histoire et la chaîne des événements, sans avoir à supporter les ennuis d'une longue lecture. Mais il y a deux écueils à éviter : l'un de dire trop, et par conséquent de transgresser les lois d'un abrégé ; l'autre, de s'asservir jusqu'à l'excès à la brièveté, et ainsi d'écourter l'histoire... Or, dans la vie que nous traitons ici, nous nous trouvions à chaque pas exposé à l'un ou l'autre de ces dangers, la moisson des faits étant excessivement abondante ; faire un choix n'était pas facile, car l'intérêt devenait le même pour tous, et cependant il était certains détails, quelquefois même assez importants, en ce qu'ils peignent merveilleusement et l'époque et le caractère audacieux que nous retraçons, certains détails, disons-nous, que la plume la moins chrétienne et la moins chaste hésiterait à transcrire..... Nous avons donc dû élaguer quelques épisodes, glisser sur quelques descriptions un peu vives ; mais

(1) Le duc de Rohan.

(2) Celui du Collier.

nous espérons que ce que nous présenterons suffira pour faire connaître au lecteur le personnage dont nous retraçons l'histoire.

Et d'abord quel était le véritable nom de Cagliostro?..

Dans un Mémoire que nous avons sous les yeux, nous trouvons cette phrase : Parmi les théurgiens nous remarquons Alexandre de Cagliostro, dont Goëthe a beaucoup parlé, et dont le véritable nom était Claude Billon et non pas Joseph Balsamo, avec lequel on l'a confondu pour mieux le faire condamner devant la sainte Inquisition. Lui-même assura qu'il ne connaissait ni ses parents, ni sa patrie; mais qu'il se croyait d'une haute naissance, et qu'il soupçonnait avoir reçu le jour à Naples.

Il fit des premiers temps de son existence un roman merveilleux, et transforma Altotas, intrigant espagnol dont nous parlerons plus tard, en un Mentor incomparable. Il soutint, d'ailleurs, qu'à l'âge où il pouvait commencer à connaître son existence, il était dans la ville de Médine ; qu'il s'y nommait Acharat, et qu'il logeait près du muphti Salaabym. Il était servi par trois eunuques, et était traité par le muphti avec la plus grande considération; Altotas était son maître, ou plutôt il était tout pour lui.

Ce sage l'éleva dans la religion chrétienne, et lui dit que ses parents étaient nobles et chrétiens. Il lui enseigna la botanique et la médecine ; il l'instruisit dans la plus grande partie des langues orientales et dans la connaissance des pyramides d'Egypte, qui sont le dépôt des connaissances humaines les plus précieuses.

Il partit à l'âge de douze ans, pleuré par le muphti; Altotas le conduisait. Il se rendit à la Mecque, avec une caravane, et fut logé près du shérif. La rencontre de ce prince avec le petit Acharat est un coup de théâtre. Les larmes, les caresses, les mouvements du sang, les émotions les plus tendres, furent les indices du grand mystère de cette naissance illustre dont Balsamo cherchait à se parer. Il resta trois ans entre les bras du shérif, et partit avec Altotas pour l'Egypte. Il n'y a rien de plus touchant que les adieux du shérif : il l'embrasse, il verse des larmes : Adieu, fils infortuné de la nature, furent les dernières paroles que ce prince lui adressa. Acharat apprit en Egypte de grands mystères, et les ministres des temples ne lui cachèrent rien de leurs secrets. Ensuite, pendant trois ans, il parcourut les principaux empires de l'Afrique et de l'Asie. De Rhodes il passa à Malte, où, dispensé du régime rigoureux de la quarantaine, il fut reçu dans le palais du grand maître Pinto, et confié à un chevalier d'Aquina, de l'illustre maison de Caramanica. Alors Altotas, dépouillant ses habits musulmans, se montra ce qu'il était, catholique, prêtre et chevalier de Malte ; et dans le même temps le jeune Acharat fut déclaré comte de Cagliostro; il se fit un grand nombre d'amis, et eut l'honneur de dîner plusieurs fois avec les personnages les plus illustres. Enfin, Altotas mourut, laissant à son élève les plus utiles souvenirs. Comme l'eunuque noir, qui avait toujours veillé à la garde du petit Acharat, lui avait répété plusieurs fois qu'il se gardât d'aller à Trébisonde, de même le grand maître Pinto lui parla souvent de cette ville et du shérif de la Mecque.

Telle était la fable inventée par Cagliostro. Mais tout fait présumer que le vrai nom de ce charlatan est Joseph Balsamo, et qu'il naquit à Palerme le 8 juin 1743. On a imprimé en 1791 sa Vie, extraite de la procédure instruite contre lui à Rome en 1790, traduite de l'original italien imprimé a la chambre apostolique. Les premières années de Cagliostro n'offrent que les espièglerie d'un enfant, et les préludes d'une jeunesse libertine. Ayant été placé dans un couvent en qualité de novice, il donna de nombreuses marques de son caractère vicieux; enfin, pour se soustraire aux pénitences que lui attiraient ses fautes, il abandonna le couvent, et revint à Palerme ; alors il s'adonna pendant quelque temps au dessin; mais ses mœurs ne devinrent pas meilleures. Plusieurs fois même il fut arrêté et enfermé, mais il s'en tira toujours ou par le défaut de preuves, ou par le crédit de ses parents. Enfin il fut contraint de fuir sa patrie pour une escroquerie de plus de soixante onces d'or, qu'il fit à un orfévre nommé Marano. Il fit accroire à cet homme, que dans une grotte, au milieu de la campagne, il y avait un trésor immense qu'il lui découvrirait, et dont il pourrait même le rendre possesseur; sous ce prétexte, il lui tira des mains la somme en question, et fit sur le lieu même diverses opérations magiques, car déjà il s'exerçait à la sorcellerie. Mais la pièce finit fort mal pour le pauvre Marano, qui fut bâtonné par des gens déguisés en diables. Marano, ayant découvert la fourberie, dénonça le fripon à la justice, ce qui détermina Balsamo à s'enfuir.

Après avoir quitté Palerme, il parcourut le monde. Ici nous sommes obligé de suivre ses propres assertions jusqu'à son arrivée à Rome, parce que les documents manquent complétement.

Il se rendit ensuite à Messine, s'étant lié avec un autre charlatan, cet Altotas dont nous avons déjà parlé; ils passèrent à Alexandrie, où, à l'aide de quelques opérations chimiques, ils imitèrent la soie avec le chanvre et firent des dupes; de là ils revinrent à Malte. Là, ils s'arrêtèrent dans le laboratoire de chimie du grand maître Pinto. Au bout de quelque temps, Altotas mourut, et Balsamo passa à Naples, dans la compagnie d'un chevalier auquel le recommanda le grand maître, et de là à Rome.

Il épousa en cette ville la célèbre Lorenza Féliciani, d'une beauté remarquable, mais d'un caractère trop facile, et sur les charmes de laquelle il devait spéculer, en même temps que sur tous les genres d'escroqueries. Nous trouvons encore sur la femme de Cagliostro des notions bien diverses, car quelques-uns la disent génoise d'origine, de

naissance noble, et déjà célèbre par de nombreuses intrigues ; elle ne l'aurait cédé en rien à Cagliostro pour l'astuce et la fourberie. Mais nous nous arrêterons à la version la plus généralement adoptée : savoir, que la demoiselle Lorenza Féliciani était d'une honnête famille de Rome, et que ses parents, en la donnant en mariage à Cagliostro, étaient loin de se douter du rôle qu'il comptait lui faire jouer.

Les premières leçons que la jeune épouse reçut de son mari furent, comme elle l'a dit elle-même, sur les moyens de plaire. Les principes qu'il lui donna furent ceux d'une coquetterie effrontée et d'une mise indécente. La mère de Lorenza, scandalisée de cette conduite, avait de fréquentes altercations avec son gendre, qui prit enfin le parti de quitter la maison de son beau-père, où les époux s'étaient logés durant les premiers mois de leur union. Il lui fut alors plus facile de corrompre l'âme et les mœurs de sa jeune femme. Il ajouta l'exemple aux préceptes, en lui montrant combien il respectait peu lui-même les lois de la chasteté conjugale... Ses excès dans ce genre étaient favorisés par l'usage habituel d'un certain vin d'Egypte, qu'il composait avec beaucoup d'aromates, et de substances propres à exciter les sens. Il arriva ce qu'il avait désiré : la jeune épouse succomba, et cela d'autant plus facilement, que son mari, qui la traitait en public avec les égards convenables, était pour elle en particulier d'une brutalité révoltante. Si le vice pouvait avoir une excuse, celle-ci suffirait à justifier Lorenza.

Le récit des courses de Balsamo à travers l'Italie, la France, l'Espagne, le Portugal et l'Angleterre, n'offre que l'histoire d'un vagabond, employant tour à tour la ruse, la fourberie, le charlatanisme pour fournir à ses dépenses.

Ce fut à Paris qu'il prit, pour échapper aux recherches et aux poursuites auxquelles l'avaient exposé ses escroqueries, le titre de comte Cagliostro, et sa femme celui de comtesse Serafina Feliciani : ayant fait la connaissance de deux personnes de distinction, qui poussaient jusqu'au fanatisme la passion de la chimie, il leur fit croire qu'il avait le secret de faire de l'or et celui de prolonger la vie. Mais, au moment où il devait donner la preuve de sa science, il s'enfuit à Bruxelles sous un nom supposé, puis à Palerme, où il courut risque d'être envoyé aux galères et voici à quelle occasion : Ce Marano qu'il avait dupé, comme il vient d'être dit, n'avait pas oublié son injure, et il le fit arrêter. On voulait même faire revivre dans cette occasion une procédure commencée au sujet d'un faux testament, mais la protection d'un grand seigneur, pour lequel il avait eu en passant par Naples des recommandations très-puissantes, le tira du péril, et il fut remis en liberté, à condition cependant qu'il s'éloignerait aussitôt de Palerme.

Chassé de sa patrie, il alla à Malte, où il gagna quelque argent en vendant son eau de beauté et sa pommade ; on sait quel trafic Lorenza faisait de son côté. De Malte il passa à Naples, où il resta plusieurs mois, où il professa la chimie et la cabale, et fit venir près de lui le frère de sa femme, jeune homme rempli de bonne grâce, et d'une grande beauté ; Balsamo avait formé le dessein de lui donner une femme qu'il aurait instruite dans l'art de Lorenza ; mais ce projet ne put réussir par l'opposition qu'y apportèrent toujours sa femme et son beau-frère.

Il partit de Naples pour la France, et s'arrêta à Marseille. Là il se lia avec une dame dont il reçut beaucoup de présents ; mais qui ne lui suffirent pas longtemps. Cette dame entretenait des relations intimes avec un individu qui cherchait la pierre philosophale. L'occasion était belle, et Cagliostro en profita pour les tromper à son aise. Il fit voir à celui-ci plusieurs opérations d'alambic, et l'amusa avec la promesse de lui faire faire de l'or. En attendant, il lui tira des sommes importantes pour acheter les ingrédients nécessaires. Le temps arrivé de remplir les espérances du chercheur d'or, Cagliostro prétendit avoir besoin de faire un voyage pour se procurer une herbe indispensable, et ayant extorqué de nouvelles sommes à ses deux dupes, il partit pour l'Espagne. A Cadix, il se sépara de son beau-frère, et se rendit à Londres avec sa femme.

Dans cette ville, il soutint devant les juges qu'il avait réduit les calculs astrologiques au point de deviner les numéros qui devaient sortir de la loterie ; par cette ruse il escroqua de fortes sommes. Il persuada à une Anglaise, Mme Fuy, qu'en enterrant pendant un certain temps de petits diamants, ils s'amollissaient, se gonflaient, et qu'avec une certaine poudre rose, qu'il appelait consolidante, ils reprenaient leur dureté, en conservant la grosseur qu'ils avaient acquise, et qu'ainsi on gagnait au centuple. La dame en fut pour ses diamants. Dans le cours de ce voyage, il apprit à connaître la société des francs-maçons, et forma le projet d'en instituer une nouvelle secte, en ajoutant des règles, des pratiques et des instructions de son invention... Ce moyen, quoique usé, lui acquit une grande célébrité, et lui attacha de nombreux partisans. Sa figure, son accent, ses discours, ses manières contribuèrent à accréditer cette folie. Il prit successivement les noms de marquis Pellegrini, marquis d'Anna, marquis Balsamo, comte Fénix. Quelquefois il se disait colonel au service de Prusse, et revêtait un uniforme bleu, à revers rouges, accompagné des insignes de son grade supposé. Il disait aux uns qu'il était né avant le déluge, aux autres qu'il avait assisté aux noces de Cana ; il se disait fils du grand-maître de Malte et de la princesse de Trébisonde ; prétendait avoir acquis la *science des pyramides*, et pénétré les mystères de la nature ; enfin par un galimatias emphatique, semé de termes étranges et inintelligibles, coupés par de mystérieux silences, il se faisait passer pour un prodige,

et un oracle. Il joignait à tout cela le faste des habits, de la table, des meubles, des équipages, de la livrée, auquel fournissaient ses dupes, son vin d'Égypte, ses poudres rafraîchissantes, ses pommades pour le teint, et ses autres prétendus secrets. Voilà par quels prodiges il acquit une telle célébrité qu'on voulait avoir son portrait sur des éventails, des bagues, des boîtes, des médaillons; son buste fut fait en marbre, en bronze, et placé dans les palais; sur l'un de ces bustes on lisait en lettres d'or : Au divin Cagliostro. Après avoir professé la maçonnerie à Londres, il passa à La Haye; là, répandant le bruit de sa science cabalistique, il fit croire à un Hollandais, raffolant de la loterie, qu'il connaissait d'avance les numéros gagnants, et lui extorqua une somme de quatre à cinq cents écus : le Hollandais s'étant rendu à Bruxelles pour mettre à la loterie les numéros désignés par Cagliostro, celui-ci profita de son absence pour quitter La Haye. Il passa en Italie, à Venise, où il prit le nom de marquis Pellegrini. L'annonce qu'il fit de ses secrets chimiques lui gagna la confiance d'un marchand, dont il sut tirer mille sequins, sous la promesse de lui enseigner à faire de l'or, à changer le chanvre en soie, à fixer le mercure. Après avoir joué ce tour qui ne pouvait manquer de se découvrir, il sortit d'Italie, et se rendit en Allemagne.

A Mittau en Courlande, il en imposa au point d'inspirer de l'aversion pour le duc régnant, et un parti lui proposa de le mettre en sa place. La crainte le retint et l'empêcha d'accepter cette offre extravagante. Mais il ne laissa pas échapper l'occasion de récolter de nombreux présents en bijoux, en or et argent d'orfévrerie ou monnayé; muni de ces richesses, il partit de Mittau pour la Russie, en passant d'abord par le Holstein. Là, le fameux comte de Saint-Germain avait planté son tabernacle, et savourait les douceurs de l'immortalité qu'il s'attribuait (1). Le comte Cagliostro lui fit demander la faveur d'une audience secrète, pour se prosterner devant le dieu des croyants. Saint-Germain lui assigna deux heures de la nuit. Ce moment arrivé, lui et sa femme, revêtus d'une tunique blanche serrée par une ceinture aurore, se présentent au palais. Le pont-levis est baissé; un homme de sept pieds, vêtu d'une longue robe grise, les conduit dans un salon faiblement éclairé. Tout à coup la porte s'ouvre à deux battants, et un temple resplendissant de bougies frappe leurs regards. Sur un autel était assis le comte; à ses pieds deux ministres tenaient des cassolettes d'or, d'où s'élevaient des parfums. Le dieu avait sur la poitrine une plaque de diamants de l'éclat le plus éblouissant. Une grande figure blanche diaphane soutenait dans ses mains un vase sur lequel était écrit : *Elixir de l'immortalité;* un peu plus loin on apercevait une glace immense, devant laquelle se promenait une ombre majestueuse, et au-dessus du miroir était écrit, *Dépôt des âmes errantes.*

Le plus morne silence régnait dans cette enceinte sacrée; une voix qui n'avait rien d'humain fit entendre ces mots : « Qui êtes-vous? d'où venez-vous, que voulez-vous? » Alors le comte Cagliostro se prosterna la face contre terre, ainsi que Lorenza, et après une assez longue pause, il articula à voix basse ces paroles : « Je viens invoquer le dieu des croyants, le fils de la nature, le père de la vérité; je viens demander un des quatorze mille sept cents secrets qu'il porte dans son sein. Je viens me faire son esclave, son apôtre, son martyr. » Le dieu ne répondit rien, mais après un assez long silence, une voix se fit entendre et dit : « Que se propose la compagne de tes voyages? » Elle répondit : « Obéir et servir. » Alors les ténèbres succédèrent à la clareté, le bruit à la tranquillité, le trouble au calme, et une voix aigre et menaçante dit : « Malheur à ceux qui ne peuvent supporter les épreuves. »

Le comte et sa femme furent séparés et les épreuves commencèrent : elles furent d'une indécence qu'il est impossible de transcrire ici. Lorsqu'elles furent terminées, un superbe repas suivit cette ignoble cérémonie. Dans le cours du festin, on leur apprit que l'élixir de l'immortalité n'était autre chose que du vin de Tokai teint en rouge, ou en vert, suivant l'exigence des cas; qu'il fallait fuir, détester, calomnier les gens d'esprit; flatter, chérir, aveugler les sots; répandre avec mystère que le comte de Saint-Germain avait cinq cents ans, en un mot, faire de tout et surtout des dupes et de l'or.

Munis de ces instructions, les voyageurs se mirent en route pour Saint-Pétersbourg, où ils se donnèrent pour médecins. Ils commencèrent par guérir les pauvres et leur donner de l'argent; dans cette classe d'infortunés, fournir des aliments c'est guérir, puisque ce sont les privations qui commencent les maladies. Peu après un homme assez à son aise vint consulter le nouveau docteur, qui le guérit, et refusa son argent. Cette méthode peu usitée surprit, et tout le monde voulut voir le bienfaiteur de l'humanité. De son côté Lorenza donnait des consultations aux femmes, et leur distribuait l'eau de beauté et autres recettes pour s'embellir et rester jeunes. Cependant, comme on le pense bien, Cagliostro semait pour recueillir, et les sacrifices qu'il faisait ne lui servaient qu'à dissimuler des escroqueries plus considérables; mais il ne put le faire si adroitement qu'à la fin quelques-uns de ceux qu'il avait dupés ne vinssent a s'en apercevoir et ne se plaignissent. Sa femme avait fait la conquête d'un grand personnage, qui délaissa pour elle une ancienne maîtresse, laquelle jeta feu et flamme. Afin de mettre un terme au scandale, l'impératrice ordonna à Cagliostro et à sa femme de quitter la Russie, ils se rendirent à Varsovie. Dans cette ville, il persuada à un seigneur fort riche qu'il avait mis un esprit céleste à son commandement. Mais ce fut à

(1) *Voy.* l'art. Saint-Germain.

Strasbourg qu'il fit sa conquête la plus utile dans la personne du cardinal de Rohan ; là, il éleva son premier temple pour opérer la régénération physique, base fondamentale de son système maçonnique.

Forcé de quitter Strasbourg, il retourna d'abord en Italie, puis revint en France, à Bordeaux, où il exerça concurremment la médecine et la maçonnerie, et fit de nombreuses dupes. A cette époque, il prétendait avoir eu une vision céleste, dans laquelle lui était révélée, ou plutôt confirmée, sa supériorité et son pouvoir surnaturel. Une veuve d'une illustre naissance, séduite par son charlatanisme, lui donna cinq mille écus, dans l'espérance qu'il la rendrait maîtresse d'un trésor qu'il assurait être caché dans une de ses maisons de campagne, et gardé par des esprits.

De Bordeaux il se rendit à Lyon, où il établit sa fameuse loge-mère. Ses promesses de régénération physique ne se réalisant jamais, il disait aux dupes qu'ils devaient en accuser leurs passions ou leur incrédulité ; et à ses gestes sublimes, à ses reproches, il n'y avait rien à répondre, que de s'en prendre à soi-même.

Arrivé à Paris, il devint bientôt l'objet d'une attention universelle, et d'un enthousiasme contagieux. Alors arriva la fameuse affaire du collier. Au milieu de tant de jugements divers et du récit contradictoire des gazettes d'alors, il est assez difficile de découvrir l'exacte vérité (1). Toujours est-il que Cagliostro entretenait d'étroites liaisons avec la marquise de la Motte, et il paraît bien qu'il était de compte à demi avec elle.

Ayant été arrêté et enfermé à la Bastille, il parvint à se faire renvoyer faute de preuves. Une sorte d'ovation populaire l'attendait à sa sortie ; mais feignant la modestie et la confusion, il se retira à Passy, où il séjourna quelque temps, puis à Londres.

Cagliostro n'évita la condamnation que par les intrigues de d'Espréménil, chef des parlementaires, dont le système était d'humilier la cour et surtout la reine. C'est aussi d'Espréménil qui a composé sous le nom de Cagliostro la lettre au peuple français (1) datée de Londres, le 20 juin 1786, contre l'autorité royale et le système du gouvernement. On y prédit que la Bastille sera détruite et deviendra un lieu de promenade. On y annonce qu'il régnera en France un prince qui abolira les lettres de cachet, convoquera les états généraux et rétablira la vraie religion. C'était Monsieur que le fanatique d'Espréménil, Sabbatier et leurs partisans voulaient élever sur le trône. Cagliostro, dans une lettre au peuple anglais, qui parut après la première, révéla une partie du secret de l'*aqua Toffana* (2). Il avoua avoir dit dans une société, que les habitants de Médine, pour se délivrer des lions, des tigres et des léopards, engraissaient des porcs avec de l'arsenic, et les chassaient ensuite dans la forêt, où ces animaux, dévorés par les bêtes féroces, leur causaient la mort.

Ce fut alors que Morand fut chargé d'attaquer et de démasquer Cagliostro dans le *Courrier de l'Europe;* il y réussit. Mais quelle misérable politique que celle des ministres d'alors, et surtout de Vergennes ! Morand était un intrigant de bas étage, qui ne valait pas mieux que Cagliostro. Il ne subsistait à Londres que d'infâmes libelles : il en avait fait un contre la cour de France, et promit de ne pas le publier, si on voulait le lui acheter; Baumarchais fut chargé de la négociation, et paya quarante mille francs le silence du libelliste.

A la fin de mai 1789, Cagliostro retourna à Rome; il fut arrêté le 28 décembre suivant et enfermé au château Saint-Ange, pendant l'instruction de son procès. Il fut condamné le 7 avril 1791. Malgré l'avis d'une arrestation prochaine, il avait négligé de détruire le livre qui contenait l'exposé de son rite égyptien, ses insignes et sa correspondance maçonniques. Les preuves contre lui se trouvèrent donc nombreuses et accablantes ; la franc-maçonnerie était proscrite à Rome sous peine de mort. Il se défendit maladroitement, et en arriva plusieurs fois

(1) La vérité est maintenant bien connue sur l'affaire du collier, et la participation de Cagliostro n'est guère douteuse. La reine avait désiré vivement un collier de perles d'une grande beauté, mais aussi d'un très-grand prix, plus d'un million de francs. Le roi préféra donner l'argent aux pauvres, et Marie-Antoinette n'y pensa plus. La marquise de la Motte, veritable intrigante, dont on n'a jamais su l'origine, pas plus que celle de son mari, profita de ses relations avec la cour, pour entretenir le joaillier dans l'idée que la reine avait toujours envie d'en faire l'acquisition. Elle lui adressa même des invitations pour se trouver à Versailles, et alla jusqu'à lui offrir un rendez-vous dans le parc pendant la nuit. Le joaillier crut bien en effet avoir vu passer la reine très-près de lui, à la faveur d'une demi-obscurité, et en avoir reçu un salut affectueux. Enfin une lettre aux armes de France, et signée de Marie-Antoinette, lui fut remise; il apporta le collier, et la marquise de la Motte le reçut, puis on n'en entendit plus parler. Quelques jours après, il était démonté, et le marquis de la Motte en négociait les débris en Angleterre.

Lorsque le joaillier se présenta à la cour, sa lettre à la main, à quelques mois de là, pour recevoir le prix convenu, grande fut la surprise du roi, et plus grande encore l'indignation de la reine. Cagliostro, la marquise de la Motte et le vieux prince de Rohan, grand aumônier de France, furent jetés en prison. Cagliostro en sortit comme on le dit ici. Le duc de Rohan fut banni, et la marquise de la Motte fouettée, marquée sur les deux épaules et condamnée aux galères à perpétuité. Cependant la cour se montra très-mécontente de ce jugement, dont la sévérité ne correspondait pas à son indignation, et surtout de l'élargissement de Cagliostro. Les parlementaires envenimèrent l'affaire, afin de déverser l'odieux sur la cour et en particulier sur la reine; la malheureuse princesse fut abreuvée de fiel et d'outrages. Les gazettes propagèrent la diffamation. C'était le prélude de la révolution, la première goutte du calice épuisé le 21 janvier et le 16 octobre.

(1) Cette assertion est au moins douteuse.

(2) Poison dont l'effet est de causer une mort lente, ou d'hébéter, et contre lequel il n'est pas remède.

à révéler plus que les pièces ne contenaient, ou à éclaircir des choses qui seraient demeurées de véritables énigmes. Il s'en apercevait quand il n'était plus temps de retenir ses imprudents aveux. Quand il se trouvait serré par la force des arguments, il perdait toute mesure, se répandait en injures contre les juges, ou donnait des réponses incohérentes et contradictoires. Aussi quand, à bout de ressources et de ruses, il feignit de se reconnaître coupable et d'implorer l'indulgence de ses juges, personne ne crut à un véritable repentir ; s'il s'était flatté de se tirer ainsi d'affaire, il dut reconnaître bientôt qu'il s'était trompé ; car sa détention ne changea pas de forme. Il ne paraît pas que jamais un seul sentiment religieux soit entré dans son cœur, ou une seule pensée pieuse dans son âme. Et encore, s'il n'avait été qu'incrédule, voleur, impie et libertin ! mais il fut de plus hypocrite, car il alla une fois à confesse à Rome, pour obtenir la protection d'un cardinal. Et de deux prêtres attrapés, dit-il ensuite. Joseph Balsamo fut condamné à la détention perpétuelle ; on lui fit grâce de la vie ; nous rapporterons en entier le prononcé du jugement.

« Joseph Balsamo est déclaré atteint et convaincu de plusieurs délits, et d'avoir encouru les censures et peines prononcées contre les hérétiques formels, les dogmatisants, les hérésiarques, les maîtres et disciples de la magie superstitieuse, et de plus les censures et peines établies, tant par les lois apostoliques de Clément XII et de Benoît XIV, contre ceux qui, de quelque manière que ce soit, favorisent et forment des sociétés et conventicules de francs-maçons, que par l'édit du conseil d'Etat, porté contre ceux qui se rendent coupables de ce crime, à Rome ou dans aucun autre lieu de la domination pontificale. Cependant, à titre de grâce spéciale, la peine qui livre le coupable au bras séculier (c'est-à-dire à la mort), est commuée en prison perpétuelle dans une forteresse, où il sera étroitement gardé, sans espoir de grâce ; et après qu'il aura fait l'abjuration, comme hérétique formel, dans le lieu actuel de sa détention, il sera absous des censures, et on lui prescrira les pénitences salutaires auxquelles il devra se soumettre.

« Le livre manuscrit qui a pour titre *Maçonnerie égyptienne*, est solennellement condamné, comme contenant des rites, des propositions, une doctrine et un système qui ouvrent une large voie à la sédition, et comme propre à détruire la religion chrétienne, superstitieux, blasphématoire, impie et hérétique : et ce livre sera brûlé publiquement par la main du bourreau, avec les insignes appartenant à cette secte.

« Par une nouvelle loi apostolique, on confirmera et on renouvellera, non-seulement les lois des pontifes précédents, mais encore l'édit du conseil d'Etat, qui défendent les sociétés et conventicules des francs-maçons, faisant particulièrement mention de la secte égyptienne, et d'une autre, vulgairement appelée des *Illuminés* ; et l'on établira les peines corporelles les plus graves, et principalement celles des hérétiques, contre quiconque s'associera à ces sociétés ou les protégera. »

Telle fut la sentence. On croit que le coupable mourut en 1795, au château de Saint-Léon. Sa femme avait été, comme lui, condamnée à une réclusion perpétuelle dans le couvent de Sainte-Appolline.

Nous n'avons pas cru devoir interrompre le récit de la Vie de Cagliostro, pour donner des détails sur ce qu'était alors la maçonnerie en général, et en particulier la maçonnerie égyptienne. Il nous a semblé qu'il serait plus facile d'embrasser d'un seul coup d'œil les vicissitudes de cette existence si tourmentée, et les fortunes diverses et bizarres qu'elle a traversées. Maintenant nous allons donner, sur les francs-maçons de l'un et l'autre rite, les explications indispensables à la complète intelligence du procès et de la condamnation de Cagliostro et aux accusations de sortilége portées contre lui : elles montreront aussi par quels artifices il s'était appliqué à donner à la franc-maçonnerie une extension redoutable.

Ceux qui connaissent la maçonnerie peuvent en trouver les cérémonies ridicules, comme elles le sont d'ailleurs ; mais elles n'ont en elles rien de criminel. Si la loi qui oblige les maçons à se secourir les uns les autres était toujours religieusement observée, rien ne serait plus moral qu'une telle association. Malheureusement il n'en est pas toujours ainsi ; comme les assemblées de maçonnerie sont fondées sur le secret, il est arrivé trop souvent que des conspirateurs s'y sont introduits, ou ont pris les mêmes formes, et cela seul devait suffire pour inspirer une juste méfiance contre la maçonnerie elle-même, et éveiller des doutes sur l'objet de ses réunions. Telle est la cause pour laquelle, en plusieurs occasions, les francs-maçons furent, à tort ou à raison, poursuivis avec la plus grande rigueur. L'association a triomphé de toutes les épreuves et subsiste toujours.

En 1723 parut à Londres, pour la première fois, le livre des Statuts des francs-maçons. On y voit que dans cette ville, et aux environs, on comptait déjà vingt sociétés ou loges, dont chacune avait son président et envoyait chaque année un député à l'élection du chef suprême, auquel toutes les loges étaient soumises. Le but apparent est de faire refleurir l'architecture et l'art des constructions. La légende remonte à Adam, premier ouvrage sorti des mains du grand Architecte de l'univers ; elle passe à Moïse, à Salomon, et parcourt tous les âges où l'architecture fut en honneur. Des ouvrages postérieurs à celui-ci attribuent l'origine de la société à des templiers réfugiés en Ecosse, d'autres à Thomas Cranmer, d'autres à Olivier Cromwell, d'autres au roi Arthur. Le lieu des assemblées s'appelle loge, et, suivant l'allégorie du métier de maçon, il y a les grades d'apprentis, compagnons, maîtres ; les grades supérieurs sont ceux d'architectes, maîtres écossais, etc. Les titres des offi-

ciers sont : secrétaires, frères vénérables, frères terribles, etc. Le chef de la mère-loge s'appelle Grand Orient. Les divers ordres tiennent séparément leurs assemblées, et les inférieurs ne savent pas ce qui se passe dans les supérieurs : on n'arrive à l'initiation que par degrés ; les signes, les attouchements, les paroles ne s'apprennent que successivement ; le secret inviolable, l'obéissance aveugle, le dévouement pour les chefs, sont les qualités qu'on exige, et sur lesquelles on est rigoureusement éprouvé.

Clément XII, par sa constitution *In eminenti* du 26 avril 1738, foudroya cette dangereuse association, et par édit du 14 janvier 1739 la défendit sous peine de mort. Benoît XIV confirma cette bulle, et lui donna plus d'extension dans sa constitution du 18 mai 1751. Les princes séculiers n'en furent pas moins alarmés, et s'efforcèrent d'en arrêter les progrès ou de la dissoudre, à Manheim en 1737, à Vienne en 1743, en Espagne et à Naples en 1751, à Milan en 1757, à Monaco en 1784 et 1785 ; et enfin à différentes époques en Savoie, à Gênes, Venise, Raguse, etc. Mais ce qui est plus singulier, c'est qu'en 1748 on tenta d'établir une loge à Constantinople ; un Français était à la tête, et un drogman anglais prêtait sa maison. La Porte en fut instruite, et le capitan-pacha prit de telles mesures, que les associés furent bientôt dispersés. D'après les aveux de Cagliostro, les francs-maçons sont divisés en plusieurs sectes, dont deux principales : la stricte observance et la haute observance ; les illuminés appartiennent à la première ; elle professe l'irréligion la plus décidée, emploie la magie dans ses opérations ; se propose de venger la mort du grand maître des templiers, et pour cela d'anéantir la religion catholique et la monarchie. La haute observance paraît se borner à la recherche des secrets de la nature et au perfectionnement de l'art hermétique. Avant d'admettre le candidat, on exige de lui diverses épreuves souvent atroces ou ridicules ; de se tirer dans la tête un pistolet qu'il a chargé, d'être pendu, etc. (Quand on reçut le comte de Genlis, on mit dans ses bras le cadavre d'une femme qui venait d'expirer ; le duc d'Orléans présidait à cette infâme cérémonie, et c'était la femme d'un de ses postillons.) La formule du serment varie selon les grades ; le secret et l'obéissance aveugle y sont toujours compris.

Sur les manuscrits d'un certain Georges Coston, Cagliostro entreprit de faire une réforme et une secte nouvelle sous le nom de maçonnerie égyptienne. Il en composa le livre, qui servit dans l'instruction de son procès, et dont il avait laissé des exemplaires aux loges-mères qu'il avait fondées. Dans ce livre il promet à ses sectateurs de les conduire à la perfection par le moyen de la régénération physique et morale. Pour la régénération physique, il leur fait espérer la matière première ou la pierre philosophale, et l'acacia (1), qui consolide dans l'homme les forces de la jeunesse la plus vigoureuse, et le rend immortel ; pour la régénération morale, il promet un pentagone (1), qui rend l'homme à son état d'innocence primitive, perdue par le péché originel. Il donne à l'hiérophante le titre de grand cophte, et prétend qu'Enoch et Elie furent les fondateurs de la secte. Les statuts comprennent les divers grades, les signes, les rites particuliers à chaque grade. Les invocations y sont prodiguées, la prostration, les adorations, les aspirations, les insufflations, les fumigations, les exorcismes. Le costume n'y est pas oublié. On attribue au grand cophte la puissance de commander aux anges ; on l'invoque et, dans les psaumes, on substitue son nom à celui de David. Quelques-uns des mystères de la religion y ont été adaptés ainsi que les hymnes *Veni creator*, *Te Deum*, etc..., et celles de ses cérémonies qui pouvaient frapper plus vivement les sens. Comme les chefs n'ont aucune autorité au-dessus d'eux, ils se permettent les innovations qui leur plaisent. Aucune religion n'est exclue de la loge égyptienne : juifs, calvinistes, luthériens, y sont admis comme les catholiques. Les hommes élevés au grade de maîtres prennent les noms des anciens prophètes, et les femmes ceux des sibylles. On donne à l'homme deux paires de gants, l'une pour lui, l'autre pour la femme qu'il estime le plus ; et à la femme, outre les gants, une cocarde qu'on lui enjoint de donner à l'homme qu'elle distingue. Les premiers serments exigés n'ont rien de révoltant en apparence ; ce n'est que par degrés qu'on est amené à prononcer les plus horribles.

Voici les cérémonies usitées pour l'admission au grade de maître : on choisit un jeune garçon (ou une jeune fille) dans l'état d'innocence, et qu'on nomme pupille ou colombe ; le vénérable lui communique la puissance qu'il aurait eue avant la chute du premier homme, et cette puissance consiste particulièrement à commander aux purs esprits. Ces esprits sont au nombre de sept ; ils entourent le trône de la divinité, président aux sept planètes ; ils se nomment, suivant Cagliostro : Anaël, Michaël, Raphaël, Gabriel, Uriel, Zobiachel, Anachiel.

La colombe est conduite devant le vénérable ; les membres de la loge adressent une prière à Dieu, pour qu'il daigne permettre l'exercice du pouvoir qu'il a accordé au grand cophte. Le pupille ou la colombe prie aussi pour obtenir la grâce d'opérer suivant les ordres du grand maître, et de servir de médiateur entre lui et les esprits, qui, pour cela, sont appelés *intermédiaires*.

Vêtue d'une longue robe blanche, ornée de rubans bleus, d'un cordon rouge, et ayant reçu le souffle, la colombe est renfermée dans le tabernacle. C'est un lieu séparé du temple, et tendu de blanc. Il y a une fenêtre, par laquelle la colombe fait entendre sa voix, et dans l'intérieur est une banquette

(1) Terme reproduit des anciens mystères de l'Égypte.

(1) Figure cabalistique en forme d'étoile à cinq rayons et à cinq couleurs, evoquée des souvenirs de la magie du xv^e^ siècle.

et une petite table sur laquelle brûlent trois bougies. Le vénérable répète les prières et commence à exercer le pouvoir qu'il dit avoir reçu du grand cophte, et par lequel il avertit les sept anges de comparaître aux yeux de la colombe. Quand elle annonce qu'ils paraissent, il la charge, en vertu du pouvoir que Dieu a donné au grand cophte et que le grand cophte lui a accordé, de demander à l'ange si le candidat a le mérite et les qualités requises pour monter au grade de maître. Après avoir reçu la réponse affirmative, il passe à d'autres cérémonies pour achever la réception.

Les mêmes rites sont prescrits pour la promotion des femmes à la maîtrise. La colombe, placée, comme il est dit plus haut, on lui donne l'ordre de faire comparaître dans le tabernacle un seul des sept anges, et de lui demander s'il est permis de lever le voile noir dont est couverte l'initiée. On fait alors d'autres cérémonies superstitieuses, et le vénérable prescrit à la colombe de faire paraître les six autres anges, auxquels elle adresse ce commandement : « Par le pouvoir que le grand cophte a donné à ma maîtresse, et par celui que je tiens d'elle et de mon innocence, je vous ordonne, anges primitifs, de consacrer ces ornements en les faisant passer par vos mains ! » Ces ornements sont les vêtements, les symboles de l'ordre et une couronne de roses artificielles. Quand la colombe atteste que les anges ont exécuté la consécration, on lui ordonne de faire paraître Moïse, afin qu'il bénisse aussi les ornements et tienne en main la couronne de roses, pendant le reste des cérémonies; ensuite elle passe par la fenêtre du tabernacle les vêtements, les symboles et les gants, sur lesquels il est écrit, Je suis femme, et l'on donne le tout à l'initiée; on fait encore d'autres questions à la colombe, pour savoir surtout si Moïse a toujours tenu en main la couronne. Lorsqu'elle a répondu que oui, on la met sur la tête de l'initiée. Enfin, après d'autres cérémonies également folles, on demande à la colombe si Moïse et les sept anges approuvent cette réception; on invoque l'arrivée du grand cophte, afin qu'il la bénisse et l'approuve, et la loge se ferme.

Mais où éclatent plus encore l'imposture et le charlatanisme de Cagliostro, c'est dans les procédés pour la régénération physique et morale.

Celui qui veut obtenir la régénération morale, c'est-à-dire l'innocence primitive, doit choisir une très-haute montagne, à laquelle il donnera le nom de Sinaï, et sur le sommet, il construira un pavillon partagé en trois étages, et qu'il nommera Sion. La chambre d'en haut aura 18 pieds en carré; quatre fenêtres ovales sur chaque côté, avec une seule trappe pour y entrer.

La seconde chambre, c'est-à-dire celle du milieu, sera parfaitement ronde, sans fenêtre, et capable de contenir 13 petits lits; une seule lampe suspendue au milieu l'éclairera, et il n'y aura aucun meuble qui ne soit absolument nécessaire. Cette seconde chambre s'appellera Ararat, nom de la montagne sur laquelle s'arrêta l'arche, et signe du repos qui est réservé aux seuls maçons élus de Dieu.

Enfin la chambre du rez-de-chaussée aura la capacité convenable pour servir de réfectoire, et il y aura autour trois cabinets, deux desquels serviront à garder les provisions et les autres choses nécessaires, et le troisième les vêtements, les symboles et les autres instruments maçonniques et de l'art selon Moïse. Les provisions et les instruments nécessaires étant rassemblés, treize maîtres s'enfermeront dans le pavillon, sans pouvoir en sortir pendant l'espace de 40 jours, qu'ils passeront dans les travaux maçonniques, observant chaque jour la même distribution des heures. Six seront employés à la réflexion et au repos, trois à la prière et à l'holocauste à l'Eternel, qui consiste à se vouer soi-même, avec la plus grande effusion du cœur, à la gloire de Dieu ; neuf aux saintes opérations, c'est-à-dire à la préparation de la feuille vierge et à la conservation des autres instruments qui se doit faire tous les jours; les six dernières enfin à la conservation et au rétablissement des forces perdues tant au physique qu'au moral. Lorsque le trente-troisième jour de ces exercices sera passé, les maîtres commenceront à jouir de la faveur de communiquer visiblement avec les sept anges primitifs, de connaître le sceau et le chiffre de chacun de ces êtres immortels.

L'un et l'autre seront gravés par eux-mêmes sur la feuille vierge, qui est ou une peau d'agneau purifié, dans une étoffe de soie, ou l'arrière faix d'un enfant mâle, né d'une juive, également purifié, ou un papier ordinaire béni par le fondateur. Cette faveur durera jusqu'au quarantième jour, dans lequel, les travaux étant finis, chacun commencera à jouir du fruit de cette retraite, c'est-à-dire qu'il recevra pour lui le pentagone ou la feuille vierge, sur laquelle ces anges primitifs auront gravé leurs chiffres et leurs sceaux. Ainsi muni et devenu maître et chef de l'art sans le secours d'aucun mortel, son esprit sera rempli du feu divin, et son corps deviendra aussi pur que celui de l'enfant le plus innocent. Sa pénétration n'aura pas de bornes, son pouvoir sera immense, et n'aspirera plus qu'à un repos parfait, afin d'arriver à l'immortalité ; il pourra dire de lui : *Ego sum qui sum.*

Il n'aura pas seulement le pentagone sacré dont nous avons parlé, mais encore sept autres différents, dont il pourra disposer en faveur des sept personnes, hommes ou femmes qui l'intéresseront le plus : les pentagones inférieurs ne porteront le sceau que de l'un des sept anges. Celui qui le possède ne peut commander qu'à cet ange-là, et non pas au nom de Dieu, comme possesseur du pentagone supérieur, mais au nom du maître qui l'aura donné; il opérera par son propre pouvoir, et on en ignorera le principe

La régénération ou perfection physique par laquelle on arrive à la spiritualité de 5557 ans, prolonge la vie saine et tranquille

jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de la terminer. Celui qui aspire à une telle perfection doit, tous les 50 ans, se retirer pendant la pleine lune de mai à la campagne, avec un ami; et là, enfermés dans une chambre ou dans une alcôve, souffrir pendant quarante jours la diète la plus austère, mangeant très-peu, et seulement de la soupe légère, des herbes tendres, rafraîchissantes, et n'ayant pour boisson que de l'eau distillée ou tombée en pluie dans le mois de mai. Chaque repas commencera par le liquide, c'est-à-dire par la boisson, et finira par le solide qui sera un biscuit ou une croûte de pain. Au dix-septième jour de cette retraite, après avoir fait une petite émission de sang, on prendra de certaines petites gouttes blanches, dont la composition n'est pas dans les manuscrits de Cagliostro; on en prendra six le matin, six le soir, en augmentant de deux par jour jusqu'au trente-deuxième jour.

Alors on renouvellera la petite émission de sang à l'heure du crépuscule. Le jour suivant, on se mettra au lit pour n'en plus sortir qu'à la fin de la quarantaine, et là on avalera le premier grain de la matière première. Ce grain est le même que Dieu créa pour rendre l'homme immortel, et dont l'homme a perdu la connaissance par suite du péché; il ne peut l'acquérir de nouveau, que par une grande faveur de l'Éternel et par les travaux maçonniques. Lorsque ce grain est pris, celui qui doit être rajeuni perd la connaissance et la parole pendant trois heures, et au milieu des convulsions il éprouve une grande transpiration et une évacuation considérable. Après que le patient est revenu, et qu'il a été changé de lit, il faut le restaurer par un consommé fait avec une livre de bœuf, sans graisse, mêlée de différentes herbes propres à réconforter.

Si le restaurant le remet en bon état, on lui donne, le jour suivant, le second grain de matière première dans une tasse de consommé qui, outre les effets du premier, lui occasionne une très-grande fièvre, accompagnée de délire, lui fait perdre la peau et tomber les cheveux et les dents.

Le jour suivant, qui est le trente-cinquième, si le malade est en force, il prendra pendant une heure un bain ni trop chaud, ni trop froid. Le trente-sixième jour il prendra, dans un petit verre de vin vieux et spiritueux, le troisième et dernier grain de matière première, qui le fera tomber dans un sommeil doux et tranquille; c'est alors que les cheveux commenceront à repousser, les dents à germer et la peau à se rétablir. Lorsqu'il sera revenu à lui-même, il se plongera dans un nouveau bain d'herbes aromatiques, et le trente-huitième jour dans un bain d'eau ordinaire, dans lequel on aura fait infuser du nitre. Le bain étant pris, il commencera à s'habiller et à se promener dans la chambre; le trente-neuvième jour, il avalera des gouttes de baume du grand maître dans deux cuillerées de vin rouge; le quarantième jour il quittera la maison, tout à fait rajeuni et parfaitement régénéré (1). L'une et l'autre méthode sont également pour les hommes et pour les femmes ; et pour la régénération physique, il est enjoint à chaque femme de se retirer ou sur une montagne, ou à la campagne en la seule compagnie d'un ami, qui doit lui donner tous les soins nécessaires.

Cagliostro affirma, dans ses interrogatoires, qu'il n'avait jamais fait aucune expérience des deux quarantaines; il avoua qu'il n'y avait jamais cru, et qu'il ne les avait établies que pour se conformer à la folie des hommes du siècle.

Les maçons croient qu'il y a parmi eux un maître invisible possesseur du grand secret de la cabale divine, et qui se tient caché pour ne pas éprouver le même sort que le grand maître des Templiers. Mais comment le possesseur de la cabale divine craint-il les hommes, les génies et les anges étant à ses ordres? C'est là une de ces mille stupidités que n'épargnent pas ceux qui visent à faire des dupes : ils les repaissent de leur propre aliment.

Cagliostro trouva des loges établies à Leipsick, Dantzick, Kœnigsberg, et il eut alors des preuves certaines que les maçons travaillaient au renversement des trônes. Scieffert, Swédemborg, Fale, pontife des Juifs, étaient les oracles des illuminés.

En Russie, il y avait beaucoup de loges de la haute et de la stricte observance; les sectaires dirigeaient principalement leurs coups contre la France et contre Rome ; leur chef était un Espagnol, nommé Thomas Ximenès, continuellement en courses par l'Europe, et il répandait beaucoup d'argent fourni par les loges. Cagliostro le rencontra dans plusieurs villes et toujours sous des noms et des habits différents (2).

Je rencontrai, dit-il, à Francfort-sur-le-Mein MM**, chefs et archivistes de la maçonnerie de la stricte observance, appelée des Illuminés. Ils m'invitèrent à aller prendre le café avec eux. Je montai dans leur carrosse, sans avoir avec moi, ainsi qu'ils m'en avaient prié, ni ma femme, ni personne de ma maison, et ils me menèrent à la campagne, à la distance d'environ trois milles de la ville. Nous entrâmes dans la maison, et après avoir

(1) Il y eut, dit-on, nonobstant les affirmations contraires de Cagliostro, des imbéciles qui essayèrent de ces moyens, mais aucun ne put aller jusqu'au bout. Les uns cessèrent dès la diète, ceux qui prétendirent passer outre, faillirent mourir à la purgation, et se tinrent pour suffisamment éprouvés. Et dès lors quel reproche adresser au gand cophte? — Toutefois ils eurent raison : il vaut mieux vivre, que de se suicider pour devenir immortel.

(2) Cagliostro fait ici de grandes confusions. Swédemborg ne doit pas être mis au rang des anarchistes. Les Swédemborgiens, qui sont des illuminés proprement dits, sont gens peu dangereux pour la paix publique; leur but est plus religieux que politique. Leur doctrine consiste à ériger en dogmes les visions de la fièvre et du délire. Veishaupt, dont il ne prononce pas le nom, est plus à craindre; sa secte, qui n'a des illuminés que l'appellation, est toute et exclusivement politique.

pris le café, nous nous transportâmes dans le jardin, où je vis une grotte artificielle. A la clarté d'une lumière dont ils se munirent, nous descendîmes par quatorze ou quinze marches dans un souterrain, et nous entrâmes dans une chambre ronde, au milieu de laquelle je vis une table : on l'ouvrit, et dessous je vis une caisse de fer, qu'on ouvrit encore, et dans laquelle j'aperçus une quantité de papiers. Ces deux personnes y prirent un livre manuscrit, fait dans la forme d'un missel, au commencement duquel était écrit : Nous, grands maîtres des Templiers, etc. Ces mots étaient suivis d'une formule de serment, conçue dans les expressions les plus horribles, que je ne puis me rappeler, mais qui contenaient l'engagement d'exterminer tous les souverains despotiques. Cette formule était écrite avec du sang et avait onze signatures, outre mon chiffre, qui était le premier, le tout encore écrit avec du sang. Je ne puis me rappeler tous les noms de ces signatures, à la réserve de quelques-uns. Ces signatures étaient celles des douze grands maîtres des illuminés; mais, dans la vérité, mon chiffre n'avait pas été fait par moi, et je ne sais pas comment il s'y trouvait. Ce qu'on me dit sur le contenu de ce livre, qui était écrit en français, et ce que j'en lus me confirma encore que cette secte avait résolu de porter ses premiers coups sur la France ; qu'après la chute de cette monarchie elle devait frapper l'Italie et Rome en particulier. Que Ximenès était un des principaux chefs; qu'ils étaient alors au fort de l'intrigue, et que la société avait de grandes sommes placées dans les banques d'Amsterdam, Rotterdam, Londres, Gênes, Venise; ils me dirent que cet argent provenait des contributions que payaient chaque année cent quatre-vingt mille maçons, à raison de cinq louis par personne; qu'il servait d'abord à l'entretien des chefs, en second lieu à celui des émissaires qu'ils ont dans toutes les cours; enfin à entretenir des vaisseaux, à récompenser tous ceux qui font quelque entreprise contre les souverains, et à faire face à tous les autres besoins de la secte. J'appris encore que les loges, tant de l'Amérique que de l'Afrique, montaient à vingt mille, qui, chaque année, le jour de la Saint-Jean, sont obligées d'envoyer au trésor commun vingt-cinq louis d'or. Enfin, ils m'offrirent des secours en argent, en me disant qu'ils étaient prêts à me donner jusqu'à leur sang, et je reçus six cents louis comptant (1).

A Bordeaux, à Naples, il y avait beaucoup de maçons; à Strasbourg, toutes les loges étaient de la stricte observance.

A Lyon, il établit une loge mère sous le titre de Sagesse triomphante, et y laissa l'original de son livre, avec son sceau au commencement et à la fin : ce sceau représente un serpent percé d'une flèche; il créa deux vénérables pour présider en son absence et faire la consécration des pupilles. Voici le titre de cette fondation :

« Gloire, union, sagesse, bienfaisance, prospérité. Nous, grand Cophte, fondateur et grand maître de la haute maçonnerie égyptienne dans toutes les parties orientales et occidendales du globe, faisons savoir à tous ceux qui ces présentes verront, que dans le séjour que nous avons fait à Lyon, beaucoup de membres de cet Orient, suivant le rite ordinaire et qui porte le titre de Sagesse, nous ayant manifesté l'ardent désir qu'ils avaient de se soumettre à notre gouvernement, et de recevoir de nous les lumières et les pouvoirs nécessaires pour connaître et propager la maçonnerie dans sa vraie forme et dans sa primitive pureté, nous nous sommes rendu à leurs vœux, persuadé qu'en leur donnant des signes de notre bienveillance, nous aurions la douce satisfaction d'avoir travaillé pour la gloire de l'Éternel et pour le bien de l'humanité : sur ces motifs, après avoir suffisamment établi et vérifié auprès des vénérables et de beaucoup de membres de la loge, le pouvoir et l'autorité que nous avons à cet effet, avec le secours de ces mêmes frères, nous fondons et créons à perpétuité, à l'Orient de Lyon, la présente loge égyptienne, et nous la constituons loge-mère par tout l'orient et l'occident, lui attribuant pour toujours le titre distinctif de Sagesse triomphante, et nommant pour ses officiers perpétuels et inamovibles : N. vénérable, N. orateur, N. garde des sceaux, archiviste et trésorier, N. grand inspecteur et maître des cérémonies; et pour leurs substituts : N. N. N.

« Nous accordons, une fois pour toutes, à ces officiers le droit et le pouvoir de tenir loge égyptienne avec les frères soumis à leur direction, de faire toutes les réceptions d'apprentis, de compagnons et maîtres maçons égyptiens, d'expédier les attestations, de tenir des relations et des correspondances avec tous les maçons de notre rite et avec les loges dont ceux-ci sont membres en quelque lieu de la terre qu'elles soient situées, et d'adopter après l'examen, et avec les formalités prescrites par nous, les loges du rite ordinaire qui désireront embrasser notre institution, en un mot d'exercer généralement tous les droits qui peuvent appartenir et qui appartiennent à une loge égyptienne juste et parfaite, qui a le titre, les prérogatives et l'autorité des maîtresses loges.

« Nous ordonnons au vénérable, aux maîtres, aux officiers et aux membres de la loge, d'avoir un soin continuel et une attention scrupuleuse pour les travaux de la loge, afin que les réceptions, et généralement toutes les autres fonctions, se fassent conformément aux règlements et aux statuts que nous avons expédiés séparément et munis de notre signature et du sceau de nos armes. Nous ordonnons encore à chacun des frères de marcher constamment dans le sentier

(1) Il ne faut pas prendre tout ceci pour *comptant*. Tels n'ont jamais été ni le nombre des maçons illuminés, ni celui des loges, ni le taux des cotisations. 180,000 illuminés à 120 francs par tête, cela fait cinq millions quatre cent mille francs de revenu annuel. Or, la maçonnerie du monde entier n'a jamais disposé d'une pareille somme.

étroit de la vertu, et de montrer par la régularité de sa conduite qu'il aime et connaît les préceptes et le but de notre ordre.

« Pour donner de l'authenticité aux présentes, nous les avons signées de notre main, et y avons appliqué le grand sceau que nous avons accordé à cette loge mère, de même que notre sceau maçonnique et notre cachet profane. Donné à l'Orient de Lyon. »

Les symboles maçonniques des loges égyptiennes sont le septangle, le triangle, la truelle, le compas, l'équerre, le marteau, les têtes de mort, la pierre cubique, la pierre triangulaire, les points des planètes, l'échelle de Jacob, le phénix, le globe, le temps et d'autres encore, avec des espèces de sentences, telles que *Lucem meruere labores; Odi profanum vulgus, et arceo; Petite et accipietis, quærite et invenietis, pulsate et aperietur vobis; In constanti labore spes; Aut vincere aut mori.* On y remarquait surtout une croix sur les traverses de laquelle étaient ces lettres L. P. D., qui signifient : *Lilium pedibus destrue* (1).

Cagliostro établit une pareille loge à Paris.

Les maçons ont diverses ères : les unes datent de la construction de l'arche de Noé, les autres de la fabrication de l'arche d'alliance, les autres de la fondation du temple de Jérusalem; il est probable que Cagliostro datait de l'érection des Pyramides.

En recevant ses adeptes en loges, hors des loges, avec ou sans épreuves, en vertu de sa suprême autorité, il leur imposait les mains, leur soufflait au visage en disant qu'il leur inféodait sa sagesse et celle de Salomon, et les déclarait maçons, hermétiques, pythagoriciens, égyptiens : il prodiguait aussi les bénédictions.

Craignant d'être arrêté à Rome, il avait concerté avec ses adhérents ce qu'ils auraient à faire pour le délivrer : ils devaient même, s'il le fallait, mettre le feu au château Saint-Ange. Mais, le moment venu, le cœur leur manqua.

On gardait sous trois clefs, dans la loge de Rome, les statuts, les livres des grands secrets, et des grades symboliques. On y éprouvait les candidats par des questions captieuses, ils ne passaient à des grades supérieurs, que quand, par leurs réponses, ils faisaient preuve d'un aveugle dévouement, et n'étaient initiés aux grands secrets que lorsqu'on n'avait rien à redouter de leurs scrupules.

Cagliostro eut un nombre infini d'admirateurs et de disciples, dévoués jusqu'au fanatisme. La renommée qu'il s'acquit et le bruit qu'il fit dans le monde, le placèrent au rang des êtres surnaturels; il fut respecté comme un oracle, révéré comme un modèle de vertu, honoré comme une divinité. Sa condamnation augmenta l'enthousiasme de plusieurs, aux yeux desquels il devint un martyr.

Quelques lettres qui nous restent de ses disciples montrent jusqu'à quel point il avait su conquérir leur vénération. Les titres de *père adoré*, de *maître respecté*, y sont d'un usage constant. Les expressions d'admiration, de subordination, de respect, y abondent. On lui baise les mains, on se met à ses pieds, on lui demande sa bénédiction.

Et maintenant encore, il est des partisans fanatiques de Cagliostro. Quand Salomon a dit que le nombre des insensés était immense, il aurait dû ajouter qu'il y en aura toujours.

Laborde ne connaît point de termes assez pompeux pour dépeindre le comte de Cagliostro. Dans ses *Lettres sur la Suisse*, il le qualifie d'homme admirable par sa conduite et par ses vastes connaissances : « Sa figure, dit-il, annonce l'esprit, exprime le génie; ses yeux de feu lisent au fond des âmes. Il sait presque toutes les langues de l'Europe et de l'Asie; son éloquence étonne et entraîne, même dans celles qu'il parle le moins bien. J'ai vu, ajoute-t-il, ce digne mortel, au milieu d'une salle immense, courir de pauvre en pauvre, panser leurs blessures dégoûtantes, adoucir leurs maux, les consoler par l'espérance, leur dispenser ses remèdes, les combler de bienfaits, enfin les accabler de ses dons, sans autre but que celui de secourir l'humanité souffrante. Ce spectacle enchanteur se renouvelle trois fois chaque semaine; plus de quinze mille malades lui doivent l'existence. »

A ce témoignage flatteur, on peut ajouter les lettres écrites au préteur de Strasbourg en 1783, par Miromesnil, Vergennes, le marquis de Ségur, dans lesquelles ils réclament l'appui des magistrats en faveur du *noble* étranger.

L'ouvrage italien dont nous avons extrait quelques-uns des détails qui précèdent, et maintenant très-rare, a été imprimé à Rome en 1791. Il porte pour titre : *Compendio della Vita e delle gesti di Giuseppe Balsamo, denominato il conte Cagliostro, che si e stratto del processo contro di lui formato in Roma l'anno* 1790, *e che può servire dà scorta per conoscere l'indole della setta de'liberi muratori*, Rome, 1791, *nella stamperia della rev. camera apostolica.* In-8°.

M^me^ L. Boyeldieu d'Auvigny.

Nous demandons permission à l'auteur de l'article qui précède; d'ajouter à son travail un piquant détail emprunté aux *Mémoires* de Fleury, de la Comédie française, t. III, ch. 3

Si Cagliostro eut de nombreux admirateurs dans les rangs élevés de la société, il eut beaucoup plus de railleurs encore dans les rangs du simple public. Le Parisien, né frondeur, possède une sagacité merveilleuse pour découvrir le bout de l'oreille du baudet sous la peau du lion. — « Lui, sorcier? disait son hôtesse de la *Redoute chinoise*, aux Champs-Elysées; ah! bien oui! il ne sait pas seulement faire la différence du Bourgogne au Bordeaux; mais ça m'est égal. »

Voici qui est mieux. C'est Fleury qui raconte un entretien avec lady Mantz, à l'occasion de l'évocation de l'âme de d'Alembert,

(1) Ou peut-être autre chose; qui sait?

qui avait été faite dans les salons de cette dame.

« C'est d'elle que je tiens, dit-il, les circonstances de cette cérémonie.

« Il y avait pour tous les amateurs qu'on y reçut, sous le titre plus noble de convives, des fauteuils adossés aux parois de l'appartement du côté du couchant, chose essentielle; puis au levant, le grand Cophte avait placé le siége destiné à d'Alembert; une chaîne de fer, à portée des spectateurs, les tenait à distance de l'apparition..... C'était à trois heures du matin. Après avoir commandé d'éloigner les chiens et tous les êtres immondes, ainsi que les domestiques, il se fit un grand silence, et tout à coup les lustres s'éteignirent; la même voix, mais cette fois devenue formidable, ordonna aux convives de secouer la chaîne de fer; ils obéirent, mais à peine y avaient-ils touché, qu'une émotion étrange passa rapidement en eux. Enfin trois heures sonnèrent lentement, et à chaque son prolongé d'un timbre lugubre, une clarté, soudaine et fugitive comme l'éclair, illuminait le fauteuil vide, au-dessus duquel on lut successivement *Philosophie*, *Nature*, *Vérité*.

« Alors les lustres, qui s'étaient éteints tout seuls, se rallumèrent d'eux-mêmes; on entendit pousser trois cris inintelligibles, comme de quelqu'un qui, pris sous le bâillon, appellerait au secours... Un bruit, pareil à celui d'une porte qui craque effroyablement et se brise, se fit entendre: Cagliostro parut.

« Le grand Cophte portait un costume dont on ne pourrait nulle part trouver l'analogue; sous ces draperies flottantes, il paraissait superbe, beau d'émotion, de puissance et de gloire..... Il prononça un discours en fort beaux termes... Après cela, et jetant d'abord aux quatre points cardinaux des paroles cabalistiques, qui lui étaient répondues comme par un écho des plus lointains, il ordonna aux ténèbres de se faire de nouveau, et prescrivit aux convives de secouer encore la chaîne. C'était le moment solennel.

« Les ténèbres étaient revenues, et le choc des anneaux ayant renouvelé l'émotion extraordinaire dont j'ai parlé, peu à peu les lignes du fauteuil vide se dessinèrent; on aurait dit qu'un habile peintre parcourait une toile sombre avec un crayon de phosphore. Bientôt, et comme par le même procédé, les plis onduleux d'un linceul blanc se drapèrent, quelque chose s'agita dessous, des mains décharnées s'appuyèrent sur les bras du siége, on distingua les contours d'une figure amaigrie, un souffle subit se fit entendre, des yeux brillants et sans direction roulèrent pendant quelques secondes; enfin ils se fixèrent sur les spectateurs effrayés. C'était d'Alembert.

« Les convives avaient la faculté de voir le personnage évoqué, mais Cagliostro pouvait seul l'entendre, et en transmettait les réponses.

« Et que demanda-t-on à d'Alembert, dis-je à lady Mantz?

« On lui demanda s'il y avait un autre monde.

« Voilà quelque chose de curieux! que répondit le philosophe?

« Ah! M. Fleury, une chose terrible, effrayante, pour moi surtout, qui, d'après mes malheurs, devais compter sur une meilleure vie; il répondit: il n'y a pas d'autre monde.

« Il répondit cela?

« Oh! mon Dieu, oui; c'est désolant.

« Est-ce qu'il n'y eut personne pour lui répliquer?

« Répliquer à M. d'Alembert! à un philosophe! à un mort académicien! et qui revient...

« D'où?

« Mais apparemment de..... de.....

« Eh bien! c'était ce qu'il fallait lui dire: s'il n'y a pas d'autre monde, d'où viens-tu donc?

« Lady Mantz trouva ma réponse fort juste; mais elle prétendit que si j'avais été là, je ne me serais pas montré si téméraire; sur quoi je prétendis que M. d'Alembert ou Cagliostro s'était moqué d'eux; pour Cagliostro, elle n'en convint pas. Quant à M. d'Alembert, ça se pourrait bien, ajouta-t-elle comme par réflexion. »

CAILLES DU DESERT. Les Hébreux, après leur sortie d'Egypte, se plaignirent, à deux reprises différentes, de n'avoir plus de viandes pour leur nourriture, et regrettèrent l'Egypte, où ils s'en rassasiaient; chaque fois, le Seigneur satisfit à leur désir: la première, c'était immédiatement après leur entrée dans le désert, et la seconde, environ une année plus tard. La première fois, le camp se trouva tout couvert de cailles vers le soir, et le lendemain matin, la terre était couverte de manne tout autour du camp; Moïse n'en dit pas d'avantage. La seconde fois, le Seigneur fit souffler un vent violent, qui transporta d'au delà de la mer une si grande quantité de cailles dans tout le camp et aux environs, l'espace d'une journée de marche, que les Israélites purent en prendre à leur volonté pendant deux jours et une nuit, s'en rassasier, en faire dessécher et en mettre en réserve pour s'en nourrir l'espace d'un mois tout entier. Elles avaient été si maltraitées, ou tellement fatiguées par l'ouragan qui les avait apportées, qu'à peine elles pouvaient voler à deux coudées de hauteur. Mais cet aliment procura la perte de ceux qui l'avaient convoité, soit par l'effet d'une cause purement naturelle, soit par une permission spéciale de Dieu; car, au bout d'un mois, lorsque le peuple avait encore la chair entre les dents, suivant l'expression biblique, une grande mortalité se déclara au milieu du camp, et il fallut s'empresser de changer de lieu; mais on ne put le faire assez promptement pour ne pas laisser en celui-ci un grand nombre de morts, ce qui lui fit donner le nom de Sépulcre de la convoitise (Voy. *Exod.* XVI, 13; *Num.* XI).

Il n'y a rien que de naturel dans ces événements, excepté l'à-propos qui vint servir à

souhait les désirs de la multitude. La caille voyage par grandes troupes, et franchit de grands espaces à deux époques de l'année, au printemps et à l'automne, en cherchant les climats tempérés. Il arrive souvent aux navires qui traversent la Méditerranée, à ces deux époques, de se trouver le matin tout couverts de ces oiseaux, qui ont profité pour se reposer du premier point d'appui qui s'est offert à eux pendant la traversée.

Ludolf, dans son *Histoire d'Ethiopie*, a voulu démontrer qu'il s'agissait de sauterelles, et non de cailles; mais cette opinion est aussi contraire à la lettre, qu'à l'esprit du récit de Moïse. Les Hébreux demandaient de la viande, et on ne peut guère appeler de ce nom des sauterelles, nourriture aussi désagréable que malsaine, en usage seulement dans les moments de détresse; d'ailleurs le terme hébreu *schalav* veut dire des cailles et non des sauterelles; rien ne peut le détourner à cette dernière acception, ni dans la langue hébraïque ni dans les autres langues de la même famille.

Et d'ailleurs le phénomène décrit par Moïse est encore habituel dans ces parages. Les cailles, fatiguées de leur long voyage, se reposent annuellement dans les déserts de Sin; le fait est amplement constaté par les voyageurs.

Mais faudrait-il en conclure que le double événement rapporté par Moïse fut *de tout point* naturel? nullement; car le conducteur du peuple hébreu ne pouvait le prévoir ainsi à heure fixe, dans tous ses détails, l'annoncer d'avance, le faire naître ou l'accomplir, si ce n'est par la vertu divine. Et c'est un de ces faits qui, pour être conformes à l'ordre de la nature, n'en sont pas moins des miracles, puisque c'est Dieu qui les opère visiblement à son temps et non au leur.

CAÏPHE (Joseph), grand prêtre des Juifs, était de la secte des sadducéens, et avait succédé à Simon, fils de Camith. Il commença à exercer la souveraine sacrificature sous le consulat de Julius Silanus et de Lucius Norbanus; il épousa la fille de Anne, qui avait été grand prêtre pendant plusieurs années, et conserva sa charge environ dix-huit ans. Il y avait déjà près de onze ans qu'il était grand prêtre, lorsque Jésus-Christ fut baptisé par saint Jean. Les prêtres, les scribes et les pharisiens ayant résolu de perdre le thaumaturge dont les miracles les confondaient, et dont les paroles et la doctrine tentaient à leur enlever tout crédit, Caïphe conspira sa mort avec eux. Il assembla le sanhédrin pour en délibérer, et ne craignit pas de proposer la condamnation du juste, sous prétexte qu'il était nécessaire qu'un homme mourût pour le salut du peuple. L'apôtre saint Jean en parle de la sorte dans son évangile : « Les pontifes et les pharisiens rassemblèrent donc le conseil; nous n'agissons pas, disaient-ils, et en attendant, cet homme opère beaucoup de miracles. Si nous le laissons faire, tout le monde croira en lui, et les Romains viendront, et ils détruiront la ville et la nation. L'un d'eux, nommé Caïphe, pontife en cette année-là, leur dit : Etes-vous donc ignorants jusqu'à ce point, ou ne pensez-vous pas qu'il vaut mieux qu'un homme meure pour le peuple, plutôt que de laisser périr toute la nation? Or, il ne disait pas cela de lui-même, mais étant pontife en cette année, il *prophétisait* que Jésus mourrait pour la nation : ou même plus que pour la nation, car il allait rassembler les enfants de Dieu dispersés en tout lieu (1). »

Jésus-Christ ayant été livré entre les mains des soldats, tandis qu'il était en prière dans le jardin de Gethsémani, il fut conduit d'abord chez Anne, et de là chez Caïphe, où plusieurs faux témoins déposèrent contre lui; mais comme leurs dépositions n'étaient pas suffisantes pour le faire condamner, Caïphe l'adjura, au nom du Dieu vivant, de dire s'il était le Fils de Dieu. Quelle que fût la réponse, il devait en résulter une sentence de mort; car si Jésus-Christ avait répondu, Je ne le suis pas, il aurait été condamné comme imposteur, parce qu'il avait dit plus d'une fois qu'il l'était. Sans doute le Sauveur aurait pu se renfermer dans un silence absolu, comme il l'avait fait jusqu'à ce moment, mais il ne le jugea pas à propos. Il répondit : Je le suis. Aussitôt le juge qui n'attendait que ce mot, et qui l'avait provoqué par une redoutable adjuration, s'écria, il a blasphémé, déchira ses vêtements, et prit l'avis de ses assesseurs. Ils répondirent tous : il a mérité la mort. De ce moment, la sentence était prononcée, et il ne restait plus qu'à la faire ratifier par Pilate, qui était gouverneur de la Judée pour les Romains. On sait le reste.

Deux ans plus tard, Caïphe fut déposé de la souveraine sacrificature par Vitellius, gouverneur de la Syrie, sur la demande et aux acclamations du peuple, auquel il était devenu odieux. On ignore ce qu'il devint dans la suite.

Le mot de *prophétie* que saint Jean a employé dans cette circonstance, pour qualifier les paroles de Caïphe à l'occasion de la mort de Jésus-Christ, est pris dans son acception la plus large. En effet Caïphe n'était point un prophète, dans le sens rigoureux, puisqu'il n'était pas ordinairement inspiré; il ne l'était pas non plus en vertu de ses fonctions, parce que le sacerdoce ne conférait pas l'esprit prophétique. Il était loin d'attacher lui-même à ses paroles le sens que l'évangéliste y a trouvé. Il fut donc tout simplement l'écho d'une parole profondé-

(1) Quidam autem ex ipsis abierunt ad Pharisæos, et dixerunt eis quæ fecit Jesus. Collegerunt ergo pontifices et Pharisæi concilium, et dicebant : Quid facimus, quia hic homo multa signa facit? Si dimittimus eum sic, omnes credent in eum : et venient Romani, et tollent nostrum locum, et gentem. Unus autem ex ipsis Caiphas nomine, cum esset pontifex anni illius, dixit eis : Vos nescitis quidquam. Nec cogitatis quia expedit vobis ut unus moriatur homo pro populo, et non tota gens pereat. Hoc autem a semetipso non dixit : sed cum esset pontifex anni illius, prophetavit, quod Jesus moriturus erat pro gente. Et non tantum pro gente, sed ut filios Dei, qui erant dispersi, congregaret in unum (*Joan.* xi, 46-52).

ment prophétique et vraie, que le Saint-Esprit plaça sur ses lèvres, à son insu pour ainsi dire ; et le Saint-Esprit le choisit pour organe, parce qu'il était le chef suprême et le représentant de la synagogue, qui terminait d'elle-même son propre rôle. La loi et les prophètes avaient duré jusqu'à Jean-Baptiste, ainsi que le Sauveur l'avait déclaré. Depuis lors, c'était une époque de transition, pendant laquelle la synagogue avait rempli le rôle de l'autorité visible sur la terre. A la mort du Messie, le christianisme commençait, et la proposition de Caïphe en était l'annonce.

CANA (l'eau changée en vin aux noces de). « Trois jours après (le baptême de Jésus), il se tint des noces à Cana, en Galilée, et la mère de Jésus y assistait ; Jésus y fut pareillement invité avec ses disciples. Le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : ils n'ont plus de vin, et Jésus lui répondit : femme, en quoi cela nous regarde-t-il vous et moi ? mon heure n'est pas encore arrivée. La mère de Jésus dit aux serviteurs : Faites tout ce qu'il vous dira ; or il y avait là six vases de pierre, contenant chacun deux ou trois métrètes, disposés pour l'usage des purifications des Juifs. Jésus leur dit : Emplissez les vases d'eau ; et ils les remplirent jusqu'au bord. Puisez maintenant, ajouta Jésus, et portez au maître d'hôtel. Ils le firent, mais dès que le maître d'hôtel eut goûté de l'eau devenue vin, ne sachant d'où il venait, à la différence des serviteurs, qui le savaient, ayant puisé l'eau, il appela l'époux, et lui dit : Tout homme sert d'abord le bon vin, et garde le médiocre pour le moment de l'ivresse ; mais vous, vous avez réservé le bon pour la fin. Ce fut le premier miracle de Jésus, il l'accomplit à Cana, en Galilée ; et à cette manifestation de sa puissance, ses disciples crurent en lui (1). »

Naïf et gracieux récit, qui ne saurait être un mensonge, car le mensonge ne procède pas de la sorte. Tromper ! Est-ce qu'un cœur aussi aimant que celui de l'apôtre de la charité pourrait concevoir la tromperie ; est-ce qu'une âme aussi belle que la sienne pourrait l'exprimer ? Et d'ailleurs, c'est ici un fait accompli dans une circonstance solennelle, en présence d'une assistance nombreuse, au sein d'une ville populeuse, raconté par un témoin oculaire, publié à la face du monde entier, et dont l'exposé devait rencontrer de nombreux contradicteurs, s'il n'avait pas été vrai ; or il n'en a jamais rencontré aucun.

C'est une chose infiniment remarquable, que la religion ait été attaquée dès sa naissance par le fer, le feu, la dérision, la calomnie, l'injure, sans que personne, même parmi les Juifs, se soit jamais inscrit en faux contre les faits sur lesquels elle repose, faits qu'ils auraient eu un si grand intérêt à détruire.

Que les apôtres eussent eux-mêmes un grand intérêt, un intérêt de secte, de parti, d'amour-propre, à faire prévaloir dans le public ce qui leur paraissait être à la gloire de leur maître ; les Juifs, qui avaient fait mourir ce maître, pour étouffer sa doctrine dès le berceau, qui persécutaient les disciples, auraient eu plus d'intérêt encore à le nier, et il leur aurait été facile de mettre à nu la fourberie et le mensonge ; or ils n'y ont jamais songé. Ce silence est la confirmation la plus éloquente de la vérité des faits évangéliques.

La plus éloquente ! non, il en est une plus éloquente encore ; celle-ci, par exemple. Ce même disciple dont nous venons de rapporter les paroles, disait en présence de la multitude : Le Jésus de Nazareth que je vous prêche, et que vous avez crucifié, opérait de grands miracles en sa qualité de Fils de Dieu, et pour preuve, j'en opérerai moi-même d'aussi grands, par la seule invocation de son nom ; puis prenant par la main un infirme de naissance, bien connu de cette même multitude, il ajoutait : Au nom de Jésus de Nazareth, levez-vous et marchez ; et l'infirme avait cessé de l'être, et il bondissait joyeusement autour de son sauveur, au milieu de la foule de ses spectateurs.

Mais, direz-vous, la preuve de ce second miracle ? La preuve que ces miracles sont vrais, c'est que la religion chrétienne existe dans l'univers depuis dix-huit siècles, et que s'ils n'étaient pas vrais, elle n'existerait pas, puisqu'elle n'aurait pas de raison d'être.

Vous reprenez et vous dites : la sublimité de ses enseignements, la vérité de sa doctrine, la beauté de sa morale ! Ah ! philosophe, vous oubliez ses martyrs. Est-il jamais arrivé à quelqu'un de mourir dans les supplices, pour maintenir que la doctrine de Platon était belle, que la morale de Socrate était sage, que la logique d'Aristote était vraie ? Aristote, Socrate et Platon ont dit de belles choses ; où sont les églises fondées là-dessus ? La religion des Juifs était vraie ; où sont ses prosélytes ?

La destination assignée par l'évangéliste aux vaisseaux que le Sauveur fit remplir, suppose qu'ils étaient d'une grande capacité ; et en effet, d'après les calculs les plus probables, ils n'auraient pas contenu moins de cent quarante-quatre litres chacun.

(1) Et die tertia nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ : et erat mater Jesu ibi. Vocatus est autem et Jesus, et discipuli ejus, ad nuptias. Et deficiente vino, dicit mater Jesu ad eum : Vinum non habent. Et dicit ei Jesus : Quid mihi, et tibi est mulier ? nondum venit hora mea. Dicit mater ejus ministris : Quodcunque dixerit vobis, facite. Erant autem ibi lapideæ hydriæ sex positæ secundum purificationem Judæorum, capientes singulæ metretas binas vel ternas. Dicit eis Jesus : Implete hydrias aqua. Et impleverunt eas usque ad summum. Et dicit eis Jesus : Haurite nunc, et ferte architriclino. Et tulerunt. Ut autem gustavit architriclinus aquam vinum factam, et non sciebat unde esset, ministri autem sciebant, qui hauserant aquam : vocat sponsum architriclinus, et dicit ei : Omnis homo primum bonum vinum ponit : et cum inebriati fuerint, tunc id quod deterius est : tu autem servasti bonum vinum usque adhuc. Hoc fecit initium signorum Jesus in Cana Galilææ : et manifestavit gloriam suam, et crediderunt in eum discipuli ejus (*Joan.* II, 1-11).

Le plus grand nombre des commentateurs et des traducteurs, Sacy et de Genoude, en particulier, ainsi que le P. Tirin et Corneille Lapierre, entendent les paroles du texte *quid mihi et tibi est, mulier*, en ce sens, que le Sauveur aurait déclaré à sa mère qu'il n'y avait *rien de commun entre eux*. Une telle manière de traduire ne nous plaît pas ; et nous croyons celle que nous proposons plus voisine de la pensée du divin Fils de Marie. De pareilles expressions dans notre langue comportent une interprétation pénible pour le cœur d'une mère, injurieuse dans la bouche d'un fils, et cependant Marie ne perdit rien de sa confiance et n'y aperçut rien de pénible, puisqu'elle recommanda aussitôt aux serviteurs de faire ce que son fils leur ordonnerait, se tenant pour assurée d'avoir été comprise et exaucée. On voit cette même locution dans la bouche de David, lorsque Séméi l'accablait de malédictions et d'outrages ; Abisaï proposait au roi de le venger, en coupant la tête de l'insolent : *Quid mihi et vobis est, filii Sarviæ*, répondit le monarque? Or Abisaï était neveu de David et l'un de ses capitaines les plus dévoués ; était-ce le moment de lui adresser une injure en prix de son zèle? Nous inclinons donc à penser que le sens intime et familier de cette locution, usitée dans la langue hébraïque, ne saurait se rendre d'une manière exacte dans la nôtre, et ne l'est pas convenablement par cette phrase : *Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?* d'autant plus que le mot *commun* est une *addition* au texte biblique.

Des ennemis de l'Evangile (*) ont trouvé matière à plus d'une raillerie dans le récit de l'apôtre saint Jean. Jésus-Christ manqua de respect à sa mère, disent-ils d'abord ; ensuite il favorisa l'intempérance, en fournissant du vin à des gens déjà ivres. En troisième lieu, l'ordre donné suppose qu'il s'entendit avec le maître-d'hôtel, pour faire une mixtion ayant le goût et l'apparence du vin ; et enfin il est ridicule de parler d'un maître-d'hôtel chez des pauvres, tels que paraissent l'avoir été les époux de Cana.

Nous venons de dire que la conduite de la sainte Vierge montrant qu'elle ne se trouvait ni offensée, ni répudiée, ni désobligée, il faut bien que les paroles de son Fils comportassent un sens différent. Et quant au terme de *femme*, sur lequel les mêmes critiques appuient beaucoup trop, il semble bien aussi qu'il n'avait pas dans les langues anciennes la même sécheresse d'expression que dans la nôtre. Les appellations honorifiques de nos langues modernes n'ont point d'équivalent dans les langues anciennes. *O femme, votre foi est grande*, dit le Sauveur à la chananéenne : *femme, vous êtes guérie*, dit-il à celle qui a touché son vêtement, *femme, voici votre Fils*, dit-il sur la croix, en recommandant au disciple bien-aimé cette mère bénie et vénérée : *femme, pourquoi pleurez-vous*, disent les anges à Madeleine dans le jardin des Oliviers ; et quelques instants plus tard, le Sauveur lui adresse la même question dans les mêmes termes?

Rien n'indique dans le récit de l'évangéliste que les convives de Cana soient tombés dans l'ivresse. La réflexion du maître d'hôtel est générale, et sans application à cette circonstance particulière ; en outre, l'expression *inebriati* ne comporte pas le sens que nous attachons au mot *ivresse* dans notre langue. C'est aussi une idée passablement bizarre, de supposer parmi les Juifs, dont les connaissances chimiques n'étaient guère avancées à une telle époque, la science nécessaire pour produire à l'instant une si grande quantité de vin artificiel.

C'est de même une supposition gratuite, d'affirmer que les époux de Cana étaient pauvres. L'Evangile ne le dit pas, le nombre des invités indique plutôt le contraire, et l'absence du vin au milieu du repas annoncerait une imprévoyance de la part de l'époux, si ce n'était une circonstance providentielle ménagée par le plus signalé des convives pour manifester sa puissance. Mais quand même ils auraient été aussi pauvres que Voolston veut bien le dire, encore fallait-il quelqu'un pour préparer le repas et le disposer à propos. C'est ce quelqu'un, il n'importe quelle qualification on lui donne, que l'Evangile appelle *architriclinus*.

La ville de Cana, maintenant réduite en un faible village, était située dans la tribu de Zabulon. Sainte Hélène y fit construire une église, pour perpétuer le souvenir de ce premier miracle du Sauveur. Elle subsiste toujours, et est maintenant changée en mosquée. On voit encore sur le portail la figure des urnes que la pieuse princesse y fit graver. Quant aux urnes véritables, l'une d'elles a été conservée longtemps dans une chapelle souterraine, les autres, transportées en différents lieux où elles ont péri (*), et le souvenir en paraît effacé aussi bien que de la première. M. de Lamartine assure dans son *Voyage d'Orient*, qu'elles existent toujours à Cana, et que les religieux qui gardent les ruines de la maison des deux époux les lui firent voir. Nous croyons que le poëte voyageur ne s'est pas rendu un compte exact de ces traditions.

CANDACE. Le nom de cette reine d'Ethiopie, ou plutôt d'Abyssinie, est inséparable de celui de l'eunuque de nation juive que le diacre saint Philippe baptisa d'une manière si miraculeuse. (*Voy.* art. PHILIPPE.) Il demeure établi maintenant que son pays natal était bien l'Abyssinie : la chronique d'Axum en fait preuve, aussi bien que cette colonie juive qui y habite depuis des temps antérieurs à ceux de la destruction de Jérusalem par les

(*) *Voy.* VOLTAIRE, *Bible* expliquée, *Catéchisme de l'honnête homme*, etc. VOOLSTON, 1ᵉʳ *Disc.*, p. 69, IVᵉ *Disc.*, p. 25 et 55.

(*) L'une d'elles apportée à Paris au temps des Croisades, a été conservée longtemps dans l'abbaye de Port-Royal.

Romains, c'est-à-dire antérieurs au christianisme. C'est ainsi que les découvertes de la science moderne viennent confirmer de point en point les récits de la Bible et de l'Evangile. Les témoignages de Pline et de Strabon confirment aussi celui-ci en particulier ; car ces deux auteurs affirment que les femmes régnaient en Ethiopie, et que la plupart de ces reines portaient le nom de Candace (1). D'ailleurs les Abyssins eux-mêmes reconnaissent être redevables de la foi à cet eunuque, qui devint l'apôtre de son pays. On montre non loin du torrent de Sorrec la source dans laquelle il dut recevoir le baptême, d'après les traditions locales. (*Voy.* l'art. Ravissement corporel.)

CAPTIVITÉ DE BABYLONE, le plus grand et le plus mémorable de tous les événements de l'histoire du peuple de Dieu, après sa sortie de l'Egypte et sa dispersion finale par les Romains. Rien de plus naturel, de plus inévitable même que cet événement, si l'on considère au point de vue purement humain les causes qui devaient le produire. La Judée, placée sur la lisière d'un peuple conquérant, et beaucoup trop faible pour se défendre, devait nécessairement succomber un jour ou l'autre ; et plus elle montrerait d'attachement pour le sol de la patrie, plus elle ferait d'efforts pour ne pas se laisser vaincre, plus aussi il y avait à parier qu'elle se verrait dépouiller de ses habitants, afin qu'une seule et même terre ne coûtât pas deux fois les travaux de la conquête à une seule et même armée. Placée aussi comme une avant-garde au-devant de l'Egypte, dont la fécondité et la richesse devait tenter les conquérants dans tous les âges, elle ne pouvait manquer d'être foulée aux pieds par tous ceux qui viendraient du nord apporter la guerre dans la vallée du Nil. Si, d'un autre côté, nous considérons les récits de l'Histoire, nous reconnaîtrons bientôt qu'elle fit d'elle-même tout ce qui était nécessaire pour se faire conquérir. Elle appela spontanément l'Assyrien et l'immisça dans ses propres querelles avec la Syrie ; elle contracta avec lui une alliance, à laquelle elle fut infidèle ; elle prit parti avec l'Egypte contre son trop puissant protecteur ; elle se laissa imposer des rois, qui se révoltèrent ensuite, et d'hésitations en révoltes, elle en arriva à s'inféoder peu à peu, et enfin à irriter au dernier degré des maîtres qui n'avaient plus le choix de la laisser libre ou de l'exterminer. La Judée redevenue indépendante, c'était pour Babylone la perte de l'Egypte, de la Phénicie, de la Syrie, de l'Arabie. Jérusalem environnée de ses murs ne serait jamais soumise que pour un jour; la Judée peuplée de ses habitants rendait nécessaire la présence habituelle d'une grande armée ; tout cela était-il tolérable pour les souverains de Babylone?

Mais ces événements si naturels humainement, ce dénouement si inévitable suivant l'ordre rationnel des choses, n'en était pas moins pour la Judée une punition divine prévue, voulue, préparée par la justice céleste, et amenée par les iniquités depuis longtemps croissantes du peuple de Dieu. De sorte que si ce même peuple ne s'était pas rendu coupable des plus insignes prévarications, ces mêmes événements dont nous trouvons le cours et l'enchaînement si naturel et si logique, auraient pris une autre tournure non moins logique, et le flot serait venu expirer aux limites de la Palestine, comme il expire au bord de ses rivages naturels. C'est ainsi que Dieu dispose les événements avec mesure et sagesse, les faisant tourner à l'accomplissement de ses desseins, sans jamais s'écarter des lois qu'il a lui-même établies, et dont l'ensemble forme l'univers dans son existence, et les siècles dans leur durée.

Il y a plus, c'est qu'il n'a tenu qu'à la Judée, et jusqu'au dernier jour, d'éviter ces cruelles extrémités : elles lui ont été si souvent prédites, elle y a été tant de fois conviée, sollicitée, qu'il est plus admirable de la voir s'obstiner dans le mal et à sa perte, qu'il ne l'eût été de la voir retourner la victoire contre ses vainqueurs, et imposer le joug à Babylone. Elle les lisait dès les premières pages de ce livre unique dont elle parcourait chaque jour les feuillets. En effet, Moïse avait dit en terminant le Lévitique : Si vous n'observez pas les préceptes du Seigneur, il changera vos villes en solitude, votre sanctuaire en un hallier, tout votre pays en un désert ; il vous dispersera vous-mêmes parmi les nations, et vos champs se reposeront dans la solitude, tandis que vous serez en exil. Il avait dit d'une manière plus précise encore à la fin du Deutéronome, et cette prédiction devait d'autant plus être remarquée du peuple hébreu, qu'elle termine la mission de Moïse sur la terre : Le Seigneur armera et amènera contre vous une nation lointaine, dont vous n'entendrez pas le langage, et elle vous dispersera parmi tous les peuples, sur toute la surface de la terre ; *disperget te Dominus in omnes populos, a summitate terræ usque ad terminos ejus* (*Voy.* Levit. xxvi; Num. xxviii. Art. Moïse, Prophéties de).

Après de longs siècles écoulés, lorsque les scandales de Salomon, les impiétés de Roboam, d'Abias, de Joram, d'Athalie, de Joas, d'Achas ont provoqué la colère du Seigneur, au point que la vengeance est devenue presque inévitable; et dans la prévision des impiétés non moins grandes de Manassé et enfin de tout le peuple, au milieu duquel tant de mauvais exemples descendus du trône ont propagé l'idolâtrie et les mœurs païennes, le prophète Isaïe apparaît, pour annoncer l'accomplissement prochain de la funèbre prédiction. Il ne se contente pas de la rappeler, il la montre en action, dépeint sous toutes ses faces et dans toutes ses phases la captivité prédite, il la fait toucher au doigt ; ce n'est plus un prophète, pour ainsi dire, c'est un historien, qui trace en un style magnifique la lugubre histoire de l'avenir. « Malheur à vous, nation pécheresse, peuple

(1) *Voy.* Plin. l. vi, c. 29 ; — Strab., l. xvii.

chargé d'iniquités, race coupable, fils criminels..... Voilà que votre terre est changée en un désert, vos villes livrées aux flammes ; voilà que les étrangers dévorent à vos yeux votre propre pays ; pauvre pays dévasté par l'ennemi ! La fille de Sion est délaissée comme la tente de feuillage après la vendange, comme le hangar où furent déposés les concombres, comme l'est une ville dévastée. Si le Seigneur n'avait mis en réserve une semence de la maison de Jacob, notre sort eût été celui de Sodome, nous fussions devenus semblables à Gomorrhe (1). »

« Malheur à la Syrie, s'écrie-t-il ailleurs, malheur à Ephraïm. Mais bientôt reportant ses regards vers sa propre patrie, des larmes viennent mouiller ses paupières ; car il en sera de Juda comme de Damas et de Samarie, les malheurs seront simultanés et communs. « En ces mêmes jours, la gloire de Jacob ne sera plus, son embonpoint se sera changé en maigreur; il ne restera de ses enfants qu'autant qu'il reste de raisins dans la vigne après la vendange, d'épis sur le champ moissonné; oui, le glaneur trouve plus d'épis dans la vallée de Raphaïm. On aperçoit plutôt le raisin oublié sous le feuillage, les deux ou trois, ou tout au plus les quatre ou cinq olives demeurées au bout des branches, après que l'arbre a été secoué (2). »

« Ah ! malheur, malheur ! surtout à vous, Ariel, ville de David ; le terme de vos années est arrivé, vos jours de solennité sont passés. J'environnerai Ariel de tranchées, et elle sera triste et pleurante, elle sera pour moi une véritable Ariel. Je vous enfermerai dans un cercle de tranchées, j'exhausserai les terrassements tout autour de vous, ils s'élèveront comme des citadelles. Vous serez dans un creux, vous parlerez du fond de la terre, votre voix, comme celle des pithons, semblera sortir des entrailles du sol. La multitude de ceux qui disperseront vos débris sera pareille aux grains de la poussière, et cette multitude triomphante passera sur vous comme la flamme qui dévore (1). »

« Levez-vous et écoutez, femmes opulentes, frivoles jeunes filles, soyez attentives; dans un an et des jours vous serez tirées de votre sécurité, car la vendange sera faite et ne reviendra plus. Vous êtes frappées d'étonnement, opulentes ; vous vous troublez, frivoles ! allons, dépouillez vos atours, davantage encore, ceignez vos reins; pleurez dans votre sein ; pleurez sur le beau pays, sur la vigne fertile ; voilà que les épines et les ronces croissent sur les champs de mon peuple; ah ! elles surmontent le faîte des joyeuses demeures de la ville aux bruyants plaisirs ; c'est que la maison est restée vide, c'est que la ville est veuve de ses multitudes, c'est qu'en place des palais, il n'y a plus que des grottes, où l'on se dirige à tâtons au milieu de ténèbres sans fin, des grottes au-dessus desquelles les troupeaux d'ânes sauvages viennent brouter les chardons (2). »

Mais si tout ceci paraît manquer de précision ou de clarté, si tout ceci ressemble à une amplification poétique, à un rêve imaginaire, ce qui suit est plus précis, et n'a rien de poétique : « Ecoutez, ô Ezéchias, la parole du Seigneur des armées : voici venir des jours où l'on enlèvera tout ce qui est dans votre maison, où l'on emportera à Babylone tout ce que vos pères ont amassé jusqu'à ce moment, sans qu'il en reste la moindre chose, dit le Seigneur ; et il y aura de vos descendants, oui, votre propre sang à vous-même, qui, emmenés pareillement,

(1) Visio Isaiæ filii Amos, quam vidit super Judam et Jerusalem in diebus Oziæ, Joathan, Achaz, et Ezechiæ regum Juda. Audite cœli, et auribus percipe terra, quoniam Dominus locutus est. Filios enutrivi, et exaltavi : ipsi autem spreverunt me. Cognovit bos possessorem suum, et asinus præsepe domini sui : Israel autem me non cognovit, et populus meus non intellexit. Væ genti peccatrici, populo gravi iniquitate, semini nequam, filiis sceleratis : dereliquerunt Dominum, blasphemaverunt sanctum Israel, abalienati sunt retrorsum. Super quo percutiam vos ultra, addentes prævaricationem? omne caput languidum, et omne cor mœrens. A planta pedis usque ad verticem, non est in eo sanitas : vulnus, et livor, et plaga tumens, non est circumligata, nec curata medicamine, neque fota oleo. Terra vestra deserta, civitates vestræ succensæ igni : regionem vestram coram vobis alieni devorant, et desolabitur sicut in vastitate hostili. Et derelinquetur filia Sion ut umbraculum in vinea et sicut tugurium in cucumerario, et sicut civitas quæ vastatur. Nisi Dominus exercituum reliquisset nobis semen, quasi Sodoma fuissemus, et quasi Gomorrha similes essemus (*Isa.* I, 1-9).

(2) Et erit in die illa : attenuabitur gloria Jacob, et pinguedo carnis ejus marcescet. Et erit sicut congregans in messe quod restiterit, et brachium ejus spicas leget : et erit sicut quærens spicas in valle Raphaïm. Et relinquetur in eo sicut racemus, et sicut excussio oleæ duarum vel trium olivarum in summitate rami, sive quatuor aut quinque in cacuminibus ejus fructus ejus, dicit Dominus (*Isa.* XVII, 4-6).

(1) Væ Ariel, Ariel civitas, quam expugnavit David : additus est annus ad annum : solemnitates evolutæ sunt. Et circumvallabo Ariel, et erit tristis et mœrens, et erit mihi quasi Ariel. Et circumdabo quasi sphæram in circuitu tuo, et jaciam contra te aggerem, et munimenta ponam in obsidionem tuam. Humiliaberis, de terra loqueris : et de humo audietur eloquium tuum : et quasi pythonis de terra vox tua, et de humo eloquium tuum mussitabit. Et erit sicut pulvis tenuis multitudo ventilantium te : et sicut favilla pertransiens multitudo eorum, qui contra te prævaluerunt. Eritque repente confestim. A Domino exercituum visitabitur in tonitruo, et commotione terræ, et voce magna turbinis et tempestatis, et flammæ ignis devorantis (*Isa.* XXIX, 1-6).

(2) Mulieres opulentæ surgite, et audite vocem meam : filiæ confidentes percipite auribus eloquium meum. Post dies enim et annum, vos conturbabimini confidentes : consummata est enim vindemia, collectio ultra non veniet. Obstupescite, opulentæ, conturbamini confidentes; exuite vos, et confundimini, accingite lumbos vestros. Super ubera plangite, super regione desiderabili, super vinea fertili. Super humum populi mei spinæ et vepres ascendent : quanto magis super omnes domos gaudii civitatis exsultantis? Domus enim dimissa est, multitudo urbis relicta est : tenebræ et palpatio factæ sunt super speluncas usque in æternum. Gaudium onagrorum, pascua gregum (*Isa.* XXXII, 9-14).

serviront en qualité d'eunuques dans le palais du roi de Babylone (1). »

Et de ce moment jusqu'à ce que le fait s'accomplisse, la voix d'Isaïe ne cesse plus de retentir; Joël, Nahum, Sophonie, Jérémie, la répercutent comme autant d'échos successifs, qui se la renvoient sans fin. « Allons, debout, vous qui savouriez la douceur du vin, s'écrie Joël, il n'y en a plus pour vos lèvres; plus n'est le temps de l'ivresse; pleurez, poussez des cris. Voilà qu'une nation puissante, innombrable, envahit mon pays; ses dents sont comme celles du lion, ses molaires comme celles du lionceau. Elle a réduit ma vigne en un désert, elle a arraché l'écorce de mes figuiers; elle l'a arrachée, jetée au loin, et leurs rameaux sont demeurés d'une blancheur éclatante... La maison du Seigneur est veuve de ses sacrifices, veuve de ses libations; les prêtres, les ministres du Seigneur, ne savent plus que verser des larmes..... Oui, ceignez vos reins, pleurez, prêtres, poussez des gémissements, ministres des autels; enfermez-vous, couchez sous le sac, ministres de mon Dieu; car les sacrifices et les libations sont bannis de la maison de votre Dieu..... Voilà qu'un peuple nombreux et puissant s'avance comme l'aube du matin sur les montagnes; il n'eut jamais son pareil dans les siècles écoulés, et il ne l'aura point dans les siècles futurs; une chaleur brûlante le précède, la flamme dévorante le suit; la terre est devant lui comme un jardin de volupté, après lui comme la solitude du désert. Nul homme ne saurait l'éviter; ses guerriers sont remplis d'ardeur comme le coursier, véloces comme lui; le bruit de sa marche est semblable à celui des quadriges roulant sur les rochers, à celui des flammes pétillantes qui dévorent des roseaux; c'est celui d'un peuple puissant, préparé pour la guerre. Les peuples en ont frémi, le visage des hommes en a noirci de terreur. Ils courent comme les forts, ils escaladent les murs comme de vaillants guerriers; chacun avance sans incliner ses voies à droite ni à gauche; chacun presse le flanc de son voisin, sans quitter ses rangs; ils se précipitent par toutes les issues, sans que leur ordre de bataille soit entamé. C'est ainsi qu'ils entreront dans la ville, qu'ils courront sur les murs, qu'ils escaladeront les maisons, qu'ils y pénétreront par les fenêtres, à la manière des voleurs. La terre s'ébranle sous leurs pas, le ciel en frémit, le soleil et la lune s'obscurcissent, les étoiles en perdent leur lumière (2). »

(1) Et dixit Isaias ad Ezechiam: Audi verbum Domini exercituum. Ecce dies venient, et auferentur omnia, quæ in domo tua sunt, et quæ thesauriz averunt patres tui usque ad diem hanc, in Babylonem: non relinquetur quidquam, dicit Dominus. Et de filiis tuis, qui exibunt de te, quos genueris, tollent et erunt eunuchi in palatio regis Babylonis. Et dixit Ezechias ad Isaiam: Bonum verbum Domini quod locutus est. Et dixit: Fiat tantum pax et veritas in diebus meis (*Isa.* xxxix, 5-8).

(2) Verbum Domini, quod factum est ad Joel filium Phatuel. Audite hoc senes, et auribus percipite omnes habitatores terræ; si factum est istud in diebus vestris, aut in diebus patrum vestrorum? Super hoc filiis vestris narrate, et filii vestri filiis suis, et filii eorum generationi alteræ.

A ces terribles accents, Amos vient aussi mêler sa voix; elle est plus menaçante encore, car la menace est plus concise : « J'aurai pardonné trois fois à Judas, je ne lui pardonnerai pas une quatrième. Il a rejeté la loi de son Dieu, il a cessé d'observer ses préceptes; il s'est laissé séduire par les mêmes idoles qui avaient séduit ses pères : eh bien!

Residuum erucæ comedit locusta, et residuum locustæ comedit bruchus, et residuum bruchi comedit rubigo. Expergiscimini ebrii, et flete, et ululate omnes, qui bibitis vinum in dulcedine; quoniam periit ab ore vestro. Gens enim ascendit super terram meam, fortis et innumerabilis: dentes ejus ut dentes leonis; et molares ejus ut catuli leonis. Posuit vineam meam in desertum, et ficum meam decorticavit, nudans spoliavit eam, et projecit; albi facti sunt rami ejus. Plange quasi virgo accincta sacco super virum pubertatis suæ. Periit sacrificium et libatio de domo Domini; luxerunt sacerdotes ministri Domini. Depopulata est regio, luxit humus: quoniam devastatum est triticum, confusum est vinum, elanguit oleum. Confusi sunt agricolæ, ululaverunt vinitores super frumento et hordeo, quia periit messis agri. Vinea confusa est, et ficus elanguit: malogranatum, et palma, et malum et omnia ligna agri aruerunt; quia confusum est gaudium a filiis hominum. Accingite vos, et plangite sacerdotes, ululate ministri altaris: ingredimini, cubate in sacco ministri Dei mei: quoniam interiit de domo Dei vestri sacrificium et libatio. Sanctificate jejunium, vocate cœtum, congregate senes, omnes habitatores terræ in domum Dei vestri; et clamate ad Dominum: A, a, a, diei, quia prope est dies Domini, et quasi vastitas a potente veniet. Nunquid non coram oculis vestris alimenta perierunt de domo Dei nostri, lætitia et exsultatio? Computruerunt jumenta in stercore suo, demolita sunt horrea, dissipatæ sunt apothecæ; quoniam confusum est triticum. Quid ingemuit animal, mugierunt greges armenti? Quia non est pascua eis: sed et greges pecorum disperierunt. Ad te Domine clamabo: quia ignis comedit speciosa deserti, et flamma succendit omnia ligna regionis. Sed bestiæ agri, quasi area sitiens imbrem, suspexerunt ad te; quoniam exsiccati sunt fontes aquarum, et ignis devorabit speciosa deserti.

Canite tuba in Sion, ululate in monte sancto meo, conturbentur omnes habitatores terræ: quia venit dies Domini, quia prope est. Dies tenebrarum et caliginis, dies nubis et turbinis, quasi mane expansum super montes populus multus et fortis: similis ei non fuit a principio, et post eum non erit usque in annos generationis et generationis. Ante faciem ejus ignis vorans, et post eum exurens flamma: quasi hortus voluptatis terra coram eo, et post eum solitudo deserti, neque est qui effugiat eum. Quasi aspectus equorum, aspectus eorum; et quasi equites sic current. Sicut sonitus quadrigarum super capita montium exsilient, sicut sonitus flammæ ignis devorantis stipulam, velut populus fortis præparatus ad prælium. A facie ejus cruciabuntur populi: omnes vultus redigentur in ollam. Sicut fortes current: quasi viri bellatores ascendent murum: viri in viis suis gradientur, et non declinabunt a semitis suis. Unusquisque fratrem suum non coarctabit, singuli in calle suo ambulabunt: sed et per fenestras cadent, et non demolientur. Urbem ingredientur, in muro current: domos conscendent, per fenestras intrabunt quasi fur. A facie ejus contremuit terra, moti sunt cœli: sol et luna obtenebrati sunt, et stellæ retraxerunt splendorem suum (*Joel.* i, ii).

j'allumerai l'incendie dans Juda, et il consumera les maisons de Jérusalem (1). »

Michée n'est pas moins concis : « Vous dites, ô Sion : N'avons-nous pas le Seigneur au milieu de nous, comment pourrions-nous périr? Ecoutez-donc, puisqu'il en est ainsi : Sion sera labourée comme un champ, Jérusalem deviendra un monceau de ruines, et le mont du temple se changera en un bois de haute futaie..... Pleurez, ô Sion, tordez-vous dans des douleurs pareilles à celles de l'enfantement; vous allez émigrer de la ville, vous coucherez dans les plaines, vous irez jusqu'à Babylone (2). »

« Jour de colère contre Jérusalem, s'écrie à son tour Sophonie, jour de tribulation et d'angoisse, jour de calamités et de malheurs, jour de ténèbres et de nuit sombre, jour de nuages et de tempêtes; jour du retentissement de la trompette et du cliquetis des armes contre les villes fortifiées et les remparts des citadelles; les hommes chancelleront dans la confusion, et marcheront dans les ténèbres...., leur sang coulera en ruisseaux sur le sol, et leur chair engraissera la terre (3). »

Mais Jérémie, ah! il faudrait transcrire de longues pages de son livre, il faudrait le transcrire presque tout entier. Il employa quarante années de sa vie à redire sous mille formes diverses cette seule prédiction : Jérusalem sera prise et le peuple de Dieu sera emmené captif à Babylone. Non-seulement il l'annonça de paroles sur les places publiques, dans le temple, dans le palais des rois; mais il le figura par ses actions. Non-seulement il le dit et le figura; mais encore il l'écrivit avec une précision remarquable dans cette admirable lettre qui nous a été conservée par son secrétaire : « A cause des péchés que vous avez commis contre Dieu, vous serez emmenés captifs dans la Babylonie, par Nabuchodonosor, roi de Babylone. Conduits à Babylone, vous y demeurerez de longs jours, beaucoup d'années, l'espace de sept générations, et après cela, le Seigneur vous ramènera en paix (1). »

Quel événement fut donc jamais mieux annoncé, plus amplement prédit? Il semble qu'à lui seul il ait été la préoccupation constante des envoyés de Dieu, depuis que l'ère des prophètes s'ouvrit en Judée, jusqu'au moment où elle fut close. Mais ce n'est pas tout, et ce ne serait pas assez; le terme lui-même n'en fut pas moins clairement prédit.

Prédit par Isaïe, qui ne trace presque jamais le sombre tableau de la désolation et des malheurs de Jérusalem, sans détourner presque aussitôt ses regards vers le tableau plus consolant de sa résurrection et de sa prospérité.

« Le Seigneur étendra de nouveau la main, pour recueillir les restes de son peuple; il recueillera partout ce qui aura survécu, dans l'Assyrie, dans l'Égypte, à Phétros, dans l'Ethiopie, dans la Perse, en Sennaar, à Emath, dans les îles de la mer. Il lèvera son étendard au milieu des nations, et rassemblera les fugitifs d'Israël et les restes de Juda, des quatre parties du monde....., car le Seigneur aura pitié de Jacob, il fera encore un choix en Israël, et il rendra aux élus la paix de la patrie; les étrangers s'adjoindront à eux, s'uniront à la maison de Jacob; les peuples divers s'attacheront à la frange de leurs vêtements, et les suivront dans leur retour (2).... »

(1) Hæc dicit Dominus : Super tribus sceleribus Juda et super quatuor non convertam eum : eo quod abjecerit legem Domini, et mandata ejus non custodierit; deceperunt enim eos idola sua post quæ abierant patres eorum. Et mittam ignem in Juda, et devorabit ædes Jerusalem (*Amos* II, 4, 5).

(2) Audite hoc principes domus Jacob, et judices domus Israel : quia abominamini judicium, et omnia recta pervertitis. Qui ædificatis Sion in sanguinibus, et Jerusalem in iniquitate. Principes ejus in muneribus judicabant, et sacerdotes ejus in mercede docebant, et prophetæ ejus in pecunia divinabant : et super Domino requiescebant, dicentes : Nunquid non Dominus in medio nostrum? non venient super nos mala. Propter hoc, causa vestri, Sion quasi ager arabitur, et Jerusalem quasi acervus lapidum erit, et mons templi in excelsa silvarum (*Mich.* III, 9-12).

Dole, et satage filia Sion quasi parturiens : quia nunc egredieris de civitate, et habitabis in regione, et venies usque ad Babylonem : ibi liberaberis, ibi redimet te Dominus de manu inimicorum tuorum (*Mich.* IV, 10).

(3) Juxta est dies Domini magnus, juxta et velox nimis : vox diei Domini amara tribulabitur ibi fortis. Dies iræ, dies illa, dies tribulationis et angustiæ, dies calamitatis et miseriæ, dies tenebrarum et caliginis, dies nebulæ et turbinis. Dies tubæ et clangoris super civitates munitas, et super angulos excelsos. Et tribulabo homines, et ambulabunt ut cæci, quia Domino peccaverunt : et effundetur sanguis eorum sicut humus, et corpora eorum sicut stercora. Sed et argentum eorum, et aurum eorum non poterit liberare eos in die iræ Domini : in igne zeli ejus devorabitur omnis terra, quia consummationem cum festinatione faciet cunctis habitantibus terram (*Soph.* I, 14-18).

(1) Exemplar epistolæ, quam misit Jeremias ad abducendos captivos in Babyloniam a rege Babyloniorum, ut annuntiaret illis secundum quod præceptum est illi a Deo. Propter peccata, quæ peccastis ante Deum, abducemini in Babyloniam captivi a Nabuchodonosor rege Babyloniorum. Ingressi itaque in Babylonem, eritis ibi annis plurimis, et temporibus longis, usque ad generationes septem : post hoc autem educam vos inde cum pace. Nunc autem videbitis in Babylonia deos aureos, et argenteos, et lapideos, et ligneos in humeris portari, ostentantes metum gentibus. Videte ergo ne et vos similes efficiamini factis alienis, et metuatis, et metus vos capiat in ipsis. Visa itaque turba de retro, et ab ante, adorantes dicite in cordibus vestris : Te oportet adorari, Domine (*Baruch.* VI, 1-5).

(2) Et erit in die illa : Adjiciet Dominus secundo manum suam ad possidendum residuum populi sui, quod relinquetur ab Assyriis, et ab Ægypto, et a Phetros, et ab Æthiopia, et ab Ælam, et a Sennaar, et ab Emath, et ab insulis maris. Et levabit signum in nationes, et congregabit profugos Israel, et dispersos Juda colliget a quatuor plagis terræ. Prope est ut veniat tempus ejus, et dies ejus non elongabuntur. Miserebitur enim Dominus Jacob, et eliget adhuc de Israel, et requiescere eos faciet super humum suam, adjungetur advena ad eos, et adhærebit domui Jacob. Et tenebunt eos populi, et adducent eos in locum suum : et possidebit eos

A-t-il prononcé les plus terribles menaces contre ceux qui chercheront un refuge en Egypte après le sac de Jérusalem, il s'empresse de promettre le retour dans la patrie à ceux qui, plus confiants dans le Seigneur, auront compté sur sa miséricorde. « Le Seigneur est juste, et bienheureux ceux qui espèrent en lui. Le peuple de Sion reviendra habiter Jérusalem. Vous ne verserez plus de larmes, car il aura pitié de vous; il vous exaucera, pour peu que vous éleviez la voix vers lui. Le Seigneur vous donnera un pain rebondi, une eau limpide, il ne vous séparera plus de vos conducteurs, vos yeux verront sans cesse leur guide (1). »

A-t-il prédit à Israël les plus grands, les derniers malheurs, il ne veut pas le laisser sous cette cruelle impression. Après avoir dit d'Ephraïm : « Le Seigneur, qui l'a créé, n'aura point pitié de lui; le Seigneur, qui l'a formé, ne lui pardonnera point, il ajoute aussitôt : En ce jour, le Seigneur étendra sa main depuis le lit du fleuve jusqu'au torrent d'Egypte, et vous, fils d'Israël, vous serez rassemblés un à un. En ce temps-là, on entendra les sons puissants de la trompette, et les fugitifs de l'Assyrie et les exilés du pays d'Egypte viendront et adoreront le Seigneur sur la montagne sainte dans Jérusalem (2). »

C'est aussi par cette consolante image que le berger de Thécué termine sa prophétie : « Je relèverai, dit-il, la tente de David, qui était renversée, je fermerai les brèches de ses murailles, je réédifierai ce qui s'était écroulé, et je rétablirai sa maison comme elle fut aux anciens jours... Le temps vient, dit le Seigneur, où le laboureur suivra le moissonneur, où la vendange se prolongera jusqu'aux semailles, où le miel coulera en ruisseaux des montagnes, où les collines seront couvertes de moissons. J'aurai terminé la captivité de mon peuple d'Israël; il réédifiera ses villes désertes et les repeuplera; il boira le jus des vignes qu'il aura plantées · il savourera les fruits des vergers qu'il aura cultivés. Je l'établirai sur la terre que je lui ai donnée, dit le Seigneur Dieu, pour ne l'en plus arracher (1). »

Jérémie, le prophète des malheurs de Jacob, dont les paroles sont si pleines de larmes, dont les visions sont si lugubres, se complaît pourtant dans la considération de ce suprême retour à des temps meilleurs; c'est même la perspective lointaine de ses sombres tableaux. « Je vous arracherai de cette terre, pour vous jeter dans un pays que vous ne connaissez pas, et que vos pères n'ont pas connu; et vous y servirez jour et nuit des maîtres étrangers, qui ne vous donneront nul repos; mais le temps viendra, dit le Seigneur, où l'on ne dira plus : Vive le Dieu qui a tiré nos pères de l'Egypte; mais : Vive le Seigneur qui nous a ramenés du pays d'Aquilon et de tous les pays où il nous avait dispersés, dans la patrie qu'il avait donnée à nos pères (2). » Mais il faudrait citer trop de passages, il suffira de les indiquer (3).

Baruch et Ezéchiel, témoins de la captivité, se consolent en pensant à son terme, et consolent leurs compagnons d'infortune, en le leur annonçant dans un avenir prochain. « Regarde vers l'orient, ô Jérusalem, dit le premier, et vois la lumière de Dieu qui s'avance vers toi; car voilà tes fils; ceux qui étaient dispersés, les voilà qui reviennent; ils reviennent rassemblés de l'orient à l'occident, confiants dans la parole du Saint et l'honneur de Dieu (4). »

« Prophète, dites-leur, ajoute le second, le Seigneur Dieu dit ceci : Je vous recueil-

domus Israel super terram Domini in servos et ancillas : et erunt capientes eos qui se ceperant, et subjicient exactores suos (*Isa.* XI, *et* XIV).

(1) Populus enim Sion habitabit in Jerusalem : plorans, nequaquam plorabis, miserans miserebitur tibi : ad vocem clamoris tui statim ut audierit, respondebit tibi. Et dabit vobis Dominus panem arctum, et aquam brevem : et non faciet avolare a te ultra doctorem tuum : et erunt oculi tui videntes præceptorem tuum (*Isa.* XXX, 19, 20).

(2) Civitas enim munita desolata erit, speciosa relinquetur, et dimittetur quasi desertum : ibi pascetur vitulus, et ibi accubabit, et consumet summitates ejus. In siccitate messes illius conterentur, mulieres venientes, et docentes eam : non est enim populus sapiens, propterea non miserebitur ejus, qui fecit eum; et qui formavit eum, non parcet ei. Et erit : In die illa percutiet Dominus ab alveo fluminis usque ad torrentem Ægypti, et vos congregabimini unus et unus filii Israel. Et erit : In die illa clangetur in tuba magna, et venient qui perditi fuerant de terra Assyriorum, et qui ejecti erant in terra Ægypti, et adorabunt Dominum in monte sancto in Jerusalem (*Isa.* XXVII, 10-15).

(1) In die illa suscitabo tabernaculum David, quod cecidit : et reædificabo aperturas murorum ejus, et ea quæ corruerant instaurabo : et reædificabo illud sicut in diebus antiquis. Ut possideant reliquias Idumææ, et omnes nationes, eo quod invocatum sit nomen meum super eos : dicit Dominus faciens hæc. Ecce dies veniunt, dicit Dominus : et comprehendet arator messorem, et calcator uvæ mittentem semen : et stillabunt montes dulcedinem, et omnes colles culti erunt. Et convertam captivitatem populi mei Israel : et ædificabunt civitates desertas, et inhabitabunt : et plantabunt vineas, et bibent vinum earum : et facient hortos, et comedent fructus eorum. Et plantabo eos super humum suam : et non evellam eos ultra de terra sua, quam dedi eis, dicit Dominus Deus tuus (*Amos* IX, 11-15).

(2) Et ejiciam vos de terra hac in terram, quam ignoratis vos, et patres vestri : et servietis ibi diis alienis die ac nocte, qui non dabunt vobis requiem. Propterea ecce dies veniunt, dicit Dominus, et non dicetur ultra : Vivit Dominus, qui eduxit filios Israel de terra Ægypti; sed : Vivit Dominus, qui eduxit filios Israel de terra Aquilonis, et de universis terris, ad quas ejeci eos : et reducam eos in terram suam, quam dedi patribus eorum. Ecce ego mittam piscatores multos, dicit Dominus, et piscabuntur eos : et post hæc mittam eis multos venatores, et venabuntur eos de omni monte, et de omni colle, et de cavernis petrarum (*Jer.* XVI, 13-16).

(3) *Voy.* Jer. XXIV, 6; XXVII, 22; XXIX, 10; XXX, 1; ibid. v. 17; XXXI, 32; XLVI, 27; L, 4.

(4) Circumspice Jerusalem ad orientem, et vide jucunditatem a Deo tibi venientem. Ecce enim veniunt filii tui quos dimisisti dispersos, veniunt collecti ab oriente usque ad occidentem, in verbo Sancti gaudentes in honorem Dei (*Baruch.* IV, 36-37).

lerai du milieu des peuples, et de tous les points des pays dans lesquels je vous ai dispersés, et vous rendrai votre patrie d'Israël..... Je vous aurai en odeur de suavité, ô Israël, lorsque vous serez revenus du milieu des nations parmi lesquelles je vous avais dispersés, et je serai sanctifié en vous aux yeux de tous les peuples..... Montagnes d'Israël, laissez germer les rameaux qui doivent vous ombrager, faites croître les fruits qui doivent désaltérer mon peuple d'Israël, car voici qu'il revient. C'est à vous et à moi maintenant, je reviens à vous, je veux que vous soyez labourées, que vous receviez la semence; je multiplierai vos colons; je multiplierai les fils d'Israël, les villes se rempliront, les ruines se relèveront, et je vous couvrirai d'hommes et d'animaux domestiques; vous serez habitées comme auparavant; je vous enrichirai de plus grands dons que jamais, et vous saurez que je suis le Seigneur (1)..... »

Mais le terme est enfin arrivé, il n'y a plus qu'une année, que quelques mois peut-être à attendre; Zacharie, l'heureux messager de la bonne nouvelle, saisit son stylet, et trace sur ses tablettes la mesure et le contour de la ville, la mesure du temple et du sanctuaire, la figure des autels, du chandelier d'or; il appelle de sa voix puissante le grand prêtre Jésus, Zorobabel, le conducteur du peuple; il leur fait part de la mission que le Seigneur leur a confiée. Darius régnait encore, il meurt bientôt; Cyrus lui succède, et Jacob est sauvé.

CAZOTTE (Prédiction attribuée à). Les éditeurs des *OEuvres posthumes et choisies* de La Harpe ont publié la pièce suivante, comme ayant été *trouvée parmi les papiers* du célèbre auteur, sans autre indication, et sans dire même si elle est écrite de sa main.

C'est La Harpe qui est censé raconter : « Il me semble que c'était hier, et c'était cependant au commencement de 1788. Nous étions *à table chez un de nos confrères à l'Académie*, grand seigneur et homme d'esprit; la compagnie était nombreuse et de tout état, gens de cour, gens de robe, gens de lettres, académiciens, etc. On avait fait grande chère, comme de coutume. Au dessert, les vins de Malvoisie et de Constance ajoutaient à la gaîté de bonne compagnie cette sorte de liberté qui n'en gardait pas toujours le ton : on en était venu dans le monde au point où tout est permis pour faire rire. *Champfort* nous avait lu de ses contes impies et libertins, et les grandes dames avaient écouté, sans avoir même recours à l'éventail. De là un déluge de plaisanteries sur la religion : l'un citait une tirade de la *Pucelle;* l'autre rappelait ces vers *philosophiques* de Diderot :

Et des boyaux du dernier prêtre
Serrez le cou du dernier roi.

Et d'applaudir. Un troisième se lève, et tenant son verre plein : « Oui, messieurs, s'é- « crie-t-il, je suis aussi *sûr qu'il n'y a pas de « Dieu* que je suis sûr qu'Homère est un sot; » et, en effet, il était sûr de l'un comme de l'autre, et l'on avait parlé d'Homère et de Dieu; et il y avait des convives qui avaient dit du bien de l'un et de l'autre.

« La conversation devint plus sérieuse; on se répand en admiration sur la *révolution qu'avait faite Voltaire*, et l'on convient que c'est là le premier titre de sa gloire. « Il a « donné le ton à son siècle, et s'est fait lire « dans l'antichambre comme dans le salon. » Un des convives nous raconta, en pouffant de rire, que son coiffeur lui avait dit tout en le poudrant : « *Voyez-vous, monsieur, quoi- « que je ne sois qu'un misérable carabin, je n'ai « pas plus de religion qu'un autre.* » *On conclut que la révolution ne tardera pas à se consommer;* qu'il faut absolument que la *superstition et le fanatisme fassent place à la philosophie*, et l'on en est à calculer la probabilité de l'époque, et quels seront ceux de la société qui verront *le règne de la raison.* Les plus vieux se plaignent de ne pouvoir s'en flatter; les jeunes se réjouissent d'en avoir une espérance très-vraisemblable; et *l'on félicitait surtout* l'*Académie d'avoir préparé le grand œuvre*, et d'avoir été le chef-lieu, le centre, le *mobile de la liberté de penser.*

« Un seul des convives n'avait point pris de part à toute la joie de cette conversation, et avait même laissé tomber tout doucement quelques plaisanteries sur notre bel enthousiasme; c'était *Cazotte*, homme aimable et original, mais malheureusement infatué des rêveries des *illuminés.* Son héroïsme l'a depuis rendu à jamais illustre.

« Il prend la parole, et du ton le plus sérieux : « Messieurs, soyez satisfaits; vous « verrez tous *cette grande et sublime révolu- « tion* que vous désirez tant. Vous savez que « je suis un peu prophète, je vous le répète, « *vous la verrez.*» On lui répond par le refrain connu : « *Faut pas être un grand sorcier pour « ça.*—Soit, mais peut-être faut-il l'être un peu « plus pour ce qui me reste à vous dire. Sa- « vez-vous ce qui arrivera de cette *révolution*, « ce qui en arrivera pour tous tant que vous

(1) Congregabo vos de populis; et adunabo de terris in quibus dispersi estis, daboque vobis humum Israel (*Ezech.* xi, 17).— In odorem suavitatis suscipiam vos, cum eduxero vos de populis, et congregavero vos de terris, in quas dispersi estis, et sanctificabor in vobis in oculis nationum. Et scietis quia ego Dominus, cum induxero vos ad terram Israel, in terram pro qua levavi manum meam, ut darem eam patribus vestris (*Ezech.* xx, 41). Vos autem, montes Israel, ramos vestros germinetis, et fructum vestrum afferatis populo meo Israel : prope enim est ut veniat : Quia ecce ego ad vos, et convertar ad vos, et arabimini, et accipietis sementem. Et multiplicabo in vobis homines, omnemque domum Israel : et habitabuntur civitates, et ruinosa instaurabuntur. Et replebo vos hominibus, et jumentis; et multiplicabuntur, et crescent : et habitare vos faciam sicut a principio, bonisque donabo majoribus quam habuistis ab initio : et scietis quia ego Dominus. Et adducam super vos homines, populum meum Israel, et hæreditate possidebunt te : et eris eis in hæreditatem, et non addes ultra ut absque eis sis (*Ezech.* xxxvi, 8).

« êtes ici, et ce qui en sera la suite immé-
« diate, l'effet bien prouvé, la conséquence
« bien reconnue? — Ah! voyons, dit Con-
« dorcet, avec son air sournois et niais : un
« philosophe n'est pas fâché de rencontrer
« un prophète. — *Vous, M. de Condorcet,*
« *vous expirerez étendu sur le pavé d'un ca-*
« *chot*, vous mourrez du poison que vous
« aurez pris pour vous dérober au bourreau;
« du poison que le bonheur de ce temps-là
« vous forcera de porter toujours sur vous. »

« Grand étonnement d'abord; mais on se rappelle que le bon Cazotte est sujet à rêver tout éveillé, et l'on rit de plus belle : « M. Ca-
« zotte, le conte que vous nous faites ici n'est
« pas si plaisant que votre *Diable amoureux;*
« mais quel diable vous a mis dans la tête ce
« *cachot*, ce *poison* et ces *bourreaux?* Qu'est-
« ce que cela peut avoir de commun avec *la*
« *philosophie et le règne de la raison?* — C'est
« précisément ce que je vous dis : c'est au nom
« de la philosophie, de l'humanité, de la liber-
« té, c'est sous le règne de la raison qu'il vous
« arrivera de finir ainsi, et ce sera bien le rè-
« gne de la raison, car alors *elle aura des tem-*
« *ples*, et même il n'y aura plus dans toute la
« France, en ce temps-là, que des *temples de*
« *la Raison.* — Par ma foi, dit Champfort, avec
« le rire du sarcasme, vous ne seriez pas un
« des prêtres de ces temps-là. — Je l'espère;
« mais vous, *M. de Champfort*, qui en serez
« un, et très-digne de l'être, *vous vous coupe-*
« *rez les veines* de vingt-deux coups de rasoir,
« et pourtant vous n'en mourrez que quelques
« mois après. » On se regarde et on rit en-
core. « *Vous, M. Vicq-d'Azir*, vous ne vous
« ouvrirez pas les veines vous-même; mais
« après vous les avoir fait ouvrir six fois dans
« un jour, après un accès de goutte, pour être
« plus sûr de votre fait, vous mourrez dans
« la nuit. *Vous, M. de Nicolai*, vous mourrez
« sur l'échafaud; *vous, M. Bailly*, sur l'écha-
« faud; *vous, M. de Malesherbes*, sur l'écha-
« faud... — Ah! Dieu soit béni! dit Roucher,
« il paraît que monsieur n'en veut qu'à l'Aca-
« démie; il vient d'en faire une terrible exé-
« cution; et moi, grâce au ciel... — Vous! vous
« mourrez aussi sur l'échafaud. — Oh! c'est
« une gageure, s'écrie-t-on de toute part; il
« a juré de tout exterminer. — Non, ce n'est
« pas moi qui l'ai juré. — Mais nous serons
« donc subjugués par les Turcs et les Tarta-
« res? Encore?... — Point du tout, je vous
« l'ai dit : vous serez alors gouvernés par la
« seule *philosophie*, par la seule *raison*. Ceux
« qui vous traiteront ainsi seront tous des
« *philosophes*, auront à tout moment dans la
« bouche toutes les mêmes phrases que vous
« débitez depuis une heure, répéteront tou-
« tes vos maximes, citeront, tout comme
« vous, les vers de Diderot et de la *Pucelle*. »
On se disait à l'oreille : « Vous voyez bien
« qu'*il est fou* (car il gardait le plus grand sé-
« rieux). Est-ce que vous ne voyez pas qu'il
« plaisante; et vous savez qu'il entre toujours
« du merveilleux dans ses plaisanteries. —
« Oui, reprit Champfort, mais son merveilleux
« n'est pas gai; il est trop patibulaire : et
« quand tout cela arrivera-t-il? — *Six ans ne*
« *se passeront pas que tout ce que je vous dis*
« *ne soit accompli...*

« Voilà bien des miracles (et cette fois
« c'était moi-même qui parlais); et vous ne
« m'y mettez pour rien? — Vous y serez pour
« un miracle tout au moins aussi extraordi-
« naire : vous serez alors chrétien. » Grandes exclamations. « Ah! reprit Champfort, je
« suis rassuré; si nous ne devons périr que
« quand La Harpe sera chrétien, nous som-
« mes immortels. — Pour ça, dit alors ma-
« dame la duchesse de Grammont, nous som-
« mes bien heureuses, nous autres femmes,
« de n'être pour rien dans les *révolutions*.
« Quand je dis pour rien, ce n'est pas que
« nous ne nous en mêlions toujours un peu;
« mais il est reçu qu'on ne s'en prend pas à
« nous, et notre sexe... — *Votre sexe, mesda-*
« *mes, ne vous en défendra pas cette fois*, et
« vous aurez beau ne vous mêler de rien,
« vous serez traitées tout comme les hommes,
« sans aucune différence quelconque. — Mais
« qu'est-ce que vous nous dites donc là, M. Ca-
« zotte? c'est la fin du monde que vous nous
« prêchez. — Je n'en sais rien; mais ce que
« je sais, c'est que vous, madame la duchesse,
« *vous serez conduite à l'échafaud*, vous et
« beaucoup d'autres dames avec vous, dans la
« charrette du bourreau, et les mains liées der-
« rière le dos. — Ah! j'espère que dans ce cas-
« là, j'aurai du moins un carrosse drapé de
« noir. — Non, madame, de plus grandes da-
« mes que vous iront comme vous en char-
« rette et les mains liées comme vous. — De
« plus grandes dames! quoi! *les princesses du*
« *sang?* — *De plus grandes dames encore...* Ici
« un mouvement très-sensible dans toute la
« compagnie, la figure du maître se rembru-
« nit. On commençait à trouver que la plai-
« santerie était forte. Madame de Grammont,
« pour dissiper le nuage, n'insista pas sur
« cette dernière réponse, et se contenta de
« dire, du ton le plus léger : *Vous verrez*
« *qu'il ne me laissera pas seulement un confes-*
« *seur.* — *Non, madame, vous n'en aurez pas,*
« *ni personne. Le dernier supplicié, qui en*
« *aura un par grâce, sera...* »

« Il s'arrêta un moment. « Eh bien! quel
« est donc l'heureux mortel qui aura cette
« prérogative? — C'est la seule qui lui res-
« tera : et ce *sera le roi de France.* »

« Le maître de la maison se leva brusque-
ment, et tout le monde avec lui. Il alla vers M. Cazotte, et lui dit avec un ton pénétré : « Mon cher M. Cazotte, c'est assez faire durer
« cette facétie lugubre; vous la poussez trop
« loin, et jusqu'à compromettre la société où
« vous êtes, et vous-même. » Cazotte ne ré-
pondit rien, et se disposait à se retirer, quand Mme de Grammont, qui voulait toujours évi-
ter le sérieux et ramener la gaîté, s'avança vers lui : « M. le prophète, qui nous dites
« à tous notre bonne aventure, *vous ne nous*
« *dites rien de la vôtre.* » Il fut quelque temps en silence et les yeux baissés. « Madame, avez-
« vous lu le siége de Jérusalem dans *Josèphe?*
« — Oh! sans doute, qui est-ce qui n'a pas lu
« cela; mais faites comme si je ne l'avais pas

« lu.—Eh bien, madame, pendant ce siége un « homme fit sept jours de suite le tour des « remparts, à la vue des assiégeants et des « assiégés, criant incessamment d'une voix « sinistre et tonnante : *Malheur à Jérusalem ! « malheur à Jérusalem !* et dans ce moment, « une pierre énorme lancée par les machines « ennemies l'atteignit et le mit en pièces.»

« Et après sa réponse, Cazotte fit sa révérence et sortit. »

Cazotte, qui devait acquérir beaucoup plus de célébrité par le dévouement de sa fille que par ses productions littéraires, s'était cependant acquis un certain renom par la publication de son *Diable amoureux*, ouvrage dans lequel il avait inséré maintes allusions plaisantes aux mystères des cabalistes et des illuminés. Ceux-ci, prenant l'auteur pour un adepte, l'invitèrent à participer à leurs travaux, et il accepta par pure curiosité; mais bientôt les visions de Swedemborg, de Pasqualis, et des expériences de physique amusante auxquelles il ne comprenait rien, lui tournèrent la tête, qu'il n'avait pas forte, et le firent devenir tout de bon illuminé. Devenu aussi par là même un objet de curiosité, et parfois de raillerie, pour la séquelle philosophique, qu'il ne cessait de hanter et où il était toujours bien venu, à cause de son incrédulité, il s'y posa sérieusement en prophète. Quand nous parlons d'incrédulité, il faut restreindre ce mot à l'Evangile, car il s'était fait croyant de toute autre chose, même des choses incroyables. Au surplus, c'était la manie du temps, ou le travers de l'époque, suivant le nom qu'on voudra donner.

Emprisonné en 1792, il allait périr sous le fer des assassins dans la journée du 3 septembre, lorsque sa fille, la généreuse Elisabeth, se jeta au-devant, en s'écriant : Vous n'arriverez au cœur de mon père qu'après avoir percé le mien. Cette action sauva la vie du vieillard, mais il fut repris trois ou quatre jours après, et subit le dernier supplice le 25 du même mois. On prétend qu'il l'avait annoncé dès le moment de sa délivrance, et que, sous l'impression de cette fatale croyance, il n'avait eu recours à aucunes précautions pour se préserver.

Quant à la prophétie que nous venons de rapporter, il n'existait plus aucuns témoins au moment où elle fut mise au jour par les éditeurs des œuvres posthumes de La Harpe, et Deleuze, qui a voulu la réhabiliter dans son *Mémoire sur la faculté de Prévision*, n'a rien dit de satisfaisant, ni apporté aucune preuve discutable. Toutefois, il paraît certain qu'elle était répandue dès le temps du Directoire, c'est-à-dire peu après les événements, mais enfin après, ce qui lui ôte toute valeur, ou du moins ne lui en donne aucune.

Peut-être est-elle vraie en principe ; la révolution et ses excès étaient si faciles à prévoir alors, et si bien annoncés par tout le monde, que la manière de s'exprimer n'était plus qu'une question de forme; mais nous ne croyons pas aux détails.

Cazotte, pouvait bien, sans être aucunement prophète, parler comme le P. Beauregard du haut de la chaire, comme l'auteur des vers sur l'église de Sainte-Geneviève, comme les auteurs de la *Turgotine*, comme Cagliostro dans sa lettre de Londres, et tant d'autres qui n'étaient pas plus prophètes que lui.

CENTURION (Guérison miraculeuse de son serviteur). Parmi les guérisons miraculeuses opérées par Jésus-Christ pendant sa vie mortelle, celle du serviteur du centurion de Capharnaüm n'est ni une des moins merveilleuses, ni une des moins touchantes. Nous la rapporterons dans toute la simplicité du récit de l'évangéliste saint Luc : « Lorsque Jésus eut terminé les instructions qu'il s'était proposé d'adresser au peuple, il entra à Capharnaüm. Or il y avait un centurion dont le serviteur était malade à la mort, et ce serviteur lui était cher ; quand il fut informé de la présence de Jésus, il lui députa les anciens du peuple juif, pour le prier de venir et de guérir son serviteur. Lorsque ceux-ci furent en présence de Jésus, ils le sollicitèrent avec instance, en disant : Il est digne que vous lui accordiez cette grâce, car il aime notre nation, et il nous a fait construire lui-même une synagogue. Jésus s'en alla donc avec eux ; or quand il fut bientôt arrivé à la maison, le centurion envoya ses amis au-devant de lui pour lui dire : Seigneur, ne vous empressez pas, car je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, et je ne me suis pas jugé digne d'aller moi-même près de vous; dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri ; car je ne suis qu'un subalterne, quoique je commande à des soldats : (et c'est ainsi que) je dis à celui-ci : Allez, et il va ; à celui-là : Venez, et il vient ; à mon serviteur : Faites ceci, et il le fait. Ce que Jésus entendant, il en fut ravi d'admiration, et il se retourna et dit à la foule qui le suivait : Je vous le dis en vérité, je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël. Lorsque ceux qui avaient été envoyés furent de retour à la maison, ils trouvèrent guéri le serviteur qui avait été malade (1). »

Il n'y a place pour aucune remarque

(1) Cum autem implesset omnia verba sua in aures plebis, intravit Capharnaum. Centurionis autem cujusdam servus male habens, erat moriturus : qui illi erat pretiosus. Et cum audisset de Jesu, misit ad eum seniores Judæorum, rogans eum ut veniret, et salvaret servum ejus. At illi cum venissent ad Jesum, rogabant eum sollicite, dicentes ei : Quia dignus est ut hoc illi præstes. Diligit enim gentem nostram, et synagogam ipse ædificavit nobis. Jesus autem ibat cum illis. Et cum jam non longe esset a domo, misit ad eum centurio amicos, dicens : Domine, noli vexari : Non enim sum dignus ut sub tectum meum intres. Propter quod et meipsum non sum dignum arbitratus ut venirem ad te : sed dic verbo, et sanabitur puer meus. Nam et ego homo sum sub potestate constitutus habens sub me milites : et dico huic : Vade, et vadit; et alio : Veni, et venit ; et servo meo : Fac hoc, et facit. Quo audito Jesus miratus est : et conversus sequentibus se turbis dixit : Amen dico vobis, nec in Israël tantam fidem inveni. Et reversi qui missi fuerant domum, invenerunt servum, qui languerat, sanum (*Luc.* III, 1-10).

après un tel récit. La naïveté en affirme la véracité, celui qui le rapporte le tient de ceux qui en furent les témoins oculaires, et il le raconte devant ceux qui assistèrent à son accomplissement, amis et ennemis. D'ailleurs, rien n'était plus facile à constater, puisqu'il dut avoir une grande publicité.

Saint Matthieu, témoin oculaire, en relate la principale partie absolument dans les mêmes termes ; seulement il parle comme si le centurion était venu en personne adresser à Jésus-Christ son humble prière. Cette légère variante prouve mieux la vérité du récit qu'une attention servile aux moindres détails, car elle montre qu'il n'y a pas eu collusion entre les deux historiens.

CHAMP DU SANG ou HACELDAMA. Le prophète Zacharie avait écrit au chapitre XI de ses prophéties ce qui suit : « J'ai dit aux pasteurs de mon troupeau : Si vous le jugez bon, réglez mon salaire ; sinon tenez-vous tranquilles ; et ils l'ont fixé à trente pièces d'argent. Et le Seigneur m'a ordonné de jeter au statuaire ce beau salaire auquel j'ai été apprécié. J'ai donc pris les trente pièces d'argent, et je les ai jetées dans le temple du Seigneur, à l'intention du statuaire (1). »

On ne pourra douter de l'intention et du sens prophétique de ces paroles, si on vient à les rapprocher des suivantes de saint Matthieu, qui a indiqué lui-même ce rapprochement : « Judas, après avoir livré Jésus, voyant qu'il était condamné, se repentit, et rapporta les trente pièces d'argent aux princes des prêtres et aux anciens ; il leur dit : J'ai péché en livrant le sang du juste ; mais ils lui répondirent : Cela ne nous regarde pas, c'est votre affaire. Il jeta l'argent dans le temple, se retira, et alla se pendre. Cependant les princes des prêtres l'ayant ramassé, se dirent : Il ne nous est pas permis de mettre cet argent dans le trésor, parce que c'est le prix du sang. Après avoir tenu conseil, ils en achetèrent le champ d'un potier, pour la sépulture des étrangers, et par suite ce champ prit le nom de Haceldama, ou Champ du Sang, qu'il a conservé jusqu'à ce jour (2). »

(1) Et tuli virgam meam, quæ vocabatur Decus, et abscidi eam, ut irritum facerem fœdus meum, quod percussi cum omnibus populis. Et in irritum deductum est in die illa ; et cognoverunt sic pauperes gregis, qui custodiunt mihi, quia verbum Domini est. Et dixi ad eos : Si bonum est in oculis vestris, afferte mercedem meam ; et si non, quiescite. Et appenderunt mercedem meam triginta argenteos. Et dixit Dominus ad me : Projice illud ad statuarium, decorum pretium, quo appretiatus sum ab eis. Et tuli triginta argenteos, et projeci illos in domum Domini ad statuarium (*Zach.* XI, 10-13).

(2) Tunc videns Judas, qui eum tradidit, quod damnatus esset, pœnitentia ductus, retulit triginta argenteos principibus sacerdotum, et senioribus, dicens : Peccavi, tradens sanguinem justum. At illi dixerunt : Quid ad nos ? tu videris. Et projectis argenteis in templo, recessit ; et abiens laqueo se suspendit. Principes autem sacerdotum, acceptis argenteis, dixerunt : Non licet eos mittere in corbonam : quia pretium sanguinis est. Consilio autem inito, emerunt ex illis agrum figuli in sepulturam peregrinorum. Propter hoc vocatus est ager ille, Haceldama, hoc est, ager sanguinis, usque in hodiernum diem. Tunc impletum est quod dictum est per Jeremiam * prophetam dicentem : Et acceperunt triginta argenteos pretium appretiati, quem appretiaverunt a filiis Israel : Et dederunt eos in agrum figuli, sicut constituit mihi Dominus (*Matth.* XXVII, 3-10).

* Le mot *Jeremiam* s'est glissé dans le texte de saint Matthieu pour celui de *Zachariam*, par quelque erreur de copiste.

Saint Matthieu écrivait ces choses dans la Judée même, environ huit ans après les événements ; on ne peut donc suspecter la vérité de son récit. Saint Pierre les rappelait dans les mêmes termes aux nouveaux convertis six semaines après la résurrection du Sauveur, suivant le récit de l'évangéliste saint Luc, au premier chapitre du livre des *Actes*.

Le Champ du Sang, ce monument irrécusable d'une affreuse trahison et de la véracité des prophètes, n'a jamais été perdu de vue parmi les chrétiens. On le montrait aux pèlerins du temps de saint Jérôme. Durant le moyen âge, il servait de sépulture aux étrangers, destination toute évangélique ; on y éleva même un hôpital en faveur des pèlerins indigents de la nation franque. Il appartint aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, puis aux Grecs et aux Arméniens. Ceux-ci ont renoncé depuis environ cinquante ans à y donner la sépulture aux pèlerins de leur nation, à cause du prix élevé auquel ils étaient obligés d'acheter ce privilége. (*Voy.* Poujoulat, *Corresp. d'Orient*, let. 118e.)

CHANAAN (maudit de Dieu). Cham ayant manqué de respect à son père, de la manière que chacun sait, Noé le maudit dans la personne de Chanaan, son fils aîné. Nous nous abstiendrons de rechercher les motifs de cette funeste préférence ; l'Ecriture nous les laisse ignorer ; et tout ce qu'on a dit pour l'expliquer, se résume en des suppositions contradictoires. L'opinion la plus ancienne et la plus commune, est que la race nègre descend directement de Chanaan, et que la malédiction se reconnaît en elle à la couleur de son épiderme, à l'idiotisme dont elle semble frappée, et enfin à l'esclavage auquel elle est asservie de la part des races blanches ; mais aucune de ces raisons n'est valable. Et d'abord, quant à la couleur, elle provient de causes physiques, dont la chaleur du climat est la principale. Il n'est pas besoin d'être un grand géographe pour savoir que la couleur de l'épiderme va en se graduant par des nuances de plus en plus foncées, depuis les deux pôles jusqu'à la ligne équatoriale, et qu'une fois la couleur noire acquise, elle ne se perd plus, en quelque lieu que la famille qui en est atteinte transfère son séjour. Ensuite, il est vrai que les races nègres le cèdent de beaucoup aux autres en intelligence ; mais ce défaut n'est pas irrémédiable, et provient de l'absence de la civilisation. En troisième lieu, l'esclavage des nègres est un fait tout récent, et qui n'a rien d'universel. Le célèbre et généreux missionnaire Barthélemi de Las-Casas y donna lieu après la découverte du Pérou ; voyant périr dans les

mines des milliers de naturels, condamnés par la cupidité espagnole à des travaux trop pénibles pour leur nature faible et débile, il conseilla, par un sentiment d'humanité dont il était loin de prévoir les funestes résultats, d'y substituer des nègres de Guinée, à cause de leur tempérament plus robuste, et de l'accoutumance où ils étaient de supporter une chaleur excessive. Enfin, il y a bien plus d'une race nègre : la Mélanésie en présente déjà plusieurs, fort différentes entre elles de conformation, aussi différentes des nègres des îles de la Sonde, qui sont eux-mêmes si peu semblables aux nègres de Guinée. Par tous ces motifs, il ne faut donc point chercher dans la noirceur de la peau un signe de la malédiction de Chanaan.

Recourir à de telles explications, c'est aller chercher bien loin ce qui est bien près : l'Ecriture sainte en dit assez, pour montrer l'accomplissement de cette malédiction prophétique. Il ne nous semble pas même bien démontré que les paroles de Noé doivent être prises pour un anathème plutôt que pour une prédiction, et que les malheurs de la race de Chanaan en soient l'effet. Ce serait pour elle un second péché originel, et nous dirions volontiers qu'il y en a assez d'un, si cette manière de s'exprimer n'était trop familière.

« Chanaan est maudit, il sera le serviteur des serviteurs de ses frères, dit le fils de Lamech; puis il ajouta : Béni soit le Seigneur, le Dieu de Sem ; que Chanaan soit son serviteur. Que Dieu dilate Japhet, et habite dans les tentes de Sem, et que Chanaan soit son serviteur (1). »

Nous ignorons les événements qui s'accomplirent depuis ce moment jusqu'à celui de l'entrée des Hébreux dans la terre promise, c'est-à-dire l'espace d'environ neuf cents ans, pendant lesquels la malédiction eut bien le temps de produire ses effets. Toutefois, ce n'est pas sans dessein que Moïse la rapporte : le peuple dont il était conducteur allait entrer en possession du pays occupé par les descendants de Chanaan ; or, le Seigneur les avait voués à une destruction complète, à cause de leurs crimes ; il fallait donc encourager les Hébreux à cette œuvre sanglante, dont l'accomplissement était aussi une nécessité politique; car, entraînés comme ils l'étaient par un funeste penchant à l'idolâtrie, il est certain qu'ils n'auraient pu subir pendant longtemps le contact de ces peuples idolâtres, sans leur devenir semblables, et perdre bientôt le type et le caractère d'une nationalité exclusive, qu'il entrait dans les desseins de Dieu de leur conserver.

L'anathème contre les descendants de Chanaan fut prononcé à tant de reprises, et d'une manière si formelle, que les Hébreux n'auraient pu sans crime se dispenser de l'observer :

« Lorsque le Seigneur, votre Dieu, vous aura introduits dans le pays qu'il vous a donné en toute propriété, et qu'il aura humilié devant vous les nations qui l'habitent, les Héthéens, les Gergézéens, les Amorrhéens, les Chananéens, les Phéréséens, les Hévéens et les Jébuséens, sept nations beaucoup plus nombreuses et plus fortes que vous, lorsque le Seigneur, votre Dieu, les aura livrées entre vos mains, détruisez-les jusqu'à extinction. Ne passez point de traités avec elles, et n'en ayez aucune pitié (1). »

« Ne les craignez pas, ajoute ensuite le prophète, parce que le Seigneur votre Dieu, Dieu grand et terrible, est avec vous. Il détruira lui-même ces nations en votre présence, mais peu à peu et successivement, de crainte que les animaux nuisibles ne se multiplient dans un pays resté sans habitants. Le Seigneur vous les abandonnera, et vous les détruirez jusqu'à extinction. Il livrera leurs rois entre vos mains, et vous abolirez leur nom dessous le ciel ; rien ne pourra vous résister ni vous empêcher de les exterminer (2). »

Le prophète répète une troisième fois cette terrible loi : « Quant aux habitants des villes qui sont comprises dans le territoire qui vous est donné, vous n'en laisserez pas vivre un seul ; mais vous passerez tout par les armes, Héthéens, Amorrhéens, Chananéens, Phéréséens, Hévéens, Jébuséens ; tel est l'ordre du Seigneur ; autrement, ils vous enseigneraient leurs propres abominations, celles dont ils se souillent en l'honneur de leurs dieux, et vous irriteriez le Seigneur, votre Dieu (3). »

Chanaan eut onze fils, Sidon, Heth, Jébus, Amorrh, Gergèz, Her, Arac, Sin, Arad, Samar et Amath ; d'eux descendirent les sept peuples qui viennent d'être nommés, les Héthéens, les Gergézéens, les Amor-

(1) Evigilans autem Noe ex vino, cum didicisset quæ fecerat ei filius suus minor, ait : Maledictus Chanaan, servus servorum erit fratribus suis. Dixitque : Benedictus Dominus Deus Sem, sit Chanaan servus ejus. Dilatet Deus Japhet, et habitet in tabernaculis Sem, sitque Chanaan servus ejus (*Gen.* IX, 24-27).

(1) Cum introduxerit te Dominus Deus tuus in terram, quam possessurus ingrederis, et deleverit gentes multas coram te, Hethæum et Gergezæum, et Amorrhæum, Chananæum, et Pheresæum, et Hevæum, et Jebusæum, septem gentes multo majoris numeri quam tu es, et robustiores te ; Tradideritque eas Dominus Deus tuus tibi, percuties eas usque ad internecionem. Non inibis cum eis fœdus, nec misereberis earum (*Deut.* VII, 1, 2).

(2) Non timebis eos, quia Dominus Deus tuus in medio tui est, Deus magnus et terribilis : Ipse consumet nationes has in conspectu tuo paulatim atque per partes. Non poteris eas delere pariter : ne forte multiplicentur contra te bestiæ terræ. Dabitque eos Dominus Deus tuus in conspectu tuo : et interficiet illos donec penitus deleantur. Tradetque reges eorum in manus tuas, et disperdes nomina eorum sub cœlo : nullus poterit resistere tibi, donec conteras eos (*Deut.* V, 21-24).

(3) De his autem civitatibus quæ dabuntur tibi, nullum omnino permittes vivere : Sed interficies in ore gladii, Hethæum videlicet, et Amorrhæum, et Chananæum, Pherezæum, et Hevæum, et Jebusæum, sicut præcepit tibi Dominus Deus tuus : Ne forte doceant vos facere cunctas abominationes quas ipsi operati sunt diis suis, et peccetis in Dominum Deum vestrum (*Deut.* XX, 16-18).

rhéens, les Chananéens, les Phérézéens, les Hévéens et les Jébuséens. Le nom de Chananéens, appliqué ici à l'un d'eux, ne nous semble pas désigner toute la descendance de Chanaan, mais une nation en particulier, formée peut-être de plusieurs familles moins nombreuses que les autres; celui de Phéréséens n'est point patronymique, il veut dire des peuplades nomades. Les Phéréséens se trouvant partout mêlés à la race de Chanaan, on ne peut guère douter qu'ils n'en fissent partie, et leur nom étant sans cesse accolé à celui des Chananéens, il semble en résulter une similitude dans la manière de vivre de ces deux nations, dont on retrouve encore des restes longtemps après que toutes les autres sont détruites. Cela tendrait à établir mieux encore leur vie nomade, car cette seule circonstance put les soustraire au glaive, et les maintenir pendant des siècles dans leur propre pays ou sur ses limites. Ainsi le troisième livre des Rois, au chapitre IX, parle des Chananéens et des Phéréséens, assujettis et rendus tributaires par Salomon. Il est encore fait mention des Phéréséens au temps d'Esdras, après le retour de la captivité; plusieurs Israélites avaient épousé des femmes de cette nation.

Les Héthéens demeuraient au midi de la terre promise, à Hébron et aux environs.

Les Gergézéens paraissent avoir demeuré vers les sources du Jourdain; Josué les relate nommément au nombre des peuples qu'il vainquit, mais sans donner aucuns détails à cet égard (1).

Les Amorrhéens habitaient à l'orient de la mer Morte. C'est sous leurs rois, Séhon et Og, que Moïse fit la conquête de ce pays; il le distribua aux tribus de Ruben et de Gad.

Les Gabaonites et les Sichimites étaient Hévéens. Les Gabaonites surprirent la bonne foi des Juifs, et purent conserver leur vie au prix de la liberté (2). On sait de quelle manière les fils de Jacob avaient traité la ville de Sichem environ trois siècles auparavant (3). On trouve aussi des Hévéens au pied de l'Hermon dans le pays de Maspha. Ils furent vaincus par Josué à Mérom, avec les Amorrhéens, les Héthéens, les Phéréséens et les Jébuséens (4).

Ceux-ci demeuraient dans le pays dont Jérusalem était la capitale. Ils paraissent avoir été les plus belliqueux d'entre les descendants de Chanaan, et c'est à cette circonstance peut-être qu'ils durent leur conservation, car ils demeurèrent indépendants au milieu du pays conquis jusqu'au temps de David. Ce prince les vainquit, fit de leur capitale la sienne propre, et les soumit à un tribut, qu'ils continuèrent de payer jusqu'à la dissolution du royaume de Juda.

Notre intention n'est pas de suivre à travers les siècles l'histoire des enfants de Chanaan; mais nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer les grands revers et les immenses malheurs que cette race, si industrieuse, si active et si entreprenante, eut à subir, non-seulement en Palestine, de la part des Juifs, mais en Egypte, à Tyr, à Sidon, à Carthage. Il semble qu'une déplorable fatalité, ou plutôt une providence sans cesse irritée, l'ait partout poursuivie. Dans les siècles anciens, aucune histoire n'est plus glorieuse, peut-être, mais en même temps plus lamentable que celle des Phéniciens. Est-ce une conséquence de la malédiction dont leur père fut frappé? On ne saurait le dire sans témérité, puisque Dieu n'a pas jugé à propos de révéler ses desseins à cet égard; mais le fait n'en est pas moins digne d'attention.

(1) Josue XXIV, 11.
(2) Josue IX, 3.
(3) Gen. XXXIV, 1.
(4) Josue XI, 3.

CHARPY. Rien ne fit tant d'éclat sur la fin du XVII^e siècle, que les révélations de la Charpy, fameuse extatique de Troyes, qui prophétisait l'avenir, et multipliait les miracles. L'Europe retentit des merveilles qu'on en disait. Elle avait des extases et des visions; elle savait le passé, le présent et l'avenir; elle découvrait à ceux qui venaient la visiter du plus loin leurs aventures et les hasards de la route. On accourut en effet pour la voir de toutes les provinces de France, on y vint du fond de l'Italie, de l'Allemagne et des contrées les plus éloignées. Des hommes de tous les états, des docteurs, des évêques, des cardinaux en furent la dupe. La fascination durait depuis environ dix ans, quand un nouveau curé, plus attentif et moins crédule, approfondit le mystère. La fourbe, confondue par ses soins, fut enfermée pour le reste de ses jours.

CHIROMANCIE, art de prophétiser l'avenir par l'inspection de la main.

En regardant à la main d'un homme assez avancé en âge pour exercer un métier ou une industrie, on peut facilement deviner son métier ou son industrie. En considérant la conformation des mains d'un enfant, on peut aussi prévoir assez facilement le métier pour lequel il aura le plus d'aptitude. Ce sont peut-être ces observations qui ont servi de base à l'art futile de la chiromancie.

Quoi qu'il en soit, la chiromancie remonte aux temps les plus reculés. L'auteur du livre de *Job* semble y faire allusion dans le passage suivant: « Dieu dépose des signes dans la main des hommes, pour que chacun y reconnaisse ses œuvres; *Deus... in manu omnium hominum signat, ut noverint singuli opera sua* (*Job.* XXXVII, 7). » Salomon dit aussi que l'homme a dans sa main droite la longueur de sa vie, les richesses et la gloire dans sa main gauche (*Prov.* III, 16). On cite parmi les Grecs un certain Helenus, de Syracuse, et le poëte Eumolpus, comme ayant traité très-anciennement de l'art de deviner par l'inspection des mains. Aristote en parle au cinquième chapitre du premier livre de son *Histoire des animaux*: c'est un signe de longue vie, dit-il, « lorsqu'une des deux lignes qui traversent la main est fortement marquée, et en occupe toute la

largeur; » mais il borne ses observations à quelques faits particuliers, qu'il considère au point de vue de l'histoire naturelle, et qu'il cherche à rattacher à l'économie générale de la structure du corps humain. Artémidore d'Ephèse a écrit sur la chiromancie un traité spécial. On sait trop bien que cet art fut cultivé par les Romains, pour qu'il soit nécessaire d'insister sur ce point.

« Il paraît assez que ce furent les Arabes qui conservèrent, en faveur des Occidentaux, la science de la chiromancie au moyen âge. On croit aussi que ce sont eux qui l'unirent à l'astrologie, ou plutôt qui en firent une dépendance. Il n'est pas facile de saisir d'abord les rapports qui existent entre la main et le firmament; mais si on vient à considérer que l'astrologie fut longtemps la science par excellence, la clef de voûte de tout l'édifice des connaissances humaines, et que les astres étaient censés exercer une influence active sur chaque partie du corps humain, on se rendra compte plus aisément de la subordination dans laquelle la chiromancie dut se trouver par rapport à l'astrologie.

« Nous ne suivrons pas l'art dans tous ses développements; nous tracerons rapidement un tableau de ses principes les plus importants, tels qu'ils étaient admis aux XIV^e^ et XV^e^ siècles, époque à laquelle il avait atteint ses dernières limites, sans tenir compte de certaines divergences d'opinions sur les premiers éléments de la science. Ceux-ci consultaient la main droite, ceux-là la main gauche; les uns établissaient une différence de main entre ceux qui étaient nés le jour, et ceux qui étaient nés la nuit; les autres donnaient à Vénus ou à Mars une portion de la main, que leurs confrères attribuaient à Jupiter ou à Saturne. Pour nous qui n'avons rien à démêler dans ces discussions, et qui ne faisons aucune différence entre les mains par rapport à la divination, nous suivrons les principes généraux le plus communément admis.

« L'attention du chiromancien doit se porter d'abord sur la forme de la main. Une grosse main annonce un esprit bouché; une main allongée dénote l'homme adroit. Des doigts en fuseau indiquent peu d'esprit; des doigts qui s'inclinent vers la paume de la main sont le signe d'une conception lente et de la fourberie; si, au contraire, ils se redressent et se renversent, c'est un heureux indice. Des doigts d'égale grosseur dans toute leur longueur n'annoncent rien de mauvais, cependant il vaudrait mieux qu'ils fussent un peu renflés vers le milieu.

« Après ces observations préliminaires, il faut considérer successivement chacune des parties de la main, et premièrement les diverses lignes qui la traversent. On nomme *restreinte*, ou *rascette*, celle qui se trouve au poignet; en d'autres termes, celle qui marque la séparation de la main et du bras; ligne *vitale* et ligne du cœur, celle qui commence entre le pouce et l'index, et va tomber perpendiculairement sur la rascette; *moyenne naturelle* et ligne du cerveau, celle qui, partant du même point, entre le pouce et l'index, traverse la main dans le sens de sa largeur. La ligne vitale et la moyenne forment un triangle avec une troisième, souvent peu apparente, qui part de la restreinte, au point d'arrivée de la ligne vitale, et traverse la main dans sa longueur, perpendiculairement à la moyenne. Celle-ci se nomme *tabellaire*, hépatique et ligne du foie. Entre la moyenne et la naissance des doigts, parallèlement à la moyenne, se trouve la ligne mensale, nommée encore ligne de fortune. Elle est le plus souvent peu apparente. On nomme *saturnine*, ou de prospérité, celle qui s'élève de la rascette vers le médius, ou entre le médius et l'index; *voie lactée*, celle qui s'élève de la rascette vers le doigt auriculaire; *ceinture de Vénus*, celle qui, naissant entre le pouce et l'index, se termine entre le doigt auriculaire et le doigt annulaire. Ce sont là les huit lignes principales de la main, et celles sur lesquelles roulent les observations les plus importantes. Les lignes formées par les articulations des doigts sont en second ordre, et en troisième toutes les autres, quelle que soit leur direction.

« Si la rascette est nettement marquée, si sa couleur est vive, c'est le signe d'une bonne complexion; si elle est livide, peu marquée, si elle s'arrête brusquement, c'est l'indice d'une complexion délicate ou débile, d'un défaut dans l'organisation, et le pronostic des apoplexies, des paralysies, du tremblement des membres.

« Si la ligne de vie est longue, régulière, luisante, c'est la marque de la santé et de la longueur de la vie. Si elle est faiblement tracée, de couleur pâle; si elle est courte, croisée de petites lignes, cela annonce la brièveté de la vie, peu de santé et de bonheur; l'indigence, des contradictions, des mécomptes, des chagrins et toutes sortes de traverses.

« De laquelle chose si aucvn ueut sçauoir « de novs la raison, novs luy respondrons « que le sang qui donne force av cuer, et « lequel avcuns ont cuidé estre le siege de « l'asme, luy administre celle chose. Toutes « et quantes fois que le sang habonde en « l'homme, elle sera rovge et resplandis- « sante, et av contraire pasle et comme « mvertrie, retirant à covleur de plomb, « alors que celuy sang luy favdra, » dit Anthoine Dumoulin dans sa *Vraie et parfaite Chiromancie*. On le voit, la raison est démonstrative, et il n'y a rien à répondre à une telle *response*.

« Si cette ligne est fine et d'une couleur vive, si elle se rapproche de la moyenne, cela signifie que la personne est « de bon « conseil, de subtil entendement, de grand et « royal courage. » Si elle est tracée profondément, de couleur variée, marquée de points rouges, livides ou violets, elle indique un homme méchant, fin, cauteleux, envieux, vantard, jaloux, orgueilleux. Si elle est tracée plus profondément qu'il ne con-

vient et d'une couleur éclatante, elle dénote un homme trompeur; si elle est livide, c'est la marque de l'irascibilité. Si elle est alternativement de couleur rouge et plombée, elle indique un homme inconstant et querelleur. Si elle est rouge du côté de la restreinte, elle annonce la cruauté. Si elle devient fourchue vers le sommet du triangle, elle dénote le vagabond, le merveilleux. Si elle tournoie, c'est un signe de lâcheté.

« Toute ligne qui coupe à angle droit la ligne de vie est d'un funeste augure. Si c'est en la main d'une femme, c'est un signe indicateur du relâchement des mœurs, et d'une méchanceté qui pourrait aboutir au dernier supplice. Si la ligne de vie projette des rameaux du côté du pouce, c'est l'annonce d'une mort prochaine; du côté de la moyenne, c'est l'annonce de richesses et d'honneurs; du côté de la restreinte, cela signifie indigence, délaissement, amis infidèles.

« Ces mêmes branches, suivant qu'elles sont longues ou courtes, droites ou courbées, anguleuses en dessus ou en dessous, indiquent des choses différentes. Tous les linéaments de la main sont susceptibles de la même variété d'accidents. Si l'on y ajoute les croix, les lettres de l'alphabet formées par la rencontre des plis, les points noirs, blancs, rouges, pâles, en nombre pair ou impair, disposés en forme d'arc, de cercle, de triangle, de quadrilatère, etc., on comprendra que la science de la chiromancie est trop vaste pour que nous puissions en donner un aperçu complet, ou même entrer dans de plus grands détails. Nous nous contenterons donc de dire que la ligne moyenne, en rapport direct avec le cerveau, révèle toutes les maladies et tous les accidents qui ont leur source dans cet organe, ainsi que les biens et les maux qui doivent résulter de son état moral. La ligne hépatique, en relation avec le foie et l'estomac, est le livre dans lequel on peut lire tout ce qui est relatif à ces deux organes, tant au moral qu'au physique. La ligne mensale est principalement relative aux maladies qui proviennent de causes extérieures. La ligne saturnine, fortement marquée, accuse les hommes durs et austères; la voie lactée, les voluptueux, inconstants dans leurs affections; la ceinture de Vénus, les débauchés. Mais ces trois dernières rentrent plus spécialement dans la chiromancie astrologique.

« De tout cela il résulte, en morale, le fatalisme le plus désespérant. L'homme n'est plus l'arbitre de sa volonté, il n'est plus l'artisan de ses biens et de ses maux, il cesse d'être responsable de ses actes. Si son histoire est écrite dans sa main dès avant de naître, il n'a plus d'autres fonctions à remplir ici-bas que de regarder passer le temps, et il doit considérer tout ce qui lui arrive et tout ce qu'il fait comme un bruit lointain dont il n'est que l'écho. Mais continuons.

« Chacune des lignes principales peut être accompagnée d'une ou deux autres lignes parallèles; celles-ci tempèrent ou augmentent la signification de la première. On les nomme *Jumelles*, et on dit en style de chiromancie, la sœur de la ligne de vie, la sœur de la restreinte.

« L'étude des lignes de la main, déjà si compliquée par le croisement de tant de plis de l'épiderme, et par les accidents dont il se trouve accompagné, serait imparfaite, si on n'y joignait celle des quatre parties principales de la main, qui sont la table, depuis la naissance des doigts jusqu'à la moyenne; la percussion, depuis la ligne hépatique et en dessous; le triangle et le mont du pouce.

« L'étude des doigts ne présente pas moins de détails, de difficultés, et n'a pas moins d'importance aux yeux du véritable savant, qui tient à l'honneur de son art.

« Tout ceci n'est cependant que de la petite chiromancie; une branche tout au plus de la physiognomonie; c'est l'*a b c* du métier, le péristyle du temple. Pour entrer dans le sanctuaire, il faut s'élever jusqu'à l'astrologie.

« Il existe à la naissance des doigts des éminences plus ou moins prononcées; chacune est sous l'influence d'une planète, influence qui est elle-même plus ou moins grande, suivant l'état de la partie sur laquelle l'astre exerce son domaine. Les gens du peuple parlent donc sans le savoir un langage grammatical et sensé, lorsque, présentant la main au chiromancien, ils lui demandent de *lire leur planète*.

« Cardan et quelques autres écrivains attribuent le mont du pouce à Mars; mais tous les bons auteurs conviennent qu'il appartient à Vénus. On y trouve des indices positifs de luxure, de libertinage, de richesses, d'honneurs, de maladie, de mort, de pendaison.

« Jupiter est au mont de l'index; influence ordinairement heureuse, mais, selon les cas, indices de blessures à la tête, de douleurs d'entrailles, de mort violente, et, par compensation, d'honneurs, de profits, d'héritages; de bénignité, de sobriété, d'éloquence sans affectation, d'une voix suave et forte.

« Saturne est au médius. On y connaît la fécondité ou la stérilité des époux. On peut même y voir si une femme aura un fils qui deviendra prêtre. On y lit sagesse, prévoyance, discrétion, aménité, voix sonore mais désagréable.

« La base du doigt annulaire appartient au soleil. Esprit délié, changements dans la vie, succès dans le monde, noblesse, franchise, bonheur, gloire, voix douce et musicale.

« Tous les monts du doigt auriculaire sont à Mercure; riches mariages, vol, mensonge, supercheries et autres attributs du dieu; science, beauté, voilà ce qu'on y trouve à un degré plus ou moins grand.

« La lune tient sous son influence la percussion de la main; maladies du foie, de l'estomac, spasmes, inquiétudes, constipation, péripneumonie, phthisie, toux, féti-

dité de la bouche, épilepsie, paralysie, goutte; subtilité de l'esprit, inconstance et paresse, tels sont les biens et les maux dont on y reconnaît les signes indicateurs.

« Mars domine au centre du triangle, dans lequel on lit ce qui est relatif aux attributs de ce dieu : audace, impiété, violence, rapacité, adultère, cruauté, mensonge, voix criarde, haine et vengeance.

« Quand la montagne de Vénus est douce, unie, sans rides, c'est l'indice d'un heureux tempérament; si elle est ornée d'une petite ligne voisine de la ligne de vie, c'est le signe d'un tempérament voluptueux, et le présage des richesses. Si des lignes semblables se voient auprès du pli du pouce, elles annoncent une jeunesse riche et une vieillesse misérable. Si cette montagne est chargée de lignes qui se dirigent perpendiculairement à la ligne de vie, c'est le signe d'une douce aisance, qui doit durer jusqu'à la mort; si elles se prolongent vers l'extrémité du pouce, elles présagent un ou plusieurs grands héritages; mais si elles sont brisées par des lignes transversales, c'est le pronostic de voyages périlleux. Lorsque la racine du pouce est marquée de points ou d'étoiles, c'est de la joie, des succès; si on y voit des croix, c'est le signe de la dévotion.

« Toutes les autres montagnes sont susceptibles de remarques analogues; nous n'en consignerons plus qu'une seule : Si la jointure voisine de l'ongle, à l'index, est doucement pliée, et convenablement colorée, la personne sera douée d'une humeur affable et d'une voix sonore; elle aura les deux incisives du haut de la mâchoire remarquablement larges, sans que sa beauté en soit diminuée.

« Croirait-on que cette science, si vaine en apparence comme en réalité, est fondée en partie sur l'observation? Jean de Indagine, ayant regardé à la main d'un supplicié, y trouva sur le mont du pouce une croix très-apparente; il en conclut que c'était le signe de la pendaison; mais ensuite ne l'ayant pas trouvée dans une pareille occasion, il abandonna cette idée. Ayant remarqué dans sa main à lui-même certaines protubérances verruqueuses, et étant tombé peu après la face dans le feu, ce dont il faillit perdre la vue, il en conclut, et ne changea pas d'avis depuis, que ces verrues annonçaient une maladie des yeux qui pouvait aboutir à la cécité.

« C'est ainsi que, partis de principes faux, et appuyés sur des observations superficielles, les chiromanciens élevèrent le plus fantastique de tous les édifices. Cependant nous n'oserions affirmer que de tant d'auteurs qui écrivirent sur cette science et sur les sciences occultes en général, beaucoup aient eu foi dans leur art; il est probable, au contraire, que le plus grand nombre n'attachèrent d'autre importance à leurs ouvrages que celle de se faire un nom, ou de gagner de l'argent, en offrant à la curiosité de leurs contemporains un aliment qui était selon le goût du temps.

« Ne censurons pas ce goût avec trop de sévérité; notre époque a aussi de nombreux travers. Il est aujourd'hui certains genres de littérature qui ne nous feront pas honneur aux yeux de la postérité. On ne tardera peut-être pas à se demander comment, dans un siècle qui se croyait si éclairé, si philosophique et si sage, tant de lecteurs se complurent à ce qui était si frivole, si faux, si horrible ou si sale. »

(*Voy.* notre *Hist. de la Magie*, ch. IV, n° 4.)

COGNÉE *qui surnage.* La simplicité de la foi, dans ceux qui demandent à Dieu des faveurs, a souvent été une raison suffisante pour obtenir des miracles. Le fait suivant en est un exemple mémorable; nous le relaterons dans toute sa naïve simplicité.

« Un jour les enfants des prophètes dirent à Elisée : Voilà que la maison que nous habitons avec vous est devenue trop petite pour tous; allons au bord du Jourdain, que chacun y coupe un madrier dans la forêt, et nous nous y construirons une habitation. Il dit : Allez. Un d'eux reprit : Est-ce que vous ne viendrez pas avec vos serviteurs? Il répondit : J'irai; et il alla avec eux. Quand ils furent arrivés au Jourdain, ils coupèrent des arbres. Or, il arriva à l'un d'eux en coupant un madrier, de voir tomber dans l'eau le fer de sa cognée; il s'écria : Hélas! hélas! hélas! mon Seigneur! et encore l'avais-je empruntée! Mais l'homme de Dieu dit : Où est-elle tombée? Celui-ci lui montra le lieu. L'homme de Dieu coupa un morceau de bois, et l'y jeta; le fer revint sur l'eau. Il dit : Prenez; le premier étendit la main et prit (1). »

Ce miracle n'a rien de plus incroyable que tous ceux qui se lisent dans la vie d'Elisée, si remplie de miracles de toutes sortes. Raconté avec tant de simplicité, si peu de prétentions, et, pour ainsi dire en passant, la pensée d'élever un doute ne vient pas à l'esprit.

Mais le laconisme même du récit nous semble fournir une précieuse indication sur les mœurs de ces cénobites de la religion juive qu'on appelait prophètes, et fils de prophètes : l'obéissance et le silence devaient y entrer comme un des principaux éléments. Il nous semble voir une compagnie de ces chartreux de nos jours, vêtus de bure,

(1) Dixerunt autem filii prophetarum ad Eliseum : Ecce locus, in quo habitamus coram te, angustus est nobis. Eamus usque ad Jordanem, et tollant singuli de silva materias singulas, et ædificemus nobis ibi locum ad habitandum. Qui dixit : Ite. Et ait unus ex illis : Veni ergo et tu cum servis tuis. Respondit : Ego veniam. Et abiit cum eis. Cumque venissent ad Jordanem, cædebant ligna. Accidit autem, ut cum unus materiam succidisset, caderet ferrum securis in aquam : exclamavitque ille, et ait : Heu! heu! heu! Domine mi; et hoc ipsum mutuo acceperam. Dixit autem homo Dei : Ubi cecidit? At ille monstravit ei locum. Præcidit ergo lignum, et misit illuc; natavitque ferrum, et ait : Tolle. Qui extendit manum, et tulit illud (*IV Reg.* VI, 1-7).

comme les prophètes, travaillant silencieusement à défricher un bois sous l'inspection d'un supérieur qui commande par monosyllabes, quand le geste ne suffit pas, et auquel on s'adresse par signes. Les merveilles et les prodiges dont la foi humble et soumise et l'obéissance muette de ces pieux cénobites a été récompensée depuis les premiers siècles de leur existence, ne sont pas tous mis en écrit. Le monde ignore tout cela; mais qu'en ferait-il, s'il le savait? Les miracles le toucheraient peu, et la vertu lui semblerait bien austère.

COLONNE DE FEU ET DE NUAGES. Lorsque les Israélites sortirent de l'Egypte, Dieu lui-même se fit leur conducteur pendant le voyage. Une colonne de nuages vint se placer à l'avant-garde, pour diriger la marche. La nuit, elle prit position entre les deux armées, tant que celle des Egyptiens marcha à la poursuite des enfants de Jacob, et se changea en une lumière salutaire pour ceux-ci, et en ténèbres épaisses pour ceux-là. Pendant les quarante années qui suivirent, elle ne cessa de protéger ainsi le camp d'Israël, se portant d'un lieu à un autre, ou s'arrêtant, suivant que les accidents de la route rendaient le repos ou la marche nécessaire pour les émigrants.

Après la construction de l'arche d'alliance et du tabernacle, la colonne de nuages et de lumière enveloppa tellement ces symboles sacrés, que les prêtres furent longtemps sans pouvoir entrer ni sortir, pour l'accomplissement de leur saint ministère. Dieu prenait ainsi possession des objets les plus augustes qui eussent jamais servi d'intermédiaire entre lui et les hommes, et les consacrait d'une manière sensible. Il devait en être de même au jour de la dédicace du temple de Salomon.

Pendant toute la durée du séjour des Hébreux dans le désert, Moïse entra souvent dans la colonne de nuages, pour y converser avec le Seigneur. Le récit du livre de l'Exode est d'une si belle et si touchante naïveté à cet égard, que nous ne devons pas l'omettre : « Lorsque Moïse se rendait au tabernacle, tout le peuple se plaçait à l'entrée de ses pavillons, et chacun le suivait des yeux, jusqu'à ce qu'il fût entré dans la tente sacrée; et lorsqu'il y était entré, la colonne de nuages descendait, se posait devant la porte, et parlait à Moïse. Lorsque la colonne de nuages s'était ainsi abaissée devant la porte du tabernacle, les Israélites eux-mêmes, debout à l'ouverture de leurs tentes, adoraient en silence; et le Seigneur parlait à Moïse face à face, comme un homme converse avec son ami (1). »

(1) Cumque egrederetur Moyses ad tabernaculum, surgebat universa plebs, et stabat unusquisque in ostio papilionis sui, aspiciebantque tergum Moysi, donec ingrederetur tentorium. Ingresso autem illo tabernaculum fœderis, descendebat columna nubis, et stabat ad ostium, loquebaturque cum Moyse. Cernentibus universis quod columna nubis staret ad ostium tabernaculi, stabantque ipsi, et adorabant per fores tabernaculorum suorum. Loquebatur autem Dominus ad Moysen facie ad faciem, sicut solet loqui homo ad amicum suum. Cumque ille reverteretur in castra, minister ejus Josue filius Nun, puer, non recedebat de tabernaculo (*Exod.* XXXIII, 8-11).

L'historien sacré qui rapporte ces prodiges en fait le récit devant ceux-là mêmes qui en étaient les témoins, et qui ont transmis à leurs descendants le devoir d'en attester la vérité à toutes les générations jusqu'à la fin du monde, devoir dont ils s'acquittent depuis quatre mille ans; il est donc impossible à tout homme de bonne foi, même au seul point de vue de l'histoire, d'en suspecter l'authenticité (1).

Voici de quelle manière un des derniers représentants du vieux et ridicule voltairianisme (2), travestit ces faits, si éminemment poétiques et divins : « En lui promettant une riche part dans les biens que Dieu doit donner à son peuple, Moïse décide le Madianite Hobab à s'unir à la marche des Israélites : « Ne nous abandonne pas, lui dit-il; tu sais dans quels « lieux du désert il nous est avantageux de « camper; viens et tu seras notre guide. » Sa marche ainsi réglée, est ouverte par l'arche sainte avec laquelle s'avance et s'arrête tour à tour le peuple tout entier. Les prêtres qui l'environnent portent le feu sacré; la fumée est visible le jour, et la flamme pendant la nuit..... *Dieu même guide son peuple, la nuit par une colonne de feu, le jour par une colonne de fumée.* »

Ensuite il ajoute en note : « Pour donner le signal de lever le camp, Alexandre, poursuivant Darius, faisait allumer du feu au-dessus de ses tentes : les soldats étaient avertis par la fumée, pendant le jour, et par la flamme pendant la nuit (Q. Curt., lib. 5, cap. 2). »

Quelle pitié!

Il nous semble cependant nécessaire de répondre en peu de mots à l'objection tirée de l'invitation que Moïse adressa à Hobab. La difficulté est plus apparente que sérieuse, car c'était au pied du Sinaï que Moïse parlait de la sorte, et par conséquent avant d'avoir fait l'expérience du désert, et avant de savoir si le nuage lumineux qui avait protégé son peuple contre la poursuite des Egyptiens, continuerait de l'accompagner. Cela résulte si évidemment du récit de l'auteur, qui, après avoir retracé les événements accomplis pendant la première année depuis la sortie de l'Egypte, reprend ici (3) l'ordre observé pendant la marche à dater du premier jour, que quand même il n'aurait pas montré précédemment (4) Jéthro, venant près de lui avec sa famille, aussitôt les événements accomplis en Egypte, c'est-à-dire avant l'apparition de Dieu sur le Sinaï et la publication de la loi, la seule inspection du texte le ferait reconnaître.

(1) *Voy.* Exod. XIII, 21; XIV, 20; XVI, 10; XXXIII, 7; XL, 32; Num. IX, 15.

(2) Eusèbe Salverte, *Traité des sciences occultes*, ch. 3.

(3) Num. X, 29.

(4) Exod. XVIII.

CORÉ, DATHAN et ABIRON. Les Hébreux étaient sortis de l'Egypte environ depuis une année sous la conduite de Moïse ; ils étaient campés à Cadès-Barné, lorsqu'une sédition éclata parmi le peuple ; le lévite Coré, Dathan et Abiron, de la tribu de Ruben, en étaient les chefs, avec deux cent cinquante des principaux d'entre le peuple. Moïse n'ayant pu les convaincre ni les ramener, leur proposa de se séparer avec leurs adhérents, et d'invoquer de leur côté le Seigneur en lui offrant l'encens suivant le rite déjà établi, et s'en remettant pour le reste au jugement de Dieu.

Loin que la nuit apportât un conseil salutaire à ces ambitieux rivaux de Moïse, ils se trouvèrent disposés le lendemain à élever autel contre autel, et à offrir l'encens concurremment avec Aaron. L'aspect de la nuée lumineuse, qui s'abaissa aux yeux de tout le camp sur la tente de Moïse et d'Aaron, et d'où le Seigneur parla à Moïse, ne suffit pas pour ébranler leur résolution. De nouvelles démarches de Moïse après ce miracle si manifeste, n'eurent pas plus de succès.

« Alors Moïse dit à la foule : « Eloignez-« vous des tentes de ces hommes impies, évi-« tez le contact de tout ce qui est à eux, afin « de n'être pas enveloppés dans leur ruine. » Aussitôt que la foule se fut écartée, Moïse ajouta : « Vous allez savoir si c'est le Sei-« gneur qui m'a chargé d'accomplir ce que « vous avez vu jusqu'ici, ou bien si j'en ai pris « l'inspiration dans mon propre cœur. S'ils « meurent comme les hommes ont coutume « de mourir, c'est-à-dire de quelqu'un de ces « accidents qui arrivent aux autres hommes, « le Seigneur ne m'a pas envoyé; mais si au « contraire, par un prodige divin et inatten-« du, la terre s'entr'ouvrant sous leurs pas, « les engloutit eux et tout ce qui est à eux, « s'ils descendent vivants dans ses entrailles, « reconnaissez qu'ils ont blasphémé le Sei-« gneur. » A peine il avait cessé de parler, que la terre entr'ouvrit sous leurs pas un gouffre, dans lequel ils disparurent avec tout ce qui était à eux; ils descendirent ainsi vivants dans les entrailles de la terre, qui se referma sur leur tête, et il ne resta que la multitude alentour (1). »

(1) Et ait Dominus ad Moysen : Præcipe universo populo ut separetur a tabernaculis Core et Dathan et Abiron. Surrexitque Moyses, et abiit ad Dathan et Abiron, et sequentibus eum senioribus Israel, dixit ad turbam : Recedite a tabernaculis hominum impiorum, et nolite tangere quæ ad eos pertinent, ne involvamini in peccatis eorum. Cumque recessissent a tentoriis eorum per circuitum, Dathan et Abiron egressi stabant in introitu papilionum suorum, cum uxoribus et liberis, omnique frequentia. Et ait Moyses: In hoc scietis, quod Dominus miserit me ut facerem universa quæ cernitis, et non ex proprio ea corde protulerim : Si consueta hominum morte interierint, et visitaverit eos plaga qua et ceteri visitari solent, non misit me Dominus, sin autem novam rem fecerit Dominus, ut aperiens terra os suum deglutiat eos et omnia quæ ad illos pertinent, descenderintque viventes in infernum, scietis quod blasphemaverint Dominum. Confestim igitur ut cessavit loqui, dirupta est terra sub pedibus eorum : Et aperiens os suum, devoravit illos cum tabernaculis suis et universa substantia eorum. Descenderuntque vivi in infernum operti humo, et perierunt de medio multitudinis (*Num.* xvi, 23-33).

Cependant le peuple fuyait épouvanté, et poussant de grands cris; mais tout n'était pas fini de la sorte. Deux cent cinquante de leurs adhérents offraient alors l'encens devant le Seigneur; ils furent consumés par les flammes de leurs propres encensoirs.

Le peuple en prit occasion de murmurer contre Moïse et Aaron, et les accusa de viser à l'extermination de tout le peuple du Seigneur. Le lendemain, une nouvelle sédition, beaucoup plus menaçante que la première, était sur le point d'éclater, lorsque l'incendie se ralluma au milieu de la multitude avec une fureur redoutable. Aaron, se précipitant l'encensoir à la main au-devant des flammes, se plaça entre les morts et les vivants, invoqua le Seigneur, pria pour la multitude, et le fléau cessa ses ravages. L'incendie avait dévoré quatorze mille sept cents personnes, non compris ceux qui avaient péri à l'occasion de la révolte de Coré.

Le juif Salvador, dans son traité des *Institutions de Moïse*, se borne à révoquer en doute l'intervention divine dans ces circonstances, et attribue plus volontiers à l'habileté de Moïse et à ses connaissances en pyrotechnie l'engloutissement de Coré et l'incendie du peuple en révolte, sans trop oser s'expliquer ; quoique déiste, un reste de respect pour la Bible le retient : « Je me borne, ajoute-t-il, à rapprocher ce fait de la science que les anciens avaient, dit-on, dans l'emploi du feu. » Ce dit-on est sans doute une allusion aux rêveries d'Eusèbe Salverte ; écoutons donc le dire de celui-ci.

« Plus explicite que l'auteur du *Livre des Nombres*, Josèphe met un jour d'intervalle entre la sédition excitée parmi les Hébreux par Coré, Dathan et Abiron, et la punition de ces deux derniers. On sait que la terre les engloutit... En se ménageant un délai de vingt-quatre heures, Moïse prit-il le temps nécessaire pour pratiquer, sous les tentes de ses ennemis, une mine, telle que celles dont les guerriers européens faisaient usage avant l'invention de la poudre ; une profonde excavation, soutenue par des étais, que le feu consume à un signal donné? Ce qui ajoute à la probabilité de cette explication, c'est la prolixité du discours que l'historien met dans la bouche de Moïse ; c'est l'annonce précise que, dans le livre saint, Moïse fait du genre de mort qui va, tout à la fois, le venger, et prouver la vérité de sa mission. »

Ainsi il est bien entendu que dans l'espace d'une nuit, Moïse, Aaron, Eléazar, Marie, et peut-être Caleb et Josué, qui paraissent avoir été toujours remplis du même dévouement, creusèrent une mine sous la tente de leurs ennemis, y traînèrent des poutres et des étais, qu'ils allèrent chercher au loin, car il ne s'en trouvait pas dans le désert. Il eût été dangereux d'admettre d'autres per-

sonnes dans la confidence, surtout de la tribu de Lévi, compagne inséparable de Moïse, et à laquelle appartenait l'ambitieux Coré. Pendant cette nuit tout le monde dormit d'un sommeil profond dans les deux camps, personne ne vit rien, n'entendit rien. Cela est convenu. Il s'était sans doute trouvé des outils de mineurs dans la dépouille des Egyptiens ; il n'y eut pas le plus petit éboulement dans les sables du désert ; cinq à six personnes firent en une nuit l'ouvrage de cinquante en une semaine ; tout alla pour le mieux. Le discours prolixe de Moïse dura bien quatre minutes, peut-être cinq, afin de gagner du temps ; puis....

Mais l'auteur a senti lui-même le ridicule de pareilles suppositions , et il s'est ravisé, sans les supprimer pour cela : c'est toujours un coup porté aux livres saints, et si la balle a rebondi, peut-être aura-t-elle fait une tache. Il a donc ajouté :

« Cependant la difficulté de terminer, en une nuit, un travail aussi considérable que celui qu'aurait exigé la confection de cette mine ; le mouvement de la terre *ébranlée comme les flots de la mer par un violent orage ;* le bruit épouvantable *qui signale l'ouverture de l'abîme ;* la promptitude avec laquelle le gouffre se referme sur les victimes qu'il vient de dévorer, ces circonstances réunies semblent plutôt indiquer l'explosion d'une mine, telle que l'on en pratique aujourd'hui dans les siéges, où l'on remplit une excavation peu considérable, d'une composition fulminante, propre à soulever le sol, et à ensevelir sous ses débris tout ce qui était à la surface. »

A la bonne heure ; ceci devient plus admissible, et pourvu que le principal et le plus indispensable de tous les ingrédients soit donné, nous allons tout de suite faire une mine régulière. Or Moïse l'avait. Oui, il avait de la poudre à canon. Quels sont donc les ignorants qui ont osé dire que la poudre à canon fut inventée en Europe vers la fin du XII^e^ siècle, ou en Chine cinq siècles avant notre ère ? C'est Moïse qui a inventé la poudre à canon. Mais, dites-vous, les Juifs ne la connurent jamais ? — Belle raison ! Moïse garda son secret. — Mais la preuve de cette allégation ? — La preuve, c'est qu'il s'en servit pour exterminer Coré, Dathan et Abiron. — N'est-ce pas puissamment raisonné ? Ecoutez, toutefois.

« Que la mine fût chargée d'un mélange de soufre et de limaille de fer, comme celui dont se compose le *volcan de Lémery*, on ne peut le supposer. En s'enflammant, ce mélange ne donnerait à la terre qu'un ébranlement beaucoup trop léger. (Cela est vrai, et notre auteur ne met ceci en avant, que pour faire voir qu'il avait lu Lémery. Le savant homme ! Aussi s'empresse-t-il d'ajouter :) Etait-ce donc une composition analogue à celle de la poudre à canon ? Admettons l'affirmative ; supposons que les successeurs de Moïse se soient après lui transmis ce secret de main en main, et, comme la chose est probable, que ceux des juges qui n'appartenaient point à la classe sacerdotale aient eu, derrière eux, des prêtres qui leur conciliaient la faveur du peuple, qui les instruisaient, qui les faisaient mouvoir : nous sommes induits, avec Roger Bacon (1), à transformer en grenades remplies d'une composition pyrotechnique , les vases de terre et les lampes qui facilitèrent à Gédéon la prise de Jéricho (2) ? Le chef hébreu n'employa à cette expédition qu'un petit nombre de guerriers, et les choisit avec de grandes précautions : n'était-ce point pour diminuer les chances de la divulgation du secret ? »

Evidemment c'était pour cela, ou pour un autre motif. Nous examinerons ailleurs la question relative à Gédéon. Contentons-nous pour cette fois de la belle découverte que nous venons de faire avec notre auteur. Moïse inventeur de la poudre à canon ! Jamais personne ne l'avait dit, et le mérite exclusif de l'avoir dit le premier revient à Eusèbe Salverte. Moïse s'en servit, Gédéon s'en servit, Elie s'en servit, les prêtres s'en servirent contre le roi Ozias , Alexandre le Grand s'en servit, on s'en servit contre le roi Hérode, quand il viola les tombeaux de David et de Salomon. Enfin la poudre à canon était aussi bien connue de l'antiquité qu'elle l'est de nos jours : voilà un fait acquis à la science ; que personne ne conteste plus longtemps. La démonstration de l'auteur est complète, car nous ne lui prêtons rien ; il prouve à sa manière, remontant de siècle en siècle, jusqu'à la guerre des Titans, c'est-à-dire jusque par delà les siècles historiques, que la poudre à canon a été à toutes les époques et dans tous les pays en usage. Passe encore pour les Titans et les Cyclopes, Milton en a bien trouvé l'usage en paradis dans la guerre des anges et des démons ; mais nous n'avons pas appris sans surprise, nous l'avouons à notre honte, que les trois cents braves de Léonidas se servirent de canons pour garder le passage des Thermopyles.

Que de peines, de labeurs et de science perdus ! Et couvrir d'un immense et éternel ridicule un nom honorablement connu en politique et en littérature ; et tout cela pour arriver à affaiblir auprès des ignorants et des sots le respect dû à des faits miraculeux racontés par la Bible !

CORNEILLE (Sa conversion et son baptême). « Il y avait à Césarée un officier romain, nommé Corneille, qui commandait la cohorte appelée Italique. Il était plein de religion et craignant Dieu. Détrompé du culte des idoles, il adorait le Dieu unique, auquel les Juifs sacrifiaient. Il aimait les pauvres, faisait de grandes aumônes ; sa charité généreuse et tendre était la ressource des indigents et la consolation des affligés.

« Déjà il ne lui manquait pour être sauvé

(1) *De mirabili potestate artis et naturæ.*

(2) L'auteur ne sait ce qu'il veut dire, car Jéricho, ruinée par Josué, ne devait être rebâtie que plus de trois cent vingt ans après l'époque de Gédéon.

que la foi explicite en Jésus-Christ et le baptême. Cette grâce, à laquelle il s'était disposé par ses prières et par ses bonnes œuvres, ne lui fut pas refusée. Le Seigneur l'avait choisi pour être les prémices des gentils, et il lui réservait la gloire d'être introduit dans l'Eglise par le prince de ses apôtres.

« Un jour qu'il était seul, il eut une vision dans laquelle il aperçut un ange qui se présentait à lui sous une figure sensible. Il était parfaitement éveillé, et l'apparition n'était pas douteuse. L'ange s'approcha et lui dit en l'abordant : « Corneille, c'est à vous que je suis « envoyé. » Corneille, saisi de frayeur à ces mots, lève les yeux vers l'ange qui lui parle et répond avec respect : « Qu'y a-t-il, Sei- « gneur, et que voulez-vous de moi ?— Ecou- « tez, reprend l'envoyé de Dieu, et profitez de « la faveur qui vous est offerte. Lorsque vous « sollicitiez Dieu par vos prières, et que vous « soulagiez les pauvres par vos aumônes, la « voix de vos oraisons et de vos libéralités « montait jusqu'à son trône, où elle implo- « rait sa miséricorde pour vous. Le Seigneur « s'en est souvenu, il vous en prépare au- « jourd'hui la récompense. Envoyez sans dif- « férer quelques-uns de vos gens à Joppé, « afin qu'ils en ramènent avec eux un homme « appelé Simon, surnommé Pierre, qui de- « meure chez un autre Simon, corroyeur, dont « la maison est près de la mer. Vous appren- « drez de Simon-Pierre ce que vous avez à « faire, pour obtenir le pardon de vos péchés, « et entrer dans le chemin de la vie éternelle. »

« L'ange n'était chargé de rien de plus, car les anges ne sont pas les ministres de la grâce auprès des hommes; il disparut et laissa Corneille comblé de consolations. Celui-ci, sans perdre un moment, appela deux de ses domestiques et un soldat craignant Dieu, leur raconta sa vision, et leur donna ses ordres. On comptait environ quinze lieues de Césarée à Joppé; ils y arrivèrent le lendemain vers le milieu du jour.

« Jusqu'à ce moment le Seigneur n'avait point révélé à Pierre les desseins de la Providence. Or, tandis que les envoyés de Corneille étaient en route, et sur le point d'arriver, Pierre était monté à son ordinaire sur la terrasse de la maison, pour y passer quelques instants en prière, avant de prendre sa nourriture. Pendant qu'on la lui préparait, il fut ravi en esprit. Il vit le ciel ouvert, et un linceul en descendit jusqu'à lui, suspendu par les angles, et rempli de quadrupèdes, de reptiles et d'oiseaux de toute espèce. Puis il entendit une voix qui lui dit : « Pierre, le- « vez-vous, tuez et mangez.—Ah ! Seigneur, « reprit l'apôtre, je me donnerai de garde de « le faire, moi qui, fidèle observateur de la loi, « n'ai jamais mangé aucune nourriture im- « monde. — N'ayez pas la témérité, reprit la « voix, d'appeler immonde ce que Dieu a « sanctifié. » La vision reparut jusqu'à trois fois. Pierre reçut les mêmes ordres, fit la même réponse, et entendit la même réplique. Le linceul fut ensuite retiré dans le ciel, et Pierre revint de son extase.

« Il était trop accoutumé aux manifestations de la volonté divine pour ne pas reconnaître ici un mystère, et chercher à le pénétrer. Mais tandis qu'il s'efforçait de l'approfondir, et que son esprit demeurait en suspens, les envoyés de Corneille arrivaient à la porte. Comme ils s'informaient encore si c'était ici la demeure de Simon, le corroyeur, et si un nommé Simon-Pierre y demeurait, Pierre parut, aussi peu éclairé sur le sens de la vision; seulement l'esprit de Dieu lui avait fait entendre ces paroles : « Voilà trois hom- « mes qui vous cherchent, descendez, et ne « balancez pas à les suivre, c'est moi qui vous « les ai adressés. » Sur cet ordre du Seigneur, Pierre était descendu. Il se présenta aux voyageurs et leur dit : « Je suis Simon-Pierre, « que vous demandez; quel sujet vous amène ? « — Nous venons, répondirent-ils, de la part « d'un officier nommé Corneille, en garnison « à Césarée avec sa cohorte. C'est un homme « juste et craignant Dieu, dont toute la nation « des Juifs rend un bon témoignage. Un ange « lui a commandé de la part de Dieu de vous « appeler près de lui, pour entendre de votre « bouche les paroles de la vie. »

« L'arrivée de ces trois hommes appartenant à la gentilité avait une liaison trop sensible avec la vision qui l'avait précédée, pour que le prince des apôtres ne l'aperçût pas aussitôt. Il reçut donc avec bonté ces nouveaux enfants que Dieu préparait à son église, les retint pour le reste du jour, et se disposa à partir avec eux le lendemain. Six de ses plus fervents disciples s'adjoignirent à lui.

« Corneille, de son côté, avait assemblé chez lui ses amis et ses parents; dès qu'il fut averti de l'arrivée de l'apôtre, il courut au-devant de lui, se prosterna à ses pieds, et demeura le visage contre terre, jusqu'à ce que Pierre, le prenant par la main, le releva en lui disant : « Je ne suis qu'un « homme comme vous. »

« Présenté à l'assistance, il ajouta : « Vous « n'ignorez pas, mes frères, que, d'après nos « lois et nos usages, c'est une chose abomina- « ble pour un Juif d'entrer en commerce avec « les étrangers, à moins qu'ils ne soient pro- « sélytes, ou du moins circoncis; mais Dieu « m'a fait connaître que personne, parmi « ceux qui veulent le servir, ne doit être « regardé comme profane; aussi n'ai-je pas « hésité de me rendre auprès de vous, et main- « tenant je désire savoir de vous-mêmes la « cause pour laquelle vous m'avez appelé. »

« Corneille répondit en racontant à l'apôtre la vision qu'il avait eue, et l'ordre qui lui avait été donné; puis il ajouta : « Vous « avez bien fait de venir; tous, tant que nous « sommes ici rassemblés, nous attendons les « enseignements que vous avez à nous trans- « mettre de la part du Seigneur. »

« Mes frères, dit le prince des apôtres, je « suis convaincu, et ma conviction est fondée « sur une révélation incontestable, que Dieu « ne fait point acception de personnes. Ce « n'est point seulement en Israël, et à l'égard « des seuls enfants de Jacob, c'est de tous les

« hommes, de quelque pays et de quelque « nation qu'ils soient, qu'on peut dire avec « vérité, que quiconque craint Dieu, et opère « les œuvres de la justice, est agréable à ses « yeux. Sachez donc que Dieu a accompli « parmi les enfants d'Israël ses desseins pour « le salut du monde, et que la réconciliation « et la paix sont conclues entre le ciel et la « terre par Jésus-Christ, le Seigneur de tous « les hommes. Vous êtes instruits de ce qui « s'est passé parmi nous; toute la Judée le « publie, et l'événement a commencé de s'ac- « complir par la Galilée, où Jésus prêcha d'a- « bord son évangile, peu de temps après que « Jean eut établi son baptême. Jésus de Naza- « reth, oint de l'onction du Saint-Esprit, et « puissant en force et en sagesse, parcourut « les villes et les campagnes, en faisant le « bien et en délivrant tous ceux qui étaient « opprimés par le diable, car Dieu était avec « lui. Nous qui avons été ses disciples, et « qu'il a honorés du titre de ses apôtres, nous « sommes témoins de ce qu'il a fait dans la « terre des Juifs, et particulièrement à Jéru- « salem, où nos pontifes et nos prêtres l'ont « injustement condamné et fait mourir sur la « croix. Dieu, son père, l'a ressuscité le troi- « sième jour, et a voulu qu'il se manifestât « ensuite, non pas à tout le peuple, mais à « des témoins prédestinés : à nous-mêmes, qui « avons bu et mangé avec lui après sa résur- « rection d'entre les morts. Or, il nous a or- « donné de le prêcher en présence du peuple, « et de rendre hautement le témoignage qu'il « est établi de Dieu le souverain Maître des « vivants et des morts. C'est lui que tous les « prophètes ont annoncé comme le Christ, et « à qui ils ont rendu ce glorieux témoignage, « que tous ceux qui croiraient en lui, rece- « vraient par l'invocation de son nom la ré- « mission de leurs péchés et le gage d'une « vie bienheureuse. »

« Pierre parlait ainsi, lorsque le Saint-Esprit se répandit sur ceux qui l'écoutaient. Les fidèles de la circoncision, venus avec lui, demeurèrent frappés d'un grand étonnement : « Eh! quoi, disaient-ils, en entendant les « néophytes glorifier Dieu dans diverses lan- « gues, la grâce du Saint-Esprit se répand « donc aussi sur les nations! » Mais Pierre s'écria : « Est-ce qu'il n'y a pas ici de l'eau; « et qui empêche que nous ne conférions le « baptême à ceux qui comme nous ont été « faits participants des dons du Saint-Es- « prit? » Il les fit donc baptiser au nom du Seigneur Jésus, Fils unique de Dieu.

« Corneille et ceux à qui il avait procuré le bonheur inestimable dont ils jouissaient, conjurèrent Pierre de leur accorder quelques jours durant lesquels il les instruirait plus en détail sur tous les articles de la religion qu'ils venaient d'embrasser. Il se rendit à leurs empressements; mais son apostolat le rappelait auprès des Juifs immédiatement confiés à ses soins. Après avoir ouvert aux gentils la porte de l'Évangile, et décidé par sa conduite comment on devait désormais en user avec eux, il abandonna les nouveaux prosélytes à leur ferveur, et reprit la route de Jérusalem avec les six compagnons qui l'avaient conduit à Césarée. » (Berruyer, *Hist. du Peuple de Dieu*, l. XVI.)

Saint Jérôme, dans sa 17e épître, nous apprend que la maison dans laquelle ces merveilles s'étaient opérées à Césarée, fut depuis transformée en église, et que sainte Paule eut la dévotion de la visiter l'an 385 de Jésus-Christ. L'histoire ni les traditions ne nous révèlent rien de positif sur saint Corneille, dont les Grecs font la fête le 13 septembre, et les Latins le 2 février.

CORNES DE MOISE. « Moïse descendait du mont Sinaï, portant dans ses mains les deux tables de la Loi; il ignorait que sa figure était *cornue* par suite de ses relations avec le Seigneur. Or Aaron et les fils d'Israël, voyant les cornes de son visage, s'enfuirent épouvantés; mais il les rappela, et ils revinrent, tant Aaron que les princes de la synagogue. Après qu'il eut conversé avec eux, tous les fils d'Israël vinrent à leur tour, et il leur transmit ce que le Seigneur lui avait dit sur le mont Sinaï. Mais ensuite il mit un voile sur son visage, et l'ôtait seulement lorsqu'il paraissait devant le Seigneur, et pendant le temps qu'il conversait avec lui. Il le replaçait, pour transmettre aux fils d'Israël ce qu'il avait à leur dire. Ils voyaient distinctement les *cornes* de son visage, lorsqu'il sortait, mais il le couvrait de nouveau, lorsqu'il avait à leur parler (1). » Ainsi le raconte Moïse lui-même au XXXIVe chapitre de l'Exode, et ainsi le traduit saint Jérôme dans la *Vulgate*. Les Septante traduisent, moins littéralement peut-être, mais d'une manière plus raisonnable : *Son visage était tout brillant de lumière*. La version chaldaïque dit mieux : *La splendeur du visage de Moïse se projetait en rayons de lumière*. Nous n'entrevoyons pas les observations qu'il pourrait y avoir à présenter sur un fait miraculeux, raconté d'une manière aussi simple et aussi peu prétentieuse. La preuve ressort du récit même et de ses circonstances.

CRÉATION DU MONDE.

Præterea, si nulla fuit genitalis origo
Terrarum et cœli, semperque æterna fuere,
Cur supra bellum Thebanum et funera Trojæ
Non alias alii quoque res cecinere poetæ?
(Lucret., *de Natura*, lib. v.)

Dieu existait de toute éternité, et il exis-

(1) Cumque descenderet Moyses de monte Sinai, tenebat duas tabulas testimonii, et ignorabat quod cornuta esset facies sua ex consortio sermonis Domini. Videntes autem Aaron et filii Israel cornutam Moysi faciem, timuerunt prope accedere. Vocatique ab eo, reversi sunt tam Aaron quam principes synagogæ. Et postquam locutus est ad eos, venerunt ad eum etiam omnes filii Israel : quibus præcepit cuncta quæ audierat a Domino in monte Sinai. Impletisque sermonibus, posuit velamen super faciem suam, quod ingressus ad Dominum, et loquens cum eo, auferebat donec exiret, et tunc loquebatur ad filios Israel omnia quæ sibi fuerant imperata. Qui videbant faciem egredientis Moysi esse cornutam, sed operiebat ille rursus faciem suam, si quando loquebatur ad eos (*Exod.* XXXIV, 29-35).

tait seul, parce qu'il est seul éternel. Résolu d'appeler à l'existence des êtres semblables à lui, mais inférieurs, parce que l'égalité avec lui serait impossible, même à sa toute-puissance, il créa d'abord les intelligences que l'Ecriture appelle du nom d'anges, et que tous les peuples infidèles connurent sous celui de dieux, de génies et de démons. Si nous disons d'abord, c'est par rapport au temps et non par rapport à l'éternité, car dans l'éternité il n'y a ni priorité ni succession. Nous n'osons pas dire le présent est perpétuel, puisque le présent n'est qu'un point d'intersection entre le passé et l'avenir, et que dans l'éternité il n'y a ni passé ni avenir. L'éternité est un mode d'existence *sui generis*, que nous ne pouvons comprendre ni définir.

De l'infériorité résulte la sujétion, et de la sujétion le culte et l'obéissance; mais Dieu veut et doit vouloir un culte et une obéissance spontanés, autrement le culte et l'obéissance seraient sans prix. Une partie des anges, livrés de la sorte au libre choix de leur volonté, s'égarèrent dans des pensées d'orgueil, et délaissèrent le Créateur, pour s'adorer eux-mêmes. Dieu les abandonna à leur sens réprouvé, soit à cause de la malice de la faute, soit parce que le péché de l'ange n'est pas rémissible.

Voulant ensuite les remplacer dans son amour par d'autres créatures libres et intelligentes comme eux, il créa le temps et l'espace, et dans le temps et l'espace des éléments matériels en rapport avec la manière d'être des nouveaux hôtes qu'il leur destinait. Le temps, l'espace, la matière, l'homme, dans leurs relations mutuelles, forment un tout que nous appelons le monde.

Dieu créa toutes choses par le seul effet d'un acte de sa volonté; acte qui s'appelle en Dieu, du nom de Verbe ou parole. Suivant l'Ecriture, il ne se contenta pas de vouloir, mais il dit: DIXIT *Fiat lux;* DIXIT, *et facta sunt;* MANDAVIT, *et creata sunt. Qui fecisti omnia* VERBO *tuo.*

Toutes choses, ou bien en d'autres termes, le ciel et la terre ayant été ainsi créés, tout était encore confondu : c'était le ténébreux abîme des eaux, selon Moïse; *Tenebræ erant super faciem abyssi, et spiritus Dei ferebatur super aquas;* c'était la mer immense, suivant les légendes hindoues; le chaos, suivant les traditions japhétiques et chamitiques concentrées dans la Grèce, l'*indigesta moles* du poëte.

Dieu employa six jours à organiser les éléments.

Le premier jour, il dégagea la lumière, *Divisit lucem a tenebris.*

Le second jour, les fluides atmosphériques, en les séparant des autres éléments plus grossiers; et, c'est sans doute ainsi qu'il faut entendre les cieux et les eaux dont parle Moïse; les eaux d'en dessous, qui restèrent mélangées au reste de la masse, et les eaux d'en dessus, qui constituèrent le firmament.

Le troisième jour, il sépara l'élément liquide et l'élément solide; ainsi furent formées les terres et les mers.

Il fit produire à la terre les arbres et les plantes, rudiments du règne organique, organisation possédant la vie et la faculté de se continuer d'elle-même, mais n'ayant pas encore le sentiment de la perception (1).

Le quatrième jour, il forma les différents globes, auxquels il assigna à chacun son lieu dans l'espace, en leur imprimant le mouvement dont les alternatives de la lumière et des ténèbres devaient résulter. Dès lors le temps eut une mesure; il put se compter par heures, par jours, par mois et par années. L'espace lui-même eut des limites, ou du moins des divisions. Il se mesura par les distances, comme le temps par le mouvement.

Le cinquième jour, Dieu fit produire aux eaux les poissons et les volatiles.

C'est un second pas, un pas immense dans le règne organique. Il n'y a plus simplement organisation, vie et faculté de se reproduire, mais encore sentiment et intelligence. Aussi le mot de création revient-il une seconde fois sous la plume de Moïse; et il y eut en effet création, car il y eut apparition d'âmes vivantes, qui, n'appartenant par aucun élément à la matière précédemment créée, ne pouvaient en avoir été extraites.

Le sixième jour, Dieu fit produire à la terre les animaux de toute espèce.

Puis enfin il créa l'homme, et cette expression revient pour la troisième fois sous la plume de l'auteur de la Genèse. Elle y vient encore à propos, car il y eut production d'une âme intelligente, qui n'appartenait par sa nature à aucun des éléments matériels préexistants, ni par son espèce, aux âmes grossières des bêtes, pas plus qu'aux intelligences célestes des anges. Etre *sui generis* qui n'a pas d'autre objet de comparaison que lui-même et Dieu, dont il est l'image.

Ce serait ici le lieu d'entrer dans quelques considérations philosophiques sur l'œuvre immense de la puissance divine, et de montrer l'admirable ensemble de cette chaîne des êtres qui commence au chaos, et aboutit à l'homme, le roi, le maître de tout et de lui-même; qui dépend de tout par sa faiblesse et par ses besoins, mais qui ploie tout à son service par son intelligence, et qui surpasse tout par sa conscience, car lui seul est un être moral. Il faudrait montrer l'unité de plan de ce grand ouvrage, si majestueux dans son ensemble, si multiple dans ses détails. Tout concourt au même but; tout se touche, se lie, se confond et se distingue; on ne sait où finit un règne, où l'autre commence, où s'arrête une espèce, une famille, où l'autre prend naissance, et cependant il y a le règne, l'espèce, la famille, distingués par de notables différences.

« Certains zoophytes végètent comme la plante, croissent par juxta-position comme

(1) Mineralia crescunt, vegetabilia crescunt et vivunt, animalia crescunt, vivunt et sentiunt (Linnæus).

les minéraux et par assimilation comme les animaux. Des amphibies participent de la nature du poisson et du quadrupède ; il en est qui ont le pied palmé et le bec de l'oiseau aquatique, avec le poil et la configuration de l'animal qui gravite sur la terre ; les genres reptile, insecte et quadrupède se touchent par de nombreux points de contact. Quelques espèces de singes ont la forme humaine, presque autant d'intelligence que plusieurs des races humaines et beaucoup plus que certains êtres humains frappés d'idiotisme et qui sont encore des hommes.

La vie est distribuée entre tous les êtres organisés à différents degrés de force, de durée, de puissance, de reproduction. L'intelligence est de même répartie à différents degrés dans le sein du règne animal, depuis le mollusque, qui n'a qu'un sens, celui du toucher, jusqu'au chien domestique, aux animaux imitateurs, à l'éléphant, qui possèdent le raisonnement, la mémoire et la volonté, jusqu'à l'homme, qui les surpasse tous par sa raison. Mais il faudrait déjà des volumes pour développer ces premiers aperçus ; arrêtons-nous donc, et dirigeons nos investigations vers les cosmogonies et les systèmes philosophiques inventés pour expliquer la création ou la combattre.

Le monde a-t-il été créé, comment a-t-il été créé, existe-t-il un univers, existe-t-il un Dieu. Audacieuses questions, posées avec un grand éclat, souvent résolues avec une pareille force de logique, une admirable puissance de raison, et que nous ne résoudrons pas de nouveau, mais que nous voulons seulement examiner d'une manière succincte au point de vue théorique,

Existe-t-il un univers c'est-à-dire y a-t-il quelque réalité dans les êtres qui semblent nous entourer et dans nous-mêmes ? demandent les pyrrhoniens. On n'aurait jamais dû répondre à cette question, parce qu'elle n'a jamais pu être posée sérieusement. Devant un philosophe qui niait le mouvement, Diogène se contenta de marcher. Sa réponse ne prouvait rien, il est vrai, à l'auteur d'une pareille négation ; mais les raisonnements philosophiques prouvent-ils davantage à qui révoque en doute l'existence du raisonneur? ils prouvent tout au plus à celui qui ne doute pas, c'est-à-dire à celui qui n'a pas besoin de preuves. De telles discussions doivent être reléguées de nos jours dans le domaine de l'histoire.

Existe-t-il un Dieu? C'est peut-être à force de résoudre cette question, qu'on est parvenu à faire douter tant de personnes ; non pas que les démonstrations ne soient triomphantes, mais c'est que la discussion lui a donné de l'éclat et l'a popularisée. Le philosophe qui la pose n'a pas de doutes ; il n'est pas de bonne foi, pourquoi lui répondre ? L'ignorant qui l'entend, peu capable de peser la valeur de la réponse, se range du parti de ses passions, s'il est méchant ; du parti qui lui paraît excentrique, s'il est extravagant. L'homme juste et sensé ne doute pas de Dieu. La religion a peu gagné à démontrer l'existence de la Divinité, par la raison, peut-être, que celui qui a osé la nier, n'est plus digne de redevenir enfant de Dieu.

L'existence de Dieu est une de ces vérités de sentiment qu'on ne bannit pas facilement de son âme : il faut se faire violence, combattre avec soi-même. On l'expulse ; non; on la refoule, on l'étouffe ; on la masque sous une couche de mensonges ou de crimes, comme ces artistes de mauvais goût, qui posent un ignoble badigeon sur les peintures murales et les fines ciselures des plus précieux monuments.

Mais Dieu et le monde sont-ils donc deux choses distinctes et séparées ? Y a-t-il créature et créateur ? Dieu ne serait-il pas cette nature qui anime, qui remue, qui vivifie le monde ? Dieu ne serait-il pas, à l'égard de l'univers, ce qu'est l'âme humaine à l'égard du corps : de leur union, résultent les phénomènes de la vie, leur séparation est la mort ? Dans cette supposition, Dieu serait tout, et tout serait Dieu. Stupide système, qui pèche contre les notions élémentaires du sens commun, en divisant l'indivisible, en communiquant l'incommunicable, en posant les limites du temps devant l'éternel, et celles de l'espace devant l'infini. Désolante doctrine, d'après laquelle l'individualité s'éteint ; la vie et la mort ne sont plus que des accidents de forme ; le vice et la vertu, le bien et le mal, des modifications du mouvement. Disparaissez, espérance ; droits et devoirs, disparaissez, vous n'êtes que de vains mots. Religion, famille, lois et patrie, vous n'êtes que des chimères. Il n'y a plus de justice, mais des magistrats ; plus de criminels, mais des victimes ; et le sein de Dieu réabsorbe tout, comme l'Océan réabsorbe le flot qui s'élance, l'eau qui retombe du nuage. Il faut être bien insensé ou bien pervers pour se complaire en de pareils dogmes. Ils sont faux, puisqu'ils sont mauvais. Mais, nous le croyons encore, le panthéisme, comme l'athéisme, n'a jamais été qu'un jeu de l'esprit, et non une conviction de la conscience. Suivant d'autres raisonneurs, inspirés également par l'outrecuidance de penser d'une manière différente de tout le monde, l'univers serait éternel. Mais ici se présentent plusieurs questions à résoudre : est-il éternel dans sa forme, ou seulement quant à ses éléments ? S'il est éternel uniquement par rapport à ses éléments, s'est-il arrangé tout seul, par l'effet de certaines lois éternelles comme lui ; ou bien a-t-il été arrangé par la main d'un être intelligent, de Dieu ? Ici il y a une grande variété de systèmes.

Nous ne parlerons pas du hasard, qui a pourtant été mis en avant, parce que l'objection ne mérite pas une réponse sérieuse. Le hasard ne saurait faire un livre, une montre, comment ferait-il un univers? Et quant à des lois coéternelles à la matière, elles auraient été précisément l'obstacle de tout arrangement, par la raison que ce qui est éternel est immuable, et que l'ar-

rangement suppose un changement dans la manière d'être.

La question de l'origine et du principe élémentaire du monde fut le point de départ de la philosophie des Grecs; philosophie toute d'invention, et, par conséquent, étroite et mesquine, comme tout ce qui procède exclusivement de l'esprit de l'homme. Les Orientaux, plus attachés au culte des traditions, savaient remonter jusqu'à Dieu, source et principe de tout ce qui existe; nous dirons bientôt dans quelles voies ils s'égarèrent.

Thalès de Milet, qui vivait environ six cents ans avant Jésus-Christ, paraît s'être occupé le premier, dans la Grèce, de combiner un univers suivant des données rationnelles. D'après lui, l'eau, ou l'élément humide, était le principe de tous les êtres corporels, et l'esprit, c'est-à-dire le souffle du vent, le principe moteur de toutes les agrégations matérielles qui forment ces mêmes êtres.

Anaximandre de Milet, son disciple et son ami, s'appliqua à refaire et à compléter cette première ébauche. Il établit pour substance première l'infini, contenant tout en soi, et qu'il nomme l'être divin : substance distincte des éléments, être intermédiaire entre l'eau et l'air, matière subtile qui remplit l'espace, immuable de sa nature, à la différence des éléments qu'elle pénètre, et qui sont sujets au changement. Telle fut aussi à peu près la doctrine de son contemporain Phérécyde de Syros. Phérécyde posait trois principes coéternels, Dieu, le temps et la matière; il faisait naître toutes choses de la combinaison et de l'action réciproque de ces trois principes, et regardait l'âme comme impérissable.

Anaximène de Milet, autre disciple d'Anaximandre, mit à la place de l'infini indéterminé de son maître l'air pénétrant. Diogène d'Apollonie se rallia plus tard à cette nouvelle conception.

Les disciples de Pythagore créèrent à leur tour un univers par le moyen des nombres et de l'harmonie, sans trop dire où ils en prenaient les éléments. A leurs yeux, l'esprit, répandu par toute la nature, avait son principe dans le soleil; l'âme humaine était pareillement une émanation du soleil; mais les doctrines pythagoriciennes sont trop peu connues, et enveloppées dans un langage trop énigmatique, pour qu'il soit possible de les définir d'une manière précise; et, d'ailleurs, on ne peut se fier aux indications des auteurs plus modernes sur ce sujet.

L'école d'Elée ramena tout à l'intelligence; pour elle la matière et la forme n'étaient que de vaines apparences; Dieu et le monde étaient identiques. Xénophane de Colophon inventa ce panthéisme idéaliste, environ 536 ans avant Jésus-Christ, et en fit la clef de voûte de son enseignement. Selon lui, tout ce qui existe est éternel, et conséquemment immuable; d'où il conclut que ce qui n'est pas ne peut jamais être. Dieu est tout, et tout est Dieu; ce Dieu n'est ni limité ni illimité, ni mobile ni immobile; la mobilité et le changement ne sont que des apparences. La terre et l'eau sont les éléments apparents de toutes ces apparences.

Parménide, disciple de Xénophane, donna de nouveaux développements à cette philosophie : d'après lui, deux principes constituent le Dieu univers, celui de la chaleur lumineuse, et celui du froid ténébreux; toutes les formes résultent de leurs contrastes. Le premier des deux éléments est l'intelligence, le positif, le réel du monde, le démiourge organisateur; le second est le négatif et la limite du premier.

Zénon, disciple de l'un et de l'autre, fut le plus ardent et le plus habile apologiste de l'idéalisme éléatique. Il démontrait avec une rare habileté que le réalisme empirique est inadmissible, impossible. Il avait, en effet, saisi dans toute son étendue la grande difficulté qui résulte de la divisibilité d'une matière réelle, et il l'exposait dans toute sa force. Si la matière et l'espace sont divisibles à l'infini, disait-il, on arrive à ce qui n'a plus de grandeur, et n'est, par conséquent, ni matière ni espace; or comment fera-t-on de la matière et de l'espace avec ce qui n'en est pas? Si, au contraire, l'espace n'est pas divisible, comment concevoir le mouvement? si la matière ne l'est pas, comment concevoir des parties? La réalité objective de l'espace ne peut se concevoir que placée dans un autre espace, et l'unité de raison ne se trouve dans aucune réalité sensible. Donc, concluait-il, il n'existe ni matière, ni temps, ni espace.

Les spéculations des Eléates furent continuées par l'école de Mégare.

Heraclite d'Ephèse, cherchant à son tour le principe élémentaire de l'univers, mais dans un esprit d'opposition aux Eléates, adopta comme tel le feu éthéré. D'après lui, le monde n'est nullement une création, un ouvrage quelconque : c'est un feu toujours vivant, toujours actif, s'éteignant ici pour s'allumer ailleurs, suivant un certain ordre, et dont le mouvement produit la variabilité et la vie, la discorde, la concorde, et le principe de la pensée.

L'école d'Elée rencontra des adversaires plus redoutables dans les partisans de la philosophie atomistique, fondée par Leucippe, contemporain et peut-être disciple de Parménide. Leucippe posait trois principes élémentaires, savoir : le vide une matière divisée jusqu'à n'être plus divisible, et le mouvement. Il donnait le nom d'atomes aux particules infiniment ténues de sa matière élémentaire, et leur accordait gratuitement, mais de toute nécessité pour son système, des formes diverses, qui leur permissent de se happer les uns aux autres et de s'agglutiner; comme si ce qui n'a pas d'étendue pouvait avoir des formes. A ses yeux, l'âme humaine n'est qu'une agrégation d'atomes ronds; et, si l'on demande pourquoi cette forme plutôt qu'une autre, c'est que la rondeur est plus appropriée au mouvement; par le mouvement on obtient la chaleur, et en-

suite la pensée, qui résulte du mouvement et de la chaleur.

Démocrite d'Abdère développe ce système; mais, dans l'impossibilité d'admettre la division de la matière à l'infini, ce qui donnerait autant de parties dans une partie que dans le tout, par la raison que deux infinis sont égaux, il fut obligé de s'arrêter à une certaine limite de ténuité pour les atomes; et dans l'impossibilité d'assigner un commencement au temps, il conclut l'éternité du temps, l'éternité du mouvement, l'éternité de tout.

Anaxagore de Clazomène, qui vivait environ cinq cents ans avant l'ère vulgaire, admettait une matière primordiale et un esprit ordonnateur. Il disait que le chaos, environné d'air et d'éther, avait été mû dès le principe par une intelligence. Cette doctrine se rapproche singulièrement des traditions primordiales; aussi croit-on qu'Anaxagore l'avait puisée dans les leçons mystiques de son compatriote Hermotime.

Un demi-siècle plus tard, Empédocle d'Agrigente reconnut quatre éléments, la terre, l'air, l'eau et le feu, opposés deux à deux. Le feu était l'élément moteur et producteur. Mais ces quatre éléments n'étaient pas différents de Dieu même; seulement il faut distinguer deux principes : le principe matériel et le principe spirituel; deux mondes : le monde matériel et le monde spirituel, archétype du premier. Le feu est l'élément constitutif du principe spirituel; le feu pénètre toutes les parties de l'univers. L'âme est une agrégation de particules infiniment déliées des quatre éléments; elle a son principe et son siége dans le sang. Nous venons d'apercevoir ici quelques principes que nous retrouverons dans la gnose et dans la cabale, et qui proviennent de la philosophie orientale.

Aristote faisait le monde éternel, immuable; il plaçait dans le feu éthéré, qui est la substance des astres, le principe de la vie et de la pensée dans le monde sublunaire. Il reconnaissait un premier être, cause du mouvement et indépendant de l'univers; mais il n'osait le dire immatériel. Le sublime Platon n'osa pas davantage s'élever jusqu'à l'immatérialité absolue : pour lui l'âme humaine, les génies, les dieux, l'esprit, en un mot, n'étaient qu'une matière ténue, véloce, infiniment subtile.

Epicure renouvela la philosophie atomistique. Il admettait les dieux, mais sans reconnaître une cause intelligente du monde. L'esprit, l'âme, la Divinité, n'étaient qu'une matière subtile combinée avec la matière grossière du corps humain ou de l'univers; elle se composait d'air, de chaleur, de vent et d'une substance infiniment subtile et innommée, source de la sensibilité.

Zénon posa en principe que les êtres immatériels sont des chimères. Chrysippe, son disciple, reconnaît deux principes coéternels, la matière, principe passif, et Dieu, principe agissant, source de mouvement et de vie, mais principe plastique, et qui ne fait qu'un avec la nature. Dieu est un feu vivant, c'est l'éther; il forme, il engendre, il pénètre toutes choses. L'âme humaine est un air embrasé; elle fait partie de l'âme du monde, est corporelle et périssable.

On était déjà loin de ces cosmogonies, toutes inadmissibles au même degré, lorsque le christianisme parut. Lucrèce, tout en niant hardiment l'existence de la Divinité, ne leur avait pas rendu la vie. Seize siècles d'une philosophie purement chrétienne semblaient les avoir définitivement replongées dans le néant, lorsque Spinosa vint les en faire sortir de nouveau, en ressuscitant le panthéisme. Spinosa a fait des disciples; quelques rêveurs du XVIII^e^ siècle, qui se décoraient pompeusement du nom de philosophes, la Mettrie, de Maillet, Buffon, marchèrent sur ses traces, et inventèrent de nouveaux univers. Mais le temps en était passé; leurs écrits firent à peine une sensation éphémère, si on en excepte ceux de Buffon, beaucoup plus savamment conçus et plus habilement rédigés, et qui n'ont peut-être approché des apparences de la raison, que parce que leur auteur a conservé Dieu. Il est encore des panthéistes de nos jours; mais du moins il n'est plus de créateurs

Telliamed, ou de Maillet, et Buffon partent de points opposés, pour créer l'univers : suivant le premier, l'origine du globe est neptunienne, et les déluges sont des accidents périodiques. L'eau est le seul élément. Dans l'eau se forment d'eux-mêmes des animalcules qui la digèrent et la concrètent; les concrétions se réunissent au centre, la masse grossit de nouvelles concrétions, jusqu'à ce que le globe s'élève au-dessus de la surface. De générations en égarements, les animalcules sont devenus des poissons, quelques poissons des amphibies, quelques amphibies des quadrupèdes, des bipèdes, des hommes. La chaleur aspire quotidiennement l'humidité, et la dépose dans un grand réservoir; quand le globe sera devenu aride, et qu'il aura perdu son poids, il ira se replonger dans le réservoir, en vertu des lois de la pesanteur et de l'attraction, puis reprendra sa place dans l'espace, en vertu des mêmes lois.

D'après Buffon, l'origine du globe est plutonienne; la terre est un soleil éteint, un éclat du véritable soleil, enlevé par le choc d'une comète; les autres planètes sont aussi des éclaboussures du soleil détachées en même temps; il y a de cela 75000 ans. Le globe a mis 35000 ans à se refroidir; une croûte s'est formée à sa superficie, et sur cette croûte des êtres organisés, par le double effet de la chaleur interne et externe. Comme il avait entraîné avec lui une partie de l'atmosphère du soleil, cette atmosphère s'est condensée par le refroidissement, et a formé les mers et les eaux intérieures du globe. Quand la croûte fut formée et solidifiée, la chaleur interne n'ayant plus d'issue pour rayonner, occasionna une explosion générale, et les morceaux retombèrent pêle-mêle; de là les montagnes et les déchi-

rements observés par tout le globe; de là également le déluge, car tout fut inondé par les eaux intérieures et extérieures, avant que les morceaux ne pussent s'arrimer et se souder, et chaque chose reprendre sa place en vertu des lois de la pesanteur spécifique. Le globe sera tout à fait refroidi au bout de 93000 ans : alors toute l'organisation, produit de la chaleur, périra par le froid (1). Quittons ces vaines théories.

Le dogme traditionnel de la création s'était conservé dans l'Orient; mais, en voulant l'expliquer et rendre raison du mal moral et de l'existence de la matière, la philosophie l'avait gravement altéré; le monde n'est même plus une création proprement dite, c'est une émanation de la substance divine, émanation qui va se modifiant par degrés, à mesure qu'elle s'éloigne de sa source.

Suivant le Zend-Avesta, le Temps sans bornes, *Zeruâné Akeréné*, c'est-à-dire l'Eternel, fit rayonner autour de lui-même une lumière dont il était le centre et le foyer, et dans laquelle se reproduisait sa propre image, Ormuzd, le roi de la lumière, être pur, souveraine et sainte intelligence. Par une opération semblable et à l'aide de sa parole intérieure, Ormuzd produisit le monde des intelligences, dont il est le conservateur et le roi, et dont les deux termes sont Ormuzd et l'homme. Au premier degré, après Ormuzd, sont les six amschaspands, ses ministres et ses intermédiaires. Les amschaspands produisent des esprits d'un rang inférieur par voie de génération.

Les izeds, au nombre de vingt-huit, forment la seconde série des émanations d'Ormuzd; ils gouvernent les diverses parties du monde intellectuel, et ont pour chef Mithra, le premier d'entre eux par ordre d'émanation. Au troisième degré sont les férouers, pensées d'Ormuzd, images affaiblies de lui-même, esprits sans nombre, intelligences pures. Au quatrième, enfin, l'homme, dernier reflet de la lumière du créateur.

On peut se faire une idée de ce système, en se représentant un fanal placé au centre d'une pièce environnée de glaces. L'image se produit d'abord vivement une première fois; puis l'image de cette image se reflète en s'affaiblissant par degrés, jusqu'à ce qu'elle cesse d'être visible à l'œil du spectateur.

Ahriman, premier reflet, première image d'Ormuzd, jaloux de la gloire du prototype et de celle d'Ormuzd, et rempli d'un insupportable orgueil, ne sut pas assez se contenir. Ses tentatives de révolte le firent rejeter loin de la lumière incréée, dans des espaces ténébreux, qu'il est condamné à habiter pendant douze mille ans. Les six archidews et les innombrables dews, reflets de sa gloire à lui-même, lorsqu'il habitait encore la lumière, le suivirent dans son exil. Ses émanations, inférieures d'un degré à celles d'Ormuzd, aboutissent à la matière, suprême et dernière condensation des ténèbres qu'il habite et de sa gloire éclipsée.

(1) Buffon, *Epoques de la nature.*

De là l'origine de l'esprit et de la matière, l'origine du bien et du mal, au physique et au moral, car les dews et les derwends ou archidews, contrariaient autant qu'il est en leur pouvoir l'œuvre des amschaspands et des férouers. C'est ainsi qu'Ahriman séduisit Meschia et Meschian, le premier couple humain, en lui promettant du lait et du beurre, et put leur donner un corps matériel, après qu'il les eut fait tomber dans ses piéges.

La période de douze mille ans s'accomplira dans ces luttes incessantes. Trois prophètes viendront dans l'intervalle au secours des humains; le dernier, nommé Sosiah, régénérera le monde, et le rendra à sa pureté primitive. A la fin des siècles, après la résurrection générale, c'est lui qui sera chargé de conduire les saints dans le lieu de la gloire. Les méchants, avec Ahriman leur chef, seront plongés, pour y être purifiés, dans un torrent de métal liquéfié. Redevenus purs, il reprendront leur rang dans le sein de la lumière, et la loi d'Ormuzd n'aura plus de contradicteurs.

La cosmogonie indienne se rapproche beaucoup plus des récits de la Bible.

D'après le *Schâster*, ou explicatien du *Vedam*, livres révélés, ou plutôt descendus du ciel, Dieu crée les quatre éléments, mais ils sont mélangés et confondus. Il les sépare, et souffle dessus par le moyen d'un long tube. Son souffle forme une coque, semblable à la coque d'un œuf; cette coque se dilate et s'élève, c'est la voûte du firmament. Il sépare la terre et l'eau, plonge la terre dans l'élément humide; de là les continents et les mers. Il fait produire à la terre et à l'eau les êtres organisés et vivants.

Il crée en dernier lieu l'homme, qui sort de terre la tête la première; il lui donne la vie, puis une femme, ce premier couple se nomme Pourous et Parcouti. Il en naît quatre fils, Brammon, Cutteri, Scudderi, Wisa, qui sont de caractère opposé, étant chacun de la nature de l'un des quatre éléments. Dieu leur crée quatre femmes, qu'il place aux points cardinaux, afin qu'en se séparant ils peuplent le monde entier. Leur race se corrompt, et Dieu la détruit par le déluge (1).

Cet événement se reproduit jusqu'à trois fois; mais, en y faisant attention, l'on ne tarde pas à s'apercevoir que ces trois déluges et ces quatre créations ne sont qu'un seul et même fait, rendu quatre fois avec de légères variantes, pour en former quatre époques; soit que le premier auteur du recueil des Védas se soit aperçu ou non que les quatre traditions qu'il recueillait se rapportaient au même événement. De telles répétitions ne sont pas rares dans l'histoire de l'Inde et de l'Orient : on en peut citer pour exemple les quatre Sardanapale de l'Assyrie, qui n'en font qu'un, quoiqu'on les place à de grandes distances, et les

(1) *Histoire Universelle*, tom. LI, XI^e^ de l'histoire moderne, édit. de Paris, 1783.

quatre Vicramadytjia de l'Indoustan, qui n'en font qu'un également, et par le moyen desquels les chroniqueurs allongent d'une manière effrayante leurs chronologies.

La cosmogonie des Grecs exclut la création, et n'admet que le débrouillement du chaos sous la main de Jupiter. Celle de l'Egypte est inconnue, nonobstant les travaux de Kircher et de Jablonski, et celle de la Phénicie ne l'est guère moins, malgré la bonne volonté d'Eusèbe et les renseignements qu'il a donnés sur ce sujet dans le premier livre de sa Démonstration Evangélique, au septième chapitre. Elle semblerait exclure Dieu, et se rapprocher par quelques points de la cosmogonie indienne. Le principe de toutes choses paraît être l'air et les ténèbres; éléments infinis, sans limites, vrai chaos. L'air, dans ses mouvements et ses tourbillons, produit une poussière, un détritus qui s'agglomère, et devient une espèce de limon. Ou plus poétiquement, l'air, l'esprit, le souffle du vent, devenu amoureux de lui-même, se serre dans ses propres embrassements et conçoit Moth, c'est-à-dire le limon. Moth contient en lui-même tous les principes de la production des êtres. Tourmenté par sa propre concupiscence, ou par Cupidon, il éclate et se partage en diverses masses, qui forment la terre et les astres. Bientôt échauffé par les rayons du soleil, il fermente et donne naissance aux êtres organisés; organisation encore informe et grossière.

Mais les vapeurs s'élèvent et se condensent, les nuages se forment, l'orage s'amoncelle, la foudre éclate, et dans le bouleversement général, la nature enfante quatre animaux complétement pourvus de tous leurs organes. L'un d'eux, la femme Bau, dont le nom veut dire *nuit*, conçoit des embrassements du vent Kolpia, et donne naissance au Temps et à la Primogéniture, hommes mortels, pères du Genre et de la Génération, premiers habitants de la Phénicie. Du Temps et de la Primogéniture naissent la Lumière, la Flamme, le Feu, race gigantesque qui habite le Liban, le mont Cassius, l'Anti-Liban, et fait la guerre à un quatrième frère, qui se nomme Oson. Vient ensuite, mais à un long intervalle, la génération des premiers humains de notre forme et de notre taille, inventeurs de tous les arts utiles.

Mais qu'est-ce que tout cela, sinon peut-être le produit isolé d'une imagination en délire? Le livre Taaut, cité par Eusèbe, s'appuie sur les fables grecques, les explique à son point de vue, ou les réfute; il est donc comparativement très-moderne.

La cosmogonie des peuples du Nord n'est pas mieux connue; les divers fragments de l'Edda publiés jusqu'ici ne remontent pas jusqu'au principe. Nous ne possédons que des données incertaines et incomplètes sur les cosmogonies expliquées dans les mystères; mais du moins, nous en serons dédommagés par celles de la gnose et de la cabale.

Nous n'entreprendrons pas, toutefois, d'analyser les quinze ou vingt systèmes des quinze ou vingt écoles de gnosticisme; celui de Valentin, le plus complet de tous, suffira pour en donner une idée générale.

« Valentin divise l'Etre divin en trois degrés, comprenant trente personnes, ou éons, dont la réunion forme ce qu'il appelle le *Plerome*, c'est-à-dire la plénitude de la divine substance. Le premier degré comprend deux quaternaires. Dabord le *Proarches*, *Propator* ou *Bythos*, c'est-à-dire le principe éternel, l'archétype, produit *Eunoea*, nommée encore *Sigé* et *Charis*, la pensée silencieuse, la beauté idéale et sans forme. De leur union naissent *Nous*, c'est-à-dire l'intellect, l'esprit, et *Alétheia*, la vérité; c'est le premier quaternaire.

« D'Alêthcia et de Nous naissent *Logos*, la parole, le verbe, et *Zoé*, la vie: de Logos et de Zoé, *Anthropos*, l'homme, et *Ekklesia*, l'église; tel est le second quaternaire. Mais cet homme n'est pas l'homme terrestre, c'est son céleste archétype; cette église n'est pas celle de la terre, c'est l'église céleste, c'est-à-dire l'union des éons de la sainte ogdoade.

« Le second degré se compose de dix éons: *Bythius*, la profondeur, et *Mixtis*, le mélange, issus de Logos et de Zoé; *Agaretos*, la vie sans fin, et *Henôsis*, l'union, issus de Bythius et de Mixtis; *Autophyes*, l'existence incommuniquée, et *Hedona*, la volupté, issus de Agaretos et de Henôsis; *Acinetos*, l'immutabilité, et *Syncrasis*, la coopération, issus de Autophyes et de Hedona; *Monogenes*, l'unigéniture, et *Maceria*, la béatitude, issus de Acinetos et de Syncrasis. Telle est la divine décade.

« De Antropos et de Ekklesia naît une sainte dodécade, qui se compose en première ligne de *Parakletos*, le consolateur, et *Pistis*, la foi; ceux-ci donnent naissance à *Patrikos*, la paternité, et *Elpis*, l'espérance. De Patrikos et d'Elpis naissent *Matrikos*, la maternité, et, *Agape*, l'amour, qui donnent naissance à *OEnoos*, l'esprit incréé, et *Synesis*, l'intelligence. D'OEnoos et de Synesis procèdent *Ekklesiastikos*, la fraternité, et *Macariotes*, le bonheur; de ceux-ci *Theletos*, la concupiscence, et *Sophia*, la sagesse. Ainsi se constitue la Divinité dans son essence incommunicable : le Plérome.

« Mais les trente éons formant la nature divine tendraient à se désunir, pour exercer, chacun dans sa sphère, l'action qui lui est propre, si le *Plérome* n'avait pas un terme, *Horos*, une limite infranchissable, au delà de laquelle rien n'est dieu; d'autant plus qu'un seul d'entre eux, savoir, Eunoé, peut voir, contempler et comprendre le Bythos auquel elle est unie par la génération, et que Sophia est mécontente de son rang. Cependant le Bythos, dans sa prévoyance et son amour, crée deux nouveaux éons, desquels l'un instruit ceux du Plérome des choses qui sont invisibles pour eux, c'est le Christ, ou *Kristos*; et l'autre les unit par une charité mutuelle, c'est le *Pneuma-Agios*, ou Saint-Esprit, qui ne sont pas dieu, quoique

dans le sein du Plérome. De la charité mutuelle des éons les uns envers les autres naît même un troisième personnage, également étranger à la Divinité, qui se nomme le Sauveur ou *Soter*.

« Du mécontentement de Sophia naissent tous les êtres qui sont en dehors du Plérome, et dont l'ensemble forme l'univers. Ce mécontentement est une *Enthymesis*, fruit abortif et informe qui tombe dans le vide immense, au delà de Horos. Christos lui communique l'incorruptibilité et lui donne une forme, sans toutefois lui faire part de la science. Ainsi façonnée, l'Enthymesis de Sophia prend le nom d'Achamoth, et devient la mère de la vie.

« Elle serait réduite aux ténèbres et à la douleur éternelle d'être éloignée du Plérome, si ce n'est un rayon de la lumière de Christos qui l'illumine. Cependant la vue de son ignorance la remplissait de douleurs et de larmes, lorsque Christos, touché de pitié, lui députa le Pneuma-Agios pour la consoler.

« De ses larmes naquit l'élément matériel ; de son bonheur, l'élément animal ; de ses rapports avec le Pneuma-Agios, l'élément spirituel : éléments informes, mêlés, confondus ; véritable chaos, sans organisation et sans vie.

« Mais l'ordre se préparait ; de l'entrevue d'Achamoth et de Christos devait naître le démiourge, l'organisateur. Il naquit aveugle.

« *Démiourgos* distribue les productions de sa mère en sept mondes. L'aveugle qu'il est ! il se croit créateur, tandis qu'il n'est qu'organisateur, et encore malhabile. Cependant, avec l'aide d'Achamoth et même de Sophia, qui veille de loin sur sa progéniture, les productions d'Achamoth prennent une forme à peu près pareille à celle du Plérome. Les trois substances se démêlent ; de la substance matérielle se forment les corps inertes ; de la substance animale, les âmes ; de la substance spirituelle, les esprits. Les esprits se classent en sept degrés ; leur chef, *Cosmocrator*, siége immédiatement au-dessous du démiourge, auquel il est cependant supérieur en puissance et en intelligence, car le démiourge n'est qu'animal. Tout ce qui n'est pas organisé dans chacun des éléments est mis en réserve pour de nouveaux besoins. Il y a donc une masse de matière en réserve, une masse d'animalité en réserve, une masse d'intelligence en réserve.

« Restait à former l'homme choïque ou terrestre. Le démiourge le composa des deux substances sur lesquelles s'étend son action : l'animalité et la matière. Achamoth y ajouta, à l'insu de son fils, une parcelle d'esprit ; et l'homme, constitué de la sorte, est l'image du céleste Anthropos.

« Mais il était nécessaire qu'il connût sa nature et qu'il fût éclairé sur ses destinées. Sophia lui députa donc Christos ; Christos, en passant, déroba une âme à l'aveugle démiourge ; il emprunta un corps dans le sein de Marie, fit descendre en lui l'éon Soter au moment de son baptême, et prit le nom de *Jésus*. Quand sa mission fut terminée, il laissa son corps aux mains des Juifs, réunit son âme au réservoir commun de l'animalité, se sépara de Soter, et rentra dans le sein du Plérome (1). »

Le manichéisme eut aussi sa cosmogonie, mais panthéiste, et par conséquent misérable. Ce n'est plus la haute théosophie du Zend-Avesta, ni les savantes combinaisons de la gnose. Dieu est tout, et tout est dieu ; la matière est dieu, l'esprit est dieu, Satan est dieu, l'univers est dieu, il n'y a rien qui ne soit dieu. Il y a encore une chaîne d'éons, comme dans la gnose ; mais ces éons ne sont plus que les génies des douze signes du zodiaque. Sophie est toujours la mère de la vie, mais ce n'est plus que l'âme de la matière. Il n'y a qu'un Dieu, mais ce Dieu a une double puissance, l'une pour le bien, l'autre pour le mal, et ces deux puissances se combattent ; l'une crée l'esprit, l'autre la matière. La matière et l'esprit se mélangent dans l'homme, dans les animaux, dans les végétaux, partout enfin. La digestion des aliments et un certain acte qui ne peut se nommer, dégagent l'esprit de la matière ; tout l'esprit qui n'est pas dégagé de la sorte erre de corps en corps à mesure de la formation et de la destruction des êtres organisés. L'esprit désagrégé de la matière remonte vers les régions de la lune et du soleil, où il se purifie dans les flammes, pour rentrer ensuite dans le sein de Dieu. Peut-être les parfaits avaient-ils une autre théodicée ; mais voilà du moins la théodicée ostensible (2).

La théogonie, nous ne pouvons dire la cosmogonie, de la cabale avait adopté pour point de départ les idées de l'Orient. Voici de quelle manière la Mercava explique l'Elohim du premier verset de la Genèse.

« Le Seigneur, résolu de ne pas rester plus longtemps dans la solitude et l'isolement, imprima à la lumière incréée, qui est sa propre essence, un mouvement qui produisit dix modifications, qu'on peut représenter par autant de cercles concentriques. Les ondulations formées à la surface de l'eau par le choc d'un corps étranger, suffisent pour en donner une idée. Ces dix modifications, *séphiroth* ou splendeurs de Dieu, sont l'intelligence, appelée aussi du nom de couronne, la prudence, la sagesse, la sévérité, la magnificence, la victoire, la beauté, le fondement, la gloire et le règne. Les séphiroth prennent la forme de Dieu, comme le vêtement prend la forme du corps. La figure qui sert à exprimer la Divinité accompagnée des séphiroth se nomme *ensoph*.

« Cependant comme Dieu est l'archétype de toutes choses, puisqu'il est au centre du mouvement, et que rien n'a pu se former qui ne fût à son image, similitude dont l'homme est la dernière et la plus imparfaite

(1) *Voy.* notre *Histoire de la Magie*, introduct. ch. 2, § 2.

(2) *Voy.* Saint Augustin, *Hæres.*, cap. 46, *passim* et *Epist. fundam.*

expression, l'on peut aussi représenter l'ensoph sous une forme humaine. Dans ce cas, la couronne est à la tête, la prudence et la sagesse aux épaules, la sévérité et la magnificence aux flancs, la beauté aux reins, la gloire et la victoire aux hanches, le fondement aux genoux, le règne aux pieds. On le représente encore sous la forme d'un arbre, dont les séphiroth sont les branches, et Jéhovah la tige.

« La première modification, émanation, ou le premier séphiroth, rayon de pure lumière, en tout semblable à la source qui l'a produit, est le principe et le type de tous les mondes : c'est l'*Adam-Kadmon*, l'homme céleste, l'homme divin, l'homme immense, le grand monde. L'homme humain, si l'on peut ainsi parler, est le microcosme, ou le petit monde, abrégé, image microscopique d'Adam-Kadmon.

« L'Adam-Kadmon contient en lui les deux puissances de la reproduction; il les communique par degrés à tous les mondes et à tous les êtres qu'il a produits.

« Comme il est l'image parfaite de l'ensoph, on le confond avec lui.

« D'Adam-Kadmon sont émanés quatre degrés d'êtres, ou quatre mondes, nommés *Asiluth*, *Briah*, *Jesirah* et *Asiah*. Le premier est le plus pur; les autres perdent progressivement cette pureté. Le premier est habité par les *pasuphim;* le second par les *cherubim*, les *seraphim*, les *malachim*, les *élohim, et les beni-élohim*, serviteurs des pasuphim. Dans le troisième monde, une révolte éclata, ses habitants, les klippoth, ayant voulu se soustraire à l'obéissance des esprits du second monde. Le chef des klippoth est Bélial. Ces intelligences, séduites par leur chef, brouillèrent tout, gâtèrent tout dans les deux mondes inférieurs, et séduisirent l'homme, habitant du quatrième.

« Quelques cabalistes ne comptent que trois klippoth : savoir *Tohu*, *Bohu* et les *Ténèbres*; ce sont probablement des genres. D'autres rangent tous les klippoth en deux grandes armées, qui ont pour chefs Sammaël et Lilith.

« Cependant Adam-Kadmon, ne voulant pas laisser le microcosme dans son égarement, lui promit, et lui donnera certainement un messie, qui séparera le bien du mal, et punira les klippoth de leur méchanceté. Alors les âmes pures remonteront, en se perfectionnant de monde en monde, jusqu'à l'ensoph, avec lequel elles se confondront. En attendant, les anges habitants du second monde sont chargés de combattre les klippoth.

« Le microcosme, abrégé de tous les mondes, tire du premier la pensée, du second la raison, du troisième les passions, du quatrième les appétits physiques. La plupart des cabalistes lui donnent au moins deux âmes; l'une qui est la source de la pensée et de la volonté, l'autre dans laquelle naissent les passions et le sentiment; beaucoup le gratifient d'une troisième, qui est le pur instinct.

« La cabale aboutit directement au panthéisme; aussi le panthéisme a-t-il été professé sans détour par plusieurs cabalistes, principalement parmi les modernes. N'expliquant nullement l'existence de la matière, le spiritualisme absolu devait être également une de ses conséquences; et il l'a été, car les cabalistes sont forcés d'avouer qu'il n'y a rien de réel dans la matière, que l'apparence et les formes.

« En considérant ces systèmes si péniblement élaborés pour arriver à l'explication de la vérité primordiale, mais d'une vérité qui se dérobe aux regards de l'homme d'une fuite éternelle, qui ne se souviendrait de ces rêves haletants d'une nuit d'angoisses, pendant laquelle on a fatigué son sommeil à poursuivre des chimères? Ce que ceux-ci poursuivaient en rêvant, ceux-là l'ont rencontré sans sommeil. Plusieurs sont arrivés à la négation de la matière, quelques-uns à la négation de Dieu, le plus grand nombre à la négation du mal moral, presque tous au panthéisme et à la suppression de l'individualité humaine; c'est-à-dire, de tous les côtés, à bannir du cœur de l'homme la raison du devoir et de la vertu (1). »

Et encore, abstraction faite de ces déplorables conséquences, si les principes étaient du moins conciliables avec les raisonnements d'une froide logique! mais non, aucun n'est susceptible d'être mis en discussion. En effet, ou la matière est éternelle, ou bien elle émane de Dieu, ou bien il l'a créée. Si elle est éternelle, Dieu ne peut l'organiser, parce que l'éternel est égal à l'éternel; et s'il y a deux éternels, il n'y a pas de Dieu; si elle émane de Dieu, ou bien Dieu est matériel, ou bien elle ne cesse pas d'être Dieu; car ce qui est de Dieu est inaliénable. D'un côté comme de l'autre, c'est le panthéisme : panthéisme spiritualiste, ou panthéisme matérialiste, comme on voudra.

Que conclure de ceci et de cette rapide revue, sinon qu'il faut en revenir à ce qu'on appelle le système de Moïse, à la création; mot inexplicable, qui explique tout. C'est un miracle, si l'on veut, mais du moins ce n'en est qu'un; et si la raison ne saisit pas le comment, elle ne rencontre rien qui la choque. Tandis que, dans les cosmogonies que nous venons d'exposer, il y a dix ou vingt miracles pour chacune, miracles presque toujours absurdes, et qui ne rendent raison de rien en définitive.

Aussi toutes ces doctrines ne sont plus que du passé; il est temps de les inscrire aux annales des erreurs de l'esprit humain. Il n'est plus un seul savant, un seul philosophe connu du public, qui consentît à mettre son nom en tête d'un ouvrage consacré à les défendre.

Il ne reste plus qu'un seul point à exami-

(1) Cf. Matter, *Hist. du gnostic.*, sect. 1, ch. 1; *Encyclop.*, art. *Cabale;* Basnage, *Hist. des Juifs*, t. III; Kabbala *denudata;* Schott, *Mirabilia Cabalistica, in Tech. curiosa.*

Voy. aussi : Notre *Hist. de la magie*, Introd., ch. 3, § I.

ner, celui de la chronologie. Car, dans l'impossibilité de faire le monde autrement ou mieux que Moïse ne l'a dit, on l'a chicané sur l'époque qu'il fixe à sa création, afin de le prendre du moins en défaut sur les détails, le fonds étant inattaquable. Ici nous céderons la place à un écrivain plus compétent que nous-même sous tous les rapports, au docte Cuvier.

Cuvier réduit à néant tous les systèmes philosophiques et historiques sur l'antiquité du globe dans le Discours préliminaire de ses Recherches sur les ossements fossiles, et démontre, d'une manière victorieuse, qu'il faut en revenir aux dates assignées par Moïse. Dans l'impossibilité de reproduire en entier, à cause de sa longueur, ce travail si judicieux et si savant, d'autant plus remarquable qu'il a été conçu au seul point de vue de la science et de l'observation, indépendamment de toute idée de secte ou de religion, nous le suivrons du moins, et nous tâcherons d'en donner une analyse substantielle.

« Pendant longtemps, dit l'auteur, on n'admit que deux événements, que deux mutations sur le globe : la création et le déluge; et tous les efforts des géologistes tendirent à expliquer l'état actuel, en imaginant un certain état primitif, modifié ensuite par le déluge, dont chacun imaginait aussi, à sa manière, les causes, l'action et les effets.

« Ainsi, selon l'un (1), la terre avait reçu d'abord une croûte égale et légère qui recouvrait l'abîme des mers, et qui se creva pour produire le déluge; ses débris formèrent les montagnes. Selon l'autre (2), le déluge fut occasionné par une suspension momentanée de la cohésion dans les minéraux; toute la masse du globe fut dissoute, et la pâte en fut pénétrée par les coquilles. Selon un troisième (3), Dieu souleva les montagnes pour faire écouler les eaux du déluge, et les prit dans les endroits où il y avait plus de pierres, parce qu'autrement elles n'auraient pu se soutenir. Un quatrième (4) créa la terre avec l'atmosphère d'une comète, et la fit inonder par la queue d'une autre; la chaleur qui lui restait de sa première origine, fut ce qui excita tous les êtres vivants au péché; aussi furent-ils tous noyés, excepté les poissons, qui avaient apparemment les passions moins vives.

« On voit que, tout en se retranchant dans les limites fixées par la Genèse, les naturalistes se donnaient encore une carrière assez vaste: ils se trouvèrent bientôt à l'étroit; et quand ils eurent réussi à faire envisager les six jours de la création comme autant de périodes indéfinies, les siècles ne leur coûtant plus rien, leurs systèmes prirent un essor proportionné aux espaces dont ils purent disposer.

(1) Burnet, *Telluris Theoria Sacra*. Lond. 1681.
(2) Woodward, *Essay towards the natural history of the Earth*. Lond. 1702.
(3) Scheuchzer, *Mém. de l'Acad.*, 1708.
(4) Whiston, *A new Theory of the Earth*. Lond. 1708.

« Le grand Leibnitz lui-même s'amusa à faire, comme Descartes, de la terre un soleil éteint (1), un globe vitrifié, sur lequel les vapeurs, étant retombées lors de son refroidissement, formèrent des mers, et déposèrent ensuite les terrains calcaires.

« Demaillet couvrit le globe entier d'eau pendant des milliers d'années; il fit retirer les eaux graduellement: tous les animaux terrestres avaient d'abord été marins; l'homme lui-même avait commencé par être poisson; et l'auteur assure qu'il n'est pas rare de trouver dans l'océan des poissons qui ne sont encore devenus hommes qu'à moitié, mais dont la race le deviendra tout à fait quelque jour (2).

« Le système de Buffon n'est guère qu'un développement de celui de Leibnitz, avec l'addition seulement d'une comète, qui a fait sortir du soleil, par un choc violent, la masse liquéfiée de la terre, en même temps que celle de toutes les planètes : d'où il résulte des dates positives; car, par la température actuelle de la terre, on peut savoir depuis combien de temps elle se refroidit; et puisque les autres planètes sont sorties du soleil en même temps qu'elle, on peut calculer combien de temps les grandes ont encore de siècles à se refroidir, et jusqu'à quel point les petites sont déjà glacées (3). »

Ce système, qui glaçait successivement l'univers, avait aussi glacé d'effroi un certain nombre de personnes, respectables d'ailleurs par mille endroits, qui calculaient avec terreur combien de temps le monde avait encore à vivre, et voyaient avec la plus grande douleur les neiges polaires envahissant petit à petit les zones tempérées, jusqu'à ce qu'enfin elles se réunissent en un cercle funèbre dans les régions équatoriales. Lord Byron, mettant cette idée en vers effrayants, comme il savait en faire, représente les derniers humains assis auprès d'un dernier foyer qui s'éteint faute d'air combustible, comme il arrive sur les sommets glacés des montagnes. Le malheureux qui survit à ses compagnons jette une pierre à la surface des eaux, pour s'assurer si l'onde est encore liquide; mais il voit avec terreur que l'onde ne se ride plus, et il s'éteint lui-même dans un rire convulsif et hébété; son sang, glacé dès avant la mort, ne circulait plus dans ses veines. Poésie pour poésie, nous croyons que celle de lord Byron vaut mieux que celle de Buffon.

Mais, à part toutes ces vaines idées, produit d'une imagination plus brillante que solide, à part les systèmes sur l'origine neptunienne ou plutonienne du globe, il est certain que la terre ne se refroidit pas, ou ne se refroidit plus; il n'y a aucune variation sensible à cet égard depuis deux ou même depuis quatre mille ans, ainsi que le savant Arago l'a démontré dans l'Annuaire du bureau des

(1) Leibnitz, *Protogæa*, act. Lips. 1683; Gott. 1749.
(2) Telliamed, Amsterd., 1748.
(3) Buffon, *Théorie de la terre*, 1749; et *Epoques de la nature*, 1775.

Longitudes, année 1834, de la manière qu'il sait démontrer, lui aussi, c'est-à-dire sans réplique.

Après cette digression, en faveur de laquelle nous sollicitons l'indulgence, nous revenons à notre auteur, qui continue de la sorte, en passant à des cosmogonies plus modernes : « De nos jours, des esprits plus libres que jamais ont aussi voulu s'exercer sur ce grand sujet. Quelques écrivains ont reproduit et prodigieusement étendu les idées de Demaillet ; ils disent que tout fut liquide dans l'origine ; que le liquide engendra des animaux d'abord très-simples, tels que des monades ou autres espèces infusoires et microscopiques ; que, par suite des temps, et en prenant des habitudes diverses, les races animales se compliquèrent, et se diversifièrent au point où nous les voyons aujourd'hui. Ce sont toutes ces races d'animaux qui ont converti par degrés l'eau de la mer en terre calcaire ; les végétaux, sur l'origine desquels on ne nous dit rien, ont converti de leur côté cette eau en argile ; mais ces deux terres, à force d'être dépouillées des caractères que la vie leur avait imprimés, se résolvent, en dernière analyse, en silice ; et voilà pourquoi les plus anciennes montagnes sont plus siliceuses que les autres. Toutes les parties solides de la terre doivent donc leur naissance à la vie, et, sans la vie, le globe serait encore entièrement liquide (1).

« D'autres écrivains ont donné la préférence aux idées de Kepler : comme ce grand astronome, ils accordent au globe lui-même les facultés vitales ; un fluide, selon eux, y circule ; une assimilation s'y fait, aussi bien que dans les corps animés ; chacune de ses parties est vivante ; il n'est pas jusqu'aux molécules les plus élémentaires qui n'aient un instinct, une volonté ; qui ne s'attirent et ne se repoussent d'après des antipathies et des sympathies ; chaque sorte de minéral peut convertir des masses immenses en sa propre nature, comme nous convertissons nos aliments en chair et en sang ; les montagnes sont les organes de la respiration du globe, et les schistes ses organes sécrétoires ; c'est par ceux-ci qu'il décompose l'eau de la mer, pour engendrer les sécrétions volcaniques ; les filons, enfin, sont des caries, des abcès du règne minéral, et les métaux un produit de pourriture et de maladie : voilà pourquoi ils sentent presque toujours si mauvais.

« Il faut convenir, cependant, que nous avons choisi là des exemples extrêmes, et que tous les géologistes n'ont pas porté la hardiesse des conceptions aussi loin que ceux que nous venons de citer ; mais, parmi ceux qui ont procédé avec le plus de réserve, et qui n'ont point cherché leurs moyens hors de la physique et de la chimie ordinaire, combien ne règne-t-il pas encore de diversité et de contradiction ! »

L'auteur, après avoir parlé de quelques autres systèmes, et averti qu'il en passe plus de vingt sous silence, termine de la sorte, sans daigner en réfuter aucun, et en faisant des excuses à leurs auteurs de les avoir signalés. Ce dernier trait, jeté là avec une apparence d'ingénuité et de bonhomie, est la meilleure de toutes les critiques.

« Nous pourrions citer encore vingt autres systèmes tout aussi divergents que ceux-là ; et, que l'on ne s'y trompe pas, notre intention n'est pas d'en critiquer les auteurs. »

Le baron Cuvier fait beaucoup mieux que de répéter l'une après l'autre ces conceptions imaginaires qui se combattent l'une l'autre, et qui se réfutent d'elles-mêmes : il démontre par des raisons solides, puisées dans l'observation et les données historiques de la géologie, que les continents sont au contraire de formation très-récente. Il ne lui est pas nécessaire de parcourir pendant longtemps les bords des mers et de l'Océan, le lit des fleuves et la chaîne des montagnes, pour établir que le globe n'a pas tant de milliers d'années d'existence que les faiseurs de systèmes se plaisent à lui en donner. Nous ne le suivrons pas dans cette discussion toute spéciale, et trop longue pour le but que nous nous proposons. Nous préférons, parcourant avec lui les chemins frayés par l'histoire, lui voir disperser les débris de ces fameuses chronologies qui plaçaient la naissance des empires trente ou quarante mille ans par delà l'époque assignée par Moïse.

« Bien qu'au premier coup-d'œil, les traditions de quelques anciens peuples, dit-il, qui reculaient leur origine de tant de milliers de siècles, semblent contredire fortement cette nouveauté du monde actuel, lorsqu'on examine de plus près ces traditions, on n'est pas longtemps à s'apercevoir qu'elles n'ont rien d'historique : on est bientôt convaincu, au contraire, que la véritable histoire, et tout ce qu'elle nous a conservé de documents positifs sur les premiers établissements des nations, confirme ce que les monuments naturels avaient annoncé.

« La chronologie d'aucun de nos peuples d'Occident ne remonte, par un fil continu, à plus de trois mille ans. Aucun d'eux ne peut nous offrir avant cette époque, ni même deux ou trois siècles depuis, une suite de faits liés ensemble avec quelque vraisemblance..... Le premier historien profane dont il nous reste des ouvrages, Hérodote, n'a pas deux mille trois cents ans d'ancienneté. Les historiens antérieurs qu'il a pu consulter ne datent pas d'un siècle avant lui. On peut même juger de ce qu'ils étaient par les extravagances qui nous restent, extraites d'Aristée de Proconèse et de quelques autres,

(1) *Voy.* la *Physique* de Rodig., p. 106, Leipsig, 1801 ; et la page 169 du deuxième tome de Telliamed, ainsi qu'une infinité de nouveaux ouvrages allemands. M. de Lamarck est celui qui a développé dans ces derniers temps ce système en France avec le plus de suite, et la sagacité la plus soutenue dans son Hydrogéologie et dans sa Philosophie zoologique.

syriens que cinq cent vingt ans de durée, et n'en fait remonter l'origine qu'environ huit siècles avant lui. Les prêtres de Babylone ne surent pas même lui révéler le nom de Ninus. Pour lui, il le croit fils de Bélus, et le premier roi Héraclide de Lydie. Il place Sémiramis sept générations avant Cyrus, et avoue qu'il existait déjà trois sentiments différents sur Cyrus lui-même, qui n'était mort que depuis un siècle.

Hellanicus, contemporain d'Hérodote, attribue la fondation de Babylone à Chaldæus, quatorzième successeur de Ninus, et ne connaît pas Sémiramis. Bérose donne à la même ville une antiquité effrayante ; Ctésias dit des choses toutes différentes, et incompatibles avec l'histoire juive et égyptienne. Mégasthène attribue à Nabuchodonosor les conquêtes que d'autres auteurs accordent à Sémiramis (1). L'existence de Sardanapale devient contestable, à force d'être dissemblable sous la plume des divers écrivains, ou plutôt diversement placée.

Or, lorsqu'on se trouvait en de pareilles incertitudes dans le v^e^ siècle avant Jésus-Christ, comment veut-on que Bérose ait pu les éclaircir dans le III^e^ ; et peut-on ajouter plus de foi aux 430,000 ans qu'il met avant le déluge, aux 35,000 ans qu'il place entre le déluge et Sémiramis, qu'aux registres de 150,000 qu'il se vante d'avoir consulté ?

En un mot, plus j'y pense, plus je me persuade qu'il n'y avait point d'histoire ancienne à Babylone, à Ecbatane, plus qu'en Egypte et aux Indes. Et au lieu de porter comme Evhémère ou comme Bannier la mythologie dans l'histoire; je suis d'avis qu'il faudrait reporter une grande partie de l'histoire dans la mythologie.

Ce n'est qu'à l'époque de ce qu'on appelle communément le second royaume d'Assyrie, que l'histoire des Assyriens et des Chaldéens commence à devenir claire ; à l'époque où celle des Egyptiens devient claire aussi ; lorsque les rois de Ninive, de Babylone et d'Egypte commencent à se rencontrer et à se combattre sur le théâtre de la Syrie et de la Palestine.

Voilà certes des résultats auxquels il est consolant de voir la science, la pure science, se rallier enfin. Si un défenseur de la religion les avait obtenus et promulgués, ce qui du reste était fait sans qu'on voulût y prendre garde, on n'aurait pas voulu tenir compte de ses raisonnements, même les plus convaincants, parce qu'on aurait supposé qu'il était aveuglé par l'ignorance, ou dominé par les préjugés, suivant les formules de langage et les expressions convenues. Mais ici, c'est un académicien, et qui plus est, un protestant qui parle ; un de ces adeptes et de ces enfants gâtés de la science, dont le nom seul fait autorité, et que l'Europe entière s'est accoutumée à regarder comme un oracle.

Il est vrai que les systèmes qu'il réfute ici n'étaient pas difficiles à détruire, parce qu'au lieu de ressembler à ces fortifications naturelles que l'homme accepte et qu'il ne crée pas, ce n'étaient que des lignes de défense improvisées contre la religion et ses enseignements. Si Moïse n'avait pas donné la date précise de la création du monde, il ne se serait pas trouvé, dans ces derniers temps, un seul savant qui n'eût laissé passer inaperçues les chronologies de l'Egypte, de l'Inde et de la Chaldée, ou qui n'en eût parlé pour s'en moquer.

Après avoir jeté un regard dédaigneux sur les chronologies de la Perse et de la Chine, et montré qu'elles se rapportent à la chronologie du Pentateuque dans ce qu'elles ont de moins incertain, Cuvier examine les prétendus monuments astronomiques dont on fit tant de bruit au commencement du siècle ; il les réduit avec la même facilité à leur juste valeur, et démontre que les ouvrages de quarante mille ans de date sont faits de la veille.

Et d'abord, quant aux observations astronomiques des Egyptiens, il est facile de prouver que ceux-ci n'ont dû établir de la régularité dans leurs calculs qu'à une époque très-récente. Eudoxe, Ptolémée, Hérodote, Thalès, ne rapportèrent de l'Egypte que des notions entièrement fausses sur le lever des astres et la longueur de l'année. Quelle confiance ajouter, d'après cela, à des zodiaques peints sur le plafond des temples de l'Egypte? et que faut-il en conclure, s'ils se trouvent réguliers, sinon qu'ils sont modernes ?

De même, tout porte à croire que la grande réputation des Chaldéens, en fait d'astronomie, leur a été faite à des époques récentes par les vendeurs d'horoscope, qui vivaient aux dépens de la crédulité publique à Rome et dans les provinces aux derniers temps de la république. Les seules observations astronomiques dont on puisse faire honneur aux Chaldéens sont celles que rapporte Ptolémée, et qui ne remontent qu'à Nabonassar, 721 ans avant Jésus-Christ; et encore sont-elles grossières et accusent-elles une astronomie dans l'enfance.

« Quant aux Indiens, chacun sait que Bailly, croyant que l'époque qui sert de point de départ à quelques-unes de leurs tables astronomiques, avait été effectivement observée, a voulu en tirer une preuve de la haute antiquité de la science parmi ce peuple, ou du moins, chez la nation qui lui aurait légué ses connaissances ; mais tout ce système, si péniblement conçu, tombe de lui-même, aujourd'hui qu'il est prouvé que cette époque a été adoptée après coup sur, sur des calculs faits en rétrogradant, et dont le résultat était faux (1).

(1) *Voy.* Clio apud Herod. ch. 95 ; *id.* ch. 7 ; Et. de Byzance, au mot *Chaldæi* ; Josèphe, *Contre Appion*, liv. I, ch. 19 ; id. 6 ; Diod. de Sicil., liv. II ; Strab., liv. XV.

(1) Laplace, *Exposé du système du monde*, p. 330, et le Mém. de M. Davis sur les calculs astronomiques des Indiens ; *Mém. de Calcutta*, t. II, p. 225, in-8°.

« Bentley a reconnu que les tables de Tirvalour, sur lesquelles portait surtout l'assertion de Bailly, ont dû être calculées vers 1281 de Jésus-Christ, il y a 540 ans, et que le *Surya-Siddhanta*, que les brames regardent comme leur plus ancien traité scientifique d'astronomie, et qu'ils prétendent révélé depuis plus de vingt millions d'années, ne peut avoir été composé qu'il y a environ 760 ans (1). »

Les plus anciennes observations dont il soit fait mention dans les *Pouranas* ne remontent pas à 1200 ans avant Jésus-Christ, et encore sont-elles si grossières, qu'on ne peut en fixer l'époque à deux ou trois siècles près.

Les Chinois, de leur côté, ne savaient pas encore calculer les ombres en 1629 ; et pendant tout le XVIII^e^ siècle, il leur était nécessaire de recourir à la science des Jésuites, pour utiliser leur observatoire et rédiger des almanachs. Les véritables éclipses rapportées par Confucius dans sa *Chronique* du royaume de Lou, ne commencent que 776 ans avant Jésus-Christ.

La seule observation chinoise plus ancienne, qui ne porte pas en elle-même la preuve de sa fausseté, serait celle du gnomon, faite par Tcheou-Kong, vers 1100 ans avant Jésus-Christ, encore est-elle au moins assez grossière.

Ainsi, nos lecteurs peuvent juger que les inductions tirées d'une haute perfection de l'astronomie des anciens peuples ne sont pas plus concluantes en faveur de l'excessive antiquité de ces peuples, que les témoignages qu'ils se rendent à eux-mêmes.

On a donc recours à des arguments d'un autre genre. On prétend, qu'indépendamment de ce qu'ils ont pu savoir, ces peuples ont laissé des monuments qui portent une date certaine par l'état du ciel qu'ils représentent, et une date très-reculée.

On a principalement insisté sur des zodiaques sculptés dans quelques temples de la Haute Egypte, qui offrent les mêmes figures des constellations zodiacales que nous employons aujourd'hui, mais distribués d'une façon particulière. On a cherché à deviner ce que signifie cette distribution, et suivant le sens qu'on lui a attribué, on a prétendu assigner la date à ces édifices.

Ici nous ne pouvons suivre le savant auteur dans les calculs qu'il établit et les raisonnements qu'il fait, pour démontrer le néant des prétentions de ceux qui donnent une antiquité de trente ou de quarante mille ans à ces fameux zodiaques, et notamment à celui de Dendera; la discussion est trop longue, et une discussion en chiffres n'est guère susceptible d'être abrégée.

Il en résulte que tous les calculs des contradicteurs de la Bible reposent sur une douzaine de suppositions purement gratuites ; que plusieurs de ces calculs sont même erronés d'une manière considérable ; et que par le fait, sur le vu de plusieurs preuves matérielles, les prétendus monuments de quarante mille ans datent du premier siècle de l'ère chrétienne.

Et afin qu'on ne croie pas que Cuvier ne raisonne ici qu'en faveur de son propre système à lui-même, et dans une question qui est beaucoup moins de son domaine que l'histoire naturelle et la géologie, il s'appuie sur les plus grands témoignages et sur les noms les plus respectés en astronomie : sur ceux de Delambre, de Testa, de Paravey, de Visconti, de William Jones, etc.

S'il nous était permis d'intervenir dans une si haute discussion, nous dirions que les astronomes se seraient épargné une grande besogne, si, au lieu de chercher au ciel l'âge de monuments qu'ils avaient sous les yeux, ils avaient appelé un archéologue, pour leur en dire la date. A chacun son métier. Des temples de quarante mille ans sont aussi impossibles en archéologie, que des éclipses de soleil à la pleine lune, en astronomie. Un archéologue eût reconnu de prime abord ici l'ouvrage des Romains ; là, celui des Ptolémée ; plus loin, celui des Perses, s'il en reste quelque chose ; et enfin, celui des Egyptiens : ils auraient ensuite arrangé leurs systèmes d'après des données positives, car sans doute que les sculptures ne sont pas plus vieilles que les voûtes, ni les voûtes plus vieilles que le temple.

La conclusion de cette longue et savante discussion, est qu'il faut en revenir aux dates assignées par la *Genèse*, et que hors de là, tout est fable ou illusion (1).

Ce n'est pas à dire que les géologues, ni Cuvier lui-même, puissent s'arranger des six jours de Moïse, en les comptant pour des jours de 24 heures chacun. L'observation les ramène à ces deux conclusions unanimes, nous parlons des géologues vraiment observateurs et vraiment savants, et en particulier de ceux qui sont venus les derniers : Moïse a bien placé la production des êtres organisés dans l'ordre où la nature nous les présente. Au-dessus du sol primordial, après la nature inorganique, se rencontrent en première ligne les débris du règne végétal, et particulièrement d'un règne végétal très-aqueux, et qui a dû plonger ses racines dans un sol marécageux; point encore d'apparence de vie. Au-dessus de ce sol marécageux, qui fournit des roseaux gigantesques, apparaissent les premiers débris de l'organisation vivante, des squelettes de poissons et d'oiseaux, mais pas encore de quadrupedes. Les débris de ceux-ci, ne viennent enfin que dans les régions les plus voisines de la surface du globe ; première conclusion. Mais il ne suffit ni du déluge pour expliquer cet ordre de choses,

(1) Bentley, *Mém. sur l'antiq. du Surya-Syddhanta*, dans les *Mém. de Calcutta*, *t.* VI, p. 540; et *sur les Systèmes astronomiques des Indiens*, ibid. t. VIII p. 195.

(1) Cuvier, *Recherches sur les ossements fossiles*, éditions postérieures à 1820, parce que le *Discours préliminaire* y est plus complet que dans les premières éditions.

il le renverse plutôt là où il a bouleversé le sol à de grandes profondeurs, ni de trois ou de six jours de-vingt quatre heures, pour le produire. Moyennant six époques d'une longueur indéterminée, suivies chacune d'un cataclysme, tout pourrait s'arranger à merveille.

Rien n'empêche d'accéder à un tel désir. Moïse n'a rien déterminé relativement à la longueur de ses jours; il en place même trois avant la création du soleil, et qui n'étaient point ainsi des jours de vingt quatre heures, puisqu'il n'y avait point d'astre pour en marquer la division ni la durée. Des époques d'une longueur indéterminée n'ont rien d'embarrassant du côté du Créateur, qui agit au sein de son éternité, et devant lequel mille ans sont comme un jour.

Il est vrai que les Pères de l'Eglise et les interprètes anciens n'admettent pas une telle explication; mais c'est qu'ils ne l'ont pas même soupçonnée; les théologiens modernes et les controversistes s'y rallient sans difficulté. D'ailleurs, de telles questions ne sont pas du ressort de la théologie, et la théologie fut toujours malheureuse quand elle voulut traiter des points d'histoire naturelle. Il lui suffit que la foi demeure sauve, et que le texte des Ecritures qu'elle est chargée de défendre demeure intègre. Elle a beaucoup plus à applaudir au progrès des sciences humaines qu'à le craindre. La science a cessé de se conduire en ennemie vis-à-vis de la religion. Elle n'est pas encore religieuse, et peut-être est-il à désirer, pour un triomphe plus complet, qu'il en soit ainsi pendant quelque temps, mais enfin elle n'est plus hostile. Qu'elle agisse donc ainsi, sans préoccupation d'aucune espèce, elle y gagnera toute la première, et les deux célestes sœurs ne pourront que se rencontrer dans un accord qui sera profitable à l'une et à l'autre.

CROIX (Invention de la vraie). Après la mort du Sauveur, son corps fut descendu de la croix, et mis dans un tombeau taillé dans le roc, où aucun autre n'avait encore été mis; ce tombeau, ou sépulcre, était sur le lieu même, ou dans un lieu très-rapproché, et appartenait à Joseph d'Arimathie, qui l'avait fait creuser pour lui-même. Nous ignorons ce qui advint du corps des suppliciés qui avaient été crucifiés en même temps que le fils de Dieu, et cette circonstance n'aurait aucune importance sans l'invention des croix qui devait être faite à trois siècles de là. Il était d'usage d'enterrer l'instrument du supplice non loin du corps des suppliciés; l'histoire garde un silence absolu relativement au bois sacré de la croix du Sauveur et aux instruments de sa passion; il semble même que les premiers chrétiens n'y aient attaché aucune valeur; tant ce silence est profond. Toutefois il en était autrement, et les moyens employés par les empereurs païens pour éloigner les adorateurs du Christ des lieux où s'était opérée la rédemption du genre humain, en fournissent la preuve. Adrien n'aurait pas nivelé à grands frais le sommet aride d'un rocher, en y rapportant une grande quantité de matériaux, pour y élever ensuite un temple et une idole, si la piété des chrétiens et leur concours en ce même lieu, ne l'avait pas signalé à son animadversion. C'était environ cent quinze ans après la mort du Sauveur; mais cette indication ne se rapporte qu'au mont du Calvaire et au sépulcre, et nullement à la croix. Il semble qu'elle resta jusqu'alors soustraite aux regards des fidèles, c'est-à-dire ensevelie sous la terre, dans le lieu où elle avait été déposée d'abord.

Enfin lorsque Constantin, devenu maître de l'empire, et particulièrement de la Judée, eut assuré le triomphe de la croix, dont la vertu avait assuré ses triomphes à lui-même, Hélène, sa pieuse mère, alors âgée d'environ soixante-dix ans, entreprit le voyage de Jérusalem, pour restaurer les lieux chers à la piété des fidèles.

Il est impossible d'assigner la date précise de ce pèlerinage, dont les résultats devaient être si grands et si heureux; les écrivains ne sont nullement d'accord à cet égard. Mais si on fait attention à ces paroles de saint Jérôme dans son épître à Paulin, que la statue de marbre de Vénus avait occupé la place du calvaire l'espace d'environ cent quatre-vingts ans, depuis les temps d'Adrien, jusqu'à ceux de l'empire de Constantin, on ne pourra guère assigner une autre date que celle de l'année 314 ou 315; car il y avait alors environ ce temps qu'Adrien, définitivement maître de Jérusalem et de la Judée, après la défaite de Bar-Cochebas et de ses partisans, avait rétabli la ville, et changé son nom en celui d'Ælia Capitolina. La défaite de Bar-Cochebas est de l'an 134; or, l'édification du temple qui devait à jamais profaner la ville aux yeux de ses anciens habitants, semble devoir être la dernière œuvre du nouveau fondateur, et la dédicace de tout l'ouvrage.

En supposant donc que le temple et la statue de l'infâme déesse eussent été consacrés en l'an 135 de l'ère vulgaire, et qu'ainsi l'invention de la Croix eût été faite en l'an 315, comme il semble résulter des paroles de saint Jérôme, cette date s'accorderait avec la Chronique d'Eusèbe, qui n'est pas un monument aussi méprisable que Baronius semble le dire, d'autant plus qu'Eusèbe était contemporain, et très au fait de ce qui concernait la cour de Constantinople.

Baronius, suivi par la plupart des historiens, assigne pour date l'année 326, en s'appuyant sur le témoignage de Sozomène, qui dit que, le concile de Nicée touchant à sa fin, et le plus grand nombre des Pères étant déjà de retour en leurs maisons, Constantin, pour rendre grâces à Dieu de la conclusion du concile, fit bâtir un temple à Jérusalem près le lieu du Calvaire. Il ajoute qu'environ le même temps, l'impératrice mère était venue à Jérusalem, et avait fait la recherche du bois vénérable de la croix du Sauveur. Mais Baronius paraît avoir oublié qu'Hélène avait elle-même érigé une église autour du sépulcre, avant que Constantin songeât à éri-

ger le *Martyrium*. Et s'il fallait ainsi prendre à la lettre l'*environ le même temps* de Sozomène, il en résulterait que non-seulement Eusèbe s'est trompé en assignant l'an 315 ; mais encore saint Jérôme, et avec lui saint Paulin, en attribuant à Adrien l'érection de la statue de Vénus au lieu du Calvaire, puisque Adrien mourut en 138, ce qui ferait plus de cent quatre-vingts ans pour la durée de son ouvrage. Sozomène vivait à plus d'un siècle des derniers événements, et son témoignage a ainsi beaucoup moins de valeur que celui d'Eusèbe.

Ce n'est pas la seule incertitude sur les détails d'un événement sur lequel la foi et la piété aimeraient tant à être bien renseignées. Dieu l'a permis ainsi dans ses desseins impénétrables ; dans tout ce qui est de la religion, il a toujours beaucoup demandé à la foi, en accordant peu à la curiosité.

Les traditions sur le lieu où la croix du Sauveur avait été déposée étaient-elles plus ou moins bien conservées, y eut-on recours en cette circonstance, l'invention fut-elle due à l'intervention divine? nous l'ignorons; en quel lieu précis la croix fut-elle trouvée? nous ne le savons pas davantage, puisque les historiens ne sont nullement d'accord. Saint Ambroise, dans son oraison funèbre de Théodose, dit qu'Hélène était inspirée dans ses recherches par un esprit divin, mais cette expression, dans sa généralité, s'applique à l'ensemble des faits, plutôt qu'à un détail spécial. Saint Paulin, dans sa onzième lettre à Sévère, nous apprend que cette princesse réunit auprès d'elle des chrétiens pleins de savoir et de sainteté, et même les plus doctes d'entre les Juifs demeurés infidèles, afin de recueillir leurs indications, et que, d'après leur avis unanime, et suivant une inspiration certainement divine, elle fit aussitôt commencer les fouilles au lieu désigné.

Sozomène et Grégoire de Tours attribuent à un Juif nommé Juda, qui se convertit ensuite, et reçut au baptême le nom de Quiriac, l'indication demandée. Selon ces historiens, il aurait même été persécuté pour ce fait par ceux de sa nation, ce qui ne contribua pas médiocrement à sa conversion. L'on a fait longtemps mémoire de saint Quiriac dans l'office de divers diocèses, et on trouve sa mémoire mentionnée au 1er mai dans le *Martyrologe* du vénérable Bède, avec cette variante, qu'il aurait su par révélation le lieu du saint dépôt : *Hierosolymis passio sancti Judæ, sive Quiriaci, episcopi, cui revelatum est lignum sanctæ crucis.* Nous préférons de beaucoup la version de saint Paulin ; elle nous paraît plus vraisemblable.

Suivant les récits de Sulpice-Sévère, de saint Paulin et de saint Ambroise, la pieuse Hélène commença par débarrasser le mont du Calvaire de toutes les terres et des décombres qui y avaient été entassés, pour faire la plate forme sur laquelle le temple immonde de Vénus avait été construit, et par suite de cette opération, elle retrouva le sépulcre du Sauveur, et ensuite trois croix dans un lieu non éloigné. Il nous semble peu nécessaire de recourir à la révélation, ni même à de grandes informations pour expliquer un résultat si simple en apparence. Ciaconius est presque le seul à dire que la croix du Sauveur et celles des larrons avaient été jetées dans un vallon au pied du Golgotha, ensuite recouvertes d'immondices, et que c'est là que la pieuse mère de Constantin les retrouva ; cela ne mérite aucune attention.

Mais ici les difficultés recommencent : en effet, comment savoir si l'une de ces croix était celle du Sauveur, et laquelle? furent-elles même retrouvées toutes ensemble et au même lieu? D'après Sozomène, elles auraient été enterrées sans aucun ordre ; suivant saint Paulin, elles auraient été retrouvées dans le même ordre qu'elles avaient sur le Calvaire au jour de la passion ; ce dernier récit est peu probable.

Selon saint Ambroise, qui paraît croire également que les trois croix furent trouvées dans leur premier ordre, Hélène, après un moment d'hésitation, aurait reconnu celle du Sauveur, au titre que Pilate y avait fait attacher ; ce même titre qu'il avait refusé de changer nonobstant les réclamations des Juifs. Saint Chrysostome, dans sa quatrième homélie sur saint Jean, dit la même chose : Nous ne saurions le croire ; car d'abord il n'y aurait pas eu lieu au doute après de pareils indices, et ensuite rien ne prouve depuis lors que ce titre existât. Sa conservation eût été un miracle, et il n'en est point fait mention. La Croix étant de bois de cèdre, ainsi qu'il résulte de l'inspection des fragments subsistant jusqu'à nos jours, put se conserver sans miracle, puisque ce bois est incorruptible. Au surplus, ce récit est particulier à ces deux saints docteurs, qui paraissent d'ailleurs assez peu exactement informés. Sozomène affirme au contraire qu'il n'y avait aucun titre, ni aucun ordre apparent. Saint Paulin et Sulpice-Sévère disent de leur côté que la pieuse Hélène fit apporter le cadavre d'un mort, et qu'il ressuscita au contact de l'une des croix : *Dominicam crucem prodit resurrectio*, dit le premier. Ruffin parle d'une personne agonisante subitement rendue à la vie et à la santé : *Repente adapertis oculis mulier consurrexit, et stabilitate virium recepta, alacrior multo quam cum sana fuerat, tota domo discurrere, et magnificare Dei potentiam cœpit.* Nicéphore et Sozomène assurent qu'Hélène eut recours à cette double épreuve, et que les deux miracles s'accomplirent ; le vénérable Bède ajoute qu'une colonne monumentale fut érigée par ordre de l'impératrice sur le lieu même où le mort avait été rappelé à la vie.

On le voit, ces récits ne sont point parfaitement identiques. Mais, toutefois, s'ils diffèrent entre eux, ce n'est que sur des circonstances accessoires, beaucoup plus importantes au point de vue de la curiosité qu'à celui de la critique ; car le fond reste toujours le même, et ils tendent plutôt à démontrer par leur diversité, que les auteurs,

qui parlent de ce merveilleux événement, ne se sont ni concertés ni copiés.

Nous n'avons même entassé et présenté ces difficultés dans tout leur jour que pour mieux démontrer aux plus incrédules qu'il n'y a pas d'objection sérieuse, et que le fait en lui-même est inattaquable (1).

Hélène rechercha la croix du Sauveur; elle la retrouva, et son identité fut démontrée par de si grands miracles, que de suite et sans aucune hésitation l'univers catholique s'empressa de l'accepter avec enthousiasme et reconnaissance. C'est là le fait principal, tel qu'il résulte des données de l'histoire et de quinze siècles de vénération. Après cela, où la croix fut-elle retrouvée, sous un tas d'ordures, ou bien sur le mont du Calvaire, par l'indication d'un Juif, d'un chrétien, ou de tous deux à la fois, ou même sans indication? est-ce un mort qui venait d'expirer, comme le dit saint Paulin, une malade près d'expirer, comme le dit Ruffin, qui revinrent subitement à la vie et à la santé? fut-ce l'un et l'autre à la fois, comme le disent Nicéphore et Sozomène? Qu'importe? Si Hélène était vieille et superstitieuse, comme le lui reprochent les centuriateurs de Magdebourg, qu'importe? si elle fut portée à rechercher la croix du Sauveur par une *sotte curiosité*, ou par une *curieuse sottise*, comme a osé l'écrire Calvin, qu'importe encore, et qu'est-ce que tout cela fait au point principal? Ecoutons plutôt ces belles paroles écrites par Constantin à Macaire, évêque de Jérusalem, à l'occasion de cette précieuse et magnifique découverte : « La bonté de notre Dieu est si grande, qu'aucune langue ne saurait s'exprimer dignement en présence d'une semblable merveille. Et quoi! ce monument insigne de sa très-sainte passion, après avoir été caché dans les entrailles de la terre, et ignoré pendant une si longue révolution d'années, apparaît enfin aux yeux des serviteurs de Dieu, lorsque ceux-ci, victorieux de leurs ennemis, naissent à la liberté; existe-t-il d'assez grands trésors d'admiration devant de telles merveilles? Non, si tous les sages de l'univers, réunis dans une seule pensée, voulaient essayer de les rendre en un langage convenable, ils seraient bientôt forcés d'avouer leur impuissance; car la grandeur du miracle surpasse la portée de l'intelligence humaine, d'autant que les cieux sont élevés au-dessus de la tête des faibles mortels (1). »

Et cet enthousiasme du premier moment, si vrai, si facile à comprendre, s'est-il évanoui devant le temps, la réflexion, la critique? Nullement. Et la fête de l'*Invention* de la sainte Croix, établie aussitôt dans l'Eglise d'Occident, pour perpétuer le souvenir d'une si grande faveur, et en rendre grâces à Dieu, n'a jamais cessé de se solenniser. C'est incontestablement l'une des plus anciennes et l'une des mieux conservées.

Il existe à cet égard, parmi les décrets de Gratien, une ordonnance attribuée au pape saint Eusèbe, qui ne peut être de lui, puisque ce souverain pontife était mort dès l'an 310; mais qui est probablement de saint Sylvestre, lequel gouverna l'Eglise depuis 314 jusqu'en 335; elle porte : « Nous ordonnons de célébrer solennellement, le cinq du mois de mai, la fête de l'Invention de la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a eu lieu récemment à pareil jour pendant notre pontificat. » Zonare pourrait bien avoir raison, lorsqu'il avance que sainte Hélène était accompagnée dans ses pieuses recherches par le pape saint Sylvestre. Il est fait mention de cette fête dans le *Sacramentaire* et dans l'*Antiphonaire* de saint Grégoire le Grand et dans le *Martyrologe* du vénérable Bède; on trouve même deux homélies qui s'y rapportent parmi celles de ce docteur. Elle est simplement annotée au 6 mars dans le *Ménologe* des Grecs; mais cette découverte donna lieu à l'établissement d'une autre fête dans l'Eglise d'Orient, celle de l'*Exaltation de la sainte Croix*.

Il ne faut pas croire que celle-ci ait été établie à l'occasion des triomphes d'Héraclius; ce serait une erreur. Des monuments plus anciens que les guerres d'Héraclius, tels que le *Sacramentaire* de saint Grégoire, qui la fixe au 14 septembre, en fournissent la preuve pour l'Eglise latine; et, quant à l'Eglise grecque, les biographes de saint Jean-Chrysostome, Métaphraste, Nicéphore, remarquent comme un fait mémorable que ce grand prélat mourut le 14 septembre, jour de la fête de l'Exaltation de la sainte croix. A pareil jour, il avait refusé l'entrée du temple à Eudoxie, femme d'Arcadius, qui y venait

(1) Le lecteur sera bien aise, nous l'espérons, de trouver ici dans son entier le passage cité de Ruffin, si important par les détails dans lesquels l'auteur est entré. « Or il y avait à Jérusalem une femme appartenant à une des familles les plus illustres de la ville, atteinte d'une très-grave maladie et presque mourante. Macaire, celui qui tenait alors le siége épiscopal, voyant, et toute la foule avec lui, l'embarras et les hésitations de l'impératrice, s'écria : Portez-y les croix telles que vous venez de les trouver, et Dieu prendra soin de manifester lui-même celle qui a supporté le Sauveur. Et étant entré en compagnie de l'impératrice et de la foule dans la maison de la malade, il se mit à genoux et prononça la prière suivante : Seigneur, qui avez daigné sauver le genre humain par le moyen de votre Fils unique mort en croix, et qui avez tout récemment inspiré à votre servante la pensée de rechercher le bois sacré sur lequel notre rédemption a été opérée, faites-nous voir maintenant d'une manière évidente laquelle de ces trois croix a été glorifiée par l'attouchement du Seigneur, et lesquelles ont été l'instrument d'un supplice mérité. Faites que cette femme, prête à expirer, revienne à la vie aussitôt qu'elle aura touché le bois salutaire. Après avoir achevé ces mots, il approcha d'abord une des trois croix, et il n'en résulta rien; il approcha ensuite la seconde, sans qu'il en résultât davantage; mais au contact de la troisième, la malade rouvrit subitement les yeux, se dressa sur son lit, et ayant recouvré en même temps la plénitude de ses forces, infiniment plus qu'elle n'en avait avant d'être malade, elle se mit à parcourir sa maison, en glorifiant la puissance de Dieu. »

Tel est le récit de Ruffin, auquel on ne saurait refuser un cachet très-apparent de vérité.

(1) Eusèb., *Vit. Constant.*, lib. III

dans l'intention d'assister à l'office public.

Il serait difficile d'expliquer la raison pour laquelle la fête de l'Invention, célébrée en Occident, ne le fut pas de même en Orient, quoique les anciens calendriers grecs en fassent mention. On ignore également pourquoi celle de l'Exaltation se solennise au mois de septembre; mais son nom vient de l'usage où l'on était, du moins à Constantinople, d'*exalter*, c'est-à-dire d'élever aux yeux de tout le peuple, et ensuite de placer sur un trône fort haut la portion considérable du bois salutaire qu'Hélène fit retrancher à la croix, et qu'elle envoya à son fils. La même cérémonie se célébrait pareillement à Jérusalem pour l'autre portion; Nicéphore affirme qu'Hélène fût elle-même l'institutrice de cette pieuse cérémonie, et rien ne vient démentir son témoignage. C'est André de Jérusalem, archevêque de Crète, qui nous révèle que le nom d'Exaltation fut donné à la fête à cause de l'usage où l'on était d'élever la croix pour la faire adorer.

L'impératrice édifia autour du sépulcre la basilique qui subsiste encore en partie; elle en fit un temple de la croix, un témoignage perpétuel de la rédemption du genre humain par la passion du Sauveur. Après la conclusion du concile de Nicée, Constantin, fit élever tout auprès une seconde basilique, qu'il nomma *Martyrion*, c'est-à-dire preuve ou témoignage, en souvenir de la résurrection.

Quoi qu'en disent les légendes des bréviaires et la plupart des historiens, il n'est nullement démontré que les triomphes d'Héraclius aient rehaussé l'éclat ou la solennité de la fête de l'Exaltation.

En la cinquième année du règne d'Héraclius, Chosroës, roi de Perse, s'empara de la ville de Jérusalem, où il commit les plus grandes cruautés. Il incendia les églises, emmena en captivité une partie de la population, et emporta les vases sacrés, tous les objets précieux et la croix avec la châsse d'argent dans laquelle elle était enfermée. La Providence permit que le patriarche Zacharie fût du nombre des captifs, afin que le saint dépôt ne manquât point d'un gardien vigilant. Chosroës, poursuivant ses succès, s'empara de l'Egypte, du reste de l'Afrique et de toutes les provinces de l'empire de ce côté; puis, bientôt après, s'approchant de Constantinople, il mit la capitale elle-même à deux doigts de sa perte. Héraclius faisait ses préparatifs pour abandonner la ville et passer en Europe, lorsqu'un mouvement religieux, une sainte indignation se manifesta parmi le peuple. L'empereur saisit habilement le moment favorable; il aida au mouvement, annonça dans le reste de son empire la guerre sainte; aussitôt les individus se dépouillèrent de leurs richesses, les églises de leurs ornements et de leurs vases d'or et d'argent; le trésor impérial se remplit, l'empereur leva de nouvelles armées et prit l'offensive. L'ardeur des croisades devait à peine égaler celle-ci: l'enthousiasme religieux, dirigé par la science des combats fit des prodiges, des miracles, et obtint des succès éclatants. Vainqueur dans trois grandes batailles, et d'une manière tellement signalée que tout le monde proclama le miracle du triomphe, Héraclius, redevenu maître de tout l'empire, et arbitre de l'empire de Perse, dont il eût pu démembrer de grandes provinces, imposa à son tour des conditions, dont la première fut la restitution de la sainte croix. Il ne voulut rien de plus, afin de ne pas donner à la guerre sainte le cachet des intérêts mondains, et afin qu'on ne pût pas dire que Dieu avait triomphé pour un autre que pour lui-même. Il conclut la paix avec Siroës, fils de Chosroës et son meurtrier.

Le patriarche Zacharie put donc reporter à Constantinople le précieux dépôt sur lequel il avait veillé avec sollicitude. Sa mission était finie, il mourut peu après son retour, et Héraclius lui donna pour successeur Modestus. Il reporta lui-même à Jérusalem, au commencement du printemps suivant, la sainte châsse dont les sceaux n'avaient pas été rompus, ainsi qu'il fut constaté par le patriarche et tout son clergé. L'empereur était revêtu de ses habits de cérémonie, tout couverts de pierreries et d'or; mais un miracle le fit bientôt souvenir, et de même tout le peuple, que la croix du Dieu humble et pauvre avait gravi d'une manière différente le mont du Calvaire, lorsqu'elle y fut portée pour la première fois. Arrivé au pied de la montagne, il fut impossible à l'empereur d'avancer d'un seul pas, nonobstant sa volonté de se mouvoir et ses efforts. — Prince, lui dit le patriarche, c'est sans doute que dans ce costume vous ressemblez bien peu à Jésus-Christ. — Héraclius se dépouillant aussitôt de sa chaussure, de son manteau impérial et de ses riches habits, accomplit désormais sans obstacles le reste de la route. La croix fut replacée au lieu que la pieuse Hélène lui avait destiné; il avait fallu beaucoup de temps pour réparer les désastres de l'incendie, et rendre l'église du Saint-Sépulcre à son premier état; c'est ce qui explique le retard mis dans le retour de la croix à Jérusalem. Il n'entre pas dans notre plan de suivre plus loin son histoire. Les auteurs qui ont conservé les détails relatifs à la prise de Jérusalem par Chosroës, et aux événements qui la suivirent jusqu'au rétablissement de la croix en son premier lieu, sont: Cédrénus dans son *Compendium;* la *Chronique d'Alexandrie;* Zonare, *sur Héraclius;* Suidas, sur le même prince; Nicéphore dans sa *Chronique;* Glycas, dans ses *Annales;* Théophanes, dans sa *Chronique;* Adon dans son *Martyrologe;* Sigebert, dans sa *Chronique;* Aimoin, au IV^e^ livre de son *Histoire;* Antiochus, abbé de Saint-Sabas, dans ses *Homélies* et dans ses *Lettres;* Surius, à la date du 22 janvier.

Croix (Miracles opérés par la vertu de la).

Dans l'impossibilité de recueillir ici tous les miracles opérés par la vertu de la croix, et plus encore de discerner le vrai et le faux

dans tout ce qu'on en raconte, nous nous bornerons à en signaler deux ou trois, plus éclatants et mieux prouvés que les autres. Au nombre des miracles les plus insignes accordés à des particuliers, et ceux-ci sont nombreux, il faut compter la conversion de la pécheresse Marie l'Egyptienne; mais les détails de cette histoire racontée de deux manières, et placée à deux époques assez éloignées l'une de l'autre, sont encore trop peu certains, pour que nous osions insister. Suivant la version la plus communément suivie, c'était vers l'an 380; la pécheresse voulait entrer avec la foule dans l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem, pour y adorer la croix; mais constamment repoussée du lieu saint par une force mystérieuse et insurmontable, elle comprit que les désordres de sa vie pouvaient être la cause de ce qui lui arrivait. Elle pleura, fit vœu de les réparer par une austère pénitence, entra enfin, adora le bois salutaire, et accomplit l'œuvre insigne que chacun sait. Beaucoup de circonstances fabuleuses ont été ajoutées à la biographie de Marie l'Egyptienne, il faut bien en convenir, mais on ne saurait dire que le fonds même de la narration est romanesque; autrement les Pères du second concile de Nicée, mieux placés que nous pour savoir ce qui en était, ne se le seraient pas approprié, pour prouver la sainteté du culte des images. Sans doute, il y a déjà loin de l'an 380 à l'an 787, qui est celui de la tenue du second concile général de Nicée; mais un tel et si grand témoignage prouve du moins l'universalité et l'ancienneté du culte de Marie l'Egyptienne dans les deux Eglises grecque et latine.

Ce fut un beau jour de triomphe pour la croix, que celui de la victoire de Muradas en 1212. L'armée chrétienne commandée par Alphonse le Noble, roi de Castille, se mesurait dans les navas de Tolosa contre celle des Maures, composée de cent vingt mille hommes de cavalerie et trois cent mille hommes de pied, commandés par le calife Méhémet. Après une longue et terrible lutte, les chrétiens, de beaucoup inférieurs en nombre, pliaient de tous côtés, et plusieurs bataillons commençaient à se débander, lorsque Paschase, chanoine de Tolède, s'arma de la croix qu'il avait coutume de porter devant l'archevêque Roderic, se précipita vers le front de l'ennemi, éleva de toute la hauteur de ses bras le signe du salut, et courant de toutes ses forces d'un bataillon à un autre, le leur montra partout comme un épouvantail, ou comme un obstacle infranchissable. La merveille qui s'était opérée au temps de Constantin à l'égard du Labarum, se renouvela : la croix ni son intrépide héraut ne reçurent pas un trait, au milieu de l'épouvantable mêlée qui se faisait partout autour d'eux; le manche de l'instrument divin en fut criblé; l'ennemi n'avança plus; les chrétiens revinrent à la charge, deux cent mille Maures restèrent sur le champ de bataille, le reste prit la fuite. Il en fut rendu de solennelles actions de grâces par tout l'univers chrétien, et une fête commémorative, fixée au seize de juillet, fut instituée en Espagne, sous le nom du Triomphe de la sainte Croix

Ce fut pareillement un beau jour que celui où l'évêque Udalric, portant une croix suspendue à son cou, en guise de cuirasse, sortit d'Augsbourg, à la tête de son clergé et d'un peuple désarmé, au-devant des hordes innombrables des Ougres, qui assiégeaient la ville après avoir dévasté la Bavière, en l'an 955. La pieuse procession demeura intacte au milieu des combattants, et l'empereur Othon anéantit ceux qui, pleins de confiance en leur nombre et en leur audace, aimaient à se vanter qu'à moins que le ciel ne tombât, ou que la terre ne leur manquât sous les pieds, rien ne saurait les arrêter ni les vaincre.

Ce ne sont pas là sans doute des miracles à proprement parler, mais ce sont du moins des faits merveilleux dans lesquels on ne saurait s'empêcher de reconnaître le doigt de Dieu.

Les récits de l'histoire abondent en souvenirs pareils.

Evagre et Procope, historiens d'une critique ordinairement sévère et d'une grande réputation d'exactitude, rapportent un fait beaucoup plus merveilleux, et cette fois revêtu de tous les caractères du miracle, relativement à la croix d'Apamée,

C'était vers l'an 540; l'armée de Chosroës assiégeait Apamée, après avoir incendié la ville d'Antioche et les pays d'alentour; les habitants d'Apamée redoutant un sort pareil, suppliaient Thomas, leur évêque, d'exposer extraordinairement une relique insigne de la vraie croix, afin d'aller tous offrir au ciel leurs supplications auprès de l'instrument du salut du monde, ou du moins d'avoir la consolation de l'adorer avant de mourir. Ce vœu devint tellement unanime, que l'évêque, ne pouvant plus résister, fit plus qu'on ne lui demandait : non-seulement il exposa la vénérable relique, mais il la promena à diverses reprises autour du sanctuaire, en l'élevant au-dessus de sa tête, afin de la montrer à tous les regards, et de répandre sur les adorateurs la bénédiction du Ciel. L'affluence était toujours considérable. Or, cette croix, élevée de la sorte, apparaissait toujours environnée de flammes ardentes comme celles d'un violent incendie. Il semblait que la partie du temple où elle se trouvait était livrée au feu le plus dévorant; mais c'était une flamme préservatrice, car la ville fut épargnée; l'évêque acheva par sa prudence et sa sagesse le miracle que Dieu accordait à la piété si ardente des habitants. Apamée fit ériger, sur l'abside même de l'église, un monument commémoratif du miracle, avec une inscription destinée à en perpétuer le souvenir.

Cédrénus nous apprend que la croix miraculeuse d'Apamée fut transférée à Constantinople en la neuvième année de l'empire de Justin II, c'est-à-dire en 573.

Ces faits sont assurément dignes d'admi-

ration, disent les Centuriateurs de Magdebourg, mais ils n'en sont pas moins superstitieux. D'où on peut conclure que Dieu eut grand tort de faire et de répéter un pareil miracle. Nous ne nous ferons pas juge d'une telle question.

CYRUS (Prophéties qui le concernent). — L'Ecriture nous offre deux exemples de personnages désignés nommément par les prophètes plusieurs siècles à l'avance : Cyrus et Josias.

Isaïe écrivait ce qui suit au plus tard sous le règne d'Ezéchias, qui mourut en l'année 694 avant l'ère vulgaire : « Moi, le Seigneur, je dis à Jérusalem, vous serez habitée ; aux villes de Juda, vous serez rebâties ; à ses déserts, vous serez peuplés; comme je dis à l'Océan, soyez desséché, et je taris ses fleuves. Je dis à Cyrus : vous êtes le pasteur de mes troupeaux, vous accomplirez toutes mes volontés, comme je dis à Jérusalem, vous serez rebâtie, et au temple, vous serez édifié. Moi, le Seigneur, je dis à Cyrus, mon christ : je vous conduirai par la main, je vous soumettrai toutes les nations de la terre ; je tournerai devant vous le dos des rois, je vous ouvrirai toutes les portes, et aucune ne pourra demeurer fermée. Je marcherai devant vous, j'humilierai les puissants de la terre, je briserai les portes d'airain et les herses de fer; je vous montrerai les trésors cachés, et vous révélerai les arcanes les plus secrets, afin que vous sachiez que c'est moi le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui vous appelle par votre nom. Je vous appelle par votre nom, à cause de Jacob, mon serviteur, d'Israël, mon élu ; je vous ai fait ce que vous êtes, et vous ne me connaissez pas. Je suis le Seigneur, le Seigneur suprême ; il n'y a point d'autre Dieu que moi; je vous ai ceint de vos armes, quoique vous ne me connaissiez pas, afin qu'on sache depuis l'orient jusqu'au couchant que moi seul je suis grand. Je suis le Seigneur, il n'y en a point un second, et c'est moi qui crée la lumière et qui répands les ténèbres ; qui distribue la félicité et qui envoie les fléaux ; moi, le Seigneur, je fais tout ce qui est (1). »

(1) Qui dico Cyro : Pastor meus es, et omnem voluntatem meam complebis. Qui dico Jerusalem : Ædificaberis; et templo : Fundaberis. Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram, ut subjiciam ante faciem ejus gentes, et dorsa regum vertam, et aperiam coram eo januas, et portæ non claudentur. Ego ante te ibo, et gloriosos terræ humiliabo : portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam. Et dabo tibi thesauros absconditos, et arcana secretorum : ut scias quia ego Dominus, qui voco nomen tuum, Deus Israel. Propter servum meum Jacob, et Israel electum meum, et vocavi te nomine tuo : assimilavi te, et non cognovisti me. Ego Dominus, et non est amplius : extra me non est Deus : accinxi te, et non cognovisti me : ut sciant hi, qui ab ortu solis, et qui ab occidente, quoniam absque me non est. Ego Dominus, et non est alter, formans lucem, et creans tenebras, faciens pacem, et creans malum : Ego Dominus faciens omnia hæc (*Isa.* XLIV, 28; XLV, 1-7)

Nous nous abstiendrons de toute réflexion littéraire sur cette page magnifique, et nous ne rapporterons pas les histoires si connues des conquêtes de Cyrus, et de la délivrance des Juifs la première année de son règne. Les premières paroles du livre d'Esdras méritent cependant d'être consignées ici, comme objet de comparaison : « La première année du règne de Cyrus, roi des Perses, en accomplissement de la parole du Seigneur annoncée par Jérémie, le Seigneur suscita l'esprit de Cyrus, roi des Perses, et il transmit dans tout son royaume un ordre écrit, portant : Ordonnance de Cyrus, roi des Perses : le Seigneur, le Dieu du ciel, m'a soumis tous les royaumes de la terre, et m'a ordonné de lui bâtir un temple dans la ville de Jérusalem, en Judée. Quels sont ceux dans tout mon empire, qui appartiennent à cette nation ? Que leur Dieu soit avec eux, et qu'ils retournent à Jérusalem, en Judée, afin d'édifier le temple du Seigneur, du Dieu d'Israël, car c'est Dieu même qui est adoré à Jérusalem. Que tous mes autres sujets aident ceux-ci de leur or, de leur argent, de leurs biens et de leurs troupeaux, sans compter les offrandes volontaires, qu'ils pourront faire au temple de Jérusalem (1). »

Esdras mentionne ici Jérémie plutôt qu'Isaïe, parce que le premier avait prédit que les Juifs seraient rendus à la liberté après une captivité de soixante-dix années : *Cum cœperint impleri in Babylone septuagnita anni, visitabo vos, et suscitabo super vos verbum meum bonum, ut reducam vos ad locum istum*; mais il est facile de voir, à l'introduction de l'ordonnance de Cyrus, que la prophétie d'Isaïe avait été placée sous les yeux de ce prince.

Cyrus naquit l'an 599 avant l'ère vulgaire ; il mit les Juifs en liberté l'an 536 ou 543.

(1) In anno primo Cyri regis Persarum, ut compleretur verbum Domini ex ore Jeremiæ, suscitavit Dominus spiritum Cyri regis Persarum : et traduxit vocem in omni regno suo, etiam per scripturam, dicens : Hæc dicit Cyrus rex Persarum : Omnia regna terræ dedit mihi Dominus Deus cœli, et ipse præcepit mihi ut ædificarem ei domum in Jerusalem, quæ est in Judæa. Quis est in vobis de universo populo ejus? Sit Deus illius cum ipso. Ascendat in Jerusalem, quæ est in Judæa, et ædificet domum Domini Dei Israel, ipse est Deus qui est in Jerusalem. Et omnes reliqui in cunctis locis ubicumque habitant, adjuvent eum viri de loco suo argento et auro, et substantia, et pecoribus, excepto quod voluntarie offerunt templo Dei, quod est in Jerusalem. Et surrexerunt principes patrum de Juda, et Benjamin, et Sacerdotes, et Levitæ, et omnis cujus Deus suscitavit spiritum, ut ascenderent ad ædificandum templum Domini, quod erat in Jerusalem. Universique qui erant in circuitu, adjuverunt manus eorum in vasis argenteis et aureis, in substantia et jumentis, in supellectili, exceptis his quæ sponte obtulerant : Rex quoque Cyrus protulit vasa templi Domini, quæ tulerat Nabuchodonosor de Jerusalem, et posuerat ea in templo Dei sui. Protulit autem ea Cyrus rex Persarum per manum Mithridatis filii Gazabar, et annumeravit ea Sassabasar principi Juda (*I Esd.* I, 1-8).

D

DAGON *mutilé devant l'arche.* L'arche d'alliance ayant été prise par les Philistins à la bataille de la Pierre-du-Secours, ils la transportèrent dans le temple de leur idole, nommée Dagon. Mais la puissance du Dieu d'Israël ne tarda pas de s'y manifester, car l'idole fut trouvée deux fois de suite renversée, et la seconde fois mutilée, sans le concours d'une main d'homme. L'auteur du I^er^ livre des *Rois* raconte ces détails avec un malin plaisir, et une amère raillerie. « Or, dit-il, les Philistins enlevèrent l'arche de Dieu, et la transportèrent de la Pierre-du-Secours à Azot. Les Philistins emportèrent dis-je l'arche de Dieu, la déposèrent dans le temple de Dagon, et la placèrent en face de Dagon. Mais lorsque les Azotiens se levèrent le lendemain de grand matin, voilà que Dagon gisait prosterné sur la terre devant l'arche du Seigneur. Ils prirent donc Dagon, et le remirent à sa place. Mais le lendemain à leur lever, ils trouvèrent encore Dagon gisant la face sur terre devant l'arche du Seigneur, et cette fois la tête de Dagon et ses deux mains étaient séparées et posées sur le seuil, de sorte qu'il n'y avait que le tronc de Dagon resté sur la place. Et c'est pour cela que depuis cette époque, les prêtres de Dagon et ceux qui entrent dans son temple à Azot ne marchent pas sur le seuil de Dagon (1). »

Il est peu de sujets sur lesquels on ait fait de plus savantes et de plus longues dissertations que sur *le* ou *la* Dagon d'Azot; et le sujet s'y prête d'autant mieux, qu'il ne présente aucune donnée historique, et qu'ainsi le champ reste plus libre aux conjectures. Le mot hébreu *dag* veut dire un poisson; mais *dâgân* signifie du froment dans la même langue, aussi est-il des auteurs qui ont confondu Dagon avec Cérès, et n'ont pas manqué de lui en donner les attributs. Cependant l'opinion la plus commune est que Dagon était représenté sous l'emblème d'une femme terminée en queue de poisson depuis la ceinture; et en effet l'Ecriture, qui parle de ses mains, ne parle pas de ses pieds. Mais la principale raison est celle-ci: Dagon était adoré en plusieurs lieux de la Philistie, car, sans compter les temples d'Azot et de Gaza, il existait encore au moins deux villes de Beth-Dagon et celle de Caphar-Dagon. Or, Diodore de Sicile, Ovide et Lucien (1), en parlant de l'idole d'Ascalon, qu'ils nomment Dercéto et Atergatis, disent que cette idole avait toute la partie supérieure d'une femme, et la partie inférieure d'un poisson depuis la ceinture.

DANIEL. « Les prophéties de Daniel sont les seules dont les ennemis du christianisme aient contesté autrefois l'authenticité. L'évidence de ces prophéties leur attira cette accusation dépourvue de vraisemblance : « Daniel leur paraissait, dit saint Jérôme, avoir plutôt raconté des choses passées, que prédit des événements futurs. » C'est ce qui détermina Porphyre à nier que les prophéties attribuées à Daniel fussent véritablement son ouvrage. Un Juif zélé pour sa religion les avait composées, selon lui, vers le temps des Machabées. Il leur eût donné, sans doute, une origine plus récente, s'il l'avait pu. L'intérêt même de sa cause le demandait ainsi. Car enfin, il ne gagnait rien à la date qu'il imaginait, puisqu'il reste dans le livre de Daniel, malgré tous les efforts de Porphyre, des prophéties dont l'accomplissement est postérieur au temps des Machabées.

« Mais on pourrait demander à Porphyre et à tous ceux qui voudront renouveler contre les livres de Daniel la même accusation, quelle preuve ils sont en état d'en donner. Suffit-il, pour dépouiller un ouvrage de la possession d'authenticité où il s'est toujours maintenu, d'y trouver des prophéties si évidentes, qu'on ne peut en éluder la force qu'en avançant qu'elles ont été faites après coup? Cette évidence peut bien prouver l'intérêt qu'ont les incrédules à rejeter ces prophéties, mais elle ne prouve rien de plus : et si un témoin intéressé veut être écouté sur sa seule parole, on est en droit de lui opposer, avec plus de fondement, le témoignage de Josèphe, historien juif, qui raconte qu'Alexandre lut, en passant à Jérusalem, les prophéties de Daniel, qui annonçaient ses victoires sur les Perses (2).

« Josèphe, en parlant ainsi, supposait que les prophéties de Daniel existaient au moins dans le temps d'Alexandre. Mais il les croyait lui-même plus anciennes, comme il le dit ailleurs, et il ne doutait pas, avec toute la nation, que Daniel n'en fût le véritable auteur. Cette tradition, dont on ne voit pas le commencement, est la plus forte preuve de l'authenticité d'un ouvrage. Car on ne peut mieux s'assurer du nom d'un auteur, ni du temps où il a vécu, que par le con-

(1) Philisthiim autem tulerunt arcam Dei, et asportaverunt eam a Lapide adjutorii in Azotum. Tuleruntque Philisthiim arcam Dei, et intulerunt eam in templum Dagon, et statuerunt eam juxta Dagon. Cumque surrexissent diluculo Azotii altera die, ecce Dagon jacebat pronus in terra ante arcam Domini : et tulerunt Dagon, et restituerunt eum in locum suum. Rursumque mane die altera consurgentes invenerunt Dagon jacentem super faciem suam in terra coram arca Domini : caput autem Dagon, et duæ palmæ manuum ejus abscissæ erant super limen : porro Dagon solus truncus remanserat in loco suo. Propter hanc causam non calcant sacerdotes Dagon, et omnes qui ingrediuntur templum ejus, super limen Dagon in Azoto, usque in hodiernum diem (*I Reg.* v, 1-5).

(1) Diodor., l. II; Ovid., *Metam.*, l. IV, fab. 3; *Lucian., de Dea Syr.*

(2) Ce voyage d'Alexandre à Jérusalem est contesté par de fort bonnes raisons; mais qu'il ait eu lieu ou non, le raisonnement du savant prélat auquel nous empruntons ce morceau, n'en est nullement affaibli.

sentement unanime de la nation dépositaire de ses écrits.

« Les Juifs avaient d'autant plus de raison d'attribuer à Daniel ses prophéties, qu'ils les voyaient sous son nom dans leur canon, dont ils savaient qu'Esdras était l'auteur. Ils n'y trouvaient pas à la vérité, du moins dans les derniers temps, quelques endroits de ces prophéties : le cantique des trois jeunes hommes dans la fournaise, l'histoire de Suzanne, celle de l'idole de Bel et du Dragon. C'est par ce motif qu'ils n'admettent pas comme canoniques ces morceaux que nous n'avons plus aujourd'hui qu'en grec ; et les protestants ont suivi leur exemple. Cette controverse est étrangère aux incrédules, puisqu'il n'y a aucune prédiction dans tout ce que les Juifs et les protestants rejettent du livre de Daniel. Elle présente, au contraire, un nouveau titre pour l'authenticité de ce livre. Il est possible que le texte original ait souffert quelque altération ; et sans examiner ici de quelle manière elle est arrivée, les anciennes versions grecques font foi que ces endroits contestés appartiennent au livre de Daniel. Mais si le livre entier n'avait pas été inséré dans le canon des Juifs, lorsqu'il fut dressé par Esdras, il n'est pas possible qu'ils l'eussent reçu avec tant de respect, eux qui en ont rejeté quelques parties, uniquement parce qu'elles avaient été supprimées dans quelques-uns de leurs exemplaires. Il est encore moins possible qu'ils l'eussent regardé comme canonique, s'il n'eût été composé que dans le temps des Machabées. On sait que tous les livres de l'Ancien Testament, publiés vers le même temps, n'ont jamais eu parmi eux l'autorité des autres écrits canoniques : et la seule raison qu'on puisse donner de cette différence, est que leur canon ayant été une fois arrêté par Esdras, ils n'ont pas cru devoir la même vénération aux ouvrages dont la composition ou la publication était postérieure à cette époque.

« Comment auraient-ils pu douter du livre de Daniel, en voyant les éloges de ce prophète dans Ezéchiel, auteur contemporain ? La connaissance que Daniel avait de l'avenir, devait être déjà fort célèbre, quoiqu'il fût encore dans un âge peu avancé, puisqu'Ezéchiel, captif comme lui dans Babylone, ne craint pas de demander au roi de Tyr, en lui reprochant sa présomption, s'il se croit plus sage que Daniel, et s'il se flatte de pénétrer, comme ce prophète, dans les choses les plus cachées. Ce reproche ne fait-il pas une allusion manifeste à l'explication que Daniel avait donnée du songe prophétique de Nabuchodonosor sur la succession des empires ? Ezéchiel, dans un autre chapitre, compare l'innocence de Daniel à celle de Noé et de Job. Il détrompe les Juifs de leur vaine confiance dans l'intercession des saints qu'ils n'imitaient pas, et il leur déclare que quand Noé, Daniel et Job seraient rassemblés dans la même terre, leur justice personnelle les sauverait, mais ne détournerait pas la malédiction justement préparée aux habitants criminels de cette terre. Quelle était dès lors la réputation de Daniel, associé pendant sa vie, et même dans sa jeunesse, à des hommes tels que Job et Noé ? Et sur quoi cette réputation pouvait-elle être fondée, si ce n'est sur les preuves éclatantes qu'il avait déjà données de son commerce intime avec Dieu ? Il faudra donc renvoyer jusqu'au temps des Machabées la composition du livre d'Ezéchiel, ou, pour mieux dire, de toutes les prophéties et de tous les livres canoniques des Juifs ; opinion si absurde, qu'elle se détruit d'elle-même, et que personne n'a encore osé l'avancer.

« Ce n'est pas tout ; il faudrait nier non-seulement avec les juifs et les protestants, que le I^er^ livre des Machabées, que nous lisons aujourd'hui, soit un ouvrage canonique, mais que ce soit même une histoire contemporaine ; ce qui n'a jamais été révoqué en doute. L'auteur de ce livre fait citer la prophétie de Daniel à Mathathias, le père des Machabées, et le généreux défenseur de la loi de Moïse contre les persécutions d'Antiochus. « Ananias, dit ce saint vieillard à ses enfants, Azarias et Mizaël ont été délivrés par leur foi de la fournaise ardente ; Daniel, par son innocence, a été préservé de la gueule des lions. » Ces exemples, dans le discours de Mathathias, viennent à la suite d'autres traits de l'histoire juive, tirés de quelques livres antérieurs, sans difficulté à l'époque dont il s'agit. Le livre de Daniel était donc aussi respecté parmi les juifs que le Pentateuque, que le livre de Josué, que ceux des Rois, puisqu'on y choisissait également des exemples de la protection miraculeuse de Dieu sur ses serviteurs. La prophétie de Daniel est donc plus ancienne que la persécution d'Antiochus et que le temps des Machabées.

« Mais, d'ailleurs, quelle apparence que cette prophétie ait jamais été supposée ? Ne porte-t-elle pas tous les caractères d'un ouvrage fait dans le temps où les événements qu'il raconte se sont passés ? On y voit Daniel dans sa première jeunesse, comblé par Nabuchodonosor de magnifiques présents, nommé gouverneur de toutes les provinces de l'empire, élevé au-dessus de tous les grands de l'Etat, introduit dans le palais et dans tous les conseils du roi, ses trois compagnons, aussi jeunes que lui, préposés, comme il l'avait demandé, à l'administration des affaires de la province de Babylone. Ces faits ont été publiés dans un vaste empire. Ils n'ont pu être supposés, et ce n'est pas sans doute ce que les incrédules contestent dans cette histoire. Mais qu'ils nous assignent une autre cause d'une élévation si extraordinaire que celle même qui est rapportée dans Daniel. Un prince tel que Nabuchodonosor aurait-il choisi pour son premier ministre, avec une autorité si grande et des distinctions si marquées, un homme de cet âge, d'une nation odieuse et méprisée, s'il n'avait reconnu dans ce jeune juif une intelligence plus qu'humaine, par l'interprétation qu'il lui donna de son songe ? Qui put ignorer dans

Babylone un songe qui avait causé au roi de si vives inquiétudes, qui l'avait engagé à convoquer auprès de lui tous les devins et les mages dont cette ville était pleine, qui les avait mis dans un danger de mort dont ils ne purent être garantis que par Daniel, l'unique interprète de ce songe mystérieux? L'élévation de Daniel ne fut pas plus connue dans tout l'empire chaldéen que le principe même de cette élévation; et, suivant toutes les règles de la critique, l'un de ces événements est inséparable de l'autre.

« Que si l'on demande quelque chose de plus convaincant, on le trouvera dans les édits que Daniel transcrit en leur entier, et qui rendent témoignage à sa mission prophétique : édits répandus par ordre des souverains dans tous leurs États, consignés dans leurs archives, et qui, par conséquent, ne peuvent être l'ouvrage d'un imposteur. Nabuchodonosor, témoin du prodige opéré en faveur des trois jeunes compagnons de Daniel, prononce la peine de mort et la confiscation des biens contre quiconque de ses sujets blasphèmera le Dieu qu'ils adorent : et cette ordonnance n'est pas moins publique que celle qui avait enjoint l'adoration de la statue d'or. Le même prince, banni d'abord de la société des hommes, et réduit à la condition des bêtes, rétabli ensuite sur le trône, annonce à tous ses sujets, non-seulement cette révolution qu'ils n'ignoraient pas, mais le signe effrayant dont Dieu s'était servi pour l'en avertir, et l'explication que Daniel en avait donnée, en lui prédisant les circonstances singulières de sa dégradation et de son rétablissement. Croit-on que Nabuchodonosor, ce prince altier et superbe, ait voulu faire honneur à Daniel d'une aventure si humiliante pour lui-même; que dans la vue de persuader à ses peuples qu'il avait un prophète pour ministre et pour favori, il se soit ravalé à leurs yeux jusqu'à leur déclarer, dans un édit public, que le Dieu de Daniel l'avait puni par un abrutissement de sept années, dont il n'y a jamais eu d'exemple parmi les hommes? Ce fait était d'ailleurs d'une nature à ne pouvoir être supposé, s'il n'eût pas été véritable. Tout le monde savait, dans l'empire chaldéen, ce qu'était devenu le roi pendant sept ans, la vacance de son trône, et la facilité avec laquelle il y était remonté. Quand Dieu exerce de pareils jugements sur un souverain, on ne doit pas être étonné qu'il les ait révélés auparavant à un de ses prophètes; et la prédiction de Daniel est moins incroyable que l'aventure de Nabuchodonosor, dont il n'est pas possible de douter.

« Darius le Mède, ou Cyaxare, oncle et prédécesseur de Cyrus, n'eut pas moins de confiance en Daniel que les rois de Babylone, dont il avait renversé l'empire. Forcé par la jalousie de ses principaux officiers de l'exposer aux lions, il vit, avec autant de surprise que de joie, que ces cruels animaux avaient respecté son innocence. Il voulut lui-même en instruire tous ses sujets; et pour réparer l'impiété de son premier édit, qui défendait d'adresser des prières durant trente jours à aucune divinité, il ordonna, par un second, que le Dieu de Daniel, seul éternel et Tout-Puissant, fût craint et révéré dans tous ses Etats. Ces deux lois furent également publiques. L'une et l'autre attesta la sainteté d'un prophète si chéri du Ciel. Après de telles époques, et cette multitude de monuments authentiques, qui osera soupçonner de supposition les prophéties de Daniel (1)? »

Daniel, l'historien de l'avenir, était de la race de David; emmené captif à Babylone dès sa première jeunesse, la quatrième année du règne de Joakim, il prophétisa pendant toute la durée de la captivité, et mourut dans la Babylonie, la troisième ou la quatrième année du règne de Cyrus. Il obtint le plus haut degré de confiance à la cour des monarques assyriens, occupa les emplois les plus élevés, et conserva la faveur après l'avénement des Mèdes. Exemple singulier dans des pays où les révolutions de palais ont toujours été si fréquentes, et où les capricieuses volontés des rois, qui élèvent les favoris des derniers rangs aux premières dignités, se plaisent à les précipiter ensuite d'une chute plus rapide encore. Exemple qui s'explique du reste par le mérite personnel de celui qui fut l'objet de tant de faveurs, et par l'intervention divine, toujours manifeste. Daniel avait été député dès l'origine pour être le protecteur et la lumière de sa nation; sa haute position le mit à même de remplir la première partie de cette mission; il remplit la seconde par l'éclat de ses vertus et la fermeté de sa foi au milieu des plus grands périls, et nonobstant la persécution.

La plupart des Pères et des commentateurs ont essayé de laver sa mémoire d'un prétendu déshonneur, en cherchant à établir que Daniel ne devait pas être mis au rang des eunuques. Cependant il est presque impossible de penser autrement, en comparant cette prophétie adressée à Ezéchias, qui se lit au chapitre XXXIX[e] d'Isaïe : « Il y aura de vos enfants, des princes de votre sang, qui seront traînés loin de cette terre, et serviront en qualité d'eunuques dans le palais des rois de Babylone (2) » avec ces autres paroles de Daniel disant de lui-même : « Le roi dit à Asphenez, *chef des eunuques*, de choisir parmi les enfants d'Israël, de la race des rois et des princes..... Entre ceux qui furent choisis, il s'en trouva quatre qui étaient des enfants de Juda : savoir, Daniel, Ananias, Misaël et Asarias (3). » Origène et

(1) Le Franc de Pompignan, *l'Incrédulité convaincue par les prophéties*, 1re part., ch. 2.

(2) Et dixit Isaias ad Ezechiam : Audi verbum Domini exercituum. Ecce dies venient, et auferentur omnia, quæ in domo tua sunt, et quæ thezaurizaverunt patres tui usque ad diem hanc, in Babylonem : non relinquetur quidquam, dicit Dominus. Et de filiis tuis, qui exibunt de te, quos genueris, tollent, et erunt eunuchi in palatio regis Babylonis. Et dixit Ezechias ad Isaiam : Bonum verbum Domini quod locutus est. Et dixit : Fiat tantum pax et veritas in diebus meis (*Isai.* XXXIX, 5-8)

(3) Et ait rex Asphenez præposito eunuchorum,

saint Jérôme se rangent sans difficulté de cette dernière opinion, et nous croyons que c'est elle qu'il faut suivre. Ce qui est à nos yeux le souverain déshonneur, ce qui l'était également aux yeux des Juifs, ne l'était point à ceux de la plupart des nations de l'antiquité; et une pareille circonstance ne doit influer en rien sur le respect dû à l'un des plus grands hommes des temps anciens, et aux inspirations prophétiques les plus importantes et les plus claires que l'univers possède.

Des quatorze chapitres dont la prophétie de Daniel se compose, les douze premiers sont écrits partie en hébreu, partie en chaldéen, les deux derniers, qui renferment l'histoire de Suzanne, de Bel et du dragon, ne se trouvent plus qu'en grec. Daniel parle hébreu, lorsqu'il fait la naration des événements; mais il relate en chaldéen les entretiens qu'il a eus dans cette langue avec les mages et les rois. Il rapporte dans la même langue l'édit de Nabuchodonosor en faveur des Juifs, après qu'il lui eut expliqué le songe relatif à la statue de divers métaux; et c'est une preuve de l'exactitude rigoureuse de l'auteur. Le cantique des trois enfants dans la fournaise est rapporté en langue grecque.

Tout ce qui est écrit en hébreu et en chaldéen dans ce prophète a été généralement reçu pour canonique, soit par les juifs, soit par les chrétiens; mais ce qui ne subsiste plus qu'en grec a souffert de grandes contradictions, et n'a été reçu définitivement comme canonique, même parmi les orthodoxes, que depuis la décision du concile de Trente. Du temps de saint Jérôme, les Juifs eux-mêmes étaient partagés à cet égard; ce Père nous l'apprend dans sa préface sur Daniel et dans ses remarques sur le XIII^e^ chapitre. Les uns recevaient toute l'histoire de Suzanne, d'autres la rejetaient, plusieurs n'en admettaient qu'une partie. L'historien Josèphe ne dit rien de l'histoire de Suzanne ni de celle de Bel; Joseph-ben-Gorion rapporte ce qui regarde Bel et le Dragon, et ne dit rien de l'histoire de Suzanne.

Plus d'un siècle avant saint Jérôme, vers l'an 240, Jules Africain écrivant à Origène, lui exposait toutes les objections qu'on élevait contre cette partie du livre de Daniel; Origène en soutint l'autenthicité, et répondit à toutes les objections.

Origène pense que les trois fragments contestés étaient autrefois dans le texte hébreu, et que les anciens de la Synagogue les avaient supprimés, à cause de l'opprobre qui pouvait rejaillir sur eux de l'histoire de Suzanne; mais cette explication est doublement défectueuse, d'abord parce que les livres des Juifs contiennent une multitude de détails infiniment injurieux pour la nation, et que personne n'a jamais songé à retrancher; ensuite, parceque s'il y avait quelque motif de supprimer l'histoire de Suzanne, il n'en existe aucun pour le surplus. Avec un peu d'attention à ce qui est rapporté au 13^e^ verset du II^e^ chapitre du II^e^ livre des Machabées, on trouvera une explication beaucoup plus plausible de l'absence de ces fragments dans les plus anciens manuscrits hébraïques. Néhémie, obligé de recueillir de tous côtés les débris épars des divines Ecritures, fut bien obligé de se contenter de ce qu'il rencontra, et ne parvint pas à compléter le recueil; les saints livres eux-mêmes en présentent la preuve, en citant plusieurs ouvrages qui n'ont jamais reparu depuis cette époque. Les fragments de Daniel ayant été retrouvés plus tard, non plus en original, mais traduits, ont été ajoutés tels quels, et de là les discussions sur leur autorité. C'est une opinion admise parmi les écrivains orthodoxes qu'Esdras forma le canon des Ecritures et le ferma; cependant les livres saints ne disent rien de semblable, et le texte que nous venons de rappeler la contredit; il nous semble donc qu'il est nécessaire de l'abandonner.

Quoi qu'il en soit, les deux derniers chapitres de Daniel étaient originairement dans la version des Septante, comme le prouve l'édition de Rome de 1772, d'après les *Tétraples* d'Origène; ils ont même dû se trouver en hébreu dans quelques exemplaires, puisque Théodotion les a donnés, et ne paraît pas les avoir empruntés aux Septante.

Il n'y a qu'une difficulté tant soit peu sérieuse, et encore ne l'est-elle guère : c'est celle qui se tire du jeu de mots employé par le jeune Daniel à l'égard des deux vieillards, qui serait, dit-on, impossible dans la langue hébraïque; impossible, c'est trop dire, car un jeu de mots est possible dans toutes les langues, et il est facile de supposer que celui qui se lit dans le texte grec est une imitation en place d'une traduction, licence assez ordinaire parmi les traducteurs qui visent à un certain genre de fidélité.

On tire, contre l'autorité de tout le livre, une objection plus spécieuse de la clarté même des prophéties. Ce serait, dit-on, l'exemple unique d'une histoire écrite ainsi à l'avance, avec une pareille précision; et il est plus probable que l'ouvrage a été supposé sous le nom de Daniel, après l'accomplissement des événements; par exemple, après la mort d'Antiochus Epiphane. Une pareille objection est de nature à faire infiniment d'honneur au prophète, et si l'on vient à l'examiner, c'est tout ce qu'il en reste; car, comment Ezéchiel, qui vivait pendant la captivité, aurait-il parlé de Daniel comme d'un prophète, si Daniel n'avait vécu que plusieurs siècles après? Comment le li-

ut introduceret de filiis Israel, et de semine regio et tyrannorum, pueros, in quibus nulla esset macula, decoros forma, et eruditos omni sapientia, cautos scientia, et doctos disciplina, et qui possent stare in palatio regis, ut doceret eos litteras, et linguam Chaldæorum. Et constituit eis rex annonam per singulos dies de cibis suis, et de vino unde bibebat ipse, ut enutriti tribus annis, postea starent, in conspectu regis. Fuerunt ergo inter eos de filiis Juda, Daniel, Ananias, Misael, et Azarias. Et imposuit eis præpositus eunuchorum, nomina; Danieli Baltassar, Ananiæ, Sidrach; Misaeli, Misach; et Azariæ, Abdenago (*Dan.* I, 3-7).

vre de Daniel aurait-il été admis dans le canon d'Esdras ou de Néhémie, trois ou quatre siècles avant d'être écrit? Comment l'auteur du Ier livre des Machabées, témoin des événements, aurait-il parlé du livre qui les annonçait comme d'un livre ancien de plusieurs siècles? Mais encore ce ne serait pas assez d'en placer la supposition vers le temps d'Antiochus Epiphane, car la constitution et les succès de l'empire romain y sont marqués; il faudrait donc descendre jusqu'à Trajan, Adrien ou Marc-Aurèle, et cela ne suffirait pas, puisque la fondation et le triomphe de l'Eglise chrétienne s'y trouvent également. On serait conduit de la sorte jusqu'à la mort de Constantin; mais alors que deviendraient les témoignages de Flavius Josèphe, de saint Jérôme, de Jules Africain, d'Origène, la tradition des premiers siècles de notre ère? Il est donc impossible de rien admettre de pareil.

Court de Gebelin, dans ses *Dissertations sur l'Histoire Orientale*, a démontré que la chronologie de Daniel cadre parfaitement avec celle des historiens profanes. Le même sujet a été traité plus récemment dans une dissertation insérée au tome 29e des *Annales de philosophie chrétienne;* de sorte que maintenant il n'y a plus d'objections à élever à cet égard; et en replaçant au commencement du livre l'histoire de Suzanne, qui se trouve à la fin pour les motifs que nous avons indiqués, il ne restera plus de difficultés.

Il est bon de faire observer encore que les parties du livre qui ne subsistent plus qu'en langue grecque, ont dû être écrites originairement en hébreu, si l'on en juge par les fréquents hébraïsmes qui s'y rencontrent; et que le 21e verset du Ier chapitre, ainsi que le 28e du chapitre VI, sont des annotations de copistes, introduites dans le texte par suite d'ignorance ou d'incurie de la part de copistes postérieurs.

Choisi avec trois compagnons de captivité, et confié aux soins du chef des eunuques, pour être formé aux usages de la cour de Babylone, et instruit dans les sciences et le langage de la Chaldée, Daniel résolut de continuer à vivre selon les lois de sa patrie, et inspira la même résolution à ses trois amis. Dieu les en récompensa en leur donnant l'esprit de sagesse, mais plus particulièrement à Daniel.

Le jeune Israélite ne tarda pas à prouver qu'il l'avait en effet à un degré suréminent; l'accusation portée contre Suzanne lui en fournit l'occasion. Accusée d'adultère par deux vieillards, juges du peuple, qui n'avaient pu la séduire, condamnée à mort et déjà entraînée au supplice, elle n'avait plus d'espoir, lorsque Daniel, élevant la voix pour se déclarer innocent du sang qui allait être versé, força le peuple et les juges à surseoir à l'exécution de la sentence. Il fit séparer les accusateurs, les interrogea publiquement, chacun à leur tour, et n'eut pas de peine à les convaincre de mensonge, par la divergence essentielle de leurs dépositions.

Si la bonne action était de nature à concilier au jeune prophète la faveur populaire, la sagacité précoce dont il venait de donner la preuve, n'attira pas moins sur lui l'attention publique, et dès lors il apparut comme un fanal autour duquel toutes les douleurs et toutes les espérances tournèrent leurs regards.

La plupart des interprètes, à part saint Jérôme et Maldonat, croient que ces deux vieillards étaient Achab et Sédécias, dont Jérémie avait parlé de la sorte avant la captivité : « Le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël, dit ceci à Achab, fils de Cholias, et à Sédécias, fils de Maasias, qui prophétisent mensongèrement en son nom : Voilà que je les livrerai aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone, et il les frappera sous vos yeux; et leur nom deviendra le sujet d'une imprécation pour toute la transmigration juive de Babylone, car on dira : Puisse le Seigneur te traiter comme Sédécias et Achab, que le roi de Babylone a fait frire dans le feu, parce qu'ils agissaient vilainement envers Israël, abusant des femmes de leurs amis, et annonçant mensongèrement en mon nom ce que je ne les avais pas chargés de dire. Je suis témoin de leurs actions, et je serai leur juge, dit le Seigneur (1). » Ces paroles se lisent au chapitre XXIXe de Jérémie. Daniel semblerait donner à entendre, il est vrai, que les deux vieillards furent lapidés, en disant que le peuple leur fit l'application de la loi de Moïse; or, la loi portait que le faux témoin subirait lui-même la peine que son faux témoignage tendait à faire infliger à l'innocent; or ici la peine était celle de la lapidation. Mais il serait téméraire de déterminer le genre précis du supplice, au milieu d'un pareil entraînement populaire, et dans les circonstances anormales de l'exil. On pourrait même affirmer que Jérémie a prédit les deux genres de mort à la fois, en disant à Achab et à Sédécias, qu'ils seraient *frappés* avant d'être *frits*. C'est à dessein que nous conservons cette locution pittoresque, encore en usage de nos jours dans le langage populaire.

Il est bon d'avertir que le dernier verset du XIIIe chapitre de Daniel, qui contient le récit des événements relatifs à l'histoire de Suzanne, appartient au chapitre suivant. Cette rectification aurait dû être faite depuis longtemps dans les éditions de la Vulgate.

Bientôt Daniel eut une occasion plus importante de révéler l'esprit de sagesse qui résidait en lui.

(1) Vos ergo audite verbum Domini, omnis transmigratio, quam emisi de Jerusalem in Babylonem : Hæc dicit Dominus exercituum Deus Israel ad Achab filium Goliæ, et ad Sedeciam filium Maasiæ, qui prophetant vobis in nomine meo mendaciter : Ecce ego tradam eos in manu Nabuchodonosor regis Babylonis : et percutiet eos in oculis vestris. Et assumetur ex eis maledictio omni transmigrationi Juda, quæ est in Babylone, dicentium : Ponat te Dominus sicut Sedeciam, et sicut Achab, quos frixit rex Babylonis in igne : pro eo quod fecerint stultitiam in Israel, et mœchati sunt in uxores amicorum suorum, et locuti sunt verbum in nomine meo mendaciter, quod non mandavi eis : ego sum judex et testis, dicit Dominus (*Jer.* XXIX, 20-23).

La seconde année de son règne (1), c'est-à-dire deux ans après la mort de Nabopolassar, quatre ans après la prise de Jérusalem et le commencement de la captivité des soixante-dix ans, Nabuchodonosor vit en songe une statue au regard effrayant, dont la tête était d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, les pieds partie de fer et d'argile. Mais, ayant oublié les détails et la nature même de ce songe, et ne conservant que le souvenir d'avoir eu un songe, aucun devin ne put le lui rappeler, et encore moins en trouver l'explication. Dans un accès de colère, Nabuchodonosor donna l'ordre de mettre à mort tous les devins et les sages de Babylone. L'ordre s'exécutait, lorsque Daniel fut informé qu'on le cherchait lui-même pour subir la sentence. Il demanda jusqu'au lendemain, engagea ses trois amis, Sidrac, Misach et Abdenago de prier avec lui le Seigneur, afin d'obtenir la révélation d'un mystère que Dieu seul pouvait faire connaître. Il ne pria point en vain : le lendemain, il rappela au monarque le souvenir évanoui du songe qui avait troublé son âme, sans laisser de traces dans sa mémoire, et ajouta :

« Voilà ce que vous voyiez, ô roi, lorsqu'une pierre, détachée de la montagne sans le secours d'une main d'homme, a frappé la statue à ses pieds de fer et d'argile, et les a brisés. Alors, le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or ont été brisés, réduits en poussière, comme la poussière du chemin pendant l'été, et emportés par le vent ; de sorte qu'il n'en est rien resté, et la pierre qui avait frappé la statue est devenue une grande montagne, remplissant l'univers. Tel a été le songe ; voici maintenant, ô roi, son explication. Vous êtes le roi des rois, et le Dieu du ciel vous a donné la puissance, la force, l'empire et la gloire. Il a soumis à votre sceptre tous les lieux habités par les enfants des hommes et les bêtes de la terre, les oiseaux des cieux ; en un mot, il a fait vôtre tout a qui existe. C'est vous donc qui êtes la tête d'or. Après vous s'élèvera un autre royaume, moindre que le vôtre, représenté par l'argent ; puis un troisième, représenté par l'airain, qui commandera à toute la terre ; et enfin un quatrième, semblable au fer. Comme le fer brise et dompte toutes choses, de même il brisera, il broiera tout ce qui existe. Et quant à ce que vous avez remarqué, que les pieds étaient en partie de fer et d'argile, celui-ci sera composé de deux éléments ; mais le fer dominera dans la proportion que vous l'avez vu surpasser l'argile. Comme les pieds de la statue étaient moitié de fer, moitié de terre cuite, ainsi ce royaume sera solide d'un côté, vulnérable de l'autre ; mais de même que le fer se joint à la terre cuite sans se mélanger, de même ces éléments, quoique rapprochés par la génération humaine, ne se confondront point, pas plus que le fer ne peut se combiner avec la terre cuite. Or, pendant la durée de ce royaume, le Dieu du ciel suscitera un empire destiné à ne jamais finir, et dont le sceptre ne sera jamais usurpé ; ce dernier détruira et absorbera tous les autres, et leur survivra éternellement. C'est l'explication de la vision que vous avez eue de la pierre détachée spontanément de la montagne, et réduisant en poudre la terre cuite, le fer, l'airain, l'argent et l'or ; le Dieu Tout-Puissant a donc dévoilé l'avenir aux yeux du roi ; le songe est divin et telle en est la véritable signification (1) »

Daniel fut élevé au premier rang, en récompense de la sagesse merveilleuse dont il venait de donner la preuve ; le premier usage qu'il fit de ses nouveaux priviléges, fut de demander en faveur de ses amis l'intendance des travaux de la province de Babylone.

Les quatre empires dont le prophète vient de parler, sont ceux des Babyloniens, des Perses, des Grecs et des Romains : l'histoire

(1) La chronologie des livres saints présente ici une difficulté qu'il est facile de résoudre d'après le récit des auteurs profanes. Les écrivains Juifs comptent les années de Nabuchodonosor du moment qu'il vint assiéger Jérusalem pour la première fois, parce que c'est de ce moment qu'il leur est connu ; mais alors il n'agissait que comme lieutenant ou général de Nabopolassar, son père, décédé deux ans plus tard. Daniel, qui était placé, lui, aux sources de la vérité, est donc dans le vrai, lorsqu'il fait coïncider la seconde année du règne de Nabuchodonosor avec la quatrième de la captivité ; et s'il lui donne par anticipation le titre de roi de Babylone dès le Ier chapitre, ce n'est pas à dire qu'il l'était lorsqu'il mit le siége devant Jérusalem ; mais bien lorsque le prophète en rappelle le souvenir.

(1) Tu rex videbas, et ecce quasi statua una grandis : statua illa magna, et statura sublimis stabat contra te, et intuitus ejus erat terribilis. Hujus statuæ caput ex auro optimo erat, pectus autem et brachia de argento, porro venter et femora ex ære. Tibiæ autem ferreæ, pedum quædam pars erat ferrea, quædam autem fictilis. Videbas ita, donec abscissus est lapis de monte sine manibus : et percussit statuam in pedibus ejus ferreis et fictilibus, et comminuit eos. Tunc contrita sunt pariter ferrum, testa, æs, argentum, et aurum, et redacta quasi in favillam æstivæ areæ, quæ rapta sunt vento : nullusque locus inventus est eis, lapis autem, qui percusserat statuam, factus est mons magnus, et implevit universam terram. Hoc est somnium : Interpretationem quoque ejus dicemus coram te, rex. Tu rex regum es : et Deus cœli regnum, et fortitudinem, et imperium, et gloriam dedit tibi : Et omnia in quibus habitant filii hominum et bestiæ agri : volucres quoque cœli dedit in manu tua, et sub ditione tua universa constituit : tu es ergo caput aureum. Et post te consurget regnum aliud minus te argenteum : et regnum tertium aliud æreum, quod imperabit universæ terræ. Et regnum quartum erit velut ferrum : quomodo ferrum comminuit et domat omnia, sic comminuet et conteret omnia hæc. Porro quia vidisti pedum, et digitorum partem testæ figuli, et partem ferream : regnum divisum erit, quod tamen de plantario ferri orietur, secundum quod vidisti ferrum mistum testæ ex luto. Et digitos pedum ex parte ferreos, et ex parte fictiles : ex parte regnum erit solidum, et ex parte contritum. Quo autem vidisti ferrum mistum testæ ex luto, commiscebuntur quidem humano semine, sed non adhærebunt sibi sicuti ferrum misceri non potest testæ. In diebus autem regnorum illorum, suscitabit Deus cœli regnum, quod in æternum non dissipabitur, et regnum ejus alteri populo non tra-

en est trop connue, et cette explication si naturelle de la prophétie, est en même temps si évidente et si universellement admise, qu'il serait superflu d'insister sur ce point. Les traits auxquels est désigné l'empire romain, mi-partie démocratique et oligarchique, ne sont pas ce qu'il y a de moins remarquable. A tous ces empires a succédé l'Eglise chrétienne, si petite et si faible d'abord, mais qui a frappé le colosse dans sa partie vulnérable, qui a brisé, broyé, confondu tous les éléments, les rangs, les distinctions, les titres, les nationalités ; tout mélangé, confondu, effacé, et qui, grandissant sans cesse, a rempli l'univers. Ces points sont connus, admis et hors de contestation.

La foi religieuse des amis du prophète ne tarda pas à être mise à une rude épreuve; Nabuchodonosor fit ériger dans la plaine de Dara une statue d'or de soixante coudées d'élévation, et ordonna à tout le peuple, rassemblé pour en fêter l'inauguration, de se prosterner devant elle à un signal donné. Ananias, Mizaël et Azarias, obligés d'assister à cette fête, puisqu'elle se donnait dans la province même de leur ressort, étaient trop religieux, pour se rendre coupables d'un acte d'idolâtrie. Leur abstension fut d'autant plus remarquée, que le décret d'adoration semble avoir été provoqué contre eux, dans la prévision de ce qui devait arriver. En cet état de choses, il leur fallut subir la sanction pénale attachée à la loi : savoir, la peine du feu. La fournaise était tellement embrasée, que ceux qui les lancèrent dans les flammes en furent eux-mêmes les victimes ; mais, par le plus grand de tous les miracles, les trois fervents Israélites n'en reçurent aucune atteinte, leurs vêtements ne furent pas même endommagés. Après que la première ardeur fut tombée, et lorsqu'il fut possible de s'approcher des bords du gouffre embrasé pour s'assurer de ce qui s'était passé, on les vit se promenant au milieu des flammes et chantant le cantique d'actions de grâces si connu : Soyez béni, Seigneur Dieu de nos pères, soyez loué, glorifié, exalté dans tous les siècles. Au milieu d'eux était un quatrième personnage, semblable à une divinité. Le roi, convié à ce merveilleux spectacle, fit extraire de la fournaise les martyrs sains et saufs, leur rendit leurs emplois, et promulgua un décret, pour perpétuer la mémoire d'un si grand prodige.

Le préambule seul de ce décret se trouve rapporté, et le chapitre suivant commence par un second décret privé de préambule, relatif à un autre fait merveilleux, dans lequel le principal rôle revient à Daniel, qui ne paraît point dans le précédent. Il y a donc ici une lacune, dont il est aussi impossible de déterminer l'étendue, qu'il est impossible de la combler. Celui-ci est relatif à un songe, et c'est Nabuchodonosor lui-même qui le raconte aux peuples de son empire, avec l'interprétation qui en fut donnée par Daniel.

Nabuchodonosor avait vu dans le sommeil un arbre d'une grandeur merveilleuse, dont les branches ombrageaient l'univers, et dont le feuillage servait de refuge à tous les êtres animés. Tandis qu'il le considérait, le Tout-Puissant descendit des cieux, et prononça à haute voix cette sentence : « Coupez l'arbre, retranchez ses branches, arrachez-en les feuilles, dispersez les fruits, que tous les hôtes qu'il ombrage s'enfuient. Cependant conservez sa racine en terre ; liez-le avec des chaînes de fer et d'airain, et le laissez dehors perdu au milieu de l'herbe ; que la rosée le mouille, et que sa part soit sous l'herbe de la terre avec les bêtes. Que son cœur d'homme soit changé en un cœur de bête ; que sept temps passent sur lui. C'est la sentence des anges vigilants, c'est la demande et la réclamation des saints ; et par là les vivants reconnaîtront que le Tout-Puissant gouverne les royaumes de la terre ; qu'il donne l'empire à qui bon lui semble, et qu'il y élève le plus humble des hommes (1). »

C'est le monarque lui-même qui raconte ces particularités ; il ajoute qu'ayant convoqué les sages de l'empire pour leur demander la signification de ce songe, et qu'aucun d'eux n'ayant pu la lui donner, il appela Daniel, qui le lui expliqua : cet arbre magnifique, c'était le roi lui-même, et quant à la sentence du Tout-Puissant, voici de quelle manière le prophète la traduisit : « Vous serez banni d'entre les hommes, vous habiterez avec les animaux et les bêtes fauves ; vous mangerez du foin comme un bœuf, vous serez mouillé de la rosée du ciel ; sept temps se passeront sur vous, jusqu'à ce que vous compreniez que le Très-Haut règne sur les royaumes des hommes, et les donne à qui bon lui semble. Mais comme il a ordonné d'épargner les racines de l'arbre, votre royaume vous sera rendu après que vous aurez reconnu qu'il y a une Puissance céleste. C'est pourquoi, ô roi ! daignez écouter ce conseil : rachetez vos péchés par l'aumône, et vos iniquités par la miséricorde envers les indigents, peut-être vous sera-t-il pardonné (2). »

detur : comminuet autem, et consumet universa regna hæc : et ipsum stabit in æternum. Secundum quod vidisti, quod de monte abscissus est lapis sine manibus, et comminuit testam, et ferrum, et æs, et argentum et aurum, Deus magnus ostendit regi, quæ ventura sunt postea, et verum est somnium, et fidelis interpretatio ejus (*Dan.* II, 31-45).

(1) Clamavit fortiter, et sic ait : Succidite arborem, et præcidite ramos ejus, excutite folia ejus, et dispergite fructus ejus : fugiant bestiæ quæ subter eam sunt, et volucres de ramis ejus. Verumtamen germen radicum ejus in terra sinite, et alligetur vinculo ferreo et æreo, in herbis quæ foris sunt, et rore cœli tingatur, et cum feris pars ejus in herba terræ. Cor ejus ab humano commutetur, et cor feræ detur ei : et septem tempora mutentur super eum. In sententia vigilum decretum est, et sermo sanctorum, et petitio : donec cognoscant viventes, quoniam dominatur Excelsus in regno hominum ; et cuicunque voluerit, dabit illud, et humillimum hominem constituet super eum (*Dan.* IV, 11-14).

(2) Hæc est interpretatio sententiæ Altissimi, quæ pervenit super Dominum meum regem : Ejicient te ab hominibus, et cum bestiis ferisque erit habitatio tua, et fenum ut bos comedes et rore cœli infunderis : septem quoque tempora mutabuntur super te,

Jusqu'ici c'est Nabuchodonosor qui raconte dans un édit ce qui lui est arrivé ; mais son récit s'arrête abruptement comme il a commencé, et celui de l'historien reprend sans plus de transition : « Toutes ces choses arrivèrent au roi Nabuchodonosor. Douze mois plus tard, se promenant dans le palais de Babylone, le roi répondit et dit : N'est-ce pas là cette grande Babylone que j'ai bâtie pour être le siége de mon empire, la citadelle de ma puissance, et le rayon le plus lumineux de ma gloire ! Et lorsque le discours était encore dans la bouche du roi, une voix retentit des cieux : Il vous est dit, ô roi Nabuchodonosor : l'empire vous sera ôté, vous serez rejeté d'entre les hommes ; votre habitation sera avec les animaux et les bêtes fauves, vous mangerez du foin comme un bœuf ; et sept temps se passeront sur vous, jusqu'à ce que vous compreniez que le Très-Haut règne sur les royaumes des hommes, et donne l'empire à qui bon lui semble. A la même heure, la parole s'accomplit sur le roi Nabuchodonosor, et il fut rejeté d'entre les hommes, et il mangea du foin comme un bœuf ; et son corps fut mouillé de la rosée du ciel, jusqu'à ce que ses cheveux fussent devenus semblables aux plumes d'un aigle, et ses ongles aux serres des oiseaux (1). »

Ici nouvelle interruption dans la narration de l'historien. Celle du monarque recommence pour continuer le même décret, ou un autre décret analogue : « Donc après la fin des jours, moi, Nabuchodonosor, j'ai élevé les yeux vers le ciel, et le sens m'a été rendu ; j'ai béni le Très-Haut, j'ai loué et glorifié l'Eternel, dont la puissance est sans bornes, et dont le règne se prolonge de génération en génération. Tous les habitants de la terre sont comme rien devant lui, et rien ne peut l'empêcher d'accomplir sa volonté, aussi bien envers les puissances des cieux qu'envers les habitants de la terre ; il n'est personne qui résiste à sa main et qui lui dise : qu'allez-vous faire. En même temps mon sens est revenu en moi-même, j'ai récupéré l'honneur et la gloire de mon trône ; j'ai repris ma forme ordinaire ; mes courtisans et mes magistrats m'ont environné, j'ai été rendu à mon trône, et j'ai retrouvé plus de magnificence qu'auparavant. C'est pourquoi maintenant, moi, Nabuchodonosor, je loue, j'honore, je glorifie le Roi du ciel, parce que toutes ses œuvres sont bonnes, toutes ses voies sont justes, et il peut humilier ceux que l'orgueil environne (1). »

Tel est ce chapitre. De là l'historien passe sans transition au dernier acte de la vie de Balthasar, successeur médiat ou immédiat de Nabuchodonosor. Qui ne voit que tout ceci est incomplet, tronqué, et que ce ne sont là que des bouts de récits disparates ? Si on avait daigné y faire attention plus tôt, on se serait épargné une multitude de discussions, d'explications, de suppositions qui portent complétement à faux. Quelques Pères et des commentateurs ont cru qu'il s'agissait d'une métamorphose réelle de Nabuchodonosor en bœuf ; c'est l'avis de Tertullien, de Pierre Damien, de Bodin ; Maldonat n'en est pas éloigné ; d'autres ont pensé, et c'est le plus grand nombre, qu'il était seulement question d'une période d'aliénation mentale ; les termes de l'Ecriture se prêtent en effet à cette explication, qui est devenue commune à tous les interprètes modernes : par contre, au XV^e^ et au XVI^e^ siècles, tout le monde, ou du moins les démonographes, étaient pour la métamorphose réelle, quelques-uns pour la métamorphose apparente, et les uns pas plus que les autres ne manquaient pas de belles raisons.

Mais le passage suivant du *Dictionnaire de la Bible* en dira plus que nous ne saurions rapporter :

« Il est bon de dire ici un mot de la métamorphose de Nabuchodonosor en bœuf. Il y a sur ce sujet plusieurs sentiments. Origène (2) a cru la chose impossible, et l'a tournée en dérision, Bodin (3) a cru que Na-

donec scias quod dominetur Excelsus super regnum hominum, et cuicumque voluerit, det illud. Quod autem præcepit ut relinqueretur germen radicum ejus, id est, arboris : regnum tuum tibi manebit, postquam cognoveris potestatem esse cœlestem. Quamobrem, rex, consilium meum placeat tibi, et peccata tua eleemosynis redime, et iniquitates tuas misericordiis pauperum : forsitan ignoscet delictis tuis (*Dan.* IV, 21-24).

(1) Omnia hæc venerunt super Nabuchodonosor regem. Post finem mensium duodecim, in aula Babylonis deambulabat. Respondítque rex, et ait : Nonne hæc est Babylon magna, quam ego ædificavi in domum regni, in robore fortitudinis meæ, et in gloria decoris mei ? Cumque sermo adhuc esset in ore regis, vox de cœlo ruit : Tibi dicitur, Nabuchodonosor rex : Regnum tuum transibit a te, et ab hominibus ejicient te, et cum bestiis et feris erit habitatio tua : fenum quasi bos comedes, et septem tempora mutabuntur super te, donec scias quod dominetur Excelsus in regno hominum, et cuicunque voluerit, det illud. Eadem hora sermo completus est super Nabuchodonosor, et ex hominibus abjectus est, et fenum ut bos comedit, et rore cœli corpus ejus infectum est : donec capilli ejus in similitudinem aquilarum crescerent, et ungues ejus quasi avium *Dan* IV, 25-30).

(1) Igitur post finem dierum, ego Nabuchodonosor oculos meos ad cœlum levavi, et sensus meus redditus est mihi : et Altissimo benedixi, et viventem in sempiternum laudavi, et glorificavi : quia potestas ejus potestas sempiterna, et regnum ejus in generationem et generationem. Et omnes habitatores terræ apud eum in nihilum reputati sunt : juxta voluntatem enim suam facit tam in virtutibus cœli quam in habitatoribus terræ, et non est qui resistat manui ejus, et dicat ei : Quare fecisti ? In ipso tempore sensus meus reversus est ad me, et ad honorem regni mei decoremque perveni : et figura mea reversa est ad me : et optimates mei, et magistratus mei requisierunt me, et in regno meo restitutus sum : et magnificentia amplior addita est mihi. Nunc igitur ego Nabuchodonosor laudo, et magnifico, et glorifico regem cœli : quia omnia opera ejus vera, et viæ ejus judicia, et grædientes in superbia potest humiliare (*Dan.* IV, 31-34).

(2) *In Dan.* IV, apud Hieronym.

(3) *Démonomanie*, l. II, ch. 6. (Livre très-prisé en démonologie, et de peu de valeur réelle, excepté comme curiosité. Bodin, qui croit si fort au diable dans sa *Démonomanie des sorciers*, ne croyait pas en Dieu ; il l'a prouvé dans d'autres ouvrages.)

buchodonosor avait été réellement changé en taureau, et qu'il avait perdu non-seulement la forme et les sentiments, mais encore l'esprit de l'homme. D'autres (1) soutiennent que ce changement ne se fit que dans le corps et dans la forme extérieure, mais non pas dans l'âme ; le prince ayant conservé sa raison au milieu de son malheur, comme Apulée durant sa métamorphose en âne (2), et comme ces hommes d'Italie dont parle saint Augustin (3), lesquels après avoir goûté d'un fromage que leur donnaient des magiciens de ce pays-là, se trouvaient tout à coup changés en bêtes de somme ; puis, après un certain temps, reprenaient leur première forme, et rentraient dans leur premier état. Quelques rabbins ont prétendu que l'âme de Nabuchodonosor avait quitté le corps de ce prince, et avait fait place, pour un temps, à celle d'un bœuf, qui lui avait communiqué ses sentiments, et avait imprimé à son corps les mêmes mouvements, le même goût, les mêmes inclinations que nous remarquons dans les bœufs. D'autres (4) n'ont reconnu dans Nabuchodonosor qu'une imagination blessée, et dans ses sujets une fascination dans les yeux, qui leur fit croire aux uns et aux autres que Nabuchodonosor était changé en bœuf, et en avait la figure, quoique réellement il n'y eût rien de pareil ; de même à peu près que cette jeune fille que l'on amena à saint Macaire (5), et que ses parents croyaient changée en jument ; il n'en était rien, et saint Macaire les détrompa en faisant tomber le prestige qui trompait leurs yeux. L'opinion la plus suivie (6) est que Nabuchodonosor étant tombé, par un effet de la puissance de Dieu, dans une noire mélancolie et dans la manie, s'imagina être devenu bœuf ; comme dans la maladie qu'on appelle *Lycantropie*, un homme se persuade qu'il est changé en loup, en chien, en chat ; changement qui ne subsiste que dans son cerveau altéré, et dans son imagination échauffée, puisque tous ceux qui l'environnent ne voient aucun changement dans sa figure extérieure, mais seulement dans ses inclinations, dans ses mouvements, dans ses manières ; en sorte qu'il hurle comme un loup, qu'il mord, qu'il mange des viandes crues, qu'il court dans les champs, qu'il fuit la compagnie des hommes.

« Ainsi Nabuchodonosor, s'imaginant qu'il était devenu bœuf, broutait l'herbe comme un animal, frappait des cornes, laissait croître ses cheveux et ses ongles ; il beuglait, allait nu, et imitait à l'extérieur toutes les actions d'un bœuf. Ses gens étonnés d'une telle métamorphose le lièrent comme on lie les fous et les furieux ; mais enfin s'étant tiré de leurs mains, il se sauva dans les champs, y vécut nu comme un bœuf, exposé à la rosée du ciel et aux autres injures de l'air, en sorte que son poil devint comme les plumes d'un aigle, et ses ongles comme les griffes d'un lion. Il n'en faut pas davantage pour vérifier tout ce que l'Ecriture dit de Nabuchodonosor. Il n'y avait en tout cela rien de miraculeux, sinon la prédiction de cette maladie, et son accès et sa fin, qui arrivèrent à point nommé, comme le prophète l'avait prédit. »

Voilà des suppositions qui peuvent être fort ingénieuses, qui le sont peut-être, nous ne discuterons pas ce point ; mais au fond qu'y a-t-il ? rien de tout cela.

D'abord, Nabuchodonosor ne devint point un bœuf. L'Ecriture parle de ses cheveux devenus semblables aux plumes d'un aigle, de ses ongles devenus pareils à ceux des serres des oiseaux ; ce serait là un bœuf d'une singulière espèce, il faut en convenir, d'une espèce comme il n'y en a jamais eu.

Ensuite, ses sujets ne furent point illusionnés au point de croire que leur roi était devenu un bœuf ; l'Ecriture ne dit rien de semblable, et ce serait un bien plus grand miracle. Qu'un homme ivre croie voir ce qui n'est pas, soit ; mais tout un empire grand comme l'Assyrie ! et pendant sept ans !

En troisième lieu, il ne devint point fou pendant *sept ans*, car le fait rapporté s'accomplit après l'achèvement de l'enceinte de Babylone ; or il n'y a pas sept années entre ces derniers travaux du règne et la mort de l'empereur.

En quatrième lieu, Nabuchodonosor ne devint pas du tout insensé ; et il n'y a aucun rapport entre la folie et le passage de Mégastène cité par Eusèbe dans sa *Préparation évangélique*. Suivant cet auteur, le monarque, monté sur la terrasse de son palais, aurait prédit aux Babyloniens qu'un mulet de Perse, aidé des secours d'un Mède, détruirait leur empire, et ensuite aurait *disparu*. Nous ne dirons rien de la prédiction, mais *disparaître* ne signifie pas devenir fou.

En cinquième lieu, quand bien même Nabuchodonosor serait devenu fou, ses sujets ne l'auraient point lié de chaînes ; ce n'est pas ainsi que les Orientaux ont jamais traité leurs monarques. S'ils les tuent quelquefois, c'est toujours avec un respect idolâtrique ; mais lier un monarque ! un pareil sacrilége est chose inouïe.

(1) Maldonat. *in Dan.*, et Tertull. *de Pœnit.*, c. 12 et 13.

(2) C'est chose aussi curieuse qu'inattendue de voir le savant auteur du *Dict. de la Bible;* citer comme historique l'ingénieux et satirique roman d'Apulée. L'auteur de l'*Ane d'or* ne devait pas s'attendre à tant d'honneur.

(3) C'est un des mille contes auxquels donna lieu l'ingénieux roman d'Apulée, et que l'illustre et saint auteur de la *Cité de Dieu*, moins distingué par l'esprit de critique que par toute autre qualité, a adopté sans examen.

(4) Medina *De recta in Deum fide*, c. 7 ; Wier. *De Præstig. dæm*, l. II, c. 24.

(5) Cette histoire est une *légende*, et non une histoire véritable ; quand on cite, on devrait connaître la valeur des textes qu'on allègue. Il n'existe point de *prestiges* à la manière dont on l'entend ici.

(6) *Vide* Hieronym., Theodoret, Maldonat., Perer., Cornel., Sanct. *in Daniel.*, Vales. *de Sacra Philos.* Bartholin. *de Morb. Bibl.*

Enfin, s'il s'était échappé de ses liens, on ne l'aurait pas laissé errer sept ans, ni même sept jours dans les champs. On ne le ferait pas dans notre Occident, où le respect des royautés n'est pas un sentiment exagéré. Et que serait devenu l'empire pendant ce temps ? Eh ! quoi, pas d'usurpations, de régence, de révolte ! Parmi tant et de si grandes provinces conquises, tant de peuples transportés en captivité, rien n'aurait remué ; tout le monde aurait attendu patiemment que le prince, que le tyran détesté de tant de nations, de tant de millions d'hommes, revînt au bon sens, et remontât sur son trône comme il en était descendu ! On ne voit de ces choses que dans les romans.

Mais qu'y a-t-il donc de vrai dans le IVe chapitre de Daniel ! — Il y a trois ou quatre bouts de narrations relatives à deux événements, à deux songes différents, ayant le même objet pour but, comme les deux songes de Pharaon relatifs à la famine des sept années. Le commencement du chapitre jusqu'au verset 26e se rapporte à l'un des deux songes ; c'est une fin de décret, privé de son préambule et du récit de l'historien. La suite du chapitre, depuis le verset 27e jusqu'au 31e, fait partie d'un récit relatif au second songe ; et la fin, jusqu'au verset 34e, est un petit fragment d'un autre décret relatif à ce dernier songe. Les versets 25e et 26e ne sont point à leur place, et n'appartiennent peut-être même point aux faits dont il est question avant et après.

Les deux songes ne sont point relatifs à Nabuchodonosor personnellement, pas plus que celui de la statue à la tête d'or, mais bien à son empire, qui doit disparaître d'entre les empires pour un long espace, désigné par le terme vague de sept temps, et reparaître ensuite avec vigueur sous le sceptre des Sassanides, et se maintenir presque toujours avec gloire, jusqu'à nos jours, à travers un grand nombre d'événements divers. Les expressions de manger du foin comme un bœuf, être lié par la racine, jeté dans l'herbe des champs, arrosé de la pluie des cieux, sont des figures du langage oriental, employées pour désigner l'état d'un empire conquis par des étrangers, privé de son nom, foulé aux pieds de vingt peuples divers. Et si le prophète applique nommément ses prédictions à Nabuchodonosor, c'est qu'en Orient l'empire et l'empereur ont toujours été une seule et même chose, comme la tête et le corps. Nabuchodonosor pouvait dire avec bien plus de vérité que Louis XIV ne le disait de la France : L'Assyrie, c'est moi.

Il est toutefois dans ce chapitre une parole qui ne doit point passer inaperçue, car elle révèle trop bien la grandeur du rang que Daniel occupait dans l'empire et la faveur dont il jouissait à la cour ; c'est celle de collègue, que le monarque lui donne dans son premier édit ; *donec collega ingressus est in conspectu meo Daniel.*

Le Ve chapitre contient le récit du festin de Balthasar. Tandis que ce prince, déjà échauffé des fumées du vin, buvait avec ses convives dans les vases sacrés du temple de Jérusalem, une main, seule visible, traça sur les parois de la muraille trois mots d'une écriture mystérieuse. Daniel, interpellé après tous les sages et les devins, rappela au monarque orgueilleux les songes terribles de son père, qui avaient produit une si grande impression sur son âme, comme pour le préparer d'avance à s'entendre dire qu'ils allaient s'accomplir et que cette écriture divine en contenait l'arrêt irrévocable ; puis il lut : « *Mane, Thecel, Phares* : *Mane*, Dieu a compté les jours de votre règne, et le terme en est arrivé ; *Thecel*, vous avez été mis dans le plateau de la balance, et trouvé d'un trop faible poids ; *Phares*, votre empire vous est ôté, et donné aux Mèdes et aux Perses. » Or, la nuit même, continue l'historien, le roi Baltasar, de la dynastie des Chaldéens, fut tué, et le Mède Darius monta sur le trône, à l'âge de soixante deux ans.

Que ce soit bien de la prise de Babylone par Cyrus et Cyaxare, l'an 536 ou 537 avant Jésus-Christ, dont il est question dans ce récit, le fait n'a jamais été mis en doute ; mais la narration des historiens profanes présente des différences si essentielles, qu'il paraît impossible de concilier l'histoire sainte et l'histoire profane. En effet Bérose, Hérodote, Mégastènes appellent du nom de Labinit ou Nabinède le prince qui régnait alors en Assyrie ; ils ajoutent qu'il n'appartenait point à la même famille que les rois ses prédécesseurs ; qu'il sortit au devant de Cyrus, fut vaincu, se retira dans la citadelle de Borsippe, puis se soumit au vainqueur, qui le traita humainement, et lui donna une retraite dans la Caramanie, où il passa le reste de ses jours. D'un autre côté, le récit de Xénophon confirme celui de Daniel : suivant cet historien, le roi de Babylone fut tué dans son propre palais, la nuit même de la prise de la ville, par une partie de ses troupes qui avaient passé du côté des Mèdes.

Cependant les deux récits, contraires en apparence, peuvent être vrais l'un et l'autre, puisqu'ils ne se contredisent pas. On a supposé, pour les concilier, que Labinit pourrait être un usurpateur, et qu'après sa défaite, Baltasar petit fils de Nabuchodonosor, serait remonté sur le trône de ses aïeux. Rien ne détruit et rien ne justifie cette supposition ; mais ce n'en serait peut-être pas une de considérer Labinit comme un collègue de Baltasar. Puisque Nabuchodonosor s'en était choisi un dans la personne de Daniel, à plus forte raison Baltasar, dont l'intempestive débauche est propre à donner une si pauvre idée, dut-il avoir le sien, et surtout un *collègue* plus occupé que lui-même des intérêts de l'empire. Une seconde raison tend à démontrer que telle est bien la véritable explication de l'opposition apparente qui se trouve entre les historiens : c'est que Baltasar, ne sachant que donner dans le trouble où l'avait jeté la vision menaçante qui a été rapportée, promit le troisième rang dans l'empire à celui qui pourrait lire et ex-

pliquer l'écriture mystérieuse ; le second rang était donc occupé. Daniel fut proclamé le troisième chef de l'Etat ; *prædicatum est de eo quod haberet potesatem tertius in regno ;* il y avait donc un second chef ; mais ce second chef, quel serait-il, à moins que Labinit ? Et un premier chef, un véritable empereur, un Baltasar lui-même, après la plus grande défaite et la perte de sa couronne, aurait-il accepté un modeste emploi de la main de son rival ? Non, sans doute, et dans les mœurs du temps, encore bien moins que dans les nôtres, un si misérable dénouement d'un si grand drame est impossible.

En fournissant à Daniel une occasion aussi solennelle de manifester l'esprit de sagesse et de prescience dont il était rempli, Dieu avait admirablement préparé les voies qui devaient le mener aux honneurs et à la puissance sous le nouveau gouvernement. Aussi le trouve-t-on bientôt placé au nombre des confidents les plus intimes du conquérant. Celui-ci songea même à l'élever au premier rang, en lui donnant la préséance et l'autorité sur les cent vingt satrapes de l'empire. Cette grande faveur appela sur le prophète l'animadversion de ses rivaux, et lui prépara une nouvelle et terrible épreuve, c'est-à-dire un nouveau triomphe. Le prince, circonvenu par des courtisans astucieux, porta un décret irréligieux, dont ceux-ci savaient bien que Daniel n'observerait pas les prescriptions. Il ne les observa pas, en effet, fut dénoncé, condamné par le faible monarque, et jeté aux lions. Les lions l'épargnèrent ; mais ils n'épargnèrent pas ses ennemis, quand ils furent descendus à leur tour dans la fosse, en punition de leur méchanceté. Ce nouveau miracle fut encore publié dans tout l'empire sous la forme d'un décret, aussi glorieux pour le prophète que pour le Dieu qu'il adorait, et dont l'ange avait fermé la gueule des lions.

Une seconde expérience de la même nature eut absolument le même résultat, quoiqu'on eût pris la précaution d'affamer les lions, et qu'on eût laissé le prophète enfermé sept jours avec eux ; nombre cabalistique, qui n'avait pas été choisi sans dessein. Voici quelle fut l'occasion de cette nouvelle tentative.

Daniel avait convaincu le monarque que Bel n'était qu'un vain simulacre, et ses prêtres des fourbes, qui vivaient eux-mêmes des mets qu'on déposait en sa présence. Bel avait été détruit, et ses prêtres mis à mort. Il fit voir ensuite que si le dragon auquel les Babyloniens adressaient leurs adorations, était un être vivant et mangeant, ce n'était toutefois qu'une bête sans intelligence ; l'expérience fut décisive, puisque le Dieu prétendu ne sut pas dans sa voracité, discerner la poix et le poil mélangés, des graisses dont on le nourrissait habituellement, et mourut de ne pouvoir les digérer.

Cette fois, les ennemis du prophète suscitèrent une émeute, et le prince se vit obligé de céder encore, dans la crainte de perdre lui-même sa couronne. Lorsqu'il vint le septième jour au bord de la fosse, pour pleurer Daniel, Daniel était vivant. Un ange du Seigneur, appréhendant au sommet de la tête un prophète de la terre d'Israël, au moment qu'il allait porter leur nourriture à ses moissonneurs, le transporta en un clin d'œil à la fosse aux lions avec ces aliments tout préparés (*Voy.* l'art. Habacuc). Les lions, excités par un jeûne de sept jours, dévorèrent en un instant les ennemis de Daniel, lorsqu'ils leur furent livrés.

Nous nous contentons d'analyser ces touchants récits, parce qu'ils sont universellement connus ; mais c'est à regret, nous l'avouons, car rien n'est plus attrayant que la belle et douce simplicité avec laquelle ils sont écrits. Si d'autres prophètes se distinguent par de plus brillantes qualités, Daniel a le mérite d'un style sans affectation et sans recherche ; sa pensée est limpide comme l'eau du rocher ; la douceur et le calme de son âme se reflètent d'une manière admirable dans ses expressions, et c'est un des titres auxquels on reconnaît le mieux que tout est bien de lui dans le livre qui porte son nom, aussi bien les chapitres contestés que ceux-là même dont on n'a jamais douté.

Nous voyons par une de ses révélations qu'il prolongea ses jours jusqu'à la troisième année du règne de Cyrus ; mais le reste est ignoré. Il était encore à cette époque en Babylonie, soit que le grand âge l'eût empêché de se joindre aux émigrants conduits par Zarobabel, pour retourner en Judée ; ou plutôt parce que les hautes fonctions, dont il était revêtu dans la Babylonie, y mettaient obstacle, en même temps que la faveur dont il jouissait servait de bouclier à ceux de ses compatriotes, beaucoup plus nombreux, qui restèrent dans leur patrie d'adoption.

Telle est la partie connue de la vie du prophète ; il nous reste à examiner maintenant ses importantes révélations. A part les diverses explications des songes dont il a été parlé, la plus ancienne est datée de la première année du règne de Baltasar.

« Je voyais en ma vision, durant la nuit, les quatre vents du ciel combattant sur une grande mer, et quatre grandes bêtes, différentes l'une de l'autre, surgirent de la mer. La première était semblable à une lionne, avec des ailes pareilles à celles d'un aigle ; tandis que je la considérais, ses ailes tombèrent d'elles-mêmes ; elle se redressa, se tint debout semblablement à un homme, et elle en prit la fière contenance. Mais voilà qu'une autre bête, pareille à un ours, se dressa à côté ; celle-ci avait trois rangs de dents et un triple gosier qui semblaient affamés de chair et de sang ; puis après une troisième, semblable à un léopard aux ailes d'oiseau, mais à quatre ailes, à quatre têtes, et remarquablement forte et courageuse. Toujours pendant la durée de la même vision nocturne, voilà qu'une quatrième bête, terrible, merveilleuse, d'une grande force, avec de longues dents de fer, m'apparut dévorant, déchirant, foulant ses restes aux pieds. elle était dissemblable aux autres

bêtes que je venais de voir, et armée de dix cornes. Pendant que je les considérais, voilà qu'une petite corne pousse au milieu d'elles, et que trois de celles-ci tombent pour lui faire place ; elle avait comme des yeux humains, et une bouche disant des choses prodigieuses.

« Tandis que j'étais attentif à ces merveilles, un trône se trouva érigé, sur lequel l'Ancien des jours vint prendre place ; ses vêtements étaient blancs comme la neige, et sa chevelure comme la laine la plus belle ; son trône était de flammes, posé sur des roues de charbons ardents ; un fleuve de feu jaillissait rapide de ses regards ; mille milliers de ministres s'empressaient près de lui, et dix mille fois cent milliers d'autres ministres secondaient les premiers ; il s'assit pour rendre la justice, et les livres furent apportés.

« Pendant que les choses prodigieuses proférées par la corne dont il vient d'être parlé attiraient mon attention, je m'aperçus que la bête recevait la mort ; son corps tombé en putréfaction fut livré aux flammes ; les autres bêtes avaient perdu leur puissance, et le terme de leur vie avait été limité à un temps et un temps.

« Etant ainsi attentif à cette vision nocturne, j'aperçus parmi les nuages du ciel, comme le fils d'un homme, qui venait ; il s'avança jusqu'à l'Ancien des jours, et on le lui présenta ; celui-ci lui conféra le pouvoir, l'honneur et l'empire ; toutes les nations, les tribus et les peuples de tous les langages lui seront asservis ; sa puissance est une puissance éternelle, qui ne lui sera point ôtée, et son règne n'aura point d'interruption.

« Mon âme, à moi Daniel, était remplie de frayeur ; je fus épouvanté ; les images empreintes dans mon cerveau me causaient un grand trouble. Je m'approchai d'un des assistants, et je lui demandai l'éclaircissement de toutes ces choses : il m'en donna l'explication, et me dit : Ces quatre grandes bêtes sont quatre empires qui surgiront sur la terre. Après eux, les saints du Dieu Très-Haut recevront la puissance, et la conserveront pendant le siècle et pendant le siècle des siècles.

« Après cela, je m'enquis en détail de la quatrième bête, si dissemblable des autres, si terrible ; qui avait des dents et des ongles de fer ; qui dévorait, qui brisait et qui foulait les débris sous ses pieds ; et des dix cornes qu'elle avait à la tête ; et de cette autre corne dont la naissance avait fait tomber trois cornes ; de cette même corne ayant des yeux, une bouche disant des choses merveilleuses, et qui était plus grande que les autres. Je regardai donc, et cette corne faisait la guerre aux saints, et elle prévalait contre eux, jusqu'à ce que vint l'Ancien des jours, qui donna la puissance aux saints du Très-Haut, et le moment arriva où les saints triomphèrent. Et il me dit : La quatrième bête sera un quatrième empire dans le monde, empire plus grand que les autres, qui dévorera toute la terre, la foulera aux pieds, la mettra en débris. Les dix cornes de cet empire signifient dix rois, et un autre surgira après eux, qui sera plus puissant que les premiers, et renversera trois rois sur la terre. Il proférera des blasphèmes contre le Très-Haut, il persécutera ses saints, et s'imaginera pouvoir changer les temps et les lois ; tout ploiera sous son pouvoir pendant un temps, des temps et la moitié d'un temps. Mais il interviendra un jugement par lequel la puissance lui sera ôtée ; il sera renversé, et périra pour toujours ; tandis qu'au contraire, la domination, la puissance et un empire aussi étendu que les cieux seront donnés aux saints du Très-Haut, dont le règne est un règne éternel, et auquel tous les potentats se soumettront humblement.

« Telle fut la conclusion de l'entretien. Pour moi, Daniel, j'éprouvais un grand trouble dans mes pensées ; mon visage en était bouleversé : mais j'ai précieusement conservé ces souvenirs (1). »

(1) Anno primo Baltasar regis Babylonis, Daniel somnium vidit : visio autem capitis ejus in cubili suo : et somnium scribens brevi sermone comprehendit : summatimque perstringens, ait : Videbam in visione mea nocte, et ecce quatuor venti cœli pugnabant in mari magno.

Et quatuor bestiæ grandes ascendebant de mari diversæ inter se. Prima quasi leæna, et alas habebat aquilæ : aspiciebam donec evulsæ sunt alæ ejus, et sublata est de terra, et super pedes quasi homo stetit, et cor hominis datum est ei. Et ecce bestia alia similis urso in parte stetit, et tres ordines erant in ore ejus, et in dentibus ejus, et sic dicebant ei : Surge, comede carnes plurimas. Post hæc aspiciebam, et ecce alia quasi pardus et alas habebat quasi avis, quatuor super se, et quatuor capita erant in bestia, et potestas data est ei. Post hæc aspiciebam in visione noctis, et ecce bestia quarta terribilis, atque mirabilis, et fortis nimis, dentes ferreos habebat magnos, comedens atque comminuens, et reliqua pedibus suis conculcans : dissimilis autem erat cœteris bestiis, quas videram ante eam, et habebat cornua decem. Considerabam cornua, et ecce cornu aliud parvulum ortum est de medio eorum : et tria de cornibus primis evulsa sunt a facie ejus : et ecce oculi, quasi oculi hominis erant in cornu isto, et os loquens ingentia. Aspiciebam donec throni positi sunt, et antiquus dierum sedit : vestimentum ejus candidum quasi nix, et capilli capitis ejus quasi lana munda : thronus ejus flammæ ignis : rotæ ejus ignis accensus. Fluvius igneus, rapidusque egrediebatur a facie ejus. Millia millium ministrabant ei, et decies millies centena millia assistebant ei : judicium sedit et libri aperti sunt. Aspiciebam propter vocem sermonum grandium, quos cornu illud loquebatur : et vidi quoniam interfecta esset bestia, et perisset corpus ejus, et traditum esset ad comburendum igni : Aliarum quoque bestiarum ablata esset potestas, et tempora vitæ constituta essent eis usque ad tempus et tempus. Aspiciebam ergo in visione noctis, et ecce cum nubibus cœli quasi filius hominis veniebat, et usque ad antiquum dierum pervenit : et in conspectu ejus obtulerunt eum. Et dedit ei potestatem, et honorem, et regnum : et omnes populi, tribus et linguæ ipsi servient : potestas ejus, potestas æterna, quæ non auferetur : et regnum ejus, quod non corrumpetur. Horruit spiritus meus, ego Daniel territus sum in his, et visiones capitis mei conturbaverunt me. Accessi ad unum de assistentibus, et veritatem quærebam ab eo de omnibus his. Qui dixit mihi interpretationem sermonum, et docuit me :

L'explication de tout ceci n'est plus à trouver, puisque le prophète l'a donnée : les quatre bêtes figurent les quatre empires des Babyloniens, des Perses, des Grecs et des Romains; il reste à peine place pour quelques remarques.

L'empire des Babyloniens est figuré par une lionne ailée, mais dont les ailes sont arrachées; qui se met ensuite sur son séant, et combat comme un homme. Ces deux ailes sont les peuples alliés de l'empire, que Cyrus vainc d'abord : ce sera, si l'on veut, les Mèdes et les Lydiens. Ses ailes arrachées, la lionne en appelle à ses dents et à ses griffes pour se défendre; elle ne court plus attaquer, mais elle résiste : c'est ainsi que Cyrus, après avoir isolé l'empire de tout secours étranger, est obligé d'aller porter la guerre au centre, et d'assiéger la capitale. Tant qu'il n'est pas maître de Babylone, la lionne n'est pas vaincue; débarrassée de ses ailes, elle n'est que plus terrible; le dernier assaut est le plus périlleux.

Le second empire est figuré par un ours, l'un des animaux les plus brutes par la forme, et en même temps les plus intelligents. C'est ainsi qu'on nous représente les Perses avant qu'ils eussent conquis la Babylonie. Devenus les maîtres du monde, ils se dépouillèrent de la rudesse de leurs formes, et conservèrent la supériorité et la finesse de leur esprit.

Le troisième apparaît sous la figure d'un léopard ailé. Pouvait-on mieux peindre la beauté, la force et la célérité : la beauté d'un empire dans lequel surabonde la civilisation que donnent les lettres, les sciences et les arts parvenus à leur apogée; la force et la puissance de l'invincible soldat du Granique, d'Arbelles et d'Issus; la célérité de sa marche et de ses conquêtes? Mais si cet empire a quatre ailes, il a aussi quatre têtes; et en effet le héros est à peine expiré, que l'empire se divise; puis après une inextricable anarchie, quatre empires se forment et vivent puissants et respectés : la Macédoine, l'Asie-Mineure, la Syrie et l'Egypte.

L'empire romain est marqué à des traits non moins caractéristiques, et, qui plus est, son histoire est tracée d'avance dans ses principaux points de contact avec l'histoire sainte.

Après avoir considéré cette bête, la plus terrible de toutes, dévorant l'univers, le déchirant, foulant aux pieds ses débris, le prophète aperçoit dix cornes existant simultanément sur sa tête; il voit grandir la dixième qui prend la place de trois, et qui bientôt assume plus de puissance que n'en avaient eu les neuf autres; puis elle blasphème contre le Très-Haut, et fait la guerre aux saints. L'époque à laquelle cette prophétie devait s'accomplir serait-elle donc difficile à trouver? nullement.

Quand l'empire romain a en effet dévoré tout l'univers, il arrive à une période de transformation dont Constantin donne le signal. Dix monarques apparaissent en même temps sur la scène; Constantin au premier rang, Julien au dernier. Constantin commence à régner avec trois compétiteurs, Galère, Maximien et Maxence; vaincus, il en a surgi deux autres, Licinius et Maximin-Daza. A peine a-t-il eu le temps de se reposer de tant de fatigues essuyées avec ses fils, Constantin, Constance et Constant, associés à l'empire, qu'il meurt en leur laissant la couronne. Mais il vivait encore, que déjà Julien, son neveu, préparait sa propre élévation au détriment des fils du héros. Humble et modeste, rampant comme le tigre qui va s'élancer sur la proie, chrétien sans foi, païen se moquant des dieux, philosophe, égoïste, magicien, habile, beau diseur, profondément dissimulé, plein de bravoure, magnifique avec mesure et par calcul, tel était Julien. Ses cousins étaient à peine assis sur le trône, qu'il mettait le pied sur les marches, et il ne tarda pas à s'y asseoir à leur place.

On sait s'il blasphéma contre le Très-Haut, s'il fit la guerre aux saints. Mais il ne devait régner en effet qu'un temps, deux temps et la moitié d'un temps, c'est à-dire trois ans et demi. Proclamé empereur par ses troupes vers l'an 360, il mourut le 26 juin 363, à l'âge de trente-deux ans. Le conseil céleste s'était rassemblé, le Fils de l'homme s'était présenté devant son père en compagnie de ses disciples; l'Ancien des jours avait prononcé la sentence contre l'apostat, il tomba du faîte de la puissance, et l'empire fut donné aux saints pour toujours. Depuis ce moment, en effet, le christianisme triomphant règne sans contestation

Hæ quatuor bestiæ magnæ, quatuor sunt regna, quæ consurgent de terra. Suscipient autem regnum sancti Dei altissimi : et obtinebunt regnum usque in sæculum, et sæculum sæculorum.

Post hoc volui diligenter discere de bestia quarta, quæ erat dissimilis valde ab omnibus, et terribilis nimis : dentes et ungues ejus ferrei : comedebat, et comminuebat, et reliqua pedibus suis conculcabat : Et de cornibus decem, quæ habebat in capite : et de alio, quod ortum fuerat, ante quod ceciderant tria cornua : et de cornu illo, quod habebat oculos, et os loquens grandia, et majus erat cæteris. Aspiciebam, et ecce cornu illud faciebat bellum adversus sanctos, et prævalebat eis, donec venit antiquus dierum, et judicium dedit sanctis excelsi, et tempus advenit, et regnum obtinuerunt sancti.

Et sic ait : Bestia quarta, regnum quartum erit in terra, quod majus erit omnibus regnis, et devorabit universam terram, et conculcabit, et comminuet eam. Porro cornua decem, ipsius regni decem reges erunt : et alius consurget post eos, et ipse potentior erit prioribus, et tres reges humiliabit. Et sermones contra Excelsum loquetur, et sanctos Altissimi conteret, et putabit quod possit mutare tempora, et leges, et tradentur in manu ejus usque ad tempus, et tempora, et dimidium temporis. Et judicium sedebit, ut auferatur potentia, et conteratur, et dispereat usque in finem. Regnum autem, et potestas, et magnitudo regni, quæ est subter omne cœlum, detur populo sanctorum Altissimi : cujus regnum, regnum sempiternum est, et omnes reges servient ei, et obedient. Hucusque finis verbi. Ego Daniel multum cogitationibus meis conturbabar, et facies mea mutata est in me : Verbum autem in corde meo conservavi (*Dan.* VII, 1-27).

et sans rival sur le monde, il y étend ses conquêtes, et les continuera jusqu'à ce que son empire soit grand comme les cieux; c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il embrasse l'univers.

Il n'est pas étonnant que saint Jérôme ait vu cette prophétie s'accomplir en grande partie, sans la comprendre; les événements étaient encore trop récents, et l'on aperçoit moins bien ce qui est placé trop près des yeux; d'ailleurs il ne pouvait juger par avance des résultats, et il ne savait pas que le triomphe des saints dût être définitif. Mais il est surprenant que des interprètes modernes ne voient pas plus clair : qu'Alcazar, par exemple, y cherche la persécution d'Antiochus Epiphane, comme si Antiochus Epiphane et l'empire romain avaient quelque chose de commun. Il n'est pas surprenant que saint Cyprien, qui a écrit sur cette vision prophétique, n'ait pu en déterminer le sens, puisque son accomplissement était encore réservé; mais il l'est que des interprètes tels que Vatable et Annius y trouvent des Turcs et des Mahométans. On pardonne plus volontiers à Maldonat et aux spiritualistes d'y chercher l'Antechrist. Il est possible, s'il y en a un, qu'il remplisse les conditions désignées par le prophète, sauf toutefois la reconstitution de l'empire romain, qui n'est pas probable : dans ce cas Julien l'apostat aura été un de ses types. En attendant, il nous semble que le sens littéral de la prophétie ne saurait être douteux pour quiconque veut réfléchir et comparer.

La seconde vision du prophète Daniel n'est ni moins importante ni moins bien expliquée; ou plutôt elle surpasse la première en détails et en précision.

« La troisième année du règne de Balthasar j'ai eu une vision. Moi Daniel, à part celle que j'avais eue précédemment, j'ai eu une vision étant dans la ville fortifiée de Suze, au pays d'Elam; j'étais placé en esprit au-dessus de la porte d'Ulaï. Elevant mes regards, j'aperçus un bélier au bord de la prairie; il avait les cornes relevées, l'une plus allongée que l'autre et plus droite. Je le vis bientôt frapper des cornes vers l'occident, vers l'aquilon et vers le midi; aucunes des bêtes de la terre ne pouvaient lui résister, ni éviter ses attaques; il fit ce qu'il voulut et resta le maître.

« Tandis que je regardais, voilà qu'un bouc arrivait avec impétuosité du côté de l'occident, et comme sans toucher la terre; il avait une longue corne entre les yeux, et courait vers le bélier cornu que j'apercevais en défense au bord de la prairie; il se précipitait sur lui avec une irrésistible violence. Arrivé près du bélier, il le choqua, le renversa, lui rompit les deux cornes, sans que celui-ci pût se défendre; il le roula sur la terre, le foula aux pieds avec une rage que rien ne pouvait assouvir.

« Le bouc grandit bientôt démesurément; mais, au terme de sa croissance, sa longue corne se rompit, et il en naquit quatre autres à la place, du côté des quatre vents du ciel. De l'une d'elles sortit un petit rameau, qui devint puissant contre le Midi, contre l'Orient et contre les puissances de la terre. Sa puissance s'éleva bientôt jusqu'aux astres, et il s'attaqua à des puissances du ciel, à des étoiles, et il les foula aux pieds; il prévalut contre le Puissant des puissants lui-même; il lui enleva le sacrifice perpétuel, et détruisit le lieu où il était glorifié.

« Il avait reçu ce pouvoir contre le sacrifice perpétuel à cause des péchés; car la justice sera bannie de dessus la terre, et c'est pour cela qu'il lui sera donné d'agir et de faire.

« Et j'entendis l'un des saints parler, et dire à je ne sais quel autre saint : Quel sera le terme de la vision, de la suppression du sacrifice perpétuel, de la désolation du péché? pendant combien de temps le sanctuaire et la puissance seront-ils foulés aux pieds? Et celui-ci répondit : Depuis le soir jusqu'au matin, il s'écoulera deux mille trois cents jours, ensuite le sanctuaire sera purifié.

« Or, tandis que moi, Daniel, je considérais ces visions, et cherchais à les comprendre, j'aperçus devant moi un fantôme de forme humaine, et une voix d'homme, venant d'au delà d'Ulaï, articula fortement ces mots : Gabriel, donnez-lui l'explication de la vision. Il vint donc jusqu'auprès de moi; mais, à son approche, saisi de frayeur, je tombai la face contre terre, et il me dit : Comprenez, fils de l'homme, une vision qui s'accomplira dans des temps éloignés. Tandis qu'il me parlait ainsi, j'étais toujours prosterné, mais il étendit la main, et me releva; ensuite il ajouta : Je vais vous montrer comment finira la malédiction, car toutes choses ont un terme. Le bélier à deux cornes que vous avez vu, est un roi des Mèdes et des Perses; le bouc est un roi des Grecs; la grande corne qu'il avait entre les yeux, est ce roi lui-même, et les quatre autres qui ont surgi en place de celle-ci, quand elle a été brisée, sont quatre rois de sa nation, qui lui succéderont, mais avec moins de puissance. Après eux, et lorsque les iniquités déborderont, il s'élèvera un roi, au front impudent, et à l'âme astucieuse; il fortifiera sa puissance, mais non, toutefois, par le seul fait de sa valeur personnelle; il dévastera tout au delà de ce qui se peut imaginer; rien ne l'arrêtera, il accomplira sa volonté. Il versera le sang des vaillants et du peuple des saints. Il maniera avec bonheur et adresse l'arme de la perfidie : il se glorifiera dans son cœur, sèmera la mort au milieu de l'abondance, s'insurgera contre le Prince des princes, et sera renversé, sans que la main de l'homme y intervienne. Tel est le sens de la vision désignée par la durée du soir au matin; consignez-la par écrit, car elle ne s'accomplira que dans un temps éloigné.

« Ensuite, moi, Daniel, j'ai été atteint de langueur, et je suis demeuré malade pendant de longs jours. Après ma guérison,

j'ai repris le soin des affaires du roi, sans pouvoir bannir cette vision de mon esprit, et sans pouvoir la comprendre (1). »

(1) Anno tertio regni Baltassar regis, visio apparuit mihi. Ego Daniel, post id quod videram in principio, vidi in visione mea, cum essem in Susis castro, quod est in Ælam regione : vidi autem in visione esse me super portam Ulai. Et levavi oculos meos, et vidi : et ecce aries unus stabat ante paludem, habens cornua excelsa, et unum excelsius altero atque succrescens. Postea vidi arietem cornibus ventilantem contra Occidentem, et contra Aquilonem, et contra Meridiem, et omnes bestiæ non poterant resistere ei, neque liberari de manu ejus : fecitque secundum voluntatem suam, et magnificatus est. Et ego intelligebam : ecce autem hircus caprarum veniebat ab Occidente super faciem totius terræ, et non tangebat terram : porro hircus habebat cornu insigne inter oculos suos. Et venit usque ad arietem illum cornutum, quem videram stantem ante portam, et cucurrit ad eum in impetu fortitudinis suæ. Cumque appropinquasset prope arietem, efferatus est in eum, et percussit arietem; et comminuit duo cornua ejus, et non poterat aries resistere ei; cumque eum misisset in terram, conculcavit, et nemo quibat liberare arietem de manu ejus. Hircus autem caprarum magnus factus est nimis; cumque crevisset, fractum est cornu magnum, et orta sunt quatuor cornua subter illud per quatuor ventos cœli. De uno autem ex eis egressum est cornu unum modicum : et factum est grande contra meridiem, et contra orientem, et contra fortitudinem. Et magnificatum est usque ad fortitudinem cœli; et dejecit de fortitudine, et de stellis et conculcavit eas. Et usque ad principem fortitudinis magnificatum est : et ab eo tulit juge sacrificium, et dejecit locum sanctificationis ejus. Robur autem datum est ei contra juge sacrificium propter peccata; et prosternetur veritas in terra, et faciet, et prosperabitur.

Et audivi unum de sanctis loquentem ; et dixit unus sanctus alteri nescio cui loquenti : Usquequo visio, et juge sacrificium, et peccatum desolationis, quæ facta est, et sanctuarium, et fortitudo conculcabitur? Et dixit ei : Usque ad vesperam et mane, dies duo millia trecenti : et mundabitur sanctuarium.

Factum est autem cum viderem ego Daniel visionem, et quærerem intelligentiam, ecce stetit in conspectu meo quasi species viri. Et audivi vocem viri inter Ulai, et clamavit, et ait : Gabriel, fac intelligere istum visionem. Et venit, et stetit juxta ubi ego stabam; cumque venisset, pavens corrui in faciem meam, et ait ad me : Intellige, fili hominis, quoniam in tempore finis complebitur visio. Cumque loqueretur ad me, collapsus sum pronus in terram et tetigit me, et statuit me in gradu meo, dixitque mihi : Ego ostendam tibi quæ futura sunt in novissimo maledictionis : quoniam habet tempus finem suum. Aries, quem vidisti habere cornua, rex Medorum est atque Persarum. Porro hircus caprarum, rex Græcorum est; et cornu grande, quod erat inter oculos ejus, ipse est rex primus. Quod autem fracto illo surrexerunt quatuor pro eo : quatuor reges de gente ejus consurgent, sed non in fortitudine ejus. Et post regnum eorum, cum creverint iniquitates, consurget rex impudens facie, et intelligens propositiones. Et roborabitur fortitudo ejus, sed non in viribus suis : et supra quam credi potest, universa vastabit, et prosperabitur, et faciet. Et interficiet robustos, et populum sanctorum secundum voluntatem suam; et dirigetur dolus in manu ejus, et cor suum magnificabit, et in copia rerum omnium occidet plurimos : et contra principem principum consurget, et sine manu conteretur. Et visio vespere et mane, quæ dicta est, vera est : tu ergo visionem signa, quia post multos dies erit. Et ego Daniel langui, et ægrotavi per dies ; cumque surrexissem, faciebam opera regis et stupebam ad visionem, et non erat qui interpretaretur (*Dan.* VIII, 1-27).

Ce que le prophète voyait sans le comprendre, nonobstant les explications de l'ange, est devenu parfaitement clair pour nous, l'événement s'étant chargé de l'expliquer dans ses moindres détails. Infortuné Darius Codoman, roi des Perses et des Mèdes, c'est vous que figurait ce bélier à deux cornes ; c'est vous qui paissiez dans les marécages de la ville de Suze, séparée d'Ulaï par les eaux abondantes de l'Eulée ; c'est vous qui donniez des cornes vers l'occident, l'aquilon et le midi, dans vos guerres contre le Pont, l'Afrique et l'Asie Mineure. Mais recueillez vos forces dispersées, n'attaquez plus, réservez-vous pour la défense: voici qu'Alexandre le Grand va fondre sur vous avec l'impétuosité d'un caragan; il va vous vaincre au passage du Granique, à Issus, à Arbelles; vous poursuivre jusque dans la Bactriane, fouler aux pieds toutes les provinces de votre vaste empire, et arriver enfin jusqu'à vous, pour relever le cadavre d'un roi découronné.

Mais il semble lui-même n'avoir vaincu que pour mourir; son empire se divise, et de ses débris se forment quatre nouveaux empires vers les quatre vents du ciel : ceux de Macédoine et de Grèce à l'occident, d'Asie Mineure vers le nord, de Syrie à l'orient, et d'Egypte au midi. Après sept générations, le royaume de Syrie verra naître celui que le Tout-Puissant désigne ici comme la verge qui doit accomplir ses vengeances : Antiochus-Epiphane se fera un nom à jamais exécrable par ses cruautés. Insatiable d'or et de sang, persécuteur par inclination, prodigue jusqu'à la folie, ambitieux sans aimer la gloire, le plus fin et le plus fou des princes de son temps, il portera l'extermination au Nord, au Midi, dans l'Arménie, la Judée, l'Egypte; puis enfin, frappé par la main de Dieu même d'une plaie inguérissable, il disparaîtra du monde, emportant avec lui la haine et le mépris de l'univers.

Si la Judée n'est pas la seule malheureuse sous le rapport des déprédations qu'elle aura à subir, elle le sera plus qu'aucune autre province par rapport à ses plus chères affections : son culte sera aboli, le nom du Seigneur sera proscrit, le temple fermé, Jérusalem deviendra déserte, la sainte Sion sera l'asile des étrangers, les jours de fêtes seront changés en des jours de deuil, le sang des plus généreux citoyens rougira les échafauds pour le seul motif de la religion.

Mais pourquoi tant de maux? pour punir l'iniquité, qui débordera de toutes parts, dit le prophète. Eh bien! écoutons le récit de l'auteur du premier livre des Machabées. « Antiochus-Epiphane monta sur le trône, l'an 137 de l'ère des Grecs. En ce temps-là, le royaume d'Israël était peuplé d'enfants de perdition, qui persuadèrent un grand nombre de leurs frères, en leur disant : Allons,

et contractons des alliances avec les nations qui sont autour de nous, car depuis que nous sommes séparés d'elles, nous sommes accablés de maux. Et ils se laissèrent surprendre à ces conseils. Quelques-uns d'eux allèrent donc trouver le roi, et il leur donna le pouvoir d'établir les usages des nations : alors ils élevèrent dans Jérusalem un gymnase selon les lois des nations ; ils gentilisèrent, s'éloignant le plus possible du saint testament; ils se firent semblables aux nations, et se couvrirent des mêmes crimes (1). »

L'auteur du second livre des Machabées dépeint ces iniquités de couleurs plus vives encore.

Telle était donc la cause qui devait attirer sur Israël les colères de Dieu; la même qui lui avait valu de terribles châtiments à toutes les époques de son histoire.

Le nombre de deux mille trois cents jours assigné pour la durée de la désolation, peut être considéré comme un nombre indéterminé, d'autant plus que rien n'y correspond d'une manière satisfaisante dans les époques de cette grande désolation, et de la lutte héroïque soutenue par les Machabées. Il est vrai cependant que nous n'en connaissons pas tous les détails. Il y a bien cet espace entre l'assassinat du grand prêtre Onias et la restauration de l'autel par Judas-Machabée, mais il n'est pas prouvé que le sacrifice perpétuel ait cessé d'être offert dès le moment de la mort d'Onias. Il y a aussi le même temps entre l'entrée d'Antiochus à Jérusalem à son retour de l'Egypte, et sa mort; mais cette mort ne mit pas un terme aux malheurs de la nation, et n'influa même en rien sur l'intensité de la lutte.

Le chapitre neuvième contient la plus importante de toutes les révélations du prophète Daniel au point de vue chrétien : savoir la détermination du temps précis de la naissance et de la mort du Christ.

Daniel méditait profondément sur le sens mystérieux des soixante-dix ans que devait durer la captivité, suivant ce qui avait été révélé à Jérémie, et priait ardemment pour en obtenir la révélation. Vers le temps du sacrifice du soir, tandis que sa prière durait encore, l'ange Gabriel apparut au prophète, et lui parla de la sorte ; c'était la première année du règne de Darius le Mède : « Le nombre de 70 semaines a été déterminé relativement à votre peuple et à votre ville sainte, pour être le terme auquel la prévarication se consommera, le péché prendra fin, l'iniquité sera effacée, la justice éternelle établie, la vision accomplie ainsi que la prophétie, et le Saint des saints recevra l'onction. Sachez-le donc et le gravez dans votre mémoire : depuis la promulgation de l'ordre pour la réédification de Jérusalem, jusqu'au Christ-roi, il y aura 7 semaines et 62 semaines. La place d'armes et les murs seront réédifiés dans des temps difficiles; et après 62 semaines le Christ sera mis à mort. Le peuple qui l'aura rejeté, ne sera plus son peuple, et un peuple viendra avec un général, pour dissiper la ville et le sanctuaire. La dévastation sera le dernier terme, et à la guerre succédera la désolation éternelle. Il consommera l'alliance avec beaucoup dans une semaine ; et dans la moitié d'une semaine, l'hostie et le sacrifice cesseront. Il y aura dans le temple l'abomination de la désolation, et la désolation durera jusqu'à la consommation et à la fin (1). »

Cette prophétie laconique contient un certain nombre de détails de la plus haute importance, ceux-ci, par exemple : le Christ sera rejeté, mis à mort, le peuple juif sera lui-même rejeté : voilà des faits qui n'avaient jamais été annoncés d'une manière si claire et si positive. Jérusalem et le temple seront détruits pour ne plus se relever ; on ignorait encore ces particularités. Ils seront détruits non par un roi ou par un prince, mais par un peuple et un général, et conséquemment par l'armée d'une république : autant de documents qu'il est utile de consigner.

Mais le point principal, celui sur lequel ont porté toutes les discussions, soit de controverse ou de chronologie, est la détermination du moment précis auquel il faut faire commencer les 70 semaines, ou les 490 ans annoncés ; car il est admis par tout le monde, qu'il s'agit de semaines de sept années de durée. Les Juifs comptaient ainsi, et cela ne peut soulever de difficulté. De tous les systèmes proposés, aucun n'aboutit à la 30e année de l'ère chrétienne, qui fut celle de la mort du Christ, parce que aucun

(1) Et exiit ex eis radix peccatrix, Antiochus illustris, filius Antiochi regis, qui fuerat Romæ obses; et regnavit in anno centesimo trigesimo septimo regni Græcorum. In diebus illis exierunt ex Israel filii iniqui, et suaserunt multis, dicentes : Eamus, et disponamus testamentum cum gentibus, quæ circa nos sunt : quia ex quo recessimus ab eis, invenerunt nos multa mala. Et bonus visus est sermo in oculis eorum. Et destinaverunt aliqui de populo, et abierunt ad regem : et dedit illis potestatem ut facerent justitiam gentium. Et ædificaverunt gymnasium in Jerosolymis secundum leges nationum. Et fecerunt sibi præputia, et recesserunt a testamento sancto, et juncti sunt nationibus, et venundati sunt ut facerent malum (*I Mach.* I, 11-16).

(1) Septuaginta hebdomades abbreviatæ sunt super populum tuum, et super urbem sanctam tuam, ut consummetur prævaricatio, et finem accipiat peccatum, et deleatur iniquitas, et adducatur justitia sempiterna, et impleatur visio, et prophetia, et ungatur Sanctus sanctorum. Scito ergo, et animadverte : Ab exitu sermonis, ut iterum ædificetur Jerusalem, usque ad Christum ducem, hebdomades septem, et hebdomades sexaginta duæ erunt : et rursum ædificabitur platea, et muri in angustia temporum. Et post hebdomades sexaginta duas occidetur Christus : et non erit ejus populus, qui eum negaturus est. Et civitatem et sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo : et finis ejus vastitas et post finem belli statuta desolatio. Confirmabit autem pactum multis hebdomada una, et in dimidio hebdomadis deficiet hostia et sacrificium : et erit in templo abominatio desolationis, et usque ad consummationem et finem perseverabit desolatio. (*Dan.* IX, 24-27.)

ne commence au véritable point de départ.

Le prophète ne parle ni de la restauration du temple, ni de la restauration de la ville ; mais de la réédification des fortifications de Jérusalem ; or, l'ordre de cette réédification fut donné par Artaxerxès Longue-Main la sixième année de son règne, et Esdras partit le premier jour de la septième année du même règne pour l'accomplir. Maintenant, cette sixième année coïncidant avec l'an 459 avant l'ère vulgaire, si l'on y ajoute les 33 ans et demi de la vie du Sauveur, on arrive au nombre 493, qui surpasse de trois ans celui indiqué par Daniel ; mais comme la chronologie moderne est trop courte de cinq, et comme le prophète avait annoncé que la mort du Christ arriverait dans le cours de la dernière moitié de la dernière semaine, et non à la fin, les choses se replacent d'elles-mêmes avec la plus grande exactitude. *Voy.* l'art. Semaines.

La dernière prophétie de Daniel est plus importante encore que la précédente, si on la considère sous le rapport des détails dont elle abonde. C'est le plus grand et le plus glorieux triomphe de l'esprit prophétique. Quoique longue, nous croyons devoir la traduire en entier ; mais pour ne pas revenir après coup sur des détails qui auraient pu s'enfuir inaperçus au moment de la lecture, nous les annoterons à mesure qu'ils se présenteront.

« Véritable et authentique parole révélée à Daniel, surnommé Balthasar, la troisième année de Cyrus, roi des Perses, exactement telle qu'elle fut manifestée, car il faut de l'exactitude dans le récit des révélations (1).

« Alors moi, Daniel, je priais depuis l'espace de trois semaines, et j'étais demeuré tout ce temps de trois semaines sans goûter ni pain, ni viande, ni vin, et sans oindre mes membres. Or le vingt-quatrième jour du premier mois, je me trouvais auprès du grand fleuve qu'on appelle le Tigre, lorsque j'aperçus, en levant les yeux, un homme couvert de vêtements de lin, avec une ceinture de l'or le mieux poli autour des reins. Son corps était comme le chrysolithe, son visage comme l'éclair, ses yeux comme des lampes ardentes ; ses bras et la partie postérieure de son corps, jusqu'aux talons, ressemblaient à de l'airain en fusion, et le bruit de ses paroles au bruit d'un grand peuple. Or, moi, Daniel, je vis seul la vision, car les hommes qui étaient avec moi ne virent rien ; ayant été frappés d'une terreur extrême ils s'enfuirent et se cachèrent (2). Abandonné de la sorte, je vis donc seul cette grande vision, et je demeurai absolument sans force et sans courage, de sorte que je m'affaissai sur moi-même et m'évanouis. J'entendais le bruit de ses paroles, et tout en entendant, je demeurais prosterné sur la face, le visage dans la poussière. Mais voilà qu'une main me toucha, me souleva sur mes genoux et la paume de mes mains. Et il me dit : Daniel, homme de désirs, écoutez ce que j'ai à vous dire, et levez-vous, car j'ai une communication à vous transmettre : à ces mots je me levai en tremblant. Et il ajouta : Ne craignez pas, Daniel, car dès le premier jour où vous vous êtes appliqué à méditer, et à vous humilier en présence de votre Dieu, votre prière a été exaucée, et c'est pour y répondre que me voici. Mais le prince du royaume des Perses (1) m'a résisté pendant vingt et un jours ; et si ce n'est que Michel, un des premiers princes, est venu à mon aide, je serais resté là arrêté par le roi des Perses. Mais enfin me voici, et je vous révélerai ce qui doit arriver à votre peuple dans un temps éloigné, car l'accomplissement sera lointain. Tandis qu'il me parlait ainsi, je retombai le visage contre terre, et je demeurai sans voix ; mais cette espèce d'apparition humaine toucha mes lèvres, et je pus ouvrir la bouche et parler ; je dis donc à ce qui se tenait là devant moi : Mon Seigneur, votre vue a anéanti mes sens, il ne me reste aucunes forces ; et comment le serviteur de mon Seigneur pourra-t-il s'entretenir avec mon Seigneur ? car je suis sans force et hors d'haleine. Cette espèce de vision humaine me toucha donc de nouveau, me fortifia, et me dit : Ne craignez pas, homme de désirs ; la paix soit avec vous ; ayez du courage, et rassurez-vous. Tandis qu'il me parlait ainsi, les forces me revinrent, et je lui dis : Parlez, mon

(1) De Genoude et Sacy ont traduit mot à mot cette importante introduction, mais sans en comprendre le sens. Sa forme inusitée aurait dû cependant les avertir de se tenir sur leurs gardes.

(2) Il s'agit donc ici, non d'une vision semblable aux précédentes qui se sont accomplies seulement dans l'esprit du prophète, soit pendant le sommeil, soit dans une extase, mais d'une apparition réelle, dans l'état de la veille, et en parfait accord de tous les sens extérieurs. On ne pourra pas dire que c'est une hallucination résultant d'un jeûne trop prolongé ; l'apparition a lieu devant toutes les personnes de l'entourage du premier prince de l'empire, qui s'enfuient épouvantés. Tous ont été témoins de l'apparition, le prophète reste seul pour recevoir la communication.

(1) Ce passage a donné lieu à de longs commentaires et à de savantes discussions de la part de plusieurs Pères de l'Eglise et de beaucoup de commentateurs ; il contient, en effet, l'annonce de profonds mystères sur la nature des anges et sur leurs fonctions ; mais comme il ne laisse pas même entrevoir la solution, toute discussion est nécessairement en pure perte. Et, sauf le grand respect qui est dû à des noms tels que ceux de saint Jérôme, de saint Denis, de saint Basile, de saint Clément Romain, de saint Grégoire de Nazianze, de Rupert, de Cassien, de saint Prosper, de Théodoret, de saint Thomas, de Molina, de Fernandès, de Tolet, de Vasquez, de Bellarmin, on peut dire avec assurance qu'il n'y a rien à prendre dans les opinions diverses, contraires ou contradictoires qu'ils ont émises à ce sujet. Tout ce qu'on peut induire du passage de Daniel, c'est que des anges bons ou mauvais président aux destinées des nations pour le bien ou pour le mal. Mais comment des anges, porteurs des ordres de Dieu, trouvent-ils de la résistance ; comment des anges résistent-ils les uns aux autres, ou viennent-ils en aide les uns aux autres, nous l'ignorons et nous l'ignorerons toujours.

Seigneur; car vous m'avez rendu la force. Et il me répondit : Vous savez le sujet qui m'amène; mais il faut que je m'en retourne combattre le prince des Perses, d'autant plus qu'à mon départ, j'ai aperçu pareillement le prince des Grecs qui venait. Toutefois le secours de Michel, votre prince, me suffit; je vous apprendrai donc ce qui est contenu dans l'Ecriture de vérité (1).

« Dès la première année de Darius le Mède, je me suis interposé pour qu'il acquît la force et la puissance; et maintenant je vais vous dire ce qui adviendra de son empire. Après que trois monarques auront encore régné sur la Perse; il en viendra un quatrième qui surpassera tous les princes en puissance, et quand il aura recueilli toutes ses forces, il soulèvera l'univers contre la Grèce (1). Mais un roi vaillant se révélera, qui dominera avec une grande puissance, et fera ce qui lui plaira. Mais à peine érigé, son empire sera brisé, et divisé selon les quatre vents du ciel, sans qu'il en reste rien à ses descendants, et à peine un peu de sa puissance à ses successeurs. Car l'empire sera divisé entre des étrangers à l'exclusion des

(1) Anno tertio Cyri regis Persarum, verbum revelatum est Danieli cognomento Baltassar, et verbum verum, et fortitudo magna : intellexitque sermonem : intelligentia enim est opus in visione. In diebus illis ego Daniel lugebam trium hebdomadarum diebus, panem desiderabilem non comedi, et caro et vinum non introierunt in os meum, sed neque unguento unctus sum, donec complerentur trium hebdomadarum dies. Die autem vigesima et quarta mensis primi, eram juxta fluvium magnum, qui est Tigris. Et levavi oculos meos, et vidi : et ecce vir unus vestitus lineis, et renes ejus accincti auro obrizo. Et corpus ejus quasi chrysolithus, et facies ejus velut species fulguris, et oculi ejus ut lampas ardens : et brachia ejus, et quæ deorsum sunt usque ad pedes, quasi species æris candentis; et vox sermonum ejus ut vox multitudinis.

Vidi autem ego Daniel solus visionem : porro viri, qui erant mecum, non viderunt, sed terror nimius irruit super eos, et fugerunt in absconditum. Ego autem relictus solus vidi visionem grandem hanc : et non remansit in me fortitudo, sed et species mea immutata est in me, et emarcui, nec habui quidquam virium. Et audivi vocem sermonum ejus; et audiens jacebam consternatus super faciem meam, et vultus meus hærebat terræ. Et ecce manus tetigit me, et erexit me super genua mea, et super articulos manuum mearum. Et dixit ad me : Daniel, vir desideriorum, intellige verba, quæ ego loquor ad te, et sta in gradu tuo : nunc enim sum missus ad te. Cumque dixisset mihi sermonem istum, steti tremens. Et ait ad me : Noli metuere, Daniel : quia ex die primo, quo posuisti cor tuum ad intelligendum ut te affligeres in conspectu Dei tui, exaudita sunt verba tua : et ego veni propter sermones tuos. Princeps autem regni Persarum restitit mihi viginti et uno diebus; et ecce Michael unus de principibus primis venit in adjutorium meum, et ego remansi ibi juxta regem Persarum. Veni autem ut docerem te quæ ventura sunt populo tuo in novissimis diebus, quoniam adhuc visio in dies.

Cumque loqueretur mihi hujuscemodi verbis, dejeci vultum meum ad terram, et tacui. Et ecce quasi similitudo filii hominis tetigit labia mea; et aperiens os meum locutus sum, et dixi ad eum qui stabat contra me : Domine mi, in visione tua dissolutæ sunt compages meæ, et nihil in me remansit virium. Et quomodo poterit servus Domini mei loqui cum Domino meo? nihil enim in me remansit virium sed et halitus meus intercluditur. Rursum ergo tetigit me quasi visio hominis, confortavit me, et dixit : Noli timere, vir desideriorum : pax tibi, confortare, et esto robustus. Cumque loqueretur mecum, convalui, et dixi : Loquere, Domine mi, quia confortasti me. Et ait : Nunquid scis quare venerim ad te? et nunc revertar ut prælier adversum principem Persarum : cum ego egrederer, apparuit princeps Græcorum veniens. Verumtamen annuntiabo tibi quod expressum est in scriptura veritatis : et nemo est adjutor meus in omnibus his, nisi Michael princeps vester (*Dan.* x, 1-21).

(1) Lorsque le prophète parlait ainsi, le trône de Perse était occupé par Cyrus; après lui régnèrent Cambyse, son fils, l'usurpateur Smerdis et Darius, fils d'Hystaspe. Darius commença la guerre contre la Grèce, à l'occasion d'une révolte des Grecs de l'Ionie : les Athéniens, alliés des Ioniens, ayant brûlé la ville de Sardes, qui appartenait aux Perses. Darius, animé du désir de la vengeance, envoya contre eux son gendre, Mardonius, à la tête d'une nombreuse armée de terre et de mer, mais qui n'arriva point à sa destination, la flotte ayant été submergée par la tempête, et les troupes de terre détruites dans les défilés de la Thrace par les Bryges. Hyppias, fils de Pysistrate, tyran d'Athènes, et réfugié à la cour du grand roi, ne cessant de l'exciter contre sa patrie, les deux généraux Datys et Artapherne conduisirent vers l'Attique une seconde armée de cinq cent mille hommes, que Miltiade, à la tête de dix mille Athéniens et mille Platéens, anéantit dans les plaines de Marathon.

De plus en plus outré contre un si petit peuple, qui avait l'audace de soutenir la guerre contre un si grand monarque et de le vaincre, Darius entretenait à sa cour un serviteur chargé de lui répéter tous les jours ces quelques mots : Prince, souvenez-vous des Athéniens, et amassait des moyens formidables, lorsque la mort le surprit.

Il légua sa haine, ses préparatifs et le soin de sa vengeance à Xerxès, son fils. Celui-ci, se tenant pour assuré du succès, après un facile triomphe remporté contre l'Egypte, passa l'Hellespont à la tête de onze cent mille hommes, sans compter une flotte de douze cents vaisseaux.

Il faut voir avec quels détails et en quels termes les historiens grecs parlent des nations diverses dont se composaient ces immenses armées, que la Grèce était trop petite pour contenir vivantes, et auxquelles elle servit de tombeau : c'est en cette occasion que Xerxès fit fouetter la mer, qui avait osé rompre un de ses ponts de bateaux. Il n'est dans l'antiquité ni plus mémorable invasion, ni plus mémorable défaite. Léonidas, à la tête de trois cents Spartiates, tint Xerxès arrêté durant plusieurs jours au passage des Thermopyles, lui tua vingt mille hommes, et l'eût forcé de rebrouser chemin, s'il n'avait pas été trahi. Xerxès eut la triste satisfaction de brûler Athènes, veuve de ses citoyens; mais bientôt il se trouva presque sans armée, car la terre de Grèce semblait dévorer ses soldats; Thémistocle dispersa sa flotte à Salamine, et il s'enfuit très-peu accompagné, laissant les trois cent mille hommes qui lui restaient encore sous la conduite de Mardonius. Aristide et Pausanias les détruisirent à la bataille de Platée, et le même jour la flotte grecque brûlait à Mycale les derniers débris de la flotte persane.

Tels sont les faits que le prophète analyse en quelques lignes cinquante-cinq ans à l'avance; puis il saute sept règnes, et arrive sans transition aux mémorables luttes de Darius-Codoman et d'Alexandre le Grand. Il les dépeint en quelques mots, parle de même de l'anarchie qui suivit la mort du conquérant, de la division de son empire en quatre grandes monarchies, et s'empresse d'arriver au règne d'Antiochus-Epiphane, qui est le sujet spécial de sa révélation.

héritiers légitimes (1). Et le roi du Midi affermira sa puissance ; un de ses courtisans deviendra encore plus puissant que lui (2), et régnera glorieusement : son empire sera très-étendu. Longtemps après (3), ils feront alliance, et la fille du roi du Midi sera envoyée au roi du Nord en confirmation de l'alliance, mais elle ne conservera point la puissance royale, et sa postérité ne subsistera point; elle sera livrée, elle et ceux qui l'avaient conduite, ses défenseurs et les conseillers de sa jeunesse. Mais un rejeton sorti de la même racine qu'elle-même, viendra à la tête d'une armée, envahira les provinces du roi de l'Aquilon, les ravagera, et les soumettra (4). Il emportera *en Egypte*, comme trophées de son triomphe, les dieux, les simulacres, les meubles precieux d'or et d'argent; il prévaudra contre le roi de l'Aquilon. Le roi du Midi parcourra le royaume, et s'en retournera dans son pays. Mais ainsi provoqués, les fils du premier rassembleront de grandes armées, et l'un viendra avec rapidité, comme le flot qui s'avance, qui recule et revient, et livrera bataille à l'armée du second. Le roi du Midi, provoqué à son tour, sortira, combattra à la tête d'une immense multitude contre le roi de l'Aquilon, et il vaincra l'autre multitude. Il en triomphera, et, dans l'ivresse du triomphe, immolera des milliers de personnes ; mais il ne prévaudra point pour cela; car le roi de l'Aquilon, ranimant son courage, rassemblera une multitude beaucoup plus grande que la première, et, après des temps et des années, il viendra à la hâte avec une grande armée et de grandes munitions de guerre (1).

(1) Admirable prévision que l'histoire a justifiée d'une manière non moins admirable. Nous n'entreprendrons pas de débrouiller en quelques lignes l'inextricable chaos et l'effroyable anarchie qui suivit la mort du conquérant. Alexandre avait prédit que ses généraux lui feraient de sanglantes funérailles; cette prédiction se réalisa. Ils se disputèrent avec fureur, pendant plus de quarante ans, l'héritage de ses conquêtes. Son frère, sa mère, sa femme, ses enfants et jusqu'à ses sœurs périrent, immolés à leur ambition.

Il y eut plusieurs partages, que la violence détruisit, comme elle les avait formés. Le prophète entrevoit les années qui précédèrent la bataille d'Ypsus, pendant lesquelles quatre royautés de forces presque égales semblaient définitivement constituées, après avoir tout absorbé, et écarté toute compétition. Mais cet état de choses changea encore une fois, et il ne resta plus que trois royaumes après cette mémorable bataille : ceux de Macédoine, d'Egypte et de Syrie. C'est de ce dernier que la Judée relèvera désormais ; c'est de ce côté que lui viendront les malheurs que le prophète va prédire, et c'est d'un de ses rois qu'il se dispose à parler.

(2) Séleucus-Nicanor, le célèbre fondateur du royaume de Syrie, plus grand et plus puissant que le royaume d'Égypte, chassé de Babylone par Antigone, se retira à la cour de Ptolémée-Lagus, fondateur du royaume d'Egypte; mais, quelques années plus tard, il reprit ces avantages à l'aide d'un secours étranger, triompha avec Cassandre, Ptolémée et Lysimaque, d'Antigone à Ypsus, et resta maître de l'Asie. De Genoude a rendu ce passage par un gros contre-sens, et Sacy par un non-sens.

(3) La bataille d'Ypsus eut lieu en 301 ; cinquante-deux ans plus tard, savoir : en 249, Ptolémée-Philadelphe, fils de Lagus, et Antiochus-Soter, fils de Séleucus-Nicanor, terminent une guerre de quinze ans par un traité dont Bérénice, fille de Ptolémée, est le prix.

(4) Après trois ans de mariage, en 246, Antiochus répudie Bérénice, reprend Laodice, sa première femme. Laodice l'empoisonne, se défait de Bérénice et d'un fils auquel elle avait donné le jour, afin de conserver le trône à Séleucus-Callinice, son fils à elle-même; en outre, elle fait périr par trahison, ou dans les supplices les Egyptiens qui avaient suivi Bérénice et ceux qui lui étaient attachés. A ces nouvelles, Ptolémée-Evergète, frère de Bérénice, se met à la tête d'une puissante armée pour venger la mort de sa sœur, entre en Syrie, dévaste les provinces, s'empare de Laodice, la fait mourir, et soumet à ses armes une grande partie de l'empire.

L'une des conditions du traité entre Antiochus et Ptolémée portait que Laodice serait répudiée, et ses enfants déshérités : ceci explique sa conduite envers Bérénice.

Ptolémée-Lagus avait sous sa domination, outre l'Egypte, la Libye, la Cyrénaïque, l'Arabie, la Palestine, la Célésyrie, de grandes provinces dans l'Asie Mineure, Chypre, une partie de l'Archipel et plusieurs villes de Grèce, telles que Sicyone et Corinthe.

Mais l'empire de Séleucus fut encore plus étendu, car il réunit sous sa domination tout l'Orient depuis le mont Taurus jusqu'à l'Indus, plusieurs provinces de l'Asie-Mineure entre le mont Taurus et la mer Egée, et enfin la Thrace et la Macédoine.

Bérénice, avertie des desseins de Laodice, se retira à Daphné avec son fils et ceux qui lui étaient attachés; elle y fut assiégée, prise par trahison, et mise à mort ainsi que tous les siens.

Ptolémée emporta de la Syrie quarante mille talents d'argent monnayé, une quantité incalculable de meubles précieux et deux mille cinq cents statues, dont la plupart avaient été ravies à l'Egypte par Cambyse. Ainsi fut accomplie d'une manière littécette étonnante prophétie.

(1) En effet, Séleucus-Callinice, fils d'Antiochus, continua la guerre contre Ptolémée, et appela à son secours Antiochus-Hiérus, son frère, presque toujours en révolte, et indépendant dans les provinces dont il était gouverneur. Cette guerre dura trois années avec des succès divers, de sorte que ce fut véritablement le flot qui va, recule et revient.

Cependant, il semble qu'après avoir parlé des fils d'Antiochus, celui que le prophète désigne d'une manière spéciale serait plutôt Antiochus le Grand, son petit-fils. Pendant les années 221, 220, 219 et 218, Antiochus le Grand conquit la Célésyrie, la Syrie et la Palestine sur Ptolémée Philopator, fils d'Evergète; mais cette conquête lui coûta un déploiement de forces considérables, et fut interrompue à diverses reprises par des revers et des négociations. Enfin, l'an 217, Ptolémée, à la tête d'une armée non moins puissante que celle d'Antiochus, alla le chercher dans ses nouvelles conquêtes, lui livra bataille, et le vainquit dans les plaines de Raphia. C'est une des plus grandes batailles dont l'histoire ait inscrit le souvenir. Toutefois, les résultats n'en furent pas plus considérables que le prophète n'avait prédit, car Ptolémée ayant acheté la victoire au prix d'une grande partie de son armée, ne put suivre plus loin ses avantages. Il revint donc en Egypte et continua de se livrer à la mollesse, dont il n'était sorti que pour un instant.

Quatorze années se passèrent ; Ptolémée-Philopator mourut, et fut remplacé par Ptolémée-Epiphane, encore en bas âge ; aussitôt Antiochus reparut en Palestine et en Célésyrie, à la tête d'une armée

« En ce temps-là, beaucoup s'élèveront contre le roi du Midi, et des fils prévaricateurs de votre peuple s'enorgueilliront, pour l'accomplissement de la prophétie, et succomberont.

« Et le roi de l'Aquilon viendra, il ouvrira des tranchées, et prendra les villes les mieux fortifiées; les bras du Midi ne pourront résister, ses hommes d'élite l'essayeront en vain, toute résistance sera inutile; le premier accomplira envers lui sa volonté, sans qu'aucun obstacle puisse l'arrêter; il foulera aux pieds la terre de bénédiction, et la consumera sous sa main. Il fera ses dispositions pour s'emparer de tout l'empire du roi du Midi; il conclura une alliance avec lui, et lui donnera sa fille en mariage, afin de le détrôner; mais il ne réussira pas dans ses projets, et ne gagnera rien. Il dirigera ses efforts contre les îles, et il en prendra un grand nombre. Il reculera le moment de son déshonneur, mais son déshonneur arrivera. Alors il concentrera ses efforts dans les limites de son propre empire; il s'embarrassera, tombera, et on ne le verra plus (1). Un prince très-vil, indigne de la pourpre royale, montera sur le trône à sa place; mais pour en descendre peu de temps après, sans révolution ni combat. A sa place apparaîtra un prince méprisable, auquel le diadème n'aura pas été donné; il viendra secrètement, et s'emparera de la royauté par surprise; les forces de celui qui voudra résister plieront devant lui, et seront vaincues, aussi bien que le prince de l'alliance (1). Sous prétexte d'amitié, il rusera

puissante, et enivrée des succès qu'elle venait de remporter en Orient. Il conquit facilement ces provinces avec l'aide de Philippe, roi de Macédoine; et cette circonstance n'a pas été omise par le prophète: *beaucoup*, avait-il dit, devaient *s'élever contre le roi du Midi*. Or, non-seulement le roi de Macédoine, qui n'avait aucun intérêt à démêler avec l'Egypte, *s'éleva* contre Ptolémée, mais encore Scopas, le général des troupes de celui-ci, et Agathoclès son ministre; les Juifs firent la plus complète défection, en passant du côté d'Antiochus, qu'ils reçurent comme un libérateur; de sorte que Ptolémée, vaincu dans toutes les rencontres, abandonné et trahi, aurait perdu sa couronne, si les Romains, appelés à gérer sa tutelle, n'avaient pris en main sa défense.

Le surplus de la même prophétie, relatif aux Juifs prévaricateurs, a été entendu par divers interprètes de la fondation du temple schismatique d'Onion, en Egypte; mais comme cet événement ne devait s'accomplir que longtemps après ceux dont le prophète parle ici, savoir en l'an 149 avant Jésus-Christ, et lorsque l'épée des Machabées avait déjà rendu à la nation juive une glorieuse liberté; comme d'ailleurs les sectateurs du schisme ne devaient pas *succomber* de sitôt, il est plus probable que l'ange faisait allusion à ce qui arriverait pendant le règne de Ptolémée-Philopator, en l'an 216. Ce prince persécuta les Juifs établis en Egypte, et voulut leur faire changer de religion; il s'en trouva un petit nombre d'assez lâches pour apostasier, et accepter la marque d'une feuille de lierre en signe de leur consécration à Bacchus; ils furent payés de leur abominable soumission aux ordres du tyran par des faveurs signalées, et leur élévation à des emplois importants. Mais il arriva que le même prince, changeant subitement d'avis, à la vue de quelques prodiges que les Juifs persécutés expliquèrent en leur faveur, cassa ses arrêts précédents, rétablit ceux-ci dans leur premier état, et leur accorda la permission de se venger comme ils l'entendraient de ceux de leurs nationaux qui avaient prévariqué; ils les firent périr dans les supplices. Ces faits relatés au troisième livre des Machabées, ont été mal à propos placés par Josèphe sous le règne de Ptolémée-Physcon, dans son livre contre Appion, édition de Rufin.

(1) Voici l'analyse des faits, tels que l'histoire nous les présente. Aussitôt après l'avénement de Ptolémée-Epiphane, Antiochus reprit la Syrie et la Palestine, mais non sans de grands efforts; car Ptolémée s'y défendit avec résolution, à l'aide de soldats levés en Etolie, remplis de bravoure, et commandés par Scopas, l'un des plus habiles généraux de ce temps. Scopas défendit spécialement la ville de Jérusalem, dans laquelle il avait mis garnison: aussi cette ville, la contrée d'alentour et la Judée tout entière eurent-elles à subir les plus grandes douleurs de la part des deux armées rivales, également étrangères au pays. *La terre de bénédiction* fut littéralement *consumée*. Bientôt obligé de faire tête aux Romains, et de s'éloigner ainsi de l'Egypte, où il était près d'entrer, Antiochus crut faire un grand coup d'habileté et de politique, en traitant avec le jeune héritier des Lagides, et en lui faisant épouser la belle Cléopâtre, sa fille, à laquelle il avait commandé de s'emparer des affaires et de l'esprit de son mari, et de gouverner de manière à lui soumettre l'Egypte, ou bien à lui donner un prétexte d'en faire plus tard la conquête; mais, ainsi que l'avait prédit le prophète, il en fut pour ses perfidies, parce que d'un côté, Cléopâtre préféra son mari à son père, et que de l'autre, il eut lui-même assez d'affaires, pour ne pouvoir songer à exécuter ses desseins.

Au lieu de porter la guerre en Italie, comme l'y conviait Annibal, alors retiré à sa cour, Antiochus la porta dans la Grèce; il s'empara en effet de *beaucoup d'îles* dans l'Archipel, et se vit maître pour un instant de la plus grande partie de la Grèce. Le consul romain, L. Scipion, lui ravit tous ses avantages au mont Sipyle. — Antiochus amusa quelque temps les Romains par des négociations; mais enfin, obligé de souscrire à sa propre honte, il signa un traité par lequel il s'obligeait à payer les frais de la guerre, montant à quinze mille talents d'Eubée, et à évacuer toute l'Asie en deçà du mont Taurus. Réduit ainsi à ses provinces héréditaires, Antiochus se dirigea vers celles d'Orient, sous prétexte d'y retablir son autorité, et en réalité pour y recueillir l'argent qu'il s'était engagé de payer aux Romains. Déjà ses exactions avaient fort irrité ses sujets, lorsqu'il s'avisa de piller nuitamment le temple de Bélus à Elymaïs. Exaspérés enfin par ce sacrilége, les habitants se soulevèrent et l'assommèrent ainsi que sa garde; il ne revint point en Syrie.

(1) Après la mort d'Antiochus le Grand, Séleucus-Philopator, l'aîné de ses fils, lui succéda; prince en effet peu digne du trône, et peu propre à gouverner dans les circonstances difficiles créées par le traité que son père avait été obligé de conclure avec les Romains. Tout son règne se passa à extorquer de l'argent par tous les moyens; c'est lui qui envoya inutilement Héliodore piller les trésors du temple de Jérusalem. Ce même Héliodore l'empoisonna après douze ans de règne, et se fit décerner le titre de roi; mais Antiochus, le second des fils d'Antiochus le Grand, qui revenait alors de Rome, où le fils même de Séleucus allait prendre sa place comme otage, ayant connu ces nouvelles à Athènes, se rendit près d'Eumène, roi de Pergame, dont il obtint un faible secours, avec lequel il vainquit Héliodore, et anéantit du même coup les prétentions d'un parti ri-

avec lui ; il viendra, et le surmontera sans employer une grande armée. Il entrera dans des villes abondamment pourvues de biens et de richesses (1), et il fera ce que n'ont jamais fait ni ses pères ni les leurs : il se chargera de rapine et de butin, il dissipera leurs richesses, et trouvera moyen de se faire ouvrir les villes les mieux fortifiées, une première fois d'abord (2). Et il signalera sa force et son courage à la tête d'une grande armée contre le roi du Midi ; celui-ci soutiendra le choc à l'aide de secours nombreux et puissants ; mais il ne pourra résister, parce qu'il sera trahi. Livré par ceux-là même qui s'assiéront à sa table ; son armée sera défaite, et il restera une multitude de morts sur le champ de bataille. Les deux rois méditeront le mal en leur cœur ; assis à une même table, ils ourdiront le mensonge, mais sans résultat, car ce ne sera que la seconde phase (3). Il reprendra la route de son empire chargé de grandes richesses, et le cœur irrité contre la nation sainte ; il agira, et rentrera dans son pays (1). Au bout d'un certain temps, il se remettra en chemin et viendra dans le royaume du Midi ; mais de cette fois, il en sera autrement que par le passé, car les Romains viendront dans des trirèmes (2), et il sera frappé ; il s'en retournera pein d'indignation contre la loi sainte, et il agira. Il s'en ira méditant des desseins contre ceux qui auront délaissé la loi sainte. De son côté, les bras demeureront toujours levés ; le sanctuaire du Dieu

val, fomenté par la cour d'Egypte, qui voulait réunir les deux couronnes sur la tête du jeune Ptolémée-Philométor, aux droits de sa mère. Le titre de *Prince de l'alliance* donné par le prophète au jeune monarque de l'Egypte, est une allusion au traité d'alliance en vertu duquel sa mère était devenue reine d'Egypte, et auquel il devait la naissance. Dans ces divers arrangements il n'y eut d'oublié que le jeune Démétrius, légitime héritier du trône, alors âgé de douze ans, et qui arrivait à Rome, en même temps que tout ceci s'accomplissait en Syrie. Antiochus prit le surnom d'Epiphane, c'est-à-dire l'illustre, qu'il se proposait sans doute de conquérir, mais qu'il ne mérita jamais car il ne fut jamais de prince plus *méprisable*, selon la prédiction du prophète, et en place duquel ses sujets lui donnèrent celui d'*Epimane*, qui veut dire l'insensé.

(1) Cléopâtre, reine d'Egypte, étant morte environ deux ans après l'avénement d'Epiphane, les tuteurs du jeune roi réclamèrent de celui-ci la restitution de la Palestine et de la Célésyrie ; réclamation tellement inopportune, qu'on pourrait croire qu'il l'avait suggérée lui-même, afin d'avoir l'occasion de prendre sa revanche des embarras qu'on lui avait suscités au commencement de son règne, et de s'immiscer dans les affaires de son neveu. Aussi n'y manqua-t-il pas ; il en reclama la tutelle, et se rendit en Egypte sous prétexte de le protéger. Nous allons voir de quelle sorte il s'y comporta.

(2) Antiochus, ayant envoyé Apollonius, un de ses confidents les plus intimes, à la cour d'Egypte, en apparence pour porter des félicitations à son neveu, et en réalité pour pénétrer les desseins de ses tuteurs, ne tarda pas à être informé des préparatifs qui se faisaient dans la vue de reconquérir les provinces réclamées. Il s'empressa de prendre les devants, en se rendant lui-même sur les lieux, où il mit tout en état de défense. Il n'avait amené que peu de forces avec lui, ne sachant encore s'il aurait occasion de combattre ; l'occasion se présenta près de Péluse, et il demeura vainqueur. Il profita aussitôt de sa victoire, pour fortifier sa frontière aux dépens de l'Egypte ; mais hors d'état de rien entreprendre, et de pénétrer plus avant, il s'en retourna à Tyr, mit ses troupes en quartiers d'hiver aux environs, et attendit le printemps. Telle fut sa première expédition ; celle que le prophète avait désignée par ces mots, une première fois ; *et hoc usque ad tempus*.

(3) « Antiochus employa tout l'hiver à faire de nouveaux préparatifs de guerre pour une seconde expédition en Egypte, et dès que la saison le permit, il l'attaqua par terre et par mer. Il gagna une seconde bataille sur la frontière, prit la ville de Péluse, et pénétra jusqu'au cœur de l'Egypte. Dans cette dernière défaite des Egyptiens, il ne tint qu'à lui de n'en pas laisser échapper un seul homme ; mais au lieu de rendre sa victoire trop sanglante, il arrêta lui-même ses gens, parcourant les rangs, et arrêtant le carnage. Cette clémence lui gagna le cœur des Egyptiens ; et quand il avança dans le pays, tous venaient en foule se rendre à lui ; de sorte qu'il se vit bientôt sans peine maître de Memphis et de tout le reste de l'Egypte, à la réserve d'Alexandrie, qui seul tint bon contre lui.

« Philométor fut pris, ou vint se mettre lui-même entre les mains d'Antiochus, on ne sait lequel ; mais il y a apparence qu'il se rendit volontairement, car Antiochus lui laissa la liberté. Ils mangèrent à la même table, vécurent avec toute l'apparence de l'amitié ; et Antiochus affecta même pendant quelque temps de prendre soin des intérêts du jeune monarque, et de gérer sa tutelle. Mais quand il se fut rendu maître de tout le pays par de semblables moyens, il s'empara de tout ce qui se trouva sous sa main, organisa le pillage général, et se chargea du butin ainsi que toute son armée. » (Prideaux, *Hist. des Juifs*, sous l'an 171 avant Jésus-Christ.)

(1) Pendant qu'Antiochus était en Egypte, un faux bruit de sa mort se répandit dans toute la Palestine. Le grand prêtre Jason, chassé de Jérusalem à cause de ses crimes, se mit à la tête d'un milier de scélérats, surprit la ville, y fit main basse sur ceux qu'il regardait comme ses ennemis, et en même temps sur les partisans d'Antiochus ; sans compter que la nouvelle de la mort du roi causa un mouvement d'allégresse, qui fut trop peu dissimulé. A cette annonce, Antiochus crut à une insurrection générale de la nation, et se mit aussitôt en devoir d'aller la réprimer. Il forma le siége de Jérusalem, la prit d'assaut au bout de trois jours, et la livra au pillage et au massacre. Quarante mille personnes y perdirent la vie ; pareil nombre furent jetés en esclavage. Il profana le temple et les autels de la manière la plus ignominieuse, pilla tout ce qu'il y trouva de richesses, brisa l'autel des parfums, la table des pains de proposition, le chandelier à sept branches, les vases, les ustensiles, pour une valeur de dix-huit cents talents d'or, et continua sa route vers Antioche, chargé des dépouilles de l'Egypte et de la Judée.

(2) Le texte hébreu porte *Kittim*, qui signifie, non pas les Romains, mais les peuples d'au delà de la mer en général. Si donc la *Vulgate* a traduit de la sorte, c'est en vertu de l'explication que les faits venus postérieurement ont donnée.

Aussitôt après le départ d'Antiochus, le peuple déposa Ptolémée-Philométor, désormais trop avili pour régner, et donna la couronne à son frère, Ptolémée-Physcon. Mais Antiochus craignant que la malheureuse Egypte n'eût le temps de se restaurer avant qu'il eût achevé de la dépouiller, s'empressa de revenir, sous

fort sera pollué, le sacrifice perpetuel aboli, et l'abomination portée jusqu'à la désolation. Et les impies machineront la fraude contre le Testament; mais le peuple craignant Dieu les surmontera et agira. Et les sages du peuple en instruiront un grand nombre; et ils seront victimes du glaive et des flammes, conduits en captivité, accablés du malheur des temps; mais dans leur chute, un léger appui les relèvera, et plusieurs s'adjoindront à eux secrètement. Et les rangs des sages s'éclairciront, de sorte qu'ils seront passés par les flammes, purifiés, affinés comme l'or, mais pendant un temps déterminé, car tout cela ne durera qu'un temps. Et le roi fera selon sa volonté, il s'enorgueillira, et s'élèvera contre toute divinité; il proférera des menaces superbes contre le Dieu des dieux, et prospérera, jusqu'à ce qu'enfin la mesure soit remplie; car la mesure est déterminée avec précision. Il comptera pour rien le Dieu de ses pères, s'abandonnera à l'amour des femmes, se moquera également de tous les dieux, et s'élèvera contre tout ce qui existe. Il adorera en son temple le dieu Maozim; il couvrira d'or et d'argent, de pierreries et d'ornements précieux, ce dieu que ses pères ont ignoré. Il adjoindra à Maozim un dieu étranger, qu'il aura appris à connaître; il multipliera leurs honneurs, leur accordera de grands privilèges, et leur distribuera des terres sans mesure (1).

« Au temps déterminé, le roi du Midi combattra donc contre lui, et le roi de l'Aquilon viendra de son côté comme la tempête, à la tête de sa cavalerie, de ses chariots de guerre et d'une flotte puissante; il traversera les provinces, écrasant tout sur son

prétexte de rétablir sur le trône le monarque déposé. Il remporta quelques victoires, poussa activement la guerre, tout en ayant l'air de négocier, et continua ses déprédations accoutumées. Puis, se ravisant, il mit ses deux neveux aux prises, alluma le feu de la guerre civile, et se retira en gardant Péluse, dont la possession lui permettait de rentrer quand il voudrait.

Les deux frères, comprenant mieux leurs intérêts, s'accommodèrent. Alors Antiochus, furieux de voir échouer ses desseins, revint avec une puissante armée, et commença à faire la conquête de l'Egypte pour son propre compte. Il avait pénétré jusqu'à Memphis, et se dirigeait vers Alexandrie, lorsqu'il fut arrêté de la manière que chacun sait par l'ambassade romaine ayant Popilius à sa tête. Il reçut l'ordre du sénat et quitta l'Egypte, de cette fois, pour n'y plus revenir.

On admire à juste titre la fermeté toute romaine de l'ambassadeur du sénat, enfermant dans un cercle tracé sur le sable avec le bout d'une baguette le redouté monarque de l'Asie, accompagné d'une armée puissante et victorieuse, et lui disant : Vous ne sortirez pas de ce cercle, avant de m'avoir donné la réponse que je dois transmettre à ceux qui m'ont envoyé; mais ce qu'on ne sait pas assez, c'est que Antiochus avait cultivé l'amitié de Popilius Lenas pendant son séjour à Rome, et qu'ainsi Popilius avait appris à le connaître, et par conséquent à le mépriser; car il était aussi méprisable que l'avait prédit le prophète; audacieux lorsqu'il se sentait le plus fort, et lâche lorsqu'il se sentait faible, selon la nature de tous les êtres cruels et méchants; débauché jusqu'à la folie, crapuleux jusqu'à l'extravagance, sans pudeur et sans dignité, rapace et prodigue, d'autant plus accessible aux impressions que produit sur ceux auxquels elle s'adresse la noblesse et la grandeur d'âme, qu'il était lui-même plus étranger à ces sentiments : tel fut Antiochus-Epiphane.

(1) Pour comparer l'accomplissement à la prophétie, il faudrait reproduire une grande partie des deux livres des Machabées; mais comme l'histoire en est suffisamment connue, il suffira d'en rappeler les traits principaux.

Au sortir de l'Egypte, Antiochus se précipita sur la nation juive comme pour assouvir sa rage, et sans qu'elle lui eût fourni aucun prétexte de mécontentement. Il détacha vingt-deux mille hommes sous les ordres d'Apollonius, son lieutenant, avec ordre de détruire Jérusalem. Apollonius n'exécuta que trop fidèlement cet ordre barbare : il choisit un jour de fête, lança ses soldats sur le peuple désarmé et sans défiance; les hommes furent massacrés, les femmes et les enfants réduits en esclavage, la ville en partie détruite, incendiée en partie, et de ses débris les Syriens construisirent une citadelle sur le lieu le plus élevé de la cité de David, près du temple. Dès ce moment le temple fut abandonné, et les sacrifices interrompus. Il ne resta pas un Juif dans Jérusalem.

Mathathias et ses fils s'étaient retirés dans les montagnes avec un petit nombre d'Israélites fidèles.

Ce n'était pas assez : Antiochus ordonna que tous les peuples de son empire sacrifiassent aux dieux suivant un rite uniforme. Cet édit concernait spécialement les Juifs. Une grande partie de la nation s'y soumit, beaucoup résistèrent et furent persécutés. Le temple fut changé en un temple d'idoles; une statue de Jupiter fut placée sur l'autel, et tout ce qui pouvait rappeler la mémoire du Dieu des Juifs profané ou détruit. L'ordre d'établir en tous lieux le culte païen ayant été confié à l'exécution de commissaires spéciaux, ceux-ci le répandirent par toute la nation, et se mirent en devoir de le faire remplir. C'est alors que Mathathias leva l'étendard de la révolte, en se précipitant sur celui qui était venu l'apporter à Modin, et en l'immolant pour première victime sur son propre autel. Quelques hommes généreux se rangèrent bientôt sous ses drapeaux, et cette guerre gigantesque, la plus glorieuse dont les annales d'aucune nation aient conservé le souvenir, fut engagée. Lutte terrible, dévouement généreux, héroïsme incomparable, succès prodigieux, rien n'y manqua; l'imagination ne pourrait jamais inventer une si belle épopée.

Antiochus, informé que ses ordres ne s'exécutaient pas, vint lui-même en Judée, et se fit bourreau. C'est alors qu'arriva le martyre d'Eléazar et de sept jeunes hommes avec leur mère.

Bientôt fatigué de ce métier, il se rendit à Antioche, pour en faire un autre pendant la célébration de jeux publics qu'il y donna : celui d'histrion, qui le couvrit du mépris et de la risée publique. C'est là qu'il apprit de l'Orient et de l'Aquilon les fâcheuses nouvelles dont le prophète va parler.

Il faut remarquer que ce qui suit, depuis le 40e verset jusqu'au 44e, est une reprise de circonstances omises dans le récit, et non une suite chronologique d'événements.

Quant au dieu Maozim ou de Maozim, il y a autant d'opinions diverses que d'auteurs sur ce passage de Daniel; aucune n'étant satisfaisante, il est inutile de les rapporter. Maozim signifie le dieu des forts

passage; la terre sainte succombera, beaucoup de contrées avec elle, à l'exception d'Edom, de Moab, et de la principauté des fils d'Ammon. Il étendra sa main sur la terre, et la terre d'Egypte n'échappera pas. Il s'emparera des réserves d'or et d'argent et de meubles précieux de l'Egypte. Il traversera la Lybie, l'Ethiopie; mais des nouvelles arrivées de l'Orient et de l'Aquilon le troubleront (1). Il accourra à la tête d'une grande armée, prêt à tout écraser, à tout détruire. Il fichera ses tentes à Apadno (2), entre les mers, sur la montagne glorieuse et sainte; il gravira ses sommets, et y mourra ne pouvant recevoir aucun secours (1). »

ou le dieu des forteresses; nul ne saurait dire si c'est une allusion, ou s'il s'agit d'un trait ignoré de la vie d'Antiochus, si féconde en traits d'extravagance. Toutefois, qu'il nous soit permis de dire aussi notre avis : il nous semble que la pensée exprimée ici est voilée sous un style figuré, et que les deux divinités auxquelles l'ange fait allusion sont celles de l'amour et des batailles; ce qui nous porte à le croire, c'est qu'il dit qu'Antiochus leur distribuera des terres sans mesure, *terram dividet gratuito;* or, chacun sait qu'il donna deux provinces de son empire à une de ses courtisanes. Ses ancêtres, il est vrai, sacrifièrent également à ces deux divinités, et l'amour des femmes inspira de grandes folies à Antiochus le Grand, mais du moins ils conservèrent la décence de leur rang, et aucun ne se dégrada au même point qu'Epiphane.

(1) Tandis qu'Antiochus était tout entier à la célébration des jeux publics qu'il donnait à Antioche en l'honneur d'Hercule, il apprit la révolte d'Artaxias, roi d'Arménie, et l'interruption du recouvrement des tributs du côté de la Perse. Partageant aussitôt ses troupes en deux corps d'armées, il en mit un sous les ordres de Lysias, avec ordre de réduire la Judée, et partit lui-même à la tête du second, pour soumettre l'Arménie et la Perse. Il vainquit Artaxias, soumit l'Arménie, et se jeta dans la Perse, espérant qu'à sa seule présence l'argent des tributs allait affluer dans ses coffres; il en fut autrement.

(2) Il en est d'Apadno comme de Maozim, relativement aux opinions des interprètes : c'est-à-dire qu'ils n'ont pas su davantage se mettre d'accord. Cependant le nom d'Apadno est connu en géographie, d'après le témoignage de Procope, qui compte cette ville ou forteresse au nombre de celles que Justinien rétablit dans la Mésopotamie, aux environs d'Amida. Or, la Mésopotamie, comme son nom l'indique, est justement placée entre les deux fleuves du Tigre et de l'Euphrate, qu'on peut comparer à deux mers à cause de leurs débordements, et se trouve sur la route qu'Antiochus dut parcourir pour aller d'Antioche en Arménie et dans l'Elymaïde, sans compter que le mot traduit par la Vulgate en ceux de montagne illustre et sainte est un nom propre, savoir Zobi. Il ne faut donc chercher Apadno ni aux environs de Jérusalem, ni même dans la Judée.

Le genre de mort d'Antiochus Epiphane est connu; après avoir en vain essayé de piller le temple de Diane à Elymaïs, il se retira couvert de honte à Ecbatane, où il apprit la défaite des généraux Nicanor et Timothée par Judas Machabée. Transporté de rage, il se mit en route pour la Judée, ne respirant que la vengeance et le carnage. Aux approches de la Babylonie, il reçut de nouveaux exprès, qui l'informèrent de la défaite de Lysias, de la restauration du temple et du rétablissement du culte en Judée. De plus en plus furieux, il ordonna à son cocher de le mener à toute bride, afin d'arriver plus tôt, et de faire de Jérusalem le tombeau de la nation. Mais la main de Dieu le châtie incontinent : d'affreuses douleurs se manifestent dans ses entrailles, une chute aggrave sa maladie, il ne peut plus supporter le mouvement du char, et se fait transporter en litière; les hommes qui le portent ne peuvent bientôt plus supporter eux-mêmes l'odeur qu'il exhale; il tombe en pourriture, des vers sortent des plaies intérieures de son corps. Il reconnaît la main qui le frappe, confesse ses crimes, avoue ses torts envers la nation juive, écrit à Jérusalem pour invoquer la pitié de ceux qu'il a si cruellement tourmentés; mais tout est inutile; son repentir vrai ou feint ne lui sert de rien, nul homme et nulle chose ne peuvent le soulager. On arrête le convoi à Tabès, petite ville des montagnes de la Parétacène, sur les confins de la Perse et de la Babylonie; il y meurt. L'histoire profane confirme ici de tout point l'histoire sacrée, et l'une et l'autre font voir l'entier accomplissement de la prophétie.

Quelques écrivains ont voulu confondre en un seul les deux faits attribués aux deux Antiochus; cependant il y a de notables différences : Antiochus le Grand tenta de piller le temple de Belus dans l'Elymaïde; Antiochus-Epiphane, celui de Diane à Elymais; le premier périt victime de son entreprise, et non le second. Le temple de Diane à Elymaïs est connu d'ailleurs par les récits de Strabon, qui rapporte qu'un roi des Parthes le pilla dans des temps postérieurs, et en enleva dix mille talents; il le nomme *Zara*, ce qui, suivant Hésychius, avait fait donner à Diane le nom de *Zaretis* parmi les Perses.

Les prophéties de Daniel, particulièrement en ce qui concerne Antiochus-Epiphane, ont eu un accomplissement si clair et si littéral, que l'un des plus anciens ennemis du christianisme, Porphyre, en avait conclu qu'elles avaient été composées après le règne de ce prince par un faussaire. Il avait même rassemblé un grand nombre de témoignages des auteurs profanes, entre autres Callinice, Diodore de Sicile, Hiéronyme, Polybe, Posidonius, Claude Théon, Andronique Alypius, pour montrer jusqu'à quel point la prophétie concordait avec l'histoire. C'est un beau triomphe pour le prophète, puisqu'il est facile de démontrer, ainsi que nous l'avons précédemment indiqué, que Daniel vivait du temps de Nabuchodonosor le Grand. Il ne reste des objections de Porphyre, que ce qui nous en a été conservé par saint Jérôme, et la plupart des auteurs qu'il cite ne sont pas mieux connus. L'objection est une magnifique preuve de vérité, dit à cette occasion saint Jérôme dans la préface de son *Commentaire* sur Daniel; il faut que le prophète ait parlé bien juste, pour que ses ennemis se soient obstinés à voir dans ses paroles un récit de faits accomplis, plutôt qu'une prédiction.

La plupart des commentateurs, et tous les Pères de l'Eglise qui ont eu l'occasion de s'expliquer sur le passage dont nous nous occupons, y ont vu une image, et par conséquent, une prédiction des persécutions de l'Antechrist et de ses efforts pour détruire l'Eglise chrétienne. Si ce personnage redouté, et si fameux dans les traditions chrétiennes, est un être réel, plutôt que l'image typique de tous les persécuteurs passés et à venir, comme plusieurs textes de la sainte Ecriture semblent l'indiquer, la manière plus ou moins exacte dont il ressemblera à Antiochus, son modèle, est encore le secret de l'avenir; et il nous paraît aussi puérile que hasardeux, de partir de là pour écrire d'avance son histoire, ainsi que plusieurs l'ont essayé, principalement parmi les modernes.

(1) Ego autem ab anno primo Darii Medi stabam ut confortaretur, et roboraretur. Et nunc veritatem

« Or, en ce temps-là, Michel, le prince puissant, celui qui combat pour les fils de votre peuple, se lèvera, et il viendra de tels jours, qu'il n'en fut jamais de pareils, depuis qu'il existe des nations sur la terre. Alors aussi votre peuple sera sauvé, ou du moins tous ceux dont le nom sera inscrit sur le livre. Et beaucoup de ceux qui dorment dans la poussière de la terre s'éveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour un opprobre sans fin. Ceux qui auront été sages brilleront comme la splendeur du firmament, et comme des astres, pendant de perpétuelles éternités, ceux qui leur auront enseigné la sagesse (1).

« Pour vous, ô Daniel, apposez votre signature à la relation de ces visions, et mettez votre sceau au livre qui les contiendra,

annuntiabo tibi. Ecce adhuc tres reges stabunt in Perside, et quartus ditabitur opibus nimiis super omnes: et cum invaluerit divitiis suis, concitabit omnes adversum regnum Græciæ. Surget vero rex fortis, et dominabitur potestate multa, et faciet quod placuerit ei. Et cum steterit, conteretur regnum ejus, et dividetur in quatuor ventos cœli; sed non in posteros ejus, neque secundum potentiam illius, qua dominatus est: lacerabitur enim regnum ejus etiam in externos, exceptis his. Et confortabitur rex Austri: et de principibus ejus prævalebit super eum, et dominabitur ditione: multa enim dominatio ejus. Et post finem annorum fœderabuntur; filiaque regis Austri veniet ad regem Aquilonis facere amicitiam, et non obtinebit fortitudinem brachii, nec stabit semen ejus: et tradetur ipsa, et qui adduxerunt eam, adolescentes ejus, et qui confortabant eam in temporibus. Et stabit de germine radicum ejus plantatio: et veniet cum exercitu, et ingredietur provinciam regis Aquilonis: et abutetur eis, et obtinebit. Insuper et deos eorum, et sculptilia, vasa quoque pretiosa argenti et auri, captiva ducet in Ægyptum: ipse prævalebit adversus regem Aquilonis. Et intrabit in regnum rex Austri, et revertetur ad terram suam. Filii autem ejus provocabuntur, et congregabunt multitudinem exercituum plurimorum: et veniet properans et inundans: et revertetur, et concitabitur, et congredietur cum robore ejus. Et provocatus rex Austri egredietur, et pugnabit adversus regem Aquilonis, et præparabit multitudinem nimiam, et dabitur multitudo in manu ejus. Et capiet multitudinem, et exaltabitur cor ejus, et dejiciet multa millia, sed non prævalebit. Convertetur enim rex Aquilonis, et præparabit multitudinem multo majorem quam prius: et in fine temporum annorumque veniet properans cum exercitu magno et opibus nimiis. Et in temporibus illis multi consurgent adversus regem Austri: filii quoque prævaricatorum populi tui extollentur ut impleant visionem, et corruent. Et veniet rex Aquilonis, et comportabit aggerem, et capiet urbes munitissimas; et brachia Austri non sustinebunt, et consurgent electi ejus ad resistendum, et non erit fortitudo. Et faciet veniens super eum juxta placitum suum, et non erit qui stet contra faciem ejus; et stabit in terra inclyta, et consumetur in manu ejus. Et ponet faciem suam ut veniat ad tenendum universum regnum ejus, et recta faciet cum eo; et filiam feminarum dabit ei, ut evertat illud; et non stabit, nec illius erit. Et convertet faciem suam ad insulas, et capiet multas: et cessare faciet principem opprobrii sui, et opprobrium ejus convertetur in eum. Et convertet faciem suam ad imperium terræ suæ, et impinget, et corruet, et non invenietur. Et stabit in loco ejus vilissimus, et indignus decore regio: et in paucis diebus conteretur, non in furore, nec in prælio. Et stabit in loco ejus despectus, et non tribuetur ei honor regius, et veniet clam, et obtinebit regnum in fraudulentia. Et brachia pugnantis expugnabuntur a facie ejus: et conterentur; insuper et dux fœderis. Et post amicitias, cum eo faciet dolum: et ascendet, et superabit in modico populo. Et abundantes et uberes urbes ingredietur; et faciet quæ non fecerunt patres ejus, et patres patrum ejus: rapinas, et prædam; et divitias eorum dissipabit, et contra firmissimas cogitationes inibit; et hoc usque ad tempus. Et concitabitur fortitudo ejus, et cor ejus adversum regem Austri in exercitu magno; et rex Austri provocabitur ad bellum multis auxiliis, et fortibus nimis; et non stabunt, quia inibunt adversus eum consilia. Et comedentes panem cum eo, conterent illum, exercitusque ejus opprimetur; et cadent interfecti plurimi. Duorum quoque regum cor erit ut malefaciant, et ad mensam unam mendacium loquentur, et non proficient; quia adhuc finis in aliud tempus. Et revertetur in terram suam cum opibus multis; et cor ejus adversum testamentum sanctum: et faciet, et revertetur in terram suam. Statuto tempore revertetur, et veniet ad Austrum; et non erit priori simile novissimum. Et venient super eum trieres et Romani; et percutietur, et revertetur, et indignabitur contra testamentum sanctuarii, et faciet; reverteturque, et cogitabit adversum eos qui dereliquerunt testamentum sanctuarii. Et brachia ex eo stabunt, et polluent sanctuarium fortitudinis, et auferent juge sacrificium et dabunt abominationem in desolationem. Et impii in testamentum simulabunt fraudulenter; populus autem sciens Deum suum, obtinebit et faciet. Et docti in populo docebunt plurimos; et ruent in gladio, et in flamma, et in captivitate, et in rapina dierum. Cumque corruerint, sublevabuntur auxilio parvulo; et applicabuntur eis plurimi fraudulenter. Et de eruditis ruent, ut conflentur, et eligantur, et dealbentur usque ad tempus præfinitum; quia adhuc aliud tempus erit. Et faciet juxta voluntatem suam rex, et elevabitur, et magnificabitur adversus omnem Deum; et adversus Deum deorum loquetur magnifica, et dirigetur, donec compleatur iracundia; perpetrata quippe est definitio. Et Deum patrum suorum non reputabit: et erit in concupiscentiis feminarum, nec quemquam deorum curabit: quia adversum universa consurget. Deum autem Maozim in loco suo venerabitur: et Deum, quem ignoraverunt patres ejus, colet auro, et argento, et lapide pretioso, rebusque pretiosis. Et faciet ut muniat Maozim cum deo alieno, quem cognovit, et multiplicabit gloriam, et dabit eis potestatem in multis, et terram dividet gratuito. Et in tempore præfinito prœliabitur adversus eum rex Austri, et quasi tempestas veniet contra illum rex Aquilonis in curribus, et in equitibus, et in classe magna, et ingredietur terras, et conteret et pertransiet. Et introibit in terram gloriosam, et multæ corruent: hæ autem solæ salvabuntur de manu ejus, Edom, et Moab, et principium filiorum Ammon. Et mittet manum suam in terras: et terra Ægypti non effugiet. Et dominabitur thesaurorum auri et argenti, et in omnibus pretiosis Ægypti: per Lybiam quoque et Æthiopiam transibit. Et fama turbabit eum ab Oriente et ab Aquilone: et veniet in multitudine magna ut conterat et interficiat plurimos. Et figet tabernaculum suum Apadno inter maria, super montem inclytum et sanctum: et veniet usque ad summitatem ejus, et nemo auxiliabitur ei (*Dan.* XI, 1-45).

(1) On fait communément l'application de ce passage à la résurrection des morts, à la gloire des élus et au malheur des réprouvés. Ce n'est certainement qu'une analogie, et rien n'est plus éloigné du sens naturel. L'ange Gabriel trace en quelques mots l'his-

pour être un témoignage quand sera venu le temps de leur accomplissement ; en attendant, beaucoup essaieront de les pénétrer, et elles donneront lieu à beaucoup d'interprétations diverses.

« Et j'aperçus, moi Daniel, comme deux autres personnages qui se tenaient chacun sur une des rives du fleuve, et je dis à celui qui portait des vêtements de lin, et qui se tenait sur les eaux du fleuve : Jusques à quand doivent être différées ces merveilles ? Et j'entendis l'homme vêtu d'habits de lin, qui se tenait sur les eaux du fleuve, après qu'il eut élevé les deux mains vers le ciel, jurer par Celui qui vit éternellement, que ce serait dans le temps, dans les temps et dans la moitié du temps (1). Et quand la dispersion de l'armée du peuple saint sera accomplie (2), tout ceci s'accomplira. J'entendais sans comprendre ; mais j'insistai en disant : Mon Seigneur, qu'arrivera-t-il ensuite ? Et il répondit : N'en demandez pas davantage, ô Daniel, car la révélation est close, et son explication scellée jusqu'au temps défini. Beaucoup seront élus, purifiés, éprouvés comme par le feu ; les impies agiront en impies, car les impies ne comprendront pas ; les sages sauront seuls comprendre (1). Depuis le moment où le sacrifice perpétuel aura cessé, et que l'abomination sera passée en désolation, il s'écoulera 1290 jours. Heureux celui qui survivra, et qui ira jusqu'au terme de 1335 (2) ! Pour vous, allez où vous devez aller, demeurez en repos, et accomplissez jusqu'à la fin votre ministère (3). »

toire des grandes luttes des Machabées et de leurs triomphes, puis comme aucun événement important ne doit venir interrompre le cours ordinaire des choses jusqu'à l'établissement du christianisme, il conclut par cet établissement lui-même, en signalant brièvement la division qui se fera parmi la nation juive, dont une partie se réveillera pour le salut, et une autre pour l'opprobre dans lequel elle persévère avec tant d'obstination depuis dix-huit siècles. Ces mots : votre peuple sera sauvé, ou du moins ceux dont le nom sera inscrit sur le livre, s'appliquent également à la résurrection de la nation sous les enseignes des Machabées, et à son illumination sous ceux de la croix, et ce n'est pas sans dessein, car ces deux événements sont corrélatifs, complémentaires et figuratifs l'un de l'autre.

(1) Nous renonçons à expliquer ce passage, nonobstant toutes les explications données, même par les docteurs de l'Eglise. *Usquequo finis horum mirabilium?* De quelles merveilles est-il question : est-ce de celles qui se passent sous les yeux du prophète ; ou de celles que la vision signifie ? Suivant la réponse, la valeur de *tempus, tempora et dimidium temporis* sera différente ; la signification du mot *finis* elle-même différera. On traduit ordinairement *tempus, tempora et dimidium temporis* par *un* temps, *deux* temps et la moitié d'*un* temps ; mais la preuve ne se trouve nulle part. On ajoute que *un temps* veut dire *une année, deux temps, deux années*, en tout trois ans et demi ; cela est merveilleux, sans doute ; mais pourquoi pas trois heures et demie, trois siècles et demi, trois mille cinq cents ans ? Et encore ces trois ans et demi, à quoi les appliquez-vous : à la durée de la persécution de l'Antechrist. Qui le sait ? — A la durée de la persécution d'Antiochus ? — C'est inexact. — A la durée de la vision de Daniel ? Encore plus inexact. — A la durée de l'abolition du sacrifice perpétuel ? Il n'en est pas question ici. Pourquoi n'entendriez-vous pas tout ceci des 175 ans, ou trois jubilés et demi, qui devaient s'écouler entre la première année de la persécution d'Antiochus et la naissance du Messie, qui est la fin de toutes les visions et de toutes les prophéties ? Cette explication vaudrait pour le moins autant que toutes celles qu'on a données, et cependant nous n'oserions la présenter qu'en hésitant.

(2) *Completa, complebuntur.* Est-ce *accomplie, complète*, ou *terminée ?* — De quelle *dispersion* s'agit-il ? Celle des 70 ans était alors *accomplie* depuis 72, *terminée* depuis deux. Faudrait-il entendre que le règne d'Alexandre le Grand, par où commence la vision, ne doit commencer lui-même qu'après que les Israélites dispersés seront tous revenus dans leur patrie, et que tout aura été rétabli sur l'ancien pied par Néhémie ? c'est ce qui paraît le plus probable.

(1) Allusion à la différence des partis que les Juifs devaient embrasser au temps des persécutions d'Antiochus, et au temps de la prédication de l'Evangile. Ce qui suit devient beaucoup plus clair.

(2) In tempore autem illo consurget Michael princeps magnus qui stat pro filiis populi tui ; et veniet tempus quale non fuit ab eo ex quo gentes esse cœperunt usque ad tempus illud. Et in tempore illo salvabitur populus tuus omnis qui inventus fuerit scriptus in libro. Et multi de his qui dormiunt in terræ pulvere evigilabunt : alii in vitam æternam, et alii in opprobrium ut videant semper. Qui autem docti fuerint, fulgebunt quasi splendor firmamenti : et qui ad justitiam erudiunt multos, quasi stellæ in perpetuas æternitates. Tu autem Daniel, claude sermones, et signa librum, usque ad tempus statutum : plurimi pertransibunt, et multiplex erit scientia. Et vidi ego Daniel, et ecce quasi duo alii stabant : unus hinc super ripam fluminis, et alius inde ex altera ripa fluminis. Et dixi viro qui erat indutus lineis, qui stabat super aquas fluminis : Usquequo finis horum mirabilium ? Et audivi virum qui indutus erat lineis, qui stabat super aquas fluminis, cum elevasset dexteram et sinistram suam in cœlum, et jurasset per viventem in æternum, quia in tempus, et tempora, et dimidium temporis. Et cum completa fuerit dispersio manus populi sancti, complebuntur universa hæc. Et ego audivi, et non intellexi. Et dixi : Domine mi, quid erit post hæc ? Et ait : Vade, Daniel, quia clausi sunt, signatique sermones, usque ad præfinitum tempus. Eligentur, et dealbabuntur, et quasi ignis probabuntur multi, et impie agent impii, neque intelligent omnes impii, porro docti intelligent. Et a tempore cum ablatum fuerit juge sacrificium, et posita fuerit abominatio in desolationem, dies mille ducenti nonaginta. Beatus, qui exspectat et pervenit usque ad dies mille trecentos triginta quinque. Tu autem vade ad præfinitum : et requiesces, et stabis in sorte tua in finem dierum (*Dan.* XII, 1-13).

(3) 1290 jours présentent une durée de trois ans et demi ; or, c'est justement le temps qui s'écoula entre la profanation du temple par Antiochus-Epiphane et sa purification par Judas Machabée. En effet, suivant le récit de Tite-Live, Antiochus entra en campagne contre l'Egypte, lors de sa dernière expédition, au commencement du printemps, *primo vere ;* or, en suivant sa marche jusqu'à Alexandrie, où Popilius lui signifia l'ordre de quitter l'Egypte, il est facile d'établir qu'Apollonius, son général, dut arriver à Jérusalem dans la première quinzaine du mois de juin. C'était la 145e année de l'ère des Séleucides, suivant le récit de l'auteur du premier livre des *Machabées*, qui

DAVID (Prophéties qui concernent sa postérité). Lorsque David était fidèle, Dieu lui promit, par la bouche du prophète Nathan, de conserver éternellement le trône à sa postérité. « Après que vous aurez cessé de vivre, lui dit le prophète de la part du Seigneur, et que vous aurez rejoint vos ancêtres dans la tombe, je susciterai en votre lieu votre propre fils, et j'affirmerai son règne. Il édifiera une maison à la gloire de mon nom, et je consoliderai son trône à toujours. Je lui tiendrai lieu de père, et il se considérera comme mon fils : Que s'il commet quelque iniquité, je le châtierai par la main des hommes, et ne lui infligerai pas d'autres plaies que celles qu'elle peut faire. Je ne le priverai point de ma miséricorde, comme j'en ai privé Saül, qui a été rejeté de devant ma face. Votre maison subsistera, votre règne se perpétuera éternellement après vous, et votre trône sera affermi pour toujours (1). »

Nous ne voulons pas considérer ici cette prophétie dans toute l'étendue qu'elle comporte, et montrer que le Messie pouvait et devait seul accomplir des promesses faites à toujours et pour l'éternité. L'histoire, en nous montrant le trône temporel de David renversé depuis vingt-deux siècles, et le trône spirituel du Messie érigé à sa place depuis plus de dix-huit, nous fournirait une explication facile et évidente ; nous voulons l'envisager seulement sous le rapport temporel.

L'édification du temple, le règne du fils de Bethsabée, les fautes de ce prince, la révolte de Jéroboam, la perte de dix tribus ravies pour toujours au sceptre de David, les malheurs et la captivité de Roboam, ainsi que la conservation des deux tribus qui doivent demeurer perpétuellement fidèles au sang du fils de Jessé ; tout cela est compris dans cette première prédiction

Il en est souvent des véritables prophéties comme des événements eux-mêmes : une seule, conçue en peu de paroles, comprend de longues vues d'avenir ; comme un seul événement contient en germe une longue suite d'autres événements heureux ou néfastes, suivant qu'il est lui-même favorable ou contraire. Une faute en politique, un crime commis par un chef de nation, ont toujours les plus grandes conséquences. Les rois ne pèchent pas à demi, et leurs fautes ne sont jamais légères. Salomon donne à son peuple et à sa famille le funeste exemple de l'idolâtrie ; sitôt qu'il a oublié le respect qu'il devait au Seigneur, et le respect qu'il se devait à lui-même, ses sujets le suivent dans cette voie. Jéroboam, l'homme de sa confiance, commence par ourdir des conspirations, dont l'exécution est réservée à plus tard ; et le Seigneur, pour venger sa gloire, lui donne un fils insensé, trop peu sage pour éviter les piéges qui lui seront tendus, et le funeste exemple donné par son père ; et delà les longs malheurs de toute une nation. Nous ne voulons pas faire à des événements plus rapprochés de nous l'application de ces exemples ; nous allons trouver dans notre sujet même la justification de ces observations préliminaires. Si David fut béni tandis qu'il était juste encore, et si cette bénédiction devait produire pour lui et sa postérité des fruits heureux et durables, quand il fut devenu pécheur, il encourut une malédiction qui devait aussi produire ses fruits. Dieu est juste. Il ne laisse point de crime sans châtiment, ni de vertu sans récompense ; et la Providence se charge d'arranger dans l'avenir la marche des événements, de manière à mesurer le bien et le mal dans de justes proportions relativement aux mérites.

Le même prophète Nathan vint dire à David, coupable de l'assassinat d'Urie et de son déshonneur : « Puisque vous avez méprisé la loi du Seigneur, au point de pécher en sa présence, en livrant Urie, de Heth, au glaive des fils d'Ammon, et en vous appropriant son épouse après que vous l'avez eu tué avec un glaive ammonite, le glaive ne sortira plus jamais de votre famille. Et en punition du mépris que vous avez fait de ma loi, en vous appropriant la femme d'Urie de Heth, je ferai sortir votre opprobre de votre maison même. Je prendrai vos épouses à vos yeux, je les donnerai à celui qui est le plus proche de vous par le sang, dit le Seigneur, et il dormira avec elles en face de ce soleil. Car vous avez péché secrètement ; mais moi j'accomplirai la vengeance en pré-

dit qu'Antiochus vint lui-même à Jérusalem la 143e année, qu'il pilla le temple, et qu'il envoya *deux ans plus tard* le collecteur des tailles qui massacra la population et fit de Jérusalem un désert. Or, suivant toujours le récit du même auteur, Judas Machabée purifia le temple et en fit une nouvelle dédicace le 25e jour du mois de *casleu*, la 148e année de la même ère. Le mois juif de *casleu* correspond à notre mois de novembre, et nous savons d'ailleurs par le récit de l'évangéliste saint Jean, au chapitre xe, que l'anniversaire de cette nouvelle dédicace se célébrait en hiver ; celle de Salomon avait eu lieu en automne, et celle de Zorobabel au printemps.

Bienheureux, ajoute le prophète, ceux qui survivront et qui verront le 1335e jour. Cette prophétie est sans doute relative aux retranchements que Judas fit élever ensuite autour du temple, pour la sécurité de ceux qui iraient y offrir des sacrifices, et pour le mettre à l'abri des insultes des nations infidèles, et en particulier de la garnison syrienne de la citadelle.

(1) Cumque completi fuerint dies tui, et dormieris cum patribus tuis, suscitabo semen tuum post te, quod egredietur de utero tuo, et firmabo regnum ejus. Ipse ædificabit domum nomini meo, et stabiliam thronum regni ejus usque in sempiternum. Ego ero ei in patrem, et ipse erit mihi in filium ; qui si inique aliquid gesserit, arguam eum in virga virorum et in plagis filiorum hominum. Misericordiam autem meam non auferam ab eo, sicut abstuli a Saul, quem amovi a facie mea. Et fidelis erit domus tua, et regnum tuum usque in æternum ante faciem tuam, et thronus tuus erit firmus juqiter (*II Reg.* VII, 12-16).

sence de tout Israël, à la face du soleil (1). »

Ces paroles contiennent une double prédiction, d'abord le déshonneur public de David, accompli par son propre fils, et ensuite l'expiation par le sang, jusqu'au terme de sa postérité.

En ce qui concerne la première, nous n'examinerons pas si l'incestueuse violence exercée sur Thamar de la part d'Ammon, n'y est pas déjà comprise. Mais ce qui est compris bien clairement, c'est l'incestueux et public outrage fait par Absalom aux épouses de son père; lorsque celui-ci quitta Jérusalem en fugitif devant la conjuration ourdie par ce fils révolté (2). Nous n'insisterons pas davantage sur ce point; le second demande de plus grands développements.

Et déjà, pour commencer, c'est Ammon lui-même, qui tombe bientôt sous le poignard des serviteurs d'Absalom, en punition de l'insulte qu'il a faite à sa sœur (3), puis Absalom à son tour, qui, vaincu dans sa révolte, et demeuré suspendu par la chevelure aux branches d'un arbre, est percé de trois javelots par la main de Joab (4).

David n'a pas plus tôt fermé les yeux à la lumière, qu'Adonias, son fils aîné, convaincu de conspiration, tombe sous le glaive de Salomon (5), et ensuite Joab, son neveu, parce qu'il a trempé dans la même conspiration, et qu'en outre il a les mains teintes du sang d'Absalom (1).

Mais, dira-t-on peut-être, quelle est cette justice, qui punit les enfants pour les crimes de leur père? La justice est parfaite, car les enfants ne portent la peine des crimes de leurs pères que parce qu'ils en subissent les conséquences naturelles. Pour exercer cette sorte de justice, Dieu n'a pas besoin d'agir, il n'a qu'à laisser suivre aux événements leurs cours. Ainsi, David donne à sa propre famille l'exemple de l'adultère et du meurtre; son fils se rend coupable d'inceste, et un autre de ses fils coupable d'assassinat. L'autorité de David, affaiblie même à ses propres yeux par la publicité de si grandes crimes, n'est plus suffisante pour en prévenir de pareils dans sa maison.

Absalom, obligé de s'exiler après un crime qu'une haine aveugle lui a fait commettre, éprouve le plus pressant désir de revoir sa patrie; il sollicite à cet effet l'intervention de Joab, et en abuse. Rentré dans sa maison, mais non entièrement pardonné, et ne pouvant arriver jusqu'à Joab, qui lui garde rancune, il incendie ses moissons, pour le contraindre à venir du moins lui demander raison. Toujours en disgrâce et sous le poids d'un crime, Absalom se révolte, pour effacer sa honte et ses remords par un triomphe et par l'élévation. Il déshonore son père, pour se mettre lui-même dans l'impossibilité de demander un nouveau pardon, et ceux qui l'ont suivi dans la nécessité de le défendre, en se défendant eux-mêmes pour leur participation à un si grand outrage. Cependant, il doit succomber, parce qu'il n'a avec lui qu'une faible partie du peuple et de l'armée. Il succombe, et Joab en l'immolant de sa main, exerce sa propre vengeance; mais en exerçant sa vengeance, il devient à son tour passible de la loi qui punit le sang par le sang, et il faudra qu'il meure.

David s'est attaché à Bethsabée, la femme adultère, de tout l'attrait des larmes qu'elle lui a coûtées, et des malheurs qu'elle lui a causés. Il l'aime plus que toute autre femme; elle lui a donné un fils qu'il aime de tout l'amour qu'il porte à sa mère, et qui est digne d'être aimé. Ce fils, il le préfère à ses frères, l'élève au trône, au préjudice d'Adonias, son aîné. Adonias, lésé dans ce qu'il croit être son droit, conspire, et cette conspiration est cause de son supplice.

(1) Quare ergo contempsisti verbum Domini, ut faceres malum in conspectu meo? Uriam Hethæum percussisti gladio, et uxorem illius accepisti in uxorem tibi, et interfecisti eum gladio filiorum Ammon. Quamobrem non recedet gladius de domo tua usque in sempiternum, eo quod despexeris me et tuleris uxorem Uriæ Hethæi, ut esset uxor tua. Itaque hæc dixit Dominus : Ecce ego suscitabo super te malum de domo tua, et tollam uxores tuas in oculis tuis, et dabo proximo tuo, et dormiet cum uxoribus tuis in oculis solis hujus. Tu enim fecisti abscondite : ego autem faciam istud in conspectu omnis Israel, et in conspectu solis (*II Reg.* XII, 9-12).

(2) Dixit autem Absalom ad Achitophel : Inite consilium quid agere debeamus. Et ait Achitophel ad Absalom : Ingredere ad concubinas patris tui, quas dimisit ad custodiendam domum, ut cum audierit omnis Israel quod fœdaveris patrem tuum, roborentur tecum manus eorum. Tetenderunt ergo Absalom tabernaculum in solario, ingressusque est ad concubinas patris sui coram universo Israel (*II Reg.* XVI, 20-22).

(3) Præceperat autem Absalom pueris suis, dicens : Observate cum temulentus fuerit Ammon vino, et dixero vobis : Percutite eum et interficite; nolite timere, ego enim sum qui præcipio vobis; roboramini et estote viri fortes. Fecerunt ergo pueri Absalom adversum Ammon, sicut præceperat eis Absalom; surgentesque omnes filii regis ascenderunt singuli mulas suas, et fugerunt (*II Reg.* XIII, 28-29).

(4) Et ait Joab : Non sicut tu vis, sed aggrediar eum coram te. Tulit ergo tres lanceas in manu sua, et infixit eas in corde Absalom; cumque adhuc palpitaret hærens in quercu, concurrerunt decem juvenes armigeri Joab, et percutientes interfecerunt eum. Cecinit autem Joab buccina, et retinuit populum, ne persequeretur fugientem Israel, volens parcere multitudini. Et tulerunt Absalom, et projecerunt eum in saltu, in foveam grandem, et comportaverunt super eum acervum lapidum magnum nimis; omnis autem Israel fugit in tabernacula sua (*II Reg.* XVIII, 14-17).

(5) Et nunc vivit Dominus, qui firmavit me, et collocavit me super solium David patris mei, et qui fecit mihi domum, sicut locutus est, quia hodie occidetur Adonias. Misitque rex Salomon per manum Banaiæ, filii Joiadæ, qui interfecit eum, et mortuus est (*III Reg.* 24, 25).

(1) Nuntiatumque est regi Salomoni quod fugisset Joab in tabernaculum Domini, et esset juxta altare, misitque Salomon Banaiam, filium Joiadæ, dicens : Vade, interfice eum. Et venit Banaias ad tabernaculum Domini, et dixit ei : Hæc dicit rex : Egredere. Qui ait : Non egrediar, sed hic moriar. Renuntiavit Banaias regi sermonem dicens : Hæc locutus est Joab, et hæc respondit mihi. Dixitque ei rex : Fac sicut locutus est, et interfice eum, et sepeli, et amovebis sanguinem innocentem, qui effusus est a Joab, a me, et a domo patris mei (*III Reg.* II, 29-31).

Quoi de plus naturel que tout cela? Tous ces événements s'enchaînent de telle sorte, que Dieu, pour accomplir la vengeance réclamée par sa justice, n'a eu qu'à les laisser d'eux-mêmes s'accomplir.

Mais poursuivons. Quatre rois occupèrent successivement le trône après Salomon : Roboam, Abia, Asa et Josaphat, sans que l'Ecriture fasse mention d'aucun événement tragique. Le glaive était rentré pour un instant dans le fourreau. Mais après la mort du dernier, il en sortit de nouveau : Joram commença son règne par le meurtre d'Azarias, de Jahiel, de Zacharie, d'un second Azarias, de Michel et de Saphatias, ses frères, que Josaphat avait imprudemment enrichis et rendus trop puissants (1) : Et bientôt Joram fut puni lui-même d'une telle cruauté, car les Philistins et les Arabes, s'étant rendus maîtres de Jérusalem, massacrèrent toute sa famille, à la réserve du plus jeune de ses fils, nommé Joachas (2), ou Ochosias. Un an après qu'il fut monté sur le trône, Ochosias, atteint par l'ordre de Jéhu sur le coteau de Gazer, venait mourir à Mageddo (3). Aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir, la cruelle Athalie, sa mère, fit massacrer, pour régner seule, toute la famille royale et tous les fils du roi, à la réserve du jeune Joas encore au berceau, qui fut soustrait à ses fureurs par l'adresse de Josaba. Six ans plus tard, Athalie devait tomber sous le glaive par les ordres du grand prêtre Joïada (4). Ceux des princes du sang royal qu'elle n'avait pu atteindre, parce qu'ils étaient absents du royaume de Juda au moment qu'elle y exterminait la famille de son mari et de son fils, tombèrent sous les coups de Jéhu, au nombre de quarante-deux (1), près de la ville de Samarie.

Joas, assassiné dans la maison de Mello de la main de ses serviteurs (2), au bout d'un règne de quarante années, et après avoir été mutilé d'une manière ignominieuse par celle des Syriens (3), fut remplacé par Amasias, son fils, qui périt (4) lui-même dans une émeute, de la main de ses sujets, après quinze années de règne.

Azarïas, le lépreux, fils et successeur d'Amasias, mourut paisiblement; de même Joathan; mais le glaive, qui s'était reposé un instant pendant le règne de ces deux princes, sortit de nouveau du fourreau, pour immoler Maasia, fils d'Achaz, successeur de Joathan, et les principaux personnages de la cour de son père (5).

Si Ezéchias et Manassé furent épargnés, le glaive reparut encore pour trancher les jours d'Amon, dans une conjuration de palais, qui fut immédiatement vengée d'une

(1) Dormivit autem Josaphat cum patribus suis, et sepultus est cum eis in civitate David : regnavitque Joram filius ejus pro eo. Qui habuit fratres, filios Josaphat, Azariam, et Jahiel, et Zachariam, et Azariam, et Michael, et Saphatiam : omnes hi, filii Josaphat regis Juda. Deditque eis pater suus multa munera argenti, et auri, et pensiliationes cum civitatibus munitissimis in Juda : regnum autem tradidit Joram, eo quod esset primogenitus. Surrexit ergo Joram super regnum patris sui : cumque se confirmasset, occidit omnes fratres suos gladio, et quosdam de principibus Israel (*II Par.* XXI, 1-4).

(2) Suscitavit ergo Dominus contra Joram spiritum Philisthinorum, et Arabum, qui confines sunt Æthiopibus. Et ascenderunt in terram Juda, et vastaverunt eam, diripueruntque cunctam substantiam, quæ inventa est in domo regis, insuper et filios ejus, et uxores nec remansit ei filius nisi Joachaz, qui minimus natu erat (*II Par.* XXI, 16, 17).

(3) Ochozias autem rex Juda, videns hoc, fugit per viam domus horti : persecutusque est eum Jehu, et ait : Etiam hunc percutite in curru suo, et percusserunt eum in ascensu Gaver, qui est juxta Jeblaam : qui fugit in Mageddo et mortuus est ibi. Et imposuerunt eum servi ejus super currum suum, et tulerunt in Jerusalem : sepelieruntque eum in sepulcro cum patribus suis in civitate David (*IV Reg.* IX, 27, 28).

(4) Athalia vero mater Ochoziæ, videns mortuum filium suum, surrexit, et interfecit omne semen regium. Tollens autem Josaba filia regis Joram, soror Ochoziæ, Joas filium Ochoziæ, furata est eum de medio filiorum regis qui interficiebantur, et nutricem ejus, de triclinio : et abscondit eum a facie Athaliæ, ut non interficeretur (*IV Reg.* XI, 1-2). — Præcepit autem Joiada centurionibus, qui erant super exercitum, et ait eis : Educite eam extra septa templi, et quicunque eam secutus fuerit, feriatur gladio. Dixerat enim sacerdos : Non occidatur in templo Domini. Imposueruntque ei manus, et impegerunt eam per viam introitus equorum, juxta palatium, et interfecta est ibi (*Ibid.*, *vers.* 15, 16).

(1) Percussit igitur Jehu, omnes qui reliqui erant de domo Achab in Jezrael : et universos optimates ejus et notos, et sacerdotes, donec non remanerent ex eo reliquiæ. Et surrexit, et venit in Samariam : cumque venisset ad Cameram pastorum in via, invenit fratres Ochoziæ regis Juda, dixitque ad eos : Quinam estis vos? Qui responderunt : Fratres Ochoziæ sumus, et descendimus ad salutandos filios regis, et filios reginæ. Qui ait : Comprehendite eos vivos. Quos cum comprehendissent vivos, jugulaverunt eos in cisterna juxta Cameram, quadraginta duos viros, et non reliquit ex eis quemquam (*IV Reg.* X, 11-14).

(2) Surrexerunt autem servi ejus, et conjuraverunt inter se, percusseruntque Joas in domo Mello in descensu Sella. Josachar namque filius Semaath et Jozabad filius Somer, servi ejus, percusserunt eum, et mortuus est : et sepelierunt eum cum patribus suis in civitate David, regnavitque Amasias filius ejus pro eo (*IV Reg.* XII, 20, 21).

(3) Et certe cum permodicus venisset numerus Syrorum, tradidit Dominus in manibus eorum infinitam multitudinem, eo quod dereliquissent Dominum Deum patrum suorum : in Joas quoque ignominiosa exercuere judicia. Et abeuntes dimiserunt eum in languoribus magnis : surrexerunt autem contra eum servi sui, in ultionem sanguinis filii Joiadæ sacerdotis, et occiderunt eum in lectulo suo, et mortuus est : sepelieruntque eum in civitate David, sed non in sepulcris regum. Insidiati vero sunt ei, Zabad filius Semmaath Ammanitidis, et Jozabad filius Semarith Moabitidis (*II Par.* XXIV, 24-26).

(4) Reliqua autem sermonum Amasiæ, nonne hæc scripta sunt in Libro sermonum dierum regum Juda? Factaque est contra eum conjuratio in Jerusalem : at ille fugit in Lachis. Miseruntque post eum in Lachis et interfecerunt eum ibi. Et asportaverunt in equis, sepultumque est in Jerusalem cum patribus suis in civitate David (*IV Reg.* XIV, 18-20).

(5) Eodem tempore occidit Zechri, vir potens ex Ephraim, Maasiam filium regis, et Ezricam ducem domus ejus, Elcanam quoque secundum a rege (*II Par.* XXVIII, 7).

manière sanglante par les mains du peuple (1). Le pieux Josias, fils d'Amon, succomba dans les plaines de Mageddo, sous le fer des Egyptiens (2). Joachas, son fils, mourut en Egypte, dans les chaînes ; Joakim, frère de Joachas, périt de la main des Assyriens dans une sortie pour délivrer Jérusalem assiégée, et son cadavre pourrit sans sépulture au milieu des champs ; Joachim, son fils, fut emmené captif à Babylone avec sa famille ; Sédécias, frère de Joakim, à son tour, et celui-ci eut les yeux crevés, après avoir assisté au massacre de ses serviteurs et de ses enfants (3). Arrivant à Babylone, il y trouva des princes du sang royal que le fer avait mutilés, et qui servaient en qualité d'eunuques dans le palais du vainqueur.

Dès lors le fer homicide put se reposer, car la postérité de David ne régna plus. Il se reposa en effet durant quatre siècles ; puis, lorsque le dernier fils de David, le véritable Salomon, le roi pacifique, le Roi des rois, le Seigneur de l'univers, eut accompli sa mission sur la terre, il reparut pour frapper son dernier coup, le coup qui devait expier l'iniquité de David et celle du genre humain.

Mais ce n'était pas assez ; de crainte qu'il ne restât encore sur la terre quelque descendant ignoré de David, quelqu'un qui pût prétendre même de loin à une alliance avec la royale famille, Vespasien, maître de Jérusalem et de la Judée, en fit faire la plus scrupuleuse recherche, nous disent les historiens Eusèbe et Nicéphore (4), et livra à la mort tout ce qu'il en put découvrir ; de sorte qu'ensuite et depuis on n'en a plus jamais ouï parler, même parmi la nation, si fière de cette famille, et qui met en elle ses espérances.

DÉBORA. Samgar, successeur d'Aod dans la judicature, n'avait pu empêcher les Israélites de retourner à l'idolâtrie, nonobstant les sévères leçons que ce crime avait attirées sur eux, ou bien il n'y avait pas pris garde ; aussi Dieu les punit-il de nouveau, en les soumettant aux Chananéens. Ils supportaient déjà depuis vingt années le joug d'une dure servitude de la part de Jabin, prince de Chanaan, qui régnait à Asor. Jabin avait neuf cents chariots de guerre armés de faux ; Sizara, le général de ses troupes, demeurait à Haroseth, sur le lac de Séméchon. La prophétesse Débora, femme de Lapidoth, remplissait alors les fonctions de juge en Israël. Elle rendait la justice sous un palmier, qui portait son nom, entre Rama et Bethel, sur le mont d'Ephraïm ; c'est là que tous ceux qui avaient des contestations à vider venaient réclamer un arbitrage ou une sentence, et exposer leurs différends.

Fatigués de la servitude, les Israélites en reconnurent enfin la cause, et s'adressèrent au Seigneur, en lui demandant sa miséricorde et leur pardon.

L'esprit divin remplit Débora, qui fit appeler Barac, fils d'Abinoë, de la tribu de Nephtali, lui ordonna de lever une armée de dix mille hommes dans les tribus de Nephtali et de Zabulon, et de placer son camp sur le Thabor. Je vous amènerai, ajouta-t-elle, en parlant au nom du Seigneur, Sizara et ses soldats, au torrent de Sizon, et je les livrerai entre vos mains. — J'irai, si vous venez avec moi, lui répondit Barac ; sinon, je n'irai pas. — J'irai, dit Débora ; mais pour cette fois vous perdrez l'honneur de la victoire, car Sizara sera livré aux mains d'une femme. — Débora accompagna Barac à Cadès, lieu ordinaire de la demeure de celui-ci ; Barac leva dix mille hommes dans les deux tribus, avec l'aide de Débora, et alla camper sur le mont Thabor.

Aussitôt que Sizara en fut informé, il rassembla toutes ses forces, et marcha contre les insurgés. Il s'arrêta au bord du torrent de Sizon. Du courage, dit Débora à Barac ; voici le moment, le Seigneur vous a livré Sizara et son armée. Barac, suivi de ses dix mille guerriers, se précipitant aussitôt avec impétuosité sur la pente de la montagne, et le Seigneur, imprimant une terreur subite à Sizara et à ses soldats, il en résulta un affreux désordre, et un tel carnage que Sizara lui-même, épouvanté, sauta de dessus son char pour s'enfuir à pied. Barac poursuivit les fuyards jusqu'à Haroseth, et acheva de les tailler en pièces.

Sizara, dans sa fuite, était arrivé à la tente de Jahel, femme de Haber, le Cinéen, qui, séparé de sa nation depuis longtemps déjà, habitait dans la vallée de Cennim, près de Cadès de Nephtali. Haber et Jabin vivaient en bons rapports. Sizara demanda donc l'hospitalité à Jahel, en la priant de le cacher dans sa tente, pour le soustraire à la poursuite des ennemis. Jahel s'empressa de faire ce qu'il demandait ; elle lui donna du lait pour le désaltérer, le couvrit de son manteau, fit semblant de veiller au-devant de sa tente ; puis, quand il fut endormi, elle entra furtivement, lui appuya sur la tempe la pointe d'un des clous de la tente, et, armée d'un marteau, elle lui cloua la tête contre terre. Barac, qui le poursuivait,

(1) Cumque conjurassent adversus eum servi sui, interfecerunt eum in domo sua. Porro reliqua populi multitudo, cæsis iis, qui Amon percusserant, constituit regem Josiam filium ejus pro eo (*II Par.* XXXIII, 24, 25).

(2) In diebus ejus ascendit Pharao Nechao rex Ægypti, contra regem Assyriorum, ad flumen Euphraten : et abiit Josias rex in occursum ejus ; et occisus est in Mageddo, cum vidisset eum. Et portaverunt eum servi sui mortuum de Mageddo : et pertulerunt in Jerusalem, et sepelierunt eum in sepulcro suo. Tulitque populus terræ Joachaz filium Josiæ : et unxerunt eum, et constituerunt eum regem pro patre suo (*IV Reg.* XXIII, 29, 30).

(3) Et persecutus est exercitus Chaldæorum regem, comprehenditque eum in planitie Jericho ; et omnes bellatores, qui erant cum eo, dispersi sunt, et reliquerunt eum. Apprehensum ergo regem duxerunt ad regem Babyloms in Reblatha ; qui locutus est cum eo judicium. Filios autem Sedeciæ occidit coram eo, et oculos ejus effodit, vinxitque eum catenis, et adduxit in Babylonem (*IV Reg.* XXV, 5-7).

(4) Euseb. *Histoire Eccles.*, l. III, 11 ; Nicephor 510.

arriva aussitôt : Venez voir, lui dit Jahel, votre ennemi expiré dans ma tente. Ainsi fut accomplie à la lettre et dans toute son étendue la prophétie de Débora. Cette expédition ne fut que le commencement d'une longue lutte, pendant laquelle Israël rendit aux Chananéens tout le mal qu'ils lui avaient fait. Débora et Barac composèrent à cette occasion un chant triomphal, qui est un des plus beaux morceaux de poésie lyrique que l'antiquité ait pu admirer. Nonobstant les défauts d'une traduction trop littérale et en prose, il est facile d'y reconnaître encore l'enthousiasme poétique le plus élevé, cet harmonieux désordre qui dans une ode est l'effet de l'art, et un choix de mots appropriés au genre de la poésie sublime.

Rien ne nous oblige à défendre l'action de Jahel ; l'Écriture la rapporte sans aucun commentaire, uniquement comme un fait historique ; la liberté d'appréciation est donc réservée à chacun. Mais qui sait quels motifs l'ont déterminée ? Jahel, peut-être Juive d'origine, n'aurait-elle pas, en cette circonstance, pris fait et cause pour sa nation, et cru la servir ainsi d'une manière légitime ? On n'entendait pas mieux les lois de la guerre, à cette époque d'une civilisation moins raffinée que la nôtre. Si Jahel n'était pas Juive, elle était au moins Cinéenne ; or, les Cinéens étaient les amis fervents des Juifs, depuis que Moïse s'était allié à leur famille, et les avait admis parmi les siens. L'auteur du *Livre des Juges* fait lui-même cette remarque, et ce n'est pas sans dessein qu'il a interrompu sa narration si concise pour l'insérer. (Voy. *Judic.*, c. IV, vers. 11.) Il ne faut pas juger des actes au point de vue exclusif du bien ou du mal intrinsèque ; on doit tenir compte des circonstances qui les ont accompagnés, des idées qui les ont produits et des préjugés qui les ont inspirés.

DÉLUGE, inondation générale du globe, arrivée l'an 1656 après la création. Voici dans quels termes la sainte Ecriture rend compte de ce miraculeux événement :

« Dieu, voyant que la méchanceté des hommes était grande sur la terre, et que toutes les pensées de leur cœur étaient tournées vers le mal en tout temps, se repentit d'avoir fait l'homme, et, pénétré de douleur en lui-même, il dit : J'exterminerai de dessus la face de la terre l'homme que j'ai créé, et tous les êtres, depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis le reptile jusqu'aux oiseaux du ciel ; car je me repens de les avoir créés. Mais Noé trouva grâce devant le Seigneur.

« Voici quel était Noé. Noé était un homme juste et parfait, ainsi que sa famille ; il marchait dans les voies de Dieu ; il avait trois fils, Sem, Cham et Japhet.

« La terre étant donc corrompue aux yeux du Seigneur et remplie d'iniquité, et Dieu voyant cette corruption universelle, car toute chair avait corrompu ses voies, il dit à Noé : J'ai résolu de faire périr tout ce qui a vie, parce que la terre est couverte de leurs iniquités ; je les exterminerai avec elle. Construisez-vous une arche de pièces de bois aplanies ; vous y ferez de petits compartiments, et vous l'enduirez de bitume dedans et dehors. Vous lui donnerez trois cents coudées de longueur, cinquante coudées de largeur, et trente coudées de hauteur ; vous établirez une fenêtre, un comble courbé, vous ménagerez une porte dans le côté, et ferez une cale, des cénacles et un étage supérieur (*Voy.* l'art. Arche de Noé).

« Voilà que je vais conduire les eaux de l'inondation sur la terre, pour anéantir toute chair qui respire sous le ciel : tout ce qui est sur la terre sera détruit. Je ferai mon alliance avec vous, et vous entrerez dans l'arche, vous, vos fils, votre femme et les femmes de vos fils ; vous y renfermerez des animaux de toute sorte, par couples, le mâle et la femelle, afin de les conserver ; savoir : des oiseaux des diverses espèces, des quadrupèdes des diverses espèces et des reptiles également des diverses espèces ; le tout par couples, pour la reproduction. Vous vous approvisionnerez de toutes les substances qui servent d'aliment, et vous les emmagasinerez pour votre usage et pour le leur (1).

(1) Cumque cœpissent homines multiplicari super terram, et filias procreassent, videntes filii Dei filias hominum quod essent pulchræ, acceperunt sibi uxores ex omnibus, quas elegerant. Dixitque Deus : Non permanebit spiritus meus in homine in æternum, quia caro est : eruntque dies illius centum viginti annorum. Gigantes autem erant super terram in diebus illis : postquam enim ingressi sunt filii Dei ad filias hominum, illæque genuerunt, isti sunt potentes a sæculo viri famosi. Videns autem Deus quod multa malitia hominum esset in terra, et cuncta cogitatio cordis intenta esset ad malum omni tempore, pœnituit eum quod hominem fecisset in terra ; et tactus dolore cordis intrinsecus, Delebo, inquit, hominem, quem creavi a facie terræ, ab homine usque ad animantia, a reptili usque ad volucres cœli ; pœnitet enim me fecisse eos. Noe vero invenit gratiam coram Domino. Hæ sunt generationes Noe : Noe vir justus atque perfectus fuit in generationibus suis, cum Deo ambulavit. Et genuit tres filios : Sem, Cham, et Japheth. Corrupta est autem terra coram Deo, et repleta est iniquitate. Cumque vidisset Deus terram esse corruptam (omnis quippe caro corruperat viam suam super terram), dixit ad Noe : Finis universæ carnis venit coram me : repleta est terra iniquitate a facie eorum, et ego disperdam eos cum terra. Fac tibi arcam de lignis lævigatis : mansiunculas in arca facies, et bitumine linies intrinsecus et extrinsecus. Et sic facies eam : Trecentorum cubitorum erit longitudo arcæ, quinquaginta cubitorum latitudo, et triginta cubitorum altitudo illius. Fenestram in arca facies, et in cubito consummabis summitatem ejus : ostium autem arcæ pones ex latere : deorsum, cœnacula, et tristega facies in ea. Ecce ego adducam aquas diluvii super terram, ut interficiam omnem carnem in qua spiritus vitæ est subter cœlum : universa quæ in terra sunt, consumentur. Ponamque fœdus meum tecum : et ingredieris arcam tu, et filii tui, uxor tua, et uxores filiorum tuorum, tecum. Et ex cunctis animantibus universæ carnis bina induces in arcam, ut vivant tecum, masculini sexus et feminini. De volucribus juxta genus suum, et de jumentis in genere suo, et ex omni reptili terræ secundum genus suum : bina de omnibus ingredientur tecum, ut possint vivere. Tolles igitur tecum, ex omnibus escis quæ mandi possunt, et comportabis apud te : et erunt tam tibi quam illis in cibum. Fecit igitur Noe omnia quæ præceperat illi Deus (*Gen.* VI 1-22).

« Noé exécuta tout ce que le Seigneur lui avait commandé.

« Le Seigneur lui dit donc : Entrez dans l'arche avec toute votre maison, parce que je vous ai trouvé juste devant moi au milieu de cette génération. Prenez tous les animaux purs, sept par sept, le mâle et la femelle ; tous les animaux impurs, deux par deux, le mâle et la femelle ; et tous les oiseaux du ciel, sept par sept, le mâle et la femelle, afin d'en conserver l'espèce dans l'univers ; car, à sept jours d'ici, je ferai tomber la pluie sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits, et je détruirai tous les êtres que j'ai créés.

« Noé exécuta donc tout ce que le Seigneur lui avait commandé ; il avait six cents ans quand le déluge commença.

« Il entra dans l'arche pour échapper à l'inondation avec sa femme, ses fils, leurs femmes, des animaux mondes et immondes, des oiseaux et des êtres de toutes les espèces ayant vie sur la terre, deux par deux, mâle et femelle, ainsi que le Seigneur lui avait commandé. Sept jours après, le déluge commença.

« La six centième année de la vie de Noé, le dix-septième jour du second mois, les réservoirs du grand abîme furent rompus, les cataractes des cieux furent ouvertes, et la pluie tomba pendant quarante jours et quarante nuits. Au point du jour, Noé, Sem, Cham et Japhet, ses fils, sa femme et les trois femmes de ses fils entrèrent dans l'arche. Les bêtes de toute sorte, savoir : les quadrupèdes des diverses espèces, ainsi que les animaux de toutes les espèces qui vivent sur terre ; les volatiles de toute sorte, c'est-à-dire les oiseaux et les animaux pourvus d'ailes, entrèrent avec lui deux par deux, de toute chair ayant vie. Et quel que fût ce qui entrait, n'importe de quelle espèce, il y avait toujours le mâle et la femelle, ainsi que Dieu l'avait commandé ; et le Seigneur ferma l'arche par dehors.

« Et il se fit une inondation pendant quarante jours ; les eaux s'accumulèrent et soulevèrent l'arche ; car elles crurent avec tant de véhémence, qu'elles couvrirent toute la surface de la terre ; mais l'arche flottait au-dessus d'elles ; et elles s'élevèrent jusqu'au point de surpasser de quinze coudées les plus hautes montagnes qui soient sous le ciel. Toute chair vivante sur terre fut détruite ; les oiseaux, les animaux, les bêtes, les reptiles, les hommes, en un mot tout ce qui avait vie mourut. Tous les êtres, depuis l'homme jusqu'à la brute, aussi bien les reptiles que les oiseaux du ciel, furent donc exterminés ; il ne resta que Noé, et ce qui était avec lui dans l'arche (1).

« Les eaux couvrirent la terre pendant cent cinquante jours.

« Mais le Seigneur, se souvenant de Noé, de tous les animaux et de tous les quadrudèdes qui étaient avec lui dans l'arche, déchaîna les vents, et les eaux diminuèrent. Les sources de l'abîme, les cataracates des cieux se tarirent, et la pluie ne tomba plus. Les eaux se retirèrent de dessus la terre de côtés opposés, et commencèrent à baisser après cent cinquante jours. L'arche s'arrêta le vingt-septième jour du septième mois sur les montagnes de l'Arménie.

« Cependant, les eaux continuèrent à s'écouler et à baisser jusqu'au dixième mois. Le premier jour du dixième mois, les sommets des montagnes apparurent. Quarante jours après, Noé ouvrit la fenêtre de l'arche, et lâcha un corbeau, qui s'enfuit et ne revint pas, quoique la terre ne fût pas encore découverte. Il lâcha après lui une colombe, pour s'assurer si les eaux étaient enfin retirées ; mais elle revint vers lui, parce qu'elle n'avait pas trouvé où se poser, car la terre était encore inondée ; il étendit la main et la rentra dans l'arche. Il attendit encore sept jours, et l'envoya de nouveau hors de l'arche ; elle revint à lui vers le soir, apportant dans son bec

(1) Dixitque Dominus ad eum : ingredere tu, et omnis domus tua in arcam : te enim vidi justum coram me in generatione hac. Ex omnibus animantibus mundis tolle septena et septena, masculum et feminam : de animantibus vero immundis duo et duo, masculum et feminam. Sed et de volatilibus cœli septena et septena, masculum et feminam : ut salvetur semen super faciem universæ terræ. Adhuc enim et post dies septem ego pluam super terram quadraginta diebus et quadraginta noctibus : et delebo omnem substantiam quam feci, de superficie terræ. Fecit ergo Noe omnia quæ mandaverat ei Dominus. Eratque sexcentorum annorum quando diluvii aquæ inundaverunt super terram : et ingressus est Noe, et filii ejus, uxor ejus, et uxores filiorum ejus cum eo, in arcam propter aquas diluvii. De animantibus quoque mundis et immundis, et de volucribus, et ex omni quod movetur super terram, duo et duo ingressa sunt ad Noe in arcam, masculus et femina, sicut præceperat Dominus Noe. Cumque transissent septem dies, aquæ diluvii inundaverunt super terram. Anno sexcentesimo vitæ Noe, mense secundo, septimo decimo die mensis, rupti sunt omnes fontes abyssi magnæ, et cataractæ cœli apertæ sunt. Et facta est pluvia super terram quadraginta diebus et quadraginta noctibus. In articulo dici illius ingressus est Noe, et Sem, et Cham et Japheth, filius ejus ; uxor illius, et tres uxores filiorum ejus cum eis in arcam : ipsi et omne animal secundum genus suum, universaque jumenta in genere suo et omne quod movetur super terram in genere suo, cunctumque volatile secundum genus suum, universæ aves, omnesque volucres, ingressæ sunt ad Noe in arcam, bina et bina ex omni carne in qua erat spiritus vitæ. Et quæ ingressa sunt, masculus et femina ex omni carne introierunt, sicut præceperat ei Deus, et inclusit eum Dominus deforis. Factumque est diluvium quadraginta diebus super terram : et multiplicatæ sunt aquæ, et elevaverunt arcam in sublime a terra. Vehementes enim inundaverunt : et omnia repleverunt in superficie terræ : porro arca ferebatur super aquas. Et aquæ prævaluerunt nimis super terram : operteque sunt omnes montes excelsi sub universo cœlo. Quindecim cubitis altior fuit aqua super montes, quos operuerat. Consumptaque est omnis caro quæ movebatur super terram, volucrum, animantium, bestiarum, omniumque reptilium, quæ reptant super terram : universi homines, et cuncta, in quibus spiraculum vitæ est in terra, mortua sunt. Et delevit omnem substantiam, quæ erat super terram, ab homine usque ad pecus, tam reptile quam volucres cœli : et deleta sunt de terra : remansit autem solus Noe et qui cum eo erant in arca. Obtinueruntque aquæ terram centum quinquaginta diebus (*Gen.* VII, 1-24).

un rameau d'olivier garni de feuilles vertes, et il comprit que le déluge avait cessé. Il attendit néanmoins encore sept jours, avant de la renvoyer; de cette fois, elle ne revint plus.

« Ainsi, la six cent unième année de son âge, le premier jour du premier mois, les eaux étant retirées, Noé ouvrit le toit de l'arche, regarda et se convainquit que la surface de la terre était évacuée. Le vingt-septième jour du second mois, le sol étant desséché, Dieu dit à Noé : Sortez de l'arche, vous, votre femme, vos enfants et leurs femmes, ainsi que tous les animaux, volatiles, bêtes et reptiles qui sont avec vous; retournez sur la terre, croissez-y et y multipliez. Noé sortit donc de l'arche avec ses fils, sa femme, les femmes de ses fils et tous les animaux, volatiles, quadrupèdes et reptiles de toutes les espèces. Il érigea un autel au Seigneur, et lui offrit en sacrifice des animaux mondes de toutes les espèces, tant des oiseaux que des animaux domestiques. Le Seigneur l'eut pour agréable, et dit : Je ne maudirai plus la terre à cause des péchés des hommes; car les sens et les pensées du cœur humain s'inclinent vers le mal dès l'enfance. Je ne frapperai donc plus comme je l'ai fait sur toute âme vivante; les semailles et la moisson, le froid et la chaleur, l'été et l'hiver, la nuit et le jour ne cesseront de se succéder jusqu'à la fin du monde (1). »

Il fut un temps, qui n'est pas encore éloigné, où il était nécessaire que les défenseurs de la religion démontrassent à de prétendus savants qu'il y avait eu un déluge; maintenant c'est le contraire, et il devient bientôt nécessaire de démontrer qu'il n'y en eut qu'un seul. Les preuves, en effet, sont si multipliées dans la nature, qu'il est impossible à l'observateur qui possède les moindres notions de géologie de ne pas les apercevoir chaque jour, et, pour ainsi dire, à chaque pas. Ces immenses dépôts marins, qui se retrouvent sur tous les points du globe, à toutes les élévations comme à toutes les profondeurs et à toutes les distances de l'Océan, en seraient à eux seuls la preuve, non-seulement par leur existence, mais encore par leur disposition; car on s'aperçoit bientôt que, déplacés par une force immense et aveugle, rien ne s'y trouve ni à sa place ni dans son état normal. Ces débris d'animaux et de plantes de toutes les latitudes, qui se retrouvent dans les entrailles du globe entassés sans ordre et sous des latitudes qui ne sont pas les leurs, accusent non-seulement le bouleversement qui les a engloutis, mais encore l'existence du courant qui les a charriés de contrées diverses. La disposition des vallées, qui toutes aboutissent aux grands bassins des fleuves, et la direction de ces bassins eux-mêmes, qui tous convergent vers les océans, indiquent, à ne pas s'y méprendre, l'existence d'un système primordial de courants d'une puissance incalculable, qui les ont aussi disposés suivant un seul et même système; leurs angles arrondis, leurs saillies correspondant invariablement à des retraites, tout annonce le passage de grandes eaux qui les ont ainsi formés. Les amas de sables et de cailloux roulés, dont les congénères ne se retrouvent qu'à de grandes distances et sur le sommet des montagnes, les blocs erratiques emportés loin des roches auxquelles ils appartiennent, et laissés comme des épaves à la surface des plaines, tout démontre si bien une irruption et une retraite violente des eaux, telle que Moïse vient de la décrire, qu'il n'est pas dans la nature de fait mieux prouvé. Sans le déluge, l'état actuel du globe serait inexplicable. Aussi n'est-il plus un seul savant, et à peine un écolier, qui osât mettre en doute l'existence du déluge.

Mais comme il y a toujours un grand attrait pour certains hommes à contredire ce qui est établi, principalement lorsque l'autorité sur laquelle les faits reposent se présente comme incontestable, il n'a pas manqué de géologues qui, non contents d'un

(1) Recordatus autem Deus Noe, cunctorumque animantium, et omnium jumentorum, quæ erant cum eo in arca, adduxit spiritum super terram, et imminutæ sunt aquæ. Et clausi sunt fontes abyssi, et cataractæ cœli : et prohibitæ sunt pluviæ de cœlo. Reversæque sunt aquæ de terra euntes et redeuntes : et cœperunt minui post centum quinquaginta dies. Requievitque arca mense septimo, vigesimo septimo die mensis, super montes Armeniæ. At vero aquæ ibant et decrescebant usque ad decimum mensem : decimo enim mense, prima die mensis apparuerunt cacumina montium. Cumque transissent quadraginta dies, aperiens Noe fenestram arcæ, quam fecerat, dimisit corvum : et egrediebatur, et non revertebatur donec siccarentur aquæ super terram. Misit quoque columbam post eum, ut videret si jam cessassent aquæ super faciem terræ. Quæ cum non invenisset ubi requiesceret pes ejus, reversa est ad eum in arcam : aquæ enim erant super universam terram : extenditque manum, et apprehensam intulit in arcam. Exspectatis autem ultra septem diebus aliis, rursum dimisit columbam ex arca. At illa venit ad eum ad vesperam, portans ramum olivæ virentibus foliis in ore suo. Intellexit ergo Noe quod cessassent aquæ super terram. Exspectavitque nihilominus septem alios dies, et emisit columbam, quæ non est reversa ultra ad eum. Igitur sexcentesimo primo anno, primo mense, prima die mensis, imminutæ sunt aquæ super terram : et aperiens Noe tectum arcæ, aspexit, viditque quod exsiccata esset superficies terræ. Mense secundo, septimo et vigesimo die mensis, arefacta est terra. Locutus est autem Deus ad Noe, dicens : Egredere de arca, tu et uxor tua, filii tui et uxores filiorum tuorum tecum. Cuncta animantia quæ sunt apud te, ex omni carne, tam in volatilibus quam in bestiis, et universis reptilibus, quæ reptant super terram, educ tecum, ingredimini super terram : crescite et multiplicamini super eam. Egressus est ergo Noe, et filii ejus, uxor illius, et uxores filiorum ejus, cum eo. Sed et omnia animantia, jumenta, et reptilia quæ reptant super terram, secundum genus suum, egressa sunt de arca. Ædificavit autem Noe altare Domino : et tollens de cunctis pecoribus et volucribus mundis, obtulit holocausta super altare. Odoratusque est Dominus odorem suavitatis, et ait : Nequaquam ultra maledicam terræ, propter homines; sensus enim et cogitatio humani cordis in malum prona sunt ab adolescentia sua : non igitur ultra percutiam omnem animam viventem sicut feci. Cunctis diebus terræ, sementis et messis, frigus et æstus, æstas et hiems, nox et dies non requiescent (*Gen.* VIII, 1-32).

déluge, et pour le seul plaisir de contredire Moïse, ont supposé plusieurs créations et plusieurs immersions successives. A leurs yeux, chaque jour de la création serait une époque d'une longueur indéterminée, suivie d'une immersion totale du globe. Et ainsi, selon eux, s'expliqueraient les phénomènes que l'observation fait découvrir dans les déchirures des montagnes, et ceux révélés par les fouilles pratiquées dans les plaines. Ce système, qui n'explique pas tout, et après lequel il faut encore recourir à une dernière et violente inondation, qui a rompu l'équilibre et constitué le désordre des couches qui forment la superficie du globe, n'a rien, pourvu qu'il soit restreint dans de certaines limites, que de très-admissible et parfaitement orthodoxe. Plusieurs immersions calmes et paisibles expliquent bien la destruction ; mais elles n'expliquent nullement la coexistence, en certains lieux, d'êtres étrangers les uns aux autres, étrangers au pays où ils se trouvent; la superposition des corps plus lourds aux corps plus légers, le tracé des vallées et la démolition des montagnes dont les débris, la charpente, pour ainsi dire, se retrouve disséminée à de grandes distances. Au lieu de tant de suppositions, peut-être vaines, il eût été plus facile aussi, peut-être, de tout expliquer par le seul et simple récit de l'historien sacré. Qu'on se représente donc des masses d'eau de deux ou trois mille pieds de hauteur, qui de tous les rivages se précipitent sur les continents avec une rapidité de vingt-cinq à trente lieues par jour, pour aller se rejoindre au centre, puis qui se retirent avec la même impétuosité, et l'on se fera facilement une idée de la profondeur à laquelle le sol dut être labouré, et de l'immense pêle-mêle avec lequel tous les débris de sa surface se trouvèrent entassés par ce double mouvement en sens contraire. Les plus fortes chaînes de montagnes durent seules opposer de la résistance; mais, partout ailleurs, et de tout ce qui était mobile, jusqu'à des profondeurs incommensurables, qu'est-il resté qui n'ait été déplacé, emporté, et replacé au hasard des tourbillons d'une onde furieuse et précipitée?

Après avoir, de nos faibles bras, sondé les profondeurs de l'écorce du globe jusqu'à deux ou trois mille mètres, sur vingt ou cent points divers, dans une contrée peu étendue, nous croyons tout savoir, et nos têtes, plus faibles encore, arrangent là-dessus des systèmes généraux, et nous disons : Voilà le monde. Quelle pitié! Il fut un temps, qui n'est pas éloigné non plus, où les professeurs de collége remplissaient d'eau une sphère de cuir bouilli, puis lui imprimant un mouvement rapide de rotation, forçaient l'eau de sortir par tous les pores du cuir, en vertu de la force impulsive que le mouvement circulaire lui imprimait. Sitôt qu'elle était amassée par gouttelettes à la surface de la sphère, le professeur triomphant s'écriait à la vue de sa démonstration : Voilà de quelle manière s'est fait le déluge ! De quelle manière s'est fait le déluge! Eh! qui sait? peut-être par un mouvement accéléré du globe, peut-être par un déplacement de l'axe de rotation, peut-être par l'attraction d'un corps errant dans l'espace, peut-être par l'inondation de la queue d'une comète, peut-être!.... Il a eu lieu; voilà ce que nous savons de science certaine : le reste est moins important.

Et si les récits de Moïse avaient besoin d'une autre confirmation, elle se trouverait dans les souvenirs traditionnels des plus anciens peuples du globe, qui tous commencent à lui leur histoire.

Les légendes de la Chaldée faisaient mention du déluge universel dans des termes presque identiques à ceux de la Genèse. Nous trouvons les idées des Chaldéens à ce sujet dans un fragment d'Alexandre Polyhistor, dont le Syncelle nous a transmis quelques passages, et dans un fragment d'Abydène, compilateur plus ancien, et qu'Eusèbe nous représente comme ayant consulté les monuments des Mèdes et des Assyriens. Voici le texte d'Alexandre Polyhistor : « Xixustrus fut le dixième roi ; sous lui le déluge arriva..... Chronos lui apparut en songe, et l'avertit que le quinzième jour du mois de *désius*, les hommes périraient par un déluge. En conséquence, il lui commanda de prendre les écrits qui traitaient du commencement, du milieu et de la fin de toutes choses; de les enfouir à Sisparis, nommée la ville du soleil ; de se construire un navire, de s'y réfugier avec ses parents et ses amis, et de s'abandonner aux flots. Xixustrus obéit, prépara des provisions, embarqua des animaux et des oiseaux, et demanda vers quelles plages il devait se diriger. Vers les astres, dit Chronos, en souhaitant aux hommes toutes sortes de biens. Xixustrus fabriqua donc un navire long de cinq stades, et large de deux; il y fit entrer sa femme, ses enfants, ses amis et tout ce qu'il avait préparé. Le déluge arriva; puis, quand il vit qu'il devait cesser, Xixustrus lâcha quelques oiseaux, qui revinrent au navire, ne trouvant pas où se reposer. Plusieurs jours après, il les envoya de nouveau, et ils revinrent avec de la boue aux pieds. Lâchés une troisième fois, ils ne revinrent plus. Xixustrus, comprenant que la terre était délivrée de l'inondation, ouvrit la porte de son vaisseau, et descendit, avec sa femme, sa fille et le pilote, sur une montagne au-dessus de laquelle il se trouvait. Il éleva un autel, offrit un sacrifice, adora la terre, et disparut avec ses trois compagnons, et depuis lors il n'a plus été revu sur la terre..... Ceux qui étaient restés dans le navire, ne les voyant pas revenir, poussèrent de grands cris; mais il leur fut répondu de ne pas oublier la piété, de retourner à Babylone, selon l'ordre du destin; de retirer de terre les livres enfouis à Sisparis, afin de les communiquer aux hommes ; que, du reste, le lieu dans lequel ils se trouvaient était l'Arménie. Ayant ouï ces paroles, ils se rendirent ensemble à Babylone. Leur vaisseau, conduit ainsi dans l'Arménie, est demeuré jusqu'à ce jour sur le mont Korkoura, et les dévots prennent de petits morceaux de ses débris,

pour se préserver des maléfices. Les livres ayant été retirés de la terre à Sisparis, les hommes bâtirent des villes, érigèrent des temples, et relevèrent Babylone. »

Le récit d'Abydène, conservé par Eusèbe (*Præp. Evang.*, liv. IX, ch. 12), est beaucoup plus succinct, et ne diffère de celui-ci que par deux circonstances peu importantes.

Faudrait-il donc supposer, avec Volney (*Recherches sur l'histoire romaine*, t. Ier), que la Genèse a copié ces vieilles légendes babyloniennes? S'il y avait eu copie, de quel côté serait le plagiaire? Mais non; il y a tradition commune, transmise par des monuments divers.

Les Egyptiens croyaient également à une inondation diluvienne. Suivant le récit de Platon (*Timée*), quelques-uns de leurs prêtres répondirent ces paroles remarquables à Solon, qui les interrogeait sur leurs antiquités : « Après certain laps de temps, une inondation, commandée par le ciel, change la face de la terre; le genre humain a péri de la sorte déjà plusieurs fois, et c'est ce qui fait que la race actuelle des humains manque de monuments et ignore le temps passé. »

On a essayé de démontrer que l'histoire de Ménès, qui passe pour le premier roi d'Egypte, est la même que celle de Noé; la similitude prouve du moins qu'en cette circonstance, comme dans mille autres, la fable serait une réminiscence de l'histoire. Il en est de même de celle d'Iao, premier empereur prétendu de l'empire chinois. Les traditions nous le présentent occupé à dessécher des marécages, et à faire des tranchées, pour livrer un libre passage aux eaux qui étaient demeurées dans l'intérieur des terres après la grande inondation. Si on pouvait ajouter quelque foi aux récits de Manéthon, ils confirmeraient pleinement ceux qui furent faits à Solon. Les Egyptiens reconnaissaient un déluge, ou même plusieurs déluges, et la multiplicité ne prouverait ici qu'une seule chose: savoir, la fixité des traditions relatives au seul et véritable déluge. Les Arabes, les Turcs, les Persans, les Mongols, les Abyssins connaissent l'histoire du déluge, il est vrai; mais leurs souvenirs à cet égard sont basés sur les récits bibliques : il n'y a donc rien à en conclure. Les Syriens montraient dans le temple de leur déesse, construit probablement sur l'orifice d'une caverne, un abîme par lequel les eaux du déluge s'étaient écoulées, et Lucien avait vu cette ouverture : ceci est beaucoup plus important. L'historien Josèphe cite encore, à l'appui de la vérité du déluge, les Antiquités de Jérôme-Egyptien, Mnaséas et Nicolas de Damas. Nous avons parlé ailleurs des traditions qui se rapportent au mont Ararat (*Voy.* l'article ARCHE DE NOÉ).

Les Hindous connaissent plusieurs déluges; mais ce ne sont que des descriptions diverses du même événement, ainsi que nous l'avons déjà dit (*Voy.* art. CRÉATION). « Ils décrivent l'une de ces révolutions dans des termes presque correspondants à ceux de Moïse. Le personnage de Satyavrata y joue le même rôle que Noé: il s'y sauve avec sept couples de saints. Wilfort assure même que, dans un autre événement de cette mythologie, on trouve un personnage qui ressemble à Deucalion par l'origine, par le nom, par les aventures, et jusque par le nom et les aventures de son père. Cala-Javana, ou dans le langage familier Cal-Yun, à qui ses partisans peuvent avoir donné l'épithète de *deva*, *deo* (Dieu), ayant attaqué Crischna, l'une des personnes divines chez les Indiens, à la tête des peuples septentrionaux, des Scythes, tel qu'était Deucalion suivant Lucien, fut repoussé par le fer et par le feu. Son père, Garga, avait pour l'un de ses surnoms *Pramathesa*, Prométhée; et selon une autre légende, il est dévoré par l'aigle Daruda (1). Au Japon, on trouve le déluge de Péroun. Celui-ci était roi d'une île voisine de Formose, et célèbre par l'opulence et les vices de ses habitants, qu'avait enrichis la fabrication de la porcelaine. Il fut averti une nuit par les dieux que l'île allait être anéantie, et que quand il verrait une tache rouge sur deux idoles, il devrait s'embarquer avec sa famille, et fuir loin de cette plage vouée à la destruction. Il assemble ses sujets, leur raconte le songe que lui ont envoyé les dieux, et les engage à se repentir: on se moque de lui; un impie ose même, la nuit suivante, marquer de rouge les deux idoles indiquées. Le lendemain, Péroun s'embarque avec sa famille; un déluge noie l'île et ses habitants. La Chine voit aborder sur ses côtes l'arche sainte qui porte Péroun, et institue en son honneur une fête qui se célèbre encore tous les ans dans les provinces méridionales de l'empire. Les Japonais célèbrent aussi une fête en l'honneur de Péroun (2). »

Les Américains, malgré leur stupidité, en l'absence d'histoire et de monuments, en l'absence même de l'écriture et nonobstant la brièveté de leurs souvenirs, n'ignoraient pas le déluge; ils avaient leur Noé, comme les Juifs, ou leur Deucalion, comme les Grecs. Nous allons parler tout à l'heure des traditions de l'ancienne Grèce.

Mais les Océaniens sont peut-être, de tous les peuples non civilisés, ceux qui ont le mieux conservé les souvenirs relatifs au déluge. Dumont-d'Urville, dans ses voyages de circumnavigation, manquait rarement de les interroger à cet égard, et leur réponse consistait toujours à désigner le point de leur île sur lequel l'arche s'était arrêtée. Si le célèbre marin insistait, en faisant observer que le lieu désigné était trop élevé ou trop rapproché du niveau de la mer, la réponse était partout uniforme : « Nos pères nous l'ont dit. »

Il serait bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'établir une chronologie quelconque à l'égard des traditions dont nous

(1) Il faut noter que l'autorité de Wilfort est passablement décriée, mais le fait en lui-même des déluges indiens n'en subsiste pas moins.

(2) *Dict. de la Conversation*, art. *Déluge*, par Savagner, de Nantes.

venons de parler; mais il n'en est pas de même des traditions helléniques. « Les traditions poétiques des Grecs, dit Cuvier dans son *Discours sur les révolutions de la surface du globe*, n'ont rien qui contredise les annales des Juifs; au contraire, elles s'accordent admirablement avec elles, par l'époque qu'elles assignent aux colons égyptiens et phéniciens qui donnèrent à la Grèce les premiers germes de la civilisation; on y voit que, vers le même siècle où la peuplade israélite sortit d'Egypte pour porter en Palestine le dogme sublime de l'unité de Dieu, d'autres colons sortirent du même pays pour porter en Grèce une religion plus grossière, tandis que d'autres encore venaient de Phénicie et enseignaient aux Grecs l'art d'écrire, et tout ce qui se rapporte à la navigation et au commerce. »

Les chronologistes, il est vrai, varient de quelques années sur la date de ces divers événements ; mais de quelques années seulement, et leur ensemble n'en forme pas moins le caractère bien prononcé des quinzième et seizième siècles avant Jésus-Christ. Cécrops, venu d'Egypte à Athènes vers 1556, Deucalion établi sur le Parnasse vers 1548, Cadmus à Thèbes vers 1493, Danaüs à Argos vers 1485, Dardanus dans l'Hellespont vers 1449, étaient contemporains de Moïse, dont l'émigration est de 1491 (1).

Il s'en faut sans doute de beaucoup qu'on ait eu depuis lors une histoire suivie, puisqu'on place encore longtemps après ces fondateurs de colonies une foule d'événements mythologiques et d'aventures où des dieux et des héros interviennent, mais les dates très-approximatives n'en sont pas moins certaines, et de même les autres dates importantes qui s'en déduisent. « Non-seulement il serait puérile d'attacher la moindre importance à une opinion quelconque sur les dates précises d'Inachus ou d'Ogygès; mais si quelque chose peut surprendre, c'est que ces personnages n'aient pas été placés infiniment plus haut. Il est impossible qu'il n'y ait pas eu là quelque effet de l'ascendant des traditions reçues auquel les inventeurs de fables n'ont pu se soustraire. Une des dates assignées au déluge d'Ogygès s'accorde même tellement avec une de celles qui ont été attribuées au déluge de Noé, qu'il est impossible qu'elle n'ait pas été prise dans quelque source où c'était de ce dernier déluge qu'on entendait parler. »

Varron plaçait le déluge d'Ogygès, qu'il appelle le premier déluge, 400 ans avant Inachus, et par conséquent 1600 ans avant la première olympiade; ce qui le porterait à 2376 ans avant Jésus-Christ; et le déluge de Noé, selon le texte hébreu, est de 2349; ce n'est que vingt-sept ans de différence, synchronisme assurément très-remarquable.

« Quant à Deucalion, soit que l'on regarde ce prince comme un personnage réel ou fictif, pour peu que l'on suive la manière dont son déluge a été introduit dans les poëmes des Grecs, et les divers détails dont il s'est trouvé successivement enrichi, il devient sensible que ce n'était qu'une tradition du grand cataclysme, altérée et placée par les Hellènes à l'époque où ils plaçaient aussi Deucalion, parce que Deucalion était regardé comme l'auteur de la nation des Hellènes, et que l'on confondait son histoire avec celle de tous les chefs des nations renouvelées. »

En effet, Homère, Hésiode, Hérodote, Thucydide, Xénophon, ne parlent nullement de déluges. Pindare est le premier qui parle de celui de Deucalion, qu'il fait aborder sur le Parnasse. Après lui, Platon, dans le *Timée*, parle du déluge, au singulier, et nomme Deucalion et Pyrrha; pour lui c'est le seul et unique déluge, il le regarde donc comme identique à celui d'Ogygès. Aristote ne le considère que comme une inondation locale; mais il reprend toute sa grandeur avec Apollodore, et marque le passage d'un âge à un autre : de l'âge d'airain à l'âge de fer. Atlas, oncle de Deucalion ; Phoronée, qui vivait avant lui, et plusieurs autres personnages retrouvent de longues postérités. A mesure qu'on avance vers des auteurs plus récents, il s'ajoute des circonstances et des détails qui ressemblent davantage à celles que rapporte Moïse : ainsi Apollodore donne à Deucalion un coffre pour moyen de salut ; Plutarque parle des colombes envoyées à la découverte, et Lucien, des animaux de toute espèce embarqués dans l'arche.

La différence des noms propres ne peut provenir que de ce que « chaque peuplade de la Grèce avait conservé des traditions isolées, et les commençait par son déluge particulier, parce que chacune avait conservé quelque souvenir du déluge universel, qui était commun à tous les peuples ; et lorsque dans la suite on voulut assujettir ces diverses traditions à une chronologie commune, on crut voir des événements différents, parce que des dates, toutes incertaines, et peut-être toutes fausses, mais regardées chacune dans son pays comme authentiques, ne se rapportaient pas entre elles. Ainsi, de la même manière que les Hellènes avaient un déluge de Deucalion, parce qu'ils regardaient Deucalion comme leur premier auteur, les autochtones de l'Attique en avaient un d'Ogygès, parce que c'était par Ogygès qu'ils commençaient leur histoire. Les Pélasges de l'Arcadie avaient celui qui, selon des auteurs postérieurs, contraignit Dardanus à se rendre vers l'Hellespont. L'île de Samothrace avait aussi un déluge qui passait pour le plus ancien

(1) Le savant Petit-Radel, dans son *Tableau comparatif des synchronismes* de l'histoire grecque suivant les *Marbres d'Arondel*, place Cécrops en 1610 avant Jésus-Christ, Deucalion en 1530, Cadmus en 1510, Danaüs en 1550, Dardanus en 1520. Ses plus anciennes dates sont celles de la fondation d'Argos en 1870, et de Peitho en 1920 ; c'est-à-dire 327 ans après la dispersion.

D'après les mêmes marbres, la véritable date du déluge d'Ogygès serait 1759. Encore quelques pas, et la chronologie de Moïse aura obtenu un triomphe complet sur tous les points. Rien n'est plus consolant que de pareils résultats.

de tous, et que l'on y attribuait à la rupture du Bosphore et de l'Hellespont. »

Mais l'attribution de ces divers déluges à des localités particulières, et leur production par des causes spéciales, est un système désormais insoutenable, notamment en ce qui concerne celui de Deucalion; car il est constaté par les observations hydrographiques que si la mer Noire eût jamais été assez élevée pour occasionner la rupture du Bosphore de Thrace, et même l'ouverture des colonnes d'Hercule, en faisant refluer à son tour la Méditerranée, elle aurait trouvé plusieurs écoulements par des cols et des plaines moins hautes que les bords actuels du Bosphore. Il est démontré même que, fût-elle tombée un jour en cascade par ce nouveau passage, la petite quantité d'eau qu'elle aurait pu déverser par une ouverture si étroite n'aurait produit qu'un effet peu sensible sur les bords de l'Attique, et fort peu exhaussé le niveau de la Méditerranée.

Ne réchauffons pas des objections et des systèmes désormais abondonnés. Le déluge est le fait le plus patent de l'histoire du monde; il a dû s'accomplir de la manière que Moïse le raconte, et à l'époque où il le place.

Oui, à l'époque où il le place; car telle est la chronologie traditionnelle de tous les peuples, tel est le point de départ de toutes les histoires; tout aboutit là, et rien ne remonte au delà, ni souvenirs ni monuments. Et maintenant que les zodiaques de quarante mille ans de date sont allés rejoindre au pays des fables les chronologies des Hindous, des Chinois, des Egyptiens et des Chaldéens, toute discussion semble terminée.

Deux questions resteraient à examiner: celles de l'absence des ossements humains et de tout débris de civilisation dans les terrains diluviens, et la multiplicité des races humaines.

Non, l'on n'a rien trouvé jusqu'ici qui annonce l'existence de l'homme antérieurement au déluge; mais cette objection est plus apparente que solide : il faudrait dire, ce qui est vrai, que le pays dans lequel vécurent les hommes antédiluviens est, de toutes les contrées du globe, la plus inexplorée. Il y a moins de vingt ans qu'on a retrouvé les ruines de Babylone et de Ninive perdues depuis tant de siècles, quoique éminentes au-dessus de la surface de la terre; et c'est au point qu'on a pu supposer que ces grandes villes n'avaient eu d'existence que dans l'imagination des conteurs de fables. Faut-il donc s'étonner après cela si les débris humains que le pays d'Eden peut recéler, ne sont pas mieux connus? Et ce pays lui-même, on n'est guère assuré de le connaître. C'est à peine si une minime partie du continent de l'Europe est explorée d'une manière satisfaisante, et on s'empresse de tirer une conclusion négative, sans faire attention que le nombre d'hommes vivants à l'époque du déluge devait être peu considérable; le vice même qui attira sur l'univers cette vengeance terrible apportant un obstacle à la propagation de l'espèce humaine.

Nous ne pouvons traiter dans un article de dictionnaire, et d'une manière incidente, l'immense question de l'unité de l'espèce humaine. C'est la grande question qui préoccupe maintenant les savants, et toutes les branches de la démonstration ne sont pas encore étudiées. Mais celles qui le sont aboutissent au déluge comme point de départ, à l'Arménie comme berceau, et à Noé comme père de la famille humaine. Unité de conformation interne et externe chez tous les hommes de tous les pays de l'univers, sauf les différences accidentelles de coloration de l'épiderme, et quelques variantes dans les formes du système osseux : une seule espèce, deux ou trois races et beaucoup de familles distinctes; c'est le dernier mot de la physiologie. Toutes les nations ont eu l'Asie pour berceau; elles en sont parties vers la même époque pour peupler le reste de l'univers, et il y a moins de soixante siècles de cela; tel est le dernier mot de l'histoire et de la chronologie. La linguistique est encore au milieu de ses travaux; mais le moment vient où il sera démontré qu'il n'y eut jadis qu'un seul langage, dont les langues connues sont toutes dérivées.

Quand il sera possible à un seul homme de généraliser toutes les données, en tenant compte de l'importance de chacune, il arrivera nécessairement à cette conclusion, qu'il n'y a qu'une seule espèce parmi les hommes, et que toutes les différences remarquées par les observateurs, quelque nombreuses et profondes qu'elles soient, proviennent d'accidents produits par des circonstances qui ne sont plus appréciables, et rendus permanents par d'autres circonstances qui sont persévérantes, telles que le climat, la civilisation ou la barbarie, l'alimentation, les habitudes, etc. Tout marche vers ce but, et alors le triomphe de l'histoire biblique sera complet.

DÉMONIAQUES (Leur guérison). Les livres saints et les histoires tant sacrées que profanes nous présentent une multitude d'exemples de démoniaques guéris miraculeusement. Afin de ne pas nous exposer à omettre un très-grand nombre de ces sortes de guérisons en voulant les compter, nous passerons sous silence celles qui sont rapportées par l'histoire, pour ne nous occuper que de celles des livres saints.

Au temps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le nombre des démoniaques était grand en Israël et dans les pays circonvoisins. Nous voyons en effet par le récit de saint Matthieu (1), que le bruit des guérisons miraculeuses qu'il opérait s'étant répandu dans toute la Galilée et la Syrie, on lui amenait de tous côtés des malades, des personnes atteintes de langueurs, de douleurs, des *démoniaques*, des lunatiques, des paralytiques, afin qu'il les guérît. Le même évangéliste, après avoir raconté la guérison du serviteur du centurion de Capharnaüm, ajoute que vers le soir on lui amena *un grand nom-*

(1) Matth. IV, 24.

bre de démoniaques, et qu'il les guérit (1), L'évangéliste saint Marc parle d'une pareille affluence de *démoniaques* dans la même ville, à la suite de la guérison miraculeuse de la belle-mère de saint Pierre (2). Saint Luc nous apprend également que Jésus guérit un grand nombre de démoniaques, toujours au pays de Capharnaüm, en présence des disciples de Jean, qui étaient venus lui poser cette question de la part de leur maître : *Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre* (3) ? Les mêmes écrivains rapportent que le Sauveur donna un semblable pouvoir à ses disciples, en les envoyant deux à deux annoncer l'Evangile dans les villes de la Judée et de la Galilée (4), et saint Marc a ajouté qu'ils chassèrent en effet un grand nombre de démons (5). Ils revinrent tout joyeux de leur tournée apostolique, dit l'évangéliste saint Luc, et à leur retour, ils s'empressèrent de dire au Sauveur : *Seigneur, les démons nous étaient eux-mêmes soumis à l'invocation de votre nom* (6).

Mais parmi ces guérisons miraculeuses, il en est plusieurs que les évangélistes ont relatées en détail, et que nous allons rapporter après eux. La première, selon l'ordre des temps, et l'une des plus importantes, est celle du démoniaque frappé de mutisme, qui fut guéri à Capharnaüm. *Aussitôt que le démon fut sorti, le muet parla*, dit saint Matthieu (7), *et la foule en fut ravie d'admiration.* Mais les Pharisiens, pour atténuer la portée d'un pareil miracle, imaginèrent de le rejeter sur le compte du démon lui-même, et de dire que Jésus *avait* un démon, *un Beelzebub, quoniam Beelzebub habet*, et que c'était par sa vertu qu'il opérait des miracles. Les parents de Jésus-Christ selon la chair conçurent tout des premiers cette folle pensée : Il est en frénésie, disaient-ils, ou, en d'autres termes, il est possédé du diable, *quoniam in furorem versus est;* allons, et rendons-nous maîtres de sa personne; *et cum audissent sui, exierunt tenere eum* (8).

Le second démoniaque guéri par le Sauveur était aveugle et muet; aussitôt qu'il fut délivré du démon, il vit et parla. Les Pharisiens répétèrent la même accusation : Jésus ne chassait les démons que par le pouvoir de Beelzebub, prince des démons (9). Le Sauveur leur adressa en cette circonstance une objection insoluble au point de vue de leurs préjugés : *Si je chasse le démon au nom de Beelzebub, prince des démons, le royaume de Satan est donc divisé contre lui-même; et si son royaume est divisé, comment son règne se maintient-il ?* Puis il ajouta une seconde question non moins embarrassante pour eux : *Si je chasse le démon par le pouvoir de Beelzebub, par quel pouvoir vos fils les chassent-ils ?* Il résulte de cette interrogation, qu'il y avait parmi les Juifs des exorcistes, qui prétendaient délivrer, ou qui délivraient réellement les possédés. Nous reviendrons sur tous ces points.

Parmi les guérisons les plus importantes opérées par le Sauveur, il faut compter encore celle de la fille de la Chananéenne (1), celle de l'enfant lunatique auprès duquel le pouvoir des disciples avait échoué (2), et enfin celle des deux possédés de Geraza (3); celle-ci principalement est remarquable par l'étrangeté de l'événement. Saint Marc et saint Luc ne parlent que d'un seul possédé; nous rapporterons le récit de saint Marc, parce qu'il est le plus complet :

Jésus ayant traversé le bras de mer, débarqua dans le pays des Geraséniens. Or, il descendait à peine du navire, qu'un homme agité d'un esprit immonde sortit des monuments, et accourut au-devant de lui. Cet homme se réfugiait dans les tombeaux, et jamais personne n'avait pu le retenir dans les chaînes; il avait brisé maintes fois les liens, rompu les chaînes, on ne pouvait le dompter. Il errait de jour et de nuit par les monuments et les montagnes, poussant des cris, et se brisant sur les rochers. Or, du plus loin qu'il aperçut Jésus, il accourut, se prosterna devant lui, et cria à haute voix : Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi, Jésus, Fils du Dieu Très-Haut? Je vous adjure par le nom de Dieu de ne pas me tourmenter; car Jésus disait à son occasion : Esprit immonde, sors de cet homme ! Il lui demandait aussi quel était son nom, et celui-ci répondit : Je me nomme Légion, parce que nous sommes un grand nombre, et il le suppliait en même temps de ne pas le chasser hors de la contrée. Or, il y avait près de là un grand troupeau de pourceaux paissant sur le flanc de la montagne, et les esprits demandaient à Jésus qu'il leur permît d'entrer dans les pourceaux. Ce que Jésus leur ayant accordé, ils sortirent, entrèrent dans les porcs, et le troupeau, au nombre d'environ deux mille, se précipita avec une grande impétuosité dans la mer, où il se noya. Or, ceux qui les gardaient, s'étant enfuis, en répandirent la nouvelle dans la ville et dans les environs. Chacun accourut pour voir ce qui s'était passé, mais en approchant de Jésus, et en voyant assis, vêtu et sain d'esprit celui qui avait été tourmenté par le démon, tous étaient remplis de crainte. Ceux qui avaient été les témoins du fait accompli envers le démoniaque, et à l'égard des pourceaux, le racontaient aux autres. Mais ils finirent par prier Jésus de s'éloigner de leur territoire. Il remonta donc sur le navire, et celui qui avait été tourmenté par le démon se mit à le prier de l'emmener avec lui; mais Jésus n'y consentit pas, il lui dit au contraire : Retournez en votre maison, et racontez aux vôtres les grandes merveilles que le Seigneur a opérées pour vous, et sa miséricorde. Il s'en alla donc, et se mit à publier dans la Décapole,

(1) Matth. VIII, 16.
(2) Marc. I, 32.
(3) Luc. VII, 21.
(4) Matth. X, 1; Marc. III, 15; et VI, 7.
(5) Marc. VI, 13.
(6) Luc. X, 17.
(7) Matth. IX, 32.
(8) Marc. III, 21, 22.
(9) Matth. XII, 22

(1) Matth. XV, 22; Marc. VII, 25.
(2) Matth. XVII, 14; Luc. IX, 38.
(3) Matth. VIII, 28; Marc. V, 1; Luc. VIII, 30.

avec l'admiration universelle, ce que Jésus avait fait en sa faveur (1).

Nous voyons enfin, par le récit de saint Luc et de saint Marc dans leurs Evangiles (2), et par le récit de saint Luc au livre des *Actes* (3), que certains exorcistes juifs chassaient les démons par le nom de Jésus.

Ici vient se placer une question très-importante au point de vue dogmatique, et résolue en deux sens opposés par la théologie et le rationalisme : savoir, si les possessions sont véritablement dues à l'opération du diable, ou si elles sont uniquement une maladie d'un genre particulier.

Faisons observer d'abord que sa solution paraît indifférente pour la foi, pourvu que la question soit posée d'une certaine manière, et qu'on peut soutenir l'affirmative ou la négative sans manquer de respect aux Livres saints, et sans affaiblir les preuves de la divinité du christianisme; en effet, si les possédés guéris par Jésus-Christ ou ses apôtres furent délivrés d'un diable qui était en eux, il y eût miracle; s'ils furent guéris instantanément d'une cruelle maladie, il y eut encore miracle. De sorte que le philosophe irréligieux n'a rien à gagner, dès là qu'il concède le fait principal, et le théologien orthodoxe rien à perdre, dès là qu'on le lui accorde.

Peut-être; mais on ne peut se dissimuler que la pensée de tous les Pères de l'Eglise est favorable à la réalité des possessions. On ne peut se dissimuler qu'il en est de même de l'immense majorité des théologiens orthodoxes, et des interprètes de l'Ecriture; quelques modernes commencent seuls à s'en écarter. On ne peut se dissimuler enfin que c'est, en apparence, la pensée constante de l'Eglise, puisque partout et toujours elle a inséré dans ses livres liturgiques des formules de conjurations et d'exorcismes, pour chasser les diables du corps des possédés et des lieux infestés. Or cette masse d'opinions forme un témoignage tellement imposant, qu'il serait au moins téméraire d'oser le contredire.

En outre, si l'on vient à considérer attentivement les paroles mêmes des Livres saints, on verra que les auteurs sacrés, Jésus-Christ lui-même et ses apôtres, ont toujours parlé comme si réellement le diable avait été présent dans le corps des possédés. En effet, nous lisons au livre de Tobie que le démon Asmodée avait *tué, occiderat*, les sept premiers maris de Sara; plus loin, dans le même livre, que le cœur d'un certain poisson, mis à brûler sur les charbons, *extirpe, extricat*, par la fumée qu'il produit, toute espèce de *démons* soit des hommes, soit des femmes; plus loin encore, toujours dans le même livre, que l'ange Raphaël avait été envoyé de Dieu, pour délivrer Sara du *démon, à dæmonio liberare* (1); dans l'Evangile, que Jésus-Christ *chassait les esprits* d'une seule parole; *ejiciebat spiritus verbo* (2); qu'il donna à des disciples le pouvoir de *chasser les esprits immondes, potestatem spirituum immundorum, ut ejicerent eos* (3). Nous y lisons que les *esprits immondes*, en apercevant Jésus, se prosternaient devant lui en criant : Vous êtes le Fils de Dieu (4). Nous y voyons le Sauveur converser avec les démons des possédés de Gerasa, leur accorder la demande qu'ils lui adressent d'entrer dans le corps des pourceaux, et, ce qui est plus significatif, les pourceaux se précipiter dans les flots de la mer, par le fait même du passage des démons du corps des possédés dans les leurs (5). Saint Luc nous apprend que Jésus ne permettait pas aux démons de publier ce qu'ils savaient de sa divinité, *Non sinebat ea loqui, quia sciebant ipsum esse Christum* (6). Dans un autre passage de ses écrits, il nous montre le démon répondant aux exorcistes juifs, qui le conjuraient au nom du Jésus que Paul annonçait : *Je connais Paul, j'ai connu Jésus; mais vous, qui êtes-vous* (7) ? Or, comment ne pas conclure de termes si formels et si précis, que le *diable* était réellement dans le corps des possédés, qu'il les agitait, parlait par leur bouche, et les quittait par le commandement

(1) Et venerunt trans fretum maris in regionem Gerasenorum. Et exeunti ei de navi, statim occurrit de monumentis homo in spiritu immundo, qui domicilium habebat in monumentis, et neque catenis jam quisquam poterat eum ligare, quoniam sæpe compedibus et catenis vinctus, dirupisset catenas, et compedes comminuisset, et nemo poterat eum domare. Et semper die ac nocte in monumentis et in montibus erat, clamans et concidens se lapidibus. Videns autem Jesum a longe, cucurrit et adoravit eum. Et clamans voce magna dixit : Quid mihi et tibi, Jesu Fili Dei altissimi? Adjuro te per Deum, ne me torqueas. Dicebat enim illi : Exi, spiritus immunde, ab homine. Et interrogabat eum : Quod tibi nomen est? Et dicit ei : Legio mihi nomen est, quia multi sumus. Et deprecabatur eum multum, ne se expelleret extra regionem. Erat autem ibi circa montem grex porcorum magnus, pascens. Et deprecabantur eum spiritus, dicentes : Mitte nos in porcos ut in eos introeamus. Et concessit eis statim Jesus. Et exeuntes spiritus immundi, introierunt in porcos : et magno impetu grex præcipitatus est in mare ad duo millia, et suffocati sunt in mari. Qui autem pascebant eos fugerunt, et nuntiaverunt in civitatem et in agros. Et egressi sunt videre quid esset factum : Et veniunt ad Jesum, et vident illum qui a dæmonio vexabatur, sedentem, vestitum et sanæ mentis, et timuerunt. Et narraverunt illis qui viderant, qualiter factum esset ei qui dæmonium habuerat, et de porcis. Et rogare cœperunt eum ut discederet de finibus eorum. Cumque ascenderet navim, cœpit illum deprecari, qui a dæmonio vexatus fuerat, ut esset cum illo : et non admisit eum, sed ait illi : Vade in domum tuam ad tuos, et annuntia illis quanta tibi Dominus fecerit, et misertus sit tui. Et abiit, et cœpit prædicare in Decapoli quanta sibi fecisset Jesus, et omnes mirabantur (*Marc.* v, 1-20).

(2) Marc. ix, 37; Luc. ix, 49.

(3) Act. xix, 13.

(1) Tob. iii, 8; vi, 8; xii, 14.

(2) Matth. viii, 16.

(3) Matth. x, 1.

(4) Marc. iv, 11.

(5) Marc. v, 3.

(6) Luc. iv, 41.

(7) Act. xix. 15.

du Sauveur : commandement direct, adressé à lui, et non au malade ou à la maladie.

S'il en était autrement, il faudrait dire que le peuple juif, les malades, tout le monde, les apôtres eux-mêmes, étaient dans une erreur complète, et, ce qui est beaucoup plus grave, que Jésus-Christ, c'est-à-dire un Dieu, la vérité même, a confirmé, par son langage et sa manière d'agir, une erreur capitale ; qu'il a favorisé l'erreur par un mensonge d'action et presque de parole, ce qui ne peut être soutenu sans impiété. Si les possédés avaient été simplement des malades, Jésus-Christ devait, ce semble, parler comme à des malades, commander à des maladies réelles, et non à des esprits imaginaires.

Si les possessions ne sont que des maladies naturelles, comment comprendre tout ce discours du Sauveur au douzième chapitre de saint Matthieu : *Tout royaume divisé contre lui-même sera désolé ; toute ville et toute maison soulevée contre elle-même, sera ruinée : or, si Satan chasse Satan, il est donc divisé contre lui-même ; alors comment son règne se maintiendra-t-il ? Et si, moi, je chasse les démons par le pouvoir de Beelzebub, vos enfants, par quel pouvoir les chassent-ils ? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges. Mais si je chasse les démons par la vertu de l'esprit de Dieu, le règne de Dieu est donc au milieu de vous. Ou bien encore, comment quelqu'un pourrait-il entrer dans la maison d'un fort, et enlever ses effets, si auparavant il n'avait lié le fort, afin de pouvoir piller sa maison* (1) ?

Tous ces témoignages de l'Ecriture reçoivent une nouvelle force de l'interprétation constante de la tradition. Il faut voir de quel air de triomphe tous les Pères des premiers siècles opposent aux païens le silence du démon dans les temples, et dans les sanctuaires les plus fameux par leurs oracles, dans lesquels il ne prend plus la parole que pour avouer qu'il est vaincu par le signe de la croix, et qu'il ne peut plus rendre d'oracles à cause de la présence des chrétiens. Il faut les entendre parler du triomphe des exorcistes chrétiens sur les possédés, dont ils chassent publiquement les démons, aux yeux mêmes des païens. Or ces assertions triomphantes, et qui battaient en brèche le paganisme d'une manière irrémédiable, n'ont jamais été contestées par les écrivains païens, par ceux-là mêmes qui auraient eu un si grand intérêt à les prendre en défaut, à leur donner un démenti public comme elles ; elles étaient donc vraies, et leur vérité est un point désormais et depuis des siècles incontestable.

(1) Jesus autem, sciens cogitationes eorum, dixit eis : Omne regnum divisum contra se desolabitur : et omnis civitas vel domus divisa contra se non stabit. Et si Satanas Satanam ejicit, adversus se divisus est : quomodo ergo stabit regnum ejus? Et si ego in Beelzebub ejicio dæmones, filii vestri in quo ejiciunt? Ideo ipsi judices vestri erunt. Si autem ego in spiritu Dei ejicio dæmones, igitur pervenit in vos regnum Dei. Aut quomodo potest quisquam intrare in domum fortis, et vasa ejus diripere, nisi prius alligaverit fortem? et tunc domum illius diripiet (*Matth.* XII, 25-29).

Mais l'Eglise ! que faire de tant de livres liturgiques, Missels, Formulaires, Rituels et autres, de tous les siècles et de tous les pays du monde chrétien, qui contiennent des formules d'exorcismes à l'endroit des démoniaques, formules consacrées par l'autorité de milliers de prélats, savants et pieux, avec des recommandations et des prescriptions minutieuses sur les temps, l'opportunité, la manière de s'en servir ? Il faut donc tout détruire et tout brûler, et proclamer ensuite qu'il n'en a jamais rien été. Car si le diable n'est pour rien dans les possessions, l'Eglise entière a été dans une erreur manifeste depuis son origine jusqu'à nos jours ; et alors que deviennent les promesses de son divin fondateur?

Prétendrait-on que la possession d'un corps humain par le diable est une chose impossible ? Mais alors il faut donc effacer de l'Evangile ce passage dans lequel il est dit que le diable transporta Jésus-Christ sur une haute montagne et sur le pinacle du temple. Or, si Satan a exercé un tel pouvoir sur le corps du Sauveur lui-même, à plus forte raison pourra-t-il agiter, tourmenter, emporter ça et là le corps d'un homme pécheur.

Enfin il y a tant d'exemples de possessions réelles depuis les temps apostoliques jusqu'à nos jours, même dans les pays chrétiens, qu'il faudrait, pour les nier, fermer les yeux sur toute l'histoire. Mais ce qui est surtout remarquable, c'est que dans les pays non encore chrétiens, et dans lesquels, par conséquent, le démon exerce un empire incontesté, les possessions sont extrêmement nombreuses et fréquentes. Les rapports de milliers de pieux et saints missionnaires sont unanimes à cet égard.

La réalité des possessions est donc un fait et un dogme hors de toute contestation, non-seulement pour un théologien orthodoxe, mais pour tout écrivain qui, sans esprit de parti et libre de tout engagement, cherche à faire prévaloir la vérité pour l'amour d'elle-même.

Les rationalistes répondent :

La question de la présence ou de l'absence du diable dans le fait des possessions n'ayant jamais été posée en principe dans l'Eglise, n'a jamais été discutée d'une manière dogmatique : donc l'opinion admise jusqu'à ce jour par les Pères, les théologiens et les interprètes, n'a pas elle-même une valeur dogmatique ; c'est un préjugé non encore soumis à la critique de l'examen, et, par conséquent, très-discutable, jusqu'à ce qu'il soit intervenu une décision sous forme de jugement doctrinal, ou du moins jusqu'à ce que la controverse ait établi la vérité d'une manière patente pour tous les bons esprits.

Les Pères de l'Eglise ont écrit sous l'inspiration des préjugés de leur époque ou de leur école, préjugés dont il est toujours per-

mis d'examiner la valeur, et de remonter à la source.

Les uns provenaient non pas de la religion judaïque, qui ne donnait point de notions précises sur le diable, sa nature et son rôle dans l'univers, mais des opinions pharisaïques sur les esprits créés. Aux yeux des Pharisiens, et suivant les idées populaires des Juifs, Baal, dieu de la Phénicie; Moloch, Astarté, Beelzebub, dieu d'Accaron, et beaucoup d'autres divinités fantastiques, avaient une existence réelle en tant qu'esprits, plus ou moins puissants, mais très-inférieurs au vrai Dieu. Ces êtres imaginaires, que les Juifs appelaient du nom d'esprits, *spiritus*, et qu'ils plaçaient un tant soit peu partout, étaient les mêmes que les démons, *dæmonii*, des Grecs, et les génies des Latins. Mais les Juifs étaient bien éloignés d'attacher aux mots *esprits* ou *démons*, le même sens que nous attachons au mot diable; et par conséquent, à leurs yeux, les possessions du démon n'étaient nullement des possessions du diable. Si, contrairement aux Grecs, ils prenaient toujours ce mot en mauvaise part, c'était en haine de son origine païenne, et parce qu'à leurs yeux il ne pouvait y avoir qu'un seul Dieu qui fût bon. Ils avaient donc transformé en *mauvais génies* tous les *dieux* du paganisme. Et quand ensuite l'idée chrétienne vint se superposer à ces idées diverses, elle suivit le courant établi par les Juifs, de sorte que les Pères transformèrent à leur tour en diables les dieux, les démons, les génies, les esprits des uns et des autres. Il ne manque certes pas de Pères de l'Eglise aux yeux desquels Vénus, Mars, Vulcain, Saturne, Rhée, Minerve, Apollon, Hercule et Jupiter-Optimus-Maximus lui-même, sont de véritables diables; il ne manque pas de théologiens qui l'ont répété à toutes les époques, et il serait facile d'en trouver encore maintenant qui seraient prêts à le soutenir.

Mais cette idée d'êtres humains *possédés* par des esprits, démons ou génies, est purement païenne. Elle ne se trouve, avant la naissance du christianisme, que dans les auteurs païens. C'est ainsi que les païens appelaient nymphatiques ou nympholeptiques, c'est-à-dire agités par les nymphes, les malheureux lunatiques de diverses espèces et les épileptiques : le mot lunatique lui-même, qui n'a plus ce sens, veut dire des gens possédés, agités ou tourmentés par l'influence divine de l'astre des nuits. Qui donc, aux yeux des païens, agitait les fanatiques et les bacchantes, sinon les faunes et les autres génies vagabonds des bois et des montagnes? Aux yeux des médecins de l'antiquité, d'Esculape, du sage Galien lui-même, les maladies les plus extraordinaires et les affections hypocondriaques, hystériques, l'éphialte et la plupart des maladies spasmodiques sont dues à l'opération immédiate de quelque divinité. Les Juifs disaient de quelque démon; les théologiens et les interprètes dont nous parlons disent de quelque diable; c'est la même idée reproduite successivement sous trois termes qui sont la traduction l'un de l'autre, mais dont le sens a cessé d'être équivalent.

Le préjugé païen introduit parmi les Juifs, transformé au contact des idées chrétiennes et reproduit par les Pères de l'Eglise, n'est donc pas fondé en théologie. On peut même affirmer qu'au temps de la fondation du christianisme, son introduction était récente dans la nation juive, car il n'en est fait nulle mention dans l'Ecriture antérieurement à cette époque. La frénésie de Saül aurait cependant fourni une belle occasion, et l'idée de la possession n'aurait pas manqué de venir à l'esprit de l'écrivain, et de se produire sous sa plume : mais non, l'auteur du premier livre des *Rois*, le sage Samuel, attribue à Dieu lui-même l'infirmité du malheureux prince : *Toutes les fois*, dit-il, *que le mauvais esprit du Seigneur s'emparait de Saül, David s'empressait de pincer sa guitare* (1); mais de possession et de démon, il n'en dit pas un mot. C'est la même chose en d'autres termes, dira-t-on? Sans doute, mais c'est précisément des termes qu'il s'agit ici; quant aux affections mentales et aux maladies organiques, elles sont de toutes les époques.

Enfin la pensée des Pères à l'égard des possessions du démon, est d'autant moins recevable, qu'elle est entachée d'une très-grave erreur : savoir, que les démons sont des êtres corporels de la nature de l'air ou du feu élémentaire; qu'ils ont ainsi une certaine affinité avec l'homme, et peuvent exercer sur lui une certaine action en vertu de leur nature physique. Saint Justin, Tatien, Minutius Felix, Athénagore, Tertullien, Julius-Firmicus, Origène, Synesius, Arnobe, saint Grégoire de Nazianze, Lactance, saint Jérôme, saint Augustin, toute l'école platonicienne, en un mot, a été de cet avis. Et il ne faut pas être scandalisé d'entendre appeler du nom de platoniciens le plus grand nombre des Pères de l'Eglise, car ces saints docteurs, qui ne reconnaissaient que Jésus-Christ pour maître en tant que chrétiens, se faisaient gloire d'*appartenir en tant que philosophes* à la célèbre école dont les hautes et sublimes conceptions rejaillirent d'un si grand éclat sur l'ancien monde, et préparèrent les voies au nouveau, que le christianisme avait mission de fonder. Or, si on écarte en partie et sous certains rapports l'opinion des Pères de l'Eglise, parce qu'elle se trouve entachée d'une erreur capitale, comment sera-t-il possible de conserver pour le surplus un respect inaltérable? Les partisans de la réalité des possessions, en convenant que cette opinion, dont ils se font une arme, est réformable sous ce rapport, en détruisent eux-mêmes la valeur, et portent les premiers la sape au pied de la muraille.

(1) Igitur quandocunque spiritus Domini malus arripiebat Saül, David tollebat citharam et percutiebat manu sua, et refocillabatur Saül, et levius habebat, recedebat enim ab eo spiritus malus (*I Reg.* xvi, 23).

En triant, ainsi que nous l'avons fait, certains passages de l'Évangile, on parvient, en effet, à démontrer jusqu'à un certain point la réalité de l'opération du démon dans les possessions ; mais cette démonstration cesse d'être apparente, pour peu qu'on vienne à comparer ces mêmes passages avec d'autres triés dans un sens opposé : avec celui-ci, par exemple, qui se lit au chapitre VIII de l'Évangile selon saint Matthieu : *Le soir étant venu, on amena à Jésus beaucoup de démoniaques; et il chassait les esprits d'une seule parole, et il guérit tous ceux qui avaient quelque maladie, de sorte que la parole du prophète Isaïe fut accomplie ; il a pris lui-même nos douleurs, et supporté nos maladies* (1). Voilà bien ici la possession classée au nombre des douleurs et des maladies.

Ce n'est pas tout, le même mot est employé souvent dans l'Évangile pour exprimer la cessation de la maladie et la délivrance du démon : celui de guérison : *Oblatus est ei dæmonium habens, cæcus et mutus, et curavit eum, ita ut loqueretur et videret* (2). *Filia mea male a dæmonio vexatur.... et sanata est filia ejus* (3), etc. Il est dit dans l'Évangile selon saint Matthieu (4) que l'enfant *lunatique* auquel les disciples n'avaient pu donner aucun soulagement, *tombait* tantôt dans le feu, tantôt dans l'eau ; saint Luc ajoute (5) qu'il criait, qu'il se déroulait en écumant. Or, à ces traits, il est facile de reconnaître un épileptique ; et cependant les deux évangélistes ne manquent pas d'attribuer ses accès à l'opération du démon, et de dire que Jésus commanda avec sévérité au démon : *Increpavit Jesus spiritum immundum*, et qu'il *guérit* le malade, *sanavit puerum*. Saint Luc observe que le démoniaque de Gérasa se tenait dans un état complet de nudité durant ses accès, ce qui est un des symptômes les plus ordinaires de la folie furieuse ; saint Marc et saint Luc observent de plus, en parlant de sa guérison, que les spectateurs, accourus au bruit du miracle, demeuraient surpris en le voyant sain d'esprit; *vestitum ac sana mente :* cette possession était donc bien la folie (6). Il est dit en saint Luc (7), que la femme courbée, que Jésus guérit, avait un *esprit* d'infirmité ; le Sauveur lui-même ajoute que *Satan* la tenait *liée* depuis dix-huit ans, *alligavit Satanas, ecce decem et octo annis;* aux *Actes* des apôtres (8), que la devineresse de Philippes, à laquelle saint Paul ôta la faculté divinatrice, avait *un esprit python, habentem spiritum pythonem;* or cet *esprit python* est la faculté toute naturelle que possèdent les *ventriloques* de parler du gosier, comme les oiseaux. Il n'y a plus lieu de discuter maintenant sur ce point, que l'observation quotidienne a mis hors de doute : cet *esprit* est un *accident de l'organisation*, perfectionné par l'étude. Il ne communique pas, sans doute, la faculté de *deviner;* mais ce mot ne veut pas dire seulement la prévision de l'avenir, il est général et s'applique à toutes les jongleries des sorciers de tréteaux. De ces observations il résulte que les termes *possession, esprit* et *démons* sont employés plus d'une fois dans l'Évangile pour désigner des maladies et des accidents naturels, et qu'ainsi il ne faut pas dire que les *possessions du démon* sont nécessairement des *possessions du diable.*

Il y a même une remarque importante à ce sujet, c'est que le mot diable n'est pas employé une seule fois, dans toute l'Écriture, à l'occasion des possessions : toutes possessions du démon ou des esprits, mais pas une possession du diable. Les Juifs, de qui nous tenons l'idée traditionnelle des possessions, faisaient donc eux-mêmes cette différence, car leur langue a un mot pour signifier le diable, c'est-à-dire l'esprit tentateur, l'ange déchu. On objecterait en vain que saint Matthieu, au chapitre douzième, et saint Marc au troisième chapitre de leurs Évangiles, ont fait dire à Jésus-Christ, si Satan chasse Satan, *si Satanas Satanam ejicit ;* toute la difficulté provient de la manière de traduire de saint Jérôme; le mot hébreu qu'il a rendu par satan est général, et veut dire un adversaire; le sens de la phrase est donc celui-ci : *Si quelqu'un est à lui-même son propre adversaire*, comment son empire subsistera-t-il ? On objecterait tout aussi mal à propos ce passage du dixième chapitre du livre des *Actes*, où il est dit que Jésus de Nazareth passa en guérissant tous ceux qui étaient opprimés par le diable, *sanando omnes oppressos a diabolo*, car, en cet endroit, il ne s'agit pas nécessairement et exclusivement de possessions.

Mais, dira-t-on, peut-être, comment expliquer, dans cette supposition, la possession des porcs de Gérasa ? Elle s'explique tout aussi facilement, plus facilement même que dans la supposition contraire : en effet, on conçoit facilement que Dieu, par un acte de sa puissance, transfère à des animaux la frénésie dont se trouvent agités certains hommes qu'il veut guérir; mais on se demande à quelle fin l'ennemi du salut des hommes aurait épuisé son pouvoir sur des brutes.

Les possédés, il est vrai, parlaient, dans presque toutes les circonstances, comme si l'esprit de ténèbres se fût exprimé lui-même par leur bouche ; mais ainsi font toujours les frénétiques : ils remplissent le rôle du personnage représenté dans leur imagination ; généraux d'armée, ils commandent des soldats absents ; bœufs ou lions, ils beuglent ou rugissent.

Et quant à ce qu'il est dit qu'ils recon-

(1) Vespere autem facto, obtulerunt ei multos dæmonia habentes : et ejiciebat spiritus verbo : et omnes male habentes curavit, ut adimpleretur quod dictum est per Isaiam prophetam, dicentem : Ipse infirmitates nostras accepit, et ægrotationes nostras portavit (*Matth.* VIII, 16).
(2) Matth. XII, 22.
(3) Matth. XV, 28.
(4) Matth. XVII, 14.
(5) Luc. IX, 39; Matth. XVII, 14.
(6) Marc. V, 15; Luc. VIII, 35).
(7) Luc. XIII, 11.
(8) Act. XVI, 16.

naissaient Jésus pour le Christ, *sciebant ipsum esse Christum*, cela peut provenir, sans miracle, de l'extrême pénétration que certaines maladies ou affections spasmodiques donnent à l'âme humaine ; l'extase, soit qu'elle provienne du spasme, du magnétisme ou du somnambulisme naturel, en offre des exemples fréquents. Ou bien le Sauveur communiquait lui-même cette connaissance aux malades qu'il allait guérir, afin d'obtenir d'eux l'acte de foi qu'il exigeait toujours avant d'opérer des miracles ; peut-être pour mieux confondre ses ennemis.

Si les possédés guéris par le Sauveur n'étaient pas véritablement tourmentés par le diable, Jésus-Christ, par sa conduite et ses paroles, a donc directement concouru à maintenir et à propager une erreur ; la vérité même s'est donc ainsi constituée, dira-t-on, au service du mensonge ? Entendons-nous : il s'agit d'une erreur d'histoire naturelle ou d'appréciation médicale ; or que peut avoir de commun une pareille erreur avec les saintes doctrines que le Sauveur avait pour but d'établir sur la terre ? Le divin fils de Marie parlait le langage des hommes de son siècle sur toutes les choses humaines, et laissait aux progrès des âges et de l'étude le soin de réformer les erreurs et les préjugés mondains. Dieu reprit-il Josué, quand celui-ci commanda au soleil de s'arrêter ; ou bien consacrait-il l'erreur, en se rendant docile à l'expression erronée de ses désirs ?

Mais enfin, ajoute-t-on encore, il s'agit d'esprits, d'esprits méchants, d'esprits impurs ; *spiritus immundi*. Sans compter que ce terme n'est que l'expression du préjugé dans lequel étaient les Juifs, on peut remarquer qu'il est trivial dans leur langage : l'esprit, les talents, les penchants bons ou mauvais, les accidents, les succès, les revers, tout dans la langue sainte s'exprime par le mot esprit : la jalousie devient un *esprit de zélotypie*, *spiritus zelotypiæ ;* la mésintelligence qui éclate entre Abimélech et les Sichimites est un mauvais esprit envoyé par le Seigneur : *misit Dominus spiritum pessimum*..... La force de Samson et sa colère sont un esprit du Seigneur : *irruit in eum spiritus Domini*. Le trompeur est inspiré par un esprit menteur : *dedit Dominus spiritum mendacii*. Les Livres saints abondent en expressions de cette nature.

Ce n'est pas à dire, toutefois, qu'il soit impossible au diable de posséder les hommes, ou impossible à Dieu de le lui permettre. Impossible à Dieu ! rien ne lui est impossible ; et, quant à ce qu'il lui convient de permettre ou de refuser, ce serait une pensée aussi impie qu'audacieuse d'oser l'assigner. Là n'est donc ni la question, ni la solution : la question se réduit uniquement à l'appréciation des faits. La participation du diable n'est aucunement prouvée dans les faits connus de possessions, même dans les faits évangéliques ; tous peuvent s'expliquer par des causes purement naturelles : voilà à quels termes se réduit toute l'argumentation. Et l'exemple du transport de Jésus-Christ par le diable sur une montagne et sur le pinacle du temple, cité en preuve du pouvoir de l'ange des ténèbres sur le corps humain, ne prouve absolument rien ; car l'Évangile ne dit pas que le Sauveur ait été transporté corporellement. Il y a même une impossibilité à ce transport corporel, car, de quelque lieu que ce soit, le diable n'aurait pu lui montrer *tous les royaumes du monde*.

Cette tentation prouve, jusqu'à l'évidence, que l'ange des ténèbres ignorait si Jésus était le Christ promis par les prophètes ; le crucifiement achève la démonstration, car Satan aurait fait ses efforts pour empêcher la consommation du sacrifice qui devait terminer son empire, et racheter les péchés du genre humain. Si donc les possédés savaient que Jésus était le Christ, ainsi qu'il est rapporté dans l'Évangile, ce n'était pas du diable qu'ils tenaient cette science.

Nous n'avons pas prétendu que le mot démon n'est jamais dans l'Écriture l'équivalent du mot diable ; voici un exemple où il semble l'être, c'est saint Jacques qui nous le fournit : Les démons croient et frémissent ; *dæmones credunt et contremiscunt*. Mais il en existe tant d'autres où il ne l'est pas (1), qu'il n'y a pas de raisons pour lui attribuer exclusivement ce sens dans la question des possessions.

Il est tout aussi facile de désintéresser l'Église dans la même question. En effet, si elle a toujours conservé et employé des formules comminatoires dans les cas de possession, c'est son divin fondateur qui lui en a donné l'exemple, puisqu'il guérissait de la sorte les possédés, en même temps qu'il lui en a transmis le pouvoir. Le Sauveur ne s'est jamais expliqué sur la nature des démons qu'il chassait du corps des possédés ; pourquoi l'Église s'expliquerait-elle davantage ? et de fait elle ne s'est non plus jamais expliquée à cet égard. Ne prenons point nos préjugés pour sa doctrine, et ne mettons pas nos idées à la place de ses décisions, en attendant qu'elles interviennent.

Mais si vous voulez à toute force entendre par les démons qu'elle exorcise, et auxquels elle adresse les formules imprécatives de ses conjurations, des diables véritables, n'oubliez donc pas que l'ange des ténèbres est le premier auteur des malheurs de l'humanité ; que la nature entière, et en particulier la nature humaine, est demeurée bouleversée depuis la fatale révolte dont il fut l'instigateur ; que son pouvoir est tel et si grand, qu'il n'a fallu rien moins que la mort du Fils de Dieu pour le briser ; qu'il est l'ennemi général de tous les hommes, l'ennemi

(1) Non timebis a sagitta volante..... et dæmonio meridiano (*Psal.* xc, 6). — Occurrent dæmonia onocentauris (*Isa.* xxxiv, 14). — Babylon habitabitur a dæmoniis in multitudine temporis (*Baruch.* iv, 35). — Novorum dæmoniorum videtur annuntiator esse (*Act.* xvii, 18).

de chaque homme en particulier, et l'ennemi capital de l'Église. En lui adressant directement ses imprécations et ses conjurations, elle fait donc une chose sensée, et qui a sa raison d'être dans la nature même des choses. Et, tout en n'admettant pas l'opération unique et directe de l'ange déchu dans les cas de possession, qui pourrait dire cependant en quoi et jusqu'à quel point cet ennemi de l'humanité concourt à tous les accidents fâcheux qui arrivent à l'homme ? Mais l'Église n'a pas besoin d'être justifiée ; seulement qu'on ne dépasse point ses enseignements, et qu'on ne s'arroge pas un droit d'interprétation qu'elle se réserve pour elle seule.

Les possessions règnent par fois en certains lieux d'une manière épidémique ; et ce peut bien être une épidémie de cette nature qui remplissait la Judée et les lieux circonvoisins de tant de possédés au temps de Jésus-Christ et des apôtres. Les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles en virent un exemple mémorable. Après avoir commencé vers 1550 par des danses saint Gui dans la basse Allemagne, l'épidémie envahit les couvents, ce qui la fit nommer la maladie des nonains. Elle étendit ses ravages le long du Rhin. On voyait les infortunées religieuses courir comme des bacchantes, grimper aux murs, s'agiter sur les toits. Il n'est contorsions qu'elles ne fissent, hurlements qu'elles ne poussassent, jargons bizarres qu'elles ne parlassent. Leurs convulsions étaient affreuses. Elles avaient une pénétration d'esprit admirable. L'épidémie ravagea le Brandebourg, la Saxe, la Hollande ; puis elle pénétra en France. Alors nous eûmes les fameuses possessions de Lyon, de Layra, de Marseille, de Loudun, d'Auxonne, de Bully, de Matincourt, de Landes, de Louviers, de Toulouse, qui causèrent tant de scandales, de si grands malheurs, et que continuèrent les petits prophètes des Cévennes et les convulsionnaires de Saint-Médard (1) ; nous ne pouvons qu'en indiquer ici l'étrange histoire. Presque tout le monde y vit des possessions réelles ; mais ce que personne n'observa, ce fut la marche de la maladie, sa communication par contagion, ses effets non moins extraordinaires sur l'intelligence des malades que sur leurs sens corporels.

Maintenant il y a encore de nombreux possédés dans les hospices des grandes villes. Les médecins les traitent de la même manière que les aliénés ou les malades atteints d'affections spasmodiques, suivant les cas, et les guérissent dans la même proportion. L'Église paraît ne plus s'occuper de ces sortes d'accidents ; elle attend, et ordonne à ses ministres d'attendre, pour employer les remèdes spirituels, que la science humaine ait prononcé sur la nature de la maladie, et déclaré que l'intervention de causes surnaturelles est probable ou évidente. On aurait tort de lui reprocher de n'avoir pas toujours suivi cette ligne de conduite, car au temps où ses ministres usaient des exorcismes contre tant de possessions apparentes, c'était sous leur responsabilité personnelle ; et leur ignorance en une matière du ressort exclusif de l'art de guérir est plus excusable que celle des médecins, qui, eux-mêmes ne s'y entendaient pas mieux.

Voici les quatre caractères auxquels, suivant les livres liturgiques, on peut discerner les véritables possessions de celles qui ne le sont pas. 1° Lorsque les possédés demeurent suspendus en l'air pendant un temps considérable, sans que l'art puisse y avoir aucune part ; 2° lorsqu'ils parlent différentes langues sans les avoir apprises, et répondent juste aux questions qu'on leur adresse dans ces langues ; 3° lorsqu'ils révèlent ce qui se passe actuellement dans des lieux éloignés, sans que l'on puisse attribuer cette connaissance au hasard ; 4° lorsqu'ils découvrent des choses cachées, qui ne peuvent être naturellement connues, comme les pensées, les désirs, les sentiments intérieurs de certaines personnes. Or, il faut bien le dire, sur ces quatre caractères, le premier ne se rencontre jamais, et les trois autres ne prouvent pas la présence du diable.

Saint Paulin, dans la Vie de saint Félix de Nole, atteste qu'il a vu un possédé marcher contre la voûte d'une église, la tête en bas, sans que ses habits fussent dérangés, et que cet homme fut guéri au tombeau de saint Félix. Saint Jérôme raconte quelque chose de semblable dans la Vie de sainte Paule, mais ses paroles ont subi une grave altération. J'ai vu, dit Sulpice-Sévère, en son troisième dialogue, un possédé élevé en l'air, les bras étendus, à l'approche des reliques de saint Martin (1). Voilà des témoignages considérables assurément ; mais ils sont uniques. Si les faits se sont passés ainsi, il serait difficile de ne pas admettre la réalité de la possession dans ces circonstances particulières ; mais on a vu tant de supercheries de cette nature ! Un spectateur arrivant à l'improviste, qui eût aperçu quelques-unes des convulsionnaires de Saint-Médard liées de cordes, suspendues aux plafonds ou accrochées aux murs comme des trophées, aurait pu croire qu'elles y étaient soutenues par une puissance extra-naturelle. Quoi qu'il en soit, si jamais le premier caractère s'est réalisé ou se réalise tel qu'il est énoncé, on pourra le considérer comme un signe de la vérité de la possession, tant que la science humaine ne sera point parvenue à l'expliquer par des causes naturelles.

Si le phénomène de *parler* différentes langues sans les avoir apprises se produit, on verra, d'après les autres circonstances, ce qu'il en faudra penser ; mais les *entendre* et y *répondre en sa propre langue*, ne prouverait rien, car les extatiques et les magnétisés en donnent fréquemment le spectacle. Rien n'est si commun dans l'extase naturelle ou artificielle que l'intuition de la pensée d'au-

(1) *Voy.* notre *Histoire de la Magie.*

(1) *Voy.* pour la critique de ces témoignages l'art. TRANSPORT.

trui manifestée par le langage, ou même non manifestée par aucun signe extérieur. C'est un amusement livré maintenant au public.

Révéler ce qui se passe en des lieux éloignés, désigner des lieux où ils ne sont jamais allés, est aussi un amusement que les magnétisés procurent au public pour assez peu d'argent. Ce ne sont donc point là des marques de possession, et il faut renoncer à les assigner comme telles.

Ainsi raisonnent les adversaires de la réalité des possessions, médecins, naturalistes, exégètes rationalistes, et généralement ceux pour qui le naturalisme est érigé en système. Les théologiens orthodoxes n'admettent guère des explications qui leur semblent si éloignées du texte, et aussi peu d'accord avec les traditions. Cependant le savant et catholique Jahn les a adoptées; mais on connaît son faible pour les opinions aventureuses. Avant lui le savant Grotius les avait proposées, comme moyen de conciliation peut-être, car Grotius travailla toute sa vie à la réunion des deux Eglises, et on croit qu'il mourut catholique. Les exégètes protestants Semler, Rosenmuller, Wegscheider, etc., n'entendent pas autrement le texte biblique. Nous ne savons pas que l'Eglise se soit prononcée; mais son silence ne serait pas une approbation.

DIDIER, imposteur natif de Bordeaux, qui joua le rôle de prophète dans la ville de Tours au sixième siècle. Il était en communication directe avec saint Pierre et saint Paul, plus puissant que saint Martin, égal aux apôtres. On lui amenait de tous côtés des malades à guérir, surtout des paralytiques. Il voyait ce qui se passait dans les lieux les plus éloignés, et savait le bien et le mal qu'on disait de lui. Il fut arrêté, puis chassé de Tours, et on n'en entendit plus parler.

DIVINATION. La divination est la prophétie réduite en art. Elle a pour objet non-seulement de pénétrer les secrets de l'avenir, mais encore de révéler les mystères du présent. Fille de la paresse de l'esprit et de la foi en une divinité pour laquelle rien n'est caché, la divination joua toujours un grand rôle, et encore maintenant, parmi les peuples païens; il semble même qu'elle fasse tout le fond du paganisme, religion de peur et d'intérêt, où la divinité n'est honorée que pour les maux qu'on en craint, ou les biens qu'on en attend. Elle se mêle à tout, aux prières et aux sacrifices : chez les Grecs, les Egyptiens, les Romains, prêtres, pontifes, augures, vestales, tous étaient des devins. Parmi les nations incivilisées qui subsistent encore de nos jours, les ministres de la divinité sont partout des jongleurs et des devins.

Dire combien de formes a revêtues l'art de la divination dans le laps des siècles et chez les peuples divers, serait impossible, tant elles sont nombreuses et variées : nous ne parlerons donc que des principales.

Les quatre éléments, le firmament, l'homme, les plantes, les animaux, le hasard, ont fourni matière à l'investigation des devins. Toute la magie divinatoire peut se renfermer dans ces neuf divisions.

I. La *Géomancie*, ou divination par la terre, est de plusieurs espèces. La première et la plus ancienne rentre dans l'auspicine; elle consistait dans les inductions favorables ou contraires tirées de l'état du sol avant le lever du soleil, s'il était sec ou humide, d'une couleur gaie ou triste : dans l'interprétation de ses exhalaisons, du son qu'il produisait, des tremblements de terre.

Almadel, et après lui Jean François Pic de la Mirandole, ont créé ou réglementé un art plus moderne, qui porte le nom spécial de Géomancie, et qui consiste dans l'interprétation des diverses figures que forment sur une aire préparée à cet effet un certain nombre de baguettes, de dés, de grains de blé, ou autres objets lancés au hasard. C'est un art très-savant et très-compliqué, qui rentre dans la rabdomancie. Nous ne croyons pas qu'il ait jamais été beaucoup en usage. On peut consulter à cet égard le petit traité de Henri Corneille Agrippa intitulé, *In geomanticam disciplinam lectura.*

II. L'eau a fourni l'art de l'*Hydromancie.* Il y a plusieurs manières de deviner par l'eau : outre les présages tirés de l'abondance des pluies, de l'inondation des rivières, de la fécondité ou de l'intermittence des sources, il y avait encore l'art de consulter une moindre quantité d'eau mise dans un vase.

Ainsi, par exemple, on laissait tomber dans un bocal un anneau, une perle, une turquoise suspendue à un léger fil, et on augurait par le nombre des coups qu'elle frappait contre les parois : il y avait manière de la diriger à cet effet; c'était le secret du devin. Ou bien, si le bocal était de verre, on plaçait trois ou neuf bougies auprès, et on se mettait à l'opposite pour regarder au travers. Les illusions d'optique produites par un regard prolongé, et qui étaient sensées être des figures apparaissant dans l'eau du vase, donnaient la réponse; mais cette méthode nous semble plus récente : on l'appelle la lécanomancie. Les anciens avaient peu de coupes transparentes; ils regardaient plutôt au fond des claires fontaines : la fontaine de Patras avait une grande réputation en ce genre; la fontaine d'Ynon, à Lacédémone, n'était pas moins fameuse; Numa-Pompilius enseigna, dit-on, l'art d'augurer par la manière dont ruisselait l'onde sur les statues des dieux qui avaient été plongées dans les flots d'une rivière. Les peuples voisins des bords du Rhin, fleuve sacré des temps antiques, exposaient les enfants sur ses ondes, afin de juger de la fidélité des mères, par la manière dont le jeune nourrisson était accueilli de la divinité du fleuve. S'il n'enfonçait pas, il était regardé comme impur. C'est aussi des bords du Rhin que se propagea au moyen

âge, en France et en Allemagne, l'art de baigner les gens accusés de sorcellerie, pour s'assurer s'ils étaient sorciers ou non, suivant qu'ils enfonçaient ou n'enfonçaient pas. Le sorcier, rendu plus léger et d'un tempérament sec par la présence du diable dans ses membres, ne pouvait enfoncer ; et d'ailleurs l'onde, élément essentiellement pur, avait horreur d'une chose aussi impure. Des centaines de pauvres gens ont été immolés judiciairement pour avoir surnagé.

On augurait pareillement par le nombre de bulles qui s'élevaient des corps poreux plongés dans l'eau, et par le sifflement qui résulte du dégagement de l'air ou des gaz qu'ils contiennent

III. L'*Aéromancie* avait pour objet l'explication des phénomènes aériens, tels que la direction des vents, le bruit des tempêtes, la chute des aérolithes, l'élévation des plumes, des feuilles, des bulles et de tous les corps légers dans l'atmosphère ; leur direction, leurs mouvements. Il plut du fer à Lucques avant l'expédition de Crassus contre les Parthes : aussi fut-elle malheureuse ; des pierres dans le Picentin avant la seconde guerre punique : aussi Annibal causa-t-il les plus grands maux à l'Italie ; seulement on n'eut la clef de ces prodiges que par l'événement lui-même. Mais dans tous les cas, la guerre amenant nécessairement des malheurs pour l'une des parties belligérantes, le devin peut prédire à coup sûr, pourvu qu'il réserve le nom.

IV. La *Pyromancie* est une science étendue, un art multiple. Le sacrificateur auprès de la victime, la vestale auprès de l'autel de la chaste déesse, observaient soigneusement la flamme, ses contours, ses méandres, ses élancements, ses formes, sa vivacité, sa couleur ; le moindre accident de ses caprices si bizarres était pour eux une précieuse et sainte indication. Les flammes s'élevant en un seul faisceau, donnaient un augure favorable ; en plusieurs, un augure malheureux ; plus malheureux encore, si elles rampaient humblement. Elancées en forme de flèches, l'augure était bon ; il était néfaste, si elles couraient çà et là. Pétillantes, elles présageaient l'infortune ; les plus grands dangers, si elles se développaient à regret.

Ces présages se modifiaient toutefois en bien ou en mal des indications de la capnomancie : car les tourbillons de la fumée avaient aussi leur langage. Une fumée perpendiculaire, oblique ou rampante, en flocons ou en rayon, blanche ou noire, retombante ou disparaissant dans les profondeurs des cieux, ne signifiaient pas la même chose.

A cette science, il faut joindre la spodomancie, ou inspection des cendres, des charbons, des restes du bûcher. Nous n'entrerons pas dans des détails, maintenant sans objet, et qui seraient d'autant plus incomplets, qu'une partie demeura toujours secrète.

V. L'inspection du firmament présentait aux devins le champ le plus vaste et le plus abondant à moissonner. La corrélation des aspects de certains astres avec les phases d'un grand nombre de maladies, fit penser à l'influence qu'ils pouvaient exercer, et l'astrologie prit naissance (*Voy.* l'article Astrologie).

Puis les astres errants, les météores ensuite et la foudre donnèrent lieu à l'invention d'une météorologie divinatrice, qui s'éleva promptement aux premiers rangs. Dire que les peuples d'Etrurie apprirent de la nymphe Bagoes l'art fulgurite, c'est établir suffisamment sa haute antiquité. Les foudres apparues à l'orient et celles du zénith annonçaient toujours un heureux événement; celles du nord et du couchant, un avenir malheureux. De quelque côté qu'il tonnât, les comices devaient se dissoudre immédiatement, car l'univers ne pouvait discourir en présence de Jupiter parlant lui-même ; cependant un tel événement ne présageait rien de néfaste, à moins que les nuages ne laissassent tomber de la grêle en même temps. Les Etrusques comptaient jusqu'à neuf sortes de foudres, qu'ils attribuaient à autant de divinités; les Romains n'en admettaient que deux : Jupiter qui tonnait pendant le jour, et Sumanus pendant la nuit ; les uns et les autres s'inclinaient devant l'éclair, et accueillaient le roulement de la foudre par un *popysma* prolongé : le popysma était un léger sifflement de la langue et des lèvres. Les coups de tonnerre en nombre pair étaient omineux ; en nombre impair, ils étaient favorables. Il y avait les *fulmina sicca*, *clara*, *humida*, *publica*, *privata*, *regalia*, *auspicata*, *postularia*, *consiliaria*, *monitoria*, *auxiliaria*, *peremptalia*, *hospitalia*, *fortuita* ; autant d'espèces dont chacune avait sa signification propre.

VI. Mais c'est en lui-même principalement, que l'homme trouva la plus ample matière à divination. L'étude de sa tête et des divers accidents de son visage, le conduisit à la métoposcopie, devenue de nos jours la phrénologie; (*Voy.* les articles Métoposcopie et Phrénologie), celle de ses mains, à la chiromancie (*Voy.* l'article Chiromancie), celle de tout l'ensemble de son être physique, à la physiognomonie (*Voy.* l'article Physiognomonie). Il prit les extatiques, soit que l'extase fût naturelle ou artificielle, les maniaques, les hystériques, les hypocondriaques, les engastrimythes pour des inspirés des dieux, et il en fit les ministres des oracles, des ambassadeurs de la Divinité, et leur demanda la science de l'avenir (*Voy.* les articles Oracles et Extatiques). Il la demanda aux rêves du sommeil, aux hallucinations de l'ivresse, au délire de la fièvre, aux défaillances de la peur, à tout enfin (*Voy.* les articles Songes et Trophonius). Ainsi, vivant il prophétisa en maladie comme en santé; et mort il prophétisa de même, car il inventa l'art de la nécromancie (*Voy.* l'article Nécromancie).

VII. Bon nombre de plantes fournirent pareillement des indications à l'art de deviner.

Il faut mettre en première ligne le laurier, consacré à Apollon. Les feuilles de cet arbre servaient particulièrement à faire connaître les voleurs et les femmes impudiques : les coupables devaient vomir immédiatement l'eau dans laquelle on en avait mis à macérer par trois, par sept ou par neuf. Il devait arriver la même chose d'une seule feuille, lorsqu'enveloppée dans une pâte préparée à cet usage, on la faisait avaler par forme d'épreuve. Ces cérémonies se pratiquaient avec des rites religieux et des précautions mystiques. On employait plus souvent la poudre d'agate, quand il s'agissait d'expérimenter la vertu des femmes. C'étaient la Lauromancie et l'Agatomancie. La Sycomancie se pratiquait avec des feuilles de figuier; la Botanomancie, avec des feuilles de sauge; l'Aleuromancie, avec de la farine de froment : ce dernier genre de divination fut assez pratiqué et assez fameux, pour qu'on en donnât à Apollon le surnom d'aleuromancien.

Mais la plus célèbre de toutes ces divinations est sans contredit la Rabdomancie, qui se pratiquait avec des baguettes de coudrier. L'antiquité ne nous en a pas transmis le secret; nous savons seulement que les Germains et les Scythes en faisaient un fréquent usage. On lançait avec des gestes mystérieux et après des préparations sacrées, sur une aire disposée à cet effet, des baguettes de coudrier en nombre déterminé et marquées de caractères magiques. Les diverses combinaisons qu'elles pouvaient prendre étaient déterminées d'avance quant à la valeur et à la signification.

Une branche bifurquée du même arbrisseau s'emploie maintenant pour découvrir les sources cachées dans le sein de la terre, les gisements des métaux et des pierres à bâtir; mais tout le monde ne possède pas le singulier privilége de *faire tourner* cette *baguette*, pour parler le langage reçu. *Voy.* l'art. Baguette divinatoire.

VIII. Les animaux fournirent à la divination une de ses principales branches, celle des augures, dont nous avons parlé en son lieu (*Voy.* l'article Augures); mais quelques-uns y furent employés d'une manière spéciale; tels, par exemple, les poulets sacrés à Rome, le coq et les serpents à peu près partout.

Restreinte dans de justes bornes, et appliquée seulement à la pronostication des variations athmosphériques, la divination par les poulets sacrés n'eût été rien moins qu'insensée. Les oiseaux domestiques des demeures champêtres sont toujours le meilleur indicateur barométrique que les paysans puissent consulter. Mais les Romains ne s'en tinrent pas là; ils leur demandèrent des conseils pour l'administration des affaires publiques et la conduite de la guerre, matières sur lesquelles ces pauvres animaux n'étaient guère compétents.

Deux espèces de poulets, nommés *Melici* et *Chalcidici*, se disputaient l'honneur de servir d'oracles aux graves Romains. Un *pullarius* attaché à leur service spécial, et remplissant auprès deux les vénérables fonctions de père nourricier et d'interprète, avait seul le privilége de traduire leur langage, sans pouvoir rien y ajouter du sien; car il y allait pour lui de la vie, s'il venait à être reconnu infidèle; comme il y allait aussi de la vie pour ceux qui après la consultation se seraient montrés indociles, à moins que leur rang et leur position ne les missent au-dessus des lois. Tibérius Gracchus et Claudius Pulcher osèrent affronter cette double chance, mais ils devinrent l'un et l'autre victimes de leur coupable audace : Tibérius périt le jour même au milieu d'une émeute, et Claudius perdit une grande bataille navale. Les poulets sacrés ne mangent pas, avait dit le *pullarius* alarmé; eh bien! faites-les boire, répondit l'impie Claudius, en faisant allusion aux flots de la mer, dans lesquels on les jeta par son ordre. Il est vrai que Papyrius Cursor et le consul Flaminius, qui osèrent aussi livrer des batailles malgré la défense des poulets sacrés, ne furent pas si malheureux. L'augure se prenait de la manière dont les poulets chantaient, volaient, mangeaient et répondaient à l'appel du *pullarius*, quand, au milieu du plus religieux silence, il ouvrait la cage, et les conviait à leur repas du matin.

Il y avait en Syrie une fontaine consacrée à Apollon, dans laquelle des poissons sacrés remplissaient le même office que les poulets à Rome. Les Lamyres du lac de Neptune, dans la Médie, n'étaient pas moins fameuses sous ce rapport. Le bœuf Apis dans toute l'Egypte, le bœuf Mnée à Héliopolis, la vache sacrée de Memphis, le crocodile d'Arsinoé, le chat Ælurus de Péluse, le bouc Hazazel de Mendès, la chouette d'Athènes, étaient pareillement les intermédiaires de la divination.

On croirait à peine que le serpent, ce reptile d'un aspect et d'une odeur repoussante, dont la morsure est mortelle, et la présence d'autant plus dangereuse, qu'il sait mieux la dissimuler, formait un augure presque toujours favorable. Les prêtres de l'Egypte en nourrissaient pour l'usage de la divination, et s'estimaient heureux quand ces hôtes vénéneux daignaient goûter aux libations, ou seulement ramper autour des autels. Chez beaucoup de peuples anciens, et maintenant encore au sein de plusieurs nations sauvages, le serpent familier tient un rang considérable parmi les habitués du foyer domestique. Le culte du serpent, personne ne l'ignore, s'est étendu par tout l'univers; non pas, sans doute, au même titre que celui des dieux de l'Olympe; car il ne faut pas s'exagérer son importance, ou en dénaturer l'objet; mais comme une sorte de fétichisme, dont le but était la divination, d'une part, et d'autre part le désir d'être heureux; car la présence ou la familiarité d'un serpent semblait porter bonheur.

Voici la manière dont on devinait par moyen d'un coq; non pas d'un coq pris

indifféremment au milieu de ses pareils, et d'une espèce quelconque; mais d'un coq dressé au métier, consacré par des cérémonies religieuses, et d'une espèce particulière, que les devins élevaient pour ce seul usage. On traçait sur la terre, suivant une ligne circulaire, les vingt-quatre lettres de l'alphabet; on les recouvrait ensuite de grains de mil ; puis on endormait le coq, en lui plaçant la tête sous l'aile, et, en cet état, on le déposait au centre de la circonférence. Il n'y avait plus qu'à observer, et à relever soigneusement les lettres, à mesure qu'il les découvrait en mangeant le grain à son réveil. On dit qu'une expérience de cette nature coûta la vie à Jamblique, qui, trop empressé de prévoir la fin du règne de l'empereur Valens, avait consulté un coq sur le nom de son successeur. Le coq ayant découvert, assure-t-on, les lettres T, H, E, O, D, le devin n'en demanda pas davantage; mais l'empereur, informé du fait, le fit mourir, ainsi qu'un certain nombre de personnes de qualité dont le nom commençait de la sorte: mais cette histoire nous est singulièrement suspecte; non pas qu'il ait été impossible de dresser un coq à manger des grains de mil ou de maïs dans un ordre donné ; on dresse bien des chevaux à dire l'heure qu'il est à une montre, des chiens à jouer aux cartes; et la supercherie semble d'autant plus apparente en cette circonstance, qu'un personnage nommé Théodore ambitionnait l'empire ; mais c'est que cette cruauté de Valens n'est pas suffisamment établie par les témoignages de l'histoire. Quoi qu'il en soit, ce genre de divination s'appelait du nom d'alectruomancie, et il y avait des gens qui en faisaient métier, allant de maison en maison offrir les services de leur coq à ceux qui désiraient connaître l'avenir. Valens eut pour successeur Théodose le Grand, dont le nom commençait aussi par les lettres indiquées, mais auquel personne n'avait songé, excepté peut-être ceux qui trouvèrent après coup cette histoire, et la mirent sur le compte du démon, que nous en croyons innocent.

IX. Le hasard, cause inconnue d'une multitude d'événements, ou plutôt expression appellative de toutes les causes qui nous sont inconnues, fut la source la plus féconde de la divination: car, non-seulement on créa l'art d'expliquer en ce sens tous les événements fortuits, ce qui est la part spéciale de l'auspicine (*Voy.* l'art. Auspice); mais encore on le soumit à des règles et à des méthodes, afin d'avoir l'occasion de l'expliquer, en l'appliquant aux événements futurs. De là le sortilége, l'astragalomancie, l'actinomancie, la coscinomancie, la cléidomancie, la rabdomancie.

Les sorts de Virgile, de Musée, d'Homère, ont été fameux dans l'antiquité: les chrétiens les remplacèrent par les sorts des saints (*Voy.* l'art. Sorts des saints) : c'était l'application à l'événement futur dont on cherchait le dénouement, du passage qui s'offrait le premier aux yeux à l'ouverture du livre; mais cette ouverture ne se pratiquait pas sans cérémonie et sans œuvres préparatoires.

L'astragalomancie se pratiquait avec des osselets, comme la rabdomancie avec des baguettes chez les Germains et les Scythes, avec des flèches parmi les Assyriens et les Babyloniens. Dans l'actinomancie, c'était une hache qui rendait l'oracle : posée en équilibre et soutenue en cet état par son propre poids, les consultants dansaient à l'entour, avec un rhythme religieux, jusqu'à ce qu'elle tombât d'elle-même ; et alors la direction du manche indiquait la route que les voleurs avaient prise, le lieu où l'objet perdu se retrouverait, la cachette où gisait le trésor; mais il était nécessaire qu'elle tombât trois fois de suite du même côté, autrement l'oracle eût été nul. La cléidomancie se pratiquait avec une clef, que deux personnes, ordinairement deux enfants dans l'âge de l'innocence, soutenaient du bout du doigt indicateur sur une surface perpendiculaire, tandis qu'un troisième lisait une page d'écriture : on observait à quel mot elle était tombée ; on augurait de sa chute ou de son immobilité.

La coscinomancie se pratiquait avec un sas ou un crible placé en équilibre sur son centre et reposé sur l'extrémité d'un doigt, ou soutenu par une paire de ciseaux qui le serraient en dessus. Tournait-il ou ne tournait-il pas, avait-il vacillé, avait-il glissé de son support, à quel mot et à quel moment de l'oraison magique avait-il fait un mouvement : autant de questions dont la solution était l'oracle demandé.

Mais tout ceci n'était que de la divination populaire. Il y avait, dans tous les temples fameux, dans ceux pricipalement où les riches, les gens habiles et les sots allaient chercher des oracles, des sorts publics, régis par des procédés diversifiés selon les lieux, dont les prêtres eux-mêmes étaient les ministres. On connaît les sorts de la fontaine de Lycie, et les sorts de Prœneste, trouvés dans le creux d'un rocher par Numerius Suffius, et qui passaient pour être les plus anciens.

Tels sont les moyens par lesquels les peuples païens crurent remplacer l'esprit de prophétie, qui ne se trouvait point parmi eux. Loin de s'en faire un crime ou même un scrupule, ils croyaient également accomplir une œuvre religieuse et sainte, en l'honneur des dieux, en même temps qu'à leur propre bénéfice à eux-mêmes. Tous ces moyens et leurs résultats sont jugés depuis longtemps. La divinité donne l'esprit prophétique à qui lui plaît, et quand elle le juge à propos ; il n'est point au pouvoir de l'homme de le lui emprunter ou de le lui ravir, et nous croirions superflu d'insister sur une telle vérité.

Quant à prévoir l'avenir, celui qui ne dépend point des causes naturelles, indépendamment de la divinité, qui seule le connaît et le prépare pour l'accomplissement de ses desseins, ce serait une prétention plus vaine et encore plus chimérique.

Nous parlons, dans les articles qui les concernent, des procédés de divination employés jadis, et même présentement pour quelques-uns parmi les chrétiens ignorants; ignorants de leur religion qui les condamne, et des règles du bon sens qui les désavoue.

E

ECLIPSE MIRACULEUSE. Trois évangélistes rapportent qu'à la mort du Sauveur la nature fut plongée dans les plus profondes ténèbres l'espace de trois heures, et que la terre trembla. « Depuis la sixième heure les ténèbres couvrirent toute la terre jusqu'à la neuvième, dit saint Matthieu. Au commencement de la sixième heure, les ténèbres se firent par toute la terre jusqu'à la neuvième heure, dit saint Marc. Les ténèbres enveloppèrent toute la terre, et le soleil fut obscurci, dit saint Luc (1). »

Il est assez peu important de discuter cette question, si par les mots toute la terre il faut entendre tout l'univers ou seulement la Judée; cependant il semble bien, d'après les témoignages que nous allons citer, que les ténèbres s'étendirent au delà de la Judée. Quoique les auteurs profanes, en parlant de ce fait miraculeux, aient employé le mot d'éclipse, et quoiqu'on se serve encore de la même expression dans le langage ordinaire, il est bien entendu que c'est improprement, puisqu'il ne pouvait y avoir alors d'éclipse de soleil, la lune étant dans son plein; et d'ailleurs une éclipse naturelle ne dure pas et ne peut durer trois heures. Mais que le soleil ait perdu subitement sa lumière sans aucune cause apparente, ou que la lune soit venue s'interposer tout à coup par un déplacement subit entre la terre et lui, le miracle est aussi grand dans une supposition que dans l'autre.

Pour les croyants, ce fait n'a pas besoin de preuves, puisqu'il est évangélique; mais il n'en est pas de même pour les incroyants: essayons donc d'en trouver des souvenirs dans l'histoire profane. Sans aller les chercher dans les annales incertaines de la Chine, qui parlent d'une semblable cessation de lumière à une époque rapprochée de la mort du Sauveur, et sans faire un grand fond sur les lettres de saint Denys l'Aréopagite à Polycarpe et à Apollophane, lettres supposées, ou gravement altérées au IV^e^ siècle, il nous reste des monuments d'une certitude positive dans les écrits d'Origène, d'Eusèbe et de Jules Africain. Origène et Eusèbe citent un fragment de Phlégon, affranchi de l'empereur Adrien, qui disait au quatorzième livre de ses Olympiades : « La quatrième année de la deux cent douxième olympiade, eut lieu une éclipse de soleil plus grande et plus étonnante qu'on n'en eût jamais vu : à la sixième heure du jour, il se fit une nuit si profonde, qu'on vit les étoiles au ciel, et la ville de Nicée, en Bithynie, fut renversée par un tremblement de terre. » On ne saurait arguer de la perte de l'ouvrage de Phlégon; car au temps où écrivaient Origène, Eusèbe, saint Jérôme, qui le cite également, cet écrit existait, et il était impossible de le citer d'une manière inexacte sous peine de passer publiquement pour faussaire. La quatrième année de la deux cent deuxième olympiade, dix-huitième du règne de Tibère, est celle de la mort du Sauveur.

Eusèbe cite encore d'autres témoignages: Thallus affirme, au troisième livre de ses *Histoires*, qu'un célèbre astronome africain avait fait mention de cette éclipse. Paul Orose assure que divers auteurs grecs l'avaient consignée dans leurs ouvrages.

Tertullien, dans son *Apologétique*, ne craint pas de renvoyer les Romains à leurs propres archives : « Au moment où le Christ expira, dit-il, la lumière disparut subitement au milieu du jour, et tout le monde regarda comme une éclipse ordinaire ce qui n'était que le signe du Christ expirant. Au surplus, consultez vos archives, et vous y trouverez la mémoire de cette défaillance de l'univers. » Saint Lucien, martyr à Antioche, disait de même en présence du gouverneur de Nicomédie : « Consultez vos Annales, et vous y verrez qu'au temps de Pilate le jour s'interrompit en plein soleil, pour faire place aux ténèbres de la nuit. »

L'auteur des lettres supposées de saint Denys l'Aréopagite, qui dit avoir observé ce phénomène en Égypte, et qui l'attribue à une interposition extraordinaire de la lune, affirme que l'obscurité commença par la partie orientale du soleil, contrairement à tout ce qui a jamais été observé dans une éclipse. Il ajoute qu'immédiatement avant et aussitôt après les deux astres se trouvaient aux extrémités d'un même rayon. Ces détails seraient précieux, s'il était possible d'y ajouter une entière confiance. Mais, quoi qu'il en soit, le merveilleux événement dont nous nous occupons n'en est pas moins acquis à l'histoire comme un fait certain, en dehors même de la narration évangélique.

EGLISE CHRETIENNE (Prophéties qui concernent ses progrès, sa grandeur). Tout, dans l'Ancien Testament, ou plutôt dans l'antiquité biblique, se rapporte au Messie et le représente, comme une ombre reproduit les contours de l'objet qui la produit, comme un tableau exprime les traits du visage dont il est destiné à conserver le souvenir; avec cette différence, que l'ombre ou l'image

(1) A sexta autem hora, tenebræ factæ sunt super universam terram usque ad horam nonam (*Matth.*, XXVII, 45). — Et facta hora sexta, tenebræ factæ sunt per totam terram usque in horam nonam (*Marc.* XV, 33). — Erat autem fere hora sexta, et tenebræ factæ sunt in universam terram usque in horam nonam. Et obscuratus est sol (*Luc.* XIII, 44).

n'existent qu'après leur objet, tandis que les figures de l'ancien monde précédaient les réalités du nouveau.

La vie des patriarches, les événements de l'histoire sainte, sont autant de prophéties en action; les paroles des saintes lettres, presque autant de prophéties articulées, qui toutes se rapportent à ce seul et unique but, le Messie et son Eglise.

Mais un grand nombre de ces dernières ont un objet plus rapproché, et ne s'appliquent au Messie que d'une manière médiate, en traversant, pour ainsi dire, un milieu, comm le rayon lumineux traverse le nuage, où sa vivacité s'affaiblit, avant de parvenir à nos yeux. Ainsi Salomon, Ezéchias, sont des images typiques, auxquelles la prophétie s'applique immédiatement, avant d'arriver jusqu'au Messie, qui est son but suprême et dernier. Ainsi les joies et les douleurs de l'Eglise juive sont l'objet de beaucoup de prophéties, dont l'Eglise chrétienne est le dernier terme. Un très-grand nombre, étant prises à la lettre, ne conviennent qu'à la synagogue; mais toutes étant spiritualisées ne conviennent plus qu'au christianisme: et en cela consiste la grande différence qui sépare les deux Eglises. Pour le chrétien, tout est spirituel, céleste, en rapport avec la grâce divine, la sanctification des hommes, la gloire du Tout-Puissant; pour le juif, tout est charnel, terrestre, mondain, accessible aux sens. Le juif a la foi, mais non l'espérance; le chrétien a l'une et l'autre, mais il n'espère que dans les biens futurs. Aussi le juif se refuse-t-il avec obstination à toute interprétation qui va au delà de ses rois, de ses princes, de ses succès ou de ses infortunes temporelles. Il faudrait, pour engager une discussion sur ce point, et montrer qu'en effet toute prophétie de langage ou d'action se rapporte, en dernier terme, au Messie et à l'Eglise chrétienne, non pas un article, même étendu; il faudrait un long traité.

Mais, comme il est aussi de nombreuses prédictions dont aucune application ne saurait être faite au peuple juif, et dont le christianisme est le but évident et exclusif, nous parlerons de celles-ci de préférence, parce qu'il suffira de les indiquer, sans qu'il soit besoin de recourir à l'explication.

Il était annoncé que la gloire du Messie serait achetée au prix de ses travaux et de ses souffrances, et que la mort, qui est pour les rois et les conquérants le terme de leur grandeur, serait au contraire pour lui le commencement de son règne et de ses triomphes. Aussi David nous le montre d'abord enseveli dans les ténèbres du tombeau, et ensuite chantant au milieu d'une Eglise nombreuse les louanges de Dieu, et annonçant sa justice au peuple nouveau créé par le Seigneur. « Vous m'avez plongé dans la poussière de la mort..... J'apprendrai votre nom à mes frères; je chanterai vos louanges au milieu d'une Eglise; je serai béni moi-même avec vous au milieu d'une grande Eglise..... Les pauvres recevront la nourriture, ils seront rassasiés. Ceux qui cherchent le Seigneur, le trouveront, et leur joie se prolongera pendant les siècles des siècles. Toutes les nations de la terre se raviseront, et se convertiront au Seigneur. Toutes les familles des peuples se prosterneront devant sa face. A Dieu le règne, à Dieu la puissance sur toutes les contrées de la terre. Il enrichira encore les riches de la terre, et ils l'adoreront; les pauvres aussi se prosterneront pour l'adorer. Mon âme ne vivra que pour lui; ma race lui sera consacrée. Les générations à venir seront dévolues d'avance au Seigneur, et les cieux annonceront sa justice aux peuples futurs, véritables peuples façonnés par la main du Seigneur (1). »

Jésus-Christ, l'objet manifeste des autres prophéties, avait déclaré qu'il accomplirait également celle-là. Mais l'accomplissement en était différé jusqu'après sa mort; car il eut peu de véritables disciples pendant sa vie. Qui donc goûtait sa doctrine, qui la comprenait; combien ne se séparaient pas, en répétant avec les Capharnaïtes: Voilà qui est difficile à admettre, et qui pourrait l'accepter? *Durus est hic sermo.* Mais aussi, disait-il, quand j'aurai été élevé au-dessus de la terre, j'entraînerai à moi tout l'univers (2). C'était annoncer assez clairement que sa parole ne deviendrait féconde, qu'après avoir été arrosée de son sang, et que la Judée ne serait pas le seul champ qui produirait la moisson du salut.

C'est à Jérusalem que les fondements de l'Eglise nouvelle devaient être jetés, suivant ce qui avait été annoncé par les prophètes: que la loi sortirait de Sion, et la parole du Seigneur de Jérusalem (3). Aussi n'eut-il d'abord d'autres prosélytes que les Juifs; et ses apôtres n'eurent pas plutôt reçu le Saint-Esprit, qu'ils annoncèrent aux Juifs, et aux Juifs seuls, la rédemption du genre humain et le salut par la croix. Sans doute la grande majorité de la nation devait demeurer incrédule; mais aussi cependant un grand nombre, de nombreux milliers, suivant l'expres-

(1) In pulverem mortis deduxisti me...

Narrabo nomen tuum fratribus meis; in medio ecclesiæ laudabo te.

Apud te laus mea in ecclesia magna.....

Edent pauperes, et saturabuntur: et laudabunt Dominum, qui requirunt eum: vivent corda eorum in sæculum sæculi.

Reminiscentur et convertentur ad Dominum universi fines terræ: et adorabunt in conspectu ejus universæ familiæ gentium.

Quoniam Domini est regnum; et ipse dominabitur gentium.

Manducaverunt et adoraverunt omnes pingues terræ: in conspectu ejus cadent omnes qui descendunt in terram.

Et anima mea illi vivet: et semen meum serviet ipsi.

Annuntiabitur Domino generatio ventura: et annuntiabunt cœli justitiam ejus populo qui nascetur, quem fecit Dominus (*Ps.* XXI, 16-32).

(2) Quando exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum (*Joan* XII, 32).

(3) De Sion exibit lex, et verbum Domini de Jerusalem (*Isa.* II, 3). — De Sion egredietur lex, et verbum Domini de Jerusalem (*Mich.* IV, 2).

sion de l'apôtre saint Jacques, embrassèrent la foi (1).

Rebutés de ce côté, les apôtres tournèrent leur zèle vers les nations païennes (2), et celles-ci se rangèrent avec empressement sous les étendards du crucifié; chacun en sait l'histoire, et il serait inutile de l'exposer ici.

Rien n'a rendu le christianisme plus odieux aux Juifs, dès sa naissance, que la vocation des gentils. Les enfants d'Abraham, fiers de leur origine et des promesses spéciales de Dieu envers leur nation, se croyaient seuls élus, à l'exclusion de tous les autres hommes. Les admettre à la divine alliance, était à leurs yeux le comble de l'impiété. Quand ils entendaient dire à Jésus-Christ qu'ils le chercheraient un jour, et qu'ils ne le trouveraient pas (3), qu'il irait dans un lieu où ils ne pourraient le suivre : Où veut-il aller, se demandaient-ils, est-ce au milieu des nations pour les enseigner? donnant à entendre qu'assurément ils ne l'y suivraient pas. Et c'est par ce motif qu'ils se déchaînèrent avec plus de fureur contre saint Paul que contre les autres apôtres. Il annonçait que les gentils étaient l'objet spécial de son ministère, il prêchait l'inutilité des œuvres légales, et l'efficacité d'une foi nouvelle commune au juif et au gentil. Outrés d'une doctrine qui blessait ainsi leurs préjugés et leur orgueil, et s'imaginant que c'était les dégrader jusqu'au rang des nations, plutôt qu'élever les nations jusqu'à eux, ils jurèrent la perte de l'apôtre. Après avoir écouté assez tranquillement l'apologie qu'il fit à Jérusalem de sa conduite, quand il vint à dire que Jésus-Christ l'avait député aux nations lointaines (4), ils ne se continrent plus : *Mort à cet homme*, crièrent-ils au tribun qui le leur avait arraché; *il n'est pas digne de vivre*.

De tels préjugés ont passé des ancêtres aux descendants comme un funeste héritage. Ceux de nos jours ne sont pas moins persuadés que Dieu ne peut avoir qu'eux-mêmes en vue dans ses bienfaits et ses miséricordes; mais ils portent avec eux la condamnation de ces hautaines prétentions, car leurs propres livres contiennent presque à toutes les pages des prophéties qui annoncent avec une irrésistible clarté la vocation des nations. Depuis Moïse jusqu'à Malachie, il n'est point de prophète qui n'en ait parlé ouvertement.

(1) Vides, frater, quot millia sunt in Judæis, qui crediderunt, et omnes æmulatores sunt legis (*Act.* XXI, 20).

(2) Tunc constanter Paulus et Barnabas dixerunt : Vobis oportebat primum loqui verbum Dei, sed quoniam repellitis illud, et indignos vos judicatis æternæ vitæ, ecce convertimur ad gentes (*Act.* XIII, 46).

(3) Quæretis me et non invenietis, et ubi sum ego vos non potestis venire. Dixerunt ergo Judæi ad semetipsos : Quo hic iturus est, quia non inveniemus eum? Nunquid in dispersionem gentium iturus est, et docturus gentes? (*Joan.* VII, 34.)

(4) Et dixit ad me : Vade, quoniam ego in nationes longe mittam te. Audiebant autem eum usque ad hoc verbum. Et levaverunt vocem suam dicentes : Tolle de terra hujusmodi. Non enim fas est eum vivere (*Act.* XXII, 21).

Longtemps avant la publication de la loi, avant l'établissement de la circoncision, qui devint le signe de l'alliance entre Dieu et Abraham, Dieu avait promis à ce saint patriarche qu'en lui *toutes les nations de la terre* seraient bénies (1). La même promesse fut renouvelée à Isaac et à Jacob (2). Mais pourquoi et comment les Juifs, qui acceptent de ces prophéties ce qui est relatif à la naissance du Messie au sein de leur propre nation, suppriment-ils ce qui est relatif aux nations étrangères?

Toutes les fois que la promesse du Messie a été plus particulièrement déterminée, soit à une des tribus d'Israël, soit à une famille unique dans la tribu choisie, Dieu n'a pas manqué d'en étendre l'effet à toutes les nations. Ainsi quand Jacob annonça que le Messie sortirait de la tribu de Juda, il annonça en même temps qu'il serait le Sauveur des nations (3). Ainsi la désignation de la famille de David fut accompagnée de la révélation non moins distincte de la vocation des gentils. Il recevra, dit le royal prophète, toutes les nations pour héritage, et tout l'univers pour empire (4). Toutes les contrées de la terre le reconnaîtront pour le Seigneur, elles se convertiront à lui, et tous les peuples viendront lui adresser leurs hommages (5). A la place des pères qu'elle aura perdus, il naîtra à l'épouse du Messie des fils qu'elle établira princes et rois sur toute la terre, et qui confesseront le nom de l'époux à travers les générations et les générations (6). Qui ne serait frappé de la magnificence de langage avec laquelle il célèbre ce Salomon, plus véritablement roi de gloire et prince de paix que le fils de Bethsabée. « Il s'asseoira à côté du soleil, au-dessus de la lune, pour distribuer sa lumière à toutes les générations..... Il dominera d'une mer à l'autre, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. Les Ethiopiens viendront se prosterner devant lui..... Les rois de Tharsis et les îles lui apporteront des présents; les princes de l'Arabie et de Saba lui amèneront des offrandes. Tous les rois de la terre se prosterneront devant lui, toutes les nations reconnaîtront son empire... Son nom sera béni dans les siècles, il sera connu au delà des limites que le soleil parcourt. Toutes les tribus de

(1) In te benedicentur universæ cognationes terræ (*Gen.* XII, 3).

(2) Benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ (*Gen.* XVI, 4). — Benedicentur in te et in semine tuo cunctæ tribus terræ (*Gen.* XXVIII, 14).

(3) Et ipse erit exspectatio gentium (*Gen.* XLIX, 10).

(4) Postula a me, et dabo tibi gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ (*Psal.* II, 8).

(5) Reminiscentur et convertentur ad Dominum universi fines terræ :

Adorabunt in conspectu ejus universæ familiæ gentium (*Psal.* XXI, 28).

(6) Pro patribus tuis nati sunt tibi filii : constitues eos principes super omnem terram. Memores erunt nominis tui in omni generatione et generationem. Propterea populi confitebuntur tibi in æternum et in sæculum sæculi (*Psal.* XLIV, 17).

la race humaine seront bénies en lui, tous les peuples le glorifieront (1). »

Mais il faudrait reproduire une trop grande partie des chants poétiques du prophète-roi, pour que nous osions le suivre dans toutes ses prédictions. Le règne du Messie sur toutes les nations de la terre est le sujet qu'il aime de préférence. Il le montre au psaume huitième, *abaissé au-dessous des anges*, et cependant *couronné de gloire et d'honneurs ; constitué au-dessus de toutes les œuvres sorties des mains du Créateur.* Au psaume dix-septième, *établi prince des nations, roi de peuples jusqu'alors inconnus.* Au quarante-sixième, *étendant sa royauté divine sur tout l'univers, assujettissant toutes les nations au règne de l'Eternel, rassemblant les princes des peuples pour chanter les louanges du Dieu d'Abraham* (2).

Au quarante-septième, il célèbre la *fondation de la nouvelle Sion aux applaudissements de toute la terre, l'extension de son empire jusque vers les confins du Nord, l'adoption par Dieu même de cette cité du grand roi, et l'assemblée de tous les rois de la terre venant y adorer* (3). Au soixante-sixième, il s'écrie : « Que toutes les nations de l'univers soient témoins de votre avénement, que toutes les générations reconnaissent le Sauveur que vous députez à la terre. Que les peuples vous reconnaissent, ô Dieu, oui, que tous les peuples vous reconnaissent ! Que toutes les nations soient dans la joie et l'allégresse ; car vous allez établir sur les peuples le règne de l'équité, et prendre en main le gouvernement des nations. Que les peuples vous reconnaissent, ô Dieu ; oui que tous les peuples vous reconnaissent, dans le fruit que la terre a produit (4).

« Toutes les nations que vous avez faites viendront, dit-il, au quatre-vingt-cinquième ; elles se prosterneront devant vous, Seigneur, et vous adoreront. Elles glorifieront votre nom, proclameront votre grandeur, admireront vos merveilles, et vous proclameront le seul et unique Dieu (1). »

« Rendez au Seigneur, patries des nations, rendez au Seigneur la gloire et l'honneur ; glorifiez le nom du Seigneur ; apportez des hosties, entrez dans son sanctuaire. Adorez le Seigneur dans son saint temple ; que toute la terre s'ébranle devant sa face. Allez dire aux nations que le règne du Seigneur est commencé..... Chantez au Seigneur un cantique nouveau, car il a opéré des merveilles..... Il a révélé son Sauveur, il a manifesté sa justice aux yeux des nations....Toutes les contrées de l'univers ont vu le Sauveur donné par notre Dieu. Réjouissez-vous en Dieu, ô univers ! chantez, dansez d'allégresse, faites résonner les instruments (2) » Ainsi il parle aux psaumes quatre-vingt-quinzième et quatre-vingt-dix-septième. Et qui oserait restreindre aux minimes proportions des événements du règne de David ou de Salomon, ces hymnes triomphales qui s'adressent à toutes les nations de l'univers, aux générations infinies ; ou faire l'application aux sept à huit petits peuples de la Palestine et de ses confins de ces expressions, *tout l'univers, toute la terre, tous les peuples?* Qui pourrait trouver dans l'histoire du peuple juif une explication de toutes ces allusions? qui pourrait y voir le *Messie*, le *Sauveur*, le *Roi* de *gloire* et de *justice* devant qui *tous les peuples* se sont *prosternés?* Non, tout ceci n'avait rien d'hyperbolique ; les événements accomplis depuis la fondation de l'Eglise sont venus le réaliser à la lettre.

Mais combien de fois et de combien de manières cette même prophétie ne se trouve-t-elle pas répétée dans l'Ancien Testament. Si Israël est le peuple béni de Dieu, l'objet de sa tendresse et de ses soins, et les Gentils, au contraire, l'objet de son courroux, à cause de leur idolâtrie et des désordres de leurs mœurs, il n'en sera pas toujours ainsi ; car l'épouse si tendrement aimée, devenant infidèle à son tour, sera répudiée, et l'étrangère prendra sa place. « Ils m'ont piqué de jalousie, dit Dieu par la bouche de Moïse (3),

(1) Et permanebit cum sole et ante lunam, in generatione et generationem.

Et dominabitur a mari usque ad mare, et a flumine usque ad terminos orbis terrarum. Coram illo procident Æthiopes. Reges Tharsis et insulæ munera offerent, reges Arabum et Saba dona adducent.

Et adorabunt eum omnes reges terræ, omnes gentes servient ei.

Sit nomen ejus benedictum in sæcula ; ante solem permanet nomen ejus. Et benedicentur in ipso omnes tribus terræ; omnes gentes magnificabunt eum (*Psal.* LXXI 5-12).

(2) Minuisti eum paulo minus ab angelis, gloria et honore coronasti eum. Et constituisti eum super opera manuum tuarum. Omnia subjecisti sub pedibus ejus (*Psal.* VIII, 6). — Constitues me in caput gentium. Populus quem non cognovi servivit mihi (*Psal.* XVII, 45).— Rex omnis terræ Deus..... regnabit Deus super gentes : Principes populorum congregati sunt cum Deo Abraham (*Psal.* XLVI, 8).

(3) Fundatur exsultatione universæ terræ mons Sion, latera aquilonis, civitas regis magni. Deus in domibus ejus cognoscetur, cum suscipiet eam. Quoniam ecce reges terræ congregati sunt, convenerunt in unum (*Psal.* XLVII, 2).

(4) Ut cognoscamus in terra viam tuam : in omnibus gentibus salutare tuum. Confiteantur tibi populi, Deus, confiteantur tibi populi omnes.

Lætentur et exsultent gentes; quoniam judicas populos in æquitate, et gentes in terra dirigis. Confiteantur tibi populi, Deus, confiteantur tibi populi omnes. Terra dedit fructum suum (*Psal.* LXVI, 3).

(1) Omnes gentes quascunque fecisti venient, et adorabunt coram te, Domine, et glorificabunt nomen tuum. Quoniam magnus es tu, et faciens mirabilia : tu es Deus solus (*Psal.* LXXXV, 9).

(2) Afferte Domino patriæ gentium, afferte Domino gloriam et honorem. Afferte Domino gloriam nomini ejus. Tollite hostias et introite in atria ejus. Adorate Dominum in atrio sancto ejus. Commoveatur a facie ejus universa terra. Dicite in gentibus quia Dominus regnavit (*Psal.* XCV, 7)..... Cantate Domino canticum novum, quia mirabilia fecit..... Notum fecit Dominus salutare suum : in conspectu omnium gentium revelavit justitiam suam... Viderunt omnes termini terræ salutare Dei nostri. Jubilate Deo omnis terra : cantate, et exsultate, et psallite (*Psal.* XCVII, 2).

(3) Et ait : Abscondam faciem meam ab eis, et considerabo novissima eorum : generatio enim per-

ils m'ont piqué de jalousie, en rendant à un autre qu'à moi le culte qui m'était dû ; ils m'ont irrité par leurs vanités : je les piquerai à mon tour de jalousie, en aimant un peuple qui n'est pas mon peuple ; et je les irriterai, en donnant le pas au-dessus d'eux à une nation insensée. » — « J'aurai compassion, dit-il par la bouche d'Osée (1), de celle à qui jusqu'à présent je n'ai point fait de miséricorde. Je dirai à celui qui n'était pas mon peuple, vous êtes mon peuple, et il me répondra, vous êtes mon Dieu. Au lieu même où il avait été dit à des hommes, vous n'êtes pas mon peuple, il leur sera dit, vous êtes les fils du Dieu vivant. » Si tout ceci n'était pas assez clair, Isaïe va l'expliquer davantage (2). « Ceux qui ne s'étaient jamais enquis de moi m'ont enfin cherché ; ceux qui ne m'avaient jamais cherché, m'ont trouvé, et j'ai dit avec empressement, Me voici, me voici, à une nation qui ne connaissait pas mon nom. »

Un des caractères le plus constamment attribués par les prophètes au Messie, c'est qu'il sera le fondateur d'une loi nouvelle, et le médiateur d'une nouvelle alliance. Mais cette nouvelle loi, cette alliance nouvelle ne seront plus exclusives comme l'ancienne : « La montagne de la maison du Seigneur, placée sur le sommet des montagnes, élevée au-dessus des collines, attirera les regards de tous les peuples. Ils y accourront en foule, se disant les uns aux autres : Venez, et gravissons la montagne du Seigneur, montons à la maison du Dieu de Jacob ; il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers (3). — Les îles attendront la loi du Sauveur (4). — Cette loi, pleine de sagesse et d'équité, descendra sur les nations, comme descend la lumière (1). — Ce ne serait pas assez pour vous, ô mon fils ! d'être le médiateur des tribus de Jacob et de convertir les restes d'Israël : je vous ai établi pour être la lumière des nations, et annoncer le salut jusqu'aux extrémités de la terre. Je vous ai choisi et réservé pour cimenter l'alliance de tout le peuple, entraîner l'univers, recueillir en un seul héritage les nations dispersées, dire à ceux qui sont dans les chaînes : vous êtes libres, et à ceux qui sont dans les ténèbres, voici la lumière (2). »

Mais ce n'est pas tout encore : Jérusalem ne sera plus le lieu réservé exclusivement aux sacrifices ; « Dieu acceptera la victime pure qui lui sera offerte en tout lieu, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident (3) ; » — et la famille lévitique n'aura plus seule avec celle d'Aaron les honneurs du sacerdoce. « Quand le Seigneur aura arboré son signe sur la terre, il enverra ceux des fils de Jacob qui auront été sauvés ; il les enverra en missionnaires aux nations qui habitent au milieu des mers, dans l'Afrique, aux Lydiens, habiles à tirer de l'arc, dans l'Italie, dans la Grèce, dans les îles éloignées, aux peuples qui ne connaissent pas le Seigneur, et auxquels il n'a jamais révélé sa gloire. Ils annonceront sa puissance à toutes les nations, et ils amèneront de tout pays des frères aux enfants de Jacob, les uns montés sur des chevaux, les autres dans des quadriges, ceux-ci dans des litières, ceux-là sur des mules ou dans des chars ; ils les amèneront à la sainte montagne de Jérusalem, et les offriront en présent au Seigneur, comme l'oblation pure qu'on lui présente dans un vase précieux. Le Seigneur choisira parmi eux

versa est, infideles filii. Ipsi me provocaverunt in eo, qui non erat Deus, et irritaverunt in vanitatibus suis : et ego provocabo eos in eo qui non est populus, et in gente stulta irritabo illos (*Deut.* XXXII, 20, 21).

(1) Et erit numerus filiorum Israel quasi arena maris, quæ sine numero est, et non numerabitur. Et erit in loco ubi dicetur eis : non populus meus vos : dicetur eis filii Dei viventis (*Ose.* I, 10). — Et dicam non populo meo ; populus meus es tu ; et ipse dicet : Deus meus es tu (*Ose.* II, 24).

(2) Quæsierunt me qui ante non interrogabant, invenerunt qui non quæsierunt me. Dixi : Ecce ego : ecce ego ad gentem, quæ non invocabat nomen meum (*Isa.* LXV, 1).

(3) Et erit in novissimis diebus præparatus mons domus Domini in vertice montium, et elevabitur super colles, et fluent ad eum omnes gentes. Et ibunt populi multi, et dicent : Venite et ascendamus ad montem Domini, et ad domum Dei Jacob, et docebit nos vias suas, et ambulabimus in semitis ejus : quia de Sion exibit lex, et verbum Domini de Jerusalem (*Isa* II, 2, 3). — Et erit : In novissimo dierum erit mons domus Domini præparatus in vertice montium, et sublimis super colles : et fluent ad eum populi. Et properabunt gentes multæ, et dicent : Venite, ascendamus ad montem Domini, et ad domum Dei Jacob : et docebit nos de viis suis, et ibimus in semitis ejus : quia de Sion egredietur lex, et verbum Domini de Jerusalem (*Mich.* IV, 1, 2).

(4) Legem ejus insulæ exspectabunt (*Isa.* XLII, 4).

(1) Attendite ad me, populo meus, et tribus mea, me audite : quia lex a me exiet, et judicium meum in lucem populorum requiescet. Prope est justus meus, egressus est salvator meus, et brachia mea populos judicabunt : me insulæ exspectabunt, et brachium meum sustinebunt (*Isa.* LI, 5).

(2) Et nunc dicit Dominus, formans me ex utero servum sibi, ut reducam Jacob ad eum, et Israel non congregabitur : et glorificatus sum in oculis Domini, et Deus meus factus est fortitudo mea. Et dixit : Parum est ut sis mihi servus ad suscitandas tribus Jacob, et fæces Israel convertendas. Ecce dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terræ. Hæc dicit Dominus redemptor Israel, sanctus ejus, ad contemptibilem animam, ad abominatam gentem, ad servum dominorum : reges videbunt, et consurgent principes, et adorabunt propter Dominum, quia fidelis est, et sanctum Israel qui elegit te. Hæc dicit Dominus : In tempore placito exaudivi te, et in die salutis auxiliatus sum tui : et servavi te, et dedi te in fœdus populi, ut suscitares terram, et possideres hæreditates dissipatas : ut diceres his qui vincti sunt : Exite ; et his qui in tenebris : Revelamini. Super vias pascentur, et in omnibus planis pascua eorum (*Isa.* XLIX, 5-9).

(3) Ab ortu enim solis usque ad occasum, magnum est nomen meum in gentibus : et in omni loco sacrificatur, et offertur nomini meo oblatio munda : quia magnum est nomen meum in gentibus, dicit Dominus exercituum (*Mal.* I, 11).

des prêtres et des lévites ; car tout sera nouveau, les cieux et la terre (1). »

Qui oserait appliquer uniquement à la restauration de Jérusalem par Esdras et Néhémie toutes ces magnifiques promesses contenues au soixantième chapitre du même prophète : Tandis que le reste de l'univers sera *couvert de ténèbres*, *le Seigneur se lèvera sur Sion comme un soleil dont la gloire irradiera les nations.* Elle verra ses *fils et ses filles accourir de tous côtés*, à l'aspect de sa lumière; elle le verra; elle nagera dans l'*abondance*, dans la *joie*, dans l'*allégresse*, lorsque les *multitudes de la mer*, la *puissance des nations se tournera unanimement vers elle.* Elle sera *couverte*, *inondée* des *chameaux* et des *dromadaires* de *Madian* et d'*Epha*, comblée de l'*or* et de l'*encens de Saba*, assiégée des troupeaux de *Cédar* et de *Nabajoth*, destinés à l'immolation en l'*honneur du Seigneur.* Les étrangers devenus ses enfants accourront de toutes parts, en caravanes, à travers les déserts, à travers les océans, sur leurs flottes, à travers les airs, comme des nuages, comme des volées de colombes qui se dirigent vers le colombier; ils se disputeront l'honneur d'édifier ses murailles, de baiser la terre sur la trace de ses pas; leurs rois tiendront à honneur de servir dans ses palais, et quiconque ne se fera pas son serviteur périra. Elle sucera le lait des nations, s'allaitera à la mamelle des rois; pour elle le cuivre se changera en or, et le fer en argent. Son peuple sera un peuple de saints. Elle n'aura plus besoin de la lumière des astres, la splendeur de Dieu l'éclairera, et ce soleil ne défaillira ni le soir ni le matin. Le moindre de ses enfants sera compté pour mille, et le plus faible pour un héros.

Certes on ne saurait dire que ce tableau convient à la restauration de Jérusalem par Esdras, restauration accomplie d'une manière si lente, si pénible, au milieu de tant de contradictions et d'obstacles. Restauration qui ne rendit à la nation juive qu'une existence précaire, et soumise à la dépendance de voisins plus puissants, jusqu'à l'affranchissement momentané du pays par l'effet de la bravoure et de l'habile politique des Asmonéens. Et encore, Jérusalem, complétement restaurée et définitivement affranchie, ne vit-elle jamais les peuples de la terre soumis à ses lois; bien loin de là, si elle jouit de quelques années de liberté, ou plutôt d'oubli, ce ne fut qu'à la faveur de plus grandes luttes entre des nations plus puissantes, et en attendant qu'elle trouvât celle autour de laquelle elle graviterait comme un satellite, et qui devait bientôt l'absorber et la détruire.

Il en est de même des paroles suivantes du quarante-neuvième chapitre du même prophète; c'est Jérusalem qui parle : « Je suis à l'étroit, donnez-moi de l'espace pour m'étendre; et elle ajoute dans son cœur : Qui m'a engendré ces enfants, à moi stérile, à moi qui ne sais ce que c'est qu'enfanter, moi exilée de mon pays, moi pauvre captive? qui m'a nourri tous ceux-ci, à moi pauvre délaissée? D'où me sont-ils venus (1) ? » S'il s'agissait uniquement du rétablissement de la nation juive pendant le règne de Cyrus, Jérusalem ne devrait être ni surprise du retour de ses enfants, ni s'enquérir du pays d'où ils viennent. Mais en supposant même que ceci fût une figure de langage, ce n'en serait pas une de demander l'élargissement de son enceinte, ce serait une contre-vérité, car les captifs, à leur retour, au lieu de manquer d'espace, en trouvèrent beaucoup trop, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre par la lecture du 4e verset du VIIe chapitre du IIe livre d'Esdras (2). Qui ne reconnaîtrait plutôt dans cette prophétie l'église chrétienne succédant à la Synagogue, étendant ses conquêtes beaucoup au delà des limites de la Palestine, recueillant dans son sein des enfants jusque-là étrangers à l'alliance de Dieu, étonnée elle-même de la rapidité de ses progrès, et remerciant le Seigneur de cette admirable fécondité, qui la console avec tant d'avantage des pertes qu'elle a faites par la disgrâce des Juifs, ses premiers enfants?

Nous nous abstenons de plus amples commentaires sur ces diverses prophéties, parce que, encore une fois, ce n'est ni un traité ni une démonstration que nous avons entre pris; chacun peut la faire à son point de vue : qu'il nous suffise ici d'en recueillir les éléments.

Si cependant la matière avait besoin d'éclaircissements, de nouvelles prophéties viendraient les fournir, et compléter cel-

(1) Ego autem opera eorum et cogitationes eorum, venio ut congregem cum omnibus gentibus et linguis, et venient et videbunt gloriam meam. Et ponam in eis signum, et mittam ex eis qui salvati fuerint, ad gentes in mare, in Africam et Lydiam tendentes sagittam; in Italiam et Græciam, ad insulas longe, ad eos qui non audierunt de me, et non viderunt gloriam meam. Et annuntiabunt gloriam meam gentibus, et adducent omnes fratres vestros de cunctis gentibus donum Domino, in equis, et in quadrigis, et in lectichis, et in mulis, et in carrucis, ad montem sanctum meum Jerusalem, dicit Dominus, quomodo si inferant filii Israel munus in vase mundo in domum Domini. Et assumam ex eis in sacerdotes, et levitas, dicit Dominus. Quia sicut cœli novi, et terra nova, quæ ego facio stare coram me, dicit Dominus : sic stabit semen vestrum, et nomen vestrum (*Isa.* LXVI, 18-22).

(1) Adhuc dicent in auribus tuis filii sterilitatis tuæ : Angustus est mihi locus, fac spatium mihi ut habitem. Et dices in corde tuo : Quis genuit mihi istos? ego sterilis, et non pariens, transmigrata, et captiva : et istos quis enutrivit? ego destituta et sola : et isti ubi erant? Hæc dicit Dominus Deus : Ecce levabo ad gentes manum meam, et ad populos exaltabo signum meum. Et afferent filios tuos in ulnis, et filias tuas super humeros portabunt. Et erunt reges nutritii tui, et reginæ nutrices tuæ : vultu in terram demisso adorabunt te, et pulverem pedum tuorum lingent. Et scies quia ego Dominus super quo non confundentur, qui exspectant eum (*Isa.* XLIX, 20).

(2) Civitas autem erat lata nimis et grandis, et populus parvus in medio ejus, et non erant domus ædificatæ (*II Esdr.* VII, 4).

les-ci. Isaïe n'avait-il pas dit ailleurs, précisément après avoir annoncé la gloire de la nouvelle Jérusalem, et l'arrivée des nations venant s'éclairer à sa lumière : « L'idolâtrie sera détruite, chacun jettera loin de soi les idoles d'argent et les simulacres d'or, qu'il avait fabriqués pour les adorer (1). » Jérémie n'avait-il pas dit de même : « Seigneur, ma force, mon soutien, mon refuge au jour de la tribulation, les nations viendront vers vous des extrémités de la terre et diront : Nos pères n'ont jamais connu que l'erreur, et adoré de vains objets qui ne pouvaient leur faire aucun bien. Est-ce que l'homme peut se faire des dieux? Ah! certes, de pareils dieux ne sont pas Dieu. Aussi le Seigneur leur révélera-t-il sa main et sa puissance, et ils apprendront à connaître son nom (2). » C'est donc par la conversion des peuples au vrai Dieu, par l'abandon de l'idolâtrie et non autrement, que toutes les nations doivent devenir les filles de Jérusalem. Qui oserait rêver après cela de conquêtes et de triomphes, d'une domination temporelle, et d'un univers dont cette ville serait politiquement la métropole?

Et de qui donc Daniel entendait-il parler, lorsqu'il disait que la petite pierre qui avait frappé la statue d'or à ses pieds d'argile, et et l'avait réduite en poudre, figurait « un royaume fondé par le Dieu du ciel, qui naîtrait après les quatre premiers, les briserait, les réduirait en poudre, durerait lui-même éternellement, et ne deviendrait jamais la proie de quelque peuple particulier (3); » ce n'était pas de la Synagogue apparemment, qui n'a jamais détruit aucun empire, et qui toujours au contraire est devenue la proie de quiconque a voulu la détruire. Si ce beau rêve est encore à accomplir pour elle, nous montrons, nous, un accomplissement déjà réalisé, et qui, par conséquent, ne laisse plus lieu à aucunes hypothèses. Quel est aussi « ce personnage semblable à un enfant des hommes, vu par le même prophète dans un de ses ravissements, lequel s'approcha de l'ancien des jours, et reçut de lui la puissance, l'honneur, la royauté; auquel les peuples, les tribus, les nations de tout langage seront asservies; dont la puissance est une puissance éternelle, inaliénable, et l'empire un empire impérissable (1)? » serait-ce aussi un monarque israélite? Assurément ce n'est aucun de ceux que nous connaissons. Et quant à ceux que la nation aura peut-être dans l'avenir, établisse qui voudra ses espérances et sa foi sur des suppositions, qui, si elles ne sont pas chimériques, ont du moins tout l'air de l'être, et ne reposent sur rien; car si l'état présent du peuple juif est très-clairement prophétisé dans les saintes Ecritures, il n'en est pas de même de son terme.

EGYPTE (Prophéties qui la concernent.) Il y a, pour les peuples comme pour les hommes, une justice divine, de sorte qu'aucun crime ne reste inexpié. L'histoire des nations est l'histoire même de la justice de Dieu. Trop heureuses celles qui sauraient lire dans ce livre mystérieux de la Providence, car en y voyant les grandes iniquités constamment suivies des plus grands malheurs, elles apprendraient l'art de la sagesse; elles y apprendraient que les conseils de la justice distributive sont toujours les meilleurs, et que la plus adroite politique est constamment celle-là qui suit les voies les plus droites.

Ces réflexions nous sont suggérées par certains événements de l'histoire de l'ancienne Egypte dans ses rapports avec la nation juive ; mais elles sont susceptibles d'une application plus étendue.

Le puissant roi d'Assyrie menaçait les petites nations situées au midi de ses Etats : Tyr et Sidon, Damas, la Judée, Moab, l'Arabie, le pays de Chus, entre la Palestine et l'Egypte, l'Egypte elle-même. Il eût été de l'intérêt bien entendu de ces divers peuples d'oublier leurs antipathies, leurs rivalités et leurs querelles, et de s'unir pour faire tête à l'ennemi commun. La Judée, qui était leur centre de gravitation, possédait tout ce qui était nécessaire pour les rallier, les mener aux combats et marcher à leur tête. Mais déjà elle avait laissé succomber le royaume de Damas et sa sœur, la famille d'Israël, c'est-à-dire laissé entamer sa cuirasse du côté le plus vulnérable. Restait encore Tyr et Sidon, l'Idumée, la Moabite ; mais quoi, loin de se soutenir, les peuples de ces contrées se jalousaient, prêts à applaudir à la ruine les uns des autres, et principalement à celle de la Judée.

Le Chusistan, la Judée et l'Egypte, nations plus puissantes, moins antipathiques, sentirent enfin la nécessité de s'allier contre Sennachérib; il était déjà trop tard, car elles étaient entamées, et elles ne le firent pas sincèrement : la Judée, exposée la première aux coups du puissant monarque, ne fut point secondée à temps. Le fait seul de la ligue provoquait les armes de Sennachérib, et l'abandon de la Judée lui ouvrait leurs frontières.

L'Ecriture appelle Chusistan, ou terre de Chus, le pays compris entre la Judée, le Delta et l'Arabie; il contenait alors un peuple puissant et nombreux. Les traducteurs

(1) Et incurvabitur sublimitas hominum, et humiliabitur altitudo virorum, et elevabitur Dominus solus in die illa. Et idola penitus conterentur. In die illa projiciet homo idola argenti sui, et simulacra auri sui, quæ fecerat sibi ut adoraret, talpas et vespertiliones (*Isa.* xvii, 18-20).

(2) Domine fortitudo mea, et robur meum, et refugium meum in die tribulationis : ad te gentes venient ab extremis terræ, et dicent : Vere mendacium possederunt patres nostri, vanitatem, quæ eis non profuit. Nunquid faciet sibi homo deos, et ipsi non sunt dii? Idcirco ecce ego ostendam eis per vicem hanc, ostendam eis manum meam, et virtutem meam : et scient quia nomen mihi Dominus (*Jer.* xvi, 19-21).

(3) In diebus autem regnorum illorum, suscitabit Deus cœli regnum, quod in æternum non dissipabitur, et regnum ejus alteri populo non tradetur : comminuet autem, et consumet universa regna hæc, et ipsum stabit in æternum (*Dan.* ii, 44).

(1) Dan. vii, 13.

rendent ordinairement son nom par celui d'Ethiopie : c'est une erreur. Les historiens font de ses rois une dynastie égyptienne : c'est une autre erreur.

Le prophète Isaïe, qui assistait au début de ces événements, ne put retenir captive sa juste indignation. Il fulmina ses anathèmes contre les voisins jaloux et les alliés perfides qui laisseraient périr la Judée ; mais ni les uns ni les autres ne surent profiter de l'avertissement. Voici de quelle manière il parle de l'Egypte en particulier, aux chapitres 19 et 20 de ses prophéties :

Fardeau de l'Egypte ! Voilà que le Seigneur va monter sur une nuée légère, et entrer en Egypte, et les simulacres de l'Egypte seront ébranlés devant sa face, et le cœur de l'Egypte défaillira dans son sein (1)..... (*Voy.*, pour le reste de cette prophétie, l'art. Ezéchias et l'art. Isaïe, sur le XIX^e^ chapitre de ce prophète.)

L'expédition de Sennachérib en Egypte avait eu lieu dans les années 713, 712 et 711 avant Jésus-Christ, suivant les meilleurs chronologistes. Nous venons d'assister à ses résultats. Un siècle plus tard, lorsque l'Egypte fut enfin remise de ses longs malheurs, elle songea à se venger de ses revers, en envahissant à son tour l'Assyrie. Néchao mena donc une puissante armée à travers la Judée, pour aller l'attaquer. Josias qui régnait alors, lui refusa le passage, comme c'était son droit, et sans doute aussi son devoir, tant parce qu'il était l'allié de l'Assyrie, que parce que les deux Etats rivaux ne pouvaient se faire la guerre, sans que la Judée ne leur servît de passage, peut-être de champ de bataille, et sans devenir la proie de l'un ou de l'autre. Il fut tué par Néchao, dans la plaine de Mageddo. Tout Israël le pleura. Néchao s'empara de Carchémise, au confluent de l'Euphrate et du Chaboras. Il y établit une garnison, et rentra en Egypte. C'était l'an 610 avant Jésus-Christ. La garnison égyptienne ne devait pas tenir longtemps contre les armes de Nabuchodonosor.

Le prophète Jérémie le lui annonça dans les termes suivants, et en même temps à l'Egypte, la redoutable vengeance que le monarque assyrien devait tirer de l'imprudente agression de Néchao :

« Préparez vos écus et vos boucliers, rangez-vous en bataille; attelez vos coursiers; cavaliers, à cheval ! couvrez-vous de vos casques, polissez vos lances, revêtez vos cuirasses. Mais pourquoi tremblent-ils de frayeur ? Ils tournent le dos, leurs braves ont mordu la poussière. Comme ils fuient précipitamment, sans regarder derrière eux ! Ils rencontrent partout l'épouvante, dit le Seigneur. Lâches, ne courez pas si vite; braves, ne vous défendez pas si bien. Vous êtes vaincus, et tous vous aurez également un tombeau dans les contrées du Nord, sur les bords de l'Euphrate.

« Quel est celui-ci qui s'était enflé comme un fleuve, celui dont les ondes tourbillonnaient comme celles des fleuves ? L'Egyptien s'était enflé comme un fleuve; ses ondes tourbillonneront-elles comme celles des fleuves, et dira-t-il toujours : Je monterai ; j'inonderai la terre ; je perdrai la ville et ses habitants ? Montez sur vos coursiers, sautez sur vos chariots ; en avant, les braves, les Ethiopiens, les Libyens, couverts de leurs écus; et les Lydiens, habiles à lancer les flèches.

« Mais non : car ce jour est celui du Seigneur, du Dieu des armées ; jour de vengeance, de vengeance contre ses ennemis. Le glaive dévorera, il se rassasiera, il s'enivrera de leur sang ; et la victime du Seigneur, du Dieu des armées, sera immolée au pays d'Aquilon, sur les bords de l'Euphrate. Va vite en Galaad, achète du baume, ô vierge, ô fille d'Egypte; mais tu multiplierais en vain les cataplasmes, ils ne sauraient te guérir. Toutes les nations apprendront ta honte par tes gémissements, qui retentiront sur toute la face de la terre. Le fort ayant heurté le fort, tous deux seront tombés à la renverse (1). »

Cette prophétie, qui est datée de l'année même de la reprise de Carchémise, pourrait n'être qu'un chant de triomphe après la défaite des Egyptiens. Mais ce qui suit est une véritable prédiction.

Carchémise fut reprise sur les Egyptiens la quatrième année de Joakin, roi de Juda. Joakin devait la couronne à Néchao, qui l'avait mis sur le trône de Juda à son retour d'Assyrie, trois mois après la mort de Josias, en place de Joachas, que les Juifs s'étaient eux-mêmes choisis; et cette circonstance devait être funeste à la Judée, car Nabuchodonosor ne pouvait ni oublier l'agression de l'Egypte, ni laisser paisible sur le trône une créature de Néchao.

(1) Onus Ægypti ! Ecce Dominus ascendet super nubem levem, et ingredietur Ægyptum, et commovebuntur simulacra Ægypti a facie ejus, et cor Ægypti tabescet in medio ejus (*Isa.* XIX, 1).

(1) Præparate scutum et clypeum, et procedite ad bellum. Jungite equos et ascendite equites : state in galeis, polite lanceas, induite vos loricis. Quid igitur? vidi ipsos pavidos et terga vertentes, fortes eorum cæsos : fugerunt conciti, nec respexerunt : terror undique, ait Dominus. Non fugiat velox, nec salvari se putet fortis : ad Aquilonem juxta flumen Euphraten victi sunt, et ruerunt. Quis est iste qui quasi flumen ascendit, et velut fluviorum intumescunt gurgites ejus. Ægyptus fluminis instar ascendit, et velut flumina movebuntur fluctus ejus, et dicet : Ascendens operiam terram, perdam civitatem et habitatores ejus. Ascendite equos et exsultate in curribus, et procedant fortes, Æthiopia et Libyes tenentes scutum, et Lydii arripientes et jacientes sagittas. Dies autem ille Domini Dei exercituum, dies ultionis, ut sumat vindictam de inimicis suis : devorabit gladius et saturabitur, et inebriabitur sanguine eorum : victima enim Domini Dei exercituum in terra Aquilonis juxta flumen Euphraten. Ascende in Galaad, et tolle resinam, virgo filia Ægypti : frustra multiplicas medicamina, sanitas non erit tibi. Audierunt gentes ignominiam tuam, et ululatus tuus replevit terram, quia fortis impegit in fortem, et ambo pariter conciderunt (*Jer.* XLVI, 3-12).

Il vint donc, l'année suivante, attaquer la Judée, prit Jérusalem, et soumit à un tribut Joakin, que Néchao ne défendit pas. Joakin retourna bientôt à sa première alliance. Nabuchodonosor le vainquit une seconde fois et le tua. Jéchonias, son collègue, fut emmené en captivité. Sédécias leur succéda, et s'allia encore avec l'Egypte, dont la cause était commune avec la sienne. Pharaon-Hophra, successeur de Néchao, fit bien une démonstration en sa faveur, mais ce fut tout. Jérusalem fut prise et détruite. Les Egyptiens eux-mêmes, comme s'ils eussent voulu préparer les voies à Nabuchodonosor, se divisèrent; une partie de la nation se révolta contre Hophra. Le roi d'Assyrie profita de ces discordes pour envahir l'Egypte: c'était l'an 572 avant Jésus-Christ. Il s'était, par conséquent, passé trente-huit années depuis la mort de Josias.

Comme tous ces événements étaient une déduction les uns des autres, le prophète ne les sépare point, et après avoir parlé de la reprise de Carchémise, il passe aussitôt à l'invasion de l'Egypte.

« Annoncez à l'Egypte : Que votre voix retentisse de Memphis à Magdalo et Taphnis, et criez, Alerte ! aux armes, car le glaive va frapper tout autour de vous. Pourquoi vos braves tremblent-ils ? Ah ! ils ne peuvent résister, c'est le Seigneur qui les renverse. Sa main renverse les bataillons. Le voisin tombe auprès de son voisin, et ils se relèvent en disant : Levons-nous, fuyons vers notre patrie, vers les lieux qui nous ont vus naître ; fuyons devant le glaive aux plumes de colombe (1). Le règne de Pharaon, roi d'Egypte, portera dans l'histoire le nom du temps aux calamités.

« Vive moi, dit le roi, ce roi qui s'appelle le Seigneur des armées. Celui qui doit venir apparaîtra comme le Thabor au-dessus des collines, comme le Carmel au-dessus des flots de la mer.

« Prépare tes provisions d'exil, ô fille paresseuse d'Egypte, car Memphis doit demeurer déserte ; elle sera abandonnée, inhabitable. L'Egypte est une belle et fraîche génisse, il lui viendra du nord un piqueur. Et voilà que les mercenaires qu'elle a recueillis dans son sein, s'effraient comme des veaux à l'engrais, et s'enfuient ensemble sans oser résister ; car ils ont compris que c'est pour eux l'annonce de la boucherie, le jour où ils doivent être visités (2). »

« L'Egypte rendra un son comme l'airain, car il viendra vers elle toute une armée, portant des haches à la manière des bûcherons. Ils abattront sa forêt, dit le Seigneur, son épaisse forêt ; ils seront plus nombreux que des sauterelles, ils seront innombrables. Tu es confuse, ô fille d'Egypte ; tu es livrée au peuple d'Aquilon. Le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël, a dit, voilà que je ferai la revue de la foule de No-Ammon, de Pharaon, de l'Egypte, de ses dieux, de ses rois, de Pharaon et de ceux qui mettent en lui leur confiance. Et je les livrerai aux mains de ceux qui veulent attenter à leur vie, aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone, et aux mains de ses serviteurs; et après cela, l'Egypte sera habitée comme aux jours anciens, dit le Seigneur (1). »

En effet, Nabuchodonosor, après avoir ravagé l'Egypte, plaça sur le trône le sage Amasis, dont le gouvernement devait commencer à la relever de ses ruines, et à lui faire oublier ses malheurs.

Ezéchiel, plus rapproché de ce dernier événement, l'annonce à son tour, en la dixième année de la captivité de Jéchonias, dix-sept ans avant son accomplissement. Il en désigne la cause d'une manière précise : c'est que l'Egypte a été comme un roseau sous la main d'Israël ; elle s'est brisée, quand il a cherché sur elle un appui ; ses éclats lui ont percé la main et déchiré l'aisselle ; Israël, victime de sa confiance, est tombé et s'est meurtri dans sa chute. *Pro eo quod fuisti baculus arundineus domui Israël. Quando apprehenderunt te manu, et confractus es, et lacerasti omnem humerum eorum, et*

(1) *A facie gladii columbæ ;* probablement des flèches empennées de plumes de colombe. Le prophète affectionne cette expression.

(2) Ces naïves et trop champêtres images, qui forment le fond de la poésie de Jérémie, montrent à quelle décadence la nation juive était arrivée de son temps. Ezéchiel, son contemporain, est plus sublime, sans doute, mais d'une sublimité sauvage et sans art. Daniel, qui écrivait à la même époque, est constamment bas et rampant, quoique familier de la cour des rois d'Assyrie.

(1) Verbum quod locutus est Dominus ad Jeremiam prophetam, super eo quod venturus esset Nabuchodonosor, rex Babylonis, et percussurus terram Ægypti. Annuntiate Ægypto, et auditum facite in Magdalo, et resonet in Memphis et in Taphnis, dicite : Sta et præpara te, quia devorabit gladius ea quæ per circuitum tuum sunt Quare computruit fortis tuus? Non stetit, quoniam Dominus subvertit eum. Multiplicavit ruentes, ceciditque vir ad proximum suum, et dicent : Surge, et revertamur ad populum nostrum et ad terram nativitatis nostræ, a facie gladii columbæ. Vocate nomen Pharaonis, regis Ægypti, tumultum adduxit tempus. Vivo ego, inquit rex, Dominus exercituum nomen ejus, quoniam sicut Thabor in montibus, et sicut Carmelus in mari veniet. Vasa transmigrationis fac tibi, habitatrix filia Ægypti, quia Memphis in solitudinem erit, et deseretur, et inhabitabilis erit. Vitula elegans atque formosa Ægyptus : stimulator ab Aquilone veniet ei. Mercenarii quoque ejus, qui versabantur in medio ejus, quasi vituli saginati versi sunt, et fugerunt simul, nec stare potuerunt, quia dies interfectionis eorum venit super eos, tempus visitationis eorum. Vox ejus quasi æris sonabit, quoniam cum exercitu properabunt, et cum securibus venient eis, quasi cædentes ligna. Succiderunt saltum ejus, ait Dominus, qui supputari non potest : multiplicati sunt super locustas, et non est eis numerus. Confusa est filia Ægypti, et tradita in manus populi Aquilonis. Dixit Dominus exercituum Deus Israel : Ecce ego visitabo super tumultum Alexandriæ, et super Pharaonem, et super Ægyptum, et super deos ejus, et super reges ejus, et super Pharaonem, et super eos qui confidunt in eo. Et dabo eos in manus quærentium animam eorum, et in manus Nabuchodonosor, regis Babylonis, et in manus servorum ejus : et post hæc habitabitur sicut diebus pristinis, ait Dominus (*Jer.* XLVI, 13-26).

innitentibus eis super te, comminutus es, et dissolvisti omnes renes eorum.

Cependant le prophète semble ici différer en une circonstance considérable avec Jérémie, qui paraît, de son côté, annoncer le rétablissement de l'Egypte aussitôt après le départ de Nabuchodonosor. Ezéchiel affirme que ce malheureux pays demeurera dévasté pendant quarante années. *Non pertransibit eam pes hominis, neque pes jumenti gradietur in ea : et non habitabitur quadraginta annis.* L'Egypte sera le désert du désert, et ses villes des ruines de ruines pendant quarante années ; *Dabo terram Ægypti desertam in medio terrarum desertarum ;* les Egytiens seront dispersés parmi les nations, jetés aux quatre vents de la terre. Mais au bout de quarante ans, Dieu les recueillera du milieu des peuples étrangers, les réunira dans le pays de Phaturès, le plus riche de l'Egypte, et là ils formeront un petit royaume, le plus humble de tous les royaumes, qui ne dominera plus sur les nations.

L'histoire nous laissant ignorer l'état de l'Egypte pendant le règne d'Amasis, il est impossible de dire jusqu'à quel point l'hyperbole du prophète s'écarte de la réalité ; mais ce qui est incontestable, c'est qu'à partir de ce moment, l'Egypte demeura asservie à l'empire d'Assyrie, et, par suite, à l'empire de Perse, pour ne plus se relever, et ne former un grand royaume qu'après Alexandre, sous le sceptre des Ptolémées.

Le nombre de quarante années, assigné par Ezéchiel à la durée de la désolation de l'Egypte, nous conduit à la quatrième du règne de Cyrus. Ce prince, qui permit aux divers peuples de la Palestine, transportés par Nabuchodonosor, de rentrer dans leur patrie, étendit-il la mesure à l'Egypte ? Il le semble ; et une partie de la nation avait dû subir la transportation d'après le même prophète, et aussi d'après Jérémie, comme on vient de le voir.

« A toi et à moi, dit Ezéchiel en son XXIX^e^ chapitre, à toi et à moi, ô Pharaon, roi d'Egypte, grand dragon, qui nages au sein de tes fleuves, et qui dis : Le fleuve est à moi, et je ne dois rien qu'à moi-même. Je te passerai un hameçon dans les mâchoires, j'agglutinerai à tes écailles les poissons de tes fleuves, et je t'entraînerai avec tous tes poissons agglutinés à tes écailles du milieu de tes fleuves dans le désert, où je vous laisserai étendus et dispersés sur la face de la terre, sans que personne vous recueille ni ne vous rassemble ; et vous resterez à la discrétion des bêtes de la terre et des oiseaux du ciel (1). »

(1) In anno decimo, decimo mense, undecima die mensis, factum est verbum Domini ad me, dicens : Fili hominis, pone faciem tuam contra Pharaonem, regem Ægypti, et prophetabis de eo et de Ægypto universa ; loquere, et dices : Hæc dicit Dominus Deus : Ecce ego ad te, Pharao, rex Ægypti, draco magne, qui cubas in medio fluminum tuorum, et dicis : Meus est fluvius, et ego feci memetipsum. Et ponam frenum in maxillis tuis, et agglutinabo pisces fluminum tuorum squamis tuis : et extraham te de medio fluminum tuorum, et universi pisces tui squamis tuis adhærebunt. Et projiciam te in desertum, et omnes pisces fluminis tui : super faciem terræ cades, non colligeris neque congregaberis ; bestiis terræ et volatilibus cœli dedi te ad devorandum (*Ezech.* XXIX, 1-5).

Le prophète parlait de la sorte le dixième mois de la dixième année de la captivité de Jéchonias. Il renouvela les mêmes menaces le premier et le troisième mois de l'année suivante, et encore le dernier mois de la douzième année, c'est-à-dire quinze ans avant l'invasion de Nabuchodonosor ; puis, enfin, une dernière fois après la destruction de Tyr, au moment même où la prophétie allait s'accomplir.

« Nabuchodonosor, roi de Babylone, dit-il, a fatigué son armée contre Tyr, au point que toute tête en est devenue chauve et toute épaule pelée ; et il n'a reçu aucun bénéfice, ni son armée non plus, du service qu'ils m'ont rendu en détruisant Tyr, dit le Seigneur : aussi vais-je le conduire dans le pays d'Egypte, où il s'emparera des multitudes, trouvera d'immenses richesses et se couvrira de dépouilles ; il pourra ainsi payer à son armée les rudes travaux qu'elle a accomplis ; je lui donne la terre d'Egypte en récompense du service qu'il m'a rendu, dit le Seigneur (1). »

Cette prophétie est datée du premier jour du premier mois de la vingt-septième année ; déjà, par conséquent, Nabuchodonosor était en marche pour aller l'accomplir, ou s'y disposait.

Transporté en esprit à la suite du vainqueur, le prophète assiste au sac de l'infortuné royaume ; son âme s'exalte à la vue de tant de ruines ; sa main saisit le pinceau, et trace, en frémissant, un tableau qui sue le sang et le carnage.

« Oui, criez, ah ! ah ! jour malheureux ! car le voici, le jour ; il est arrivé, le jour du Seigneur, jour de tempêtes, triomphe des nations étrangères. Le glaive s'abaissera sur l'Egypte, et les Ethiopiens en frémiront, lorsqu'ils verront tomber ses morts, disparaître ses multitudes, bouleverser ses fondations ; Ethiopie, Libye, Lydie, nations auxiliaires, Chub, et vous, terre de l'alliance, vous tomberez sous le glaive avec elle. Le Seigneur Dieu l'a prononcé, les défenseurs de l'Egypte mordront la poussière, et la gloire de l'empire périra ; tout sera moissonné par le glaive, jusqu'à la tour de Syènes,

(1) Et factum est in vigesimo et septimo anno, in primo, in una mensis, factum est verbum Domini ad me, dicens : Fili hominis, Nabuchodonosor, rex Babylonis, servire fecit exercitum suum servitute magna adversus Tyrum : omne caput decalvatum, et omnis humerus depilatus est, et merces non est reddita ei, neque exercitui ejus, de Tyro, pro servitute qua servivit mihi adversus eam. Propterea hæc dicit Dominus Deus : Ecce ego dabo Nabuchodonosor, regem Babylonis, in terra Ægypti, et accipiet multitudinem ejus, et deprædabitur manubias ejus, et diripiet spolia ejus, et erit merces exercitui illius, et operi quo servivit adversus eam : dedi ei terram Ægypti, pro eo quod laboraverit mihi, ait Dominus Deus (*Ezech.* XXIX, 17-20).

c'est le Seigneur, le Dieu des armées qui l'annonce. Ce sera le désert dans le désert; et les villes, des ruines de ruines. On saura que je suis le Seigneur, quand je livrerai l'Egypte aux flammes, après avoir brisé tous ses appuis. Mes messagers iront, sur des trirèmes, en porter la nouvelle à l'Ethiopie, et elle perdra sa fière contenance; elle tremblera pour elle, en attendant le sort inévitable de l'Egypte. Oui, dit le Seigneur Dieu, je livrerai la populeuse Egypte au pouvoir de Nabuchodonosor, roi de Babylone. Lui, et son peuple, le plus valeureux des peuples, viendront, le glaive en main, dissiper l'Egypte, et couvrir son territoire des cadavres des morts. Je dessécherai le lit des fleuves, j'abandonnerai la terre aux déprédateurs, je la dépouillerai de toutes ses richesses par la main des étrangers, c'est moi, le Seigneur, qui l'annonce, moi, le Seigneur Dieu; je réduirai les simulacres en poussière, je chasserai les idoles de Memphis; il n'y aura plus de rois du pays d'Egypte; j'y laisserai pour royauté l'épouvante. Je dissiperai la terre de Phaturès, je jetterai Taphnis aux flammes, j'entrerai en jugement avec No-Ammon (1). Je noierai dans les flots de mon indignation Péluse, la citadelle de l'Egypte; la populeuse No-Ammon n'aura plus pour habitants que les cadavres des morts. Je livrerai l'Egypte aux flammes; Péluse poussera les clameurs d'une femme qui enfante, No-Amnon ne sera plus, Memphis attendra le même sort. Jeunes gens d'Héliopolis et de Bubaste, vous serez moissonnés par le glaive; jeunes filles, vous serez emmenées captives. Le jour voilera sa lumière sur Taphnis, quand j'y briserai le sceptre de l'Egypte, quand j'y traînerai pour mourir sa puissance défaillante; nuages, abaissez-vous sur Taphnis, et qu'elle ne voie point ses filles partir en exil. J'entrerai en jugement avec l'Egypte, et on apprendra que je suis le Seigneur (2). »

(1) Saint Jérôme traduit constamment le nom de No-Ammon par celui d'Alexandrie, sans songer que cette dernière ville ne remplaça la première que plus de 260 ans plus tard.

(2) Et factum est verbum Domini ad me, dicens : Fili hominis, propheta et dic : Hæc dicit Dominus Deus : Ululate, væ, væ diei, quia juxta est dies, et appropinquat dies Domini, dies nubis : tempus gentium erit. Et veniet gladius in Ægyptum, et erit pavor in Æthiopia, cum ceciderint vulnerati in Ægypto, et ablata fuerit multitudo illius, et destructa fundamenta ejus. Æthiopia, et Libya et Lydi, et omne reliquum vulgus, et Chub, et filii terræ fœderis, cum eis gladio cadent. Hæc dicit Dominus Deus : Et corruent fulcientes Ægyptum, et destructur superbia imperii ejus : a turre Syenes gladio cadent in ea, ait Dominus Deus exercituum. Et dissipabuntur in medio terrarum desolatarum, et urbes ejus in medio civitatum desertarum erunt. Et scient quia ego Dominus, cum dedero ignem in Ægypto, et attriti fuerint omnes auxiliatores ejus. In die illa egredientur nuntii a facie mea in trieribus, ad conterendam Æthiopiæ confidentiam, et erit pavor in eis in die Ægypti, quia absque dubio veniet. Hæc dicit Dominus Deus : Cessare faciam multitudinem Ægypti in manu Nabuchodonosor, regis Babylonis. Ipse et populus ejus cum eo, fortissimi gentium, adducentur ad disperdendam terram : et evaginabunt gladios suos super Ægyptum, et implebunt terram interfectis. Et faciam alveos fluminum aridos, et tradam terram in manus pessimorum, et dissipabo terram et plenitudinem ejus manu alienorum, ego Dominus locutus sum. Hæc dicit Dominus Deus : Et disperdam simulacra, et cessare faciam idola de Memphis : et dux de terra Ægypti non erit amplius, et dabo terrorem in terra Ægypti. Et disperdam terram Phatures, et dabo ignem in Taphnis, et faciam judicia in Alexandria. Et effundam indignationem meam super Pelusium robur Ægypti, et interficiam multitudinem Alexandriæ. Et dabo ignem in Ægypto, quasi parturiens dolebit Pelusium, et Alexandria erit dissipata, et in Memphis angustiæ quotidianæ. Juvenes Heliopoleos et Bubasti gladio cadent, et ipsæ captivæ ducentur. Et in Taphnis nigrescet dies, cum contrivero ibi sceptra Ægypti, et defecerit in ea superbia potentiæ ejus : ipsam nubes operiet, filiæ autem ejus in captivitatem ducentur. Et judicia faciam in Ægypto, et scient quia ego Dominus (*Ezech.* xxx, 1-19).

Une prophétie nous frappe, entre toutes, dans ce terrible dithyrambe, c'est celle-ci : Il n'y aura plus de rois du pays d'Egypte. En effet Amasis paraît bien n'avoir été qu'un satrape de la Babylonie, quoique l'historien Hérodote lui donne le titre de roi, d'après le dire des Egyptiens eux-mêmes, le peuple le plus vain de la terre. Il l'oublia trop pendant un gouvernement de quarante-quatre années, ou bien il voulut se rendre indépendant après la chute de l'empire babylonien, puisque Cambyse fut obligé de venir, dès le commencement de son règne, y faire reconnaître sa souveraineté. Il en chassa Psamménite, fils d'Amasis, qui venait de succéder à son père. Depuis lors jusqu'à Amyrthée, l'Egypte n'eut plus de roi même nominal. Celui-ci put se maintenir pendant six ans contre Darius Nothus, ou plutôt il s'accommoda avec la Perse, car Hérodote fait observer que Pausiris, son fils, régna par la faveur des Perses. Il est au moins douteux que ces deux princes et leurs six successeurs fussent de sang égyptien. Tachos et Nectambo, qui régnèrent après eux, avec l'appui des Spartiates, étaient bien de race égptienne; mais enfin ce dernier succomba sous les efforts des Perses, et depuis lors jusqu'à nos jours l'Egypte est demeurée constamment au pouvoir des étrangers; de sorte que si, depuis Nabuchodonosor, un seul monarque de sang égyptien a occupé le trône de l'Egypte, il n'a jamais pu en jouir paisiblement, à moins que sous la dépendance de l'Assyrie et ensuite de la Perse.

Toutefois, comme l'histoire de l'Egypte n'est connue que d'une manière imparfaite pendant la période que nous venons de parcourir si rapidement, il ne faudrait pas en prendre occasion de contester la véracité du prophète sur ce point, car la prophétie, réduite à sa valeur littérale, ne comporte pas un si grand développement, et elle s'accomplit à la lettre d'une manière immédiate, puisque l'Egypte n'avait plus de monarque, tandis que Nabuchodonosor la dévastait, Hophra ayant été détrôné par ses sujets, et Amasis ne devant être reconnu qu'au moment où le vainqueur s'éloigna de l'Egypte.

(*Voy.*, pour la suite du chapitre XXX, et les chapitres XXXI et XXXII, l'art. EZÉCHIEL.)

Il restait à accomplir une dernière prophétie contre l'Egypte, celle du prophète Joël : « L'Egypte sera dans la désolation, et l'Idumée changée en un désert inhabitable, en punition de leurs iniquités envers les fils de Juda, et du sang innocent qu'ils ont versé. »

Pour se rendre compte du sens de cette phophétie, il faut faire attention que l'auteur prédit la terrible vengeance que Judas-Machabée devait tirer des nations voisines de la Judée, qui avaient causé tant de douleurs aux Juifs depuis le retour de la captivité. L'histoire nous laisse ignorer en quoi les Egyptiens y participèrent. Il ne paraît pas que Judas ni ses successeurs aient causé de grands maux à l'Egypte ; mais le prophète entend sans doute faire allusion aux terribles déprédations d'Antiochus-Epiphane, qui précédèrent immédiatement la révolte des Machabées dans la Palestine. Tandis que Judas et ses frères relevaient avec tant d'efforts et de bonheur la gloire du drapeau national, l'Egypte était demeurée en effet dans la désolation, par suite des maux qu'Antiochus lui avait fait endurer.

ELIE (Le prophète). « Le prophète Elie s'élança comme la flamme ; sa parole était brûlante comme la torche ardente. Il appela la famine sur ses ennemis, sur ceux qui ne pouvaient supporter le joug du Seigneur, et ils périrent victimes de leur envie. D'une parole il ferma le ciel au nom de Dieu, et trois fois il en fit descendre la flamme. Vous avez accompli tant et de si grandes merveilles, ô Elie ! que personne ne peut se comparer à vous. La parole de Dieu, prononcée par vos lèvres, a retiré un mort du sein de l'éternité. Vous avez précipité les rois dans l'abîme, brisé comme un roseau leur puissance, et fait descendre les superbes du trône de leur gloire. Vous avez participé sur le Sinaï aux jugements du Seigneur, et sur le mont Horeb, aux arrêts de sa justice. Vous avez oint des rois pour la vengeance, et légué à d'autres prophètes la continuation de vos œuvres. Vous avez été enlevé dans un tourbillon de flammes, traîné par des chevaux de feu ; et vous êtes réservé pour apaiser la colère du Seigneur dans les temps à venir, en réconciliant le cœur des pères avec celui de leurs fils, et à restaurer les tribus de Jacob. Heureux ceux qui vous ont connu, et qui ont été honorés de votre amitié. Pour nous, nous ne vivrons que notre vie, et nous ne laisserons pas après nous un nom semblable au vôtre (1). »

Ce bel et touchant éloge, sorti de la plume de l'Ecclésiastique, contient en abrégé la vie du prophète Elie. C'est aussi tout ce que nous en savons, car l'Ecriture nous laisse ignorer ce qui est relatif à sa personne. Elle l'appelle simplement Elie de Thisbé, *Elias Thesbites*. La première fois qu'il apparaît dans les saints Livres, c'est pour dire à l'impie Achab : « Vive le Seigneur, Dieu d'Israël, et je l'en prends à témoin : il n'y aura ni pluie ni rosée pendant ces années, jusqu'à ce que j'en ordonne autrement (1). » Elie soutiendra jusqu'à la fin ce rôle d'autorité et de puissance ; aucune grandeur ne le fera sourciller, aucun danger ne le fera fléchir. Faible et sans autre défense que le pouvoir qu'il puise dans l'esprit du Seigneur, il s'éloignera, suivant l'ordre de Dieu, après avoir rempli sa mission ; mais quand il reparaîtra, ce sera pour parler encore de ce ton bref et impérieux. Caractère unique dans l'histoire, plein de grandeur et de majesté ; âme inflexible, austère, fortement trempée, contre laquelle les flots de l'idolâtrie et les scandales d'une époque de funeste mémoire viennent se briser comme les flots de l'Océan contre le rocher.

Après avoir prononcé cette sentence, Elie se retire, par le commandement exprès du Seigneur, dans la vallée du torrent de Cariath, du côté du Jourdain, où des corbeaux le nourrissent, en lui apportant matin et soir un pain et de la viande ; l'eau du torrent fournit à sa boisson. Quand le torrent est devenu aride, il se dirige vers Sarepta. Apportez-moi un peu d'eau, dit-il à une pauvre veuve qui ramasse des brins de bois dans les champs, non loin de la porte de la ville. Elle s'empresse d'obéir ; apportez-moi aussi un peu de pain. — Hélas ! répond-elle, une pincée de farine et quelques gouttes d'huile, c'est tout ce qui me reste. Je cueillais ces branches desséchées, afin d'en faire cuire un gâteau pour mon fils et pour moi, le manger et mourir ensuite. — Préparez-le pour moi, dit le prophète ; vous et votre fils, vous mangerez après, car voici ce que le Seigneur dit : La quantité de farine ne diminuera pas ni l'huile non plus, jusqu'à ce que le Seigneur ait donné de la pluie à la terre. Il en fut ainsi.

Peu après, le fils de cette pauvre veuve étant venu à mourir, la mère se plaignit amèrement au prophète, en l'accusant de ses malheurs : Vous êtes trop saint pour habiter sous mon toit, lui dit-elle ; votre justice fait ressortir davantage mes iniquités devant le

(1) Et surrexit Elias propheta, quasi ignis, et verbum ipsius quasi facula ardebat. Qui induxit in illos famem, et irritantes illum invidia sua pauci facti sunt : non enim poterant sustinere præcepta Domini. Verbo Domini continuit cœlum, et dejecit de cœlo ignem ter. Sic amplificatus est Elias in mirabilibus suis. Et quis potest similiter sic gloriari tibi ? Qui sustulisti mortuum ab inferis de sorte mortis in verbo Domini Dei. Qui dejecisti reges ad perniciem, et confregisti facile potentiam ipsorum, et gloriosos de lecto suo. Qui audis in Sina judicium, et in Horeb judicia defensionis. Qui ungis reges ad pœnitentiam, et prophetas facis successores post te. Qui receptus es in turbine ignis, in curru equorum igneorum. Qui scriptus es in judiciis temporum lenire iracundiam Domini, conciliare cor patris ad filium, et restituere tribus Jacob. Beati sunt, qui te viderunt, et in amicitia tua decorati sunt. Nam nos vita vivimus tantum, post mortem autem non erit tale nomen nostrum (*Eccli.* XLVIII, 1-12).

(1) Et dixit Elias Thesbites de habitatoribus Galaad ad Achab : Vivit Dominus Deus Israel, in cujus conspectu sto, si erit annis his ros et pluvia, nisi juxta oris mei verba (*III Reg.* XVII, 1).

Seigneur, et c'est pour cela qu'il me frappe. — Donnez-moi votre fils : telle fut la réponse du prophète. Il le prit dans ses bras, le réchauffa de sa propre chaleur, pria trois fois le Seigneur, et le rendit à sa mère en lui disant : Voici votre fils vivant.

Au bout de trois années de sécheresse et d'une complète stérilité, l'esprit du Seigneur dit à Elie : Allez, présentez-vous devant Achab, et que je répande la pluie sur la terre. Samarie périssait par la famine ; Achab avait envoyé Abdias, intendant de sa maison, à la recherche du peu de verdure qui pouvait exister encore au fond du lit des torrents, pour nourrir le reste des troupeaux et des bêtes de somme ; il était parti lui-même pour faire une semblable recherche de son côté. Abdias était un homme juste et craignant Dieu ; il avait soustrait cent prophètes à la fureur de Jézabel, et les avait cachés et nourris dans des cavernes ; ce fut à lui qu'Elie se présenta. Allez, lui dit-il, dire à Achab : Elie est présent. — « Quel crime ai-je commis, lui répondit Abdias, pour que vous me livriez ainsi, moi, votre serviteur, aux mains d'Achab, et qu'il me mette à mort. Vive le Seigneur votre Dieu ; il n'est pas de pays au monde où mon maître ne vous ait fait chercher, et où on ne lui ait répondu : Il n'est pas ici. Il a tout exploré, pays par pays, et royaume par royaume, sans pouvoir vous trouver. Et maintenant vous me dites : Allez dire à votre maître, voici Elie. Or quand je vous aurai quitté, l'esprit du Seigneur vous emportera dans un lieu que je ne connais pas, et après vous avoir annoncé à Achab, vous ne vous trouverez plus, et il me fera mourir. Cependant votre serviteur craint le Seigneur depuis son enfance. N'avez-vous donc pas appris, ô mon maître ! quelle a été ma conduite dans le temps où Jézabel mettait à mort les prophètes du Seigneur ? j'en ai caché cent dans des cavernes, cinquante dans l'une et cinquante dans l'autre, et les ai entretenus de pain et d'eau. Et maintenant vous me dites : Allez dire à votre maître, Elie est présent, pour qu'il me mette à mort. — Vive le Dieu des armées, que j'en prends à témoin, répondit Elie, je paraîtrai devant lui aujourd'hui (1). »

(1) Et ille : Quid peccavi, inquit, quoniam tradis me servum tuum in manu Achab, ut interficiat me? Vivit Dominus Deus tuus, quia non est gens, aut regnum, quo non miserit Dominus meus te requirens : et respondentibus cunctis : Non est hic, adjuravit regna singula et gentes, eo quod minime reperireris. Et nunc tu dicis mihi : Vade, et dic Domino tuo : Adest Elias. Cumque recessero a te, Spiritus Domini asportabit te in locum quem ego ignoro ; et ingressus nuntiabo Achab, et non inveniens te, interficiet me : servus autem tuus timet Dominum ab infantia sua. Nunquid non indicatum est tibi Domino meo. quid fecerim cum interficeret Jezabel prophetas Domini, quod absconderim de prophetis Domini centum viros, quinquagenos et quinquagenos in speluncis, et paverim eos pane et aqua. Et nunc tu dicis, Vade, et dic Domino tuo : Adest Elias, ut interficiat me? Et dixit Elias : Vivit Dominus exercituum, ante cujus vultum sto, quia hodie apparebo ei (*III Reg.* XVIII, 9-15).

Abdias alla donc porter la nouvelle à Achab, et aussitôt le roi vint le trouver. — « C'est donc vous, lui dit-il avec colère, qui faites ainsi périr le royaume d'Israël ! — Ce n'est pas moi qui le fais périr, répondit le prophète, c'est vous et la maison de votre père ; vous qui avez abandonné le culte du Seigneur, pour adorer les Baal. Mais il ne s'agit pas de cela : allez donner des ordres, et que tout Israël se rassemble autour de moi sur le mont Carmel, ainsi que les quatre cent cinquante prophètes de Baal, et les quatre cents prophètes des bois sacrés que Jézabel nourrit (1). »

Les ordres furent donnés ; peuple et faux prophètes accoururent au rendez-vous. — « Jusques à quand, dit le prophète, clocherez-vous des deux côtés : si le Seigneur est Dieu, suivez sa loi ; si c'est Baal, suivez la sienne. Et comme personne ne répondait, il ajouta : « Je suis resté le seul prophète du Seigneur, et il y a quatre cent cinquante prophètes de Baal ; qu'on nous donne deux bœufs, qu'ils en choisissent un, qu'ils le coupent par morceaux, et qu'ils le placent sur un bûcher, auquel on ne mettra point le feu ; je prendrai l'autre, je le découperai par morceaux, et je le placerai sur le bûcher, sans y mettre le feu. Ils invoqueront leur dieu, j'invoquerai le mien, et celui-là sera reconnu pour Dieu, qui répondra par le feu (2). »

Le peuple ayant adopté avec enthousiasme cette proposition, les prêtres de Baal commencèrent. Ils accomplirent inutilement leurs rites, invoquant Baal, sautant par dessus l'oblation, se faisant des blessures, afin de se couvrir de leur propre sang. Elie les regarda faire, en les provoquant et les raillant, jusqu'au milieu du jour. Enfin il convoqua le peuple à son tour, restaura un autel détruit, creusa un fossé à l'entour, inonda la victime, le bois, l'autel, jusqu'à ce que le fossé fût rempli ; et enfin, lorsque le temps du sacrifice du soir fut arrivé, il adressa à

(1) Abiit ergo Abdias in occursum Achab, et indicavit ei : venitque Achab in occursum Eliæ. Et cum vidisset eum, ait : Tune es ille qui conturbas Israel? Et ille ait : Non ego turbavi Israel, sed tu, et domus patris tui, qui dereliquistis mandata Domini, et secuti estis Baalim. Verumtamen nunc mitte, et congrega ad me universum Israel in monte Carmeli, et prophetas Baal quadringentos quinquaginta, prophetasque lucorum quadringentos, qui comedunt de mensa Jezabel (*III Reg.* XVIII, 16-19).

(2) Misit Achab ad omnes filios Israel, et congregavit prophetas in monte Carmeli. Accedens autem Elias ad omnem populum, ait : Usquequo claudicatis in duas partes? si Dominus est Deus, sequimini eum : si autem Baal, sequimini illum. Et non respondit ei populus verbum. Et ait rursus Elias ad populum : Ego remansi propheta Domini solus : prophetæ autem Baal quadringenti et quinquaginta viri sunt. Dentur nobis duo boves, et illi eligant sibi bovem unum et in frusta cædentes, ponant super ligna, ignem autem non supponant : et ego faciam bovem alterum, et imponam super ligna, ignem autem non supponam. Invocate nomina deorum vestrorum, et ego invocabo nomen Domini mei : et Deus qui exaudierit per ignem, ipse sit Deus. Respondens omnis populus ait : Optima propositio (*III Reg.* XVIII, 20-24).

haute voix sa prière à Dieu ; et le feu descendit du ciel, et consuma l'holocauste, le bûcher, l'autel, l'eau du fossé ; de telle sorte qu'il ne resta rien à la place. (*Voy.* l'art. Feu du Ciel.)

Tout le peuple tomba prosterné en s'écriant : « c'est le Seigneur qui est Dieu, c'est le Seigneur qui est Dieu. » S'il en est ainsi, ajouta Elie, saisissez-vous donc de tous les prophètes de Baal, sans en laisser échapper un seul. Cela fait, il les conduisit sur le bord du torrent de Cison, et les y mit à mort.

Nous avons dit quelque part que les miracles n'ont point la vertu de convertir les âmes, et peut-être même pas toujours la vertu de toucher les cœurs. Celui-ci en est la preuve. Jésabel ne se convertit pas, Achab ne se convertit pas, et le peuple Israélite, si bien convaincu tout à l'heure, ne renonça point au culte de Baal.

Empressez-vous, dit ensuite le prophète à Achab, d'aller vous mettre à l'abri, car j'entends une grande pluie qui se prépare. Pour lui, il monta sur le sommet du Carmel, s'assit sur la terre, en inclinant profondément la tête. Il envoya son serviteur jusqu'à sept fois regarder du côté de la mer. Enfin, la septième fois, celui-ci ayant annoncé un petit nuage qui montait à l'horizon, c'est la pluie, s'écria le prophète ; allez vite dire à Achab d'atteler son char et de s'enfuir, de crainte qu'elle ne le surprenne. Il mit lui-même sa ceinture, et précéda le roi à Jezrahel, en courant devant le char.

Quand Jézabel sut ce qui s'était passé, elle proféra contre Elie les plus terribles menaces ; mais celui-ci les évita en quittant aussitôt Jezrahel. L'esprit de Dieu le conduisit à Bersabée, où il congédia son serviteur, puis au bord du désert. Là il demanda au Seigneur à mourir, et s'endormit à l'ombre d'un genévrier. Un ange vint deux fois lui apporter de la nourriture en ce lieu, et lui ordonna de se retirer sur le mont Horeb, et d'y demeurer. Il y eut une vision, dans laquelle le Seigneur lui ordonna de se rendre à Damas, et d'y sacrer Hazaël roi de Damas, Jéhu, roi d'Israël, et Elisée en qualité de prophète, pour être son successeur. *Revertere in viam tuam per desertum in Damascum : cumque perveneris illuc, unges Hazael regem super Syriam, et Jehu, filium Namsi, unges regem super Israel : Eliseum autem, filium Saphat, qui est de Abelmehula, unges in prophetam pro te.*

Ce récit de l'Ecriture est nécessairement très-abbréviatif, et indique ce que le prophète devait faire par son successeur plutôt que par lui-même ; car Hazaël, qui ne paraît pas avoir reçu l'onction, ne fut prévenu qu'à plusieurs années de là et par l'intermédiaire d'Elisée, du choix que le Seigneur avait fait de sa personne pour roi de Syrie. Jéhu reçut l'onction des mains d'un disciple d'Elisée, environ à la même époque, et ce dernier événement s'accomplit non à Damas, mais au camp devant Ramoth de Galaad.

Quant à Elisée, Elie le trouva dans son champ, où il conduisait seul douze paires de bœufs attelés à la charrue. Il lui imposa son manteau sur les épaules, et Elisée quitta aussitôt tout pour le suivre. De ce moment il en devint inséparable.

Neuf années s'accomplirent ensuite, sans que l'Ecriture fasse aucune mention de ce qui advint à Elie. Mais enfin, à neuf années de là, nous le voyons reparaître devant Achab.

Achab avait usurpé la vigne de Naboth ; ou plutôt Jézabel avait fait périr Naboth victime d'une imputation calomnieuse, afin que le roi pût s'emparer de sa vigne, en accroître le verger royal, et Achab descendait la colline de Samarie, pour se mettre en possession, lorsqu'Elie se présenta devant lui. « Voici ce que dit le Seigneur, s'écria le prophète : Vous avez assassiné pour ravir ; eh ! bien, les chiens lécheront votre sang, en place de celui de Naboth, qu'ils ont aussi léché. » (*Voy.* l'art. Achab.)

« Est-ce que je vous ai jamais offensé, lui dit Achab ? Vous m'avez offensé, répondit le prophète, en ce que vous avez péché contre le Seigneur. Aussi j'amasserai contre vous des calamités. Je trancherai votre postérité, et j'exterminerai la descendance d'Achab depuis celui qui est dans l'âge de l'adolescence jusqu'à celui qui est encore renfermé dans le sein de la mère, et au dernier dans Israël. Je ferai de votre maison ce que j'ai fait de celle de Jéroboam, fils de Nabat, et de celle de Baasa, fils d'Ahia, parce que vous avez par vos crimes provoqué ma colère, et fait pécher Israël. Et quant à Jézabel, le Seigneur dit ceci : Les chiens mangeront Jézabel dans les rues de Jezrahel. Si Achab meurt dans la ville, il sera mangé des chiens ; s'il meurt dans les champs, il sera dévoré par les oiseaux de proie (1). »

Achab fit pénitence, et le Seigneur l'épargna, réservant sa vengeance pour le règne de son successeur.

Elie disparaît encore de la scène de l'histoire pour un espace de cinq années. Pendant cet intervalle, Achab blessé au siége de

(1) Factus est igitur sermo Domini ad Eliam Thesbiten, dicens : Surge et descende in occursum Achab regis Israel, qui est in Samaria : ecce ad vineam Naboth descendit, ut possideat eam ; et loqueris ad eum, dicens : Hæc dicit Dominus : Occidisti, insuper et possedisti. Et post hæc addes : Hæc dicit Dominus : In loco hoc, in quo linxerunt canes sanguinem Naboth, lambent quoque sanguinem tuum. Et ait Achab ad Eliam : Num invenisti me inimicum tibi ? Qui dixit : Inveni eo quod venumdatus sis, ut faceres malum in conspectu Domini. Ecce ego inducam super te malum, et demetam posteriora tua, et interficiam de Achab mingentem ad parietem, et clausum et ultimum in Israel. Et dabo domum tuam sicut domum Jeroboam filii Nabat, et sicut domum Baasa filii Ahia : quia egisti, ut me ad iracundiam provocares, et peccare fecisti Israel. Sed et de Jezabel locutus est Dominus, dicens : Canes comedent Jezabel in agro Jezrahel. Si mortuus fuerit Achab in civitate, comedent eum canes : si autem mortuus fuerit in agro, comedent eum volucres cœli (*III Reg.* xxi, 17-24).

Ramoth, meurt dans son char, et est rapporté à Samarie, où les chiens lèchent le sang dont ses harnais étaient inondés. Ochosias, son fils, lui a succédé et a régné deux ans. Meurtri d'une chute qu'il a faite en tombant du toit de son palais, il envoie des serviteurs à Accaron, consulter Béelzébub, pour savoir s'il guérira. Elie les arrête en route et leur dit : « N'y a t-il donc pas un Dieu en Israël, que vous allez consulter Béelzébub, dieu d'Accaron? Puisqu'il en est ainsi, le Seigneur dit ceci : Vous ne descendrez pas du lit sur lequel vous êtes; mais vous mourrez (1). »

Ochosias, irrité du retour de ses serviteurs, et plus encore de la nouvelle qu'ils lui rapportent, envoie à Elie un officier avec cinquante hommes d'armes, pour l'amener à Samarie. Ils trouvent le prophète assis au sommet d'un rocher: Homme de Dieu, lui dit l'officier, descendez, le roi l'ordonne. — Si je suis un homme de Dieu, répond Elie, que le feu descende du ciel, et vous consume de même que vos cinquante hommes. Il en fut ainsi. Un second officier, avec un pareil corps de troupes, eut le même sort. Un troisième s'humilia, et fut épargné. Elie le suivit à Samarie et dit au roi : « Le Seigneur dit ceci : puisque vous avez envoyé des messagers consulter Béelzébub, dieu d'Accaron, comme s'il n'y avait pas en Israël un Dieu que vous pussiez consulter, ou qui pût vous répondre, vous ne descendrez pas du lit sur lequel vous êtes, et vous mourrez (2). »

Ce fut le dernier événement de la vie prophétique d'Elie. Peu après le Seigneur l'ayant enlevé de ce monde, il n'a plus reparu sur la terre. Il se dirigeait de Galgala vers Béthel avec son fidèle disciple. Il l'invita jusqu'à trois fois à s'arrêter et à le laisser seul; mais Elisée, qui savait ce qui allait arriver, n'eut garde d'obtempérer. Les fils des prophètes de l'une et de l'autre rive du Jourdain le savaient également; tous étaient sur leurs gardes, mais Elisée était le plus intéressé à ce miraculeux événement. Arrivé au bord du Jourdain, Elie enroula son manteau, en frappa les eaux du fleuve, qui s'ouvrirent et le laissèrent passer à pied sec avec son disciple. Demandez ce que vous voulez que je fasse pour vous, avant que nous soyons séparés, lui dit-il ensuite. — Je demande à hériter de votre *double esprit*, répondit le disciple, en faisant sans doute allusion à l'esprit des miracles et à l'esprit prophétique. — Vous demandez une chose difficile, lui dit Elie, cependant si vous me voyez au moment où je vous quitterai, c'est que votre désir aura été exaucé. — Un chariot de flammes, attelé de chevaux de feu, les sépara bientôt. Elisée voyait son maître fuir ainsi vers le ciel, et criait, mon père! mon père! vous, le char et le cocher d'Israël! Elie lui laissa tomber son manteau. Elisée le recueillit, ne revit plus son cher maître, et se servit du manteau pour repasser le Jourdain à pied sec, comme il avait fait la première fois. Non pas que ce manteau eût en lui-même quelque vertu, car les eaux du fleuve, frappées une première fois sans succès, ne s'ouvrirent enfin qu'à l'invocation du nom du Dieu d'Elie; *Ubi est Deus Eliæ etiam nunc?*

Le ravissement d'Elie paraît bien s'être accompli pendant la durée du règne de Josaphat; car la sainte Ecriture nous montre ce prince allié avec Joram, fils d'Achab, dans une guerre contre les Moabites, et Elisée se présentant devant eux en qualité de prophète, revêtu de l'autorité d'Elie et de son double esprit. C'est celui qui versait l'eau sur les mains d'Elie, dit à Josaphat un des serviteurs du roi d'Israël. Or cependant, à plusieurs années de là, après la mort de Josaphat, et lorsque Joram, son successeur, eut déjà signalé les commencements de son règne par des guerres contre les Iduméens, le second livre des Paralipomènes, au vingt-unième chapitre, relate une lettre adressée à ce prince par Elie, pour le réprimander de son idolâtrie, de sa cruauté envers ses frères, et lui annoncer le genre de mort et les châtiments que Dieu lui réservait en punition de tels crimes. Comment, de quel lieu et par qui cette lettre fut-elle apportée, l'Ecriture ne le dit pas.

Les interprètes ont fait à cet égard des suppositions diverses, dont aucune ne nous satisfait. Ceux-ci ont cru qu'elle avait été apportée du ciel par un ange; ceux-là, qu'elle avait été adressée du paradis terrestre ou de tout autre lieu dans lequel Elie attend les derniers jours du monde; il en est qui croient qu'il l'avait écrite avant son enlèvement.

Il nous semble que c'est multiplier inutilement les merveilles, et qu'on serait plus près de la vérité, en supposant une altération du texte, par suite de laquelle il faudrait lire Elisée au lieu d'Elie. Elie se lit en hébreu *Alihu;* Elisée, *Alish;* la confusion est facile sous la plume d'un copiste. La plus grande merveille disparaît, mais c'est une merveille inexpliquée; tout s'explique alors, et la lettre n'en demeure pas moins prophétique, ce qui est le principal. Il ne paraît pas qu'Elie ait jamais eu de rapports avec la cour de Jérusalem, et il n'en est pas de même d'Elisée, puisque déjà il avait prophétisé devant Josaphat, d'une manière bien douce et bien consolante pour ce prince, et lui avait aidé à se tirer d'un grand dan-

(1) Angelus autem Domini locutus est ad Eliam Thesbiten, dicens : Surge, et ascende in occursum nuntiorum regis Samariæ, et dices ad eos : Nunquid non est Deus in Israel, ut eatis ad consulendum Beelzebub Deum Accaron? Quam ob rem hæc dicit Dominus : De lectulo, super quem ascendisti, non descendes, sed morte morieris. Et abiit Elias (*IV Reg.* I, 3-4).

(2) Locutus est autem Angelus Domini ad Eliam, dicens : Descende cum eo, ne timeas. Surrexit igitur, et descendit cum eo ad regem. Et locutus est ei : Hæc dicit Dominus : Quia misisti nuntios ad consulendum Beelzebub deum Accaron, quasi non esset Deus in Israel, a quo posses interrogare sermonem, ideo de lectulo super quem ascendisti, non descendes, sed morte morieris (*IV Reg.* I, 15-16).

ger, en opérant en sa faveur un miracle signalé (1).

Quoi qu'il en soit, voici cette lettre. « Le Seigneur, Dieu de David, votre père, dit ceci : Puisque vous n'avez pas marché dans les voies de Josaphat, votre père, et dans les voies d'Asa, roi de Juda ; mais qu'au contraire vous avez suivi les traces des rois d'Israël, et plongé dans l'idolâtrie Juda et les habitants de Jérusalem, à l'imitation de l'idolâtrie de la maison d'Achab ; puisque, en outre, vous avez détruit la maison de votre père, en immolant vos frères, qui valaient mieux que vous ; le Seigneur vous frappera d'une grande plaie, ainsi que votre peuple, vos fils, vos épouses et tout ce qui est à vous. Et vous, vous éprouverez au-dedans de vous-même les plus grandes douleurs, jusqu'à l'émission de vos entrailles, qui sortiront peu à peu tous les jours (2). »

Cette menaçante prophétie ne s'accomplit que trop fidèlement. Les Philistins et les Arabes dévastèrent la Judée, pillèrent Jérusalem, saccagèrent la maison du roi, massacrèrent toute sa famille, à la réserve du plus jeune de ses fils, nommé Joachas ; et lui-même, frappé de la maladie que le prophète lui annonçait, languit pendant deux années dans les plus affreuses douleurs, de sorte que la mort lui vint enfin comme un bienfait.

Il faut qu'une nation soit descendue à un bien grand degré d'abaïssement, et soit bien près de sa ruine, quand il est nécessaire que le Ciel lui envoie des hommes tels qu'Elie, et encore lorsque de tels hommes ne suffisent pas à la sauver.

ÉLIÉZER, *ou le mariage d'Isaac.* C'est ici l'un des plus suaves tableaux des mœurs antiques que la mémoire des hommes ait conservés. Tout commentaire ne pourrait que lui faire perdre de son mérite, en le surchargeant inutilement. L'intervention divine y est assez manifeste, pour que nous devions lui donner place parmi les miracles dont se compose ce recueil. C'est Moïse, l'historien des premiers temps qui raconte.

« Abraham avait atteint la vieillesse, et vécu de longs jours ; le Seigneur l'avait béni en toutes choses. Il dit au plus ancien serviteur de sa maison, à celui qui avait l'intendance de tous ses biens : Mettez votre main sur ma cuisse, et que je vous adjure par le Seigneur, le Dieu du ciel et de la terre, de ne pas donner à mon fils pour épouse une des filles de ces Chananéens parmi lesquels j'habite ; mais de vous rendre dans mon pays, au sein de ma famille, et d'y choisir une épouse pour mon fils Isaac.

« Le serviteur répondit : Si une femme ne veut pas venir avec moi dans ce pays, devrai-je donc reconduire votre fils au lieu que vous avez quitté ?

« Donnez-vous de garde de jamais y reconduire mon fils, répondit Abraham. Le Seigneur, Dieu du ciel, qui m'a éloigné de la maison de mon père et du pays de ma naissance, qui m'a promis avec serment de donner ce pays à ma postérité, enverra son ange avec vous, et vous ramènerez une épouse pour mon fils. Si une femme ne voulait pas vous suivre, vous seriez délié de votre serment, seulement, n'y reconduisez jamais mon fils.

« Le serviteur posa donc sa main sur la cuisse d'Abraham, son maître, et le lui jura.

« Il prit en conséquence dix chameaux dans les troupeaux de son maître, et s'en alla, emportant avec lui de tous ses biens ; il se rendit à la ville qu'habitait Nachor, en Mésopotamie. Ayant arrêté ses chameaux vers le soir, en dehors de la ville, auprès du réservoir des eaux, à l'heure où les femmes ont coutume de sortir pour puiser de l'eau, il dit :

« Seigneur, Dieu d'Abraham, mon maître, soyez-moi secourable aujourd'hui, je vous en conjure, et faites miséricorde à Abraham, mon maître. Je vais demeurer auprès de la source des eaux, et les filles des habitants de cette ville vont sortir pour venir y puiser. Que la jeune fille à laquelle j'aurai dit : Penchez votre urne, pour que je boive, et qui me répondra : Buvez, puis je vais en donner à vos chameaux, soit celle que vous avez destinée à Isaac, votre serviteur ; car je croirai sur cet indice que vous agissez miséricordieusement avec mon maître.

« Il n'avait pas encore achevé de prier de la sorte en lui-même, que Rébecca, fille de Bathuel, fils de Melcha et de Nachor, frère d'Abraham, apparut avec une urne sur son épaule. C'était une jeune fille d'une grande beauté, d'une beauté ravissante, et plus chaste encore ; elle était descendue dans la fontaine, y avait rempli son urne, et s'en retournait.

« Le serviteur alla au-devant d'elle et dit : Permettez-moi de boire un peu d'eau à votre urne. Elle répondit : Buvez, mon seigneur, et plaçant aussitôt l'urne sur son bras, elle la présenta pour qu'il bût. Quand il eut bu, elle ajouta : Maintenant je vais en puiser et faire boire vos chameaux l'un après l'autre ; puis elle vida l'urne dans les canaux, redescendit au réservoir, y puisa et fit boire tous les chameaux.

« Eliézer la contemplait en silence, désireux de savoir si le Seigneur avait béni son voyage ou non.

« Après que les chameaux eurent bu, il tira des boucles d'oreilles d'or, du poids de deux sicles, et des bracelets pareils du poids de dix sicles, et il lui dit : De qui êtes-vous fille, et dites-moi s'il y a dans la mai-

(1) IV Reg. III, 14 et seq.

(2) Allatæ sunt autem ei litteræ ab Elia propheta, in quibus scriptum erat : Hæc dicit Dominus Deus David patris tui : quoniam non ambulasti in viis Josaphat patris tui, et in viis Asa regis Juda, sed incessisti per iter regum Israel, et fornicari fecisti Judam, et habitatores Jerusalem, imitatus fornicationem domus Achab, insuper et fratres tuos, domum patris tui, meliores te occidisti : ecce Dominus percutiet te plaga magna, cum populo tuo, et filiis, et uxoribus tuis, universaque substantia tua. Tu autem ægrotabis pessimo languore uteri tui, donec egrediantur vitalia tua paulatim per singulos dies (*II Par.* XXI, 12-15).

son de votre père un lieu pour me recevoir.

« Elle répondit : Je suis la fille de Bathuel, fils de Melcha et de Nachor ; ensuite elle ajouta : Il y a abondamment de la paille et du foin dans notre demeure, et un lieu spacieux pour s'arrêter.

« Le serviteur s'inclina, adora le Seigneur, et dit : Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Abraham, mon maître, qui n'a pas retiré de mon maître sa miséricorde et sa bonté, et qui m'a conduit directement à la maison du frère de mon maître. Pendant ce temps, la jeune fille avait couru à la demeure de sa mère, et annoncé ce qu'elle venait d'entendre.

« Rébecca avait un frère du nom de Laban, qui s'empressa d'aller trouver l'étranger auprès du réservoir, aussitôt qu'il eut vu les boucles d'oreilles et les bracelets aux mains de sa sœur, et qu'il lui eut entendu raconter ce que cet homme avait dit. Il le trouva encore auprès de la fontaine avec ses chameaux, et il lui dit : Entrez, ô béni du Seigneur, pourquoi restez-vous dehors ? Je vous ai préparé un asile et un lieu pour vos chameaux. Il l'introduisit dans la maison, déchargea les chameaux, leur donna de la paille et du foin, et présenta au voyageur et aux hommes qui étaient avec lui de l'eau pour se laver les pieds.

« Il lui offrit également du pain, mais l'étranger dit : Je ne mangerai pas avant d'avoir dit ce que je suis chargé de dire. — Dites, lui répondit Laban. — Il reprit : Je suis le serviteur d'Abraham. Le Seigneur a béni amplement mon maître, et l'a comblé de biens : il lui a donné des brebis, des bœufs, de l'argent, de l'or, des serviteurs, des servantes, des chameaux, des ânes ; et Sara, la femme de mon maître, l'a rendu dans sa vieillesse le père d'un fils auquel il a donné tous ses biens. Or, mon maître m'a adjuré en ces paroles : Ne donnez point à mon fils pour épouse une des filles des Chananéens parmi lesquels je demeure ; mais allez à la maison de mon père, et choisissez dans ma famille une épouse pour mon fils..... Je suis donc arrivé aujourd'hui près du réservoir des eaux, et j'ai dit : Seigneur, Dieu d'Abraham, mon maître, si c'est vous qui m'avez conduit dans la route qui m'a amené ici, faites que la jeune fille qui viendra puiser de l'eau à cette fontaine, auprès de laquelle je m'arrête, et qui me répondra : Buvez, et ensuite je ferai boire vos chameaux, lorsque je lui aurai dit : Laissez-moi boire un peu de l'eau de votre urne, soit la femme que le Seigneur destine au fils de mon maître. Or, tandis que je faisais silencieusement cette prière en moi-même, j'ai aperçu Rébecca venant avec une urne posée sur son épaule ; elle est descendue à la fontaine, elle a puisé de l'eau, et je lui ai dit : Donnez-moi un peu d'eau à boire. Elle a aussitôt descendu l'urne de son épaule, et m'a dit : Buvez, ensuite je ferai boire vos chameaux..... Je me suis incliné pour adorer le Seigneur, et j'ai béni le Seigneur, le Dieu d'Abraham, mon maître, qui m'a conduit directement près de la fille du frère de mon maître, pour que je la demande en mariage pour son fils. Si donc vous accordez à mon maître la grâce et la faveur que je réclame, dites-le-moi ; s'il ne vous convient pas, dites-le-moi encore, afin que j'aille à droite ou à gauche.

« Laban et Bathuel répondirent : C'est le Seigneur qui l'a ordonné, nous ne pouvons décider envers vous autre chose que ce qui lui a plu. Voici Rébecca devant vous, prenez-la, emmenez-la avec vous, et qu'elle soit la femme du fils de votre maître, ainsi que le Seigneur l'a voulu.

« A cette réponse, le serviteur d'Abraham se prosterna jusqu'à terre, et adora le Seigneur. Puis, tirant les vases d'argent et d'or et les habits, il en donna comme gages à Rébecca, et comme présents à ses frères et à sa mère.

« Ils firent un festin, mangèrent et burent ensemble pendant la nuit. Ensuite, lorsque le matin fut venu, le serviteur dit : Laissez-moi partir, il faut que je m'en retourne vers mon maître. Les frères et la mère de Rébecca répondirent : Que la jeune fille demeure au moins dix jours encore avec nous, et après cela vous vous en irez. Veuillez ne pas me retenir, reprit-il, puisque c'est le Seigneur qui m'a dirigé dans ma route, et laissez-moi m'en retourner vers mon maître. Ils dirent : Appelons la jeune fille, et demandons-lui quelle est sa volonté. Lorsqu'elle fut venue à cet appel, ils lui demandèrent si elle voulait s'en aller avec cet homme ? Elle répondit : Je le veux. Ils la laissèrent donc partir ainsi que sa nourrice avec le serviteur d'Abraham et ses compagnons ; en lui souhaitant toutes sortes de prospérités, et en lui disant : Vous êtes notre sœur, puissiez-vous vous accroître mille et mille fois ; et que votre postérité domine sur les forteresses de ses ennemis.

« Rébecca et ses servantes montèrent donc sur les chameaux, et suivirent cet homme, qui s'empressa de revenir vers son maître. Or, il arriva qu'Isaac se trouvait sur la voie qui conduit au puits appelé Puits de celui qui vit et qui voit, car il demeurait dans la plaine qui est au nord, et il était sorti vers le soir pour se promener dans les champs. Ayant donc levé les yeux, il vit au loin les chameaux qui revenaient. Rébecca, de son côté, ayant aperçu Isaac, descendit de son chameau, et demanda au serviteur quel était cet homme qui venait au-devant d'eux au milieu des champs. Il répondit : C'est mon maître lui-même. Elle mit aussitôt son manteau, et se couvrit ; et le serviteur raconta à Isaac tout ce qui s'était passé. Isaac établit Rébecca dans la demeure de Sara, sa mère, et l'aima tendrement (1). »

(1) Erat autem Abraham senex, dierumque multorum : et Dominus in cunctis benedixerat ei. Dixitque ad servum seniorem domus suæ, qui præerat omnibus quæ habebat : Pone manum tuam subter femur meum, ut adjurem te per Dominum, Deum cœli et terræ, ut non accipias uxorem filio meo de filiabus Chananæorum, inter quos habito : sed ad

ELIEZER. Le pieux roi Josaphat avait contracté une étroite amitié avec Ochozias, roi d'Israël, fameux par ses crimes et son impiété. Les deux princes construisirent à frais communs une flotte dans le port d'Aziongaber, pour faire le commerce avec Ophir. Mais cette scandaleuse alliance déplut à Dieu, qui chargea le prophète Eliézer, fils de

terram et cognationem meam, proficiscaris, et inde accipias uxorem filio meo Isaac. Respondit servus: Si noluerit mulier venire mecum in terram hanc, nunquid reducere debeo filium tuum ad locum, de quo tu egressus es? Dixitque Abraham : Cave nequando reducas filium meum illuc. Dominus Deus cœli qui tulit me de domo patris mei, et de terra nativitatis meæ, qui locutus est mihi, et juravit mihi, dicens : Semini tuo dabo terram hanc : ipse mittet Angelum suum coram te, et accipies inde uxorem filio meo : sin autem mulier noluerit sequi te, non teneberis juramento : filium meum tantum ne reducas illuc. Posuit ergo servus manum sub femore Abraham domini sui, et juravit illi super sermone hoc. Tulitque decem camelos de grege domini sui, et abiit, ex omnibus bonis ejus portans secum, profectusque perrexit in Mesopotamiam ad urbem Nachor. Cumque camelos fecisset accumbere extra oppidum juxta puteum aquæ vespere, tempore quo solent mulieres egredi ad hauriendam aquam, dixit: Domine Deus domini mei Abraham, occurre, obsecro, mihi hodie, et fac misericordiam cum domino meo Abraham. Ecce ego sto prope fontem aquæ, et filiæ habitatorum hujus civitatis egredientur ad hauriendam aquam. Igitur puella, cui ego dixero : Inclina hydriam tuam ut bibam; et illa responderit, Bibe, quin et camelis tuis dabo potum : ipsa est quam præparasti servo tuo Isaac : et per hoc intelligam quod feceris misericordiam cum domino meo. Necdum intra se verba compleverat, et ecce Rebecca egrediebatur, filia Bathuel, filii Melchæ uxoris Nachor fratris Abraham, habens hydriam in scapula sua : puella decora nimis, virgoque pulcherrima, et incognita viro : descenderat autem ad fontem, et impleverat hydriam, ac revertebatur. Occurritque ei servus, et ait : Pauxillum aquæ mihi ab bibendum præbe de hydria tua. Quæ respondit: Bibe, domine mi, celeriterque deposuit hydriam super ulnam suam, et dedit ei potum. Cumque ille bibisset, adjecit : Quin et camelis tuis hauriam aquam, donec cuncti bibant. Effundensque hydriam in canalibus, recurrit ad puteum ut hauriret aquam : et haustam omnibus camelis dedit. Ipse autem contemplabatur eam tacitus, scire volens utrum prosperum iter suum fecisset Dominus, an non.

Postquam autem biberunt cameli, protulit vir inaures aureas, appendentes siclos duos, et armillas totidem pondo siclorum decem. Dixitque ad eam : Cujus es filia? indica mihi : est in domo patris tui locus ad manendum? Quæ respondit: Filia sum Bathuelis, filii Melchæ, quem peperit ipsi Nachor. Et addidit, dicens : Palearum quoque et feni plurimum est apud nos, et locus spatiosus ad manendum. Inclinavit se homo, et adoravit Dominum, dicens : Benedictus Dominus Deus domini mei Abraham, qui non abstulit misericordiam et veritatem suam a domino meo, et recto itinere me perduxit in domum fratris domini mei. Cucurrit itaque puella, et nuntiavit in domum matris suæ omnia quæ audierat. Habebat autem Rebecca fratrem nomine Laban, qui festinus egressus est ad hominem, ubi erat fons. Cumque vidisset inaures et armillas in manibus sororis suæ, et audisset cuncta verba referentis : Hæc locutus est mihi homo : venit ad virum, qui stabat juxta camelos, et prope fontem aquæ : dixitque ad eum : Ingredere, benedicte Domini : cur foris stas? præparavi domum et locum camelis. Et introduxit eum in hospitium : ac destravit camelos, deditque paleas et fenum, et aquam ad lavandos pedes ejus, et virorum qui venerant cum eo. Et appositus est in conspectu ejus panis. Qui ait: Non comedam, donec loquar sermones meos. Respondit ei : Loquere.

At ille : Servus, inquit, Abraham sum : Et Dominus benedixit domino meo valde, magnificatusque est : et dedit ei oves et boves, argentum et aurum, servos et ancillas, camelos et asinos. Et peperit Sara uxor domini mei filium domino meo in senectute sua, deditque illi omnia quæ habuerat. Et adjuravit me dominus meus, dicens : Non accipies uxorem filio meo de filiabus Chananæorum, in quorum terra habito : sed ad domum patris mei perges, et de cognatione mea accipies uxorem filio meo. Veni ergo hodie ad fontem aquæ, et dixi : Domine Deus domini mei Abraham, si direxisti viam meam, in qua nunc ambulo. Ecce sto juxta fontem aquæ : et virgo quæ egredietur ad hauriendam aquam, audierit a me : Da mihi pauxillum aquæ ad bibendum ex hydria tua, et dixerit mihi : Et tu bibe, et camelis tuis hauriam : ipsa est mulier quam præparavit Dominus filio domini mei. Dumque hæc tacitus mecum volverem, apparuit Rebecca veniens cum hydria quam portabat in scapula : descenditque ad fontem, et hausit aquam. Et aio ad eam : Da mihi paululum bibere. Quæ festinans deposuit hydriam de humero, et dicit mihi : Et tu bibe, et camelis tuis tribuam potum. Bibi, et adaquavit camelos. Pronusque adoravi Dominum, benedicens Domino Deo domini mei Abraham, qui perduxit me recto itinere, ut sumerem filiam fratris domini mei filio ejus. Quamobrem si facitis misericordiam et veritatem cum domino meo, indicate mihi : sin autem aliud placet, et hoc dicite mihi, ut vadam ad dexteram, sive ad sinistram.

Responderuntque Laban et Bathuel : A Domino egressus est sermo : non possumus extra placitum ejus quidquam aliud loqui tecum. En Rebecca coram te est, tolle eam et proficiscere, et sit uxor filii domini tui, sicut locutus est Dominus.

Quod cum audisset puer Abraham, procidens adoravit in terram Dominum. Prolatisque vasis argenteis, et aureis, ac vestibus dedit ea Rebeccæ pro munere, fratribus quoque ejus et matri dona obtulit. Inito convivio, vescentes pariter et bibentes manserunt ibi. Surgens autem mane, locutus est puer : Dimittite me, ut vadam ad dominum meum. Responderuntque fratres ejus et mater : Maneat puella saltem decem dies apud nos, et postea proficiscetur. Nolite, ait, me retinere, quia Dominus direxit viam meam : dimittite me ut pergam ad dominum meum. Et dixerunt : Vocemus puellam et quæramus ipsius voluntatem. Cumque vocata venisset, sciscitati sunt : Vis ire cum homine isto? Quæ ait : Vadam. Dimiserunt ergo eam et nutricem illius, servumque Abraham, et comites ejus. Imprecantes prospera sorori suæ, atque dicentes : Soror nostra es : crescas in mille millia, et possideat semen tuum portas inimicorum suorum. Igitur Rebecca et puellæ illius, ascensis camelis secutæ sunt virum : qui festinus revertebatur ad dominum suum.

Eo autem tempore deambulabat Isaac per viam quæ ducit ad Puteum, cujus nomen est Viventis et videntis : habitabat enim in terra australi. Et egressus fuerat ad meditandum in agro, inclinata jam die : cumque elevasset oculos vidit camelos venientes procul. Rebecca quoque, conspecto Isaac, descendit de camelo, et ait ad puerum : Quis est ille homo qui venit per agrum in occursum nobis? Dixitque ei : Ipse est dominus meus. At illa tollens cito pallium, operuit se. Servus autem cuncta quæ gesserat, narravit Isaac. Qui introduxit eam in tabernaculum Saræ matris suæ, et accepit eam uxorem : et in tantum dilexit eam, ut dolorem, qui ex morte matris ejus acciderat, temperaret (*Gen.* XXIV, 1-67).

Dodaü, de Marésa, d'aller dire à Josaphat : *Le Seigneur a détruit votre ouvrage, à cause de votre alliance avec Ochozias. Les navires sont brisés, ils n'iront point à Tharsis* (1). En effet, une tempête abîma bientôt, ou avait déjà abîmé la flotte dans le port d'Aziongaber. Ochozias proposa à Josaphat d'en équiper une nouvelle, mais celui-ci, éclairé par l'avis d'Eliézer, s'y refusa. L'Ecriture ne dit rien de plus de ce prophète.

ÉLISÉE. Il y a dans Elisée moins de grandeur et de majesté que dans son maître, mais aussi plus de douceur et de bienveillance. Il opère les mêmes œuvres, mais il les opère d'une autre façon: le *double esprit* d'Elie s'est transformé en passant dans Elisée.

L'*Ecclésiastique* fait de lui cet éloge au XLVIII^e^ chapitre : *Lorsqu'Elie fut ravi dans un tourbillon, son esprit se reposa tout entier sur Elisée. Celui-ci ne trembla pas devant les princes, et personne ne le surpassa en puissance. Il sut pénétrer tous les secrets, et son cadavre prophétisa encore après la mort. Vivant, il opéra des prodiges; mort, il opéra des merveilles* (2).

Elisée était de la ville ou du pays d'Abelméula, lieu qui n'est connu que de nom. Il conduisait seul douze paires de bœufs à la charrue, lorsque le prophète Elie l'appela, et lui posa son manteau sur les épaules. Saisi aussitôt de l'esprit de Dieu, Elisée quitta tout pour le suivre, et ne demanda que la permission d'aller auparavant faire ses adieux à son père et à sa mère. Il immola deux bœufs au retour, et les servit en festin au peuple.

Lorsqu'Elie fut ravi, Elisée hérita du *double esprit* de son maître, ainsi qu'il l'avait demandé, et de son manteau, que celui-ci lui laissa tomber. Il se servit de ce manteau pour frapper les eaux du Jourdain, comme avait fait son maître peu auparavant. Au nom du Dieu d'Elie, le fleuve lui ouvrit un passage, et les fils des prophètes, témoins de ce miracle, le proclamèrent leur chef en place d'Elie.

Si Elie avait multiplié la farine et l'huile de la veuve de Sarepta pendant un temps de famine, Elisée opéra un pareil miracle en faveur d'une autre veuve, qu'un créancier impitoyable menaçait de réduire en servitude avec ses deux fils : Empruntez, lui dit-il, tous les vases qui vous tomberont sous la main, et versez-y du peu d'huile qui vous reste, jusqu'à ce qu'ils soient remplis. L'huile ne cessa de couler que quand la veuve n'eut plus de vases à sa disposition. Elle en vendit une partie pour satisfaire à son créancier, et garda le reste pour se nourrir. Elisée fit plus encore, du moins en apparence, car il rassasia cent personnes avec vingt pains d'orge que quelqu'un lui avait apportés en prémices, et il en resta.

Si Elie avait ressuscité le fils de la veuve de Sarepta, près de laquelle il trouvait une généreuse hospitalité, Elisée ressuscita pareillement le fils de la Sunamite, qui usait envers lui de la même générosité. Celle-ci, plus heureuse que la première, possédait de grandes richesses. Elle avait demandé et obtenu de son mari la permission de disposer dans sa maison un logement pour Elisée et son serviteur, qui traversaient souvent la ville de Sunam dans le cours de leurs voyages. En reconnaissance d'un tel bienfait, Elisée obtint du ciel qu'elle devînt mère, et lui annonça ce bonheur une année à l'avance.

Ce fils unique, objet de tant de désirs avant sa naissance, et de tant d'amour depuis qu'il avait vu la lumière, était à peine âgé de quelques années, lorsqu'il fut atteint d'une violente douleur de tête, et mourut presque aussitôt sur les genoux de sa mère. Celle-ci le plaça sur le lit du prophète, et courut à la demeure de l'homme de Dieu. Elle écarta Giézi, venu au-devant d'elle, et se précipita aux pieds d'Elisée. Fallait-il donc, lui dit-elle, m'obtenir un fils, pour qu'il me fût aussitôt ravi ? ou bien vous êtes-vous joué de votre humble servante ?

Elisée envoya en avant Giézi ; mais que pouvait le serviteur? L'attouchement du bâton du prophète ne fit point revenir le mort. Elisée arriva enfin plus tardivement ; il répandit devant Dieu son ardente prière, il réchauffa l'enfant de la chaleur de ses membres, il lui insuffla sa propre haleine dans la poitrine, c'est-à-dire qu'il le ranima de sa propre vie, comme lentement et par degrés, et il le rendit sain et sauf à sa mère.

Le premier miracle du prophète Elisée paraît avoir été fait en faveur des habitants de Jéricho. Il adoucit pour toujours les eaux qui alimentent cette ville, et qui étaient malsaines et imprégnées du sel dont le pays abonde, en jetant du sel dans la source : le Seigneur dit ceci, ajouta-t-il, j'ai assaini ces eaux, elles ne causeront plus la mort ni la stérilité. Le second devait être aussi terrible pour eux que le premier leur avait été favorable ; car ayant été outragé par de jeunes enfants, il les maudit, dans un mouvement d'enthousiasme prophétique (1), et bientôt quarante-deux d'entre eux furent dévorés par deux ours sortis de la forêt du Jourdain.

Pendant la durée de la mission prophétique d'Elisée, Joram, Jéhu et Joachas passèrent successivement sur le trône d'Israël ; ce prophète vit aussi les premières années de Joas ; mais à peine connu des trois pre-

(1) Prophetavit autem Eliezer filius Dodau de Maresa ad Josaphat, dicens: Quia habuisti fœdus cum Ochozia, percussit Dominus opera tua, contritæque sunt naves, nec potuerunt ire in Tharsis (*II Par.* XX, 37).

(2) Elias quidem in turbine tectus est, et in Eliseo completus est spiritus ejus: in diebus suis non pertimuit principem, et potentia nemo vicit illum. Nec superavit illum verbum aliquod, et mortuum prophetavit corpus ejus. In vita sua fecit monstra, et in morte mirabilia operatus est (*Eccli.* XLVIII, 13-15).

(1) Maledixit eis in nomine Domini.

miers, ou trop négligé par des princes qui préféraient le culte étranger au culte du vrai Dieu, il n'eut avec eux que des rapports lointains, des rapports pénibles et de nécessité, pour ainsi dire, même après avoir opéré les plus grandes merveilles en leur faveur. Le premier lui dut la vie et le salut de son armée, il lui dut la délivrance de sa capitale et des provisions abondantes après une longue famine. Le second lui dut le trône d'Israël. Il ne semble pas que le troisième ait seulement songé à lui. On se rend difficilement compte d'un pareil aveuglement, et d'un pareil entêtement pour l'idolâtrie, dont la pratique avait toujours été si funeste aux fils d'Israël. Ils ne pouvaient se guérir de leur funeste émulation pour les nations voisines, c'est-à-dire pour la barbarie. Les gloires de leur passé, les grandeurs de leur histoire, le sentiment de leur nationalité, étaient pour eux un fardeau qu'ils ne demandaient qu'à secouer, pour s'écouler dans les nations voisines et s'y perdre, comme l'eau de ce fleuve qui descend de chute en chute du sommet de la montagne, et va s'abîmer et disparaître derrière les bords fangeux d'un lac. Quel peuple ! Est-ce que son passé incompréhensible n'aide pas, sinon à faire comprendre, du moins à expliquer son état présent ; ou bien le larcin dont Jacob se rendit coupable envers Esaü, en l'élevant aux priviléges et aux grandeurs, dégrada-t-il d'autant sa nature d'homme, et par suite celle de sa postérité, comme par l'effet d'un second péché originel ?

Joram, roi d'Israël, Josaphat, roi de Juda, et le roi d'Idumée, avaient entrepris une guerre commune contre les Moabites. Leurs armées réunies se trouvaient égarées, pour ainsi dire, dans les déserts de l'Idumée, et souffraient depuis sept jours d'une soif ardente; elles étaient en face de l'ennemi et sur le point de périr, lorsque Josaphat se souvint du Seigneur, et demanda l'intervention d'un prophète. Un serviteur de Joram indiqua aux princes la présence d'Elisée. Les trois monarques allèrent au-devant de lui, et Joram, dont il était le sujet, porta la parole.

« Est-ce qu'il y a quelque chose de commun entre vous et moi? lui répondit Elisée ; adressez-vous plutôt aux prophètes de votre père et de votre mère..... Vive le Dieu des armées, et j'en atteste son nom, si je n'avais égard à la présence de Josaphat, roi de Juda, je ne prendrais pas même garde à vous, et ne vous regarderais seulement pas. Mais puisqu'il en est ainsi, faites venir un musicien. Aux accents de celui-ci, l'esprit du Seigneur saisit le prophète, et il s'écria : Le Seigneur dit ceci : Creusez de nombreux fossés dans le lit du torrent, car le Seigneur ajoute : Vous n'entendrez point le souffle du vent, vous ne verrez point tomber la pluie; et cependant ce lit se remplira d'eaux, et vous serez désaltérés, vous, vos guerriers et vos bêtes de somme. Et ce n'est pas encore assez pour la générosité du Seigneur ; Moab sera livré à vos mains, les villes les mieux fortifiées, les cités splendides tomberont en votre pouvoir; vous renverserez sur la terre tous les arbres à fruit, vous comblerez toutes les sources des eaux, et vous couvrirez de pierres tous les champs fertiles (1). »

Il en fut ainsi : le lendemain au matin, tous les fossés se trouvèrent remplis. Les Moabites, en regardant vers le lieu du lever du soleil, et à la faveur de ses premiers rayons, crurent voir du sang, et s'imaginèrent que c'était celui des peuples alliés, qui s'étaient exterminés mutuellement ; et sous l'impression de cette fausse idée, ils coururent sans précautions et sans défiance au pillage du camp ennemi. Mais reçus par des troupes préparées au combat, ils subirent une grande défaite, après laquelle leur pays fut livré au sac et au pillage, comme le prophète l'avait annoncé.

Qui croirait que Joram dût jamais oublier un tel service ? il l'oublia cependant. Car bientôt après, un serviteur lépreux du roi de Syrie, nommé Naaman, vint le trouver avec une lettre de son maître, conçue en ces termes: Vous saurez par le contenu de cette lettre, que je vous envoie Naaman, mon serviteur, pour que vous le guérissiez de sa lèpre. Le roi de Syrie avait entendu dire par une esclave qu'il y avait en Israel un prophète qui pourrait guérir la lèpre de Naaman; mais Joram n'en savait rien. Aussi déchira-t-il ses vêtements, en s'écriant que le roi de Syrie lui cherchait une querelle, afin d'avoir l'occasion de lui déclarer la guerre.

Envoyez-le vers moi, je le guérirai, dit Elisée, quand il eut appris ce qui se passait; et vous saurez, ajouta-t-il, qu'il y a encore un Dieu en Israël.

Lorsque Naaman fut arrivé près de la demeure d'Elisée, celui-ci lui fit dire : Allez vous purifier sept fois dans les eaux du Jourdain. L'étranger, s'attendant à plus d'égards et de solennité, s'indigna ; eh ! quoi, dit-il, il ne prend pas la peine de sortir, ni de me toucher ! pourquoi aller me purifier dans le Jourdain ? Est-ce que les ondes de l'Abana et du Parphar, que j'au-

(1) Dixit autem Eliseus ad regem Israel : Quid mihi et tibi est? vade ad prophetas patris tui, et matris tuæ. Et ait illi rex Israel : Quare congregavit Dominus tres reges hos, ut traderet eos in manus Moab? Dixitque ad eum Eliseus : Vivit Dominus exercituum, in cujus conspectu sto, quod si non vultum Josaphat regis Judæ erubescerem, non attendissem quidem te, nec respexissem. Nunc autem adducite mihi psaltem. Cumque caneret psaltes, facta est super eum manus Domini et ait : Hæc dicit Dominus : Facite alveum torrentis hujus fossas et fossas. Hæc enim dicit Dominus : Non videbitis ventum, neque pluviam : et alveus iste replebitur aquis : et bibetis vos, et familiæ vestræ, et jumenta vestra. Parumque est hoc in conspectu Domini : insuper tradet etiam Moab in manus vestras, et percutietis omnem civitatem munitam, et omnem urbem electam, et universum lignum fructiferum succidetis, cuncto que fontes aquarum obturabitis, et omnem agrum egregium operietis lapidibus (*IV Reg.* III, 13-19).

rais, trouvées à Damas, ne sont pas plus pures que celles du Jourdain ? Il reprenait donc le chemin de la Syrie, lorsque ses serviteurs lui firent cette observation juste et sensée : Père, si le prophète vous avait commandé une chose difficile, vous étiez disposé à la faire; pourquoi ne feriez-vous pas celle-ci, qui est si facile ? Naaman le comprit, il alla au Jourdain, et revint guéri. Le prophète ne voulut accepter aucun des présents que l'étranger se disposait à lui faire ; mais la vue de tant d'or et de richesses excita la cupidité du serviteur. Giézi courut après le cortége, et demanda, en faveur de deux fils de prophètes, qui venaient, disait-il, d'arriver chez son maître, un talent d'argent et deux vêtements. Naaman, qui aurait donné beaucoup plus, le força de recevoir deux vêtements et deux talents au lieu d'un, et chargea deux de ses esclaves d'aller déposer cette offrande aux pieds du prophète ; Giézi la fit déposer dans sa propre maison. L'esprit d'Elisée ne l'avait pas quitté un seul instant : Je vous ai vu, dit-il au serviteur infidèle, lorsque vous couriez après l'étranger, je vous ai vu, lorsqu'il est descendu de son char pour aller à votre rencontre. Maintenant, vous êtes riche. Eh bien ! allez ; vous et votre postérité, vous hériterez de la lèpre de Naaman pour toujours. Giézi sortit couvert de lèpre et blanc comme la neige (*Voy.* l'art. Giézi).

Nonobstant le coupable oubli de Joram, Elisée ne lui rendit pas moins des services importants, dans une guerre qu'il eut bientôt après à soutenir contre la Syrie. Il lui dévoilait si bien les projets et les desseins de Ben-Adad, que ce prince, au désespoir de se voir ainsi prévenu, envoya un corps de troupes assiéger la ville de Dothan, où le prophète faisait son séjour, dans le seul but de s'emparer de sa personne. Le serviteur d'Elisée, effrayé à la vue de tant d'ennemis, vint en apporter la nouvelle à son maître; mais il eut lieu d'admirer bien davantage, quand celui-ci eut révélé à ses yeux les légions célestes qui veillaient à leur garde. Elisée sortit au-devant des ennemis, changea, par un miracle opposé, l'apparence des choses à leur égard, et les conduisit au milieu de la ville de Samarie, sous prétexte de leur livrer celui qu'ils cherchaient. Là leurs yeux furent ouverts, et ils reconnurent qu'ils étaient au pouvoir de leurs ennemis. Père, de quelle manière faut-il agir envers eux, demanda alors Joram, faut-il les mettre à mort ? Non pas, répondit le prophète, leur vie n'est pas à vous, puisque vous ne les avez point pris par la puissance de vos armes. Donnez-leur des aliments, et les renvoyez à leur prince. Ben-Adad, comprenant enfin l'impossibilité de continuer la lutte contre un ennemi armé de tels moyens, laissa le royaume d'Israël tranquille pour un moment.

La paix ne fut pas de longue durée. Ben-Adad vint mettre le siége devant Samarie. La famine devint si grande dans la ville assiégée, que des mères y furent réduites à manger leurs enfants. A cette nouvelle, le roi déchira ses vêtements, et se couvrit d'un cilice. Le peuple le vit parcourir ainsi les remparts. Mais il proféra les plus terribles menaces contre Elisée, auquel il s'en prenait de ne pas recevoir des secours du Ciel; il envoya même un sicaire pour trancher la tête au prophète. Celui-ci était assis au milieu d'un cercle de vieillards : Savez-vous, leur dit-il, que le fils de l'homicide vient d'envoyer quelqu'un pour me trancher la tête ? mais ne le laissez pas entrer, car j'entends les pas de son maître qui vient après lui, porteur d'une autre nouvelle.

Dieu avait eu égard à la pénitence de Joram, et non à son ordre insensé; il lui avait touché le cœur, et ordonné au prophète de lui faire entendre une bonne nouvelle : « Demain à pareille heure, dit Elisée, la mesure de farine se vendra un statère à la porte de Samarie, et l'orge, deux mesures pour un statère. — Un des officiers sur lesquels le roi s'appuyait, lui répondit en se raillant : vous devriez ajouter aussi que Dieu donnera de la pluie par torrents (1) — Vous en serez témoin, repartit le prophète, mais vous n'en mangerez pas (2). »

Or, voici ce qui se passait du côté du camp des Syriens : le bruit de grandes armées retentit miraculeusement alentour, et ils s'imaginèrent que les Héthéens et les Egyptiens, soudoyés par Joram, venaient les attaquer à l'improviste avec des forces supérieures. Aussitôt, cédant à cette panique, ils s'enfuirent, et abandonnèrent le camp sans rien emporter, sans même songer aux bêtes de somme, qui auraient pu les aider à fuir plus vivement. De leur côté, les habitants de Samarie, en proie à une si grande famine, avaient chassé de la ville les bouches inutiles. Quatre lépreux, qui étaient du nombre des bannis, se dirent donc : il vaut mieux mourir par le fer des Syriens que par la faim ; allons au camp : peut-être auront-ils pitié de nous. Ils le trouvèrent désert, ils se rassasièrent, pillèrent ce qui leur convint, puis enfin, animés d'une meilleure pensée, ils vinrent en apporter la nouvelle à la ville. Joram, crainte de surprise, fit constater le fait ; et lorsqu'il fut reconnu pour exact, le peuple se précipita en foule au pillage des aliments et des richesses. Le roi plaça à la porte de la ville, pour y maintenir l'ordre, ce même officier qui s'était raillé d'Elisée; il fut entraîné par la foule, culbuté, foulé aux pieds ; il y perdit la vie.

Cependant la durée des règnes de Joram et de Ben-Adad s'abrégeait; leur vie touchait à sa fin : une mort tragique les attendait, comme un juste châtiment de leurs crimes.

(1) C'est qu'en Judée la saison des pluies est toujours régulière.

(2) Dixit autem Eliseus : Audite verbum Domini : Hæc dicit Dominus : In tempore hoc cras modius similæ uno statere erit, et duo modii hordei statere uno, in porta Samariæ. Respondens unus de ducibus, super cujus manum rex incumbebat, homini Dei, ait : Si Dominus fecerit etiam cataractas in cœlo, nunquid poterit esse quod loqueris? Qui ait : Videbis oculis tuis, et inde non comedes (*IV Reg.* VII, 1-2).

Joram, pour venger le siége de Samarie, était allé assiéger Ramoth de Galaad, sujet perpétuel de guerre entre les deux royaumes dont cette ville était la clef. Elisée, de son côté, se rendit à Damas. Il n'y fut pas plus tôt arrivé, que Ben-Adad, alors malade, envoya le consulter pour savoir s'il guérirait. — « Allez, et dites-lui qu'il guérira, répondit le prophète à l'officier chargé de le consulter; mais la vérité est qu'il mourra. Cet officier se nommait Hazaël. Elisée s'attrista ensuite jusqu'à verser des larmes. — Pourquoi mon maître pleure-t-il? demanda Hazaël. — Parce que je vois, répondit le prophète, les maux que vous ferez endurer à Israël. Vous livrerez aux flammes ses villes fortifiées, vous moissonnerez sa jeunesse par le glaive, vous briserez ses petits enfants contre la pierre, vous ouvrirez les entrailles des femmes enceintes. — Qui suis-je donc moi, votre serviteur, répartit Hazaël, sinon un pauvre chien, et comment ferai-je de si grandes choses? — Le Seigneur me fait voir que vous serez roi de Syrie, dit Elisée (1). » A son retour, Hazaël promit la santé à Ben-Adad, et le lendemain il lui donna la mort en l'étouffant dans son lit, pour monter sur le trône à sa place. Il devait aussi réaliser les prédictions de l'homme de Dieu envers Israël, pendant le règne de Jéhu, qui allait commencer.

Joram, blessé au siége de Ramoth, revint à Jezrahel, faire panser sa blessure. Ochozias, roi de Juda, alla lui rendre visite. Pendant ce temps, un fils de prophète, envoyé au camp par Elisée, y sacra roi d'Israël Jéhu, que Joram avait établi pour conduire le siége. Le prophète lui dit en le sacrant : « Le Seigneur, Dieu d'Israël, dit ceci : Je vous consacre roi du peuple du Seigneur, en Israël. Vous détruirez la maison d'Achab, votre maître, et je serai vengé du sang des prophètes, mes serviteurs, et de tout le sang des serviteurs du Seigneur versé par les mains de Jézabel. Je perdrai toute la famille d'Achab, et je détruirai toute sa postérité, depuis l'adolescent jusqu'à l'enfant qui est encore au sein de sa mère, et au dernier de tous en Israël. Il en sera de la famille d'Achab comme de celle de Jéroboam, fils de Nabat, et de celle de Baasa, fils d'Ahia. Les chiens mangeront Jézabel sur la place publique de Jezrahel, et elle n'aura point de sépulture (2). »

(1) Dixitque ei Eliseus : Vade, dic ei : Sanaberis : porro ostendit mihi Dominus quia morte morietur. Stetitque cum eo et conturbatus est usque ad suffusionem vultus : flevitque vir Dei. Cui Hazael ait : Quare dominus meus flet? At ille dixit : Quia scio quæ facturus sis filiis Israel mala. Civitates eorum munitas igne succendes, et juvenes eorum interficies gladio et parvulos eorum elides, et prægnantes dividés. Dixitque Hazael : Quid enim sum servus tuus canis, ut faciam rem istam magnam? Et ait Eliseus : Ostendit mihi Dominus te regem Syriæ fore (*IV Reg.* VIII, 10-13).

(2) Et surrexit et ingressus est cubiculum : at ille fudit oleum super caput ejus, et ait : Hæc dicit Dominus Deus Israel : Unxi te regem super populum Domini Israel. Et percuties domum Achab domini tui, et ulciscar sanguinem servorum meorum prophetarum, et sanguinem omnium servorum Domini, de manu Jezabel. Perdamque omnem domum Achab : et interficiam de Achab mingentem ad parietem, et clausum et novissimum in Israel. Et dabo domum Achab, sicut domum Jeroboam filii Nabat, et sicut domum Baasa filii Ahia. Jezabel quoque comedent canes in agro Jezrahel, nec erit qui sepeliat eam. Aperuitque ostium, et fugit (*IV Reg.* IX, 6-10).

Cette prophétie est la répétition de celle d'Elie. On sait de quelle manière elle s'accomplit. (*Voy.* les art. JÉHU et JÉZABEL.)

Elisée disparaît de l'histoire pendant le règne de Jéhu et pendant celui de Joachas. Il semble que le Seigneur, qui voulait châtier ces mauvais princes, et réduire Israël à deux doigts de sa perte, ait retiré lui-même de la scène politique, le prophète qui aurait pu mettre obstacle à l'exécution de ses vengeances; mais il reparaît au commencement du règne de Joas, successeur de Joachas. C'est pour la dernière fois. Elisée, parvenu à une grande vieillesse, et prêt à subir le sort commun de l'humanité, voulait laisser à sa chère patrie un gage de prospérité. Joas versait des larmes, en lui adressant ses adieux, et se servait des paroles mêmes du saint vieillard, lorsqu'un char de feu le sépara pour toujours de son cher maître : Mon père, mon père, vous le char et le conducteur d'Israël! « Apportez un arc et des flèches, lui dit le prophète. — Bandez maintenant l'arc, lui dit-il ensuite; » puis, posant la main sur celle du roi, il ajouta : « Lancez la flèche vers l'Orient; » et tandis qu'elle volait dans l'espace : « C'est la flèche du salut du Seigneur, la flèche du salut contre la Syrie. Vous frapperez la Syrie, jusqu'à consomption, dans les plaines d'Aphec. » Il dit ensuite à Joas : « Prenez des flèches, et frappez la terre de leurs pointes. » Joas frappa la terre trois fois et s'arrêta. « Tant pis pour vous, dit le prophète avec indignation; si vous eussiez frappé cinq ou six ou sept fois, vous auriez vaincu la Syrie jusqu'à extermination; mais vous ne remporterez que trois fois la victoire (1). »

(1) Eliseus autem ægrotabat infirmitate, qua et mortuus est : descenditque ad eum Joas rex Israel, et flebat coram eo, dicebatque : Pater mi, pater mi, currus Israel, et auriga ejus. Et ait illi Eliseus : Affer arcum, et sagittas. Cumque attulisset ad eum arcum, et sagittas, dixit ad regem Israel : Pone manum tuam super arcum. Et cum posuisset ille manum suam, superposuit Eliseus manus suas manibus regis, et ait : Aperi fenestram orientalem. Cumque aperuisset, dixit Eliseus : Jace sagittam. Et jecit. Et ait Eliseus : Sagitta salutis Domini, et sagitta salutis contra Syriam : percutiesque Syriam in Aphec, donec consumas eam. Et ait : Tolle sagittas. Qui cum tulisset, rursum dixit ei : Percute jaculo terram. Et cum percussisset tribus vicibus, et stetisset, iratus est vir Dei contra eum, et ait : Si percussisses quinquies, aut sexies, sive septies, percussisses Syriam usque ad consumptionem : nunc autem tribus vicibus percuties eam. Mortuus est ergo Eliseus, et sepelierunt eum. Latrunculi autem de Moab venerunt in terram in ipso anno. Quidam autem sepelientes hominem, viderunt latrunculos, et projecerunt cadaver in sepulcro Elisei. Quod cum tetigisset ossa Elisei, revixit homo, et stetit super pedes suos (*IV Reg.* XIII, 14-21).

Elisée mourut bientôt après, et son corps devait prophétiser encore jusque dans la tombe; car, à quelques mois de là, des hommes qui portaient un mort à sa dernière demeure, ayant été effrayés à la vue d'une bande de brigands moabites, déposèrent précipitamment le cadavre dans le sépulcre d'Elisée, qui était près d'eux. Or, au contact, le mort ressuscita, et se trouva disposé à fuir avec ceux qui l'avaient apporté.

Considéré dans sa vie privée, Elisée est un des plus admirables types de bonté et de mansuétude que l'Ecriture nous présente. Nous en avons déjà rapporté plusieurs exemples, que ne détruit point la malédiction prononcée contre les enfants de Jéricho, puisqu'alors, comme l'Ecriture en fait la remarque, il était constitué dans cet *état prophétique*, où l'homme obéit à une impulsion qui lui est étrangère.

Dès le commencement, il cède aux instances de ses cénobites, qui veulent faire la recherche d'Elie, quoiqu'il les avertisse que cette recherche ne produira aucun résultat. « Faites donc, leur dit-il, puisque cela vous convient : *Mittite.* »

En une autre occasion, il plaît à ses cénobites de changer le lieu de leur demeure, et d'aller s'établir au bord du Jourdain; il y consent. « J'irai avec vous, leur dit-il : *Ego veniam.* » Un des prophètes laisse tomber sa cognée dans le fleuve; et, désolé d'un si fâcheux accident, il se lamente en présence d'Elisée. Celui-ci jette au même lieu un morceau de bois : le bois enfonce, et le fer revient sur l'eau. « Prenez, dit alors simplement l'homme de Dieu : *Tolle.* » Plein de reconnaissance pour les bons offices qui lui sont rendus, il s'enquiert auprès de Giézi de ce qu'il pourra faire en faveur de la Sunamite qui leur donne l'hospitalité; ensuite, toujours fidèle à l'amitié, il la prévient d'une famine qui doit affliger Israël durant sept années, afin qu'elle puisse se retirer en un autre pays en temps opportun : *Vade tu, et domus tua, et peregrinare ubicunque repereris.* Si le trait relatif à Naaman atteste le désintéressement du saint prophète, il en est un autre qui n'atteste pas moins la simplicité de ses mœurs. Nous terminerons par celui-ci l'esquisse d'une si belle vie.

Du temps qu'Elisée demeurait encore au pays de Galgala, c'est-à-dire avant son séjour au bord du Jourdain, pendant un moment de disette, un des cénobites étant allé dans la campagne pour y cueillir des fruits sauvages, rapporta des coloquintes, sans savoir ce que c'était. Mais ses compagnons n'eurent pas plus tôt goûté du mets qu'il leur prépara avec ce fruit d'une si repoussante amertume, qu'ils s'écrièrent : « Prophète du Seigneur, *la mort est dans la marmite.* » Qu'on nous permette de reproduire cette exclamation si naturelle et si naïve. Elisée se contenta d'y mêler un peu de farine. « Mangez sans crainte maintenant, leur dit-il. » Ils mangèrent; toute amertume avait disparu.

Tel, et sous des traits si humbles et si suaves, l'Ecriture nous représente cet homme, qui fut, par la vertu divine reposant en lui, le maître de la vie et de la mort, et l'arbitre des destinées de sa nation et des nations voisines.

Et qu'on ne demande pas comment un tel homme ne régénéra pas son pays; car il est des circonstances où les plus grands hommes et les prodiges les plus merveilleux ne peuvent rien sur le cœur des peuples. C'est quand ces mêmes peuples sont arrivés au dernier degré de la corruption des mœurs ou de l'abâtardissement intellectuel. Il en est d'eux comme des fruits gâtés; ils pourrissent sur la branche ou tombent par terre, sans que rien puisse les préserver.

ENÉE (Sa guérison miraculeuse). L'apôtre saint Pierre se trouvant à Lydda pendant une de ses courses évangéliques, eut occasion de voir un paralytique, nommé Enée, qui depuis huit ans n'avait pas quitté le grabat. L'apôtre lui dit : *Enée, le Seigneur Jésus-Christ vous guérit, levez-vous, et prenez vous-même vos vêtements. Le malade se leva aussitôt, et tous ceux qui habitaient Lydda et Sarona, le virent, et se convertirent au Seigneur* (1).

Rien de plus simple que ce récit; mais il porte avec lui-même les preuves évidentes de sa véracité, d'abord dans sa simplicité même, et ensuite dans ce qui est ajouté, que le miracle fut si manifeste pour deux villes, qu'un grand nombre d'habitants se convertirent. Il s'agit ici sans doute des Juifs exclusivement, car Pierre ne prêchait pas encore l'Evangile devant les Gentils : la mystérieuse vision qui lui donnerait les prémices de ce nouvel apostolat n'avait pas eu lieu.

EON ou EUDE DE L'ÉTOILE, « gentilhomme breton, dans le XII^e^ siècle, était tellement ignorant, qu'ayant ouï chanter dans l'église ces paroles du Symbole : *Per Eum qui venturus est judicare vivos et mortuos*, il s'imagina qu'il était cet Eon, ne sachant pas distinguer son nom du mot latin qui désigne Celui qui devait venir juger les vivants et les morts. »

C'est par cette sottise que le docte Moreri, ordinairement si judicieux, commence la courte notice qu'il a consacrée à un des personnages les plus importants du XII^e^ siècle; et les biographes qui sont venus après lui, de s'emparer de cette idée mère, afin de s'épargner la peine d'étudier sérieusement les mémoires contemporains. Quoique composés tous dans un esprit d'hostilité et avec peu de discernement, ils sont faits cependant pour en donner une idée tout à fait différente.

Eon de l'Etoile n'était ni un ignorant ni un sot; mais au contraire un des plus habi-

(1) Factum est autem, ut Petrus dum pertransiret universos, deveniret ad sanctos, qui habitabant Lyddæ. Invenit autem ibi hominem quemdam, nomine Æneam, ab annis octo jacentem in grabato, qui erat paralyticus. Et ait illi Petrus : Ænea, sanat te Dominus Jesus Christus : surge, et sterne tibi. Et continuo surrexit. Et viderunt eum omnes, qui habitabant Lyddæ et Saronæ : qui conversi sunt ad Dominum (*Act.* IX, 32-35).

les prestigiateurs qui aient paru dans le monde. Il ne croyait pas être *Celui* qui doit venir juger les vivants et les morts, mais il profitait de la consonnance de son nom avec l'adjectif latin, qui se prononçait alors de la même manière, pour le faire accroire au peuple.

Ni sa patrie, ni son véritable nom ne sont connus avec certitude. Il est à croire qu'il prit le nom d'Eon, pour en imposer au peuple, qui parlait encore à demi le latin et l'entendait de même, par allusion à l'Eum qui doit venir juger les vivants et les morts. Et s'il a été surnommé *de l'Etoile*, ou plutôt *l'Etoile*, parmi ses sectateurs, c'est qu'il se disait lui-même l'*étoile* annoncée dans la prophétie de Jacob. Si on le dit originaire de la province de Bretagne, c'est sans doute parce que sa secte y apparut d'abord; suivant Guillaume de Neubridge, il était anglais de naissance. Fleury n'en a point parlé d'une manière plus convenable.

Les auteurs contemporains racontent des merveilles de ses apparitions subites dans les lieux où on l'attendait le moins; ils disent que sa présence excitait toujours un grand enthousiasme parmi le peuple; qu'il semblait voler d'un lieu à l'autre, tant sa marche était rapide. Il était toujours vêtu avec un faste royal, accompagné d'une suite nombreuse de sectateurs empressés d'obéir à ses moindres ordres, vêtus comme lui avec une grande richesse. Sa table était toujours abondante, ses convives nombreux, rien ne manquait à ses gens. Sa vie et la leur se passait dans les festins et les plaisirs bruyants.

Il possédait à un si haut degré l'art de fasciner ceux qui l'approchaient, qu'il était difficile de ne pas se laisser séduire, et impossible de le quitter, pour peu qu'on eût cédé à la séduction.

Il s'attribua t un grand pouvoir sur les éléments, se disait fils de Dieu, opérait un grand nombre de merveilles, que les gens ignorants prenaient pour des miracles, et les personnes doctes pour des œuvres de Satan. Et c'est ainsi que beaucoup d'écrivains nous expliquent la source encore inexpliquée de ses richesses. Les diables transformés en hommes étaient ses serviteurs, ses cuisiniers, ses palefreniers. Tout chez lui était fantastique, formé d'air condensé par les diables, vêtements, ameublements, vins et mets de toute espèce. Si on avait fait le signe de la croix, tout aurait disparu. Aussi, quand on avait beaucoup bu et beaucoup mangé, bu et mangé avec délices, car tout était d'un goût exquis, il suffisait de roter pour n'avoir plus rien dans l'estomac, et se sentir une faim dévorante.

Eon de l'Étoile avait des extases: il feignait des entretiens avec Dieu et les anges, il lisait au fond des consciences; tous les genres de prestiges lui étaient familiers. Il envoyait ses disciples piller les églises et les monastères, afin de détruire le christianisme, dont il était venu, disait-il, pour terminer le règne; et là est sans doute la véritable source des richesses qu'il dépensa à profusion pendant la courte durée de son apparition sur la scène du monde. Ses ravages portèrent plus spécialement sur la Bretagne et la Gascogne. Surpris enfin et arrêté avec quelques-uns de ses principaux disciples par l'archevêque de Reims, après que de puissants seigneurs y eurent échoué par la force, il fut déféré au concile de Reims; qui était alors réuni.

Il y parut armé d'un bâton à trois pointes, y débita les mêmes extravagances qu'il débitait au peuple, en ajoutant que, lorsqu'il appuyait deux des pointes sur la terre, il prenait le gouvernement des deux tiers de l'univers, ne laissant à Dieu que l'autre tiers; mais que quand il voulait se reposer, il n'appuyait qu'une seule pointe, afin de n'avoir qu'un tiers de la création à sa charge. Cette impertinence le sauva, comme il l'avait voulu sans doute, car elle fit rire les pères de la sainte assemblée, qui, ne le considérant plus dès lors que comme un dangereux insensé, le condamnèrent à un emprisonnement perpétuel, et le remirent aux soins de l'abbé Suger.

Il ne tarda pas à mourir dans la prison, et ainsi n'eut pas le temps de mettre à exécution les projets d'évasion qu'il avait peut-être formés.

Ses sectateurs ne furent pas traités avec tant de bénignité. Un certain nombre des plus compromis furent livrés au bras séculier, et ils aimèrent mieux mourir sur le bûcher que de se rétracter, en avouant que leur maître n'était qu'un imposteur. La persécution dispersa les autres, mais n'anéantit pas la secte. Elle se retrouve plus d'un siècle après dans les montagnes des Alpes, sous la direction d'un autre imposteur nommé Doucin, qui lui avait alors donné son nom.

Cette longue persistance, et l'attachement si inviolable des disciples envers leur maître, prouve qu'Eon de l'Etoile n'était rien moins qu'un idiot ignorant, comme le disent Guillaume de Neubridge et Robert du Mont, et comme on se plaît à le considérer encore sur cette fausse indication (1).

ÉPHOD, ornement sacerdotal des Hébreux, tissé de fin lin et teint des plus riches couleurs, qui se portait sur le cou en forme d'étole, se croisait sur la poitrine, puis sur le rein, et revenait former au-devant un nœud dont les deux extrémités retombaient jusqu'à terre. Il était chargé sur les épaules de deux pierres précieuses, sur lesquelles on lisait les noms des douze tribus d'Israël, six sur chacune. On croit que ces pierres étaient l'*Urim* et le *Thumim*, dont il est si souvent parlé dans l'Écriture, et par l'intermédiaire desquelles les enfants d'Israël consultèrent souvent le Seigneur jusqu'au moment de la dédicace du temple de Salomon. Depuis lors il n'en est plus fait mention, sauf dans les écrits de l'historien Josèphe, qui affirme que l'*Urim* et le *Thu-*

(1) *V.* Willel. Newbrid. *de Rebus anglicis*, l. I, c. 19; Robert de Monte, *Append. ad chronic. Sigeb.*; Hosius, *de Hæres. nostri temporis*, l. I; du d'Argentré, *Collectio judiciorum*, tom. I.

mim avaient perdu leur lumière depuis deux siècles seulement; mais ce témoignage isolé nous est singulièrement suspect, surtout de la part d'un historien aussi peu estimable.

On ne croyait pas que le culte pût subsister sans éphod. Gédéon fit un éphod des dépouilles des Madianites, et cet ornement devint un sujet de scandale en Israël; Micha ayant placé une idole dans sa maison, ne manqua pas de donner l'éphod au ministre qu'il choisit pour lui offrir l'encens et les sacrifices. Dieu prédit aux Israélites, dans Osée, qu'ils seraient longtemps sans rois, sans princes, sans sacrifices, sans autel et sans éphod; *Dies multos sedebunt filii Israel sine rege, et sine principe, et sine sacrificio, et sine altari, et sine ephod, et sine theraphim.*

L'éphod n'était pas exclusivement réservé pour le grand prêtre; mais celui-ci pouvait seul porter l'*Urim* et le *Thumim*, et consulter le Seigneur par son moyen. Nous voyons par le récit du premier *Livre des Rois* que David et Saül y recoururent en plusieurs circonstances : Saül, avant de livrer le dernier combat aux Philistins sur les monts de Gelboë, mais le Seigneur refusa de lui répondre; David, avant de se retirer dans le désert de Ziph, et ensuite avant de se mettre à la poursuite des voleurs de Siceleg.

Urim et *Thumim* sont deux expressions plusieurs fois employées dans des circonstances analogues par la Bible hébraïque, mais que la Vulgate n'a point reproduites, et que les traducteurs ont rendu de différentes manières. Qu'étaient les *Urim* et les *Thumim*, car cette désinence est celle du pluriel? Ici déjà les opinions se partagent. Les uns pensent avec Josèphe qu'il s'agit des pierres du rational; les autres, avec plus d'apparence de raison, qu'il faut entendre celles de l'éphod; ceux-ci prétendent qu'il est question de deux pierres surajoutées au rational, mais l'Écriture n'en fait aucune mention; ceux-là, avec saint Cyrille, Cedrenus et saint Jérôme, d'une lame d'or, dont l'Écricriture ne parle pas davantage. Il en est qui ont pris les *Urim* et les *Thumim* pour un collier de pierreries descendant jusque sur la poitrine, à la manière des prêtres égyptiens; Philon prétend qu'il y avait sur le rational deux figures représentant la *Vérité* et la *Manifestation*, et que c'est d'elles qu'il faut entendre les mots *Urim* et *Thumim*. De ces diverses opinions, les unes sont incertaines, les autres inadmissibles.

Si l'on vient à demander en quoi consistait l'oracle des *Urim* et des *Thumim*, l'incertitude sera plus grande encore. Les rabbins, appuyés sur l'autorité de Josèphe et de Philon, et après eux saint Chrysostome et quelques autres Pères de l'Eglise, ont cru que celles des lettres gravées sur les pierreries qui devaient former la réponse, apparaissaient brillantes de lumière, et qu'ainsi il n'y avait plus qu'à lire l'oracle; mais outre que cette explication ne repose sur aucune donnée positive, il est vrai, de plus, qu'il manquait sur le rational plusieurs des lettres de l'alphabet hébraïque; or la réponse avait parfois une certaine longueur; celle-ci, par exemple, adressée à David, qui se disposait à poursuivre les voleurs de Siceleg : Poursuivez-les, vous les vaincrez certainement; vous leur ravirez même leur proie.

Une telle réponse ressemble à une traduction faite par le grand prêtre de signes qui lui étaient connus, plutôt qu'à une lecture. Dieu n'aurait pas dit vous les vaincrez certainement; une pareille hésitation ne fait point partie du langage divin. Mais s'il s'agit de signes particuliers, quels étaient ces signes?

D'autres rabbins ont pensé que la réponse divine était transmise par l'intermédiaire d'une voix miraculeuse, qui tenait lieu d'interlocuteur au grand prêtre; et c'est ainsi, disent-ils, que Dieu répondit toujours depuis la captivité de Babylone. Ils appellent cette voix du nom de *bath-kol*, c'est-à-dire fille de la voix, et ils se fondent sur ce passage de l'Exode où il est dit que les Israélites furent blâmés de n'avoir pas consulté la *voix du Seigneur* avant de conclure l'alliance avec les Gabaonites. Mais cette expression ne serait-elle pas une figure de langage? Et d'ailleurs il y avait plusieurs manières de consulter Dieu. On le consultait par l'éphod, par le propitiatoire, par les sorts, par l'intermédiaire des prophètes.

Il est donc impossible, avec ces éléments, d'établir la solution aux questions proposées. Et il vaut mieux avouer une ignorance qui n'a rien de honteux, puisqu'elle est invincible, que de choisir entre des suppositions gratuites, dont aucune n'approche peut-être de la vérité.

ESAU (Prophéties qui le concernent). Après vingt années de stérilité, Rébecca devenue mère éprouvait dans son propre sein un étrange combat. Fatiguée par l'inquiétude et la douleur, elle consulta le Seigneur, qui lui répondit : *Deux nations sont dans vos entrailles; deux peuples sortiront de votre sein, l'un d'eux triomphera de l'autre, l'aîné sera assujetti au plus jeune* (1).

Cette explication d'une prophétie qui avait commencé de s'accomplir dès le sein de la mère, se vérifia au moment de l'accouchement, car Rébecca mit au monde deux fils, et celui qui reçut le jour en dernier lieu tenait son frère par la plante du pied, ce qui le fit nommer Jacob, c'est-à-dire le *supplantateur*. L'aîné reçut le nom d'Esaü, par une autre allusion à l'état dans lequel il était né.

Jacob ne tarda pas à vérifier son nom prophétique, en achetant d'Esaü, pour un plat de lentilles rouges, qui irritèrent l'appétit de celui-ci, le droit d'aînesse, qui le substituait

(1) Deprecatusque est Isaac Dominum pro uxore sua, eo quod esset sterilis : qui exaudivit eum, et dedit conceptum Rebeccæ. Sed collidebantur in utero ejus parvuli, quæ ait : Si sic mihi futurum erat, quid necesse fuit concipere? Perrexitque, ut consuleret Dominum. Qui respondens, ait : Duæ gentes sunt in utero tuo, et duo populi ex ventre tuo dividentur; populusque populum superabit, et major serviet minori (*Gen.* xxv, 21-23).

en son lieu dans tous les priviléges afférents à la primogéniture.

Mais comme Esaü ne tenait pas grand compte d'un marché qu'il croyait peu sérieux, quoiqu'il se fût engagé par serment, Jacob, par le conseil de sa mère, usa d'une supercherie pour lui ravir la bénédiction paternelle, à laquelle étaient attachés les plus précieux de tous les biens, savoir l'héritage des divines promesses, une alliance intime avec Dieu et l'espérance de donner le jour à celui qui faisait l'attente des nations.

Trompé par de menteuses apparences, Isaac bénit Jacob en place d'Esaü, et lui dit : *Vous serez le seigneur de vos frères, les fils de votre mère s'inclineront en votre présence* (1).

Mais comme Ésaü, les yeux remplis de larmes et le cœur plein de rage contre son frère, sollicita à son tour la bénédiction paternelle, Isaac ajouta en le bénissant : « Vous aurez votre part de la graisse de la terre et de la rosée des cieux. Vous vivrez au milieu des combats; vous serez asservi à votre frère, mais le temps viendra que vous secouerez son joug et que vous en déchargerez vos épaules (2). »

Voici de quelle manière ces diverses prophéties achevèrent de s'accomplir : Jacob eut douze fils, et devint par eux le père de la nation juive, l'une des plus grandes, la plus grande peut-être, numériquement parlant, qu'il y ait eu dans le monde, car tous les autres peuples, composés de familles diverses, n'ont jamais été que des aggrégations artificielles, plus ou moins multiples dans leur origine.

Ésaü devint père de cinq fils : Éliphaz, Jehus, Ihelom, Coré et Rahuel. Ceux-ci donnèrent le jour à onze autres, que l'Ecriture désigne d'une manière spéciale, parce qu'ils furent chefs de tribus, savoir : Theman, Omar, Sepho, Cenez, Coré, Gatham, Amalech, fils d'Eliphaz; Nahat, Sara, Samma, Meza, fils de Rahuel.

L'auteur du *Livre de la Genèse* ne nomme pas les descendants de Jéhus, d'Ihelom et de Coré; mais il les désigne eux-mêmes comme chefs de tribus; ce qui paraît indiquer que la famille d'Esaü se divisa d'abord en trois tribus, et bientôt après en onze (*Gen.* XXXVI; *I Par.* I, 35).

Une addition complémentaire au XXXVI^e^ chapitre, où sont contenus ces détails, laquelle se trouve répétée au I^er^ chapitre du *I^er^ livre des Paralipomènes*, nous apprend que les descendants d'Esaü changèrent plus tard, mais toutefois avant l'introduction de la royauté en Israël, cet ordre politique, et se donnèrent des rois, qui furent successivement Béla, Jobab, Huzam, Adad, Semla, Saül, Balnan et Adar; après la mort de celui-ci, ils revinrent à l'ancienne forme, et du temps de l'auteur inconnu de l'addition, les onze tribus portaient les noms de Thamna, Alva, Jethueth, Oolibama, Ela, Phinon, Cenez, Thémam, Mabsar, Magdiel et Hiram.

Après la naissance de ses cinq fils, Esaü se sépara de son frère, parce que, leurs troupeaux étant trop nombreux, le pays de Chanaan ne pouvait plus suffire à les nourrir et alla s'établir dans le pays de Seïr, qui en était voisin, du côté du midi, au delà du Sihor, que l'Ecriture appelle communément le fleuve d'Egypte. Sa postérité ne tarda pas à s'y rendre la maîtresse, soit en expulsant, soit en soumettant la nation des Horréens, qui l'habitait, et qui était divisée en sept tribus, sous autant de chefs différents. Le pays reçut de ses nouveaux maîtres le nom d'Idumée, formé de celui d'Edom, qui était un surnom injurieux donné à Esaü à cause de son goût pour les lentilles rouges, car Edom veut dire le rouge. Il semble que l'auteur juif prend plaisir à rappeler cette circonstance humiliante, de laquelle dérivait l'antipathie mutuelle des deux peuples, et l'exaltation de la nation juive au-dessus de son aînée.

Ainsi s'accomplissaient les prophéties : deux nations étaient issues du sein de Rebecca, une antipathie profonde les divisait; le plus jeune des deux fils avait surpassé son aîné, après l'avoir supplanté dans ses droits; événements qui avaient eux-mêmes un sens prophétique, relatif à la Synagogue et à l'Eglise chrétienne : nous l'exposerons en son lieu (*Voy.* art. PROPHÉTIES FIGURATIVES). L'histoire va nous montrer l'accomplissement de tout le reste; car il était dit encore qu'Esaü vivrait dans les combats, qu'il serait asservi temporairement à Jacob, et qu'un jour il se délivrerait de son joug.

Il paraît que les Iduméens conservèrent leur indépendance jusqu'au temps de David; l'Ecriture nous apprend que ce prince les asservit. Ils supportèrent impatiemment la domination étrangère, sans pouvoir cependant s'en délivrer jusqu'à la fin du règne de Salomon; mais alors un descendant de leurs anciens princes, nommé Adad, qui avait été porté en Egypte dès son enfance, pour échapper au massacre général commandé par Joab, rassembla les fugitifs, et revint à leur tête reconquérir tout ou partie de son pays (Voy. *III Reg.* XI, 22). L'Idumée dut retomber de de nouveau sous le joug, ou bien elle n'avait été délivrée que partiellement; car on voit au *II^e^ livre des Paralipomènes*, qu'elle se révolta contre Joram, fils de Josaphat, et que ce monarque ne put la réduire.

Amasias remporta quelques avantages sur les Iduméens. Il se rendit maître de Pétra, leur tua dix mille hommes, et en précipita dix mille autres du rocher sur lequel la ville

(1) Accessit, et osculatus est eum. Statimque ut sensit vestimentorum illius fragrantiam, benedicens illi, ait : Ecce odor filii mei sicut odor agri pleni, cui benedixit Dominus. Det tibi Deus de rore cœli, et de pinguedine terræ, abundantiam frumenti et vini. Et serviant tibi populi, et adorent te tribus : esto dominus fratrum tuorum, et incurventur ante te filii matris tuæ : qui maledixerit tibi, sit ille maledictus : et qui benedixerit tibi, benedictionibus repleatur (*Gen.* XXVII, 27-29).

(2) Motus Isaac, dixit ad eum : In pinguedine terræ, et in rore cœli desuper, erit benedictio tua. Vives in gladio, et fratri tuo servies : tempusque veniet, cum excutias et solvas jugum ejus de cervicibus tuis (*Gen.* XXVIII, 39, 40).

était assise; mais ce succès n'eut point de suites considérables. Osias prit sur eux la ville d'Elath; mais Razin, roi de Syrie, la lui ravit, et en chassa les Juifs. On croit qu'Asarhaddon ravagea l'Iduméc; Holopherne la subjugua; cinq ans après la prise de Jérusalem, Nabuchodonosor en fit la conquête. Judas Machabée battit les Iduméens en plusieurs rencontres, Jean Hyrcan les dompta, et les contraignit de suivre les prescriptions de la loi de Moïse; ils restèrent depuis lors assujettis à la Judée, jusqu'à la ruine de celle-ci par les Romains.

L'historien Josèphe ajoute (*Ant.*, l. XIII, ch. 17), que Jean Hyrcan les força de se faire circoncire; mais c'est sans doute une des nombreuses bévues de cet infidèle historien; ils devaient pratiquer la circoncision, puisqu'ils descendaient d'Isaac, et rien n'indique qu'ils eussent embrassé le culte des nations voisines, ou adopté leurs fausses divinités.

Les Iduméens, confondus avec les Juifs, depuis qu'ils eurent adopté les pratiques du judaïsme, disparurent du rang des nations en même temps que les Juifs, et il n'a plus été parlé d'eux après la ruine définitive de Jérusalem. (*Voy.* l'art. IDUMÉE.)

EUCHARISTIE (Miracles opérés par la sainte). La foi du chrétien n'a pas besoin de miracles, pour croire à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie; la parole de Jésus-Christ lui-même vaut beaucoup mieux et prouve beaucoup plus qu'un miracle. Nous avons toujours trouvé étrange qu'on admirât le trait suivant de Louis IX, et qu'on lui en fît un mérite. On l'avertit un jour que, s'il ne s'inclinait pas si profondément pendant l'élévation de la sainte hostie, à la messe de l'un de ses aumôniers, il verrait, ainsi que le voyait toute l'assistance, non pas une hostie entre les mains du prêtre, mais un enfant radieux de beauté. Pourquoi y regarderais-je, répondit-il, je n'apprendrais rien, et ce que je sais, je le saurais moins bien, car mes yeux peuvent me tromper, et il n'en est pas de même de ma foi. En effet, il ne regarda pas, et ne vit jamais le miracle. Ce n'est donc pas comme démonstration ou comme raisonnement que nous insérons ici le présent article, mais comme un recueil de faits historiques, eux-mêmes amplement démontrés, et au-dessus de toutes les atteintes de la critique.

Ce ne sont pas, assurément, les seuls miracles eucharistiques qui soient accomplis depuis l'institution de ce divin sacrement, ni les seuls dont il soit possible d'établir l'authenticité; mais obligé de faire un choix parmi des événements qui se présentent par centaines dès la première investigation, nous avons cru devoir nous arrêter à ceux qui ont eu le plus grand éclat, et à ceux principalement dont la mémoire a été consacrée par des monuments.

I. *Enfant juif préservé des flammes.*

Evagre et Nicéphore Calixte rapportent qu'en l'an de Jésus-Christ 552, vingt-sixième de l'empire de Justinien, un enfant juif fut miraculeusement préservé des flammes, après avoir reçu le pain eucharistique. C'était alors l'usage d'employer dans la célébration des saints mystères le pain qui servait ordinairement pour l'usage de la vie, et de distribuer ensuite aux jeunes enfants, supposés encore dans l'état d'innocence, les fragments qui restaient après la communion des fidèles. Or, il arriva qu'un enfant juif, fils d'un verrier de Constantinople, mêlé aux enfants chrétiens, reçut sa part du pain eucharistique. Lorsque le père en fut informé, il entra dans un grand accès de fureur, et jeta l'enfant dans le four où il faisait fondre son verre; il en ferma l'entrée, dans l'espoir qu'il n'en resterait pas même de traces au bout d'un instant. Il en fut autrement. La mère éplorée, ignorant ce qui était arrivé, chercha inutilement son fils pendant deux jours consécutifs. Le troisième, elle entendit sa voix au fond du four, ouvrit vivement, et l'y retrouva sain et sauf.

L'enfant raconta qu'une femme brillante de lumière et revêtue des plus riches habits, était venue à diverses reprises éteindre les flammes, et lui apporter des aliments. Au portrait qu'il en fit, les chrétiens reconnurent facilement la sainte Vierge. La mère et le fils se convertirent et reçurent le baptême; le père, demeuré impénitent, fut condamné à la peine de la strangulation, qu'il subit par ordre de l'empereur. Evagre écrivait ce récit à vingt ou trente années de distance, et il avait dû être témoin de l'événement; c'était un fait public, judiciaire, non encore sorti des souvenirs de la génération à laquelle l'historien le remettait en mémoire; et nous ne saurions, en vérité, ce qu'il serait possible d'alléguer pour en contester l'athenticité; on n'inventa jamais de la sorte.

Les siècles suivants présentent pareillement de nombreux miracles opérés par la divine Eucharistie; mais, ou bien les historiens n'ont pas pris un soin suffisant de les entourer des garanties propres à les faire admettre sans contestation, ou bien notre science personnelle n'est pas suffisamment étendue à cet égard; ou bien encore ils n'ont pas jeté assez d'éclat, pour que nous puissions en parler ici: le premier qui s'offre ensuite à nos souvenirs, remonte au XIIIe siècle; nous allons l'exposer.

II. *Le miracle de la sainte hostie des Billettes.*

L'an 1290, aux approches de la fête de Pâques, une femme pauvre de la paroisse Saint-Merry, qui avait mis en gage ses plus beaux habits chez un juif de la rue des Jardins, à Paris, pour un demi-marc d'argent, représentant une somme de trente sous de ce temps-là, s'engea à lui procurer l'hostie qu'elle recevrait en communion le jour de cette même fête, qui tombait le 2 avril, à condition qu'il lui rendrait ses habits, et qu'il la tiendrait quitte de toute usure. Il le promit, et la déchargea en outre du capital.

Ce trait de générosité apparente ne devra point paraître extraordinaire, même à qui connaît les Juifs, car si dans tous les siècles ils ont professé le culte de l'argent, il étaient animés alors d'une haine encore plus violente contre la sainte Eucharistie. Une foule de procédures relatives à leurs sacriléges envers elle restent consignées, comme preuves, dans les registres des cours et parlements du royaume.

Lorsque celui-ci, nommé Jonathas, eut en sa possession la divine hostie, il se mit à la lacérer avec un canif, et elle répandit du sang en abondance par toutes les plaies qu'il lui fit. Puis il essaya de la jeter dans le feu, sans pouvoir y parvenir, car elle voltigeait au-dessus des flammes. Il la cloua ensuite à la porte du lieu le plus immonde de sa maison, où elle répandit encore beaucoup de sang.

Ayant appelé sa femme et ses enfants à cet étrange spectacle, ceux-ci s'enfuirent épouvantés, sa femme l'engagea à cesser une pareille entreprise; mais le misérable, dont la fureur augmentait à mesure que la Divinité ce manifestait à lui d'une manière plus évidente, au lieu de se rendre aux pressantes sollicitations de sa femme, s'arma d'un couteau de cuisine, et en porta de nouveaux coups à cet objet odieux pour lui, qu'il ne pouvait briser ni lacérer, malgré ses efforts; chaque coup faisait jaillir le sang. Las enfin de frapper, il jeta l'hostie dans une chaudière d'eau bouillante, qui fut subitement teinte en sang, et il apparaissait au-dessus de la chaudière comme un Christ en croix.

Tandis que ceci se passait, la cloche du couvent de Sainte-Croix de la Bretonnerie appelait les fidèles à la messe du jour de Pâques. Un grand nombre s'y rendaient, et le fils du Juif, assis sur le seuil de la porte de la maison de son père, disait aux passants qu'ils n'avaient plus que faire à l'église, parce que Jonathas tenait leur Dieu entre ses mains et le tuait, si ce n'était déjà fait.

Beaucoup n'y prirent point garde, ne comprenant rien à ce que l'enfant voulait dire. Mais une femme pieuse, effrayée, et inquiète d'un pareil discours, ou plutôt inspirée divinement, rentra promptement chez elle, s'empara d'un petit vase propre à emporter un charbon allumé, comme si elle eût eu besoin de feu ou de lumière, et se présenta dans la maison du Juif. A la vue de ce qui se passait, elle s'agenouilla, tendit ce vase, et la sainte hostie, s'envolant des mains du Juif, vint lentement s'y poser. Elle la serra aussitôt précieusement contre son giron, et s'encourut à l'église de Saint-Jean-en-Grève, qui était voisine. Elle y attendit quelques instants un prêtre qu'elle connaissait plus particulièrement, et lui remit, lorsqu'il entra, l'objet divin qu'elle n'avait cessé de presser contre son sein, incapable qu'elle aurait été, comme elle le déclara, de s'en dessaisir, ou même de faire un mouvement en arrière pour sortir de l'église.

La rumeur d'un pareil miracle attira bientôt tout Paris à l'église de Saint-Jean-en-Grève, pour voir l'hostie et l'adorer. Le Juif était déjà saisi et livré aux mains de la justice.

Sa femme et ses enfants se convertirent au christianisme. Pour lui, il persévéra dans son obstination jusqu'à la fin, et fut condamné au feu. L'évêque Simon Matiphas ne put le gagner à la foi. Il s'écria sur le bûcher, qu'on ne le brûlait que parce qu'il était désarmé; mais que s'il avait un livre laissé à sa maison, les flammes ne pourraient rien contre lui. On courut chercher le livre magique au lieu désigné, et on le lui remit, pour voir ce qui allait arriver; mais il n'arriva rien : le livre et le Juif incrédule furent également réduits en cendre.

La relation contemporaine de cet événement était conservée en manuscrit tant au trésor de l'église Saint-Jean-en-Grève, qu'aux archives du couvent des Billettes; Du Breuil dit les avoir collationnées. Une relation plus ample fut publiée en 1604, chez Frédéric Morel. Le père Labbe en a publié une autre, qui paraît également contemporaine, au premier tome de sa *Nouvelle Bibliothèque des Manuscrits*. Beaucoup de Juifs se convertirent à cette occasion.

Mais ce qui prouve mieux que toutes les affirmations des historiographes du temps la réalité du miracle, ce sont les monuments qui lui ont survécu pendant cinq siècles. D'abord l'hostie elle-même conservée dans l'église de Saint-Jean-en-Grève, et qu'on n'a cessé de porter à la procession le jour de l'Octave de la Fête-Dieu, qu'au moment de la fermeture des églises en France. On l'exposait précédemment à l'adoration des fidèles le jour de l'Octave de Pâques. Ensuite le vase qui avait servi à la recevoir et le canif dont elle avait été lacérée, conservés jusqu'à la même époque en l'église des Billettes, précieusement enfermés dans des reliquaires d'argent, façonnés en forme d'anges, qui, présentaient, selon la mode du temps, les saints objets à la vénération publique. Enfin l'érection même de la chapelle, et plus tard du couvent des Billettes sur le lieu où le sacrilége avait été commis (1).

La maison du juif revint à l'Etat par droit de confiscation, à un double titre : d'abord à celui de la condamnation du propriétaire au dernier supplice, et ensuite à celui de

(1) Un acte public, conservé aux cartons du monastère, (carton L, 1530,) aux Archives du royaume, constate que le couteau qui avait servi à la profanation fut visité et retiré de son reliquaire le 10 novembre 1469, et placé dans un reliquaire neuf. L'authenticité de la relique fut reconnue après les vérifications d'usage en pareil cas.

Un livre abominable, le *Dictionnaire des reliques*, ignoble ramassis d'impuretés et de venin recueillis de tous côtés, contient à cet endroit des plaisanteries du plus mauvais goût, celles qui lui sont habituelles; nous n'y répondrons pas, et nous ne les rapporterons pas. Que son auteur, revenu à des sentiments plus raisonnables, par cela même qu'ils sont plus chrétiens, nous permette de flétrir ici en passant, des pages criminelles qu'il regrette le premier.

la conversion de ses héritiers au christianisme, car les biens des Juifs convertis rentraient dans le domaine de l'Etat; mesure impolitique et peu propre à favoriser la conversion des Juifs (1). Le roi, alors Philippe le Bel, fit don d'une partie à Reignier Flamant, bourgeois de Paris, qui désirait y ériger une chapelle en souvenir du miracle. La requête adressée à cet effet au pape Boniface VIII, est datée de l'an 1294, c'est-à-dire quatre ans après l'événement. Elle porte que « les Juifs avaient percé la sainte hostie d'un couteau en ce lieu, et l'avaient jetée dans une chaudière d'eau bouillante, convertie miraculeusement en sang. » Le pape ayant octroyé la demande, et accordé le patronage de la chapelle au sieur Reignier Flamant, elle fut bâtie immédiatement et prit le nom de Chapelle du Miracle; et comme le souverain pontife avait exigé qu'elle fût pourvue d'un chapelain perpétuel, le fondateur s'entendit avec le roi pour en faire don aux frères de l'hôpital de Dongiez, dits de la Charité-Notre-Dame, institués en 1286 par Gui de Joinville, pour desservir l'hospice de Boucheraumont dans le diocèse de Châlons. Le roi ajouta à sa première donation le reste de la propriété confisquée. Les lettres patentes sont datées de Vaucouleurs au mois de décembre 1299. Les religieux fondèrent en ce lieu un petit établissement, qui prit le nom de couvent des Billettes, à cause de la couleur mélangée et à carreaux oblongs de leur habillement; du moins cette opinion nous semble la plus probable, car il ne paraît pas que le lieu où était située la maison du Juif portât auparavant un pareil nom, puisque rien ne le révèle dans les nombreuses pièces relatives à la fondation.

La reine Clémence de Hongrie, seconde femme de Louis X, légua par son testament du 5 octobre 1328, une somme de dix livres parisis au couvent de Paris « ou Dieu fut bouli .. »

Les religieux érigèrent pour leur propre usage une seconde chapelle, qui fut dédiée en 1350; celle-ci devint dans la suite une église; mais au milieu de tous les changements qui survinrent par le fait de nouvelles constructions et par l'exhaussement des terrains environnants, la *Chapelle du Miracle* fut toujours conservée dans son premier état, même lorsqu'elle fut devenue souterraine, et qu'on fut obligé d'y descendre par un escalier circulaire. On lisait l'inscription suivante sur la grande porte de l'église : « Ici est l'église et monastère aux frères de l'Ordre de la Charité de Notre-Dame, fondée en l'honneur et révérence du Saint-Sacrement de l'autel, où le précieux sang miraculeux de la sainte hostie a été répandu. » Celle-ci se lisait encore en 1685, sur l'entrée de la Chapelle du Miracle : « Ci-dessous le juif fit bouillir la sainte hostie (1). »

Cette chapelle était en outre remarquable par les tombes de Papyre Masson et de l'historien Mézeray, qui avaient eu la dévotion de s'y faire enterrer.

Quoique l'établissement eût été cédé en 1633 par les frères de la Charité aux Carmes-réformés, dits Feuillants, pour y fonder un noviciat de leur Ordre, ces derniers n'en continuèrent pas moins à célébrer les diverses fêtes relatives au miracle de la sainte hostie, et à répéter dans leur bréviaire ces paroles commémoratives le dimanche de l'octave de Pâques : *Quo autem in loco tam immane facinus patratum est, Reinerius Flamingus civis parisiensis capellam quæ miraculorum nomine nuncupata est, suis sumptibus, anno Domini* 1294 *ædificandam curavit : deinde procurante Guidono de Joinvilla fratribus Charitatis beatæ Mariæ Cathalaunensis diocesis attribuit. Philippus autem Francorum rex dictus Pulcher domo quadam prædictæ capellæ vicina, anno Domini* 1299, *auxit* (2).

Rien donc de plus authentique et de mieux prouvé que le miracle des Billettes.

Le cartulaire du monastère, aux Archives générales du royaume, sous les n° 146, 147 et 148, offre à la première page une délicieuse miniaturere représentative du miracle, qui ne serait pas indigne du pinceau de Michel-Ange. On lit au dessous :

« Inuentaire des Chartres lectres papiers
« Tiltres et enseignements des cenciues me-
« sons Manoirs terres pres Bois rentes vignes
« Héritages et aultres droicts et priuileges ap-
« partenant a nous les Religieulx prieur et
« conuent de la Charite notre dame quen dict
« Uulgairement les billettes fonde a Paris en
« la Ruedes Jardins par feu de bonne mémoire
« Phelippe le bel jadis roy de france en l'hon-
« neur et reverance du saint sacrement de
« l'austel qui audict lieu au bas de leur Eglise
« fut boullis par ung Juif. »

Les actes et pièces authentiques occupent quatre volumineux cartons. Le sceau du monastère est représentatif du miracle. Vers 1340, la chapelle, qui jusque-là porte le nom *du Miracle*, et est toujours dite *où Dieu fut bouilli*, commence à prendre celui des *Billettes*.

L'église est maintenant convertie en un temple luthérien. Nous ne savons par quel crime les religieux qui la desservaient jadis ont pu mériter un tel déshonneur. Dieu est aussi terrible dans ses jugements, que grand dans ses miséricordes.

Parmi les miracles eucharistiques qui s'accomplirent ensuite, il en est trois que nous distinguerons d'une manière spéciale à cause de leur éclat et de leur grand retentisse-

(1) Les biens des Juifs payaient une censive annuelle et étaient taillables à volonté; l'Etat perdant ces droits par la conversion des possesseurs, s'emparait du fonds comme indemnité: et d'ailleurs tout était considéré comme usurpé de leur part, parce que leur séjour en France était illégal.

(1) Le miracle des Billettes est représenté en une des verrières de l'église Saint-Nizier, à Troyes.

(2) Du Breuil, *Théâtre des antiquités de Paris*, l. III; Piganiol de la Force, *Description historique de la ville de Paris*, t. IV, n° 13; Dom Lobineau, *Histoire de la ville de Paris*, sous l'an 1290, n° 64.

ment. Le premier eut lieu en Belgique l'an 1370, le second en Pologne l'an 1399, et le troisième dans le duché de Brandebourg en 1510.

III. *Les hosties de Bruxelles.*

Séduit par les offres d'un de ses nationnaux, nommé Jonathas, demeurant à Enghien, qui lui proposait soixante *moutons d'or*, somme équivalente à 450 francs de notre monnaie, le juif Jean de Louvain, de Bruxelles, pauvre et avare, et mal converti au christianisme, brisa pendant une nuit obscure un vitrail de la chapelle Sainte-Catherine de Meulebeck, près la vieille porte de Flandres, à Bruxelles, et enleva un ciboire contenant seize hosties, dont une grande, réservée pour les expositions du Saint-Sacrement.

Jonathas, possesseur du ciboire, rassembla ses coréligionnaires, leur fit part de sa bonne fortune, et il fut convenu, d'un commun accord, que les hosties seraient conservées jusqu'au vendredi-saint de l'année suivante, afin d'être livrées alors aux insultes de la synagogue réunie. On était au mois d'octobre 1369.

Quinze jours plus tard, Jonathas fut assassiné dans son jardin, ayant son jeune fils près de lui ; les meurtriers restèrent inconnus, aussi bien que le ravisseur du saint ciboire. La veuve de Jonathas, dégoûtée du séjour d'Enghien, alla demeurer à Bruxelles, et y porta les saintes hosties.

Au jour convenu, elles furent épandues sur une table, percées et lacérées à coups de couteaux et de poignards ; mais comme chaque coup faisait jaillir du sang, qui s'attachait à leurs vêtements, les sacriléges, effrayés et non convertis, cessèrent l'entreprise, et s'éloignèrent secrètement l'un après l'autre. Les derniers recueillirent les hosties, et les replacèrent dans le ciboire.

Il fallait faire disparaître les preuves du forfait, et éloigner l'objet accusateur. Ils gagnèrent donc à prix d'argent une femme de leur nation, nommée Catherine, récemment convertie au christianisme, qui leur promit de porter le ciboire aux juifs de Cologne, où les soupçons ne s'étendraient pas, où l'on ne penserait pas à aller le chercher ; mais au lieu de le porter à Cologne, elle le remit au curé de Notre-Dame de la Chapelle à Bruxelles, en lui révélant ce qui s'était passé.

Celui-ci en fit part secrètement au vicepléban de l'église collégiale de Sainte-Gudule et au curé de Saint-Nicolas de Bruxelles. La femme interpelée par eux, renouvela son récit dans les mêmes termes. Le sieur Van-Issche, chanoine de Sainte-Gudule et grand-vicaire du cardinal Robert de Genève, évêque de Cambrai, dont la ville de Bruxelles dépendait alors, informé aussitôt, rassembla le chapitre, porta la cause devant lui, et présenta la femme, qui renouvela les mêmes déclarations. Il fut résolu, sans perdre de temps, que cette femme serait immédiatement renfermée dans la prison ecclésiastique, tant pour s'assurer de sa personne, que pour la soustraire à la fureur des siens.

Les magistrats furent prévenus en même temps, ainsi que Venceslas de Bohême, duc de Brabant, du chef de sa femme, Jeanne de Brabant. Catherine ne variant point dans ses dépositions, ordre fut donné d'arrêter tous les juifs de Bruxelles et de Louvain en un même jour.

Ils nièrent d'abord avec une obstination incroyable. Mis à la torture, plusieurs avouèrent et donnèrent le détail de circonstances inconnues de la révélatrice.

Cependant de tels aveux ne suffisaient pas aux magistrats, et leur conscience hésitait à prononcer un arrêt capital contre tant de personnes ; mais la Providence leur vint en aide. Il y avait à Bruxelles un juif converti, qui se donnait un grand mouvement pour suivre le procès, et déblatérait avec véhémence contre ses nationaux. On soupçonna que ce zèle apparent pourrait bien cacher un mystère, et on l'arrêta. Il avait participé à la profanation.

Lâche dans le malheur et abattu du coup, il avoua. Confronté avec les coupables, il les accabla de son témoignage, de sorte qu'ils finirent par avouer eux-mêmes, tout en exhalant une grande rage contre le christianisme.

Ils furent condamnés à être tenaillés avec des pincettes ardentes, attachés à des poteaux près de la grosse tour bâtie sur les remparts entre la porte de Halle et celle de Namur, et brûlés vifs. Cette sentence reçut son exécution la veille de l'Ascension, l'an 1370. Leurs biens furent confisqués, et tous ceux qui restaient de la même nation, expulsés à toujours du Brabant. Ceux qui s'y sont introduits depuis, car le moyen d'empêcher les juifs de s'introduire en tous lieux, n'y ont été tolérés que sous le nom de Portugais.

Voilà des faits récents et d'une authenticité complète. Cependant les actes de la procédure ne se retrouvent plus ; on croit qu'ils ont péri par suite de la longueur des temps ; mais il est plus probable qu'ils furent détruits par les réformés pendant le temps qu'ils étaient maîtres de Bruxelles, c'est-à-dire depuis l'an 1579 jusqu'en 1585. Toutefois les témoignages ne manquent pas.

Les historiens Jean Gielmans, dont le manuscrit original est conservé dans la bibliothèque du prieuré de Rouge-Cloître, Théodoric Loër, religieux de la Chartreuse de Cologne, Théodore Pauli, auteur d'une grande exactitude, Etienne Ydens, curé de Tongres, Sanderus, dans sa *Chronographie sacrée*, Arnould Rass, dans sa *Belgique chrétienne*, Le Mire, dans ses *Fasti Belgici*, en parlent de la manière la moins équivoque. En outre, un registre de la chambre des comptes, intitulé *Computatio Godefridi de Turri, receptoris Brabantiæ de redditibus et proventibus dominorum ducis et ducissæ Brabantiæ*, écrit l'année même, et qui fait entrer en ligne de compte, avec une désignation spéciale, la valeur des biens confisqués en cette circonstance, peut tenir lieu de titre original.

Ce n'est pas tout, la chapelle expiatoire, bâtie à la place où le crime avait été commis, près du lieu nommé *Jode-Trappen*, l'escalier des Juifs, et qui se nomme elle-même *Ter-Arcken*, l'arche de Dieu, est toujours subsistante, et on montre, près de l'église du Grand-Sablon, dans la propriété des ducs d'Aremberg, trois arbres qui durent être témoins du supplice. A la vue de leurs troncs tombant de vétusté, et qui se recouvrent encore cependant annuellement d'un peu de verdure, on ne peut s'empêcher d'avouer, en effet, qu'ils sont au moins cinq fois séculaires.

Les chanoines de Sainte-Gudule ayant obtenu de l'autorité diocésaine trois des miraculeuses hosties pour leur église collégiale, elles y furent transportées en grande pompe, dans une procession solennelle, à laquelle assistèrent le duc et la duchesse de Brabant avec toute la cour, et déposées en une des chapelles, où elles restèrent jusqu'en 1533. On raconte plusieurs miracles opérés sur leur passage. Les autres restèrent en l'église Notre-Dame de la Chapelle, où elles périrent plus tard, nous dirons de quelle manière. Celles de Sainte-Gudule portent la trace bien visible des coups de poignard et du sang qu'elles répandirent. La chapelle où elles avaient été déposées d'abord à été démolie; la première pierre de celle qui existe présentement fut posée l'an 1533, par Philippe de Lannoy, chevalier de la Toison d'or, au nom de la princesse Marie, reine de Hongrie, sœur de l'empereur Charles V, gouvernante des Pays-Bas. Les vitraux qui la décorent, et qui représentent le miracle, sont l'ouvrage du fameux Roggiers; le premier, derrière l'autel, fut donné par l'empereur Charles V; le second, par Ferdinand, son frère, roi des Romains; le troisième, par François Ier, roi de France; le quatrième, par Marie, reine de Hongrie, et le cinquième, par Jean, roi de Portugal. Ces princes y sont eux-mêmes représentés.

On avait coutume de porter les hosties miraculeuses aux processions de la Fête-Dieu; mais une pluie abondante, qui survint pendant une de ces processions, ayant inspiré des inquiétudes pour leur conservation, on cessa de les exposer au dehors de l'église, et le peuple, ne les voyant plus, les oublia presque. Il ne fallait rien moins qu'un nouveau miracle pour les lui rappeler; il eut lieu. L'an 1529, une maladie contagieuse, nommée alors la *sueur anglaise*, et depuis la *suette*, se répandit de l'Angleterre, où elle avait commencé, dans toute l'Allemagne, et y fit d'affreux ravages. La ville d'Anvers devint presque déserte : il y mourut cent personnes par jour. La Westphalie, les pays de Clèves, de Gueldres, les provinces d'Utrecht, de Hollande, de Flandre, de Brabant, furent presque dépeuplées. Or, les habitants de Bruxelles, se souvenant des hosties miraculeuses, improvisèrent une procession solennelle, à laquelle ils convièrent ceux de Louvain, de Malines, de Mons et de Gand. La mortalité cessa aussitôt dans tout le pays, et l'on remarqua, non sans une grande admiration, que la maladie n'enleva que six personnes à Bruxelles.

En reconnaissance d'un si grand bienfait, Marguerite d'Autriche, sœur de l'empereur Maximilien, gouvernante des Pays-Bas, institua une procession annuelle pour le premier dimanche après la Sainte-Marguerite, au mois de juillet, dans laquelle les saintes hosties seraient portées avec une pompe et un éclat dignes de la majesté divine. Elle ne put y assister, étant morte peu après l'ordonnance; mais tous les princes et princesses qui lui succédèrent dans le gouvernement des Pays-Bas, ne manquèrent jamais de se conformer aux intentions de l'illustre et pieuse fondatrice. L'archiduc Albert ne craignit pas de s'absenter des siéges de Hall et d'Ostende, pour aller y assister. En 1656, dom Juan d'Autriche choisit ce même jour pour livrer bataille aux Français, commandés par le maréchal de la Ferté et le duc de Turenne, qui faisaient le siége de Valenciennes. Le maréchal de la Ferté ayant été forcé dans ses lignes, Turenne leva le siége; et en souvenir de cette mémorable victoire, attribuée à la protection divine, dom Juan fit frapper une médaille, sur laquelle on voyait d'un côté les noms du vainqueur, et de l'autre la figure de la châsse qui contenait les hosties miraculeuses, avec le chronogramme suivant, qui donne la date de l'événement : MIRACVLOSO FESTO ADORA.

Il ne nous appartient pas de raconter ici la guerre des Gueux, et les troubles suscités dans les Pays-Bas par l'introduction de la réforme.

Les calvinistes, s'étant rendus maîtres de Bruxelles en 1579, se ruèrent aussitôt sur les églises, où ils commirent toutes les dévastations imaginables; il n'en resta que les toits et les murs. C'est alors sans doute que périrent les saintes hosties de l'église de Notre-Dame de la Chapelle, car on n'en a plus entendu parler depuis; celles de Sainte-Gudule furent sauvées, voici de quelle manière. Un chanoine du lieu, nommé Josse Hanwaert, chargé par son emploi de la garde des hosties, alla en compagnie du pléban et d'un autre prêtre nommé Jean Meulemeester, chapelain de la même église, retirer le reliquaire avec les hosties; il l'enferma dans un étui fait pour cet usage, et le confia à Meulemeester, qui l'emporta hors de l'église, à la faveur de l'habit laïque sous lequel il s'était déguisé. La croix d'or qui servait d'ostensoir fut elle-même sauvée par une autre personne. Au milieu des troubles et des nombreux périls auxquels il échappa, Jean Meulemeester ne perdit pas de vue un seul instant le sacré dépôt; pour plus de sécurité, on le plaça, au bout de quelques jours, en une cachette pratiquée dans une poutre, dans la maison d'une femme pieuse nommée Jeanne Baerts, veuve de Philippe de Rossels. Il y demeura sous sa garde et sous celle de Jean Van-Cattenbroeck, son beau-fils, jusqu'en l'an 1585, que Bruxelles rentra sous l'obéissance de l'Espagne.

Les saintes hosties, retirées alors de la

cachette, furent replacées en leur ancien lieu, après qu'une information canonique en bonne et due forme en eut constaté l'identité.

Rien n'est plus solennel et plus pompeux que la procession qui se célèbre tous les ans à Bruxelles en l'honneur des hosties miraculeuses, et le jubilé commémoratif qui se célèbre chaque soixante-dixième année du siècle (1).

IV. *Sainte hostie de Posen.*

Trente années après ce miraculeux événement, c'est-à-dire en 1399, les Juifs de Posen subornèrent une domestique chrétienne, et obtinrent à prix d'argent l'hostie qu'elle devait recevoir en communion. Ils ne l'eurent pas plutôt en leur pouvoir, que, renfermés dans un caveau, et à l'abri de tous les regards indiscrets, ils se livrèrent aussi envers elle à de semblables outrages; mais bientôt la vue du sang et son rejaillissement sur leurs visages, sur leurs mains, sur leurs vêtements, où il laissait des traces indélébiles, les effraya. Ne sachant de quelle manière se débarrasser de cet objet accusateur, ils rompirent l'hostie en plusieurs morceaux, et allèrent l'enfouir dans une prairie voisine de la ville. Un enfant chrétien, qui mena paître un troupeau de bœufs en ce même lieu, aperçut l'hostie qui se soutenait en voltigeant au-dessus du sol; son troupeau, en passant auprès, s'agenouillait avec des signes de respect. La même chose s'étant renouvelée à plusieurs reprises, il en avertit son père, qui vint s'assurer du fait par lui-même, et qui en répandit aussitôt la nouvelle. Les magistrats le firent jeter en prison, sous prétexte qu'il troublait la paix de la cité par des mensonges. Mais quand, sorti miraculeusement du cachot, dont les portes lui furent ouvertes par une vertu divine, il alla trouver lui-même les magistrats, pour les engager à remplir le devoir de leur charge; lorsque l'évêque eut fait une information, il devint impossible de différer plus longtemps. Celui-ci ordonna des prières publiques, se rendit sur le lieu, accompagné d'un grand concours de peuple; l'hostie manifesta sa présence par de nouveaux miracles; elle fut retrouvée, et rapportée à Posen avec pompe et solennité. L'évêque fit ériger une chapelle expiatoire au même lieu. La malheureuse domestique, auteur du sacrilége, avoua tout avec larmes et au milieu du plus profond désespoir. Les Juifs, endurcis jusqu'à la fin, furent condamnés à être brûlés à petit feu. On les attacha sur le bûcher avec des chiens, qui se jetèrent sur eux et les déchirèrent avec fureur, sitôt qu'ils ressentirent la première atteinte des flammes.

La chapelle expiatoire ne tarda pas à devenir célèbre par les nombreux miracles qui s'y accomplirent; Ladislas, roi de Pologne, la remplaça par une église splendide sous le vocable du *Saint Corps de Jésus-Christ*; la dévotion des fidèles continua de s'y porter, et Dieu d'y accorder des miracles et des grâces, en témoignage desquels l'église se trouvait remplie d'une multitude d'*ex voto*, lorsque le protestantisme vint la dépouiller de toute cette pieuse poésie, et la profaner. Rien n'est plus authentique et mieux attesté que tous ces faits (1).

(1) Raynaldi, *sub anno* 1379, n° 56; et *Histoire des hosties miraculeuses de Bruxelles*, chez Jean Van-den-Berghen, 1770, in-12, à Bruxelles.

V. *L'hostie de Brandebourg.*

Le 6 février 1510, un voleur, du nom de Paul Form, s'introduisit pendant la nuit dans l'église de Kobolk, village de la Marche-Electorale de Brandebourg, enfonça le tabernacle, et emporta un ciboire d'argent doré avec deux hosties qu'il contenait. Il avala une des hosties, cacha la seconde dans son sein, et alla, au bout de quelques jours, offrir le ciboire à un Juif, qui lui en donna trente-deux florins, en demandant aussi ce que le vase avait contenu. A ces mots le voleur présenta l'hostie qu'il avait cachée. Il fut soupçonné, arrêté, et avoua son crime. Le Juif fut arrêté à son tour. Cette affaire donna lieu de rechercher la conduite des Juifs en général; les plaintes ne manquèrent pas. Un grand nombre furent jetés en prison. Ils avouèrent que, depuis quelques années seulement, ils avaient crucifié et fait périr sept enfants chrétiens.

Le Juif, possesseur de l'hostie, ne l'avait pas eue plutôt entre les mains, qu'il s'était efforcé de la déchirer avec un poignard, sans pouvoir y parvenir. Elle repandait du sang à chaque coup. Impatienté, le sacrilége s'écria avec d'horribles blasphèmes : Montre si tu es Dieu, comme le prétendent les chrétiens? A ces mots, l'hostie se rompit en trois fragments, continuant toujours à répandre du sang. Effrayé enfin, il ramassa les fragments, les enveloppa dans un morceau de linge, et les cacha dans sa maison l'espace d'un mois. Voulant ensuite s'en débarrasser, il envoya un fragment à un de ses confrères à Brandebourg, un autre à Stendel. Il essaya inutilement d'avaler le troisième, après avoir encore tenté de le mettre en pièces. Il le plongea successivement dans l'eau et le jeta dans le feu, tout aussi inutilement.

La fête de Pâques étant proche, il l'enferma dans un pain azyme; mais le four s'éclairait d'une vive lumière, et rejetait le pain aussitôt qu'il y était déposé. Désespéré de tant d'efforts sans succès, il envoya ce pain à un de ses coréligionnaires, espérant ainsi s'en débarrasser d'une manière définitive.

Il était impossible que de pareils faits ne transpirassent pas dans le public. Ils furent tous confirmés au procès qui s'ensuivit pardevant les juges de Berlin, et par suite duquel trente-huit Juifs furent brûlés vifs le 19 juin. Trois autres reçurent le baptême,

(1) *Voy.* Etienne Domalewich, *Archiep. Gnesnen.* — Truterus, *De miraculis Eucharistiæ.* — Mathias Michovias, l. IV, c. 49. — Martin Cromer, l. VI. — Raynaldi, *Annales Eccles. sub anno* 1399.

afin d'éviter ce supplice, et préférant la décapitation. Elle fut exécutée le lendemain envers deux d'entre eux; le dernier obtint sa grâce, à condition d'entrer en religion, ce qu'il fit, en prenant l'habit dans le couvent des capucins. Les Juifs furent chassés du marquisat de Brandebourg, avec confiscation des biens, et défense sous peine de mort de jamais reparaître dans le pays (1).

Plus d'un monument encore subsistant atteste l'accomplissement d'autres et pareils événements en différents lieux de l'univers catholique; ainsi l'église des Augustins de Cologne, érigée à l'occasion d'un miracle arrivé en cette ville en 1331; l'église de Dekendorf, en Bavière, non moins célèbre par un miracle eucharistique accompli l'an 1337; l'église du *Saint-Sang*, au Bois-Seigneur, près de Nivelle, dans le Brabant, fondée à la suite d'un miracle arrivé en 1405. Les plus grands noms de l'histoire contemporaine, tels que ceux de Pierre d'Ailly, évêque de Cambray, du pape Jean XXIII, de Guillaume de Flandre, comte de Namur, et de Jeanne d'Harcourt, sa femme, se trouvent mêlés à ce dernier événement.

Nous terminerons par le récit d'un fait du même ordre, dont la ville de Paris n'a pas encore perdu le souvenir.

On lit l'acte suivant au *Marthŏloge et Inuentaire gñal des memoires et antiquites de l'eglise Mrrs St Geruais et protais* de Paris, page 3, registre L 941, aux Archives du royaume.

« *Dung Miracle aduenu en ladicte Eglise,*

« En lan MCCLXXIIII regnant en France Phelippe 2e filz du roy St Louys lade eglise St Geruais fut Vollee de nuict et entre autres Choses le larron emporta le sacre vaze auecques la Ste hostyé qui estoit dedans Il senfuit vers St Denys en France Estant au champ du Lendit Il commenca a Rompre le sacre vaze pour lemporter plus commodemt Incontint la Ste Hostie voltigeant en lair fut aperceue de plusieurs personnes estant en la Campaigne qui jugerent aussitost que Cestoit quelque Cas Miraculeux ou extraordre Au mesme lieu et temps trouuerent le larron suiui dung Chien qui sans cesse luy mordoit les jambes et jappoit apres luy Cela leur donnant quelque soupcon avec sa facon Craintifue et tremblante le fouillerent et trouuerent ledt sacre vaze de quoy ilz aduertirent labbe dudt St Denys Lequel s'achemina aussitost sur le lieu auecq ung bon nombre de ses Relligieux Ou ilz virent lade Ste hostye Incessamt voltiger en lair a lendroict ou le larron auoit este arreste Lequel larron fut emprisonne et apres auoir este Conuaincu fut pendu et estrangle au gybet de St Denys Au mesme Temps que ledt abbe s'achemina et que lade Ste hostye se voyoit en lair Leuesque de Paris en fut aduerti et admire d'Vne si grande merueille s'y achemina en procession auecques son Clerge et celluy de lade parroisse St Geruais On y trouua ledt Abbe auecq ses Relligieux Et apres plusieurs Hymnes et louanges chantees en l'honneur du St Sacrent (1) Comme les processions passoyent Chacune par ordre dans ledt Champ du lendit ladite Ste Hostye tousjours Voltigeant en lair Enfin vint descendre miraculeusemt sur le liure et entre les mains dudt Cure de St Geruais non sans grande admiroan dVne multitude Infinye de personnes de touttes sortes de quallitez qui y estoyent pnts.

« Or pour ce Subject il suruint Vne grande difficulte Entre lesdt Euesque de Paris et abbe de St Denys auquel des deux appartenoit lade Ste Hostye Leuesque pretendant estre sienne Comme ayant este prinse dans Vne des eglises de la Ville et labbe au contre disoit luy appartenir pour auoir este trouuee et reconnute sur sa terre domaine et seigneurie. Finalemt fut accorde entre eulx Quelle demeureroit au Cure de St Geruais tant pour la merueille que dieu lauoit faict tomber entre ses mains que pour ce quil lauoit consacree A la Charge quil Cellebreroit ou feroit Cellebrer tous les Vendredys de lannee Vne Messe haulte du St Sacremt Et que tous les ans le premier jour de Septembre a pareil jour que lade Ste Hostye auoit este retrouuee Il feroit dans le cœur de lade egle loffice solemnel du St Sacremt et procession allentour de ladicte eglize En laqlle ledt St Sacremt seroit porte auecque tout honneur et Reuerance Ce qui fut obserue et continue du depuis Jusques apnt.

« Lhistoire dudt Miracle est despeinct en Vne viltre de la Chappelle St pierre dycelle eglise St Geruais donne par dame Marye fauart Veue de feu Nicollas le Clere deuancier du sieur de Belin Natifue résidant sur ladite paroisse en la pocession desquelz est l'orgial (2) de la quittane faicte pour lade Vittre du VIII nouembre MVcX. »

L'évêque de Paris dont il est question dans ce récit est Etienne Tempier, et l'abbé de Saint-Denis, Mathieu de Vendôme. La fête de la *Réparation* de l'injure faite à la sainte hostie n'a cessé de se célébrer annuellement dans l'église de Saint-Gervais; elle est du rite solennel-mineur. La légende, qui forme la IVe leçon de l'office de la nuit, est de tout point conforme aux indications qui précèdent. L'auteur de la *Préface* du *Propre* de cette paroisse, imprimé à Paris en 1740, dit que l'histoire de ce miracle est *assurée par les monuments les plus authentiques*, et cite à l'appui les archives de l'église de Paris, de Saint-Denys en France et de Saint-Germain-des-Prés.

L'usage de la messe du Vendredi a été interrompu en 1848, et n'a pas été repris depuis lors. Le vitrail historique a été enlevé en 1845. Rien n'est plus déplorable qu'une

(1) *Voy.* Frithem. *in Chronic. Spanheim, sub anno* 1510 : Nicolaus Basel. *in Append. ad Naucler.*; Surius, *in Addit. ad Naucler.*; Bredembach, *Coll.* l. I, c. 31; Raynaldi, *Annal. eccles., sub anno* 1510.

1) Sacrement.
(2) L'original.

pareille incurie à l'égard de si respectables monuments.

EUTYCHUS. (Sa résurrection). *Après cinq jours de navigation, nous prîmes terre à Troade, où nous demeurâmes sept jours. Or, le premier jour après le sabbat, nous étant réunis pour la fraction du pain, Paul discuta longuement avec les convives, devant les quitter le lendemain, de sorte que la conférence se prolongea jusqu'au milieu de la nuit. Le cénacle où nous étions assemblés était éclairé de nombreuses lumières. Un jeune homme, appelé Eutychus, qui était assis sur la fenêtre, s'endormit d'un profond sommeil au bruit de ces longues discussions, et tomba à la renverse d'un troisième étage. On le releva mort. Paul étant descendu près de lui, se pencha sur lui, le prit dans ses bras et dit : Ne vous troublez pas, car son âme est en lui. Puis, remontant, il rompit le pain, participa au goûter, continua à parler jusqu'au jour, et fit ses adieux. Quant au jeune homme, on l'emmena vivant, et tout le monde en ressentit une grande joie* (1).

Il semble bien, à la lecture de ce récit, que le jeune homme se tua dans sa chute, et que l'apôtre le rendit à la vie, comme autrefois Elisée, le fils de la Sunamite. Cependant le miracle est contesté par les ennemis de la religion. Voici de quelle manière en parle un des derniers venus :

« Un des auditeurs de la prédication de saint Paul, à Troade, tombe d'une fenêtre, et reste à terre privé de sentiment. Saint Paul le prend entre ses bras et dit : Ne vous alarmez point, son âme anime encore ses membres. Le jeune homme, en effet, ne tarde point à reprendre ses sens. On a voulu voir là une résurrection : il est clair que l'apôtre n'a pas même songé à opérer un miracle (2). »

Cependant le livre des *Actes* dit en toutes lettres qu'on l'emporta mort ; *sublatus est mortuus*. Quand l'apôtre le rendit à ses compagnons, en leur disant : Ne soyez pas inquiets, car son âme est en lui-même, *anima enim ipsius in ipso est*, ne semble-t-il pas qu'il venait de le rappeler à la vie ? Voilà plutôt ce qui *est clair*.

Mais, au surplus, ne vous évertuez pas à chicaner sur les mots ; l'historien sacré vous livre le fait sans aucun commentaire, et sans dire s'il y eut miracle ou non. Vous plaît-il qu'il n'y ait eu ni résurrection, ni même guérison subite ; eh bien, soit. Qu'avez-vous gagné ? ce sera un miracle de moins ; mais il en restera tant que vous ne pourrez ébranler, et il nous suffirait d'un seul.

EXTASE, considérée comme un moyen de prophétiser les choses à venir. — L'extase, indéfinissable en elle-même, est du moins patente dans ses effets. Le corps et l'âme semblent tellement séparés, isolés dans leur action, qu'ils sont devenus étrangers l'un à l'autre. Mais non, ce premier aperçu n'est pas juste, car le corps, tout en paraissant ne plus vivre que de la vie végétative, est encore l'instrument par lequel l'âme perçoit la sensation et transmet ses idées. Qui pourrait suivre l'extase dans ses causes multiples et ses phénomènes si variés ? L'extase n'est pas le sommeil ; elle lui ressemble ; mais sa cessation n'est pas le réveil ; l'extase n'est pas la léthargie, elle ne lui ressemble que quelquefois, et peut, comme elle, conduire à la mort. Il est des extatiques qui perçoivent toutes les sensations, mais indépendamment des sens, à ce qu'il paraît, ou par des sens qui ne sont point appropriés à l'espèce transmise ; il en est qui n'en perçoivent que d'une sorte, et relativement à certains objets. Il est des extases à différents degrés, relativement au corps et relativement à l'âme. Faisons en sorte d'établir un ordre en cette matière si mal classifiée, et pourtant étudiée sous tant de points de vue divers. Nous considèrerons d'abord l'extase dans les causes qui la produisent, et ensuite dans les phénomènes qui l'accompagnent.

Causes de l'extase. — Elles sont ou surnaturelles ou naturelles.

1° La cause surnaturelle de l'extase est Dieu lui-même, qui emploie ce moyen pour se communiquer à certains hommes privilegiés, et dans ce cas l'extase prend le nom de ravissement. Ainsi Daniel, Ezéchiel, Zacharie, l'apôtre saint Jean, ravis en esprit, aperçoivent dans le sein de Dieu le passé, le présent et l'avenir, sous des figures ou des emblèmes prophétiques ; saint Paul, saint Etienne, sainte Thérèse, ravis par l'ardeur de la foi, de la prière et de l'amour, dans le sein de Dieu également, aperçoivent des merveilles indescriptibles, et s'enivrent de torrents de lumière et de félicité. Le monde, la vie, les choses sensibles, tout a disparu pour eux, et ils s'écrient comme les apôtres sur le Thabor : Ah ! que nous sommes heureux ! Cet état, tout à fait anormal dans l'état anormal dont nous nous occupons, n'est point soumis à des méthodes ; il ne se discute pas, il ne peut se décrire ni par ses causes ni par ses effets ; il existe quand il plaît à Dieu et de la manière qui lui plaît.

Nous apercevons le sourire sur les lèvres du philosophe irréligieux : Laissons, dit-il, ces choses à la foi, et ne parlons pas d'un état qui ne se discute pas. Si, parlons-en, au contraire, et si nous ne pouvons le connaître en lui-même, nous le reconnaîtrons du moins dans ses résultats. Etudiez l'Apocalypse avec le grand Bossuet ; sans doute

(1) Una autem sabbati cum convenissemus ad frangendum panem, Paulus disputabat cum eis, profecturus in crastinum, protraxitque sermonem usque in mediam noctem. Erant autem lampades copiosæ in cœnaculo ubi eramus congregati. Sedens autem quidam adolescens nomine Eutychus super fenestram, cum mergeretur somno gravi, disputante diu Paulo, ductus somno cecidit de tertio cœnaculo deorsum, et sublatus est mortuus. Ad quem cum descendisset Paulus, incubuit super eum : et complexus dixit : Nolite turbari, anima enim ipsius in ipso est. Ascendens autem, frangensque panem, et gustans, satisque allocutus usque in lucem, sic profectus est. Adduxerunt autem puerum viventem, et consolati sunt non minime (*Act.* xx, 7-12).

(2) Euseb. Salv., *Essai sur la magie*, c. 20, à la fin.

vous reconnaîtrez souvent que votre guide s'est égaré ; mais aussi il vous montrera, dans un passé incontesté l'accomplissement incontestable de plus d'une des visions du prophète de Pathmos. Après avoir marché dans les ténèbres, et vous être heurté à plus d'un obstacle, vous apercevrez subitement de ces échappées de lumière qui dévoileront de grands espaces à vos yeux ; douterez-vous encore de la réalité d'un ravissement dont vous voyez à pleins yeux les preuves manifestes? Qu'importe après cela que vous puissiez ou que vous ne puissiez pas en expliquer les phénomènes ? Votre explication serait bien la moindre chose ; et le mérite de les comprendre ne vaut guère la peine qu'il coûterait à acquérir. En présence de si grandes choses, on ne s'occupe point des détails accessoires. Comparez à l'histoire des quatre monarchies de l'antiquité les visions du prophète Daniel, et vous direz ensuite si Daniel avait bien vu l'avenir, et s'il l'a bien dépeint sous des images d'une vérité saisissante. Il reste sans doute encore bien des obscurités dans Ezéchiel et dans Zacharie, ainsi que dans l'Apocalypse ; mais nierez-vous donc le firmament, parce que les astronomes n'ont pas encore expliqué la millième partie des merveilles qu'il présente? Les taches qui nous dérobent une partie de la lumière du soleil, en laissent arriver assez jusqu'à nous, pour que nous ne puissions pas dire : le soleil n'existe pas.

Et quant au ravissement extatique de sainte Thérèse et de tant d'autres saints personnages dont l'histoire fait mention, l'Eglise vous livre le fond et la forme : discutez s'il vous plait, niez s'il vous convient. Cependant examinez avant de prononcer ; l'incrédulité systématique est la plus grande ennemie des lumières et du progrès : celui-là n'apprendra jamais rien, qui commencera par dire sur toutes choses : je n'y crois pas. Où donc en seraient maintenant les sciences humaines, si l'humanité s'était arrêtée devant l'incrédulité des sceptiques et des esprits paresseux, qui ont accueilli chaque découverte et chaque progrès par un sourire dédaigneux ?

Il est de mode parmi un certain public, celui qui explique toutes choses par des causes naturelles, et rejette tout ce qui est au delà de la nature physique, d'attribuer aux jeûnes, aux abstinences, aux fatigues corporelles, à l'épuisement du cerveau, voire même à la folie et à la supercherie, les extases des saints et des anachorètes dont l'histoire de l'Eglise fait mention ; c'est être bien absolu dans le sens rétrograde. Les faits mériteraient pourtant bien quelque examen chacun en particulier, et peut-être en trouverait-on plusieurs d'une démonstration facile, et qui sortent des limites naturelles de la nature physique. Il faudrait examiner aussi le principe des phénomènes que l'on prend pour objet de comparaison, et se demander si des résultats semblables en apparence sont dus à des causes identiques.

Par exemple, si les guérisons instantanées que saint Martin, saint Grégoire ou les apôtres opéraient par l'imposition des mains, ont quelque rapport avec la cessation des douleurs que procure le sommeil magnétique, procuré lui-même par l'imposition des mains du magnétiseur; si l'annonce de la victoire de Lépante faite par saint Pie V en plein consistoire, au moment même de la bataille, peut entrer en comparaison avec la divination du somnambule, qui voit plus ou moins bien ce qui se passe dans votre chambre au moment où vous l'y conduisez par la pensée; non, tout cela n'a qu'un rapport éloigné; et les phénomènes obtenus en petit par des moyens naturels ne contredisent pas plus les phénomènes extranaturels opérés par Dieu même, que l'étincelle électrique,de la bouteille de Leyde n'empêche le Tout-Puissant de tonner dans la profondeur des cieux. Nierez-vous la foudre, parce que vous avez l'électricité ; ou la pluie, parce que vous arrosez dans vos jardins ? L'extase naturelle ne détruit donc pas l'extase surnaturelle ; elle sert plutôt à démontrer sa possibilité, et à la faire comprendre.

Il faut ranger aussi parmi les extases surnaturelles cet état anormal des véritables prophètes que l'Ecriture appelle l'*esprit prophétique*, ou simplement la *prophétie*. Qu'il soit dans la nature même de l'homme, et qu'il fasse partie accidentelle de son organisation physique la plus intime, il le faut bien, puisqu'il s'y développe sans que l'homme cesse pour cela d'être homme. Mais s'ensuit-il qu'il y est toujours développé par des causes purement naturelles, et qu'il n'y a aucune différence entre un prophète et un fou? nullement. Les visions de David, conduisant mille ans à l'avance le Christ au Calvaire, et désignant les détails de sa passion, ont-elles quelque parité avec celles d'une magnétisée, d'une hystérique ou d'un hypochondriaque ? oui, nous l'avons déjà dit, comme l'étincelle électrique avec la foudre que Dieu seul peut lancer. Nous traiterons cette question dans un article spécial. (*Voy.* art. Prophétie [Esprit de].)

2° *Extase naturelle.* — L'extase naturelle provient de plusieurs causes :

1° La disposition organique;
2° Des maladies diverses;
3° Des médicaments externes;
4° Des médicaments internes;
5° Des fatigues d'un certain genre;
6° Des exercices d'une certaine espèce ;
7° L'acte de la volonté personnelle;
8° L'acte de la volonté d'autrui, accompagné de gestes d'une certaine nature.

1° Il est des extatiques qui sont rendus tels par leur propre disposition organique : par exemple, les épileptiques, les cataleptiques, les somnambules naturels. L'épilepsie et la catalepsie ne sont qu'une disposition à l'extase, le somnambulisme ordinaire n'est non plus qu'un commencement d'extase. En cet état, l'extatique ne peut encore se mettre en rapport avec le monde extérieur; il ne peut

se rendre compte des sensations qu'il éprouve. Il y a aliénation des sens, mais il n'y a pas lucidité intellectuelle, du moins dans l'épilepsie et la catalepsie. Le somnambule ordinaire a un commencement d'intuition des objets externes, en vertu de sens internes non définis dans l'état actuel de nos connaissances. Le somnambule lit et écrit sans le secours de ses yeux; il se promène sur les toits, il évite les obstacles, il franchit les précipices avec un bonheur et une audace dont il ne serait pas capable dans l'état de veille. La preuve qu'il voit, c'est qu'il ne se trompe jamais en posant la plume ailleurs qu'à la suite de la ligne commencée, la main à côté de l'appui, ou le pied dans le vide; et, la preuve qu'il ne se sert pas des yeux, c'est que son regard est d'une fixité que rien ne dérange, c'est que ténèbres ou lumière lui sont égales, c'est qu'un obstacle interposé entre ses yeux et l'écriture qu'il lit n'interrompt nullement sa lecture.

Si l'état de somnambulisme se prolonge pendant un jour ou plus, alors il passe à l'état de crise, et le somnambule devient tout à fait lucide : il est en état de prophétie naturelle, il communique avec ses semblables, aperçoit sans se déplacer les objets les mieux cachés et dont il ne connaissait pas le lieu; devine beaucoup de choses avec aisance, et répond à la pensée d'autrui. Il vaque à ses affaires, mais avec une fixité de regards qui prouve que ses yeux lui sont inutiles; montre souvent plus d'esprit et de pénétration que dans son état normal; puis, quand la crise se termine, il se réveille accablé d'une grande lassitude; hésite comme l'épileptique qui revient à la lumière; éprouve des bâillements, et s'endort du sommeil ordinaire. Ces exemples sont rares, bien peu ont été observés; nous en connaissons personnellement quelques-uns. Parmi les philosophes anciens, Platon, Aristote, Plutarque, parlent de cet état; Cicéron également; Galien l'a observé. Parmi les auteurs plus modernes, Pierre Dailly et saint Thomas l'ont signalé; saint Thomas l'appelle *un genre imparfait de prophétie;* Roger Bacon essaye de l'expliquer, et le nomme *une divination naturelle*. Simon Goulard en cite des exemples singuliers dans ses *Bigarrures;* Jérôme Cardan, dans son traité *de Varietate rerum*, affirme qu'il y était sujet; Charron consigne des observations analogues dans son *Traité de la Sagesse*. Mais qui donc maintenant lit les ouvrages de Goulard, de Cardan ou de Charron? De si vieilles observations présentent trop peu d'attrait. Mais il ne manque pas d'observateurs modernes qui joignent leur témoignage à celui des anciens : Cabanis, que nous citons à regret, Sennert, Fernel, Ficin, Forest, Hecquet; et, si l'on veut, des observateurs plus modernes encore : Sauvages, Bordeu, de Seze, Deleuse, Delpit, Virey, confirment à cet égard tout ce qu'avaient dit leurs prédécesseurs. Dans tous les cas, c'est ici une question d'histoire naturelle et d'appréciation médicale, sur laquelle il n'y a plus d'hésitation parmi les juges compétents; et il faut bien que les contradicteurs, à quelque point de vue qu'ils se placent, en prennent leur parti. Le phénomène est constaté, les causes seules sont en discussion.

2° Diverses maladies produisent ce phénomène. Les affections hystériques en sont la cause la plus fréquente chez les femmes, et les affections hypochondriaques chez les hommes; chez les uns et les autres, toutes les maladies spasmodiques, et certaines folies intermittentes; ces maladies auxquelles les anciens avaient donné le nom générique de *maladies sacrées*, parce qu'ils les attribuaient à l'opération directe d'une divinité, comme la plupart des auteurs du moyen âge à l'opération du démon; ils désignaient par les noms spéciaux de lunatiques, lymphatiques, nympholeptiques, bacchantes, enthousiastes, ceux qui en étaient atteints. Or, cet état est celui que nous venons de décrire; l'âme acquiert en élévation et en pénétration tout ce que les sens externes perdent en sensibilité; c'est le contre-pied de l'état normal, où les facultés intellectuelles sont en raison directe de la perfection des sens. « L'esprit acquiert alors, dit Cabanis, une pénétration, une élévation d'idées qu'il n'avait pas naturellement; et ces avantages, qui sont alors maladifs, disparaissent quand la santé revient. Péchelin et Jean Huarte, médecin espagnol, citent des exemples de personnes devenues éloquentes, disertes, habiles, d'une mémoire prodigieuse durant de semblables accès; le dernier relate des prédictions d'une justesse merveilleuse, et des révélations si inattendues sur les secrets les plus intimes des consciences, que personne n'osait plus aller visiter les malades.

« Charron a consigné la même observation dans son *Traité de la Sagesse*. « Les hommes « mélancoliques, maniaques, frénétiques, « dit-il, et atteints de certaines maladies « qu'Hippocrate appelle *divines*, sans l'avoir « appris, parlent le latin, font des vers, de- « vinent les choses secrètes et à venir; les- « quelles choses les sots ignorants attribuent « au diable. »

« Simon Goulard, dans ses *Bigarrures*, cite plusieurs personnes de sa connaissance, qui, dans des accès d'épilepsie ou de convulsions, faisaient des vers, ou entendaient les langues étrangères, quoiqu'elles fussent d'ailleurs d'une ignorance notoire; d'autres qui manifestaient les secrets des consciences; mais il n'entre que dans peu de détails à cet égard, parce que, dit-il, le fait est connu, et ordinaire à ces sortes de gens.

« Le pape Sixte V, si supérieur à son siècle à tant d'égards, avait reconnu que cet état était maladif et non démoniaque; il le proclame dans sa bulle *in Eminenti*, et cette pièce prouve en même temps que le peuple considérait ceux qui y étaient sujets comme doués de l'esprit prophétique. Il est, dit le souverain pontife, des personnes qui, sans respect pour l'exemple du Sauveur, qui imposait silence au démon, le consultent sur l'avenir ou sur les choses cachées, par l'in-

termédiaire des obsédés et des femmes lymphatiques ou fanatiques, pensant que c'est lui qui parle en elles : *alii in corporibus obsessis, vel lymphaticis et freneticis mulieribus dæmones de futuris vel occultis rebus aut factis exquirunt, ut ab eis quos merito Dominus in Evangelio tacere imperavit, vanas mendacesque referant responsiones* (1).»

Il nous semble inutile de multiplier de telles citations ; nous préférons renvoyer le lecteur aux ouvrages qui traitent des maladies convulsives, spécialement à ceux du savant Willis, et nous dirons encore : le phénomène est constaté, l'explique qui pourra; c'est désormais un fait entièrement acquis à l'histoire naturelle de l'homme.

3° Il est des substances qui, prises à l'intérieur, produisent l'extase. Personne n'ignore les effets de la fumée de l'opium, du hachisch; le suc de belladone, de solanum nigrum, de solanum furiosum, de jusquiame, et généralement les narcotiques extraits des plantes stupéfiantes pris à certaines doses, agissent de la même manière. Les anciens usaient pareillement de breuvages stupéfiants, pour constituer en état d'extase ou de prophétie les ministres des oracles et certains acteurs dans les mystères : ils avaient le cicéon, l'eau de lethé, l'eau de mnémosyne. Les personnes qui désiraient consulter les dieux par le moyen des songes fatidiques, devaient, avant de s'endormir, ou plutôt pour s'endormir, dans les temples de Pasiphaë, d'Esculape, d'Anubis, goûter d'un *pulmentum* dans lequel il entrait aussi des narcotiques. La myrrhe et le suc d'aloès préservent de la douleur mieux que le chloroforme, car celui-ci n'enlève que la sensibilité, tandis que la myrrhe et l'aloès procurent une douce et voluptueuse extase en place de la douleur. Les Juifs en connaissaient l'usage, et l'employaient en faveur des suppliciés. Du temps où les tribunaux avaient recours à la torture, pour obtenir des aveux de la bouche des coupables, il n'était pas rare de voir les patients s'endormir profondément au milieu des supplices; ils disaient à leur réveil qu'ils avaient goûté les délices du paradis. Aussi les juges expérimentés prononçaient-ils rarement l'application de la question, puisqu'elle devenait de la sorte inutile; spécialement dans les procès pour cause de sorcellerie, où cet événement se montrait le plus souvent. Quelques-uns n'ignoraient pas que les geôliers et les gardiens des prisons vendaient de tels secrets à ceux qui avaient moyen de les acheter; les autres mettaient le résultat sur le compte du diable, qui, disaient-ils, venait en aide à ceux qui lui appartenaient.

4° Certains liniments produisaient de pareils effets. On les nommait l'onguent des sorciers, parce que ceux-ci s'en servaient pour se procurer ces extases voluptueuses pendant lesquelles ils croyaient assister aux sabbats, et goûter tous les plaisirs des sens qui étaient le but de ces abominables réunions, derniers restes des mystères du gnosticisme et du paganisme. Diverses recettes ont été publiées par les démonographes, et on y trouve toujours des stupéfiants d'une grande énergie parmi d'autres substances anodines. L'effet produit par l'onguent des sorciers paraît être à peu près le même que celui qui résulte de l'emploi du hachisch, avec cette différence, que la personne hachischée ne s'endort pas, tandis que le sorcier s'endormait d'un sommeil léthargique. Les anciens n'ignoraient pas l'usage de ces sortes de liniments; la sorcière Pamphile s'en sert, dans Apulée, pour s'envoler où bon lui semble.

A l'égard des pythies, les fumigations tenaient lieu de liniments. On sait dans quel état les plongeait la vapeur réputée divine qui les pénétrait, quand la main du ministre de l'oracle les retenait de force sur le trépied sacré.

5° De longues méditations, des frayeurs subites ou prolongées, un jeûne excessif conduisent quelquefois jusqu'au délire, jusqu'à l'extase. Les malheureux naufragés du radeau de la Méduse en ont offert un exemple à la fois terrible et mémorable.

6° Certains exercices corporels ont le même résultat. Les devins de la Laponie se mettent en extase, en dansant et en frappant en cadence sur leurs tambours magiques; les barvas de l'Indoustan s'exaltent de même jusqu'au délire, jusqu'à l'extase et au ravissement par le moyen de la danse et de la musique; de même encore les derviches hurleurs de la Turquie et les aïssaoua des Etats barbaresques. Certains moines du mont Athos, surnommés *omphalopsychés*, à cause de leur genre de ravissement, se procuraient un délicieux délire, en regardant fixement leur nombril; ils croyaient nager dans les flots de la lumière divine; les fakirs de l'Inde connaissent aussi ce secret, il leur suffit de regarder le bout de leur nez de la même manière. On croit que les prêtresses des Germains se donnaient un semblable ravissement par le spectacle du tournoiement des ondes des grands fleuves. Il n'est personne qui n'ait pu remarquer, en effet, que la fixité du regard sur un même objet donne promptement le vertige; mais parmi ceux qui sont à même de l'observer, il n'en est pas qui osent pousser l'expérience jusqu'au bout. On a vu au xv^e^ siècle, en Allemagne, une secte de fanatiques dont le principal exercice était de tourner sur eux-mêmes jusqu'à ce qu'ils tombassent épuisés, ravis, et dans une privation totale de sentiment.

7° Il peut suffire en certaines circonstances d'un acte prolongé de la volonté, pour se mettre soi-même en cet état. Jérôme Cardan affirme que rien ne lui était plus familier. Et, ce qui est plus considérable, saint Augustin, dans son traité de la *Cité de Dieu*, dit la même chose d'un prêtre de Calame, nommé Restitutus, qu'il connaissait personnellement, et qui avait la complaisance de se donner ainsi en spectacle à ceux qui l'en priaient. Il devenait insensible, dit le saint docteur, à l'action du fer et du feu.

(1) *Voy.* notre *Histoire de la Magie.*

Ce secret était bien connu des fanatiques des Cévennes, des petits prophètes du Dauphiné, des convulsionnaires de Saint-Médard. Il suffisait, non pas à tous sans doute, mais à ceux que la nature y avait prédisposés, et qu'on nommait fanatiques, prophètes ou miraculés, selon les lieux, de le vouloir, pour tomber en extase et prophétiser. Les montanistes, les cataphrygiens, plusieurs des sectes gnostiques, usaient de pareils procédés pour gagner la confiance de leurs adhérents, et les retenir par la vue de ce genre de miracles. Le sage Tertullien en fut complétement la dupe; il parle avec admiration des ravissements de certaines femmes de la secte, qui, dit-il, conversaient avec Dieu et les anges.

8° Quand nous parlons de ceux qui tombent en extase par le fait de la volonté d'autrui, soit en vertu de l'imposition des mains, soit sous le charme d'un regard prolongé, le lecteur a compris que nous voulons parler des magnétisés. A part le charlatanisme qui s'en mêle, et les prétentions de cette sorte de gens à pénétrer les secrets de l'avenir, et à converser avec les natures angéliques, leur état extatique est trop bien constaté pour qu'il soit possible de le révoquer en doute. Nous n'en dirons pas davantage ici, devant traiter la question plus au long dans un article spécial. (*Voy.* l'art. Magnétisme.)

C'est ainsi que dans tous les siècles et en tous lieux, on a cultivé l'art de l'extase par des moyens divers, mais sans pouvoir changer sensiblement le résultat.

On cite au nombre des extatiques anciens es plus fameux Hermotime de Clazomène, Plotin, Jamblique, Carnéade, Epiménide de Crète, Aristée de Proconèse, Nicostrate, Carmente, mère d'Evandre. Mais cet art, apprécié à sa juste valeur, perd tout son prestige devant les lumières du christianisme et de la saine raison; aussi n'a-t-il jamais été cultivé depuis la fondation de l'Église, que par des sectes dissidentes; et si maintenant le magnétisme dure encore, ce n'est que pour faire constater son existence. Bientôt ce ne sera plus, nous l'espérons, qu'une question d'histoire naturelle, et alors il aura perdu tout son prestige. Quant aux effets de l'extase, celui de tous qui est le plus prononcé et le plus incontestable, c'est la disparition de la sensibilité organique. Le corps conserve cette vie végétative du sommeil, qui est autant différente de la mort que de l'état de veille; mais il semble aussi inapte à toute espèce de sensation que la matière la plus inerte. Il est sous ce rapport, nous l'avons déjà dit, dans le même état que celui qui résulte de l'emploi du chloroforme ou de l'éthérisation; aussi a-t-on usé plusieurs fois avec succès de la magnétisation, pour arriver à pratiquer sans douleur les opérations chirurgicales les plus importantes et les plus compromettantes pour la vie. Ici ce n'est pas du charlatanisme, le résultat est accessible à toute espèce de constatation.

Les effets psychologiques sont plus difficiles à constater, car chacun ne veut et ne doit peut-être s'en rapporter qu'à soi-même sur la vérification de faits d'un ordre extranaturel, ou du moins extraordinaire; et encore y a-t-il toujours à craindre d'avoir été pris pour dupe par d'adroits filous, principalement lorsque le résultat est annoncé d'avance. Cependant depuis cinq mille ans que l'extase est mise à l'étude, il est impossible que tout soit pure supercherie dans ce qui lui est attribué relativement à l'ame humaine. Voici donc ce qui paraît hors de doute.

L'extatique entre en communication directe avec la pensée d'autrui, de manière à pouvoir y répondre sans égard pour le langage dans lequel elle a été exprimée, et même lorsqu'elle n'est exprimée d'aucune façon. Le temps et l'espace ne sont point des obstacles pour lui : il se rend présent partout où veut le conduire la pensée étrangère qui le dirige, et même, sans cette direction, partout où il a voulu aller lui-même.

Ici commence une difficulté insoluble, et là se termine l'utilité de l'art extatique, car si vous conduisez le patient dans des mondes lointains, dans des régions imaginaires, vous ne pourrez obtenir aucune certitude sur ses révélations, et alors vous ne pouvez y avoir aucune confiance; si, au contraire, vous ne le conduisez qu'à des distances de temps et d'espace où la vérification est possible, alors sa révélation devient inutile, puisque le contrôle que vous en faites eût été suffisant pour vous éclairer, indépendamment de ce qu'il vous a appris. Le tout se réduit donc à une question de pure curiosité, sans but moral et sans utilité. Demander aux extatitiques des conseils sur la conduite de ses affaires, sur les soins de sa santé, serait une chose en vérité bien insensée, puisqu'il n'existe aucun moyen de contrôler la justesse de leurs vues. En cas d'insuccès, ils trouveront toujours bien un prétexte pour vous attribuer le tort; et dussent-ils le garder pour eux, ce serait une faible et triste compensation.

Le plus grand parti qu'on ait jamais prétendu tirer de l'extase est celui de la divination; or, toutes les tentatives à cet égard n'ont été que malheureuses : les devins sont tombés dans le mépris, les oracles sont tombés dans le mépris. De nos jours, on a cru pouvoir utiliser l'extase magnétique en faveur de la pathologie et de la médication; mais depuis plus de soixante ans que ce moyen a des prôneurs enthousiastes dans toute l'Europe, il n'a pu obtenir encore aucun crédit. Curiosité donc, telle est la seule question livrée aux oisifs, aux badauds et aux physiologistes, s'ils daignent l'étudier à fond. Il faut, en outre, un tel concours de circonstances pour que l'extatique obtienne un véritable succès, qu'on peut à peine y compter : les circonstances de temps, de lieu, de personnes, de santé, ont une grande importance. Il est nécessaire que le consultant lui soit sympatique; qu'il n'y ait pas d'opposants dans l'assemblée; qu'on ne

cherche pas à l'embarrasser ou à l'égarer; et qui peut répondre de tout cela ?

Mais au surplus, lorsque toutes les circonstances favorables se trouvent réunies, l'extatique voit les choses les mieux cachées, des choses très-éloignées, trouve un lieu, un nom, une date, fait une histoire à l'occasion de l'objet avec lequel on le met en contact, lit à la page indiquée dans un livre fermé ou même absent, pourvu qu'il l'ait touché. Il répond à votre pensée, et fait impitoyablement votre histoire, pour peu que vous l'en priez. Quelquefois il étend les mains pour entendre, pose un objet sur son épigastre ou sur sa nuque pour voir; et on dit qu'il entend par les doigts, qu'il voit par l'épigastre : ce qui signifie tout uniment qu'il perçoit la sensation d'une manière entièrement différente que dans l'état normal, et sans le secours des sens qui y sont appropriés; énigme posée des milliers de fois, et non encore résolue.

Et quant à la divination de l'avenir, c'est bien le point sur lequel il faut le moins compter de la part des extatiques. Quoi qu'en disent les prôneurs du magnétisme, il n'y a pas un seul fait de divination bien constaté de la part des magnétisés, ou bien ce sont de si petites choses, qu'elles échappent à l'appréciation. Tout le monde sait que les convulsionnaires de Saint-Médard, les fanatiques des Cévennes et les petits prophètes du Dauphiné furent toujours infiniment malheureux sous ce rapport. Les prétendues démoniaques de Loudun, de Louviers, de Lyon et d'ailleurs, n'ont laissé aucun souvenir notable à cet égard, et il ne reste rien des extatiques, des pythies et des oracles de l'antiquité, à moins que de misérables équivoques. S'il y a jamais eu des Sibylles, les vers prophétiques qui existent sous leurs noms ne sont pas leur ouvrage.

En résumé, l'extase naturelle, encore mal étudiée et mal définie, est digne cependant d'une étude sérieuse de la part des naturalistes et des psychologistes; mais considérée comme une source de miracles, de prédictions ou de prophéties, rien n'indique, après cinq ou six mille ans d'expérience, que l'homme en puisse tirer un parti tant soit peu important.

EXTISPICINE, art de prophétiser par l'inspection des entrailles des victimes. On croit que cette superstition prit naissance à l'occasion des recherches faites sur les intestins des animaux, pour juger par leur état de la salubrité du climat et de celle des eaux qui servaient à les désaltérer, en vue d'établir un camp, une colonie, ou de fixer sa demeure sur le lieu; c'est peut-être lui faire beaucoup d'honneur. Quoi qu'il en soit, aussitôt que la victime avait reçu la mort, le sacrificateur devait lui ouvrir la poitrine et le ventre, sans blesser les intestins, et avant de les arracher, il devait les considérer en place, pour s'assurer de leur état. Quelque dérangement, une lésion plus ou moins notable, répandaient aussitôt la tristesse sur tous les visages, car ce premier présage était menaçant. L'attention du sacrificateur se portait ensuite sur le foie de la victime : l'état du foie donnait le présage principal; s'il était vermeil, sans tache, d'une forme parfaite, d'un poids considérable, c'était une réponse favorable de la part des dieux; s'il palpitait encore, l'augure n'en était que meilleur.

S'il avait deux têtes, dont une livide, défectueuse ou sanglante, cette dernière était la plus formidable de toutes les menaces à l'endroit de l'ennemi de celui qui offrait la victime. Ainsi advint-il au sacrifice que César offrit aux dieux avant d'engager la bataille de Pharsale, si funeste à Pompée.

Quodque nefas nullis impune apparuit extis;
Ecce videt capiti fibrarum increscere molem,
Alterius capitis pars ægra et marcida pendet,
Pars micat et celeri venas movet improba pulsu
(Lucan.)

Les annales du peuple romain abondent en observations de cette nature, sur les entrailles des victimes offertes dans des occasions solennelles : nous ne suivrons pas le pontife dans toutes les minutieuses recherches auxquelles il se livrait, cette science étant maintenant sans objet.

Après le foie, l'attention du sacrificateur se portait sur le cœur de la victime. Il devait être vermeil, ample, palpitant; s'il glissait des mains du sacrificateur, c'était le plus funeste présage, et c'est ce qui advint deux fois de suite à Jules César, le jour même où il périt victime de la conjuration du sénat. Venaient ensuite le fiel, le poumon et l'appareil digestif.

La somme de toutes les observations, corrigées l'une par l'autre, formait l'oracle définitif, qui recevait enfin sa consécration ou sa rétractation de la manière dont la flamme consumait la victime. Si le bûcher s'allumait facilement, si à une fumée abondante et se dirigeant perpendiculairement à gros tourbillons vers le ciel, succédait bientôt une flamme vive, pure, d'une base régulière, aux nombreux élancements, tout était pour le mieux, la réponse des dieux favorable; et il n'y avait plus à hésiter.

C'est grande pitié, sans doute, que des hommes graves, que de grandes nations aient fait dépendre le sort des batailles, la destinée des empires, le règlement de la paix ou de la guerre, de semblables, si puériles et si insignifiantes observations; oui c'est grande pitié, si l'on considère cette question d'un seul côté. Mais aussi, quel esprit de foi en une divinité protectrice, ou plutôt tutrice des hommes et de leurs intérêts ! quelle soumission aux ordres du Ciel ! il y a là beaucoup à apprendre pour les nations modernes, toutes chrétiennes qu'elles sont. Et de quelles grandes choses, de quels magnifiques entraînements n'étaient pas capables des peuples qui croyaient avoir la divinité pour eux, combattre sous ses yeux, accomplir son œuvre ! Ah! notre méticuleuse et froide sagesse vaut-elle donc mieux? et les nations sont-elles plus grandes, plus

heureuses, plus riches, depuis qu'une politique astucieuse a pris au timon des affaires la place du sentiment religieux?

Le timon des affaires! cette expression peint admirablement la situation à laquelle sont réduites les nations de l'Europe depuis qu'elles ont perdu l'esprit magnanime que la foi seule inspire : toutes choses sont devenues affaires, intérêt, calcul misérable. Il n'y a plus rien au monde que des affaires. Tout commence à l'usine et se termine à la boutique. Ne dérangez pas notre monde affairé; Plutus est son Dieu, un livre de comptes contient toute sa sagesse, le bec d'une plume est son arme favorite, la grandeur d'un coffre-fort est la seule grandeur qu'il connaisse. Ainsi les nations marchent à leur décadence.

Nous ne prétendons pas justifier les superstitions de l'antiquité païenne; nous disons seulement que le point de départ de ses déplorables égarements était une pensée généreuse et sainte, qui contenait en elle le germe de toutes les grandeurs véritables, parce que l'homme n'est grand et capable de grandes choses qu'en se rapprochant de Dieu, et en opérant les œuvres de Dieu.

Il était aussi, avant le sacrifice, un certain nombre d'observations préliminaires qui avaient bien leur importance. La victime devait marcher d'un pas ferme à l'autel et sans résister; elle devait tomber, frappée d'un seul coup, ne pas se débattre, ne pas gémir ni rendre de déjections. Le côté sur lequel elle tombait et la direction qu'elle gardait par rapport à l'autel n'étaient pas choses indifférentes.

Trop heureux quand ce n'étaient pas des êtres humains que devait frapper la main du sacrificateur! et des entrailles humaines dans lesquelles ses yeux devaient chercher la révélation de l'avenir! Les noms d'Héliogabale et de Julien l'Apostat demeureront éternellement associés au souvenir de ce genre de crimes.

ÉZÉCHIAS (Prophéties et miracles qui le concernent.) Ezéchias monta sur le trône de Juda l'an 726 avant l'ère vulgaire. Ce pieux monarque appliqua ses premiers soins à la restauration du temple du Seigneur et au rétablissement du culte divin. Il rendit à ses Etats une grande prospérité, et se crut ensuite assez puissant pour pouvoir impunément secouer le joug des Assyriens, auquel son prédécesseur s'était soumis. Mais soit qu'il l'eût fait sans consulter le Seigneur, soit que Dieu réservât un grand châtiment à Israël en punition de ses désordres, Ezéchias devait être livré en cette occasion aux plus rudes épreuves. Sennachérib, roi d'Assyrie, leva une puissante armée, envahit le royaume de Juda, et s'empara des villes fortifiées. Ezéchias, obligé d'épuiser ses trésors, et de reprendre au temple les riches décorations qu'il avait commencé d'y mettre, lui paya une somme de trois cents talents d'argent et de trente talents d'or, dans l'espoir qu'il se retirerait. Cet espoir fut déçu. Sennachérib lui députa de Lachis, dont il faisait le siége, trois des premiers officiers de sa cour pour le sommer de se rendre. Ezéchias, effrayé des menaces de l'Assyrien, et indigné des blasphèmes que ses envoyés avaient vomis contre le Seigneur, envoya vers le prophète Isaïe pour l'informer de ce qui se passait. Le prophète répondit : « Voici ce que dit le Seigneur : Ne craignez pas les menaces du roi d'Assyrie, et ne vous inquiétez pas des blasphèmes de ses envoyés; voilà que je vais lui députer un messager : il apprendra une nouvelle; il s'en retournera dans son pays, et dans son pays je le ferai tomber sous le glaive (1).

La nouvelle que Sennachérib apprit bientôt après, tandis qu'il faisait le siége de Lobna, ce fut l'approche d'une armée d'Ethiopiens conduits par leur roi, Tharaca, qui venait lui présenter la bataille.

Sennachérib leva aussitôt le siége pour marcher à leur rencontre. Il envahit l'Ethiopie, c'est-à-dire le pays qui s'étend depuis le torrent de Bézor et l'Arabie jusqu'au Delta, pénétra en Egypte, et mit le siége devant Péluse.

On ignore le temps qu'il tint la ville assiégée; mais enfin, obligé de l'abandonner devant une invasion d'animaux rongeurs qui s'établit dans son camp, et désarma ses soldats, en détruisant les courroies des boucliers et les cordes des arcs, il revint de nouveau vers Jérusalem.

Avant de lever le siége de Lobna, il avait député d'autres ambassadeurs à Ezéchias, avec une lettre menaçante et remplie de blasphèmes. Ezéchias s'était rendu au temple, où il avait développé la missive en présence du Seigneur, et prié avec une grande ferveur. Il avait écrit en même temps au prophète Isaïe, et celui-ci lui répondit en ces termes :

« Le Seigneur, Dieu d'Israël, dit ceci : J'ai entendu la prière que vous m'avez adressée concernant Sennachérib, roi d'Assyrie. Suit la parole prononcée par le Seigneur à son égard.

« Il t'a méprisée, il t'a outragée, ô vierge, fille de Sion; il a branlé la tête derrière toi, fille de Jérusalem (2)!!! Savez-vous bien qui vous avez outragé, qui vous avez blasphémé? Contre qui vous avez enflé la voix, et osé élever vos regards? C'est contre le saint d'Israël. Vous avez jeté l'insulte et le défi au Seigneur par la main de vos serviteurs, et vous avez dit : J'ai gravi les sommets du Liban avec la multitude de mes chariots, j'ai coupé ses grands cèdres et abattu ses superbes sapins..... J'ai épuisé les eaux des fleuves étrangers, et desséché de la se-

(1) Venerunt ergo servi regis Ezechiæ ad Isaiam. Dixitque eis Isaias : Hæc dicetis domino vestro : Hæc dicit Dominus : Noli timere a facie sermonum quos audisti, quibus blasphemaverunt pueri regis Assyriorum me. Ecce, ego immittam ei spiritum, et audiet nuntium, et revertetur in terram suam, et dejiciam eum gladio in terra sua (*IV Reg.* XIX, 5 7).

(2) Nous suivons ici la ponctuation du quatrième livre des *Rois*, celle des *Prophéties* d'Isaïe donne un sens différent.

melle de ma chaussure toute l'humidité de la terre..... Eh bien, moi, qui vous ai vu dans votre demeure, qui ai assisté à votre départ, qui vous ai accompagné dans la route, qui ai préparé votre arrivée, et prévu vos fureurs contre moi; moi, dont les oreilles ont été fatiguées de l'expression de vos fureurs insensées et de votre orgueil, je vous passerai un anneau dans les narines, une muselière à la gueule, et je vous reconduirai par le chemin par où vous êtes venu.

« Et vous, ô Ezéchias, que ceci vous serve d'enseigne : Mangez cette année ce qui vous reste sous la main, l'an prochain vous vivrez des fruits spontanés de la terre; mais dans deux ans, semez, et vous moissonnerez; cultivez la vigne, et vous cueillerez ses fruits; et tout ce qui sera demeuré de débris de végétation en Israël prendra racine par une extrémité, et se chargera de fruits par l'autre; car il demeurera de beaux restes de Jérusalem, et on sauvera des épaves du mont de Sion; le Dieu puissant des armées se charge de l'accomplissment.

« Et quant au roi d'Assyrie, voici ce que le Seigneur en dit : Il n'entrera point dans cette ville, il n'y jettera pas une flèche, il ne suspendra point ses boucliers aux murailles, il ne l'environnera point de tranchées. Il s'en retournera par le chemin par lequel il est venu, dit le Seigneur, et il ne mettra point le pied dans cette ville; je la protégerai, et je la sauverai à cause de moi-même, et à cause de David, mon serviteur (1). »

(1) Et misit Isaias filius Amos ad Ezechiam, dicens : Hæc dicit Dominus Deus Israel. Pro quibus rogasti me de Sennacherib rege Assyriorum : Hoc est verbum, quod locutus est Dominus super eum : Despexit te, et subsannavit te virgo filia Sion : post te caput movit filia Jerusalem *. Cui exprobrasti, et quem blasphemasti, et super quem exaltasti vocem, et levasti altitudinem oculorum tuorum? Ad Sanctum Israel. In manu servorum tuorum exprobrasti Domino : et dixisti : In multitudine quadrigarum mearum ego ascendi altitudinem montium, juga Libani, et succidam excelsa cedrorum ejus, et electas abietes illius, et introibo altitudinem summitatis ejus, saltum Carmeli ejus. Ego fodi, et bibi aquam et exsiccavi vestigio pedis mei omnes rivos aggerum. Nunquid non audisti quæ olim fecerim ei? ex diebus antiquis ego plasmavi illud : et nunc adduxi : et factum est in eradicationem collium compugnantium, et civitatum munitarum. Habitatores earum breviata manu contremuerunt, et confusi sunt : facti sunt sicut fœnum agri, et gramen pascuæ, et herba tectorum, quæ exaruit antequam maturesceret. Habitationem tuam et egressum tuum, et introitum tuum cognovi : et insaniam tuam contra me. Cum fureres adversum me, superbia tua ascendit in aures meas : ponam ergo circulum in naribus tuis, et frænum in labiis tuis, et reducam te in viam, per quam venisti. Tibi autem hoc erit signum : Comede hoc anno quæ sponte nascuntur, et in anno secundo pomis vescere : in anno autem tertio seminate, et metite, et plantate vineas, et comedite fructum earum. Et mittet id, quod salvatum fuerit de domo Juda, et quod reliquum est, radicem deorsum, et faciet fructum sursum. Quia de Jerusalem exibunt reliquiæ, et salvatio de monte Sion : zelus Domini exercituum faciet istud. Propterea hæc dicit Dominus de rege Assyriorum : Non intrabit civitatem hanc, et non jaciet ibi sagittam, et non occupabit eam clypeus, et non mittet in circuitu ejus aggerem. In via qua venit, per eam revertetur, et civitatem hanc non ingredietur, dicit Dominus : Et protegam civitatem istam, ut salvem eam propter me, et propter David servum meum. Egressus est autem Angelus Domini, et percussit in castris Assyriorum centum octoginta quinque millia, et surrexerunt mane, et ecce omnes, cadavera mortuorum. Et egressus est, et abiit, et reversus est Sennacherib rex Assyriorum, et habitavit in Ninive. Et factum est, cum adoraret in templo Nesroch deum suum, Adramelech et Sarasar filii ejus percusserunt eum gladio : fugeruntque in terram Ararat, et regnavit Asar-Haddon filius ejus pro eo (*Isa.* xxxvii, 22-38).

* Le quatrième livre des *Rois* porte *subsannavit te, virgo filia Sion post te caput movit, filia Jerusalem;* nous croyons que c'est ainsi qu'il faut lire.

Or, une certaine nuit, l'ange du Seigneur frappa cent quatre-vingt-cinq mille hommes dans le camp du roi d'Assyrie; de sorte que le matin venu, le monarque n'aperçut plus que des cadavres autour de lui. Il se retira et alla habiter Ninive, où ses deux fils, Adramélech et Sarasar, le tuèrent dans le temple de Nezroch, tandis qu'il y était en prières. Les assassins s'enfuirent en Arménie, et Asar-Haddon, son autre fils, monta sur le trône à sa place.

Nous ne savons si nous nous trompons nous-même; mais il nous semble que pas un des interprètes n'a su lire cette page. La plupart ont confondu les deux missives de Sennachérib à Ezéchias; embrouillé les divers siéges, l'expédition de Taraca et ses suites; les plus savants ont cherché dans l'histoire profane des preuves, tandis qu'il n'y a que des compléments, et confondu de la sorte des événements distincts.

D'après Hérodote, Bérose et Josèphe, Sennachérib fit la guerre en Egypte; or, pourquoi supprimer ce fait si bien attesté? D'après Hérodote et Josèphe, il assiégea Péluse. D'après Hérodote, qui citait à l'appui de ses assertions le témoignage des prêtres de l'Egypte, les rats et les souris désarmèrent ses soldats devant cette ville. Il ajoute comme preuve, qu'on voyait encore de son temps, moins de trois siècles après l'événement, la statue de pierre consacrée à en perpétuer la mémoire; le prince était représenté portant un rat dans sa main avec cette inscription : Qui que tu sois, apprends en me voyant à craindre les dieux.

Voilà qui semble bien établi; mais qu'a de commun tout ceci avec l'extermination de l'armée de Sennachérib par un ange; et pourquoi réunir ces deux faits en un seul?

On dira en vain que c'est de l'histoire altérée par le laps des temps; car où est la preuve de cette altération?

C'est une chose merveilleuse, sans doute, qu'une armée de deux cent mille hommes soit mise hors de combat par des rats et des souris; mais pourtant cela n'a rien d'impossible en Egypte, où cette vermine est une véritable plaie en certaines années. Il ne faut pas plus de rats pour ronger toutes les courroies d'une armée de deux cent mille

hommes, que pour ronger tout le foin des vastes plaines du Delta; or c'est ce qui arrive par fois.

Et qui sait si Sennachérib, trouvant devant Péluse une résistance trop opiniâtre, ne profita pas de ce prétexte, pour rentrer en Judée? Conservons donc tous les faits, et plaçons-les dans leur ordre rationnel.

Sennachérib envahit la Judée. Ezéchias se dépouille de toutes ses richesses, dans l'espoir d'apaiser la colère de l'envahisseur, en rassasiant son avarice. Sennachérib accepte l'or et l'argent, et envoie demander en outre la reddition de Jérusalem. Ezéchias effrayé consulte Isaïe; celui-ci le rassure, et lui dit, le roi d'Assyrie apprendra bientôt une nouvelle qui vous débarrassera de sa présence. Il apprend en effet que le roi d'Ethiopie, ligué avec la Judée, s'avançait contre lui; il lève le siége de Lobna, marche au-devant de l'agresseur, et pénètre en Egypte, parce que ce royaume est entré dans la même ligue. La ville de Péluse lui résiste, seule peut-être de toute l'Egypte.

Avant de sortir de la Judée, il a envoyé à Ezéchias une missive plus menaçante que la première, pour lui dire : « Attendez-vous à me revoir, quand j'aurai triomphé de vos alliés. » Ezéchias rassemble son conseil, prie dans le temple, fait ses préparatifs, informe son peuple, et envoie de nouveau vers Isaïe. Isaïe consulte à son tour le Seigneur, rédige la réponse et l'adresse au roi. Or, dans l'espace d'une nuit, l'ange exterminateur fait périr l'armée du prince assyrien, qui vient de se remettre en marche pour la Judée (1).

Ces faits s'enchaînent et se complètent. Ils auraient pu s'accomplir dans l'espace d'une semaine. Cependant l'histoire profane assigne trois ans de durée à l'expédition de Sennachérib en Egypte.

Les rabbins et les commentateurs se demandent comment périt l'armée de Sennachérib; si ce fut réellement de la main d'un ange, ou par le semoun, ou la peste, ou la foudre; qui sait, et qu'importe? A quoi peuvent aboutir les plus savantes et les plus longues dissertations à cet égard?

Le prophète Isaïe parlant de deux années pendant lesquelles le peuple juif se verrait réduit à vivre des restes échappés à la destruction et des fruits spontanés de la terre, il semble qu'il ne fut en effet délivré de toute crainte que la troisième année, par la mort de Sennachérib, ou du moins par sa fuite après la perte de son armée.

Le P. Luc Indjidjian, vartabied, ou docteur de la congrégation des Mekhitaristes de Venise, a publié en 1822, une description de l'ancienne Arménie, contenant des fragments d'ouvrages arméniens inconnus jusqu'alors; l'un desquels est une histoire de la race des Ardrzouniens. Or cette race paraît bien remonter jusqu'à Adramélech et Sarazar, fils de Sennachérib, qui, d'après les traditions locales, s'établirent en Arménie, comme l'enseigne l'histoire sainte. Les mêmes traditions portent qu'ils régnèrent sur l'Arménie méridionale jusqu'en l'an 1020, qu'elle fut conquise par Bazile II; ce prince leur donna en échange la ville de Sébaste. L'histoire des Ardrzouniens fut composée, vers l'an 910, par l'évêque Thomas, attaché à la personne du chef de cette race.

En la même année où s'accomplirent les événements qui viennent d'être rapportés, Ezéchias tomba dangereusement malade. Le prophète Isaïe vint lui dire de la part de Dieu : « Prince, mettez ordre à vos affaires, car vous mourrez. » Ezéchias, élevant aussitôt sa pensée vers le ciel, adressa à Dieu une prière fervente, accompagnée de larmes abondantes. Elle était à peine achevée, que le prophète, qui déjà avait fait quelques pas pour se retirer, se retourna et dit au monarque : « Le Seigneur, le Dieu de David, votre père, dit ceci : j'ai entendu votre prière, j'ai vu vos larmes; je vais vous rendre la santé, vous monterez dans trois jours au temple du Seigneur. J'ajouterai quinze années à celles que vous avez déjà vécu; de plus, je vous préserverai de la domination du roi d'Assyrie, et je protégerai cette ville à cause de moi et de David, mon serviteur (1). »

Le prophète se fit apporter une corbeille de figues, il la posa sur la plaie du roi et le guérit. Mais celui-ci avait demandé à quel signe il reconnaîtrait la vérité de telles promesses. « Voulez-vous que l'ombre s'allonge de dix degrés sur votre cadran, ou qu'elle

(1) La Vulgate porte *nocte illa;* mais cette expression ne veut pas dire nécessairement que la prophetie ait été suivie de si près de son exécution.

(1) In diebus illis ægrotavit Ezechias usque ad mortem : et venit ad eum Isaias filius Amos, propheta, dixitque ei : Hæc dicit Dominus Deus : Præcipe domui tuæ, morieris enim tu, et non vives. Qui convertit faciem suam ad parietem, et oravit Dominum, dicens : Obsecro, Domine, memento quæso quomodo ambulaverim coram te in veritate, et in corde perfecto, et quod placitum est coram te, fecerim. Flevit itaque Ezechias fletu magno. Et antequam egrederetur Isaias mediam partem atrii, factus est sermo Domini ad eum, dicens : Revertere, et dic Ezechiæ duci populi mei : Hæc dicit Dominus Deus David patris tui : Audivi orationem tuam, et vidi lacrymas tuas : et ecce sanavi te, die tertio ascendes templum Domini. Et addam diebus tuis quindecim annos : sed et de manu regis Assyriorum liberabo te, et civitatem hanc : et protegam urbem istam propter me, et propter David servum meum. Dixitque Isaias : Afferte massam ficorum. Quam cum attulissent, et posuissent super ulcus ejus, curatus est. Dixerat autem Ezechias ad Isaiam : Quod erit signum, quia Dominus me sanabit, et quia ascensurus sum die tertia templum Domini? Cui ait Isaias : Hoc erit signum a Domino quod facturus sit Dominus sermonem, quem locutus est : Vis ut ascendat umbra decem lineis, an ut revertatur totidem gradibus? Et ait Ezechias : Facile est umbram crescere decem lineis : nec hoc volo ut fiat, sed ut revertatur retrorsum decem gradibus. Invocavit itaque Isaias propheta Dominum, et reduxit umbram per lineas, quibus jam descenderat in horologio Achaz retrorsum decem gradibus (*IV Reg.* xx, 1-11).

revienne en arrière d'autant de degrés, reprit le prophète? — Elle s'allongera naturellement, repondit le roi, qu'elle retourne plutôt en arrière; » et l'ombre parcourut en sens contraire les dix derniers degrés qu'elle venait de franchir.

Nous reconnaissons avec les commentateurs que cet événement n'a pu s'accomplir en grand, sans que le soleil ait reculé d'autant de degrés; mais au lieu de bouleverser toute l'économie de tous les mondes de l'univers, pour en venir à l'ombre d'un cadran, nous préférons conserver le miracle dant toute son exiguité, et tel que l'auteur sacré le relate; et nous croyons qu'il se fit à l'extrémité du gnomon, point de désinence de l'ombre, et non pas au soleil, centre de la lumière. D'autant plus que des envoyés du roi de Babylone vinrent s'en informer bientôt après; ce qu'ils n'auraient pas été obligés de faire, si le soleil avait reculé pour tout l'univers.

Cependant Delort de Lavaur, qui aime assez à multiplier les miracles, cherche à établir, dans son Essai comparatif de la fable avec l'histoire, que celui-ci s'opéra pour le monde entier. Il cite à l'appui de cette supposition une prétendue tradition égyptienne, rapportée par Hérodote, d'après laquelle le soleil aurait changé plusieurs fois son lever et son coucher, en rétrogradant sur la route qu'il parcourt. Le même auteur cite encore Solin Polyhistor, comme garant de la même tradition. Mais c'est citer doublement à faux, car l'autorité de Solin est la même que celle d'Hérodote; et ensuite les Egyptiens n'attribuaient pas l'événement à une époque si rapprochée; ils disaient au contraire, pour démontrer les centaines de milliers d'années d'antiquité qu'ils attribuaient à leur nation, qu'il s'était accompli dans des temps infiniment lointains; sans compter en outre qu'ils ne l'entendaient pas ainsi, mais de quatre époques millénaires pendant la première desquelles il s'était levé au couchant, pendant la seconde à l'orient, pendant la troisième au couchant, et la quatrième à l'orient, où il se lève encore.

C'est une chose déplorable de défendre la religion d'une pareille manière. La bonne volonté n'est pas une excuse. Que celui-là se repose, qui n'a pas de bonnes armes. Le docte Huet, évêque d'Avranches, prélat d'une science immense, mais d'un jugement beaucoup moins sûr, a intronisé dans la *Démonstration Evangélique* ce faux système, qui consiste à considérer la fable comme une corruption de l'Histoire sainte. Délaissé dès son apparition, sans même avoir les honneurs de la discussion, Guérin du Rocher et Delort de Lavaur ont eu grand tort de le ressusciter.

Peu de temps après la guérison d'Ezéchias, des envoyés de Mérodac-Baladan, souverain de Babylone, vinrent féliciter ce monarque, et s'informer du miracle qui s'était accompli à son occasion dans la Judée, *de portento quod acciderat super terram*, dit l'auteur du second livre des Paralipomènes, à la fin du chapitre trente-deuxième. Ezéchias, cédant à un mouvement de vanité aussi imprudente que déplacée, leur montra avec ostentation toutes les richesses qu'il avait amassées dans ses palais et dans le temple du Seigneur.

« Un jour viendra, lui dit le prophète Isaïe : tout ce qui est dans votre maison, tout ce que vos pères ont amassé jusqu'à ce jour, sera emporté à Babylone, sans qu'il en reste rien, dit le Seigneur; et il y aura de vos descendants, de ceux-là même qui vous devront le jour, de vos propres fils enfin, qui serviront en qualité d'eunuques dans le palais du roi de Babylone (1). »

« Que la volonté de Dieu soit faite, répondit Ezéchias. » Tout le monde sait de quelle manière cette dernière prédiction s'accomplit; il n'y manque que les noms de Daniel et de ses compagnons. Le titre d'eunuque désignait peut-être une fonction, mais non pas toujours la dégradation virile, dit-on.

EZÉCHIEL, *la force de Dieu*, le plus mystérieux de tous les prophètes, fils de Buzi, de race sacerdotale, commença de prophétiser la cinquième année de la captivité de Joachim ou Jéchonias, 594e avant l'ère vulgaire, sept ans avant la destruction de Jérusalem, trente ans après la fondation de l'empire babylonien par Nabopolassar. C'est la seule manière d'expliquer la date donnée par le prophète lui-même (2), et celle à laquelle les interprètes ont le moins songé.

Trois prophètes occupaient la scène en même temps, dans les lieux où gisaient les débris de la malheureuse nation juive : Jérémie, à Jérusalem; Daniel, à Babylone; Ezéchiel, au milieu des captifs transférés avec Jéchonias, et parqués dans un coin ignoré de la Babylonie, près des rives du fleuve Chobar, dit Ezéchiel. Personne ne connaît ce fleuve, sur lequel les savants ont fait de doctes conjectures, mais des conjectures d'autant plus incertaines qu'elles se détruisent mutuellement.

Le genre, le style, la manière de ces trois prophètes, diffèrent comme leurs positions respectives. Daniel, placé au centre où viennent aboutir toutes les affaires politiques de l'univers, par lequel se meut et s'explique tout ce qui existe, et où s'élabore tout ce qui se prépare, est positif et clair comme l'histoire. Il embrasse d'un même coup d'œil les événements de l'avenir profane et de l'avenir religieux, parce qu'ils se rattachent également aux destinées de Babylone. Jérémie, laissé en otage au milieu d'un peuple qui court les yeux fermés vers une ruine

(1) Dixit itaque Isaias Ezechiæ : Audi sermonem Domini : Ecce dies venient, et auferentur omnia quæ sunt in domo tua, et quæ condiderunt patres tui usque in diem hanc, in Babylonem : non remanebit quidquam, ait Dominus. Sed et de filiis tuis qui egredientur ex te, quos generabis, tollentur, et erunt eunuchi in palatio regis Babylonis. Dixit Ezechias ad Isaiam : Bonus sermo Domini, quem locutus es : sit pax et veritas in diebus meis (*IV Reg.* xx, 16-19).

(2) In trigesimo anno, in quarto, in quinta mensis..... ipse est annus quintus transmigrationis regis Joachim.

aussi inévitable que celle du vaisseau désagréé que le flot emporte du côté de l'écueil, est simple, diffus, languissant, résigné, mais rempli de douleur et de désespoir. Ezéchiel, jeté par l'orage sur une côte étrangère, avec des compagnons d'un même naufrage, pour lesquels tout regret serait inutile et toute crainte superflue, parce que leur malheur est consommé sans retour, et qu'ils n'ont plus rien à perdre, aspire avec eux vers l'avenir; avenir lointain, mais séduisant, comme tous les rêves de l'espérance. Aussi son langage est-il mystérieux, sublime, ardent, plein d'images. Jérémie est l'homme de la douleur; Daniel, l'homme du désir; Ezéchiel, l'homme de l'espérance. Jérémie pousse des cris et verse des larmes auprès de l'écueil qu'il montre en vain; Daniel, exilé au milieu d'une cour fastueuse et brillante dont il est l'oracle, mais qui est pour lui sans charmes et sans attraits, est le phare lumineux et paisible qui éclaire Israël pendant la longue nuit de son naufrage; Ezéchiel est la vigie qui dirige le radeau. Jérémie et Daniel vécurent dans le célibat: Jérémie, par l'ordre exprès du Seigneur; Daniel, à cause peut-être de son état d'eunuque. L'Ecriture ne laisse pas soupçonner qu'Ezéchiel ait eu une postérité. Le premier représentait une église désormais vieillie, et près de son tombeau; le second, une église dans le linceul du trépas; le troisième, une église encore dans les langes de l'enfance.

Comparé à Isaïe et à Jérémie, Ezéchiel réunit les deux grands objets qui ont occupé ceux-ci. Isaïe fut spécialement le prophète des miséricordes du Seigneur; Jérémie, le prophète de ses vengeances : Ezéchiel est en même temps le prophète de ses vengeances et de ses miséricordes. Le rétablissement des enfants d'Israël et de Juda, au temps de Cyrus, est principalement ce qu'annonce Isaïe, surtout dans les vingt-sept derniers chapitres de ses prophéties; la désolation des enfants de Juda, au temps de Nabuchodonosor, est principalement ce qu'annonce Jérémie; cette même désolation et ce même rétablissement, c'est ce qu'annonce Ezéchiel, et ses promesses s'étendent beaucoup au delà, car elles concernent le mystère de Jésus-Christ et de son Eglise, également annoncé par Jérémie et par Isaïe; en sorte que c'est sur ce grand objet que ces trois prophètes se réunissent.

Quant au style, Isaïe est le grand écrivain du grand siècle : c'est Démosthène, Cicéron ou Bossuet. Jérémie et Daniel sont les écrivains de la décadence; Ezéchiel est le type du romantisme.

Ezéchiel est le poëte aux images; il peint, mais avec une telle surabondance et une telle minutie de détails, que l'œil se fatigue à regarder sa toile, et que l'imagination a peine à suivre son pinceau dans tous les contours où il se promène. Il y a une telle redondance de tons, de couleurs, de figures, que l'objet principal disparaît au milieu des accessoires.

Robert Lowth en parle ainsi dans son traité de la poésie sacrée des Hébreux: « Ezéchiel est inférieur à Jérémie pour l'élégance, égal à Isaïe par la sublimité, mais dans un genre différent. Il est nerveux, véhément, tragique, boursoufflé; d'une grande élévation de sentiments, ardent, acerbe, outré; fécond, magnifique, mais trop peu ménagé et par fois repoussant dans ses images; sa diction est pompeuse, grave, sévère, rude ou même barbare, redondante, non pas en faveur de l'élégance, ou de la clarté, mais par excès d'indignation, et par surexcitation du sentiment. Pour peu qu'il ait entrepris de traiter un sujet, il l'épuise, il s'y attache, rien ne le détourne de son but; il n'omet ni les moindres circonstances, ni les plus petits détails. Dans tout le reste, la plupart des autres poëtes sacrés peuvent lui être supérieurs; mais dans le genre véhément, impétueux, grave, élevé, qui est son genre naturel, personne ne lui est comparable. Sa diction est claire; s'il y a quelque obscurité, elle est dans le sujet, et non dans la narration. Ses visions, quoiqu'il les expose avec le style clair et précis de l'historien, ce qu'il a de commun du reste avec Osée, Amos, Zacharie, n'en sont pas moins impénétrables. La plus grande partie du livre d'Ezéchiel, si on en ôte le commencement et la fin, est d'une belle et noble poésie, soit qu'on veuille considérer la pensée ou l'expression; cependant, il y a tant d'images grossières, ou repoussantes, qu'on ne sait trop en dernière analyse quel jugement il en faut porter. »

Les vingt-quatre premiers chapitres concernent plus spécialement la ruine de Jérusalem et la captivité des soixante-dix ans; les dix chapitres suivants ont pour objet la subversion des nations voisines de la Judée, les quatorze derniers regardent la délivrance de la nation juive, le règne du Messie, la restauration du temple, et la défaite de Gog et de Magog.

Le livre commence par cette mystérieuse vision du chariot sur laquelle les auteurs juifs et chrétiens ont écrit tant d'ouvrages plus ou moins doctes, plus ou moins raisonnables, et qui n'en demeure pas moins inexpliquée.

« J'étais dans le pays des Chaldéens, sur les bords du fleuve Chobar, dit le prophète, lorsque l'esprit du Seigneur m'a saisi, et j'ai vu : et voilà qu'un ouragan apportait de l'aquilon un gros nuage environné de tourbillons et de flammes et répandant une grande lumière; au milieu, c'est-à-dire au milieu des flammes, était comme une mer de métal en fusion, et au milieu de cette mer, quelque chose de semblable à quatre animaux de la forme suivante, avec une contenance humaine : chacun avait quatre visages et quatre ailes. Leurs jambes étaient droites, et leurs pieds semblables à ceux d'une génisse; ils étincelaient comme l'airain enflammé. Sous leurs ailes étaient des mains d'hommes aux quatre côtés, car ils avaient les visages et les ailes des quatre côtés. Ils étaient joints l'un à l'autre, aile à

aile; aucun d'eux ne marchait à reculons, mais chacun allait devant soi. Voici la forme de leur tête : un visage d'homme; à la droite de chacun des quatre, une tête de lion ; à la gauche de chacun des quatre, une tête de bœuf, et au-dessus de chacun des quatre, une tête d'aigle. Leurs ailes étendues s'élevaient au-dessus de leurs visages, se touchant de l'un aux deux autres; deux couvraient leur corps. Chacun d'eux allait devant soi où l'impétuosité de l'esprit l'emportait, et aucun ne rétrogradait lorsque les autres allaient.

« Le contour des animaux et leur aspect brillaient comme des charbons ardents, comme la flamme des lampes; dans l'espace qui séparait les animaux, on voyait s'élancer des splendeurs de feu, et du milieu des feux jaillissaient des éclairs, et les animaux allaient et revenaient comme les traits éblouissants de la foudre.

« Et tout en considérant les animaux, j'aperçus portant sur la terre, au-dessous des animaux, un globe formé de quatre roues de la couleur et de la transparence des eaux de la mer; les quatre étaient pareilles, d'aspect et de travail; la roue semblait passée dans la roue. Elles roulaient de quatre côtés différents, sans rétrograder en marchant (1). Les roues étaient d'une stature, d'une hauteur et d'un aspect effrayant; l'œuvre des quatre était garnie d'yeux dans toute son étendue. Et lorsque les animaux marchaient, les roues marchaient pareillement au-dessous d'eux; lorsque les animaux s'élevaient de terre, les roues s'élevaient avec eux. Partout où l'esprit s'élançait, avec l'élancement de l'esprit, les roues s'envolaient à sa suite; car les roues avaient l'esprit de vie. Si (l'esprit) allait, les roues allaient; s'il s'arrêtait, elles s'arrêtaient; s'il s'élevait de terre, elles s'élevaient à sa suite; car les roues avaient l'esprit de vie.

« Une espèce de firmament (2), plus éblouissant que le cristal, s'étendait au-dessus de la tête des animaux, et l'environnait à une grande hauteur; de sorte que leurs ailes élevées de l'un vers l'autre ne l'atteignaient pas, chacun d'eux voilant toujours son corps de deux ailes et le suivant semblablement. Le bourdonnement de leurs ailes me paraissait semblable à celui des grandes eaux, à celui du Dieu sublime (1); le bruit de leur marche était pareil à celui d'une multitude, au bruit des camps. Lorsqu'ils s'arrêtaient, ils laissaient retomber leurs ailes, et ils s'arrêtaient laissant retomber leurs ailes, lorsqu'une voix se faisait entendre au-dessus du firmament qui s'étendait sur leur tête. Et au-dessus du firmament qui s'étendait sur leur tête, était quelque chose comme un trône, semblable en apparence au saphir, et sur cette espèce de trône, quelque chose de semblable, pour la forme, à un homme qui me paraissait être de métal enflammé, ardent comme le feu au dedans et au dehors; une ceinture de flammes resplendissantes qui l'illuminaient de la tête aux pieds, semblait environner ses reins; et tel l'arc qui se montre dans les nuages en un jour de pluie, pareil était tout autour le reflet de sa splendeur (2).

(1) Qu'on se figure quatre roues ayant un même centre, passées les unes dans les autres comme les cercles d'une sphère armillaire, et sur la déclivité de chacune d'elles un des chérubins désignés. Lorsqu'il veut aller seul, sa roue se détache et l'emporte, toutes les autres demeurant immobiles; il va et revient comme la foudre. Toutes ensemble ont un mouvement commun, et dans ce cas, si ce n'est pas un mouvement d'ascension ou d'abaissement, les chérubins se tournent vers le même point, et elles deviennent parallèles. Chacun a son mouvement propre en avant. Dans leur état de repos, les quatre chérubins sont adossés, et forment un carré. Il y a seize têtes et seize ailes; toutes les têtes regardent de face, celle de l'aigle au-dessus de celle de l'homme; huit ailes s'abaissent et huit s'élèvent en se touchant deux à deux aux quatre angles du carré. Voilà ce qui semble résulter de la comparaison du chapitre premier avec le chapitre dixième.

(2) *Similitudo super capita animalium firmamenti*, la similitude d'un firmament; par conséquent un arc-en-ciel, une auréole, ou quelque chose comme le nimbe de nos saints. *Aspectus crystalli horribilis ;* le cristal n'étant pas éblouissant, le prophète a sans doute entendu parler du diamant.

(1) *Quasi sonum sublimis Dei;* le roulement du tonnerre dans la hauteur des cieux. L'expression manque et la pensée défaillit en présence de si grandes images.

(2) Et vidi, et ecce ventus turbinis veniebat ab Aquilone : et nubes magna, et ignis involvens, et splendor in circuitu ejus : et de medio ejus quasi species electri, id est de medio ignis. Et in medio ejus similitudo quatuor animalium : et hic aspectus eorum, similitudo hominis in eis. Quatuor facies uni, et quatuor pennæ uni. Pedes eorum pedes recti, et planta pedis eorum, quasi planta pedis vituli, et scintillæ quasi aspectus æris candentis. Et manus hominis sub pennis eorum in quatuor partibus: et facies et pennas per quatuor partes habebant. Junctæque erant pennæ eorum alterius ad alterum. Non revertebantur cum incederent, sed unumquodque ante faciem suam gradiebatur. Similitudo autem vultus eorum : facies hominis, et facies leonis a dextris ipsorum quatuor: facies autem bovis a sinistris ipsorum quatuor, et facies aquilæ desuper ipsorum quatuor. Facies eorum, et pennæ eorum extentæ desuper: duæ pennæ singulorum jungebantur, et duæ tegebant corpora eorum. Et unumquodque eorum coram facie sua ambulabat : ubi erat impetus spiritus, illuc gradiebantur, nec revertebantur cum ambularent.

Similitudo animalium, aspectus eorum quasi carbonum ignis ardentium, et quasi aspectus lampadarum. Hæc erat visio discurrens in medio animalium, splendor ignis, et de igne fulgur egrediens. Et animalia ibant et revertebantur in similitudinem fulguris coruscantis. Cumque aspicerem animalia, apparuit rota una super terram juxta animalia, habens quatuor facies. Et aspectus rotarum, et opus earum quasi visio maris: et una similitudo ipsarum quatuor: et aspectus earum et opera, quasi sit rota in medio rotæ. Per quatuor partes earum euntes ibant, et non revertebantur cum ambularent. Statura quoque erat rotis, et altitudo, et horribilis aspectus: et totum corpus oculis plenum in circuitu ipsarum quatuor. Cumque ambularent animalia, ambulabant pariter et rotæ juxta ea : et cum elevarentur animalia de terra, elevabant r simul et rotæ. Quocunque ibat spiritus, illuc eunte spiritu, et rotæ pariter elevabantur, sequentes eum. Spiritus enim vitæ erat in rotis. Cum euntibus ibant, et cum stantibus sta-

« Telle fut la vision de l'image de la gloire du Seigneur, et à cette vue je me prosternai le visage contre terre, et j'entendis une voix qui parla et qui me dit : « Fils de l'homme, levez-vous et écoutez. »

Ici le prophète reçoit sa mission : Dieu le prépose à la maison d'Israël, famille apostate, enfants à la tête endurcie, au cœur indomptable, qu'il s'agit de ramener et de sauver.

Aucun pinceau ne saurait rendre de pareils tableaux, aucune toile ne pourrait les contenir, l'imagination la plus exaltée a peine à les concevoir : ils écrasent par leur grandeur, ils éblouissent par leur magnificence.

Nous ne chercherons pas avec tant d'auteurs la signification mystique, anagogique, paragogique, symbolique, tropologique ou littérale de cette vision; le plus vaste champ est ouvert à toute imagination qui veut se donner une ample carrière; que ne dirait-on pas, et que n'a-t-on pas dit! Les docteurs juifs en ont pris occasion de fonder une branche de spéculations cabalistiques, la partie la plus littéraire, la plus philosophique, la moins déraisonnable de la cabale, sous le nom de *Mercava*, ou cabale du chariot. Nous voulons dire toutefois à un grand nombre de docteurs chrétiens, que ce n'est pas l'image prophétique des quatre évangélistes qu'Ezéchiel a dépeinte sous la figure des quatre animaux, mais que c'est plutôt cette vision qui a donné lieu dans la suite d'adopter ces quatre formes pour leurs symboles; sans compter qu'on n'attribue qu'une seule tête à chacun d'eux, tandis que le prophète parle de visions quadriformes.

C'est un nuage environné de feux que la tempête apporte du côté de l'aquilon, du côté même d'où l'armée dévastatrice de Nabuchodonosor devait venir cinq à six ans plus tard; et c'est de ce grand et redoutable événement que le prophète va entretenir le peuple auquel le Seigneur l'envoie. Qui n'aperçoit déjà la plus intime liaison entre la vision et l'objet de la mission? C'est donc une entrée en matière, une espèce de préface; entrée en matière et préface d'une telle magnificence, que l'inspiration humaine n'aurait su la trouver.

Les quatre animaux mystérieux nous semblent être en rapport avec les quatre grands empires qui allaient se succéder, et qui furent révélés à Daniel sous le double emblème des quatre métaux et des quatre animaux. Les quatre têtes de chacun ne seraient, à notre avis, qu'une réduplication explicative des mêmes emblèmes. L'empire babylonien, avec Nabuchodonosor pour chef, serait figuré par la tête humaine; c'est aussi sous l'emblème d'une tête humaine qu'il fut révélé à ce prince dans le songe de la statue des quatre métaux expliquée par Daniel. Les têtes de lion et d'aigle, animaux dévorants, représenteraient les empires grec et romain, qui firent tant de maux aux Juifs : l'empire des Perses serait figuré par la tête de bœuf, animal paisible et serviable. Au-dessous des animaux sont quatre roues, dont le mouvement les emporte où ils doivent aller; ces roues sont indépendantes d'eux, car elles vivent de leur propre vie, mais ils ne peuvent marcher sans qu'elles les transportent; en outre elles sont couvertes d'yeux. Ne serait-ce pas là une image de la Providence, qui voit tout, qui gouverne tout, par qui tout se meut, et par la puissance de laquelle allaient s'opérer les quatre grandes révolutions figurées par les quatre empires? Au-dessus de toute la merveilleuse vision domine la grande image de la Divinité, dont la voix, mais la voix seule, met en mouvement les animaux et les roues.

Telle serait notre explication, si nous nous permettions d'en donner une après tant d'écrivains, et principalement après des docteurs tels que saint Jérôme, Origène, saint Grégoire; est-elle plus vraie? nous ne savons; et peut-être ne nous semble-t-elle meilleure, que parce que c'est la nôtre.

Cette première vision avec ses suites occupe les sept premiers chapitres du livre d'Ezéchiel.

Le prophète, effrayé a l'aspect du terrible spectacle offert à ses regards, est tombé le visage contre terre. Une voix l'appelle, un esprit s'insinue au dedans de lui-même, le relève, lui parle intérieurement, et lui confie la mission d'annoncer la parole de Dieu à ses compagnons de captivité. Le même esprit lui ordonne d'ouvrir la bouche, et de manger ce qui se présente : c'est un rouleau, un livre écrit des deux côtés, et couvert de lamentations, de malédictions et d'anathèmes, qui lui est tendu par une main divine. Il le dévore, et éprouve une grande douceur dans son palais, et une grande amertume dans ses entrailles. Ce livre est sans doute celui des paroles prophétiques qu'il est chargé de faire entendre au peuple. Le même esprit le ravit, et l'emporte avec le bruit des roues et des ailes des animaux que

bant : et cum elevatis a terra, pariter elevabantur et rotæ, sequentes ea, quia spiritus vitæ erat in rotis. Et similitudo super capita animalium firmamenti, quasi aspectus crystalli horribilis, et extenti super capita eorum desuper. Sub firmamento autem pennæ eorum rectæ alterius ad alterum : unumquodque duabus alis velabat corpus suum, et alterum similiter velabatur. Et audiebam sonum alarum, quasi sonum aquarum multarum, quasi sonum sublimis Dei : cum ambularent quasi sonus erat multitudinis ut sonus castrorum, cumque starent, demittebantur pennæ eorum. Nam cum fieret vox super firmamentum, quod erat super caput eorum, stabant, et submittebant alas suas. Et super firmamentum, quod erat imminens capiti eorum, quasi aspectus lapidis sapphiri similitudo throni : et super similitudinem throni, similitudo quasi aspectus hominis desuper. Et vidi quasi speciem electri, velut aspectum ignis intrinsecus ejus per circuitum : a lumbis ejus et desuper, et a lumbis ejus usque deorsum, vidi quasi speciem ignis splendentis in circuitu. Velut aspectum arcus cum fuerit in nube in die pluviæ. Hic erat aspectus splendoris per gyrum (*Ezech.* I, 4-28).

le prophète a déjà entendu, d'où l'on peut conclure que c'est l'un d'eux; il le place au milieu des captifs réunis sur les bords du fleuve Chobar. Ezéchiel ressent dans son âme une grande ferveur, un zèle ardent : *Abii amarus in indignatione spiritus mei.* Il reste sept jours assis et pleurant au milieu des captifs. Après ces sept jours, l'esprit lui parle de nouveau, et le rend responsable sur son âme de la manière dont il remplirasa mission.

Bientôt il lui est ordonné de sortir dans la plaine; la gloire du Seigneur s'y révèle à lui pour la seconde fois, et l'esprit lui ordonne de s'enfermer dans sa maison, de s'y faire charger de chaînes, et de demeurer muet jusqu'à ce qu'il se manifeste de nouveau. Le prophète ne dit pas combien de temps cet état se prolongea; mais quand l'usage de la langue lui fut rendu, il dut prononcer ces simples paroles : « Voici ce que dit le Seigneur Dieu : que celui qui entend comprenne, et que celui qui ne veut pas comprendre, attende. » Ce sont les premières qu'il ait encore prononcées devant le peuple. Jusqu'ici c'est une prophétie d'action.

La plupart des commentateurs modernes s'attachent à établir que tout cela s'est passé uniquement dans l'esprit du prophète. C'est se donner une grande liberté d'explication, une trop grande liberté. Il est vrai qu'il devient plus facile d'éluder certaines difficultés qui se présenteront dans la suite, mais c'est mal se tirer d'affaire que d'éluder les difficultés. Non, tout n'a pas dû se passer dans l'esprit du prophète, autrement il n'y aurait rien eu pour les captifs, et aucune instruction n'en serait résultée. Le prophète n'aurait produit sur leur âme qu'une faible impression, en leur racontant des visions semblables aux rêves de la fièvre plutôt qu'à des réalités.

Quand son âme a été préparée de la sorte à sa haute mission, il est allé corporellement au milieu des captifs, ou bien il y a été ravi miraculeusement comme Habacuc à Babylone, et il y est demeuré sept jours en donnant les signes les moins équivoques d'une muette et profonde douleur. Ensuite il s'est fait lier de chaînes, et enfermer à la vue de tout le peuple; et, à la fin de sa captivité, il a prononcé la sentence laconique qui vient d'être rapportée. De cette sorte, l'esprit de la multitude, frappé d'un spectacle émouvant, s'est trouvé disposé à accorder une plus grande attention aux révélations qui devaient lui être faites. Ezéchiel a vu et agi. Il a vu pour lui, et agi pour le peuple; son livre est un récit.

Le prophète reçut ensuite l'ordre de Dieu de dessiner sur une brique la ville de Jérusalem; de figurer à l'entour des terrassements, des camps et des machines de guerre, pour représenter un siége; de placer entre la ville et lui, comme un obstacle infranchissable, une poële à frire en fer; de se tourner le visage vers la ville; de se coucher sur le côté gauche, et de rester dans cette posture pendant trois cent quatre-vingt-dix jours, en se servant des iniquités de la maison d'Israël comme d'une natte pour dormir; de rester ensuite couché pendant quarante jours sur le côté droit, reposant semblablement sur les iniquités de la maison de Jacob. Pendant tout ce temps, il devait avoir le bras étendu vers Jérusalem, et être chargé de chaînes; vivre de pain fait avec des farines de blé et de légumes, cuit à l'avance, pesé, distribué par rations; boire une petite quantité d'eau, mesurée et distribuée également par rations, à des heures réglées. Il lui fut enjoint de manger son aliment suivant l'usage usité pour le pain cuit sous la cendre, et de le couvrir d'excréments humains en présence de tout le monde; parce que, ajouta le Seigneur, les fils d'Israël mangeront un pain souillé parmi les nations au milieu desquelles je les disperserai. Le prophète ayant manifesté sa répugnance à exécuter un pareil ordre, l'esprit lui permit de remplacer les excréments humains par de la fiente de bœuf. Beaucoup d'interprètes, tant anciens que modernes, ont cru qu'il fallait entendre tout ceci figurément, et ce dernier passage ayant donné lieu à de grossières plaisanteries de la part de l'ignoble Voltaire, les commentateurs modernes et les défenseurs des saints livres ont tous abondé dans ce sens, et pris à tâche de démontrer que tout cela s'était passé mentalement, ou bien qu'il s'agissait de pain cuit sous de la cendre de bouses, suivant l'usage des pays pauvres ou peu civilisés. C'est faire trop d'honneur à qui se respecte si peu; et il est surprenant que les auteurs dont nous parlons n'aient pas plutôt porté leur attention sur le mot *quasi* qui se trouve dans la phrase, réellement équivoque, et qui peut fort bien se rapporter à *comedes;* de sorte que l'ordre de Dieu serait celui-ci : *vous ferez semblant de manger.*

Mais il nous semble peu digne d'auteurs sérieux et de la sainte Ecriture elle-même, de recourir à des équivoques, et d'affaiblir par des explications alambiquées des faits graves et des paroles saintes. Tant pis pourcelui qui est assez ignorant pour rire des mœurs de l'antiquité, ou assez méprisable pour chercher dans les choses divines un prétexte à se divertir; encore une fois tant pis pour lui.

Et quant aux interprétations en elles-mêmes, le prophète fait un récit; rien n'indique que les choses qu'il raconte se soient accomplies seulement dans son esprit; et si elles s'y étaient accomplies uniquement, ç'eût été chose inutile, personne n'étant obligé de le croire. Qui donc prend garde à un homme qui dit après l'événement : Je l'avais rêvé; ou même à celui qui le dit avant?

Il ne s'agit pas davantage de pain cuit sous la cendre de bouses; car il n'aurait pas été souillé, puisqu'il y a toujours un couvercle entre le pain et la braise. Rien n'indique, d'ailleurs, que les pauvres cuisissent leurs aliments avec des bouses dans la Judée. Les hébraisants prétendent, il est vrai, que l'expression originale signifie cuire, *coquere;* mais saint Jérôme et les Septante, qu'on ne saurait accuser de n'avoir pas entendu l'hébreu, ont traduit autrement : vous couvrirez;

operies. Ce mot présente encore un double sens, nous en convenons ; mais enfin il s'agit de pain souillé, *panem pollutum;* de pain que l'on mange, *comedes*, et non de pain que l'on cuit.

Après cette prophétie figurative, l'auteur devient plus explicite : « L'esprit me dit, ajoute-t-il : Fils de l'homme, je vais briser dans Jérusalem le bâton du pain, et on y mangera le pain au poids et dans l'inquiétude, et on y boira l'eau à la mesure et dans l'angoisse, afin que, le pain et l'eau venant à manquer, chacun s'affaisse sur son voisin, et qu'ils pourrissent sur leurs iniquités (1).»

Le nombre de trois cent quatre-vingt-dix jours, pendant lesquels le prophète demeura couché sur le côté gauche, plus celui de quarante qu'il passa sur le côté droit, figuraient le nombre de jours pendant lesquels Jérusalem devait être assiégée, en tout quatre cent trente jours. Or, nous lisons dans le LII^e^ chapitre de Jérémie, que le siége commença le dixième jour du dixième mois de la neuvième année du règne de Sédécias, et que la ville fut prise le neuvième jour du quatrième mois de la onzième année; cela fait cinq cents jours, puisque les mois juifs étaient des mois lunaires; mais il ne faut pas perdre de vue que, comme il y eut une interruption dans l'immobilité du prophète et un changement de situation, de même il y en eut une dans le siége de Jérusalem, suivant ce qui est dit aux versets 21^e^ et 22^e^ du XXXIV^e^ chapitre de Jérémie. Cette interruption aurait été alors de soixante-dix jours. Et ce serait pendant cet intervalle que les Juifs, se croyant délivrés de tout danger, auraient remis en servitude les esclaves qu'ils avaient précédemment rendus libres, dans la vue d'apaiser la colère de Dieu.

Il devient plus difficile d'expliquer ce que le prophète ajoute, savoir : que ces quatre cent trente jours de siége représentent les années de la prévarication des Juifs, un jour comptant pour une année. La prise de Jérusalem arriva l'an 584 avant l'ère vulgaire, ou 587, suivant le calcul des Bénédictins ; or, en ajoutant les deux nombres, on arrive à l'année 1014, qu'aucun événement ne signale dans le règne de David, à moins peut-être que celui du dénombrement du peuple; ou à l'année 1017, que les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* désignent comme ayant été celle de la naissance de Salomon. Faudrait-il, au lieu de cela, compter les années que les Juifs ont passées dans l'idolâtrie depuis leur sortie d'Égypte, et déduire celles pendant lesquelles ils ont vécu selon la loi de Moïse; alors il deviendrait impossible d'établir le calcul d'une manière rigoureuse ? Les meilleurs interprètes ne disent rien de satisfaisant sur cette question.

Le prophète reçut ensuite l'ordre de se raser entièrement la tête, et de diviser à la balance ses cheveux et sa barbe en trois portions ; d'en brûler une dans la ville, vers les derniers jours du siége (1), de couper l'autre par segments à l'entour, et enfin de jeter la troisième au vent, en agitant le glaive après elle ; de reprendre toutefois une pincée de ceux-ci, de la lier à l'angle de son manteau, puis d'en jeter quelques-uns sur la ville et d'y mettre le feu, de sorte que la flamme la parcourût toute entière.

Cette prophétie figurative était d'elle-même assez claire, cependant le prophète ajouta, afin qu'il ne restât point de doutes sur le sens qu'elle comportait : « Voici ce que dit le Seigneur Dieu : C'est ici cette Jérusalem environnée de plusieurs nations et reine de divers pays. Elle a méprisé mes lois, en devenant plus impie que les nations, et mes préceptes au delà de ce qui s'est vu dans les pays d'alentour ; car elle a rejeté mes lois et négligé mes préceptes. C'est pourquoi voici ce que dit le Seigneur Dieu : Puisque vous avez surpassé les nations qui sont autour de vous, en n'observant pas mes lois, en ne suivant pas mes préceptes, et que vous avez surpassé même dans leurs égarements les nations qui sont autour de vous; à cause de cela, le Seigneur Dieu dit ceci : C'est maintenant à vous et à moi. J'accomplirai ma justice envers vous aux yeux des nations, et à cause de toutes vos abominations, je ferai à votre égard ce que je n'avais jamais fait, et ce que je ne ferai plus jamais : c'est-à-dire que dans vos murs les pères mangeront leurs fils, et les fils mangeront leurs pères. Je vous traiterai de telle sorte, que vos restes seront dispersés à tous les vents... Le tiers de vos habitants mourront de la peste et de la famine dans votre enceinte, un autre tiers périra par le glaive aux alentours; je disperserai le dernier à tous les vents, et je tirerai le glaive après eux... Je vous rendrai déserte et en opprobre aux nations d'alentour, ainsi qu'à ceux qui passeront près de vous. Vous serez l'opprobre, le blasphème, l'exemple, la stupeur des nations qui sont autour de vous, lorsque j'aurai accompli par devers vous mes vengeances dans ma fureur, dans mon indignation, dans les emportements de ma colère. Moi, le Seigneur, je l'ai juré. Le jour viendra où je lancerai sur vous les terribles flèches de la faim, armées de la mort et destinées à vous perdre. J'entasserai la faim par dessus vos têtes, et je briserai parmi vous le bâton du pain. Je lâcherai contre vous la faim et les bêtes les plus funestes jusqu'à extinction; la peste et le sang couleront sous vos pieds, et le glaive voltigera sur vos têtes. Moi, le Seigneur, je l'ai juré (2). »

(1) Et dixit ad me : Fili hominis : Ecce ego conteram baculum panis in Jerusalem : et comedent panem in pondere, et in sollicitudine : et aquam in mensura, et in angustia bibent : ut deficientibus pane et aqua, corruat unusquisque ad fratrem suum : et contabescant in iniquitatibus suis (*Ezech.* IV, 16, 17).

(1) Cette dernière circonstance, et ce qui suit, tend à démontrer de plus en plus que le prophète assiégea réellement l'image de Jérusalem figurée sur la tuile l'espace de 430 jours dans les postures qui ont été indiquées.

(2) Hæc dicit Dominus Deus : Ista est Jerusalem, in medio gentium posui eam, et in circuitu ejus terras. Et contempsit judicia mea, ut plus esset impia quam gentes, et præcepta mea ultra quam terræ quæ in circuitu ejus sunt. Judicia enim mea projece-

Il est impossible de s'exprimer en termes plus clairs, et surtout plus énergiques; mais nous manquons de détails sur le siége que le prophète annonce de la sorte, et il est impossible, par conséquent, de dire ce qu'il y a de littéral et ce qui est exagération poétique dans ses paroles. Nous savons seulement que la ville fut prise après une résistance opiniâtre, et qu'elle fut détruite. L'historien Josèphe, que nous citons toujours à regret et à défaut d'une autorité plus respectable, en parle de la sorte : « Nabuchodonosor fit élever de hautes tours, d'où il battait les murs de la ville et une quantité de plates-formes aussi élevées que ses murs. Les habitants, de leur côté, se défendaient avec toute la vigueur et toute la résolution imaginables, sans que la famine ni la peste fussent capables de les ralentir. Leur courage les fortifiait contre tous les maux et tous les périls; et sans s'étonner des machines dont leurs ennemis se servaient, ils leur en opposaient d'autres. Ainsi ce n'était pas seulement à force ouverte, mais aussi avec beaucoup d'art que la guerre se faisait entre ces vaillantes nations... Dix-huit mois se passèrent de la sorte, puis enfin les assiégés étant accablés par la faim, par la peste et par la quantité de traits que les assiégeants leur lançaient du haut de leurs tours, la ville fut prise vers minuit, la onzième année, le neuvième jour du quatrième mois du règne de Sédécias »

Mais ce n'était pas seulement la ville de Jérusalem qui devait subir les effets de la colère divine; le reste de la Judée ne serait pas plus épargné; aussi le prophète se hâte-t-il d'ajouter:

« Et le Seigneur m'a parlé et m'a dit : Fils de l'homme, tournez le visage du côté des monts d'Israël, et prophétisez envers eux, et vous direz : Montagnes d'Israël, écoutez la parole du Seigneur Dieu : voici ce que le Seigneur Dieu annonce aux montagnes, aux collines, aux rochers et aux vallons : Je vais tirer le glaive contre vous, et dissiper vos hauts lieux; je démolirai vos autels, je briserai vos simulacres, et je jetterai devant vos idoles les cadavres de vos morts. Oui, enfants d'Israël, vos cadavres demeureront gisants devant vos simulacres, et vos ossements, dispersés au tour de leurs autels, partout où il y en a. Vos villes seront désertes, vos hauts lieux démolis et dissipés; vos autels périront, ils seront brisés; vos idoles ne seront plus, vos temples seront renversés, l'œuvre de vos mains sera anéantie. Le trépas pleuvra sur vous, et vous reconnaîtrez que je suis le Seigneur. Il ne restera de vous que ceux qui auront fui devant le glaive parmi les nations, lorsque je vous disperserai par l'univers (1). »

Toutefois, le Seigneur ne sera pas irrité à perpétuité contre son peuple; sa vengeance accomplie, la justice se reposera, et la miséricorde reprendra tous ses droits devant le repentir des pécheurs.

« Ceux d'entre vous qui échapperont du milieu des nations parmi lesquelles ils auront été emmenés captifs, se souviendront de moi, parce que j'aurai brisé leur cœur adultère et rebelle, et fermé leurs yeux à la prostitution des idoles. Ils se repentiront des abominations auxquelles ils s'étaient livrés dans leurs égarements; et ils reconnaîtront que moi, le Seigneur, je ne les avais pas menacés en vain, en leur annonçant ces maux (2). »

Il ne reste plus à Ezéchiel, pour terminer la prophétie, qu'à affirmer de nouveau tout ce qu'il vient de dire, et à avertir que les événements qu'il prédit sont sur le point de s'accomplir : La fin approche, la voici : *Finis venit, venit finis super quatuor plagas terræ.* Il n'y aura qu'une seule et unique douleur,

runt, et in præceptis meis non ambulaverunt. Idcirco hæc dicit Dominus Deus : Quia superastis gentes quæ in circuitu vestro sunt, et in præceptis meis non ambulastis, et judicia mea non fecistis, et juxta judicia gentium, quæ in circuitu vestro sunt, non estis operati. Ideo hæc dicit Dominus Deus : Ecce ego ad te, et ipse ego faciam in medio tui judicia in oculis gentium. Et faciam in te quod non feci, et quibus similia ultra non faciam, propter omnes abominationes tuas. Ideo patres comedent filios in medio tui, et filii comedent patres suos et faciam in te judicia; et ventilabo universas reliquias tuas in omnem ventum. Idcirco vivo ego, dicit Dominus Deus. Nisi pro eo quod sanctum meum violasti in omnibus offensionibus tuis, et in cunctis abominationibus tuis; ego quoque confringam, et non parcet oculus meus; et non miserebor. Tertia pars tui peste morietur, et fame consumetur in medio tui; et tertia pars tui in gladio cadet in circuitu tuo; tertiam vero partem tuam in omnem ventum dispergam, et gladium evaginabo post eos. Et complebo furorem meum, et requiescere faciam indignationem meam in eis, et consolabor; et scient quia ego Dominus locutus sum in zelo meo, cum implevero indignationem meam in eis. Et dabo in desertum et in opprobrium gentibus, quæ in circuitu tuo sunt, in conspectu omnis prætereuntis. Et eris opprobrium, et blasphemia, exemplum, et stupor in gentibus quæ in circuitu tuo sunt, cum fecero in te judicia in furore, et in indignatione, et in increpationibus iræ. Ego Dominus locutus sum : Quando misero sagittas famis pessimas in eos, quæ erunt mortiferæ, et quas mittam ut disperdam vos; et famen congregabo super vos, et conteram in vobis baculum panis. Et immittam in vos famem, et bestias pessimas usque ad internecionem, et pestilentia, et sanguis transibunt per te, et gladium inducam super te, ego Dominus locutus sum (*Ezech.* v, 5-17).

(1) Et factus est sermo Domini ad me, dicens : Fili hominis, pone faciem tuam ad montes Israel, et prophetabis ad eos. Et dices : Montes Israel audite verbum Domini Dei : Hæc dicit Dominus Deus montibus, et collibus, rupibus, et vallibus : Ecce ego inducam super vos gladium, et disperdam excelsa vestra. Et demoliar aras vestras, et confringentur simulacra vestra : et dejiciam interfectos vestros ante idola vestra. Et dabo cadavera filiorum Israel ante faciem simulacrorum vestrorum : et dispergam ossa vestra circum aras vestras. In omnibus habitationibus vestris urbes desertæ erunt, et excelsa demolientur, et dissipabuntur : et interibunt aræ vestræ, et confringentur : et cessabunt idola vestra, et conterentur delubra vestra, et delebuntur opera vestra. Et cadet interfectus in medio vestri : et scietis quia ego sum Dominus. Et relinquam in vobis eos qui fugerint gladium in gentibus, cum dispersero vos in terris (*Ezech.* VI, 1-8).

(2) Et recordabuntur mei liberati vestri in gentibus, ad quas captivi ducti sunt : quia contrivi cor eorum fornicans, et recedens a me; et oculos eorum fornicantes post idola sua : et displicebunt sibimet super malis quæ fecerunt in universis abominationibus suis. Et scient, quia ego Dominus non frustra locutus sum, ut facerem eis malum hoc (*Ezech.* v, 9-10)

la voici : *Afflictio una, afflictio ecce venit.* La fin, la fin; elle s'éveille, la voici : *Finis venit, venit finis, evigilabit adversum te, ecce venit.* Voici le temps, voici le jour; que celui qui achète ne se réjouisse pas, que celui qui vend, ne se chagrine pas; tous auront le même sort.

« Embouchez la trompette, que tout le monde se tienne prêt; mais il est inutile d'aller au combat, car ma colère se répandra sans exception pour personne. Le glaive au-dehors, la faim et la peste au-dedans; qui sera dans les champs mourra par le glaive; qui sera dans la ville mourra de la peste ou de la faim. Il n'y aura de sauvés que ceux qui fuiront, et qui s'arrêteront sur le sommet des montagnes, comme les colombes timides envolées de la plaine (1). »

La seconde prophétie commence au VIIIe tième chapitre, elle est datée de la sixième année, du cinquième jour du sixième mois; quatre cent treize jours après la date de la première, et seize ou dix-sept jours, par conséquent, avant la fin du siége (2). Elle renferme douze chapitres, dont les quatre premiers contiennent le récit d'une vision prophétique, faisant suite à la première, et dans laquelle le prophète, transporté en esprit à Jérusalem, devient témoin des abominations qui s'y passent, et des châtiments qui doivent en être la punition; tous les autres, d'un genre tempéré, et qui peuvent avoir été composés à diverses reprises, contiennent plus de leçons de morale que de prédictions de l'avenir.

Le prophète est ravi en esprit au moment où, assis dans sa propre maison, il assistait au conseil des anciens d'Israël. Un spectre de feu, ayant la forme humaine, lui apparaît environné d'une lumière éclatante, le saisit au sommet de la tête, l'élève entre le ciel et la terre, et le dépose dans la ville de Jérusalem, près de la porte du nord, où il y avait, c'est-à-dire où il y aura, sans doute, pendant que Nabuchodonosor tiendra la ville assiégée, une statue de la vaillance, pour inspirer le courage. Ce détail est précieux pour l'histoire de l'idolâtrie dans Israël. Là, le prophète aperçoit la vision qui lui était apparue près des bords du fleuve Chobar, et une voix lui dit, en lui signalant l'idole : Pensez-vous, prophète, que ce soit la seule des abominations du peuple d'Israël ? Regardez dans l'intérieur du temple de l'idole! Le mur du temple se divise, et il voit dans l'intérieur la représentation peinte sur les murs d'idoles de toute espèce, depuis les reptiles jusqu'aux quadrupèdes, auxquelles les fils de Juda adressent leurs vœux. Il aperçoit les soixante-dix anciens du peuple, et au milieu d'eux Jézonias, fils de Saphan, offrant de l'encens à tous ces faux dieux. Voilà, dit la voix, ce qu'ils font chacun dans le secret de leur maison, en disant : Nous sommes dans les ténèbres, Dieu ne nous voit pas; d'ailleurs, il a quitté la terre. Mais ce n'est pas tout encore, regardez du côté du temple du Seigneur. Il regarde, et il voit les femmes qui pleurent Adonis (1) dans le temple même; plus loin, vingt-cinq hommes qui, le dos tourné à la maison de Dieu, regardent vers l'orient, et adorent le soleil à son lever.

« Certes, vous voyez, fils de l'homme, continue la voix, par quelles abominations ils provoquent ma colère (2)? Aussi les traiterai-je avec fureur; je ne les épargnerai pas, je n'aurai pas pitié d'eux. Leurs clameurs monteront en vain à mes oreilles; je n'entendrai rien (3). »

La même voix cria aux oreilles du prophète :

« Le temps de la reddition des comptes de la ville est arrivé; que chacun tienne en ses mains le vase du trépas (4). » Et aussitôt apparurent à ses yeux six hommes portant des vases en leurs mains, et au milieu d'eux un autre homme, vêtu d'habits de lin, ayant une écritoire attachée à sa ceinture. Celui-ci marqua de la lettre *thau* le front de tous ceux qui déploraient les abominations d'Israël; les autres le suivirent, en immolant sans égards et sans pitié ceux qui ne furent pas marqués de ce signe salutaire. Le prophète pria inutilement, il lui fut répondu : Jérusalem est souillée de trop d'iniquités pour que je lui fasse miséricorde : *meus non parcet oculus, neque miserebor.*

Après cela, des charbons ardents, pris au foyer qui brûle entre les chérubins, sont répandus sur Jérusalem, peut-être pour l'em-

(1) Canite tuba, præparentur omnes, et non es qui vadat ad prælium : ira enim mea super universum populum ejus. Gladius foris, et pestis et fames intrinsecus : qui in agro est, gladio morietur : et qui in civitate, pestilentia et fame devorabuntur. Et salvabuntur qui fugerint ex eis : et erunt in montibus quasi columbæ convallium omnes trepidi, unusquisque in iniquitate sua (*Ezech.* VII, 14-16).

(2) Nous ne croyons pas qu'il faille entendre d'une manière rigoureuse les détails complémentaires de ce siége symbolique : que le prophète, par exemple, se soit réduit à l'immobilité pendant l'espace de 430 jours. Quoiqu'il ne dise pas avoir mis une *image* de lui-même auprès de l'*image* de la ville assiégée, on pourrait cependant le supposer sans trop d'invraisemblance.

(1) Cérémonie qui fait partie des mystères d'Adonis, célèbres dans la Syrie et dans tout l'Orient. On en connaît peu les détails; mais à en juger par la légende sur laquelle ils reposaient, ils devaient être profondément immoraux.

(2) Et dixit ad me : Certe vidisti, fili hominis : nunquid leve est hoc domui Juda, ut facerent abominationes istas, quas fecerunt hic : quia replentes terram iniquitate, conversi sunt ad irritandum me? et ecce applicant ramum ad nares suas. Ergo et ego faciam in furore : non parcet oculus meus, nec miserebor : et cum clamaverint ad aures meas voce magna, non exaudiam eos (*Ezech.* VIII, 17, 18).

(3) Il y a ici, de même qu'au verset 17 du chapitre précédent, une image qui ne peut se reproduire en français. Les traducteurs en ont altéré le sens, pour ne pas laisser une ligne en blanc dans leur version.

(4) Et clamavit in auribus meis voce magna, dicens : Appropiaverunt visitationes urbis, et unusquisque vas interfectionis habet in manu sua. Et ecce sex viri veniebant de via portæ superioris, quæ respicit ad aquilonem : et uniuscujusque vas interitus in manu ejus : vir quoque unus in medio eorum vestitus erat lineis, et atramentarium scriptoris ad renes ejus; et ingressi sunt, et steterunt juxta altare æreum (*Ezech.* IX, 1, 2).

brasser aussitôt après le passage de l'ange exterminateur. Le prophète, qui n'omet ordinairement aucun détail, semble avoir oublié de compléter ici sa pensée ; sans doute qu'elle se trouve appelée vers un objet plus frappant, car la vision qu'il avait eue près du fleuve Chobar apparaît dans tout son éclat, ou plutôt achève de se compléter à ses yeux ; il la décrit dans les mêmes termes qu'il a déjà employés.

Puis l'esprit le transporte auprès de la porte orientale du temple ; là, il trouve un second Jézonias, mais celui-ci fils d'Azur, et Pheltias, fils de Banaias, princes du peuple, appliqués dans le moment même à pervertir leurs concitoyens, en se raillant devant eux des prophéties et des menaces du Seigneur. La ville est bâtie depuis longtemps, disent-ils, et elle n'est pas si facile à démolir ; si Jérusalem, ajoutent-ils, en faisant sans doute allusion à la prophétie contenue au 1er chapitre de Jérémie, si Jérusalem est une chaudière, et si nous sommes la viande, eh ! bien nous y cuirons.

« Parlez, fils de l'homme, dit à Ezéchiel l'esprit divin qui l'anime, parlez ; voici ce que dit le Seigneur : Ce sont là vos discours, fils d'Israël (je les entends), et je connais jusqu'à vos pensées. Vous avez causé la mort de beaucoup de personnes dans cette ville, et vous avez jonché de cadavres ses places publiques. Eh ! bien, voici ce que dit le Seigneur Dieu : Vos morts, ceux que vous avez entassés au milieu d'elle, voilà les chairs et voici la chaudière ; pour vous, je vous en tirerai. Vous avez mérité le glaive, je vous livrerai au glaive, dit le Seigneur Dieu. Je vous conduirai hors de Jérusalem, je vous remettrai aux mains de l'ennemi, et je vous rendrai la justice. Vous tomberez sous le glaive ; je vous rendrai la justice sur les confins d'Israël, et vous saurez que je suis le Seigneur. Jérusalem ne sera point une chaudière pour vous, et vous ne serez point les chairs qui cuiront dans ses parois ; je vous rendrai la justice sur les confins d'Israël (1) »

A ces mots, Pheltias, fils de Banaias, tombe frappé de mort aux yeux du prophète, qui s'écrie d'épouvante : Seigneur, détruirez-vous donc Israël tout entier ? Le Seigneur lui répond qu'il le dispersera dans des pays lointains ; mais que ceux qui auront été dispersés parmi les nations, reviendront à lui ; qu'il les rappellera de tous les points du globe, qu'il leur rendra leur patrie, et qu'alors ils n'auront plus d'autre Dieu que lui-même. « Je leur donnerai un seul cœur, je mettrai dans leurs entrailles une vie nouvelle ; j'ôterai de leur poitrine le cœur de pierre qui y est, et je le remplacerai par un cœur de chair, afin qu'ils gardent mes lois, qu'ils observent mes préceptes et qu'ils les accomplissent, qu'ils soient mon peuple, et que je sois leur Dieu (1). »

Après cette consolante prophétie, qui devait avoir son accomplissement littéral sous le règne de Cyrus et de ses successeurs, et son accomplissement spirituel après l'avénement du Messie, la vision disparut ; le prophète se retrouva au milieu de ses compagnons de captivité, et leur fit part de ce qui venait de se passer dans son esprit.

Les noms de Jézonias et de Pheltias nous semblent allégoriques. Jézonias, fils de Saphan, signifie l'auscultation du Seigneur, fille de la bouche, ou de la parole ; Jézonias, fils d'Azur, l'auscultation du Seigneur, fille de son aide ; Pheltias, fils de Banaias, la délivrance du Seigneur, fille de l'intelligence du Seigneur.

Le XIIe chapitre est ainsi conçu : « Et le Seigneur m'adressa la parole en disant : Fils de l'homme, vous habitez au milieu d'un peuple provocateur, qui a des yeux pour voir, et ne voit pas, des oreilles pour entendre, et n'entend point, parce qu'il est prévaricateur. Vous donc, fils de l'homme, faites-vous des provisions de voyage, et vous voyagerez pendant le jour en leur présence ; vous voyagerez d'un lieu à l'autre en leur présence ; mais peut-être ne voudront-ils pas comprendre, car c'est un peuple provocateur. Et vous emporterez publiquement vos provisions, comme on emporte des provisions de voyage, pendant le jour en leur présence. Vous sortirez le soir, à leurs yeux, comme une personne qui s'en va. Percez la muraille devant vous, à leurs yeux, et sortez par l'ouverture. Vous vous ferez emporter à dos en leur présence ; on vous transportera dans l'obscurité, un voile sur le visage, afin que vous ne voyez point la terre, parce que je vous institue comme symbole pour la maison d'Israël.

« Et j'ai fait ce que le Seigneur m'avait commandé. J'ai transporté mes meubles pendant le jour, comme des meubles préparés pour le voyage ; et le soir j'ai percé de ma main le mur devant moi, et je suis sorti dans les ténèbres transporté à dos, en présence de tout le peuple. Et le matin, le Seigneur me parla et me dit : Fils de l'homme, la maison d'Israël, cette maison provocatrice, ne vous a-t-elle pas demandé ce que vous faites ? Dites-leur : le Seigneur Dieu dit ceci : Cet anathème est contre le prince qui est à Jérusalem, et contre toute la maison d'Israël, qui habite en ce pays. Ajoutez : Je suis votre type ; comme j'ai fait, ainsi il leur arrivera. Ils iront en exil et en captivité ! Et le prince qui est au milieu d'eux sera emporté sur les épaules, il sortira au milieu des ténèbres ; ils perceront la muraille, pour le faire sor-

(1) Et irruit in me spiritus Domini, et dixit ad me : Loquere : Hæc dicit Dominus : Sic locuti estis domus Israel, et cogitationes cordis vestri ego novi. Plurimos occidistis in urbe hac, et implestis vias ejus interfectis. Propterea hæc dicit Dominus Deus : Interfecti vestri, quos posuistis in medio ejus, hi sunt carnes, et hæc est lebes ; et educam vos de medio ejus. Gladium meruistis, et gladium inducam super vos, ait Dominus Deus. Et ejiciam vos de medio ejus, daboque vos in manu hostium, et faciam in vobis judicia. In gladio cadetis ; in finibus Israel judicabo vos, et scietis quia ego Dominus (*Ezech.* XI, 5-10).

(1) Et dabo eis cor unum, et spiritum novum tribuam in visceribus eorum ; et auferam cor lapideum de carne eorum, et dabo eis cor carneum : ut in præceptis meis ambulent, et judicia mea custodiant, faciantque ea ; et sint mihi in populum, et ego sim eis in Deum (*Ibid.*, *vers.* 19, 20).

tir; sa face sera voilée, de telle sorte que ses yeux ne verront point la terre. J'étendrai sur lui mon filet, et il sera pris dans mon réseau, et je l'amènerai à Babylone, dans le pays des Chaldéens, et il ne la verra pas, et il y mourra. Et tous ceux qui l'environnent, sa garde et ses bataillons, je les disperserai à tous les vents, et je tirerai le glaive après eux. Et ils reconnaîtront que je suis le Seigneur, quand je les aurai dispersés parmi les nations, et disséminés dans tous les pays. Et je soustrairai parmi eux un petit nombre d'hommes au glaive, à la famine, à la peste, pour qu'ils aillent rendre témoignage de leurs crimes au milieu des nations; et ils sauront que je suis le Seigneur.

« Et le Seigneur me parla et me dit : Fils de l'homme, mangez votre pain avec précipitation, et buvez votre boisson à la hâte et dans l'affliction; et dites au peuple de la terre : le Seigneur Dieu dit ceci à ceux qui habitent à Jérusalem dans la terre d'Israël : Ils mangeront leur pain dans la sollicitude, et boiront leur breuvage dans la désolation, car cette terre sera dépouillée de sa multitude, à cause de l'iniquité de tous ceux qui l'habitent. Et les villes qui sont maintenant habitées, demeureront désertes, et la terre déserte; et vous saurez que je suis le Seigneur.

« Et le Seigneur m'a adressé la parole et m'a dit : Fils de l'homme, quel est ce proverbe si commun parmi vous dans la terre d'Israël, et qui consiste à dire : le temps est long et les visions s'évanouissent? Dites-leur plutôt : le Seigneur Dieu dit ceci : Je ferai mentir ce proverbe, et il cessera d'être d'usage en Israël; et assurez-les que les jours approchent, ainsi que l'accomplissement des visions; car les visions ne seront pas vaines désormais, ni les prédictions incertaines en Israël; parce que, moi, le Seigneur, je parlerai, et toute parole qui sortira de ma bouche s'accomplira, et l'accomplissement ne sera pas différé. Ce sera de vos jours, maison provocatrice, que je parlerai, et que j'accomplirai ma parole, dit le Seigneur Dieu.

« Et le Seigneur m'a parlé et m'a dit : Fils de l'homme, voilà que la maison d'Israël dit : la vision de celui-ci est relative à un temps éloigné; celui-ci prophétise pour des jours lointains. Dites-leur, au contraire : Le Seigneur Dieu dit ceci : L'accomplissement ne sera pas différé plus longtemps : la parole qui sortira de ma bouche se réalisera, dit le Seigneur Dieu (1). »

Après ces prophéties si claires, si précises, si positives, qui s'accomplirent comme chacun sait, Ezéchiel s'adresse aux faux prophètes qui séduisaient les enfants d'Israël, et leur annonce que l'édifice qu'ils prétendent fonder sur la crédulité publique et cimenter avec le mensonge, sera renversé par le souffle de la colère de Dieu, et que les ouvriers seront emportés avec leur ouvrage. Il s'adresse aux anciens d'Israël, et leur affirme qu'ils éléveraient en vain la voix vers le Seigneur, qu'ils placeraient inutilement en lui leur espoir, tant que l'idolâtrie règnera dans leur cœur et se manifestera par leurs actes; mais il les avertit toutefois que l'iniquité ne retombera que sur celui qui l'aura commise; et que Noé, Daniel et Job, vivant parmi eux, se sauveraient, sans

(1) Et factus est sermo Domini ad me, dicens: Fili hominis, in medio domus exasperantis tu habitas: qui oculos habent ad videndum, et non vident: et aures ad audiendum, et non audiunt: quia domus exasperans est. Tu ergo fili hominis, fac tibi vasa transmigrationis, et transmigrabis per diem coram eis: transmigrabis autem de loco tuo ad locum alterum, in conspectu eorum, si forte aspiciant: quia domus exasperans est. Et efferes foras vasa tua quasi vasa transmigrantis per diem in conspectu eorum: tu autem egredieris vespere coram eis, sicut egreditur migrans. Ante oculos eorum perfode tibi parietem: et egredieris per eum. In conspectu eorum in humeris portaberis, in caligine effereris: faciem tuam velabis, et non videbis terram: quia portentum dedi te domui Israel.

Feci ergo sicut præceperat mihi Dominus: vasa mea protuli quasi vasa transmigrantis per diem: et vespere perfodi mihi parietem manu: et in caligine egressus sum, in humeris portatus in conspectu eorum.

Et factus est sermo Domini mane ad me, dicens: Fili hominis, nunquid non dixerunt ad te domus Israel, domus exasperans: Quid tu facis? Dic ad eos: Hæc dicit Dominus Deus: super ducem, onus istud, qui est in Jerusalem, et super omnem domum Israel, quæ est in medio eorum. Dic: Ego portentum vestrum: quomodo feci sic fiet illis. In transmigrationem et in captivitatem ibunt. Et dux, qui est in medio eorum, in humeris portabitur, in caligine egredietur: parietem perfodient ut educant eum: faciem ejus operietur ut non videat oculo terram. Et extendam rete meum super eum, et capietur in sagena mea: et adducam eum in Babylonem in terram Chaldeorum: et ipsam non videbit, ibique morietur. Et omnes qui circa eum sunt, præsidium ejus, et agmina ejus, dispergam in omnem ventum: et gladium evaginabo post eos. Et scient quia ego Dominus, quando dispersero illos in gentibus, et disseminavero eos in terris. Et relinquam ex eis viros paucos, a gladio, et fame, et pestilentia: ut enarrent omnia scelera eorum in gentibus ad quas ingredientur: et scient quia ego Dominus.

Et factus est sermo Domini ad me, dicens: Fili hominis, panem tuum in conturbatione comede: et aquam tuam in festinatione et mœrore bibe. Et dices ad populum terræ: Hæc dicit Dominus Deus ad eos, qui habitant in Jerusalem in terra Israel: Panem suum in sollicitudine comedent, et aquam suam in desolatione bibent: ut desoletur terra a multitudine sua propter iniquitatem omnium qui habitant in ea. Et civitates quæ nunc habitantur, desolatæ erunt, terraque deserta: et scietis quia ego Dominus.

Et factus est sermo Domini ad me, dicens: Fili hominis, quod est proverbium istud vobis in terra Israel, dicentium: in longum differentur dies, et peribit omnis visio? Ideo dic ad eos: Hæc dicit Dominus Deus: Quiescere faciam proverbium istud: neque vulgo dicetur ultra in Israel: et loquere ad eos quod appropinquaverint dies, et sermo omnis visionis. Non enim erit ultra omnis visio cassa, neque divinatio ambigua in medio filiorum Israel. Quia ego Dominus loquar: et quodcunque locutus fuero verbum fiet, et non prolongabitur amplius: sed in diebus vestris domus exasperans loquar verbum, et faciam illud, dicit Dominus Deus.

Et factus est sermo Domini ad me dicens: Fili hominis, ecce domus Israel, dicentium: visio, quam hic videt, in dies multos: et in tempora longa iste prophetat. Propterea dic ad eos: Hæc dicit Dominus Deus: Non prolongabitur ultra omnis sermo meus: verbum, quod locutus fuero, complebitur, dicit Dominus Deus (*Ezech.* XII, 1-28).

les sauver eux-mêmes. Il s'adresse à Jérusalem, et, la comparant à un cep de vigne réduit en charbon par l'action du feu, il lui dit : La vigne, même verte encore, est le plus impropre de tous les bois à être mis en œuvre par la main de l'ouvrier, à plus forte raison lorsqu'elle est réduite à l'état de charbon ; jugez donc ce que je pourrai faire de vous, qui êtes un cep que je livrerai aux flammes ? Il la compare ensuite à une femme libertine, prostituée, pour ainsi dire, avant que de naître, parce qu'elle est fille de la prostitution, et issue d'une Chananéenne et d'un Amorrhéen. Il la met en parallèle avec ses deux sœurs, prostituées comme elle, Samarie et Sodome, et lui montre que ses iniquités sont plus nombreuses que les leurs ; il lui prouve, par le souvenir des biens dont le Seigneur, son père adoptif et son époux, n'a cessé de la combler, qu'elle est plus ingrate qu'elles ne le furent jamais. Aussi lui prédit-il que son adultère spirituel attirera sur elle les plus grands maux ; mais il s'empresse d'ajouter que ces maux seront transitoires, que le Seigneur reviendra vers elle, qu'elle reviendra vers lui, et qu'ils concluront une alliance de cette fois indissoluble.

Puis bientôt, reprenant son vol vers les hauteurs d'où il se plaît à envisager l'avenir, le prophète, d'un œil tout à la fois rétrospectif et prévoyant, embrasse l'ensemble des événements qui viennent de s'accomplir et qui vont naître, et l'ensemble ne forme qu'un seul et même tableau, celui de la ruine de Jérusalem. Un aigle puissant, aux ailes éployées, planait, dit-il, dans les régions supérieures ; il s'est abattu sur le Liban ; de son bec il a rompu la tête d'un cèdre, et l'a transportée dans la terre de Chanaan, dans la ville des marchands. Il a pris ensuite une semence sur le lieu même, et l'a semée au bord des eaux ; il en est né une vigne touffue, rampante, aux racines verticales, et qui n'a donné que des sarments et des rejetons. Un autre aigle majestueux est apparu, et voilà que la vigne s'est adressée à lui pour obtenir qu'il secouât sur ses racines les gouttes d'eau qu'elle portait dans ses alvéoles.

Le premier aigle, c'est Nabuchodonosor ; la tête du cèdre emportée à Babylone, c'est Jéchonias, emmené captif par le roi d'Assyrie ; la vigne inutile et stérile semée au bord des eaux, c'est Sédécias ; le second aigle, c'est Pharaon ; Sédécias va bientôt invoquer son appui pour se soutenir dans sa révolte contre Nabuchodonosor, où l'a déjà invoqué, car la date de la prophétie n'est pas précise. Le sens de l'énigme serait facile à trouver, quand même le prophète ne le révélerait pas. Mais qu'arrivera-t-il de tout ceci ?

« Vive moi ! dit le Seigneur Dieu ; il mourra au milieu de Babylone, dans le séjour même du roi qui l'avait fait roi, envers lequel il est devenu parjure, et dont il a rompu l'alliance ; et Pharaon n'amènera point de grandes et nombreuses armées pour combattre celui-ci ; il n'élèvera point de fortifications, et ne creusera point de tranchées pour détruire un grand nombre de soldats... Je lancerai sur le premier mon filet, je le prendrai dans mon lacet, je l'amènerai à Babylone, et là je lui rendrai la justice qui lui est due pour ses prévarications à mon égard. Tous ses fugitifs et sa garde périront par le glaive, le reste sera dispersé à tous les vents, et vous saurez que c'est moi, le Seigneur, qui ai parlé (1). »

Mais ce n'est pas tout, la prédiction ne serait pas assez complète de la sorte ; le prophète s'empresse d'ajouter :

« Je prendrai de la moelle du grand cèdre, et je la mettrai en réserve ; je pincerai le tendron du haut de sa cime, et je le planterai sur une montagne éminente, élevée. Je le planterai sur la montagne sublime d'Israël ; il y prendra racine, s'y fortifiera et deviendra un grand cèdre. Les oiseaux de toutes sortes s'abriteront à son ombre, et toute espèce de volatiles construiront leur nid sous son feuillage. Et tous les arbres d'alentour sauront que moi, le Seigneur, j'ai humilié l'arbre superbe, et fait grandir l'humble arbrisseau. J'ai desséché le bois vert, et fait verdir le bois sec. C'est moi, le Seigneur, qui parle, et qui ferai (2). »

Heureux Zorobabel, rejeton des rois, petit-fils de Jéchonias, sauveur de votre peuple, il ne manque ici que les lettres qui doivent former un jour votre nom.

Et vous, principalement, divin Sauveur de l'univers, vous dont Zorobabel devait être le type et l'aïeul, vous êtes encore bien plus clairement annoncé ; car c'est vous qui, planté sur le mont de Sion, avez étendu vos bras sur l'univers, comme les rameaux d'un grand cèdre, et c'est à l'ombrage de votre croix que les nations sont venues chercher un abri.

Le poëte termine sa prophétie par une

(1) Vivo ego, dicit Dominus Deus : quoniam in loco regis, qui constituit eum regem, cujus fecit irritum juramentum, et solvit pactum, quod habebat cum eo, in medio Babylonis morietur. Et non in exercitu grandi, neque in populo multo faciet contra eum Pharao prælium : in jactu aggeris, et in exstructione vallorum, ut interficiat animas multas. Spreverat enim juramentum ut solveret fœdus, et ecce dedit manum suam : et cum omnia hæc fecerit, non effugiet. Propterea hæc dicit Dominus Deus : Vivo ego, quoniam juramentum quod sprevit, et fœdus quod prævaricatus est, ponam in caput ejus. Et expandam super eum rete meum, et comprehendetur in sagena mea : et adducam eum in Babylonem, et judicabo eum ibi in prævaricatione qua despexit me. Et omnes profugi ejus cum universo agmine suo, gladio cadent : residui autem in omnem ventum dispergentur : et scietis quia ego Dominus locutus sum (*Ezech.* XVII, 16-21).

(2) Hæc dicit Dominus Deus : Et sumam ego de medulla cedri sublimis, et ponam ; de vertice ramorum ejus tenerum distringam, et plantabo super montem excelsum et eminentem. In monte sublimi Israel plantabo illud, et erumpet in germen, et faciet fructum, et erit in cedrum magnam : et habitabunt sub ea omnes volucres, et universum volatile sub umbra frondium ejus nidificabit. Et scient omnia ligna regionis, quia ego Dominus humiliavi lignum sublime, et exaltavi lignum humile : et siccavi lignum viride, et frondere feci lignum aridum. Ego Dominus locutus sum, et feci (*Ezech.* XVII, 22-24).

exhortation dans laquelle il cherche à démontrer à ses auditeurs qu'ils sont punis pour leurs propres fautes, et non pour celles de leurs pères ; en ajoutant cependant que Dieu est aussi miséricordieux qu'il est juste, et qu'ainsi il se laisse toucher par les larmes du repentir. L'impie qui persévère dans l'iniquité, le juste qui y tombe et qui y persévère, sont châtiés : voilà la justice ; le juste qui persévère dans la justice, l'impie qui y revient et qui la conserve, sont récompensés : voilà la miséricorde. Revenant ensuite sur la comparaison rétrospective qu'il vient de faire, et l'envisageant sous une nouvelle face, il dit : Juda est une lionne qui avait élevé un lionceau ; mais le lionceau devenu lion a causé des ravages dans les environs, il a été pris et emmené en Egypte. La lionne lui a substitué un autre de ses fils, qui a fait également des ravages, qui a été pris et emmené à Babylone. Il n'est plus resté en Israël qu'une vigne ; or, au moment qu'elle commençait à étendre ses rameaux luxuriants, voilà qu'elle a été arrachée, laissée sur la terre, desséchée par le vent du midi, brûlée en partie, jetée en partie dans le désert, et enfin brûlée jusqu'à ses derniers restes ; de sorte qu'il n'en demeure pas même un cep dont on puisse faire un sceptre. Il n'y a plus qu'à pleurer sur elle, et pleurer toujours. *Non fuit in ea virga fortis, sceptrum dominantium. Planctus est, et erit in planctum.*

Ainsi donc, ô Israël, un de vos rois est captif en Egypte : c'est Joachas ; un autre est captif à Babylone : c'est Jéchonias. Pendant le règne du troisième, c'est-à-dire Sédécias, vous allez être arraché de votre patrie ; la moitié de vos fils périra, l'autre sera dispersée, et vous n'aurez plus jamais de rois de la race de David. Vous allez être livrée à une désolation persévérante. Ainsi se termine la prophétie, sans qu'il apparaisse une lueur d'espérance.

La troisième prophétie est datée du dixième jour du cinquième mois de la septième année de la captivité. Elle surpasse en véhémence tout ce que nous avons vu jusqu'ici, et se termine, comme la précédente, par une condamnation sans retour. Elle fut prononcée en présence des anciens de la captivité, réunis dans la maison du prophète, pour consulter le Seigneur.

Après avoir passé rapidement en revue l'ingratitude et les égarements d'Israël depuis sa sortie de l'Egypte jusqu'au jour présent, Ezéchiel continue de la sorte :

« J'en jure par moi-même, dit le Seigneur, je vous régirai avec une main de fer, avec un bras inflexible, avec une rigueur sans mesure. Je vous amènerai au milieu du désert des peuples, et j'entrerai en jugement avec vous face à face. Comme j'ai traité vos pères dans le désert de la terre d'Egypte, ainsi je vous traiterai, dit le Seigneur Dieu ; et je vous courberai sous mon sceptre, et je vous assujettirai aux chaînes de mon alliance. Je séparerai du milieu de vous les transgresseurs et les impies, je les arracherai de la terre qu'ils habitent, et ils ne rentreront plus dans le pays d'Israël ; et vous saurez que je suis le Seigneur. Ainsi donc, maison d'Israël, dit le Seigneur Dieu, courez chacun après vos idoles, et les servez ; ne m'écoutez pas, quand je vous en adresse le reproche ; continuez à déshonorer mon saint nom par vos oblations et votre idolâtrie ; toute la maison d'Israël, dit le Seigneur Dieu, m'adorera sur ma sainte montagne, sur la montagne élevée d'Israël ; la maison d'Israël toute entière m'y adorera, dis-je, et trouvera grâce devant ma face ; j'y accepterai l'offrande de vos prémices, et les prémices de vos dîmes dans toutes vos solennités. Je vous aurai en odeur de suavité, lorsque je vous aurai recueillis du milieu des peuples, et rassemblés de tous les pays où je vous avais dispersés ; et je serai sanctifié parmi vous aux yeux des nations. Et vous reconnaîtrez que je suis le Seigneur, lorsque je vous aurai ramenés dans le pays d'Israël, dans le pays que j'ai promis avec serment à vos pères. Et vous vous souviendrez alors de vos voies et de tous les crimes dont vous vous êtes souillés ; et vous vous rappellerez dans le déplaisir de vos âmes toutes les iniquités que vous avez commises. Et vous saurez, maison d'Israël, que je suis le Seigneur, lorsque je vous aurai comblée de biens, pour la gloire de mon nom, et sans égard à vos mauvaises voies et à vos crimes détestables, dit le Seigneur.

« Et le Seigneur me parla et me dit : Fils de l'homme, tournez votre visage contre la voie du midi, regardez vers l'Afrique, et prophétisez sur la forêt de la plaine du midi. Et vous direz à la forêt du midi : Ecoutez la parole du Seigneur ; le Seigneur Dieu dit ceci : Voilà que j'allumerai en vous l'incendie, et je brûlerai en vous tout le bois vert et tout le bois sec, sans que la flamme de cet embrasement puisse être éteinte, et la forêt sera consumée de tous les côtés depuis le midi jusqu'au nord. Et toute chair verra que c'est moi, le Seigneur, qui ai allumé l'incendie, et on ne l'éteindra point (1)...

(1) Vivo ego, dicit Dominus Deus, quoniam in manu forti, et in brachio extento, et in furore effuso regnabo super vos. Et educam vos de populis : et congregabo vos de terris, in quibus dispersi estis, in manu valida, et in brachio extento, et in furore effuso regnabo super vos. Et adducam vos in desertum populorum, et judicabor vobiscum ibi facie ad faciem. Sicut judicio contendi adversum patres vestros in deserto terræ Ægypti, sic judicabo vos, dicit Dominus Deus. Et subjiciam vos sceptro meo, et inducam vos in vinculis fœderis. Et eligam de vobis transgressores, et impios, et de terra incolatus eorum educam eos, et in terram Israel non ingredientur, et scietis quia ego Dominus. Et vos domus Israel, hæc dicit Dominus Deus : Singuli post idola vestra ambulate, et servite eis ; quod si et in hoc non audieritis me et nomen meum sanctum polluetis ultra in muneribus vestris, et in idolis vestris : In monte sancto meo, in monte excelso Israel, ait Dominus Deus, ibi serviet mihi omnis domus Israel, omnes, inquam, in terra, in qua placebunt mihi et ibi quæram primitias vestras et initium decimarum vestrarum in omnibus sanctificationibus vestris. In odorem suavitatis suscipiam vos, cum eduxero vos de populis, et congregavero vos de terris, in quas

« Et le Seigneur me parla et me dit : Fils de l'homme, tournez votre visage du côté de Jérusalem, dirigez vos regards vers les lieux saints, et prophétisez contre la terre d'Israël, et dites à la terre d'Israël : Le Seigneur Dieu dit ceci : A vous et à moi maintenant ; j'ai sorti mon glaive du fourreau, et je vais immoler dans vos murs l'innocent et le coupable ; et après que j'aurai immolé dans vos murs l'innocent et le coupable, mon glaive sera tiré contre toute chair depuis le midi jusqu'au nord ; et toute chair saura que moi, le Seigneur, j'ai tiré du fourreau mon glaive implacable. Et vous, fils de l'homme, gémissez à vous briser les reins, gémissez amèrement devant eux. Et lorsqu'ils vous diront : Pourquoi gémissez-vous? vous répondrez : Pour ce que j'ai entendu ; car voici le moment ; tous les courages vont être abattus, toutes les mains vont tomber languissantes, toute énergie va s'évanouir... Voilà le moment, il est venu, dit le Seigneur Dieu.

« Et le Seigneur m'a parlé et m'a dit : Fils de l'homme, prophétisez, et dites : Le Seigneur Dieu dit ceci : Criez : Glaive ! glaive aiguisé et poli ! aiguisé, pour immoler les victimes, et poli, pour briller ; (glaive) qui faites choir le sceptre de mon fils, que de bois vous avez abattu ? Je l'avais donné à ouvrer, afin que la main pût le manier ; c'est le glaive aiguisé et poli, qui est léger à la main qu'échauffe le carnage. Fils de l'homme, poussez des cris, des hurlements, car ce glaive s'enivre du sang de mon peuple, du sang de tous les chefs d'Israël, qui fuient éperdus ; ils sont livrés au glaive ainsi que mon peuple, à un glaive puissamment trempé ; frappez donc de la paume de la main sur votre cuisse, car il brisera un sceptre, il le brisera sans retour, dit le Seigneur Dieu.

« Vous donc, fils de l'homme, prophétisez, frappez vos mains l'une à l'autre, que le glaive soit doublé, qu'il soit triplé le glaive du carnage. C'est ici le glaive de la grande occision, dont la vue les frappe de stupeur, de découragement, qui multiplie la mort. J'ai semé dans tous leurs retranchements la frayeur du glaive aiguisé, éclatant, poli, propre au carnage. Aiguisez-vous, volez à droite, à gauche, partout où votre tranchant trouvera sa pâture ; et pendant ce temps j'applaudirai en battant des mains, je rassasierai mon indignation ; c'est moi, le Seigneur, qui parle de la sorte (1).

« Et vous, fils de l'homme, tracez deux voies par où le glaive du roi de Babylone puisse se mettre en chemin ; qu'elles partent toutes les deux d'un même lieu ; car il jettera les sorts de sa main, et s'arrêtera au sortir de la ville pour faire sa consultation. Vous ouvrirez donc une route au glaive vers Rabbath, au pays des fils d'Ammon, et une autre vers la Judée et Jérusalem, la ville aux puissantes murailles. Car voilà que le roi de Babylone s'arrête dans un carrefour, en face de deux voies, cherchant une divination et mêlant ses flèches. Il a interrogé les idoles, consulté les intestins (des victimes). A sa droite, le sort est tombé sur Jérusalem ; il la battra donc de ses béliers, commandera le carnage, poussera des cris de guerre, ébranlera les portes avec ses machines, fera des terrasses, élèvera des retranchements. Les habitants diront qu'il s'amuse à prendre des augures, qu'il passe son temps à ne rien faire, qu'il célèbre le sabbat ; mais le souvenir de leur révolte le soutiendra jusqu'au bout.

« Enfin, voici ce que dit le Seigneur Dieu : Puisque vous avez persévéré dans votre iniquité, rendu publiques vos prévarications, et manifesté le crime de toutes vos pensées,

(1) Et factus est sermo Domini ad me, dicens : Fili hominis, pone faciem tuam ad Jerusalem, et stilla ad sanctuaria, et propheta contra humum Israel, et dices terræ Israel : Hæc dicit Dominus Deus : Ecce ego ad te, et ejiciam gladium meum de vagina sua, et occidam in te justum et impium. Pro eo autem quod occidi in te justum et impium, ideirco egredietur gladius meus de vagina sua ad omnem carnem ab Austro usque ad Aquilonem, ut sciat omnis caro quia ego Dominus eduxi gladium meum de vagina sua irrevocabilem. Et tu, fili hominis, ingemisce in contritione lumborum, et in amaritudinibus ingemisce coram eis. Cumque dixerint ad te : Quare tu gemis? dices : Pro auditu : quia venit et tabescet omne cor, et dissolventur universæ manus, et infirmabitur omnis spiritus, et per cuncta genua fluent aquæ : ecce venit et fiet, ait Dominus Deus.

Et factus est sermo Domini ad me, dicens : Fili hominis, propheta et dices : Hæc dicit Dominus Deus : Loquere : Gladius, gladius exacutus est et limatus. Ut cædat victimas, exacutus est : ut splendeat limatus est : qui moves sceptrum filii mei, succidisti omne lignum. Et dedi eum ad levigandum, ut teneatur manu : iste exacutus est gladius, et iste limatus est ut sit in manu interficientis. Clama et ulula, fili hominis, quia hic factus est in populo meo, hic in cunctis ducibus Israel qui fugerant : gladio traditi sunt cum populo meo, ideirco plaude super femur, quia probatus est ; et hoc, cum sceptrum subverterit, et non erit, dicit Dominus Deus. Tu ergo, fili hominis, propheta, et percute manu ad manum, et duplicetur gladius, ac triplicetur gladius interfectorum : hic est gladius occisionis magnæ, qui obstupescere eos facit, et corde tabescere, et multiplicat ruinas. In omnibus portis eorum dedi conturbationem gladii acuti et limati ad fulgendum, amicti ad cædem. Exacuere, vade ad dexteram, sive ad sinistram, quocunque faciei tuæ est appetitus. Quin et ego plaudam manu ad manum, et implebo indignationem meam, ego Dominus locutus sum (*Ezech.* XXI, 1-17).

dispersi estis, et sanctificabor in vobis in oculis nationum. Et scietis quia ego Dominus, cum induxero vos ad terram Israel, in terram, pro qua levavi manum meam, ut darem eam patribus vestris. Et recordabimini ibi viarum vestrarum, et omnium scelerum vestrorum, quibus polluti estis in eis : et displicebitis vobis in conspectu vestro in omnibus malitiis vestris, quas fecistis. Et scietis quia ego Dominus, cum benefecero vobis propter nomen meum, et non secundum vias vestras malas, neque secundum scelera vestra pessima, domus Israel, ait Dominus Deus.

Et factus est sermo Domini ad me, dicens : Fili hominis, pone faciem tuam contra viam Austri, et stilla ad Africum, et propheta ad saltum agri meridiani. Et dices saltui meridiano : Audi verbum Domini : hæc dicit Dominus Deus : Ecce ego succendam in te ignem, et comburam in te omne lignum viride, et omne lignum aridum : non exstinguetur flamma succensionis : et comburetur in ea omnis facies ab Austro usque ad Aquilonem. Et videbit universa caro, quia ego Dominus succendi eam, nec exstinguetur (*Ezech.* XX, 33-48).

puisqu'il en est ainsi, dis-je, vous serez pris de vive force. Et vous, profane, chef impie d'Israël, vous dont est arrivé le jour marqué pour terme à votre iniquité, le Seigneur Dieu vous dit ceci : Otez le diadème, déposez la couronne : elle sera l'humiliation de votre orgueil, après avoir été la glorification de votre humilité. Douleur, douleur, elle sera changée en douleur ; et c'est ce que j'accomplirai quand viendra celui qui doit exécuter mes jugements, et à qui je la livrerai.

« Fils de l'homme, prophétisez et dites : le Seigneur Dieu dit ceci aux fils d'Ammon, relativement au sort qui les attend ; dites : Glaive, glaive, élancez-vous du fourreau pour donner la mort ; aiguisez-vous pour tuer et pour éblouir ceux que vous voyez livrés à des vanités et adonnés à des divinations mensongères ; abaissez-vous sur le cou ensanglanté des impies, car le jour fixé pour terme à leurs iniquités est arrivé.

« Rentrez dans votre fourreau, et revenez dans la cité où vous avez été forgé. Je vous rendrai la justice au lieu même de votre origine, et je vous traiterai selon mon indignation ; je soufflerai sur vous le feu de ma colère, et je vous mettrai dans les mains des insensés, de ceux qui ne savent que mener à la mort. Vous servirez d'aliment aux flammes ; la terre s'abreuvera de votre sang, et on ne se souviendra plus de vous : c'est moi, le Seigneur, qui l'annonce (1). »

(1) Et factus est sermo Domini ad me, dicens : Et tu, fili hominis, pone tibi duas vias, ut veniat gladius regis Babylonis : de terra una egredientur ambæ, et manu capiet conjecturam, in capite viæ civitatis conjiciet. Viam pones ut veniat gladius ad Rabbath filiorum Ammon, et ad Judam in Jerusalem munitissimam. Stetit enim rex Babylonis in bivio, in capite duarum viarum, divinationem quærens, commiscens sagittas : interrogavit idola, exta consuluit. Ad dexteram ejus facta est divinatio super Jerusalem, ut ponat arietes, ut aperiat os in cæde, ut elevet vocem in ululatu, ut ponat arietes contra portas, ut comportet aggerem, ut ædificet munitiones. Eritque quasi consulens frustra oraculum in oculis eorum, et sabbatorum otium imitans, ipse autem recordabitur iniquitatis ad capiendum. Idcirco hæc dicit Dominus Deus : Pro eo quod recordati estis iniquitatis vestræ, et revelastis prævaricationes vestras, et apparuerunt peccata vestra in omnibus cogitationibus vestris : pro eo, inquam, quod recordati estis, manu capiemini. Tu autem, profane, impie dux Israel, cujus venit dies in tempore iniquitatis præfinita : hæc dicit Dominus Deus : Aufer cidarim, tolle coronam : nonne hæc est, quæ humilem sublevavit et sublimem humiliavit? Iniquitatem, iniquitatem, iniquitatem ponam eam : et hoc non factum est, donec veniret cujus est judicium, et tradam ei. Et tu, fili hominis, propheta et dic : Hæc dicit Dominus Deus ad filios Ammon, et ad opprobrium eorum, et dices : Mucro, mucro, evagina te ad occidendum, lima te ut interficias et fulgeas, cum tibi viderentur vana, et divinarentur mendacia : ut dareris super colla vulneratorum impiorum, quorum venit dies in tempore iniquitatis præfinita. Revertere ad vaginam tuam, in loco in quo creatus es, in terra nativitatis tuæ judicabo te, et effundam super te indignationem meam : in igne furoris mei sufflabo in te, daboque te in manus hominum insipientium et fabricantium interitum. Igni eris cibus, sanguis tuus erit in medio terræ, oblivioni traderis, quia ego Dominus locutus sum (*Ezech.* xxi, 18 32).

Etait-il possible de prophétiser avec plus de brièveté et de justesse les malheurs de Jérusalem et de l'infortuné Sédécias ; la ruine du reste de la Palestine, qui devait suivre de près celle de Jérusalem ; la rentrée dans son lit de ce grand fleuve, appelé empire de Chaldée ou de Babylone, dont le débordement avait inondé toute l'Asie et l'Egypte ; sa décadence sous le sceptre indolent des successeurs de Nabuchodonosor, et sa ruine définitive sous celui de Labynit, le Balthasar du livre de Daniel? Etait-il possible d'exprimer toutes ces choses dans un style plus véhément? Le langage du prophète a d'effrayantes hardiesses; mais on a à peine le temps de les apercevoir, tant sa course est rapide. On n'écrirait pas de sang-froid qu'un glaive est l'aliment des flammes, que la terre s'abreuve du sang d'un glaive, que le Seigneur épuise sa colère sur un glaive ; mais qui donc s'arrête à de pareilles observations, devant cette pensée que le glaive en question est un puissant empire?

Ce passage, et tant d'autres semblables, démontrent de plus en plus que tous les événements sont l'accomplissement de desseins providentiels. Les grands empires surgissent quand Dieu le veut, et comme il veut; il dirige leur puissance du côté qu'il lui plaît; et les fléaux que la guerre entraîne à sa suite, sont des châtiments infligés aux nations dans la mesure de la justice qui leur est due. Et ensuite, cette verge dont le souverain Maître s'est servi pour châtier les coupables, il la jette au feu après le châtiment, soit parce qu'il n'en a plus besoin, soit parce qu'elle a mérité elle-même d'être châtiée à son tour.

Mais pourquoi Jérusalem et la Judée seront-elles condamnées à subir de si terribles vengeances? Le prophète va l'expliquer longuement dans le reste de sa prophétie ; car, s'il a montré d'abord l'accomplissement de la justice divine, il veut déduire ensuite les motifs de la sentence, afin d'établir l'équité du jugement.

Jérusalem, si vos enfants sont dispersés au milieu des nations, vos débris épandus sur la face de tous les pays; si vous devenez une fournaise ardente dans laquelle tous les métaux seront unis pêle-mêle en fusion, jusqu'à ce que l'alliage soit volatilisé, et qu'il ne reste plus que l'or; si le Seigneur entretient lui-même la vivacité des flammes du souffle de sa colère, c'est que vous êtes une terre immonde : *Tu es terra immunda;* une ville pleine d'abominations, souillée de sang innocent, remplie de toutes sortes d'idolâtrie, adonnée à la plus honteuse luxure, à l'avarice, livrée aux prophéties mensongères des devins, abandonnée à la direction de prêtres et de pontifes qui ne savent pas discerner le bien et le mal, ce qui est licite de ce que la loi défend ; qui ne prennent nul soin de rappeler dans la mémoire du peuple les solennités et les sabbats, et de les faire observer. Telles sont les causes qui ont allumé contre vous la juste colère de Dieu, et elle s'accomplira.

Le prophète termine cette véhémente apostrophe par une comparaison touchante et poétique, dans laquelle l'idolâtrie de Jéru-

salem et de Samarie est dépeinte sous la figure du libertinage de deux sœurs, devenues enfin victimes de leurs excès. Oolla et Ooliba, dont l'Egypte fut le berceau, se sont livrées dès leur enfance à un honteux libertinage.

Oolla a recherché les coupables embrassements des princes de l'Assyrie; elle a poursuivi de ses sollicitations tous ceux des Assyriens qui ont paru devant elle revêtus de riches costumes ou des insignes de quelque dignité. Non contente de ces honteux amours, elle n'a pas interrompu ceux de sa première enfance; Egyptiens et Assyriens, tous ont eu part à la fois à ses criminels embrassements. Mais le Seigneur, l'abandonnant aux mains de ses amants de prédilection, c'est-à-dire des Assyriens, ceux-ci l'ont couverte d'ignominie, et après s'être rassasiés de sa honte, ils l'ont déchirée de leurs glaives, et jeté son cadavre en pâture aux oiseaux du ciel. Oolla, c'est Samarie.

Ooliba s'est souillée de plus d'excès encore. Les déportements de sa sœur ne sont rien auprès des siens. Après les Assyriens, celle-ci s'est livrée pareillement aux Chaldéens; et non-seulement elle s'y est livrée, mais c'est elle-même qui les a appelés de leur pays lointain : elle avait vu représentés en peinture des Chaldéens revêtus de splendides habits, et à cette vue elle n'avait pu s'empêcher d'envoyer des émissaires en Chaldée, pour lui en ramener des amants. Les amants désirés sont accourus en grand nombre, et il est impossible de dépeindre la multiplicité et la grandeur de ses égarements.

Puisqu'il en est ainsi, écoutez Ooliba-Jérusalem : Ces fils de Babylone et d'Assur, que vous aimez avec tant de fureur; ces Chaldéens repus de vos embrassements, ils reviendront tous, nobles, rois, princes, jeunes gens de ravissante beauté, généraux d'armée, magistrats, princes de princes, superbes cavaliers; ils reviendront armés de pied en cap, suivis de chariots de guerre, traînant après eux d'innombrables soldats, couverts de cuirasses, protégés par des casques et des boucliers impénétrables, et tous ensemble ils vous fouleront aux pieds, vous dépouilleront de vos plus beaux ajustements, raviront vos meubles précieux. Vous boirez à la même coupe que votre sœur, à une coupe large et profonde; ivre de douleur et de tristesse, vous serez livrée à l'insulte, à la raillerie, à la dérision. Le calice, vidé jusqu'à la lie, se brisera dans votre bouche; ses fragments vous déchireront le palais, et retombant, ils ensanglanteront votre sein. « C'est moi qui vous présenterai la coupe, dit le Seigneur; comptez sur ma parole, car je serai là, et je vous ferai boire. »

Vous vous êtes livrées à l'adultère, Oolla, et vous pareillement, Ooliba; vous avez appelé près de vous des amants lointains, vous vous êtes embellies, ornées, parées pour leur plaire; vous avez préparé des couches splendides, posé devant vous des tables chargées de mes propres parfums et de mes aromates; vos maisons retentissaient de chants et de réjouissances, vous avez donné des bracelets et des couronnes à vos amants : eh bien! vous subirez le jugement des adultères, la sentence du sang, qui est portée contre les adultères. Vos amants en seront les exécuteurs, leurs propres glaives seront mes vengeurs; vos fils et vos filles seront mis à mort avec vous, vos maisons incendiées, et la terre sera purgée de vous-mêmes et de vos crimes. Vos crimes retomberont sur vous, vous porterez la peine de votre idolâtrie, et vous apprendrez que je suis le Seigneur Dieu : *Et dabunt scelus vestrum super vos, et peccata idolorum vestrorum portabitis; et scietis quia ego Dominus Deus.*

La prophétie suivante, qui commence au chapitre vingt-quatrième, et ne se compose elle-même que de deux chapitres, est écrite avec tant de précision et de vigueur, que nous croyons devoir la donner tout entière, quoiqu'elle ne soit en grande partie qu'une répétition des mêmes oracles. Elle diffère toutefois par la forme de ce qui a été dit jusqu'ici. Elle est datée du dixième jour du dixième mois de la neuvième année.

« Fils de l'homme prenez note de ce jour, parce que c'est aujourd'hui que le roi de Babylone a mis le siége devant Jérusalem. Vous prononcerez par forme de proverbe la parabole suivante devant la famille provocatrice; vous leur direz : le Seigneur Dieu dit ceci : Supposez une chaudière, supposez dis-je, une chaudière remplie d'eau; ajoutez-y ses provisions, tout ce qu'il y a de meilleur, la cuisse et l'épaule, des morceaux de choix et garnis d'ossements; soit une brebis très-grasse, dont les ossements sont placés artistement au milieu; qu'elle cuise dans son propre jus, au point que les os mêmes qui sont au milieu soient cuits. Voici ce que cela signifie, dit le Seigneur Dieu : Malheur à la ville des meurtres, à la chaudière, qui a de la rouille à l'intérieur, et dont la rouille n'a point été enlevée. Jetez-la morceau par morceau, comme n'ayant aucune valeur. Elle est toute rougie du sang qu'elle a fait couler; elle l'a versé sur la pierre polie; encore si c'eût été sur la terre, elle aurait pu le couvrir de poussière. Eh bien! je satisferai mon indignation, et je me vengerai de vengeance, en répandant son sang sur la pierre polie, afin qu'on ne puisse en dissimuler la trace. Puisqu'il en est ainsi, ajoute le Seigneur Dieu, malheur à la ville des meurtres, j'en ferai un grand bûcher. Recueillez les ossements, que je les brûle; la chair flambera, toute la masse cuira, et les os s'affaisseront. Placez-la vide sur les charbons, qu'elle s'échauffe, qu'elle se fonde, que ses souillures soient brûlées dans son sein, et que sa rouille soit consumée. On s'est inutilement mis en sueur, pour en faire disparaître la rouille à force de travail : le feu ne l'a pu davantage. Votre saleté est dégoûtante; j'ai voulu enlever vos souillures, sans y parvenir; mais avant que vous ne soyez nettoyée, j'aurai déchargé sur vous ma colère. C'est moi, le Seigneur, qui le dis : cela viendra, ainsi ferai-je. Je ne passerai plus outre, je ne ferai pas grâce, je ne me laisserai

point apaiser. Je vous traiterai, dit le Seigneur, selon vos voies et selon vos œuvres (1).

« Et le Seigneur me parla et me dit : Fils de l'homme, voilà que je vais vous frapper d'une plaie, en vous ravissant l'objet le plus cher à vos regards ; vous ne pleurerez point, vous ne gémirez point, vos yeux ne verseront point de larmes. Etouffez votre douleur en vous-même, et ne prenez point le deuil. Coiffez-vous de votre burnous, mettez une chaussure à vos pieds, ne couvrez point d'un voile votre visage, et ne suivez point pour vos repas les usages du deuil. Je parlais donc devant le peuple le matin, mon épouse mourut le soir, et le lendemain j'agis de la manière que le Seigneur m'avait commandé. Et le peuple me dit : Expliquez-nous votre conduite, et je répondis : Le Seigneur m'a parlé et m'a dit : Dites à la maison d'Israël, le Seigneur Dieu dit ceci : Voilà que je vais souiller mon sanctuaire, cette gloire de votre empire, et ce sur quoi vos yeux se reposent avec tendresse, ce sur quoi vos âmes s'attristent : les fils et les filles que vous avez laissés, ils tomberont sous le glaive. Et vous ferez ce que j'ai fait : Vous ne mettrez point de voile sur vos visages, vous ne ferez point les repas du deuil, vous conserverez la coiffure sur vos têtes et la chaussure à vos pieds ; vous ne pousserez ni gémissements ni plaintes, vous demeurerez accablés du poids de votre douleur, et chacun gémira silencieusement dans les bras de son frère. Ezéchiel sera votre modèle ; quand viendra ce jour vous ferez ce qu'il a fait, et vous saurez que je suis le Seigneur Dieu. Et vous, fils de l'homme, quand sera venu le jour où je leur aurai ravi, avec la capitale de leur empire, l'honneur national et ce que leurs yeux aiment à contempler, ces fils et et ces filles, doux repos de leur âme ; au jour où des fugitifs viendront vous en faire le récit, en ce jour, dis-je, rompez votre silence, si vous voulez, et donnez un libre cours à votre douleur. C'est ainsi, ô prophète, que vous aurez été pour ceux-là un modèle, et ils sauront que je suis le Seigneur (1). »

Après cette prédiction doublement énergique, et par le style dans lequel elle est conçue, et par les images qui l'expriment, le prophète tourne ses regards vers les peuples voisins de la Judée, et s'écrie :

« Enfants d'Ammon, écoutez la parole du Seigneur : Le Seigneur Dieu dit ceci : Puisque vous avez applaudi à la profanation de mon sanctuaire, à la désolation de la terre d'Israël, à la captivité de la maison de Juda, je vous livrerai en héritage aux fils de l'Orient : ils établiront sur votre territoire leurs bergeries, ils y ficheront leurs tentes, ils cueilleront vos fruits, ils boiront le lait de vos troupeaux. Je ferai de Rabbath une étable pour les chameaux, de l'Ammonite le pâturage des moutons, et vous saurez que je suis le Seigneur. Car le Seigneur Dieu dit ceci : Puisque vous avez battu des mains, frappé du pied et poussé des cris de joie et d'enthousiasme à la vue des malheurs d'Israël, à cause de cela, j'étendrai la main contre vous, je vous livrerai au pillage des nations, je vous effacerai du nombre des peuples, je vous exterminerai de dessus la terre, je vous écraserai, et vous saurez que je suis le Seigneur (2). »

(1) Cette même comparaison se lit dans Jérémie, au chapitre 1er ; mais quelle différence dans l'expression !

Et factum est verbum Domini ad me, in anno nono, in mense decimo, decima die mensis, dicens : Fili hominis, scribe tibi nomen diei hujus, in qua confirmatus est rex Babylonis adversum Jerusalem hodie. Et dices per proverbium ad domum irritatricem parabolam, et loqueris ad eos : Hæc dicit Dominus Deus : Pone ollam, pone, inquam, et mitte in eam aquam. Congere frusta ejus in eam, omnem partem bonam, femur et armum, electa et ossibus plena. Pinguissimum pecus assume, compone quoque strues ossium sub ea : efferbuit coctio ejus, et discocta sunt ossa illius in medio ejus. Propterea hæc dicit Dominus Deus : væ civitati sanguinum, ollæ, cujus rubigo in ea est, et rubigo ejus non exivit de ea : per partes, et per partes suas ejice eam, non cecidit super eam sors. Sanguis enim ejus in medio ejus est, super limpidissimam petram effudit illum : non effudit illum super terram, ut possit operiri pulvere. Ut superinducerem indignationem meam, et vindicta ulciscerer : dedi sanguinem ejus super petram limpidissimam ne operiretur. Propterea hæc dicit Dominus Deus : Væ civitati sanguinum, cujus ego grandem faciam pyram. Congere ossa, quæ igne succendam : consumentur carnes, et coquetur universa compositio, et ossa tabescent. Pone quoque eam super prunas vacuam, ut incalescat, et liquefiat æs ejus : et confletur in medio ejus inquinamentum ejus, et consumatur rubigo ejus. Multo labore sudatum est, et non exivit de ea nimia rubigo ejus, neque per ignem. Immunditia tua exsecrabilis : quia mundare te volui, et non es mundata à sordibus tuis : sed nec mundaberis prius, donec quiescere faciam indignationem meam in te. Ego Dominus locutus sum : Veniet, et faciam : non transeam, nec parcam, nec placabor : juxta vias tuas, et juxta adinventiones tuas judicabo te, dicit Dominus (*Ezech.* XXIV, 1-14).

(1) Et factum est verbum Domini ad me, dicens : Fili hominis, ecce ego tollo a te desiderabile oculorum tuorum in plaga : et non planges, neque plorabis, neque fluent lacrymæ tuæ. Ingemisce tacens, mortuorum luctum non facies, corona tua circumligata sit tibi, et calceamenta tua erunt in pedibus tuis, nec amictu ora velabis, nec cibos lugentium comedes. Locutus sum ergo ad populum mane, et mortua est uxor mea vespere : fecique mane sicut præceperat mihi. Et dixit ad me populus : Quare non indicas nobis quid ista significent quæ tu facis ? Et dixi ad eos : Sermo Domini factus est ad me, dicens : Loquere domui Israel : Hæc dixit Dominus Deus : Ecce ego polluam sanctuarium meum, superbiam imperii vestri, et desiderabile oculorum vestrorum, et super quo pavet anima vestra : filii vestri, et filiæ vestræ, quas reliquistis, gladio cadent. Et facietis sicut feci. Ora amictu non velabitis, et cibos lugentium non comedetis. Coronas habebitis in capitibus vestris, et calceamenta in pedibus : non plangetis neque flebitis, sed tabescetis in iniquitatibus vestris, et unusquisque gemet ad fratrem suum. Eritque Ezechiel vobis in portentum : juxta omnia quæ fecit, facietis cum venerit istud : et scietis quia ego Dominus Deus. Et tu fili hominis, ecce in die, qua tollam ab eis fortitudinem eorum et gaudium dignitatis, et desiderium oculorum eorum, super quo requiescunt animæ eorum, filios, et filias eorum : in die illa cum venerit fugiens ad te, ut annuntiet tibi : in die, inquam, illa aperietur os tuum cum eo qui fugit, et loqueris, et non silebis ultra : erisque eis in portentum, et scietis quia ego Dominus (*Ezech.* XXIV, 15-27).

(2) Et factus est sermo Domini ad me, dicens :

« Le Seigneur Dieu dit ceci : Puisque Moab et Séir ont dit : Enfin voilà la maison de Juda au même rang que les autres peuples; puisqu'il en est ainsi, j'ouvrirai les forteresses des villes de Moab, de ses villes, dis-je, et de ses frontières, les citadelles du pays de Bethiesimoth, de Béelméon et de Cariathaïm; je les ouvrirai aux fils de l'Orient, traînant à leur suite les fils d'Ammon, et je les leur donnerai pour héritage; de sorte que, s'il ne doit plus jamais être fait mémoire des fils d'Ammon parmi les nations, j'accomplirai de pareils jugements envers Moab, et ils sauront que je suis le Seigneur.

« Le Seigneur Dieu dit ceci : Puisque l'Idumée a amassé la vengeance contre les fils de Juda, et grandement outrepassé l'objet de sa vengeance, le Seigneur Dieu dit ceci : J'étendrai ma main contre l'Idumée, j'y détruirai hommes et troupeaux, j'en ferai un désert du côté du midi, et un champ de carnage du côté de Dédan. Je donnerai lieu à mon peuple d'Israël de se venger à son tour de l'Idumée ; il accomplira contre Edom ma colère, ma fureur et ma propre vengeance, dit le Seigneur Dieu.

« Le Seigneur Dieu dit ceci : Puisque les habitants de la Palestine ont recouru à la vengeance, se sont enivrés de vengeance, en répandant la mort pour assouvir d'anciennes inimitiés, le Seigneur Dieu dit ceci : J'étendrai ma main contre la Palestine, je livrerai à la mort les meurtriers, et j'exterminerai les restes du pays maritime, j'exercerai contre eux de grandes et épouvantables vengeances ; et ils sauront, à la vengeance que j'en tirerai, que je suis le Seigneur (1). »

Fili hominis, pone faciem tuam contra filios Ammon, et prophetabis de eis. Et dices filis Ammon : Audite verbum Domini Dei : Hæc dicit Dominus Deus : Pro eo quod dixisti : Euge, euge super sanctuarium meum, quia pollutum est, et super terram Israel, quoniam desolata est, et super domum Juda, quoniam ducti sunt in captivitatem : idcirco ego tradam te filiis orientalibus in hæreditatem, et collocabunt caulas suas in te, et ponent in te tentoria sua : ipsi comedent fruges tuas, et ipsi bibent lac tuum. Daboque Rabbath in habitaculum camelorum, et filios Ammon in cubile pecorum : et scietis quia ego Dominus. Quia hæc dicit Dominus Deus : Pro eo quod plausisti manu, et percussisti pede, et gavisa es ex toto affectu super terram Israel : idcirco ecce ego extendam manum meam super te, et tradam te in direptionem gentium, et interficiam te de populis, et perdam de terris, et conteram : et scies quia ego Dominus (*Ezech.* xxv, 1-7).

(1) Hæc dicit Dominus Deus : Pro eo quod dixerunt Moab et Seir : Ecce sicut omnes gentes, domus Juda : idcirco ecce ego aperiam humerum Moab de civitatibus, de civitatibus, inquam ejus, et de finibus ejus, inclytas terræ Bethiesimoth, et Beelmeon et Cariathaim, filiis Orientis cum filiis Ammon, et dabo eam in hæreditatem : ut non sit ultra memoria filiorum Ammon in gentibus. Et in Moab faciam judicia : et scient quia ego Dominus.

Hæc dicit Dominus Deus : Pro eo quod fecit Idumæa ultionem ut se vindicaret de filiis Juda, peccavitque delinquens, et vindictam expetivit de eis : idcirco hæc dicit Dominus Deus : Extendam manum meam super Idumæam, et auferam de ea hominem et jumentum, et faciam eam desertam ab Austro : et qui sunt in Dedan, gladio cadent. Et dabo ultionem meam super Idumæam per manum populi mei Israel : et facient in Edom juxta iram meam, et furorem meum : et scient vindictam meam, dicit Dominus Deus.

Hæc dicit Dominus Deus : Pro eo quod fecerunt Palæstini vindictam, et ulti se sunt toto animo, interficientes, et implentes inimicitias veteres, propterea hæc dicit Dominus Deus : Ecce ego extendam manum meam super Palæstinos, et interficiam interfectores, et perdam reliquias maritimæ regionis : faciamque in eis ultiones magnas arguens in furore : et scient quia ego Dominus, cum dedero vindictam meam super eos (*Ezech.* xxv, 8-17).

On sait que sur ces quatre dernières prophéties, les deux premières, celles qui concernent les pays d'Ammon et de Moab, furent accomplies par Nabuchodonosor pendant les cinq années qui suivirent la prise de Jérusalem; et par les mains de Judas Machabée et de ses neveux les deux dernières, celles qui s'adressent à l'Idumée et à la Philistie ; car c'est ce qu'il faut entendre ici par le mot de Palestine, qui n'a reçu une application générale à toute la terre sainte que longtemps après. Sans doute tout le pays tomba au pouvoir des Assyriens du temps de Nabuchodonosor, mais le prophète marquant expressément que la vengeance s'accomplira exclusivement par les mains des Juifs, il n'y a pas lieu de hésiter, d'autant moins que l'histoire des agressions des peuples de l'Idumée et de la Philistie se trouve racontée en détail au cinquième chapitre du premier livre et au douzième du second livre des *Machabées*, ainsi que celle des cruelles représailles qu'en sut tirer le valeureux fils de Matathias.

Est-il besoin de faire remarquer ici que le prophète parle son propre langage, et non celui de la divinité, que ce sont ses propres passions qu'il exprime. En Dieu, il n'y a ni haine, ni colère, ni vengeance : il y a une justice qui se proportionne aux crimes des nations, et qui s'accomplit avec une puissance irrésistible. Faible pygmée, qui a élevé ses regards vers les sommets des montagnes, le prophète rend compte aux autres pygmées, ses semblables, de ses impressions, en s'exprimant dans la langue qui leur est commune à tous, et le fait d'une manière heureuse pour eux peut-être, mais infiniment malheureuse par rapport aux objets dont il parle. Fourmi voyageuse qui s'est égarée jusqu'au bord des mers, et qui, de retour, parle de l'Océan et de ses rivages par comparaison avec le ruisseau qui murmure auprès de la demeure souterraine! En l'homme rien de plus horrible que le sentiment de la vengeance, rien de plus redoutable que le paroxisme de la colère : comment donc exprimer autrement que par les mots de vengeance, de colère, de fureur, la calme mais sévère justice que Dieu doit accomplir, et dont le Voyant a aperçu l'accomplissement anticipé dans le sein de la prescience infinie? Ne nous laissons donc point effrayer par les mots; l'homme, et surtout le poëte, ne pouvait parler un autre langage.

Il est difficile de quitter Ezéchiel, et il est impossible de l'analyser. Nous nous proposions d'abréger la cinquième prophétie, qui

contient trois chapitres, et est datée du premier jour du premier mois de la dixième année de la captivité ; mais que supprimer dans une narration qui n'est déparée par aucunes longueurs; quel mot retrancher dans des phrases où chacun tient un rang important? C'est la phalange macédonienne, qu'on nous permette cette comparaison, dans les rangs de laquelle le soldat est scellé à sa place comme la pierre d'un rempart.

Cette prophétie est dirigée contre la ville de Tyr.

« Et Dieu me parla ainsi, dit le prophète : Puisque Tyr a dit de Jérusalem : Triomphe ! les peuples ont franchi leurs barrières ; elle tourne ses regards vers moi ; je m'enrichirai de ses débris ; elle est déserte. Puisqu'il en est ainsi, le Seigneur Dieu dit ceci : A vous et à moi, ô Tyr ! j'amènerai des armées innombrables, qui monteront vers vous comme les flots d'une mer en courroux. Et les murs de Tyr seront détruits, et ses tours seront démolies ; j'essuierai la poussière de la place où elle fut, de sorte qu'il n'y restera que la pierre sans aucune souillure. Elle servira de séchoir au milieu des murs, pour étendre les filets des pêcheurs ; c'est moi qui le dis, ajoute le Seigneur Dieu ; oui elle sera livrée au pillage des nations. Et ses filles qui sont dans la plaine, périront par le glaive, et elles sauront que je suis le Seigneur. Car voici ce que dit le Seigneur Dieu : Je vais appeler de l'Aquilon contre Tyr le roi de Babylone, le roi des rois, Nabuchodonosor avec ses chevaux, ses chariots, ses cavaliers, sa garde et ses puissantes armées. Il fera périr par le glaive vos filles de la plaine, il vous environnera de retranchements, creusera autour de vous des tranchées, et élèvera contre vous des travaux de défense. Il dressera contre vos murs les mantelets et les béliers, et détruira vos tours avec ses machines de guerre. Vous serez ensevelie sous la poussière que soulèvera la multitude de ses chevaux ; quand il franchira vos portes comme on franchit les portes d'une ville désolée, vos murs frémiront de l'ébranlement des pieds des chevaux et des roues des chars. Le pied de ses chevaux s'imprimera sur toutes vos places, son glaive percera vos habitants, il traînera dans la poussière vos superbes simulacres. Ses soldats pilleront vos richesses, disperseront vos marchandises ; ils détruiront vos murailles, renverseront vos plus beaux édifices, et jetteront dans la mer vos débris, la pierre, le bois, et jusqu'à la poussière.

« On n'entendra plus dans vos murs ni ces chants multipliés, ni les accords de la harpe. Je ferai de vous une pierre polie, un séchoir pour les filets, et on ne vous rebâtira point ; c'est moi qui le dis, ajoute le Seigneur Dieu.

« Le Seigneur Dieu dit ceci à Tyr : ..... Tous les princes de la mer descendront de leur siége..., s'asseoiront à terre, et chanteront ce chant funèbre sur vos funérailles : Comment avez-vous succombé, habitante des mers, ville fameuse, si puissante sur la mer ainsi que vos habitants, partout redoutés? Où se réfugieront maintenant les navires? les îles de la mer se demanderont ce que sont devenus vos enfants. Car le Seigneur Dieu dit ceci : Quand je vous aurai désolée, comme les villes qu'on n'habite plus, quand j'aurai amené sur vous l'abîme, et que les grandes eaux vous auront recouverte; quand je vous aurai précipitée avec ceux qui descendent dans le lac où gît le peuple immobile, quand je vous aurai abîmée dans la terre la plus profonde, dans la solitude éternelle, avec ceux qui descendent dans la tombe, afin que vous ne soyez plus habitée : je ferai éclater ma gloire au milieu des nations, parce que je vous aurai réduite à rien ; vous ne serez plus, et on vous chercherait une éternité, sans pouvoir vous trouver, dit le Seigneur Dieu (1). »

(1) Et factum est in undecimo anno, prima mensis factus est sermo Domini ad me, dicens : Fili hominis, pro eo quod dixit Tyrus de Jerusalem : Euge, confractæ sunt portæ populorum, conversa est ad me : implebor, deserta est. Propterea hæc dicit Dominus Deus : Ecce ego super te, Tyre, et ascendere faciam ad te gentes multas, sicut ascendit mare fluctuans. Et dissipabunt muros Tyri, et destruent turres ejus, et radam pulverem ejus de ea, et dabo eam in limpidissimam petram. Siccatio sagenarum erit in medio maris, quia ego locutus sum, ait Dominus Deus, et erit in direptionem gentibus. Filiæ quoque ejus, quæ sunt in agro, gladio interficientur, et scient quia ego Dominus. Quia hæc dicit Dominus Deus : Ecce ego adducam ad Tyrum Nabuchodonosor, regem Babylonis, ab Aquilone, regem regum cum equis, et curribus, et equitibus, et cœtu populoque magno. Filias tuas quæ sunt in agro gladio interficiet : et circumdabit te munitionibus, et comportabit aggerem in gyro, et elevabit contra te clypeum. Et vineas et arietes temperabit in muros tuos, et turres tuas destruet in armatura sua. Inundatione equorum ejus operiet te pulvis eorum : a sonitu equitum, et rotarum, et curruum movebuntur muri tui, cum ingressus fuerit portas tuas quasi per introitum urbis dissipatæ. Ungulis equorum suorum conculcabit omnes plateas tuas : populum tuum gladio cædet ; et statuæ tuæ nobiles in terram corruent. Vastabunt opes tuas, diripient negotiationes tuas : et destruent muros tuos, et domos tuas præclaras subvertent : et lapides tuos, et ligna tua, et pulverem tuum in medio aquarum ponent. Et quiescere faciam multitudinem canticorum tuorum ; et sonitus citharæ tuarum non audietur amplius. Et dabo te in limpidissimam petram, siccatio sagenarum eris, nec ædificaberis ultra, quia ego locutus sum, ait Dominus Deus. Hæc dicit Dominus Deus Tyro : Nunquid non a sonitu ruinæ tuæ, et gemitu interfectorum tuorum, cum occisi fuerint in medio tui, commovebuntur insulæ? Et descendent de sedibus suis omnes principes maris : et auferent exuvias suas, et vestimenta sua varia abjicient, et induentur stupore : in terra sedebunt, et attoniti super repentino casu tuo admirabuntur. Et assumentes super te lamentum, dicent tibi : Quomodo periisti, quæ habitas in mari, urbs inclyta, quæ fuisti fortis in mari cum habitatoribus tuis, quos formidabant universi? Nunc stupebunt naves in die pavoris tui : et turbabuntur insulæ in mari, eo quod nullus egrediatur ex te. Quia hæc dicit Dominus Deus : Cum dedero te urbem desolatam, sicut civitates quæ non habitantur, et adduxero super te abyssum, et operuerint te aquæ multæ : et detraxero te cum his qui descendunt in lacum ad populum sempiternum, et collocavero te in terra novissima sicut solitudines veteres, cum his qui deducuntur in lacum, ut non

Nous examinerons ailleurs (*Voy.* l'art. Tyr) comment les prophéties qui concernent la ville de Tyr, s'accordent entre elles et avec les événements : nous n'avons à considérer ici que la seule prédiction d'Ezéchiel. On ne saurait la comparer aux récits de l'histoire et à l'état présent des choses, sans être frappé d'étonnement et d'admiration. Depuis bien des siècles déjà Tyr n'est plus, non-seulement l'ancienne Tyr du prophète Ezéchiel, mais même la Tyr chrétienne, qui lui avait succédé sur un autre emplacement. Il semble que la malédiction divine se soit attachée au nom lui-même. La Tyr des Croisades à péri totalement; c'était, selon toute apparence, la même qu'Alexandre avait ruinée onze à douze siècles auparavant. Celle-ci n'était plus la Tyr que Nabuchodonosor avait renversée de fond en comble, et la Tyr de Nabuchodonosor n'était probablement pas au même lieu que celle de Salmanazar.

On montre plusieurs emplacements sur le long promontoire qui s'avance dans les flots, et on dit voici l'ancienne, voici la nouvelle : qui le sait? En supposant même que celle qui s'avance le plus dans la mer soit la nouvelle, qui pourrait assurer que l'ancienne est la plus ancienne? Quoi qu'il en soit, tout ce promontoire recouvert maintenant d'arbustes broutés par les chèvres, ne compte que quelques cabanes de pêcheurs, qui font sécher leurs filets sur les pierres du rivage, débris des grandeurs de Tyr, comme l'avait prédit Ezéchiel.

Ecoutons le récit de M. Poujoulat dans la 136e lettre de sa *Correspondance d'Orient*.

« Là-bas, au bord de la mer, je vois un amas de cabanes de pierres, dont la teinte moitié blanche, moitié grise, se confond avec le sable de la plaine; ce que je vois là, c'est Tyr. J'aperçois les mâts de quelques bateaux arabes attachés à la rive, et balancés par le vent comme des peupliers ou des roseaux : c'est tout ce qui reste des flottes marchandes et guerrières de l'antique reine des mers. O Tyr, est-ce bien vous que je trouve ainsi pauvre, ainsi délaissée? Votre vaisseau, vous dirai-je avec Ezéchiel, avait été construit avec les sapins du Sanir; les cèdres du Liban avaient servi à vous faire des mâts, les chênes de Bazan à vous faire des rames, l'ivoire des Indes à vous faire des bancs : les voiles suspendues à vos mâts étaient du lin d'Egypte, tissu en broderie; l'hyacinte et la pourpre des îles d'Elisa avaient formé votre pavillon; les habitants de Sidon et d'Aradus étaient vos rameurs, et vos sages, ô Tyr, étaient vos pilotes; montée à la plus haute gloire, vous aviez parcouru les grandes eaux, mais le vent du midi vous a brisée. Ainsi je parlais à la vue du sépulcre de Tyr.

« Le bourg ou la petite cité de Sour, fermée de murailles blanchies, contient une population de treize à quinze cents habitants, maronites, grecs, catholiques; les motualis forment la moitié des habitants; ce sont des mahométans chiites, ou de la secte d'Ali. Ils ont à Sour une mosquée dont je découvre d'ici le minaret à travers les palmiers de la cité; les maronites ont trois sanctuaires, les grecs catholiques, une chapelle et un couvent. Les maisons, de pauvre et triste apparence, apparaissent au milieu de débris de murs, de voûtes brisées, dans des jardins entretenus avec quelque soin. La ville, dont les marchands étaient des princes, dont l'enceinte suffisait à peine aux peuples qui accouraient de toutes les régions du monde, n'a pour commerce qu'un peu de soie et de tabac, n'offre que d'humbles bazars mal fournis, et une population tourmentée par la misère. Sour, en s'avançant dans la mer, semble vouloir la dominer encore, mais le désert a pris la place de la grande cité, le silence a succédé au bruit des nations, et plus rien ne reste aux derniers enfants de Tyr, qu'un grand nom, du sable et quelques ruines. »

Citons encore les paroles de M. de Lamartine dans son *Voyage en Orient*.

« Entre la mer et les dernières hauteurs du Liban, qui vont en dégradant rapidement, s'étend une plaine d'environ huit lieues de long sur une ou deux de large : la plaine est nue, jaune, couverte d'arbustes épineux, broutés en passant par le chameau des caravanes. Elle lance dans la mer une presqu'île avancée, séparée du continent par une chaussée recouverte d'un sable doré apporté par les vents d'Egypte. Tyr, aujourd'hui appelée Sour par les Arabes, est portée par l'extrémité la plus aiguë de ce promontoire, et semble sortir des flots mêmes; de loin vous diriez encore une ville belle, neuve, blanche et vivante, se regardant dans la mer; mais ce n'est qu'une belle ombre, qui s'évanouit en approchant. Quelques centaines de maisons croulantes et presque désertes, où les Arabes rassemblent le soir les grands troupeaux de moutons et de chèvres noires, aux longues oreilles pendantes, qui défilent devant nous dans la plaine, voilà la Tyr d'aujourd'hui! Elle n'a plus de port sur les mers, plus de chemins sur la terre; les prophéties se sont dès longtemps accomplies sur elle. »

Ce dernier récit facilite singulièrement l'intelligence des paroles d'Ezéchiel : Tyr n'était pas dans la plaine, mais elle y avait *des filles*; c'est-à-dire des villages ou des colonies. *Elle était au milieu de la mer*, et cependant Nabuchodonosor devait l'assiéger, la battre en brèche, l'environner de fossés, la prendre à l'aide de sa cavalerie; ce qui ne peut convenir qu'à la terre ferme, et par conséquent à un promontoire.

Les débris de celle qui reste appartiennent à la Tyr d'Alexandre, située dans une île qu'il joignit au continent par une chaussée, chaussée devenue maintenant un isthme par l'agglomération des sables.

habiteris : porro cum dedero gloriam in terra viventium, in nihilum redigam te, et non eris, et requisita non invenieris ultra in sempiternum, dicit Dominus Deus (*Ezech.* xxvi, 1-21).

Mais quels changements dans tous ces lieux ! L'historien des Croisades, Guillaume de Tyr, ne tarit pas quand il parle de la beauté et de la fertilité des campagnes qui environnaient au XIe siècle sa ville épiscopale : on vient de voir combien différent est le tableau qu'en présentent les voyageurs modernes. Sous le rapport de la richesse, de la puissance et de la beauté de la ville, le contraste est encore plus grand. Laissons parler Ezéchiel.

« Tu disais, ô Tyr, je suis parfaite en beauté, et sise au cœur de la mer. Les peuples voisins, qui ont élevé tes murs, se sont plus à t'embellir. Ils t'ont construite de sapins de Sanir, ainsi que les parquets de tes vaisseaux; ils ont abattu les cèdres du Liban, pour te faire des mâts, et les chênes de Bazan, pour te faire des rames; tes lits de repos se sont enrichis par leurs mains de l'ivoire des Indes, et tes belvédères du bois des îles de l'Italie. Le lin d'Egypte, teint de couleurs variées, forme le pavillon qui flotte au sommet de tes mâts; tes habits resplendissent de l'hyacinte et de la pourpre des îles de l'Hellespont. Sidon et Arad ont fourni des rameurs à tes sages, ô Tyr, devenus tes pilotes. Les anciens de Djéhal et ses sages, chargés de l'entretien de la riche garde-robe, ont payé des nautonniers pour te servir; tous les navires de la mer et leurs matelots ont été tes tributaires. Perses, Lydiens et Libyens, enrôlés sous tes enseignes, ont combattu pour toi, et orné tes murailles des trophées de leurs armes. Les fils d'Arad, confondus avec eux, ont couronné tes murs, et les pygmées qui défendent tes tours, en suspendant leurs carquois comme une ceinture autour de tes murailles, ont complété ta beauté. Les Carthaginois, devenus tes pourvoyeurs, ont encombré tes marchés de toutes les richesses, d'argent, de fer, d'étain, de plomb. Les fils de la Grèce, de Tubal, de Mosoch, tes courtiers, t'amènent les esclaves, t'apportent les vases d'airain; Togorma t'envoie ses chevaux, ses cavaliers, ses mulets. Les fils de Dédan transportent tes marchandises, des îles nombreuses échangent avec toi l'ivoire et l'ébène. L'Araméen reçoit les ouvrages de tes mains, et te donne en échange les perles, la pourpre, les nattes, le lin, le corail et le jaspe, et les plus précieuses marchandises. De Juda et de la terre d'Israël, inépuisables greniers, tu tires les riches denrées, le baume, le miel, l'huile, la cire, la résine, qui fournissent tes marchés. Damas, en échange de tes nombreux ouvrages et de tes richesses de toute sorte, t'envoie le vin délicieux, les laines aux brillantes couleurs. Dan et la Grèce et Mosel vendent sur tes marchés le fer poli, la liqueur du myrte et le miel des roseaux; Dédan, les riches tapis. L'Arabie et les princes de Cédar, tributaires de tes échanges, t'envoient leurs agneaux, leurs béliers, leurs chevreaux. Les marchands de Saba, de Réema t'enrichissent de leurs aromates les plus suaves, de leurs pierreries, de leur or. Haran, Chéden, Eden achètent les marchandises que Saba, Assur et Chelmad t'ont vendues. Mais qui pourrait compter les étoffes d'hyacinte et de couleur variée, les tissus délicats, les ballots de marchandise retenus sous leurs liens, que supportent tant d'étalages de cèdre ? Qui pourrait compter tes navires, tes riches négociants? Tu abondes de richesses, et tu t'enorgueillis au cœur de la mer; mais tes rameurs t'ont conduite trop loin sur les grandes eaux, le vent du midi te brisera au cœur de la mer; tes richesses, tes trésors, tous tes biens, tes matelots et leurs pilotes, tes facteurs, les nourriciers de ton peuple, tes guerriers, ta multitude, tout cela s'abîmera dans la mer au jour de ta ruine, et au bruit de cet engloutissement les flottes frémiront d'épouvante... (1) »

Qui oserait dire qu'il ne faut pas prendre à la lettre ces paroles prophétiques, et que

(1) Et factum est verbum Domini ad me dicens : Tu ergo fili hominis assume super Tyrum lamentum : Et dices Tyro, quæ habitat in introitu maris, negotiationi populorum ad insulas multas : Hæc dicit Dominus Deus : O Tyre, tu dixisti : Perfecti decoris ego sum, Et in corde maris sita. Finitimi tui, qui te ædificaverunt, impleverunt decorem tuum. Abietibus de Sanir exstruxerunt te cum omnibus tabulatis maris : cedrum de Libano tulerunt ut facerent tibi malum : Quercus de Basan dolaverunt in remos tuos : et transtra tua fecerunt tibi ex ebore Indico, et prætoriola in insulis Italiæ. Byssus varia de Ægypto texta est tibi in velum ut poneretur in malo : hyacinthus et purpura de insulis Elisa facta sunt operimentum tuum. Habitatores Sidonis et Aradii fuerunt remiges tui : sapientes tui, Tyre, facti sunt gubernatores tui. Senes Gibli, et prudentes ejus, habuerunt nautas ad ministerium variæ supellectilis tuæ : omnes naves maris, et nautæ earum fuerunt in populo negotiationis tuæ. Persæ, et Lydii, et Libyes erant in exercitu tuo viri bellatores tui : clypeum, et galeam suspenderunt in te pro ornatu tuo. Filii Arad cum exercitu tuo erant super muros tuos in circuitu : sed et Pigmæi, qui erant in turribus tuis, pharetras suas suspenderunt in muris tuis per gyrum : ipsi compleverunt pulchritudinem tuam. Carthaginenses negotiatores tui, a multitudine cunctarum divitiarum : argento, ferro, stanno, plumboque, repleverunt nundinas tuas. Græcia, Thubal, et Mosoch, ipsi institores tui : mancipia, et vasa ærea adduxerunt populo tuo. De domo Thogorma, equos, et equites, et mulos adduxerunt ad forum tuum. Filii Dedan negotiatores tui : insulæ multæ, negotiatio manus tuæ : dentes eburneos et hebeninos commutaverunt in pretio tuo. Syrus negotiator tuus propter multitudinem operum tuorum, gemmam, et purpuram, et scutulata, et byssum, et sericum, et chodchod proposuerunt in mercatu tuo. Juda et terra Israel ipsi institores tui in frumento primo, balsamum, et mel, et oleum, et resinam, proposuerunt in nundinis tuis. Damascenus negotiator tuus in multitudine operum tuorum, in multitudine diversarum opum, in vino pingui, in lanis coloris optimi. Dan, et Græcia, et Mosel, in nundinis tuis proposuerunt ferrum labrefactum : stacte et calamus in negotiatione tua. Dedan institores tui in tapetibus ad sedendum. Arabia, et universi principes Cedar, ipsi negotiatores manus tuæ : cum agnis, et arietibus, et hœdis venerunt ad te negotiatores tui. Venditores Saba, et Reema, ipsi negotiatores tui : cum universis primis aromatibus, et lapide pretioso, et auro, quod proposuerunt in mercatu tuo. Haran, et Chene, et Eden negotiatores tui : Sabba, Assur, et Chelmad venditores tui. Ipsi negotiatores tui multifariam involucris hyacinthi, et polymitorum, gazarumque pretiosarum, quæ obvolutæ et astrictæ erant funibus : cedros quoque habebant in negotiationibus tuis. Naves maris, principes tui in negotiatione tua : et repleta es, et glorificata nimis in corde maris. In aquis multis adduxerunt te remiges tui : ventus auster contrivit te in corde maris. Divitiæ tuæ, et thesauri tui, et multiplex instrumentum tuum, nautæ tui et gubernatores tui, qui tenebant supellectilem tuam, et populo tuo præerant : viri quoque bellatores tui, qui erant in te, cum universa multitudine tua, quæ est in medio tui : cadent in corde maris in die ruinæ tuæ. A sonitu clamoris gubernatorum tuorum conturbabuntur classes.

les restes de Tyr, de la Tyr d'Ezéchiel, n'ont pas été engloutis sous les flots de la mer, ou sous les flots du sable jaune apporté par les vents d'Egypte ? C'est la seconde fois, on a pu le remarquer, que le prophète parle de la profondeur des eaux, des gouffres de l'abîme, d'un tombeau souterrain; dans ce cas, Tyr n'aurait jamais été rebâtie, *nec ædificaberis ultra.*

Cependant Nabuchodonosor, le terrible vengeur des querelles de la Divinité, ne devait ni se contenter d'avoir détruit la superbe Tyr, ni se rebuter de la longueur d'un siége de quatorze années, que lui avaient coûté les murailles presque inhabitées qu'il y trouva en place de la ville luxuriante qu'il attendait. Le Seigneur lui avait donné l'Egypte pour dédommagement; il était donc inévitable qu'il en fît la conquête. Tel est le sujet des premières prophéties qui viennent maintenant, et cet exposé confirme merveilleusement les récits de l'histoire, lorsqu'elle nous enseigne que les Tyriens, réduits enfin à la dernière extrémité, quittèrent leur ville, et se retirèrent dans une île voisine avec ce qu'ils avaient de plus précieux.

Vous aussi, roi d'Egypte, vous avez péché: « Vous avez péché lorsque, semblable à un fragile roseau, vous vous êtes brisé sous la main d'Israël qui cherchait en vous un appui, et lui avez déchiré l'aisselle de vos éclats.... Eh bien! puisqu'il en est ainsi, je vous passerai un hameçon dans la bouche, je vous entraînerai du milieu de vos fleuves, avec tous vos poissons agglutinés à vos écailles, et je vous jetterai dans le désert, vous et eux. Vous demeurerez épandus sur la face de la terre, sans que personne vous relève, ni ne vous entasse; les bêtes de la terre et les oiseaux du ciel vous dévoreront, et tous les habitants de l'Egypte sauront que je suis le Seigneur..... La terre d'Egypte sera dévastée par le glaive, et deviendra une solitude silencieuse depuis la tour de Syène jusques aux confins de l'Ethiopie.

« Elle ne sera plus foulée par le pied d'un homme ni par celui d'une bête de somme l'espace de quarante années. Les Egyptiens seront dispersés parmi les nations, et emportés par les vents sur toutes les plages de la terre. Puis après quarante années accomplies, dit le Seigneur Dieu, je les recueillerai par tous les pays; je ramènerai les captifs en Egypte, je les placerai dans la terre de Phatures, pays de leur naissance, et ils y formeront un petit royaume, destiné à demeurer toujours humble entre les royaumes (1). » Cette prophétie est datée du dixième mois de la dixième année de la captivité. Lorsque enfin, la vingt-septième année, Tyr eut succombé après un long siége, ou fut sur le point de succomber, le prophète ajouta, parlant au nom du Seigneur : « Nabuchodonosor, roi de Babylone, a fatigué son armée à un rude travail à l'encontre de Tyr; toute tête en est devenue chauve et toute épaule écorchée; or, il n'a reçu aucune récompense, ni lui ni son armée, du service qu'ils m'ont rendu;..... Je leur donne la terre d'Egypte : ils prendront la multitude de ses habitants, ils s'empareront de tout ce qui s'y trouve, et s'enrichiront de ses dépouilles (1). »

En effet, après que Nabuchodonosor eut enfin posé le pied sur le sol de la ville déserte, il donna l'ordre de la détruire, et se précipita vers l'Egypte, alors déchirée par la guerre civile. Aux douleurs de ces funestes divisions se joignirent donc les maux d'une invasion redoutable, qui dura deux années; il ne fallut pas moins de temps pour recueillir les richesses entassées depuis tant de siècles dans cette ancienne métropole de la civilisation, les transporter en Asie ou les

(1) In anno decimo, decimo mense, undecima die mensis, factum est verbum Domini ad me, dicens : Fili hominis, pone faciem tuam contra Pharaonem regem Ægypti, et prophetabis de eo, et de Ægypto universa. Loquere, et dices : Hæc dicit Dominus Deus : Ecce ego ad te, Pharao, rex Ægypti, draco magne, qui cubas in medio fluminum tuorum, et dicis : Meus est fluvius, et ego feci memetipsum. Et ponam frenum in maxillis tuis : et agglutinabo pisces fluminum tuorum squamis tuis, et extraham te de medio fluminum tuorum, et universi pisces tui squamis tuis adhærebunt. Et projiciam te in desertum, et omnes pisces fluminis tui : super faciem terræ cades, non colligeris, neque congregaberis : bestiis terræ, et volatilibus cœli, dedi te ad devorandum. Et scient omnes habitatores Ægypti quia ego Dominus : pro eo quod fuisti baculus arundineus domui Israel. Quando apprehenderunt te manu, et confractus es, et lacerasti omnem humerum eorum : et innitentibus eis super te, comminutus es, et dissolvisti omnes renes eorum. Propterea hæc dicit Dominus Deus : Ecce ego adducam super te gladium et interficiam de te hominem, et jumentum. Et erit terra Ægypti in desertum, et in solitudinem : et scient quia ego Dominus : pro eo quod dixeris : Fluvius meus est, et ego feci eum. Idcirco ecce ego ad te, et ad flumina tua : daboque terram Ægypti in solitudines, gladio dissipatam, a turre Syenes, usque ad terminos Æthiopiæ. Non pertransibit eam pes hominis, neque pes jumenti gradietur in ea : et non habitabitur quadraginta annis. Daboque terram Ægypti desertam in medio terrarum desertarum, et civitates ejus in medio urbium subversarum, et erunt desolatæ quadraginta annis : et dispergam Ægyptios in nationes, et ventilabo eos in terras. Quia hæc dicit Dominus Deus : post finem quadraginta annorum congregabo Ægyptum de populis in quibus dispersi fuerant. Et reducam captivitatem Ægypti, et collocabo eos in terra Phatures, in terra nativitatis suæ; et erunt ibi in regnum humile : Inter cætera regna erit humillima, et non elevabitur ultra super nationes, et imminuam eos ne imperent gentibus (*Ezech.* XXIX, 1-15).

(1) Et factum est in vigesimo et septimo anno, in primo, in una mensis : factum est verbum Domini ad me, dicens : Fili hominis, Nabuchodonosor, rex Babylonis, servire fecit exercitum suum servitute magna adversus Tyrum : omne caput decalvatum, et omnis humerus depilatus est, et merces non est reddita ei, neque exercitui ejus, de Tyro, pro servitute qua servivit mihi adversus eam. Propterea hæc dicit Dominus Deus : Ecce ego dabo Nabuchodonosor regem Babylonis in terra Ægypti : et accipiet multitudinem ejus, et deprædabitur manubias ejus, et diripiet spolia ejus : et erit merces exercitui illius, et operi, quo servivit adversus eam : dedi ei terram Ægypti, pro eo quod laboraverit mihi, ait Dominus Deus (*Ibid.*, *vers.* 17-20).

détruire. L'Egypte fut saccagée depuis un bout jusqu'à l'autre; Amasis, porté au trône par une partie des habitants, s'était retiré au delà des frontières avec ses adhérents, du côté de la Libye; Apriès, le souverain légitime, périt dans l'invasion; là se termina donc la résistance, et Nabuchodonosor put se faire suivre, selon son habitude, par la population captive, lorsqu'il reprit la route de Babylone. Amasis revint avec ses amis et un petit nombre de Libyens, pour régner sur les ruines, avec la permission de Nabuchodonosor, pendant quarante années, après lesquelles il mourut. Ainsi s'accomplit la prophétie. C'est cet assujettissement de l'Egypte à l'Assyrie qui devait y amener plus tard Cambyse à la tête d'une seconde armée d'invasion, car Cyrus n'avait pas eu le temps de venir y faire reconnaître son autorité. Après la conquête de Cambyse, si l'on peut appeler du nom de conquête l'œuvre qu'il y accomplit, les Egyptiens n'en conservèrent pas moins leurs monarques; mais l'Egypte demeura constamment un royaume humble entre les royaumes, *regnum humile*, jusqu'à ce qu'elle se relevât de son abjection sous le sceptre des Lagides; et encore ce ne furent plus les Egpytiens qui régnèrent, mais les fils de la Grèce, leurs vainqueurs, et ensuite les Romains (1).

« Cependant, ô roi d'Assyrie, ne vous enorgueillissez pas, vous êtes un cèdre majestueux, planté au bord des eaux, dont les branches servent de refuge à tous les oiseaux du ciel, dont le feuillage sert d'abri à toutes les bêtes de la terre; il n'est pas dans les forêts du monde entier un seul arbre qui vous soit comparable; cependant ne vous enorgueillissez pas, car vous serez livré aux mains des nations, qui vous couperont par le pied, en réservant seulement votre racine; vous tomberez, et au bruit de votre chute toutes les nations demeureront frappées d'épouvante. Vous serez traîné sur la terre, vos branches balayeront la poussière, et vous dormirez oublié au milieu des autres arbres tombés comme vous et avant vous, à côté de cette Egypte, à laquelle vous creusez un tombeau. »

Ce chapitre, qui est le trente-unième d'Ezéchiel, a de singuliers rapports avec le quatrième de Daniel, et peut servir à l'expliquer sous un nouveau jour. (*Voy.* DANIEL.)

Il y a une chaîne de prophètes et un admirable enchaînement de prophéties, qui se continuent à travers le temps et l'espace. Une seule et même pensée, presque toujours identique, et exprimée en un langage à peine dissemblable, se révèle, ou plutôt se manifeste depuis le commencement jusqu'à la fin. Il importe peu que le prophète ait vécu plusieurs siècles plus tôt ou plus tard, dans un lieu ou un autre, à Jérusalem, par exemple, ou à Babylone; que les prophéties soient successives ou simultanées, c'est toujours le même esprit qui les inspire. En considérant la prophétie, non pas isolément et dans chaque prophète, mais dans son ensemble, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'elle suit une marche régulière, uniforme, parallèle à l'histoire; qu'elle se dirige vers un but unique, sans jamais se laisser détourner, et que les faits contemporains ne sont pour elle, comme pour l'histoire, que des épisodes, prédits par l'une, inscrits par l'autre, comme autant de pas dans la marche progressive de l'humanité, et jamais comme le terme.

Il y a une époque de miracles, qui commence à Moïse et se termine à la mort de Josué, une époque de vie et de ce travail auquel sont soumises les nations adultes aussi bien que les hommes; elle commence à Othoniel et se termine à Salomon; la nation a atteint à ce moment l'apogée de sa grandeur, elle va décliner. Une époque de prophétie, qui commence à Samuel et se termine à Zacharie; une époque d'expectative, qui commence à Zorobabel et se termine à l'avénement du Messie, suprême et dernière raison de tout ce qui précède. Ces diverses époques se greffent les unes dans les autres sans transition, et constituent la vie de la nation juive et son histoire.

Le reste de cette prophétie, qui contient encore huit chapitres, renferme de grandes beautés, dont les unes sont propres à Ezéchiel, dont les autres paraissent empruntées à Isaïe et à Jérémie, particulièrement aux chapitres X^e^, XLIX^e^, LI^e^ du premier, et aux chapitres XXXII^e^ et XXXIII^e^ du second; mais cet emprunt n'est nullement un plagiat; Ezéchiel traduit dans son propre langage ce qu'il emprunte, et l'orne de toute la magnificence de son style.

Il continue de la sorte, en avertissant le lecteur que ce qu'il va dire lui a été inspiré à plusieurs reprises, notamment le premier jour du douzième mois de la douzième année, et le quinzième jour du même mois « : Et le Seigneur m'a dit : Fils de l'homme, chantez un chant lamentable à Pharaon, et dites-lui : Lion des nations, dragon des mers, qui prenez vos ébats au milieu de vos fleuves, je vais vous prendre dans mes filets, vous entraîner sur la terre aride, où je vous laisserai en pâture aux oiseaux du ciel; les champs s'engraisseront de vos débris, et quand vous serez expiré, le ciel de votre

(1) Dans le chapitre suivant, qui est le trentième, Ezéchiel annonce que Nabuchodonosor subjuguera, non-seulement l'Egypte, mais encore l'Ethiopie, la Libye, la Lydie, plusieurs autres peuples, *reliquum vulgus*, et la terre de Chub; c'est ainsi que traduit la Vulgate. L'auteur emploie les mots *Chus*, *Phut*, *Lud*, *Warb* et *Chub*; Court de Gebelin, dans ses *Dissertations sur l'Histoire orientale*, entend ces expressions d'une manière différente : il croit que *Chus* veut dire l'Arabie; *Phut*, la Cyrénaïque; *Lud*, la Nubie; *Chub*, la Maréotide, et *Warb*, les côtes occidentales de l'Afrique, ou même la partie méridionale de l'Espagne; et il démontre assez bien que Nabuchodonosor a parcouru ces divers pays en conquérant, après avoir ravagé la Judée et l'Egypte. Il est bon de remarquer toutefois que la présence de Nabuchodonosor dans la péninsule hispanique est loin d'être démontrée, et que le nom de *Chus* ne s'applique point à toute l'Arabie, mais uniquement à la partie voisine du Delta.

patrie se couvrira d'un voile sombre; il n'aura plus d'étoiles, plus de lune; un nuage absorbera la lumière de l'astre du jour. Tous les flambeaux de la voûte céleste verseront sur vous des larmes; les peuples nombreux et leurs rois demeureront glacés d'épouvante; chacun craindra pour soi, en voyant l'œuvre accomplie par mon glaive envers vous; car je vous livrerai au glaive du roi d'Assyrie, et ses armées invincibles dévasteront l'Egypte, et effaceront sa multitude de la terre des vivants. Il n'y restera ni hommes ni animaux; alors les ondes de ses fleuves pourront couler pures et limpides, car aucun pied ne viendra les troubler. Pleurez, pleurez tous; pleurez, nations, sur l'Egypte; oui, pleurez, car l'Egypte n'est plus, ses multitudes ne sont plus.

« Fils de l'homme, entonnez le chant funèbre sur la multitude de l'Egypte, et conduisez-la à sa dernière demeure, à la demeure des morts. Vous, êtes belle! eh bien! descendez et dormez à côté des incirconcis. Tombez, tombez à côté de ceux que le glaive a moissonnés; n'entendez-vous pas la voix des morts, qui vous appelle du fond des enfers? Dormez au sein des tombeaux, à côté des incirconcis, à côté d'Assur, d'Elam, de leurs multitudes et de tous ceux que le glaive a moissonnés; à côté de Mosoch, de Tubal et de leurs multitudes. Dormez, non pas du sommeil des braves qui sont descendus au sépulcre avec leurs armes, et qui sommeillent la tête appuyée sur leurs boucliers. Dormez avec les lâches, avec les peureux, avec ceux qui se sont laissé moissonner par l'épée, avec l'Idumée, ses rois, ses ducs, avec les princes de l'Aquilon, avec ceux qui ont emporté la honte dans le tombeau. En les voyant, Pharaon s'est consolé; qu'il dorme donc à côté d'eux, au milieu des incirconcis et des lâches.

« Et vous, fils de l'homme, soyez attentif, car ceci vous concerne. Si une sentinelle placée en observation se laisse surprendre par sa négligence, son sang retombera sur sa tête; si elle s'endort, et qu'elle laisse surprendre le peuple à la garde duquel elle veille, le sang du peuple retombera sur sa tête; eh bien! vous êtes cette sentinelle que j'ai préposée à la garde de mon peuple d'Israël; si je vous commande de parler, et que vous gardiez le silence, je vous en rends responsable. Dites donc à l'impie qu'il se convertisse : si le juste persévère, il sauvera son âme; si le juste pèche, sa justice première sera mise en oubli; si l'impie se convertit, il mourra dans la justice; s'il persévère, il mourra dans son iniquité. C'est donc en vain que votre peuple dit : La balance du Seigneur n'est pas juste; elle est juste, ce sont ses voies à lui-même qui ne sont pas droites; il y persévère; il y mourra donc.

« Fils de l'homme, c'est maintenant le dixième mois de la douzième année : Jérusalem est prise, un messager est venu vous l'annoncer; dites maintenant à ceux qui se confient dans les ruines de la ville détruite : Vous êtes immondes, et quoi que vous fassiez, vous ne resterez pas même en possession des ruines. Ceux qui habitent au milieu des ruines mourront par le glaive; ceux qui sont dans les champs deviendront la pâture des bêtes; ceux qui sont cachés dans les cavernes ou réfugiés dans les citadelles mourront de la peste; la terre d'Israël deviendra une solitude, un désert, au point qu'un seul voyageur ne la fera point retentir de ses pas. Les enfants de votre peuple se disent l'un à l'autre : Allons écouter le prophète; ils viennent, ils vous écoutent, et vos paroles sonnent à leurs oreilles comme les notes d'une musique qui leur plaît, mais ils n'en tiennent aucun compte. Eh bien! lorsque viendra ce que vous annoncez, et voilà qu'il vient, alors ils reconnaîtront que vous étiez prophète.

« Malheur, malheur aux pasteurs d'Israël! Pasteurs, vous ne paissiez pas mon troupeau, mais vous vous paissiez vous-mêmes; vous ne guérissiez pas ce qui était malade, vous ne fortifiiez pas ce qui était faible, vous ne cherchiez pas ce qui était égaré; aussi mes brebis se sont dispersées, et sont tombées de tous côtés sous la dent des loups dévorants, et personne, personne pour les rassembler et les ramener au bercail. Pour vous, il vous suffisait de vous vêtir de leur laine, de vous nourrir de leur lait, et de tuer celles qui étaient grasses, pour vous repaître de leur substance; puisqu'il en est ainsi, vous me rendrez compte de mon troupeau, et je vous en ôterai la garde, vous ne le paîtrez plus jamais (1). Je le visiterai moi-même, je le rassemblerai de tous les lieux où il est dispersé, et je le paîtrai sur les monts d'Israël (2), au bord des rivières et dans tous les pâturages; mes brebis se reposeront sur une herbe abondante, elles bondiront dans les grasses prairies des montagnes d'Israël. Je paîtrai moi-même mon troupeau, et je veillerai à sa fécondité; je chercherai ce qui était perdu, je recueillerai ce qui était délaissé, je soignerai ce qui était infirme, je garderai ce qui était gras et vigoureux.

« Mais je jugerai entre troupeau et troupeau, entre ce qui sera gras et ce qui sera maigre; je séparerai les boucs des brebis (3). Je me ferai un troupeau de choix, auquel je donnerai *un seul pasteur*, savoir : mon serviteur David (4). Moi, je serai leur Dieu, David sera leur prince. C'est moi, le Seigneur, qui l'annonce. Et je ferai avec eux un pacte de paix, de grâces, de bénédictions. Ils habiteront avec sécurité dans leurs pâturages; il n'y aura plus de bête dévorante pour les disperser. Ils ne seront plus l'opprobre des nations; ils reconnaîtront que je suis leur Dieu, aux biens dont je les comblerai. Ils sauront que je suis leur Dieu, et qu'eux, ils sont mon peuple d'Israël. Mais vous que j'appelle mon troupeau, mes brebis, ô hom-

(1) La Judée n'aura donc plus de rois de la race de David.

(2) Les Juifs reviendront donc de la captivité

(3) Il y aura donc une séparation, deux troupeaux, l'un choisi, l'autre délaissé.

(4) A ces traits, qui ne reconnaîtrait le Messie?

mes ! c'est vous-mêmes, et moi, je suis le Seigneur votre Dieu.

« Et toi, montagne de Séir, perfide Idumée, tu seras désolée, tes villes seront démolies, tu seras inondée du sang des morts et couverte de cadavres; tu resteras un désert, une profonde solitude, qu'aucun bruit ne viendra troubler, parce que tu as été la perpétuelle ennemie de mon peuple d'Israël; tu t'es jointe à ceux qui lui donnaient la mort, et tu lui as porté les derniers coups; tu disais : Il n'y aura plus deux pays, deux nations ; il n'y aura qu'une seule patrie, et c'est nous qui la posséderons. J'ai entendu tes paroles, les injures que tu adressais à mon peuple; j'ai assisté à tes complots ; tu seras réduite en solitude, aux applaudissements de l'univers, et comme tu as vu avec tant de plaisir qu'il était advenu à mon peuple d'Israël, ainsi il te sera fait.

« Et vous, montagnes d'Israël, vous dont on a dit : tant mieux, elles seront notre éternel héritage; vous qui êtes désolées, livrées au pillage, abandonnées en héritage aux nations étrangères, montagnes, collines, vallées, torrents, déserts, masures, villes abandonnées, désertes, délaissées comme les restes du festin des nations, je vous ai frappées dans la colère; mais aussi j'ai rendu la pareille à l'Idumée, aux nations d'alentour, à celles qui vous ont fait du mal et à celles qui s'en sont réjouies; et maintenant vous, vous allez reverdir, et mûrir des fruits abondants, pour la nourriture de mon peuple d'Israël. Bientôt je reviens à vous, je vous rends mon amour; vous serez labourées, ensemencées; vous serez couvertes, remplies d'hommes ; vous regorgerez de peuple, et ce sera mon peuple d'Israël. Vous serez habitées comme auparavant, beaucoup plus qu'auparavant. Je vous ramènerai des hommes, mon peuple d'Israël, vous redeviendrez son héritage, pour ne plus jamais en être veuves. Non, l'on ne vous reprochera plus que vous êtes une terre qui dévore ses habitants, vous ne serez plus l'opprobre des nations.

« Cependant, maison d'Israël, ce n'est pas à cause de vous que j'agirai de la sorte, c'est à cause de la sainteté de mon nom, que vous avez profané. Vous l'avez souillé, deshonoré parmi les nations au milieu desquelles je vous ai dispersée, et je veux leur faire voir, je veux qu'elles comprennent que mon nom est saint et que je suis le Seigneur.

« Je vous rassemblerai donc de tous les pays, et je vous ramènerai dans votre patrie (1) ; je répandrai sur vous une onde pure, et vous laverai de vos iniquités, des souillures de votre idolâtrie. Je vous donnerai un cœur nouveau et un esprit nouveau; je mettrai dans vos poitrines un cœur de chair en place de votre cœur de pierre. Je répandrai mon esprit au milieu de vous, vous observerez mes préceptes, vous habiterez la terre que j'ai donnée à vos pères; vous serez mon peuple, et je serai votre Dieu. Je vous purifierai de vos souillures; je vous distribuerai le pain, et je le multiplierai; je multiplierai les fruits, les troupeaux ; vous ne serez plus en opprobre aux nations ; vous vous souviendrez alors, dans l'amertume de vos âmes, de vos iniquités passées. Et toutes les nations, en voyant votre patrie, diront : C'est ici un jardin de volupté ; elles admireront pareillement le nombre et la puissance de ses habitants. Car je vous multiplierai sans bornes et sans limites; chacune de vos villes ressemblera à Jérusalem aux jours des solennités. »

Ici le prophète devient narrateur, il va raconter une magnifique vision, une splendide parabole, dans laquelle est peinte à grands traits la résurrection du royaume d'Israël.

« L'esprit du Seigneur me ravit au milieu d'une plaine couverte d'ossements, il me les montra occupant autour de moi une immense étendue; ils étaient blanchis à force d'être desséchés. Et il me dit : Fils de l'homme, pensez-vous que ces ossements puissent revivre? et je répondis : Seigneur Dieu, vous seul le savez. Et il me dit : Prophétisez sur ces ossements, et dites-leur : Ossements arides, écoutez la voix du Seigneur. Le Seigneur Dieu vous dit : O ossements, je vais introduire en vous l'esprit, et vous vivrez; je vais étendre sur vous des nerfs, sur les nerfs de la chair, sur la chair une peau, et vous donner l'esprit de vie, et vous saurez que je suis le Seigneur.

« Et j'ai prophétisé, comme il m'était commandé, et à mes paroles il s'est fait un bruit, puis un mouvement, et les ossements se sont rapprochés des ossements, jointure à jointure; et voilà que bientôt les nerfs sont apparus, puis la chair, et ensuite la peau au-dessus, et ils n'avaient pas la vie.

« Et le Seigneur m'a dit : Prophétisez envers l'esprit, prophétisez, fils de l'homme, et dites à l'esprit : Le Seigneur Dieu dit ceci : Esprit, venez des quatre vents, soufflez sur ces morts, et qu'ils revivent ! Et j'ai prophétisé comme il m'était ordonné, et l'esprit est entré en eux, et ils ont vécu, et ils se sont dressés sur leurs pieds en une armée grande, innombrable (1).

(1) Ce qui précède s'applique évidemment au retour après la captivité; ce qui suit convient beaucoup mieux à l'Église, dont la restauration de la Synagogue figurait la naissance.

(1) Facta est super me manus Domini, et eduxit me in spiritu Domini : et dimisit me in medio campi, qui erat plenus ossibus : et circumduxit me per ea in gyro : erant autem multa valde super faciem campi, siccaque vehementer. Et dixit ad me : Fili hominis, putasne vivent ossa ista? Et dixi : Domine Deus, tu nosti. Et dixit ad me : Vaticinare de ossibus istis, et dices eis : Ossa arida, audite verbum Domini. Hæc dicit Dominus Deus ossibus his : Ecce ego intromittam in vos spiritum, et vivetis. Et dabo super vos nervos, et succrescere faciam super vos carnes, et superextendam in vobis cutem : et dabo vobis spiritum, et vivetis, et scietis quia ego Dominus. Et prophetavi sicut præceperat mihi : factus est autem sonitus, prophetante me, et ecce commotio : et accesserunt ossa ad ossa, unumquodque ad juncturam suam. Et vidi, et ecce super ea nervi et carnes

« Or, ces ossements arides, c est la maison d'Israël ; elle dit : Nous sommes morts, nos ossements sont desséchés, il n'y a plus d'espoir. Ah ! quelle erreur ! le Seigneur Dieu ouvrira vos tombeaux, il vous fera sortir de vos sépulcres, et vous ramènera dans la terre d'Israël. Il unira les deux royaumes de Juda et d'Ephraïm en un seul royaume, comme on unit deux verges en une seule, en les environnant de liens solides et durables. Il n'y aura plus deux peuples, deux royaumes, mais un seul, sur lequel règnera un seul monarque; et ce monarque ce sera David, mon serviteur, dont le règne n'aura point de fin ni d'interruption. Et je conclurai avec eux une alliance de paix, une alliance sempiternelle; et je placerai au milieu d'eux mes saints mystères à perpétuité. »

Les Juifs peuvent bien se faire l'application d'une partie de cette prophétie : la patrie leur a été restituée après une captivité de soixante-dix ans; le Seigneur a conclu avec eux l'alliance d'une longue paix : ils lui ont été fidèles, ils sont redevenus une puissante nation, et le sol de leur pays n'a pas été moins libéral pour eux que pour leurs pères. Mais le roi David qui devait régner éternellement sur eux, d'un règne non interrompu, où est-il ? Il ne leur appartient pas de le montrer; car les chrétiens l'ont reçu à leur place.

Cependant le prophète, non content d'avoir rendu à son peuple la vie d'abord, et ensuite la patrie, veut encore retracer à l'avance l'histoire d'un des plus importants épisodes de sa vie future, des persécutions d'Antiochus et de la guerre des Machabées. Il peint Antiochus et le royaume de Syrie sous les noms emblématiques de Gog et de Magog. Il n'y a point à s'y tromper; on tirera de ses paroles tel sens allégorique qu'on voudra, on en fera l'application à un Antechrist problématique ou à tel autre personnage; le sens littéral est si clair, les nations qui doivent entrer en lice si bien désignées, que tous les commentateurs, qui se sont attachés à la pensée exclusive du prophète, n'ont pas hésité un seul instant.

« Fils de l'homme, dirigez vos regards vers Gog, prince des princes de Mosoch et de Thubal, vers la terre de Magog; prophétisez envers lui, et lui dites : Le Seigneur Dieu dit ceci : A vous et à moi Gog, prince des princes de Mosoch et de Thubal, je vous dresserai au manége ; je mettrai un frein dans vos mâchoires, et je vous amènerai, vous et toute votre armée, chevaux et cavaliers couverts de cuirasses, multitude innombrable portant la lame, le bouclier et l'épée, Perses, Ethiopiens, Libyens auxiliaires, avec casques et boucliers, Gomer et ses bataillons, la famille de Thogorma, du nord-est et du nord-ouest, avec toutes ses forces et tant d'autres peuples; préparez-vous, armez-vous, armez les multitudes qui se rassemblent autour de vous, et commandez-leur. Je vous appellerai dans un temps lointain; vous viendrez, à une époque reculée, envahir le pays qui a vu se refermer les plaies de la guerre, et sa population revenir de tous les points du globe vers les monts d'Israël, si longtemps déserts, et qui les habite maintenant au sein de la sécurité. Et vous vous amasserez comme la tempête, vous monterez comme le nuage, et vous couvrirez la terre de vos bataillons et de vos armées (1). »

Personne n'ignore qu'il y avait en effet dans les armées d'Antiochus, des Perses, des Ethiopiens et des Libyens. Suivant le témoignage de Pline et de Ptolémée, il faudrait entendre par la terre de Magog la ville d'Hiérapolis, en Syrie, et son territoire ; de graves auteurs enseignent que Mosoch et Thubal désignent la Cappadoce et l'Ibérie ; cependant ce point est d'autant moins facile à éclaircir, que le savant Bochart place en Cappadoce les descendants de Thogorma, que le prophète distingue ici de Mosoch. On n'est pas plus d'accord sur les Gomérites dont il entend parler.

Ezéchiel continue de la sorte : « Le Seigneur Dieu dit ceci : Votre cœur en ce jour sera en proie à des désirs, et vous méditerez de sinistres desseins ; vous vous direz : Je marcherai contre le pays sans défense; je surprendrai ceux qui reposent dans la sécurité, d'autant plus facilement que rien ne les protége, ni murailles, ni portes, ni palissades; vous vous proposerez de ravir leurs dépouilles, de vous précipiter sur cette proie,

ascenderunt : et extenta est in eis cutis desuper, et spiritum non habebant. Et dixit ad me : Vaticinare ad spiritum, vaticinare, fili hominis, et dices ad spiritum : Hæc dicit Dominus Deus : A quatuor ventis veni, spiritus, et insuffla super interfectos istos et reviviscant! Et prophetavi sicut præceperat mihi : et ingressus est in ea spiritus, et vixerunt : steteruntque super pedes suos exercitus grandis nimis valde. Et dixit ad me : Fili hominis, ossa hæc universa, domus Israel est : ipsi dicunt : Aruerunt ossa nostra, et periit spes nostra, et abscissi sumus. Propterea vaticinare, et dices ad eos : Hæc dicit Dominus Deus : Ecce ego aperiam tumulos vestros, et educam vos de sepulcris vestris, populus meus, et inducam vos in terram Israel (*Ezech.* XXXVII, 1-12).

(1) Et factus est sermo Domini ad me, dicens : Fili hominis, pone faciem tuam contra Gog, terram Magog, principem capitis Mosoch et Thubal, et vaticinare de eo, et dices ad eum : Hæc dicit Dominus Deus : Ecce ego ad te, Gog, principem capitis Mosoch et Thubal, et circumagam te, et ponam frenum in maxillis tuis, et educam te, et omnem exercitum tuum, equos et equites vestitos loricis universos, multitudinem magnam, hastam et clypeum arripientium et gladium. Persæ, Æthiopes, et Libyes cum eis, omnes scutati et galeati. Gomer, et universa agmina ejus, domus Thogorma, latera Aquilonis, et totum robur ejus, populique multi tecum. Præpara, et instrue te, et omnem multitudinem tuam, quæ coacervata est ad te : et esto eis in præceptum. Post dies multos visitaberis : in novissimo annorum venies ad terram, quæ reversa est a gladio, et congregata est de populis multis ad montes Israel, qui fuerunt deserti jugiter : hæc de populis educta est, et habitabunt in ea confidenter universi Ascendens autem quasi tempestas venies, et quasi nubes, ut operias terram tu, et omnia agmina tua, et populi multi tecum (*Ezech.* XXXVIII, 1-9).

de jeter la main sur ceux qui auront été rétablis après avoir été dispersés, sur le peuple recueilli du sein de toutes les nations, qui ne fait que commencer à posséder, et qui habite un pauvre petit coin de terre. Et Saba et Dedan, et les négociants de Tharsis et jusqu'aux lions de ses déserts vous diront : Est-ce donc pour chercher des dépouilles que vous êtes venus ? Eh quoi ! c'est en vue du butin que vous avez rassemblé de telles armées ! vous espérez donc vous charger d'or et d'argent, de meubles et de richesses, emmener d'innombrables captifs !

« Ainsi donc, fils de l'homme, prophétisez, et dites à Gog : Le Seigneur Dieu dit ceci : Est-ce qu'au jour où mon peuple d'Israël sera plein de sécurité, vous ne prendrez pas l'éveil ? Et ne viendrez-vous pas des deux côtés de l'Aquilon, vous et des peuples nombreux avec vous, montés tous sur des coursiers, rassemblement innombrable, armée puissante ? Ne vous élèverez-vous pas au-dessus de mon peuple d'Israël comme un nuage qui dérobe à la terre la clarté du jour? Oui, cela s'accomplira dans les temps éloignés, et je vous conduirai moi-même dans le pays qui est à moi, afin que les nations apprennent à me connaître par la manière dont je tirerai de vous ma gloire en leur présence, ô Gog. Le Seigneur Dieu ajoute ceci : Car c'est vous dont j'ai parlé aux jours anciens par la bouche de mes serviteurs, les prophètes d'Israël, qui annoncèrent alors que j'enverrais quelqu'un pour châtier mon peuple (1). Et en ce jour, au jour de l'invasion de Gog dans le pays d'Israël, dit le Seigneur Dieu, ma vengeance s'allumera au feu de mon indignation, et je parlerai selon toute l'ardeur de ma colère. En ce jour la terre d'Israël tremblera sous une puissante commotion ; on verra fuir d'épouvante les poissons de la mer, les oiseaux des cieux, les animaux des champs, les reptiles qui se traînent sur la terre, et tous les hommes de l'univers ; les montagnes s'écrouleront, les clôtures des champs seront arrachées, les édifices renversés sur la terre. Mais je convoquerai contre lui le glaive sur toutes mes montagnes, dit le Seigneur Dieu, et le frère n'épargnera pas son frère. Je le détruirai par la peste, je le noierai dans le sang et dans un déluge d'eaux, je l'écraserai sous une pluie de lourdes pierres, je le consumerai par le feu du ciel, lui, son armée et tous les peuples qu'il entraîne à sa suite. Je me glorifierai, je me révélerai et j'apprendrai à la multitude des nations à me connaître, et elles apprendront que je suis le Seigneur (2). »

(1) Entre autres *Isa.*, II, III, IV, V, XXXIII.

(2) Hæc dicit Dominus Deus : In die illa ascendent sermones super cor tuum, et cogitabis cogitationem pessimam; et dices : Ascendam ad terram absque muro : veniam ad quiescentes habitantesque secure : hi omnes habitant sine muro, vectes et portæ non sunt eis : Ut diripias spolia et invadas prædam, ut inferas manum tuam super eos qui deserti fuerant, et postea restituti, et super populum, qui est congregatus ex gentibus, qui possidere cœpit, et esse habitator umbilici terræ. Saba et Dedan, et negotiatores Tharsis, et omnes leones ejus dicent tibi : Nunquid ad sumenda spolia tu venis ? Ecce ad diripiendam prædam congregasti multitudinem tuam, ut tollas argentum et aurum, et auferas supellectilem atque substantiam, et diripias manubias infinitas.

Propterea vaticinare, fili hominis, et dices ad Gog : Hæc dicit Dominus Deus : Nunquid non in die illo, cum habitaverit populus meus Israel confidenter, scies? Et venies de loco tuo a lateribus Aquilonis tu, et populi multi tecum, ascensores equorum universi, cœtus magnus et exercitus vehemens. Et ascendes super populum meum Israel quasi nubes, ut operias terram. In novissimis diebus eris, et adducam te super terram meam, ut sciant gentes me, cum sanctificatus fuero in te, in oculis eorum, o Gog. Hæc dicit Dominus Deus : Tu ergo ille es de quo locutus sum in diebus antiquis, in manu servorum meorum prophetarum Israel, qui prophetaverunt in diebus illorum temporum, ut adducerem te super eos. Erit in die illa, in die adventus Gog super terram Israel, ait Dominus Deus, ascendet indignatio mea in furore meo. Et in zelo meo, in igne iræ meæ locutus sum, quia in die illa erit commotio magna super terram Israel. Et commovebuntur a facie mea pisces maris, et volucres cœli, et bestiæ agri, et omne reptile quod movetur super humum, cunctique homines qui sunt super faciem terræ : et subvertentur montes, et cadent sepes, et omnis murus corruet in terram. Et convocabo adversus eum in cunctis montibus meis gladium, ait Dominus Deus : gladius uniuscujusque in fratrem suum dirigetur. Et judicabo eum peste, et sanguine et imbre vehementi, et lapidibus immensis : ignem et sulphur pluam super eum, et super exercitum ejus, et super populos multos, qui sunt cum eo. Et magnificabor, et sanctificabor : et notus ero in oculis multarum gentium, et scient quia ego Dominus (*Ezech.* XXVIII, 10-23).

C'est ainsi que le prophète, dans son langage hyperbolique, dépeint tout à la fois les immenses malheurs que les invasions des rois de Syrie devaient causer à la Judée, et les immenses désastres qui devaient les venger. Il y a tout dans ce peu de paroles, et la valeur de Judas Machabée, et les défaites de Lysias, de Nicanor de Gorgias, et la fuite d'Antiochus d'Elymaïs, et les foudres de la bataille de Gazara, si funeste à Timothée. Mais ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est que l'auteur du premier livre des Machabées se sert des mêmes expressions que le prophète, en rendant compte des invasions d'Antiochus : *Ascendit Jerosolymam in* multitudine *gravi ; sublatis omnibus abiit ;* commota *est terra super habitantes in ea; accepit* spolia. Antiochus, en effet, ne se signala pas moins par le pillage que par son impiété et sa frénésie ; il pilla l'Egypte, il pilla la Judée, il pilla l'Elymaïde ; il ne s'armait jamais que pour piller ; il exerçait le brigandage à la tête d'armées de cent vingt mille hommes.

Cependant Ezéchiel va entrer dans des détails plus précis : « Je vous amènerai, ô Gog, sur les montagnes d'Israël ; j'y briserai votre arc dans votre main gauche, et je ferai tomber la flèche de votre main droite. Vous succomberez sur les montagnes d'Israël ; vous et vos bataillons et les multitudes qui vous suivent, et je vous donnerai en pâture aux bêtes, aux oiseaux ; oui, aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre. Vous joncherez la terre ; c'est moi qui l'affirme, dit le Sei-

gneur Dieu. Je lancerai la flamme sur Magog et sur ceux qui habitent avec confiance dans les îles (1), et ils sauront que je suis le Seigneur..... Et les enfants d'Israël sortiront de leurs demeures, et ils allumeront et ils brûleront des armes, des boucliers, des lances, des arcs, des flèches, des massues, des épieux; ils en auront pour sept ans à brûler; ils ne seront obligés ni d'aller chercher du bois en des lieux éloignés, ni d'abattre les forêts; ils auront assez d'armes, car ils vivront aux dépens de ceux qui vécurent aux leurs; ils dépouilleront leurs ravisseurs, dit le Seigneur. En ce jour, je donnerai à Gog pour sépulture un lieu fameux dans la terre d'Israël, savoir, la vallée des pèlerins à l'orient de la mer; on s'y arrêtera avec admiration au souvenir de la sépulture de Gog et de sa multitude, et on dira la vallée de la multitude de Gog. La maison d'Israël emploiera sept mois à en faire les funérailles, et à en purger la terre; le dernier jour sera pour elle et pour tout le peuple un jour mémorable et pour moi un jour de gloire, dit le Seigneur Dieu.

« Ces sept mois terminés, on établira des inspecteurs chargés de parcourir la face du pays, pour rechercher ceux qui resteraient encore sans sépulture, et en purger la terre. Toutes les fois que, dans le cours de leurs recherches, ils apercevront des restes humains, ils érigeront auprès un signal, afin que les ensevelisseurs des morts viennent les recueillir, et les emporter dans la vallée de la multitude de Gog. Cette nécropole se nommera Amona (c'est-à-dire multitude), et la terre sera purifiée.

« Vous donc, fils de l'homme, dit le Seigneur Dieu, convoquez les oiseaux, tous les oiseaux de proie, toutes les bêtes des champs; accourez, hâtez-vous, venez de toutes parts à la victime que j'immole pour vous, à la grande victime immolée sur les montagnes d'Israël; mangez des chairs, buvez du sang; mangez la chair des forts, buvez le sang des princes de la terre, mes béliers, mes agneaux, mes boucs, mes taureaux, mes volatiles, et mes victimes engraissées. Mangez des graisses à satiété, buvez jusqu'à l'ivresse du sang de la victime que j'immole pour vous; rassasiez-vous sur la table que je vous ai préparée de la chair des coursiers, des vaillants cavaliers et de tant de braves guerriers, dit le Seigneur Dieu (2). »

(1) Il faut entendre le plus souvent par cette expression les populations continentales qui vivent dans l'isolement; le mot *isolement* est lui-même un reste de cette manière de parler.

(2) Tu autem, fili hominis, vaticinare adversum Gog, et dices : Hæc dicit Dominus Deus : Ecce ego super te Gog principem capitis Mosoch et Thubal, et circumagam te, et educam te, et ascendere te faciam de lateribus Aquilonis : et adducam te super montes Israel. Et percutiam arcum tuum in manu sinistra tua, et sagittas tuas de manu dextera tua dejiciam. Super montes Israel cades tu, et omnia agmina tua, et populi tui, qui sunt tecum, feris, avibus, omnique volatili, et bestiis terræ, dedi te ad devorandum. Super faciem agri cades : quia ego locutus sum, ait Dominus Deus. Et immittam ignem in Magog, et in his qui habitant in insulis confidenter, et scient quia ego Dominus. Et nomen sanctum meum notum faciam in medio populi mei Israel, et non polluam nomen sanctum meum amplius, et scient gentes quia ego Dominus sanctus Israel. Ecce venit, et factum est, ait Dominus Deus : Hæc est dies, de qua locutus sum. Et egredientur habitatores de civitatibus Israel, et succendent, et comburent arma, clypeum, et hastas, arcum, et sagittas, et baculos manuum, et contos : et succendent ea igni septem annis. Et non portabunt ligna de regionibus, neque succident de saltibus : quoniam arma succendent igni, et deprædabuntur eos, quibus prædæ fuerant, et diripient vastatores suos, ait Dominus Deus. Et erit in die illa : Dabo Gog locum nominatum sepulcrum in Israël : vallem viatorum ad orientem maris, quæ obstupescere faciet prætereuntes : et sepelient ibi Gog, et omnem multitudinem ejus, et vocabitur vallis multitudinis Gog. Et sepelient eos domus Israel, ut mundent terram septem mensibus. Sepeliet autem eum omnis populus terræ et erit eis nominata dies, in qua glorificatus sum, ait Dominus Deus. Et viros jugiter constituent lustrantes terram, qui sepeliant et requirant eos qui remanserant super faciem terræ, ut emundent eam : post menses autem septem quærere incipient. Et circuibunt peragrantes terram : cumque viderint os hominis, statuent juxta illud titulum, donec sepeliant illud pollinctores in valle multitudinis Gog. Nomen autem civitatis Amona, et mundabunt terram. Tu ergo, fili hominis, hæc dicit Dominus Deus : Dic omni volucri, et universis avibus, cunctisque bestiis agri : Convenite, properate, concurrite undique ad victimam meam, quam ego immolo vobis, victimam grandem super montes Israel, ut comedatis carnem, et bibatis sanguinem. Carnes fortium comedetis, et sanguinem principum terræ bibetis, arietum et agnorum, et hircorum, taurorumque et altilium, et pinguium omnium. Et comedetis adipem in saturitatem, et bibetis sanguinem in ebrietatem, de victima, quam ego immolabo vobis. Et saturabimini super mensam meam de equo, et equite forti, et de universis viris bellatoribus, ait Dominus Deus (*Ezech.* XXXIX, 1-20).

Pour ne pas comprendre cet enthousiasme lyrique, ce style gonflé d'hyperboles, il faudrait être étranger à l'histoire des luttes magnanimes des Machabées et des sanglantes défaites tant de fois essuyées par les armées de la Syrie. La Judée fut véritablement le tombeau de l'empire des Séleucides : Judas Machabée le creusa de la pointe de son épée; Jonathas et Simon le comblèrent de quelques traits de stylet, en signant des traités dont chacun hâtait d'un jour la mort de leur implacable ennemi.

Gog, c'est Antiochus-Epiphane et Démétrius Nicator; mais on ne saurait trouver la raison du nom symbolique que le prophète leur donne ici. Gog paraît vouloir dire un toit, ou une couverture.

Le Livre du prophète Ezéchiel se termine par une prophétie composée de huit chapitres, qui est d'une obscurité impénétrable. Le prophète, transporté en esprit à Jérusalem, relève avec la plus scrupuleuse exactitude les mesures du temple qui sera rebâti après la captivité; il le décrit, ainsi que ses accessoires, avec un soin minutieux; passant ensuite au territoire de la Judée, il replace les tribus dans les lieux qu'elles doivent habiter, et en marque les limites. Mais les places qu'il leur assigne ne sont ni celles

qu'elles avaient auparavant, ni celles qu'elles eurent ensuite; ses mesures et ses descriptions ne se rapportent ni au premier temple ni au second. Il ne faut donc pas douter que toutes ces descriptions ne contiennent un sens mystérieux, et l'Eglise chrétienne en est certainement l'objet. Mais qui osera se jeter dans des explications aventureuses, dont le moindre danger serait de substituer sa propre et profane pensée à celle de l'auteur inspiré ? Le champ est vaste, infini, puisque c'est celui de l'inconnu. Il y a donc place pour les considérations mystiques, tropologiques, anagogiques; mais quant au sens littéral, il faut, après tant de docteurs qui ont échoué dans leurs recherches, renoncer à le trouver, et se contenter de dire avec saint Jérôme : Avouons notre impéritie, et gardons le silence, plutôt que d'entrer dans des explications insuffisantes : *Aperte imperitiam confitemur, melius arbitrantes interim nihil quam parum dicere.*

F

FAMINES (Prophéties qui les concernent). En voyant les fléaux annoncés à l'avance par les prophètes, il est impossible de ne pas en conclure, qu'il serait au pouvoir de l'homme de les prévenir par la sainteté de sa vie, ou de s'en préserver par la prière et la pénitence, puisqu'il serait au pouvoir du Dieu qui les annonce d'empêcher leur accomplissement. Quatre famines mémorables ont été ainsi prophétisées, par Joseph, Elie, Elisée et Agabus.

I. Une famine de sept années devait affliger l'Egypte et les pays circonvoisins. Elle fut révélée, mais sous des symboles énigmatiques, au roi d'Egypte, qui appela à son aide le jeune fils du patriarche Jacob, retenu dans une prison d'Etat sous le poids d'une accusation calomnieuse, et qui lui fut signalé pour sa haute intelligence et son esprit prophétique. Le prince avait vu en songe sept vaches grasses, paissant dans les pâturages de Memphis, dévorées par sept vaches maigres, qui n'en furent point engraissées, et ensuite sept épis pleins, dévorés par sept autres épis vides, qui ne se remplirent point pour cela.

Joseph dit au monarque :

Les deux songes du roi ne signifient qu'une seule et même chose; Dieu a révélé ses desseins à Pharaon. Les sept vaches grasses et les sept épis pleins marquent sept années d'abondance, comprises également sous une double expression figurative. Les sept vaches d'une maigreur excessive, qui sont venues après les premières, et les sept épis vides et desséchés par l'aridité, signifient sept années de famine qui doivent s'accomplir, et qui s'accompliront dans le même ordre.

Voilà donc que sept années d'une fertilité extraordinaire vont commencer pour l'Egypte; elles seront suivies de sept années d'une telle stérilité, qu'il ne restera plus de traces de la première abondance; car la famine s'étendra par tout le pays, et la grandeur de la disette sera de pair avec la grandeur de l'abondance. Et si vous avez vu la même chose sous une double image, c'est un indice que le dessein de Dieu est fermement arrêté, et sur le point de s'accomplir.

Maintenant donc, que le roi veuille bien choisir un homme habile autant que sage, et le préposer à l'Egypte, et que celui-ci établisse à son tour des préposés par toutes les provinces, afin de recueillir dans des magasins la cinquième partie des fruits et des moissons pendant les sept années de l'abondance qui va commencer. Que tout soit recueilli au nom de Pharaon, et placé sous son autorité dans les citadelles : ce sera le moyen de parer aux sept années de disette qui affligeront l'Egypte, et d'empêcher que la population ne périsse par la famine.

Le conseil plut à Pharaon et à ses ministres (1). Joseph fut établi lui-même intendant de toute l'Egypte. Les événements s'accomplirent ainsi qu'il l'avait annoncé; la famine fut universelle sur la face de la terre, mais plus cruelle que partout ailleurs en Egypte et dans le pays de Chanaan. Joseph établit son père et ses frères en Egypte. Les Egyptiens épuisèrent toutes leurs ressources, vendirent au roi leurs troupeaux et ensuite leurs propres terres, pour obtenir les aliments qui leur étaient nécessaires; de sorte qu'à la fin de la disette, le roi se trouva seul propriétaire de tout ce qui était en Egypte et de l'Egypte même. Mais le sage ministre, au lieu d'abuser de ses droits pour réduire le peuple en esclavage, rendit tout aux anciens possesseurs, à condition de payer un impôt an-

(1) Respondit Joseph : Somnium regis unum est : quæ facturus est Deus ostendit Pharaoni. Septem boves pulchræ, et septem spicæ plenæ, septem uber tatis anni sunt, eamdemque vim somnii comprehendunt. Septem quoque boves tenues atque macilentæ, quæ ascenderunt post eas, et septem spicæ tenues, et vento urente percussæ, septem anni venturæ sunt famis. Qui hoc ordine complebuntur : Ecce septem anni venient fertilitatis magnæ in universa terra Ægypti, quos sequentur septem anni alii tantæ sterilitatis, ut oblivioni tradatur cuncta retro abundantia : consumptura est enim fames omnem terram. Et ubertatis magnitudinem perditura est inopiæ magnitudo. Quod autem vidisti secundo ad eamdem rem pertinens somnium, firmitatis indicium est, eo quod fiat sermo Dei, et velocius impleatur. Nunc ergo provideat rex virum sapientem et industrium, et præficiat eum terræ Ægypti, qui constituat præpositos per cunctas regiones : et quintam partem fructuum per septem annos fertilitatis, qui jam nunc futuri sunt, congreget in horrea : et omne frumentum sub Pharaonis potestate condatur, serveturque in urbibus: Et præparetur futuræ septem annorum fami, quæ oppressura est Ægyptum, et non consumetur terra inopia. Placuit Pharaoni consilium et cunctis ministris ejus (*Gen.* XLI, 25-37).

nuel égal au cinquième de leurs revenus (1).

Après plus de trois mille ans, et dans nos sociétés modernes, d'une civilisation que nous croyons si avancée, nous n'avons encore pu trouver rien de mieux; et le cinquième du revenu est l'extrême limite que les plus habiles économistes s'efforcent d'atteindre, mais que tous conviennent qu'il ne faut jamais dépasser. Joseph préparait ainsi à sa patrie adoptive ces siècles de puissance et de grandeur qui en firent une des premières nations du monde et une source de civilisation pour l'Occident.

C'est aussi de la sorte que Dieu accomplit dans un seul événement des desseins divers, également dignes de sa grandeur. Car il ne faudrait pas croire que cette famine universelle avait seulement pour but de contraindre une famille à quitter Chanaan et à descendre en Egypte.

II. Achab régnait en Israël. Il avait épousé Athalie, fille d'Ithbaal, roi de Tyr, qui introduisit dans ce malheureux royaume, déjà si enclin à l'idolâtrie, les pratiques idolâtriques et les superstitions des Tyriens. Achab ne faisant rien pour l'empêcher, la nation se pervertissait de jour en jour davantage. Enfin le prophète Élie, après avoir réprimandé le monarque d'un si lâche abandon, et voyant qu'il ne gagnait rien sur ce caractère naturellement peu méchant, mais faible et indolent, il ajouta : *Vive le Seigneur, le Dieu d'Israël, en présence duquel j'en fais le serment, il ne tombera pas une seule goutte de pluie ni de rosée sur la terre pendant les années qui vont suivre, jusqu'à ce que j'en ordonne autrement* (2).

Il se retira ensuite et se cacha pour éviter la colère du monarque. L'oracle s'accomplit, et il en résulta une si grande sécheresse et une si grande famine dans tout le royaume d'Israël, que les champs ne produisirent plus un seul épi de blé pour la nourriture des hommes, ni les prairies un seul brin d'herbe pour la nourriture des animaux. Les sources se desséchèrent, les torrents cessèrent de couler et les arbres de se couvrir de feuillage.

Au bout de trois années, lorsque tout allait périr sans remède dans le royaume, le Seigneur commanda au prophète de reparaître devant Achab, et de rouvrir les cieux. Elie reparut donc; il convainquit d'impuissance, à la face du monarque et du peuple assemblé, les prophètes de Baal, et les fit mettre à mort. (*Voy.* l'art. Feu du ciel.) Ensuite il monta sur le sommet du Carmel, s'assit la tête inclinée, commanda à son serviteur de se prosterner sept fois en regardant la mer. A la septième fois, le serviteur annonça qu'un petit nuage apparaissait. C'est le signe d'une grande pluie, dit aussitôt le prophète, qui fit avertir Achab de s'enfuir au plus vite. En effet, le ciel se couvrit de nuages, et bientôt des pluies torrentielles descendirent sur la terre pour lui rendre sa fertilité.

III. Pendant le règne de Joram, fils d'Achab, une famine de sept années affligea le royaume d'Israël. Elisée l'annonça de la sorte à la Sunamite, dans la maison de laquelle il avait trouvé une si généreuse hospitalité : *Faites vos préparatifs; partez, vous et votre famille, et allez vous établir partout ailleurs, car le Seigneur a commandé à la famine, et elle va affliger ce pays pendant sept années* (1). La Sunamite profita de l'avertissement; et lorsqu'elle revint demander la remise de ses biens, dont le fisc s'était emparé en son absence, Giezi, le serviteur lépreux du prophète, racontait au roi son histoire. Seigneur, mon roi, dit-il, voici la femme, et voici son fils, celui-là même qu'Elisée a ressuscité.

IV. Agabus, qui paraît avoir été un des soixante-douze disciples du Sauveur, du moins telle est l'opinion des Grecs, prédit qu'il y aurait une grande famine par toute la terre. Elle arriva sous le règne de l'empereur Claude, dit l'auteur des *Actes des Apôtres : Agabus significabat per spiritum famem magnam futuram in universo orbe terrarum, quæ facta est sub Claudio* (2). Les historiens profanes la mettent à la quatrième année de son règne, quarante-quatrième de Jésus-Christ. Suétone nous apprend que l'empereur lui-même fut insulté à cette occasion par la populace, et obligé de s'enfermer dans son palais. Cette famine affligeant principalement la Judée, les fidèles d'Antioche envoyèrent à ceux de Jérusalem des aumônes, que saint Paul et saint Barnabé furent chargés de leur remettre. Flavius Josèphe en parle également au vingtième livre de ses *Antiquités*, à l'occasion d'Isate, roi des Adiabéniens, et de la princesse Hélène, sa mère, qui firent en cette circonstance de grandes largesses aux habitants de la Judée. Josèphe prétend qu'ils se convertirent l'un et l'autre à la religion juive; Eusèbe et Orose disent la religion chrétienne, ce qui est plus probable; mais cette dernière circonstance est étrangère à la question qui nous occupe. Si à tous ces témoignages on joint encore celui de Dion-Cassius, il ne saurait rester de doutes sur l'accomplissement de la prophétie.

FANATIQUES DES CÉVENNES. Le trait que nous allons raconter, au seul point de vue de l'histoire, est bien l'un des plus singuliers que les annales du monde aient jamais enregistrés. Considéré au point de vue de la physiologie humaine, il pourrait devenir le sujet d'études fécondes sur la nature, la puissance et le mode de transmission des

(1) Gen. xli seq.

(2) Et dixit Elias Thesbites de habitatoribus Galaad ad Achab : Vivit Dominus Deus Israel, in cujus conspectu sto, si erit annis his ros et pluvia, nisi juxta oris mei verba (*III Reg.* iv, 1).

(1) Eliseus autem locutus est ad mulierem, cujus vivere fecerat filium, dicens : Surge, vade tu et domus tua, et peregrinare ubicunque repereris : vocavit enim Dominus famem, et veniet super terram septem annis (*IV Reg.* viii, 1).

(2) Act. xi, 27.

maladies convulsives. Le moraliste même pourrait en tirer plus d'un enseignement utile Mais il ne sera possible de l'étudier sous toutes ses faces, que quand il n'y aura plus de protestants intéressés à le présenter sous un faux jour, et à en détourner l'attention, en criant anathème aux persécutions suscitées par le papisme, comme ils disent. (*Voy.* les art. Saint-Médard et Extase.)

Le ministre Jurieu avait formé un verrier, nommé Duserre, habitant du mont Peyrat, en Dauphiné, à l'art des convulsions, et à la science de fomenter l'agitation contre le catholicisme parmi les religionnaires de ses montagnes. Celui-ci ouvrit une école de garçons, puis une école de filles, qu'il plaça sous la direction de sa femme ; il apprit à ces pauvres enfants à prophétiser et à convulsionner. Une fois formés au métier, ils convulsionnèrent tout de bon, malgré eux, et répandirent la contagion dans toute la province. Deux disciples, habiles et fervents tout à la fois, Gabriel Astier et la belle Isabeau, à laquelle on reproche de coupables liaisons avec Jurieu, qui tenait moins à la morale qu'au dogme évangélique, selon la manière dont il le comprenait, furent chargés par Duserre de propager dans les parties les plus reculées du Dauphiné le même art et la même agitation. Ce n'est pas ici le lieu de raconter les étrangetés qui se passèrent alors dans cette province. (*Voy.* l'art. Prophètes du Dauphiné.)

Elles y étaient oubliées depuis quatorze années, lorsqu'un paysan enthousiaste les fit renaître, en 1702, dans les montagnes des Cévennes. Celui-ci se nommait Abraham Mazel. Là, elles prirent un caractère beaucoup plus alarmant : les montagnards se soulevèrent, et allèrent en armes incendier, au chant des psaumes, les églises et les châteaux ; les ennemis de la France soudoyèrent la révolte ; la contagion fut encore plus grande que dans le Dauphiné, elle s'étendit aux vieillards et aux enfants au berceau. On voyait ceux-ci se tordre aux bras de leurs mères, en criant : *Miséricorde ! miséricorde ! convertissez-vous ; la fin du monde est proche ; je te dis, mon enfant, je te dis, la fin du monde est proche.* Les personnes plus avancées en âge avaient des convulsions et des extases de trente-six heures de durée. Il y en eut, et cet exemple se reproduisit un grand nombre de fois, qui versèrent avec abondance des larmes de sang. Partout où l'esprit les saisissait, les prophètes *tombaient*, suivant l'expression consacrée parmi eux ; ils criaient, ils écumaient, ils gesticulaient avec une énergie impossible à décrire. Tous ces paysans, qui n'avaient jamais parlé que le patois de leurs montagnes, s'exprimaient alors en français ; les enfants, qui n'avaient jamais entendu que le jargon de leurs parents, discouraient de même en français ; et tous, s'il faut en croire les relations, prononçaient des harangues sublimes, éloquentes, et telles que l'inspiration divine peut seule en rendre raison.

Cette merveille, la plus surprenante de toutes, incroyable même dans les termes où elle est posée, est au fond bien peu de chose, si on la réduit à sa juste valeur. Les beaux et longs discours, prononcés en langue française par des gens qui ne savaient pas le français, consistent en une dizaine de phrases, d'une ligne chacune, cinquante ou cent fois répétées, et entremêlées de la formule sacramentelle : *je te dis, mon enfant, je te dis ;* formule adoptée par les plus jeunes enfants comme par les vieillards, par les disciples comme par les maîtres. On peut juger d'après cela si rien peut être plus misérable, plus fastidieux et plus plat que cette éloquence prétendue si sublime. Il suffit, pour s'en dégoûter, d'un seul coup d'œil sur les prophéties d'Elie Marion, l'un des chefs, et le plus éloquent des prophètes (1).

Bientôt les paysans révoltés, auxquels on donna dès l'abord le nom de camisards, se formèrent par divisions, et se choisirent des chefs, dont le plus grand nombre ne manquaient pas d'une certaine habileté, et surtout d'audace. Cavalier, Roland, Catinat, Ravanel, Elie Marion et Abraham Mazel furent les principaux ; mais le premier éclipsa promptement ses collègues. Cavalier, né en 1679 au village de Ribaute, près d'Auduse, faisait le métier de garçon boulanger, lorsque l'esprit le désigna pour être le chef de la révolte. Il accepta ce dangereux honneur avec empressement, et ne tarda pas à montrer qu'il en était digne. Il le prouva par des extases plus longues et plus extraordinaires que celles des autres, par des prophéties plus incendiaires, des exhortations plus frénétiques, et principalement par un talent plus consommé.

Lorsqu'il était sur le point de donner la communion, car les chefs de bande étaient ministres de la religion, de par l'inspiration et la consécration du Saint-Esprit, ses bras se raccourcissaient malgré lui devant les indignes, et ceux-ci étaient obligés de se retirer honteusement, pour aller prier à l'écart, jusqu'à ce que le Saint-Esprit leur eût pardonné. Dans toutes les affaires de quelque importance, il avait sur-le-champ une extase et des entretiens avec Dieu ou les anges. Ses extases venaient toujours assez à propos pour faire prévaloir son propre sentiment. Lorsque son autorité semblait mise en question par une désobéissance, il était trop habile pour prendre sa propre défense ; mais une jeune fille, nommée la grand' Marie, qui ne le quittait jamais, entrait en convulsion à sa place, et prononçait, au nom de l'Esprit divin, une sentence capitale, dont l'exécution ne se faisait guère attendre (2).

L'inspiration prophétique s'étendit avec une rapidité étonnante. Ses premières apparitions datent de l'an 1701 ; en 1703, toutes les Cévennes, le Velay et le Bas-Languedoc

(1) A la suite du *Théâtre sacré des Cevennes*. L'auteur anonyme du recueil est un protestant du nom de Misson.

(2) Voy. *Biogr. univ.*, art. *Cavalier ;* le *Théâtre sacré des Cévennes ; Hist. des Cérém. religieuses*, par l'abbé Banier, t. IV.

étaient remplis de convulsionnaires. Les frères tombaient, en voyant leurs sœurs se trouver mal ; les pères et les mères, en soignant leurs enfants ; les catholiques, en regardant les protestants. L'inspiration s'annonçait par le sentiment d'un petit coup à la poitrine. Plusieurs personnes éprouvaient jusqu'à deux ou trois inspirations par jour. Les inspirés faisaient des mouvements si violents, qu'il ne suffisait pas toujours de deux hommes pour contenir des jeunes enfants ; leur insensibilité était au-dessus de toute épreuve. Quelques-uns se roulaient sur eux-mêmes comme des cerceaux. Il en est un, le nommé Clary, qui se soumit, dit-on, à l'épreuve du feu, resta intact au milieu du brasier, et en sortit sain et sauf ainsi que ses vêtements. Si on en croit les relations, l'avenir n'avait point de secrets pour les prophètes ; et cependant ils firent maintes prophéties contre le catholicisme et en leur faveur, qui ne devaient point se réaliser. Ils connaissaient avec non moins de clarté les pensées les mieux cachées au fond des cœurs ; mais malheureusement ce fait n'a point de preuves. Ils annonçaient à l'avance l'arrivée de leurs amis et celle des soldats ou de la maréchaussée ; ce qui ne les empêcha pas de se laisser surprendre quelquefois, soit tout de bon, soit à de fausses alertes. Dieu prenait soin d'indiquer aux voyageurs égarés ou attardés le lieu de la réunion, en allumant dans les airs des feux qui descendaient directement sur elle ; mais ces météores nous font à nous, profanes, l'effet de fusées sentant la poudre à canon. Enfin toutes ces merveilles se réduisent à peu de chose, selon nous. Au contraire, la maladie perdait de son intensité à mesure qu'elle se répandait ; l'extase était commune, mais ses phénomènes les plus remarquables devenaient rares. Il ne nous est pas même bien démontré qu'un seul des prophètes convulsionnants soit arrivé au degré de seconde vue. (*Voy.* l'art. Extase.)

Pendant quelque temps, les magistrats crurent pouvoir arrêter seuls le torrent. Ils firent emprisonner, pendre, brûler ; mais le tout en vain. Les tortures corporelles ont toujours été impuissantes à redresser les écarts de l'esprit. Plus indulgents pour les enfants, les juges se contentèrent de les séquestrer de leurs parents ; mais quand monastères et prisons en furent remplis, sans aucun résultat, même pour les plus jeunes, ils se trouvèrent eux-mêmes fort embarrassés, car enfin il fallait prendre un parti. Ces enfants étaient-ils inspirés, malades, fourbes ou démoniaques ? Ils soumirent cette question à la faculté de médecine de Montpellier, qui envoya une commission vérifier l'état de ceux que renfermait la prison d'Uzès, au nombre de trois cents. La commission décida qu'ils n'étaient ni inspirés, ni fourbes, ni malades, ni démoniaques, mais *fanatiques*. Elle savait peut-être ce qu'elle voulait dire, mais le public n'en sut rien ; le mot n'en fut que mieux accueilli, et remplaça désormais dans le langage populaire et dans le langage officiel celui de camisards, et devint l'appellation de tous les prophètes, quel que fût leur âge.

Enfin la force armée s'ébranla. Au commencement d'octobre 1703, le maréchal de Montrével apparut dans les Hautes-Cévennes, saccageant et brûlant tout sur son passage, disent les écrivains protestants ; mais s'il fit quelque mal, le mal qu'on fait à la guerre à ceux qui résistent, cela ne dura pas longtemps ; car il fut rappelé au bout de quelques jours avec la meilleure partie de ses forces, pour s'opposer à une descente des Anglais, commandés par le capitaine Harris. Plusieurs semaines après, il fut remplacé par le maréchal de Villars, qui conclut avec les insurgés des capitulations beaucoup plus honorables qu'ils n'avaient le droit d'en attendre. Les chefs eurent l'habileté de faire accepter ces traités aux fanatiques, comme des ordres venus du ciel, et ainsi sans rien perdre de leur prestige. Avant d'aller s'aboucher avec Villars, Cavalier eut une convulsion si violente, que la couche sur laquelle on l'avait jeté en tremblait à se disloquer. Le pays fut pacifié presque sans effusion de sang.

La plupart des chefs se rendirent soit à Genève soit à Lausanne, où ils furent conduits avec les honneurs de la guerre, selon les conventions des traités. Cavalier eut l'audace de paraître à la cour, mais les dédains du monarque et les craintes qu'il éprouva sur la manière dont la capitulation serait exécutée ultérieurement, le déterminèrent à passer en Angleterre. Là, les réfugiés lui firent un tel accueil, lui formèrent un cortége si nombreux, si empressé, qu'il ne lui manqua que les honneurs divins. Le gouvernement anglais, qui n'avait pu le secourir à temps, lui fit du moins une pension, et il en jouit jusqu'à sa mort, arrivée en 1740.

Elie Marion reparut dans les Cévennes en 1705, et y ralluma le feu de la guerre civile ; mais il suffit d'une seule bataille pour l'éteindre. De cette fois le gouvernement se montra sévère envers les rebelles ; le gibet, les galères, le bûcher, firent justice d'un grand nombre. Après trois mois de séjour, Marion passa un traité avec le lieutenant général marquis de la Lande, et se retira à Genève, puis à Lausanne, ensuite en Angleterre, lieu général du rendez-vous, car le peuple et les magistrats de Genève, convaincus de l'imposture des fanatiques, leur faisaient l'accueil le plus glacial. En 1706, un autre chef, nommé Elie Flottard, reparut à son tour, et excita un nouveau soulèvement, qui fut encore plus promptement réprimé.

En 1707, tous les camisards expatriés, se trouvant réunis en Angleterre, recommencèrent leurs convulsions ; il y eut presse pour les voir ; mais la maladie ne prit pas sur le peuple anglais, naturellement peu impressionnable. Un gentilhomme, nommé de Lacy, et le chevalier Richard Bukley furent les seules conquêtes de quelque importance. La po-

lice aida le bon sens public à faire tomber ces misérables parades (1).

L'esprit s'amoindrissait en s'éloignant de son berceau, dit le *Théâtre sacré* des Cévennes; il ne faut donc pas être surpris s'il fit si peu d'effet en Suisse et en Angleterre, et si nos convulsionnaires furent trouvés si ridicules loin de leur terre natale. Il faut bien convenir aussi qu'ils y prêtaient un tant soit peu. En voici une preuve : l'un d'eux, un réfugié de Londres, prétendait connaître toutes les langues, et en parler une multitude ; un voyageur, qui en connaissait, lui, une cinquantaine plus ou moins bien, le pria d'en parler seulement une de celles qu'il savait. — Mon enfant, lui répondit le prophète, je vais prononcer contre mes ennemis un jugement terrible; écoute bien : *Tring, trang! suing, suang! huing, huang!* voilà ma dernière sentence.

Les réfugiés français de l'eglise dite de Savoie, à Londres, avaient d'abord accueilli avec empressement les émigrants des Cévennes ; mais bientôt, dans la crainte d'être confondus avec eux, et de recueillir une part du mépris public, ils rompirent toutes liaisons, les excommunièrent, et maintinrent la sentence nonobstant les réclamations de ces derniers. Ils ne répondirent pas même à leurs supplications et à leurs plaintes.

Quelques personnes continuèrent encore à cultiver l'art des convulsions, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut de l'Église, longtemps après la pacification. De ce nombre fut une veuve Verchans, de Montpellier, qui forma une association d'environ quarante personnes, et érigea dans sa maison un oratoire orné dans le goût du temple de Salomon. Les abords en furent si bien gardés pendant longtemps, que la police n'eut vent de la réunion qu'en 1723. La prophétesse fut mise en prison, et son troupeau dispersé (2).

FEMME COURBÉE (Sa guérison). Un jour que le Seigneur Jésus parlait en un lieu et devant une synagogue que l'évangéliste saint Luc ne désigne pas (3), une femme, qu'une infirmité retenait courbée depuis dix-huit années, s'approcha de lui : Femme, vous êtes guérie, lui dit le Sauveur, en l'appelant à lui pour lui imposer les mains. Aussitôt cette femme fut guérie et se redressa en glorifiant Dieu. Or c'était un jour de sabbat, et le chef de la synagogue, indigné de cette prétendue violation de la loi sabbatique, ou plutôt frémissant de dépit à la vue d'œuvres si merveilleuses, en prit occasion de défendre aux infirmes de venir se faire guérir un jour du sabbat.

Faites-nous voir des miracles et nous croirons, disent certains incrédules. Voilà une preuve entre mille que les miracles ne convertissent que dans certaines conditions. Les miracles parlent aux sens, à l'esprit ; mais la foi vient le plus souvent autrement : *corde creditur*, dit l'apôtre saint Paul (1).

FEU DU CIEL. Les partisans de Coré, Dathan et Abiron, périrent victimes de flammes miraculeuses allumées par la colère de Dieu; un feu de soufre descendit du ciel sur Sodome et Gomorrhe, et les consuma avec les habitants. Lorsque Julien l'Apostat entreprit de relever le temple de Jérusalem, des globes de feu élancés des fondations dévorèrent les ouvriers et tout ce qui se rencontra sur leur passage. Nous avons parlé ou nous parlerons de ces divers événements chacun en particulier. (*Voy.* les art. CORÉ, SODOME, TEMPLE.)

L'Écriture mentionne encore le feu divin qui consuma l'holocauste après la consécration du grand prêtre Aaron ; celui qui dévora une partie du camp d'Israël dans le désert de Sin ; celui qui jaillit de la pierre sur laquelle Gédéon avait placé une victime, et celui qui consuma l'holocauste à la dédicace du temple de Salomon ; mais comme elle n'entre dans aucuns détails, il suffira de les signaler ici (2). Nous en dirons davantage sur le miracle qui s'accomplit au sacrifice offert par Elie, et sur le feu qui descendit du ciel, à la voix du même prophète, pour consumer les envoyés d'Ochosias.

I.

Après trois années de la plus affreuse sécheresse, la verdure de la terre ayant totalement péri, et la famine ayant déjà fait de grands ravages dans le royaume d'Israël, Elie, qui avait fermé les cataractes des cieux, afin de punir Achab de l'idolâtrie qu'il autorisait dans son royaume par complaisance pour Jésabel, reparut devant le prince avec la mission de rouvrir les cieux, de convaincre d'impuissance les ministres du culte idolâtrique, et d'en délivrer Israël. Achab convoqua la nation à une assemblée générale, et principalement les prêtres de Baal, en indiquant le Mont-Carmel comme lieu de réunion. « Jusques à quand hésiterez-vous entre deux voies, dit le prophète en présence de tout le peuple ? Si le Seigneur est Dieu, suivez sa loi; si c'est Baal, suivez la sienne. Le Seigneur n'a plus que moi seul de prophète en Israël, Baal en a quatre cent cinquante ; eh bien ! qu'on nous donne deux taureaux, qu'ils choisissent celui qui leur conviendra, qu'ils l'immolent, qu'ils le placent sur un bûcher qui ne sera point allumé ; je prendrai l'autre, et le mettrai de même sur un bûcher auquel on ne mettra point le feu; ils invoqueront leur dieu, j'invoquerai le nom de mon Seigneur, et celui-là sera Dieu, qui aura exaucé ses mi-

(1) Voy. *Avertissements de l'Esprit éternel par la bouche de son serviteur Jean, surnommé de Lacy, et Clavis prophetica.* London, 1707.

(2) Voy. *Mém.* touchant les fanatiques découverts à Montpellier en 1723, ms. de la Bibliothèque royale, *Recueil de Pièces*, coté Jacob-Saint-Honoré, n° 28. Voyez aussi notre *Hist. de la Magie*, c. 8.

(3) Luc. XIII, 11.

(1) Rom. X, 10.

(2) Levit. IX, 24 ; Num. XI, 1 ; Judic. VI, 21.

(3) Accedens autem Elias ad omnem populum, ait : Usquequo claudicatis in duas partes? si Dominus est Deus, sequimini eum : si autem Baal, sequimini illum. Et non respondit ei populus verbum. Et ait rursus Elias ad populum : Ego remansi propheta

nistres en allumant le bûcher (3). » Le peuple ayant acclamé tout d'une voix cette proposition, les ministres de Baal s'essayèrent les premiers à la demande d'Elie ; mais vainement ils invoquèrent Baal depuis le matin jusqu'au milieu du jour, vainement ils accomplirent avec un redoublement de ferveur les rites impuissants de leur culte.

Lorsque le temps accoutumé du sacrifice du soir fut arrivé, Elie convoqua le peuple à son tour, il fit reconstruire sur l'emplacement d'un ancien autel un autel nouveau, avec douze pierres, suivant le nombre des tribus d'Israël ; il ordonna de creuser à l'entour un fossé de la largeur de deux sillons environ, et d'inonder jusqu'à trois reprises la victime, le bûcher et l'autel, de sorte que le fossé lui-même se trouva rempli d'eau. Puis, lorsque l'heure de l'oblation fut arrivée, il adressa à haute voix cette prière au Seigneur : « Seigneur, Dieu d'Abraham, d'Isaac et d'Israël, faites voir aujourd'hui que vous êtes le Dieu d'Israël, que je suis votre serviteur et qu'en tout ceci, je n'ai rien fait que par vos ordres. Exaucez-moi, Seigneur, exaucez-moi, afin que ce peuple comprenne que c'est vous, Seigneur, qui êtes Dieu, et qu'il se convertisse à vous une seconde fois (1). » Aussitôt le feu du ciel descendit et consuma l'holocauste, le bois, les pierres, la poussière et jusqu'à l'eau dont le fossé regorgeait.

A cette vue, le peuple se prosterna pour adorer, en s'écriant de toutes parts : Oui, c'est le Seigneur qui est Dieu. S'il en est ainsi, reprit le prophète, saisissez-vous donc des prêtres de Baal, qu'aucun d'eux n'échappe, et il les fit conduire au bord du torrent de Cison, où ils furent mis à mort.

C'est bien là, en effet, la soudaineté des résolutions populaires, la mobilité des instincts de la multitude et sa fureur implacable. Ce dénouement si vraisemblable est à lui seul un cachet de vérité qu'il ne faut pas mépriser ; mais d'ailleurs les suites naturelles et nécessaires de ce drame merveilleux et terrible en confirment de plus en plus la réalité. Jésabel entra à son tour dans une fureur étrange, quand elle apprit l'événement ; elle fit adresser au prophète les plus terribles menaces, auxquelles il crut devoir se soustraire par la fuite. Pendant le reste du temps qu'il avait encore à demeurer sur la terre, il erra donc dans les déserts et en différents lieux de Juda, toujours caché et invisible pour ses ennemis. Il ne devait plus reparaître que deux fois en Israël ; la première inopinément, et pour annoncer à Achab l'arrêt porté contre lui, après qu'il se fut souillé du sang de Naboth ; la seconde, devant Ochosias, digne fils d'Achab et de l'impie Jésabel, pour lui annoncer aussi les vengeances de Dieu ; mais après s'être fait demander, et précéder de deux miracles capables d'effrayer les plus endurcis, et de paralyser la mauvaise volonté des plus scélérats. Oui, tous ces faits portent en eux-mêmes leur confirmation, et le récit qu'en firent Elie lui-même ou peut-être Elisée, son disciple, à leurs contemporains, ne peut manquer d'être vrai. Les idolâtres d'Israël et les nouveaux ministres de Baal, car Jésabel ne renonça point à l'idolâtrie, étaient trop intéressés à le démentir, s'il n'avait pas été hors d'atteinte.

Nous voudrions bien ne pas mêler la raillerie à des choses si graves et si sérieuses, mais les ennemis des Livres saints nous y forcent eux-mêmes, par l'absurdité des objections qu'ils ont imaginées pour les combattre. Ecoutons ici l'un des derniers, des plus fameux et des plus perfides, tout à la fois : Eusèbe Salverte, au vingt-cinquième chapitre de son *Essai sur les sciences occultes, la magie et les miracles :*

« Ce fut par une manœuvre hardie et basée sur une connaissance approfondie de la nature, qu'Elie se signala dans sa lutte contre les prophètes de Baal.

« Elie indique lui-même, sur le mont Carmel, le lieu du combat. Enflammer sans le secours du feu une victime offerte en sacrifice, tel est le défi qu'il porte à ses adversaires, l'issue doit décider de la supériorité du Dieu d'Israël sur le Dieu qu'ils adorent. Les prêtres acceptent la proposition, sans doute avec l'espoir de réussir. (Ceci est de toute évidence, et M. de la Palisse n'eût pas mieux dit). Mais l'œil d'Elie est sur eux, et ils travaillent sur un théâtre qui n'est point de leur choix. (Eh ! quoi, un seul homme a l'œil sur quatre cent cinquante autres, et ceux-ci n'ont pas l'œil sur lui ! Jésabel avait donc choisi les plus ineptes de tous les Tyriens.) En vain ont-ils recours aux ressources accoutumées, pour distraire l'attention des spectateurs, sautant par dessus l'autel, poussant de grands cris, ensanglantant leurs bras par de nombreuses incisions ; éclairés de trop près, le temps prescrit s'écoule sans qu'ils aient atteint le but. (Si Elie n'était pas un prophète, il faut convenir au moins que c'était un homme très-habile.) Elie choisit alors une place où fut jadis un autel élevé au Seigneur, et où, par conséquent, avait pu s'opérer déjà plus d'un miracle. (Le perfide Elie ! Mais vous, philosophe perfide, qu'insinuez-vous par là ?) C'est là que lui-même il reconstruit l'autel, dispose le bois, et place la victime. Puis, sachant combien ajoutera d'éclat au miracle l'addition abondante

Domini solus : prophetæ autem Baal quadringenti et quinquaginta viri sunt. Dentur nobis duo boves, et illi eligant sibi bovem unum, et in frustra cædentes, ponant super ligna, ignem autem non supponant : et ego faciam bovem alterum, et imponam super ligna, ignem autem non supponam. Invocate nomina deorum vestrorum, et ego invocabo nomen Domini mei : et Deus qui exaudierit per ignem, ipse sit Deus. Respondens omnis populus ait : Optima propositio (*III Reg.* XVIII, 21-24).

(1) Cumque jam tempus esset ut offerretur holocaustum, accedens Elias propheta, ait : Domine Deus Abraham et Isaac et Israel, ostende hodie quia tu es Deus Israel, et ego servus tuus, et juxta præceptum tuum feci omnia verba hæc. Exaudi me Domine, exaudi me : ut discat populus iste, quia tu es Dominus Deus, et tu convertisti cor eorum iterum (*III Reg.* XVIII, 36, 37).

d'une substance regardée comme l'irréconciliable ennemi du feu, il ordonne qu'à trois reprises on répande de l'eau; (à la bonne heure, dites donc les choses simplement), il ordonne qu'à trois reprises on répande de l'eau sur la victime, et sur le bûcher destiné à la consumer; soudain un feu céleste descend, et réduit en cendres et le bûcher et la victime.»

« On a observé, dit Buffon, que les matiè-
« res rejetées par l'Etna, après avoir été re-
« froidies pendant plusieurs années, et en-
« suite humectées avec de l'eau des pluies,
« se sont rallumées, et ont jeté des flammes
« avec une explosion assez violente, qui
« produisait même une espèce de petit trem-
« blement. » (Qui sait, pendant sa disparition de trois années, peut-être Elie était-il allé en Sicile, d'où il avait pu rapporter des matières volcaniques. C'est une recherche à faire; mais, dans tous les cas), l'art pouvait imiter la composition de ces produits volcaniques, (c'était un si grand chimiste qu'Elie) ou le thaumaturge recueillir et conserver avec soin ceux qu'avait formés la nature : (nous l'avions bien dit). L'une des quatre pierres inflammables par l'eau, dont nous venons de parler, en aurait d'ailleurs tenu lieu. »

Ces quatre pierres sont d'abord la chaux vive, ensuite le *spinon* dont parle Théophraste, en troisième lieu le *gagatès* dont parle Pline au XXXVI^e^ livre, chapitre 19 de son *Histoire naturelle*, et enfin une certaine pyrite noire qui brûle les doigts, et dont Elien et Dioscoride font mention. Sur les quatre, l'auteur n'en connaissait qu'une, ni Elie non plus, probablement; mais qu'importe, n'avons-nous pas en plus la *pierre à cautère*?

« Pour proposer une seconde explication, il suffit d'emprunter à nos représentations dramatiques le procédé qui, en faisant partir une batterie de pistolet, dérobée aux regards du spectateur, enflamme subitement un mélange d'éther et d'esprit de vin dans l'Opéra-Comique de la *Clochette*. »

L'Opéra-Comique, l'éther, l'esprit de vin, une batterie de pistolet! certes, Elie ne dut pas être embarrassé; toutes ces belles choses étaient si bien connues de son temps!

« Une expérience, facile à répéter, fournira une autre solution au problème. (Vous voyez bien que l'auteur a plus d'un tour dans sa gibecière; et s'il n'a pas fait des miracles, c'est certainement l'occasion qui lui a manqué.) Au dessus de la cheminée d'une lampe à courant d'air, exposez un corps combustible (un bœuf par exemple, comme le fit Elie), bientôt il s'allumera, et la flamme descendra sur lui, parce que la chaleur commencera par allumer le gaz hydrogène carboné, qu'elle en fait sortir sous la forme de fumée. *Supposez* que la lampe soit d'une grande dimension, et que le bûcher la cache aux yeux des spectateurs, la flamme *descendra visiblement* d'en haut sur le corps combustible (1). »

(1) *Supposons* que Paris soit de beurre, disent les enfants, combien ferons-nous de rôties?

« Enfin, avec un homme que la patrie et les sciences ont également regretté (1), nous observerons que la chaux vive arrosée d'eau détermine, par la chaleur qu'elle émet, la fusion, puis la combustion de la fleur de soufre; qu'elle embrase rapidement un mélange de soufre et de chlorate de potasse, et subitement la poudre à canon et surtout le phosphore. »

Donc l'autel élevé par Elie était de chaux vive et de fleur de soufre, son bœuf prétendu était un mélange de soufre et de chlorate de potasse, et il arrosa le tout avec une tonne de phosphore et de poudre à canon; ce qu'il fallait démontrer.

L'auteur était en trop belle humeur, pour quitter ce sujet, sans l'avoir épuisé; aussi dit-il que Moïse avait possédé les mêmes secrets, et renouvelé nombre de fois le facile miracle de faire descendre le feu du ciel, c'est-à-dire allumé un bûcher sans le secours apparent d'une main d'homme. Il ajoute que Nadab et Abiu périrent victimes de leur ignorance de ces secrets, n'ayant pas voulu se conformer aux prescriptions de Moïse, dont ils ne comprenaient pas la portée; et d'ailleurs, ils étaient ivres. Or, que peut-on attendre de gens qui sont en état d'ivresse? (*Voy.* l'art. NADAB.) Le feu qui consuma les partisans de Coré, Dathan et Abiron, était aussi un feu de cette nature; qui sait? peut-être une traînée de poudre à canon. L'auteur réserve, pour une autre occasion, l'explication de la mine dont l'affaissement engloutit Coré, Dathan et Abiron eux-mêmes. (*Voy.* l'art. CORÉ.)

Tout cela est-il assez pitoyable? Voilà pourtant ce qu'un auteur qui ne manquait ni d'esprit ni de talent a pu trouver de mieux au XIX^e^ siècle. Tant mieux! c'est la preuve que le récit des Livres saints est inattaquable.

II.

Ochosias, roi d'Israël, craignant de mourir des suites d'un grave accident qu'il avait éprouvé, envoya consulter Beelzebub, dieu d'Accaron. Or, tandis que ses serviteurs étaient en route pour accomplir cette mission, un ange ordonna au prophète Elie d'aller à leur rencontre, et de leur annoncer la mort du prince, en punition de la prévarication dont il se rendait coupable envers le Seigneur. Le prophète se plaça sur un rocher, afin de se soustraire à leurs atteintes; il leur dit de s'en retourner vers leur maître, et de lui annoncer sa mort prochaine. Ochosias reconnut le prophète au portrait qu'ils lui en firent. Bientôt un officier vint, à la tête de cinquante soldats, lui intimer l'ordre de se rendre près du monarque.

« Homme de Dieu, lui dit-il, le roi vous ordonne de descendre. Si je suis un homme de Dieu, répondit Elie, que le feu descende du ciel sur vous et sur vos cinquante hommes. Aussitôt le feu descendit du ciel, et le

(1) Feu Cadet-Gassicourt, qui ne s'attendait guère à reparaître en cette affaire.

dévora avec ses cinquante soldats. Ochosias envoya avec cinquante autres soldats un second officier, qui lui dit : Homme de Dieu, le roi vous ordonne de descendre promptement. Elie répondit : Si je suis un homme de Dieu, que le feu descende du ciel, et qu'il vous dévore avec vos cinquante soldats; et le feu descendit du ciel, et le dévora lui et les siens. Le roi envoya une troisième troupe de cinquante soldats avec un officier. Celui-ci, du plus loin qu'il put se faire entendre, fléchit les genoux et s'écria : Homme de Dieu, épargnez ma vie et celle de vos serviteurs qui m'accompagnent. Déjà le feu descendu deux fois du ciel a dévoré deux compagnies de cinquante hommes avec leurs officiers; mais maintenant, je vous en supplie, épargnez-nous la vie. L'ange du Seigneur dit alors à Elie : Descendez, allez avec eux, et ne craignez rien. Il partit donc, et se laissa conduire vers le roi. Il lui dit : Le Seigneur vous annonce ceci : Puisque vous avez envoyé consulter Beelzebub, dieu d'Accaron, comme s'il n'y avait pas en Israël un dieu dont vous pussiez apprendre l'avenir, vous ne quitterez pas le lit dans lequel vous êtes retenu; vous mourrez. Le roi mourut comme Elie le lui avait annoncé (1). »

Nous rencontrons encore ici sur notre route le perpétuel ennemi des miracles. Elie savait, dit-il, la pyrotechnie, et n'aurait-il pas, du haut de son rocher, foudroyé par le moyen de quelque feu d'artifice, d'une fusée ou du feu grégeois, les envoyés d'Ochosias; qui sait? il y a longtemps que les Chinois connaissent la poudre à canon. Et là-dessus il établit, à grand renfort de science et de citations, un thème insoutenable. Quand bien même Elie et les Juifs auraient été des Chinois, quand bien même la poudre à canon aurait été connue avant le XIII^e^ siècle, quand bien même le feu grégeois serait plus ancien que les Grecs qui le trouvèrent au moyen âge, et dont il tire son nom (1); quand bien même Elie aurait eu sur son rocher tout un attirail d'artillerie, canons chargés à mitraille, obusiers et fusées à la congrève, il n'a jamais été au monde un artilleur capable d'opérer un pareil effet. Mais à quoi bon répondre à de telles fadaises? Ce sont des jeux d'esprit; seulement ils ne prouvent guère d'esprit ni d'invention, et ils sont détestables.

(1) . . . Homo Dei, rex præcepit ut descendas. Respondensque Elias, dixit quinquagenario : Si homo Dei sum, descendat ignis de cœlo, et devoret te, et quinquaginta tuos. Descendit itaque ignis de cœlo, et devoravit eum, et quinquaginta qui erant cum eo. Rursumque misit ad eum principem quinquagenarium alterum, et quinquaginta cum eo. Qui locutus est illi : Homo Dei, hæc dicit rex : Festina, descende. Respondens Elias ait : Si Homo Dei ego sum, descendat ignis de cœlo, et devoret te, et quinquaginta tuos. Descendit ergo ignis de cœlo, et devoravit illum, et quinquaginta ejus. Iterum misit principem quinquagenarium tertium, et quinquaginta, qui erant cum eo. Qui cum venisset, curvavit genua contra Eliam, et precatus est eum, et ait : Homo Dei, noli despicere animam meam, et animas servorum tuorum qui mecum sunt. Ecce descendit ignis de cœlo, et devoravit duos principes quinquagenarios primos, et quinquagenos qui cum eis erant; sed nunc obsecro, ut miserearis animæ meæ. Locutus est autem Angelus Domini ad Eliam, dicens : Descende cum eo, ne timeas. Surrexit igitur, et descendit cum eo ad regem. Et locutus est ei : Hæc dicit Dominus : Quia misisti nuntios ad consulendum Beelzebub deum Accaron, quasi non esset Deus in Israel, a quo posses interrogare sermonem, ideo de lectulo, super quem ascendisti, non descendes, sed morte morieris. Mortuus est ergo juxta sermonem Domini, quem locutus est Elias, et regnavit Joram frater ejus pro eo (*IV Reg.* I, 9-17).

Il serait difficile de trouver des raisons pour révoquer en doute un fait qui a dû s'accomplir à une époque aussi rapprochée de nous, dans une circonstance aussi solennelle, et dont le récit est composé par une Eglise entière, pour être adressé à ses coreligionnaires dispersés dans tout l'univers. Car tel est le caractère de la première partie du second livre des Machabées. Les auteurs n'étaient pas, sans doute, contemporains de l'événement, puisqu'ils assistaient aux grandes luttes de Judas Machabée, mais ils racontaient les traditions de l'Eglise de Jérusalem, et ces traditions ne remontaient pas encore à quatre siècles. Les événements avaient dû les en faire souvenir, lorsqu'ils virent le feu sacré s'éteindre une seconde fois dans la persécution d'Antiochus, et ensuite Judas le rallumer à l'aide d'une étincelle que les prêtres firent jaillir d'un caillou. Il est vrai que Néhémie ne parle pas de cette circonstance; mais que peut-on conclure de son silence, sinon que certains détails ne se sont point présentés à sa plume, ou qu'il n'a pas eu occasion de les dire? Il suffit de lire son récit, pour demeurer convaincu qu'il n'a rapporté qu'une très-faible partie des événements auxquels il assista.

FEU SACRÉ (Miracle de sa reproduction au retour de la captivité). On conservait dans le temple de Jérusalem, sur l'autel des holocaustes, un feu que les prêtres devaient entretenir perpétuellement. Lorsque Nabuchodonosor détruisit le temple et la ville, le prophète Jérémie, accompagné de quelques prêtres, emporta le feu sacré et le cacha dans une citerne alors desséchée. Au retour de la captivité, Néhémie envoya les petits-fils de ces mêmes prêtres au lieu où leurs pères leur avaient appris que ce feu avait été déposé; mais ils n'y trouvèrent que de l'eau bourbeuse, ils en rapportèrent sur l'ordre formel de Néhémie; celui-ci en arrosa l'holocauste et le bûcher; puis, au bout d'un peu de temps, le soleil, qui jusque-là avait été couvert d'un nuage, se démasquant tout à coup, le bûcher s'alluma de lui-même, et produisit une grande flamme. A la vue de ce miracle, tout le peuple fut ravi d'admiration (2).

FIGUIER DESSÉCHÉ. Jésus-Christ, allant avec ses disciples de Béthanie à Jérusalem s'approcha d'un figuier qui se trouvait au bord de la route, comme pour y cueillir des fruits; mais n'en trouvant point, parce que

(1) On disait autrefois feu *grecquois*.
(2) II Mach. I, 19.

ce n'était pas la saison, il dit, en adressant la parole à l'arbre : Jamais personne ne mangera plus de tes fruits. Or comme il s'en retournait le lendemain en suivant la même route, les disciples virent avec admiration que le figuier s'était desséché depuis la veille, et Pierre le lui fit remarquer. *Si vous avez une foi ferme*, leur répondit le Sauveur, *ce ne sera pas seulement envers un figuier que vous en ferez autant, mais vous pourrez dire à cette montagne : Jette-toi dans la mer, et elle s'y jettera* (1).

L'action du Sauveur et ses paroles ont une double signification : par celles-ci, il nous enseigne la puissance et les préviléges de la foi ; par celle-là il figure la défaillance de la Synagogue.

L'évangéliste saint Marc fait observer que ce n'était pas alors la saison des fruits, et en effet c'était au temps de la Pâque, c'est-à-dire vers le douzième ou le quinzième jour de la lune de mars.

Comment donc alors, demande-t-on, le Sauveur faisait-il semblant d'aller en chercher ; n'est-pas une action puérile ? et n'y a-t-il pas injustice, sinon dans l'acte, au moins dans le sens qu'il comporte, de maudire un arbre, parce qu'il est privé de fruits, dans le temps même où la nature lui refuse la faculté d'en produire ? Un acte qui comporte une signification si grande, et une prophétie aussi claire, ne saurait être puérile ni ridicule. L'action est tout entière dans sa moralité ; et qui sait de quels entretiens elle fut précédée, par quelles circonstances elle fut amenée ? Les deux évangélistes qui la rapportent (2) n'en disent rien ; mais, selon toute apparence, elle ne se fit pas d'une manière abrupte. D'après la remarque de l'évangéliste saint Marc, le figuier était couvert de son feuillage, il se voyait de loin. Comment le Sauveur, dont toutes les paroles et toutes les actions étaient dirigées vers un but déterminé d'avance, n'aurait-il pas profité de ces circonstances pour adresser à ses disciples une instruction, qu'il voulait terminer de la sorte pour la rendre plus sensible ? Et ce qu'il faut considérer ici, ce n'est pas l'injustice apparente qu'il y a à frapper pour sa stérilité un arbre qui doit être stérile, mais la justice réelle de la condamnation de la Synagogue, qui était stérile lorsqu'elle n'aurait pas dû l'être ; et surtout l'œuvre de cette double puissance qui dessèche d'une parole un arbre plein de vie, et qui supprime, lorsqu'elle est encore dans toute sa vigueur, l'œuvre mosaïque, dont le terme prédit est arrivé.

(1) Mane autem revertens in civitatem esuriit. Et videns fici arborem unam secus viam, venit ad eam : et nihil invenit in ea nisi folia tantum : et ait illi : Nunquam ex te fructus nascatur in sempiternum. Et arefacta est continuo ficulnea. Et videntes discipuli, mirati sunt, dicentes : Quomodo continuo aruit ? Respondens autem Jesus, ait eis : Amen dico vobis, si habueritis fidem, et non hæsitaveritis, non solum de ficulnea facietis, sed et si monti huic dixeritis, Tolle, et jacta te in mare, fiet. Et omnia quæcumque petieritis in oratione credentes, accipietis (*Matth.* XXI, 18-22).

(2) Matth. XXI, 19 ; Marc. XI, 13 et 20.

FIN DU MONDE (Prophéties qui la concernent). On a tant écrit et composé de si savants traités relativement à la fin du monde, qu'il n'y a plus rien à dire sur ce sujet ; d'autant plus qu'il n'y a rien de doctrinal à apprendre dans tout ce qui en est écrit. Ceux qui seraient curieux de ces sortes de dissertations égarées dans le vide peuvent consulter le savant travail de de Launoy sur la durée du monde. On en a tant de fois annoncé la fin à jour fixe depuis les premiers siècles du christianisme, sans que jamais elle soit venue, ni même aucun symptôme avant-coureur, que ce serait à douter qu'elle dût jamais arriver, si l'Evangile n'en faisait un point de foi très-positif. On l'attendait en 1740, et de là vient le proverbe de l'*an quarante*, inventé, dit-on, pour rassurer Louis XV, assez peu chrétien, du moins par ses mœurs, mais fort crédule. On l'attendait bien plus en 1588, et l'Allemagne éprouva alors d'étranges terreurs, qui se communiquèrent en France et en Italie. (*Voy.* l'article MONTANUS.) On l'attendait encore plus en l'an 999 de l'ère vulgaire. L'Europe entière était plongée dans la stupeur ; tous les gens animés du zèle du salut avaient pris leurs précautions ; le premier jour de l'an mille ne devait plus luire que sur des tombeaux, et la trompette du jugement sonner le réveil des morts. Vaines terreurs ! cette dernière opinion était un reste de l'hérésie des millénaires, et le fruit d'une interprétation vicieuse du vingtième chapitre de l'Apocalypse.

Quand viendra la fin du monde ? Question d'autant superflue, qu'elle est plus insoluble. Cependant le Sauveur n'a pas dit : Que ni anges ni hommes ne le savent ; cette parole s'applique à la ruine de Jérusalem. Il n'a pas non plus donné d'une manière précise de signes auxquels les hommes puissent en reconnaître l'approche, car tout ce qui est dit aux chapitres vingt-quatrième de saint Matthieu, treizième de saint Marc et vingt-unième de saint Luc, et dont on fait communément l'application à cet événement suprême, s'applique d'une manière directe à la ruine de Jérusalem ; il n'est pas un mot qui ne puisse être entendu dans ce sens, et si on l'explique de la ruine du monde, ce n'est que par une analogie, fort respectable assurément, puisqu'elle a eu dans tous les siècles un si grand cours, mais enfin qui n'est nullement une raison probante. Et Jésus-Christ lui-même détermine sa prédiction d'une manière si précise à la ruine de Jérusalem, qu'il n'est pas possible de la détourner de ce sens. En vérité, disait-il, tout ceci s'accomplira avant la fin de la génération présente, c'est-à-dire avant que les hommes qui vivent maintenant soient descendus dans la tombe. Le ciel et la terre passeront, ajoutait-il, que cette parole ne passera pas.

On ne peut pas même tirer un argument

de ce dernier passage contre l'indéfectibilité du monde, car c'est une formule d'affirmation, et rien de plus.

Ainsi les faux christ, les guerres, les autres fléaux, l'obscurcissement du soleil, de la lune, la chute des étoiles, soit qu'il faille l'entendre dans un sens naturel ou figuré, tout cela concerne la ruine de Jérusalem.

La conversion des Juifs n'a été donnée nulle part comme un signe de la fin du monde. Le *reliquiæ salvæ fient* de saint Paul ne signifie pas que les Juifs se convertiront avant la fin du monde, et quand il le signifierait, ce n'est l'équivalent d'aucune date. On s'attend que Jérusalem sera rétablie; mais c'est une opinion d'origine judaïque que rien ne justifie. On donne ordinairement comme un signe de la fin du monde l'affaiblissement de la foi; mais c'est par suite d'une mauvaise interprétation ou plutôt d'une fausse traduction d'une parole du Sauveur rapportée par saint Luc : *Filius hominis veniens, putas, inveniet fidem in terra?* Ici, *fides* ne signifie pas cette vertu théologale que nous nommons la foi : Jésus-Christ veut dire que lui-même, tout Fils de Dieu qu'il est, ne trouve pas sur la terre des cœurs disposés à l'entendre. Voici le sens de tout ce passage : Le juge le plus inique rend bien la justice à la veuve qui le poursuit de ses importunités, et vous croyez que Dieu ne rendra pas justice à ses élus, lorsqu'ils élèveront leurs voix vers son trône en demandant vengeance! Détrompez-vous : vous voyez bien que le Fils de Dieu venant en ce monde n'y trouve pas ou n'y trouvera pas même croyance. Donc, par conséquent, Dieu se vengera d'un monde si pervers, et rendra justice à ses élus, qui en auront été les victimes; — ceci est dit évidemment à l'intention de la Judée et de l'empire romain, sur lesquels le sang du juste et le sang des martyrs sera vengé d'une manière terrible.

Les prophéties concernant le salut des restes de la nation juive et le rétablissement de Jérusalem ont eu leur accomplissement lors du retour de la captivité sous la conduite de Zorobabel et d'Esdras.

Il ne reste donc rien, absolument rien, qui indique l'époque de la fin du monde; on ne connaît avec certitude aucun signe précurseur; l'Antechrist lui-même peut très-bien être un personnage typique plutôt qu'un être réel; le retour d'Elie et d'Enoch n'est pas chose plus assurée (*Voy.* l'article Antechrist). Pour peu qu'on touche à cet échafaudage de suppositions et d'inductions, il n'en reste rien.

Inutile de dire que toutes les appréhensions sur la fin du sixième millénaire doivent s'évanouir devant les calculs des chronologistes, démontrant que le monde a accompli le sixième millénaire de son existence depuis plus de sept ou huit siècles.

Cependant le monde aura une fin. Composé d'êtres qui se succèdent et finissent, il ne saurait lui-même être sans fin. Cette raison est bien faible, nous en convenons; mais il en est de meilleures. Celles-ci nous conduiraient à une autre question : celle de la rénovation du monde après sa fin. Nous en dirons un mot.

Jésus-Christ a dit qu'il serait avec son Eglise jusqu'à la *consommation* des siècles : *usque ad consummationem sæculi.* Cette parole semble bien équivalente à cette autre : Jusqu'à la fin du monde, et c'est ainsi que l'Eglise l'a toujours entendue, sans rien décider toutefois relativement à l'époque plus ou moins lointaine.

Mais ce qui décide la question d'une manière précise, c'est la foi au dernier jugement et à la résurrection des morts. Nous ne nous étendrons pas ici sur cet article. (*Voy.* l'article Résurrection des morts.) Les morts ressusciteront, Jésus-Christ nous l'a enseigné, et il s'est expliqué, et après lui l'apôtre saint Paul, de manière à nous faire comprendre que tout s'accomplira pour tous en un même jour; c'est bien là la fin du monde, ou, plutôt, un fait postérieur à la fin du monde.

L'apôtre saint Pierre, en sa seconde *Epître*, expose dans les termes suivants un des principaux détails de ce grand événement : *Les cieux qui existent maintenant, et la terre, auront une fin commune, réservés qu'ils sont pour le feu au jour du jugement et de la condamnation des impies... Sachez qu'un jour divin arrivera comme un voleur, auquel les cieux passeront avec une grande impétuosité, et les éléments seront dissous par le feu; quant à la terre et à tous les ouvrages qui sont dessus, elle sera brûlée. Voyez donc, puisque toutes ces choses seront dissoutes, combien vous devez vous livrer aux œuvres d'une vie sainte et pieuse, dans l'attente et le désir de ce jour du Seigneur, où les cieux s'évanouiront en flammes et les éléments en tourbillons de fumée* (1).

Nous ne demanderons pas aux astronomes si cet événement sera le résultat de l'approche d'une comète, et quand il s'accomplira; de pareilles données sont trop hypothétiques, et de tels calculs par trop difficiles à faire.

Ici revient cette question, aussi trop curieuse et dont la solution n'importe nullement à notre foi ni à nos mœurs : La fin du monde sera-t-elle l'anéantissement de la création matérielle et sensible? Qu'adviendra-t-il du ciel et de la terre après qu'ils auront passé par le feu? Et avec elle nous retombons dans le domaine des opinions et des suppositions.

Mais, au reste, comme il est admis à peu

(1) Cœli autem qui nunc sunt, et terra eodem verbo repositi sunt, igni reservati in diem judicii, et perditionis impiorum hominum... Adveniet autem dies Domini ut fur, in quo cœli magno impetu transient, elementa vero calore solventur, terra autem, et quæ in ipsa sunt opera, exurentur. Cum igitur hæc omnia dissolvenda sint, quales oportet vos esse in sanctis conversationibus et pietatibus. Exspectantes et properantes in adventum diei Domini, per quem cœli ardentes solventur, et elementa ignis ardore tabescent? (*II Petr.* III, 7, 10-12).

près partout que la fin du monde sera précédée de grands fléaux et de signes avant-coureurs, nonobstant que saint Pierre ait assuré que ce jour arrivera comme un voleur, et Jésus-Christ, qu'il en sera de l'*avénement du Fils de l'homme* comme du déluge, auquel personne ne songeait : *sicut autem in diebus Noe, ita erit et adventus Filii hominis ;* il y a de même à peu près unanimité parmi les docteurs pour dire que le ciel et la terre ne seront point détruits, mais seulement renouvelés suivant une autre forme.

Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de citer à cet égard le passage suivant du commentaire de Viégas sur le vingtième chapitre de l'*Apocalypse :*

« Saint Jean dit qu'il vit tout à coup un ciel nouveau et une terre nouvelle; voici ses paroles : Le premier ciel et la première terre passèrent, et déjà la mer n'était plus. Les interprètes se demandent pourquoi le prophète parle de la mer en d'autres termes que du ciel et de la terre. Car tandis qu'il assure avoir vu un ciel nouveau et une terre nouvelle, il n'ajoute pas une mer différente ; il dit au contraire que la mer n'était plus. Bède en a conclu que la mer serait desséchée, et qu'il n'y en aurait plus après le jugement ; voici ses paroles : Je n'oserais pas décider si le feu la desséchera, ou s'il la changera en quelque chose de mieux; toujours est-il que nous trouvons de nouveaux cieux et une nouvelle terre, mais non pas une nouvelle mer. Cependant le même auteur, dans son commentaire sur le III^e^ chapitre de la deuxième *Epître* de saint Pierre, affirme que deux des éléments, savoir l'eau et le feu, seront détruits, et que les deux autres, c'est-à-dire la terre et l'air, seront simplement renouvelés. César André est du même avis ; il faut remarquer, dit-il, cette parole de l'apôtre, que le ciel et la terre passeront, c'est-à-dire seront renouvelés ; tandis qu'il dit de la mer qu'elle ne sera plus. A quoi bon, en effet, une mer dans un monde où l'on ne sera plus obligé de naviguer ? Haymon en parle d'une manière dubitative. Quant à ces mots, dit-il : et la mer n'est plus, faut-il les prendre à la lettre pour la dessiccation de la mer et des fleuves, ou bien les entendre d'une manière figurée ? Je n'en sais rien. La terre, en effet, ne subsiste que par l'addition de l'eau ; elle en est environnée, pénétrée, saturée, afin qu'elle ne périsse pas de sa propre aridité; car sans l'eau elle ne serait plus que comme de la cendre. Mais je ne saurais dire si la mer et les fleuves seront desséchés par le dernier embrasement, ou s'ils seront changés en mieux. Si Dieu peut bien faire l'un dans sa toute-puissance, il peut aussi faire l'autre.... Saint Anselme, Rupert et Aréthas émettent de semblables doutes. Mais il ne faut pas pour cela s'écarter du sentiment commun, qui est que ni les cieux ni aucun élément ne périront à la fin du monde, mais que tout sera renouvelé....

« Et si quelqu'un demande s'il faut entendre les paroles de saint Jean dans ce sens que Dieu créerait des cieux nouveaux, une nouvelle terre et une nouvelle mer avec d'autres éléments... ; s'il faut expliquer de la même manière les paroles de la deuxième *Epître* de saint Pierre ; nous ne le croyons pas... ; nous ne voyons dans tout cela qu'un changement relatif à la forme, et non à la substance.

« Nous croyons qu'il faut interpréter de même le passage suivant d'Isaïe, au chapitre cinquante-unième : Les cieux s'évanouiront en fumée, et la terre s'affaissera comme un vêtement ; et cet autre du même prophète, au chapitre soixante-cinquième : Voilà que je crée des cieux nouveaux et une nouvelle terre. C'est aussi le sens de ces paroles de Jésus-Christ en saint Matthieu : Le ciel et la terre passeront... ; de saint Paul, dans sa première *Epître aux Corinthiens :* La figure de ce monde est passagère ; et du Psalmiste, au psaume cent unième : Au commencement, Seigneur, vous avez créé la terre, et les cieux sont l'œuvre de vos mains ; ils passeront, et vous, vous demeurerez. Vos ouvrages vieilliront comme un vêtement, vous les changerez comme un manteau, et ils seront changés. Pour peu qu'on veuille y faire attention, l'on s'apercevra facilement qu'il ne s'agit, dans ces différents passages, que d'un changement de forme purement accidentel, d'un changement en mieux, et non d'une destruction totale... C'est le sentiment de saint Thomas dans son commentaire sur l'*Epître aux Hébreux*...

« Et cette opinion sur la transformation du ciel, de la terre et des éléments, n'est pas la nôtre à nous seul, mais celle de tous les Pères et de tous les docteurs. Saint Augustin l'enseigne positivement au vingt-quatrième chapitre de son vingtième livre de la *Cité de Dieu :* Par ces cieux qui doivent périr, dit-il, on peut entendre ceux dont saint Pierre dit qu'ils sont réservés pour le feu, et ne regarder, comme devant être la proie des flammes, que les éléments de ce monde inférieur, variable et tempêtueux, à la réserve des cieux éthérés, et de ce firmament où sont les astres. Ce qui le prouve, c'est qu'il est écrit que les étoiles en seront détachées et tomberont. Quoi qu'on puisse et qu'on doive peut-être entendre ceci figurément, toujours est-il que ceux-là resteront : ils resteront, et seront transformés en quelque chose de plus beau et de plus admirable, après que les étoiles en auront été détachées, qu'on l'entende littéralement, ou, selon qu'il est plus probable, d'une manière figurée.

« Saint Jérôme dit de même, sur le vingt-quatrième chapitre de saint Matthieu : Le ciel et la terre passeront par transformation, mais non par destruction. Il explique de la même sorte le passage cité du cinquante-unième chapitre d'Isaïe, et tous les autres textes relatifs au même sujet... Saint Grégoire dit pareillement au dix-septième livre de ses *Moralités*, au chapitre cinquième : Le ciel et la terre sont passagers quant à la forme actuelle, mais non quant à l'essence,

qui demeurera eternellement. C'est ce que veut faire entendre saint Paul, quand il dit : La figure de ce monde est transitoire ; Jésus-Christ lui-même, quand il enseigne que le ciel et la terre passeront ; l'ange parlant à saint Jean, lorsqu'il lui révèle un ciel nouveau et une terre nouvelle. Il est évident, par tous ces passages, qu'il n'y aura pas une nouvelle création, mais une rénovation. Le ciel et la terre passeront et demeureront donc, puisque, tout en changeant de forme, leur nature sera conservée. Ainsi parle saint Grégoire.

« Enfin, pour ne pas prolonger outre mesure ces citations, nous dirons que telle est la commune doctrine des Pères, la commune interprétation des exégètes sur les passages cités, et le sentiment des théologiens. Ce serait donc une doctrine plus qu'improbable, d'oser dire que la création sera plus que transformée, ou qu'elle sera détruite substantiellement au temps du jugement; puisque ce serait contredire tout à la fois l'Ecriture, les Pères et les théologiens. »

Nous nous abstiendrons de toute observation, après cet avis d'un commentateur très-savant et assurément très-orthodoxe. Nous dirons seulement, en résumé, qu'un chrétien ne saurait mettre en doute la fin du monde présent ; qu'il n'y a aucune donnée propre à en déterminer l'époque ; qu'il est pour le moins incertain si cette catastrophe sera précédée par des signes avant-coureurs, quoique ce soit l'opinion commune; et enfin que, de l'avis unanime des docteurs chrétiens, avis fondé sur le texte même des Ecritures, la fin du monde sera un changement de forme, une rénovation en mieux, et non une destruction.

FLAGET (Miracles opérés par Monseigneur). Mgr Flaget, évêque de Bardstown, se trouvait à Nantes depuis deux mois environ, et déjà on parlait de quelques guérisons miraculeuses opérées par ses prières, lorsqu'il fut invité, le 4 du mois de décembre 1835, à faire une promenade à Grillau, maison de campagne à cinq quarts de lieues de la ville, appartenant à M^me^ de Commequiers. Il y alla en compagnie d'un des religieux expulsés de la Trappe de Meilleray trois ans auparavant. La maîtresse du logis lui demanda comme une grâce de rendre visite à M^lle^ Anne de Monti, sa petite fille, âgée de 19 ans, alitée depuis cinq mois par suite d'une paralysie des jambes, arrivée après une fièvre pernicieuse. Le prélat la bénit, ranima ses espérances, l'engagea à commencer une neuvaine de prières, en lui promettant de prier en union avec elle.

Une demi-heure environ après le départ de l'évêque, M^lle^ de Monti, demeurée seule, se met à réciter les prières convenues; elle est à peine à moitié, qu'elle sent une douce chaleur ranimer ses membres. Elle éprouve le désir de quitter le lit, se lève, s'habille sans aide, et va se prosterner au pied d'un crucifix. Sa famille la trouve là en rentrant dans l'appartement; elle était guérie, mais tellement, qu'elle vaqua dès lors à toutes les occupations de la vie, comme si elle n'eût jamais été malade : le rétablissement était aussi complet que subit. Nous rapportons ce fait sans prononcer aucun jugement et sans commentaire; il eut un grand retentissement à l'époque où il s'opéra. Le pieux évêque ne voulut pas qu'il fût fait aucunes informations.

Au mois de mars suivant, on lui écrivit en faveur d'une malade de l'hospice des Sables-d'Olonne, nommée Louise Boulanger, affectée d'une plaie horrible depuis quatre ou cinq ans, abandonnée des médecins, et déjà recommandée inutilement plusieurs fois aux prières du prince de Hohenlohe. Le prélat fixa une neuvaine de prières, qui devait commencer le 18. Le 21, Louise Boulanger se trouva guérie, la plaie cicatrisée et fermée; il n'y restait plus qu'un peu de douleur locale, qui disparut promptement. Depuis lors la malade n'éprouva plus aucune rechute. Un ample et long procès-verbal, signé de nombreux témoins, en fut dressé, pour être rendu public (*Voy.* le journal l'*Ami de la religion*, n° 2592, 2605 et 2795.)

Encore une fois, nous ne prenons rien sous notre responsabilité; mais nous ne devions pas manquer de mentionner des faits dont on s'est beaucoup entretenu à une époque si récente.

On demanderait en vain pourquoi l'évêque de Bardstown a eu plus de pouvoir que le prince de Hohenlohe; pourquoi les hommes qui ont un tel pouvoir ne guérissent pas tous les malades de l'univers; pourquoi ils guérissent plutôt celui-ci que celui-là? la seule réponse est celle de l'Evangile : *Multæ viduæ erant in diebus Eliæ in Israel, quando clausum est cœlum annis tribus et mensibus sex; cum facta esset fames magna in omni terra; et ad nullam illarum missus est Elias, nisi in Sarepta Sidoniæ ad mulierem viduam. Et multi leprosi erant in Israel sub Eliseo propheta : et nemo eorum mundatus est, nisi Naaman Syrus* (*Luc.* IV, 25.)

FOLGOAT (Histoire miraculeuse du). Environ l'an 1350, pendant la durée des guerres entre Jean de Montfort et Charles de Blois, vivait en Bretagne un pauvre idiot nommé Salaun, c'est-à-dire Salomon ; originaire du village de Kerbriant, proche de Lès-Neven ; il habitait la lisière du bois de Guiquellau, diocèse de Léon, et faisait sa demeure soit sur les branches d'un arbre tortu, soit à l'abri du tronc, au bord d'une fontaine abondante et limpide. Déjà un pieux ermite nommé Ellau s'était sanctifié près des mêmes lieux, au petit vallon de Toulram, où serpente le ruisseau de Landiffern. Salaun était peut-être moins idiot que les villageois ne se l'imaginaient. Quoi qu'il en soit, il n'avait jamais pu, ou voulu, apprendre à l'école que ces deux mots, qu'il répéta sans cesse le reste de sa vie, *Ave Maria*; ou bien dans son langage, *O! itroun guerhez Vari*, ô dame, vierge Marie !

Quand les bons villageois n'avaient pas

eu l'occasion de donner en passant un morceau de pain à *Salaun ar fol*, c'est-à-dire à Salomon le fou, comme ils l'appelaient, il allait dans les villages voisins, et le plus souvent à la petite ville de Lès-Neven, et répétait le long de la voie *Salaun a deppré bara*, Salomon mangerait bien du pain. Il entendait tous les jours la messe d'une manière très-dévotieuse à Lès-Neven, et ne priait autrement en l'entendant, sinon par ces seuls mots : O itroun guerhez Vari ! ô itroun guerhez Vari ! puis il revenait à son ermitage, trempait son pain dans l'eau de la fontaine, et le mangeait en disant : Ave, Maria; ave, Maria.

On ne vit jamais homme d'un caractère plus inoffensif, plus paisible et plus doux; aussi tout le monde l'avait en grande amitié, sauf les personnes de sa famille, qui se trouvaient humiliées d'un tel genre de vie.

Un jour, ayant été arrêté par un parti de soldats qui maraudaient dans la campagne, ils lui demandèrent qui vive? Ni Blois ni Montfort, répondit-il; mais vive la vierge Marie. Ils se mirent à rire, le fouillèrent et le laissèrent aller.

Il couchait sur la terre nue, avec une pierre pour oreiller, sans autre abri que le ciel pour pavillon. Il était toujours pauvrement vêtu, et *deschaus* (1) la plupart du temps.

Il mourut le jour de la fête de tous les saints, environ l'an 1358, âgé de 39 ou 40 ans, et fut inhumé en terre sainte, nonobstant l'opinion de ceux qui pensent qu'il fut enterré auprès de son arbre, confondant mal à propos le lieu de sa sépulture avec celui où l'on bâtit une chapelle à deux ou trois années de là.

Lorsque tout le monde eut oublié le pauvre Salaun, Dieu fit croître sur une tombe un LIS admirable, d'une blancheur éclatante, sur les feuilles duquel on lisait ces mots tracés en caractères d'or : *AVE MARIA*. Le lis demeura fleuri pendant quarante jours, et une multitude de personnes accoururent de tous les points de la Bretagne et au delà, pour voir cette merveille, car ce n'était pas la saison où les plantes fleurissent.

Puis, lorsqu'il se fut fané, on creusa, par le conseil des religieux, des prêtres et des hommes sages, au tour de sa tige, pour voir où elle prenait naissance. O merveille, c'était dans la bouche de Salaun, qui fut trouvé, non-seulement reconnaissable, mais frais et vermeil, comme pendant la santé, et répandant une délicieuse odeur de baume et de parfums, comme pourraient faire tous ensemble les aromates de l'Orient. Depuis ce jour on ne dit plus Salaun ar fol, mais le bienheureux Salaun; et cependant le bois au bord duquel il avait passé sa vie, conserva toujours et jusqu'à présent le nom de Folgoat, c'est-à-dire le bois du fou.

Aussitôt les prêtres et les gens pieux, et principalement les religieux carmes de la ville de Saint-Paul de Léon, s'entremirent, avec le consentement de Jean de Montfort, duc de Bretagne, de construire une chapelle au lieu où le pauvre Salaun avait accompli et terminé ses jours. Elle fut dédiée sous le vocable de Notre-Dame du Folgoat, les religieux en répandirent partout la nouvelle, y attirèrent la dévotion, et elle devint promptement un lieu célèbre de pèlerinages.

Mais qu'est donc tout ceci ? est-ce histoire véritable ou légende? c'est tout ce qu'il vous plaira; vous supprimerez même des détails, si bon vous semble. Toutefois voici ce que personne ne saurait révoquer en doute. L'histoire en fut écrite peu de temps après par Jean de Langoeznou, moine bénédictin, abbé de Landévennec, qui ne prend pas même la peine d'indiquer les dates avec précision, tant les faits étaient récents, et présents à tous les esprits. Il termine ainsi son livre : « Je Jean de Langoeznou, abbé dudit lieu de Landévennec, ay esté présent au miracle cy dessus, l'ay veu, ouy, et si l'ay mis par escript à l'honneur de Dieu et de la bénoîte vierge Marie, et afin que je puisse mériter d'avoir place de repos esternel avec le simple et pauvre innocent, j'ai composé un cantique en latin, auquel y a six fois *ô Maria*..... »

Ce cantique est la belle et si touchante prose *Languentibus in purgatorio*, qui se chante par toute l'Eglise, et dont le rhythme est si mélodieux et si doux. Jean de Langoesnou mourut en 1362, par conséquent environ quatre ou cinq ans après le bienheureux Salaun; il était abbé de Landévennec depuis l'an 1344.

Les historiens postérieurs à Jean de Langoeznou ajoutent que le duc Jean de Montfort, s'étant obligé par vœu d'édifier une église en ce lieu, et d'y attacher des revenus suffisants pour que l'office y fut perpétuellement célébré, s'il demeurait vainqueur de Charles de Blois, s'empressa d'accomplir sa promesse après la bataille d'Auray, où Charles perdit la vie. La bataille d'Auray eut lieu en 1364, et dès le mois de janvier de l'année suivante, l'église était fondée. L'édification, interrompue à plusieurs reprises par le fait des guerres, dura jusqu'en 1419, mais étant alors entièrement terminée, le nouveau temple fut dédié et consacré par Allain, évêque de Léon, peu de temps avant la translation de ce prélat au siége de Tréguier.

Il ne reste, il est vrai, aucun acte ni de cette fondation, ni de la consécration; mais l'église est là, debout, et défiant tous les connaisseurs en fait d'archéologie de la rapporter à une autre date. Belle entre toutes les églises de Bretagne, et même de France, elle n'a pu être construite que par un prince souverain, ayant de grands trésors à sa disposition. Véritable dentelle de pierre, ornée à l'intérieur, avec une profusion toute royale, de ces frises, de ces pendentifs, de ces rosaces que la main des sculpteurs d'alors savait travailler si finement, elle élance à l'extérieur une forêt de clochetons vers le ciel.

Jean de Montfort n'eut pas le bonheur de

(1) Sans chaussure.

la voir terminée, étant mort l'an 1399, ni, par conséquent, d'y faire les fondations qu'il avait décidées. Mais aussitôt qu'elle fut en état de servir à la célébration du culte, le duc Jean V, son fils, accomplit les pieuses intentions de son auteur, en y fondant par acte, toujours subsistant, daté du 10 juillet 1422, quatre chapellenies, moyennant quatre vingt livres de rentes, à charge d'acquitter deux messes par jour, dont une à notes. Cet acte ne révèle rien, il est vrai, sur les origines de la fondation, et ne respire d'autre sentiment que celui de la piété personnelle du duc; mais quel argument voudrait-on tirer de son silence? Notre-Dame du Folgoat était si bien alors une église neuve et encore sans mobilier, que le même prince, par des actes subséquents, après les arrangements que nécessita la nomination des quatre chapelains, fut obligé de faire de nouveaux dons, pour l'acquisition des livres et des objets nécessaires à l'exercice du culte.

Ces faits se succèdent et s'enchaînent si bien, ils se placent si bien chacun en leur lieu, que nous ne comprenons pas comment d'Argentré a pu révoquer en doute la fondation de Jean IV, sous prétexte que les actes de Jean V n'en font pas mention; et les éditeurs des *Vies des Saints* de la Bretagne-Armorique, d'après le P. Albert le Grand, sous prétexte que l'église n'avait pas encore de livres en 1422 ou 1423. C'eût été chose merveilleuse, qu'il y eût eu des livres d'office à l'usage d'une église où on ne faisait pas encore l'office. Pour nous, nous en tirons une induction tout opposée.

L'histoire de Salaun a été écrite après Jean de Langoeznou par différents auteurs, tels que René Benoît, dans les *Vies des Saints*, frère Cyrille le Pennec, religieux carme, Jean Guillerm, recteur de Guimilliau, et tous la racontent de la même manière. René Benoît écrivit sur les manuscrits originaux, à lui communiqués par Rolland de Neuville, évêque de Léon, et par Yves le Grand, recteur de Ploudaniel, aumônier du duc François II.

L'église Notre-Dame du Folgoat a toujours été le but de très-nombreux pèlerinages, et, assure-t-on, le sanctuaire de très-nombreux miracles, de sorte qu'on l'appelle aussi Notre-Dame des Vertus. Aucun des ducs de Bretagne ne manqua d'aller y faire ses dévotions. Anne de Bretagne y allait en grande pompe; François I^er^ y alla en sa qualité de duc de Bretagne. Les papes Jules III, Sixte IV, Innocent VIII et Léon X, la dotèrent de nombreuses indulgences.

On y voit peinte à fresque, sur le mur du côté du midi, toute l'histoire du bienheureux Salaun. Une multitude de dons et de fondations l'enrichirent successivement; et on continua d'y célébrer l'office selon les intentions du pieux fondateur jusqu'au moment de la révolution. Mais alors le chapitre ayant été supprimé, comme tous les établissements ecclésiastiques en France, la belle église du Folgoat resta sans destination. En 1829, elle a été érigée en église paroissiale pour le village de Guiquellau.

FOSSE AUX LIONS. Les grandeurs ne sont un privilége, que parce qu'elles fournissent l'occasion de déployer un grand courage, ou de montrer une grande vertu. Dieu lui-même impose de grandes épreuves à ceux qu'il appelle aux premiers rangs, et le monde élève ordinairement son envie au niveau de leur propre élévation, si même la hauteur de leur piédestal n'est pas encore d'une trop petite mesure pour la haine qui l'environne. Daniel, à la cour des rois de Babylone, en fit plus d'une fois la triste expérience, et son histoire est celle de tous les grands de la terre.

Irréprochable sous tous les rapports, le juif que sa sagesse avait élevé au rang de prince des princes de la Chaldée, devait succomber sous une misérable intrigue de cour.

Nous ne pouvons trouver d'autre moyen de le surprendre qu'en l'inquiétant dans sa religion, se dirent les envieux; sollicitons donc du monarque un décret qui supprime la prière pendant trente jours, excepté la prière déposée au pied du trône : ce sera tout à la fois une flatterie pour le roi, et une embûche pour notre ennemi, car il priera comme il lui est ordinaire; nous le saurons, et il sera perdu.

C'est ce qui advint en effet. Le faible monarque, ce Cyaxare, ou Darius, pour qui Cyrus avait conquis Babylone, se creusa l'esprit un jour entier, afin d'inventer un moyen de délivrer son favori; mais il ne put le trouver, car la trame était si bien ourdie, qu'il était pris lui-même dans le filet; les lois constitutives de l'Etat ne permettant point de révoquer un décret, Daniel fut donc jeté dans la fosse aux lions; telle était la pénalité attachée à l'infraction de la loi. Que le Dieu que vous adorez si fidèlement vous vienne en aide! lui dit le monarque, en lui faisant tristement ses adieux. Puis il scella de son sceau la pierre qui fermait l'entrée de la fosse, afin qu'on ne tentât rien contre le captif, au cas où les lions l'auraient épargné, faible rayon d'espérance, dont son amitié se berçait encore.

Il le retrouva en effet sain et sauf le lendemain de grand matin, lorsqu'il alla d'une voix pleine de larmes l'appeler au bord de la fosse. Le Seigneur avait envoyé un ange pour fermer la gueule des lions, et les empêcher de faire du mal à son serviteur. Il n'en fut pas de même des accusateurs du prophète : à peine avaient-ils touché le fond de la fosse, dans laquelle on les jeta à leur tour, que déjà ils servaient de pâture aux bêtes. Darius, afin de rendre le miracle incontestable pour les siècles à venir, en consacra le récit par un décret, qui fut publié dans tout l'empire.

Les chrétiens des premiers siècles aimaient à retracer cette image, comme un symbole des persécutions auxquelles ils étaient en butte, et de la guerre acharnée qu'ils avaient à subir, de la part de tant d'ennemis conju-

rés pour les perdre. On la retrouve sur beaucoup d'anciens monuments.

Daniel subit une seconde fois la même épreuve, à l'occasion de la mort du dragon adoré des Babyloniens. Il l'avait empoisonné publiquement, afin de prouver à tous ses adorateurs que le dieu prétendu n'était qu'une bête sans intelligence, puisqu'il ne savait pas même discerner la pâture qu'on lui offrait. Une révolte éclata parmi le peuple : le roi s'est fait juif, disait-on; il a laissé renverser l'idole de Bel, empoisonner le dragon : qu'il nous livre Daniel, ou nous allons le massacrer lui-même avec toute sa famille.

Cette accusation de s'être converti au judaïsme, et les précautions prises pour que de cette fois le prophète n'échappât point à la dent des lions, semblent démontrer que ce fait arriva bien dans l'ordre où il se trouve placé au livre des prophéties de Daniel, c'est-à-dire en dernier lieu; et cette remarque doit servir à fixer la chronologie du recueil incomplet et embrouillé qui nous reste sous le nom de ce prophète.

Daniel passa une semaine dans la fosse aux lions Il y en avait sept, auxquels on donnait chaque jour deux cadavres humains et deux brebis; or, on les laissa pendant tout ce temps sans leur présenter aucune nourriture. Le prophète Habacuc, transporté miraculeusement de la Judée par un ange, apporta à Daniel le repas qu'il avait préparé pour les moissonneurs; et le septième jour, lorsque le prince s'approcha du bord de la fosse, pour s'assurer de la mort de son ami, et pleurer son trépas, il aperçut Daniel plein de vie, assis au milieu des lions. « Vous êtes grand, Seigneur, Dieu de Daniel, » s'écria-t-il avec admiration! Un second décret annonça à l'empire ce second miracle : *Mirabilis Deus in sanctis suis.*

FOUDRES MIRACULEUSES.

I.

Après le retour de l'arche, Samuel assembla les Israélites à Maspha, pour rétablir, de concert avec toute la nation, le culte du vrai Dieu, et bannir l'idolâtrie d'Israël. Les Philistins, dont le peuple juif n'avait pas encore cessé d'être tributaire, alarmés de cette réunion, et croyant y voir une déclaration de guerre, coururent aux armes, et se précipitèrent sur l'assemblée inoffensive. Samuel offrait un sacrifice auquel tout le peuple était attentif, lorsque retentirent les clameurs de la guerre. Mais le Seigneur vint au secours de son peuple : le tonnerre gronda avec un fracas épouvantable, les Philistins prirent la fuite, les Israélites les poursuivirent et en firent un grand carnage. Samuel dressa un monolithe entre Sen et Maspha, au lieu même où les ennemis avaient succombé, afin de perpétuer le souvenir d'un si grand événement. Cette pierre et le lieu même en prirent le nom de *Champ-du-secours* et de *Pierre-du-secours*, parce que Dieu y avait miraculeusement secouru son peuple (1). Nous ne savons si ce souvenir existe encore, et si quelque voyageur s'est occupé d'en faire la recherche.

(1) I Reg. vii, 10.

II.

Un autre événement presque de la même nature s'accomplit encore pendant la judicature de Samuel; c'était lors de la consécration de Saül (1). Le prophète, après avoir fait au peuple hébreu de vifs reproches sur son inconstance, et s'être justifié lui-même de toute concussion, demanda à Dieu un miracle, pour confirmer ces paroles : « Soyez attentifs au grand prodige que le Seigneur va opérer aujourd'hui, dit-il à la foule. Ne sommes-nous pas au temps de la moisson? Eh bien! cependant, je vais invoquer le Seigneur, et il va faire entendre son tonnerre et répandre la pluie; et en voyant cette merveille, vous comprendrez la grandeur de la faute que vous avez commise envers le Tout-Puissant (2). » En effet, le prophète se met en prière, et Dieu lui répondant du haut des cieux, fit retentir le tonnerre; la pluie descendit des nuages; le peuple, saisi d'épouvante, se jeta aux genoux du thaumaturge en criant : « Priez pour nous le Seigneur, votre Dieu, et demandez-lui qu'il nous épargne. »

III.

Dieu manifesta sa puissance d'une manière non moins merveilleuse à la bataille de Gazara (3). Timothée, déjà tant de fois vaincu par Judas Machabée, et après avoir vu la perte successive de tous ses soldats, rassembla une grande armée composée de troupes étrangères, avec laquelle il envahit la Judée et s'approcha de Jérusalem, pour tenter encore une fois le sort des combats. Judas sortit au-devant de lui, l'attendit entre Jérusalem et Gazara, et lui livra la bataille. Au milieu de la mêlée, il apparut aux yeux des Syriens cinq cavaliers aux armes éblouissantes, qui combattaient à la tête des Juifs, et dont deux protégeaient Machabée, en le tenant à couvert de leurs boucliers. Accablés par leurs traits, éblouis des éclairs qu'ils lançaient, les ennemis ne tardèrent pas à lâcher pied. Vingt mille cinq cents fantassins et six cents cavaliers restèrent sur le champ de bataille; Timothée s'enferma dans la forteresse de Gazara, où les Juifs allèrent aussitôt l'assiéger. Le cinquième jour, ils emportèrent la forteresse d'assaut; deux jours plus tard, Timothée fut pris dans l'a-

(1) I Reg. xii, 18.

(2) Sed et nunc state, et videte rem istam grandem, quam facturus est Dominus in conspectu vestro. Numquid non messis tritici est hodie? invocabo Dominum, et dabit voces et pluvias : et scietis, et videbitis, quia grande malum feceritis vobis in conspectu Domini, petentes super vos regem. Et clamavit Samuel ad Dominum, et dedit Dominus voces et pluvias in illa die. Et timuit omnis populus nimis Dominum et Samuelem, et dixit universus populus ad Samuelem : Ora pro servis tuis ad Dominum Deum tuum ut non moriamur. Addidimus enim universis peccatis nostris malum, ut peteremus nobis regem (*I Reg.* xii, 16-19).

(3) II Mach. x, 28.

sile où il s'était caché, et mis à mort avec son frère Chæréas.

IV.

L'histoire profane nous présente aussi un événement de la même nature, mais qui mérite d'être traité à part à cause de son importance. (*Voy.* l'art. FULMINANTE [Miracle de la légion])

FOURNAISE ARDENTE. Les trois jeunes Hébreux dans la fournaise. C'est ici un fait sur lequel il n'existe point d'autres preuves que le récit même qui nous en transmet le souvenir; mais faut-il pour cela le rejeter au rang des fables? Eh! que resterait-il de toute l'histoire, si on agissait de la sorte?

Il est des récits qui portent leurs preuves en eux-mêmes, et celui-ci est du nombre. Tout y est conforme, le temps, le lieu, les mœurs, les idées. Nabuchodonosor ne pouvait subir une désobéissance publique, sans la punir; les serviteurs déclarés du Dieu d'Israël ne pouvaient obéir, sans renier leur foi, leur vie, c'est-à-dire sans se renier eux-mêmes. Dieu, dont la haute protection accompagnait son peuple jusque dans l'exil, accomplit un miracle. Ce miracle est raconté par Daniel à ses contemporains, c'est-à-dire en présence de ceux qui auraient pu le nier, qui y étaient intéressés. Divers actes publics, et qui par conséquent devaient être connus de tout l'empire, s'y rattachent. D'ailleurs il ne sort en aucune façon de tout le reste de l'histoire, laquelle est miraculeuse d'un bout jusqu'à l'autre. Qu'objecter donc, et sous quel prétexte nier le fait, à moins de le rejeter en tant que miraculeux, et uniquement parce qu'il est miraculeux? Si cette raison semble suffisante, qu'on le rejette, et qu'on dise : Dieu peut faire toutes choses, excepté des miracles. Ceux qui admettront cette doctrine, s'arrangeront comme ils pourront avec les conséquences. Voici le fait tel qu'il est raconté au livre du prophète Daniel.

Le roi Nabuchodonosor avait érigé une statue d'or dans la plaine de Dara, dans la province de Babylone, et convoqué tous les hauts dignitaires de l'empire à son inauguration. A un signal donné, tous les assistants devaient se prosterner, pour adorer le simulacre, sous peine d'être jetés dans une fournaise ardente. Les trois compagnons de Daniel, Sidrach, Misach et Abdenago, préposés aux travaux publics de la satrapie de Babylone, furent les seuls qui ne se prosternèrent point. La désobéissance ne demeura point inaperçue pour la jalousie des Chaldéens, qui s'empressèrent aussitôt d'aller la dénoncer au monarque. Nabuchodonosor, bouillant de colère, se fit amener les coupables, leur reprocha sévèrement la transgression de ses ordres, en ajoutant que s'ils n'adoraient la statue à l'instant même, ils allaient être jetés dans la fournaise ardente; et quel est le Dieu, leur dit-il, qui pourra vous soustraire à ma colère?

Nous n'avons rien à répondre à cette question, reprirent-ils avec une respectueuse fermeté; *si le Dieu que nous servons veut nous préserver des flammes de la fournaise, et nous soustraire aux effets de votre vengeance, il le peut bien; mais dût-il en juger autrement, sachez, ô roi, que nous n'adorerons pas vos dieux, ni la statue d'or que vous avez érigée* (1).

Alors le prince, de plus en plus enflammé de colère, fit chauffer la fournaise sept fois plus que d'habitude, et ordonna aux hommes les plus forts de sa garde de lier les rebelles, et de les précipiter avec leurs vêtements et les insignes de leurs dignités au milieu des flammes. La fournaise était si ardente, que la flamme tua ceux qui les y jetèrent; pour eux, ils tombèrent au milieu, sans éprouver aucun mal. Ils se mirent à marcher, et Azarias, l'un d'eux, prononça une touchante prière, en invoquant la miséricorde du Seigneur sur sa nation, qui s'était attirée elle-même, à force de prévarications, les maux qu'elle éprouvait.

Cependant on ne cessait d'alimenter le feu avec du naphte, des étoupes, de la poix, des branches; la flamme s'élevait à une hauteur de quarante-neuf coudées au-dessus de l'orifice de la fournaise. Elle déborda même, et dévora ceux qui se trouvèrent dans son voisinage.

Mais un ange du Seigneur descendit près d'Azarias et de ses compagnons; il éteignit subitement les flammes, et fit régner à leur place un courant d'air rafraîchissant. Le feu n'avait eu aucun pouvoir sur les captifs, la flamme ne les avait pas touchés.

Alors ils se mirent tous les trois à bénir le Seigneur, et ils chantèrent ce beau cantique, *Benedictus es, Domine, Deus patrum nostrorum*, que l'Eglise a inséré dans ses offices.

Nabuchodonosor accourut le premier à ce merveilleux spectacle; il vit avec admiration, et le fit admirer à toute sa cour, l'ange radieux de lumière qui accompagnait les captifs; il appela ceux-ci par leur nom; tous constatèrent que le feu n'avait exercé aucune action sur les trois martyrs, et qu'il n'avait pas même entamé leurs vêtements. Alors le monarque fit publier partout l'empire un décret pour rendre gloire au Dieu de Sidrach, de Misach et d'Abdenago, seul capable d'opérer de si grandes merveilles.

On a demandé pourquoi il n'est pas fait mention de Daniel dans ce récit, pourquoi ses trois compagnons de captivité sont seuls exposés aux flammes, et la véritable raison n'a pas encore été indiquée, que nous sachions : c'est que la place de Daniel n'était pas à cette cérémonie, ou bien il n'était pas de son rang d'adorer la statue. En effet, lui et ses compagnons n'étaient pas constitués dans des dignités semblables; ou plutôt, il

(1) Respondentes Sidrach, Misach, et Abdenago, dixerunt regi Nabuchodonosor : Non oportet nos de hac re respondere tibi, ecce enim Deus noster, quem colimus, potest eripere nos de camino ignis ardentis, et de manibus tuis, o rex, liberare. Quod si noluerit, notum sit tibi rex, quia deos tuos non colimus, et statuam auream, quam erexisti, non adoramus (*Dan.* III, 16-18).

était seul constitué en dignité, ses compagnons étaient fonctionnaires publics ; et pour preuve, voici ce qui est dit des uns et des autres : Après l'explication du premier songe de Nabuchodonosor, celui dans lequel ce prince avait cru voir une statue composée de quatre métaux, et à la suite duquel, selon toute apparence, il ordonna l'érection de la statue dans la plaine de Dara, « Daniel fut élevé au plus haut rang, » *in sublime extulit*, il fut établi prince de toutes les provinces de l'empire, et préfet des maîtres de la sagesse de Babylone ; *principem super omnes provincias Babylonis, et præfectum magistratuum super cunctos sapientes Babylonis.* Daniel habita le palais même du roi, *erat in foribus regis ;* ou, si l'on veut traduire autrement, il fut l'introducteur auprès du roi.

Au contraire, Sidrach, Misach et Abdenago furent établis inspecteurs ou directeurs des travaux de la province de Babylonie, *constituit super opera provinciæ Babylonis.*

Or, qui fut mandé à l'inauguration de la statue, avec ordre de se prosterner devant elle à un signal donné ? les satrapes, les magistrats, les juges, les généraux, les capitaines, les préfets, et les fonctionnaires des provinces ; *satrapas, magistratus, judices, duces, tyrannos, præfectos, omnesque principes regionum.* La place des compagnons de Daniel était parmi ceux-ci ; Daniel était resté au palais, ou bien il était à côté du monarque. L'absence de son nom dans cette circonstance n'a donc rien de déshonorant, et n'infirme aucunement la vérité de son récit.

FULMINANTE (Miracle de la légion). C'était l'an 176 de l'ère chrétienne. L'empereur Marc-Aurèle, engagé dans une guerre pénible et pleine de périls contre les Marcomans, les Quades et les Sarmates, qui durait déjà depuis quatre années, se trouvait en présence de l'ennemi dans un lieu désert de la Germanie, où son armée, épuisée par de rudes travaux, périssait de soif, n'ayant pas rencontré une seule goutte d'eau depuis quatre jours. D'un côté, l'ennemi arrivant à l'improviste avec des forces beaucoup supérieures, de l'autre, des rochers infranchissables, partout l'aridité et le désert.

Dans ce péril extrême, l'empereur se souvint, ou peut-être fut informé que l'une des quatre légions qu'il commandait, était composée en majeure partie de chrétiens. Il eut recours à eux : Invoquez votre Dieu, leur dit-il, en cas qu'il soit assez puissant pour nous aider à vaincre. Aussitôt on vit ces généreux soldats s'agenouiller, déposer leurs armes, élever leurs mains vers le ciel ; et l'atmosphère, qui avait été jusque-là sans nuages et d'une chaleur brûlante, s'assombrit du côté de l'armée des barbares. L'horizon se chargea de nuées orageuses ; le combat s'engageait, une pluie torrentielle, mêlée d'éclairs et des éclats de la foudre, descendit des cieux. On vit les Romains présenter leur visage, leur tête découverte à cette onde bienfaisante, qui les rafraîchissait, la recevoir d'une main dans leur casque, tandis qu'ils combattaient de l'autre, et la boire avec le sang de leurs blessures, ou le sang des ennemis qu'ils immolaient. Comme s'ils eussent lancé eux-mêmes la foudre, elle ne frappait que leurs ennemis, et comme s'ils eussent été d'intelligence avec celui qui la lançait, ils semblaient courir sur ses traces et marcher après elle, sans la craindre pour eux-mêmes. L'armée romaine remporta en ce jour une des victoires les plus grandes et les plus signalées qui aient jamais été inscrites aux fastes de l'empire.

Marc-Aurèle en informa aussitôt le sénat par la lettre suivante :

« L'Empereur César Marc-Aurèle Antonin Auguste, Parthique Germanique Sarmatique, Grand Pontife, Tribun pour la vingt-huitième fois, Empereur pour la septième, Consul pour la troisième, Père de la Patrie, Proconsul, au Sénat et au Peuple Romain, Salut.

« Avant de vous rendre compte du résultat de mes opérations, du succès de nos armes, et de vous dire en détail les dangers que j'ai courus, l'espèce de siége que j'ai subi, ainsi que les mille accidents qui me sont arrivés dans la Germanie, je veux vous faire part de ceci. Dans un moment où je périssais de soif et de fatigue au milieu d'un désert, dans le voisinage de *Carnutum*, les éclaireurs nous annoncèrent 74 enseignes ennemies au-devant de nous à une distance de neuf milles ; Pompéianus, directeur des mouvements, vint bientôt confirmer la nouvelle, et déjà nous apercevions l'avant-garde.

« N'ayant avec moi que les légions première, dixième, *Gemina et Fretensis*, attaqué par 76,000 ennemis, et comparant mes faibles forces avec l'immense armée des barbares, je songeai à élever mes supplications vers les dieux de la patrie, mais n'en recevant aucun secours, et les ennemis me donnant d'ailleurs le temps, je m'adressai à ceux que nous connaissons sous le nom de chrétiens, après avoir jeté un triste et dernier regard sur ma petite armée. A l'appel de leur nom, ceux-ci s'avancèrent hors des rangs, en bien plus grand nombre que je ne l'avais supposé, et les terribles objurgations que je leur adressai étaient bien inutiles, ainsi que j'ai pu m'en convaincre par la preuve de leur valeur et de leur pouvoir. Au lieu de se précipiter sur leurs armes, de brandir leurs lances, d'emboucher la trompette, ce qui ne serait en rapport ni avec le nom ni avec les usages du Dieu qu'ils adorent dans le secret de leur conscience, car il faut bien en convenir, eux que nous appelons des impies et des ennemis de la divinité, ils en sont plus près que nous, nous les vîmes se prosterner sur la terre, et nous les entendîmes prier, non-seulement pour moi, mais demander allégement pour toute cette armée, qui se mourait de faim et de soif : il y avait cinq jours entiers que nous souffrions du besoin d'eau, n'en ayant aucunement rencontré. Nous nous trouvions au centre de la Germanie, enfermés entre des montagnes de tous côtés. Ils venaient de se prosterner et d'invoquer ce dieu que

je ne connaissais pas, lorsqu'une pluie froide descendit aussitôt des nuages sur l'armée romaine, et sur l'ennemi une grêle qui nous semblait des flammes, et qu'accompagnaient des éclairs. Ainsi un Dieu inexpugnable autant qu'invincible répondit immédiatement à leur invocation. Après un pareil événement, accordons-leur d'être chrétiens, de crainte qu'ils ne tournent contre nous la puissance d'armes si redoutables. Je suis d'avis qu'on ne doit plus jamais traduire ni condamner personne, sous la seule inculpation de christianisme. Et s'il arrive que quelqu'un soit déféré aux tribunaux, en tant que chrétien seulement, je veux qu'il soit innocenté sur-le-champ, à moins qu'une autre cause ne s'y oppose; que le dénonciateur soit livré aux flammes; que les gouverneurs de provinces s'abstiennent de toutes punitions et de l'emprisonnement à l'égard des chrétiens. Un sénatus-consulte sanctionnera cet édit, qui sera, en outre, affiché dans le forum de Trajan, pour que chacun puisse en prendre connaissance. Je charge Vetrasius Pollion, préfet de la ville, d'envoyer la nouvelle constitution dans toutes les provinces, et entends que quiconque voudra la transcrire ou en user, trouve à cet effet toutes facilités. Je vous salue. »

Jules Capitolin parle en ces termes de la guerre de Marc-Aurèle contre les Marcomans : « Toutes les nations qui habitent depuis les confins de l'Illyrie jusqu'à ceux de la Gaule, s'étaient réunies dans une conspiration commune : Marcomans, Narisques, Hermundures, Quades, Suèves, Sarmates, Latringes et Bures. Les Vectovales, les Sosibes, les Sicobotes, les Rhoxolans, les Bastarnes, les Alains, les Peucins, les Costobocs s'y étaient adjoints. L'empereur sut les vaincre, et conserver envers eux l'équité dans la victoire. Il en introduisit une partie en deçà des limites de l'empire. Il obtint par ses prières l'aide du Ciel, qui lança la foudre contre les ennemis, et rafraîchit l'armée romaine par une douce pluie. Il aurait ajouté la Marcomanie et la Sarmatie à l'empire, si Ovidius Cassius n'avait levé l'étendard de la révolte en Orient (*Voy.* Capit. *in Marc. Aurel.*). »

Dion Cassius en parle avec plus de détails : « Marc, dit-il, après avoir essuyé les plus grandes fatigues, et livré de nombreux combats dans la Germanie, soumit enfin les Marcomans et les Jazigues. Leur soumission fut suivie d'une guerre cruelle et prolongée contre les Quades, dans le cours de laquelle il obtint la victoire contre toute espérance, ou plutôt par un secours direct de la divinité; car les romains couraient les plus grands dangers, lorsque le ciel se déclara pour eux, et les sauva par des merveilles. Enfermés par les Quades dans des lieux infranchissables, et résignés à mourir les armes à la main, ceux-ci différaient le combat, espérant les voir bientôt périr victimes de la soif et de l'ardeur du soleil. Ils les avaient, en effet, si bien enfermés, et ils étaient tellement plus nombreux, que les Romains ne pouvaient ni se procurer de l'eau, ni se mouvoir, ni combattre; et qu'ils avaient à se défendre tout à la fois contre les maladies, les armes de l'ennemi, la soif et la chaleur du soleil. Rester, c'était la mort, combattre ou se retirer du mauvais pas, également impossible; mais les nuages s'amoncelèrent subitement, et versèrent aussitôt une pluie abondante. On ne saurait s'empêcher de reconnaître dans cet événement un secours divin; d'autant plus qu'il paraît certain que l'empereur avait avec lui le magicien Arnuphis, d'origine égyptienne, qui contraignit par des conjurations Mercure et les autres démons de l'air de donner de la pluie. Sitôt qu'elle commença à descendre, les Romains levèrent en haut leurs visages, pour la recevoir dans la bouche; bientôt ils tendirent leurs écus, leurs casques, burent à longs traits et firent boire les chevaux. Mais les barbares ayant profité de ce moment pour attaquer, ils se mirent en défense sans cesser de boire, de sorte que plusieurs, oubliant leurs blessures, avalèrent la pluie et le sang mélangés dans leurs casques. Cependant le péril devenant de plus en plus pressant, et le combat d'autant plus funeste, que nos soldats étaient distraits par le soin de satisfaire leur soif ardente, une grêle affreuse mêlée de foudres commença de tomber sur les ennemis. On voyait en même temps des torrents d'eau et de feu se précipiter des nuages; de sorte que les uns buvaient à longs traits, là où les autres étaient environnés de flammes. Le feu ne touchait pas aux Romains, ou s'éteignait subitement; l'eau ne s'étendait pas jusqu'aux barbares, ou bien elle s'allumait comme l'huile; de sorte que tout inondés de pluie, ils avaient le plus extrême besoin d'ondes pour éteindre leurs flammes; ils se blessaient même pour les éteindre dans leur sang. Une partie abandonnaient leurs armes, et s'enfuyaient du côté des Romains, voyant que la pluie était salutaire à ceux-ci. Marc ordonna de leur faire grâce, et cette clémence lui mérita les honneurs de se voir proclamé empereur pour la septième fois par les soldats. Quoiqu'il ne fût pas d'usage d'accepter une telle dignité sans un ordre exprès du sénat, il la reçut en cette circonstance comme venant du ciel même, et rendit aux pères conscrits un compte exact de tout ce qui s'était passé. »

Xiphilin consacre le récit de Dion, tout en le censurant assez mal à propos sous un rapport; il est certain, en effet, quoi qu'il en dise en cette circonstance, que Marc-Aurèle employait fréquemment le ministère des enchanteurs; sa philosophie n'allait pas jusqu'à mépriser la magie; mais, du reste, ni Arnuphis ni la magie n'ont que faire ici. Il paraît, comme dit cet auteur, que le préfet du prétoire signala à l'empereur la légion Mélitéenne, composée de chrétiens, comme pouvant tout obtenir du ciel. Mais il ajoute que cette légion reçut alors le nom de *Fulminatrix*, qui lui fut donné par l'empereur. Sans contester positivement cette

assertion, qui peut se concilier avec les usages militaires, il est certain toutefois qu'il existait antérieurement une légion fulminante, qui n'était pas la même que la légion *Melitea*; et ce dernier nom n'est lui-même qu'un surnom, comme il est facile de le voir en le rapprochant de la liste donnée tout à l'heure par l'empereur.

Au reste, ces différences sur quelques points de détail et sur les causes productrices de l'événement, ne peuvent que confirmer davantage son existence car on n'aurait pas songé à l'attribuer à la magie, et en particulier au magicien Arnuphis, s'il n'avait été d'une réalité incontestable; et il n'y a point de différence quant au fond entre les auteurs païens. Claudien l'a chanté dans les vers suivants :

Non tantis patriæ studiis ad templa vocatus,
Clemens Marce, redis : cum gentibus undique cinctam,
Exuit Hesperiam paribus fortuna periclis.
Laus ibi nulla ducum : nam flammeus imber in hostem
Decidit : hunc dorso trepidum flammante ferebat
Ambustus sonipes : hic tabescente solutus
Subsedit galea : liquefactaque fulgure cuspis
Canduit, et subitis fluxere vaporibus enses.
Tunc contenta polo, mortalis nescia teli,
Pugna fuit. Chaldæa mago seu carmina ritu
Armavere deos : seu, quod reor, omne tonantis
Obsequium Marci mores potuere mereri.
(Claudian. *In sexto Honorii consulatu.*)

On peut citer encore parmi les auteurs païens qui parlent de ce même fait, Thémistius dans sa quinzième oraison. Celui-ci l'attribue à la piété et aux ardentes prières de Marc-Aurèle, qui, dit-il, leva les mains au ciel en s'écriant : O dieux, accordez la vie à qui ne l'a jamais ravie à personne! Thémistius comptait pour rien apparemment les torrents de sang chrétien que le pieux philosophe avait fait couler dans son zèle pour le culte et l'honneur des dieux de l'empire.

Mais le monument le plus inconstestable de ce miraculeux événement est, sans contredit, cette colonne Antonine, érigée pour perpétuer le souvenir des hauts faits de Marc-Aurèle dans la guerre des Marcomans, et sur laquelle il est représenté en bas-relief. Sans doute ce n'est pas le Dieu des chrétiens qu'on y voit lancer la foudre et verser des torrents de pluie : c'est Jupiter pluvieux; mais cette stupidité païenne n'accuse que l'imagination qui l'a conçue et la main qui l'a reproduite. Sixte-Quint fit restaurer ce monument si important pour la religion chrétienne, et le couronna d'une image de l'apôtre des nations en place de celle d'Antonin, que Marc-Aurèle y avait érigée.

Le témoignage des auteurs chrétiens n'est pas moins unanime. Eusèbe, au cinquième livre de son *Histoire* et ensuite dans sa *Chronique;* Apollinaire, évêque de Hiéropolis, en Phrygie, saint Grégoire de Nysse, dans son *Deuxième sermon en l'honneur des quarante martyrs*, Métaphraste, sous le 9 janvier, relatent l'événement de la même manière que Marc-Aurèle dans sa lettre au sénat. Tertullien le cite dans sa *Lettre à Scapula* et dans son *Apologétique;* il renvoie même au décret de Marc-Aurèle, comme à un monument public. Paul Orose assure que la *Lettre* existait encore de son temps; et si on s'en rapporte à Eusèbe, au vingtième chapitre du cinquième livre de son *Histoire*, ce même décret aurait été utilement invoqué pendant le règne de Commode, en faveur d'un sénateur nommé Apollonius, traduit devant les juges sous la seule accusation de christianisme.

Il n'est donc pas un fait historique mieux démontré que celui-ci. Prétendrait-on que ce n'est pas un miracle? mais alors comment expliquer ce concours de circonstances : la prière d'une légion composée de chrétiens, un orage subit dont les ondes rafraîchissent l'armée qui a prié, et dont les foudres dispersent et tuent ses ennemis? mais un orage si subit, qu'aucune des deux armées n'a pu le prévoir, ni celle des Romains, qui n'a plus qu'une prière au ciel pour dernière ressource, ni celle des barbares, qui se contente d'enfermer la première, et d'attendre l'arme au bras que le manque d'eau la lui livre expirante! Voudrait-on chicaner sur l'indignité des Romains et l'injustice possible de leur agression? mais ce serait accuser la divinité de tous leurs triomphes, de toute leur histoire, et mettre en oubli le rôle providentiel que l'empire romain avait à remplir dans l'univers. Que pourrait-on enfin objecter, dont la réponse ne fût facile?

G

GAD paraît avoir été attaché à la personne de David en qualité de prophète, car la sainte Écriture le nomme son prophète; il s'attacha du moins à sa fortune dès les commencements, puisque nous le voyons partager son exil. Tandis que David, en fuite devant la colère de Saül, cherchait un refuge à la cour du roi de Moab, le prophète Gad lui conseilla de ne pas rester plus longtemps sur une terre étrangère, où bientôt il aurait été oublié des siens. David suivit ce conseil, et rentra à main armée dans Israël.

Lorsque ce prince, devenu enfin paisible possesseur du trône, eut fait opérer le dénombrement de son peuple, malgré les défenses de Dieu, le prophète Gad reçut du ciel la pénible mission de lui annoncer les vengeances divines. *Il vous est permis d'opter entre trois châtiments*, lui dit-il, *choisissez : soit sept ans de famine dans votre royaume,*

trois mois d'humiliation devant vos ennemis, une peste de trois jours en Israël. Maintenant prenez un parti, et dictez vous-même la réponse que je dois faire à celui qui m'a envoyé (1). David préférant remettre son sort entre les mains du Seigneur, qui est riche en miséricorde, opta pour les trois jours de peste. Elle commença aussitôt et dura le temps fixé, mais elle ne se répandit pas universellement, car le Seigneur eut pitié de son peuple, et arrêta le bras de l'ange exterminateur aux abords de Jérusalem, au-dessus du champ d'Ornan le Jébuséen. Gad se présenta le jour même devant le roi, et lui ordonna de la part de Dieu de construire un autel en ce lieu. Le prophète Gad paraît avoir survécu à David, car le premier livre des *Paralipomènes* nous apprend qu'il composa une vie de ce prince; cependant il n'est plus fait mention de lui au sacre de Salomon; c'est le prophète Nathan qui y joue le premier rôle (2).

GASSNER. En 1774, un chanoine de Ratisbonne, du nom de Gassner, guérissait les malades, et plus spécialement ceux qui étaient atteints de douleurs locales ou d'affections du système nerveux, par les exorcismes et l'imposition des mains. Il fondait la pratique des exorcismes sur cette doctrine, que toute maladie est due à l'influence actuelle du démon. Quant à l'imposition des mains, il la pratiquait de cette sorte : après avoir frotté vivement ses mains à sa ceinture, à son étole ou à son mouchoir, il les promenait sur la tête, le cou, la nuque du patient, ou sur la partie affectée de douleurs. On vit pendant plusieurs années un grand concours de malades de toutes les classes à sa demeure. Sa réputation s'étendit spécialement dans la Suisse et le Tyrol; elle vint jusqu'en France. Gassner était irréprochable sous le rapport des mœurs et de l'orthodoxie, à part ses rêveries sur l'action du démon dans les douleurs de l'humanité; aussi ses supérieurs ecclésiastiques n'osèrent-ils l'empêcher; il croyait de si bonne foi à son pouvoir miraculeux, et tant de gens le prônaient! Les médecins furent partagés sur son compte; et il se manifestait, en effet, certains accidents inexplicables dûs au magnétisme animal, dont la pratique n'était pas alors connue. Mais enfin, comme il n'y avait rien de réel ni de durable dans toutes ses cures, après avoir vu sa porte assiégée par des centaines de malades demandant guérison, il tomba peu à peu dans le discrédit, puis dans l'oubli et lui seul peut-être ne fut pas désabusé.

GÉANTS. Les traditions de tous les peuples font mention d'êtres humains d'une grandeur prodigieuse comparativement à la nôtre. L'Ecriture sainte elle-même semble appuyer ces traditions de son irréfragable autorité; aussi l'existence des géants dans les siècles reculés est-elle admise presque généralement, même par de bons auteurs, comme un fait irrécusable; et combien de pages plus ou moins savantes, mais ordinairement peu judicieuses, n'ont-elles pas été écrites pour démontrer l'existence des géants! Cependant qu'y a-t-il au fond de tout cela? presque rien : dans les traditions, des jeux d'imagination; dans les preuves apportées à l'appui, des erreurs d'ostéologie; dans la sainte Ecriture, des textes probablement mal traduits, et d'autres dont on a exagéré la portée.

Il est si naturel à l'imagination de se représenter la puissance de l'humanité élevée à un très-haut degré, quelquefois de le désirer, et quelquefois aussi de le craindre, qu'il n'est pas besoin de supposer un seul fait pour rendre raison des traditions. Dans le délire de la fièvre, dans l'exaltation des idées, dans le trouble de la frayeur, le cerveau enfante des monstres et des chimères; dans l'entraînement du discours, la parole exagère la pensée; dans les capricieuses fantaisies de l'art, le ciseau, le burin, le pinceau tracent des formes idéales, et donnent des proportions colossales à de minimes objets. Et sur quoi repose cette gigantomachie sublime, ridicule ou bizarre, sinon sur les exagérations de la pensée?

Les Encelade, les Alcyonée, les Ephyalte, les Briarée, les Orcus, les Polyphème dont parlent les traditions helléniques, ont-ils existé? Oui, de la même manière que les *Jotes* qui peuplent le *Jotenheim* de la mythologie scandinave, les Lilliputiens du roman de Swift; le serpent aux plumes vertes, nommé Quetzalcohuatl, de la Genèse mexicaine; le bœuf qui porte le monde, dans la religion de Mahomet; les sphinx de l'Egypte, et autres créations fantastiques du symbolisme ou du caprice. C'est bien en vain que de graves auteurs ont cherché dans tout cela les restes défigurés des traditions bibliques, et essayé d'en tirer des démonstrations en faveur de vérités qui n'ont pas besoin d'aller puiser leurs preuves hors d'elles-mêmes. Il n'y a point de géants; on ne saurait prouver qu'il y en ait jamais eu, suivant l'acception que ce mot comporte.

Les grands ossements et les dents monstrueuses recueillies en différents lieux, conservées, montrées, vantées, comme des dépouilles de géants, ont été reconnues par les naturalistes pour des ossements et des dents de quadrupèdes antédiluviens; soit des rhinocéros, des hippopotames, des girafes ou des éléphants (*Voy.* Cuvier, *Discours sur les ossements fossiles*).

D'un autre côté, les superstitions sur la grande taille des hommes des premiers siè-

(1) Sermo Domini factus est ad Gad prophetam, et videntem David, dicens : Vade et loquere ad David : Hæc dicit Dominus : Trium tibi datur optio, elige unum quod volueris ex his, ut faciam tibi. Cumque venisset Gad ad David, nuntiavit ei, dicens : Aut septem annis veniet tibi fames in terra tua; aut tribus mensibus fugies adversarios tuos, et illi te persequentur; aut certe tribus diebus erit pestilentia in terra tua. Nunc ergo delibera, et vide quem respondeam ei qui me misit sermonem (*II Reg.* XXIV, 11-13).

(2) *V.* I Reg., XXII, 5; II Reg., XXIV, 11; I Par., XXI, 9; XXIX, 29.

cles et le rapetissement progressif de la race humaine, s'évanouissent devant l'observation. Les tombeaux de toutes les époques ouverts jusqu'ici, n'ont présenté que des restes humains d'une taille en rapport avec la nôtre, et les cadavres momifiés en Egypte il y a quatre mille ans, sont dans les mêmes proportions.

Les récits des premiers voyageurs nous avaient présenté les peuples voisins du cap de Bonne-Espérance et certaines tribus des bords de l'Océan magellanique, sinon comme de véritables géants, du moins comme des hommes d'une stature presque double de la nôtre ; nommer les Hottentots et les Patagons, c'était parler des gens auprès desquels nous n'étions que des pygmées. Mais toutes ces exagérations se sont évanouies devant l'observation, et, en place de ces Encelades, il ne s'est trouvé que des hommes d'une taille avantageuse, aux proportions véritablement belles, et rien de plus (*Voy.* Paw. *Recherches sur les Américains;* Dumont-d'Urville, *Voyages*, etc.)

Ce n'est pas à dire que la nature n'ait jamais fait d'écarts, et qu'il n'y ait jamais eu des hommes, et par suite des races entières, d'une taille remarquablement grande.

Il n'est pas rare de voir en France des hommes de six pieds de hauteur, ou même plus. Les pays plus au nord, où la taille est généralement plus élevée, en fournissent davantage, et l'empereur de Russie n'a pas de peine à en former des régiments entiers pour sa garde. On montre par curiosité dans les foires certains individus qui atteignent sept pieds, ou qui en approchent.

Il serait donc possible encore maintenant, même en Europe, de voir renaître ces races athlétiques fameuses dans l'antiquité, qui par de nouveaux écarts, produiraient, soit en force, soit en grandeur, d'autres Milon de Crotone et d'autres Goliath.

Les plus graves difficultés sur ce sujet proviennent de quelques passages de l'Ecriture, que nous allons examiner, et dont il est facile de faire disparaître une grande partie du merveilleux, parce qu'il n'est qu'apparent.

Les Israélites envoyés par Moïse en exploration dans la terre promise, rapportèrent qu'elle était habitée par un peuple robuste, d'une taille élevée, et qu'ils y avaient vu spécialement certains monstres, fils d'Enac, de la race des géants, auprès desquels ils n'étaient, eux, que comme des sauterelles : *Ibi vidimus monstra quædam filiorum Enac de genere giganteo : quibus comparati, quasi locustæ videbamur* (*Num.* XIII, 34).

L'exagération du récit et le mauvais vouloir sont d'autant plus faciles à reconnaître, que ces redoutables enfants d'Enac, objectés comme un obstacle insurmontable à une armée de 600,000 hommes, n'étaient qu'au nombre de trois ; l'Ecriture les nomme Sesaï, Ahiman et Tholmaï.

Moïse dit ailleurs, en parlant du pays des Moabites : « Les premiers habitants de ces contrées étaient les *Emim*, peuples remarquables par leur taille et par leur force, aussi grands que les *Enacim*. Ils passaient pour des géants, semblables aux fils d'Enac. Les Moabites les nomment *Emim*. » Le même auteur ajoute plus loin, en parlant du pays des Ammonites : « Cette terre s'appelle communément la patrie des géants, parce quelle était habitée autrefois par les géants que les Ammonites désignent sous le nom de *Zomzommim*, puissante et nombreuse nation, à la taille élevée, semblable aux *Enacim* (1). »

Sont-ce les traditions des Ammonites et des Moabites que l'auteur sacré consigne de la sorte; sont-ce des faits historiques ? Il nous semble que ce sont des traditions, et alors les passages cités ne peuvent faire le sujet d'une discussion, parce qu'on manque des éléments nécessaires pour asseoir un jugement

L'Ecriture parle, en outre, de sept personnages dont la taille était remarquable : Og, roi de Bazan, cinq fils d'Arapha, du pays de Geth, et un Egyptien dont le nom est ignoré.

Elle dit du roi de Bazan qu'il était le dernier de la race des géants, et qu'on montrait dans la ville de Rabbath, au pays des Ammonites, son lit de fer long de neuf coudées et large de quatre. Il faut remarquer d'abord que Moïse, en racontant la bataille qui avait eu lieu sous ses yeux entre les Israélites et les peuples de Bazan commandés par leur roi, ne dit rien de la taille de Og (*Voy. Num.* XXI, 23) ; et ensuite, qu'en récapitulant sommairement dans le *Deutéronome* les principaux événements accomplis dans le désert de Sin, il ne parle de la taille de Og et de la grandeur de son lit que d'après les récits des Ammonites, car il n'avait pas vu lui-même ce lit, n'ayant pas conquis Rabbath. Les pays des Ammonites et des Moabites devaient être alors à l'abri de toute invasion de la part des Israélites, suivant la volonté expresse du Seigneur. En troisième lieu, il ne faut pas nécessairement mesurer la stature d'un homme à la longeur de sa couche.

Les fils d'Arapha étaient au nombre de cinq, savoir : Goliath, tué par David d'un coup de fronde ; Jesbibenob, tué par Abisaï, au moment qu'il s'apprêtait à percer David de sa lance, dans la guerre des Philistins qui suivit la mort de Saül ; Saph, tué par Sobochaï dans la plaine de Gob ; le quatrième, dont le nom est ignoré, fut tué par Adéodat de Bethléhem, dans une seconde bataille au même lieu. L'Ecriture se tait encore sur le nom du dernier, elle dit seulement qu'il fut tué au combat de Geth, par Jonathan, neveu de

(1) Emim primi fuerunt habitatores ejus, populus magnus, et validus, et tam excelsus, ut de Enacim stirpe, quasi gigantes crederentur, et essent similes filiorum Enacim. Denique Moabitæ appellant eos Emim..... non dabo tibi de terra filiorum Ammon, quia filiis Loth dedi eam in possessionem. Terra gigantum reputata est : et in ipsa olim habitaverunt gigantes, quos Ammonitæ vocant Zomzommim, populus magnus, et multus, et proceræ longitudinis, sicut Enacim, quos delevit Dominus a facie eorum : et fecit illos habitare pro eis (*Deut.* II, 10-21).

David, qu'il était d'une très-grande taille, et qu'il avait 24 doigts, dont six à chaque pied et six à chaque main, circonstance qui suffirait seule pour indiquer que, dans cette famille, la grandeur des proportions n'était qu'un écart accidentel de la nature (*Voy. II Reg.* XII, 16; *I Par.* XX, 4).

Le géant égyptien fut tué par Banaias, fils de Joïada, du bataillon des trente robustes de la garde de David ; il était haut de cinq coudées, c'est-à-dire de sept pieds et demi ; car il s'agit évidemment de la coudée commune, ou de 18 pouces. La coudée sacrée, ou grande coudée de 24 pouces, était réservée pour mesurer les objets relatifs au culte divin. (*Voy. I Par.* XI, 23).

Goliath avait six coudées et une palme, c'est-à-dire neuf pieds quatre pouces ; sa cuirasse pesait 5,000 sicles d'airain, c'est-à-dire 208 livres, et le fer de sa lance 600 sicles, ou 25 livres.

Il faut remarquer que *rapha* ou *arapha*, car on trouve ce mot écrit des deux manières, est un adjectif féminin qui veut dire *la Géante*, désignation qui indique d'abord que Goliath et ces quatre frères étaient issus d'un commerce illégitime; aussi l'Ecriture applique-t-elle au premier l'épithète de *spurius*, bâtard ; et ensuite que la grandeur de la taille était chez la mère un accident extraordinaire, et dans toute la famille un fait isolé.

Trois expressions différentes de la langue hébraïque, les mots *nophel*, *rapha* et *gibbor*, ont été également rendues dans la plupart des traductions par le seul mot de géant ; cependant, au dire des hébraïsants, la signification n'en est pas la même : *nophel* paraît vouloir dire des monstres humains ; *rapha*, des hommes d'une haute stature, et *gibbor*, des hommes d'une grande vaillance ; mais l'Ecriture elle-même confond quelquefois les deux premières. Le mot *raphaïm* est aussi quelquefois pris pour un nom de peuple ; par exemple, il est dit au quatorzième chapitre de la *Genèse*, que Chodorlahomor et ses alliés vainquirent les *Raphaïm* dans la vallée d'Astaroth-Carnaïm. On trouve les *Raphaïm* et les Phéréséens désignés comme les plus anciens habitants du pays de Chanaan. D'un autre côté, Job, faisant allusion aux géants détruits par le déluge, dit que les anciens *Raphaïm* gémissent sous les eaux. Salomon dit de même, dans les *Proverbes*, que les séductions de la femme débauchée conduisent aux *raphaïm*, et que celui qui s'écartera de la voie de la sagesse, habitera parmi les *raphaïm*, c'est-à-dire en enfer (Cf. *Prov.* II, 18 ; IX, 18). Baruch en parle d'une manière plus explicite : *Au commencement*, dit-il, *il y avait des géants, hommes d'une grande taille, et habiles dans l'art de la guerre* (*Baruch*, III, 26).

Mais la principale difficulté provient d'un passage du sixième chapitre de la *Genèse*, dont voici la traduction littérale, d'après la *Vulgate :* Moïse s'exprime ainsi : *Et lorsque les hommes commencèrent à se multiplier sur la terre, et qu'ils eurent engendré des filles, les fils de Dieu voyant que les filles des hommes étaient belles, prirent pour eux des épouses parmi toutes celles qui leur avaient plu. — Et Dieu dit : Mon esprit ne restera pas éternellement dans l'homme, parce qu'il est chair, et ses jours seront de cent vingt ans. — Or il y avait en ce temps-là des géants sur la terre. Car après que les fils de Dieu se furent unis aux filles des hommes, et qu'elles eurent engendré, ceux-ci sont les puissants du siècle, hommes fameux* (1).

Ce texte a été le sujet d'un grand nombre de commentaires, parmi lesquels l'absurde ne le dispute souvent qu'à lui-même. Les cabalistes se présentent en première ligne : il faut entendre, disent-ils, par les enfants de Dieu les esprits élémentaires : c'est-à-dire les gnomes, ou esprits de la terre, habitant dans les rochers et les cavernes ; les ondins, qui demeurent dans les eaux et se jouent dans les vagues de la mer ; les sylphes, esprits de l'air, qui répondent dans les échos et font voir maints fantômes au milieu des ombres de la nuit ; les salamandres ou habitants du feu, qui pétillent dans les flammes et tourbillonnent dans la fumée Ces esprits, d'une nature à demi divine, ne demandent rien tant que de s'unir aux filles des hommes, pour recevoir l'immortalité par le fait de leurs embrassements. Moïse était fils du salamandre Oromasis et de Vesta, femme de Noë.

De telles solutions s'exposent et ne se discutent pas. Des Pères de l'Eglise ont entendu par les enfants de Dieu les bons anges eux-mêmes ; c'est dire assez que ces vénérables docteurs n'avaient pu se défaire entièrement des idées platoniciennes, suivant lesquelles il faudrait considérer les anges comme des êtres matériels, quoique d'une matière très-subtile et de la nature du feu éthéré. Mais les anges ne sont point matériels, et en leur qualité d'esprits, ils ne sauraient ni éprouver la concupiscence, ni la satisfaire.

Il en est de même des démons, que certains autres docteurs croient être désignés par le nom des fils de Dieu. Ce serait ici peut-être le lieu de traiter la question des démons incubes et succubes ; mais nous préférons épargner au lecteur l'obscénité des pensées dans lesquelles il faudrait l'entretenir. Nonobstant l'avis de quelques docteurs de l'Eglise et de presque tous les théologiens, même parmi les modernes, il n'y a point, il n'y a jamais eu, il ne peut y avoir de démons incubes ou succubes. Il

(1) Cumque cœpissent homines multiplicari super terram, et filias procreassent, videntes filii Dei filias hominum quod essent pulchræ, acceperunt sibi uxores ex omnibus quas elegerant. Dixitque Deus : Non permanebit spiritus meus in homine in æternum, quia caro est, eruntque dies illius centum viginti annorum. Gigantes autem erant super terram in diebus illis. Postquam enim ingressi sunt filii Dei ad filias hominum, illæque genuerunt, isti sunt potentes a sæculo viri famosi (*Gen.* VI, 1-4).

serait temps enfin d'effacer du langage théologique de telles expressions, qui prêtent à rire à tout homme instruit, ou seulement de bon sens. Respectons les graves personnages qui sont nos maîtres et nos docteurs sous tant de rapports ; mais n'ayons pas pour eux ce respect exagéré, idolâtrique, dont ils ne voudraient pas eux-mêmes, qui irait jusqu'à l'abnégation de notre propre jugement, et qui nous ferait maintenir pour vérités des erreurs manifestes.

« Incubes et succubes! Nous ne mentionnerions certes pas ici ces étranges idées que le moyen âge nous a léguées, si M. Bouvier lui-même ne nous assurait que tous les théologiens parlent de ces conjonctions abominables, c'est-à-dire diaboliques ; et cela apparemment sur l'autorité de saint Augustin et de saint Thomas. On doit croire que les aberrations de ces grands personnages étaient moins leurs propres erreurs que les erreurs de leur siècle. C'était par la même erreur de physique ou d'ontogénie de ce temps, que saint Thomas avance que les grenouilles peuvent naître de la putréfaction. Saint Augustin et saint Thomas, malgré cette déviation, n'en sont pas moins deux des plus puissants génies qui aient paru sur la terre. Le texte de ces deux docteurs ne peut être aujourd'hui le sujet ni l'objet d'aucune discussion scientifique sérieuse. Il faut imprimer à cette étrange élucubration le sceau d'un éternel oubli. *Deleatur de libro viventium.* » (Debreyne, *Essai sur la théologie morale.*)

Beaucoup d'autres Pères, entre autres, Philon, saint Justin, Tertullien, Lactance, saint Chrysostome, saint Cyrille, Théodoret, admettent une explication différente : pour eux, les enfants de Dieu sont les descendants de Seth, race remarquablement belle, à cause de la justice et de la sévérité des mœurs qu'elle sut conserver ; et les filles des hommes, les descendants de Caïn, race détériorée et viciée au physique et au moral par ses crimes; et de l'alliance de ces deux races seraient nés les géants, remarquables à leur tour, soit par la grandeur de leur taille, soit par la férocité de leurs mœurs. Cette interprétation est admise par tous les commentateurs modernes ou à peu près. Eh bien! sauf le respect dû aux noms vénérables des docteurs qui l'ont trouvée, c'est peut-être la plus pitoyable de toutes. En effet, que les enfants de Caïn se soient corrompus, et que les enfants de Seth aient conservé la justice, ce sont des suppositions purement gratuites, contraires même au texte de l'Écriture, qui ne compte plus qu'un seul juste au temps du déluge. Ensuite, les descendants de Seth et ceux de Caïn étaient cousins germains ; il devait, par conséquent, exister entre eux de grands airs de famille, et de nombreux rapports relativement à la taille et à la conformation. En troisième lieu, d'une grande race et d'une petite race, il ne sort pas des géants, mais une race intermédiaire. D'une race vicieuse et d'une race juste, il ne sort ni des héros ni des brigands, mais des hommes qui participent des défauts et des qualités de leurs auteurs.

Nous ne mentionnerons pas l'opinion des préadamites, qui s'appuient spécialement sur ce texte, pour établir qu'il existait des hommes avant Adam ; que ce père de l'humanité actuelle ne fut créé que pour les remplacer par une nouvelle race, et qu'il faut entendre par les enfants de Dieu, les derniers rejetons de ces habitants primordiaux du globe, qui contractèrent des alliances avec les filles des descendants d'Adam. Cette opinion est une hérésie.

Mais nous ne devons point passer sous silence la solution offerte par le célèbre Bergier (*Dict. de Théol.*, art. Géants). « D'habiles commentateurs modernes, dit-il, ont ainsi rendu à la lettre le passage de la Genèse, dont il est question : Les fils des grands voyant qu'il y avait de belles filles parmi les hommes du commun, enlevèrent et ravirent celles qui leur plaisaient le plus. De ce commerce naquirent des brigands, qui se sont rendus célèbres par leurs exploits. — Cette explication s'accorde très-bien avec la suite du texte. Le mot hébreu *Elohim*, qui signifie quelquefois *Dieu*, signifie aussi les grands, et les filles des hommes peuvent très-bien être les filles du commun, et de la plus basse extraction. »

Les commentateurs modernes, que cite ici l'auteur, n'ont pas le mérite de l'invention; car l'historien Josèphe a proposé cette même explication plus de quinze cents ans avant eux, dès le commencement de son livre, et c'est justement le sujet d'un des reproches que nous lui adressons, d'avoir torturé le sens de l'Ecriture. Mais, en outre, inventer les lettres d'anoblissement et les titres de grandesse, parler de gentilshommes et de roturiers avant le déluge ! fut-il jamais idée plus malheureuse ! Et d'ailleurs l'expérience a été faite des milliers de fois et à toutes les époques : de l'alliance des plus nobles races avec les races les plus plébéiennes, il ne naît ni des héros, ni des géants, ni des monstres, mais des hommes semblables aux autres, grands ou petits, bons ou mauvais, vaillants ou pusillanimes, suivant les hasards de leur naissance et les soins de leur éducation.

Mais aussi pourquoi vouloir expliquer ce qui est inexplicable? Cette manie de tout expliquer, même l'inconnu, ne peut qu'ouvrir la porte à de nombreuses erreurs. Consentons à rester quelquefois dans notre ignorance, la fausse science est pire que le non-savoir ; et convenons que le texte en discussion contient un mystère qui ne sera peut-être jamais révélé.

Si l'on s'en rapporte à certains auteurs, le géant Goliath ne serait pas le seul exemple qu'on pût citer d'hommes de neuf pieds de hauteur : sous l'empereur Claude, on vit à Rome un nommé Gabbare, qui avait neuf pieds neuf pouces; Pline, Solin, Columelle, Tacite, en rendent témoignage. Delrio assure qu'en 1572, il vit à Rouen un Piémontais haut de plus de neuf pieds. On trouva, en 1719, près de Salisbury, au lieu nommé

Stonenheng, près d'un monument celtique appelé la *Danse des géants*, dit la *Gazette*, du mois d'octobre de cette même année, un squelette humain de neuf pieds quatre pouces de long.

Nous ne voulons pas soumettre ces faits à la discussion; et encore moins celui raconté par Plutarque, de l'invention du corps du géant Antès, en Mauritanie, dans la ville de Tingis. Il avait 60 coudées de longueur, dit-il, et il ajoute que Sertorius l'ayant vu, fit offrir des sacrifices en son honneur. Ce récit ne peut être égalé que par celui d'Albéric de Trois-Fontaines, racontant, d'après Elinand, la découverte du corps de Pallas, faite à Rome en 1041. Embaumement, conservation parfaite, lampe inextinguible, qui s'éteignit au contact de l'air, rien n'y manque; le corps de Pallas, adossé contre le mur de la ville, était plus haut que le mur. Il portait au ventre une blessure de quatre pieds et demi de longueur, que lui avait faite le sabre de Turnus. C'est beaucoup, mais enfin nous voyons dans l'Arioste que Roland fit au mont Marboré une ouverture de 300 pieds en deux coups de Durandale c'est encore plus.

En résumé, on ne saurait fournir aucune preuve de l'existence d'êtres humains plus grands que Goliath, qui avait neuf pieds de hauteur. Or, son existence et celle des quatre ou cinq autres personnages cités par l'Ecriture, est un fait anormal et relaté comme tel. Si jamais il y eut des races humaines de pareille grandeur, il n'en reste aucun souvenir, ni aucun monument; donc il est permis de considérer les géants comme des êtres imaginaires. Le texte de l'Ecriture qui a été rapporté est inexplicable dans l'état actuel de nos connaissances.

GÉDÉON. Après la mort de Barac et de Débora, Israël s'abandonna à l'idolâtrie. Il en fut puni par un long et cruel asservissement au joug des Madianites; mais la servitude devint si intolérable, qu'Israël se souvint enfin de son Dieu, et éleva vers lui une voix suppliante. Le Seigneur suscita, pour le délivrer, Gédéon, Ephratéite, fils de Joas, de la famille d'Ezri. Un ange lui apparut, tandis qu'il était occupé dans son champ à battre et à resserrer sa moisson, et le salua en l'appelant le plus courageux des hommes. Allez, lui dit-il, et votre vaillance délivrera Israël, c'est moi qui vous le promets. Je serai avec vous, et vous vaincrez Madian comme s'il était un seul homme. — Je voudrais en avoir la preuve, répondit Gédéon; mais, en attendant, si vous voulez rester ici, j'irai vous préparer un repas. — J'y resterai, ajouta l'ange. Gédéon revint bientôt avec des pains cuits sous la cendre, apportant dans un vase des viandes cuites, et le suc dans un autre. — Déposez le tout sur cette pierre, lui dit l'ange, et versez le suc sur le pain et sur les viandes. Gédéon obéit. L'ange toucha les aliments du bout d'une baguette qu'il tenait à la main; aussitôt une grande flamme, jaillissant de la pierre, consuma les pains et les viandes. L'ange disparut en même temps. Ah! Seigneur Dieu, s'écria Gédéon, malheur à moi, car j'ai vu face à face l'ange du Seigneur; mais le Seigneur lui répondit: — Soyez en paix, ne craignez rien, vous ne mourrez pas.

Gédéon construisit sur le lieu même un autel au Seigneur; puis, la nuit suivante, par l'ordre de Dieu, il renversa l'autel et le simulacre de Baal, qui appartenaient à son père, et le bois sacré planté autour de l'autel. Les habitants d'Ephra n'en eurent pas plus tôt connaissance, qu'ils demandèrent à Joas qu'il leur livrât son fils, pour le punir de mort. — Etes-vous donc les vengeurs de Baal, répondit Joas; qu'il défende lui-même sa propre cause, s'il est dieu.

Une telle action, suivie d'une telle réponse, était un signal de guerre. Aussi les Madianites, les Amalécites, et plusieurs peuples à l'orient du Jourdain, se rassemblèrent-ils bientôt, passèrent ce fleuve, et vinrent camper dans la vallée de Jesrahel.

A cette vue, Gédéon, s'enflammant d'une noble ardeur, rassembla autour de lui la famille d'Abiezer, et fit publier la guerre à son de trompe dans Manassé, Azer, Zabulon et Nephtali. Cependant, avant de passer outre, il voulut consulter le Seigneur. Faites, dit-il, ô mon Dieu! que cette toison s'humecte de rosée, tandis que la surface de la terre demeurera aride; je reconnaîtrai à ce signe que vous me donnerez la victoire sur Madian. S'étant levé au milieu de la nuit, il trouva la toison tellement humide, qu'il en put exprimer assez d'eau pour remplir un vase; le sol était sec tout à l'entour. — Encore un miracle, dit-il, ô mon Dieu! faites maintenant que la surface de la terre soit couverte de rosée, et que la toison reste sèche. Il en fut ainsi.

Gédéon ne balança plus. Il s'approcha du camp des Madianites dans le dessein de combattre; mais le Seigneur l'arrêta : Je ne veux pas, lui dit-il, que vous combattiez avec toute cette multitude qui vous suit, de peur qu'Israël ne croie qu'il s'est délivré lui-même par ses propres forces. Annoncez donc à tous ceux qui se sentent peu de courage ou de désir de combattre, qu'ils aient à se retirer. Vingt-deux mille se retirèrent; il en resta dix mille avec Gédéon. — C'en est encore trop, dit le Seigneur. Conduisez-les au bord de l'eau, qu'ils boivent, et observez-les : vous garderez tous ceux qui auront porté l'eau à leur bouche avec la main, et vous renverrez ceux qui se seront prosternés pour boire. Il ne s'en trouva que trois cents; Gédéon donna l'ordre aux autres de rentrer sous leurs tentes.

Maintenant, ajouta le Seigneur, approchez, je vous ai livré Madian; et afin de vous en assurer, prenez avec vous Phara, votre fils, et allez recueillir une conversation. Gédéon, arrivé près du camp ennemi, entendit un soldat racontant un songe à son camarade : J'ai vu, dit-il, un pain cuit sous la cendre qui roulait vers le camp de Madian; il a heurté une tente, l'a ébranlée et renversée sur la terre. — Cela veut dire, répondit le second,

que le glaive de Gédéon, fils de Joas, renversera les tentes de Madian, et que le Seigneur a livré les Madianites aux mains d'Israël. Aussitôt Gédéon se prosterna pour adorer, et revint en hâte auprès des siens : Allons, leur dit-il, voici le moment ; le camp de Madian est à nous. Il divisa ses hommes en trois bandes, les plaça autour du camp à intervalles égaux, leur donna une trompette à chacun, et dans l'autre main un vase de terre contenant une lampe allumée. Faites ce que vous me verrez faire, leur dit-il, répondez par le son de vos trompettes au son de la mienne, et criez : Vive Dieu et le glaive de Gédéon ! Au même signal, les trompettes retentirent sur trois points divers, les vases se brisèrent pour laisser apparaître les lumières, les cris de guerre se firent entendre. C'était au milieu de la nuit ; une inexprimable confusion se mit dans le camp de l'ennemi, chacun chercha bientôt son salut dans la fuite ; Gédéon et ses trois cents ne cessaient de poursuivre à grands cris ; au milieu du tumulte et de l'obscurité, les ennemis s'entretuaient ; bientôt Nephtali, Azer, Manassé, accoururent en armes ; la fuite se changea en boucherie. Gédéon fit garder les gués du Jourdain. Oreb et Zeb, princes de Madian, furent pris et décapités. Il en coûta la vie à 120,000 ennemis.

Il restait encore une division de 15,000 hommes avec Zébée et Salmana, rois de Madian, qui n'avaient point passé le Jourdain. Gédéon courut avec ses 300 braves les surprendre au milieu de leur sécurité, avant qu'ils n'eussent pu recevoir les nouvelles du désastre des leurs. Il les extermina, prit les deux rois, et les mit à mort. Au retour, il emporta d'assaut Soccoth et Phanuel, qui avaient refusé de lui ouvrir leurs portes pour laisser reposer ses guerriers exténués de fatigue ; fit périr tous les principaux habitants de Soccoth, et rasa Phanuel. Cette expédition, si rapidement accomplie, procura la liberté et quarante années de paix à Israël.

Il eût été bien heureux pour Gédéon et pour Israël que les suites de si grands triomphes n'eussent pas été déshonorées par les pratiques du culte réprouvé, auxquelles ils donnèrent occasion. Gédéon demanda pour sa part de butin les boucles d'or enlevées aux oreilles des Madianites tués dans les combats ; il s'en trouva 1,700 sicles (1). Le vainqueur en fit un éphod, qu'il conserva à Ephra, et qui devint une cause de ruine pour lui-même et pour sa maison, dit le *Livre des Juges* (2), parce qu'il introduisit en Israël un culte schismatique.

Nous ne nous arrêterons pas à discuter ce qu'il y a de naturel et ce qu'il y a de merveilleux dans les triomphes du fils de Joas. Le naturel lui-même devient miraculeux, lorsqu'il sort de l'ordre commun, et résulte de l'intervention directe de la divinité. A part les communications de Gédéon avec Dieu par l'intermédiaire de l'ange, tout le reste peut s'expliquer ; mais qu'importe, puisque le doigt de Dieu y est si bien marqué ?

(1) Valeur d'environ 400,000 francs de notre monnaie.

(2) Judic. VI, et seq.

GÉRASA (Les possédés de). *Jésus, après avoir traversé le lac, débarqua dans le pays des Géraséniens ; deux hommes, qui avaient des démons, et qui étaient si redoutables que personne n'osait plus suivre cette voie, sortirent des sépulcres, et accoururent au-devant de lui, en criant : Qu'y a-t-il entre vous et nous, Jésus, fils de Dieu, que vous venez ici nous tourmenter avant le temps ? Or, il y avait non loin d'eux un grand troupeau de porcs qui paissaient, et les démons le priaient en ces paroles : Si vous nous chassez d'ici, envoyez-nous dans le troupeau de porcs. Il leur dit : Allez ; à leur sortie, ils entrèrent donc dans les porcs. Or, voilà que tous ceux-ci allèrent avec une grande impétuosité se précipiter dans la mer, et s'y noyèrent. Quant aux porchers, ils s'enfuirent, et allèrent à la ville raconter l'événement, ainsi que ce qui concernait les démoniaques. Tous les habitants de la ville sortirent donc au-devant de Jésus, et après l'avoir vu, ils le prièrent de s'éloigner de leur pays* (1).

Tel est le récit de l'évangéliste saint Matthieu, au huitième chapitre de son Evangile. Saint Marc et saint Luc rapportent en plus quelques détails, entre autres celui-ci : que les démons s'appelaient Légion, parce que, répondirent-ils par la bouche des possédés, ils étaient une légion.

Comment se fait-il qu'on élevât des troupeaux de porcs dans un pays tel que la Judée, puisque la loi de Moïse défendait l'usage de la viande de porc ? Comment Jésus-Christ pouvait-il, sans injustice, livrer ainsi à la destruction la propriété d'autrui ? etc. Misérables chicanes qui ne sauraient infirmer le fait ; c'est demander comment le maître de toutes choses permet à la grêle de ravager nos moissons, à l'épidémie de porter la mort au sein des populations ; et pour lever la seconde difficulté, il suffit de se souvenir que Gérasa n'est point dans la Judée, ni même dans la Galilée juive, mais dans la Galilée des nations.

Les partisans de la réalité des possessions du diable n'éprouveront aucun embarras pour expliquer ce fait ; ceux qui pensent au

(1) Et cum venisset trans fretum in regionem Gerasenorum, occurrerunt ei duo habentes dæmonia, de monumentis exeuntes, sævi nimis, ita ut nemo posset transire per viam illam. Et ecce clamaverunt, dicentes : Quid nobis et tibi, Jesu, Fili Dei ? Venisti huc ante tempus torquere nos. Erat autem non longe ab illis grex multorum porcorum pascens. Dæmones autem rogabant eum, dicentes : Si ejicis nos hinc, mitte nos in gregem porcorum. Et ait illis : Ite ; at illi exeuntes abierunt in porcos, et ecce impetu abiit totus grex per præceps in mare, et mortui sunt in aquis. Pastores autem fugerunt : et venientes in civitatem nuntiaverunt omnia, et de eis qui dæmonia habuerant. Et ecce tota civitas exiit obviam Jesu : qui viso eo rogabant ut transiret a finibus illorum (*Matth.* VIII, 18-34).

contraire que les possessions ne sont que des affections maladives physiques ou mentales, ou l'un et l'autre à la fois, n'en éprouveront pas davantage ; il leur suffira de répondre que le Sauveur, par un effet de sa toute-puissance, transporta aux pourceaux la frénésie des malheureux possédés.

Les partisans de l'ancienne médication corpusculaire ou sympathique, inventée par Digby, diraient même que tout cela a pu se faire sans miracle; mais nous avons à répondre à un adversaire plus redoutable, à l'ennemi déclaré des miracles. Voici de quelle manière il parle de celui-ci.

« On emploie quelquefois la jusquiame dans la cure de l'épilepsie; et il existe une variété de ce végétal que les anciens appelaient *fève de porc*, parce que les porcs, quand ils en mangent, sont saisis d'une sorte de fureur, que la mort suivrait bientôt, s'ils ne couraient se jeter dans l'eau. Que l'on se rappelle cette dernière propriété, afin de spécifier l'agent qui a servi à guérir deux épileptiques, dans un pays où l'on croyait les épileptiques tourmentés par le démon : il suffira qu'un peu de confusion s'introduise dans le récit, pour amener graduellement ceux qui le répéteront, à confondre la maladie avec le remède, et à dire que le démon, sorti du corps des hommes, est entré dans le corps de pourceaux qui se trouvaient là, et les a contraints à se précipiter dans un fleuve (1). »

L'auteur de ces belles découvertes n'avait guère présent à l'esprit le trait évangélique dont il parle, car il se serait souvenu qu'il y est question d'une mer et non d'un fleuve ; et qu'il s'agit, non pas d'épileptiques, genre de malades qui ne sont dangereux que pour eux-mêmes, mais de foux furieux, ou possédés, tellement frénétiques, que personne n'osait plus passer près des tombeaux dans lesquels ils faisaient leur séjour ordinaire. Que ces malheureux, et un troupeau de pourceaux qui paissent au même lieu, aient mangé simultanément de la racine de jusquiame, et que cette substance ait eu pour effet immédiat de guérir ceux qui étaient ensorcelés, et d'ensorceler ceux qui se portaient bien, c'est chose si étrange, que le lecteur voudra bien nous permettre de garder nos préférences pour le récit de l'Evangile, dans lequel il n'existe aucune *confusion*.

Nous devons ajouter encore qu'il ne s'agit nullement, dans l'espèce, d'un *récit répété graduellement*, et recueilli après un certain intervalle, ou transmis d'un lieu éloigné : C'est un fait consigné par des témoins oculaires. Il ne peut donc exister ni confusion ni altération ; et il faut l'admettre tel qu'il est, ou rejeter tout l'Evangile, en faisant de Jésus-Christ et des apôtres des mythes, selon le système de Dupuis. (*Voy.* l'art. DÉMONIAQUES.)

GIÉZI, le serviteur lépreux du prophète Elisée, a servi de prétexte à plusieurs suppositions aussi chimériques les unes que les autres. Il est des savants qui l'ont fait voyager en Perse après sa disgrâce, et instruire les habitants des dogmes de la Genèse, en les altérant de la manière que chacun sait. A les en croire, le fameux et peut-être mythologique personnage de Zoroastre ne serait autre que Giézi lui-même. De telles suppositions ne se réfutent pas, et ne se discutent pas davantage. S'il y a tant de similitude dans les cosmogonies de la Judée et de la Perse, il s'ensuit tout au plus qu'elles dérivent d'une source commune, mais non pas l'une de l'autre. Et le nom de Guèbres, conservé de temps immémorial aux adorateurs du feu, n'a point pour étymologie nécessaire, ni même apparente, celui de Giézi.

Dans le moyen âge, à l'époque où les lépreux étaient si nombreux en Europe, on était porté à les considérer comme les descendants de Giézi, parce que le prophète, en le maudissant, lui avait annoncé que la lèpre se perpétuerait à toujours dans sa postérité. On leur avait même donné le nom de *Gézitains*, et on l'a conservé d'une manière spéciale, jusque près de nos jours, à ces malheureux que plusieurs provinces d'Italie, de France et d'Espagne ont connus sous les sobriquets de Cagnards, de Cagots et de Cacous. Déplorables races, bannies de la société et du commerce des autres humains, qui ne pouvaient même, après la mort, obtenir une place dans la sépulture commune, pas plus que pendant la vie le droit de participer à la prière commune, au bénitier commun (1). Mais Giézi est bien innocent de leur *cagoutille*, autant qu'il l'était de la lèpre de leurs ancêtres, car ils n'étaient point de race juive.

Et quant au premier point, il ne paraît pas que Giézi ait quitté la Judée à la suite de sa juste disgrâce, car on le retrouve plusieurs années après s'entretenant avec Joram, roi d'Israël, des miracles opérés par Elisée.

Quoi qu'il en soit, voici de quelle manière la sainte Ecriture rapporte, au IV^e^ livre des *Rois*, ce qui est relatif à la lèpre de Giézi. Le prophète Elisée n'avait pas voulu recevoir les présents de Naaman, après qu'il eut trouvé dans les eaux du Jourdain la guérison de sa lèpre. « Giézi, le serviteur de l'homme de Dieu, se dit en lui-même : Mon maître a fait grâce à ce syrien Naaman, en n'acceptant pas les présents qu'il avait apportés : Vive Dieu ! je courrai après lui, et je le ferai me donner quelque chose. Giézi courut donc après Naaman, et du plus loin que celui-ci le vit accourir, il descendit de son char, alla à sa rencontre, et lui dit : Ne s'est-il passé rien de mal? — Rien, répondit-il; mais mon maître m'envoie vous dire : Il vient de m'arriver des montagnes d'Ephraïm deux jeunes gens, deux fils des prophètes, donnez-moi à leur intention un talent d'argent et deux habits de rechange. — Non pas un talent, dit Naaman, mais deux. Il le força de les ac-

(1) Euseb. Salv., *Essai sur la Magie*, c. 20.

(1) *Voy.* notre *Hist. de la Magie*, à l'art. des *Races maudites*.

cepter, mit l'argent dans deux sacs, ajouta un double vêtement, et commanda à deux de ses serviteurs de s'en charger, et de retourner avec Giézi. Le soir étant venu, il reçut de leurs mains le fardeau, le déposa dans sa maison, les congédia, et ils se retirèrent. Il alla ensuite retrouver son maître, et lorsqu'il se presenta, Elisée lui dit : D'où venez-vous, Giézi ? — Votre serviteur n'est allé nulle part, répondit-il. — Mais Elisée reprit : Est-ce que mon âme n'était pas présente, lorsque l'étranger est descendu de son char, pour aller au-devant de vous ? Et maintenant que vous avez reçu de l'argent, reçu des vêtements, vous allez acheter des champs d'oliviers, des vignobles, des brebis, des bœufs; vous aurez des serviteurs, des servantes ; mais aussi la lèpre de Naaman s'attachera à vous et à votre postérité pour toujours. — Et Giézi s'éloigna couvert d'une lèpre blanche comme la neige (1). »

GNOSTIQUES. (Prophéties qui les concernent.) Le sein de l'Eglise fut déchiré pendant les premiers siècles par différentes sectes gnostiques, qui, sans conserver même un seul article du symbole chrétien, se cachaient sous les formes et les apparences du christianisme, et pratiquaient les mœurs les plus dépravées du paganisme et les usages les plus immondes de ses mystères. Simonites, Nicolaïtes, Cérinthiens, Carpocratites, Valentiniens, Marcosiens, Héracléonites, Barbéliotes, Ophites, Basilidiens, Cainites, Marcionites, Adamites et autres sectaires aux noms couverts d'infamie, n'étaient que des gnostiques ; les historiens ont tort d'en faire autant d'hérésies différentes ; c'étaient les diverses branches d'un même tronc, et elles s'appelaient elles-mêmes du nom générique de *gnose*, qui veut dire la science. Elles n'étaient distinguées les unes des autres que par des modifications accidentelles, et par les noms de leurs fondateurs. Leur histoire, et surtout l'histoire de leurs étranges doctrines, serait trop longue à retracer ici. Elles avaient de commun le nom général, *gnose;* les mœurs, qui peuvent se dépeindre d'un seul mot, *infamie;* une multitude de génies, esprits, démons fantastiques, les *éons;* l'*hypocrisie* d'une conduite vertueuse et chrétienne en apparence; l'*horreur du mariage*, en faveur de la licence des mœurs; une *répulsion systématique* pour certains aliments; des *systèmes cosmogoniques* différents du système chrétien et judaïque, qui enseigne la *création*, tandis qu'elles n'admettaient que l'*émanation*. Tels sont les caractères généraux et communs de la gnose. Eh bien ! ils se trouvent signalés d'une manière fort reconnaissable dans les lettres des apôtres, quelques-uns comme déjà manifestes, et tous comme prophétisés à l'origine du christianisme.

L'apôtre saint Paul s'exprime ainsi au IVe chapitre de sa première Epitre à Timothée : « *L'esprit révèle* manifestement que, dans des temps très-rapprochés (1), quelques-uns s'écarteront de la foi, et deviendront attentifs à des *esprits* d'erreur et à des doctrines de *démons*, parlant le langage *hypocrite* du mensonge, mettant une cuirasse *sur leur conscience*, prohibant le *mariage* et des *aliments* que Dieu a *créés*, et dont les fidèles qui connaissent la vérité usent avec actions de grâces; car toute *créature* de Dieu est *bonne*, et il ne faut rien rejeter de tout ce dont on peut user avec actions de grâces (2). »

Il revient sur le même sujet dans sa seconde Epître au même disciple, et dépeint les hommes dont il entend parler aux traits les plus repoussants : « Sachez que, à une époque très-rapprochée, commenceront des temps pleins de périls : il y aura des hommes remplis de l'amour d'eux-mêmes, cupides, insolents, superbes, blasphémateurs, contempteurs des anciens, ingrats, scélérats, sans affection, turbulents, calomniateurs, incontinents, féroces, durs, traîtres, audacieux, hautains, faisant de la volupté leur dieu, conservant l'apparence de la piété, mais en conspuant les œuvres. Evitez ces gens-là. Ce sont des leurs ceux-là qui pénètrent dans les maisons, et emmènent captives des femmelettes chargées de péchés, et en proie à des désirs de différente

(1) Dixitque Giezi puer viri Dei : Pepercit dominus meus Naaman Syro isti, ut non acciperet ab eo quæ attulit : vivit Dominus, quia curram post eum et accipiam ab eo aliquid. Et secutus est Giezi post tergum Naaman : quem cum vidisset ille currentem ad se, desiliit de cursu in occursum ejus, et ait : Rectene sunt omnia? Et ille ait : Recte; dominus meus misit me ad te, dicens : Modo venerunt ad me duo adolescentes de monte Ephraim, ex filiis prophetarum : da eis talentum argenti et vestes mutatorias duplices. Dixitque Naaman : Melius est ut accipias duo talenta. Et coegit eum, ligavitque duo talenta argenti in duobus saccis, et duplicia vestimenta, et imposuit duobus pueris suis, qui et portaverunt coram eo. Cumque venisset jam vesperi, tulit de manu eorum, et reposuit in domo, dimisitque viros, et abierunt. Ipse autem ingressus, stetit coram domino suo. Et dixit Eliseus : Unde venis, Giezi? Qui respondit : Non ivit servus tuus quoquam. At ille ait : Nonne cor meum in præsenti erat, quando reversus est homo de curru suo in occursum tui? Nunc igitur accepisti argentum, et accepisti vestes, ut emas oliveta, et vineas, et oves, et boves, et servos, et ancillas. Sed et lepra Naaman adhærebit tibi et semini tuo usque in sempiternum. Et egressus est ab eo leprosus quasi nix (*IV Reg.* v, 20-27)

(1) *In novissimis temporibus* (*I Tim.* IV); — *In novissimis diebus* (*II Tim.* III). — Dans les temps *à venir*, — dans les *derniers jours*, dit Sacy. — *Dans la suite des temps*, — *dans la suite*, dit de Genoude. C'est ainsi que l'entendent tous ou à peu près tous les traducteurs; or c'est un contresens manifeste. En effet, s'il était question d'une époque éloignée, des derniers jours du monde, comment l'Apôtre aurait-il dit à son disciple, évitez ces gens-là : *et hos devita?*

(2) Spiritus autem manifeste dicit quia, in novissimis temporibus, discedent quidam a fide, attendentes spiritibus erroris et doctrinis dæmoniorum, in hypocrisi loquentium mendacium, et cauteriatam habentium suam conscientiam, prohibentium nubere, abstinere a cibis, quos Deus creavit ad percipiendum cum gratiarum actione fidelibus et iis qui cognoverunt veritatem. Quia omnis creatura Dei bona est, et nihil rejiciendum quod cum gratiarum actione percipitur (*I Tim.* IV, 1-4).

nature (1); *apprenant* toujours, et n'arrivant jamais à la *science de la vérité*. Semblables à Jannès et à Mambré, qui résistèrent à Moïse, de même ils s'opposent à la vérité ; hommes à l'esprit corrompu et à la foi réprouvée. Mais leur prospérité aura des limites, car leur folie deviendra manifeste pour tous, comme celle des premiers (2). »

La seconde Epître de saint Pierre contient une allusion non moins évidente aux mœurs des gnostiques et à leurs doctrines sur l'émanation des êtres et la perpétuité du monde. « Sachez d'abord, dit cet apôtre, qu'il doit apparaître prochainement, *in novissimis diebus*, des hommes d'illusion et de mensonge, qui se livreront à leurs propres concupiscences, et qui diront : Qu'est-ce que la promesse et son accomplissement ? Tous nos ancêtres sont morts, et rien ne change depuis le commencement du monde. Ceux qui pensent ainsi ne savent pas que les cieux étaient d'abord, et que la terre, sortie de l'eau, s'affermit à la parole de Dieu ; et qu'ensuite les mêmes eaux inondèrent et firent périr le monde. Quant aux cieux et à la terre dans leur état présent, un même sort les attend : ils sont réservés au feu pour le jour du jugement et de la perdition des hommes impies (3). »

Certaines paroles de ce passage, il est vrai, semblent applicables aux cabalistes plutôt qu'aux gnostiques ; mais le suivant, de l'apôtre saint Jude, ne comporte pas ce double sens : « Pour vous, très-chers frères, souvenez-vous de ce qui a été prédit par les apôtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ; ils vous annonçaient qu'il viendrait prochainement des jongleurs, attentifs à satisfaire leurs désirs à l'aide de toutes sortes d'impiétés. Eh bien ! ce sont ceux-là qui se ségrègent eux-mêmes; hommes animaux, qui ne vivent point par l'esprit. »

Ces dernières paroles sont une allusion et une réponse aux prétentions des gnostiques, qui ne reconnaissaient d'hommes vivants par l'esprit, ou psychiques, qu'eux seuls, et qualifiaient les chrétiens du titre d'hommes animaux. Ils rangeaient tout le reste des humains dans une troisième classe, celle des hommes matériels ; car ils reconnaissaient dans l'humanité trois degrés constitutifs, la matérialité, l'animalité, la spiritualité. La matière, l'âme, l'esprit ; telle était la trinité humaine de ces anciens panthéistes. Nous connaissons une école panthéistique moderne, qui n'a pas trouvé mieux.

Le reste de l'allocution de l'apôtre saint Jude n'est qu'une continuation de la même allusion, beaucoup plus claire, sans doute, pour ceux auxquels il l'adressait que pour nous, qui vivons si loin des gnostiques, et qui sommes peu initiés aux détails les plus intimes de leurs doctrines et de leurs œuvres, mais transparente encore cependant et saisissable. « Vous donc, très-chers, dit-il aux chrétiens, élevez l'édifice de vous-mêmes sur les fondements de votre foi sainte, et la confiance dans l'Esprit saint. Conservez-vous dans la dilection de Dieu, et l'attente de la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour la vie éternelle. Rejetez ceux-ci, ils sont condamnés d'avance ; mais sauvez les autres, et les arrachez au feu. D'un côté, ayez une miséricordieuse pitié selon la crainte de Dieu; de l'autre, portez une haine implacable au vêtement maculé des œuvres de la chair. »

La conclusion de cette lettre, qui paraît être au premier abord une simple formule d'adieu, est bien réellement, pour peu qu'on s'applique à en pénétrer le sens, une protestation chrétienne en faveur de la pureté de conscience, de la foi au jugement final par le ministère de Jésus-Christ, de l'unité de Dieu, avec attribution de la divinité à Jésus Christ, tous dogmes niés par les gnostiques. « A celui qui peut vous *conserver sans péché*, et vous constituer *immaculés* en présence de sa gloire, dans la joyeuse attente de l'*avènement* de Notre-Seigneur Jésus-Christ; au *seul Dieu, notre Sauveur*, par *Jésus-Christ, Notre-Seigneur;* gloire, magnificence, empire et puissance, avant les siècles, maintenant et dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il (1). »

(1) Nous avions oublié de mentionner ce trait si important de l'histoire du gnosticisme ; qui ne sait le rôle qu'y jouèrent des femmes extatiques et livrées à toutes les débauches de la volupté ? Les noms de Priscille, Maximille, Perpétue, Quintille, Philomène, Marcelline, etc., ont acquis une célébrité indestructible.

(2) Hoc autem scito quod in novissimis diebus instabunt tempora periculosa. Erunt homines seipsos amantes, cupidi, elati, superbi, blasphemi, parentibus non obedientes, ingrati, scelesti, sine affectione; sine pace, criminatores, incontinentes, immites, sine benignitate, proditores, protervi, tumidi, et voluptatum amatores magis quam Dei ; habentes speciem quidem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes. Et hos devita : ex his enim sunt qui penetrant domos, et captivas ducunt mulierculas oneratas peccatis, quæ ducuntur variis desideriis ; semper discentes, et nunquam ad scientiam veritatis pervenientes. Quemadmodum autem Jannes et Mambres restiterunt Moysi : ita et hi resistunt veritati, homines corrupti mente, reprobi circa fidem. Sed ultra non proficient : insipientia enim eorum manifesta erit omnibus, sicut et illorum fuit (*II Tim.* III, 1-9).

(3) Hanc ecce vobis, charissimi, secundam scribo epistolam, in quibus vestram excito in commonitione sinceram mentem, ut memores sitis eorum quæ prædixi verborum à sanctis prophetis, et apostolorum vestrorum, præceptorum Domini et Salvatoris. Hoc primum scientes, quod venient in novissimis diebus in deceptione illusores juxta proprias concupiscentias ambulantes, dicentes : Ubi est promissio, aut adventus ejus? ex quo enim patres dormierunt, omnia sic perseverant ab initio creaturæ. Latet enim eos hoc volentes, quod cœli erant prius, et terra de aqua et per aquam consistens Dei verbo : per quæ ille tunc mundus aqua inundatus perlit. Cœli autem, qui nunc sunt, et terra eodem verbo repositi sunt, igni reservati in diem judicii et perditionis impiorum hominum (*I Petr.* I, 1-7).

(1) Vos autem, charissimi, memores estote verborum quæ prædicta sunt ab apostolis Domini nostri Jesu Christi ; Qui dicebant vobis, quoniam in novissimo tempore venient illusores, secundum desideria sua ambulantes in impietatibus. Hi sunt, qui segregant semetipsos, animales, Spiritum non haben-

De ces différents passages il résulte que les apôtres montraient au doigt les gnostiques déjà existants, ou sur le point de paraître; et qu'ils avaient été prédits, annoncés antérieurement, dès les premiers jours du christianisme; ce que nous voulions établir.

GOG et MAGOG. Noms qui ont partagé avec quelques autres le privilége de faire déraisonner beaucoup d'interprètes et de savants; au point qu'il serait à désirer que certaines choses ou certains passages n'eussent jamais été interprétés. Pourquoi donc aller chercher si loin des vérités qui sont si près? Ecoutons les auteurs du *Dictionnaire* de la *Bible*. Ce dictionnaire est une collection passablement indigeste de toutes les opinions; mais c'est un défaut moindre qu'on ne pourrait le croire au premier abord : la vérité non amalgamée ne se dégage que mieux de son assemblage hétérogène.

« Plusieurs interprètes trouvent beaucoup de traces de ces noms dans les provinces de la grande Tartarie; comme dans les provinces de *Lug* et de *Mungug*, de *Cangigu* et Gingui, dans les villes de Gingui et de Cugui, de *Corgangui* et de *Caigui*. » C'est admirable, mais la géographie de l'Europe a bien plus de noms qui ressemblent mieux à Gog et à Magog, tels que Maggeroë, en Laponie; Magliano, en Italie; Magnac et Magny, en France; Goch, dans le grand duché du Bas-Rhin; Gochtzeim, dans le grand duché de Bade; Godalming, dans le comté de Surrey, en Angleterre; sans compter ceux qui se terminent de la manière que ceux-ci commencent. Les mêmes auteurs continuent :

« D'autres ont cru que les Perses étaient les descendants de Magog. (Et de deux.) Suidas et Cédrène disent qu'on les nomme encore Magog dans leur pays. (Dans quel pays?) On y trouve des peuples nommés *Magusiens* et des philosophes appelés *mages*. » Ceci passe toute croyance. Des mots français démagogue et démagogie faudra-t-il conclure, dans quelques siècles d'ici, que nous sommes les descendants de Gog et de Magog? Continuons :

« Quelques-uns (ici c'est saint Ambroise qu'on fait parler), quelques-uns se sont imaginé que les Goths étaient descendus de Gog et de Magog, et que les guerres décrites par Ezéchiel, et entreprises par Gog contre les saints, ne sont autre que celles que les Goths firent au siècle cinquième contre l'empire romain. » (Et de trois.) Le saint docteur fait une allusion aux événements de son temps; et il ne faudrait pas en faire une opinion. Continuons encore :

« Bochard a placé Gog aux environs du Caucase. Il dérive le nom de cette fameuse montagne de l'hébreu Gogchasan, forteresse de Gog. Il montre que Prométhée, attaché au Caucase par Jupiter, n'est autre que Gog. On connaît au midi du Caucase la Gogarène, province d'Ibérie. » (Et de quatre.) Bochart était fort savant, sans contredit; mais Gog et Jupiter, Prométhée et la Bible, quelle alliance! C'est le système de la fusion de la fable avec l'histoire sainte, que Huet, malgré sa science et son habileté, n'a pu faire admettre dans sa *Démonstration évangélique*.

« Enfin la plupart, disent toujours nos auteurs, croient, avec beaucoup de fondement que Gog et Magog, marqués dans Ezéchiel et dans l'Apocalypse, se doivent prendre, dans un sens allégorique, pour des princes ennemis des saints et de l'Eglise. Ainsi plusieurs prennent Gog d'Ezéchiel pour Antiochus Epiphane, persécuteur des Juifs attachés à leur religion; et celui qui est marqué dans l'*Apocalypse*, pour l'Antechrist, ennemi de l'Eglise et des fidèles. (Et de cinq.) Nous avons essayé, dans une dissertation imprimée *à la tête* d'Ezéchiel, de faire voir que Gog était le même que Cambyse, roi des Perses; et sur l'Apocalypse, nous avons prétendu que Gog et Magog désignent tous les ennemis qui persécuteront l'Eglise jusqu'à la fin des siècles. » (Deux opinions à la fois! Et de six et sept.)

« Les Arabes appellent les descendants de Gog et de Magog *Jagiouge* et *Magiouge*, et croient qu'ils habitent les pays les plus septentrionaux de l'Asie, au delà des pays des Tartares et des Sclaves, ou des Sclavons, nommés Chalybes par les anciens. » (Et de huit.)

Le reste de l'article, dont on pourrait tirer encore autant d'opinions, est une divagation sur toutes choses à propos de rien; nous croyons devoir le passer sous silence. Qu'ont à faire Alexandre le Grand, les Abassides, nommés mal-à-propos Abastides, la grande muraille de la Chine, les califes du Corazan du quinzième siècle de notre ère, et les contes des mille et une nuits avec l'Ecriture sainte?

La prophétie d'Ezéchiel contient assez de lumières pour dissiper toutes les ténèbres que de prétendus interprètes se sont complu à amasser d'une manière si laborieuse. La voici dans son intégrité.

« Le Seigneur m'a dit : Fils de l'homme, tourne ton visage vers Gog, vers le pays de Magog, chef-lieu de Mosoch et de Thubal, et prophétise contre lui. Tu lui diras : Le Seigneur Dieu dit ceci : A toi et à moi, Gog, prince des princes de Mosoch et de Thubal; je te mettrai au manége, je te placerai un frein dans les mâchoires, et je te mènerai, toi et toute ton armée, tes chevaux, et tes cavaliers tout couverts de leurs cuirasses, et ta grande multitude armée de lances, de

tes. Vos autem, charissimi, superædificantes vosmetipsos sanctissimæ vestræ fidei, in Spiritu sancto orantes, vosmetipsos in dilectione Dei servate, exspectantes misericordiam Domini nostri Jesu Christi in vitam æternam. Et hos quidem arguite judicatos : Illos vero salvate, de igne rapientes. Aliis autem miseremini in timore : odientes et eam, quæ carnalis est, maculatam tunicam. Ei autem, qui potens est vos conservare sine peccato, et constituere ante conspectum gloriæ suæ immaculatos in exsultatione in adventu Domini nostri Jesu Christi, soli Deo Salvatori nostro per Jesum Christum Dominum nostrum, gloria et magnificentia, imperium et potestas ante omne sæculum, et nunc, et in omnia sæcula sæculorum. Amen (*Jud.*, 17-25).

boucliers et de glaives; avec elle les Perses, les Ethiopiens, les Libyens, abrités sous leurs casques et leurs boucliers; Gomer et tous ses bataillons, la maison de Thogorma voisine de l'Aquilon (1), toute son armée, et beaucoup d'autres peuples encore; fais tes préparatifs, dispose tes armes, range tous ces bataillons qui se pressent autour de toi, et mène-les aux combats.

« Le temps viendra de régler tes comptes. Après beaucoup d'années de ce jour, tu dirigeras tes pas vers un pays qui commencera à se guérir des blessures du glaive, qui s'est repeuplé des contingents de tous les pays, revenus vers les montagnes d'Israël, si longtemps désertes; un pays dont la population revenue de partout, vivra dans une profonde sécurité. »

Arrêtons-nous ici, pour bien désigner le pays dont le prophète entend parler; ce qui ne semble pas difficile, puisqu'il le nomme: c'est Israël, c'est la Judée, après que ses enfants revenus de tous les pays de l'Orient, et même de tous les pays du monde, auront commencé à fonder un Etat plus stable, un Etat ayant un nom parmi les autres Etats, quoique sans rois encore et sans princes; sans indépendance, mais aussi sans hostilités. Ezéchiel assistait personnellement à la grande captivité, il en voyait le terme, et sa vue prophétique se portait quatre siècles au delà. Tout ceci nous paraît d'une clarté invincible. Continuons :

« Or tu monteras et tu viendras comme la tempête, toi et tous tes bataillons et beaucoup de peuples avec toi, comme un nuage dont l'ombre couvre la terre. Mais le Seigneur Dieu dit ceci : Ton cœur enflé d'orgueil et ton âme enivrée de funestes desseins te diront : Marche vers le pays sans défense, tombe sur ceux qui se reposent au sein de la sécurité; ils n'ont ni murailles, ni portes, ni barrières; tu enlèveras leurs dépouilles, tu te gorgeras de butin, et ta main pressera ceux qui avaient été dispersés, qui se sont réunis; le peuple revenu de tous les pays, qui commence à se reformer, et à s'étendre sur une motte de terre. »

Si ce n'est pas à Israël revenu de la captivité que le prophète entend faire allusion, ses paroles n'ont pas de sens. Mais continuons encore :

« Saba, Dedan, les marchands de Tharsis et ses lions te diront : Est-ce que vous n'avez pas soif de butin? Est-ce que vous avez rassemblé vos armées dans un autre but que celui de vous gorger de dépouilles, de vous charger d'argent, d'or, de meubles précieux, de richesses de toutes sortes, et de remporter des masses de butin (2)?

« Mais, toi, ô fils de l'homme, prophétise, et dis à Gog : le Seigneur Dieu dit ceci : Oui, tu sauras que mon peuple d'Israël se repose dans la sécurité, et tu viendras de ton pays, voisin de l'Aquilon, toi et beaucoup de peuples avec toi, formant une puissante cavalerie, de grandes armées, des troupes innombrables; et tu monteras au-dessus de mon peuple d'Israël comme un nuage dont l'ombre couvre la terre. Je t'amènerai moi-même, dans des temps éloignés, contre le pays qui m'appartient en propre, afin que les nations apprennent à me connaître par la manière dont je retirerai de toi ma glorification, ô Gog. Le Seigneur Dieu dit ceci : c'est bien toi dont mes prophètes ont entendu parler dans les jours anciens, lorsqu'ils annonçaient à Israël que j'amènerais quelqu'un contre lui.

« En ce jour, au jour de la présence de Gog sur la terre d'Israël, dit le Seigneur Dieu, ma colère s'élèvera jusqu'à la fureur, mon indignation sera pareille à des torrents de feu. En ce jour, la terre d'Israël éprouvera une grande commotion; les poissons au fond des mers, les oiseaux au milieu des airs, les bêtes des champs; les reptiles qui se cachent sous la terre, les hommes qui sont à la surface, ressentiront l'ébranlement; les montagnes en seront bouleversées, les arbres arrachés, les édifices s'écrouleront. Je convoquerai le glaive pour l'opposer à son glaive sur toutes mes montagnes, dit le Seigneur Dieu, et le glaive du frère contre le frère. Je l'exterminerai par la peste, par les combats, par les grandes pluies, par une grêle de grandes pierres; je ferai pleuvoir le feu et le soufre sur lui, sur son armée, et sur les peuples nombreux qui seront avec

(1) *Latera Aquilonis;* non pas e nord; mais un des côtés, soit le nord-est, ou le nord-ouest; ou tous les deux.

(2) Et factus est sermo Domini : ad me, dicens : Fili hominis, pone faciem tuam contra Gog, terram Magog, principem capitis Mosoch et Thubal : et vaticinare de eo. Et dices ad eum : Hæc dicit Dominus Deus : Ecce ego ad te Gog principem capitis Mosoch et Thubal. Et circum agam te, et ponam frenum in maxillis tuis : et educam te, et omnem exercitum tuum, equos et equites vestitos loricis universos, multitudinem magnam, hastam et clypeum arripientium et gladium. Persæ, Æthiopes, et Libyes cum eis, omnes scutati et galeati; Gomer et universa agmina ejus, domus Thogorma, latera Aquilonis, et totum robur ejus, populique multi tecum. Præpara, et instrue te, et omnem multitudinem tuam, quæ coacervata est ad te : et esto eis in præceptum. Post dies multos visitaberis : in novissimo annorum venies ad terram quæ reversa est a gladio, et congregata est de populis multis ad montes Israel, qui fuerunt deserti jugiter : hæc de populis educta est, et habitabunt in ea confidenter universi. Ascendens autem quasi tempestas venies, et quasi nubes, ut operias terram tu, et omnia agmina tua, et populi multi tecum. Hæc dicit Dominus Deus : In die illa ascendent sermones super cor tuum, et cogitabis cogitationem pessimam : Et dices : Ascendam ad terram absque muro : veniam ad quiescentes habitantesque secure : hi omnes habitant sine muro, vectes et portæ non sunt eis : Ut diripias spolia, et invadas prædam, ut inferas manum tuam super eos, qui deserti fuerant, et postea restituti, et super populum, qui est congregatus ex gentibus, qui possidere cœpit, et esse habitator umbilici terræ. Saba, et Dedan, et negotiatores Tharsis, et omnes leones ejus dicent ibi : Nunquid ad sumenda spolia tu venis? ecce ad diripiendam prædam congregasti multitudinem tuam, ut tollas argentum, et aurum, et auferas supellectilem, atque substantiam, et diripias mansubias infinitas (*Ezech.* XXXVIII, 1-13).

lui. Et je serai exalté, glorifié, manifesté aux yeux de beaucoup de nations; elles reconnaîtront que je suis le Seigneur (1). »

Arrêtons-nous ici pour faire quelques observations. Il s'accomplira dans Israël de très-grands événements, des guerres sanglantes; Israël lui-même sera divisé, le glaive du frère opposé à celui du frère. Cependant le parti qui combattra pour le Seigneur triomphera avec l'aide de Dieu; les nations étrangères seront exterminées; ces événements s'accompliront dans les siècles éloignés : voilà ce que le prophète dit en beaucoup de mots dans son langage hyperbolique et figuré. Continuons, la lumière va se faire de plus en plus :

« Et vous, ô fils de l'homme, prophétisez contre Gog, et dites : Le Seigneur Dieu dit ceci : Je suis plus fort que toi, ô Gog, prince des princes de Mosoch et de Thubal; je te mettrai au manége, je te conduirai, je t'amènerai du pays voisin de l'Aquilon, et je te ferai gravir mes montagnes d'Israël. Là, j'arracherai l'arc de ta main gauche, et ferai tomber la flèche de ta main droite. Tu mordras la poussière sur mes montagnes d'Israël, toi, tes bataillons, tous les peuples qui seront avec toi; et je te donnerai en pâture aux bêtes, aux oiseaux, à tout ce qui vole et à tout ce qui marche sur la terre. Tu resteras sur le champ de bataille; c'est moi qui l'annonce, dit le Seigneur Dieu. J'allumerai l'incendie au milieu de Magog, au milieu de ceux qui habitent en pleine sécurité dans les îles, et ils sauront que je suis le Seigneur.»

Arrêtons-nous encore. Il résulte de ce qui précède que le pays de Magog entrera lui-même en révolution, et sera déchiré par la guerre. Le mot *îles* employé ici par le prophète pourrait facilement recevoir une explication littérale; mais il signifie plus ordinairement, dans le langage des prophètes, des nations isolées, ou groupées sous un même gouvernement, que des terres environnées de flots, ou des archipels.

Le prophète continue de la sorte :

« Je populariserai mon saint nom au milieu de mon peuple d'Israël; je ne permettrai plus jamais qu'il y soit mis en oubli, et les nations sauront que je suis le Seigneur, le saint d'Israël. Voici que tout cela s'accomplit. Tout est accompli, dit le Seigneur Dieu. Voici le jour dont j'ai parlé (1). »

Le prophète va décrire, en effet, le jour des triomphes d'Israël; le jour où, débarrassé de ses ennemis, il enterrera les cadavres des morts; mais, avant de le suivre, observons encore que cette lutte contre les nations sera la dernière, et qu'après elle Israël ne retombera plus dans l'idolâtrie. Il vivra désormais de sa propre vie et de son culte national, jusqu'à ce que vienne le moment où il doit mourir; moment suprême, dont Ézéchiel n'entrevoit pas encore l'accomplissement.

« Et les habitants des villes d'Israël se disperseront dans les plaines pour détruire et brûler les armes, les boucliers, les lances, les arcs, les flèches, les massues, les piques; sept années y suffiront à peine. On ne coupera plus de bois dans les champs, on n'en abattra plus dans les forêts; il y aura assez d'armes pour suffire à tout; Israël jouira des dépouilles de qui l'aura dépouillé, il s'engraissera de la substance de ses propres dévastateurs, dit le Seigneur Dieu. En ce jour, je donnerai pour sépulture à Gog un lieu bien connu en Israël; savoir, la vallée des Voyageurs, à l'orient de la mer; et les passants s'y arrêteront avec admiration, parce qu'on y aura enterré Gog et toute sa multitude; on l'appellera désormais la vallée de la Multitude de Gog. La maison d'Israël en aura pour sept mois à enterrer, avant d'en avoir purgé la surface de la terre. Tout le peuple s'y emploiera, et ce sera pour lui un jour de fête, et pour moi un jour de gloire, dit le Seigneur Dieu.

« Après avoir vaqué à cette œuvre durant

(1) Propterea vaticinare, fili hominis, et dices ad Gog : Hæc dicit Dominus Deus : Numquid non in die illo, cum habitaverit populus meus Israel confidenter, scies? Et venies de loco tuo a lateribus Aquilonis tu, et populi multi tecum, ascensores equorum universi, cœtus magnus, et exercitus vehemens. Et ascendes super populum meum Israel quasi nubes, ut operias terram. In novissimis diebus eris, et adducam te super terram meam : ut sciant gentes me, cum sanctificatus fuero in te in oculis eorum, o Gog! Hæc dicit Dominus Deus : Tu ergo ille es, de quo locutus sum in diebus antiquis, in manu servorum meorum prophetarum Israel, qui prophetaverunt in diebus illorum temporum, ut adducerem te super eos. Et erit in die illa, in die adventus Gog super terram Israel, ait Dominus Deus : ascendet indignatio mea in furore meo. Et in zelo meo, in igne iræ meæ locutus sum. Quia in die illa erit commotio magna super terram Israel : Et commovebuntur a facie mea pisces maris, et volucres cœli, et bestiæ agri, et omne reptile quod movetur super humum, cunctique homines qui sunt super faciem terræ : et subvertentur montes, et cadent sepes, et omnis murus corruet in terram. Et convocabo adversus eum in cunctis montibus meis gladium, ait Dominus Deus : gladius uniuscujusque in fratrem suum dirigetur. Et judicabo eum peste, et sanguine, et imbre vehementi, et lapidibus immensis : ignem et sulphur pluam super eum, et super exercitum ejus, et super populos multos, qui sunt cum eo. Et magnificabor, et sanctificabor : et notus ero in oculis multarum gentium, et scient quia ego Dominus (*Ezech.* XXXVIII, 14-23).

(1) Tu autem, fili hominis, vaticinare adversum Gog, et dices : Hæc dicit Dominus Deus : Ecce ego super te Gog principem capitis Mosoch et Thubal : Et circumagam te, et educam te, et ascendere te faciam de lateribus Aquilonis : et adducam te super montes Israel. Et percutiam arcum tuum in manu sinistra tua, et sagittas tuas de manu dextera tua dejiciam. Super montes Israel cades tu, et omnia agmina tua, et populi tui, qui sunt tecum; feris, avibus, omnique volatili, et bestiis terræ, dedi te ad devorandum. Super faciem agri cades : quia ego locutus sum, ait Dominus Deus. Et immittam ignem in Magog, et in his qui habitant in insulis confidenter : et scient quia ego Dominus. Et nomen sanctum meum notum faciam in medio populi mei Israel, et non polluam nomen sanctum meum amplius : et scient gentes quia ego Dominus sanctus Israel. Ecce venit, et factum est, ait Dominus Deus : Hæc est dies, de qua locutus sum (*Ezech.* XXXIX, 1-8).

sept mois, on établira des chercheurs, qui parcourront les champs, dans le but de découvrir les cadavres qui resteraient encore, afin de leur donner la sépulture; et quand les chercheurs de morts auront trouvé un débris humain, ils y placeront un signal, pour que les ensevelisseurs viennent le recueillir, et l'emporter à la vallée de la Multitude de Gog. La nécropole s'appellera Amona (c'est-à-dire multitude) ou purification de la terre.

« Et vous, fils de l'homme, le Seigneur Dieu dit ceci : Convoquez tous les oiseaux de proie, tous ceux qui dévorent, toutes les bêtes de la terre ; dites-leur : Venez, hâtez-vous, accourez de tous côtés à mon festin, à l'immense holocauste que j'immole sur les montagnes d'Israël ; mangez des chairs, buvez du sang. Mangez la chair des braves, buvez le sang des princes de la terre : ce sont mes béliers, mes agneaux, mes boucs, mes taureaux, mes volatiles, mes grasses victimes. Mangez de la graisse à satiété, buvez, jusqu'à l'ivresse, du sang de la victime que je vous immole. Rassasiez-vous à la table que je vous dresse de la chair des chevaux, des braves cavaliers, des guerriers de toutes armes, dit le Seigneur Dieu. C'est ainsi que je me glorifierai parmi les nations, et tous les peuples reconnaîtront, au poids de la main que j'étendrai sur eux, que c'est moi qui rends mes jugements. Et la maison d'Israël me reconnaîtra pour le Seigneur son Dieu depuis ce jour et ensuite (1). »

(1) Et egredientur habitatores de civitatibus Israel, et succendent, et comburent arma, clypeum, et hastas, arcum, et sagittas, et baculos manuum, et contos : et succendent ea igni septem annis. Et non portabunt ligna de regionibus, neque succident de saltibus, quoniam arma succendent igni, et deprædabuntur eos, quibus prædæ fuerant, et diripient vastatores suos, ait Dominus Deus. Et erit in die illa : dabo God locum nominatum sepulcrum in Israël : vallem Viatorum ad orientem maris, quæ obstupescere faciet prætereuntes, et sepelient ibi Gog, et omnem multitudinem ejus, et vocabitur Vallis multitudinis Gog. Et sepelient eos domus Israel, ut mundent terram septem mensibus. Sepeliet autem eum omnis populus terræ, et erit eis nominata dies, in qua glorificatus sum, ait Dominus Deus. Et viros jugiter constituent lustrantes terram, qui sepeliant et requirant eos qui remanserant super faciem terræ, ut emundent eam : post menses autem septem quærere incipient. Et circuibunt peragrantes terram, cumque viderint os hominis, statuent juxta illud titulum, donec sepeliant illud polinctores in Valle multitudinis Gog. Nomen autem civitatis Amona, et mundabunt terram. Tu ergo, fili hominis, hæc dicit Dominus Deus : Dic omni volucri, et universis avibus, cunctisque bestiis agri : Convenite, properate, concurrite undique ad victimam meam, quam ego immolo vobis, victimam grandem super montes Israel : ut comedatis carnem, et bibatis sanguinem. Carnes fortium comedetis, et sanguinem principum terræ bibetis : arietum et agnorum, et hircorum, taurorumque et altilium et pinguium omnium. Et comedetis adipem in saturitatem, et bibetis sanguinem in ebrietatem de victima quam ego immolabo vobis. Et saturabimini super mensam meam de equo, et equite forti, et de universis viris bellatoribus, ait Dominus Deus. Et ponam gloriam meam in gentibus : et videbunt omnes gentes judicium meum, quod fecerim, et manum meam quam posuerim super eos. Et scient domus Israel quia ego Dominus Deus eorum, a die illa et deinceps (*Ezech.* XXXVIII, 9-22).

Telle est la prophétie dans toute son étendue. Maintenant si nous cherchons quel est le peuple qui, postérieurement au retour de la captivité, est venu des régions voisines du Nord envahir Israël, devant lequel Israël s'est divisé, et qui a péri par hécatombes dans des luttes gigantesques, luttes après lesquelles Israël n'en eut plus à soutenir, et ne retomba plus dans l'idolâtrie; le peuple qui devint bientôt lui-même la victime des guerres civiles dans sa propre patrie, il est impossible de ne pas reconnaître l'empire de Syrie. Les guerres acharnées et les immenses désastres d'Antiochus Epiphane et de ses successeurs dans la Judée justifient pleinement les emphatiques accents d'Ezéchiel. Qui pourrait compter le nombre des soldats de tous les pays (1) qu'il conduisit en Judée, soit par lui-même, soit par ses généraux, et le nombre de ceux qu'il y perdit ! Les auteurs des Livres des Machabées ont renoncé eux-mêmes à en faire le dénombrement.

Dans le langage du prophète, Gog est le roi du pays de Magog ; il entraîne à sa suite les habitants des pays de Mosoch et de Thubal, ceux des pays de Gomer et de Thogorma. Magog, Thubal, Mosoch et Gomer sont les descendants de Japhet; Thogorma, de Gomer; ce sont les chefs d'autant de peuples, qu'il faut évidemment chercher parmi ceux qui obéissaient à l'empire des Séleucides. Le savant Samuel Bochard croit, après l'historien Josèphe, que Magog est le père des Scythes; il fait Mosoch père des Mosches, qui habitaient, dit-il, entre l'Arménie, l'Ibérie et la Colchide. De Thubal seraient descendus les Ibériens, voisins du royaume de Pont, entre la Colchide et l'Arménie ; de Gomer les Galates, ou peut-être plutôt les Kimris, et de Thogorma les Cappadociens.

L'empire des Séleucides, *au nord* par rapport à la Judée, s'étendait sur une grande largeur des *deux côtés*. Antiochus Epiphane n'avait d'autre dessein d'abord que de s'enrichir par le pillage de la Judée, comme il avait fait précédemment par celui de l'Egypte. Toutes les circonstances enfin de cette prophétie se rapportent si bien à la Syrie et aux guerres d'Antiochus, qu'il est surprenant que tous les commentateurs, sans exception, ne l'aient pas reconnu de prime abord après Théodoret.

Ce n'est pas à dire que cette prophétie ne comporte pareillement un sens mystique et figuré, comme tout ce qui est de l'Ecriture sainte. Et c'est sans doute dans ce sens que saint Jean y fait allusion au vingtième chapitre de l'Apocalypse, où il dit qu'après mille ans révolus, Satan sera délié de sa prison, qu'il séduira les nations des quatre coins du monde, et les rassemblera avec

(1) Et spécialement de la *Perse*, de la *Libye*, de l'*Ethiopie*, ainsi qu'Ezéchiel l'avait annoncé.

Gog et Magog en une grande armée, innombrable comme les sables du rivage des mers, pour faire la guerre aux saints et assiéger la sainte cité, c'est-à-dire l'Eglise de Dieu.

Mais nous n'oserions entreprendre d'expliquer ce passage de l'Apôtre. L'Apocalypse est un livre fermé de sept sceaux, et Dieu s'est réservé le privilége de les rompre.

GRÉATRAKES (Valentin), se rendit fameux en Irlande et en Angleterre, en 1660 et années suivantes, par les cures miraculeuses qu'il opérait en imposant les mains aux malades. Peu de maladies lui résistaient, disait-on, à moins qu'elles ne fussent invétérées ou mortelles de leur nature. Il toucha un nombre incroyable de personnes dans les deux royaumes; mais comme il n'y avait rien de réel dans tout cela, sa réputation mourut longtemps avant lui.

Et ce qui contribua à la faire tomber, c'est qu'on s'aperçut que le thaumaturge touchait les femmes avec une prédilection singulière. Une fois sur cette voie, la médisance alla son chemin et fit le reste. Saint-Evremond en prit occasion d'écrire une de ses plus intéressantes nouvelles, intitulée : *Le Prophète irlandais.*

GUÉRISONS MIRACULEUSES. Outre les guérisons miraculeuses relatées avec détail et d'une manière spéciale par les évangélistes, le Sauveur en opéra encore une multitude, dont ils se contentent de rapporter la mention. Le fait était si ordinaire, il se reproduisit un si grand nombre de fois dans le cours de la vie apostolique de l'Homme-Dieu, qu'il leur a paru suffisant de le rappeler, ou peut-être impossible d'en exposer tous les détails. L'opération des miracles, et principalement la guérison des maladies, accompagnait ordinairement ses prédications, comme une preuve ou une consécration de sa parole : *Cœpit Jesus facere et docere.* Nous ne pouvons que recueillir ici en un seul faisceau de si précieux témoignages. Les exposer, ce sera suffisamment les démontrer ; on va en avoir la preuve.

L'évangéliste saint Marc, dès le premier chapitre de son Evangile, après avoir raconté la guérison miraculeuse de la belle-mère de saint Pierre, ajoute : « Et vers le soir, après le coucher du soleil, on lui apporta tous les malades et tous ceux qui avaient des démons : *Afferebant ad eum omnes male habentes, et dœmonia habentes.* Saint Luc parle ainsi dans la même circonstance : « Après le coucher du soleil, on lui amena des malades et des infirmes de toute espèce : or, il les guérit tous en leur imposant les mains : *At ille singulis manus imponens curabat eos* (1). »

Le même évangéliste, après avoir raconté, au chapitre suivant, la guérison d'un lépreux, ajoute : *Et la renommée de Jésus s'étendait de jour en jour davantage, et de grandes foules, venues de tous côtés, se pressaient autour de lui pour l'entendre et pour obtenir la guérison des malades* (1). Puis il dit bientôt après : *Jésus, étant sur les confins de Tyr et de Sidon, s'arrêta dans un lieu champêtre, où il fut environné par une foule de disciples, et une grande multitude accourue de toute la Judée, de Jérusalem, des bords de la mer, de Tyr et de Sidon, tout exprès pour l'entendre et recevoir la guérison des infirmités. Il guérissait pareillement ceux qui étaient tourmentés par les esprits immondes ; et toute la foule se pressait pour le toucher, car il sortait de lui une vertu qui guérissait tous les malades* (2). Saint Marc dit de plus, dans cette circonstance, que le Sauveur monta bientôt *sur une barque, pour éviter l'empressement de la foule qui l'opprimait, parce qu'il guérissait tant de malades, que tous ceux qui avaient des plaies voulaient le toucher* (3).

Ecoutons saint Matthieu disant, au XII^e^ chapitre de son Evangile : *Jésus, ayant su que les pharisiens conspiraient contre lui pour le perdre, s'éloigna ; mais une grande foule de peuple le suivit, et il guérit ceux qui étaient malades* (4). Puis, au XIV^e^, après avoir raconté le martyre de saint Jean-Baptiste : *Jésus l'ayant appris, monta sur une barque, afin de se retirer en un lieu désert et éloigné ; mais la foule en ayant eu connaissance, elle le suivait de toutes les villes, à pied, le long du rivage; de sorte que, quand il descendit, il trouva une grande affluence, et il guérit les malades* (5). Ensuite, plus loin et au même chapitre : *Jésus étant débarqué au pays de Génésareth, les habitants n'en eurent pas plus tôt connaissance, qu'ils envoyèrent répandre la nouvelle dans toute la contrée, afin qu'on lui apportât tous les malades. Et ils sollicitaient la grâce de toucher le bord de*

(1) Luc, IV, 40.

(1) Perambulabat autem magis sermo de illo : et conveniebant turbæ multæ ut audirent, et curarentur ab infirmitatibus suis (*Luc.* V, 15).

(2) Et descendens cum illis stetit in loco campestri, et turba discipulorum ejus, et multitudo copiosa plebis ab omni Judæa, et Jerusalem, et maritima, et Tyri et Sidonis, qui venerant ut audirent eum, et sanarentur a languoribus suis. Et qui vexabantur a spiritibus immundis, curabantur. Et omnis turba quærebat eum tangere : quia virtus de illo exibat, et sanabat omnes (*Luc.* VI, 17-19).

(3) Jesus autem cum discipulis suis secessit ad mare : et multa turba a Galilæa et Judæa secuta est eum. Et ab Jerosolymis, et ab Idumæa, et trans Jordanem, et qui circa Tyrum et Sidonem, multitudo magna, audientes quæ faciebat, venerunt ad eum. Et dixit discipulis suis ut navicula sibi deserviret, propter turbam, ne comprimerent eum. Multos enim sanabat, ita ut irruerent in eum ut illum tangerent quotquot habebant plagas. Et spiritus immundi cum illum videbant, procidebant ei et clamabant, dicentes : Tu es Filius Dei. Et vehementer comminabatur eis ne manifestarent illum (*Marc.* III, 7-12).

(4) Exeuntes autem Pharisæi, consilium faciebant adversus eum, quomodo perderent eum. Jesus autem sciens recessit inde : et secuti sunt eum multi, et curavit eos omnes : Et præcepit eis ne manifestum eum facerent (*Matth.* XII, 14-16).

(5) Quod cum audisset Jesus, secessit inde in navicula, in locum desertum seorsum : et cum audissent turbæ, secutæ sunt eum pedestres de civitatibus. Et exiens vidit turbam multam, et misertus est eis, et curavit languidos eorum (*Matth.* XIV, 13, 14).

son vêtement ; tous ceux qui pouvaient le toucher étaient guéris (1). De nouveau, au chapitre suivant : *Jésus, étant venu au bord de la mer de Galilée, gravit une montagne, et s'assit au sommet. Or, il y fut bientôt environné par une troupe nombreuse de personnes qui amenaient des muets, des aveugles, des boiteux, des infirmes, des malades de toute espèce ; ils les placèrent à ses pieds, et il les guérit ; de sorte que la foule était dans le ravissement de l'admiration en voyant les muets parler, les boiteux marcher, les aveugles devenus clairvoyants ; et tous glorifiaient le Dieu d'Israël* (2).

Ceci se passait en Galilée. *Lorsque Jésus eut franchi le Jourdain*, continue le même Evangéliste, *une grande foule de peuple s'assembla près de lui, et il guérit les malades* (3). *Jusque dans le temple*, continue toujours le même Evangéliste (4), *les aveugles et les boiteux s'approchaient de lui, et il les guérissait.*

Or, si nous voulons avoir une idée de ce qu'étaient ces rassemblements qui se formaient autour du Sauveur, qui le suivaient dans les solitudes et le long du rivage des mers, souvenons-nous des deux circonstances dans lesquelles il multiplia les pains, pour donner à manger à cinq mille et à quatre mille personnes, qui s'étaient attachées à ses pas à travers les déserts, et qui l'accompagnaient depuis trois jours (5). Il ne s'agit pas, on le voit, de quelques dizaines de zélateurs ou de curieux, mais bien de grandes masses de peuple, de véritables multitudes, pour employer l'expression évangélique.

Saint Marc et saint Luc rapportent les mêmes détails dans les mêmes circonstances ; mais écoutons encore le dernier, racontant que *Jésus guérit de leurs maladies, de leurs plaies, des esprits immondes, de la cécité, un grand nombre de personnes, en présence des disciples que saint Jean avait envoyés vers lui* (6), pour le leur faire connaître ; et ensuite, après la mort de Jean-Baptiste, qu'Hérode ayant entendu rapporter les guérisons miraculeuses que Jésus opérait, en était ravi d'admiration, et supposait que Jean était ressuscité d'entre les morts. Ecoutons saint Marc, affirmant que *partout où Jésus se trouvait, dans les villes et les villages, on déposait les malades au bord des rues et dans les places publiques, en sollicitant la faveur qu'ils touchassent seulement son vêtement tandis qu'il passait ; car tous ceux qui le touchaient en recevaient la guérison* (1).

Mais ce merveilleux pouvoir, Jésus-Christ ne le garda point pour lui seul ; il le communiqua à ses disciples : *Allez*, leur dit-il, *annoncez partout que le règne de Dieu est arrivé ; guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons ; donnez gratuitement ce que vous recevez gratuitement* (2). Ils le firent, et bientôt après ils revinrent lui dire, tout émerveillés, les miracles opérés par leurs mains. Il en fut de même après sa mort, ou plutôt, ce pouvoir sembla s'être augmenté en eux, s'exercer même à leur insu ; car l'auteur du livre des *Actes* nous apprend qu'*il s'opérait de grands prodiges et de grands miracles au milieu du peuple par la main des apôtres*, encore réunis à Jérusalem, et que *le nombre des croyants s'augmentant de jour en jour, on finit par déposer les infirmes dans leurs lits et sur leurs grabats, le long des rues, afin que l'ombre de l'apôtre Pierre les touchât seulement lorsqu'il passerait, et qu'ils fussent guéris. Il se faisait*, continue-t-il, *un grand concours de toutes les villes voisines de Jérusalem, de la part de gens qui apportaient des malades et des démoniaques ; or, tous s'en retournaient guéris* (3). Le même auteur rap-

(1) Et cum transfretassent, venerunt in terram Genesar. Et cum cognovissent eum viri loci illius, miserunt in universam regionem illam, et obtulerunt ei omnes male habentes. Et rogabant eum ut vel fimbriam vestimenti ejus tangerent. Et quicunque tetigerunt, salvi facti sunt (*Matth.* XIV, 34-36).

(2) Et cum transisset inde Jesus, venit secus Mare Galilæ : et ascendens in montem, sedebat ibi. Et accesserunt ad eum turbæ multæ, habentes secum mutos, cæcos, claudos, debiles et alios multos : et projecerunt eos ad pedes ejus, et curavit eos : ita ut turbæ mirarentur, videntes mutos loquentes, claudos ambulantes, cæcos videntes : et magnificabant Deum Israel (*Matth.* XV, 29-31).

(3) Et factum est, cum consummasset Jesus sermones istos, migravit a Galilæa et venit in fines Judææ trans Jordanem. Et secutæ sunt eum turbæ multæ, et curavit eos ibi (*Matth.* XIX, 1, 2).

(4) Et accesserunt ad eum cæci, et claudi in templo, et sanavit eos (*Matth.* XXI, 14).

(5) Matth., XIV et XV.

(6) Cum autem venissent ad eum viri, dixerunt : Joannes Baptista misit nos ad te dicens : Tu es qui venturus es, an alium exspectamus ? In ipsa autem hora multos curavit a languoribus, et plagis, et spiritibus malis, et cæcis multis donavit visum. Et respondens, dixit illis : Euntes renuntiate Joanni quæ audistis et vidistis : quia cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur (*Luc.* VII, 20-22).

(1) Et cum transfretassent, venerunt in terram Genesareth, et applicuerunt. Cumque egressi essent de navi, continuo cognoverunt eum : et percurrentes universam regionem illam, cœperunt in grabatis eos, qui se male habebant, circumferre ubi audiebant eum esse. Et quocunque introibat, in vicos, vel in villas, aut civitates in plateis ponebant infirmos, et deprecabantur eum, ut vel fimbriam vestimenti ejus tangerent : et quotquot tangebant eum, salvi fiebant (*Marc.* VI, 53-56).

(2) Euntes autem prædicate, dicentes : quia appropinquavit regnum cœlorum. Infirmos curate, mortuos suscitate, leprosos mundate, dæmones ejicite : gratis accepistis, gratis date (*Matth.* X, 2-8).

(3) Per manus autem apostolorum fiebant signa et prodigia multa in plebe. Et erant unanimiter omnes in porticu Salomonis. Cæterorum autem nemo audebat se conjungere illis : sed magnificabat eos populus. Magis autem augebatur credentium in Domino multitudo virorum ac mulierum, ita ut in plateas ejicerent infirmos, et ponerent in lectulis ac grabatis, ut, veniente Petro, saltem umbra illius obumbraret quemquam illorum, et liberarentur ab infirmitatibus suis. Concurrebat autem et multitudo vicinarum civitatum Jerusalem, afferentes ægros et vexatos a spiritibus immundis : qui curabantur omnes (*Act.* V, 12-16).

porte des choses semblables de l'apôtre saint Paul pendant son séjour à Ephèse : *Il s'opéra*, dit-il (1), *tant de merveilles par les mains de Paul, qu'on emportait jusqu'aux linges et aux ceintures qui avaient touché son corps, pour les imposer aux malades, et tous étaient guéris, et les démoniaques délivrés.* Plus loin (2), il dit des choses semblables de son séjour dans l'île de Malte : *Omnes qui in insula habebant infirmitates, accedebant, et curabantur.*

C'est ainsi, à force de merveilles, que l'Evangile s'est établi sur la terre. Dieu faisait son œuvre. Mais une fois établi, ce qui ne pouvait être fait que par Dieu, cette même œuvre a cessé, pour être continuée par l'Eglise avec le secours d'autres moyens : la vertu, la persévérance, le zèle sans bornes et sans limites, le martyre, la doctrine, l'enseignement, voilà ce qui doit remplacer les miracles. A des miracles de puissance doivent succéder des miracles de dévouement, de foi, de charité.

Les miracles proprement dits parlent aux sens. Et comment aurait-il été possible de parler autrement à des peuples dont le cœur était dépravé par les passions, et l'esprit faussé par les doctrines erronées de la synagogue et des diverses philosophies? Dieu dut fonder, l'Eglise n'a plus qu'à propager ; la tâche est différente, les agents sont différents ; de là aussi la diversité des moyens, et la cessation, sinon absolue, au moins la limitation dans le nombre des merveilles. L'homme ayant cessé de vivre exclusivement par les sens, et la rectitude ayant été rendue à ses affections et à ses jugements, c'est par la plus noble portion de lui-même que la religion doit prendre possession de son être, c'est-à-dire par son esprit et par son cœur.

Et il ne faut pas se plaindre que les œuvres et les paroles des ministres de l'Evangile produisent maintenant si peu de fruits? croit-on donc que parmi tant de miracles, il n'y en eût jamais plusieurs de perdus, et que le nombre des conversions ait toujours été en rapport avec le nombre des merveilles? ce serait une grande erreur. Mais si le Dieu qui, loin d'épargner les astres au firmament, les a jetés avec la même profusion que la plus vile poussière, n'a pas été plus économe d'œuvres merveilleuses quand le temps a été venu de racheter le monde, les continuateurs de son œuvre ne doivent pas être plus avares de leurs paroles et de leurs propres œuvres. Ils doivent semer aussi avec profusion, sans regretter la part de semence qui tombe le long de la voie, où elle est foulée aux pieds ; ni celle qui tombe sur des pierres, où elle ne peut lever ; ni celle qui tombe dans les épines, où elle est étouffée. L'ensemencement est la part de l'homme, l'accroissement celle de Dieu. *Deus est qui incrementum dat.*

GUÉRISSEURS. Sorte de gens qui prétendent guérir les hommes ou les animaux de diverses maladies, par le moyen de certaines paroles, avec ou sans accompagnement de signes de croix, mais toujours l'attouchement ou l'imposition des mains.

Les uns, et ce sont les sorciers, emploient des formules magiques, telles que celle-ci contre la brûlure :

Feu, perds ta chaleur,
Comme Judas perdit sa couleur,
Quand il trahit Notre-Seigneur.

Ou bien cette autre contre le mal de dent :

Strigiles falcesque dentatæ,
Dolorem dentium persanate.

Il en est des milliers de l'espèce. On aide ainsi aux femmes à se délivrer de leurs couches, on guérit la rupture des membres, la fièvre quarte, l'enclouure des chevaux, la colique ; on arrête le saignement de nez, le flux de ventre, etc. Chacun peut essayer de ces moyens ; le *Petit Albert*, le *Grand Albert*, le *Grimoire*, et vingt autres recueils les enseignent.

Mais les guérisseurs proprement dits sont ceux qui tiennent ce don précieux du hasard de leur naissance ; tels que le septième garçon ou la septième fille d'un même mariage, sans que l'ordre ait été interrompu par une naissance différente. Il y a certaines familles qui se disent du sang royal de France, où chacun des membres a le privilége de *toucher du carreau ;* c'est-à-dire de guérir ceux qui sont atteints de cette sorte de tuméfaction du ventre, en leur imposant les mains.

Les fils aînés, dans la famille des barons d'Aumont, comtes de Châteauroux, possèdent le même privilége, parce qu'il y a dans leur baronnie une fontaine où furent lavées les reliques des trois rois.

Les rois d'Angleterre guérissent de l'épilepsie par le moyen de l'anneau de saint Edouard, et des scrophules par l'imposition des mains, en leur qualité de rois de France. Les rois d'Espagne chassent les démons par le signe de la croix, et les rois de Hongrie guérissent de la jaunisse. Le roi Gontran, au rapport de Grégoire de Tours, guérissait de la peste et de la fièvre quarte. Pyrrhus faisait baiser son orteil et Vespasien sa main ; les malades s'en trouvaient mieux. Les courtisans ! Agrippa guérissait par le moyen d'un anneau qu'Auguste lui avait donné. Le flatteur ! D'autres flatteurs prétendent que les rois de France guérissent des écrouelles ; cependant ils n'y prétendent pas. (*Voy.* l'art. Sacre.)

En Flandre, les enfants nés le vendredi *oré*, le vendredi saint, guérissent la fièvre d'accès, dit Pomponace au III^e^ chapitre de son livre des *Enchantements*. Il y a de fort belles choses dans ce livre.

L'Espagne a ses *insaludadores* et ses *salvadores*, qui guérissent par des oraisons, par l'aspersion de leur salive, l'imposition des

(1) Virtutesque non quaslibet faciebat Deus per manum Pauli : ita ut etiam super languidos deferrentur a corpore ejus sudaria, et semicinctia, et recedebant ab eis languores, et spiritus nequam egrediebantur (*Act.* XIX, 11-12).

(2) Act. XXVIII, 9.

mains. Il n'est pas même toujours besoin que le sauveur voie le malade, il suffit qu'il bénisse son linge.

Il y a en Espagne et en Italie ceux qui pratiquent l'*art de saint Anselme*, ceux qui se disent de la race de saint Paul ou de sainte Catherine. L'art de saint Anselme consiste dans des oraisons moitié chrétiennes moitié magiques, accompagnées de signes de croix et d'insufflation. Les descendants de l'apôtre saint Paul ont un serpent naturel, tatoué ou imprimé sur la peau avec un fer chaud; les descendants de sainte Catherine, une roue.

Les descendants de saint Roch guérissent de la peste, ceux de saint Martin, du mal caduc, et ceux de saint Hubert, de la rage. Grand dommage est que tous ces saints n'aient pas laissé de descendance.

(*Voy.* les art. Amour, Hubert, Gassner, Greattrakes, Cagliostro.)

H

HABACUC. Le prophète Habacuc, dont la prophétie a été insérée dans le canon des Ecritures, est-il le même que celui qui fut enlevé par un ange tandis qu'il portait à dîner à ses moissonneurs, et transporté à Babylone, où Daniel attendait dans la fosse aux lions qu'il plût à Dieu de l'assister miraculeusement? La solution de cette question dépend de la manière dont sera résolue cette autre question préalable, à quelle époque vivait Habacuc dont la prophétie nous est parvenue.

D'après les rabbins, celui-ci serait ce fils de la Sunamite qu'Elisée ressuscita; ils se fondent sur la similitude du nom de Habacuc avec le mot *Schabagtben* prononcé par le prophète, en annonçant à la mère désolée la résurrection de son fils; mais ceci n'est que de la cabale, et rien ne mérite moins qu'on y fasse attention. Suivant un grand nombre de commentateurs et de docteurs cités par le père Tirin, Habacuc aurait prophétisé après Nahum, avant Sophonie et Jérémie, ou bien en même temps qu'eux; cette donnée est trop vague, et nous semble peu juste. Selon l'auteur du *Dictionnaire de la Bible*, Habacuc aurait vu les dernières années de Jérémie, et la captivité de Babylone presque tout entière, à cela près de deux ans; nous ne le croyons pas. Le Père Labbe le fait contemporain de Josias; mais cette opinion est en désaccord avec ce que le prophète dit de la corruption et des scandales qui régnaient au temps où il vivait. La plupart de ces systèmes ont été arrangés en vue de ne faire qu'un seul personnage des deux Habacuc.

Nous préférons l'opinion du docte Huet dans sa *Démonstration évangélique*, qui le place sous le règne de Manassé. En effet, le prophète parle de la captivité de Babylone comme d'un fait qui n'est pas encore en voie d'accomplissement. Il dépeint les futurs triomphateurs comme des gens inconnus, et la rapidité de leurs conquêtes comme une chose dont on n'a pas encore d'idée. Cependant, ces événements ne sont pas très-éloignés, ils s'accompliront de vos jours, *in diebus vestris*, dit-il à ses contemporains. Il dépeint son époque sous les plus sombres couleurs : l'iniquité déborde, la rapine et l'injustice sont passées en habitude, la justice est étouffée sous les perfidies de la chicane, la loi est mise en oubli, les procès ne peuvent aboutir au jugement, l'impiété et la méchanceté prévalent contre les meilleures causes, tous les tribunaux sont pervertis. La captivité sera la punition de ces iniquités.

Or, on ne peut reconnaître à ces traits ni le règne de Josias, si remarquable sous des rapports entièrement opposés, ni ceux de Joachaz et de Joakim, puisque déjà les Assyriens étaient bien connus des Juifs comme une nation puissante et accoutumée à vaincre; ils avaient défait Manassé, et l'avaient emmené captif à Babylone; encore moins celui de Sédécias, où les événements étaient déjà accomplis en partie.

Le tableau, au contraire, convient bien aux premières années du règne de Manassé, temps de libertinage et d'impiété, d'idolâtrie, d'injustices et de meurtres. L'auteur du IV^e^ livre des Rois affirme que ce prince inonda la ville de Jérusalem de sang innocent. Eh bien! la captivité commença par lui, les Assyriens le vainquirent et l'emmenèrent à Babylone chargé de chaînes. Jusque-là ils étaient encore peu connus dans Juda. Ezéchias s'était extrêmement réjoui de l'arrivée de leurs ambassadeurs, et il en avait parlé à Isaïe comme de gens qui venaient d'un pays très-éloigné tout exprès pour le féliciter (1).

Si on rapproche le commencement de la prophétie de Habacuc de ce qui est dit au XXI^e^ chapitre du IV^e^ livre des *Rois*, que le Seigneur envoya ses prophètes, sans autre désignation, à Manassé, pour l'avertir que les iniquités dont il donnait l'exemple attireraient sur Jérusalem et sur la Judée de tels châtiments, qu'on n'en avait jamais ouï de pareils, et que Jérusalem serait détruite, comme l'écriture d'une tablette sur laquelle on a passé et repassé la lame du stilet, on demeurera de plus en plus convaincu que c'est bien à lui que fut adressée la prophétie de Habacuc. On dirait en vain que l'impiété de Manassé ne dura que quelques années, et qu'il devait la racheter par sa pénitence; car les mêmes menaces avaient été

(1) Il faut faire attention que les Assyriens de Ninive, connus antérieurement en Judée par les expéditions de Sennachérib, ne sont pas les mêmes que les Assyriens de Babylone, qui se révélèrent à Ezéchias par l'ambassade dont nous parlons, et qui devaient conquérir la Judée sous le règne de Nabuchodonosor. L'Ecriture appelle ceux-ci du nom de Chaldéens.

faites précédemment à Ezéchias, qui n'avait jamais cessé d'être pieux. Et, d'ailleurs, ce n'était pas à cause des crimes de tel ou tel prince en particulier que ce terrible châtiment devait être infligé à la Judée, mais à cause des crimes de la nation tout entière, qui provoquait depuis longtemps déjà la colère du Seigneur.

Enfin, l'ordre occupé dans le canon des Juifs par la prophétie de Habacuc, semble trancher la difficulté : elle est placée après celle de Nahum, contemporain d'Ezéchias, et précède celle de Sophonie, qui vivait sous Josias.

Les diverses biographies de ce prophète, même les plus anciennes, ne supportent pas une seule observation critique : il vaut donc mieux dire qu'on ignore absolument les détails de sa vie et de sa mort.

La canonicité de sa prophétie n'a jamais été mise en doute; son authenticité ne saurait y être mise davantage. Le prophète y parle partout à la première personne, comme ayant écrit lui-même ses propres révélations. Jérémie y fait des allusions très-évidentes ; enfin l'autorité du livre des *Actes* et celle de l'apôtre saint Paul la confirment (1).

La prophétie de Habacuc a un double objet : d'abord d'annoncer l'apparition et les triomphes des Assyriens; ensuite de prédire la destruction de l'empire babylonien. Le premier est compris entre les versets 5 et 12 du 1er chapitre :

« Levez vos yeux vers les nations, et voyez, dit le prophète; admirez et soyez consternés : un événement va s'accomplir de vos jours, tel que personne n'en pourra croire le récit. Je vais susciter les Chaldéens, peuple guerrier et impétueux, qui parcourra la face de la terre, pour conquérir l'héritage d'autrui. Il est brave et terrible, juge et partie dans sa propre cause. Ses coursiers sont plus légers que les léopards, plus véloces que les loups-cerviers. Ses cavaliers se répandront en tous sens; ils accourront de loin, et voleront comme l'aigle affamé de nourriture. Ils se précipiteront tous sur la proie, enflammés, hors d'haleine.

« Il entassera les captifs comme des monceaux de sable. Il triomphera des rois, se jouera des princes ; les remparts ne l'arrêteront point; il lui suffira d'ouvrir une tranchée pour les prendre; puis, convoitant d'autres objets, il y courra, il se précipitera : il ne connaîtra d'autre dieu que son courage : *Tunc mutabitur spiritus, et pertransibit, et corruet : hæc est fortitudo ejus Dei sui* (2). »

La plupart des traducteurs, faisant l'application de tout ce passage à Nabuchodonosor, traduisent ici : « Alors son esprit sera changé, il passera toutes les bornes, et il tombera enfin; » nous ne croyons pas que ce soit le véritable sens. De Genoude traduit : « Leur orgueil monte toujours; leur force, voilà leur Dieu : » ceci est moins inexact; mais par trop incomplet.

Le prophète adresse ensuite une prière à Dieu en faveur de sa nation et contre les Assyriens ; pour réponse, il obtient la révélation du sort qui attend ceux-ci dans des temps plus éloignés.

«Le Seigneur m'a répondu, dit-il, et voici ses paroles : Ecrivez cet oracle, et gravez-le sur des tablettes, afin qu'il soit conservé pour ceux qui sauront lire; car son objet est encore éloigné. Il s'accomplira dans un autre temps, mais sans rémission; si l'événement est différé, ne l'en attendez pas moins, car il aura lieu, comptez-y bien; et quiconque n'y voudra pas croire, sera victime de son erreur, tandis que le croyant sera sauvé par sa foi.

« Telle est l'ivresse du vin, telle sera celle de l'orgueil; l'orgueilleux sera déshonoré. Celui qui dilate son âme comme l'enfer, ne sera-t-il pas lui-même comme la mort, qui ne se rassasie pas ? Il amasserait des nations autour de lui, il s'environnerait de peuples entassés, et il ne deviendrait pas un jour leur fable, et ses prétentions l'objet de leur risée! Et on ne dirait pas malheur à qui multiplie des biens qui ne sont pas à lui ! Jusques à quand entassera-t-il contre lui-même des monceaux de boue? Ne se trouvera-t-il donc personne pour vous mordre, pour vous déchirer, pour vous dévorer? Après que vous aurez dépouillé tant de nations, il restera encore des nations pour vous dépouiller, venger le sang répandu et les douleurs de la patrie, de la ville et de ses habitants. Malheur à qui remplit sa maison de richesses d'iniquité, et qui se croit à l'abri du danger, parce qu'il a placé son nid bien haut! Vous n'avez amassé que la confusion de votre maison, en désolant tant de peuples; en cela votre intelligence a failli; car les pierres de votre édifice crieront dans les murs, et le bois des charpentes leur répondra. Malheur à qui construit la cité avec du sang, et enrichit la ville par l'iniquité ! Le Seigneur des armées ne saura-t-il faire en sorte que ces peuples aient travaillé pour les flammes, les nations pour le néant, et que tout s'évanouisse ? La gloire du Seigneur doit seule remplir l'univers, comme l'onde remplit le bassin des mers.

(1) Voy. Jerem. xii, 1 ; xxv, 27 ; et Habac. i, 13, et ii, 16 ; Act. xiii, 40 ; Rom. i, 17 ; Gal. iii, 11 ; Hebr. x, 18.

(2) Aspicite in gentibus, et videte : admiramini, et obstupescite : quia opus factum est in diebus vestris, quod nemo credet cum narrabitur. Quia ecce ego suscitabo Chaldæos, gentem amaram et velocem, ambulantem super latitudinem terræ, ut possideat tabernacula non sua. Horribilis et terribilis est, ex semetipsa judicium et onus ejus egredietur. Leviores pardis equi ejus, et velociores lupis vespertinis ; et diffundentur equites ejus : equites namque ejus de longe venient, volabunt quasi aquila festinans ad comedendum. Omnes ad prædam venient, facies eorum ventus urens : et congregabit quasi arenam captivitatem. Et ipse de regibus triumphabit, et tyranni ridiculi ejus erunt : ipse super omnem munitionem ridebit, et comportabit aggerem, et capiet eam. Tunc mutabitur spiritus et pertransibit, et corruet : hæc est fortitudo ejus Dei sui (*Habac.* i, 5-11).

« Malheur à qui mêle du fiel dans le breuvage de son ami, et qui l'enivre pour voir sa nudité. Tu as recueilli l'ignominie au lieu de la gloire; bois à ton tour, et t'enivre; la droite du Seigneur te prépare un calice qui te donnera le vertige; et tu éteindras ta gloire dans de honteux vomissements; parce que les malheurs du Liban feront ton opprobre, et les animaux dévorants te demanderont compte du sang des hommes, des douleurs de la patrie, de la ville et de ses habitants. Que peut l'idole en faveur du sculpteur qui l'a ciselée, du fondeur qui l'a jetée au moule; ils ont fabriqué une trompeuse image? L'ouvrier a beau compter sur son œuvre, après avoir fait de muets simulacres! Malheur à celui qui dit au bois : Eveillez-vous; à la pierre muette : Levez-vous; de quoi lui sert-il de parler? il s'adresse à qui est couvert d'or et d'argent, sans avoir en soi l'intelligence et la vie. Mais quant au Seigneur qui habite en son temple saint, que l'univers se taise en sa présence (1). »

(1) Et respondit mihi Dominus, et dixit: Scribe visum, et explana eum super tabulas, ut percurrat qui legerit eum. Quia adhuc visus procul, et apparebit in finem, et non mentietur; si moram fecerit, expecta illum: quia veniens veniet, et non tardabit. Ecce qui incredulus est, non erit recta anima ejus in semetipso: justus autem in fide sua vivet. Et quomodo vinum potantem decipit, sic erit vir superbus et non decorabitur: qui dilatavit quasi infernus animam suam: et ipse quasi mors, et non adimpletur: et congregabit ad se omnes gentes, et coacervabit ad se omnes populos. Nunquid non omnes isti super eum parabolam sumet, et loquelam ænigmatum ejus: et dicetur: Væ ei qui multiplicat non sua? usquequo et aggravat contra se densum lutum? Nunquid non repente consurgent qui mordeant te: et suscitabuntur lacerantes te, et eris in rapinam eis? Quia tu spoliasti gentes multas, spoliabunt te omnes qui reliqui fuerint de populis, propter sanguinem hominis, et iniquitatem terræ, civitatis, et omnium habitantium in ea.

Væ qui congregat avaritiam malam domui suæ, ut sit in excelso nidus ejus, et liberari se putat de manu mali. Cogitasti confusionem domui tuæ, concidisti populos multos, et peccavit anima tua. Quia lapis de pariete clamabit: et lignum, quod inter juncturas ædificiorum est respondebit.

Væ qui ædificat civitatem in sanguinibus, et præparat urbem in iniquitate. Nunquid non hæc sunt a Domino exercituum? Laborabunt enim populi in multo igne, et gentes in vacuum, et deficient. Quia replebitur terra, ut cognoscant gloriam Domini, quasi aquæ operientes mare.

Væ qui potum dat amico suo mittens fel suum, et inebrians ut aspiciat nuditatem ejus: repletus es ignominia pro gloria: bibe tu quoque, et consopire: circumdabit te calix dexteræ Domini, et vomitus ignominiæ super gloriam tuam. Quia iniquitas Libani operiet te, et vastitas animalium deterrebit eos de sanguinibus hominum, et iniquitate terræ, et civitatis, et omnium habitantium in ea. Quid prodest sculptile, quia sculpsit illud fictor suus, conflatile, et imaginem falsam? quia speravit in figmento fictor ejus, ut faceret simulacra muta.

Væ qui dicit ligno: Expergiscere; surge, lapidi tacenti: nunquid ipse docere poterit? Ecce iste coopertus est auro et argento: et omnis spiritus non est in visceribus ejus. Dominus autem in templo sancto suo: sileat a facie ejus omnis terra (*Habac.* II, 2-20).

Ces deux prédictions sont suivies d'un cantique prophétique admirable de poésie. Le prophète voit d'abord apparaître le Messie, il contemple sa gloire, il assiste à l'établissement de sa religion sur la terre : « Seigneur, dit-il, j'ai entendu vos accents, et j'ai été saisi de crainte. Seigneur, votre œuvre, accomplissez-la au milieu des temps. Vous la manifesterez au milieu des temps; après la colère, vous vous souviendrez de la miséricorde. Dieu se fait entendre du côté du midi, le Saint apparaît sur les sommets du Pharan; sa gloire remplit les cieux, l'univers retentit de ses louanges. Sa splendeur surpasse la lumière, la toute-puissance est en ses mains. Oui la toute-puissance. La mort fuit devant ses yeux, l'ange rebelle se dérobe à ses pieds. Il s'arrête, il mesure la terre; il regarde, et les nations se dissolvent, et les grandeurs du siècle se résolvent en poussière. Les collines du monde s'applanissent sous les pas de son éternité. »

Après ces magnifiques images, que la poésie humaine n'eût jamais su trouver, le prophète jette un regard attristé sur les malheurs qui doivent fondre d'abord sur sa patrie et sur les nations voisines : « J'ai vu les tentes de l'Ethiopie dans la douleur, les pavillons de Madian dans l'épouvante. Seigneur, êtes-vous donc irrité contre des fleuves; votre fureur s'épuisera-t-elle sur l'onde passagère, et votre colère sur les flots de l'Océan? Vous paraîtrez sur vos chevaux rapides, et la victoire précédera votre char. Vous réveillerez votre arc au souvenir de vos serments à l'encontre des nations. Vous franchirez les fleuves. A votre aspect, les montagnes ont gémi de douleur, le torrent s'est empressé de s'écouler; l'abîme a résonné, la cîme des rochers s'est élancée vers le ciel. Les astres se sont arrêtés, immobiles, à la lueur de vos flèches; mais ils précipiteront leur course devant les éclairs de votre lance. La terre frémira sous la plante de vos pieds; les nations demeuront stupéfaites de votre fureur. »

Un consolant retour le ramène bientôt vers le Sauveur que l'univers attend. « Vous êtes venu au secours de votre peuple; vous et votre Christ, vous êtes venus le sauver. Vous avez frappé l'impie au visage, vous avez découvert ignominieusement sa nudité Vous avez rompu son sceptre dans ses mains, et brisé la tête de ses guerriers, tandis qu'ils se précipitaient vers moi, semblables au tourbillon qui disperse. Leur allégresse s'est changée en crainte, comme pour celui qui dévore une faible victime au milieu des ténèbres. Vous avez ouvert à vos coursiers une route à travers les mers, et par-dessus l'écume des grandes eaux. »

Bientôt cependant, le prophète entrevoit pour sa patrie de nouvelles douleurs, qui seront le résultat de la venue du Messie, ou plutôt de l'aveuglement du peuple juif; car, tandis que les missionnaires de l'Evangile parcourront le monde par delà les mers, au-dessus desquelles ils se seront frayé des chemins jusqu'alors inconnus, la Judée

subira une nouvelle captivité ; la Judée restera déserte. « Qu'ai-je entendu, s'écrie-t-il ? mes entrailles en sont émues, ma voix tremble sur mes lèvres. Que la pourriture dévore mes ossements, que je m'affaisse sur moi-même. Puisse mon corps dormir dans la poussière au jour de la tribulation, et mon âme être remontée aux cieux vers le peuple des saints. Le figuier ne fleurira plus, la vigne ne produira plus de raisins, le pressoir n'exprimera plus le jus de l'olive, les champs ne porteront plus de moissons. Le troupeau sera ravi du bercail, le pâturage restera veuf de ses hôtes.

« Pour moi, je me réjouirai dans le Seigneur ; je tressaillerai d'allégresse en Jésus, mon Dieu : Le Seigneur Dieu est ma force ; il donnera à mes pieds l'agilité du cerf ; il me ravira au ciel, mon séjour, où je chanterai l'hymne de la victoire (1). »

On attribue à Habacuc, suivant l'auteur du *Dictionnaire de la Bible*, « diverses prophéties qui ne se trouvent point dans celles que nous recevons comme canoniques. On dit qu'il prédit le retour prochain du peuple captif ; que le temps viendrait qu'on verrait dans le temple une grande lumière, et qu'on y contemplerait la gloire de Dieu (il voulait parler du Messie) ; que la ville de Jérusalem serait détruite par un peuple venu d'Occident (c'est-à-dire par les Romains) ; qu'alors le voile nommé *dabir* serait fendu en deux parties ; que les chapitaux des deux colonnes seraient enlevés par les anges, et cachés dans le désert, au même endroit où l'on avait caché, peu de temps avant la captivité, le tabernacle de l'alliance.

« On lui a attribué aussi les histoires de Suzanne, de Bel et du Dragon, et celle de son propre transport à Babylone, qui sont parmi les œuvres de Daniel, mais qui ne se lisent pas en hébreu. » Mais si elles ne sont pas du prophète Daniel, elles seraient plutôt du second Habacuc, dont nous allons parler dans l'article suivant.

HABACUC. Une question, qui ne sera jamais résolue, s'agite depuis les premiers siècles de l'Eglise relativement à l'authenticité des deux derniers chapitres de Daniel : sont-ils l'œuvre de ce prophète, ou bien auraient-ils été ajoutés par une main étrangère ? Le docte saint Jérôme n'ose pas trancher la question (*Voy.* Hieron. *in Dan.*, præfat.) ; Origène, au contraire, n'hésitait pas à les attribuer à Daniel. Les Juifs, qui, tout en excluant Daniel du canon des Ecritures, le conservaient cependant parmi les hagiographes, ne les reconnaissaient pas ; les écrivains anticatholiques s'en font une arme pour rejeter le tout d'une manière absolue. Les commentateurs orthodoxes, principalement les modernes, pénétrés d'un juste respect pour les décisions de l'Eglise, font de grands efforts pour démontrer que tout, dans le livre de Daniel, est d'une parfaite authenticité. Cependant l'autorité de l'Eglise est entièrement désintéressée dans cette question, car en adoptant, presque dès les premiers siècles, le livre de Daniel tout entier, et en le classant définitivement au concile de Trente parmi les livres canoniques, elle n'a entendu trancher aucune question sur l'authenticité de tel ou tel chapitre en particulier, pas plus qu'elle n'a tranché celles qui sont relatives au livre de Job, d'Esther, de Tobie, par exemple, ou bien à telle ou telle autre partie du livre des *Rois*. En le plaçant au nombre des livres canoniques, elle déclare qu'elle le considère tout entier comme divin par son inspiration ; mais elle ne veut rien dire de plus. Nous partagerions volontiers l'opinion de ceux qui attribuent à une autre main ces deux derniers chapitres : non point parce qu'on ne les possède pas en hébreu ; non point parce qu'ils sont rejetés même du rang des hagiographes par les Juifs ; non point parce qu'il plaît aux incrédules d'y trouver des histoires incroyables ; mais parce qu'ils nous semblent différer en plusieurs choses de tout le reste du livre de Daniel. En effet, dans les douze premiers chapitres, le prophète parle de lui-même à la première personne : *Moi, Daniel, dit-il, j'ai vu ;* dans les deux derniers, au contraire, il n'est parlé de Daniel qu'à la troisième : *Dieu suscita un jeune homme nommé Daniel*, ainsi s'exprime l'auteur. Les douze premiers chapitres for-

(1) Domine, audivi auditionem tuam, et timui. Domine, opus tuum in medio annorum vivifica illud. In medio annorum notum facies : cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis. Deus ab austro veniet, et Sanctus de monte Pharan : operuit cœlos gloria ejus et laudis ejus plena est terra. Splendor ejus ut lux erit : cornua in manibus ejus : ibi abscondita est fortitudo ejus : ante faciem ejus ibit mors. Et egredietur diabolus ante pedes ejus. Stetit, et mensus est terram. Aspexit, et dissolvit gentes : et contriti sunt montes sæculi. Incurvati sunt colles mundi, ab itineribus æternitatis ejus. Pro iniquitate vidi tentoria Æthiopiæ, turbabuntur pelles terræ Madian. Nunquid in fluminibus iratus es Domine ? aut in fluminibus furor tuus ? vel in mari indignatio tua ? Qui ascendet super equos tuos, et quadrigæ tuæ salvatio. Suscitans suscitabis arcum tuum, juramenta tribubus quæ locutus es. Fluvios scindes terræ : viderunt te, et doluerunt montes, gurges aquarum transiit. Dedit abyssus vocem suam : altitudo manus suas levavit. Sol et luna steterunt in habitáculo suo, in luce sagittarum tuarum, ibunt in splendore fulgurantis hastæ tuæ.

In fremitu conculcabis terram : in furore obstupefacies gentes. Egressus es in salutem populi tui, in salutem cum Christo tuo. Percussisti caput de domo impii : denudasti fundamentum ejus usque ad collum. Maledixisti sceptris ejus, capiti bellatorum ejus, venientibus ut turbo ad dispergendum me. Exsultatio eorum sicut ejus qui devorat pauperem in abscondito. Viam fecisti in mari equis tuis, in luto aquarum multarum.

Audivi, et conturbatus est venter meus : a voce contremuerunt labia mea. Ingrediatur putredo in ossibus meis, et subter me scateat. Ut requiescam in die tribulationis : ut ascendam ad populum accinctum nostrum. Ficus enim non florebit : et non erit germen in vineis. Mentietur opus olivæ ; et arva non afferent cibum. Abscindetur de ovili pecus, et non erit armentum in præsepibus. Ego autem in Domino gaudebo : et exsultabo in Deo Jesu meo. Deus Dominus fortitudo mea : et ponet pedes meos quasi cervorum. Et super excelsa mea deducet me victor in psalmis canentem (*Habac.* III, 1-19).

ment une histoire dans laquelle la chronologie est exactement observée; ceux-ci la bouleversent. Enfin, malgré l'opacité de deux traductions successives, l'une en grec et l'autre en latin, il est facile de reconnaître encore une dissemblance de style, principalement remarquable à la manière saccadée, brusque, pour ainsi dire, et hachée des deux derniers chapitres, tandis que dans les premiers, la période a sa longueur ordinaire.

En admettant donc que Daniel ne fût pas l'auteur de cette partie du livre qui porte son nom, nous croirions volontiers, avec Eusèbe, Apollinaire et divers commentateurs, qu'elle est du prophète Habacuc; non pas de celui qui est classé parmi les douze petits prophètes, décédé un siècle ou deux auparavant, mais de cet autre Habacuc dont l'histoire y est rapportée.

Tandis que Daniel était dans la fosse aux lions, pour avoir fait mourir le dragon qu'adoraient les Babyloniens, un prophète de Judée, nommé Habacuc, emportait à ses moissonneurs la nourriture qu'il venait de préparer pour leur repas. Un ange du Seigneur lui dit : « Portez cette nourriture à Daniel, qui est dans la fosse aux lions, à Babylone. — Seigneur, repondit Habacuc, je ne connais ni cette fosse, ni la ville de Babylone. Mais l'ange, le saisissant au sommet de la tête, le transporta par les cheveux, selon la vélocité de sa nature, et il se trouva à Babylone, au-dessus de la fosse. Or, Habacuc appela Daniel en disant : Serviteur de Dieu, recevez le dîner que Dieu vous envoie. Et Daniel dit : « Vous vous êtes souvenu de moi, « ô mon Dieu; vous n'abandonnez pas ceux « qui vous aiment. Daniel se leva et mangea, « et l'ange du Seigneur replaça aussitôt Ha« bacuc au lieu où il était auparavant. (*Dan.* « XIV, 32.) »

La raison pour laquelle on attribue à Habacuc l'addition de ces deux chapitres, c'est qu'il était ordinaire aux prophètes d'écrire eux-mêmes ce qui les concernait; et celle pour laquelle les scribes et les prêtres juifs ne l'auraient pas adoptée, c'est qu'il résultait, dit-on, de l'histoire de Suzanne, qui y est rapportée, un grand déshonneur à leur égard. Il semble qu'en admettant cette supposition, il est plus facile de se rendre compte de l'absence des deux chapitres dans les bibles hébraïques. Ne pas insérer une addition dans un recueil, est plus facile que de la faire disparaître de tous les exemplaires, une fois qu'elle a été insérée. Une pareille omission ne nuirait en rien à l'autorité de l'addition elle-même, puisqu'elle se trouve dans Théodotion et dans les Septante; et il paraîtrait, d'après ce que rapporte saint Jérôme, dans son *Commentaire* sur Daniel, qu'elle aurait jadis formé un livre spécial, inscrit sous le nom de *Habacuc, fils de Jésus, de la tribu de Lévi*. Les hébraïsmes qu'elle contient, et les différences qui se remarquent entre le texte de Théodotion et celui des Septante, ne permettent pas de douter qu'elle n'ait d'abord été écrite en hébreu. Mais nous n'aimons pas les explications qui reposent sur des suppositions gratuites, et celle-ci en particulier. Si les Juifs avaient retranché de leurs livres tout ce qu'ils contenaient de peu honorable pour la nation, que serait-il resté? Nous croyons plutôt que le livre de Daniel fut recueilli par fragments après la captivité, et que ceux-ci n'en faisaient point partie d'abord; s'ils y ont été ajoutés dans la suite, c'est qu'ils complètent la même histoire. Quoi qu'il en soit, nous pensons qu'il faut reconnaître deux prophètes du nom de Habacuc, différents l'un de l'autre.

HAÏ (Défaite des Israélites devant). Dieu avait prononcé l'anathème contre Jéricho. La ville devait être détruite de fond en comble, et tous les habitants passés au fil de l'épée, excepté la famille de Rahab. Tous les métaux précieux devaient être consacrés au Seigneur. Or, un Israélite, nommé Achan, détourna à son profit une partie du butin. Le lendemain, lorsque Josué envoya un détachement de trois mille hommes contre Haï, ville d'une faible importance, cette troupe lâcha pied dès la première résistance, et perdit trente-six hommes dans sa fuite. Josué inconsolable d'un pareil échec au commencement de la campagne, se prosterna devant Dieu, pleurant amèrement, et demandant la cause d'un si grand malheur. Le Seigneur lui répondit : *Israël a péché en désobéissant à mes ordres : il en est qui ont violé l'anathème, qui ont dérobé et menti; l'objet volé est caché parmi leurs meubles. Israël ne pourra tenir tête à ses ennemis, il fuira, parce qu'il est souillé par l'anathème. Je ne serai plus avec vous, jusqu'à ce que vous vous soyez purgés de celui qui a commis le crime* (1).

Josué indiqua donc pour le lendemain un tirage au sort entre les tribus, les familles et les individus de chaque famille, afin d'arriver à la découverte du coupable. Le sort désigna Achan, fils de Charmi, de la maison de Zabdi, de la famille de Zaré, de la tribu de Juda. *Mon fils*, lui dit Josué, *rendez gloire au Seigneur, Dieu d'Israel; avouez, et dites-moi, sans rien cacher, ce que vous avez fait ? Achan répondit à Josué, c'est en effet moi qui ai péché contre le Seigneur, Dieu d'Israel; voici ce que j'ai fait : ayant aperçu parmi les dépouilles un manteau de pourpre de grande valeur, deux cents sicles d'argent et un lingot d'or de cinquante sicles, la cupidité m'a fait les ravir, et je les ai enfouis vers le milieu de ma tente, ainsi que l'argent* (2). Josué donna

(1) Peccavit Israel, et prævaricatus est pactum meum : tuleruntque de anathemate, et furati sunt atque mentiti, et absconderunt inter vasa sua. Nec poterit Israel stare ante hostes suos eosque fugiet : quia pollutus est anathemate. Non ero ultra vobiscum, donec conteratis eum, qui hujus sceleris reus est. Surge, sanctifica populum, et dic eis : Sanctificamini in crastinum : hæc enim dicit Dominus Deus Israel : Anathema in medio tui est Israel : non poteris stare coram hostibus tuis, donec deleatur ex te qui hoc contaminatus est scelere (*Jos.* VI, 11-13).

(2) Et ait Josue ad Achan : Fili mi, da gloriam Domino Deo Israel, et confitere, atque indica mihi quid feceris, ne abscondas. Responditque Achan Josue, et dixit ei : Vere ego peccavi Domino Deo

ordre aussitôt de s'enquérir de la vérité des faits, et toutes choses ayant été trouvées en tel état que le coupable l'avait indiqué, il fut conduit dans la vallée d'Achor avec toute sa famille, et lapidé. Tout ce qui lui appartenait fut livré aux flammes ou détruit.

Si nous cherchons des preuves historiques de la vérité de ce récit, nous n'en trouverons pas d'autres que le récit lui-même ; mais il a cela de commun avec l'immense majorité des narrations bibliques, qu'il a été écrit par un auteur contemporain, principal auteur du fait, pour les contemporains, et en présence de ceux-là même devant qui il a dû s'accomplir. Et, d'ailleurs, il n'est qu'un faible épisode dans l'histoire pleine de merveilles d'un peuple dont l'existence présente et passée serait plus inexplicable en dehors de son histoire que l'histoire elle-même.

Mais ici naissent deux questions : la famille d'Achan fut-elle lapidée en même temps que son chef? et ensuite Achan avait-il commis un crime digne de mort, en enlevant des dépouilles qui auraient appartenu au vainqueur en toute autre circonstance?

Nous répondons, que : indépendamment même de la transgression d'un précepte formel de Dieu, ce qui constitue toujours un péché mortel, c'est-à-dire digne de mort, comme parlent les théologiens, et le commandement n'eût-il été fait que par Josué, d'après toutes les législations, le soldat qui désobéit sur le champ de bataille est toujours puni de mort ; et qu'ensuite Dieu avait sans doute permis la transgression, pour impressionner vivement, par ses terribles résultats, l'imagination du peuple entier, et le mieux disposer à l'obéissance. La loi avait besoin d'une sanction ; elle la reçut en cette circonstance, sinon par la volonté directe d'un Dieu qui ne veut jamais le péché, du moins par la disposition de sa providence, qui se sert des péchés mêmes des hommes pour arriver à ses fins.

Nonobstant le sentiment le plus universellement suivi parmi les interprètes, nous ne croyons pas que la famille d'Achan ait été lapidée avec son chef, ce qui eût été contraire au texte même de la loi, portant que le père ne mourra point pour l'iniquité du fils, ni le fils pour l'iniquité du père (1), à moins qu'on ne suppose la complicité de toute la famille. Or rien ne l'indique, et rien n'indique davantage que le supplice ait été commun. Voici la traduction littérale du passage qui y a rapport : *Josué, et tout Israel avec lui, prirent donc Achan, fils de Zaré, l'argent et le manteau ainsi que le lingot d'or, ses fils, ses filles, ses bœufs, ses ânes, ses brebis, la tente elle-même et tout le mobilier, et ils les conduisirent à la vallée d'Achor, où Josué dit : Puisque vous nous avez causé du trouble, que le Seigneur vous le rende en ce jour. Et tout Israel le lapida, et tout ce qui lui appartenait fut détruit par le feu. Et l'on entassa sur lui le grand monceau de pierres qui se voit encore aujourd'hui* (1). Tout ce qu'on peut conclure de ceci, c'est que la famille d'Achan fut *conduite dans la vallée d'Achor, pour assister à son supplice ;* mais que le coupable fut seul lapidé.

HANANI. Pendant le cours des guerres qui eurent lieu entre Asa, roi de Juda, et Baasa, roi d'Israël, la trente-sixième année du règne d'Asa, Baaza fit une irruption dans le royaume de Juda, s'empara de Rama, et entreprit de la fortifier. Rama était de ce côté la clef du royaume de Juda. Asa, au lieu de le chasser les armes à la main, préfera lui susciter une guerre dans son propre royaume. Il conclut donc une alliance avec Ben-Adad, roi de Syrie, et épuisa son trésor ainsi que celui de la maison du Seigneur, pour envoyer à son allié les sommes convenues. Ben-Adad envahit aussitôt le royaume d'Israël à la tête de son armée, et Baasa, rappelé de la sorte à la défense de son propre territoire, abandonna Rama, dont les fortifications n'étaient pas encore achevées. Asa publia en même temps un ban dans Juda, pour une levée en masse de tous ses sujets. Les fortifications commencées ayant été démolies, et les pierres transportées au loin, les matériaux préparés par Baasa servirent à fortifier Gabaa de Benjamin et Maspha, qui menacèrent à leur tour l'indépendance d'Israël.

Asa s'applaudissait sans doute de ce résultat, lorsque le prophète Hanani vint lui dire de la part du Seigneur : « Puisque vous avez mis votre confiance dans le roi de Syrie, plutôt que dans le Seigneur, votre dieu, l'armée du roi de Syrie va s'échapper de vos mains. Est-ce que les armées de l'Ethiopie et de la Libye n'étaient pas plus fortes en hommes et en chevaux ainsi qu'en chariots de guerre ? et cependant vous les avez vaincues avec l'aide du Seigneur, dans lequel vous aviez placé votre espoir ; car le regard de Dieu embrasse l'univers, et il prête sa force à ceux qui croient en lui avec un cœur parfait. Vous avez donc agi comme un insensé ; et à cause de cela, à commencer d'aujourd'hui, la guerre va vous assaillir de différents côtés (2). »

Israel, et sic feci. Vidi enim inter spolia pallium coccineum valde bonum, et ducentos siclos argenti, regulamque auream quinquaginta siclorum : et concupiscens abstuli, et abscondi in terra contra medium tabernaculi mei, argentumque fossa humo operui (*Jos.* VI, 19-21).

(1) Deut. XXIV, 16.

(1) Tollens itaque Josue Achan filium Zare, argentumque et pallium, et auream regulam filios quoque et filias ejus, boves et asinos, et oves, ipsumque tabernaculum, et cunctam supellectilem (et omnis Israel cum eo) : duxerunt eos ad vallem Achor : ubi dixit Josue : Quia turbasti nos, exturbet te Dominus in die hac. Lapidavitque eum omnis Israel, et cuncta quæ illius erant igne consumpta sunt. Congregaveruntque super eum acervum magnum lapidum, qui permanet usque in præsentem diem. Et aversus est furor Domini ab eis. Vocatumque est nomen loci illius vallis Achor, usque hodie (*Jos.* VII, 24-26).

(2) In tempore illo venit Hanani propheta ad Asa, regem Juda, et dixit ei : Quia habuisti fiduciam in rege Syriæ, et non in Domino Deo tuo, idcirco evasit Syriæ regis exercitus de manu tua. Nonne

Extrêmement irrité de ce discours, Asa, dans sa colère, fit jeter le prophète en prison. Il se porta également à des actes de cruauté envers plusieurs de ses sujets, et sembla abandonner Dieu à la fin de sa vie, après avoir été si fervent dans son service pendant les premières années.

L'Ecriture nous laisse ignorer les autres particularités de la vie du prophète Hanani ; elle ne nous apprend pas davantage la manière dont s'accomplit la menace qu'il avait adressée à Asa relativement à l'abandon dans lequel devait le laisser son allié (1).

HANANIAS, faux prophète du temps de Sédécias, roi de Juda. Nabuchodonosor venait de vaincre l'Egypte et la Judée, il avait emmené captifs Jéchonias et une partie de ses sujets ; il menaçait encore la Syrie, la Phénicie et les nations voisines. Jérémie n'avait cessé de prédire ces événements, et de conseiller aux peuples et aux rois une soumission volontaire, afin d'éviter les désastres de la guerre et la honte de la défaite. Il ne manquait pas de prophètes qui, pour le malheur des peuples, les encourageaient dans une résistance inutile. Jérémie avait envoyé des chaînes aux rois de Moab, d'Ammon, de Tyr et de Sidon, en signe de la captivité dont ils étaient menacés ; il s'était fait une chaîne de bois pour lui-même, et il la portait autour de son cou.

Un jour, pendant la première année du règne de Sédécias, Hananias, fils d'Azur, prophète demeurant à Gabaon, s'approcha de lui dans le temple, et dit à haute voix, en présence des prêtres et du peuple : « Voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : « J'ai brisé le joug entre les mains du roi de Babylone. Encore deux années de jours, et je ferai revenir en ce lieu tous les vases de la maison du Seigneur, que Nabuchodonosor en a enlevés et qu'il a emportés à Babylone. Je ramènerai en même temps, dit le Seigneur, Jéchonias, fils de Joakim, roi de Juda, et tous les captifs de Juda qui ont été emmenés à Babylone, parce que je vais briser le joug entre les mains du roi de Babylone. »

Soit, lui répondit Jérémie, et que Dieu veuille confirmer vos paroles. Mais comme c'est à l'événement que l'on reconnaît un prophète, nous attendrons, pour y croire, la confirmation de vos prédictions.

Alors Hananias, saisissant la chaîne que portait Jérémie, la brisa, et s'écria : « Voici ce que dit le Seigneur : C'est ainsi que dans deux années de jours, je briserai le joug de Nabuchodonosor, roi de Babylone, sur le cou de tous les peuples qu'il tient asservis. »

Jérémie ne lui répondit pas ; il se retirait en sa demeure, lorsque l'esprit du Seigneur le saisissant, il s'écria : « Hananias, voici ce que dit le Seigneur : Vous venez de briser une chaîne de bois, forgez maintenant une chaîne de fer ; car, dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël, j'ai placé un joug de fer sur les épaules de toutes ces nations-ci, comme un signe de servitude envers Nabuchodonosor, roi de Babylone, et elles lui seront asservies ; je lui ai donné jusqu'aux bêtes de la terre..... Et vous, Hananias, écoutez ; le Seigneur ne vous a pas envoyé, vous êtes cause que ce peuple s'est confié sur des mensonges ; eh bien ! voici ce que dit le Seigneur : Je vais vous arracher de dessus la face de la terre ; vous mourrez cette année, parce que vous avez parlé contrairement au Seigneur (1). »

Hananias mourut dans le cours du second mois en suivant. On sait lesquelles, de ses prophéties ou de celles de Jérémie, furent vérifiées par l'événement.

HAZAEL. (Prophéties qui le concernent.) Après avoir détruit en Israël le culte de Baal, et immolé les quatre cents prêtres attachés à son culte, le prophète Elie s'était caché dans les cavernes du mont Horeb, pour fuir la colère de Jézabel. Là, le Seigneur lui dit :

Æthiopes et Libyes multo plures erant quadrigis, et equitibus, et multitudine nimia : quos, cum Domino credidisses, tradidit in manu tua? Oculi enim Domini contemplantur universam terram, et præbent fortitudinem his, qui corde perfecto credunt in eum. Stulte igitur egisti, et propter hoc ex præsenti tempore adversum te bella consurgent (*II Par.* XVI, 7-9).

(1) *V.* III Reg. XV, 16 ; II Par. XVI, 1.

(1) Et factum est in anno illo, in principio regni Sedeciæ regis Juda, in anno quarto, in mense quinto, dixit ad me Hananias filius Azur, propheta de Gabaon, in domo Domini coram sacerdotibus et omni populo, dicens : Hæc dicit Dominus exercituum Deus Israel : Contrivi jugum regis Babylonis. Adhuc duo anni dierum, et ego referri faciam ad locum istum omnia vasa domus Domini quæ tulit Nabuchodonosor rex Babylonis de loco isto, et transtulit ea in Babylonem. Et Jechoniam filium Joachim regem Juda, et omnem transmigrationem Juda, qui ingressi sunt in Babylonem, ego convertam ad locum istum, ait Dominus : conteram enim jugum regis Babylonis.

Et dixit Jeremias propheta ad Hananiam prophetam, in oculis sacerdotum, et in oculis omnis populi, qui stabat in domo Domini. Et ait Jeremias propheta : Amen, sic faciat Dominus : suscitet Dominus verba tua, quæ prophetasti : ut referantur vasa in domum Domini, et omnis transmigratio de Babylone ad locum istum.

Et tulit Hanania propheta catenam de collo Jeremiæ prophetæ, et confregit eam. Et ait Hananias in conspectu omnis populi, dicens : Hæc dicit Dominus : Sic confringam jugum Nabuchodonosor regis Babylonis post duos annos dierum de collo omnium gentium. Et abiit Jeremias propheta in viam suam. Et factum est verbum Domini ad Jeremiam, postquam confregit Hananias propheta catenam de collo Jeremiæ prophetæ, dicens : Vade, et dices Hananiæ : Hæc dicit Dominus : Catenas ligneas contrivisti : et facies pro eis catenas ferreas. Quia hæc dicit Dominus exercituum Deus Israel : Jugum ferreum posui super collum cunctarum gentium istarum, ut serviant Nabuchodonosor regi Babylonis, et servient ei : insuper et bestias terræ dedi ei.

Et dixit Jeremias propheta ad Hananiam prophetam : Audi, Hanania : Non misit te Dominus, et tu confidere fecisti populum istum in mendacio. Idcirco hæc dicit Dominus : Ecce ego mittam te a facie terræ : hoc anno morieris : adversum enim Dominum locutus es. Et mortuus est Hananias propheta in anno illo, mense septimo (*Jer.* XXVIII, 1-17).

« Descendez, et rendez-vous à Damas par la route du désert ; vous y sacrerez Hazaël en qualité de roi de Syrie ; vous sacrerez Jéhu, fils de Namsi, roi d'Israël, et Elisée, fils de Saphat, de Abelmeula, prophète en votre lieu. Voici ce qui arrivera : Quiconque fuira le glaive de Hazaël, tombera sous celui de Jéhu; quiconque fuira le glaive de Jéhu, tombera sous celui d'Elisée (1). »

Ces paroles, principalement les dernières, contiennent une figure de langage que nous déclarons ne pouvoir expliquer d'une manière suffisante. Elisée reçut la communication de l'esprit prophétique par l'imposition du manteau d'Elie, et cet événement ne fut pas différé ; mais Hazaël ne monta sur le trône qu'à vingt-quatre années de là, et Jéhu fut sacré plus tard encore par un disciple d'Elisée.

Pour ce qui concerne Hazaël en particulier : Elisée étant allé à Damas, Ben Adad II, alors malade, lui députa Hazaël avec des présents, afin de lui demander s'il guérirait de cette maladie. « Allez, lui dit le prophète, et dites à votre maître : Vous guérirez ; mais le Seigneur me révèle à moi qu'il mourra. » Puis bientôt la tristesse s'empara de son âme, et il ne put contenir ses larmes. « Pourquoi mon maître pleure-t-il, dit Hazaël? — Parce que je vois, répondit le prophète, les maux que vous ferez à Israël ; vous livrerez aux flammes ses villes fortifiées, vous ferez tomber ses guerriers sous le tranchant du glaive, vous écraserez ses petits enfants, et massacrerez ses femmes enceintes. — Qui suis-je donc moi, votre serviteur, pour faire de si grandes choses, répliqua Hazaël ; ne suis-je pas un chien ? — Elisée reprit : Le Seigneur me fait voir que vous règnerez sur la Syrie. — Hazaël de retour auprès de son maître, répondit à cette question, que vous a dit le prophète : Il m'a dit que vous recouvrerez la santé. Mais le lendemain, il l'étouffa sous une couverture imbibée d'eau, et monta sur le trône à sa place (2). »

(1) Et ait Dominus ad eum : Vade, et revertere in viam tuam per desertum in Damascum : cumque perveneris illuc, unges Hazael regem super Syriam, et Jehu filium Namsi unges regem super Israel : Elisæum autem filium Saphat, qui est de Abelmeula, unges prophetam pro te. Et erit, quicunque fugerit gladium Hazael, occidet eum Jehu : et quicumque fugerit gladium Jehu, interficiet eum Elisæus (*III Reg.* XIX, 15-17).

(2) Dixitque ei Elisæus : Vade, dic ei : Sanaberis : porro ostendit mihi Dominus quia morte morietur. Stetitque cum eo et conturbatus est usque ad suffusionem vultus : flevitque vir Dei. Cui Hazael ait : Quare dominus meus flet ? At ille dixit : Quia scio quæ facturus sis filiis Israel mala. Civitates eorum munitas igne succendes, et juvenes eorum interficies gladio, et parvulos eorum elides, et prægnantes dividies. Dixitque Hazael : Quid enim sum servus tuus canis, ut faciam rem istam magnam? Et ait Elisæus : Ostendit mihi Dominus te regem Syriæ fore. Qui cum recessisset ab Elisæo, venit ad dominum suum. Qui ait ei : Quid dixit tibi Elisæus ? At ille respondit : Dixit mihi : Recipies sanitatem. Cumque venisset dies altera, tulit stragulum, et infudit aquam, et expandit super faciem ejus : quo mortuo, regnavit Hazael pro eo (*IV Reg.* VIII, 10-15).

Il ne s'écoula que bien peu d'intervalle entre la prédiction des malheurs d'Israël et leur accomplissement ; car Hazaël, à peine monté sur le trône, profita des premiers embarras et des premières fautes de Jéhu, qui venait pareillement d'opérer une révolution en Israël, pour envahir le royaume. Il dévasta le pays de Galaad, les tribus de Gad, de Ruben, de Manassé, et toute la contrée depuis le Jourdain jusqu'à Bazan, à l'Aroër et l'Arnon.

Jéhu étant mort, après un règne de vingt-huit ans, Hazaël recommença la guerre avec Joachaz, son successeur. Il réduisit Joachaz à n'avoir plus, pour toute armée, que cinquante chevaux, dix chariots et dix mille hommes de pied ; il broya Israël sous ses pieds, ou, pour employer le langage même de l'Ecriture, il le rendit semblable à la poussière de l'aire où on a battu le grain ; *redegerat in pulverem quasi tritura areæ.* Joachaz, il est vrai, ayant fait pénitence des fautes qui lui attiraient de si grands malheurs, prit sa revanche, et put compter quelques années de paix ; mais la guerre subsista pendant la plus grande partie de son règne de dix-sept ans (1).

Hazaël ne fit pas de moindres maux à Juda. Une première fois il s'approcha de Jérusalem, après avoir enlevé la ville de Geth. Joas, qui déclinait alors des voies droites dans lesquelles Joïada l'avait mis, loin de recourir à la clémence de Dieu, dépouilla le temple de toutes ses richesses, et acheta la paix du roi de Syrie. Mais ce ne fut pas pour longtemps, car, outre qu'il n'est pas de paix moins sûre que celle qui a été payée, le plus mauvais moyen d'éloigner l'ennemi est toujours celui de lui fournir la faculté de renouveler ses attaques. L'armée d'Hazaël reparut donc bientôt, mais peu nombreuse, car le roi de Syrie avait appris à mépriser un pareil adversaire ; elle se chargea d'immense dépouilles, qu'elle envoya à Damas, prit Jérusalem et la saccagea. Les Syriens exercèrent envers Joas de cruelles et honteuses mutilations. Ainsi déshonoré aux yeux de ses sujets, dont il était déjà haï à cause de ses extravagances et de ses cruautés, une conspiration les en délivra, et le délivra lui-même du reste d'une vie misérable.

Ainsi se trouva justifiée la prophétie d'Elisée ; ainsi les jugements du Seigneur envers de mauvais princes et des peuples coupables, reçurent leur accomplissement.

HEBREUX EN EGYPTE. (Prophétie concernant leur séjour.) Lorsque Dieu annonça à Abraham qu'il aurait un fils, et que ce fils serait l'héritier de la promesse, il ajouta : « Sachez à l'avance que votre postérité sera errante sur une terre étrangère, qu'elle y subira la servitude et l'affliction pendant quatre cents ans. Mais le moment viendra où je rendrai la justice au peuple domina-

(1) V. IV Reg. XII, 17 ; II Par. XXIV, 23.

teur ; et alors elle sortira chargée d'un grand butin (1). »

Il serait inutile de faire ici le récit historique des événements qui conduisirent les descendants d'Abraham en Egypte, et de ceux qui s'accomplirent tandis qu'ils y séjournèrent.

Les 40e et 41e versets du XIIe chapitre de l'Exode montrent l'accomplissement de cette prophétie. « La totalité du séjour que les fils d'Israël firent en Egypte fut de quatre cent trente ans, après lesquels toute l'armée du Seigneur sortit de la terre d'Egypte en un même jour (2). »

Les chronologistes se partagent sur l'époque à laquelle il faut faire commencer ces quatre cent trente années ; les uns prenant pour point de départ la descente d'Abraham lui-même en Egypte, lorsque Isaac était déjà né ; les autres, la descente de Jacob avec sa famille. Nous préférons la dernière opinion, qui est celle des Bénédictins, parce qu'elle nous paraît plus conforme au texte, et que ce n'est pas trop de quatre siècles pour qu'une famille de soixante-dix personnes, telle qu'était celle de Jacob au moment où il descendit en Egypte, s'élève au nombre de deux millions d'individus, ou six cent trois mille cinq cent cinquante hommes en état de porter les armes, non compris les lévites, les hommes âgés de moins de vingt ans, et de plus de soixante (3). Un pareil accroissement est même prodigieux, et paraîtrait incroyable dans des circonstances différentes.

On fait à ceci deux objections, la première tirée de ces paroles du IIIe chapitre de l'Epître de saint Paul aux Galates : « Je dis que Dieu a *confirmé* son testament, et que la loi qui a été donnée après un intervalle de quatre cent trente ans, n'a pas été une résiliation de la promesse (4). » Donc la loi a été donnée, dit-on, quatre cent trente ans après la promesse faite à Abraham ! C'est mal raisonner, car l'Apôtre ne parle pas de la promesse *faite*, mais de la promesse *confirmée*, or, si cette promesse a été *faite* à diverses reprises à Abraham, elle fut *confirmée* à Jacob lorsqu'il descendit en Egypte : « Je suis le Dieu très-puissant de votre père, lui dit le Seigneur, ne craignez pas d'aller en Egypte, parce que je vous y multiplierai en une grande nation ; j'y serai avec vous, et je vous servirai de guide pour en revenir (1). » Loin donc d'abréger le temps du séjour des Hébreux en Egypte, il faut s'en tenir aux quatre cent trente années indiquées entre l'arrivée de Jacob et le départ avec Moïse, si on veut ne pas s'écarter de la lettre de l'Ecriture.

La seconde difficulté provient de la traduction des Septante, qui ont rendu de cette sorte le quarantième verset du douzième chapitre de l'Exode : « L'espace pendant lequel les fils d'Israël et leurs pères habitèrent, en qualité d'étrangers, l'Egypte et la terre de Chanaan, fut de quatre cent trente ans. » Mais cette manière est fautive et nécessairement altérée, puisque les bibles hébraïques disent simplement : « Le séjour des fils d'Israël en Egypte fut de quatre cent trente ans, » sans parler des pères, ni de la terre de Chanaan. Comment le savant P. Pétau a-t-il pu se laisser induire en erreur par des difficultés si légères ?

HÉLI. (Prophéties qui le concernent). Héli, juge du peuple d'Israël après Samson, et grand sacrificateur, était de la race d'Ithamar, second fils d'Aaron, et non de celle d'Eléazar ; mais on ignore la cause de cette préférence. On croit qu'il exerçait la souveraine sacrificature dès le temps de Samson ; quoique l'auteur du livre des *Juges* ait soin d'avertir, en rapportant les événements postérieurs à la mort de celui-ci, qu'il n'y avait point alors de chef en Israël, et que chacun faisait ce qui lui semblait bon ; *in diebus illis, non erat rex in Israel, sed unusquisque, quod sibi rectum videbatur, hoc faciebat.*

Héli gouvernait Israël en qualité de juge et de grand prêtre, lorsque Samuel vint au monde. Personnellement rempli des qualités nécessaires pour l'accomplissement de ce double ministère, Héli avait deux fils dont la conduite, loin de répondre à celle de leur père, était un scandale pour toute la nation. Il apprit leurs désordres, et se contenta de les réprimander avec une mollesse en rapport avec son grand âge peut-être, mais fort peu en rapport avec la grandeur du mal, et qui ne les corrigea point. Aussi le Seigneur lui députa un prophète que l'Ecriture ne nomme pas, afin de le réprimander lui-même, et de l'avertir du sort qui lui était réservé, s'il négligeait plus longtemps de ranger ses fils à leur devoir.

Après lui avoir adressé les reproches qu'il avait mérités, le prophète ajouta : « Le temps approche où je briserai votre bras et le bras de la maison de votre père, de telle sorte que dans votre postérité, personne ne parviendra plus à la vieillesse. Vous vous

(1) Dictumque est ad eum : Scito prænoscens quod peregrinum futurum sit semen tuum in terra non sua, et subjicient eos servituti, et affligent quadringentis annis. Verumtamen gentem, cui servituri sunt, ego judicabo : et post hæc egredientur cum magna substantia (*Gen.* XV, 13, 14).

(2) Habitatio autem filiorum Israel qua manserunt in Ægypto, fuit quadringentorum triginta annorum. Quibus expletis, eadem die egressus est omnis exercitus Domini de Terra Ægypti (*Exod.* XII, 40,41).

(3) Num. I, 45 et seq.

(4) Hoc autem dico, testamentum confirmatum a Deo : quæ post quadringentos et triginta annos facta est Lex, non irritum facit ad evacuandam promissionem (*Gal.* III, 17).

(1) Profectusque Israel cum omnibus quæ habebat, venit ad puteum juramenti, et mactatis ibi victimis Deo patris sui Isaac. Audivit eum per visionem noctis vocantem se, et dicentem sibi : Jacob, Jacob, cui respondit : Ecce adsum. Ait illi Deus : Ego sum fortissimus Deus patris tui : noli timere, descende in Ægyptum, quia in gentem magnam faciam te ibi. Ego descendam tecum illuc, et ego inde adducam te revertentem : Joseph quoque ponet manus suas super oculos tuos (*Gen.* XLVI, 1-4).

verrez un rival dans le temple et dans l'affection d'Israël. Il n'y aura plus jamais de vieillard dans votre maison. Cependant je n'arracherai pas tout à fait votre race du pied de mes autels ; mais il adviendra que vous perdrez la vue, que votre esprit s'affaiblira, et qu'une grande partie de votre postérité mourra en atteignant l'âge viril. Vous en aurez la preuve par ce qui arrivera à vos deux fils; Ophni et Phinées : ils mourront en un même jour. Et je me susciterai un prêtre fidèle, qui agira selon mon cœur et mon esprit ; je lui éleverai une maison durable, et il marchera devant mon Christ tous les jours. Pour vous, au contraire, quiconque restera de votre famille, viendra réclamer des prières pour lui-même, présenter à l'offrande une pièce d'argent et une tourte de pain, et dira : Accordez-moi, je vous prie, une part sacerdotale, afin que je puisse manger une bouchée de pain (1). »

Bientôt après, en effet, le jeune Samuel eut sa première vision, elle le plaça tout d'un coup au premier rang dans l'affection et l'espérance d'Israël, et Héli eut un rival, qui grandit dans le temple à l'ombre de l'autel, et auquel Héli lui-même servit de père adoptif.

Si la première révélation, transmise par le prophète inconnu, n'avait été qu'un avertissement, une menace, la révélation faite à Samuël fut une sentence irrévocable : « Je vais accomplir en Israël un tel jugement, que les deux oreilles en tinteront à qui l'entendra réciter. J'accomplirai en ce jour toutes mes menaces envers Héli et sa maison. Quand j'aurai commencé, je ne m'arrêterai pas en chemin. Je lui ai annoncé que je châtierais à perpétuité sa famille, à cause de l'impiété de ses fils, qu'il a connue, et qu'il n'a pas empêchée. Je jure donc que l'iniquité de la maison d'Héli restera toujours inexpiable, nonobstant les victimes et les holocaustes (1). »

A vingt années de là environ, la guerre s'étant déclarée entre les Juifs et les Philistins, les Juifs furent vaincus. Ils crurent qu'en plaçant l'arche du Seigneur en tête de leurs bataillons, ils forceraient Dieu à combattre pour eux, et à leur donner la victoire ; ils s'étaient trompés : ils furent vaincus de nouveau, l'arche resta aux mains des ennemis ; les deux fils d'Héli, Ophni et Phinées, qui l'accompagnaient, demeurèrent parmi les morts. Lorsque cette terrible nouvelle parvint aux oreilles du vieillard, il tomba à la renverse de son siége, et se tua ; la femme de Phinées, qui l'apprit en même temps, fut prise des douleurs de l'enfantement, et mourut.

On donna à l'orphelin qu'elle venait de mettre au monde, le nom d'Ichabod, qui veut dire, c'en est fait de la gloire d'Israël.

Ainsi se trouva accomplie la première partie de la prophétie. Le reste s'accomplit aussi fidèlement. Achitob, fils de Phinées, Achias, fils d'Achitob, et Achimélech, frère d'Achias, se succédèrent rapidement dans la grande prêtrise après Héli. Le dernier fut mis à mort par Saül, sous prétexte des secours qu'il avait donnés à David. L'Ecriture nous laisse ignorer le nom de ceux qui remplirent les fonctions pendant la dernière partie du règne de Saül. Abiathar, fils d'Achimélech, les remplit pendant le règne de David ; mais Salomon, en montant sur le trône, l'en dépouilla honteusement et les rendit, dans la personne de Sadoc, à la famille d'Eléazar, d'où elles ne devaient plus sortir. Déjà Sadoc les avait occupées pendant une partie du règne de David, concurremment avec Abiathar ; on peut même dire qu'il en eut la part principale, étant resté seul à la garde de l'arche, tandis qu'elle demeura à Gabaa.

HELIODORE battu de verges. Héliodore, ministre de Séleucus Philopator, roi de Syrie, fut envoyé par son maître à Jérusalem, pour enlever les trésors conservés dans le temple. Le grand prêtre, Onias, lui représenta que l'argent dont il avait été parlé au roi, appartenait à des particuliers, qui l'y avaient mis en dépôt, et qu'on ne pourrait les en dépouiller sans injustice. Mais Héliodore ne s'en mit pas moins en devoir

(1) Venit autem vir Dei ad Heli, et ait ad eum : Hæc dicit Dominus : Nunquid non aperte revelatus sum domui patris tui, cum essent in Ægypto in domo Pharaonis ? Et elegi eum ex omnibus tribubus Israel mihi in sacerdotem, ut ascenderet ad altare meum, et adoleret mihi incensum, et portaret ephod coram me : et dedi domui patris tui omnia de sacrificiis filiorum Israel : Quare calce abjecistis victimam meam et munera mea quæ præcepi ut offerrentur in templo : et magis honorasti filios tuos quam me, ut comederetis primitias omnis sacrificii Israel populi mei ? Propterea ait Dominus Deus Israel : Loquens locutus sum ut domus tua, et domus patris tui, ministraret in conspectu meo, usque in sempiternum. Nunc autem dicit Dominus : Absit hoc a me : sed quicunque glorificaverit me, glorificabo eum : qui autem contemnunt me, erunt ignobiles. Ecce dies veniunt, et præcidam brachium tuum, et brachium domus patris tui, ut non sit senex in domo tua. Et videbis æmulum tuum in templo, in universis prosperis Israel : et non erit senex in domo tua omnibus diebus. Verumtamen non auferam penitus virum ex te ab altari meo : sed ut deficiant oculi tui, et tabescat anima tua : et pars magna domus tuæ morietur, cum ad virilem ætatem venerit. Hoc autem erit tibi signum quod venturum est duobus filiis tuis, Ophni et Phinees : in die uno morientur ambo. Et suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum et animam meam faciet : et ædificabo ei domum fidelem, et ambulabit coram Christo meo cunctis diebus. Futurum est autem ut quicunque remanserit in domo tua, veniat ut oretur pro eo, et offerat nummum argenteum, et tortam panis, dicatque, Dimitte me, obsecro, ad unam partem sacerdotalem, ut comedam buccellam panis (*I Reg.* II, 27-36).

(1) Et dixit Dominus ad Samuelem : Ecce ego facio verbum in Israel : quod quicunque audierit, tinnient ambæ aures ejus. In die illa suscitabo adversum Heli omnia quæ locutus sum super domum ejus : incipiam, et complebo. Prædixi enim ei quod judicaturus essem domum ejus in æternum, propter iniquitatem, eo quod noverat indigne agere filios suos, et non corripuerit eos. Idcirco juravi domui Heli, quod non expietur iniquitas domus ejus victimis et muneribus usque in æternum (*I Reg.* III, 11-14).

d'exécuter les ordres qu'il avait reçus. Il entra d'autorité dans le temple ; la rumeur et la consternation furent grandes dans Jérusalem : moins pour le vol de trésors qu'après tout on pouvait remplacer, qu'à cause de la violation sacrilége du lieu saint. Héliodore s'apprêtait à dépouiller l'ærarium, lorsque ses satellites tombèrent épouvantés la face contre terre ; un cavalier brillant de lumière et couvert d'une armure éblouissante apparut subitement au milieu d'eux, renversa Héliodore, et le foula aux pieds ; deux autres jeunes hommes, d'une beauté non moins éblouissante, le frappèrent aussitôt de verges à coups redoublés, et le laissèrent à demi-mort au milieu d'une obscurité profonde, qui succéda à la première vision. On l'emporta en cet état hors du temple, brisé et près d'expirer.

Un sentiment de réjouissance et d'actions de grâces envers le Tout-Puissant, succéda aussitôt dans le cœur du peuple à sa première douleur. Le sage Onias fut le seul à concevoir une pensée plus salutaire. Si Héliodore succombait à ses blessures, le roi pourrait croire à une supercherie de la part de la nation, et exercer contre elle la plus terrible vengeance. Il s'empressa donc d'offrir au Seigneur, et cela d'accord avec les amis d'Héliodore, un sacrifice propitiatoire, afin d'obtenir son rétablissement. Tandis qu'il l'accomplissait, les mêmes jeunes hommes qu'il avait vus dans le temple, apparurent de nouveau à Héliodore, et lui dirent : *Rendez grâce au prêtre Onias, car le Seigneur vous laisse la vie à son intercession. Maintenant donc que vous avez été ainsi flagellé de Dieu, racontez partout les merveilles de la Divinité et sa puissance* (1). A ces mots, ils disparurent.

Héliodore ne manqua pas en effet de raconter ce qui lui était arrivé ; et le roi s'informant des moyens qu'il faudrait prendre pour s'emparer enfin des trésors qu'il convoitait, Héliodore lui répondit : « Si vous avez un ennemi personnel, ou dans votre royaume un conspirateur, c'est lui qu'il y faut envoyer, pour qu'il en revienne flagellé, si toutefois il n'y laisse pas la vie ; car la puissance divine protége elle-même le lieu, et celui qui a son habitation dans les cieux, en est le défenseur et le gardien. Il châtie et abat ceux qui y viennent avec des intentions hostiles. »

Tel est le premier épisode du drame sanglant dont la Judée allait bientôt être le théâtre, et dans lequel les généreux fils de Matathias allaient jouer un rôle si brillant et si glorieux.

C'est aussi un épisode important de l'histoire nationale du peuple juif. Il présente toutes les conditions d'authenticité, que l'historien le plus rigide peut désirer, et il n'existe aucune raison de le mettre en doute, à moins que les circonstances miraculeuses dont il est environné. Mais si quelqu'un rejette les faits miraculeux les mieux constatés, par cela seul qu'ils sont des miracles, il n'y a point à discuter avec lui, il ne reste qu'à le plaindre (1).

HÉMORRHOÏSSE (Guérison de la femme). Les évangélistes rapportent en termes généraux qu'une multitude de malades recevaient la guérison, en touchant le vêtement du Sauveur ; mais trois d'entre eux parlent en particulier d'une femme hémorrhoïsse qui fut miraculeusement guérie de la sorte ; nous donnerons ici la narration de saint Marc, qui est la plus détaillée.

Jésus se rendait à la maison de Jaïre, chef d'une synagogue, pour y guérir une jeune fille gravement malade, ou plutôt pour la rappeler à la vie ; il était suivi d'une grande foule. *Or, une femme qui éprouvait un flux de sang depuis douze années, et qui avait employé les secours de beaucoup de médecins, au point d'y dépenser tout son bien, sans en recevoir aucun soulagement, ou plutôt allant toujours de mal en pis, ayant entendu parler de Jésus, se mêla à la foule par derrière, et toucha son vêtement ; car elle disait : Si je touche seulement son vêtement, je serai sauvée. Aussitôt, en effet, la source du sang se tarit, et elle sentit en son corps qu'elle était guérie de son infirmité. Mais Jésus, s'apercevant également en lui-même qu'une vertu était sortie de lui, se tourna vers la foule, et dit : Qui a touché mes vêtements? Ses disciples lui répondirent : Vous voyez la foule qui vous comprime, et vous demandez qui vous a touché ! Cependant il regardait autour de lui, cherchant celle qui avait fait cela. De son côté, la femme, couverte de rougeur et toute tremblante, sachant ce qui s'était opéré en elle, vint se prosterner devant lui et lui avouer toute la vérité. Jésus lui répondit : Ma fille, votre foi vous a sauvée ; allez en paix, et soyez guérie de votre infirmité* (2).

Nous nous abstiendrons de toute addition à un pareil récit.

HÉNOCH. L'apôtre saint Jude a mis Hé-

(1) Cumque summus sacerdos exoraret, iidem juvenes eisdem vestibus amicti astantes Heliodoro, dixerunt : Oniæ sacerdoti gratias age ; nam propter eum Dominus tibi vitam donavit. Tu autem a Deo flagellatus, nuntia omnibus magnalia Dei, et potestatem. Et his dictis, non comparuerunt (*II Mach.* III, 33,34).

(1) *V.* II Mach. 3.

(2) Et mulier, quæ erat in profluvio sanguinis annis duodecim, et fuerat multa perpessa a compluribus medicis, et erogaverat omnia sua, nec quidquam profecerat, sed magis deterius habebat ; cum audisset de Jesu, venit in turba retro, et tetigit vestimentum ejus. Dicebat enim : Quia si vel vestimentum ejus tetigero, salva ero. Et confestim siccatus est fons sanguinis ejus : et sensit corpore quia sanata esset a plaga. Et statim Jesus in semetipso cognoscens virtutem quæ exierat de illo, conversus ad turbam, aiebat : Quis tetigit vestimenta mea ? Et dicebant ei discipuli sui : Vides turbam comprimentem te, et dicis : Quis me tetigit ? Et circumspiciebat videre eam quæ hoc fecerat : Mulier vero timens et tremens, sciens quod factum esset in se, venit et procidit ante eum, et dixit ei omnem veritatem. Ille autem dixit ei : Filia, fides tua te salvam fecit : vade in pace, et esto sana a plaga tua (*Marc.* v, 25-34).

Cf. Matth. IX, 20 ; Luc. VIII, 43.

noch au rang des prophètes, et nous a même conservé quelques lignes de sa prophétie ; mais c'est tout ce qui en reste. *Hénoch, le septième après Adam, les a désignés dans sa prophétie*, dit l'apôtre en parlant des gnostiques; *et c'est d'eux qu'il a dit : Voilà que Dieu vient, accompagné de ses milliers de saints, pour rendre la justice à tous, et convaincre tous les impies de toutes les impiétés qu'ils ont commises, et les pécheurs impies de tous les blasphèmes qu'ils ont proférés contre Dieu* (1). Ces paroles, tirées en apparence d'un livre apocryphe, et méprisable sous plus d'un rapport, ont donné lieu à de grandes controverses, que nous nous contenterons d'indiquer, parce que leur objet s'écarte du cadre que nous nous sommes tracé.

Hénoch, fils de Jared et père de Mathusalem, naquit la cent soixante-troisième année de son père ; il était lui-même âgé de soixante-cinq ans, lorsqu'il eut son fils. Après qu'il eut passé trois cents ans sur la terre, Dieu le retira de ce monde. L'Ecriture le désigne d'une manière spéciale parmi ceux des patriarches dont la vie fut la plus sainte, et c'est à ce titre, sans doute, qu'il dut la faveur singulière de ne pas mourir.

Hénoch servit Dieu fidèlement, et il disparut, parce que Dieu l'enleva, dit le livre de la *Genèse.— Hénoch plut à Dieu, et il fut transporté dans le paradis, afin de prêcher la pénitence aux nations*, dit l'Ecclésiastique. — *Personne sur la terre n'a été semblable à Hénoch*, dit ailleurs le même écrivain, *car il a été enlevé de la terre.* — L'apôtre saint Paul en parle en ces termes dans sa lettre aux Hébreux : *C'est en vertu de la foi qu'Hénoch a été transporté et préservé de la mort ; et on ne le vit plus, parce que Dieu l'avait transporté. On lui rend ce témoignage, qu'avant son enlèvement il avait plu à Dieu* (2).— Nous avons rapporté les paroles de saint Jude ; l'Ecriture ne nous fournit rien de plus.

Plus ces textes sont laconiques, et plus ils ont donné lieu à des commentaires étendus. Il en résulte bien clairement que le patriarche Hénoch fut enlevé vivant de ce monde ; mais c'est à peu près tout : le lieu et le terme de son enlèvement demeurent incertains ; l'Esprit-Saint n'a pas jugé à propos de nous en apprendre davantage. Mais que faut-il entendre par le *paradis* dont parle l'auteur de l'Ecclésiastique? Il faut entendre le ciel même, répond saint Jérôme dans son *Commentaire* sur Amos. Il faut entendre le paradis terrestre, disent saint Irénée, saint Augustin, saint Chrysostome et plusieurs autres Pères. Cependant, quelques-uns de ceux qui partagent ce sentiment, s'étant souvenus que le paradis terrestre a dû être détruit par le déluge, ils ont ajouté que Dieu l'avait transféré ensuite dans un autre lieu qu'ils ne désignent pas. C'est là beaucoup plus que l'Ecriture n'en dit, car elle ne parle que d'une seule translation

Ne faudrait-il pas entendre par cet enlèvement une mort prématurée ? Oui, répondent Calvin et quelques commentateurs modernes ; mais cette interprétation fait violence au texte, contredit toutes les traditions, toutes les opinions admises jusqu'à ce jour, et les paroles du grand apôtre.

Que signifient celles-ci du livre de l'Ecclésiastique : *Hénoch a été transporté dans le paradis, afin de prêcher la pénitence aux nations?* L'interprétation traditionnelle et généralement admise est que le patriarche Hénoch reparaîtra sur la terre à la fin du monde avec le prophète Elie, pour prêcher la pénitence. Ceux qui prétendent deviner, à l'aide des Ecritures, les détails de ce grand et suprême événement, particulièrement les interprètes de l'Apocalypse, ajoutent qu'ils combattront l'Antechrist, que celui-ci les fera mourir, qu'ils ressusciteront le troisième jour, et qu'ils assisteront à la victoire que le Sauveur remportera sur l'Antechrist. Sauf ces dernières conjectures, qui nous semblent fort hasardées, pour ne rien dire de plus, le reste est basé sur des traditions respectables, qui ne forment point un article de foi, mais qu'il serait peut-être téméraire de rejeter d'une manière absolue. Elles ont passé par héritage de la synagogue à l'Eglise chrétienne.

La réapparition d'Hénoch et d'Elie sur la terre est un de ces points sur lesquels tant de choses ont été dites, qu'on nous pardonnera d'insister. L'Ecriture ne parle nommément que du retour d'Elie ; mais comme les traditions ne les séparent point l'un de l'autre, nous ne devons pas les séparer davantage.

Voici les divers passages de la sainte Ecriture qui se rapportent à cette croyance. L'auteur de l'Ecclésiastique, après avoir dit, en parlant d'Elie : *Vous qui avez été enlevé dans un tourbillon de feu, dans un char et par des chevaux de feu*, ajoute : *Vous qui êtes destiné dans les temps à venir* (qui scriptus es in judiciis temporum) *à apaiser la colère du Seigneur, à concilier au fils le cœur de son père, et à rétablir les tribus de Jacob, bienheureux ceux qui ont conversé avec vous, et joui de votre amitié* (1) Malachie termine sa prophétie par les paroles suivantes : *Sou-*

(1) Prophetavit autem et de his septimus ab Adam Henoch, dicens : Ecce venit Dominus in sanctis millibus suis, facere judicium contra omnes, et arguere omnes impios de omnibus operibus impietatis eorum, quibus impie egerunt, et de omnibus duris, quæ locuti sunt contra Deum peccatores impii (*Jud.* 14,15).

(2) Ambulavitque cum Deo, et non apparuit, quia tulit eum Deus (*Gen.* v, 24). — Henoch placuit Deo, et translatus est in paradisum, ut det gentibus pœnitentiam (*Eccli.* XLIV, 16). — Nemo natus est in terra qualis Henoch, nam et ipse receptus est a terra (*Eccli.* XLIX, 16). — Fide Henoch translatus est ne videret mortem et non inveniebatur, quia transtulit illum Deus : ante translationem enim testimonium habuit placuisse Deo (*Hebr.* XI, 5).

(1) Qui receptus es in turbine ignis, in curru equorum igneorum. Qui scriptus es in judiciis temporum lenire iracundiam Domini : conciliare cor patris ad filium, et restituere tribus Jacob. Beati sunt, qui te viderunt, et in amicitia tua decorati sunt (*Eccli.* XLVIII, 9-11.)

venez-vous de la loi de Moïse, mon serviteur, des commandements et des observances que je lui ai notifiées à Horeb. Voilà que je vous enverrai le prophète Elie avant que le grand jour du Seigneur, le jour horrible, ne s'accomplisse; et il conciliera le cœur des pères aux enfants, et aux pères le cœur des enfants, de crainte que je ne vienne, et que je ne frappe la terre d'anathème (1). L'allusion de Jésus, fils de Sirach, à ces dernières paroles est trop facile à saisir pour qu'il ne suffise pas de l'avoir indiquée.

Les Juifs étaient tellement persuadés, au temps de Jésus-Christ, qu'Elie devait un jour opérer son retour sur la terre, que beaucoup, en voyant la vie érémitique de Jean-Baptiste, vie toute semblable à celle des anciens prophètes, le prirent pour Elie. Ils envoyèrent même quelques-uns de leurs disciples lui demander s'il était Elie; *Elias es tu?* Le Précurseur répondit : Je ne le suis pas. D'autres pensaient retrouver Elie dans la personne de Jésus-Christ : Que dit-on de moi dans le monde, demandait-il un jour à ses apôtres? Ils répondirent : Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste; ceux-ci, que vous êtes Elie; ceux-là, que vous êtes Jérémie ou l'un des prophètes (*Joan.* I, 21; *Matth.* XVI, 14).

Le Sauveur, en descendant du Thabor, après sa transfiguration, entretenait ceux qui venaient d'en être témoins de sa mort prochaine et de sa résurrection; ils l'interrompirent pour lui adresser cette question : *Que disent donc les pharisiens et les scribes, qu'Elie doit venir auparavant?* Il leur répondit : *Lorsqu'Elie viendra, d'abord il rétablira toutes choses; et ensuite, comme il est écrit du Fils de l'homme, il souffrira de grandes persécutions, et sera méprisé. Mais, je vous l'affirme, Elie est venu, et ils lui ont fait tout ce qu'ils ont voulu, ainsi qu'il est écrit de lui* (2). Ces dernières paroles sont une allusion évidente à Jean-Baptiste et à son martyre. Les premières semblent en être une aux opinions des pharisiens, ou à quelque prophétie relative au retour d'Elie.

Le même Sauveur disait à ses disciples en une autre circonstance : *Je vous le dis en vérité, parmi tous les enfants des hommes, personne n'égala jamais Jean-Baptiste; cependant, le dernier dans le royaume des cieux est plus que lui. Depuis les jours de Jean-Baptiste jusqu'à présent, le royaume des cieux souffre violence, et il faut se faire violence pour le ravir; car la loi et les prophètes n'ont duré que jusqu'à Jean-Baptiste. Et, si vous voulez bien le comprendre, il est lui-même cet Elie qui doit venir. Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre* (1).

L'ange Gabriel, en annonçant à Zacharie la naissance de Jean-Baptiste, lui dit : *Cet enfant sera grand devant Dieu... Il convertira un grand nombre des fils d'Israël au Seigneur leur Dieu, et il le précédera avec l'esprit et la puissance d'Elie, pour rallier aux enfants le cœur des pères, ramener les incrédules à la prudence des justes, et préparer au Seigneur un peuple parfait* (2). Il est facile encore de reconnaître ici une allusion aux paroles de Malachie et de Jésus, fils de Sirach; d'où l'on pourrait conclure que l'un et l'autre ont eu en vue Jean-Baptiste plutôt qu'Elie personnellement; et il en résulterait, en dernière conséquence, qu'il n'y a nulle prophétie relative au retour d'Elie sur la terre, et que l'opinion des Juifs à cet égard, comme dans tant d'autres circonstances, n'était fondée que sur une interprétation vicieuse de textes qu'ils ne pouvaient encore comprendre, parce que les événements annoncés n'étaient pas venus en déterminer le véritable sens. Tout ce qui a été dit du retour d'Elie, serait donc purement allégorique; les paroles de Jésus-Christ semblent confirmer de tout point cette interprétation.

Mais l'opinion des juifs et des chrétiens lui a toujours été contraire; et elle ne satisfait pas en effet à cette question que chacun s'adresse involontairement. Pourquoi Hénoch et Elie ne sont-ils pas morts comme les autres hommes? à quel rôle sont-ils donc réservés?

Et quant au fameux livre d'Hénoch, sujet de tant de discussions parmi les modernes, et peut-être de quelques erreurs dans les premiers siècles de l'Eglise, la question pourrait, ce nous semble, être ramenée à des termes bien simples. Les Juifs, jusqu'au temps de Jésus-Christ, et encore après, ont-ils connu un livre attribué à Hénoch? — Non, jamais; il n'en reste aucune trace dans leurs écrits ni dans leurs traditions : donc ce livre n'existait pas. L'apôtre saint Jude parle-t-il d'un livre d'Hénoch? — Pas davantage. Il cite une prophétie du patriarche Hénoch, mais sans mentionner aucun ouvrage d'où il l'ait

(1) Mementote legis Moysi servi mei, quam mandavi ei in Horeb ad omnem Israel, præcepta et judicia. Ecce ego mittam vobis Eliam prophetam, antequam veniat dies Domini magnus et horribilis. Et convertet cor patrum ad filios, et cor filiorum ad patres eorum : ne forte veniam, et percutiam terram anathemate (*Mal.* IV, 4-6).

(2) Et interrogabant eum, dicentes : Quid ergo dicunt Pharisæi et Scribæ, quia Eliam oportet venire primum? Qui respondens, ait illis : Elias, cum venerit primo restituet omnia : et quomodo scriptum est in Filium hominis, ut multa patiatur et contemnatur. Sed dico vobis quia et Elias venit (et fecerunt illi quæcunque voluerunt) sicut scriptum est de eo (*Marc.* IX, 10-12).

(1) Amen dico vobis, non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista : qui autem minor est in regno cœlorum, major est illo. A diebus autem Joannis Baptistæ usque nunc, regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. Omnes enim prophetæ et lex, usque ad Joannem prophetaverunt. Et si vultis recipere, ipse est Elias qui venturus est. Qui habet aures audiendi, audiat (*Matth.* XI, 11-15).

(2) Erit enim magnus coram Domino : et vinum et siceram non bibet, et Spiritu sancto replebitur adhuc ex utero matris suæ. Et multos filiorum Israel convertet ad Dominum Deum ipsorum. Et ipse præcedet ante illum in spiritu et virtute Eliæ : ut convertat corda patrum in filios, et incredulos ad prudentiam justorum, parare Domino plebem perfectam (*Luc.* I, 15-17).

tirée. Mais comment l'aurait-il connue? — Il a pu la connaître par tradition, ou la tirer de quelqu'un des ouvrages cités dans la Bible, qui n'existent plus, mais qui ont existé certainement. Or, nul ne peut dire qu'il ait existé un livre d'Hénoch. Quel est donc celui qui a existé depuis, et dont Fabricius nous a donné de longs fragments? — C'est l'ouvrage d'un juif cabaliste, chrétien assez peu instruit, et peut-être imbu de gnosticisme, du IIe siècle après Jésus-Christ. Il suffit de le lire pour reconnaître l'auteur à tous ces titres. Nous disons qu'il a été composé dans le IIe siècle, parce qu'il n'en est pas encore question dans le Ier, et que déjà les Pères du IIe commencent à s'en occuper.

L'auteur n'a eu garde d'omettre la généalogie des anges de la cabale et des gnostiques; ces *généalogies interminables* dont parle saint Paul dans sa première lettre à Timothée. Le texte de la Genèse relatif aux géants (*Voy.* l'art. Géants), lui fournissait une trop belle occasion de bâtir un système sur la génération spirituelle et charnelle des bons et des mauvais anges, pour qu'il la négligeât. Il avait en outre le texte de saint Jude, et les quelques mots de l'Ecriture sur le combat de saint Michel contre les anges révoltés : un cabaliste fait un livre avec moins d'éléments.

Origène et Tertullien parlent d'un livre d'Hénoch qui existait de leur temps; mais est-ce le même que celui dont Fabricius a retrouvé des fragments? Nous l'ignorons. Au surplus, tout ouvrage conçu dans le sens du gnosticisme, devait bien convenir au montaniste Tertullien; aussi était-il chaud partisan du livre d'Hénoch. Quoique les montanistes se donnassent pour antagonistes des gnostiques, leur secte n'en était pas moins une hérésie de la gnose. Origène, saint Jérôme, saint Augustin, et la plupart des Pères, n'ont parlé du livre d'Hénoch que comme d'un ouvrage de nulle autorité. Et il ne faut pas dire, avec l'auteur du *Dictionnaire de la Bible* (*Voy.* art. Hénoch et art. Démon), que saint Justin, Athénagore, saint Irénée, saint Clément d'Alexandrie, Lactance et plusieurs autres Pères, y ont puisé leurs idées sur la nature corporelle des anges, car cela n'est pas exact. Ces idées sont chez eux une réminiscence du néoplatonisme, et le texte de Moïse sur les géants suffisait, avec de tels principes, pour les conduire aux diverses suppositions qu'ils ont émises relativement à l'alliance des anges avec les filles des hommes.

HÉRODE-AGRIPPA. (Sa mort.) Hérode-Agrippa, fils d'Aristobule et de Marianne, et petit-fils d'Hérode le Grand, gouvernait la Judée avec le titre de roi l'an 44 de Jésus-Christ. Ayant fait mourir par le glaive saint Jacques le Majeur vers la fête de Pâques de cette même année, et voyant que cette action avait été agréable aux Juifs, il fit mettre aussi l'apôtre saint Pierre en prison; mais Dieu délivra miraculeusement le chef de l'Eglise par le ministère d'un ange.

Après la fête, Agrippa se rendit de Jérusalem à Césarée, où les Tyriens et les Sidoniens lui envoyèrent des députés chargés d'implorer sa clémence pour une offense dont ils étaient coupables, et dont ils craignaient la vengeance. Celui-ci s'étant placé sur son trône pour les haranguer, le peuple des flatteurs s'écria bientôt que c'était un Dieu qui parlait, et non un homme. Mais tandis qu'il savourait cet encens impie, l'ange du Seigneur le frappa, et il expira rongé de vers..... Tel est le récit du livre des *Actes*, au chapitre XIIe.

L'historien Josèphe ajoute à ceci des détails qui ne seraient pas dénués d'un certain intérêt de curiosité, s'ils étaient vrais; nous les rapporterons sans y attacher de valeur, mais uniquement parce que ce témoignage confirme en tout point celui du livre des *Actes*.

Josèphe prétend d'abord qu'un hibou vint se percher au-dessus de la tête d'Agrippa, tandis que ce prince était retenu à Rome dans les chaînes par l'empereur Tibère, dont il s'était attiré le ressentiment; et qu'un des soldats chargés de le garder lui promit, d'après ce présage, qu'il serait bientôt rendu à la liberté, et élevé au premier rang; mais qu'il devrait mettre ordre à ses affaires, quand il verrait ce même oiseau pour la seconde fois, car alors il n'aurait plus que cinq jours à vivre (1).

Il est pour le moins surprenant qu'un Juif recueille de semblables contes, dignes tout au plus d'occuper la plume d'un auteur païen, et plus surprenant encore que ce soit Josèphe, qui, dans une autre circonstance, se raille si justement de la science augurale; mais enfin continuons. Voici ce qu'il rapporte plus loin, relativement à la mort d'Agrippa.

« En la troisième année de son règne, Hérode célébra, dans la ville de Césarée, que l'on nommait autrefois la Tour de Straton, des jeux solennels en l'honneur de l'empereur. Tous les grands et toute la noblesse de la province se trouvèrent à cette fête, et le second jour de ces spectacles, Agrippa vint, dès le grand matin, au théâtre, avec un habit dont le fond était d'argent, travaillé avec tant d'art, que lorsque le soleil le frappa de ses rayons, il éclata d'une si vive lumière, qu'on ne pouvait le regarder sans être touché d'un respect mêlé de crainte. Alors, ces lâches flatteurs, dont les discours empoisonnés répandent un venin mortel dans le cœur des princes, commencèrent à crier que jusqu'alors ils n'avaient considéré leur roi que comme un homme, mais qu'ils voyaient maintenant qu'ils devaient le considérer comme un dieu, et le prier de leur être favorable, puisqu'il paraissait ne pas être d'une condition mortelle. Agrippa souffrit cette impiété, qu'il aurait dû châtier très-rigoureusement. Mais, aussitôt, en levant les yeux, il aperçut un hibou au-dessus de sa tête, sur une corde tendue en l'air, et il n'eut pas de peine à reconnaître que cet oiseau était le présage de son malheur, comme il l'avait été autrefois de sa bonne fortune. Alors il jeta un profond soupir, et sentit au même mo-

(1) *Ant. Jud.*, l. XVIII, c. 8.

ment ses entrailles déchirées par des douleurs insupportables..... On le porta dans son palais, et le bruit se répandit aussitôt qu'il était près de rendre l'esprit..... et ces cruelles douleurs n'ayant point discontinué durant cinq jours, elles l'emportèrent en la cinquante-quatrième année de sa vie (1). »

Nous ne relatons pas ici cet événement comme un miracle proprement dit, mais plutôt comme un fait merveilleux dans lequel l'intervention divine nous semble assez apparente.

HÉRODIADE. La décollation prétendue d'Hérodiade par la glace du lac de Génézareth est une fable dont le premier auteur est le faussaire qui publia, vers l'an 525, la *Synopse de la vie et de la mort des prophètes, des apôtres et des disciples du Seigneur*, qu'il dit avoir tirée des écrits de Dorothée, évêque de Tyr. Il suppose que ce Dorothée souffrit pour la foi sous Licinius et Constantin, et qu'il mourut âgé de 107 ans, au milieu des tourments que lui firent essuyer les suppôts de Julien. Il ajoute que Dorothée avait écrit en latin, et qu'il a traduit son ouvrage en langue grecque, sous le consulat de Philoxène et Probus. *Ista nobis Dorothæus ex Græcis et Hebraicis monumentis collegit et Latinis commentariis consignavit.* Cette Synopse est imprimée à la fin du *Salvien* in-fol., de Rome, 1564, au tome III de la *Bibl. des Pères*, et en partie dans Cave, *de Scriptoribus eccles.*, tom. I^er^, édit. d'Oxford, 1740. Après avoir raconté de quelle manière Jérémie cacha l'arche d'alliance dans une caverne du mont Nébo, l'auteur ajoute : « Nous avons lu ce qui suit dans les mêmes mémoires : Le lac de Génésareth ayant gelé, sous le consulat de Galba et de Sylla, la fille d'Hérodias alla se promener sur la glace ; mais la glace s'ouvrit sous ses pieds, et elle enfonça jusqu'au cou. La glace venant à se refermer aussitôt, sa tête, séparée du tronc, resta au-dessus du lac. Hérodias arrosa de larmes abondantes cette tête inanimée, et convint avec douleur que cet événement était une punition divine du meurtre de Jean-Baptiste. Le roi Hérode lui-même, qui était alors tétrarque des Juifs, fut pris bientôt après d'une maladie pédiculaire, dont il mourut. Pilate lui succéda ; car les quatre fils qu'il avait eus d'Hérodias, ayant été pris de la même maladie, moururent pareillement. »

Sur quoi il faut noter que l'évêque Dorothée et la Synopse sont inconnus à tous les auteurs précédents ; qu'il n'est pas probable qu'un évêque de Tyr eût écrit en latin ; que le lac de Génésareth ne gèle point, et enfin que le roi Hérode et Hérode le tétrarque ne sont point la même personne. Qu'on juge, après cela, de la valeur du récit.

HOHENLOHE (Les miracles du prince de). A défaut de conclusions, et en attendant le jugement de l'Eglise sur un ordre de faits très-récents, pour le moins extraordinaires, nous dirions presque étranges, nous donnerons du moins le résultat de nos propres impressions.

(1) *Ant. Jud.*, l. XIX, c. 7.

Alexandre-Léopold-François-Emmeric, prince de Hohenlohe-Waldemburg-Schillingsfurst, maintenant évêque de Sardique, vicaire général et grand prévôt du chapitre de Grand-Wardein, en Hongrie, dont il était précédemment simple chanoine, né le 17 août 1794, à Kupferzell, près Waldembourg, de Charles-Albert de Hohenlohe, et de Judith de Rewisky, fut ordonné prêtre en 1815, à Elwangen. Rempli du zèle de la religion, doué d'une âme ardente, d'un talent remarquable, pourvu par la nature d'un bel et noble extérieur, et par l'éducation d'une grande distinction de manières, il se livra avec succès à la prédication, et cette occupation, avec un voyage à Rome, où il fut reçu du Saint-Père, et se lia d'une étroite amitié avec les jésuites, remplit les premières années de son sacerdoce.

Ayant rencontré, en 1821, dans le cours de ses tournées apostoliques, un paysan du nom de Martin-Michel, du bourg d'Unterwittighausen, dans le territoire du grand-duché de Bade, qui opérait des miracles sur les malades, soit en les touchant, soit en leur imposant les mains, pourvu qu'ils eussent la foi, ce qui rappelle les saludadores de l'Espagne, les guérisseurs de l'Italie, les descendants de sainte Catherine, de saint Paul, de saint Martin, madame de Saint-Amour, Greatrakes, Gassner et Mesmer lui-même, il s'attacha à lui, le suivit, ou peut-être plutôt se l'attacha.

Martin-Michel lui affirma qu'il opérerait les mêmes miracles dès qu'il le voudrait, pourvu qu'il agît avec une foi ferme. Le prince s'y *essaya* donc, ce sont ses expressions, et réussit, ou crut réussir à souhait. Ils visitèrent ensemble l'hôpital de Wurtzbourg, où ils guérirent une grande quantité de malades, puis ceux de Bamberg et de Bruckenau. Mais la police les poursuivit partout, et prétendit imposer ses conditions à leur œuvre, en exigeant que l'opération se passât en présence de commissions médicales, chargées de constater la réalité des maladies, la réalité des guérisons, avec le consentement et aux heures des administrations locales, afin de ne point déranger le service des hôpitaux, et d'accord avec la police, de peur que le grand concours d'estropiés et de malades réels ou prétendus qui se faisait autour des deux personnages, ne servît de prétexte ou d'occasion à des désordres. Il est sans doute très-étrange de réglementer l'opération des miracles, et, d'un autre côté, ces précautions paraissent fort sages en elles-mêmes. Les deux thaumaturges ne les acceptèrent point ; ils crièrent à la persécution, accusèrent l'esprit protestant d'être l'auteur des entraves apportées à leur charitable ministère, dénoncèrent la partialité des magistrats. Peut-être leurs réclamations n'étaient-elles pas dénuées de fondement. Toutefois, nous ferons remarquer que Jésus-Christ et ses apôtres, au lieu de récriminer contre les magistrats de la république juive, qui n'étaient pas meilleurs pour eux, et leur demandaient au nom de qui ils faisaient des prodiges, ré-

pondaient par de nouveaux miracles, plus grands que les premiers : le Sauveur, en guérissant l'aveugle de naissance, en ressuscitant Lazare; saint Pierre et saint Jean, en disant à l'infirme du temple : levez-vous et marchez.

Bientôt toute l'Allemagne retentit du bruit des miracles. Les catholiques applaudirent, les protestants nièrent ou se raillèrent, les journaux controversèrent, les savants et les médecins se partagèrent; mais le plus grand nombre se prononça contre. Le fait avait donc beaucoup plus de retentissement que d'évidence. Des noms les plus honorables et les plus honorés dans la littérature se mêlent à la discussion, sans craindre de se compromettre.

Le 30 août, le magistrat Hornstal, de Bamberg, défend, par une mesure de police générale, le concours et les réunions ultérieures de malades, en affirmant que *tous les essais de guérison tentés jusqu'à ce jour ont été sans succès*. Une pareille affirmation, portée devant le public de la part d'un magistrat, est un fait très-grave. Où étaient donc les malades guéris, qu'ils ne réclamèrent pas? Le magistrat Hornstal aurait-il bien osé proclamer qu'il est inutile d'éclairer sa maison du côté de l'orient, sous prétexte que le soleil ne se lève point par là?

Quoi qu'il en soit, une nouvelle guérison miraculeuse vint bientôt faire oublier toutes les précédentes, celle de la princesse Mathilde de Schwarzemberg, à Wurtzbourg. Elle fut faite en commun par les deux thaumaturges, le prince de Hohenlohe marchant encore à la lisière, pour ainsi dire, et s'opéra au mois de juillet 1821. La malade recevait depuis longtemps les soins du docteur Heyne, dans son établissement orthopédique; le prince la prit par la main et lui dit: Si vous croyez, levez-vous et marchez, vous êtes guérie. Elle se leva, marcha, et dit : Je suis guérie. La nouvelle s'en répandit au loin; le prince y contribua lui-même par une lettre que les journaux publièrent. D'un autre côté, le docteur Heyne réclama aussi publiquement en sens contraire, affirmant que la guérison était due à ses propres soins, et que la malade était en bonne voie, quand elle se crut guérie miraculeusement; puis, par une seconde lettre, que cette malheureuse guérison, qui avait remis la malade dans un état beaucoup moins satisfaisant qu'auparavant, avait dérangé toute l'économie de son traitement, et annulé peut-être sans remède les succès obtenus.

La contestation s'engageait de plus en plus. Le prince Charles de Hohenlohe-Bartenstein, cousin du thaumaturge, affirme, dans un écrit rendu public, que de très-nombreuses guérisons se sont opérées dans la chapelle du château de Bruckenau, et qu'elle est remplie de béquilles. Bientôt on parle d'une nouvelle guérison opérée sur la comtesse Amélie de Brühl, dame d'honneur de S. M. la reine de Saxe; la malade, qui avait des maux de nerfs et des convulsions, raconte elle-même qu'elle s'est adressée au pieux thaumaturge, et qu'elle a été guérie en recevant sa bénédiction; en outre qu'elle a vu beaucoup de personnes guéries miraculeusement par lui, parmi lesquelles un homme qui était *tombé d'un toit sans se faire de mal*. Joseph Onymus, recteur et professeur de théologie à l'université de Wurtzbourg, écrit en faveur des guérisons, et en atteste plusieurs comme témoin oculaire. Le prince d'Attingen-Wallenstein réfute les lettres et les affirmations du docteur Heyne, ce qui prouve au moins que la guérison de la princesse Mathilde n'était guère évidente, puisqu'elle était controversée. Le vicariat de Bamberg, composé d'ecclésiastiques savants et éclairés, désapprouve la conduite du prince. Le conseiller Scharold publie un recueil de guérisons authentiques, comme autrefois Carré de Montgeron à l'occasion des scènes de Saint-Médard. Un écrit en sens contraire, signé du nom de Spaun, paraît à Munich; il est réfuté à Munich même par le comte d'Arco, et à Wurtzbourg par un M. Baur.

Le thaumaturge a écrit personnellement à Rome, pour soumettre sa conduite au jugement du chef de l'Eglise. Nous allons parler de cette lettre et de celle qui était relative à la guérison de la princesse Mathilde de Schwarzemberg, parce qu'elles nous semblent devoir compter comme pièces importantes dans le procès. Et nous n'hésitons pas à dire à l'avance qu'elles nous ont causé une impression défavorable, pénible même. Elles ne respirent pas la pure odeur des traditions de l'orthodoxie. Nous n'aimons pas à voir l'opération des miracles mise à l'*essai*, à l'entreprise pour ainsi dire. Jamais on n'avait osé pareille chose dans l'Eglise : ni les apôtres, ni saint Martin, ni saint Grégoire, ni aucun des thaumaturges les plus réputés, n'avaient agi de la sorte : ils n'allaient pas au-devant; ils ne cherchaient pas, ils n'en faisaient pas métier. Une occasion pressante se présentait, ils étaient sollicités, implorés, Dieu faisait par eux un miracle, ils ne le faisaient pas eux-mêmes; il s'opérait souvent à leur insu, par exemple, lorsque l'ombre de Pierre touchait les malades. Ils ne couraient pas après les miracles, les miracles venaient au-devant d'eux.

Le prince de Hohenlohe dit dans sa lettre relative à la guérison de la princesse Mathilde : « Nous pouvons demander à Dieu cette guérison (c'est-à-dire une guérison miraculeuse) pour sa gloire, pour remplir les devoirs de notre état, pour opérer notre salut, et glorifier l'Eglise, qui est prouvée par là être la véritable Eglise. Si le malade a cette foi ferme et vive et une intention pure, il peut attendre du ciel le secours qu'il réclame. » Les illuminés, anciens et nouveaux, n'ont jamais parlé autrement; et c'est ce que les théologiens appellent de la présomption; c'est, comme on dit dans l'école, tenter Dieu.

La lettre du même prince au souverain pontife est datée du 16 juillet 821. Il y expose la manière dont il s'est adjoint au paysan Martin-Michel, qui déjà avait opéré

de nombreuses merveilles par la seule invocation du nom de Jésus. — Il affirme de nouveau la guérison de la princesse Mathilde *par la prière de Michel;* ajoute que celui-ci l'avertit qu'il pouvait opérer lui-même de semblables prodiges et de plus grands encore, ce qui le *détermina à mettre la main à l'œuvre.* Enfin il soumet sa conduite au jugement du saint-siége.

Quel jugement le saint-siége pouvait-il porter? Aussi se garda-t-il bien d'entrer dans le fond de la question. Il se contenta d'engager le thaumaturge à opérer le plus de bien qu'il pourrait, mais sans ostentation et sans éclat, remettant à prononcer un jugement, après la constatation régulière des faits qui pourraient y donner lieu.

Nous avouons encore que nous n'aimons pas l'intervention du paysan Martin-Michel en remontrant à un prêtre, et le formant à l'art des miracles. Cela tient peut-être à ce que nous avons connu d'autres paysans qui ont joué le même rôle, un rôle de fourbes, tels que Pierre-Michel Vintras encore vivant, Thomas Martin de Gallardon, mort depuis peu d'années; au VIII^e^ siècle, l'illuminé Adalbert; au VII^e^, le bûcheron de Bourges, dont parle Grégoire de Tours au vingt-cinquième chapitre de son dixième livre; au VI^e^, Didier, de Bordeaux, que les magistrats de Tours firent chasser de la ville. Mais enfin si les miracles du prince de Hohenlohe et de son paysan étaient vrais, que répondre? — Que répondre? sans doute; mais aussi étaient-ils vrais, là est toute la question; et il faut bien qu'il y eût lieu au doute, puisqu'on les contestait si vivement sur les lieux même où ils s'opéraient; et nous ne savons pas que la synagogue ait contesté la guérison de l'aveuglé-né opérée le jour du sabbat, ni la résurrection de Lazare; loin de là, elle disait avec colère et dépit: Nous ne pouvons pas nier, *non possumus negare.*

Le thaumaturge ne s'en tint pas à cette démarche; il voulut justifier sa conduite devant le public. Il lança, à cet effet, une *déclaration,* datée des bains de Bruckenau, le 28 juillet. *Des bains de Bruckenau!* Pour un enfant gâté de la société oisive, mondaine, frivole, c'eût été choisir habilement son terrain; passe pour un barde, mais un apôtre!

Cette déclaration était « faite, disait-il, pour démentir les faux bruits relativement aux *essais de guérison entrepris par lui.* »

Voici tout le secret de la méthode: prêcher aux malades la *foi ferme,* et *essayer* la guérison.

Il raconte de nouveau ses premières liaisons avec Martin-Michel, la guérison de la princesse Mathilde. — De ce moment l'affluence des malades devient grande autour de lui; sa *bénédiction* opère sur eux *les plus heureux effets,* ce qui l'encourage dans sa charitable entreprise. — Mais comme l'ordre et l'édification ne règnent pas toujours au milieu du nombreux concours des malades, et en résultent encore moins, la police met obstacle aux réunions. — Du reste, il déclare publiquement, 1° que sa conscience est en repos; 2° qu'il ne s'attribue rien à lui-même des merveilles qu'il opère; 3° qu'il n'emploie point d'autres moyens que la foi et la prière; 4° que Martin-Michel ne lui a point enseigné de secret; 5° qu'il admet à la guérison *même les hérétiques;* 6° qu'il désire qu'on fasse des enquêtes; 7° qu'il ne redoute point les investigations; 8° qu'il se soumet aux règlements de l'autorité.

Même les hérétiques! Et quelle est donc alors la *foi* que le thaumaturge réclame? Est-ce cette foi de Luther, *Croyez à votre justification, et vous êtes justifié?* Tout ceci nous déplaît de plus en plus. On trouvera peut-être que nous sommes bien rigoureux. Soit!

Mais les choses vont prendre une tournure nouvelle, le miracle va s'opérer à distance; et sur des milliers de faits qui vont s'accomplir avec plus ou moins d'éclat, il en est un grand nombre qui paraîtront tellement évidents, que de hauts personnages, des évêques ne craindront pas de les certifier de leur signature après enquête, ou même de les proposer comme authentiques à leurs diocésains dans des lettres circulaires et des mandements. Un grand nombre de personnes, dont plusieurs sont encore vivantes, attestent avoir été guéries de maladies désespérées, instantanément, à une heure assignée d'avance, beaucoup de témoins l'affirment avec elles, des médecins l'affirment, des familles entières bien connues, honorablement posées dans le monde, l'affirment: que répondre à tous ces témoignages?

L'imagination des malades! ah! oui, toujours l'imagination. Nous ne prétendons pas diminuer le rôle qu'elle joue dans l'organisation humaine, et la puissance curative qu'elle possède; nous avouons que la médication morale est souvent plus puissante que les moyens physiques. Mais il ne faut pas non plus s'exagérer son action, et l'admettre là où l'imagination était défaillie, comme dans les agonisants, ou bien là où elle n'était pas encore née, comme dans les enfants.

Sans doute parmi les milliers de guérisons dont on a parlé, beaucoup n'ont pas été suffisamment constatées, quoique vraies peut-être; beaucoup sont pour le moins très-contestables, beaucoup peuvent être attribuées à l'excitation de l'imagination des malades, beaucoup ont été lentes, imparfaites, et peuvent bien être considérées comme purement naturelles, plusieurs ont été demandées et non obtenues, quoique tous les moyens eussent été pris, du moins en apparence. Mais aussi il en est qui présentent les caractères opposés. Nous allons en citer, et cela sans préjudice de celles dont nous ne dirons rien.

On écrit de tous les côtés, de toute l'Allemagne, d'Italie, de France, d'Angleterre, des États-Unis d'Amérique, au prince de Hohenlohe, pour se recommander à ses prières. Il fait d'abord réponse par lui-même, puis, ne pouvant plus suffire, il charge de la correspondance M. Forster, curé d'Uterheim. La réponse consiste toujours en ceci: prier, croire, espérer, faire une neuvaine, le

prince dira la messe tel jour, à telle heure pour le malade. Celui-ci commence ou achève la guérison juste le même jour, à la même heure. Nous disons commence ou achève, car il y a peu de guérisons instantanées ; il en existe cependant..

Le 30 janvier 1822, Mme de Noirfontaine, en religion sœur Saint-Louis, religieuse au couvent de Sainte-Sophie, à Metz, est guérie au moment où le thaumaturge dit la messe pour elle à plusieurs centaines de lieues de là. Toute la communauté en est témoin ; M. Marchant, médecin à Metz, l'atteste par une lettre rendue publique, mais qui semble dire que la guérison était déjà commencée.

Le 31 mars, à 11 heures du matin, Marie Picot, de Gremonville, département de la Seine-Inférieure, atteinte d'une paralysie incurable, est guérie en assistant à la messe qui se dit pour elle en même temps que le prince la célèbre de son côté. M. Vallée, curé du lieu, en écrit la relation, sept curés voisins l'attestent, le docteur Vasse atteste la maladie et la guérison.

Le 3 mai, à New-Hall, comté d'Essex, Mlle O'Connor, en religion sœur de Gonzague, atteinte d'une paralysie incurable, est guérie à la suite d'une neuvaine de prières ; mais le rétablissement ne s'opère qu'avec lenteur. Le docteur protestant Badley, médecin de la malade, atteste le miracle de la guérison, et subit les plus vives attaques de la part de ses confrères. Ce fait donne lieu à une grande controverse.

Le 19 juillet, une femme, du nom d'Yvonne Lecoq, de Saint-Brieuc, atteinte d'une paralysie générale, est apportée à la chapelle des sœurs de la Charité, et guérie pendant la messe, qui se dit en même temps pour elle en cette chapelle et par le thaumaturge. L'évêque, informé du miracle, ordonne une enquête, et l'enquête le confirme.

Une guérison opérée à Toulouse sur une carmélite du nom de sœur Sainte-Clotilde, donne lieu à une information semblable. L'enquête et les certificats des gens de l'art qui constatent la maladie et la guérison sont publiés avec l'autorisation de l'archevêque. L'archevêque lui-même célébrait la messe à laquelle la sœur a recouvré la santé, le 25 juillet ; cinq docteurs en médecine qui ont donné des soins à la malade, et qui l'ont visitée postérieurement, se réunissent dans une conclusion commune : La maladie réputée par nous incurable est en pleine voie de guérison, et la guérison a commencé au jour fixé à l'avance. L'attestation de l'archevêque ne s'arrête pas à la matérialité du fait, elle le qualifie miracle.

Le 21 juin, Mlle Athénaïs de Miramont, de Brioude, est guérie d'une longue et cruelle maladie, dont le dénouement paraissait devoir être une mort inévitable et prochaine. Un de ses médecins, tout en avouant la guérison, lui refuse le caractère miraculeux, le second l'avoue ; quoi qu'il en soit, la famille est ravie d'admiration, la ville entière est dans l'émoi. Au bout d'un mois, la guérison, désormais complète, durable, incontestée et à l'abri de toute rechute, est racontée dans une relation publique, attestée par les magistrats.

Le 10 juin, Marie Labor, du diocèse de Kildare, en Ecosse, est guérie miraculeusement ; l'évêque, Jacques Doyle, l'atteste dans une lettre pastorale écrite à ce sujet, et adressée à ses diocésains, à la date du vingt-deuxième jour du même mois.

Le 1er août, Marie Stuart, religieuse du couvent de Saint-Joseph, à Dublin, est guérie subitement. L'archevêque, Daniel Murray, après avoir constaté les faits par lui-même, et sur le vu des certificats de médecins relatifs à l'état antérieur de la malade, ainsi que des nombreuses dépositions de témoins assermentés, lance un mandement dans le même sens, pour en informer son diocèse et l'Eglise entière.

Deux événements semblables accomplis coup sur coup dans le diocèse de Saint-Brieuc, envers les demoiselles Virginie Lecocq, âgée de neuf ans, et Amélie Picot, donnent lieu à deux informations canoniques, que l'évêque adresse au souverain pontife.

Le 10 mars, à Washington, Mme Anne Mattingly, sœur de Thomas Corbery, maire de Washington, près d'expirer à la suite d'une longue et douloureuse maladie, est guérie subitement. La relation, appuyée de toutes les dépositions de témoins, certificats de médecins, attestations de personnes de tout rang, fut imprimée à Washington, avec l'approbation de l'archevêque de Baltimore, qui avait uni ses prières à celles des amis de la malade au moment indiqué pour la messe du prince, deux heures et demie du matin, neuf heures en Allemagne, et se rendit à Washington pour en célébrer l'action de grâces. Ce fait eut le plus grand retentissement aux Etats-Unis.

Le 1er juillet 1824, guérison subite à Laigné, diocèse du Mans, de Marie Gourmy ; information canonique confiée par l'évêque à ses deux grands vicaires, et ensuite approuvée par lui, sur le visa de nombreux et irrécusables témoignages.

A Fermo, dans la Marche-d'Ancône, aux Etats de l'Eglise, guérison subite de Marie-Mathilde Recchioni, religieuse capucine, le 3 août, après une maladie de quinze années de durée. Relation appuyée de toutes les pièces probantes, et autorisée par le cardinal Brancadero, archevêque de Fermo, un an après l'événement, dont les suites n'ont point démenti le commencement.

Le 20 mars 1825, à Ferney, département de l'Ain, guérison subite de Anne Ilher, femme Lépine, paralysée depuis sept ans. Attestations de médecins, information canonique par ordre de l'évêque de Bellay, relation circonstanciée appuyée des plus graves témoignages, sans distinction de croyances, et publication autorisée par l'autorité diocésaine.

Le 3 juillet 1827, au Crêt, dans le canton de Fribourg, guérison de Mlle Brémond, âgée

de 12 ans, malade depuis huit mois, soignée successivement et sans résultat par huit ou neuf médecins, recommandée aux prières du prince par l'évêque, M. Jenni, résidant à Fribourg. Information canonique, et confirmation complète de l'instantanéité de la guérison. « Le nombre et la qualité des témoins, dont nos commissaires ont reçu les dépositions et déclarations, dit l'évêque, en autorisant la publication, ne permettant point de révoquer en doute les circonstances principales et extraordinaires de la guérison dont il s'agit, nous permettons d'imprimer la présente notice pour l'édification des fidèles et la plus grande gloire de Dieu. Fribourg, le 22 août 1827, signé Pierre-Tobie, évêque de Lausanne et Genève. »

Le 20 janvier 1831, guérison de la sœur Apollonie, religieuse de la Visitation à Georgetown, aux Etats-Unis. Le médecin, le docteur Bohrer, protestant, qui avait promis de se faire catholique si jamais la malade venait à guérir, et qui a manqué de cœur pour tenir sa promesse, a du moins certifié par écrit que cette cure, aussi subite qu'imprévue, surpassait tous les moyens humains, et dressé lui-même une relation, qui a été imprimée et publiée avec les autres pièces de l'information, par ordre de l'archevêque de Baltimore.

Le 22 janvier 1831, à Vérone, guérison subite de Marie Ogheri, âgée de 19 ans, atteinte d'une névrose qui l'avait mise à la dernière extrémité, de sorte qu'on n'attendait plus que le moment de la mort. Relation signée des noms les plus honorables, attestée par les médecins qui ont donné leurs soins à la malade, et publiée avec l'autorisation de l'évêque de Vérone.

Le 24 juillet 1833, à Sommesuippe, département de la Marne, guérison subite de Nicolas-Eugène Nicaise, âgé de quinze ans, ankylosé, ayant les membres inférieurs contournés et sans mouvement depuis quatre ans. Attestation du médecin, de beaucoup de personnes honorables, et publication de la relation avec l'autorisation de l'évêque de Châlons.

Le 12 octobre 1836, à Berlaimont, guérison subite de Mlle Philippine de Wrède, atteinte d'une maladie convulsive, qui avait résisté à tous les traitements ; la malade était près d'expirer, les médecins n'espéraient plus rien. Ce sont eux-mêmes qui rendent compte des faits dans une relation publiée par le journal *l'Union*, de Bruxelles, du 30 octobre, et signée Verdeyen, docteur médecin, Vancutsem, médecin en chef de l'hôpital Saint-Jean.

Nous en passons une foule d'autres, relatées dans les journaux du temps ou racontées dans des relations spéciales, par le seul motif qu'elles ne sont pas appuyées de témoignages assez graves ou assez nombreux; appuyées, voulons-nous dire, à nos yeux seulement, et sans préjudice des témoignages que nous ne connaissons pas, et qui peut-être sont dignes d'une confiance absolue.

Que penser de tout ceci? qu'objecter en présence de faits qui sont clairs comme la lumière du jour? Allez donc dire, par exemple, à la famille de Miramont que Mlle Athénaïs, qui a vécu jusqu'en 1844, et est devenue mère plusieurs fois, n'a pas été guérie à un jour et à une heure déterminées à l'avance, ou bien qu'elle n'était pas malade; ajoutez qu'elle n'a pas conservé toute sa vie une extrême sensibilité du système nerveux, qu'elle a pu durant le reste de ses jours entendre prononcer une seule fois le nom du prince de Hohenlohe, sans que son âme s'exaltât de reconnaissance, sans que sa figure s'illuminât d'une sainte joie au souvenir de la faveur divine dont elle avait été l'objet, sans qu'un frisson ne parcourût tous ses membres au souvenir de l'affreux état dont elle avait été retirée; dites encore qu'elle n'a pas été toujours d'une piété angélique. Allez dire à la ville de Brioude, pour laquelle Mlle de Miramont a été longtemps l'objet d'une pieuse curiosité et d'un saint respect, que cette guérison n'est qu'un rêve ou un conte !

Nous ne prétendons nullement affaiblir l'importance de tous ces faits, ni diminuer le respect dû au zèle, à la piété, aux vertus éminentes et incontestées d'un prélat célèbre à tant de titres ; mais nous croira-t-on, et nous sera-t-il permis de dire qu'ils ne présentent rien d'insolite dans l'Eglise catholique, excepté l'éclat qu'on leur a donné? Il n'est peut-être pas un prêtre, ayant quelques années de ministère, auquel il n'ait été demandé des messes pour des malades, et auquel il n'ait été dit ensuite : Votre malade est guéri, ou bien votre malade va mieux depuis que la messe a été célébrée pour lui. Il est des contrées affectées de certaines maladies endémiques, auxquelles les bonnes gens ne connaissent et ne soupçonnent pas d'autre remède qu'une messe, et qui se guérissent irrévocablement sitôt que la messe est dite; on les appelle du nom de *Mal-Saint-Mein, Mal-Saint-Gilles, Mal-Saint-Eloy*, etc. Les médecins les guérissent aussi, sans doute, mais lentement, péniblement, et on ne les y appelle guère. Serait-il convenable de dire que nous avons été nous-même l'intermédiaire de cent merveilles de cette espèce, sans en avoir gardé le souvenir durant plus d'une heure? Nous ne révoquions pas plus en doute l'effet du saint sacrifice, que le bon paysan, qui s'adressait à nous, n'hésitait sur un résultat dont il se tenait pour sûr à l'avance. Le trouverait-on convenable, si nous disions que nous avons été témoin de miracles, de celui-ci, entre autres : C'était en 1816, un enfant de dix ans, sourd, muet, rachitique, idiot, n'ayant jamais donné signe d'intelligence, et à peine fait quelques mouvements, était apporté au tombeau de saint Gaud, près Granville; il était soutenu comme un cadavre sur les bras de son père et de sa mère, tandis que la messe se disait. Tout à coup, il s'agite, s'échappe de leurs mains, se tient debout, parle haut; la mère s'évanouit; on l'em-

porte en cet état hors de l'église. Une grande émotion règne dans toute l'assistance, mais plus encore à l'endroit de la mère qu'à celui de l'enfant. Celui-ci s'empresse auprès d'elle, et s'en retourne pédestrement avec ceux qui l'ont apporté, après que la mère est revenue de son évanouissement, et que les actions de grâces ont été rendues. Chacun dit : C'est un miracle, va ensuite vaquer à ses affaires, et nul n'y pense plus. Aucun journal n'en parle, le public l'ignore, et le nom du prince de Hohenlohe nous le rappelle à nous-même, pour la troisième ou quatrième fois, après trente-six ans d'intervalle.

Que de faits de cette espèce accomplis depuis la fondation du christianisme, et tout aussi ignorés !

Ce qui n'est pas moins extraordinaire que tout le reste, c'est que les journaux ont cessé peu à peu de parler du thaumaturge, le public de s'en occuper, en France du moins, et que, depuis longtemps, personne n'y songe et ne demande plus de grâces, quoiqu'il ait soin de temps en temps de se rappeler au public par quelques écrits ; le dernier que nous connaissions, en date du mois de juin 1845, est une lettre au clergé d'Allemagne sur la difficulté des temps et la conduite à tenir envers les autorités temporelles.

Il paraît que la réputation du thaumaturge a subi la même éclipse en Allemagne.

L'Eglise dira peut-être un jour ce à quoi il faut s'en tenir sur les faits antérieurs ; mais des miracles posthumes sont nécessaires pour établir la consommation de la sainteté.

HOLDA, femme de Sellum, maître de la garde-robe du roi, prophétisait à Jérusalem pendant le règne de Josias. Voici dans quelles circonstances la sainte Ecriture en fait mention : Le roi Josias ayant donné des ordres pour la restauration des combles du temple, la dix-huitième année de son règne, le grand prêtre Helcias y trouva le *Livre de la Loi*, le communiqua au scribe Saphan, qui le lut et en parla au roi, lequel voulut en entendre la lecture à son tour. Il fut effrayé des menaces qui y sont contenues à l'endroit des violateurs des préceptes du Seigneur, principalement au souvenir de l'idolâtrie qui avait précédé son règne, et qu'il avait éteinte en grande partie. La colère de Dieu doit être violemment allumée contre nous, dit-il, parce que nos pères n'ont pas observé les commandements renfermés dans ce livre. Là-dessus il chargea Helcias, Saphan et plusieurs autres personnes, de consulter le Seigneur à ce sujet. Ceux-ci s'adressèrent à la prophétesse Holda. Elle répondit : *Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël : Dites à l'homme qui vous a envoyés vers moi, voici ce que dit le Seigneur : J'appellerai sur ce lieu et sur ses habitants tous les maux énoncés dans le livre de la loi qui a été lu au roi de Juda, parce qu'ils m'ont abandonné pour sacrifier à des dieux étrangers. Ils m'ont irrité par toutes les œuvres de leurs mains; mon indignation est enflammée contre ce lieu, elle ne s'éteindra point. Quant au roi de Juda, qui vous a envoyé consulter le Seigneur, vous lui direz, Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël : Puisque vous avez prêté votre attention aux paroles de ce livre, et que votre cœur s'en est ému ; puisque vous vous êtes humilié devant le Seigneur, après avoir entendu les menaces prononcées contre ce lieu et ses habitants : savoir, qu'ils deviendront un objet d'opprobre et de malédiction ; puisque vous avez déchiré vos vêtements et versé des larmes en ma présence, je vous ai écouté, dit le Seigneur. C'est pourquoi je vous réunirai à vos ancêtres ; vous serez déposé en paix dans votre sépulcre, et vos yeux ne verront point les maux que j'accumulerai sur ce lieu* (1).

Informé de cette réponse, Josias rassembla à Jérusalem, tous les anciens de Juda et d'Israël, convoqua le peuple de la capitale, et fit lire, en présence de l'assemblée, le *Livre de l'Alliance*, qui avait été trouvé dans la maison de Dieu. Il renouvela l'alliance entre Dieu et son peuple, et détruisit les nombreux restes d'idolâtrie qui subsistaient encore dans le royaume, dans la capitale et jusque dans le temple du Seigneur.

Quel est ce livre de la *Loi* ou de l'*Alliance* retrouvé dans les combles du temple : est-ce, comme l'ont prétendu quelques défenseurs de la religion, l'exemplaire écrit de la main de Moïse? Est-ce seulement le Deutéronome, ou bien le Pentateuque tout entier? Cette question, tout à fait insoluble, est la moindre, et ce passage important a donné lieu aux plus graves objections contre l'authenticité des livres attribués à Moïse. En effet, si Israël a pu tomber dans cet état d'ignorance et d'oubli de la loi de Dieu, qu'au temps du roi Josias l'existence même du Deutéronome ou du Pentateuque était ignorée, et que sa découverte inattendue fût un grave événement, qui nous assure que ce livre, qu'on prétendit avoir été retrouvé par Helcias, n'était pas plutôt son ouvrage? Si le Pentateuque a pu se perdre, qui garantit que celui qui existe est intégralement le même que l'ancien?

Nous regrettons de ne pouvoir traiter à fond cette question d'un si grand intérêt ;

(1) Et illa respondit eis : Hæc dicit Dominus Deus Israel : Dicite viro qui misit vos ad me : Hæc dicit Dominus : Ecce, ego adducam mala super locum istum, et super habitatores ejus, omnia verba Legis quæ legit rex Juda : Quia dereliquerunt me, et sacrificaverunt diis alienis, irritantes me in cunctis operibus manuum suarum, succendetur indignatio mea in loco hoc, et non exstinguetur. Regi autem Juda qui misit vos ut consuleretis Dominum, sic dicetis : Hæc dicit Dominus Deus Israel : Pro eo quod audisti verba voluminis, et perterritum est cor tuum, et humiliatus es coram Domino, auditis sermonibus contra locum istum et habitatores ejus, quod videlicet fierent in stuporem et in maledictum : et scidisti vestimenta tua, et flevisti coram me, et ego audivi, ait Dominus :

Idcirco colligam te ad patres tuos, et colligeris ad sepulcrum tuum in pace, ut non videant oculi tui omnia mala quæ inducturus sum super locum istum (IV *Reg.* XXII. 15-20).

mais elle sort de notre sujet et du plan de cet ouvrage. Contentons-nous donc d'indiquer la réponse qui nous semble la vraie. Le roi Josias, rempli de piété et du plus fervent désir d'observer et de faire observer à tout son peuple la loi de Moïse, était cependant d'une grande ignorance en fait de religion, ainsi qu'il résulte de ce passage, et comme le prouvent les nombreuses pratiques d'idolâtrie qu'il laissait subsister, malgré sa piété envers le Seigneur. Il n'avait jamais ouï la lecture de la loi, comme on vient de le voir. Helcias trouva quelque volume précieux, ou peut-être même rien du tout; mais, par une pieuse fraude, il fit remettre un volume au roi, en le recommandant à son attention, afin de le lui faire lire, et de l'amener à ses desseins. La fraude réussit : la religion du monarque fut éclairée, et l'idolâtrie disparut complétement. Il est bon d'observer que l'Ecriture ne dit pas que le livre fut trouvé, mais qu'Helcias dit l'avoir trouvé.

Les faits, ce nous semble, parlent assez haut pour justifier cette supposition : en effet, si la loi de Moïse avait péri dans Israël, comment y avait-il encore un temple, des prêtres, des autels du vrai Dieu? Si les livres de la loi avaient péri, pourquoi donc y avait-il encore des scribes, et qu'écrivaient-ils, quel était leur emploi? Or, il s'en trouve deux, nommés ici occasionnellement : savoir, Saphan et Ahicam.

Quant à Holda, dont l'Ecriture ne parle qu'en cette rencontre, elle nous paraît être une devineresse ou une prophétesse de circonstance. Son rôle semble appris de mémoire, et sa prophétie paraît fausse en un point très-important, ou du moins il faudrait faire violence au texte pour l'entendre autrement : Josias fut bien mis dans le tombeau des rois ses prédécesseurs; mais il ne mourut point paisiblement : il fut tué dans les plaines de Mageddo, en combattant contre Néchao, roi d'Egypte, et rapporté à Jérusalem au milieu du deuil universel (1).

HUBERT (L'étole de saint). Il y avait autrefois, et il y a peut-être encore maintenant, nous ne savons, dans la forêt des Ardennes, un monastère de l'ordre de saint Benoît, sous le vocable de Saint-Hubert, dans lequel reposait le corps de ce saint évêque de Liége, depuis environ l'an 830, en vertu de l'ordonnance d'un concile d'Aix-la-Chapelle tenu sous le règne de Louis le Débonnaire. On croyait pareillement y posséder son étole.

Depuis le XIII^e^ siècle, et peut-être plus longtemps, il s'est fait à ce monastère un grand concours de personnes mordues par des bêtes enragées; on y pratiquait sur elles l'opération de la taille, qui consistait dans l'introduction d'un filament de la relique en une incision faite au front du patient, après des jeûnes et d'autres cérémonies préparatoires pieusement accomplies.

Nous ne voyons pas ce qu'il pourrait y avoir à redire en ces usages, car le jeûne, la prière, la réception des sacrements et l'application des reliques des saints avec l'invocation de leur nom, sont des pratiques saintes et salutaires, propres à obtenir des grâces spirituelles, et parfois aussi des grâces temporelles, lorsqu'il plaît à Dieu.

Dire avec le curé Thiers, dans son *Traité des superstitions*, au livre VI, 4^e^ chapitre, que l'opération de la *taille* ne réussissait pas toujours, c'est ne rien dire du tout; car Dieu n'est point contraint par la prière, et s'il y a quelque superstition, elle est imputable à ceux qui attendent un effet temporel certain d'une œuvre essentiellement spirituelle.

Mais ce n'est pas tout; il est des gens qui se disent de la race de saint Hubert, et qui prétendent, par le seul fait de leur attouchement, non pas *guérir* de la rage, mais en *préserver*, ce qui n'est pas la même chose : jamais personne n'en a été guéri; beaucoup, des millions d'individus, qui ne devaient jamais l'avoir, en ont été préservés.

En 1649, le 31 décembre, un chevalier d'industrie, s'appelant Georges Hubert, et se disant chevalier de Saint-Hubert, issu de la lignée et génération du glorieux saint Hubert d'Ardenne, obtint des lettres patentes de Louis XIV, pour toucher les personnes mordues de bêtes enragées, ou qui craignaient de l'être quelque jour. Le roi, la régente, les princes de Condé, de Conti, le duc d'Orléans, se firent toucher, et de même une grande partie de la cour.

Le 2 août 1652, Jean-François de Gondi, archevêque de Paris, lui accorda permission de toucher dans son diocèse, et lui assigna à cet effet la chapelle Saint-Joseph, dans la paroisse Saint-Eustache. Le prélat déclare dans sa cédule, que plusieurs années auparavant le même individu avait touché, tant en ses maisons de Gondi et de Saint-Cloud, qu'au château et ès-fermes de Noisy, des animaux mordus, qui avaient été préservés. La permission fut renouvelée par Mgrs de Péréfixe, en 1666, de Harlay, en 1689, de Noailles, en 1691. Une dernière cédule, de l'an 1701, le déclare *seul* issu de la noble race de l'évêque de Liége. C'est qu'il avait alors, et depuis longtemps, des concurrents, comme nous allons le dire.

Il serait surprenant que ce fût toujours le même dans un laps de temps aussi long; il l'est davantage qu'on ne se soit pas aperçu de la substitution, ou qu'on ne l'ait pas soupçonnée, et bien davantage encore que de si graves personnages aient commis des actes aussi importants sur de si légers motifs, et sans demander au prétendu chevalier de Saint-Hubert d'autres garanties que ses affirmations.

Quoi qu'il en soit, Henri de Gondrin, archevêque de Sens, lui délivra une semblable permission en 1654, puis les évêques d'Angers, de Tournay, d'Arras, de Saint-

(1) *V.* IV Reg. XXII, 8; XXIII, 29; II Par. XXIV 18; XXV, 22.

Omer, et plus de trente autres. Ces prélats affirmaient, sans en avoir la preuve, que ledit chevalier de Saint-Hubert avait reçu le don de préserver par son seul attouchement les personnes mordues de bêtes enragées, et celles qui craignaient de l'être. Ce qui les déterminait, c'était cette autre affirmation de Henri de Gondrin, qu'un des neveux d'un de ses grands vicaires, nommé du Rollet, avait été guéri, étant en *frénésie de rage*. Mais le prélat avait-il mesuré l'expression à sa pensée, ou vérifié le fait? il est permis, sans lui faire injure, de le révoquer en doute.

Si cela était vrai, ce serait un grand malheur pour l'humanité que la tardive apparition d'une pareille famille, ou une grande perte que son extinction; car on n'en avait jamais entendu parler auparavant, et on n'en a plus entendu parler depuis.

Le chevalier de Saint-Hubert eut des concurrents; quel est l'inventeur qui n'en a pas? Une religieuse de l'Abbaye-au-Bois, se disant chevalière de Saint-Hubert, prétendit avoir le même privilége; puis une seconde à Gentilly, une troisième à Lille; sans compter ceux et celles qui n'étaient pas revêtus d'habits monastiques.

Nous admettons la bonne foi des premiers, qui garantira celle des autres? De tout cela, il n'est resté que les charlatans populaires qui montrent dans les foires des Saint-Hubert de cire, et leur font toucher des bagues pour la guérison de la rage. C'est encore trop.

HYDROPIQUE guéri par Jésus-Christ. « Un jour de sabbat, Jésus se dirigeant vers la demeure d'un des chefs de la secte des pharisiens, pour y prendre son repas, ceux-ci observaient ses actions. Or un homme hydropique se rencontrait sur son chemin; Jésus adressa cette question aux docteurs de la loi et aux pharisiens : Est-il permis de guérir en un jour de sabbat? Ils ne répondirent pas; mais lui, le prenant par la main le guérit, et ensuite passa outre; puis se tournant vers eux il ajouta : Quel est celui d'entre vous dont le bœuf ou l'âne tombera dans un puits, sans qu'il l'en retire, même en un jour de sabbat? Et ils ne pouvaient répondre à ces interrogations (1). »

I

IDUMÉE. (Prophéties qui la concernent.) L'Idumée tire son nom d'Edom, ou Esaü; ce patriarche établit sa demeure dans les montagnes de Séir, au pays des Horréens, à l'orient et au midi de la mer Morte. Dans la suite, ses descendants se répandirent dans l'Arabie Pétrée et dans le pays qui est au midi de la Palestine, entre la mer Morte et la Méditerranée; durant la captivité de Babylone, ils s'emparèrent des provinces méridionales de Juda, et s'avancèrent jusqu'à Hébron. L'Idumée avait anciennement pour ville capitale Pétra, ou Jectaél; dans des temps postérieurs, elle conquit Bozra, du côté d'Edraï.

Les Iduméens eurent des princes ou des rois longtemps avant les Juifs. Demeurés indépendants jusqu'au temps de David, ce monarque les assujettit, et ainsi se trouva accomplie la prophétie d'Isaac, suivant laquelle Jacob devait être un jour le maître d'Esaü. Ils supportèrent très-impatiemment le joug, et dès la fin du règne de Salomon, Adad, de la race des anciens rois, reprit une portion du pays qui avait appartenu à ses ancêtres. La partie méridionale de l'Idumée reconquit sa liberté pendant le règne de Joram, fils de Josaphat; Joram voulut inutilement la reprendre; Amasias remporta de grands avantages contre les Iduméens : il leur tua vingt mille hommes au siége et à la prise de Pétra; mais cette expédition ne paraît pas avoir eu d'autres suites.

Osias, roi de Juda, prit sur les Iduméens la ville d'Elat, au bord de la mer Rouge; mais Rasin, roi de Syrie, la reprit sur Osias, et en chassa les Juifs. On croit qu'Asarhaddon, roi de Syrie, ravagea l'Idumée. Holoferne la subjugua, en même temps que les autres pays des environs de la Judée. Les Iduméens s'adjoignirent aux Assyriens pendant le siége de Jérusalem; ils applaudirent à la ruine de cette ville, et y contribuèrent; mais cette injustice ne resta pas longtemps impunie, car le même prince conquit les Iduméens à leur tour, cinq années plus tard, ainsi que les peuples voisins, et probablement les emmena en captivité, pour peupler l'intérieur de ses Etats, selon la coutume adoptée par ses prédécesseurs et suivie par lui-même. Les Iduméens s'adjoignirent également aux Syriens, pour infliger à la Judée tout le mal possible pendant les guerres d'Antiochus Epiphane; mais Judas Machabée les en fit cruellement repentir. Jean Hircan acheva de les dompter, et les asservit à la Judée, dont ils partagèrent désormais le sort. Ils aidèrent un moment Jérusalem à se défendre contre les Romains; puis ils quittèrent l'entreprise, et s'en retournèrent chargés des dépouilles de ceux qu'ils étaient venus secourir.

Ainsi la rivalité qui avait existé entre les pères devint héréditaire pour les enfants;

(1) Et factum est cum intraret Jesus in domum cujusdam principis Pharisæorum Sabbato manducare panem, et ipsi observabant eum. Et ecce homo quidam hydropicus erat ante illum. Et respondens Jesus dixit ad Legisperitos et Pharisæos, dicens : Si licet Sabbato curare? Ait illi tacuerunt. Ipse vero apprehensum sanavit eum, ac dimisit. Et respondens ad illos, dixit : Cujus vestrum asinus aut bos in puteum cadet, et non continuo extrahet illum die Sabbati? Et non poterant ad hæc respondere illi (*Luc.* XIV, 1-6).

l'histoire en fournit un grand nombre de preuves. Cette rivalité irréconciliable se manifeste à toute occasion dans les écrits des prophètes juifs. Il semble qu'ils ne peuvent considérer l'avenir dans le sein de Dieu, sans que leur âme s'agite en eux-mêmes, pour applaudir à la ruine de la nation. Ils ne voient pas ses prospérités, mais ils décrivent ses malheurs. Ils maudissent, ils menacent. C'est le Juif qui écrit ce que le voyant aperçoit.

Au surplus, ceci n'aura rien qui doive surprendre ou scandaliser, pour peu qu'on se souvienne que, dans toute prophétie, l'inspiration est de Dieu et le style est de l'homme. Dieu montre le tableau, le prophète le reproduit avec les pinceaux qu'il a préparés.

C'est ainsi que David, au psaume LXXXII, s'écrie : « Traitez-les, Seigneur, comme Madian et Sisara, comme Jabin au torrent de Cisson, quand, vaincus à Endor, ils engraissèrent les champs de leurs cadavres; traitez leurs princes comme Oreb et Zeb, comme Zébée et Salmana; tous leurs princes qui ont dit : Possédons en héritage le sanctuaire de Dieu. Mon Dieu, faites-les devenir la roue qui tourne, la paille que le vent disperse, la forêt livrée à l'incendie, les hautes herbes de la montagne que la flamme dévore (1). Poursuivez-les de la tempête de votre fureur, froissez-les dans votre colère; couvrez leur face d'ignominie, et qu'ils sachent que c'est vous qui l'avez fait, Seigneur. Qu'ils rougissent, qu'ils soient broyés pendant les siècles des siècles; qu'ils soient confondus, qu'ils périssent. Qu'ils sachent que vous vous appelez le Seigneur, et que vous êtes le seul tout-puissant sur la terre (2). »

C'est aux menées des Iduméens et des peuples voisins, pendant le siége de Jérusalem par Nabuchodonosor, que le prophète entend faire allusion dans ce passage, car il venait de dire : Les Iduméens et les Ismaélites, Moab et les fils d'Agar, Gebal, Ammon et Amalec, ainsi que les habitants de Tyr, se sont joints à l'Assyrien; les fils de Lot se sont faits ses auxiliaires.

Le prophète Isaïe ne dit qu'un mot de la désolation de l'Idumée au vingt-unième chapitre de ses prophéties : « Les clameurs de l'Idumée retentissent de Séir jusqu'à moi; » et ce mot pourrait s'appliquer aux ravages d'Asarhaddon, et peut-être mieux à ceux d'Holopherne, qui sont moins problématiques; mais au chapitre trente-quatrième, il la dépeint avec de telles couleurs, qu'il est facile d'y reconnaître la conquête de Nabuchodonosor, et les longues années de captivité dont elle fut suivie. « Le glaive du Seigneur s'enivrera du sang des habitants de l'Idumée, le pays sera changé en une immense boucherie, dans laquelle tomberont pêle-mêle les hommes et les animaux..... Et il restera désolé pour des générations et des générations, à toujours; il ne retentira même plus des pas d'un voyageur. Il n'aura plus pour habitants que des onocrotales, des hérissons et des corbeaux..... Il croîtra des épines à la place des maisons, des orties et des ronces dans les citadelles; les lézards y fourmilleront, on n'y verra paître que des autruches : Les onocentaures y auront les lutins pour palefreniers (1); aucun cri n'y retentira, que celui des singes s'y appelant l'un l'autre; et ce cri n'y troublera personne, si ce n'est les lamies dans leur sommeil. Le hérisson pourra en toute sécurité y creuser ses galeries, y allaiter ses petits, y élever ses monticules et se coucher à l'ombre; personne n'y troublera son repos, si ce n'est les milans qui lui donneront la chasse (2). » (*Voy.* l'art. ISAÏE.)

(1) *Sicut flamma comburens montes;* peut-être le feu volcanique qui dévore les entrailles des montagnes.

(2) Quoniam ecce inimici tui sonuerunt : et qui oderunt te, extulerunt caput. Super populum tuum malignaverunt consilium : et cogitaverunt adversus sanctos tuos. Dixerunt : Venite, et disperdamus eos de gente : et non memoretur nomen Israel ultra. Quoniam cogitaverunt unanimiter, simul adversum te testamentum disposuerunt, tabernacula Idumæorum et Ismaelitæ : Moab, et Agareni, Gebal, et Ammon, et Amalec : alienigenæ cum habitantibus Tyrum. Etenim Assur venit cum illis : facti sunt in adjutorium filiis Lot. Fac illis sicut Madian, et Sisaræ; sicut Jabin in torrente Cisson. Disperierunt in Endor : facti sunt ut stercus terræ. Pone principes eorum sicut Oreb, et Zeb, et Zebee, et Salmana; omnes principes eorum, qui dixerunt : Hæreditate possideamus sanctuarium Dei. Deus meus, pone illos ut rotam : et sicut stipulam ante faciem venti. Sicut ignis, qui comburit silvam : et sicut flamma comburens montes : ita persequeris illos in tempestate tua : et in ira tua turbabis eos. Imple facies eorum ignominia : et quærent nomen tuum, Domine. Erubescant, et conturbentur in sæculum sæculi : et confundantur, et pereant. Et cognoscant, quia nomen tibi Dominus : tu solus Altissimus in omni terra (*Psal.* LXXXII, 3-19).

(1) Cette idée de chevaux soignés par des lutins, est encore populaire dans certaines provinces.

(2) Quoniam inebriatus est in cœlo gladius meus : ecce super Idumæam descendet, et super populum interfectionis meæ, ad judicium. Gladius Domini repletus est sanguine, incrassatus est adipe de sanguine agnorum et hircorum, de sanguine medullatorum arietum : victima enim Domini in Bosra, et interfectio magna in terra Edom. Et descendent unicornes cum eis, et tauri cum potentibus : inebriabitur terra eorum sanguine, et humus eorum adipe pinguium : quia dies ultionis Domini, annus retributionum judicii Sion. Et convertentur torrentes ejus in picem, et humus ejus in sulphur : et erit terra ejus in picem ardentem. Nocte et die non exstinguetur, in sempiternum ascendet fumus ejus : a generatione in generationem desolabitur, in sæcula sæculorum non erit transiens per eam. Et possidebunt illam onocrotalus et ericius : ibis et corvus habitabunt in ea : et extendetur super eam mensura, ut redigatur ad nihilum, et perpendiculum in desolationem. Nobiles ejus non erunt ibi : regem potius invocabunt, et omnes principes ejus erunt in nihilum. Et orientur in domibus ejus spinæ, et urticæ, et paliurus in munitionibus ejus et erit cubile draconum, et pascua struthionum. Et occurrent dæmonia onocentauris, et pilosus clamabit alter ad alterum : ibi cubavit lamia, et invenit sibi requiem. Ibi habuit foveam ericius, et enutrivit catulos, et circumfodit, et fovit in umbra ejus : illuc congregati sunt milvi, alter ad alterum (*Jer.* IX, 5-15).

On pourra remarquer que nous rendons quelque-

Le prophète Jérémie fait aussi deux fois allusion à ce même événement; d'abord à la fin du IXe chapitre de ses prophéties : « Le jour vient, dit le Seigneur, auquel je règlerai mes comptes avec toutes les nations circoncises; avec l'Egypte, avec Juda, avec Edom, avec les fils d'Ammon et de Moab, avec les habitants du désert qui coupent leurs cheveux autour de la tête. » « Réjouis-toi, dit-il dans ses *Lamentations*, entonne tes chants d'allégresse, fille d'Edom, qui habites dans la terre de Hus : le calice montera jusqu'à tes lèvres, tu t'y enivreras, et tu y boiras jusqu'au vertige (1). »

Ce sont aussi les guerres de Nabuchodonosor, que le prophète Amos paraît avoir eues en vue au premier chapitre de ses prophéties, où il réunit dans les menaces qu'il leur adresse, Damas, la Philistie, la Pentapole, l'Idumée et l'Ammonite. « Si je pardonne trois fois à ces nations, dit-il, je ne pardonnerai plus la quatrième. » Mais il restait un dernier événement à accomplir : l'événement suprême, la guerre d'extermination commencée par Judas Machabée, et terminée par les triomphes de Jean Hircan, lorsque la nation, épuisée de tout son sang, fut devenue incapable d'opposer aucune résistance.

C'est ce dernier événement, nous le croyons, que Jérémie avait en vue dans son quarante-neuvième chapitre, Ezéchiel au trente-cinquième de sa prophétie, Joël à la fin de la sienne, Abdias et Malachie dans les leurs. Il ne saurait, du moins, exister de doutes relativement à celui-ci, car Edom n'avait plus d'autres malheurs à subir au temps de Malachie.

Après avoir montré les machinations de l'Idumée contre Juda, la joie cruelle avec laquelle elle en voyait la ruine et conviait les nations voisines à s'en partager les dépouilles, événements postérieurs non-seulement à la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor, mais encore au retour de la captivité, et accomplis par Antiochus-Epiphane; après avoir montré la vengance divine qui s'appesantit sur l'Idumée, en punition de ce crime, le prophète Jérémie ajoute : « Voilà le vainqueur qui sort des forêts du Jourdain comme un lion, et qui monte vers cette beauté si bien fortifiée; car je le ferai courir avec la même promptitude ; et quel protecteur lui donnerai-je pour la défendre? car, qui est semblable à moi? qui pourra m'arrêter? quel est ce berger qui voudrait résister à mes regards ?... Voilà qu'il prend son vol comme un aigle, il s'élève, il plane les ailes éployées au-dessus de Bosra, et le cœur des forts de l'Idumée défaillit comme le cœur de la femme qui enfante (1).

Ceci nous semble convenir à Judas Machabée mieux qu'à Nabuchodonosor, qu'on ne saurait appeler le lion des forêts du Jourdain.

Nous avons exposé ailleurs la prophétie d'Abdias, pareille à celle de Jérémie, sauf ces derniers détails ; et nous n'hésitons plus à la croire contemporaine de la captivité ou même postérieure. Elle s'applique d'une manière d'autant plus exacte à la subversion de l'Idumée par les Asmonéens, que le prophète indique positivement Jacob comme le feu et Israël comme la flamme qui doivent dévorer Esaü ; *Erit domus Jacob ignis, et domus Joseph flamma, et domus Esau stipula.* (*Voy.* l'art. ABDIAS.)

La prophétie suivante, que nous traduisons du trente-cinquième chapitre d'Ezé-

fois un même texte de différentes manières : quand nous *traduisons*, nous reproduisons l'expression le plus littéralement qu'il nous est possible; quand nous *analysons*, comme ici, nous donnons le sens, plutôt que les paroles.

(1) Ecce dies veniunt, dicit Dominus : et visitabo super omnem qui circumcisum habet præputium, super Ægyptum, et super Juda, et super Edom, et super filios Ammon et super Moab, et super omnes qui attonsi sunt in comam, habitantes in deserto : quia omnes gentes habent præputium, omnis autem domus Israel incircumcisi sunt corde (*Jer.* IX, 25, 26). Gaude et lætare, filia Edom, quæ habitas in terra Hus : ad te quoque perveniet calix, inebriaberis, atque nudaberis. Completa est iniquitas tua, filia Sion, non addet ultra ut transmigret te : visitavit iniquitatem tuam filia Edom, discooperuit peccata tua (*Thren.* IV, 21, 22).

(1) Ad Idumæam. Hæc dicit Dominus exercituum : Nunquid non ultra est sapientia in Theman ? periit consilium a filiis, inutilis facta est sapientia eorum. Fugite et terga vertite, descendite in voraginem, habitatores Dedan : quoniam perditionem Esau adduxi super eum, tempus visitationis ejus. Si vindemiatores venissent super te, non reliquissent racemum : si fures in nocte, rapuissent quod sufficeret sibi. Ego vero discooperui Esau , revelavi abscondita ejus et celari non poterit : vastatum est semen ejus, et fratres ejus, et vicini ejus, et non erit. Relinque pupillos tuos : ego faciam eos vivere : et viduæ tuæ in me sperabunt. Quia hæc dicit Dominus : Ecce quibus non erat judicium ut biberent calicem, bibentes bibent : et tu quasi innocens relinqueris? non eris innocens, sed bibens bibes. Quia per memetipsum juravi, dicit Dominus, quod in solitudinem, et in opprobrium, et in desertum, et in maledictionem erit Bosra : et omnes civitates ejus erunt in solitudines sempiternas. Auditum audivi a Domino, et legatus ad gentes missus est. Congregamini, et venite contra eam, et consurgamus in prælium. Ecce enim parvulum dedi te in gentibus, contemptibilem inter homines. Arrogantia tua decepit te, et superbia cordis tui : qui habitas in cavernis petræ, et apprehendere niteris altitudinem collis, cum exaltaveris quasi aquila nidum tuum, inde detraham te, dicit Dominus. Et erit Idumæa deserta : omnis qui transibit per eam, stupebit, et sibilabit super omnes plagas ejus. Sicut subversa est Sodoma, et Gomorrha, et vicinæ ejus, ait Dominus : non habitabit ibi vir, et non incolet eam filius hominis. Ecce quasi leo ascendet de superbia Jordanis ad pulchritudinem robustam : quia subito currere faciam eum ad illam. Et quis erit electus, quem præponam ei ? quis enim similis mei? et quis sustinebit me ? et quis est iste pastor qui resistat vultui meo ? Propterea audite consilium Domini, quod iniit de Edom ; et cogitationes ejus quas cogitavit de habitatoribus Theman : si non dejecerint eos parvuli gregis, nisi dissipaverint cum eis habitaculum eorum. A voce ruinæ eorum commota est terra : clamor in mari Rubro auditus est vocis ejus. Ecce quasi aquila ascendet, et avolabit : et expandet alas suas super Bosran : et erit cor fortium Idumææ in die illa, quasi cor mulieris parturientis (*Jer.* XLIX, 7-22).

chiel, pourrait peut-être s'appliquer aux dévastations commises dans l'Idumée par Nabuchodonosor ; mais comme déjà le prophète en a parlé d'une manière non équivoque dix chapitres plus tôt, nous pensons qu'elle doit s'entendre des guerres des Asmonéens. « Fils de l'homme, tournez votre visage vers le mont de Séir, prophétisez, et dites-lui : Le Seigneur Dieu dit ceci : A toi et à moi, montagne de Séir ; je vais étendre la main contre toi, et te rendre désolée et déserte. Je démolirai tes villes, et tu resteras déserte, et tu sauras que je suis le Seigneur. Parce que tu as été un perpétuel ennemi, tu as enfermé les fils d'Israël dans une enceinte de glaives au temps de leur affliction, au temps de leurs plus grands malheurs. Puisqu'il en est ainsi, j'en jure par moi-même, dit le Seigneur Dieu, je te plongerai dans le sang, et le sang coulera après toi ; tu auras beau fuir devant lui, le sang te poursuivra. Je ferai de la montagne de Séir la désolation et le désert ; personne n'y passera, pour aller ou pour venir. Je couvrirai ses collines de ses propres morts ; tes côteaux, tes vallons, tes torrents seront comblés de cadavres. Tu resteras une solitude éternelle, tes villes ne seront plus habitées, et tu sauras que je suis le Seigneur Dieu.

« C'est parce que tu as dit : Les deux nations et les deux pays seront à moi, et je les posséderai en héritage, quoique l'une d'elles appartînt au Seigneur. Puisqu'il en est ainsi, j'en jure par moi-même, dit le Seigneur Dieu, j'agirai selon ta colère, et je te traiterai selon l'ardeur de la haine que tu as montrée contre ceux qui sont à moi ; ce sera par eux que je me ferai connaître à toi, quand j'entrerai en jugement avec toi. Et tu sauras que moi, le Seigneur, j'ai entendu tous tes complots contre les monts d'Israël, quand tu disais : Les déserts sont notre proie. J'ai entendu pareillement, quand de ta bouche tu lançais le blasphème et l'injure contre moi.

« Le Seigneur Dieu dit ceci : Lorsque le reste de la terre se réjouira, je te réduirai en solitude. Comme tu as battu des mains à la ruine de l'héritage d'Israël, ainsi je ferai pour toi. Tu seras dévastée, montagne de Séir, ainsi que toute l'Idumée ; et on saura que je suis le Seigneur (1). »

(1) Et factus est sermo Domini ad me, dicens : Fili hominis, pone faciem tuam adversum montem Seir, et prophetabis de eo, et dices illi : Hæc dicit Dominus Deus : Ecce ego ad te, mons Seir, et extendam manum meam super te, et dabo te desolatum atque desertum. Urbes tuas demoliar, et tu desertus eris : et scies quia ego Dominus. Eo quod fueris inimicus sempiternus, et concluseris filios Israel in manus gladii in tempore afflictionis eorum, in tempore iniquitatis extremæ. Propterea vivo ego, dicit Dominus Deus : quoniam sanguini tradam te, et sanguis te persequetur : et cum sanguinem oderis, sanguis persequetur te. Et dabo montem Seir desolatum atque desertum ; et auferam de eo cuntem et redeuntem. Et implebo montes ejus occisorum suorum : in collibus tuis, et in vallibus tuis atque in torrentibus interfecti gladio cadent. In solitudines sempiternas tradam te, et civitates tuæ non habitabuntur : et scietis quia ego Dominus Deus. Eo quod dixeris : Duæ gentes, et duæ terræ meæ erunt, et hæreditate possidebo eas : cum Dominus esset ibi. Propterea vivo ego, dicit Dominus Deus, quia faciam juxta iram tuam, et secundum zelum tuum, quem fecisti odio habens eos : et notus efficiar per eos cum te judicavero. Et scies quia ego Dominus audivi universa opprobria tua, quæ locutus es de montibus Israel, dicens : Deserti, nobis ad devorandum dati sunt. Et insurrexistis super me ore vestro, et derogastis adversum me verba vestra ; ego audivi. Hæc dicit Dominus Deus : Lætante universa terra, in solitudinem te redigam. Sicuti gavisus es super hæreditatem domus Israel, eo quod fuerit dissipata, sic faciam tibi : dissipatus eris, mons Seir, et Idumæa omnis : et scient quia ego Dominus (*Ezech.* xxxv, 1-15).

Joël ne dit que quelques mots, et ils peuvent s'appliquer également aux deux événements que nous avons signalés : *Ægyptus in desolationem erit, et Idumæa in desertum perditionis, pro eo quod inique egerint in filios Juda, et effuderint sanguinem innocentem in terra sua.* Malachie est plus expressif : « J'ai haï Esaü, j'ai changé ses montagnes en solitude, et livré son héritage aux reptiles du désert. Si les Iduméens disent : Nos maisons sont détruites, mais nous viendrons relever les ruines, le Seigneur des armées dit de son côté : Ils bâtiront, et je détruirai ; et ils s'appelleront le pays maudit, et le peuple contre lequel le Seigneur est irrité pour toujours (1). »

Il y a d'autant moins à hésiter sur le sens de ce tableau abrégé, que le prophète ajoute : Vos yeux le verront, *oculi vestri videbunt* ; or, il parlait aux Juifs revenus de la captivité.

L'histoire est malheureusement trop avare de détails sur ces derniers événements ; elle ne fait pour ainsi dire que les indiquer à mesure qu'ils s'accomplissent : « Judas faisait la guerre aux fils d'Esaü, dans l'Idumée et dans l'Acrabatane, parce qu'ils tendaient des embûches aux Israélites, et il les frappa d'un terrible châtiment ; *percussit eos plaga magna* (2), » dit l'auteur du premier livre des *Machabées*, au chapitre cinquième. Et plus loin : « Judas et ses frères allèrent faire la guerre aux fils d'Esaü dans le pays qui est au midi ; et il prit Chebron et ses filles, et il livra aux flammes les forteresses

(1) Onus verbi Domini ad Israel in manu Malachiæ. Dilexi vos, dicit Dominus, et dixistis : In quo dilexisti nos? Nonne frater erat Esau Jacob, dicit Dominus, et dilexi Jacob, Esau autem odio habui et posui montes ejus in solitudinem, et hæreditatem ejus in dracones deserti. Quod si dixerit Idumæa : Destructi sumus, sed revertentes ædificabimus quæ destructa sunt : Hæc dicit Dominus exercituum : isti ædificabunt, et ego destruam : et vocabuntur termini impietatis, et populus cui iratus est Dominus usque in æternum. Et oculi vestri videbunt : et vos dicetis : Magnificetur Dominus super terminum Israel (*Malach.* I, 1-5).

(2) Et debellabat Judas filios Esau in Idumæa, et eos qui erant in Acrabatane, quia circumsedebant Israelitas, et percussit eos plaga magna (*I Mach.* v, 3).

d'alentour (1). » Voilà bien les deux Idumées sévèrement châtiées par Judas. L'auteur du second livre ajoute au chapitre dixième : « Les compagnons de Machabée, après avoir imploré la protection divine, se précipitèrent à l'attaque des villes fortifiées des Iduméens. Ils ne purent s'en rendre maîtres que par les plus grands efforts, et en faisant main basse sur tout ce qui opposa de la résistance ; ils tuèrent ainsi au moins vingt mille hommes. Un certain nombre s'étant réfugiés dans deux citadelles très-fortes, et capables d'une grande résistance, Machabée en commit le siége à Simon, à Joseph et à Zachée, auxquels il laissa un nombre de soldats suffisant, et continua lui-même la campagne, afin de livrer bataille sur tous les points où il était nécessaire. Mais les compagnons de Simon se laissèrent séduire à prix d'argent, et livrèrent passage, moyennant soixante-dix mille drachmes, à plusieurs des assiégés. Ce que Judas ayant appris, il accourut, rassembla les chefs du peuple, et se porta accusateur contre ceux qui avaient vendu le sang de leurs frères pour de l'argent, en rendant leurs ennemis à la liberté. Les traîtres furent punis de mort, et Judas se rendit bientôt maître des deux forteresses, tant par force que par adresse. Il y périt encore plus de vingt mille ennemis (2). »

Ces terribles exécutions ne soumirent pas l'Idumée d'une manière définitive, car Josèphe dit encore, en parlant de Jean Hircan : « Celui-ci prit sur les Iduméens les villes d'Adora et de Marissa, et, après avoir dompté toute cette grande province, il leur permit d'y demeurer, pourvu qu'ils se fissent circoncire, et embrassassent la religion et les lois des Juifs. La crainte d'être chassés de leur pays leur fit accepter ces conditions ; et depuis ce temps, ils ont toujours été considérés comme Juifs. » Ainsi s'accomplirent toutes les prophéties relatives à la postérité d'Esaü. (*Voy.* l'art. Esau.)

(1) Et exivit Judas, et fratres ejus, et expugnabant filios Esau, in terra quæ ad austrum est, et percussit Chebron et filias ejus : et muros ejus et turres succendit igni in circuitu (*I Mach.* v, 65).

(2) Hi vero qui erant cum Machabæo, per orationes Dominum rogantes ut esset sibi adjutor, impetum fecerunt in munitiones Idumæorum. Multaque vi insistentes, loca obtinuerunt, occurrentes interemerunt, et omnes simul non minus viginti millibus trucidaverunt. Quidam autem, cum confugissent in duas turres valde munitas, omnem apparatum ad repugnandum habentes, Machabæus ad eorum expugnationem, relicto Simone, et Josepho, item Zachæo, eisque qui cum ipsis erant satis multis, ipse ad eas, quæ amplius perurgebant, pugnas conversus est. Hi vero qui cum Simone erant cupiditate ducti, a quibusdam qui in turribus erant, suasi sunt pecunia : et septuaginta millibus didrachmis acceptis, dimiserunt quosdam effugere. Cum autem Machabæo nuntiatum esset quod factum est, principibus populi congregatis, accusavit, quod pecunia fratres vendidissent, adversariis eorum dimissis. Hos igitur proditores factos interfecit, et confestim duas turres occupavit. Armis autem ac manibus omnia prospere agendo, in duabus munitionibus plus quam viginti millia peremit (*II Mach.* x, 16-23).

Il n'existe aucun motif de suspicion contre ces récits ; nous ne saurions pourtant admettre sans réserve ce qui est relatif à la condition de se faire circoncire ; car les Iduméens, qui avaient si religieusement conservé les traditions abrahamiques, ainsi qu'il résulte de plusieurs passages de l'Ecriture, ne devaient pas avoir délaissé l'usage de la circoncision ; ou du moins s'ils l'avaient délaissé, il n'y avait que peu de temps, puisque nous venons de voir le prophète Jérémie les placer encore au nombre des peuples circoncis : *Visitabo super omnem qui circumcisum habet præputium, super Ægyptum, et super Juda, et super Edom.*

ILLUMINÉS. Pour retracer l'histoire de l'illuminisme, même sans remonter au delà des temps du christianisme, il faudrait un volume sur ce seul objet : nous n'avons point une telle prétention. Il nous suffira de réunir ici quelques indications et quelques points de rappel.

Le mot est emprunté au langage des premiers siècles chrétiens. Alors on appelait du nom d'illuminés, ceux qui avaient reçu le baptême, non-seulement parce que la grâce et la lumière du Saint-Esprit résidaient en eux, mais encore parce que la doctrine la plus intime du christianisme leur était révélée, en même temps qu'ils étaient admis à la participation de ses mystères. Il est à peine besoin de dire, que l'apôtre saint Paul le premier a employé l'expression dans ce dernier sens : *Impossibile est enim, eos qui semel sunt* illuminati, *gustaverunt etiam donum cœleste..... et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam* (1).

Ce genre d'illumination ne suffit pas aux gnostiques ; la plupart des sectes employèrent différents moyens pour s'illuminer d'une lumière réputée surnaturelle, entre autres l'extase. Ce n'est pas que les unes ou les autres aient adopté l'appellation spéciale de secte illuminée : elles pensaient qu'elle leur appartenait à toutes, et tous leurs membres se croyaient en possession d'une lumière supérieure à celle du christianisme. Il n'en était pas de même au sein du manichéisme, cette gnose avilie, matérialisée, couverte de fange et d'ordures ; là il n'y avait qu'un très-petit nombre d'adeptes qui fussent en possession de la vraie lumière, c'est-à-dire des derniers secrets de la secte. Mais le nom n'apparaît pas encore, sauf en équivalent.

Il ne se produit qu'au XIV^e^ siècle, mais du moins il appartient bien à une secte gnostique, celle des dulcinistes. Ce serait aussi trop entreprendre, de vouloir retracer l'histoire du gnosticisme, ce ver rongeur du christianisme, qui a toujours existé dans son sein, soit ostensiblement, soit à l'état latent. Cependant cette histoire serait nécessaire, pour faire comprendre l'enchaînement d'une multitude de faits, isolés en apparence, et se produisant de loin en loin, mais corrélatifs en réalité, et procédant d'une même cause. C'est ainsi qu'un virus introduit dans

(1) Hebr. VI, 4.

l'économie, demeurera souvent inaperçu, se laissera oublier pour longtemps, puis révélera de temps à autre sa présence, soit par de graves infirmités, soit par de moindres désordres. Didier au VI^e^ siècle, Adalbert, au VIII^e^, manifestent l'existence des sectes gnostiques, à une époque où rien ne faisait soupçonner leur présence. Puis enfin aux XII^e^, XIII^e^ et XIV^e^, se produisent avec un grand éclat les pastoureaux, les cathares, les piffres, les trivardins, les stadingues, les flagellans, les passagiens, les tisserands, les barbeliotes ou borboriens, les albigeois, les basques, et plus tard les vaudois de l'Artois, contre lesquels il faut employer des armées, prêcher des croisades, pour sauver la chrétienté, les mœurs, la civilisation. Détruits par le fer et le feu, exterminés, leurs restes jetés aux quatre vents, la société se repose, croit que tout est fini. Eh bien, non : le germe pestilentiel est resté dans la masse du sang, le bubon reparaîtra au moment que vous vous y attendrez le moins.

L'illuminisme est une des formes, ou plutôt un des noms du gnosticisme.

Au commencement du XIV^e^ siècle, on l'attribua à la secte que Doucin dirigeait, et qu'il appelait lui-même du nom d'apostolique.

Doucin enseignait que tous les chrétiens étaient égaux, et que, par conséquent, nul homme n'avait droit de commander, ni au spirituel, ni au temporel. Ceux-là seuls étaient supérieurs aux autres, qui étaient sans péché; le péché consistait à restreindre la liberté d'autrui. Tout était commun entre tous, même les femmes. On peut mieux se représenter que décrire les mœurs résultant d'une telle promiscuité. Il est probable cependant que Doucin posait des bornes à la liberté en ce qui le concernait lui-même, car il avait une concubine qui lui était extrêmement attachée, et qui voulut mourir avec lui, refusant la liberté qui lui était offerte par de grands personnages, touchés de sa beauté. Marguerite, c'est ainsi qu'elle s'appelait, jouait parmi les sectaires le rôle d'extatique, et passait, aux yeux de tous, pour une grande et sainte illuminée. Poursuivi par une croisade dans les montagnes du Bressan et du Bergamasque, Doucin y fut pris avec environ quatre mille des siens, par famine, en 1307; conduit à Novarre, il fut livré au supplice, ainsi que ceux de ses sectateurs qui refusèrent de se rétracter et d'accepter la pénitence canonique. Mais, comme il avait posé en dogme que le serment était un crime, excepté dans le cas où il devenait nécessaire pour tromper les juges ou les persécuteurs, beaucoup de ses disciples se rétractèrent fictivement, et la secte ne fut point éteinte : c'était toujours la vieille maxime gnostique : *Jura, perjura, secretum tradere noli.*

A deux siècles de là, les illuminés reparaissent en Espagne, et, de cette fois, sous ce nom seulement, ou *Alumbrados*. Même doctrine, mêmes mœurs : le gnosticisme pur, ou plutôt le gnosticisme avec toute son infamie. On en peut juger à la lecture des soixante-seize articles de l'*Edit de grâce*, qui leur fut offert par le grand inquisiteur don André Pacheco, et dans lesquels se trouve résumée toute leur doctrine.

Il y a beaucoup à apprendre dans de tels documents, et aussi matière à de profondes méditations. Qui croirait que la perversité du cœur humain pût aller, nous ne dirons pas jusqu'à excuser les mauvaises actions par des prétextes empruntés à la religion qui les condamne, ce serait peu, mais jusqu'à les sanctifier, à les ériger en moyens de salut? Qui ne croit, après avoir lu tant de diatribes contre l'inquisition, que le saint tribunal a été créé tout exprès pour incarcérer, tenailler, brûler, montrer des *auto-da-fé;* et que jamais inquisiteur n'eut la conscience plus en repos, que quand il était repu des larmes, du sang et des gémissements des malheureux? Eh bien, voici une des sectes les plus abominables, les plus impies, les plus antichrétiennes, qui se révèle au grand jour, et qui a enrôlé dans deux ou trois diocèses de la catholique Espagne des milliers de sectateurs. Voici, en face d'elle, un grand inquisiteur auquel on a fait un grand renom de cruauté : don André Pacheco, évêque de Séville; sans doute il va élargir les prisons du Saint-Office, mettre en réquisition tous ses familiers, appréhender, incarcérer!..... Nullement! Il va, au contraire, publier et faire lire et afficher, partout où besoin sera, un édit de rémission, accordant à tous les coupables, sans distinction, un délai de trente jours, pour se reconnaître, avouer secrètement au tribunal de la pénitence leur iniquité, en recevoir l'absolution, et en même temps une lettre secrète de pardon, connue d'eux seuls et de Dieu, qu'ils n'auraient qu'à exhiber, pour se soustraire à toute inquisition ultérieure, si jamais on venait à les inquiéter sur le fait; de sorte que les recherches ne commenceront qu'après ce délai, et que les coupables, bien et dûment avertis, auront eu le temps de se soustraire par la fuite, ou de se sauver à toujours par un aveu secret et une de ces légères pénitences que le confesseur impose. C'était en 1623, à l'époque des grandes rigueurs de l'inquisition en Espagne. Quarante à cinquante personnes se laissèrent appréhender, sept furent brûlées.

Quoique nous n'ayons pas à justifier ici l'inquisition, nous voudrions pourtant bien faire une simple observation en faveur de ceux qui trouveraient que c'était encore trop de livrer aux flammes sept personnes pour des erreurs en matière de foi ou de mœurs. Si ceux qui possèdent un si grand fonds d'indulgence à l'égard des erreurs relatives à la foi et aux mœurs, parce qu'ils en ont besoin peut-être, étaient pères de famille, et que, sous prétexte de religion, on leur ravît épouses et enfants, non-seulement pour pervertir leur cœur et leur intelligence par des doctrines abominables, mais aussi pour souiller leurs membres par des actes

honteux, que diraient-ils? Que diraient-ils encore, si les professeurs d'iniquité leur enseignaient l'art du mensonge, et érigeaient en vertus la dissimulation, la fourberie, la désobéissance, le vol, l'impudicité, l'adultère?

Suit l'Edit de grâce; nous en reproduirons l'introduction telle qu'elle nous est fournie par le *Mercure de France* de l'année 1623, tome IX, page 355.

Edit de grace, avec terme de trente iours, concédé aux coulpables des frères de la confrairie de los Alumbrados, ou Illuminez, de l'Archevesché de Séville, et Euesché de Cadis en Espagne.

« Dom André Pacheco par la grace de Dieu Euesque, Inquisiteur Apostolique General aux royaumes et seigneuries de Sa Maiesté Catholique, et de son Conseil. A tous fidelles Chrestiens, tant hommes comme femmes, exempts et non exempts, de quelque estat, qualité, dignité Ecclesiastique et seculière qu'ils soient, voisins et habitants desdits royaumes et seigneuries, et particulierement dans l'Archeuesché de Seville, et Euesché de Cadis, et dependances. Faisons sçavoir, que, depuis que nostre sainct Pere Gregoire XV nous a commis et enchargé le sainct office de la generale Inquisition, auons esté informez par diuerses personnes craignant Dieu, et jalouses de nostre saincte foi Catholique, qu'en icelle ville de Seville et lieux du ressort de sa jurisdiction vn grand nombre de gens portez d'vn courage depraué, se disoient, confessoient, publioient, et enseignoient quelques propositions et doctrines, qui semblent se desuoyer de nostre saincte foy Catholique, et de ce que tient, croit et enseigne nostre saincte Mère l'Eglise romaine; et contre la commune obseruance d'icelle et des fidelles Chrestiens, faisans Assemblees et Conuenticules particuliers, secrets et publics en quelques Eglises, et en leurs maisons, tant de iour comme de nuict, par quelques vns qui se disent *Congregez*, *Illuminez*, *Bien-heureux*, et *Parfaicts*. Laquelle chose estant venuë à nostre notice, pour satisfaire à l'obligation et vigilance que nous deuons tenir pour conseruer en cesdicts royaumes la pureté de la religion Catholique, auons enchargé aux Inquisiteurs de ladite ville de Seuille, que iudiciellement ils eussent à proceder à l'inquisition et vérification des susdicts delicts, particulierement de la doctrine et erreur que les susdicts tiennent et s'efforcent d'enseigner: ce qu'ayant iceux fait auec exacte diligence, et remis entre nos mains ce qu'ils en ont escrit, ensemble les actes, et recogneu par nous et par le Conseil general de ladite Inquisition, le grand dommage qui peut arriuer à la republique Catholique de la mauuaise doctrine qu'ont enseigné et enseignent lesdits Confreres, dits les *Illuminés*, aueuglans les iugements des fidelles, et semans entre iceux zizanies, procurans les attirer à leurs erreurs et nouueautez, non sans coulpe de ceux qui donnent consentement a telles meschantes doctrines; et estant necessaire de les mettre en la bonne voye, les esloigner d'iceux, et les reduire à l'union de nostre saincte foy Catholique, et Eglise romaine, et arracher la racine de la mauvaise semence que l'ennemy commun tasche de semer dans les ames, suiuant en ce les pistes de nos antecesseurs, et ayans esgard à la multitude des personnes qui ont esté trompees en ceste matiere, desirant neantmoins y apporter vn salutaire et efficax remede, apres auoir le tout bien veu, consideré et consulté dans ledit Conseil; a esté conclu, que lesdites erreurs et propositions qui sont de la teneur qui s'ensuit fussent leuës et publiees. »

Il nous est impossible de reproduire les 76 articles; ils contiennent de telles saletés, que nous ne pouvons les transcrire, et que nos lecteurs ne les supporteraient pas.

On y lit, en substance, que l'oraison mentale peut tenir lieu de tout: prières vocales, sacrements, travail des mains, obéissance, vertus, bonnes œuvres, sanctification du dimanche, jeûne, abstinence, devoirs d'état et de condition, pudeur, saintes pratiques, devoirs de la vie civile.

Que l'oraison mentale élève l'âme, l'unit à l'essence de Dieu d'une manière indissoluble; de telle sorte qu'il n'y a plus après cela d'actions bonnes ou mauvaises: toutes sont divinisées, et par conséquent méritoires du salut: mensonges, vols, impudicités, désobéissances aux lois, aux ordres des supérieurs.

Que l'art de l'oraison mentale ne s'enseigne que dans la secte des alumbrados, et qu'il est le seul moyen du salut. Saint Paul, saint Jean, les plus grands docteurs de l'Eglise, ne l'ont ni compris ni même connu. Il les eût préservés du purgatoire; et tous ceux qui refuseront de l'apprendre seront damnés.

L'oraison mentale procure au corps de douces extases, et à l'âme de saints ravissements, pendant lesquels l'extatique, constitué dans un état de volupté prolongé et durable, voit Dieu face à face, contemple sa divine essence, et s'unit à lui.

Rien n'est plus abominable aux yeux de Dieu que le mariage, si ce n'est peut-être la continence, et les vœux qu'on en fait dans les cloîtres ou autrement.

Les tentations corporelles viennent par l'esprit; l'esprit et le corps ont été créés de Dieu avec toutes leurs passions. Ce que Dieu a créé ne saurait être mauvais. Il n'y a donc pas de mauvaises actions, mais des œuvres naturelles, qu'on accomplit envers soi-même, et des œuvres de charité, qu'on accomplit envers le prochain.

Et, pour preuve de ces doctrines, on cite les ravissements de certains membres de l'association, et leurs entretiens avec Dieu; les tremblements convulsifs, et les sueurs de sang de certains autres; les stigmates imprimées miraculeusement à plusieurs, et la faculté de guérir les malades par un simple attouchement qui leur est départi.

Nous ne parlerons, ni de l'abus des sacrements de pénitence et d'eucharistie, si fréquent parmi les sectaires, ni de leurs étranges doctrines à cet égard; encore moins de

leurs conventicules nocturnes, de leurs agapes, et de l'abominable promiscuité dont elles étaient suivies. Nous n'osons dire la manière peu modeste dont ils se communiquaient le Saint-Esprit.

La sainte Ecriture n'avait pour eux ni mystères ni difficultés ; chacun l'interprétait selon que l'esprit de Dieu l'inspirait : dans tous les cas, la décision du supérieur de la secte faisait loi, et l'interprétation des femmes extatiques enrôlées dans l'ordre, tranchait toute contestation, parce qu'elle était censée venir de Dieu même.

Après cet exposé, l'inquisiteur général accorde un répit de trente jours, pour abjurer secrètement ces doctrines au tribunal de la pénitence. Il consent que les malades puissent recourir à leur confesseur ordinaire; exhorte tous les délinquants à revenir à résipiscence, et enfin menace de l'emprisonnement et des supplices ceux qui n'auront pas profité de l'avertissement, ou auront pris part ultérieurement aux conventicules des alumbrados.

Obligés ainsi de se dissimuler en Espagne, les sectaires espérèrent trouver en France plus de liberté. La Picardie en fut infestée de deux côtés à la fois ; d'abord par une société secrète, dont les chefs demeurèrent inconnus, ensuite par un nommé Pierre Guérin, curé de Saint-Georges-de-Roye, qui dirigeait une autre association d'une manière plus ostensible ; les deux sociétés se confondirent, s'unirent, s'étendirent, en recueillant les vieux débris de la vaudoisie de l'Artois, si maltraitée par le duc Philippe de Bourgogne en 1459 et 1463; ils infestèrent la Flandre française. Découverts en 1634, Louis XIII fit procéder contre eux avec une grande sévérité; mais ils ne furent pas encore détruits, car les chefs parvinrent à se soustraire. L'un d'eux, nommé Antoine Boquet, prétendait que Dieu lui avait révélé une méthode d'oraison si sublime, que la sainte Vierge n'était rien auprès de lui; il ajoutait que les docteurs de l'Eglise et les apôtres étaient de bonnes gens qui n'y entendaient rien. Arrivé à ce degré de perfection, l'on ne péchait plus par aucune action, quelle qu'elle fût, parce qu'on était uni à l'essence divine, qui est impeccable. Dès lors il n'était plus besoin de prêtres ni d'évêques, et le temps n'était pas éloigné, dix ans seulement, où l'Eglise s'en passerait bien, ainsi que des moines. Nous assistons, depuis quelques années, à la résurrection de cette secte, dans la personne du dieu Digonnet et de ses adhérents; mais nous nous garderons d'en parler plus au long, afin de ne point donner à ces nouveaux Erostrates la célébrité à laquelle ils aspirent. Il est même à regretter que quelques journaux en aient entretenu le public.

La franc-maçonnerie, qui allait ouvrir ses premières loges vers la fin de ce siècle et le commencement du suivant, offrirait bientôt un dernier asile à l'illuminisme. Nous ne disons point ceci par haine ou par esprit de dénigrement, mais parce que c'est la vérité. Nous ne voulons pas donner à entendre, toutefois, que les maçons illuminés aient reproduit les mœurs détestables de leurs ancêtres; oh ! non, telle n'est pas notre pensée, et telle n'est pas la vérité.

Ce n'est pas que nous soyons pénétré d'un grand respect pour la franc-maçonnerie ; loin de là : nous avons trop étudié son histoire. Les livres mêmes qu'elle avoue, tels que *l'Histoire du G. O.*, *l'Histoire pittoresque* de Clavel, les publications de Tschoudy, de Lévêque, de Luchet, fourniraient assez d'armes pour l'accabler, sans en emprunter aux écrivains qui lui sont hostiles, tels que Barruel, Picot, de Hammer, Cadet-Gassicourt, Péreau, Lefranc, Robison, Proyart; et sans recourir aux révélations de certains frères traîtres à leurs serments, mais indignés dans leurs consciences d'hommes probes. Les *Franc-maçons trahis*, *les Franc-maçons écrasés*, les *Franc-maçons et leurs mystères*, et cette fameuse *Pierre de scandale*, qui fit décréter l'abolition des hauts grades au congrès maçonnique de Wilhelmsbad, en 1782, décret qui n'eut point d'effet, fournissent de curieux renseignements.

Mais si les mœurs des maçons illuminés ne furent plus celles des gnostiques, ce fut toujours bien la même haine contre le christianisme et l'autorité des rois. Voilà ce que ne savent pas les maçons des quatre grades élémentaires, qui sont à peu près les mêmes dans toutes les maçonneries, et qui se composent d'une foule de pauvres niais, recevant leur inspiration de plus haut, de mystères auxquels ils ne participent pas, dont souvent même ils ne soupçonnent pas l'existence ; dociles instruments d'une main cachée, et toujours prêts à faire du voltairianisme, de l'impiété toute crue, du libéralisme, de l'opposition, suivant le vent qui souffle, et le but qu'il faut atteindre.

Mais occupons-nous d'une manière plus spéciale de la maçonnerie illuminée, et ne faisons que de l'histoire.

La franc-maçonnerie illuminée se divisa en bien des branches : il y eut la maçonnerie hermétique, cherchant la pierre philosophale, qui comprenait les rose-croix, les philosophes, les chercheurs; la maçonnerie cabalistique expérimentale ou magique, usant de certains procédés de physique et de mécanique, pour produire des effets capables d'émerveiller les frères des grades inférieurs, et leur faire croire aux connaissances magiques des grades supérieurs. Le frère Gannal, le célèbre embaumeur, a bien des prestiges de ce genre à se reprocher. Il y eut la franc-maçonnerie illuminée de Weishaupt, mais nous n'avons point à nous occuper de celle-ci, parce qu'elle fut purement politique et n'eut de l'illuminisme que le nom et la haine contre le christianisme. L'illuminisme contemplatif, représenté par Saint-Martin, Martinès-Pasqualis, et enfin Swedemborg, qui resta maître du terrain, et absorba dans sa maçonnerie la plupart des éléments de l'illuminisme. Doctrine nuageuse, vague, incompréhensible, renouvelée de la cabale gnomique, et qui a pour but les

communications directes avec le monde invisible. Le fameux Cazotte en était la dupe; de même que Court-de-Gébelin l'avait été de l'illuminisme expérimental et du mesmérisme. Il mourut au bord d'un baquet magnétisé par Mesmer. (*Voy.* les art. Cazotte, Pasqualis, Saint-Martin, Swedemborg).

Mais il serait impossible de suivre la maçonnerie dans ses mille transformations, ses milliers de grades, ses essais, ses tentatives, le pêle-mêle de ses institutions plus ou moins éphémères, toujours anciennes et nées de la veille pour mourir le lendemain; dans sa direction changeant de maçonnerie à maçonnerie, de loge à loge, et souvent dans la même loge à la mort du vénérable.

Maçonnerie bleue, maçonnerie rouge, maçonnerie noire, maçonnerie à glaives, maçonnerie templière, écossaise, écossisme, égyptienne, d'Hérédom, d'Adoniram; hermétistes, kadoschs, rose-croix, rose-croix d'or, chevaliers de tous grades et à tous grades; Grand-Orient, grandes loges de France et d'ailleurs, rite de Pythagore, de Cagliostro, de Swedemborg, martinistes; qui sait? la liste serait longue!

Nous n'osons entrer dans les détails, ils seraient infinis. Seulement nous devons dire qu'un peu d'illuminisme, un illuminisme quelconque, avait pénétré dans toutes les loges au moment où éclata la grande révolution de 1793, qui fut leur ouvrage, ou du moins à laquelle elles avaient très-puissamment contribué. Cet élément, l'un des principaux, a été trop négligé par les historiens qui ont choisi la tâche d'en exposer les causes.

La maçonnerie est en France une exportation anglaise; il n'y en eut jamais d'heureuses, et celle-là moins que toute autre. La première loge fut fondée à Saint-Germain-en-Laye, par les personnes de la suite du roi Jacques II. Le fameux baron de Ramsay, la conquête de Fénelon, s'en fit l'ardent propagateur. La seconde loge paraît être celle qui se fonda en 1721 à Dunkerque; la troisième, celle qui s'établit à Paris, en 1725, par les soins de lord Dervent-Water, qui fut son vénérable jusqu'au moment où il porta sa tête à l'échafaud, en 1746. En 1789, il y avait plus de deux mille loges en France, et peut-être quatre fois autant dans le reste de l'univers. Persécutions des gouvernements, excommunications de l'Église (1), aucun obstacle n'avait pu en arrêter la propagation.

Qu'étaient ces hauts grades excommuniés en 1766 par la grande loge de France, et en faveur desquels réclamèrent les chapitres Irlandais, d'Arras, de Clermont, des empereurs d'Orient et d'Occident, la mère-loge de Marseille, et qu'il fallut réintégrer, sous peine de voir se former un nouveau schisme au sein de la maçonnerie, sinon des dé-

(1) *Voy.* la bulle *in Eminenti* de Clément XII, renouvelée, en 1751, par Benoît XIV.

bauches de sang, d'assassinats, de serments redoutables, ainsi que nous l'avons exposé ailleurs (1); ces mannequins de rois et de papes poignardés, cette lumière qu'on cherchait de grade en grade, ces chaînes qu'on brisait?

L'écossisme avec ses trois hérésies, qui se nomment écossisme philosophique, écossisme primitif, écossisme d'Hérédom-de-Kilvinning, est-il plus pur? Les excommunications qu'il a eu à subir de la part des grandes loges d'Edimbourg et de France, et qui ne l'ont pas empêché de se propager, répondent suffisamment à cette question.

La franc-maçonnerie hermétique, composée en apparence des trois grades, *chrétien*, des *fondeurs* et de la *religion naturelle*, n'avait-elle pas pour couronnement ceux de *Kadosch* et de *chevalier du Soleil*, où l'on jurait haine à Dieu et aux rois, et dont les mots de passe étaient *Sisamoro* et *Senamira;* c'est-à-dire en lisant en sens inverse, *Oromasis* et *Arimanes*, les deux *génies* de la mythologie persane et du dualisme manichéen?

Que dire des loges purement cabalistes de cette maçonnerie, qui comptaient dans leur sein : les *Elus Coens*, cherchant la régénération de l'homme par des moyens physiques; les *invisibles*, ayant fait le serment éventuel du suicide; les *princes de la mort*, ayant fait serment d'immoler celui qui serait désigné à leur poignard par la cour vehmique de l'ordre? Que dire en particulier de la loge d'Ermenonville, où le trop fameux comte de Saint-Germain faisait de la magie devant des imbéciles qui ne croyaient pas à l'Evangile, mais qui croyaient bien aux quinze cents ans qu'il avait vécu depuis sa troisième résurrection?

Le monde, après avoir été rempli de martinistes, l'est maintenant de swédemborgiens; pauvres gens qui repoussent du pied l'Evangile, et qui cherchent l'illumination intérieure. Que de merveilles ils ont vues, que de visions cornues ils ont rêvées depuis Martinez-Pasqualis et Swedemborg, leurs fondateurs! Les délires d'un fébricitant n'ont rien de pareil, les rêves d'un fou éveillé ne sont pas plus bizarres. Personne n'avait pu comprendre Pasqualis, ni lui-même ni ses disciples. Le monde avait ri, ou haussé les épaules aux génies de toutes formes, de tout langage et de toute espèce dont Swedemborg avait peuplé les quatre éléments, les astres, le soleil, la lune, les planètes, les comètes, les sept cieux. On s'était amusé de leurs mariages, de leurs métiers, de leurs petits; on avait admiré les anges vignerons, les anges forgerons, les anges jardiniers, bûcherons, etc. C'est maintenant M. Alphonse Cahagnet qui a l'honneur de tenir la plume de la maçonnerie illuminée. Il la trempe, il est vrai, dans le magnétisme, mais ce n'est que pour mieux l'illuminer.

Ses magnétisés ne voient pas au ciel des merveilles moins étranges que celles de Swe-

(1) *Voy.* notre *Histoire de la magie.*

demborg et de Saint-Martin, qu'il cite par fois, en bon et fidèle disciple (1). L'un y aperçoit son père, en veste bleue, pantalon de velours rayé, chapeau de feutre un peu rapé, lisant les journaux accoudé sur une table. Dans un autre coin, est l'ange Gabriel, assis sur un trône, la tête couverte d'une toque brillante, le bras appuyé à celui de son fauteuil, vêtu d'une grande robe de velours cramoisi, parsemée de fleurs de lis d'or. Il est accompagné de six ou sept anges, ses ministres, assis sur les degrés du trône, habillés de même étoffe et de même couleur que leur maître, avec des baudriers de la gaze la plus fine, et un jupon de la même gaze, qui n'empêche nullement d'apercevoir leurs formes, et chaussés de sandales attachées avec des cothurnes.

En disant ces choses, l'auteur parle très-sérieusement; et c'est non moins sérieusement qu'il prétend abolir l'enfer, mettre son livre à la place de l'Evangile, et supprimer les âmes, pour les remplacer par des esprits corporels. Il décrit trois cieux, y place des villes et des villages; mais ceci n'est pas de son invention. Ce qui suit en est bien, et nous nous garderons de lui ravir l'honneur de la découverte. Au moment de la conception, l'homme se dédouble dans le sein de sa mère; une motié y reste, soit l'homme mâle, soit l'homme femelle, l'autre moitié, du sexe opposé à celle qui est restée, passe dans le sein d'une autre femme, la première qu'elle rencontre, et y demeure à l'état latent, jusqu'au moment où elle sera conçue à son tour. Si par bonheur ces deux moitiés du même homme se rencontrent quand elles seront parvenues à l'âge viril, elles éprouveront un tel attrait l'une envers l'autre, qu'elles s'uniront par le mariage, et ce sera le plus heureux de tous les mariages, parité de goûts, de volontés, de tempérament, amour constant et réciproque. Mais si l'une des moitiés ne vient pas à bien, ou se trompe dans son choix, alors malheur aux mariages qui en résulteront! Et c'est pour cela qu'il y en a tant de mauvais. Dans une nouvelle édition, M. Cahagnet apprendra sans doute au public à quelle marque les deux moitiés du même homme pourraient se reconnaître. Cette notion serait fort importante. Dans tous les cas, la réunion qui ne s'est pas faite sur la terre se fera dans le ciel, où tous les mariages sont heureux.

Nous avons dit que l'auteur supprimait l'enfer; mais enfin, comme il faut bien mettre quelque chose à la place, il y met une réprimande de Dieu envers les coupables' et les envoie dans le ciel inférieur, où ils attendent plus ou moins longtemps leur admission dans le ciel supérieur.

Tous les illuminés, celui-ci aussi bien que ses collègues, placent dans le ciel de copieux repas de fruits, de viande et de vins; et tous oublient que le manger suppose la digestion.

(1) Voy. *Arcanes de la vie future dévoilés*, par L. Alph. Cahagnet; Paris, 1848, in-12.

Mais nous nous étions promis de ne faire que de l'histoire.

[Fils d'un évêque luthérien de Skara, Emmanuel Swédemborg, né à Stockholm en 1688, devint assesseur du collége royal des mines de Suède; il se livra d'une manière spéciale à l'étude des sciences mathématiques, ce qui ne l'empêcha pas de cultiver presque toutes les autres branches des connaissances humaines. L'immensité d'une pareille étude et la tension continuelle de ses facultés intellectuelles produisirent dans le cerveau de Swedemborg un dérangement auquel il était prédisposé par la nature; car son père avait donné plus d'une fois des signes très-apparents d'aliénation mentale. Il fut pris à Londres, en dînant seul dans une taverne, d'un premier accès, qu'il regarda comme une première communication avec le monde des esprits. Il y eut hallucination complète des sens de la vue et de l'ouïe, ensuite évanouissement. Des ténèbres épaisses, une brillante lumière, de hideux reptiles et un personnage d'une beauté remarquable passèrent successivement sous ses yeux. De ce moment, il entra en commerce régulier avec les êtres invisibles; de ce moment aussi il quitta l'étude des mathématiques, pour composer un grand nombre d'ouvrages de métaphysique, de visions et de révélations, dans lesquels le ridicule le dispute constamment à l'absurde, comme cela doit être dans les visions d'un pauvre fou. Cyrano de Bergerac et Rabelais ne virent jamais dans le royaume de la lune la dixième partie des merveilles que Swedemborg trouva dans son imagination. Son livre des *Merveilles du ciel et de l'enfer* serait le chef-d'œuvre du genre, si le traité de la *Jérusalem céleste* ne devait être mis sur la même ligne.

L'auteur divise la Jérusalem céleste en trois cieux. Les anges, qui habitent le troisième ciel, sont les plus parfaits d'entre les esprits; ils reçoivent immédiatement l'influence de la Divinité, qu'ils voient face à face, et qui est leur soleil. Les habitants du second ciel, moins parfaits, voient Dieu médiatement, par la réflexion de la lumière qui leur vient des anges du ciel supérieur. Les habitants du ciel inférieur ne reçoivent le fluide lumineux qu'après une seconde réflexion; leur séjour est un ciel sans astres. Ces diverses régions sont peuplées par des colonies innombrables d'esprits, mâles et femelles, contractant des alliances matrimoniales, et se divisant par royaumes et par races. Au-dessous des cieux, vers les régions de la lune, est le paradis des âmes humaines : séjour d'épreuves, où elles deviennent des anges ou des démons, suivant leurs actes; car, pour les actions d'ici-bas, elles ne sont imputables ni à crime ni à vertu.

Ainsi le système aboutit non-seulement à la négation du christianisme, mais encore à la subversion des bases de tout ordre social.

L'auteur fait Dieu et l'âme humaine corporels, ainsi que les anges. L'âme humaine n'est pour lui que la forme accidentelle des

corps; le corps est une image de l'univers, et l'univers une image de la Divinité, qui est le grand monde, le monde archétype. Les gnostiques n'avaient pas trouvé mieux. L'esprit n'est qu'une matière subtile, de la nature de la lumière; Dieu lui-même est lumière et chaleur.

On ne sait dans quelle classe ranger définitivement Swedemborg, si c'est dans celle des fous ou dans celle des charlatans; il y a en lui de l'un et de l'autre. Dans sa conduite il joue l'inspiré, il feint des entretiens avec Dieu; il prophétise des événements dont la poste lui a apporté la nouvelle; il dit le contenu d'une lettre qu'il a interceptée; il indique où est une quittance qu'il a trouvée dans les livres d'un mort, et il feint que le mort est venu le lui révéler: voilà le charlatan. Dans ses voyages au ciel, il décrit minutieusement les villes, les champs, les prairies, les rivières, les montagnes, les bois et les vallons de ces demeures aériennes. Il crée des écoles pour les enfants des anges, des foires et des hôtels de la bourse pour les anges négociants, des instruments pour les anges artistes, des outils pour les anges vignerons et cultivateurs. Il décrit les formes bizarres, les vêtements et les mœurs plus bizarres encore des anges de la lune, de Jupiter, de Vénus et des autres planètes : voilà le délire.

On ne croirait pas que de pareilles rêveries aient pu exposer l'Eglise de Suède à voir un schisme se former dans son sein, et rencontrer de l'écho jusqu'en Angleterre et en France : c'est cependant ce qui est arrivé.

Swedemborg avait de l'admiration en réserve pour tous les charlatans et pour toutes les nouveautés. Il avait reconnu ou deviné le magnétisme dès 1763. « L'homme peut être élevé, disait-il, à la lumière céleste, même en ce monde, si ses sens corporels se trouvent ensevelis dans un sommeil léthargique (1). » Il regardait Cagliostro comme un second messie : « Il va faire, écrivait-il en 1788 dans le *Museum*, journal publié en Allemagne, une révolution politique, et il n'y aura plus d'autre religion que celle des patriarches, celle qui a été révélée à Cagliostro par le Seigneur, dont le corps est ceint d'un triangle. »

Emmanuel Swedemborg avait profondément médité sur la franc-maçonnerie. Il s'était fait recevoir de tous les grades, tant en Suède qu'en Angleterre ; mais aucun rite ne s'accommodant entièrement à ses idées, il en inventa un nouveau, la maçonnerie illuminée, dont le but ultérieur est d'apprendre à l'homme à se procurer cet état d'extase qui met en communication avec le monde des intelligences l'âme qui veut apprendre, par leur intermédiaire, le passé, le présent, l'avenir et tous les secrets des choses visibles et invisibles. Il prit pour point de départ l'abolition de l'ordre du Temple, produisit, à l'appui de ses nouvelles combinaisons, une liste des grands maîtres depuis Jacques Molay, et un testament dans lequel celui-ci instituait la maçonnerie. C'était au moins la vingtième fois qu'on déterrait des documents de cette nature; mais enfin, que pouvait-on inventer de mieux ? La grande loge swédemborgienne de Stokcholm se contenta de ces pièces, et elle les a précieusement conservées.

Tandis que Swedemborg rêvait ses étonnantes doctrines, et fondait sa nouvelle maçonnerie, un autre songe-creux, Martinez Pasqualis, probablement d'origine portugaise, dont l'histoire n'a recueilli que le nom, et dont la doctrine ne peut être devinée que dans les écrits de ses disciples, établissait sur les bases de l'illumination intérieure la maçonnerie cabalistique des élus coens. Il l'introduisit dans quelques loges : à Marseille en 1754, à Toulouse, à Bordeaux et enfin à Paris en 1767. Ce fut à Bordeaux qu'il enrôla le plus fameux de ses disciples, Saint-Martin (1), officier au régiment de Foix. Martinez prétendait posséder la théorie et la pratique de la cabale, ou du moins *la clef active* de cette science, par le moyen de laquelle l'homme peut, disait-il, se procurer non-seulement une illumination intérieure, mais encore une manifestation sensible des êtres incorporels. Il avait été le jouet d'apparitions fantasmagoriques lors de sa réception dans des loges cabalistes, et il croyait à la réalité des ombres qui avaient passé sous ses yeux.

Le rite des élus coens comprenait neuf grades. Il embrassait la création de l'homme, sa chute, et conduisait à sa régénération ; de sorte que le candidat s'élevait de degrés en degrés jusqu'au rang d'où le péché l'avait fait déchoir.

Il ne faut pas omettre, parmi les disciples de Martinez, le baron d'Holbach, auteur du *Système de la nature*, et Duchanteau, auquel on doit des tableaux mystiques très-recherchés des amateurs du genre.

D'un autre côté, le bénédictin dom Pernetti (2), physiologiste, alchimiste, visionnaire, accommodait les dogmes de Swedemborg à ses propres idées sur la transmutation des métaux, et, aidé du frère Grabianca, staroste polonais, fondait à Avignon, en 1760, une espèce de maçonnerie illuminée, qu'il décora du nom de rite hermétique, et qui pénétra en Italie, en Suisse, en Allemagne, en Russie et jusqu'à la Martinique. Le but principal de cette maçonnerie était d'enseigner symboliquement l'art de la chrysopée, la composition de l'élixir de vie et de la panacée universelle (3).

(1) *De la Sagesse angélique* n° 257.

(1) Ce n'est pas de celui-ci que la doctrine prit le nom de *martinisme*, et les disciples celui de *martinistes*, mais de Martinez lui-même. Martinez Pasqualis termina sa carrière d'extatique à Port-au-Prince, en 1779.

(2) Né à Roanne en 1716, mort à Valence en 1800. Il est auteur d'un *Dictionnaire hermétique* et d'une *Explication hermétique des fables du paganisme*. Qui aurait pensé que les *Métamorphoses d'Ovide* contiennent le secret de la chrysopée?

(3) Voici sur quel système reposent les travaux des loges hermétiques modernes. Au centre de la terre est un grand vide, dont les quatre éléments se

Un frère Chastanier, qui était vénérable d'une des loges de Paris en 1766, modifia le rite de Pernetti, et fonda les illuminés théosophes. Puis en 1783, le marquis de Tancé, dégageant la doctrine swédemborgienne de toutes ses superfétations, institua le rite swédemborgien proprement dit, qui se formait des grades d'apprenti, compagnon, maître, théosophe illuminé, frère bleu et frère rouge.

En même temps, c'est-à-dire en 1780, le baron de Blaerfindi créait en France une autre maçonnerie cabalistique, dite du rite de Pythagore, et qui s'intitulait *Académie des sublimes maîtres de l'anneau lumineux;* elle n'a laissé de souvenir que son nom.

Cependant la maçonnerie illuminée de Pasqualis faisait des progrès, et recevait un certain lustre des écrits du fameux Saint-Martin (1), surnommé le *Philosophe inconnu.* Le plus célèbre est intitulé *des Erreurs et de la Vérité* (2). Tous sont enveloppés d'une obscurité si profonde qu'elle est impénétrable. On devine plutôt qu'on ne l'aperçoit, que la doctrine de Saint-Martin est le dualisme persan.

On reconnaît assez facilement que le but qu'il se propose est l'abolition, par des voies lentes, de tout culte extérieur, et le retour à cet état social que, dans leur ignorance, les philosophes d'alors appelaient état de nature, condition voisine de la sauvagerie.

Saint-Martin reconnaissait dans les phénomènes produits aux séances de son maître Pasqualis, *des manifestations de l'ordre intellectuel obtenues par la voie sensible*, dans les rêveries de Swedemborg, *une science des âmes fondée sur l'ordre sentimental;* dans les effets du magnétisme, *une manifestation réelle, mais d'un ordre sensible inférieur.* Il regardait comme la plus grande lumière qui eût encore paru dans le monde le philosophe teutonique Jacob Bœhm, qui passe en France pour un visionnaire, et dont la doctrine est tout uniment une cabale un peu rajeunie sur la nature divine et ses émanations, sur la chute de l'homme et celle du démon.

Saint-Martin fait de l'âme humaine une pensée de Dieu, souillée par le contact de la matière; il se propose de la purifier, afin de la rendre propre à se réunir à son principe: tel est le but de la maçonnerie qu'il invente, en rectifiant celle de son maître.

Le candidat à la régénération passe par dix degrés ou états différents, dont le dernier est celui de kadosch, c'est-à-dire homme saint.

Le martinisme, qui avait son centre à Lyon, se propagea rapidement dans les principales villes de France, en Allemagne

disputent l'empire. Deux de ces éléments sont froids et humides, deux sont chauds et secs. Les érosions atomitiques résultant du mouvement et de l'agitation continuelle où sont tenus les éléments par la rotation du globe, sont sublimées par la chaleur, mouillées par l'élément humide, projetées par l'effet de la force centrifuge dans un autre vide immense qui règne autour du premier, et que l'on nomme extracentre. Lancées ainsi sous la forme de vapeur onctueuse jusqu'à la croûte du globe, elles s'y insinuent en filons métalliques, partout où elles rencontrent des fissures, et se mélangent à la terre là où elles ne trouvent pas d'issue. C'est cette vapeur onctueuse qui est le mercure des philosophes, la semence des métaux, l'âme et la vie de tout ce qui végète et de tout ce qui respire. Il ne s'agit donc que de l'extraire des matières grossières avec lesquelles elle est mélangée, pour avoir de l'or, le baume de la vie, la panacée universelle enfin. Si on ne peut toujours l'extraire, on peut la produire en faisant une opération semblable à celle que fait la nature elle-même dans les entrailles du globe. C'est à obtenir ce double résultat que travaillent les alchimistes. Ce système n'a rien de plus absurde que celui de tant de cosmologistes, qui ont voulu créer un monde sans Dieu: il vaut au moins le fameux système de Buffon. (Voy. *Catéchisme des philosophes inconnus*, ou *Rose-Croix*, publié par Tschoudy.)

(1) Né en 1745, mort en 1783. Ses principaux ouvrages sont: le *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers. — De l'Esprit des choses*, ou *Coup d'œil philosophique sur la nature des êtres et sur l'objet de leur existence. — L'Homme de désirs. — Des Erreurs et de la Vérité.* Tous portent l'indication: *Par un philosophe inconnu.*

(2) Voici un rapide aperçu de cet ouvrage et de la méthode de Saint-Martin. Autrefois l'homme avait une armure impénétrable, et il était muni d'une lance composée de quatre métaux, qui frappait toujours en deux endroits à la fois. Il devait combattre dans une forêt formée de sept arbres, dont chacun avait seize racines et quatre cent quatre-vingt-dix branches. Il devait occuper le centre de ce pays; mais, s'en étant éloigné, il perdit sa bonne armure, en place de laquelle il en vêtit une autre qui ne valait rien. Egaré en allant de 4 à 9, il ne pouvait se retrouver qu'en revenant de 9 à 4. Cette loi terrible est imposée à tous ceux qui habitent la région des pères et des mères; mais elle n'est point comparable à l'épouvantable loi du nombre 56; ceux qui s'exposent à celle-ci ne peuvent arriver à 64 qu'après en avoir subi toute la rigueur. « La religion de l'homme, dans son premier état, était soumise à un culte qui consistait à porter continuellement sa vue depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, et depuis le Nord jusqu'au Midi: c'est-à-dire à déterminer les latitudes et les longitudes dans tout l'univers. » (*Des Erreurs et de la Vér.*, art. *Première religion de l'homme.*)

« Le rapport du mal au bien en quantité, est de 9 à 1; en intensité, de 0 à 1; en durée, de 7 à 1. » (*Des Rapports entre l'homme et Dieu*, n° 2.)

« Tout nous porte à croire que l'homme rétabli dans ses droits pourrait agir tant sur les êtres immatériels corrompus, que sur les êtres purs, dont il est actuellement séparé par de fortes barrières. » (*Ibid.*, n° 8.)

Saint-Martin est aussi étonnant en physique qu'en métaphysique: « Il y a, dit-il (*Des Rapports*, etc., n° 9), trois éléments: le feu, la terre et l'eau. Le soleil est le caractère du feu principe; la lune, celui de l'eau principe, et notre planète, celui de la terre principe. »

Voici le moyen qu'il indique pour se garantir du tonnerre: « Rompre les colonnes d'air dans tous les sens, c'est-à-dire celles qui sont horizontales, comme celles qui sont perpendiculaires; chasser aux extrémités la direction de la foudre, et alors, en se tenant au centre, on ne peut pas craindre qu'elle en approche. » (*Des Erreurs*, etc., art. *Préservatif contre le tonnerre.*)

Voltaire a dit des ouvrages de Saint-Martin qu'on n'imprima jamais rien de plus absurde, rien de plus obscur, rien de plus fou et de plus sot. (Voy. *Lettre à Dalembert*, du 22 octobre 1776.)

et jusqu'en Russie. Lorsque la loge de Lyon cessa ses travaux en 1778, il se fondit dans la maçonnerie des philalèthes.

Celle-ci, composée d'un mélange des dogmes de Pasqualis et de Swedemborg, s'était formée à Paris en 1773. Le frère Savalette de Langes, le vicomte de Tavannes, Court de Gébelin, le président d'Héricourt, le frère de Saint-James et le prince de Hesse en furent les inventeurs. Rien n'est plus curieux qu'une circulaire que les philalèthes adressèrent, en 1780, à tous les hommes studieux, pour les conjurer de leur venir en aide dans la recherche de la vérité, *plus que jamais persuadés*, disaient-ils, *qu'elle existe*. Ils entendirent tour à tour Saint-Martin, le comte de Saint-Germain, Mesmer, Cagliostro; ils assistèrent aux expériences de Duchanteau sur la régénération physique de l'homme, expériences qui devaient bientôt lui coûter la vie.

Le but des philalèthes était aussi la régénération physique et morale de l'homme; ils y ajoutaient le progrès des sciences occultes.

Ils divisaient la maçonnerie en douze classes, dont les six premières, appelées petite maçonnerie, étaient préparatoires. La haute maçonnerie comprenait les grades de rose-croix, chevalier du temple, philosophe, philosophe inconnu, sublime philosophe et philalèthe, ou maître à tous grades.

La franc-maçonnerie des philalèthes, fondée à Narbonne en 1780, fut une réforme de celle des philalèthes, qui s'intitula du régime primitif. Celle-ci forma trois catégories et se divisa en dix degrés. Les plus hauts grades prirent le nom de 1er, 2e, 3e et 4e chapitres de rose-croix. Son but était le rétablissement de l'homme dans son état primitif par le moyen des sciences naturelles, occultes, philosophiques et mystiques.

Mais laissons ces pauvres insensés recommencer l'œuvre des filles de Pélias, et réservons toute notre indignation pour les charlatans qui, tels que Cagliostro, se jouent aux choses les plus saintes. (*Voy.* l'art. Cagliostro.)

Initié à tous les mystères de la maçonnerie allemande, Cagliostro inventa et propagea un nouveau rite, qu'il intitula rite égyptien, dont il était le chef, sous le nom de Grand Cophte, et qui avait aussi pour objet la régénération physique et morale de l'homme. La régénération physique devait s'opérer par la matière première, c'est-à-dire la pierre philosophale, et le véritable acacia, qui rendent immortels; la régénération morale, par des prières et des sacrifices acceptés de la Divinité, acceptation dont une pancarte, ou pentagone de parchemin vierge, signée de la main des anges, était le gage.

Cagliostro fonda la première loge de ce rite à Strasbourg en 1779; la seconde à Lyon en 1782, et la troisième à Paris en 1784. Il détermina le duc de Montmorency-Luxembourg à accepter la maîtrise de cette dernière.

La maçonnerie égyptienne, accessible aux personnes des deux sexes, se composait d'apprentis, de compagnons et de maîtres; mais à ceux-ci seulement il était donné d'atteindre le but: les deux premiers degrés n'étaient que préparatoires.

Le souffle du Grand Cophte communiquait aux maîtres et aux maîtresses le pouvoir d'opérer des miracles, tels que de faire apparaître les anges et les saints, et de prophétiser l'avenir, par l'intermédiaire d'un pupille ou d'une colombe, c'est-à-dire d'un petit garçon ou d'une petite fille, qui devaient être dans l'état de la plus parfaite innocence.

La loge de consultation, lorsqu'il s'agissait de lire dans l'avenir, devait être présidée par un grand maître ou une grande maîtresse, accompagnés de douze ou de vingt-quatre frères ou sœurs honorés de la maîtrise, nombre nécessaire pour la perfection des travaux. On évoquait un ange, Moïse, ou l'esprit du Grand Cophte (1).

Sur une table recouverte d'un tapis vert était posée une caraffe environnée de neuf bougies. La maîtresse agissante, après avoir passé quelques moments en adoration, faisait agenouiller sa colombe, lui imposait les mains, et récitait avec elle une prière, à la fin de laquelle l'une et l'autre restaient encore quelque temps prosternées, en invoquant l'esprit divin. La maîtresse plaçait ensuite l'enfant sur une chaise, et lui ordonnait de plonger ses regards dans l'intérieur du vase, jusqu'à ce qu'il aperçût des merveilles; elle s'en faisait rendre compte, afin d'en tirer l'augure demandé (2).

Mais tout ceci n'était qu'un jeu: les travaux de la loge de réception étaient bien autrement importants.

Le local servant de loge était divisé en trois compartiments; la consécration ne pouvait en être faite que par le Grand Cophte, ou par deux commissaires munis de pouvoirs à cet effet; la cérémonie se pratiquait dans la pièce du milieu, qui devait être tendue en noir. Sur l'autel était placé un tabernacle élevé, destiné à recevoir le pupille ou la colombe qui devaient entrer en rapport avec les intelligences célestes ou les saints. Le but n'était rempli que quand Moïse ou l'esprit du Grand Cophte étaient apparus dans un nuage bleu aux yeux de l'enfant, et avaient déclaré que le ciel était satisfait.

Les diverses opérations étaient variées par

(1) L'esprit du Grand Cophte apparut quelquefois dans un état qui fit pousser les hauts cris aux maîtresses: ce qui trahit le secret et le lieu de la réunion. Il courut à ce sujet dans le public des bruits qui ne tendaient à rien moins qu'à faire considérer les loges égyptiennes comme des temples d'adamites.

(2) Pas plus qu'aucun de ses prédécesseurs, Cagliostro n'a pu trouver du nouveau dans le champ de la folie. Cette manière de deviner était pratiquée depuis longtemps par les Arabes, après l'avoir été par les Grecs et les Romains. Elle l'était encore au moyen âge. Sixte V la décrit dans sa bulle *Cœli et terræ*, datée des nones de janvier 1586 : *Alii quoque præstigiatores*, dit ce souverain pontife, *frequentius vero mulierculæ quædam, superstitionibus deditæ, in phialis, seu vasculis vitreis aqua plenis, vel in speculo, accensis candelis... diabolum adorantes.... vel in unguibus aut palma manus, eumdem orant ut futura vel occulta, per spectra et apparentes imagines, sibi ostendat.*

la récitation des prières de la liturgie catholique, et le chant des psaumes et des cantiques. Elles duraient souvent fort longtemps. L'adoration pour la consécration de la loge de Lyon se prolongea pendant cinquante-quatre heures; celle de Paris ne fut que de quarante-neuf heures; mais celle de Strasbourg avait absorbé trois jours et trois nuits consécutifs.

Le lieu devait être éclairé par cent quarante-quatre cierges. Sur l'autel était une tourterelle vivante, destinée à l'immolation; des deux côtés, il y avait deux candélabres, l'un portant quarante-huit cierges, l'autre vingt-quatre. Le ministre consécrateur était armé du glaive des sacrifices. Un grand crêpe noir voilait la tête des maîtresses, qui étaient vêtues du tablier symbolique. La grande maîtresse, dont la consécration se faisait en même temps que celle de la loge, était couchée dans un cercueil placé au milieu du sanctuaire, attendant, dans un état de mort apparente, la face découverte et les mains jointes, sa résurrection et son passage à une vie nouvelle. L'officiant récitait les prières des morts suivant le rite catholique. La première oraison durait pendant sept heures; la colombe entrait ensuite dans son tabernacle, le consécrateur immolait la tourterelle, élevait son sang vers le ciel dans une coupe d'or : à ce moment, Moïse devait apparaître à l'enfant, sinon l'oraison aurait recommencé pour sept autres heures. En cas d'apparition, la colombe jetait par la fenêtre du tabernacle des rubans, des fleurs et des couronnes bénies de la main de Moïse à l'intention de la grande maîtresse, qui sortait alors du cercueil, et allait recevoir aux pieds de l'officiant la consécration suivant le rite employé pour les prélats de l'Eglise grecque. La cérémonie se terminait par le chant du *Te Deum*.

La réception des simples maîtresses, beaucoup moins solennelle, avait pour rite spécial, outre le chant des psaumes et des cantiques, un grand nombre de cérémonies mystiques et cabalistiques.

Les épreuves de la régénération physique commençaient à la pleine lune de mai, et duraient quarante jours. Il fallait se mettre au lit pour tout ce temps, se priver de la manière la plus absolue du contact de la lumière, prendre à certains jours et à certaines heures des médicaments mystérieux, qui procuraient des sueurs et des évacuations abondantes; subir des saignées multipliées, se soumettre à un régime rigoureux. Le candidat à la régénération physique devait s'attendre à perdre les cheveux, les ongles, la peau et les dents. La moindre infraction au régime suffisait pour en empêcher l'effet.

Plusieurs personnes eurent la simplicité d'en essayer, mais aucune n'eut la constance d'aller jusqu'au bout : c'est bien dommage, car elles seraient arrivées « à la spiritualité de 5587 années, » et auraient vécu indéfiniment d'une vie saine et tranquille. Vit-on jamais pareille impudence et pareil idiotisme? O siècle philosophique, ce sont là de tes œuvres!] (*Voy.* notre *Histoire de la Magie.*).

ISAAC. (Prophéties qui le concernent.) L'héritier de la promesse, celui qui devait être la figure la plus expressive du Messie, ne pouvait naître comme les autres enfants, sans être annoncé longtemps à l'avance, et longtemps attendu. Il devait être le fruit d'une grâce évidente, et non celui de la nature. Son père, figurant lui-même le Dieu éternel, celui que l'Ecriture appelle l'Ancien des jours, devait être très-avancé en âge; et sa mère, figurant une église vieillie, arrivée à l'âge de la décadence, devait aussi être parvenue à l'âge de la stérilité.

Abraham avait atteint la soixante-quinzième année, sans avoir encore de postérité, lorsque Dieu le choisit pour être le père de son peuple, et lui promit qu'il deviendrait la tige d'une grande nation (1). Dix années se passèrent, avant que la promesse s'accomplît. Sara, âgée alors de soixante-quinze ans, et ne pouvant plus espérer de voir s'opérer en elle le mystère des divines promesses, donna à son mari une esclave égyptienne du nom d'Agar, afin de bercer du moins dans ses mains séniles l'enfant béni du ciel qu'elle verrait naître d'Abraham (2). Elle reçut en effet Ismaël à sa naissance, et l'éleva d'abord comme s'il eût été son propre fils; mais elle s'était trompée, car ce n'était pas d'Ismaël que le Seigneur avait entendu parler. Ce n'est pas celui-ci, dit Dieu à Abraham, c'en est un autre, qui naîtra de la femme et non de l'esclave. *Non erit hic hæres tuus, sed qui egredietur de utero tuo, ipsum habebis hæredem.*

Enfin lorsque Abraham eut atteint l'âge de quatre vingt dix-neuf ans, et Sara celui de quatre-vingt-neuf, Dieu se révéla de nouveau, et leur annonça la naissance d'Isaac après une année révolue. « Vous n'appellerez plus votre femme du nom de Saraï, vous l'appellerez Sara; je la bénirai, et je vous donnerai d'elle un fils, que je bénirai, et qui sera chef de nations, et dont proviendront des races de rois..... Sara, votre femme, vous donnera un fils, que vous appellerez Isaac; j'établirai avec lui une alliance indestructible, et après lui, avec sa postérité. J'ai entendu votre prière relativement à Ismaël. Je le bénirai, je le ferai croître et je multiplierai à l'infini sa postérité; il deviendra père de douze chefs de tribus, et sera la tige d'une grande nation; mais je réserve mon alliance pour Isaac, que Sara vous donnera en ce même temps, dans une année d'ici (3). »

Bientôt après, le Seigneur renouvela les mêmes promesses par le ministère de ses anges, en présence de Sara. Le seul énoncé d'un tel événement lui causa un accès d'hilarité qu'elle ne put réprimer. Qui pourrait croire, se dit-elle, que Sara, âgée de quatre-

(1) *Gen.* xii, 1 et 7.
(2) *Gen.* xv et xvi.
(3) Dixit quoque Deus ad Abraham : Sarai uxorem tuam non vocabis Sarai, sed Saram. Et benedicam

vingt-dix ans, donnera un fils à Abraham, qui en a cent? Cependant la promesse s'effectua : à une année de là, Sara mit au monde un fils qu'elle nomma Isaac, selon la volonté de Dieu, et selon la bénédiction de son rire à elle-même, car ce mot veut dire, le Seigneur a béni mon rire. Ainsi se trouve accomplie la première partie de la promesse.

La seconde ne devait pas s'accomplir d'une manière moins complète, car Isaac devint père d'Esaü et de Jacob, et par eux de la nation des Iduméens, composée de plusieurs grandes familles ou tribus, et de la nation plus célèbre encore des Israélites.

Dieu renouvela envers Isaac les promesses déjà faites à Abraham, entre autres celle de la possession pour sa postérité, du pays de la Palestine. « Ne descendez pas en Egypte, lui dit-il, tandis qu'Isaac habitait les environs de Gérara; demeurez en ce pays, parcourez-en les pâturages ; j'y serai avec vous, je vous y bénirai; car un jour, en accomplissement de la promesse que j'ai faite à Abraham, votre père, je dois vous donner, à vous et à votre postérité, ces vastes pays; j'y multiplierai vos descendants comme les étoiles du firmament, et toutes les nations de la terre seront bénies dans votre descendance (1). » Moïse et Josué, le Messie; tels sont les derniers termes de ce dernier engagement. (*Voy.* les art. Jacob, Idumée.)

ISAIE prophétisa pendant les règnes d'Ozias, de Joathan, d'Achaz et d'Ezéchias : c'est tout ce que nous connaissons de sa vie; et cette indication, mise en tête du recueil de ses œuvres, appartient, selon toute vraisemblance, à Néhémie, l'auteur du recueil.

On pourrait faire un gros livre de ce qui a été écrit sur la vie de ce prophète ; et le champ est vaste, en effet, car l'imagination a d'autant plus d'espace, que la science en prend moins. Nous n'avons coutume ni de meubler notre mémoire de telles incertitudes, ni de les rapporter, parce que ce serait perdre un temps qui peut être employé d'une manière plus utile. Nous ne mentionnerons que deux points, qui semblent moins arbitraires que les autres.

Suivant les traditions constantes des juifs et des chrétiens, Isaie aurait été mis à mort par ordre de l'impie Manassé, et l'on croit que l'apôtre saint Paul a entendu faire allusion à son genre de mort, lorsqu'il a dit au onzième chapitre de sa lettre aux Hébreux que, parmi les saints de l'ancienne alliance, il y en a qui ont été *coupés*, *secti sunt*. C'est que, suivant les mêmes traditions, Isaïe aurait été scié entre deux planches. Les rabbins, qui renchérissent sur toutes choses, ajoutent, avec une scie de bois. Il ne faudrait pourtant pas juger de la valeur intrinsèque de l'antique tradition par cette billevesée rabbinique. Toutefois, ces choses ne supporteraient pas le plus léger examen de la critique. Le monument le plus authentique et le plus respectable de ces traditions est la mémoire qui est faite du martyre d'Isaïe dans le Martyrologe romain au sixième jour de juillet, en ces termes : « En Judée, le martyre de saint Isaïe, prophète, qui reçut la mort par la section de son corps en deux parties pendant le règne de Manassé, et fut enterré sous le chêne de Rogel, auprès du passage des eaux. » L'auteur du livre de l'Ecclésiastique, parlant d'Isaïe au chapitre quarante-huitième, ne fait mention d'aucune de ces circonstances, tout en relatant plusieurs particularités de sa vie ; il se contente de dire que le prophète vit arriver avec grandeur d'âme le moment de la mort, et qu'il consola ceux qui pleuraient dans Sion ; *Spiritu magno vidit ultima, et consolatus est lugentes in Sion.*

D'après Cédrénus, les restes d'Isaïe auraient été transportés à Panéade, et déposés dans l'église Saint-Laurent, la 35e année de l'empire de Théodose le Jeune, c'est-à-dire la 443e de l'ère chrétienne, et ensuite à Constantinople. Tout en admettant la réalité du fait, nonobstant le peu de confiance que mérite Cédrénus, il serait encore permis de demander des preuves d'identité, qui, probablement, ne pourraient être fournies.

Tout ce que nous connaissons d'une manière positive de la vie d'Isaïe, parce qu'il le révèle lui-même dans ses écrits, se réduit à ceci : savoir, que son père se nommait Amos, non pas le prophète, dont le nom s'écrit différemment; qu'il eut deux épouses, et au moins deux fils, le premier, du nom de *Sear-Jasub*, et le second du nom de *Chas-Bas*, ou *Mahershalal*, comme lisent quelques hébraïsants. Il parut une fois devant Achaz, pour le rassurer contre les dangers dont Juda était menacé par l'invasion de Rasin, roi de Syrie, et de Phacée roi d'Israël; et deux fois devant Ezéchias : la première, pour lui faire part des volontés

ei, et ex illa dabo tibi filium cui benedicturus sum, eritque in nationes, et reges populorum orientur ex eo. Cecidit Abraham in faciem suam, et risit, dicens in corde suo : Putasne centenario nascetur filius? et Sara nonagenaria pariet? Dixitque ad eum : Utinam Ismael vivat coram te. Et ait Deus ad Abraham : Sara uxor tua pariet tibi filium, vocabisque nomen ejus Isaac, et constituam pactum meum illi in fœdus sempiternum, et semini ejus post eum. Super Ismael quoque exaudivi te : ecce, benedicam ei, et augebo, et multiplicabo eum valde : duodecim duces generabit, et faciam illum in gentem magnam. Pactum vero meum statuam ad Isaac, quem pariet tibi Sara tempore isto in anno altero (*Gen.* xvii, 15-21).

(1) Orta autem fame super terram, post eam sterilitatem quæ acciderat in diebus Abraham, abiit Isaac ad Abimelech regem Palæstinorum in Gerara. Apparuitque ei Dominus, et ait : Ne descendas in Ægyptum, sed quiesce in terra quam dixero tibi. Et peregrinare in ea, eroque tecum et benedicam tibi : tibi enim et semini tuo dabo universas regiones has, complens juramentum quod spopondi Abraham patri tuo. Et multiplicabo semen tuum, sicut stellas cœli : daboque posteris tuis universas regiones has : et benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ, eo quod obedierit Abraham voci meæ, et custodierit præcepta et mandata mea, et cæremonias legesque servaverit. Mansit itaque Isaac in Geraris (*Gen.* xxvi, 1-6).

de Dieu relativement à la maladie dont ce prince était atteint ; la seconde, pour le réprimander d'avoir cédé à quelques sentiments d'orgueil, en faisant ostentation de ses richesses devant les envoyés du roi de Babylone. Isaïe opéra deux miracles en présence d'Ezéchias dans la première circonstance : d'abord, il fit rétrograder l'ombre de dix degrés sur le cadran d'Achaz, et ensuite, il guérit Ezéchias, en plaçant des figues sur le lieu de sa douleur.

Quelques écrivains, pour lesquels les miracles ne sont jamais assez grands, supposent que Dieu, à la demande du prophète, imprima à toute la création un mouvement rétrograde, afin de faire rétrograder l'ombre par les degrés qu'elle avait déjà parcourus. C'est une énormité dont nous ne voudrions pas nous rendre comptables, nonobstant l'autorité des docteurs de l'Eglise qu'ils allèguent à l'appui. Isaïe dit, il est vrai, que *le soleil* remonta successivement les degrés qu'il avait parcourus en descendant, *reversus est sol per gradus quos descenderat*, et l'auteur de l'Ecclésiastique ajoute que *le soleil* rétrograda, *retro rediit sol;* mais il suffit, pour faire évanouir la difficulté, d'ajouter la phrase complémentaire, *sur le cadran d'Achaz*, que le prophète ajouta lui-même, en proposant au roi d'opérer ce prodige, afin de le convaincre qu'il parlait de la part de Dieu.

On ne sait rien de plus du prophète Isaïe ; il lui a été attribué différents livres de la sainte Ecriture, qui ne sont pas de lui, tels que les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des cantiques et le livre de Job. Il avait composé une vie d'Ozias, citée dans les Paralipomènes, et que nous n'avons plus.

La beauté du langage de ce prophète a fait croire à beaucoup de savants qu'il vécut à la cour des rois de Juda, et qu'il était d'une illustre naissance ; les rabbins le disent même cousin germain d'Osias, et beau-père de Manassé, comme si l'une de ces suppositions n'excluait pas l'autre (1). Mais c'est là un motif bien futile, d'autant plus qu'il n'est pas démontré qu'à cette époque le langage fût différent à la cour et parmi le peuple.

Il est plus probable qu'Isaïe vécut dans la retraite : nous voyons en effet, par une des circonstances de sa vie, qu'il portait le *sac*, ou vêtement de bure, signe distinctif des prophètes, et habit de pénitence ; nous voyons en outre qu'il vivait loin de la cour, dans les moments mêmes les plus critiques, puisque Ezéchias lui députait deux de ses principaux officiers avec les anciens de l'ordre sacerdotal, pour l'informer des menaces de Sennachérib.

Il n'existe aucune raison de suspecter l'authenticité des prophéties d'Isaïe. Les livres des Rois, des Paralipomènes, de l'Ecclésiastique, la confirment. Plusieurs passages de ces mêmes prophéties sont relatés dans les écrits des prophètes postérieurs : ainsi un long fragment du deuxième chapitre se retrouve dans le quatrième du prophète Michée. Jérémie insère dans son quarante-huitième chapitre un passage non moins considérable du quinzième d'Isaïe. Dans le même chapitre et dans le cinquantième, il fait des allusions d'une évidence incontestable à certaines prédictions insérées dans les vingt-quatrième et quarante-sixième d'Isaïe. Mais nous pensons que l'arrangement des diverses pièces du recueil entre elles est de la main d'Esdras, qui les inscrivit dans l'ordre où elles furent recueillies, lorsqu'après le retour de la captivité, il réunit ce qu'il put retrouver des anciennes Ecritures sacrées de la nation ; ou peut-être même de celle de Néhémie, car l'attribution du canon des Ecritures à Esdras ne repose que sur l'affirmation des docteurs juifs, tandis qu'on lit, au second chapitre du second livre des Machabées, que Néhémie composa une bibliothèque des livres des prophètes de David et des rois, autant qu'il en put recueillir de différents côtés ; *construens bibliothecam, congregavit de regionibus libros et prophetarum, et David, et epistolas regum.*

La prophétie, ou plutôt le livre du prophète Isaïe, embrasse un espace d'environ soixante années, le commencement remontant aux derniers temps du règne d'Osias, mort en 754 avant l'ère vulgaire, et la fin au commencement du règne de Manassé, monté sur le trône en 694 ; le prophète dit lui-même qu'il prophétisa pendant les règnes d'Osias, ce qui ne peut s'entendre que des dernières années, de Joathan, d'Achaz et d'Ezéchias. C'est un recueil de poésies prophétiques, de cantiques religieux, de démonstrations philosophiques et d'histoire, dont chacune des pièces a été composée à diverses époques, et est indépendante de ce qui précède et de ce qui suit ; mais le style est le même partout, élevé, sublime, majestueux, élégant, plein d'images, académique pour ainsi dire.

Le premier chapitre est une introduction à tout l'ouvrage, nous le donnerons en entier : « Vision d'Isaïe, fils d'Amos, sur Juda et Jérusalem, révélé dans les jours d'Osias, de Joathan, d'Achaz et d'Ezéchias, rois de Juda.

« Cieux, écoutez, et vous terre, prêtez l'oreille, car le Seigneur va parler : J'ai nourri des fils, je les ai fait grandir, et ils me méprisent. Le bœuf connaît son possesseur, l'âne distingue la crèche de son maître : mais Israël ne me connaît pas, mon peuple n'a pas tant d'intelligence. Malheur à vous, nation pécheresse, peuple chargé d'iniquités, race coupable, fils scélérats : vous avez abandonné le Seigneur, vous avez blasphémé le Saint d'Israël, vous vous êtes retirés en arrière. Mais quand pourrai-je vous punir à propos, vous qui ne cessez d'ajouter à vos prévarications ?

« Toutes les têtes sont alanguies, tous les cœurs sont remplis de larmes. Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la

(1) Il y a soixante années d'intervalle entre le règne d'Osias et celui de Manassé, sans compter qu'Osias vécut 68 ans.

tête, votre corps n'est qu'une plaie; plaie livide, tuméfiée, qu'il n'est plus possible de panser, de médicamenter, d'oindre. Votre territoire est désert, vos villes sont consumées par les flammes; des étrangers dévorent votre pays à vos yeux; et il sera désolé comme après le passage de l'ennemi. La fille de Sion sera abandonnée comme la tente de feuillage du vignoble, comme la hutte de la melonnière, comme la ville devastée. Si le Seigneur des armées n'avait mis de nous une semence en réserve, il en eût été comme de Sodome, nous fussions devenus semblables à Gomorrhe.

« Ecoutez donc la parole du Seigneur, princes de Sodome ; prêtez l'oreille à la loi de notre Dieu, peuple de Gomorrhe ! Que m'importe la multitude de vos victimes, dit le Seigneur ? je suis rassasié. Des holocaustes de béliers, de la graisse d'intestins, du sang de veaux, d'agneaux, de boucs ; je n'en veux plus. Qui vous a dit de traverser mes parvis, et d'apporter tout cela devant moi ? Ne m'offrez plus de sacrifices inutiles; j'ai l'encens en horreur. Je ne souffrirai plus vos néoménies, vos sabbats et vos autres fêtes; vos assemblées sont iniques. Mon âme a horreur de vos calendes et de vos solennités; elles me sont insupportables, elles me fatiguent. Vous tendrez inutilement vos mains, je détournerai les yeux; vous multiplierez inutilement vos prières, je ne les écouterai pas; vos mains sont pleines de sang. Lavez-vous, purifiez-vous, faites disparaître de devant mes yeux la malice de vos pensées, cessez d'être pervers. Apprenez à faire le bien, cherchez la justice, venez au secours de l'opprimé, protégez l'orphelin, défendez la veuve; puis venez ensuite et accusez-moi, dit le Seigneur, si vos péchés ne passent de la couleur de l'écarlate à celle de la neige, si, rouges comme le vermisseau, ils ne deviennent blancs comme la laine.

« Si vous voulez écouter ma voix, vous jouirez des fruits de la terre; mais si vous refusez, et me provoquez à la colère, le glaive vous dévorera ; c'est le Seigneur qui vous l'annonce.

« Comment s'est-elle prostituée la cité fidèle, autrefois si vertueuse ? Comment le séjour de la justice est-il devenu le repaire de l'homicide ? Votre argent s'est changé en scories, votre vin est frelaté. Vos magistrats sont devenus infidèles, et les associés des voleurs; tous ils aiment les présents, et courent après la rétribution ; ils ne rendent pas justice à l'orphelin, et la cause de la veuve n'a point d'accès auprès d'eux.

« Puisqu'il en est ainsi, dit le Seigneur, le Dieu des armées, le puissant d'Israël, soit : je me consolerai dans mes vengeances, je le rendrai à mes ennemis. A votre tour maintenant, je vais réduire en cendres vos scories, je vais vous purifier de votre alliage.

« Après cela je vous donnerai des magistrats comme vous en aviez autrefois, des conseillers comme dans les temps anciens, et alors vous vous appellerez la cité de la justice, la ville fidèle. Ainsi sera reconquise Sion à l'équité, ainsi elle sera ramenée à la justice. Ainsi seront broyés les criminels, et les pécheurs avec eux; ainsi seront consumés ceux qui ont abandonné le Seigneur

« Vous aurez honte des idoles auxquelles vous aurez sacrifié, vous prendrez en pitié les bosquets où vous aurez cherché de l'ombrage, lorsque vous vous verrez semblables à des chênes effeuillés, à des jardins sans eau ; lorsque vous verrez votre force pareille à de l'étoupe en flammes, et vos œuvres à des étincelles; lorsque le tout s'embrasera à la fois sans qu'il y ait possibilité de l'éteindre (1).

(1) Visio Isaiæ filii Amos, quam vidit super Judam et Jerusalem in diebus Oziæ, Joathan, Achaz, et Ezechiæ regum Juda. Audite, cœli, et auribus percipe, terra, quoniam Dominus locutus est. Filios enutrivi, et exaltavi : ipsi autem spreverunt me. Cognovit bos possessorem suum, et asinus præsepe domini sui : Israel autem me non cognovit, et populus meus non intellexit. Væ genti peccatrici, populo gravi iniquitate, semini nequam, filiis sceleratis : dereliquerunt Dominum, blasphemaverunt sanctum Israel, abalienati sunt retrorsum. Super quo percutiam vos ultra, addentes prævaricationem ? omne caput languidum, et omne cor mœrens. A planta pedis usque ad verticem, non est in eo sanitas : vulnus, et livor, et plaga tumens non est circumligata, nec curata medicamine, neque fota oleo. Terra vestra deserta, civitates vestræ succensæ igni : regionem vestram coram vobis alieni devorant, et desolabitur sicut in vastitate hostili. Et derelinquetur filia Sion ut umbraculum in vinea et sicut tugurium in cucumerario, et sicut civitas quæ vastatur. Nisi Dominus exercituum reliquisset nobis semen, quasi Sodoma fuissemus, et quasi Gomorrha similes essemus. Audite verbum Domini principes Sodomorum, percipite auribus legem Dei nostri, populi Gomorrhæ.

Quo mihi multitudinem victimarum vestrarum, dicit Dominus? plenus sum ; holocausta arietum, et adipem pinguium, et sanguinem vitulorum, et agnorum et hircorum nolui. Cum veniretis ante conspectum meum, quis quæsivit hæc de manibus vestris, ut ambularetis in atriis meis? Ne offeratis ultra sacrificium frustra : incensum abominatio est mihi. Neomeniam, et sabbatum, et festivitates alias non feram, iniqui sunt cœtus vestri : calendas vestras et solemnitates vestras odivit anima mea : facta sunt mihi molesta, laboravi sustinens. Et cum extenderitis manus vestras, avertam oculos meos a vobis ; cum multiplicaveritis orationem, non exaudiam : manus enim vestræ sanguine plenæ sunt. Lavamini, mundi estote, auferte malum cogitationum vestrarum ab oculis meis : quiescite agere perverse. Discite benefacere; quærite judicium, subvenite oppresso, judicate pupillo, defendite viduam. Et venite, et arguite me, dicit Dominus : si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur ; et si fuerint rubra quasi vermiculus, velut lana alba erunt. Si volueritis, et audieritis me, bona terræ comedetis. Quod si nolueritis, et me ad iracundiam provocaveritis ; gladius devorabit vos, quia os Domini locutum est.

Quomodo facta est meretrix civitas fidelis, plena judicii? justitia habitavit in ea, nunc autem homicidæ. Argentum tuum versum est in scoriam, vinum tuum mixtum est aqua. Principes tui infideles, socii furum : omnes diligunt munera, sequuntur retributiones. Pupillo non judicant, et causa viduæ non ingreditur ad illos.

Propter hoc ait Dominus Deus exercituum fortis

Cette courte et poétique introduction contient toute la pensée du livre, et en est l'abrégé. Israël est coupable de toute sorte de crimes, le prophète va les remettre sous ses yeux en un grand nombre de pages éloquentes. Ces crimes attireront sur lui des châtiments terribles, le prophète va les peindre avec les plus sombres couleurs, et en tracer par avance des tableaux saisissants. Parmi ses iniquités, l'idolâtrie est la principale et la plus répandue; cependant les idoles ne sont qu'impuissance et vanité; le prophète va le démontrer d'une manière aussi juste qu'éloquente. Mais si Israël paraît abandonné de son Dieu, il ne l'est que pour un temps; il redeviendra le peuple béni, toutes ses prospérités renaîtront; et s'il a encore une fois de terribles combats à soutenir, du moins il trouvera dans les fils de Matathias de puissants et victorieux défenseurs; après cela, il ira de progrès en progrès jusqu'aux temps du Messie. Telle est la dernière et suprême expectative que le prophète place au fond de ses tableaux, et pour laquelle il réserve ses pinceaux les plus flexibles, ses tons les plus suaves.

Dans l'impossibilité de reproduire en entier cette prophétie, et de l'expliquer dans tous ses détails, puisque ce serait un livre qu'il faudrait faire et non un article, nous n'omettrons rien du moins de ce qui est prophétique, selon la signification actuelle de ce mot, c'est-à-dire rien de ce qui contient une vue de l'avenir, une prédiction.

Loin de s'assujettir à la marche de l'histoire, qui remonte l'ordre des siècles, en commençant par les événements accomplis les premiers; loin de s'astreindre aux règles du genre didactique, qui pose des principes pour en déduire ensuite les conséquences, le prophète se place d'abord au point de vue le plus éloigné dans l'avenir, et redescend ensuite anneau par anneau la chaîne des temps; c'est ainsi que l'aigle, abaissé des hauteurs des cieux, prend son vol du sommet le plus élevé de la montagne, pour s'abattre vers la plaine. Eloquente et sublime façon d'entrer en matière, qui n'appartient qu'à lui seul. Suivons-le, et nous allons voir comment, du temps qui précéda la naissance du Messie, il va revenir jusqu'à celui auquel il vivait lui-même, en retraçant tous les grands événements et les causes qui les ont produits.

« Vision d'Isaïe, fils d'Amos, sur Juda et Jérusalem. Voilà que dans les derniers jours la montagne de la maison du Seigneur sera élevée au-dessus des montagnes, posée sur leurs sommets, et toutes les nations y accourront en foule. Et alors viendra la multitude des peuples et elle dira : Venez, gravissons la montagne du Seigneur, montons à la maison du Dieu de Jacob; il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers; car la loi sortira de Sion, et la parole du Seigneur de Jérusalem. Et il régira les nations, et il gouvernera la multitude des peuples; et de leurs glaives ils forgeront des socs, de leurs lances des faucilles. Les nations ne lèveront plus le fer contre les nations; on ne les verra plus s'exercer aux combats (1). »

Cette prophétie reçut son accomplissement littéral, historique, pendant les règnes des princes asmonéens. Toutes les nations d'autour de la Judée soumises à ses lois, plusieurs converties à ses observances légales, le temple en honneur dans une grande partie de l'Asie, une paix rarement interrompue au dehors, une grande prospérité publique et partout l'abondance; tels sont les biens dont l'administration de Jonathas, de Simon, de Jean Hyrcan, d'Alexandre Jannée, d'Alexandra, dotèrent la Palestine. Pourquoi faut-il que de funestes divisions de famille soient venues préparer les voies à l'usurpation des Romains? sans doute parce que les temps s'accomplissaient; le Messie allait naître, la Synagogue touchait au terme de sa mission.

Dans le sens anagogique, tout ceci convient bien au règne du Messie, mais ce qui suit ne s'y rapporte plus, tandis que, dans le sens littéral, il ne forme qu'un seul tout avec ce qui précède.

Le prophète adresse une invitation à la maison de Jacob de venir pareillement adorer le Seigneur; mais alors elle a donc prévariqué, et si elle a prévariqué, elle a dû être punie. Tout cela est arrivé en effet, nous l'allons voir.

« Venez, maison de Jacob, et marchons à la lumière du Seigneur.

« Car vous avez rejeté votre peuple, ô mon Dieu, la maison de Jacob, parce que, rassasié comme autrefois, il s'est abandonné aux augures à la manière des Philistins, il s'est fait l'émule des fils de l'étrangère. Quand il a vu la terre regorger d'or et d'argent, de trésors infinis; quand il l'a vue couverte de chevaux et d'innombrables quadri-

Israel : Heu, consolabor super hostibus meis, et vindicabor de inimicis meis. Et convertam manum meam ad te, et excoquam ad purum scoriam tuam, et auferam omne stannum tuum. Et restituam judices tuos ut fuerunt prius, et consiliarios tuos sicut antiquitus : post hæc vocaberis civitas justi, urbs fidelis. Sion in judicio redimetur, et reducent eam in justitia : et conteret scelestos, et peccatores simul : et qui dereliquerunt Dominum, consumentur. Confundentur enim ab idolis quibus sacrificaverunt : et erubescetis super hortis, quos elegeratis. Cum fueritis velut quercus defluentibus foliis, et velut hortus absque aqua. Et erit fortitudo vestra, ut favilla stupæ, et opus vestrum quasi scintilla : et succendetur utrumque simul, et non erit qui exstinguat (*Isa.* I, 3-31).

(1) Verbum quod vidit Isaias, filius Amos, super Juda et Jerusalem. Et erit in novissimis diebus præparatus mons domus Domini in vertice montium, et elevabitur super colles, et fluent ad eum omnes gentes. Et ibunt populi multi, et dicent : Venite et ascendamus ad montem Domini, et ad domum Dei Jacob, et docebit nos vias suas, et ambulabimus in semitis ejus : quia de Sion exibit lex, et verbum Domini de Jerusalem. Et judicabit gentes, et arguet populos multos : et conflabunt gladios suos in vomeres, et lanceas suas in falces : non levabit gens contra gentem gladium, nec exercebuntur ultra ad prælium, (*Isa.* II, 1-4).

ges, il en a fait un temple d'idoles, il a adoré l'ouvrage de ses mains, l'œuvre de ses doigts ; et lui, homme, il s'est incliné ; lui, plein de vie, il s'est humilié (devant la mort). Comment lui pardonneriez-vous, Seigneur (1) ? »

Si nous nous demandons à quelle époque eut lieu ce retour déplorable vers l'idolâtrie, voici la réponse : « Après la mort d'Alexandre, dit l'auteur du premier livre des Machabées, et après que ses généraux se furent disputés pendant longtemps les débris de son empire, Antiochus-Epiphane monta sur le trône de Syrie. Or, à cette époque, il se trouva en Israël des fils d'iniquité, qui corrompirent un grand nombre de personnes en disant : Allons, et faisons alliance avec les nations qui nous environnent, car depuis que nous nous en sommes séparés, tout a tourné en mal à notre égard. Et ces discours plurent à la multitude, et quelques hommes du peuple allèrent trouver le roi, et ils les autorisa à suivre l'exemple des nations. Et ils élevèrent un gymnase à Jérusalem, suivant les usages des nations : ils rougirent de la circoncision, ils abandonnèrent le testament du salut, s'adjoignirent aux nations, et se précipitèrent avec ardeur vers l'iniquité (2). »

Si l'on joint à cette indication trop succincte de l'introduction de l'idolâtrie dans Israël, vers le commencement du IIIe siècle avant l'ère vulgaire, le récit de l'auteur du second livre des Machabées, relativement à l'extension qu'elle y prit sous le pontificat de Jason, de Menelas et de Lysimaque, par le fait même de ces indignes pontifes, qui ne se proposaient rien moins que l'abolition totale du culte du Dieu d'Israël, il ne restera plus de doute sur l'intention du prophète. Voici de quelle manière il continue son récit, et dépeint la désolation que cette prévarication doit attirer sur Israël :

« Cherchez un refuge au sein des rochers ; fuyez jusque dans les entrailles de la terre, devant la face menaçante du Seigneur, devant la gloire de sa majesté. Hommes superbes, vous baisserez les yeux ; orgueilleux, vous courberez les épaules, et Dieu seul sera grand en ce jour. Voilà que le joug du Seigneur des armées va peser de tout son poids sur les superbes, sur les ambitieux, sur les arrogants ; ils seront humiliés. Il passera sur les cèdres altiers et puissants du Liban, sur les chênes vigoureux de Basan, sur les montagnes les plus élevées, sur leurs sommets les plus hauts, sur les tours menaçantes, sur les murailles imprenables, sur les navires de Tharsis, sur toutes les beautés qui réjouissent la vue. La sublimité humaine sera forcée de se courber, la grandeur de l'homme de s'incliner. Dieu seul sera grand en ce jour. Les idoles auront disparu.

« Ils se cacheront dans les creux des rochers, dans les gouffres de la terre, devant le regard menaçant du Seigneur, devant la gloire de sa majesté, lorsqu'il se lèvera pour châtier le monde. En ce jour, l'homme jettera les dieux d'argent, les simulacres d'or qu'il s'était faits pour les adorer ; taupes et chauves-souris (impuissantes). Il se cachera dans les fentes des pierres, dans les cavernes des rochers, devant le regard menaçant du Seigneur, devant la gloire de sa majesté, lorsqu'il se lèvera pour châtier le monde. Cessez donc d'espérer dans l'homme, qui n'a que le souffle de ses lèvres, quelque puissant qu'il s'estime (1). »

« Car voilà que le dominateur, le Seigneur des armées, va enlever de Jérusalem et de Juda le fort et le puissant, les approvisionnements de pain et les approvisionnements d'eau ; le héros et le guerrier ; le juge et le prophète ; l'adolescent et le vieillard ; le chef de cohorte et le bourgeois paisible ; le légiste, le savant

(1) Domus Jacob, venite, et ambulemus in lumine Domini.

Projecisti enim populum tuum, domum Jacob, quia repleti sunt ut olim, et augures habuerunt ut Philisthiim, et pueris alienis adhæserunt. Repleta est terra argento et auro : et non est finis thesaurorum ejus. Et repleta est terra ejus equis : et innumerabiles quadrigæ ejus. Et repleta est terra ejus idolis : opus manuum suarum adoraverunt, quod fecerunt digiti eorum. Et incurvavit se homo, et humiliatus est vir : ne ergo dimittas eis (*Isa.* II, 5-9).

(2) Et regnavit Alexander annis duodecim, et mortuus est. Et obtinuerunt pueri ejus regnum, unusquisque in loco suo. Et imposuerunt omnes sibi diademata post mortem ejus, et filii eorum post eos annis multis, et multiplicata sunt mala in terra. Et exiit ex eis radix peccatrix, Antiochus illustris, filius Antiochi regis, qui fuerat Romæ obses : et regnavit in anno centesimo trigesimo septimo regni Græcorum. In diebus illis exierunt ex Israel filii iniqui, et suaserunt multis dicentes : Eamus, et disponamus testamentum cum gentibus, quæ circa nos sunt : quia ex quo recessimus ab eis, invenerunt nos multa mala. Et bonus visus est sermo in oculis eorum. Et destinaverunt aliqui de populo, et abierunt ad regem : et dedit illis potestatem ut facerent justitiam gentium. Et ædificaverunt gymnasium in Jerosolymis secundum leges nationum : et fecerunt sibi præputia, et recesserunt a testamento sancto, et juncti sunt nationibus et venundati sunt ut facerent malum (*I Mach.* I, 8-16).

(1) Ingredere in petram, et abscondere in fossa humo a facie timoris Domini, et a gloria majestatis ejus. Oculi sublimes hominis humiliati sunt, et incurvabitur altitudo virorum : exaltabitur autem Dominus solus in die illa. Quia dies Domini exercituum super omnem superbum, et excelsum, et super omnem arrogantem : et humiliabitur ; et super omnes cedros Libani sublimes, et erectas, et super omnes quercus Basan ; et super omnes montes excelsos, et super omnes colles elevatos ; et super omnem turrim excelsam, et super omnem murum munitum ; et super omnes naves Tharsis, et super omne quod visu pulchrum est. Et incurvabitur sublimitas hominum, et humiliabitur altitudo virorum, et elevabitur Dominus solus in die illa : et idola penitus conterentur : et introibunt in speluncas petrarum, et in voragines terræ, a facie formidinis Domini, et a gloria majestatis ejus, cum surrexerit percutere terram. In die illa projiciet homo idola argenti sui, et simulacra auri sui, quæ fecerat sibi ut adoraret, talpas et vespertiliones. Et ingredietur scissuras petrarum, et in cavernas saxorum, a facie formidinis Domini, et a gloria majestatis ejus, cum surrexerit percutere terram. Quiescite ergo ab homine, cujus spiritus in naribus ejus est, quia excelsus reputatus est ipse. (*Isa.* II, 10-22).

architecte et l'homme docte dans la science religieuse. Et il donnera à son peuple des enfants pour chefs, et pour maîtres des efféminés. Et le peuple s'agitera en tumulte ; l'homme se heurtera à l'homme, le voisin à son voisin, l'enfant contre le vieillard, le pauvre contre le riche. L'homme saisira la main de son frère, du commensal de son père, et lui dira : Toi qui as un vêtement, fais-toi notre chef, le roi de ces ruines ; et celui-ci répondra : Je ne suis pas médecin, il n'y a pas de pain dans ma maison, je n'ai pas de vêtements ; de grâce ne me faites pas roi.

« Car Jérusalem s'est écroulée, et Juda est tombé, parce que leurs paroles et leurs œuvres contre le Seigneur ont blessé les yeux de sa majesté..... Le Seigneur a dit : Puisque les filles de Sion s'enorgueillissent, marchent la tête haute, provoquant du regard, d'une manière triomphale, à pas comptés et avec un ton hautain, le Seigneur découvrira le front des filles de Sion et montrera leur calvitie. Le Seigneur leur ravira et les ornements de leurs chaussures, et leurs boucles, et leurs colliers, et leurs agrafes, et leurs bracelets, et leurs mitres, et leurs peignes, et leurs périscélides, et leurs fourrures, et leurs cassolettes, et leurs boucles d'oreilles, et leurs anneaux, et leurs fronteaux de perles, et leurs passementeries, et leurs mantelets, et leurs dentelles, et leurs broches, et leurs brillants, et leurs rubans, et leurs bandelettes, et leurs voiles. La puanteur succédera aux parfums, une corde remplacera la ceinture ; en place de la chevelure ondoyante, la calvitie, et sur le giron un cilice pour ornement. (O Sion!) vos plus beaux hommes seront moissonnés par le glaive, les forts resteront au champ de bataille. Vos places publiques retentiront de pleurs et de gémissements, et, désolée, vous vous asseoirez sur la terre (1). »

« Sept femmes prendront un homme par la main, et lui diront : Nous mangerons notre pain, et nous nous vêtirons de nos vêtements, seulement accordez-nous la tutelle de votre nom, et relevez-nous du déshonneur (1). »

Mais les malheurs d'un temps pareil ne dureront pas toujours ; non ; le prophète va chanter maintenant la résurrection d'un peuple, le retour des faveurs du Ciel. Avant de le suivre, qu'il nous soit permis de mettre en regard du tableau qu'il vient de tracer d'avance, le récit postérieur de l'histoire.

« Antiochus, à son retour de l'Egypte, la cent quarante-troisième année (de l'ère des Séleucides), envahit Israël à la tête d'une puissante armée, et se présenta devant Jérusalem. Il entra avec orgueil dans le lieu saint, s'empara de l'autel d'or, du chandelier à sept branches, et de tous les ustensiles qui en dépendaient, de la table des pains de proposition, des vases aux libations, des fioles, des mortiers d'or, du voile, des couronnes, de l'ornement d'or qui était au frontispice du temple, et fit tout briser. Il prit l'argent, l'or, les meubles précieux, tous les trésors cachés qu'il put trouver, et emporta tout en Syrie. Il dicta des lois avec un intolérable orgueil, et fit un grand carnage.

« Il ordonna à ses soldats, ajoute l'auteur du second livre des Machabées, de tout mettre à feu et à sang, sans épargner personne, et de visiter toutes les maisons. Jeunes gens et vieillards, femmes et enfants, jeunes vierges et enfants au berceau, tout périt donc sans distinction. Le massacre dura trois jours entiers. Il y eut 80,000 morts, 40,000 prisonniers, et 40,000 autres personnes réduites en esclavage (2).

« Il y eut un grand deuil dans tout Israël, continue l'auteur du premier livre, et sans

(1) Ecce enim dominator Dominus exercituum auferet a Jerusalem, et a Juda validum et fortem, omne robur panis, et omne robur aquæ : fortem, et virum bellatorem ; judicem, et prophetam ; et ariolum, et senem ; principem super quinquaginta et honorabilem vultu ; et consiliarium, et sapientem de architectis, et prudentem eloquii mystici. Et dabo pueros principes eorum, et effeminati dominabuntur eis. Et irruet populus, vir ad virum, et unusquisque ad proximum suum : tumultuabitur puer contra senem, et ignobilis contra nobilem. Apprehendet enim vir fratrem suum domesticum patris sui : vestimentum tibi est, princeps esto noster, ruina autem hæc sub manu tua. Respondebit in die illa dicens : Non sum medicus, et in domo mea non est panis, neque vestimentum : nolite constituere me principem populi. Ruit enim Jerusalem, et Judas concidit : quia lingua eorum et adinventiones eorum contra Dominum, ut provocarent oculos majestatis ejus. Agnitio vultus eorum respondit eis : et peccatum suum quasi Sodoma prædicaverunt, nec absconderunt : væ animæ eorum, quoniam reddita sunt eis mala. Dicite justo quoniam bene, quoniam fructum adinventionum suarum comedet. Væ impio in malum : retributio enim manuum ejus fiet ei. Populum meum exactores sui spoliaverunt, et mulieres dominatæ sunt eis. Populo meus, qui te beatum dicunt, ipsi te decipiunt, et viam gressuum tuorum dissipant. Stat ad judicandum Dominus, et stat ad judicandos populos. Dominus ad judicium veniet cum senibus populi sui, et principibus ejus : vos enim depasti estis vineam, et rapina pauperis in domo vestra. Quare atteritis populum meum, et facies pauperum commolitis? dicit Dominus Deus exercituum. Et dixit Dominus : Pro eo quod elevatæ sunt filiæ Sion : et ambulaverunt extento collo, et nutibus oculorum ibant, et plaudebant, ambulabant pedibus suis, et composito gradu incedebant : decalvabit Dominus verticem filiarum Sion, et Dominus crinem earum nudabit. In die illa auferet Dominus ornamentum calceamentorum, et lunulas, et torques, et monilia, et armillas, et mitras, et discriminalia, et periscelidas, et murenulas, et olfactoriola, et inaures, et annulos, et gemmas in fronte pendentes, et mutatoria, et palliola, et linteamina, et acus, et specula, et sindones, et vittas, et theristra. Et erit pro suavi odore fetor, et pro zona funiculus, et pro crispanti crine calvitium, et pro fascia pectorali cilicium (*Isa.* III, 1-24).

(1) Et apprehendent septem mulieres virum unum in die illa, dicentes : Panem nostrum comedemus, et vestimentis nostris operiemur : tantummodo invocetur nomen tuum super nos, aufer opprobrium nostrum (*Isa.* IV, 1).

(2) Jussit autem militibus interficere nec parcere occursantibus, et per domos ascendentes trucidare. Fiebant ergo cædes juvenum, ac seniorum, et mulierum et natorum exterminia, virginumque et parvulorum neces. Erant autem toto triduo octoginta millia interfecti, quadraginta millia vincti, non minus autem venundati (*II Mach.* V, 12-14).

aucune distinction de lieu. Et les princes et les vieillards poussèrent des gémissements, les vierges et les jeunes gens demeurèrent consternés, la beauté des femmes fut altérée. L'époux s'abandonna aux lamentations, l'épouse pleura assise sur le lit nuptial. La terre frémit du désastre de ses habitants, toute la maison de Jacob en ressentit une profonde commotion.

« Deux ans après, le roi envoya dans toutes les villes de Juda un collecteur des tributs ; celui de Jérusalem se présenta accompagné d'une troupe nombreuse, mais avec de douces et insinuantes paroles, auxquelles on eut trop de confiance, car il fit subitement irruption dans la ville, et la frappa d'une grande plaie ; il mit à mort une grande multitude de personnes en Israël. Il pilla la ville, l'incendia, renversa les édifices et les fortifications. Ses soldats réduisirent en esclavage les femmes et les enfants, et s'emparèrent des troupeaux. Après avoir enfermé la cité de David d'un mur solide et élevé, flanqué de tours également solides, ils s'y enfermèrent comme dans une citadelle. Ils y appelèrent la race des brigands, les scélérats couverts de crimes ; ils y apportèrent des armes et des vivres, s'y fortifièrent, et y rassemblèrent les dépouilles de Jérusalem. De ce repaire, ils étendirent partout leurs filets, s'érigèrent en guet-apens contre ceux qui venaient adorer dans le lieu saint, et devinrent le mauvais génie d'Israël. Ils inondèrent de sang innocent les alentours du lieu saint ; ils polluèrent le sanctuaire. Les habitants quittèrent la ville à cause d'eux ; Jérusalem, désormais étrangère à ses enfants fugitifs, devint l'habitation des seuls étrangers. Son sanctuaire resta désolé comme le désert, ses jours de fêtes furent changés en deuil, ses sabbats en jours d'opprobre, et toutes ses gloires anéanties. Son ignominie égala sa gloire, et ses humiliations s'élevèrent au niveau de ses grandeurs (1). »

(1) Et convertit Antiochus, postquam percussit Ægyptum in centesimo et quadragesimo tertio anno : et ascendit ad Israel. Et ascendit Jerosolymam in multitudine gravi. Et intravit in sanctificationem cum superbia, et accepit altare aureum, et candelabrum luminis, et universa vasa ejus, et mensam propositionis, et libatoria, et phialas, et mortariola aurea, et velum, et coronas, et ornamentum aureum quod in facie templi erat : et comminuit omnia. Et accepit argentum, et aurum, et vasa concupiscibilia : et accepit thesauros occultos quos invenit : et sublatis omnibus abiit in terram suam. Et fecit cædem hominum, et locutus est in superbia magna. Et factus est planctus magnus in Israel, et in omni loco eorum : et ingemuerunt principes et seniores : virgines et juvenes infirmitati sunt : et speciositas mulierum immutata est. Omnis maritus sumpsit lamentum : et quæ sedebant in toro maritali, lugebant : et commota est terra super habitantes in ea, et universa domus Jacob induit confusionem.

Et post duos annos dierum, misit rex principem tributorum in civitates Juda, et venit Jerusalem cum turba magna. Et locutus est ad eos verba pacifica in dolo : et crediderunt ei. Et irruit super civitatem repente, et percussit eam plaga magna, et perdidit populum multum ex Israel. Et accepit spolia civitatis : et succendit eam igni, et destruxit domos ejus, et muros ejus in circuitu : et captivas duxerunt mulieres ; et natos, et pecora possederunt. Et ædificaverunt civitatem David muro magno, et firmo, et turribus firmis, et facta est illis in arcem. Et posuerunt illic gentem peccatricem, viros iniquos, et convaluerunt in ea : et posuerunt arma, et escas, et congregaverunt spolia Jerusalem : et reposuerunt illic : et facti sunt in laqueum magnum. Et factum est hoc ad insidias sanctificationi, et in diabolum malum in Israel. Et effuderunt sanguinem innocentem per circuitum sanctificationis, et contaminaverunt sanctificationem. Et fugerunt habitatores Jerusalem propter eos, et facta est habitatio exterorum, et facta est extera semini suo, et nati ejus reliquerunt eam. Sanctificatio ejus desolata est sicut solitudo, dies festi ejus conversi sunt in luctum, sabbata ejus in opprobrium, honores ejus in nihilum. Secundum gloriam ejus multiplicata est ignominia ejus : et sublimitas ejus conversa est in luctum (*I Mach.* I, 21-42).

Et lorsque le roi eut ordonné, sous peine de mort, de sacrifier aux idoles, les uns obéirent, « un grand nombre dans tout Israël s'enfuirent dans des lieux ignorés, résolus de vivre de la vie des proscrits..... Beaucoup d'autres se cachèrent dans les cavernes des rochers, pour y célébrer secrètement le sabbat ; mais leurs retraites ayant été découvertes, ils y furent brûlés vivants, » ajoute l'auteur du second livre des Machabées (1).

Après de tels rapprochements, il n'est plus possible d'hésiter sur les événements que le prophète avait en vue. Nous ne ferons qu'une seule remarque, relativement à une expression qu'il emploie, en menaçant Israël du dernier degré de l'ignominie, celui d'être gouverné par des efféminés, le sens de ce mot n'étant pas suffisamment connu de tout le monde.

Les efféminés, plus nombreux jadis en Orient que maintenant, sont des malheureux qui, parvenus à l'âge de la force, perdent tous les caractères de la virilité, sauf quelques formes extérieures, revêtent les goûts et les infirmités de l'autre sexe, et se trouvent ainsi n'appartenir à aucun ; aussi sont-ils pour l'un et pour l'autre l'objet du dédain et du plus profond mépris. Autrefois, ils se consacraient au culte infâme de la mère des dieux.

Reprenons la suite de notre récit prophétique. Après avoir annoncé à Jacob les châtiments qui l'attendent, Isaïe va laisser luire un rayon d'espérance. Israël se relèvera de si grands désastres ; il aura un sauveur ; il était resté un germe, un seul, un seul fruit de la terre ; germe béni de Dieu, fruit sublime. Levez-vous donc, généreux Matathias, Judas-Machabée, à la rescousse, comme auraient dit nos pères ; lavez le sang dont Jérusalem est inondée, purifiez le temple, restaurez le sanctuaire. Et vous, heureux Simon, chassez les étrangers de la montagne sainte, rendez la sécurité à ceux qui vont adorer l'Eternel, que Sion n'ait plus désormais d'autre ombrage que l'ombre de

(1) Alii vero, ad proximas coeuntes speluncas, et latenter sabbati diem celebrantes, cum indicati essent Philippo, flammis succensi sunt, eo quod verebantur, propter religionem et observantiam, manu sibimet auxilium ferre (*II Mach.* VI, 11).

la maison de Dieu, ni d'autre fanal que celui du feu sacré. Mais laissons parler le prophète.

« En ce jour, paraîtra dans sa magnificence et dans sa gloire le germe du Seigneur, le fruit sublime de la terre, la joie de ceux d'Israël qui auront survécu aux malheurs. Et il arrivera que les restes des habitants de Sion, les débris du peuple de Jérusalem, tous ceux de ses enfants dont le nom sera encore inscrit au livre de vie, seront considérés comme des saints; lorsque le Seigneur, du souffle brûlant de sa justice, aura lavé les souillures des filles de Sion, enlevé du milieu de Jérusalem le sang qui l'inondait. Et le Seigneur couvrira tous les lieux de la montagne de Sion, spécialement ceux où il fut invoqué, d'un nuage de fumée pendant le jour, et de la splendeur des flammes pétillantes pendant la nuit; car sa protection est acquise à tout ce qui concourt à sa gloire. Il sera lui-même le pavillon qui ombrage contre les ardeurs du jour, qui donne la sécurité, et offre un refuge contre la pluie et la tempête (1). »

Comme la Synagogue était une figure prophétique de l'Eglise chrétienne, ainsi que nous l'apprend l'apôtre saint Paul, on ne peut mettre en doute que les luttes et les triomphes de la première ne fussent une image typique des luttes et des victoires de la seconde; toutes ces prophéties, qui ont pour premier objet la Jérusalem terrestre, ses désastres, ses grandeurs, se rapportent donc, en dernier terme, à l'Eglise et au Messie. Si nous ne plaçons pas cette remarque à chacune de nos pages, il ne faut pas cependant la perdre de vue.

Le prophète va passer maintenant aux événements antérieurs à ceux qu'il vient d'annoncer, à la ruine de Jérusalem par Nabuchodonosor, à la captivité qui la suivit, à l'idolâtrie qui la précéda, et qui la prépara, comme le crime prépare toujours le châtiment, en le rendant nécessaire. Il y passe d'une manière abrupte, sans aucune transition.

« Je chanterai à mon bien-aimé le cantique de mon parent à sa vigne. Mon bien-aimé avait une vigne plantée sur une colline délicieuse (2); il l'environna d'une haie, il en éplucha les pierres, il y mit des plants choisis, il édifia une tour au milieu, il y construisit un pressoir; il s'attendait à y recueillir des raisins, et elle ne produisit que des lambruches. Maintenant donc, habitants de Jérusalem, citoyens de Juda, soyez juges entre ma vigne et moi. Que pouvais-je faire pour ma vigne de plus que je n'ai fait? et devais-je m'attendre qu'elle me donnerait des lambruches en place de raisins? Eh bien, je vais vous le dire, ce que je ferai à ma vigne : j'arracherai la haie qui l'environne, et elle restera au pillage; j'abattrai les édifices, et elle sera foulée aux pieds. Elle demeurera abandonnée, sans taille et sans culture; les ronces et les épines y croîtront; je défendrai aux nuages de l'arroser de leur pluie. La vigne du Seigneur des armées, c'est la maison d'Israël; le plant qu'il a choisi, ce sont les fils de Juda; je m'attendais qu'ils produiraient des fruits de justice, et c'est l'iniquité; j'attendais l'équité, et c'est le désordre. Malheur à vous qui joignez maison à maison, qui accouplez champ à champ jusqu'aux limites du lieu; n'y aura-t-il donc place que pour vous sur la terre? J'en ai les oreilles rebattues, dit le Seigneur des armées. S'il n'y a pas une multitude de maisons qui demeureront désertes! des plus grandes et des plus belles sans habitants! Dix arpents de vigne rapporteront une mesure de vin, et trente boisseaux de semence rendront trois boisseaux de récolte. Malheur à vous qui ne vous levez le matin que pour vous enivrer, en buvant jusqu'au soir, jusqu'à ce que la chaleur du vin vous étouffe! La guitare et la lyre, le tambour, la flûte et le vin égaient vos festins; vous ne tenez pas compte de la loi du Seigneur, et vous vous inquiétez peu des œuvres de ses mains. Puisqu'il en est ainsi, mon peuple sera emmené en captivité, à cause de son inscience; ses riches mourront de faim, et la multitude desséchera de soif. Puisqu'il en est ainsi, le tombeau dilatera ses flancs, et entrebâillera ses gouffres au delà de toute limite; les vaillants et la multitude, les grands aussi bien que les gens illustres, tous s'y précipiteront. Tout homme courbera les épaules, le plus vaillant s'inclinera, l'orgueilleux abaissera ses regards. Le Seigneur des armées mettra sa grandeur dans la vengeance; le Dieu saint, sa sainteté dans la justice. Aux étrangers qui féconderont cette terre devenue déserte, sa fécondité, son herbe à leurs troupeaux (1).»

Après plusieurs imprécations contre les iniquités d'Israël, le prophète continue : «Puisqu'il en est ainsi, comme la flamme dévore le chaume, comme le feu le réduit en poussière, de même sera dévorée leur racine, de même leur race ressemblera à la poussière qu'emporte le vent. Ils ont rejeté la loi du Seigneur des armées, ils ont blasphémé la parole du Saint d'Israël; et c'est pour cela que la fureur du Seigneur s'est allumée contre son peuple, qu'il a levé la main sur lui, et qu'il

(1) In die illa, erit germen Domini in magnificentia et gloria, et fructus terræ sublimis, et exsultatio his qui salvati fuerint de Israel. Et erit : Omnis qui relictus fuerit in Sion, et residuus in Jerusalem, sanctus vocabitur, omnis qui scriptus est in vita in Jerusalem. Si abluerit Dominus sordes filiarum Sion, et sanguinem Jerusalem laverit de medio ejus, in spiritu judicii et spiritu ardoris. Et creabit Dominus super omnem locum montis Sion, et ubi invocatus est, nubem per diem, et fumum et splendorem ignis flammantis in nocte : super omnem enim gloriam protectio. Et tabernaculum erit in umbraculum diei ab æstu, et in securitatem, et absconsionem a turbine, et a pluvia (*Isa.* IV, 2-6).

(2) *In cornu filio olei.* Nous croyons que cette expression, qui revient plusieurs fois dans l'Ecriture, notamment sous la plume de Zacharie au chapitre quatrième, est proverbiale pour exprimer la beauté, mais un genre spécial de beauté, la beauté avec les délices.

(1) Cantabo dilecto meo canticum patruelis mei vineæ suæ. Vinea facta est dilecto meo in cornu filio olei. Et sepivit eam, et lapides elegit ex illa, et plantavit eam electam, et ædificavit turrim in medio

l'a frappé ; les montagnes ont volé en éclats, et leurs lambeaux, semblables au fumier, ont jonché les campagnes. Mais tout cela n'est pas assez pour satisfaire sa colère : sa main est encore menaçante. Il arborera son drapeau au milieu des nations lointaines, et la trompette qui les convoquera retentira aux extrémités de la terre. Déjà celle-ci ! avec quelle vélocité elle accourt ! Pas un de ses soldats ne s'attarde sur la voie, pas un seul ne trahit la fatigue. Elle ne prend ni repos ni sommeil, elle ne quitte pas le baudrier, elle ne détache pas la courroie de sa chaussure ; ses flèches sont toujours aiguisées, ses arcs toujours bandés. Le feu jaillit de l'ongle de ses coursiers, la roue de ses chariots est impétueuse comme la tempête. Son rugissement est semblable à celui du lion, et elle rugira comme les lionceaux ; elle grincera les dents, s'élancera sur sa proie, la saisira, et personne n'ira la lui ravir. (O Israël !) un bruissement semblable à celui des flots en fureur retentira ce jour-là sur ta tête ; et si nous abaissons nos regards vers la terre, nous n'y verrons que les ténèbres de la tribulation, ténèbres plus épaisses que la lumière ne saurait en dissiper (1). »

ejus, et torcular exstruxit in ea : et exspectavit ut faceret uvas, et fecit labruscas. Nunc ergo habitatores Jerusalem et viri Juda, judicate inter me et vineam meam. Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ, et non feci ei ? an quod exspectavi ut faceret uvas, et fecit labruscas ? Et nunc ostendam vobis quid ego faciam vineæ meæ : auferam sepem ejus, et erit in direptionem : diruam maceriam ejus, et erit in conculcationem. Et ponam eam desertam : non putabitur, et non fodietur : et ascendent vepres et spinæ : et nubibus mandabo, ne pluant super eam imbrem. Vinea enim Domini exercituum domus Israel est : et vir Juda germen ejus delectabile : et exspectavi ut faceret judicium, et ecce iniquitas ; et justitiam, et ecce clamor.

Væ qui conjungitis domum ad domum, et agrum agro copulatis usque ad terminum loci : nunquid habitabitis vos soli in medio terræ. In auribus meis sunt hæc, dicit Dominus exercituum : Nisi domus multæ desertæ fuerint, grandes et pulchræ absque habitatore. Decem enim jugera vinearum facient lagunculam unam, et triginta modii sementis facient modios tres.

Væ qui consurgitis mane ad ebrietatem sectandam, et potandum usque ad vesperam, ut vino æstuetis. Cithara, et lyra, et tympanum et tibia, et vinum in conviviis vestris : et opus Domini non respicitis, nec opera manuum ejus consideratis. Propterea captivus ductus est populus meus, quia non habuit scientiam, et nobiles ejus interierunt fame et multitudo ejus siti exaruit. Propterea dilatavit infernus animam suam, et aperuit os suum absque ullo termino, et descendent fortes ejus, et populus ejus, et sublimes gloriosique ejus, ad eum. Et incurvabitur homo, et humiliabitur vir, et oculi sublimium deprimentur. Et exaltabitur Dominus exercituum in judicio, et Deus sanctus sanctificabitur in justitia. Et pascentur agni juxta ordinem suum, et deserta in ubertatem versa advenæ comedent (*Isa.* v, 1-17).

(1) Propter hoc, sicut devorat stipulam lingua ignis, et calor flammæ exurit ; sic radix eorum quasi favilla erit, et germen eorum ut pulvis ascendet. Abjecerunt enim legem Domini exercituum, et eloquium sancti Israel blasphemaverunt. Ideo iratus est furor Domini in populum suum, et extendit manum suam super eum, et percussit eum : et conturbati sunt montes,

Nulle poésie ne saurait atteindre à une telle magnificence de style ; et nul regard, si ce n'est celui d'un prophète éclairé de la lumière divine, ne saurait pénétrer ainsi les ténèbres de l'avenir. Les nations environnantes, semblables à la haie vive qui protége la vigne de Juda, sont enlevées d'abord ; puis les remparts de Jérusalem et la ville même, semblables à la tour et au pressoir bâtis dans le milieu de la vigne, sont renversés par un peuple accouru des extrémités du monde, peuple brave et puissant entre tous, qui, seul et sans rival, domine dans l'univers, comme le lion dans les déserts. Israël est livré au pillage, des milliers de ses enfants périssent par le glaive, le reste est emmené captif, et ses champs, abandonnés pendant 70 ans, demeurent déserts, ou produisent pour des étrangers. Voilà ce que nous pouvons dire prosaïquement d'après l'histoire, et voilà ce que le poëte inspiré exprimait en un langage si sublime deux siècles à l'avance. Là se termine la première prophétie d'Isaïe.

Une seconde, datée de l'année de la mort d'Ozias, c'est-à-dire l'an 754 avant Jésus-Christ, commence au chapitre sixième ; elle est renfermée tout entière dans ce seul chapitre. Elle contient, mais d'une manière générale, de nouvelles menaces de captivité à l'encontre de Juda, provoquées, sans doute, par l'idolâtrie à laquelle ce peuple ne cessa de se livrer pendant les règnes d'Ozias et de Joathan, qui, religieux pour eux seuls, se mirent peu en peine de combattre ce funeste penchant parmi leurs sujets, soit qu'ils n'en eussent pas le courage, soit qu'ils n'en eussent pas le pouvoir. Et cependant Ozias fut un des monarques les plus puissants qui aient jamais régné sur Juda. Il eut de nombreuses armées, bâtit des citadelles, et recula les bornes de son royaume.

Le prophète, dans un ravissement d'esprit, aperçoit le Seigneur assis dans le Saint des saints, au milieu des chérubins, qui chantent le sacré trisagion. L'un d'eux s'approche d'Isaïe, lui purifie les lèvres avec un charbon ardent, et lui confie la mission prophétique dans la Judée.

« Allez et dites à ce peuple : Ecoutez attentivement, et refusez de comprendre ; voyez pleinement, et refusez de vous convaincre. Frappez de cécité le cœur de ce peuple, bouchez-lui les oreilles, et fermez-

et facta sunt morticina eorum, quasi stercus in medio platearum. in his omnibus non est aversus furor ejus, sed adhuc manus ejus extenta. Et elevabit signum in nationibus procul, et sibilabit ad eum de finibus terræ : et ecce festinus velociter veniet. Non est deficiens, neque laborans in eo : non dormitabit, neque dormiet, neque solvetur cingulum renum ejus, nec rumpetur corrigia calceamenti ejus. Sagittæ ejus acutæ, et omnes arcus ejus extenti. Ungulæ equorum ejus ut silex, et rotæ ejus quasi impetus tempestatis. Rugitus ejus ut leonis, rugiet ut catuli leonum : et frendet, et tenebit prædam : et amplexabitur, et non erit qui eruat. Et sonabit super eum in die illa sicut sonitus maris : aspiciemus in terram, et ecce tenebræ tribulationis, et lux obtenebrata est in caligine ejus (*Isa.* v, 24-30).

lui les yeux, de crainte qu'il ne s'en serve pour voir, qu'il ne prête l'oreille pour entendre, qu'il ne dispose son cœur pour comprendre, qu'il ne se convertisse, et que je ne l'épargne (1). »

Ceci n'est ni une imprécation ni une menace, mais une prophétie réelle de l'état dans lequel devait se trouver la nation juive pendant les règnes de ses trois ou quatre derniers rois. Jamais ruine d'une nation ne fut plus évidemment prochaine, et jamais nation ne sembla s'en douter moins, nonobstant les avertissements réitérés des prophètes, et particulièrement de Jérémie, qui ne cessait de jour en jour de la lui faire toucher au doigt. Mais jusqu'où ira cet aveuglement? demande le prophète, et jusqu'à quel point votre colère la châtiera-t-elle, ô mon Dieu?

« Jusqu'au point que les villes demeureront désolées et sans habitants, les maisons vides et le pays désert. Le Seigneur en aura chassé la population dans les pays lointains; le peu qu'il en sera resté se multipliera, pour être décimé de nouveau; mais Juda se convertira, et deviendra comme un térébinthe à la tige majestueuse, comme un chêne aux larges rameaux. Ces restes seront une semence de bénédiction (2). »

Cette page d'histoire, écrite par anticipation, si succincte et si remplie, ressemble au sommaire d'un chapitre qui contiendrait les détails de l'agonie du peuple juif, de sa mise au tombeau pour 70 ans, de sa résurrection au temps d'Esdras, de ses malheurs pendant le règne d'Antiochus-Epiphane, de ses luttes sous les Machabées, et enfin de sa grandeur sous le gouvernement des Asmonéens. Il est inutile de s'appesantir davantage sur des événements si bien connus par l'histoire.

La troisième prophétie comprend les six chapitres suivants, et commence ainsi au septième du livre. De cette fois, c'est bien de l'histoire par anticipation, avec tous ses détails, car tout s'y trouve, jusqu'aux dates. Elle est en partie récitative, et semble se composer de différentes pièces, plutôt rapportées que jointes ensemble, dont l'objet est différent.

En l'année où Razin, roi de Syrie, et Phacée, roi d'Israël, envahirent le royaume de Juda, pendant le règne d'Achaz, c'est-à-dire la première de ce prince, sept cent trente-huitième avant l'ère vulgaire, Isaïe reçut l'ordre de Dieu de se présenter avec son fils Jasub, dont le nom signifie *délaissement et retour*, devant Achaz, et de lui dire :

« Tranquillisez-vous, ne craignez rien, et que votre courage ne défaille point devant Razin, roi de Syrie, et le fils de Roméli a, ces deux bouts de tisons fumants qui semblent en colère. La Syrie et le fils de Roméli a ont fait alliance contre vous, au détriment d'Ephraïm, et se sont dit : Allons provoquer Juda, réveillons-le, et l'appelons à se mesurer avec nous; nous lui imposerons pour roi le fils de Tabeel. Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Cela ne se s'accomplira pas; il n'en sera rien. Que Damas soit la capitale de la Syrie, et Razin roi de Damas; mais, dans 65 ans, Ephraïm ne sera plus un peuple, il n'y aura plus de Samarie capitale d'Ephraïm, ni de fils de Roméli a roi de Samarie. Croyez-le ou non, vous ne serez plus (1). »

La date de 65 ans paraît être fautive, par suite d'une altération du texte, car la ruine définitive du royaume d'Israël s'accomplit par les mains de Salmanazar, la sixième année d'Ezéchias, 717 avant l'ère vulgaire, 21 ans après la prophétie, et non pas soixante-cinq. Mais s'il faut la maintenir, alors on doit nécessairement traduire : dans 65 ans Ephraïm *aura cessé* d'être un peuple, et supposer que ce nombre fait allusion à une circonstance qui nous est inconnue. Toutefois nous ne saurions admettre la traduction suivante de saint Cyrille : « Dans 65 ans, Damas cessera d'être la capitale de la Syrie, Razin cessera d'être roi de Damas, Ephraïm cessera d'être un peuple, Samarie cessera d'être la capitale d'Ephraïm, et le fils de Roméli a cessera d'être roi de Samarie, » car tous ces événements ne s'accomplirent point en même temps, et aucun ne s'accomplit à pareille époque. Nous croyons que les noms de Damas et de Razin, de Samarie et du fils de Roméli a ne sont placés là que comme une formule affirmative. Beaucoup d'auteurs ont traduit comme s'il y avait : les deux princes ligués contre Jérusalem ne la prendront point; mais Damas continuera d'être la capitale de Syrie, et Samarie celle d'Israël; et il faudra

(1) Et dixi : Væ mihi, quia tacui, quia vir pollutus labiis ego sum, et in medio populi polluta labia habentis ego habito, et regem Dominum exercituum vidi oculis meis. Et volavit ad me unus de Seraphim, et in manu ejus calculus, quem forcipe tulerat de altari. Et tetigit os meum, et dixit : Ecce tetigit hoc labia tua, et auferetur iniquitas tua, et peccatum tuum mundabitur. Et audivi vocem Domini dicentis : Quem mittam? et quis ibit nobis? Et dixi : Ecce ego, mitte me. Et dixit : Vade, et dices populo huic : Audite audientes, et nolite intelligere : et videte visionem, et nolite cognoscere. Excæca cor populi hujus, et aures ejus aggrava : et oculos ejus claude : ne forte videat oculis suis, et auribus suis audiat, et corde suo intelligat, et convertatur, et sanem eum (*Isa.* VI, 5-10).

(2) Et dixi : Usquequo, Domine? Et dixit : Donec desolentur civitates absque habitatore, et domus sine homine, et terra relinquetur deserta. Et longe faciet Dominus homines, et multiplicabitur quæ derelicta fuerat in medio terræ. Et adhuc in ea decimatio, et convertetur, et erit in offensionem sicut terebinthus, et sicut quercus, quæ expandit ramos suos : semen sanctum erit id, quod steterit in ea (*Isa.* VI, 11-13).

(1) Et dices ad eum : Vide ut sileas : noli timere, et cor tuum ne formidet a duabus caudis titionum fumigantium istorum in ira furoris Rasin regis Syriæ, et filii Romeliæ. Eo quod consilium inierit contra te Syria in malum Ephraim, et filius Romeliæ, dicentes : Ascendamus ad Judam, et suscitemus eum, et avellamus eum ad nos, et ponamus regem in medio ejus filium Tabeel. Hæc dicit Dominus Deus : Non stabit, et non erit istud. Sed caput Syriæ Damascus, et caput Damasci Rasin : et adhuc sexaginta et quinque anni, et desinet Ephraim esse populus. Et caput Ephraim Samaria, et caput Samariæ filius Romeliæ. Si non credideritis, non permanebitis (*Isa.* VII, 4-9).

bien que Razin et Phacée se contentent de leurs royaumes.

La quatrième année d'Achaz, Isaïe lui adressa de nouveau la parole au nom du Seigneur; les mêmes ennemis étaient revenus l'attaquer. « Demandez, lui dit le prophète, demandez un prodige au Seigneur, votre Dieu, soit au plus profond de l'abîme, soit au plus haut des cieux. — Je n'en demanderai pas, dit Achaz, et je ne tenterai pas le Seigneur. — Ecoutez alors, reprit le prophète : Maison de David, n'est-ce donc pas assez pour vous d'être à charge aux hommes, faut-il encore que vous le soyez à mon Dieu? Puisqu'il en est ainsi, le Seigneur vous donnera de lui-même un prodige. Voila que la Vierge concevra et enfantera un fils, qui s'appellera Emmanuel. Il se nourrira de beurre et de miel, avant de savoir discerner le bien et s'éloigner du mal. Or, avant que l'enfant ne sache discerner le bien et s'éloigner du mal, le pays que vous détestez sera abandonné par ses deux rois.

« Oui le Seigneur fera luire sur vous (1), sur votre peuple et sur la maison de votre père, par l'intermédiaire du roi d'Assyrie, des jours tels qu'on n'en a pas vu de pareils depuis la séparation d'Ephraïm et de Juda. Car alors, le Seigneur fera signe à la mouche qui se tient à l'extrémité des fleuves de l'Egypte et à l'abeille de la terre d'Assur, et elles accourront, et elles rempliront les vallées des torrents, et les cavernes des rochers, et les buissons, et tous les recoins En ce jour, le Seigneur armera les mains de ceux qui habitent au delà du fleuve et les mains du roi d'Assyrie de ciseaux tranchants, pour tondre tous les poils depuis la tête aux pieds.

« En ces jours, il suffirait à chacun d'une vache et de deux brebis pour se nourrir de beurre (2), à cause de l'abondance du lait; et si quelqu'un est délaissé isolément dans le pays, il se nourrira de beurre et de miel. Et en ce jour, le plant de vigne de 1,000 ceps, valant 1,000 pièces d'argent, sera étouffé sous les ronces et les épines. Les ronces et les épines couvriront la face de la terre, et on n'y pénétrera qu'avec l'arc et les flèches; sauf les collines, si soigneusement sarclées; elles ne seront pas envahies (il est vrai) par les ronces et les épines, mais les bœufs y paîtront, et elles seront foulées aux pieds des troupeaux (3). »

(1) Ceci s'adresse à la Samarie.

(2) Locution proverbiale qui signifie : Le pays, délaissé sans culture, sera changé en un pâturage d'autant plus abondant, qu'il n'y aura plus de troupeaux pour le dépouiller.

(3) Et adjecit Dominus loqui ad Achaz, dicens : Pete tibi signum a Domino Deo tuo in profundum inferni, sive in excelsum supra. Et dixit Achaz : Non petam, et non tentabo Dominum. Et dixit : Audite ergo, domus David : Nunquid parum vobis est, molestos esse hominibus, quia molesti estis et Deo meo? Propter hoc dabit Dominus ipse vobis signum. Ecce virgo concipiet, et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel. Butyrum et mel comedet, ut sciat reprobare malum et eligere bonum. Quia antequam sciat puer reprobare malum et eligere bonum, derelinquetur terra, quam tu detestaris a facie duorum regum suorum.

Adducet Dominus super te, et super populum tuum, et super domum patris tui, dies qui non venerunt a diebus separationis Ephraim a Juda cum rege Assyriorum. Et erit in die illa : Sibilabit Dominus muscæ, quæ est in extremo fluminum Ægypti, et api quæ est in terra Assur. Et venient, et requiescent omnes in torrentibus vallium, et in cavernis petrarum, et in omnibus frutetis, et in universis foraminibus. In die illa radet Dominus in novacula conducta, in his qui trans flumen sunt, in rege Assyriorum, caput et pilos pedum, et barbam universam.

Et erit in die illa : Nutriet homo vaccam boum, et duas oves. Et præ ubertate lactis comedet butyrum : butyrum enim et mel manducabit omnis qui relictus fuerit in medio terræ. Et erit in die illa : Omnis locus ubi fuerint mille vites mille argenteis, in spinas et in vepres erunt. Cum sagittis et arcu ingredientur illuc : vepres enim et spinæ erunt in universa terra. Et omnes montes, qui in sarculo sarrientur, non veniet illuc terror spinarum et veprium, et erit in pascua bovis, et in conculcationem pecoris (*Isa.* VII, 10-25).

Isaïe continue de la sorte : « Et le Seigneur me dit : « Prenez un grand livre, et écrivez-y avec un style d'homme : Enlevez promptement les dépouilles, hâtez-vous de piller. Et je m'adjoignis deux témoins fidèles, le prêtre Urie et Zacharie, fils de Barachie; et je m'unis à la prophétesse, et elle conçut, et elle mit au monde un fils. Et le Seigneur me dit : Appelez l'enfant de ce nom, *Enlevez promptement les dépouilles, hâtez-vous de piller;* parce que le Seigneur aura livré la puissance de Damas et les richesses de Samarie aux mains du roi d'Assyrie, avant que l'enfant ne sache prononcer le nom de son père et de sa mère (1). »

Arrêtons-nous ici, pour éclaircir par quelques explications cette prophétie multiple, et qui contient presque autant de mystères que de mots. Et d'abord commençons par retracer sommairement les événements de l'histoire.

La sixième année de Thelgatphalnasar, Achaz commença de régner sur Juda; ce prince est un des rois les plus méchants et les plus impies qu'ait eu la Judée. Aussi Dieu suscita-t-il contre lui Razin, roi de Syrie, et Phacée roi d'Israël. Ils contractèrent alliance dans le dessein de s'emparer du royaume de Juda, et de mettre sur le trône un étranger, que l'Ecriture n'appelle pas autrement que le fis de Tabeel. Après avoir chassé Achaz de poste en poste, ils l'assiégèrent dans Jérusalem, et c'est alors que le prophète Isaïe parut devant lui pour la première fois, afin de le rassurer; le siége ne tarda pas en effet d'être abandonné.

(1) Et dixit Dominus ad me : Sume tibi librum grandem, et scribe in eo stylo hominis : Velociter spolia detrahe, cito prædare. Et adhibui mihi testes fideles, Uriam sacerdotem, et Zachariam filium Barachiæ : Et accessi ad prophetissam, et concepit, et peperit filium. Et dixit Dominus ad me : Voca nomen ejus, accelera spolia detrahere, festina prædari. Quia antequam sciat puer vocare patrem suum et matrem suam, auferetur fortitudo Damasci, et spolia Samariæ, coram rege Assyriorum (*Isa.* VIII, 1-4).

Mais Achaz, loin d'être touché de la faveur dont il avait été l'objet, n'en devint que plus méchant; jusqu'au point de consacrer son fils à Moloch, en le faisant passer par les flammes.

Aussi Dieu ramena-t-il bientôt contre lui les deux mêmes ennemis; de cette fois, ils partagèrent leurs troupes en trois corps, l'un sous la conduite de Razin, le second sous celle de Phacée, et le troisième sous celle d'un Ephraïmite nommé Zicri. Razin, après s'être chargé du butin, s'en retourna dans ses Etats, suivi d'un grand nombre de captifs. Phacée chercha l'armée d'Achaz, lui livra bataille, la vainquit, et tua cent vingt mille hommes. Zicri s'empara de Jérusalem, y tua Maasia, fils d'Achaz, et les principaux de la nation.

Phacée et Zicri rentraient en Israël chargés de butin, et suivis de plus de deux cent mille captifs, lorsque le prophète Obed (*Voy.* l'art. Obed) se porta à leur rencontre, et les engagea au nom de Dieu de renvoyer les captifs dans leur patrie: ce qui fut fait à l'instant.

Une leçon si terrible ne put rappeler Achaz à de plus pieux sentiments; et ce fut sur ces entrefaites qu'Isaïe l'avertit pour la seconde fois, mais aussi inutilement.

La Judée ne fut pas plutôt délivrée des Syriens et des Israélites, que les Iduméens d'un côté, et les Philistins de l'autre, l'envahirent à leur tour, la ravagèrent et se gorgèrent de ses dépouilles. Achaz, pour mieux se débarrasser de tant d'ennemis, appela à son secours Thelgatphalnasar, prit tout l'or et l'argent qui se trouva dans le temple, et le lui envoya, comme le premier à-compte du tribut qu'il s'offrait de lui payer, en qualité de vassal. Funeste nécessité, née des divisions politiques, qui créait des droits en faveur de l'Assyrie, qui devait amener tant de malheurs sur l'infortunée Judée, et qui l'asservissait pour plusieurs siècles, en attendant que Judas Machabée vînt l'affranchir.

Le roi d'Assyrie ne demanda pas mieux que d'ajouter à son empire deux provinces telles que la Syrie et la Samarie, et d'en recevoir une troisième en vasselage. Il marcha donc contre Damas avec une grande armée, tua Razin, conquit la Syrie, et transporta les habitants à Kir, dans la Cœlésyrie; il retomba ensuite sur Phacée, s'empara de la Galilée, des deux tribus et demie d'au delà du Jourdain, transporta les habitants à Chalach, à Chabor et à Hara, sur le fleuve Gozan, dans la Médie. Il visita ensuite Jérusalem à la tête de son armée, en qualité de prince suzerain, acheva de dépouiller le temple, et s'en retourna passer l'hiver à Damas, où Achaz alla lui faire la cour, et eut la lâcheté de prendre le modèle d'un autel que le roi d'Assyrie avait honoré de son approbation, pour en faire construire un semblable à la place de celui de Jérusalem. Revenons maintenant à la prophétie.

La vierge qui doit enfanter, c'est Marie; et son fils, c'est Jésus, le véritable, le seul Emmanuel; il n'y a point de contestations à cet égard parmi les catholiques, et il ne saurait en exister, après que les évangélistes ont eux-mêmes pris soin de donner cette explication, d'ailleurs évidente; quant aux objections des incrédules, il y a été répondu depuis longtemps. Mais comme Achaz ne devait pas être témoin d'un si grand événement, et qu'ainsi ce ne pouvait être pour lui un signe de la protection de Dieu, ni une preuve de la véracité du prophète, l'enfantement de la Vierge n'est que le but éloigné et secondaire, le dernier terme de la prophétie. Voici donc le signe qui lui fut donné à lui-même: Isaïe épousa, en présence des deux témoins Urie et Zacharie, une vierge qui, au bout de neuf mois, le rendit père d'un fils, auquel il imposa le nom prophétique de *Mahar-salal-has-bas*, ou, par contraction, Machaschaba, c'est-à-dire ravissez vite les dépouilles, empressez-vous au pillage. Or, l'année suivante, lorsque Machaschaba était encore au berceau, Thelgatphalnasar délivra en effet Achaz de ses deux redoutables ennemis, et laissa leur pays sans habitants, ainsi que le prophète l'avait annoncé. Mahar-salal-has-bas fut donc en effet pour Achaz un véritable Emmanuel, ou *Dieu avec nous*, selon la signification de ce mot, puisque sa naissance lui apportait la délivrance après laquelle il soupirait.

Mais il y a dans la prophétie quelque chose de bien plus mystérieux, d'après certains hébraïsants: les noms *Emmanuel* et *Machaschaba*, présentant une même valeur numérale en hébreu, le premier se trouve, cabalistiquement parlant, le corrélatif du second, de la même manière que le fils d'Isaïe devait être la figure du fils de Marie, véritable et unique réalité de l'Emmanuel.

Cette remarque prouve que la cabale, à laquelle il est fait de nombreuses allusions dans l'Ecriture, était cultivée parmi les Juifs à une époque antérieure à celle qu'on lui assigne ordinairement pour origine, savoir, la captivité de Babylone.

Les mots de *grand livre*, employés par le prophète paraissent également n'être qu'une allusion à la mère de Machaschaba, dont l'Ecriture nous laisse ignorer le nom; et le docte Huet a cru voir, dans l'ordre donné au prophète d'inscrire dans ce livre avec un *style d'homme*, le nom seul de l'enfant qui devait naître, l'acte même par lequel il fut conçu.

Par la mouche qui habite à l'embouchure des fleuves d'Egypte, il faut entendre, non pas les Egyptiens, qui ne firent point la guerre à Juda pendant le règne d'Achaz, mais les Iduméens, qui habitaient entre les bouches du Nil et le Sihor, ou fleuve d'Egypte. Le quatrième livre des Rois nous apprend que ces peuples reprirent à Razin la ville d'Aila, qu'il venait lui-même de conquérir sur Achaz, et qu'elle leur resta. Le second livre des Paralipomènes ajoute, il est vrai, qu'ils firent un grand carnage dans la Judée, et qu'ils en enlevèrent un riche butin. Il dit de plus que Thelgatphalnasar dévasta lui-même la Judée, sans y trouver de résistance, *afflixit eum, et nullo resistente vastavit*, nonobstant la servitude à laquelle

Achaz s'était soumis, et les tributs qu'il avait payés.

Cependant, quels qu'aient été les malheurs de la Judée, par suite de l'invasion de Thelgatphalnasar, des Iduméens et des Philistins, le pays ne fut pas désolé au point que le prophète l'indique, c'est-à-dire au point qu'il n'y restât plus d'habitants, et que les champs jadis cultivés se trouvassent recouverts d'herbes sauvages. Il faut donc entendre ceci de la Samarie, et supposer que c'est à elle qu'il adresse directement la parole, quand il dit : *Adducet Dominus super te, et super populum tuum, dies qui non venerunt*, etc. Le tableau qu'il trace convient bien à la Galilée, au pays de Galaad et aux deux tribus et demie, après que leurs habitants eurent été enlevés et transportés en Médie ; il convient à tout le royaume d'Israël et à la Damascène, devenus entièrement veufs de leurs habitants après la conquête définitive.

Il ne faut pas supposer davantage que cette prédiction devait recevoir son accomplissement tout entier lors de la captivité des 70 ans, ainsi que l'a fait le P. Tirin ; car Isaïe dit positivement que les maux qu'il annonce arriveront sous les yeux de l'impie Achaz.

On ne peut comprendre ce qui suit qu'en supposant, avec saint Cyrille, saint Basile, Procope, Eusèbe et plusieurs autres interprètes, que la conspiration qui tendait à placer le fils de Tabéel sur le trône de Juda, avait de nombreuses ramifications parmi le peuple, et c'est même le seul moyen de s'expliquer le recours d'Achaz à une puissance étrangère, pour se maintenir dans son royaume.

« Le Seigneur me parla de nouveau, et me dit, continue le prophète : Puisque ce peuple a répudié les eaux de Siloé, qui coulent sans bruit, et a préféré Razin et le fils de Roméliа, le Seigneur va diriger vers lui un fleuve aux eaux véhémentes et profondes ; savoir, le roi d'Assyrie avec toute sa puissance ; il surmontera toutes ses digues, et inondera tous ses rivages. Il épandra ses eaux sur Juda, et elles le submergeront jusqu'au cou. Il étendra ses ailes, et elles couvriront votre patrie dans toute sa largeur, ô Emmanuel (1). »

Voici l'ordre des événements auxquels le prophète fait allusion :

Une *conjuration*, suivant l'expression qu'il va bientôt employer, une conjuration se forme en Juda pour détrôner Achaz ; Razin et Phacée y prêtent la main, Achaz se trouve réduit à deux doigts de sa perte. Il implore le secours de Thelgatphalnasar ; d'après le conseil même d'Isaïe, selon toute apparence, et en conformité de la prophétie de celui-ci, qui lui donne pour marque de succès la naissance à jour fixe d'un fils dont il n'a pas encore épousé la mère, et auquel il impose un nom à l'avance ; nom doublement significatif : *Mahar-salal-has-bas*, empressez-vous de ravir les dépouilles d'Israël et de la Syrie, *Emmanuel*, Dieu est avec Juda. Achaz, qui ne sait jamais s'arrêter à la limite du mal, ne se contente pas d'invoquer le secours du roi d'Assyrie, il se prosterne à ses genoux, offre de lui payer un tribut, et dépouille le temple du Seigneur pour lui faire des présents. Le peuple de Juda sera puni de sa défection, et Achaz, de son iniquité ; en effet, l'enfant prédit naît au terme assigné, Thelgatphalnasar détruit le royaume de Syrie, affaiblit considérablement celui d'Israël ; il envahit ensuite celui de Juda, s'y comporte en ennemi plutôt qu'en allié, sous prétexte, sans doute, de châtier le parti opposé à Achaz. La patrie du jeune Emmanuel figuratif est ainsi cruellement maltraitée, et Achaz va à Damas faire sa cour au vainqueur, et le remercier d'avoir détruit ses ennemis et donné une leçon si sévère à ses sujets.

Le prophète va maintenant dépeindre en traits sarcastiques la défaite des ennemis d'Achaz, qui sont en même temps les perpétuels ennemis de Juda.

« Rassemblez-vous, nations, et soyez vaincues ; accourez, vous tous, peuples lointains de la terre, appelez en aide votre courage, et soyez vaincus ; prenez vos armes, et soyez vaincus. Méditez des plans de campagne, ils seront inutiles ; formez des projets, ils s'évanouiront, car *Dieu est avec nous* (1). »

Après cette véhémente apostrophe, Isaïe adresse la parole à Achaz, et lui fait entendre les plus sages conseils, mais sous une forme respectueuse et diplomatique, pour ainsi dire, avec tous les égards dus à la majesté du trône et les ménagements nécessaires envers un prince aussi méchant. C'est Dieu même qui va s'exprimer par la bouche du prophète : « Le Seigneur m'a parlé à moi-même, il m'a affermi dans des voies différentes de celles de ce peuple, et m'a dit : Ne criez pas à la conjuration, car tout ce que dit ce peuple est parole de conjuration ; n'allez pas le craindre, ni trembler devant lui ; livrez-vous entièrement au service du Dieu des armées, qu'il soit lui-même l'objet de votre crainte et de votre tremblement ; il deviendra votre appui, et se fera la pierre d'achoppement, l'obstacle caché des deux maisons d'Israël, le lacs où les habitants de Jérusalem trouveront leur perte. Un grand nombre viendront y heurter, tomberont, demeureront froissés, s'embarrasseront et seront pris.

« Prenez-en un témoignage (c'est le Seigneur qui parle à son prophète) prenez-en un témoignage, et signalez-le parmi mes serviteurs fidèles.

(1) Et adjecit Dominus loqui ad me adhuc, dicens : Pro eo quod abjecit populus iste aquas Siloe, quæ vadunt cum silentio, et assumpsit magis Rasin, et filium Romeliæ : propter hoc ecce Dominus adducet super eos aquas fluminis fortes et multas, regem Assyriorum, et omnem gloriam ejus : et ascendet super omnes rivos ejus, et fluet super universas ripas ejus. Et ibit per Judam, inundans, et transiens usque ad collum veniet. Et erit extensio alarum ejus, et implens latitudinem terræ tuæ, o Emmanuel (*Isa.* VIII, 5-8.)

(1) Congregamini, populi, et vincimini, et audite, universæ procul terræ, confortamini, et vincimini ; accingite vos, et vincimini. Inite consilium et dissipabitur ; loquimini verbum, et non fiet : quia nobiscum Deus (*Isa.* VIII, 9).

« Pour moi, j'attendrai le Seigneur (c'est le prophète qui parle à son tour), j'attendrai le Seigneur, tandis qu'il cachera son visage à la maison de Jacob, et je prendrai patience dans mon attente. Et je serai de la sorte, moi et les fils que le Seigneur m'a donnés, établi comme un signe et un présage en Israël, de la part du Seigneur des armées, dont la maison est sur le mont de Sion. »

Puis dirigeant la parole de Dieu vers Achaz, le prophète continue : « Et lorsqu'ils vous diront : Consultez les pythons, interrogez les devins qui crient d'une voix aigre en faisant leurs enchantements (répondez) : Pourquoi le peuple ne consulterait-il pas plutôt son Dieu ? consulte-t-on les morts au sujet des vivants ? qu'il recoure de préférence à la loi et à ses témoignages.

« Et s'ils ne se conforment pas à cet ordre, la lumière du matin ne se lèvera plus pour eux ; et (la Judée) marchera dans (les ténèbres) ; elle tombera, défaillira de faim ; mais, dans ses angoises, elle aura beau se mettre en colère, maudire son roi, son Dieu, regarder en haut, chercher en bas, elle ne trouvera partout que la tribulation, les ténèbres, des précipices, des obstacles ; l'obscurité s'obstinera à sa suite, et elle ne pourra en sortir malgré son empressement (1). »

Malheureusement Achaz ne devait pas profiter de ces sages conseils, et les menaces éventuelles du prophète devaient se réaliser.

A présent Isaïe va prophétiser les derniers malheurs d'Israël et l'avénement du pieux Ezéchias, le consolateur, le restaurateur de Juda, cette autre figure si expressive du Messie. Les paroles par lesquelles il le désigne ne conviennent même d'une manière complète qu'au Messie.

« D'abord la terre de Zabulon et la terre de Nephtali ont été soulagées (du poids de leurs habitants), ensuite la voie de la mer au delà du Jourdain, la voie de la Galilée des nations, a été surchargée (du poids des derniers émigrants). Le peuple qui marchait dans les ténèbres (aveuglé sur ses propres forces) a enfin pleinement aperçu la lumière ; les yeux de ceux qui marchaient dans le pénombre de la mort ont été dessillés. La surabondance de la population ne fait pas la félicité d'un peuple, car voilà (ses vainqueurs) qui se réjouissent (eux), comme se réjouit le moissonneur, comme se réjouissent les vainqueurs gorgés de pillage, quand ils se partagent le butin.

« Mais vous nous avez délivrés de leur joug, vous avez brisé la verge avec laquelle ils flagellaient nos épaules, vous avez foulé aux pieds le sceptre de leurs exacteurs, comme au jour des Madianites. Toute proie arrachée dans le tumulte et la violence, tout vêtement souillé de sang va être jeté au feu, en aliment aux flammes. Car un jeune enfant nous est né, un fils nous a été donné ; le manteau royal a été placé sur ses épaules, et il n'aura pas d'autre nom que celui d'admirable, de sage, de force de Dieu, de père de l'avenir, de prince de la paix (1). »

Tous ces détails conviennent parfaitement à Ezéchias. Il était jeune encore lorsqu'il monta sur le trône de Juda : il secoua le joug de l'Assyrie, il vit les Assyriens frappés de mort aux portes de Jérusalem par l'ange exterminateur, ainsi que Gédéon avait vu les Madianites se percer eux-mêmes de leurs propres glaives, comme pour lui épargner les peines de la victoire. Il fut associé à l'empire du vivant de son père, et de la sorte *donné* avant le temps à Juda ; il fut pieux et sage, éminemment pacifique ; il aurait préparé à son peuple le plus brillant avenir, si Juda lui-même avait continué de marcher dans les voies auxquelles il l'initia. L'Ecriture enfin fait de lui ce magnifique éloge, qu'il n'eut jamais de semblable parmi ses prédécesseurs, et qu'il ne devait point en avoir parmi ses successeurs.

Mais laissons parler le prophète. « Il étendra les limites de son royaume, il établira une paix durable, il solidifiera le trône et l'empire de David, devenu son empire ; il l'affermira par la justice et l'équité, constamment et jusqu'à la fin présentes à ses yeux (2). Il puisera sa force dans son zèle pour la gloire du Dieu des armées. Le Seigneur des armées opérera des merveilles en faveur de Jacob, elles retentiront en Israël, tout le peuple d'Ephraïm les verra, les habitants de Samarie (les verront), et ils diront dans leur orgueil,

(1) Liga testimonium, signa legem in discipulis meis. Et exspectabo Dominum, qui abscondit faciem suam a domo Jacob, et præstolabor eum. Ecce ego et pueri mei, quos dedit mihi Dominus in signum et in portentum Israel a Domino exercituum, qui habitat in monte Sion. Et cum dixerint ad vos : Quærite a pythonibus, et a divinis, qui strident in incantationibus suis : Nunquid non populus a Deo suo requiret, pro vivis a mortuis? Ad legem magis, et ad testimonium. Quod si non dixerint juxta verbum hoc, non erit eis matutina lux. Et transibit per eam, et corruet, et esuriet : et cum esurierit, irascetur, et maledicet regi suo, et Deo suo, et suspiciet sursum. Et ad terram intuebitur, et ecce tribulatio et tenebræ, desolatio et angustia, et caligo persequens, et non poterit avolare de angustia sua (*Isa.* VIII, 16-22).

(1) Primo tempore alleviata est terra Zabulon, et terra Nephthali : et novissime aggravata est via maris trans Jordanem Galilææ gentium. Populus, qui ambulabat in tenebris, vidit lucem magnam : habitantibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis. Multiplicasti gentem, non magnificasti lætitiam. Lætabuntur coram te : sicut qui lætantur in messe, sicut exsultant victores capta præda, quando dividunt spolia. Jugum enim oneris ejus, et virgam humeri ejus, et sceptrum exactoris ejus superasti, sicut in die Madian. Quia omnis violenta prædatio cum tumultu, et vestimentum mistum sanguine, erit in combustionem, et cibus ignis. Parvulus enim natus est nobis, et filius datus est nobis, et factus est principatus super humerum ejus : et vocabitur nomen ejus, admirabilis, consiliarius, Deus fortis, pater futuri sæculi, princeps pacis (*Isa.* IX, 1-6).

(2) Le *Amodo et usque in sempiternum* de la Vulgate s'accorde très-bien avec *in judicio et justitia*, et convient également de la sorte à Ezéchias et au Messie. Si, comme le plus grand nombre des traducteurs, on le rapporte à *corroboret*, il ne convient plus qu'au Messie.

dans la gloriole de leur cœur : les murailles de briques sont tombées, nous rebâtirons avec des pierres de taille ; on a enlevé nos sycomores, nous aurons des cèdres à la place. Mais le Seigneur lancera sur Israël les vainqueurs de Razin, il soulèvera tous ses ennemis, la Syrie à l'Orient, les Philistins à l'Occident, et ils dévoreront Israël de toute la grandeur de leur bouche.

« Mais ce ne sera pas la fin : la colère du Seigneur ne sera pas épuisée, sa main restera menaçante (1). »

Avant d'aller plus loin, demandons à l'histoire de quelle manière cette prophétie reçut son accomplissement.

Dès la première année de son règne, Ezéchias s'appliqua, avec une ardeur qui ne devait jamais se démentir, à restaurer le culte divin. Après avoir purifié le temple, et donné ordre à tout ce qui concerne le service de l'autel, il convoqua son peuple à une grande cérémonie religieuse, pour célébrer le retour de Juda à la loi du Seigneur ; il envoya des courriers dans tout Israël, pour y convoquer également les Israélites ; la plupart s'en moquèrent, beaucoup répondirent à son appel, et tout Israël fut informé de la sorte des merveilles opérées en Juda.

Il secoua le joug de l'Assyrie, refoula les Philistins de manière à leur ôter pour longtemps l'envie d'attaquer la Judée. Israël, témoin de toutes ces merveilles, voulut en faire de même ; Osée, son roi, qui avait succédé à Phacée depuis quatre ans, lorsqu'Ezéchias monta sur le trône, se révolta pareillement contre l'Assyrie ; mais sa tentative eut une autre issue : Salmanasar, successeur de Thelgatphalnasar, envahit le royaume d'Israël, vainquit Ozée, et l'assujettit à un tribut. Cependant ce n'était pas là le terme des malheurs d'Israël, nous allons le voir tout à l'heure.

« Mais ce ne sera pas la fin, dit le prophète, la colère du Seigneur ne sera pas épuisée, sa main restera menaçante ; car le peuple ne reviendra pas vers celui qui l'aura frappé, et ne recherchera pas le Seigneur des armées. Le Seigneur retranchera donc, en un même jour, les premiers d'Israël et les derniers, le frêle roseau et le rameau vigoureux ; c'est-à-dire les vieillards et les hommes en dignité, voilà les premiers ; les prophètes menteurs, voilà les derniers. Ceux qui voudront faire accroire au peuple qu'il est heureux, seront des séducteurs, et les prétendus heureux, des infortunés. En effet, le Seigneur supprimera la réjouissance parmi la jeunesse, et la pitié pour l'orphelin et la veuve ; parce qu'il ne trouvera partout que l'hypocrisie et la méchanceté et les discours menteurs. Et cependant sa colère ne sera pas satisfaite, sa main demeurera encore menaçante, parce que l'impiété se sera allumée comme l'incendie qui dévore des ronces et des épines, comme celui qui dévore une épaisse forêt, et dont la fumée s'élève en tourbillons. La fureur du Dieu des armées fera trembler la terre (1), et le peuple semblera jeté en pâture aux flammes. Le frère n'épargnera pas son frère ; il se retournera pour mordre vers sa droite, pour mordre vers sa gauche, sans pouvoir se rassasier ; chacun dévorera la chair de ses bras ; Manassé Ephraïm, Ephraïm Manassé, l'un et l'autre Juda. Et cependant la colère du Seigneur ne sera pas satisfaite, sa main demeurera encore menaçante. Malheur à ceux qui font des lois iniques, et qui ne saisissent la plume que pour écrire l'injustice, en vue d'opprimer légalement le pauvre, de faire violence aux faibles parmi mon peuple, et de s'engraisser de la substance de la veuve et de l'orphelin ! Que ferez-vous au jour de la visite (du Seigneur), et des calamités qui tomberont sur vous de bien haut ? A qui demanderez-vous protection, à qui confierez-vous le soin de votre gloire, pour éviter le joug et échapper au trépas ? Et cependant la colère du Seigneur ne sera pas apaisée, et sa main restera menaçante.

« Malheur à l'Assyrie, la verge et le fléau de ma fureur ! Je remets en ses mains le soin de ma vengeance ; je l'envoie contre une nation perfide ; je veux qu'elle se couvre de butin, qu'elle enlève les dépouilles du peuple voué à ma colère, et qu'elle le réduise à l'état de la boue foulée aux pieds dans les places publiques (2). »

(1) Multiplicabitur ejus imperium, et pacis non erit finis : super solium David, et super regnum ejus sedebit : ut confirmet illud, et corroboret in judicio et justitia, amodo et usque in sempiternum : zelus Domini exercituum faciet hoc. Verbum misit Dominus in Jacob, et cecidit in Israel. Et sciet omnis populus Ephraim, et habitantes Samariam, in superbia et magnitudine cordis dicentes : Lateres ceciderunt, sed quadris lapidibus ædificabimus : sycomoros succiderunt, sed cedros immutabimus. Et elevabit Dominus hostes Rasin super eum, inimicos ejus in tumultum vertet. Syriam ab Oriente, et Philisthiim ab Occidente : et devorabunt Israel toto ore. In omnibus his non est aversus furor ejus, sed adhuc manus ejus extenta (*Isa.* IX, 1-12).

(1) *In ira Domini exercituum conturbata est terra;* le sens nous paraît être : la terre chancellera comme si elle était ivre d'une fureur divine.

(2) Et populus non est reversus ad percutientem se, et Dominum exercituum non inquisierunt. Et disperdet Dominus ab Israel caput et caudam, incurvantem et refrenantem, die una. Longævus et honorabilis ipse est caput : et propheta docens mendacium, ipse est cauda. Et erunt qui beatificant populum istum, seducentes : et qui beatificantur, præcipitati. Propter hoc super adolescentibus ejus non lætabitur Dominus : et pupillorum ejus, et viduarum non miserebitur : quia omnis hypocrita est nequam, et universum os locutum est stultitiam. In omnibus his non est aversus furor ejus, sed adhuc manus ejus extenta. Succensa est enim quasi ignis impietas, veprem et spinam vorabit : et succendetur in densitate saltus, et convolvetur superbia fumi. In ira Domini exercituum conturbata est terra, et erit populus quasi esca ignis : vir fratri suo non parcet. Et declinabit ad dexteram, et esuriet : et comedet ad sinistram et non saturabitur : unusquisque carnem brachii sui vorabit : Manasses Ephraim, et Ephraim Manassen, simul ipsi contra Judam. In omnibus his non est aversus furor ejus, sed adhuc manus ejus extenta (*Isa.* IX, 13-21).

Væ qui condunt leges iniquas : et scribentes, in-

Il est impossible de peindre de plus vives couleurs les dernières angoisses de la malheureuse nation, aveuglée sur ses propres forces, et luttant avec la rage du désespoir pendant de longues années contre un ennemi puissant, qui l'assassine progressivement, la faisant mourir par degrés, jusqu'à ce qu'enfin il lui donne le coup suprême par la destruction de sa capitale, et l'enlèvement des derniers restes de la population. Nous ignorons les détails de cette longue et douloureuse agonie d'Israël, enserré dans les griffes du vautour assyrien, qui le dévore lentement, et qui réserve jusqu'à la fin le cœur, où gît le siége de la vie. Nous savons seulement, d'après le récit du quatrième livre des Rois, qu'Osée, la sixième année de son règne, voulant s'affranchir du tribut qui lui avait été imposé par Salmanasar, contracta une alliance offensive avec Sua, roi d'Egypte. Mais il n'eut pas le temps de se préparer au combat, car le roi d'Assyrie, informé trop tôt, envahit Israël à la tête d'une puissante armée, parcourut tout le pays et le ruina, mit le siége devant Samarie, prit cette ville au bout de trois ans, la renversa de fond en comble, jeta Osée dans les fers, et enleva la population, qu'il répartit entre les villes de Hala et de Habor, sur le fleuve Gozan, dans la Médie. Asarhaddon, petit-fils de Salmanasar, remplaça les Israélites dans la Samarie par des colonies de Cuthéens, d'Avahites, d'Emathéens, de Sépharvaïtes et de Babyloniens.

Mais le prophète n'aperçoit pas seulement dans l'avenir les malheurs d'Israël, il voit les châtiments prêts à fondre sur l'Assyrie elle-même. Il la voit enflée de l'orgueil de ses succès, il la voit méconnaissant la main divine à laquelle elle sert d'instrument. Il voit Sennachérib dévastant les plus belles provinces de Juda; il entend ses blasphèmes contre le Dieu de Jacob et le temple de Jérusalem, à son retour de l'Egypte; il aperçoit l'ange exterminateur, qui s'apprête à frapper de mort cent quatre-vingt-cinq mille hommes de son armée en une seule nuit; il voit le prince, après ce grand désastre, s'enfuir avec si peu de soldats, qu'un enfant pourrait les compter. Il aperçoit la restauration qui s'opère en Juda sous le règne réparateur d'Ezéchias; mais il se réserve de la peindre en particulier : le tableau n'a fait que passer devant sa vue; il va y revenir, et le considérer plus amplement tout à l'heure. Reprenons avec lui l'histoire anticipée de l'Assyrie.

Quoique Assur ne soit dans la main du Seigneur qu'une verge destinée à châtier certains peuples, ce n'est pas ce qu'il s'imagine dans son orgueil; il se croit destiné à tout détruire, à dévorer toutes les nations, *ad internecionem gentium non paucarum.* Ses succès lui ont enflé le cœur; il a enlevé du sol les capitales des peuples, comme la main d'un homme ôte du buisson le nid de l'oiseau fugitif : pourquoi n'en ferait-il pas autant de Jérusalem ? car c'est lui, lui seul qui agit; Dieu même ne saurait tenir contre lui.

« Hache insensée, qui méconnaît la main par laquelle elle est mue; lime inintelligente, qui croit qu'elle se promène seule sur le fer !

« Le maître souverain, le Seigneur des armées, changera en maigreur l'embonpoint d'Assur, et sa gloire, allumée par dessous, se consumera pour s'affaisser sur elle-même; elle se sera embrasée à la lueur de l'embrasement d'Israël, aux flammes du Dieu saint; ce feu la consumera en un jour, comme un monceau de ronces et d'épines. La gloire de sa forêt, de son Carmel, sera consumée de la peau jusqu'à la moelle, et il s'enfuira de terreur. On comptera (à la vue) le petit nombre des arbres qui resteront de cette (superbe) forêt, et un enfant pourra l'écrire.

« Alors les restes d'Israël et les fugitifs de la maison de Jacob ne s'appuieront plus sur celui qui les frappait; mais ils s'appuieront avec confiance sur le Seigneur, sur le saint d'Israël. Les restes se convertiront, les restes, dis-je, de Jacob se convertiront au Dieu fort..... Ne craignez rien, mon peuple, habitants de Sion, ne craignez rien de la part de l'Assyrien : il vous frappera de ses verges, il lèvera sur vous son bâton dans la voie de l'Egypte. Mais encore un peu de temps, tout à l'heure, mon indignation et ma fureur vont s'allumer contre ses crimes. Le Seigneur des armées va lever sur lui son fléau, et le frapper de la plaie de Madian à la pierre d'Oreb; (il va lever) ses verges sur la mer, et les laisser retomber dans la voie de l'Egypte (1). »

(1) Nunquid gloriabitur securis contra eum qui secat in ea? Aut exaltabitur serra contra eum a quo trahitur? Quomodo si elevetur virga contra elevantem se, et exaltetur baculus, qui utique lignum est. Propter hoc mittet dominator Dominus exercituum in pinguibus ejus tenuitatem : et subtus gloriam ejus succensa ardebit quasi combustio ignis. Et erit lumen Israel in igne, et Sanctus ejus in flamma : et succendetur, et devorabitur spina ejus, et vepres in die una. Et gloria saltus ejus, et Carmeli ejus, ab anima usque ad carnem consumetur, et erit terrore profugus. Et reliquiæ ligni saltus ejus præ paucitate numerabuntur, et puer scribet eos. Et erit in die illa : non adjiciet residuum Israel, et hi, qui fugerint de domo Jacob, inniti super eo qui percutit eos : sed innitetur super Dominum sanctum Israel in veritate. Reliquiæ convertentur, reliquiæ, inquam, Jacob ad Deum fortem. Si enim fuerit populus tuus Israel quasi arena maris, reliquiæ convertentur ex eo : consummatio abbreviata inundabit justitiam. Consummationem enim et abbreviationem Dominus Deus exercituum faciet in medio omnis terræ. Propter hoc, hæc dicit Dominus Deus exercituum : Noli

justitiam scripserunt, ut opprimerent in judicio pauperes, et vim facerent causæ humilium populi mei : ut essent viduæ præda eorum et pupillos diriperent. Quid facietis in die visitationis, et calamitatis de longe venientis? ad cujus confugietis auxilium? et ubi derelinquetis gloriam vestram? Ne incurvemini sub vinculo, et cum interfectis cadatis? Super omnibus his non est aversus furor ejus, sed adhuc manus ejus extenta. Væ Assur virga furoris mei et baculus ipse est, in manu eorum indignatio mea. Ad gentem fallacem mittam eum, et contra populum furoris mei mandabo illi, ut auferat spolia, et diripiat prædam, et ponat illum in conculcationem quasi lutum platearum (*Isa.* x, 1-6).

Le prophète, dans l'admirable concision de son style, fait ici allusion à deux événements dont l'un est figuratif de l'autre : d'abord à la grande déroute des Madianites par les mains de Gédéon, déroute marquée par l'immolation d'Oreb et de Zeb près de la pierre d'Oreb ; ensuite, à l'anéantissement futur de l'armée de Sennachérib devant Jérusalem, lors de son retour de l'Egypte, où il aura porté la guerre pour se venger de l'alliance de cette puissance avec Samarie, sous le règne de Salmanasar, son prédécesseur. Laissons le prophète raconter à l'avance l'invasion du prince assyrien en Juda, et l'intervention du Seigneur contre l'ambitieux monarque.

« Le conquérant s'avance vers Aiath, il a traversé Magron; il laisse ses bagages à Machmas, où il ne fait que passer ; il s'arrête à Gaba ; Rama est dans l'épouvante, Gabaath, la ville de Saül, est abandonnée de ses habitants. Ville de Gallim, pousse des hurlements; tremble, Laïsa ; malheureuse Anathoth; fuis, Médémena ; armez-vous de courage, habitants de Gabim. Il est encore jour, on peut aller jusqu'à Nobé ; enfin les mains s'agitent pour désigner la montagne de la fille de Sion, la colline de Jérusalem. Mais voilà que le souverain maître, le Seigneur des armées, brise le vase d'argile : quelle terreur ! les grands arbres sont fauchés, les hautes cimes jonchent la terre, la cognée a pénétré au plus épais de la fôrêt, le Liban est veuf de ses cèdres magnifiques (1).»

L'Ecriture ne nous raconte que peu de détails de la tentative de Sennachérib contre Jérusalem, mais en revanche elle nous en donne le dénouement avec cette admirable simplicité qui n'appartient qu'à elle. Sennachérib était à Lachis; il envoya quelques-uns de ses officiers sommer la capitale de se rendre, avec cette cruelle expectative pour les habitants, d'être transférés dans un autre pays. Ezéchias eut recours à Dieu, et le prophète Isaïe lui fit dire de la part du Seigneur de ne point se troubler, et que l'Assyrien s'en retournerait par le chemin qu'il avait suivi en venant, sans même lancer une flèche contre la ville.

« Or il arriva cette nuit-là, dit le quatrième livre des Rois, que l'ange du Seigneur vint, et frappa dans le camp des Assyriens cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Et lorsque le roi, se levant de très-grand matin, vit tous les corps des morts, se retirant il s'en alla. Et Sennachérib, roi des Assyriens, revint et demeura à Ninive. Et lorsqu'il adorait, dans le temple Nezroch, son dieu, Adramélech et Sarazar, ses fils, le frappèrent du glaive, et s'enfuirent dans le pays des Arméniens, et Asarhaddon, son fils, régna à sa place (1). »

Maintenant Isaïe va dépeindre le règne heureux d'Ezéchias, la piété et la justice du monarque, la douceur des mœurs publiques, l'observance des lois et du culte divin. Tableau enchanteur, qui ne convient dans toute sa plénitude qu'au règne du Messie. Aussi est-ce bien le Messie que le prophète a vu distinctement sous les traits du pieux successeur d'Achaz; il n'est pas possible de s'y méprendre.

« Un rejeton surgira de la racine de Jessé, une fleur sortira de sa tige ; et sur lui reposera l'esprit du Seigneur : l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété ; l'esprit de crainte du Seigneur le remplira. Il ne jugera pas sur une simple apparence, il ne condamnera pas sur de frivoles discours ; mais il jugera les pauvres selon la justice, et condamnera selon l'équité, pour la protection des hommes sans défense. Il frappera la terre de la verge de sa parole, et anéantira l'impie du souffle de ses lèvres. La justice sera la cuirasse de ses lombes, et la fidélité la ceinture de ses reins. Le loup habitera avec l'agneau, le léopard dormira auprès du chevreau ; la génisse, le lion, la brebis reposeront sous un même toit, et un petit enfant les mènera au pâturage. Le taureau et l'ours paîtront ensemble, leurs petits dormiront côte à côte; le lion mangera de la même paille avec le bœuf. L'enfant à la mamelle jouera sur l'ouverture du trou de l'aspic, et celui qui viendra d'être sevré, introduira sa main dans le repaire du basilic. Il n'y aura plus d'animaux nuisibles ni vénéneux sur toute ma sainte montagne, parce que la science du Seigneur inondera la terre comme une mer débordée. En ce jour, le rejeton de Jessé sera élevé comme un étendard à la vue des peuples ; toutes les nations tendront leurs mains vers lui, et son sépulcre sera glorieux.

« En ce jour, le Seigneur étendra la main une seconde fois pour rassembler ceux d'entre son peuple qui auront échappé à la fureur des Assyriens, des

timere, populus meus habitator Sion, ab Assur : in virga percutiet te, et baculum suum levabit super te in via Ægypti. Adhuc enim paululum modicumque, et consummabitur indignatio et furor meus super scelus eorum. Et suscitabit super eum Dominus exercituum flagellum, juxta plagam Madian in petra Oreb, et virgam suam super mare, et levabit eam in via Ægypti (*Isa.* x, 15-26).

(1) Veniet in Aiath, transibit in Magron : apud Machmas commendabit vasa sua. Transierunt cursim, Gaba sedes nostra : obstupuit Rama, Gabaath Saulis fugit. Hinni voce tua, filia Gallim; attende Laisa, paupercula Anathoth. Migravit Medemena : habitatores Gabim confortamini. Adhuc dies est, ut in Nobe stetur : agitabit manum suam super montem filiæ Sion, collem Jerusalem. Ecce dominator Dominus exercituum confringet lagunculam in terrore, et excelsi statura succidentur, et sublimes humiliabuntur. Et subvertentur condensa saltus ferro : et Libanus cum excelsis cadet (*Isa.* x, 28-34).

(1) Factum est igitur in nocte illa, venit angelus Domini, et percussit in castris Assyriorum centum octoginta quinque millia. Cumque diluculo surrexisset, vidit omnia corpora mortuorum : et recedens abiit. Et reversus est Sennacherib rex Assyriorum, et mansit in Ninive. Cumque adoraret in templo Nesroch deum suum, Adramelech et Sarazar filii ejus percusserunt eum gladio, fugeruntque in terram Armeniorum, et regnavit Asarhaddon filius ejus pro eo (*IV Reg.* xix, 35-37).

habitants de Phétros, des Ethiopiens, des Elamites, des peuples de Sennaar, d'Emath et des îles de la mer. Il arborera son drapeau à la vue des nations, et rassemblera des extrémités de la terre les fugitifs d'Israël et les restes dispersés de Juda. Ephraïm oubliera ses rivalités, Juda n'aura plus d'ennemis : Ephraïm ne portera plus envie à Juda, et Juda ne s'armera plus contre Ephraïm. Ils voleront au rivage de la mer, châtier les Philistins, et reviendront couverts des dépouilles des fils de l'Orient. Ils dicteront des lois à l'Idumée et à Moab, et soumettront les fils d'Ammon.

« Le Seigneur désolera le bras de mer de l'Egypte, il lèvera sa main sur le fleuve, il le desséchera du souffle de ses lèvres, de sorte qu'on pourra traverser les sept branches sans ôter sa chaussure. Et les restes de mon peuple, échappés à la fureur des Assyriens, trouveront un passage, comme Israël, au jour qu'il sortit de la terre d'Egypte (1) »

Toute la fin du chapitre, depuis ces mots : En ce jour le Seigneur étendra la main une seconde fois, désignent d'autres événements, qui devaient s'accomplir longtemps après le règne d'Ezéchias ; mais comme ils étaient également figuratifs du règne du Messie, ils ont passé sous es yeux du propnète en même temps que les premiers ; ce qui fait qu'il en a rendu compte également, tout en les séparant par une légère liaison, par les mots *en ce jour*, qui viennent interrompre le fil de son discours.

Quant à Ezéchias lui-même, toute l'histoire de sa vie justifie les éloges que lui donne Isaïe, et ce peu de paroles du XXXII^e^ chapitre du II^e^ livre des Paralipomènes justifient pareillement la fin du tableau qu'il en trace : « Beaucoup (d'étrangers) venaient à Jérusalem apporter des hosties et des sacrifices au Seigneur, ainsi que des présents à Ezéchias, roi de Juda, qui acquit un grand renom parmi toutes les nations (1). » Le sépulcre d'Ezéchias fut glorieux comme l'avait annoncé le prophète, car ce prince reçut la sépulture dans le tombeau des rois ses aïeux, honneur dont son père avait été privé à cause de ses iniquités.

Les Egyptiens n'étaient pas le seul peuple qui fit le procès aux morts, et qui refusât aux méchants les honneurs de la sépulture : cet exemple, à lui seul, en serait la preuve ; mais il n'est pas isolé : l'impie Abia, Manassé, Joram, Joas, Amon, en furent privés pour un semblable motif, et si Ochosias fut admis dans le tombeau royal, il ne le dut qu'à son titre de fils de Josaphat.

La fin du chapitre s'applique, d'une manière si évidente, au retour de la captivité et aux événements qui la suivirent, aux guerres des Machabées et aux invasions d'Antiochus-Epiphane en Egypte, qu'il nous semble inutile d'insister sur ce point. La prophétie se termine par un cantique ayant trait également à ces derniers événements.

La prophétie suivante contient vingt-trois chapitres, mais qui ne paraissent pas avoir été composés en même temps, et ne forment pas un tout homogène. Ce sont des imprécations ou cantates prophétiques, dirigées contre les ennemis d'Israël, les Babyloniens, les Moabites, les Syriens, les Egyptiens, les Tyriens, et des odes relatives à divers événements. Nous allons en rendre compte en détail.

La première cantate est intitulée : *Fardeau de Babylone, révélé à Isaïe, fils d'Amos.* Elle est antérieure à la mort d'Achas, si chaque pièce du recueil est placée dans son ordre chronologique, car celle qui suit immédiatement est datée de l'année de cette même mort 722^e^ avant l'ère vulgaire.

Le prophète aperçoit simultanément dans l'avenir divers événements qui doivent s'accomplir à divers intervalles, et sans relation les uns avec les autres, tels que la prise de Babylone par Cyrus et Cyaxare, et sa ruine définitive ; le retour de la captivité, et les Arabes éloignant leurs tentes des plaines où fut jadis la grande ville. Pour Dieu et ses prophètes, il n'y a point d'intervalle entre les événements ; le temps, cet accident tran-

(1) Et egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet. Et requiescet super eum spiritus Domini ; spiritus sapientiæ, et intellectus, spiritus consilii, et fortitudinis, spiritus scientiæ et pietatis ; et replebit eum spiritus timoris Domini. Non secundum visionem oculorum judicabit, neque secundum auditum aurium arguet : sed judicabit in justitia pauperes, et arguet in æquitate pro mansuetis terræ : et percutiet terram virga oris sui, et spiritu labiorum suorum interficiet impium. Et erit justitia cingulum lumborum ejus, et fides cinctorium renum ejus. Habitabit lupus cum agno, et pardus cum hædo accubabit ; vitulus et leo et ovis simul morabuntur, et puer parvulus minabit eos. Vitulus et ursus pascentur ; simul requiescent catuli eorum : et leo quasi bos comedet paleas. Et delectabitur infans ab ubere super foramine aspidis : et in caverna reguli, qui ablactatus fuerit, manum suam mittet. Non nocebunt, et non occident in universo monte sancto meo : quia repleta est terra scientia Domini, sicut aquæ maris operientes. In die illa radix Jesse, qui stat in signum populorum, ipsum gentes deprecabuntur, et erit sepulcrum ejus gloriosum.

Et erit in die illa : Adjiciet Dominus secundo manum suam ad possidendum residuum populi sui, quod relinquetur ab Assyriis, et ab Ægypto, et a Phetros, et ab Æthiopia, et ab Ælam, et a Sennaar, et ab Emath, et ab insulis maris. Et levabit signum in nationes, et congregabit profugos Israel, et dispersos Juda colliget a quatuor plagis terræ. Et auferetur zelus Ephraim, et hostes Juda peribunt : Ephraim non æmulabitur Judam, et Juda non pugnabit contra Ephraim.

Et volabunt in humeros Philisthiim per mare, simul prædabuntur filios orientis. Idumæa et Moab præceptum manus eorum, et filii Ammon obedientes erunt. Et desolabit Dominus linguam maris Ægypti, et levabit manum suam super flumen, in fortitudine spiritus sui : et percutiet eum in septem rivis, ita ut transeant per eum calceati. Et erit via residuo populo meo, qui relinquetur ab Assyriis : sicut fuit Israeli in die illa, qua ascendit de terra Ægypti (*Isa.* XI, 1-16).

(1) Multi etiam deferebant hostias et sacrificia Domino in Jerusalem, et munera Ezechiæ regi Juda : qui exaltatus est post hæc coram cunctis gentibus (*II Par.* XXXII, 23).

sitoire, étranger pour ainsi dire à l'éternité, n'existe point; mais Dieu discerne ce qu'il fait, et les prophètes, simples spectateurs de ses œuvres, ne les discernent pas toujours; cette prédiction en est un exemple. « Levez l'étendard contre la montagne ténébreuse; poussez des cris, armez vos mains; conducteurs, franchissez les portes. J'ai convoqué mes guerriers d'élite, j'ai appelé les plus vaillants ministres de ma colère, les plus ardents champions de ma gloire. Voix de la multitude sur les montagnes, voix des peuples nombreux, voix retentissante des rois (1) des nations conjurées (2), le Seigneur des armées commande lui-même en tête des bataillons rassemblés des contrées lointaines, des confins du ciel; le Seigneur, et les instruments de sa colère, pour exterminer l'univers. Poussez des hurlements, le jour du Seigneur approche, il arrive comme la tempête dévastatrice du Seigneur; il va abattre tous les bras, paralyser tous les courages, les briser. On ne verra que contorsions et douleurs, douleurs pareilles à celles de l'enfantement : chacun regarde son voisin avec consternation, tous les visages sont desséchés.

« Voilà que le jour du Seigneur arrive, cruel, implacable, plein de colère et de fureur, prêt à changer la terre en un désert, et à en exterminer les impies. Les étoiles du firmament ont voilé leur splendeur, retiré leur lumière; le soleil, à son lever, s'est enveloppé de ténèbres; la lune est disparue des cieux.

« Je rendrai ma visite à l'iniquité du globe, à l'impiété des impies; j'abattrai la superbe des infidèles; j'humilierai l'arrogance des forts; les vaillants seront plus rares que l'or; les hommes, plus que l'or affiné. Je bouleverserai les cieux, et la terre tremblera sur ses fondements devant l'indignation du Seigneur des armées, devant le jour de sa terrible colère. Telle qu'un troupeau de biches fugitives, telle que de timides brebis, Babylone se dispersera, sans que personne la rassemble; chacun s'en retournera vers son peuple (3); chacun reprendra le chemin de sa patrie. Tout ce qui se présentera sera mis à mort, et tout ce qui sera retrouvé tombera sous le glaive. Leurs enfants seront écrasés sous leurs yeux, leurs maisons mises au pillage, et leurs femmes déshonorées. Voilà que je susciterai contre eux les Mèdes, qui ne connaissent point l'or, et qui méprisent l'argent, mais qui se plaisent à clouer de leurs flèches les petits enfants au sein qui les allaite, sans épargner ceux qui sont plus âgés (4). »

(1) Cyaxare, roi des Mèdes et Cyrus, roi des Perses.

(2) Les Mèdes, les Perses et les peuples vaincus par Cyrus depuis plus de vingt années de combats et de triomphes.

(3) Babylone était composée de peuples divers, transportés dans sa vaste enceinte à la suite des conquêtes.

(4) Onus Babylonis, quod vidit Isaias filius Amos. Super montem caliginosum levate signum, exaltate vocem, elevate manum, et ingrediantur portas duces. Ego mandavi sanctificatis meis, et vocavi fortes meos in ira mea, exsultantes in gloria mea. Vox multitudinis in montibus, quasi populorum frequentium : vox sonitus regum, gentium congregatarum : Dominus exercituum præcepit militiæ belli, venientibus de terra procul, a summitate cœli : Dominus, et vasa furoris ejus, ut disperdat omnem terram. Ululate, quia prope est dies Domini : quasi vastitas a Domino veniet. Propter hoc, omnes manus dissolventur, et omne cor hominis contabescet et conteretur. Torsiones et dolores tenebunt : quasi parturiens, dolebunt : unusquisque ad proximum suum stupebit, facies combustæ vultus eorum.

Ecce dies Domini veniet, crudelis, et indignationis plenus, et iræ furorisque, ad ponendam terram in solitudinem, et peccatores ejus conterendos de ea. Quoniam stellæ cœli, et splendor earum, non expandent lumen suum : obtenebratus est sol in ortu suo, et luna non splendebit in lumine suo. Et visitabo super orbis mala, et contra impios iniquitatem eorum, et quiescere faciam superbiam infidelium, et arrogantiam fortium humiliabo. Pretiosior erit vir auro, et homo mundo obrizo. Super hoc cœlum turbabo : et movebitur terra de loco suo, propter indignationem Domini exercituum, et propter diem iræ furoris ejus. Et erit quasi damula fugiens, et quasi ovis : et non erit qui congreget : unusquisque ad populum suum convertetur, et singuli ad terram suam fugient; omnis, qui inventus fuerit, occidetur : et omnis, qui supervenerit, cadet in gladio. Infantes eorum allidentur in oculis eorum : diripientur domus eorum, et uxores eorum violabuntur. Ecce ego suscitabo super eos Medos, qui argentum non quærant nec aurum velint : sed sagittis parvulos interficient, et lactantibus uteris non miserebuntur, et super filios non parcet oculus eorum (*Isa.* XIII, 1-18).

Ceci convient bien à la conquête de Babylone faite par Cyrus et son oncle Cyaxare, ou Darius le Mède. Le prophète ne nomme ici que les Mèdes, sans doute parce que la conquête fut faite pour le compte des Mèdes, et Cyrus, roi de Perse, ne devint roi de Babylone qu'après la mort de Darius. L'austérité de mœurs qu'Isaïe prête aux vainqueurs convient aussi très-bien au portrait que Xénophon a tracé des Perses de Cyrus.

Ce qui suit s'applique à la ruine suprême de Babylone, événement qui ne s'accomplit point à jour fixe, ou du moins l'histoire n'en a conservé aucun souvenir, mais qui s'opéra lentement, par le fait même des révolutions et des invasions, à commencer par celle-ci. La grande, la superbe Babylone de Nabuchodonosor le Grand dut horriblement souffrir de cette prise d'assaut par des nations austères et à demi sauvages. Qu'on s'imagine les Goths d'Alaric et les Vandales de Genséric au pillage de Rome. Darius ne régna qu'un an; Cyrus, occupé de terminer ses conquêtes, n'eut pas le temps de s'occuper de Babylone; Cambyse habita de préférence la ville de Suze; les révolutions qui précédèrent l'élection de Darius, fils d'Hystaspe, n'étaient rien moins que favorables à sa prospérité. Cyrus en avait fait démolir l'enceinte extérieure, au dire de Bérose; Darius, fils d'Hystaspe, fit raser ses murs à la hauteur de cinquante coudées, selon Hérodote, après l'avoir reprise de vive force à la suite d'une révolte. Alexandre avait conçu le dessein de la rétablir dans son ancienne splendeur;

mais il n'eut pas le temps de l'exécuter. Ses successeurs en négligèrent le séjour; Séleucus Nicator fit même bâtir Séleucie, sur le Tigre, et y établit le siége de l'empire. Strabon, qui vivait du temps d'Auguste, nous apprend qu'alors Babylone était presque déserte; Diodore de Sicile, son contemporain, dit qu'il n'y avait plus qu'une faible partie de la ville habitée. Du temps de Pausanias, c'est-à-dire au second siècle de l'Eglise, il n'y avait plus que des murailles; saint Jérôme, enfin, assure qu'au quatrième siècle, son enceinte servait de parc pour les grandes chasses des rois de Perse, et maintenant il n'y a pas longtemps qu'on est assuré de bien connaître son emplacement.

« Et cette Babylone, illustre entre toutes les cités, la gloire et l'orgueil de la Chaldée, elle sera comme Sodome et Gomorrhe, que le Seigneur a détruites; elle demeurera inhabitée à perpétuité, ruinée pour toutes les générations. L'Arabe n'y fichera point sa tente, le pâtre n'y cherchera point un refuge; ce qui s'y réfugiera, ce seront les bêtes fauves. Aux reptiles ses édifices, aux autruches et aux singes son emplacement, aux chouettes l'écho de ses palais, aux sirènes celui de ses temples de volupté (1). »

C'est, en abrégé, la relation de tous les voyageurs modernes qui ont visité l'emplacement de Babylone. Un immense rectangle de huit lieues de côté, enfermé d'un fossé profond et de parapets élevés, formés de briques entassées pêle-mêle avec du ciment et des roseaux, des monticules de briques, bouleversés, caverneux, quelques points plus élevés qu'on appelle, l'un le palais de Nemrod, l'autre les jardins de Sémiramis; un troisième, le temple de Bélus, quelques restes magnifiques, des briques et des tuiles émaillées de la plus grande beauté, des métaux, des marbres, des arbustes, des lions, des chacals, des autruches, des serpents, des oiseaux de nuit, des chèvres sauvages, des scorpions, une solitude immense, la désolation, une frayeur instinctive qui éloigne même les Arabes, voilà Babylone. On voit, sur le point le plus élevé des jardins de Sémiramis un cèdre, peut-être trente fois séculaire, ayant encore un peu de végétation à l'extrémité de ses branches, qui fut le témoin des splendeurs passées, et qui est le gardien des déplorables ruines.

« Le temps de Babylone s'approche, continue le prophète, et ses jours ne sont pas éloignés, car le Seigneur aura pitié de Jacob, et fera encore un choix dans Israël; il lui donnera de reposer sur son propre sol, et à la maison de Jacob de s'accroître de prosélytes étrangers. Les nations s'attacheront à eux, et les ramèneront dans leur patrie; la maison d'Israël en fera ses serviteurs et ses servantes dans la terre du Seigneur. Les captifs deviendront les maîtres de leurs vainqueurs; ils se soumettront leurs tyrans (1). »

Les jours annoncés ici à Babylone sont ceux de Balthasar; on ne peut en douter en voyant le prophète y rattacher la délivrance de Juda, captif alors depuis 70 ans. La *deuxième* élection faite par le Seigneur des Israélites fidèles, revenus parmi les Juifs à la suite d'Esdras et de Néhémie, rappelle ceux qui étaient revenus à leur Dieu et dans leur patrie dès le temps de Josias. Les prosélytes convertis désignent les peuples que Jean Hyrcan et Alexandre Jannée forcèrent à embrasser la loi des Juifs; les vainqueurs vaincus et les tyrans tyrannisés, les nations ennemies de Juda soumises par le glaive des Asmonéens.

Cette prédiction est suivie d'un cantique d'action de grâces, mis par le prophète dans la bouche des Juifs à leur retour de captivité. Rien de plus sublime, l'auteur y déploie toutes les pompes du style oriental, la métaphore y presse la métaphore, les plus belles images y passent rapidement sous les yeux. Babylone y est représentée sous la figure de l'Ange déchu, mais du plus puissant et du plus glorieux de tous les anges, Lucifer, précipité des cieux au fond des enfers, « comme un cadavre putride, qui ne doit pas même avoir de compagnons de sépulture. » Tel est le sort de celui qui avait dit dans l'orgueil de son cœur : « Je monterai au firmament, j'élèverai mon trône au-dessus des astres de Dieu, je le placerai sur la montagne de l'éternité, haut comme les aquilons, je verrai les nuages abaissés sous mes pieds, et je serai l'égal de l'Eternel (2). »

Ce pompeux morceau de poésie se termine par une courte et énergique répétition de toute la prophétie. « Je m'armerai contre eux, dit le Seigneur des armées, et j'éteindrai de Babylone le nom, les restes, la race, le germe, dit le Seigneur. J'en ferai la possession des hérissons, un marais fangeux; je la pilerai dans un mortier avec un pilon, dit le Seigneur des armées. Le Seigneur des armées l'a juré en disant : Est-ce que je ne ferai pas ce que je veux faire, ce que je me

(1) Et erit Babylon illa gloriosa in regnis, inclyta superbia Chaldæorum, sicut subvertit Dominus Sodomam et Gomorrham. Non habitabitur usque in finem, et non fundabitur usque ad generationem et generationem : nec ponet ibi tentoria Arabs, nec pastores requiescent ibi. Sed requiescent ibi bestiæ, et replebuntur domus eorum draconibus et habitabunt ibi struthiones, et pilosi saltabunt ibi: Et respondebunt ibi ululæ in ædibus ejus, et sirenes in delubris voluptatis (*Isa.* XIII, 19-22).

(1) Prope est ut veniat tempus ejus, et dies ejus non elongabuntur. Miserebitur enim Dominus Jacob, et eliget adhuc de Israel, et requiescere eos faciet super humum suam: adjungetur advena ad eos, et adhærebit domui Jacob. Et tenebunt eos populi, et adducent eos in locum suum, et possidebit eos domus Israel super terram Domini in servos et ancillas: et erunt capientes eos qui se ceperant, et subjicient exactores suos (*Isa.* XIV, 1, 2).

(2) Detracta est ad inferos superbia tua, concidit cadaver tuum : subter te sternetur tinea, et operimentum tuum erunt vermes. Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer, qui mane oriebaris? corruisti in terram, qui vulnerabas gentes? Qui dicebas in corde tuo: In cœlum conscendam, super astra Dei exaltabo solium meum, sedebo in monte testamenti, in lateribus Aquilonis. Ascendam super altitudinem nubium, similis ero Altissimo (*Isa.* XIV, 11-14).

propose? Si, je le ferai : je broierai l'Assyrien dans mon empire, je le foulerai aux pieds sur mes montagnes, et son joug ne pèsera plus sur (mes peuples), et son fardeau n'écrasera plus leurs épaules. Tels sont les desseins que le Seigneur a arrêtés envers l'univers, tels sont les fléaux dont sa main menace toutes les nations. Et qui pourra empêcher ce que le Seigneur a résolu, qui pourrait comprimer sa main menaçante (1)? »

Vient ensuite la prophétie contre les Philistins, datée de la mort d'Achaz. Elle suppose que ce prince avait remporté de grands avantages contre eux, ce que l'histoire nous laisse ignorer, et annonce ceux, plus grands encore, que devait remporter Ezéchias, et dont le quatrième livre des Rois rend compte en ce peu de mots, qui se lisent au XVIII^e^ chapitre : « Il battit les Philistins jusqu'à Gaza, et dans tout leur pays, (il se rendit maître de tout), depuis la Tour des gardes jusqu'aux villes fortifiées (2).

« Ne te réjouis pas, ô Philistin, en quelque lieu que tu habites, d'avoir vu briser la verge qui te flagellait, car de la souche du serpent naîtra un basilic; or son espèce aime à dévorer les oiseaux. Les premiers-nés des indigents (3) auront des biens en abondance, et les pauvres se reposeront avec sécurité; mais, pour toi, je ferai périr de faim tes descendants, et je détruirai tes derniers restes. Pousse des hurlements, ô puissante nation, gémis, ô cité : toute la Philistie est désolée, car un tourbillon de fumée est venu du côté de l'aquilon, et personne n'a pu se soustraire à ses flots. Et que sera-t-il répondu aux députés de la nation? Que le Seigneur a fondé Sion, ce qui sera (toujours) l'espérance des pauvres de son peuple (4). »

Le cœur se serre de douleur et de tristesse, en voyant dans les divines Ecritures le récit de tant de grandes catastrophes, de ces massacres de nations, écrit en vers si pompeux: Quelles guerres! quels torrents de sang humain! Dieu se complaît-il donc dans la dévastation et le carnage, se réjouit-il de ces boucheries de chair humaine? Ou bien partage-t-il toutes les passions de l'homme, la haine, la colère, la fureur, l'esprit de vengeance, abominables passions qui ravalent l'humanité au niveau des bêtes des forêts? Nullement; mais il ménage dans sa sagesse les événements qui doivent châtier les nations coupables, les peuples rebelles; il en montre l'accomplissement anticipé à ses prophètes, afin que les pécheurs y puisent des terreurs salutaires, et les justes les consolations de l'espérance; ceux-ci décrivent ce qu'ils ont vu avec leurs passions, avec leur enthousiasme; les faits sont à Dieu, la poésie est à eux; il dessine le tableau, ils y mettent la couleur.

La prophétie suivante est dirigée contre les Moabites. Elle occupe les chapitres XV et XVI, et paraît avoir été écrite avant le règne du pieux Ezéchias, car le prophète y appelle de ses vœux l'avénement de ce prince, et à l'occasion des guerres que les peuples voisins firent à la Judée pendant le règne d'Achaz; cependant les Moabites ne sont pas nommés en cette circonstance. Une addition qui la termine, et qui annonce une première ruine au terme précis de trois ans, semble avoir été faite pendant la première année du règne d'Ezéchias; car en la quatrième, Salmanazar vint assiéger Samarie; or il est probable qu'il ne commença ce siége qu'après avoir assuré les derrières de son armée contre les ennemis qui auraient pu l'inquiéter, et par conséquent contre les Moabites et les Ammonites; si déjà ces peuples n'avaient subi le sort des tribus israélites précédemment enlevées par Thelgatphalnasar; ce qui reculerait la date de l'addition jusqu'à la dernière année de Joathan, un an avant l'avénement d'Achaz; mais ce qui n'est pas probable, car le prophète place la désolation de Moab après cet avénement. « Envoyez, dit-il, Seigneur, l'agneau dominateur de la terre, qui régnera depuis la Pierre du désert jusqu'à la montagne de la fille de Sion; alors comme l'oiseau fugitif, comme les petits qui s'envolent du nid, de même on verra fuir les filles de Moab de la vallée de l'Arnon (1). »

La prophétie se termine ainsi : « Cette prédiction du Seigneur contre Moab est pour plus tard; quant à présent, voici ce que dit le Seigneur : Dans trois ans, années de mercenaire (2), Moab n'aura plus la gloire d'être un grand peuple, il demeurera petit et faible, et nullement nombreux (3). »

(1) Et consurgam super eos, dicit Dominus exercituum: et perdam Babylonis nomen, et reliquias, et germen, et progeniem, dicit Dominus. Et ponam eam in possessionem ericii, et in paludes aquarum; et scopabo eam in scopa terens, dicit Dominus exercituum. Juravit Dominus exercituum, dicens : Si non, ut putavi, ita erit: et quomodo mente tractavi, sic eveniet : ut conteram Assyrium in terra mea, et in montibus meis conculcem eum : et auferetur ab eis jugum ejus, et onus illius ab humero eorum tolletur. Hoc consilium, quod cogitavi super omnem terram; et hæc est manus extenta super universas gentes. Dominus enim exercituum decrevit, et quis poterit infirmare? et manus ejus extenta, et quis avertet eam? (*Ibid. vers.* 22-27.)

(2) Ipse percussit Philisthæos usque ad Gazam, et omnes terminos eorum, a Turre custodum usque ad civitatem munitam (*IV Reg.* XVIII,).

(3) Allusion à quelque reproche injurieux adressé aux Juifs par les Philistins.

(4) Ne læteris, Philisthea omnis tu, quoniam comminuta est virga percussoris tui: de radice enim colubri egredietur regulus, et semen ejus absorbens volucrem. Et pascentur primogeniti pauperum, et pauperes fiducialiter requiescent: et interire faciam in fame radicem tuam, et reliquias tuas interficiam. Ulula, porta; clama, civitas : prostrata est Philisthæa omnis : ab aquilone enim fumus veniet, et non est qui effugiet agmen ejus. Et quid respondebitur nuntiis gentis? Quia Dominus fundavit Sion, et in ipso sperabunt pauperes populi ejus (*Isa.* XIV, 29-32).

(1) Emitte Agnum, Domine, dominatorem terræ, de petra deserti ad montem filiæ Sion. Et erit : Sicut avis fugiens, et pulli de nido avolantes, sic erunt filiæ Moab in transcensu Arnon (*Isa.* XV, 1-2).

(2) Années comptées d'une manière rigoureuse.

(3) Hoc verbum, quod locutus est Dominus ad

A quelle époque eut lieu la ruine définitive et complète du pays, annoncée ici pour *plus tard?* L'histoire se tait. Les Moabites ne sont point relatés dans la liste des peuples subjugués par Judas Machabée et ses successeurs; Josèphe se contente de dire, au treizième livre de ses *Antiquités*, qu'au temps d'Alexandre Jannée, les Juifs possédaient dans le pays des Moabites les villes d'Essebon, Medaba, Lemba, Oron, Thelithon et Zara, sans indiquer depuis quelle époque ni comment. Si c'eût été à la suite de quelque sanglante expédition, comme celle de Judas Machabée contre les Galaadites, il en aurait été fait mention. La ruine annoncée ici par le prophète est donc, selon toute apparence, celle que Nabuchodonosor accomplit cinq années après la destruction de Jérusalem, lorsqu'il acheva la conquête de la Palestine et des contrées environnantes. Quoi qu'il en soit, voici la manière dont s'exprime le prophète :

« Fardeau de Moab. Ar de Moab a été dévastée silencieusement, parce que c'était pendant la nuit; la citadelle de Moab a été enlevée silencieusement, parce que c'était pendant la nuit. Mais voilà que Moab pousse des hurlements, et monte tout entier, la tête chauve et la barbe rasée, vers les hauts lieux avec Dibon, pour pleurer sur Nabo et sur Medaba. On ne voit plus que des habits de deuil dans les carrefours, et les gémissements descendent, en torrents de larmes, des toits sur les places publiques. Les cris de Hesebon et d'Eléala retentissent jusqu'à Jasa; les braves de Moab poussent eux-mêmes des gémissements; son âme crie de douleur en elle-même.

« Mon cœur s'attendrit sur Moab (1), et suit ses héros dans leur fuite jusqu'à Ségor, la génisse de trois ans (2); car il gravira en pleurant les collines de Luith, et ils feront retentir la voie d'Oronaïm des cris de leur douleur; car les eaux de Nemrim seront délaissées, faute d'herbe, faute de gazon, faute de verdure.

« La grandeur de la vengeance égalera celle de leurs crimes; on leur fera voir la Vallée des saules (3).

« Car la clameur retentit tout autour des confins de Moab, ses gémissements arrivent jusqu'à Gallim, et ses cris jusqu'au puits d'Elim, car les eaux de Dibon sont teintes de sang; j'ajouterai en effet maux sur maux pour Dibon, à l'intention de ceux qui auront fui de Moab devant le lion (1), et de ceux qui seront restés (2).

« Envoyez, Seigneur, l'Agneau qui régnera sur la terre, depuis la Pierre du désert, jusqu'à la montagne de la fille de Sion (3).

« Alors, comme l'oiseau fugitif, comme les petits qui s'envolent du nid, de même on verra fuir les fidèles de Moab de la vallée de l'Arnon. (Moab) convoque ton conseil, rassemble tes conseillers (4), cache les secrets de tes desseins comme une ombre en plein jour; donne asile aux fuyards, ne trahis pas les peureux. Tu sauvegarderas (je l'espère) mes réfugiés (5), Moab, sers-leur de retraite contre le dévastateur; car le tourbillon de poussière est passé, la misère est finie; l'oppresseur de la terre n'est plus. Ah! préparons le trône de la miséricorde, et vienne s'y asseoir, dans la vérité et l'appareil de David, le juge qui cherchera la justice, et qui saura la rendre avec promptitude (6).

« Nous connaissons l'orgueil de Moab, car il est très-orgueilleux; il a de l'orgueil, de l'arrogance, de la jactance, plus que de courage; aussi Moab hurlera-t-il à Moab, il hurlera tout entier; parlez donc de leurs plaies à ceux qui se raillent, à l'abri de murs de briques cuites. Dites-leur que les faubourgs de Hésebon sont déserts, qu'on a fauché les vignobles magnifiques (7) de Sa-

Moab ex tunc : et nunc locutus est Dominus, dicens : In tribus annis, quasi anni mercenarii, auferetur gloria Moab super omni populo multo, et relinquetur parvus et modicus, nequaquam multus (*Isa.* xv, 13, 14).

(1) Insultante pitié d'un ennemi! Rien de plus cruellement dérisoire que ce morceau.

(2) Qualification injurieuse, relative à l'abondance de ses pâturages.

(3) Babylone. Cette même désignation se retrouve au deuxième verset du psaume *Super flumina Babylonis*. C'est donc bien Nabuchodonosor qui devait accomplir cette prophétie.

(1) Nouvelle allusion à Babylone, dont le lion était le symbole, ou, comme on dirait maintenant, les armoiries. Ce symbole est multiplié dans les ruines de cette ville.

(2) Onus Moab. Quia nocte vastata est Ar Moab, conticuit : quia nocte vastatus est murus Moab, conticuit. Ascendit domus, et Dibon ad excelsa in planctum super Nabo, et super Medaba, Moab ululavit ; in cunctis capitibus ejus calvitium, et omnis barba radetur. In triviis ejus accincti sunt sacco, super tecta ejus, et in plateis ejus omnis ululatus descendit in fletum. Clamavit Hesebon, et Eleale, usque Jasa audita est vox eorum. Super hoc expediti Moab ululabunt, anima ejus ululabit sibi. Cor meum ad Moab clamabit, vectes ejus usque ad Segor vitulam conternantem : per ascensum enim Luith flens ascendet, et in via Oronaim clamorem contritionis levabunt. Aquæ enim Nemrim desertæ erunt, quia arnit herba, defecit germen, viror omnis interiit. Secundum magnitudinem operis, et visitatio eorum : ad torrentem salicum ducent eos. Quoniam circuivit clamor terminum Moab : usque ad Gallim ululatus ejus, et usque ad puteum Elim clamor ejus. Quia aquæ Dibon repletæ sunt sanguine : ponam enim super Dibon additamenta : his qui fugerint de Moab leonem, et reliquiis terræ (*Isa.* xv, 1-9).

(3) Allusion au règne d'Ezéchias, figure du Messie, placée ici dans une parenthèse antithétique au lion babylonien.

(4) Amère raillerie.

(5) Continuation de la même raillerie, avec allusion à un fait que l'histoire nous laisse ignorer.

(6) Nouvelle allusion au règne d'Ezéchias, opposé par antithèse au règne du *dévastateur*, c'est-à-dire de l'Assyrien.

Nous avouons qu'aucun traducteur n'a entendu le texte de cette manière; mais que le lecteur veuille bien comparer. De Genoude est encore plus mal inspiré ici qu'à son ordinaire; il a emprunté ses inspirations aux rabbins.

(7) *Vineam Sabama Domini gentium;* locution superlative usitée en hébreu : on disait les montagnes

bama, qu'on en a dispersé les étocs jusqu'à Jaser, qu'on en a parsemé le désert, et qu'on en a emporté les dernières racines par delà la mer. Pourrai-je ne pas mêler mes pleurs (1) à ceux de Jaser sur la vigne de Sabama? Je vous noierai dans mes larmes, Hesebon et Eléale, lorsque la multitude qui foule aux pieds fera irruption dans vos vignes et dans vos moissons. Adieu (2) les plaisirs et les réjouissances dans le carmel (3), adieu les ris et les jeux de ses vignobles; il ne faudra plus de pressureurs pour pressurer le vin au pressoir; j'ai supprimé les vendanges. Mon ventre en sonnera comme une harpe en face de Moab, et aussi mes entrailles à l'endroit des murs de brique cuite (4). Et alors, quand on aura vu Moab se démener sur ses hauts lieux, on le verra descendre vers ses sanctuaires et prier, mais inutilement.

« Cette prophétie, que le Seigneur a dictée contre Moab, est pour plus tard; quant à présent, voici ce que dit le Seigneur: Dans trois ans, années de mercenaire, Moab n'aura plus la gloire de compter parmi les grandes nations, il demeurera petit, fort petit, et pas du tout nombreux (5). »

Nous ne savons quelle insulte de la part des Moabites leur attira cette sanglante représaille; mais il faut convenir que jamais la raillerie et le dédain ne revêtirent des formes plus sarcastiques.

La prophétie suivante, intitulée *Fardeau de Damas*, est dirigée non-seulement contre ce royaume, mais encore contre Israël et les peuples voisins ligués pour la ruine de Jacob. Elle occupe le chapitre dix-septième, et n'est point placée selon l'ordre de sa date; car elle paraît avoir été faite l'an 737 avant l'ère vulgaire, 15 années avant le règne d'Ezéchias, un an avant la prise de Damas, par Thelgatphalnasar, lorsque le roi Achaz invoqua le secours de ce prince contre Razin, roi de Syrie, et Phacée, roi d'Israël; peut-être même aurait-elle été produite pour déterminer Achaz à recourir à ce moyen dangereux de défense, mais qui pouvait être nécessaire.

« Fardeau de Damas, dit le prophète. Voilà que Damas, cessant d'être une ville, restera comme un monceau de pierre éboulé. Les troupeaux se reposeront dans les villes abandonnées d'Aroër, sans que personne les effraie. Ephraïm n'aura plus d'appui, et Damas plus d'empire; il en sera des restes de la Syrie comme de la gloire des fils d'Israël, dit le Seigneur des armées. Le temps approche où la gloire de Jacob sera amoindrie, et son embonpoint changé en maigreur. Tel le moissonneur qui ramasse le reste de la moisson étend son bras pour relever un épi, tel le glaneur recueille des épis dans la vallée de Raphaïm : ainsi il restera comme un raisin, comme un bouquet de deux ou trois olives au bout d'un rameau, comme quatre ou cinq fruits dans un sommet, dit le Seigneur, le Dieu d'Israël.

« Alors l'homme reviendra à son créateur, ses yeux chercheront le Saint d'Israël, et il ne s'inclinera plus devant les autels élevés de ses mains, il passera sans regarder les bois sacrilèges et les sanctuaires arrangés de ses doigts. En ce jour, les villes dans lesquelles il faisait consister sa force seront abandonnées, comme on abandonna (jadis) les instruments de labourage et les moissons devant les fils d'Israël; et vous demeurerez déserte, (ô Damas,) parce que vous avez oublié le Dieu votre Sauveur (parce que vous ne vous êtes plus souvenue de votre puissant auxiliaire. Vous planterez donc des plants sauvages (1), et vous sèmerez une semence altérée (2). Au jour de la récolte, la plantation vous donnera des lambrusques, et vos semis se couvriront de fleurs avortées (3), la moisson périra au jour de la fécondation, et languira sans vigueur (4). Malheur à la

du Seigneur, pour des montagnes très-élevées; les cèdres de Dieu, pour de très-grands cèdres.

(1) Raillerie amère.

(2) Les gens grossiers disent d'une manière plus énergique : *au diable!*

(3) On appelait du nom de Carmel un pays fertile et plantureux.

(4) Il est impossible de rendre cette image d'une manière décente en notre langage si pudique. Ce n'est plus de la raillerie, c'est une insulte.

(5) Ini consilium, coge concilium : pone quasi noctem umbram tuam in meridie : absconde fugientes, et vagos ne prodas. Habitabunt apud te profugi mei : Moab esto latibulum eorum a facie vastatoris : finitus est enim pulvis, consummatus est miser : defecit qui conculcabat terram. Et præparabitur in misericordia solium, et sedebit super illud in veritate in tabernaculo David, judicans et quærens judicium, et velociter reddens quod justum est. Audivimus superbiam Moab, superbus est valde : superbia ejus et arrogantia ejus, et indignatio ejus plusquam fortitudo ejus. Idcirco ululabit Moab ad Moab, universus ululabit : his, qui lætantur super muros cocti lateris, loquimini plagas suas. Quoniam suburbana Hesebon deserta sunt : et vineam Sabama Domini gentium exciderunt, flagella ejus usque ad Jazer pervenerunt : erraverunt in deserto, propagines ejus relictæ sunt, transierunt mare. Super hoc plorabo in fletu Jazer vineam Sabama : inebriabo te lacryma mea, Hesebon, et Eleale : quoniam super vindemiam tuam, et super messem tuam vox calcantium irruit. Et auferetur lætitia et exsultatio de Carmelo, et in vineis non exsultabit neque jubilabit. Vinum in torculari non calcabit qui calcare consueverat : vocem calcantium abstuli. Super hoc venter meus ad Moab quasi cithara sonabit, et viscera mea ad murum cocti lateris. Et erit : cum apparuerit quod laboravit Moab super excelsis suis, ingredietur ad sancta sua ut obsecret, et non valebit. Hoc verbum, quod locutus est Dominus ad Moab ex tunc. Et nunc locutus est Dominus, dicens : In tribus annis, quasi anni mercenarii, auferetur gloria Moab super omni populo multo, et relinquetur parvus et modicus, nequaquam multus (*Isa.* xvi, 1-14).

(1) *Plantabis plantationem fidelem;* un plant fidèle, c'est-à-dire non dénaturé par la greffe.

(2) *Germen alienum seminabis;* une semence étrangère, c'est-à-dire dégénérée par suite de la proximité d'une plante étrangère qui a fleuri près de celle qui la portait.

(3) *Mane semen tuum florebit;* une fleur qui ouvre dès le matin, c'est-à-dire avant son temps, avorte nécessairement.

(4) *Ablata est messis in die hæreditatis;* quand le vent emporte la fleur du froment au moment de la fécondation, ou quand la pluie l'abat, il ne se forme pas de grain dans l'épi, et la plante devient flasque

ligue des nombreuses nations; il semble que ce sont les flots multipliés d'une mer irritée, et le tumulte de leurs bataillons est pareil au bruit des grandes eaux. Bruissez, peuples, comme bruissent les eaux de l'inondation; un signe, et vous reculerez au loin, et vous serez balayés, comme la poussière des montagnes au souffle du vent, comme la paille qu'emporte la tempête. Le soir arrivé, voici l'orage qui s'élève; au matin il n'en sera plus nouvelle. Tel est le partage de ceux qui nous ont dévastés, le sort de ceux qui nous dépouillent (1). »

Tel fut, en effet, le sort de Damas, le sort d'Israël, et celui des peuples voisins. Razin, roi de Damas, et Phacée, roi d'Israël, avaient fait des invasions dans le royaume de Juda dès le règne de Joathan; ils les reprirent au commencement de celui d'Ezéchias. Ayant divisé leurs forces en trois corps d'armées, l'un pilla Jérusalem, l'autre dévasta les provinces, le troisième tua 120,000 hommes en un seul jour; tous s'en retournèrent chargés de butin, et traînant à leur suite 200,000 captifs. Vinrent après eux les Iduméens, qui firent des maux pareils, puis les Philistins, qui s'emparèrent des villes de Bethsamès, Aialon, Gaderoth, Socho, Thamnan, Gamzo, et les gardèrent.

Mais Thelgatphalnasar, appelé par Achaz, ne tarda pas à venger tant d'affronts. Il prit Damas en l'an 736, et en enleva la population ainsi que les deux tribus et demi d'en deçà du Jourdain; il ravagea la Philistie, la Galilée, le pays de Galaad; et enfin Salmanasar, son successeur, acheva de détruire Israël en 717, en s'emparant de Samarie, qu'il renversa de fond en comble, et en transportant le reste des Israélites en captivité. C'est ainsi que la gloire d'Israël ne survécut pas à la ruine de Damas, et que celle de Jacob fut diminuée en même temps que son embonpoint, puisqu'il perdit une des deux nations dont se composait sa famille. Le XVIIIe chapitre contient une prophétie dont il est difficile de bien discerner l'objet. Nous ne saurions adopter l'opinion de saint Jérôme et de la multitude des commentateurs qui l'ont suivi, et y reconnaître l'Egypte. La prophétie relative à l'Egypte commence au chapitre suivant d'une manière tellement précise, qu'il est surprenant que tant de savants personnages n'aient pas daigné en tenir compte. Isaïe parle d'un peuple qui est au-delà, ou à côté des fleuves de l'Ethiopie, *trans flumina Ethiopiæ;* position topographique qui ne peut désigner les Egyptiens, placés des deux côtés du fleuve de la grande Ethiopie, c'est-à-dire du Nil; d'un peuple terrible, divisé, dispersé, plus redoutable qu'aucun autre, d'un peuple expectant et foulé aux pieds, désignations qui ne leur conviennent pas davantage; mais qui conviennent bien aux Arabes, et spécialement aux habitants de cette partie de l'Arabie qu'on appelle Arabie Pétrée, peuplée de plusieurs nations, presque toutes nomades, accoutumées dès ce temps-là à attendre les caravanes pour les piller. Il ne faut pas non plus perdre de vue que l'Arabie Pétrée est foulée aux pieds par tous les voyageurs qui vont de l'Afrique en Asie, et *vice versa.*

L'Ethiopie, désignée ici comme limite, s'étendait des bouches du Nil le long des côtes orientales de la mer Rouge et vers les confins du désert de Sin. Cette contrée porte toujours dans l'Ecriture le nom de terre de Chus, que les traducteurs rendent toujours également par celui d'Ethiopie, quoiqu'il faille distinguer soigneusement entre la grande Ethiopie, ou l'Ethiopie proprement dite, et celle-ci. Séphora, femme de Moïse, que Moïse lui-même appelle Chusite, était de cette dernière.

Isaïe ajoute quelques autres indications dont il est impossible de se rendre compte dans l'état actuel des connaissances humaines, ou du moins, dont nous ne pouvons, nous, trouver une explication suffisante: ainsi, il appelle le pays dont il parle la terre à la cymbale ailée, *terra cymbalo alarum.* Les interprètes y voient des navires avec leurs voiles, de Genoude va même jusqu'à dire des voiles retentissantes, comme si rien était moins retentissant que des morceaux de toile; mais c'est oublier que ni Egyptiens, ni Arabes, ni Ethiopiens, n'étaient navigateurs. Le prophète dit encore que le peuple auquel il s'adresse envoie des députés dans la mer, *mittit in mare legatos*, et dans des vases de papyrus sur les eaux, *et in vasis papyri super aquas.* Les interprètes voient encore ici des navires de papyrus; pour le

et languissante. Faute d'avoir fait attention à ces observations, des traducteurs renommés, tels que Sacy et de Genoude, n'ont donné que des contre-sens ou des non-sens, mais principalement de Genoude.

(1) Onus Damasci. Ecce Damascus desinet esse civitas, et erit sicut acervus lapidum in ruina. Derelictæ civitates Aroer gregibus erunt, et requiescent ibi, et non erit qui exterreat. Et cessabit adjutorium ab Ephraim, et regnum a Damasco: et reliquiæ Syriæ sicut gloria filiorum Israel erunt: dicit Dominus exercituum. Et erit in die illa: attenuabitur gloria Jacob, et pinguedo carnis ejus marcescet. Et erit sicut congregans in messe quod restiterit, et brachium ejus spicas leget: et erit sicut quærens spicas in valle Raphaim. Et relinquetur in eo sicut racemus, et sicut excussio olæ duarum vel trium olivarum in summitate rami, sive quatuor aut quinque in cacuminibus ejus, fructus ejus: dicit Dominus Deus Israel. In die illa inclinabitur homo ad factorem suum, et oculi ejus ad sanctum Israel respicient. Et non inclinabitur ad altaria quæ fecerunt manus ejus: et quæ operati sunt digiti ejus non respiciet, lucos et delubra. In die illa erunt civitates fortitudinis ejus derelictæ sicut aratra, et segetes quæ derelictæ sunt a facie filiorum Israel, et eris deserta. Quia oblita es Dei salvatoris tui, et fortis adjutoris tui non es recordata: propterea plantabis plantationem fidelem, et germen alienum seminabis. In die plantationis tuæ labrusca, et mane semen tuum florebit: ablata est messis in die hæreditatis, et dolebit graviter. Væ multitudini populorum multorum, ut multitudo maris sonantis: et tumultus turbarum sicut sonitus aquarum multarum. Sonabunt populi sicut sonitus aquarum inundantium, et increpabit eum, et fugiet procul: et rapietur sicut pulvis montium a facie venti, et sicut turbo coram tempestate. In tempore vespere, et ecce turbatio: in matutino, et non subsistet, hæc est pars eorum qui vastaverunt nos et sors diripientium nos (*Isa.* XVII, 1-14).

coup, c'est trop fort. Qu'on expose un Moïse dans une corbeille de papyrus, à la bonne heure ; mais qu'on y députe des ambassadeurs aux nations lointaines, c'est ce qui ne peut être supposé. Il est probable, au contraire, que le prophète veut faire allusion à quelque usage superstitieux, pareil à celui de tant de peuples de l'Asie, de l'Afrique et du Nouveau-Monde, de lancer sur les flots des idoles couvertes de rubans dans de petits navires chargés de présents pour les dieux de la mer et des fleuves, afin d'apaiser la tempête; et quelquefois des navires de feuilles ou d'écorce, pour se rendre les vents propices, en leur faisant préalablement ce sacrifice, et quant aux dégradations commises par les fleuves sur la contrée dont il est question, *cujus diripuerunt flumina terram ejus*, il ne s'agit peut-être que d'un fait accidentel, dont l'histoire n'a pas enregistré le souvenir.

Il faut considérer encore que le prophète parle nécessairement d'un peuple voisin de la Judée, et qui a eu des démêlés avec le peuple juif. Non pas des Ethiopiens eux-mêmes, mais du peuple voisin de leurs fleuves. Ces fleuves sont les divers affluents du torrent de Sihor, aujourd'hui fleuve d'Egypte, et le Sihor lui-même, au-delà desquels, par rapport à Jérusalem, est l'Arabie Pétrée. C'est donc de l'Arabie qu'il est question. Le reste va s'éclaircir de la même manière.

Les Arabes étaient assujettis à la Judée du temps de Salomon, et payaient un tribut à ce prince. Il en était encore de même au temps de Josaphat ; le tribut se montait annuellement à 7,700 brebis et 7,700 boucs. Mais ils se révoltèrent sous le règne de Joram, et le second livre des Paralipomènes, au chapitre XXI^e^, désigne nommément ceux-ci, savoir les Arabes qui confinent à l'Ethiopie. Ils causèrent de grands maux, si on en juge par ce seul fait, relaté au chapitre suivant, qu'on fut obligé de mettre sur le trône, après la mort de Joram, le jeune Ochosias, nonobstant l'incapacité résultant de son âge, parce que des bandes de pillards arabes avaient tué tous ses frères dans une de leurs irruptions. Ozias tira vengeance de ces cruelles expéditions; mais il est probable, quoique l'Ecriture ne les désigne pas nommément, qu'ils reparurent avec les nations liguées contre Achaz.

La Judée avait donc des griefs à faire valoir contre eux; voilà le motif de la prophétie. Maintenant voici son accomplissement, du moins on doit le regarder comme probable : Sans remonter jusqu'au temps des Machabées, où ils furent vaincus et assujettis de nouveau par Judas; sans parler même de Nabuchodonosor, qui soumit à son empire tous les pays des environs de la Palestine cinq ans après la destruction de Jérusalem, tandis que le gros de son armée était occupé au siége de Tyr, le second livre des Paralipomènes nous apprend, qu'après le désastre de l'armée de Sennachérib, Ezéchias se trouva délivré de tout ennemi extérieur, en paix avec tous les peuples d'alentour, dont la plupart venaient à Jérusalem, apporter des offrandes au Seigneur et à Ezéchias, respecté désormais parmi toutes les nations. Or il serait difficile de ne pas comprendre dans le dénombrement les habitants de l'Arabie Pétrée, d'autant plus qu'Isaïe termine sa prédiction en les avertissant qu'ils apporteront des offrandes au mont de Sion en l'honneur du Dieu des armées. Voici cette prophétie.

« Malheur au pays à la cymbale ailee, qui est au-delà des fleuves de l'Ethiopie, qui envoie des députés dans la mer, et dans des vases de papyrus sur les eaux. Allez, anges véloces, vers la nation vagabonde et dispersée, vers le peuple terrible, plus terrible qu'aucun autre, vers la nation expectante et foulée au pieds, à laquelle les fleuves ont dégradé sa terre. Vous tous, habitants d'alentour, qui demeurez dans le pays, lorsque le drapeau sera arboré sur les montagnes, vous verrez, et vous entendrez le son de la trompette. Car voici-ce que le Seigneur me révèle : Je m'arrêterai, et pour mieux regarder, j'illuminerai les cieux de la plus vive lumière, comme après le brouillard matinal qui survient en un jour de moisson. Aussi (le champ) s'est tout fané avant la moisson, avorté qu'il était par une maturité trop hâtive; on abattra donc à la faulx ses menus rameaux, et on coupera le reste pour le secouer (1), et l'abandonner en un monceau aux oiseaux des montagnes et aux animaux des champs; de sorte que les volatiles s'y abattront pendant tout l'été, et les bêtes de la terre de toute espèce s'y abriteront pendant l'hiver. Alors, des offrandes seront apportées au Seigneur des armées, au lieu consacré au Seigneur des armées, à la montagne de Sion, par le peuple vagabond et dispersé, par le peuple terrible, plus terrible qu'aucun autre, par la nation expectante et foulée aux pieds, à laquelle les fleuves ont dégradé sa terre (2). »

Voici maintenant la prophétie contre l'Egypte; c'est la dernière de ce recueil.

(1) La traduction latine, que nous rendons littéralement, doit rendre elle-même fort mal l'hébreu. Quand une récolte a été échaudée par une pluie intempestive suivie d'un rayon de soleil trop ardent, on cueille à la main les épis qui surmontent, et qui sont les meilleurs, en les coupant par le collet; on fauche le reste, qui n'est guère que de mauvaise paille; on secoue le peu de grain qui s'y trouve, et on laisse la paille sur le champ.

(2) Væ terræ cymbalo alarum, quæ est trans flumina Æthiopiæ. Qui mittit in mare legatos, et in vasis papyri super aquas. Ite, angeli veloces, ad gentem convulsam, et dilaceratam : ad populum terribilem, post quem non est alius : ad gentem exspectantem et conculcatam, cujus diripuerunt flumina terram ejus. Omnes habitatores orbis, qui moramini in terra, cum elevatum fuerit signum in montibus, videbitis, et clangorem tubæ audietis. Quia hæc dicit Dominus ad me : Quiescam et considerabo in loco meo sicut meridiana lux clara est, et sicut nubes roris in die messis. Ante messem enim totus efflоruit et immatura perfectio germinabit, et præcidentur

« Fardeau de l'Egypte. Voilà que le Seigneur va monter sur une nuée légère, et entrer en Egypte, et les simulacres de l'Egypte seront ébranlés devant sa face, et le cœur de l'Egypte défaillira dans son sein. Et je soulèverai les Egyptiens contre les Egyptiens, et le frère s'armera contre son frère, l'ami contre son ami, la cité contre la cité, la province contre la province. Le souffle de l'Egypte s'interrompra dans ses entrailles, et je précipiterai les battements de sa poitrine; elle consultera alors ses simulacres, ses devins, ses pythons et ses jongleurs. Et je livrerai l'Egypte aux mains de maîtres cruels, mais un roi puissant leur dictera des lois, dit le Seigneur, le Dieu des armées (1). Et le bassin de la mer demeurera à sec, et le fleuve, devenu stagnant, se desséchera, et les réservoirs deviendront arides, et les canaux faits de main d'homme baisseront et manqueront d'eau. Les roseaux et les joncs se flétriront; le lit du fleuve tarira dès sa source, et toute semaille d'irrigation se fanera, séchera et ne sera plus; et ceux qui pêchent (au harpon) verseront des larmes, et ceux qui jettent l'hameçon dans le fleuve se désoleront, et ceux qui épandent le filet sur la face des eaux languiront. Ceux qui cultivaient le lin, ceux qui le peignaient, ceux qui le façonnaient en tissus délicats, seront confondus. Tous ces marécages où l'on formait des lagunes pour prendre des poissons, resteront sans eaux. Les princes de Tanis ont perdu l'esprit, les sages conseillers de Pharaon ont donné des conseils insensés. Comment direz-vous (encore) à Pharaon : Je suis le fils des sages, le descendant des anciens rois? Où sont maintenant vos sages? qu'ils vous informent donc, et qu'ils vous indiquent ce que le Seigneur des armées a résolu à l'égard de l'Egypte? Les princes de Tanis sont devenus insensés, les princes de Memphis, la ville angulaire du royaume (2), ont radoté, ils ont trompé l'Egypte. Le Seigneur a répandu au milieu d'elle l'esprit du vertige; ils ont fait chanceler l'Egypte dans tous ses desseins, comme un homme ivre jusqu'au vomissement. L'Egypte n'en sera plus à avancer ou à reculer, à marcher en avant ou à battre en retraite. En ce jour, l'Egypte, devenue semblable à un troupeau de femmes, demeurera surprise, effrayée des secousses que lui imprimera la main du Seigneur des armées. Le pays de Juda sera un sujet d'effroi pour l'Egypte; quiconque se la rappellera à la mémoire, frémira de terreur à la vue des desseins que le Seigneur des armées accomplira envers elle.

« En ce jour, il y aura cinq villes dans le pays d'Egypte, qui parleront le langage de Chanaan, et qui jureront par le nom du Seigneur des armées; l'une d'elles s'appellera la ville du Soleil. En ce jour, un autel consacré au Seigneur s'élèvera au milieu du pays d'Egypte, et une inscription au Seigneur auprès de la frontière; ce sera un signe et un témoignage (de consécration) du pays d'Egypte au Seigneur des armées. Aussi, du milieu de sa tribulation, élèvera-t-il la voix vers le Seigneur, et le Seigneur lui enverra un sauveur et un défenseur, qui le délivrera. Et le Seigneur sera connu de l'Egypte, et les Egyptiens connaîtront le Seigneur en ce jour, et ils l'honoreront par des hosties et des offrandes; ils lui adresseront des vœux, et les acquitteront. Et le Seigneur frappera l'Egypte d'une plaie, et il la guérira; et les Egyptiens reviendront au Seigneur, et il leur deviendra propice, et il les guérira.

« En ce jour, une voie sera ouverte entre l'Egypte et l'Assyrie, et l'Assyrien envahira l'Egypte, et l'Egyptien l'Assyrie, et l'Assyrien soumettra l'Egypte. En ce jour, Israël sera en tiers entre l'Egypte et l'Assyrie : il sera en bénédiction au centre du pays que le Seigneur des armées aura béni en disant : Béni soit mon peuple d'Egypte; Assyrien, vous êtes l'œuvre de mes mains; mais Israël est mon héritage (1). »

ramusculi ejus falcibus · et quæ derelicta fuerint, abscindentur, et exutientur. Et relinquentur, simul avibus montium, et bestiis terræ : et æstate perpetua erunt super eum volucres, et omnes bestiæ terræ super illum hiemabunt. In tempore illo, deferetur munus Domino exercituum a populo divulso et dilacerato : a populo terribili, post quem non fuit alius, a gente exspectante et conculcata, cujus diripuerunt flumina terram ejus : ad locum nominis Domini exercituum, montem Sion (*Isa.* XVIII, 1-7).

(1) De Genoude nous paraît avoir encore fait ici un contre-sens; Sacy a tourné la difficulté par une phrase équivoque.

(2) *Angulum populorum ejus;* Memphis, capitale de l'Egypte, située près de l'angle supérieur du Delta.

(1) Onus Ægypti. Ecce Dominus ascendet super nubem levem, et ingredietur Ægyptum, et commovebuntur simulacra Ægypti a facie ejus, et cor Egypti tabescet in medio ejus. Et concurrere faciam Ægyptios adversus Ægyptios : et pugnabit vir contra fratrem suum, et vir contra amicum suum, civitas adversus civitatem, regnum adversus regnum. Et dirumpetur spiritus Ægypti, in visceribus ejus, et consilium ejus præcipitabo : et interrogabunt simulacra sua, et divinos suos, et pythones, et ariolos. Et tradam Ægyptum in manu dominorum crudelium, et rex fortis dominabitur eorum, ait Dominus Deus exercituum. Et arescet aqua de mari, et fluvius desolabitur, atque siccabitur. Et deficient flumina : attenuabuntur, et siccabuntur rivi aggerum. Calamus et juncus marcescet. Et nudabitur alveus rivi a fonte suo, et omnis sementis irrigua siccabitur, arescet, et non erit. Et mœrebunt piscatores, et lugebunt omnes mittentes in flumen hamum, et expandentes rete super faciem aquarum emarcescent. Confundentur qui operabantur linum, pectentes et texentes subtilia. Et erunt irrigua ejus flaccentia : omnes qui faciebant lacunas ad capiendos pisces. Stulti principes Taneos, sapientes consiliarii Pharaonis, dederunt consilium insipiens : Quomodo dicetis Pharaoni; filius sapientium ego, filius regum antiquorum? Ubi nunc sunt sapientes tui? Annuntient tibi, et indicent quid cogitaverit Dominus exercituum super Ægyptum. Stulti facti sunt principes Taneos, emarcuerunt principes Mempheos, decepernnt Ægyptum, angulum populorum ejus. Dominus miscuit in medio ejus spiritum vertiginis : et errare

Cette conclusion est une allusion évidente au grand et magnifique règne de Josias. La Judée fut alors riche et puissante; de même l'Egypte et l'Assyrie. Bonheur, il est vrai, qui ne devait, comme toutes les choses d'ici-bas, durer qu'un moment. Josias lui-même y mit un terme pour la Judée, en se posant, les armes à la main, comme intermédiaire entre ses deux puissants voisins : il succomba dans les plaines de Mageddo et de là datèrent les malheurs de sa patrie.

Nous ne prétendons pas expliquer tous les détails de la prophétie, parce que l'histoire la laisse dans une grande obscurité. Toutefois, en la plaçant en regard du très-petit nombre de faits qu'il est possible de recueillir dans les divines Ecritures et dans Hérodote, on parvient à y porter jusqu'à un certain point la lumière. Nous ne croyons pas qu'elle s'étende au delà du règne de Nabuchodonosor le Grand.

La douzième ou treizième année de son règne, Ezéchias secoua le joug de l'Assyrie, lors de l'avénement de Sennachérib, selon toute apparence, et conclut une ligue défensive avec l'Egypte et l'Ethiopie, non pas l'Ethiopie proprement dite, mais celle dont nous venons de parler. Or, le jour du danger arrivé, l'Egypte ne fit aucun mouvement pour le secourir, et Ezéchias, abandonné à ses propres forces, fut contraint de s'humilier devant son rival, et de lui payer une indemnité de guerre de 300 talents d'argent et de 30 talents d'or. Ceci se passait la quatorzième année du règne d'Ezéchias, 708 avant l'ère vulgaire.

Telle fut, selon toute apparence encore, l'occasion des plaintes de Juda contre l'Egypte, plaintes que le prophète traduisit à sa manière, moins sans doute dans l'esprit d'une mesquine vengeance ou d'une lamentation inutile, que pour faire comprendre aux lâches alliés d'Israël les suites funestes de leur conduite impolitique. Sevechus régnait alors en Egypte; en se liguant avec Ezéchias, il en avait fait assez pour provoquer la colère de Sennachérib; en l'abandonnant, il s'exposait à supporter seul le terrible ressentiment du puissant monarque. En effet, après avoir rançonné la Judée, Sennachérib se précipita sur l'Egypte, où il se couvrit de gloire et de butin pendant l'espace de trois années. Sevechus, ou Sethos, comme l'appelle Hérodote, continua de montrer, par la légèreté et l'extravagance de sa conduite, qu'il n'y avait aucun fonds à faire sur lui. Au lieu de regagner les cœurs de ses sujets, qu'il s'était aliénés par ses mesures impolitiques, il ramassa des aventuriers de toutes les nations, pour les opposer aux Assyriens. Ceux qui n'ont à défendre ni patrie, ni intérêts, ni famille, nonobstant la bravoure qui peut les animer, lâchent pied au premier revers, la défaite devient une déroute irrémédiable; c'est ce qui arriva. Ce cœur factice de l'Egypte défaillit dans son sein, comme l'avait dit le prophète.

Taraca, roi d'Ethiopie, avait enfin compris la nécessité d'agir. Sennachérib, occupé au siége de Péluse, ayant appris ses mouvements, et craignant de se trouver enfermé, se replia vers la Judée, et alla mettre le siége devant Lakis, puis devant Lobna, qu'il abandonna encore pour aller au-devant de Taraca, attaché à sa poursuite.

A la mort de Sevechus, Taraca s'empara de la couronne d'Egypte, mais il ne put remettre une nation si profondément ébranlée par le fait de l'invasion de Sennachérib, de l'inhabileté de Sevechus et de sa conquête à lui-même. Elle tomba en complète dissolution l'an 687, à la mort de Taraca, se divisa en douze royaumes ; les guerres civiles s'allumèrent de tous côtés, le frère s'arma contre le frère, l'ami contre l'ami, la cité contre la cité : la prophétie s'accomplissait à la lettre; l'histoire nous révèle qu'elle s'accomplit jusque dans les moindres détails, car les différents partis belligérants consultèrent les oracles au détriment les uns des autres; elle nous a même conservé deux des réponses, celle-ci : Celui d'entre vous qui fera une libation avec une coupe d'airain, sera roi de toute l'Egypte; et cette autre: Celui que vous maltraiterez, sera vengé par des hommes d'airain, qui sortiront de la mer. Il se trouva que Psammétique, l'un des douze tyrans, ou l'un des maîtres cruels, pour parler comme Isaïe, remplit le double oracle, dicta des lois aux onze autres, et devint seul roi de toute l'Egypte. Cet événement dont la date est certaine, s'accomplit l'an 670 avant l'ère vulgaire; et après cette époque seulement, l'Egypte se livra à la navigation, par suite de l'introduction de beaucoup de Grecs dans son sein sous le règne de Psammétique.

fecerunt Ægyptum in omni opere suo, sicut errat ebrius et vomens. Et non erit Ægypto opus, quod faciat caput et caudam, incurvantem et refrenantem. In die illa erit Ægyptus quasi mulieres, et stupebunt, et timebunt a facie commotionis manus Domini exercituum, quam ipse movebit super eam. Et erit terra Juda Ægypto in pavorem : omnis qui illius fuerit recordatus, pavebit a facie consilii Domini exercituum, quod ipse cogitavit super eam. In die illa erunt quinque civitates in terra Ægypti, loquentes lingua Chanaan, et jurantes per Dominum exercituum : Civitas solis vocabitur una. In die illa erit altare Domini in medio terræ Ægypti, et titulus Domini juxta terminum ejus. Erit in signum, et in testimonium Domino exercituum in terra Ægypti. Clamabunt enim ad Dominum a facie tribulantis, et mittet eis salvatorem et propugnatorem, qui liberet eos. Et cognoscetur Dominus ab Ægypto, et cognoscent Ægyptii Dominum in die illa, et colent eum in hostiis et in muneribus : et vota vovebunt Domino, et solvent. Et percutiet Dominus Ægyptum plaga, et sanabit eam, et revertentur ad Dominum, et placabitur eis, et sanabit eos. In die illa erit via de Ægypto in Assyrios; et intrabit Assyrius Ægyptum, et Ægyptius in Assyrios, et servient Ægyptii Assur. In die illa erit Israel tertius Ægyptio et Assyrio : benedictio in medio terræ, cui benedixit Dominus exercituum, dicens : Benedictus populus meus Ægypti, et opus manuum mearum Assyrio : hæreditas autem mea Israel (*Isa.* XIX, 1-25).

Quant à l'asséchement de la mer et des fleuves, nous ne savons s'il faut prendre ce que dit Isaïe pour une formule de langage, un ornement poétique de sa prophétie, une figure de l'épuisement de l'Egypte; ou bien s'il est question de quelque événement naturel, tel que l'absence de l'inondation; ou si c'est l'annonce des grands travaux que Pharaon Nechao, successeur de Psammétique, devait entreprendre pour la jonction des deux mers. Il reste trop peu de traces de ses ouvrages, et l'histoire est trop laconique, pour qu'il soit possible de bien juger. Nous savons seulement qu'il entreprit de canaliser le Nil, de le mettre en communication avec la mer Rouge, et qu'il en résulta une épidémie qui enleva 120,000 hommes. Est-ce encore à cette entreprise, sage peut-être, mais follement conduite, que le prophète entend faire allusion, lorsqu'il parle de conseils insensés? Nous n'oserions l'affirmer. Ne serait-ce pas plutôt de la situation politique de l'Egypte sous le règne de Pharaon Hophra, qui fut enfin précipité du trône après de grands malheurs, et qui perdit la vie? Cela paraît plus vraisemblable : Cette page de la prophétie se relierait de la sorte avec la page suivante, dans laquelle il est parlé de l'effroi de l'Egypte, de sa surprise et des secousses que lui imprime la main du Seigneur. Apriès, ou Pharaon Hophra, prince belliqueux, ne sut ni gouverner avec sagesse, ni proportionner ses moyens d'attaque à l'importance de ses desseins. Il se laissa vaincre par Nabuchodonosor, en voulant lui faire lever le siége de Jérusalem. Le vainqueur le poursuivit en Egypte, y causa les les plus grands ravages; une révolution précipita du trône l'infortuné Apriès, qui fut remis aux mains d'Amasis, son successeur; celui-ci, plutôt lieutenant de Nabuchodonosor que véritablement roi d'Egypte, se défit d'Apriès, et quand le roi d'Assyrie rentra en Judée, l'Egypte avait perdu pour plusieurs siècles sa liberté.

Le royaume de Juda était devenu alors un sujet d'effroi pour l'Egypte, à cause des ravages qu'y causaient si souvent les Assyriens; ceux-ci l'affaiblissaient par degré, avant d'en faire la conquête définitive, et l'Egypte ne pouvait sans terreur voir ces redoutables conquérants s'établir ainsi à ses portes, et la menacer du même sort. Elle comprit trop tard ses dangers, et quant Apriès voulut la sauver, en venant au secours de la Judée, il n'était plus temps.

Il y avait bien en ce temps-là cinq villes en Egypte qui parlaient le langage du pays de Chanaan, et qui juraient par le nom du Seigneur des armées, car Psammétique s'était emparé sur la Judée, pendant le règne de Manassé, de la Philistie divisée en cinq provinces et ayant ainsi cinq villes capitales: Azoth, Gaza, Ascalon, Geth et Accaron. Asdod, ou Asoth, l'une d'elles, lui coûta un siége de 29 ans, au rapport d'Hérodote. En suivant cette donnée, la ville du soleil n'est pas difficile à reconnaître, c'est Bethsamès (1); et cette circonstance est d'autant plus remarquable, que les Egyptiens, maîtres d'Azoth et de Bethsamès, n'étaient plus qu'à quelques étapes de la capitale de la Judée. A Bethsamès était un autel consacré au Seigneur, savoir la grande pierre sur laquelle les Bethsamites offrirent en sacrifice les deux vaches qui avaient ramené l'arche d'alliance, à son retour de la Philistie; et peut-être, en compulsant les souvenirs de l'histoire, il ne serait pas difficile de reconnaître sur la frontière de la Philistie, devenue frontière de l'Egypte, l'inscription en l'honneur de Dieu, dont parle le prophète; si toutefois cette inscription n'était pas un souvenir commémoratif du séjour de l'arche dans le champ de Josué, Bethsamite, ou dans la maison d'Abinadab, à Gabaa.

Nous n'oserions décider quel personnage le prophète avait en vue, lorsqu'il parlait du sauveur et du défenseur qui devait délivrer l'Egypte; à moins que ce ne fût Amasis lui-même. Ce monarque, sorti des derniers rangs de la société, et qui fut contraint d'accepter la couronne, gouverna avec une grande sagesse, rendit à l'Egypte toute sa prospérité, la couvrit de monuments; ses peuples sentirent à peine le poids de son autorité, et purent oublier que leur patrie n'était plus désormais qu'un satellite destiné à se mouvoir dans l'orbite de l'empire d'Assyrie. Cambyse les en fit souvenir sous le règne de Psamménite, fils d'Amasis.

On pourrait être surpris d'entendre le prophète parler ici du retour de l'Egypte vers le Seigneur, et des offrandes qu'elle doit lui offrir; mais il faut se souvenir que, dans ces siècles reculés, l'idolâtrie n'excluait ni la connaissance ni le culte du vrai Dieu; qu'en outre, le temple de Jérusalem recevait des offrandes de toutes les nations, qu'il en reçut davantage encore au temps de Josias, successeur de Manassé, et enfin que ce prince, qui récupéra tout le royaume depuis Gabaa jusqu'à Bersabée, suivant le langage de l'Ecriture, reconquit probablement la Philistie. Dans ce cas, c'est lui-même qui serait le sauveur dont parle le prophète, et ce qu'il dit du retour de l'Egypte vers le Seigneur devrait être exclusivement entendu de la Philistie.

A cette époque, la Judée fut une route constamment ouverte entre l'Egypte et l'Assyrie. Sennachérib envahit l'Egypte, ainsi que nous venons de le dire; Néchao envahit l'Assyrie, et gagna, en passant, la grande bataille contre Josias, dans laquelle ce prince perdit la vie; Nabuchodonosor envahit l'Egypte et l'asservit. Jamais prophétie ne s'accomplit donc d'une manière plus littérale; et l'intervention de la Judée entre ces deux redoutables voisins n'est pas difficile à expliquer : Isaïe avait dit qu'elle serait en tiers entre les deux royaumes; elle le fut, en se portant tantôt vers l'un tantôt vers l'autre, suivant qu'elle le crut de ses

(1) Des deux mots hébreux, *beth*, maison, *sames*, soleil.

intérêts; ainsi elle se ligua avec l'Egypte contre Sennachérib, et avec l'Assyrie contre Néchao.

Le recueil suivant se compose de cinq pièces d'une longueur inégale, et sans rapport entre elles. La première, qui est aussi la plus courte, est contenue dans le chapitre vingt-unième; c'est une prophétie figurative contre l'Egypte et l'Ethiopie, non pas celle d'Afrique, mais la petite Ethiopie, ou terre de Chus, des environs de la mer Rouge et du mont Sinaï. Elle est datée de l'année où Thartan, général de Sargon, s'empara de la ville d'Azoth. On se demande quel est ce Sargon, partout ailleurs inconnu? Saint Jérôme a cru que c'était Sennachérib; et, en effet, Thartan est le général que ce prince adressa à Ezéchias, pour le sommer de se rendre à discrétion. Les Bénédictins ont pensé que c'était Esarhaddon, en faisant de Sargon une abréviation du mot Esarhaddon; mais une pareille indication n'est pas suffisante pour contrebalancer les données de l'histoire profane, qui nous apprend que Sennachérib fit une descente en Egypte, tout en continuant la guerre contre Ezéchias, tandis qu'on ne lit rien de semblable d'Esarhaddon. Ce qui augmente encore la difficulté, c'est qu'Isaïe appelle ailleurs Sennachérib et Esarhaddon par leur nom véritable; cependant on ne peut appliquer la prophétie à Thelgatphalnasar, qui n'alla point en Egypte, ni à Salmanasar, qui ne paraît pas y être allé davantage, ni à Saosduchée, dont Isaïe ne vit point l'avénement. Nous préférons donc l'opinion de saint Jérôme, sans chercher la raison pour laquelle le prophète donne, en cette circonstance, le nom de Sargon à Sennachérib.

Isaïe reçut l'ordre de Dieu de marcher nu et sans chaussure, pour figurer l'état auquel allaient être réduites l'Egypte et l'Ethiopie par le roi d'Assyrie; cet ordre, il l'accomplit.

Le si sage et si pudibond philosophe de Ferney s'est montré fort scandalisé d'une pareille immodestie. Il y aurait sujet, en effet; mais la prétendue nudité consistait dans l'absence du manteau qu'un prophète ne quittait jamais, et que l'Ecriture appelle *saccum*, ainsi que de la chaussure (1). Il est dit ailleurs que David dansait *nu* devant l'arche, parce qu'il avait dépouillé son manteau royal.

A la suite de cette action, si propre à produire une profonde impression sur l'esprit des spectateurs, Isaïe ajouta : « Voici ce que dit le Seigneur : L'action d'Isaïe, mon serviteur, marchant nu et sans chaussure, est un signe de trois années de durée contre l'Egypte et contre l'Ethiopie. Ainsi le roi d'Assyrie conduira l'émigration captive de l'Egypte et de l'Ethiopie, jeunes gens et vieillards, nus, sans chaussure, les reins découverts (2), à la honte de l'Egypte. Les malheurs de l'Ethiopie jetteront la terreur dans l'Egypte, qui avait mis en elle son espérance; la ruine de l'Egypte confondra l'Ethiopie, qui se vantait de son alliance; et leurs habitants diront en ce jour : Voilà donc ce qu'était notre espérance, le peuple auprès duquel nous cherchions un appui contre la puissance du roi des Assyriens! qu'allons-nous devenir maintenant? » (1)

Cette prophétie recevra une explication plus complète de l'exposition des chapitres trente-sixième et trente-septième, que nous placerons ici, pour ne pas scinder la relation d'un seul et même fait.

Ezéchias avait cru pouvoir affranchir son royaume de la tutelle de l'Assyrie, à laquelle Achaz l'avait soumis. Il avait profité du changement de règne qui eut lieu en Asie, la treizième année de son règne à lui-même, et s'était ligué avec les rois d'Egypte et d'Ethiopie. Mais Sennachérib, le nouvel empereur, ne laissa pas le temps aux alliés de se reconnaître; il parut en Judée l'année suivante, et commença par s'emparer successivement des villes fortifiées. Il assiégeait Lachis, lorsqu'il envoya deux de ses officiers, Rabsacès et Thartan, sommer Ezéchias de se rendre avec sa capitale, en lui disant de ne pas compter sur le secours de l'Egypte, parce que Pharaon, le Sevechus dont il a été question, était un roseau perfide, qui se rompait sous une main trop confiante, et la perforait de ses éclats. Ezéchias, alarmé, envoya consulter le prophète Isaïe, afin de connaître par son intermédiaire les desseins du ciel. « N'ayez pas peur des menaces du roi d'Assyrie, répondit le prophète, car voici ce que dit le Seigneur : Je vais le mettre en haleine, il entendra une nouvelle, s'en retournera dans son pays, et là je le ferai succomber sous le glaive (2). » Cette nouvelle était celle des armements tardifs et de l'approche de Tharaca, roi d'Ethiopie, qui venait au secours de la Judée. Sennachérib leva aussitôt le siége de Lobna, qu'il venait de commencer, pour marcher au devant du nouvel ennemi; cette expédition le conduisit jusqu'en Egypte, d'où il écrivit à Ezechias une lettre remplie de menaces et de blasphèmes, en l'assurant qu'il ne tarderait pas de reparaître. Ezéchias eut encore recours au Seigneur, et le prophète Isaïe lui

(1) *Vade et solve saccum de lumbis tuis, et calceamenta tua tolle....*

(2) *Discoopertis natibus.*

(1) Et dixit Dominus : Sicut ambulavit servus meus Isaias nudus, et discalceatus, trium annorum signum et portentum erit super Ægyptum, et super Æthiopiam, sic minabit rex Assyriorum captivitatem Ægypti, et transmigrationem Æthiopiæ, juvenum et senum, nudam et discalceatam, discoopertis natibus ad ignominiam Ægypti. Et timebunt, et confundentur ab Æthiopia spe sua, et ab Ægypto gloria sua. Et dicet habitator insulæ hujus in die illa : Ecce hæc erat spes nostra, ad quos confugimus in auxilium, ut liberarent nos a facie regis Assyriorum : et quo modo effugere poterimus nos? (*Isa.* xx, 3-6.)

(2) Venerunt ergo servi regis Ezechiæ ad Isaiam. Dixitque eis Isaias : Hæc dicetis domino vestro : Hæc dicit Dominus : Noli timere a facie sermonum quos audisti, quibus blasphemaverunt pueri regis Assyriorum me. Ecce, ego immittam ei spiritum, et audiet nuntium, et revertetur in terram suam, et dejiciam eum gladio in terra sua (*IV Reg.* xix, 5-7).

adressa, de la part de Dieu, la réponse suivante :

« Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël, au sujet des prières que vous m'avez adressées relativement à Sennachérib, roi d'Assyrie; telle est la sentence du Seigneur à son égard : la vierge, la fille (1) de Sion te méprise et t'insulte, la fille de Jérusalem branle la tête après toi (2). Qu'as-tu injurié; contre qui as-tu blasphémé; après qui as-tu élevé la voix; qu'as-tu regardé avec des yeux remplis de hauteur? Le saint d'Israël! Tu as envoyé tes serviteurs insulter le Seigneur, et tu as dit : J'ai gravi la pente des montagnes, les sommets du Liban avec la multitude de mes quadriges, je couperai ses grands cèdres, ses sapins élancés, je verrai sous mes pieds ses cimes et les forêts de son Carmel. J'ai creusé le sol, j'ai épuisé les eaux, et desséché l'humidité sous la semelle de ma chaussure.

« N'avez-vous donc jamais entendu raconter (ô Ezéchias), ce que j'ai fait autrefois en pareille circonstance? C'est moi qui suis de toute éternité l'auteur de cette œuvre, maintenant je l'amène à son terme; et il en résulte que les montagnes s'ébranlent et se heurtent mutuellement, et de même les villes fortifiées. Leurs habitants en tremblent à main raccourcie, ils sont éperdus; les voilà devenus comme le foin de la prairie, comme l'herbe du pâturage, comme la plante des toits, qui sèche avant la maturité. »

« Je connaissais ta demeure, et ton départ, et ton arrivée, et ta (fureur) insensée contre moi (ô roi d'Assyrie); lorsque tu me menaçais avec colère, la voix de ta superbe est montée jusqu'à mes oreilles; aussi je te passerai un anneau dans les narines (je te mettrai) un fer dans la bouche, et je te ramènerai par le chemin où tu as marché.

« Pour vous (ô Ezéchias), que ceci vous soit un signe : Nourrissez-vous cette année de ce qui naîtra spontanément, l'an prochain vivez de fruits; la troisième année, semez et moissonnez, cultivez la vigne et recueillez ses produits. Tout ce qui sera sauvé du dégât dans la terre de Juda, tout ce qui restera, prendra racine par une extrémité, et produira des fruits par l'autre; car il restera quelque chose de Jérusalem, et on pourra sauver des épaves du mont de Sion; dans son zèle, le Seigneur des armées saura bien faire en sorte.

« Voici donc ce que le Seigneur dit du roi d'Assyrie : Il n'entrera point dans cette ville, il n'y lancera pas une flèche, il ne l'environnera pas de boucliers, il ne l'enfermera pas de tranchées. Il s'en retournera par le chemin où il est venu, et il n'entrera point dans cette ville, dit le Seigneur. Je protégerai cette ville, et je la sauverai à cause de moi, et à cause de David, mon serviteur. »

L'éditeur ajoute : « Et l'ange du Seigneur vint et frappa dans les camps des Assyriens 185,000 hommes, et quand on se leva le matin, voilà que tous étaient des cadavres de morts (1). » L'auteur du quatrième livre des Rois, qui a copié presque mot à mot tout ce passage, dit : L'ange du Seigneur vint donc en cette nuit, *in nocte illa;* mais comme l'auteur du second livre des Paralipomènes ne fait pas mention de cette circonstance, comme Isaïe ne parle pas non plus de la même manière, il résulte de tout ceci une certaine confusion assez difficile à débrouiller.

Essayons-le, cependant, à l'aide de l'histoire profane : Josèphe assure que Sennachérib laissa à Rabsacès, son lieutenant, le soin de soumettre la Judée, et marcha lui-même contre l'Egypte. Il assure qu'il était occupé à faire le siége de Péluse, lorsqu'il écrivit à Ezéchias, et lorsqu'il apprit les mouvements de Tharaca. Hérodote dit à peu près la même chose, et ajoute que c'était au siége de Péluse même que ses soldats furent, non

(1) Ces expressions de *vierge* et de *fille*, appliquées à Jérusalem, sont des termes de tendresse et d'amour.

(2) On devrait lire comme s'il y avait : *Subsannavit te, virgo filia Sion, post te caput movit, filia Jerusalem.* Ainsi l'entendait saint Jérôme; ses copistes ont mal à propos supprimé la virgule; ainsi lit-on au livre des Rois.

(1) Et misit Isaias filius Amos ad Ezechiam, dicens : Hæc dicit Dominus Deus Israel : Pro quibus rogasti me de Sennacherib rege Assyriorum : Hoc est verbum, quod locutus est Dominus super eum : Despexit te, et subsannavit te virgo filia Sion : post te caput movit filia Jerusalem. Cui exprobrasti, et quem blasphemasti, et super quem exaltasti vocem, et levasti altitudinem oculorum tuorum? Ad sanctum Israel. In manu servorum tuorum exprobrasti Domino, et dixisti : In multitudine quadrigarum mearum ego ascendi altitudinem montium, juga Libani : et succidam excelsa cedrorum ejus, et electas abietes illius, et introibo altitudinem summitatis ejus, saltum Carmeli ejus. Ego fodi, et bibi aquam, et exsiccavi vestigio pedis mei omnes rivos aggerum. Nunquid non audisti quæ olim fecerim ei? Ex diebus antiquis ego plasmavi illud; et nunc adduxi : et factum est in eradicationem collium compugnantium, et civitatum munitarum. Habitatores earum breviata manu contremuerunt, et confusi sunt : facti sunt sicut fenum agri, et gramen pascuæ, et herba tectorum, quæ exaruit antequam maturesceret. Habitationem tuam, et egressum tuum, et introitum tuum cognovi, et insaniam tuam contra me. Cum fureres adversum me, superbia tua ascendit in aures meas : ponam ergo circulum in naribus tuis, et frenum in labiis tuis, et reducam te in viam per quam venisti. Tibi autem hoc erit signum : Comede hoc anno quæ sponte nascuntur, et in anno secundo pomis vescere : in anno autem tertio seminate, et metite, et plantate vineas, et comedite fructum earum. Et mittet id, quod salvatum fuerit de domo Juda, et quod reliquum est, radicem deorsum, et faciet fructum sursum : Quia de Jerusalem exibunt reliquiæ, et salvatio de monte Sion : zelus Domini exercituum faciet istud Propterea hæc dicit Dominus de rege Assyriorum : Non intrabit civitatem hanc, et non jaciet ibi sagittam, et non occupabit eam clypeus, et non mittet in circuitu ejus aggerem. In via qua venit, per eam revertetur, et civitatem hanc non ingredietur, dicit Dominus : Et protegam civitatem istam, ut salvem eam propter me, et propter David servum meum. Egressus est autem Angelus Domini, et percussit in castris Assyriorum centum octoginta quinque millia. Et surrexerunt mane, et ecce omnes, cadavera mortuorum (*Isa.* XXXVII, 21-36.)

pas exterminés, mais désarmés en une seule nuit par une grande quantité de rats, qui rongèrent toutes les courroies des boucliers. Bérose, au contraire, assure que ce fut à son retour d'Egypte qu'il apprit que son armée avait perdu 185,000 hommes en une seule nuit, par le fait d'une peste miraculeuse, à l'attaque de Jérusalem.

Voici, à notre avis, ce qu'il faut conclure de ces récits différents, et tous plus ou moins incomplets.

La troisième année du règne d'Ezéchias, Sennachérib, provoqué par la coalition des trois rois, et déjà en communication avec l'Ethiopie par la rive orientale du Jourdain, songea à se mettre également en communication directe avec l'Egypte par les bords de la mer, et par conséquent à conquérir la Philistie. Il envoie donc Thartan, son général, mettre le siége devant Azot, qui en était la ville principale. Il environnait ainsi la Judée de trois côtés, et l'isolait de la mer.

L'année suivante, il vint lui-même attaquer la Judée; après avoir pris les villes frontières et resserré de tous côtés Jérusalem, il la fit sommer de se rendre. Mais lorsqu'il se préparait à l'assiéger, il apprit les mouvements de Tharaca, roi d'Ethiopie, quitta tout pour aller à sa rencontre, sans que nous sachions qu'elle fut l'issue de la bataille, ni même si elle eut lieu. Il se précipita de là en Egypte; l'expédition contre l'Ethiopie et l'Egypte dura trois ans, pendant lesquels il envoya en Assyrie de nombreuses troupes de captifs et du butin. Il formait le siége de Péluse, qui durait peut-être depuis tout ce temps, lorsque, maître enfin, ou près de l'être, de l'Egypte, il se disposa à reprendre ses projets contre Jérusalem, et il en avertit Ezéchias par une lettre, en le sommant de nouveau de se rendre, pour éviter l'effusion du sang. Dans ces circonstances, Dieu détruisit son armée, soit par un accident naturel, soit par un événement miraculeux, tandis qu'elle était encore campée devant Péluse, ou lorsqu'elle s'approchait déjà de la capitale de la Judée.

Il est impossible de placer l'expédition de Thartan contre Azot, ni celle de Sennachérib contre l'Egypte après la destruction de son armée; car, privé de soldats, il s'en retourna en Assyrie, où il se trouva bientôt forcé de se défendre contre les Mèdes, qui se révoltèrent sous la conduite de Déjocès, et ne tarda pas d'être assassiné par ses deux fils, ainsi que le prophète l'avait annoncé. Bérose parle de ce dernier événement dans les mêmes termes que l'Ecriture : « Sennachérib, dit cet historien, se retira en très-grande hâte à Ninive, capitale de son royaume; où, quelque temps après, Adramelec et Selenar, les deux plus âgés de ses fils, l'assassinèrent dans le temple d'Arac, son dieu; ce dont le peuple eut tant d'horreur, qu'il les chassa. Ils s'enfuirent en Arménie, et Assarachod, le plus jeune de ses fils, lui succéda. »

Le reste de la prophétie, jusqu'au chapitre XXXVI^e^ exclusivement, s'applique à des objets divers et embrasse un long espace, on peut cependant le considérer comme un seul tout; mais il est bon d'observer que le prophète place les événements qu'il aperçoit dans l'avenir selon l'ordre dans lequel ils se présentent à ses regards, et non suivant l'ordre chronologique de leur accomplissement. Ainsi il raconte la prise de Babylone par Cyrus avant les guerres de Nabuchodonosor dans l'Arabie et l'Idumée, et celles-ci avant la prise de Jérusalem par Esarhaddon.

« Fardeau de la mer du désert, dit le prophète. Semblable aux tourbillons d'un vent d'Afrique, un tourbillon vient du désert, du pays des tempêtes..... Monte, Elamite, enfants de la Médie, formez le siége..... C'est Babylone, ma belle Babylone que je vois. Mettez les tables; voyez-vous du lieu où vous êtes placé la joie et l'ivresse des festins? Aux armes, vaillants généraux; soldats, à vos boucliers (1) ! ».

C'est ainsi que le prophète assiste en esprit à la prise de Babylone par l'armée combinée des Perses, ou Elamites, et des Mèdes, 160 ans avant l'événement; il voit le festin de Balthasar, et l'horrible confusion qui se met parmi les convives, quand retentit ce cri funèbre : Aux armes! l'ennemi est dans la ville. On sait que la sage Nitocris, qui gouvernait tandis que son fils s'abandonnait à la volupté et aux festins, avait pourvu la ville de provisions pour 20 années; Babylone regardait donc avec un profond mépris, du haut de ses murailles de brique de 200 pieds d'élévation et de 60 pieds d'épaisseur, les pygmées qui s'agitaient alentour dans l'immensité de la plaine; elle se livrait aux festins et s'abandonnait à l'ivresse, à l'exemple de son roi; mais Cyrus avait creusé au fleuve un nouveau lit en dehors des remparts, et lorsque la digue fut rompue, il s'y précipita; l'ancien lit resta à sec, et l'assiégeant trouva ainsi une large brèche pour entrer dans la ville : c'était au milieu de la nuit; le lendemain Balthasar n'était plus, le sang inondait les maisons et les places

(1) Onus deserti maris. Sicut turbines ab Africo veniunt, de deserto venit, de terra horribili. Visio dura nuntiata est mihi : qui incredulus est, infideliter agit : et qui depopulator est, vastat. Ascende, Ælam; obside, Mede : omnem gemitum ejus cessare feci. Propterea repleti sunt lumbi mei dolore, angustia possedit me sicut angustia parturientis : corrui cum audirem, conturbatus sum cum viderem. Emarcuit cor meum, tenebræ stupefecerunt me : Babylon dilecta mea posita est mihi in miraculum. Pone mensam, contemplare in specula comedentes et bibentes : surgite, principes, arripite clypeum. Hæc enim dixit mihi Dominus : Vade, et pone speculatorem : et quodcunque viderit, annuntiet. Et vidit currum duorum equitum, ascensorem asini, et ascensorem cameli : et contemplatus est diligenter multo intuitu. Et clamavit leo : Super speculam Domini ego sum, stans jugiter per diem : et super custodiam meam ego sum, stans totis noctibus. Ecce iste venit ascensor vir bigæ equitum, et respondit, et dixit : Cecidit, cecidit Babylon, et omnia sculptilia deorum ejus contrita sunt in terram. Tritura mea, et filii areæ meæ, quæ audivi a Domino exercituum Deo Israel, annuntiavi vobis (*Isa.* XXI, 1-10).

publiques, la flamme couvrait la grande ville de ses vastes tourbillons.

« Voici ce que le Seigneur m'a dit, continue le prophète : Va, place une sentinelle, et elle dira ce qu'elle verra. Et elle a vu un char accompagné de deux cavaliers, l'un monté sur un âne, et l'autre sur un chameau, et elle a dit... Voilà que le char s'approche, et le conducteur du char aux deux cavaliers crie : Ruine, ruine de Babylone, tous les simulacres de ses dieux sont brisés contre la terre. Voilà, ô mes broyés, ô enfants de mon aire, ce que j'ai entendu de la bouche du Seigneur des armées, du Dieu d'Israël, et je vous l'ai annoncé.

« J'entends la voix du fardeau de l'Idumée, qui retentit vers moi de Séïr. Sentinelle, que s'est-il passé pendant la nuit? Sentinelle, que s'est-il passé pendant la nuit? La sentinelle répond : Le jour arrive, la nuit se termine; si vous avez quelque question à m'adresser, hâtez-vous; empressez-vous, venez.

« Fardeau sur l'Arabie. Vous vous endormirez vers le soir dans la forêt, sur la route de Dedanim. Passants, un peu d'eau pour les pauvres altérés; habitants de la terre du midi, un peu de pain pour les fugitifs; car ceux-ci sont en fuite devant le glaive, devant le glaive menaçant, devant l'arc bandé, devant une horrible boucherie. Car le Seigneur m'a dit : De ce moment en une année, année quasi de mercenaire, et toute la gloire de Cédar ne sera plus. Et les restes des bataillons des courageux archers des fils de Cédar seront encore décimés; c'est, en effet, le Seigneur, le Dieu d'Israël qui l'annonce (1). »

D'après la date d'une année de répit accordée à l'Arabie, il semble que la prophétie dut s'accomplir sous le règne d'Ezéchias, et l'Ecriture favoriserait assez cette opinion, en disant qu'après le départ de Sennachérib, Ezéchias s'éleva au-dessus de tous les princes de la terre; mais comme l'histoire ne contient rien qui soit relatif à de tels faits pendant la vie de ce monarque et celle de ses successeurs, les interprètes en ont reculé l'accomplissement jusqu'après la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor; d'où il suit qu'il faudrait compter cette année à partir du commencement de la captivité. Nous ne saurions nous arranger de cette opinion, d'abord parce qu'elle est arbitraire, le prophète n'ayant pas dit un seul mot qui ait trait à la captivité de Babylone; ensuite, parce que la réduction des provinces voisines de la Judée sous l'obéissance de Nabuchodonosor n'eut point lieu un an, mais cinq ans après la destruction de Jérusalem.

La prophétie suivante est dirigée contre cette dernière ville, et annonce la captivité de Manassé à de tels traits, qu'il est impossible de la méconnaître.

« Fardeau de la vallée de la Vision. Et toi aussi qu'as-tu donc, que tu es montée tout entière sur les toits? quelles clameurs, quelle agitation dans la ville, quels transports dans la cité! Tes morts (cependant) n'ont pas été tués par le glaive, ils n'ont pas péri au champ de bataille. Tous tes princes, arrêtés dans leur fuite commune, ont été chargés de lourdes chaînes; tous ceux qui ont été rencontrés ont été enchaînés semblablement, et conduits dans des pays lointains. J'ai dit, à cette vue : Laissez-moi, que je pleure : n'essayez pas de me consoler sur la dévastation de la fille de mon peuple. Car c'est pour la vallée de la Vision un jour de tuerie, de bagarre et de larmes; jour auquel le Seigneur, le Dieu des armées, ébranle les mers, et fait retentir sa voix sur la montagne. Elam a pris son carquois; il a préparé ses chariots de guerre, et détaché le bouclier de la muraille. Tes belles vallées sont couvertes de quadriges, et les cavaliers déposent leurs harnais à tes portes. Le voile sera arraché des yeux de Juda (1), et tu verras en ce jour l'arsenal de la maison de la forêt (2). Vous prendrez garde (ô habitants de Jérusalem) aux fentes (des murailles) de la cité de David, car elles seront nombreuses. Vous avez recueilli les eaux de la Piscine inférieure, vous avez compté les maisons de Jérusalem, et vous en avez abattu (une partie) pour étayer les remparts. Vous avez fait un lac entre deux murs des eaux de la vieille Piscine, et vous n'avez pas élevé vos yeux vers celui qui la remplit. Vous n'avez pas eu un lointain regard pour son architecte. Aussi le Seigneur, le Dieu des armées, vous réserve pour ce jour des larmes, des pleurs, la calvitie, et des cilices pour ceintures : telles seront vos plaisirs et vos réjouissances, vos fêtes du veau gras et des jeunes brebis, vos repas de viandes et vos festins de vin (nouveau; tel sera votre) mangeons et buvons aujourd'hui, car nous mourrons demain. Oui, le Seigneur des armées a fait retentir à mes oreilles ce (redoutable) serment : Si votre iniquité n'est pas vengée sur vous jusqu'à la mort, dit le Seigneur, le Dieu des armées (3) ! »

(1) Onus Duma ad me clamat ex Seir : Custos quid de nocte? custos quid de nocte? Dixit custos : Venit mane et nox : si quæritis, quærite : convertimini, venite. Onus in Arabia. In saltu ad vesperam dormietis, in semitis Dedanim. Occurrentes sitienti ferte aquam, qui habitatis terram austri, cum panibus occurrite fugienti. A facie enim gladiorum fugerunt, a facie gladii imminentis, a facie arcus extenti, a facie gravis prælii : Quoniam hæc dicit Dominus ad me : Adhuc in uno anno, quasi in anno mercenarii, et auferetur omnis gloria Cedar. Et reliquiæ numeri sagittariorum fortium de filiis Cedar imminuentur : Dominus enim Deus Israel locutus est (*Isa.* xxi, 11-17).

(1) *Revelabitur operimentum Judæ.* Ceci peut se traduire de bien des façons : d'un vêtement qui se relève d'une manière ignominieuse, d'un voile qui tombe, d'une mitre qui s'arrache de la tête, d'un ouvrage de défense que l'ennemi emporte, etc., etc.

(2) Probablement par la brèche des murailles; ou peut-être tu t'apercevras qu'il t'est inutile.

(3) Onus vallis visionis. Quidnam quoque tibi est, quia ascendisti, et tu omnis in tecta? Clamoris plena, urbs frequens, civitas exsultans : interfecti tui, non interfecti gladio, nec mortui in bello.

Jusqu'ici le prophète ne nous a pas encore révélé le temps auquel cette prophétie doit s'accomplir, il va nous l'apprendre. On croirait volontiers qu'il s'agit de la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, et de la fuite de Sédécias; mais il en est autrement, car les noms de Sobna et de Eliacim, officiers d'Ezéchias, vont reparaître tout à l'heure, avec l'indication des mêmes fonctions, ou de fonctions analogues : Eliacim, fils d'Helcias, *préposé de la maison*, soit de la maison royale, soit du temple, et Sobna, scribe, furent députés avec Johasé, fils d'Asaph, au-devant des envoyés de Sennachérib, qui sommèrent Ezéchias de rendre Jérusalem.

On peut conclure des premières paroles du prophète que, s'il y eut des morts dans Jérusalem avant l'entrée de l'ennemi, ils avaient péri par la famine, ou par un événement étranger à la guerre. S'il place des Perses, ou Elamites, dans l'armée assiégeante, c'est qu'alors la Perse était assujettie à la monarchie assyrienne. Mais continuons.

« Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu des armées : Allez, présentez-vous devant celui qui habite le tabernacle, devant Sobna, préposé du temple, et dites-lui : Que fait là ce quelqu'un, ou cette apparence de quelqu'un ? Comment ! vous vous êtes fait du temple un sépulcre, avec une belle inscription très-haut placée; une tente de pierres pour vous ! Voilà que le Seigneur va vous faire emporter, comme on emporte un coq de basse-cour. Il vous enlèvera comme un manteau. Il vous tressera une couronne de tribulation. Il vous lancera comme une balle dans l'espace et dans le vide; vous vous y évanouirez, et là se terminera la course de votre gloire, et l'ignominie de la maison de votre maître. Je vous arracherai de votre piédestal, et je vous déposerai de votre ministère. Et en ce jour j'appellerai mon serviteur Eliacim, fils d'Helcias, je le revêtirai de votre tunique, je lui ceindrai les reins de votre propre ceinture, je confierai à ses mains votre puissance, et il tiendra lieu de père aux habitants de Jérusalem et à la maison de David. Je déposerai sur son épaule la clef de la maison de David; il ouvrira, et personne ne fermera; il fermera, et personne ne pourra ouvrir. Je le ficherai comme un poteau dans un terrain solide, et il servira d'étalage à la gloire de la maison de son père. Et on y suspendra toutes les richesses de la maison de son père : des vases de diverses espèces, tous les meubles délicats, depuis les gobelets à boire jusqu'aux instruments de musique. En ce jour là, dit le Seigneur des armées, le poteau qui avait été fiché dans un terrain solide sera arraché, rompu, tout ce qui y était appendu tombera, sera brisé (1), c'est le Seigneur qui l'ordonne (2). »

En lisant les expressions énergiques et pittoresques du langage populaire, que le prophète emploie avec tant de discrétion cependant, on se prend à regretter, avec un célèbre helléniste du commencement du siècle, que la délicatesse recherchée des mœurs ait banni du beau langage ces tournures si vives, ces comparaisons si frappantes, encore en usage dans les classes inférieures, qui donnent au discours tant de force et d'originalité, sinon autant de grâce. L'accent dans lequel est prononcée la prophétie contre Sobna est peu académique, sans doute; mais est-ce donc un si grand malheur ? Quoi qu'il en soit, ce morceau nous

Cuncti principes tui fugerunt simul, dureque ligati sunt; omnes qui inventi sunt, vincti sunt pariter, procul fugerunt. Propterea dixi : Recedite a me, amare flebo : nolite incumbere ut consolemini me super vastitate filiæ populi mei. Dies enim interfectionis, et conculcationis, et fletuum, Domino Deo exercituum in valle visionis, scrutans murum, et magnificus super montem. Et Ælam sumpsit pharetram, currum hominis equitis, et parietem nudavit clypeus. Et erunt electæ valles tuæ plenæ quadrigarum, et equites ponent sedes suas in porta. Et revelabitur operimentum Judæ, et videbis in die illa armamentarium domus saltus. Et scissuras civitatis David videbitis, quia multiplicatæ sunt : et congregastis aquas piscinæ inferioris. Et domos Jerusalem numerastis, et destruxistis domos ad muniendum murum. Et lacum fecistis inter duos muros ad aquam piscinæ veteris : et non suspexistis ad eum, qui fecerat eam, et operatorem ejus de longe non vidistis. Et vocabit Dominus Deus exercituum in die illa ad fletum, et ad planctum, ad calvitium, et ad cingulum sacci. Et ecce gaudium et lætitia, occidere vitulos et jugulare arietes, comedere carnes, et bibere vinum : Comedamus, et bibamus : cras enim moriemur.

Et revelata est in auribus meis vox Domini exercituum. Si dimittetur iniquitas hæc vobis donec moriamini, dicit Dominus Deus exercituum (*Isa.* XXII, 1-14).

(1) Cette fin doit s'entendre de Sobna, arraché et brisé pour faire place à Eliacim : c'est une continuation de la comparaison, et non une prophétie menaçante contre Eliacim lui-même; nous le croyons, du moins, quoique les interprètes l'entendent autrement.

(2) Hæc dicit Dominus Deus exercituum : Vade, ingredere ad eum qui habitat in tabernaculo, ad Sobnam præpositum templi, et dices ad eum : Quid tu hic, aut quasi quis hic ? quia excidisti tibi hic sepulcrum, excidisti in excelso memoriale diligenter, in petra tabernaculum tibi. Ecce Dominus asportari te faciet, sicut asportatur gallus gallinaceus, et quasi amictum sic sublevabit te. Coronans coronabit te tribulatione, quasi pilam mittet te in terram latam et spatiosam : ibi morieris, et ibi erit currus gloriæ tuæ, ignominia domus domini tui. Et expellam te de statione tua, et de ministerio tuo deponam te. Et erit in die illa : Vocabo servum meum Eliacim filium Helciæ, et induam illum tunica tua, et cingulo tuo confortabo eum, et potestatem tuam dabo in manu ejus : et erit quasi pater habitantibus Jerusalem, et domui Juda. Et dabo clavem domus David super humerum ejus : et aperiet, et non erit qui claudat : et claudet, et non erit qui aperiat. Et figam illum paxillum in loco fideli, et erit in solium gloriæ domui patris ejus. Et suspendent super eum omnem gloriam domus patris ejus, vasorum diversa genera, omne vas parvulum, a vasis craterarum usque ad omne vas musicorum. In die illa dicit Dominus exercituum : Auferetur paxillus, qui fixus fuerat in loco fideli : et frangetur, et cadet, et peribit quod pependerat in eo, quia Dominus locutus est (*Isa.* XXII, 15-25).

révèle, du moins, un précieux détail des mœurs de ce temps : savoir, qu'il était d'usage parmi les Juifs d'accrocher à un poteau ce qu'on avait de meubles rares ou précieux, afin d'en tirer vanité.

Un grand nombre d'interprètes pensent que le pontife Eliachim, qui gouvernait la Judée lors de l'expédition d'Holoferne, et dont il est parlé au livre de Judith, est le même Eliacim dont il vient d'être question dans la prophétie d'Isaïe. Cette opinion paraît, en effet, d'une grande probabilité : l'Eliachim du livre de Judith remplit bien les conditions annoncées à l'avance par Isaïe. Dans ce cas, l'expédition d'Holoferne aurait eu lieu pendant la captivité de Manassé, et le Nabuchodonosor du livre de Judith serait ou Asarhaddon ou Saosduchée, son successeur. Mais il se présente une difficulté de chronologie qu'il est très-difficile de détruire. L'expédition d'Holoferne eut lieu la treizième année du règne de Nabuchodonosor; or la treizième d'Asarhaddon coïncide avec la cinquième de Manassé, et alors Manassé, âgé de 17 ans, n'avait pu se livrer aux grands désordres qui appelèrent sur lui les vengances du ciel; il n'était point parti en captivité; ou s'il y était parti, sa captivité ne faisait que commencer, et la Judée n'était pas en état de se remettre en défense. La treizième année du règne de Saosduchée coïncide avec la quarante-quatrième de Manassé, et alors il y a apparence que ce prince était revenu de captivité. Toutefois, rien ne l'indique d'une manière précise, pas même le vingt-troisième verset du cinquième chapitre de Judith, où on lit que les Juifs, revenus récemment au culte de leur Dieu, venaient aussi de rétablir leurs affaires, de se réunir après leur dispersion, et de recouvrer Jérusalem, car là il n'est fait nulle mention du roi. On arriverait à un résultat plus satisfaisant, en comptant la treizième année d'Asarhaddon du moment où il devint roi de toute l'Assyrie par la prise de Babylone, en 668 avant l'ère vulgaire. Cette année fut celle de sa mort.

La prophétie suivante est intitulée fardeau de Tyr : «Fardeau de Tyr. Pleurez, vaisseaux de la mer; le port d'où ils avaient coutume de revenir est détruit; ils l'ont appris jusque dans la terre de Céthim (1). Le silence (de la mort) règne dans l'île. Tu étais remplie de négociants de Sidon parcourant les mers. Les semences que fécondent les grandes eaux du Nil, les moissons que le fleuve donne (à l'Egypte) étaient ta propriété; tu étais la pourvoyeuse des nations. Rougis, ô Sidon, car la mer, la forteresse de la mer, (est réduite) à dire : Je ne suis jamais devenue mère, je n'ai pas enfanté, je n'ai pas élevé de fils, je n'ai jamais vu mes filles à l'âge de puberté. Quelle douleur en Egypte, quand on y apprendra ce qu'il est advenu de Tyr ! Passez les mers, pleurez, habitants de l'île. Oubliez cette ville qui fut la vôtre, cette ville qui se glorifiait de son ancienneté dès il y a tant de siècles; ses pieds l'ont conduite dans un lointain pèlerinage. Qui jamais aurait dit pareille chose de cette Tyr, jadis reine, dont les négociants étaient des princes, et les courtiers des puissants de la terre ! C'est le Seigneur des armées qui l'a dit, afin de rabattre la superbe à toutes les gloires, et de ravaler jusqu'à l'ignominie toutes les puissances de la terre. Traverse le pays qui t'appartient, comme on traverse un fleuve, fille de la mer ; tu n'auras plus de ceinture désormais. Le Seigneur a étendu sa main sur la mer, il en a renversé les puissances; il a prononcé contre Chanaan la sentence qui supprime ses défenseurs, et il a dit : Tu ne te glorifieras pas davantage, ô vierge, fille de Sion, écrasée désormais sous le poids de tes malheurs; va-t-en, émigre (si tu veux) jusqu'à Céthim, là non plus tu ne trouveras pas le repos. Voici le peuple de la terre de Chaldée, peuple sans égal au monde, peuple fondé par Assur, il vient transporter tes braves en captivité, renverser tes maisons, et te réduire en un monceau de ruines (1). Pleurez, vaisseaux de la mer, car votre asile n'est plus. Alors, ô (superbe) Tyr, tu seras mise en oubli pour 70 ans, l'espace du règne d'un roi; après 70 ans, Tyr entonnera le chant de la femme prostituée. Prends ta guitare, parcours les rues de la ville, courtisane oubliée; chante des airs mélodieux, répète-les encore, afin qu'on prenne garde à toi.

« Après 70 ans, le Seigneur visitera Tyr, il la rendra à son commerce, et elle négociera de nouveau avec tous les royaumes, sur toute la face de la terre. Son négoce et ses marchandises seront bénies par le Seigneur (2); il n'y aura pas d'arrêt ni de ralentissement, parce que ses négociants auront été bénis de Dieu, et destinés à se rassasier de pain (3), et

(1) Les interprètes, traduisant ces mots *de terra Cethim revelatum est eis*, par ceux-ci, leur désastre est venu de la terre de Céthim, se donnent un mal infini pour arranger la prédiction avec le siége de Tyr par Alexandre le Grand, roi du pays de Céthim; mais elle n'y convient sous aucun rapport, et cette manière de traduire est un contre-sens; il s'agit en effet de vaisseaux revenus de Tyr dans leur patrie, et qui apprennent au loin la destruction de cette ville.

(1) *Ecce terra Chaldæorum talis populus non fuit, Assur fundavit eam : in captivitatem traduxerunt robustos ejus, suffoderunt domos ejus, posuerunt eam in ruinam.* Cette tournure de phrase a trompé tous les traducteurs; ils auraient dû se souvenir cependant que le peuple d'Assyrie, vaincu plusieurs fois, n'a jamais été *transporté* en captivité. Le prophète dit donc tout le contraire de ce qu'ils lui font dire : c'est Assur qui emmène les captifs, ce n'est pas lui qui est emmené.

(2) *Erunt mercedes ejus sanctificatæ Domino.* Tous les traducteurs rendent ceci par, *ses marchandises seront consacrées au Seigneur*, et s'évertuent à chercher l'époque à laquelle Tyr consacra son négoce au Dieu d'Israël; ils n'ont garde de la trouver ; c'est encore un contre-sens.

(3) *Neque reponentur; quia his, qui habitaverint coram Domino, erit negotiatio ejus, ut manducent....* Par suite du même contre-sens, les traducteurs se demandent en quel temps les Tyriens reconnurent

à se couvrir amplement de vêtements (1). »

Ce chapitre contient un certain nombre de particularités qui semblent avoir complétement échappé aux commentateurs. D'abord, que Tyr n'était point bâtie sur la terre ferme, comme tant d'auteurs l'ont cru, mais bien dans une île dès le temps du prophète Isaïe, et sans doute de toute antiquité. S'il est vrai que ses habitants passèrent de la terre ferme dans l'île, pendant que Nabuchodonosor tint la ville assiégée un siècle et demi plus tard, cela ne peut regarder que ceux de quelque faubourg séparé par la mer, et situé au lieu où l'on voit encore des débris, et où se trouvait le temple consacré à Hercule, auquel les Tyriens renvoyèrent Alexandre le Grand, ne voulant pas l'admettre à prier dans celui de l'île, de crainte que sa dévotion prétendue ne fût un piége; ce qui n'était que trop vrai. Ensuite, que si la ville de Sidon eut à rougir de la chute de Tyr, c'est donc qu'elle y contribua, soit directement, soit en ne lui prêtant pas son appui. Ceci va bientôt s'expliquer. En troisième lieu, que la fondation de Tyr remonte à une époque antérieure de beaucoup à celle qu'a fixée l'historien Josèphe, en assignant le second siècle avant l'érection du temple de Salomon ; s'il en avait été ainsi, Isaïe n'aurait pas pu dire que son ancienneté se perdait dans la nuit des siècles ; *gloriabatur a diebus pristinis in antiquitate sua.* Et enfin, que cette prophétie ne peut s'appliquer ni au siége entrepris par Nabuchodonosor deux ans après la destruction de Jérusalem, ni à celui qu'entreprit Alexandre le Grand; d'abord parce que les *pieds des habitants de Tyr ne les conduisirent point dans un lointain pèlerinage*, ils ne furent pas emmenés captifs; ensuite, parce que dans ces deux circonstances Tyr ne fut point laissée comme un monceau de ruines; et en dernier lieu, parce qu'elle ne fut *mise en oubli* ni pour 70 ans, ni même pour un seul jour; en effet, Nabuchodonosor y laissa un roi du nom d'Ithobal; Alexandre y laissa également Abdolonyme.

Il faut remarquer encore que les Tyriens, en quittant leur ville, devaient choisir le pays de Céthim, c'est-à-dire la Grèce, pour le lieu de leur émigration, et qu'ils ne devaient pas y trouver la tranquillité.

Les commentateurs n'ont pas fait attention à un premier siége de Tyr, dont les circonstances connues se rapportent bien à ce que dit le prophète. Salmanasar aussi, la neuvième année de son règne, et la huitième de celui d'Ezéchias, mit le siége devant Tyr. Les Phéniciens, dit Ménandre, et par conséquent les Sidoniens, puisque Sidon était la capitale de la Phénicie, lui prêtèrent des vaisseaux, pour l'aider à soumettre la ville assiégée. Ce fut en vain, sans doute, mais ils n'en eurent pas moins à *rougir* d'avoir coopéré à la destruction de celle qui était la sauvegarde de leur propre pays; de celle qui était leur mère, leur fille ou leur sœur.

Voici de quelle manière Ménandre parle de ce siége dans le fragment conservé par Josèphe : « Elulée, roi de Tyr, régna 36 ans. Et les Githéens s'étant révoltés, il alla contre eux avec une flotte, et les réduisit sous son obéissance. Le roi d'Assyrie envoya aussi une armée contre eux, se rendit maître de toute la Phénicie, et ayant fait la paix, il s'en retourna dans son pays. Peu de temps après, les villes d'Acre, de l'ancienne Tyr (1) et plusieurs autres secouèrent le joug des Tyriens, pour se rendre au roi d'Assyrie. Et comme les Tyriens demeurèrent les seuls qui ne voulurent point se soumettre à lui, il envoya contre eux 60 navires, que les Phéniciens avaient équipés, et dans lesquels il y avait 800 rameurs. Les Tyriens furent au-devant de cette flotte avec 12 vaisseaux, la dissipèrent, prirent

pour leur dieu, le Dieu d'Israël; mais *habitare coram Domino* veut dire aussi être béni de Dieu, ou recevoir de sa main les biens en abondance; le *coram Domino* est une expression superlative.

(1) Onus Tyri. Ululate, naves maris : quia vastata est domus, unde venire consueverant : de terra Cethim revelatum est eis. Tacete, qui habitatis in insula : negotiatores Sidonis transfretantes mare, repleverunt te. In aquis multis semen Nili, messis fluminis fruges ejus : et facta est negotiatio gentium. Erubesce, Sidon : ait enim mare, fortitudo maris, dicens : Non parturivi, et non peperi, et non enutrivi juvenes, nec ad incrementum perduxi virgines. Cum auditum fuerit in Ægypto, dolebunt cum audierint de Tyro : Transite maria, ululate qui habitatis in insula : Nunquid non vestra hæc est, quæ gloriabatur a diebus pristinis in antiquitate sua? ducent eam pedes sui longe ad peregrinandum.

Quis cogitavit hoc super Tyrum quondam coronatam, cujus negotiatores principes, institores ejus inclyti terræ? Dominus exercituum cogitavit hoc, ut detraheret superbiam omnis gloriæ, et ad ignominiam deduceret universos inclytos terræ. Transi terram tuam quasi flumen filia maris, non est cingulum ultra tibi.

Manum suam extendit super mare, conturbavit regna : Dominus mandavit adversus Chanaan, ut contereret fortes ejus. Et dixit : Non adjicies ultra ut glorieris, calumniam sustinens virgo filia Sidonis : in Cethim consurgens transfreta, ibi quoque non erit requies tibi. Ecce terra Chaldæorum, talis populus non fuit. Assur fundavit eam : in captivitatem traduxerunt robustos ejus, suffoderunt domus ejus, posuerunt eam in ruinam.

Ululate, naves maris, quia devastata est fortitudo vestra. Et in die illa : In oblivione eris, o Tyre, septuaginta annis, sicut dies regis unius : post septuaginta autem annos erit Tyro quasi canticum meretricis. Sume citharam, circui civitatem meretrix oblivioni tradita : bene cane, frequenta canticum : ut memoria tui sit. Et erit post septuaginta annos : Visitabit Dominus Tyrum, et reducet eam ad mercedes suas: et rursum fornicabitur cum universis regnis terræ super faciem terræ. Et erunt negotiationes ejus, et mercedes ejus sanctificatæ Domino : non condentur, neque reponentur : quia his, qui habitaverint coram Domino erit negotiatio ejus, ut manducent in saturitatem, et vestiantur usque ad vetustatem (*Isa.* XXIII, 1-18).

(1) Il y aurait donc eu une autre ville de Tyr, qui passait à tort ou à raison pour plus ancienne, et différente de ce faubourg qu'on appelle maintenant l'ancienne Tyr, et qui n'est séparé de l'île où fut Tyr que par un bras de mer de quelques cents toises.

500 prisonniers, et acquirent beaucoup de réputation par cette victoire. Le roi d'Assyrie s'en retourna, mais il laissa quantité de troupes le long du fleuve et des aqueducs, pour empêcher les Tyriens d'en tirer de l'eau; ce qui ayant continué durant cinq ans, ils furent contraints de creuser des puits. »

Sans doute ce fragment ne nous apprend rien sur l'issue du siége; mais si une émigration tyrienne se dirigea dans ces circonstances vers le pays de Cethim, ou la Grèce proprement dite, elle ne put y trouver le repos, car c'était le moment de la première guerre de Messénie. Athènes, Corinthe, Sparte, étaient livrées à des agitations intestines si sanglantes et si continuelles, que beaucoup de Grecs durent eux-mêmes émigrer en pays étranger; émigrations qui donnèrent lieu à la fondation de Cumes, de Sybaris, de Crotone, de Tarente, de Locres, de Messine, d'Agrigente, de Syracuse, de Lipara, seulement pour la Sicile et l'Italie.

Remarquons, en outre, qu'il n'est pas fait mention des Tyriens dans le dénombrement des peuples vaincus par Holoferne avant son entrée dans la Judée; or, cependant, il y est question de la Syrie à diverses reprises et de tous les peuples d'alentour.

Rien ne s'oppose donc à ce qu'on place les 70 années pendant lesquelles il ne devait plus être fait mémoire de Tyr, depuis l'an 715 avant l'ère vulgaire, époque qui correspond à la cinquième année du siége de Tyr par Salmanazar, jusqu'en 645, année de l'avénement de Josias au trône de Judée. La prophétie contre Tyr, et celles qui l'accompagnent, pourraient donc être de la cinquième ou sixième année d'Ezéchias, 723 ou 722 avant Jésus-Christ.

Les 12 chapitres suivants contiennent des vues beaucoup plus générales; le prophète élève son vol jusqu'aux plus grandes hauteurs, et de là il aperçoit un avenir gros d'événements et de malheurs; ce n'est plus seulement la ville de Tyr qui appelle son attention, c'est la Palestine tout entière avec les pays environnants; ce n'est plus l'événement qui va s'accomplir, ce sont tous ceux qui doivent arriver jusqu'au temps de l'avénement du Désiré des nations; mais il ferme son œil ébloui, sitôt qu'il rencontre un rayon de ce soleil de justice; sa langue s'arrête dans sa bouche : Malheureux, qu'allais-je dire? s'écrie-t-il, comme s'il était sur le point de commettre une indiscrétion, et il revient à son premier objet.

Celui qui appelle d'abord ses regards, ce sont les malheurs qui vont fondre sur *la terre;* c'est-à-dire la terre alors connue des Juifs et en rapport avec eux, il ne faut jamais oublier ce point. Ainsi, c'est Salmanazar qui va ruiner définitivement, deux ou trois ans plus tard, le royaume d'Israël et Samarie, puis la ville de Tyr et quelques peuples des environs; ensuite, à six ans de là, Sennachérib qui va ravager la Judée, la Philistie, l'Egypte, la terre de Chus; après un laps d'environ 30 années, Ezarhaddon pillera la Judée, prendra Jérusalem, emmènera le roi captif ainsi qu'une partie de la nation; sept à huit ans plus tard, Holoferne ravagera la Syrie, la Cilicie, l'Idumée, la Mésopotamie, le pays de Madian, la Samarie; puis, après un laps de 57 ans, un nouvel enchaînement de malheurs recommencera à la mort de Josias, tué dans les plaines de Mageddo : Joachas sera vaincu, dépouillé, Jérusalem sera prise par Nechao; Joakin sera vaincu, dépouillé, Jérusalem prise par Nabuchodonosor; Jechonias sera vaincu, dépouillé, Jérusalem prise par Nabuchodonosor; Sédécias sera vaincu, dépouillé, Jérusalem prise et détruite par Nabuchodonosor. Le même Nabuchodonosor retombera ensuite de tout le poids de sa puissance sur Tyr, la Syrie, l'Idumée, Madian, le pays de Chus, l'Egypte, de sorte qu'aucun pays ne sera épargné depuis la grande Ethiopie, les déserts de la Libye, jusqu'aux bouches du Nil; depuis le Nil, la mer Rouge, la Méditerranée, les déserts de l'Arabie, jusqu'à l'Euphrate; le peuple juif sera captif durant 70 années, longues comme des siècles, et ne se restaurera qu'au milieu des contradictions et des douleurs, mais pour rester encore assujetti au premier occupant, jusqu'à ce que l'épée de Judas Machabée l'affranchisse. Voilà le tableau en abrégé; suivons le Voyant jusqu'aux lieux d'où il l'aperçoit.

« Voilà que le Seigneur dissipera la terre, il la dépouillera, il affligera sa face et dispersera ses habitants. » Personne ne sera épargné : le peuple, les prêtres, les rois, les riches et les pauvres, tous auront un sort commun. Mais pourquoi ces maux? « Parce que la terre est infestée des crimes de ses habitants; ils ont transgressé les lois, changé les droits, violé les préceptes de l'éternelle justice. C'est à cause de cela que la terre sera dévorée par la malédiction; ses habitants ont péché, aussi trompera-t-elle l'espoir de ceux qui la cultivent, et de tous ceux-ci n'en restera-t-il qu'un petit nombre.

« La ville des vanités (Tyr) va être aplatie sur le sol; toutes les maisons demeureront fermées, à défaut d'habitants..... Elle sera changée en solitude, ses portes ne seront plus que des ruines. Mais le même sort attend toute la terre, menace tous les peuples. Il ne restera d'eux que ce qu'il reste d'olives dans les branches après la récolte, de grappes dans la vigne après la vendange. »

« Ils élèveront (enfin) la voix, pour chanter les louanges (du Seigneur). Quand le Seigneur se sera glorifié (par l'accomplissement de ses justes vengeances), on les entendra hennir au delà des mers (1). »

(1) Ecce Dominus dissipabit terram, et nudabit eam, et affliget faciem ejus, et disperget habitatores ejus. Et erit sicut populus sic sacerdos : et sicut servus, sic dominus ejus : sicut ancilla, sic domina ejus : sicut emens, sic ille qui vendit : sicut fœnerator, sic is qui mutuum accipit : sicut qui repetit, sic qui debet. Dissipatione dissipabitur terra, et di-

« Ah ! oui, glorifiez le Seigneur et ses lois; glorifiez dans toutes les îles de la mer le nom du Seigneur, du Dieu d'Israël.

« Nous entendons (en effet) retentir des extrémités du monde des louanges à la gloire du Juste. Malheureux ! qu'allais-je dire? C'est mon secret, c'est mon secret (1). »

Le Voyant vient d'apercevoir les gloires du Messie, il va les décrire ; puis, effrayé de son audace, il s'arrête subitement, en s'écriant : C'est un secret, c'est un secret! Ainsi l'apôtre saint Paul, ravi jusqu'au troisième ciel, retient sur ses lèvres la parole prête à sortir, et nous condamne à ignorer toujours les *arcana verba quæ non licet homini loqui*. Isaïe s'empresse de revenir à son sujet ; et il continue, sans aucune transition : « Les prévaricateurs ont prévariqué, ils ont prévariqué de la prévarication des transgresseurs : terreurs, et piéges, et filets sur vous, habitants de la terre... La terre chancellera comme un homme enivré, elle sera enlevée comme la tente de la nuit; écrasée sous le poids de son iniquité, elle tombera et ne se relèvera plus. En ce jour, le Seigneur passera en revue la milice des cieux en haut, et les rois de la terre en bas ; il les jettera en un faisceau de fascines dans la boue, ils y resteront emprisonnés, et il se passera bien des jours avant qu'il ne les visite (2). »

reptione prædabitur. Dominus enim locutus est verbum hoc. Luxit, et defluxit terra, et infirmata est : defluxit orbis, infirmata est altitudo populi terræ. Et terra infecta est ab habitatoribus suis : quia transgressi sunt leges, mutaverunt jus, dissipaverunt fœdus sempiternum. Propter hoc maledictio vorabit terram, et peccabunt habitatores ejus : ideoque insanient cultores ejus, et relinquentur homines pauci. Luxit vindemia, infirmata est vitis, ingemuerunt omnes qui lætabantur corde. Cessavit gaudium tympanorum, quievit sonitus lætantium, conticuit dulcedo citharæ. Cum cantico non bibent vinum : amara erit potio bibentibus illam. Attrita est civitas vanitatis, clausa est omnis domus nullo introeunte. Clamor erit super vino in plateis : deserta est omnis lætitia : translatum est gaudium terræ. Relicta est in urbe solitudo, et calamitas opprimet portas. Quia hæc erunt in medio terræ, in medio populorum : quomodo si paucæ olivæ, quæ remanserunt, excutiantur ex olea; et racemi, cum fuerit finita vindemia. Hi levabunt vocem suam, atque laudabunt : cum glorificatus fuerit Dominus, hinnient de mari (*Isa.* XXIV, 1-14).

(1) Propter hoc in doctrinis glorificate Dominum; in insulis maris nomen Domini Dei Israel. A finibus terræ laudes audivimus, gloriam justi. Et dixi : Secretum meum mihi, secretum meum mihi, væ mihi ! prævaricantes prævaricati sunt, et prævaricatione transgressorum prævaricati sunt (*Isa.* XXIV, 15, 16).

(2) Formido et fovea, et laqueus super te, qui habitator es terræ. Et erit : Qui fugerit a voce formidinis cadet in foveam : et qui se explicaverit de fovea, tenebitur laqueo : quia cataractæ de excelsis apertæ sunt, et concutiuntur fundamenta terræ. Confractione confringetur terra, contritione conteretur terra, commotione commovebitur terra; agitatione agitabitur terra sicut ebrius, et auferetur quasi tabernaculum unius noctis : et gravabit eam iniquitas sua, et corruet, et non adjiciet ut resurgat. Et erit : In die illa visitabit Dominus super militiam cœli in excelso ; et super reges terræ, qui sunt su-

Combien de royautés, en effet, ne devaient-elles pas disparaître devant les puissants monarques de l'Assyrie ; combien de rois, jetés comme des fascines dans les chemins boueux, ne devaient pas servir de marchepied à leur ambition, à celle de Cyrus, d'Alexandre et de leurs successeurs, sans aller plus loin ; et combien ne s'est-il pas écoulé de siècles avant que les peuples ne recouvrassent leur liberté, et que la royauté ne ressuscitât aux lieux où les maîtres du monde l'avaient abolie !

Entraîné sur cette pente, le prophète va revenir jusqu'aux rivages qui séparent le monde ancien du monde nouveau ; il va regarder à pleins yeux de cette fois les merveilles de la rénovation opérée par le Messie ; mais, plus discret que la première fois, il va en parler sous le voile de la restauration de la Judée par la valeur et la sagesse des Asmonéens. L'expression s'applique à Israël, tandis que la pensée envisage l'Eglise chrétienne.

« La lune deviendra couleur de sang ; le soleil se couvrira de ténèbres (devant la gloire) du Seigneur, du Dieu des armées, lorsqu'il régnera sur le mont de Sion, et lorsqu'il sera glorifié dans Jérusalem, en présence des anciens de son peuple. Seigneur, vous êtes mon Dieu ; je vous exalterai, je célébrerai votre nom, parce que vous opérez des merveilles, vous vous montrez fidèle à vos antiques promesses ; soyez-en béni.

« Vous avez changé la ville puissante (Babylone) en un tombeau, la ville forte en un monceau de ruines ; vous en avez fait la demeure des étrangers. (Le jour viendra auquel) ce ne sera plus même ni pour jamais une ville; un peuple fort en chantera vos louanges, la cité des enfants robustes (Jérusalem en apprendra mieux) à vous craindre.

En effet, vous serez devenu l'appui du pauvre, la force de l'indigent dans sa tribulation ; le refuge contre la tempête, l'ombrage contre les ardeurs du jour, et le souffle des héros (1) renversera les murs comme la tempête. Vous coucherez sur la terre la tourbe étrangère comme une soif dévorante pendant la chaleur, et sa vaillante race s'alanguira comme (la plante des campagnes), sous les feux d'un nuage brûlant. Et le Seigneur des armées donnera à tous les peuples sur cette montagne un festin des viandes grasses (2), un festin des vendanges, mais

per terram, Et congregabuntur in congregatione unius fascis in lacum, et claudentur ibi in carcere : et post multos dies visitabuntur. Et erubescet luna, et confundetur sol, cum regnaverit Dominus exercituum in monte Sion, et in Jerusalem, et in conspectu senum suorum fuerit glorificatus (*Ibid.*, *vers.* 17-23).

(1) Lisez *des Machabées*.

(2) *Convivium pinguium..... pinguium medullatorum*. C'est quelque chose comme notre festin des Rois ou du Carnaval ; mais ce festin des viandes grasses, célébré dans la saison d'hiver, après l'engrais des animaux destinés à la cuisine, n'étant plus dans nos usages, il est impossible de rendre complétement la pensée de l'auteur.

des viandes grasses jusqu'à la moelle, des vendanges clarifiées. Il brisera sur cette montagne l'assemblage des liens qui captivaient tous les peuples, le filet qu'il avait étendu sur toutes les nations. Il supprimera la mort pour toujours, et le Seigneur Dieu tarira les larmes de tous les yeux, et il effacera par toute la terre le souvenir des opprobres de son peuple. C'est le Seigneur qui l'a dit (1). »

Ainsi devait-il advenir par les mains des Machabées ; mais qui ne suivrait la pensée de l'auteur jusqu'aux mystères accomplis sur cette montagne par le Fils de Dieu, à la Cène, au Calvaire? C'est de Jésus-Christ seul qu'il est permis de dire qu'il a brisé les liens de la captivité des peuples, qu'il a aboli la mort, qu'il a préparé un festin inépuisable pour toutes les nations. Ce qui suit est plus clair encore.

Et chacun dira en ce jour : « C'est lui qui est notre Dieu ; le voici, celui que nous attendions, et qui nous sauvera ; c'est le Seigneur, nous l'avons attendu longtemps : réjouissons-nous, soyons pleins d'allégresse devant le salut qu'il nous apporte (2). »

Cependant, ô Juif charnel, comme votre vue n'embrasse pas tant d'espace, comme tout ceci est pour vous mystère impénétrable, arrêtez plus près vos regards, considérez Judas Machabée victorieux de vos éternels ennemis ; tenez, le voici :

« Car le Seigneur, appuyé d'une main sur cette montagne, broyera sous ses pieds Moab entassé, comme on entasse des gerbes dans un chariot ; il se couchera sur la face les mains étendues comme un nageur qui nage, et du mouvement de ses mains Moab effacera les vestiges de sa gloire. Orgueilleux, ils tomberont les murs altiers qui te servaient de défense, ils tomberont sur le sol, ils s'épandront sur la terre parmi la poussière (1). »

Ce morceau est suivi d'un cantique étincelant de beautés, d'une suave et douce poésie, qui désigne partout le Messie à une multitude de traits parfaitement reconnaissables, mais toujours sous le voile transparent des sauveurs terrestres de la Jérusalem d'ici-bas. Afin que les Juifs, qui devaient entendre l'exposé de tous ces mystères sans le comprendre, y soient mieux surpris, Jérusalem est sans cesse mise en opposition avec Babylone, sa superbe dominatrice.

« En ce jour, dit le Voyant, on chantera ce cantique dans la terre de Juda : La ville de notre force, Sion, le Sauveur en sera lui-même le rempart et l'avant-poste. Ouvrez les portes, et que puisse entrer la nation juste, gardienne de la vérité! La vieille erreur a disparu ; vous nous conserverez la paix (Seigneur), la paix, parce que nous avons espéré en vous. Espérez dans le Seigneur des siècles éternels, dans le Seigneur puissant à toujours. »

Ici le voile va retomber. « Parce qu'il abaissera ceux qui habitent les cimes élevées, il humiliera la ville superbe ; il l'humiliera jusqu'à terre, il la traînera dans la poussière. Elle sera foulée aux pieds du pauvre, aux pieds de l'indigent (2). »

Le prophète revient à sa première pensée : « Les sentiers du juste sont directs, droites sont les voies dans lesquelles marche le juste. Nous vous avons attendu, Seigneur, dans les voies de vos jugements ; notre âme n'a cessé de soupirer à votre nom, et au souvenir (de vos promesses). Mon âme aspire après vous pendant la nuit, et dès le matin, mon esprit vigilant vous appelle du profond de mon cœur. »

Mais c'est peut-être trop dire, tout ceci est trop clair ; le voile va retomber une seconde fois. « Lorsque vous jugerez la terre, les habitants du globe apprendront ce que c'est que la justice. Nous aurions pitié de l'impie, et il n'apprendrait pas, lui, ce que c'est que la justice ! Il a commis l'iniquité dans la terre des saints, et il ne verrait pas la gloire (vengeresse) du Seigneur ! Seigneur, levez la main sur eux, avant qu'ils puissent le voir ; qu'ils la voient (s'abaisser), et qu'ils restent confondus, les adversaires de votre peuple, et que le feu dévore vos ennemis. »

Ce thème va se continuer ainsi jusqu'à la fin du cantique, et le souvenir des bénédictions du Messie ne va plus reparaître que

(1) Domine Deus meus es tu, exaltabo te, et confitebor nomini tuo : quoniam fecisti mirabilia, cogitationes antiquas fideles, amen. Quia posuisti civitatem in tumulum, urbem fortem in ruinam, domum alienorum : ut non sit civitas, et in sempiternum non ædificetur. Super hoc laudabit te populus fortis, civitas gentium robustarum timebit te. Quia factus es fortitudo pauperi, fortitudo egeno in tribulatione sua ; spes a turbine, umbraculum ab æstu, spiritus enim robustorum quasi turbo impellens parietem. Sicut æstus in siti, tumultum alienorum humiliabis : et quasi calore sub nube torrente, propaginem fortium marcescere facies. Et faciet Dominus exercituum omnibus populis in monte hoc convivium pinguium, convivium vindemiæ, pinguium medullatorum, vindemiæ defæcatæ. Et præcipitabit in monte isto faciem vinculi colligati super omnes populos, et telam quam orditus est super omnes nationes. Præcipitabit mortem in sempiternum, et auferet Dominus Deus lacrymam ab omni facie, et opprobrium populi sui auferet de universa terra : quia Dominus locutus est (*Isa.* xxv, 1-8).

(2) Et dicet in die illa : Ecce Deus noster iste, exspectavimus eum, et salvabit nos : iste Dominus, sustinuimus eum, exsultabimus, et lætabimur in salutari ejus. Quia requiescet manus Domini in monte isto : et triturabitur Moab sub eo, sicuti teruntur paleæ in plaustro (*Isa.* xxv, 9-10).

(1) Quia requiescet manus Domini in monte isto : et triturabitur Moab sub eo, sicuti teruntur paleæ in plaustro. Et extendet manus suas sub eo, sicut extendit natans ad natandum : et humiliabit gloriam ejus cum allisione manuum ejus. Et munimenta sublimium murorum tuorum concident, et humiliabuntur, et detrahentur in terram usque ad pulverem (*Isa.* xxv, 10-12).

(2) Nous l'avons dit, ces expressions de *pauvre* et d'*indigent*, si fréquemment appliquées au peuple juif, doivent faire allusion à quelque reproche ou bien à quelque dicton injurieux de la part de leurs ennemis.

de loin en loin. L'apparence est celle de Jérusalem captive à Babylone.

« Seigneur, vous nous donnerez la paix (1), après avoir vous-même accompli notre tâche à notre place. Seigneur, nous sommes devenus, loin de vous, la propriété de maîtres étrangers; donnez-nous du moins d'être assez près de vous, pour ne pas perdre le souvenir de votre nom. Que ceux-là meurent, qui doivent mourir, et que les géants ne sortent pas de leur tombeau, après que vous les aurez vous-même visités, écrasés, et que vous aurez effacé jusqu'aux traces de leur mémoire.

« Vous avez comblé de biens votre peuple, Seigneur, vous l'avez comblé de biens; comme vous vous êtes couvert de gloire! comme vous avez reculé devant lui les limites de la terre!

« Seigneur, (nos pères) sont revenus vers vous dans leur angoisse; vous avez fondé votre loi au milieu du trouble de leurs murmures. Telle une femme qui a conçu, parvenue au terme de sa grossesse, elle souffre et pousse des cris dans sa douleur; tels nous avons été devant vous, Seigneur: nous avons conçu, nous avons souffert des douleurs semblables à celles de l'enfantement, et nous avons enfanté un souffle (2); nous n'avons pas accompli vos lois, et c'est pour cela que les habitants de la terre ne sont pas tombés sous nos coups.

« Les morts revivront, ceux qui ont été occis par le glaive ressusciteront; levez-vous, et louez le Seigneur, vous qui dormez dans la poussière. Votre rosée (ô mon Dieu!) sera (pour nous) une rosée de lumière; (mais) quant à la terre des géants, vous la couvrirez de ruines.

« Allez, mon peuple, entrez dans vos demeures, fermez la porte après vous, tenez-vous silencieux pour un moment, en attendant que le temps de la colère soit accompli. Car voilà que le Seigneur va sortir de son repos, et demander compte aux habitants de la terre de leurs iniquités envers lui; et la terre manifestera le sang qu'elle a absorbé, elle révélera les cadavres des victimes de la violence (3). »

(1) Domine, dabis pacem nobis (*Isa.* xxvi, 12). — Pacem meam do vobis (*Joan.* xiv, 27).

(2) *Peperimus spiritum.* Cette image ne peut se rendre en notre langage.

(3) In die illa cantabitur canticum istud in terra Juda. Urbs fortitudinis nostræ Sion salvator, ponetur in ea murus et antemurale. Aperi e portas, et ingrediatur gens justa, custodiens veritatem. Vetus error abiit: servabis pacem: pacem quia in te speravimus. Sperastis in Domino in sæculis æternis, in Domino Deo forti in perpetuum. Quia incurvabit habitantes in excelso, civitatem sublimem humiliabit. Humiliabit eam usque ad terram, detrahet eam usque ad pulverem. Conculcabit eam pes, pedes pauperis, gressus egenorum. Semita justi recta est, rectus callis justi ad ambulandum. Et in semita judiciorum tuorum, Domine, sustinuimus te: nomen tuum, et memoriale tuum in desiderio animæ. Anima mea desideravit te in nocte: sed et spiritu meo in præcordiis meis de mane vigilabo ad te. Cum feceris judicia tua in terra, justitiam discent habitatores orbis. Misereamur impio, et non discet justitiam: in terra sanctorum iniqua gessit, et non videbit gloriam Domini. Domine, exaltetur manus tua, et non videant: videant, et confundantur zelantes populi: et ignis hostes tuos devoret. Domine, dabis pacem nobis: omnia enim opera nostra operatus es nobis. Domine Deus noster, possederunt nos domini absque te, tantum in te recordemur nominis tui. Morientes non vivant, gigantes non resurgant: propterea visitasti et contrivisti eos, et perdidisti omnem memoriam eorum. Indulsisti genti, Domine, indulsisti genti: nunquid glorificatus es? elongasti omnes terminos terræ. Domine, in angustia requisierunt te, in tribulatione murmuris doctrina tua eis. Sicut quæ concipit, cum appropinquaverit ad partum, dolens clamat in doloribus suis: sic facti sumus a facie tua, Domine. Concepimus, et quasi parturivimus, et peperimus spiritum: salutes non fecimus in terra, ideo non corruerunt habitatores terræ. Vivent mortui tui, interfecti mei resurgent: exspergiscimini, et laudate qui habitatis in pulvere: quia ros lucis ros tuus, et terram gigantum detrahes in ruinam. Vade, populus meus, intra in cubicula tua, claude ostia tua super te, abscondere modicum ad momentum, donec pertranseat indignatio. Ecce enim Dominus egredietur de loco suo, ut visitet iniquitatem habitatoris terræ contra eum: et revelabit terra sanguinem suum, et non operiet ultra interfectos suos (*Isa.* xxvi, 1-21).

Rentré de la sorte dans son sujet, qui est celui des maux que le Seigneur prépare à la Judée et aux peuples voisins dans un terme très-rapproché, le prophète continue :

« En ce jour, le Seigneur, armé de son épée la mieux trempée, la plus longue et la plus puissante, visitera Léviathan, le serpent qui se traîne, Léviathan, le serpent tortueux, et il tuera le dragon de la mer. En ce jour la vigne des élus chantera ce cantique (1). »

C'est Cyrus qui devait tenir en cette circonstance l'épée flexible et puissante du Seigneur, pour punir Léviathan, c'est-à-dire l'empire d'Assyrie, On ne saurait en douter, après avoir lu dans le cantique prophétique qui suit cette courte introduction, que le Seigneur sera au combat contre Israël, comme une épine et un chardon qui ne sait pas se défendre, et qu'on foule aux pieds; qu'il laissera désarmer son courage et se laissera imposer la paix; qu'il ne rendra pas plaie pour plaie, ni mesure pour mesure; qu'il pardonnera à la maison de Jacob, dont il avait voulu seulement laver les iniquités; et que si la ville si belle et si bien fortifiée, si Jérusalem devient comme une saussaie, dans laquelle les veaux se couchent et broutent les sommités des arbustes, ce ne sera que pour un temps limité. Après avoir fait attention surtout à la manière dont il se termine :

« En ce jour, le Seigneur frappera (les habitants de la terre) depuis le lit du fleuve jusqu'au torrent de l'Egypte, et vous, ô fils d'Israël, vous vous rassemblerez un à un. Et il arrivera qu'en ce jour il sera sonné d'une grande trompette, et ceux qui étaient égarés dans les plaines de l'Assyrie, aussi

(1) In die illa visitabit Dominus in gladio suo duro, et grandi, et forti super Leviathan serpentem vectem, et super Leviathan serpentem tortuosum, et occidet cetum, qui in mari est. In die illa vinea meri cantabit ei (*Isa.* xxvii, 1, 2).

bien que ceux qui étaient exilés dans la terre d'Egypte (1), reviendront adorer le Seigneur sur la montagne sainte de Jérusalem (2).

Le prophète consacre les huit derniers chapitres de sa prédiction au détail des événements dont il a présenté le tableau général. Il commence par Israël, dont la ruine est si près d'arriver : « Malheur à la couronne d'orgueil, aux enivrés d'Ephraïm, à la fleur fanée qui faisait leur gloire et leur superbe ; (malheur) à ceux qui errent en chancelant d'ivresse au sommet de la très-fertile vallée. Voilà que le Seigneur, dans sa force et sa puissance, va fondre sur eux comme la grêle impétueuse, comme le tourbillon dévastateur, comme l'inondation des grandes eaux, qui s'épand sur des campagnes spacieuses. Elle sera foulée aux pieds, la couronne d'orgueil des enivrés d'Ephraïm. Il arrivera de la fleur fanée, qui faisait la gloire et l'orgueil de celui qui habite au sommet de la très-fertile vallée, comme du fruit précoce, mûr avant l'automne, que la passant aperçoit, qu'il cueille, et qu'il dévore (3). »

Mais tandis qu'il en sera ainsi relativement au royaume d'Israël, le reste de la famille de Jacob jouira de la protection de son Dieu, qui la défendra lui-même contre tous ses ennemis. En effet, tandis qu'Israël succombait sous les coups de Salmanazar, Juda était florissant sous le sceptre d'Ezéchias. Ceci achève de fixer la date de la prophétie : elle est antérieure à la ruine de Samarie ; laissons parler le prophète : « Pendant ce temps-là, le Seigneur des armées sera une couronne de gloire et un bouquet de réjouissance pour le reste de son peuple ; il sera l'esprit de discernement du juge assis pour juger, la force du guerrier veillant aux remparts à son retour des combats (4). »

Toutefois, ce ne sera pas pour longtemps, car Jacob aussi, par ses iniquités, s'attirera la colère du Seigneur. Après avoir fatigué la patience de son Dieu, en abusant de toutes les grâces et de tous les délais qui lui avaient été accordés en vue de sa pénitence, le moment viendra auquel il sera cruellement châtié ; écoutons le prophète.

« Ecoutez la parole du Seigneur, séducteurs qui gouvernez mon peuple de Jérusalem. Vous dites : Nous avons conclu un traité avec la mort, fait un pacte avec l'enfer ; le débordement des fléaux passera sans atteindre jusqu'à nous, parce que nous avons placé notre espoir dans le mensonge, et le mensonge sera notre sauvegarde. Eh bien, voici ce que répond le Seigneur Dieu : J'établirai (moi) les fondations de Sion sur une pierre d'élite angulaire, de grand prix, inébranlable ; que celui qui l'espère prenne patience, je rendrai la justice et le jugement au poids et à la mesure ; et la grêle renversera l'espoir du mensonge, l'inondation surmontera les digues ; votre alliance avec la mort sera rompue, votre pacte avec l'enfer ne subsistera pas, vous deviendrez la proie des fléaux débordés. Quelle que soit l'heure du débordement, ils vous emporteront ; qu'ils arrivent le matin, à l'aurore, pendant le jour, pendant la nuit, ce sera la calamité même qui vous apportera la nouvelle de sa présence (1). »

Cette prédiction convient aux règnes de Manassé, de Josias, et à la captivité des 70 ans ; mais principalement et beaucoup mieux au Messie et à la dispersion finale de la nation juive ; la raison en est simple : Josias devait être la figure du Messie, la captivité de Babylone, celle de la grande captivité qui dure encore, et l'aveuglement de Manassé l'image de l'aveuglement de la Synagogue dans ses derniers temps (2).

Le prophète continue de la sorte, après quelques comparaisons empruntées du labourage : « Malheur à Ariel, à Ariel ville, celle que David a conquise ; ses années s'écoulent l'une après l'autre, ses solennités touchent à leur terme. J'environnerai Ariel de tranchées, elle sera triste et pleurante, et je la traiterai comme une véritable Ariel.

(1) Nous verrons, en expliquant le prophète Jérémie, de quelle manière et pourquoi une partie de la nation juive émigra en Egypte au temps de la captivité des 70 ans.

(2) Et erit : In die illa percutiet Dominus ab alveo fluminis usque ad torrentem Ægypti, et vos congregabimini, unus et unus filii Israël. Et erit : In die illa clangetur in tuba magna, et venient qui perditi fuerant de terra Assyriorum, et qui ejecti erant in terra Ægypti, et adorabunt Dominum in monte sancto in Jerusalem (*Isa.* XXVII. 12, 13).

(3) Væ coronæ superbiæ ebriis Ephraim, et flori decidenti, gloriæ exsultationis ejus, qui erant in vertice vallis pinguissimæ, errantes a vino. Ecce validus et fortis Dominus, sicut impetus grandinis ; turbo confringens, sicut impetus aquarum multarum inundantium, et emissarum super terram spatiosam. Pedibus conculcabitur corona superbiæ ebriorum Ephraim. Et erit flos decidens gloriæ exsultationis ejus, qui est super verticem vallis pinguium, quasi temporaneum ante maturitatem autumni : quod cum aspexerit videns statim ut manu tenuerit, devorabit illud (*Isa.* XXVIII, 1-4).

(4) In die illa erit Dominus exercituum corona gloriæ, et sertum exsultationis residuo populi sui : Et spiritus judicii sedenti super judicium, et fortitudo revertentibus de bello ad portam (*Ibid.*, *vers.* 5, 6).

(1) Propter hoc, audite verbum Domini, viri illusores, qui dominamini super populum meum, qui est in Jerusalem. Dixistis enim : Percussimus fœdus cum morte, et cum inferno fecimus pactum. Flagellum inundans cum transierit, non veniet super nos : quia posuimus mendacium spem nostram, et mendacio protecti sumus. Idcirco hæc dicit Dominus Deus : Ecce ego mittam in fundamentis Sion lapidem probatum, angularem, pretiosum, in fundamento fundatum ; qui crediderit, non festinet. Et ponam in pondere judicium, et justitiam in mensura : et subvertet grando spem mendacii : et protectionem aquæ inundabunt. Et delebitur fœdus vestrum cum morte, et pactum vestrum cum inferno non stabit flagellum inundans cum transierit, eritis ei in conculcationem. Quandocunque pertransierit, tollet vos : quoniam mane diluculo pertransibit in die et in nocte, et tantummodo sola vexatio intellectum dabit auditui (*Ibid.*, *vers.* 14-19).

(2) Omnia in figura contingebant illis (*I Cor.* x, 11).

(Oui,) je tracerai un cercle autour de tes remparts, j'élèverai un fossé contre toi, je t'assiégerai de retranchements. Tu seras prosternée jusqu'à terre, tu parleras contre la terre, ta parole se réfléchira de la terre; ta voix sera caverneuse comme celle des pythons, et ton langage semblera bourdonner dans la terre (1). »

Ariel veut dire le lion de Dieu, c'est-à-dire le grand lion, suivant la remarque faite précédemment. Le prophète joue sur ce mot d'une manière qui ne peut être rendue en notre langage, et ce mot lui-même, appliqué à la ville capitale du royaume de Juda, est une allusion à la prophétie de Jacob mourant, qui comparait Judas à un lion. Le prophète continue de la sorte : « La multitude de ceux qui te disperseront à tous les vents, sera nombreuse comme les grains de la plus fine poussière; la multitude de ceux qui prévaudront contre toi sera comme le feu qui dévore, et ce sera fait soudain, en un instant, comme lorsque le Seigneur, armé de son tonnerre, ébranle la terre de la grande voix des foudres, des tempêtes et des flammes du feu dévorant. Il en sera de la nombreuse multitude des diverses nations qui s'armeront contre Ariel, de la multitude qui combattra contre elle, qui l'assiégera, qui remportera la victoire, comme du fantôme des rêves de la nuit; comme un famélique a rêvé qu'il mangeait, sans que son estomac se trouvât rempli au réveil; comme un homme altéré s'imagine qu'il boit en dormant, sans avoir moins soif à son réveil, parce que sa bouche est toujours desséchée, ainsi en sera-t-il de la multitude des nations qui combattront contre le mont de Sion (2). »

Pour bien comprendre la pensée de l'auteur (3), qui semble noyée sous ces grandes images et étouffée sous une multitude de mots redondants, il faut la réduire à sa plus simple expression : L'armée qui assiégera Jérusalem sera nombreuse comme les grains de poussière, elle la dévorera comme un incendie; ce sera fait en un instant, l'instant de la foudre qui éclate, de l'éclair qui brille; tout cela passera comme un rêve; mais, de même qu'un rêve ne rassasie pas un estomac affamé, de même Jérusalem dévorée par ceux qui l'auront prise, ils ne seront pas rassasiés, tant la part de chacun aura été petite.

Tous ces maux arriveront à Jérusalem par suite de son aveuglement. Dieu la livrera, dit le prophète, à un sommeil léthargique, elle ne pourra plus voir ni comprendre, les prophéties deviendront pour elle un livre scellé; elle n'aura plus de pilote, car les prudents auront perdu la prudence, et les sages auront désappris la sagesse; il n'en restera que tout juste ce qu'il faut pour se révolter contre Dieu : l'argile dira au potier : Vous ne savez pas me travailler; la statue dira à l'artiste : Vous êtes sans intelligence. Aussi, quelle sera la punition de tant d'insolence? « Les cimes du Liban seront abaissées à la hauteur du Carmel, et la fécondité du Carmel n'alimentera plus que des broussailles. Alors les oreilles des sourds s'ouvriront pour entendre, et les yeux des aveugles pour voir; les ténèbres et l'obscurité seront dissipées. Devenus plus traitables, les hommes s'estimeront heureux de revenir au Seigneur; réduits à cet état d'indigence, ils rechercheront le saint d'Israël. Et, d'ailleurs, l'oppresseur ne sera plus, les séducteurs auront disparu, les entrepreneurs d'iniquité auront été fauchés (par la mort) (1). »

Ce peu de paroles contient toute l'histoire de la captivité et du retour. Les malheurs de la nation dessillèrent enfin les yeux des Juifs; ils perdirent pour toujours leur goût pour l'idolâtrie. La race des hommes pervers s'éteignit durant les 70 années d'exil; l'empire d'Assyrie fut détruit, et la Judée retrouva l'aurore d'un beau jour.

Il n'est pas possible de douter que telle ne soit bien la pensée de l'auteur, lorsqu'on le voit, quelques vers plus loin, reprocher d'abord à ceux des Juifs qui devaient s'enfuir en Egypte après le meurtre de Godolias, de l'avoir fait sans consulter le Seigneur; et ensuite à toute la nation, d'avoir négligé de recourir au Seigneur dans son affliction, et contracté avec l'Egypte une alliance inutile. Nous retrouverons dans Jérémie, au moment où les faits s'accompliront, le commentaire de cette belle page, écrite 140 années à l'avance.

« Malheur à vous, dit le Seigneur, enfants déserteurs, qui formez des desseins en dehors

(1) Væ Ariel, Ariel civitas, quam expugnavit David, additus est annus ad annum : solemnitates evolutæ sunt. Et circumvallabo Ariel, et erit tristis et mœrens, et erit mihi quasi Ariel. Et circumdabo quasi sphæram in circuitu tuo, et jaciam contra te aggerem, et munimenta ponam in obsidionem tuam. Humiliaberis, de terra loqueris, et de humo audietur eloquium tuum : et erit quasi pythonis de terra vox tua : et de humo eloquium tuum mussitabit (*Isa.* XXIX, 1-4).

(2) Et erit sicut pulvis tenuis multitudo ventilantium te : et sicut favilla pertransiens multitudo eorum, qui contra te prævaluerunt : eritque repente confestim. A Domino exercituum visitabitur in tonitruo, et commotione terræ, et voce magna turbinis et tempestatis, et flammæ ignis devorantis. Et erit sicut somnium visionis nocturnæ multitudo omnium gentium, quæ dimicaverunt contra Ariel, et omnes qui militaverunt, et obsederunt, et prævaluerunt adversus eam. Et sicut somniat esuriens, et comedit, cum autem fuerit expergefactus, vacua est anima ejus : et sicut somniat sitiens et bibit, et postquam fuerit expergefactus, lassus adhuc sitit, et anima ejus vacua est : sic erit multitudo omnium gentium, quæ dimicaverunt contra montem Sion (*Ibid.*, *vers.* 5 8).

(3) Que De Genoude a rendue par un contre-sens perpétuel, pour le dire en passant.

(1) Nonne adhuc in modico et in brevi convertetur Libanus in Charmel, et Charmel in saltum reputabitur? Et audient in die illa surdi verba libri, et de tenebris et caligine oculi cæcorum videbunt. Et addent mites in Domino lætitiam, et pauperes homines in sancto Israel exsultabunt; quoniam defecit qui prævalebat, consummatus est illusor, et succisi sunt omnes qui vigilabant super iniquitatem (*Isa.* XXIX, 17-20)

de moi, qui ourdissez des projets indépendamment de mes desseins, ajoutant ainsi fautes sur fautes. A vous qui courez sur les routes de l'Egypte, pour y chercher, sans me demander conseil, une protection que vous espérez trouver dans la puissance de Pharaon ; vous vous confiez dans l'ombre de ce qui fut l'Egypte. La puissance supposée de Pharaon vous couvrira de confusion, et d'ignominie votre confiance dans l'ombre de l'Egypte.

« Vous aviez (déjà) choisi pour vos princes ceux de Thanis, et adressé des ambassadeurs jusqu'à Hanès. Ils sont demeurés couverts de confusion d'avoir invoqué un peuple qui n'a pu rien pour eux. Ils n'en ont tiré (en effet) ni protection ni secours, mais la confusion et l'opprobre.

« Fardeau des bêtes de somme du Midi, continue le prophète. Une terre de tribulation et d'angoisse, patrie de la lionne et du lion, de la vipère et du régulus volant ! Des gens qui portent leurs richesses à dos de cheval et leurs trésors à dos de chameau à un peuple qui ne peut leur rendre aucun service (1) ! »

Isaïe voit tous ces événements un siècle et demi avant qu'ils n'arrivent, comme Jérémie devait les voir au moment de leur accomplissement. De plus, il voit Jérémie lui-même prophétisant inutilement, parlant sans être écouté, menaçant sans produire aucune impression. Il entend les Juifs d'alors dire à Jérémie et à Baruch : « Prophètes, ne prophétisez pas ; vous qui voyez, fermez les yeux..... dites-nous des choses qui nous plaisent, inventez-nous des erreurs ; ôtez la voie de dessous nos pieds, mettez-nous à côté des sentiers, ôtez de devant nos yeux le saint d'Israël. » Aussi, qu'arrivera-t-il de cette iniquité, de cet entêtement, de cet aveuglement volontaire? « Il en sera de cette iniquité comme d'un fragment de maçonnerie qui tombe du haut d'une muraille, subitement, au moment qu'on y pense le moins, qui écrase les passants, et se brise comme un vase de poterie sous un coup violent, en mille fragments, dont le plus grand ne pourrait pas servir à emporter un charbon du foyer, ou à puiser une goutte d'eau dans la fosse. Si vous aviez voulu, dit le Seigneur Dieu, le saint d'Israël, si vous aviez voulu revenir à moi et rester calmes, vous auriez été sauvés ; vous aviez un refuge assuré dans le silence et l'attente; mais vous n'avez pas voulu ; vous avez dit : Non ; nous fuirons sur nos coursiers. — Alors fuyez. — Nous monterons sur les plus agiles. — Eh bien, il y en aura de plus agiles encore à votre poursuite. — La frayeur d'un seul en gagnera mille, et la frayeur de cinq (1) vous dispersera, au point que chacun se trouvera isolé, comme le mât d'un navire planté sur une montagne, comme un signal sur un tertre (2). »

Le prophète place ici le séduisant tableau des bénédictions et des faveurs dont le Seigneur comblerait son peuple, si ce peuple voulait revenir à lui. Il ferait miséricorde, il pardonnerait, car il est juste et bon ; le peuple élu habiterait Jérusalem en toute sécurité ; il n'aurait qu'à demander pour être rassasié.

Le Seigneur lui donnerait un pain délicieux, une eau limpide (3); il aurait tou-

(1) Cette phrase est elliptique.

Væ filii desertores, dicit Dominus, ut faceretis consilium, et non ex me : et ordiremini telam, et non per spiritum meum, ut adderetis peccatum super peccatum : qui ambulatis ut descendatis in Ægyptum, et os meum non interrogastis, sperantes auxilium in fortitudine Pharaonis, et habentes fiduciam in umbra Ægypti. Et erit vobis fortitudo Pharaonis in confusionem, et fiducia umbræ Ægypti in ignominiam.

Erant enim in Thani principes tui, et nuntii tui usque ad Hanes pervenerunt. Omnes confusi sunt super populo qui eis prodesse non potuit : non fuerunt in auxilium et in aliquam utilitatem, sed in confusionem et in opprobrium.

Onus jumentorum austri. In terra tribulationis et angustiæ leæna, et leo ex eis, vipera, et regulus volans, portantes super humeros jumentorum divitias suas, et super gibbum camelorum thesauros suos, ad populum qui eis prodesse non poterit (*Isa.* xxx, 1-6).

(1) *Mille homines a facie terroris unius : et a facie terroris quinque fugietis, donec relinquamini quasi malus navis in vertice montis, et quasi signum super collem.* — « A la présence d'un seul homme, mille d'entre vous prendront la fuite ; au cri de cinq de vos ennemis vous serez saisis de terreur; et ceux qui parmi vous seront épargnés, ressembleront à un mât élevé sur une montagne, à un étendard dressé sur la colline. » De Genoude. — « Un seul homme en épouvantera mille d'entre vous, quatre ou cinq des ennemis vous frapperont de terreur, et vous feront fuir jusqu'à ce que ceux qui restent d'entre vous soient comme le mât d'un vaisseau brisé qu'on élève sur une montagne, ou comme un étendard qu'on dresse sur une colline. » Le Maistre de Sacy. — Ce n'est pas cela : à la mort de Godolias, les Juifs devaient fuir éperdus, sans attendre l'arrivée de l'ennemi, voilà ce que veut dire le prophète.

(2) Populus enim ad iracundiam provocans est, et filii mendaces, filii nolentes audire legem Dei. Qui dicunt videntibus : Nolite videre : et aspicientibus : Nolite aspicere nobis ea, quæ recta sunt : loquimini nobis placentia : videte nobis errores. Auferte a me viam, declinate a me semitam, cesset a facie nostra sanctus Israel. Propterea hæc dicit sanctus Israel : Pro eo quod reprobastis verbum hoc, et sperastis in calumnia et in tumultu, et innixi estis super eo : propterea erit vobis iniquitas hæc sicut interruptio cadens, et requisita in muro excelso, quoniam subito, dum non speratur, veniet contritio ejus. Et comminuetur sicut conteritur lagena figuli contritione pervalida : et non invenietur de fragmentis ejus testa, in qua portetur igniculus de incendio, aut hauriatur parum aquæ de fovea. Quia hæc dicit Dominus Deus sanctus Israel : Si revertamini et quiescatis, salvi eritis : in silentio et in spe erit fortitudo vestra. Et noluistis, et dixistis : Nequaquam, sed ad equos fugiemus : ideo fugietis. Et super veloces ascendemus. Ideo velociores erunt, qui persequentur vos. Mille homines a facie terroris unius : et a facie terroris quinque fugietis, donec relinquamini quasi malus navis in vertice montis, et quasi signum super collem (*Ibid.*, *vers.* 9-17).

(3) *Dabit vobis Dominus panem arctum et aquam brevem.* Un pain raccourci, tant il s'est gonflé et soulevé à la cuisson; une eau si légère et si limpide, qu'elle semble n'avoir pas de cohésion, par oppo-

jours ses docteurs attentifs à le conduire dans les sentiers de la justice et de la prospérité; il briserait ses idoles et en jetterait les morceaux, en leur disant, va-t'en. La pluie fertiliserait ses champs, il pourrait nourrir ses animaux domestiques du blé le plus pur et le mieux vanné, tant serait grande l'abondance des biens; des sources fécondantes jailliraient sur les montagnes ; la lumière de la lune égalerait celle du soleil, la lumière du soleil serait septuplée, si l'on pouvait parler ainsi, de sorte qu'un jour deviendrait brillant comme sept; le Seigneur se révélerait dans sa gloire et sa puissance, et tandis qu'Israël chanterait des cantiques d'allégresse, ses ennemis vaincus deviendraient ses esclaves. Assur, frappé de la verge du Seigneur, ne serait plus redoutable. Tout ceci n'est pas une prophétie, c'est le tableau d'une félicité imaginaire, auquel les Juifs ne devaient pas se laisser séduire; le prophète le comprend, et revient sans transition à ses menaces contre ceux qui devaient fuir en Egypte.

« Malheur à ceux qui descendent en Egypte, pour y chercher du secours, mettant leur espoir dans des chevaux, plaçant leur confiance dans des quadriges, sous prétexte de leur grand nombre, et dans des cavaliers sous prétexte de leur extrême bravoure; et qui ne veulent pas se confier dans le saint d'Israël, ni rechercher le Seigneur. Mais lui, qui seul est sage, a préparé des maux, et il ne révoquera pas sa parole: il s'élèvera contre la maison des méchants, et contre le secours des ouvriers d'iniquité. L'Egypte, c'est un homme et non un Dieu: ses chevaux, c'est de la chair et non de l'esprit. Le Seigneur n'aura qu'à incliner sa main, l'auxiliaire tombera, celui qui recevait le secours tombera également, et ils rouleront ensemble.

« Au contraire, voici ce que le Seigneur me dit : Tel un lion qui rugit, tel un lionceau sur sa proie, devant une multitude de bergers qui accourent, ne se laisse pas effrayer par leur nombre, et n'a pas peur de leurs cris, ainsi le Seigneur des armées descendra pour combattre sur le mont de Sion et sur sa vallée. Comme des oiseaux volants, ainsi le Seigneur des armées protégera Jérusalem, protégeant et délivrant, traversant et sauvant (1). Convertissez-vous, enfants d'Israël, d'autant que vous vous étiez profondément éloignés ; et qu'en ce jour chacun rejette les idoles d'argent et les idoles d'or, que vous vous étiez faites de votre propre main pour votre iniquité ; et Assur tombera sous un glaive qui ne sera pas celui d'un guerrier, il sera dévoré par une épée qui ne sera pas celle d'un homme; il fuira, mais non devant des armes; sa brillante jeunesse se soumettra au tribut ; la peur lui ravira ses soldats, et les généraux s'enfuiront épouvantés, dit le Seigneur, dont le feu est dans Sion, et le foyer dans Jérusalem (1). »

Ce dernier passage est encore un tableau imaginaire, qui ne devait pas se réaliser, et n'a rien de prophétique, Saint Jérôme, et quelques commentateurs en font l'application à l'armée de Sennachérib, détruite par l'ange exterminateur, et à la ruine de l'empire d'Assyrie par les Perses, ensuite par les Grecs, et enfin par les Romains; mais tout cela est bien loin de la pensée de l'auteur, qui s'occupe de la prise de Jérusulem par Nabuchodonosor, et de la fuite d'un certain nombre de Juifs en Egypte, nonobstant les avertissements de Jérémie. Les mêmes écrivains font l'application au règne d'Ezéchias des vers suivants, dans lesquels il est fait mention du bonheur d'Israël, sous les lois d'un prince qui *règnera* selon la justice; mais ceci n'est pas moins étranger à la pensée que le poëte inspiré poursuit depuis si longtemps. D'ailleurs, Ezéchias ne devait pas régner, il régnait déjà depuis plusieurs années ; c'est donc la suite du même tableau poétique.

Au neuvième verset du chapitre trente-deuxième, Isaïe revient enfin à ce désolant avenir qu'il avait perdu de vue un moment, et annonce à la Judée sa ruine inévitable, mais aussi sa restauration après les 70 ans de captivité. Il ne faut pas chercher une date dans le terme d'*un jour et un an* qu'il fixe pour l'accomplissement de sa pro-

tion à l'eau corrumpue qui est visqueuse et filante. Nous sommes convaincu que tous les traducteurs ont encore fait ici un contre-sens, en traduisant par le pain d'angoisse et l'eau de douleur. Quel effet produit une telle menace, sans précédent et sans suite, au milieu du tableau le plus séduisant de la félicité mondaine? Supposons donc du sens et de la suite dans les idées d'un auteur inspiré.

(1) Voici l'image que le prophète veut exprimer : Une meute d'animaux dévorants, des oiseaux de proie se précipitent sur Jérusalem pour se rassasier; des aigles aux ailes éployées fondent sur eux, passent, repassent, les dispersent dans tous les sens, et planent ensuite sur la ville pour la protéger contre leur retour.

(1) Væ qui descendunt in Ægyptum ad auxilium, in equis sperantes, et habentes fiduciam super quadrigis, quia multæ sunt ; et super equitibus, quia prævalidi nimis : et non sunt confisi super sanctum Israel, et Dominum non requisierunt. Ipse autem sapiens adduxit malum, et verba sua non abstulit : et consurget contra domum pessimorum, et contra auxilium operantium iniquitatem. Ægyptus, homo et non deus : et equi eorum, caro et non spiritus : et Dominus inclinabit manum suam, et corruet auxiliator, et cadet cui præstatur auxilium, simulque omnes consumentur. Quia hæc dicit Dominus ad me : Quomodo si rugiat leo, et catulus leonis super prædam suam, et cum occurrerit ei multitudo pastorum, a voce eorum non formidabit, et a multitudine eorum non pavebit : sic descendet Dominus exercituum ut prælietur supra montem Sion, et super collem ejus. Sicut aves volantes, sic proteget Dominus exercituum Jerusalem, protegens et liberans, transiens et salvans. Convertimini sicut in profundum recesseratis filii Israel. In die enim illa abjiciet vir idola argenti sui, et idola auri sui quæ fecerunt vobis manus vestræ in peccatum. Et cadet Assur in gladio non viri, et gladius non hominis vorabit eum, et fugiet non a facie gladii : et juvenes ejus vectigales erunt. Et fortitudo ejus a terrore transibit, et pavebunt fugientes principes ejus : dixit Dominus : cujus ignis est in Sion, et caminus ejus in Jerusalem (*Isa.* XXXI, 1-9).

phétie; c'est une formule populaire de langage et rien de plus.

« Levez-vous, femmes opulentes, et écoutez ma voix; filles trop confiantes, prêtez l'oreille à mes accents. Sachez qu'après un an et des jours vous serez troublées dans votre confiance, car la vendange sera faite, et la récolte ne reviendra plus. Cela vous surprend, opulentes; cela vous trouble, filles confiantes! Dépouillez-vous (de vos atours) demeurez confondues, mettez vos ceintures autour de vos reins. Pleurez sur votre sein, en pensant au pays délectable, à la vigne fertile. Voilà que les ronces et les épines croissent dans les champs de mon peuple; à combien plus forte raison à la place des maisons de plaisir de la ville aux réjouissances! Car la maison est abandonnée, la ville est déserte, il n'y a plus que des grottes ténébreuses dans lesquelles on se dirige à tâtons.

« L'âne sauvage prendra ses ébats dans les gras pâturages (1), il n'y aura plus de différence entre un carmel et un désert, le Carmel lui-même deviendra une forêt, en attendant que l'esprit se répande sur nous du haut des cieux. (Mais alors) où fut la solitude, là sera l'asile des lois; où fut un carmel, là siégeront les magistrats. La paix sera l'œuvre de la justice, le calme en sera le fruit, et la sécurité régnera à toujours. Et mon peuple prospérera au milieu des magnificences de la paix, sous la tente de la confiance, au sein d'un repos opulent. »

Vient ensuite un morceau rempli d'antithèses, parmi lesquelles il est très-difficile de suivre la pensée de l'auteur, et dont, par conséquent, le sens est des plus obscurs. Les interprètes mystiques, qui ont devant eux le vaste champ de l'imagination, sont les seuls à n'y pas trouver d'embarras.

L'antithèse commence aux derniers versets de ce même chapitre; l'auteur vient de décrire le bonheur de la nation juive après sa complète restauration, il jette de là les yeux sur les malheurs qui attendent Babylone dans le temps où Juda jouira de tant de félicité, et qui auront eu leur commencement à la prise de cette ville par Cyrus.

« Que la grêle, s'écrie-t-il, descende comme une forêt, et que la ville soit réduite au dernier degré de l'humiliation! »

Il reporte ses regards sur Juda, dispersé aux quatre vents, après avoir abandonné ses champs et ses animaux, mais sur le point de retrouver tout ce qu'il a perdu.

« Bonheur et prospérité sur vous qui êtes disséminés sur tous les rivages, après avoir mis en liberté les pieds du bœuf et de l'âne (2). »

Il revient à Babylone.

« Malheur à toi qui dépouilles; est-ce que tu ne seras pas dépouillée? Toi qui méprises, est-ce que tu ne seras pas méprisée? Oui, lorsque tu auras fini de dépouiller, tu seras dépouillée; après que tu seras fatiguée de mépriser, tu seras méprisée.»

Il reporte sa pensée vers Juda.

« Seigneur, ayez pitié de nous, car nous avons mis en vous notre espoir, soyez notre force dès le matin, et notre salut au temps de la tribulation. »

Puis, en continuant sa tirade antithétique, le prophète dirige ses regards vers les nations destinées à servir de pâture à l'Assyrie.

« A la voix de l'ange, les peuples ont fui; devant la manifestation de votre puissance, les nations se sont dispersées.

« Et l'on rassemblera vos dépouilles, (ô nations,) comme on recueille les hannetons, à pleines fosses. »

Il revient à Juda.

« Le Seigneur, qui habite dans les cieux, s'est glorifié; il a comblé Sion de justice et d'équité.

« Le temps de votre règne, (ô mon Dieu,) sera celui de la fidélité; la sagesse et la science seront les richesses du salut, et la crainte du Seigneur en sera le trésor. »

Il reporte ses regards vers la désolation des pays voisins de la Judée.

« Voilà que les cris des voyants retentiront au dehors, les anges de la paix pleureront amèrement. Les voies sont effacées, aucun pied ne trace plus les sentiers, la loi ne protége plus, les liens sont rompus entre les membres de la cité, les hommes ne comptent plus pour rien. La terre est dans les pleurs et l'abattement; le Liban est un épais hallier, désagréable à la vue; le Saron ressemble à un désert; Bazan est bouleversé, de même le Carmel.

« C'est maintenant que je m'élèverai, dit le Seigneur; c'est maintenant que je serai exalté, grandi. Vous concevrez du feu, vous enfanterez des flammes, votre haleine vous brûlera comme le charbon ardent. Les peuples seront comme la cendre d'un incendie, comme les épines que la flamme dévore. Apprenez, peuples lointains, ce que j'ai fait,

(1) *Gaudium onagrorum*, des chardons. Peut-être le prophète veut-il dire que le chardon croîtra sur les ruines de Jérusalem, qui deviendront ainsi le pâturage favori des ânes sauvages.

(2) Mulieres opulentæ, surgite et audite vocem meam : filiæ confidentes, percipite auribus eloquium meum. Post dies enim et annum, vos conturbabimini confidentes : consummata est enim vindemia : collectio ultra non veniet. Obstupescite, opulentæ, conturbamini, confidentes : exuite vos, et confundimini, accingite lumbos vestros. Super ubera plangite, super regione desiderabili, super vinea fertili. Super humum populi mei spinæ et vepres ascendent : quanto magis super omnes domos gaudii civitatis exsultantis? Domus enim dimissa est, multitudo urbis relicta est, tenebræ et palpatio factæ sunt super speluncas usque in æternum. Gaudium onagrorum pascua gregum. Donec effundatur super nos spiritus de excelso : et erit desertum in charmel, et charmel in saltum reputabitur. Et habitabit in solitudine judicium, et justitia in charmel sedebit. Et erit opus justitiæ pax, et cultus justitiæ silentium, et securitas usque in sempiternum. Et sedebit populus meus in pulchritudine pacis, et in tabernaculis fiduciæ, et in requie opulenta. Grando autem in descensione saltus, et humilitate humiliabitur civitas. Beati, qui seminatis super omnes aquas, immittentes pedem bovis et asini (*Isa.* xxxii, 9, 20).

reconnaissez, peuples voisins, ma puissance. (1) »

Le prophète reprend cette pensée et la développe sous une autre forme. « Les pécheurs de Sion ont été écrasés, dit-il, les pécheurs des nations ont été livrés aux flammes, venez et voyez, soyez-en les témoins. Mais qui donc peut sans mourir voir de si grandes choses ? C'est l'homme sage et juste, placé en observation sur la montagne, avec une provision de pain et d'eau. De cet observatoire élevé, il aperçoit les rois dans la splendeur de leur puissance, la terre dans sa vaste étendue, et se contente d'être sage, sans rien envier, et sans se mêler aux disputes de l'école ; le peuple grossier n'est rien pour lui, les savants ne lui sont pas davantage, il n'a point à épeler l'idiome informe des uns, le langage académique des autres. »

Ce superbe tableau du sage, élevé au dessus de la faible et frivole humanité par la puissance de la philosophie et l'excellence de sa vertu, dans lequel le prophète a, selon toute apparence, voulu se peindre lui-même, laisse bien loin derrière lui tout ce que la littérature profane a enfanté dans le même genre; même le *Justum et tenacem propositi virum* du poëte romain, parce qu'il est partout de la même noblesse, tandis que celui d'Horace se termine par une image puérilement gigantesque: *fractus si labatur orbis, impavidum ferient ruinæ.*

A ces deux tableaux si pleins de poésie, celui de la ruine des nations, et celui du spectateur placé sur la montagne, le prophète en fait succéder un troisième, qui leur est encore de beaucoup supérieur en beauté : c'est celui de Jérusalem restaurée après ses désastres, ou plutôt celui de la Jérusalem mystique réalisée par la famille chrétienne.

« Regardez, dit-il à son spectateur supposé, regardez Sion, la ville de nos solennités. Vos yeux verront Jérusalem, la demeure opulente, la tente que nul homme ne pourra jamais enlever, la citadelle qui ne livrera jamais ses clefs, le vaisseau dont les agrès ne seront jamais brisés. C'est là, et là seulement, que notre Dieu est magnifique ; les ruisseaux sont des fleuves au lit large et spacieux, mais des fleuves dont la rame des galères ne fait point rider les eaux, et dans lesquels la carène des grandes trirèmes ne cause point de remous ; car le Seigneur seul est notre juge ; le Seigneur est notre législateur, le Seigneur est notre roi ; c'est lui qui nous sauve.

« Vos cordages sont détendus (ô nations), et ne peuvent manœuvrer ; vos mâts chancellent, et vos pavois ne peuvent se déployer.

« Nous partagerons alors le butin de dépouilles immenses ; les boiteux eux-mêmes en trouveront sous leurs mains. Et personne ne dira à son voisin : (Aidez-moi), je suis languissant, car il n'y a plus de langueurs pour les habitants (de la nouvelle Jérusalem) (1). »

Cette magnifique pièce de poésie se termine par deux chapitres, ou plutôt deux tableaux qui surpassent encore en beautés tout ce qui précède ; le premier est celui de la désolation de l'Idumée ; le second, celui de la restauration de la Judée. Mais, en les lisant, on se demanderait malgré soi si c'est bien la désolation de l'Idumée, après la dévastation de Nabuchodonosor, ou bien la désolation de l'Idumée, telle que nous la voyons de nos jours ; si c'est bien la Palestine après Esdras ou Judas Machabée, si ce n'est pas plutôt l'Eglise chrétienne que le prophète avait en vue.

Oui, c'est bien l'Idumée telle que l'ont faite les Arabes musulmans, avec ses sables et ses déserts, sa nature inculte et sauvage, ses bêtes fauves, ses animaux féroces, et ses nomades cent fois plus dangereux que les serpents et les lions ; avec son silence de mort, ses montagnes sans écho. Ce que le prophète a vu n'était pas une désolation transitoire et à demi, mais une désolation finale, remplaçant une nature animée et féconde, luxuriante et riche, telle qu'il n'en fut jamais au monde, et telle qu'il n'en est pas d'autre maintenant

Le poëte ouvre ce tableau avec la pompe la plus imposante.

« Approchez, nations, et recueillez-vous ; peuples, soyez attentifs. Que la terre et tous les habitants de l'univers, ainsi que tous les enfants des hommes, prêtent l'oreille ; car

(1) Væ qui prædaris, nonne et ipse prædaberis ? et qui spernis, nonne et ipse sperneris ? cum consummaveris deprædationem, deprædaberis : cum fatigatus desieris contemnere, contemneris. Domine, miserere nostri : te enim exspectavimus, esto brachium nostrum in mane, et salus nostra in tempore tribulationis. A voce Angeli fugerunt populi, et ab exaltatione tua dispersæ sunt gentes. Et congregabuntur spolia vestra sicut colligitur bruchus, velut cum fossæ plenæ fuerint de eo. Magnificatus est Dominus, quoniam habitavit in excelso : implevit Sion judicio et justitia. Et erit fides in temporibus tuis : divitiæ salutis sapientia et scientia : timor Domini ipse est thesaurus ejus. Ecce videntes clamabunt foris, Angeli pacis amare flebunt. Dissipatæ sunt viæ, cessavit transiens per semitam, irritum factum est pactum, projecit civitates, non reputavit homines. Luxit, et elanguit terra : confusus est Libanus, et obsorduit, et factus est Saron sicut desertum : et concussa est Basan, et Carmelus. Nunc consurgam, dicit Dominus : nunc exaltabor, nunc sublevabor. Concipietis ardorem, parietis stipulam : spiritus vester ut ignis vorabit vos. Et erunt populi quasi de incendio cinis, spinæ congregatæ igni comburentur. Audite, qui longe estis, quæ fecerim, et cognoscite vicini fortitudinem meam (*Isa.* XXXIII, 1-13)

(1) Respice Sion civitatem solemnitatis nostræ : oculi tui videbunt Jerusalem, habitationem opulentam, tabernaculum quod nequaquam transferri poterit : nec auferentur clavi ejus in sempiternum, et omnes funiculi ejus non rumpentur : Quia solummodo ibi magnificus est Dominus noster : locus fluviorum rivi latissimi et patentes : non transibit per eum navis remigum, neque trieris magna transgredietur eum. Dominus enim judex noster, Dominus legifer noster, Dominus rex noster : ipse salvabit nos. Laxati sunt funiculi tui, et non prævalebunt : sic erit malus tuus ut dilatare signum non queas. Tunc dividentur spolia prædarum multarum : claudi diripient rapinam. Nec dicet vicinus : Elangui : populus qui habitat in ea, auferetur ab eo iniquitas (*Isa.* XXXIII, 20-24).

l'indignation du Seigneur s'abaisse sur toutes les nations, sa fureur s'étend à toutes leurs armées ; il les a livrées à la mort, abandonnées au glaive. Et leurs morts seront jetés au loin, et la puanteur de leurs cadavres s'élèvera ; les plantes des montagnes languiront sous une couche de sang. Toute la milice des cieux languira pareillement, et les cieux s'enrouleront comme une écorce, et toute leur milice tombera comme tombent les feuilles de la vigne ou du figuier. Car mon glaive s'est enivré au firmament, et voilà qu'il va descendre sur l'Idumée, sur le peuple que je destine à mon massacre, pour lui rendre ce qui lui revient. Le glaive du Seigneur ruisselle de sang, il est souillé de la graisse et du sang des agneaux et des boucs, du sang des gras troupeaux. Bozra est la victime du Seigneur, la terre d'Edom est une vaste boucherie. Le rhinocéros tombera à côté des troupeaux, et le taureau sur le corps des lions. La terre s'enivrera de leur sang, et les sillons s'engraisseront de leur graisse. Jour de la vengeance du Seigneur, année de compensation des douleurs de Sion !

« Les torrents de l'Idumée ne rouleront plus que de la poix, son sol sera converti en soufre, et sa poussière en résine brûlante. Elle ne s'éteindra ni jour ni nuit, la fumée s'en élèvera éternellement ; elle sera désolée de génération en génération, dans le laps des siècles il n'y aura pas un passant qui la traverse. Elle sera la possession de l'onocrotale et du hérisson ; l'ibis et le corbeau y feront leur demeure. Il y sera tracé la ligne horizontale d'anéantissement et la perpendiculaire de désolation (1). Il n'y aura plus de noble, plus de roi, plus de princes. Les épines croîtront dans ses maisons, l'ortie et la ronce dans ses citadelles ; elle servira de nid aux lézards et de pâturage aux autruches. Les fantômes s'y rencontreront avec les onocentaures, les faunes s'y appelleront les uns les autres, les lamies s'y accoupleront et y élèveront leurs petits (2). Le hérisson y creusera sa tannière, y allaitera ses petits, y élèvera ses taupinières, et se reposera à leur ombre. Les milans s'y rassembleront par bandes et par couples.

« Inscrivez diligemment (tous ces maux) dans le livre du Seigneur, pour les lire (plus tard) ; il ne s'en faudra pas d'un seul, l'un ne manquera pas à l'autre, car ce qui procède de mes lèvres, c'est lui qui l'inspire, et c'est son esprit qui les a rassemblés. Il a tiré au sort leur héritage, sa main le leur a divisé à la mesure, et ils posséderont chacun leur part à toujours, et ils l'habiteront de génération en génération » (1).

Le dernier tableau, qui respire la fraîcheur la plus suave, vient avec bonheur reposer l'œil des sombres couleurs de celui-ci. C'est la peinture d'une délicieuse villa, auprès des horreurs d'une plaine calcinée par la lave brûlante d'un volcan.

« La déserte et solitaire se réjouira, la solitude se couvrira de verdure et de fleurs, comme un lis. Tous les germes y produiront leur tige, et elle bondira joyeuse et allègre. Couronnée de cèdres comme le Liban, tapissée de verdure comme le Carmel et le Saron, elle témoignera de la gloire du Seigneur, (et sera belle) de la beauté de notre Dieu. Rendez la force aux mains alanguies, la vigueur aux genoux débilités. Dites aux pusillanimes : Réconfortez-vous, ne craignez plus ; voici votre Dieu vengeur qui vient vous dédommager ; Dieu vient lui-même, il vous apporte le salut. Alors se dessilleront les yeux des aveugles, alors s'ouvriront les oreilles des sourds. Alors les boiteux bondiront comme des cerfs, et la langue des muets sera déliée. Alors aussi les eaux serpenteront

(1) Cette figure extraordinaire de langage doit être en rapport avec quelque signe conventionnel, maintenant oublié, et alors usité pour marquer l'anéantissement et la désolation ; peut-être quelque chose de semblable à la formule judiciaire des Romains pour l'absolution et la condamnation.

(2) Onocentaures, faunes, lamies, monstres fantastiques, sujets d'effroi des imaginations orientales, comme les gobelins et les revenants le sont parmi le peuple en Occident.

(1) Accedite, gentes, et audite, et populi attendite : audiat terra, et plenitudo ejus ; orbis, et omne germen ejus. Quia indignatio Domini super omnes gentes, et furor super universam militiam eorum : interfecit eos, et dedit eos in occisionem. Interfecti eorum projicientur, et de cadaveribus eorum ascendet fetor : tabescent montes a sanguine eorum. Et tabescet omnis militia cœlorum, et complicabuntur sicut liber cœli : et omnis militia eorum defluet, sicut defluit folium de vinea et de ficu. Quoniam inebriatus est in cœlo gladius meus : ecce super Idumæam descendet, et super populum interfectionis meæ, ad judicium. Gladius Domini repletus est sanguine, incrassatus est adipe, de sanguine agnorum, et hircorum, de sanguine medullatorum arietum : victima enim Domini in Bosra, et interfectio magna in terra Edom. Et descendent unicornes cum eis, et tauri cum potentibus : inebriabitur terra eorum sanguine, et humus eorum adipe pinguium : Quia Dies ultionis Domini, annus retributionum judicii Sion. Et convertentur torrentes ejus in picem, et humus ejus in sulphur : et erit terra ejus in picem ardentem. Nocte et die non exstinguetur, in sempiternum ascendet fumus ejus : a generatione in generationem desolabitur, in sæcula sæculorum non erit transiens per eam. Et possidebunt illam onocrotalus et ericius : ibis et corvus habitabunt in ea : et extendetur super eam mensura, ut redigatur ad nihilum, et perpendiculum in desolationem. Nobiles ejus non erunt ibi : regem potius invocabunt, et omnes principes ejus erunt in nihilum. Et orientur in domibus ejus spinæ, et urticæ, et paliurus in munitionibus ejus : et erit cubile draconum, et pascua struthionum. Et occurrent dæmonia onocentauris, et pilosus clamabit alter ad alterum : ibi cubavit lamia et invenit sibi requiem. Ibi habuit foveam ericius, et enutrivit catulos, et circumfodit, et fovit in umbra ejus : illuc congregati sunt milvi, alter ad alterum. Requirite diligenter in libro Domini, et legite : unum ex eis non defuit, alter alterum non quæsivit : quia quod ex ore meo procedit, ille mandavit, et Spiritus ejus ipse congregavit ea. Et ipse misit eis sortem, et manus ejus divisit eam illis in mensuram : usque in æternum possidebunt eam, in generationem et generationem habitabunt in ea (*Isa.* XXXIV, 1-17).

en ruisseaux dans le désert, en torrents dans la solitude; et celle qui était aride sera inondée; celle qui périssait de sécheresse, couverte de sources vives. Aux lieux où furent précédemment les repaires des lézards reparaîtront le chaume et le jonc avec leur verdure. Et il y aura là un sentier et une voie, que vous appellerez la voie sainte, car le profane n'y passera plus; la voie directe, car il n'y aura plus d'insensé qui y chemine de droite et de gauche. Vous n'y rencontrerez plus le lion, les bêtes funestes ne la suivront point; il n'y en aura plus; vous en serez délivrés, et vous pourrez marcher avec sécurité. Rachetés ainsi par le Seigneur, tous seront convertis, et viendront à Sion avec louanges et la tête couronnée d'une éternelle allégresse; ils en remporteront le bonheur et l'allégresse, exempts désormais de douleurs et de larmes (1). »

On ne pouvait, il faut en convenir, terminer un poëme d'une manière plus heureuse. Ce bouquet respire un suave parfum de poésie et de piété.

Cette prophétie est suivie de quatre chapitres purement historiques, empruntés au quatrième livre des Rois, probablement par l'auteur de la collection des œuvres d'Isaïe, qui crut devoir les ajouter ici, dans le but de la rendre plus complète, et de ne laisser en dehors rien de ce qui concernait ce prophète. Nous avons rendu compte des deux premiers, à l'occasion de la prophétie figurative contre l'Egypte et l'Ethiopie. Le troisième est relatif à la maladie d'Ezéchias, et le quatrième à l'ambassade envoyée de Babylone, pour le féliciter sur sa guérison.

Ezéchias ayant éprouvé une grande maladie, la quatorzième année de son règne, Isaïe vint lui dire de la part du Seigneur: Mettez ordre à vos affaires, car vous mourrez, vous n'en reviendrez pas. Le monarque fondit aussitôt en larmes, et adressa à Dieu la plus fervente de toutes les prières. Le prophète avait à peine fait quelques pas pour s'en aller, après l'accomplissement de ce pénible message, qu'il se retourna vers le prince et lui dit de nouveau : « Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu de David, votre père : J'ai entendu votre prière, vu vos larmes et je vous ai guéri; dans trois jours, vous monterez au temple du Seigneur. J'ajoute quinze années à celles que vous avez déjà vécu; de plus, je vous délivrerai des armes du roi des Assyriens ainsi que cette ville; je protégerai cette ville à cause de moi et à cause de David, mon serviteur (1). »

Le prophète se fit apporter un panier de figues; il les posa sur le lieu de la douleur, et le malade fut guéri. Celui-ci avait demandé à quel signe il pourrait reconnaître la vérité des divines promesses, et Isaïe avait fait rétrograder de 10 degrés l'ombre projetée sur le cadran d'Achas.

Mérodac-Baladan, fils de Baladan, roi de Babylone, ayant appris la maladie et le rétablissement miraculeux d'Ezéchias, lui députa une ambassade pour le féliciter. Alors la Babylonie formait un royaume à part, qui ne devait être joint à l'Assyrie que 34 années plus tard, par Ezarhaddon. Ezéchias montra avec une vaine complaisance et une impolitique ostentation toutes ses richesses aux ambassadeurs; mais bientôt le prophète vint lui faire subir l'humiliation qui suit ordinairement une action vaniteuse. « Ecoutez, lui dit-il, la parole du Seigneur des armées : Le temps vient où tout ce qui est dans votre maison et tous les trésors amassés par vos pères jusqu'à ce jour, seront emportés à Babylone. Il n'en restera pas la moindre chose, dit le Seigneur. On enlèvera même de vos propres enfants, des princes de votre sang, pour les faire servir en qualité d'eunuques dans les palais du roi de Babylone. Que la volonté de Dieu soit faite, répondit le prince, et que le Seigneur fasse régner la paix et la justice pendant que je vivrai (2). »

La terrible prophétie s'accomplit à 107 années de là; Daniel et ses compagnons en sont la preuve.

Le recueil des prophéties d'Isaïe se termine par un poëme didactique, composé de 16 chapitres, qui ne le cède en beauté à

(1) Lætabitur deserta et invia, et exsultabit solitudo, et florebit quasi lilium. Germinans germinabit, et exsultabit lætabunda et laudans : gloria Libani data est ei : decor Carmeli, et Saron, ipsi videbunt gloriam Domini, et decorem Dei nostri. Confortate manus dissolutas, et genua debilia roborate. Dicite pusillanimis : Confortamini, et nolite timere : ecce Deus vester ultionem adducet retributionis : Deus ipse veniet, et salvabit vos. Tunc aperientur oculi cæcorum, et aures surdorum patebunt. Tunc saliet sicut cervus claudus et aperta erit lingua mutorum : quia scissæ sunt in deserto aquæ, et torrentes in solitudine. Et quæ erat arida erit in stagnum, et sitiens in fontes aquarum. In cubilibus, in quibus prius dracones habitabant, orietur viror calami et junci. Et erit ibi semita et via, et via sancta vocabitur : non transibit per eam pollutus, et hæc erit vobis directa via, ita ut stulti non errent per eam. Non erit ibi leo, et mala bestia non ascendet per eam, nec invenietur ibi, et ambulabunt qui liberati fuerint. Et redempti a Domino convertentur, et venient in Sion cum laude et lætitia sempiterna super caput eorum : gaudium et lætitiam obtinebunt, et fugiet dolor et gemitus (*Isa.* xxxv, 1-10).

(1) Et antequam egrederetur Isaias mediam partem atrii, factus est sermo Domini ad eum, dicens : Revertere, et dic Ezechiæ duci populi mei : Hæc dicit Dominus Deus David patris tui : Audivi orationem tuam, et vidi lacrymas tuas; et ecce sanavi te : die tertio ascendes templum Domini. Et addam diebus tuis quindecim annos : sed et de manu regis Assyriorum liberabo te, et civitatem hanc, et protegam urbem istam, propter me, et propter David, servum meum (*IV Reg.* xx, 4-6).

(2) Dixit itaque Isaias Ezechiæ : Audi sermonem Domini : Ecce dies venient, et auferentur omnia quæ sunt in domo tua, et quæ condiderunt patres tui usque in diem hanc, in Babylonem; non remanebit quidquam, ait Dominus. Sed et de filiis tuis qui egredientur ex te, quos generabis, tollentur, et erunt eunuchi in palatio regis Babylonis. Dixit Ezechias ad Isaiam : Bonus sermo Domini, quem locutus es : sit pax et veritas in diebus meis (*IV Reg.* xx, 16 19)

rien de ce qui précède, et qu'aucune œuvre de main d'homme n'a peut-être jamais égalé, même à part les vues prophétiques dont il abonde. Nous allons en rendre un compte succinct.

Un avenir de plus de sept siècles, nous ne dirons pas se déroule comme les anneaux d'une chaîne, mais se présente d'ensemble aux yeux du prophète, qui choisit les événements les plus saillants, pour les entremêler à son discours, comme autant d'épisodes destinés à en soutenir l'intérêt; mais ce qu'il préfère, ce qui revient le plus souvent sous sa plume, ce sont les gloires du Messie, la sainteté et les augustes vertus du divin Rédempteur, ses mystères encore incompris, la vertu et la sainteté de ses disciples, les saintes joies de l'Eglise chrétienne. Il entremêle toutes ces choses, avec un art admirable, aux préceptes qu'il donne aux Juifs pour les attacher au culte du Dieu d'Israël, et les détourner de celui des idoles. Jamais on ne peignit de couleurs plus vraies la vanité des idoles, jamais on ne chanta en accents plus sublimes les merveilles du Tout-Puissant et ses grandeurs admirables. Ce petit poëme va au moins de pair avec le livre de Job, reconnu par tous les littérateurs comme le plus magnifique morceau de poésie qui soit au monde.

Le premier objet qui frappe d'abord les regards du prophète, c'est la divine mission du Messie. Il est venu, il va se manifester; voici son précurseur qui l'annonce aujourd'hui sur les bords du Jourdain, et qui demain le fera connaître au peuple.

« Consolez-vous, consolez-vous, mon peuple, dit le Seigneur, votre Dieu... J'entends la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, rendez droits dans la plaine les sentiers de notre Dieu. Comblez les vallons, aplanissez les montagnes et les collines; que les chemins tortueux deviennent droits, que les sentiers raboteux soient unis. Le Seigneur va se manifester dans sa gloire; toute chair le verra; c'est la bouche du Seigneur qui l'annonce (1). »

Les nations et leur gloire, tout est périssable, tout se fane, comme l'herbe des champs; la parole de Dieu est seule infaillible, ses promesses inébranlables. Montez donc sur la montagne, vous qui évangélisez Jérsalem, et dites à Juda : « Voilà votre Dieu; voilà le Seigneur qui vient dans sa puissance, établir le règne de sa gloire, il tient d'une main la récompense, et de l'autre il accomplit son œuvre. Semblable au pasteur, il rassemblera son troupeau, il portera sur ses bras les tendres agneaux, il les reposera sur son sein, et aidera leurs mères à marcher. C'est celui qui a mesuré l'Océan dans le creux de sa main, qui a pondéré les cieux sur ses paumes, qui a suspendu à trois de ses doigts la masse de la terre, équilibré les montagnes et jeté les collines dans le plateau de la balance..... Qui donc est semblable à un Dieu si magnifique, quelle image pourrait le représenter : serait-ce le muet simulacre jeté au moule par un fondeur, l'idole ciselée par un orfèvre, la statue qu'un artiste a recouverte de larmes d'argent? Peut-être a-t-il choisi un bois incorruptible, le prudent ouvrier qui a fait un simulacre sans mouvement.....(1). »

Mais il faudrait traduire en entier de si belles pages; tout s'y tient, tout s'enchaîne, tout est à la même hauteur; il n'est point d'analyse qui puisse en rendre un compte suffisant. Veuille nous pardonner le divin poëte l'entreprise téméraire de mutiler sa pensée, et d'arracher des lambeaux de son œuvre sublime.

Le second chapitre, nous parlons ainsi conformément à la division par chapitres et par versets adoptée récemment pour la facilité de la lecture, mais qui présente de graves inconvénients par rapport à l'unité de la pensée et du sujet des saints Livres; le second chapitre commence par un nouveau trait ajouté au portrait du Messie, déjà ébauché au chapitre précédent sous l'image du bon pasteur. « Que les continents se taisent pour écouter ma voix, que les nations déposent leurs querelles; que tous s'approchent, que chacun expose ses raisons, nous allons entrer ensemble en jugement. Qui a suscité le Juste de l'Orient? Qui l'a appelé à sa suite? Qui lui a subjugué les nations et soumis les rois? Qui disperse comme la poussière ses ennemis sous son glaive? Qui les fait tomber sous ses flèches comme la paille légère?

« Il les poursuivra, environné de la paix,

(1) Consolamini, consolamini, populo meus, dicit Deus vester. Loquimini ad cor Jerusalem, et advocate eam : quoniam completa est malitia ejus, dimissa est iniquitas illius : suscepit de manu Domini duplicia pro omnibus peccatis suis. Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini, rectas facite in solitudine semitas Dei nostri. Omnis vallis exaltabitur, et omnis mons et collis humiliabitur, et erunt prava in directa, et aspera in vias planas. Et revelabitur gloria Domini, et videbit omnis caro pariter quod os Domini locutum est (*Isa.* XL, 1-5).

(1) Ecce Dominus Deus in fortitudine veniet, et brachium ejus dominabitur : ecce merces ejus cum eo, et opus illius coram illo. Sicut pastor gregem suum pascet, in brachio suo congregabit agnos, et in sinu suo levabit, fœtas ipse portabit. Quis mensus est pugillo aquas, et cœlos palmo ponderavit? Quis appendit tribus digitis molem terræ, et libravit in pondere montes, et colles in statera? Quis adjuvit spiritum Domini? Aut quis consiliarius ejus fuit, et ostendit illi? Cum quo iniit consilium, et instruxit eum, et docuit eum semitam justitiæ, et erudivit eum scientiam, et viam prudentiæ ostendit illi? Ecce gentes quasi stilla situlæ, et quasi momentum stateræ reputatæ sunt : ecce insulæ quasi pulvis exiguus. Et Libanus non sufficiet ad succendendum, et animalia ejus non sufficient ad holocaustum. Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, et quasi nihilum et inane reputatæ sunt ei. Cui ergo similem fecistis Deum? Aut quam imaginem ponetis ei? Nunquid sculptile conflavit faber? Aut aurifex auro figuravit illud, et laminis argenteis argentarius? Forte lignum et imputribile elegit : artifex sapiens quærit quomodo statuat simulacrum quod non moveatur (*Isa.* XL, 10-20).

et on n'apercevra pas l'empreinte de ses pieds.

« Qui a fait ces merveilles, qui les a opérées? Qui a appelé dès le commencement les générations? C'est moi, le Seigneur; moi le premier et le dernier (1). »

Après les plus séduisantes promesses adressées à Israël, et que le Messie pouvait seul réaliser, après avoir montré l'impuissance et la vanité des idoles, le prophète achève son tableau au chapitre suivant.

« Voici mon serviteur, celui que je soutiens; mon élu, celui dans lequel mon âme se complaît; j'ai répandu sur lui mon esprit, pour qu'il fasse la conquête des nations. Il ne mettra point à l'encan, ne fera point acception de personnes, sa voix ne sera pas entendue du dehors. Il n'achèvera pas de rompre le roseau brisé, il n'éteindra pas le lumignon fumant; il jugera selon la vérité. Il n'emploiera ni la sévérité ni la violence pour établir sur la terre le règne de la justice; les continents s'empresseront d'adopter ses lois.

« Voici ce que lui dit le Seigneur, le Dieu qui crée et qui étend les cieux, qui affermit la terre et tout ce qu'elle supporte; qui anime de leur souffle les nations qu'elle contient, et de son haleine l'homme qui la foule aux pieds. Moi, le Seigneur, je t'ai appelé dans la justice, je t'ai pris par la main, je t'ai conduit, et je t'ai placé pour être l'alliance des peuples et la lumière des nations; je t'ai ordonné d'ouvrir les yeux des aveugles, de retirer de l'esclavage et des prisons ceux qui étaient couverts de chaînes et assis dans les ténèbres. Je suis le Seigneur, tel est mon nom, je ne permettrai pas à un autre d'usurper ma gloire, ni aux idoles de s'enivrer de l'encens qui m'est dû (2). »

En reportant ses souvenirs aux premières pages de l'Evangile, il est impossible de ne pas reconnaître à ces tableaux celui qui baptisait au bord du Jourdain, et qui se proclamait lui-même la voix criant dans le désert: Rendez droites les voies du Seigneur. Il est impossible de ne pas y reconnaître celui que le vieillard Siméon désigna comme la lumière révélée aux nations; celui que le Père éternel proclama du haut des cieux son Fils bien aimé, dans lequel il avait mis ses complaisances ; celui que Zacharie prophétisait trois mois à l'avance comme l'*Orient*, descendant du plus haut des cieux, pour illuminer ceux qui croupissaient dans les ténèbres, assis à l'ombre de la mort. Il est impossible de ne pas reconnaître celui qui fit preuve de tant de douceur et de mansuétude, de tant d'humilité et de patience, qu'on put dire de lui avec vérité, qu'il était environné de la paix, que ses pas ne s'imprimaient pas sur la poussière, qu'il n'éteignait pas le lumignon fumant, et n'achevait pas de rompre le roseau brisé.

Ces dernières paroles, au reste, peuvent s'appliquer d'une manière littérale à la Synagogue, lumignon fumant d'un flambeau désormais éteint, que le Sauveur laissa se consumer seul; roseau brisé, qu'il n'acheva pas de rompre, attendant qu'il se rompît de lui-même au premier événement.

Les paroles suivantes, qui viennent immédiatement, ne peuvent s'appliquer qu'à la prédication des apôtres.

« Chantez au Seigneur un cantique nouveau ; que ses louanges retentissent aux confins de l'univers, par toute la vaste étendue des mers, dans les îles et parmi tous ceux qui les habitent. Que le désert s'insurge avec ses oasis; louez-le, habitants de Cédar, louez-le, habitants de Pétra. Voilà qu'on le proclame du sommet des montagnes, partout retentit sa gloire, jusqu'au fond des îles..... Je conduirai les aveugles dans une voie qu'ils ignorent, je les ferai marcher dans des sentiers qui leur sont inconnus. Les ténèbres pour eux deviendront la lumière, les chemins raboteux seront aplanis; c'est moi qui le promets, je n'y faillirai pas.

« Retirez-vous d'ici; soyez tous confondus, adorateurs d'idoles, vous qui dites aux simulacres : Soyez nos dieux. Sourds, entendez ; aveugles, ouvrez les yeux à la lumière (1). »

(1) Taceant ad me insulæ, et gentes mutent fortitudinem : accedant, et tunc loquantur, simul ad judicium propinquemus. Quis suscitavit ab Oriente justum, vocavit eum ut sequeretur se? dabit in conspectu ejus gentes, et reges obtinebit : dabit quasi pulverem gladio ejus, sicut stipulam vento raptam arcui ejus. Persequetur eos, transibit in pace, semita in pedibus ejus non apparebit. Quis hæc operatus est, et fecit, vocans generationes ab exordio? Ego Dominus, primus et novissimus ego sum (*Isa.* XLI, 1-4).

(2) Ecce servus meus, suscipiam eum : electus meus, complacuit sibi in illo anima mea : dedi spiritum meum super eum, judicium gentibus proferet. Non clamabit, neque accipiet personam, nec audietur vox ejus foris. Calamum quassatum non conteret, et linum fumigans non exstinguet : in veritate educet judicium. Non erit tristis, neque turbulentus, donec ponat in terra judicium : et legem ejus insulæ exspectabunt. Hæc dicit Dominus Deus, creans cœlos, et extendens eos : firmans terram et quæ germinant ex ea ; dans flatum populo, qui est super eam, et spiritum calcantibus eam. Ego Dominus vocavi te in justitia, et apprehendi manum tuam. et servavi te. Et dedi te in fœdus populi, in lucem gentium : Ut aperires oculos cæcorum, et educeres de conclusione vinctum, de domo carceris sedentes in tenebris, Ego Dominus, hoc est nomen meum, gloriam meam alteri non dabo, et laudem meam sculptilibus (*Isa.* XLII, 1-8).

(1) Quæ prima fuerunt, ecce venerunt : nova quoque ego annuntio, antequam oriantur, audita vobis faciam. Cantate Domino canticum novum, laus ejus ab extremis terræ : qui descenditis in mare, et plenitudo ejus; insulæ et habitatores earum. Sublevetur desertum, et civitates ejus : in domibus habitabit Cedar : laudate habitatores Petræ, de vertice montium clamabunt. Ponent Domino gloriam, et laudem ejus in insulis nuntiabunt. Dominus sicut fortis egredietur, sicut vir prœliator suscitabit zelum : vociferabitur, et clamabit : super inimicos suos confortabitur. Tacui semper, silui, patiens fui, sicut parturiens loquar : dissipabo, et absorbebo simul. Desertos faciam montes, et colles, et omne gramen eorum exsiccabo : et ponam flumina in insulas, et stagna arefaciam. Et ducam cæcos in viam quam nesciunt, et in semitis, quas ignoraverunt, ambulare

Ce qui suit ne s'applique pas moins bien à l'aveuglement des Juifs à l'endroit du Messie, et aux malheurs qu'ils ont eus à subir après l'avoir méconnu, expiation qui dure encore.

« Qui est aveugle, si ce n'est mon serviteur ? qui est sourd, si ce n'est le peuple auquel j'ai adressé mes prophètes ? Qui est aveugle, sinon celui qui a été vendu (1) ? qui est aveugle, sinon le serviteur du Seigneur (2) ? Vous qui voyez tant de merveilles, réfléchissez donc ; vous qui entendez tant de choses, écoutez donc.

« Le Seigneur voulait le sanctifier, il voulait faire connaître la magnificence et la grandeur de sa loi ! Mais voilà que ce peuple est pillé et ravagé. Ils ont été pris dans les filets des soldats ; ils ont gémi dans les cachots des prisons ; ils ont été emmenés captifs, sans que personne soit venu les délivrer ; ils ont été exposés au pillage, sans qu'il se soit trouvé quelqu'un pour dire : Arrêtez. S'il en est parmi vous qui comptent pour quelque chose mes paroles, qu'ils prennent garde, et observent l'avenir. Qui a livré Jacob au pillage et Israël à la dévastation ? N'est-ce pas le Seigneur lui-même, contre qui nous avons péché ? Ils n'ont pas voulu marcher dans ses voies, ni comprendre sa loi. Aussi a-t-il répandu sur eux les flots de son indignation et la plus terrible de toutes les guerres, a-t-il allumé l'incendie autour d'eux, sans qu'ils aient pu le prévoir, les a-t-il précipités dans les flammes, sans qu'ils se soient réveillés (3). »

Après cela, le prophète passe en revue sommairement les bienfaits dont le Seigneur n'a cessé de combler Israël, les châtiments qu'il lui a infligés pour ses iniquités ; les nouveaux châtiments qu'il lui prépare dans la captivité de Babylone, et aussi les nouveaux bienfaits dont il le comblera, en mettant un terme à cette captivité, et en lui rendant sa première prospérité. Il démontre ensuite d'une manière aussi solide que poétique la folie de l'idolâtrie et l'inanité des idoles. C'est toujours la suite de la même pensée ; car si le peuple juif devait subir cette terrible leçon, ce serait à cause de son idolâtrie. Que ne voulut-il comprendre l'éloquent langage de son prophète, qui était cependant le langage de la raison même ?

Cette discussion occupe les chapitres quarante-troisième et quarante-quatrième. A la fin de celui-ci apparaît le nom de Cyrus, qui devait mettre un terme à la captivité. Rien de si merveilleux que cette merveilleuse prophétie :

« Voici ce que dit le Seigneur, ton rédempteur (ô Jérusalem,) ton créateur dès le sein de ta mère : Je suis le Seigneur..... C'est moi qui dis à Jérusalem : Tu seras habitée ; aux villes de Juda : Vous serez édifiées ; à ses déserts : Vous serez repeuplés....., C'est moi qui dis à Cyrus : Vous êtes mon serviteur, et vous ferez toute ma volonté. C'est moi qui dis à Jérusalem : Tu seras réédifiée ; au temple : Tu seras fondé. Moi, le Seigneur, je dis à Cyrus, mon Christ, que j'ai pris par la main, et conduit à la conquête des nations, devant lequel je contraindrai les rois à tourner le dos : J'ouvrirai les portes, j'aplanirai les voies : Je vous précéderai moi-même, je mettrai sous vos pieds les grands de la terre, j'enfoncerai les portes de bronze, et je briserai les armatures de fer. Je vous révélerai les trésors les plus cachés, les plus secrets arcanes, et vous saurez que je suis le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui vous appelle par votre nom. Je vous ai appelé par votre nom, en faveur de Jacob, mon serviteur, et d'Israël, mon bien-aimé ; c'est moi qui vous ai fait ce que vous êtes, et vous ne me connaissez pas. Je suis le Seigneur, personne n'est au-dessus de moi ; en dehors de moi, il n'y a point de Dieu ; c'est moi qui vous ai revêtu de vos armes, et vous ne me connaissez pas (1). »

Mais l'image de Cyrus, ce messie du re-

eos faciam : ponam tenebras coram eis in lucem, et prava in recta : hæc verba feci eis, et non dereliqui eos. Conversi sunt retrorsum : confundantur confusione qui confidunt in sculptili, qui dicunt conflatili : Vos dii nostri. Surdi audite, et cæci intuemini ad videndum. (*Isa.* XLII, 9-18).

(1) Ephraïm, fils de Joseph, qui avait été vendu par ses frères. Le nom d'Ephraïm se prend dans les prophètes pour tout Israël, dont il fut la principale et la dernière tribu.

(2) Juda, dont le nom signifie *louange*.

(3) Quis cæcus, nisi servus meus? et surdus, nisi ad quem nuntios meos misi? quis cæcus, nisi qui venumdatus est? et quis cæcus, nisi servus Domini? Qui vides multa, nonne custodies? qui apertas habes aures, nonne audies? Et Dominus voluit ut sanctificaret eum, et magnificaret legem et extolleret. Ipse autem populus direptus, et vastatus : laqueus juvenum omnes, et in domibus carcerum absconditi sunt. Facti sunt in rapinam, nec est qui eruat ; in direptionem, nec est qui dicat : Redde. Quis est in vobis qui audiat hoc, attendat et auscultet futura? Quis dedit in direptionem Jacob, et Israel vastantibus? nonne Dominus ipse, cui peccavimus? Et noluerunt in viis ejus ambulare, et non audierunt legem ejus. Et effudit super eum indignationem furoris sui, et forte bellum, et combussit eum in circuitu, et non cognovit : et succendit eum, et non intellexit. (*Isa.* XLII, 19 25).

(1) Hæc dicit Dominus, redemptor tuus et formator tuus ex utero : Ego sum Dominus, faciens omnia, extendens cœlos solus, stabiliens terram, et nullus mecum. Irrita faciens signa divinorum, et ariolos in furorem vertens. Convertens sapientes retrorsum : et scientiam eorum stultam faciens. Suscitans verbum servi sui, et consilium nuntiorum suorum complens. Qui dico Jerusalem : Habitaberis ; et civitatibus Juda : Ædificabimini, et deserta ejus suscitabo. Qui dico profundo : Desolare, et flumina tua arefaciam. Qui dico Cyro : Pastor meus es, et omnem voluntatem meam complebis. Qui dico Jerusalem : Ædificaberis ; et templo : Fundaberis (*Isa.* XLIV, 24-28). Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram, ut subjiciam ante faciem ejus gentes, et dorsa regum vertam, et aperiam coram eo januas, et portæ non claudentur. Ego ante te ibo : et gloriosos terræ humiliabo : portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam. Et dabo tibi thesauros absconditos, et arcana secretorum : ut scias quia ego Dominus, qui voco nomen tuum, Deus Israel. Propter servum meum Jacob, et Israel electum meum, et vocavi te nomine tuo : assimilavi te, et non cognovisti me : Ego Dominus, et non est amplius : extra

tour de la captivité, pouvait-elle se présenter à l'esprit du prophète, sans réveiller en lui le souvenir d'un autre Messie, de celui que l'univers attendait? Aussi s'écrie-t-il aussitôt, dans un brusque mouvement d'enthousiasme :

Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant Justum : aperiatur terra et germinet Salvatorem : et justitia oriatur simul. « Cieux, laissez descendre votre rosée ; que les nuages pleuvent le Juste. Que la terre ouvre son sein, qu'elle germe le Sauveur, et que la justice naisse avec lui. »

Vous aviez donc bien vu, ô divin prophète, cette alliance du ciel et de la terre, cette chaste union de la virginité divine avec la virginité humaine, sa plus parfaite image, et vous en aviez vu naître le Sauveur, le roi de justice, comme un germe déposé dans le sein de la terre, qui attend, pour en sortir, qu'une goutte de rosée descende sur lui du haut des nuages.

Aussitôt après ce sublime élancement de son âme vers le Désiré des nations, Isaïe revient au sujet dont il s'occupait auparavant, celui des œuvres de Dieu, auquel l'avait conduit tout naturellement cette allocution à Cyrus: C'est moi qui suis le Seigneur, il n'y a point d'autre Dieu que moi seul. Mais il ne veut pas quitter son sujet principal, sans y ajouter quelques nouveaux traits, moitié intelligibles pour ceux auxquels il parlait, moitié mystérieux. Cyrus renverra les captifs, sans exiger de présents de leur part. Jérusalem retrouvera sa gloire et son abondance ; les nations l'adoreront, parce qu'elles auront reconnu en elle un Dieu ; et cependant c'est un Dieu mystérieux et caché.

« J'ai suscité Cyrus, pour accomplir la justice, et je dirigerai ses voies. Lui-même il relèvera ma ville, et renverra mes captifs sans exiger d'argent, sans demander de présents, dit le Seigneur, le Dieu des armées. Le Seigneur ajoute : Les laboureurs de l'Égypte, les négociants de l'Ethiopie, les magistrats des villes de Saba viendront vers toi, seront les tiens, marcheront à ta suite, les mains placées dans leurs manches; ils t'adoreront, te prieront ; car il n'y a de Dieu que dans ton enceinte ; il n'y a pas d'autre Dieu que le tien. Vous êtes vraiment un Dieu caché, ô Dieu d'Israël, ô Sauveur.»

Comme s'il eût craint qu'Israël n'attribuât trop exclusivement de telles paroles à ses prospérités temporelles, le prophète ajoute aussitôt :

« Tous les fabricateurs d'illusions ont été confondus, condamnés à rougir, emportés par une même disgrâce. Israël a été sauvé dans le Seigneur, d'un salut *éternel*. Vous ne subirez plus la confusion, vous n'aurez plus *jamais* lieu de rougir..... Convertissez-vous à moi, de tous les lieux de la terre, et vous serez sauvés; car je suis Dieu, et il n'en existe point d'autre. Je l'ai juré par moi même, le *Verbe de justice* qui sortira de ma bouche n'en sortira pas en vain, car je veux que *tout* genou fléchisse devant moi, et que *toute* langue sache prononcer mon nom. A moi, dira-t-il, appartient dans le Seigneur la justice et l'empire; on viendra se ranger sous ses lois, et ceux-là seront confondus, qui s'opposeront à lui (1). »

Mais ces grands événements tarderont peut-être beaucoup à s'accomplir ?

« Ecoutez, peuple au cœur endurci, vous qui vous éloignez de la justice : Ma *justice* s'approche de vous, elle ne sera pas longtemps différée; mon *salut* ne tardera pas. Je donnerai le *salut* dans Sion, et je manifesterai ma *gloire* dans Israël (2). »

Le prophète trouve, sans doute, qu'il est allé trop loin dans ses révélations, et qu'il a trop soulevé le voile de l'avenir aux yeux des profanes, car il revient sans transition aux malheurs de Babylone, comme s'il n'avait en vue que les triomphes temporels de Jérusalem. Du reste, cette antithèse est pleine d'une grâce admirable.

« Descends, assieds-toi dans la poussière, vierge, fille de Babylone, assieds-toi sur la terre ; il n'y a plus de trône pour la fille des Chaldéens; on ne parlera plus désormais de ta mollesse et de ta délicatesse. Prends la meule, écrase le froment ; enlève les vêtements qui forment ta parure, découvre tes épaules, relève tes habits et traverse les fleuves. Ton ignominie sera révélée, on

me non est Deus : accinxi te, non cognovisti me (*Isa.* XLV, 1-5)

(1) Ego suscitavi eum ad justitiam, et omnes vias ejus dirigam : ipse ædificabit civitatem meam, et captivitatem meam dimittet, non in pretio, neque in muneribus, dicit Dominus Deus exercituum. Hæc dicit Dominus : Labor Ægypti, et negotiatio Æthiopiæ, et Sabaim viri sublimes ad te transibunt, et tui erunt : Post te ambulabunt, vincti manicis pergent : et te adorabunt, teque deprecabuntur : Tantum in te est Deus, et non absque te Deus. Vere tu es Deus absconditus, Deus Israel salvator. Confusi sunt, et erubuerunt omnes : simul abierunt in confusionem fabricatores errorum. Israel salvatus est in Domino salute æterna : non confundemini, et non erubescetis usque in sæculum sæculi. Quia hæc dicit Dominus creans cœlos, ipse Deus formans terram, et faciens eam, ipse plastes ejus : non in vanum creavit eam : ut habitaretur, formavit eam : ego Dominus, et non est alius. Non in abscondito locutus sum in loco terræ tenebroso : non dixi semini Jacob : Frustra quærite me : Ego Dominus loquens justitiam, annuntians recta. Congregamini, et venite, et accedite simul qui salvati estis ex Gentibus : nescierunt qui levant lignum sculpturæ suæ, et rogant Deum non salvantem. Annuntiate et venite, et consiliamini simul : quis auditum fecit hoc ab initio, ex tunc prædixit illud : nunquid non ego Dominus, et non est ultra Deus absque me ? Deus justus et salvans non est præter me. Convertimini ad me, et salvi eritis omnes fines terræ : quia ego Deus, et non est alius. In memetipso juravi, egredietur de ore meo justitiæ verbum, et non revertetur : Quia mihi curvabitur omne genu, et jurabit omnis lingua. Ergo in Domino, dicet, meæ sunt justitiæ et imperium : ad eum venient, et confundentur omnes qui repugnant ei (*Isa.* XLV, 13-25).

(2) Audite me duro corde, qui longe estis a justitia. Prope feci justitiam meam, non elongabitur, et salus mea non morabitur. Dabo in Sion salutem et in Israel gloriam meam (*Isa.* XLVI, 12, 13).

verra ton opprobre, car je tirerai vengeance, et il n'est pas d'homme qui me résiste..... Assieds-toi en silence, et demeure dans les ténèbres, fille des Chaldéens, car tu ne t'appelleras plus la reine des nations. »

« Dans mon courroux contre mon peuple j'ai dissipé mon héritage, et l'ai livré entre tes mains; mais, loin de le traiter miséricordieusement, tu as trop alourdi ton joug sur les épaules d'un vieillard, et tu as dit, je serai reine à toujours. Tu ne t'en es pas fait un sujet d'inquiétude, et tu n'as pas songé à ton dernier jour. Eh bien! écoute ceci, voluptueuse confiante, qui dis en ton cœur, je suis, et il n'y a que moi, je ne serai jamais veuve ni stérile : ces deux choses t'arriveront soudain en un même jour, la stérilité et la viduité..... Les maux te viendront sans que tu saches de quel côté; les calamités fondront sur toi, sans que tu puisses les conjurer; les angoisses t'assiégeront, sans que tu aies pu les prévoir. Convoque tes enchanteurs et la multitude des maléficiateurs, que tu as toujours entretenus dès ton enfance; vois s'ils peuvent t'être utiles, et demande-leur de te donner des forces. Tu t'es perdue au milieu de tant de conseillers. Qu'ils viennent donc et qu'ils te sauvent, ces augures, qui considéraient les astres et interrogeaient les saisons, pour te révéler l'avenir (1). »

Il est très-remarquable que la nuit même où Babylone fut prise par Cyrus, Balthasar fit venir, pour avoir l'explication des paroles mystérieuses qu'une main divine avait tracées sur le mur de la salle du festin, des magiciens, des Chaldéens et des aruspices, qui ne purent en connaître le sens. La sage Nitocris, qui gouvernait le royaume tandis que son fils se livrait à la débauche, étant entrée, lui parla de Daniel, que le monarque précédent avait établi chef des magiciens, des enchanteurs, des Chaldéens et des aruspices. C'était à l'occasion de son premier songe, que Nabuchodonosor avait conféré ce titre à Daniel, après que les jongleurs, les magiciens, les maléficiateurs et les Chaldéens, ainsi que le porte le texte sacré, eurent déclaré leur impuissance à trouver le sens de l'énigme. Tous ces conjecteurs portaient le beau titre de sages, et étaient les conseillers suprêmes au moment du danger. On peut juger par ces souvenirs combien le nombre en était grand dans Babylone; et quant au reproche adressé à cette ville d'en avoir nourri dès son enfance, à défaut d'autres preuves à l'appui de la parole du prophète, on en peut juger par ce seul fait, que l'astrologie et les arts qui s'y rattachent étaient cultivés en Egypte, dont la civilisation est nécessairement postérieure, dès les temps les plus reculés, témoin la couronne d'or de la statue d'Osymandias, marquée des signes d'une astrologie perfectionnée, et la table astrologique du tombeau de Ramessès, contemporain de Moïse.

Prise par Cyrus, Babylone ne devait plus être capitale; Ninive, Suze et quelques autres villes lui ravirent cet honneur; telle est la viduité qu'Isaïe lui prophétisait. Loin de continuer à voir augmenter sa population, elle devait décliner de jour en jour, jusqu'à l'état où elle est réduite depuis tant de siècles, celui d'une plaine entièrement déserte; là est sa stérilité. Les malheurs ne lui manquèrent pas, n'y eût-il que celui d'avoir été prise de vive force par Cyrus, et plus tard par Darius, fils d'Hystaspe, qui la démantela.

Après une fervente exhortation adressée au peuple juif, dans laquelle le prophète lui démontre que ses maux proviendront de sa désobéissance et de son idolâtrie, désobéissance et idolâtrie prévues par Dieu de toute éternité : *Scio enim quia prævaricans prævaricaberis*, il lui annonce que la captivité de Babylone ne durera qu'un temps: *egredimini de Babylone, fugite a Chaldæis*, et part de là pour dépeindre les splendeurs de l'Eglise chrétienne, sous la figure de Jérusalem reconstruite.

C'est d'abord le Messie qui apparaît :

« Ecoutez, îles de la mer, nations lointaines, écoutez.. Le Seigneur m'a appelé avant ma naissance, il m'a imposé mon nom dès le sein de ma mère. Il a placé dans ma bouche un glaive tranchant; il m'a protégé à l'ombre de sa main, il m'a gardé comme une flèche choisie, m'a tenu en réserve dans son carquois..... et m'a dit : Ce serait peu de rappeler à moi les tribus de Jacob, et de convertir les restes (1) d'Israël; je vous établis la lumière des nations, afin de propager mon salut jusqu'aux extrémités de

(1) Descende, sede in pulvere, virgo filia Babylon, sede in terra : non est solium filiæ Chaldæorum, quia ultra non vocaberis mollis et tenera. Tolle molam, et mole farinam : denuda turpitudinem tuam, discooperi humerum, revela crura, transi flumina. Revelabitur ignominia tua, et videbitur opprobrium tuum : ultionem capiam, et non resistet mihi homo. Redemptor noster, Dominus exercituum nomen illius, Sanctus Israel. Sede tacens, et intra in tenebras, filia Chaldæorum : quia non vocaberis ultra domina regnorum. Iratus sum super populum meum, contaminavi hæreditatem meam, et dedi eos in manu tua : non posuisti eis misericordias : super senem aggravasti jugum tuum valde. Et dixisti : In sempiternum ero domina : non posuisti hæc super cor tuum, neque recordata es novissimi tui. Et nunc audi hæc, delicata, et habitans confidenter, quæ dicis in corde tuo : Ego sum, et non est præter me amplius : non sedebo vidua, et ignorabo sterilitatem. Venient tibi duo hæc subito in die una, sterilitas et viduitas. Universa venerunt super te, propter multitudinem maleficiorum tuorum, et propter duritiam incantatorum tuorum vehementem. Et fiduciam habuisti in malitia tua, et dixisti : Non est qui videat me. Sapientia tua et scientia tua hæc decepit te. Et dixisti in corde tuo : Ego sum, et præter me non est altera. Veniet super te malum, et nescies ortum ejus : et irruet super te calamitas, quam non poteris expiare : veniet super te repente miseria, quam nescies. Sta cum incantatoribus tuis, et cum multitudine maleficiorum tuorum, in quibus laborasti ab adolescentia tua, si forte quid prosit tibi, aut si possis fieri fortior. Defecisti in multitudine consiliorum tuorum : stent, et salvent te augures cœli, qui contemplabantur sidera, et supputabant menses, ut ex eis annuntiarent ventura tibi (*Isa.* XLVII, 1-12).

(1) Ce ne devaient plus être que les *restes*, car le pro-

la terre..... Vous serez l'alliance des peuples, vous mettrez l'univers en mouvement, vous réunirez les héritages dispersés. Vous direz à ceux qui sont dans les chaînes, soyez libres; à ceux qui sont dans les ténèbres, venez à la lumière. »

Aussi quelle foule immense ne se lèvera-t-elle pas, pour venir de tous côtés à Jérusalem !

« Ils prendront leurs repas le long de toutes les voies, ils dormiront sur toutes les esplanades. Ils auront des aliments en abondance, la chaleur du jour ne les arrêtera pas dans leur marche, car leur sauveur les conduira lui-même, et leur montrera les sources propres à les désaltérer..... Les uns viendront des pays les plus éloignés, ceux-ci de l'aquilon et de la mer, ceux-là des contrées du midi.

« Sion disait : le Seigneur m'a délaissée, le Seigneur m'a oubliée ! Est-ce qu'une mère oublie jamais son enfant ? et lors même que cela pourrait arriver, le Seigneur n'oublierait pas Sion. Vois donc, ville ingrate :

« Lève les yeux, regarde autour de toi et vois comme tes fils se rassemblent, comme ils arrivent, ... Tes déserts, tes solitudes, tes ruines, tout est peuplé, ton enceinte est devenue trop étroite, et d'autres fils de ta stérilité crient encore de toutes parts : place pour moi, faites place afin que je puisse entrer. »

Oui ce sont bien des fils de ta stérilité que tous ceux-ci qui viennent t'environner comme un manteau, te couronner de gloire comme une épouse féconde, car tu ne les as pas engendrés, tu ne les connais même pas, et tu dis dans ton cœur :

« Qui m'a donné ceux-ci, à moi stérile et privée des honneurs de l'enfantement, à moi émigrée et captive ? Et ceux-là encore, qui me les a élevés, à moi pauvre et abandonnée ? Et ces autres, où étaient-ils donc ? »

Oui ce sont bien des étrangers, des enfants purement spirituels, car voici ce que dit le Seigneur :

« Je vais lever la main au milieu des nations, arborer mon étendard au milieu des peuples, et ils s'empresseront de t'apporter des fils dans leurs bras et des filles sur leurs épaules. »

Alors une gloire immense te sera acquise, une gloire à nulle autre pareille :

« Les rois seront tes nourriciers et les reines tes nourrices ; ils t'adoreront le visage contre terre, et baiseront la poussière sous tes pas (1). »

phète vient dire qu'Israël ne serait jamais rétabli comme nation : *Israel non congregabitur.*

(1) Audite insulæ, et attendite populi de longe : Dominus ab utero vocavit me, de ventre matris meæ recordatus est nominis mei. Et posuit os meum quasi gladium acutum : in umbra manus suæ protexit me, et posuit me sicut sagittam electam : in pharetra sua abscondit me. Et dixit mihi : Servus meus es tu Israel, quia in te gloriabor. Et ego dixi : In vacuum laboravi, sine causa, et vane fortitudinem meam consumpsi : ergo judicium meum cum Domino et opus meum cum Deo meo.

Mais quoi ! Cette Jérusalem glorieuse et triomphante, cette Jérusalem sous les pieds de laquelle les rois doivent baiser la poussière, elle est rejetée, déshonorée, elle a reçu de son époux le libelle du divorce ! qui peut expliquer de telles contradictions ? Inexplicables pour la Synagogue, elles deviennent des vérités radieuses au point de vue chrétien : c'est qu'il devait y avoir un jour deux Jérusalem, une spirituelle et une matérielle ; les triomphes de l'une et les disgrâces de l'autre commencent au moment où le Fils vient sur la terre acheter à son Père, au prix de son sang, des adorateurs en esprit et en vérité.

Terrestre Jérusalem, écoutez donc, voici votre avenir : « Quel est ce libelle de répudiation que j'ai donné à votre mère ? Quel est ce créancier auquel je vous ai vendue ? Car je vous ai vendue à cause de vos ini-

Et nunc dicit Dominus, formans me ex utero servum sibi, ut reducam Jacob ad eum, et Israel non congregabitur : et glorificatus sum in oculis Domini, et Deus meus factus est fortitudo mea. Et dixit : Parum est ut sis mihi servus ad suscitandas tribus Jacob, et fæces Israel convertendas. Ecce dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terræ. Hæc dicit Dominus redemptor Israel, sanctus ejus ad contemptibilem animam, ad abominatam gentem, ad servum dominorum : Reges videbunt, et consurgent principes, et adorabunt propter Dominum, quia fidelis est, et sanctum Israel qui elegit te. Hæc dicit Dominus : In tempore placito exaudivi te, et in die salutis auxiliatus sum tui : et servavi te, et dedi te in fœdus populi, ut suscitares terram, et possideres hæreditates dissipatas : Ut diceres his qui vincti sunt : exite, et his qui in tenebris : revelamini. Super vias pascentur, et in omnibus planis pascua eorum. Non esurient, neque sitient, et non percutiet eos æstus et sol : quia miserator eorum reget eos, et ad fontes aquarum potabit eos. Et ponam omnes montes meos in viam, et semitæ meæ exaltabuntur. Ecce isti de longe venient, et ecce illi ab Aquilone et mari, et isti de terra australi. Laudate cœli, et exsulta terra, jubilate montes laudem : quia consolatus est Dominus populum suum, et pauperum suorum miserebitur.

Et dixit Sion : Dereliquit me Dominus, et Dominus oblitus est mei. Nunquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui ? et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui. Ecce in manibus meis descripsi te : muri tui coram oculis meis semper. Venerunt structores tui : destruentes te, et dissipantes a te exibunt. Leva in circuitu oculos tuos, et vide, omnes isti congregati sunt, venerunt tibi : vivo ego, dicit Dominus, quia omnibus his velut ornamento vestieris, et circumdabis tibi eos quasi sponsa. Quia deserta tua, et solitudines tuæ, et terra ruinæ tuæ, nunc angusta erunt præ habitatoribus, et longe fugabuntur qui absorbebant te.

Adhuc dicent in auribus tuis filii sterilitatis tuæ : Angustus est mihi locus, fac spatium mihi ut habitem. Et dices in corde tuo : Quis genuit mihi istos ? ego sterilis, et non pariens, transmigrata, et captiva : et istos quis enutrivit ? ego destituta et sola : et isti ubi erant ? Hæc dicit Dominus Deus : Ecce levabo ad gentes manum meam, et ad populos exaltabo signum meum. Et afferent filios tuos in ulnis, et filias tuas super humeros portabunt. Et erunt reges nutritii tui, et reginæ nutrices tuæ : vultu in terram demisso adorabunt te, et pulverem pedum tuorum lingent. Et scies quia ego Dominus super quo non confundentur, qui exspectant eum (*Isa.* XLIX, 1-23).

quités, et j'ai répudié votre mère à cause de vos crimes. En effet, je suis venu, et je n'ai trouvé personne; j'ai appelé, et personne n'a répondu. »

Seigneur, vous êtes venu à Jérusalem, vous avez appelé les Juifs à l'admirable lumière de votre Evangile, et personne n'a voulu la recevoir. Cependant quel était votre but? Vous veniez racheter et sauver.

« Ma main serait-elle donc raccourcie ou devenue débile, pour que je ne puisse plus racheter; ou bien n'aurais-je plus assez de puissance pour délivrer? »

Je n'ai trouvé personne qui répondit à mon appel; aussi :

« Dans mon indignation, je vais dessécher le lit des mers, épuiser celui des fleuves, et les poissons demeurés à sec mourront et pourriront. Je vais appeler les ténèbres pour couvrir les cieux et les étendre comme un voile. »

Qui parle de la sorte? C'est le Messie; c'est celui auquel Dieu :

« A donné une langue érudite, afin qu'il pût fortifier par la parole le faible et le pusillanime; celui dont le Seigneur a préparé l'oreille dès le matin, et qui, loin de se refuser, et de se retirer en arrière, est disposé à l'entendre comme son maître.

« J'ai livré mon corps à qui voulait le frapper, ajoute-t-il, et présenté mes joues à qui voulait les souffleter; je n'ai pas détourné le visage devant ceux qui crachaient (1) sur moi (2). »

Il était impossible de prédire d'une manière plus formelle certaines circonstances de la Passion que tous les chrétiens connaissent, comme il était impossible d'annoncer aux Juifs plus clairement que dans les paroles qui suivent, les malheurs dont ce grand crime serait la source pour leur nation.

« Voilà que vous allumez tous l'incendie, et que vous vous environnez de flammes, espérant marcher à la lueur des flammes de l'incendie que vous préparez; mais voici ce que ma main vous réserve : Vous y perdrez la vie au milieu des douleurs (3). »

Le prophète place ensuite une véhémente exhortation au peuple juif, dans laquelle il lui parle de nouveau des malheurs de Jérusalem et de son rétablissement; des merveilles que Dieu a opérées, et de celles qu'il se réserve d'opérer; du Messie, de la nouvelle Jérusalem et de l'ancienne : mais en des termes et sous des images qui ont déjà paru plusieurs fois; de sorte qu'on peut regarder le cinquante-unième chapitre et plusieurs de ceux qui suivent comme des longueurs et des redites, au point de vue de la littérature moderne. Ce serait un grand défaut à nos yeux; mais alors il en était sans doute autrement, car Homère, qui vivait environ deux siècles avant Isaïe, s'en permettait de beaucoup plus considérables.

Laissant de côté quelques images qui ne s'étaient pas encore produites, nous préférons suivre l'auteur dans le second portrait qu'il trace du Messie, et qui est rempli de ces antithèses, ou plutôt de ces contradictions de mots qui ne pouvaient manquer d'être profondément énigmatiques pour les Juifs, et dont l'Evangile est venu donner l'explication.

« Voilà que mon serviteur sera exalté, élevé, porté au rang le plus sublime. Et comme un grand nombre de personnes ont dû être surprises de tes humiliations (ô Jérusalem)! ainsi, son aspect sera sans gloire entre les hommes, et sa forme parmi les enfants des hommes. Il purifiera de nombreuses nations, et devant lui les rois garderont le silence; car ceux-là le verront, qui n'en avaient pas même entendu parler; ceux-là le contempleront, qui l'ignoraient (1). Qui croira à notre parole, et pour qui le Seigneur a-t-il révélé sa puissance? Il s'élèvera devant lui comme un faible rejeton, dont la racine plonge dans une terre aride; il n'a ni éclat, ni beauté; nos yeux l'ont vu, mais après l'avoir cherché, tant il avait peu d'apparence. (Nous avons vu) un homme méprisé, le dernier des hommes, un homme de douleur, faible et débile, avec un visage incliné et abject; aussi l'avons-nous méprisé.

« Il s'est vraiment chargé de nos langueurs, il a porté lui-même nos douleurs; et nous l'avons réputé comme un lépreux, un homme en butte à la colère divine, destiné à l'humiliation; tandis qu'il n'était couvert de plaies que pour nos iniquités, et blessé à cause de nos crimes : la discipline qui le frappait était notre grâce, et ses meurtrissures, notre guérison.

« Nous avons erré tous comme des brebis, chacun suivant ses propres voies, et le Sei-

(1) *Ab increpantibus et conspuentibus in me.* Il est impossible de rendre en français le premier de ces deux verbes, faute d'un mot qui exprime l'action de ramener bruyamment la salive de la poitrine à la bouche avant de la projeter.

(2) Hæc dicit Dominus : Quis est hic liber repudii matris vestræ, quo dimisi eam? aut quis est creditor meus, cui vendidi vos? ecce in iniquitatibus vestris venditi estis, et in sceleribus vestris dimisi matrem vestram. Quia veni, et non erat vir : vocavi, et non erat qui audiret. Nunquid abbreviata et parvula facta est manus mea, ut non possim redimere? aut non est in me virtus ad liberandum? Ecce in increpatione mea desertum faciam mare, ponam flumina in siccum : computrescent pisces sine aqua, et morientur in siti. Induam cœlos tenebris, et saccum ponam operimentum eorum. Dominus dedit mihi linguam eruditam, ut sciam sustentare eum, qui lassus est verbo : erigit mane, mane erigit mihi aurem, ut audiam quasi magistrum. Dominus Deus aperuit mihi aurem, ego autem non contradico : retrorsum non abii. Corpus meum dedi percutientibus, et genas meas vellentibus : faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me (*Isa.* L, 1-6).

(3) Ecce vos omnes accendentes ignem accincti flammis, ambulate in lumine ignis vestri, et in flammis quas succendistis : de manu mea factum est hoc vobis, in doloribus dormietis (*Isa.* L, 11).

(1) Ecce intelliget servus meus, exaltabitur, et elevabitur, et sublimis erit valde. Sicut obstupuerunt super te multi, sic inglorius erit inter viros aspectus ejus ejus, et forma ejus inter filios hominum. Iste asperget gentes multas, super ipsum continebunt reges os suum : quia quibus non est narratum de eo, viderunt; et qui non audierunt, contemplati sunt (*Isai.* LII, 13, 15).

gneur l'a rendu responsable de tous nos égarements.

« Il a été offert en sacrifice parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ouvert la bouche. Il sera conduit comme une brebis à la boucherie ; il n'ouvrira pas la bouche, il se taira comme un agneau qu'on dépouille de sa toison.

« Qui pourrait dénombrer la génération de celui qui, du milieu des angoisses et du tribunal des juges, a été élevé? car il a été retranché de la terre des vivants ; je l'ai frappé à cause du crime de mon peuple. (Mais le Seigneur) lui donnera les impies pour prix de sa sépulture, et les richesses pour prix de sa mort; parce qu'il est mort innocent, et sans que le mensonge ait jamais souillé sa bouche. Le Seigneur a voulu le briser malgré son infirmité ; mais s'il donne sa vie pour le péché, il verra une longue postérité, et deviendra le directeur des volontés du Seigneur. Autant son âme aura souffert de douleurs, autant elle verra de biens qui viendront la rassasier.

« Le Juste, mon serviteur, rendra un grand nombre d'hommes justes de sa propre justice, en assumant sur lui leurs iniquités. Aussi lui donnerai-je en partage un peuple nombreux, et ravira-t-il les dépouilles des forts, parce qu'il aura livré son âme à la mort, et été réputé parmi les scélérats. Il s'est chargé lui-même des péchés de beaucoup, et a prié pour les transgresseurs (1). »

Ce mystérieux tableau ne pouvait mieux s'achever que par les deux traits sublimes que le prophète y jette à la fin et comme en passant, du Dieu expirant entre deux scélérats, et priant pour ses bourreaux.

(1) Quis credidit auditui nostro? et brachium Domini cui revelatum est? Et ascendet sicut virgultum coram eo, et sicut radix de terra sitienti : non est species ei, neque decor : et vidimus eum, et non erat aspectus, et desideravimus eum. Despectum, et novissimum virorum, virum dolorum, et scientem infirmitatem : et quasi absconditus vultus ejus et despectus, unde nec reputavimus eum. Vere languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit ; et nos putavimus eum quasi leprosum, et percussum a Deo et humiliatum. Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra; disciplina pacis nostræ super eum, et livore ejus sanati sumus. Omnes nos quasi oves erravimus, unusquisque in viam suam declinavit : et posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum. Oblatus est quia ipse voluit, et non aperuit os suum ; sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus coram tondente se obmutescet, et non aperiet os suum. De angustia et de judicio sublatus est : generationem ejus quis enarrabit? quia abscisus est de terra viventium : propter scelus populi mei percussi eum. Et dabit impios pro sepultura, et divitem pro morte sua : eo quod iniquitatem non fecerit, neque dolus fuerit in ore ejus. Et Dominus voluit conterere eum in infirmitate : si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum, et voluntas Domini in manu ejus dirigetur. Pro eo quod laboravit anima ejus, videbit et saturabitur : in scientia sua justificabit ipse justus servus meus multos, et iniquitates eorum ipse portabit. Ideo dispertiam ei plurimos, et fortium dividet spolia, pro eo quod tradidit in mortem animam suam, et cum sceleratis reputatus est : et ipse peccata multorum tulit, et pro transgressoribus rogavit (*Isa.* LIII, 1-12).

Il n'y a rien dans tout ceci qu'un enfant ne puisse maintenant expliquer dès l'âge le plus tendre ; mais les Juifs s'obstinent, depuis dix-huit siècles, à ne pas le comprendre ; et cependant leur histoire n'offre, dans tout le passé, aucun personnage qui ait jamais ressemblé à ce portrait, et ils ne sauraient dire sous quel rapport le fantastique messie qu'ils attendent encore pourra y ressembler.

Ce même tableau a soulevé parmi les chrétiens une autre question tout à fait insoluble; celle de la beauté ou de la laideur du divin Fils de Marie. Isaïe le dépeint ici sous des traits qui accusent la difformité; mais on peut, on doit peut-être expliquer ses paroles de cette difformité morale résultant des iniquités du genre humain, dont il avait assumé le fardeau, et de cette difformité physique à laquelle il fut réduit dans sa passion. David, son royal ancêtre, l'appelle au contraire le plus beau des enfants des hommes, *speciosus forma præ filiis hominum;* mais ces expressions peuvent s'expliquer de la beauté purement spirituelle de la Divinité et des sublimes vertus de l'humanité qui se réunissaient en lui, pour former cet être personnellement un, qui, créateur et créature, restera éternellement unique entre la créature et le Créateur, comme Dieu est unique au-dessus de la créature. Ces deux questions peuvent donc se soutenir l'une et l'autre, ou plutôt ne peuvent se maintenir ni l'une ni l'autre avec le seul appui de tels arguments.

Toutefois, la première est si révoltante, et paraît si peu d'accord avec la pensée et les traditions du christianisme, qu'on se surprend à savoir mauvais gré aux Pères de l'Eglise dont les paroles semblent la favoriser.

Le prophète continue de la sorte :

« Réjouissez-vous, stérile, vous qui n'enfantez pas; chantez des cantiques, poussez des cris de joie, vous qui n'enfantiez point, parce que l'épouse abandonnée a plus de fils que celle qui a un époux, dit le Seigneur. Élargissez l'emplacement de vos tentes, augmentez l'ampleur des fourrures de vos pavillons; n'épargnez pas, prolongez vos cordages, et consolidez vos pieux; car vous vous étendrez de droite et de gauche, votre postérité refoulera les nations, et repeuplera leurs villes. Ne craignez rien ; vous n'aurez point à supporter la confusion, et la rougeur ne vous montera point au front; vous oublierez jusqu'aux douleurs de votre adolescence, et vous ne vous rappellerez pas davantage les opprobres de votre viduité. Car votre fondateur lui-même sera votre roi, le Seigneur des armées est son nom; et votre rédempteur, le Saint d'Israël, sera appelé le Dieu de l'univers.

« Le Seigneur vous a rappelée comme une femme délaissée et dont l'âme était plongée dans l'affliction; comme une épouse répudiée dès l'adolescence, dit votre Dieu. Je vous ai délaissée pour un court intervalle, mais je vous accorderai une longue miséricorde; j'ai détourné de vous un tant soit peu mon visage dans un moment d'indignation, mais je

vous ferai éternellement miséricorde, dit le Seigneur, votre Rédempteur. »

Jusqu'ici la prophétie peut s'adapter facilement au rétablissement temporel de Jérusalem ; il n'en est pas de même de ce qui suit.

« Il en est de ceci comme aux jours de Noé, auquel j'ai juré de ne point ramener sur la terre les eaux du déluge ; je jure aussi de ne plus m'irriter contre vous, et de ne plus vous outrager. Les montagnes seraient changées de place et les collines seraient ébranlées, que ma miséricorde ne vous ferait pas défaut, et que le pacte de ma réconciliation ne serait pas entamé, dit le Seigneur, qui vous a fait miséricorde (1). »

Ce complément ne peut laisser aucun doute sur les intentions de l'auteur ; car le pacte du Seigneur avec Noé a été durable, tandis que celui qu'il conclut avec la Jérusalem d'Esdras et de Néhémie ne l'a pas été. Depuis 17 siècles, elle est détruite ou captive, alternativement, et la nation juive dispersée aux quatre vents du ciel. Et aurait-on jamais pu dire de celle-ci ce que le prophète ajoute, que tous ses enfants seraient instruits par le Seigneur, qu'ils vivraient au sein d'une paix multipliée, *in multitudine pacis*, et qu'elle aurait la justice pour fondations ?

Ce qui suit ne convient pas mieux à la Synagogue, et ne s'adapte pas moins bien à l'Eglise.

« Vous tous qui êtes altérés, accourez aux sources ; vous qui n'avez pas d'argent, accourez, prenez, mangez ; venez, prenez sans argent et sans compensation le vin et le lait. Pourquoi dépensez-vous votre argent à ce qui n'est pas du pain, et le fruit de vos travaux, à ne pas vous rassasier ? Ecoutez, et croyez-moi, mangez ce qui nourrit, afin que votre âme se réjouisse dans la satiété. Laissez-vous persuader, et venez à moi ; croyez-moi, vous trouverez la vie, et je ferai avec vous une alliance éternelle, l'alliance perpétuelle de David (1). »

Quant à la Jérusalem de David et d'Ezéchias, voici le portrait que le prophète en trace, après avoir achevé de quelques nouveaux traits celui de la nouvelle Jérusalem.

« Ses sentinelles sont toutes aveugles, insouciantes ; ce sont des chiens muets, incapables d'aboyer, livrés aux hallucinations, aimant à dormir et à rêver ; des chiens immondes, toujours affamés. Les pasteurs sont sans intelligence, occupés, du premier jusqu'au dernier, de leurs affaires personnelles et de leurs intérêts ; venez, disent-ils, engloutissons le vin, enivrons-nous aujourd'hui, demain encore, et les jours suivants. Le nombre des justes s'éteint, et personne ne daigne y prendre garde ; les hommes miséricordieux disparaissent, par cela même qu'on y pense moins ; car la justice perd tout le terrain qu'usurpe la méchanceté. La paix soit avec vous, dormez votre sommeil, vous qui avez marché dans les sentiers de la vertu.

« Et vous, fils de la sorcière, race de l'adultère et de la prostituée, approchez. Qui avez-vous prétendu jouer ? à qui avez-vous ouvert la bouche et tiré la langue ? N'êtes-vous pas des scélérats, une race de trompeurs ? N'est-ce pas vous qui vous prostituez en l'honneur des dieux, à l'ombre du feuillage de tous les bois, et qui immolez des enfants dans les brûlants (2), auprès des pierres érigées. Les recoins d'un brûlant, voilà votre part et votre héritage ; vous y répandez des libations, vous y offrez des sacrifices ; et vous croyez que je n'en serai pas indigné ? Vous allez dormir (3) sur les lieux hauts et sur les sommets des montagnes ; vous y offrez des sacrifices ; vous y attachez des souvenirs derrière la porte et derrière ses jambages, en preuve de ce que vous avez révélé votre nudité et commis l'adultère à mon égard ; élargi votre couche pour l'y faire entrer, ou bien de votre propre main découvert la sienne. Vous vous êtes inondée d'un parfum de roi, couverte de fard ; vous avez

(1) Lauda sterilis quæ non paris : decanta laudem, et hinni quæ non pariebas : quoniam multi filii desertæ, magis quam ejus quæ habet virum, dicit Dominus. Dilata locum tentorii tui, et pelles tabernaculorum tuorum extende ; ne parcas, longos fac funiculos tuos, et clavos tuos consolida. Ad dexteram enim et ad lævam penetrabis : et semen tuum gentes hæreditabit, et civitates desertas inhabitabit. Noli timere, quia non confunderis, neque erubesces : non enim te pudebit, quia confusionis adolescentiæ tuæ oblivisceris, et opprobrii viduitatis tuæ non recordaberis amplius. Quia dominabitur tui qui fecit te, Dominus exercituum nomen ejus : et Redemptor tuus Sanctus Israel, Deus omnis terræ vocabitur. Quia ut mulierem derelictam mœrentem spiritu vocavit te Dominus, et uxorem ab adolescentia abjectam, dicit Deus tuus. Ad punctum in modico dereliqui te, et in miserationibus magnis congregabo te. In momento indignationis abscondi faciem meam parumper a te, et in misericordia sempiterna misertus sum tui : dixit Redemptor tuus Dominus. Sicut in diebus Noe istud mihi est, cui juravi ne inducerem aquas Noe ultra supra terram : et sic juravi ut non irascar tibi, et non increpem te. Montes enim commovebuntur, et colles contremiscent : misericordia autem mea non recedet a te, et fœdus pacis meæ non movebitur : dixit miserator tuus Dominus (*Isa.* LIV, 1-10).

(1) Omnes sitientes, venite ad aquas : et qui non habetis argentum, properate, emite, et comedite ; venite, emite absque argento, et absque ulla commutatione, vinum et lac. Quare appenditis argentum non in panibus, et laborem vestrum non in saturitate ? Audite audientes me, et comedite bonum, et delectabitur in crassitudine anima vestra. Inclinate aurem vestram, et venite ad me : audite et vivet anima vestra, et feriam vobiscum pactum sempiternum, et misericordias David fideles (*Isa.* LV, 1-3).

(2) *Immolantes parvulos in torrentibus.* Allusion à la coutume de brûler des enfants dans des fours d'airain surmontés d'une statue de Moloch. Ce passage jette un grand jour sur la destination de ces monuments prétendus *celtiques*, qu'on appelle *menhirs* ou *pierres levées*. Si les antiquaires cherchaient bien, ils trouveraient bien des renseignements qu'ils ignorent.

(3) Allusion à l'usage des païens d'aller dormir dans les temples de quelques divinités ou dans les lieux qui leur étaient consacrés, pour y recevoir des songes fatidiques, par le moyen de breuvages ou d'aliments narcotiques.

envoyé au loin vos embaucheurs, et vous vous êtes dissimulée jusque sous la terre. Vous vous êtes fatiguée dans la multiplicité de vos voies ; et, loin de dire, je vais me reposer, vous avez vécu de vos propres œuvres, sans demander grâce (1). Quelle inquiétude vous a préoccupée au milieu de vos égarements, lorsqu'après m'avoir oublié, vous avez cessé de penser à moi? Je me suis tu, j'ai fait semblant de ne pas m'apercevoir, et vous m'avez tout à fait oublié. Eh bien! je publierai votre conduite, et vous ne sauriez m'en empêcher. Que ceux-là essayent de vous délivrer, qui s'assembleront à vos cris, afin que le vent les emporte, qu'un souffle les fasse disparaître (2). »

Après quelques autres tableaux moins importants, diverses peintures de mœurs, et plusieurs conseils moraux sur l'éloignement du vice et la pratique de la vertu, le prophète crayonne de nouveau, au chapitre soixantième, le portrait de la Jérusalem spirituelle, objet constant de ses préoccupations, sujet de prédilection dont il ne peut détourner ses regards.

« Levez-vous, soyez illuminée, ô Jérusalem! car voici votre lumière qui approche, et la gloire du Seigneur qui se lève sur vous. Tandis que les ténèbres couvriront la terre, et que les peuples séjourneront dans la nuit, le Seigneur se lèvera pour vous, et sa gloire rayonnera vers vous ; les nations marcheront à votre lumière, et les rois à la splendeur de votre aurore. Promenez vos yeux alentour, et voyez tous ceux qui se rassemblent et qui viennent à vous ; il vous viendra des fils de toutes parts, et vous serez entourée de filles. La joie se peindra dans vos regards, vous nagerez dans l'abondance, vous serez dans le ravissement, votre cœur se dilatera, lorsque la multitude des peuples se tournera vers vous, lorsque le flot des nations vous arrivera. Vous serez couverte, inondée de chameaux, des dromadaires de Madian et d'Epha ; les peuples de Saba viendront chargés d'or et d'encens, chantant les louanges du Seigneur. Pour vous se rassembleront les troupeaux de Cédar, à vous appartiendront les agneaux de Nabajoth ; on les offrira, victimes pacifiques, sur mes autels, et je remplirai de gloire le sanctuaire de ma majesté.

« Quels sont encore ceux-ci qui volent comme des nuages, comme des colombes qui reviennent à leur asile? Car les îles m'attendent, et de même leurs vaisseaux depuis longtemps, pour vous apporter des fils des pays éloignés, et avec eux leur argent et leur or, consacré au Seigneur votre Dieu, au Saint d'Israël, à celui qui vous a comblée de gloire. Les fils des étrangers édifieront vos murailles, et leurs rois se feront vos serviteurs ; car si je vous ai frappée selon ma colère, je me réconcilierai avec vous selon ma miséricorde.

« Vos portes resteront toujours ouvertes ; elles ne fermeront ni le jour ni la nuit, afin que la multitude des nations puisse entrer, accompagnée de ses princes. Tout peuple, tout royaume qui ne vous sera pas assujetti, périra, et le pays qu'ils occupaient deviendra une solitude.

« La gloire du Liban vous sera acquise ; le sapin, le buis, le pin, viendront orner mon sanctuaire ; je couvrirai d'honneurs le lieu où reposent mes pieds. Les fils de ceux qui vous ont humiliés, s'avanceront vers vous en inclinant les épaules, et tous vos persécuteurs baiseront vos vestiges, en vous appelant la cité du Seigneur, la Sion du Saint d'Israël. Autant vous avez été abandonnée, haïe, délaissée, autant je vous ferai devenir l'orgueil des siècles, et la joie des générations successives. Vous sucerez le lait des nations, vous vous allaiterez à la mamelle des rois ; et vous comprendrez que je suis le Seigneur, votre Sauveur, votre Rédempteur, le fort de Jacob. Je changerai en or votre airain, votre fer en argent ; je vous donnerai de l'airain en place de bois, du fer en place de pierres ; je vous établirai la paix pour gouvernement et la justice pour administration. On n'entendra plus parler d'iniquité dans votre territoire, de dévastation et de violence entre vos confins, le salut gardera vos murailles, et les chants de joie les portes de vos citadelles. Vos jours ne seront plus éclairés des rayons du soleil, ni vos nuits de la splendeur de la lune; le Seigneur lui-même sera votre éternel flambeau, et votre Dieu votre lumière. Votre soleil ne s'inclinera plus, et votre lune n'aura pas de déclin, parce que le Seigneur sera votre éternel flambeau, et vos jours de deuil seront passés. Votre peuple, en tout point peuple de justes, possédera à perpétuité

(1) Peu de passages ont été généralement traduits par les interprètes d'une manière plus pitoyable que celui-ci ; ils semblent n'avoir pas compris qu'Isaïe trace le portrait d'une adultère audacieuse, qui s'abandonne sans frein au déréglement.

(2) Justus perit, et non est qui recogitet in corde suo : et viri misericordiæ colliguntur, quia non est qui intelligat : a facie enim malitiæ collectus est justus. Veniat pax, requiescat in cubili suo qui ambulavit in directione sua. Vos autem accedite huc, filii auguratricis ; semen adulteri, et fornicariæ. Super quem lusistis? super quem dilatastis os, et ejecistis linguam ? nunquid non vos filii scelesti, semen mendax? Qui consolamini in diis subter omne lignum frondosum, immolantes parvulos in torrentibus, subter eminentes petras? In partibus torrentis pars tua, hæc est sors tua : et ipsis effudisti libamen, obtulisti sacrificium, nunquid super his non indignabor? Super montem excelsum et sublimem posuisti cubile tuum, et illuc ascendisti ut immolares hostias. Et post ostium, et retro postem posuisti memoriale tuum? quia juxta me discooperuisti, et suscepisti adulterum : dilatasti cubile tuum, et pepigisti cum eis fœdus : dilexisti stratum eorum manu aperta. Et ornasti te regio unguento, et multiplicasti pigmenta tua. Misisti legatos tuos procul, et humiliata es usque ad inferos. In multitudine viæ tuæ laborasti; non dixisti : quiescam ; vitam manus tuæ invenisti, propterea non rogasti. Pro quo sollicita, timuisti; quia mentita es, et mei non es recordata, neque cogitasti in corde tuo? quia ego tacens, et quasi non videns, et mei oblita es. Ego annuntiabo justitiam tuam, et opera tua non proderunt tibi. Cum clamaveris, liberent te congregati tui, et omnes eos auferet ventus, tollet aura (*Isa.* LVII, 1-13).

la terre, la plantation faite originairement par moi, l'œuvre magnifique de mes mains. Le moindre en vaudra mille ; le plus faible, une nation puissante. Moi, le Seigneur, j'opérerai spontanément ces choses en leur temps (1). »

Quelques traits, il est vrai, dans ce tableau, magnifique de conception et de poésie, paraissent devoir être appliqués à la Jérusalem de David, la seule qui ait été *frappée* de la main de Dieu, *abandonnée*, épouse *délaissée ;* c'est qu'à tout tableau il faut des ombres, et principalement à un tableau prophétique, dont l'œil du juste doit seul pénétrer tous les mystères. Mais au surplus, afin qu'on ne puisse s'y tromper dès qu'on voudra le considérer avec attention, le divin poëte va le couronner par l'auguste figure du Messie, et dès lors toute difficulté disparaît.

« L'esprit du Seigneur repose en moi, parce que le Seigneur lui-même m'a donné l'onction, et m'a député aux hommes de mansuétude, me chargeant de guérir les douleurs de l'âme, d'annoncer la remise aux captifs, et la liberté aux prisonniers ; de prêcher l'année de la réconciliation avec le Seigneur, et le jour de la pénitence envers notre Dieu ; de consoler tous les affligés ; et spécialement les affligés de Sion, en leur donnant une couronne en place de cendre, l'huile de la réjouissance à la place des larmes, le manteau de l'allégresse en place de la tristesse ; et j'y rassemblerai tous ceux qui sont puissants en justice, pour être le plant magnifique du Seigneur (1). »

Nous ne croyons pas qu'il soit possible, au point de vue purement exégétique, d'hésiter sur le sens de ce passage ; mais il ne l'est pas surtout pour un chrétien, après que le Sauveur s'en est fait à lui-même l'application, ainsi qu'on le voit au quatrième chapitre de l'Evangile selon saint Luc.

Après avoir mis dans la bouche du Messie quelques nouveaux traits qui rendent plus complet le tableau déjà tracé de l'Eglise chrétienne, le prophète reprend son personnage à lui-même, pour dépeindre plus amplement ce Messie qu'il vient de faire apparaître.

« Je ne me tairai plus à l'endroit de Sion, je n'aurai plus de repos à l'endroit de Jérusalem, jusqu'à ce que la splendeur de son Juste se révèle, jusqu'à ce que brille la lumière de son Sauveur (2).

« Quel est celui-ci qui vient d'Edom, qui vient de Bosra avec des vêtements maculés ? Qu'il est beau sous son étole ; comme sa démarche annonce la puissance et la force ! — Je suis la parole de justice et le victorieux champion du salut. — Pourquoi donc vos habits sont-ils rougis, et vos vêtements semblables à ceux des vendangeurs qui travaillent dans le pressoir ? — Le pressoir ! j'ai pressuré seul, et de toutes les nations, pas un seul homme ne m'a aidé ; je les ai pressurés eux-mêmes dans ma fureur ; dans ma colère, je les ai écrasés sous mes pieds, leur sang a rejaillli sur mes habits, et j'ai souillé tous mes vêtements. Le jour de la vengeance inondait mon âme de ses feux,

(1) Surge, illuminare Jerusalem : quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est. Quia ecce tenebræ operient terram, et caligo populos : super te autem orietur Dominus, et gloria ejus in te videbitur. Et ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore ortus tui. Leva in circuitu oculos tuos, et vide : omnes isti congregati sunt, venerunt tibi ; filii tui de longe venient, et filiæ tuæ de latere surgent. Tunc videbis, et afflues, et mirabitur et dilatabitur cor tuum, quando conversa fuerit ad te multitudo maris, fortitudo gentium venerit tibi. Inundatio camelorum operiet te, dromedarii Madian et Epha : omnes de Saba venient, aurum et thus deferentes, et laudem Domino annuntiantes. Omne pecus Cedar congregabitur tibi, arietes Nabaiot ministrabunt tibi : offerentur super placabili altari meo, et domum majestatis meæ glorificabo.

Qui sunt isti, qui ut nubes volant, et quasi columbæ ad fenestras suas ? Me enim insulæ exspectant, et naves maris in principio, ut adducam filios tuos de longe ; argentum eorum, et aurum eorum cum eis, nomini Domini Dei tui, et Sancto Israel quia glorificavit te. Et ædificabunt filii peregrinorum muros tuos, et reges eorum ministrabunt tibi ; in indignatione enim mea percussi te ; et in reconciliatione mea misertus sum tui. Et aperientur portæ tuæ jugiter : die ac nocte non claudentur, ut afferatur ad te fortitudo gentium, et reges earum adducantur. Gens enim et regnum, quod non servierit tibi, peribit : et gentes solitudine vastabuntur. Gloria Libani ad te veniet, abies et buxus, et pinus simul, ad ornandum locum sanctificationis meæ ; et locum pedum meorum glorificabo. Et venient ad te curvi filii eorum qui humiliaverunt te, et adorabunt vestigia pedum tuorum, omnes qui detrahebant tibi, et vocabunt te civitatem Domini, Sion Sancti Israel : pro eo quod fuisti derelicta, et odio habita, et non erat qui per te transiret, ponam te in superbiam sæculorum, gaudium in generationem et generationem. Et suges lac gentium, et mamilla regum lactaberis : et scies quia ego Dominus salvans te, et redemptor tuus fortis Jacob. Pro ære afferam aurum, et pro ferro afferam argentum : et pro lignis æs, et pro lapidibus ferrum : et ponam visitationem tuam pacem, et præpositos tuos justitiam. Non audietur ultra iniquitas in terra tua, vastitas et contritio in terminis tuis, et occupabit salus muros tuos, et portas tuas laudatio. Non erit tibi amplius sol ad lucendum per diem, nec splendor lunæ illuminabit te : sed erit tibi Dominus in lucem sempiternam, et Deus tuus in gloriam tuam. Non occidet ultra sol tuus, et luna tua non minuetur : quia erit tibi Dominus in lucem sempiternam, et complebuntur dies luctus tui. Populus autem tuus omnes justi in perpetuum hæreditabunt terram, germen plantationis meæ, opus manus meæ ad glorificandum. Minimus erit in mille, et parvulus in gentem fortissimam : ego Dominus in tempore ejus subito faciam istud (*Isa.* LX, 1-22).

(1) Spiritus Domini super me ; eo quod unxerit Dominus me : ad annuntiandum mansuetis misit me, ut mederer contritis corde, et prædicarem captivis indulgentiam, et clausis apertionem : ut prædicarem annum placabilem Domino, et diem ultionis Deo nostro : ut consolarer omnes lugentes. Ut ponerem lugentibus Sion : et darem eis coronam pro cinere, oleum gaudii pro luctu, pallium laudis pro spiritu mœroris, et vocabuntur in ea fortes justitiæ, plantatio Domini ad gloriandum (*Isa.* LXI, 1-3).

(2) Propter Sion non tacebo, et propter Jerusalem non quiescam, donec egrediatur ut splendor Justus ejus, et Salvator ejus ut lampas accendatur (*Isa.* LXII, 1).

l'année de ma rédemption était arrivée. J'ai regardé autour de moi, sans apercevoir un seul aide ; j'ai cherché, et personne n'est venu me secourir ; mais mon bras a été mon sauveur, et mon indignation s'est faite mon auxiliatrice. Dans ma fureur, j'ai foulé les peuples aux pieds, je me suis enivré d'indignation contre eux, et j'ai traîné leur bravoure dans la poussière (1). »

Quel est donc le personnage typique représenté dans ce tableau ? La lettre dit, Judas-Machabée ; l'esprit répond, le Sauveur des hommes. C'est Judas qui est le vainqueur d'Edom et de Bosra, c'est Judas qui a traîné dans la poussière la gloire des nations de l'Idumée ; c'est lui qui les a soumises au pressoir, et qui a teint ses vêtements de leur sang. Mais il n'appartient qu'à Jésus d'avoir sauvé *seul et sans le secours de personne* toutes les nations de l'univers ; lui pareillement a teint de sang ses vêtements, mais de son propre sang ; lui aussi a sauvé le monde par la seule puissance de son bras ; mais lui seul peut dire : Je suis la parole de justice. Lui seul peut être nommé l'Ange sauveur de la face de Dieu, comme le prophète va l'appeler quelques lignes plus loin ; à lui seul peut être adressée cette sublime invocation : Puissiez-vous entr'ouvrir les cieux et descendre, les montagnes s'écouleraient liquéfiées du feu de vos regards ; *utinam dirumperes cœlos, et descenderes, a facie tua montes defluerent.*

La page que nous examinons est donc tout à la fois mystérieuse et prophétique, réelle et figurative. Il n'en est pas de même du passage suivant, qui se lit peu après ; celui-ci n'a trait qu'à un seul fait, à un fait purement matériel : savoir, la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor.

« Ne vous armez pas contre nous, Seigneur, de votre colère redoutable, et ne vous souvenez plus de notre iniquité ; daignez nous accorder un regard (favorable) ; tous tant que nous sommes, ne sommes-nous pas votre peuple ? La cité de votre Saint est devenue déserte ; Sion est devenue déserte, Jérusalem est désolée. Notre maison sainte, celle qui faisait notre orgueil, celle où nos pères allaient vous prier, a été livrée aux flammes dévorantes ; tout ce que nous avions de plus magnifique n'est plus qu'un monceau de ruines. A cette vue, pourrez-vous donc vous contenir, Seigneur, garder le silence, et nous laisser à notre douloureuse affliction ? »

Si l'on compare cette prophétie aux paroles qui la suivent immédiatement, on croira plus volontiers qu'elle s'applique aux événements qui suivirent la mort du Messie, et à la dispersion finale de la nation juive ; car le prophète ajoute aussitôt :

« Ceux-là m'ont cherché, qui auparavant ne s'informaient pas de moi, et ceux-là m'ont trouvé, qui ne me cherchaient pas. J'ai dit à la nation qui n'invoquait pas mon nom : Me voici ; me voici. J'ai tendu les mains pendant tout le jour au peuple incrédule, qui marche dans la voie mauvaise, en suivant ses propres pensées.

« Tandis que j'ai la vue fatiguée du peuple qui me provoque à la colère ; qui immole dans les bosquets, et sacrifie sur la brique ; qui habite dans les sépulcres, et dort dans les temples d'idoles (1), qui mange de la chair de porc, et remplit ses vases de mets profanes ; qui me dit : Éloignez-vous, n'approchez pas de moi, car vous êtes immonde ; dans ma fureur, je le réduirai en fumée, en charbons ardents pendant toute la durée du jour. (La résolution) en est écrite devant mes yeux ; je ne me tairai pas, mais je le rendrai, et je le rétribuerai sur leur poitrine (2). »

Ce qui suit, marque encore mieux la différence qui s'établit entre le petit nombre de Juifs qui se convertirent à l'Evangile, et le reste de la nation.

« Voici ce que dit le Seigneur : Comme le grain que vous trouvez dans la grappe, et dont vous dites : Ne le perdez pas, car c'est le grain béni, ainsi ferai-je pour mes serviteurs, ne voulant pas tout perdre : je

(1) Quis est iste qui venit de Edom, tinctis vestibus de Bosra ? iste formosus in stola sua, gradiens in multitudine fortitudinis suæ. Ego qui loquor justitiam, et propugnator sum ad salvandum. Quare ergo rubrum est indumentum tuum, et vestimenta tua sicut calcantium in torculari ? Torcular calcavi solus, et de gentibus non est vir mecum ; calcavi eos in furore meo, et conculcavi eos in ira mea ; et aspersus est sanguis eorum super vestimenta mea, et omnia indumenta mea inquinavi. Dies enim ultionis in corde meo, annus redemptionis meæ venit. Circumspexi, et non erat auxiliator ; quæsivi, et non fuit qui adjuvaret ; et salvavit mihi brachium meum, et indignatio mea ipsa auxiliata est mihi. Et conculcavi populos in furore meo, et inebriavi eos in indignatione mea, et detraxi in terram virtutem eorum (*Isa.* LXIII, 1-6).

(1) Nouvelle allusion à l'usage idolatrique de s'enfermer dans les sépulcres, pour consulter les morts, et de dormir dans certains temples, pour y obtenir en songe la révélation de l'avenir

(2) Ne irascaris Domine satis et ne ultra memineris iniquitatis nostræ : ecce respice, populus tuus omnes nos. Civitas Sancti tui facta est deserta. Sion deserta facta est, Jerusalem desolata est. Domus sanctificationis nostræ, et gloriæ nostræ, ubi laudaverunt te patres nostri, facta est in exustionem ignis, et omnia desiderabilia nostra versa sunt in ruinas. Numquid super his continebis te, Domine ? tacebis, et affliges nos vehementer ? (*Isa.* LXIV, 9-12.)

Quæsierunt me qui ante non interrogabant ; invenerunt qui non quæsierunt me ; dixi : Ecce ego, ecce ego ad gentem, quæ non invocabat nomen meum. Expandi manus meas tota die ad populum incredulum, qui graditur in via non bona post cogitationes suas. Populus qui ad iracundiam provocat me ante faciem meam semper : qui immolant in hortis, et sacrificant super lateres : qui habitant in sepulcris, et in delubris idolorum dormiunt : qui comedunt carnem suillam, et jus profanum in vasis eorum. Qui dicunt : Recede a me, non appropinques mihi, quia immundus es : isti fumus erunt in furore meo, ignis ardens tota die. Ecce scriptum est coram me : non tacebo, sed reddam et retribuam in sinum eorum. Iniquitates vestras, et iniquitates patrum vestrorum simul, dicit Dominus, qui sacrificaverunt super montes, et super colles exprobraverunt mihi, et remetiar opus eorum primum in sinu eorum (*Isa.* LXV, 1-7).

garderai de Jacob une semence, et de Juda quelqu'un qui habitera sur mes montagnes; elles seront l'héritage de mes élus et la demeure de mes serviteurs. Le peuple qui me sera demeuré fidèle fera paître ses brebis dans les plaines, et ses gros troupeaux dans la vallée d'Achor. Mais vous, qui avez abandonné le Seigneur, qui avez oublié ma montagne sainte, qui avez érigé un autel à la Fortune, et qui y faites des libations, je vous compterai avec le glaive, et vous succomberez tous sous ses coups: parce que j'ai appelé, et vous n'avez pas répondu; j'ai parlé, et vous n'avez pas écouté; vous faisiez ce qui est mal devant mes yeux, et vous avez préféré ce que je défendais. Puisqu'il en est ainsi, dit le Seigneur Dieu, mes serviteurs seront rassasiés, et vous, vous supporterez la disette; mes serviteurs seront désaltérés, et vous, vous périrez de soif; mes serviteurs seront dans l'allégresse, et vous dans la désolation; mes serviteurs exprimeront leur bonheur par des cris de joie, et vous, votre désespoir par des cris de douleur; vous pousserez des cris lamentables dans les déchirements de votre âme (1). Votre nom devenant une imprécation contre mes élus, le Seigneur Dieu vous exterminera, et appellera ses serviteurs d'un nom différent (2). »

Ici, la prophétie ressemble tellement à l'histoire, ou plutôt l'histoire a si bien accompli la prophétie, qu'il n'est besoin que de rappeler les points principaux : un petit nombre de Juifs se convertirent à la prédication des apôtres; ceux-ci, prévenus par le Maître des maux qui fondraient sur Jérusalem et sur la Judée avant la fin de la génération, et instruits des signes auxquels ils en reconnaîtraient l'approche, purent les éviter, et les anciens auteurs font la remarque, qu'il ne se trouvait aucun chrétien dans Jérusalem, lorsque Titus en forma le siége. A dater de ce moment si néfaste pour elle, la Judée n'a cessé d'être la nation la plus malheureuse de l'univers, et ses malheurs se sont aggravés à mesure que les destinées de la jeune Eglise prenaient une tournure différente. Le nom de Juif, à tort ou à raison, est devenu, et a été longtemps, partout un opprobre, il a été objecté comme un reproche aux premiers chrétiens; les historiens romains nous en présentent des témoignages, et ce nom, les premiers disciples du Christ l'ont bientôt quitté, pour prendre celui de chrétiens. N'est-ce pas tout cela que le prophète vient de dire en moins de mots et dans un langage plus poétique. Et comment douter de son intention, après qu'il ajoute, quelques lignes plus loin, que le Seigneur s'apprête à créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre, et qu'il ne restera ni souvenir ni regret des anciens?

Cette intention devient plus claire encore, lorsqu'il annonce qu'il rejettera même le temple construit après le retour de la captivité, et qu'il dépeint d'une manière si vive et si éloquente les clameurs et les cris qui retentirent dans Jérusalem au moment où les Romains, maîtres enfin des derniers retranchements, jetèrent le feu dans la partie du temple qui faisait résistance. Un dernier trait de pinceau achève cette peinture magnifique, c'est celui qui présente aux regards perpétuels de la postérité les malheureux restes de la nation dispersés par les champs de l'univers, comme des cadavres qui jonchent la terre. Ces pages sont trop belles, pour que nous n'essayions pas de les rendre.

« Voici ce que dit le Seigneur : Le ciel est mon trône, et la terre l'escabeau de mes pieds. Quelle est cette maison, que vous me bâtirez, et quel est ce lieu où je dois reposer? C'est ma main qui a fait tout cela, et tout cela a été fait, dit le Seigneur; et sur quoi puis-je arrêter mes regards, sinon sur le pauvre délaissé, sur l'affligé, sur l'observateur de mes préceptes? Immoler un bœuf, c'est presque la même chose à (mes yeux) que tuer un homme; sacrifier une brebis, la même chose qu'écraser la tête d'un chien; présenter une oblation, la même chose qu'offrir du sang de pourceau; brûler de l'encens, la même chose qu'invoquer une idole. N'ont-ils pas fait tout cela, en même temps qu'ils marchaient dans leurs propres voies, et que leur âme se complaisait dans les abominations?.....

« Ecoutez la parole du Seigneur, vous qui connaissez cette parole (1) : Vos frères qui vous haïssent (2), et qui vous rejettent à cause de mon nom, ont dit : que la gloire du Seigneur se manifeste, et nous la reconnaîtrons à votre joie; mais ils seront confondus. Voix de tumulte dans la ville, voix du temple, voix du Seigneur qui tire vengeance de ses ennemis! Avant d'être en travail, elle a enfanté; avant le temps de la douleur, elle a donné le jour à un fils. Qui jamais a rien entendu de pareil? qui jamais a rien vu de semblable? La terre enfantera-t-elle donc aussi dans un jour, ou bien une

(1) Hæc dicit Dominus : Quomodo si inveniatur granum in botro, et dicatur : Ne dissipes illud, quoniam benedictio est : sic faciam propter servos meos, ut non disperdam totum. Et educam de Jacob semen, et de Juda possidentem montes meos : et hæreditabunt eam electi mei, et servi mei habitabunt ibi. Et erunt campestria in caulas gregum, et vallis Achor in cubile armentorum, populo meo qui requisierunt me. Et vos, qui dereliquistis Dominum, qui obliti estis montem sanctum meum, qui ponitis Fortunæ mensam, et libatis super eam. Numerabo vos in gladio, et omnes in cæde corruetis : pro eo quod vocavi, et non respondistis : locutus sum, et non audistis : et faciebatis malum in oculis meis, et quæ nolui elegistis. Propter hoc hæc dicit Dominus Deus : Ecce servi mei comedent, et vos esurietis : ecce servi mei bibent, et vos sitietis. Ecce servi mei lætabuntur, et vos confundemini. Ecce servi mei laudabunt præ exsultatione cordis, et vos clamabitis præ dolore cordis, et præ contritione spiritus ululabitis. Et dimittetis nomen vestrum in juramentum electis meis : et interficiet te Dominus Deus, et servos suos vocabit nomine alio (*Isa.* LXV, 8-15).

(2) Et docuerunt turbam multam, ita ut cognominarentur primum Antiochiæ discipuli, Christiani (*Act.* XI, 26).

(1) Les chrétiens convertis du judaïsme.

(2) Les Juifs demeurés attachés à la loi de Moïse.

nation sera-t-elle enfantée en une seule fois, comme il est arrivé à Sion pour ses fils ? »

Cette amère et cruelle raillerie est une allusion à ce jour à jamais néfaste pour elle, où Jérusalem vit sortir de son sein ses derniers fils, les uns pour être crucifiés sur le rivage, les autres pour marcher vers Rome, les mains liées, en suivant le char de leur vainqueur, et être vendus ensuite comme esclaves. Le prophète, continuant sa comparaison, va parler d'un enfantement différent, celui qui s'accomplit quand l'Eglise chrétienne reçut le jour.

« Et moi donc, qui procure à autrui l'enfantement, n'enfanterai-je pas aussi, dit le Seigneur? Est-ce que je serai stérile, moi qui donne à autrui la fécondité ? dit le Seigneur, votre Dieu. Réjouissez-vous avec Jérusalem, et prenez part à sa joie, vous tous qui l'aimez. Unissez vos transports à ses transports, vous tous qui pleurez sur elle (1). »

Le prophète fait ici la peinture, sous des images sensibles, des délices spirituelles et des saintes joies de cette nouvelle Jérusalem à laquelle le Seigneur vient de donner la naissance ; puis, reportant sa pensée vers l'ancienne, il achève de décrire ses derniers malheurs.

« La main du Seigneur s'appesantira sur ses ennemis. Car voilà que le Seigneur paraîtra environné de feux ; le tourbillon n'est pas plus rapide, que le char destructeur qui sera l'instrument de sa colère, ni la flamme plus brûlante que ses paroles de vengeance. Car le Seigneur se vengera par le feu et par le glaive envers toute chair, et les victimes de la main du Seigneur s'accumuleront ; ceux qui se sanctifiaient, ou qui se croyaient purs, (seront frappés) dans le lieu de leurs purifications, près de la porte, par dedans ; de même ceux qui mangeaient de la chair de pourceau, des viandes immondes et des rats ; ils périront ensemble, dit le Seigneur. Ah ! leurs œuvres et leurs pensées, je viens en faire justice en présence de toutes les nations de l'univers ; elles se rassembleront, et seront témoins de ma gloire (1). »

Voilà Jérusalem détruite, le déicide est vengé. Mais ce n'est pas tout, le prophète n'oubliera pas le signe du salut qui doit s'élever sur les ruines de la ville coupable ; non, il l'a vu, il a vu pareillement les apôtres allant le porter de ville en ville et de pays en pays par tout l'univers, et convier les nations à l'inscrire sur leurs bannières.

« Je placerai un signe parmi eux, et je députerai quelques-uns de ceux qui auront été sauvés aux nations de l'univers, dans l'Afrique et la Lydie qui s'arme de flèches, dans l'Italie et la Grèce, dans les îles éloignées, à ceux qui n'ont jamais entendu prononcer mon nom, et qui n'ont jamais connu ma puissance. Et ils annonceront ma gloire aux nations ; et de toutes les nations, ils amèneront en offrande au Seigneur une multitude de frères, qui viendront sur des chevaux, en quadriges, en litières, sur des mules, dans des chariots, à Jérusalem, ma sainte montagne, dit le Seigneur, comme une oblation que les fils d'Israël présenteraient en la maison du Seigneur dans un vase purifié. Et je me choisirai parmi eux des prêtres et des lévites, dit le Seigneur ; car de même que j'établis devant moi des cieux nouveaux et une terre nouvelle, ainsi j'établirai votre postérité et votre nom. Et le mois succédera au mois, et le sabbat au sabbat ; toute chair viendra adorer devant ma face, dit le Seigneur. Et en sortant, ils verront les cadavres des hommes qui ont prévariqué contre moi. Le ver qui les ronge ne mourra pas, le feu qui les brûle ne s'éteindra pas, et ils seront en vue à toute chair jusqu'à satiété (2). »

(1) Hæc dicit Dominus : Cœlum sedes mea, terra autem scabellum pedum meorum ; quæ est ista domus, quam ædificabitis mihi ! et quis est iste locus quietis meæ ? Omnia hæc manus mea fecit, et facta sunt universa ista, dicit Dominus. Ad quem autem respiciam, nisi ad pauperculum, et contritum spiritu, et trementem sermones meos ? Qui immolat bovem, quasi qui interficiat virum ; qui mactat pecus, quasi qui excerebret canem ; qui offert oblationem, quasi qui sanguinem suillum offerat ; qui recordatur thuris, quasi qui benedicat idolo. Hæc omnia elegerunt in viis suis, et in abominationibus suis anima eorum delectata est. Unde et ego eligam illusiones eorum : et quæ timebant, adducam eis : quia vocavi, et non erat qui responderet : locutus sum, et non audierunt : feceruntque malum in oculis meis, et quæ nolui elegerunt. Audite verbum Domini, qui tremitis ad verbum ejus : dixerunt fratres vestri odientes vos, et abjicientes propter nomen meum : glorificetur Dominus, et videbimus in lætitia vestra : ipsi autem confundentur. Vox populi de civitate, vox de templo, vox Domini reddentis retributionem inimicis suis. Antequam parturiret, peperit : antequam veniret partus ejus, peperit masculum. Quis audivit unquam tale ? et quis vidit huic simile ? numquid parturiet terra die una ? aut parietur gens simul, quia parturivit et peperit Sion filios suos ? Nunquid ego, qui alios parere facio, ipse non pariam, dicit Dominus ? si ego qui generationem cæteris tribuo, sterilis ero, ait Dominus Deus tuus ? (*Isa.* LXVI, 1-9).

(1) Quia ecce Dominus in igne veniet, et quasi turbo quadrigæ ejus : reddere in indignatione furorem suum, et increpationem suam in flamma ignis. Quia in igne Dominus dijudicabit, et in gladio suo ad omnem carnem, et multiplicabuntur interfecti a Domino. Qui sanctificabantur, et mundos se putabant in hortis post januam intrinsecus, qui comedebant carnem suillam et abominationem, et murem, simul consumentur, dicit Dominus. Ego autem opera eorum et cogitationes eorum, venio ut congregem cum omnibus gentibus et linguis : et venient et videbunt gloriam meam (*Ibid. vers.* 15-18).

(2) Et ponam in eis signum, et mittam ex eis qui salvati fuerint ad gentes in mare, in Africam, et Lydiam tendentes sagittam ; in Italiam et Græciam, ad insulas longe, ad eos qui non audierunt de me, et non viderunt gloriam meam. Et annuntiabunt gloriam meam gentibus. Et adducent omnes fratres vestros de cunctis gentibus donum Domino, in equis, et in quadrigis, et in lectichis, et in mulis, et in carrucis, ad montem sanctum meum Jerusalem, dicit Dominus, quomodo si inferant filii Israel munus in vase mundo in domum Domini Et assumam ex eis in sacerdotes, et levitas, dicit Dominus. Quia sicut cœli novi, et terra nova, quæ ego facio stare coram me, dicit Dominus : sic stabit semen ve-

Ainsi se termine ce poëme remarquablement beau, trop peu connu en littérature, parce qu'il est généralement mal rendu par les traducteurs et mal compris par les commentateurs, l'exégèse catholique étant encore à faire.

Les interprètes attachent beaucoup trop d'importance au sens dans lequel tel ou tel Père de l'Eglise a détourné tel ou tel passage de l'Ecriture, en vue de la pensée qu'il avait alors dans l'esprit ; car cette interprétation tronquée, purement de moralité ou d'édification, et peut-être même simplement oratoire, est constamment à côté du sens littéral. Ainsi, par exemple, pour ne pas sortir du dernier chapitre de la prophétie, quoique saint Jérôme et saint Ambroise aient fait l'application à la naissance miraculeuse de l'Eglise sur le Calvaire, saint Grégoire de Nysse et quelques autres Pères, à l'enfantement surnaturel de Jésus-Christ par la vierge Marie, des paroles du prophète relatives à l'enfantement forcé, pour ainsi dire, de Jérusalem voyant sa population arrachée de son sein par les armes des Romains ; il ne s'ensuit pas que l'auteur ait eu tous ces objets en vue, ni aucune des autres allégories qu'on en peut déduire. Quoique saint Jérôme, saint Cyrille, saint Augustin, Théodoret, aient étendu aux moyens de diverse nature que l'Eglise devait employer pour attirer à elle les infidèles, tels que la prière, la prédication, le bon exemple, les expressions du prophète concernant les chevaux, les quadriges et les litières par le moyen desquels les étrangers devaient se transporter de toutes parts à Jérusalem ; on aurait tort de conclure que celui-ci ait voulu désigner autre chose que les peuples divers, par les différents moyens de locomotion à l'usage de chacun d'eux. Il est vrai que diverses expressions et différents passages de ce chapitre conviennent bien au jugement dernier, au supplice des méchants dans l'enfer, au triomphe des bons dans le ciel ; et que de grands docteurs, tels que saint Cyrille, saint Jérôme, saint Cyprien, saint Augustin, n'ont pas hésité à les appliquer dans ce sens ; mais il n'en est pas moins certain que l'auteur avait toute autre chose en vue ; en effet, après avoir représenté le Seigneur rendant la justice par le feu, et manifestant sa gloire au milieu de l'assemblée des nations, il parle de l'apostolat exercé par les ambassadeurs de l'Evangile, et de la conversion d'une multitude de nations, ce qui ne peut avoir lieu postérieurement au jugement dernier. Il place sous les yeux mêmes des peuples sortant du temple où ils viennent d'adorer Dieu, les cadavres de ceux sur lesquels la vengeance divine se sera exercée ; ce qui exclut toute idée de jugement dernier et de résurrection des morts.

Pour saisir le sens littéral, exégétique, d'un texte, il faut donc le considérer dans son ensemble, le traiter comme une œuvre littéraire, et faire entièrement abstraction de toutes les gloses auxquelles il a donné lieu, quoique toutes, nonobstant leur diversité, puissent être fort bonnes à un autre point de vue, celui de l'édification.

Vienne donc le moment où l'Ecriture sera traitée de la sorte, et traduite par des littérateurs qui chercheront le sens du mot dans l'ensemble de la pensée, et non pas la pensée disséquée dans les éléments dont le mot se compose ! Quoi de plus ridicule, par exemple, pour le dire en passant, que cette idée de Léon Castrius, de chercher des Moscovites dans l'épithète hébraïque *mosch* ajoutée au nom des Lydiens, et que saint Jérôme a rendue par *tendentes sagittam*, c'est-à-dire armés de flèches ; à moins que celle d'Eugubinus et d'un grand nombre de rabbins, qui croient que le premier homme était pourvu des deux sexes, qu'il s'appelait Adam en tant qu'homme, et Eve en tant que femme, parce qu'ils ont lu dans la Genèse que Dieu créa l'homme mâle et femelle, sans faire attention que le même livre ajoute bientôt, il *les* créa homme et femme, *masculum et feminam creavit eos*, ce qui implique nécessairement la dualité. Voilà à quoi l'on s'expose, quand on prend un passage isolément, et un mot ou un bout de phrase dans un passage.

ISMAEL, (Prophéties qui le concernent.) Dieu avait promis à Abraham une postérité nombreuse comme les étoiles du firmament et les grains de sable du rivage des mers. Cependant Abraham et Sara vieillirent sans que la promesse s'accomplît. Enfin Sara, désespérant de devenir mère à cause de son grand âge, donna à son mari une seconde épouse dans la personne d'Agar, sa servante. Agar, assurée d'une fécondité qui était refusée à sa maîtresse, s'enorgueillit, et mérita d'être chassée de la demeure de son époux, qui n'avait pas cessé pour cela d'être son maître. Un ange du Seigneur vint la consoler dans sa douleur, lui conseiller de retourner sur ses pas, et de gagner son pardon, en s'humiliant devant celle dont elle avait provoqué le juste courroux. Il ajouta, parlant au nom de Dieu même : « Je multiplierai votre postérité, au point qu'elle deviendra innombrable. Voilà, dit-il encore, que vous avez conçu ; vous enfanterez un fils, et vous l'appellerez du nom d'Ismaël, parce que le Seigneur a prêté l'oreille à votre affliction. Ce sera un homme belliqueux ; il lèvera la main contre tous, et tous lèveront la main contre lui. Il dressera ses tentes vis-à-vis celles de tous ses frères (1). »

strum, et nomen vestrum. Et erit mensis ex mense, et sabbatum ex sabbato : veniet omnis caro ut adoret coram facie mea, dicit Dominus. Et egredientur, et videbunt cadavera virorum qui prævaricati sunt in me : vermis eorum non morietur, et ignis eorum non exstinguetur : et erunt usque ad satietatem visionis omni carni (*Isa.* LXVI, 19-24).

(1) Cumque invenisset eam Angelus Domini juxta fontem aquæ in solitudine, qui est in via Sur in deserto, dixit ad illam : Agar ancilla Sarai, unde venis? et quo vadis? Quæ respondit : A facie Sarai dominæ meæ ego fugio. Dixitque ei Angelus Domini : Revertere ad dominam tuam, et humiliare sub manu illius. Et rursum : Multiplicans, inquit, multiplicabo

A quatorze années de là, lorsque Dieu promit enfin à Abraham qu'il aurait un fils de Sara, alors âgée de 90 ans, le saint patriarche, pouvant à peine adopter un tel espoir, conçut une pensée semblable au doute, et demanda au Seigneur de vouloir seulement bénir Ismaël. « J'ai accueilli votre prière relative à Ismaël, lui répondit Dieu, je le bénirai; j'étendrai, je multiplierai prodigieusement sa postérité; il sera père de douze chefs de tribus, et la souche d'une grande nation (1). »

Lorsqu'enfin le patriarche fut obligé, pour complaire à la femme libre, de chasser définitivement l'esclave et son fils, Dieu renouvela pour la troisième fois la même promesse : « Le fils de l'esclave, dit-il à Abraham, deviendra le père d'un grand peuple (2). — Votre fils, dit-il à Agar, sera la tige d'une grande nation (3). »

Ces prophétiques promesses ont été pleinement confirmées par l'événement; il ne pouvait en être autrement, puisqu'elles étaient sorties de la bouche de Dieu. Ismaël eut douze fils : Nabajoth, Cédar, Abdéel, Mabsam, Masma, Duma, Massa, Hadar, Théma, Jéthur, Naphis et Cedma, qui donnèrent leurs noms aux villes et aux contrées qu'ils habitèrent, et devinrent les chefs d'autant de tribus, dit le livre de la Genèse (*cap.* XXV, v. 12). Le géographe Sanson les place, d'après les indications de la sainte Ecriture, entre l'isthme de Suez et l'Euphrate, dans l'Arabie Déserte, à l'orient de la terre de Chanaan; et peut-être faut-il entendre littéralement le passage équivoque de la Genèse : « Il dressera ses tentes vis-à-vis celles de tous ses frères : *E regione universorum fratrum suorum figet tabernacula.*

Les descendants d'Ismaël ont été connus depuis sous le nom d'Ismaélites, d'Arabes, d'Agaréniens et de Sarrasins; mais ces noms ne leur conviennent pas au même degré. Celui de Sarrasins n'exprime qu'une fraction de la nation, et signifie voleurs; celui d'Arabes convient encore moins.

Il y avait des habitants en Arabie avant que les descendants d'Ismaël ne s'y établissent; et les restes de cette population primitive y subsistent encore sous le nom distinctif de Gioramides. On croit qu'ils étaient divisés également en douze tribus; l'histoire a conservé le nom de plusieurs de leurs chefs, ou rois; ceux, entre autres, de Jorab, petit-fils d'Héber, auteur présumé de la nation; de Jaschab et d'Abdalscham. Ces premiers Arabes peuplèrent principalement l'Arabie Heureuse, ou Yémen.

Mais les descendants d'Ismaël ne furent pas seuls à leur disputer la possession de la péninsule Arabique; ceux de Céthura, de Loth, d'Esaü, de Nachor, y fichèrent aussi leurs tentes, et y fondèrent des établissements permanents; ce qui achève de déterminer la prophétie à un sens littéral, car il se trouva de la sorte que les Ismaélites campèrent au milieu de tous leurs frères, ayant les Israélites d'un côté et le reste de la famille d'Abraham de l'autre côté.

On confond ordinairement (Voy. *Dict. de la Bible*, art. AGARÉENS) les Agaréens ou Agaréniens, les Agréens et les Ismaélites; mais il nous semble que c'est à tort. Il ne peut y avoir de difficulté pour les Agréens, qui étaient les habitants d'Agra, capitale de l'Arabie Pétrée; quant aux Agaréniens et aux Ismaélites, l'auteur du psaume quatre-vingt-deuxième en fait des peuples différents, qu'il représente ligués avec les Iduméens, les Moabites, les Ammonites, les Amalécites et les Tyriens, pour exterminer le peuple de Dieu. Si ceux qui compilent de gros livres daignaient y mettre un peu plus d'attention, ils s'apercevraient que les témoignages qu'ils citent leur sont souvent défavorables. C'est sans doute le nom d'Agar qu'on a cru reconnaître dans celui d'Agaréniens; il n'est pas d'autorité plus futile que celle d'une étymologie : le même mot pouvant ordinairement en recevoir plusieurs également plausibles, et conséquemment fausses au même degré.

Les douze tribus ismaélites ne sont pas également célèbres dans l'histoire; il y en a même dont elle ne dit rien du tout. On connaît spécialement les Cédréens, ou Cédaréniens, descendants de Cédar, que Pline met dans l'Arabie Déserte, dans le voisinage des Nabathéens. On ne peut déterminer avec précision le lieu de leur habitation, parce qu'ils vivaient de la vie nomade. Peut-être même parcouraient-ils toute l'Arabie Déserte, selon l'abondance ou la disette des pâturages : l'Ecriture semble le donner à entendre, en appliquant souvent le nom de Cédar à toute cette partie de la péninsule Arabique.

On a cru que l'Ithurée, province de l'Arabie Pétrée, avait été peuplée par la postérité de Jéthur; mais il se présente encore ici une objection insoluble : c'est que Jean Hircan, ayant soumis l'Ithurée, força les

semen tuum, et non numerabitur præ multitudine. Ac deinceps : Ecce, ait, concepisti, et paries filium : vocabisque nomen ejus Ismael, eo quod audierit Dominus afflictionem tuam : Hic erit ferus homo, manus ejus contra omnes, et manus omnium contra eum : et e regione universorum fratrum suorum figet tabernacula (*Gen.* XVI, 7-12).

(1) Cecidit Abraham in faciem suam, et risit, dicens in corde suo : Putasne centenario nascetur filius? et Sara nonagenaria pariet? Dixitque ad eum : Utinam Ismael vivat coram te. Et ait Deus ad Abraham : Sara uxor tua pariet tibi filium, vocabisque nomen ejus Isaac, et constituam pactum meum illi in fœdus sempiternum, et semini ejus post eum. Super Ismael quoque exaudivi te. Ecce benedicam ei, et augebo, et multiplicabo eum valde : duodecim duces generabit, et faciam illum in gentem magnam (*Gen.* XVII, 17-20).

(2) Dure accepit hoc Abraham pro filio suo. Cui dixit Deus : Non tibi videatur asperum super puero et super ancilla tua : omnia quæ dixerit tibi Sara, audi vocem ejus : quia in Isaac vocabitur tibi semen. Sed et filium ancillæ faciam in gentem magnam, quia semen tuum est (*Gen.* XXI, 11-13).

(3) Exaudivit autem Deus vocem pueri : vocavitque Angelus Dei Agar de cœlo, dicens : Quid agis Agar? noli timere : exaudivit enim Deus vocem pueri de loco in quo est. Surge, tolle puerum, et tene manum illius, quia in gentem magnam faciam eum (*Ibid.*, *vers.* 17-18).

habitants à recevoir la religion judaïque et la circoncision, au rapport de Josèphe. Les Ithuréens ne descendaient donc pas d'Ismaël, puisqu'ils n'étaient pas circoncis; du moins cela semble probable.

On a rattaché de même les Nabathéens à Nabajoth; mais cette opinion a été réfutée par le savant Quatremère, dans le quinzième tome du *Nouveau Journal asiatique* (*Voy.* numéros de janvier, février et mars 1835).

Les descendants de Naphis se mesurèrent avec les deux tribus de Ruben et de Gad et la demi-tribu de Manassé, lorsque celles-ci furent envoyées par Josué en possession définitive de leur établissement en deçà du Jourdain, après avoir aidé les autres tribus à s'établir au delà du même fleuve; mais ils subirent un échec irrémédiable, nonobstant le secours des Agaréens, des Ithuréens et des habitants de Nodab, leurs alliés. Les vainqueurs leur enlevèrent 50,000 chameaux, 240,000 moutons, 2,000 ânes, et réduisirent 100,000 d'entre eux en servitude (*Jos.* XXI, 1; *II Par.* V, 18).

« Dans le nord de l'Arabie, dit Barbié du Bocage, Ptolomée place une ville de Théma, aujourd'hui encore existante sous le nom de Tima, et dont la position semble convenir à celle que dut prendre dans cette région Théma et sa descendance. » Job (VI, 19) parle des caravanes de Théma et de Saba.

Il suffit d'une légère teinture de l'histoire des Arabes pour comprendre jusqu'à quel point s'est trouvée justifiée l'épithète énergique de *ferus* appliquée par Dieu même à l'auteur de leur race, épithète qu'aucun terme de notre langue ne peut rendre d'une manière exacte.

Cette intrépide nation, toujours indomptable et née pour la guerre, n'a jamais été soumise que partiellement, et a soumis elle-même, à l'aide du glaive de Mahomet et des premiers califes, une portion considérable de l'ancien monde. Elle a fondé les quatre grands empires, encore subsistants, de Turquie, de Perse, de Maroc et du Mogol.

Il y a une multitude de rapports entre les inclinations, les mœurs, et la manière de vivre des Arabes et des Tartares; les Tartares ne sont guère moins fameux par leurs expéditions et leurs guerres, leur valeur et leur endurcissement aux fatigues, que les Arabes; mais Attila, Gengiskan et Timur le cèdent à Mahomet : et les Arabes ont conquis les Tartares.

C'est principalement dans l'histoire des Arabes-Bédouins qu'il faut chercher l'accomplissement de la dernière partie de la prophétie; c'est d'eux qu'il a toujours été permis de dire qu'ils ont la main levée contre tous, et que tous ont la main levée contre eux. Sans trêve et sans alliance avec aucun peuple, leurs voisins sont obligés, depuis 4,000 ans, de se tenir perpétuellement en garde. Nul voyageur ne traverse impunément leur pays; nulle caravane ne le parcourt sans être armée pour la guerre, et aucune n'y échappe dès là qu'elle est aperçue par une troupe égale en force.

Abraham est toujours en grande réputation parmi les Arabes, et les détails de sa vie, considérablement amplifiée et embellie, forment seuls leur provision de connaissances en fait d'antiquité; mais il faut convenir que Mahomet, en faisant d'Abraham le patriarche de la religion dont il se constituait lui-même prophète et pontife, a beaucoup accru pour ses sectateurs l'intérêt de cette même histoire.

Invincibles, indépendants et ne relevant que d'eux-mêmes, ils n'ont jamais été conquis. Ni Egyptiens, ni Assyriens, ni Perses, ni Grecs, ni Romains n'ont pu les réduire; ni Tartares, ni Turcs, ni Mameluks ne les ont soumis; et si quelquefois ils se sont trouvés englobés dans de grands empires, leurs vainqueurs ont été obligés de leur payer des tributs (Voy. *Dict. de la Bible*, art. BÉDOUINS).

Tels sont les descendants d'Ismaël, ou plutôt telle est toute la postérité d'Abraham, à quelques différences près; car les Juifs eux-mêmes ont toujours été le plus indocile de tous les peuples. Cosmopolites les uns et les autres en conservant l'amour exclusif de la patrie; haïs de ceux parmi lesquels ils ont été appelés à vivre, et vivant de tributs levés sur leurs voisins; remuants et inquiets, adroits et subtiles, avides d'or et rarement riches; prisant plus l'astuce que la force, la réussite que les moyens; méprisant les autres peuples au même degré qu'ils en sont méprisés; toujours et partout isolés, ceux-ci dans leurs déserts, ceux-là dans les cités populeuses; jadis en Egypte et à Babylone et même dans leur patrie, où nul étranger ne pouvait être naturalisé; maintenant protégés par des lois qui les rendent sujets, sans les rendre citoyens; toujours et partout Juifs, Arabes ou Bédouins; campés partout et nulle part établis : tels ils sont, et tels ils ont toujours été. Il leur fallait ce cachet de la singularité, pour qu'on pût, en les rencontrant partout, les reconnaître aussi partout; et, en comparant les caractères imprimés sur leur front à ceux qui les concernent dans le livre des Ecritures, reconnaître la main divine qui les a tracés.

On lit dans le calendrier moderne des Juifs cette singulière annotation sous le 25 de Sivan : « Fête en mémoire du jugement solennel rendu en faveur des Juifs par Alexandre le Grand, contre les Ismaélites, qui prétendaient, en vertu du droit d'aînesse de leur père, entrer en possession de la terre de Chanaan; contre les Chananéens, qui la répétaient comme en ayant été les premiers possesseurs; et contre les Egyptiens, qui demandaient la restitution des vases que les Hébreux avaient empruntés d'eux en sortant de l'Egypte. »

La Ghémare de Babylone fixe l'anniversaire de ce jugement au 14 de Nisan.

C'est un misérable conte rabbinique, à renvoyer avec la fabuleuse réception d'Alexandre à Jérusalem racontée par l'historien Josèphe. Nous ne savons à qui revient le mérite de la première invention; mais le jugement est le

digne complément du voyage. Qu'Alexandre était bien compétent pour décider de telles questions ! et qui n'admirerait la longue mémoire des Egyptiens, qui n'avaient pas encore oublié leurs ustensiles soustraits depuis près de 2,000 ans !

ISRAEL (Prophéties qui concernent la destruction du royaume d'). Jéroboam n'eut pas plutôt introduit en Israël l'idolâtrie, qu'un prophète vint annoncer de la part du Seigneur, qu'un roi de Juda, nommé Josias, immolerait un jour les prêtres des faux dieux et détruirait leurs autels (1) ; c'était prédire assez clairement qu'Israël ne régnerait plus alors ; mais bientôt cette menaçante prophétie fut renouvelée d'une manière tellement précise, qu'il n'y eut plus lieu de révoquer en doute la destruction future du royaume. Abia, fils de Jéroboam, étant tombé malade, celui-ci envoya la reine consulter le prophète Ahias, qui demeurait à Silo. Après avoir annoncé les maux qui devaient fondre sur la famille de Jéroboam, Ahias ajouta : « Le Seigneur Dieu fera vaciller Israël, comme le roseau du bord de l'eau ; il l'arrachera de cette terre fertile qu'il avait donnée à ses pères, et le lancera au delà du fleuve.. (2) ... »

Lorsque le terrible événement fut enfin près de s'accomplir, les prophètes Ozée, Joël, Amos, Michée, reçurent la mission spéciale de faire retentir de nouvelles menaces ou, plutôt de donner de nouveaux avertissements, tandis qu'il en était temps encore, afin de ramener le peuple au Dieu de ses aïeux, en le frappant d'une terreur salutaire. Osée épousa une femme célèbre par son libertinage, afin de représenter par une vive image les fornications de la maison de Jacob. Il appela son premier fils du nom de Jesrahel, pour exprimer la vengeance que le Seigneur s'apprêtait à tirer de la famille de Jéhu, et plus tard du royaume d'Israël. Ce nom signifiait, dans le passé le carnage fait par Jéhu de toute la postérité d'Achab à Jesrahel, et dans l'avenir la destruction de Samarie, située sur une des montagnes de la plaine de Jesrahel. Il donna à la sœur de Jesrahel le nom de *Lorachuma*, qui veut dire sans miséricorde, parce que, dit-il, le Seigneur ne ferait plus de miséricorde à Israël, tandis qu'il réservait encore des miséricordes pour Juda. Le nom d'un second fils signifia que Jacob et Israël, rejetés un jour d'une manière définitive, seraient remplacés par un nouveau peuple.

Ce sont ces trois idées que le prophète va développer dans un style nerveux et plein d'images pendant le reste de sa prophétie, qui se compose de 14 chapitres ; et son dernier cri est celui-ci : « Périsse Samarie, puisqu'elle a excité la colère de son Dieu ; périssent ses enfants sous le tranchant du glaive ; périssent les mères, et avec elles le fruit de leurs entrailles ! » (*Voy.* l'art. Osée.)

La prophétie du berger de Thécué, dirigée aussi tout entière contre Israël, n'est pas moins précise : « La maison d'Israël tombera et ne se relèvera pas ; *cecidit, et non adjiciet ut resurgat.* Israël subira dans une terre étrangère la captivité et l'esclavage ; *Israël captivus migrabit de terra sua.* » (*Voy.* l'art. Amos.)

Michée prédit à Samarie la ruine la plus complète : « Samarie demeurera comme un de ces monceaux de pierres entassées dans le champ qu'on dispose pour y planter la vigne ; les pierres de ses édifices rouleront jusqu'au fond de la vallée, et ses fondations seront mises à nu. Ses simulacres seront brisés, ses richesses détruites par les flammes, ses idoles dispersées. OEuvres d'adultère, tout cela deviendra la proie d'une autre fornicatrice (1). »

Le prophète Isaie a consacré son vingt-huitième chapitre à annoncer à Israël les mêmes malheurs. Isaïe et Michée virent l'accomplissement de leurs prédictions, car ils prophétisaient l'un et l'autre pendant les règnes d'Achaz et d'Ezéchias ; or, la troisième année du règne d'Achaz, Thelgatphalnasar, roi d'Assyrie, s'empara de Aion, Abel, Maacha, Janoë, Cedès, Asor, du pays de Galaad, de la Galilée, de la tribu de Nephtali, et emmena les habitants captifs en Assyrie (2). La septième année du règne d'Ezéchias, Salmanasar, successeur de Thelgatphalnasar, prit et détruisit Samarie, et emmena le reste de la population, qu'il établit dans la Médie, près des fleuves Hala et Habor, au pays de Gozan (3). Le royaume d'Israël fut ainsi détruit à jamais. Beaucoup d'Israélites, le plus grand nombre peut-être, revinrent dans leur patrie pendant le règne de la dynastie persane ; mais on ne les distingue plus des Juifs, et leurs destinées se confondirent désormais avec celles du royaume de Juda. Ainsi se trouvèrent littéralement accomplies les prédictions que nous venons de rapporter. En les considérant en détail, et en les comparant aux événements, il serait facile d'établir qu'il n'y a pas un seul des incidents de la fin misérable de ce misérable royaume, qui n'ait été annoncé de la manière la plus précise et la plus claire. Ainsi Dieu traite les peuples rebelles ; ainsi les mauvais rois attirent sur leurs dynasties et sur leurs empires les plus grands maux. Non pas, sans doute, que la posté-

(1) III Reg. XIII, 2.

(2) Constituit autem sibi Dominus regem super Israel, qui percutiet domum Jeroboam in hac die, et in hoc tempore : et percutiet Dominus Deus Israel sicut moveri solet arundo in aqua : et evellet Israel de terra bona hac quam dedit patribus eorum, et ventilabit eos trans flumen : quia fecerunt sibi lucos, ut irritarent Dominum. Et tradet Dominus Israel propter peccata Jeroboam, qui peccavit, et peccare fecit Israel (*III Reg.* XIV, 14-16).

(1) Et ponam Samariam quasi acervum lapidum in agro cum plantatur vinea : et detraham in vallem lapides ejus, et fundamenta ejus revelabo. Et omnia sculptilia ejus concidentur, et omnes mercedes ejus comburentur igne, et omnia idola ejus ponam in perditionem : quia de mercedibus meretricis congregata sunt, et usque ad mercedem meretricis revertentur (*Mich.* I, 6).

(2) IV Reg. XV, 29.

(3) IV Reg. XVIII, 9.

rité soit responsable des crimes des devanciers ; mais comme ces crimes n'ont pas été sans scandale, leurs effets se perpétuent et le mal va en augmentant, jusqu'à ce que la colère divine l'arrête, en vengeant la morale ou la religion outragées.

Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.

J

JACOB. — I. *Jacob béni par Isaac.* L'un des usages les plus touchants que l'antiquité ait légués aux siècles modernes, c'est assurément la bénédiction donnée à ses enfants par le père au lit de la mort. Il s'est pieusement conservé dans certaines contrées aux mœurs patriarchales, où la vie de famille est encore réputée le souverain bien, où le souvenir de la probité et des vertus traditionnelles est la part la plus précieuse de l'héritage paternel. Le saint vieillard qui va monter vers Dieu, après avoir exercé une longue et douce royauté sur tout ce qui l'entourait, un sacerdoce de vertus et de bons exemples, impose la main, et invoque le ciel, pour en faire descendre les bénédictions et les grâces sur ceux qui doivent continuer la succession de ses œuvres et de ses vertus. C'est plus qu'une cérémonie, c'est presque un sacrement, souvent c'est une prophétie; et c'est surtout en ce sens qu'on peut dire, que les vieillards et les mourants prophétisent.

Dans le fait que nous allons examiner relativement à Esaü et à Jacob, ce fut aussi une prophétie, mais de cette fois prophétie véritable et de l'ordre le plus élevé. « Que Dieu vous accorde en abondance le froment et le vin, qu'il vous donne la rosée des cieux et la graisse de la terre. Que les peuples vous obéissent, que les tribus vous adorent. Soyez le dominateur de vos frères, que les fils de votre mère s'inclinent devant vous. Soit maudit, qui vous maudira, soit comblé de bénédictions qui vous bénira (1). »

Toute l'histoire du peuple Juif, ses triomphes, ses grandeurs, sa supériorité sur les fils d'Esaü; le Messie, l'Eglise chrétienne, cette famille spirituelle de Jacob, tout est contenu dans ce peu de paroles. Il faudrait des livres pour les développer; ils sont faits. Nous n'insisterons pas.

II. *Promesses divines faites à Jacob.* Obligé de s'enfuir devant la colère de son frère, Jacob eut une vision divine pendant son sommeil; le Seigneur lui dit : « Je vous donnerai à vous et à votre postérité le pays au milieu duquel vous vous êtes endormi. Votre race deviendra nombreuse comme les grains de poussière de la terre; elle s'étendra à l'occident, à l'orient, au septentrion, au midi; toutes les nations de la terre seront bénies en vous et en votre postérité. Je serai votre sauvegarde partout où vous irez, et je vous ramènerai en ce pays. Je ne cesserai pas d'être avec vous jusqu'à ce que tout soit accompli (1). »

Cette dernière phrase veut dire, en d'autres termes, j'affirme avec serment l'accomplissement de toutes ces promesses. Il faudrait encore ici narrer toute l'histoire de Jacob, celle de sa postérité, celle du Messie et de sa postérité spirituelle. C'est le principe de tout ce qui existe depuis 4,000 ans, le germe de tous les événements accomplis dans la suite des siècles.

Après que Jacob fut devenu le père d'une nombreuse postérité, Dieu lui renouvela la même promesse en ces termes : « Croissez et multipliez; des nations et des nations descenderont de vous; vous serez ancêtre de rois. Je vous donnerai à vous et à votre postérité la terre que j'ai promise à Abraham et à Isaac (2). »

On le voit, il y a progression dans cette promesse. Esaü est écarté, c'est Jacob qui devient le seul héritier de l'alliance, le seul propriétaire de la Palestine. Non-seulement sa postérité sera nombreuse, mais elle comprendra des peuples et des peuples, ce qui doit s'entendre dans le sens littéral et dans le sens spirituel; il sera le père d'une race de rois, et l'ancêtre du Messie.

III. *Prophéties de Jacob.* Lorsque le moment fut arrivé où Jacob dut bénir lui-même ses enfants, il prophétisa à chacun d'eux l'avenir qui lui était réservé.

« Vous êtes mon premier né, dit-il à Ruben, vous êtes mon représentant, et le principe de ma douleur; vous êtes le premier dans l'héritage, et le plus grand dans l'autorité; vous vous épandez comme l'eau; mais vous ne croîtrez point, parce que vous avez usurpé le lit de votre père et déshonoré sa couche. »

(1) ... Benedicens illi, ait : Ecce odor filii mei sicut odor agri pleni, cui benedixit Dominus. Det tibi Deus de rore cœli, et de pinguedine terræ, abundantiam frumenti et vini. Et serviant tibi populi, et adorent te tribus : esto Dominus fratrum tuorum, et incurventur ante te filii matris tuæ : qui maledixerit tibi, sit ille maledictus : et qui benedixerit tibi, benedictionibus repleatur (*Gen.* xxvii, 27-29).

(1) ... Ego sum Dominus Deus Abraham patris tui, et Deus Isaac : Terram in qua dormis, tibi dabo et semini tuo. Eritque semen tuum quasi pulvis terræ : dilataberis ad Occidentem, et Orientem, et Septentrionem, et Meridiem : et benedicentur in te et in semine tuo cunctæ tribus terræ. Et ero custos tuus quocunque perrexeris, et reducam te in terram hanc : nec dimittam nisi complevero universa quæ dixi (*Gen.* xxviii, 13-15).

(2) Apparuit autem iterum Deus Jacob postquam reversus est de Mesopotamia Syriæ, benedixitque ei, dicens : Non vocaberis ultra Jacob, sed Israel erit nomen tuum. Et appellavit eum Israel; Dixitque ei : Ego Deus omnipotens, cresce, et multiplicare : gentes et populi nationum ex te erunt, reges de lumbis tuis egredientur. Terramque quam dedi Abraham et Isaac, dabo tibi et semini tuo post te (*Gen.* xxxv, 9-12).

Ruben, vu son droit de primogéniture, devait avoir la royauté et le sacerdoce exercés par le chef de la famille, et en outre une double part dans l'héritage paternel. Or sa postérité fut dépouillée de tous ces priviléges, à cause du crime dont il se rendit coupable envers son père : la double portion d'héritage fut donnée à Joseph, père de deux tribus, Éphraïm et Manassé; le sacerdoce à Lévi, la royauté à Juda. Il ne grandit point, car sa tribu demeura toujours une des plus faibles, quoiqu'il dût être dans ses priviléges de devenir la plus nombreuse.

Moïse dit de même en bénissant la tribu de Ruben, avant de monter sur le mont Nebo, où il devait mourir : « Que Ruben vive, qu'il ne s'éteigne pas; mais qu'il soit toujours faible en nombre (1). »

Jacob comprit sous une même bénédiction Siméon et Lévi; après avoir fait allusion au crime dont ils s'étaient rendus coupables envers les Sichémites, pour venger le rapt de Dina, il ajouta : « Leur postérité sera divisée dans Jacob, dispersée dans Israël. » La postérité de Lévi fut en effet dispersée dans tout Israël, à cause des fonctions spéciales qui rendaient sa présence partout nécessaire; celle de Siméon entre en partage avec Juda, beaucoup plus nombreux; mais la portion d'héritage qui lui fut assignée, sans cesse exposée aux incursions de puissants voisins, tels que les Philistins, les Égyptiens, les Iduméens, ne lui appartint guère en propre; d'où il est facile de conclure que les descendants de Siméon furent souvent obligés d'émigrer vers les autres tribus, pour y trouver la sécurité.

« Juda, vos frères vous loueront; votre main s'appesantira sur la tête de vos ennemis; les fils de votre père vous adoreront. Juda, ô mon fils, vous vous élancez comme un lionceau sur la proie; votre repos est semblable à celui du lion et de la lionne; qui oserait le troubler? Le sceptre ne sortira pas de Juda; la principauté ne sera point enlevée à ses descendants, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, celui que les nations attendent. Vous attacherez votre ânon à la vigne, ô mon fils, votre âne au cep de la vigne. Vous laverez votre étole dans le vin, votre manteau dans le suc du raisin. Vos yeux sont plus brillants que le vin, vos dents plus blanches que le lait. »

Ces dernières paroles indiquent la puissance de la nation descendue de Juda, sa beauté physique, peut-être, et certainement l'abondance au sein de laquelle elle devait nager, tant qu'elle resterait fidèle à Dieu. Les paroles précédentes, dont le sens est pourtant si facile à saisir, présentent dans l'explication littérale des difficultés réelles. Juda fut constamment la grande, la puissante tribu, la tribu reine, pour ainsi dire, et elle ne perdit jamais ce privilége. Elle absorba toutes les autres, et ne fut point absorbée; elle ne cessa de former un corps de nation, que quand elle eut rejeté le Messie, et il y avait longtemps alors que les autres tribus n'existaient plus. Tel est, ce nous semble, le sens prophétique des paroles du vieillard; nous ne croyons pas qu'il faille y chercher quelque chose de plus. (*Voy.* l'art. JUDA.)

« Zabulon habitera les rivages de la mer, depuis le lieu où relâchent les navires jusqu'à Sidon. » Nous croyons qu'il faudrait lire ici Sarid, et non Sidon, conformément au dix-neuvième chapitre du livre de Josué, où l'on voit que le sort attribua en effet pour partage à la tribu de Zabulon le rivage de la mer jusqu'à *Sarid*, sans que le point de départ soit indiqué. De ce lieu jusqu'à Sidon, dans une distance de près de 20 lieues, le rivage appartint à la tribu d'Aser.

« Issachar se couchera comme un âne plein de force entre ses limites. Il a vu que le repos était bon, le pâturage excellent; il a humilié son épaule sous le fardeau, et s'est soumis au tribut. »

Zabulon, celle de toutes les tribus dont les *limites* furent le mieux déterminées, s'étendit de la Méditerranée au lac de Tibériade; quatre torrents l'enfermèrent dans toute sa longueur; elle eut en partage la féconde vallée de Jezrahel. Le reste de la prophétie ne reçoit pas une explication suffisante de l'histoire en ce qui concerne cette tribu.

« Dan jugera son peuple aussi bien que les autres tribus en Israël. Que Dan soit un serpent dans la voie, un céraste pour mordre dans le sentier l'ongle du cheval, et faire tomber le cavalier à la renverse. J'attendrai votre Sauveur, ô mon Dieu. »

Samson, juge et vengeur du peuple de Dieu, était de la tribu de Dan; on a cru que les premières paroles du saint vieillard pouvaient trouver en lui leur explication. Les dernières, ainsi que le plus grand nombre des désignations spéciales de cette longue prophétie, paraissent être des allusions soit à des faits accomplis, soit au caractère et aux mœurs particulières de chaque tribu, plutôt qu'à des événements futurs; mais nous n'avons aucun moyen de vérification. Il en est ainsi des suivantes ·

« Gad ceindra ses armes pour combattre devant Dan; il s'armera pour l'attaque et la défense. — Azer aura l'abondance du pain; il sera le pourvoyeur des délices des rois. — Nephtali est un cerf léger, aux accents mélodieux. — Benjamin, un loup ravissant qui se rassasiera de sa proie le matin, et le soir se chargera de dépouilles (1). »

(1) Vivat Ruben et non moriatur, et sit parvus in numero (*Exod.* XXXIII, 6).

(1) Ruben primogenitus meus, tu fortitudo mea, et principium doloris mei : prior in donis, major in imperio. Effusus es sicut aqua, non crescas : quia ascendisti cubile patris tui, et maculasti stratum ejus.

Simeon et Levi fratres : vasa iniquitatis bellantia : In consilium eorum non veniat anima mea, et in cœtu illorum non sit gloria mea : quia in furore suo occiderunt virum, et in voluntate sua suffoderunt murum. Maledictus furor eorum, quia pertinax : et indignatio eorum, quia dura ; dividam eos in Jacob, et dispergam eos in Israel.

Juda, te laudabunt fratres tui : manus tua in cer-

Ces diverses prédictions roulent aussi sur des jeux de mots relatifs aux noms des chefs de tribus, et à des circonstances qui ne sont plus appréciables; ainsi Lévi et Siméon se trouvent associés dans une même bénédiction, non-seulement parce qu'ils concoururent ensemble au meurtre des Sichimites, mais aussi parce que le nom de Lévi signifie *associé*. Juda veut dire *louange* de Dieu; aussi le vieillard commence-t-il ainsi : Juda, vos frères vous *loueront*. Zabulon veut dire *habitation*, et son père lui dit : « Vous habiterez le rivage de la mer. » Issachar signifie *marchandise* ou *salaire :* aussi est-il représenté comme l'animal vigoureux qui se laisse *asservir*, et reçoit un fardeau sur les épaules. Dan signifie *jugement*, ce qui fait dire à Jacob que Dan *jugera* son peuple. Gad veut dire *revêtu de son armure;* Aser, *richesse* et *félicité*. Joseph veut dire *accroissement;* aussi le vieillard dit-il de Joseph que ce fils ira *croissant* sans cesse : *Filius accrescens Joseph, filius accrescens et decorus aspectu.* L'avenir justifia complétement la prédiction; car la tribu d'Ephraïm prit un tel accroissement parmi les dix tribus, qu'on finit par appeler également le royaume dont Samarie était la capitale, royaume d'Israël ou royaume d'Ephraïm; les prophètes, et particulièrement Isaïe et Osée, emploient indistinctement ces deux mots.

Le père annonce en outre à ce fils bien-aimé que sa postérité jouirait de la plus grande abondance des biens; que la douce et bienfaisante rosée des cieux seconderait admirablement pour lui la fécondité d'un sol inépuisable de richesses, et qu'il verrait se multiplier à l'infini les hôtes de ses pâturages : *Omnipotens benedicet tibi benedictionibus cœli desuper, benedictionibus abyssi jacentis deorsum, benedictionibus uberum et vulvæ.* Et c'est ainsi, en effet, que les prophètes postérieurs nous représentent le royaume d'Israël, nageant au sein de l'abondance et de la richesse. L'histoire, loin de démentir ces notions, les confirme entièrement.

Il ne faut pas juger de l'état ancien de la Palestine par son état présent, qui ne montre partout que la stérilité et l'indigence. L'eau des torrents ne descend plus en cascades, du haut des montagnes, pour en féconder les pentes; la vigne n'est plus cultivée sur les collines; le soc de la charrue n'entr'ouvre plus le sein de la terre; le dogme de la fatalité et la polygamie diminuent d'année en année la population. Ce n'est donc la faute ni d'un climat admirable de chaleur et de beauté, ni celle d'un sol fécond par lui-même, si le voyageur ne trouve plus que des solitudes et d'arides déserts aux lieux où des millions d'hommes vivaient jadis au sein de l'abondance. D'après les dénombrements opérés du temps de David, on ne peut estimer à moins de huit millions d'habitants la population du royaume, ce qui représente environ deux mille habitants par lieue carrée, près de la moitié plus qu'en France. Or, comme cette population était exclusivement agricole, on peut juger de la fécondité du sol qu'elle habitait.

JACOB, chef des pastoureaux, dit aussi le *Maître de Hongrie*. Jacob, que l'on croit d'origine hongroise, avait été d'abord moine de Cîteaux. Après avoir apostasié l'état monastique, et même la religion chrétienne, pour se faire musulman dans la ville du Caire, il reparut en Europe avec la qualité de thaumaturge et de prophète, et vint en France lever des troupes, afin de délivrer Louis IX, alors captif en Orient. Mais, loin de s'en rapporter à la puissance des armes pour atteindre ce but, il disait que tous les malheurs des croisades précédentes, et de la dernière en particulier, n'étaient provenus que de l'indignité et des crimes de ceux qui avaient pris en main la cause du Ciel. C'est pourquoi, au lieu d'appeler à lui des gens d'armes, il n'enrôlait que des femmes, des enfants et des personnes d'une grande simplicité de mœurs, du moins en apparence.

Jacob conversait familièrement avec Dieu, la Vierge, les anges. C'était au nom du Ciel qu'il commandait à ses sectateurs, qu'on appela du nom de *pastoureaux*, non point parce qu'ils étaient bergers, mais parce qu'ils portaient des agneaux peints sur leurs étendards. C'était au nom du Ciel qu'il leur com-

vicibus inimicorum tuorum, adorabunt te filii patris tui. Catulus leonis Juda : ad prædam, fili mi, ascendisti; requiescens accubuisti ut leo, et quasi leæna, quis suscitabit eum? Non auferetur sceptrum de Juda, et dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est : et ipse erit exspectatio gentium. Ligans ad vineam pullum suum, et ad vitem, o fili mi, asinam suam. Lavabit in vino stolam suam, et in sanguine uvæ pallium suum. Pulchriores sunt oculi ejus vino, et dentes ejus lacte candidiores.

Zabulon in littore maris habitabit, et in statione navium pertingens usque ad Sidonem.

Issachar asinus fortis accubans inter terminos. Vidit requiem quod esset bona, et terram quod optima : et supposuit humerum suum ad portandum, factusque est tributis serviens.

Dan judicabit populum suum sicut et alia tribus in Israel. Fiat Dan coluber in via, cerastes in semita, mordens ungulas equi, ut cadat ascensor ejus retro.

Salutare tuum exspectabo, Domine.

Gad, accinctus prælfabitur ante eum; et ipse accingetur retrorsum.

Aser pinguis panis ejus, et præbebit delicias regibus.

Nephthali, cervus emissus, et dans eloquia pulchritudinis.

Filius accrescens Joseph, filius accrescens et decorus aspectu : filiæ discurrerunt super murum. Sed exasperaverunt eum et jurgati sunt, invideruntque illi habentes jacula. Sedit in forti arcus ejus, et dissoluta sunt vincula brachiorum et manuum illius per manus potentis Jacob; inde pastor egressus est lapis Israel. Deus Patris tui erit adjutor tuus, et omnipotens benedicet tibi benedictionibus cœli desuper, benedictionibus abyssi jacentis deorsum, benedictionibus uberum et vulvæ. Benedictiones patris tui confortatæ sunt benedictionibus patrum ejus; donec veniret desiderium collium æternorum : fiant in capite Joseph, et in vertice Nazaræi inter fratres suos.

Benjamin lupus rapax, mane comedet prædam, et vespere dividet spolia (*Gen.* XLIX, 5-27).

mandait le massacre général des prêtres et des moines, sous prétexte qu'ils étaient le scandale du peuple par leurs péchés et leurs mauvais exemples. C'était au nom du Ciel qu'il communiquait à ses principaux disciples le pouvoir de remettre les péchés, même avant qu'ils fussent commis; faculté qui n'était pas de nature à diminuer le nombre des crimes.

Les pastoureaux se donnaient eux-mêmes pour de grands thaumaturges, et le peuple les considérait aussi comme tels. Voici dans quels termes en parle le docte et judicieux Tillemont, dans son *Histoire du roy saint Louis*.

« Vers l'an 1251, dit-il, il parut un imposteur, Hongrois de nation, nommé Jacques ou Jacob, qui, ayant été autrefois dans l'ordre de Cisteaux, avoit abandonné la vie religieuse, s'estoit rendu disciple des impiétés de Mahomet et serviteur du sultan de Babylone. Il avoit de l'éloquence, mais surtout il estoit habile dans les secrets de la magie; il estoit maigre et pasle, et portoit une grande barbe, de sorte que le peuple le regardoit comme un homme de Dieu, et d'une abstinence extraordinaire.

« Ce chef, qu'on appeloit le Maistre de Hongrie, prétendoit que c'estoit la sainte Vierge qui lui avoit fait commandement, et il avoit toujours la main fermée, comme s'il avoit tenu l'acte de l'ordre qu'elle lui avoit donné. Ses disciples rapportoient sur cela des visions de la Vierge et des anges, qu'ils firent représenter sur une ou plusieurs de leurs bannières, qu'ils portoient partout, pour tromper les ignorants. Le chef avoit mis sur son estendard un agneau qui portoit une croix; ce que les autres firent ensuite sur les leurs, qui estoient au nombre de cinq cents.

« Dès que ces imposteurs appeloient un paysan, celui-ci quittoit aussitôt ses moutons, ses vaches ou ses chevaux, et, sans demander permission ni à ses maistres ni à ses parents, il les suivoit à pied, sans se mettre en peine de rien, avec une ardeur, ou plutôt une rage aussi estonnante qu'extraordinaire, et c'est ce qui faisoit croire qu'ils se servoient de sortilége. On contoit que leur chef, arrivant en France, avoit jeté une certaine poudre, comme pour sacrifier au démon. Ainsi, partout où ils passoient dans les villages et dans les campagnes, les paysans qui escoutoient les exhortations, les suivoient comme le fer suit l'aimant.

« Ils marchoient en corps d'armée sous des capitaines de cent hommes et de mille hommes, et ils avoient des drapeaux dans chaque corps. Ils donnoient à quelques-uns d'eux le titre de maistres. On prétendoit qu'ils faisoient des miracles, et que le vin et les viandes qu'on leur servoit ne diminuoient point, et mesme se multiplioient.

« Mais le désordre devint bientost intolérable, car parmi ces gens simples il se mesla plusieurs voleurs, homicides, magiciens, sorciers, femmes de mauvaise vie, bannis, fugitifs, excommuniés, et c'estoient ces gens-là qui avoient le plus de part aux secrets des chefs et à la conduite des autres. Ce désordre commença, cette année, un peu après Pâques, vers le temps que le pape Innocent IV quitta Lyon pour s'en retourner en Italie. »

On sait de quelle manière finit cette entreprise aussi téméraire qu'insensée. Jacob était venu à Paris à la tête de trente à quarante mille personnes, et Paris n'avait osé ni lui fermer ses portes, ni l'expulser. Il fit l'eau bénite et prêcha, en camail et en rochet, à Saint-Eustache; la reine Blanche souffrit patiemment le désordre, dans l'espoir qu'il pourrait résulter de cette croisade quelque bien pour son fils; mais elle ne tarda pas à être éclairée à cet égard. Le nombre des pastoureaux s'étant augmenté jusqu'à près de cent mille, ils se divisèrent en plusieurs bandes, pour aller, à ce qu'ils disaient, s'embarquer en différents lieux. Jacob, avec ceux qu'il conduisait, fut reçu dans Orléans comme un prophète, malgré les défenses de l'évêque, nommé Guillaume de Bussy; il y massacra des ecclésiastiques, comme il faisait partout; mais il en résulta une émeute, dans laquelle il perdit aussi plusieurs de ses gens. Arrivé à Bourges, et ne pouvant y séduire le peuple, déjà mis en garde par les ordres de la cour, il pilla du moins les biens des Juifs, qui y demeuraient en grand nombre; mais, sur de nouveaux ordres, les habitants de Bourges, qui l'avaient laissé partir tranquillement, coururent après lui, le rejoignirent à deux lieues de la ville, et firent main basse sur sa troupe. Il fut assommé par un boucher, et ceux de ses gens qui restèrent vivants furent emmenés et remis aux mains de la justice. On poursuivit ses adhérents par toute la France; ils furent dispersés, et les plus coupables livrés au supplice. Il y en eut de pendus à Marseille, à Aiguesmortes, à Bordeaux et ailleurs; ensuite on n'entendit plus parler de pastoureaux (1).

JAHAZIEL. Une levée de boucliers, aussi subite que formidable, de la part des Ammonites, des Moabites, des Iduméens et de quelques peuples voisins, menaçait Jérusalem. Une armée innombrable était déjà arrivée jusqu'à Asasonthamar, près d'Engaddi, avant que Josaphat en eût la nouvelle. Frappé de terreur à leur approche, le pieux monarque assembla aussitôt le peuple, et se rendit au temple pour adresser sa prière au Seigneur. Jamais prière ne fut plus fervente et plus touchante. Jamais peut-être aussi réunion d'hommes, de femmes et d'enfants, prosternés en même temps devant Dieu, dans un même cœur et dans une même pensée, ne présenta un spectacle plus solennel et plus émouvant. Un lévite, de la troupe d'Asaph, nommé Jahaziel, fils de Zacharie, petit-fils de Banaïas, en fut touché lui-même jusqu'à l'exaltation. L'esprit divin se saisit de lui, et, dans un transport prophétique, il s'écria au milieu de la foule : « Soyez atten-

(1) *Voy.* notre *Hist. de la Magie*, c. 3, § 2.

tifs, vous, Juda, vous, habitants de Jérusalem, et vous, roi Josaphat; voici ce que le Seigneur me charge de vous dire : Ne craignez rien, et ne redoutez pas cette multitude; le combat ne vous regarde pas, c'est Dieu qui combattra; demain vous dirigerez vos pas du côté des lieux qu'ils occupent; ils monteront le coteau de Cis, et vous les trouverez auprès du torrent qui borde le désert de Jéruel. Vous n'aurez pas à combattre, seulement soyez pleins de confiance, et vous verrez ce que le Seigneur aura fait pour vous. O Juda et Jérusalem, soyez sans crainte et sans inquiétude : vous marcherez demain à leur rencontre, et le Seigneur sera avec vous (1).»

Le pieux roi Josaphat exhorta lui-même son peuple à se confier en Dieu et à la parole de ses prophètes; il fit placer à la tête de son armée la troupe des musiciens du temple, et s'avança en chantant le psaume cent trente-cinquième : « Célébrez les louanges du Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est infinie; chantez le Dieu des dieux, parce que sa miséricorde est infinie; chantez le Seigneur des seigneurs, parce que sa miséricorde est infinie; lui seul opère les grandes merveilles, parce que sa miséricorde est infinie..... (2) » Mais quel étrange spectacle frappa les yeux des Israélites! Il ne restait plus d'ennemis, la plaine était jonchée de cadavres : les Ammonites et les Moabites avaient tourné leurs armes contre les Iduméens et ensuite contre eux-mêmes. Trois jours suffirent à peine pour recueillir les dépouilles : le butin fut immense (*II Par.* xx).

JAÏRE (Résurrection de la fille de). La résurrection des morts est un des dogmes les plus consolants du christianisme; quand bien même la foi ne nous l'enseignerait pas, notre espoir et nos désirs nous l'auraient révélé; nous l'entreverrions au delà du tombeau comme une douce illusion, comme un rêve agréable, pour nous consoler des tristes réalités de la vie présente. Nous savons d'ailleurs, et cette science est si positive que nul sophisme ne pourrait parvenir à l'oblitérer, nous savons que nous ne mourons pas tout entiers; qu'une partie de nous-mêmes survit à la mort. L'univers croit et a toujours cru à une autre manière d'exister, à une existence post-sépulcrale. Le dogme de la résurrection n'est donc qu'un corollaire de cette doctrine toute de sentiment, mais innée au cœur de l'homme.

Le dogme de la survivance de l'âme, incontesté parmi toutes les nations primitives, n'a jamais été mis en question que par la philosophie ou la corruption du cœur. En dehors de la civilisation, on retrouve même celui de la résurrection; car il est des peuples sauvages qui mettent à l'écart les rognures de leurs cheveux et de leurs ongles, pour les reprendre au jour de la résurrection.

Les Juifs croyaient à la résurrection des morts : c'était un dogme de leur foi. Et, cependant, lorsque le Sauveur apparut sur la terre, ce dogme était mis en question parmi eux. Une secte religieuse tout entière, celle des sadducéens, le rejetait positivement. Les Juifs alors n'en étaient plus à la simplicité de la religion de Moïse; d'un côté, le pharisaïsme en exagérait les observances, de l'autre, le contact de la philosophie grecque en sapait les principes. Les sadducéens, ne pouvant attaquer de front ce dogme consolant, et démontrer qu'il était impossible (et il en est de même de tous les dogmes, même les plus mystérieux de la religion révélée), le combattaient par de misérables chicanes. Si une femme a eu plusieurs maris, disaient-ils, et que les morts viennent à ressusciter, auquel appartiendra-t-elle après la résurrection? Grande et insoluble question, en apparence, à laquelle le Sauveur répondit avec tant de simplicité : Ne vous en embarrassez pas; après la résurrection il n'y aura plus ni femme ni mari : tous seront comme des anges de Dieu.

Eh bien! la philosophie moderne nous a fait progresser presque au point où étaient reculés les Juifs. Nous croyons fermement la résurrection des morts, et cependant un miracle de cette nature, s'il venait à se produire, nous étonnerait autant que de voir le soleil s'arrêter au milieu de sa carrière. Nous serions plus émerveillés de celui-ci peut-être, parce qu'il serait plus éclatant; mais à la réflexion, nous ne serions pas moins affectés de celui-là.

Jésus-Christ voulant démontrer aux Juifs, et par eux à nous-mêmes, la résurrection des morts, ne pouvait employer une démonstration plus péremptoire que de rappeler des morts à la vie; et c'est ce qu'il fit à trois reprises diverses, avec des circonstances rendant le miracle si avéré, qu'il devenait impossible de le contester. C'est ainsi qu'il ressuscita la fille de Jaïre, encore sur le lit mortuaire; le fils de la veuve de Naïm, que déjà on emportait à la demeure des morts; et Lazare, qui, depuis quatre jours dans le sépulcre, était livré à la corruption. Nous n'avons à nous occuper ici que de la première de ces résurrections; voici dans quels termes l'évangéliste saint Marc la raconte :

(1) Erat autem Jahaziel filius Zachariæ, filii Banaiæ, filii Jehiel, filii Mathaniæ, Levites de filiis Asaph super quem factus est Spiritus Domini in medio turbæ. Et ait : Attendite, omnis Juda, et qui habitatis Jerusalem, et tu, rex Josaphat : hæc dicit Dominus vobis : Nolite timere, nec paveatis hanc multitudinem : non est enim vestra pugna, sed Dei. Cras descendetis contra eos : ascensuri enim sunt per clivum nomine Cis, et invenietis illos in summitate torrentis qui est contra solitudinem Jeruel. Non eritis vos qui dimicabitis, sed tantummodo confidenter state, et videbitis auxilium Domini super vos : o Juda et Jerusalem, nolite timere, nec paveatis : cras egrediemini contra eos, et Dominus erit vobiscum (*I Par.* xx, 14-17).

(2) Confitemini Domino quoniam bonus : quoniam in æternum misericordia ejus. Confitemini Deo deorum : quoniam in æternum misericordia ejus. Confitemini Domino dominorum : quoniam in æternum misericordia ejus. Qui facit mirabilia magna solus : quoniam in æternum misericordia ejus (*Psal.* cxxxv, 1-4).

« Un chef de la synagogue, nommé Jaïre, vint à Jésus, et se prosterna sitôt qu'il fut près de lui, en le priant avec ardeur de venir visiter sa fille, qui était à l'article de la mort, afin de lui imposer les mains pour la guérir. Jésus s'en alla avec lui, suivi et pressé par une foule nombreuse..... Mais bientôt les serviteurs du chef de la synagogue vinrent lui dire : Ne dérangez pas le Maître plus longtemps, votre fille est morte. Jésus, entendant cela, dit au chef de la synagogue : Ne craignez pas, ayez seulement confiance. Lorsqu'il fut arrivé à la maison, il ne voulut prendre avec lui que Pierre, Jacques et Jean, frère de Jacques. Or, la maison du chef de la synagogue était remplie de tumulte, de gens qui pleuraient et qui poussaient de grands gémissements. Il leur dit en entrant : Ne vous troublez pas, et ne pleurez pas davantage : la jeune fille n'est pas morte, elle dort. Ils se moquèrent de lui. Mais Jésus, faisant sortir tout le monde, excepté le père et la mère de l'enfant et ceux qui étaient avec lui, entra dans la pièce où la jeune fille était gisante; il la prit par la main et lui dit : *Talitha, cumi*, ce qui veut dire : Jeune fille, levez-vous. Aussitôt la jeune fille se leva et se mit à marcher. Elle avait douze ans. Les assistants demeurèrent frappés de la plus grande stupéfaction. Jésus leur recommanda fortement de n'en rien dire à personne, et leur ordonna de lui donner à manger (1).

Ainsi donc la maladie la plus grave est constatée aux yeux d'une grande foule de peuple par les larmes d'un père affligé; la mort est constatée bientôt après devant la même foule par la déclaration spontanée des serviteurs de ce même père de famille; elle l'est pour toutes les personnes de la maison, qui déjà commencent le deuil par les clameurs et les gémissements en usage chez les Juifs; elle l'est si bien, qu'ils se raillent du Sauveur, quand il prononce devant eux le mot de sommeil; elle l'est si bien pour les arrivants, qu'ils demeurent frappés de stupéfaction en voyant ce qui s'accomplit. Cependant, d'un seul mot, la morte revient à elle, et se met à marcher et à manger : les deux signes les moins équivoques de la santé. Tout a donc cessé en même temps : la mort et la maladie qui l'avait causée.

Si ce n'est pas là un miracle éminent, et constaté de la manière la plus irréfragable au point de vue de l'histoire, jetons l'Évangile aux flammes, ou plutôt jetons-y tous les livres; car il n'est pas d'histoire au monde plus authentique et plus certaine que l'Evangile.

Nous arrêterons-nous à la prétendue difficulté qui résulte, pour certains esprits, de la première parole du Sauveur : Cette jeune fille n'est pas morte, elle n'est qu'endormie? Comment, demandent-ils, Jésus-Christ, la vérité même, a-t-il pu dire : Elle n'est pas morte, si elle l'était réellement? Et si elle ne l'était pas, que devient le miracle? Il y aurait toujours miracle, puisqu'il y eut cessation instantanée de la maladie; mais là n'est point la réponse : la jeune fille était morte, et les paroles de Jésus-Christ n'étaient ni une erreur ni un mensonge, mais une de ces manières familières de parler qui ont toujours été d'usage dans tous les lieux, et qui n'ont de valeur que comme espérance ou consolation. Elles n'expriment pas ce qu'elles sonnent. Et pourquoi le Sauveur, vivant parmi les hommes, et homme lui-même, aurait-il parlé un autre langage que ses contemporains? dites donc aussi que toutes les paraboles qu'il a employées dans ses conversations familières, suivant le style de l'Orient, sont des histoires véritables et non des allégories, afin de le sauver de beaucoup de mensonges? Il y en a qui l'ont dit.

Ecoutez une plus grave objection :

« Au risque de contrarier une opinion reçue, je dirai qu'il n'y eut point de miracle opéré à l'égard de la fille de Jaïre. Elle est mourante. Son père a imploré le secours de Jésus. On vient annoncer qu'elle a cessé de vivre. Jésus rassure Jaïre; il dit positivement aux personnes qui pleuraient : *Ne pleurez point; la jeune fille n'est point morte, mais seulement endormie.* Il la prend par la main, l'appelle à haute voix; sa respiration renaît; elle se lève; et, par l'ordre de Jésus, on lui donne des aliments (1). Une fille de douze ans, que rend malade le travail de la puberté, tombe dans un sommeil comateux et léthargique : Jésus l'en retire... Supposer qu'elle ne vivait plus, c'est supposer que Jésus a proféré un mensonge, en disant : *Elle n'est point morte;* supposition à la fois déraisonnable et injurieuse, je dirais blasphématoire, si l'enthousiasme de la reconnaissance ne portait avec lui l'excuse des erreurs qu'il enfante (2)? »

Le pieux chrétien! Ah! qu'il entend bien mieux l'Evangile que ne l'entendaient les Pères de l'Eglise! Touchant exemple de foi

(1) Et venit quidam de archisynagogis, nomine Jairus : et videns eum, procidit ad pedes ejus. Et deprecabatur eum multum, dicens : Quoniam filia mea in extremis est. Veni, impone manum super eam, ut salva sit, et vivat. Et abiit cum illo, et sequebatur eum turba multa, et comprimebant eum..... Adhuc eo loquente, veniunt ab archisynagogo, dicentes : Quia filia tua mortua est : quid ultra vexas Magistrum? Jesus autem, audito verbo quod dicebatur, ait archisynagogo : Noli timere : tantummodo crede. Et non admisit quemquam se sequi, nisi Petrum et Jacobum, et Joannem fratrem Jacobi. Et veniunt in domum archisynagogi, et videt tumultum, et flentes, et ejulantes multum. Et ingressus, ait illis : Quid turbamini, et ploratis? puella non est mortua, sed dormit. Et irridebant eum. Ipse vero, ejectis omnibus, assumit patrem et matrem puellæ, et qui secum erant, et ingreditur ubi puella erat jacens. Et tenens manum puellæ, ait illi : Talitha cumi, quod est interpretatum : Puella (tibi dico), surge. Et confestim surrexit puella, et ambulabat : erat autem annorum duodecim : et obstupuerunt stupore magno. Et præcepit illis vehementer ut nemo id sciret : et dixit dari illi manducare (*Marc.* v, 22-24, 36-43).

(1) *Luc.* VIII, 49; *Matth.* IX, 23; *Marc.* V, 35.

(2) Eusèbe Salverte, *Essai sur la Magie*, c. 20 à la fin.

respectueuse! il ôte à Jésus un de ses miracles, de peur que son récit ne soit une cause de blasphèmes.

Mais, direz-vous, quel témoignage faut-il donc admettre, de celui du père de famille et de ses serviteurs affirmant que la jeune fille est morte, de celui des invités et des amis de la maison, déjà livrés aux pleurs et aux larmes, et se raillant des personnes qui diraient que la morte est seulement endormie, ou du témoignage de Jésus, affirmant qu'elle n'est pas morte? Pour nous, chrétiens grossiers et ignorants, il n'y a nulle difficulté, nous les admettons l'un et l'autre, sans y trouver la moindre contradiction. Nous comprenons ce que Jésus a dit par ce qu'il a voulu dire, et sa pensée n'est point équivoque. Nous ajouterons, si vous y tenez: Jésus va rendre la jeune fille à la vie, de manière que sa mort n'aura été que comme une heure de doux repos, de sommeil profond. Il employa la même expression de *sommeil* à l'égard de Lazare, depuis plusieurs jours au tombeau; or, selon l'observation de l'Évangéliste, en parlant ainsi, il l'entendait du sommeil de la mort. Pourquoi n'en serait-il pas de même ici?

JAMNIA (Soldats tués près de). Après avoir remporté une grande victoire sur Gorgias, général syrien, Judas Machabée revint deux jours plus tard sur le champ de bataille, pour rendre aux morts les honneurs funèbres. Il se trouva, dit l'auteur du second Livre des Machabées, des objets précédemment consacrés aux idoles de Jamnia, cachés sous les tuniques de ceux qui avaient succombé dans la bataille; d'où le pieux Judas conclut que c'était en punition de ce péché qu'ils avaient reçu la mort, car il était défendu par la loi de rien s'approprier de ce qui avait appartenu aux idoles, et il fit offrir pour eux des sacrifices expiatoires à Jérusalem (1).

On lit en effet au VII^e^ chapitre du Deutéronome: « Vous ne convoiterez ni l'or ni l'argent dont sont faites les idoles, et vous ne vous en approprierez pas la moindre chose, crainte d'en être puni, parce qu'elles sont en abomination devant le Seigneur votre Dieu. Vous n'emporterez rien dans votre maison de tout ce qui a appartenu à l'idole, crainte de devenir anathème avec elle (2).»

(1) Et sequenti die venit cum suis Judas, ut corpora prostratorum tolleret, et cum parentibus poneret in sepulcris paternis. Invenerunt autem sub tunicis interfectorum de donariis idolorum, quæ apud Jamniam fuerunt, a quibus lex prohibet Judæos: omnibus ergo manifestum factum est, ob hanc causam eos corruisse. Omnes itaque benedixerunt justum judicium Domini, qui occulta fecerat manifesta. Atque ita ad preces conversi, rogaverunt ut id quod factum erat delictum oblivioni traderetur. At vero fortissimus Judas hortabatur populum conservare se sine peccato sub oculis, videntes quæ facta sunt pro peccatis eorum qui prostrati sunt. Et facta collatione, duodecim millia drachmas argenti misit Jerosolymam offerri pro peccatis mortuorum sacrificium, bene et religiose de resurrectione cogitans (*II Mach.* XII, 39-43).

(2) Sculptilia eorum igne combures: non concupisces argentum et aurum, de quibus facta sunt, neque assumes ex eis tibi quidquam, ne offendas, propterea quia abominatio est Domini Dei tui. Nec inferes quippiam ex idolo in domum tuam, ne fias anathema, sicut et illud est. Quasi spurcitiam detestaberis, et velut inquinamentum ac sordes abominationi habebis, quia anathema est. (*Deut.* VII, 25, 21.)

JANVIER (Le miracle du sang de saint). Saint Janvier, évêque de Bénévent, souffrit le martyre à Pouzzoles, dans le cours de la persécution de Dioclétien, le 16 septembre 306, avec plusieurs autres confesseurs de la foi. On lit à son sujet dans le Martyrologe romain, sous la rubrique du 19 septembre: « A Pouzzoles, dans la Campanie, le martyre des saints Janvier, évêque de Bénévent, Festus, son diacre, Dizier, lecteur, Sosius, diacre de l'église de Misénum, Proculus, diacre de Pouzzoles, Eutychès et Acutus, qui, après avoir été saisis et emprisonnés, eurent la tête tranchée pendant le règne de Dioclétien. Le corps de saint Janvier a été transféré à Naples, où il repose en un lieu honorable de l'église. On y conserve pareillement le sang du bienheureux martyr dans une ampoule de verre, et lorsqu'on le place auprès de la tête du saint, il devient fluide, et se met à bouillonner, comme s'il venait d'être versé. »

Des milliers de spectateurs sont témoins de cette merveille le premier dimanche de mai et la semaine suivante, fête et octave de la translation des reliques du saint martyr, le 19 septembre, fête de sa décollation, et le 16 décembre, fête du patronage; cette dernière fut instituée en faveur de l'extinction d'une éruption du Vésuve à pareil jour en 1631, après que la ville de Naples, plongée dans les plus grandes alarmes, eut adressé de ferventes prières à son saint protecteur.

La liquéfaction et l'ébullition du sang de saint Janvier est un phénomène connu de tout le monde chrétien. Une multitude de pieux pèlerins et de curieux se rendent de très-loin à Naples, pour en être témoins; la population napolitaine elle-même y court toujours en grand nombre.

Mais ce phénomène, incontestable, et, nous le croyons, incontesté, est-il un miracle? Telle est la question posée depuis longtemps, et résolue de plusieurs façons, suivant les dispositions d'esprit et de cœur de ceux qui y assistent ou qui en parlent. Disons-le dès maintenant, c'est déjà un fait énorme que cette constatation universelle, en présence de laquelle la négation est impossible, et en l'absence de toute explication satisfaisante. S'il y avait une ruse, un secret, un jeu de la nature, le mot de l'énigme serait donné depuis longtemps.

Mais il faut le dire aussi, pour maintenir la liberté de discussion qui a régné jusqu'ici: l'Eglise ne propose rien et n'enseigne rien à cet égard. La liquéfaction du sang de saint Janvier n'est point le but ni le motif pour lequel elle expose ses reliques; elle les expose pour leur rendre honneur et adresser des supplications et des prières au martyr de Jésus-Christ, sans se préoccuper de ce qui adviendra; mais

aussi sans dédain ni mépris pour ce qui advient, c'est-à-dire que si les spectateurs bornent leur attention à l'évenement présent, l'Eglise a en vue un but plus élevé; et si elle exprimait un désir à cette occasion, ce serait, sans doute, que dans la controverse qu'il peut faire naître, on parlât toujours avec modération et respect de Dieu, de ses saints et d'elle-même.

Le culte de saint Janvier est très-ancien dans la ville de Naples, puisqu'il en est fait mention dans la lettre d'Uranius relative à la mort de saint Paulin en 431. Saint Paulin lui-même avait une dévotion particulière au saint martyr (1). La mémoire de saint Janvier est aussi mentionnée dans les plus anciens Martyrologes : ceux de Bède, d'Adon et d'Usuard. Mais il y a beaucoup moins longtemps que l'on parle de l'ébullition miraculeuse de son sang, quelques siècles seulement ; soit que le phénomène ne se fût pas produit auparavant, soit que les Mémoires qui auraient pu en parler n'existent plus. Les reliques de saint Janvier sont d'une authenticité qui ne laisse rien à désirer. On les suit avec une grande facilité dans leurs migrations depuis l'ensevelissement jusqu'à ce jour. Des *Actes* de la fin du IV^e^ siècle parlent d'une translation de Pouzzoles à Naples. Dans le cours du IX^e^ siècle, elles furent transférées de Naples à Bénévent, où on les croyait plus en sûreté contre les incursions des barbares du Nord ; en 1497, elles furent rapportées de Bénévent à Naples, où elles sont demeurées depuis. Dans l'intervalle, de nombreuses portions ont été détachées en faveur de beaucoup d'églises. La visite et la donation a toujours, ou du moins ordinairement, été faite avec les précautions usitées en pareil cas, et il en reste des actes certains.

Mais pour la tête et le sang en particulier, il n'existe aucun monument antérieur au IV^e^ siècle. Il n'en est question ni dans les Offices publics, ni dans les *Actes* du martyre ou des translations, ni dans les anciens Martyrologes.

Il est probable, que quand les Napolitains envoyèrent à Bénévent les reliques de leur patron vénéré, ils n'auront pas voulu se priver de la totalité, et auront réservé la tête et le sang par devers eux; c'était d'ailleurs une bonne et sage précaution de diviser, pour conserver du moins une partie, si l'autre venait à périr dans quelque pillage ou incendie.

Le sang de saint Janvier fut montré à Charles VIII en 1495 ; ce prince le toucha avec une baguette au fond de l'ampoule, pour constater sa solidité, il se liquéfia ensuite. Il se liquéfia encore en 1497, lorsqu'on le porta avec le chef au-devant des reliques, à leur retour à Naples. Ce sont les plus anciennes liquéfactions dont on ait conservé le souvenir dans la ville de Naples.

Cependant il est un monument plus ancien, dont il faut tenir grand compte. Loup de Espeio, auteur d'une Vie de saint Pélerin, dit que son héros alla jeune encore à Naples, où l'on voyait l'insigne miracle du sang de saint Janvier. Saint Pélerin étant né vers la fin du XI^e^ siècle, on a conclu que l'ébullition s'opérait dès lors, et c'est bien en effet ce que l'auteur a voulu dire. Mais en supposant que sa parole ne fût pas une garantie suffisante, il faudrait convenir du moins qu'elle avait lieu de son temps à lui-même ; or Loup de Espeio vivait à la fin du XIV^e^ siècle ; par conséquent, cent ans avant Charles VIII et le retour des reliques de saint Janvier.

Rien n'est plus manifeste et d'une plus grande publicité que ce phénomène, nous le répétons ; mais rien n'est moins soumis à des règles pour le temps, le lieu, la manière, les circonstances dans lesquelles il s'accomplit. Quelquefois on le trouve liquéfié dans l'armoire où il est serré, quelquefois il n'entre que lentement en ébullition à l'autel, quelquefois subitement ; souvent la liquéfaction ne s'opère qu'à moitié, d'autres fois pas du tout. Un jour il conservera une couleur terne, un autre jour, il sera clair, limpide, écumeux. Le matin, il aura rempli totalement les ampoules, le soir, il restera au quart ou à la moitié. Le plus souvent, il retombe quand on le couvre d'un voile, il redevient fluide, lorsqu'on retire le voile. Au contact de certaines personnes, il semble s'animer, revivre ; au contact de quelques autres, il se ternit et retombe.

Dans les années 1527 et 1528, il demeura perpétuellement solidifié et sans aucune trace de changement. En d'autres années, il semblera presque perpétuellement en travail.

Les Napolitains tirent de tout ceci des augures et des présages sur les calamités à redouter ou les avantages temporels à espérer ; c'est leur affaire, nous n'y interviendrons pas.

Ces détails et ces dates sont empruntés à un long et savant travail sur saint Janvier, inséré dans la collection des Bollandistes au 19 septembre. Nous en reproduirons un alinéa, qui confirmera ceci, et y ajoutera de nouvelles particularités.

« Nous devons ajouter ici, » dit l'auteur, « deux choses qui montreront avec évidence l'opération divine dans la liquéfaction et le répaississement dont nous parlons. La première, que le sang placé sur l'autel à côté du chef s'épaissit et retombe lorsqu'on le recouvre du voile ; il se liquéfie et coule de nouveau, lorsqu'on relève le voile. Ceci arrive tous les ans, principalement au mois de mai, où on l'expose dès le matin pendant toute l'octave. Lorsque vient le midi, et qu'il n'y a plus ou presque plus de fidèles dans la basilique, on couvre les reliques d'un voile, afin de ne pas les laisser exposées dans la solitude, ce qui serait trop peu révérencieux. Alors, ô merveille, le sang, demeuré liquide jusqu'alors, s'épaissit et se durcit. Il ne redevient liquide, que quand on enlève le voile. Ce changement subit ne cause aucune surprise et ne provoque aucune admiration, tant il est habituel ; mais ce n'en est pas moins une preuve aussi indubitable que manifeste de l'œuvre divine.

« Le second phénomène également digne de remarque, c'est que les saintes ampoules étant présentées selon l'usage aux lèvres des personnes qui s'approchent pour les adorer, le sang, qui était limpide et bouillonnant, retombe et s'épaissit subitement au contact de quelques-unes. Puis, si on le replace en son lieu, il reprend

(1) *Voy.* apud Bolland., t. IV *Junii.*

sa fluidité. Quoi de plus significatif qu'un pareil discernement? Toutefois, en parlant de ces transformations subites, je ne veux pas toucher à la question des présages, si clairs aussi parfois, et si manifestes. Et parmi ceux qui ont vu se resserrer ainsi et se durcir subitement le sang du glorieux martyr à leur seul contact, il y a un grand prince que nous connaissons tous, qu'une multitude de témoins pourraient nommer sous le serment, que je ne dois pas désigner ici, et à qui cela est arrivé depuis moins de dix ans. »

L'auteur du long article où se trouve édité et commenté le Mémoire auquel nous empruntons ce passage, le P. Jean Stilting, ajoute à ceci : « Moi aussi je connaissais le fait ; mais je crois devoir pareillement taire le nom du prince auquel il est arrivé. »

En 1306, Charles d'Anjou, roi de Naples, fit don d'une châsse d'argent, pour renfermer le chef de saint Janvier. Cette châsse subsiste toujours, et cette mention est la plus ancienne que nous ayons trouvée relativement au chef considéré isolément. Les deux ampoules sont montées dans un superbe ostensoir d'argent, de la forme usitée pour le Saint-Sacrement, et dont le travail accuse la fin du XIV^e^ siècle. Elles y sont retenues par les deux extrémités, de manière à ne pouvoir être facilement déplacées. Dans l'état ordinaire, la plus petite semble n'avoir qu'une large tache brune à l'intérieur, d'un seul côté ; la plus grande contient au fond un corps rouge-brun adhérent, qui ressemble à un caillot de sang desséché et durci. Ce sont ces deux faibles parcelles qu'on voit se liquéfier, bouillonner, remplir les fioles, puis retomber et rentrer dans leur état habituel.

Le phénomène doit-il être considéré comme un miracle? Telle est, disons-nous, la question perpétuellement posée pour un grand nombre de personnes, même parmi celles qui en ont été témoins, et qui ne sont animées d'aucun sentiment d'hostilité contre la religion. Nous venons de voir dans quel sens les savants Bollandistes l'ont résolue; il semble difficile de la résoudre autrement, et pourtant les objections ne manquent pas; qu'on nous permette quelques mots de discussion.

Les adversaires disent d'abord : Rien ne démontre que ce soit véritablement du sang ; il faudrait, pour le constater, recourir à une analyse chimique, à laquelle pourrait suffire une faible portion de la liqueur.

Eusèbe Salverte, qui dans tout miracle soupçonne une supercherie, affirme que le blanc de baleine délayé d'éther sulfurique et rougi avec de l'orcanette produirait les mêmes effets. Cette préparation, dit-il, qui reste figée à dix degrés, se fondra et bouillonnera à vingt. Il explique par ce procédé, sans se demander si c'est la vérité ou non, les miracles analogues attribués au sang de saint Jean-Baptiste, de sainte Madeleine, de saint Laurent, de saint Pantaléon, de saint Thomas d'Aquin, de saint Thomas de Tolentino; car ce genre de miracles n'appartient pas exclusivement au sang de saint Janvier. Nous parlerons de ceux-ci dans un article spécial. (*Voy.* l'art. SANG MIRACULEUX.)

Nous avons fait l'essai du procédé indiqué par Eusèbe Salverte, et reconnu son insuffisance sous tous les rapports. Ensuite, l'ébullition du sang de saint Janvier n'est assujettie à aucune règle ou condition de température. Quelquefois elle s'opère tardivement, seulement à moitié ou même pas du tout, nonobstant la surélévation de température causée par le voisinage d'un luminaire splendide et l'entassement d'un public nombreux ; quelquefois elle s'opère quasi subitement dès le moment de l'exposition, ou même spontanément dans l'armoire aux reliques. Elle n'est pas plus prompte le 19 septembre, époque des plus grandes chaleurs, que le 16 décembre, époque des plus grands abaissements de la température. Le degré de froid ou de chaleur n'y est donc pour rien.

Les critiques vont plus loin encore et ajoutent : Lors même qu'il serait démontré que la liqueur exposée est bien du sang et non une substance de semblable apparence, encore faudrait-il prouver que ce sang est celui du martyr saint Janvier. Or cette démonstration n'est pas faite et paraît impossible.

Sans doute une démonstration rigoureuse d'identité serait difficile, avec les éléments publiés jusqu'à ce jour. Mais le sang de saint Janvier est, sous ce rapport, dans les mêmes conditions que celui de tant d'autres martyrs, pour lequel la tradition d'une grande Eglise tient lieu de preuves. Ce qui est bien constaté, c'est l'usage où étaient les premiers Chrétiens de recueillir une partie du sang des martyrs, et d'en déposer une ou plusieurs fioles avec leurs restes vénérés. Ainsi se présentent beaucoup de sépultures de martyrs dans les catacombes. Un double caractère les signale : Ou les instruments du supplice représentés au dehors sur la pierre, ou la fiole de sang au dedans; et quelquefois l'une et l'autre en même temps.

Les païens mettaient dans les tombeaux la fiole lacrimatoire, remplie de larmes supposées et de parfums; les Chrétiens y placèrent la fiole du sang versé pour la foi. Les païens gravaient sur le sarcophage la hache menaçante qui devait protéger le repos du mort, ce qu'ils appelaient enterrer *sub ascia;* les Chrétiens y gravèrent la croix, signe de salut, ou l'instrument du supplice en témoignage de sainteté.

Sans doute encore, il y a un long intervalle entre le martyre et le moment auquel apparaissent dans les monuments historiques le chef et le sang de saint Janvier ; mais comme leur apparition est une révélation d'existence et non une invention, il n'y a rien à en conclure contre leur identité. En fait de propriété, la possession vaut titre, au moins jusqu'à preuve du contraire.

Un argument plus fort est peut-être celui qui se tire de l'étrangeté des circonstances au milieu desquelles le miracle se produit. Ceux qui ne l'ont pas vu, se font difficilement une idée de l'empressement, des trépignements, des cris et de l'impatience de la foule, pour peu que le miracle tarde à s'opérer. Ce n'est plus une assemblée de Chrétiens recueillis, c'est une cohue de curieux désappointés, du milieu de laquelle partent des cris et des injures à l'a-

dresse de saint Janvier, avec des provocations et des défis très-irrespectueux. Comment, dit-on, Dieu et saint Janvier accordent-ils des miracles à des gens si peu dignes d'en voir ?

Nous ne savons. Mais il faut dire qu'au-devant de cette foule et plus près de l'autel il y a des fidèles plus recueillis et peut-être plus dignes de voir des miracles. Ensuite, que le Dieu qui fait luire son soleil sur les méchants comme sur les bons, ne mesure pas ses bienfaits à la civilité et au savoir-vivre de ceux qui l'invoquent.

Un dernier argument, plus spécieux, s'il n'est plus irréfutable, est celui qui se tire de l'inutilité même du miracle; car il semble avoir pour unique but de satisfaire la curiosité publique, ou même n'en pas avoir ; lorsqu'il s'opère en l'absence de témoins, par exemple.

Comprend-on que ce sang entre en ébullition à la visite du premier venu, qui a le crédit de se faire ouvrir l'armoire : du roi de France en 1495, du P. Rho, Jésuite, en 1643, des PP. Heinsius et Papebrock, du même ordre, en 1661, et de tant d'autres passants dont les registres ont conservé la mémoire, pas toujours les noms, et dont plusieurs n'étaient certainement pas de fervents Catholiques ?

Le Sauveur était plus réservé en fait de miracles. Il ne consentit jamais à en opérer un seul pour la curiosité de personne : ni celle d'Hérode, qui, en sa qualité de roi, croyait avoir des droits à en voir; ni celle du peuple juif, qui lui disait par la bouche des pharisiens : Maître, nous demandons que vous nous fassiez un miracle. Aussi de grands docteurs, autorisés par un si grand exemple et par le témoignage de l'Ecriture, qui ne présente pas un seul miracle inutile ou accordé à la curiosité, ont-ils dit qu'il n'y a point de miracles pour les curieux, que les miracles ne s'opèrent qu'en raison de leur utilité, et que celui qui allègue un miracle inutile, ne mérite pas d'être écouté. (*Voy.* Medina, *De recta in Deum fide*, lib. II ; — Bonavent., *Sentent.* lib. II, dist. 37, q. 2 ; — Gerson, *De distinct. ver. revelat. a fals.*)

Nous avouons la gravité de l'objection, mais nous devons avouer en même temps, que nous n'aimons pas à circonscrire d'une façon si rigoureuse l'action de la Providence dans des limites tracées par la main des hommes ; ni à conclure de ce que Dieu fait ordinairement, à ce qu'il doit faire toujours. Dieu est admirable dans ses saints.

Sans doute, chacun des faits, considéré isolément, ne paraît pas susceptible d'une explication de tout point satisfaisante. Mais tous, considérés dans leur ensemble, forment un ordre spécial, dépendant d'un autre ordre plus élevé, dans lequel les voies de Dieu sont incompréhensibles.

Le fait est manifeste et permanent ; les circonstances accessoires ne peuvent en infirmer la réalité. Il sort des conditions ordinaires des événements naturels, les explications essayées jusqu'ici demeurent inacceptables ; qu'on déduise la conséquence.

On allègue encore certains phénomènes naturels dont la cause mystérieuse se refuse perpétuellement aux investigations : les bizarreries de l'électricité, le magnétisme, les fontaines intermittentes, la régularité des accès de certaines maladies, l'ascension du mercure dans le tube barométrique et de l'eau dans la pompe aspirante dont la cause, si longtemps inconnue et réputée morale, a enfin été trouvée et reconnue d'un ordre purement physique.

D'abord, il n'y a nulle parité dans ces comparaisons ; ensuite, c'est une vanité puérile, de vouloir montrer avant d'avoir trouvé, expliquer avant de connaître, et mettre une supposition en place d'une réalité.

JEAN-BAPTISTE (Saint). Le prophète Isaïe avait dit, dans son beau langage : « Consolez-vous, consolez-vous, ô mon peuple, dit le Seigneur votre Dieu... Voici la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les voies du Seigneur; aplanissez, dans la solitude (1), les sentiers de notre Dieu : toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline sera aplanie; les chemins tortueux seront redressés, les sentiers n'auront plus d'aspérités, la gloire du Seigneur sera révélée, et toute chair verra en même temps que c'est la bouche du Seigneur qui parle... Montez sur une haute montagne, vous qui évangélisez Sion; armez-vous de votre voix la plus puissante, vous qui évangélisez Jérusalem; oui, la plus puissante. Ne vous ménagez pas; dites aux villes de Juda : Voici votre Dieu; voici le Seigneur Dieu qui vient dans sa puissance, dans la puissance de son bras dominateur. Il vient accomplir de grands projets ; il vient avec des desseins arrêtés. Comme un pasteur qui paît son troupeau, il prendra les agneaux dans ses bras ; il les portera sur son sein, et il aidera aux mères à marcher. C'est celui qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main, et qui du revers à arrondi la voûte des cieux, qui a pesé de ses trois doigts la masse de la terre, qui a équilibré le poids des montagnes et jeté les collines dans la balance... (2). »

(1) Nous croyons qu'il faut traduire : « Voix de celui qui crie *dans la solitude*, aplanissez les sentiers de notre Dieu. »

(2) Consolamini, consolamini, populo meus, dicit Deus vester. Loquimini ad cor Jerusalem, et advocate eam : quoniam completa est malitia ejus, dimissa est iniquitas illius : suscepit de manu Domini duplicia pro omnibus peccatis suis. Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini, rectas facite in solitudine semitas Dei nostri. Omnis vallis exaltabitur, et omnis mons et collis humiliabitur, et erunt prava in directa, et aspera in vias planas. Et revelabitur gloria Domini, et videbit omnis caro pariter quod os Domini locutum est. Vox dicentis Clama, Et dixi : Quid clamabo? Omnis caro fenum, et omnis gloria ejus quasi flos agri. Exsiccatum est fenum, et cecidit flos, quia spiritus Domini sufflavit in eo. Vere fœnum est populus : Exsiccatum est fœnum, et cecidit flos : Verbum autem Domini nostri manet in æternum. Super montem excelsum ascende tu, qui evangelizas Sion : exalta in fortitudine vocem tuam, qui evangelizas Jerusalem : exalta, noli timere. Dic civitatibus Juda : Ecce Deus vester : Ecce Dominus Deus in fortitudine veniet, et brachium ejus dominabitur : ecce merces ejus cum eo, et opus illius coram illo. Sicut pastor gregem suum pascet : in brachio suo congregabit agnos, et in sinu suo leva-

Sans aucun doute, ces belles paroles, qui concernent le divin Messie et son précurseur, avaient besoin de l'éclaircissement que les événements pouvaient seuls leur donner. Mais aussi toute ombre a disparu depuis l'avénement de Jean-Baptiste et du Messie. « Je suis, disait de lui-même le premier, je suis, non pas le Messie, mais la voix qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur; aplanissez ses sentiers. Toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline aplanie; les chemins tortueux seront redressés, et les sentiers n'auront plus d'aspérités (1). »

Lorsque les temps définis dans les desseins de Dieu furent accomplis, l'ange Gabriel apparut à un prêtre de la famille d'Abiu, du nom de Zacharie, et lui annonça qu'Elisabeth, sa femme, lui donnerait un fils qui serait grand devant Dieu, et *précéderait* le Messie avec la puissance et la vertu d'Elie : *Præcedet ante illum in spiritu et virtute Eliæ.* Zacharie ayant montré quelque incrédulité à l'endroit de cette annonce, à cause de son grand âge et de celui d'Elisabeth, l'ange le frappa de mutisme en signe de la vérité de ses paroles.

A six mois de là, le fils de la promesse fut sanctifié dans le sein d'Elisabeth par la présence du Messie dans le sein de Marie : *Exsultavit in gaudio infans in sinu meo;* et lorsqu'il reçut le jour, il fut nommé Jean, selon que l'ange l'avait ordonné, et la langue de son père fut déliée. Le peuple, témoin de tant de merveilles, se demandait avec admiration quel serait donc un jour cet enfant.

Jean grandit dans le désert, voué au nazaréat et à la vie cénobitique. A l'âge de trente ans, il commença de se révéler par ses austérités et ses prédications. Un immense concours allait l'entendre au bord du Jourdain, où il donnait le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés, et annonçait la venue du Messie. Il eut la gloire de le montrer au peuple, et de lui donner le baptême.

Son rôle providentiel finissait là : aussi fut-il bientôt après jeté dans les chaînes, par ordre d'Hérode le tétrarque, et ensuite décapité. Il avait prédit cet événement, car il avait dit, en parlant du Messie : « Il faut qu'il *croisse*, et que je sois *diminué : Oportet illum crescere, me autem minui.* » Le Sauveur *crut* sur la croix; Jean-Baptiste fut *diminué* de toute la tête; mais à part même cette équivoque, qui est pourtant dans le goût oriental, la prophétie s'accomplit : la gloire de Jean-Baptiste s'éclipsa devant celle du Messie; le second fit oublier le premier, comme le soleil fait oublier l'aurore qui le précédait.

Jean-Baptiste ne fit point de miracles; sa naissance seule, et les circonstances qui l'accompagnèrent en fut un. L'Evangile ne nous rapporte pas de lui d'autres prophéties que celle-ci : il connut le Messie par une double révélation, car il dit lui-même au peuple qu'il savait par révélation que celui sur lequel il verrait descendre le Saint-Esprit en forme de colombe, serait le Messie; or, cet événement s'accomplit, lorsque Jésus sortit des eaux du Jourdain après son baptême. Mais déjà, sans l'avoir vu auparavant, il l'avait reconnu, puisqu'il avait d'abord refusé de le baptiser, en lui disant : « Ce n'est pas à vous de venir vers moi, c'est moi qui dois être baptisé par vous : *Ego a te debeo baptizari, et tu venis ad me!* »

Saint Jean-Baptiste vint au monde à Aïn, dans la tribu de Juda. La pieuse Hélène, mère de Constantin, fit ériger une église au lieu qu'occupait anciennement la maison de ses parents. Aïn n'est plus aujourd'hui qu'un village appelé Saint-Jean-Baptiste ou Saint-Jean-du-Désert. On montre, à environ une lieue de là, le désert où il passa sa jeunesse, et la grotte qu'il habitait. Elle est en partie naturelle, en partie creusée dans le rocher, placée à une grande hauteur, comme le nid d'un aigle. On l'a transformée en chapelle, et on y voit un autel de pierre, sur lequel on célèbre les saints mystères à certains jours de solennités. Quant au désert où il prêcha la pénitence, chacun sait qu'il est le long des bords du Jourdain.

JEANNE D'ARC. Quel exemple que l'histoire de Jeanne d'Arc pour ceux qui nient la vérité des miracles ! Il semble que, tout en délivrant la France d'une invasion étrangère, Dieu ait voulu manifester sa puissance et montrer aux incrédules que par son aide tout est possible.

On comprend que les esprits sceptiques ne voient dans la Pucelle d'Orléans qu'une de ces apparitions phénoménales qui de temps en temps viennent étonner le monde; mais pour les âmes d'une foi vive, la vierge de Domremy est un miracle presque aussi frappant que ceux des premiers siècles du christianisme. Les merveilles de l'existence de cette jeune fille révèlent la main du Christ protégeant l'Eglise, et conservant à la France le sceau de la catholicité dont il l'a marquée dès l'origine.

Chacun sait dans quel état se trouvait la patrie après la mort de Charles VI : divisée entre plusieurs partis, et surtout trahie par Isabelle de Bavière, qui, par haine pour son fils, la livrait aux Anglais, il ne restait plus au dauphin (depuis Charles VII) que quelques provinces prêtes à lui échapper. Re-

bit, fœtas ipse portabit. Quis mensus est pugillo aquas, et cœlos palmo ponderavit? quis appendit tribus digitis molem terræ, et libravit in pondere montes, et colles in statera (*Isa.* XL, 1-12)?

(1) Anno autem quinto decimo imperii Tiberii Cæsaris, procurante Pontio Pilato Judæam, tetrarcha autem Galilææ Herode, Philippo autem fratre ejus tetrarcha Iturææ, et Trachonitidis regionis, et Lysania Abilinæ tetrarcha; sub principibus sacerdotum Anna et Caipha, factum est verbum Domini super Joannem, Zachariæ filium, in deserto. Et venit in omnem regionem Jordanis, prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum. Sicut scriptum est in libro sermonum Isaiæ prophetæ : Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus. Omnis vallis implebitur; et omnis mons et collis humiliabitur; et erunt prava in directa, et aspera in vias planas; et videbit omnis caro salutare Dei (*Luc.* III, 1-6).

légué dans la ville de Bourges, dont par dérision on lui donnait le titre de roi, il voyait sa couronne attaquée de toutes parts, et la France à la veille d'une ruine complète.

La perte de la bataille de Rouvray-Saint-Denis présageait la perte du dauphin lui-même, car l'échec avait démoralisé son armée, et les chefs avaient perdu l'espérance. Il n'y avait donc qu'un miracle qui pût sauver la France d'un si grand péril; ce miracle arriva par l'intermédiaire d'une jeune fille, qui vint opposer son inspiration, sa vertu et sa bravoure à une nation triomphante.

Chose remarquable, mille ans plus tôt, une vierge aussi préservait Paris, le cœur même de la patrie, de l'envahissement des barbares, en rendant aux Parisiens effrayés le courage nécessaire pour ne pas fuir devant les armes d'Attila.

Ceux qui ne voient dans l'intervention de la vierge de Domremy qu'un événement politique, sont probablement dans l'erreur : sa mission était bien plus haute. Si la France était devenue un apanage de la couronne d'Angleterre, n'aurait-elle pas perdu la foi lors du schisme déplorable de Henri VIII, et alors que serait devenue cette même foi dans le reste du monde chrétien, dont la France est pour ainsi dire le pivot, car toutes les autres nations gravitent autour d'elle, comme autour de leur centre commun. Si Rome est le centre religieux, la France est le centre politique du monde.

Pourquoi, dira-t-on, supposer des faveurs divines pour la France plutôt que pour l'Angleterre, qui était aussi catholique à cette époque? Pourquoi ?... Nul ne le sait que Dieu seul, qui connaît ses desseins sur les peuples. Ce qu'il y a de certain et surtout d'historique, c'est que deux fois la France a été préservée des plus grands malheurs par deux jeunes vierges également douées de visions divines.

A Domremy, village près de Vaucouleurs (en Lorraine), paraît une jeune fille de dix-sept ans, nommée Jeanne d'Arc, élevée dans les champs, à la garde des troupeaux. Elle montra dès son plus jeune âge toutes les vertus de l'âge mûr. Elle avait, disent les chroniques, tant de douceur dans les yeux, que les animaux les plus sauvages eussent été apprivoisés par un seul de ses regards.

Quand elle était toute petite, et qu'elle gardait ses bêtes aux champs, les oiseaux du ciel venaient manger dans ses mains. Les jeux de l'enfance n'étaient rien pour elle; mais si elle entendait la cloche du hameau, elle se retirait derrière quelques haies ou broussailles, et, s'agenouillant, conversait avec Dieu, comme un enfant avec son père. Ses compagnes d'enfance furent témoins plusieurs fois de ses élans d'amour envers son Créateur.

Lorsqu'elle fut plus âgée, à treize ans environ, son père se fit aider souvent par elle, et l'employait à casser des mottes et à arracher des herbes. Un jour qu'elle sarclait dans son jardin, elle fut frappée d'une grande clarté qui était à sa droite du côté de la chapelle du village : de cette clarté sortit une voix qui lui dit : « Jeanne la pucelle, fille de Dieu, fréquente toujours l'église, sois toujours bonne enfant et Dieu t'aidera. » Elle eut grand'peur, car elle était bien jeune, mais la voix était si douce qu'elle reprit courage, et de ce moment elle voua à Dieu sa virginité.

Quelque temps après, étant seule dans un pré à garder ses brebis, elle vit encore la même lumière, entendit la même voix, et le grand saint Michel lui apparut dans toute sa splendeur, accompagné des anges du ciel. Elle fut bien plus effrayée encore que la première fois, mais saint Michel, voyant son trouble, la rassura et lui apprit qu'elle devait prendre les armes pour servir le roi et faire lever le siége d'Orléans. La douce jeune fille se mit à pleurer, disant qu'elle n'était *qu'une pauvre femme qui ne sçauroit mie chevaucher, ni demener la guerre.* L'ange lui répondit : N'ayez aucun doute, Dieu vous conduira : *Allez vers Robert de Beaudricourt, gouverneur de Vaucouleurs, et il vous donnera une escorte pour aller vers le roi que vous ferez sacrer à Reims.*

Elle alla donc chez le sire de Beaudricourt vers la fin de février, et lui parla en ces termes : *Capitaine messire, il fault sans faillir que je aille vers le noble dauphin, car le veult mon seigneur le roy du ciel; au gentil dauphin n'est point le royaulme de France, mais à mon seigneur; toute fois veult mon seigneur que le noble dauphin soit couronné à roy et qu'il ait le royaulme en dépost, veuillent ou non veuillent ses ennemis, sera faict roy le gentil dauphin et le meneray sacrer à Reims. — Et qui est ton seigneur ?* lui demanda sire Robert. — *Le roy du ciel,* répondit-elle; puis elle ajouta : *Vous savez qu'il a été prophétisé de la France qu'elle seroit perdue par une femme et recouvrée par une pucelle des marches de Lorraine.* Beaudricourt la crut folle et la renvoya; mais elle ne se découragea pas, et malgré toutes les humiliations qu'elle reçut, elle revint plusieurs fois à la charge, et reçut toujours le même accueil. La dernière fois, elle annonça à Beaudricourt qu'à l'instant même le dauphin venait d'éprouver un échec à Rouvray-Saint-Denis, et que si on ne l'envoyait pas de suite près de lui, il était menacé d'un dommage plus grand encore.

Quelques jours plus tard, lorsque Beaudricourt apprit la nouvelle de la journée des Harengs, il fut frappé de la révélation de cette jeune fille, et l'envoya près du roi comme elle le désirait. *Va donc,* lui dit-il, *et advienne que pourra,* faisant allusion à la crainte qu'il avait manifestée de se donner un ridicule, en accédant à d'aussi étranges désirs, appuyés de révélations non moins étranges.

Accompagnée d'un de ses frères, on la mit sous la conduite de deux graves gentilshommes, qui hésitèrent à se charger de la commission, parce que le voyage était

long, et devait se faire à travers un pays infesté de partis ennemis.

Avant son départ, un de ses oncles, nommé Laxart, lui acheta un cheval de douze francs, afin qu'elle ne fît pas le voyage à pied. Les habitants de Vaucouleurs, qui commençaient à la considérer comme animée de l'Esprit-Saint et un vrai mystère de Dieu, lui donnèrent un vêtement d'homme, des harnais pour son cheval et tout l'attirail d'un soldat. Le sieur de Beaudricourt compléta l'accoutrement, en lui donnant une épée. La pauvre enfant, ainsi équipée, quitta le pays qui l'avait vue naître, pour ne plus jamais le revoir, emportant les regrets de sa famille et de toutes les personnes qui la connaissaient. Quelques-uns lui disaient : *N'as-tu pas peur*, Jeanne, *d'aller ainsi parmi les gens d'armes qui battent la France de tous costés ? — Je n'ai doubte des hommes d'armes*, répondait-elle, *car j'ay Dieu mon Seigneur qui fera mon chemin, c'est pour ce que je suis née.* Après onze jours de marche, elle arriva à Chinon, où, comme on le sait, elle connut le roi, sans jamais l'avoir vu.

Le dauphin lui fit plusieurs questions sur ses projets, et sur les voix qui lui conseillaient d'aller lever le siége d'Orléans ; étonné de tout ce qu'elle lui disait, il l'envoya à Poitiers afin d'être interrogée par les membres du parlement, et pour savoir d'eux s'il pouvait se fier aux paroles mystérieuses de cette jeune fille ; étant décidé de n'agir que selon les avis de cette haute cour, il n'entreprit donc rien avant de connaître sa décision.

Jeanne, étant à moitié chemin de la ville où on la conduisait, demanda dans quel lieu elle allait ; quand elle sut qu'on la menait à Poitiers, elle dit : *En nom Dieu je sçay que j'auray bien à faire dans cette ville ou on me mene, mais mon Seigneur m'aidera.*

Après avoir passé par des épreuves toutes plus difficiles les unes que les autres, et avoir répondu avec une lucidité admirable à toutes les questions, on finit par lui accorder ce qu'elle demandait pour faire lever le siége d'Orléans. Le dauphin lui donna pour aides en cette œuvre périlleuse les gentilshommes et les gens d'armes nécessaires, tout en désespérant du succès.

Avant son départ, il lui fit cadeau d'une belle armure, et l'équipa de pied en cap ; elle ajouta à sa brillante tenue cette fameuse épée trouvée, comme elle l'avait indiqué, dans un tombeau de l'église Sainte-Catherine de Fierbois. Inspirée par ses voix, elle se fit faire un étendard représentant le Sauveur du monde et sa sainte Mère ; elle partit alors avec tout son cortége, et vint à Blois, où elle fit bénir sa bannière dans l'église Saint-Sauveur.

Avant de partir de Blois, et toujours par l'inspiration de ses voix, Jeanne fit crier dans l'armée que tous les gens d'armes se confessassent et laissassent femmes folles et fillettes ; *car*, disait-elle, *si vous estes en estat de péché, Dieu ne permettra pas que nous soyons victorieux.* Après avoir ainsi purifié les consciences, elle écrivit au roi d'Angleterre et au duc de Bedfort, régent de France, une lettre pleine de candeur et d'énergie ; elle mit en tête de sa missive les noms de Jésus et de Marie séparés par une croix, et commença ainsi : *Roy d'Angleterre, et vous duc de Bedford qui vous dictes régent le royaulme de France, faictes raison au roy du ciel, rendez au roy de France et à la Pucelle qui est cy envoyée de par Dieu les clefs de toutes les bonnes villes que vous avez prises à la France ; elle est toute preste de faire paix, si vous voulez faire raison. Allez vous en en vostre pays de par Dieu ; et se ainsi ne le faictes, attendez des nouvelles de la Pucelle qui vous ira voir briefvement à vos biengrands dommages. Roy d'Angleterre, se ainsi ne le faictes, en quelque lieu que je atteindray vos gens en France, je les en feray aller, veuillent ou non veuillent : je suis cy envoyée de par Dieu pour vous bouter hors de toute la France. Faictes réponse si vous voulez faire paix en la cité d'Orléans.* N'ayant pas reçu de réponse, la petite armée quitta Blois pour aller faire lever le siége.

Dès que Jeanne la Pucelle arrivait dans un village, elle avait l'habitude d'entrer dans l'église, et là rassemblait tous les religieux et frères mendiants qui étaient dans l'armée, et, se mettant en oraison, faisait chanter hymmes et antiennes en l'honneur de Notre-Dame ; puis, s'en allant dans son logis qui était toujours ordonné dans la plus honnête maison, se reposait un peu de ses fatigues de la journée.

Si elle campait dans les champs avec son armée, jamais elle ne se désarmait afin d'être prête de suite au premier cri d'alarme de frapper la première sur l'ennemi. Comme il était impossible de rien trouver à reprendre en elle, les gens de guerre la considéraient comme une personne sainte et divine. Jamais aucun homme ne manifesta à son égard aucun désir charnel, ce qui fut regardé aussi comme un miracle de Notre-Seigneur, chose qu'affirmait avec serment le vieux et ancien comte Dunois, qui l'avait presque toujours accompagnée dans toutes ses campagnes. Ce n'est pas cependant qu'elle manquât de beauté, car les chroniques du temps la donnent pour une très-belle et forte fille, agée de dix-sept ans, ayant les yeux et les cheveux noirs, la taille moyenne et fine, le regard humble et doux. Sa voix avait quelque chose d'angélique ; l'expression de son visage était à la fois virginal et héroïque, enfin toute sa personne avait un charme indicible qui malgré soi inspirait le respect.

Chacun était étonné qu'elle pût rester si longtemps à cheval, et qu'elle déployât tant de vigueur contre les fatigues de la guerre. Elle aimait beaucoup mieux rester seule que d'être dans la compagnie des hommes ; elle ne s'y trouvait que pendant les combats ; jamais on n'a ouï dire qu'elle eût parlé à un homme après le soleil couché. Elle causait peu, mais si on parlait d'armes et qu'il fallût ordonner des batailles, assortir des bombardes ou des canons, cela sem-

blait une chose divine de la voir et de l'entendre ; dans ces moments-là, elle faisait toujours l'admiration des capitaines et chefs de guerre, car ils étaient étonnés de voir avec quelle intelligence elle comprenait la tactique militaire, vu qu'outre cela elle était la plus ingénue de toutes les bergères.

Plusieurs jours après son départ de Blois, l'armée arriva sur les bords de la Loire vis à vis d'Orléans, un peu au dessous d'une bastille anglaise nommée Saint-Jean-Leblanc. Là, Jeanne s'aperçut qu'on l'avait conduite par la Sologne, au lieu de passer par la Beauce, comme elle en avait l'intention. Elle tenait à arriver par ce dernier pays, afin de pénétrer dans la ville assiégée à travers toute l'armée anglaise, et de rendre le miracle de Dieu plus éclatant; mais Dunois et les autres gentilshommes ne furent pas si hardis ; ils pensèrent que la Pucelle ne s'apercevrait pas de leur tromperie, vu, disaient-ils, qu'elle n'avait jamais su autre chose que de garder ses moutons.

Il n'en fut pas ainsi !... avec ses visions, Jeanne ne pouvait être trompée.

Quoique tous ces seigneurs eussent voulu arriver par le côté le moins périlleux, quand ils se virent si près des bastilles anglaises, ils furent très-embarrassés, car il fallait embarquer l'artillerie, les vivres et la petite armée, pour passer à l'autre bord de la rivière. Les barques qui devaient servir à cet effet étaient beaucoup trop lourdes pour être conduites à force de rames, et le vent étant contraire et très-fort ne permettait pas qu'on se servît de voiles. Les gens de guerre, très en peine de leur position, se réunirent en conseil pour délibérer sur le parti qu'il y avait à prendre dans une situation aussi difficile. Jeanne leur dit : *Vous avez cru me decevoir et vous vous estes desceus vous-mêmes ; le conseil de mon seigneur est plus seur et plus saige que le vostre, messires, et je vous amene le meilleur secours qui ait jamais esté envoyé à qui que ce soit, ville ou chevalier, car c'est le secours du roy des cieulx, attendez ung petit, car en nom Dieu tout entrera dans la ville ; et se n'y aura Anglais qui saille ni qui fasse semblant.* Presque aussitôt le vent changea, et devint tellement favorable, qu'on put embarquer l'armée, les vivres et tout l'attirail de guerre. Les barques ainsi chargées cinglèrent vers la ville, et traversèrent toutes les bastilles à un trait d'arc des Anglais, sans que personne y prît garde. Pour arriver ainsi avec tout un bagage de guerre dans Orléans assiégé il fallait un vrai miracle ; aussi fut-elle reçue et admirée comme un ange du ciel.

Jeanne fit son entrée, armée de toutes pièces, et montée sur un superbe cheval blanc ; un page portait son étendard devant elle; à ses côtés marchaient le vaillant Dunois, beaucoup de chevaliers et les gens d'armes. Toute la ville voulut la voir : la joie était si grande, que chacun la prenait pour un écuyer céleste, un ange de Dieu ; hommes, femmes et enfants se pressaient autour d'elle pour la toucher, et toucher sa monture; c'était à qui lui donnerait les plus grandes preuves de reconnaissance; la foule l'entourait et la pressait de si près qu'elle ne pouvait marcher, dans la crainte de blesser ceux qui voulaient lui adresser quelques mots et lui baiser les mains ou les pieds.

Toutefois, malgré l'enthousiasme qui l'entourait, elle n'oublia pas son Seigneur, et fut de suite à la cathédrale lui adresser ses prières et des actions de grâces. En sortant de l'église, elle fut encore accueillie par les plus vives acclamations, car le peuple d'Orléans ne pouvait se lasser de la voir. Chacun vantait son élégance et sa belle tenue à cheval; mais, toujours humble, la modeste vierge ne tirait aucune vanité de cette admiration, tant elle était à Dieu et à ses voix intérieures.

Avant de s'occuper des préparatifs du combat qui devait avoir lieu pour la levée du siége, Jeanne qui avait écrit plusieurs lettres au camp ennemi sans avoir reçu de réponse, voulut elle-même adresser la parole aux Anglais, afin de les engager à quitter pacifiquement la France. Il y avait sur un pont d'Orléans un boulevard dit de la Belle-Croix tout près d'une bastille anglaise, d'où l'on pouvait se faire entendre aux assiégeants. Jeanne s'y rendit et adressa ce peu de mots aux Anglais : *Retournez de par Dieu en Angleterre, ou je vous ferai courroux et mal-honte; rendez vous de par Dieu vos vies saulves seulement.* Dès qu'ils eurent entendu ces paroles, ils devinrent furieux et lui dirent les choses les plus humiliantes, de sales et basses épithètes. Parmi eux, celui qui l'accabla des mots les plus grossiers fut un nommé Glacidas, capitaine que les Anglais avaient baptisé du nom de géant. A la voix de ce terrible ennemi, Jeanne, levant au ciel ses yeux pleins de candeur et de larmes, s'écria : *Ho !.... messire, le roy des cieulx veoit que c'est tout menteries; et malgré vous tous, vous partirez bien brief, mais ja ne le verras-tu, et sera grand part de ta gent tuée.*

Malgré leur mépris pour la Pucelle, ces Anglais dont, avant son apparition, deux cents battaient mille Français, ne furent plus assez hardis pour sortir de leurs bastilles. Cette jeune fille avait jeté dans leur esprit une terreur superstitieuse, car ils disaient qu'ils la regardaient comme une créature en forme de femme, pétrie du limon de l'enfer et possédée par tous les démons, bonne enfin à être brûlée vive.

Pauvre enfant !... quel avenir ces paroles lui présageaient !

Voyant qu'il n'y avait plus moyen de chasser les Anglais de France pacifiquement, et que ses paroles et ses lettres ne produisaient aucun effet, Jeanne sortit de la ville à cheval, et alla dans les champs visiter les bastilles et les parcs ennemis. Les Anglais avaient sept forts bien flanqués, et tellement bien construits qu'on les eût pris pour de superbes citadelles ; outre ces fortifications, ils avaient encore soixante boulevards. Lorsque Jeanne eut pris connaissance des

lieux, elle commanda l'attaque; bientôt plusieurs bastilles furent enlevées, et Jeanne, avançant toujours, planta sa bannière sur un des boulevards; alors le combat devint terrible, chacun donna l'exemple de la plus grande valeur. La Pucelle, blessée à un pied, n'en demeura pas moins parmi les combattants, afin d'exciter par sa présence le courage de son armée : la victoire fut complète.

Il fut reconnu par les chefs de l'armée française que, vu leur petit nombre et la puissance de l'ennemi, un pareil succès était chose divine.

Le lendemain il devait se livrer une autre bataille devant la bastille dite des Tournelles où Jeanne prédit qu'elle serait blessée d'un trait, mais que cela ne l'empêcherait pas de rester à l'assaut. Ce jour, 7 mai 1429, contre la volonté des capitaines et chefs qui étaient dans la ville, mais d'accord avec les bourgeois, Jeanne s'arma, et comme tous lui obéissaient, on se prépara au combat; elle monta à cheval et se dirigea vers la porte de Bourgogne, que le capitaine de Gaucourt refusa d'ouvrir; les gens d'armes et le peuple jetèrent de grands cris, et étaient sur le point de faire un mauvais parti au sire de Gaucourt, lorsque la Pucelle, s'avançant au milieu du tumulte, dit au capitaine : *Vous estes un maulvais homme, mais, veuillez ou non veuillez, les gens d'armes viendront et auront la victoire aujourd'hui comme hier.* Elle commanda alors au peuple d'ouvrir les portes, ce qui fut fait incontinent, et tous passèrent la Loire au soleil levant. La bastille des Tournelles était la plus forte et bâtie de murs très-épais; dans l'intérieur étaient réunis tous les gentilshommes et chevaliers anglais, ainsi que le fameux Glacidas. Du côté des Français se trouvaient le comte Dunois, le maréchal de Rais, les sires de Grawille, Villars, Denys de Chailly, Thibault d'Armagnac, Xaintrailles, Lahire, Gamaches, etc, etc. Le combat commença et fut rude. La Pucelle ne s'épargna pas; en allant de l'un à l'autre elle disait sans cesse : *Que chascun ait cœur et confiance en Dieu, l'heure approuche ou les Anglais seront desconfits.*

Comme elle montait à l'assaut, elle reçut entre le sein et l'épaule en haut du col un trait qui entra d'un demi-pied; elle tomba dans le fossé et fut de suite entourée d'Anglais accourus pour la tuer, vu qu'ils l'avaient en aversion. Malgré sa blessure, elle se défendit avec un courage héroïque. Jean de Gamaches, la voyant ainsi exposée, accourut à son secours, tailla les Anglais à coups de hache, et l'ayant délivrée de leurs mains, lui offrit son cheval, en lui disant avec tout le respect dû à son courage : *Recevez ce don, brave chevaliere.* Malgré ses souffrances, elle voulait rester dans le fossé afin de ne pas abandonner la place; on l'enleva de force, et malgré elle on l'emporta sur le pré : aussitôt qu'elle fut là, son chapelain et tous les gens d'armes accoururent près d'elle; ils devinrent tous furieux en voyant le sang couler de sa blessure; elle arracha elle-même le trait qui était resté dans sa poitrine, alors les gens d'armes s'approchèrent d'elle, et voulurent charmer sa plaie, afin dirent-ils, de calmer ses douleurs. Mais, se soulevant avec force elle s'écria : *J'aurois plus chier mourir que de faire chose que je sçaurois estre un péché, ou contre la volonté de Dieu.*

D'après cela, on lui mit un appareil de lard et d'huile d'olives. La vue du sang de l'héroïne redoubla le courage de ses compagnons d'armes; tous jurèrent d'exterminer les Anglais jusqu'au dernier.

Quelques seigneurs décidèrent alors qu'il fallait remettre le combat à un autre jour, et sonner la retraite pour faire reposer les gens d'armes. Jeanne, ayant repris ses forces, essaya de les ranimer par de belles paroles; mais ils ne l'écoutèrent pas. Tout en accordant aux soldats le repos nécessaire, elle obtint du moins que l'artillerie ne rentrerait pas dans la ville. Elle disait aux capitaines ce qu'elle leur avait dit lors de son arrivée devant Orléans : *Attendez ung petit, car en nom Dieu vous entrerez bien brief dedans, n'ayez doubte, reposez-vous et mangez;* ce qu'ils firent. Ayant dit ces paroles, elle pria un gentilhomme de l'accompagner, et lui ayant donné son étendard à garder non loin d'elle, elle s'en alla sur son cheval dans une vigne voisine, où, ayant mis pied à terre, elle s'agenouilla et pria.

Guy de Cailly, gentilhomme à qui elle avait confié son étendard, le tenait élevé pendant qu'elle était en oraison, car elle lui avait bien recommandé de regarder si sa bannière se tournerait vers l'ennemi, et de venir bien vite l'en prévenir. Le jeune homme, voyant que l'étendard flottait du côté du boulevard, courut en avertir Jeanne qu'il trouva ravie et comme en extase, ayant une apparition de chérubins qui combattaient pour elle contre les Anglais. A la voix de Guy de Cailly, elle reprit sa bannière, remonta à cheval et courut vers le boulevard, en criant : *A l'assault!... à l'assault, aux armes!....*

A ce cri, tous les gens d'armes accoururent, et fondant sur le boulevard, épouvantèrent les Anglais, qui ne s'attendaient pas à une attaque aussi brusque: les habitants, étonnés d'entendre sonner l'assaut à cette heure (c'était vers le soir), ne purent rester dans leurs murs, et vinrent se joindre aux gens d'armes.

Les Anglais se défendirent avec un grand courage, et jamais, de mémoire d'hommes, on ne vit si merveilleux assaut; car, des fortifications des Orléanais, sortaient aussi des coups de canons, de couleuvrines, grosses arbalètes et autres traits; si bien qu'on eût dit que tous les diables de l'enfer s'en mêlaient. Glacidas, le plus redoutable des Anglais, tenait une hache à la main, et semblait attendre la Pucelle pour l'exterminer; il était sur un pont, au milieu du plus grand danger; Jeanne, du haut du boulevard, son étendard à la main, lui criait : *Glacidas!....*

Glaciaas, rens-ty, rens-ty au roy des cieulx ; ha ! j'ai pitié de ton ame et de celle des tiens. Le colossal guerrier, confus et humilié d'être vaincu par une femme, plein de rage et silencieux, se retirait, lorsque le pont se brisa sous ses pieds avec un grand fracas. Hommes et chevaux, tout ce qu'il y avait sur le pont fut englouti.

Dans cet instant suprême, la pieuse et douce vierge retrouva sa nature de femme, et se mit à pleurer sur l'âme de ce Glacidas, qui l'avait abreuvée de tant d'outrages. Au moment où le pont s'effondrait, les habitants de la ville dirent avoir vu au-dessus le grand saint Michel revêtu d'armes célestes, et protégeant les Français.

Les Anglais, battus de toutes parts, et découragés par les pertes immenses qu'ils avaient faites, se décidèrent à lever le siége, et se retirèrent confus d'avoir été vaincus par quatre ou cinq cents Français commandés par une jeune fille.

Jeanne et sa petite armée rentrèrent dans la ville au bruit de toutes les cloches sonnant à grande volée, en signe de victoire. On dit dès lors que cet assaut, qui dura depuis le matin jusqu'à la nuit, et qui fut ordonné par la Pucelle avec tant d'habileté, était un des plus beaux faits d'armes que le monde eût jamais vus. On se demandait partout la cause d'une si grande merveille. La cause était apparente : Dieu intervint, et l'événement s'accomplit comme l'avait annoncé la Pucelle. *Dans cinq jours*, avait-elle dit : *Anglois au monde ne sera veu devant la place;* et à Glacidas, lors de son entrevue avec lui sur le boulevard de la Belle-Croix : *Maulgré vous tous, vous partirez bien brief; mais ja ne le verras-tu, et sera grand part de ta gent tuée.*

Tous les héros de cette mémorable journée ayant besoin de repos, allèrent réparer leurs forces épuisées. Jeanne, en rentrant chez elle, se désarma et fit demander un médecin pour mettre un second appareil sur sa blessure ; cette opération faite, elle se fit apporter du pain, de l'eau et très-peu de vin ; après avoir fait un repas plus que modeste, elle se jeta sur son lit, afin de trouver dans le sommeil le remède à toutes les émotions de son âme.

Le lendemain, dimanche, quelques chefs anglais, à qui on avait permis de rester dans leurs retranchements, les quittèrent en laissant leurs vivres et leurs provisions, ce qui causa une grande joie aux habitants; car ils supportaient, depuis sept mois, toutes les privations inséparables d'un siége. Ce jour-là aussi, Jeanne, l'armée et le peuple, assistèrent à une messe solennelle, et chantèrent ensemble un *Te Deum*, pour rendre grâces à Dieu de leur délivrance, et appeler sur la France entière la paix et la concorde. La Pucelle brûlait du désir de porter elle-même au dauphin l'heureuse nouvelle de sa victoire; elle voulait en outre le conduire à Reims pour le faire sacrer ; car elle disait souvent que, n'ayant que peu de temps à vivre, il fallait profiter d'elle.

Les adieux qu'elle adressa aux habitants d'Orléans firent couler bien des larmes, quoiqu'elle ne fût restée que neuf jours avec eux. Au moment de son départ, tous l'entourèrent, se mirent à genoux, et, comme à son arrivée, embrassèrent ses vêtements, ses armes et ses pieds. Il y en eut même qui furent jusqu'à baiser les pieds de son cheval, démonstration qui fit grand'peine à la pauvre bergère, car elle ne se sentait pas digne de tant d'admiration. Elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour réprimer ces élans de reconnaissance, disant sans cesse à ceux qui semblaient l'adorer de ne songer qu'à Dieu, seul auteur de leur délivrance.

Jeanne arriva au château de Loches, où le dauphin lui fit le meilleur accueil, et la complimenta sur ses hauts faits d'armes. Il fit assembler son conseil pour savoir s'il fallait consentir au grand désir qu'elle avait de le conduire à Reims. Malgré toutes les instances de Jeanne, Charles mettait peu d'empressement à lui accorder sa demande, et retardait chaque jour le voyage. *Gentil prince*, lui disait-elle souvent, *ne dureray qu'un an et guere plus, il faut bien l'employer.* Comme elle parlait souvent des voix qui lui conseillaient de partir le plus tôt possible, pour faire couronner le dauphin, le confesseur de ce prince avec plusieurs seigneurs de sa suite demandèrent une fois à Jeanne de leur dire de quelle manière son conseil lui parlait. Cette demande intimida la jeune fille, et la fit rougir; mais, se remettant de son trouble, elle leur raconta qu'elle se mettait en oraison, et que souvent elle se plaignait à Dieu de ce que l'on ne voulait pas écouter ses conseils. Alors, dit-elle, les voix me répondent: *Fille de Dieu, va, va; je seray à ton aide, va!....* En disant ces paroles, il y avait tant de vérité dans sa voix, tant de bonheur dans ses yeux levés au ciel, toute sa personne était animée d'une si grande exaltation, que le roi, le confesseur et les seigneurs ne perdirent jamais le souvenir de cette figure angélique. Dans ces moments, il leur était impossible de ne pas la considérer comme inspirée.

Malgré les observations de quelques princes du sang, le dauphin décida qu'il ferait le voyage de Reims ; mais il dit qu'avant son départ il fallait chasser les Anglais qui se trouvaient encore sur les bords de la Loire, dans l'Orléanais et le Berry. Les seigneurs, qui ne se souciaient pas de traverser un pays infesté d'ennemis, alléguaient mille difficultés. Le dauphin, n'écoutant plus leurs conseils, se rangea du côté de la Pucelle, qui lui donnait toujours les plus grandes espérances. Il manda, pour grossir son armée, tous les nobles chevaliers et écuyers alors disponibles. Il en arriva de tous côtés, voire même un second frère de Jeanne, qui, ébloui des hauts faits de sa sœur, et, la regardant comme créature de Dieu, voulait jouir de sa compagnie et l'aider dans son grand projet. Le dauphin donna le commandement au duc d'Alençon, en lui ordonnant, ainsi qu'aux autres seigneurs, de suivre entièrement les

conseils de la Pucelle, et de n agir que d'après sa volonté. Tous s'y soumirent, car, chaque fois qu'ils dirigeaient les combats contrairement aux avis de la Pucelle, ils échouaient; au lieu que, s'ils suivaient à la lettre ses inspirations, ils remportaient la victoire.

Seigneurs, cavaliers et gens d'armes se disposaient à partir pour aller faire vider les places aux Anglais sur la route que devait parcourir le Dauphin, lorsque madame d'Alençon affligée de se séparer de son mari, déjà tombé une fois entre les mains de l'ennemi, vint confier à Jeanne son chagrin et ses craintes: *N'ayez doubte, madame,* dit la Pucelle, *vous le rameneray sain et sauf, et aussi bien empoint, voire en meilleur estat qu'il n'est.*

Jeanne seule parmi ces guerriers avait un vêtement blanc; le jais du beau cheval qu'elle montait faisait ressortir d'une manière gracieuse la blancheur de son armure; sa tête était nue, et ses cheveux demi-bouclés s'arrêtaient au milieu du cou. Elle était si belle dans ce costume virginal, qu'on eût dit un archange venu du paradis pour protéger la France.

L'armée du dauphin se dirigea du côté d'Orléans; elle arriva à Gergeau, cité fortifiée par les Anglais, et défendue par le duc de Suffolk, un des plus renommés de l'Angleterre. Vu leur petit nombre, les Français marquèrent de l'hésitation avant d'attaquer cette place, mais Jeanne les rassura en leur disant: *N'ayez nulle paour, car Dieu conduit cette œuvre, et se de ce n'estois seure, je aimerois mieulx beaucoup garder les brebis de mon pere.* Sur ce, ils commencèrent l'attaque, croyant de prime abord gagner les faubourgs; mais le comte de Suffolk, sortant brusquement, tomba sur eux et mit le désordre dans leurs rangs. La Pucelle, voyant cette déroute, arrache son étendard des mains de son page, se jette dans la mêlée, rappelle au combat les gens d'armes, les ramène vers les Anglais, qu'elle force de rentrer dans la ville en abandonnant les faubourgs.

Le lendemain, elle rassemble toutes ses forces, artillerie, canons, couleuvrines, et recommence l'assaut. Elle fait tellement bombarder la ville, qu'en peu d'heures les murs de la plus grosse tour s'écroulent.

Cependant les Anglais se défendaient avec courage; de la place ils lançaient des boulets et des pierres, abattaient les échelles que les Français placaient contre les murs.

Dans cette bataille, Jeanne avertit le duc d'Alençon de quitter un instant la place qu'il avait, parce qu'il y serait tué. En effet, un jeune homme vint par hasard se mettre au même lieu, et eut à l'instant la tête emportée par un boulet ennemi. De ce moment le chef de l'armée eut pour la Pucelle la plus grande considération.

Après deux jours de combat, le duc de Suffolk demanda une suspension d'armes pour quinze jours, promettant de remettre la place s'il ne lui venait pas de secours: *Que les Anglois ayent la vie saulve,* dit la Pucelle, *et partent si ils veulent, aultrement ils seront pris d'assault.* Alors, de toutes parts elle fait sonner trompettes et clairons, et s'adressant au duc d'Alençon, elle lui dit: *Gentil duc, à l'assault.* — Mais, lui répondit le prince, c'est bientôt: ne pourrait-on attendre? vous voyez qu'il ne fait pas bon approcher. —*N'ayez doubte,* reprit la Pucelle, *l'houre est preste quand il plaist à Dieu! ha gentil duc, as tu paour? ne sçais-tu pas la promesse de saulvement te remener?* Au même instant elle courut à l'assaut qui fut terrible. Des échelles placées sur les murs allaient être franchies, lorsque le duc de Suffolk demanda à parler au duc d'Alençon; on n'en tint compte, et Jeanne, son étendard à la main, franchit le fossé, au lieu où se faisait la plus forte défense; elle monte à une échelle et appelle à elle tous ses compagnons d'armes: un Anglais la voyant ainsi, lui lança sur la tête une énorme pierre qui, en éclatant en mille pièces, cassa son étendard et la jeta dans le fossé. Elle s'y trouva assise, étourdie, brisée par le coup; mais, reprenant courage, elle se releva aussitôt pleine de force et de vie, en criant: *Amys! amys!.... sus, sus, ayez bon courage: Nostre Seigneur a condamné les Anglois; à cette houre, ils sont à nous.* A cette voix, les remparts sont conquis, les Anglais rejetés dans la ville où ils sont tués dans les rues, les places et les maisons. Le duc de Suffolk fut fait prisonnier ainsi que plusieurs grands seigneurs.

Jeanne et ses frères d'armes se retirèrent à Orléans pour y passer la nuit. Le lendemain, plusieurs seigneurs français vinrent se joindre à eux et augmenter l'armée du Dauphin.

Nous ne passerons pas en revue toutes les batailles qui se livrèrent sur les bords de la Loire. Il suffit de la délivrance d'Orléans et de la prise de Gergeau, pour montrer que Dieu était avec la jeune fille et qu'elle devait réaliser tout ce qu'elle avait promis de par le ciel. Du reste, chaque jour grossissait son armée, car de tous les points de la France arrivaient des renforts; sa haute renommée avait ému toute la chrétienté, et les cœurs, qui s'étaient refroidis sous la domination anglaise, se réchauffèrent aux récits de ses faits d'armes.

Nobles et seigneurs vinrent de tous côtés et avec eux des ouvriers de tous les états et des paysans, dont le cœur brûlait du saint désir de sauver la patrie.

Avec un cœur si pur et des pensées si vertueuses, Jeanne ne pouvait manquer de tenir son armée dans une discipline sévère. Jamais elle ne permit la moindre licence ni en paroles ni en actions. Lahire, un de ses fidèles chevaliers, avait la mauvaise habitude de jurer, et de mettre souvent dans son juron le saint nom de Dieu: Jeanne, affligée de ce défaut, l'en fit souvent se confesser, ce qui ne l'empêchait pas de retomber souvent aussi dans la même faute. La Pucelle, voyant qu'il ne pouvait se corriger, lui dit une fois que, puisqu'il tenait tant à son habitude de jurer, au moins il jurât par son bâ-

ton. Quand Lahire voulait la taquiner, il lui disait: *Jehanne, je jure!.. je jure!... par ce bâton.*

Un jour qu'elle passait une revue sur la place d'Orléans, un grand seigneur se mit à jurer avec force et à renier Dieu. La Pucelle, courroucée de cette action, courut à lui, et le prenant au collet : *Ha! Maistre, dit elle, osez vous bien regnier nostre sire et nostre maistre? Au nom de Dieu, vous vous en dédirez avant que je parte d'icy.* En effet, le seigneur rétracta ses outrageuses paroles. Ce fait suffirait seul pour montrer l'influence que cette jeune fille avait su conquérir sur les hommes qui l'entouraient.

Une autre fois, trouvant sur son chemin des gens d'armes qui avaient avec eux des femmes de mauvaises mœurs, indignée d'un tel scandale dans son armée, elle tira son épée de sainte Catherine, en frappa tellement fillettes et galants, qu'elle la mit en pièces : désespérée de ce malheur, elle la donna à des ouvriers pour la réparer, mais il fut impossible, tant elle était brisée. Le dauphin, voyant le chagrin qu'elle éprouvait de cet accident, lui dit qu'elle aurait dû prendre un bâton, plutôt que de se servir de sa bonne épée qui lui était venue divinement.

Après la prise de Gergeau, ce prince s'était retiré à Gien avec toute sa cour. Jeanne alla l'y trouver, craignant qu'il ne renonçât à son voyage de Reims, et qu'il n'en fût détourné par quelques seigneurs qui n'étaient pas de cet avis. Elle voulait le fortifier dans cette pensée, et l'assurer de nouveau de la réussite de son projet, car Dieu lui disait sans cesse par ses voix qu'il fallait qu'il fût sacré. Charles hésitait toujours, et lui témoignait ses craintes à cet égard. *Gentil prince*, disait la Pucelle, *vous aurez le royaulme de France entierement et recevrez brief votre couronne.* Cependant, les seigneurs opposaient mille difficultés, disant que la cité de Reims, toutes les villes et forteresses de Picardie, Champagne, Ile de France, Bourgogne et tout le pays entre la Loire et l'Océan étaient sous la puissance des Anglais; que par conséquent, il faudrait traverser parmi l'ennemi quatre-vingts lieues de France sans vivres, sans finances et avec une très-petite armée.

Alors la Pucelle répondait : *Advitailler Orléans, et en lever le siége estoient choses plus difficiles, et ne m'ont charge tant recommandée que cestuy sacre, mes freres du paradis!* A cette réponse, les hauts seigneurs ne firent plus d'objections, et le dauphin se décida à partir pour Reims.

Jeanne quitta Gien accompagnée de ses deux frères et de quelques chevaliers, pour aller découvrir le pays, et commander les logements jusqu'à Auxerre. Le lendemain, jour de la Saint-Pierre, le dauphin partit aussi, ayant à sa suite l'archevêque de Reims, le duc d'Alençon, le comte de Vendôme et plusieurs autres seigneurs; ils suivaient la route que Jeanne leur préparait. L'entreprise était bien périlleuse ; mais la Providence semblait avoir parlé par des faits si miraculeux pour la restauration de l'Etat, que les Français continuaient à s'y fier avec abandon.

Tout le voyage se fit sous l'autorité de la Pucelle; elle réglait les marches, pourvoyait aux besoins d'une armée qui était sans vivres et sans argent, comme si elle fût allée à une fête.

Nulle troupe ne se présenta pour disputer le passage des villes ou des rivières. Quand on fut sous les murs de Troyes, les habitants refusèrent d'ouvrir les portes de la ville; alors quelques conseillers furent d'avis de retourner en arrière , d'autres dirent qu'il fallait consulter la Pucelle; on la fit venir. Serais-je crue, dit-elle. — Oui, dit le roi, selon ce que vous direz. *Alors, gentil prince, ordonnez à vostre gent d'assaillir la ville de Troyes, et ne tenez plus si long conseil; car, en nom Dieu, demain, je vous introduirai dans la ville par puissance ou par amour, et sera la faulse Bourgogne bien stupéfaicte.* Aussitôt elle se mit à l'œuvre pour préparer l'attaque, et bientôt les Troyens, effrayés de ses manœuvres, et épouvantés à la seule idée d'un assaut entrepris par la Pucelle, dont ils connaissaient les hauts faits d'armes, ouvrirent leurs portes, sans que les Anglais et les Bourguignons pussent s'y opposer. Les habitants de Châlons suivirent cet exemple, tant ils étaient persuadés que Jeanne était envoyée de Dieu. Il n'y avait donc plus que Reims à redouter, et cette ville était sous la puissance d'une garnison bourguignonne; mais voyant que les Rémois désiraient se rendre, la garnison se retira d'elle-même , laissant les portes ouvertes au fils de Charles VI. Le peuple et les bourgeois de Reims avaient un immense désir de voir Jeanne ; ils choisirent les plus notables de la ville pour aller présenter les clefs au dauphin. Charles, qui s'était arrêté à quelques lieues de la ville, attendait avec impatience la décision des habitants. Toute l'armée et le cortége royal se mirent donc aussitôt en marche. A l'heure des vêpres , le clergé et les échevins dans leur costume de fête vinrent recevoir Charles aux portes de la ville. Le roi de France et les princes se placèrent sous un magnifique dais bleu d'azur semé de fleurs de lis d'argent. La Pucelle et les hauts seigneurs se placèrent des deux côtés , et l'armée suivit, ainsi que le peuple , qui criait : Noël! Noël!

Toutes les rues où devait passer le cortége étaient jonchées de fleurs, et les maisons tendues de drap d'or et de brillantes tapisseries. Les cloches sonnaient à toute volée, et tout le monde était dans la plus grande joie et le plus grand émoi de ce qui se passait; mais celle qui attirait le plus les regards était la vierge de Domremy; elle faisait surtout l'admiration des jeunes gens et des jeunes filles, qui tous voulaient l'approcher de plus près afin de la mieux voir ; ils s'écriaient à chaque instant : Oh! voyez donc comme elle porte avec dignité son bel étendard ; qu'elle se tient bien à cheval, et qu'elle est gracieuse avec son épée sur la

hanche. La pauvre fille était toujours très-surprise d'être ainsi l'objet de tant d'éloges.

Bien souvent, au milieu de tous ces suffrages, son cœur de bergère lui disait qu'elle serait plus heureuse dans les champs de la Lorraine. Mais, pensait-elle en elle-même, je suis née pour accomplir la volonté de mon divin Sauveur.

Le soir même, il fut résolu que le roi serait sacré et couronné le lendemain ; la nuit se passa en préparatifs. Dès le matin, tout était prêt, et princes, prélats et barons assemblés pour accompagner le dauphin. Le cortége arriva majestueusement à l'église, et pendant le sacre, la Pucelle se tint à côté de Charles, à la droite de l'autel, son étendard à la main. Chacun, en la considérant, croyait voir un ange descendu du ciel. Lorsque le dauphin fut sacré, Jeanne, se jetant à genoux, lui baisa les pieds avec une grande effusion de larmes. *Gentil roi*, lui dit-elle, *ores est accompli le plaisir de Dieu, qui voulait que levasse le siége d'Orléans, et vous amenasse en ceste cité de Rheims recepvoir vostre sainct sacre.* En disant ces paroles, elle était si émue que tous les assistants en furent attendris.

La Pucelle trouva à Reims toute sa famille qui était accourue pour la voir; entre autres son père et l'oncle Laxart qui lui avait donné son premier cheval. Son père lui dit que, dans son village, on prétendait qu'elle avait pris tous ses faits merveilleux dans le livre des fées ; car, reprit-il, on n'a jamais rien vu de pareil à tout ce que tu fais?... *Messire*, répondit-elle, *ha ung liure, en quel pas un clerc ne sait lire, tant parfait soit-il en cléricature.* Ne crains-tu pas de mourir à la guerre, lui dit un autre ? *Je ne crains qu'ungne trahison*, reprit-elle.

Après être restés trois jours à Reims, le roi et sa suite se dirigèrent vers Paris. Sur leur route, toutes les villes et châteaux se rendaient sans combat. La nouvelle du sacre ne fut pas plutôt répandue, que les Français, oubliant les partis qui déchiraient la France, s'empressaient de reconnaître leur roi. De toutes parts, le peuple arrivait en criant : *Noël! Noël!* et chantant le *Te Deum*. Cette allégresse générale charmait la Pucelle, au point de lui faire répandre des larmes; car elle aimait surtout les pauvres gens de la campagne, elle les accueillait avec bonheur, et son amour pour eux était si fort, qu'elle leur donnait tout ce qu'elle avait, en disant qu'elle avait été aussi envoyée pour le support du pauvre peuple souffreteux; elle ajoutait : *En nom Dieu, cy bon peuple et dévost, n'en fut jamais un tel.*

Sa mission finie, Jeanne, d'après les conseils de ses voix, demanda plusieurs fois à s'en retourner dans sa famille, pour reprendre ses habitudes de femme, et la garde de ses brebis. La dernière fois qu'elle réitéra sa demande, Charles VII refusa, en lui disant qu'il tenait trop à la conserver dans son armée. A cette réponse si formelle, la figure de la jeune vierge prit l'expression d'une profonde douleur; elle sentit qu'elle était perdue !...

Dans les assauts qui eurent lieu après le sacre, Jeanne se battit avec le même courage; elle avait bien toujours son amour pour la France et un grand dévouement pour le roi, mais le feu sacré qui l'animait avait disparu, saint Michel ne la guidait plus !...

Comme cet abrégé de la vie de Jeanne d'Arc n'a d'autre but que de montrer la vérité de sa mission divine ; et que cette mission s'arrête au sacre de Charles VII, il ne sera plus question maintenant que de sa mort si touchante, mort qui a mis sur l'Angleterre une tache de sang, et sur la France une tache de honte ; car la France laissa mourir celle qui l'avait sauvée, sans qu'un seul de ses enfants, un seul !... se levât pour la défendre. Que serait-elle devenue cependant, si, comme elle le disait bien souvent, Jeanne d'Arc n'était venue de par Dieu pour la sauver? Elle aurait perdu sa nationalité, et il n'y aurait plus de France dans l'univers.

Avant de parler de la prise de la Pucelle à Compiègne, il est utile, pour le but de ce récit, de récapituler quelques faits miraculeux de sa vie, pour en mieux faire ressortir la vérité. Les gens sceptiques peuvent nier ses visions, ses extases, ses voix ; toutes ces choses lui étant particulières, qui n'a pas de foi peut ne pas les croire. On peut dire aussi que le roi s'était entendu avec elle, afin qu'elle eût l'air de le reconnaître à Chinon, sans l'avoir jamais vu; que ses prophéties se sont réalisées par hasard..... Que ne peut-on nier, quand on ne croit à rien? N'a-t-on pas vu dans l'antiquité des philosophes qui ont été jusqu'à se révoquer eux-mêmes en doute? Mais ce que les plus incrédules ne peuvent contester :

1er *Miracle.* C'est que la Pucelle ait fait entrer à Orléans, à travers l'armée ennemie, tout un convoi de vivres, bagages, munitions de guerre, canons, chevaux, et son armée; cela en plein soleil, sans qu'un seul Anglais vînt s'y opposer :

2e *Miracle.* C'est qu'une jeune fille de dix-sept ans, ignorante de toutes choses, n'ayant jamais appris l'art de la guerre, ait su organiser des combats, diriger des manœuvres avec une intelligence remarquable, et se soit fait obéir par les premiers guerriers de France, comme auraient pu faire Duguesclin ou Napoléon.

3e *Miracle.* C'est qu'elle ait fait lever le siége d'Orléans avec cinq cents hommes, et qu'à l'aide d'une si petite armée, elle ait enlevé sept fortes bastilles et soixante boulevards dans l'espace de deux jours.

4e *Miracle.* C'est que jamais aucun homme dans son armée n'ait manifesté à son égard le moindre sentiment répréhensible, qu'elle y fut respectée comme un ange et obéie comme une reine.

5e *Miracle.* C'est qu'elle ait non-seulement survécu à sa grave blessure du combat des Tournelles, mais qu'elle se soit relevée aussi vite pour reprendre l'assaut.

6e *Miracle.* Qu'elle dût mourir sur le coup lorsqu'elle reçut cette énorme pierre sur la tête à la bataille de Gergeau. Ce fait parut si extraordinaire aux Anglais, que depuis ce moment ils dirent qu'elle avait des armes enchantées.

7e *Miracle.* Sa prédiction, qu'elle ne durerait qu'une année ; en effet, dans la dix-neuvième année de son âge elle n'existait plus.

Jeanne, dévouée à de nouveaux périls, mais qu'elle acceptait contre son goût, se jeta dans Compiègne, que les Anglais et les Bourguignons assiégeaient. Dans une sortie, où elle était tombée sur le quartier de ceux-ci, et lorsqu'elle couvrait la retraite des siens à la suite d'un combat opiniâtre, elle fut démontée et forcée de se rendre à un capitaine bourguignon, qui la céda au comte Jean de Ligny-Luxembourg, lequel la vendit aux Anglais moyennant une somme de dix mille francs pour lui, et une pension de trois cents livres pour le capteur. Cet événement fut pour les Anglais un triomphe qu'ils célébrèrent de la manière la plus éclatante. Le duc de Bedford fit faire des réjouissances et chanter un *Te Deum* à Paris.

La prisonnière fut conduite à Rouen, où les Anglais étaient maîtres, et remise aux mains des juges. On la jeta en prison dans la grosse tour du château, où elle fut étroitement renfermée dans une cage de fer, liée par le cou, les pieds et les mains, jusqu'au commencement de son procès, c'est-à-dire durant deux mois. Pendant ce procès, elle demeura enferrée par les pieds dans des ceps de fer, lesquels tenaient à un énorme pilier de bois. La nuit elle était couchée les chaînes aux pieds, et attachée étroitement par le milieu du corps avec une autre chaîne traversant son lit, et s'ajustant à une pièce de bois qui fermait à clef, de sorte qu'il lui était impossible de faire un seul mouvement. Cinq misérables *houssepailliers* anglais la gardaient nuit et jour. Trois ne quittaient jamais son cachot, et deux restaient à la porte. Ces hommes infâmes, qui avaient soif de sa mort, l'insultaient sans cesse de mille manières. Cette pure et chaste jeune fille eut à subir non-seulement des tortures physiques, mais aussi de bien affreuses tortures morales. La sainteté de son âme ne pouvait être souillée par tous les propos impurs qu'elle était condamnée à entendre; ses voix intérieures la consolaient de ce double martyre, martyre qui devait finir par le feu !

Dans sa prison, Jeanne fut sauvée de deux grands périls par le comte de Warwick. Ce gentilhomme anglais accourut une fois à ses cris, et la délivra des mains de ses gardiens. Une autre fois il la défendit contre la férocité du duc de Bedford, qui voulait lui passer son épée au travers du corps, parce qu'elle lui avait dit avec beaucoup d'énergie que jamais les Anglais ne posséderaient la France.

Le procès de Jeanne d'Arc commença vers la fin de février ; il dura trois mois, et eut seize séances. Un tribunal, composé de docteurs vieillis dans la chicane, se chargea avec un grand appareil de juger une pauvre jeune fille de dix-neuf ans, sans avocats ni défenseurs. La procédure manuscrite existe encore en original, et offre un sujet continuel d'étonnement, à cause des réponses toujours aussi fermes que prudentes de la malheureuse victime.

Comme les Anglais voulaient la faire passer pour sorcière et pour hérétique, on lui défendit d'assister à aucune messe. La pieuse Jeanne fut très-affligée de cet ordre impie ; mais il fallut bien qu'elle se soumît encore à cette nouvelle épreuve.

Un jour, en sortant de l'audience, elle demanda au gardien qui la conduisait, si sur son chemin il n'y avait pas une église où elle pût faire ses prières. Cet homme lui montra la chapelle royale, dans la grande cour du château (car alors les sessions se tenaient en ce lieu), et l'y laissa entrer. Le promoteur Jean d'Estivet, en ayant eu connaissance, fut très-mécontent, et fit mettre des gardes à la porte du lieu saint, afin que l'accusée ne pût y pénétrer. Jeanne se résigna encore à cette persécution ; mais chaque fois qu'elle retournait dans sa prison, en passant devant la chapelle, elle s'arrêtait un instant, et joignant ses faibles mains enlourdies par des chaînes, elle prononçait ces mots d'une foi si touchante : *Cy est le corps de Jhésus Khrist.* Saintes et profondes paroles sorties de la bouche d'une martyre, que ne pouvez-vous pénétrer au fond des âmes hérétiques et incrédules, et leur faire dire aussi devant la maison du Seigneur : *Hic vere est corpus Christi.*

Après avoir subi pendant cinq mois toutes les tortures d'une affreuse prison, et avoir paru seize fois devant un tribunal dont les juges s'entendaient pour la perdre, Jeanne d'Arc fut condamnée à être brûlée vive sur la place du Marché de Rouen le 31 mai 1431. Lorsqu'elle eut entendu lire sa sentence de mort, elle s'écria dans un grand désespoir : *Hé lasse me traicte t'on ainsi cruellement et horriblement, qu'il faille mon corps net et entier qui ne fut jamais corrompu, soit aujourd'hui consummé et réduit en cendres ! ah ! ah !.... je aymerais mieulx estre décapitée sept fois, que de estre ainsi brûlée !!... oh ! j'en appelle à Dieu, le grand juge, des grands torts et ingravances que on me fait.* La justice divine que la victime implorait ne se fit pas attendre longtemps ; car Louis XI fit reprendre son procès dans les premières années de son règne, et chercher ceux qui l'avaient jugée. Presque tous étaient morts misérablement. Deux seuls restaient; ils furent condamnés au même supplice.

Avant de marcher à la mort, Jeanne se confessa et demanda à communier. Ayant été condamnée comme sorcière et hérétique, quelques personnes dirent que pour ne pas irriter les Anglais, il fallait lui donner l'eucharistie avec le plus grand mystère. Son confesseur repoussa ce conseil, et, avec la permission de son évêque, il apporta le saint sacrement en grande pompe, avec accompagnement de torches et d'une multitude de peuple chantant les litanies des mourants.

La Pucelle reçut son Sauveur avec une piété touchante et une grande abondance de larmes.

Elle demanda une croix, et comme il ne s'en trouva pas, un soldat brisa un morceau de bois et lui en fit une qu'elle plaça sur son cœur, en croisant ses deux bras sur ce signe de notre rédemption. Jeanne, ainsi préparée pour l'éternité, monta sur un chariot traîné par quatre chevaux; à ses côtés étaient son confesseur et un autre prêtre; huit cents hommes bien armés l'escortaient pour empêcher le peuple d'arriver jusqu'à elle; car les habitants de Rouen la suivaient en murmurant, et en disant que c'était affreux de faire mourir dans leur ville une aussi bonne chrétienne.

Après avoir laissé couler quelques larmes, Jeanne arriva au pied du bûcher. A cette vue elle frémit, et pria son confesseur de faire apporter une croix bénite de l'église voisine, et de la placer devant elle pendant son supplice, afin qu'elle pût la voir jusqu'à son dernier soupir. On lui apporta la croix de l'église Saint-Sauveur près la place du Marché. Sitôt qu'elle put la saisir elle s'y cramponna, et la tint tellement embrassée, qu'il fallut la force de plusieurs soldats et capitaines anglais pour l'en arracher; ce qu'ils firent avec une grande brutalité et en disant au saint homme qui l'exhortait : *Eh bien! prêtre, nous feras-tu dîner ici?* Incontinent, ils la traînèrent vers le feu, en criant au bourreau : *Allons, fais ton office!...* Mais avant de la faire monter sur le fatal bûcher, les Anglais voulurent parer leur victime. Ils lui posèrent sur la tête une espèce de mitre sur laquelle ils avaient écrit ces mots : *Apostate, héretique, schismatique.* Grand Dieu! quelle prophétie ils lui mettaient pour couronne! Il n'y manquait qu'un nom et une date. (Mlle Thays VERDEAU.)

JÉHU, fils d'Hanani, prophétisa pendant le règne de Baasa, roi d'Israël. Le prophète Ahias, de Silo, avait annoncé à Jéroboam, roi d'Israël, que sa famille serait exterminée jusqu'au dernier, en punition de l'idolâtrie et des crimes dont il lui donnait l'exemple, et dont elle devait se souiller elle-même à l'imitation de son chef. Cette sentence s'exécuta sur Nadab, son fils et son successeur. Baasa, l'exécuteur de la vengeance divine, monta sur le trône qu'il venait d'inonder de sang, et marcha dans les mêmes voies que ceux-là mêmes auxquels le Seigneur venait d'infliger par ses mains un si terrible châtiment. Le prophète Jéhu, fils d'Hanani, lui dit de la part de Dieu : « Je vous ai tiré de la poussière et je vous ai élevé sur le trône d'Israël; or vous avez marché dans les voies de Jéroboam, et vous avez induit mon peuple d'Israël à pécher, comme si vous vouliez m'irriter par ses péchés : eh bien, je placerai des bornes que la postérité de Baasa et celle de sa famille ne franchiront point; il en sera de sa maison comme de celle de Jéroboam, fils de Nabath. Tous ceux des descendants de Baasa qui mourront dans la ville seront mangés par les chiens; ceux qui mourront dans la campagne seront dévorés par les oiseaux de proie (1). »

Cete prophétie s'exécuta d'une manière rigoureuse. Jéroboam avait régné vingt ans; Nadab, son fils, après deux ans de règne, fut assassiné avec toute sa famille par Baasa. Baasa régna vingt ans, et son fils, Ela, après deux ans de règne, fut assassiné avec toute sa famille par Zambri. L'auteur du IIIe livre des Rois ajoute qu'il n'y eut pas une seule personne de ses proches d'épargnée, et que le massacre s'étendit jusqu'à ses amis. Si nous jugeons d'après les mœurs du temps, et l'exemple que Jéhu devait donner un peu plus tard relativement à la famille d'Achab, de ce qui advint des cadavres des victimes, il sera facile de nous rendre compte de l'accomplissement du reste, puisque les cadavres des suppliciés demeuraient sans sépulture.

L'auteur sacré ajoute : « Le prophète Jéhu, fils d'Hanani, ayant annoncé à Baasa qu'il en serait de sa maison comme de celle de Jéroboam, pour cette cause il le tua, *c'est-à-dire Jéhu, fils d'Hanani, prophète* (2). » Cette addition a donné d'autant plus de travail aux interprètes, qu'on retrouve, une trentaine d'années plus tard, Jéhu, fils d'Hanani, prophétisant en présence de Josaphat (v. II, Paral. c. XIX, v. 2). Mais en y regardant de plus près, ils se sont aperçus que les dernières paroles, *c'est-à-dire Jéhu, fils d'Hanani*, ne se lisent ni dans le texte hébreu, ni dans les Septante, ni dans tous les manuscrits de la Vulgate, et ils en ont conclu, avec Estius, qu'il fallait les retrancher partout où elles se trouvent. Moyennant cette suppression, l'on pourrait supposer que c'est Baasa lui-même qui fut tué par le Seigneur, et ne faire qu'un seul prophète des deux Jéhu, l'un et l'autre fils d'Hanani. Il est vrai que ces paroles ne sont pas essentielles au texte, et qu'elles ont tout à fait l'air d'avoir été ajoutées comme explication, soit par quelque synagogue, soit par un copiste; mais encore, en les supprimant, le texte ne dirait nullement ce qu'on veut lui faire dire, et nous ne voyons pas plus l'avantage qu'il y aurait à faire de deux prophètes un seul, que la difficulté qu'il peut y avoir à reconnaître deux prophètes de noms semblables à trente ou quarante ans d'intervalle. Les mêmes noms devaient re-

(1) Factus est autem sermo Domini ad Jehu filium Hanani contra Baasa, dicens : Pro eo quod exaltavi te de pulvere, et posui te ducem super populum meum Israel, tu autem ambulasti in via Jeroboam, et peccare fecisti populum meum Israel, ut me irritares in peccatis eorum : Ecce ego demetam posteriora Baasa et posteriora domus ejus : et faciam domum tuam sicut domum Jeroboam filii Nabat. Qui mortuus fuerit de Baasa in civitate, comedent eum canes : et qui mortuus fuerit ex eo in regione, comedent eum volucres cœli (*III Reg.* XVI, 1-4.)

(2) Cum autem in manu Jehu filii Hanani prophetæ verbum Domini factum esset contra Baasa, et contra domum ejus, et contra omne malum, quod fecerat coram Domino, ad irritandum eum in operibus manuum suarum, ut fieret sicut domus Jeroboam : ob hanc causam occidit eum, hoc est, Jehu filium Hanani, prophetam (*Ibid.*, *vers* 7).

venir bien souvent dans un pays où il n'existait que des noms propres, et un seul pour chaque individu. L'Ecriture ne dit rien de plus du prophète Jéhu.

JÉHU, fils d'Hanani, prophétisa pendant le règne de Josaphat, roi de Juda. Le pieux roi Josaphat s'était allié à la famille d'Achab, en donnant pour épouse à Joram, son fils, la cruelle Athalie, fille d'Achab. Il avait suivi celui-ci au siége de Ramoth-de-Galaad, occupée par les Syriens, et cette complaisance avait failli lui coûter la vie, car le perfide Achab s'était déguisé, afin de faire porter tout l'effort du combat sur son allié, qu'il avait engagé à conserver ses insignes, ce qui eut lieu en effet; mais le résultat fut différent de ce que le roi d'Israël avait prévu, car il eut le cou traversé d'une flèche, et mourut le jour même. Josaphat eut beaucoup de peine à se tirer de la mêlée, les Syriens l'ayant pris tout d'abord pour Achab, auquel ils en voulaient personnellement, mais il fut protégé de Dieu. Cependant, à son retour dans ses foyers, le prophète Jéhu, fils d'Hanani, courut à sa rencontre, et lui adressa les paroles suivantes : « Vous avez prêté secours à un impie, et vous vous êtes lié d'amitié avec ceux qui haïssent le Seigneur; c'est pourquoi vous auriez mérité que le Seigneur vous traitât avec colère; si ce n'est qu'il s'est trouvé en vous des bonnes œuvres, telles que d'avoir fait disparaître de la terre de Juda les bois idolâtriques, et d'avoir cherché de tout votre cœur le Seigneur, le Dieu de vos pères (1). »

Cette réprimande ne corrigea pas Josaphat, puisqu'il se lia d'une nouvelle amitié avec Ochosias, fils et successeur d'Achab, aussi impie que son père; mais de cette fois la main du Seigneur s'appesantit sur lui, car la flotte qu'il avait équipée en commun avec ce second allié, pour faire le commerce de l'or avec Ophir, fut submergée par la tempête dans le port d'Aziongaber. (*Voy.* art. ELIÉSER.)

L'Ecriture ne dit rien de plus du prophète Jéhu, si non qu'il inséra l'histoire du règne entier de Josaphat dans ses Chroniques des rois d'Israel (II, *Par.* xx, 1 *et* 34); et peut-être faut-il entendre ceci de l'autre prophète du même nom, qui paraît avoir vécu dans le royaume d'Israël.

JÉHU (Prophéties qui le concernent). Le disciple d'Elisée qui sacra Jéhu roi d'Israël au siége de Ramoth-de-Galaad, lui dit de la part du Seigneur : « Vous exterminerez la maison d'Achab, votre maître, et je serai vengé du sang des prophètes, mes serviteurs, et du sang de tous mes autres serviteurs, versé par les mains de Jézabel. Je détruirai toute la famille d'Achab, depuis le plus âgé jusqu'à celui qui est encore dans le sein maternel, et à celui qui vient de naître. Je traiterai la famille d'Achab de la même manière que celle de Jéroboam, fils de Nabat, et celle de Baasa, fils d'Ahia. Les chiens mangeront Jézabel dans la plaine de Jézrahel, et elle n'aura point de sépulture (1). »

Jéhu, conformément à l'ordre de Dieu, extermina la famille d'Achab jusqu'au dernier. Il rassembla tous les prêtres de Baal, sous prétexte d'honorer avec eux leur dieu, et les fit mettre à mort. Il détruisit l'idole, l'autel, les hauts lieux, et tout ce qui avait été souillé par ce culte abominable. En conséquence, le Seigneur lui fit dire par un prophète : « Puisque vous avez accompli ma justice, fait ce qui m'était agréable, et exercé ma vengeance contre la famille d'Achab, votre postérité occupera le trône d'Israël jusqu'à la quatrième génération (2). »

Jéhu régna vingt-huit ans, et son règne ne fut pas exempt de grands revers et de grands malheurs, parce qu'après avoir si bien commencé, il s'arrêta en chemin, et laissa subsister le culte idolâtrique institué par Jéroboam. Il fut remplacé par Joachas, son fils, qui régna dix-sept ans, et suivit les mêmes égarements. Aussi Dieu les livra-t-il, lui et son peuple, aux armes de Hazaël, roi de Syrie, et de Ben-Adad, son successeur, qui réduisirent Israël aux dernières extrémités.

Joachas fut remplacé par Joas, son fils, qui régna seize ans. Joas continua de marcher dans les mêmes voies, nonobstant ses fréquents rapports avec le prophète Elisée; ou, du moins, s'il ne fut pas lui-même idolâtre, ce qu'on peut présumer en voyant le Seigneur lui accorder de grands triomphes sur la Syrie et la Judée, il ne détruisit pas dans Israël l'idolâtrie des veaux d'or.

A Joas succéda Jéroboam II, son fils. Celui-ci, dans son règne de quarante-un ans, fit de grandes choses; il releva la gloire du trône d'Israël, recula ses frontières, réduisit à l'obéissance une partie des nations qui avaient secoué le joug, rendit la Syrie tributaire. L'Ecriture lui reproche également le culte des veaux d'or; mais elle ajoute que ce fut en faveur d'Israël, trop humilié jusque-là, et non en sa faveur à lui-même, que Dieu se montra miséricordieux.

Zacharie, fils de Jéroboam II, ne regna que six mois. Le Seigneur était pour ainsi dire délié de sa promesse envers la famille

(1) Cui occurrit Jehu filius Hanani, videns, et ait ad eum : Impio præbes auxilium, et his qui oderunt Dominum amicitia jungeris, et idcirco iram quidem Domini merebaris : sed bona opera inventa sunt in te, eo quod abstuleris lucos de terra Juda, et præparaveris cor tuum ut requireres Dominum Deum patrum tuorum (*I Par.* xix, 1, 2).

(1) Et surrexit et ingressus est cubiculum : At ille fudit oleum super caput ejus, et ait : Hæc dicit Dominus Deus Israel : Unxi te regem super populum Domini Israel. Et percuties domum Achab Domini tui, et ulciscar sanguinem servorum meorum prophetarum, et sanguinem omnium servorum Domini, de manu Jezabel. Perdamque omnem domum Achab : et interficiam de Achab mingentem ad parietem, et clausum, et novissimum in Israel. Et dabo domum Achab, sicut domum Jeroboam filii Nabat, et sicut domum Baasa filii Ahia. Jezabel quoque comedent canes in agro Jezrahel, nec erit qui sepeliat eam. Aperuitque ostium, et fugit (*IV Reg.* ix, 6-10).

(2) Dixit autem Dominus ad Jehu : Quia studiose egisti quod rectum erat, et placebat in oculis meis, et omnia quæ erant in corde meo fecisti contra domum Achab : filii tui usque ad quartam generationem sedebunt super thronum Israel (*IV Reg.* x, 30).

de Jéhu : elle avait fourni au trône quatre générations de rois. Zacharie marchait sur les traces de ses ancêtres. Il fut assassiné au bout de six mois de règne par Sellum, fils de Jabes, qui ceignit le diadème à sa place.

Cet événement avait été annoncé, ainsi que la ruine totale d'Israël, par le prophète Osée, pendant le règne de Jéroboam II. « Encore un peu de temps, avait dit le Seigneur par la bouche de son prophète, et je vengerai sur la maison de Jéhu le sang versé dans la plaine de Jezrahel (1).» Peut-être Dieu avait-il jugé que Jéhu avait outrepassé ses ordres, en faisant périr quarante frères ou proches parents d'Ochosias, roi de Juda, qui n'étaient point voués à l'anathème, et Ochosias lui-même; peut-être cette forme de langage n'est-elle qu'une allusion à la terrible tragédie dont Jéhu avait été l'acteur, et qui devait se renouveler à l'égard de sa postérité, ou du moins d'une partie; car l'Ecriture nous laisse ignorer si la famille de Zacharie fut exterminée avec lui.

JÉRÉMIE, fils d'Helcias, de la race sacerdotale, était natif d'Anathot, dans la tribu de Benjamin. Destiné de Dieu à la fonction de prophète dès avant sa naissance, et sanctifié au sein de sa mère, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, il fut chargé, vers l'âge de quatorze ou quinze ans, de paraître devant les rois et devant les peuples, pour annoncer les redoutables vengeances du Seigneur. C'était la quatorzième année du règne de Josias, 629 avant l'ère vulgaire, et il devait remplir ce pénible ministère au milieu des contradictions de toute sorte, au péril de ses jours et au préjudice de sa liberté, jusqu'en la cinquante-huitième année de sa vie, c'est-à-dire durant quarante-trois ans, pour mourir ensuite dans une terre étrangère de la mort des martyrs, ainsi qu'on l'a cru toujours et partout

Le recueil, incomplet et sans ordre, de ses prophéties, nous montre un homme rempli de douceur et de mansuétude, qui obéit en prophétisant à une impulsion plus forte que sa volonté, que rien, par conséquent, ne peut empêcher d'émettre ce qu'il a dans la pensée, et qui reste ensuite à la discrétion de ses ennemis, de ceux-là même contre qui il vient de prononcer les plus terribles prédictions. Son style, souvent diffus, ordinairement tempéré et peu éclatant, n'a aucun cachet qui lui soit propre, si ce n'est son peu d'élévation. Et cependant Jérémie était poëte : rien n'est supérieur comme poésie élégiaque aux *Lamentations* qu'il composa sur la ruine de Jérusalem. Il avait également composé des *Lamentations* sur la mort de Josias aux champs de Mageddo, qui se chantèrent longtemps dans tout Israël au jour anniversaire de ce douloureux événement, comme nous l'apprend l'auteur du second livre des Paralipomènes. Celles-ci ne sont point parvenues jusqu'à nous ; pas plus que certains autres écrits du même prophète cités au second chapitre du second livre des Machabées. Quelques auteurs lui attribuent le psaume cent trente-sixième, et croient qu'il composa le soixante-quatrième en communauté avec Ezéchiel ; mais rien ne saurait le démontrer. On lui a attribué également la compilation des troisième et quatrième livres des Rois, parce que le dernier chapitre de celui-ci est le même qui termine ses prophéties ; mais il est plus probable, au contraire, que c'est le compilateur des prophéties qui y a ajouté ce dernier chapitre pour servir de complément.

Dans l'impossibilité de combler aucune des lacunes qui s'y trouvent, nous rétablirons du moins l'ordre chronologique, autant que faire se pourra, dans ce recueil composé d'un grand nombre de pièces.

La treizième année du règne de Josias, le prophète eut sa première vision ; le Seigneur l'appela, lui conféra sa mission divine, sanctifia ses lèvres, et fit apparaître des prodiges à ses yeux. Jérémie aperçut une verge levée, prête à frapper, et Dieu lui révéla que cette verge figurait le Seigneur lui-même, prêt à châtier son peuple. Il vit ensuite du côté de l'Aquilon une chaudière bouillante, inclinée vers le midi. La courte explication que Dieu lui donna, et le peu de paroles qu'il y ajouta, en lui désignant à lui-même sa mission, contiennent en abrégé l'histoire de la vie du prophète, et l'histoire d'un siècle de malheurs prêt à naître pour Israël et les royaumes d'alentour. Voici cette prédiction :

« Et le Seigneur me dit : Le mal se répandra de l'Aquilon sur tous les habitants de la terre. Car voilà que je vais convoquer toutes les nations des royaumes de l'Aquilon, dit le Seigneur, et elles viendront, et (les rois) placeront leur trône à l'entrée des portes de Jérusalem, et sur ses murailles dans tout le pourtour, et sur toutes les villes de Juda ; et je tirerai justice avec eux de toutes les iniquités de ceux qui m'ont abandonné, pour offrir des libations aux dieux étrangers et adorer l'œuvre de leurs mains.

« Vous donc, ceignez vos reins, levez-vous, et dites à ceux-ci tout ce que je vous commanderai. Ne tremblez pas devant leurs regards, car je vous affermirai devant leur visage. Je vous établis aujourd'hui comme une citadelle, une colonne de fer, un mur d'airain, contre toute la terre, les rois de Juda, ses princes, ses prêtres et tout le peuple de la terre. Ils s'épuiseront en efforts contre vous, sans pouvoir prévaloir, parce que je suis avec vous, dit le Seigneur, pour vous délivrer (1). »

(1) Et dixit Dominus ad eum : Voca nomen ejus Jezrahel : quoniam adhuc modicum, et visitabo sanguinem Jezrahel super domum Jehu, et quiescere faciam regnum domus Israel (*Ose.* 1, 4).

(1) Et dixit Dominus ad me : Ab aquilone pandetur malum super omnes habitatores terræ. Quia ecce ego convocabo omnes cognationes regnorum aquilonis, ait Dominus : et venient et ponent unusquisque solium suum in introitu portarum Jerusalem, et super omnes muros ejus in circuitu, et super universas urbes Juda. Et loquar judicia mea cum eis super

Ce premier chapitre, qui contient l'abrégé de tout le recueil, en est aussi comme la préface.

Le second est une invective contre les désordres de toute nature qui régnaient dans Israël, particulièrement le désordre de l'idolâtrie; il contient à la fin une vague prophétie des maux qu'il devait endurer de la part de l'Egypte, et probablement de la part de Néchao, lorsqu'il vaincrait Josias à Mageddo, prendrait Jérusalem trois mois plus tard et y dicterait des lois. « Tu seras flagellé par l'Egyptien, comme tu l'as été par l'Assyrien, dit le prophète : *Ab Ægypto confunderis, sicut confusa es ab Assur.* »

Le troisième chapitre est une continuation de celui-ci : le prophète y représente les royaumes d'Israël et de Juda sous l'image de deux épouses infidèles, qui délaissent le toit conjugal pour courir après leurs amants, et auxquelles l'époux offre un généreux pardon qu'elles dédaignent, nonobstant les plus séduisantes promesses de félicité qu'il fait briller à leurs yeux.

Le prophète continue le même sujet au commencement du chapitre suivant; mais bientôt il aperçoit ou plutôt il voit pleinement les malheurs qui vont fondre sur sa patrie; et à cette vue sa pensée s'élève, sa voix se remplit de larmes, le poëte des *Lamentations* s'annonce avec tout ce qu'il y a de funèbre dans ses accents.

« Annoncez dans Juda, publiez dans Jérusalem, criez, entonnez la trompette dans tout le pays, élevez la voix et dites : Rassemblons-nous, fuyons dans les villes muraillées. Dressez l'étendard sur Sion. Armez-vous de courage; ne demeurez pas en arrière, car voilà que j'envoie l'affliction et de grandes douleurs du côté de l'aquilon. Le lion est sorti de sa retraite, le pirate des nations s'est levé. Il est parti de sa demeure, pour changer votre pays en une solitude; vos villes, dévastées, demeureront sans habitants. Et là-dessus revêtez vos cilices, pleurez, poussez des hurlements, car la colère du Seigneur contre nous n'est pas épuisée (1). »

En effet, la première expedition de Nabuchodonosor contre Jérusalem devait être suivie d'autres plus terribles, et les maux de la Judée devaient s'accroître progressivement jusqu'à sa ruine définitive. Cependant ces terribles prédictions ne sont encore que comminatoires, et il dépendait de Jérusalem d'en détourner les effets, en recourant à une pénitence à laquelle le prophète la conviait; mais par suite de l'aveuglement ou de l'endurcissement de cette ville coupable, elles devinrent définitives.

Jérémie continue; « Et en ce jour, dit le Seigneur, le courage du roi défaillira, aussi bien que le courage des princes; les prêtres seront frappés de stupéfaction, et les prophètes de consternation..... Voilà quelque chose comme un nuage qui monte, son char est comme celui de la tempête; ses chevaux sont plus véloces que les aigles; malheur à nous, car nous sommes perdus..... Quelle douleur dans mes entrailles, quelle douleur! tous mes sens sont bouleversés dans moi-même. Je ne puis me taire, car j'ai entendu le son de la trompette, la voix de la bataille. Les malheurs s'accumulent sur les malheurs, toute la terre est dévastée; ah! voici mes tentes en désordre, mes effets au pillage! Eh! quoi, l'on ne cesse de fuir, la trompette ne cesse de sonner! Pourquoi aussi mon stupide peuple m'a-t-il méconnu? Fils insensés et sans cœur, très-habiles à mal faire, et incapables d'une bonne action!

« J'ai abaissé mes regards vers la terre, elle était déserte, anéantie; je les ai élevés vers les cieux, il n'y avait plus de lumière; j'ai regardé les montagnes, elles chancelaient; les collines, elles frémissaient. J'ai cherché partout, il n'y avait plus d'hommes sur la terre, plus d'oiseaux dans les cieux. J'ai dirigé mes regards vers le lointain : le Carmel était désert, toutes ses villes détruites devant la face du Seigneur, devant la face de son indignation. Car voici ce que dit le Seigneur : Toute la terre sera déserte; et cependant la ruine ne sera pas définitive. La terre versera des larmes, les cieux laisseront descendre leurs pleurs; car c'est moi qui ai parlé, qui ai voulu; je ne me repents pas, et je n'ai pas changé d'avis. La capitale a émigré tout entière devant les cris des cavaliers et des archers; ses habitants ont gravi les montagnes et les rochers; toutes les villes sont abandonnées, il n'est plus homme qui y habite.

« Mais vous, pauvre dévastée, que deviendrez-vous? Quand vous vous vêtiriez de pourpre, quand vous prendriez votre parure d'or, quand vous peindriez vos yeux en couleur d'ébène, vous composeriez en vain votre maintien; vos amants vous méprisent; ils ont conjuré votre perte. J'entends en effet des cris comme ceux d'une femme qui enfante; les plaintes stridentes de l'enfantement : c'est la voix de la fille de Sion qui se meurt, qui étend les bras : malheur à moi,

omnem malitiam eorum qui dereliquerunt me, et libaverunt diis alienis, et adoraverunt opus manuum suarum. Tu ergo accinge lumbos tuos, et surge, et loquere ad eos omnia quæ ego præcipio tibi. Ne formides a facie eorum : nec enim timere te faciam vultum eorum. Ego quippe dedi te hodie in civitatem munitam, et in columnam ferream, et in murum æreum, super omnem terram, regibus Juda, principibus ejus, et sacerdotibus, et populo terræ. Et bellabunt adversum te, et non prævalebunt : quia ego, tecum sum, ait Dominus, ut liberem te (*Jer.* I, 14-19).

(1) Annuntiate in Juda, et in Jerusalem auditum facite; loquimini; et canite tuba in terra; clamate fortiter, et dicite : Congregamini, et ingrediamur civitates munitas; levate signum in Sion. Confortamini, nolite stare, quia malum ego adduco ab aquilone et contritionem magnam. Ascendit leo de cubili suo, et prædo gentium se levavit : egressus est de loco suo, ut ponat terram tuam in solitudinem : civitates tuæ vastabuntur, remanentes absque habitatore. Super hoc accingite vos ciliciis, plangite et ululate : quia non est aversa ira furoris Domini a nobis (*Jer.* IV, 5-8).

mon âme est en défaillance à cause du carnage (1). »

Mais pourquoi tant de carnage, tant de sang, tant de larmes? Ah! c'est que dans Israël tout est injustice, impiété, idolâtrie, depuis le dernier jusqu'au premier, depuis le peuple jusqu'au prêtre. C'est pour cela que : « Le lion est sorti des bois pour se précipiter sur eux ; le loup attend le crépuscule pour les dévorer ; le léopard veille à l entrée de leurs villes, pour se jeter sur tout ce qui sortira. »

Enfants repus et mutinés, chevaux effarés et libres de tous liens, je ne pourrais pas, dit le Seigneur, les soumettre au joug; je les abandonnerais de la sorte! Escaladez donc les murailles, et châtiez, non pas cependant jusqu'à la mort : *consummationem autem nolite facere;* arrachez les rejetons de cette vigne, car ils sont sauvages. Mes prophètes leur parlent inutilement : eh bien ! voici ce que dit le Seigneur, le Dieu des armées : « Puisque vous agissez ainsi, les paroles que je place dans la bouche (de mon prophète,) seront une flamme ardente; vous êtes du bois, et vous serez consumés. Je vais amener contre vous une nation lointaine : O maison d'Israël, dit le Seigneur, une nation valeureuse, une nation fameuse dès longtemps, une nation dont vous ignorez l'idiome et dont vous ne comprendrez pas le langage. Son carquois est un sépulcre toujours ouvert, (ses archers) sont tous vigoureux. Elle consumera vos moissons, votre pain; elle prendra vos fils, vos filles; elle mangera vos troupeaux de moutons, vos troupeaux de bœufs; elle dépouillera vos vignes, vos figuiers; elle désolera par le glaive ces villes murailles dans lesquelles vous avez confiance. Cependant, ajoute le Seigneur, en ces jours je ne vous frapperai pas jusqu'à extinction. Et si vous demandez pourquoi le Seigneur votre Dieu vous traite de la sorte, vous répondrez (ô prophète) : Comme vous m'avez abandonné pour servir une divinité étrangère dans votre propre pays; ainsi vous servirez les étrangers dans un pays qui ne sera pas le vôtre (1). »

Peuple insensé, incrédule, nation récalcitrante, vous verrez, vous et les prophètes qui vous séduisent, et les prêtres qui les applaudissent!

« Ranimez votre vaillance au milieu de Jérusalem, enfants de Benjamin, sonnez de la trompette dans Thécua, levez l'étendard sur Bethacarem, car voilà un orage qui monte du côté de l'Aquilon, et qui présage de grands dégâts!

« Je traiterai la fille de Sion comme une beauté délicate. Je rassemblerai près d'elle

(1) Et erit in die illa dicit Dominus : Peribit cor regis, et cor principum : et obtupescent sacerdotes, et prophetæ consternabuntur. Et dixi : Heu, heu, heu, Domine Deus, ergone decepisti populum istum et Jerusalem, dicens : Pax erit vobis : et ecce pervenit gladius usque ad animam. In tempore illo dicetur populo huic et Jerusalem : Ventus urens in viis, quæ sunt in deserto viæ filiæ populi mei, non ad ventilandum et ad purgandum. Spiritus plenus ex his veniet mihi : et nunc ego loquar judicia mea cum eis. Ecce quasi nubes ascendet, et quasi tempestas currus ejus : velociores aquilis equi illius; væ nobis quoniam vastati sumus. Lava a malitia cor tuum Jerusalem, ut salva fias; usquequo morabuntur in te cogitationes noxiæ? Vox enim annuntiantis a Dan, et notum facientis idolum de monte Ephraim. Dicite gentibus : Ecce auditum est in Jerusalem custodes venire de terra longinqua, et dare super civitates Juda vocem suam. Quasi custodes agrorum facti sunt super eam in gyro : quia me ad iracundiam provocavit, dicit Dominus. Viæ tuæ, et cogitationes tuæ fecerunt hæc tibi ; ista malitia tua, quia amara, quia tetigit cor tuum. Ventrem meum, ventrem meum doleo, sensus cordis mei turbati sunt in me : non tacebo, quoniam vocem buccinæ audivit anima mea, clamorem prælii. Contritio super contritionem vocata est, et vastata est omnis terra ; repente vastata sunt tabernacula mea, subito pelles meæ. Usquequo videbo fugientem, audiam vocem buccinæ? Quia stultus populus meus me non cognovit ; filii insipientes sunt, et vecordes ; sapientes sunt ut faciant mala, bene autem facere nescierunt. Aspexi terram, et ecce vacua erat, et nihili ; et cœlos, et non erat lux in eis. Vidi montes, et ecce movebantur : et omnes colles conturbati sunt. Intuitus sum, et non erat homo : et omne volatile cœli recessit. Aspexi et ecce Carmelus desertus : et omnes urbes ejus destructæ sunt a facie Domini, et a facie iræ furoris ejus. Hæc enim dicit Dominus : Deserta erit omnis terra, sed tamen consummationem non faciam. Lugebit terra, et mœrebunt cœli desuper; eo quod locutus sum, cogitavi, et non pœnituit me, nec aversus sum ab eo. A voce equitis et mittentis sagittam, fugit omnis civitas; ingressi sunt ardua, et ascenderunt rupes ; universæ urbes derelictæ sunt, et non habitat in eis homo. Tu autem vastata quid facies? cum vestieris te coccino, cum ornata fueris monili aureo, et pinxeris stibio oculos tuos, frustra componeris; contempserunt te amatores tui, animam tuam quærent. Vocem enim quasi parturientis audivi, angustias ut puerperæ : Vox filiæ Sion intermorientis, expandentisque manus suas væ mihi, quia defecit anima mea propter interfectos (*Jer.* IV, 9-31).

(1) Circuite vias Jerusalem, et aspicite, et considerate ; et quærite in plateis ejus, an inveniatis virum facientem judicium, et quærentem fidem ; propitius ero ei. Quod si etiam, Vivit Dominus dixerint ; et hoc falso jurabunt.....

Ibo igitur ad optimates, et loquar eis ; ipsi enim cognoverunt viam Domini, judicium Dei sui, et ecce magis hi simul confregerunt jugum, ruperunt vincula. Idcirco percussit eos leo de silva, lupus ad vesperam vastavit eos ; pardus vigilans super civitates eorum : omnis, qui egressus fuerit ex eis, capietur ; quia multiplicatæ sunt prævaricationes eorum, confortatæ sunt aversiones eorum....

Hæc dicit Dominus Deus exercituum : Quia secuti estis verbum istud, ecce ego do verba mea in ore tuo in ignem, et populum istum in ligna, et vorabit eos. Ecce ego adducam super vos gentem de longinquo, domus Israel, ait Dominus ; gentem robustam, gentem antiquam, gentem, cujus ignorabis linguam, nec intelliges quid loquatur. Pharetra ejus quasi sepulcrum patens, universi fortes. Et comedet segetes tuas, et panem tuum ; devorabit filios tuos et filias tuas ; comedet gregem tuum et armenta tua ; comedet vineam tuam, et ficum tuam ; et conteret urbes munitas tuas, in quibus tu habes fiduciam, gladio. Verumtamen in diebus illis ait Dominus, non faciam vos in consummationem. Quod si dixeritis : Quare fecit nobis Dominus Deus noster hæc omnia ? dices ad eos : Sicut dereliquistis me, et servistis deo alieno in terra vestra, sic servietis alienis in terra non vestra (*Jer.* v, 1, 2, 5, 6, 14-20).

ses bergers et leurs troupeaux; ils ficheront leurs tentes à l'entour, et chacun paîtra celui qui se trouvera sous sa main (1).

« Echauffez contre elle l'ardeur de la bataille : debout; montons à l'assaut en plein midi; malheur à nous, le jour ne dure pas assez longtemps, voilà les ombres du soir qui commencent à descendre; debout; à l'assaut pendant la nuit; portons la dévastation dans les maisons.

« En effet, voici ce que dit le Seigneur des armées : Coupez les bois qui l'environnent, creusez un fossé autour de Jérusalem; car c'est la citée vouée à la dévastation, c'est l'asile de l'iniquité... Rentrez en vous-même, ô Jérusalem ! afin que mes affections ne s'éloignent pas de vous, afin que je ne vous fasse pas devenir un désert, une terre inhabitée. »

Le prophète répète ensuite brièvement tout ce qu'il vient de dire, comme pour mieux l'affirmer, et achève ainsi cette première prophétie : « Prophète, je vous place au milieu de mon peuple comme un robuste essayeur; vous les soumettrez donc à la coupelle, et toutes leurs voies à l'essai. Ce ne sont plus que des princes en déclin, qui marchent encore en chancelant, de la ferraille et du cuivre; tous sont usés. Le soufflet n'y peut rien, le plomb s'est consumé au feu; c'est en vain que le fondeur a fondu, il n'y a que leur méchanceté qui n'ait pas été consumée. Dites que c'est de l'argent de rebut, car le Seigneur les rejette (2). »

Là se termine la prophétie. Elle semble formée de deux parties, se faisant suite l'une à l'autre, mais composées à deux époques différentes, quoique datées l'une et l'autre du règne de Josias. Elle se partage au sixième verset du troisième chapitre.

Tandis que Jérémie publiait ces menaçantes prédictions, Josias s'appliquait avec une ardeur extrême à abolir l'idolâtrie dans son royaume : il lui fut aisé de la faire disparaître extérieurement, mais pouvait-il également la bannir du cœur de ses sujets, et en supprimer toutes les secrètes pratiques? Il y eut, toutefois, un grand bien opéré, si l'on en juge par le ton de la seconde prophétie de Jérémie, qui paraît être de deux ou trois années postérieure; elle contient, sans doute, les mêmes menaces que la première, car c'était désormais un dessein arrêté de Dieu, de perdre Jérusalem, et Jérusalem ne devait revenir à lui que pour un moment; mais elle est moins terrible, moins lugubre que la première; c'est une invective contre les mauvaises mœurs autant et plus que contre l'idolâtrie; elle contient quatre chapitres, et semble avoir été composée lorsque le monument idolâtrique de Topheth, dans lequel les Israélites allaient consacrer leurs enfants à Moloch, en les passant sur les flammes, subsistait encore. Josias le détruisit la dix-huitième année de son règne, peut-être après que les paroles du prophète l'eurent signalé à son animadversion.

Cette seconde prophétie fut prononcée sur les degrés du temple, au moment où le peuple y montait pour adorer.

« Ecoutez la parole du Seigneur, vous tous, ô hommes de Juda, qui franchissez le seuil de ces portes pour adorer le Seigneur. Voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : Rendez droites vos voies et vos desseins, et j'habiterai en ce lieu au milieu de vous. Ne vous fiez pas à une trompeuse parole, en répétant, c'est le temple du Seigneur, c'est le temple du Seigneur, c'est le temple du Seigneur..... » Le prophète part de là pour prêcher la modération, la justice, la concorde, l'éloignement du vice et du crime. Il montre le royaume d'Israël désert, la montagne de Silo, jadis sanctifiée par le culte du Seigneur, et maintenant délaissée à cause des iniquités d'Israël. Vous vous êtes souillé des mêmes iniquités, ô Juda, aussi vous traiterai-je comme j'ai traité Israël, et ferai-je subir à cette maison le même sort qu'à Silo : je vous rejetterai de devant ma face, comme j'ai rejeté tous vos frères, les enfants d'Ephraïm. Vous refusez de rien entendre, de profiter d'aucuns avertissements, vous n'écoutez pas la voix de mes prophètes.

« Les enfants de Juda ont placé le scandale jusque dans la maison dans laquelle mon nom est invoqué (1); ils l'ont souillée. Ils ont édifié les hauts lieux de Topheth, qui est dans la vallée des fils d'Ennom, pour y passer leurs fils et leurs filles par le feu, malgré mes défenses et l'horreur que mon cœur en éprouve. Aussi les jours viennent, dit le Seigneur, auxquels on ne dira plus Topheth, ni la vallée des fils d'Ennom, mais la vallée du carnage; et on enterrera les morts dans Topheth, à défaut d'espace. Et la chair de ce

(1) Amère raillerie, qui peint l'empressement et le désordre des populations rurales, chassant devant elles leurs troupeaux, et venant près de la capitale chercher une protection aux approches de l'ennemi?

(2) Confortamini, filii Benjamin, in medio Jerusalem, et in Thecua clangite buccina, et super Bethacarem levate vexillum : quia malum visum est ab Aquilone, et contritio magna. Speciosæ et delicatæ assimilavi filiam Sion. Ad eam venient pastores, et greges eorum : fixerunt in ea tentoria in circuitu : pascet unusquisque eos, qui sub manu sua sunt. Sanctificate super eam bellum : consurgite, et ascendamus in meridie : væ nobis, quia declinavit dies, quia longiores factæ sunt umbræ vesperi. Surgite, et ascendamus in nocte, et dissipemus domos ejus. Quia hæc dicit Dominus exercituum : Cædite lignum ejus, et fundite circa Jerusalem aggerem : hæc est civitas visitationis, omnis calumnia in medio ejus..... Erudite Jerusalem, ne forte recedat anima mea a te, ne forte ponam te desertam, terram inhabitabilem... Probatorem dedi te in populo meo robustum; et scies, et probabis viam eorum. Omnes isti principes declinantes, ambulantes fraudulenter, æs et ferrum; universi corrupti sunt. Defecit sufflatorium, in igne consumptum est plumbum, frustra conflavit conflator; malitiæ enim eorum non sunt consumptæ. Argentum reprobum vocate eos, quia Dominus projecit illos (*Jer.* VI, 1-8, 27-30).

(1) Il y avait dans l'enceinte du temple un bois consacré aux idoles, desservi par des efféminés, pour lesquels les femmes d'Israel confectionnaient de petites tentes. Josias consuma le bois sacré, l'autel, les tentes dans la vallée de Cédron, et en jeta la cendre sur les sépulcres des morts (*IV Reg.* XXIII, 6).

peuple restera en pâture aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre, sans que personne vienne les chasser. Je supprimerai dans les villes de Juda et dans les places publiques de Jérusalem les cris de joie, les élans d'allégresse, les chants de l'époux et les chants de l'épouse; car toute la terre sera dans la désolation. En ce temps, dit le Seigneur, on arrachera des sépulcres les ossements des rois de Juda, les ossements de ses princes, les ossements des prêtres, les ossements des prophètes, les ossements de ceux qui habitèrent Jérusalem : et on les dispersera au soleil, à la lune, à toute la milice des cieux, qu'ils ont aimée, qu'ils ont servie, qu'ils ont honorée, qu'ils ont invoquée et adorée; on ne les recueillera point, on ne leur rendra point la sépulture, et ils resteront comme du fumier sur la face de la terre. Et ils préféreront la mort à la vie, tous les restes, tout ce qui survivra de cette génération détestable, dans tous les lieux où je les aurai dispersés, dit le Seigneur des armées. Dites-leur donc (ô prophète !) : Voici ce que dit le Seigneur : Est-ce que celui qui tombe ne se relèvera pas? est-ce que celui qui s'en va ne reviendra pas (1) ? »

(1) Verbum, quod factum est ad Jeremiam a Domino, dicens : Sta in porta domus Domini, et prædica ibi verbum istud, et dic : Audite verbum Domini, omnis Juda, qui ingredimini per portas has, ut adoretis Dominum. Hæc dicit Dominus exercituum, Deus Israel : Bonas facite vias vestras, et studia vestra, et habitabo vobiscum in loco isto. Nolite confidere in verbis mendacii, dicentes : Templum Domini, templum Domini, templum Domini est. Quoniam si bene direxeritis vias vestras, et studia vestra : si feceritis judicium inter virum et proximum ejus, advenæ, et pupillo, et viduæ non feceritis calumniam, nec sanguinem innocentem effuderitis in loco hoc, et post deos alienos non ambulaveritis in malum vobismetipsis : habitabo vobiscum in loco isto; in terra quam dedi patribus vestris a sæculo et usque in sæculum..... Ite ad locum meum in Silo, ubi habitavit nomen meum a principio : et videte quæ fecerim ei propter malitiam populi mei Israel. Et nunc, quia fecistis omnia opera hæc, dicit Dominus, et locutus sum ad vos mane consurgens, et loquens, et non audistis : et vocavi vos, et non respondistis : faciam domui huic, in qua invocatum est nomen meum, et in qua vos habetis fiduciam, et loco, quem dedi vobis et patribus vestris, sicut feci Silo. Et projiciam vos a facie mea, sicut projeci omnes fratres vestros, universum semen Ephraim..... Quia fecerunt filii Juda malum in oculis meis, dicit Dominus. Posuerunt offendicula sua in domo, in qua invocatum est nomen meum, ut polluerent eam. Et ædificaverunt excelsa Topheth, quæ est in valle filii Ennom : ut incenderent filios suos et filias suas igni : quæ non præcepi, nec cogitavi in corde meo. Ideo ecce dies venient, dicit Dominus, et non dicetur amplius, Topheth, et vallis filii Ennom, sed vallis interfectionis : et sepelietur in Topheth, eo quod non sit locus. Et erit morticinum populi hujus in cibos volucribus cœli, et bestiis terræ, et non erit qui abigat. Et quiescere faciam de urbibus Juda, et de plateis Jerusalem, vocem gaudii, et vocem lætitiæ, vocem sponsi, et vocem sponsæ : in desolationem enim erit terra (*Jer.* VII, 1-7, 12-15, 30-34).

In illo tempore, ait Dominus, ejicient ossa regum Juda, et ossa principum ejus, et ossa sacerdotum, et ossa prophetarum, et ossa eorum qui habitaverunt Jerusalem de sepulcris suis. Et expandent ea ad solem, et lunam, et omnem militiam cœli, quæ dilexerunt et quibus servierunt, et post quæ ambulaverunt, et quæ quæsierunt, et adoraverunt : non colligentur, et non sepelientur; in sterquilinium super faciem terræ erunt. Et eligent magis mortem quam vitam omnes qui residui fuerint de cognatione hac pessima in universis locis, quæ derelicta sunt, ad quæ ejeci eos, dicit Dominus exercituum. Et dices ad eos : Hæc dicit Dominus : Nunquid qui cadit, non resurget? et qui aversus est, et non revertetur? (*Jer.* VIII, 1-4.)

(1) Nunquid super his non visitabo, dicit Dominus? aut in gente hujusmodi non ulciscetur anima mea? Super montes assumam fletum ac lamentum, et super speciosa deserti planctum : quoniam incensa sunt, eo quod non sit vir pertransiens : et non audierunt vocem possidentis : a volucre cœli usque ad pecora transmigraverunt, et recesserunt. Et dabo Jerusalem in acervos arenæ, et cubilia draconum : et civitates Juda dabo in desolationem, eo quod non sit habitator. Quis est vir sapiens, qui intelligat hoc, et ad quem verbum oris Domini fiat, ut annuntiet istud, quare perierit terra, et exusta sit quasi desertum, eo quod non sit qui pertranseat? (*Jer.* IX, 9-12.)

C'est ainsi que toutes les menaces du prophète sont conditionnelles, que ses plus terribles prédictions sont entremêlées d'exhortations au repentir, au retour vers Dieu ; mais c'est en vain : Juda n'est plus accessible à la crainte du Seigneur; il ne connaît plus sa loi, il ne pratique plus ses commandements. Toute langue est devenue l'arc qui lance le mensonge; que chacun se garde de son prochain, que le frère prenne ses précautions envers son frère ; car tout est dérision, mensonge, dol, hypocrisie, fraude, violence, dépravation, avarice. Aussi :

« Je me répandrai en lamentations, en gémissements, en pleurs, sur les montagnes, sur les oasis du désert, car tout est consumé par les flammes; on ne voit personne s'y mouvoir, on n'y entend plus la voix du maître, tout est émigré, parti, depuis les troupeaux jusqu'aux oiseaux du ciel. Et je ferai de Jérusalem des monceaux de poussière, des repaires de lézards; je changerai en ruines les villes de Juda, il n'y aura plus personne qui y demeure (1). »

Ne se trouvera-t-il donc pas un sage qui veuille comprendre ces choses? non, il n'en est pas un seul. Alors, pleurez, ô Jérusalem; mères de famille, apprenez à vos filles à verser des larmes; formez-vous les unes les autres à pousser des cris comme les pleureuses que vous gagez pour les funérailles; car jamais on n'ouït tant de pleurs et de gémissements qu'il en sera versé au jour des vengeances du Seigneur.

Au surplus, le Seigneur n'a pas à exercer ses vengeances seulement envers Israël :

« Les jours viennent, dit-il, où je réglerai mes comptes envers tous ceux qui sont circoncis : envers l'Egypte, envers Juda, envers Edom, envers les fils d'Ammon, envers Moab, envers ceux qui coupent leur chevelure autour de la tête (2) et ceux qui habitent le dé-

(2) *Qui attonsi sunt in comam*, qui sont tondus en forme de chevelure : hébraïsme qu'il serait difficile d'entendre, si on ne connaissait l'usage de quelques nations scythiques et tartares de se couper les

sert ; car toutes les nations sont incirconcises, et la maison d'Israël est incirconcise de cœur (1). »

Cette vue est nouvelle pour le prophète ; il n'avait pas encore aperçu les nations étrangères sous le coup des vengeances divines. Il n'en dit ici que ce peu de paroles ; mais plus tard, il sera beaucoup plus explicite.

La prophétie se termine par un cantique d'un ton plus élevé, que nous allons rapporter en entier.

« Ecoutez la parole que le Seigneur a prononcée sur vous, maison d'Israël. Voici ce que dit le Seigneur :

« Désapprenez à marcher dans les voies des nations ; ne redoutez rien de la part des signes du ciel, de tout ce que redoutent les nations, car les préjugés des peuples sont vains : en effet, que la main de l'ouvrier, armée de la cognée, abatte un tronc dans la forêt ; qu'elle le décore d'argent et d'or ; qu'elle l'affermisse avec des clous et le marteau, pour qu'il ne se disjoigne pas ; immobile comme le palmier, pas plus que lui il ne parlera ; pour qu'il change de place, il faudra le porter, car il ne marchera point. Pourquoi le craindriez-vous ? il ne peut ni mal faire, ni bien faire. Il n'est pas semblable à vous, Seigneur, et votre nom est grand en puissance. Qui ne vous craindrait pas, ô Roi des nations ? A vous appartient la beauté ; entre tous les sages des nations et dans tous les royaumes de l'univers, nul n'est semblable à vous ; tous (auprès de vous) seront reconnus pour insensés et stupides ; le bois (qu'ils adorent) est la preuve de leur folie. Qu'on apporte (précieusement) enveloppé de l'argent de Tharsis et de l'or d'Ophaz, (j'y vois) l'art de l'ouvrier et la main du fondeur ; qu'on le revêtisse d'hyacinthe et de pourpre, et tout ne sera encore qu'une œuvre de main d'homme.

« Mais le Seigneur est un Dieu véritable : c'est le Dieu vivant, le roi éternel, dont la colère ébranle l'univers, et dont les nations ne peuvent soutenir le regard menaçant.

« Dites-leur donc : Périssent de sur la terre et de sous le ciel, des dieux qui n'ont fait ni le ciel ni la terre ; (place) à celui qui a créé la terre dans sa puissance, qui gouverne l'univers dans sa sagesse, et qui développe le firmament dans son habileté. A sa voix les eaux descendent torrentiellement des cieux, les nuages s'élèvent aux extrémités de l'horizon, la foudre entr'ouvre les réservoirs de la pluie, et les vents s'élancent de leurs prisons.

« Vaine science de l'homme, art impuissant du statuaire, vous n'avez jamais formulé qu'un mensonge, puisque vous n'avez pas su donner la vie. Vain et risible ouvrage, destiné à périr au jour de l'épreuve.

« Tel n'est point celui qui échut en partage à Jacob : (connaissez-vous) celui de qui toutes choses ont reçu l'être ? c'est lui ; et Israël est la mesure de son héritage ; il s'appelle le Seigneur des armées (1). »

Ce chant triomphal, dernier reflet des grandeurs d'un Dieu qui s'éloigne désormais, image d'un règne qui s'ouvrait avec bonheur sous les auspices de la religion, qui devait trop peu durer, et s'éteindre au milieu d'une terrible catastrophe, est aussitôt suivi des plus lugubres prédictions.

cheveux autour de la tête en laissant ceux du sommet ; et si on ne savait que les Scythes furent asservis d'abord à l'empire d'Assyrie, et plus tard à l'empire de Perse, événements que le prophète pouvait avoir en vue, si plutôt ses paroles ne se rapportent pas à quelque tribu arabe. Cette même expression, *attonsi in comam*, revient sous la plume de Jérémie aux chapitres XXV^e^ et XLIX^e^, et elle est en rapport avec la défense faite aux Juifs, au XIX^e^ chapitre du *Lévitique*, de se couper les cheveux au tour de la tête, *neque in rotundum attondebitis comam*. Ce n'est ni par distraction ni par ignorance que saint Jérôme a traduit trois fois de cette manière : comment se fait-il donc que des hébraïsants modernes, tels que de Genoude et Wattebled, ou Vatable, aient traduit par *habitantes in angulo*, ceux qui demeurent aux extrémités de la terre ? Qui a tort, de celui qui parlait l'hébreu avec les Hébreux, ou de ceux qui ne sauraient dire avec assurance de quelle manière se prononçait un seul mot de cette langue ?

(1) Ecce dies veniunt, dicit Dominus : et visitabo super omnem qui circumcisum habet præputium : super Ægyptum, et super Juda, et super Edom, et super filios Ammon, et super Moab, et super omnes qui attonsi sunt in comam, habitantes in deserto, quia omnes gentes habent præputium, omnis autem domus Israel incircumcisi sunt corde (*Jer.* IX, 25-26).

(1) Audite verbum quod locutus est Dominus super vos, domus Israel. Hæc dicit Dominus : Juxta vias gentium nolite discere : et a signis cœli nolite metuere quæ timent gentes ; quia leges populorum vanæ sunt ; quia lignum de saltu præcidit opus manus artificis in ascia. Argento et auro decoravit illud : clavis et malleis compegit, ut non dissolvatur. In similitudinem palmæ fabricata sunt, et non loquentur ; portata tollentur, quia incedere non valent : nolite ergo timere ea, quia nec male possunt facere, nec bene. Non est similis tui, Domine : magnus es tu, et et magnum nomen tuum in fortitudine. Quis non timebit te, o rex gentium ? tuum est enim decus : inter cunctos sapientes gentium, et in universis regnis eorum nullus est similis tui. Pariter insipientes et fatui probabuntur ; doctrina vanitatis eorum lignum est. Argentum involutum de Tharsis affertur, et aurum de Ophaz opus artificis, et manus ærarii hyacinthus et purpura indumentum eorum ; opus artificum universa hæc. Dominus autem Deus verus est : ipse Deus vivens, et rex sempiternus. Ab indignatione ejus commovebitur terra : et non sustinebunt gentes comminationem ejus. Sic ergo dicetis eis : Dii, qui cœlos et terram non fecerunt, pereant de terra, et de his quæ sub cœlo sunt. Qui facit terram in fortitudine sua, præparat orbem in sapientia sua, et prudentia sua extendit cœlos. Ad vocem suam dat multitudinem aquarum in cœlo, et elevat nebulas ab extremitatibus terræ : fulgura in pluviam facit, et educit ventum de thesauris suis. Stultus factus est omnis homo a scientia, confusus est artifex omnis in sculptili : quoniam falsum est quod conflavit, et non est spiritus in eis. Vana sunt, et opus risu dignum : in tempore visitationis suæ peribunt. Non est his similis pars Jacob : qui enim formavit omnia ipse est : et Israel virga hæreditatis ejus : Dominus exercituum nomen illi (*Jer.* X, 1-16).

« Lève-toi (1), pauvre assiégée, car voici ce que dit le Seigneur : Je vais lancer au loin d'une seule fois, les habitants de la terre, et dans un tel désordre qu'on les retrouvera (2). — Ah ! je suis toute brisée, cruellement blessée ! Je puis dire maintenant, j'ai bien ma part d'infirmités, je n'en guérirai pas (3). Ma tente est bouleversée, tous les cordages en sont rompus, mes fils se sont éloignés de moi, et il ne m'en reste plus : qui dressera maintenant mes tentes? qui érigera mes pavillons? — Les pasteurs ayant agi comme des insensés, sans vouloir écouter la voix du Seigneur, ont perdu l'intelligence, et leur troupeau s'est dispersé tout entier. — Quelle est cette voix qui se fait entendre ! La terre d'Aquilon est en grand tumulte ! (elle s'apprête) à changer en solitude les villes de Juda, et à en faire des repaires à reptiles. — Je sais, ô mon Dieu, que les voies de l'homme ne sont pas à lui, et qu'il n'est pas en son pouvoir de donner à ses pas la direction qu'il entend ; châtiez-moi, Seigneur, mais selon votre justice, et non selon votre colère, de crainte que vous ne me réduisiez au néant. Réservez votre indignation pour les nations qui ne vous connaissent pas, et pour les contrées où votre nom n'est pas invoqué ; pourquoi Jacob serait-il rongé, dévoré, consumé? pourquoi sa beauté serait-elle effacée (4)? »

(1) *Congrega de terra confusionem tuam ;* littéralement, ramasse de dessus la terre ce que tu ne peux nommer sans confusion.

(2) *Tribulabo eos ita ut inveniantur. Tribulare*, d'où vient notre verbe *troubler*, veut dire mêler ensemble. On les *retrouvera*, comme on retrouve deçà delà des objets qu'un ouragan a dispersés. Aucun traducteur ne nous semble avoir saisi le sens de tout ce passage : Jérémie exprime des images très-populaires dans un langage non moins populaire, et qui n'a pas cessé d'être en usage.

(3) Voici l'image, et la traduction qu'en donneraient les gens du peuple : Je vous lancerai à tour de bras, de sorte qu'on n'en retrouvera que les morceaux. — Ainsi lancée, Jérusalem retombe et s'écrie : — Ah ! je suis brisée, couverte de blessures. Je puis dire maintenant : Me voilà bien arrangée ; j'ai mon compte. — C'est ce langage, trop voisin du trivial, au point de vue de notre littérature, que saint Jérôme appelait un tant soit peu rustique, *rusticior*.

(4) Congrega de terra confusionem tuam, quæ habitas in obsidione. Quia hæc dicit Dominus : Ecce ego longe projiciam habitatores terræ in hac vice : et tribulabo eos ita ut inveniantur. Væ mihi super contritione mea, pessima plaga mea. Ego autem dixi : Plane hæc infirmitas mea est, et portabo illam. Tabernaculum meum vastatum est, omnes funiculi mei dirupti sunt, filii mei exierunt a me, et non subsistunt, non est qui extendat ultra tentorium meum, et erigat pelles meas. Quia stulte egerunt pastores, et Dominum non quæsierunt : propterea non intellexerunt, et omnis grex eorum dispersus est. Vox auditionis ecce venit, et commotio magna de terra Aquilonis : ut ponat civitates Juda solitudinem, et habitaculum draconum. Scio, Domine, quia non est hominis via ejus : nec viri est ut ambulet, et dirigat gressus suos. Corripe me, Domine, verumtamen in judicio : et non in furore tuo, ne forte ad nihilum redigas me. Effunde indignationem tuam super gentes, quæ non cognoverunt te ; et super provincias, quæ nomen tuum non invocaverunt : quia comederunt Jacob, . . devoraverunt eum, et consumpserunt illum, et decus ejus dissipaverunt (*Jer.* x, 17-25)

Le prophète n'a pu vouloir dire, comme l'entendent les traducteurs : Réservez, ô mon Dieu, votre colère contre les nations qui ont dévoré Jacob, puisque ces événements n'étaient pas accomplis ; et s'il avait parlé en vue de leur accomplissement, alors sa prière devenait inutile.

Là se termine la seconde prophétie. La troisième, qui renferme les trois chapitres suivants, paraît avoir été composée la dix-huitième année du règne de Josias, à l'occasion du pacte solennel que ce prince fit renouveler envers le Seigneur, après que le livre de la loi, écrit de la main de Moïse (1), eut été retrouvé dans le temple, et lu au milieu d'une grande assemblée de la nation. Le prophète invite les Israélites à observer fidèlement les engagements qu'ils viennent de contracter ; il remet sous leurs yeux les égarements de leurs ancêtres et les leurs, en les exhortant à la pénitence. Mais il voit que ces exhortations demeureront vaines, et que d'ailleurs la mesure d'iniquités commençant à déborder, les desseins de Dieu envers Jérusalem sont désormais irrévocables. Aussi revient-il aussitôt à ses tristes prédictions. La prophétesse Holda, consultée à la même occasion, avait répondu de la même manière.

« ... La maison d'Israël et la maison de Juda ont rompu le pacte que j'avais conclu avec leurs pères ; c'est pourquoi voici ce que dit le Seigneur : Je vais répandre sur eux des maux auxquels ils ne pourront se soustraire ; ils élèveront la voix vers moi, mais je ne les exaucerai pas... (O prophète,) ne priez pas pour ce peuple, n'élevez pas pour lui vos hymnes et vos supplications ; car je n'exaucerai pas les clameurs qu'ils feront monter vers moi aux jours de leur affliction. — Eh quoi ! le plus cher de mes amis commettra-t-il donc (impunément) tous les crimes dans ma propre maison? (ou bien) la chair sanctifiée (des victimes) fera-t-elle que vous n'ayez pas commis les iniquités dont vous vous êtes glorifiés? Le Seigneur vous appelait son riche, son beau, son fécond, son superbe champ d'oliviers, mais à la voix de vos désordres, il a soufflé sur vous les flammes de l'incendie, et vos branches en ont été dévorées. Le Seigneur des armées, qui vous avait plantée, a lui-même prononcé contre vous la sentence, à cause des crimes par lesquels la maison d'Israël et la maison de Juda l'ont provoqué en sacrifiant aux Baal.

« Voilà, Seigneur, ce que vous m'avez montré, et ce que j'ai vu ; c'est ainsi que vous m'avez découvert leurs iniquités. Et moi, j'étais comme un agneau plein de mansuétude, qu'on emporte à l'immolation ; et je ne soupçonnais pas les complots qu'ils tramaient contre moi en disant : Donnons-lui du bois en place de pain, arrachons-le de la terre des vivants, et que jamais il ne soit plus fait mémoire de son nom. Mais vous, ô Seigneur des armées, qui jugez selon la justice, qui scrutez les reins et les

(1) *Voy.* l'art. Holda.

cœurs, prenez en main ma vengeance envers eux; je vous fais dépositaire de ma cause.

« Puisqu'il en est ainsi, dit le Seigneur aux habitants d'Anathoth qui veulent m'ôter la vie, et qui me disent : Vous ne prophétiserez pas au nom du Seigneur, afin de ne pas mourir sous nos mains; puisqu'il en est ainsi, dit le Seigneur des armées, je réglerai mes comptes envers eux : leurs jeunes hommes seront emportés par le glaive, leurs fils et leurs filles mourront de faim. Il n'en restera pas de descendants, car je déchaînerai les fléaux sur les habitants d'Anathoth, au jour de ma justice (1). »

Ce qu'il y a de plus intéressant dans les particularités que le prophète nous révèle ici, ce n'est pas la persécution qu'il eut à subir de la part de ses compatriotes, c'est le type du Messie qui s'y trouve exprimé d'une manière si remarquable : le Messie est lui-même cet innocent agneau qu'on emporte à la boucherie sans qu'il se plaigne, ce juste auquel a été donné le bois du supplice, en place du pain de la vie; et c'est après l'injuste supplice du Messie que tous ses compatriotes, visités par la colère de Dieu, ont été emportés les uns par la faim, les autres par le glaive. Anathoth, c'est Jérusalem et la Judée.

Bientôt cependant le prophète porte ses regards vers les nations voisines d'Israël: et celles-ci, demande-t-il au Seigneur, qu'en adviendra-t-il ? car elles aussi sont coupables de tous les crimes et souillées d'idolâtrie; cent fois plus coupables, cent fois plus souillées que Juda ; si votre peuple a prévariqué, ce sont elles qui lui ont appris la prévarication. Or, si Juda doit être châtié si sévèrement, qu'adviendra-t-il donc des nations qui l'avoisinent? A ces questions, telle est la réponse.

« Voici la sentence que le Seigneur a prononcée contre tous les détestables voisins, qui touchent à l'héritage qu'il a donné à son peuple d'Israël : Je les arracherai bientôt de leur pays, et j'arracherai la maison de Juda du milieu d'eux. Mais après les avoir arrachés, j'en aurai pitié, je leur ferai miséricorde, et je les rappellerai chacun à leur pays, chacun à leur héritage. Et ensuite si, profitant de cet avertissement, ils apprennent les voies de mon peuple, et s'accoutument à jurer par mon nom, en disant, Vive le Seigneur, comme ils ont appris à mon peuple à jurer par le nom de Baal, ils recevront de l'accroissement au milieu de mon peuple. Que s'ils refusent, je les arracherai définitivement et à toujours, dit le Seigneur (1). »

Ce peu de paroles renferme un grand nombre de pages d'histoire. Dans les années qui suivirent la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor, tous les peuples voisins de la Judée furent conquis, et par suite, transportés en d'autres contrées, car il paraît que telle était parmi les Assyriens la loi de la victoire. Cette mesure avait pour but de mieux incorporer à l'empire les peuples nouvellement soumis, en brisant pour eux les liens et le souvenir de la patrie, les alliances et les sympathies d'ancien voisinage. Ainsi Israël fut transporté à diverses reprises, à mesure qu'il fut conquis ; ainsi des nations étrangères vinrent le remplacer dans son propre territoire au bout de quarante années (2) ; ainsi Rabsacès, envoyé de Sennachérib, disait au peuple en présence des délégués d'Ezéchias : Laissez-vous conquérir par le puissant roi d'Assyrie, et vous serez transférés dans un pays semblable au vôtre : *Donec veniam, et transferam vos in terram quæ similis est terræ vestræ.* Mais il paraît que Dieu eut pitié de quelques-uns de ces peuples, et qu'ils revirent leur patrie : nous en retrouvons plusieurs, en effet, au temps des Machabées, entre autres les Edomites, les Ammonites, les Galaadites, les

(1) Et dixit Dominus ad me : Inventa est conjuratio in viris Juda, et in habitatoribus Jerusalem. Reversi sunt ad iniquitates patrum suorum priores, qui noluerunt audire verba mea : et hi ergo abierunt post deos alienos, ut servirent eis, irritum fecerunt domus Israel et domus Juda pactum meum, quod pepigi cum patribus eorum. Quamobrem hæc dicit Dominus : Ecce ego inducam super eos mala, de quibus exire non poterunt; et clamabunt ad me, et non exaudiam eos. Tu ergo noli orare pro populo hoc, et ne assumas pro eis laudem et orationem ; quia non exaudiam in tempore clamoris eorum ad me, in tempore afflictionis eorum. Quid est, quod dilectus meus in domo mea fecit scelera multa, nunquid carnes sanctæ auferent a te malitias tuas, in quibus gloriata es? Olivam uberem, pulchram, fructiferam, speciosam, vocavit Dominus nomen tuum : ad vocem loquelæ, grandis exarsit ignis in ea, et combusta sunt fruteta ejus. Et Dominus exercituum qui plantavit te, locutus est super te malum, pro malis domus Israel et domus Juda, quæ fecerunt sibi ad irritandum me, libantes Baalim. Tu autem, Domine, demonstrasti mihi, et cognovi : tunc ostendisti mihi studia eorum. Et ego quasi agnus mansuetus, qui portatur ad victimam : et non cognovi quia cogitaverunt super me consilia, dicentes : Mittamus lignum in panem ejus, et eradamus eum de terra viventium, et nomen ejus non memoretur amplius. Tu autem, Domine sabaoth, qui judicas juste, et probas renes et corda, videam ultionem tuam ex eis ; tibi enim revelavi causam meam. Propterea hæc dicit Dominus ad viros Anathoth, qui quærunt animam tuam, et dicunt : Non prophetabis in nomine Domini, et non morieris in manibus nostris. Propterea hæc dicit Dominus exercituum : Ecce ego visitabo super eos : juvenes morientur in gladio ; filii eorum et filiæ eorum morientur in fame. Et reliquiæ non erunt ex eis : inducam enim malum super viros Anathoth, annum visitationis eorum (*Jer.* xi, 9-23).

(1) Hæc dicit Dominus adversum omnes vicinos meos pessimos, qui tangunt hæreditatem quam distribui populo meo Israel : Ecce ego evellam eos de terra sua, et domum Juda evellam de medio eorum. Et cum evulsero eos, convertar et miserebor eorum : et reducam eos, et virum ad hæreditatem suam, et virum in terram suam. Et erit : si eruditi didicerint vias populi mei, ut jurent in nomine meo : Vivit Dominus, sicut docuerunt populum meum jurare in Baal : ædificabuntur in medio populi mei. Quod si non audierint, evellam gentem illam evulsione et perditione, ait Dominus (*Jer.* xii, 14-17).

(2) Les Israélites furent emmenés en captivité, les premiers par Thelgatphalnasar, en 740 avant J.-C. ; les derniers par Salmanasar, en 724. Des étrangers furent envoyés en Israël à leur place par Ezarhaddon, en 677, ou au plus tôt en 680.

Galiléens, les Philistins. Les uns furent incorporés assez paisiblement aux Juifs par Judas Machabée et ses successeurs, d'autres le furent après des guerres sanglantes, d'autres encore furent exterminés. C'est ainsi que la parole du Seigneur n'est jamais vaine, et qu'il ne manque jamais d'accomplir ce qu'il a fait annoncer par ses prophètes.

A ces terribles menaces adressées au peuple juif, le prophète ajoute une prophétie figurative d'une saisissante expression. Il achète une ceinture, la porte durant quelque temps, va ensuite l'enfouir dans les sables du bord de l'Euphrate; puis, lorsqu'il retourne la chercher, elle est pourrie, et ne peut plus servir à aucun usage; il la montre en cet état au peuple, en ajoutant ; « Voici ce que dit le Seigneur : Ainsi pourrira l'orgueil de Juda, la superbe insupportable de Jérusalem, et ce peuple détestable qui, loin d'écouter ma parole, préfère marcher dans les voies de son cœur dépravé, courir après des dieux étrangers, et les adorer; il en sera de lui comme de cette ceinture, qui n'est plus propre à aucun usage..... Comme on remplit de vin des fioles de toute espèce, de même je remplirai d'ivresse tous les habitants de cette terre, depuis les rois de la race de David qui siégent sur le trône, jusqu'aux prêtres, aux prophètes et aux habitants de Jérusalem ; et je les disperserai, en séparant le frère de son frère, le père de son fils, dit le Seigneur, sans égards, sans concessions; aucune compassion ne m'empêchera de les détruire..... Dites au roi et à la cité reine, humiliez-vous, asseyez-vous, car votre tête est découronnée de sa gloire. Les villes du midi sont fermées, et il n'est plus personne pour les ouvrir. Juda est transporté tout entier et dans une captivité absolue. Levez les yeux, vous qui venez de l'Aquilon, et voyez où est le troupeau, le superbe troupeau qui leur avait été donné..... Je les disséminerai comme la paille que le vent du désert emporte. Tel est votre sort, (ô Juda), telle est la part que je vous réserve, dit le Seigneur, parce que vous m'avez mis en oubli, pour courir après le mensonge (1)..... »

(1) Et factum est verbum Domini ad me dicens : Hæc dicit Dominus : Sic putrescere faciam superbiam Juda, et superbiam Jerusalem multam : populum istum pessimum, qui nolunt audire verba mea, et ambulant in pravitate cordis sui : abieruntque post deos alienos ut servirent eis, et adorarent eos : et erunt sicut lumbare istud, quod nulli usui aptum est. Sicut enim adhæret lumbare ad lumbos viri, sic agglutinavi mihi omnem domum Israel, et omnem domum Juda, dicit Dominus : ut essent mihi in populum, et in nomen, et in laudem, et in gloriam : et non audierunt.

Dices ergo ad eos sermonem istum : Hæc dicit Dominus Deus Israel : Omnis laguncula implebitur vino. Et dicent ad te : Nunquid ignoramus quia omnis laguncula implebitur vino ? Et dices ad eos : Hæc dicit Dominus : Ecce ego implebo omnes habitatores terræ hujus, et reges qui sedent de stirpe David super thronum ejus, et sacerdotes, et prophetas, et omnes habitatores Jerusalem, ebrietate : et dispergam eos virum a fratre suo, et patres et filios pariter, ait Dominus : non parcam, et non concedam : neque miserebor ut non disperdam eos..... Dic regi, et dominatrici : Humiliamini, sedete : quoniam descendit de capite vestro corona gloriæ vestræ. Civitates Austri clausæ sunt, et non est qui aperiat : translata est omnis Juda transmigratione perfecta. Levate oculos vestros, et videte qui venitis ab Aquilone : ubi est grex, qui datus est tibi, pecus inclytum tuum ?..... Et disseminabo eos quasi stipulam, quæ vento raptatur in deserto. Hæc sors tua, parsque mensuræ tuæ a me, dicit Dominus, quia oblita es mei, et confisa es in mendacio (*Jer.* XIII, 8-25).

Beaucoup d'interprètes se sont demandé si Juda n'était pas déjà en captivité, lorsque le prophète alla enterrer ainsi sa ceinture dans le lit de l'Euphrate? rien ne l'indique ; il semble plutôt le contraire, puisqu'autrement la menace de cette même captivité eût été hors de propos. Il n'est nullement question dans tout ce passage de Joachim ni de Sédécias. Le prophète fit-il réellement le voyage de Jérusalem à Babylone, ce qui demandait alors plusieurs mois, où bien ce passage ne serait-il qu'une figure de langage? Autre question, tout à fait insoluble, sur laquelle les Pères de l'Eglise et les docteurs sont partagés d'opinion, mais dont la solution est sans aucune importance.

La prophétie suivante contient quatre chapitres. Elle fut composée à l'occasion d'une sécheresse qui affligea la Judée, et dont il est impossible de déterminer l'époque d'une manière précise ; mais qui eut lieu toutefois pendant le règne de Josias, et postérieurement aux premières prophéties de Jérémie. Nous disons qu'elle eut lieu postérieurement aux premières prophéties de Jérémie, parce que ce prophète s'y plaint des persécutions qu'elles lui avaient attirées; elle dut avoir lieu avant les malheurs de Juda, parce que le prophète les présente encore comme des menaces et des événements non accomplis.

« Parole du Seigneur prononcée par Jérémie à l'occasion de la sécheresse, dit le prophète. La Judée est en pleurs, ses forces abattues ont été traînées dans la poussière, et une clameur s'est élevée de Jérusalem. Les anciens ont envoyé les jeunes enfants aux sources des eaux; ceux-ci, s'apprêtant à puiser, n'ont pas trouvé d'eau et ont rapporté leurs vases vides.

« Confondus et affligés, chacun s'est couvert la tête. Confondus de l'aridité de la terre depuis qu'elle n'est plus arrosée par la pluie, les habitants des champs se sont couvert la tête. La biche a délaissé au milieu des champs le faon qu'elle venait de mettre bas, parce qu'il n'y avait pas d'herbe. L'âne sauvage immobile sur le rocher a sifflé comme les serpents, le regard fatigué de chercher une verdure qui n'existait plus. Si nos iniquités se dressent contre nous, Seigneur, ayez pitié de nous à cause de votre nom, quoique nos égarements soient innombrables ; nous vous avons offensé. O espoir d'Israël, son sauveur au temps de la tribulation! pourquoi serez-vous comme un étranger au milieu de cette terre, comme un voyageur qui ne réside qu'en passant? Pourquoi serez-vous comme un homme (sans affection, parce

qu'il est) sans asile, comme le fort qui ne peut porter secours? Vous êtes au milieu de nous, Seigneur, et votre nom a été invoqué sur nous, ne nous abandonnez pas (1). »

Touchante prière, à laquelle Dieu irrité répond par des menaces de plus en plus redoutables, de plus en plus pressantes. Non, ce peuple n'obtiendra point miséricorde; il périra avec les faux prophètes qui l'égarent; il périra par la famine, par le glaive; les rues de Jérusalem seront jonchées de morts, qui ne recevront point la sépulture; et ce qui survivra, prêtres et prophètes, s'en iront dans une terre inconnue.

« Seigneur, avez-vous donc définitivement rejeté Juda; Sion est-elle devenue une abomination à vos yeux? Pourquoi nous frappez-vous, jusqu'à nous couvrir de plaies? Nous appelons la paix, et c'est le mal qui nous arrive; nous attendons la guérison, et nous trouvons la douleur. Nous reconnaissons, Seigneur, nos iniquités et celles de nos pères; nous avons péché contre vous. Ne nous réduisez pas en opprobre, à cause de votre nom; ne nous déshonorez pas, nous qui sommes le seuil de votre gloire; souvenez-vous, ne rompez pas l'alliance que vous avez contractée avec nous. Sont-ce donc les idoles des nations qui répandent la pluie, ou les cieux qui la forment? N'êtes-vous pas le Seigneur, notre Dieu, celui dans lequel nous avons placé notre confiance? C'est vous qui opérez toutes ces choses (2). »

Le Seigneur répond : « Quand Moïse et Samuel se présenteraient devant moi, mon âme est détachée de ce peuple; éloignez-les de devant ma face, et qu'ils s'en aillent. Et s'ils vous demandent, où irons-nous, vous leur répondrez : Voici ce que dit le Seigneur: Qui à la mort, à la mort; qui au glaive, au glaive; qui à la famine, à la famine; qui à la captivité, en captivité. Je leur infligerai quatre sortes de châtiments, dit le Seigneur : le glaive, pour tuer; les chiens, pour dilacérer; les oiseaux des cieux et les bêtes de la terre, pour dévorer et disperser. J'allumerai contre eux le zèle de tous les peuples de l'univers, à cause des crimes que Manassé, fils d'Ezéchias, roi de Juda, a commis dans Jérusalem..... (1). »

Quelques lignes plus loin, le prophète laisse entrevoir qu'il y aura deux captivités, une épreuve, pour ainsi dire, avant la ruine définitive.

« J'ai semé la mort parmi mon peuple, et je l'ai dispersé, et cependant il n'a pas rétrogradé dans ses voies. J'ai multiplié les veuves dans son sein au delà du nombre des sables de la mer. J'ai introduit parmi eux un dévastateur, qui a immolé en plein midi les enfants sur le sein des mères; j'ai frappé les villes d'une terreur subite. Celle qui était sept fois mère a chancelé, est tombée de défaillance; le soleil s'est voilé pour elle au milieu du jour; elle a rougi de confusion. Je livrerai au glaive de ses ennemis les enfants qui lui restent, dit le Seigneur (2). »

Il résulte évidemment de ces paroles, que nonobstant cette *défaillance*, et nonobstant le *massacre des enfants sur le sein des mères*, déjà accompli, il reste encore un coup à porter, qui ne sera plus la défaillance, mais la mort; un surplus de postérité, qui sera *livré au glaive*. Mais on pourrait demander si le premier événement n'était pas déjà accompli par la captivité de Joachim, et si la prophétie ne doit pas être datée des premières années du règne de Sédécias? Non, car le prophète ajoute presque aussitôt, adressant la parole à Jérusalem : Vos ennemis viendront d'une terre que vous ne connaissez pas : *Adducam inimicos tuos de terra*,

(1) Quod factum est verbum Domini ad Jeremiam de sermonibus siccitatis. Luxit Judæa, et portæ ejus corruerunt, et obscuratæ sunt in terra, et clamor Jerusalem ascendit. Majores miserunt minores suos ad aquam : venerunt ad hauriendum, non invenerunt aquam, reportaverunt vasa sua vacua : confusi sunt et afflicti, et operuerunt capita sua. Propter terræ vastitatem, quia non venit pluvia in terram, confusi sunt agricolæ, operuerunt capita sua. Nam et cerva in agro peperit, et reliquit : quia non erat herba. Et onagri steterunt in rupibus, traxerunt ventum quasi dracones, defecerunt oculi eorum, quia non erat herba. Si iniquitates nostræ responderint nobis : Domine, fac propter nomen tuum, quoniam multæ sunt aversiones nostræ, tibi peccavimus. Exspectatio Israel, salvator ejus in tempore tribulationis : quare quasi colonus futurus es in terra, et quasi viator declinans ad manendum? Quare futurus es velut vir vagus, ut fortis qui non potest salvare? Tu autem in nobis es, Domine, et nomen tuum invocatum est super nos, ne derelinquas nos (*Jer.* XIV, 1-9).

(2) Nunquid projiciens abjecisti Judam? aut Sion abominata est anima tua? quare ergo percussisti nos, ita ut nulla sit sanitas? exspectavimus pacem, et non est bonum : et tempus curationis, et ecce turbatio. Cognovimus, Domine, impietates nostras, iniquitates patrum nostrorum, quia peccavimus tibi. Ne des nos in opprobrium propter nomen tuum, neque facias nobis contumeliam solii gloriæ tuæ : recordare, ne irritum facias fœdus tuum nobiscum. Nunquid sunt in sculptilibus gentium qui pluant? aut cœli possunt dare imbres? nonne tu es Dominus Deus noster, quem exspectavimus? tu enim fecisti omnia hæc (*Jer.* XIV, 19-21).

(1) Et dixit Dominus ad me : Si steterit Moyses et Samuel coram me, non est anima mea ad populum istum : ejice illos a facie mea et egrediantur. Quod si dixerint ad te : Quo egredi mur? dices ad eos : Hæc dicit Dominus : Qui ad mortem, ad mortem, et qui ad gladium, ad gladium, et qui ad famem, ad famem, et qui ad captivitatem, ad captivitatem. Et visitabo super eos quatuor species, dicit Dominus : gladium ad occisionem et canes ad lacerandum, et volatilia cœli et bestias terræ ad devorandum et dissipandum. Et dabo eos in fervorem universis regnis terræ : propter Manassem filium Ezechiæ regis Juda super omnibus quæ fecit in Jerusalem (*Jer.* XV, 1-4).

(2) Tu reliquisti me, dicit Dominus, retrorsum abiisti : et extendam manum meam super te, et interficiam te : laboravi rogans. Et dispergam eos ventilabro in portis terræ : interfeci et disperdidi populum meum, et tamen a viis suis non sunt reversi. Multiplicatæ sunt mihi viduæ ejus super arenam maris; induxi eis super matrem adolescentis vastatorem meridie; misi super civitate repente terrorem. Infirmata est quæ peperit septem, defecit anima ejus : occidit ei sol, cum adhuc esset dies : confusa est et erubuit; et residuos ejus in gladium dabo in conspectu inimicorum eorum, ait Dominus (*Jer.* XV, 6-9).

quam nescis. Or si déjà Joachim et une partie de son peuple avaient été emmenés captifs, il n'aurait pas été exact de dire que les Juifs ne connaissaient pas la Babylonie. La même expression revient de nouveau sous la plume du prophète au chapitre suivant, d'une manière plus expressive encore : Je vous transplanterai de cette terre dans une autre terre que vous ne connaissez pas, et que vos pères n'ont pas connue : *Ejiciam vos de terra hac, in terram quam ignoratis vos, et patres vestri.*

Ces menaces sont pressantes, les temps s'accomplissent. Le prophète, qui déjà a pris le personnage de Jérusalem pour se plaindre des maux qu'il endure et des persécutions auxquelles il est en butte, reçoit l'ordre, afin de peindre plus vivement encore et la grandeur des maux et leur proximité, de rester dans le célibat, pour ne point donner le jour à des enfants qu'il ne tarderait pas à voir périr par le glaive ou par la famine, qui ne recevraient point de sépulture, et dont on n'aurait pas le temps de pleurer la mort; car le temps presse, les événements sont voisins; ce n'est pas la génération suivante qui les verra, c'est celle-ci : *in oculis vestris, et in diebus vestris.* Dieu lui défend en même temps d'entrer dans aucune maison dans laquelle il y a des pleurs, des festins ou des réjouissances; le temps n'est plus de s'occuper de ces choses; des réjouissances et des festins, parce qu'ils sont hors de saison; des pleurs et des gémissements, parce que la douleur générale va absorber toutes les douleurs. Le prophète répète ce qu'il a déjà dit plusieurs fois; c'est la famine qui s'apprête, c'est le fer des ennemis qui est déjà levé; personne ne sera épargné, ni le sexe ni l'âge ne trouveront grâce; la terre sera jonchée de cadavres, qui pourriront comme le fumier; le peu de vivants qui restera sera emmené captif. C'est l'idolâtrie des pères, c'est la malice des enfants qui attirent sur Israël tant de fléaux.

Toutefois, la consolation accompagne la menace, l'espérance se place à côté du châtiment : Israël ne sera pas rejeté pour toujours, ses maux auront une fin : *Dicit Dominus, si non reliquiæ tuæ in bonum;* Israël se convertira au Seigneur, et le Seigneur reviendra à Israël : *Si converteris, convertam te, et ante faciem meam stabis.* Israël reviendra un jour de sa captivité. « Dans un temps donné, dit le Seigneur, on ne dira plus : Vive le Seigneur, qui a retiré les enfants d'Israël de la servitude d'Egypte; mais, vive le Seigneur, qui a rappelé les enfants d'Israël de la terre d'Aquilon, et de tous les pays dans lesquels il les avait dispersés, et qui leur a rendu la patrie qu'il avait donnée à leurs pères (1). »

Mais il est impossible que le prophète aperçoive le retour de la captivité, sans apercevoir en même temps, à travers cette ombre diaphane, une autre conversion, un autre retour, une restauration non plus locale, mais universelle : le retour des nations au vrai Dieu, l'extinction de l'idolâtrie. « Seigneur, ma force, mon appui, mon refuge au jour de la tribulation, les nations viendront à vous des extrémités de la terre, et diront : c'était vraiment un mensonge que nos pères poursuivaient, une vanité qui ne pouvait leur servir de rien (1). »

Cependant, ô miséricordieuse bonté de Dieu, la sentence n'est pas définitive; Israël peut encore éviter tous les maux qui lui sont annoncés, et qui sont prêts à fondre sur lui. Dites-lui bien haut, prophète du Seigneur, criez-le aux portes de la ville, faites-en retentir Jérusalem : Conservez-vous purs de tout péché : *custodite animas vestras;* et sanctifiez le jour du sabbat selon qu'il a été ordonné à vos pères : *sanctificate diem sabbati, sicut præcepi patribus vestris.*

« Si vous sanctifiez le jour du sabbat..... les princes et les rois assis sur le trône de David entreront par les portes de cette ville, montés sur des chars et sur des chevaux, eux et les princes, ainsi que les habitants de Juda et ceux de Jérusalem; et cette ville sera habitée à toujours. Et l'on viendra des villes de Juda, des alentours de Jérusalem, du pays de Benjamin, des plaines, des montagnes, du midi, chargé d'holocaustes, de victimes, offrir le sacrifice, l'encens, l'oblation dans la maison du Seigneur. Mais si vous ne voulez pas entendre ma voix, sanctifier le jour du sabbat, cesser de porter des fardeaux et d'en faire entrer par les portes de Jérusalem au jour du sabbat, j'incendierai les portes, le feu des portes incendiera les maisons de Jérusalem, et nul ne l'éteindra (2). »

Malheureusement pour elle, c'était à ce dernier parti que l'aveugle Judée s'était arrêtée; car ainsi que le prophète vient de le

(1) Propterea ecce dies veniunt, dicit Dominus, et non dicetur ultra : Vivit Dominus, qui eduxit filios Israel de terra Ægypti, sed, vivit Dominus, qui eduxit filios Israel de terra Aquilonis, et de universis terris, ad quas ejeci eos; et reducam eos in terram suam, quam dedi patribus eorum (*Jer.* XVI, 14-15).

(1) Domine, fortitudo mea et robur meum, et refugium meum in die tribulationis! ad te gentes venient ab extremis terræ, et dicent : Vere mendacium possederunt patres nostri, vanitatem, quæ eis non profuit. Nunquid faciet sibi homo deos, et ipsi non sunt dii? Idcirco ecce ego ostendam eis per vicem hanc, ostendam eis manum meam, et virtutem meam; et scient quia nomen mihi Dominus (*Jer.* XVI, 19-22).

(2) Et erit : Si audieritis me, dicit Dominus, ut non inferatis opera per portas civitatis hujus in die sabbati; et si sanctificaveritis diem sabbati, ne faciatis in eo omne opus, ingredientur per portas civitatis hujus reges et principes, sedentes super solium David, et ascendentes in curribus et equis, ipsi et principes eorum, viri Juda, et habitatores Jerusalem; et habitabitur civitas hæc in sempiternum. Et venient de civitatibus Juda, et de circuitu Jerusalem, et de terra Benjamin, et de campestribus, et de montuosis, et ab Austro portantes holocaustum, et victimam, et sacrificium, et thus, et inferent oblationem in domum Domini. Si autem non audieritis me ut sanctificetis diem sabbati, et ne portetis onus, et ne inferatis per portas Jerusalem in die sabbati, succendam ignem in portis ejus, et devorabit domos Jerusalem, et non exstinguetur (*Jer.* XVII, 24-27).

lire, son péché était écrit sur toute la largeur de son cœur et de ses autels avec un stylet de fer armé d'une pointe de diamant; et loin de revenir au Seigneur lorsque les prophéties commencèrent à s'accomplir, lorsque les ennemis l'envahirent, elle appela à son secours les armes de l'Egypte, qui ne devaient lui servir de rien. Et ainsi s'accomplit pareillement la malédiction que Jérémie avait lancée dans le cours de cette même prédiction : Maudit soit l'homme qui se confie sur l'homme, qui s'éloigne du Seigneur, et qui fonde ses espérances sur un bras de chair : *Maledictus homo, qui confidit in homine, et ponit carnem brachium suum, et a Domino recedit cor ejus.*

Ces cinq prophéties paraissent avoir été placées dans le recueil selon l'ordre où elles ont été écrites; il n'en est pas de même des suivantes.

Mais pour rétablir entre celles-ci l'ordre convenable, il est nécessaire de fixer avec précision la chronologie passablement embrouillée des dernières années du royaume de Juda, c'est-à-dire du temps écoulé entre la mort de Josias aux plaines de Mageddo, jusqu'à la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor.

Après la mort de Josias, les Juifs mirent sur le trône Sellum, ou Joachas, le quatrième de ses fils, âgé de vingt-trois ans. Ce prince leva une armée pour venger la défaite de son père, attendit Néchao au retour de son expédition contre Carchémise, fut vaincu et emmené captif en Egypte, où il mourut. Il avait régné trois mois.

Néchao mit à sa place sur le trône de Judée, Joakim, ou Eliacim, son frère aîné, âgé de vingt-cinq ans, et lui imposa un tribut de cent talents d'argent et de dix talents d'or.

La quatrième année de son règne, la Judée retomba sous la domination de Nabuchodonosor, qui prit Jérusalem, emmena le roi avec de nombreux captifs, et lui rendit peu après la couronne, à condition de payer le même tribut consenti à l'égard de l'Egypte.

La septième année, Joakim secoua le joug de Nabuchodonosor; celui-ci fit marcher des troupes contre lui; la Judée fut ravagée, de nouveaux captifs furent emmenés. Enfin Nabuchodonosor vint lui-même, trois ans plus tard, assiégea Jérusalem; Joakim fut tué dans une sortie.

Les Juifs mirent à sa place Jéchonias, ou Joachin, son fils, qui ne régna que trois mois, la ville ayant été prise à ce terme. Jéchonias fut emmené captif avec une grande partie de son peuple.

Nabuchodonosor donna le trône à Sédécias, ou Mathanias, son oncle, le quatrième des fils de Josias, alors âgé de vingt et un ans.

La neuvième année de son règne, qui était une année sabbatique, il se révolta contre Nabuchodonosor, et appela à son aide Pharaon-Hophra, roi d'Egypte. Nabuchodonosor mit le siége devant Jérusalem, le leva pour marcher au-devant de Hophra, le reprit aussitôt, et s'empara de la ville la onzième année du règne de Sédécias. Sédécias, pris dans sa fuite, eut les yeux crevés, et fut emmené captif; Jérusalem fut détruite de fond en comble.

Nabuchodonosor laissa Godolias pour gouverner la Judée. Il fut assassiné au bout d'un an par Ismaël, de la race royale de Juda; les restes de la nation juive se réfugièrent alors en Egypte, et entraînèrent Jérémie avec eux.

Les prophéties de Jérémie avaient reçu un commencement d'exécution. Josias avait été vaincu et blessé à mort dans les plaines de Mageddo, en voulant arrêter Néchao, qui allait porter la guerre en Assyrie. Joachas, son fils, avait été vaincu par le même Néchao, et emmené captif en Egypte avec ses meilleures troupes et ses plus fidèles serviteurs. Joakim l'avait remplacé sur le trône.

Le prophète reparut, pour donner au peuple de nouveaux avertissements avec toute l'autorité que devait lui donner désormais l'accomplissement de ses paroles. Il se tint donc à l'entrée du temple et dit : « Voici ce que dit le Seigneur : Si vous ne m'obéissez pas, en observant la loi que je vous ai donnée; si vous ne faites pas attention aux menaces des prophètes, mes serviteurs, envoyés par moi avec diligence et sollicitude, et que vous n'avez pas voulu entendre jusqu'ici, je ferai de cette maison une autre Silo, et je livrerai cette ville à la malédiction de toutes les nations (1). »

A ces mots, il s'éleva un grand tumulte; le prophète fut entraîné par la multitude et mis en jugement. Il affirma devant ses juges qu'il parlait au nom du Seigneur, que ses paroles n'étaient que des menaces, et que si les Juifs voulaient se convertir, elles resteraient sans effet. Là-dessus il fut rendu à la liberté. Tel est l'objet du chapitre vingt-sixième.

Les dangers qu'il avait courus de la part d'une multitude furieuse, qui voulait le lapider, ne purent arrêter son zèle. Il se présenta jusque dans le palais du roi, où il tint les mêmes discours : « Si la nation revient à l'observance de la loi de Dieu, elle retrouvera la prospérité; sinon elle sera livrée à tous les maux, et Jérusalem sera détruite. »

Puis, s'animant de plus en plus, et donnant carrière à son audace à la vue du terrible avenir que le Seigneur lui révélait, il se mit à dérouler la suite des événements,

(1) In principio regni Joakim filii Josiæ regis Juda, factum est verbum istud a Domino, dicens : Hæc dicit Dominus : Sta in atrio domus Domini, et loqueris ad omnes civitates Juda, de quibus veniunt ut adorent in domo Domini, universos sermones, quos ego mandavi tibi ut loquaris ad eos : noli subtrahere verbum. Si forte audiant et convertatur unusquisque a via sua mala, et pœniteat me mali, quod cogito facere eis propter malitiam studiorum eorum. Et dices ad eos : Hæc dicit Dominus : Si non audieritis me, ut ambuletis in lege mea, quam dedi vobis, ut audiatis sermones servorum meorum prophetarum quos ego misi ad vos de nocte consurgens, et dirigens, et non audistis : dabo domum istam sicut Silo, et urbem hanc dabo in maledictionem cunctis gentibus terræ (*Jer.* XXVI, 1-6).

jusqu'à l'accomplissement des derniers malheurs.

« Ne pleurez plus celui qui est mort (aux champs de Mageddo) ; le temps est venu de sécher vos larmes. Pleurez celui qui est parti (captif en Egypte), car il ne reviendra pas, et ne reverra plus sa patrie..... Il mourra dans le pays où je l'ai transporté, dit le Seigneur..... Et quant à Joakim, fils de Josias, roi de Juda, voici ce que le Seigneur ajoute : Il n'obtiendra point les larmes de ses frères, ni les larmes de ses sœurs ; on ne le pleurera pas. Il n'obtiendra pas les regrets de ses serviteurs, ni ceux de ses amis, on n'en portera pas le deuil. Il aura la sépulture d'un âne ; il pourrira sur la terre en dehors des portes de Jérusalem..... Et vous, Jéchonias, fils de Joakim, roi de Juda, fussiez-vous un anneau placé à ma main droite, je vous en arracherai ; et je vous livrerai aux mains de vos ennemis, aux mains de ceux dont vous redoutez la présence, aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone, et aux mains des Chaldéens ; et je vous enverrai vous et votre mère dans une terre étrangère, dans laquelle vous n'êtes pas nés, mais dans laquelle vous mourrez..... Terre, terre, terre, écoutez la parole du Seigneur : Voici ce que dit le Seigneur : Marquez cet homme du sceau de la stérilité et de l'infortune, car il n'y aura pas de ses descendants qui monte sur le trône de David, et qui règne en Juda (1). »

Nous ne voudrions pas arrêter le prophète au milieu de son élan, pour faire observer qu'en effet Joachas dut mourir en Egypte, car il n'est plus fait mention de lui ; que Joakim reçut la sépulture d'un âne, c'est-à-dire pourrit dans les champs, comme il était prédit, puisqu'il fut tué dans une sortie et abandonné des siens, qui ne purent aller chercher son cadavre, le siége de Jérusalem n'ayant pas discontinué jusqu'au moment où la ville fut prise ; que Jéchonias ni sa mère, emmenés alors en captivité, n'en revinrent point, et qu'aucun de ses descendants n'occupa le trône après lui, jusqu'au temps du Messie, le dernier rejeton de sa race. Si le prophète l'adjoint ici à son père dans une même prophétie, c'est que Joakim se l'était associé en montant sur le trône. Aussi dit-il aussitôt : Malheur aux pasteurs qui dispersent et qui détruisent mon troupeau ; *væ pastoribus, qui disperdunt et dilacerant gregem pascuæ meæ, dicit Dominus.*

Mais une image consolante apparaît à ses yeux dans le lointain des temps : il aperçoit les jours radieux du Messie, et plus près de lui l'aurore qui les précède comme un reflet de lumière ; la restauration de Jérusalem et de la Judée après les malheurs de la captivité.

« Je rassemblerai les restes de mon troupeau de tous les pays où je l'avais dispersé ; je les ramènerai à leurs pâturages, ils prospéreront et multiplieront. Et je leur donnerai des pasteurs qui les paîtront ; ils ne craindront plus rien, et n'éprouveront plus d'épouvante ; pas un seul ne manquera dans le nombre, dit le Seigneur. Voilà que les jours viennent, dit le Seigneur, auxquels je susciterai à David un germe de justice ; roi, il régnera, et il sera le sage, et il fera justice et discernement sur la terre. En ces jours, Juda aura un Sauveur, et Israël se reposera au sein de la sécurité ; et voici le nom duquel on l'appellera, le Juste notre Seigneur. A cause de lui, voici que le temps vient, dit le Seigneur, où l'on ne dira plus, Vive le Seigneur qui a retiré les fils d'Israël de la terre d'Egypte ; mais vive le Seigneur, qui a retiré et ramené les semences de la maison d'Israël de la terre d'Aquilon et de toutes les contrées où il les avait dispersées ; et elle habitera dans ses propres demeures (1). »

(1) Nolite flere mortuum, neque lugeatis super eum fletu : plangite eum, qui egreditur, quia non revertetur ultra, nec videbit terram nativitatis suæ. Quia hæc dicit Dominus ad Sellum filium Josiæ regem Juda, qui regnavit pro Josia patre suo, qui egressus est de loco isto : Non revertetur huc amplius : sed in loco, ad quem transtuli eum ibi morietur, et terram istam non videbit amplius. Væ qui ædificat domum suam in injustitia, et cœnacula sua non in judicio : amicum suum opprimet frustra, et mercedem ejus non reddet ei. Qui dicit : Ædificabo mihi domum latam, et cœnacula spatiosa : qui aperit sibi fenestras et facit laquearia cedrina, pingitque sinopide. Nunquid regnabis, quoniam confers te cedro ? pater tuus nunquid non comedit et bibit, et fecit judicium et justitiam tunc cum bene erat ei ? Judicavit causam pauperis et egeni in bonum suum : nunquid non ideo quia cognovit me, dicit Dominus ? Tui vero oculi et cor ad avaritiam, et ad sanguinem innocentem fundendum, et ad calumniam, et ad cursum mali operis.

Propterea hæc dicit Dominus ad Joakim filium Josiæ regem Juda : Non plangent eum : Væ frater et væ soror : non concrepabunt ei : Væ Domine, et væ inclyte. Sepultura asini sepelietur, putrefactus et projectus extra portas Jerusalem..... Vivo ego, dicit Dominus : quia si fuerit Jechonias filius Joakim regis Juda, annulus in manu dextera mea, inde evellam eum. Et dabo te in manu quærentium animam tuam, et in manu quorum tu formidas faciem, et in manu Nabuchodonosor regis Babylonis, et in manu Chaldæorum. Et mittam te, et matrem tuam quæ genuit te, in terram alienam, in qua nati non estis, ibique moriemini ! Et in terram, ad quam ipsi levant animam suam ut revertantur illuc, non revertentur. Nunquid vas fictile atque contritum vir iste Jechonias ? nunquid vas absque omni voluptate ? quare abjecti sunt ipse et semen ejus, et projecti in terram, quam ignoraverunt ? Terra, terra, terra, audi sermonem Domini. Hæc dicit Dominus : Scribe virum istum sterilem, virum qui in diebus suis non prosperabitur : nec enim erit de semine ejus vir qui sedeat super solium David, et potestatem habeat ultra in Juda (*Jer.* XXII, 10-30).

(1) Væ pastoribus qui disperdunt et dilacerant gregem pascuæ meæ, dicit Dominus. Ideo hæc dicit Dominus Deus Israel ad pastores, qui pascunt populum meum : Vos dispersistis gregem meum, et ejecistis eos, et non visitastis eos : ecce ego visitabo super vos malitiam studiorum vestrorum, ait Dominus. Et ego congregabo reliquias gregis mei de omnibus terris, ad quas ejecero eos illuc : et convertam eos ad rura sua : et crescent et multiplicabuntur. Et suscitabo super eos pastores, et pascent eos : non formidabunt ultra, et non pavebunt : et nullus quæretur ex numero, dicit Dominus. Ecce dies veniunt, dicit Dominus : et suscitabo David

Le prohète termine cette prophétie par une longue invective contre les faux prophètes, qui séduisaient le peuple, en lui promettant la prospérité et la paix. Tel est le sujet des vingt-deuxième et vingt-troisième chapitres.

Non content d'avertir Juda des maux qui le menaçaient, afin de le rappeler au service de son Dieu, Jérémie voulut lui ôter jusqu'à ses dernières espérances, en lui montrant toutes les nations voisines, sur lesquelles il comptait, pour y chercher un appui, soumises également au joug de l'Assyrie, et dévastées par le glaive de Nabuchodonosor. L'Egypte était, sans contredit, la plus puissante ; elle avait signalé sa valeur en envoyant ses armées conquérir Charchemise, dans les Etats du roi d'Assyrie, et ce fait était tout récent. Eh bien ! c'est par elle qu'il va commencer.

« Préparez vos écus et vos boucliers, et marchez aux combats. Attelez vos coursiers : cavaliers, sur vos siéges. Prenez vos casques, polissez vos lances, revêtez vos cuirasses. Eh ! quoi, je les vois trembler, ils tournent le dos, leurs braves ont mordu la poussière ; ils fuient à grands pas, sans regarder derrière eux ; l'épouvante est dans leurs rangs, dit le Seigneur. Ne courez pas si vite, le plus agile ne se sauverait pas. Vaincus dans le pays d'Aquilon, sur les bords de l'Euphrate, (1) vous y demeurerez.

« Quel est celui-ci qui monte comme les eaux d'un fleuve, et dont les eaux gonflées tourbillonnent comme celles des fleuves ? Il grossit à l'instar du fleuve d'Egypte, et ses flots se presseront comme ceux des fleuves, et il dira : Je monterai, j'inonderai la terre, je noierai la ville et ses habitants.

« Montez à cheval, élancez-vous sur vos chars : en avant les braves, Ethiopiens et Libyens couverts de boucliers, Lydiens armés de flèches. Ce jour sera celui du Seigneur des armées, le jour de la vengeance qu'il tirera de ses ennemis. Le glaive dévorera, il se rassasiera, il s'enivrera de leur sang : la victime du Seigneur, du Dieu des armées, est (aujourd'hui) dans le pays d'Aquilon, près des rives de l'Euphrate. Courez à Galaad et achetez du baume, vierge fille d'Egypte ; mais vous vous couvririez en vain de médicaments, car vous n'êtes qu'une seule plaie. Les nations savent assez votre déshonneur, car vos clameurs lamentables ont rempli la terre. Le fort a heurté contre le fort, et ils sont tombés tous les deux. »

Mais ce n'est pas tout ; Nabuchodonosor ne se contentera pas de reprendre Charchemise ; non, il descendra en Egypte, et s'y rendra le maître.

« Annoncez en Egypte, faites savoir à Magdalo, que votre voix retentisse à Memphis et à Taphnis, et dites : Debout, préparez-vous, car le glaive s'apprête à dévorer tout ce qui vous environne. Mais pourquoi donc vos forts sont-ils abattus ? Ils n'ont pu résister, car c'est Dieu même qui les a renversés, qui les a entassés les uns sur les autres. Combien ne diront pas, levons-nous et fuyons vers notre peuple, vers notre patrie, devant le glaive de la colombe (1).

« Appelez Pharaon, roi d'Égypte, du nom de *Tumulte accompli dans son temps*. Je jure par moi-même, dit le roi, celui qui s'appelle le Seigneur des armées, qu'il (2) s'élèvera comme le Thabor parmi les montagnes, et comme le Carmel au bord de la mer. Faites vos préparatifs pour l'émigration, fille casanière d'Egypte, car Memphis deviendra une solitude, elle sera abandonnée, inhabitable. Si l'Egypte est une genisse élégante et superbe, il lui viendra de l'Aquilon quelqu'un pour l'aiguillonner. Et les mercenaires, qu'elle avait armés pour sa défense, ont fui comme des veaux à l'engrais : ils ont couru tous ensemble, sans pouvoir s'arrêter ; car le jour de la boucherie était venu pour eux, c'était pour eux le moment de la visite. Une voix retentira comme le son de l'airain, celle de l'armée qui se précipitera contre elle avec des haches, comme pour abattre le bois, et, dit le Seigneur, on coupera cette innombrable forêt, car (ses ennemis) sont comme des nuages de sauterelles, qu'on ne peut compter. La fille d'Égypte, couverte de confusion, a été livrée aux mains du peuple de l'Aquilon. Le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël, a dit : Voilà que je ferai ma visite à la tumultueuse Alexandrie, à Pharaon, à l'Egypte, à ses dieux, à ses rois, à Pharaon et à ceux qui se fient en lui. Et je les livrerai aux mains de ceux qui en veulent à leur vie, aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone, et aux mains de ses serviteurs. »

Comme si le prophète craignait de porter le désespoir dans le cœur de ceux auxquels il s'adresse, il fait traverser tout à coup à son esprit de grands espaces, de longs intervalles, pour placer la consolation à côté de la menace.

germen justum : regnabit rex, et sapiens erit : et faciet judicium et justitiam in terra. In diebus illis salvabitur Juda, et Israel habitabit confidenter, et hoc est nomen, quod vocabunt eum, Dominus justus noster. Propter hoc ecce dies veniunt, dicit Dominus, et non dicent ultra : Vivit Dominus, qui eduxit filios Israel de terra Ægypti : sed vivit Dominus, qui eduxit et adduxit semen domus Israel de terra Aquilonis et de cunctis terris, ad quas ejeceram eos illuc : et habitabunt in terra sua (*Jer.* xxm, 1-8).

(1) C'est la reprise de Charchemise par Nabuchodonosor, la première année de son règne. Celui-ci, nommé Nabuchodonosor le Grand, est fils de Nabopolassar, auquel Néchao avait enlevé Charchemise, et avec lequel Josias s'était allié. Joakim rompit cette alliance à l'avénement de Nabuchodonosor, et ce fut à son dam, comme nous le verrons bientôt.

(1) *A facie gladii columbæ;* cette expression, qui se présente jusqu'à trois fois sous la plume de Jérémie, ici, aux chapitres vingt-cinquième et cinquantième, a singulièrement embarrassé les commentateurs anciens et modernes et les hébraïsants. Appliquée tantôt aux armées de Nabuchodonosor, tantôt à celles de Cyrus, elle ne désigne ni un peuple en particulier, ni un conquérant, ni un étendard. Vatable traduit constamment par *gladius opprimens;* mais Vatable, tout savant qu'il est, ne saurait être mis en comparaison avec saint Jérôme. *Gladius columbæ* veut dire tout uniment une flèche empennée de plumes de pigeon.

« Et après cela, ajoute-t-il aussitôt, l'Egypte sera habitée comme aux premiers jours, dit le Seigneur. Et vous, Jacob, mon serviteur, ne craignez pas, ne tremblez pas, ô Israël, car je vous ramènerai des pays lointains, et je ferai revenir vos descendants du pays de la captivité ; et Jacob après son retour se reposera, il prospérera, et il n'y aura plus personne qui lui soit un sujet d'effroi. Non, ne craignez pas, Jacob, mon serviteur, dit le Seigneur, car je suis avec vous ; je détruirai toutes les nations au milieu desquelles je vous aurai dispersé, mais vous, je ne vous détruirai pas ; seulement je vous châtierai selon qu'il sera juste ; je ne vous épargnerai point, parce que vous n'êtes pas innocent (1). »

(1) Præparate scutum et clypeum, et procedite ad bellum. Jungite equos, et ascendite, equites : state in galeis, polite lanceas, induite vos loricis. Quid igitur? vidi ipsos pavidos, et terga vertentes, fortes eorum cæsos : fugerunt conciti, nec respexerunt : terror undique, ait Dominus. Non fugiat velox, nec salvari se putet fortis : ad Aquilonem juxta flumen Euphraten victi sunt, et ruerunt. Quis est iste, qui quasi flumen ascendit : et veluti fluviorum, intumescunt gurgites ejus? Ægyptus, fluminis instar, ascendit, et velut flumina movebuntur fluctus ejus, et dicet : Ascendens operiam terram : perdam civitatem, et habitatores ejus. Ascendite equos, et exsultate in curribus, et procedant fortes, Æthyopia et Libyes tenentes scutum, et Lydii arripientes et jacientes sagittas. Dies autem ille Domini Dei exercituum, dies ultionis ut sumat vindictam de inimicis suis, devorabit gladius, et saturabitur, et inebriabitur sanguine eorum : victima enim Domini Dei exercituum in terra Aquilonis juxta flumen Euphraten. Ascende in Galaad, et tolle resinam, virgo filia Ægypti. Frustra multiplicas medicamina, sanitas non erit tibi. Audierunt gentes ignominiam tuam, et ululatus tuus replevit terram, quia fortis impegit in fortem et ambo pariter conciderunt.

Verbum quod locutus est Dominus ad Jeremiam prophetam, super eo quod venturus esset Nabuchodonosor rex Babylonis, et percussurus terram Ægypti. Annuntiate Ægypto, et auditum facite in Magdalo, et resonet in Memphis, et in Taphnis, dicite : Sta, et præpara te : quia devorabit gladius ea quæ per circuitum tuum sunt. Quare computruit fortis tuus? non stetit : quoniam Dominus subvertit eum. Multiplicavit ruentes, ceciditque vir ad proximum suum et dicent Surge : et revertamur ad populum nostrum, et ad terram nativitatis nostræ, a facie gladii columbæ. Vocate nomen Pharaonis regis Ægypti, tumultum adduxit tempus. Vivo ego (inquit rex, Dominus exercituum nomen ejus) quoniam sicut Thabor in montibus, et sicut Carmelus in mari, veniet. Vasa transmigrationis fac tibi habitatrix filia Ægypti, quia Memphis in solitudinem erit, et deseretur, et inhabitabilis erit. Vitula elegans atque formosa Ægyptus : stimulator ab Aquilone veniet ei. Mercenarii quoque ejus qui versabantur in medio ejus, quasi vituli saginati versi sunt, et fugerunt simul, nec stare potuerunt : quia dies interfectionis eorum venit super eos, tempus visitationis eorum. Vox ejus quasi æris sonabit : quoniam cum exercitu properabunt et cum securibus venient ei, quasi cædentes ligna. Succiderunt saltum ejus, ait Dominus, qui supputari non potest : multiplicati sunt super locustas, et non est eis numerus. Confusa est filia Ægypti, et tradita in manus populi Aquilonis. Dixit Dominus exercituum Deus Israel : Ecce ego visitabo super tumultum Alexandriæ, et super Pharaonem et super Ægyptum, et super deos ejus, et super reges ejus, et super Pharaonem, et super eos qui confidunt in eo. Et dabo eos in manus quærentium animam eorum, et in manum Nabuchodonosor regis Babylonis, et in manus servorum ejus : et post hæc habitabitur sicut diebus pristinis, ait Dominus. Et tu ne timeas, serve meus, Jacob, et ne paveas Israel : quia ecce ego salvum te faciam de longinquo, et semen tuum de terra captivitatis tuæ ; et revertetur Jacob, et requiescet, et prosperabitur : et non erit qui exterreat eum. Et tu noli timere, serve meus, Jacob, ait Dominus : quia tecum ego sum, quia ego consumam cunctas gentes, ad quas ejeci te : te vero non consumam, sed castigabo te in judicio, nec quasi innocenti parcam tibi. (*Jer.* XLVI, 3-28.)

La première prophétie relative à l'Egypte devait s'accomplir immédiatement, et peut-être était-elle déjà en voie d'accomplissement ; la seconde s'accomplit à trente-quatre années de là, lorsque Nabuchodonosor envahit ce royaume, le dévasta l'espace de trois ans, et y plaça Amasis sur le trône, après en avoir chassé Pharaon-Hophra. La prophétie relative à Juda devait s'accomplir au bout de soixante-dix ans, car la première année de la captivité était près de commencer.

La prophétie suivante est intitulée : *Contre les Philistins*, et porte pour toute date cette indication : *Avant la prise de Gaza par Pharaon.* Cette date a dû être ajoutée postérieurement, soit par Baruch, dans la Babylonie, soit par Jérémie lui-même, dans sa prison, lorsqu'il dicta à son secrétaire le recueil de ses prophéties ; et elle n'a pas été mise là par une vaine ostentation, pour montrer que le prophète avait annoncé cet événement ; car ce n'est pas de l'expédition de Néchao qu'il est question dans la prophétie, mais de celle de Nabuchodonosor, qui devait avoir lieu plus de trente ans après. Elle sert à montrer que la prophétie est contemporaine de celle contre l'Egypte dont nous venons de rendre compte ; elles sont en effet écrites sous une même inspiration, et contiennent les mêmes figures de langage. Elles ont dû être faites, ainsi que les suivantes, vers le commencement de la quatrième année de Joakim, et sont antérieures à l'emprisonnement de Jérémie, et par conséquent à son apparition dans le palais du roi, dont nous avons déjà rendu compte, par anticipation.

« Le Seigneur dit ceci : Voilà que les eaux montent du côté de l'Aquilon, et, comme un torrent débordé, elles couvriront toute la surface de la terre, elles noieront la ville et ses habitants ; les hommes pousseront des cris, tous les habitants de la terre élèveront de grandes clameurs. Devant le bruit retentissant des armes des guerriers, devant le frémissement des nombreuses roues des quadriges, les pères n'aperçoivent pas les enfants qui se précipitent les bras étendus. Comme annonce du jour auquel la Philistie doit être dévastée, Tyr sera détruite ainsi que Sidon et ses divers auxiliaires ; car le Seigneur ravagera la Philistie, ce reste des îles de la Cappadoce (1). La calvitie désho-

(1) Le souvenir que le prophète évoque ici est tout à la fois un reproche et une menace à l'adresse des Philistins. Ces Cappadociens, ou *Caphtorim*, non

nore la tête de Gaza, un silence de mort règne à Ascalon et dans les vallées de ces deux villes : Jusques à quand demeurerez-vous couverte de vos blessures (1)? O glaive du Seigneur, jusques à quand ne vous reposerez-vous pas? rentrez dans votre fourreau, refroidissez-vous, et ne vibrez plus. Mais comment se reposerait-il, après que le Seigneur lui a fait un commandement contre Ascalon et ses rivages voisins de la mer, et lui a assigné ce lieu-là (2)? »

Le prophète va maintenant passer en revue tous les peuples voisins de la Palestine, et assigner à chacun la part des douleurs que le Seigneur leur réserve.

« Le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël, dit ceci à Moab : Malheur à Nabo, parce qu'elle sera dévastée et demeurera couverte de confusion. Cariathaïm est prise; la forte, elle est couverte de confusion, elle tremble. Moab ne se prévaudra plus contre Hésebon : (ses ennemis) ont préparé sa ruine; venez, (ont-ils dit), effaçons-la du milieu de son peuple. Tu garderas donc le silence (Hésebon), et le glaive te poursuivra. Voix et clameurs d'Oronaïm! dévastation et affreux massacre! Moab est écrasé : appelez ses petits enfants à entendre ses clameurs. Il gravira, en effet, en versant des larmes abondantes le côteau de Luith, tellement que ses ennemis entendront les accents de ses pleurs jusqu'à la descente d'Oronaïm. Fuyez, sauvez vos jours, dussiez-vous être comme la bruyère du désert (que l'aridité consume). Puisque vous vous êtes confiés dans vos fortifications et dans vos approvisionnements, vous serez pris avec eux, et Chamos émigrera en terre étrangère, lui, ses prêtres et ses princes ensemble. Le dévastateur viendra contre toutes les villes, aucune ne sera préservée; les vallées seront dépouillées; les plaines seront dévastées; c'est le Seigneur qui l'a dit. Donnez une fleur à Moab, parce qu'il sortira fleurissant; et ses villes demeureront désertes et inhabitables (1). »

Nous renonçons à traduire le reste de cette prophétie, parce qu'elle roule jusqu'à la fin sur des détails particuliers, relatifs à la dévastation que Nabuchodonosor devait accomplir environ trente années plus tard, et que l'histoire ne donne que des éclaircissements insuffisants. A ces mystères de choses, si l'on pouvait ainsi parler, viennent s'adjoindre des mystères de mots, encore plus impénétrables; car cette longue prédiction n'est qu'une amplification du quinzième chapitre d'Isaïe, remplie de pointes, de jeux de mots, et d'allusions inexplicables dans l'état actuel de nos connaissances. Ainsi le seul mot *Hésebon*, dans ses diverses racines, compositions et acceptions, veut dire *industrie*, et c'est pour cela qu'il est dit que Moab et Hésebon ne rivaliseront plus, *non exsultabit contra;* il veut dire *pensée*, et c'est à cette signification qu'il est fait allusion dans ces mots : Ses ennemis ont *pensé* le mal contre elle, *cogitaverunt malum;* il veut dire se *hâter de bâtir :* c'est pour cela que ses ennemis se *hâteront* de la *renverser;* il veut dire *silence*, aussi le prophète lui dit : *taisez-vous* donc; *silens conticesce;* il veut dire *empressement*, aussi le prophète lui dit : courez encore plus vite, *le glaive vous suit.* Cette phrase *Chamos s'en ira en émigration*, est encore une allusion au nom de *Chamos* qui veut dire *celui qui s'en va.* Il en est de même de tous les autres termes qui reviennent sous la plume du prophète; nous n'en citerons plus qu'un exemple : *Israël* veut dire celui qui *prévaut contre Dieu, Bethel* veut dire la *maison de Dieu;* eh bien! Jérémie ne manque pas de dire, quelques versets plus loin, que la maison de celui qui prévaut contre Dieu a reçu sa confusion de la part de la maison de Dieu; *confusa est domus Israel a Bethel.*

pas ceux de l'Asie Mineure, avaient succédé aux enfants de Cham dans les îles du Delta et le long des rivages de la mer jusqu'à Ascalon ou Azot; ils en avaient été chassés par les Philistins, comme ceux-ci devaient l'être par les Assyriens; ou plutôt les Philistins les avaient subjugués, comme ils devaient l'être bientôt eux-mêmes.

(1) Le texte hébreu dit : Jusqu'à quand vous ferez-vous *des incisions?* Jérémie présente un second exemple de cet usage, qui subsiste encore parmi certains peuples de l'Amérique et de l'Océanie : il en est qui se coupent même une articulation du doigt à chaque nouveau deuil qu'ils ont à porter; on peut juger de son antiquité, en le voyant proscrit au XIX^e^ chapitre du Lévitique.

(2) Quod factum est verbum Domini ad Jeremiam prophetam contra Palæstinos, antequam percuteret Pharao Gazam : Hæc dicit Dominus : Ecce aquæ ascendunt ab Aquilone, et erunt quasi torrens inundans, et operient terram et plenitudinem ejus, urbem et habitatores ejus : clamabunt homines, et ululabunt omnes habitatores terræ, a strepitu pompæ armorum, et bellatorum ejus, a commotione quadrigarum ejus, et multitudine rotarum illius. Non respexerunt patres filios manibus dissolutis. Pro adventu diei, in quo vastabuntur omnes Philisthiim, et dissipabitur Tyrus, et Sidon cum omnibus reliquis auxiliis suis. Depopulatus est enim Dominus Palæstinos, reliquias insulæ Cappadociæ. Venit calvitium super Gazam : conticuit Ascalon et reliquiæ vallis earum : usquequo concideris? O mucro Domini usquequo non quiesces? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare, et sile. Quomodo quiescet, cum Dominus præceperit ei adversus Ascalonem, et adversus maritimas ejus regiones, ibique condixerit illi? (*Jer.* XLVII, 1-7).

(1) Ad Moab hæc dicit Dominus exercituum Deus Israel : Væ super Nabo, quoniam vastata est, et confusa : capta est Cariathaim : confusa est fortis, et tremuit. Non est ultra exsultatio in Moab contra Hesebon : cogitaverunt malum. Venite, et disperdamus eam de gente. Ergo silens conticesces, sequeturque te gladius. Vox clamoris de Oronaim : vastitas, et contritio magna. Contrita est Moab : annuntiate clamorem parvulis ejus. Per ascensum enim Luith plorans ascendet in fletu : quoniam in descensu Oronaim hostes ululatum contritionis audierunt : Fugite, salvate animas vestras : et eritis quasi myricæ in deserto. Pro eo enim quod habuisti fiduciam in munitionibus tuis, et in thesauris tuis, tu quoque capieris : et ibit Chamos in transmigrationem, sacerdotes ejus, et principes ejus simul. Et veniet prædo ad omnem urbem, et urbs nulla salvabitur : et peribunt valles, et dissipabuntur campestria : quoniam dixit Dominus. Date florem Moab, quia florens egredietur : et civitates ejus desertæ erunt, et inhabitabiles (*Jer.* XLVIII, 1-9).

Ceci soit dit sans aucune intention de censure, mais seulement dans le dessein de montrer les difficultés, et d'appeler sur ce point l'attention des interprètes et des hébraïsants. Si Isaïe est impénétrable par la profondeur de la pensée, Jérémie l'est aussi souvent par le mystère du langage ; et non-seulement par des mystères de la nature de ceux-ci, mais encore par une multitude d'allusions aux mœurs et aux usages d'une vie semi-pastorale, qui échappe à nos appréciations.

En deux mots, le prophète annonce à Moab qu'il sera entièrement dévasté, totalement emmené captif, qu'il cessera d'être un peuple ; *cessabit Moab esse populus ;* puis enfin, que sa captivité aura un terme, mais qui se fera longtemps attendre ; *et convertam captivitatem Moab in novissimis diebus.* Tel est le sujet du quarante-huitième chapitre.

Le quarante-neuvième, suite de celui-ci jusqu'au trente-quatrième verset, s'adresse aux Ammonites, aux Iduméens, aux Elamites, aux royaumes de Damas, de Cédar et d'Azor. C'est une amplification des seizième et dix-septième chapitres d'Isaïe, écrite dans le même sens et du même style que ce qui précède.

Toute la prophétie dut être composée à l'occasion des invasions et des déprédations de ces peuples dans le royaume de Juda à l'instigation de Nabuchodonosor, la première année de son règne, lorsqu'il n'était pas encore suffisamment préparé à tirer vengeance de la défection de Joakim, et de son alliance avec Pharaon (1). C'est ainsi que Abdias, Amos, Nahum, Sophonie, avaient répondu par de menaçantes prédictions aux déprédations de ces mêmes peuples, à mesure qu'ils s'en étaient rendus coupables. C'est ainsi qu'un enfant, trop faible pour se défendre lui-même, menace du moins d'une intervention étrangère des agresseurs plus forts que lui. On trouverait facilement dans les mœurs antiques beaucoup d'exemples analogues, sauf la différence qui résulte de l'inspiration divine.

Le prophète dit donc à Ammon : « Les jours viennent, dit le Seigneur, où je ferai retentir dans Rabath des fils d'Ammon le bruit des combats ; elle demeurera bouleversée comme un champ de sépulture ; ses filles seront livrées aux flammes, et Israël possédera ceux qui l'ont possédé, dit le Seigneur. »

Puis il ajoute : « Et je ferai revenir les fils d'Ammon de leur captivité, dit le Seigneur (1). »

Suivant l'historien Josèphe, ils en seraient revenus en même temps que les Juifs, pendant le règne de Cyrus. Mais cette particularité de la possession de l'Ammonite par les Juifs se rattache à un autre ordre de faits, dont l'accomplissement devait être plus lointain : il était réservé à Judas Machabée d'en faire la conquête, et de l'incorporer à la Judée. Elle en fit partie jusqu'après le règne d'Hérode.

« A l'Idumée. Le Seigneur des armées dit ceci : ... Fuyez, tournez le dos, descendez dans le gouffre, habitants de Dedan, car j'ai amené la ruine sur Esaü ; le temps de rendre ses comptes est arrivé pour lui... J'ai juré par moi-même, dit le Seigneur, de réduire Bozra en solitude, en opprobre, en désert, en malédiction, et toutes ses villes en des solitudes éternelles... Et l'Idumée sera déserte : quiconque la traversera restera frappé de stupeur... (2) »

Ceci s'applique à la dévastation de l'Idumée par Nabuchodonosor dans les années qui suivirent la ruine de Jérusalem. Ce qui suit devait recevoir son accomplissement par les armes de Jean Hircan.

« Voilà quelque chose comme un lion qui s'élance des forêts du Jourdain vers la *beauté robuste* (3) ; c'est moi qui le lâcherai subitement contre elle. Quel autre plus vaillant pourrai-je choisir à sa place ? Qui est semblable à moi ? Qui me résistera ? Quel est ce berger qui oserait lever la tête devant moi ? Ecoutez donc les desseins du Seigneur à l'égard d'Edom, et ses résolutions envers les habitants de Théman : Si les petits du troupeau ne les chassent pas, et ne dispersent pas avec eux les restes de leurs habitations (4)! La terre tremblera au bruit de leur chute, et la clameur qu'ils pousseront retentira jusqu'à la mer

(1) *In diebus ejus ascendit Nabuchodonosor rex Babylonis, et factus est ei Joakim servus tribus annis, et rursum rebellavit contra eum. Immisitque ei Dominus latrunculos Chaldeorum, et latrunculos Syriæ, et latrunculos Moab, et latrunculos filiorum Ammon, et immisit eos in Judam* (*IV Reg.* XXIV, 1 *et* 2). D'après les données qu'il est possible de recueillir dans l'histoire, l'invasion de ces diverses bandes suivit la révolte de Joakim, et précéda l'expédition de Nabuchodonosor, quoique l'auteur semble dire ici le contraire.

(1) Ecce dies veniunt, dicit Dominus, et auditum faciam super Rabbat filiorum Ammon fremitum prælii, et erit in tumulum dissipata, filiæque ejus igni succendentur, et possidebit Israel possessores suos, ait Dominus..... Et post hæc reverti faciam captivos filiorum Ammon, ait Dominus (*Jer.* XLIX, 2 *et* 6).

(2) Ad Idumæam. Hæc dicit Dominus exercituum: Nunquid non ultra est sapientia in Themam? Periit consilium a filiis, inutilis facta est sapientia eorum. Fugite et terga vertite, descendite in voraginem, habitatores Dedan : quoniam perditionem Esau adduxi super eum, tempus visitationis ejus..... Ego vero discooperui Esau, revelavi abscondita ejus, et celari non poterit : vastatum est semen ejus, et fratres ejus, et vicini ejus, et non erit.... Quia per memetipsum juravi, dicit Dominus, quod in solitudinem, et in opprobrium, et in desertum, et in maledictionem erit Bosra : et omnes civitates ejus erunt in solitudines sempiternas..... Et erit Idumæa deserta : omnis qui transibit per eam, stupebit, et sibilabit super omnes plagas ejus (*Jer.* XLIX, 7-17).

(3) Jeu de mots sur le nom de *Théman*, une des villes principales de l'Idumée, qui veut dire *grâce* et *beauté*.

(4) Formule énergique de langage encore usitée parmi le peuple : *Si je ne fais pas telle chose !* sous-entendu telle ou telle autre imprécation.

Rouge. Voilà quelque chose comme un aigle qui étend ses ailes et qui s'élève. Il planera sur Bozra, et, en ce jour, il en sera du cœur des braves de l'Idumée, comme de celui d'une femme qui enfante.

« A Damas : Emath et Arphad sont remplies de frayeur des nouvelles qui leur sont venues du côté de la mer. La crainte leur enlève le repos. Damas est dispersée, en fuite, elle tremble... Ses places publiques seront jonchées de ses jeunes enfants, et en ce jour, tous ses guerriers seront réduits au silence, dit le Seigneur des armées. On mettra le feu aux édifices de Damas et il dévorera les forteresses de Benadad.

« A Cédar et aux royaumes d'Azor, *que Nabuchodonosor, roi de Babylone, a détruits* (1), le Seigneur dit ceci : Levez-vous, et montez à Cédar, et dévastez le pays des fils de l'Orient. On ravira leurs tentes et leurs troupeaux; on leur prendra leurs fourrures, leurs meubles et leurs chameaux, et on répandra sur eux la terreur de tous côtés. Fuyez, courez promptement, cachez-vous dans les souterrains, habitants d'Azor, dit le Seigneur. Nabuchodonosor, roi de Babylone, a formé contre vous des desseins, et mûri des projets. Levez-vous, (peuples de la Babylonie,) et courez vers la nation qui se repose, et qui est pleine de sécurité, dit le Seigneur ; vous n'y rencontrerez ni portes ni serrures, car elle vit dans la sécurité ; et vous prendrez ses chameaux, ses innombrables bêtes de somme, et je disperserai à tous les vents ceux qui coupent leur chevelure autour de la tête. De tous leurs confins j'appellerai sur eux le trépas, dit le Seigneur ; et Azor, demeuré désert à toujours, deviendra l'habitacle des reptiles. Il ne sera homme qui y demeure, ni main d'homme qui le cultive (2). »

(1) Cette indication a dû être ajoutée par Baruch après les événements, et peut-être même plus récemment, ainsi que ces autres, *aux fils d'Ammon, à l'Idumée, à Damas*, etc.

(2) Ecce quasi leo ascendet de superbia Jordanis ad pulchritudinem robustam : quia subito currere faciam eum ad illam : et quis erit electus, quem præponam ei? quis enim similis mei? et quis sustinebit me? et quis est iste pastor, qui resistat vultui meo?

Propterea audite consilium Domini, quod iniit de Edom : et cogitationes ejus, quas cogitavit de habitatoribus Theman : Si non dejecerint eos parvuli gregis, nisi dissipaverint cum eis habitaculum eorum. A voce ruinæ eorum commota est terra : clamor in mari Rubro auditus est vocis ejus. Ecce quasi aquila ascendet, et avolabit : et expandet alas suas super Bosran : et erit cor fortium Idumææ in die illa, quasi cor mulieris parturientis.

Ad Damascum : Confusa est Emath, et Arphad : quia auditum pessimum audierunt, turbati sunt in mari : præ sollicitudine quiescere non potuit. Dissoluta est Damascus, versa est in fugam, tremor apprehendit eam : angustia et dolores tenuerunt eam quasi parturientem. Quomodo dereliquerunt civitatem laudabilem, urbem lætitiæ! Ideo cadent juvenes ejus in plateis ejus : et omnes viri prælii conticescent in die illa, ait Dominus exercituum. Et succendam ignem in muro Damasci, et devorabit mœnia Benadad. Ad Cedar, et ad regna Asor, quæ percussit Nabuchodonosor rex Babylonis. Hæc dicit Dominus : Surgite, et ascendite ad Cedar, et vastate filios Orientis. Tabernacula eorum, et greges eorum capient : pelles eorum, et omnia vasa eorum, et camelos eorum tollent sibi : et vocabunt super eos formidinem in circuitu. Fugite, abite vehementer, in voraginibus sedete, qui habitatis Asor, ait Dominus : iniit enim contra vos Nabuchodonosor rex Babylonis consilium, et cogitavit adversum vos cogitationes. Consurgite, et ascendite ad gentem quietam, et habitantem confidenter, ait Dominus : non ostia, nec vectes eis : soli habitant. Et erunt cameli eorum in direptionem, et multitudo jumentorum in prædam : et dispergam eos in omnem ventum, qui sunt attonsi in comam : et ex omni confinio eorum adducam interitum super eos, ait Dominus. Et erit Asor in habitaculum draconum, deserta usque in æternum : non manebit ibi vir, nec incolet eam filius hominis (*Jer.* XLIX, 19-33).

Loin de s'offenser de telles prophéties prononcées contre ses propres ennemis, Joakim aurait songé peut-être à manifester sa reconnaissance au prophète; il n'aurait peut-être pas osé se plaindre de celles que Jérémie adressait au peuple, et qui n'étaient pas dirigées contre lui personnellement. Mais quand, violant la majesté de son palais, celui-ci eut été braver sa colère jusque en sa présence, et lui prédire la *sépulture d'un âne*, il ne se contint plus, et le fit jeter en prison. C'est du moins ce qu'on peut augurer de plus probable, en lisant cette mémorable prédiction, datée de la quatrième année du règne, et celles qui portent la même date avec indication spéciale de cette circonstance, qu'elles ont été écrites tandis que leur auteur était dans les chaînes.

La suivante cependant, celle qui est contenue dans le chapitre vingt-cinquième et qui porte la même date, pourrait avoir été faite lorsque le prophète jouissait encore de sa liberté, quoique postérieurement à celles dont nous venons de rendre compte, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre à la lecture.

Jérémie commence par rappeler au peuple juif les avertissements et les menaces qu'il n'a cessé de lui faire entendre, mais inutilement, de la part de Dieu; puis il continue de la sorte :

« Puisqu'il en est ainsi, et que vous ne voulez pas en croire à mes paroles, le Seigneur des armées dit ceci : voilà que je vais appeler et prendre tous les peuples de l'Aquilon, dit le Seigneur, et Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur, et les déchaîner sur cette terre, sur ses habitants et sur toutes les nations d'alentour ; y répandre la mort, en faire la stupeur, la fable (des siècles à venir), et les changer en des solitudes éternelles..... Toute cette terre deviendra une solitude, un objet de stupeur, et toutes ces nations seront asservies au roi de Babylone qour soixante-dix ans.

« Lorsque les soixante-dix ans seront révolus, dit le Seigneur, je demanderai compte au roi de Babylone, à son peuple et à la terre des Chaldéens de leur iniquité, et j'en ferai une solitude éternelle. Et j'accomplirai envers cette terre toutes les menaces que j'ai proférées contre elle, tout ce qui

est écrit dans ce livre, tout ce que Jérémie a annoncé à l'égard des nations. »

Après quelques figures de langage déjà employées dans la prophétie précédente, Jérémie continue de cette sorte : « Et j'ai pris la coupe de la main du Seigneur, et j'ai versé à toutes les nations auxquelles le Seigneur m'a envoyé ; à Jérusalem et aux villes de Juda, à ses rois et à ses princes..... A Pharaon roi d'Egypte, à ses serviteurs, à ses princes et à tout son peuple ; à toutes les nations en général et à tous les rois de la terre de Hus, à tous les rois de la terre des Philistins, à Ascalon, à Gaza, à Accaron et aux restes d'Azot ; à l'Idumée, à Moab, aux fils d'Ammon ; à tous les rois de Tyr, à tous ceux de Sidon, aux rois des îles par delà la mer ; à Dedan, à Thema, à Buz et à tous ceux qui se tondent autour de la tête, à tous les rois de l'Arabie, à tous les rois de l'Occident, qui habitent dans le désert ; à tous les rois de Zambri, à tous les rois d'Elam, à tous les rois des Mèdes ; à tous les rois de l'Aquilon, ceux de près et ceux de loin... à tous les rois qui sont sur la face de la terre ; et le roi de Sésac boira après eux (1). »

(1) Ecce ego mittam, et assumam universas cognationes Aquilonis, ait Dominus, et Nabuchodonosor regem Babylonis servum meum : et adducam eos super terram istam, et super habitatores ejus, et super omnes nationes, quæ in circuitu illius sunt: et interficiam eos, et ponam eos in stuporem et in sibilum, et in solitudines sempiternas. Perdamque ex eis vocem gaudii, et vocem lætitiæ, vocem sponsi et vocem sponsæ, vocem molæ, et lumen lucernæ. Et erit universa terra hæc in solitudinem, et in stuporem, et servient omnes gentes istæ regi Babylonis septuaginta annis. Cumque impleti fuerint septuaginta anni, visitabo super regem Babylonis, et super gentem illam, dicit Dominus, iniquitatem eorum, et super terram Chaldæorum : et ponam illam in solitudines sempiternas. Et adducam super terram illam, omnia verba mea, quæ locutus sum contra eam, omne quod scriptum est in libro isto, quæcunque prophetavit Jeremias adversum omnes gentes : Quia servierunt eis, cum essent gentes multæ, et reges magni : et reddam eis secundum opera eorum, et secundum facta manuum suarum.

Quia sic dicit Dominus exercituum Deus Israel : Sume calicem vini furoris hujus de manu mea, et propinabis de illo cunctis gentibus, ad quas ego mittam te. Et bibent et turbabuntur, et insanient a facie gladii, quem ego mittam inter eos. Et accepi calicem de manu Domini, et propinavi cunctis gentibus, ad quas misit me Dominus : Jerusalem, et civitatibus Juda, et regibus ejus, et principibus ejus, ut darem eos in solitudinem, et in stuporem et in sibilum, et in maledictionem, sicut est dies ista : Pharaoni regi Ægypti, et servis ejus, et principibus ejus, et omni populo ejus, et universis generaliter : cunctis regibus terræ Ausitidis, et cunctis regibus terræ Philisthiim et Ascaloni, et Gazæ, et Accaron, et reliquiis Azoti, et Idumææ, et Moab, et filiis Ammon : et cunctis regibus Tyri, et universis regibus Sidonis : et regibus terræ insularum, qui sunt trans mare : et Dedan, et Thema, et Buz, et universis qui attonsi sunt in comam : et cunctis regibus Arabiæ, et cunctis regibus Occidentis, qui habitant in deserto : et cunctis regibus Zambri, et cunctis regibus Elam, et cunctis regibus Medorum : cunctis quoque regibus Aquilonis de prope et de longe, unicuique contra fratrem suum : et omnibus regnis terræ, quæ super faciem ejus sunt : et rex Sesach bibet post eos (*Jer.* xxv, 9-26).

Le reste du chapitre contient des expressions et des figures de langage répétées de la prophétie précédente. Arrêtons-nous un instant sur ces détails, parce qu'ils contiennent des prédictions dignes de remarque.

Le prophète avait en effet désigné déjà la plupart de ces peuples, mais il ajoute ici les Perses ou Elamites, les Mèdes et les Babyloniens eux-mêmes ; tous les événements qui les concernent ne devaient s'accomplir ni dans le même temps, ni de la même manière.

Une prophétie contre les Elamites et une seconde contre Babylone se lisent aux chapitres quarante-neuvième et cinquantième, à la suite de la prophétie contre les nations de la Palestine et des environs, mais elles sont datées du règne de Sédécias. Perturbation de rang et de dates qui indique un recueil composé de pièces détachées, rassemblées de différents côtés, et probablement à des époques diverses. Quoi qu'il en soit, la prophétie contre les nations de la Palestine reçut, ainsi qu'il a été dit, son accomplissement en partie par les mains de Nabuchodonosor, en partie par celles des Asmonéens : la prophétie qui concerne les Perses, les Mèdes et les Babyloniens, s'accomplit comme il suit.

Cyaxare Ier régnait alors en Médie, et la Perse, conquise depuis peu, avait été réunie à ce royaume, ou, suivant les usages et le langage du temps, réduite en captivité. La Perse et la Médie se virent ravagées par une invasion de Scythes, qui s'y établirent, et les pressurèrent affreusement, pendant une grande partie du règne de Cyaxarre. Enfin ce prince feignit une trêve, ou même une réconciliation avec eux, invita les chefs à un festin, et les fit massacrer ; ses sujets, avertis à propos, agirent de la même manière, de sorte qu'il ne resta qu'un petit nombre de ces étrangers, et ils furent réduits en esclavage. Mais ils exercèrent de terribles représailles, si on en juge par ce seul trait : ceux qui servaient dans le palais du roi, tuèrent un enfant que Cyaxare aimait tendrement, et le présentèrent comme aliment sur sa table. Le vengeur ne devait pas tarder à naître, Cyrus, petit-fils de Cyaxare. Tel est, peut-être, l'accomplissement de la prophétie qui nous occupe relativement à la Médie ; du moins ces événements sont contemporains du règne de Joakim en Judée : il serait difficile d'en déterminer la date d'une manière rigoureuse. Quant à la Perse, il est impossible de démêler dans les récits d'Hérodote et de Xénophon l'événement capital que le prophète avait en vue ; mais il est du moins certain qu'elle buvait à longs traits la coupe de l'humiliation et du malheur depuis sa sujétion à la Médie ; c'est par son affranchissement que Cyrus commença ses exploits, et il lui coûta les plus grands efforts.

En supposant même que l'invasion des Scythes dans la Médie soit antérieure de quelques années à la quatrième du règne de Joakim, ce qui est possible, et qu'il faille

ainsi chercher une autre explication aux paroles de Jérémie, la solution ne sera que plus facile en suivant le récit de Ctésias, que de bons esprits préfèrent en ce point à celui d'Hérodote. D'après cet historien, Cyrus n'avait aucun lien de parenté avec les princes qui régnaient en Médie. Il affranchit sa patrie de leur cruelle domination, rendit avec usure à la Médie le mal qu'elle avait fait à la Perse, s'allia ensuite avec Astyage, en épousant Amynta, sa fille, et se servit des armées de la Médie concurremment avec celles de la Perse, pour assujettir la Lydie, quelques autres royaumes, et enfin l'Assyrie.

C'en est assez pour justifier la prophétie de Jérémie. La Perse, en effet, éprouvait et continua d'éprouver longtemps encore les maux de la captivité de la part de la Médie; la Médie succomba à son tour sous les coups de la Perse; l'une et l'autre présentèrent ensemble la coupe de douleur au roi de Sésac, ou de Babylone, par les mains de Cyrus et de Cyaxare.

Tous les commentateurs appliquent à Babylone le nom de Sésac, employé ici par le prophète; le paraphraste Chaldéen traduit même purement et simplement par Babylone. Tous ont vu là un mystère de mots, chacun a essayé une explication différente, mais aucun, pas même saint Jérôme, n'a rien dit qui soit pleinement satisfaisant. Sésac paraît vouloir dire en hébreu un sac de lin; or le prophète a bien pu se proposer, en employant ce mot, quelque allusion à un événement connu de ses contemporains, que nous sommes condamnés à ignorer toujours, et qu'ainsi nous chercherions vainement.

Voici donc, en peu de mots, par qui fut présentée la coupe que le prophète promena en esprit sur tant de nations : A la Judée, à l'Egypte, à la terre de Chus, à la Philistie, à Ascalon, à Gaza, à Accaron, à Azot, à l'Idumée, à Moab, à l'Ammonite, à Tyr et à Sidon, par Nabuchodonosor; à Théma, à Dedan, à Buz, aux Scythes, aux Arabes par Cyrus; aux Elamites par les Mèdes; aux Mèdes par les Elamites; à Babylone, par les Elamites et les Mèdes.

Le reste de la prophétie contient encore des particularités importantes : le mouvement partira du plus grand empire de l'univers, *a summitatibus terræ;* il se communiquera de nation à nation successivement, *afflictio egredietur de gente in gentem*, en commençant par Jérusalem, *in civitate in qua invocatum est nomen meum*, et en finissant par Babylone, d'où il était parti, *rex Sesach bibet post eos.*

Il serait difficile, il faut en convenir, de mieux préciser cette suite d'événements, de combats, de guerres destructives, qui commencèrent par la prise de Jérusalem en 606 avant l'ère vulgaire, environ une année après qu'elles eurent été annoncées, et se terminèrent par celle de Babylone et la mort de Balthasar en 539.

Jérémie avait ainsi prédit aux nations ennemies de Jérusalem leurs destinées, il avait prédit les siennes à sa propre nation, il avait annoncé au roi le sort qui lui était réservé. Joakim l'avait fait jeter en prison, comme si cette violence pouvait empêcher le cours des événements et arrêter les desseins de Dieu. S'il le pensa, ce fut une erreur; et c'en fut une autre de croire que les murs d'un cachot empêcheraient les accents du prisonnier d'arriver au dehors.

Jérémie manda dans sa prison son fidèle secrétaire, lui dicta le recueil de ses prophéties, tant de celles qui avaient été faites pendant le règne de Josias, que de celles qui avaient été prononcées depuis lors, et lui ordonna de les lire dans le temple devant le peuple au prochain jour de jeûne; afin disait-il, d'essayer encore si la nation, effrayée enfin des menaces divines, ne reviendrait point à son Dieu, tandis que sa colère pouvait être conjurée. Baruch obéit. Mais il obéit en se plaignant des persécutions dont il était lui-même l'objet, et en manifestant le regret de n'avoir pas suivi plus tôt une carrière qui l'eût conduit aux richesses et aux honneurs. Eh quoi! lui répondit le prophète, voilà que le Seigneur va renverser ce qu'il a élevé, arracher ce qu'il a semé, détruire ce qu'il a fait, abaisser rois, princes et nations, et vous, vous cherchez les grandeurs! Estimez-vous suffisamment riche, de conserver la vie sauve au milieu des événements qui se préparent. Ces détails sont l'objet des huit premiers versets du chapitre trente-sixième et du quarante-cinquième.

Les événements s'accomplirent; Nabuchodonosor envahit la Judée, il se rapprocha de Jérusalem, il l'investit. Jérémie retrouva sa liberté; nous ignorons de quelle manière; mais nous le voyons reparaître dans le temple pendant la durée même du siége, aussi pressant, aussi intrépide que jamais, aussi supérieur à toutes les menaces et à toutes les considérations purement personnelles.

Il appelle dans le temple la famille des Réchabites, fait placer au lieu le plus apparent une table couverte de vins, les y conduit en présence du peuple et leur dit : Buvez du vin. — Nous ne buvons point de vin, répondent-ils; Jonadab, fils de Réchab, notre aïeul, ayant fait vœu de ne jamais boire de vin et de ne jamais habiter dans des maisons, nous, ses descendants, tant que nous sommes, nous observons ce vœu, nos descendants l'observeront après nous; et si nous nous trouvons en ce moment à Jérusalem, c'est que nous sommes venus chercher dans ses murs un refuge contre l'armée de Nabuchodonosor, lorsqu'elle a envahi nos campagnes. — S'autorisant de cet exemple, le prophète rappelle au peuple les vœux et les engagements contractés par leurs pères, d'être au Seigneur, et d'observer sa loi. Il bénit les fils de Réchab, et répète toutes ses menaces contre Jérusalem; c'est le sujet du trente-cinquième chapitre.

Jérusalem fut prise, Joakim chargé de fers, et emmené à Babylone avec ses courtisans et son armée. Il ne tarda pas à recouvrer la liberté, car nous le retrouvons, dès le neuvième

mois de l'année suivante, dans son palais d'hiver, au milieu de ses serviteurs, et l'intrépide Jérémie toujours posé devant lui, la menace à la bouche ; il paraît que le malheur, pas plus que l'accomplissement des prophéties, n'avait pu dessiller les yeux à l'infortuné monarque.

Un jeûne public avait été indiqué, le peuple était réuni à Jérusalem de tous les points de la Judée. Baruch profita de la circonstance, pour lire publiquement dans le temple le livre des prophéties de son maître. Les princes de la nation et les courtisans de Joakim s'en émurent, ils se firent lire le livre, demandèrent à le communiquer au roi, et conseillèrent à Baruch de fuir, d'emmener son maître, et de le soustraire à toutes les recherches.

A la lecture de cet écrit, le roi se mit en colère; il l'arracha des mains du lecteur, le lacéra, le jeta au feu, et ordonna d'emprisonner l'auteur qui l'avait dicté et le scribe qui l'avait tracé. On ne put les trouver.

Jérémie dicta, une seconde fois, les mêmes prophéties à son secrétaire, en ajouta de nouvelles, et lui ordonna d'aller dire à Joakim : « Voici ce que dit le Seigneur : Vous avez brûlé mon livre, parce que vous y avez lu que le roi de Babylone ne tarderait pas à venir dévaster ce pays, et enlever tous les habitants et toutes les bêtes de somme? — Puisqu'il en est ainsi, voici ce que le Seigneur prononce contre Joakim, roi de Juda : il n'aura point d'héritier qui monte sur le trône de David. Son cadavre restera exposé aux ardeurs du jour et aux glaces de la nuit. Lui, ses serviteurs et sa postérité porteront la peine de ses iniquités. J'accomplirai à leur égard, et envers les habitants de Jérusalem et de la Judée, toutes les menaces que j'ai faites, et auxquelles ils n'ont pas voulu croire (1). »

Le chapitre XXXVI^e^ ne contient rien de plus; et il semble, par le silence du recueil, que Jérémie, résigné désormais à attendre l'effet de ses prédictions, n'eut plus de relations avec Joakim, et ne reçut aucune mission de la part du Seigneur jusqu'au règne de Sédécias, c'est-à-dire pendant les six dernières années de celui de Joakim.

Deux ans plus tard, la septième année de son règne, Joakim, que le poids même de ses iniquités entraînait fatalement sur la pente qui aboutissait à leur expiation, secoua le joug de l'Assyrie. Quatre années s'écoulèrent, après lesquelles le roi d'Assyrie vint en personne mettre le siége devant Jérusalem. Joakim fut tué dans une sortie, son cadavre demeura et pourrit sur le lieu même. Ainsi s'accomplirent deux prophéties de Jérémie ; il eut la sépulture d'un âne mort, loin de Jérusalem, et ses restes demeurèrent exposés à la chaleur du jour et au froid des nuits. Jéchonias, son fils, qui paraît avoir été associé au gouvernement dès le commencement du règne de son père, continua de soutenir le siége. Mais, au bout de trois mois, la ville fut réduite, et Jéchonias emmené captif à Babylone avec trois mille de ses sujets. Ainsi s'accomplit la prophétie qui le concernait lui-même : il fut « livré aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone, et aux mains des Chaldéens, et envoyé avec sa mère dans une terre étrangère, où il devait mourir. » Ce prince paraît avoir été personnellement plus recommandable que son père et que son oncle Sédécias; aussi fut-il traité d'une manière plus favorable.

Nabuchodonosor donna la couronne à Sédécias, autre frère de Joakim, qui ne devait pas lui être plus fidèle. Jérémie reparut alors sur la scène, pour combattre ses combats accoutumés, et ne plus déposer les armes qu'avec la vie.

Dès le commencement du règne de Sédécias, tandis qu'il était encore permis d'espérer que le prince et son peuple, éclairés enfin par de si sévères leçons, reviendraient à de meilleurs sentiments, et détourneraient de leurs têtes le reste des malheurs annoncés, Jérémie conduisit ses auditeurs à la maison d'un potier, et là, leur montrant un vase qui se brisait sur la roue dans les mains de l'ouvrier, mais dont celui-ci reprenait l'argile et la pétrissait pour en faire un autre, il dit : C'est ainsi que le Seigneur agira envers la maison de Juda : elle s'est dissipée entre ses mains, mais il peut la reprendre, la sauver, et lui donner une forme nouvelle ; il suffit pour cela qu'elle revienne à lui de tout cœur, et qu'elle fasse pénitence. Pourquoi ajouterait-elle de nouveaux crimes à ses anciennes iniquités, et forcerait-elle ainsi le Seigneur à l'exterminer du rang des nations? Elle s'en est prise à Jérémie des maux qu'il lui annonçait de la part de Dieu, elle l'a persécuté. Voyez, Seigneur, l'innocence de votre prophète, vengez-le de ses ennemis, livrez-les au glaive, abandonnez-les à toutes les horreurs de la famine, rendez veuves leurs épouses, et leurs enfants orphelins. Gardez-vous de jamais pardonner leur iniquité.

C'est une nouvelle prédiction, mise sous forme d'imprécation, ou peut-être un tableau de ce qui venait de s'accomplir, et dont Jérusalem avait été le témoin et la victime.

Non content de ce premier avertissement, le prophète rassembla les anciens du sacerdoce et les anciens de la nation, se fit re-

(1) Et ad Joachim regem Juda dices : Hæc dicit Dominus : Tu combussisti volumen illud, dicens : Quare scripsisti in eo annuntians : Festinus veniet rex Babylonis, et vastabit terram hanc, et cessare faciet ex illa hominem, et jumentum? Propterea hæc dicit Dominus contra Joakim regem Juda. Non erit ex eo qui sedeat super solium David : et cadaver ejus projicietur ad æstum per diem, et ad gelu per noctem. Et visitabo contra eum, et contra semen ejus, et contra servos ejus, iniquitates suas : et adducam super eos, et super habitatores Jerusalem, et super viros Juda omne malum, quod locutus sum ad eos, et non audierunt. Jeremias autem tulit volumen aliud, et dedit illud Baruch filio Neriæ scribæ : qui scripsit in eo ex ore Jeremiæ omnes sermones libri, quem combusserat Joakim rex Juda, igni : et insuper, additi sunt sermones multo plures, quam antea fuerant (*Jer.* XXXVI, 28-32).

mettre par eux un vase de terre, les conduisit à la vallée d'Ennom et leur dit : « Ecoutez la parole du Seigneur, rois de Juda et vous habitants de Jérusalem, le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël dit ceci : Je frapperai ce lieu d'une telle affliction, que quiconque l'entendra dire, ses oreilles en tinteront..... Les jours viennent, dit le Seigneur, auxquels ce lieu ne s'appellera plus Topheth et la Vallée du fils d'Ennom, mais la Vallée du carnage. Je briserai en ce lieu la force de Juda et de Jérusalem ; j'y livrerai les habitants au glaive de leurs ennemis, de ceux qui en veulent à leur vie, et je donnerai leurs cadavres en pâture aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre. Je ferai de cette ville un objet de stupeur et de dérision ; quiconque y passera restera stupéfait, et sourira de pitié sur ses ruines. Ses habitants mangeront la chair de leurs fils et de leurs filles, celle de leurs amis pendant les angoisses du siége, dans lequel les enfermeront leurs ennemis, ceux qui en veulent à leur vie.

« Ainsi briserai-je ce peuple et cette ville, comme ce vase dont on ne peut rassembler les morceaux, ajouta le prophète, en brisant le vase qu'il tenait à la main, et on ensevelira les morts à Topheth, parce qu'il n'y aura plus de place ailleurs. Ainsi ferai-je à ce lieu, dit le Seigneur, et à ses habitants, et cette ville deviendra comme Topheth. Et les maisons de Jérusalem et le palais des rois de Juda seront, comme Topheth, des lieux impurs, ainsi que toutes les maisons sur les toits desquelles on a sacrifié à la milice du ciel, et répandu des libations aux dieux étrangers. »

A son retour de Topheth, Jérémie monta au temple, et s'écria à haute voix dans le parvis, en présence de tout le peuple : « Voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : Je déchaînerai sur cette ville et sur toutes les villes de Juda tous les maux dont je les ai menacés, parce qu'ils ont fermé leurs oreilles à mes avertissements (1). »

(1) Et dices : Audite verbum Domini, reges Juda, et habitatores Jerusalem : hæc dicit Dominus exercituum Deus Israel : Ecce ego inducam afflictionem super locum istum, ita ut omnis qui audierit illam tinniant aures ejus : Eo quod dereliquerint me, et alienum fecerint locum istum : et libaverunt in eo diis alienis, quos nescierunt ipsi, et patres eorum, reges Juda : et repleverunt locum istum sanguine innocentum. Et ædificaverunt excelsa Baalim, ad comburendos filios suos igni in holocaustum Baalim : quæ non præcepi, nec locutus sum, nec ascenderunt in cor meum. Propterea ecce dies veniunt, dicit Dominus : et non vocabitur amplius locus iste Topheth, et Vallis filii Ennom, sed Vallis occisionis. Et dissipabo consilium Juda et Jerusalem in loco isto : et subvertam eos gladio in conspectu inimicorum suorum, et in manu quærentium animas eorum : et dabo cadavera eorum escam volatilibus cœli et bestiis terræ. Et ponam civitatem hanc in stuporem, et in sibilum : omnis qui præterierit per eam, obstupescet, et sibilabit super universa plaga ejus. Et cibabo eos carnibus filiorum suorum : et unusquisque carnem amici sui comedet in obsidione, et in angustia, in qua concludent eos inimici eorum, et qui quærunt animas eorum. Et conteres lagunculam in oculis virorum, qui ibunt tecum. Et dices ad eos : Hæc dicit Dominus exercituum : Sic conteram populum istum, et civitatem istam, sicut conteritur vas figuli, quod non potest ultra instaurari : et in Topheth sepelientur, eo quod non sit alius locus ad sepeliendum. Sic faciam loco huic, ait Dominus, et habitatoribus ejus : et ponam civitatem istam sicut Topheth. Et erunt domus Jerusalem, et domus regum Juda, sicut locus Topheth, immundæ ; omnes domus, in quarum domatibus sacrificaverunt omni militiæ cœli, et libaverunt libamina diis alienis.

Venit autem Jeremias de Topheth, quo miserat eum Dominus ad prophetandum, et stetit in atrio domus Domini, et dixit ad omnem populum : Hæc dicit Dominus exercituum Deus Israel : Ecce ego inducam super civitatem hanc et super omnes urbes ejus universa mala quæ locutus sum adversum eam : quoniam induraverunt cervicem suam, ut non audirent sermones meos (*Jer.* XIX, 3-15).

Phassur, fils d'Emmer, prêtre, et chargé de la police du temple, ayant entendu prophétiser Jérémie de la sorte, le fit saisir et jeter dans un cachot au-dessus d'une des portes du temple, nommée porte de Benjamin, dans lequel il le laissa jusqu'au lendemain. Mais, en sortant, Jérémie lui adressa à lui-même cette prophétie :

« Le Seigneur a changé votre nom de Phassur en celui d'épouvante de tous côtés ; car le Seigneur dit ceci : Voilà que je vous livrerai à l'épouvante, vous et tous vos amis, et ils tomberont devant vos yeux sous le fer de leurs ennemis ; et je livrerai Juda aux mains du roi de Babylone, il en emmènera une partie à Babylone, et fera périr l'autre par le glaive..... Pour vous, Phassur, et tous les vôtres, vous serez emmenés captifs, vous irez à Babylone, vous y mourrez, vous y recevrez la sépulture, ainsi que ceux de vos amis, que vous endormez par vos prophéties mensongères (1). »

Le prophète fait suivre cette terrible prédiction d'une lamentation sur ses propres maux et sur les persécutions qu'il endure ; il se plaint à Dieu du fardeau qu'il lui a imposé, en l'appelant à la fonction de prophète. et s'écrie, comme Job : Maudit soit le jour qui m'a vu naître !

Telle est l'analyse des chapitres dix-huitième, dix-neuvième et vingtième. Quoique les deux derniers semblent former la suite littéraire de celui qui le précède, il est assez apparent cependant que les événements qu'ils contiennent furent séparés des premiers par quelque intervalle, et que le prophète ne se résolut à annoncer à la coupable Judée les derniers malheurs, que quand il eut vu ses efforts

(1) Non Phassur vocavit Dominus nomen tuum, sed pavorem undique. Quia hæc dicit Dominus : Ecce ego dabo te in pavorem, te et omnes amicos tuos : et corruent gladio inimicorum suorum, et oculi tui videbunt : et omnem Judam dabo in manum regis Babylonis, et traducet eos in Babylonem, et percutiet eos gladio. Et dabo universam substantiam civitatis hujus, et omnem laborem ejus, omneque pretium, et cunctos thesauros regum Juda dabo in manu inimicorum eorum : et diripient eos, et tollent, et ducent in Babylonem. Tu autem, Phassur, et omnes habitatores domus tuæ, ibitis in captivitatem, et in Babylonem venies, et ibi morieris, ibique sepelieris tu, et omnes amici tui, quibus prophetasti mendacium (*Jer.* XX, 3-6).

devenus inutiles, et perdu tout espoir de ramener Israël.

Il tourna alors ses pensées vers ceux de ses concitoyens que Nabuchodonosor retenait à Babylone dans les liens de la captivité. Il se disposait à nouer des relations avec eux, lorsqu'il eut cette vision, relatée au chapitre XXIV^e^, de deux paniers de figues placés à l'entrée du temple, l'un contenant des fruits parfaitement beaux, l'autre des fruits impropres à l'usage de l'homme. Dieu lui expliqua ainsi l'objet de la vision :

« Tel ce panier de figues excellentes, ainsi seront devant mes yeux les émigrés de Juda transférés dans la Chaldée. Ils obtiendront grâce devant moi ; je les ramènerai dans ce pays ; je les édifierai, pour ne plus les détruire ; je les planterai pour ne plus les arracher. Je leur accorderai cette grâce de me reconnaître pour le Seigneur ; ils seront mon peuple, je serai leur Dieu, et ils reviendront à moi de tout leur cœur. Et quant aux figues impropres à la nourriture, elles représentent, dit le Seigneur, Sédécias, roi de Juda, ses courtisans, le reste des habitants de Jérusalem, tant ceux qui sont demeurés que ceux qui sont partis en Egypte. Je les livrerai aux vexations et aux persécutions de tous les royaumes de la terre ; j'en ferai un objet d'opprobre, de fable, de risée et de malédiction dans tous les lieux où je les aurai dispersés. Je les abandonnerai au glaive, à la famine, à la maladie, jusqu'à ce qu'ils soient disparus de la terre que je leur avais donnée à eux et à leurs pères (1). »

Après de telles visions et dans une telle situation d'esprit, le prophète ne pouvait négliger l'occasion d'adresser quelques paroles de consolation aux captifs de Babylone, ainsi que de nouveaux avertissements. Sédécias ayant député, peu après le commencement de son règne, Elasa, fils de Saphan, et Gamarias vers Nabuchodonosor, Jérémie leur écrivit donc : « Le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël dit ceci à toute la transmigration qu'il a transférée de Jérusalem à Babylone : Bâtissez des habitations, et fixez-y vos demeures, plantez des vergers, et cueillez-en les fruits. Prenez des épouses, engendrez des fils et des filles, donnez des épouses à vos fils, des maris à vos filles, qu'ils aient à leur tour des fils et des filles ; multipliez, et donnez-vous de garde d'être en petit nombre. Soyez paisibles au sein de la ville où je vous ai transportés, et priez le Seigneur pour elle, parce que sa prospérité sera la vôtre. Car voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : Ne vous laissez point abuser par vos prophètes, ceux que vous avez au milieu de vous, ni par vos devins ; n'y faites pas plus d'attention qu'aux rêves de votre sommeil, parce qu'ils emploient faussement mon nom : ce n'est point moi qui les ai envoyés, dit le Seigneur. Mais voici ce que dit le Seigneur : Au commencement de la soixante-dixième année de votre captivité à Babylone, je me souviendrai de vous, j'y prononcerai sur vous la bonne parole qui doit vous ramener en ce lieu..... Je terminerai votre esclavage, je vous rassemblerai de toutes les nations, et de tous les lieux où je vous avais dispersés, dit le Seigneur.

« Le Seigneur dit ceci au roi qui occupe le trône de David, à tout le peuple qui habite en cette ville, à vos frères, qui ne vous ont point suivi en captivité, le Seigneur des armées dit ceci : Je déchaînerai au milieu d'eux la guerre, la famine, la mortalité, et je les traiterai comme ces mauvaises figues qu'on ne peut manger parce qu'elles sont mauvaises... Pour vous, émigration que j'ai transportée de Jérusalem à Babylone, écoutez la parole du Seigneur. Le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël dit ceci à Achab, fils de Cholias, et à Sédécias, fils de Maasias, qui prophétisent mensongèrement en son nom : Je les livrerai aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone, et il les fera mourir sous vos yeux. Ils deviendront un sujet d'imprécation à toute l'émigration de Juda qui est à Babylone, et chacun dira : Puisse le Seigneur le traiter comme Sédécias et comme Achab, que le roi de Babylone a fait brûler vifs ! ... Et vous direz à Séméias Néhélamite : Le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël dit ceci : Puisque vous avez envoyé en votre nom des lettres à tout le peuple de Jérusalem, au prêtre Sophonias, fils de Maasias, et à tous les prêtres, en disant : Le Seigneur vous a établi prêtre en place du prêtre Joïada, afin de veiller dans la maison du Seigneur contre les fous et les prophètes, et de les jeter dans les cachots et dans les prisons ; pourquoi donc alors n'avez-vous pas réprimé Jérémie d'Anathot, qui prophétise au milieu de vous, et qui nous a envoyé dire ici à Babylone : Ce sera long, bâtissez des demeu-

(1) Ostendit mihi Dominus : et ecce duo calathi pleni ficis, positi ante templum Domini, postquam transtulit Nabuchodonosor rex Babylonis Jechoniam filium Joachim regem Juda, et principes ejus, et fabrum, et inclusorem, de Jerusalem, et adduxit eos in Babylonem. Calathus unus ficus bonas habebat nimis, ut solent ficus esse primi temporis : et calathus unus ficus habebat malas nimis, quæ comedi non poterant, eo quod essent malæ. Et dixit Dominus ad me : Quid tu vides Jeremia ? Et dixi : Ficus, ficus bonas, bonas valde ; et malas, malas valde, quæ comedi non possunt, eo quo sint malæ.

Et factum est verbum Domini ad me, dicens : Hæc dicit Dominus Deus Israel : Sicut ficus hæ bonæ : sic cognoscam transmigrationem Juda, quam emisi de loco isto in terram Chaldæorum, in bonum. Et ponam oculos meos super eos ad placandum, et reducam eos in terram hanc : et ædificabo eos, et non destruam : et plantabo eos, et non evellam. Et dabo eis cor ut sciant me, quia ego sum Dominus : et erunt mihi in populum, et ego ero eis in Deum : quia revertentur ad me in toto corde suo. Et sicut ficus pessimæ, quæ comedi non possunt, eo quod sint malæ, hæc dicit Dominus, sic dabo Sedeciam regem Juda, et principes ejus, et reliquos de Jerusalem, qui remanserunt in urbe hac, qui habitant in terra Ægypti. Et dabo eos in vexationem, afflictionemque omnibus regnis terræ : in opprobrium, et in parabolam, et in proverbium, et in maledictionem in universis locis, ad quæ ejeci eos. Et mittam in eis gladium, et famem, et pestem ; donec consumantur de terra, quam dedi eis, et patribus eorum (*Jer.* XXIV, 1-10).

res et habitez-les, plantez des vergers, et cueillez-en les fruits.

« Cette lettre ayant été lue devant le prophète Jérémie par le prêtre Sophonie, la parole de Dieu se révéla à Jérémie, et Dieu lui dit : Faites annoncer ceci à toute l'émigration, le Seigneur dit ceci à Séméias Néhélamite : Puisque Séméias a prophétisé devant vous, sans que je l'aie envoyé, et vous a trompé par des mensonges, le Seigneur dit ceci : J'en tirerai vengeance sur Séméias Néhélamite et sur sa postérité ; il n'aura point d'héritiers au milieu de ce peuple, et il ne sera pas témoin du bien que je ferai à mon peuple, dit le Seigneur, parce qu'il a enseigné la prévarication contre le Seigneur (1). »

(1) Hæc dicit Dominus exercituum Deus Israel omni transmigrationi, quam transtuli de Jerusalem in Babylonem : Ædificate domos, et habitate : et plantate hortos, et comedite fructum eorum. Accipite uxores, et generate filios et filias : et date filiis vestris uxores, et filias vestras date viris, et pariant filios et filias : et multiplicamini ibi, et nolite esse pauci numero. Et quærite pacem civitatis ad quam transmigrare vos feci : et orate pro ea ad Dominum : quia in pace illius erit pax vobis.

Hæc enim dicit Dominus exercituum Deus Israel : Non vos seducant prophetæ vestri, qui sunt in medio vestrum, et divini vestri : et ne attendâtis ad somnia vestra, quæ vos somniatis : Quia falso ipsi prophetant vobis in nomine meo : et non misi eos, dicit Dominus : Quia hæc dicit Dominus : Cum cœperint impleri in Babylone septuaginta anni, visitabo vos : et suscitabo super vos verbum meum bonum, ut reducam vos ad locum istum..... Et inveniar a vobis, ait Dominus : et reducam captivitatem vestram, et congregabo vos de universis gentibus, et de cunctis locis, ad quæ expuli vos, dicit Dominus : et reverti vos faciam de loco ad quem transmigrare vos feci.....

Quia hæc dicit Dominus ad regem, qui sedet super solium David, et ad omnem populum habitatorem urbis hujus, ad fratres vestros, qui non sunt egressi vobiscum in transmigrationem. Hæc dicit Dominus exercituum : Ecce mittam in eos gladium, et famem, et pestem : et ponam eos quasi ficus malas, quæ comedi non possunt, eo quod pessimæ sint.

..... Vos ergo audite verbum Domini, omnis transmigratio, quam emisi de Jerusalem in Babylonem. Hæc dicit Dominus exercituum, Deus Israel ad Achab filium Coliæ, et ad Sedeciam filium Maasiæ qui prophetant vobis in nomine meo mendaciter : Ecce ego tradam eos in manu Nabuchodonosor regis Babylonis : et percutiet eos in oculis vestris. Et assumetur ex eis maledictio omni transmigrationi Juda, quæ est in Babylone, dicentium. Ponat te Dominus sicut Sedeciam, et sicut Achab, quos frixit rex Babylonis in igne :

.....Et ad Semeiam Nehelamiten dices : Hæc dicit Dominus exercituum Deus Israel : Pro eo quod misisti in nomine tuo libros ad omnem populum, qui est in Jerusalem, et ad Sophoniam filium Maasiæ sacerdotem, et ad universos sacerdotes, dicens : Dominus dedit te sacerdotem pro Joiade sacerdote, ut sis dux in domo Domini super omnem virum arreptitium et prophetantem, ut mittas eum in nervum et in carcerem. Et nunc quare non increpasti Jeremiam Anathothiten, qui prophetat vobis? Quia super hoc misit in Babylonem ad nos, dicens : Longum est : ædificate domos, et habitate : et plantate hortos, et comedite fructus eorum.

Legit ergo Sophonias sacerdes librum istum in auribus Jeremiæ prophetæ. Et factum est verbum Domini ad Jeremiam, dicens : Mitte ad omnem transmigrationem, dicens : Hæc dicit Dominus ad Semeiam Nehelamiten : Pro eo quod prophetavit vobis Semeias, et ego non misi eum : et fecit vos confidere in mendacio : Idcirco hæc dicit Dominus : Ecce ego visitabo super Semeiam Nehelamiten, et super semen ejus : non erit ei vir sedens in medio populi hujus, et non videbit bonum, quod ego faciam populo meo : ait Dominus : quia prævaricationem locutus est adversus Dominum (*Jer.* XXIX, 4-32).

Tel est le sujet du chapitre XXIX^e^. Il est facile de voir qu'on y a réuni sans les distinguer plusieurs des communications du prophète avec les captifs. C'est ainsi que toutes les œuvres de Jérémie ont été tronquées et mises dans un ordre illogique, soit par Baruch, ou plutôt par Néhémie, qui peut-être n'eut pas le temps de mieux faire, ou ne put se procurer le recueil entier.

C'est ainsi qu'une prophétie contre les Elamites, révélée à Jérémie au commencement du règne de Sédécias, se trouve placée à la fin du quarante-neuvième chapitre, entre des prophéties contre les nations de la Palestine, révélées au commencement du règne de Joakim, et une prophétie contre Babylone, du temps de la captivité de Sédécias ou environ.

Dans celle-ci, le prophète annonce aux Elamites, c'est-à-dire aux Perses, que Dieu les livrera aux quatre vents du ciel ; qu'ils seront décimés, détruits par le glaive de leurs ennemis, dispersés parmi les peuples; que leur empire cessera d'avoir un nom ; mais qu'enfin, longtemps après, le Seigneur leur rendra une patrie.

Si le prophète avait en vue des événements antérieurs au règne de Cyrus, la prophétie reste inexplicable, parce que l'histoire nous les laisse ignorer ; mais il est plus probable qu'elle s'applique à un autre ordre de faits, d'autant plus que les mots longtemps après, *in novissimis diebus*, ne pourraient trouver leur application dans l'intervalle écoulé entre le commencement du règne de Sédécias, 598 ans avant l'ère vulgaire, et l'avénement de Cyrus au trône de Perse, vers 560. Il est plus probable qu'il entendait parler de la destruction de l'empire des Perses par Alexandre le Grand, l'an 331 avant l'ère vulgaire, et de sa résurrection après un intervalle de 560 ans, sous le sceptre d'Artaxerxès, soldat de fortune et fondateur de la glorieuse dynastie des Sassanides, l'an 229 après Jésus-Christ.

Cette prophétie paraît être de la quatrième année de Sédécias; la suivante, dirigée contre l'empire de Babylone, et qui comprend les chapitres cinquante et cinquante-unième, en est bien positivement. Celle-ci, par laquelle le recueil se termine, est un poëme de cent dix versets dans la Vulgate, qui paraît écrit avec plus de recherche et à tête reposée, mais de ce style humble et traînant qui est particulier à Jérémie. Il est intitulé : Parole du Seigneur contre Babylone et l'empire chaldéen, par le prophète Jérémie.

L'auteur commence ainsi : « Proclamez parmi les nations, annoncez à haute voix,

élevez l'étendard, publiez et prenez garde d'y manquer, dites : Babylone est prise, Bel est confondu, Mérodach est défait, ses simulacres sont reconnus impuissants, ses idoles sont vaincues. Car une nation est montée contre elle du côté de l'Aquilon, qui fera de son empire une solitude, dans laquelle personne n'habitera, ni homme ni bête de somme. Ils se sont mis en route, ils sont partis.

« En ces jours et en ce temps, dit le Seigneur, les fils d'Israël reviendront, eux et les fils de Juda avec eux. Ils s'avanceront marchant et pleurant, et cherchant le Seigneur, leur Dieu. Ils demanderont la voie qui conduit à Sion, vers laquelle seront tournés leurs visages. Ils viendront, et seront acquis au Seigneur par un contrat éternel, qu'aucun espace de temps ne saurait mettre en oubli..... Retirez-vous du milieu de Babylone, quittez le pays de la Chaldée, et soyez comme les boucs qui précèdent le troupeau... Parce que je vais soulever et amener du pays de l'Aquilon un flot de grandes nations contre Babylone (1). » Le prophète décrit ensuite les efforts de ces mêmes nations, la prise de la ville, les désastres de la guerre, et le retour des peuples forcément agglomérés dans la vaste enceinte de la grande ville, chacun vers la terre natale, fuyant devant *le glaive de la colombe*.

Il est impossible de désigner en termes plus clairs la prise de Babylone par Cyrus à la tête de l'armée combinée des Perses, des Mèdes, des Lydiens et des différents peuples qu'il avait vaincus, ainsi que le retour de la première colonie de Juifs sous la conduite de Zorobabel, colonie qui devait être suivie de plusieurs autres à petits intervalles, et dont elle formait l'avant-garde, comme le bouc conducteur devant les troupeaux.

Il est cependant des commentateurs qui ont songé à la prise de Babylone par Darius, fils d'Hystaspe, et avancé gratuitement que les Juifs, avertis par cet oracle de Jérémie : *Fuyez de Babylone*, avaient tellement évacué la ville avant le siége, qu'aucun n'y était resté. Mais c'est faute d'avoir fait attention au nom générique de *Mérodac* employé par le prophète, qui ne peut être appliqué qu'aux monarques antérieurs à Cyrus. Cette invitation de quitter Babylone est empruntée aux prophéties d'Isaïe, dont tout ce poëme est une pâle réminiscence.

« Troupeau dispersé d'Israël, continue le prophète, les lions vous ont mis en fuite : le roi d'Assyrie, le premier, vous a dévoré, Nabuchodonosor, roi de Babylone, le second, vous a mis en pièces. Aussi le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël dit ceci : Je réglerai mes comptes avec le roi de Babylone et avec son empire de la même manière que je les ai réglés avec le roi d'Assyrie. Et je ramènerai Israël à sa demeure ; et il dépouillera les richesses du Carmel et de Bazan, son âme se rassasiera de celles du mont d'Ephraïm et de Galaad (1). »

Ainsi nul doute : le retour d'Israël dans la Palestine s'opérera à la suite de la destruction de l'empire babylonien, et en sera le résultat. La famille de Jacob ne sera plus restreinte dans les étroites limites de la Judée, elle s'étendra, comme jadis, jusqu'en Galaad, et du Carmel au fleuve d'Egypte.

Les historiens confondent trop souvent en un seul empire, qu'ils désignent par le nom générique d'empire d'Assyrie, deux empires aussi distincts entre eux que l'empire d'Assyrie et l'empire de Perse : savoir, celui d'Assyrie proprement dit, dont Ninive était la capitale; et l'empire de Chaldée, qui eut Babylone pour capitale. L'empire d'Assyrie, qui commença à dévorer le troupeau d'Israël sous Salmanasar et Thelgat-Phalnasar, fut détruit par Nabopolassar. Celui-ci changea en royauté sa satrapie de Babylone, l'an 626 avant l'ère vulgaire, et détruisit Ninive en 612; il fut père de Nabuchodonosor, qui acheva de mettre en pièces le même troupeau. Cette simple observation suffit pour éclaircir le texte qui vient d'être reproduit.

Le reste du poëme est une description de la prise de Babylone et de son anéantissement complet dans la suite des siècles; mais quoiqu'elle contienne çà et là des élans véritablement poétiques, parmi beaucoup de longueurs, de redites et de réminiscences, elle est loin de valoir, comme œuvre littéraire, celle qui se lit aux chapitres treizième et quatorzième d'Isaïe. Jérémie semble se les être appropriés, mais il les a singulièrement affaiblis, en les délayant sous sa plume. Cependant il a ajouté de nouveaux aperçus que nous devons mentionner. Ainsi, il a vu Cyrus entrer à Babylone par le lit du fleuve, après qu'il en eut tari les eaux, et incendié les joncs et les hautes her-

(1) Verbum quod locutus est Dominus de Babylone, et de terra Chaldæorum, in manu Jeremiæ prophetæ. Annuntiate in gentibus, Et auditum facite : levate signum, prædicate, et nolite celare : dicite : Capta est Babylon, confusus est Bel, victus est Merodach, confusa sunt sculptilia ejus, superata sunt idola eorum. Quoniam ascendit contra eam gens ab Aquilone, quæ ponet terram ejus in solitudinem : et non erit qui habitet in ea ab homine usque ad pecus : et moti sunt, et abierunt.

In diebus illis, et in tempore illo, ait Dominus, venient filii Israel, ipsi et filii Judæ simul ambulantes et flentes properabunt, et Dominum Deum suum quærent. In Sion interrogabunt viam, huc facies eorum. Venient, et apponentur ad Dominum fœdere sempiterno, quod non oblivione delebitur. Recedite de medio Babylonis, et de terra Chaldæorum egredimini : et estote quasi hædi ante gregem. Quoniam ecce ego suscito, et adducam in Babylonem congregationem gentium magnarum de terra Aquilonis : et præparabuntur adversus eam, et inde capietur : sagitta ejus, quasi viri fortis interfectoris, non revertetur vacua (*Jer.* L, 1-9).

(1) Grex dispersus Israel, leones ejecerunt eum : primus comedit eum rex Assur : iste novissimus exossavit eum Nabuchodonosor rex Babylonis. Propterea hæc dicit Dominus exercituum Deus Israel : Ecce ego visitabo regem Babylonis, et terram ejus, sicut visitavi regem Assur : Et reducam Israel ad habitaculum suum : et pascetur Carmelum et Basan, et in monte Ephraim et Galaad saturabitur anima ejus (*Jer.* L, 17-19).

bes dont ses bords étaient garnis ; *siccitas super aquas ejus erit, et arescent.,... et vada præoccupata sunt, et paludes incensæ sunt igni.* Il a su distinguer dans son armée les différents peuples de la Grande et de la Petite Arménie ; *Ararath, Menni*, et jusqu'à des Phrygiens et des Lydiens, *Ascenez*. Il a vu la ville réduite à se défendre dans ses propres murailles, n'ayant plus assez de soldats pour sortir contre l'ennemi ; *cessaverunt fortes Babylonis a prælio, habitaverunt in præsidiis.* Il a vu Balthasar surpris au milieu de l'ivresse du festin par la nouvelle de la prise de la ville ; *currens obviam curreuti veniet..... ut annuntiat regi Babylonis quia capta est civitas ejus a summo usque ad summum.*

Sédécias ayant entrepris lui-même, la quatrième année de son règne, le voyage de Babylone, pour des motifs que l'histoire n'indique pas, mais qu'il est facile de deviner, Jérémie profita de l'occasion et envoya cette prophétie aux captifs par les mains de Saraïas, fils de Nérias, prince des prophètes, qui accompagnait le monarque, en lui recommandant de la lire publiquement, de l'attacher ensuite à une pierre et de la jeter dans l'Euphrate, pour figurer la manière dont Babylone devait s'ensevelir un jour sous ses propres ruines.

Ce voyage avait pour but, selon toute apparence, de mieux dissimuler les projets de révolte de Sédécias et ses liaisons avec les rois voisins, tandis qu'il complotait et préparait avec eux les moyens de s'affranchir du joug de l'Assyrie ; nous voyons en effet des ambassadeurs de l'Idumée, de Moab, de l'Ammonite, de Tyr et de Sidon, réunis à Jérusalem en la même année, et une indiscrétion du faux prophète Hananias va bientôt nous révéler le but de leur réunion.

Depuis le commencement du règne de Joakim, Jérémie portait à son cou une chaîne, pour figurer l'état de captivité auquel Israël devait être bientôt réduit ; il en avait plusieurs autres, qu'il tenait en réserve dans sa maison, depuis la même époque, en attendant le moment de les envoyer à leur destination ; or ce moment était arrivé. Il chargea donc les ambassadeurs de les porter à leurs maîtres, et de leur dire, en les leur remettant :

« Voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : J'ai créé par ma seule puissance et par la seule force de mon bras la terre, les hommes et les animaux qui couvrent sa surface, et je la donne à qui bon me semble. C'est pourquoi je donne toutes ces contrées à Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur, et j'abandonne à ses usages jusqu'aux bêtes des champs. Et toutes les nations lui seront asservies, ainsi qu'à son fils et au fils de son fils, jusqu'à ce que vienne le tour de son propre pays et le sien. Il réduira en servitude de nombreuses nations et de grands rois. Toute nation et tout royaume qui ne se soumettra pas à Nabuchodonosor, roi de Babylone, quiconque n'inclinera pas la tête sous le joug du roi de Babylone, je le visiterai par le glaive, par la famine et par la mortalité, dit le Seigneur, jusqu'à ce qu'ils soient réduits à son obéissance. Vous donc, n'allez pas croire à vos prophètes, à vos devins, à vos songeurs, à vos augures, à vos maléficiateurs, qui vous disent : Vous ne serez point asservis au roi de Babylone ; ils vous prophétisent le mensonge pour vous éloigner de votre pays, vous exiler et vous faire périr. Toute nation, au contraire, qui se soumettra au joug du roi de Babylone et qui lui sera asservie, je la laisserai dans sa patrie, dit le Seigneur ; elle cultivera ses champs et demeurera dans ses foyers. »

Non content d'avoir adressé aux ambassadeurs des nations étrangères des avertissements si précis, si positifs, pour les détourner de leur funeste entreprise, il s'adressa à Sédécias lui-même. « Prince, lui dit-il, humiliez votre tête sous le joug du roi de Babylone, acceptez-les pour maîtres, lui et son peuple, et vous vivrez. Pourquoi péririez-vous par le glaive, par la famine et par la mortalité, vous et votre peuple, ainsi que le Seigneur l'a prononcé de toute nation qui refusera de se soumettre au roi de Babylone ? N'allez pas écouter la parole des prophètes qui vous disent : Vous ne serez point asservi au roi de Babylone, car c'est un mensonge qu'ils vous font entendre. Ce n'est pas moi qui les ai envoyés, dit le Seigneur ; c'est d'une manière mensongère qu'ils emploient mon nom, afin de vous conduire en exil, et de vous faire périr, vous et eux-mêmes.

« S'adressant ensuite aux prêtres et au peuple, le prophète ajouta : Le Seigneur dit ceci : N'allez pas en croire la parole de vos prophètes qui vous disent : Voilà que les vases du Seigneur vont bientôt revenir de Babylone, car c'est un mensonge qu'ils vous annoncent. Ne les écoutez pas, soumettez-vous plutôt au roi de Babylone, afin de sauver votre vie. Pourquoi cette ville deviendrait-elle une solitude ? S'ils sont prophètes, et s'ils sont animés de l'esprit du Seigneur, qu'ils s'opposent donc au Seigneur des armées, et qu'ils empêchent que les vases qui sont restés dans la maison du Seigneur, dans le palais du roi de Juda et dans Jérusalem, n'aillent à Babylone.

« Car voici ce que dit le Seigneur des armées aux colonnes, à la mer, aux bases et aux autres vases demeurés en cette ville, et laissés par Nabuchodonosor, roi de Babylone, lorsqu'il transféra de Jérusalem à Babylone Jéchonias, fils de Joakim, roi de Juda, et tous les grands de Juda et de Jérusalem. Car voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël, aux vases qui sont demeurés dans la maison du Seigneur, dans le palais du roi de Juda et dans Jérusalem : ils seront transférés à Babylone, et ils y resteront jusqu'au jour où elle sera visitée, dit le Seigneur, et je les ferai rapporter et replacer en leur lieu (1). »

(1) Hæc dicit Dominus exercituum Deus Israel : Hæc dicetis ad dominos vestros. Ego feci terram, et

Si le peuple juif était inexcusable de s'abandonner à l'iniquité et de se livrer à l'idolâtrie, il l'était moins, peut-être, de ne pas attacher aux prédictions de Jérémie toute l'importance qu'elles méritaient, puisqu'un grand nombre de faux prophètes, imitateurs des prophètes véritables, l'attiraient dans un sens opposé; quelquefois à leur dam, il est vrai, comme nous allons en voir tout à l'heure un exemple; mais le peuple a-t-il tant de discernement, et n'est-il pas dans sa nature de préférer ce qui flatte son orgueil et ses penchants aux sévères leçons de la morale et de la vérité?

Jérémie, nous l'avons dit, ne paraissait jamais autrement en public qu'avec une chaîne attachée au cou. Or un jour, dans le cours de la même année, et postérieurement, selon toute apparence, aux prophéties dont nous venons de rendre compte, Hananias, fils d'Azur, prophète de Gabaon, l'arrêta dans le temple, et s'écria devant le peuple : « J'ai brisé le joug du roi de Babylone, dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël. Encore deux années de jours, et je ferai revenir en ce lieu tous les vases de la maison du Seigneur, que Nabuchodonosor, roi de Babylone, en a enlevés, pour les emporter à Babylone. Et je ramènerai en ce lieu, dit le Seigneur, Jéchonias, fils de Joakim, roi de Juda, et toute l'émigration de Juda qui est à Babylone; car je briserai le joug du roi de Babylone. »

Nous verrons par l'événement, répondit Jérémie, qui aura raison de vous ou de moi et des prophètes nos prédécesseurs, qui tous ont prédit des malheurs. A ces mots, Hananias saisit la chaîne de Jérémie, et la brisa, en s'écriant : « Ainsi je briserai, dit le Seigneur des armées, le joug de Nabuchodonosor, roi de Badylone, après deux années de jours, sur le cou de toutes les nations. »

Jérémie se retirait sans répondre, lorsque, l'esprit prophétique s'emparant de lui tout-à-coup, il revint sur ses pas et dit : « Voici ce que dit le Seigneur : Vous avez brisé une chaîne de bois; forgez une chaîne de fer à la place; parce que j'ai placé un joug de fer sur le cou de toutes ces nations-ci, pour qu'elles soient asservies à Nabuchodonosor, roi de Babylone, et elles le seront, dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël; et je lui ai soumis jusqu'aux bêtes de la terre. »

Puis il ajoute, parlant à Hananias : « Ecoutez, Hananias, ce n'est pas le Seigneur qui parle en vous, et vous séduisez ce peuple par des mensonges; c'est pourquoi, voici ce que dit le Seigneur : Je vais vous faire disparaître de dessus la face de la terre, vous mourrez cette année, parce que vous avez parlé contre le Seigneur (1). »

homines, et jumenta, quæ sunt super faciem terræ, in fortudine mea magna, et in brachio meo extento : et dedi eam ei, qui placuit in oculis meis. Et nunc itaque ego dedi omnes terras istas in manu Nabuchodonosor regis Babylonis servi mei : insuper et bestias agri dedi ei ut serviant illi. Et servient ei omnes gentes, et filio ejus, et filio filii ejus : donec veniat tempus terræ ejus et ipsius : et servient ei gentes multæ, et reges magni. Gens autem et regnum quod non servierit Nabuchodonosor regi Babylonis, et quicunque non curvaverit collum suum sub jugo regis Babylonis : in gladio, et in fame, et in peste visitabo super gentem illam, ait Dominus, donec consumam eos in manu ejus. Vos ergo nolite audire prophetas vestros, et divinos, et somniatores, et augures, et maleficos, qui dicunt vobis : Non servietis regi Babylonis. Quia mendacium prophetant vobis : ut longe vos faciant de terra vestra, et ejiciant vos, et pereatis. Porro gens, quæ subjecerit cervicem suam sub jugo regis Babylonis, et servierit ei : dimittam eam in terra sua, dicit Dominus : et colet eam: et habitabit in ea.

Et ad Sedeciam regem Juda locutus sum secundum omnia verba hæc, dicens : Subjicite colla vestra sub jugo regis Babylonis; et servite ei, et populo ejus, et vivetis. Quare moriemini tu et populus tuus gladio et fame, et peste, sicut locutus est Dominus ad gentem quæ servire noluerit regi Babylonis? Nolite audire verba prophetarum dicentium vobis : Non servietis regi Babylonis : quia mendacium ipsi loquuntur vobis. Quia non misi eos, ait Dominus : et ipsi prophetant in nomine meo mendaciter : ut ejiciant vos, et pereatis tam vos, quam prophetæ, qui vaticinantur vobis.

Et ad sacerdotes, et ad populum istum locutus sum, dicens : Hæc dicit Dominus : Nolite audire verba prophetarum vestrorum, qui prophetant vobis, dicentes : Ecce vasa Domini revertentur de Babylone nunc cito, mendacium enim prophetant vobis. Nolite ergo audire eos, sed servite regi Babylonis, ut vivatis, quare datur hæc civitas in solitudinem? Et si prophetæ sunt, et est verbum Domini in eis : occurrant Domino exercituum, ut non veniant vasa, quæ derelicta fuerant in domo Domini, et in domo regis Juda, et in Jerusalem, in Babylonem. Quia hæc dicit Dominus exercituum ad columnas, et ad mare, et ad bases, et ad reliqua vasorum quæ remanserunt in civitate hac : Quæ non tulit Nabuchodonosor rex Babylonis, cum transferret Jechoniam filium Joakim regem Juda de Jerusalem in Babylonem, et omnes optimates Juda et Jerusalem. Quia hæc dicit Dominus exercituum Deus Israel ad vasa quæ derelicta sunt in domo Domini, et in domo regis Juda et Jerusalem : In Babylonem transferentur, et ibi erunt usque ad diem visitationis suæ, dicit Dominus : et afferri faciam ea et restitui in loco suo (*Jer.* XXVII, 4-22).

(1) Et factum est in anno illo, in principio regni Sedeciæ regis Juda, in anno quarto, in mense quinto, dixit ad me Hananias filius Azur propheta de Gabaon, in domo Domini, coram sacerdotibus et omni populo, dicens : Hæc dicit Dominus exercituum Deus Israel : Contrivi jugum regis Babylonis. Adhuc duo anni dierum, et ego referri faciam ad locum istum omnia vasa domus Domini, quæ tulit Nabuchodonosor rex Babylonis de loco isto, et transtulit ea in Babylonem. Et Jechoniam filium Joakim regem Juda, et omnem transmigrationem Juda, qui ingressi sunt in Babylonem, ego convertam ad locum istum, ait Dominus : conteram enim jugum regis Babylonis.

Et dixit Jeremias propheta ad Hananiam prophetam, in oculis sacerdotum, et in oculis omnis populi, qui stabat in domo Domini. Et ait Jeremias propheta : Amen, sic faciat Dominus.... Et tulit Hananias propheta catenam de collo Jeremiæ prophetæ, et confregit eam.

Et ait Hananias in conspectu omnis populi, dicens : Hæc dicit Dominus : Sic confringam jugum Nabuchodonosor regis Babylonis post duos annos dierum de collo omnium gentium. Et abiit Jeremias propheta in viam suam. Et factum est verbum Domini ad Jeremiam, postquam confregit Hananias

Et Hananias mourut deux mois après.

Ces divers événements sont racontés aux chapitres XXVII^e et XXVIII^e ; nous passons maintenant au XXXIV^e pour revenir au XXI^e.

Les malheurs tant prédits sont enfin commencés; la Judée est envahie sur tous les points; Lachis, Azecha et les autres places fortes sont prises ou assiégées, l'armée ennemie est campée sous les murs de Jérusalem. Sédécias, essayant de toucher le cœur de Dieu par une apparence de pénitence, publie une année sabbatique, et tous les maîtres doivent, en conséquence, donner la liberté à leurs esclaves. Il est obéi, toutes les dettes sont remises, les champs qui ont été vendus retourneront à leurs premiers possesseurs, les esclaves deviennent libres, et l'armée ennemie s'éloigne en effet de Jérusalem.

Mais elle n'est pas si tôt partie, que les maîtres reprennent tout ce que la peur et la présence du danger leur avaient arraché. Nous sommes à la neuvième année du règne du dernier roi de Juda de la race de David, qui devait conserver le trône à toujours si elle eût été fidèle, et le perdre si elle devenait infidèle, suivant ce que le Seigneur lui-même avait annoncé à Salomon après la dédicace du temple. Dans ces conjonctures, Jérémie reparaît sur la scène; il dit au peuple : « Puisque vous n'avez pas voulu m'obéir, et donner la liberté à vos frères et à vos amis; je la donnerai, moi, la liberté, dit le Seigneur, mais ce sera au glaive, à la peste et à la famine, et je vous disperserai d'un seul élan parmi toutes les nations de l'univers. Et ces hommes qui ont rompu mon pacte, l'alliance qu'ils avaient conclue avec moi en passant entre les morceaux du taureau divisé en deux parties, les princes de Juda, les princes de Jérusalem, les eunuques, les prêtres et tout le peuple du royaume qui a passé entre les deux parties du taureau (1), je les livrerai aux mains de leurs ennemis, aux mains de ceux qui en veulent à leur vie, et j'abandonnerai leurs dépouilles mortelles en proie aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre. Et je livrerai Sédécias, roi de Juda, et ses princes aux mains de leurs ennemis, aux mains de ceux qui en veulent à leur vie, au pouvoir des armées du roi de Babylone que vous avez vues s'éloigner. Voilà que je vais les rappeler, dit le Seigneur, et les ramener devant cette ville, elles l'assiégeront, la prendront, la brûleront; et je ferai des villes de Juda des solitudes, il n'y demeurera plus personne (1). »

Après avoir parlé de la sorte au peuple prévaricateur, le prophète s'adressa à Sédécias lui-même et lui dit : « Je livrerai, dit le Seigneur, cette ville aux mains du roi de Babylone, et il la détruira par les flammes. Et vous, vous n'éviterez point de tomber entre ses mains, mais vous serez pris et saisi, vous lui serez livré, vous le verrez de vos yeux, il vous parlera bouche à bouche, et vous irez à Babylone. Cependant, ô Sédécias, roi de Juda, écoutez ce que le Seigneur ajoute : Vous ne mourrez point par le glaive, vous mourrez en paix, et l'on brûlera (à vos funérailles des parfums et des aromates,) ainsi qu'on l'a pratiqué pour les rois vos ancêtres, qui ont régné avant vous, et on vous pleurera (en disant :) Hélas! seigneur! parce que je le veux ainsi, dit le Seigneur (2). »

La construction de la phrase latine de la Vulgate semble dire que le corps de Sédécias devait être brûlé, et que telle était la coutume; cependant il n'en est rien, on ne brûlait point les morts parmi les Juifs; il faut donc expliquer ce passage autrement, et le détail donné par le II^e livre des Paralipomènes sur les funérailles du roi Asa rend

propheta catenam de collo Jeremiæ prophetæ, dicens : Vade, et dices Hananiæ : Hæc dicit Dominus : Catenas ligneas contrivisti : et facies pro eis catenas ferreas. Quia hæc dicit Dominus exercituum Deus Israel : Jugum ferreum posui super collum cunctarum gentium istarum, ut serviant Nabuchodonosor regi Babylonis, et servient ei : insuper et bestias terræ dedi ei.

Et dixit Jeremias propheta ad Hananiam prophetam : Audi, Hanania : non misit te Dominus, et tu confidere fecisti populum istum in mendacio. Idcirco hæc dicit Dominus : Ecce ego mittam te a facie terræ : hoc anno morieris : adversum enim Dominum locutus es. Et mortuus est Hananias propheta in anno illo, mense septimo (*Jer.* XXVIII, 1-17).

(1) Le prophète fait ici allusion à une cérémonie de rénovation d'alliance avec Dieu, pratiquée par Sédécias et son peuple à l'ouverture de l'année jubilaire, en passant entre les deux morceaux d'un veau offert en sacrifice, à l'imitation de ce qui se lit du patriarche Abraham au XV^e chapitre de la Genèse.

(1) Propterea hæc dicit Dominus : Vos non audistis me, ut prædicaretis libertatem unusquisque fratri suo et unusquisque amico suo : ecce ego prædico vobis libertatem, ait Dominus, ad gladium, ad pestem, et ad famem : et dabo vos in commotionem cunctis regnis terræ. Et dabo viros, qui prævaricantur fœdus meum, et non observaverunt verba fœderis quibus assensi sunt in conspectu meo, vitulum quem conciderunt in duas partes, et transierunt inter divisiones ejus : Principes Juda et principes Jerusalem, eunuchi et sacerdotes, et omnis populus terræ, qui transierunt inter divisiones vituli. Et dabo eos in manus inimicorum suorum, et in manus quærentium animam eorum ; et erit morticinum eorum in escam volatilibus cœli, et bestiis terræ. Et Sedeciam regem Juda, et principes ejus, dabo in manus inimicorum suorum, et in manus quærentium animas eorum, et in manus exercituum regis Babylonis, qui recesserunt a vobis. Ecce ego præcipio, dicit Dominus, et reducam eos in civitatem hanc, et præliabuntur adversus eam, et capient eam, et incendent igni : et civitates Juda dabo in solitudinem, eo quod non sit habitator (*Jer.* XXXIV, 17-22).

(2) Hæc dicit Dominus Deus Israel : Vade, et loquere ad Sedeciam regem Juda : et dices ad eum : Hæc dicit Dominus : Ecce ego tradam civitatem hanc in manus regis Babylonis, et succendet eam igni. Et tu non effugies de manu ejus : sed comprehensione capieris, et in manu ejus traderis : et oculi tui oculos regis Babylonis videbunt, et os ejus cum ore tuo loquetur, et Babylonem introibis. Attamen audi verbum Domini, Sedecia rex Juda : Hæc dicit Dominus ad te : Non morieris in gladio. Sed in pace morieris, et secundum combustiones patrum tuorum regum priorum qui fuerunt ante te, sic comburent te : et væ, domine, plangent te : quia verbum ego locutus sum, dicit Dominus (*Jer.* XXXIV, 2-5). »

l'explication facile : « Ils le placèrent sur un lit de parade environné d'aromates et de parfums, dit l'auteur, et ils en brûlèrent autour de lui avec une prodigalité sans exemple : *combusserunt super eum ambitione nimia* (1). »

Jérémie vient de prédire à Sédécias qu'il *verrait* Nabuchodonosor, et qu'il serait conduit à Babylone ; Ezéchiel avait prédit qu'il ne *verrait pas* Babylone et qu'il y mourrait. Cette double prédiction devait s'accomplir à la lettre : Sédécias, conduit devant Nabuchodonosor, eut les yeux crevés, et fut en cet état envoyé à Babylone, où il mourut.

L'ennemi ne tarda pas à reparaître devant Jérusalem. Sédécias envoya Phassur, fils de Melchias, et le prêtre Sophonias, fils de Maasias, consulter Jérémie, ou plutôt le prier d'intercéder auprès de Dieu en faveur de Jérusalem. Jérémie répondit :

« Vous direz à Sédécias : Le Seigneur, le Dieu d'Israël, dit ceci : Voilà que je vais vous arracher des mains les armes avec lesquelles vous combattez contre le roi de Babylone et les Chaldéens, qui vous assiégent tout autour de vos murailles, et les rassembler en un monceau au milieu de cette ville. Et je combattrai moi-même contre vous des deux mains, de la longueur de mes bras, avec fureur, indignation, dans le paroxisme de la colère. Je frapperai les habitants de cette ville; les hommes et les animaux périront d'une peste effroyable. Et après cela, dit le Seigneur, je livrerai Sédécias, roi de Juda, ses serviteurs, son peuple, ceux que la peste, le glaive et la famine auront épargnés dans la cité, aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone, aux mains de leurs ennemis, aux mains de ceux qui en veulent à leur vie, et ils les frapperont du tranchant du glaive, sans pitié, sans égards, sans miséricorde.

« Vous direz au peuple, ajouta le prophète : Le Seigneur dit ceci : Voilà que j'ouvre devant vous la voie de la vie et la voie de la mort. Quiconque demeurera dans cette ville, périra par le glaive, par la famine ou par la peste; quiconque en sortira, et cherchera un refuge auprès des Chaldéens qui vous assiégent, vivra; il aura la vie sauve pour butin. Car j'ai jeté sur cette ville un regard de colère et non d'amour, dit le Seigneur; elle tombera aux mains du roi de Babylone, et il la livrera aux flammes.

« Vous direz à la maison royale de Juda : Ecoutez la parole du Seigneur : Maison de David, le Seigneur dit ceci : Rendez la justice dès le matin, arrachez le faible à la main qui l'opprime, de crainte que ma colère ne jaillisse comme la flamme, qu'elle ne s'allume, et que personne ne puisse l'éteindre, à cause de la perversité de vos voies. Me voici, dit le Seigneur, en présence de celle qui est assise dans la vallée fertile et ombrageuse, et dont vous dites : Qui pourrait nous vaincre, qui mettra le pied dans nos demeures? Je réglerai vos comptes suivant vos œuvres, dit le Seigneur; j'allumerai l'incendie dans son bocage, il dévorera tous les alentours (1). »

Nous passons maintenant au chapitre trente-septième. Le siége de Jérusalem est levé momentanément; les Chaldéens marchent au-devant de l'armée de Pharaon, qui vient de se mettre en mouvement, pour les attaquer.

Dans ces circonstances, Sédécias envoya Juchal, fils de Sélémias, et le prêtre Sophonias consulter Jérémie : Priez pour nous le Seigneur notre Dieu, lui dirent-ils.

Jérémie répondit : « Voici la parole du Seigneur, du Dieu d'Israël : Vous direz au roi de Juda, qui vous a envoyés vers moi : l'armée de Pharaon, qui s'est mise en mouvement pour vous porter secours, va rentrer dans son pays, en Egypte. Les Chaldéens reviendront, assiégeront cette ville, la prendront, et la livreront aux flammes. N'allez pas, dit le Seigneur, vous faire illusion, et vous dire: Les Chaldéens s'en iront et s'éloigneront de nous, car ils ne s'en iront point. Quand même vous extermineriez toute l'armée chaldéenne qui combat contre vous, s'il en restait seulement quelques soldats qui ne fussent que blessés, ils sortiraient

(1) Et sepelierunt eum in sepulcro suo, quod foderat sibi in civitate David; posueruntque eum super lectum suum plenum aromatibus et unguentis meretriciis, quæ erant pigmentariorum arte confecta, et combusserunt super eum ambitione nimia (*II Par.* XVI, 14).

(1) Hæc dicit Dominus Deus Israel : Ecce ego convertam vasa belli, quæ in manibus vestris sunt, et quibus vos pugnatis adversum regem Babylonis, et Chaldæos, qui obsident vos in circuitu murorum : et congregabo ea in medio civitatis hujus. Et debellabo ego vos in manu extenta, et in brachio forti, et in furore, et in indignatione, et in ira grandi. Et percutiam habitatores civitatis hujus, homines et bestiæ pestilentia magna morientur. Et post hæc, ait Dominus : Dabo Sedeciam regem Juda, et servos ejus, et populum ejus, et qui derelicti sunt in civitate hac a peste, et gladio, et fame, in manu Nabuchodonosor regis Babylonis, et in manu inimicorum eorum, et in manu quærentium animam eorum, et percutiet eos in ore gladii, et non flectetur, neque parcet, nec miserebitur. Et ad populum hunc dices : Hæc dicit Dominus : Ecce ego do coram vobis viam vitæ, et viam mortis. Qui habitaverit in urbe hac, morietur gladio, et fame, et peste : qui autem egressus fuerit, et transfugerit ad Chaldæos, qui obsident vos, vivet, et erit ei anima sua quasi spolium. Posui enim faciem meam super civitatem hanc in malum, et non in bonum, ait Dominus : in manu regis Babylonis dabitur, et exuret eam igni. Et domui regis Juda : Audite verbum Domini, Domus David, hæc dicit Dominus : Judicate mane judicium, et eruite vi oppressum de manu calumniantis : ne forte egrediatur ut ignis indignatio mea, et succendatur, et non sit qui exstinguat, propter malitiam studiorum vestrorum. Ecce ego ad te habitatricem vallis solidæ atque campestris, ait Dominus : qui dicitis : Quis percutiet nos? et quis ingredietur domos nostras? Et visitabo super vos juxta fructum studiorum vestrorum, dicit Dominus : et succendam ignem in saltu ejus : et devorabit omnia in circuitu ejus (*Jer.* XXI, 4-14).

de leurs tentes pour venir incendier la ville (1). »

L'armée de Nabuchodonosor revint bientôt, en effet, reprendre ses positions autour de Jérusalem. Jérémie étant sorti de la ville sur ces entrefaites, pour aller recueillir un héritage dans le pays de Benjamin, fut considéré comme transfuge, arrêté, ramené à Jérusalem et jeté dans un cachot, où il resta longtemps. Mais enfin Sédécias l'en fit tirer secrètement, pour le consulter de nouveau. « Vous serez livré aux mains du roi de Babylone, » telle fut la réponse du prophète. Jérémie profita de cette occasion pour implorer la pitié du monarque, et lui demander comme une grâce de ne pas retourner dans son cachot. Le roi, n'osant pas lui rendre la liberté, crainte d'exciter une sédition, lui donna pour prison le vestibule de la maison de détention, et ordonna qu'on lui fournît un pain chaque jour, sans autre aliment, tant qu'il y en aurait dans la ville; car déjà la famine se faisait cruellement sentir.

Du moment que Jérémie put communiquer plus librement avec le peuple, il ne cessa d'annoncer les maux désormais inévitables; mais ceux qui entendaient impatiemment ses discours, résolurent sa perte, et demandèrent au faible monarque qu'il leur fût livré. Ils le descendirent au fond d'une des citernes de la prison, dans laquelle une épaisse couche de boue avait remplacé l'eau qu'elle était destinée à contenir. Un eunuque du palais, nommé Abdelmélech, en eut pitié, et demanda secrètement au roi la permission de le délivrer, ce qui lui fut accordé. Le généreux esclave prit toutes les précautions imaginables pour extraire le prophète, sans le blesser avec les cordages dans sa périlleuse ascension.

Rétabli dans le vestibule de la prison, Sédécias le fit venir secrètement dans le passage qui conduisait du temple au palais, afin de s'entretenir avec lui. « Si vous voulez abandonner la ville et vous rendre aux Babyloniens, lui dit le prophète, vous conserverez votre vie, vous préserverez Jérusalem de l'incendie, vous vous serez sauvé vous et votre famille. Si, au contraire, vous ne voulez pas vous rendre aux généraux de Nabuchodonosor, la ville tombera au pouvoir des Chaldéens, ils l'incendieront, et vous tomberez vous-même entre leurs mains.

« Je crains, dit Sédécias, d'être livré aux transfuges, et de devenir l'objet de leurs vengances. Vous n'y serez pas livré, répondit Jérémie. » Puis il ajouta : « Rendez-vous, je vous en supplie, aux ordres du Seigneur, que je suis chargé de vous transmettre, il vous en arrivera bien, et vous sauverez votre vie. Si vous ne voulez pas quitter la ville, voici ce que le Seigneur m'a ordonné de vous annoncer : Toutes les femmes qui sont demeurées dans le palais du roi de Juda seront emmenées vers les généraux du roi de Babylone, et elles (vous) diront : Vos conseillers vous ont trompé, ils se sont joués de votre crédulité, ils vous ont mis les pieds dans la boue, placé dans la fange, et puis ils vous ont abandonné. Vous verrez conduire aux Chaldéens vos épouses, vos fils; vous serez pris vous-même et conduit au roi de Babylone, et la ville sera livrée aux flammes (1). »

Le roi ne put se résoudre à suivre ce conseil; mais il fut convenu entre le prophète et lui que l'entretien demeurerait secret. C'est ce qui est contenu au chapitre trente-huitième; pour avoir la suite, il faut retourner aux trente-deuxième et trente-troisième.

Sauf un seul trait, qui est spécial à Jérémie, ces deux chapitres paraissent être des réminiscenses empruntées à Isaïe, mais qui perdent considérablement de leur beauté, en passant sous la plume de Jérémie. Nous nous contenterons donc d'en rendre un compte succinct. L'esprit du Seigneur avertit le prophète dans sa prison qu'un de ses parents viendra lui proposer d'acquérir un champ à Anathoth, et lui ordonne de l'acquérir. Hanaméel, fils de Sellum, le parent annoncé, vient en effet; Jérémie obéit à l'ordre de Dieu, et charge Baruch d'aller prendre possession de l'héritage, et d'enfermer dans un vase de terre cuite les titres de cette propriété, afin qu'ils se conservent pour un avenir éloigné. Le peuple, témoin de ces faits, est surpris d'une pareille action dans un pareil moment. Jérusalem est aux abois; la guerre, la peste, la famine ont réduit presque à rien le nombre de ses habitants; le pays dans lequel le champ se trouve situé, est

(1) Hæc dicit Dominus Deus Israel : Sic dicetur regi Juda, qui misit vos ad me interrogandum : Ecce exercitus Pharaonis, qui egressus est vobis in auxilium, revertetur in terram suam in Ægyptum. Et redient Chaldæi, et bellabunt contra civitatem hanc : et capient eam, et succendent eam igni. Hæc dicit Dominus : Nolite decipere animas vestras, dicentes : Euntes abibunt, et recedent a nobis Chaldæi, quia non abibunt. Sed etsi percusseritis omnem exercitum Chaldæorum, qui prœliantur adversum vos, et derelicti fuerint ex eis aliqui vulnerati, singuli de tentorio suo consurgent, et incendent civitatem hanc igni (*Jer.* XXXVII, 6 9).

(1) Et dixit Jeremias ad Sedeciam : Hæc dicit Dominus exercituum Deus Israel; Si profectus exieris ad principes regis Babylonis, vivet anima tua, et civitas hæc non succendetur igni : et salvus eris tu, et domus tua. Si autem non exieris ad principes regis Babylonis, tradetur civitas hæc in manus Chaldæorum, et succendent eam igni : et tu non effugies de manu eorum. Et dixit rex Sedecias ad Jeremiam : Sollicitus sum propter Judæos, qui transfugerunt ad Chaldæos, ne forte tradar in manus eorum, et illudant mihi. Respondit autem Jeremias : Non te tradent; audi, quæso, vocem Domini, quam ego loquor ad te, et bene tibi erit, et vivet anima tua. Quod si nolueris egredi, iste est sermo quem ostendit mihi Dominus : Ecce omnes mulieres, quæ remanserunt in domo regis Juda, educentur ad principes regis Babylonis : et ipsæ dicent : Seduxerunt te, et prævaluerunt adversum te viri pacifici tui, demerserunt in cœno et in lubrico pedes tuos, et recesserunt a te. Et omnes uxores tuæ, et filii tui educentur ad Chaldæos : et non effugies manus eorum : sed in manu regis Babylonis capieris : et civitatem hanc comburet igni (*Jer.* XXXVIII, 17-23).

au pouvoir de l'ennemi comme tout le reste de la Judée; le sort désormais inévitable est marqué : c'est la destruction de Jérusalem et la captivité de tous les enfants de Juda; on ne combat plus pour le salut, mais pour éloigner de quelques jours le terme suprême; on n'espère plus vivre, mais on essaie de ne pas mourir encore. Comment donc Jérémie songe-t-il à acquérir un domaine, et à prendre de telles précautions pour s'en assurer la propriété ?

Ah! répond le prophète, c'est que le temps reviendra auquel on possédera de nouveau des maisons, des champs et des vignobles dans ce pays : *adhuc possidebuntur domus, et agri, vineæ in terra ista.* Il est vrai que tout, pays et habitants, va être livré aux mains du roi de Babylone ; qu'il détruira Jérusalem de fond en comble, qu'il désolera tout le royaume, qu'il en enlèvera la population, que la génération présente et la suivante mourront dans une terre étrangère ; mais, dit le Seigneur :

« Je rassemblerai les fils d'Israël de toutes les contrées où je les aurai dispersés dans ma fureur, dans ma colère, dans l'excès de mon exaspération ; je les ramènerai dans ce lieu, et je les y ferai demeurer en sécurité. Ils seront mon peuple, et je serai leur Dieu. Je leur donnerai un seul cœur, je les ferai marcher dans une seule voie, ils me serviront à toujours, et ils seront bénis, eux et leurs enfants après eux. Je contracterai avec eux une alliance éternelle, et je ne cesserai plus de leur être favorable... Et les champs auront des possesseurs dans cette terre dont vous dites qu'elle est déserte, qu'il n'y reste ni hommes, ni animaux, qu'elle est la proie des Chaldéens. Dans la terre de Benjamin, autour de Jérusalem, dans les villes de Juda, dans les villes du pays des montagnes, de la plaine et du midi, l'on achètera des champs à prix d'argent, on en écrira les titres, on les scellera, et on convoquera des témoins ; parce que je mettrai un terme à la captivité, dit le Seigneur (1). »

(1) Ecce ego congregabo eos de universis terris, ad quas ejeci eos in furore meo, et in ira mea, et in indignatione grandi, et reducam eos ad locum istum, et habitare eos faciam confidenter. Et erunt mihi in populum, et ego ero eis in Deum. Et dabo eis cor unum et viam unam, ut timeant me universis diebus, et bene sit eis et filiis eorum post eos. Et feriam eis pactum sempiternum, et non desinam eis benefacere : et timorem meum dabo in corde eorum, ut non recedant a me. Et lætabor super eis cum bene eis fecero : et plantabo eos in terra ista in veritate, in toto corde meo et in tota anima mea. Quia hæc dicit Dominus : Sicut adduxi super populum istum omne malum hoc grande : sic adducam super eos omne bonum, quod ego loquor ad eos. Et possidebuntur agri in terra ista, de qua vos dicitis quod deserta sit, eo quod non remanserit homo et jumentum, et data sit in manus Chaldæorum. Agri ementur pecunia, et scribentur in libro, et imprimetur signum, et testis adhibebitur : in terra Benjamin, et in circuitu Jerusalem, in civitatibus Juda, et in civitatibus montanis, et in civitatibus campestribus, et in civitatibus quæ ad Austrum sunt : quia convertam captivitatem eorum, ait Dominus (*Jer.* XXXII, 37-44).

Tout ceci, on le voit, ne regarde encore que le retour de la captivité, les siècles qui devaient le suivre, et les prospérités temporelles de Juda, fidèle désormais à la loi de son Dieu. Ce qui suit concerne des temps dont ceux-ci n'étaient qu'une figure imparfaite.

« Voilà que les jours viennent, dit le Seigneur, où j'accomplirai la bonne parole que j'ai dite à la maison d'Israël et à la maison de Juda. En ces jours-là et en ce temps-là, je ferai germer à David le germe de justice, qui doit ramener la justice et le jugement sur la terre. En ces jours, Juda sera sauvé, et Jérusalem reposera au sein de la paix, et voici le nom qui lui sera donné : le Seigneur, notre justice. Car voici ce que dit le Seigneur : La postérité de David ne manquera jamais d'un homme qui s'assoie sur le trône de la maison d'Israël. Il ne manquera jamais devant moi, dans les races sacerdotale et lévitique, d'un homme qui offre les holocaustes, qui allume le bûcher des sacrifices et qui immole à perpétuité des victimes... Voici ce que dit le Seigneur : Si mon pacte avec le jour, si mon pacte avec la nuit, peut être annulé, de sorte que le jour et la nuit ne se fassent plus en leur temps, mon alliance avec David, mon serviteur, pourra également être annulée, de sorte qu'il n'y ait plus un de ses fils pour occuper son trône, des lévites et des prêtres pour me servir. Comme les étoiles du ciel, qui sont innombrables, comme le sable des mers, qui est sans mesure, ainsi je multiplierai la postérité de David, mon serviteur, et les lévites, mes ministres... (1) »

Tout ceci ne peut recevoir aucune application dans les événements qui suivirent le retour de la captivité, puisque, alors et depuis ce temps, il n'y a jamais eu d'héritier de David qui se soit assis sur un trône ; puisque depuis dix-huit siècles, non-seulement il n'y a plus de prêtres ni de lévites pour offrir de sanglants holocaustes, mais il n'existe plus même de temple ni d'autel où ils puissent les offrir. Il faut donc entendre tout cela d'une manière spirituelle, et au

(1) Ecce dies veniunt, dicit Dominus, et suscitabo verbum bonum quod locutus sum ad domum Israel, et ad domum Juda. In diebus illis, et in tempore illo, germinare faciam David germen justitiæ, et faciet judicium et justitiam in terra. In diebus illis salvabitur Juda, et Jerusalem habitabit confidenter : et hoc est nomen quod vocabunt eum : Dominus justus noster. Quia hæc dicit Dominus : Non interibit de David vir, qui sedeat super thronum domus Israel. Et de sacerdotibus et de Levitis non interibit vir a facie mea, qui offerat holocautomata, et incendat sacrificium, et cædat victimas omnibus diebus. Et factum est verbum Domini ad Jeremiam, dicens : Hæc dicit Dominus : Si irritum potest fieri pactum meum cum die, et pactum meum cum nocte, et non sit dies et nox in tempore suo : et pactum meum irritum esse poterit cum David servo meo, ut non sit ex eo filius qui regnet in throno ejus, et Levitæ et sacerdotes ministri mei. Sicuti enumerari non possunt stellæ cœli, et metiri arena maris : sic multiplicabo semen David servi mei, et Levitas, ministros meos (*Jer.* XXXIII, 14-22).

point de vue de la rédemption du genre humain opérée par le Messie. Et il y a d'autant moins à hésiter sur ce point, que les docteurs juifs conviennent sans peine que ce germe de justice, ce fils de David qui doit régner à toujours, n'est autre que le Messie; seulement ils l'entendent d'un règne temporel, qui doit commencer ils ne savent quand, et non d'un règne surnaturel et divin, commencé dans le temps et continué dans l'éternité par le Sauveur des hommes.

Les mêmes oracles sont répétés dans les chapitres trente et trente-unième, qui sont à peu près de la même date, mais postérieurs à ceux-ci. Ils contiennent plus de profondeur dans la pensée, des vues d'avenir plus étendues, mais aussi plus d'obscurité : le prophète distingue rarement l'ombre de la réalité qui la produit, et il est souvent difficile de discerner dans ses paroles ce qui s'applique au rétablissement temporel de la nation juive, de ce qui convient à la réhabilitation du genre humain, dont cette restauration était la figure.

« Les jours viennent, dit le Seigneur, où je ramènerai l'émigration de mon peuple d'Israël et de Juda, dit le Seigneur, et je les rendrai à la patrie que j'ai donnée à leurs pères, et ils la posséderont.....

« En ce jour, dit le Seigneur des armées, je briserai le joug étranger sur leur cou, je romprai leurs chaînes, et ils ne seront plus asservis aux étrangers; mais ils serviront le Seigneur, leur Dieu, et David, leur roi, que je ressusciterai pour eux.

« Ne craignez donc pas, Jacob, mon serviteur, dit le Seigneur, ne tremblez pas, Israël; car je vous ramènerai de la terre lointaine, et votre postérité, du pays de sa captivité; Jacob reviendra, goûtera le repos, abondera de tous les biens, et n'aura plus personne à redouter (1). »

C'est ainsi que le prophète entremêle, d'un bout à l'autre, les prospérités temporelles de Jacob avec ses bénédictions spirituelles; et il ne sort pas de cette thèse, répétant jusqu'à satiété la même pensée, et la faisant miroiter sous toutes ses faces, excepté pour annoncer à Jacob que ses ennemis subiront à leur tour la captivité, et que tous les maux qu'ils font endurer au peuple de Dieu, leur seront rendus avec usure. Le chapitre XXXI^e^ contient deux textes fameux; dont l'un a été appliqué, par l'évangéliste saint Mathieu, au massacre ordonné par Hérode : *fletus Rachel plorantis filios suos, et nolentis consolari super eos, quia non sunt;* l'autre, expliqué de la génération temporelle du Messie par les commentateurs chrétiens : *femina circumdabit virum.* Mais le sens littéral est celui-ci : dans le premier texte, le prophète veut dire que la Judée, et plus spécialement Jérusalem, pleureront la perte de leurs enfants, ravis les uns par le glaive, et les autres emmenés en captivité ; dans le second, que le nombre des hommes demeurés vivants sera si petit, que les femmes les circonviendront, pour s'en assurer la possession; cette pensée est encore d'emprunt: Isaïe l'a exprimée d'une manière plus énergique au commencement du IV^e^ chapitre de ses prophéties : *apprehendent septem mulieres virum unum.....*

Nous retournons maintenant au chapitre XXXIX^e^, qui forme avec les cinq suivants la suite chronologique et la fin du recueil.

La onzième année de Sédécias, le cinquième jour du quatrième mois, Jérusalem fut prise par la brèche; Sédécias, arrêté dans sa fuite, et conduit à Nabuchodonosor, qui lui fit crever les yeux, le chargea de chaînes, et l'envoya à Babylone avec l'élite de la nation, ne laissant dans la Judée que les indigents, auxquels il fit distribuer les champs et les vignobles. Jérusalem fut incendiée. Jérémie, délivré de sa prison, et recommandé d'une manière spéciale à Nabuzardan, général babylonien, courut rassurer l'eunuque Abdémélech, et lui dire qu'il n'avait rien à craindre dans le sac de la ville, parce que le Seigneur voulait le récompenser du bien qu'il avait fait à son prophète.

Nabuzardan établit en Judée un gouvernement régulier, et plaça à la tête Godolias, fils d'Ahican, auprès duquel Jérémie, laissé libre de son choix et de ses actes, se retira à Masphat. Tous ceux des Juifs qui s'étaient enfuis chez les nations voisines, revinrent aussitôt ; la prospérité semblait devoir renaître au sein de la paix, lorsqu'un membre de la famille royale, nommé Ismahel, soudoyé par Baalis, roi des Ammonites, tua Godolias en trahison.

Les Juifs vengèrent eux-mêmes ce lâche assassinat, et c'était une excuse suffisante auprès de Nabuchodonosor, puisque c'était la preuve qu'ils n'y avaient point participé. Cependant, saisis d'une terreur irréfléchie, les principaux de la nation se disposèrent à fuir en Egypte, entraînant à leur suite la plus grande partie de la population. Mais auparavant, ils voulurent consulter le Seigneur, disposés, dirent-ils à Jérémie, à faire tout ce qu'il leur dirait, quelle que fût la réponse ; c'est-à-dire qu'ils s'attendaient à être confirmés dans leur dessein; or, comme il en fut autrement, ils crièrent à la trahison, et s'enfuirent nonobstant toutes les défenses.

Comme s'il eût voulu donner à leur terreur insensée le temps de se calmer, Dieu ne répondit qu'au bout de dix jours aux prières de son prophète. Enfin Jérémie leur dit à ce terme : « Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël : Si vous demeurez tranquil-

(1) Ecce enim dies veniunt, dicit Dominus, et convertam conversionem populi mei Israel et Juda, ait Dominus : et convertam eos ad terram, quam dedi patribus eorum : et possidebunt eam..... Et erit in die illa, ait Dominus exercituum : conteram jugum ejus de collo tuo, et vincula ejus dirumpam, et non dominabuntur ei amplius alieni : sed servient Domino Deo suo, et David regi suo, quem suscitabo eis.

Tu ergo ne timeas, serve meus Jacob, ait Dominus, neque paveas Israel : quia ecce ego salvabo te de terra longinqua, et semen tuum de terra captivitatis eorum, et revertetur Jacob, et quiescet, et cunctis affluet bonis, et non erit quem formidet (*Jer.* XXX, 3-10).

lement dans ce pays, je vous édifierai, loin de vous détruire; je vous planterai, loin de vous arracher; car je suis apaisé après le mal que je vous ai fait. Ne craignez pas plus longtemps le roi de Babylone, qui vous inspire tant de terreur; ne le craignez pas, dit le Seigneur, car je suis avec vous pour vous sauver, et vous préserver de ses mains. Je vous ferai miséricorde, j'aurai pitié de vous, je vous ferai habiter (en paix) dans votre pays. »

« Si vous dites: Nous ne demeurerons point dans ce pays, et nous n'écouterons point la voix du Seigneur notre Dieu; si vous ajoutez: Nous ne voulons pas; nous passerons en Egypte, où nous ne verrons point la guerre, où nous n'entendrons point le son de la trompette, où nous n'aurons point de famine à supporter, et où nous demeurerons; s'il en est ainsi, écoutez maintenant la réponse du Seigneur, ô restes de Juda: voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël: Si vous tournez vos visages du côté de l'Egypte, et si vous y entrez pour y demeurer, le glaive, dont vous avez frayeur, vous y surprendra dans cette terre d'Egypte; la famine, que vous redoutez, vous y poursuivra, et vous y mourrez. Tous ceux qui ont résolu d'entrer en Egypte pour y demeurer, y périront par le glaive, par la famine et par la peste, il n'en survivra pas un seul; pas un seul n'échappera aux maux que je leur prépare. Car, dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël, comme ma fureur et mon indignation se sont allumées contre les habitants de Jérusalem, ainsi mon indignation s'allumera contre vous, lorsque vous serez entrés en Egypte; et vous y serez un objet d'imprécation, de surprise, de malédiction et d'opprobre, et vous ne reverrez plus jamais votre patrie (1)..... »

(1) Et dixit ad eos: Hæc dicit Dominus Deus Israel, ad quem misistis me, ut prosternerem preces vestras in conspectu ejus: si quiescentes manseritis in terra hac, ædificabo vos, et non destruam; plantabo, et non evellam; jam enim placatus sum super malo quod feci vobis. Nolite timere a facie regis Babylonis, quem vos pavidi formidatis: nolite metuere eum, dicit Dominus; quia vobiscum sum ego, ut salvos vos faciam, et eruam de manu ejus; et dabo vobis misericordiam, et miserebor vestri, et habitare vos faciam in terra vestra.

Si autem dixeritis vos: Non habitabimus in terra ista, nec audiemus vocem Domini Dei nostri, dicentes: Nequaquam, sed ad terram Ægypti pergemus, ubi non videbimus bellum, et clangorem tubæ non audiemus, et famem non sustinebimus, et ibi habitabimus. Propter hoc, nunc audite verbum Domini, reliquiæ Juda: hæc dicit Dominus exercituum, Deus Israel: Si posueritis faciem vestram ut ingrediamini Ægyptum, et intraveritis ut ibi habitetis, gladius, quem vos formidatis, ibi comprehendet vos in terra Ægypti, et fames pro qua estis solliciti, adhærebit vobis in Ægypto, et ibi moriemini. Omnesque viri qui posuerunt faciem suam ut ingrediantur Ægyptum, ut habitent ibi, morientur gladio, et fame, et peste: nullus de eis remanebit, nec effugiet a facie mali quod ego afferam super eos. Quia hæc dicit Dominus exercituum, Deus Israel: Sicut conflatus est furor meus, et indignatio mea super habitatores Jerusalem, sic conflabitur indignatio mea super vos cum ingressi fueritis Ægyptum, et eritis in jusjurandum, et in stuporem, et in maledictum, et in opprobrium: et nequaquam ultra videbitis locum istum (*Jer.* XLII, 9-18).

Mais les chefs du peuple, irrités de cette contradiction, qu'ils n'attendaient pas, n'en mirent que plus d'empressement à exécuter leur dessein. Ils partirent donc, entraînant à leur suite une multitude de personnes, particulièrement celles des conditions les plus élevées, Jérémie lui-même, qui ne voulait pas se séparer de ses concitoyens, même lorsqu'il marchait avec eux à une mort certaine, et Baruch, son fidèle disciple.

Arrivés à Taphnis, Jérémie prit de grandes pierres, les plaça, en présence de toute la colonie d'émigrants, dans une crypte pratiquée sous le mur extérieur du palais de Pharaon, en disant: « Voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël: Je vais appeler et amener Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur, et je placerai son trône sur ces pierres que je cache; et il établira son trône sur elles. Il viendra et frappera la terre d'Egypte, qui à la mort, à la mort; qui à la captivité, à la captivité; qui par le glaive, par le glaive. Il mettra le feu aux temples des dieux de l'Egypte, brûlera ceux-là, et emmènera ceux-ci captifs. La terre d'Egypte sera couverte (de deuil), comme un pasteur se couvre de son manteau. Il sortira ensuite paisiblement. Il brisera les statues des temples du Soleil qui sont dans la terre d'Egypte, et il brûlera les temples des dieux de l'Egypte (1). »

Les Juifs réfugiés en Egypte, loin de revenir au culte de leur Dieu, s'abandonnèrent de plus en plus à l'idolâtrie. Jérémie les convoqua à une réunion générale, dans laquelle il leur remit sous les yeux leur infidélité passée, celle de leurs ancêtres, les immenses malheurs qu'elle avait attirés sur toute la nation, et dont ils étaient eux-mêmes les victimes. Il répéta les menaces qu'il leur avait fait entendre, lorsqu'ils avaient pris la déplorable résolution de passer en Egypte, les assurant de nouveau qu'ils y périraient tous au milieu de maux inexprimables, s'ils ne se hâtaient de fuir, et de reprendre le chemin de leur patrie.

Mais il s'éleva d'immenses clameurs dans la multitude: Nous n'en ferons rien, répon-

(1) Et factus est sermo Domini ad Jeremiam in Taphnis, dicens: Sume lapides grandes in manu tua, et abscondes eos in crypta quæ est sub muro latericio in porta domus Pharaonis in Taphnis, cernentibus viris Judæis, et dices ad eos: Hæc dicit Dominus exercituum Deus Israel: Ecce ego mittam, et assumam Nabuchodonosor regem Babylonis, servum meum: et ponam thronum ejus super lapides istos, quos abscondi, et statuet solium suum super eos. Veniensque percutiet terram Ægypti: quos in mortem, in mortem, et quos in captivitatem, in captivitatem, et quos in gladium, in gladium. Et succendet ignem in delubris deorum Ægypti, et comburet ea, et captivos ducet illos: et amicietur terra Ægypti, sicut amicitur pastor pallio suo: et egredietur inde in pace. Et conteret statuas domus Solis, quæ sunt in terra Ægypti: et delubra deorum Ægypti comburet igni (*Jer.* XLIII, 8-13).

daient les hommes, et nous agirons comme il nous plaira ; nous immolerons des victimes aux dieux étrangers, beaucoup plus que nous n'avons fait jusqu'ici. Tant que nous leur avons sacrifié, nos pères et nous, dans la terre de Juda, nous avons été heureux et comblés de biens ; ce n'est que depuis le moment où nous avons cessé, que les malheurs et les maux de toute sorte sont venus fondre sur nous. Nous continuerons à offrir des libations à la reine du ciel et à la milice des cieux, et à leur présenter des gâteaux, et nous ne le ferons pas sans le concours de nos maris, répondaient les femmes, afin de retrouver comme autrefois l'abondance de tous les biens.

Jérémie avait trop d'intrépidité dans l'âme et trop peu de souci de sa propre vie, pour se laisser effrayer par les vociférations, les menaces et les fureurs de la multitude. « Eh ! bien, puisqu'il en est ainsi, répondit-il, écoutez la parole du Seigneur, vous tous, enfants de Juda, qui habitez la terre d'Egypte; voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : J'ai juré par mon nom redoutable, dit le Seigneur, qu'il ne restera pas dans toute la terre d'Egypte un seul Juif qui puisse jurer plus longtemps par mon nom, et dire vive le Seigneur Dieu. Je veillerai sur eux pour leur mal et non pour leur bien, et tous les Juifs qui sont dans la terre d'Egypte périront par le glaive et par la famine jusqu'au dernier. S'il en est quelques-uns qui échappent au glaive, et qui reviennent d'Egypte en Juda, ce sera le très-petit nombre. Et tous les restes de Juda qui sont entrés en Egypte pour y demeurer, verront quelle sera la volonté qui s'accomplira de la leur ou de la mienne. Voici le signe, dit le Seigneur, auquel vous reconnaîtrez que je veille contre vous en ce lieu, et que mes menaces contre vous s'accompliront : voici ce que dit le Seigneur : Voilà que je livrerai Pharaon Hophra, roi d'Egypte, aux mains de ses ennemis, aux mains de ceux qui en veulent à sa vie, comme j'ai livré Sédécias, roi de Juda, aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone, son ennemi, et qui en voulait à sa vie (1). »

(1) Ideo audite verbum Domini, omnis Juda, qui habitatis in terra Ægypti : Ecce ego juravi in nomine meo magno, ait Dominus, quia nequaquam ultra vocabitur nomen meum ex ore omnis viri Judæi, dicentis : Vivit Dominus Deus, in omni terra Ægypti. Ecce ego vigilabo super eos in malum, et non in bonum : et consumentur omnes viri Juda qui sunt in Terra Ægypti, gladio et fame, donec penitus consumantur. Et qui fugerint gladium, revertentur de terra Ægypti in terram Juda viri pauci : et scient omnes reliquiæ Juda, ingredientium terram Ægypti, ut habitent ibi, cujus sermo compleatur, meus, an illorum. Et hoc vobis signum, ait Dominus, quod visitem ego super vos in loco isto : ut sciatis quia vere complebuntur sermones mei contra vos in malum. Hæc dicit Dominus : Ecce ego tradam Pharaonem Ephree regem Ægypti in manu inimicorum ejus, et in manu quærentium animam illius : sicut tradidi Sedeciam regem Juda in manu Nabuchodonosor regis Babylonis inimici sui, et quærentis animam ejus (*Jer.* XLIV, 26-30).

C'était le chant du cigne : la douce voix de Jérémie s'éteignit sous une grêle pierres. Les Juifs éteignirent de leurs propres mains le flambeau qui leur restait, et scellèrent par ce dernier crime leur rupture avec le Seigneur. La vengeance ne se fit pas longtemps attendre; les prophéties s'accomplirent.

Nous ignorons, il est vrai, les détails relatifs à l'émigration juive en particulier ; mais nous savons que l'Egypte entra à la même époque dans une phase de révolutions et de bouleversements, au milieu desquels les réfugiés durent nécessairement avoir beaucoup à souffrir. Amasis, révolté contre Apriès, le Pharaon Hophra de Jérémie lui fit une guerre cruelle. Nabuchodonosor survint les armes à la main, et se rendit d'autant plus facilement le maître, que les forces des deux partis, à peu près égales, n'étaient employées qu'à s'annuler mutuellement, ou à se détruire. Il subjugua donc l'Egypte depuis Magdole jusqu'à Siène, c'est-à-dire d'une extrémité à l'autre ; il commit partout d'horribles ravages, et tua un grand nombre d'habitants, parmi lesquels les Juifs, ces ennemis qu'il retrouvait partout, et qu'il avait tant de raisons de haïr, durent attirer ses premiers coups. Nabuchodonosor ayant chargé son armée de dépouilles, conclut un accommodement avec Amasis, et se retira paisiblement, ainsi que l'avait prédit Jérémie. Le prophète Ezéchiel trace le plus sombre tableau des ravages commis dans cette circonstance par Nabuchodonosor ; l'Egypte devait être quarante années à s'en remettre entièrement.

Si la Providence est admirable dans ses voies, elle l'est principalement dans la manière dont elle châtie les nations. Les événements qui s'enchaînent d'une manière si naturelle en apparence, et qui se produisent les uns les autres avec une sorte de fatalité, ne sont cependant que l'œuvre directe et réfléchie de sa puissance, et l'accomplissement de ses desseins modifiés par une suite de circonstances morales, aussi mobiles que la volonté de l'homme qui les produit. Le projectile lancé à toute vitesse par la force de l'explosion, nous semble devoir fatalement abattre tous les objets placés sur la ligne de son impulsion ; eh bien ! non, car un obstacle qui l'aura touché obliquement, le fera dévier, et le contraindra d'aller frapper un autre but ; mais si celui-ci doit encore être épargné, il ira épuiser son mouvement dans le vide. Si la main de l'homme peut le conduire ainsi parfois, à plus forte raison la main de Dieu conduira-t-elle à des fins diverses, suivant les occurrences du mérite des unes, du démérite des autres, ou des crimes de toutes, le mouvement d'ébranlement qu'elle-même a imprimé aux nations.

Sans doute Achaz, en se liguant avec l'Assyrie contre Samarie, apprenait aux Assyriens le chemin de la Palestine ; sans doute les monarques de Ninive et de Babylone, une fois arrivés à Damas, se trouvaient dans la nécessité de faire la guerre de proche en proche aux nations voisines jusqu'en Egypte; sans doute les nations devaient s'appuyer et

se défendre mutuellement; sans doute Josias était dans la nécessité d'interdire le passage par ses Etats au roi d'Egypte, qui allait faire la guerre en Assyrie, et Néchao ne pouvait s'empêcher en revenant, de mettre sur le trône de Judée une de ses créatures, en place de Joachas, allié de l'Assyrie; Nabuchodonosor, allant venger sa honte en Egypte, ne pouvait pas davantage épargner Joakim. Ensuite, la révolte, la défaite de celui-ci, l'élévation, la révolte de Sédécias et sa défaite, tout s'explique. Le siége de Tyr, par Nabuchodonosor, et la guerre qu'il fit à l'Egypte s'expliquent également au point de vue de la marche ordinaire des affaires humaines. Mais il n'en est pas moins vrai que tout cela commence par l'impiété d'Achaz, se continue par celle de Manassé, et s'achève par celle de Joakim et de Sédécias.

Deux monarques religieux paraissent seuls dans cet intervalle, Ezéchias et Josias, et le cours des malheurs publics s'arrête pendant tout le temps de leur règne.

On dira peut-être qu'ils l'arrêtèrent par la grandeur et la puissance de leur génie? Certes on ne peut refuser à l'un ni à l'autre d'avoir été de grands princes, des hommes éminents; mais d'où venait cette grandeur, sinon du sentiment religieux dont leur âme était profondément imprégnée.

Or, comme la religion était la raison d'être du peuple juif, ils ne pouvaient manquer de demeurer de grands hommes, et d'élever leur nation à un haut degré de puissance, en se conformant à cette raison d'être. Et c'est parce que la Judée s'en écarte, qu'elle décline à proportion; c'est parce que Manassé, Joakim, Sédécias ne la comprirent pas, qu'ils nous paraissent et qu'ils sont en effet des princes si misérables. Oui, tout cela est naturel; mais la catastrophe finale, nécessairement amenée par les prémisses, n'en accomplit pas moins une vengeance divine, purement contingente, puisque les causes qui la motivèrent pouvaient ne pas être posées.

Il serait trop long d'étendre aux autres nations, dont la religion n'est pas la raison d'être, mais dont la justice et la morale sont toujours le principal élément de grandeur et de puissance, ces considérations; il serait trop long de montrer comment les nations déclinent, et se désagrégent pour ainsi dire, à mesure qu'elles s'écartent de leur raison d'être; nous préférons rentrer dans notre sujet par cette simple remarque, qu'une nation qui touche à sa chute n'a plus d'hommes puissants par le génie; soit que la Providence les lui refuse de dessein prémédité, soit qu'on doive considérer leur absence comme un résultat nécessaire de la fausse position dans laquelle elle s'est placée, en s'écartant des conditions naturelles de son existence. Le grand règne d'Ezéchias produit un écrivain du plus magnifique talent; en lui tout se réunit : la beauté du langage, la noblesse des formes, la hauteur de la pensée, la profondeur de l'esprit prophétique; il est sublime en toutes choses. Les règnes abâtardis de Joakim et de Sédécias ne produisent plus que Jeremie, le poëte né pour gémir et pleurer sur des tombeaux, en inclinant la tête sur sa poitrine. Il n'a guère prouvé qu'il était poëte, autrement que par ses élégies ou *Lamentations* (1); et comme prophète, sa vue ne s'étend pas ordinairement plus loin que l'événement qui va s'accomplir, et qui ressort presque de la nécessité des situations. S'il veut parler de ce qui arrivera douze ou quinze années après la destruction de Jérusalem, s'il entreprend de parler du Messie et des lointaines espérances de la maison de Juda, il emprunte ce qu'il a à dire à Isaïe; de sorte qu'on pourrait demander s'il ne fut pas un littérateur et un observateur plus profond que ses contemporains, plutôt qu'un véritable prophète, s'il n'avait prouvé par plusieurs de ces aperçus qui n'appartiennent qu'aux *voyants*, qu'il possédait réellement le don divin de seconde vue : tels que la manière, par exemple, dont Sédécias devait être pris et aveuglé, le genre de mort de Joakim, la sortie paisible de Nabuchodonosor de l'Egypte; la mort du faux prophète Hananias, l'extinction de la postérité de Nabuchodonosor après deux générations, ou après *son fils et le fils de son* fils (2), ainsi qu'il parle; plusieurs circonstances de la prise de Babylone par Cyrus, et quelques autres détails du même genre.

Jérémie est une des plus douces et des plus suaves figures que présente l'histoire du peuple juif. Véritable type du Messie, il lui ressembla d'avance par ses enseignements, par la douceur de son caractère, par l'inébranlable fermeté de sa vertu, par sa manière de mourir volontairement pour un peuple qu'il voulait sauver; mais Jérémie prêcha toujours en vain, quoique sa parole fût vérité; ils n'appartenait qu'au Messie de prêcher utilement, parce que sa parole était en même temps *vie* et *vérité*.

JÉRICHO. — I. *Prise de cette ville par Josué.* Dieu venait d'introduire son peuple dans la terre promise en opérant un miracle, celui de la suspension du cours du Jourdain. Il voulut aussi commencer lui-même la guerre contre les ennemis de ce même peuple, en renversant les murailles de la première ville qu'il avait à attaquer. Mais afin que son intervention fût plus manifeste et plus incontestable, il voulut de plus que la chute des murailles fût précédée et accompagnée de telles circonstances, et tellement déterminée à jour fixe, qu'il fût impossible de l'attribuer au hasard ou à quelque cause naturelle. Il ordonna donc à Josué de camper auprès de la ville, d'en faire le tour avec l'armée une fois le jour pendant six jours, puis sept fois le septième jour, et enfin de sonner de la trompette au dernier tour,

(1) Nous n'avons pas à rendre compte de celles qui nous restent, parce qu'elles ne contiennent pas de vues de l'avenir.

(2) Nabuchodonosor eut pour successeurs Evilmérodach, son fils, Nériglissar, son gendre, et Labinit ou Balthasar, fils d'Evilmérodach; Cyrus ravit la couronne et la vie à Labinit.

et de pousser une grande clameur, lui promettant qu'à cette clameur les murs s'écrouleraient d'eux-mêmes. Ce miracle s'accomplit ainsi que Dieu l'avait promis. Les soldats de Josué montèrent alors à l'assaut de tous les côtés à la fois. Tout ce qui avait vie dans la ville reçut la mort, la ville fut détruite de fond en comble, à l'exception de la maison de Rahab, dans laquelle les espions de l'armée des Hébreux avaient trouvé précédemment un refuge (1).

Voilà, certes, un des faits les plus merveilleux qui se puissent raconter, aussi merveilleux que la suspension du cours du soleil et de la lune ; plus merveilleux que la résurrection d'un mort; car la résurrection, nous la sentons possible, nous l'espérons, et ceux qui n'osent pas l'espérer, nonobstant les enseignements de la foi, la désirent du moins, ou la craignent. Cependant, qui oserait le contester? Raconté par Josué lui-même, en présence d'un peuple de deux millions d'hommes, qui est appelé en témoignage, il est impossible qu'il ne soit pas vrai. S'il n'avait pas été vrai, il n'aurait pas été *admis* par la génération contemporaine ; s'il n'avait pas été admis, il n'aurait pas été *transmis*, et nous l'ignorerions.

Mais il n'est pas isolé, il se rattache à des traditions très-constantes et très-vivaces dans le pays même où il a dû s'accomplir il y a quatre mille ans. Il se rattache à des souvenirs postérieurs, tels que ceux de la reconstruction de la ville, et des événements auxquels l'existence de la nouvelle Jéricho se trouve mêlée.

II. *Prophéties qui se rapportent à Jéricho.* Josué, après le sac de Jéricho, prononça cette malédiction : « Maudit soit devant le Seigneur l'homme qui fera renaître et qui rebâtira, *suscitaverit* et *ædificaverit*, la ville de Jéricho. Qu'il en pose les fondations au prix de la vie de son premier-né, et qu'il en place les portes au prix de la vie du dernier de ses enfants (2). » Or, pendant le règne d'Achab, c'est-à-dire environ cinq cent trente-sept ans après cet événement, Hiel, de Béthel, entreprit de relever Jéricho, et la malédiction s'accomplit envers lui; Abiram, son fils aîné, mourut au moment qu'il en posait les fondations, et Ségub, le dernier de ses enfants, mourut lorsqu'il en plaçait les portes, dit l'auteur du troisième livre des Rois, au chapitre seizième.

D'après ce passage, il paraît évident que Jéricho n'avait pas été rebatie jusqu'alors; et cependant il en est question dans l'intervalle; ainsi on lit au troisième chapitre du livre des Juges, qu'Eglon, roi de Moab, aidé des Ammonites et des Amalécites, vainquit les Israélites, et s'empara de la *Ville des Palmiers*, c'est le nom de Jéricho. Mais le témoignage suivant du second livre des Rois, au chapitre dixième, est plus considérable et plus précis : David ayant envoyé des ambassadeurs à Hanon, roi des Ammonites, pour lui présenter des condoléances sur la mort de son père, dont il avait reçu des bienfaits au temps de ses malheurs, Hanon les prit pour des espions, et leur infligea un outrage sanglant, en les faisant raser à moitié, et déchirer leurs vêtements par derrière. David l'ayant su, ordonna qu'ils restassent à Jéricho, jusqu'à ce que leur barbe fût revenue; *manete in Jericho, donec crescat barba vestra.* Ces deux passages comparés avec un troisième de l'historien Josèphe, qui parle d'une fontaine très-remarquable jaillissant auprès de l'*ancienne ville* de Jéricho (1), ce qui ferait croire qu'on en voyait encore des restes de son temps, ont fait supposer à dom Calmet qu'une nouvelle ville avait été bâtie avant la restauration entreprise par Hiel, de Béthel, non loin des débris de l'ancienne. Mais c'est attribuer trop de crédit à un historien tel que Josèphe, qui, d'ailleurs, ne dit que des sottises dans tout ce chapitre, et de plus, c'est lui prêter ce qu'il ne dit pas. Les témoignages de l'Ecriture sainte se concilient facilement; en effet, les hommes ne font pas les lieux propres à bâtir des villes ou à asseoir des camps, ils les acceptent tout disposés par la nature, suivant qu'ils conviennent aux besoins de la civilisation et aux nécessités du moment. Or, aucun lieu ne devait être plus propice, dans tout le pays, que l'emplacement de Jéricho, détruite d'une manière brusque, et non en vertu d'un changement survenu dans les habitudes. Les familles juives qui eurent en partage la plaine de Jéricho, établirent donc en ce lieu des habitations; d'autant mieux qu'il s'y trouvait des matériaux tout ouvrés, faciles à remettre en place. Une nouvelle ville se forma ainsi d'elle-même sur les ruines de l'ancienne; et c'est celle qui existait du temps des Juges et du temps de David.

La malédiction de Josué et le fait relatif à Hiel, de Béthel, s'expliquent aussi facilement. Qu'a voulu dire Josué par ces mots *relever* et *rebâtir* la ville de Jéricho, sinon la rendre à son premier état? *relever* et *rebâtir* une ville anciennement fortifiée, c'est relever et rebâtir ses fortifications. Il parle de jeter des *fondements* et de placer des *portes*, ceci ne peut s'entendre des fondations et des portes des maisons, dont ne s'occupe même pas le monarque qui fonde une ville, à plus forte raison un simple particulier. Il ne peut donc être question dans l'anathème de Josué et dans le fait attribué à Hiel, que des fortifications de la ville. Ainsi tout se concilie, sans avoir recours à des suppositions gratuites.

JEROBOAM.—I. *Miracles qui le concernent.* On voudrait en vain être sage contre Dieu. Jéroboam, élevé au trône d'Israël en vertu d'un ordre exprès du Seigneur transmis par un prophète, s'imagina que ses sujets l'assas-

(1) Josue VI.

(2) Maledictus vir coram Domino, qui suscitaverit et ædificaverit civitatem Jericho. In primogenito suo fundamenta illius jaciat, et in novissimo liberorum ponat portas ejus (*Jos.* VI, 26).

(1) Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. IV, c. 27.

sineraient, pour retourner à leur prince légitime, s'il n'opérait pas un schisme religieux à côté du schisme politique; et afin de les détourner du culte observé en Judée, il fit ériger deux veaux d'or à Dan et à Béthel; autorisant ainsi l'idolâtrie, ou du moins un culte proscrit, car il n'est pas démontré pour tout le monde que les *veaux d'or* fussent de véritables idoles. Mais tandis qu'il immolait la première victime sur l'autel de Béthel, un prophète, envoyé de Juda par le Seigneur pour le réprimander, lui fit entendre ces paroles : « Autel, autel, Dieu dit ceci : Il naîtra de la maison de David un rejeton, qui s'appellera Josias, et qui immolera sur toi les prêtres des hauts lieux qui te couvrent de la fumée de l'encens, et il brûlera sur toi des ossements humains. » Puis il ajouta : « Et pour preuve que c'est le Seigneur qui parle par ma bouche, l'autel va se briser, et la cendre qui est dessus va se répandre (1). »

A ces mots, le roi étendit la main vers lui, pour donner l'ordre de l'arrêter; mais son bras et sa main se raidirent, de telle sorte qu'il ne lui fut plus possible de les retirer vers lui. En même temps l'autel se brisa; la cendre se répandit. Jéroboam conjura le prophète de lui rendre l'usage de la main; il lui fut rendu. (*Voy.* l'art. Bethel).

Si Jéroboam revint momentanément à de meilleurs sentiments à la vue de ces prodiges, ce que l'Ecriture nous laisse d'ailleurs ignorer, il n'y persévéra pas. Il ne fit détruire ni l'autel ni les veaux d'or; il favorisa pendant le reste de sa vie le culte qu'il avait inventé, et même les cultes étrangers. Son nom est resté pour toujours dévoué à l'opprobre (2).

II. *Prophéties* Longtemps après, Abiu, fils de Jéroboam, étant tombé malade, celui-ci envoya la reine consulter sous un déguisement le prophète Ahias, de Silo.

Ahias était ce même prophète qui, rencontrant un jour Jéroboam dans un champ, lorsqu'il n'était encore que collecteur des tributs, pendant le règne de Salomon, avait déchiré son manteau en douze morceaux et lui avait dit : « Prenez dix morceaux, car le Seigneur, Dieu d'Israël, dit ceci : Je diviserai le royaume au sortir de la main de Salomon, et vous donnerai dix tribus. Je laisserai à Roboam une tribu, à cause de David, mon serviteur, et de Jérusalem, la ville que j'ai choisie entre toutes les tribus d'Israël; (et je le punirai de la sorte) parce qu'il m'a abandonné pour adorer Astarté, déesse des Sidoniens, Chamos, dieu de Moab, et Moloch, dieu des fils d'Ammon.... (1). »

Ahias, devenu aveugle dans sa vieillesse, n'eut pas plutôt entendu les pas de la reine d'Israël, qu'il s'écria : « Entrez, femme de Jéroboam; pourquoi cherchez-vous à vous déguiser? Je serai pour vous un porteur de cruelles paroles. Retournez dire à Jéroboam : le Seigneur, Dieu d'Israël, dit ceci : Je vous ai élevé du milieu du peuple, et je vous ai établi chef de mon peuple d'Israël..... Et vous, vous avez surpassé dans l'iniquité tous ceux qui ont été avant vous... Puisqu'il en est ainsi, je perdrai la maison de Jéroboam, je détruirai sa famille depuis celui qui est déjà grand, jusqu'à celui qui n'a pas encore vu le jour, et jusqu'au dernier dans Israël..... Pour vous, (femme de Jéroboam), levez-vous, retournez en votre maison, et au moment que vous mettrez le pied dans la ville, l'enfant mourra..... Le Seigneur s'est choisi pour Israël un roi qui détruira la maison de Jéroboam à pareil jour et à pareille heure..... (2) » (*Voy.* l'art. Ahias.)

La prophétie relative au jeune Abiu s'accomplit de la manière qu'elle était annoncée. Celle qui était relative à l'extermination de la famille de Jéroboam reçut son accomplissement la seconde année du règne de Nadab, fils de ce prince. Un Israélite de la tribu

(1) Et exclamavit contra altare in sermone Domini, et ait : Altare, altare, hæc dicit Dominus : Ecce filius nascetur domui David, Josias nomine, et immolabit super te sacerdotes excelsorum, qui nunc in te thura succendunt, et ossa hominum super te incendet. Deditque in illa die signum dicens : Hoc erit signum quod locutus est Dominus : Ecce altare scindetur, et effundetur cinis qui in eo est (*III Reg.* XIII, 2-3).

(2) III Reg. XIII.

(1) Factum est igitur in tempore illo, ut Jeroboam egrederetur de Jerusalem, et inveniret eum Ahias Silonites propheta in via, opertus pallio novo : erant autem duo tantum in agro. Apprehendensque Ahias pallium suum novum, quo coopertus erat, scidit in duodecim partes. Et ait ad Jeroboam : Tolle tibi decem scissuras : hæc enim dicit Dominus Deus Israel : Ecce ego scindam regnum de manu Salomonis, et dabo tibi decem tribus. Porro una tribus remanebit ei, propter servum meum David et Jerusalem civitatem quam elegi ex omnibus tribubus Israel. Eo quod dereliquerit me, et adoraverit Astarthem deam Sidoniorum, et Chamos deum Moab, et Moloch deum filiorum Ammon : et non ambulaverit in viis meis, ut faceret justitiam coram me, et præcepta mea, et judicia sicut David pater ejus (*III Reg.* XI, 29-33).

(2) Vade, et dic Jeroboam : Hæc dicit Dominus Deus Israel : Quia exaltavi te de medio populi, et dedi te ducem super populum meum Israel. Et scidi regnum domus David, et dedi illud tibi, et non fuisti sicut servus meus David, qui custodivit mandata mea, et secutus est me in toto corde suo, faciens quod placitum esset in conspectu meo. Sed operatus es mala super omnes qui fuerunt ante te, et fecisti tibi deos alienos et conflatiles, ut me ad iracundiam provocares; me autem projecisti post corpus tuum. Idcirco ecce ego inducam mala super domum Jeroboam, et percutiam de Jeroboam mingentem ad parietem, et clausum, et novissimum in Israel : et mundabo reliquias domus Jeroboam, sicut mundari solet fimus usque ad purum. Qui mortui fuerint de Jeroboam in civitate, comedent eos canes : qui autem mortui fuerint in agro, vorabunt eos aves cœli : quia Dominus locutus est. Tu igitur surge, et vade in domum tuam : et in ipso introitu pedum tuorum in urbem, morietur puer. Et planget eum omnis Israel, et sepeliet : iste enim solus inferetur de Jeroboam in sepulcrum, quia inventus est super eo sermo bonus a Domino Deo Israel, in domo Jeroboam. Constituit autem sibi Dominus regem super Israel, qui percutiet domum Jeroboam in hac die et in hoc tempore (*III Reg.* XIV, 7-14).

d'Issachar, nommé Baasa, l'assassina devant Gebbethon, ville de la Philistie dont il faisait le siége, et s'empara du trône; ensuite, aussitôt qu'il eut le pouvoir en main, il fit la recherche de la famille de Jéroboam, et la massacra tout entière (1). Mais la sienne à lui-même devait subir un pareil sort, et pour le même crime d'idolâtrie. (*Voy.* l'art. JÉROBOAM.)

C'est ainsi que l'iniquité est souvent châtiée par une autre iniquité; car la justice de Dieu ne perd point ses droits. C'est ainsi que quiconque se place en dehors de la ligne du devoir et de la vertu, s'expose aux plus terribles chances; les événements ne s'enchaînent pas avec moins de régularité et de dépendance les uns des autres, mais ils sont différents, et le châtiment est leur dernier terme.

JÉRUSALEM. (Prophéties relatives à la ruine de cette ville.)

Deux fois Jérusalem a été ruinée, ou plutôt détruite de fond en comble, la première par les Assyriens, la seconde par les Romains, et chaque fois sa ruine avait été prophétiquement annoncée de la manière la plus claire et la plus précise. Isaïe l'avait chantée avec de lugubres accents au vingt-deuxième chapitre de ses poésies: « Ville pleine de clameurs, avait-il dit, ville remplie de réjouissances et exubérante de population, je t'aperçois jonchée de morts, et ceux-ci n'ont point été transpercés par le glaive; ils n'auront point les honneurs de la guerre. Tous tes princes, surpris dans une fuite commune, sont chargés de lourdes chaînes; tous ceux de tes enfants qui s'étaient attardés dans tes murs, ont été pareillement enchaînés, et emmenés dans de lointains pays. Ah! laissez-moi, laissez-moi à l'amertume de mes larmes; n'essayez pas de me consoler de la désolation de la fille de mon peuple; car c'est le grand jour du massacre, le jour de l'extermination, des cris déchirants; le jour du Seigneur contre la vallée de la Vision (2)..... Malheur à Ariel, dit-il quelques pages plus loin, à la ville d'Ariel, à Ariel la conquête de David; le terme de ses années est arrivé, sa dernière fête est passée. J'environnerai Ariel de tranchées, et je la submergerai dans ses larmes et sa douleur, et elle sera pour moi une véritable Ariel. Oui, je te serrerai dans une ceinture, j'exhausserai tout autour de toi des retranchements, je t'assiégerai d'un cercle de machines de guerres. Tu seras prosternée dans la poussière, tu parleras contre la terre, on écoutera ta voix venant de dessous la terre, ta voix, qui, comme celle des pythons, bourdonnera sous le sol. Tu seras assiégée d'ennemis nombreux comme les grains des nuages de poussière que le vent transporte; leur multitude victorieuse passera sur toi comme la flamme dévorante, et tout sera terminé en un instant, en un clin d'œil. Ce sera la visite du Seigneur des armées accompagné de son tonnerre, des tremblements de terre, de la voix des multitudes et de la tempête et des flammes dévastatrices. La multitude des nations qui se sont levées contre Ariel, qui l'ont assiégée, vaincue, foulée aux pieds, a passé comme le cauchemar d'un songe laborieux; comme le songe d'un homme affamé qui se rassasie d'aliments, et que la faim dévore encore à son réveil, d'un homme qui s'imaginait boire à longs traits, et dont la soif brûle encore les entrailles quand il ne dort plus. Ainsi il en sera de la multitude des peuples assiégeant la montagne de Sion. Soyez frappés de stupeur, d'ébahissement, chancelez, laissez-vous choir, pauvres enivrés qui n'avez pas bu; enivrez-vous à la coupe que le Seigneur vous présente, et qui ne contient pas de vin (1)..... » Mais il faudrait traduire des pages entières de ce langage ardent, sublime, nombreux, plein d'images lugubres; aucune analyse ne peut rendre cette admirable mélopée d'une exquise sensibilité, d'une poésie inimitable, d'un rhythme sans pareil.

Cependant laissons ici la littérature pour ne considérer que la prophétie. Le poëte continue à décrire, dans le langage qui lui est propre, les malheurs et la désolation de la ville coupable et maudite, et termine le tableau par ce trait suprême: « Les maisons sont vides, la ville est veuve de ses multitudes; elle est devenue un monceau de cavernes pêle même entassées, ou l'on marche à tâtons au milieu de l'obscurité, et sur lesquelles s'épanouit le fourrage recherché des ânes sauvages. » Des cavernes ténébreuses et des

(1) III Reg. xv, 27 et seq.

(2) Onus vallis Visionis. Quidnam quoque tibi est, quia ascendisti et tu omnis in tecta? Clamoris plena, urbs frequens, civitas exsultans: interfecti tui non interfecti gladio, nec mortui in bello. Cuncti principes tui fugerunt simul, dureque ligati sunt: omnes qui inventi sunt, vincti sunt pariter, procul fugerunt. Propterea dixi: Recedite a me, amare flebo: nolite incumbere ut consolemini me super vastitate filiæ populi mei. Dies enim interfectionis, et conculcationis, et fletuum, Domino Deo exercituum in valle Visionis, scrutans murum, et magnificus super montem (*Isa.* xxii, 1-5).

(1) Væ Ariel, Ariel civitas, quam expugnavit David: additus est annus ad annum: solemnitates evolutæ sunt. Et circumvallabo Ariel, et erit tristis et mœrens, et erit mihi quasi Ariel. Et circumdabo quasi sphæram in circuitu tuo, et jaciam contra te aggerem, et munimenta ponam in obsidionem tuam. Humiliaberis, de terra loqueris, et de humo audietur eloquium tuum: et erit quasi pythonis de terra vox tua, et de humo eloquium tuum mussitabit. Et erit sicut pulvis tenuis multitudo ventilantium te: et sicut favilla pertransiens multitudo eorum, qui contra te prævaluerunt. Eritque repente confestim. A Domino exercituum visitabitur in tonitruo, et commotione terræ, et voce magna turbinis et tempestatis, et flammæ ignis devorantis. Et erit sicut somnium visionis nocturnæ multitudo omnium gentium, quæ dimicaverunt contra Ariel, et omnes qui militaverunt, et obsederunt, et prævaluerunt adversus eam. Et sicut somniat esuriens, et comedit, cum autem fuerit expergefactus, vacua est anima ejus: et sicut somniat sitiens, et bibit, et postquam fuerit expergefactus, lassus adhuc sitit, et anima ejus vacua est: sic erit multitudo omnium gentium, quæ dimicaverunt contra montem Sion. Obstupescite et admiramini, fluctuate, et vacillate: inebriamini, et non a vino: movemini, et non ab ebrietate (*Isa.* xxix, 1-9).

chardons par dessus : voilà donc Jérusalem! *Domus enim dimissa est, multitudo urbis relicta est, tenebræ et palpatio factæ sunt super speluncas usque in æternum. Gaudium onagrorum pascua gregum.*

Un prophète contemporain d'Isaïe, Michée de Morasthi, avait dit plus brièvement : « Sion sera labourée comme un champ, Jérusalem deviendra un tas de pierres, et la montagne du temple, un bois de haute futaie (1). »

Il faudrait reproduire aussi des pages entières de Jérémie, si l'on voulait redire toutes ses prophéties contre Jérusalem ; elles reviennent toutes à ceci : Jérusalem sera détruite de fond en comble ; mais cette expression si simple et si peu équivoque, il la retourne comme un fer dans la plaie ; il la présente de cent manières, habillée sous toutes les formes et dans tous les langages ; il en trace cent tableaux plus saisissants les uns que les autres. Il semble qu'il se complaît en cette pensée ; ou plutôt elle s'attache à lui comme un spectre qui l'épouvante, qui le poursuit, qui se place constamment devant lui, de quelque côté qu'il se retourne.

« Voilà, dit-il, que je vais convoquer toutes les dynasties des rois de l'Aquilon, et ils accourront tous, et ils dresseront leurs trônes chacun devant une des portes de Jérusalem, et ils escaladeront ses remparts de tous côtés, et ceux de toutes les villes de Juda (2). » « Levez l'étendard contre Sion, s'écrie-t-il un peu plus loin ; nations, enhardissez-vous, marchez. Voilà que la ruine, une ruine immense vient du côté de l'Aquilon ; le lion s'est dressé dans son repaire, le déprédateur des nations s'est levé, il est sorti, il vient faire la solitude au milieu de toi (3). » « Je réduirai Jérusalem en des monceaux de poussière, dit-il encore, je la changerai en un nid de lézards : *dabo Jerusalem acervos arenæ, et cubilia draconum* (4). »

Non content d'avoir fait retentir les échos de la malheureuse cité de ces lugubres prédictions, il convoqua les anciens du peuple dans la vallée du Fils d'Ennon, et là, tenant d'une main une baguette et de l'autre un vase de terre cuite, il renouvela ses menaces, puis, brisant le vase en mille éclats, ainsi, dit-il, ainsi il en sera de Jérusalem (5).

A mesure que le terme fatal approchait, la voix du prophète devenait plus pressante, ses avertissements plus itératifs : « Le Seigneur Dieu dit ceci : Je livrerai cette ville aux mains des Chaldéens, aux mains du roi de Babylone, ils la prendront. Oui, les Chaldéens viendront en armes contre elle, ils la brûleront ; ils la brûleront, et du même coup toutes ces maisons sur le toit desquelles on a offert des sacrifices à Baal, et des libations aux dieux étrangers (1). » Et, de crainte que ces menaces ne fussent point parvenues jusqu'aux oreilles du monarque, il allait le trouver et lui disait : « Le Seigneur dit ceci : Je vais livrer cette ville aux mains du roi vous de Babylone, et il la brûlera. Et vous-même vous n'éviterez pas de tomber entre ses mains ; vous serez pris, livré à sa discrétion ; vos yeux liront dans les yeux du roi de Babylone, votre bouche répondra à sa bouche, et vous serez emmené à Babylone (2). »

On sait si l'événement justifia ces prédictions. Nous nous étendrons davantage sur celles qui concernent la dernière et définitive destruction, cette destruction à laquelle l'univers assiste, pour ainsi dire, depuis dix-huit siècles, puisque les ruines sont demeurées là épandues, sans qu'aucune main ait pu les relever.

Le prophète Jérémie avait annoncé que la captivité du peuple durerait soixante-dix ans, et qu'à ce terme Jérusalem serait restaurée (3). Soixante-neuf années étaient accomplies déjà, et Daniel, cherchant dans son esprit la signification mystérieuse d'un pareil nombre, et priant avec ardeur pour en obtenir l'intelligence, reçut du ciel cette interprétation par le ministère d'un ange : les soixante-dix ans de captivité représentent soixante-dix semaines d'années d'attente, qui s'écouleront entre l'ordre donné de rétablir les murailles de la ville et la proclamation de la royauté du Christ. Et le messager céleste ajouta : « A ce terme, le Christ sera mis à mort, et le peuple qui l'aura rejeté cessera d'être son peuple, et un peuple, qui viendra avec un général, dissipera la ville et le sanctuaire. La dévastation sera le terme extrême, et la guerre se terminera par une désolation sans fin (4). »

(1) Propter hoc causa vestri, Sion quasi ager arabitur, et Jerusalem quasi acervus lapidum erit, et mons templi in excelsa silvarum (*Mich.* III, 12).

(2) Quia ecce ego convocabo omnes cognationes regnorum Aquilonis, ait Dominus : et venient et ponent unusquisque solium suum in introitu portarum Jerusalem, et super omnes muros ejus in circuitu, et super universas urbes Juda (*Jer.* I, 6).

(3) Levate signum in Sion. Confortamini, nolite stare, quia malum ego adduco ab Aquilone, et contritionem magnam. Ascendit leo de cubili suo, et prædo gentium se levavit : egressus est de loco suo, ut ponat terram tuam in solitudinem : civitates tuæ vastabuntur, remanentes absque habitatore (*Jer.* IV, 6-7).

(4) Jer. IX, 11.

(5) *Jer.* XIX.

(1) Propterea hæc dicit Dominus : Ecce ego tradam civitatem istam in manus Chaldæorum, et in manus regis Babylonis, et capient eam. Et venient Chaldæi prœliantes adversum urbem hanc, et succendent eam igni : et comburent eam, et domos, in quarum domatibus sacrificabant Baal, et libabant diis alienis libamina ad irritandum me (*Jer.* XXXII, 28-29).

(2) Hæc dicit Dominus Deus Israel : Vade, et loquere ad Sedeciam regem Juda : et dices ad eum : Hæc dicit Dominus : Ecce ego tradam civitatem hanc in manus regis Babylonis, et succendet eam igni. Et tu non effugies de manu ejus : sed comprehensione comprieris, et in manu ejus traderis ; et oculi tui oculos regis Babylonis videbunt, et os ejus cum ore tuo loquetur, et Babylonem introibis (*Jer.* XXXIV, 2-3).

(3) Jer. XXV, 11, et XXIX, 10.

(4) Septuaginta hebdomades abbreviatæ sunt super populum tuum, et super urbem sanctam tuam, ut consummetur prævaricatio, et finem accipiat peccatum, et deleatur iniquitas et adducatur justitia sem-

La quatre cent quatre-vingt-dixième année depuis l'ordre donné par Artaxerxès de rétablir les murs de Jérusalem (*Voy.* l'art. LXX SEMAINES) touchait à son terme. Le calcul était facile à établir alors autant et plus que maintenant ; mais il était nécessaire que le peuple juif fût frappé d'une cécité intellectuelle qui l'empêchât de le comprendre, autrement les mystères du salut n'auraient pu recevoir leur accomplissement : *Cæcitas ex parte contigit in Israel, donec plenitudo gentium intraret, et sic omnis Israel salvus fieret* (1). Et pourtant il ne fallait pas que la mémoire de la prophétie fût oblitérée. Lors de la première destruction, Jérémie s'était trouvé là pour dire : Voici arrivé le moment annoncé par Isaïe, et révélé d'une manière plus obscure à Salomon dès le jour où il célébra la dédicace du temple ; nous y touchons, c'est demain, c'est aujourd'hui. De même Jésus-Christ, terme suprême auquel toutes les prophéties se rapportaient, Jésus-Christ, sainte et actuelle réalité dont Jérémie avait été la figure, dit : Le terme fixé par Daniel est arrivé, Jérusalem sera bientôt détruite. Et comme les ombres et les figures de la loi ancienne devaient cesser au moment de son sacrifice, sur le point de se consommer ; comme le voile qui dérobait aux yeux profanes le Saint des saints allait se déchirer, pour révéler les mystères jusque-là inaccessibles du sanctuaire, en signe de la révélation intellectuelle en même temps accomplie, la parole du Sauveur dut être nette et précise, et ne laisser plus après elle aucun doute. Elle le fut, et les disciples la comprirent, ou plutôt tous la comprirent, aussi bien les incroyants que les disciples ; seulement les premiers persévérèrent dans leur aveuglement ; aveuglement nécessaire à l'accomplissement des mystères du salut, aveuglement prédit comme tout le reste ; mais libre, spontané, accepté de leur part, et qui était de la part de Dieu la juste punition de leur entêtement et de leur stupide orgueil. Aussi y eut-il deux prédictions de Jésus-Christ, l'une dans un langage figuré et parabolique, dont les incroyants se firent à eux-mêmes sans hésiter l'application ; l'autre dans le langage le plus clair et le plus naturel en faveur des disciples, parce qu'à ceux-ci il était donné d'entendre sans paraboles l'exposé des mystères divins.

Voici la prophétie adressée aux pharisiens sous le voile de l'allégorie : « Le royaume des cieux est semblable à un roi qui, voulant célébrer les noces de son fils, envoya ses serviteurs convier au festin ceux qui avaient été invités ; mais ils refusèrent d'y venir. Il députa alors de nouveaux serviteurs, pour leur dire : Tout est prêt : les veaux et les volatiles sont tués, tout est préparé, venez aux noces. Mais ceux-ci n'en tinrent pas compte, les uns s'en allèrent à leur maison de campagne, les autres à leurs affaires, quelques-uns même se saisirent des serviteurs, les maltraitèrent et les mirent à mort. Lorsque le roi l'apprit, il se mit en colère, et ordonna à ses armées d'aller perdre les meurtriers et brûler leur ville (1). »

Cette parabole présente un sens très-clair, pour nous du moins ; mais de crainte qu'elle ne fût pas assez comprise, le Sauveur en adressa aux mêmes pharisiens une seconde plus frappante encore. « Un père de famille avait planté une vigne, il l'avait entourée d'une haie, y avait creusé un pressoir, bâti une maison, l'avait louée à des colons, et s'en était allé. Lorsque le temps fut arrivé, il envoya ses serviteurs demander aux colons leur redevance. Mais les fermiers se saisissant des serviteurs, assommèrent l'un, massacrèrent l'autre, lapidèrent le troisième.

« Il envoya d'autres serviteurs en plus grand nombre que les premiers, et ils en firent de même. Il leur envoya enfin son fils, dans la pensée qu'ils respecteraient du moins celui-ci ; mais les colons, en voyant le fils, se dirent en eux-mêmes : c'est l'héritier, si nous le faisions mourir, nous aurions l'héritage ; ils s'en saisirent, le poussèrent hors de la vigne et le tuèrent. Lors donc que le maître de la vigne sera venu, que fera-t-il à ces colons? Les pharisiens répondirent : Il perdra ces méchants, et louera sa vigne à d'autres colons, qui lui en donneront le loyer au temps convenable. Jésus reprit : n'avez-vous jamais lu dans l'Ecriture cette parole : la pierre que les architectes avaient rebutée, est devenue la pierre angulaire ; c'est le Seigneur qui a fait à nos yeux cette merveille ? Aussi, je vous l'assure, le règne de Dieu vous sera enlevé, et donné à une nation qui en produira les fruits. Quiconque tombera sur cette pierre se brisera, et elle écrasera ceux sur qui elle tombera. Les princes des prêtres et les pharisiens entendant ces paraboles, comprirent qu'elles s'adressaient à eux et ils

piterna, et impleatur visio, et prophetia, et ungatur Sanctus sanctorum.

Scito ergo, et animadverte : Ab exitu sermonis, ut iterum ædificetur Jerusalem, usque ad Christum ducem, hebdomades septem, et hebdomades sexaginta duæ erunt ; et rursum ædificabitur platea, et muri in angustia temporum.

Et post hebdomades sexaginta duas occidetur Christus ; et non erit ejus populus, qui eum negaturus est. Et civitatem et sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo ; et finis ejus vastitas et post finem belli statuta desolatio.

Confirmabit autem pactum multis hebdomada una ; et in dimidio hebdomadis deficiet hostia et sacrificium ; et erit in templo abominatio desolationis ; et usque ad consummationem et finem perseverabit desolatio (*Dan.* IX, 24-27).

(1) Rom. XI, 25.

(1) Simile factum est regnum cœlorum homini regi, qui fecit nuptias filio suo. Et misit servos suos vocare invitatos ad nuptias, et nolebant venire. Iterum misit alios servos, dicens : Dicite invitatis : Ecce prandium meum paravi, tauri mei et altilia occisa sunt, et omnia parata ; venite ad nuptias. Illi autem neglexerunt ; et abierunt alius in villam suam, alius vero ad negotiationem suam. Reliqui vero tenuerunt servos ejus, et contumeliis affectos occiderunt. Rex autem cum audisset, iratus est, et missis exercitibus suis, perdidit homicidas illos, et civitatem illorum succendit (*Matth.* XXII, 2-7).

auraient voulu s'emparer de Jésus; mais ils étaient retenus par la crainte du peuple, qui le considérait comme un prophète (1). »

Cette prophétie, entremêlée d'obscurité et de lumière, était adressée aux pharisiens; mais toutefois l'interprétation ne se fit pas attendre: « Serpents, race de vipères, comment éviterez-vous le supplice du feu? Voilà que je vais vous envoyer des prophètes, des sages, des scribes: vous ferez mourir ceux-ci, vous crucifierez ceux-là; vous flagellerez les uns dans vos synagogues, vous poursuivrez les autres de ville en ville, afin de faire retomber sur vous la responsabilité du sang innocent qui a été versé sur la terre, depuis la mort du juste Abel jusqu'à celle de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le temple et l'autel. En vérité, je vous le dis, tout ceci s'accomplira sur la génération présente. Jérusalem, Jérusalem, qui mets à mort les prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes fils, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu! Aussi voilà que tu vas devenir une demeure déserte (2). »

Rien ne saurait être plus clair et plus précis qu'une pareille prédiction; cependant le Sauveur va la compléter en marquant le temps, la manière et les détails de son accomplissement. Le temps, ce sera avant la fin de la génération; la manière, ce sera à la suite d'un siége formé tellement à l'improviste, que tous les habitants seront pris comme le poisson dans le filet; les détails, il y aura auparavant des guerres et des bruits de guerre, des tremblements de terre, des signes au firmament, des tempêtes sur la mer, des mortalités, des persécutions contre la religion chrétienne; on verra l'abomination de la désolation dans le lieu saint, il s'élèvera de faux christs et de faux prophètes; et enfin le temple sera détruit sans qu'il en reste pierre sur pierre.

Reprenons. Et d'abord en ce qui concerne le temple, voici de quelle manière Jésus-Christ en parla, suivant le récit unanime de trois évangélistes: « Vous voyez toutes ces grandes édifications: en vérité, je vous le dis, il ne resta pas là pierre sur pierre qui n'ait été démolie (1). » Nous montrerons ailleurs l'accomplissement de cette prophétie. (*Voy.* l'art. Temple de Jérusalem.)

Ensuite, en ce qui concerne les signes précurseurs, si on s'en rapporte à l'historien Josèphe, qui ne pensait pas certainement à émettre un témoignage favorable à l'Evangile, on aurait entendu des voix aériennes, et aperçu dans les cieux des prodiges, qu'on prit pour des armées se livrant des combats, peu de temps avant l'investissement de Jérusalem par les Romains.

La Judée et l'Orient étaient dans le calme lorsque le Sauveur parlait de la sorte; mais les *bruits de guerre* et les *guerres* ne tardèrent pas à se produire; dès le règne de Néron, la Parthiène et l'Arménie se révoltèrent. Vespasien et Titus eurent beaucoup de peine à soumettre la Galilée, elle-même révoltée. Puis vint le tour de la Judée, qui se mit en pleine révolte, et attira contre elle le poids des armes romaines, tandis que les empereurs Galba, Othon et Vitellius se disputaient la pourpre. Le poids des armées romaines, ce n'est pas assez dire: par leurs soulèvements insensés et leurs tentatives d'extermination contre les infidèles, partout les Juifs provoquèrent contre eux les plus terribles et les plus sanglantes représailles: en Syrie, à Ptolémaïs, à Scytopolis, à Césarée, à Ascalon, à Jérusalem, à Alexandrie, à Massada (2).

L'histoire ne fait pas mention des tempêtes qui auraient fait mugir les flots de la mer, mais elle parle du tremblement de terre qui renversa douze villes en Asie vers la fin du règne de Tibère, de celui qui y causa des ravages presque aussi grands pendant le règne de Néron, de la famine, qui affligea l'univers pendant les quatrième et cinquième

(1) Aliam parabolam audite: Homo erat paterfamilias, qui plantavit vineam, et sepem circumdedit ei, et fodit in ea torcular, et ædificavit turrim, et locavit eam agricolis, et peregre profectus est. Cum autem tempus fructuum appropinquasset, misit servos suos ad agricolas, ut acciperet fructus ejus. Et agricolæ, apprehensis servis ejus, alium ceciderunt, alium occiderunt, alium vero lapidaverunt. Iterum misit alios servos plures prioribus, et fecerunt illis similiter. Novissime autem misit ad eos filium suum, dicens: Verebuntur filium meum. Agricolæ autem videntes filium, dixerunt intra se: Hic est hæres; venite, occidamus eum, et habebimus hæreditatem ejus. Et apprehensum eum ejecerunt extra vineam et occiderunt. Cum ergo venerit Dominus vineæ, quid faciet agricolis? Aiunt illi: Malos male perdet, et vineam suam locabit aliis agricolis, qui reddant ei fructum temporibus suis. Dicit illis Jesus: Nunquam legistis in Scripturis: Lapidem quem reprobaverunt ædificantes, hic factus est in caput anguli? A Domino factum est illud, et est mirabile in oculis nostris? Ideo dico vobis, quia auferetur a vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus. Et qui ceciderit super lapidem istum, confringetur: super quem vero ceciderit, conteret eum. Et cum audissent principes sacerdotum et pharisæi parabolas ejus, cognoverunt quod de ipsis diceret. Et quærentes eum tenere, timuerunt turbas: quoniam sicut prophetam eum habebant (*Matth.* xxi, 33-46).

(2) Serpentes, genimina viperarum, quomodo fugietis a judicio gehennæ? Ideo ecce ego mitto ad vos prophetas, et sapientes, et scribas, et ex illis occidetis, et crucifigetis, et ex eis flagellabitis in synagogis vestris, et persequemini de civitate in civitatem. Ut veniat super vos omnis sanguis justus, qui effusus est super terram, a sanguine Abel justi usque ad sanguinem Zachariæ, filii Barachiæ, quem occidistis inter templum et altare. Amen dico vobis, venient hæc omnia super generationem istam. Jerusalem, Jerusalem, quæ occidis prophetas, et lapidas eos qui ad te missi sunt, quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti! Ecce relinquetur vobis domus vestra deserta (*Matth.* xxiii, 33-38).

(1) Amen dico vobis, non relinquetur hic lapis super lapidem, qui non destruatur (*Matth.* xxiv, 2). Non relinquetur lapis super lapidem, qui non destruatur (*Marc.* xiii, 2). Venient dies, in quibus non relinquetur lapis super lapidem, qui non destruatur (*Luc.* xxi, 6).

(2) Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. ii, c. 21 et suiv. — *Ant. jud.*, l. xx, c. 2.

armées du règne de Claude (1). Elle fait mention d'une effroyable tempête accompagnée d'un orage non moins épouvantable, et d'un tremblement de terre accompagné de mugissements souterrains, qui effraya les habitants de Jérusalem quelques mois avant l'arrivée des Romains, lorsque déjà la guerre civile était déclarée, et le temple occupé par l'armée des zélateurs.

On vit l'abomination de la désolation dans le lieu saint, lorsque le temple et le sanctuaire, changés en des places de guerre, furent envahis par les zélateurs et les autres factieux, qui y mirent les armes à la main les uns contre les autres, et le souillèrent de sang et de carnage. Josèphe raconte que l'empereur Caligula envoya Pétrone, gouverneur de Syrie, avec une puissante armée pour placer sa statue dans le sanctuaire, mais il ajoute que Pétrone se laissa fléchir par les supplications unanimes de la nation, et que la statue n'alla pas plus loin que Ptolémaïs. Il est à peine croyable qu'un ordre de Caligula, appuyé d'une armée, et exécuté par un général qui ne devait pas comprendre les scrupules religieux des Juifs, ait eu un pareil résultat; mais enfin, en admettant même cette chose inadmissible, il n'en est pas moins vrai que le lieu saint fut déshonoré rien que par une semblable tentative, et que la nation reçut un redoutable avertissement; car dès lors le temple était devenu impuissant à se protéger lui-même, et la nation impuissante à le défendre.

Quant aux faux christ et aux faux prophètes, les *Actes des apôtres* en signalent un, sous le nom de Théodas, qui parut peu de temps après la résurrection du Sauveur.

Au surplus, il faut se souvenir que Jérusalem a été prise deux fois, et que sa ruine définitive date du temps d'Adrien, comme la destruction totale du temple, de celui de Julien l'Apostat. Si donc on descend jusqu'à l'époque d'Adrien, il sera facile alors de trouver l'accomplissement de tous les signes annoncés dans l'Evangile : on rencontrera deux ou trois faux christs de plus, entre autres, le fameux Bar-Cochébas. On expliquera l'abomination prédite par l'érection de sanctuaires à Jupiter et à Vénus dans les lieux les plus saints aux yeux des Juifs, et c'est même cette circonstance qui amena leur révolte, l'épouvantable guerre qui s'ensuivit et la ruine définitive de la nation.

On sait que dès avant la première destruction de Jérusalem, en l'an 70, les persécutions prédites avaient éclaté, que les disciples du Sauveur avaient été flagellés et chassés des synagogues, et que le nom chrétien était en effet couvert de la haine publique. Les signes avant-coureurs avaient donc eu leur accomplissement dès le moment où les Romains vinrent mettre le siége pour la première fois devant Jérusalem.

Mais nous ne devons pas omettre de rapporter dans leur entier les paroles prophétiques. Nous empruntons le récit de saint Luc, qui est le plus méthodique : « Ses disciples lui demandèrent : Maître! quand ces choses arriveront-elles, et à quel signe reconnaîtra-t-on qu'elles sont près d'arriver? Il répondit : Prenez garde à ne pas vous y tromper; beaucoup se présenteront en mon nom, et prétendront être moi, sous prétexte que les temps sont accomplis; ne les suivez pas. Vous entendrez aussi parler de guerres et de séditions; mais ne vous effrayez pas, ce ne sera qu'un commencement, et la fin sera encore éloignée. Il ajouta : Les nations s'élèveront contre les nations, et les royaumes contre les royaumes. Il y aura de grands tremblements de terre en certaines contrées, des mortalités, des famines, des phénomènes célestes et de grands prodiges. Mais avant tout cela, on vous fera violence, on vous persécutera, on vous traînera devant les synagogues et dans les prisons, devant les rois et les présidents, à cause de mon nom; vous serez forcés de rendre témoignage..... Vous serez en butte à toutes les haines, à cause de mon nom (1). »

Telle est la prédiction; elle n'a pas un rapport direct à l'objet de la question, qui est le temps précis de la ruine future de Jérusalem et le moyen de le reconnaître assez tôt pour se tenir en garde, mais elle y prépare. En voyant plus tard l'accomplissement de tous ces détails, les disciples ne pouvaient perdre de vue l'objet principal, que chacun devait leur rappeler, à mesure qu'il passait sous leurs yeux.

En ce qui concerne Jérusalem elle-même, voici la prédiction : « Lorsque vous verrez Jérusalem environnée d'une armée, sachez que sa désolation est proche. Alors, que ceux qui seront en Judée s'enfuient dans le pays des montagnes; que ceux qui seront dans ses murs, se retirent, et que ceux qui seront aux environs, n'y entrent pas; car ce seront les jours de la vengeance et de l'accomplissement des prophéties (2). »

(1) Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. IV, c. 17.

(1) Interrogaverunt autem illum, dicentes : Præceptor, quando hæc erunt, et quod signum cum fieri incipient? Qui dixit : Videte ne seducamini; multi enim venient in nomine meo, dicentes, quia ego sum : et tempus appropinquavit : nolite ergo ire post eos. Cum autem audieritis prælia, et seditiones, nolite terreri; oportet primum hæc fieri, sed nondum statim finis. Tunc dicebat illis : Surget gens contra gentem, et regnum adversus regnum. Et terræ motus magni erunt per loca, et pestilentiæ, et fames, terroresque de cœlo, et signa magna erunt. Sed ante hæc omnia injicient vobis manus suas, et persequentur, tradentes in synagogas et custodias, trahentes ad reges et præsides, propter nomen meum. Continget autem vobis in testimonium. Ponite ergo in cordibus vestris, non præmeditari quemadmodum respondeatis. Ego enim dabo vobis os et sapientiam, cui non poterunt resistere et contradicere omnes adversarii vestri. Trademini autem a parentibus, et fratribus, et cognatis, et amicis, et morte afficient ex vobis. Et eritis odio omnibus propter nomen meum (*Luc.* XXI, 7-17).

(2) Et capillus de capite vestro non peribit. In patientia vestra possidebitis animas vestras. Cum autem videritis circumdari ab exercitu Jerusalem, tunc scitote quia appropinquavit desolatio ejus. Tunc qui in Judæa sunt, fugiant ad montes; et qui in medio ejus, discedant; et qui in regionibus, non in-

Suivant le rapport de saint Epiphane, les chrétiens profitèrent de cet avis pour se retirer à Pella, au delà du Jourdain, aussitôt que l'armée de Titus s'approcha de la ville ; saint Simon, frère utérin de saint Jacques, et qui en était alors évêque, reçut à cet effet un avertissement divin par le ministère d'un ange, dit le même auteur ; mais il n'en était plus besoin après de telles paroles. Quoi qu'il en soit de cette dernière circonstance, les récits de l'historien Josèphe ne laissent aucunement apercevoir la présence des chrétiens à Jérusalem pendant la durée du siége, et cependant il y eut, avant et depuis, une chrétienté nombreuse en ces lieux. Il ne faut pas demander comment l'avertissement de Jésus-Christ pourrait être utile aux chrétiens, puisque la ville serait assiégée au moment où il leur conseillait d'en sortir ; Josèphe répond à cette difficulté, en disant que Vespasien, après avoir environné la ville, jugea à propos de surseoir aux opérations du siége, à cause de la mort des empereurs Néron et Galba, dont il eut alors la nouvelle. Plusieurs mois se passèrent avant que Titus ne vint reprendre le siége.

Il faut remarquer encore qu'il avait été commencé en hiver, et que la *fuite* des chrétiens s'accomplit en cette saison, selon la prédiction de Jésus-Christ telle que la rapporte l'évangéliste saint Matthieu : *Orate autem ut non fiat fuga vestra in hieme vel sabbato.*

Le Sauveur continue de la sorte : « Malheur aux femmes grosses ou nourrices pendant ces jours, car il y aura une grande affliction sur la face du pays, et une grande colère déchaînée contre ce peuple. Ils tomberont sous le tranchant du glaive, ils seront emmenés captifs parmi toutes les nations, et Jérusalem sera foulée aux pieds par les gentils, jusqu'à ce que le temps des nations soit terminé (1). »

Pour montrer l'accomplissement de cette prophétie, il faudrait rapporter en entier plusieurs livres de la *Guerre des Juifs*. Mais outre que les détails en sont connus d'une manière suffisante, nous éprouvons de la répugnance à remettre sous les yeux du lecteur les épouvantables détails de ce siége de sept mois de durée, pendant lequel la peste, la famine, la guerre civile conspirèrent avec les assiégeants pour exterminer la malheureuse ville. Il nous faudrait redire que les morts entassés dans les rues faisaient obstacle aux assiégés eux-mêmes, que les cadavres pourrissant dans les fossés en éloignaient jusqu'aux assiégeants ; que les soldats à l'intérieur refusaient par cruauté de tuer les mourants, qui demandaient qu'on leur ôtât une vie qu'ils n'avaient plus la force de s'arracher, et que les ennemis à l'extérieur ouvraient les entrailles des fugitifs, pour y chercher de l'or ; que les hommes se nourrirent des plus dégoûtants aliments, que des mères tuèrent leurs enfants, et s'en préparèrent des repas. Mais tirons un voile sur ces terribles souvenirs, et contentons-nous de ce résumé, fait par un témoin oculaire.

« Comme les Romains étaient las de tuer, et qu'il restait encore une grande multitude de peuple, Tite commanda de l'épargner, et de ne faire passer au fil de l'épée que ceux qui se mettraient en défense ; mais les soldats ne laissèrent pas de tuer, contre son ordre, les vieillards et les plus débiles. Ils gardèrent seulement ceux qui étaient vigoureux, et capables de servir, et les enfermèrent dans la partie du temple réservée pour les femmes. Tite en donna le soin à un de ses affranchis, nommé Fronton, en qui il avait grande confiance, avec pouvoir d'ordonner de chacun d'eux selon qu'il jugerait à propos. Fronton fit mourir les voleurs et les séditieux, qui s'accusaient les uns les autres, réserva pour le triomphe les plus robustes et les mieux faits, envoya enchaînés en Egypte ceux qui étaient au-dessus de dix-sept ans, pour travailler aux ouvrages publics, et Tite en distribua un grand nombre dans les provinces, pour servir à des spectacles de gladiateurs et à des combats contre des bêtes. Quant à ceux qui étaient au-dessous de dix-sept ans, ils furent vendus.

« Pendant que l'on ordonnait ainsi de ces misérables captifs, onze mille moururent ; les uns, parce que les gardes qui les haïssaient, ne leur donnaient point à manger ; les autres, à cause qu'ils refusaient par le dégoût qu'ils avaient de vivre, et aussi parce qu'il y avait de la peine à trouver du blé pour nourrir tant de personnes.

« Le nombre de ceux qui furent faits prisonniers durant cette guère, monta à quatre-vingt-dix-sept mille ; et le siége de Jérusalem coûta la vie à onze cent mille, dont la plupart, quoique Juifs de nation, n'étaient pas nés dans la Judée, mais y étaient venus de toutes les provinces, pour solenniser la fête de Pâques, et s'étaient ainsi trouvés enveloppés dans cette guerre. Comme il n'y avait pas de lieu pour les loger tous, la peste s'y mit, et fut bientôt suivie de la famine. Que si l'on a peine à croire que cette ville étant si grande, fût tellement peuplée, qu'elle n'eut pas de quoi loger ce nombre de Juifs venus du dehors, il n'en faut point de meilleure preuve que le dénombrement fait du temps de Cestius.

« Car ce gouverneur voulant faire connaître à Néron, qui avait tant de mépris pour les Juifs, quelle était la force de Jérusalem, pria les sacrificateurs de trouver moyen de compter le peuple. Il choisirent pour cela le temps de la fête de Pâques, auquel, depuis neuf heures jusqu'à onze, on ne cessait d'immoler des victimes, dont on mangeait ensuite la chair dans les familles, qui ne pouvant être moindres de dix personnes, l'étaient quelquefois de vingt, et il se trouva

trent in eam. Quia dies ultionis hi sunt, ut impleantur omnia quæ scripta sunt (*Ibid.* 18-22).

(1) Væ autem prægnantibus et nutrientibus in illis diebus. Erit enim pressura magna super terram, et ira populo huic.

Et cadent in ore gladii ; et captivi ducentur in omnes gentes, et Jerusalem calcabitur a gentibus ; donec impleantur tempora nationum (*Luc.* xxi, 24, 23).

qu'il y avait eu deux cent cinquante-cinq mille six cents bêtes immolées, ce qui, à compter seulement dix personnes pour chaque bête, revenait à deux millions cinq cent cinquante-six mille personnes, tous purifiés et sanctifiés...

« Ainsi cette grande multitude, qui s'était rendue de tant de divers endroits à Jérusalem avant le siége, s'y trouva enfermée comme dans une prison lorsqu'il commença (1). »

Pour mieux juger de l'importance de ce dernier trait, il faut le rapprocher de ces paroles de Jésus-Christ, par lesquelles il termine sa prophétie : « Tenez-vous donc sur vos gardes, et que vos cœurs ne s'abrutissent point dans la crapule, l'ivresse et les soins de cette vie, de peur que ce jour ne vienne tout à coup vous surprendre, car il enveloppera comme un filet, tous ceux qui habitent la face de la terre (2). »

Il est un second passage du même auteur qui semble avoir été écrit tout exprès pour donner raison a ces autres paroles de Jésus-Christ, rapportées par saint Matthieu : « La tribulation sera si grande, qu'on n'en a jamais vu de pareille depuis le commencement du monde, et qu'on n'en verra plus dans la suite (3); » c'est celui-ci : « Je me contente de dire, que je ne crois pas que depuis la création du monde on ait vu nulle autre ville tant souffrir; ni d'autres hommes dont la malice fût si féconde en toutes sortes de méchancetés (4). »

Quelques interprètes, il est vrai, rapportent à la fin du monde les paroles de Jésus-Christ que nous venons de relater; mais outre que c'est une opinion particulière, et ainsi plus ou moins contestable, il semble bien qu'elles ont trait directement à Jérusalem, puisqu'elles sont complétives d'une proposition qui s'y rapporte uniquement : « Priez Dieu que votre fuite n'arrive pas en hiver ou le jour du sabbat; car alors la tribulation sera si grande, qu'on n'en a jamais vu de semblable depuis le commencement du monde, et qu'il n'y en aura plus. »

Ce n'est pas à dire cependant qu'une partie de la prédiction du Sauveur ne doive être appliquée directement aux événements qui précéderont ou qui accompagneront la fin du monde, car ses disciples lui avaient posé cette double, ou même cette triple question : « Dites-nous quand ces choses arriveront, et quel sera le signe de votre avénement, et de la consommation du siècle? » et elle contient des particularités qui ne peuvent convenir à la destruction de Jérusalem, telles que celles-ci : « Si donc on vous dit : Le Christ est dans le desert, n'y allez pas; le voici aux portes, ne le croyez pas. Car l'avénement du Fils de l'homme sera comme la lueur de la foudre qui, éclatant à l'orient, illumine jusqu'à l'occident... Or aussitôt après la tribulation de ces jours, le soleil s'obscurcira, la lune refusera sa lumière, les étoiles tomberont du ciel, et les vertus des cieux seront ébranlées. Et alors le signe du Fils de l'homme apparaîtra au ciel; toutes les nations de la terre verseront des pleurs et on verra le Fils de l'homme venant dans les nuages du ciel avec un grand pouvoir et une grande majesté. Et il enverra ses anges avec des trompettes bruyantes, et ils rassembleront ses élus des quatre vents et d'un pôle à l'autre (1). »

Il ne serait pourtant pas difficile, en admettant des métaphores de langage, d'expliquer ces choses de la résurrection du Sauveur, de la prédication de son Evangile, de l'obscurcissement de la synagogue et de la cécité de ses docteurs; mais comme on convient unanimement que la destruction de Jérusalem et les événements qui l'accompagnèrent sont une figure de ce qui doit arriver à la fin du monde, il faut conclure qu'elles peuvent convenir à l'une et à l'autre. Comme d'ailleurs nous en avons dit assez pour montrer l'accomplissement de la prophétie, il ne nous reste plus rien à ajouter (*Voy.* l'art. FIN DU MONDE).

JESUS-CHRIST. (Sa vie miraculeuse.) Lorsque les temps prédits par les prophètes furent accomplis, l'ange Gabriel, député vers le prêtre Zacharie, lui annonça la naissance d'un fils, qui serait le précurseur du Messie. Zacharie n'aurait osé espérer une telle merveille à cause de son grand âge et de l'âge non moins avancé d'Élisabeth, sa femme. Aussi ne crut-il pas à la parole de l'ange. Mais celui-ci le frappa de mutisme, en signe de la vérité de sa prédiction; et lorsque Zacharie vint à sortir du temple, après l'accomplissement de ses fonctions sacerdotales,

(1) Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. VI, c. 44 et 45.

(2) Attendite autem vobis, ne forte graventur corda vestra in crapula, et ebrietate, et curis hujus vitæ, et superveniat in vos repentina dies illa. Tanquam laqueus enim supervenict in omnes qui sedent super faciem omnis terræ (*Luc.* XXI, 34).

(3) Erit enim tunc tribulatio magna, qualis non fuit ab initio mundi usque modo, neque fiet (*Matth.* XXIV, 21).

(4) Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. V, c. 27.

(1) Orate autem ut non fiat fuga vestra in hieme, vel sabbato. Erit enim tunc tribulatio magna, qualis non fuit ab initio mundi usque modo, neque fiet. Et nisi breviati fuissent dies illi, non fieret salva omnis caro : sed propter electos breviabuntur dies illi. Tunc si quis vobis dixerit : Ecce hic est Christus, aut illic, nolite credere. Surgent enim pseudochristi et pseudoprophetæ, et dabunt signa magna, et prodigia, ita ut in errorem inducantur (si fieri potest) etiam electi. Ecce prædixi vobis. Si ergo dixerint vobis : Ecce in deserto, est, nolite exire; ecce in penetralibus, nolite credere. Sicut enim fulgur exit ab Oriente, et paret usque in Occidentem : ita erit et adventus Filii hominis. Ubicunque fuerit corpus, illic congregabuntur et aquilæ. Statim autem post tribulationem dierum illorum, sol obscurabitur, et luna non dabit lumen suum, et stellæ cadent de cœlo, et virtutes cœlorum commovebuntur. Et tunc parebit signum Filii hominis in cœlo : et tunc plangent omnes tribus terræ : et videbunt Filium hominis venientem in nubibus cœli cum virtute multa, et majestate. Et mittet angelos suos cum tuba, et voce magna, et congregabunt electos ejus a quatuor ventis, a summis cœlorum usque ad terminos eorum. (*Matth.* XXIV, 20-31.)

le peuple voyant avec admiration qu'il était devenu muet, en conclut qu'il avait eu une vision.

Six mois plus tard, le même ange, député à Marie, lui annonça qu'elle deviendrait mère, sans que sa virginité en souffrît aucune atteinte. Sitôt que la jeune vierge eut donné son consentement à l'œuvre divine, la merveille des merveilles s'opéra dans son sein. La virginité, jusqu'alors stérile, et qui devait toujours l'être dans la suite, s'écarta pour une fois de la règle que lui a tracée l'auteur de la nature; elle devint féconde. L'ange, qui avait donné un signe à Zacharie, en donna également un à Marie; ce fut de lui révéler la grossesse d'Elisabeth, sa parente; grossesse que celle-ci cachait avec soin.

Dès leur première entrevue, les deux mères, remplies de l'esprit prophétique, épanchèrent leur âme en paroles merveilleuses : Elisabeth devina Marie, elle l'appela la mère de son Seigneur, et Marie annonça qu'elle l'était en effet, et que toutes les nations l'appelleraient bienheureuse.

A trois mois de là, Jean-Baptiste naissait. Son père inscrivait sur ses tablettes le nom de Jean, selon l'ordre qu'il en avait reçu de l'ange ; sa langue se déliait, et rempli à son tour de l'esprit prophétique, il chantait dans un hymne improvisé les merveilles de Dieu. Ceux qui furent témoins de ces miracles se demandaient avec admiration les uns aux autres, quel sera cet enfant ?

Cependant Joseph, le discret époux de la Vierge mère, ignorant la divinité du mystère qui s'opérait dans le sein de Marie, et supposant, d'après les apparences qui frappaient ses regards, qu'il s'était allié à une impudique, résolut de l'abandonner secrètement, afin de lui épargner le châtiment dû à l'adultère, et de s'épargner à lui-même la vue de celle qui était devenue l'objet de ses mépris. L'ange vint le rassurer : Joseph, lui dit-il, ne fuyez pas la présence de Marie, votre femme, car c'est par l'opération du Saint-Esprit qu'elle a conçu. Elle mettra au monde un fils, auquel vous donnerez le nom de Jésus, et qui sera le sauveur de son peuple, et le destructeur du péché.

Six mois plus tard, Jésus naissait à Bethléem de Juda ; une clarté divine illuminait les ténèbres de la nuit, des anges apparaissaient aux bergers, les invitaient à aller adorer le nouveau-né, et se retiraient en faisant retentir les profondeurs des cieux de ces douces paroles : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre.

Joseph et Marie restèrent à Bethléem, dans le voisinage de Jérusalem, en attendant le terme des quarante jours prescrit par la loi pour la purification légale de la femme qui avait mis un fils au monde, et la présentation au temple du nouveau-né. Dans l'intervalle, des mages vinrent de l'Orient conduits par une étoile miraculeuse (1), et demandant à Jérusalem où était son roi qui venait de naître. Hérode, auquel ils s'adressèrent, leur désigna la ville de Bethléem, d'après les indications des prêtres et des docteurs de la loi, comme celle qui devait donner le jour au Messie. Ils ne furent pas plus tôt sortis du palais d'Hérode, qu'ils aperçurent l'étoile qui leur était apparue en Orient. Ils la suivirent, trouvèrent l'enfant, l'adorèrent, et lui offrirent pour présents de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

Hérode leur avait dit : Quand vous l'aurez trouvé, revenez me le dire, afin que j'aille aussi l'adorer. Il avait d'autres desseins, ils ne les pénétrèrent pas, mais le Seigneur avertit en songe les voyageurs de s'en retourner en leur pays par un autre chemin, sans revoir Hérode.

Celui-ci, furieux d'avoir été trompé, et craignant dans le nouveau-né un compétiteur, ordonna le massacre général des enfants de Bethléem et des environs depuis l'âge de deux ans et au-dessous, afin d'atteindre celui qu'il craignait et qu'il ne pouvait découvrir.

Mais un ange avertit Joseph de prendre l'enfant et la mère, et de s'enfuir en Egypte.

Les prescriptions légales avaient été accomplies. L'enfant avait été circoncis le huitième jour après sa naissance, et avait reçu le nom de Jésus, suivant l'ordre du ciel. Il avait été présenté au temple et racheté ; de nouvelles merveilles y avaient signalé sa présence : un saint vieillard, nommé Siméon, auquel le Seigneur avait promis qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le Sauveur désiré des nations, le reconnut aux caractères qui lui avaient été révélés, le prit dans ses bras, et, saisi de l'esprit prophétique, annonça à Joseph et à Marie que cet enfant serait un signe de contradiction en Israël, qu'il causerait la ruine de ceux-ci et la résurrection de ceux-là, et à Marie en particulier qu'un glaive de douleur transpercerait son âme. Une sainte veuve, nommée Anne, remplie du même esprit, et déjà très-avancée en âge, survint au même moment, et se mit aussi à raconter des merveilles du divin enfant.

Après la mort d'Hérode, un ange avertit Joseph de revenir en Israël avec la mère et l'enfant. Il se mit donc en route ; mais apprenant qu'Archelaüs avait succédé à son père, en Judée, il craignit d'y revenir. Sur un nouvel avertissement, il dirigea ses pas vers la ville de Nazareth, en Galilée, où il fixa sa demeure.

Quand Jésus eut atteint l'âge de douze ans, ses parents le conduisirent à Jérusalem à la solennité de Pâque. Après qu'ils eurent adoré, ils reprirent seuls le chemin de Nazareth, pensant que l'enfant était adjoint à quelqu'un de leur famille ; mais ne le retrouvant point au bout d'un jour de marche, ils retournèrent sur leurs pas, et l'aperçurent enfin le troisième jour, assis dans le temple au milieu des docteurs de la loi, où il les interrogeait et conversait avec eux, étonnant tout le monde par sa science et la sa-

(1) Nous n'entrerons dans aucuns détails, parce que nous traitons chacun des faits dans un article spécial; celui-ci n'est qu'une récapitulation.

gesse de ses entretiens. Mon fils, lui dit sa mère, avec une douceur ineffable, pourquoi avez-vous agi de la sorte envers nous? voilà trois jours que votre père et moi nous vous cherchons. Pourquoi me cherchiez-vous, lui répondit Jésus ; ne saviez-vous donc pas qu'il faut que je m'occupe de ce qui est de la gloire de mon père ?

Enfin, la quinzième année de l'empire de Tibère, lorsque Jean fut âgé d'environ trente années, il manifesta sa présence dans les déserts du Jourdain par sa vie pénitente, ses exhortations au peuple, et le baptême qu'il administrait dans les eaux de ce fleuve à la foule venue pour l'entendre, s'instruire et s'édifier à ses leçons.

Comme les temps fixés par les prophètes pour la venue du Messie étaient accomplis aux yeux de tout le monde, les prêtres et les docteurs de la loi députèrent à Jean quelques-uns de leurs disciples, pour s'enquérir de lui, s'il n'était point le Messie. Je ne le suis pas, répondit l'humble anachorète, mais je suis son précurseur. Le Messie est au milieu de vous, il va paraître.

En effet, Jésus vint bientôt se faire baptiser lui-même. Jean-Baptiste le reconnut aux signes qui lui avaient été révélés, le manifesta au peuple, et dit de lui : Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde. Il refusa d'abord de le baptiser, se prétendant indigne d'un tel honneur ; mais Jésus lui dit : Laissez-moi faire, car il faut que j'accomplisse toute justice.

Lorsque Jésus sortit de l'eau, les cieux s'ouvrirent, l'Esprit-Saint descendit sur lui sous la forme d'une colombe, et se reposa sur sa tête. On entendit en même temps une voix céleste qui dit : Vous êtes mon Fils bien-aimé, j'ai mis en vous mes complaisances. Jean-Baptiste l'annonça dès lors avec un redoublement de zèle : Il m'a été révélé, disait-il, que celui sur lequel je verrais descendre l'Esprit en forme de colombe, celui-là serait le Messie.

Après son baptême, Jésus passa quarante jours dans le désert, sans s'éloigner des lieux où il avait reçu le baptême, se préparant à sa mission par le jeûne et la prière. Il demeura tout ce temps sans prendre d'aliments. A ce terme, il fut tenté par le diable : la faim d'abord, l'ambition ensuite, puis l'orgueil lui présentèrent leurs séductions. Il résista.

Revenu dans la Galilée, il se mit à enseigner le peuple et à fréquenter les synagogues, où il interprétait la loi et les prophéties. Sa doctrine faisait l'admiration universelle. Son nom vola de bouche en bouche. Tout le monde était surpris que le fils de l'artisan déployât une science si profonde ; chacun se demandait qui donc lui avait enseigné les lettres.

Déjà deux des disciples de Jean, qui avaient recueilli les paroles de leur maître au sujet de Jésus, s'étaient attachés à lui en la même qualité : c'étaient André et Simon son frère, surnommé Pierre; ils ne tardèrent pas de lui en amener deux autres : Philippe et Nathanaël.

Vers cette époque Jean-Baptiste fut jeté dans les fers par Hérode, tétrarque de la Galilée, parce qu'il le reprenait publiquement des désordres et du scandale de sa vie. Lorsque Jésus en eut connaissance, il passa au delà du Jourdain, pour se soustraire lui-même à la persécution, et fixa sa résidence dans la ville de Capharnaüm ; mais pour peu de temps seulement. Là il s'attacha à demeure Simon et André, et ensuite Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui laissèrent leurs barques, leurs filets et leur famille pour le suivre, aussitôt qu'il les eut appelés.

Jusque-là le public n'avait encore eu l'occasion de s'entretenir que de la doctrine de Jésus, mais alors un miracle vint éveiller son attention à un plus haut dégré. Il se tint des noces à Cana, en Galilée; Jésus y fut invité avec sa mère et ses disciples. Le vin venant à manquer avant la fin du repas, Marie le fit remarquer à son fils. Jésus commanda aux serviteurs de remplir d'eau six grandes urnes de pierre qui servaient à l'usage des purifications. Puisez maintenant, leur dit-il, après que ses ordres eurent été exécutés, et portez au maître d'hôtel. Ce n'était plus de l'eau, mais du vin, dont la saveur causa une douce surprise au maître d'hôtel. A la vue de ce miracle, les disciples de Jésus commencèrent à croire en lui. Ce fut le premier de ceux qu'il devait opérer directement et par lui-même.

A dater de ce jour, sa vie ne fut plus qu'un enchaînement de merveilles sans nombre, que les évangélistes eux-mêmes ont négligé de compter et de rapporter en détail, pour éviter de trop grandes longueurs.

Il se mit à parcourir la Galilée, la Syrie, la Décapole, annonçant partout l'avénement du royaume de Dieu, et confirmant ses prédications par des œuvres merveilleuses. Il guérissait les malades, chassait les démons ; on lui apportait de tous côtés des infirmes. Une grande foule de peuple venue de tous les points de la Judée et des pays d'alentour l'obsédait sans cesse, soit pour l'entendre, soit pour obtenir la guérison des malades.

A la suite de l'un de ces admirables discours qu'il prononçait en circonstance pareille, et que saint Matthieu rapporte dès le commencement de son évangile, lorsque Jésus descendait de la montagne, d'où il l'avait fait entendre, un lépreux s'approche et lui dit : Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir. Je le veux, lui répondit le Sauveur, en le touchant, et il fut guéri. En rentrant à Capharnaüm, un centurion se précipite au-devant de lui et l'implore pour un serviteur qui était retenu au lit par une paralysie. Allez, lui dit le Sauveur, et qu'il soit fait selon votre foi. Le serviteur fut guéri à l'instant. Jésus va demander l'hospitalité dans la maison de Pierre; la belle-mère de l'apôtre était retenue au lit par une grande maladie; le Sauveur touche la malade

à la main, et aussitôt celle-ci a retrouvé la plénitude de la santé; elle quitte le lit, et sert le repas aux convives. Le soir n'est pas plutôt arrivé, que la maison est assiégée de la foule habituelle : ce sont des malades et des démoniaques qui demandent leur guérison : Jésus les guérit. De là il monte dans une barque, pour traverser le lac. Il s'endort; une grande tempête s'élève, la barque semble devoir être abîmée dans les flots. Les disciples réveillent leur maître; Jésus commande aux vents et à la mer : Taisez-vous, dit-il à ceux-ci, et vous, apaisez-vous, dit-il à celle-là, et aussitôt il se fait un grand calme. Il débarque à Gérasa; deux démoniaques qui habitaient les tombeaux et les rochers les plus escarpés, et qui étaient la terreur du pays d'alentour à cause de la violence de leur frénésie, s'avancent vers lui; il commande aux démons de les quitter. Les frénétiques sont guéris à l'instant, et un troupeau de pourceaux qui paissaient non loin de là, pris de la frénésie qui venait d'abandonner les énergumènes, court se précipiter dans les flots. Les Géraséniens, affligés et épouvantés, prient le thaumaturge de s'éloigner de leur pays. Il se rembarque et se rend à Capharnaüm; il n'est pas sitôt descendu à terre, qu'on lui présente un paralytique; il le guérit et lui ordonne, en preuve d'une guérison parfaite, de remporter le grabat sur lequel on l'avait apporté. Un chef de la synagogue s'approche ensuite, et demande la guérison de sa fille, qui va mourir. Jésus suit ce père infortuné, et pendant qu'il est en marche, une femme qui éprouvait depuis douze années une perte de sang, pénètre au milieu de la foule, touche son vêtement, et est guérie. Quand Jésus arrive à la maison du chef de la synagogue, la jeune fille a rendu le dernier soupir; la maison est en deuil. Il prend la morte par la main, lui commande de se lever, et la rend pleine de vie à ses parents. En revenant d'opérer ce miracle, deux aveugles lui demandent la vue, et la vue leur est donnée. On lui apporte un démoniaque muet; Jésus commande, le démoniaque est guéri et parle.

Un nouveau disciple, celui qui le raconte lui-même, et qui raconte les dernières merveilles que nous venons de rapporter, Matthieu, sur cette seule parole de Jésus, suivez-moi, a tout quitté pour le suivre.

Cependant le bruit de si grandes œuvres avait retenti à Nazareth. Jésus y était retourné, et avait enseigné dans la synagogue, suivant qu'il avait usage de le faire chaque jour de sabbat. Les pharisiens du lieu lui avaient demandé d'opérer des miracles au milieu d'eux, ainsi qu'il l'avait fait à Capharnaüm. Mais il avait refusé, parce qu'il ne trouvait point la foi parmi eux. Non, leur répondit-il ; il n'y a que dans sa patrie qu'un prophète ne soit pas honoré. Du temps d'Elie, pendant la grande famine qui affligea la contrée, ce n'est pas à une veuve d'Israël que le prophète fut envoyé pour lui donner des aliments, mais à Sarepta, au pays de Sidon. Du temps d'Elisée, il y avait beaucoup de lépreux en Israël, mais ce fut un étranger, un Syrien, Naaman, qui reçut seul la guérison. A ces mots, ils entrèrent dans une grande colère contre lui, le peuple se souleva, et la foule entraîna le Sauveur sur l'escarpement de la montagne, pour le précipiter; mais lui, passant au milieu d'eux, s'en alla. Il revint à Capharnaüm, où il guérit, en entrant dans la synagogue un démoniaque. Le bruit de tant de miracles attirait une foule si nombreuse aux lieux où se trouvait Jésus, que, suivant l'expression de l'évangéliste saint Marc, on aurait dit que toute la ville était rassemblée à la porte; *erat omnis civitas congregata ad januam.* Aussi, ne pouvant plus goûter le repos ni le jour ni la nuit, était-il souvent obligé de se dérober à l'empressement de la multitude, quelquefois de se retirer en des lieux ignorés.

Pierre, Jacques et Jean étaient depuis longtemps les disciples de Jésus ; mais ces hommes illettrés et d'une basse condition s'étaient contentés d'admirer les œuvres de leur maître ; leur esprit n'avait pu s'élever encore au point de chercher à le comprendre. Ils retournaient de temps en temps à leurs barques et à leurs filets, soit par lassitude de le suivre, soit lorsque Jésus lui-même se dérobait pour un temps à l'empressement public. Un jour que Jésus, monté dans la barque de Pierre, avait enseigné la foule rassemblée sur le rivage, il dit à Pierre : Conduisez au large et jetez les filets. Maître, répondit celui-ci, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre, mais je jetterai le filet, pour vous obéir. Il le jeta, et le filet se remplit d'une si grande quantité de poissons, que les pêcheurs ne suffisant pas à le tirer, firent signe à des compagnons qui montaient une autre barque, de leur venir en aide. Les deux bateaux furent remplis, presque à submerger. Alors Pierre, saisi d'épouvante, se jeta aux pieds de Jésus, en lui disant : Eloignez-vous de moi, Seigneur, car je suis un pécheur. Jacques et Jean firent la même chose. Ne craignez rien, répondit Jésus : vous serez maintenant un pêcheur d'hommes, dit-il à Pierre.

Jésus avait alors accompli la trente-unième année de sa vie, et la première de sa mission évangélique.

Déjà le Sauveur avait excité l'animadversion des scribes et des pharisiens dans tous les lieux où il avait eu occasion de se produire, non pas, sans doute, qu'il cherchât à la provoquer ou à la faire naître, ce qui serait contraire à la douceur de caractère qu'il montra dans toutes les circonstances, et qu'il recommandait à ses disciples comme une vertu; non pas davantage que les docteurs de la loi eussent formé de propos délibéré le projet de rejeter le Messie, l'envoyé de Dieu qu'ils attendaient : mais Jésus profitait des jours de sabbat, auxquels le concours était nombreux aux synagogues et au temple, pour opérer des miracles, afin de leur donner un plus grand éclat. Il ordon-

nait aux malades qu'il avait guéris, d'emporter leur grabat, pour rendre le miracle plus incontestable. Il disait hautement qu'il était le Fils de Dieu; en cette qualité, il remettait les péchés, et pour preuve de la rémission du péché, il guérissait la maladie, qui, dans l'opinion des docteurs, était la cause même du péché. Or, tout cela contrariait les idées erronées, mais très-arrêtées des docteurs, qui ignoraient le mystère de la Trinité, et qui n'avaient jamais compris que le Messie dût être Fils de Dieu. Dans l'exagération de leur zèle pour la loi, ils s'imaginaient qu'elle était inviolable, et que sa lettre était sacrée pour toujours, que le Messie devait la confirmer dans toutes les rigueurs qu'ils s'efforçaient eux-mêmes de pratiquer, loin de la modifier ou de la détruire. Ils disaient donc, conformément à leurs fausses idées : Prétendre à la qualité de Fils de Dieu, c'est un blasphème; vouloir remettre les péchés, c'est un blasphème, puisqu'un tel pouvoir n'appartient qu'à Dieu; et loin de conclure des miracles de Jésus qu'il était au-dessus de la loi, ils concluaient que, puisqu'il n'observait pas la loi selon leur manière de l'entendre, ses miracles étaient des œuvres du démon. Il arrivait de là que les miracles du Sauveur produisaient un résultat opposé sur le peuple, et sur les docteurs de la loi : le peuple, étranger aux systèmes de l'école, toujours accessible aux impressions qui lui arrivent par l'intermédiaire des sens, admirait et croyait; les docteurs se retranchaient dans l'absolutisme de leurs principes, et s'endurcissaient.

En outre, les scribes et les pharisiens, loin d'avoir rien compris aux célestes splendeurs du Messie, à son règne spirituel, à sa mission réparatrice du péché, rêvaient perpétuellement de grandeurs temporelles, de triomphes et de conquêtes; ils se voyaient délivrés du joug des Romains; vainqueurs à leur tour et maîtres du monde. Le trône de David se relevait, les flottes d'un nouveau Salomon apportaient en Judée les trésors de l'univers. Comment donc auraient-ils reconnu un Messie humble et caché, pauvre et sans autre éclat que celui d'une vertu qui n'était pas même selon la lettre de la loi? Les prophètes parlaient bien, il est vrai, de pauvreté, d'humiliations et de souffrances; mais les docteurs n'aimaient pas à approfondir cet article; ils préféraient supposer qu'en parlant ainsi, les prophètes avaient entendu parler d'eux-mêmes! Nous allons voir se développer toutes les conséquences de ces faux principes.

Jésus s'était rendu secrètement à Jérusalem, pour y célébrer la première Pâque depuis son baptême. L'affluence des étrangers appelés par cette solennité, lui était une belle occasion de se révéler avec un grand éclat; le grand nombre des malades qui attendaient leur guérison auprès de la piscine probatique, lui en fournissait les moyens. Il y choisit un paralytique qui devait être connu de toute la ville, puisqu'il gisait là sur un grabat depuis 38 ans. — Voulez-vous être guéri, lui demanda-t-il? — Seigneur je n'ai personne pour me descendre dans la fontaine, après que l'ange en a remué les eaux. — Vous êtes guéri, levez-vous et emportez votre grabat. — Le paralytique se lève, et emporte son grabat. — De là un éclat d'autant plus grand, qu'il y a un grand scandale; une violation de la loi du sabbat; et afin, ce semble, que la rumeur se propage et se prolonge d'avantage, Jésus s'est soustrait à l'empressement de la foule; le paralytique ne le retrouve que longtemps après dans le temple, et c'est alors qu'il le signale comme son sauveur, et l'auteur de la transgression, s'il y en a une; c'est lui qui m'a dit d'emporter mon grabat : *Ille mihi dixit.*

Mais laissons le Sauveur choisir ses moments, et ne poussons pas la témérité jusqu'à sonder trop profondément ses mystérieuses et divines volontés.

De retour à Capharnaüm, Jésus élut douze apôtres parmi ses disciples, leur confia la charge de la prédication, et leur conféra le pouvoir de chasser les démons et de guérir les malades, comme il le faisait lui-même. — Guérissez les malades, leur dit-il, ressuscitez les morts, guérissez les lépreux, chassez les démons; donnez gratuitement, ce que vous recevez gratuitement. N'emportez ni or, ni chaussures, ni vêtements, rien ne vous manquera par la route. Je vous envoie comme des agneaux parmi les loups; vous serez traduits devant les conseils, flagellés dans les synagogues, conduits devant les présidents et les rois, vous serez en butte à toutes les haines à cause de mon nom. Mais ne vous inquiétez de rien, et ne réfléchissez pas sur ce que vous aurez à dire; l'éloquence et la sagesse vous seront données d'en haut. — Puis après ces recommandations, et comme pour les confirmer, il se mit à guérir un grand nombre de malades dont on l'avait environné tandis qu'il parlait. Ceux d'entre la foule qui avaient des infirmités secrètes, ou qui pouvaient se transporter eux-mêmes, s'efforçaient au moins de le toucher, pour être guéris pareillement.

Ceci se passait sur une montagne, aux abords de la ville de Capharnaüm. Lorsque Jésus fut descendu, la maison qu'il habitait se trouva, comme à l'ordinaire, assiégée par la foule. Mais que pensaient de tant de bruit, de tant d'éclat et de tant de miracles, les personnes même de sa famille? Ses plus proches parents du côté de Joseph, ceux qu'on appelait ses frères, pensaient qu'il était fou, et trois d'entre eux formèrent le dessein de s'emparer de sa personne. L'Evangile ne nous dit pas quel fut le résultat d'un pareil projet.

Cependant Jésus envoya ses disciples deux à deux par toutes les villes de la Judée, avec ordre de prêcher, et d'opérer des miracles. Pour lui, il entreprit de son côté une semblable tournée. Bientôt il eut occasion de guérir d'une parole, en présence d'une grande foule, et sans aller jusqu'au lieu

où il était, le serviteur d'un centenier. Bientôt après, se trouvant dans la ville de Naïm, et touché des larmes d'une pauvre mère qui conduisait dans la demeure des morts un fils unique tendrement chéri, il s'approche de la bière, y pose la main, ordonne au mort de se lever, et le rend sain et sauf à sa mère. Dire la surprise et l'effroi des assistants, et ensuite leur empressement à raconter par toute la Judée la merveille dont ils avaient été les témoins, serait impossible.

Cependant le moment était arrivé où Jean-Baptiste allait terminer sa carrière par le martyre. Il voulut, avant de mourir, mettre ses disciples en relation avec le Sauveur, afin qu'ils apprissent à le connaître, et s'attachassent à lui, quand leur premier maître ne serait plus. Il lui envoya donc deux d'entre eux, afin qu'ils apprissent de lui-même qui il était. Jésus guérit en leur présence un grand nombre de malades et d'énergumènes, et rendit la vue à des aveugles; allez, leur dit-il, racontez à Jean ce que vous avez vu et entendu; les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les morts ressuscitent, et l'Evangile est annoncé aux pauvres.

Non-seulement Jésus guérissait d'une seule parole toutes les infirmités, et ressuscitait les morts, mais encore il pénétrait au fond des cœurs, et répondait aux pensées les plus intimes des consciences, lors même que rien ne les manifestait à l'extérieur. C'est ainsi qu'un jour, assis à la table de Simon le pharisien, et une pécheresse publique étant venue lui baiser les pieds et les arroser de ses larmes, Simon se dit en lui-même, si celui-ci était prophète, il saurait qui le touche. Simon, lui répondit le Sauveur, beaucoup de péchés sont remis à cette femme, parce qu'elle a beaucoup aimé.

Lorsque, après plusieurs semaines d'absence, les disciples furent revenus vers leur maître, et lui eurent raconté les merveilles opérées par leurs mains, il se retira avec eux dans le désert de Bethsaïde, comme pour se soustraire à la foule qui l'obsédait le jour et la nuit. Mais il ne put le faire si secrètement, qu'il ne fût suivi de plusieurs milliers de personnes, qui se dirigeaient à pied le long des rivages, en même temps que sa barque traversait les flots. Leur nombre grossissait toujours en route, et beaucoup arrivèrent en même temps que lui au lieu qu'il avait choisi pour refuge. Là, selon son usage, il se plaça sur une éminence, et se mit à leur adresser des instructions et à guérir les malades. Le jour s'étant achevé dans ces pieuses occupations, il songea à les renvoyer; mais quoi, la plupart le suivaient depuis trois jours, ils n'avaient pas mangé de tout le jour, toutes les provisions étaient épuisées, à la réserve de cinq pains et de deux poissons, que les apôtres avaient conservés pour leur propre usage! Jésus renverra-t-il cette foule sans rassasier sa faim? Non, il fera un miracle. Le Dieu de la nature emploie une année pour faire produire à la terre les aliments destinés à la nourriture de l'homme, mais le Dieu de la grâce et de la miséricorde ne connaît pas ces délais. Si le grain qui avait servi à former les cinq pains avait été confié au sein de la terre, il se serait multiplié au point de suffire à la nourriture de la dixième partie de ceux qui étaient là présents; semé une seconde fois, il y en aurait eu peut-être assez pour tous. Eh bien! il ne sera point semé, il ne mettra ni deux ni même une année à se multiplier, il se multipliera instantanément, assez pour suffire à tous et il en restera. La foule assise sur l'herbe et distribuée par groupes de cent et de cinquante personnes, mangea tant qu'elle voulut; il resta douze corbeilles remplies de morceaux; cinq mille hommes avaient été rassasiés avec cinq pains.

A la vue d'un si grand miracle, la foule émue, transportée de joie et d'admiration, voulut proclamer roi celui qui en était l'auteur; mais déjà Jésus, pour échapper à ce dessein, n'était plus au milieu d'elle. Il avait pris la route de Bethsaïde par le bord du rivage, et avait ordonné à ses apôtres de reprendre leur navigation, et de s'y rendre par mer.

Or, quand ils furent à la hauteur de Capharnaüm, une grande tempête s'éleva; la nacelle menaçait de s'engloutir dans les flots. Déjà le jour était sur le point de paraître, ils aperçurent leur maître qui venait à eux, en marchant sur les flots; ils le prirent pour un fantôme, et furent saisis d'épouvante; car leur intelligence était fermée, et ils n'avaient rien compris au miracle de la multiplication des pains, dont ils avaient été les ministres. Rassurez-vous, leur dit Jésus, c'est moi.

Pierre revenant alors à demi de sa frayeur, s'écria : Si c'est vous, Seigneur, dites-moi d'aller à vous. — Venez. — Et Pierre se jeta sur les flots, y marchant comme son maître. A mesure qu'il s'éloignait de la barque cependant, une autre frayeur le saisissait, et il commençait d'enfoncer. Il poussa un grand cri: Homme de peu de foi, lui dit le Sauveur, en le soulevant par la main, pourquoi avez-vous douté? Aussitôt que Jésus fut embarqué, la mer s'apaisa d'elle-même. Il ordonna de ramer vers Génésareth, et en un instant la barque eut touché le rivage; *et statim navis fuit ad terram, in quam ibant.*

Il n'était pas possible à Jésus et à ses disciples de paraître sur cette plage, sans y être reconnus. Le bruit de leur arrivée éclata dès qu'ils furent débarqués.

Aussitôt les habitants envoyèrent des exprès pour donner avis à tout le monde de l'arrivée du grand prophète, du thaumaturge de la Galilée. Tous ceux d'entre les malades qui pouvaient marcher se rendirent auprès de lui, on y porta ceux qui ne pouvaient pas quitter leur lit. Tel était le spectacle qui attendait Jésus partout où il portait ses pas; mais bientôt il se changeait en

actions de grâces, en bénédictions, en réjouissances ; et ce cortége, ce genre de triomphes vaut-il moins que celui qu'ambitionnent les guerriers et les rois de la terre? Jésus passa ce jour et le suivant à Génésareth, de là il se rendit à Capharnaüm.

Cependant ceux qui avaient voulu le proclamer roi, le cherchèrent dans tous les lieux du désert. Puis, comprenant l'inutilité de leur recherche, les uns s'en retournèrent par terre, les autres montèrent sur des barques qui se trouvaient là, et s'adjoignirent à des navires venus de Tibériade, également à la recherche de Jésus. Ils se dirigèrent vers Capharnaüm dans la persuasion qu'il y reviendrait peut-être; et ce ne fut pas un médiocre sujet d'étonnement pour eux de l'y trouver arrivé. Maître, lui disaient-ils, comment donc êtes-vous venu ici; car ils savaient qu'il ne s'était pas embarqué avec ses apôtres ?

Cependant la haine des pharisiens contre Jésus-Christ s'augmentait chaque jour davantage. Ils observaient ses paroles, non pour en tirer un sujet d'édification, mais pour le prendre en défaut ; ils observaient ses actions, pour les censurer et les tourner en accusations contre lui-même. Jésus n'en accomplissait pas moins son œuvre, et confondait par sa sagesse toute leur malice. Un jour de sabbat, qu'il expliquait les Ecritures dans la synagogue de Capharnaüm, et qu'il y avait là un homme dont la main était desséchée, ils l'observaient pour voir s'il oserait enfreindre la loi du sabbat. Levez-vous, dit Jésus au malade; et il se leva. Qui de vous, ajouta-t-il, adressant la parole à ses ennemis, qui de vous laisserait périr sa brebis dans la fosse, plutôt que de l'en tirer au jour du sabbat ? — Ils ne purent répondre. —Un homme, ajouta-t-il encore, vaut-il bien autant qu'une brebis ? ou bien est-il défendu de faire le bien au jour du sabbat? — Et comme ils ne répondaient pas d'avantage : Etendez la main, dit-il au paralytique. Il put l'étendre, car il était guéri.

Les pharisiens en demeurèrent frappés de stupeur, mais non convertis. Ils se rendirent de là à l'assemblée des hérodiens, pour s'entretenir avec eux des moyens de perdre Jésus-Christ.

C'est ainsi qu'on est prêt à renoncer à tout, à la justice, même ceux-là qui en font profession, pour le triomphe de ses opinions. Il n'est rien d'opiniâtre comme les systèmes préconçus : la volonté contrariée devient mauvaise volonté, le zèle de la loi se fait persécuteur, l'énergie du caractère supplée à l'impuissance de la raison, la colère tient lieu d'argument, le but seul reste en évidence devant l'illégitimité des moyens. Telle fut toujours la pauvre humanité depuis son péché ; tels sont encore ceux que n'anime pas le plus pur esprit du christianisme.

Le Sauveur, dont le temps n'était pas encore accompli, suivant son propre langage, crut devoir se retirer devant les complots de ses ennemis. Il quitta Capharnaüm ; mais la multitude le suivit dans sa solitude ; il se fit autour de lui un grand concours de la Galilée, de la Judée et particulièrement de Jérusalem, de l'Idumée, des pays au delà du Jourdain, de la Décapole. Les infirmes et les malades l'assiégeaient, tout le monde voulait l'entendre, le toucher. Les démoniaques se prosternaient devant lui, et le proclamaient Fils de Dieu. Mais Jésus, plutôt pour leur donner à tous le plus grand exemple d'humilité, que par la crainte de ses ennemis, leur ordonnait de garder le silence, et priait ceux qu'il avait guéris de ne pas le trahir.

Lorsque l'orage fut dissipé, Jésus reparut à Capharnaüm. C'était encore un jour de sabbat, et le peuple, amis et ennemis, scribes, pharisiens, Juifs et étrangers, animés de sentiments divers, lui amenèrent un possédé aveugle et muet. Trois maladies à guérir en une seule fois, n'arrêtèrent pas celui qui commandait à la mort, aux flots et à la tempête. Le possédé fut délivré, le muet parla, l'aveugle vit. Les pharisiens, dans la prévision du miracle, avaient préparé leur réponse; ils dirent à la foule que Jésus chassait les démons par Béelzébub, prince des démons; mais Jésus les confondit encore, en leur faisant observer que le règne du démon ne pouvait ainsi se retourner contre lui-même, et ce langage était conforme aux idées qu'ils s'en étaient faites; ensuite en leur demandant par quel pouvoir leurs exorcistes à eux-mêmes chassaient les démons.

Toutefois, ce n'était point par une vaine ostentation de sa puissance que le Sauveur opérait tant de prodiges : toutes ses œuvres étaient des œuvres de miséricorde et de bonté. Aussi quelques scribes et quelques pharisiens, qui étaient demeurés jusque-là, peut-être, étrangers à ces merveilles, étant venus le trouver, et lui ayant demandé à voir un miracle, *magister, volumus a te signum videre;* il leur répondit : Cette génération mauvaise et adultérine demande à voir des miracles; eh bien ! il ne lui en sera point donné d'autre que celui du prophète Jonas : comme Jonas a été trois jours dans les entrailles du poisson, de même le fils de l'homme sera trois jours dans le sein de la terre. Cette réponse est de nature à faire supposer qu'il était question d'un miracle dont tout l'univers, ou du moins toute la nation, pût être témoin. Outre qu'une telle ostentation n'entrait pas dans les habitudes du Sauveur, elle n'était pas moins éloignée de ses desseins, car il voulait gagner les cœurs individuellement, et non violenter l'adhésion de l'esprit, en ôtant la liberté, même la liberté du mal.

Après quelque séjour à Capharnaüm, Jésus retourna à Nazareth, où il fut assez mal accueilli, principalement par les personnes de sa famille selon la chair, qui se scandalisaient presque de toutes les merveilles qu'ils en entendaient raconter; et, suivant la remarque de l'Evangile, il n'y opéra que peu de guérisons, parce qu'on n'y croyait point en lui. Hérode, de son côté, conçut les plus grandes alarmes au récit de ces mêmes

merveilles, car il croyait que c'était Jean-Baptiste qui était ressuscité. Les pharisiens, de plus en plus animés contre lui, députèrent quelques-uns des leurs pour l'entendre, et tâcher de le surprendre dans ses paroles. Et Jésus, gardant de jour en jour moins de ménagements envers eux, se mit à démasquer leur hypocrisie d'une manière impitoyable, et à confondre leurs fausses doctrines. Les temps marqués pour la consommation de son sacrifice approchaient. Il était alors dans la troisième année de sa prédication évangélique. Il avait laissé s'écouler la seconde Pâque sans se rendre à Jérusalem.

Jusque-là, les villes de la Phénicie, la tribu d'Aser, une grande partie des tribus de Nephthali, de Zabulon, de Manassé, n'avaient encore entrevu que de loin cette grande lumière. Ce fut donc de ce côté que le Sauveur porta ses pas, en quittant son ingrate patrie. La guérison de la fille de la Chananéenne y signala sa présence. Bientôt il s'éloigna de ces pays de gentilité, et revint vers les bords du lac de Tibériade, sur les confins de la Décapole. Il y guérit une multitude de malades de toute espèce, entre autres un sourd-muet, auquel il mit ses doigts dans les oreilles et de la salive sur la langue. Il s'établit entre lui et ses auditeurs une sorte d'émulation ; émulation de charité humble et modeste, d'un côté ; de reconnaissance, d'admiration et de glorification de l'autre côté : *Præcepit eis ne cui dicerent; quanto autem eis præcipiebat, tanto magis plus prædicabant.* Il multiplia une seconde fois les pains, pour *nourrir* une foule composée de quatre mille personnes venues de tous les pays, et qui s'attachait depuis trois jours à ses pas pour l'entendre.

Dans le cours de ses pèlerinages au nord et à l'orient de la Palestine, Jésus guérit encore un aveugle à Bethsaïde, en lui mettant de la boue sur les yeux. Puis avant de se séparer de ses chers disciples, auxquels il ne parlait plus depuis longtemps que de persécutions, de martyre et de souffrances de tous les genres, il voulut révéler à quelques-uns d'entre eux un rayon de sa gloire céleste, comme pour faire une compensation à leurs tristesses, et raffermir leur foi. Il prit donc avec lui Pierre, Jacques et Jean, les conduisit à l'écart sur une montagne, et là en leur présence, tandis qu'il était en prières, son visage devint brillant comme le soleil, ses vêtements blancs comme la neige. Les disciples aperçurent Moïse et Elie, qui s'entretenaient avec lui. Une nuée lumineuse les couvrit, une voix en sortit et prononça ces paroles : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le. » Les disciples tombèrent le visage contre terre, et quand ils se relevèrent, ils ne virent plus que Jésus seul. Ah ! que nous sommes bien ici, s'écria l'apôtre Pierre, qui avait savouré un rayon du bonheur céleste.

C'est ce que nous appelons la Transfiguration de Jésus-Christ. Elle s'accomplit sur une des montagnes voisines du Liban, et peut-être sur le Liban ; mais non sur le Thabor, comme on le dit communément, car Jésus était alors vers les sources du Jourdain, fort loin, par conséquent, des confins de la Samarie et de la Galilée, dont cette montagne était la limite.

En descendant le lendemain de la montagne, il trouva ses disciples environnés d'une grande foule, et aux prises avec des scribes et des pharisiens. Un jeune homme, possédé du démon, que les disciples n'avaient pu guérir était le sujet du rassemblement. Ayez pitié de moi, Seigneur, s'écria le père affligé, et guérissez mon fils, si vous le pouvez. — Je le puis, si vous croyez, dit le Sauveur. — Je crois, Seigneur, je crois, mais aidez à mon incrédulité, répondit le père. Sitôt que cet acte de foi si humble eut été prononcé, Jésus commanda au démon, et le démon quitta le possédé, mais en le laissant comme mort sur la place, de sorte que la multitude en fut effrayée. Jésus le prit par la main, et le rendit sain et sauf à son père. La plus grande admiration succéda ainsi dans la foule à la plus grande terreur. — Pourquoi n'avons-nous pu le guérir, demandèrent secrètement les apôtres. — A cause de votre incrédulité, leur fut-il répondu. Si vous aviez de la foi gros comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Jetez-vous dans la mer, et elle s'y jetterait. Rien ne vous serait impossible.

Jésus jugea convenable de traverser secrètement la Galilée, pour revenir à Capharnaüm. En route, il entretint ses apôtres des humiliations et des douleurs qu'il lui restait à subir. Il leur annonça positivement sa passion : Le fils de l'homme, leur dit-il, sera livré aux mains des hommes, ils le feront mourir, et il ressuscitera le troisième jour ; mais ils ne le comprirent point. En rentrant à Capharnaüm, les percepteurs des deniers publics, s'adressant à Pierre, réclamèrent le péage accoutumé. Pierre alla jeter l'hameçon d'après l'ordre de son maître, et le premier poisson qu'il prit, apportait dans sa gueule la pièce de monnaie exigée pour le péage. Sublime leçon de pauvreté volontaire et de soumission aux lois.

Le temps de la fête des Tabernacles approchant, Jésus envoya quelques-uns de ses disciples dans la Samarie, demander la permission de traverser cette province pour se rendre à Jérusalem ; mais les Samaritains, que cette demande blessait dans leurs prétentions schismatiques, refusèrent le passage. Pendant l'absence de ceux-ci, il choisit soixante-douze autres disciples, qu'il envoya prêcher dans les villes de la Galilée. En attendant leur retour, il s'entretint longuement avec le peuple sur les objets du salut. Il eut de grandes contestations avec les pharisiens, qui s'irritaient de jour en jour davantage de ne pouvoir le prendre en défaut dans ses actes ni dans ses paroles, et qu'il ne ménageait plus en aucune façon. Enfin, au retour de ses envoyés, et après qu'ils eurent raconté les œuvres merveilleuses qu'ils avaient

opérées, il prit lui-même sa route avec eux vers Jérusalem, en traversant lentement les villes de la Galilée, enseignant partout sur son passage, et opérant des miracles. Il guérit entre autres, un jour de sabbat, une femme courbée, qui supportait cette infirmité depuis dix-huit ans, et ce fut un nouveau sujet d'accusation dans la bouche de ses ennemis. Il y a six jours dans la semaine pour travailler, disaient les pharisiens aux malades, venez donc vous faire guérir en tout autre jour qu'en un jour de sabbat. Hypocrites, répondait à ceux-là le Sauveur, vous détachez bien votre bœuf et votre âne pour les mener boire un jour de sabbat, et vous trouvez mauvais que je délie de son infirmité une fille d'Abraham que Satan tient liée depuis dix-huit ans ! Dans l'impossibilité de répondre à de tels arguments, les pharisiens cherchèrent du moins à se débarrasser de sa présence, en lui faisant peur de la persécution : Hérode, gouverneur de la Galilée, venait de faire périr un certain nombre de Galiléens surpris en flagrant délit d'idolâtrie : Allez-vous-en, lui dirent-ils, Hérode pourrait vous faire mourir. Jésus répondit : J'ai encore des démons à chasser, des malades à guérir, dans trois jours je quitterai sa tétrarchie, vous pouvez le lui dire. Mais ce n'est pas en Gallilée qu'on fait mourir les prophètes : c'est à Jérusalem.

Jérusalem, Jérusalem, qui martyrises les prophètes et qui lapides les envoyés de Dieu, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants autour de moi, comme une poule rassemble ses poussins autour de soi, et tu ne l'as pas voulu ! le jour vient où tu demeureras déserte.

Enfin Jésus parut dans le temple le cinquième jour de la fête des Tabernacles ; il y enseigna pendant cinq jours de suite au milieu d'un grand concours de peuple, et au souverain déplaisir des pharisiens, qui machinèrent plus d'une fois sa perte, mais qui ne parvinrent pas à s'emparer de sa personne, parce que l'heure n'était pas encore arrivée, quoiqu'il ne fît rien pour se soustraire à leurs mauvaises intentions. Il discuta même plusieurs fois avec eux, et confondit leurs sophismes. Il convainquit, sans prodiges et sans miracles, un grand nombre de personnes ; montrant par là que sa grâce n'a pas besoin de prodiges sensibles pour trouver le chemin des cœurs.

Cependant avant de quitter Jérusalem, il voulut confirmer sa doctrine par un miracle éclatant, de tout point incontestable, qui scandalisât de nouveau ses ennemis, et devant lequel ils demeurassent définitivement confondus. C'est dans ces conditions qu'il guérit l'aveugle-né de la piscine de Siloé, un jour de sabbat. Aussi quelles rumeurs parmi les pharisiens ! quel dépit contre l'aveugle et son libérateur ! quelles discussions des pharisiens entre eux ! Cet homme est un envoyé de Dieu, puisqu'il fait de tels prodiges, disaient les uns ; il n'est pas envoyé de Dieu, disaient les autres, puisqu'il ne respecte pas le sabbat. En effet, il avait fait de la boue avec sa salive, et il en avait posé avec le bout de son doigt sur les yeux de l'aveugle : n'était-ce pas une violation flagrante de la loi sabbatique ? Et si elle était innocentée, que deviendrait toute la doctrine pharisaïque, et par suite la nation juive ? Car chacun aime à rattacher ainsi le salut du peuple au triomphe de ses propres idées, et plus encore de ses propres volontés. Mais la question n'en demeura pas à ces termes, car le Sauveur prit occasion de la guérison de l'aveugle, pour adresser de nouveau la parole aux pharisiens, et se poser devant eux en qualité de Fils de Dieu, de Messie, de Lumière du monde, de Pasteur universel et de Rédempteur par sa mort volontaire, bientôt suivie d'une résurrection glorieuse. *In hunc mundum veni, ut qui non vident videant, et qui vident cæci fiant.... Ego sum ostium ovium.... Ego sum pastor bonus.... Ego animam meam pono.... Et potestatem habeo iterum sumendi eam.... Hoc mandatum accepi a Patre meo.*

Jésus-Christ sortit de Jérusalem le lendemain du jour où il avait guéri l'aveugle de naissance, et rentra dans la Galilée. Sa vie devient de ce moment de moins en moins remplie d'œuvres merveilleuses, mais de plus en plus consacrée à l'instruction du peuple et à la diffusion des vérités du salut. Cependant il guérit encore un hydropique un jour de sabbat, en dînant à la table d'un des chefs de la secte pharisaïque, et en présence de nombreux invités : Est-il permis de guérir les malades un jour de sabbat, leur demanda-t-il ? Ils ne purent répondre. Il prit donc la main au suppliant, qui se tenait là devant lui, et le guérit. Puis répondant aux pensées qui s'agitaient confusément dans leur esprit, il ajouta : Si votre âne ou votre bœuf tombaient dans la fosse, en est-il un seul parmi vous qui ne le retirât même au jour du sabbat ? Ils ne purent répondre davantage.

Profitant alors de leur silence, il leur adressa diverses instructions, et prophétisa sous la forme d'une parabole le rejet de la nation juive, et l'entrée des nations infidèles dans le sein de son Eglise. Le royaume du ciel, leur dit-il, car c'est ainsi qu'il appelait la nouvelle Eglise, est semblable au festin que les invités refusent d'accepter, et qui devient le bénéfice des étrangers rassemblés de tous côtés.

La fête de la Dédicace le rappelant ensuite à Jérusalem, il guérit dix lépreux dans le cours de son voyage, et une circonstance de cette guérison vint confirmer ce qu'il avait avancé dans la parabole précédente, car sur les dix un seul manifesta quelque reconnaissance, et celui-là était un étranger.

A son retour à Jérusalem, les pharisiens en étaient encore à se demander qui il était. Ils lui adressaient à lui-même cette question. Mes œuvres répondent pour moi, leur dit-il, *opera quæ ego facio in nomine Patris mei testimonium perhibent de me..... Si mihi non vultis credere, operibus credite.* Mais ne pouvant détruire un argument aussi péremp-

toire, ils résolurent de faire mourir celui qu'ils ne pouvaient convaincre : *quærebant ergo eum apprehendere ;* il s'éloigna d'eux encore une fois, et se retira au delà du Jourdain. Là il continua sa mission de prédication et d'œuvres merveilleuses : *Et secutæ sunt eum turbæ multæ et curavit eos ibi.*

Le temps de la dernière Pâque était arrivé, le Sauveur se rendit à Jérusalem pour y consommer son sacrifice ; mais avant d'y entrer, il voulut prévenir ses disciples de tout ce qui lui arriverait en ce lieu, et s'y faire précéder par le bruit de plusieurs grands miracles.

« Nous allons à Jérusalem, dit-il en particulier aux douze apôtres, et tout ce qui a été prédit du Fils de l'homme par les prophètes, recevra son accomplissement. Le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres, aux scribes et aux anciens ; ils le condamneront à mort, et le livreront aux gentils. Il sera tourné en dérision, on lui crachera au visage ; il sera flagellé, mis à mort ; mais il ressuscitera le troisième jour. » Ceci était dit pour les disciples. Ils ne le comprirent pas ; mais ils devaient s'en souvenir en temps opportun.

En mettant le pied dans la Judée proprement dite, il guérit, en présence d'une grande foule de peuple, l'aveugle de Jéricho ; puis, après avoir dépassé cette ville, deux autres aveugles ; et enfin, arrivé au premier faubourg de Jérusalem, à Béthanie, il ressuscita Lazare. Ce fut, pour ainsi dire le dernier, mais le plus solennel de ses miracles : celui-ci mit le sceau à la haine des pharisiens. Nous ne faisons rien, se disent-ils, et en attendant il opère une multitude de prodiges ; si nous le laissons faire, tout le peuple croira en lui, et les Romains viendront et détruiront la nation. — Insensés, leur dit Caïphe, qui était alors grand pontife, ne comprenez-vous pas qu'il faut sauver le peuple au prix de la vie d'un seul ? — De ce moment, sa mort fut résolue.

Après ce miracle, Jésus s'éloigna de nouveau de Jérusalem pour quelques jours, afin d'y faire désirer davantage sa présence. Aussi tout le monde y parlait-il de lui, tout le monde se demandait où il était, pourquoi il n'était pas encore arrivé : *quid putatis quia non venit ad diem festum ?* Enfin, il apparut dans cette entrée solennelle où le peuple le proclama avec enthousiasme fils de David, et fit retentir les airs du cri triomphant de *Hosanna.*

Jésus ne put revoir la coupable Jérusalem, sans verser des larmes d'attendrissement sur le sort qu'elle se préparait, en méconnaissant son Sauveur. « Malheureuse cité, disait-il, le jour n'est pas éloigné où tes ennemis t'environneront de tranchées, te circonscriront, te presseront de toutes parts. Ils te coucheront sur la poussière, toi et tes fils, et ils ne laisseront pas pierre sur pierre dans ton enceinte. »

Entré dans le temple, il parlait au peuple, et priait à haute voix son Père de le glorifier en présence de la multitude ; une voix céleste répondit : « Je vous ai glorifié, ô mon Fils, et je vous glorifierai de nouveau. » Tout le monde l'entendit ; les uns crurent que c'était le bruit du tonnerre, les autres la voix d'un ange. Mais quoi, cette foule inconstante, désordonnée, ignorante, pouvait-elle le protéger contre les complots, la haine, la fourberie des pharisiens ? non, et ils le savaient. Ils savaient qu'il leur suffirait de quelques précautions, de quelque ménagements, d'une faible dose d'habileté.

Il ne restait plus au Sauveur, avant de consommer son sacrifice, qu'à prédire aux Juifs le sort qui les attendait, et à ses disciples, le sort qui l'attendait lui-même ; aux Juifs, non pour eux, puisqu'ils ne devaient pas en profiter, mais pour les siècles à venir ; à ses disciples, non pour le présent, mais pour le temps où l'illumination du Saint-Esprit leur ferait comprendre toutes choses.

Il parla des Juifs et il leur parla à eux-mêmes en paraboles, selon ce qui était prédit, afin qu'ils entendissent sans comprendre. Il maudit en présence de ses disciples un figuier stérile, et il se dessécha à l'instant. Figure d'une nation réprouvée de Dieu, de laquelle se retire l'esprit de prospérité et de vie. En présence des Juifs eux-mêmes, il les compara à un fils de famille qui promet d'obéir et qui reste oisif, tandis que son frère qui avait refusé d'abord, se met au travail ; à des vignerons qui ont mis à mort les serviteurs du maître de la vigne, ensuite son propre fils, et que le maître expulse et châtie ; à des invités, qui mettent à mort les serviteurs envoyés pour les prévenir, et que le roi met eux-mêmes à mort, en punition de leur crime. Et, de crainte que ces prophéties ne paraissent pas assez claires, il ajoute : « Vous dites communément : Si nous avions vécu au temps de nos pères, nous n'aurions pas souillé comme eux nos mains dans le sang des prophètes. Eh ! bien, vous comblerez la mesure que vos pères ont commencé à remplir... Je vous enverrai des prophètes, des sages, des scribes ; vous massacrerez ceux-ci, vous crucifierez ceux-là, vous flagellerez les autres dans vos synagogues, vous poursuivrez les derniers d'une ville à l'autre, comme pour amasser sur vos têtes la responsibilité de tout le sang versé, depuis le sang du juste Abel jusqu'à celui de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez immolé entre le temple et l'autel. Oui, je vous le dis en vérité, la génération présente payera pour tous ces crimes. »

Le lendemain il ajoutait, en montrant à ses disciples les hautes édifications du temple : « Vous voyez toutes ces constructions ! je vous le dis en vérité, il ne restera pas là, pierre sur pierre qui n'ait été déplacée. » Puis, sur la question de l'un d'eux, quand et comment s'accompliraient ces événements, et à quels signes on en pourrait reconnaître l'approche, ainsi que celle de la fin du monde, il indiquait les différents signes qui devaient précéder la ruine de Jérusalem, et la posait comme une figure de ce qui se pas-

serait à la destruction de l'univers, en leur marquant à eux-mêmes les persécutions qu'ils auraient à subir pendant tout le temps qui s'écoulerait jusqu'à ces deux grands événements. Cette étonnante prédiction, si quelque chose pouvait être étonnant de la part d'un Dieu, est une histoire anticipée de l'Eglise, principalement pendant les trois premiers siècles.

Quant à sa mort à lui-même, le Sauveur la prédit encore en termes plus clairs, s'il est possible. C'est dans deux jours la Pâque, dit-il à ses disciples; le Fils de l'homme sera livré et crucifié. Puis, soupant le même jour à Béthanie dans la maison de Simon le lépreux, et une femme étant venue répandre sur sa tête un riche parfum, il dit : C'est pour ma sépulture. Lorsqu'il fit le dernier repas avec ses disciples, après leur avoir indiqué d'une manière prophétique le lieu où il devait se faire, il ajouta : « Je ne mangerai plus le pain, et je ne goûterai plus le suc de la vigne avec vous, jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit établi; » c'était toujours ainsi qu'il désignait l'Eglise qu'il devait fonder par sa mort. Il annonça la trahison de Judas, le désigna d'une manière précise, et le lui dit à lui-même, en ajoutant : Faites vite ce que vous avez à faire.

Après leur avoir ainsi annoncé sa mort, il leur annonça sa résurrection glorieuse, son ascension, la descente du Saint-Esprit, et de nouveau les persécutions qu'ils auraient à subir; puis leur propre lâcheté, l'abandon où ils le laisseraient, leur fuite, le triple reniement de Pierre, et enfin l'heure suprême de son sacrifice.

Tout étant ainsi préparé, il ne lui restait plus qu'à se livrer aux mains de ses ennemis; il se livra, et les trois derniers actes de sa vie furent un acte de bonté et deux actes de toute-puissance. Un acte de miséricordieuse bonté, quand il guérit Malchus, que Pierre avait imprudemment frappé du glaive; un premier acte de puissance, quand il fit tomber à terre, d'une seule parole, les gardes qui venaient pour l'arrêter. Mais le dernier fut beaucoup plus remarquable, car toute la nature en ressentit l'ébranlement. Le soleil s'obscurcit, la lune perdit sa lumière, la terre trembla, les rochers se fendirent, les sépulcres s'ouvrirent, des morts ressuscitèrent, le voile du temple se déchira, et tous les témoins s'en retournèrent en frappant leur poitrine et en disant : C'était pourtant bien le Fils de Dieu : *vere Filius Dei erat iste.*

Mais quoi! en sera-t-il donc du Fils de Dieu comme des grands de la terre; son histoire finira-t-elle avec sa vie, et la pierre du sépulcre sera-t-elle le boisseau placé sur une lumière désormais éteinte pour toujours? Non, le troisième jour il ressuscite, ainsi qu'il l'avait prédit. Les anges descendent des cieux, déplacent la pierre du tombeau, et Jésus en sort glorieux et triomphant, pour ne plus mourir. Les gardes fuient épouvantés, et vont raconter à la ville de Jérusalem la merveille dont ils ont été les témoins.

Quelques instants après, il apparaît à Marie-Madeleine, ensuite aux saintes femmes, qui s'étaient faites les compagnes de ses voyages apostoliques, et l'avaient généreusement aidé de leurs dons; le soir du même jour, à deux disciples qui se rendaient à Emmaüs, et enfin une heure ou deux plus tard à dix des apôtres, réunis par ses ordres sur le mont Galiléen, à une petite distance de Jérusalem (1). Suivant le témoignage de l'apôtre saint Paul, au quinzième chapitre de sa première Lettre aux Corinthiens, le Sauveur serait apparu à Simon-Pierre, avant d'apparaître à ses condisciples; mais nous ignorons les détails de cet événement.

Quoi qu'il en soit, dans son apparition sur le mont Galiléen, il but et mangea en présence de ses disciples, leur montra ses plaies, se fit toucher par eux, pour mieux les convaincre que ce n'était pas un fantôme qu'ils avaient devant les yeux, ainsi que plusieurs se l'imaginaient.

Huit jours plus tard, il apparut encore au même lieu, et de cette fois aux onze apôtres; il se fit toucher par Thomas, qui n'était pas présent la première fois, et qui avait douté; il lui fit mettre le doigt dans les plaies de ses pieds, de ses mains, de son côté. Enfin Thomas, convaincu, s'écria : Mon Seigneur et mon Dieu! Il apparut encore à Jacques en particulier, ensuite à plus de cinq cents disciples réunis; à Pierre, à Thomas, à Nathanaël, à Jacques et à Jean, fils de Zébédée, et à quelques autres disciples, occupés à jeter leurs filets dans le lac de Génésareth.

Enfin le quarantième jour après sa résurrection, se trouvant à Béthanie au milieu d'un certain nombre de ses plus fervents disciples, il les conduisit sur le mont des Oliviers, les bénit, leur adressa ses dernières recommandations, et en leur présence s'éleva dans les cieux, d'où il ne doit redescendre visiblement qu'au jour où il viendra juger les vivants et les morts.

Nous venons d'esquisser rapidement une vie remplie de merveilles, une vie qui n'a pas sa pareille dans l'histoire, ni même aucun point de comparaison; une vie que l'esprit le plus accoutumé à forger des fictions n'aurait jamais pu imaginer, tant elle dépasse en puissance, en bonté, en mansué-

(1) *Abierunt in Galileam, in montem ubi constituerat Jesus.* « Il ne faut pas croire, dit Soarius, évêque de Conimbre, que la Galilée, où Jesus-Christ ordonne à ses apôtres de se rendre, et où il doit les précéder et se montrer à eux, soit la province de Galilée. La Galilée dont il s'agit est une montagne voisine du mont des Oliviers. Car en sortant de Jerusalem par la vallée de Josaphat, on rencontre trois hautes montagnes : celle des Oliviers est au milieu, et la plus éminente des trois. On en voit une autre à la droite, et à la gauche une troisième, qui porte le nom de montagne de la Galilée. Sur cette montagne, les Galiléens s'étaient bâti une ample habitation, pour y demeurer quand leurs affaires les appelaient à Jerusalem; et c'est ce qui lui fit donner le nom de montagne de Galilée, qu'elle conserve encore aujourd'hui. » Ce précieux renseignement trop oublié depuis, a été remis en lumière dans les *Mémoires de Trévoux*, art. 95, octobre 1729.

tude, en miséricorde, en extraordinaire, toute l'étendue des prévisions de l'esprit humain, toutes les limites dans lesquelles s'agite sa pensée. Les espérances de l'homme, ses désirs, ses illusions, ne sauraient s'élever jusque-là. Et cela est si vrai, que ceux qui furent les témoins de son accomplissement, amis ou ennemis, ne purent la comprendre; il fallut la diffusion des lumières du Saint-Esprit pour en donner ensuite l'intelligence.

A ce premier cachet de divinité, et par conséquent de vérité, si nous ajoutons la spontanéité, la candeur, la simplicité avec laquelle elle est écrite par quatre auteurs différents, ou témoins ou auditeurs des témoins, et dont aucun n'a la plus légère apparence de prétentions littéraires, la démonstration devient plus puissante.

Mais pourquoi donc faudrait-il mettre des démonstrations au commencement ou à la fin de pareils récits? Est-il quelqu'un au monde qui ose nier l'existence du christianisme? Or, cependant, le christianisme sans Jésus-Christ, c'est la lumière sans le soleil, les flots sans l'océan, le souffle des vents sans l'atmosphère. Otez Jésus-Christ, le christianisme n'a plus de raison d'être. Mais Jésus-Christ diminué de sa bonté ou de sa puissance; privé de sa miséricorde, de sa doctrine, de ses miracles, de sa mort ou de sa résurrection, ce n'est plus Jésus-Christ; tout s'écroule, et encore une fois le christianisme n'a plus sa raison d'être. Jésus-Christ est, pour ainsi dire, un système complet, auquel il n'y a rien à ajouter, pas même un point qui ne soit superflu; dont on ne peut rien retrancher, sans que tout s'anéantisse à la fois.

Le christianisme est, quelle autre preuve faut-il que Jésus-Christ fut? Le christianisme, tel qu'il est, est la preuve que Jésus-Christ fut tel que l'Evangile nous le présente.

Vous vous raidirez en vain contre ces conséquences.

Si vous parvenez, à force de science ou de sophismes, à détruire un seul des faits évangéliques, tout s'écroulera, je le suppose; le christianisme sera ou modifié ou détruit, et c'était le but que vous vouliez atteindre; soit. Vous serez réformateur; l'avenir dira si c'est pour le bien ou pour le mal, qui y a gagné de la vérité ou de l'erreur. Mais le passé! ce passé de dix-neuf siècles, qui l'expliquera? Il restera comme un sphinx dont l'énigme n'a point de mot.

Moquez-vous, tant qu'il vous plaira, de la sagesse de cent nations, de tous les grands hommes et de tout l'esprit de dix-neuf siècles accomplis, dix-neuf siècles qui ont eu des gloires et des grandeurs sans pareilles; moquez-vous, vous en êtes bien le maître. Si vous avez raison, l'univers à tort, cela est évident; chacun fera son choix, et jugera entre vous.

JÉZABEL. (Prophéties qui la concernent.)

« Les chiens mangeront Jézabel dans la plaine de Jezrahel; » ce fut la sentence prononcée par Elie en présence d'Achab, après que l'abominable Jézabel eut fait assassiner juridiquement Naboth, pour obtenir, en vertu de sa condamnation et de sa mort, la vigne qu'il refusait de vendre, et que le roi voulait adjoindre aux jardins de son palais de Jezrahel.

Quinze années s'accomplirent ensuite. Dans l'intervalle, Achab fut tué en combattant; Ochosias, son fils, monta sur le trône après lui, et régna deux ans. Il fut remplacé par Joram, son frère. Joram régnait depuis douze ans, lorsqu'il entreprit le siége de Ramoth de Galaad, sujet perpétuel de guerres entre Israël et la Syrie. Il y fut blessé, et se fit rapporter à son palais de Jezrahel, voisin de Samarie. Ochosias, roi de Juda, l'y accompagna, pour le consoler dans sa maladie. Pendant ce temps, un prophète, envoyé par Elisée, sacrait, en qualité de roi d'Israël, Jéhu laissé par Joram à la tête de son armée devant Ramoth, et lui disait : « Vous exterminerez la famille d'Achab, votre maître, et le Seigneur sera vengé du sang des prophètes, ses serviteurs, et de tout le sang innocent qui a été versé par les mains de Jézabel..... Les chiens mangeront Jézabel dans la plaine de Jezrahel, et elle ne recevra point de sépulture. »

Jéhu leva aussitôt le siége, et marcha vers Samarie. Il fit tuer dans leurs chars Joram et Ochosias, qui étaient sortis sans défiance à sa rencontre. Puis, passant près du palais, et apercevant Jézabel, qui s'était mise à la fenêtre pour le voir passer et insulter imprudemment à son triomphe, quelle est celle-ci, dit-il? Sur la muette réponse de deux ou trois eunuques qui s'inclinèrent profondément devant la reine, il ajouta, précipitez-la par la fenêtre, et continua sa marche. L'armée passa sur le cadavre de l'infortunée. Puis enfin, le soir étant venu, il se souvint d'elle, et ordonna d'aller la relever, afin de lui donner la sépulture, parce que c'était la fille des rois. Ceux qui y allèrent ne trouvèrent plus que le sommet de la tête et les extrémités des pieds, les chiens ayant dévoré tout le reste. Jéhu dit alors : « C'est l'accomplissement de la sentence du Seigneur prononcée par Elie de Thisbé, son serviteur : les chiens mangeront Jézabel dans la plaine de Jezrahel; et les chairs de Jézabel seront comme du fumier dans le champ de Jezrahel; de sorte que les passants diront, est-ce donc là cette Jézabel (1)? »

(1) Venitque Jehu in Jezrahel. Porro Jezabel, introitu ejus audito, depinxit oculos suos stibio, et ornavit caput suum, et respexit per fenestram ingredientem Jehu per portam, et ait : Nunquid pax potest esse Zambri, qui interfecit dominum suum? Levavitque Jehu faciem suam ad fenestram, et ait : Quæ est ista? Et inclinaverunt se ad eam duo vel tres eunuchi. At ille dixit eis : Præcipitate eam deorsum. Et præcipitaverunt eam, aspersusque est sanguine paries, et equorum ungulæ conculcaverunt eam. Cumque introgressus esset, ut comederet, biberetque, ait : Ite, et videte maledictam illam, et sepelite eam, quia filia regis est. Cumque issent ut sepelirent eam, non invenerunt nisi calvariam, et pedes, et summas manus. Reversique nuntiaverunt

La ville de Samarie était située sur une éminence dans la plaine de Jezrahel, et le palais du roi était bâti sur le penchant, ou du moins les jardins qui en dépendaient s'étendaient au bord de la plaine, ainsi qu'il résulte du vingt-unième chapitre du troisième livre des *Rois*.

Jézabel, femme d'Achab, était fille d'Ithbaal, roi de Sidon. Elle introduisit à la cour et dans le royaume d'Israël le culte de Baal, d'Astarté et des autres divinités phéniciennes. Elle eut quatre cents prêtres de ces faux dieux, et les entretint de ses deniers. Achab, à son imitation, en entretint quatre cent cinquante. Elle persécuta les prophètes du vrai Dieu, afin d'abolir son culte en Israël; ceux qui purent échapper à la mort furent obligés de se réfugier dans des cavernes, où de pieux fidèles leur portaient secrètement à manger. Enfin, elle fit accuser Naboth par de faux témoins, gagnés à prix d'argent, d'avoir maudit le roi, le fit lapider, et s'empara, à titre de confiscation, de la vigne qui faisait l'objet des convoitises du monarque. Et tel fut le prix de ses forfaits. Son nom est resté une malédiction.

JOACHIM, abbé de Flore, naquit vers 1111 au bourg de Celico, près Cosenza, au royaume de Naples. Dans un voyage qu'il entreprit, jeune encore, en Turquie et en Palestine, la frayeur lui inspira à Constantinople, à la vue d'une épidémie qui ravageait cette ville, l'idée de revêtir l'habit érémitique, pour continuer son voyage. Il en accomplit le reste pieds nus. Arrivé en terre sainte, il passa un carême sur le mont Thabor, au milieu des plus grandes austérités, et se voua définitivement à la vie religieuse. De retour en Calabre, il se rendit au monastère de Sambuça, où il séjourna quelque temps, prit l'habit de Cîteaux dans celui de Corazzo, devint prieur de cette maison et ensuite abbé. Puis il la quitta en 1183, pour se retirer dans la solitude de Haute-Pierre; quelques compagnons s'y étant bientôt joints à lui, il quitta de nouveau la solitude pour fonder le monastère de Flore. Dès l'an 1196, ce nouvel institut avait fait de tels progrès, que déjà l'abbaye de Flore comptait de nombreuses maisons sous sa dépendance. Le pape Célestin III confirma les statuts que le pieux fondateur leur avait donnés, principalement en vue des austérités qui s'y observaient, et qui étaient plus grandes que celles de Cîteaux. Joachim mourut le 3 mars 1202, en grande réputation de sainteté; on dit même que Dieu accordait des miracles par son intercession, et la dévotion des fidèles envers son tombeau et sa mémoire alla tellement en augmentant, que les religieux des diverses maisons de son ordre sollicitèrent sa canonisation en l'an 1346. Mais cette affaire n'eut pas de suites, probablement à cause de l'hétérodoxie manifeste des doctrines émises par lui dans un livre qu'il avait composé contre Pierre Lombard. Il y soutenait qu'il y avait en Dieu trois essences, l'essence du Père, l'essence du Fils, produite par celle-ci, et l'essence du Saint-Esprit, produite par les deux premières. Cette confusion entre la *personalité* et l'*essence* sapait par leurs bases les premières notions du christianisme, mais assurément contre le gré de l'auteur. L'orthodoxie de ses autres ouvrages, et une déclaration qui précéda sa mort de quelques années, dans laquelle il soumit ses écrits au jugement du saint-siége, et condamna tout ce que l'Eglise pourrait y trouver de condamnable, ne laisse pas de doute à cet égard. Aussi le pape Innocent III, en portant condamnation contre le livre au concile de Latran, en 1215, et le concile d'Arles, en renouvelant la même condamnation l'an 1256, eurent-ils soin de décharger la personne de l'auteur de tout soupçon d'hérésie. A part même l'étrangeté de ses doctrines, le livre de l'abbé de Flore ne saurait être mis en comparaison avec celui du *Maîtres des Sentences*, et ne devait jamais en éclipser la gloire, pas plus qu'en atteindre la réputation.

D'autres ouvrages, qui ne valent pas mieux que le premier, sous beaucoup de rapports, ont pourtant conquis une réputation immortelle à leur auteur, mais une de ces réputations que personne n'envie, parce qu'elles ne sont pas de bon aloi : ce sont les *Commentaires* sur les écrits des prophètes. L'application qu'il fit aux choses, aux hommes et aux événements de son temps des paroles et des prédictions qui regardaient un autre âge, le rendit un sujet d'admiration pour quelques-uns, de mépris pour plusieurs et de haine pour beaucoup. Cette manière de prophétiser lui acquit à lui-même la réputation de prophète; et il l'a conservée, quoique n'ayant jamais joué l'inspiration, et quoiqu'il ne l'ait pas méritée à de meilleurs titres que tant d'autres commentateurs plus anciens ou plus modernes, qui ont suivi la même voie; que Pastorini, par exemple, dans son *Commentaire sur l'Apocalypse*.

Joachim, en prenant la méthode d'appliquer aux nations de son temps ce que les prophètes avaient dit des nations du leur, se fondait sur cette vaine supposition, que les événements du premier âge du monde devaient se reproduire dans le second. Mais si, prophète à son tour, il surpasse en obscurité ses modèles, ceux-ci le surpassent de beaucoup en sagesse et en véracité; car les uns n'ont jamais été mis en défaut par les événements, tandis que l'autre n'a jamais rencontré la vérité sur son chemin. Voici de quelle manière il procède : la prophétie d'Isaïe intitulée *Fardeau de Babylone*, dit-il, concerne Rome, et par la Chaldée, il faut entendre l'Allemagne. Nous aurions dit, nous, l'Italie, car la ville de Rome n'a rien de commun avec l'Allemagne, tandis qu'il n'en est pas de même de Babylone et de la Chaldée; à moins que l'auteur n'ait voulu faire allusion au titre de roi des Romains que les empe-

ci. Et ait Jehu : Sermo Domini est, quem locutus est per servum suum Eliam Thesbiten, dicens : In agro Jezrahel comedent canes carnes Jezabel. Et erunt carnes Jezabel sicut stercus super faciem terræ in agro Jezrahel, ita ut prætereuntes dicant : Hæccine est illa Jezabel? (*IV Reg.* IX, 30-37.)

reurs d'Allemagne de ce temps-là aimaient à porter. Le Fardeau de la Philistie regarde les peuples de la Lombardie et du reste de l'Italie; celui de Moab et d'Ammon, les Latins et les Grecs. Le Fardeau de la mer du désert est dirigé contre les peuples d'Afrique, et spécialement les Sarrasins; le Fardeau de l'Idumée, contre les marchands juifs, les philosophes, les légistes et les Grecs; le Fardeau de l'Arabie, contre l'Espagne et la Marche; le Fardeau de la Vallée de la Vision convient aux moines réguliers; le Fardeau de Tyr, aux Siciliens et à tous les peuples dépendants du royaume de Sicile; le Fardeau de l'Egypte, aux Juifs, aux Danois et aux Français; le Fardeau de Damas concerne les Toscans et les habitants de la Ligurie, lesquels seront détruits ou dispersés par le glaive de la parole du Seigneur.

Ces différents *Fardeaux* sont les titres d'autant de prophéties spéciales d'Isaïe. Le prophète Joachim s'en arrange comme il peut, en s'exprimant dans un style des plus obscurs, sans préciser aucun fait, et sans marquer aucune date pour l'accomplissement de ses prédictions. Il croyait probablement n'en être que plus sage, et cependant il est douteux qu'on pût faire cadrer ses prophéties avec aucun événement, si elles valaient la peine qu'il en coûterait pour les comparer avec l'histoire. On croit cependant qu'il avait en vue de faire des moralités sur les événements contemporains, plutôt que d'annoncer un avenir lointain; mais alors pourquoi être si obscur? Toujours est-il certain qu'il fait beaucoup de prophéties concernant les empereurs Frédéric I^er^ et Henri VI. Il avait la manie de la plupart des interprètes de l'Apocalypse, de diviser en sept âges la durée de l'Eglise; il se croyait dans le sixième, dans lequel nous serions encore, suivant des interprètes plus modernes, quoiqu'il se soit opéré de grands changements depuis Joachim; car le septième âge, qui est celui de la fin du monde et du jugement, ne venant pas aussi vite qu'on l'annonce depuis tantôt mille ans, il faut bien changer et déranger ce qu'on avait si bien arrangé en vue d'événements qui sont en retard.

Joachim dit, sur le quatrième chapitre de Jérémie, comparé au quatorzième de l'Apocalypse, que l'Eglise serait réformée par deux ordres monastiques, figurés par le corbeau et la colombe de l'arche de Noé. Saint Dominique et saint François n'ayant pas tardé à paraître après cette prophétie, on crut que c'était d'eux que Joachim avait entendu parler, et on ajoute qu'il avait fait peindre l'image de ces deux saints fondateurs d'ordres sur la porte de l'ancienne sacristie de l'église Saint-Marc de Venise. Nous ignorons si ces peintures ont jamais existé, mais nous affirmons que l'abbé Joachim n'en serait pas l'auteur; ceci soit dit sans préjudice de sa grande et incontestable piété, car s'il a su prouver que les erreurs dans l'interprétation des Livres saints n'excluaient pas la piété, il n'a pas prouvé de même que la piété supposât l'esprit prophétique. Il paraît toutefois qu'il jouissait d'une certaine réputation, et qu'il prenait lui-même au sérieux son rôle de pronostiqueur. Le chroniqueur Roger d'Howeden raconte, en effet, que Richard Cœur de Lion, pendant le séjour qu'il fit en Sicile, en allant à la croisade, voulut le voir. Joachim lui fit un grand nombre de prédictions, dont aucune ne devait se trouver véritable; sur quoi le chroniqueur anglais dit fort sensément : On verra bien, par l'événement, si le prophète possède l'esprit de Dieu; on vit qu'il ne le possédait pas.

Les prophéties de Joachim furent commentées à leur tour, et données par extrait; on en mit plusieurs sur son compte, qui n'étaient pas de lui. Un livre fut imprimé à Padoue, en 1625, avec ce titre : *Profetie dell' abbate Giachino;* on en lit dans le *Liber Mirabilis*. Un frère Telesphore arrangea les prédictions de l'abbé Joachim aux événements du grand schisme; son ouvrage, resté manuscrit, nous le croyons du moins, est à la bibliothèque Sainte-Geneviève, coté 53, D.L. 4°.

L'abbé Joachim prophétisait une grande bataille dans les plaines de Narbonne entre quatre monarques, l'an 1295; le massacre de tout le clergé catholique en 1297; une famine épouvantable et universelle en 1299, et le règne de l'Antechrist en 1300; ce seul échantillon suffira pour faire juger du reste.

Au surplus, nous l'avons dit, Joachim ne se donnait pas lui-même comme prophète, mais seulement comme interprète des anciennes prophéties.

Voici la liste de ses ouvrages, autant qu'on peut la recueillir dans les Bollandistes, sous la date du 9 mai. Il y en a peu d'imprimés.

1° *De Concordia utriusque Testamenti*, composé à la demande du pape Lucius III.

2° *Psalterium decem chordarum.*

3° *Apocalypsis Expositio*, composé à la demande des souverains pontifes Urbain III et Clément III.

4° *In Cyrilli Carmelitæ Revelationem*, composé à la demande du souverain pontife Urbain III.

5° *Super Erythræam et Merlinum*, composé à la demande de l'empereur Henri VI.

6° *In Evangelio Joannis.*

7° *Super prophetas Isaiam, Jeremiam, Habacuc, Zachariam, Nahum et Malachiam.*

8° *De flore, seu de summis pontificibus.*

9° *Volumen Sententiarum.* C'est celui-ci, qui fut, à bon droit, censuré.

10° *De Consolatione.*

11° *De Vita solitaria.*

12° *De Virtutibus.*

13° *De Regula sancti Benedicti*

14° *De ultimis Tribulationibus.*

15° *De Articulis fidei.*

16° *De Seminibus Scripturarum.*

17° *De Prophetia ignota.*

18° *Expositiones versuum extraneorum.*

19° *De provincialibus Præsagiis.*

JOAKIM (Prophéties qui le concernent). Après la mort de Josias, tué par Nechao dans les plaines de Mageddo, les Juifs placèrent sur le trône Joachas son fils, âgé de 23

ans. Mais, trois mois plus tard, Nechao, à son retour de l'expédition qu'il venait de terminer glorieusement contre l'Assyrie par la prise de Carchemise, détrôna Joachas, et mit à sa place Eliacim son frère, dont il changea le nom en celui de Joakim.

Lorsque le puissant monarque d'Assyrie reprit l'offensive contre l'Egypte, Joakim devint une de ses premières victimes. Il vit la Judée conquise, et fut obligé de se soumettre à un tribut, dont ils s'affranchit au bout de trois ans.

Après onze ans de règne, Joakim remplacé par Joachin, son fils, qui ne régna que trois mois, fut pris par Nabuchodonosor, emmené à Babylone, et Sédécias, son oncle, reçut à sa place la couronne des mains de Nabuchodonosor. Celui-ci la porta onze ans, après lesquels, réduit en captivité à son tour, il eut les yeux crevés, et fut emmené à Babylone. Tel est le récit du quatrième livre des *Rois*, combiné avec celui du deuxième livre des *Paralipomènes*.

L'auteur du premier livre des *Paralipomènes* dit, au troisième chapitre, que Josias eut quatre fils : Johanan, Joakim, Sédécias et Sellum; Joakim deux : Jéchonias et Sédécias; Jéchonias huit, dont fut Salathiel.

Saint Mathieu affirme au contraire que Josias engendra Jéchonias et ses frères au temps de la transmigration de Babylone, et que dans le cours de la même captivité, Jéchonias engendra Salathiel.

L'auteur du troisième livre d'Esdras, établit encore un autre ordre; il place après Josias, Jéchonias, son fils, qui règne trois mois; Joackim, frère de celui-ci, qui règne sous la tutelle de Nechao. Il ajoute que Nechao emmena ensuite Joackim captif en Egypte, puis Nabuchodonosor à Babylone. Il dit que Joachin, son fils, lui succéda pour trois mois, et après lui Sédécias, oncle de ce dernier.

Le texte de Josèphe est plus clair; d'après cet auteur, Joachas succède à Josias pour trois mois. Nechao l'emmène en Egypte et établit Joakim. Nabuchodonosor rend Joakim tributaire; celui-ci se révolte, Nabuchodonosor le prend, le met à mort, et fait traîner son cadavre hors de Jérusalem; il établit en son lieu Joachin, nommé aussi Jéchonias, son fils; puis, au bout de trois mois, il le détrône et lui substitue Sédécias, son oncle.

Ces différents textes, inconciliables entre eux, ont causé beaucoup d'ennui aux commentateurs; mais il en faut écarter deux; celui du troisième livre d'Esdras, qui n'est d'aucune autorité, et celui de saint Matthieu, gravement altéré, et non moins gravement bouleversé. Ceci est d'autant plus facile à établir, que saint Matthieu n'est d'accord ni avec lui-même, ni avec l'histoire.

En effet, il annonce trois fois quatorze, ou quarante-deux générations, et n'en donne que trente-neuf, treize avant Salomon, quatorze avant la captivité et douze après.

Il supprime trois générations entre le règne de Salomon et la captivité, celles d'Ochosias, Joas et Amasias.

Ces trois générations surajoutées rétablissent bien le nombre de quarante-deux; mais au lieu de quatorze, il y en a dix-sept depuis David à Jéchonias; et alors que devient le texte *generationes quatuordecim* trois fois répété ? ou bien il faut diviser sur d'autres noms. En rétablissant dans la troisième division la génération omise de Joakim, le nombre de quarante-deux est dépassé, et la division par trois fois quatorze devient impossible.

On peut expliquer en partie l'altération du texte de saint Matthieu, en faisant observer que la similitude des noms d'Ochosias et Osias a trompé l'œil d'un copiste; mais expliquée ou non, l'altération subsiste, et le passage ne peut être employé dans une discussion critique, jusqu'à ce qu'il soit rétabli. Or il ne pourrait l'être d'une manière définitive, qu'autant que le texte hébreu viendrait à se retrouver; ce qu'il ne faut guère espérer.

Ces deux témoignages écartés, il reste ceux du quatrième livre des *Rois*, des deux livres des *Paralipomènes* et de Josèphe, qui s'accordent entre eux; d'où résulte enfin l'ordre suivant dans les faits.

Josias perd la vie à Mageddo.

Le peuple élit Joachas, son fils.

Nechao détrône Joachas après trois mois de règne, et le remplace par Joakim, son frère.

Nabuchodonosor emmène Joakim en captivité, et lui rend ensuite le trône.

Joakim se révolte; il est pris, mis à mort, traîné hors la ville, comme le dit Josèphe; ou peut-être plutôt il est tué dans une sortie, comme on le croit communément.

Joachin, ou Jéchonias, son fils, lui succède.

Il est détrôné au bout de trois mois; emmené en captivité, où il continue, par sa postérité, la tige dont le Messie doit naître.

Sédécias, frère de Joakim, est mis sur le trône à la place de Joachin.

Ce qui contribue à embrouiller la chronologie et l'arrangement des faits, ce sont surtout les doubles noms de ces différents princes; ainsi Joakim s'appelait Eliacim avant sa promotion, Joachas s'appelait Sellum, Sedécias porte encore le nom de Mathanias, et Joachin celui de Jéchonias.

Nous avons dû rétablir ces faits dans leur ordre historique, afin de bien déterminer quel est celui de tous les princes auquel se rapportent les prophéties que nous allons exposer, et éclaircir une question qui a été fort embrouillée par les derniers éditeurs du *Dictionnaire de la Bible* (1).

Voici maintenant les paroles de Jérémie au vingt-deuxième chapitre de ses prophéties : « Le Seigneur dit ceci à Joakim, fils de Josias, roi de Juda : Le frère, la sœur ne se lamenteront point à ses funérailles; on ne fera point retentir sa tombe de ces mots : Adieu, seigneur; adieu homme généreux;

(1) *Voy.* les art. qui concernent ces différents noms, et spécialement l'art. JÉCHONIAS.

il aura la sépulture d'un âne, et pourrira à la surface de la terre, en dehors des portes de Jérusalem (1). »

Le même prophète ajoute plus loin, au chapitre trente-sixième : « La postérité de Joakim, roi de Juda, ne conservera point le trône de David, et son cadavre sera abandonné aux ardeurs du jour et aux glaces de la nuit (2). »

L'Ecriture nous laisse ignorer le genre de mort de Joakim. Nous venons de dire que l'historien Josèphe le fait mourir dans Jérusalem, et ensuite traîner hors des murs par l'ordre de Nabuchodonosor; mais ce récit est invraisemblable, car si Jérusalem avait été alors au pouvoir de Nabuchodonosor, il n'aurait pas été obligé de la prendre une seconde fois, trois mois plus tard; si Nabuchodonosor avait été maître de Jérusalem, Joachin n'aurait été établi roi que de son autorité; mais comment alors l'assiégeait-il au bout de quelques semaines, et l'emmenait-il en captivité après trois mois de règne. Il est donc plus probable que Joakim fut tué dans une sortie, vers la fin du siége; que les habitants proclamèrent Joachin, son fils, et que Nabuchodonosor s'étant enfin emparé de la ville trois mois plus tard, détrôna, ainsi que la victoire lui en conférait le droit, Joachin, l'emmena captif avec sa famille, ses courtisans, ses adhérents et ses principaux défenseurs, et établit à sa place un prince dévoué, du moins en apparence, à ses intérêts, ce Sédécias, qu'il devait être forcé de détrôner plus tard.

JOEL. On ne sait rien de la vie du prophète Joël, ni du temps où il vécut. Sa prophétie semble avoir été faite dans les premières années du règne de Manassé, et nous pensons qu'il est du nombre de ces prophètes dont parlent le quatrième livre des Rois et le second livre des Paralipomènes, sans les désigner d'une manière spéciale, qui furent envoyés de la part de Dieu, pour détourner le peuple et le monarque de leur idolâtrie, et leur annoncer les vengeances du ciel, en cas qu'ils y persévérassent. En effet, Joël annonce quatre invasions étrangères sous la figure de quatre plaies successives dont la Judée devait être affligée, et ces quatre invasions ne tardèrent pas à s'accomplir, la première sous le règne de Manassé lui-même, la seconde sous celui de Joachas, la troisième sous celui de Joakim, et enfin la dernière sous celui de Sédécias.

Le prophète commence ainsi du ton le plus solennel : « Vieillards, soyez attentifs, prêtez l'oreille, vous tous habitants de la terre; jamais rien de semblable ne s'est vu de vos jours, ni du temps de vos aïeux. Vous le raconterez à vos enfants, vos enfants le rediront aux leurs, et ceux-ci à la génération suivante. La sauterelle a dévoré les restes de la chenille, le hanneton a rongé les restes de la sauterelle, et la rouille a consumé ce que les hannetons avaient laissé. Réveillez-vous, hommes enivrés; pleurez, poussez des gémissements, vous tous dont le vin fait les délices : il n'y a plus de vin pour vos palais. Une nation étrangère a envahi mon territoire, belliqueuse, innombrable; ses dents sont semblables à celles des lions, et ses molaires à celles des lionceaux. Elle a fait de ma vigne un désert, elle a écorcé mes figuiers, elle a dépouillé leurs branches, et dispersé les rameaux blanchis. Pleurez comme l'épouse, dès l'enfance en deuil de son fiancé. Il n'y a plus de sacrifices, plus de libations dans la maison du Seigneur; les prêtres, les ministres du Seigneur sont inconsolables. Le pays est dévasté, les champs couverts de tristesse : les blés ont été foulés aux pieds, les grappes sont froissées, l'olivier se flétrit. Les laboureurs sont confondus, les vignerons se lamentent; plus de blés, plus d'orges, la récolte des champs est détruite. La vigne est en désordre, le figuier se fane, le grenadier, le palmier, le pommier, tous les arbres des champs sont desséchés, la joie est bannie d'entre les enfants des hommes. Prenez la ceinture de deuil, pleurez, prêtres, poussez des gémissements, ministres de l'autel. Rentrez dans vos demeures; couchez sous le cilice, ministres de mon Dieu; l'on n'offre plus de sacrifices ni de libations dans la maison de votre Dieu. Ordonnez un jeûne public, convoquez l'assemblée solennelle, réunissez les vieillards et tous les habitants de la terre dans la maison de votre Dieu, et élevez vos cris vers le ciel : Hélas! hélas! hélas! miséricorde! Car le jour du Seigneur est proche, il vient comme la tempête véhémente. N'avez-vous pas vu périr sous vos yeux ces victimes, notre joie et notre orgueil, qui devaient être offertes dans le temple de notre Dieu? Les bêtes de somme pourrissent sur leur fumier, les greniers sont démolis, les celliers sont vidés, les blés sont dispersés. Pourquoi ces bêlements parmi les brebis, pourquoi ces mugissements au milieu des troupeaux? Parce qu'ils ne trouvent plus de pâturages; parce que les troupeaux dépérissent. Seigneur, permettez-moi d'élever la voix vers vous : le feu n'a-t-il pas consumé les oasis au désert, la flamme n'a-t-elle pas dépouillé les champs de leurs bocages? Les animaux sauvages eux-mêmes, semblables à une terre aride qui appelle la pluie, lèvent leurs têtes vers vous, parce que les ruisseaux desséchés n'ont plus d'ondes, parce que le feu a dévoré les oasis du désert (1). »

(1) Propterea hæc dicit Dominus ad Joakim filium Josiæ regem Juda : Non plangent eum : Væ frater et væ soror : non concrepabunt ei : Væ, Domine, et væ, inclyte. Sepultura asini sepelietur, putrefactus et projectus extra portas Jerusalem (*Jer.* XXII, 18, 19).

(2) Propterea hæc dicit Dominus contra Joakim regem Juda : Non erit ex eo qui sedeat super solium David : et cadaver ejus projicietur ad æstum per diem, et ad gelu per noctem (*Jer.* XXXVI, 30).

(1) Verbum Domini, quod factum est ad Joel filium Phatuel. Audite hoc, senes, et auribus percipite, omnes habitatores terræ : si factum est istud in diebus vestris, aut in diebus patrum vestrorum. Super hoc filiis vestris narrate, et filii vestri filiis suis, et filii eorum generationi alteræ. Residuum

On trouverait difficilement, il faut en convenir, un morceau de poésie plus riche d'images, tout à la fois, et d'une teinte plus sombre. Le prophète va décrire maintenant l'arrivée des envahisseurs, leur audace et leurs ravages; de plus fortes couleurs vont venir animer le tableau : « Embouchez la trompette dans Sion, jetez de grands cris sur ma sainte montagne, que tous les habitants de la terre frémissent; le jour du Seigneur approche, le voici. Jour de ténèbres et d'obscurité, jour de nuages et de tempêtes; un peuple nombreux et puissant apparaît comme l'ombre des montagnes qui se projette à l'aurore. Il n'en fut jamais de semblable, et jamais, dans la suite des siècles, on n'en verra un pareil. Un feu dévorant le précède, la flamme brûlante tourbillonne à sa suite; devant lui la terre est un jardin de délices, derrière lui, c'est la solitude et le désert : il n'est rien resté. Sa contenance est fière comme celle du coursier, sa marche est aussi rapide. Le bruit de ses pas est semblable à celui des charriots de guerre sur la cime des rochers, au pétillement des flammes qui dévorent des feuilles desséchées; c'est celui d'un peuple courageux qui se prépare au combat. A son approche, les nations s'agiteront dans des mouvements convulsifs, le sang noircira tous les visages. Ses guerriers courront comme des joûteurs, escaladeront les murailles comme des héros invincibles, marcheront en avant, sans qu'aucun obstacle les détourne; chacun accostera sans le presser son frère d'armes, et sans s'écarter de sa propre voie; sans se blesser, ils franchiront les obstacles. Ils forceront les remparts, couvriront les murailles, escaladeront les maisons, descendront par le toit à la manière des voleurs. La terre tremble sous leurs pas, le ciel semble s'agiter sur leurs têtes; leur nombre obscurcit la lumière du jour, et fait perdre la clarté aux astres de la nuit. Ces armées sont au Seigneur, sa voix retentissante les précède, ce sont ses nombreux bataillons, ils sont invincibles, parce qu'ils accomplissent sa volonté. Oui, le jour du Seigneur est grand, terrible; qui pourra en soutenir le poids (1)? »

L'audacieuse hyperbole de l'Orient vient de se montrer ici dans tout son luxe. De telles hardiesses ont de quoi effrayer toutes les poétiques si méticuleuses et si glacées de nos régions occidentales. Quelle magnificence éblouissante de langage une telle cantate ne doit-elle pas présenter dans sa langue primitive? Et quelle haute idée ces précieux détails ne donnent-ils pas du perfectionnement auquel était porté l'art de la guerre chez les Assyriens à une époque si reculée; et par conséquent du degré de civilisation qu'ils avaient atteint? Du reste, les débris de leurs monuments confirment ces déductions; et les objets d'art et de luxe récemment déterrés des ruines de Ninive et de Babylone, conservent encore, après tant de siècles, un cachet de perfection digne d'exciter l'émulation, sinon l'envie des artistes de nos jours.

Le poëte va maintenant toucher une autre corde sur sa lyre, il va chanter les gémissements et les larmes, les tristesses de la pénitence, en appelant les pécheurs au pied des autels, pour y implorer leur pardon. « Main-

erucæ comedit locusta, et residuum locustæ comedit bruchus, et residuum bruchi comedit rubigo. Expergiscimini, ebrii, et flete, et ululate omnes, qui bibitis vinum in dulcedine : quoniam periit ab ore vestro. Gens enim ascendit super terram meam, fortis et innumerabilis : dentes ejus ut dentes leonis : et molares ejus ut catuli leonis. Posuit vineam meam in desertum, et ficum meam decorticavit : nudans spoliavit eam, et projecit : albi facti sunt rami ejus. Plange quasi virgo accincta sacco super virum pubertatis suæ. Periit sacrificium et libatio de domo Domini : luxerunt sacerdotes ministri Domini. Depopulata est regio, luxit humus : quoniam devastatum est triticum, confusum est vinum, elanguit oleum. Confusi sunt agricolæ, ululaverunt vinitores super frumento et hordeo, quia periit messis agri. Vinea confusa est, et ficus elanguit : malogranatum, et palma, et malum, et omnia ligna agri aruerunt : quia confusum est gaudium a filiis hominum. Accingite vos, et plangite, sacerdotes, ululate, ministri altaris : ingredimini, cubate in sacco ministri Dei mei : quoniam interiit de domo Dei vestri sacrificium et libatio. Sanctificate jejunium, vocate cœtum, congregate senes, omnes habitatores terræ in domum Dei vestri; et clamate ad Dominum : A a a, diei. Quia prope est dies Domini, et quasi vastitas a potente veniet. Nunquid non coram oculis vestris alimenta perierunt de domo Dei nostri, lætitia et exsultatio? Computruerunt jumenta in stercore suo, demolita sunt horrea, dissipatæ sunt apothecæ, quoniam confusum est triticum. Quid ingemuit animal, mugierunt greges armenti? Quia non est pascua eis, sed et greges pecorum disperierunt. Ad te, Domine, clamabo : quia ignis comedit speciosa deserti, et flamma succendit omnia ligna regionis. Sed et bestiæ agri, quasi area sitiens imbrem, suspexerunt ad te, quoniam exsiccati sunt fontes aquarum, et ignis devoravit speciosa deserti (*Joel.* I, 1-20).

(1) Canite tuba in Sion, ululate in monte sancto meo, conturbentur omnes habitatores terræ, quia venit dies Domini, quia prope est. Dies tenebrarum et caliginis, dies nubis, et turbinis : quasi mane expansum super montes populus multus et fortis : similis ei non fuit a principio, et post eum non erit usque in annos generationis et generationis. Ante faciem ejus ignis vorans, et post eum exurens flamma : quasi hortus voluptatis terra coram eo, et post eum solitudo deserti, neque est qui effugiat eum. Quasi aspectus equorum, aspectus eorum : et quasi equites sic current. Sicut sonitus quadrigarum super capita montium exilient, sicut sonitus flammæ ignis devorantis stipulam, velut populus fortis præparatus ad prælium. A facie ejus cruciabuntur populi : omnes vultus redigentur in ollam. Sicut fortes current; quasi viri bellatores ascendent murum; viri in viis suis gradientur, et non declinabunt a semitis suis. Unusquisque fratrem suum non coarctabit, singuli in calle suo ambulabunt, sed et per fenestras cadent, et non demolientur. Urbem ingredientur, in muro current; domos conscendent, per fenestras intrabunt quasi fur. A facie ejus contremuit terra, moti sunt cœli : sol et luna obtenebrati sunt, et stellæ retraxerunt splendorem suum. Et Dominus dedit vocem suam ante faciem exercitus sui, quia multa sunt nimis castra ejus, quia fortia et facientia verbum ejus : magnus enim dies Domini, et terribilis valde : et quis sustinebit eum? (*Joel.* II, 1-11.)

tenant donc, dit le Seigneur, revenez à moi de tout votre cœur, dans le jeûne, les larmes et les gémissements; déchirez vos cœurs et non vos vêtements, et convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, parce qu'il est rempli de bénignité et de clémence, de patience et de miséricorde, il est compatissant pour le pécheur. Qui sait s'il ne reviendrait pas sur ses menaces, s'il ne pardonnerait pas, s'il ne retrouverait pas ses bénédictions, s'il ne vous rendrait pas de quoi offrir encore des sacrifices et des oblations au Seigneur votre Dieu? Embouchez la trompette dans Sion, annoncez un jeûne public, convoquez l'assemblée solennelle. Réunissez le peuple, purifiez l'assemblée, appelez-y les vieillards, appelez-y les enfants et ceux qui sont à la mamelle; que l'époux sorte de sa couche, et l'épouse du lit nuptial; les prêtres, les ministres du Seigneur pleureront entre le vestibule et l'autel, et ils diront : Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple, et ne permettez pas que votre héritage soit voué à l'opprobre, que les nations s'en emparent, et qu'il soit dit ensuite parmi les peuples : Où est leur Dieu? Le Seigneur a pris en main la cause de son héritage, il a épargné son peuple (1).

Après cette touchante prière, le poëte inspiré va donner la réponse du Seigneur; cette réponse est une prophétie du rétablissement de la nation après la captivité des soixante-dix ans. Après la captivité, car elle n'aura pas été assez sage pour prévenir ses malheurs par la pénitence à laquelle Dieu la convie.

« Le Seigneur a répondu, il a dit à son peuple : Voici que je vais vous envoyer du blé, du vin, de l'huile, et vous en serez rassasiés; je ne vous livrerai plus aux insultes des nations. J'éloignerai de vous l'ennemi qui vient du côté de l'aquilon, je le chasserai dans un pays inculte et sans issue, sa tête jonchera la terre au bord de la mer orientale et ses pieds auprès de la dernière mer; il y pourrira, sa puanteur montera aussi haut qu'était monté son orgueil. Terre, ne craignez plus, tressaillez d'allégresse, car le Seigneur va agir avec magnificence. Animaux de la terre, ne craignez plus : l'oasis des déserts a reverdi, les arbres ont retrouvé leurs fruits, le figuier et la vigne prodiguent leurs richesses. Et vous, enfants de Sion, faites éclater vos transports, réjouissez-vous dans le Seigneur votre Dieu, parce qu'il vous a donné un docteur de justice, et il fera descendre sur vous la rosée du soir et du matin, comme auparavant. L'aire sera encombrée de récoltes, le pressoir regorgera d'huile et de vin. Je vous rendrai les années qu'avaient dévorées la chenille, la sauterelle, le hanneton et la rouille, instruments de ma vengeance envers vous; vous mangerez longuement et vous vous rassasierez, et vous louerez le Seigneur votre Dieu, qui fait pour vous des merveilles, et mon peuple ne sera plus désolé à jamais. Vous reconnaîtrez que je suis au milieu d'Israël, que c'est moi qui suis le Seigneur, votre Dieu, qu'il n'y en a point d'autre que moi; et mon peuple ne sera plus désolé à jamais (1). »

Rien n'est plus facile que de reconnaître dans cette prédiction le rétablissement d'Israël dans son ancienne patrie; mais ce qui n'a pas été assez remarqué, ce qui n'a pas du tout été compris par les traducteurs les plus répandus, de Sacy et de Genoude, c'est la partie de la prophétie relative à l'empire d'Assyrie : l'Assyrien, dit le prophète, sera rejeté dans un pays où l'on ne passe point, il jonchera la terre entre deux mers, la mer de l'Orient, et la dernière mer, celle après laquelle il n'y en a plus d'autre, celle qui est la limite suprême du continent, l'Océan, par conséquent. Là, semblable au cadavre qui pourrit, il tombera en dissolution. Telle est la prophétie; maintenant voici l'histoire. Cyrus, après vingt ans de combats, détruit la monarchie assyrienne; il termine la captivité d'Israël. De tout le vaste empire d'Assyrie il ne resta que l'Inde, où le conquérant n'eut pas le temps de porter ses armes victorieuses. Ce dernier débris d'une puissance formidable languit désormais sans gloire et sans nom, jusqu'à ce que Darius fils d'Hystaspes songea à en faire la con-

(1) Nunc ergo, dicit Dominus : Convertimini ad me in toto corde vestro, in jejunio, et in fletu, et in planctu. Et scindite corda vestra, et non vestimenta vestra, et convertimini ad Dominum Deum vestrum : quia benignus et misericors est, patiens et multæ misericordiæ, et præstabilis super malitia. Quis scit si convertatur, et ignoscat, et relinquat post se benedictionem, sacrificium et libamen Domino vestro? Canite tuba in Sion, sanctificate jejunium, vocate cœtum, congregate populum, sanctificate Ecclesiam, coadunate senes, congregate parvulos, et sugentes ubera : egrediatur sponsus de cubili suo, et sponsa de thalamo suo. Inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes ministri Domini, et dicent : Parce, Domine, parce populo tuo : et ne des hæreditatem tuam in opprobrium, ut dominentur eis nationes : quare dicunt in populis : Ubi est Deus eorum? Zelatus est Dominus terram suam, et pepercit populo suo (*Joel.* II, 12-18).

(1) Et respondit Dominus, et dixit populo suo : Ecce ego mittam vobis frumentum, et vinum, et oleum, et replebimini eis : et non dabo vos ultra opprobrium in gentibus. Et eum qui ab aquilone est, procul faciam a vobis : et expellam eum in terram inviam et desertam : faciem ejus contra mare Orientale, et extremum ejus ad mare novissimum : et ascendet fœtor ejus, et ascendet putredo ejus, quia superbe egit. Noli timere, terra, exsulta et lætare : quoniam magnificavit Dominus ut faceret. Nolite timere, animalia regionis : quia germinaverunt speciosa deserti, quia lignum attulit fructum suum, ficus et vinea dederunt virtutem suam. Et filii Sion exsultate, et lætamini in Domino Deo vestro : quia dedit vobis doctorem justitiæ, et descendere faciet ad vos imbrem matutinum et serotinum, sicut in principio. Et implebuntur areæ frumento, et redundabunt torcularia vino et oleo. Et reddam vobis annos, quos comedit locusta, bruchus, et rubigo, et eruca : fortitudo mea magna, quam misi in vos. Et comeditis vescentes, et saturabimini : et laudabitis nomen Domini Dei vestri, qui fecit mirabilia vobiscum : et non confundetur populus meus in sempiternum. Et scietis quia in medio Israel ego sum : et ego Dominus Deus vester, et non est amplius : et non confundetur populus meus in æternum (*Joel.* II, 19-27).

quête, trente ans après la mort de Cyrus. L'Inde, située entre le golfe Arabique, qui est à l'Orient par rapport à Jérusalem, et le golfe de Bengale, cet autre bras du grand Océan, est ici parfaitement désignée par la qualification de pays sans issue, *terra invia*. Jusqu'à l'époque, en effet, des conquêtes de la boussole, qui savait où était l'Inde, qui y passait, qui donc en connaissait la route? Alexandre y parut un instant; ses successeurs ne surent pas s'y maintenir; les Romains n'allèrent pas jusque-là, et les peuples modernes l'ignorèrent si profondément, que les premières nouvelles qu'en donna le voyageur Marco-Paolo furent regardées comme des fables. Lorsque Colomb et Vespuce abordèrent en Amérique, ils se crurent si bien dans l'Inde, et le dirent si haut, que le Nouveau-Monde en a conservé jusqu'à nos jours le nom ridicule de *Grandes Indes*.

Et quant au *docteur de justice*, qui devait être donné au peuple d'Israël, qui ne reconnaîtrait l'infatigable et pieux Néhémie, qui rétablit par tant d'efforts, de persévérance et de courage, la pureté de la loi dans sa patrie? Et après que toutes ces choses seront accomplies, ajoute le prophète, c'est-à-dire après que le complet rétablissement d'Israël sera opéré, après que le *docteur de justice*, c'est-à-dire Néhémie, selon la lettre, et le Messie, selon l'esprit, après que le docteur de justice aura tout remis dans les droites voies, je répandrai mon esprit sur toute chair.

Cette pause que le poëte imprime ici à son style, partout ailleurs si rapide, est d'autant plus remarquable, qu'elle coïncide avec la longue période d'attente qui s'écoula entre la mort de Néhémie et la venue du Messie, sans qu'il parût désormais de prophètes, et sans qu'il s'opérât de prodiges. Mais comme l'annonce du Messie se trouve en dehors du sujet que le prophète doit traiter : savoir les malheurs et le rétablissement d'Israël, ainsi que ses derniers combats pour sauver son héritage, il ne jette qu'un regard furtif de ce côté, et arrive aux luttes héroïques des Machabées. Luttes suprêmes, terribles, dans lesquelles seront portés les premiers coups à l'empire de Syrie, le dernier oppresseur de Jacob, et justice sera rendue, sans retour, aux nations voisines de la Judée, qui toujours avaient applaudi à sa ruine, ou qui y avaient contribué. Laissons parler le prophète :

« Et après cela, voici ce qui s'accomplira : Je répanderai mon esprit sur toute chair, vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards auront des songes, et vos jeunes gens verront des visions; en ces jours-là, je répandrai mon esprit sur mes serviteurs et mes servantes. Et j'opérerai des prodiges dans le ciel et sur la terre, du sang, du feu, de la fumée. Le soleil se convertira en ténèbres, et la lune en sang, avant que le jour grand et terrible du Seigneur ne s'accomplisse. Et il sera ainsi : quiconque aura invoqué le nom du Seigneur sera sauvé, parce qu'il y aura un salut pour le mont de Sion, pour Jérusalem, ainsi que le Seigneur l'a promis, et pour le petit nombre que le Seigneur aura appelés (1). »

L'apôtre saint Pierre se chargea lui-même, au jour de la Pentecôte, de donner l'explication des premières paroles de ce passage, qu'il rapporta tout au long, en présence des juifs stupéfaits des merveilles auxquelles ils assistaient et de l'effusion du Saint-Esprit sur les nouveaux croyants; nous n'avons rien à ajouter. (*Act.* II, 17). Mais le reste est d'une interprétation plus difficile, et nous nous hasarderons à en donner une différente de toutes celles que nous connaissons, toujours en suivant notre méthode du sens littéral, parce que celles-ci ne nous satisfont pas. Le *sang* dont parle le prophète est celui du Christ, versé sur le Calvaire, le *feu* est celui dont le Saint-Esprit emprunta la forme au jour de la Pentecôte, la *fumée* est celle de Jérusalem et du temple, incendiés quelques années plus tard par les Romains; les *prodiges* avaient été opérés par Jésus-Christ. Le prophète rassemble tant de choses en si peu de mots, parce que cet objet est pour ainsi dire en dehors de sa vision prophétique, qui s'étend spécialement aux revers et aux prospérités temporelles de Juda. Le *soleil converti en ténèbres* est Moïse, dont le rôle est terminé; la *lune changée en sang*, est la Synagogue, dont le rôle est pareillement terminé. Le grand et terrible jour du Seigneur est celui de la ruine de Jérusalem par Titus, et de la dispersion définitive du peuple juif. Les nouveaux chrétiens sont désignés par ceux qui *invoqueront le nom du Seigneur*. Le *salut* sera descendu de la montagne du Calvaire, et pour eux d'une manière spéciale, puisque c'est de là que leur Dieu les aura rachetés, et de là qu'il leur a révélé les signes auxquels ils pourront reconnaître l'approche de la destruction de Jérusalem, afin d'échapper aux dangers et à la mort, quand cet événement terrible s'accomplira.

Après ce hors d'œuvre, le prophète revient à son sujet, par un détour plus long encore qu'il n'avait pris pour en sortir; mais il retrouve aussitôt la hardiesse ordinaire de son vol, sa voix retrouve toutes ses témérités; elle devient stridente pour appeler aux combats, solennelle pour annoncer la défaite des ennemis de Jacob. Il aperçoit Judas Machabée armé du glaive puissant qui sèmera la mort et l'épouvante dans les rangs des Syriens; il le voit, armé du fer et de la flamme, portant le ravage dans les montagnes de Séir, et jeter aux quatre vents les der-

(1) Et erit post hæc : Effundam spiritum meum super omnem carnem : et prophetabunt filii vestri, et filiæ vestræ : senes vestri somnia somniabunt, et juvenes vestri visiones videbunt. Sed et super servos meos et ancillas in diebus illis effundam spiritum meum. Et dabo prodigia in cœlo et in terra, sanguinem, et ignem, et vaporem fumi. Sol convertetur in tenebras, et luna in sanguinem : antequam veniat dies Domini magnus et horribilis. Et erit : omnis qui invocaverit nomen Domini, salvus erit : quia in monte Sion et in Jerusalem erit salvatio, sicut dixit Dominus, et in residuis, quos Dominus vocaverit (*Joel.* II, 28-32).

niers restes des Moabites et des Iduméens, il voit l'abondance et la paix revenir en Israël sous le pontificat de Simon, fils de Matathias ; il voit l'Egypte et l'Idumée désolées pour toujours et devenues, sous la domination des Arabes, semblables à des déserts. Là finit son chant, et il descend doucement de ce haut apogée, en promettant à Juda de longs et heureux jours.

Il ne faut pas perdre de vue que, pour les Juifs du temps de Joël, ces mots *toutes les nations* signifiaient les peuples des environs de la Judée; et *toute la terre*, l'Egypte et la petite partie de l'Asie qu'ils connaissaient. Le nom de *vallée de* Josaphat, est mis allégoriquement : *Josaphat* veut dire *vallée du jugement*. Les moralistes expliquent le chapitre que nous allons traduire par le jugement général, qui aura lieu à la fin du monde; nous ne nions pas qu'il n'y convienne, mais nous n'avons pas à nous occuper du sens mystique voilé sous l'écorce de la lettre. Le prophète recommence ainsi:

« Parce que voilà, en ces jours-là et en ce temps-là, quand j'aurai mis un terme à la captivité de Juda et de Jérusalem, je rassemblerai toutes les nations, et je les conduirai dans la vallée de Josaphat, et là je leur ferai rendre compte des maux qu'elles ont fait à mon peuple, à Israël, mon héritage, dispersé en tous lieux; et de ma terre, qu'elles ont partagée. Elles ont tiré mon peuple au sort, elles ont placé le fils dans un lieu de prostitution, et vendu la fille pour un peu de vin, afin de s'enivrer. Qu'y avait-il donc entre vous et moi, Tyr et Sidon, et vous tous, peuples voisins de la Palestine? est-ce que vous prétendez exercer la vengeance contre moi? Et si vous voulez vous venger de moi, à l'instant même les coups que je vous rendrai tomberont sur vos têtes. Vous avez enlevé mon argent et mon or, vous avez emporté dans vos temples ce que j'avais de plus précieux et de plus beau. Les fils de Juda, les enfants de Jérusalem, vous les avez vendus aux fils des Grecs, afin de les éloigner de leur patrie ; mais je les rappellerai des lieux où vous les avez vendus, et je ferai retomber la vengeance sur vos têtes. Je livrerai vos fils et vos filles aux mains des fils de Juda, et ils les vendront aux Sabéens, nation lointaine; c'est le Seigneur qui l'affirme. Alerte parmi les nations! la guerre est ouverte; forts, éveillez-vous; aux armes! aux armes! vaillants guerriers; du soc de vos charrues, de vos hoyaux, forgez des épées, forgez des lances: que le faible dise : Je suis fort! Précipitez-vous, accourez, nations d'alentour, rassemblez-vous, et que le Seigneur fasse mordre la poussière à vos braves. Levez-vous, nations, campez dans la vallée de Josaphat, parce que j'y poserai mon tribunal, pour rendre la justice à tous les peuples d'alentour. Jetez la faux, la moisson est mûre; venez, descendez dans les baquets, le pressoir est rempli, les cuves sont comblées : la malice des hommes a débordé. Peuples, peuples, à la vallée du Carnage; le Seigneur vous convoque à son jour dans la vallée du Carnage. Le soleil et la lune sont couverts de ténèbres, les étoiles ont retenu leur lumière. Et le Seigneur rugira de la montagne de Sion, sa voix retentira de Jérusalem; le ciel et la terre seront ébranlés; le Seigneur est l'espoir de son peuple et la force des enfants d'Israël. Vous saurez que je suis le Seigneur, votre Dieu, que j'habite dans Sion, ma sainte montagne. Et Jérusalem sera sainte, et les étrangers ne franchiront plus ses portes. Alors le miel coulera des montagnes, le lait ruissellera dans les vallées, et dans tout Israël les ruisseaux couleront à pleins bords. Une source jaillira de la maison du Seigneur, et arrosera la vallée des Epines. L'Egypte restera dévastée, et l'Idumée sera changée en un désert solitaire, parce qu'elles ont commis l'iniquité envers les enfants de Juda, et inondé leur territoire de sang innocent. Et la Judée sera habitée à toujours, et Jérusalem de génération en génération. Je purifierai dans leur sein le sang que je n'avais pas encore purifié; et le Seigneur établira sa demeure dans Sion (1). »

(1) Quia ecce in diebus illis, et in tempore illo, cum convertero captivitatem Juda et Jerusalem : congregabo omnes gentes, et deducam eas in vallem Josaphat : et disceptabo cum eis ibi super populo meo, et hæreditate mea Israel, quos disperserunt in nationibus, et terram meam diviserunt. Et super populum meum miserunt sortem, et posuerunt puerum in prostibulo, et puellam vendiderunt pro vino ut biberent. Verum quid mihi et vobis, Tyrus et Sidon, et omnis terminus Palæstinorum? Nunquid ultionem vos reddetis mihi? Et si ulciscimini vos contra me, cito velociter reddam vicissitudinem vobis super caput vestrum. Argentum enim meum et aurum tulistis : et desiderabilia mea et pulcherrima intulistis in delubra vestra. Et filios Juda, et filios Jerusalem vendidistis filiis Græcorum, ut longe faceretis eos de finibus suis. Ecce ego suscitabo eos de loco in quo vendidistis eos : et convertam retributionem vestram in caput vestrum. Et vendam filios vestros, et filias vestras in manibus filiorum Juda, et venumdabunt eos Sabæis genti longinquæ, quia Dominus locutus est. Clamate hoc in gentibus, sanctificate bellum : suscitate robustos : accedant, ascendant omnes viri bellatores. Concidite aratra vestra in gladios, et ligones vestros in lanceas. Infirmus dicat : Quia fortis ego sum. Erumpite, et venite, omnes gentes de circuitu, et congregamini : ibi occumbere faciet Dominus robustos tuos. Consurgant, et ascendant gentes in vallem Josaphat : quia ibi sedebo ut judicem omnes gentes in circuitu. Mittite falces, quoniam maturavit messis : venite, et descendite, quia plenum est torcular, exuberant torcularia : quia multiplicata est malitia eorum. Populi, populi, in valle Concisionis : quia juxta est dies Domini in valle Concisionis. Sol et luna obtenebrati sunt, et stellæ retraxerunt splendorem suum. Et Dominus de Sion rugiet, et de Jerusalem dabit vocem suam : et movebuntur cœli et terra : et Dominus spes populi sui, et fortitudo filiorum Israel. Et scietis quia ego Dominus Deus vester, habitans in Sion monte sancto meo : et erit Jerusalem sancta, et alieni non transibunt per eam amplius. Et erit in die illa : stillabunt montes dulcedinem, et colles fluent lacte : et per omnes rivos Juda ibunt aquæ : et fons de domo Domini egredietur, et irrigabit torrentem Spinarum. Ægyptus in desolationem erit, et Idumæa in desertum perditionis : pro eo quod inique egerint in filios Juda, et effuderint sanguinem innocentem in

Cette source qui doit jaillir de la maison du Seigneur et couler dans la vallée des Epines ou des Joncs, dite aussi vallée des Salines, parce qu'aux approches de la mer Morte, vers laquelle elle se dirige, elle abonde en salpêtre, est la même que celle dont parle Ezéchiel au chapitre XLVII. Dans les temps où le culte du Dieu d'Israël brillait de toutes ses splendeurs, et où le temple, par conséquent, était soigneusement entretenu, des eaux souterraines amenées par des canaux jaillissaient çà et là, pour l'usage des prêtres et la propreté des autels, si souvent inondés du sang des victimes. Elles se réunissaient ensuite, et s'écoulaient vers la mer Morte. L'auteur du livre attribué faussement à Aristée en parle comme témoin oculaire. Le sens des paroles du prophète est dès lors facile à saisir : le temple sera rétabli dans tout son éclat, voilà ce qu'il veut dire ; Ezéchiel, au contraire, fait allusion à une époque où le temple, la religion et même le soin des choses temporelles doivent être négligés, puisque ces eaux s'accumulent dans leur lit, ne trouvant plus d'écoulement, au point d'y former un lac. Il est fait mention des aqueducs qui amenaient les eaux à Jérusalem en diverses circonstances, notamment sous les règnes d'Achaz et d'Ezéchias, et à l'occasion du siége de cette ville par Sennachérib. (*V.* IV Reg., XVIII, 17; — Is. XXXVI, 2; VII, 3; IV Reg. XX, 20; II Paral. XXXII, 30; Nehem. II, 14.)

L'Egypte commit une iniquité envers Israël, lorsqu'après avoir engagé Sédécias à la révolte contre Nabuchodonosor, elle le laissa sans secours assiégé dans Jérusalem ; elle ne montra un moment son armée que pour la rappeler aussitôt. Les Iduméens inondèrent leur propre territoire du sang des Juifs qui habitaient paciliquement parmi eux, lorsqu'ils apprirent les premiers succès de Judas Machabée, et la restauration du temple. Le prophète venait de dire peu auparavant : *Que vous ai-je fait, Tyr et Sidon?* C'est qu'en effet les Tyriens et les Sidoniens devaient se joindre en cette circonstance aux ennemis de la Judée, quoiqu'ils eussent toujours vécu en paix avec elle (*V.* I Machab., v). Par le sang qui n'avait pas encore été purifié, mais qui devait l'être, il faut peut-être entendre celui des Iduméens que Jean Hyrcan asservit définitivement, et qu'il força de recevoir la circoncision et de suivre les observances légales, de sorte qu'il n'a plus été possible depuis lors de les distinguer des Juifs.

On pourrait se demander comment les enfants d'Esaü avaient oublié l'usage de la circoncision, que leur père avait dû leur transmettre. Serait-ce donc en haine des Juifs, qui les avaient cependant toujours traités comme des frères, et auxquels ils avaient si peu rendu la pareille? Nous ne savons; mais, à défaut d'une autre autorité plus digne de confiance, nous rapportons ce fait sur la parole de l'historien Josèphe, qui devait être bien informé, et qui ne semble pas avoir eu de raisons de falsifier l'histoire en ce point; ce qui ne lui est arrivé que trop souvent en d'autres points.

JONAS. Le prophète Jonas vécut pendant le règne de Jéroboam II (*V.* IV Reg., c. XIV, v. 25); il était fils d'Amathi, et habitait la ville de Geth au pays d'Opher; tel est, avec l'histoire de sa prédication à Ninive, ce que l'Ecriture nous en apprend, le reste est purement conjectural. Nous ne nous arrêterons point aux opinions diverses qui ont été émises sur sa naissance et sa mort, sur le lieu où il repose, sur quelques circonstances de sa vie, l'espèce du poisson qui l'engloutit, les traditions orientales qui se rattachent à sa personne, parce que tout cela ne mérite aucune espèce de confiance, quelque respectables que puissent être par ailleurs les autorités qui l'appuient. Les opinions se contredisent et se détruisent mutuellement, et celle qui resterait la dernière ne serait pas à l'épreuve d'une nouvelle qui viendrait après elle. Les traditions des Orientaux, qui montrent en différents lieux le tombeau de Jonas, sont basées sur l'Alcoran, où il est fait une longue mention de ce prophète, et l'Alcoran a emprunté ce qu'il en rapporte à la Bible, en la défigurant. Tenons-nous-en donc à ce que l'Ecriture nous en dit; le surplus n'est pas de la science réelle, mais une apparence de science, nécessairement vaine à un plus ou moins grand degré. Ceux qui seraient curieux de ces sortes de dissertations peuvent consulter le *Dictionnaire de la Bible* (Art. JONAS), ils y trouveront la mention d'un grand nombre d'opinions diverses, contraires ou contradictoires, avec l'indication des sources.

Voici ce que nous savons certainement au sujet de Jonas : Dieu, lui ayant commandé de se rendre à Ninive, pour y prêcher la pénitence, le prophète s'enfuit et s'embarqua à Joppé, dans le dessein de se rendre à Tarsis, lieu célèbre, à cette époque, par le commerce qui s'y faisait des ports de la mer Rouge et de la Méditerranée, et qui était fort éloigné, puisque les expéditions duraient trois ans, aller et retour. Dieu ayant suscité une violente tempête durant la traversée, les matelots adressèrent des prières à leurs faux dieux, et réveillèrent Jonas, qui dormait d'un profond sommeil au fond du navire, en l'engageant à invoquer pareillement sa divinité protectrice. Cependant, l'intensité de la tempête augmentant d'un moment à l'autre, les passagers et les matelots tirèrent au sort, afin de découvrir par là quel était celui que la colère divine poursuivait de la sorte : le sort tomba sur Jonas. Il fit alors l'aveu de ce qu'il était, et du motif pour lequel il s'était embarqué, en invitant ses compagnons à le jeter à la mer. Jetez-moi dans la mer, leur dit-il, et elle se calmera aussitôt. Ceux-ci, se refusant à com-

terra sua. Et Judæa in æternum habitabitur, et Jerusalem in generationem et generationem. Et mundabo sanguinem eorum, quem non mundaveram : et Dominus commorabitur in Sion (*Joël.* III).

mettre un pareil homicide, redoublèrent d'efforts pour résister à la fureur des flots, dans l'espoir de gagner quelque rivage; mais ils reconnurent bientôt que tout serait inutile, parce que la violence du vent augmentait sans cesse. Ils se décidèrent donc, après avoir demandé pardon au ciel de l'action qu'ils allaient faire, à lancer Jonas dans les flots. La mer se calma aussitôt, et ils furent saisis d'autant de crainte que d'admiration à la vue d'un pareil prodige.

Dieu avait conduit sur le lieu même un grand poisson, qui engloutit le prophète, le conserva trois jours dans ses entrailles, et le rejeta sain et sauf sur la plage.

Quelle pitié de discuter ici sur la nature et l'espèce de ce poisson, que l'Ecriture ne désigne pas autrement, et de prétendre démontrer que ce ne pouvait être une baleine, parce que, si la baleine a la gueule assez grande, elle a le gosier trop petit pour engloutir un homme; ni un phoque ou chien de mer, parce que cet amphibie a des dents fort dangereuses! C'était tel poisson que Dieu voulut, et que nous ne savons pas. Arrière les histoires d'hommes trouvés entiers dans le ventre des requins et des lamies; arrière la fable d'Hercule se précipitant tout armé dans la gueule d'un chien de mer, et ressortant privé seulement de sa chevelure, digérée par la chaleur du foie du poisson. A force de vouloir rendre croyable ce qui est merveilleux, on le rend ridicule; on rapetisse les plus grandes choses, on enlève à l'Ecriture ce suave parfum de mystère qui la distingue des œuvres de l'homme; sous prétexte d'entr'ouvrir le calice de la fleur, on la fane. Mais, demande-t-on encore, dans quelle mer le fait s'accomplit-il, et sur quelle plage le prophète fut-il déposé? Qui le sait, puisque l'auteur sacré n'a pas jugé à propos de le dire, et à quoi servi ait-il de le savoir?

C'est ici le lieu de rappeler cette parole de saint Paul : « Tout ce qui arrivait aux Juifs était une figure prophétique du Messie et de la loi nouvelle. » Jonas dans le ventre du poisson figurait le Sauveur dans le sein du tombeau, qui devait être fermé sur lui pendant le même espace; aussi Jésus-Christ ne manque-t-il pas de s'en faire à lui-même l'application. « Cette génération perverse, disait-il en parlant des Pharisiens, demande des prodiges; mais il ne lui sera pas donné d'en voir d'autres que celui du prophète Jonas : de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson, de même le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre » (1) (*Matth.* XII).

Jonas, dans sa prison vivante, adressa à Dieu cette prière, ou plutôt ce cantique, non moins prophétique que tout le reste de sa miraculeuse aventure : « Du sein de mes tribulations, j'ai élevé la voix vers le Seigneur, et il m'a exaucé : j'ai élevé la voix du sein du tombeau, et vous avez entendu ma prière. Vous m'avez précipité dans les profondeurs, dans les abîmes de la mer; j'ai été enseveli sous les flots; vos tourbillons et vos vagues ont passé sur ma tête, et j'ai dit : Je suis rejeté loin de votre vue; cependant Je reverrai votre saint temple. J'ai été environné des flots, englouti dans l'abîme à perdre la vie; ma tête a disparu sous les ondes. Je suis descendu à la racine des montagnes, les prisons de la terre étaient refermées sur moi pour toujours; mais vous m'arracherez vivant du lieu de la corruption, Seigneur, mon Dieu. Du sein des angoisses qui opprimaient mon âme, je me suis souvenu du Seigneur; puisse ma prière s'élever jusqu'à vous dans votre saint temple! Que d'autres se livrent aux frivolités inutiles, et renoncent à votre miséricorde; pour moi je vous offrirai des sacrifices de louanges, et j'accomplirai mes vœux au Dieu de mon salut (1). »

Jonas rejeté sain et sauf sur le rivage, la voix du Seigneur, qui l'appelait à Ninive, se fit entendre une seconde fois : « Levez-vous et allez à Ninive, la grande cité; vous y ferez retentir les paroles que je vous mettrai à la bouche. » Ninive avait trois journées de marche, suivant l'expression du prophète; c'est-à-dire environ vingt-quatre lieues de circuit. C'est aussi la mesure indiquée par Diodore de Sicile, et les découvertes modernes confirment pleinement ces données; l'emplacement forme un rectangle de huit lieues de hauteur sur quatre lieues de largeur.

« Encore quarante jours, cria le prophète en parcourant les rues de la ville, encore quarante jours et Ninive sera détruite (2). »

(1) Qui respondens ait illis : Generatio mala et adultera signum quærit : et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ prophetæ. Sicut enim fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus, et tribus noctibus, sic erit Filius hominis in corde terræ tribus diebus et tribus noctibus (*Matth.* XII).

(1) Clamavi de tribulatione mea ad Dominum, et exaudivit me : de ventre inferi clamavi, et exaudisti vocem meam. Et projecisti me in profundum in corde maris, et flumen circumdedit me : omnes gurgites tui, et fluctus tui super me transierunt. Et ego dixi : Abjectus sum a conspectu oculorum tuorum : verumtamen rursus videbo templum sanctum tuum. Circumdederunt me aquæ usque ad animam : abyssus vallavit me : pelagus operuit caput meum. Ad extrema montium descendi : terræ vectes concluserunt me in æternum : et sublevabis de corrupti ne vitam meam, Domine Deus meus. Cum angustiaretur in me anima mea, Domini recordatus sum : ut veniat ad te oratio mea ad templum sanctum tuum. Qui custodiunt vanitates frustra, misericordiam suam derelinquunt. Ego autem in voce laudis immolabo tibi : quæcunque vovi, reddam pro salute Domino (*Jon.* II, 3-10).

(2) Et factum est verbum Domini ad Jonam secundo, dicens : Surge, et vade in Niniven civitatem magnam : et prædica in ea prædicationem quam ego loquor ad te. Et surrexit Jonas, et abiit in Niniven juxta verbum Domini : et Ninive erat civitas magna itinere trium dierum. Et cœpit Jonas introire in civitatem itinere diei unius : et clamavit, et dixit : Adhuc quadraginta dies, et Ninive subvertetur. Et crediderunt viri Ninivitæ in Deum : et prædicaverunt jejunium : et vestiti sunt saccis a majore usque ad minorem. Et pervenit verbum ad regem Ninive : et surrexit de solio suo, et abjecit vestimentum suum a se, et indutus est sacco, et sedit in cinere (*Jon.* III, 1-6).

A cette terrible annonce, les Ninivites firent pénitence; l'exemple en descendit du trône, et le Seigneur se souvint de ses miséricordes.

Mais le prophète, témoin de la vanité des prédictions que Dieu avait mises dans sa bouche, s'irrita contre lui et s'en plaignit : « Je savais, dit-il au Seigneur, que vous étiez un Dieu miséricordieux et bon, et que vous vous laissiez désarmer par la pénitence; c'est pour cela que je ne voulais pas venir à Ninive; que ne me laissiez-vous dans mon pays? Maintenant donc prenez ma vie, car je préfère la mort au déshonneur. » Cependant il se retira dans la campagne, à l'orient de la ville, et s'arrêta pour attendre encore la réalisation de ses menaces. Dieu fit croître au-dessus de sa tête un lierre qui lui procura un heureux ombrage, et il se réjouit extrêmement de cette faveur du ciel. Mais le lendemain le lierre était desséché; un ver en avait rongé les racines, et le soleil dardait ses rayons les plus brûlants sur la tête de Jonas, qui se plaignit de nouveau, en demandant encore à mourir. « De quoi donc vous plaignez-vous, lui répondit le Seigneur; vous vous affligez de la perte d'un lierre, né en une nuit, desséché en un matin, qui n'était pas à vous, et qui ne vous avait rien coûté; et vous voudriez que je détruisisse Ninive, la grande cité, dans laquelle il y a cent vingt mille habitants dans l'âge de l'innocence. »

Littéralement, cent vingt mille hommes qui ne savent pas discerner leur main droite de leur main gauche. Ce chiffre élève à six cent mille âmes environ la population de Ninive, car les enfants au-dessous de l'âge de raison forment partout environ le cinquième de la population.

Comme poésie, rien n'est plus suave que ce divin apologue. Comme espérance chrétienne, rien n'est plus touchant.

Le prophète Jonas a fait également d'autres prophéties, qui ne sont point parvenues jusqu'à nous. En effet on lit au quatorzième chapitre du quatrième livre des Rois les paroles suivantes : « Jéroboam recula les frontières du royaume d'Israël depuis l'entrée d'Emath jusqu'à la mer du désert, conformément à la promesse du Seigneur, du Dieu d'Israël, transmise par la bouche de son serviteur, le prophète Jonas, fils d'Amathi, de Geth, au pays d'Opher (1). »

Ce sont ces paroles également qui ont fait croire aux interprètes que Jonas était contemporain de Jéroboam II; il faudrait peut-être plutôt en conclure qu'il lui est antérieur.

JORAM (Prophéties qui le concernent). — Le pieux Josaphat eut pour successeur un fils qui ne marcha pas sur ses traces. Il avait épousé Athalie, fille de Jézabel. Cette princesse l'entraîna dans l'idolâtrie, et lui inspira un acte de la plus révoltante cruauté : sitôt qu'il fut affermi sur le trône, il fit massacrer ses six frères, dont l'autorité dans Juda lui portait ombrage, et plusieurs des principaux de la nation. Ce méchant prince régna huit ans sur la Judée. La sixième année de son règne, il lui fut remis une lettre du prophète Elie, portant ce qui suit :

« Le Seigneur, Dieu de David, votre père, dit ceci : Puisque vous avez quitté les voies de Josaphat, votre père, et d'Asa, roi de Juda, pour suivre celles des rois d'Israël, en faisant pécher Juda et Jérusalem à l'exemple de la maison d'Achab; et, en outre, exterminé la famille de votre père, en massacrant vos frères, qui étaient meilleurs que vous, le Seigneur vous frappera d'une grande plaie ainsi que votre peuple, vos fils, vos épouses, et tout ce qui est à vous. Vous, en particulier, vous serez atteint d'une cruelle infirmité aux lieux les plus secrets de votre corps, au point de rendre chaque jour peu à peu vos entrailles (1). »

Les Philistins, les Arabes, les Ethiopiens se chargèrent bientôt d'accomplir la partie de cette prédiction qui concernait la famille de Joram et ses biens, car, réunissant leurs efforts, ils envahirent la Judée, la dévastèrent, pillèrent le palais du roi, et massacrèrent toute sa famille, à la réserve du seul Joachas, nommé aussi Ochosias, le plus jeune de ses fils. Joram, atteint de la maladie que le prophète lui avait annoncée, languit encore pendant deux années, au milieu des plus cruelles douleurs, et mourut (2).

On ne se douterait pas de ce qu'un ennemi de toute prophétie et de tout miracle a vu dans la lettre d'Elie et la mort de Joram. Laissons-le parler lui-même :

« Les chroniques des Hébreux font mention de plus d'un trépas miraculeux, que, dans toute autre histoire, on attribuerait au poison. Si, de nos jours, un prophète, se présentant devant un roi, comme Elie devant Joram, lui annonçait, en punition de son impiété, sa fin prochaine et les symptômes de la maladie qui doit lui ravir le jour; si les symptômes différaient seulement par la durée de leur développement de ceux qui accompagnèrent la mort soudaine d'Arius, et étaient tels que doit les produire l'action sur les entrailles d'un poison lent, mais certain, qui n'accuserait le prophète d'avoir coopéré à l'exécution de sa menace (3) ?»

(1) Ipse restituit terminos Israel, ab introitu Emath, usque ad mare solitudinis, juxta sermonem Domini Dei Israel, quem locutus est per servum suum Jonam, filium Amathi, prophetam, qui erat de Geth, quæ est in Opher (*IV Reg.* XIV, 25).

(1) Allatæ sunt autem ei litteræ ab Elia propheta, in quibus scriptum erat : Hæc dicit Dominus Deus David patris tui : Quoniam non ambulasti in viis Josaphat patris tui, et in viis Asa regis Juda; sed incessisti per iter regum Israel, et fornicari fecisti Judam et habitatores Jerusalem, imitatus fornicationem domus Achab, insuper et fratres tuos, domum patris tui, meliores te, occidisti : ecce Dominus percutiet te plaga magna, cum populo tuo, et filiis, et uxoribus tuis, universaque substantia tua. Tu autem ægrotabis pessimo languore uteri tui, donec egrediantur vitalia tua paulatim per singulos dies (*II Par.* XXI, 12-15).

(2) *V.* II Par. XXI, 1 et seq.

(3) L'auteur vient d'insinuer qu'Arius avait été empoisonné par les catholiques.

« Je sens combien est grave un soupçon d'empoisonnement, et je reconnais que la prophétie d'Elie est susceptible d'une explication moins fâcheuse. Mais il est certain que, dès le temps de Moïse, les poisons et leurs divers degrés d'efficacité étaient connus des Hébreux, puisque le législateur leur défendit, sous peine de mort, de conserver chez eux aucun poison (1). »

« Qu'on se rappelle d'ailleurs l'eau *très-amère*, à laquelle le prêtre hébreu mêlait un peu de poussière du pavé du temple, et qu'il faisait avaler à la femme soupçonnée d'adultère par son mari (2). Cette eau donnait la mort à l'épouse criminelle, et ne nuisait point à l'épouse irréprochable. N'est-il pas probable que son excessive amertume servait à déguiser, au besoin, la présence d'un ingrédient plus efficace que la poussière; et que l'issue de l'épreuve était déterminée d'avance, par suite du jugement que les prêtres avaient, en secret, porté sur l'accusée (3)? »

C'est-à-dire, saint Athanase était un empoisonneur, le prophète Elie était un empoisonneur, les prêtres Juifs étaient des empoisonneurs, Moïse était un empoisonneur, et, qui pis est, il garda pour lui seul le privilége de l'empoisonnement, car il interdit à tout autre qu'à lui la faculté de conserver des poisons.

Tout cela est abominable; c'est la seule réponse que nous croyons devoir faire à de telles inculpations. (*Voy.* l'art. Elie, à la fin.)

JOSAPHAT (Prophéties qui le concernent).

Une levée de boucliers de la part des nations voisines de la Judée menaça ce pays des plus grands malheurs pendant le règne du pieux roi Josaphat. Les Moabites, les Ammonites, les Syriens et les Iduméens, réunissant leurs forces, envahirent Juda. Déjà ils étaient campés à Engaddi, à trois cents stades de Jérusalem, lorsque Josaphat en apprit les premières nouvelles. Josaphat comptait parmi son peuple onze cent soixante mille hommes prêts à mettre les armes à la main; mais sans doute pris au dépourvu dans cette circonstance, il n'eut le temps que de rassembler autour de lui les habitants de Jérusalem et des environs. Il entra avec eux dans le temple, et adressa une ardente prière au Seigneur. Quand il eut achevé, le prophète Jahaziel, de la tribu lévitique, s'écria du milieu de la foule : « Ecoutez, ô Juifs, et vous habitants de Jérusalem, vous aussi, ô roi Josaphat, le Seigneur vous dit ceci : Ne craignez pas, ne tremblez pas devant cette multitude; ce n'est pas votre bataille, c'est celle de Dieu. Allez demain à leur rencontre ; ils graviront la colline de Sis, et vous les trouverez à la source du torrent qui coule dans le désert de Jéruel. Vous n'aurez pas à combattre, seulement avancez hardiment, et vous verrez ce que le Seigneur aura fait pour vous. O Juda, et vous, Jérusalem, n'ayez pas peur, ne craignez rien; allez demain au-devant d'eux, et le Seigneur sera avec vous (1). »

Le lendemain, en effet, Josaphat aperçut devant lui, non plus des ennemis à combattre, mais des cadavres de morts; la plaine en était couverte aussi loin que la vue pouvait s'étendre. La division s'était mise parmi ces alliés d'un jour; Ammonites et Moabites avaient tourné leurs armes contre les Iduméens, puis contre eux-mêmes, et s'étaient exterminés les uns les autres avec cette frénésie des guerres civiles qui ne pardonne pas et n'épargne rien. Josaphat et son peuple s'enrichirent de leurs dépouilles.

JOSAPHAT (la vallée de Josaphat).

« Je rassemblerai toutes les nations, et je les conduirai dans la vallée de *Josaphat*, et là j'entrerai en discussion avec elles relativement à mon peuple, à Israël, mon héritage, qu'elles ont dissipé, à une terre qu'elles ont divisée, à mon peuple, qu'elles ont tiré au sort... Levez-vous, nations, rassemblez-vous dans la vallée de *Josaphat*, parce que j'y placerai mon trône, pour juger toutes les nations environnantes. Lancez la faux, car la moisson est mûre; venez, descendez, les cuves regorgent, le pressoir est plein; la malice des nations est au comble. Peuples, peuples, à la vallée du Carnage! voici le jour du Seigneur dans la vallée du Carnage. Le soleil et la lune se sont couverts de ténèbres, les étoiles ont perdu leur lumière; le Seigneur fait entendre ses rugissements du mont de Sion, sa voix retentit de Jérusalem, le ciel et la terre sont ébranlés; le Seigneur est l'espoir de son peuple, et la force des fils d'Israël (2). »

C'est sur ce texte que sont fondées les opinions populaires qui placent le jugement général dans la vallée de Josaphat. De graves commentateurs tels que Tirin, Haymon, l'abbé Rupert, Vatable, Hugues de Saint-Victor, y ont fait trop d'attention, peut-être. Cette

(1) Fl. Josèphe. *Ant. Jud.* l. IV, c. 8.
(2) Num. V, 12.
(3) V. Euseb. Salverte, *Essai sur la Magie*, c. 21.

(1) Et ait : Attendite, omnis Juda, et qui habitatis Jerusalem, et tu, rex Josaphat : Hæc dicit Dominus vobis : Nolite timere nec paveatis hanc multitudinem : non est enim vestra pugna, sed Dei. Cras descendetis contra eos : ascensuri enim sunt per clivum nomine Sis, et invenietis illos in summitate torrentis qui est contra solitudinem Jeruel. Non eritis vos qui dimicabitis, sed tantummodo confidenter state, et videbitis auxilium Domini super vos, o Juda, et Jerusalem : nolite timere, nec paveatis : cras egredimini contra eos; et Dominus erit vobiscum (*II Par.* XX, 15-17).

(2) Congregabo omnes gentes, et deducam eas in vallem Josaphat : et disceptabo cum eis ibi super populo meo, et hereditate mea Israel, quos dispersérunt in nationibus, et terram meam diviserunt..... Consurgant, et ascendant gentes in vallem Josaphat : quia ibi sedebo ut judicem omnes gentes in circuitu. Mittite falces, quoniam maturavit messis : venite, et descendite, quia plenum est torcular, exuberant torcularia : quia multiplicata est malitia eorum. Populi, populi in valle Concisionis : quia juxta est dies Domini in valle Concisionis. Sol et luna obtenebrati sunt, et stellæ retraxerunt splendorem suum. Et Dominus de Sion rugiet, et de Jerusalem dabit vocem suam : et movebuntur cœli et terra : et Dominus spes populi sui, et fortitudo filiorum Israel (*Joel.* III, 2, 12-16).

même opinion avait cours également parmi les anciens Hébreux, au rapport de saint Jérôme. C'est un beau texte, sans doute, à des considérations morales, et à des explications mystiques, mais le sens littéral ne présente rien de semblable, et, selon toute apparence, rien de semblable n'est entré dans la pensée de l'auteur. Le sens naturel et parfaitement clair de tout le passage est celui d'une grande bataille dans laquelle la nation juive, aidée du secours de Dieu, se vengera des nations circonvoisines, dont elle a eu tant à se plaindre. L'époque à laquelle doit s'acomplir l'événement est même déterminée : c'est après le retour de la captivité, *cum convertero captivitatem Juda* et *Jerusalem;* la cause n'est pas moins bien indiquée, c'est parce que les nations circonvoisines ont commis l'iniquité envers Juda, et versé injustement le sang de ses enfants : *Pro eo quod inique egerint in filios Juda, et effuderint sanguinem innocentem in terra sua.* Judas Machabée accomplit cette prophétie d'une manière également si évidente, qu'il n'y a pas lieu à contestation (1).

Quant à la vallée de Josaphat elle-même, il serait impossible de dire s'il y avait en Judée un seul lieu qui portât ce nom du temps du prophète Joël, il n'est pas même bien clair qu'il y en ait eu au temps du Messie; et les commentateurs ne sont pas d'accord sur la contrée où il faudrait le placer. Aben-Ezra croit qu'il faut appeler du nom de vallée de Josaphat celle où les Moabites, les Ammonites et les Iduméens, ligués contre ce prince, se détruisirent mutuellement par leurs propres armes, et que c'est à cet événement que le prophète a entendu faire allusion; mais c'est une erreur, et peut-être une double erreur, car Joël assigne une autre époque, ainsi que nous venons de le voir, et ensuite il n'est pas sûr que ce prophète ait vécu avant Josaphat. Andrichomius et la plupart des commentateurs modernes entendent par la vallée de Josaphat celle où coule le torrent de Cédron, entre les murs de Jérusalem et le mont des Oliviers; et c'est en effet le nom moderne de ce ravin, auquel se rattachent de grands et de nombreux souvenirs depuis David jusqu'à Jésus-Christ, et depuis Godefroi de Bouillon jusqu'à Louis IX.

Il n'est rien de plus délicieux et d'une verdure plus luxuriante que la vallée de Josaphat, dit l'auteur des *Voyages de Jésus-Christ;* rien de plus funèbre et de plus triste que la vallée de Josaphat, dit Lamartine dans son *Voyage en Orient*; c'est la nécropole et la sentine de Jérusalem. Poujoulat, dans sa *Correspondance d'Orient*, lui assigne également la destination de nécropole.

Josaphat veut dire *Jugement du Seigneur;* les Septante ont traduit, il est vrai, par le nom propre Josaphat, mais leur autorité et l'autorité même de la Vulgate n'est pas suffisante pour trancher absolument la difficulté; et c'est, selon toute apparence, l'équivoque de l'étymologie qui a donné lieu à l'espèce de méprise qui fait de la vallée de Josaphat le lieu du jugement général.

JOSEPH. Le patriarche Joseph en mourant dit à ses frères : « Après que je ne serai plus, le Seigneur se souviendra de vous, il vous fera sortir de ce pays, et vous conduira dans celui qu'il a promis avec serment à Abraham, à Isaac et à Jacob ; ne laissez pas ici mes ossements, je vous en conjure, je le veux; emportez-les avec vous (1). » Touchante sollicitude pour les restes de soi-même; touchante marque d'amour envers des frères, dont il ne veut être séparé ni à la vie ni à la mort! Trois siècles s'écoulèrent, et les générations successives se transmirent la dernière recommandation, la volonté suprême de celui qui avait été l'ange tutélaire et l'honneur de sa famille. Aussi, lorsqu'il fut enfin donné à Moïse de délivrer le peuple captif, il n'oublia pas le pieux devoir qui lui incombait. Les ossements de Joseph, ravis à leur tombeau, sortirent de l'Egypte en même temps qu'Israël, et entrèrent en même temps que lui dans la terre de promission, comme une preuve irrécusable de la vérité des paroles du patriarche à son lit de mort : Dieu se souviendra de vous, il vous fera sortir de ce pays, et vous conduira dans celui qu'il a promis avec serment à Abraham, à Isaac et à Jacob. C'est du moins de cette sorte que les interprètes des divines Ecritures entendent ce passage du livre de l'Ecclésiastique : « Les ossements de Joseph furent visités, et prophétisèrent après la mort (2). » Si le tombeau du saint patriarche fut la source de quelque autre prophétie ou de quelque miracle, l'histoire nous le laisse ignorer. (*V.* Genèse, c. L, v. 23; Exod., c. XIII, v. 19.)

JOSIAS (Prophéties qui le concernent). Josias fut désigné par son nom, trois cent trente années avant qu'il ne commençât de régner, plus de trois cent vingt années avant sa naissance. « Autel, autel, s'écria un prophète en présence de l'autel idolâtrique de Jéroboam, un rejeton de la race de David, nommé Josias, immolera sur toi les prêtres des hauts lieux, et ceux qui t'inondent de la fumée de l'encens ; il brûlera sur toi des ossements humains (3). »

En effet, deux cent cinquante-quatre ans après cette prédiction, Israël fut emmené captif, en punition de son idolâtrie; des peuples étrangers vinrent prendre sa place sur

(1) I Mach. v; II Mach. XII.

(1) Post mortem meam Deus visitabit vos, et ascendere vos faciet de terra ista ad terram quam juravit Abraham, Isaac, et Jacob. Cumque adjurasset eos atque dixisset : Deus visitabit vos : asportate ossa mea vobiscum de loco isto, mortuus est, expletis centum decem vitæ suæ annis (*Gen.* L, 23-25).

(2) Et ossa ipsius visitata sunt, et post mortem prophetaverunt (*Eccle.* XLIX, 18).

(3) Et ecce vir Dei venit de Juda in sermone Domini in Bethel, Jeroboam stante super altare, et thus jaciente. Et exclamavit contra altare in sermone Domini, et ait : Altare, altare, hæc dicit Dominus : Ecce filius nascetur domui David, Josias nomine, et immolabit super te sacerdotes excelsorum, qui nunc in te thura succendunt, et ossa hominum super te incendet (*III Reg.* XIII, 1-2).

la terre de promission. Trois monarques passèrent ensuite sur le trône de Juda, et le quatrième, nommé Josias, ayant réuni sous son sceptre tout le territoire occupé jadis par les deux peuples, s'empressa de le purger de tous les monuments idolâtriques qui y avaient été élevés depuis Salomon, et à commencer par lui. L'autel de Béthel, érigé par Jéroboam, ne pouvait subsister. « Josias le détruisit, avec le haut lieu; il brûla et réduisit tout en poussière, même le bois sacré. Et ayant aperçu des sépultures qui étaient près de là, sur la montagne, il envoya y prendre les ossements et les brûla sur l'autel, pour le polluer, suivant qu'il avait été prédit par l'homme de Dieu qui avait annoncé ces choses..... Il détruisit tous les monuments des hauts lieux dans toutes les villes de Samarie, aussi bien qu'à Béthel. Il mit à mort tous les prêtres de ces mêmes hauts lieux, les immolant sur leurs propres autels, et ensuite il y brûla des ossements humains (1). »

Un certain nombre d'Israélites étaient alors revenus furtivement de la captivité, ou n'y étaient pas allés du tout, car il s'en trouva sur les lieux mêmes, pour apprendre à Josias que le monument funéraire qu'il voyait non loin de Béthel, était le tombeau d'un prophète de Juda, lequel avait prédit, trois siècles et demi auparavant, ce qui arrivait alors. Par une disposition singulière de la Providence, l'auteur de la prophétie avait été enseveli près de Bethel, afin que son tombeau restât comme une menace perpétuelle à côté de l'autel sacrilége; et il avait été respecté, pour servir de témoignage au jour de la vengeance divine. (*Voy.* l'art. Bethel).

JOURDAIN (Passage du). Moïse venait de mourir en vue de la terre promise. Les quarante années que les Israélites avaient été condamnés à passer dans le désert, étaient accomplies. De toute la génération sortie de l'Egypte au-dessous de l'âge de vingt ans, il ne restait que Caleb et Josué. Un seul et faible obstacle empêchait Israël de poser le pied sur la terre où coulait le lait et le miel; un tout petit fleuve, le Jourdain à franchir. Mais Dieu avait dit à Israël comme à l'Océan : tu n'iras pas plus loin. Cependant le moment était arrivé. Josué avait reçu l'ordre de franchir l'obstacle, et l'avait transmis à son peuple : « Sanctifiez-vous, c'est demain : *Sanctificamini, cras enim faciet Dominus inter vos mirabilia.* »

Mais quoi! le passage se fera-t-il donc comme celui de tout autre fleuve, et suivant les usages ordinaires à la guerre; joindra-t-on les deux rives par un pont, cherchera-t-on les endroits guéables, les soldats se jetteront-ils dans ces eaux tièdes qui les invitent, et se prendront-ils par la main, pour faire la chaîne? Non, rien de tout cela. C'est le Seigneur qui agit, et sous sa main les merveilles naissent sans effort. Ecoutez plutôt le récit de Josué :

« Josué dit aux fils d'Israël : Approchez-vous et écoutez la parole du Seigneur votre Dieu..... Voici l'arche d'alliance du Seigneur de toute la terre, qui vous précédera à travers le Jourdain. Choisissez douze hommes des tribus d'Israël, un de chaque tribu. Et lorsque les prêtres qui portent l'arche du Seigneur, Dieu de toute la terre, auront posé la plante de leurs pieds dans les eaux du Jourdain, les eaux inférieures s'écouleront, et laisseront à sec le lit du fleuve; celles qui viennent du côté de la source s'amasseront en une montagne.

« Le peuple quitta donc son campement pour passer le Jourdain, précédé des prêtres qui portaient l'arche d'alliance. Lorsque ceux-ci furent descendus dans le lit du fleuve, et que leurs pieds furent à moitié dans l'eau (le Jourdain coulait à pleins bords, car c'était alors le temps de la moisson), les eaux supérieures s'arrêtèrent à cette limite, et s'entassèrent comme une montagne, qu'on voyait de loin jusqu'à la ville d'Adom, et au lieu appelé Sarthan; les eaux inférieures s'écoulèrent vers la mer du désert, qu'on appelle maintenant mer Morte, et le lit resta à sec. Le peuple s'avançait en face de Jéricho, et les prêtres qui portaient l'arche d'alliance du Seigneur, se tenaient debout, arrêtés, à pied sec, au milieu du fleuve, et tout le peuple traversait le lit desséché (1). »

Nonobstant notre peu de goût pour les citations, et particulièrement pour celles dont la source n'est pas d'une entière pureté,

(1) Insuper et altare quod erat in Bethel, et excelsum quod fecerat Jeroboam filius Nabat, qui peccare fecit Israel, et altare illud, et excelsum destruxit, atque combussit, et comminuit in pulverem, succenditque etiam lucum. Et conversus Josias, vidit ibi sepulcra, quæ erant in monte; misitque et tulit ossa de sepulcris, et combussit ea super altare, et pollait illud juxta verbum Domini, quod locutus est vir Dei, qui prædixerat verba hæc..... Insuper et omnia fana excelsorum, quæ erant in civitatibus Samariæ, quæ fecerant reges Israel ad irritandum Dominum, abstulit Josias; et fecit eis, secundum omnia opera quæ fecerat in Bethel. Et occidit universos sacerdotes excelsorum, qui erant ibi super altaria : et combussit ossa humana super ea; reversusque est Jerusalem (*IV Reg.* xxiii, 15-20).

(1) Ecce arca fœderis Domini omnis terræ antecedet vos per Jordanem. Parate duodecim viros de tribubus Israel, singulos per singulas tribus. Et cum posuerint vestigia pedum suorum, sacerdotes qui portant arcam Domini Dei universæ terræ, in aquis Jordanis, aquæ quæ inferiores sunt, decurrent atque deficient : quæ autem desuper veniunt, in una mole consistent. Igitur egressus est populus de tabernaculis suis, ut transiret Jordanem; et sacerdotes, qui portabant arcam fœderis, pergebant ante eum. Ingressisque eis Jordanem, et pedibus eorum in parte aquæ tinctis (Jordanis autem ripas alvei sui tempore messis impleverat). Steterunt aquæ descendentes in loco uno, et ad instar montis intumescentes apparebant procul, ab urbe quæ vocatur Adom usque ad locum Sarthan : quæ autem inferiores erant, in mare solitudinis (quod nunc vocatur Mortuum) descenderunt, usquequo omnino deficerent. Populus autem incedebat contra Jericho; et sacerdotes, qui portabant Arcam fœderis Domini, stabant super siccam humum in medio Jordanis accincti, omnisque populus per arentem alveum transibat (*Jos.* iii, 11-17).

nous demandons grâce pour la suivante, empruntée à un des plus beaux génies de nos temps modernes, que la religion compte parmi ses amis les plus constants, et l'orthodoxie parmi ses plus dangereux adversaires ; qui aime la religion comme poésie, qui la rejette comme foi ; esprit capricieux et insubordonné, qui eût été appelé à de grandes choses, s'il avait su s'imposer une règle, et qui n'aura jamais fait que de belles phrases.

« Le Jourdain sort en serpentant du lac (de Génésareth), se glisse dans la plaine basse et marécageuse d'Esdraëlon, à environ cinquante pas du lac ; il passe, en bouillonnant un peu, et en faisant entendre son premier murmure, sous les arches ruinées d'un pont d'architecture romaine. C'est là que nous nous dirigeons par une pente rapide et pierreuse, et que nous voulons saluer ses eaux consacrées dans les souvenirs de deux religions ! En peu de minutes, nous sommes à ses bords : nous descendons de cheval, nous nous baignons la tête, les pieds et les mains dans ses eaux douces, tièdes, et bleues comme les eaux du Rhône, quand il s'échappe du lac de Genève. Le Jourdain, dans cet endroit, qui doit être à peu près le milieu de sa course, ne serait pas digne du nom de fleuve dans un pays à plus larges dimensions ; mais il surpasse cependant de beaucoup l'Eurotas et le Céphise, et tous ces fleuves dont les noms fabuleux ou historiques retentissent de bonne heure dans notre mémoire, et nous présentent une image de force, de rapidité et d'abondance que l'aspect de la réalité détruit. Le Jourdain ici même est plus qu'un torrent ; quoiqu'à la fin d'un automne sans pluie il roule doucement, dans un lit d'environ cent pieds de large, une nappe d'eau de deux ou trois pieds de profondeur, claire, limpide, transparente, laissant compter les cailloux de son lit, et d'une de ces belles couleurs qui rend toute la profonde couleur d'un firmament d'Asie, plus bleue même que le ciel, comme une image plus belle que l'objet, comme une glace qui colore ce qu'elle réfléchit. A vingt ou trente pas de ses eaux, la plage, qu'il laisse à présent à sec, est semée de pierres roulantes, de joncs et de quelques touffes de lauriers-roses encore en fleurs. Cette plage a cinq à six pieds de profondeur au-dessous du niveau de la plaine, et témoigne de la dimension du fleuve dans la saison ordinaire des pleines eaux. Cette dimension, selon moi, doit être de huit à dix pieds de profondeur sur cent à cent vingt pieds de largeur. Il est plus étroit, plus haut et plus bas dans la plaine ; mais alors il est plus encaissé et plus profond, et l'endroit où nous le contemplions est un des quatre gués que le fleuve a dans tout son cours. Je bus dans le creux de ma main de l'eau du Jourdain, de l'eau que tant de poëtes divins avaient bue avant moi, de cette eau qui coula sur la tête innocente de la victime volontaire ! Je trouvai cette eau parfaitement douce, d'une saveur agréable et d'une grande limpidité. L'habitude que l'on contracte dans les voyages d'Orient de ne boire que de l'eau, et d'en boire souvent, rend le palais excellent juge des qualités d'une eau nouvelle. Il ne manquerait à l'eau du Jourdain qu'une de ces qualités, la fraîcheur. Elle était tiède, et quoique mes lèvres et mes mains fussent échauffées par une marche de onze heures sans ombre, par un soleil dévorant, mes mains, mes lèvres et mon front éprouvaient une impression de tiédeur, en touchant l'eau de ce fleuve.

« Comme tous les voyageurs qui viennent, à travers tant de fatigues, de distances et de périls, visiter dans son abandon ce fleuve jadis roi, je remplis quelques bouteilles de ses eaux, pour les porter à des amis moins heureux que moi, et je remplis les fontes de mes pistolets de cailloux que je ramassai sur le bord de son cours. Que ne pouvais-je emporter aussi l'inspiration sainte et prophétique dont il abreuvait jadis les bardes de ses sacrés rivages ; et surtout un peu de cette sainteté et de cette pureté d'esprit et de cœur, qu'il contracta sans doute la faculté de communiquer, en baignant le plus pur et le plus saint des enfants des hommes ! Je remontai ensuite à cheval, je fis le tour de quelques-uns des piliers ruinés qui portaient le pont ou l'aqueduc dont j'ai parlé plus haut ; je ne vis rien que la maçonnerie dégradée de toutes les constructions romaines de cette époque, ni marbre, ni sculpture, ni inscription ; aucune arche ne subsistait, mais dix piliers étaient encore debout, et l'on distinguait les fondations de quatre ou cinq autres ; chaque arche, d'environ dix pieds d'ouverture, ce qui s'accorde assez bien avec la dimension de cent vingt pieds, qu'à vue d'œil je crois devoir donner au Jourdain. »

« Au reste, ce que j'écris ici de la dimension du Jourdain, n'a pour objet que de satisfaire la curiosité des personnes qui veulent se faire des mesures justes et exactes des images mêmes de leurs pensées, et non de prêter des armes aux ennemis et aux défenseurs de la foi chrétienne, armes pitoyables des deux parts. Qu'importe que le Jourdain soit un torrent ou un fleuve ? Que la Judée soit un monceau de roches stériles ou un jardin délicieux ? Que telle montagne ne soit qu'une colline, et tel royaume une province ? Ces hommes qui s'acharnent, se combattent sur de pareilles questions, sont aussi insensés que ceux qui croient avoir renversé une croyance de deux mille ans, quand ils ont laborieusement cherché à donner un démenti à la Bible et un soufflet aux prophéties. Ne croirait-on pas, à voir ces grands combats sur un mot mal compris ou mal interprété des deux parts, que les religions sont des choses géométriques, que l'on démontre par un chiffre ou que l'on détruit par un argument ; et que des générations de croyants ou d'incrédules sont là toutes prêtes à attendre la fin de la discussion, et à passer immédiatement dans le parti du meilleur logicien et de l'antiquaire le plus érudit et le plus ingénieux ? Stériles dispu-

tes, qui ne pervertissent et ne convertissent personne! Les religions ne se prouvent pas, ne se démontrent pas, ne s'établissent pas, ne se ruinent pas par la logique. Elles sont, de tous les mystères de la nature et de l'esprit humain, le plus mystérieux et le plus inexplicable; elles sont d'instinct, et non de raisonnement; comme les vents qui soufflent de l'orient ou de l'occident, mais dont personne ne connaît la cause ni le point de départ; elles soufflent, Dieu seul sait d'où, Dieu seul sait pourquoi, Dieu seul sait pour combien de siècles et sur quelles contrées du globe! Elles sont parce qu'elles sont; on ne les prend, on ne les quitte pas à volonté, sur la parole de telle ou telle bouche; elles font partie du cœur même, plus encore que de l'esprit de l'homme (1). »

Nous n'avons pu résister au plaisir de citer de si belles et si poétiques paroles, mais nous ne saurions nous associer aux idées qu'elles expriment : une religion qui ne satisferait pas l'intelligence en même temps que le cœur, et qui aurait contre elle la logique, serait destinée à périr devant l'investigation philosophique; elle s'évanouirait devant la critique, comme le brouillard d'une matinée nébuleuse devant un rayon de soleil; comme le paganisme dans tous les lieux où peut pénétrer la lumière de l'Evangile.

JUDA (Prophéties qui le concernent).

« Juda, vos frères vous loueront; votre main s'appesantira sur la tête de vos ennemis; les fils de votre père vous adoreront. Juda, ô mon fils, vous vous élancez sur votre proie comme un lionceau; votre repos est celui du lion et de la lionne : qui oserait le troubler? Le sceptre ne sera point enlevé à Juda, ni le commandement à sa postérité, *non auferetur sceptrum de Juda, et dux de femore ejus, jusqu'à ce que* vienne celui qui doit être envoyé, et que les nations attendent (2).»

Cette importante prophétie, qui fait partie des bénédictions de Jacob mourant, et qui sert à démontrer que Jésus-Christ est le Messie, ne doit pas être prise dans un sens purement grammatical, autrement il faudrait dire que la tribu de Juda ne devait jamais obéir qu'à ses propres lois, et se commander à elle-même ainsi qu'aux autres tribus, depuis un moment donné *jusqu'à* la naissance du Messie; ce qui n'est pas, et ce qu'on n'a jamais pu établir d'une manière même indirecte, malgré tous les efforts tentés depuis des siècles pour tourner la difficulté. En effet, il est évident que Juda ne se gouverna par ses propres lois ni pendant les huit captivités qui précédèrent l'établissement de la royauté; ni pendant les soixante-dix années de la captivité de Babylone, ni depuis, jusqu'à l'établissement de la dynastie asmonéenne. Il est certain que la plupart d'entre les juges n'étaient pas de la famille de Juda, que Saül n'en était pas, que les Asmonéens n'en étaient pas, qu'Hérode n'en était pas. On dirait en vain que les Juifs conservèrent le droit de se rendre à eux-mêmes la justice jusqu'au moment de la mort du Messie, où ils convinrent qu'ils ne l'avaient plus, *nobis non licet interficere quemquam* (1); car le droit de juger et le droit de gouverner, qui est proprement celui du sceptre, sont tout à fait distincts et entièrement indépendants l'un de l'autre, quoique faisant partie l'un et l'autre de l'autorité souveraine. Et d'ailleurs, les Juifs perdirent ce droit pendant tout le temps de la dispersion de la nation. On dirait en vain qu'Esdras et le grand prêtre Josué relevèrent le *sceptre* tombé des mains de Jéchonias, car ils ne furent point rois, et ils n'étaient pas de la famille de Juda. Si Zorobabel était neveu de Jéchonias, il ne fut point roi, et n'eut point de successeurs. On dirait en vain que les Asmonéens descendaient peut-être de Juda par les femmes : car les femmes n'avaient point de généalogie dans Juda, et ils durent le sceptre à leur bravoure et non à leur naissance. Les rabbins prétendraient en vain que le grand sanhédrin, dont l'institution remonte au retour de la captivité, représentait la royauté dans Juda; car ce pouvoir, d'une origine incertaine, était purement religieux, et rien ne prouve que le sanhédrin dût être exclusivement composé de membres descendus de la famille de Juda (2).

Nous croyons qu'au lieu de s'arrêter à épiloguer sur le sens grammatical des mots *sceptrum* et *dux de femore ejus*, il faut s'arrêter au sens apparent, qui est celui de la supériorité comparative de Juda sur les autres tribus; et qu'au lieu de diviser la prophétie en quatre membres, comme le font la plupart des interprètes, elle ne doit être divisée qu'en deux; de cette sorte : 1° Juda, vous ne perdrez jamais le *sceptre*, c'est-à-dire la supériorité sur vos frères, sur ces frères qui vous *loueront*, parce que vous leur serez supérieur; 2° vous ne perdrez jamais, quoi qu'il arrive, le privilége de donner la naissance au *chef*, à celui qui *doit venir*, à celui *que les nations attendent;* et encore ne voudrions-nous pas trop appuyer sur la première proposition.

Tel est le sens apparent, tel est aussi le sens véritable. Nous croyons que la seule supériorité attribuée par le prophète à Juda au-dessus de ses frères, est celle de donner un jour la naissance au Messie, et qu'ainsi

(1) De Lamartine, *Voyage en Orient*, t. I, p. 321.

(2) Juda, te laudabunt fratres tui : manus tua in cervicibus inimicorum tuorum, adorabunt te filii patris tui. Catulus leonis Juda : ad prædam, fili mi, ascendisti, requiescens accubuisti ut leo, et quasi lœna, quis suscitabit eum? Non auferetur sceptrum de Juda, et dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est, et ipse erit exspectatio gentium. Ligans ad vineam pullum suum, et ad vitem, o fili mi, asinam suam. Lavabit in vino stolam suam, et in sanguine uvæ pallium suum. Pulchriores sunt oculi ejus vino, et dentes ejus lacte candidiores (*Gen.* XLIX, 8-12).

(1) Joan. XVIII, 31.

(2) On peut voir la discussion de ces diverses opinions dans la *Démonstration évangélique* de Huet, IX^e^ propos. Celle que le savant évêque d'Avranches adopte lui-même, très ingénieuse sans doute, comme tout ce qu'il a écrit et pensé, n'est pas plus satisfaisante que celles qu'il réfute.

le sens est exclusivement spirituel. Son seul dessein est d'établir la prérogative de Juda, mais non de marquer le terme auquel elle aura son entier accomplissement. Et le mot *donec*, employé par saint Jérôme, ne veut pas toujours dire *jusqu'à ce que* dans le langage de l'Ecriture (1) ; il veut souvent dire *avant que;* on le trouve avec le sens de *quoique*, et nous pensons qu'ici il veut dire *parce que.*

Dans tous les cas, si l'on veut se contenter de la supériorité comparative de Juda au-dessus de ses frères jusqu'au moment de la naissance du Messie, il sera facile de l'établir. Lors de la sortie d'Egypte, Juda avait la supériorité du nombre ; sa postérité comptait soixante-quatorze mille six cents hommes en état de porter les armes ; celle de Dan, qui venait après, n'en comptait que soixante-deux mille sept cents ; et celle de Siméon, cinquante-neuf mille cinq cents. Cette supériorité, il la conserva, ou plutôt elle alla toujours croissant; de telle sorte qu'après le schisme des dix tribus, Juda put combattre à armes égales avec le royaume d'Israël. Juda eut le privilége de donner des rois à toute la nation, de posséder le temple du Seigneur, la ville capitale, de survivre à toutes les tribus, d'en recueillir les débris, et de donner son nom à tous les fils d'Israël. Et si, pareil à la fleur qui se fane et tombe, pour faire place au fruit qu'elle avait fécondé, Juda dut à son tour disparaître du rang des nations, ce ne fut qu'après avoir donné au monde un Sauveur. Il y a tout cela dans la prophétie de Jacob; mais, nous le répétons, il ne faut prendre à la lettre et dans un sens matériel ni le *sceptre* ni la *royauté* dans la famille de Juda, *jusqu'à* ce que vint le Sauveur désiré des nations; car cela ne s'y trouve point, pas plus que dans l'histoire.

Il est même regrettable qu'on ait si souvent employé cette preuve pour démontrer que Jésus-Christ est venu au temps prédit, car elle est ruineuse, et les efforts qu'on fait pour y arranger les événements subséquents montrent sa faiblesse à ceux contre lesquels on l'emploie. Sans doute on en peut induire, comme nous venons de le faire, que Juda cessera ou bien aura cessé d'être un peuple au temps du Messie; mais cette induction éloignée ne saurait être mise en preuve, parce qu'elle n'est pas contenue littéralement dans la prédiction. Or il en est des démonstrations comme des armes; les mauvaises sont plus dangereuses pour les mains qui s'en servent que pour ceux qu'on veut combattre, et il serait temps enfin d'éliminer de la discussion tout ce qui ne prouve pas suffisamment.

Juda est désigné entre les douze fils de Jacob pour être le père du Messie, comme Jacob l'avait été à l'exclusion d'Esaü, et Isaac à l'exclusion d'Ismaël et des fils de Céthura ; voilà seulement ce qui résulte d'une manière évidente de la prophétie du saint vieillard; le reste est trop conjectural pour former la base d'une démonstration.

JUDAS (Sa trahison prédite).

L'aveuglement de la nation juive était peut-être nécessaire à la rédemption du genre humain; parce que si les Juifs avaient reconnu le Messie, ils ne l'auraient pas crucifié : *si cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent.* Non pas nécessaire de soi, mais dans l'arrangement des desseins providentiels, arrêtés en vue de cet aveuglement lui-même. S'il avait été nécessaire, d'une nécessité absolue, il ne serait pas imputable à péché. Dieu l'avait prévu et non voulu.

On se plaît trop à considérer également la trahison de Judas comme nécessaire de la même manière : elle ne l'était nullement. Judas n'avait point été choisi pour être un traître ; ce serait un blasphème de le dire. Il n'avait pas même été choisi, du moins selon les apparences, en vue de sa trahison, car si elle fut le moyen, ce ne fut qu'un moyen surabondant, et pour ainsi dire superflu. En effet, les Juifs, au milieu desquels Jésus conversait sans cesse, auraient bien pu s'emparer de sa personne au moment déterminé par la Providence, sans l'intervention de Judas; on le voit de reste au peu d'importance qu'ils y attachèrent, et au faible prix dont ils la rémunérèrent. La trahison fut donc spontanée, et en dehors des desseins de Dieu, sinon en dehors de ses prévisions.

Elle était prévue et annoncée par le plus ancien de tous les prophètes dont les écrits nous restent, ainsi que nous le montrerons en son lieu (*Voy.* l'article Messie). Elle fut prévue et annoncée par le Sauveur lui-même : « Vous êtes purs, dit-il à ses disciples en leur lavant les pieds, mais non pas tous ; » et l'évangéliste ajoute : S'il dit, non pas tous, c'est qu'il savait qui le livrerait. Puis, afin de mieux manifester sa prescience, il dit encore : « Vous serez heureux de l'observance de mes commandements ; je ne parle pas de tous, mais de ceux-là seulement que j'ai choisis ; car il faut que cette parole de l'Ecriture reçoive son accomplissement : celui qui mangeait le pain avec moi a levé le pied contre moi. Je vous en préviens avant que cela arrive, afin que vous sachiez qui je suis, quand cela arrivera. »

Après leur avoir donné le plus grand exemple et la plus touchante leçon d'humilité par le lavement des pieds, il se mit à les entretenir des merveilles eucharistiques; mais là, à la pensée de la communion sacrilége qui allait bientôt s'accomplir pour la première fois, son âme se troubla profondément. Il s'écria : « En vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous doit me livrer. » Les disciples, de plus en plus surpris, se regardaient les uns les autres avec anxiété. Pierre

(1) *Noe .... dimisit corvum, qui ..... non revertebatur* donec *siccarentur aquæ* (Gen. VIII, 7). *Omnis vir bellator armatus Jordanem transeat* donec *subvertat Dominus inimicos suos* (Num. XXXII, 21). *Deus non projiciet simplicem .....* donec *impleatur risu os tuum et labia tua jubilo* (Job VIII, 21). *Non cognoscebat eam* donec *peperit filium suum primogenitum* (Matth. I, 25), etc., etc....

fit signe au disciple bien aimé, celui de tous qui était le plus rapproché du Sauveur, de lui demander quel était celui dont il entendait parler. C'est celui auquel je vais donner du pain trempé, répondit-il ; et, trempant un morceau de pain, il le donna à Judas, fils de Simon Iscariote. Le tentateur pénétra dans l'âme de Judas, en même temps que ce pain entrait dans ses entrailles ; aussi le Sauveur, répondant bientôt à la pensée du traître, lui dit : « Faites vite ce que vous avez à faire (1). »

Après que Judas fut parti, pour accomplir son criminel dessein, le Sauveur, dans le cours d'une prière adressée à Dieu son père, à la suite d'une longue instruction à l'adresse de ses disciples, dit encore : « Mon père, j'ai conservé tous ceux que vous m'avez donnés, et aucun n'a péri, excepté le fils de la perdition, selon qu'il était annoncé dans l'Ecriture. »

L'évangéliste saint Matthieu ajoute un nouveau détail à tous ceux-ci, car il affirme que les disciples, alarmés à l'annonce de la trahison de l'un deux, ayant demandé tour à tour, Seigneur est-ce moi, Jésus répondit à Judas : « vous l'avez dit (2). »

Lorsque le traître, consommant son dessein, s'approcha du Sauveur pour lui donner le baiser, Jésus lui dit : « Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par ce baiser (3). »

Rien donc de plus clairement, de plus positivement annoncé que la trahison de Judas. Et le Sauveur montrait par là, que s'il ne l'empêchait pas, c'est qu'elle concourait à l'accomplissement de ses desseins.

(1) Si hæc scitis, beati eritis si feceritis ea. Non de omnibus vobis dico : ego scio quos elegerim : sed ut adimpleatur Scriptura : qui manducat mecum panem, levabit contra me calcaneum suum. Amodo dico vobis, priusquam fiat : ut cum factum fuerit, credatis quia ego sum. Amen, amen dico vobis : Qui accipit si quem misero, me accipit : qui autem me accipit, accipit eum qui me misit. Cum hæc dixisset Jesus, turbatus est spiritu ; et protestatus est, et dixit : Amen, amen dico vobis : Quia unus ex vobis tradet me. Aspiciebant ergo ad invicem discipuli, hæsitantes de quo diceret. Erat ergo recumbens unus ex discipulis ejus in sinu Jesu, quem diligebat Jesus. Innuit ergo huic Simon Petrus, et dixit ei : Quis est, de quo dicit? Itaque cum recubuisset ille supra pectus Jesu, dicit ei : Domine, quis est? Respondit Jesus : Ille est, cui ego intinctum panem porrexero. Et cum intinxisset panem, dedit Judæ Simonis Iscariotæ. Et post buccellam, introivit in eum Satanas. Et dixit ei Jesus : Quod facis, fac citius (*Joan.* XIII, 11-27).

(2) Et edentibus illis, dixit : Amen dico vobis quia unus vestrum me traditurus est. Et contristati valde, cœperunt singuli dicere : Nunquid ego sum Domine? At ipse respondens, ait : Qui intingit mecum manum in paropside, hic me tradet. Filius quidem hominis vadit, sicut scriptum est de illo : væ autem homini illi, per quem Filius hominis tradetur : bonum erat ei si natus non fuisset homo ille. Respondens autem Judas, qui tradidit eum, dixit : Nunquid ego sum, Rabbi? Ait illi : Tu dixisti (*Matth.* XXVI, 21-25).

(3) Adhuc eo loquente, ecce turba : et qui vocabatur Judas, unus de duodecim, antecedebat eos : et appropinquavit Jesu ut oscularetur eum. Jesus autem dixit illi : Juda, osculo Filium hominis tradis (*Luc.* XXII, 47-48)?

JUIFS. Nous réunirons ici dans un seul article diverses prophéties concernant la nation juive, qui n'ont pu trouver place dans le classement général des matières.

I. *Etendue de l'empire temporel de la nation juive.* En contractant alliance avec Abraham, Dieu lui promit de soumettre à sa postérité tout le pays compris entre le fleuve d'Egypte et l'Euphrate : *a fluvio Ægypti usque ad fluvium magnum Euphratem* (1).

Moïse, avant de mourir, renouvela cette promesse au nom du Seigneur : « La terre est à vous, dit-il aux Hébreux, partout où vous poserez le pied. Votre empire s'étendra depuis le désert et le Liban, jusqu'à l'Euphrate et à la mer occidentale (2). »

Bientôt après Dieu confirma la même promesse à Josué, dans les mêmes termes, et lui donna l'ordre de commencer à la mettre à exécution : « Levez-vous, passez le Jourdain, vous et tout votre peuple, et entrez dans le pays que je dois donner aux fils d'Israël. Je vous soumettrai tous les lieux où vous porterez vos pas, ainsi que je l'ai promis à Moïse. Vous étendrez vos limites depuis le désert et le Liban jusqu'à l'Euphrate et à la grande mer occidentale, y compris le pays des Héthéens (3). »

L'accomplissement intégral de ces promesse fut différé jusqu'au règne de David ; mais enfin ce monarque l'opéra. Il soumit, dit l'auteur du second livre des *Rois*, au huitième chapitre, la Philistie, la Moabite, la Syrie damascène, Ammon, Amalec, l'Idumée ; il alla planter son drapeau sur le bord de l'Euphrate, et soumit au retour de cette expédition la Syrie sobaïte. La Syrie damascène s'étant révoltée, dit un peu plus loin le même auteur, il la vainquit à Héla, et un grand nombre de rois voisins, qu'elle avait appelés à son secours, vinrent humblement après leur commune défaite, se soumettre au vainqueur, et accepter le tribut qu'il lui plut d'imposer.

Salomon, le roi pacifique, ajouta encore à ces immenses Etats : Pharaon constitua pour dot à sa fille en la donnant en mariage à ce prince, la ville de Gazer, conquise par lui même sur les Chananéens (4). Salomon prit possession du Liban, qui servait de frontières au royaume du côté de Tyr et de Sidon, et y bâtit des forteresses (5) ; il reçut la soumis-

(1) Gen. XV, 18.

(2) Omnis locus, quem calcaverit pes vester, vester erit. A deserto, et a Libano, a flumine magno Euphrate usque ad mare occidentale erunt termini vestri. Nullus stabit contra vos : terrorem vestrum et formidinem dabit Dominus Deus vester super omnem terram quam calcaturi estis, sicut locutus est vobis (*Deut.* XI, 24-25).

(3) Omnem locum, quem calcaverit vestigium pedis vestri, vobis tradam, sicut locutus sum Moysi. A deserto et Libano usque ad fluvium magnum Euphratem, omnis terra Hethæorum usque ad mare magnum contra solis occasum erit terminus vester (*Jos.* I, 3-4).

(4) III Reg. IX, 16.

(5) II Paral. VIII, 6.

sion de certaines tribus de Hétéens, d'Amorrhéens, de Phéréséens, de Hévéens, de Jébuséens, qui avaient conservé jusque là leur liberté (1); il occupa la Palmyrène sur les bords de l'Euphrate, et y bâtit la ville de Tadmor (2); il possédait les deux ports d'Ailath et d'Aziogaber, sur la mer Rouge (3); de sorte que son empire, appuyé au nord à l'Euphrate, eut pour bornes au nord-ouest la chaîne du Liban et de l'anti-Liban, à l'ouest la Méditerranée depuis Tyr jusqu'à Gaza, au midi le Sihor, le mont Horeb et la mer Rouge à l'est les déserts de l'Arabie (4). Hérode le Grand et son petit-fils, Hérode-Agrippa, possédèrent presque la même étendue de pays. Rien ne manqua donc à l'accomplissement des promesses divines; mais les successeurs de Salomon reperdirent une à une toutes les provinces tributaires, en punition de l'idolâtrie à laquelle ils s'abandonnèrent, et la Judée elle-même cessa de s'appartenir, à raison du même crime.

II. *Aveuglement de la nation juive à l'endroit du Messie.* Si nous portons nos regards vers les temps du Messie, l'aveuglement de cette nation à l'endroit du Sauveur qu'elle attendait depuis tant de siècles, sera sans doute l'objet qui appellera le plus notre attention. Mais cet aveuglement était prédit, et saint Paul a presque dit qu'il était nécessaire : *Cæcitas ex parte contigit in Israël, donec plenitudo gentium intraret.* Et en effet, si les Juifs avaient reconnu l'envoyé de Dieu, ils ne l'auraient pas crucifié : *Si enim cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent;* or s'ils ne l'avaient pas crucifié, le monde n'aurait pas été racheté. L'aveuglement du peuple juif entrait donc dans les prévisions de Dieu, si non dans ses desseins; aussi Isaïe disait-il huit siècles auparavant : « L'ange du Seigneur m'a dit : Prophète, allez dire à ce peuple : écoutez sans entendre, voyez sans comprendre. Aveuglez le cœur de ce peuple, obstruez ses oreilles, fermez ses yeux, afin qu'il ne voie pas, qu'il n'entende pas, qu'il ne comprenne pas, de crainte qu'il ne se convertisse, et que je n'aie pitié de lui. — Et j'ai demandé, jusques à quand, ô mon Dieu; et il m'a été répondu, jusqu'à ce que les villes demeurent désertes, les maisons sans habitants, les champs sans laboureurs (5). » Ces paroles, il est vrai, s'appliquent d'une manière immédiate à la captivité des soixante-dix années; mais cette captivité elle-même n'était qu'une figure prophétique de la dispersion définitive de la nation, après qu'elle aurait rejeté le Messie, comme elle devait être dispersée temporairement, après avoir refusé d'entendre les avertissements de Jérémie, figure si expressive du Messie. Toutefois les paroles suivantes n'ont pas d'autre application possible, que celle que nous leur donnons ici; et l'apôtre saint Paul n'a pas manqué de la faire (1).

« Qui donc a voulu nous croire, et qui a compris l'œuvre du Seigneur? Il s'élèvera devant ce peuple comme un rejeton, comme un bourgeon au milieu d'une plaine aride. Il est sans apparence et sans beauté; nous l'avons méconnu. Homme d'humilité, le dernier d'entre les hommes, homme de douleurs et d'infirmités, nous lui avons vu un visage modeste et sans éclat; c'est pourquoi nous n'avons pas pris garde à lui (2). » Le reste de cette prophétie peint si bien le Messie, ses douleurs, sa mort; sa résurrection, sa gloire, ses triomphes, qu'il est impossible de le méconnaître à ce portrait anticipé.

L'aveuglement du peuple Juif est marqué à des signes plus caractéristiques encore au chapitre cinquante-sixième du même prophète. « Le Seigneur dit ceci : gardez mes préceptes, accomplissez ma loi; car voilà mon salut qui approche; ma justice va se révéler..... Que le fils de l'étranger qui cherchera le Seigneur, ne dise plus, le Seigneur ne m'a pas admis parmi son peuple. Que l'eunuque ne dise plus, je suis un bois stérile..... car je leur donnerai place dans ma maison, à mon foyer; je les appellerai d'un nom plus doux que celui de fils et de fille..... Je les amènerai à ma sainte montagne, je les remplirai de joie dans ma maison de prière; j'y recevrai avec bonheur sur mes autels leurs victimes et leurs holocaustes; car ma maison sera la maison de la prière pour tous les peuples (3). »

(1) II Paral. VIII, 7.
(2) III Reg. IX, 18.
(3) II Par. VIII, 17.
(4) Cf. III Reg. IV, 21, 24. — Ibid. IX, 16 - 22. — II Par. VIII, 5, 6, 7, ibid., 17. — Ibid. IX, 26. — I Esdr. IV, 20.
(5) Et dixit : Vade, et dices populo huic : Audite audientes, et nolite intelligere : et videte visionem, et nolite cognoscere. Excæca cor populi hujus, et aures ejus aggrava; et oculos ejus claude; ne forte videat oculis suis, et auribus suis audiat, et corde suo intelligat, et convertatur, et sanem eum. Et dixi : Usquequo Domine? Et dixit : Donec desolentur civitates absque habitatore et domus sine homine, et terra relinquetur deserta (*Isa.* VI, 9-11).

(1) Rom. X, 16.
(2) Quis credidit auditui nostro? et brachium Domini cui revelatum est? Et ascendet sicut virgultum coram eo, et sicut radix de terra sitienti : non est species ei, neque decor : et vidimus eum, et non erat aspectus, et desideravimus eum : despectum, et novissimum virorum, virum dolorum, et scientem infirmitatem : et quasi absconditus vultus ejus et despectus, unde nec reputavimus eum (*Isa.* LIII, 1-3).
(3) Hæc dicit Dominus : Custodite judicium, et facite justitiam : quia juxta est salus mea ut veniat, et justitia mea ut reveletur. Beatus vir, qui facit hoc, et Filius hominis, qui apprehendet istud : custodiens sabbatum, ne polluat illud, custodiens manus suas ne faciat omne malum. Et non dicat filius advenæ, qui adhæret Domino, dicens : Separatione dividet me Dominus a populo suo : Et non dicat eunuchus : Ecce ego lignum aridum. Quia hæc dicit Dominus eunuchis : Qui custodierint sabbata mea, et elegerint quæ ego volui, et tenuerint fœdus meum. Dabo eis in domo mea, et in muris meis locum, et nomen melius a filiis et filiabus : nomen sempiternum dabo eis, quod non peribit.
Et filios advenæ, qui adhærent Domino, ut colant eum, et diligant nomen ejus, ut sint ei in servos : omnem custodientem sabbatum ne polluat illud, et tenentem fœdus meum. Adducam eos in montem

Aussitôt après ces paroles, qui expriment si bien la vocation des nations et leur entrée dans le sein de l'Eglise, le prophète ajoute : « Bêtes des champs et des forêts, accourez toutes, venez dévorer Israël ; ses gardiens sont aveugles, aucun ne prend garde; ce sont des chiens muets, incapables d'aboyer; ils ne voient que l'illusion, s'endorment et se complaisent dans leur sommeil. Chiens affamés, que rien ne rassasie; pasteurs sans intelligence; chacun d'eux suit ses voies, chacun son avarice, depuis le premier jusqu'au dernier (1). »

Pour mieux saisir toute la justesse de ce tableau, il faut le comparer avec cette admirable parabole où le Sauveur dit : « Il en est du royaume de Dieu comme du festin qu'un roi avait préparé pour les noces de son fils. Il envoya ses serviteurs appeler les invités, mais ils refusèrent de s'y rendre. Il en envoya d'autres avec ordre de dire : venez donc aux noces, mon festin est prêt ; j'ai tué veaux et volailles, on vous attend; et ceux-ci, au lieu d'y prendre garde s'en allèrent l'un à sa maison des champs, l'autre à ses affaires (2).... »

Le prophète avait convoqué les bêtes sauvages à dévorer Israël ; le Sauveur ajoute : le roi enverra ses armées pour punir les ingrats et les meurtriers. Bientôt après les armées romaines vinrent en effet, et tirent de la ville de Jérusalem et de la nation juive tout entière le plus affreux carnage qui se soit jamais vu dans l'univers. Il faudrait être plus aveugle que les Juifs eux-mêmes, pour ne pas reconnaître, au siècle où nous vivons, la justesse admirable de ces rapprochements, et ne pas reconnaître l'entier accomplissement de la prophétie.

III. *La nation juive rejetée de Dieu.* Mais comme si ce n'était pas assez de semblables prophéties, il ne faut pas qu'aucune circonstance importante vienne à s'accomplir sans avoir été prédite : Cette nation aveugle sera rejetée de Dieu. Ecoutez plutôt Jésus-Christ disant au XIII^e^ chapitre de saint Luc : « Il y aura des pleurs et des grincements de dents, lorsque vous verrez Abraham, Isaac, Jacob et tous les prophètes en possession du royaume de Dieu, tandis que vous en serez exclus, et qu'on viendra de l'Orient, de l'Occident, du Nord et du Midi, pour y prendre place (1). » Ou bien encore au XX^e^ chapitre : « Les colons ayant vu venir à eux le fils du père de famille, se dirent : Voici l'héritier, tuons-le, et l'héritage nous restera. Ils le conduisirent donc hors de la vigne, et le mirent à mort. Que fera après cela le maître de la vigne? il viendra, il exterminera les colons, et louera sa vigne à d'autres (2). »

Si l'on veut avoir le complément de ces prophéties du Sauveur, il faut le chercher au XXIV^e^ chapitre d'Isaïe. C'est un tableau si ressemblant de la désolation actuelle de la Judée, qu'il est impossible de s'y méprendre. On pourrait l'appliquer, sans doute, à la désolation des soixante-dix années de captivité, mais il est des traits qui ne conviennent qu'à l'état présent. Ainsi le prophète, après avoir esquissé le tableau, ajoute : « Que le nom du Seigneur, du Dieu d'Israël, soit connu dans les îles de la mer. Nous avons entendu célébrer ses louanges, la gloire du Juste, aux extrémités de la terre. » Mais aussitôt il s'écrie : « C'est mon secret, c'est mon secret ; ah ! malheureux, qu'allais-je dire ; » puis il continue le sombre tableau de désolation qu'il a commencé. Cependant il l'achève par un dernier trait, qui montre que ce sont les gloires du Messie qu'il a entrevues, qu'il n'a osé révéler plus clairement, et par une conséquence nécessaire, que c'est bien la dispersion finale de la nation qu'il a voulu peindre : « Lorsque le Seigneur des armées règnera sur le mont de Sion, à Jérusalem, lorsqu'il aura été glorifié en présence de ses élus, sa gloire effacera celle des astres du firmament (3). »

sanctum meum, et lætificabo eos in domo orationis meæ : holocausta eorum, et victimæ eorum, placebunt mihi super altari meo : quia domus mea domus orationis vocabitur cunctis populis (*Isa.* LVI, 1-7).

(1) Ait Dominus Deus, qui congregat dispersos Israël : Adhuc congregabo ad eum congregatos ejus. Omnes bestiæ agri, venite ad devorandum, universæ bestiæ saltus. Speculatores ejus cæci omnes, nescierunt universi : canes muti non valentes latrare, videntes vana, dormientes, et amantes somnia. Et canes impudentissimi nescierunt saturitatem : ipsi pastores ignoraverunt intelligentiam : omnes in viam suam declinaverunt, unusquisque ad avaritiam suam a summo usque ad novissimum (*Isa.* LVI, 8-11).

(2) Et respondens Jesus, dixit iterum in parabolis eis, dicens : Simile factum est regnum cœlorum homini regi, qui fecit nuptias filio suo. Et misit servos suos vocare invitatos ad nuptias, et nolebant venire. Iterum misit alios servos, dicens : dicite invitatis : Ecce prandium meum paravi, tauri mei et altilia occisa sunt, et omnia parata ; venite ad nuptias. Illi autem neglexerunt ; et abierunt, alius in villam suam, alius vero ad negotiationem suam : reliqui vero tenuerunt servos ejus, et contumeliis affectos occiderunt. Rex autem cum audisset, iratus est : et missis exercitibus suis, perdidit homicidas illos, et civitatem illorum succendit (*Matth.* XXII, 1-7).

(1) Ibi erit fletus, et stridor dentium : cum videritis Abraham, et Isaac, et Jacob, et omnes prophetas in regno Dei, vos autem expelli foras. Et venient ab Oriente, et Occidente, et Aquilone, et Austro, et accumbent in regno Dei. Et ecce sunt novissimi qui erunt primi, et sunt primi qui erunt novissimi (*Luc.* XIII, 28-30).

(2) Dixit autem dominus vineæ : Quid faciam? mittam filium meum dilectum : forsitan, cum hunc viderint, verebuntur. Quem cum vidissent coloni, cogitaverunt intra se, dicentes : Hic est hæres, occidamus illum, ut nostra fiat hæreditas. Et ejectum illum extra vineam, occiderunt. Quid ergo faciet illis Dominus vineæ? Veniet, et perdet colonos istos, et dabit vineam aliis. Quo audito, dixerunt illi : Absit (*Luc.* XX, 13-16).

(3) A finibus terræ laudes audivimus, gloriam justi. Et dixi : Secretum meum mihi, secretum meum mihi. Væ mihi ! prævaricantes prævaricati sunt, et prævaricatione transgressorum prævericati sunt. Et erubescet luna, et confundetur sol, cum regnaverit Dominus exercituum in monte Sion et in Jerusalem, et in conspectu senum suorum fuerit glorificatus (*Isa.* XXIV, 16, 23).

Ce ne sont pas là, sans doute, les seuls témoignages prophétiques qui soient applicables à la situation présente du peuple juif, depuis qu'il a méconnu l'envoyé de Dieu. Les psaumes cinquième, quarante-neuvième, soixante-dix-neuvième et cent huitième, en présentent une vive image ; il en est de même des troisième, cinquième, huitième vingt-sixième, quarante-deuxième, quarante-troisième, cinquantième et cinquante-unième chapitres d'Isaïe, ainsi que du troisième chapitre d'Ozée; mais comme ces passages s'appliquent immédiatement à la captivité des soixante-dix ans, et que nous ne voulons nous occuper que du sens direct et immédiat, afin que nos déductions soient sans réplique, nous ne les exposerons point ici ; bien que la dispersion de Babylone ne fût qu'une figure de la dispersion finale, ainsi que nous venons de le dire ; de cette dispersion à laquelle nous assistons, ou plutôt à laquelle le monde assiste depuis dix-huit siècles.

IV. *Juifs fugitifs en Égypte.* Il est dans les malheurs de la nation juive une circonstance importante qui n'a pas échappé à la pénétration des prophètes, et sur laquelle ils n'ont pas ménagé les avertissements ; mais stériles avis, que la nation coupable n'était plus digne de comprendre ; c'est ce funeste penchant à tourner leurs regards vers l'Egypte pour y demander de l'appui, ou même y chercher un refuge : « Malheur à vous, fils vagabonds, qui formez des projets à mon insu, leur dit Isaïe (1), qui ourdissez des desseins que mon esprit n'a pas inspirés, ajoutant ainsi péchés sur péchés ; malheur à vous qui reprenez les chemins de l'Egypte, et cela sans m'en demander avis, trop confiants dans la puissance de Pharaon, et trompés par l'ombre de l'Egypte. La puissance de Pharaon vous fera défaut, et dans l'ombre de l'Egypte vous ne trouverez que votre confusion..... Malheur à ceux qui vont demander du secours à l'Egypte, et qui placent leur espoir en des chevaux ; à ceux qui mettent leur confiance en des quadriges, sous prétexte qu'ils sont nombreux : en des cavaliers, sous prétexte qu'ils sont braves, au lieu de rechercher le Saint d'Israël, et de se confier dans le Seigneur..... L'Egyptien est un homme, et non un dieu ; ses chevaux sont de la chair, et non de l'esprit. Le Seigneur inclinera la main, protecteur et protégé tomberont, et se briseront ensemble (2). »

Ces prophéties concernent l'alliance de Joakim, de Joachin et de Sédécias avec l'Egypte ; alliance malheureuse qui provoqua la colère du puissant roi de Babylone, et attira sur les deux nations les plus grands malheurs. L'histoire en est connue.

Lorsque Jérusalem eut été prise une première fois par Nabuchodonosor, et Joakin, ou Jéchonias, emmené captif à Babylone, un grand nombre de Juifs émigrèrent en Egypte, en même temps que leurs coréligionnaires politiques suivaient Joakim dans sa captivité. Le prophète Jérémie, témoin oculaire de ces malheurs, dit des uns et des autres : « Le Seigneur, Dieu d'Israël, dit ceci : Je ferai miséricorde à ceux qui s'en sont allés captifs dans la Babylonie ; je les ramènerai dans ce pays ; je les édifierai, pour ne plus les détruire ; je les planterai, pour ne plus les arracher..... Quant à ceux qui sont demeurés à Jérusalem et à ceux qui se sont enfuis en Egypte, je les jetterai à la vexation, et à l'affliction par tous les royaumes de la terre ; je les donnerai en opprobre, en dérision, en proverbe, en malédiction dans tous les lieux où ils se trouveront. Je les livrerai au glaive, à la famine, à la peste, jusqu'à ce qu'ils aient été exterminés de la terre que je leur avais donnée à eux et à leurs pères (1). »

Les événements, on le sait encore, ne vérifièrent que trop ces sinistres prédictions. Jérusalem fut prise une seconde fois, ruinée de fond en comble, et les habitants de la Judée qui survécurent à de si grandes calamités allèrent rejoindre en Babylonie les infortunés compagnons de Jéchonias. Quant à ceux qui avaient cherché un refuge en Egypte, ils devaient partager le sort de ceux dont nous allons parler maintenant.

Lorsque Jérusalem eut été détruite, et Godolias, que Nabuchodonosor avait institué gouverneur de la Judée, traitreusement assassiné, un grand nombre de Juifs demeurés dans le pays, ou revenus des contrées limitrophes pour habiter du moins les ruines

(1) Isa. xxx, 1-8. — xxxi, 1.

(2) Væ, filii desertores, dicit Dominus, ut faceretis concilium, et non ex me : et ordiremini telam, et non per spiritum meum, ut adderetis peccatum super peccatum ; qui ambulatis ut descendatis in Ægyptum, et os meum non interrogastis, sperantes auxilium in fortitudine Pharaonis, et habentis fiduciam in umbra Ægypti. Et erit vobis fortitudo Pharaonis in confusionem, et fiducia umbræ Ægypti in ignominiam..... Væ qui descendunt in Ægyptum ad auxilium, in equis sperantes, et habentes fiduciam super quadrigis, quia multæ sunt ; et super equitibus, quia prævalidi nimis ; et non sunt confisi super sanctum Israel, et Dominum non requisierunt..... Ægyptius homo, et non Deus ; et equi eorum caro, et non spiritus ; et Dominus inclinabit manum suam, et corruet auxiliator, et cadet cui præstatur auxilium, simulque omnes consumentur (*Isa.* xxx, 1-3 ; xxxi, 1-3).

(1) Hæc dicit Dominus Deus Israel : Sicut ficus hæ bonæ : sic cognoscam transmigrationem Juda, quam emisi de loco isto in terram Chaldæorum, in bonum. Et ponam oculos meos super eos ad placandum, et reducam eos in terram hanc ; et ædificabo eos, et non destruam ; et plantabo eos, et non evellam. Et dabo eis cor, ut sciant me, quia ego sum Dominus ; et erunt mihi in populum ; et ego ero eis in Deum : quia revertentur ad me in toto corde suo. Et sicut ficus pessimæ, quæ comedi non possunt, eo quod sint malæ : hæc dicit Dominus, sic dabo Sedeciam regem Juda, et principes ejus, et reliquos de Jerusalem, qui remanserunt in urbe hac, et qui habitant in terra Egypti. Et dabo eos in vexationem, afflictionemque omnibus regnis terræ ; in opprobrium, et in parabolam, et in proverbium, et in maledictionem in universis locis, ad quæ ejeci eos. Et mittam in eis gladium, et famem, et pestem, donec consumantur de terra, quam dedi eis, et patribus eorum (*Jer.* xxiv, 5-10).

de la patrie bien-aimée, formèrent le projet de chercher un refuge en Egypte, afin de se soustraire aux vengeances du roi d'Assyrie. Mais avant de mettre à exécution cette funeste pensée, ils voulurent avoir l'avis, ou plutôt l'approbation de Jérémie. Le prophète consulta le Seigneur, et leur répondit au bout de dix jours : « Si vous demeurez paisiblement en ce pays, je vous y édifierai, et ne permettrai pas que vous soyez détruits; je vous y planterai, et ne permettrai pas que vous soyez arrachés, car je suis résolu de mettre un terme aux maux dont je vous ai frappés. Ne craignez rien de la part du roi de Babylone, dont le seul nom vous épouvante; ne le craignez plus, dit le Seigneur; je suis avec vous, pour vous sauver, et vous délivrer de ses mains..... Si au contraire vous prenez le chemin de l'Egypte, et si vous allez y demeurer, le glaive, dont vous avez tant de frayeur, vous y atteindra, et la famine, que vous redoutez, vous y poursuivra, et vous y mourrez. Tous ceux qui voudront s'enfuir en Egypte, pour y chercher un asile, y périront par le glaive, par la famine, par la peste; il n'en survivra pas un seul; un seul n'échappera pas aux maux que je leur prépare. Car, dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël, de même que mon indignation et ma colère ont éclaté contre les habitants de Jérusalem, de même mon indignation éclatera sur vous, lorsque vous aurez franchi les frontières de l'Egypte; vous y serez un objet de haine, de stupeur, de malédiction et d'opprobre, et aucun de vous ne reverra sa patrie (1). »

Nonobstant ces menaces si redoutables, dont ils attribuèrent l'inspiration à Baruch, le secrétaire du prophète, plutôt qu'à Dieu, ils prirent la route de l'Egypte, et Jérémie, qui préférait ses concitoyens au sol de sa patrie, les suivit, en déplorant leur aveuglement, résigné d'avance à subir sa part de leurs infortunes. Cette conduite est une réponse anticipée aux inculpations de ceux qui devaient plus tard l'accuser de s'être vendu aux Assyriens. Mais il ne fut pas plutôt entré en Egypte, qu'il dressa, en présence des fugitifs un monument, qu'il prit à témoin de la vérité de ses paroles.

« Nabuchodonosor, roi de Babylone, leur dit-il, en plaçant des pierres dans une crypte qui se trouvait sous la porte du palais de Pharaon, à Taphnis, Nabuchodonosor placera son trône au-dessus de ces pierres; car il viendra, et livrera l'Egypte qui à la mort à la mort, qui à la captivité à la captivité, qui au glaive au glaive. Il allumera l'incendie dans les temples des dieux de l'Egypte, les réduira en cendres, et emmènera les dieux captifs. Il enveloppera l'Egypte dans le deuil, comme un berger s'enveloppe dans son manteau, et se retirera ensuite sans être inquiété (1). »

Les Juifs ne tardèrent pas à se mêler intimement à la population de l'Egypte, ils y contractèrent des alliances. Leur penchant à l'idolâtrie, les habitudes qu'ils en avaient apportées de la Judée, l'exemple des Egyptiens, les superstitions des familles auxquelles ils s'étaient alliés, les entraînèrent bientôt dans des pratiques répréhensibles; ils ne tardèrent pas à s'abandonner sans frein ni réserve au même culte que leurs nouveaux compatriotes. Jérémie tenta un dernier effort auprès d'eux; mais il était trop tard. L'assemblée devint tumultueuse, les femmes poussèrent de grandes clameurs; tous déclarèrent à l'envi qu'ils n'avaient jamais été si malheureux que du temps qu'ils honoraient le Seigneur à Jérusalem, ni si heureux que maintenant, et que d'ailleurs les nations idolâtres étaient plus favorisées qu'eux, et qu'ainsi ils ne renonceraient point à l'idolâtrie.

C'est, dit-on, en cette circonstance, que Jérémie fut lapidé, suivant les traditions des Juifs.

Mais ces fureurs et ces crimes ne changèrent rien aux destinées des malheureux émigrés; ils en hâtèrent plutôt l'accomplissement, en accumulant sur leurs têtes de nouvelles expiations.

Quatorze ans après leur sortie de la Palestine et leur entrée en Egypte, Nabuchodonosor y apparut à la tête de ses puissantes

(1) Et dixit ad eos : Hæc dicit Dominus Deus Israel, ad quem misistis me, ut prosternerem preces vestras in conspectu ejus. Si quiescentes manseritis in terra hac, ædificabo vos, et non destruam; plantabo, et non evellam : jam enim placatus sum super malo quod feci vobis, nolite timere a facie regis Babylonis, quem vos pavidi formidatis : nolite metuere eum, dicit Dominus : quia vobiscum sum ego, ut salvos vos faciam, et eruam de manu ejus. Et dabo vobis misericordias, et miserebor vestri, et habitare vos faciam in terra vestra.....

Propter hoc nunc audite verbum Domini reliquiæ Juda : Hæc dicit Dominus exercituum, Deus Israel : Si posueritis faciem vestram ut ingrediamini Ægyptum, et intraveritis ut ibi habitetis. Gladius, quem vos formidatis, ibi comprehendet vos in terra Ægypti : et fames, pro qua estis solliciti, adhærebit vobis in Ægypto, et ibi moriemini. Omnesque viri, qui posuerunt faciem suam ut ingrediantur Ægyptum, ut habitent ibi, morientur gladio et fame, et peste : nullus de eis remanebit, nec effugiet a facie mali, quod ego afferam super eos. Quia hæc dicit Dominus exercituum, Deus Israel : sicut conflatus est furor meus, et indignatio mea super habitatores Jerusalem, sic conflabitur indignatio mea super vos cum ingressi fueritis Ægyptum, et eritis in jusjurandum, et in stuporem, et in maledictum, et in opprobrium : et nequaquam ultra videbitis locum istum (*Jer.* XLII, 9-18).

(1) Et factus est sermo Domini ad Jeremiam in Taphnis, dicens : Sume lapides grandes in manu tua, et abscondes eos in crypta, quæ est sub muro latericio in porta domus Pharaonis in Taphnis, cernentibus viris Judæis, et dices ad eos : Hæc dicit Dominus exercituum Deus Israel : Ecce ego mittam, et assumam Nabuchodonosor regem Babylonis servum meum : et ponam thronum ejus super lapides istos quos abscondi, et statuet solium suum super eos. Veniensque percutiet terram Ægypti, quos in mortem, in mortem; et quos in captivitatem, in captivitatem; et quos in gladium, in gladium. Et succendet ignem in delubris deorum Ægypti, et comburet ea, et captivos ducet illos : et amicietur terra Ægypti, sicut amicitur pastor pallio suo : et egredietur inde in pace (*Jer.* XLIII, 9-12).

armées, et afin qu'il ne manquât rien aux maux de ce malheureux pays, l'Egypte se mit d'elle-même en révolution, en guerre civile. Le roi de Babylone la dévasta, la saccagea sans obstacle pendant trois années, ne la quitta que quand il n'y eut plus rien à prendre ou à détruire, et se retira paisiblement, après avoir établi Amasis pour régner sur les ruines qu'il y avait faites.

L'histoire ne nous dit pas quelle fut dans ces derniers malheurs la part des Juifs réfugiés, mais elle dut être double : d'abord en tant qu'habitants de l'Egypte, et ensuite en tant que réfugiés qui avaient provoqué toutes les colères du vainqueur.

Ainsi s'accomplit la parole de Dieu.

K

KRUDENER (M^me^ la baronne de). Ecrire la vie de cette femme célèbre, n'est pas une tâche facile, tant à cause du rôle politique qu'elle a joué dans la courte mais féconde période de 1813 à 1815, et de l'influence qu'elle a exercée sur l'esprit de l'empereur Alexandre, qu'à cause de la piété ardente, mais exaltée et mal dirigée qu'elle à montrée pendant les dernières années de son existence, piété diversement jugée même parmi ses contemporains. Nous adoptons entièrement l'avis de Sainte-Beuve, que, pour bien juger des œuvres et des actions qui sortent de la règle commune, il faut, par la pensée, se reporter au siècle qui en fut témoin et aux événements qui en furent l'occasion. Si M^me^ de Krudener, avec la tournure de son esprit, l'exaltation de ses sentiments, ses rêveries passionnées, son mysticisme et ses aspirations religieuses, eût vu le jour quelques siècles plus tôt, alors elle nous serait apparue comme une de ces brillantes damoiselles du moyen âge, reine des fêtes et des tournois, jetant son écharpe au plus digne, couronnant le vainqueur; héroïne de quelque chevaleresque aventure, et le prix des plus beaux faits d'armes.

Elle eût étourdi le monde du bruit de sa gloire, et attiré tous les hommages par ses grâces et sa beauté, pour aller ensuite, humble et pénitente, se livrer aux rigueurs d'un cloître, et mourir au monde, afin d'édifier par les vertus de l'âge mûr ceux qu'elle avait scandalisés par les écarts de la jeunesse. Oui, telle eût été M^me^ de Krudener; mais il lui manquait la foi et l'exemple : l'exemple, car il n'y avait plus de cloîtres; la foi positive et réglée, car elle n'était pas catholique.

Il y a, dans la vie de M^me^ de Krudener, deux parties bien distinctes : la première est une vie de jeune femme livrée au monde, cherchant le bonheur dans le bruit, les fêtes, la dissipation; s'abandonnant au charme de se voir adorée et s'adorant elle-même, prenant pour ainsi dire au sérieux sa beauté et ses grâces, et par complaisance pour elle-même se dépeignant avec amour sous les traits de sa Valérie, roman auquel elle doit, comme écrivain, une juste réputation et où elle a retracé plusieurs aventures de sa propre vie si romanesque.

La seconde partie est une existence passive et recueillie; elle y revient péniblement des illusions qui l'ont bercée et aveuglée jusqu'alors, elle repousse le monde autant qu'elle l'a aimé, et cherche un refuge dans les œuvres de la piété et l'amour de Dieu. Puis, entraînée une seconde fois par son imagination vive et pleine de feu, elle pousse à l'extrême ce nouveau genre de vie, et se pose en inspirée, en messagère du ciel.

Nous allons la suivre dans ces deux existences si différentes.

Juliana de Krudener naquit à Riga, en 1766. Son père, le baron de Victinghof, l'un des plus riches seigneurs de la Courlande, se glorifiait d'appartenir à une des plus anciennes familles d'Allemagne. Les descendants des chevaliers Teutoniques étaient luthériens; Juliana fut donc luthérienne. Son père la fit élever avec le plus grand soin, et pour parfaire son éducation, il l'emmena fort jeune à Paris. Là il recevait une nombreuse société, et tous les hommes remarquables dans les lettres, les arts et les sciences se donnèrent rendez-vous dans son salon. Buffon, d'Alembert, Marmontel ne furent point les derniers à s'y rendre. Juliana, âgée de neuf ans, se forma dans cette société lettrée. On ne tarda pas à remarquer et à admirer la jeune fille, dont l'intelligence commençait à se développer, et qui joignait à une imagination vive et facile un extérieur plein de grâce et de douceur. Elle était elle-même encore à cette époque pleine de foi et d'innocence, mais déjà on découvrait en elle une âme ardente, un cœur passionné et un grand amour pour la dissipation. A quatorze ans elle fut unie au baron de Krudener, qui, quoique jeune, avait cependant nombre d'années plus qu'elle. C'était un homme distingué par l'esprit et la noblesse du caractère, mais sérieux, réfléchi, et par conséquent peu sympathique avec la nature ardente de la jeune femme. C'est lui que M^me^ de Krudener a dépeint dans l'époux de Valérie. Le baron de Krudener, ambassadeur de Russie à Venise, puis en diverses cours de l'Europe, y introduisit successivement sa femme, qui partout enchaîna les hommages sur ses pas. Elle s'élança avec ardeur dans le tourbillon de plaisirs qui s'ouvrait à ses yeux; il se forma autour d'elle un cercle de jeunes gens et d'adorateurs qui la prirent pour leur reine; elle fut à la tête de toutes les fêtes, de toutes les parties de plaisir. Le bruit de ces folles joies l'empêcha d'entendre les sages avis de son mari, ou les lui fit mépriser; une

séparation s'ensuivit. Retirée chez son père à Riga, le séjour de cette ville, si peu attrayant pour elle, ne la rendit pas plus sage. Elle le quitta bientôt, pour commencer une série de voyages capricieux, en rapport avec le trouble et l'agitation de son âme. Paris, Leipzig, Saint-Pétersbourg, la virent successivement ; enfin en 1801, elle revint à Paris. Là elle reprend sa vie bruyante et tumultueuse. Elle est présente à toutes les joyeuses réunions, elle marche toujours environnée d'une cour d'artistes et de poëtes, et les séductions qui l'environnent ne la laissent pas maîtresse d'elle-même. Elle devint alors le sujet des chroniques les moins honorables. Garat, entre autres, parut attirer pendant quelque temps ses préférences. Son salon était goûté, et l'eût été davantage si, comme toutes celles qui visent trop à l'admiration, elle n'eût exclu presque entièrement les femmes comme autant de rivales. Mais enfin on venait à elle; l'élite de la fashion et de la littérature savait le chemin de son hôtel de la rue de Cléry; on y rencontrait des poëtes, des disciples de Voltaire, des élèves de Swédenborg; des célébrités militaires, Garat le chanteur, qui agissait en maître, Bernardin de Saint-Pierre, conseiller intime et censeur de l'œuvre que la belle dame destinait à l'impression; l'illuminé Bergasse, *e tutti quanti*. Bergasse acquit insensiblement un grand empire, en faisant vibrer la corde du mysticisme, et en développant chez l'impressionnable et vaniteuse étrangère les idées d'un commerce intime avec le ciel. On la voyait fréquemment, au milieu d'une conversation frivole, entrer subitement en extase : son visage s'illuminait comme par enchantement; elle moralisait, catéchisait, mêlant la Bible à Ossian, tranchant de la Corinne et de la Velléda, pâle reflet slave des éclairs méridionaux de Mme de Staël. C'est qu'en réalité Mme de Staël et Mme Cottin l'empêchaient de dormir; c'est que, désireuse de tous les genres de célébrité, sentant d'ailleurs venir les rides et sa beauté décliner, elle se prit à désirer les succès littéraires; et, sous cette inspiration, elle entreprit le roman de Valérie, où elle se retrouvait jeune et belle, et dans lequel elle retraçait le tableau de relations qui lui étaient chères.

Enfin, sa pauvre tête tourna tout à fait : elle en vint à s'imaginer que l'Europe était en admiration devant son esprit et sa beauté; elle comptait avec une puérile naïveté les prétendues victimes de ses charmes, qui se mouraient d'amour, ou qui avaient déjà succombé. Comme plus tard elle devait se persuader que Paris, attentif à ses dévotions, la suivait dans les élans d'une prière commune. Tout Paris jeûne aujourd'hui, disait-elle un soir à un ami qui sortait du Palais-Royal, où il avait vu les restaurants garnis de gens qui soupaient bel et bien. Il ne put parvenir à la détromper.

Alors elle donnait en plein dans les visions du mystiscime, ou plutôt de l'illuminisme.

En 1806, le renversement de la monarchie prussienne avait evenlé en elle des idées sérieuses; elle se trouvait auprès de la reine de Prusse, et l'esprit élevé, et l'âme noble et pure de cette princesse firent sur elle une grande impression. C'est de cette époque qu'il faut dater sa nouvelle existence; non pas qu'elle ne fût encore emportée quelquefois par l'amour des plaisirs, et qu'elle n'eût grandement à combattre son penchant pour le monde et la dissipation.

Mais une fois lancée dans un nouvel ordre d'idées, elle s'y abandonna avec la fougue de sa nature, et monta de dégrés en dégrés de la conversion au piétisme, du piétisme au mysticisme le plus ardent. Ce n'est certes pas un système de philosophie comme un autre, que le mysticisme. Si, à force d'études et de travaux bien ou mal diriges, on peut devenir sage, ou descendre jusqu'au déisme et au matérialisme, on ne devient guère mystique autrement que par poésie et sentiment; ou plutôt on ne le devient pas, on en trouve en soi-même les germes qui se développent aisément, pour peu que certaines circonstances viennent en favoriser la croissance. On ne saurait appeler le mysticisme du nom de système, car tout système suppose une logique; or le charme du mysticisme est de n'en point avoir. Il jette l'âme dans un vague mystérieux, l'abandonne à sa pente, et plus elle est poétique et aventureuse, plus elle s'en va loin; car, ainsi que l'a dit M. de Marmier, en parlant du mysticisme : « Le vague est son élément, l'infini son espace et Dieu son but. »

De là vient que, pour être mystique, il n'est pas nécessaire d'être savant, le sentiment vaut mieux que l'esprit : aussi est-ce principalement parmi les âmes simples, droites et pures que l'on trouve les mystiques (1).

Cette rêverie mystérieuse et attirante devait plaire à l'imagination romanesque de Mme de Krudener. Et qu'on nous pardonne d'employer cette expression, lors même qu'il s'agit de la partie religieuse de sa vie, il est facile de s'égarer dans ses conceptions, quand on ne suit aucune direction ni aucune règle. Il est facile de prendre les rêves de son imagination pour la voix intérieure de Dieu, si on n'est pas éclairé par l'orthodoxie la plus pure; on se trompe nécessairement, quand on n'a pas d'autre juge que soi-même. Or, Mme de Krudener, par sa religion même, était en dehors de la voie droite, et elle se trouvait abandonnée, sans guide, à toute la fougue de son esprit passionné et vagabond. Elle étudia avec amour la doctrine des frères Moraves; elle se sentait entraînée vers eux d'une manière irrésistible; mais ce fut une circonstance imprévue et insignifiante en

(1) Il y a mystiques et mystiques. Il y a loin de sainte Thérèse à Mme de Krudener, de saint François de Sales à M. Cahagnet, du mysticisme orthodoxe enfin à l'extravagance. L'auteur de l'article aurait mieux fait peut-être d'employer un autre mot; Sans compter que Mme de Krudener se trouve un tant soit peu fourvoyée en la compagnie des âmes *simples*, *droites* et *pures*.

apparence, qui détermina définitivement son changement de vie.

Un ouvrier en chaussures vint prendre la mesure de son pied ; une expression singulièrement calme et douce était répandue sur ses traits ; la noble baronne voulut savoir de lui le secret de cette paix dont sa figure portait l'empreinte, elle l'interrogea : il répondit en racontant sa vie, les luttes morales qui l'avaient amené à la connaissance des vérités chrétiennes, et sut exciter l'intérêt, puis bientôt la sympathie ; car Mme de Krudener aussi lui ouvrit son cœur, lui avoua ses tristesses, cette mélancolie qui la surprenait même dans le tourbillon des fêtes du monde, qu'elle semblait rechercher avec tant d'empressement. Dès lors une perspective nouvelle s'offrit à ses regards ; elle rechercha cette paix qu'elle avait entrevue et comprise, elle mit à sa poursuite l'ardeur qu'elle avait mise à tout ; peu à peu son esprit s'éclaira, ses convictions s'affermirent, et elle s'arracha à ce monde qu'elle avait tant aimé et dont elle était l'ornement, pour suivre la voie nouvelle et sainte qu'elle avait choisie. Mais ce renoncement ne se fit pas sans combat ; on devine ses luttes, ses souffrances. Cependant elle demeura triomphante : alors il y eut en elle comme une plénitude immense, un besoin de communiquer à d'autres la sainte joie qui l'animait ; elle voulut déverser pour ainsi dire le trop plein de sa foi sur ceux qui l'entouraient, et ce fut alors qu'elle se crut revêtue d'un caractère apostolique, et appelée à une mission de prédication pour la conversion des âmes. Le charme de sa parole, la conviction qui l'animait, exerçaient autour d'elle un grand empire : malheureusement il se mêlait à tout cela une sorte d'exagération qui en diminuait le prix, et lui attira des railleries et des sarcasmes ; quelques-uns mirent en doute la sincérité de ses sentiments religieux, d'autres la traitèrent plus sévèrement encore.

« Elle n'avait, dit un de ses censeurs, ni vraie passion, ni génie, ni spontanéité, sauf quand l'orgueil se mettait de la partie.

« Théâtrale d'un bout à l'autre de sa vie, elle ne tendit la main aux pauvres que quand les heureux l'abandonnèrent, et même alors que voulait-elle? Un parterre, fût-il en haillons : ce n'est pas là sainte Thérèse, qui aima le monde pour s'y divertir, et non pour briller, qui aima Dieu parce qu'il est grand, et non pour être vue le priant. Mystique et visant à faire école, à fonder, à innover en quelque chose, qu'a-t-elle trouvé? Rien. Elle n'était pas même au courant de la philosophie allemande, et sans la connaître elle la haïssait.... Somme toute, et sous tous les rapports, la baronne de Krudener était une pauvre tête !.. »

Ce jugement est bien sévère, et il est permis d'en appeler. Une femme jeune encore, enthousiaste du monde et de ses joies, après s'être idéalisée dans un roman, et posée comme le modèle de toutes les grâces, de toutes les vertus, renonce subitement à tout : à ses triomphes, à sa gloire d'auteur, pour se livrer au ministère apostolique, et se dévouer au salut des âmes, et tout cela n'aurait été qu'un jeu, qu'une nouvelle forme de l'orgueil ! Nous préférons penser le contraire. Le sacrifice fut réel; arrachée au monde, elle n'y retourna plus; l'exagération et une longue hypocrisie ne sauraient habiter ensemble. L'exagération ne vient que du sentiment, et suppose, par conséquent, une conviction réelle. Mme de Krudener était luthérienne, nous l'avons déjà dit, et, à ce titre, elle ne reconnaissait aucune autorité qui eût droit de régler sa pensée : de là les grands écarts et les grandes erreurs auxquelles elle s'abandonna. Mais reprenons les choses de plus haut. Sa conversion commencée en 1806, était parachevée en 1809. Alors elle écrivait à Mlle Cochelet ces lettres empreintes d'un véritable enthousiasme religieux, qui ne peuvent laisser de doutes sur la sincérité de ses sentiments. 1815 arrivant, elle se laissa emporter à la fougue de son imagination, et entra avec ardeur et sans aucun frein dans cette carrière de politique et de mission réformatrice qui s'ouvrait devant elle ; son ambition à peine endormie se réveilla, et ne fit que changer d'objet. La noble baronne s'érigea de bonne foi en prophétesse, et se crut chargée de la mission de régénérer le monde.

Après avoir quitté les frères moraves, elle était revenue à Paris, avait entrepris des voyages à Genève, en différents lieux de l'Allemagne ; son âme était en proie à des pensées, à des désirs brûlants. Elle sentait au fond de son cœur une inspiration mystérieuse indéfinissable, mais ardente. Elle ne connaissait plus le repos ; on la trouve tantôt en Allemagne, tantôt à Bade, tantôt écoutant à Carlsruhe l'illuminé Jung-Stilling, ou prêchant avec lui des réunions d'indigents. Elle travaillait à s'élever, à se détacher de plus en plus, suivant son nouveau langage, *des pensées des hommes du torrent;* mais elle avait moins changé qu'elle ne le croyait, car elle portait dans ses nouvelles voies, et dans cette *royale route de l'âme*, comme elle disait d'après Platon, toute la sensibilité et l'imagination de ses jeunes années, le même désir de plaire et de paraître.

Les événements de 1813 achèveront d'éclairer, de dessiner la mission que Mme de Krudener se figurait avoir reçue du ciel, et cet élan de l'Allemagne qui produisit tant de guerriers enthousiastes, de poëtes éloquents, la fit se lever, elle aussi, comme la prophétesse du Nord. Elle annonçait une nouvelle ère de civilisation, et comme le contre-pied de l'invasion d'Attila. Son Attila, à elle, était l'empereur Alexandre, qu'elle ne connaissait encore qu'indirectement, bien qu'elle l'appelât déjà le *Sauveur universel* et *l'ange blanc*, en opposition à *l'ange noir*, Napoléon. L'année 1814 la vit à Paris, puis en Suisse, à Bade, dans la vallée de Lichtenthal, où affluaient sur ses traces des légions de pauvres ; en Alsace, à Strasbourg, où elle vit mourir d'une mort tragique

et chrétienne le préfet de Lézai Marnésia; dans les Vosges, au village du *Banc de la Roche*, fécondé et édifié par Oberlin. Tout ce qu'elle voyait surexcitait son inspiration, et développait de plus en plus ses idées de prédication apostolique.

Sept années avaient produit un grand changement en elle, et avaient enfin chassé ces faux rêves de jeunesse, qui l'avaient si longtemps poursuivie, pour faire place à des idées de piété et de recueillement qui ne devaient plus la quitter. En 1814, à Paris, elle tint de nombreuses assemblées, auxquelles assistèrent des personnages de la plus haute distinction. Alors elle commença à revêtir le costume de prêtresse, tint des conférences religieuses, fit des prières en commun. C'est à ce moment, dit-on, qu'elle conçut ce projet d'union politique et religieuse d'où devait sortir la Sainte-Alliance.

Mme de Krudener, dans une conférence qu'elle eut avec le philosophe Krug, s'expliqua ouvertement sur la Sainte-Alliance : C'est dit-elle, l'ouvrage immédiat de Dieu; mais elle s'en regardait comme l'apôtre. « C'est lui qui m'a choisie pour l'instrument de cette entreprise, c'est par lui seul que j'en suis venue à bout. »

Puis elle ajoute : « La Sainte-Alliance est faite pour tous les hommes, elle doit leur apprendre que Jésus-Christ est le seul maître qui gouverne la terre et le ciel. Elle doit les sauver de la perdition dans laquelle ils étaient tombés. »

Et un peu plus loin : « Dieu s'est servi d'elle pour éveiller dans l'âme du grand et pieux Alexandre la pensée de la Sainte-Alliance. L'empereur lui en apporta d'abord une ébauche et elle la revit. De là le document que l'on connaît. »

Mais il en coûta à Mme de Krudener de grands combats pour conduire la chose à bonne fin; car on ne concevait pas d'abord le haut point de vue sous lequel elle l'envisageait. Surtout, elle dut prendre bien garde, dit-elle, aux mains profanes des diplomates et des gens de cour, pour que tout ne fût pas perdu.

Et il n'est que trop vrai qu'elle jouit alors d'une grande influence politique, et qu'elle remplit un rôle important. Précédemment admise dans l'intimité de l'empereur Alexandre, lorsqu'il était en Suisse, peu avant les Cent-Jours, elle l'avait trouvé tout disposé à entrer dans ses vues. On avait déjà comparé ce prince à Alexandre le Grand et à Cyrus; elle rajeunit cette idée, et le compara à Jésus-Christ. Peut-être était-elle de bonne foi, mais un peu d'adresse, un reste d'habitude des insinuations flatteuses du monde s'y mêlait, et ne pouvait nuire au succès : aussi prit-elle un immense ascendant, et devint-elle tout d'abord le conseil habituel d'Alexandre.

A Paris, il sortait de l'Elysée par une porte du jardin, pour aller auprès d'elle plusieurs fois le jour, et là ils priaient ensemble, invoquant les lumières divines. Elle confessa alors à un ami qu'elle avait parfois peine à réprimer les accès de la vanité, quand elle songeait qu'elle était ainsi toute puissante sur le plus puissant des souverains. Dans les premiers jours de septembre de cette même année 1815, une grande revue de troupes russes eut lieu, sous les yeux d'Alexandre, *aux Sablons*, dans les plaines de Vertus en Champagne. Mme de Krudener, son gendre, sa fille, le jeune ministre Empeytas, s'étaient rendus au château de Mesnil, près de là. Dès le matin, les voitures de l'empereur Alexandre vinrent les prendre; des attentions extraordinaires furent marquées à Mme de Krudener, en l'honneur de laquelle la revue semblait avoir lieu. Plus tard, elle publia sur cette solennité une petite brochure intitulée : *le Camp de Vertus*, où elle avouait l'espérance qu'elle avait dans Alexandre pour le renouvellement de la terre, en se considérant elle-même comme envoyée de Dieu pour l'aider en cette sainte mission. Nous en citerons un passage :

« Qui ne s'est dit, en assistant dans les plaines de Châlons, qui ont vu la défaite d'Attila : Une autre verge a été brisée... C'est qu'il n'a jamais existé qu'un seul crime, celui de vouloir se passer du Dieu vivant. Qu'ils ont dû être remplis, les immenses vœux de votre cœur, heureux Alexandre, quand, dans cette journée du ciel, vous avez vu dans ces plaines, où, il y a six cents ans, cent mille Français, en présence du roi de Navarre, virent le supplice de cent quatre-vingts hérétiques à la clarté des torches funèbres, vous avez vu, dis-je, cent cinquante mille Russes faire amende honorable à la religion de l'amour... Ah! qui n'a pas, en voyant cette journée du ciel, vécu avec nous de toutes les espérances ?.. Qui n'a pas pensé, en voyant Alexandre sous ces grands étendards, à toutes les victoires de la foi, à toutes les leçons de la charité ?.. Qui a osé douter qu'il n'y ait là de hautes inspirations, et qui n'a dit avec l'Apôtre : « Les choses « vieilles sont passées, voici que toutes « choses sont faites nouvelles. »

« Eh! qui n'a pas eu besoin de quelque chose de nouveau au milieu de tant de ruines? Les hommes, placés sur le haut de l'échelle par les grandes lumières, ont vu cette époque à la clarté que jetait sur elle la majesté des Ecritures.... La nature l'a confiée à ses observateurs; les sciences s'en sont doutées; la politique, couverte de honte, l'a pressentie dans ses chutes...

« Oui, tous, soit en jouissant de ce grand secret, encore voilé comme Isis, soit en tremblant de crainte que le voile des temps ne se déchirât, tous ont eu l'espoir ou la terreur de cette époque...

« Quel cœur, en voyant tout cela, n'a pas aussi battu pour vous, ô France !.. jadis si grande, et qui ressortirez plus grande encore de vos désastres ! France, qui avez voulu exiler de vos conseils le Tout-Puissant, et avez vu des bras de chair, quoique appuyés sur des empires, tomber d'épouvante et redevenir impuissants !..

« Dites aux peuples étonnés que les Français ont été châtiés par leur gloire même ; dites aux hommes sans avenir que la poussière qui s'élève retombe pour être rendue à la terre des sépulcres !..

« Et vous, France première, antique héritage des Gaules, fille de saint Louis et de tant de saints qui attirèrent sur elle des bénédictions éternelles, et pensée de la chevalerie, dont les rêves ont charmé l'univers, revenez tout entière, car vous êtes vivante d'immortalité! Vous n'êtes point captive dans les liens de la mort, comme tout ce qui n'a eu que le domaine du mal pour régner ou pour servir. »

Et elle finit en montrant la croix laissée dans ces lieux comme un autel magnifique qui doit tout rallier et qui dira : « Ici fut adoré Jésus-Christ par le héros et l'armée chère à son cœur; ici les peuples de l'Aquilon demandèrent le bonheur de la France. »

Ces lignes donneront une idée de l'exaltation de Mme Krudner et de son style ampoulé, style d'alors, car celui de *Valérie* lui est bien supérieur de tous points.

Elle continuait avec zèle ses prédications. Dévorée du désir de trôner toujours, elle ne se montrait à la foule de ses prosélytes que dans un costume majestueux et à l'extrémité d'une enfilade de pièces où, à la faveur d'un demi-jour et d'une nuit savamment éclairée, elle apparaissait sous les traits d'une céleste messagère.

Cette mascarade, qui date de la première Restauration, se renouvela de plus belle après les Cent-Jours, qu'elle prétendit avoir prédits, ainsi que le retour de l'île d'Elbe.

Après Waterloo, les plus grands personnages fréquentèrent ses salons ; des souverains même les honorèrent de leur présence, bien que ne croyant pas à ses prophéties. Alexandre s'y montrait fort assidu. C'est alors que commença vraiment pour elle cette vie de prosélytisme religieux qu'elle n'avait fait qu'entrevoir. De jour en jour le succès qu'elle obtint l'enhardit dans son entreprise, et lui donna plus de confiance dans la mission dont elle se croyait chargée. Mme de Krudener vit beaucoup Benjamin-Constant en 1815. La notice que M. de Sainte-Beuve a publiée sur elle, renferme à l'endroit de leurs relations des détails du plus grand intérêt.

« C'est près de Mme de Krudener, dit-il, qu'il allait durant des heures chercher quelque repos, partager quelque prière, Adolphe toujours le même près de Valérie régénérée.»

Benjamin-Constant était bien loin de partager les idées religieuses de Mme de Krudener, mais il était fasciné par l'enthousiasme des convictions qu'elle déployait, la hauteur de ses vues, le zèle qui l'animait et le charme qu'elle savait répandre sur ses moindres actions.

Elle se rendit à Bâle, où elle se fit recevoir de la société des piétistes ; chaque jour elle tint dans son hôtel des conférences religieuses, espèces de prédications auxquelles la foule accourait de toutes parts. Elle reçut de nombreuses offrandes pour les pauvres : mais bientôt les rassemblements causèrent des désordres ; on se prit à craindre son influence, on fit semblant de s'alarmer de ses projets ; il lui naquit de nombreux ennemis Tandis que les uns la vénéraient comme une sainte, ailleurs elle était chassée comme une aventurière. Les journaux l'attaquèrent et crièrent au scandale. « Il est évident, disaient-ils, que le christianisme professé par Mme de Krudener n'est point la vérité. Toutes ses démonstrations, tous ses discours ne consistent que dans un tissu de formules piétistes et enthousiastes, et sans aucune valeur réelle. Ce sont de belles paroles, et de jolies tournures très-propres à entraîner ceux qui ne réfléchissent pas, et ceux qui croient aveuglément à ce qu'on leur dit. »

D'autres, au contraire, la défendirent avec zèle : « Nous voyons, dit l'un d'eux, dans Mme de Krudener une femme qui pouvait briller dans les cours et jouir dans les palais d'une vie élevée, et qui sacrifie toutes ces grandeurs terrestres, qui dévoue toute son existence au service des pauvres, des malades, des êtres abandonnés, qui partage à celui-ci son pain, à celui-là ses vêtements, qui recueille chez elle et soigne avec amour les malheureux, qui est si occupée de porter des secours à ceux qui les réclament, qu'à peine prend-elle le temps de manger, et qui, pleine d'humilité, demandera pardon au criminel, si dans l'exhortation qu'elle lui adresse, il s'est glissé un mot qui a pu le blesser (1). »

Cependant, chassée du canton, elle se dirigea sur Lœrrach, puis sur Araw, enfin à Berne, où elle ne fit qu'un court séjour; et en 1816, elle se fixa à Greuze-Horn (grand duché de Bade) dans la demeure de sa fille Mme de Bergheim, à une lieue de Bâle, où elle espérait réunir beaucoup d'auditeurs. En effet, elle ne marcha plus qu'accompagnée d'un grand nombre de prosélytes, parmi lesquels se trouvaient Empeytas, le professeur Lachenal de Bâle, et Kellner qui était le plus zélé de tous. Ce Kellner n'avait pas eu, dit-on, une vie très-exemplaire. Il remplissait auprès de la baronne les fonctions de factotum, mais surtout celles d'introducteur et d'huissier.

L'abondance des aumônes qui passaient par les mains de Mme de Krudener et l'onction de sa parole lui attiraient de nombreux visiteurs, et des pauvres par milliers : l'hiver venu, on en compta jusqu'à quatre mille par jour ; parmi eux se trouvaient, on le pense bien, beaucoup de fainéants et de vagabonds. L'autorité s'en émut, et le gouvernement de Bade se décida à suivre l'exemple de celui de Bâle. Le 25 janvier 1817, un régiment de chasseurs environna Greuze-Horn, et refoula les pauvres vers Lœrrach,

(1) C'est que la noble dame se donna aussi la mission de régénérer les criminels. On la vit quelquefois parler avec tant de feu et d'onction au milieu d'un cercle de prisonniers, que ceux-ci versaient des larmes abondantes; et plus d'un paraissait se promettre à lui-même de vivre désormais d'une vie toute différente de la première.

avec une rudesse qui obligea Mme de Krudener à intervenir ; on l'accusa d'avoir cherché à soulever les soldats. Elle écrivit à ce sujet au ministre badois une lettre éloquente d'enthousiasme et de conviction, qui montre jusqu'à quel point elle avait foi en elle-même et à la mission divine dont elle se croyait chargée.

Les pauvres n'en continuèrent pas moins à se rassembler autour d'elle, mais les gouvernements d'Allemagne avaient pris l'éveil, et il lui fut difficile de s'arrêter plusieurs jours au même lieu. Ainsi poursuivie de ville en ville, son importance augmentait d'autant et la couronne de la persécution et du martyre venait surmonter son bandeau de prophétesse.

Chassée de Constance, elle remonta par les hauteurs de la forêt Noire parallèlement au cours du Rhin, dans le but de rentrer en France. Mais le gouvernement lui barra le passage. Il en fut de même partout. Elle traversa le pays de Bade, le Wurtemberg, la Bavière et arriva enfin à Leipzig.

Il était temps de lui accorder la permission de se reposer, car elle était accablée de fatigues. Lachenal et Empeytas avaient été séparés d'elle à Fribourg pour ne plus lui être rendus. Kellner et d'autres personnes de sa suite furent aussi gardés loin d'elle. Bientôt remise de ses fatigues, elle reçut de nombreux visiteurs. C'est alors que le professeur Krug eut avec elle l'entretien dont nous avons parlé plus haut. Enfin obligée encore de quitter Leipzig, elle voulut se rendre à Berlin ; mais on refusa de l'y recevoir, et elle fut conduite jusqu'aux frontières de la Russie. Là Kellner et neuf autres personnes de sa suite furent de nouveau arrêtés, mais sa fille l'accompagna partout En dépit de l'ascendant qu'elle s'imaginait avoir acquis sur Alexandre, il lui fut signifié de la part de l'*ange blanc*, de ne mettre les pieds ni à Saint-Pétersbourg ni à Moscou. Sa résidence habituelle fut la terre de Jungfernhoff, aux environs de Riga, terre qui appartenait à son frère, le conseiller Victinghof. Elle y continua sa vie d'extase et de prédication, faisant de nombreuses aumônes, et toujours mêlant aux sages pratiques les utopies, les extravagances que sa folle imagination lui suggérait.

Cependant grâce à son frère, grâce aussi sans doute à la curiosité de quelques notabilités, la mystique Livonienne reçut l'autorisation, qu'elle souhaitait ardemment, d'aller à Saint-Pétersbourg. La princesse Galitzin lui ouvrit sa maison, qui devint bientôt le sanctuaire du Krudenérisme.

Quel était donc le culte qu'elle enseignait? Elle eût été sans doute fort embarrassée de le dire elle-même. Mais pour divaguer, faire des phrases, de l'esprit, du sentiment, personne ne l'égalait. La cérémonie principale de chaque séance consistait en une prière qu'il fallait entendre à genoux, et qui était dans l'esprit du catholicisme plus que de toute autre secte. On adressait des vœux à la Vierge, on implorait Dieu pour la prospérité de l'empereur et de sa maison, et aussi pour le triomphe de la cause hellénique. Insensiblement on en vint à ne plus parler que des Grecs, et la prière devint un discours politique. Ce fut ce qui la perdit encore une fois. Forcée de quitter Saint-Pétersbourg, elle retourna en Livonie et delà en Crimée, où elle mourut le 13 décembre 1824. Un an plus tard, son Alexandre, l'objet de ses pieuses prédilections, venait mourir à peu de distance d'elle, à Taganrog. Mme de Krudener a laissé deux enfants, sa fille, Mme de Bergheim, dont nous avons déjà parlé, et qui la suivit jusqu'à ses derniers moments, et un fils, employé aujourd'hui dans la diplomatie russe.

Ce qui prouve combien était peu sérieuse la religion qu'elle prétendait établir, c'est qu'elle ne forma aucun disciple : tout venait d'elle et ne reposait que sur elle, et lorsqu'elle fut morte, on n'entendit plus parler des principes qu'elle avait fait retentir si haut. Personne n'essaya de suivre la route qu'elle avait tracée. Quelques pensées neuves et généreuses étaient en effet un germe dans ses écrits, mais d'une manière trop vague pour pousser de fortes racines, et trop isolées pour se grouper en système. Aujourd'hui le nom de Mme de Krudener n'est rien moins qu'un nom populaire et honoré ; on le relègue à côté des rêveurs dont les gens sages se rient tout en les plaignant.

Mais la France, sous peine d'être ingrate, doit honorer du moins Mme de Krudener comme auteur, et garder le souvenir de celle qui, de bonne heure, tourna vers elle ses regards, adopta sa langue, et orna sa littérature d'un ouvrage remarquable.

Valérie parut en l'an XII (1804), sans nom d'auteur, à Paris. Quand Mme de Staël, en pleine célébrité, et hautement accueillie par l'école française du XVIIIe siècle, commençait à tourner à l'Allemagne, Mme de Krudener, Allemande, et malgré la littérature alors si glorieuse de son pays, tourna ses regards vers le nôtre.

Le succès de *Valérie* fut prodigieux en France et en Allemagne dans la haute société. Le monde allemand en voulut à Mme de Krudener d'avoir déserté sa langue pour la nôtre, et Gœthe lui-même exprima son chagrin, de ce qu'une femme de ce talent eût passé à la France.

Il se trouve dans *Valérie* une foule de pensées profondes et empreintes d'une sorte de tristesse religieuse, qui rappelle certaines aspirations de Châteaubriand ; d'autres qui laissent déjà deviner qu'à l'époque où l'auteur écrivait, elle n'était pas au fond du cœur si heureuse qu'elle paraissait l'être dans le monde. Il suffira de quelques exemples.

« Les beaux jours sont comme autant de fêtes données au monde ; mais la fin d'un beau jour, comme la fin de la vie, a quelque chose d'attendrissant et de solennel : c'est un cadre où vont se placer tout naturellement les souvenirs, et où tout ce qui tient aux affections paraît plus vif, comme au coucher du soleil les teintes paraissent plus chaudes

« Je souffrirai, mais je dormirai ensuite.

« Que de fois, forcée de paraître au milieu d'un monde que je fuyais, j'ai vu tomber sur moi les regards d'une insolente pitié !

« Que la nature est belle ! quel calme elle repand dans tout mon être ! jamais je ne l'eusse aimée ainsi, si je n'avais connu le malheur !... »

Pendant qu'elle était encore à Greuze-Horn, elle avait songé à fonder un journal pour les pauvres; mais il n'en parut qu'un seul numéro.

Cette première et unique feuille, d'un format in-4°, est datée du 5 mai 1817, et porte pour épigraphe ce passage d'Isaïe, dont la fondatrice se faisait à elle-même l'application. *L'Esprit du Seigneur repose sur moi, le Seigneur m'a consacré, il m'a envoyé, pour porter à ceux qui souffrent un message de joie, pour raffermir les cœurs chancelants, pour annoncer aux prisonniers leur délivrance, aux captifs leur liberté; pour proclamer l'année de clémence de notre Seigneur, et le jour vengeur de notre Dieu, pour consoler les affligés, pour que les malheureux reçoivent dans Sion une couronne au lieu de cendre, l'huile de la joie au lieu de larmes, un vêtement de louange au lieu d'un esprit affligé, tellement qu'on les appellera les chênes de la justice, destinés à proclamer la gloire de l'Éternel.* (*Isa.* LXI, 1-3.)

Vient ensuite l'appel aux lecteurs, remarquable par son onction et sa simplicité, mais empreint déjà des couleurs du socialisme.

« Vous que le monde repousse et méprise, qui ne voyez autour de vous qu'injustice, qui n'apprenez que de malheureuses nouvelles, chers, bien-aimés pauvres, c'est à vous que ce journal est consacré. Il vous annoncera le royaume nouveau, qui est le refuge des pauvres; là est un roi qui est le père des indigents, de la veuve et de l'orphelin; là est le lieu où ceux qui ont faim sont rassasiés, où ceux qui ont soif peuvent se désaltérer, où des vêtements sont donnés à ceux qui sont nus, où les portes hospitalières s'ouvrent devant ceux qui sont étrangers. Là il n'est pas besoin d'avoir de l'argent pour être bien accueilli; là le chemin ne sera pas pour vous dur et incertain comme il l'est à travers les villes..... Oui, là est le royaume de Jésus-Christ qui est aussi le maître du monde, et qui vous a déjà adressé ces paroles : *Bienheureux sont les pauvres, car le royaume de Dieu est à eux !* »

Ce journal devait se distribuer gratis à tous les pauvres, et il avait pour but de les rappeler à leurs devoirs religieux, de les exhorter à la patience en ce monde, dans l'attente du monde à venir.

Mais une chose qu'on ne peut passer sous silence, parce qu'elle montre bien la teinte d'esprit de madame de Krudener, c'est le genre des nouvelles qui y sont rapportées avec une épigraphe en tête tirée de la Bible ou de l'Evangile, par exemple : *Le tonnerre de Dieu retentit* (*Psal.* XXVII); et alors on cite tous les malheurs qui viennent d'arriver; on raconte que la foudre est tombée dans le duché de Wurtemberg, en Suisse, en France, etc.

Il y aura des tremblements de terre (*Marc.* XIII), et l'on rapporte les derniers tremblements de terre qui ont eu lieu au pied du Mont-Blanc, en Allemagne.....

Suivent ensuite quelques anecdotes d'une naïveté incroyable.

Telle aurait été la feuille des pauvres.

Madame de Krudener publia encore peu de temps après une brochure qui a pour titre : *Aux pauvres;* mais qui n'est qu'une belle et poétique amplification de son journal (1).

Telle fut la célèbre baronne de Krudener, à laquelle il ne manqua peut-être, pour faire de grandes choses et fonder des œuvres durables, que d'être catholique.

L. Boyeldieu d'Auvigny.

(1) Outre *Valérie*, et les *Pensées d'une dame étrangère* insérées dans le *Mercure de France*, 1801 (tom. X), les autres écrits de madame de Krudener pourraient être réunis dans une cinquantaine de pages in 8° : ce sont 1° *Le camp de Vertus*, ou la grande revue de l'armée russe dans la plaine de ce nom par l'empereur Alexandre, 1815, in-8°.; 2° la *Lettre à M. de Bergheim*, ministre de l'intérieur à Carlsruhe, 1827, in-8°; 3° la *Gazette des pauvres* qui s'arrêta au premier numéro. En tête était l'avis suivant : *Cette feuille est délivrée gratis aux pauvres, lesquels la communiquent aux riches en échange de vivres, et prient pour eux.* 4° la *Lettre à *** ministre badois en Suisse*; 5° *Lettre à L. P. Bérenger* dans le *Journal général* du 12 février 1818. Tous ces opuscules sont en français.

FIN DU PREMIER VOLUME.

203
M 588

38568

AUTHOR MIGNE, J.P. (ed.)

TITLE Nouvelle Encyclopedie Theologique
Tome II: 24 V. 2:24

DATE LOANED | BORROWER'S NAME

STORAGE - CBPL

Dictionnaire des Propheties
et des Miracles

38568